Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti38pari

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

A Quantin imprimeur
Honoré 7 Avril

P
Fr. Lit.
R

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

TORONTO LIBRARY UNIVERSITY

TROISIÈME SÉRIE — TOME XII

TOME XXXVIII DE LA COLLECTION

197177
9:7:25

23me ANNÉE — 2me SEMESTRE

JUILLET 1886 A JANVIER 1887

PARIS

BUREAU DES REVUES

111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111

1886

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 1. (23e ANNÉE). — 3 JUILLET 1886.

Paris, 2 juillet 1886.

Une lettre que nous avons reçue d'un de nos abonnés nous fait craindre que ce que nous avons dit samedi dernier à cette même place n'ait pas été parfaitement compris. Nous exprimions le regret que la loi d'expulsion agitât malencontreusement les esprits sur une question de politique pure. Selon nous, le temps de la politique est passé, et notre souhait, c'est qu'on en finisse avec elle.

Tant que la liberté a été un bien à conquérir ou à défendre, la politique entraînait à juste titre les esprits généraux; elle nous passionnait tous. La nation française n'en est pas à se repentir des efforts et du sang dépensés pour obtenir la liberté et l'égalité; et, si ces deux biens devaient encore être compromis, elle recommencerait, n'en doutez pas. Mais quoi! nous avons plus de liberté et d'égalité qu'aucun peuple n'en a jamais eu : c'est à un tel degré que, sauf peut-être sur quelques points particuliers, on ne trouve plus guère à nous proposer que des excès de liberté et des excès d'égalité. Puisque enfin les Français sont libres et égaux, la question politique est résolue.

Songeons plutôt à ceux de nos autres biens qui se trouvent aujourd'hui menacés. N'est-ce pas du byzantinisme que de discuter monarchie et république quand des questions vitales, qui touchent chacun de nous, à peu d'exceptions près, dans ses moyens d'existence individuels, nous pressent de toutes parts? L'autre jour, un jeune député que nos lecteurs connaissent bien démontrait avec une clarté singulière que la crise presque insoluble où se débat notre agriculture aurait été, sinon conjurée, du moins fort amoindrie d'avance, si MM. les législateurs s'étaient occupés avec plus de suite des réformes qu'elle réclame. Ces réformes sont nombreuses, et M. Paul Deschanel les énumérait, et la Chambre, à l'unanimité, applaudissait. Il semble que le fantôme du temps perdu en polémiques stériles apparaissait à tous les yeux. Moralité : la séance du lendemain a été absorbée tout entière par un député qui éprouvait le besoin de taquiner la Préfecture de police. — Et que d'autres exemples on pourrait citer! La situation industrielle aux États-Unis, telle que la définissait ici, samedi dernier, M. de Varigny, est la même un peu partout : quels contrecoups n'en subira pas notre industrie, gagne-pain de nos classes ouvrières, si l'on ne s'applique avec continuité à empêcher sa ruine, dût-on négliger un peu la politique pour cela! — Nous entrerons dans la bonne voie le jour où tous ceux qui travaillent répondront à ceux qui parlent : Vous vous trompez de date; foin de la politique!

L'INDO-CHINE FRANÇAISE

Son avenir agricole, industriel et commercial (1)

Rappelons d'abord que, grâce à la chaleur de son climat, à l'abondance des pluies et à la richesse de son réseau hydrographique, l'Indo-Chine est l'un des points du globe les plus propres à l'agriculture. La constitution géologique et l'altitude variée de ses diverses parties la rendent également propre à toutes les productions du sol, depuis les plantes qui poussent dans l'eau ou dans les terrains inondés jusqu'à celles qui recherchent les terres élevées et où l'écoulement des eaux est facile. Parmi les céréales, toutes les variétés de riz sont cultivées dans l'Indo-Chine, depuis celles qui se plaisent à avoir le pied constamment dans l'eau jusqu'à celles qui préfèrent les terrains secs et montagneux. On y cultive aussi une certaine quantité de maïs, mais en quantité relativement peu considérable. On n'a pas encore tenté la culture du blé, mais il n'est pas douteux qu'elle puisse très bien réussir dans toutes les parties élevées du Tonkin, de l'Annam central, de la Cochinchine et du Cambodge.

I.

Autrefois l'exportation du riz était interdite dans tout le royaume d'Annam. Le but que se proposait par

(1) Extrait d'un volume intitulé *l'Expansion coloniale de la France*, étude économique et politique sur les établissements français d'outre-mer, avec dix-neuf cartes hors texte, que M. de Lanessan, député de la Seine, est sur le point de faire paraître à la librairie Alcan. — 1 p.

là le gouvernement annamite était de maintenir le riz constamment à bas prix et d'éviter les disettes qui auraient pu surgir à la suite des mauvaises récoltes. C'était une sorte de protection officielle de l'alimentation. Ce résultat était d'ailleurs assez bien obtenu, autant qu'on en peut juger d'après les documents historiques. Mais, s'il est vrai que le riz se maintenait toujours à bon marché, il faut ajouter que les cultivateurs, ne trouvant aucun stimulant à leur travail, ne cherchaient pas à produire au delà de ce qu'ils pouvaient consommer ou vendre dans l'intérieur même du royaume. Le travail était ainsi considérablement réduit; le bien-être l'était dans la même proportion.

Avant la conquête de la Cochinchine, cette riche terre ne faisait à peu près aucun commerce avec le reste du monde. Les Chinois y venaient seulement chercher quelques poissons salés et séchés pris dans le Grand-Lac ou dans les pêcheries du sud, du nioc-mam et quelques médecines et épices venues du Laos à travers le Cambodge ou du Cambodge lui-même. Aussitôt que nous eûmes autorisé l'exportation du riz de la Cochinchine, une multitude de petits courtiers chinois se répandirent dans les villages de rizières, achetant le riz qu'ils expédiaient en Chine, aux Philippines et même dans certaines parties de l'Inde. Séduits par l'élévation rapide du prix de cette céréale, les Annamites ne tardèrent pas à augmenter l'importance de leurs rizières, et aujourd'hui la Cochinchine produit non seulement tout le riz nécessaire à la consommation de ses habitants, mais encore une quantité destinée à l'exportation, qui augmente chaque année. En 1863, la Cochinchine n'exportait presque pas de riz; en 1883, elle en a exporté 8 648 243 piculs. Pendant les douze dernières années seulement, la quantité de riz exportée par le seul port de Saïgon a augmenté de 75 pour 100, et l'augmentation tend à s'accroître encore. Ce seul fait indique l'importance du riz au point de vue du mouvement commercial de la Cochinchine.

Cette importance paraîtra bien plus grande encore si nous ajoutons que, pendant ces dernières années, l'exportation de Saïgon, jusqu'alors destinée à peu près exclusivement à l'Asie, a tendu à se faire en partie vers l'Europe. Pendant les années 1881, 1882 et 1883, la moyenne des exportations de riz de Saïgon pour l'Europe avait été seulement de 2000 tonnes, en moyenne, par an; en 1884, Saïgon a envoyé en Europe 110 000 tonnes de riz. L'énorme accroissement indiqué par ces chiffres trouve son explication dans ce fait, que l'on commence en Europe à faire de l'alcool avec le riz de l'extrême Orient, dont le prix est beaucoup moins élevé que celui du maïs d'Europe ou d'Amérique. Or cette industrie ne peut qu'augmenter dans des proportions considérables, étant donnée la bonne qualité de l'alcool fourni par le riz de l'extrême Orient.

Le riz seul pourrait donc constituer, dans quelques années, une source puissante de revenus pour notre colonie de l'Indo-Chine, dont presque toutes les parties se prêtent merveilleusement à la culture de cette céréale. Mais il importe de faire remarquer ici que des modifications devront être apportées dans la culture ou dans le choix des variétés du riz pour qu'il puisse entrer en concurrence, sur les marchés d'Europe, avec le riz de la Birmanie anglaise. Ce dernier est, en effet, considéré comme étant de meilleure qualité. Le riz de Saïgon est coté, en Europe, 20 pour 100 meilleur marché que le riz de Birmanie. Cela tient, d'après M. Vossion, vice-consul de France à Rangoon, à ce que le riz cochinchinois est ou trop riche en eau ou bien mal emballé. Il serait aisé de cultiver pour l'exportation européenne la variété « long-grain », déjà connue en Cochinchine et qui vaut les meilleures qualités de la Birmanie; on exporte déjà en Europe, de Saïgon, une certaine quantité de ce long-grain; mais son prix reste encore inférieur à celui de la Birmanie à cause des vices de l'emballage et de l'imperfection du décorticage. Le riz du Tonkin est très supérieur à celui de la Birmanie. Il serait aisé d'améliorer encore ses qualités.

Personne n'ignore que le maïs est beaucoup employé en Europe et particulièrement en France pour la fabrication des alcools de qualité supérieure avec lesquels se font les cognacs, les armagnacs et les liqueurs fines de Bordeaux. Les quelques cultures de cette céréale qui existent déjà dans l'Indo-Chine montrent qu'elle pourrait y être produite en énorme quantité et dans des conditions de bon marché qu'on ne saurait espérer en Europe.

Riz et maïs peuvent donc, sans aller plus loin, être une source d'enrichissement pour les cultivateurs de la colonie, puisque ces produits, étant obtenus à bon marché, sont assurés de trouver en Europe un débouché destiné à augmenter chaque jour d'importance. Chaque jour, en effet, la fabrication européenne d'alcool augmente, et, chaque jour aussi, les substances desquelles on peut extraire l'alcool fournies par l'Europe augmentent de prix. Ajoutons que les préparations destinées à donner au riz toute sa valeur commerciale, c'est-à-dire le décorticage, la ventilation, etc., acquerront chaque jour une importance plus grande et pourront devenir dans notre Indo-Chine l'objet d'industries rémunératrices. Les moulins à décorticage de la Birmanie anglaise sont une des industries les plus prospères de ce pays. Autant que nous en savons, ces moulins sont encore à créer dans nos possessions de la Cochinchine et du Tonkin.

Il y aurait aussi de beaux profits à tirer de la fabrication sur place de l'alcool de riz et de maïs. Les Annamites fabriquent une assez grande quantité d'alcool de riz; mais leurs procédés de fabrication sont tout à fait

---

1 vol. in-8° de 1040 pages. 12 francs, faisant partie de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*.

rudimentaires et les produits qu'ils obtiennent sont très inférieurs à ce que donnerait l'outillage perfectionné dont nous nous servons en Europe. Le riz ne manquant jamais ni au Tonkin ni en Cochinchine, et la consommation de l'alcool par les indigènes tendant à augmenter à mesure que le bien-être s'accroît, les distilleries qu'on établirait dans ces pays n'auraient pas à craindre le chômage. Quant à la main-d'œuvre, on l'y trouverait à un prix auquel on ne peut pas songer en Europe.

Nous ne voulons pas insister sur les bénéfices que pourrait rapporter la culture de la canne à sucre. Nous considérons, à tort ou à raison, cette denrée comme l'une des moins rémunératrices que puissent produire les régions tropicales. Le sucre est descendu en Europe, par suite de la culture de la betterave, à un prix tellement bas que les sucres exotiques ne peuvent guère venir faire concurrence, sur nos marchés, aux sucres européens.

Cependant il ne faut pas oublier que le marché des produits de l'Indo-Chine française sera, dans l'avenir comme dans le passé et le présent, beaucoup moins en Europe et en France que dans l'Asie septentrionale. Déjà la Chine consomme la majeure partie du riz exporté par la Cochinchine et par le Tonkin ; le jour où nous fabriquerons dans ces deux colonies une quantité suffisante d'alcool, c'est vers la Chine que nous devrons chercher à les exporter, après les avoir transformés en eaux-de-vie et en liqueurs. La Chine septentrionale, qui manque de riz pour son alimentation, en manque à plus forte raison pour la fabrication de l'alcool, dont elle a d'autant plus besoin que son climat est plus froid. C'est vers la Chine aussi que devraient être dirigés les sucres de canne et le rhum que donneraient abondamment les établissements de l'Indo-Chine le jour où des agriculteurs et des industriels habiles voudraient se donner la peine de produire et d'exploiter la canne dans de bonnes conditions.

Le coton pourrait être aussi, particulièrement au Tonkin, l'objet d'une culture productive, soit qu'on le cultive pour envoyer son produit en Europe, soit qu'on veuille filer et tisser le coton sur les lieux mêmes. Dans tout l'Annam, les étoffes de coton sont les seules que portent la majeure partie des habitants; les riches seuls font journellement usage des étoffes de soie; les pauvres ne portent de vêtements de soie que les jours de fête. On fait déjà dans l'Annam quelques étoffes de coton, soit avec le coton du pays, soit surtout avec des filés de provenance anglaise; mais la majeure partie des cotonnades consommées dans le pays vient d'Europe et particulièrement d'Angleterre. Ces dernières sont de qualité inférieure à celle des tissus fabriqués dans le pays ; mais, comme elles coûtent meilleur marché, elles sont plus demandées, du moins en ce moment. Dans ces conditions, la culture du coton nous paraît devoir être tentée. Jusqu'à présent on n'a cultivé au Tonkin que des cotonniers de petite taille. « Ils demandent très peu de soins; leur rendement est très abondant et presque toujours sûr. On sème en février et on récolte en juin et juillet; la plupart des terrains secs et sablonneux du pays conviennent à cette culture (1). » Il n'est pas douteux qu'avec des soins intelligents on arrivera à améliorer considérablement ce produit, qui, tout en donnant des bénéfices aux cultivateurs, pourrait rendre des services importants à nos filatures, aujourd'hui tributaires de l'Amérique.

Le tabac vient bien dans tout l'Annam; sa qualité passe pour n'être pas actuellement très bonne, mais il faut dire qu'il n'est l'objet d'à peu près aucun soin de la part des Annamites. Un colon français, installé depuis dix ans en Cochinchine, écrivait récemment :

« Les feuilles du tabac de Cochinchine, très belles, conviennent parfaitement aux enveloppes de cigares. La régie, l'ayant essayé, avait trouvé trop peu combustible le tabac coupé, cultivé dans la colonie; on est revenu depuis à une opinion plus favorable : outre la valeur spéciale des belles feuilles, fort nombreuses, il est établi qu'une légère préparation donne à notre tabac toute la combustibilité désirable. Si pourtant la régie montrait encore quelques hésitations, nous aurions écoulement sur le marché d'Anvers, et cet exemple entraînerait sous peu notre administration. »

Il n'est pas douteux qu'avec des soins convenables on ne réussisse promptement à améliorer la qualité de ces tabacs. Or chacun sait que la France n'en produit pas suffisamment pour sa consommation; elle est obligée d'acheter une partie de celui qu'elle consomme dans les colonies espagnoles ou portugaises et en Amérique. Ce serait pour elle un avantage de le récolter dans une de ses colonies, et ce serait pour les habitants de cette dernière une nouvelle source d'enrichissement. Du reste, même en admettant que la France ne pût pas utiliser le tabac de notre Indo-Chine, celui-ci aurait encore un marché immense à sa porte : l'Indo-Chine elle-même et la Chine. Les Annamites fument le tabac plus volontiers peut-être que l'opium, et les Chinois eux-mêmes ne le dédaignent pas. S'il était possible de leur en fournir de bonne qualité et à un prix raisonnable, il est certain que le tabac prendrait en partie la place de l'opium, du moins parmi les Annamites et les Cambodgiens. Le tabac offre, en effet, sur l'opium cet immense avantage qu'il peut être fumé en tout temps et en tout lieu, tandis que l'opium exige, à ce double point de vue, des conditions tout à fait spéciales. Ajoutons que déjà, dans la population

(1) *Notice coloniales publiées à l'occasion de l'Exposition universelle d'Anvers*, en 1885; t. Ier, p. 53.

annamite de la Cochinchine, l'usage du tabac se répand beaucoup. On le fume souvent en y ajoutant un peu d'opium, ce qui donne aux fumeurs les deux jouissances à la fois.

Parmi les produits riches et capables d'être l'objet d'une grande consommation, nous devons citer la soie. Aujourd'hui la majeure partie de nos soies grèges nous vient de la Chine. Or l'Annam, particulièrement le Tonkin, se prête merveilleusement à la culture du mûrier et à l'élevage des vers à soie. Ni cette culture ni cet élevage ne sont faits par les indigènes d'une façon convenable; il serait sans contredit aisé à des Européens bien initiés à ces sortes de choses de modifier les pratiques, d'améliorer les espèces de mûriers et de vers et d'obtenir des résultats fructueux. Le salaire des indigènes est si minime qu'un Européen intelligent ne perdrait certainement pas sa peine à ces transformations. On estime que la quantité des étoffes de soie consommée au Tonkin est d'environ 900 000 kilogrammes, chiffre auquel il faut ajouter la quantité exportée en Chine, sur laquelle nous n'avons aucune donnée. En ne tenant compte que de la consommation locale, on voit qu'un industriel habile, arrivant à produire, grâce à un outillage perfectionné, meilleur marché que les indigènes, pourrait faire de jolis bénéfices. Mais il est bien évident que l'exportation pour la Chine augmenterait, dans ces conditions, d'une manière rapide. A cela il faut ajouter la soie grège, qui pourrait être fabriquée pour l'Europe, où elle serait assurée de trouver un important débouché, en concurrence avec celle de la Chine.

Parmi les autres produits qui pourraient faire l'objet d'importantes cultures dans les diverses parties de l'Indo-Chine, nous nous bornerons à citer le café, le poivre, le rocou, l'indigo, les huiles végétales, notamment le ricin, l'arachide et le sésame, qui viennent admirablement dans les diverses parties de notre vaste empire indo-chinois. Tous ces produits sont nécessaires à la France; tous peuvent être produits dans notre colonie dans de bonnes conditions, étant donné le bas prix de la main-d'œuvre; tous, par conséquent, doivent faire l'objet des tentatives de nos compatriotes, et tous leur donneront, en échange de quelques sacrifices de temps et d'argent, des bénéfices sérieux.

Parmi les cultures qui pourraient rapporter à l'Indo-Chine française des revenus importants, nous voulons citer celle du pavot. En ce moment toute l'Indo-Chine, la majeure partie de la Chine, les îles Philippines, en un mot toutes les parties de l'Asie où se trouvent des Chinois et des Annamites sont tributaires de l'Inde anglaise pour l'opium ; or rien ne serait plus aisé que d'introduire dans notre province indo-chinoise la culture du pavot et la fabrication de l'opium. Nous détournerions ainsi à notre profit une partie des sommes immenses que le gouvernement de l'Inde encaisse à l'aide de la régie de l'opium.

La Chine passe pour consommer les neuf dixièmes de l'opium de l'Inde et une grande partie de celui de l'Asie mineure et de la Perse, sans compter celui qu'elle produit elle-même. Ce fait n'a, du reste, rien qui doive nous étonner si nous songeons à l'énorme quantité de tabac qui est consommé en Europe, en Amérique et sur un grand nombre d'autres points du globe. L'habitude de fumer de l'opium n'est, en réalité, ni meilleure ni plus mauvaise que celle de fumer du tabac ou de boire des liqueurs alcooliques; elle n'a que l'inconvénient d'être moins aisée à satisfaire. Le monopole de l'opium, contre lequel certains rigoristes protestent avec tant de violence, n'est donc pas plus un mal que celui du tabac; il a l'avantage de donner à l'Angleterre des millions pris sur les fantaisies ou les vices dont ceux qui s'y livrent sont seuls responsables, et qu'elle serait contrainte de prendre sur la consommation d'objets de première nécessité. Cette considération, sur laquelle nous nous appuyons pour justifier le monopole du tabac et les énormes ressources qu'il fournit au gouvernement français, suffit amplement pour justifier les Anglais dans les Indes et pour encourager les Français de la Cochinchine et du Tonkin à imiter leur exemple et à provoquer dans ces deux colonies la culture d'une plante si productive en recettes fiscales.

Les forêts de la haute Cochinchine, du Cambodge, les rivières montagneuses de l'Annam et du Tonkin contiennent un grand nombre d'arbres propres aux constructions navales, à la charpente, à la menuiserie et à l'ébénisterie; mais l'absence de voies de communication rend presque impossible une exploitation fructueuse de la plupart de ces forêts.

II.

Parmi les tentatives fructueuses qui peuvent être faites dans notre Indo-Chine, nous devons encore citer l'élevage des animaux domestiques de travail et de boucherie. En fait d'animaux propres au travail agricole, les Annamites n'ont guère que le buffle, dont le milieu nécessaire est la rizière vaseuse. Hors de la vase et de l'eau, le buffle n'est guère propre à aucun travail. Il existe encore dans l'Annam un petit bœuf coureur, très convenable pour traîner des voitures légères, mais trop faible pour fournir un travail pénible et trop petit pour être un animal de boucherie de bon rapport. Il existe au Tonkin une race de chevaux petits, capables de traîner des voitures légères, mais impropres au labour et à tout service pénible. Les moutons sont rares. Les bœufs de boucherie consommés en Cochinchine

viennent presque tous du Cambodge. Les canards, les poules et les porcs sont les seuls animaux propres à l'alimentation qui soient élevés par les Annamites sur une grande échelle. Cependant toutes les parties un peu élevées de l'empire d'Annam et du Cambodge conviendraient admirablement à l'élevage des bœufs, des moutons, des chevaux, des mulets. Les pâturages seraient faciles à créer, et l'espace ne manque pas, notamment dans toute la chaîne montagneuse qui descend depuis le sud du Tonkin jusqu'au nord-est de la Cochinchine et du Cambodge. Les chevaux trouveraient leur emploi dans les transports des hommes et des produits du sol et dans le labour des plateaux ; les bœufs, utilisés de la même façon, fourniraient, en outre, de la viande aux Européens, qui la font venir de loin ou qui l'ont de mauvaise qualité, et aux indigènes, qui n'ont en ce moment que leurs volailles et leurs porcs.

Pour toutes les entreprises agricoles dont nous venons de parler, les bras ne manquent pas dans l'Annam. Il n'y faut que des capitaux et l'activité de notre race. L'Annamite n'a pas beaucoup d'esprit d'initiative; il est, comme tous les hommes de race jaune, dominé par la routine et les préjugés; mais il est intelligent et plus travailleur que tous les autres peuples indigènes des régions tropicales de l'Asie ou de l'Afrique. Dirigé par notre intelligence, poussé au travail par un esprit plus entreprenant et plus ardent que le sien, il ne tardera pas à concevoir le désir d'améliorer son sort. L'Annamite de la Cochinchine française de nos jours est déjà bien différent de celui qui peuplait notre colonie il y a vingt-cinq ans. Vendant son riz plus cher, il a compris les avantages matériels qui résultent d'un travail plus suivi et plus rude : ceux qui vivent à notre contact commencent à montrer des goûts nouveaux. A mesure que leur richesse s'accroîtra, ils s'efforceront davantage de les satisfaire et se mettront à la recherche des produits que nous avons l'habitude de consommer. Un fait minime, mais bien curieux, mérite à cet égard d'être signalé. On sait que le thé est, dans l'Annam comme en Chine, la boisson à peu près exclusive de la race jaune; or, depuis quelques années, l'usage du café s'introduit si bien parmi les Annamites et les Chinois de notre colonie cochinchinoise, qu'on trouve dans un grand nombre de villages, au carrefour des rues, de petites boutiques dans lesquelles on débite du café aux passants. Il y a vingt ans, les domestiques des Français connaissaient seuls le café.

L'usage du vin commence aussi à se répandre parmi les Annamites et les Chinois riches. Il n'est pas douteux qu'avec la richesse nous n'introduisions peu à peu dans ce pays un certain nombre de goûts qui ne peuvent être satisfaits que par les produits de l'Europe. La mise en culture de l'Indo-Chine sous notre direction et avec nos capitaux aura donc fatalement le triple résultat d'augmenter les exploitations de l'Indo-Chine, d'accroître la richesse et le bien-être des indigènes et de rapporter à la France des avantages commerciaux en rapport avec l'importance des cultures que nous aurons opérées dans le pays.

On remarquera que nous n'avons pas parlé des mines et de leur exploitation par des Français. C'est que volontairement nous apportons une grande réserve dans l'appréciation de cet ordre de richesses. Personne ne saurait mettre en doute qu'il n'existe dans l'Indo-Chine française des mines de divers minéraux et de houille. Les mines d'or et de fer du Tonkin ont été affermées par le gouvernement annamite; nous connaissons le chiffre des redevances qu'elles payaient; d'un autre côté, il n'est pas douteux qu'il existe du fer au Cambodge et de la houille dans le Tonkin; mais il n'a encore été fait aucune étude approfondie de ces richesses et nous craindrions de paraître vouloir exagérer l'avenir de notre empire asiatique si nous insistions sur des trésors encore inconnus. Parmi les mines dont il a été question, les plus importantes seraient, sans contredit, celles de houille. Si l'on en croit le travail publié sur ce sujet par M. Füchs, il y aurait au Tonkin un bassin houiller d'une grande étendue. En admettant même que les estimations de cet ingénieur soient beaucoup exagérées, on peut espérer qu'il se trouvera dans le Tonkin des mines de houille capables de fournir un approvisionnement suffisant de charbon à notre marine, en cas de guerre.

J.-L. DE LANESSAN.

ROMANCIERS CONTEMPORAINS

M. Henry Rabusson (1)

M. Henry Rabusson nous dit de celui de ses personnages qu'il aime peut-être le plus et où je pense qu'il a mis le plus de lui-même : « Maxime avait contre lui d'être un homme du monde et de peindre des hommes du monde — ce qui est pourtant plus intéressant que de peindre des ivrognes. Un critique, ou quelque chose d'approchant, ne lui avait-il pas déclaré net qu'il était impossible de s'intéresser à des personnages qui étaient tous comtes ou marquis? »

Ce quelque chose d'approchant d'un critique avait tort. Oui, les comtes et les marquis sont plus intéressants que des ivrognes; et ils le sont autant que les gens du peuple ou de la bourgeoisie — pas plus, mais

(1) *Dans le monde; Madame de Givré; le Roman d'un fataliste l'Aventure de mademoiselle de Saint-Alais; l'Amie.*

autant. Et nous aimons beaucoup les marquis et les comtes de M. Rabusson. Très jeune encore, je crois, il est déjà, après M. Octave Feuillet, celui de nos romanciers qui a peint les mœurs mondaines avec le plus de grâce, de finesse et de compétence. Et, en même temps, il ressemble aussi peu que possible à l'auteur de *la Morte*. Il a un autre esprit, une autre philosophie, et l'on sent clairement qu'il est d'une autre génération. Tout cela nous apparaîtra à mesure que nous parcourrons ses ingénieuses études et nous permettra sans doute de définir son talent.

I.

Ce n'est pas sans raison que Maxime Rivols s'alarmait tout à l'heure. La prévention est assez forte aujourd'hui contre les écrivains qui peignent les « gens du monde ». C'est d'abord qu'il y a tant de romans aimés des simples (et je ne parle pas seulement des romans-feuilletons) où « le monde » nous est décrit avec des élégances qui rappellent celles des gravures de tailleurs ou de l'homme des « 100 000 chemises »! Le plus agaçant des romans naturalistes, le plus précieux dans le grossier, est moins odieux que tel roman de mœurs mondaines. Et puis, qu'est-ce que le monde? On le savait avec une quasi-certitude aux deux derniers siècles et peut-être sous la Restauration, et on pouvait dire où il commençait et où il finissait. Mais aujourd'hui? Il y a le monde du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré. Il y a la colonie étrangère du quartier de l'Arc-de-Triomphe. Il y a le monde des hommes de lettres et des artistes, et le monde des financiers, et le monde de la haute bourgeoisie, et le monde académique, et le demi-monde, non pas au sens où l'on a fini par l'entendre, mais tel que l'a défini M. Alexandre Dumas fils. Surtout il y a de multiples combinaisons de ces mondes divers.

Dès lors, qu'arrive-t-il? Les personnes du monde qui était autrefois le vrai monde sont portées à croire que les peintures qu'on nous fait des mœurs mondaines ne ressemblent pas. Je demandais à une d'elles : « Moi, je ne sais rien; mais vous qui savez, voyons, *l'Aventure de Mlle de Saint-Alais*, par exemple, est-ce que c'est cela, le monde? — Mais pas du tout, me fut-il répondu. Où ce monsieur a-t-il rencontré de pareilles jeunes filles? » Ce qui n'a pas empêché, d'autre part, M. Octave Feuillet de nous avertir que les jeunes filles du plus noble des faubourgs tiennent entre elles des propos « à faire rougir des singes ». A qui donc se fier?

Tous ont raison sans doute. C'est un certain ensemble d'habitudes et une certaine manière de vivre qui constitue le monde. Mais c'est aussi la richesse. Il s'agirait de fixer ce qu'il faut de revenu à un homme intelligent et bien élevé pour commencer à être du monde, et ce qu'il en faut à un imbécile ou à un rustaud. L'écart serait grand entre les deux chiffres. On peut à la rigueur être du monde, du moins en passant, quand on a un habit noir. On peut toujours et sûrement en être quand on a trois cent mille francs de rente. La ploutocratie d'un côté, l'art et la littérature de l'autre, ont rompu et brouillé ses frontières, et personne ne s'y reconnaît plus. Il est vrai que, justement à cause de cette indécision et de cette variété, il reste toujours au descripteur des mœurs mondaines quelque chance d'être tombé juste. Mais aussi il y aura toujours quelqu'un qui lui contestera ce mérite et ce bonheur.

D'autre part, un rêveur me tient ces propos excessifs :

— Non, décidément, vrais ou faux, tous ces romans de mœurs mondaines m'exaspèrent. Ils sont d'une lecture presque douloureuse pour les pauvres diables. Ils donnent l'idée de la vie la plus élégante, la plus somptueuse, la plus digne en somme d'être vécue. Ils évoquent des cavaliers beaux, spirituels, habiles à tous les exercices du corps, aisés, victorieux, sûrs de plaire, qui jouissent de tout leur être et dont l'occupation est de cueillir toutes les fleurs des plaisirs les plus réels. Le sage se dit en vain qu'il y a quelque chose de supérieur et de meilleur, qui est de chercher la vérité ou d'assister au train des choses comme à un spectacle. Cette philosophie n'est que résignation. En réalité, on serait heureux de contribuer de sa personne à ce que ce spectacle a de brillant. Que n'eût point donné Jean-Jacques Rousseau pour n'être pas gauche auprès des femmes, pour les séduire par autre chose que son génie d'écrivain, par des dons purement extérieurs et frivoles! M. Renan, qui a toutes les franchises, ne nous cache point l'envie que lui inspire la destinée des hommes du monde. Au fond, le rêve endormi dans quelque repli secret du cœur, chez moi-même et chez beaucoup d'autres, notre rêve inavoué, désavoué même souvent par nos habitudes et notre allure, c'est le rêve de don Juan. Or ce rêve est réalisé, du moins en partie, par les héros des romans mondains. Et nous disons qu'ils nous agacent, et nous affectons de les dédaigner: la vérité est que leur sort nous remplit d'envie et de tristesse. Il n'y a qu'une réflexion qui nous apaise : c'est que tout est vanité. Généralement, quand on dit cela, on le dit avec mélancolie ; cela ne passe point pour une constatation des plus gaies : c'est bien à tort. Il est fort heureux que tout soit vanité ; c'est la grande consolation. Car, si tout n'était pas vanité, si toute vie n'était attendue par la mort, il serait horrible de songer que nous ne connaissons qu'une vie médiocre, que nous n'avons pas de génie, que nous ne faisons rien de grand, que nous ignorons même à peu près la vie sensuelle et passionnelle et les « mille et trois » de don Juan, et que nous ne sommes pas « comme des dieux », ainsi que parlent les livres saints. Mais, encore que l'idée de la vanité universelle soit un grand soulagement, nous préférons quand même aux ro-

mans de la vie élégante les romans de la vie plate, misérable et grossière — parce qu'ils nous emplissent d'une infinie pitié.

Le peuple, lui, adore les romans qui se passent « dans le plus grand monde », parce que le peuple est naturellement bon et résigné et parce qu'il est d'une divine inconscience. Lorsque son imagination est amusée, il ne fait point de retour sur soi. Il lui suffit que d'autres aient une vie exquise et brillante, et, tandis qu'il se la figure grossièrement, il en jouit à sa façon, par l'émerveillement et par le respect. Nous, point. Il arrive d'ailleurs presque toujours que celui qui nous fait des peintures du monde s'y complaît trop visiblement, se sait bon gré d'être si bien au courant des élégances, prodigue les détails qui nous les révèlent. Et cette affectation devient vite déplaisante.

II.

Si je rapporte ces réflexions, c'est pour ajouter tout de suite qu'elles n'atteignent point M. Rabusson. Le monde qu'il peint, il le définit clairement et à plusieurs reprises. Et ce monde lui plaît assurément, et il marque çà et là quelque satisfaction de le si bien connaître ; mais il n'en est point ébloui, il s'en faut.

Oh ! non, il n'en est pas ébloui. Son plus grand mérite, c'est peut-être d'avoir apporté dans l'étude de la vie élégante la franchise un peu brutale, sous la politesse de la forme, et le goût de vérité un peu misanthropique qui est si fort en faveur aujourd'hui. C'est là le premier trait qui distingue M. Rabusson de M. Octave Feuillet. Mais, au reste, on peut se demander si c'est bien le même monde qu'il a décrit (dans une disposition d'esprit différente), ou si par hasard il n'a pas eu un autre monde sous les yeux. Car il n'est plus, le monde du XVIIe siècle, ni celui du XVIIIe, ni celui même de la Restauration et du gouvernement de Juillet. Tous ces mondes, quoique très divers entre eux, avaient cependant des rites communs, un ensemble de préjugés et de conventions, une tenue extérieure, une hypocrisie bienfaisante, une commode exagération de politesse... Tout cela a été fort entamé depuis trente ans. Le monde n'a su défendre ni ses frontières ni ses traditions. L'homme qui grondait tout à l'heure avait tort; car le monde est très suffisamment ouvert et assez bon enfant; il n'a plus rien de mystérieux ni d'inaccessible. Voyons-le tel que nous le découvre M. Rabusson.

Ce monde est tout simplement le monde qui s'amuse, que l'on voit ou que l'on peut voir aux premières représentations, aux courses, au cirque, au Bois, et qu'il n'est pas très difficile de côtoyer ou même de traverser par ci par là. Il se compose d'un peu de tout : de vieille noblesse, de noblesse récente, de noblesse achetée, de haute bourgeoisie, d'étrangers riches et d'hommes de Bourse. M. de Trièves, dans *l'Aventure de Mlle de Saint-Alais*, le définit, ce semble, merveilleusement :

« Voyez-vous, le monde n'a sa raison d'être qu'avec le luxe et par le luxe; c'est une association pour le plaisir, ou ce n'est rien. Et il en a toujours été ainsi, quoi qu'on dise. L'amour, l'intelligence, le talent, l'esprit même, tout cela non seulement peut se passer du monde, mais a toujours vécu hors de lui, loin de lui, sauf par accident. Ce qu'il lui faut, c'est un dévergondage élégant d'esprit et de mœurs, n'excédant pas les limites de la tenue; il n'aime pas le vice parce que le vice est salissant; mais sa morale, toute en surface, repose sur des principes pour rire, qui seraient de pures niaiseries, n'était la nécessité de maintenir un certain décorum dans toute assemblée nombreuse, où la licence dégénère forcément en grossièreté... »

C'est ce que M. Rabusson en dit de plus favorable; mais ailleurs il prend joliment sa revanche. Il nous parle de cette « aristocratie submergée qui se maintient, vaille que vaille, à la surface de notre société remuée — dont elle pourrait bien n'être que l'écume, quoiqu'elle affiche assez volontiers la prétention d'en être la crème ». Il ne dissimule point que la vie qu'on mène là est « nulle et attirante comme le vide », ni que les membres de cette confrérie flottante ne sont point tous des modèles de grâce et de distinction :

« Quand ils furent assis côte à côte sur deux de ces chaises de louage si bêtement alignées pour le plus interminable des divertissements chorégraphiques, ils furent frappés en même temps de la vulgarité d'ensemble de cette pépinière de mondains et de mondaines.

« — Mon Dieu ! dit Geneviève, c'est donc vraiment la fin du monde ?

« — Oui, la fin de notre monde. Mais qui est-ce qui y croit encore, au monde ? Ceux qui n'en sont pas et voudraient bien en être et surtout faire croire qu'ils en sont... »

Enfin M. Rabusson n'a pas grande confiance dans la durée des vestiges médiocrement reluisants du monde d'autrefois. La fâcheuse franchise, mortelle aux fictions, avec laquelle il juge la société mondaine, il la retrouve dans cette société même, comme une cause de dissolution :

« ... Après le monologue, des trépignements de joie, auxquels se mêlèrent, il est vrai, bon nombre d'appréciations résumées d'un mot par des *gommeux* pleins de bon sens : *Idiot ! infect ! crevant !* Tout le monde s'ennuyait à fond et presque franchement. — La franchise et le besoin de vérité, qui sont l'honneur et font l'ennui de notre époque, condamnent à une mort prochaine les débris à peine vivants de la société. Le mensonge et le convenu la soutenaient; le triomphe du vrai la tue. »

Si M. Rabusson voit sans illusion la populace mondaine, on ne saurait dire non plus qu'il nous ait surfait ses héros. Prenez les plus sympathiques et les plus brillants. Roger de Trémont est un gentil garçon et un officier fringant, mais avec un assez grand fond d'ingénuité, et, s'il est charmant, c'est par ce qui lui manque pour être un mondain accompli. Même le duc de Trièves, le représentant par excellence de la haute vie, n'en impose pas autrement à M. Rabusson. Il a vite fait de le percer à jour. Il jauge le bagage et prend la mesure de ce don Juan de façon à rassurer l'amour-propre de ceux qui voient la fête du dehors. Il arrive parfois à tel brave homme d'artiste, de savant ou d'écrivain, un peu gauche et taciturne, de s'émerveiller de la rapidité de conception et d'esprit de tel homme du monde et de se faire à lui-même l'effet d'un sot quand il voit cet agrément, cette finesse, cette abondance de conversation. Il est tenté de croire, du moins la première fois, à un pétillement naturel d'idées, à un don surprenant, extraordinaire. M. Rabusson limite et réduit ce don en le définissant :

« Le duc de Trièves avait le don de la conversation, si précieux pour se faire bien venir des femmes, que l'on prend avec des mots chatoyants — comme on prend certains poissons avec des mouches artificielles et les grenouilles avec du drap rouge. Il était du petit nombre de ces oisifs parisiens qui retiennent des spectacles multiples auxquels les convie la mode, de ce long et ininterrompu défilé de tableaux, de statues, de morceaux de musique, de pièces de théâtre, de cérémonies et de fêtes, des couleurs, des sons, voire des idées, qu'ils cataloguent, au fur et à mesure, dans leur mémoire et dont l'ensemble constitue pour eux une mine féconde, inépuisable, d'impressions et de souvenirs, lesquels, habilement mis en œuvre et adaptés aux exigences du moment, leur fournissent toujours à propos le thème inutilement cherché par tant d'autres... »

III.

Il y a apparence, après tout cela, que vous ne rencontrerez ici ni les grandes passions, ni les héroïsmes, ni les crimes, ni le romanesque tour à tour délicieux et tragique des romans de M. Octave Feuillet. Le monde étant, ainsi qu'on a vu, une association élégante et riche pour le plaisir, M. Rabusson ne nous montre que ce qui y fleurit le plus naturellement : la sensualité, la galanterie, la vanité, la curiosité physique et morale.

Si l'on va tout au fond des choses, on trouvera que le véritable et le principal objet des réunions mondaines, c'est l'exhibition de la femme, accommodée, attifée, harnachée, habillée ou déshabillée de la meilleure façon possible pour charmer les yeux des hommes et pour les tenter. Étudiez l'espèce de plaisir que vous avez pu prendre quelquefois à ces réunions; rappelez-vous les bras, les épaules nues, les jeux de l'éventail, les corsages plaqués, la toilette qui exagère toutes les parties expressives du corps féminin : vous reconnaîtrez que ce n'est guère par les grâces de la conversation, volontiers insignifiante, que vous avez été séduit, mais que l'attrait du sexe était pour beaucoup dans votre plaisir. Est-ce par hasard pour vous donner des joies intellectuelles que les femmes découvrent leur nuque jusqu'aux reins et qu'elles s'imprègnent de parfums qui flottent autour de leur corps et qui leur font une atmosphère, si bien qu'en s'approchant on se croit tout enveloppé d'elles? Qu'elles se l'avouent ou non, ce n'est point aux âmes qu'elles veulent parler. Leur but suprême est qu'on les désire. Et, de même, le dernier but des mondains dont c'est le métier d'être mondains est de plaire aux tentatrices, de leur plaire jusqu'au bout, de plaire à toutes celles qui sont désirables. Le plus bel effort de la civilisation la plus raffinée, c'est de mettre les sexes aux prises dans les conditions les plus propres à rendre la lutte charmante; c'est de multiplier, de nuancer et de prolonger les bagatelles à demi innocentes et tout le jeu préliminaire de l'amour, afin de sauver les oisifs de l'ennui. Ce qu'ils cherchent tous, hommes et femmes, c'est le plaisir ; et, si ce n'est pas toujours expressément ce que M. Renan, parlant aux jeunes gens, appelait « le paradis de de l'idéal », c'est du moins ce qui y mène. Même quand on sait qu'on n'ira pas jusque-là, et même quand on n'y songe point, ces amusements, flirtage ou galanterie, n'ont une aussi exquise saveur que parce qu'ils y pourraient conduire. Le « monde » apparaîtrait, à quelque puritain qui aurait de l'imagination, comme un libre harem, inavoué, inachevé et épars. Les hommes et les femmes continuent de faire, dans les salons, ce qu'ils faisaient aux âges lointains, dans les antiques forêts. Sous l'enveloppe de la politesse et des conventions sociales, les mêmes instincts primordiaux continuent d'agir. Ils ont beau jeu dans cette oisiveté de la richesse. Seulement ils prennent le plus long.

M. Rabusson n'a rien dissimulé de tout cela. Son premier roman, *Dans le monde*, est là-dessus d'une franchise hardie sous la grâce aisée de la forme. En plus d'un endroit il parle aux sens, délicatement et éloquemment. L'histoire du gentil officier, amant d'une duchesse qui le déniaise et le forme, puis d'une demi-mondaine qui se moque de lui, jusqu'à ce qu'il épouse une jolie fille de son monde, est une histoire de galanterie plus que d'amour. Ce récit rappelle un peu, par le sujet et par le tour, avec moins de libertinage, certains romans du dernier siècle :

« La duchesse se borna à fermer avec sa main la bouche de Roger en l'appelant: « Fou! » Elle ne l'appela pas : « Enfant! », trouvant sans doute qu'il était décidément hors de page. Puis elle le mit à la porte, après qu'il lui eût em-

brassé les mains et ce qu'il pouvait attraper des bras avec une ferveur et un entrain auprès desquels la dévotion malpropre des pèlerins baiseurs de reliques n'est positivement qu'un... »

Je m'arrête. Il y a là un mot brutal. Je vous disais bien que M. Rabusson n'a aucune timidité. C'est le plus simplement et le plus rapidement du monde que la duchesse aime l'officier :

« ... Elle se redressa avec un mouvement de joie orgueilleux et hardi, en murmurant :

« — Franchement, ce serait dommage !

« Qu'est-ce qui serait dommage ? De se donner ou de se garder ? — Plus probablement ceci que cela, car une charmante figure mâle, ornée de fines moustaches et de grands yeux noirs à cils ombreux, couronnée de cheveux bruns coupés ras et poussant dru, passait dans la glace à chaque instant, montrant, dans un sourire très doux, des dents juvéniles, toutes blanches et au grand complet... »

Un dîner, une visite, cela suffit. La troisième fois qu'elle le voit, elle se donne à lui. Il est vrai aussi qu'il est son ancien petit camarade d'enfance : les souvenirs de cette sorte agissent puissamment sur le bon cœur des femmes. Et elle se donne généreusement, avec un entrain de tous les diables, dans ces rendez-vous de Versailles qui nous sont si bien contés, avec des détails si savoureux et des nuances si subtiles. Puis elle apprend que Roger lui est infidèle. Elle revient pourtant, elle revient le cœur gros de chagrin et de reproches. Rappelez-vous ce qu'il lui dit, et pourquoi elle lui pardonne, et surtout rappelez-vous pourquoi il aime mieux, cette fois, les ténèbres des rideaux fermés. Bien d'autres pages sont d'un homme qui se connaît aux choses d'amour. Quand la duchesse voit Roger pour la première fois, la jeunesse du bel officier lui remémore la décrépitude du défunt duc ; et M. Rabusson, employant par badinage le mode lyrique qui permet tout, nous explique en quoi l'amour des vieux peut préparer les femmes à l'amour des jeunes. On sent que le conteur a longuement regardé les femmes, et de près. Que dites-vous de ces réflexions sur la mimique de Mme de Guébriac :

« ... Qu'elle se penchât vers lui d'un insensible mouvement ou se retirât un peu en arrière, il lui semblait la sentir se rapprocher ou s'éloigner comme s'il l'eût tenue dans ses bras. C'était le triomphe de cette stratégie de l'impudeur savante, qui fait parler les lignes et les contours autant et plus clairement que la voix, que les yeux mêmes, qui met dans une courbe, dans un balancement du buste, dans une saillie du corsage, dans un développement du bras, dans une retraite de la jambe, toutes les forces concentrées de la chair, tout l'appât d'un corps lascif qui se promet... »

IV.

Mais cette sensualité que développe la vie du monde est plus fine qu'impétueuse ; les grandes passions ne se rencontrent guère dans ce milieu artificiel. Pourquoi ? C'est d'abord qu'on est là presque toujours en scène. La vanité se mêle à l'amour et le contient ou le limite. Le sentiment du ridicule est un excellent contrepoids à la passion, l'empêche d'envahir le cœur tout entier. Puis, comme le choix est grand dans tout cet étalage, une partie au moins de l'esprit et du cœur reste disponible, prête aux aventures qui peuvent se présenter. La dissipation de la vie ne permet guère le recueillement où se nourrissent et croissent d'ordinaire les profondes amours. On est trop distrait, et, d'autre part, on est trop averti ; on a trop de science et d'expérience, on a trop l'habitude de se tenir et de se surveiller. La plupart des drames tempérés que nous conte M. Rabusson impliquent nécessairement chez les personnages un certain sang-froid, une certaine possession d'eux-mêmes, jusque dans les moments où ils sont le plus émus. Jamais ils ne perdent complètement la tête. — Dans *le Roman d'un fataliste*, Blanche de Servières a été léguée par son père à Marc de Bréan, qu'elle n'aime pas. Un héros de roman ferait le généreux, délierait la jeune fille. Marc lui dit fort posément : « Je vous tiens ; je ne vous lâcherai pas comme cela ; attendons. » — Dans *l'Amie*, Germaine April, aimée de Maxime Rivols, raconte tout à sa femme, et celle-ci, de son côté, prévient le mari de Germaine, s'entend avec lui pour surveiller les deux autres ; et cette situation infiniment délicate, cet équilibre des plus instables se maintient pendant plus de cent pages. Ce n'est point Vénus tout entière à sa proie attachée, oh ! non.

Les hommes sont des artistes et des dilettantes de l'amour. Au fond, les moyens les intéressent plus que la fin. Car la fin, on la trouve où l'on veut — et c'est toujours la même chose. Oh ! que Maxime Rivols est bien le type accompli de l'homme de lettres amoureux ! C'est sans doute un lieu commun de dire que la littérature, en se mêlant à tous les sentiments de l'écrivain, les atténue ou les déforme. Mais comme ce lieu commun est vrai ! L'écrivain — j'entends celui qui par vocation observe les hommes et transcrit ses observations — peut se jouer à lui-même la comédie de la passion. Souvent même il s'y laisse prendre, mais rarement tout entier ; et toujours il se reprend. Il voudrait jouir, souffrir sans arrière-pensée, sans autre préoccupation que son amour. Il sait très bien quels sentiments il *devrait* avoir ; il les simule et il croit les éprouver. Mais presque toujours, au moment décisif, au moment où d'autres ne s'appartiennent plus, tout à coup il s'aperçoit qu'il se regarde faire, qu'il est moins acteur que spectateur. Le don essentiel de l'écrivain, le don de

voir toutes choses « transposées », pour parler comme Flaubert, en sorte qu'elles ne sont plus « qu'une illusion à décrire », est presque incompatible avec la vie passionnelle. Puis les souvenirs des expériences morales consignées dans les livres lui reviennent sans cesse; il y compare, malgré lui, ou cherche à y conformer sa propre aventure. Il *prévoit* à chaque instant ses propres mouvements et ceux de la femme qu'il aime ou qu'il se figure aimer. La réalité, même celle où il est engagé le plus profondément, lui est, quoi qu'il fasse, matière d'art. Toutes les différentes phases des amours de Maxime et de Germain, Maxime les prépare, les pressent, les étudie. Il aime sans aimer, il aime exprès : et c'est pourquoi il cesse d'aimer dès qu'arrive l'heure des résolutions suprêmes, du jour où son amour, en se prolongeant, risquerait de compliquer irrémédiablement sa vie, cesserait d'être un exercice agréable et ingénieux, une occasion d'expériences et de vérifications morales. Tout artiste digne de ce nom est par là même capable du « crime d'amour ».

Après le dilettante qui écrit, voici le dilettante qui n'écrit pas, supérieur peut-être au premier par la façon dont il entend la vie, par la sagesse plus rare qu'implique le rôle qu'il s'est donné. Si, au bout du compte, il n'est pas plus dupe que l'autre de ses sensations et de ses sentiments, du moins il en jouit avec un peu plus de sécurité. Il n'est point tourmenté du vague et perpétuel souci de les considérer du point de vue du livre pour les exprimer ensuite littérairement. Ce n'est point l'expression de sa vie, c'est sa vie même qui est pour lui l'œuvre d'art. Il fait des expériences pour en faire, non pour les écrire. Sa philosophie est plus parfaite que celle de l'artiste qui écrit — et qui trahit par là quelque ingénuité, car il se figure apparemment qu'il vaut la peine d'écrire et que la gloire littéraire est quelque chose. Le dilettante qui n'écrit point, qui ne rêve ni n'expérimente que pour lui-même, me semble avoir à la fois plus de fierté et plus de vraie finesse d'exprit. La plus belle vie, la plus intelligente et la plus spirituelle, ce n'est peut-être pas celle des écrivains, même de ceux qui ont laissé de beaux livres : c'est celle des grands curieux qui ont vécu leur vie sans l'exprimer, et dont personne aujourd'hui ne sait les noms.

Le duc de Trièves, qui n'est pas auteur, a plus de plaisir et déploie autant de ressources d'esprit avec Mlle de Saint-Alais que Maxime avec Germaine. Il faut voir avec quel art il conduit la séduction d'Edmée. Tout se fait en quatre ou cinq conversations, mais combien subtiles et artificieuses! La première fois, il fait sa déclaration et ajoute qu'il ne peut se marier parce qu'il est à peu près ruiné; la seconde fois, il inquiète Edmée en lui montrant l'hypocrisie et le néant de la morale mondaine; la troisième fois, il lui fait entendre qu'ils pourraient se marier chacun de son côté, et alors...; la quatrième fois, comme elle se révolte, il la prend dans ses bras, connaissant la puissance de l'étreinte; puis il se remet à la pervertir par des conversations hardies, « en lui mettant sous les yeux, au moyen d'exemples impressionnants pris autour de lui, la dépravation du monde, découlant, hélas! disait-il, d'une sorte de fatalité dans les besoins, les conventions, les usages auxquels se trouve subordonnée son existence même ». — Mais justement la méthode de Trièves est trop parfaite, trop concertée. Rien d'irréfléchi, d'involontaire. L'aime-t-il? Il la désire assurément; mais son plus grand plaisir est de sentir qu'il la déprave : plaisir tout intellectuel. Quand il se décide à faire un peu violence à Edmée, on pressent que c'est par logique, parce qu'il faut toujours en venir là, pour achever l'œuvre commencée et aussi « pour voir ». Il a la science et l'adresse des célèbres séducteurs des romans du XVIIIe siècle : il n'a pas leur entrain ni leur fougue; il n'a pas ce qui rend le désir irrésistible; il ne tient pas assez au dénouement. C'est un Valmont désenchanté et anémié.

Au reste, si vous tenez compte de la différence des sexes et des rôles, vous constaterez chez plusieurs des femmes de M. Rabusson quelque chose d'assez semblable et, dans l'amour même, une certaine incapacité d'aimer absolument. D'abord il n'y a pas une seule ingénue, et peut-être, en effet, ne peut-il pas y en avoir dans ce monde particulier. Même Geneviève de Rhèges n'en est pas une. Quant aux jeunes filles émancipées et aux jeunes femmes, elles aiment avec trop d'esprit. Ce qu'elles voient, ce qu'elles entendent, ce qu'elles devinent, la vie qu'elles mènent, toutes les impressions qu'elles reçoivent les façonnent singulièrement, agissent sur elles de deux façons presque contradictoires. D'un côté, leur sensualité s'éveille et s'aiguise; point d'ignorance; peu de pudeur; le langage libre; les manières risquées. Elles se délectent à côtoyer les précipices et à se pencher au-dessus. Mais en même temps elles manquent de l'espèce de courage qu'exigent les chutes complètes. Elles songent trop aux conséquences. Elles n'ont point de générosité. Elles sont sensuelles avec circonspection. Elles répètent, avec plus de grâce et moins de brutalité, l'horrible mot de Mme Campardon dans *Pot-Bouille :* « Tout excepté ça! » Elles ne veulent pécher que par pensée et par intention; le reste leur fait peur. C'est proprement le péché de malice, cher aux races expérimentées et affaiblies. Cela est vrai, à des degrés divers, d'Edmée et de Germaine : Edmée, une jeune fille trop savante et trop curieuse — sauvée par sa science précoce et par sa fierté; Germaine, une jeune femme qui a la coquetterie des sens, « une coquetterie épidermique, animale, d'un caractère étrange, presque monstrueux, féminin quand même » — sauvée, celle-là, on ne sait par quoi, par sa froideur foncière, par sa paresse, parce qu'il faut un effort pour franchir le dernier pas...

Mais que nous importe que ces fausses honnêtes femmes soient sauvées? Nous les aimerions peut-être

mieux si elles se perdaient. Nous avons envie de leur adresser, avec colère, l'adorable, le délicieux discours d'Octave à Marianne :

« ... Combien de temps pensez-vous qu'il faille faire la cour à la bouteille que vous voyez, pour obtenir d'elle un accueil favorable? Elle est, comme vous dites, toute pleine d'un esprit céleste, et le vin du peuple lui ressemble aussi peu qu'un paysan à son seigneur. Cependant regardez comme elle est bonne personne!... Ah! Marianne! c'est un don fatal que la beauté! La sagesse dont elle se vante est sœur de l'avarice, et il y a parfois plus de miséricorde pour ses faiblesses que pour sa cruauté. — Bonsoir, cousine; puisse Célio vous oublier! »

Chose bizarre, celle qu'on aime le mieux, de toutes les femmes de M. Rabusson, c'est, avec la bonne duchesse d'Altenay, cette pauvre Florence Arnaud, la déclassée, qui a eu quatre liaisons et qui voudrait tant un mari, et à qui le petit Gilbert échappe, justement parce qu'elle l'aimait peut-être, celui-là, et qu'elle n'a pas été sa maîtresse. N'y a-t-il pas une saveur exquise de sagesse indulgente et très renseignée dans ces simples réflexions :

« Gilbert échappait à Florence, bien malgré lui. Et cette fois peut-être Florence, au rebours de ce qui s'était produit pour elle à quatre reprises différentes, eût été plus habile en se montrant plus faible. Elle se fût attaché cet enfant, qui l'aimait, cet enfant assez homme déjà pour ne pouvoir lui pardonner de l'humilier dans sa chair, mais qui lui eût pardonné tout le reste, sans doute, moyennant quelques serments et beaucoup de volupté. »

V.

Je crois bien que M. Rabusson n'a rien écrit de plus attendri que ces lignes. Il n'y a aucune émotion dans ses romans. C'est d'une sécheresse qui me ravit. L'attitude de l'écrivain est continuellement celle d'un observateur un peu dédaigneux. Il a le tour d'esprit d'un moraliste et surtout d'un « maximiste » : on tirerait de ses livres toute une collection de maximes et réflexions, dont on ferait un joli manuel du mondain et de l'homme à bonnes fortunes.

Quant à la philosophie qui s'en dégagerait, vous avez pu l'entrevoir. Ce n'est en aucune façon le spiritualisme convenable et convenu des romans romanesques ; c'est exactement le contraire de la philosophie de M. Octave Feuillet. M. Rabusson ne croit pas beaucoup à la liberté humaine (pas la moindre trace de lutte morale dans ses histoires), ni au bonheur de vivre (tous ses romans pourraient finir, comme l'*Amie*, par ces mots : « Pourquoi la vie? »).

On ne saurait douter qu'il n'ait mis dans *le Roman d'un fataliste* sa propre philosophie. Le livre est piquant, s'il n'est pas très clair. Marc de Bréan, qui se dit fataliste, montre une surprenante activité et prend des initiatives devant lesquelles l'homme le plus énergique hésiterait. L'œuvre est-elle donc ironique? Ou bien M. Rabusson veut-il nous faire entendre qu'aux heures mêmes où son héros déploie le plus de volonté, il subit encore des impulsions irrésistibles et cachées et reste passif en pleine action? Mais, si ce point demeure obscur, ce qui ne l'est pas, ce sont les sentiments de Marc sur le monde et sur la vie. Voici de ses réflexions, au hasard :

« ... Je serai toujours un mauvais magistrat. Cette idée que des hommes peuvent juger des hommes, non pas seulement au point de vue utilitaire, mais au nom de la vérité, de la conscience universelle, de l'absolu, me paraît de plus en plus baroque et monstrueuse.

« ... La Providence est une divinité maladroite, qui ne fait rien pour raffermir son culte toujours chancelant, mal assis dans le cœur de l'homme ; elle vous reprend d'une main (elle doit avoir des mains puisqu'on lui prête un doigt) ce qu'elle vous a donné de l'autre, de sorte que l'observateur attentif finit par s'apercevoir qu'il n'y a rien, dans ces alternatives de générosité et de rigueur, qui différencie clairement son action de celle du hasard au passe-dix ou à la roulette.

« ... Je m'incline donc une fois encore devant la suprême inconscience, devant la toute-puissante déraison qui semble gouverner les choses humaines... Je me résigne; mais cette résignation me dégrade et m'abrutit: je la maudis. »

Il y a donc dans ces romans mondains (ne vous y trompez point) la même philosophie à peu près que dans les *Rougon-Macquart*. Au fait, le fond des choses est le même dans les salons que dans les assommoirs. Mais ce qui distingue M. Rabusson, ce qui le sépare autant de M. Paul Bourget que de M. Émile Zola, ce qui le rattache aux conteurs d'il y a cent ans, c'est qu'il a le pessimisme fringant et que son fatalisme caracole. Il caracole presque trop : par exemple, dans ce passage de *Madame de Givré*, dix pages avant le coup de pistolet dont elle tue son amant en voulant tuer son mari — le seul coup de pistolet qui soit tiré dans les romans de M. Rabusson :

« ... Et leur causerie était joyeuse, intime et douce comme un simple bavardage d'amoureux. A les entendre, nul n'eût supposé que cette femme allait se mettre hors la loi, que tous deux allaient se mettre hors l'honneur. — Que pèsent, à ces heures-là, les systèmes complets de morale à l'usage des esprits philosophiques? La morale des philosophes est une morale de cabinet qui ne les suit guère dehors; tant qu'on raisonne doctoralement, *inter libros* ou *inter pocula*, c'est superbe, plein de simplicité, de grandeur et d'harmonie; mais deux beaux yeux que l'amour fait arder

ont bien vite raison de toutes les rigueurs théoriques de ces belles doctrines, lesquelles, en de certains moments, sembleront toujours à quiconque ne les a pas inventées de simples jeux de savants. Et, fût-on soi-même l'inventeur du système réfrigérant dont on invoque le secours dans les grandes crises de la passion, on ne tarde pas à se dire, mettant de côté tout amour-propre d'auteur, qu'il n'y a pas de système qui vaille une caresse de femme aimée, ni de traité de morale que l'on puisse mettre en balance avec l'immorale, mais toute-puissante volupté d'un amour heureux. »

Cela n'est-il pas d'un tour galant? Il est charmant, le style de M. Rabusson — pas toujours très pur ni exempt de toute phraséologie, mais fin, souple, aisé, élégant (c'est le mot auquel je reviens toujours). Tel de ses tableaux parisiens (le Concours hippique, si vous voulez, dans son premier roman) a la justesse et la vivacité d'une aquarelle d'Heilbuth ou de Brown-Lévis. Avec cela, surtout dans les analyses de sentiments, des lenteurs, des nonchalances, et quelquefois la longue phrase un peu traînante, la période fluide qui s'étale dans *la Princesse de Clèves* et qu'on retrouve encore dans les romans du XVIIIe siècle.

VI.

Le *Stage d'Adhémar*, dont la seconde partie vient de paraître dans la *Revue des Deux Mondes*, ne contredit point ces impressions. J'y retrouve la même finesse, la même légèreté, la même science du monde, la même grâce à faire converser les mondaines, la peinture de la même espèce de passion, la même philosophie; peut-être aussi y a-t-il çà et là, surtout dans la première partie, un peu plus de convention et d'affectation que je n'aurais voulu. Le vieux duc, la douairière, combien de fois les avons-nous vus déjà! Et, pour préciser, voici de ces façons que je n'aime guère : « ... Il s'entretenait avec le commandant de Montbron de questions militaires sur le ton, à la fois respectueux et familier, convenant à un jeune homme placé militairement sous les ordres de son interlocuteur, mais qui n'en a pas moins, dans la vie civile, un rang plutôt supérieur. Ce ton, difficile à saisir, difficile surtout à soutenir, et qui est le triomphe de la bonne éducation et du bon goût, Adhémar le possédait excellemment. » Il est joliment fort, Adhémar! Le voilà, le fin du fin, le comble de la nuance! Ces petites remarques de M. Rabusson sont justes si vous voulez; mais n'y sentez-vous pas un air de contentement et de supériorité?

En revanche, il y a deux jeunes filles qui s'annoncent bien. Fiancée à Adhémar et sachant qu'il ne tient pas plus à elle qu'elle ne paraît tenir à lui, Alix de Sylviane s'en explique avec franchise et le prie toutefois de rester officiellement son fiancé. Elle lui découvre plus tard que c'est pour qu'on la laisse tranquille jusqu'à l'âge où elle pourra entrer au couvent. A côté d'Alix, une figure charmante et mélancolique : Régina de Moirans, fille d'un père et d'une mère ruinés et tarés, et qui sait bien des choses, et particulièrement qu'on ne peut l'épouser. Adhémar toutefois offre son cœur et sa main à Régina. Il a été auparavant l'amant d'une coquette assez insignifiante, Mme de Gatry, et d'une mondaine détraquée et dépravée, Mme de Lestable. Cette dernière est finement et énergiquement dessinée. Adhémar est-il sauvé? Régina est-elle ce qu'elle paraît? Est-ce encore, avec des variantes, l'histoire de Roger entre la duchesse et Geneviève? Attendons. Mais enfin la plume de M. Rabusson continue d'être subtile, audacieuse, fringante et froide.

VII.

Tout cela ne laisse pas de faire à M. Rabusson une physionomie assez spéciale. On peut croire, à première vue, qu'il procède de l'auteur de *Monsieur de Camors* : il s'en faut du tout au tout. Oubliez *Madame de Givré*, écartez Jane Spring, qui me paraît fort embellie (*Dans le monde*), et quelques autres personnages un peu convenus, et vous reconnaîtrez que M. Rabusson a failli écrire plus d'une fois le roman naturaliste des mœurs mondaines (le naturalisme n'étant point une chose de forme, mais de fond). M. Rabusson serait donc quelque chose comme un Feuillet sans illusions et sans foi, avec un peu de l'esprit et du style d'un Crébillon fils ou d'un Laclos. Il serait fort capable d'écrire *les Liaisons dangereuses* de cette fin de siècle.

JULES LEMAITRE.

FUSIL CHARGÉ

Récit militaire (1)

III.

GALE.

Le capitaine enfourcha Gale, qui, après avoir reculé, tourné sur elle-même pendant quelques instants, parut se soumettre.

La colonne sortit au pas, ayant en tête le capitaine Trévère. Gale, encapuchonnée, les naseaux dilatés, l'œil sournois, piaffait et ramenait sa croupe par mouvements saccadés en fouettant continuellement de la

(1) Suite et fin. — Voy. les deux numéros précédents.

queue. La colonne, ayant tourné le mur du quartier, s'engagea sur une grande route. Des deux côtés s'étendait à perte de vue une plaine blanche de neige. Les ormeaux tortillards, avec leurs troncs et leurs rameaux bizarrement contournés, se succédaient noirs et mornes; à voir ces deux files de grands fantômes alignés au bord du chemin, on eût dit des âmes en peine accourues là pour regarder passer les vivants.

La promenade était partie à midi et devait être rentrée à deux heures. A trois heures, elle n'était pas de retour. Le capitaine commandant, qui était revenu au quartier pour l'appel, n'y comprenait rien et se promenait d'un air impatienté dans la cour, lorsqu'il entendit de grands cris derrière lui, du côté du poste. Il se retourna, et à peine avait-il fait deux pas pour aller savoir ce qui se passait, qu'il vit arriver sur lui, au grand galop, un cheval échappé qui passa comme un éclair et s'engouffra dans l'écurie sans presque ralentir sa course. Pendant que le capitaine commandant se hâtait vers les écuries, des hommes, avertis par les cris de leurs camarades, y étaient déjà accourus, et, lorsqu'il arriva, on lui montra la bête qui, haletante, couverte de sueur, tremblant de tout son corps, était rencognée de travers contre sa mangeoire et paraissait complètement abattue. La longe du bridon était cassée.

— C'est cette gueuse de Gale, mon capitaine, dit un cavalier.

— Gale? Mais c'est une selle d'officier! Qui montait cette bête?

— Le capitaine Trévère, mon capitaine. Il se l'est fait seller pour la promenade.

— Elle l'a désarçonné; pourvu qu'en tombant il ne se soit pas!...

A cet instant on entendit dans la cour un bruit de galop, puis un arrêt; un cavalier, dans un état d'agitation extrême, entra rapidement, marcha droit au capitaine commandant et, ayant fait le salut militaire, dit d'une voix saccadée :

— Mon capitaine, le chef m'envoie vous avertir qu'il vient d'arriver un grand malheur : le capitaine Trévère est tombé de cheval; on croit qu'il a les reins cassés; il faudrait envoyer tout de suite un major et la voiture de la cantinière.

— Le major et deux aides; la voiture de la cantinière; mon cheval, dit le capitaine commandant. Vous, dit-il au cavalier, vous reviendrez avec moi.

En un quart d'heure tout fut prêt, et on partit au grand trot, le capitaine et les médecins en tête et suivis du cavalier qui avait apporté la nouvelle. Dès qu'on fut engagé dans la grande route, le capitaine, qui était resté jusque-là silencieux, se retourna et, faisant signe au cavalier, lui cria :

— Venez, trottez à côté de nous et racontez-nous ce qui est arrivé.

RÉCIT DU CAVALIER.

— Mon capitaine, répondit le cavalier, c'est un grand malheur, oui, un grand malheur; le capitaine Trévère n'a pas eu de chance! On croit qu'il a les reins cassés, oui... Voilà. Nous sommes partis. Au départ, Gale avait fait des bêtises, comme de juste, mais on l'avait sellée tout de même. Quand elle s'est vue sellée et bridée, elle n'a plus rien dit. Nous sommes arrivés sur la route, elle a fait un petit écart de pas grand'chose, le capitaine l'a corrigée avec sa cravache, pas fort, et l'a remise au pas. Il filait le long de la colonne, tantôt en tête, tantôt en queue. Ah! je l'ai vu passer à côté de moi plus de vingt fois! Cette bête avait, je ne sais pas, un air qui ne me plaisait pas. Elle regardait en dessous, toujours encapuchonnée; elle mâchait son bridon. Elle a henni, oui, elle hennissait comme ça : *Hihihihihi!* C'est mauvais signe quand elle hennit. Nous allions arriver au quatorzième kilomètre, le capitaine s'est approché du chef et lui a dit :

« — Chef, nous faisons halte au quatorzième kilomètre; c'est assez pour aujourd'hui.

« Si on avait fait halte un peu avant ou après le kilomètre, il ne lui serait peut-être rien arrivé, pourtant! Au quatorzième kilomètre donc, le capitaine a commandé : Halte, front! La colonne s'arrête; mais voilà Gale qui ne veut pas s'arrêter, qui pousse sur le bridon, fait deux ou trois fois tête à queue, et puis s'emballe et file au diable avec le capitaine sur son dos, qui la rouait de coups de cravache et d'éperon et lâchait la main pour qu'elle n'ait pas de point d'appui. Nous regardions ça, nous; on n'était pas à la noce, vous pensez, mon capitaine : voir une bête emballée sur une route couverte de glace à moitié fondue! Enfin, il va si loin qu'il paraissait comme un tout petit point noir, jusqu'à ce qu'enfin quelqu'un a dit :

« — Le point grossit, il grossit! Il revient; c'est que le capitaine est toujours dessus.

« En effet, nous finissons par le voir parfaitement : il revenait au petit galop de chasse; il nous rejoint.

« — Ah! c'est fini! nous nous disons, tant mieux!

« Le capitaine était tout en sueur, rouge comme un coq. Il met son cheval au pas, il approche du chef :

« — J'ai les bras et les jambes rompus, dit-il, à force d'avoir tapé sur cette bête. Elle a le diable au corps. Mais je vous réponds qu'elle sera moins fière à l'avenir. Je lui ai donné une raclée qu'elle n'oubliera jamais!

« En disant ça, il était essoufflé; on voyait qu'il était éreinté.

« Ah! malheur! au moment où il était assis tranquillement sur sa selle, les jambes un tout petit peu lâchées, naturellement : on ne peut pas se méfier toujours, n'est-ce pas? la gueuse de Gale, qui sent ça, fait un écart, mais un écart! au moins deux mètres à gauche. Le capitaine, lui, se porte à gauche pour ne pas tomber.

V'lan! tout de suite, là, un écart à droite pendant qu'il était à se redresser; mais il n'a pas le temps. Il est tombé à la renverse, les jambes du côté de la route, le corps du côté du fossé, les reins sur le dos de la borne. Ah! je peux dire que je l'ai vu se casser en deux comme un bâton. Il a roulé à terre sur le dos. Nous étions tous comme morts, quoi! Tous les sous-officiers, tous les brigadiers mettent pied à terre et courent sur lui. Il était étendu, les jambes écartées, un bras raide, avec les doigts ouverts qu'il faisait aller; de l'autre bras, il s'arrachait la tunique avec ses ongles. Il n'avait pas l'air d'avoir peur, non, pas du tout. Il ouvrait de grands yeux, si grands, et il serrait tant les lèvres qu'on voyait sa moustache trembler. Et il devenait pâle, comme gris. Il ne criait pas.

« — Mon capitaine, mon capitaine, êtes vous blessé?

« Et alors on va pour le relever. Ah! mon capitaine, je n'ai jamais entendu un cri comme celui-là! J'aurais jamais cru qu'un homme pût crier si fort. Y a un bleu, un petit qui sort de l'hôpital, là; il s'est évanoui d'entendre ça. Si on ne l'avait pas soutenu, il serait tombé de cheval.

« — J'ai les reins cassés, qu'il a dit, le pauvre capitaine. Je vais mourir. Vite, un prêtre. Un cavalier, un cheval en main pour le ramener. Allez.

« Alors le chef a fait partir un homme avec un cheval sellé en main avec ordre d'aller à un village qu'on voyait, où il y avait un clocher d'église, de demander le curé et de l'amener tout de suite, et de le faire monter sur le second cheval, que tous les curés de campagne savent se tenir. Il est parti au grand trot et alors le chef m'a dit :

« — Vous, allez au quartier demander le chirurgien et la voiture de la cantinière. En vous en allant, vous verrez de quel côté est partie Gale, qui vient de s'échapper, et vous direz qu'on envoie des hommes pour la rattraper.

« Alors je suis donc parti, mon capitaine, et... voilà. »

— Vous pouvez reprendre votre distance, dit le capitaine commandant avec un soupir.

La troupe continua de trotter en silence, chacun pensant à la mort, et le cavalier reprit sa place en arrière.

LE PRÊTRE.

Ainsi que nous l'avons entendu raconter tout à l'heure par celui-ci, au moment où il partait pour aller demander du secours au quartier un autre dragon, menant en main un cheval sellé, recevait du capitaine Trévère lui-même, qui se sentait mourir, l'ordre d'aller chercher un prêtre.

On apercevait au loin, pointant au-dessus d'une brume roussâtre, le clocher d'un village distant d'une lieue environ. L'homme mit ses chevaux au grand trot; au bout d'une vingtaine de minutes il arrivait au village et, s'étant fait indiquer le presbytère, s'arrêta devant la porte et appela. Une vieille femme à l'air doux et respectable parut sur le seuil : c'était la sœur du curé. Lorsqu'elle eut entendu ce que demandait le cavalier :

— Jésus! dit-elle, quel malheur! Pauvre jeune homme! Certainement, certainement, M. le curé va y aller, tout de suite, tout de suite; il vient de partir il n'y a pas dix minutes pour aller voir un malade. Par ce chemin, là à droite, vous le trouverez. Je vais avec vous, le temps de mettre un manteau.

— Ce n'est pas la peine de vous déranger, madame; je suis à cheval, j'y vais.

Le dragon partit dans la direction indiquée. En cinq minutes il avait atteint le curé.

— Monsieur le curé, dit-il en s'arrêtant et en saluant militairement, je viens vous chercher pour confesser mon capitaine qui est blessé et qui vous demande.

— Blessé! mon brave? Il me demande? Eh bien! allons. Où est-il?

— Sur la route n° 28, au quatorzième kilomètre.

— Au quatorzième kilomètre! C'est loin; partons vite.

Et le curé, se retournant vers le village, se mit à marcher de son plus grand pas.

— C'est une blessure grave, donc?

— Dam, il dit qu'il a les reins brisés.

— Ah, mon Dieu! Les reins brisés, c'est la mort, c'est la mort! Pourvu que je n'arrive pas trop tard!

Le curé entra un instant au presbytère pour prendre son livre de prières; quelques minutes après, il reparut sur le seuil de la porte, descendit les marches et dit au cavalier :

— Je suis prêt. Partons. Vite, vite; il y a loin, mais j'ai de bonnes jambes, vous allez voir. Ah! mon Dieu! pauvre jeune homme, les reins brisés! Hélas! on ne revient guère de cela; c'est affreux! Et on souffre! Il doit souffrir beaucoup, n'est-ce pas?

— Horriblement, monsieur le curé.

— Ce qu'il y a de terrible, c'est qu'on traîne quelquefois si longtemps! Oui, et d'autres fois on meurt tout de suite. Ah! mon Dieu! pourvu que j'arrive à temps!

Le curé se mit en marche aussi vite que le lui permettaient son âge et la lourdeur de sa corpulence.

Rien qu'à le voir, le dragon n'eut pas même l'idée de lui proposer sa monture, tant il était évident que ce vieillard était hors d'état de se tenir à cheval. Le bon prêtre avait de beaucoup passé la soixantaine. Il était de petite taille, tout rond, tout ramassé sur lui-même, avec de petites jambes et des bras très courts qui lui permettaient à peine de joindre sur son ventre ses mains potelées. Sa figure aussi était ronde, d'un rose clair, avec une face de chérubin, un nez retroussé, de grands yeux bleus saillants, point de sourcils, et une couronne de cheveux blancs un peu frisés autour de

son crâne chauve. A le voir trottiner, tout essoufflé, dans la boue et dans la neige du chemin, à côté de ce jeune cavalier fièrement campé sur sa selle, il y avait de quoi rire pour les insolents : mais un chrétien qui l'aurait rencontré et qui aurait vu ses yeux se serait mis à genoux pour lui baiser les mains, car il y avait dans le regard suppliant qu'il élevait vers le ciel l'âme d'un saint. .

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il au dragon après avoir fait quelque cent pas; que je vous fais marcher lentement, mon ami ! Au quatorzième kilomètre ! Il faut au moins une heure pour aller là. Pendant ce temps tout peut arriver, tout ! Vous dites qu'il a les reins brisés, n'est-ce pas? J'ai beau marcher aussi vite que je puis, je n'avance pas. Je voudrais avoir des ailes. Mon Dieu, soutenez-moi, prenez-moi par la main, faites que j'arrive !

— C'est malheureux que vous ne soyez pas cavalier; sans ça je vous aurais donné mon cheval, qui est sellé, et j'aurais pris l'autre.

— A cheval, moi? dit le vieux prêtre en s'arrêtant comme à une révélation. De ma vie je n'y suis monté. Mais, reprit-il après un instant, est-ce que vous croyez qu'il est impossible, absolument impossible d'y monter quand on n'a pas...

— Oh ! tout le monde peut monter à cheval ; c'est pas ça qui est difficile, c'est d'y rester.

— Mais en se tenant bien, en s'accrochant?...

— Dam, y en a qui y restent. J'ai commencé comme ça, et vous voyez.

Le prêtre demeura un instant les maintes jointes, les yeux élevés, comme s'il eût prié ou cherché une inspiration d'en haut.

— Mon ami, dit-il avec un sourire, faites-moi monter sur votre cheval. Je veux essayer de me tenir.

— Si vous tombez ?

— Eh bien, je me relèverai le plus vite possible pour ne pas nous retarder; mais au moins je n'aurai pas à me reprocher d'avoir négligé ce moyen d'arriver à temps. Allons ! à la grâce de Dieu !

— Il faut retrousser un peu votre soutane, monsieur le curé, dit le dragon en descendant de cheval... Bien, c'est assez haut... pour que vos jambes soient libres. Je vais vous raccourcir les étriers quand vous serez en selle. Vous verrez, vous serez très bien. C'est pas si difficile, allez.

Il fit tourner son cheval en travers de la route, mena le cheval de main un peu en avant, l'attacha à une branche de haie, fit mettre en selle le curé ; puis, ayant détaché le cheval de main, il prit son élan de pied ferme, sauta et se trouva à califourchon, sans étriers, sur la couverture.

— Prenez une bride de chaque main, et puis, vous savez bien au moins ça, vous tirez du côté où vous voulez qu'il aille.

Le bon curé avait quelquefois, par hasard, tenu les rênes de ces bêtes qui marchent toutes seules, ainsi que sont les chevaux des paysans ; mais aux tours et aux festons qu'il fit faire à sa monture le dragon vit qu'il n'était pas en état de la diriger.

— Hélas ! disait le pauvre curé tout en se raccrochant des mains et des jambes, je crains de ne pouvoir conduire cet animal et j'ai toutes les peines du monde à ne pas me laisser tomber.

— Vous n'avez pas peur ?

— Si fait, mon enfant, j'ai grand'peur; mais cela ne me regarde pas : la seule chose qui importe est d'arriver à temps. N'y a-t-il pas moyen de me tenir plus solidement ?

— Eh bien, monsieur le curé, dit le dragon en se rapprochant, donnez-moi la bride, ne vous occupez pas de votre cheval; je vais le mener en main. Vous, serrez les genoux, ratatinez-vous tant que vous pourrez, empoignez le pommeau de la selle à deux mains, et ça ira. Vous êtes prêt? Nous partons; tenez-vous bien.

Ils partirent, les chevaux marchant au pas relevé. Le prêtre, cherchant son équilibre, roulait de droite et de gauche, en avant et en arrière, mais ne lâchant pas le pommeau de la selle et se rattrapant toujours vaille que vaille. Son visage était devenu écarlate ; il ouvrait de grands yeux effarés, haletait, soufflait, soupirait; mais il tenait bon. Au bout de quelques minutes même, il lui sembla qu'il n'était plus autant secoué. Le dragon, qui le suivait de l'œil, lui dit :

— Eh bien, monsieur le curé, ça va-t-il un peu?

— Vous voyez, mon ami, ce n'est pas brillant; mais enfin je ne tombe pas.

— Vous ne tomberez pas, vous ne tomberez pas, c'est moi qui vous le dis. Allez ! vous êtes plus hardi que vous ne croyez.

Le curé tenait bon ; peu à peu il vint à se sentir si bien en confiance qu'il dit à son guide :

— Maintenant, mon ami, je crois que nous pouvons aller un peu plus vite.

Les chevaux partirent au grand trot. Le prêtre, courbé en deux, les mains rivées au pommeau de la selle, sautait et roulait comme une boule noire, et jamais cavalier n'eut, au point de vue de l'équitation, une mine plus piteuse. Mais, s'il y a des anges dans le ciel, sans aucun doute, à la droite et à la gauche de ce pauvre corps de vieillard misérablement secoué par la violence d'une bête brute, deux des anges du ciel s'étaient élancés et, volant invisibles auprès de lui, le soutenaient du souffle de leurs ailes.

Le dragon, lui, n'était pas de ceux qui devinent de pareilles choses, et cependant, quoiqu'il eût fort à faire à conduire ses deux chevaux, il ne pouvait détacher ses regards du visage de ce pauvre vieux bonhomme. Son âme grossière de soldat n'était pas en état de comprendre ce que ce ridicule avait de sublime; mais son cœur simple d'homme du peuple était agité

de mouvements qu'il n'avait jamais connus. Faute de mieux, il admirait la hardiesse de ce prêtre, il s'émerveillait de son énergie à ne pas se laisser décrocher, et il murmurait à part lui, en manière de conclusion : « Celui qui rirait de ce brave curé-là, comme on y ficherait avec plaisir son sabre dans le ventre! »

— En avons-nous encore pour longtemps? dit le curé.

— Dans un quart d'heure nous y serons. Au petit galop nous pourrions gagner au moins cinq minutes.

— Galopons, mon ami.

— Oh! mon Dieu, vous pouvez tout aussi bien, le fait est : vous serez même moins secoué.

Les chevaux galopaient. Pendant quelques minutes on n'entendit plus que le bruit de leurs pieds retentissant à coups précipités sur la terre glacée du chemin.

— Encore un peu de courage, monsieur le curé, nous arrivons. Là, à ce détour, nous pourrons déjà les voir.

— Seigneur mon Dieu! murmurait le prêtre, faites que j'arrive à temps pour sauver cette âme!

— Tenez, dit le dragon au moment où les chevaux tournaient pour se lancer sur la grande route, voyez-vous là-bas, dans ce fond, cette ligne noire? Ce sont nos chevaux. Hop! hop! Tenez-vous bien, monsieur le curé. Voyez-vous? Ah! maintenant, sur la droite, là, y a quelque chose de noir qui marche le long de la colonne. Attendez donc... Oui, maintenant je commence à le voir mieux : c'est la voiture de la cantinière qu'on était allé chercher au quartier. Y a du monde à cheval devant. Hop! hop! Ça doit être les médecins. Ah mais! maintenant on voit bien mieux, bien mieux... Ils descendent de cheval. Oh! oh! nous avançons fièrement, monsieur le curé! Les voyez-vous? Ils vont au bord de la route. Je peux les compter, ils sont quatre. Ils se penchent. Le capitaine, le pauvre capitaine, oui, c'est lui. Hop! hop! Là, tenez, cette chose longue, noire, sur le bord, tout au bord, c'est ça.

Les chevaux galopaient toujours. Le curé, les bras raidis sur le pommeau de la selle, la tête tendue en avant, tenait les yeux fixés sur le point que le dragon lui indiquait. A chaque foulée des chevaux, ce point se développait, grandissait, et de seconde en seconde un nouveau détail de la scène s'indiquait, puis se dessinait. On pouvait parfaitement distinguer d'abord les personnages; bientôt on vit leurs mouvements.

— Voyez, voyez, monsieur le curé, ils sont trois médecins. Y en a un accroupi d'un côté, un autre à genoux de l'autre. Un lève les bras. Le troisième, qui est debout, lui donne quelque chose, je ne peux pas voir ce que c'est... Ah! maintenant je vois; ça brille au soleil : c'est une fiole de quelque remède... Hop! hop! C'est qu'il y a encore quelque chose à faire; sans ça, ils ne lui feraient rien.

— Que Dieu vous entende, mon ami! Seigneur mon Dieu, écoutez ce jeune homme!

L'espace diminuait, les chevaux étaient à cinq cents pas du groupe. En quelques secondes la distance était franchie, et les cavaliers s'arrêtaient près de la place où était couché le capitaine Trévère.

LA PRIÈRE DES AGONISANTS.

— Vit-il encore? dit le prêtre en se laissant tomber entre les bras d'un officier accouru pour l'aider à descendre de cheval.

— Oui, monsieur le curé, dit l'officier; mais il est grand temps, hélas! que vous arriviez.

Le curé rabaissa sa soutane et marcha rapidement vers la place où le moribond était étendu. Les médecins, les officiers et les sous-officiers, s'écartant pour lui donner passage, s'inclinèrent ensemble en le saluant profondément, tandis que le long de la colonne, par un mouvement instinctif de respect, les hommes des trois pelotons faisaient le salut militaire.

Les officiers et les médecins se retirèrent à distance. Personne ne parlait, tout le monde était découvert. Le prêtre, agenouillé dans la neige, s'appuyait d'une main pour pencher sa tête près de celle du blessé. Celui-ci tourna les yeux vers lui, murmura quelques paroles et ne put achever. Le prêtre alors se mit debout, agita dans l'air sa main droite en traçant le symbole de l'absolution; puis, ouvrant son livre, il commença la prière des agonisants.

Il était arrivé à ce passage où, suppliant Dieu pour l'âme du mourant, le prêtre dit :

« Ne vous souvenez plus, Seigneur, des péchés de sa jeunesse, ni de ceux qu'elle a faits par ignorance. Ne vous ressouvenez que de votre miséricorde et conduisez-la dans le séjour de la gloire. Que les cieux lui soient ouverts. Que les anges se réjouissent de sa venue. Reconnaissez, Seigneur, votre créature, qui n'a point été créée par des dieux étrangers, mais par vous qui êtes le seul Dieu vivant et véritable, car il n'y a point d'autre Dieu que vous et rien n'est comparable à vos ouvrages... »

Mais, ayant incliné un peu la tête et tourné son regard vers le blessé, il leva les yeux au ciel, sauta deux pages et, continuant sa lecture au passage précédé de l'indication suivante : *Lorsque le malade a rendu les derniers soupirs, on dit,* il prononça ces paroles suprêmes de la prière des agonisants :

« Faites vivre en vous, Seigneur, cette âme que vous venez de retirer de ce monde ; pardonnez-lui les péchés que la fragilité de sa nature lui a fait commettre, et ne consultez que votre bonté en jugeant celle que vous avez créée et rachetée par votre sang, vous qui vivez et régnez éternellement avec Dieu le Père et le Saint-Esprit. Amen. »

Le capitaine Trévère était délivré des peines de la vie.

Sur un signe des officiers, la colonne se forma et se mit en marche pour retourner au quartier. Avec l'aide de quelques hommes qu'on avait retenus, le corps fut placé dans la voiture de la cantinière, et le triste cortège partit à son tour.

Les funérailles d'un officier ont quelque chose de poignant. Ces armes vaines d'un mort; ce cercueil porté par des soldats; la marche lente de l'escorte qui fait la haie, fusils baissés; cette foule en uniforme et qui suit, sans se mettre en rang, dans une espèce de tumulte sombre; le son déchirant et lugubre des trompettes étouffées par des sourdines : tout cela forme une des scènes les plus nobles qui puissent émouvoir le cœur de l'homme.

DÉSESPOIR.

L'éclair de mémoire qu'avaient donné à Fiammet les encouragements du capitaine Trévère s'était éteint. A la leçon de théorie il ne sut pas un mot et eut quatre jours de salle de police. A la suite de cette punition les impossibilités s'accumulèrent de jour en jour avec la régularité implacable d'une marée montante, et à chaque faute une punition de plus venait apporter le germe de punitions nouvelles. Il résultait de tout cela que quand par hasard il essayait de faire quelque chose, il ne pouvait le faire qu'à moitié.

Il était puni.

Parfois, quand il parvenait à voler quelques minutes à la corvée, il courait à la chambre et, d'une main tremblante de hâte et d'angoisse, il remettait un peu d'ordre à ses effets; mais, avant qu'il eût fini, on sonnait pour monter à cheval; le cœur lui battait, il se dépêchait dans l'espoir d'éviter encore une punition pour mauvaise tenue, il se mettait en retard de seller son cheval, et il arrivait en rang le dernier.

Il était puni.

Une autre cause venait encore rendre de jour en jour sa situation plus intolérable. Depuis tant de jours qu'on ne le voyait presque plus à la chambre, toujours dehors pour les corvées, toujours couchant à la salle de police, son lit et sa tablette, qui sont comme la maison du soldat, étaient au pillage. Son lit servait de table à jeu, de débarras; on prenait les couvertures, on y mettait des draps sales, on y mangeait. Toutes les fois qu'on avait perdu une brosse, une planche à boutons, un pot de graisse ou de cirage, on les prenait sur sa tablette, et, comme il n'était pas là pour réclamer, on ne les remettait pas. Quand il revenait, c'était perdu. Il fallait en emprunter d'autres ou s'en passer, et puis le samedi, quand arrivait une revue de détail, il lui manquait des effets réglementaires.

Il était puni.

Une autre conséquence de ces punitions continuelles, c'était que, comme à tous les hommes punis, il lui était interdit d'aller à la cantine. C'est-à-dire que, sauf les quelques jours qu'il avait eus de bons, il n'avait pas pu boire une goutte de vin ou d'eau-de-vie et que, par ce froid horrible, quand il aurait eu tant besoin d'un peu de nourriture succulente et de vin pour se réconforter de son épuisement, il en était resté réduit à la soupe et à l'eau claire. De plus, la cantine lui étant interdite, il ne pouvait plus y mener boire les camarades, qui lui auraient astiqué ses effets, les brigadiers ou même les sous-officiers, qu'un petit verre de cognac offert à propos aurait peut-être adoucis. Mais, maintenant qu'il n'était plus bon à rien, même à payer la goutte à un camarade, on le laissait se débrouiller, et, à chaque fois qu'on le voyait s'en aller à la salle de police, son sac sous le bras, la tête basse, on le plaignait à peine et on haussait les épaules.

Sa pauvre âme de paysan, qui n'avait eu jusque-là d'autre lumière que sa gaieté, voyait noir et ne comprenait plus. Parfois il lui arrivait, quand la terreur et le désespoir l'avaient par trop affolé, de se calmer tout à coup et, portant la main à son front, de se demander si tout cela n'était pas un horrible cauchemar. Mais aussitôt la réalité se redressait devant lui, écrasante, implacable, sans issue. Alors il se tordait les mains en criant :

— Mais puisque je ne peux pas! puisque je ne peux pas! Ou qu'on me fasse grâce, ou qu'on me fusille. Mais je ne peux pas!

C'était vrai. La mort du capitaine Trévère avait brisé la dernière fibre qui gardât encore quelque ressort dans ce cerveau grossier, et, quand on aurait mis ce malheureux à la torture, sa mémoire disloquée ne pouvait plus fonctionner.

Mais, quels que puissent être les bouleversements intérieurs qui se passent dans le cœur d'un soldat, est-ce qu'il est possible d'y songer seulement? Dans ce corps à mille têtes qu'on appelle un régiment, où tout se tient, hommes et choses, il faut que tout marche, et du même pas, encore. Qu'un seul s'arrête ou refuse d'agir, si cet exemple d'indiscipline n'était pas à l'instant réprimé, le régiment ne serait bientôt plus qu'une foule armée toujours en révolte.

Donc, des jours qui suivirent la mort du capitaine, il ne s'en passa guère qui n'amenât pour Fiammet quelque punition nouvelle et de plus en plus grave. De quarante-trois, où il était arrêté la veille du fatal événement, le chiffre de ses jours de salle de police s'était élevé à cinquante, et, si on l'avait puni toutes les fois qu'il était en faute pour la tenue ou la propreté, il en aurait eu cent. On peut donc dire qu'encore on le ménageait!

Cependant, et cela se conçoit, et c'était parfaitement juste, l'irritation de ses chefs, et surtout des sous-officiers toujours en contact direct avec lui, s'exaspérait de jour en jour. Naturellement, lorsqu'il y avait quelque chose de désagréable à faire, c'était pour

lui, et on l'en chargeait pour l'épargner aux cavaliers dont on était content. Naturellement, outre qu'il eût été injuste et coupable de lui accorder la moindre faveur, si un sous-officier se laissait aller, comme c'est inévitable, à un acte d'injustice, c'était contre lui. Il faudrait être un saint pour ne pas faillir un jour ou l'autre, et un plus grand saint encore pour ne pas perdre patience devant une brute dont rien ne peut ébranler l'obstination.

AUX ABOIS.

Tout cela avait amené ce malheureux à un tel état d'épuisement et d'exaspération qu'on aurait eu peine à le reconnaître. Il était devenu étique à force de maigreur; ses jambes fléchissaient, ses mains s'agitaient d'un tremblement convulsif; il marchait la tête basse, et, chaque fois qu'il apercevait un supérieur, il lui lançait un regard mauvais. Une espèce de mépris sourd se propageait autour de lui ; on l'évitait, personne ne voulait plus paraître son ami, et un jour vint où Perrotin lui-même lui tourna le dos. Une haine sombre commençait à s'élever dans son cœur, non plus seulement contre ses chefs, mais contre ses camarades. Et, de fait, dans cette lutte entre un soldat et un régiment, le régiment prenait peu à peu parti et venait, homme par homme, se mettre en ligne. Fiammet arrivait par degrés à se sentir seul contre tous. A mesure qu'il se voyait serré de plus près par cette meute acharnée, il sentait la rage lui monter à la tête: comme un sanglier sur ses fins, il était prêt à faire un coup de désespoir, à charger contre ses ennemis ou à s'acculer pour finir.

A l'école des élèves-brigadiers, les punitions recommencèrent, de sorte qu'au bout de huit jours, soit pour mauvaise tenue, soit pour refus d'apprendre la théorie, il avait dix jours de salle de police à ajouter aux cinquante-quatre qui lui avaient été infligés précédemment.

Désormais c'était un homme perdu : il lui était impossible de se rattraper jamais, chaque punition lui en amenant nécessairement une nouvelle toujours plus grave.

La vie est très dure. Si le bon Diêu, par pitié pour notre misère, n'avait pas limité la portée de nos sens et de notre sympathie, tous les bruits de la terre seraient dominés pour nous par la clameur éternelle des hommes et des choses s'entre-détruisant sans relâche pour défendre ou pour conquérir leur place au soleil. Si nous n'étions pas organisés pour oublier cela, nous ne vivrions pas une heure : nous ne sommes pas de force à porter, dans ce cœur gros comme le poing, les douleurs de tout un univers. Mais, par bonheur, à brebis tondue Dieu mesure le vent.

Aussi, lorsque nous nous trouvons tout à coup en présence d'une de ces situations désespérées comme celle qui fait le sujet de cette histoire, nous levons les bras au ciel, nous sommes frappés de surprise et d'horreur, nous nous lamentons comme à la vue d'une catastrophe en dehors de toutes les lois de la vie. Pourtant c'est la vie et rien de plus.

Fiammet, on le voit, était donc réduit à la dernière extrémité. Acculé contre un mur d'airain, il lui fallait ou être écrasé ou renverser le mur par un coup de désespoir.

Il renversa le mur. Et voici comment la chose arriva.

ASSEZ!

Un jour que, sombre et crispé comme à son ordinaire, il traversait la cour du quartier pour monter à sa chambre, il fut rencontré par le maréchal des logis chef.

— Comment se fait-il, lui dit le sous-officier, que vous ne soyez pas en corvée comme les autres hommes punis?

— Chef, répondit Fiammet, le maréchal des logis de garde m'a permis de m'en aller.

— Vous irez trouver le brigadier de semaine pour transporter la literie.

— Mais, chef, j'ai demandé la permission de la corvée pour astiquer mes armes et mon harnachement. Je n'ai pas pu le faire depuis huit jours que je suis occupé toute la journée à faire des corvées, et, si mes armes ne sont pas propres à trois heures, je serai encore puni.

— Allez, allez, dit le chef, f...-moi la paix! Et si vous n'êtes pas avec les hommes du brigadier de semaine tout à l'heure!..

Et le chef, tournant les talons, laissa le malheureux Fiammet muet et hors de lui.

Fiammet obéit. Il fut puni pour être venu en retard à la corvée. En vain il essaya de s'excuser en racontant ce qui lui était arrivé : il fut encore puni pour réponse inconvenante.

On descendit au pansage. Après l'appel, on forma le cercle; le chef donna lecture de la décision, lut la liste des hommes punis, puis celle des hommes de service pour la garde de police : Fiammet se trouvait sur cette dernière liste, et pourtant ce n'était pas son tour.

Après qu'on eut fait rompre les rangs, il aborda le chef, la calotte à la main, pour lui faire sa réclamation.

— Ah! laissez-moi tranquille, lui dit le chef d'un air obsédé; je vous ai dit que vous seriez de garde ce soir et vous le serez.

— Chef, répliqua Fiammet d'une voix ferme, je dois coucher ce soir à la salle de police et non au corps de garde!

Le chef haussa les épaules, lui jeta un regard de mépris et s'en alla en fumant sa cigarette.

Fiammet demeura sur place ; il pâlit, se mit à trembler de colère, et il eut peine à se retenir de sauter à la gorge du chef.

Pour bien comprendre comment cette garde hors tour exaspérait à ce point Fiammet, il faut se souvenir que le service de garde, ainsi que nous l'avons expliqué ailleurs, amène, au moment où on relève le poste, une inspection minutieuse de la tenue et des armes et qu'il en résulte des punitions pour les hommes dont les effets ne sont pas en bon état. C'est pourquoi Fiammet avait intérêt à réclamer le droit de passer la nuit à la salle de police.

Depuis tantôt trois mois qu'il marchait écrasé sous le poids de ses punitions, il avait d'abord fléchi, le premier effet de la crainte et de la douleur étant de décourager l'homme qui se sent puni justement. Mais lorsqu'il vit que décidément l'injustice et la persécution commençaient à s'acharner contre lui, il commença décidément aussi, lui, à se raidir.

Dans ses longues nuits de salle de police, quand, moulu de fatigue, épuisé de faiblesse, il se tournait et se retournait sur les madriers du lit de camp sans pouvoir trouver le sommeil, alors, les yeux perdus dans l'ombre, il repassait en sa mémoire les souvenirs de tout ce qu'il avait souffert; il voyait s'enfoncer dans l'avenir la perspective de ce qu'il allait souffrir encore, et à cette implacable série de misères assurées il ne voyait pas de fin.

A mesure que s'élevait l'amas de punitions dont il se voyait de jour en jour plus accablé, sa haine, d'abord répandue sur tous ses supérieurs, se concentrait de plus en plus contre le maréchal des logis chef, qui, après avoir été d'abord justement sévère, s'acharnait vraiment contre lui.

Ce sous-officier, pas autrement mauvais d'ailleurs, était un de ces jeunes gens vaniteux et médiocres qui prennent l'entêtement pour de la dignité et la violence pour de l'énergie, la dignité et l'énergie étant, comme on sait, la prétention suprême des esprits faibles. S'il avait eu vraiment le sens de l'autorité, il aurait compris de lui-même l'excès de sa sévérité contre Fiammet; s'il avait eu un peu de ce tact sans lequel on ne gouverne pas les hommes, il aurait vu que Fiammet était poussé à bout et que, quand un homme est dans cet état, il n'y a rien dont il ne soit capable. Il ne connaissait pas les lois de cette escrime épouvantable qu'on appelle la bataille de la vie; il ne savait pas qu'il ne faut jamais pousser son adversaire à l'extrémité.

Ce qui arrivait ce jour-là à Fiammet n'avait rien au fond qu'il n'eût éprouvé, pour ainsi dire sans interruption, depuis près trois mois : c'était un tour de plus de cet engrenage où le fonctionnement régulier de la machine disciplinaire devait le faire passer et repasser jusqu'à ce qu'il fût réduit au calibre. Seulement, et c'est ce qui détermina l'explosion, il se trouvait que dans une seule journée, et uniquement par le fait du chef, il avait été renvoyé à la corvée, puni pour retard, puni pour s'être excusé, mis de garde injustement, et allait être infailliblement puni tout à l'heure pour mauvaise tenue au moment où il prendrait la garde. Et ce qui arrivait aujourd'hui recommencerait demain, après-demain, toujours! Cela ne finirait jamais; il n'aurait pas une heure pour souffler! Et ce chef, l'auteur de tous ses maux, il le voyait s'en aller se dandinant d'un air de mépris et lançant en l'air la fumée de sa cigarette! S.... n.. d. D...!

LE TRAITÉ DE PAIX.

Je crois que ceux qui décrivent la colère d'après ses signes extérieurs n'ont aucune idée de ce sentiment et surtout ne l'ont jamais éprouvé. Les cris, les mouvements désordonnés, les violences, les convulsions, ce n'est pas la colère, cela, c'est la rage, c'est la fureur bestiale. Mais un homme vraiment en colère quand la passion ou la nécessité l'excite, c'est un monstre cent fois plus redoutable qu'un fou, parce qu'il en a la furie et qu'il conserve sa raison. Tout en grondant à travers ses veines comme un torrent déchaîné, son sang garde son cours et pousse aux organes de la pensée une énergie, une lumière, qui rendent l'homme presque invincible en décuplant son intelligence et sa volonté.

Fiammet était en colère. Blanc comme un linge, les poings fermés, grinçant des dents, il monta d'un pas saccadé l'escalier de la chambre et alla, sans rien dire à personne, s'étendre sur son lit, à plat ventre, les coudes enfoncés dans le traversin, et de ses deux mains croisées derrière sa nuque serrant sa tête à la broyer.

C'était l'heure de la soupe; l'escalier retentissait des cris et des pas des hommes qui descendaient aux cuisines. On rapporta les gamelles, on s'installa pour manger avec le bruit assourdissant qui accompagne le repas dans la chambrée : Fiammet n'entendait pas. Un camarade lui apporta sa gamelle, la posa près de son lit.

— Hé ! Fiammet, voilà ta gamelle. Est-ce que tu dors? lui dit-il.

Fiammet ne répondit pas.

Immobile, haletant d'un souffle rauque, il se raidissait sous l'obsession de l'idée fixe, de cette idée fixe qui, quand le moment est venu, étourdit la conscience et fait de la volonté une force aveugle : c'est comme un marteau frappant toujours sur le même point du cerveau, de plus en plus vite, de plus en plus fort, jusqu'à ce que la torture de l'âme devienne intolérable et fasse tout éclater.

Si on avait approché l'oreille de ses lèvres, on aurait entendu Fiammet murmurer ces mots, qui passaient et repassaient cent fois, toujours sur le même ton, en sifflant à travers ses dents serrées :

— J'irai le trouver..., j'irai le trouver..., j'irai le

trouver... Fusil chargé,.., fusil chargé..., fusil chargé..., fusil chargé...

Le repas allait finir; les hommes commençaient à jeter leurs gamelles sur le plancher. Comme si ce bruit eût été pour lui un signal, Fiammet dénoua ses mains de derrière sa nuque et, les allongeant à plat, se souleva un peu sur ses coudes, ramena ses jambes sous lui et, ayant dressé la tête, la tourna de côté, regardant le carré de l'escalier. Il resta ainsi, dans l'attitude d'une bête fauve prête à bondir, les yeux grands ouverts et fixes, n'entendant pas ses camarades qui ricanaient ou lui donnaient en passant une tape accompagnée de quelque moquerie grossière à propos de ses éternelles punitions. Il n'entendait pas, il ne répondait pas; il tenait toujours les yeux fixés sur une porte qu'on apercevait au fond du palier.

Tous les hommes étaient remontés des cuisines; un silence relatif se rétablissait dans la chambre. Fiammet, dont les sens étaient surexcités jusqu'à l'état aigu, entendit un bruit de pas montant l'escalier. Il se raidit sur ses bras, ouvrit les narines comme pour flairer une proie, et bientôt il vit surgir la tête, puis les épaules, puis le corps entier du maréchal des logis chef.

Le sous-officier, fringant et pimpant comme à son habitude, avait la cravache à la main et entre les dents une rose, dont il mâchonnait la tige en faisant tourner la fleur sous ses moustaches. Il revenait sans doute de quelque amourette, car il avait l'air vainqueur. Devant la chambre, il s'arrêta un instant, y jeta un regard distrait et passa. Ayant fait le tour du palier, il reparut de l'autre côté, arriva devant la porte de son bureau, l'ouvrit, et entra en la refermant derrière lui.

Fiammet se releva assis sur son lit et, les mains posées sur ses genoux, le cou tendu, il resta quelques secondes à regarder dans l'espace; puis, peu à peu, lentement, il se mit droit sur ses pieds, ses deux bras se raidirent d'un mouvement sec; il alla au râtelier d'armes, prit sa carabine et, la traînant de la main gauche, sortit de la chambre sans que personne prît garde à lui, traversa le palier et alla frapper à la porte du maréchal des logis chef.

— Entrez, répondit la voix du chef.

Fiammet entra, referma la porte derrière lui, tira sa calotte d'écurie et s'arrêta à trois pas de la table où le chef venait de s'asseoir pour travailler.

Cette table était au fond de la pièce, faisant face à la porte d'entrée. Une lampe couverte d'un abat-jour l'éclairait, et le reflet de sa lumière faisait ressortir le visage jeune et florissant du chef, tandis que, debout devant lui, hâve et décharné, à demi voilé par la pénombre, Fiammet se tenait immobile, sa calotte à la main droite, sa carabine à la main gauche. Le chef avait mis la rose sur la table, à côté de ses papiers, et il la regardait en souriant. Il était à cent lieues de songer à la « faveur » que Fiammet venait lui demander; mais il était de bonne humeur, car ce fut du ton le plus naturel du monde, sans ombre de l'irritation que l'abord seul de cet homme excitait d'ordinaire en lui, presque avec douceur, qu'il dit à Fiammet :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Chef, dit Fiammet d'une voix sourde, en serrant les dents de crainte de hurler, est-ce que je serai de garde ce soir?

Le chef secoua la tête d'un mouvement d'impatience et, lançant la main en l'air, répondit :

— Je vous ai dit que vous étiez de garde ce soir. Rentrez dans votre chambre.

— Chef! répéta Fiammet d'une voix stridente et en pâlissant d'une manière affreuse, est-ce que... je serai... de garde... ce soir?

En disant cela, il avait armé sa carabine et tiré de sa poche deux cartouches : il en glissa une dans le canon; après quoi, il rabattit le levier et mit le doigt sur le détente.

Il attendait.

Le chef, silencieux et calme, suivait tous ses mouvements.

En voyant les deux cartouches, il avait compris pour qui était la seconde.

Sans doute, à l'aspect du misérable que le désespoir traînait là pour tuer et pour mourir, à l'idée de tout ce qu'il avait fait injustement souffrir à cet homme, le chef sentit le remords saisir son cœur, et il entendit sa conscience lui crier : « Regarde, voilà ton œuvre! Le coupable, ce n'est pas lui, c'est toi. Repens-toi ou meurs; choisis, et fais vite. »

Il s'accouda sur la table, prit son front dans ses deux mains et resta ainsi quelques secondes, perdu dans ses pensées.

Fiammet, un pied en avant, la gorge étranglée par l'angoisse, commençait à trembler de tout son corps; son doigt, posé sur la détente, se crispait.

Le chef laissa tomber ses mains sur la table, se souleva un peu en arrière sur ses bras à demi tendus, redressa lentement la tête, poussa un soupir et, jetant sur Fiammet un regard indéfinissable, lui dit :

— Rentrez dans la chambre. Vous coucherez ce soir à la salle de police.

Éperdu, Fiammet sortit en balbutiant des mots vagues qui voulaient être un remerciement; mais il ne savait ni ce qu'il disait ni ce qu'il pensait. Arrivé sur le palier, par une espèce d'instinct machinal il déchargea son fusil et, rentré dans la chambre, le remit au râtelier.

Alors, s'étant accoudé à une fenêtre ouverte, il comprit ce qu'il venait de faire, ou plutôt il l'apprit, car en vérité tout cela lui semblait un rêve. Assassin! suicide! lui! Et, à mesure que Fiammet reprenait connaissance, ce chef, cet ennemi exécré, se transfigurait à ses yeux. A la rage de la bête furieuse succédaient sans transition une reconnaissance et une admiration folles pour

l'homme qui venait de le sauver en se sauvant lui-même. A son tour il se repentit et pardonna comme le chef s'était repenti et avait pardonné, et il jura de consacrer toute son âme à se rendre digne du bienfait immérité qu'il venait de recevoir.

Le lendemain, le chef le fit appeler dans son bureau et l'y retint longtemps. Quelles paroles furent échangées entre ces deux hommes, c'est ce qu'eux seuls pourraient dire. Peut-être se donnèrent-ils la main ; peut-être, également repentants de leurs fautes, également épouvantés de la catastrophe à laquelle ils venaient d'échapper, ne se souvinrent-ils plus que de la misère de leur condition d'hommes et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Peut-être aussi, sans serrement de mains et sans phrases, simplement, noblement, comme deux lions qui ont éprouvé leurs forces, d'un regard ils firent la paix et se séparèrent en silence.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'entre ces deux hommes venait de s'accomplir un miracle, puisque, contre toute attente et contre toute raison, le nœud gordien qui allait les étrangler ensemble se trouvait tranché. Ils étaient donc réconciliés : le chef pardonnait, Fiammet se soumit, et, comme ces paralytiques auxquels un coup de foudre rend le mouvement, sa tête si longtemps affolée trouva assez de mémoire pour que, dès le surlendemain, il fût en état de réciter sa leçon de théorie sans manquer d'un mot. Il continua ainsi aux leçons suivantes, si bien qu'ayant fait preuve d'obéissance et de bonne volonté, enfin il fut rayé de la liste des élèves-brigadiers.

Sans doute ses maux n'étaient pas finis ; il lui restait encore bien des jours de punition à faire ; mais il les supporta de bon cœur, parce qu'il se sentait des fautes terribles à expier. Et puis au moins il avait l'espérance.

Comme il était redevenu le bon, le joyeux soldat d'autrefois, on n'avait plus à le punir. Six semaines après, ayant achevé de subir ses punitions, il rentra dans le rang, et il se retrouva, dans ce régiment où il avait tant souffert, aussi heureux et aussi aimé qu'aux premiers jours.

Il n'est pas besoin de dire que nul au régiment ne se douta jamais de ce qui s'était passé dans la tragique entrevue du chef et du soldat. C'est longtemps après, et par un hasard de garnison, que j'en découvris le secret.

A part quelques changements et quelques transpositions de détail nécessaires pour l'arrangement du récit, les personnages et les incidents de cette histoire sont tous, j'en puis donner l'assurance, copiés d'après nature.

Mais il faut bien qu'on sache que si, prenant les choses au temps où elles se sont passées, j'ai dû laisser franchement en lumière ces abus d'autorité par lesquels des subalternes ont pu réduire un soldat au désespoir, il y a plusieurs années qu'aucun abus de ce genre n'est plus possible dans l'armée française.

Depuis plusieurs années, en effet, le droit d'infliger la salle de police aux hommes a été retiré aux sous-officiers, et les officiers seuls en sont investis.

EUGÈNE MOUTON.

FIN.

THÉATRE-FRANÇAIS

I.

« Les Fâcheux »

Je connais au terme quelque peu démodé de *fâcheux* un synonyme énergique, qui forcera un jour ou l'autre l'entrée du Dictionnaire de l'Académie : c'est le substantif *raseur*. Il est évident que fâcheux est plus noble que raseur; mais raseur est plus pittoresque que fâcheux. J'imagine très bien une comédie de Labiche dont le titre serait *les Raseurs :* elle ferait pendant à la pièce de Molière, et ce serait sans doute une excellente occasion de nous retracer vivement, d'une main légère, le portrait de quelques-uns de nos contemporains. Soyez-en sûrs, nous prendrions à les reconnaître le même plaisir que les « augustes personnes » devant lesquelles Molière fit représenter sa comédie-ballet trouvèrent jadis à se nommer à l'oreille les personnages connus qu'on tournait devant eux en ridicule.

Bien entendu, on ne pourrait espérer faire passer par cette lanterne magique tous ceux qui mériteraient d'y être montrés en caricature. Molière lui-même n'a pas eu la prétention d'épuiser toutes les variétés du type. « Je sais, dit-il dans son avertissement, que le nombre des fâcheux est grand et à la cour et dans la ville, et que, sans épisodes, j'eusse pu en composer une comédie de cinq actes bien fournis et avoir encore de la matière de reste. Je me suis réduit à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns, et je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit. » Or le fâcheux qui devait se présenter logiquement le premier à la pensée de Molière, celui qu'il connaissait le mieux et dont il avait eu le plus à souffrir, c'était le fâcheux de théâtre.

Comme on sent qu'il a été reluqué de la scène par l'acteur-auteur, impatient de voir sa tirade coupée, ce spectateur qui entre

> En criant : Holà! ho! Un siège promptement!
> Et, de son grand fracas surprenant l'assemblée,
> Dans le plus bel endroit...

trouble la pièce! Sans doute ce fâcheux-là ne peut plus venir installer son fauteuil au beau milieu du théâtre et masquer le spectacle au parterre avec son large dos; mais, aujourd'hui comme alors, le fâcheux

de théâtre ne se fait pas faute de causer tout haut dans les loges, de « réciter avant l'acteur » les vers qu'il a retenus et, quand approche la fin de la pièce, de se lever

... Longtemps d'avance;
Car ces gens du bel air, pour avoir vu l'ouvrage,
Se gardent bien surtout d'ouïr le dénouement.

J'étais curieux de voir si le public retiendrait au moins pour ce soir-là la leçon qu'on lui donnait indirectement et comme à la cantonade. Il n'en a rien été. Le spectacle se terminait par *le Malade imaginaire :* or, dès la fin de la scène où Toinette apparaît déguisée en médecin, une bonne moitié de la salle s'est levée en rumeur, empêchant l'autre moitié de voir et d'entendre la fin de la pièce. A supposer que l'argent qu'on a versé au contrôle dégageât le public de toute politesse vis-à vis des acteurs (et Dieu sait combien cette grossièreté est éloignée de nos relations actuelles avec les comédiens), les gens pressés de sortir doivent le silence et l'ordre aux spectateurs qui ont payé comme eux. J'imagine que, sous le couvert de Molière, M. Boucher devait éprouver quelque plaisir à dire au public les vérités qu'il mérite.

Le jeune acteur a débité sa tirade tout d'une haleine, mais, à mon avis, en se démenant plus que de raison. Si, dès la première rencontre d'importun qu'il a faite, et dans le simple récit de cette mésaventure, Éraste est déjà monté au paroxysme de l'indignation, il ne peut que se refroidir par la suite ou se maintenir dans une exaspération à la fois monotone et suraiguë qui lassera vite les oreilles.

Le rôle d'Orphise était confié à Mlle Frémaux. L'intrigue sentimentale des *Fâcheux* rappelle par le procédé, l'allure du dialogue, les larmes mêmes, les scènes de Lucile et d'Eraste dans le *Dépit amoureux;* mais ici les raccommodements et les brouilles des amants ne sont pas le sujet de la pièce; ils servent seulement à coudre les scènes: « Pour lier promptement toutes ces choses ensemble, dit Molière, je me servis du premier nœud que je pus trouver. » Il naît de là une froideur inévitable dans toutes les scènes où paraît Orphise. Orphise n'est pour nous qu'une toilette de femme qui passe au fond du théâtre. Encore peut-on faire l'effort de porter cette robe avec distinction et grâce: il m'a semblé que Mlle Frémaux ressemblait un peu trop à la poupée allemande des *Contes d'Hoffmann.*

Par contre, M. Truffier a fait beaucoup rire dans la chanson et le pas de Lisandre, le danseur fâcheux. Cette scène a ceci de particulièrement gai, que le malheureux Éraste n'y est pas seulement persécuté en paroles, mais qu'il y souffre une violence physique, de véritables voies de fait. En effet Lisandre, qui chante, parle et danse tout à la fois, entraîne Éraste dans sa courante et lui fait faire toutes les figures de la femme qui devrait tenir le vis-à-vis. C'est d'ailleurs une silhouette curieuse et qui a bien sa date, que ce petit marquis bel esprit chantonnant, sautillant des pas, récitant des vers. Il faut croire que, en particulier, le travers de la métromanie était très répandu dans ce temps-là et que, « sans avoir jamais rien appris », les gens de qualité montraient dans l'improvisation poétique une bravoure bien téméraire, car Molière a chargé ce ridicule des gens de cour peut-être plus souvent que tout autre. Rappelez-vous Oronte, Mascarille, bouffonne caricature de son maître, et jusqu'à ce pauvre monsieur Jourdain qui voulait tourner un galant madrigal à sa Dulcinée.

En revanche, un fâcheux de tous les temps, c'est Alcippe, le joueur qui a pris une « culotte » et qui nous la raconte. M. Prudhon nous a montré au naturel ce personnage obsédé, obsédant. Tous les muscles de sa face, rigides d'attention, sont tendus sur le jeu de cartes qu'il tient à la main. Tant qu'un tapis vert couvrira une table de roulette, Alcippe rôdera autour avec cette mine et ces gesticulations; il vous arrêtera dans les promenades pour vous conter sa déveine ou vous indiquer la combinaison infaillible qu'il tient en réserve pour faire sauter la banque.

La comtesse Diane dit quelque part dans ses *Maximes* qu'il faut qu'un homme soit bien aimable pour se faire pardonner de n'être pas celui qu'on attendait. Évidemment on n'en saurait dire autant des femmes (bien entendu, des femmes en état de plaire). Il n'y a pas de fâcheuses de vingt ans, et l'on a peine à comprendre l'humeur trop brusque que marque M. Boucher quand il voit paraître Mme Broisat et Mlle Marsy. Si encore ces dames parlaient chiffons — et, pour ma part, je ne trouve point ces matières-là si oiseuses; — mais c'est de galanterie, d'amour, de fidélité, de jalousie qu'il s'agit. Mlle Marsy dit même là-dessus de bien jolies choses :

... Je veux qu'un amant, pour me prouver sa flamme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son âme
Et par un prompt transport donne un signe éclatant
De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend.
On s'applaudit alors de son inquiétude,
Et, s'il nous fait parfois un traitement trop rude,
Le plaisir de le voir, soumis, à nos genoux,
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son désespoir d'avoir pu nous déplaire
Sont un charme à calmer toute notre colère.

Mais là où le chagrin d'Éraste ne pouvait pas être partagé par les spectateurs, c'est quand il a paru si désolé de l'entrée du fâcheux que nous, qui n'aimons pas Orphise, nous attendions depuis si longtemps et avec tant d'impatience, le fâcheux-chasseur : M. Coquelin aîné.

Dans sa dédicace au roi, Molière indique en ces mots qu'il devait à Louis XIV lui-même l'idée d'avoir joint à sa collection d'importuns le fâcheux-veneur : « Je dois le succès de cette comédie non seulement à la glorieuse approbation de Votre Majesté, mais à l'ordre

qu'Elle me donna d'y ajouter un caractère de fâcheux dont Elle eut la bonté de m'ouvrir les idées et qui a été jugé partout le plus beau de tout l'ouvrage. » Il y a sans doute une bonne dose de flatterie dans ce remerciement de parrainage; mais, si le couplet du veneur n'est pas, comme dit Molière, le « plus beau » de la comédie, c'est assurément un de ceux qui dérident à la seule lecture. M. Coquelin en a fait un poème héroïcomique.

La tirade a plus de cent vers. C'est, avec celle de Mascarille dans *l'Étourdi*, une des plus longues qui soient au théâtre. M. Coquelin se plaît, et avec raison, à ces récits de longue haleine. Il les traverse au galop, faisant sonner les vers de cette voix extraordinaire, vibrante, qui ne se voile jamais; il entraîne tout le monde avec soi comme un clairon qui monte à l'assaut. On lui sait gré de ce coup de force accompli sans peine, que dis-je? sans peine, avec l'entrain robuste, bien portant et gai de la force, quelque chose comme « le sourire sur les lèvres » des lutteurs qui ne sont jamais tombés.

Encore tout chaud de sa descente de cheval — un mecklembourgeois de Van der Meulen, à croupe de carrossier, — M. Coquelin est entré sur la scène à grandes enjambées, botté jusqu'au ventre, les éperons d'or sonnants, deux plumes bicolores d'un effet extraordinaiment comique tremblotant sur sa coiffure. Et vraiment il nous a fait voir toute la chasse, depuis le déjeuner du relais jusqu'au lamentable coup de pistolet qui met bas la bête, avec ses sonneries de cors, ses abois de chiens, son lancé, ses querelles, ses péripéties. Quand M. Coquelin est sorti de scène, on ne pouvait s'empêcher de se demander ce que pourrait bien être la représentation d'une pièce où tous les rôles, les petits comme les grands, seraient menés de cette allure et joués avec cette saisissante vérité.

II.

« Le Malade imaginaire. »

Je ne dirai qu'un mot de la représentation du *Malade imaginaire*, qui servait de début à Mlle Kesly dans le rôle de Dorine.

Mlle Kesly, plutôt grande que petite, très brune, avec des yeux fort vifs, un menton un peu fuyant, mais gracieux, et son nez résolument en l'air, a toute l'impertinence qu'il faut pour jouer les soubrettes. A ces qualités pour ainsi dire classiques Mlle Kesly joint une pointe de canaillerie très personnelle qui a rappelé à tout le monde l'inimitable Lavigne. Il y a des gens que ce souvenir a indisposés, et vraiment il me semble qu'on a été bien sévère pour Mlle Kesly. On lui a reproché son allure de petite bonne faubourienne comme un sacrilège anachronisme. Je serais plutôt disposé à trouver cette audace piquante; à tout prendre, je ne suis pas bien sûr que Mlle Kesly ne retourne pas ainsi d'instinct à la bonne tradition, la seule respectable : la vérité. Les manières des gens de cour changent bien des fois en un siècle; mais en tout temps, en tout lieu, le petit peuple est semblable à lui-même. Il n'y a qu'une façon de donner un coup de torchon; il y en a mille de faire la révérence. Pour tout dire, le plus grand défaut de Mlle Kesly — un défaut dont elle se corrigera, — c'est d'être un peu jeune pour une Dorine. Mais il y a en elle une vraie hardiesse qui, bien conduite, la mènera au succès. Le pavé est si encombré de médiocrités convenables qu'il faut prendre bien garde de décourager l'originalité, même quand elle se révèle imprudente et maladroite.

HUGUES LE ROUX.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

C'est un chef-d'œuvre. Vous l'avez là, ce *Pêcheur d'Islande* (1), ou vous allez le lire, et vous ne me contredirez point : c'est un chef-d'œuvre. Puisque vous avez pleuré ou que vous allez pleurer sur le petit Sylvestre, le géant Yann et la grande blonde Gaud, inutile, n'est-ce pas? de vous raconter le drame. Et il est si simple! C'est une toute petite histoire, et qui tiendrait en cinq pages, et qui est presque banale, car allez là-bas, là-bas, à Paimpol ou Tréguier, vous trouverez sur la place du Marché dix femmes vêtues de noir. Interrogez-les : les unes, les plus vieilles, sont en deuil d'un petit-fils, d'un Sylvestre qui n'est pas revenu du Tonkin; les autres, les plus jeunes, sont en deuil d'un mari, d'un Yann, que la mer a ravi à sa « femme de chair » pour l'étreindre éternellement dans sa froide couche à elle, « l'épousée du tombeau ». Oui, simple histoire, banale histoire; mais, racontée par Pierre Loti, c'est un chef-d'œuvre. Pourquoi? Je le sais bien, pourquoi; seulement je voudrais bien avoir entre les doigts la plume de Pierre Loti pour ne pas vous le dire, ce qui est insuffisant, mais vous le faire voir, vous le faire sentir comme je le vois et je le sens.

Car c'est là le secret de Pierre Loti. Il donne à tout, hommes et choses, une telle intensité de vie, un tel relief, tant de mouvement et tant de couleur, que nous ne lisons pas ses récits, nous les voyons. Au bout de quelques pages, ses héros sont déjà pour nous comme

(1) *Pêcheur d'Islande*, par M. Pierre Loti. — 1 vol. Paris, 1886. Calmann Lévy.

de vieux amis ; il nous semble que nous avons vécu toujours avec eux. Les personnages mêmes de troisième et quatrième plan, les plus insignifiants, nous intéressent et nous attachent. Non qu'ils empiètent et viennent ambitieusement quêter un regard affectueux, mais par cette raison unique qu'ils vivent d'une vie intense. Tenez, par exemple, les morues. Nous les avons si bien vues se jouer dans l'eau transparente, se précipiter, en gloutonnes qu'elles sont, vers l'appât tendu, elles nous ont si bien gagné le cœur par la gentillesse de leurs ébats et cette confiance naïve qui ne soupçonne pas de pièges parce qu'elles n'ont jamais jusqu'ici rencontré l'homme, que nous sommes tentés de leur crier : « N'approchez pas de l'hameçon, malheureuses ! » Et quand, enlevées par la ligne, elles retombent sur le plancher du bateau, quand le grand couteau les fend soudain en deux, ce coup de couteau nous frappe au cœur. Si nous nous intéressons ainsi aux comparses, jugez ce que ce sera pour les premiers sujets.

Et tenez — j'aime mieux ne pas insister sur la riche palette de Pierre Loti, et sur cette merveilleuse puissance de rendre (ce qui a été signalé déjà vingt fois à propos de chacun de ses ouvrages), mais indiquer ou hasarder ce qui me semble une vue plus neuve, — ne quittons pas encore ces morues. Si je pleure sur elles, c'est d'abord parce qu'elles sont bien cruellement éventrées, c'est peut-être aussi parce que leur exécuteur est d'une indifférence complète à leur égard. S'il avait pour elles quelque pitié ou s'il y mettait de la colère, je serais moins tenté de m'apitoyer. Mais non, il manœuvre son grand coutelas tout tranquillement et comme ferait une machine. Le contraste entre le supplice des victimes et la nonchalance apathique du bourreau ajoute encore à mon émotion. Supposez que vous voyez dans une tempête un malheureux englouti par une vague écumante qui semble irritée contre lui ; en outre, le vent fait rage, le ciel noir tonne, toute la nature est en fureur. Peut-être votre émotion sera moins poignante que si vous voyiez un paisible nageur qui se serait écarté du rivage par un beau temps et qui, pris d'une crampe, s'enfoncerait peu à peu et disparaîtrait. La mer calme, le ciel serein, la nature en fête et ce drame inattendu, ce dénouement terrible, quel contraste navrant ! Eh bien, à l'égard de Sylvestre, de Yann et de Gaud, il me semble que Pierre Loti procède un peu comme le matelot de tout à l'heure, le matelot au grand coutelas. Il ne se réjouit pas en ennemi de leur infortune, non, grands dieux ! mais il ne verse pas non plus d'abondantes larmes. Il décrit et peint leurs souffrances en témoin qui a bien souvent assisté à de semblables spectacles. Ce n'est pas de l'impassibilité, si vous voulez, c'est tout au moins l'indifférence résignée qui naît de l'habitude. Là-bas, sur les côtes, on sait trop qu'il faut sa proie à la mer. Mais nous, les *terriens*, la résignation de ces braves gens nous émeut, et nous sommes d'autant plus tentés de verser des larmes qu'ils en versent moins. Voilà comment Pierre Loti, en ne gémissant pas, mais en racontant d'une voix grave et calme ces morts et ces deuils, nous remue plus profondément. Il dément le vieux précepte :

> Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.

C'est un témoin, grave et calme lui-même, comme l'est l'accent de sa voix. C'est un témoin, mais pas de ces témoins inquiets, fureteurs, tatillons, qui entassent les petits faits et les menus détails pour que rien ne manque à leurs procès-verbaux. C'est un témoin, mais pas un de ces témoins qui cherchent une occasion de briller et de produire leur petit effet à l'heure où ils feront leur déposition. Il ne groupe pas artificiellement les circonstances, il n'ajoute rien, n'enjolive pas, ne dramatise pas; il dit, ou pour mieux parler, il peint fidèlement ce qu'il a vu — ce qu'il a vu plus que ce qu'il a jugé ou conclu, car il ne tient pas à nous influencer et il veut laisser la parole aux faits. Avec lui, les faits parlent leur vrai langage. C'est un témoin, mais pas de ceux qui, ayant leurs préjugés ou leurs passions, voient les choses à travers ces passions et ces préjugés. Peut-être même lui reprocherais-je d'être un peu trop conciliant et indulgent, s'il n'avait pas voyagé si au loin et si longtemps. Mais, que voulez-vous ? quand on a vu des mœurs si diverses, des usages si disparates, de si étranges contradictions et dans les idées et dans les coutumes, on devient plus tolérant. Vérité en deçà de l'Équateur, erreur au delà. Vice de ce côté du Tropique, vertu de l'autre côté. C'est une question de latitude. Même, sans aller si loin, tel costume de bain qui sur certaines côtes primitives de la Bretagne est presque une exagération de pudeur serait à Trouville ou à Dieppe passible d'une amende pour outrage aux mœurs. Quand Pierre Loti a vu dans des contrées plus tolérantes encore que la Bretagne des baigneurs et des baigneuses également dépourvus de préjugés et de costumes, il les a dépeints avec son coloris et son relief ordinaires, les baigneuses surtout, en témoin qui a beaucoup voyagé. Pourquoi aurait-il jeté les hauts cris ? C'est la coutume des gens de là-bas. De même, quand il a dépeint Yves cuvant son vin, il n'a pas songé à s'indigner contre Yves. C'est la coutume des bonnes gens de là-bas, et vous auriez passé dix mois à bord, et on vous débarquerait sur la côte de Brest avec votre masse qui aurait engraissé six ans, vous suivriez cet excellent Yves au cabaret et ailleurs encore. Pierre Loti est un témoin; prenez-le comme témoin; ne lui demandez pas de se faire juge.

Ah ! que je lui sais gré, à ce témoin, d'être ainsi impartial, accessible, bienveillant, libre de toute préoccupation morale ou philosophique, de n'apporter dans son observation aiguë et pénétrante aucun esprit de système, ni thèses, sociales ni théories humanitaires, qui troubleraient sa clairvoyance ! Il en arrive, à force

de large indifférence, à un tel degré d'impersonnalité, que ce n'est même plus un témoin, mais un objectif. On dirait un miroir où tout se reflète, phénomènes physiques riants ou tristes, sentiments et mouvements de l'âme bons ou mauvais, innocents ou coupables. Hier, il fixait sur la plaque les rayonnements et les éblouissements du ciel tropical; aujourd'hui, c'est la pâle lueur du soleil de l'Islande et les teintes grisâtres des côtes bretonnes. Hier, c'étaient les passions impétueuses qui se déchaînent librement à Taïti; aujourd'hui, ce sont les mouvements plus tranquilles et comme alanguis des marins du Finistère ou des Côtes-du-Nord.

Avec quelle fidélité, cela dépasse ce que l'on pourrait imaginer. Le style a une telle transparence, une telle souplesse, et, pour ainsi dire, une telle élasticité, que la pensée apparaît dans toute sa lumière et que tous les contours en sont dessinés et ressortent en vives saillies. Il est merveilleux, ce style, en ce qu'il ne nous donne pas seulement l'idée des choses, mais la sensation. Et notez que Pierre Loti n'a pas plus la prétention d'être un écrivain que celle d'être un penseur et un philosophe. A bien des endroits, vous reconnaissez que l'auteur n'est pas un homme du métier. L'art n'est pour rien en tout cela; non, il y a là un don de nature.

Heureux Pierre Loti! Il a ce double don et de bien voir et d'exprimer merveilleusement ce qu'il a vu, plutôt qu'il n'a l'invention, car rien de ce qu'il a mis sur la toile ne semble avoir été imaginé par lui. Eh bien, il se trouve que le milieu où il a été placé lui a offert de curieux sujets d'observation. Il n'a eu qu'à ouvrir les yeux pour rencontrer une réalité pittoresque et poétique. Elle lui réserve encore sans doute d'autres modèles dignes de son pinceau. Ne formons donc pas le vœu qu'il aborde le roman, qui demande plus d'efforts d'invention personnelle, ni qu'il mette en scène des héros plus difficiles à pénétrer, plus compliqués et dont l'âme ait plus de replis. Et cependant si, tentant cette entreprise plus malaisée, il devait là aussi nous donner un chef-d'œuvre, ce serait un chef-d'œuvre de plus haut prix encore! Mais ne soyons pas trop ambitieux dans nos désirs et souhaitons simplement un pendant à *Pêcheur d'Islande*.

II.

M. Léon Barracand nous raconte très agréablement *les Hésitations de madame Planard* (1). Elle hésitait donc, Mme Planard? Oui, elle hésitait. A quoi faire? Demandez à toutes les dames pour qui a sonné l'heure de la crise. Par bonheur, à force d'hésiter devant le fossé de la crise, elle ne l'a pas sauté. Par bonheur pour M. Planard, d'abord; puis pour la petite Planard, qui n'eût plus régné la première dans le cœur de sa maman; puis pour elle-même, qui eût eu des remords, car c'est une âme honnête, Mme Planard; par bonheur pour une jeune parente, qui n'aurait pas épousé le beau jeune homme qui tendait la main à Mme Planard de l'autre côté du fossé; enfin pour ce beau jeune homme lui-même, qui trouve la félicité complète dans le devoir et ne l'aurait pas trouvée si complète dans la faute. Donc, à toutes ces causes, félicitons Mme Planard d'avoir hésité. Félicitons aussi M. Barracand d'avoir trouvé là l'occasion d'un aimable récit, qui n'a d'autre prétention que d'être aimable. La trame ne pourrait être plus serrée, l'ordonnance plus strictement régulière; mais, dans ces légères fictions, il n'est pas déplaisant d'aller un peu à l'aventure. M. Barracand se met parfois en marche sans bien savoir où il nous mènera. Nous avons ainsi l'agrément de la surprise. La plume au vent! La fantaisie et l'imprévu en voyage ont leur charme, et vous n'applaudirez pas moins aux caprices de M. Barracand qu'aux hésitations de Mme Planard, puisque des deux côtés le dénouement est heureux. Tout est bien qui finit bien.

III.

Un de nous (1), par M. Hugues Le Roux, se recommande par des qualités très distinguées d'observation psychologique et d'analyse du cœur humain. C'est l'histoire d'une âme molle, sans fermeté et sans constance, pour qui de simples piqûres d'amour-propre deviennent blessures mortelles. Ce petit drame, bien conduit, dont les péripéties naissent non de circonstances extérieures et accidentelles, mais du jeu des passions, touche, et d'assez sérieuse façon, à la grosse question de l'instruction des couches, non pas inférieures, mais humbles. Prenez un enfant appelé à vivre dans un milieu modeste, parmi de braves gens qui ne pensent qu'à intervalles, et éveillez en lui de hautes aspirations, développez son imagination, ses goûts artistiques, l'appétit des succès littéraires : qu'arrivera-t-il? Il prendra en dédain son entourage, il souffrira de n'être pas compris. Supposez qu'il accepte pour femme une honnête et charmante jeune fille, mais de ce même milieu : il s'en fatiguera presque aussitôt. Il lui semblera que cette union est un accouplement monstrueux; il dira que c'est son droit de chercher une âme sœur, et il deviendra la proie des bas d'azur qui touchent à la quarantaine. Désertion du foyer, train de vie au-dessus des ressources, ruine, suicide final, votre imagination peut prévoir toutes les

(1) *Les Hésitations de madame Planard*, par M. Léon Barracand. — 1 vol. Paris, 1886. Plon-Nourrit et Cie.

(1) *Un de nous*, par M. Hugues Le Roux. — 1 vol. Paris, 1886. Jules Lévy.

conséquences. M. Hugues Le Roux n'a pas hésité à les présenter aussi effrayantes que possible. Cependant, ne tenant pas à tomber dans le mélodrame, il n'a pas voulu que le mari incompris infligeât à l'honnête bourgeoise à laquelle il s'est mésallié de trop cruelles tortures. Il la plaint, après tout; aussi la fait-il souffrir avec le plus de ménagements qu'il peut. Ce tableau d'une existence manquée vaut qu'on s'y arrête; le dessin en est net, la touche assez vigoureuse. C'est un succès qui encouragera M. Le Roux.

IV.

Que peut bien être *la Jeunesse blanche* (1) de M. Rodenbach? La jeunesse blanche, c'est la toute première, faite de candeur, de pureté, d'innocence, de foi naïve. M. Rodenbach n'était pas alors aussi heureux qu'il l'aurait dû être de porter sa robe virginale et sa couronne de lis immaculés; aujourd'hui il en évoque le souvenir et exprime le regret de n'y avoir plus droit. Il se console cependant en se disant qu'il a conquis, par contre, des idées, des sentiments, des vérités qui ont leur prix. Il a conquis encore des droits à un légitime orgueil :

C'est l'orgueil d'être seul, les mains contre son front,
A noter des vers doux comme un accord de lyre,
Et, songeant à la mort prochaine, de se dire :
Peut-être que j'écris des choses qui vivront!

Ne pleurez pas, de grâce, sur le trépas prochain de M. Rodenbach. Grâce à Dieu, il est dans la fleur de la jeunesse, pas la blanche si vous voulez, mais la bleue, celle où l'on rêve encore et où la pensée s'envole dans les espaces azurés. Et il chantera encore longtemps et nous aurons plaisir à l'entendre... C'est qu'ils sont très nets d'accent et très dégagés d'allure, ces vers nés au pays où fleurit non pas l'oranger, mais le houblon. M. Rodenbach est un Belge très parisien.

V.

M. Georges Lévy est, lui aussi, dans la période de la jeunesse bleue, et il chante agréablement (2). La voix n'est pas très puissante, mais fraîche, et, si les sons ne sont pas toujours d'une pureté irréprochable, l'émission est facile. Que chante-t-il? Ses rêves, ses aspirations, ses troubles de cœur, ses audaces de Chérubin, enfin ce que nous avons tous plus ou moins chanté à un certain moment de la vie. Et alors nous nous donnions volontiers des airs de Chérubin plus hardis que nous n'avions été réellement. Quand un bon jeune homme prend son luth, il tient absolument à ne plus être un bon jeune homme. Je ne dis pas ceci pour M. Lévy : je veux croire, pour ne pas l'offenser, qu'il n'est pas un bon jeune homme du tout. Je voudrais citer quelques vers, mais pas dans les strophes folâtres; prenons plutôt dans les strophes guerrières. Pas Anacréon; Tyrtée.

Adieu, mon père; adieu, ma mère;
Adieu, mes compagnons chéris.
Je m'en vais, je pars pour la guerre.
Adieu, mon père; adieu, ma mère;
Cessez vos pleurs, cessez vos cris;
Je vaincrai la horde étrangère;
Adieu, mon père; adieu, ma mère;
Adieu, mes compagnons chéris.

N'est-ce pas que c'est gentil?

MAXIME GAUCHER.

(1) *La Jeunesse blanche*, par M. Georges Rodenbach. — 1 vol. Paris, 1886. Alphonse Lemerre.

(2) *Poésies*, par M. Raphael-Georges Lévy. — 1 vol. Paris, 1886. — Alphonse Lemerre.

NOTES ET IMPRESSIONS

François! descendez ma valise! Tirez de l'armoire mes gros souliers, mes guêtres de toile, mon chapeau mou et mon album! Paris n'est plus habitable. Il faut émigrer pour des pays inconnus. Les arbres du boulevard ne me suffisent plus, ni les fontaines de la place de la Concorde. Partons pour un village lointain, dont la gare ne sera qu'une bicoque entourée de roses trémières, avec un gendarme unique en faction sur le quai. C'est là, là seulement que je pourrai trouver le repos, seul bien véritable, et que je jouirai du plaisir de n'être ni ministre, ni cheval de fiacre, ni sous-préfet. Nous ne lirons rien, rien au monde, ni surtout nos propres articles; nous regarderons glisser les nuages dans le ciel, tranquillement étendus sur l'herbe des vergers; nous mangerons une cuisine détestable et vraiment rustique, et, qui sait? François, mon ami, si Dieu le permet et si le temps est beau, nous pourrons pêcher à la ligne!

Apportez-moi mes souliers... Bien. — Pauvres vieux compagnons, voilà donc dix mois que vous languissiez dans l'armoire! Vous n'êtes pas changés, pourtant : je reconnais votre cuir décoloré; c'est à peine s'il est un peu durci; l'acier de vos clous énormes est encore reluisant. Avez-vous foulé de rudes chemins! L'an dernier, vous rappelez-vous? c'était la route de la Furca, c'était le glacier du Rhône et le Grimsel. Oh! quelle descente sur le Grimsel! Nous étions tout en haut de la montagne; de la neige dans les trous, des rocs noirs perçant le manteau blanc; ni animal, ni plante, ni herbe, ni rien de vivant; un grand vent venant on ne sait

d'où, allant on ne sait où; à deux pas, un petit lac alpestre aux eaux presque noires et toujours ridées par ce grand souffle toujours orienté dans le même sens; à nos pieds, des glaciers bleus, striés, tourmentés, avec des moraines couleur de cendre, et là-bas, très loin, à droite, à gauche, devant, derrière, des montagnes grises, blanches, roses, les unes si nettes que chaque cassure du granit se distinguait, les autres lointaines et vagues comme des nuages découpés dans le ciel foncé. Et la descente! Les petites pierres roulaient; la dureté du roc brûlait la plante des pieds; on voyait cependant tout en bas l'auberge minuscule, au bord de l'étang, avec son toit bistré et le damier blanc de la lessive qui séchait... Cela, une maison? Là, il y aurait des hommes, une cuisine, une cheminée et des omelettes dans la poêle? Non, cela n'est pas possible! Voyez donc, c'est plus petit qu'un domino renversé... On descend pourtant, on se laisse glisser; les jarrets s'engourdissent, mais on descend; la maison grandit, on distingue la basse-cour, puis les fenêtres; on entend le clapotis de l'étang. Oh! pressons-nous; j'ai envie d'entendre une voix humaine; ce grand silence des hauts lieux attriste et effraye. Depuis le petit jour, nous avions fait huit lieues de montée et de descente abrupte sur la glace et sur le roc. Oui, mes vieux souliers de montagne, vous vous étiez bien comportés.

D'autres souvenirs se présentent encore : les petites auberges pleines de l'odeur des sapins frais coupés, avec leurs cloisons trop minces et leurs corridors sonores. Combien de fois, ô souliers hardis et conquérants, avez-vous fait gémir les marches des petits escaliers tournant en pas de vis au fond de la salle commune! Il vous est arrivé aussi, après une infatigable journée dont vous portiez les marques, plissés à la cheville par derrière, encroûtés de boue et blanchis de poussière, énormes, carrés, majestueux, de vous aligner devant la porte à côté d'une paire de petites bottines mignonnes, en peau trop légère, éraflées, cent fois plus harassées que vous. Et alors, souliers naïfs et rustiques, vous vous imaginiez peut-être que ces petites amies seraient toujours là, dans les mêmes corridors, à vous tenir compagnie?... Erreur, triste erreur. Et pourquoi les petites bottines ne sont-elles plus là? — Pourquoi? mais sans doute parce qu'elles sont usées. Je ne peux pas trouver une autre raison. Je ne croirai jamais qu'une paire de bottines puisse durer plus longtemps qu'une affection qu'on avait jurée éternelle.

Voyons, François, pourquoi m'apportez-vous mon bâton à présent? Je vais dans un village, vous entendez! Dans un village où il ne faudra ni monter ni descendre, un village uni comme cette table, où je me promènerai seulement sur la grande route et où je m'assoirai sur le talus pour voir arriver de loin le facteur à l'heure du courrier de Paris. Ce bâton est ridicule; emportez-le... Non, attendez, que je le regarde un peu. C'est mon vieux camarade aussi. Je n'ai jamais compris comment des hommes d'ailleurs distingués pouvaient se promener sans une canne à la main. Une canne! mais c'est l'ami toujours fidèle, l'ami qui écoute volontiers et ne bavarde jamais, celui qui ne vous donne pas de nouvelles des courses et ne parle jamais politique, bon, docile, fait à la main, compagnie du flâneur, providence de l'infirme... La canne d'un homme intelligent, mais elle est intelligente aussi! Elle a une physionomie : elle sait tant de choses! C'est elle qui a entendu les plus jolis vers du poète, ceux que le public ne lira jamais; c'est elle qui a été la confidente discrète — oh! bien discrète — des plus suaves rêveries de l'amoureux; et il faut voir quelle part elle prend à nos colères, comme elle tremble, comme elle s'agite, comme elle frappe le pavé... D'abord une canne ressemble étonnamment à son propriétaire, une canne à bec de corbin, par exemple...

Mais en voilà assez là-dessus; je vous dirai le reste une autre fois... Cette canne-ci, d'ailleurs, est vieille et simple : elle n'a pas de pomme d'argent; elle ne porte pas, gravés en spirale, les noms de toutes les villes d'eaux de l'Europe; on ne croirait jamais, si on n'avait reçu ses confidences, combien elle a vu de pays, combien de révolutions. Elle a juré fidélité à vingt-huit ministres, sans compter les sous-secrétaires d'État. Elle a battu des nègres, rossé des Turcs, étrillé des ânes d'Asie. Mais, dans toute sa vie de canne, voici son plus joli souvenir. C'était à Wiesbaden. Une petite Russe — il n'y a que des Russes à Wiesbaden — s'était prise d'amitié pour la canne et, par suite, tolérait le propriétaire; comme elle avait six ans et demi, sa mère nous laissait tous les trois courir la campagne ensemble. Nous parlions littérature, nous cueillions d'affreuses fleurs de bourrache qui nous paraissaient charmantes, et, chemin faisant, nous nous racontions notre existence. Nous parlions notamment des émotions variées que nous donnait le Guignol du parc. Un jour, après bien des essais de conversation entamés et abandonnés, au milieu d'un silence, mon amie devint très rouge, me prit la main et me dit tout bas : « Veux-tu me la donner? » (Nous en étions au tutoiement : nous avions même commencé par là.) Je compris. « Eh bien! et toi, lui dis-je, qu'est-ce que tu me donneras en échange? » Elle recula d'un pas. « Je te permettrai de me baiser la main », dit-elle. A six ans et demi! Oh! la petite femme!

Le marché fut conclu; chacun paya son dû, et mon amie rentra à l'hôtel en traînant la grosse canne. Le soir, hélas! je soupçonne qu'il y eut une explication violente entre la mère et la fille; celle-ci fut grondée : quelle conduite ridicule! C'est joli, mademoiselle, à votre âge! (Il est vrai que c'eût été plus joli encore à un autre âge.) La conclusion de tout cela fut que, par un caprice d'autorité, sa mère lui ordonna de me rendre ma canne et lui défendit de me rendre mon

baiser... Étonnez-vous maintenant si je tiens à ce vieux bâton! Aimable lecteur, vous possédez peut-être un jonc véritable avec une pomme d'or chiffrée à votre nom; mais a-t-il jamais été estimé aussi cher que le fut, ce jour-là, mon simple bâton de montagne?

Mon chapeau, François! — Le voilà, mais il n'est plus mettable; rien n'est plus ridicule qu'un chapeau de l'an dernier. J'aurais l'air d'un carême-prenant; d'autre part, un chapeau neuf ne sera pas moins niais. Il faudrait changer de chapeau comme de conviction, peu à peu et sans s'en apercevoir. Ah! ceci, c'est mon Bœdeker, mon guide incomparable, où j'apprends le nom scientifique de toutes les plantes et le prix des places dans toutes les diligences. Bon! je ne le croyais pas si endommagé; il est tout écorné, il est à moitié désarticulé, il sort de sa reliure comme un âne de son bât; ah! oui, je me rappelle à présent : c'est quand la petite marchande a voulu se tuer. J'ai jeté tout ce que je tenais; mon livre est tombé sur les pierres et s'est écloppé dans sa chute.

Parbleu, oui! c'est bien cela. Tout me revient. Oh! c'était une jolie marchande. Elle avait de grands yeux clairs avec des sourcils bien tracés; il est vrai que le soleil lui avait bruni la peau et que ses cheveux étaient plus pâles que son visage; sa voix n'avait que deux notes, mais agréables; elle pouvait avoir seize ans; son nom, par exemple, je ne l'ai jamais su. On la voyait toujours debout, pieds nus, au débarqué du bateau de Lucerne; elle vendait de ces petites fleurs blanches, cotonneuses, étoilées, qu'on appelle en Suisse *Edelweiss*. Comme nous habitions tout auprès et que nos fenêtres donnaient sur le débarcadère, je l'avais remarquée souvent. Il me sembla qu'elle n'était pas indifférente au marinier qui enroulait l'amarre au poteau. Je fus bientôt instruit de leur petit manège. Entre deux bateaux ils montaient ensemble dans le sentier de montagne, et un tournant me les dérobait. Puis, le bateau sifflant, ils apparaissaient tout à coup; le garçon attrapait le câble au vol et l'arrimait; la petite chantait *Edelweiss! Edelweiss!* en souriant aux voyageurs.

Un jour, j'assistai de loin à une sérieuse querelle. C'était sur la place, en plein soleil; le marinier ne paraissait pas dire grand'chose; ses bras tombaient le long de ses hanches; mais la petite marchande parlait, parlait...; puis, par moments, de gros soupirs soulevaient sa guimpe. Son bras gauche s'étendait, comme par un ressort, vers la brasserie où les buveurs et les filles de service se pressaient dans un bruit de chaises et de verres.

Le lendemain, je ne la revis plus, ni les jours suivants. Je m'en informai auprès du maître de l'hôtel; il me dit qu'elle était malade. Cependant l'amoureux continuait d'amarrer les bateaux sans paraître se soucier de rien. Il allait même souvent à la brasserie; une Suissesse toute frisée lui servait à boire à la dérobée, et il n'avait pas l'air de la payer souvent. Un matin, il disparut à son tour, et la Suissesse avec lui. Ils étaient, me dit-on, partis pour Interlaken. Interlaken est, en Suisse, la terre promise des domestiques et des filles d'auberge.

Dans l'après-midi, j'allai, selon mon habitude, faire un tour en montagne. Il y avait surtout un promontoire dominant à pic le lac à deux cents mètres, et que j'affectionnais : la vue y est admirable. Comme j'y arrivais, j'entendis tout à coup un éboulement de cailloux, un froissement d'arbustes, et je vis un corps inerte, tombé d'en haut, s'abattre sur le chemin à trois pas de moi. Je reculai une seconde; puis, jetant ce que je tenais, je m'élançai. C'était la petite marchande de fleurs. Elle avait voulu se précipiter dans le lac; elle avait manqué son coup. Tout le corps avait porté, mais sur le côté; la tête touchait le sol; dans ses mains crispées elle avait quelques brins d'herbe arrachés convulsivement dans la chute; ses yeux étaient entr'ouverts et ne voyaient pas; deux minces filets de sang coulaient des deux coins de la bouche. Un vieil ébrancheur qui passait dans le sentier m'aida à la relever.

Nous l'assîmes sur une pierre; elle commença à respirer d'une façon saccadée. Elle nous regarda et ne dit rien, puis voulut se lever et marcher. Après quelques efforts elle y parvint. Elle descendit, appuyée sur nous.

Je lui dis, dans mon mauvais allemand, que je savais pourquoi elle avait voulu se tuer et que son ancien ami n'était pas digne de laisser de tels regrets. Elle me répondit, sans me regarder, qu'elle ne savait ce que je voulais dire et que le pied lui avait manqué en allant cueillir ses fleurs dans la montagne. Nous nous tûmes; mais, une fois arrivés en bas, comme je la quittais, elle éclata de rire bruyamment et s'écria : « Bah! c'était un imbécile! J'en trouverai cinquante qui vaudront mieux que lui! »

Le lendemain, elle avait repris son poste. A chaque bateau qui arrivait, elle accostait les étrangers et criait tranquillement : *Edelweiss! Edelweiss!*

C'est ainsi, mon bon François, que chacun de mes effets de voyage, que vous me préparez en ce moment, et dont vous secouez la poussière, me rappelle quelque lambeau d'histoire oubliée. C'est ainsi que nous laissons quelque chose de nous-mêmes sur tous les chemins où nous avons traîné notre fièvre de savoir et notre impuissance d'aimer.

PAUL DESJARDINS.

CHRONIQUE RIMÉE

REFRAIN DU JOUR.

O Pessimiste, mon ami,
Toi qui, dans ta doctrine austère,
Triste à porter le diable en terre,
Veux qu'on ne vive qu'à demi,
Tu me parais, sans résistance
Et sans trop pénible tourment,
Supporter très gaillardement
Le lourd fardeau de l'existence?

— Moi, monsieur?... Je n'en ai que l'air :
J'ai lu tout, tout Schopenhauer.

— O Pessimiste, mon ami,
Dans une maison confortable
Je te vis l'autre soir à table...
Tu n'avais pas l'air endormi!
Pour soutenir ton âme... bleue,
Tu dégustais les plats truffés,
Et les homards bien étoffés
T'offraient le régal de leur queue...

— Monsieur, je n'en avais que l'air :
Je pensais à Schopenhauer.

— O Pessimiste, mon ami,
Je t'admirais, vidant ton verre...
Hé! hé!... ta main était légère
Et vive comme une fourmi.
Bourgogne, bordeaux ou champagne,
Tout passait d'un entrain égal,
Et tu mis, comme point final,
Un joli doigt de vin d'Espagne!...

— Monsieur, je n'en avais que l'air :
Je ne bois que Schopenhauer.

— O Pessimiste, mon ami,
Quand au fumoir, dans la soirée,
Tu digérais, l'âme navrée
Et l'estomac bien raffermi,
Tu m'as paru, sans crier gare,
Savourer les propos... salés
Entre hommes parfois envolés
Dans le *far-niente* du cigare?...

— Monsieur, je n'en avais que l'air :
Je n'entends que Schopenhauer.

— O Pessimiste, mon ami,
Plus tard, au salon, quand les dames
— D'épaules blanches blanches gammes, —
T'écoutant parler, ont frémi,
J'ai vu s'allumer ta prunelle
Et lancer sur leurs frais appas
Un long regard qui n'était pas
De tendance... immatérielle...

— Oh! monsieur!... je n'en eus que l'air :
Je n'aime que Schopenhauer!

— O Pessimiste, mon ami,
Sur ton bureau de forme antique,
Auprès de maint livre authentique
Sur lequel ton rêve a gémi,
En des reliures fort belles
Qu'aperçois-je, ô saint Idéal!...
Madame et *Monsieur Cardinal*
Et leurs petites demoiselles!

— Monsieur... C'était sans avoir l'air :
Je ne lis que Schopenhauer!

— O Pessimiste, mon ami,
Voici le printemps, saison douce,
Ranimant la fleur sous la mousse
Et l'homme par l'hiver blêmi.
Un de ces matins, en cachette,
— Ne t'en défends pas! — je t'ai vu
Aspirant d'un air ingénu
Le parfum d'une violette!...

— Monsieur, je n'en avais que l'air :
Je ne sens que Schopenhauer!

— O Pessimiste, mon ami,
Tu me fais l'effet d'une corde
Que, pour s'ennuyer, on accorde
En bémol, *fa, sol* ou bien *mi*.
Que dirais-tu si d'aventure,
Revenant au *do* naturel,
Tu cessais de blâmer le ciel
Et de voir la vie aussi dure?...

(*Avec élan.*)

— Monsieur!... j'en sauterais en l'air!...
Mais que dirait Schopenhauer?

CE QU'EN PENSE RABELAIS.

I.

Donc, c'est bien décidé : nous avons tous perdu
Cette saine gaîté qui vibrait chez nos pères;
La *Lisette* est bien morte... et le « bras si dodu »
Pourrit aux ossuaires.

Nous sommes tous mauvais, malsains et gangrenés,
Pris par le Pessimisme aussitôt la naissance;
Et, dès nos premiers pas, nous nous mettons le nez
Dans la déliquescence.

Le sol pèse à nos pieds et le ciel à nos fronts;
Nous n'avons nul désir, nul rêve, nulle envie;
De ne rien espérer nous nous désespérons :
Ah! que c'est long, la vie!

Faire le bien?... — Pourquoi? Nul ne vous en sait gré.
Travailler?... — A quoi bon? C'est si peu que la gloire!
Aimer?... — Depuis Adam, notre père abhorré,
Toujours la même histoire!

Le foyer?... les enfants?... — Malheureux, taisez-vous!
Connaissant les douleurs de ce monde où nous sommes,
Pour qu'ils souffrent un jour et pleurent comme nous,
Y jeter d'autres hommes!

Alors, quoi? — Mon Dieu, rien! Un repos désolé,
L'attente de la mort, qui seule nous délivre
Et délasse le corps trop longtemps accablé
Sous le fardeau de vivre!

II.

« Par le diable! messieurs — dit maître Rabelais,
« Qui nous entend, perché là-haut sur un nuage, —
« La vie avait du bon, de mon temps; je voulais
« En user davantage!

« Quand je humais le piot avec quelques amis,
« Un matin de printemps, sous la verte tonnelle,
« Je trouvais le vin frais, le couvert fort bien mis,
« Et l'existence belle!

« Plus d'une fois sans doute un ennui me troubla;
« Mais mon âme bien vite en était délivrée :
« Je le précipitais d'un coup au fond de la
« Septembrale purée!

« Je vivais doucement, sans caprices mauvais,
« Sans rêver, moi petit, l'existence des princes,
« Et m'estimant heureux quand je pouvais en paix
« Lécher mes badigoinces!

« J'aimais les prés fleuris, les oiseaux, le ciel bleu,
« Le soleil flamboyant ainsi qu'un nez d'ivrogne;
« Et mon bois de Meudon valait bien, vive Dieu!
« Votre bois de Boulogne!

« Croyez-moi, mes enfants : vous en demandez trop
« A ce monde où chacun de vous se désespère;
« Vous êtes des gourmands qui voulez du sirop,
« Toujours, dans votre verre.

« Sans cesse analysant, fouillant, tâtant, scrutant,
« Quand vous avez *un peu,* vous rêvez *davantage :*
« Le bonheur, voyez-vous, ne réclame pas tant
« De tarabiscotage!

« Laissez-vous vivre, allez! sans élans hasardeux;
« Ne soyez point... comment dites-vous?... *névropathes;*
« Et n'allez point vouloir, quand vous en avez deux,
« Marcher à quatre pattes!

« Vous vous désespérez que l'amour, de tout temps,
« Depuis le père Adam, n'ait changé chez personne :
« Hé! c'est apparemment, pour durer si longtemps,
« Que la manière est bonne!

« Vos enfants, dites-vous, manqueront d'agrément
« A languir comme vous sur cette pauvre sphère?
« Vos enfants!... Eh parbleu! pensez donc seulement
« Au plaisir de les faire!

« D'ailleurs, si l'existence est pour vous sans appas,
« Si vous la redoutez à ce point pour les vôtres,
« Si vous craignez la vie, ah! du moins n'allez pas
« En dégoûter les autres!

« Je vous quitte, messieurs : j'ai trop peur d'avoir l'air
« D'un vieux fou ridicule et battant la campagne :
« Je dîne au Ciel, ce soir... et c'est Schopenhauer
« Qui paye le champagne! »

JACQUES NORMAND.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élections sénatoriales. — M. Huon de Penanster, monarchiste, a été élu sénateur des Côtes-du-Nord en remplacement de M. Le Provost de Launay, conservateur, décédé. — M. de Sal, radical, a été nommé sénateur de la Corrèze. Il remplace M. de Cornulier-Lucinière, sénateur inamovible décédé.

Sénat. — Le 26 juin, vote à l'unanimité d'un crédit de 323 125 francs pour l'organisation des résidences à Madagascar. — Suite de la discussion du projet d'emprunt de la ville de Paris, dont quelques dispositions sont critiquées par M. Buffet. — Le 28, suite de la discussion précédente; M. Marcel Barthe, rapporteur, combat l'article 2 du projet, portant augmentation de la contribution foncière; M. Songeon le défend. — Le 29, adoption d'un projet de loi relatif aux règlements et tarifs télégraphiques internationaux et à la convention spéciale conclue en 1886 avec la Grande-Bretagne. — Le projet d'emprunt de la ville de Paris est adopté par 179 voix contre 81.

Le 1er juillet, première délibération de la loi concernant la publicité des séances du conseil municipal de Paris et du conseil général de la Seine. Après un échange d'observations entre MM. Wallon, Sarrien et de Marcère, le projet est adopté par 146 voix contre 92.

Chambre des députés. — Le 26, la Chambre rejette la proposition de M. Beauquier relative à l'abolition des titres nobiliaires. — M. Demôle, garde des sceaux, dépose un projet de loi ayant pour objet d'interdire l'exposition et l'affichage des écrits séditieux; après une protestation de M. Paul de Cassagnac, l'urgence est déclarée. La discussion s'engage sur les mesures protectionnistes relatives aux céréales. — Le 28, M. Paul Deschanel défend, à l'aide d'arguments très précis, les intérêts agricoles du pays; M. Frédéric Passy répond.

Le 29, interpellation de M. Delattre sur le fonctionnement de la justice dans le département de la Seine. L'ordre du jour pur et simple est voté par la Chambre. — Le 1er juillet, approbation de la convention télégraphique établie entre la France et la Belgique. — La Chambre vote la création d'une médaille destinée aux marins et soldats qui ont pris part à l'expédition de Madagascar, et un crédit supplémentaire de 337 500 francs pour ouverture d'écoles primaires. Une demande en autorisation de poursuites contre M. Amagat, député du Cantal, est rejetée. — M. René Brice adresse une question au ministre de la guerre à propos des achats d'avoines exotiques effectuées par l'administration militaire. Un ordre du jour motivé invite le ministre à réserver aux agriculteurs français la fourniture des avoines de l'armée.

La commission de l'armée a consacré le principe du service de trois ans obligatoire et personnel; elle a prononcé l'interdiction du droit de vote pour tous les militaires en activité de service.

Intérieur. — M. Lockroy, ministre du commerce, est allé présider à Lyon la distribution des prix de la Société d'enseignement professionnel. — M. Granet est allé à Clermont-Ferrand représenter le gouvernement au concours régional, puis il a rejoint à Valence le général Boulanger qui présidait un concours de gymnastique; les deux ministres se sont rendus ensemble à Romans. — M. le comte de Valbom, le nouveau ministre plénipotentiaire de Portugal à Paris, a été reçu en audience solennelle par le Président de la ré-

publique. — M. Anito Arce, ministre de Bolivie, à Paris, a également remis ses lettres de créance au Président. — A la suite de l'expulsion des princes, le gouvernement a reçu les démissions de MM. Foucher de Careil, ambassadeur à Vienne; René Lavallée, consul général; comte de Pourtalès, secrétaire d'ambassade; de Lasteyrie, trésorier-payeur général; Hélie d'Oissel, conseiller d'État; Gomel et Salverte, maîtres des requêtes. — Le général Saussier, gouverneur de Paris, donne sa démission à la suite d'un blâme que lui a infligé le ministre de la guerre pour avoir publié dans un journal une lettre rectificative sans autorisation préalable. Par décision du conseil des ministres, le ministre de la guerre le prie de la retirer.

Extérieur. — M. Constans, député, ancien ministre, a été nommé envoyé extraordinaire de la République en Chine. — M. Pène-Siefert, attaché à la mission du Tonkin, a été révoqué par M. Paul Bert pour avoir publié des allégations diffamatoires sur le compte du général de Courcy, relativement aux événements de Hué. — M. Le Myre de Vilers, résident général à Madagascar, a été reçu en audience solennelle par la reine Ranavolo.

Angleterre. — Le 25, le lord chancelier a lu le discours du Trône prononçant la dissolution du parlement. — M. Gladstone a été accueilli avec enthousiasme à Manchester et à Liverpool. — Dans un *meeting* tenu à Portsmouth, M. Parnell a déclaré que les Irlandais acceptaient le *Home-rule* comme une solution définitive. — M. Léon Say a présidé à Londres la réunion annuelle de l'Association anglaise pour la défense de la liberté individuelle. Son discours a été très applaudi.

Allemagne. — Le parlement allemand a adopté la convention littéraire conclue avec la Grande-Bretagne. Il a rejeté à l'unanimité le projet de loi concernant l'impôt sur l'eau-de-vie. — Le 26, clôture de la session.

Le député socialiste Paul Singer, grand industriel et conseiller municipal berlinois, a été expulsé de Berlin.

Le Reischrath bavarois a voté à l'unanimité l'établissement de la régence et la dotation du régent. La session est close.

Belgique. — De nouvelles grèves ont éclaté à Gand, à Frameries et à Flenu. Les grévistes sont calmes et paraissent disposés à la conciliation.

Hollande. — Le scrutin de ballottage n'a pas modifié la composition générale de la Chambre, qui comprend 47 libéraux et 39 antilibéraux.

États-Unis. — Une grève des aiguilleurs de chemins de fer a éclaté à Chicago; le service des trains de marchandises a été complètement interrompu; il a fallu requérir la police pour protéger la marche des convois.

Faits divers. — Inauguration du nouveau cercle des armées de terre et de mer organisé à Paris. — Comparution en police correctionnelle de M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, à la suite de son duel avec M. Édouard Drumont. — L'anniversaire de Hoche a été célébré à Versailles par des fêtes populaires.

Nécrologie. — Mort de M. Dujarrier, doyen d'âge du conseil municipal de Paris; — de M. Vigo, ancien viguier d'Andorre; — de la veuve du compositeur Meyerbeer; — de Mme Ribart, docteur-médecin qui avait suivi au Tonkin la mission Paul Bert.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE — BIOGRAPHIE.

L'histoire des *Dernières années du duc d'Enghien* constitue un des épisodes les plus extraordinaires et les plus émouvants du commencement du siècle. On sait que ce malheureux prince s'était fixé à Ettenheim, après la dissolution de l'armée des émigrés, et que, ne pouvant se résigner à une vie oisive, il multipliait ses efforts pour reprendre la carrière des armes, déclarer régulièrement la guerre à Bonaparte et pénétrer en France par l'Alsace ou la Suisse. Il était resté néanmoins étranger aux projets de Georges Cadoudal, qu'il ignorait; et lorsqu'il eut appris par la rumeur publique la découverte du complot vendéen, il désavoua hautement ces menées ténébreuses qui répugnaient à son esprit aventureux. Mais, par une étrange ironie du sort, ce fut lui qui en porta la peine. Le premier consul, après l'avoir enlevé au milieu des siens, le fit exécuter avec une rigueur inflexible. Ces dramatiques événements viennent d'être racontés avec autant de précision que d'impartialité par M. le comte Boulay de la Meurthe, d'après les papiers de la police générale et les correspondances de nos agents diplomatiques et des ministres étrangers (Hachette).

J.-Baptiste Tavernier, qui n'est guère connu aujourd'hui que des érudits, fut l'un des plus célèbres explorateurs du XVIIe siècle. Par son exemple persévérant il contribua à développer chez nous le goût des voyages, il ouvrit à nos produits les marchés les plus éloignés de l'Orient, révéla des pays inconnus et rendit des services signalés à la science géographique. Sa renommée était telle que l'électeur de Brandebourg l'avait, en 1684, appelé auprès de lui pour l'associer à ses projets de politique coloniale. Grâce aux curieuses relations qu'il a laissées, M. Joret a pu reconstituer la carrière aventureuse de ce hardi pionnier, le suivre presque jour par jour de 1630 à 1668, retracer ses six voyages en Orient et raconter, avec des détails intéressants et inédits, son séjour au pays des joyaux, aux mines de diamants et à la cour luxueuse du grand Mogol, ainsi que ses relations avec le grand Électeur (Plon-Nourrit).

Sous ce titre : *Un homme de cœur, Charles Kinsgley*, Mme la comtesse de Gasparin vient d'écrire la biographie d'une des plus nobles et des plus sympathiques illustrations de l'Église anglicane contemporaine. Kinsgley, qui fut tout à la fois pasteur et professeur, savant et littérateur, métaphysicien et théologien, s'était fait l'apôtre du christianisme pratique, et ses *Lettres* et ses *Mémoires* nous le montrent employant tout ce qu'il avait de vigueur et de passion à développer l'amour de l'humanité et à rappeler aux classes dirigeantes leurs devoirs vis-à-vis des déshérités de ce monde (Fischbacher).

M. Alcius Ledieu vient de publier dans son *Panthéon abbevillois* une étude sur *Millevoye*. A l'aide de renseignements très variés, il a pu reconstituer exactement la biographie de ce poète élégiaque et dissiper les récits légendaires auxquels avait donné lieu sa fin prématurée. Il a présenté, en outre, une appréciation très judicieuse de ses œuvres, accompagnée de nombreux détails anecdotiques.

LITTÉRATURE.

En dehors de son intérêt d'actualité, l'étude sur *le Roman russe* de M. le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé se recommande à l'attention comme étant le premier travail sérieux et vraiment original publié en France sur l'histoire d'une littérature encore fort imparfaitement connue chez nous. Après avoir brièvement rappelé les origines de cette littérature et ses modestes destinées longtemps étouffées par des dominations étrangères, M. de Vogüé s'est longuement étendu sur son émancipation et son expansion durant notre siècle. Il a montré comment deux genres littéraires ont seuls brillé depuis une centaine d'années et servi d'expression à la pensée nationale : la poésie et le roman.

La poésie, représentée par Pouchkine, a marqué l'avènement du romantisme en Russie; puis elle a cédé la place aux romanciers, qui, devançant cette fois le mouvement de l'Orient au lieu de le suivre, ont créé le réalisme et l'ont appliqué avec une rare précision à l'étude des choses de l'âme et du monde extérieur. Parmi les romanciers contemporains, M. de Vogüé s'est spécialement attaché aux quatre écrivains qui offrent une réduction éminente et complète du génie russe : Gogol, le père de l'évolution réaliste et nationale; Dostoïewski, l'ami de la religion et de la souffrance; Tourguénef, le romantique du réalisme, sans rival pour la sûreté du goût, la tendresse et la grâce; Tolstoï, l'apôtre du nihilisme et du mysticisme. Il a mis à contribution, pour nous les présenter sous leur véritable jour, des détails biographiques recueillis de divers côtés et des souvenirs personnels; il a analysé et critiqué leurs écrits, qu'une connaissance approfondie de la langue russe lui a permis d'étudier dans leur forme originale, et il a cherché tout à la fois dans les hommes et dans les œuvres l'expression naturelle et sincère de la société russe (Plon-Nourrit).

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

Il existe au cœur des montagnes Rocheuses, dans la partie la plus élevée de cette chaîne gigantesque, une région à peu près grande comme la Belgique, où la nature semble avoir voulu déployer toutes ses forces et étaler toutes ses magnificences. Cette *Terre des merveilles,* comme on l'a appelée, limitée par un formidable rempart de pics et de glaciers, avait été à peine entrevue par les touristes dans le cours de ce siècle, lorsque, en 1871, le géologue Hayden révéla son existence. Aussitôt une loi du Congrès des États-Unis l'érigea en parc national destiné à l'instruction et à l'agrément du peuple américain. M. Jules Leclercq, président de la Société royale belge de géographie, vient de nous faire connaître en détail cette contrée extraordinaire, qu'il a parcourue en tous sens. Son récit de voyage, curieux comme le pays dont il reflète fidèlement l'étrange aspect, nous promène à travers le groupement de vallées qui forment le *Parc de la Yellowstone,* où l'on rencontre à chaque pas des paysages alpestres d'une merveilleuse beauté, des cimes couvertes de neiges éternelles, des montagnes de soufre, des cratères volcaniques, des geysers, des lacs d'eaux bouillantes et des cataractes prodigieuses (Hachette).

Dans ses *Souvenirs d'Espagne,* qui pourront servir utilement de guide aux touristes, M. Évariste Bouchet a résumé des impressions de voyage intéressantes surtout en ce sens qu'elles nous font connaître une contrée peu accessible encore à la pénétration étrangère et qui a conservé, par suite, à peu près intacte l'originalité de ses vieilles mœurs et de ses coutumes nationales.

L'Irlande a trouvé un admirateur passionné dans M. H. Saint-Thomas, qui décrit avec enthousiasme les paysages, les vertus et les mœurs de la verte Erin, où l'on croit rencontrer la Bretagne et la Suisse mêlées. Pour ne point négliger l'actualité, l'écrivain signale les misères de ce pays, ses aspirations et les inquiétudes que la question irlandaise provoque chez les Anglais, en donnant à son livre ce titre humoristique : *le Rêve de Paddy et le cauchemar de John-Bull* (Plon-Nourrit).

ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE.

La *Métrologie grecque et romaine* de M. J. Wex vient d'être traduite en français par M. Paul Monet. Ce travail, dans lequel l'auteur a condensé avec méthode les résultats de l'érudition contemporaine, fournit des renseignements très précis sur les mesures de longueur, de superficie et de capacité des anciens, ainsi que sur les poids et les monnaies. Il permet d'expliquer avec certitude le sens des termes techniques dont l'obscurité entravait fréquemment la lecture des auteurs grecs et latins et de saisir par la pensée les proportions exactes des objets qu'ils décrivent en comparant les mesures de l'antiquité avec notre système métrique. Cet utile opuscule forme le tome XII de la *Nouvelle collection à l'usage des classes* publiée par l'éditeur Klincksieck.

Nous ne possédions jusqu'ici en France aucun manuel raisonné de *Mythologie;* la traduction faite par M. Léon Parmentier d'un ouvrage justement réputé du savant anglais Andrew Lang va combler cette lacune. Lang, qui s'est spécialement adonné à l'étude des mythes, a cherché leur origine et leur explication dans l'examen de l'état psychologique et de la condition intellectuelle de l'humanité primitive. Il a montré comment l'homme peu cultivé prêtait à la nature les pensées et les sentiments dont il était animé et expliquait les phénomènes dont il était témoin par des suppositions naïves dont l'ensemble a formé, avec le temps, les légendes qui constituent la cosmogonie et la mythologie des dieux et des héros (Dupret).

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

La librairie Hachette met en vente le tome V des *Œuvres complètes de Saint-Simon* publié par M. A. de Boilisle (Collection des grands écrivains).

L'éditeur Rouam vient de publier deux études sur *Henri Regnault,* par Roger Marx, et sur *Jean Lamour,* par Ch. Cournault (Collection des artistes célèbres); — le *Dictionnaire des fondeurs, ciseleurs et modeleurs en bronze,* par A. de Champeaux; — le *Dictionnaire des émailleurs,* par E. Molinier, — et le *Dictionnaire des marques et monogrammes de graveurs,* par G. Duplessis et H. Bouchot (Guides du collectionneur).

Autres nouveautés de la semaine :

DIVERS. — *Doria et Barberousse,* par le vice-amiral Jurien de la Gravière; — *les Populations bretonnes,* par Yves Kano (Plon-Nourrit); — *l'Allemagne telle qu'elle est,* par J. Saint-Cère (Ollendorff); — *Mes tiroirs,* par Raoul Frary; — *Farces amères,* par Henri Rochefort (Grimsel); — *l'Esprit du boulevard,* par Aurélien Scholl; — *Paradoxes féminins,* par Henry Fouquier; — *Nell-Horn de l'Armée du salut,* par H. Rosny; — *John Bull sur le Nil,* croquis de l'occupation, 1885, par Frédolin; — *le Naturalisme en Espagne,* étude de Mme Pardo Bazan, traduite par A. Savine; — *la Question de Chambord au point de vue du droit,* par M. Robinet de Cléry; — *Faïences et porcelaines,* par Alexis Martin; — *les Héroïnes du devoir,* par Paul Célières; — *Lettres de Lacordaire à Th Foisset,* publiées par J. Crépon; — *la Morale sans Dieu, ses principes et ses conséquences,* par l'abbé de Broglie; — *la Chaire française au moyen âge,* par Lecoy de la Marche, nouvelle édition revue (Laurens); — *Cours élémentaire de métrique grecque et latine,* professé à la Faculté des lettres de Paris par Louis Havet et rédigé par L. Duvau (Delagrave).

ROMANS. — *Jeu mortel,* par François Oswald (Ollendorff); — *Rubis sur l'ongle,* par Fortuné du Boisgobey; — *le Valet assassin,* par Alfred Sirven et Armand Lafrique; — *la Grâce,* par O. Méténier; — *la Campagne de l'Iphygénie,* par un aspirant de marine; — *Lolo,* par Alexis Bouvier (Marpon et Flammarion).

Émile Raunié.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7170)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 2. (23e ANNÉE). — 10 JUILLET 1886.

LA DUQUESA RAFAELA

Aventure espagnole

I.

La première course venait de finir. Le taureau ne bougeait plus, couché sur le flanc, le mufle ensanglanté. On le ligotait maintenant dans des courroies, attendant les mules qui arrivaient au galop pour l'entraîner, dans la chanson de leurs sonnailles, attelées trois de front. Elles étaient coiffées de pompons bleus et secouaient la tête au rythme de leur course et de la marche jouée par la fanfare éclatante. Les valets nettoyaient l'arène autour des chevaux éventrés, sales, aplatis sur le sol comme des mannequins dégonflés. La foule se mouvait sur place, parlait et gesticulait, dans un murmure confus et doux pour les quinze mille personnes qui s'entassaient sur les gradins de cet immense cirque de Madrid à la décoration mauresque élégante et légère.

Les loges, sous leurs toits dentelés, étaient remplies, du côté de l'ombre — *à la sombra*, — de femmes en mantilles blanches fleuries d'œillets pourpres, de jacinthes et de roses. De grands éventails rouges doucement balancés palpitaient aux bords de ces *palcos*. Le ciel très bleu bleuissait la vapeur légère qui flottait sur le cirque et s'épanouissait dans l'étincelante clarté du jour ensoleillé.

— Avouez du moins, mon cher duc, que ce spectacle a de la couleur! dit une belle fille brune, au type andalous, se tournant à demi vers le fond de sa loge, qu'occupaient deux hommes restés debout et comme à l'écart.

— Le sang a de la couleur, répondit le plus jeune, s'efforçant de sourire, pâle encore de l'émotion récente.

— Surtout quand il coule sur un champ de bataille, ajouta l'autre, presque un vieillard, à l'attitude raide, le visage un peu dur et triste.

— Celui-là ne me fait pas peur, général, répliqua le jeune homme; mais cette boucherie m'écœure, vraiment!...

— Bah! vous vous y accoutumerez, reprit la jeune fille.

Et, comme elle riait doucement avec une œillade expressive et longue adressée au duc, celui-ci se pencha vers elle et murmura galamment :

— Si vous le voulez, Rafaela.

Mais un grand silence s'était fait autour de l'arène, après que les trompettes eussent sonné l'entrée d'une nouvelle victime.

— Chut! répondit la jeune fille en touchant rapidement ses lèvres du bout de son éventail fermé, et mettez-vous là, plus près.

Le général s'était rassis, résigné puisqu'il accompagnait sa fille; mais le jeune duc demeura debout entre la double rangée de gradins, accoudé à l'un d'eux, le regard plongé sur les épaules voilées, étroites et tombantes de Rafaela et sur sa nuque sombre entr'aperçue sous la mantille écartée.

Un meuglement se fit entendre et le taureau entra bondissant. Il parcourut l'arène follement d'abord; son galop martelait lourdement le sol. Puis il s'arrêta, reniflant, les naseaux larges. Il était noir, les cornes écartées, bien plantées, fines et luisantes. Et tout de suite il fondit sur les loques rouges que les toreros espacés et acculés à la barrière agitaient au loin.

Quelques-uns escaladèrent prestement la barrière, comme s'ils avaient peur, ce qui augmentait l'émotion

et l'intérêt de la course. Alors la foule trépigna d'aise et les excita de ses vociférations. Mais le taureau s'attarda peu aux passes trompeuses de la *capa :* ayant reçu au passage un coup de pique sur l'épaule qui lui fit une large tache rouge d'où le sang coulait, il revint d'un bond sur le picador aux jambes blindées qui l'avait frappé et d'un furieux coup de corne enleva l'homme et le cheval, qui roulèrent par terre ensemble, le cheval éventré, perdant ses entrailles fumantes.

Toute la *cuadrilla* entourait maintenant ce groupe qui se débattait et par de grands gestes, avec les capes flottantes, détournait le taureau pour l'entraîner et sauver l'homme. La foule hurlait, appréciant le coup et distribuant ses éloges. L'arène était rouge; on remettait le cheval debout, et la bête héroïque, chancelante, marchait et trébuchait dans ses entrailles pendantes, allant au-devant d'un nouveau coup pour l'achever.

Ce ne fut pas long : le taureau revint et le frappa au poitrail; le cheval se cabra, retomba, ruisselant de sang, la gorge ouverte. Un autre coup acheva de l'éventrer; il tomba, le flanc zébré de sillons rouges, vidé, horrible, et se débattit dans les affres de l'agonie.

La course était superbe, le taureau parfait; la foule, radieuse, applaudissait. Les belles jeunes femmes des loges, légèrement pâles, souriaient, délicieusement émues et charmées.

— La brave bête! s'écria Rafaela.

— Cela vous amuse? murmura le duc froidement.

— Avec passion, dit-elle; et vous?

— Si vous me le permettiez, répondit-il, je quitterais la loge. Du couloir, ici près, on a une vue superbe sur le Guadarrama couronné de neige et...

— Mais je ne vous le permets pas, dit-elle vivement. Restez et... devenez Espagnol, mon cher duc.

— Je reste, dit-il en s'inclinant, un peu raide.

Mais il se détourna et se prit à examiner et lorgner autour de lui. Tout à coup il ne bougea plus, penché vers la droite, très attentif au mouvement qui venait de se produire dans une loge à côté de la sienne. Les personnes qui l'occupaient s'étaient rangées pour faire place à une nouvelle venue, une merveilleuse créature blonde comme le feu, la tête nue, sans mantille, rien que ses nattes tombantes, lourdes et raides. Elle était vêtue de noir avec des broderies d'or d'une richesse et d'un art incomparables. Elle s'assit et déploya un vaste éventail de plumes éblouissantes comme des pierreries, avec lequel elle cacha son visage pour jeter un coup d'œil inquiet, épeuré, épouvanté, dans l'arène. Un frisson la secoua tout entière quand le public s'exclama encore dans une explosion de joie pour une nouvelle victime, un cheval que le taureau traînait, s'étant pris les cornes dans les boyaux dévidés, flottants, qui semaient autour de la bête pantelante une sinistre pluie rouge.

Le jeune duc s'aperçut que l'on passait un flacon de sel à sa belle voisine et que le flacon roulait à terre, s'échappant de ses mains défaillantes. On la soutint; elle s'évanouissait. Un étrange battement de cœur, violent et doux, s'empara de lui, et, cédant à une attirance brusque, il recula lentement, sans bruit, vers la porte, l'ouvrit et disparut.

Au même instant, et dans le fracas des trompettes qui annonçaient l'entrée en scène des banderillos, la loge à côté s'ouvrait aussi pour donner passage à la jeune femme, que deux hommes emportaient sur une chaise, toute pâle, la tête penchée, les yeux clos.

— Aidez-nous, mon cher duc, dit tout à coup l'un des deux hommes que le duc reconnut alors pour un de ses camarades du club, don Luiz de Lima Gonzalès y Silva.

Il se précipita et soutint la belle tête lourde, tandis que les femmes embarrassées dans leurs mantilles, d'un air agacé et contrarié d'être aussi malencontreusement dérangées, promenaient leurs flacons devant le visage de la jeune femme, qu'elles appelaient Réva.

— Cette course est fort intéressante, dit l'une d'elles, d'un ton de regret.

— Et il n'en faut rien perdre, acheva l'autre. Votre bras, don Luis.

Elles entraînèrent l'un des deux hommes et toutes deux disparurent dans le froufrou de leurs robes élégantes, d'un air empressé.

Réva ouvrait les yeux et s'excusait, redevenue gaie, quoique un peu nerveuse, avec un dégoût qui restait à sa lèvre délicate.

— Pouah! dit-elle en se levant, je vous demande pardon, mon cher comte; mais je trouve cela horrible. Allez, allez!... faites comme la comtesse; n'en perdez rien; vous me retrouverez ici. Allons, fit-elle gaiement, disparaissez, ou vous aurez une scène ce soir : vous savez comme elle est jalouse, Conchita! Sauvez-vous.

Elle riait maintenant, toute vermeille et aisée comme une femme, en dépit de sa grande jeunesse : elle ne paraissait pas avoir vingt ans.

— Vous ne resterez pas seule, je pense, répliqua le comte qui lançait de fréquents regards inquiets vers la porte de sa loge; car voici le duc qui me paraît tout aussi malade et dégoûté que vous. Monsieur le duc Claude-Marie de la Haulle-Vaunac, dit-il, présentant le jeune homme qui s'était vivement rapproché. Vous ne rentrez pas, cher, n'est-ce pas? Alors je vous confie Mme Réva della Crux, la plus adorable des Mexicaines...

— Lopez! cria une voix aigre et violente.

Le comte sursauta; sa femme passait la tête à la porte de la loge, roulant des yeux terribles.

— Me voici, chère adorée; me voici...

Les épaules basses, il se précipita. Les deux jeunes gens restèrent seuls. La brusque fuite du comte Melto les avait fait sourire en se regardant. Ils achevèrent leur pensée.

— Ce pauvre comte! murmura Réva.

— Dites cette pauvre comtesse, madame.

Elle le regarda sans comprendre. Le duc de la Haulle-Vaunac reprit :

— Sa jalousie est fort excusable, car, fût-il un saint et un prodige de fidélité, celui qui vous voit une fois, madame, ne peut plus exister que pour vous.

— Je reconnais bien à ce trait la galanterie française, répondit sans le moindre embarras la jolie blonde souriante.

— Quel tort on nous fait dans le monde avec cette réputation de galanterie! dit-il très sérieux. Être trouvé banal alors que l'on est sincère!...

— Écoutez ces applaudissements, interrompit Réva dont l'émotion renaissait et qui venait de rougir. Entendez-vous? Peut-être, pour se venger, le taureau vient-il enfin de tuer un homme! Ah! je me sauve.

— Vous partez?

— Oui; j'ai hâte d'aller respirer toute seule dans la solitude que les courses font aux jardins du Retiro, au parc, au lac tout bleu sous le ciel pur : ça me reposera les yeux et l'esprit.

— Vous oubliez que vous êtes confiée à ma garde, madame, et que j'ai le droit de vous accompagner.

— Jusqu'à ma voiture, j'y consens, dit-elle en acceptant le bras du duc.

Ils longèrent le couloir, lentement, s'arrêtant presque à chaque baie par où entraient des bouffées d'air pur avec la clarté éblouissante du jour, l'éclat violent du ciel tout vibrant de lumière intense. Leurs regards languissamment levés, dans une sorte de flânerie rêveuse et douce, s'accrochaient à la crête des monts qui, d'un côté de l'horizon, fermaient la plaine, touchant le ciel avec leurs courbes inégales où brillait la clarté des neiges.

L'escalier de bois craquait sous leurs pas attardés, et longtemps, leur sembla-t-il, ils descendirent, quittant ce faîte très élevé où sont les palcos, sous le toit.

Un landau superbement attelé s'approcha rapidement et vint prendre Réva sur le seuil du cirque. Elle s'y enferma après une poignée de main rapide et comme embarrassée, ayant murmuré quelques mots à une prière que lui adressait le duc suppliant. La voiture partit.

Maintenant le jeune homme remontait seul, lentement, l'escalier de bois raide et craquant, où son pied buttait, tant il s'absorbait dans ses pensées. Comme il arrivait devant la loge où il avait laissé Rafaela, il eut comme un sursaut de réveil; il rougit et demeura un instant la main sur la porte, sans ouvrir.

Et puis, profitant du vacarme de la sonnerie qui annonçait le dernier acte du drame, la grande scène jouée par Frascuelo, le célèbre matador de l'espada, le duc Claude se glissa dans la loge.

A demi tournée, Rafaela guettait son retour. Ses yeux noirs, d'un noir de colère, l'interrogeaient. Mais le duc, redevenu calme, se pencha un peu vers l'arène et, d'un ton légèrement railleur :

— Regardez donc, señorita; voici un joli coup qui se prépare. Ce Frascuelo vous a une désinvolture, Dios mio!...

— Vous voilà bien brave! dit-elle surprise. Où avez-vous pris tant de courage, cher duc?

— Dans vos yeux, répondit-il avec son même étrange sourire.

Mais elle se rassura et reprit sa pose accoudée au bord de la loge. Le duc se pencha derrière elle, et, suivant des yeux, semblait-il, la scène assez longue qui préparait le coup final de la mort du taureau, il parla bas à Rafaela :

— Connaissez-vous vos voisins de loge?

Elle se tourna, envoya rapidement de ce côté un bonjour de la main, puis braqua de nouveau sa lorgnette sur Frascuelo qui évoluait autour de la bête affolée, achevant de l'étourdir dans les envolées de sa cape rouge.

— Certainement, dit-elle : la comtesse et le comte Melto, un auteur dramatique estimé, ancien ambassadeur, ancien ministre; ensuite don Luis de Lima Gonzalès, qui fut secrétaire d'ambassade à Paris lorsque son ami Della Crux y était ambassadeur. Maintenant il fait la cour à sa veuve.

— Quelle veuve?

Une rumeur formidable s'éleva : Frascuelo, pirouettant avec son imprudence ordinaire, venait d'être effleuré d'un coup de corne.

Mais il saluait et souriait, apaisant le public d'un geste gracieux; et puis, ayant jeté sa toque, il se campa de profil, le coude levé, pointant horizontalement l'épée. Le taureau, dont les flancs battaient, secouait sur son dos les banderilles multicolores qui déchiraient sa chair, et, les naseaux gonflés, le mufle baveux, la tête basse, il marchait lentement sur le matador. Un silence profond laissait entendre le souffle rude et pressé de la bête épuisée.

— Quelle veuve? répéta le duc.

— Mon amie Réva, la blonde Mexicaine. Mais taisez-vous donc, profane, et admirez.

Un éclair avait lui sur la nuque du taureau où brillait maintenant la croix d'une épée enfoncée jusqu'à la garde.

— Bravo! cria Rafaela; superbe!

La bête ne bronchait pas, bien qu'elle se sentît frappée à mort. Elle se détourna et gagna à pas lourds le côté de l'arène où tombait encore une nappe de soleil; le sang noir, épais, coulait de son mufle. Pas une plainte, pas un meuglement. Quand elle fut arrivée sous la tombée de rayon, elle s'arrêta, tourna un peu, cherchant une place pour mourir et fléchit. Les toreros accoururent alors, entourant le valet du bourreau qui venait l'achever; mais elle se redressa et ils s'écartèrent. Elle s'abattit une seconde fois, puis se remit debout, très calme, très digne. Enfin elle tomba brusquement et ne se releva plus. Le puntillero lui planta son couteau dans le cou et scia.

Le sang coulait. Alors la fanfare sonna l'entrée des mules coiffées de pompons bleus, et la foule éclata en applaudissements frénétiques. Les cigares pleuvaient dans l'arène autour de Frascuelo triomphant et qui saluait de la main, fier comme un roi, étincelant dans ses broderies d'or et les pierreries merveilleuses dont il était orné.

Les rouges éventails palpitaient aux mains des femmes excitées, et un doux parfum de roses et d'œillets se répandait dans l'air tiède, vibrant, sous l'admirable coupole bleue qui couvrait le cirque au-dessus de l'arène ensanglantée, remplie de cadavres, les chevaux, gris, sales, éventrés, aplatis, les jambes raides, le taureau fumant encore.

— Décidément, prononça le duc en se redressant d'un air dégoûté, je ne m'y habituerai jamais : la sensation de ce plaisir m'échappe.

— Vous partez? s'écria Rafaela, le voyant se diriger vers la porte.

— Avec votre permission, dit-il d'un ton résolu ; je me sens le besoin (et il répéta machinalement des paroles récemment entendues) d'aller respirer seul au parc, autour du lac : ça me reposera les yeux et l'esprit.

Rafaela lui tendit la main et, à mi-voix :

— A ce soir?

Il répondit par un signe de la tête qui était aussi un salut, et, prenant rapidement congé du général, il sortit.

II.

Au coin de l'une des nombreuses petites rues qui vont de la *calle* San-Bernardo à la *calle* de Montera, on voit encore un de ces vieux palais qui datent du XIVe siècle et conservent, à travers toutes les restaurations qu'ils ont dû subir, la trace de leur première, grandiose et sombre architecture, au moins dans ses grandes lignes. Les vestibules voûtés, que la Renaissance a flanqués de cariatides et la fin du XVIIe siècle de portiques à frontons grecs; les salles vastes et sombres, les escaliers droits et raides, l'aspect menaçant ou du moins hostile des lourdes portes chargées de clous énormes témoignent du passé, en dépit des badigeonnages et de l'adjonction plus moderne des balcons de fer forgé, des miradores vitrés et en saillie sur la face morose du vieux palais. Les fenêtres grillées du rez-de-chaussée s'ouvrent presque jusqu'au ras du pavé et indiquent assez qu'elles ont été pratiquées après que Philippe II, adoptant décidément Madrid pour la capitale de son royaume, lui eut apporté, avec sa cour, les coutumes et les mœurs des villes méridionales de l'Espagne.

En effet, il n'est pas rare encore d'apercevoir, quand la nuit avancée rend les rues désertes, quelque femme immobile derrière les barreaux de l'une de ces fenêtres basses, tandis qu'un cavalier, coiffé jusqu'aux yeux, la cape relevée, s'y accote du dehors, et l'on jase tout bas.

Ces conversations nocturnes sont désignées par une phrase dont la traduction en détruirait la poésie. Cela s'appelle : *pelar la pava*. L'étymologie en est inconnue, au moins à Madrid. Les amoureux, les fiancés mêmes ont la coutume, après s'être vus et rencontrés tout le jour, de se retrouver la nuit de chaque côté de cette grille pour y parler d'amour mystérieusement. Cela fait un murmure très doux dans le silence profond des nuits espagnoles.

Le soir de cette *corrida* qui avait jeté tout Madrid hors des maisons, Rafaela attendit longtemps avant de descendre dans la grande salle froide et humide du rez-de-chaussée de ce vieux palais où elle passait ses soirées depuis que le duc de la Haulle-Vaunac venait chaque nuit s'appuyer aux barreaux de la fenêtre. Et cela durait depuis plusieurs mois.

Le duc Claude avait eu, l'hiver précédent, une passion dont la fin malheureuse avait occupé tout Paris : une femme s'étant tuée chez lui, pour lui, il s'était lui-même condamné décemment à un exil de quelques mois et avait quitté son hôtel des Champs-Elysées le jour même des obsèques de sa victime, après l'avoir accompagnée jusqu'à la tombe derrière un char couvert de fleurs. Il avait voyagé en Allemagne, en Autriche, puis était venu en Espagne ; et, sur le point d'en repartir, il s'était laissé retenir par les yeux noirs de l'une des plus belles filles de la péninsule, la señorita Rafaela Garcia y Santaro, très noble et très pauvre.

Son père, un favori de la cour sous le règne d'Isabelle, était tombé en discrédit à l'avènement d'Amédée et n'avait point repris faveur sous celui d'Alphonse XII. On l'accusait d'être devenu un partisan déterminé de la politique de Castelar sous la présidence de cet éloquent homme d'État et de lui avoir même façilité certains élargissements alors que celui-ci, obligé, malgré lui, d'appliquer la loi, avait dû signer l'arrêt qui condamnait à mort quelques chefs rebelles de l'armée.

Quoi qu'il en soit, le général Garcia, mis à la retraite, cachait son ennui et sa misère dans le vieux palais délabré, unique dot de la belle Rafaela. Il en sortait cependant quelquefois pour conduire sa fille dans le monde, où elle pouvait rencontrer une fortune digne de sa beauté; et c'est dans une de ces fêtes mondaines que le duc Claude, l'ayant aperçue, s'en était laissé charmer.

Il n'avait point songé au mariage : jeune, fort riche, oisif, d'un pessimisme élégant, n'ayant point de goûts, d'aptitudes, ni de projets pour l'avenir, se laissant vivre comme il regardait couler l'eau, patiemment, il se résignait par avance à tout ce que les lendemains pouvaient lui apporter, sans se demander s'ils lui apporteraient quelque chose, du bien ou du mal.

Rafaela lui avait plu; il la courtisait, la suivait, la rencontrait, venait à son jour chez le général, et, le soir, à la fenêtre, *pelar la pava*, pour se conformer aux coutumes, s'amusant à celle-ci qui le changeait un peu de ses habitudes parisiennes.

Ces « cours » durent quelquefois des années en Espagne avant le mariage. La famille feint de ne pas s'en apercevoir et laisse la jeune fille engluer le galant à travers les grilles jusqu'à ce que celui-ci se décide et vienne avouer aux parents qu'il est le « novio » de leur fille. Mais les « novios » peuvent rompre si pendant ces longues fréquentations ils se sont déplu. Et cela n'a aucune importance. On se rend mutuellement les billets, les anneaux, les fleurs séchées, les bibelots échangés, et l'on recommence avec quelque autre son petit manège d'amoureux à l'essai.

Il est toujours convenu en principe que l'on s'épousera si l'on se plaît; mais l'on n'en parle pas de longtemps : c'est le côté pratique des choses. On laisse aux jeunes gens la poétique liberté d'être d'abord et avant tout des amoureux. Il paraît que les ménages s'en trouvent bien.

Rafaela rêvait certainement et ardemment d'être épousée par le duc Claude : c'était la fortune et c'était l'amour; mais ils n'en parlaient point ensemble, suivant l'usage, et le jeune duc se contentait encore des menues faveurs dérobées à travers les grilles. Cela suffisait à le retenir à Madrid, encore que le temps qu'il avait assigné à son exil fût dès longtemps passé.

Il était arrivé à Madrid au mois de décembre et l'on était en mai. Les beaux jours revenaient et rendaient tout à fait poétiques et douces les veillées prolongées fort tard. Appuyé aux barreaux qui descendaient presque jusqu'au sol, dans le parfum nouveau des balcons fleuris, la tiédeur de l'air, l'éclat du ciel tout rayonnant d'étoiles, enveloppé dans sa capa doublée de velours pourpre et dont le revers lui battait l'épaule, blond, charmant, radieux d'être aimé, légèrement grisé par ce mystère et excité par ces grilles, le duc Claude baisait, au travers, des mains exquises, un peu de la robe et du pied andalous chaussé de mules emperlées. Ce rêve oriental lui faisait passer des nuits délicieuses. Il jouait le rôle d'Almaviva et se cherchait au flanc une guitare quand il arrivait, le pas léger, rôder avant l'heure sous le balcon de sa Rosina.

Mais l'heure était passée ce soir et le duc Claude ne paraissait pas.

La rue étroite et très sombre s'était trouvée, le soir de cette *corrida*, plus tardivement déserte. Les derniers échos de la fête y avaient traîné longtemps. Promeneurs attardés, vendeurs du journal des courses, jusqu'aux petits chanteurs des coins de rue qui, n'ayant point fait ce jour-là leur recette accoutumée, s'arrêtaient encore au pied des fenêtres, à demi perdus dans l'ombre, nasillant leurs *peteneras* pittoresques mêlés des *Ay!* gutturaux ou plaintifs et accompagnés des sons voilés de la guitare, si sauvages et si doux! Ce tapage importun agaçait Rafaela impatiente. Elle vint cependant à la fenêtre, ouvrit les vitres sur l'ombre de la vaste pièce voûtée et se présenta, collant son front aux barreaux noirs. Des guitaristes qui passaient s'arrêtèrent alors et une fillette maigre, roulée dans un long châle, se campa, écartant les mèches qui lui pendaient en désordre sur le nez, pour chanter, nasillarde et aigre, dans le fredon des guitares :

La cadena de mi amor
Quisieron romper los celos
Ay! cuanto mas se trabaja
Mas duro se vuelve el hierro (1)!

Rafaela chassa la troupe en lui jetant quelque monnaie. Mais la petite chanteuse la regardait tout près et lui tendait la main.

— *Una rosa, senorita, al favor.*

Rafaela lui jeta le bouquet de son corsage. Et la fillette s'en alla ravie, le nez dans ces fleurs, fredonnant tout bas :

El suspiro dice : Ancio ;
El beso : Te quiero... (2).

La rue devint tout à fait déserte; les grillons, en leurs cages minuscules, commencèrent à chanter dans le silence profond de la ville qui s'endormait. Et de loin en loin s'entendait l'appel au *sereno*, qui porte à sa ceinture les clefs des portes extérieures et sans lequel on ne peut entrer chez soi passé dix heures du soir.

Le ciel très bleu, éclatant sous le feu des étoiles, tendait sa bande d'azur brodée d'or au-dessus des maisons rapprochées, toutes fermées et silencieuses. Cependant de vives lueurs perçaient à travers les volets clos d'une seule habitation située de l'autre côté de la rue, à quelques maisons du vieux palais Garcia.

Alors Rafaela se souvint qu'elle avait refusé l'invitation de son amie Réva della Crux, qui inaugurait ce même soir la reprise de ses réceptions, de ses *veladas* si courues il y avait deux ans, avant que son deuil de veuve les eût interrompues. C'était sa rentrée dans le monde et à Madrid, car elle était bien trop mondaine pour être demeurée deux ans dans la claustration indiquée par son veuvage, sa douleur pour la perte d'un vieux mari qu'elle n'aimait point n'ayant eu rien d'exagéré. Elle était donc retournée au Mexique passer le temps de son deuil, vagabondant un peu en route, de çà, de là, pour faire passer le temps, très heureuse, au

(1) La chaîne de mon amour
Ma jalousie voulut rompre.
Ay!... mais plus on le travaille,
Plus dur devient le fer!

(2) Le soupir dit : Je suis anxieux ;
Le baiser dit : Je t'aime...

fond, de sa liberté reconquise. Et maintenant elle rentrait rayonnante et plus belle que jamais, prête à incendier toute la jeunesse de Madrid et s'en promettant mille joies.

Elle avait voulu paraître à la première *carriada* de la saison, comptant bien qu'elle y serait acclamée et que sa sortie entre deux haies d'admirateurs fous lui vaudrait un triomphe. Elle y était venue dans son grand costume national, tout resplendissant de broderies indiennes, et les cheveux nattés et pendants, deux lourds câbles d'or ; mais sa répugnance invincible pour ce spectacle l'avait trahie et elle s'était enfuie, sans trop savoir pourquoi, consolée cependant d'avoir manqué sa rentrée. D'ailleurs tout Madrid, le soir même, ne serait-il pas à ses pieds ?

Vers minuit, Rafaela vit les carrosses passer un à un devant la porte de l'hôtel et remporter les hôtes de Réva. Elle pensait : « Le duc est peut-être à rôder par là, attendant que la fête soit finie et la rue tout à fait déserte; car pourquoi aurait-il manqué ce soir ? Ce serait la première fois depuis que nous nous aimons. »

Et elle attendit. Les voitures avaient toutes défilé ; quelques hommes à pied maintenant s'en allaient en groupes ; ils s'enfonçaient promptement dans les rues avoisinantes et le silence retombait dans le désert de la ruelle assombrie.

La porte se rouvrit une ou deux fois encore sur des attardés, puis une dernière fois sur un homme qui sortit seul et demeura un instant immobile en face de l'hôtel.

En dépit de son impatience, Rafaela se prit à sourire et murmura : « Don Luis aura été jaloux ce soir ; il monte la garde... S'il demeure, il va gêner le duc », dit-elle encore au bout d'un instant.

Ses doigts se crispèrent aux barreaux où elle s'appuyait de tout son corps, lasse, brisée de l'attente, fiévreuse et désolée à ne pouvoir retenir ses pleurs, car elle l'aimait passionnément, le jeune duc.

Mais ses yeux, accoutumés à l'ombre, aperçurent bientôt un mouvement qui se faisait sur la façade de l'hôtel, dont toutes les lumières maintenant avaient disparu. Un volet s'écarta doucement à une fenêtre du premier étage et une femme parut au balcon. Rafaela reconnut la brillante Mexicaine encore vêtue de sa robe de soirée, décolletée, blanche, merveilleuse, dans une tunique qui brillait comme si l'étoffe était tissée de rayons. Elle demeura un instant immobile, les bras pendants dans la pose hiératique d'une idole, regardant fixement le cavalier qui avait mis un genou en terre et s'était découvert. Elle fit tout à coup un geste rapide et, comme si elle jetait une aumône, elle jeta un baiser de ses doigts envolés. Puis elle s'enfuit et le volet tomba.

— Elle l'aime donc! pensait Rafaela surprise.

Alors elle se pencha pour essayer d'apercevoir don Luis. Mais un cri terrible lui échappa, qu'elle étouffa aussitôt, écrasant sous ses mains sa bouche convulsée. Ce cavalier radieux, le front découvert, blond et charmant, qui se relevait de son agenouillement sous le balcon de Réva, c'était le duc Claude.

III.

La fille du général Garcia n'était point venue à l'âge de vingt-trois ans, belle à miracle comme elle l'était, sans avoir été très recherchée, aimée et avoir vu *pelar la pava* sous ses fenêtres ; mais, pauvre, sans autre dot que ce vieux palais à demi ruiné, elle n'avait point conquis l'époux digne de son rang et de sa beauté qui faisait depuis déjà tant d'années l'objet de sa constante recherche. Plusieurs fois un rêve commencé s'était achevé brusquement à l'heure du contrat. L'orgueil de Rafaela ainsi que son cœur avait cruellement souffert.

Maintenant elle cachait soigneusement ses conquêtes, afin de pouvoir cacher aussi les abandons. C'est pourquoi elle n'avait point avoué à son amie Réva la recherche du duc Claude et c'est pourquoi elle ne lui dit rien de ses souffrances lorsque Réva, le lendemain de ce jour, l'appela près d'elle, dans le joli boudoir espagnol orné comme une chapelle et qui lui servait de chambre à coucher, pour bavarder à l'aise de ses joies et de ses triomphes. Seulement, après que la jeune veuve lui eut avoué l'impression que le duc de la Haulle-Vaunac avait faite sur son imagination, peut-être sur son cœur, Rafaela, très grave, lui dit :

— Et Luis ?

— Mais je ne l'ai jamais aimé !...

— Peut-être, interrompit la jeune fille ; cependant tu l'as laissé espérer et tu sais qu'il est résolu à empêcher toute autre prétention sérieuse auprès de toi.

— Eh ! je le sais, et c'est tout mon trouble. Car hier, lorsque Luis a vu entrer le duc chez moi, ses soupçons se sont éveillés, et ces deux hommes, jadis amis, paraît-il, ont échangé un de ces regards dont la menace n'est pas douteuse.

— Prends garde ! ajouta simplement Rafaela.

Mais sa voix était dure et rude, presque menaçante aussi.

L'avertissement était bien inutile : Claude et Réva s'aimaient comme on s'aime quand ces brusques coups de foudre de la passion frappent en même temps deux êtres prédestinés. Le duc n'hésita pas cette fois, et, à la deuxième visite qu'il fit à la jeune veuve, libre et sans famille, il lui demanda sa main. Franchement elle lui dit :

— Je vous répondrais « oui » si je n'avais peur.

— Peur ? dit il très surpris.

Alors elle lui avoua que, sans avoir encouragé les prétentions de très longue date du senor don Luis de Lima Gonzalès, qui la poursuivait même dès avant son veuvage, elle ne lui avait jamais encore interdit for-

mellement d'espérer. Violent et passionné, il était capable...

— Ne vous inquiétez pas, interrompit le duc souriant ; ce sera une affaire à régler entre lui et moi.

— C'est ce que je ne veux pas ! s'écria la jeune femme très émue. Un duel !... mais si vous le manquiez, vous...

— Eh bien ?

— Il vous tuerait, dit-elle à voix basse, sinon en duel, mais peut-être...

— La *navaja !* s'écria le duc en riant. Fort bien : je ne sortirai plus qu'armé... à l'espagnole.

— Oh ! vous me faites trembler ! Je vous en supplie, obéissez-moi si vous m'aimez. Cachons ce projet à tous, et nous irons nous marier en France.

— Non, madame ; ce mystère serait indigne de vous et de moi. Je vous aime, je vous adore, je veux crier mon amour. Je veux le faire chanter sous vos fenêtres. Je veux qu'il soit célébré par tous vos poètes, je veux que la fête inoubliable de notre union prenne place dans les récits légendaires de votre pays d'amour. Je veux que l'on puisse dire un jour : « C'est l'année où le duc de la Haulle-Vaunac, éperdu de passion et d'orgueil, a ébloui Madrid de ses fêtes extravagantes en l'honneur de sa fiancée, la plus belle fille du monde, la divine et adorée Réva. »

Le même soir de ces accordailles, Rafaela vint encore s'appuyer aux barreaux de sa fenêtre basse quand la rue fut déserte et endormie dans le poétique silence de la nuit lumineuse. Immobile dans l'ombre, enveloppée de sa mantille, elle guettait obstinément la porte de l'hôtel. Le printemps devenait plus doux ; les acacias fleurissaient dans les jardins du vieux palais et embaumaient l'air de leur griserie tendre. Par-dessus les murs le parfum s'envolait dans la ruelle, où il flottait comme un encens céleste. Rafaela, le cœur meurtri, respirait mal dans cet air chargé de senteurs amoureuses ; une légère fièvre lui battait aux tempes. Tout à coup elle tressaillit : un pas sonnait, se faisant discret néanmoins, et venait s'arrêter sous les fenêtres de l'hôtel. Après un silence, une voix qui jeta la jeune fille dans une défaillance de mort appela, à demi retenue :

— Sereno ! Sereno !

Presque aussitôt, du fond de la rue arriva, à son pas de course rythmé, cet étrange geôlier des maisons espagnoles. Son falot au bout d'un bâton dansait devant lui ; il ouvrit la porte et la referma, tournant la clef, puis reprit sa course, car une voix lointaine arrivait en écho jusqu'à lui, répétant :

— Sereno !...

Plus rien ; la rue déserte. Alors une ombre se détacha du mur et vint passer au ras de la fenêtre où la jeune fille pleurait des pleurs d'agonie. Rafaela tressaillit et, brusquement décidée :

— Don Luis ! dit-elle très haut

Le cavalier, qui passait rapide, enveloppé dans sa cape, s'arrêta et, levant la tête :

— Señorita ? dit-il, la voix tremblante de colère.

— Vous avez vu ? lui dit-elle, désignant l'hôtel.

— J'ai vu.

— Eh bien, apprenez donc toute la vérité : le mariage est décidé d'aujourd'hui même.

— C'est impossible.

— C'est vrai.

— Il ne se fera pas, dit tranquillement don Luis. Bonsoir, señorita, et merci.

IV.

Deux jours plus tard, un matin, Réva accourait follement à l'hôtel Garcia et se jetait dans les bras de son amie :

— Blessé !... blessé ! criait-elle.

— Lequel ? demanda Rafaela toute blanche.

— Le duc.

— Grièvement ?

— On ne sait.

— Et Luis ?

— Rien.

— Ils recommenceront, continua la jeune fille redevenue calme.

— Oh ! tais-toi, par pitié...

— Tu ne renonces pas au duc ? Non ? Tu veux donc qu'il en meure, ou Luis ?

— Mais c'est horrible !... Ne suis-je pas libre ? s'écriait Réva se tordant les mains. Oh ! que faire, sainte Vierge bénie ?...

— Renoncer au duc, recommença impitoyablement la jeune fille.

— Jamais !... jamais !...

— Prends garde !... dit-elle encore une fois.

Et sa voix était si farouche que Réva la regarda, saisie.

— Oh ! dit-elle avec un long frisson qui la secoua toute, je crois comprendre.

Alors, épeurée, épouvantée même, elle rejeta son voile sur sa tête et s'enfuit.

Le duc et Luis de Lima s'étaient battus ; le duc avait reçu un coup d'épée à l'épaule. En tombant, il avait crié à son adversaire : « Au revoir ! »

Quinze jours plus tard, il était debout et recommençait ses visites chez la jeune veuve. Plusieurs fois il avait croisé don Luis devant la porte de l'hôtel et s'était arrêté, le regardant fixement avec un défi qui ne demandait qu'à se traduire ; mais Luis saluait courtoisement et passait. De première force à l'escrime, tandis que le duc tirait sans méthode et sans art, il pouvait le tuer ; mais il avait juré à Rafaela, son alliée, de lui laisser la vie sauve, sauf à le mettre hors d'état de se marier chaque fois que ce mariage serait sur le point

d'aboutir. Le jour où les bans furent publiés à l'église San-Isidro, don Luis se fit heurter par le duc, le provoqua et lui déchira le flanc d'une estafilade qui le remit au lit avec la fièvre pendant trois semaines. Une rage folle manqua d'emporter le blessé.

— Je le tuerai! criait-il dans son délire.

Enfin il guérit, et, à peine debout, audacieux, il fit annoncer son mariage par tous les journaux de Madrid et se prit à suivre et accompagner partout sa fiancée, ne quittant presque plus l'hôtel quand elle y était, et rôdant, le reste des nuits, sous ses fenêtres, enragé de colère et fou de bravade.

Les fiancés étaient à la veille de prendre leurs *dichos*, qui sont les premiers engagements signés de l'union future, lorsqu'un matin Madrid apprit avec stupeur que don Luis de Lima venait d'être trouvé assassiné, à quelques pas du palais Garcia.

Les journaux qui rendirent compte de l'événement ajoutèrent que le vol ne paraissait pas être le mobile du crime, bien que le portefeuille de la victime eût disparu : on avait retrouvé sur lui sa montre, son porte-monnaie et sa bague. Cela fit une rumeur énorme pendant toute la journée autour de la Puerta del Sol, le forum de Madrid, et le club de la rue d'Alcala devint le centre d'une affluence de curieux, car le duc Claude faisait partie du club, et l'opinion publique l'avait immédiatement désigné comme l'auteur du meurtre.

Lui, très calme, quoique d'une pâleur violente, se montrait partout et exprimait simplement, sincèrement, les regrets de cette mort qui lui enlevait un adversaire abhorré, mais d'une valeur à laquelle il se plaisait à rendre hommage.

Cependant il dut se présenter à l'ambassade de France, où il avait été secrètement mandé, et là, très fier, très digne, il donna sa parole de gentilhomme qu'il n'était pour rien dans ce lâche attentat. Il offrit même de payer de ces deniers les limiers de police que l'on mettrait aux trousses de l'assassin.

— Du reste, dit-il, je jure de ne pas quitter Madrid tant que le meurtrier n'aura pas été retrouvé.

L'enquête fut vivement menée; mais on ne découvrit rien qui pût mettre sur les traces du crime. Don Luis avait été trouvé frappé d'un coup de poignard en plein cœur, étendu sur le dos, presque sous les fenêtres du palais Garcia. Le poignard retiré de la plaie gisait à terre à peu de distance du cadavre. C'était un de ces petits poignards damasquinés comme il s'en débite à la douzaine dans toutes les hôtelleries de Tolède, et dont les étrangers font une ample provision. On en trouve également au *Rastro* de Madrid, ce marché pittoresque en plein air et en pleine friperie où l'on trouve de tout, des savates et des bibelots d'art, pêle-mêle sur le carreau.

Cependant l'arme avait dû être récemment acquise, car elle portait le millésime de l'année précédente en relief sur fond d'or, *año de* 1880. Le duc Claude, lisant ce détail, courut fouiller dans le tas des armes qu'il avait achetées, peu de mois auparavant, à Tolède, et il retrouva trois poignards et deux stylets qui portaient ce même millésime fatal : « 1880 ».

— Il y a de quoi faire tomber la tête d'un homme, si la police s'avisait de ceci, dit-il.

Pourtant il referma à peine le coffre contenant ces armes et laissa la clef de son appartement sur la porte. Un découragement le prenait : cette suspicion de toute une ville dont il sentait maintenant les yeux braqués sur lui l'oppressait comme un cauchemar. Il devinait la police évoluant dans son ombre. Il croyait voir chez tous ceux qui l'approchaient un vague mouvement d'inquiétude, de recul. Réva même lui paraissait changée à son égard; troublée, rêveuse, elle le suppliait d'attendre pour conclure ce mariage fatal.

Un jour, il tomba à ses pieds et se prit à sangloter.

— Ouvrez-moi votre âme, lui dit-il, par pitié! Je vous vois souffrir et j'ai peur. Oh! si vous doutiez de moi...

Elle frissonna et ses mains tremblèrent dans les mains qui retenaient les siennes. Et puis, rougissant et pâlissant, le souffle brisé, elle murmura :

— Peut-être vous êtes-vous défendu.

— Par notre amour sacré, lui dit-il, je suis innocent! Et il faut que vous me croyiez, Réva, ou que vous me chassiez de votre présence...

— Je vous crois, répondit-elle en balbutiant.

Car il pleurait.

— Eh bien, reprit le duc, soyez courageuse. Prouvez hautement, vaillamment, que cette aventure ne vous a point troublée, qu'elle ne peut déranger en rien les projets que nous avions formés : c'est un fait-divers quelconque; qu'avons-nous à nous en préoccuper? Les rumeurs malveillantes s'apaiseront dans le bruit de nos fêtes.

— Si je le pensais! dit-elle déjà, rassurée, confiante.

— Oh! vous me rendez la vie!

Elle comprit d'ailleurs que retarder son mariage dans cette circonstance pouvait aggraver les soupçons contre le duc; alors, courageusement, elle se décida à partager, s'il le fallait, les doutes injurieux qui planaient sur lui, dût-on maintenant la désigner tout bas comme l'instigatrice du crime.

Et, le même soir, la comtesse Melto donnant un bal costumé dans son magnifique hôtel de la rue d'Alcala, Réva s'y fit conduire pour y rencontrer le duc et annoncer définitivement sa très prochaine union avec lui.

L'hôtel, magnifiquement décoré et resplendissant de lumières, jetait jusqu'au dehors, par ses portes et ses vastes fenêtres ouvertes à la fraîcheur d'une splendide nuit de juillet, des torrents de clarté. La foule s'amassait sur le trottoir large comme une large rue, pour se réjouir des gais refrains de l'orchestre et voir passer, dans l'incendie des lustres, les silhouettes des femmes

parées, la tête empanachée de fleurs; l'enfilade des salons était déjà toute remplie, et le duc, qui venait d'arriver, se hâtait, d'une pièce à l'autre, manœuvrant entre les traînes déployées et les massifs de hauts feuillages verts, s'animant au contact de ces jolies Madrilènes aux si doux yeux, et se sentant renaître dans l'espoir du prochain bonheur.

Réva n'était point arrivée et le duc s'arrêta afin d'être le premier à l'apercevoir dans l'étroit salon d'entrée qui était vite franchi par les arrivants pour se diriger vers le grand salon, où les accueillait la comtesse Melto, superbement vêtue en magicienne. Il demeura donc seul pendant quelques instants. Mais il avait été suivi, et soudain une main le frôla, gantée de noir.

Il se retourna et recula, impressionné : Rafaela était devant lui. Toute vêtue de crêpe noir, avec une traîne immense, elle représentait la Nuit : une nuit sans étoiles, lugubre, effrayante. Ses cheveux déployés lui servaient de manteau. Son visage était d'une pâleur et d'un amaigrissement tels qu'elle paraissait plutôt représenter la Mort, dans sa terrible beauté exsangue et amincie, n'étaient les yeux brûlants, larges, où flambaient tout un sinistre incendie de colère, de douleur et de passion.

— Oui, c'est bien moi, Claude, dit-elle, la voix basse et heurtée. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus!...

Le jeune homme détournait les yeux, pris d'une vague pitié.

— Il faut me pardonner, dit-il enfin : l'homme n'est pas le maître de sa destinée. Il y a des heures fatales dans la vie.

— Vous ne croyez pas si bien dire, répliqua Rafaela.

Puis, baissant la voix :

— Reculez un peu vers cette fenêtre; ce que j'ai à vous confier ne doit être entendu que de nous.

Il la suivit, inquiet, et vint s'adosser à la croisée ouverte, Rafaela arrêtée devant lui, le visage dans l'ombre.

— Le palais Garcia, commença-t-elle avec lenteur et une recherche lassée du souvenir de ses mots, a été habité il y a un siècle par une femme qui fut célèbre par ses amours royales. On prétend que le prince qui la venait voir nuitamment ne se contentait pas de *pelar la pava* devant les barreaux de la fenêtre basse où d'autres depuis...

Sa voix s'était brisée; elle reprit au bout d'un court silence :

— L'un de ces barreaux était descellé et s'écartait facilement si on le tournait une ou deux fois sur le pas de vis où il s'enfonçait en remontant. Il lâchait du bas alors, et la place faite était suffisante pour qu'un cavalier put y passer aisément. De la fenêtre au pavé, il y a la hauteur d'une marche : la majesté royale n'était point compromise dans cette escalade, qu'une femme peut accomplir facilement et rapidement; vous me comprenez?

— Non, balbutia le duc étourdi de cette histoire.

— J'achève alors. Le 25 juin dernier, vers minuit... Cela commence à vous intéresser, je crois, dit-elle, la voix froide et aiguë; vers minuit, je m'approchais, poussée par un poignant espoir qui ne devait plus se réaliser, de cette fenêtre basse où vous êtes si longtemps venu me parler d'un amour que vous n'éprouviez pas et tromper ma tendresse qui vous était bien connue, lorsque j'entendis une chute brusque à quelques pas de là et une plainte étouffée, navrante. Je reculai de peur d'abord; puis je pensai à vous, et d'un bond je fus près des grilles : un homme était tombé, mourant; vous, peut-être,.. De mes mains qui tremblaient je descellai le barreau; ce fut long, j'étais défaillante. Enfin je l'écartai et je sautai dans la rue : c'était don Luis!. .

« Il expirait à ce moment; son corps, soulevé, venait de retomber; mais près de lui, près de sa main qui venait de lâcher le poignard sanglant, gisait une chose blanche tachée de rouge qui brillait. Un instinct plus fort que mon horreur me fit pencher : il y avait là des mots écrits avec du sang. Je ramassai follement ce portefeuille et je m'enfuis. Alors, les portes closes et les volets fermés, tremblante, j'ouvris ces pages déjà collées par le sang et je lus ces mots : « Mon assassin, le duc de la Haulle-Vau... » Le dernier mot n'était pas achevé.

— Le misérable!... s'écria le duc; il s'est vengé, il m'a perdu !...

— Non, répliqua doucement la jeune fille dont la voix toute blanche n'avait plus de souffle, non, puisque c'est moi qui ai ramassé le portefeuille...

Il la regarda et respira largement; puis, tout secoué d'une émotion attendrie :

— Vous êtes une noble fille, Rafaela, et je vous devrai plus que la vie : l'honneur. Ce témoignage m'aurait perdu, et cependant je suis innocent. Ah! le misérable !... Ange gardien, ô Rafaela, soyez bénie, ma sœur bien aimée. Je voudrais embrasser vos genoux et vous crier tous les pardons et toutes les tendresses pures de mon cœur... Oh ! ce papier maudit, donnez, donnez vite !...

Et il tendit les mains.

Elle hésita un instant, le regardant fixement avec un sourire comme figé sur ses lèvres décolorées. Puis, lentement, elle tira une enveloppe de son sein et la lui remit, avec lenteur.

— Oh ! merci, dit-il.

Se penchant d'un geste rapide, il posa ses lèvres sur les gants noirs de Rafaela. Elle frissonna toute à ce contact, et, se reculant, elle tourna dans sa robe sombre, glissa comme une ombre et disparut.

Le duc tenait ce papier dans ses doigts crispés, le serrant d'une étreinte nerveuse, affolée : il n'osait pas

le lâcher même pour les cacher sous ses habits. Ses tempes battaient, il se sentait devenir fou. Oh ! l'anéantir, ce feuillet rouge, horrible, qui pouvait le perdre ! Et un besoin, une rage de le voir, d'en repaître ses yeux, de se convaincre qu'il le tenait bien là, à lui, le lui fit déployer vivement, les doigts gourds et lancinants, comme si cette feuille le brûlait. C'était une feuille fine et mince de papier armorié. Il l'éleva devant ses yeux et devint tout à coup immobile, figé dans une expression lamentable d'épouvante et de désespoir.

Ses mains seules tremblaient un peu et agitaient le papier qui frémissait comme une feuille sous le vent.

Ce papier ne portait cependant aucune tache sanglante; mais une fine écriture avait tracé ces mots :

« Monsieur le duc, le Dieu juste et vengeur a fait tomber en ma possession une attestation qui peut vous perdre. Je ne vous la livrerai que lorsque vous aurez réparé vos torts envers moi. Vous la recevrez de mes mains, monsieur le duc, le jour où vous m'aurez faite duchesse.

« RAFAELA. »

Il balbutia machinalement deux ou trois fois :

— Je suis perdu, perdu, perdu...

Il tournait sur lui-même, cherchant une issue qu'il ne trouvait pas, pour fuir ce tumulte qui lui remplissait douloureusement la tête maintenant, ce bruit de la fête éclatante et joyeuse, les voix, les rires, le rythme sautillant de l'orchestre, le glissement des danses, le frôlement des étoffes, le va-et-vient de la cohue élégante ébranlant le parquet, lui martelant le cerveau.

Et Réva!... Réva qui allait venir...

Tout à coup elle entra, si vive et si pressée, éblouie et cherchant des yeux par delà les portes ouvertes, dans la foule bariolée, celui qui devait l'attendre, qu'elle n'aperçut point cet homme immobile collé au mur et qui la regardait passer d'un air fou. Elle se jeta en pleine cohue, joyeuse, étincelante dans son costume d'oiseau de Paradis, laissant derrière elle comme un sillon de clarté.

Dès qu'elle fut passée, le duc se précipita hors de l'appartement et s'enfuit.

V.

Avec quelque sang-froid qu'il essayât de réfléchir, le duc Claude se vit perdu, et dans quelle ignominie!... De toutes façons Réva, son bonheur, son amour, lui échappait. Il n'avait plus le droit de l'entraîner dans sa chute infâme, en pleine boue sanglante. Car il n'en doutait pas : s'il donnait suite à son mariage, Rafaela n'hésiterait point à déposer au parquet ce témoignage dont nul ne contesterait la véracité, et le duc de la Haulle-Vaunac serait jugé comme un assassin.

S'il avait pu fuir encore! Mais il avait donné sa parole. Se tuer? c'était souiller son nom.

Et il demeurait enfermé chez lui, accablé et si épouvantablement malheureux qu'il pleurait tout bas comme un enfant.

Après quelques jours de silence, Réva, dont l'angoisse durait depuis cette soirée où elle ne l'avait pas retrouvé, se ressouvint de ce fantôme lugubre, de la fille du général Garcia costumée en nuit tragique et qu'elle avait vue rôder par le bal avec comme un triomphe dans ses yeux noirs terribles. Réva sentit tout à coup que la disparition du duc venait de cette femme. Hardie dans la violence de son amour, elle s'en vint droit chez Rafaela et, du seuil :

— Qu'as-tu fait du duc Claude?

— La question est impertinente; mais je te répondrai : Je l'ai repris.

— Tu mens!

— Écoute.

Et Rafaela répéta mot à mot à Réva ce qu'elle avait dit au duc. C'était son désir d'ailleurs : elle savait bien que ce n'était pas le duc, mais Réva elle-même qui se sacrifierait pour sauver l'honneur de celui qu'elle aimait. Et, quand elle eut tout dit, elle ajouta :

— Si d'ici huit jours le duc n'a pas fait sa demande à mon père, je dépose ce témoignage suprême de don Luis au parquet.

— Tu es sans pitié! murmura Réva accablée, mourante. Nous nous aimons, Claude et moi.

— Et moi je l'aime. Va!

***

« Je vous l'ordonne, Claude, mon bien aimé, écrivit quelques heures plus tard la désolée Réva à celui qu'elle ne voulait plus revoir; je vous le demande à genoux, épousez la fille du général Garcia. Vous le devez à votre honneur, au nom glorieux que vous portez. Rachetez-vous, et que Dieu vous console! N'attendez pas; dans sa passion cruelle, Rafaela pourrait tout perdre, car, hélas! la malheureuse vous aime. Ne cherchez pas à me revoir; soyons courageux, soyons dignes de notre grand, de notre éternel amour. Adieu; je vais prier pour vous. A l'heure où vous me lirez, je serai enfermée à jamais dans un couvent lointain. Adieu; aimons-nous en Dieu jusque dans l'éternité.

« Votre infortunée

« RÉVA. »

Le soir du huitième jour assigné par Rafaela, le duc de la Haulle-Vaunac, accompagné de l'ambassadeur de France, s'en vint cérémonieusement au palais Garcia demander au général la main de sa fille.

— Mon ami, lui répondit le vieillard, je suis heureux de cette démarche qui, tout en comblant mes vœux les plus chers, met à néant les bruits que vous n'ignorez pas touchant votre rivalité avec le regretté Luis de Lima près de Mme Della Crux. Je savais bien, moi, que

c'était ma fille que vous aimiez. Soyez heureux ; elle est à vous.

VI.

Le mariage se fit au palais, comme il est d'usage mondain à Madrid, un mois plus tard.

L'un des salons du rez-de-chaussée avait été transformé en chapelle fleurie constellée de cierges ; dressé dans le fond, sous un fouillis de draperies, l'autel resplendissait dans un mélange de splendeurs profanes et sacrées. Les hauts flambeaux d'argent massif où se tordaient des nymphes court-vêtues éclairaient l'or pâle du Christ apporté de la chapelle voisine. Le goupillon traînait dans une coupe d'agate dont on avait enlevé les bijoux. Le missel s'accotait à des potiches japonaises, et tout autour de l'autel les meubles du salon, vieux bahuts, tables en mosaïque, cabinets anciens à ferrures d'argent, s'entassaient avec les fauteuils et les chaises volantes de couleur claire que l'on avait écartées pour élargir la place autour des coussins jonchés de feuilles de roses où devaient s'agenouiller les époux.

La cérémonie s'accomplissait à dix heures, le soir.

Vers neuf heures les voitures commencèrent à arriver et le vieux palais s'emplit peu à peu d'une rumeur, discrète cependant, apaisée par le voisinage de l'autel. Le prêtre entra, jeta son long manteau sur l'épaule duquel brillaient les plaques de plusieurs Ordres, car c'était un monsignor, camerier du pape et *sumiller de cortina* de S. M., et les enfants de chœur en robe rouge lui passèrent l'aube brodée.

Les assistants, en toilette de soirée, se rangèrent en cercle. Le parrain et la marraine des futurs époux s'en allèrent au-devant d'eux pour les conduire eux-mêmes et les présenter à la bénédiction nuptiale.

Un grand silence, et la mariée entra. Voilée jusqu'aux pieds dans un flot de tulle qui l'enveloppait, plus pâle que sa robe, elle passa dans le parfum des fleurs d'oranger qui l'enguirlandaient depuis l'épaule jusqu'à la traîne immense. Son parrain, un homme d'État doublé d'un écrivain célèbre, la sentit lourde et chancelante à son bras et il voulut ralentir sa marche ; mais elle l'entraîna avec une hâte fiévreuse. Plus lent, très digne, très correct, mais étonnamment grave, venait après elle le duc Claude menant une fort belle princesse qui servait de marraine à la mariée. Le général reçut sa fille à côté du prêtre, et la cérémonie commença. Il est d'usage que l'officiant bénisse une certaine quantité de pièces d'or que le mari verse ensuite dans les mains de sa femme : symbole qui peut être diversement interprété. Elles tombèrent si rudement dans les mains de Rafaela, les pièces d'or versées par le duc Claude, que les doigts de la jeune femme s'écartèrent et l'or roula bruyamment en cascade sonore sur le plateau qui chancela aux mains de l'enfant de chœur.

— Vous êtes unis, prononça le prêtre.

Rafaela s'appuya, défaillante, dans les bras du général qui pleurait.

Et puis le défilé commença, après que les jeunes filles eurent enlevé le voile de la mariée et défait sa guirlande pour distribuer les boutons d'oranger à tous les jeunes gens qui se disputaient ce trophée. On défila longtemps devant les époux, qui demeurèrent seuls enfin après que la foule eut traversé la salle où un lunch était merveilleusement dressé et servi et que le roulement des voitures eût cessé dans la rue redevenue silencieuse et déserte. Sans un mot alors, le duc offrit le bras à sa femme et ils suivirent le valet qui marchait devant eux, portant un flambeau. Ils gravirent ainsi un étage et s'arrêtèrent à l'appartement qui leur était réservé. Les lourdes portes retombèrent. La chambre, tendue de peluche bleu clair, avec la blanche boiserie de son meuble Louis XVI, était douce et gaie, éclairée par des lampes voilées de dentelle. Sur le plafond bleu voguaient des amours traînés par des colombes. Les fenêtres ouvertes sur un balcon fleuri de roses étaient pleines de ciel et d'étoiles.

— Madame, dit aussitôt le duc Claude qui s'était arrêté près de la porte et demeurait debout, très sombre, les bras croisés, j'attends.

Rafaela s'était retournée vers lui avec un long frisson, épeurée de cette voix qui rompait brutalement l'harmonie douce et mystérieuse épandue autour d'elle. Elle murmura :

— Claude, ayez pitié de moi, soyez doux. Je souffre tant de votre attitude ! Avez-vous donc tout oublié de vos tendresses passées ? Moi qui n'ai pu rien oublier, hélas !...

Elle fit un pas vers lui, timide et caressante, lui tendant les mains d'un geste craintif.

Mais lui, décroisant ses bras, l'écarta avant qu'elle ne fût proche et, brutalement :

— Assez. J'ai accepté le marché que vous m'avez proposé, madame. En échange de ce papier maudit, je vous ai donné mon nom : vous êtes duchesse et je vous ai assuré la moitié de ma fortune. A votre tour. Ce portefeuille...

— Claude !...

— Ah ! je vous en prie ! Il n'y a et il ne peut y avoir rien de commun entre nous que le nom : vous avez brisé mon cœur, ma vie ; ne m'obligez pas à vous le rappeler ; ma courtoisie en souffrirait. Je ne veux pas oublier que vous êtes la duchesse de la Haulle-Vaunac ; mais, je vous en conjure, hâtez-vous. Ce papier ?

— Oh ! vous me tuez ! murmura la jeune femme qui se traîna sur une chaise et s'y laissa tomber défaillante.

Un souffle haletant secouait sa poitrine.

— J'aime à croire, reprit le duc après un silence, qu'à défaut d'intérêt, de pitié même pour la cruelle

impatience qui me dévore, l'honneur de votre parole, madame, vous fera exécuter sans plus tarder l'engagement que vous avez pris vis-à-vis de moi. C'est une dette, madame, et les duchesses de la Haulle-Vaunac ne se sont jamais fait redemander deux fois ce qu'elles avaient promis... M'avez-vous entendu? Je jure Dieu que si vous ne vous exécutez pas, je vais m'en plaindre à votre père et sur l'heure...

Mais elle avait glissé sur ses genoux et elle tournait vers lui son visage décomposé par l'effroi, la honte.

— Oh! pardon, pardon, murmurait-elle; ne me maudissez pas, ayez pitié; j'ai... j'ai menti...

Le duc bondit vers elle et la souleva par les poignets, la regardant dans les yeux, frôlant son visage qui se détournait blême d'épouvante. Et, la voix rauque:

— Que dites-vous? Répétez!... parlez, oh! parlez!.., car j'ai peur de moi!...

Elle plia sous la secousse qu'il imprimait à ses bras sans en avoir conscience, dans le tremblement convulsif de sa colère, et retomba agenouillée dans ses jupes blanches où coulait la nappe sombre de ses longs cheveux défaits. Elle bégayait.

— J'ai menti... Luis s'est tué... Avant de mourir il m'a jeté son portefeuille où il avait écrit sa résolution, avec la date et l'heure... Il se tuait, disait-il, ne pouvant supporter la vie puisque Réva ne l'aimait pas. Il préférait mourir plutôt que d'encourir sa haine. Au moins peut-être, elle prierait pour lui!... Et moi, Claude, moi, j'ai cru que Dieu me conseillait de vous tromper pour vous reprendre. Je vous ai menacé, j'ai menti... Pitié, Claude, je mourais de douleur, je t'aimais...

— Misérable! cria-t-il, lui brisant les poignets et se contenant pour ne pas l'écraser, comme il en sentait le besoin furieux, délirant.

— Lâchez-moi, murmura-t-elle, si faible que cela réveilla Claude de sa brutalité.

Il s'éloigna brusquement. Alors, de ses mains endolories, elle défit lentement son corsage et, en tirant un fin carnet de velours noir, elle le tendit au duc.

Celui-ci s'était calmé. C'était toujours sa vie brisée sans doute, Réva à jamais perdue pour lui; mais il allait enfin pouvoir se réhabiliter des soupçons qui l'étouffaient depuis trois mois. Il respira.

— Vous auriez pu faire une belle et bonne action, madame, lui dit-il en se reculant vers la porte. Et Dieu vous en eût certainement récompensée. Mais votre passion vous a mal conseillée. En m'enchaînant à vous par ce moyen odieux, vous ne deviez vous attendre qu'à mon mépris. Mon cœur, mon amour sont tout à la femme dont vous m'avez séparé. Vous avez fait trois victimes. Adieu!...

— Claude!... s'écria Rafaela en le voyant partir... Avec tout son cœur qui se brisait, elle répéta encore éperdument : « Claude!... » soulevée, les bras tendus vers lui.

Puis, se voyant seule, seule pour toujours, elle cria d'une voix lamentable qui s'éteignit soudain : elle était tombée, toute raide, en travers de la porte par où le duc avait disparu.

Sur le plafond bleu de la chambre nuptiale voguaient les amours traînés par des colombes, et les fenêtres ouvertes sur le balcon fleuri de roses étaient pleines de ciel et d'étoiles.

VII.

Trois ans plus tard, cette même chambre était tendue de draperies sombres : un mobilier simple et sévère de religieuse avait remplacé les élégances du mobilier Louis XVI aux boiseries blanches ornées de peluche bleu clair. Et dans le lit de bois noir, élevé sur estrade au fond de l'alcôve, une femme se mourait. C'était la duquesa Rafaela. Depuis trois ans elle achevait de mourir là, toute seule, le vieux général étant parti le premier, frappé par le mystérieux malheur de sa fille, le duc Claude n'étant jamais revenu.

On la plaignait et elle était aimée pour le bien qu'elle faisait, donnant aux pauvres toute la fortune qu'elle avait reçue de son mari. On savait qu'elle était abandonnée malgré sa jeunesse et sa beauté, et on la suivait des yeux avec une curiosité respectueuse quand elle traversait la rue pour aller à l'église, toute noire, enfouie sous sa mantille de crêpe, comme une veuve éplorée. Afin de ne pas nommer son mari devant elle, on l'appelait « la duquesa Rafaela ».

Maintenant elle allait mourir. Le prêtre qui l'avait mariée venait de partir, l'ayant absoute et administrée. Deux religieuses veillaient à son chevet, au pied du grand Christ blanc qui ouvrait ses bras au-dessus de la couche chaste et funèbre. Une odeur d'encens demeurait accrochée aux plis des tentures; Rafaela se mourait dans le murmure des prières qui voletaient avec un léger bruit d'ailes froissées sur les lèvres pieuses des Sœurs.

La porte s'ouvrit et le duc Claude entra. Une émotion vive le pâlit. Rafaela l'avait appelé à son lit de mort, et il était venu, par devoir. Mais voici qu'une pitié profonde lui poignait le cœur dans cette chambre dont il avait gardé la vision claire et gaie et qu'il retrouvait sombre et nue, racontant la vie de prière, de deuil et d'expiation de celle qu'il y avait laissée.

Il marcha rapidement vers le lit, se pencha, inquiet de n'être pas reconnu. Les religieuses, après un profond salut, s'étaient retirées.

— Rafaela, dit-il d'une voix qui tremblait.

Elle ouvrit lentement les yeux, et sa pensée, déjà troublée et qui revenait de loin, hésita avant de se fixer dans son regard voilé.

— Rafaela!..., c'est moi!...

— Ah!..., soupira une petite voix éteinte.

Et puis l'œil s'agrandit, et une lueur d'extase, de béatitude céleste, illumina soudain les yeux dévoilés, rayonnants. Presque morte, elle semblait être revenue à la voix du bien aimé pour le voir, l'entendre encore. Et ce rêve de toute sa vie s'accomplissait enfin : il était là, penché sur elle, sans colère, sans haine... Une joie infinie coulait en elle, dans son âme déjà vacillante, dans son corps qui s'allégeait de toute souffrance à ce ravissement.

Toute la jeunesse et toute la beauté de ses vingt-cinq ans lui étaient remontées comme une sève rapide et fleurissaient son masque de cadavre, comme une rose qui s'épanouit sur son tombeau. Elle souriait, amoureuse et ravie, et buvait son bonheur fugitif avec la confiance sereine d'emporter maintenant assez de joie dans le ciel pour s'en bercer toute une éternité.

Mais elle voulait parler et l'effort fut terrible, car elle perdait pied et se sentait finir. Il la devinait donc, car il la souleva, lent et précautionneux, et la tint aux épaules, appuyée contre lui. Alors elle respira. Puis, dans un murmure affaibli :

— Je vais mourir... Je l'ai tant demandé à Dieu! Vous êtes libre... et... Réva aussi. Elle n'était que pensionnaire dans son couvent, à Séville. Je lui ai écrit que j'allais mourir et que je l'attendais. Soyez heureux et pardonnez-moi.

— Rafaela!...

— Je vous ai trop aimé... Dites-moi que vous me pardonnez...

— Oh! je te pardonne, dit-il, éclatant en pleurs sur la duchesse renversée et qui se mourait de bonheur.

Elle balbutia :

— Je t'aime...

Ce mot fut son dernier souffle. Le duc se pencha rapide et le prit sur ses lèvres.

La duquesa Rafaela était morte.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

QUESTIONS FINANCIÈRES

La démocratie et l'impôt (1)

La *Revue* a publié dans son numéro du 8 mai un chapitre de cet ouvrage, qui était alors sous presse et qui vient de paraître. Cet exposé des pratiques fiscales de la démocratie florentine du XIVe au XVIe siècle a sans doute donné à nos lecteurs la curiosité de savoir quelque chose de plus du livre lui-même, car ils ont pu s'apercevoir par cet extrait que M. Léon Say a une manière à lui de parler finances qui enlève à ces questions leur aridité naturelle. Les deux volumes forment en effet un enchaînement de récits si agréablement contés, si vivants, qu'on va jusqu'au bout sans prendre haleine, comme on ferait d'un roman. Sous la plume de M. Léon Say les termes techniques du vocabulaire financier perdent leur aspect rébarbatif; il semble aux moins initiés que ce langage leur soit tout de suite devenu familier, et l'on est émerveillé, en fermant le livre, de tout ce que l'on a acquis de connaissances spéciales et très sérieuses pendant cette promenade de quelques heures à travers l'Europe, faite avec un pareil guide.

I.

Après avoir jeté un coup d'œil sur l'ancien régime et nous avoir fait assister à la transformation laborieuse de tout notre système d'impôts à partir de 1789, l'auteur nous transporte successivement en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en Suisse, et montre partout la démocratie à l'œuvre pour étendre la sphère d'action de l'État, ce qui a pour conséquence l'accroissement des dépenses publiques et la nécessité de trouver de nouvelles ressources, que, bien entendu, on cherche à se procurer aux dépens des classes riches. Tel est, en quelques mots, le fond de la question des impôts à notre époque, et sous son apparence financière et fiscale elle est essentiellement politique. C'est effectivement une étude politique que poursuit M. Léon Say, une réédition, à un point de vue un peu différent, de celle qu'il a publiée en 1884 sur *le Socialisme d'État*.

« La démocratie coule à pleins bords », répétait naguère Gambetta. Il forçait évidemment la note, envisageant plutôt l'avenir qu'il appelait de ses vœux que la réalité présente; mais ce serait nier l'évidence que de ne pas reconnaître que le flot monte régulièrement, irrésistiblement, chez tous les peuples civilisés. Il ne saurait en être autrement. A mesure que l'instruction se répand et développe l'intelligence et le savoir-faire des classes ouvrières, celles-ci acquièrent le sentiment de leurs forces et veulent s'en servir pour arriver à un accroissement de bien-être. Elles comprennent que le moyen le plus efficace consiste à s'emparer du gouvernement pour en faire marcher les rouages à leur profit. Partout elles tendent vers ce but et, chose remarquable, le mouvement est bien plus prononcé en Angleterre et en Allemagne, pays monarchiques et de suffrage restreint, où règnent encore de puissantes aristocraties, qu'en France, pays républicain et de suffrage universel. On se trouve donc en présence d'un phénomène général, inhérent à l'état actuel des sociétés et de leurs éléments constitutifs et tout à fait indépendant de la forme du gouvernement.

(1) *Les solutions démocratiques de la question des impôts*, par M. Léon Say. — 2 vol. Paris, Guillaumin.

M. Léon Say constate les progrès de ce mouvement et signale les dangers qu'il ferait courir à la liberté individuelle, aux sociétés elles-mêmes, si on le laissait se développer sans règle et sans mesure. Il cherche à éclairer l'opinion et s'attache au principal élément, au facteur le plus puissant du travail qui s'accomplit, à celui dont les écarts peuvent avoir les conséquences les plus graves : l'assiette de l'impôt.

Il y a cent ans, les impôts pesaient principalement sur les classes laborieuses, sous la forme soit de taxes indirectes dont elles acquittaient la plus forte part, soit de contributions directes et personnelles dont les classes supérieures étaient exemptes ou trouvaient le moyen de s'exempter. Aujourd'hui les mêmes contributions indirectes subsistent; mais les contributions directes ont beaucoup augmenté; elles ont aussi changé de caractère et ne frappent plus de la même manière. Généralement elles sont devenues *réelles*, visant non plus les personnes, mais les sources de produits : capitaux immobiliers et mobiliers, industries, pensions et traitements publics, etc. Dans certains pays elles constituent de véritables impôts sur le revenu, établis en ayant égard à l'état de fortune de chacun et déchargeant les petits contribuables. On est arrivé ainsi à l'impôt direct et personnel fonctionnant au rebours de ce qu'il faisait anciennement, c'est-à-dire au profit des classes inférieures. Ici, l'impôt sur le revenu est même nettement progressif; là, on tend à superposer aux impôts existants déjà sur les sources de produits un impôt sur le revenu général, frappant chaque contribuable en raison du superflu dont il jouit. Tel est l'idéal et le dernier terme de l'impôt démocratique, cher à l'école socialiste.

II.

Il est curieux de comparer ce qui s'est passé à cet égard dans les différents pays.

En France, on s'est borné tout d'abord, en 1789, à réformer le système des impôts d'après le principe de la proportionnalité et en vue de supprimer les privilèges; on visait surtout à établir l'égalité devant l'impôt. Cependant, en 1793, Barrère fit accepter par la Convention le principe de l'impôt progressif, et quelques mois plus tard le Conseil général de la Commune de Paris décrétait l'établissement sur les riches d'une taxe révolutionnaire proportionnée à leur fortune et à leur *incivisme*. La rigueur des taxes somptuaires devint bientôt intolérable sans que le Trésor public en fût devenu plus riche. En 1797, on remplaça ces taxes par une contribution personnelle, mobilière et somptuaire établie sur le revenu au moyen d'une évaluation directe confiée à des jurys d'équité institués dans chaque commune, « lesquels devinrent très vite des assemblées fort peu équitables, distribuant les charges publiques de manière à n'en garder qu'une très petite part pour eux et pour leurs amis ». Ils disparurent l'année suivante, lorsque fut établie la contribution mobilière proportionnée à la nature du loyer et telle qu'elle existe encore actuellement. Mais pendant trente ans les répartiteurs persistèrent à fixer les cotes individuelles en tenant compte de la fortune présumée des contribuables. Un orateur citait à ce sujet, à la tribune de la Chambre des députés, en 1831, le cas d'un M. de Pérochel qui vivait, quoique riche, fort retiré dans une modeste maison, avec un seul domestique. Ayant réclamé contre une taxe mobilière de 240 francs qu'il trouvait excessive, il fut taxé l'année suivante à 400 francs et, l'année d'après, à 600. Pour justifier cette taxe, on alléguait que M. de Pérochel ne tenait point un état de maison digne de sa fortune. Le gouvernement ne put avoir raison de cette manière d'interpréter la législation qu'en faisant rectifier d'office par les agents des contributions directes les évaluations des répartiteurs.

En 1848, diverses propositions furent faites, en vue d'établir un impôt sur le revenu, par M. Garnier Pagès, qui le voulait progressif, puis par M. Goudchaux et par M. Hippolyte Passy, ministres des finances; elles ne furent pas sanctionnées. Il en fut question de nouveau, sans plus de résultats, en 1871, lorsqu'il fallut trouver de nouvelles ressources pour faire face aux charges de la guerre. L'impôt de 3 pour 100 sur les valeurs mobilières, établi à cette époque, est un impôt sur une source de produits et non un impôt sur le revenu général. De l'impôt sur le revenu il n'a plus été sérieusement question ni dans le parlement ni dans la presse. Cependant, conformément aux principes de la démocratie, nos budgets se sont considérablement accrus, tandis que les sources destinées à les alimenter diminuent incessamment de volume; il faudra bien y pourvoir un jour ou l'autre, et il est à présumer que ce jour-là, malgré les projets de surtaxe sur l'alcool, on parlera de nouveau de l'impôt sur le revenu et de l'impôt progressif.

L'impôt sur le revenu a fait son apparition en Angleterre, en 1798, sous le nom d'*Income-tax*. C'était une mesure purement fiscale, destinée à pourvoir aux charges de la guerre aux lieu et place de quelques taxes somptuaires et de consommation qui ne rendaient pas suffisamment. Comme en France, des jurys d'équité furent chargés d'apprécier les revenus des contribuables et d'établir les rôles de l'impôt, et, comme en France, ils fonctionnèrent si mal que l'impôt parut intolérable et dut être supprimé. Après la rupture de la paix d'Amiens, il fut rétabli, non plus comme impôt personnel, mais comme impôt réel sur les sources de produits; malgré cette modification, il devint très impopulaire en raison des investigations auxquelles il donnait lieu et disparut de nouveau en 1815. Lord Brougham demandait alors qu'on en brûlât

les rôles afin qu'on ne pût jamais les reprendre et s'en servir pour le rétablir. Il fut repris cependant en 1842 par Robert Peel, pour combler le déficit résultant de la politique financière des whigs. Une crise industrielle très intense se produisait en même temps; la misère était grande; les ouvriers, manquant d'ouvrage, n'en devaient pas moins payer les impôts de consommation, dont le poids était insupportable; il était conséquemment impossible d'élever les taxes. M. Léon Say rappelle à cette occasion l'énumération humoristique que Sidney-Smith faisait de ces taxes.

« Il y a, disait-il, des taxes sur tout article qui rentre dans la bouche, ou couvre le dos, ou se met sous les pieds; des taxes sur la chaleur, la lumière, la locomotion; des taxes sur tout ce qui est sur la terre ou dans les eaux; sur tout ce qui vient de l'étranger ou se fait dans le pays; taxe sur la matière brute, taxe sur chaque valeur nouvelle qui lui est ajoutée par le travail de l'homme; taxe sur la sauce aux câpres qui aiguise l'appétit de l'homme ou sur la drogue qui doit lui rendre la santé, sur l'hermine qui pare le juge ou la corde qui pend le criminel, sur le sel du pauvre ou l'épice du riche, sur les clous de cuivre du cercueil et les rubans de la fiancée; au lit ou debout, au coucher ou au lever, il faut tout payer. L'écolier joue avec une toupie taxée; l'adolescent imberbe conduit son cheval taxé avec une bride taxée sur une route taxée; et l'Anglais mourant verse sa médecine, qui a payé 7 pour 100, dans une cuiller qui en a payé 15, se roule sur un lit de perse qui en a payé 22 et expire entre les bras de l'apothicaire, qui a payé d'une licence de 100 livres sterling le privilège de le tuer. »

L'income-tax fut rétabli. « Si le pays se contente d'une dépense de 1500 à 1550 millions de francs par an, même de 1600 millions de francs, disait alors M. Gladstone qui appartenait au groupe des tories de la jeune école, il n'y a pas de raison qui puisse nous empêcher de gouverner sans income-tax avec la permission du parlement; mais si le pays veut être gouverné au prix de 1750 à 1875 millions de francs par an, il ne peut l'être à mon avis qu'avec un income-tax considérable. »

« C'est à partir de 1846, ajoute M. Léon Say, qu'on peut dire de la démocratie anglaise qu'elle a pris définitivement pied dans les affaires et qu'elle est devenue la maîtresse du gouvernement. Ce qui avait été accepté comme un expédient financier fut dès lors examiné à un point de vue théorique. On se demanda si l'income-tax ne devait pas servir à autre chose qu'à réunir des ressources, si son véritable objet ne devait pas consister à soulager ceux qui ont des droits à être ménagés et à frapper davantage ceux qu'on a le devoir de surimposer afin d'amener entre les citoyens une plus juste répartition des charges publiques; en un mot, jouer un rôle social. On serait conduit dans ce cas à faire une étude spéciale de l'emploi de chacune des sources de revenus pour établir ce qu'on pourrait demander à chacune d'elles et à considérer non plus seulement le revenu, mais les personnes qui en jouissent. Telle est la réforme à laquelle s'est attachée la démocratie avancée de l'autre côté du détroit; c'est le sens dans lequel l'impôt direct sur le revenu pourrait bien être transformé, s'il doit l'être. »

En Allemagne, l'établissement en 1820 de l'impôt sur le revenu, sous le nom d'*impôt des classes*, a pris tout de suite un caractère franchement démocratique.

« Obligés de s'appuyer sur les peuples pour résister à la France, les gouvernements ont fait des promesses dont il a été pris acte et qu'il a bien fallu remplir à la paix. Le système des impôts prussiens a pris naissance, comme celui des autres États de l'Allemagne, dans les premières concessions faites par le roi de Prusse. C'est ainsi qu'un édit sur les finances, daté de 1810, déclara que le système des impositions serait réformé conformément aux principes égalitaires. »

L'impôt des classes a été modifié en 1851 et en 1873. En 1871, il n'a été maintenu, sous la forme de capitation graduée, que pour les contribuables dont le revenu était inférieur à 1000 thalers (3750 fr.). Au-dessus, les contribuables étaient soumis à l'impôt sur le revenu et distribués en trente classes payant depuis 112 th. jusqu'à un maximum de 27 000 th., correspondant aux revenus de 240 000 th. et au-dessus. En 1873, on exempta totalement les petits revenus et, par contre, on supprima la limite supérieure. Les transformations de l'impôt des classes ont été opérées en Allemagne à un point de vue social et préparées par le progrès des idées démocratiques en dehors des questions politiques et des nécessités financières, qui ont été, en Angleterre et en Italie, l'occasion de l'introduction de l'impôt sur le revenu. Dans presque tous les discours du Trône, l'empereur a signalé la nécessité de réduire encore l'impôt des petits contribuables. En 1882, un projet de loi fut présenté qui exemptait les revenus inférieurs à 1500 th. et déchargeait ainsi, d'un seul coup, 216 000 contribuables dont 70 000 petits commerçants, 55 000 artisans, 27 000 journaliers, 44 000 agents inférieurs de l'État et 20 000 maîtres d'école. Le nombre total des contribuables se trouvait réduit à 900 000. Les revenus imposés étaient taxés sur une échelle progressive de 1 à 3 pour 100. Le total des recettes devant se trouver notablement diminué par l'application de ce système, on a proposé de combler le déficit en imposant aux capitalistes une taxe supplémentaire sur leurs valeurs mobilières en sus de l'impôt sur leur revenu général.

Cette superposition de l'impôt réel, sur le produit brut, à l'impôt personnel frappant le revenu général,

autrement dit le produit net, constitue une théorie nouvelle qui fait de grands progrès dans toute l'Allemagne. Le duché de Bade se l'est appropriée et l'applique depuis deux ans. La Bavière y a adhéré. Le tarif progressif existe dans la plupart des États allemands autres que la Prusse, et il sera introduit en Prusse comme ailleurs, si le nouveau projet est adopté par les Chambres prussiennes sans modification.

La progression des tarifs allemands est d'ailleurs modérée, et les populations ne paraissent pas s'en émouvoir.

« C'est, fait observer M. Léon Say, qu'en Allemagne plus que dans les autres pays, on croit à la possibilité des gouvernements paternels, c'est-à-dire de gouvernements modérés, décidés à ne pas pousser à l'extrême les principes sur lesquels ils fondent leurs systèmes politiques et financiers. Pour nous autres Français comme pour les Anglais, les gouvernements paternels sont une dénomination nouvelle pour désigner ce qu'on appelait autrefois les bons-gouvernements despotiques, et nul ne pourrait nous empêcher de penser que les bons gouvernements despotiques, dans un pays amoureux comme le nôtre de logique, ne diffèrent pas ou, s'ils en diffèrent, ne diffèrent pas longtemps des gouvernements despotiques sans épithète. »

L'Italie n'entre en scène qu'en 1864, lorsqu'il s'agit d'achever l'unification du royaume, alors que depuis vingt-deux ans déjà l'impôt sur le revenu fonctionne régulièrement en Angleterre comme impôt compensateur rendant possible la réduction au minimum des impôts de consommation; cependant, du premier coup, l'Italie adopte une solution qui est encore vivement discutée en Angleterre, la péréquation entre les différentes catégories de revenus en tenant compte du degré de sécurité qu'ils présentent.

Les revenus provenant des créances payent le tarif plein de 13 pour 100; ceux à la production desquels concourent simultanément le capital et le travail, c'est-à-dire les profits commerciaux et industriels, forment la seconde catégorie, taxés seulement pour les six huitièmes de leur valeur. Les revenus produits par le travail seul comptent pour cinq huitièmes, et les pensions, traitements, allocations accordés par l'État, par les provinces ou les communes, pour quatre huitièmes, en raison de leur durée très limitée. Les petites cotes, d'un recouvrement difficile et coûteux, ont été largement exemptées.

« L'impôt italien, dit M. Léon Say, est donc très personnel. C'est une sorte de transformation de l'impôt sur les revenus, qui forme la transition entre le système anglais et les systèmes allemands ou suisses d'impôt personnel sur le revenu général. L'Angleterre s'est maintenue jusqu'à présent autant que possible dans l'impôt réel, frappant sur les sources de produits considérées en elles-mêmes et indépendamment de la jouissance qu'elles apportent à leurs possesseurs. En Italie, au contraire, l'impôt italien sur le revenu tend à devenir tout à fait personnel, car c'est eu égard à la situation de la personne que se règle la quotité du prélèvement.

« Aussi peut-on prévoir en Italie les difficultés politiques qui sont en quelque sorte inhérentes au développement des impôts personnels et qui ont toujours suivi l'établissement de cette nature d'imposition. Les rôles qui sont dressés en Italie par les municipalités constituent une liste de gens plus ou moins riches dont il est possible qu'on abuse un jour. Peut-être l'histoire de l'Italie moderne reproduira-t-elle, dans cet ordre de faits et dans une mesure plus ou moins dangereuse, l'histoire de l'Italie ancienne. »

De tous les États de l'Europe occidentale dans lesquels la démocratie a une influence de plus en plus grandissante, la Suisse paraît être arrivée au point le plus avancé, aux solutions peut-être définitives de l'école démocratique radicale. Quoique différent dans les détails, la législation fiscale des cantons présente un caractère commun. L'impôt direct y est divisé en deux branches : la première constituant un impôt sur la fortune, sur les valeurs mobilières et immobilières; et la seconde, un impôt sur les revenus produits par d'autres sources que les capitaux. Dans onze cantons, le tarif de ce double impôt direct est progressif, et la progression porte non pas, comme en Italie, sur la nature des revenus, mais sur leur quotité. Dans le canton de Zurich, par exemple, les revenus au-dessus de 4000 francs payent le tarif plein, tandis que les revenus inférieurs bénéficient d'une réduction progressive jusqu'aux revenus de 500 francs, qui ne payent rien.

Dans ce pays où l'autonomie communale est absolue, les villes ont elles-mêmes toute liberté pour établir les impôts, et elles en usent parfois en vue d'atteindre telle ou telle personnalité. M. Léon Say cite à ce propos un fait tout à fait caractéristique qui lui a été raconté par un de ses amis de Genève.

Un vieillard malade voulait s'établir dans un canton voisin de celui qu'il habitait d'ordinaire, et il y louait ou y achetait une propriété pour y finir ses jours, hélas! comptés, car la maladie dont il était atteint était grave, et son âge très avancé. Aussitôt que les représentants de la commune eurent appris qu'un aussi riche moribond était arrivé sur leur territoire, ils se hâtèrent de proposer à la municipalité une loi nouvelle qui assurât à la commune une bonne partie de l'héritage.

La loi est faite; on la porte à la connaissance du nouveau venu; le moribond se révolte et crie qu'il n'est pas encore mort et que, si on veut lui ravir son héritage, il saura retrouver assez de forces pour retourner mourir à Genève (car c'est de Genève qu'il était venu). De là un débat, des pourparlers entre la commune et le malade, et, au bout d'un certain temps,

une espèce de compromis. Le malade consent à mourir dans la propriété où il vient de s'installer, et la commune fait une loi que le moribond considère comme raisonnable et qui, sans prélever une trop grosse part de l'héritage, assure du moins quelques ressources à la commune.

C'est là assurément le *nec plus ultra* du système de l'impôt personnel. Mais, dans un petit pays comme la Suisse, où les statistiques sont établies avec beaucoup de soin, où l'on suit notamment avec une grande attention les effets de l'application des lois fiscales, ces excès portent en eux-mêmes leur correctif. Les impôts sur la richesse éloignent précisément du pays ceux qu'ils ont en vue d'atteindre, et, d'autre part, lorsque l'impôt progressif est établi sur des bases modérées, il produit peu, tandis qu'une progression trop forte le rend intolérable et inspire aux contribuables des procédés très ingénieux pour dissimuler une partie de leur fortune. On a constaté que dans le canton de Zurich, par exemple, le capital imposable a diminué de trois millions et le rendement de l'impôt de soixante mille francs dans l'année qui a suivi l'établissement de l'impôt progressif, bien que cette année ait été exceptionnellement prospère.

Ces résultats ont paru si probants qu'ils ont déterminé, en 1876, à la suite d'une longue enquête, le canton de Neufchâtel à rejeter l'établissement de l'impôt progressif proposé cependant par le Conseil d'État et voté par le Grand Conseil.

III.

Dans la discussion qui a eu lieu à cette occasion, un orateur faisait remarquer que depuis plusieurs siècles le pouvoir de la bourse a été dominant. Les gouvernements constitutionnels qui existent aujourd'hui en Europe se sont établis par cette seule raison que ceux qui payaient voulaient avoir une action dans l'emploi de leur argent : or l'impôt progressif a pour conséquence que les dépenses sont votées par un certain nombre de citoyens, tandis que l'argent nécessaire pour les acquitter est fourni par d'autres citoyens. Dans les pays de suffrage universel, ajoute M. Léon Say, si le taux progressif y est pratiqué, c'est le grand nombre qui déterminera la nature des dépenses que l'État devra faire; ce sera le petit nombre qui fournira les espèces. Il en résulterait, si ce principe était admis, que dans le gouvernement de la démocratie moderne, comme dans les gouvernements de l'ancien régime, les dépenses seraient faites par ceux qui n'en payeraient pas les frais.

L'auteur est d'avis cependant que, sans s'aventurer dans cette voie périlleuse des impôts personnels et progressifs, on peut opérer d'importantes réformes dans notre système financier, celle, par exemple, qui consisterait à abandonner aux communes le principal de l'impôt foncier, et il termine en ces termes sa huitième et dernière conférence :

« La première de toutes les réformes à faire est sans contredit la réforme des dépenses, qui rendrait possible l'abolition ou la réduction des impôts les plus lourds et les plus inégalement répartis. Je sais bien que la réforme des dépenses est difficile dans tous les gouvernements; mais, s'il est une vérité démontrée, c'est que la réduction des dépenses est tout à fait impossible à espérer sous un gouvernement qui voudrait appliquer le système politique de la démocratie avancée. Il est impossible de diminuer les dépenses quand on augmente les attributions de l'État; or l'extension des attributions de l'État est un des principaux articles du programme du gouvernement de la démocratie avancée : on est donc absolument obligé d'en conclure que l'augmentation des dépenses de l'État est une des conditions nécessaires de cette politique.

« Mais il y a une raison politique qui domine toutes les autres et qui doit nous porter à refuser d'entreprendre en ce moment une réforme financière dont l'objet serait de transformer les impôts directs existants en impôts de quotité sur le revenu général des citoyens : c'est que, dans un pays comme la France, alors que les idées sont aussi profondément troublées qu'elles le sont en ce moment, on ne peut envisager sans crainte l'établissement de ce que les Florentins et les Suisses ont appelé le cadastre de la fortune.

« Rédiger des rôles, les renouveler de cinq en cinq ans, les publier, afficher dans toutes les mairies la liste des citoyens et placer en regard de leurs noms l'importance de leurs capitaux et l'évaluation des revenus plus ou moins précaires qu'ils tirent de leurs capitaux, de leur industrie ou de leur profession, constituent un danger politique de premier ordre.

« Ma conclusion financière se transforme donc en une conclusion politique. Il ne peut pas, suivant moi, y avoir de finances bien réglées dans un État où l'école avancée démocratique socialiste domine et où elle prend possession du pouvoir. Il ne peut y avoir de finances en ordre que dans un pays où l'État sait restreindre ses attributions. Pour agir beaucoup, il faut dépenser beaucoup ; et pour dépenser beaucoup il faut ajouter sans cesse de nouveaux impôts à ceux qui existent. Les nouveaux impôts peuvent être désastreux s'ils atteignent le capital national, et ce sont ceux-là qu'on préconise.

« En sus et au delà de ses facultés contributives, un peuple n'a et ne peut avoir qu'une seule réserve : c'est la richesse acquise, ce sont les épargnes annuelles. Cette réserve suprême, il faut la défendre énergiquement contre ceux qui, en l'entamant, auraient, consciemment ou non, donné le signal de la décadence irrémédiable du pays. »

J. DE CRISENOY.

VARIÉTÉS

Paul-Louis Courier et Mathieu de Lesseps à Livourne en 1808

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS.

Si l'on consulte au ministère de la guerre les états de services de Paul-Louis Courier, on voit qu'il remplit, au moins sur le papier, du 11 octobre 1804 au 5 mars 1808, les fonctions de chef d'état-major d'artillerie à l'armée de Naples. Les lettres où il s'exprime avec une verve si amère sur le compte des généraux empanachés jouant au souverain, sur les horreurs d'une guerre de partisans sans pitié et sans gloire, nous font voir ses désillusions, son dégoût, ses souffrances. Elles nous font aussi apprécier sa remarquable culture intellectuelle, sa connaissance profonde de l'antiquité et son goût pour la nature, vue peut-être à travers des souvenirs classiques, mais dépeinte en des pages d'un coloris merveilleux que nul n'a égalées. Nous savons, par les trop rares correspondances qui ont été conservées, comment ce soldat à la misanthropie raffinée, pour qui la guerre ne fut que « l'art de massacrer », l'histoire « qu'un enchaînement de sottises et d'atrocités », impatient de toute discipline, brouillé avec la plupart de ses chefs, notamment avec son supérieur hiérarchique le général Dedon, demanda inutilement la faveur de prendre part à la grande guerre et d'aller servir à l'armée d'Allemagne. En désespoir de cause, après avoir, dans une lettre rendue publique, traité le général Dedon en des termes d'une liberté sanglante, Courier prit le parti de quitter son poste de Naples en novembre 1807. Il alla tranquillement à Rome, de là à Florence, voir ses amis, traduire Hérodote ou Xénophon, et arriva enfin, dans les derniers jours de janvier 1808, à Vérone, où était le dépôt de son régiment, le 4e d'artillerie à cheval. On l'y attendait depuis plusieurs mois, et il y trouva une dépêche de Clarke, ministre de la guerre, qui, sur la dénonciation du général Dedon, le mettait aux arrêts avec retenue d'une partie de ses appointements. Au bout de peu de jours cependant il était dirigé sur Livourne en qualité de sous-chef d'état-major ou de sous-directeur de l'artillerie, par arrêté du 5 mars. Le ministre lui accordait même, sur la proposition du général Darancey, une indemnité dérisoire de 50 francs (23 avril 1808. Archives du ministère de la guerre).

C'était une double disgrâce. L'état-major général, dont il avait si cruellement raillé les ridicules, l'envoyait en sous-ordre dans le plus obscur des postes secondaires. Courier avait déjà rempli à Livourne, en passant, une mission temporaire à laquelle il fit allusion en datant de cette ville, le 30 septembre 1807, un billet adressé à M. Chaban, membre de la junte florentine, relatif aux manuscrits anciens des couvents de Florence — billet inséré dans la fameuse « Lettre à M. Renouard » sur la tache d'encre de *Daphnis et Chloé*. Il vint prendre son service en mars 1808.

I.

A cette époque, Livourne n'était pas le grand port de commerce qu'il est devenu. La population, décimée en 1804 par la fièvre jaune importée du Mexique sur un bâtiment espagnol, ne comptait qu'une trentaine de mille âmes. Malgré les belles rues et les vastes places construites par les princes de la maison de Lorraine, Livourne devait être alors un triste séjour, surtout pour un amateur de beaux-arts et d'antiquités. Le sous-directeur de l'artillerie n'avait pas même la ressource de s'occuper de son métier pour se distraire. Il remplissait une sorte de sinécure, et dans la forteresse en briques rouges, au milieu des canaux de la *Venezzia*, quartier triste et malsain, les journées devaient lui paraître longues.

La Toscane, transformée d'abord en royaume d'Étrurie (1801), venait d'être, à la fin de 1807, réunie à l'empire français pour former les trois départements de l'Arno, de l'Ombrone et de la Méditerranée. A partir du 1er mars 1808, les lois et règlements militaires français y furent mis en vigueur, et un arrêté du conseiller d'État Dauchy, administrateur général de la Toscane, en date du 28 février, portait dans son article 3 la disposition suivante :

« Tout garde-magasin ou individu quelconque qui aurait en dépôt des armes, munitions de guerre et effets d'artillerie appartenant à l'ex-gouvernement toscan sera tenu d'en faire la déclaration sous le plus bref délai au commandant d'artillerie le plus voisin du département. La remise en sera faite dans le magasin ou dépôt qui seront indiqués par le commandant d'artillerie ou l'officier qui le représente. »

En même temps qu'un paquet d'affiches contenant en français et en italien l'arrêté de l'administrateur général Dauchy, le général Darancey, commandant en chef de l'artillerie de la Toscane, adressait au consul général de France à Livourne, à la date du 19 mars 1808, une lettre dans laquelle il le priait, par ordre de Clarke, ministre de la guerre, de « faire remettre tout ce qui pouvait appartenir à l'artillerie et être de son ressort entre les mains des gardes d'artillerie, et sur la police particulière de M. le chef d'escadron Courier, sous-directeur d'artillerie..., pour qu'il ait à les comprendre dans l'inventaire qu'il doit dresser ».

C'est à recevoir et à inventorier du matériel à peu près hors d'usage que Courier, éloigné de tous ses amis, se voyait condamné. Il devait aussi fournir de la poudre aux vaisseaux français que les croiseurs anglais serraient de près dans l'archipel toscan et le golfe de Gênes. Les poudrières étaient presque vides, et

Courier ne pouvait satisfaire à toutes les demandes, ainsi que l'établit la dépêche inédite suivante adressée au consul de France :

« Livourne, 16 mai 1808.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous prévenir que je viens de recevoir les ordres du général Darancey pour faire délivrer au bâtiment garde-côte *les Deux Amis* non la totalité, mais moitié de l'approvisionnement qu'il demandait. Je vous prie de vouloir bien transmettre cet avis au capitaine.

« J'ai l'honneur, etc.

« COURIER. »

On devine si ce métier de garde d'artillerie devait plaire au traducteur de Xénophon. Aussi, dès la fin de juillet, demandait-il au général d'Authouard, aide de camp du prince Eugène, vice-roi d'Italie, un congé pour aller en France s'occuper de ses affaires privées et surveiller ses intérêts compromis par une longue absence, se plaignant de ce qu'on l'immobilisait à Livourne « à compter de vieux boulets rouillés » (Lettre du 28 juillet 1808). Il n'obtint pas de réponse. Les mauvaises notes de son dossier réduisaient ses amis à l'impuissance. Le malheureux sous-directeur *in partibus* de l'artillerie se résigna à vivre jusqu'à nouvel ordre en tête-à-tête avec les esclaves de bronze de la *Piazza del cantiere* et à publier sa traduction du traité de Xénophon sur la cavalerie (Lettre du 3 septembre 1808 à M. de Sainte-Croix), écrivant pour se distraire à ses connaissances de Rome, à Mme Marianna Dionigi, à M. d'Agincourt, s'intéressant à leur santé, prenant part à leurs deuils de famille, réclamant avec instance des nouvelles du monde des vivants (1).

Il put s'évader pendant la seconde moitié du mois de septembre et aller à Florence revoir ses chers manuscrits de la bibliothèque Laurentine. Comprenant l'impossibilité d'arracher à la mauvaise volonté de ses chefs un congé pour la France, il en sollicita un pour Rome. En attendant, il examinait avec sa rare compétence l'édition grecque d'Isocrate publiée par Coray, travail qu'il a un peu vertement critiqué dans sa lettre à M. Akerblad du 2 novembre 1808. Celui-ci, en lui répondant (16 novembre), le félicitait de ce que ni ses occupations militaires (!), ni les alertes fréquentes données par les Anglais, ni les tremblements de terre ne le détournaient de ses études littéraires « même dans la ville la plus indocte de l'Italie, où l'on n'entend parler que de lettres de change ». Cette épigramme montre la vieille antipathie des Florentins pour les Livournais. En réalité, le sous-directeur de l'artillerie, fidèle à son humeur vagabonde et toujours aussi peu soucieux de la discipline, faisait d'assez fréquentes absences dès qu'il était sûr de ne pas avoir à redouter la visite d'un de ces malencontreux généraux-inspecteurs dont il parle avec un dédain si peu hiérarchique dans sa lettre du 3 septembre 1808 à Mme Marianna Dionigi. Le séjour du port des Médicis n'était certes pas récréatif à cette époque. Les croiseurs anglais portaient la désolation sur tout le littoral, coupant les communications par mer ; ils venaient jusque dans la rade de San-Stéfano et s'emparaient de barques françaises sous les canons de Civita-Vecchia. Courier, avec ses goûts et ses habitudes, ne pouvait guère se plaire à Livourne, dont la société commerçante, ruinée par le blocus continental, restait complètement dévouée aux Anglais, avec qui se faisaient presque toutes les transactions, et par conséquent très hostile à l'armée française, qui avait occupé la ville à cinq reprises différentes depuis 1796. D'ailleurs des mesures de rigueur impitoyables (comme celles que justement Courier flétrit dans une lettre de Naples de juillet 1807) n'étaient pas faites pour rendre les Livournais favorables au corps d'occupation. Le sous-directeur de l'artillerie vivait dans un isolement forcé : aussi son séjour à Livourne n'a-t-il laissé aucune trace dans le souvenir des familles italiennes. Il ne voyait guère que le consul général de France.

Le maintien d'un fonctionnaire de cet ordre semble au premier abord assez étrange en Toscane après la réunion de cette province à l'Empire français. Le poste avait été conservé provisoirement néanmoins, et le commissaire consul général représentait plus spécialement à Livourne le ministère de la marine française (1), ayant en outre dans ses attributions le service sanitaire. Ces fonctions furent bien déléguées en partie au sous-commissaire de marine Pouyer, nommé directeur du port de Livourne par arrêté du 30 mars 1808 ; mais le service ne lui fut en réalité remis que le 26 septembre, et d'ailleurs le consul général conserva la haute direction en tant que « commissaire général des relations commerciales ». Sans doute la situation personnelle du titulaire avait milité en faveur de son maintien en dépit du changement de régime. Nous dirons un mot de lui, car le nom qu'il portait est devenu depuis célèbre dans le monde entier. C'était Mathieu de Lesseps, père du grand ingénieur de Suez et de Panama.

II.

Mathieu de Lesseps, qui a fait une carrière honorable dans la diplomatie consulaire — ainsi, du reste, que

(1) M. Eugène Müntz, conservateur de l'École des beaux-arts, a eu la bonne fortune de trouver à la bibliothèque du Vatican deux lettres inédites, de cette époque, adressées par Courier à Mgr Gaetano Marini, préfet de la bibliothèque du Vatican. Il les a publiées récemment dans la *Revue critique*.

(1) « Comme vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous représentiez le corps de la marine française à Livourne, s'il pouvait y avoir des objets appartenant à cette arme, je vous prie d'en faire la défalcation... » Lettre inédite du général Darancey au consul général de Lesseps, 18 mars 1808.

son fils Ferdinand, son frère Barthélemy et ses neveux Pascal et Jean-Baptiste, — avait épousé à Malaga, au commencement du siècle, Mlle de Grivegnée, dont la sœur aînée, mariée à M. de Kirpatrick, fut la grand'-mère de Mlle Eugénie de Montijo, femme de Napoléon III. Mathieu de Lesseps vint à Livourne en 1807, en qualité de consul général de l'empereur et roi en Étrurie. La situation était difficile; mais par ses talents et son caractère il acquit bientôt un crédit considérable. Les généraux français, l'administrateur général de la Toscane Dauchy, les membres du corps diplomatique, en particulier Tassoni, chargé d'affaires d'Italie à Florence, avaient avec lui les relations les plus cordiales. Il entretenait d'excellents rapports avec la cour de Milan, où le prince Eugène mettait son obligeance à contribution pour avoir en contrebande du tabac français, tandis que Lucien Bonaparte le chargeait, par l'intermédiaire du jeune Boyer, frère de sa première femme, la fille de l'aubergiste de Saint-Maximin-Marathon, de fournir sa cave en vins d'Espagne et de Bourgogne.

Une lettre (inédite) du général Meunier, commandant du département de la Méditerranée (dont Livourne était le chef-lieu), fait trop d'honneur à Mathieu de Lesseps pour que nous ne la citions pas.

« J'ai reçu, lui écrivait Meunier, le 7 septembre 1808, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour me faire part que vous n'avez plus de caisse contenant des fonds du gouvernement (1) et que par conséquent vous ne devez plus avoir de sentinelle à la porte de votre maison. Tout le temps que nous aurons le plaisir de vous voir ici exercer les fonctions de commissaire et consul général de France, vous devez avoir une sentinelle devant votre porte. Permettez, je vous prie, qu'elle continue d'y être placée. Cet honneur est dû à la considération dont vos fonctions doivent être investies, et que vous obtenez personnellement, malgré votre modestie, de tous ceux qui ont l'honneur de vous connaître ou qui ont des relations avec vous. Je suis avec la plus haute considération et l'estime la plus parfaite... », etc.

Voici encore, à titre de curiosité, une lettre du général Charles du Moulin, écrite de Rome, le 3 mai 1808, « à son ami Lesseps », qu'il avait connu en Espagne.

« Je vous annonce, mon cher consul, que dame Lucine, qui, comme tout le monde le sait, protège les petits enfants, vient de m'accorder le plus gros garçon qu'il soit possible de voir. Trop heureux s'il ne nous donne pas plus de chagrin dans la suite qu'il n'a causé de douleurs à sa mère... Voilà un homme de plus sur la terre. Il verra de belles choses! Du moins il pourra se dispenser d'être auteur dans cette tragi-comédie où nous jouons un si pénible rôle, vous et moi, depuis vingt ans. La fortune lui permettra de n'en prendre qu'à son aise. Je ne vous dis rien de Rome; pour en rire, il faudrait en être éloigné. Depuis trois mois, je crois être dans l'antre de Trophonius, d'où en sortant, dit-on, on avait perdu l'envie de rire. Je suis bien sûr de la trouver quand je n'y serai plus. Mon collègue Dutruy a écrit au général Miollis qu'il s'ennuyait beaucoup à Livourne et qu'il voudrait bien être encore à la division... Nous avons une gazette que vous recevrez sans doute et qui vous apprend comme quoi on danse et on dîne chez le général Miollis, ce qui ne rend pas la ville ni plus gaie ni plus sûre, car en sortant de chez lui il faut se faire escorter, crainte d'être assassiné en route... Comment trouvez-vous ce qui se passe en deçà et au delà des Pyrénées? Nous aurions pu en prévoir une partie quand nous étions à Cadix... »

Courier fréquenta la maison hospitalière de Lesseps, la seule où il pût, à Livourne, étant donnés les événements politiques, rencontrer une société cultivée, car pour bien des raisons il se sentait peu le goût de frayer avec le monde officiel et les officiers généraux, qui le tenaient, en tant que soldat, en médiocre estime. Un billet inédit, daté du 12 novembre 1808, indique par son ton familier la cordialité des rapports qui existaient entre le chef d'escadron disgracié et la famille de Lesseps. Le voici :

« L'artillerie à cheval prie M. le consul d'agréer le bonjour et le *ben levato* qu'on lui souhaite. On le prie encore d'envoyer au commandant son *Journal de l'Empire*, les dernières feuilles s'entend, plus l'adresse de son tailleur.

« Le commandant présente à Madame ses hommages respectueux.

« COURIER.

« A Monsieur le commissaire général des relations commerciales, à Livourne. »

Les premiers mois de 1809 s'écoulèrent sans que le ministre de la guerre daignât faire au sous-directeur de l'artillerie de Livourne l'honneur de répondre à sa demande de congé. Courier avait sollicité en même temps la faveur, pourtant peu enviable, d'être employé à l'armée d'Espagne, dans l'espoir qu'en traversant la France pour rejoindre son poste il pourrait s'échapper un moment du côté de Paris ou de Veretz. On ne lui répondit pas davantage. La mesure était comble. Courier se décida à aller à Milan tenter une démarche personnelle à la cour du vice-roi. Elle n'aboutit pas. Alors il prit un parti héroïque, et, chargeant le major Griois de faire ses adieux à ses camarades du 4e régiment d'artillerie à cheval, sur les contrôles duquel il était toujours porté à Vérone, il donna sa démission, le 10 mars 1809, pour reconquérir sa liberté et se consacrer entièrement aux lettres. Il avait alors trente-sept ans.

MARCELLIN PELLET.

(1) Conséquence de la prise du service du port par le sous-commissaire de marine Pouyer.

CHRONIQUEURS PARISIENS

I.

MM. Albert Wolff et Émile Blavet

On vient de rendre un tardif hommage au plus grand poète de ce siècle : c'est Lamartine que je veux dire. N'allez pas, à cette occasion, relire les *Méditations* ou les *Harmonies;* car, ou vous n'y trouveriez aucun plaisir et vous me paraîtriez par là fort à plaindre, ou vous seriez à ce point repris par cette poésie toute divine, que presque rien ne vous intéresserait plus au monde, pas même les choses de Paris ni les chroniqueurs parisiens.

Je prends un étrange chemin pour vous parler d'eux; mais croyez que j'y arriverai d'autant plus vite que j'en suis plus loin... Lamartine est la poésie même. Certaines strophes de lui vous emplissent pour des heures de musique et de rêve. Pourquoi celles-ci me reviennent-elles?

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort.
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort...

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile...

Oui, la nature est là, qui t'invite et qui t'aime!
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours.
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

Vous êtes à la campagne. Vous retrouvez dans un coin de bibliothèque un vieil exemplaire des *Méditations.* Il y a à la première page une vignette qui représente un long poète en redingote sur un promontoire, les cheveux dans la tempête, ou un ange en robe blanche qui porte une harpe. Couché dans l'herbe, au pied d'un arbre, vous lisez les strophes que je citais tout à l'heure, ou d'autres aussi belles; et le soleil, à travers les branches, jette sur la page des taches lumineuses et mobiles. Là-dessus, le « piéton » vous apporte le *Figaro* du jour, et vous parcourez, je suppose, le « Courrier de Paris » de M. Albert Wolff. Eh bien, je vous promets une impression singulière. Je gagerais que la chronique de M. Wolff vous sera profondément indifférente et que, ainsi prévenu, la vanité de beaucoup d'autres choses vous apparaîtra très clairement.

J'ai eu, sans la chercher, une impression de cette espèce, m'étant donné la tâche de parcourir d'affilée cinq ou six volumes de chroniques parisiennes, cependant que des feuillages frissonnaient sur ma tête et que la Terre vivait autour de moi son éternelle vie. Il y a, comme cela, des moments d'illumination intellectuelle, de sagesse absolue, où nous concevons tout à coup la grandeur du monde et l'inutilité ridicule de certaines manifestations de l'activité humaine. Tout l'artificiel de la vie contemporaine m'a été soudainement révélé. Et j'ai senti amèrement que d'écrire des chroniques dans un journal est une des besognes les plus vaines auxquelles un homme puisse consacrer ses jours périssables.

Qu'est-ce, en effet, qu'une chronique? Un certain nombre de lignes imprimées où, neuf fois sur dix, sont relatés et commentés des événements d'une parfaite insignifiance : fêtes, mariages, scandales mondains, histoires de comédiens, et ce qu'ont dit ou fait les hommes du jour, qui sont souvent les hommes d'un jour. Ces événements négligeables se passent dans un monde excessivement restreint, dans un très petit groupe humain, et ne deviennent intéressants (quelquefois, et pas pour tout le monde) que parce que ce petit groupe s'agite sur un point imperceptible du globe qui s'appelle Paris. Quant aux commentaires, vous y trouverez, neuf fois sur dix, la philosophie la plus banale, ou la plus vulgaire ironie, ou le scepticisme le plus grossier et le plus accessible, ou même le plus niais pédantisme, et, aux meilleurs endroits, de l'esprit fabriqué, des plaisanteries que l'on sent déduites selon d'immuables formules. La sensation totale est celle d'un vide profond. Quand ces morceaux de style ont quelques mois de date, ou quelques jours, l'insignifiance en est telle qu'ils sont absolument illisibles — à moins qu'on ne prenne un méchant et triste plaisir à constater cette insignifiance même.

Et l'on se demande : A quoi bon? Voilà un genre d'écrits dont on s'est passé pendant six mille ans. De rares gazettes, pendant les deux derniers siècles, contentaient amplement le besoin qu'ont les hommes de savoir (pourquoi? pour rien) les petites choses qui se passent autour d'eux. Il y a cinquante ans, Paris n'avait guère qu'une dizaine de journaux, que se partageaient la politique et la littérature. La chronique, comme on l'entend aujourd'hui, en était à peu près absente. Personne n'en souffrait. On peut donc vivre sans elle. Depuis, elle a envahi toute la presse. Est-ce la curiosité de la foule qui a provoqué ce développement de la chronique? ou bien est-ce la chronique qui a développé cette badauderie? Mystère.

Mais qui donc, Seigneur! lit toutes ces chroniques parisiennes qui s'étalent tous les jours à la première ou à la seconde page des journaux? Les gens du métier ne les lisent guère. Les délicats les effleurent tout au plus du bout des cils. Les hommes occupés aux travaux de l'esprit n'ont même pas le temps et n'auraient point le goût de les parcourir. Toutes ces chroniques ont les lecteurs qu'elles méritent et auxquels d'ailleurs elles s'adressent. Et ce sont exactement les mêmes qui se délectent des romans anecdotiques.

Et comment sont-elles faites, ces chroniques? O grande misère du métier de journaliste! Ces considérations sur l'événement parisien de la veille, que des milliers d'âmes simples lisent avec tant de candeur et de foi, un malheureux homme de lettres les a écrites tantôt avec un inexprimable dégoût, tantôt avec l'indifférence résignée qu'on apporte à une corvée journalière. Il s'est dit: « Il faut qu'aujourd'hui, comme hier, comme demain, je raconte des histoires et fournisse des idées — des idées? — à cinquante mille abrutis qui me sont parfaitement indifférents. De quoi vais-je leur parler, mon Dieu? Un sujet! donnez-moi un sujet! » Et sur n'importe quoi il écrit n'importe quoi. Il est enjoué, il est sérieux, il est sceptique, il est ému, il fait de l'esprit, il fait de la philosophie, parce que c'est son métier, à tant la ligne. Comme cela est bizarre, quand on y songe! Entretenir le public de choses qui ne vous intéressent pas du tout et, là-dessus, faire semblant d'avoir des impressions pour les gens qui n'en ont pas, mais qui pourraient si bien se passer d'en avoir! Est-il rien de plus artificiel et de plus vain?

Tout cela est vrai. Et cependant, à mesure que j'exprime ces vérités, banales elles-mêmes comme une chronique, je n'en suis plus si sûr. Ce que je dis de la chronique peut se dire de tout le journal, et aussi de la littérature tout entière; et la littérature est vaine si vous voulez; mais dire que tout est vain, ce n'est rien dire. Des fragments de la réalité réflétés dans un esprit, les plus beaux livres ne sont pas autre chose. Mais cette définition convient aussi au moindre article de journal, avec cette différence qu'il s'agit, dans ce dernier cas, de fort petits fragments d'une réalité journalière et superficielle. La chronique sera donc, si vous voulez, de la poussière de littérature; mais c'est de la littérature encore.

Et c'est aussi ou ce peut être de la poussière d'histoire. Si vous relisez les chroniques du mois dernier, il est probable qu'elles vous sembleront insipides, superflues, et que vous n'y apprendrez rien. Mais lisez, pour voir, des recueils de chroniques d'il y a vingt ans. Là encore vous trouverez sans doute beaucoup de fatras et un vide lamentable; mais parfois, noyé dans cette insignifiance, un détail vous frappera, un détail caractéristique d'une époque et dont l'écrivain n'avait peut-être pas soupçonné la valeur future. Les chroniques de journaux, en vieillissant, deviennent mémoires. Celles d'aujourd'hui paraîtront prodigieusement intéressantes dans cent ans. Seulement il y en aura trop.

Enfin j'ai raisonné jusqu'à présent comme si le chroniqueur était toujours et nécessairement un esprit médiocre. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Quelques-uns sont des esprits originaux et charmants. Et alors ils ont beau écrire trop vite et trop souvent; ils ont beau écrire par métier, sans goût, sans plaisir, sans conviction : la qualité, le tour de leur esprit se révèle toujours par quelque endroit. Ces réflexions improvisées et que rien ne les poussait à faire sur un sujet qui leur est fort égal, ces considérations ou ces plaisanteries qu'ils griffonnent d'une plume rapide et dédaigneuse portent quand même leur masque, trahissent leur philosophie habituelle, leur conception de la vie, leur tempérament. Et, plus souvent qu'on ne croirait, une fois mis en train, il leur arrive de se laisser prendre à ce travail forcé, de penser ce qu'ils écrivent et d'achever avec intérêt ce qu'ils avaient commencé avec ennui. En somme, tant vaut le chroniqueur, tant vaut la chronique. Nous rencontrerons tel journaliste dont la personne même, devinée à travers le tas énorme des improvisations quotidiennes, nous séduira étrangement. Et d'autres, moins originaux, nous frapperont du moins par l'adroite accommodation de leur esprit à la besogne qu'ils font et au public qu'ils entretiennent.

II.

C'est au *Figaro* que vous trouverez ces derniers. Le *Figaro*, ayant quelque cent mille lecteurs, est condamné, s'il les veut garder, à une certaine médiocrité littéraire. L'homme intelligent et fin qui le dirige s'y est résigné. Les esprits vraiment originaux traversent ce journal, mais n'y séjournent pas. Ainsi M. Émile Zola; ainsi M. Émile Bergerat. Sa clientèle ne les supporte qu'à titre de curiosités, de phénomènes qu'on lui exhibe. Je suis même étonné qu'Ignotus, qui n'est souvent qu'un Jocrisse à Patmos, mais qui a quelquefois, parmi tout son galimatias, des visions saisissantes et comme des lueurs de génie, soit resté si longtemps dans la maison. MM. Wolff, Blavet et Millaud, voilà le vrai fond du *Figaro*. Tous trois sont hommes d'esprit; M. Wolff a notamment celui de n'en pas avoir trop : juste ce qu'il faut pour la clientèle du journal, qui est foncièrement bourgeoise et, je crois, plus provinciale que parisienne.

Admirable journal d'ailleurs, à l'affût de tout ce qui surgit un moment sur l'horizon de Paris; le journal-barnum, le mieux informé des journaux, c'est-à-dire rempli jusqu'aux bords de choses superflues; souple et accommodant comme l'aimable valet de comédie dont il porte le nom; étalant en première page les opinions politiques du comte Almaviva et entr'ouvrant la quatrième aux menues industries du mari de Rosine.

M. Albert Wolff est une des lumières de ce surprenant journal. Il mérite de nous arrêter un moment, car il offre un cas fort singulier et qui suffirait à le tirer de pair.

M. Wolff est, pour un très grand nombre de Français, le chroniqueur parisien par excellence. Il se pique lui-même de représenter, par une grâce spéciale d'en haut, l'esprit du boulevard. Il a fait de Paris sa chose; il célèbre, il démontre, il encourage

Paris; il est le gardien de ce lieu de plaisir. Les titres de ses volumes marquent bien cette préoccupation : *l'Écume de Paris, Paris capitale de l'art, la Gloire à Paris.* M. Wolff patronne les grands hommes et les tutoie; il est lui-même un homme illustre. Un jeune romancier a récemment consacré à sa gloire un livre tout entier, qui est bien un des livres les plus extraordinairement bouffons qu'on ait jamais écrits sans le savoir. L'auteur l'appelle « le grand Wolff » et voit en lui « la plus puissante incarnation de l'esprit parisien dans le journalisme ». Enfin la *Revue illustrée* vient de donner son portrait, après ceux de MM. Alphonse Daudet, Massenet et de Lesseps. Et le public a évidemment trouvé cela tout naturel.

Or ce montreur et cet émule des gloires parisiennes, ce Parisien qui a le dépôt de l'esprit de Paris, est né à Cologne; et je n'ai pu parvenir à comprendre, dans le récit de M. Toudouze, s'il s'était fait naturaliser Français. Il va sans dire que je ne lui fais pas un reproche de son origine, et je sais du reste qu'il est brave homme et que sa conduite pendant la guerre a été exactement ce qu'elle devait être. Si je rappelle que le plus Parisien de nos chroniqueurs nous vient d'Allemagne, c'est tout simplement parce qu'il y paraît. Cet homme d'esprit n'a jamais été spirituel, du moins à ma connaissance. Et ce prince des chroniqueurs, dès qu'il cesse de nous raconter des anecdotes et s'élève à des « idées générales », écrit la plupart du temps dans une langue qui n'a pas de nom : un pur charabia de cheval d'outre-Rhin. J'avais recueilli quelques-unes de ses phrases les plus étranges; mais faites vous-même l'épreuve. Prenez sa dernière chronique. Lisez au milieu : « L'heure est venue de réagir contre les idées prudhommesques qui nous *étranglent.* » Lisez à la fin : « Le génie de Molière a *moins d'influence sur l'éclat* d'une fête nationale que les bombes et les fusées de Ruggieri. » Et, croyez-moi, ces deux phrases, prises au hasard, sont encore parmi les plus passables du moraliste du *Figaro.*

Je ne cède point ici au médiocre plaisir de faire le régent et le professeur de grammaire. Mais il est des choses qu'il faut dire. J'obéis à un sentiment de religieux amour pour la très belle, très claire et très noble langue de mon pays. Je vous assure que je ne mets dans ces critiques aucune espèce de pédanterie, rien de dédaigneux ni de suffisant. M. Wolff écrit fort mal? Mais le don du style est un don gratuit, qui ne s'acquiert point, qui peut seulement se développer — et sans lequel on peut être d'ailleurs un honnête homme, un habile homme et même un grand homme. Et je conçois aisément quelque chose au-dessus du génie littéraire, à plus forte raison au-dessus du talent d'écrire congrûment. Si le choix m'en avait été laissé, j'aurais choisi d'abord d'être un grand saint, puis une femme très belle, puis un grand conquérant ou un grand politique, enfin un écrivain ou un artiste de génie. Je ne crois donc pas faire tant de tort à M. Wolff en constatant la mauvaise qualité de son style, si j'ajoute aussitôt qu'il sait merveilleusement son métier de chroniqueur, ce qui est un don aussi rare peut-être que celui de bien écrire.

Malgré tout, il reste un peu de mystère dans la fortune de M. Albert Wolff. Comment a-t-il pu, avec rien, se faire une telle renommée? Dirons-nous qu'à force de se croire le plus Parisien des chroniqueurs, il a fini par le faire croire au public? Louis Veuillot nous fournira peut-être une meilleure explication. Vous vous souvenez que, dans *les Odeurs de Paris,* il appelle M. Wolff « *Lupus* le respectueux ». Il se pourrait, en effet, que M. Wolff fût arrivé par le respect. Il a commencé par être un reporteur plein de déférence; puis il s'est poussé et s'est maintenu par le respect du public, entendez par le respect des opinions et des goûts présumés de la haute et moyenne bourgeoisie. Il a toujours su ce qu'il faut à ses lecteurs, la dose exacte et l'espèce de philosophie, de fantaisie et de liberté d'esprit qu'ils peuvent admettre. Il sait aussi à quoi ils ne veulent point qu'on touche. Jamais il ne les heurte, jamais il les dépasse. Et son procédé est tel qu'il ne les fatigue jamais.

Ce procédé est fort simple. Une seule idée dans un article; que dis-je? une seule phrase. L'article est généralement divisé en quatre paragraphes. Vous mettez, je suppose, au commencement du premier : « Paris est la capitale de l'art. » Puis, vers le milieu du second : « Paris est véritablement la ville des artistes. » Puis, quelque part dans le troisième : « Le centre de l'art est à Paris. » Et à la fin du quatrième : « Je ne crois pas trop m'avancer en affirmant que Paris est le foyer des arts. » Et dans l'intervalle de ces phrases, rien, des mots. L'article est fait.

Tel est le procédé pour les chroniques à idées générales. Pour les chroniques à anecdotes..., c'est encore la même chose. L'écrivain raconte n'importe quoi et ramène de temps en temps un thème, un refrain. Voici le refrain d'un article sur M. Rochefort (*La Gloire à Paris*) : 1° « L'action très grande de Rochefort est dans cette belle gaieté qui est le fond de son tempérament vraiment français »; — 2° « Rochefort est un des rares Parisiens de l'ancien temps qui ait conservé dans l'âge mûr cette belle insouciance et cette bonne humeur qui furent autrefois les qualités maîtresses de la race française » (Je pense qu'il faut entendre : « Rochefort est un Parisien de l'ancien temps, un des rares Parisiens qui aient conservé », etc.); — 3° « Chacun dans sa sphère plisse le front... Je ne vois plus guère que Rochefort qui ait conservé la gaieté de la vieille race française »: — 4° « Après avoir exaspéré beaucoup de ses contemporains par la violence excessive de ses écrits, il les ramène aussitôt à lui par les éclats de sa gaieté si française. »

Pour Offenbach, le refrain est : « Quel artiste ! » Rien

de plus; cela dit tout. Ainsi M. Homais parlant du ténor Lagardère. Ainsi, dans *Bouvard et Pécuchet*, le médecin dit à Pécuchet en lui donnant une petite tape sur la joue : « Trop de nerfs..., trop artiste! » Artiste! vous entendez dans quel sens vague, mystérieux et saugrenu le mot est pris ici. Ah! que M. Wolff connaît bien son public!

Et comme il sait ce qui lui convient, à ce public, et ce qu'il peut supporter! Comme il sait faire avec lui, pour sa joie et pour son édification, l'homme à la fois dégagé et sérieux, le boulevardier et le moraliste, le monsieur qui comprend tout, mais qui pourtant respecte ce qui doit être respecté, le monsieur qui n'a pas de préjugés, mais qui a cependant des principes! Savourez, je vous prie, ces phrases exquises où respire tout le libéralisme indulgent d'un esprit supérieur. Il s'agit du Père Hyacinthe :

« ... Mes convictions personnelles n'ont pas à intervenir dans cette affaire; j'étais allé là comme un Parisien désireux d'entendre une grande parole qui jadis fit courir tout Paris à Notre-Dame, et je n'ai trouvé qu'un comédien de talent. Il m'est arrivé de subir une grande impression dans une belle cathédrale aussi bien que dans un temple protestant ou dans une synagogue. Si ce n'est pas la propre croyance (?) qui se réveille, c'est la foi des autres qui vous surprend. »

Voilà le philosophe. Voulez-vous le critique? M. Wolff compare aux trois mousquetaires, qui étaient quatre, les quatre romanciers naturalistes : Edmond de Goncourt, « à qui la carrure des épaules et l'embonpoint donnent *un certain vernis majestueux* », Émile Zola, Alphonse Daudet et Guy de Maupassant. Pour lui, Maupassant est le « jeune abbé » de la petite Église naturaliste. « Guy de Maupassant, c'est Aramis ». Comme c'est bien cela! On ne saurait mieux caractériser, n'est-ce pas? l'auteur de *Boule de suif* et de *Mademoiselle Fifi*. Je lis dans un autre article : « Quand un homme a tenu une telle place dans l'art, quand il a exercé une si grande influence sur son temps... » De qui croyez-vous qu'il s'agisse? Sans doute de Lamartine, de Victor Hugo ou de Balzac? Point : il s'agit du chanteur Darcier. On ne saurait pousser plus loin que M. Wolff le sentiment des nuances.

Après le critique, voulez-vous l'homme?

« ... Il y a bien longtemps qu'une polémique tapageuse (pour « bruyante ») avec Zola a été terminée (pour « s'est terminée ») par une bonne et sincère poignée de main. Les médiocres seuls cultivent le ressentiment éternel ; *entre hommes intelligents* on ne se brouille pas à jamais pour un coup d'épingle. »

Mais si je me mets à citer, je ne m'arrêterai plus. Car ce chroniqueur sème les perles, sans s'en douter. Concluons. Ne pensez-vous pas qu'on appellerait assez justement M. Albert Wolff le Georges Ohnet de la chronique? J'imagine, du reste, qu'il y a dans son fait plus de malice qu'il ne semble et qu'il sera le premier à sourire de mes innocentes remarques. Il faut qu'il en sourie; car, s'il n'était pas un homme très fort, je songe avec tristesse à ce qu'il serait.

III.

M. Émile Blavet ne s'élève que rarement jusqu'aux « idées générales »; M. Blavet se contente de rapporter des faits, et il les choisit bien, et il les rend divertissants, même quand ils ne le sont guère, et cela tous les jours; M. Blavet écrit une langue aisée, alerte, spirituelle (1). Il apporte dans cet horrible métier qui consiste à tenir le public au courant de ce qui se passe dans les salons, dans les théâtres, dans la rue, dans tous les mondes, une bonne grâce toujours égale et un sourire toujours prêt. Ce sont les réflexions d'un spectateur plein d'expérience, un peu désenchanté, non pas ennuyé pourtant, et jamais ennuyeux. Il est partout le « monsieur de l'orchestre », l'homme qui regarde pour son plaisir et ne veut pas en penser plus long.

Il sait, lui aussi, ce que demandent et ce qu'attendent ses lecteurs, l'immense multitude des badauds. Il a des égards pour leur naïveté, leur curiosité banale, leur hypocrisie inconsciente. S'il rend compte d'une entrevue avec le prince Victor, il n'ignore pas qu'un prince de vingt ans doit être de toute nécessité un homme remarquable, et il le dit. S'il vient à parler des petites filles qui, l'été, vendent des fleurs aux terrasses des cafés et vendraient volontiers autre chose, il sait qu'il faut s'indigner, et il s'indigne. S'il raconte quelque fête où ce qui nous reste d'aristocratie s'est encanaillé plus que de raison, il sait qu'il faut s'attrister, et il s'attriste. S'il va pendant les vacances visiter son pays natal et la maison où il a passé son enfance, il sait qu'il faut s'attendrir, et il s'attendrit. S'il parle de Mgr l'archevêque de Paris, il sait qu'il convient que le digne prélat soit « un fin prélat », et il lui a prêté des mots, et il nous a entretenus avec émotion des bons rapports du cardinal avec l'acteur Berthelier. S'il parcourt les églises pendant le carême, il sait qu'il est convenable d'y porter une âme religieuse, et il l'y porte... Mais comme on sent que tout cela lui est égal! Il a le don de saisir avec prestesse les traits fugitifs de la comédie contemporaine, de s'en amuser et d'en amuser les autres : pas l'ombre de prétention, une bienveillance très philosophique, au fond une indifférence absolue. Celui-là est un Parisien.

JULES LEMAÎTRE.

(1) *La Vie parisienne*, par Émile Blavet (Parisis). — V. Havard.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Presque tous les dimanches, l'été, partent pour Fontainebleau, Compiègne et autres lieux, des caravanes à qui les chemins de fer accordent une notable réduction de prix. Tous ceux qui en font partie se reconnaissent aisément dans la salle d'attente. Ils ont sur les épaules, en guise de carquois, une longue boîte de fer-blanc, ou bien un marteau sort de leur poche. La boîte reviendra le soir pleine d'herbes rares, de racines distinguées ou encore de plantes médicinales et de simples; le marteau rentrera tout fier d'avoir écorné les rochers de la forêt. Promenades botaniques, promenades minéralogiques, promenades pharmaceutiques, tout cela est fort louable, étant hygiénique d'ailleurs. Pourquoi ne tente-t-on point d'organiser de même des promenades archéologiques? Un dimanche n'y suffirait pas. Pour aller reconnaître le ruisseau où Nausicaa lavait le linge sale de sa famille, l'endroit où Andromaque a dit adieu à Hector, le petit bois épais où Nisus et Euryale sont tombés aux mains des ennemis, il faudrait un peu plus : eh bien, on prendrait un mois, deux au besoin. Imaginez un archéologue, un lettré se faisant le cicerone d'un certain nombre d'amis sérieux de l'antiquité ; supposez que ce cicerone fût, en même temps qu'archéologue et lettré, un homme d'esprit, de beaucoup d'esprit, d'une imagination vive, d'une verve intarissable, comme M. Boissier par exemple, un de ces causeurs enfin dont on ne se fatigue et qui ne se fatiguent jamais : quelle fête, dites-moi, et comme ce serait là un vrai train de plaisir! Comme je me précipiterais au guichet le premier!

Mais voilà! Il faudrait un impresario qui organisât ce voyage comme une tournée de Mlle Sarah Bernhardt, et un membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ne consentira jamais à prêter son concours à une entreprise qui deviendrait plus industrielle que littéraire. Songez d'ailleurs que, s'il n'y avait dans la caravane que de vrais amis de l'antiquité, distingués, discrets, fins, etc., etc., comme vous et moi, la chose pourrait encore aller; mais il y a M. Perrichon, le redoutable M. Perrichon, qui voudrait être de la fête. Alors c'est impossible; ne nous berçons plus de cette chimère. Quand les archéologues très lettrés, très spirituels, très brillants causeurs se promèneront archéologiquement, ils continueront à se promener tout seuls. Ils causeront avec eux-mêmes. Ce n'est pas pour leur plaisir. Ils aimeraient mieux avoir autour d'eux quelques oreilles intelligentes ; mais, puisqu'il y aurait nécessité du cornac et la perspective de Perrichon, ils se résignent à causer avec eux seuls.

M. Gaston Boissier ne s'y est résigné qu'à moitié, bien heureusement pour nous. Il s'est fait suivre dans sa dernière promenade archéologique (1), comme déjà dans la précédente, d'un sténographe. Très indifférent à l'antiquité, ce spécialiste, mais sténographiant admirablement. M. Boissier, qui a une imagination très vive, très méridionale, se disait au premier kilomètre : Supposons que mes auditeurs du Collège de France et mes fidèles de la *Revue des Deux Mondes* sont là. Au second kilomètre, il commençait à y croire ; au troisième, il en était intimement persuadé; au quatrième, il disait : Mesdames et messieurs (ce que supprimait après coup le sténographe). Au cinquième : Je viens d'entendre formuler une objection, à laquelle je réponds sans tarder. Et voilà comment, en causant tout seul, il ne causait pas tout seul ; il a causé et cause avec nous grâce au sténographe. Et nous l'écoutons et nous applaudissons, comme si nous étions au Collège de France. Ah! nous regrettons toujours de n'être pas avec lui sur le théâtre des faits qu'il rappelle et aux lieux qu'il décrit. Quand il nous dit : Regardez là-bas sur la colline ce petit ruisseau sinueux, nous regrettons de ne pas le voir, ce petit ruisseau ; et encore, avec un peu d'imagination, nous nous figurons presque l'entendre murmurer, de même que M. Boissier se figure, lui, tout à fait, que nous sommes là. Mais si nous avons le regret de n'être qu'en imagination avec notre cicerone soit à Tibur, soit dans la petite vallée de la Sabine, soit dans la plaine de Laurente, du moins est-ce une compensation d'écouter le spirituel causeur dont la parole si vivante évoque le passé et ressuscite ce qui n'est plus.

Écoutons-le donc, ce qui sera un plaisir et pour nous et pour lui. Un mot d'avis cependant. Vous ne savez pas peut-être que M. Boissier aime mieux qu'on le loue de sa science que de son esprit. C'est une petite faiblesse. Applaudissez donc aux endroits où il en sera plus flatté. Ne vous exclamez pas : « Quelle verve, quel entrain, quel feu d'artifice! » mais : « Que de connaissances! Quelle érudition! » Ne criez pas : « Quel étincelant causeur! » (Vous pouvez néanmoins le murmurer *mezzo voce.*) Mais, en donnant ici toute votre voix : « Quel archéologue! » car enfin M. Boissier se promène-t-il archéologiquement, oui ou non? N'oublions pas que nous sommes en route pour l'archéologie.

Il s'agit d'abord de déterminer l'emplacement de la maison de campagne d'Horace. La question en vaut la peine, car Horace a ses dévots et ils seront fort aises de savoir sur quelle pierre, débris sans doute de la villa (est-celle-ci, près de ce peuplier, ou l'autre, un peu plus haut, près du grand pin?) ils doivent s'agenouiller pieusement. M. Boissier va les renseigner avec

(1) *Nouvelles promenades archéologiques ; Horace et Virgile,* par M. Gaston Boissier, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — 1 vol. Paris, 1886. Hachette et Cie.

force documents, et, s'ils n'arrivent pas grâce à lui à la certitude, ils atteindront à un haut degré de probabilité. C'est la pierre près du peuplier. Après cela, il ne serait pas non plus absolument impossible que ce fût celle près du pin; moi, celle près du pin me dit plus que l'autre. Je m'y agenouillerai de préférence. N'allez pas le raconter à M. Boissier. Et puis ce n'est peut-être ni l'une ni l'autre, après tout. Mais alors, me dites-vous, pourquoi vous joindre à la caravane, monsieur l'indifférent? — Pourquoi? Parce qu'il y a une chose à laquelle je ne suis nullement indifférent, c'est au plaisir d'entendre M. Boissier me parler d'Horace lui-même.

Que voulez-vous? Le poète m'intéresse un peu plus que sa maison de campagne. Et voulez-vous savoir (toujours, n'est-ce pas, en me gardant le secret)? Peut-être M. Boissier sent-il au fond comme moi. Il ne l'avouera pas parce qu'alors ce serait reconnaître qu'il se promène plus littérairement qu'archéologiquement; mais écoutez et vous constaterez que le lettré empiète et déborde souvent, et cela malgré lui, sur l'archéologue. Tenez! se laisse-t-il assez entraîner à nous dire des choses charmantes sur les relations d'Horace et de Mécène, à nous tracer de brillantes esquisses sur les solliciteurs et les fâcheux, sur la situation des poètes dans la société romaine! Et que d'autres variations étincelantes sur des thèmes variés qui n'ont aucun rapport avec l'emplacement de la maison! Est-ce assez ravissant de l'entendre? Mais cachez votre ravissement, vous savez, car il s'apercevrait qu'il est là hors de l'archéologie et tournerait bride vers la dissertation. Ce n'est pas qu'il ne soit encore très agréable causeur même alors qu'il disserte; mais enfin il me plaît encore plus de l'écouter lorsqu'il évoque les souvenirs purement littéraires et qu'il parle du poète plutôt que de sa villa. Il me charme d'autant plus qu'il a vécu dans l'intimité d'Horace et qu'il me le présente tel qu'il était, presque en déshabillé. Il ne cache même pas ses défauts, marquant ce qu'il y avait d'un peu vulgaire parfois dans cette nature épicurienne. Il ne le fait pas plus inspiré, plus divin qu'il ne l'était en réalité. Oui, c'est bien là Horace, ne dépassant ni par les sentiments ni par les aspirations une honnête moyenne, et c'est précisément pour cela qu'il est, de tous les poètes, le plus universellement goûté. Nous retrouvons en lui nos idées, nos impressions, nos tendances, le tout rendu avec un singulier bonheur d'expression. Nous nous reconnaissons et sommes tout heureux d'être embellis. Remarquez-vous que la foule sait quelque mauvais gré aux poètes plus voisins des voûtes célestes et qui la dominent de trop haut? Horace, lui, ne nous écrase pas de sa supériorité; nous nous entretenons avec lui comme sur un pied d'égalité. Il ne nous effraye ni ne nous humilie, et voilà pourquoi il n'est presque personne qui n'entreprenne de le traduire : professeurs et capitaines prenant leur retraite, notaires venant de rendre leur charge.

Après nous avoir raconté et peint sur le vif son ami Horace à propos de l'emplacement de sa villa, M. Boissier se met en route pour le pays de l'*Énéide*. Il veut reconnaître les pays traversés par Énée, retrouver les champs de bataille, reconstruire les petites cités disparues ou, tout au moins, fixer leur situation probable. C'est une occasion de nous parler maintenant de Virgile, comme tout à l'heure d'Horace, et de nous apprendre aussi ce que la critique moderne a établi sur l'origine et la transformation des légendes adoptées par le poète. Tout ce qu'il nous dit alors, en dehors de la géographie et de la topographie, et tout cela d'un vif intérêt, il l'a appris dans son cabinet. Était-il donc besoin de faire par la chaleur un tel nombre de kilomètres? Cependant, quand M. Boissier nous le dit, son bâton de voyage à la main, non plus dans une salle assez triste du Collège de France, mais sous le ciel de l'Italie ou de la Sicile, en une promenade archéologique au long cours, l'effet est assurément plus vif. Aussi personne ne songe-t-il à demander pourquoi on l'a emmené si loin pour lui apprendre ce qui eût pu être enseigné rue Saint-Jacques. Si quelqu'un s'avisait de réclamer : — De la géographie et de la topographie, s'il vous plaît, et pas autre chose! Réservons le reste, comme l'origine des légendes, le portrait de Verrès et vingt autres questions qui n'ont pas besoin, pour être plus claires, du soleil italien; réservons-le pour Paris; ce n'est pas pour cela que vous nous avez fait faire un si lointain voyage! — ce quelqu'un, trop pressé, trop ennemi aussi du développement accessoire, serait rappelé à l'ordre par la caravane entière. Oui, oui, écoutons M. Boissier avec reconnaissance! Estimons-nous heureux quand l'association des idées éveille un rapprochement ou un souvenir, quand une question en soulève une autre!

Pour ma part, je le confesse, ce qui me charme le plus, c'est précisément d'entendre M. Boissier nous parler du poète et du poème avec une vivacité de sentiment et de passion qui s'anime et se colore singulièrement sous ce ciel et ce soleil. C'est le lettré, l'homme de goût, le critique au cœur chaud que j'applaudis plus encore que l'archéologue. Et maintenant, quand il se réjouit de retrouver l'emplacement incontestable de Laurente disparue depuis des siècles; quand il s'afflige d'avoir cherché inutilement un cours d'eau et des rochers qui devraient être là puisque Virgile l'a dit, je prends un air souriant d'abord, puis un air attristé à seule fin de ne pas le désobliger : entre nous, cela me laisse assez froid. Ce qui n'est en aucune façon indifférent, c'est de replacer l'*Énéide* dans son cadre général et l'ensemble de son décor. Si les contours de ce décor sont parfois un peu flottants, s'il est difficile de fixer précisément le lieu de la scène pour tel ou tel épisode, peut-être faut-il s'en consoler. Les rochers ne sont plus là? Peut-être n'y ont-ils jamais été, ni ailleurs, et le

poète les a-t-il tout simplement imaginés, ce qui était bien son droit!

De même pour la villa d'Horace. Était-elle ici où est le pin, ou bien là-bas où est le peuplier? Elle était quelque part par ici : voilà qui nous suffit. Nous avons l'ensemble du décor et l'idée du paysage.

D'où je conclus que tout le monde sera content de faire ce long voyage avec M. Boissier : les archéologues, parce que c'est un voyage sérieusement archéologique; les lettrés, parce que c'est un voyage tout à fait littéraire. Ils en reviendront ayant mieux goûté et compris Horace et Virgile. Leur admiration se sera comme rafraîchie. Quant aux archéologues qui sont lettrés et aux lettrés qui sont archéologues, ils seront ravis de toutes les façons et flattés dans leur double passion. Seulement, je prévois qu'ils ne vont pas laisser de repos à M. Boissier qu'il ne se soit remis en route pour un nouveau voyage. Il est allé en Sicile et en Italie pour accueillir Énée arrivant à ce qui était pour lui le port marqué par les destins : fort bien ; mais avant la terre promise? Allons, en route, monsieur Boissier, en route pour Troie et, de là, pour la Thrace, puis pour la Crête, puis pour l'Épire, avec un court arrêt à Carthage, le temps de consoler une veuve inconsolable.

II.

Les *compagnons du vau-de-vire* (1), par M. Gaston Lavalley, ne sont pas les joyeux compères que vous pourriez supposer, chantant et buvant sans désemparer, tout fiers des rubis de leur nez, comme Basselin, leur maître. Il est établi déjà depuis une dizaine d'années, grâce aux recherches de M. Gasté, que les vers attribués à Basselin ne sont pas de lui, mais d'un avocat de Caen qui vécut quelque cent ans après. Si Basselin a eu aussi une trogne rouge et violette, du moins ce n'est pas lui qui a conseillé par ses chansons de ne pas exposer son nez sur les champs de bataille :

> Il vaut bien mieux cacher son nez dans un grand verre ;
> Il est plus assuré qu'en un casque de guerre.

Non, Basselin n'a pas chanté la couardise, ce qui n'eût pas été une boutade innocente au moment où l'Anglais occupait le sol normand. Réhabilité par M. Gasté, il va devenir un héros, un modèle de patriotisme, grâce au roman historique de M. Gaston Lavalley. Quelle est la part de l'histoire, quelle est la part du roman? Les incidents, les épisodes, les détails sont d'invention; le fond même, les grandes lignes, les noms des principaux personnages sont puisés dans l'histoire.

La Normandie a produit, au lendemain du supplice de Jeanne d'Arc, toute une moisson de héros sortis comme elle du peuple. Ici on voit un paysan, Quatrepié, improviser une armée de soixante mille hommes, et trois seigneurs de sang illustre ne dédaignent pas de combattre sous les ordres d'un manant. Ailleurs, au pays de Caux, c'est un autre paysan, Lecarnier, qui soulève la province contre les Anglais et purge de ces tyrans détestés les deux rives de la Seine à Louviers ; c'est un petit bourgeois qui s'empare de Pont-de-l'Arche, la clef de la haute Normandie. Voilà les efforts tentés et les résultats obtenus. Comment, avec si peu de ressources, ces petits et ces humbles avaient-ils presque achevé la libération du territoire? L'histoire ne le dit pas. Le roman peut intervenir alors. Avec quelques indices recueillis, avec quelques faits isolés dont les traditions locales ont conservé le souvenir, le roman reconstitue l'histoire sous forme d'épopée. Ceci est une épopée, en effet, bien qu'en prose, et M. Lavalley a fait œuvre de poète. Il a fait œuvre également de bon citoyen, car les deux grands tableaux où figurent au premier plan des héros tels que Basselin, Quatrepié et Hoël, sont faits pour ranimer dans les cœurs le patriotisme et faire revivre l'esprit de sacrifice et de dévouement.

III.

Il ne faut pas nous attarder devant la marée montante des romans qui ne sont pas historiques. Allons vite, de peur d'être submergés. Le premier flot nous apporte *l'Affolée* (1), de M. Henry de Lanoye. Le flot ne recule pas épouvanté, ni moi non plus, car l'héroïne, bien observée, curieusement décrite, est un monstre très présentable comme œuvre d'art. L'étiquette qu'elle porte sur sa cartouche, *Affolée*, vous annonce d'abord une incomprise, une déséquilibrée, une névropathe. C'est bien cela. Une incurable par-dessus le marché. Il est vrai qu'on ne fait pas de grands efforts pour la guérir. Il y a là un mari qui la voit déserter le foyer conjugal et ne se presse pas de courir après elle. Il y a aussi un certain monsieur répondant au nom singulier de Josselard, qui se pose en sage et ne l'est guère à mon sens, outre qu'il est aussi ennuyeux que Tiberge. L'étude de M. de Lanoye n'en est pas moins intéressante et distinguée.

Le second flot nous apporte une *Jeanne de Mercœur* (2) qui a pour père M. Pierre Sales. Une sainte, cette Jeanne, un phénix d'abnégation, le type idéal de la femme toujours victime et toujours prête à pardonner à son bourreau. Ici, du reste, le mari bourreau est

(1) *Les Compagnons du Vau-de-Vire*, par M. Gaston Lavalley. — 1 vol., Paris, 1886. E. Dentu.

(1) *Affolée*, par M. Henry de Lanoye. — 1 vol. Paris, 1886. L. Frinzine et Cie.

(2) *Jeanne de Mercœur*, par M. Pierre Sales. — 1 vol. Paris, 1886.

presque aussi malheureux que coupable. Comment? Il serait trop long de le raconter. Toujours est-il que Jeanne, l'ange de la miséricorde, est récompensée au dénouement. Ce récit n'est peut-être pas, comme invention, d'une originalité saisissante; mais il vaut par les détails et il est, en outre, très agréablement écrit. — A lire aux bains de mer.

Et que vois-je sur la crête d'une énorme vague? Ce troisième flot apporte un ménage qui se regarde de travers. Vient à la suite un cadavre verdâtre. Ce cadavre, c'est celui de *l'autre*. Vous croyez que c'est monsieur qui l'a tué? Point; c'est madame. Je vais vous dire, monsieur est joueur; voyez plutôt l'étiquette : *Jeu mortel* (1). Il délaissait et ruinait madame, qui a cherché quelques consolations avec un jeune noble. Horreur! elle découvre que ce jeune noble s'appelle Maillot et est un croupier. Sur cela elle le tue en pleine cour d'assises, au moment où il allait déposer au sujet de portées préparées avec trop d'art. Comme le mari, bien qu'innocent et non sur la sellette, était suspect, quand madame tue le croupier qui vient là comme témoin, l'opinion publique en conclut que sa déposition allait être foudroyante pour monsieur. Voilà pourquoi ce cadavre qui les suit est doublement accusateur pour la malheureuse; aussi ne survit-elle pas à tant d'émotion; elle expire comme la vague sur le rivage. Il paraîtrait que ce drame sinistre n'est pas une fiction: ce serait un fait-divers assez récent. M. François Oswald a-t-il eu raison de le recueillir et de lui insuffler beaucoup de prose pour le faire arriver à la grosseur d'un roman? Je n'ose décider.

MAXIME GAUCHER.

LAMARTINE

Je me souviens qu'un jour, étant entré dans je ne sais plus quelle église italienne, je remarquai une petite chapelle latérale assez abandonnée. C'était celle de saint Roch, je crois, qui est un fort bon saint, mais de second ordre; deux cierges y brûlaient et une femme à genoux y faisait ses dévotions. Tandis que la foule des fidèles se pressait aux autels plus renommés, ce coin solitaire de l'édifice, avec ses deux flammes et son unique dévote, avait quelque chose de touchant. Mais, le lendemain ou le surlendemain, saint Roch prit sa revanche : c'était sa fête, et alors il n'y en eut plus que pour lui; on l'orna de feuillages et de banderoles, on lui alluma des cierges à profusion, on le promena triomphalement par la ville, et les mêmes personnes qui, la veille, n'auraient pas eu l'idée de faire une station à sa chapelle, s'agenouillaient en le voyant passer.

Ce souvenir, je ne sais comment, m'est revenu cette semaine à propos de l'inauguration de la statue de Lamartine. A lui aussi c'était sa fête, et pour deux jours ou trois le nombre de ses dévots s'est trouvé centuplé. On l'a loué en prose, chanté en vers; les journaux ont publié son portrait; on a raconté des anecdotes presque inédites à force d'être oubliées; on a jugé son rôle en 1848, et finalement on a reconnu qu'il avait du talent pour l'élégie. Je vous fais grâce des parallèles avec Hugo et Musset, quoique nous en ayons eu un grand nombre.

C'est plus qu'une apothéose, c'est une résurrection. Nous verrons bien ce qu'elle pourra durer; mais, en attendant, le fait seul que ce nom de Lamartine revient tout d'un coup dans nos discours est déjà digne de remarque. On en était loin hier : peut-être que la dévote dont je parlais tout à l'heure brûlait dans l'ombre son cierge obstiné; mais sur le boulevard, aux cercles, dans les Revues, il était plus souvent question de Shelley et de Tolstoï que de Lamartine. Les orateurs qui ont célébré mercredi le grand poète ont dû sans doute chercher la matière de leurs discours dans le dictionnaire de Bouillet : ils ne l'auraient pas trouvée dans leur mémoire.

Il y a là, si je ne me trompe, dans la destinée posthume de Lamartine, quelque chose de plus inexplicable que son court regain de popularité. Pourquoi l'honorons-nous aujourd'hui? J'en trouverais cinquante motifs tous excellents; ce serait une vraie litanie. Mais pourquoi l'avons-nous oublié si longtemps? Voilà ce qui est plus extraordinaire et ce que je voudrais rechercher. Crier à l'ingratitude est vite fait; mais les peuples ne sont pas ingrats en masse sans quelques bonnes, ou du moins sans quelques mauvaises raisons. Quelles sont ces raisons?

I.

Le silence qui s'est fait autour de Lamartine depuis 1860 environ (dix ans avant sa mort) contraste singulièrement avec l'éclat de sa jeunesse et de son âge mûr. En 1820 avaient paru les *Méditations*, au milieu de quels transports, vous le savez; dans le premier feu le jeune poète écrivait à son ami Aymon de Virieu : « Je t'enverrais les *Méditations* si je savais comment et où. Elles ont eu un succès inouï et universel pour des vers en ce temps-ci. Le roi en a fait des compliments superbes; tous les plus antipoètes, MM. de Talleyrand, Molé, Monnier, Pasquier, les lisent, les récitent... » On sait combien le succès d'un premier livre est décisif pour les écrivains : c'est la contre-épreuve de ses

(1) *Jeu mortel*, par M. Francis Oswald. — 1 vol. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

ambitions, c'est le rêve devenu tangible. A partir de ce jour Lamartine commença à raconter avec un sourire ce que sa mère avait dit de lui dans son adolescence : « Alphonse écrit très bien; s'il voulait s'appliquer, il ferait les vers comme M. l'abbé Delille. » A partir de ce jour aussi la fièvre d'admiration gagna tout le monde. On ne s'imagine pas quelle affluence de lettres enthousiastes, de demandes d'autographes, de consultations morales arrivaient chaque jour à Montceau ou à Saint-Point. C'était aussi véhément, mais bien plus intime, bien plus abandonné que ce que nous avons vu dans ces derniers temps autour de Victor Hugo. Comme au siècle précédent Mme de Verdelin l'avait fait pour Rousseau, toutes les femmes incomprises et malheureuses en ménage, toutes les Emma Bovary lui écrivaient pour lui demander des règlements de vie ou des consolations, tant on croyait que le poète est un docteur universel dans les choses du cœur!

Lamartine se complaisait dans ce pontificat : comment en eût-il été autrement? Il en vint à s'imaginer qu'en effet il apportait au monde une sorte de *bonne nouvelle* et que sa poésie contenait des trésors surnaturels qu'il n'avait pas soupçonnés lui-même. Sa nièce racontait malicieusement qu'il n'avait jamais eu une pointe d'envie contre Victor Hugo, contre Byron, ni même contre Homère : « Il n'y a qu'une personne au monde dont mon oncle soit un peu jaloux, ajoutait-elle : c'est Jésus-Christ. »

Plus tard, je l'avoue, l'incomparable poète abaissa ses ambitions d'un degré; il se posa en grand seigneur, en millionnaire : c'était descendre. Voici, à ce sujet, ce que je tiens d'un de ses familiers. Lamartine, qui ne dédaignait pas l'admiration excessive, même partie de très bas, avait un barbier à Mâcon qui faisait chaque matin le voyage de Montceau pour l' « accommoder », comme on disait jadis. Ce brave homme s'appelait Nide. Un jour, il confesse en tremblant à M. de Lamartine qu'il a un vieux père et une vieille mère dont le rêve unique serait de l'apercevoir, même de loin. « Faites-les venir; je les attends demain », répond le poète. Et en effet le lendemain, à l'heure dite, Lamartine, en habit de cérémonie, attendait les deux paysans sur son perron; les voyant approcher tout confus et s'embrouillant dans leurs révérences, il se retourna vers ses gens qui formaient la haie et leur cria de sa voix retentissante : « Ouvrez mes salons pour que je reçoive M. et Mme Nide! » Il éblouissait, seulement pour éblouir.

Une autre fois, il demanda un secrétaire à un de ses amis, très connu dans la politique. Celui-ci lui en adressa un, fort recommandé, et, le surlendemain, vint s'informer de l'accueil fait à son protégé. « Il m'a plu, dit Lamartine; seulement... — Seulement quoi, cher maître? L'avez-vous trouvé trop jeune? — Non; son âge est bien. — Trop laid? — Eh! que m'importe le visage? — Ne vous a-t-il point semblé actif? — Si. — Intelligent? — Si fait, absolument sans reproches; seulement... — Seulement? — Seulement il n'a point paru ému en me voyant. »

Cela ne rapetisse en rien le poète, me semble-t-il; mais cela grandit la jeunesse d'alors. Heureux temps où le génie pouvait compter sur le culte de tous les jeunes cœurs!

J'ai tenu à fournir quelques preuves de cette adoration de Lamartine par ses contemporains. Il me semble que le contraste avec l'abandon d'aujourd'hui en est plus frappant. N'est-ce pas une vraie trahison que tant d'indifférence après tant d'amour?

II.

Non, en réalité cette infidélité du public a ses raisons; on peut les trouver sans trop de peine.

Il n'est pas besoin pour cela d'alléguer que le prestige de Lamartine tenait à sa personne, à sa voix incomparable, à son bel extérieur, à ses gestes olympiens, enfin à ce qu'on pourrait appeler en lui l'homme public. Beaucoup de personnes le portaient aux nues sans l'avoir jamais entendu ni vu. Cherchons ailleurs.

Il y a pour un poète deux façons d'être populaire : la vogue et la gloire. Ou bien il est à l'unisson des modes intellectuelles du temps, ou bien il s'impose à l'admiration des gens de goût qui raisonnent et qui savent. Il est *actuel*, ou bien il est classique. On peut montrer que Lamartine, aujourd'hui, n'est pleinement ni l'un ni l'autre.

D'abord il n'a pas laissé une de ces postérités littéraires qui rejoignent une époque à celle qui suit. Sauf M. de Laprade, qui est lui-même bien isolé, il n'a pas eu de rejetons. *Sine patre, sine filio.* Et cela était facile à prévoir : qu'eût-il enseigné à des disciples, lui le plus individuel et le plus inimitable des poètes, lui qui chantait « comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire »?

Le voilà donc seul, représentant d'une époque disparue, sans survivants ni témoins. Combien cette époque ressemblait peu à la nôtre, on le sait de reste; combien lui-même nous ressemble peu, on ne s'en aperçoit que trop vite. Nous avons un invincible besoin de nous rendre compte de tout et de nous-mêmes; nous nions bien des choses dont il ne soupçonnait pas même qu'on pût douter; surtout nous sommes pleinement désabusés de la rhétorique; nous avons été tellement saturés d'apostrophes, de métaphores, de prosopopées, que nous ne croyons plus à leur efficacité pour trancher les problèmes philosophiques. Quand le poète nous dit : « Je vois », nous lui répondons : « Prouve ». C'est là peut-être, je ne le nie pas, une grande infériorité de notre temps, au moins pour la poésie; mais enfin il faut la subir et reconnaître qu'elle nous éloigne de Lamartine.

Si l'on veut fixer ces idées, on peut comparer l'expression des vérités philosophiques, celle de l'amour, celle du sentiment de la nature, dans les *Méditations*, d'une part, et, d'autre part, dans les *Solitudes* de Sully Prudhomme. Le dernier de ces deux grands poètes a beau rendre hommage à son devancier dans un discours sincère et pénétrant: il n'a presque point d'affinités avec lui. Rapprochez l'*Hymne à la mort*, dans les *Harmonies*, et les stances *Sur la Mort*, dans les *Vaines tendresses:* Sully Prudhomme n'est pas inférieur à Lamartine (il n'est inférieur à personne); seulement il y a un abîme entre les esprits.

Ici le cri éloquent, l'espérance aussi peu justifiée que le désespoir, en somme la soumission aux dogmes enseignés; là l'angoisse, la discussion passionnée de toutes les solutions, la soif de tenir le mot de l'énigme et la rage d'y échouer. Rapprochement instructif pour l'histoire morale du siècle.

On le voit: Lamartine n'est plus de notre temps. Et, s'il faut dire ma pensée, c'est cela même qui fait en même temps son abandon et ses retours de popularité. C'est parce qu'il nous ressemble peu que nous le délaissons par goût et que nous lui revenons par caprice. Dégoûtés et las de ce que nos écrivains inventent, nous éprouvons de temps en temps le besoin de nous dépayser. Prenons-y garde : la noblesse, la foi, l'idéalisme sentimental nous semblent tout d'un coup des choses nouvelles et rafraîchissantes; mais ce n'est là que « l'inquiétude du changement », pour parler comme l'Écriture. On vient de découvrir Lamartine avec quelque étonnement et un peu de plaisir; mais on ne lui rendra pas sa place à tous les chevets; on ne pensera plus, on ne sentira plus à son unisson: le secret en est perdu.

III.

Si Lamartine n'est pas « actuel », peut-on dire en revanche qu'il est classique? Dans l'ensemble de son œuvre, je ne le crois pas.

Certaines personnes le proclament incomparable par ce qu'elles appellent le *souffle;* mais ces mêmes personnes se font du « souffle » une idée singulière et toute matérielle : vous leur ferez avouer, en les pressant un peu, qu'elles entendent par là le talent de soutenir de longues périodes sans reprendre haleine, talent très humble à mon avis. Je vous montrerai dans les *Hymnes* de Ronsard des bataillons de vers ainsi enchevêtrés et que pourtant personne ne lit. Pour moi, sans le moindre génie, je m'offre, quand on le voudra, à écrire sur n'importe quel sujet deux cents vers d'une seule tirade. Voyez, au contraire, Horace : son essouflement, dans les *Odes*, n'empêche pas son petit volume de porter assez gaillardement ses dix-neuf siècles.

Non, ce qui assure les ouvrages contre le temps, ce qui les rend classiques, ce n'est ni la grandiloquence, ni la longueur des alinéas: c'est l'achèvement. Voilà la vraie force d'un Malherbe, par exemple: l'ouvrage est si serré qu'il n'y a pas de fissure, pas de lézarde par où la vétusté puisse s'introduire. Les leçons qu'on demandera toujours aux auteurs classiques pour former les apprentis, c'est le moulage exact de la phrase sur l'idée, c'est l'absence de rhétorique, c'est la bonne foi absolue qui ne surfait pas les sentiments par les mots, — c'est enfin qu'on y voit l'impossibilité de dire autrement, plus brièvement et plus simplement, les mêmes choses.

Or, je le demande, un tel idéal se rapproche-t-il de Lamartine? Tout ce que nous savons de lui, tout ce que ses œuvres proclament, n'est-il pas plutôt l'opposé? Tandis que Victor Hugo (plus effrontément rhéteur, j'en conviens) a travaillé et sué pendant toute la première moitié de sa carrière, comme en témoignent les éditions successives des *Odes et ballades*, Lamartine, lui, n'a jamais été que le plus merveilleux et le plus nonchalant des improvisateurs. Il composait ses élégies dans ses promenades à cheval, et cela se voit. Il ne savait rien, il n'avait rien lu, et, sans le moindre tact littéraire, il se laissait entraîner par son courant naturel. Il se donnait essor.

Oh! en cela, par exemple, il était unique et miraculeux. C'est une jouissance, un amusement, de le voir dérouler son tissu sans fin. L'inanité du sujet ne le stérilise pas. Lisez, par exemple, son discours à la Chambre sur le monopole du sel : c'est un dithyrambe. Le sel éternel, le sel en soi, le sel absolu, voilà la donnée et le ton. Ce n'est rien encore, paraît-il, auprès de ce qu'éprouvaient ceux qui entendaient le monstre lui-même. Ses répliques écrasantes, sublimes, sont connues de tous; et aussi cette séance fameuse du comice agricole de Chalon-sur-Saône où, deux heures durant, en plein air, il tint en haleine un auditoire immense, sans que personne s'aperçût qu'il pleuvait à torrents.

On m'a raconté qu'un jour, à sa table, comme on parlait des essais de pisciculture de Coste et de ce turbot célèbre à qui on avait persuadé de se mouler sur le losange de sa poissonnière, Lamartine, qui écoutait la tête penchée, se redressa tout d'un coup et prit la parole : ce fut un éblouissement. De sa voix grave et chaude, il prit Dieu à témoin des attentats que l'homme se permettait sur ses créatures. « Intervention sacrilège dans les plans de la Providence », s'écriait-il, et le reste à la même hauteur, avec le même emportement. Les quelques amis présents ne purent se retenir de frissonner d'admiration. Il était sublime.

C'est là, s'il faut le dire, une facilité à la Gorgias. Cent ans après la mort du prodige, elle lui nuit plutôt qu'elle ne le sert dans l'estime publique. Rien ne se dessèche plus facilement que les torrents. Alors le travailleur patient prend sa revanche, on est surpris de

voir quelle trompeuse supériorité donne le génie naturel tout seul. Le chantre des *Harmonies* perd; d'autres, inférieurs en dons innés, grandissent. Sully Prudhomme, avec les complications toutes modernes de sa pensée, est plus classique, plus *ancien* que Lamartine.

IV.

Il ne manquera pas de personnes peu clairvoyantes pour affirmer après cela que je fais ici un réquisitoire contre Lamartine. Est-il nécessaire d'affirmer que je suis à cent lieues d'une telle pensée? Faut-il donc que je fasse au lecteur le plaisir d'abonder dans son sens, que je lui répète ce que mille personnes lui ont déjà répété et ce que dix environ seraient en état de lui prouver, c'est-à-dire que Lamartine, quand l'inspiration le soutient, est supérieur à tout? Je le déclare donc, il serait inepte et impie de croire que certaines pièces du poète puissent jamais vieillir : l'*Hymne à la douleur*, par exemple, *le Crucifix*, *la Mort de Socrate* dans ses parties principales, l'épisode de la *Caravane humaine* dans la 8e époque de *Jocelyn*, et plus de vingt autres. J'ajouterai même, si l'on veut, pour la satisfaction des Français jaloux d'humilier l'Angleterre, que nous possédons en Lamartine le premier des lakistes, comme en Rabelais le premier des humoristes.

Mais par-dessus tout Lamartine restera l'exemple le plus authentique que fournisse l'histoire littéraire de ce qu'on appelle proprement le génie. Il faut entendre par là la facilité naturelle portée au plus haut degré : imagination, don inné de l'éloquence, talent spontané des rythmes, confiance absolue dans la valeur universelle de ses propres pensées. C'était une sorte de végétation unique, une incomparable forêt vierge.

On me permettra bien maintenant, puisque je suis ici pour expliquer et pour définir, d'indiquer mes réserves. Il a manqué à Lamartine, dans la forme, la patience et la minutie difficile à contenter, qui seules donnent aux ouvrages perfection et durée ; il lui a manqué aussi (et cela plus profondément) la curiosité de toutes les choses qui demandent quelque effort, l'intelligence des natures différentes de la sienne, le don d'objectiver ses rêveries, le besoin de penser personnellement et la force de se juger soi-même. En tout cela il est bien inférieur à Gœthe, par exemple, le vrai représentant et le vrai coryphée de ce siècle. Il chante admirablement, mais il ne sait que chanter ; il émeut l'âme, mais il ne cherche rien au delà. C'est un grand génie plutôt qu'un grand esprit.

PAUL DESJARDINS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 5, dépôt et lecture par M. Cuvinot d'un rapport favorable à la prorogation des surtaxes sur les sucres. — Le Sénat adopte par 172 voix contre 24 le projet de loi relatif à l'Exposition universelle de 1889. — Le 8, discussion du projet de loi concernant les surtaxes sur les sucres. Un contre-projet de M. Tirard soutenu par M. Léon Say est rejeté. Le projet est adopté par le Sénat tel qu'il avait été voté par la Chambre.

Chambre des députés. — Le 3, reprise de la discussion sur les céréales; MM. Dreyfus, Wickersheimer et Clovis Hugues protestent contre l'établissement des surtaxes. — Le 5, M. Rouvier prononce un important discours contre les taxes douanières proposées. — Le 6, M. Méline réfute les arguments de M. Rouvier; après un discours de M. Yves Guyot, l'urgence est déclarée et le passage à la discussion des articles voté par 307 voix contre 257. — Le projet d'emprunt de la ville de Paris est adopté tel qu'il a été modifié par le Sénat. — Le 8, le crédit extraordinaire relatif à l'acquisition des hôtels consulaires d'Alexandrie et du Caire est adopté par 395 voix contre 43. — On revient à la discussion des taxes douanières en faveur de l'agriculture; le passage à la discussion des articles est voté par 310 voix contre 240. M. Frédéric Passy propose un contre-projet tendant à supprimer ou à réduire la plupart des droits d'entrée qui est repoussé par 347 voix contre 161.

La commission de l'armée a adopté le système du ministre de la guerre qui supprime les dispenses de droit et n'admet que des dispenses facultatives pour les soutiens de famille.

La commission du budget s'est prononcée à l'unanimité contre la suppression des trésoriers généraux et a voté le maintien de l'organisation financière actuelle.

La commission du canal de Panama a entendu les explications de MM. Ferdinand et Charles de Lesseps, Dingler, Sadi-Carnot, Baïhaut, Sarrien, de Freycinet et Rousseau.

Intérieur. — M. Baïhaut, ministre des travaux publics, et M. Goblet, ministre de l'instruction publique, ont inauguré la section de chemin de fer comprise entre Château-du-Loir et Saumur, qui complète la grande ligne de Paris à Bordeaux par le réseau de l'État. — Le général Saussier, gouverneur de Paris, a retiré sa démission. — Le tribunal correctionnel de Bourgoin s'étant déclaré incompétent, l'affaire des troubles de Châteauvillain sera renvoyée devant la cour d'assises de Grenoble. — Le conseil municipal de Paris a adopté le projet de loi relatif à l'exécution du Métropolitain. Il a inauguré la publicité de ses séances votée par le parlement. — Les opérations du recensement effectuées le 30 mai dernier portent la population du département de la Seine au chiffre de 2 863 792 habitants, soit une augmentation de 102 259 sur le recensement de 1881.

Angleterre. — Le lord-maire de Londres a donné à Mansion-house un grand dîner en l'honneur de M. Léon Say. — Les résultats actuellement connus d'une bonne moitié des élections anglaises donnent 244 conservateurs, 48 libéraux unionistes, 127 ministériels, 57 parnellistes. M. Gladstone est réélu dans le Midlothian; mais la défaite de sa politique paraît assurée. — Des troubles sérieux ont eu lieu en Irlande.

Allemagne. — Le Conseil fédéral a refusé de voter la subvention de trois millions de marks pour l'organisation

d'une exposition à Berlin en 1888. — Il a été saisi par le chancelier de l'empire d'un avant-projet de canal maritime de la mer du Nord à la Baltique. — Le prince Luitpold, régent de Bavière, maintient le ministère existant.

Suisse. — Le Conseil fédéral a décidé l'expulsion des ouvriers anarchistes de nationalité étrangère qui ont participé aux grèves de Zurich.

Italie. — Le ministre des travaux publics a inauguré solennellement le chemin de fer d'Ivrée à Aoste.

Espagne. — La Chambre des députés a adopté, après une longue discussion, le message royal par 332 voix contre 58.

Belgique. — Un violent incendie a détruit les bâtiments de l'Université de Bruxelles, sauf l'aile droite; une partie de la bibliothèque, des collections de chirurgie et des instruments anatomiques a pu être préservée.

Lettres, sciences et arts. — Le 7, a eu lieu à Passy l'inauguration de la statue de Lamartine dans le square qui porte aujourd'hui son nom. Des discours ont été prononcés par MM. Floquet, président de la Chambre des députés; Goblet, ministre de l'instruction publique; Arsène Houssaye, Sully Prudhomme au nom de l'Académie française, Jules Claretie au nom de la Société des gens de lettres, de Lacretelle au nom des amis du poète, et le maire de Mâcon. M. Clovis Hugues a récité une poésie qui a été fort applaudie. Le statuaire, M. Marquet de Vasselot, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Distribution des récompenses aux lauréats du Salon.

Faits-divers. — Les quatre batteries des 12e et 13e régiments d'artillerie revenant du Tonkin ont été reçues à la gare de Lyon par le gouverneur de Paris, entouré de son état-major. Sur tout le parcours, de la gare à Vincennes, la foule les a applaudies avec enthousiasme. — La 11e chambre correctionnelle a condamné M. Arthur Meyer à 200 francs d'amende et aux dépens, à la suite de son duel avec M. Drumont.

Nécrologie. — Mort de M. Adolphe Aderer, professeur de rhétorique au lycée Condorcet; — de M. Jules Bourgeois, rédacteur de la *Gazette de France;* — de M. Romanowski, médecin de marine, vice-résident de l'une des provinces du Tonkin; — du lieutenant-colonel Demarest, inventeur de la fusée percutante; — de M. Alphonse Trélat; — de M. Frédéric Simon, inventeur de la chromolithographie; — de Mgr Hippolyte Guibert, cardinal, archevêque de Paris.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE.

M. Marcellin Pellet, auquel nous devons d'intéressantes études sur les hommes et les choses de la période révolutionnaire, nous donne aujourd'hui une biographie de *Théroigne de Méricourt.* Sans essayer une réhabilitation absolue de « la belle Liégeoise », il a voulu dissiper la plupart des calomnies et des inexactitudes accumulées sur son compte, et prouver que cette femme étrange, qui devait mourir folle à la Salpêtrière après vingt-quatre années de souffrances physiques et morales, apparut un moment à nos pères comme l'image vivante de la liberté et sut racheter ses écarts par les grandes qualités de son esprit et de son cœur. Le travail de M. Pellet est fondé sur une série de documents inédits; il est accompagné de deux curieux portraits de Théroigne, reproduits par l'héliogravure (Quantin).

L'*Histoire et géographie des colonies de la France,* par M. Ch. Bellanger, présente un ensemble sommaire de renseignements précis sur l'ethnographie, les climats, les productions et le commerce de nos possessions d'outre-mer et des pays placés sous notre protectorat. Dans la pensée de l'auteur, ce livre, d'une étendue restreinte et facilement accessible à tous, a pour but de vulgariser les données accumulées par les géographes et les spécialistes et d'instruire d'une façon pratique les négociants désireux d'élargir le cercle de leurs opérations commerciales.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

La librairie Hachette publie une étude de M. Bourciez sur *les Mœurs polies et la littérature de cour sous Henri II,* ainsi qu'une traduction d'*Adam Bède,* le chef-d'œuvre du romancier anglais George Eliot. — L'ancien itinéraire du *Jura et Alpes françaises* a été divisé en trois parties : *Bourgogne et Jura, — Savoie, — Dauphiné et Hautes-Alpes* (Guides Joanne).

Les éditeurs Marpon et Flammarion viennent de réimprimer le célèbre ouvrage de A. Toussenel, *les Juifs rois de l'époque,* avec une notice biographique et des notes par M. de Gonet. Ils ont publié en même temps un ouvrage de M. Jacques de Biez sur *la Question juive.*

Nous devons signaler une curieuse plaquette de notre collaborateur M. J. Durandeau consacrée à un poème bourguignon d'Aimé Piron qui a pour titre *le Mausolée de Monseigneur le dauphin dans l'église de la Sainte-Chapelle.*

Autres nouveautés de la semaine :

DIVERS. — *La maison Plantin à Anvers,* par Léon Degeorge; *Nouvelle méthode de coupe,* par Mme Alice Guerre (Firmin-Didot); — *Charles Darwin,* par Grant Allen, traduction de P. Lemonnier (Guillaumin); — *Histoire militaire de l'Espagne,* par Romuald Brunet; — *Ymbert de Batarnay,* conseiller de Louis XI, par B. de Mandrot; — *Origine de la locomotive,* par M. Deghilage; — *les Mois aux champs,* par le marquis de Cherville, avec préface de J. Claretie; — *De la suggestion et de ses applications thérapeutiques,* par le docteur Bernheim; — *l'Enfant de trois à sept ans,* par J.-B. Perez (Alcan).

ROMANS. — *Les roses d'Arlette,* par G. de Peyrebrune; — *la Faïenne,* par Laurent Pichat; — *Confidences d'une modiste,* par Metton de La Perrière; — *Dos à dos,* par Ch. Mérouvel; — *les Faiseurs,* par Alexis Pisemsky, traduction de V. Derely (Plon-Nourrit).

La librairie J.-B. Baillière va commencer la publication d'une *Bibliothèque scientifique contemporaine* destinée à vulgariser les récentes découvertes et les applications nouvelles des sciences physiques, chimiques et naturelles.

Émile Raunié.

Faits divers

— Notre collaborateur M. Louis Leger vient de publier, à la librairie Leroux, le troisième volume de ses *Études slaves* (*Nouvelles études slaves, deuxième série*). Ce volume renferme des essais sur *le nihilisme,* sur *les Écrivains français et la Russie,* sur le poète polonais *Jean Kochanowski,* sur *Jean Zizka, le Roman bohême* et *les Slaves au* XIXe *siècle.*

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7235)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 3. (23e ANNÉE). — 17 JUILLET 1886.

MA VOCATION (1)

I.

AVANT-PROPOS NÉCESSAIRE.

Je veux me donner le plaisir de reconstituer et de raconter avec quelques détails cette journée mémorable du 5 octobre 1842.

Je vois encore toute la scène. Les acteurs se réduisent à deux personnages : mon oncle Fulcran, curé de Camplong, et moi. Par exemple, le décor est admirable : à droite, les retombées du roc de Philip avec des bouquets de chênes verts bruissant de tourdelles, de merles, de chardonnerets; à gauche, les collines de Canals clairsemées d'oliviers pliant sous les fruits déjà mûrs; au fond, se dégageant des terrains rougeâtres de la plaine de Véreilles — des *ruffes*, pour rappeler un mot du pays, — la rivière d'Orb, qui, à travers les hauts peupliers de ses rives, nous lance des regards de feu.

Aujourd'hui il y a eu chez nous, rue de la Digue, un long entretien entre mon père et mon oncle. Mon père, très ému des reproches que M. le principal de Bédarieux m'a adressés ce matin, comme il me ramenait lui-même au collège pour la rentrée, a pris, à propos de moi, conseil de son frère l'abbé, et celui-ci a été d'avis qu'on me confiât à sa vigilance, à sa tendresse, à son habileté, à ses soins.

— Il est dissipé? Il est paresseux? Eh bien! nous verrons ça. Je l'emmène.

Sitôt dit, sitôt fait. Tandis que je ficelais mes livres, mes cahiers, que ma mère empaquetait mon linge, mes habits, mon oncle Fulcran, préoccupé de mon bagage, courait à travers la ville pour découvrir Justine Cazalas, la messagère de Camplong; puis, vers cinq heures, nous sommes partis.

Une vie nouvelle commence pour moi, et j'en suis secoué de fond en comble. Toutefois je n'ai pas pleuré en quittant ma mère en larmes. Moi qui adore ma mère, si indulgente à mes incartades d'écolier, je ne comprends rien à tant de froideur. Chose horrible! quand elle m'embrassait, m'embrassait encore, me rembrassait, je trouvais cela long. Comme un poulain de la montagne né d'hier, qui ne demande qu'à exercer ses jambes toutes neuves, j'avais peur de voir se refermer la porte que mon oncle venait de m'ouvrir vers sa paroisse, vers la liberté; et cette peur me glaçait.

Maintenant je chemine au long de la grande route de Lodève, et je ne suis pas sans éprouver un vague trouble. Dix fois je me suis retourné pour apercevoir le clocher de Saint-Alexandre, qui décroît, décroît un peu plus à chaque pas parmi les vapeurs roses où la ville s'estompe, s'écroule pour ainsi dire, s'évanouit. J'ai une seconde d'angoisse : je voudrais presque revenir, et je regarde mon oncle avec inquiétude. Il ne se préoccupe guère de moi, lui. Dès le faubourg Saint-Louis, le pont vieux à peine franchi, il s'est signé, s'est touché les lèvres du bout du pouce et a commencé de réciter son bréviaire. Il va d'un pas lent, mesuré, attentif, articulant le latin à mi-voix. Il est tellement absorbé qu'il ne rend ni un salut ni un mot aux gens de sa paroisse qui, en passant, lui parlent ou le saluent.

— Bien le bonsoir, monsieur le curé! lui crie Justine Cazalas qui marche derrière sa mule chargée de mes paquets.

(1) Reproduction et traduction interdites.

Et lui, de lever la tête, de regarder sans voir et de répondre à la messagère de Camplong :

— *A facie Domini mota est terra, a facie Dei Jacob.*

Les luzernières de M. Prades dépassées, le chemin fait un coude brusque, et le joli hameau du Mas-Blanc, avec son église fraîchement badigeonnée au lait de chaux, brillante au milieu des masures terreuses et décrépites comme un écu neuf dans un tas de sous usés, se dresse devant moi de l'autre côté de l'Orb. J'éprouve quelque ennui, quelque regret de m'en aller. C'est au Mas-Blanc que demeure Léon Boucquier, un de mes condisciples du collège, celui que j'aime le plus...

Les Boucquier, entêtés à vouloir faire « quelque chose » de leur fils, l'avaient placé à Bédarieux pour y commencer ses classes ; mais Léon, trop paysan pour oublier son endroit, ses vagabondages à travers les garrigues, flairait sans cesse aux portes, et, si l'une d'elles venait à s'ouvrir, il détalait vers le pays de tous ses orteils. En deux ans, ses parents le virent revenir plus de vingt fois. Après les vacances de Pâques de cette année, M. le principal a refusé de le reprendre, et maintenant il chasse, il braconne, il englue, il pêche, il mène la vie de son plaisir. Justement, voilà sa maison parmi cette plantation d'amandiers. Que de fois j'y suis venu, dans cette maison hospitalière, et combien de grives j'y ai plumées, j'y ai mangées, cet hiver, tandis que des brindilles sèches d'olivier éclairaient l'âtre, toute la cuisine à jour !

Léon Boucquier, encore que plus âgé que moi de quatre ans — il en a seize et j'en ai douze, — durant son incarcération si pénible à Bédarieux, m'avait pris en belle amitié, et, dans ces derniers temps, c'est incalculable le nombre de fois que j'ai fui le collège pour me mêler à ses pêches, à ses chasses, à ses engluements au bord des ruisseaux du Vernoubrel ou du Théron. Le Mas-Blanc est si près de Bédarieux ! Un quart d'heure de course un peu vite, et l'on y est.

Nous avons laissé le Mas-Blanc derrière nous et nous abordons le village de la Tour, composé de quelques auberges pour les rouliers qui, du bas pays, montent charger de la houille aux mines de Graissessac, et de trois ou quatre fabriques de drap dont les roues énormes, à volants moussus, tournent dans la rivière, là-bas. Mon oncle a refermé son bréviaire et tire de ci de là son tricorne aux femmes qui lui font la révérence ou aux hommes qui le saluent. Nous ne prenons pas, à gauche, la route des charrettes, aux ornières profondes, noires de charbon pilé, aux banquettes effondrées. Nous allons toujours devant nous. — Il y a donc un chemin par là ? Si mon oncle, dont les lèvres balbutient l'oraison finale de son office, dans le recueillement de sa prière se trompait par hasard ?... Je n'ose l'interrompre pour l'interroger.

Tant pis ! Après tout, nous n'arriverions pas à Camplong, nous nous égarerions, que nous finirions bien par arriver ailleurs, dans une autre paroisse où le curé nous recevrait. Là-bas, le clocher de Caunas, puis celui de Frangouille, puis celui de Saint-Xist. Ah ! ni les églises ni les presbytères ne manquent chez nous. Ce serait si amusant de tomber là où nous ne sommes pas attendus, d'être obligé de courir soi-même aux œufs, au jambon, à la volaille, pour improviser un repas, comme chez les Boucquier, où Léon aurait tout mis à feu et à sang dès qu'il m'apercevait ! Puis on cause le soir, au frais ou au coin de la cheminée ; on apprend des nouvelles, on conte des histoires ; enfin on se couche en un lit un peu dur, mais excellent, où l'on dort mieux qu'à la maison.

Tout à coup mon oncle Fulcran fait un crochet, traverse le fossé longeant la route, s'enfonce dans un taillis de jeunes châtaigniers sauvages Je me précipite et, malgré des surgeons vivaces qui me flagellent aux jambes, véritable basset flairant piste sous bois, je rejoins mon cher oncle qui, renseigné à fond sur l'endroit, a filé comme un levraut.

Au fur et à mesure que nous escaladons la montée fort raide, le pays s'offre à nous rocailleux, pelé, découvert. Plus de broussailles inextricables ; par intervalles seulement, s'élançant du sol crevassé, des chênes magnifiques, aux troncs vastes et rudes, aux frondaisons immobiles, se découpent sur le ciel avec une surprenante netteté. Le soleil, au moment de disparaître derrière les collines de Carlencas, a beau leur décocher des rayons plus aigus que des flèches, ces masses épaisses de feuillage ne se laissent pas pénétrer et c'est tout au monde si, sur les contours, une ramille perdue, de toutes parts enveloppée, consent à rougir légèrement. Les beaux arbres ! et quelle abondance de fruits partout répandue autour d'eux ! Bien au delà de la portée des branches, les pierrailles sont jonchées de glands énormes comme des noix.

Ma foi, mon oncle continuant à prier — après le bréviaire, le chapelet, — je ramasse au passage les plus gros de ces glands que personne ne songe à cueillir et je les lance à droite, à gauche, dans toutes les directions. Bon ! une linotte ; bon ! un chardonneret ; bon ! un verdier qui se sauvent parmi les buissons. Pourquoi déranger ces oiseaux ravissants, en train de se chercher un gîte pour la nuit ? Est-ce que je sais, moi ? Cela m'amuse, voilà tout. Pourtant, je l'avoue, j'aurais horreur de ressembler à Léon Boucquier, qui, cet été, ayant pris au filet une demi-douzaine d'alouettes, sous prétexte qu'elles seraient d'un meilleur manger, les pluma vivantes devant moi. « Sauvage ! sauvage ! » lui criais-je, furieux. Et lui, sans discontinuer sa besogne atroce, de rire à gorge déployée.

— Petit ! appela mon oncle.

J'accourus. Mon oncle Fulcran, épuisé, peut-être par ses trop longues oraisons, peut-être par les difficultés d'un véritable sentier de chèvre, s'était assis aux bords d'une roche plate formant saillie sur notre che-

min, dans un amoncellement de ronces chargées de mûres. Il demeurait là, pâle, essoufflé, ses yeux brillants attachés sur moi.

— Petit..., répéta-t-il.

— Mon cher oncle?...

— Aimes-tu les mûres?

— Oui, mon oncle, je les aime.

— Celles-ci sont excellentes; croques-en quelques-unes. Le tènement de l'Aire-Raymond, où nous sommes, appartient à Vincent Bassac, marguillier de mon église, et Vincent Bassac m'a autorisé, quand je passe par ici, à dévaliser sa propriété. Tu vois, je ne me gêne guère.

Il allongea une main, en effet, et détacha une superbe grappe.

— Alors, mon oncle, les mûres n'appartiennent pas à tout le monde? Moi, je croyais...

— Peut-être est-ce pousser loin le scrupule, mon enfant. Pour mon compte, je n'oserais toucher au fruit d'une terre qui ne serait pas à moi. Quand il s'agira du bien d'autrui, si tu veux m'écouter, tu en useras comme j'en use.

— Oh! mon oncle Fulcran, je vous écouterai...

Je choisis, Dieu sait avec quelle joie, une douzaine de mûres, les plus belles, les plus appétissantes, et les lui présentai respectueusement, à genoux. Il me sourit. Je trouvai je ne sais quoi de bon, de tout à fait exquis à ce sourire. Qu'était le fruit des ronces comparé à ce fruit-là!...

Cependant le soleil était près de sombrer au loin, et les monts graveleux de Valquières profilaient dans l'azur obscurci des crêtes qui allaient s'éteignant de plus en plus. A notre droite, les châtaigneraies de Frangouille, à travers lesquelles on ne démêlait guère les clairs sentiers menant à Saint-Xist et à Sanégra, se développaient ténébreuses, formidables, jusqu'aux verreries du Bousquet, jusqu'à la rivière d'Orb, où elles semblaient plonger. Et puis quel silence partout épandu! Les oiseaux, encore alertes et vifs tout à l'heure, avaient découvert maintenant la branche propice au sommeil d'une nuit, et dans l'air paisible d'où la lumière se retirait davantage à chaque minute ne passait plus une aile, ne sonnait plus un bec. Un bruit unique, par intervalles, arrivait jusqu'à nous : le claquement sonore d'un fouet acharné sur quelque bête traînant sa charge de houille dans l'affreux chemin des mines, de l'autre côté de l'Aire-Raymond.

Mais à quoi pensait mon oncle Fulcran? Il ne voyait donc pas la nuit qui tombait, qui bientôt allait nous envelopper? Assurément il ne la voyait pas, la nuit, car, encore qu'il eût fini son goûter de mûres, il semblait ne pas se préoccuper le moins du monde de partir.

— Eh bien, mon cher oncle?... lui demandai-je, gagné par la peur dans ce coin perdu de la montagne cévenole où je n'étais jamais venu.

Il demeura tête penchée.

— Nous sommes encore loin de Camplong, je crois? insistai-je.

Il leva tout entière vers moi sa face pâle, où, par l'enfoncement des joues, le nez me parut plus long, plus renflé, plus gros qu'il ne l'était en réalité, fixa dans mes yeux noirs effarés ses yeux noirs tranquilles et, me retenant une main dans les deux siennes :

— Tu sauras, mon cher enfant, me dit-il, qu'en revenant de Bédarieux, où de temps à autre m'appellent les Conférences cantonales, je m'arrête toujours ici. L'endroit est solitaire; c'est moi qui l'ai découvert, et je le trouve merveilleusement propre à la méditation. En quittant la conférence, après cent questions posées, discutées, plus ou moins résolues, la tête me bourdonne comme une ruche trop pleine. Ici, sur ces hauteurs salubres, *in alta solitudine*, je parviens à mettre quelque ordre dans le désarroi de mes pensées. Dans la paix de cette lande sauvage, j'essaye de séparer le bon grain de l'ivraie, et la voix de ma conscience me prévient que plus d'une fois j'y ai réussi. Que d'ivraie! Le tas est gros. Quant au bon grain, le tas est petit et je le plierais bien dans une feuille de ce roncier. N'importe! Nos discussions entre confrères terminées, si j'ai pu distraire une vérité de la montagne de nos erreurs, je suis fier d'emporter cette vérité unique dans ma paroisse, où elle m'aide à vivre comme un bon prêtre a le devoir de vivre, où elle m'aidera à mourir comme un bon prêtre a le devoir de mourir.

— Vous êtes un saint, mon oncle, vous êtes un saint! m'écriai-je, transporté, sans trop comprendre.

— Oui, le vénérable abbé Laroche, auquel je songe à propos de toi, était un saint.

— Le vénérable abbé Laroche?

— Dieu, qui veille sur les élus de sa grâce, dès mon entrée au grand séminaire, en novembre 1819, me conduisit par la main au vénérable abbé Laroche. C'était un vieillard tout menu, avec une petite tête qui paraissait énorme par l'abondance des cheveux. Je ne vis jamais à personne chevelure plus touffue, plus riche. Et quel éclat les traits du vénérable abbé Laroche, qui touchait à ses quatre-vingts ans, empruntaient à cette splendide couronne blanche! Il professait l'histoire ecclésiastique. Mais ce n'était pas son enseignement, encore qu'il y apportât les ressources d'un savoir immense, qui avait créé à M. Laroche une situation exceptionnelle parmi les directeurs du grand séminaire de Montpellier : c'était son tact en quelque sorte divin à découvrir les « vocations », à les cultiver, à les faire s'épanouir sous le souffle de son âme comme des fleurs dont le sanctuaire un jour serait parfumé. En nous parlant, ce texte de l'Écriture lui revenait sans cesse aux lèvres : « Ayez la bonne odeur du Liban; *quasi Libanus odorem suavitatis habete!* »

Il laissa aller ma main, qu'il avait retenue jusque-là.

Nous repartions sans doute. Je fis trois pas. Il ne bougea aucunement.

— Comme on ne saurait entrer trop tôt dans la bonne voie, reprit-il, je compte, mon cher enfant, dès ton arrivée au presbytère, te soumettre, *sur toi-même*, au travail auquel M. Laroche me soumit.

— Mais, mon oncle, vous aviez vingt ans..., balbutiai-je, effrayé.

— Non; j'en avais dix-neuf...

— Et ce travail sur moi-même?

— Il ne sera ni difficile ni pénible... A la fin de notre première entrevue et comme je me retirais, l'abbé Laroche, qui m'avait sondé le cœur et les reins, me tendit un cahier relié assez volumineux et me dit : « Prenez ceci et répandez-y votre âme sous l'œil de « Dieu. Ne passez jamais un jour sans vous confesser « à vous-même vos fautes, la plume à la main. C'est « par écrit que vous formerez de bonnes résolutions, « et c'est par écrit que je vous ordonne de constater si « vos bonnes résolutions ont été tenues. Notre volonté « est si fragile qu'il n'est pas trop de l'étayer, de la « soutenir à chaque heure par la surveillance assidue « de notre pensée. Saint Cyprien proclame qu'un « prêtre doit vivre d'une manière constante « en la pré- « sence du Seigneur, *in conspectu Domini* ». Habituez-« vous, avant d'être élevé à la dignité du sacerdoce, la « plus haute dignité de la terre, à vivre d'une manière « constante en présence de vous-même. Ce n'est qu'en « vous pénétrant « jusqu'aux os, *usque ad ossa* », que « vous balayerez hors de vous-même les scories du pé- « ché, dont toute créature humaine se trouve encombrée « depuis Adam. Ces sortes de mémoires quotidiens « que je vous impose vous aideront à vous purifier. « Ne négligez aucun coin ou recoin de votre être. « Soyez jaloux pour Dieu, puisque vous enviez de lui « appartenir... » Je demeurai planté devant M. Laroche, rempli de toutes les épouvantes, n'osant avancer la main pour saisir son cahier. « Maintenant n'allez « pas vous imaginer que ces pages où se livrera la ba- « taille de votre vocation — un combat singulier avec « Dieu même — seront jamais effleurées par un regard « indiscret. Comme s'ils étaient demeurés enfouis au « fond de votre conscience, vos secrets vous appar- « tiendront exclusivement, ils ne seront qu'à vous. « Pour moi, votre directeur, je pourrai bien, dans les « épanchements sacrés du tribunal de la Pénitence, « vous demander si vous poursuivez vos « écritures »; « ce sera tout, je n'en lirai pas un mot. Il n'est de « place pour personne entre vous et Dieu. »

Je considérais mon oncle avec un étonnement indicible. En nulle rencontre il ne m'avait parlé ainsi, ni à Bédarieux, ni à Camplong. Mon âge, assurément, ne me permettait guère de pénétrer ses paroles; mais, par ci par là, j'en avais pressenti la portée, flairé le sens, et je ne sais quel vent d'enthousiasme me soulevait les cheveux.

Le soleil ayant disparu tout à fait, une petite lune mince et pâle montait à l'horizon pas à pas, comme incertaine de sa marche tant elle était jeune. Au fur et à mesure qu'elle avançait, elle avait à peine la force de teinter de blanc les gros nuages qui, tantôt, dans l'immensité du ciel, roulaient leurs masses rouges sous les rayons droits du couchant. Mon oncle se leva et nous nous remîmes en route.

Je me comportais un peu comme la nouvelle lune : je ne volais pas à travers le sentier pierreux que nous suivions. Mon oncle, coutumier de ces raidillons croulants, encombrés d'obstacles, plus maigre d'ailleurs qu'un chat, sautait, bondissait, cabriolait; moi, tout aussi maigre, je m'empêtrais en des souches de buis, engageais mes pieds en des trous d'où je ne me dégageais pas sans effort, sans perte de temps, et d'aventure baisais la terre de tout mon long.

— Par ici, petit, par ici! me criait mon oncle dont le tricorne, pareil à quelque oiseau de nuit, ailes éployées, flottait dans l'air à vingt pas de moi.

Enfin nous atteignîmes le plateau de l'Aire-Raymond.

Comme ma petite lune s'en donnait, là-haut, toute seule, au milieu d'une armée d'étoiles! Elle n'était plus blanche, à présent; elle était d'un jaune d'or brillant, avec deux pointes très fines, très vives, très allumées. Je ne comprenais pas qu'elle eût eu la force de fendre les amoncellements de nuages d'où elle se dégageait si difficilement à son lever. Les étoiles, ses amies, l'y avaient aidée sans doute. Le fait est que le ciel se montrait partout déblayé, plus net que la main, plus transparent et poli qu'une glace. Ce pays où j'entrais, à peu près nouveau pour moi, me paraissait merveilleusement beau. Mon âme, séduite par l'attrait d'un changement, répandait sur toutes choses une lumière aussi douce que la lumière douce tombant de la lune et des étoiles, et j'allais à côté de mon oncle Fulcran, ravi, enlevé, heureux comme on ne l'est que dans l'enfance, quand on ne sait rien de l'homme, que, pour ainsi dire, on n'en a pas ouï parler.

— Voilà le moulin de l'Espase, dit mon oncle, me montrant une masure dans un paquet d'arbres dont l'ombre s'allongeait sur un cours d'eau.

— C'est bien joli! répondis-je, enchanté.

— Nous approchons de la paroisse... A propos, avant d'arriver, il me serait agréable de savoir si tu ne voudrais pas, comme m'y habitua le vénérable M. Laroche, t'habituer, toi aussi, chaque soir, un quart d'heure avant le coucher, à écrire quelques lignes sur un cahier que je te donnerai.

— Je ne demande pas mieux, mon cher oncle.

Alors, se parlant à lui-même à haute et intelligible voix, il s'en alla disant :

— Je pourrais préparer un cahier de 365 pages, une page pour chaque jour... Mon Dieu, mon neveu ne serait pas obligé de remplir quotidiennement sa page;

il écrirait ce qui lui viendrait au bout de la plume, tantôt vingt lignes, tantôt dix, tantôt deux... Certes, j'en userais envers lui comme en usait envers moi M. Laroche, de sainte mémoire : de temps à autre je me contenterais de m'informer si ses « écritures » se portent bien, sans jamais être tenté d'y jeter les yeux...

— Je vous les montrerai, mon oncle, mes « écritures », je vous les montrerai ! interrompis-je.

— Non ! non ! s'écria-t-il, scandalisé. Il n'y aura de place pour personne entre ta conscience et Dieu.

— Vous pensez donc que je serai prêtre, moi, un jour ? articulai-je, pris d'un tremblement de tous les membres.

— Le sacerdoce est le privilège de rares êtres qu'il a plu à Dieu de marquer de son doigt, et je ne sais encore, mon enfant, si le doigt de Dieu t'a touché. Mais, quelque carrière que tu sois appelé à suivre à travers les hommes, tu auras besoin de courage, autrement dit de *vertu*, pour donner au mot courage son véritable sens. Or, où puiseras-tu ce courage, cette vertu nécessaire, si les ressources, les armes qui peuvent résider en toi pour soutenir le rude combat de la vie te demeurent cachées ? Il ne m'est pas permis d'en douter après une expérience de vingt-trois ans : en m'appliquant, dès 1819, à un examen minutieux de mes moindres actions, M. Laroche me mettait à même de me connaître plus intimement, de sonder le fort et le faible de ma nature et de devenir, à la lumière de cette analyse de chaque jour, le prêtre honorable que je suis... Du reste, ton journal, à Camplong, sera le journal qu'on peut écrire à ton âge, reprit-il après un silence de trois minutes, et il n'aura rien de commun avec celui que j'écrivais à Montpellier. Tandis que le mien était grave, souvent triste, parfois mouillé de larmes — des doutes à propos de ma vocation me désolaient, — le tien sera gai, vif, amusant. Je veux que sur tes pages tu babilles à cœur ouvert, ainsi que babillerait à bec ouvert un oisillon sur une branche. Deux, trois lignes pour un examen très court de conscience; puis vingt, puis cent, si tu le veux, à propos de tes divertissements dans le village, de tes courses dans les montagnes du Jougla, de Bataillo, où je ne t'empêcherai pas d'aller tendre des pièges aux grives, aux merles, voire aux lapins. Tu n'auras plus Léon Boucquier ici; mais tu auras Galibert, le pâtre des Bassac...

— Quel bonheur !

— Ce n'est qu'à la longue que ton cahier deviendra exigeant, pour ton profit. Au bout d'un an, de deux peut-être, il te demandera une nourriture moins légère que celle des premiers temps, et tu la lui donneras sans effort, car, dans sa fréquentation incessante, par un travail intérieur accompli à ton insu, ta pensée se sera faite plus ferme, plus nette, et tu l'exprimeras mieux par la raison que tu la verras mieux. Quel ami dévoué tu auras dans l'ami que me donna l'abbé Laroche et que je te donne ! Si tu le pratiques sans une infidélité d'un jour, quoi qu'il plaise à Dieu de faire de toi, à quelque extrémité que la méchanceté des hommes soit capable de te réduire, tu demeureras dans ta force, dans ta fierté. Les luttes si âpres de la vie, où des saints ont manqué succomber — saint Jérôme, par exemple, — entament uniquement ceux qui, se fuyant eux-mêmes, ont négligé d'apprendre ce qu'ils pouvaient pour résister. « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix; j'ai apporté le glaive », dit Jésus dans l'Évangile de saint Mathieu. Oui, au fond de toute conscience, Dieu a déposé le glaive. Il ne s'agit, en ouvrant nos yeux tout grands, que de le découvrir, ce glaive trempé là-haut, et d'avoir la vaillance de le tirer du fourreau pour frapper.

— Pour frapper qui ?

— Tes ennemis intérieurs et tes ennemis extérieurs.

— Des ennemis ! Je n'ai pas d'ennemis.

— Tu en auras en toi et hors de toi. Mais, avec mes « écritures », je te mets sous l'aisselle un étai pour toute la vie...

Prudence Ricard, la gouvernante de mon oncle, une petite vieille courbée sur un bâton, nous attendait à la porte du presbytère.

— La soupe est sur la table ! glapit-elle en nous apercevant.

*
* *

Mon oncle est mort en 1871, et M. l'abbé Sals, « légataire de ses papiers quelconques », m'a dit avoir brûlé une montagne de cahiers d'une écriture très fine, très serrée. Toute la vie de l'humble desservant de Camplong se trouvait notée là jour par jour, presque heure par heure. Sait-on si, parmi tant de pages, quelques-unes ne méritaient pas d'être choisies, de vivre ? L'histoire d'une âme simple qui se répand en liberté, que sa foi chasse sans cesse vers les sommets, qui a éprouvé plus lourdement qu'une autre le poids de la terre par un contact journalier avec les douleurs humaines, si grandes, si habituelles en nos pays dénués, l'histoire d'une pareille âme n'était certes pas chose méprisable. Mon oncle se racontant nous eût fourni, j'en réponds, un noble et touchant spectacle. Je n'ai pas été consulté, et tout a péri.

M. l'abbé Sals ne m'a pas épargné dans son autodafé cruel, car les premières années de mon journal — de 1842 à 1845, — mises sous clef dans la commode du presbytère, n'ont pas été retrouvées. Cela a flambé avec le reste. Je regrette ces feuilles où je m'étais évertué dès la douzième année. Mais aussi pourquoi, tandis que mon oncle Fulcran vivait, n'ai-je pas repris ce qui m'appartenait, ce qui était bien à moi, ce qui était moi ? Je n'y songeais guère. Nous sommes ainsi faits qu'il nous faut avoir subi les atteintes de l'âge pour nous intéresser au passé. Vienne la cinquantaine, et la vie, qui ne bat

plus son plein, sujette désormais à des défaillances, à des arrêts, commence à déserter l'espérance pour se complaire au souvenir. Oh! alors, comme les choses laissées derrière nous, semées à pleines mains sur la route déjà longue : idées, sentiments, souffrances, efforts, luttes, folies, nous retiennent, nous attachent, nous secouent jusqu'aux larmes!

Je fus malade il y a quelques années, et, dans les langueurs d'une convalescence pénible, je feuilletai ce qui restait de mon journal. Il ne me répugnait en aucune façon, quand tout semblait m'échapper, de procéder à une enquête suprême. Je dirai plus : pouvant me rendre le témoignage que j'avais été, sinon un bon, du moins un honnête ouvrier de « la vigne » où j'avais enfoncé la pioche, je comptais pour le relèvement de mes forces sur une lecture où je serais mis absolument en face de moi-même, où je toucherais du doigt tout ce que j'avais tenté à la sueur de mon front, tout ce que j'avais voulu, obstinément voulu, le peu, hélas! qu'il m'avait été permis de réaliser.

Cette épreuve redoutable (il est toujours redoutable de se voir de trop près) eut une grande douceur et, dans mon état, ne fut pas sans profit. Des émotions délicieuses de l'âme le corps reçut comme des contrecoups fortifiants. La vertu de mes « écritures » me redressa sur pieds. Retrouver le petit séminaire de Saint-Pons, où j'ai commencé mes études, me fut un soulagement adorable. Je ressaisis l'impression entière de mon séjour de deux ans dans la silencieuse maison de la Montagne-Noire, chez M. l'abbé Dubreuil, mort depuis archevêque d'Avignon. Je refis mes promenades d'écolier, et l'air du Sommail, l'air violent des hauteurs, qui d'aventure me roulait dans la neige, me ranima encore une fois. Je redevenais enfant, et, dans ma faiblesse actuelle, ce m'était jouissance céleste, passe-temps de paradis.

Mais, trois cahiers parcourus, j'en ouvris un quatrième. Celui-ci m'attacha plus intimement, plus âprement que les autres. Là était consigné, consigné avec minutie, le long supplice de ma vocation religieuse. Je fus pris aux entrailles. Quel martyre j'avais subi! Je faillis en crier. Était-il croyable que j'eusse été ainsi écartelé par Dieu et que je ne fusse pas mort sur le coup? Incontinent, cette idée me tomba dans l'esprit comme un brandon et y mit le feu : « Si j'imprimais ces notes?... »

Après de mûres réflexions, il m'a paru qu'il ne serait pas sans intérêt pour les lecteurs des *Courbezon*, de *l'Abbé Tigrane*, de *Mon oncle Céleston*, de *Lucifer*, de connaître à quelle source j'ai puisé en écrivant ces études de mœurs ecclésiastiques, et je me décide à publier des fragments de mon journal. Devant ma persistance dans un ordre d'observations où se sont risqués de rares romanciers, certains critiques, trop peu naïfs, m'ont supposé toute espèce de motifs très ingénieux de renommée ou d'intérêt. Peut-être, par un scandale retentissant, voulais-je affirmer mon nom ou ramasser quelques poignées de gros sous? Ces critiques se sont trompés. Je ne suis pas allé à l'Église pour la peindre et pour la juger, encore moins pour faire d'elle métier et marchandise; l'Église est venue à moi, s'est imposée à moi par la force d'une longue fréquentation, par les émotions poignantes de ma jeunesse, par un goût tenace de mon esprit, ouvert de bonne heure à elle, à elle seule, et j'ai écrit tout le long de l'aune, naïvement. D'autres, plus heureux, plus robustes, mieux doués, abordaient Paris, abordaient la province, abordaient le monde; moi, je demeurais confiné dans mon coin étroit, dans mon « diocèse », comme aurait dit Sainte-Beuve, me persuadant, sans doute pour atténuer le sentiment profond de mon impuissance, que les œuvres fortes ne devaient être, ne pouvaient être que les œuvres où l'auteur mettait un peu de son sang, un peu de sa vie. De là une série de livres sur les desservants, les curés, les chanoines, les évêques...

Cependant, à certains jours, je fuyais la sacristie étouffante, partais en folle course à travers la montagne cévenole et en rapportais *Barnabé*, *Julien Savignac*, *le Chevrier*, *Monsieur Jean*, toute mon existence au village parmi les ermites, les pâtres, les chèvres, les moutons. Mais je revenais à l'Église invinciblement, à l'Église où je connaissais tout, gens et choses, où le moindre détail des cérémonies m'intéressait, où la fumée de l'encensoir sur l'autel m'enlevait aux voûtes, jusqu'à ce ciel que mon oncle Fulcran me montrait de son doigt levé. Sans que mon esprit ait jamais rien perdu de son indépendance, mon âme, à travers mon œuvre, a constamment subi la servitude d'une première empreinte, l'irrésistible fascination des souvenirs. On n'aime plus peut-être; mais on est encore charmé.

J'ignore ce qu'il en sera de ces pages arrachées à mes cahiers. Bien que par un bout de toilette j'aie essayé de les faire présentables — la sincérité à dix-huit ans ne trouve pas toujours l'expression, — je ne suis pas sans inquiétude. Pourtant, si elles venaient à trouver quelques lecteurs, je pourrais, plus tard, renouveler l'épreuve avec mon journal de Paris. Après ma vocation religieuse, ma vocation littéraire. Ici encore, l'effort, la lutte, la bataille, le drame déchirant pour secouer le poids d'une éducation aussi incomplète qu'écrasante, pour faire le départ tragique des sentiments et des idées, pour conquérir la possession de soi-même, qui est la liberté et qui est le talent. Et quel travail de dix ans, à suer sang et eau, quand il fallut planter une phrase debout!

Y suis-je enfin parvenu?... Ne parlons pas de cela, car cela est trop douloureux :

Horrent admotus vulnera crudia manus.

FERDINAND FABRE.

(*La suite au prochain numéro.*)

DE LA DESCRIPTION PITTORESQUE

Essai de psychologie littéraire

I.

La description est un élément essentiel du roman tel qu'on le conçoit généralement aujourd'hui. Je n'ai pas besoin de dire ici que l'étude du « milieu » a été poussée loin, trop loin peut-être en quelques cas. Un des caractères de l'étude du milieu, par lequel presque toutes les écoles françaises se ressemblent et dérivent de Chateaubriand et du mouvement romantique, c'est la recherche du pittoresque, de l'épithète qui parle aux sens et fasse revivre jusqu'à un certain point une sensation au lieu de susciter une idée. Nous constatons cette préoccupation chez des romanciers de tendances diverses et même opposées, comme MM. Zola, Huysmans, Feuillet, Daudet et bien d'autres; nous la trouvons aussi chez des poètes comme M. Leconte de Lisle, chez des critiques, des historiens et des philosophes comme MM. Renan et Taine. Il y a donc là une tendance très générale, relativement nouvelle, et dont il faudrait étudier les effets.

On appelle imagination sensible l'acte par lequel nous nous représentons un objet absent, et cette représentation, comme on l'a depuis longtemps remarqué, n'est — au moins si nous n'envisageons que certaines classes d'images — qu'une copie affaiblie d'une sensation. Par exemple, si j'essaye de me représenter un monument, un tableau, une statue, ce que j'imagine, si mes souvenirs sont assez nets, est une sorte de copie affaiblie de la sensation que j'aurais si je voyais réellement le monument, le tableau ou la statue. L'imagination, même prise au sens restreint que nous lui donnons ici, varie beaucoup d'une personne à l'autre, soit en intensité, soit en qualité. D'un côté, certaines personnes ont les images, les représentations beaucoup plus fraîches, plus vives, plus concrètes; en un mot, leurs images se rapprochent beaucoup de la sensation; d'autres, au contraire, sont plutôt portées vers les idées abstraites et ont besoin d'un effort pour se représenter des sensations d'une manière un peu nette. On a remarqué que la vision mentale, très nette en général chez les enfants et chez les femmes, devenait très faible et parfois disparaissait en quelque sorte chez les personnes préoccupées surtout d'idées abstraites ou habituées à ne pas exercer leur imagination visuelle. Voici une petite expérience indiquée par Wundt, qui, en montrant les analogies de l'image et de la sensation, paraît mettre en relief aussi les différences individuelles par rapport à l'intensité avec laquelle l'image concrète est perçue. On sait que lorsque nous avons fixé nos regards quelques instants sur un objet coloré, si nous reportons les yeux sur une surface grise, nous percevons une tache colorée de la couleur complémentaire de la première. Si l'objet était rouge, la tache sera verte, et, réciproquement, si l'objet était bleu indigo, la tache sera jaune, etc. Or il est possible, mais cela ne réussit pas à tout le monde, de percevoir cette couleur complémentaire non pas après avoir regardé un objet coloré, mais simplement après l'avoir imaginé. On peut, par exemple, penser à une croix rouge : en jetant ensuite les yeux sur un papier gris, on doit voir une croix verte si l'on a une bonne imagination visuelle.

D'un autre côté, l'imagination, d'une personne à l'autre, ne varie pas seulement par l'intensité : elle varie aussi par la qualité. Les uns ont surtout de la facilité à se représenter les images visuelles; d'autres, les images auditives ou tactiles. Ainsi, si je pense à un mot, ce mot se présente principalement à moi sous la forme d'une image auditive; il me semble que je l'entends. Pour d'autres personnes, au contraire, la représentation du mot affecte la forme d'une image motrice : elles se représentent non pas le son du mot, mais les mouvements de la langue et des lèvres, du larynx, etc., qu'il faut faire pour le prononcer. D'autres enfin se le représentent imprimé ou écrit, sous la forme, par conséquent, d'une image visuelle. Chez d'autres personnes se produisent, soit des images abstraites, soit des images combinées.

C'est à l'imagination en général, et aux différentes espèces d'imagination en particulier, que font appel la plupart de nos littérateurs. Chacun d'eux a plus ou moins sa caractéristique propre au point de vue de l'intensité et de la qualité de la sensation, et il me semble que c'est de cette manière d'être particulière que dérivent, au moins en partie, les impressions que leurs œuvres nous font éprouver. Certaines images sont faites plutôt que d'autres pour éveiller en nous certains sentiments déterminés et, par conséquent, donnent une caractéristique assez nette à la manière d'un écrivain.

Mais d'abord quel est le rôle propre de la forme concrète de description qui est si généralement employée aujourd'hui? On peut, à mon avis, en trouver une bonne raison — et celle peut-être à laquelle se ramènent toutes celles que l'on pourrait proposer — dans les résultats de certaines recherches psychologiques récentes de M. Féré. M. Féré a tâché de démontrer à l'aide d'expériences que chacune de nos sensations était accompagnée d'une augmentation de nos forces nerveuses (1). La force des sujets sur lesquels a opéré M. Féré a été mesurée au moyen du dynamomètre; on soumet ensuite le sujet à des excitations sensorielles et on mesure de nouveau la force du sujet, qui se

1. Ch. Féré : *Sensation et mouvement*, dans la *Revue philosophique*, octobre 1885.

trouve avoir augmenté. Mais si la sensation a le pouvoir de développer en nous une certaine somme d'énergie nerveuse, l'image, qui est une copie de la sensation, doit avoir des effets analogues, quoique moins marqués, et, si la force nerveuse dégagée ne se dépense pas en mouvements volontaires, elle se convertira soit en sentiments, soit en mouvements involontaires : accélération de la respiration, battements du cœur, etc. Il résulte de là que l'ensemble des images vives éveillées par une description est de nature à susciter en nous par lui-même, par le fait seul de l'existence de ces images et abstraction faite de ce qu'elles représentent, un certain nombre de sentiments. La description pittoresque par elle-même a donc plus de force que la description abstraite pour exciter en nous soit l'admiration, soit la pitié, la terreur ou toute autre émotion que veut nous faire éprouver l'écrivain. Bien entendu, ceci ne se produit que lorsque le lecteur n'a pas à se fatiguer pour évoquer les images qui lui sont présentées, et l'effet ne se produit plus si l'auteur abuse du procédé ou si le lecteur n'a pas l'imagination naturellement assez vive pour le suivre.

Il est sans doute inutile d'insister sur les effets parculiers de la description pittoresque : plus les images qu'elle tâche de réveiller se rapprochent de la sensation même, et plus aussi l'impression reçue aura de vivacité, d'éclat ou de fraîcheur; cela se comprend de reste.

II.

Cette vivacité de l'image caractérise certains auteurs : ils nous peignent les objets avec une telle précision, avec un tel éclat, une telle intensité de couleur, que l'impression que nous font éprouver leurs œuvres en prend quelque chose de tout à fait particulier. Mais cette vivacité et cette puissance d'imagination se joint généralement chez les littérateurs à l'emploi des images visuelles. Je citerai parmi les auteurs qui ont cette qualité Th. Gautier et M. Leconte de Lisle dans la poésie, les frères de Goncourt, M. Zola et M. Taine dans la prose. Mais l'effet varie certainement de l'un à l'autre.

Il me semble que chez M. Leconte de Lisle le procédé (j'entends par là, non pas une recette que l'artiste applique, mais bien la manière dont *procède* généralement son esprit), le procédé, dis-je, est souvent celui-ci : quelques points sont éclairés d'une manière très vive, tandis que le reste du tableau demeure dans l'ombre. Cette vision partielle, mais très distincte, produit une impression saisissante d'étrangeté; elle s'applique à merveille dans les passages où il faut mettre en relief une situation extraordinaire ou terrible. C'est une sorte de rêve très lucide dans une nuit obscure :

Puis, tandis qu'il s'étend sur le dos dans sa couche,
Qu'il se croise les bras et se rendort sans bruit,
Hervor, en brandissant l'acier qui vibre et luit,
Ses noirs cheveux au vent, comme une ombre farouche,
Bondit et disparaît au travers de la nuit.

(*L'épée d'Angantyr.*)

Viens par ici, corbeau, mon brave mangeur d'hommes!
. . . . . .
Cherche ma fiancée et porte-lui mon cœur.
. . . . . .
Au sommet de la tour que hantent les corneilles,
Tu la verras debout, blanche aux longs cheveux noirs;
Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles
Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

(*Le cœur d'Hualmar.*)

Gloire au Christ! Les bûchers luisent, flambeaux ardents;
La chair se fend, s'embrase aux os des hérétiques,
Et de rouges ruisseaux sur les charbons brûlants
Fument dans les cieux noirs au bruit des saints cantiques.

(*L'agonie d'un saint.*)

A mon avis, c'est peut-être dans les passages de ce genre que se trouve la note la plus originale de M. Leconte de Lisle. Mais il en donne d'autres non moins remarquables et que l'on peut même préférer. Le procédé qui se retrouve dans les vers que j'ai cités n'en est pas moins le plus intéressant au point de vue de cette étude, à cause de l'extrême perfection que M. Leconte de Lisle apporte à rendre la couleur et l'effet visible des détails, et de la puissance du contraste et de l'impression qui en résulte. Au reste, M. Leconte de Lisle aime et recherche parfois ce contraste de l'obscurité et de la lumière. Voyez ces magnifiques strophes dans le *Bernica :*

Quand l'aube jette aux monts sa rose bandelette,
Cet étroit paradis, parfumé de verdeur,
Au-devant du soleil, comme une cassolette,
Enroule autour des pics la brume violette
Qui par frais tourbillons sort de ses profondeurs.

Si Midi, du ciel pur, verse sa lave blanche
Au travers des massifs, il n'en laisse pleuvoir
Que des éclats légers qui vont, de branche en branche,
Fluides diamants que l'une à l'autre épanche,
De leurs taches de feu semer le gazon noir.

D'autres fois, au contraire, nous trouvons tout le tableau mis en pleine lumière (*Midi, la Véranda, Hypathie*). C'est surtout dans les *Poèmes antiques* que nous trouvons ce procédé; l'autre appartient plutôt aux *Poèmes barbares*. Il y a eu dans l'emploi de ces divers procédés une adaptation voulue ou inconsciente de l'esprit du poète aux sujets traités. Le poète a employé différemment ses couleurs et les a distribuées de manière différente pour peindre la civilisation grecque ou le monde scandinave. Je crois que d'une manière générale la différence du procédé correspond bien à la différence de la matière.

Th. Gautier a par moments de véritables obsessions de couleur et une habileté inouïe pour rapprocher les

objets d'où peut s'abstraire une couleur qui pour tout le monde est à peu près la même. Voyez *Symphonie en blanc majeur*, et *A une robe rose*, dans *Émaux et camées*.

Son sein, neige moulée en globe,
Contre ses camélias blancs
Et le blanc satin de sa robe
Soutient des combats insolents.

Dans ces grandes batailles blanches,
Satin et fleurs ont le dessous
Et, sans demander leurs revanches,
Jaunissent comme des jaloux...

De quel mica de neige vierge,
De quelle moelle de roseau,
De quelle hostie et de quel cierge
A-t-on fait le blanc de sa peau?

A-t-on pris la goutte lactée
Cachant l'azur du ciel d'hiver,
Le lis à la pulpe argentée,
La blanche écume de la mer,

Le marbre blanc, chair froide et pâle
Où vivent les divinités,
L'argent mat, la laiteuse opale
Qu'irisent de vagues clartés? etc.

MM. de Goncourt, dans le roman, sont bien connus pour avoir usé et abusé même, au dire de quelques-uns, de la description pittoresque. Quelques-uns de leurs tableaux sont célèbres à juste titre, par exemple le paysage d'*Idées et sensations*. La forme colorée paraît le seul but qu'ils aient poursuivi dans ces descriptions; ils l'ont atteint d'une manière remarquable, et la recherche de leur style les a servis en cela. Qu'ils en aient abusé quelquefois, que M. Edmond de Goncourt surtout ait poussé le procédé trop loin, on ne peut guère le nier; mais le procédé n'en avait pas moins quelque chose de légitime, de très utile même à leur point de vue. En effet, on sait que pour des raisons psychologiques l'habitude efface peu à peu l'image. Tel mot qui était autrefois pittoresque est devenu terne et n'a plus qu'une signification pour ainsi dire abstraite. Prononcé, il éveille l'idée de la chose qu'il représente, il n'en éveille plus l'image. M. Darmesteter (1) signale avec raison dans ce fait bien connu une cause de l'origine des néologismes : les mots s'usent et font place à d'autres, et il en est de même des tournures et du style en général. « Autrefois on disait *exprimer sa pensée*; à présent on commence à la *formuler*. Pourquoi? C'est que dans *exprimer*, on ne sent plus la force première, étymologique, du mot. *Exprimer* sa pensée n'est plus la presser, la faire sortir par pression et la condenser dans des mots; c'est simplement la faire connaître par des mots : le terme énonce le fait sans image dans une nudité abstraite. Au lieu de l'*exprimer*, on la *formule*, c'est-à-dire qu'on la jette dans le moule d'une forme rigide, mathématique. » On comprend très bien, par conséquent, qu'un écrivain qui cherche à rendre précisément le côté pittoresque des choses, c'est-à-dire celui que le langage rend d'autant moins bien qu'il est devenu plus courant, soit porté à rechercher les mots, les constructions, les tours les plus rares et les moins usés, et même à imaginer de nouvelles tournures et des formes de phrases inconnues avant lui, de manière à rendre avec la plus grande intensité la forme et surtout la couleur.

Avec M. Taine, nous avons un autre genre de peinture : ici les images sont fortes, aveuglantes, parfois chaudes, vives; personne n'a rendu les effets de lumière avec plus d'intensité, de relief et de précision à la fois. L'effet est voulu, mais il est produit; il est cherché, mais il est trouvé. Que l'on compare à ce que l'on voudra le coucher du soleil à Paris :

« J'étais hier vers cinq heures du soir sur le quai qui longe l'Arsenal, et je regardais, en face de moi, de l'autre côté de la Seine, le ciel rougi par le soleil couchant. Un demi-dôme de nuages floconneux montait en se courbant au-dessus des arbres du Jardin des plantes. Toute cette voûte semblait incrustée d'écailles de cuivre; des bosselures innombrables, les unes presque ardentes, les autres presque sombres, s'étageaient par rangées avec un étrange éclat métallique jusqu'au plus haut du ciel, et, tout en bas, une longue bande verdâtre qui touchait l'horizon était rayée et déchiquetée par le treillis noir des branches. Çà et là des demi-clartés roses se posaient sur les pavés; la rivière luisait doucement dans une brume naissante; on apercevait de grands bateaux qui se laissaient couler au fil du courant, deux ou trois attelages sur la plage nue, une grue qui profilait son mât oblique sur l'air gris de l'Orient. Une demi-heure après, tout s'éteignait; il ne restait plus qu'un peu de ciel clair derrière le Panthéon; des fumées roussâtres tournoyaient dans la pourpre mourante du soir et fondaient les unes dans les autres leur couleur vague. Une vapeur bleuâtre noyait les rondeurs des ponts et les arêtes des toits. Le chevet de la cathédrale, avec ses aiguilles et ses contreforts articulés, tout petit, en un seul tas, semblait la carapace vide d'un crabe. Les choses, tout à l'heure saillantes, n'étaient plus que des esquisses ébauchées sur un papier terne. Des becs de gaz s'allumaient çà et là comme des étoiles isolées; dans l'effacement universel ils prenaient tout le regard. Bientôt des cordons de lumière se sont allongés à perte de vue, et le flamboiement indistinct, fourmillant, du Paris populeux a surgi vers l'ouest, tandis qu'au pied des arches, le long des quais, dans les remous, le fleuve, toujours froissé, continuait son chuchotement nocturne (1). »

(1) A. Darmesteter, *De la création actuelle des mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent*, p. 36.

(1) Taine, *De l'intelligence*, I, 76.

III.

D'autres auteurs se servent, dans leurs descriptions, de termes éveillant des images de différente nature. M. Zola, par exemple, qui a, lui aussi, une grande puissance d'imagination visuelle, se sert volontiers des odeurs et des sons. Au contraire, les quatre auteurs dont nous venons de nous occuper ont ceci de commun qu'ils font surtout emploi, dans leurs descriptions, de l'image visuelle. Le caractère propre de l'impression qu'ils produisent, et qu'ils doivent, je crois, précisément à la prépondérance de ces images visuelles, c'est que c'est une impression purement artistique. Je veux dire par là qu'aucun de nos sentiments intimes n'est excité par leurs descriptions, à part l'impression étrange que fait éprouver la poésie de M. Leconte de Lisle quand il se sert du procédé que j'ai signalé. Ni dans les descriptions colorées de Th. Gautier, ni dans celles de M. de Goncourt, ni chez M. Taine, ni chez M. Leconte de Lisle dans la plus grande partie de ses poésies, nous ne trouvons rien qui éveille chez nous un sentiment, une émotion autre que l'impression purement artistique que nous éprouvons à contempler un paysage ou un objet quelconque d'une belle forme et d'une riche couleur (1). Mais si l'admiration, si l'émotion esthétique doit toujours être le but de l'art, ce but peut être atteint par d'autres moyens que la description froide, et par l'éveil d'autres sentiments, par l'excitation d'émotions diverses par des moyens appropriés. L'émotion par elle-même, la pitié, la terreur, etc , n'est pas proprement esthétique; mais elle peut faire partie du système qui éveille l'émotion esthétique. A ce titre, la description peut jouer un rôle en littérature, non seulement en nous faisant comprendre les milieux où se meuvent les personnages, ou bien les personnages eux-mêmes, mais aussi en nous disposant à ressentir certaines émotions.

Il est une critique que l'on adresse souvent aux littérateurs qui se complaisent dans la description. On leur fait remarquer que leurs personnages ne peuvent pas voir tout ce qu'ils indiquent, ou qu'ils sont incapables d'y remarquer tout ce qu'y remarque l'auteur. A mon avis, le reproche n'est pas juste : je ne vois pas du tout pourquoi l'auteur et le lecteur ne seraient pas mieux renseignés sur le milieu où vit et se meut un personnage que ne l'est le personnage lui-même. Voudrait-on soutenir que l'on ne doit mettre dans une description que ce qui peut exercer une influence sur le héros? On pourrait répondre encore que souvent nos actions sont influencées par des causes extérieures que nous ne remarquons nullement, et que nous les remarquons d'autant moins, bien souvent, que l'influence qu'elles exercent est plus continue et plus forte. Mais ce qui est vrai, c'est que, au moyen de la description, quand elle est bien faite, on peut nous faire entrer plus ou moins dans l'état d'esprit d'un personnage, et que la description, au lieu d'être une simple virtuosité de l'auteur, peut être un excellent moyen de nous faire comprendre les sentiments et les actes du personnage et de nous faire participer à ses émotions.

La description visuelle, comme nous venons de le voir, ne produit généralement pas cet effet. Elle a son mérite et sa valeur. Je me garderais de regretter que les écrivains qui sont capables de la bien faire l'aient entreprise; mais elle ne répond pas à tout. Elle est froide alors même que les situations et les objets qu'elle dépeint semblent par eux-mêmes devoir produire une impression assez vive. Nous ne sommes guère émus autrement que par une émotion d'artiste.

Si nous recherchons les causes de cette impression, nous les trouverons dans deux faits. D'abord la vue est devenue un sens intellectuel destiné à comprendre autant qu'à jouir; il en est de même, à un moindre degré, de l'ouïe et du tact, tandis que l'odorat, le goût, le sens de la température, etc., sont des sens très peu intellectuels qui nous font éprouver généralement, quand ils s'exercent, du plaisir ou de la douleur et qui sont plus directement reliés à notre vie végétative et sensible. Le second fait, c'est que dans une description visuelle nous ne contemplons que des abstractions, car les sensations visuelles sont des abstractions si on les sépare des sensations de température, de contact, de son, d'odeur et de goût que les objets sont capables de nous donner.

Mais il est des cas cependant où les sensations visuelles peuvent exciter certaines émotions : c'est que, alors, les deux causes que nous venons de signaler, ou du moins l'une d'elles, viennent à disparaître. Quand la sensation de la forme disparaît, par exemple, pour ne laisser guère subsister que la couleur, la sensation visuelle devient moins intellectuelle et plus expressive par rapport à l'émotion. C'est ce qui se produit, par exemple, dans les vers de M. Leconte de Lisle que j'ai cités plus haut et où l'on voit comme des taches claires sur un fond sombre : évidemment, ici c'est cette sensation d'obscurité du fond et de contraste qui peut donner lieu à une certaine émotion; si la description était plus détaillée et plus complète, elle serait aussi plus froide. Voyez le portrait de la fiancée à laquelle Hialmar envoie son cœur :

> Tu la reconnaîtras blanche aux longs cheveux noirs;
> Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles
> Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

Croyez que si le poète nous décrivait la forme de

(1) Il est inutile de faire remarquer que je parle des auteurs que je cite uniquement à ce point de vue de la description : un jugement de leurs œuvres pourrait quelquefois motiver des modifications aux opinions que j'émets.

son nez, de ses lèvres et de ses oreilles, le portrait serait beaucoup plus froid, et j'ajoute qu'il serait moins vivant. Remarquez qu'il n'y a pas une seule forme indiquée dans ces trois vers; rien que la couleur; encore ces couleurs sont-elles peu variées — blanc, noir, argent, clair : — c'est là ce qui produit l'impression étrange, nette et vague à la fois, nette quant à la couleur et vague quant à la forme, étrange et forte parce que notre esprit est dirigé dans un certain sens par l'ensemble du morceau et que ces formes vagues qu'on lui offre, il les adapte merveilleusement à sa tendance du moment, qu'elles contribuent à fortifier, sans que nous ayons aucune peine à les saisir.

Partout où les sensations visuelles nous paraîtront concourir à émouvoir le lecteur et s'adapter particulièrement à une situation émouvante, nous trouverons ainsi une prédominance des sensations de couleurs douces, tendres (le mot est significatif), pâles, nuancées, à moins toutefois que l'auteur n'ait recherché un contraste. La lune est précieuse à cet égard : il n'y a pas d'amoureux de roman, quand l'auteur a le talent descriptif, qui ne se promène au clair de lune. Je sais bien qu'il y a d'autres raisons pour cela; mais on aurait tort de négliger celles que j'indique. M. O. Feuillet fait un usage considérable de la lumière tamisée par les vitraux d'une église; on voit combien cette lumière doit être favorable aux impressions émotives, quelles qu'elles soient. Faut-il rappeler que l'aurore, la nuit et le crépuscule sont plus particulièrement favorables à l'éclosion de sentiments de nature diverse, et que nous trouvons ainsi une cause extérieure et réelle du fait psychologique que je décris? M. A. Daudet a généralement le mérite de faire des paysages et des milieux qui encadrent admirablement ses acteurs. Nous verrons plus tard qu'il y arrive par d'autres moyens que l'impression visuelle : voici toutefois un passage où les images visuelles dominent et où se montrent tous les caractères que nous venons d'indiquer; il s'agit des rencontres amoureuses de Georges et de Sidonie dans *Fromont jeune et Risler aîné :*

« Il faisait une nuit admirable, neigeuse. La lune, frôlant les cimes d'arbres, amassait des flocons lumineux entre les feuilles serrées. Les terrasses blanches de rayons où les terre-neuve allaient et venaient dans leurs toisons frisées, guettant des papillons de nuit, les eaux profondes, étalées et unies, tout resplendissait d'un éclat muet, tranquille, comme reflété dans un miroir d'argent. Çà et là, au bord des pelouses, des vers luisants étincelaient.

« Sous l'ombre du paulownia, perdus dans ces profondeurs de nuit que fait autour d'elle la nuit claire, les deux promeneurs restèrent un moment assis, silencieux. Tout à coup ils apparurent en pleine lumière, et leur groupe enlacé, languissant, traversa lentement le perron et se perdit dans la charmille. »

Nous trouvons aussi chez M. Feuillet une scène analogue; on y remarque encore la monotonie de la couleur et le clair de lune. Il a beau être éblouissant, ce clair de lune, c'est toujours une lueur assez douce et une excitation diffuse et générale, c'est-à-dire peu intellectuelle pour le sens de la vue, jointe à la prédominance de la couleur sur la forme.

« La soirée.... était tiède et superbe. Une lune éblouissante remplissait la vaste cour de sa limpide clarté; il y avait un glacis d'argent sur l'eau du bassin, au milieu duquel les deux grands cygnes dormaient immobiles dans leur blancheur de neige. »

IV.

Ainsi nous voyons que les sensations visuelles de forme sont moins propres que les sensations de couleur à s'adapter, dans une description, à des situations qui doivent exciter chez le lecteur des sentiments autres qu'une admiration de la forme.

Mais les autres sensations reproduites dans les descriptions sont plus aptes à remplir cet office à mesure qu'elles sont plus liées à la vie émotive de l'homme et aussi à mesure qu'elles se combinent de manière à donner des choses une impression plus concrète.

Une sensation ou une image paraît d'autant plus propre à exciter en nous des émotions ou des sentiments, qu'elle est d'autant moins nette, d'autant moins différenciée, d'autant moins restreinte, qu'elle excite moins nos efforts intellectuels, et cela est assez naturel. Une sensation qui nous enveloppe tout entiers, qui nous excite d'une manière diffuse, pour ainsi dire, qui nous donne une excitation générale douce, paraît la plus propre à la naissance des émotions tendres. Ce sont ces sortes de sensations que Bain a appelées des sensations *volumineuses*. Il faut remarquer de plus que des sens comme l'odorat et le goût sont en rapport intime avec notre vie nutritive, avec la partie la moins intellectuelle de nous-mêmes, et jouent un certain rôle dans la manière d'être générale de notre corps, d'où dépend dans une certaine mesure la naissance de nos sentiments. Aussi trouvons-nous toujours que chez les auteurs qui combinent dans leurs descriptions les diverses sensations, nous ressentons mieux l'émotion que l'auteur veut nous faire éprouver.

Les sensations de l'ouïe sont comme les sensations visuelles. Elles ne donnent lieu à la production d'émotions que si elles n'ont rien de trop intellectuel. Une conversation, par exemple, n'a souvent rien d'émouvant que la signification des paroles; un chant, au contraire, à cause du timbre et du rythme, peut émouvoir par lui-même, abstraction faite du sens des paroles chantées. Il est difficile d'étudier à part les sensations auditives et surtout les sensations tactiles ou

gustatives, comme nous l'avons fait pour les sensations visuelles, car, si nous trouvons chez certains auteurs des descriptions composées entièrement ou à peu près de sensations visuelles, nous ne trouvons guère chez aucun une description faite uniquement avec des images empruntées à un autre sens. Il y a peut-être une exception à faire pour les sensations olfactives, comme nous le verrons; mais c'est une simple exception.

Voici une jolie description de M. O. Feuillet qui encadre un amour naissant; nous y retrouvons les sensations visuelles doucement colorées sans forme bien délimitée, un bruit qui n'a rien de précis et une sensation olfactive.

« C'est un endroit charmant, surtout par une belle matinée d'été comme celle-ci. Il y règne un demi-jour religieux : les feuillages retombent et s'entre-croisent dans un épais lacis qui laisse à peine voir quelques coins du ciel bleu. Le soleil jette çà et là sur le sable, sur les chaises, sur les épaules de la déesse, quelques bandes lumineuses, quelques rayons qui semblent tamisés par les vitraux peints d'une église. Une vague odeur d'orangers s'évapore avec la rosée des grappes blanches des acacias, et, pour tout achever, on entend sortir d'une ravine, qu'on ne voit pas, le babillage musical du petit ruisseau qui alimente l'étang aux cygnes et qui passe par là on ne sait comment. »

(O. Feuillet. *Le Journal d'une femme*, p. 84.)

Les sensations d'odeur ont aussi une assez grande importance au point de vue de la description quand elles sont évoquées avec force; elles peuvent donner une impression très pénétrante et très vive. Elles sont rarement employées par les romanciers seules et sans être mêlées à des sensations de la vue et du tact; cependant nous trouvons des essais de ce genre chez M. Zola. Sans parler ici de la symphonie des fromages, où le procédé se voit beaucoup trop, je citerai cette magnifique page de la mort d'Albine dans la *Faute de l'abbé Mouret*. Je ne dis pas qu'ici encore le procédé ne soit un peu exagéré ; mais la description est si large, si puissante, l'impression est si vive, si profonde et si délicate même parfois, que l'on oublie facilement l'abus de la manière.

« Il n'y avait sous le plafond bleu que le parfum étouffant des fleurs Et il semblait que le parfum ne fût autre que l'odeur d'amour ancien dont l'alcôve était toujours restée tiède, une odeur grandie, centuplée, devenue si forte qu'elle soufflait l'asphyxie. Peut-être était-ce l'haleine de la dame morte là, il y avait un siècle. Elle se trouvait ravie à son tour dans cette haleine. Ne bougeant point, les mains jointes sur son cœur, elle continuait à sourire, elle écoutait les parfums qui chuchotaient dans sa tête bourdonnante. Ils lui jouaient une musique étrange de senteurs qui l'endormait lentement, très doucement. D'abord, c'était un prélude gai, enfantin ; ses mains, qui avaient tordu les verdures odorantes, exhalaient l'âpreté des herbes foulées, lui contaient ses courses de gamine au milieu des sauvageries du Paradou. Ensuite un chant de flûte se faisait entendre, de petites notes musquées qui s'égrenaient du tas de violettes posé sur la table près du chevet, et cette flûte brodant sa mélodie sur l'haleine calme, l'accompagnement régulier des lis de la console, chantait les premiers charmes de son amour, le premier aveu, le premier baiser sous la futaie. Mais elle suffoquait davantage : la passion arrivait avec l'éclat brusque des œillets à l'odeur poivrée, dont la voix de cuivre dominait un moment toutes les autres. Elle croyait qu'elle allait agoniser dans la phrase maladive des soucis et des pavots qui lui rappelait les tourments de ses désirs. Et, brusquement, tout s'apaisait, elle respirait plus librement, elle glissait à une douceur plus grande, bercée par une gamme descendante des quarantaines, se ralentissant, se noyant jusqu'à un cantique adorable des héliotropes dont les haleines de vanilles disaient l'approche des roses. Les belles-de-nuit piquaient çà et là un trille discret. Puis il y eut un silence ; les roses languissamment firent leur entrée. Du plafond coulèrent des voix, un chœur lointain. C'était un ensemble large qu'elle écouta au début avec un léger frisson. Le chœur s'enfla ; elle fut bientôt toute vibrante des sonorités prodigieuses qui éclataient autour d'elle. Les noces étaient venues, les fanfares des roses annonçaient l'instant redoutable. Elle, les mains de plus en plus serrées contre son cœur, pâmée, mourante, haletait. Elle ouvrait la bouche, cherchant le baiser qui devait l'étouffer, quand les jacinthes et les tubéreuses fumèrent, l'enveloppèrent d'un dernier soupir si profond qu'il couvrit le chœur des roses. Albine était morte dans le hoquet suprême des fleurs. »

Je disais que la virtuosité se sent trop, et, en effet, à la réflexion, on remarque que cette page, si belle et si émouvante même qu'elle soit, ne l'est pas autant qu'elle aurait pu l'être. M. Zola a trop voulu préciser; il appelle trop notre attention sur les odeurs et leurs combinaisons en empruntant des termes de musique; il donne ou veut donner trop de netteté à des sensations qui n'en comportent pas tant. Une symphonie d'odeurs, un tableau d'odeurs, cela est curieux, mais cela est artificiel, et parfois nous en oublions Albine, qui cependant est le centre de la scène. Je ne voudrais pas cependant avoir l'air de revenir sur les éloges que j'ai donnés à cette description, et ma dernière remarque s'applique surtout à certains passages. Et d'ailleurs les imperfections de détail disparaissent dans l'ampleur du développement, toujours si remarquable chez M. Zola.

On peut remarquer aussi, au point de vue de l'effet des sensations olfactives, le début d'une description du Paradou au moment des amours de Serge et d'Albine. L'effet est ici moins recherché, mais il est presque aussi fort.

« C'était le jardin qui avait voulu la faute. Pendant des semaines il s'était prêté au long apprentissage de leur tendresse. Puis, au dernier jour, il venait de les conduire dans l'alcôve verte. Maintenant il était le tentateur dont toutes les voix enseignaient l'amour. Du parterre arrivaient des odeurs de fleurs pâmées: un long chuchotement, qui contait les noces des roses, les voluptés des violettes; et jamais les sollicitations des héliotropes n'avaient eu une ardeur plus nouvelle. Du verger, c'étaient des bouffées de fruits mûrs que le vent apportait, une senteur grasse de fécondité, la vanille des abricots, le musc des oranges. »

Mais les sensations de l'odorat ne sont pas aptes seulement à exciter les sentiments tendres. A cause de leurs relations étroites avec le sens du goût et les phénomènes de la digestion, elles sont très aptes à réveiller les sentiments qui s'associent avec certains phénomènes psycho-physiologiques comme la nausée, par exemple : des sentiments de dégoût et de répulsion. On trouve dans les *Sœurs Vatard*, de M. Huysmans, une description d'un atelier où les images olfactives ont une certaine importance. On ne peut nier que l'effet de la description serait fortement amoindri si elles ne s'y trouvaient pas.

Les sensations de tact, comme les sensations de l'ouïe et de la vue, peuvent être surtout intellectuelles ou bien se mêler à des émotions et les faire naître. Ceci arrive surtout quand elles sont indifférenciées, « volumineuses », quand une surface assez considérable de la peau est excitée. Elles jouent dans l'amour un rôle sur lequel je ne pense pas avoir besoin d'insister, et il en est de même pour bien des sentiments tendres. D'après Bain, l'attraction de la mère pour son petit est en partie causée par le plaisir d'un contact doux et chaud. Mais elles sont employées par les romanciers d'une manière relativement assez rare. Il n'en est pas de même d'un sens qui se rapproche du tact proprement dit; je veux parler des impressions de chaud et froid, et de notre sensibilité à la température, à l'état de l'air, à l'électricité de l'atmosphère. Certains romanciers en ont fait un usage assez considérable. Ces sensations, en effet, nous affectent très profondément; elles sont souvent cause d'un changement d'humeur et nous prédisposent soit aux sentiments tendres, soit, au contraire, à l'irritation, à l'énervement; et par elles bien plus que par les images visuelles ou même auditives, l'auteur peut nous faire pénétrer dans la nature intime de ses personnages. Nous les trouvons souvent dans les descriptions de M. Daudet, qui, en effet, est celui de nos écrivains contemporains qui nous fait peut-être le mieux sympathiser avec ses héros et qui a plus que tout autre le don de l'émotion douce et tendre.

« Georges et Sidonie restèrent seuls; ils continuèrent à marcher dans l'allée, guidés par les blancheurs vagues du sable, sans parler ni se rapprocher l'un de l'autre.

« Un vent tiède agitait la charmille. La pièce d'eau, soulevée, battait doucement de ses flots les arches du petit pont; et les acacias, les tilleuls dont les fleurs détachées s'envolaient en tourbillons parfumaient l'air électrisé... Ils se sentaient dans une atmosphère d'orage vibrante, pénétrante. Tout au fond de leurs yeux troublés passaient de grands éclairs de chaleur comme ceux qui allumaient la limite de l'horizon. »

(Daudet. *Fromont jeune et Risler aîné.*)

Si l'on veut se rendre compte au juste de l'impression produite par les sensations de la température et de l'état de l'atmosphère, on a un moyen bien simple. Nous ne pouvons trouver une description composée entièrement de ces impressions; mais nous pouvons prendre une description comme celle que nous venons de citer et en retrancher tous les mots qui se rapportent à la sensation dont on veut rechercher l'effet. Voici à peu près ce qui nous reste, si nous faisons cette opération sur les quelques lignes qui précèdent :

« Le vent agitait la charmille. La pièce d'eau soulevée battait doucement de ses flots les arches du petit pont, et les acacias, les tilleuls dont les fleurs détachées s'envolaient en tourbillons parfumaient l'air..... Tout au fond de leurs yeux passaient de grands éclairs, comme ceux qui allumaient la limite de l'horizon. »

N'est-il pas vrai que cette description est de beaucoup plus froide que la première et que nous sentons moins, si nous la comprenons aussi bien, la situation et l'état d'esprit des personnages du roman?

Chez M. Daudet, d'ailleurs, presque toujours les descriptions comprennent tous les ordres de sensation; le lecteur est pris de tous les côtés, par tous les sens à la fois, et c'est en grande partie pour cela qu'il est remué et facilement attendri. Généralement, d'ailleurs, il y a une certaine harmonie entre le milieu et l'état d'esprit du personnage qui s'y trouve : voyez les environs du château de Savigny quand Claire va implorer de son grand-père, le vieux Gardinois, le secours qui sauverait de la ruine la maison de son mari.

« Le froid était vif, la route dure et sèche. La bise sifflait librement dans les plaines arides et sur la rivière, où elle s'abattait sans obstacles à travers les arbres, les talus défeuillés. Sous le ciel bas, le château apparaissait déroulant sa longue ligne de petits murs et de haies qui le séparaient des champs environnants. Les ardoises de la toiture étaient sombres comme le ciel qu'elles reflétaient; et toute cette magnifique résidence d'été transformée par l'hiver, âpre, muette, sans une feuille à ses arbres ni un pigeon sur ses toits, semblait n'avoir gardé de vivant que le frissonnement humide de ses pièces d'eau et la plainte des grands peupliers qui s'abaissaient l'un vers l'autre en secouant les nids de pie embroussaillés dans leur faîte. »

Il faut noter à ce point de vue, comme convenance de la description, un autre passage du même roman. C'est la scène où Sidonie, craignant l'inimitié de Frantz Risler, cherche à le séduire et à faire revivre en lui l'amour qu'il avait jadis éprouvé pour elle. On trouve dans cette description les images que nous avons reconnues être les plus aptes à la naissance des sentiments tendres, mais en même temps une certaine discordance des sensations et quelque chose de trouble et de malsain très finement rendu par certains détails : « jours... pleins de fièvre », les fleurs qui « embaument violemment », et la « voix amoureuse et pâmée ».

« Il faisait un de ces jours de printemps pleins de fièvre et de soleil, où la buée des anciennes pluies met comme une mollesse, une mélancolie singulières. L'air était tiède, parfumé de fleurs nouvelles qui, par ce premier jour de chaleur, embaumaient violemment, comme des violettes dans un manchon. De ses hautes fenêtres entr'ouvertes, la pièce où ils étaient respirait toute cette griserie d'odeurs. Au dehors, on entendait les orgues du dimanche, des appels lointains sur la rivière, et plus près, dans le jardin, la voix amoureuse et pâmée de Mme Dobson qui soupirait :

« On dit que tu te maries;
« Tu sais que j'en puiis mouriiiir!... »

On saisit très bien ici, à ce qu'il me semble, le mode d'action de la description qui parle aux sens. Il est clair à mon avis que cette description encadre à merveille la scène de séduction de Frantz Risler, un brave garçon un peu lourd et naïf, par cette Sidonie, cœur sec, esprit étroit, borné et rusé. Cependant il n'y a rien, à proprement parler, dans les termes de la description qui indique qu'il s'agisse d'une telle scène entre de tels personnages. On pourrait supposer au besoin des scènes toutes différentes se passant dans le même cadre, et cependant il est à peu près sûr qu'elles s'y adapteraient moins bien. De toutes les images qui naissent en nous à la lecture de cette description, il se dégage une sorte d'excitation confuse et généralisée qui nous rend aptes à éprouver à quelque degré le sentiment qui agite les personnages; mais cette excitation ne crée guère autre chose que cette disposition vague. La scène, les paroles et les actions des personnages les précisent, tandis qu'elle renforce leur effet. C'est à peu près ce qui se produit quand un chant, alors que la musique est assez bien adaptée aux paroles, produit une impression plus vive et plus forte que les paroles seules. La musique est en ce cas subordonnée en quelque sorte aux paroles; c'est d'elles qu'elle tire sa signification, mais elle en augmente l'effet. De plus, elle a aussi par elle-même une certaine signification; le rythme, les intervalles, le timbre des instruments ont pour eux-mêmes une certaine valeur expressive vague, mais puissante. Ainsi la signification de *la Marseillaise* est certes précisée par les paroles; cependant il serait absurde de dire que la musique qui en renforce l'expression pourrait aussi bien servir à renforcer n'importe quel autre sentiment exprimé par des paroles et que n'importe quelle musique pourrait en renforcer l'expression aussi bien que celle de Rouget de Lisle. On a souvent indiqué cette transposition burlesque qui consiste à chanter les paroles de *la Marseillaise* sur l'air de *la Grâce de Dieu;* on peut aussi faire l'épreuve inverse; il est difficile de ne pas être convaincu.

La description est un peu dans le roman, par rapport aux sentiments des personnages et à l'impression faite sur le lecteur, ce qu'est la musique par rapport aux paroles qui l'accompagnent. Et l'on peut voir facilement qu'il y a de bonnes raisons pour que cette ressemblance existe : c'est que le cas, comme cela ressort de tout ce qui précède, est non seulement analogue, mais presque identique. Nous avons vu aussi que tous les ordres de sensations n'étaient pas également aptes à renforcer n'importe quelle émotion. Nous avons vu surtout que certains ordres de sensations étaient plus aptes que d'autres à susciter l'émotion en général. L'emploi des sensations visuelles, par exemple, ressemble un peu à l'emploi de la musique sans paroles. On peut accorder que, dans ses manifestations les plus hautes, la musique doit se passer de paroles et se faire admirer par elle-même. De même, la description par les images visuelles est en général faite pour elle-même, ce qui est très bien quand il s'agit d'une description isolée ou d'un ensemble de descriptions, mais ce qui est peut-être un défaut quand elle est intercalée dans un roman et quand la virtuosité peut nuire à l'harmonie d'une œuvre. La description pittoresque bien comprise et appliquée au roman est une sorte de résonnateur, de boîte vibrante qui renforce les sons d'un instrument. Grâce à l'excitation diffuse, forte et peu différenciée qu'elle produit, elle renforce l'émotion en s'adaptant, d'autant mieux qu'elle est toujours un peu vague, à la situation présente et aux dispositions de notre esprit — pourvu, bien entendu, qu'elle soit faite avec goût et que les images présentées soient bien choisies en concordance avec le sentiment qu'il s'agit de faire vibrer.

Fr. Paulhan.

UN FRANÇAIS AVENTUREUX

M. Léon Roches

Trente-deux ans à travers l'Islam (1832-1864), par Léon Roches, ministre plénipotentiaire en retraite, ancien secrétaire de l'émir Abd-el-Kader, ancien interprète en chef de l'armée d'Afrique. — 2 vol. Firmin-Didot.

Ce livre est de l'histoire, avec les allures et l'apparence d'un roman. Il raconte les années les plus laborieuses et les plus brillantes de la conquête de l'Algérie, montrant sous un jour saisissant un grand nombre de faits et quelques personnages plus célèbres que bien connus, particulièrement les deux plus grands, l'émir Abd-el-Kader et le maréchal Bugeaud. L'émir est étudié par l'auteur dans l'intimité la plus invraisemblable, et, quant au maréchal Bugeaud, M. Roches, en qualité d'interprète et de confident, était devenu « sa parole », au témoignage des Arabes, sa parole accréditée, le lien entre deux civilisations réfractaires et deux puissances ennemies. En même temps, ce livre est des plus étranges, des plus dramatiques et des plus émouvants, et, quelque confiance que l'on ait dans l'auteur, on a besoin, pour croire à de pareilles choses, de l'entendre prononcer à diverses reprises ces mots ou des mots analogues : « J'ai dit vrai. »

Il se produit, à l'heure qu'il est, dans le monde littéraire, un mouvement très prononcé contre le romanesque dans le roman. On veut que l'auteur qui invente des personnages et des situations copie ses inventions sur la réalité scrupuleusement exacte. Mais on ne s'aperçoit pas qu'à chaque instant la réalité, plus riche et plus féconde qu'on ne l'imagine, proteste contre la pauvreté d'observation de ses nouveaux interprètes. Ce livre en est la preuve. Si le romanesque est l'invraisemblable dans les choses, l'étrange dans les combinaisons d'événements, la surprise dans les rencontres de personnes que tout sépare, l'industrie d'un hasard qui vient tour à tour nouer ou dénouer les situations, créer des péripéties en dehors de toute prévision raisonnable, jeter la fantaisie d'un poète inconnu à travers les calculs d'un géomètre de la vie, dans les inductions réglées d'un utilitaire ou les faciles prophéties d'un réaliste, — qu'on lise ce livre et qu'on se demande s'il n'y a pas dans une telle existence, simplement racontée, presque autant de romanesque qu'il peut y en avoir dans *Monte-Cristo*. C'est bien le trait, en effet, de cette biographie inquiète que l'aventure tente et disperse pendant de longues années, jusqu'au moment où le tempérament se calme, où se fait sentir un empressement moindre à se jeter, chaque jour, en proie au hasard et à recommencer une vie nouvelle. Aventures de guerre et d'amour, entreprises sans but défini, audaces sans raison, mais non sans résultat; poussées extravagantes d'une activité qui ne se possède pas pour décider, mais qui reprend l'empire d'elle-même pour se tirer d'affaire, quand l'action est engagée; imaginations tristes ou folles, sang-froid tardif : voilà une partie de cette existence, menée avec un surprenant entrain à travers le tumulte des événements bizarres qu'on a soi-même provoqués, et qui fait songer à quelques-unes de ces destinées du temps confus et des sociétés irrégulières, comme au moyen âge, où il surgissait, du chaos des éléments mêlés, des fortunes si singulières. L'aventurier (car il y en a un dans le héros de ce livre) a engagé un duel avec le hasard; il en est sorti victorieux, non sans quelques blessures d'amour-propre et de conscience, à travers des périls inouïs. De chaque page de ces *Mémoires* on peut dire qu'elle vous prépare à des surprises nouvelles et qu'avec cet auteur « on s'attend toujours à de l'imprévu ».

Telle est l'impression qui se dégage de ce livre. Le romanesque et l'histoire mettent là une double et ineffaçable empreinte. Quant au caractère littéraire, est-ce vraiment la peine d'en parler? Réglons, une fois pour toutes, cette question du style. Ici il n'y en a pas, si par là on entend un effort suivi et continu pour écrire, le souci de l'expression juste à la fois et neuve, s'excitant à peindre une situation nouvelle, un état d'esprit correspondant à une série d'impressions ou d'événements inconnus, une sollicitude d'artiste pour arriver au mieux par une série d'approximations essayées et rejetées, une vigilance employée à se corriger sans cesse et à écarter l'à-peu-près pour atteindre au définitif. Non, il n'y a pas de style en ce sens, ou, s'il y en a, on ne le voit pas, tant il est clair, rapide, transparent, se confondant avec la chose qu'il montre, n'arrêtant le regard à aucun relief accentué, à aucun trait fortement dessiné ou vivement coloré. Il y a autre chose : un courant, que rien ne trouble ou n'arrête, de mots et de phrases qui peignent sans aucun effort la réalité vue et l'impression reçue; un naturel d'expression, un pittoresque involontaire qui naît de la rencontre de l'émotion et du langage spontané; une sorte de conversation écrite, avec ses incorrections, ses répétitions, ses négligences, mais si voisine de la narration immédiate qu'on ne l'en distingue pas. L'auteur nous parle quelque part de la verve qui animait autrefois ses récits, au bivouac de l'armée française, au retour des grandes aventures tentées au pays de l'Islam; il a retrouvé cette verve quand, à la sollicitation de quelques amis, il a voulu condenser et fixer la matière flottante de ses souvenirs. Il n'est pas devenu écrivain; mais il a pu redevenir le causeur d'autrefois sous la tente; il a ressaisi avec une étonnante fidélité de mémoire les innombrables détails de cette vie errante. Sa plume a été aussi docile à ses souvenirs que l'avait été sa parole. Au vrai, sa parole écrite ne diffère guère de l'autre. Tant mieux, après tout. On

cisèle si bien aujourd'hui les mots, nous avons tant de joailliers en style, qui excellent à faire chatoyer les lumières et les feux de leurs petites œuvres de bijouterie littéraire, qu'on nous permettra, par exception et par contraste, de jouir des simples récits d'un homme qui a beaucoup vu, beaucoup souffert, beaucoup joui de la vie sous toutes les formes, qui en a rapidement amassé les matériaux dans sa mémoire et nous en livre le trésor, à peine dégrossi, dans une langue d'improvisateur absolument sincère. C'est un art à sa façon que ce naturel parfait, et un art peu commun de nos jours, dans cette confusion d'écoles et de genres où l'art inculte et négligé existe sans doute, mais à l'état déplaisant de recherche et d'affectation.

I.

Trente-deux ans à travers l'Islam (1) ! Le titre seul promet une singulière biographie et la promesse ne ment pas. Quelle destinée paradoxale, en effet, que celle de ce jeune étudiant qui, un beau jour, débarque à Alger nouvellement conquise, où il vient retrouver son père, un spéculateur honnête et malheureux! Confiné presque à son arrivée dans la plus pittoresque des villas mauresques, à Braham-Reis, bientôt un innocent amour pour une jeune musulmane vient le distraire et le consoler; là il voit apparaître, sous la couleur d'une émotion poétique, toute la beauté de ce climat et de ce pays nouveaux; là il apprend à aimer l'Orient, se familiarise avec ses mœurs et sa religion, étudie l'arabe avec passion, sous la plus tendre des impulsions, avec l'espoir charmant de se faire comprendre de son amie dans sa langue natale. Des circonstances dramatiques le séparent d'elle ; elle se marie, on l'enlève d'Alger, on la transporte à Milianah, où règne alors le puissant émir, en paix apparente avec la France. La passion inspire à l'amant abandonné une idée folle; sa curiosité s'éveille pour le héros militaire et sacerdotal de l'Islam algérien; il se décide, par un étonnant coup de tête, à se rendre près de lui; il quitte sa patrie, son père; il franchit le dernier campement de l'armée française, cette seconde patrie; il conçoit sa résolution dans une sorte de transport d'imagination et l'exécute avec un sang-froid incomparable. Toute sa destinée est dans ce contraste.

Le voilà l'hôte d'Abd-el-Kader. Pour se faire bien accueillir de l'émir et du monde nouveau où il entre, il feint d'être musulman; il observe les rites extérieurs de cette religion; il en prend le langage, les coutumes, le costume; il s'attache avec un vrai dévouement à la fortune nomade et guerroyante de son nouveau chef à travers les territoires et les tribus encore rebelles. Suspect, malgré tout, aux fanatiques qui entourent l'émir, plusieurs fois dénoncé, il subit une terrible disgrâce et manque de perdre la vie à Tlemcen, où on l'a exilé sous prétexte de parfaire son éducation religieuse, dans une sorte de captivité barbare à laquelle tout autre aurait succombé. Il s'échappe de cette sorte de geôle théologique, revient à Médéah, y conquiert une seconde fois la confiance d'Abd-el-Kader par sa mâle attitude. Puis il dirige, à titre d'officier du génie improvisé, le siège d'Aïn-Madhi, une oasis fortifiée en plein désert. Envoyé comme parlementaire et considéré comme espion dans cette ville, sa vie y est menacée : la protection de la jeune Mauresque qu'il a aimée autrefois, et qui se rencontre là comme une providence invisible et inespérée, le sauve de la mort. Après de grands efforts, la ville assiégée capitule. Léon Roches jouit des justes récompenses que lui prodigue l'émir, par lui victorieux; il est au comble de la faveur, et, par un dernier trait qui n'est pas sans inconvénient, l'émir le marie à l'une de ses jeunes parentes. Le voilà aux trois quarts musulman, favori d'Abd-el-Kader, marié. Mais les événements changent et se précipitent; à des signes certains, il s'aperçoit que la guerre va recommencer avec la France : avec une décision virile, bien que tardive, il avoue à l'émir qu'il n'est pas musulman. Courroucé, mais généreux, le sultan des Arabes le laisse fuir hors du territoire soumis à sa domination. Il redevient Français.

A Paris, où il va se reposer des fortes émotions qu'il a traversées, il est reçu par M. Thiers, alors ministre, qui avec sa curiosité accoutumée l'épuise de questions, absorbe avec avidité tous les renseignements qu'il peut obtenir de lui sur la situation des affaires arabes et les forces de l'émir. Renvoyé avec honneur en Afrique, attaché au général Bugeaud, sa fortune serait faite et il n'aurait plus qu'à suivre le cours propice des événements qui vont précipiter la conquête de l'Algérie ; mais, encore une fois, l'esprit d'aventure se réveille : sous l'impression de chagrins domestiques et aussi d'un attrait singulier pour ce monde de l'Islam où il a vécu, voilà qu'il va s'y replonger, abordant des situations nouvelles et comme avide des périls auxquels il s'est déjà soustrait avec tant de peine; le fanatisme musulman l'attire invinciblement. Il se confère à lui-même la plus périlleuse des missions : il va dans tous les grands centres théologiques de l'Islam, à Kairouan d'abord, puis au Caire, à la Mecque enfin, solliciter dans une série de petits conciles, puis dans un grand concile final, la *fettoua* — la décision autorisant les populations musulmanes de l'Algérie à vivre sous la domination des Français après qu'elles auront acquis par une longue lutte la conviction de l'inutilité de la résistance. C'était un gage théologique et comme une garantie religieuse de la plus grande efficacité, qu'il ambitionnait pour la France.

(1) Ce titre nous paraît légèrement incorrect. L'*Islam* signifiant la foi, il semble qu'il faudrait dire : *Trente-deux ans à travers le pays de l'Islam*. Mais ce sont là de petites négligences courantes dont il faut prendre son parti avec l'auteur.

C'est peut-être cette mission volontaire, accomplie avec un mélange inouï d'audace et de calcul, qui forme la partie la plus extraordinaire de cette extraordinaire histoire. Musulman par l'habit et le rôle accepté, je dirais presque par un coin de l'âme, par habitude, par secrète sympathie et inclination de cœur, voilà notre compatriote s'acharnant à la conquête des ulémas les plus célèbres, assemblés à la Mecque. Que d'adresse, quelle possession de soi-même, quel empire sur toutes ses paroles, sur tous ses gestes, pour mener à bout une pareille entreprise sans démentir jamais son rôle dans la compagnie de ces théologiens fanatiques, dans cette foule hypnotisée de pèlerins avec lesquels il visite la Caaba, dans l'hospitalité de plusieurs jours que le grand chérif lui offre à Taïf! Il va partir, il part, emportant la *fettoua*, ce gage tant envié qui à lui seul vaut tous les périls courus, les fatigues endurées. Il croit tout sauvé ; tout semble perdu. En pleine cérémonie religieuse à la Mecque, à l'arrivée des grandes caravanes, pendant le sermon solennel d'Aârafat, on le reconnaît à des signes certains comme chrétien ; on le dénonce ; un grand tumulte s'élève ; il est emporté comme une paille dans un ouragan ; il croit que c'est à la mort, c'est au salut. Des nègres, fidèles émissaires du chérif, qui de loin veille amicalement sur lui, l'enlèvent, le jettent lié et garrotté sur un chameau coureur ; il parcourt vingt-deux lieues dans une nuit, et, le lendemain, on le lance comme un colis, mais vivant encore, sur un misérable bateau de la mer Rouge.

Voici qu'une nouvelle face de sa fortune se montre à nous. Une série de hasards le jette presque nu à Civita-Vecchia. De là il arrive à Rome, ce pèlerin de la Mecque, et presque sans transition, comme dans un conte des *Mille et une Nuits ;* le soir même, dans la chapelle *dei canonici,* il assiste au *Miserere,* le cœur surexcité par une espérance nouvelle, les pieds saignants de la longue route qu'il vient de faire. Des pressentiments mystérieux l'agitent, puis s'accomplissent ; il se convertit à la foi qu'il a si longtemps reniée, sinon dans le fond de son cœur, du moins dans l'extérieur de sa vie et sous l'habit d'un excellent musulman. Il veut même se faire prêtre, jésuite ; le général de l'Ordre, le R. P. Roothan, mis au courant de sa vie, doute un peu de cette vocation nouvelle ; le pape, qu'il consulte, lui conseille, dans une petite allocution fort spirituelle, d'y renoncer. Enfin le général Bugeaud le rappelle en Algérie et met fin, en termes énergiques, à ses velléités d'apostolat (1).

Dès lors, rendu à sa vraie carrière, il redevient l'auxiliaire le plus actif, le plus intelligent, le plus dévoué du général, en qualité d'interprète de l'armée d'Afrique et surtout comme diplomate secret auprès des grands chefs de l'Algérie, qu'il a tous plus ou moins connus dans quelques phases de sa vie aventureuse. Il organise avec la plus extrême prévoyance les tribus des hauts plateaux ; il suit, avec un courage plus militant que ne le comporte son emploi pacifique, la belle campagne du Maroc, terminée par la bataille de l'Isly.

Un prochain volume nous racontera la suite de cette destinée errante, les missions au Maroc, à Tripoli et à Tunis, où l'auteur a représenté la France comme consul d'abord, puis comme ministre plénipotentiaire. Dès lors, à mesure que sa fortune grandit, son tempérament et son caractère se régularisent. L'extraordinaire diminue dans sa vie, le roman se retire définitivement ; ce prodigieux aventurier se calme ; c'est maintenant un diplomate, avisé et fin comme les Orientaux, patient et taciturne comme eux, quand il le faut. Tout s'apaise en s'élevant dans cette existence devenue de plus en plus officielle. Bientôt la métamorphose est complète. A peine, de temps en temps, quelques éclairs trahissent encore l'orage intérieur de cette imagination mobile et emportée qui a poussé cette vie, à travers tant de hasards, vers un but atteint sans être bien nettement poursuivi, où elle a trouvé un repos relatif et la dignité.

II.

« Dans les temps lointains où je visitai Alger, vers 1849, on parlait beaucoup de cette étonnante histoire du secrétaire d'Abd-el-Kader. Plusieurs officiers l'avaient intimement connu. Un très savant archéologue, M. Berbrugger ; un linguiste distingué, M. Paul Brosselard, devenu plus tard préfet d'Oran, savaient bien des détails inédits. C'était un sujet inépuisable de conversation parmi les jeunes gens d'alors, dans les promenades sans fin sur la place du Gouvernement, à cette heure délicieuse des soirées algériennes, quand la brise de mer apporte la première fraîcheur, sous ce ciel d'Orient plus pur, plus transparent, et qui semble éclairé de plus d'étoiles. Depuis ce temps, le silence et l'oubli s'étaient faits graduellement sur le personnage et sur les événements auxquels il avait été mêlé, ou plutôt la réalité s'était effacée pour faire place à une vague légende d'aventure et d'amour. Il y a deux ans, bien peu de personnes auraient pu dire si le héros vivait encore. Il lui était arrivé quelque chose de semblable à ce qui advint, dans un autre genre de vie, à notre cher confrère M. Auguste Barbier, quand un ami zélé parla de lui, vers 1869, à propos d'une candidature à l'Académie. « Mais il est mort », répondait-on de toutes parts. —

(1) Quelque temps après cet incroyable incident de Rome, le général Bugeaud, en présentant Roches à un hôte illustre, qui nous l'a raconté, lui disait : « Imaginez-vous que ce b..... là a voulu se faire moine. Je l'ai rappelé à l'ordre en lui disant que je le traiterais comme un déserteur. »

Non pas ; le poète des *Landes* n'était pas mort ; il mourut même assez longtemps après.

Mais la mémoire des contemporains est ainsi faite que, quand un homme a obtenu un grand succès et fixé fortement l'attention par une œuvre ou par un événement décisif, si le reste de sa carrière a eu moins d'éclat, le souvenir public reste attaché à cette date et à cet événement. C'est l'effet d'une sorte de paresse obstinée de l'esprit, à qui il déplaît de changer ses habitudes. On s'imagine volontiers que tel personnage, un instant historique, a dû disparaître depuis que la date s'est éloignée et qu'un silence relatif s'est fait sur son nom. Et quand un hasard vous apprend qu'il n'est pas mort, on lui sait presque mauvais gré de s'être survécu à lui-même et d'avoir involontairement trompé l'opinion générale. Si peu courtois que soit ce sentiment, il est bien naturel. Quand l'ouvrage de M. Léon Roches a paru, tout récemment, ce fut bien là l'impression première. Le public s'imagina d'abord qu'il avait affaire à des souvenirs posthumes, et, quand on sut que c'étaient les souvenirs d'un homme vivant, très vivant, peut-être y eut-il quelque déception. Pour moi, j'eus la force de ne pas céder à ce mauvais mouvement ; je me réjouis franchement d'apprendre que l'homme légendaire d'autrefois, l'ancien secrétaire du sultan arabe, menait une robuste vieillesse, bien décidé à rester le plus longtemps possible sur cette terre pour y raconter la fin de son histoire à la génération de demain.

C'est autour de la figure d'Abd-el-Kader que roule l'intérêt principal de ce long récit ; tout y prépare et tout y ramène. Là aussi est la partie durable des documents que nous apporte l'auteur. Les livres III, IV, V, VI, VII et VIII du premier volume garderont toute leur valeur pour les historiens de l'avenir qui auront à s'occuper de cette brillante et laborieuse épopée de la conquête algérienne. La biographie de l'émir, les événements qui se sont succédé en Algérie depuis la nomination d'Abd-el-Kader comme sultan, sa politique, la description de son camp, l'ordre de marche de sa petite armée en campagne, tout cela est retracé d'un crayon rapide qui n'omet aucun détail intéressant et qui rencontre parfois, presque sans y songer, un trait décisif, propre à se graver dans la pensée et à donner à ce récit l'accent et la vie. Sa présentation à l'émir est un petit tableau d'histoire.

« Il occupait seul le fond de la tente, en face de l'entrée ; je m'avançai lentement vers lui, les yeux baissés ; je m'agenouillai et lui pris la main pour la baiser ainsi que c'est l'usage... Je crus rêver quand je vis fixés sur moi ses beaux yeux bleus, bordés de longs cils noirs, brillants de cette humidité qui donne en même temps au regard tant d'éclat et de douceur... Son teint a une pâleur mate ; son front est large et élevé ; des sourcils noirs, fins et bien arqués, surmontent les yeux bleus, qui m'ont fasciné. Son nez est fin et légèrement aquilin, ses lèvres minces sans être pincées ; sa barbe longue et soyeuse encadre légèrement l'ovale de sa figure expressive. Un petit tatouage entre les deux sourcils fait ressortir la pureté du front... Sa taille n'excède pas cinq pieds et quelques lignes ; mais son système musculaire indique une grande vigueur. Quelques tours d'une petite corde en poil de chameau fixent autour de sa tête un haïk de laine fine et blanche... Il tient toujours un petit chapelet noir dans sa main droite... Il l'égrène avec rapidité, et, lorsqu'il écoute, sa bouche prononce encore les paroles consacrées à ce genre de prière. Si un artiste voulait peindre un de ces moines inspirés du moyen âge que leur ferveur entraînait sous l'étendard de la croix, il ne pourrait choisir un plus beau modèle. Un mélange d'énergie guerrière et d'ascétisme répand sur sa physionomie un charme indéfinissable. « Sois le bienvenu, me « dit-il, sois le bienvenu, car tout bon musulman doit se « réjouir de voir augmenter le nombre des vrais croyants. » Je fus surpris de sa voix saccadée et pour ainsi dire sépulcrale : elle sied mal à sa figure. Sa parole est brève et rapide ; il conserve l'accent et emploie l'idiome des provinces de l'Ouest. »

Voilà l'homme. Quant à sa politique, elle était tout entière inspirée par sa foi, c'est-à-dire, au fond, irréconciliable. Ce fut là une désillusion terrible. Léon Roches ne pensait être d'abord que l'hôte d'un ami de la France, consacré dans son ambition par le traité de la Tafna, qui l'avait rendu maître des provinces d'Oran et de Tittery et d'une partie de celle d'Alger et avait étendu sa puissance bien au delà de ce qu'aurait pu faire toute seule son indomptable énergie. Au moment où il entrait dans le camp arabe, Léon Roches était persuadé que son nouveau chef gardait le souvenir de la part que la France avait prise à son élévation et qu'il était décidé à respecter scrupuleusement les conditions du traité dont il avait recueilli des avantages inespérés. Après quelques conversations, il fut atterré en voyant qu'il s'était trompé du tout au tout. Il acquit la conviction que ce qui occupait le cœur de ce prêtre-soldat, c'était une passion inexorable d'indépendance, qui savait temporiser à propos, fléchir aux circonstances, mais sans rien céder au fond, se réservant tout entière pour des temps propices et accumulant en silence les moyens de la vengeance. Régénérer son peuple, réveiller sa foi, chasser l'ennemi du sol profané de l'Islam, c'était son idée fixe, à laquelle tout était subordonné, même les alliances et les amitiés momentanées. La haine restait au fond ; rien ne pouvait la désarmer : c'était une haine plus qu'humaine, qui ressemblait à une hallucination et se confondait pour lui avec une inspiration d'en haut.

C'est alors que l'intrépidité de Léon Roches se troubla et qu'il conçut des doutes sur la nature et les suites de cette grande aventure où il s'était jeté de gaieté de cœur. Certes, pendant ces deux années qu'il resta

l'hôte, d'abord volontaire, puis contraint, de l'Islam, il ne fit rien de contraire à la fidélité envers son pays; il soutint son rôle auprès de l'émir et des principaux chefs avec une prudence, une adresse, une circonspection qui le tinrent en garde contre toute complicité déshonorante avec l'ennemi de la France. Malgré cela, je l'avoue, à la lecture de cette partie de l'ouvrage, la plus intéressante par les détails de cette vie si pittoresque et par le spectacle de l'envers de notre histoire vu du camp d'Abd-el-Kader, une impression douloureuse persiste, ou plutôt cette impression est double. Tantôt on souffre de voir ce Français, ce chrétien, sous l'habit du musulman, devenir le confident et le collaborateur dévoué de notre ennemi, travailler à sa grandeur en combattant les tribus réfractaires, en réduisant à capituler le fier seigneur d'Aïn-Madhi, le suzerain reconnu d'une grande oasis, le chef d'une secte très puissante qui, à lui seul, dans cette région du désert, contre-balançait l'autorité d'Abd-el-Kader. Était-ce bien là l'œuvre et la place de notre compatriote ? Et, d'autre part, quelque susceptibilité ne s'éveille-t-elle pas en voyant cet homme, si habile à jouer son rôle, se concilier la faveur de l'émir, capter sa confiance en le prenant par le côté religieux, en affectant une ardeur passionnée pour l'Islam, en se livrant avec tant de zèle aux études théologiques que l'émir exige de lui comme gage de sa conversion? Il s'installe au centre même de la puissance ennemie qui se livre à son examen ; il en interroge les ressources, il en étudie les ressorts ; il rentrera en France avec un dossier riche de documents de toute sorte. Ce rôle en partie double n'est pas fait pour nous plaire. Ah! je comprends ceux qui, comme Caillié, le pèlerin de Tombouctou, se dévouent à jouer un rôle analogue en vue d'une conquête géographique et d'un grand résultat scientifique ; mais ici il ne s'agit de rien de semblable, pas même, à l'origine, d'un service à rendre à la France : il ne s'agissait d'abord que d'un amour romanesque à suivre et d'une curiosité d'imagination à satisfaire. Ce n'est peut-être pas suffisant pour justifier de pareilles transactions.

« Tout cela est singulièrement grave et délicat ; il y a là je ne sais quel cas de conscience qui surgit irrésistiblement de certaines pages de ce livre et qui est bien de nature à susciter des doutes sérieux, à émouvoir notre perplexité. Nous proposons ce problème, laissant à nos lecteurs le soin de le résoudre et n'ayant d'ailleurs aucun désir d'infliger un blâme à un brave homme, cœur excellent, tête chaude, imagination ardente, amoureuse de l'extraordinaire, tentée par tous les périls, incapable de résister à une idée fixe, incapable aussi de la garder longtemps. Ce qu'il faut rappeler, c'est qu'à un jour donné, quand la situation, quelque temps obscure, vint à s'éclaircir et que le problème patriotique et moral se posa en pleine lumière, Léon Roches n'hésita plus. Il jette à bas son masque de musulman et déploie une décision de caractère qui aurait pu lui coûter la vie et qui rachète en un quart d'heure deux années d'équivoque. La scène est fort belle et fait le plus grand honneur aux deux personnages en présence.

C'était le soir du 31 octobre 1839, au moment où des messagers venaient d'apprendre à l'émir que le maréchal Vallée franchissait le passage des Bibans sur un territoire que le traité ambigu de la Tafna semblait concéder aux Arabes. L'émir, saisissant l'occasion souhaitée, expédiait des courriers à tous ses khalifes pour leur dire de se tenir prêts à la guerre sainte et leur assigner des rendez-vous. La nuit était avancée et Roches allait prendre congé, quand Abd-el-Kader lui fit signe de rester.

« Pourquoi es-tu triste? lui dit-il; ne devrais-tu pas te réjouir de l'occasion que Dieu te donne de prouver ta foi en combattant les infidèles? — Non, répondit Roches. Cette guerre sera funeste à toi et à ton peuple. Et puis, crois-tu donc que mon cœur ne se déchire pas à la pensée de combattre les enfants de la France, qui abrite mon père? — Ce sont là des paroles impies, reprit Abd-el-Kader avec plus de sévérité. Oublies-tu que le jour où tu as embrassé notre sainte religion, tu as rompu tous les liens qui t'attachaient aux infidèles? Tu as parlé comme un chrétien; songe que tu es musulman. »

« Je le regardai fixement et lui dis d'une voix étranglée : « Eh bien, non, je ne suis pas musulman! » La foudre serait tombée aux pieds d'Abd-el-Kader qu'il n'eût pas été plus terrifié. Il devint blême, ses lèvres tremblaient; il leva les yeux et les bras au ciel, puis il s'élança vers la porte. Je crus que ma dernière heure avait sonné; je fis un acte de profonde contrition et je me préparai à mourir. Abd-el-Kader, qui sans doute avait voulu s'assurer que personne ne pouvait écouter, referma avec précaution la porte qu'il venait d'ouvrir et revint s'asseoir en face de moi.

« — J'ai mal entendu, Omar (c'était le nom de Roches en religion musulmane), me dit-il avec plus de douceur; tu n'as pas voulu prononcer cette parole qui mérite la mort! Ta langue a trompé ton cœur. — Non, seigneur, m'écriai-je, assez de mensonges! Non, je ne suis pas musulman; prends ma vie, elle t'appartient. — *Joueur de religion! Joueur de religion!* répétait Abd-el-Kader consterné. »

L'émir partit pour Tlemcen le lendemain de cette dernière et terrible entrevue; il ne laissait aucun ordre concernant notre compatriote, qui s'était si vaillamment reconquis lui-même. C'était une sorte de consentement tacite à une fuite qui ne fut pas entravée. Quelques jours après, Léon Roches arrivait, non sans péril pourtant, au camp français du Figuier. Il ne devait plus revoir Abd-el-Kader, « ce héros de ses rêves pour lequel il avait abandonné père, bien-être et patrie et que pourtant il avait trompé de la façon la plus cruelle ». Plus tard, quand la fortune eut trahi

les suprêmes efforts de l'émir et que le drapeau de la France flotta sur ses refuges les plus lointains, une correspondance s'établit entre lui et son ancien secrétaire, et la dernière lettre que le noble exilé, au moment de mourir, écrivit de Damas portait pour suscription : « A l'ami fidèle, Léon Roches », et pour signature : « Ton ami sincère, Abd-el-Kader. » La vie avait fait son œuvre d'apaisement et réconcilié ces deux hommes au terme de leur carrière. Quarante années changent profondément l'histoire des peuples; et que ne font-elles pas pour les individus, pour leurs sentiments comme pour leurs destinées?

E. Caro.

(*Journal des Savants.*)

PHILOSOPHIE

L'Évolution et la vie

La théorie de l'évolution est née et s'est répandue surtout en Angleterre et en Allemagne; mais elle compte aussi en France beaucoup de partisans. Ce succès peut s'expliquer par bien des raisons d'ordres divers. M. Herbert Spencer, le principal auteur du système, sans être exactement fidèle à l'esprit positiviste d'Auguste Comte ni à la méthode scientifique de Darwin, relève à la fois du philosophe français et du naturaliste anglais. Par là il a dû plaire à une foule d'esprits que le courant du siècle entraîne vers le positivisme, mais dont l'imagination réclame encore une explication de l'univers : une grande hypothèse d'apparence scientifique, comme la théorie de l'évolution, répond justement à ce double besoin. Il a séduit aussi un certain nombre de savants qui, très difficiles à l'ordinaire en fait de preuves, se montrent volontiers moins exigeants lorsqu'il s'agit de philosophie. Beaucoup se rallient à cette théorie passivement, pour ainsi dire, comme on suit la mode. Les matérialistes enfin sont assez enclins à accepter la théorie de l'évolution; ils croient ou veulent faire croire qu'elle vient à l'appui de leur système, quoique rien ne soit plus loin de l'esprit de M. Spencer; car, loin d'affirmer que tout est matière, il déclare inconnaissable l'essence de toutes choses.

Naturellement cette théorie rencontre aussi des contradicteurs. Trop peu, à notre gré. N'est-ce pas un signe de la paresse ou de l'indifférence des esprits, que leur complaisance excessive pour un système évidemment très hasardé? — Aussi lit-on avec un véritable plaisir l'essai de réfutation énergique que M. Denys Cochin vient de publier (1), et cet adversaire résolu sera sans doute accueilli avec sympathie par les partisans mêmes de la doctrine. M. Cochin a des idées nettes et des principes bien arrêtés. Son argumentation, si elle n'est pas toujours victorieuse, reste toujours parfaitement claire : point de sophisme dans ses raisonnements ni d'équivoque dans son langage. Le lecteur se sent en présence d'un livre de bonne foi, et il en est charmé.

I.

M. D. Cochin n'entre pas dans le détail de la théorie de l'évolution. Il s'en tient à l'idée maîtresse, à l'hypothèse fondamentale sur laquelle repose tout le système. D'après M. Spencer, une loi unique, la loi d'évolution, régit tout dans l'univers, depuis les phénomènes astronomiques jusqu'aux phénomènes sociaux. Il reprend le principe de continuité, invoqué déjà par Aristote et par Leibniz, parmi tant d'autres; il montre la nature s'élevant, par une gradation insensible, de la matière amorphe au cristal, du cristal à l'être vivant, de la vie enfin à la pensée. Ce que la molécule est au cristal, ce que la cellule est à l'être vivant, l'individu l'est à la société. La même loi d'évolution explique la formation, la croissance, la destruction de ces composés d'apparence si différente. La même force, identique dans sa nature inconnaissable, et diverse dans ses manifestations, est ici chaleur ou attraction, là électricité ou lumière, ailleurs pensée ou sensation. La science, qui s'avoue incapable de pénétrer l'origine et l'essence des choses, nous enjoint donc en même temps de renoncer à l'hypothèse surannée de créations spéciales. Nous n'avons plus besoin d'une cause supérieure pour rendre compte de l'apparition de la vie et de la pensée dans l'univers. Nous ne savons pas ce que c'est que la force; mais nous pouvons en suivre les transformations depuis l'attraction réciproque de deux molécules jusqu'à la pensée et la volonté de l'homme.

Il faut reconnaître à cette philosophie de la nature un caractère de simplicité et de grandeur qui plaît à l'imagination. M. Cochin en convient; lui-même admire la fécondité et la souplesse d'esprit de M. Spencer. Mais il n'est pas séduit. Il signale l'inconséquence de ce positivisme, si ambitieux dans son apparente modestie, et qui aboutit à une métaphysique. Si l'essence des choses nous échappe et nous échappera toujours, pourquoi ce ton dogmatique et ces affirmations hardies? et si la nature de la force est inconnaissable, comment peut-on être si sûr que l'électricité et la pensée sont au même titre des manifestations d'une force unique? — Toutefois M. Cochin ne s'attarde pas aux objections purement philosophiques. Il a hâte de prendre pied sur le terrain solide de la science. Son plan d'attaque est fort simple; mais il était difficile d'en choisir un meilleur. Sur quoi prétend se fonder la théorie

(1) *L'Évolution et la vie.* — 1 vol. Paris, 1886. Masson.

de l'évolution? Sur la méthode expérimentale, sur la science. Eh bien, M. Cochin va tourner contre elle les armes mêmes dont elle se sert; il va démontrer que la science et la méthode expérimentale, loin de témoigner en faveur de la théorie de l'évolution, la frappent d'un arrêt sans appel.

L'hypothèse scientifique d'une évolution restreinte au développement successif des espèces actuellement vivantes, ou bien à l'histoire des sociétés, ne répugnerait pas absolument à M. Cochin. Il se rallierait même sans trop de peine à la théorie de Darwin sur l'origine des espèces, si la science tendait à la confirmer. Mais ce qu'il ne peut ni ne veut accepter à aucun prix, c'est ce qu'il appelle énergiquement les débordements de l'évolution. Il ne comprend pas qu'elle prétende franchir les abîmes qui séparent la nature vivante de la nature inanimée, et l'être raisonnable de la brute. En un mot, si la théorie de l'évolution universelle est vraie, la vie a dû naître spontanément au sein de la matière inorganique : M. Cochin se fait fort de prouver que cette génération spontanée n'a pas eu lieu. S'il y parvient, la théorie de l'évolution est ruinée par la base, et tout ce vaste édifice s'écroule.

II.

Autrefois — il n'y a pas encore un siècle — les savants croyaient à la nécessité de deux chimies distinctes, l'une propre à la matière inorganique ou minérale, l'autre propre aux êtres vivants. Berzélius enseignait que, dans la nature vivante, les éléments paraissent obéir à des lois tout autres que dans la nature inorganique. En effet, comme on ne rencontrait nulle part ailleurs, dans la nature, les composés que l'on trouvait dans les corps vivants ou dans les détritus de ces corps, on était persuadé que la vie seule pouvait les produire. Les plus simples de ces composés organiques sont des combinaisons du carbone et l'hydrogène, et l'observation semblait prouver que ces deux corps ont aussi peu d'affinité que possible l'un pour l'autre : dans sa classification des corps d'après leurs affinités réciproques, Berzélius les plaçait aux deux extrémités opposées. Il était donc naturel que l'on crût la chimie organique essentiellement différente de la chimie minérale : le monde de la vie était un monde distinct, et la vie imposait aux éléments ses lois propres. Mais voici que M. Berthelot, par une magnifique expérience, réalise dans son laboratoire la combinaison du carbone et de l'hydrogène. Il ne s'en tient pas là; il opère la synthèse de substances ternaires, c'est-à-dire contenant l'oxygène combiné avec le carbone et l'hydrogène; il produit à volonté les éthers et les alcools. Enfin un chimiste allemand, M. Wohler, fabrique de toutes pièces une substance quaternaire, l'urée, qui contient à la fois carbone, hydrogène, oxygène et azote, en un mot tous les éléments essentiels de la matière organique et vivante. La science a-t-elle donc arraché à la vie son secret? Ou plutôt n'a-t-elle pas démontré que la vie n'a pas de secret, que les éléments obéissent aux mêmes lois dans les corps vivants et dans les laboratoires, et qu'il n'y a enfin qu'une seule chimie, valable également pour la matière inorganique et la matière vivante?

S'il est vrai, la théorie de l'évolution triomphe; la vie n'a plus rien d'inexplicable par les seules lois physiques et chimiques. Mais, répond M. Cochin, la synthèse des composés organiques, cette merveille de la chimie moderne, contrefait bien l'œuvre de la vie : elle ne l'imite pas réellement. Elle ne réalise ses combinaisons que par les moyens les plus puissants dont la science dispose, et à des températures extrêmement élevées, tandis que la vie compose et décompose les matières organiques à la température ordinaire, par des procédés qui nous échappent tout à fait. Et surtout que sont ces carbures d'hydrogène, ces éthers, ces alcools, cette urée que la chimie moderne a su fabriquer? Ce sont des matériaux, des produits ou des déchets de la vie, ce n'est pas la matière vivante elle-même. Distinction très importante et jusqu'ici trop négligée : M. D. Cochin y insiste avec raison.

« Dans l'être vivant, dit-il, tout ne vit pas. Il faut distinguer premièrement les matières en voie de formation et deuxièmement les matières en voie de décomposition. Il y a en quelque sorte une échelle ascendante et une échelle descendante : d'une part, les matériaux de la synthèse; de l'autre, les résidus de l'analyse. L'air, l'eau que j'absorbe ne sont pas encore organiques; l'acide carbonique que j'exhale ne l'est plus. Il y a d'abord accumulation de matière, formation d'une substance complexe avec absorption de chaleur; puis destruction, dégagement de chaleur, sécrétion de produits désassimilés. Entre les deux apparaît la matière organique par excellence, la substance albuminoïde élaborée par la vie. »

En d'autres termes, les découvertes modernes ont déplacé la limite qui sépare la chimie organique de la chimie inorganique; elles ne l'ont pas supprimée. Jadis on pensait que les phénomènes chimiques qui se produisent dans les corps vivants obéissaient par là même à des lois différentes de celles qui régissent les phénomènes chimiques dans la matière inorganique : c'était une erreur. En réalisant la synthèse de beaucoup de composés organiques, M. Berthelot l'a magistralement réfutée. Mais faut-il tomber dans une erreur opposée et refuser de voir désormais aucune différence entre les combinaisons réalisées dans les corps vivants et celles que l'on obtient dans un laboratoire? Non, car les composés organiques dont on a fait la synthèse ne sont pas, à proprement parler, de la matière identique à la matière vivante; ce sont des repro-

ductions de la matière organique en voie de décomposition. La véritable substance vivante, c'est le protoplasma, c'est le contenu de la cellule, qui se nourrit et se reproduit. Celle-là, jamais la chimie n'a su en opérer la synthèse. Donc, jusqu'à nouvel ordre, la barrière subsiste, et la matière vivante n'est nulle part sans la vie. Cette synthèse vitale, et non plus purement chimique, ne se réalise qu'autour d'un germe et par l'effet de la force particulière contenue dans un germe.

« Le germe! dit M. Cochin, là est le secret de la vie, et là doit être restreint le problème. Semez, comme l'a fait M. Boussingault, un haricot dans du sable calciné qui ne contient rien d'organique; arrosez-le avec de l'eau distillée, et vous verrez la plante se développer, chétive à la vérité, mais contenant la cellulose, la graisse, l'amidon, l'albumine végétale. » Obéissant à la force qui dormait dans cette petite graine, les composés minéraux les plus stables se sont dissociés, et des composés organiques se sont formés, qui défient tout l'effort de notre chimie. Et cette force peut se conserver latente pendant des milliers d'années : n'a-t-on pas vu germer des graines qui dormaient depuis quatre mille ans dans les tombeaux des Pharaons?

III.

L'objection que M. Cochin oppose à la théorie de l'évolution apparaît maintenant dans toute sa gravité. Sans contester les admirables découvertes de la chimie moderne, on peut maintenir qu'elle ne crée point de matière vraiment organique et vivante. Point de vie sans germe : c'est là une vérité scientifique. Mais voici une autre vérité presque trop évidente : point de germe sans la vie. Comment la théorie de l'évolution sortira-t-elle de ce cercle? Essayera-t-elle d'expliquer l'apparition d'un premier germe au milieu de la matière non encore vivante? M. Spencer laisse percer un certain embarras lorsqu'il lui faut parler de la génération spontanée. Il semble en admettre abstraitement la possibilité; il n'affirme pas qu'elle ait jamais eu lieu. Mais son système l'affirme pour lui, et d'autres partisans de la théorie évolutionniste n'hésitent pas à se prononcer catégoriquement. « Nous pouvons affirmer, dit M. de Lanessan, sans crainte de commettre la moindre erreur, que ces quatre corps (carbone, hydrogène, oxygène, azote) peuvent encore se rencontrer au sein de la nature dans des conditions telles que leur combinaison s'effectue suivant les proportions exigées pour la constitution des matières albuminoïdes. » Soit, dit M. Cochin; mais quelles conditions? car c'est là le point. Il ne suffit pas que des corps simples se trouvent en présence pour que leur combinaison ait lieu. Mélangez de l'oxygène et de l'hydrogène : les deux gaz resteront ce qu'ils sont. Il faut que l'étincelle électrique passe pour déterminer la formation de l'eau. De même, qui nous assure que, mis en présence dans des proportions convenables, le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote se combineront pour former de la matière vivante? Ici encore une étincelle est nécessaire, et cette étincelle, c'est la vie.

Si la génération spontanée a jamais été possible, pourquoi ne le serait-elle pas encore aujourd'hui, les conditions nécessaires étant réalisées? Et pourtant nous ne voyons nulle part la vie naître au sein du monde inorganique. Tout le monde se souvient de la discussion célèbre que soutinrent à ce sujet M. Pouchet et M. Pasteur : la question fut enfin tranchée par les démonstrations de M. Pasteur, et la science abandonna définitivement l'hypothèse de la génération spontanée. M. D. Cochin rappelle ces faits et trace à ce propos un tableau sommaire des travaux de M. Pasteur sur les germes, les ferments et les virus. Ces trois chapitres sont peut-être les plus attachants de son livre. Tout n'y est pas indispensable à la démonstration qu'il se propose; mais ils captivent si bien le lecteur que je ne lui reprocherai pas d'avoir cédé au plaisir de les écrire. Ils donnent une excellente vue d'ensemble des travaux et des découvertes de l'illustre savant. Ils en montrent la suite et l'ordonnance; ils font comprendre, avec la merveilleuse imagination et l'incomparable méthode de M. Pasteur, la logique intime qui enchaîne les unes aux autres les idées mères de ses découvertes. « Les travaux de M. Pasteur, dit M. Cochin, se suivent et se complètent comme les chapitres d'un beau livre. » Et il saisit l'occasion de rendre un juste tribut d'hommages au savant dont la France se montre à bon droit si fière. N'est-ce pas d'ailleurs une idée originale que d'avoir demandé aux découvertes de M. Pasteur des arguments contre la théorie de l'évolution? M. Cochin appelle M. Pasteur « le grand défenseur et presque le créateur de la science de la vie ». Non qu'il fasse oublier les glorieux services des Magendie et des Claude Bernard; mais, en ruinant à jamais la théorie de la génération spontanée, il a défendu victorieusement le domaine propre de la science de la vie, que la physique et la chimie étaient près de s'annexer.

Ainsi la démonstration est faite. Preuves en main, et à l'aide de la méthode expérimentale, M. Cochin a montré l'insuffisance de la théorie de l'évolution et la vanité de son principe. En effet, si la vie ne peut s'expliquer par les seules lois de la mécanique universelle, si rien ne nous autorise à réduire les phénomènes proprement vitaux à des phénomènes physiques et chimiques, tous ne sont donc pas des manifestations d'une force identique dans son essence, qui se transforme ici en chaleur, là en vie ou en pensée. A la lumière des faits, la théorie de l'évolution apparaît alors ce qu'elle est en réalité : une généralisation hâtive et téméraire. « Nous ne pouvons pas comprendre, dit

M. Cochin, comment la matière procèderait du néant, comment la vie procèderait de la matière, comment l'âme et la pensée procèderaient de la vie. » La matière étant donnée, il admettrait à la rigueur une évolution de la nature inorganique ; mais, pour que la vie apparaisse au sein de cette nature, il faut de toute nécessité qu'un germe soit créé. De même la théorie de l'origine des espèces proposée par Darwin pourrait être acceptable ; mais l'apparition d'êtres raisonnables et libres parmi les animaux ne peut s'expliquer que par une nouvelle création. En un mot, il y a trois mondes radicalement distincts : le monde de la matière inanimée, le monde de la vie, le monde de la pensée. Quoiqu'ils plongent l'un dans l'autre, on ne saurait les confondre. Au contraire, plus on les regarde de haut, plus apparaît profond l'abîme qui les sépare. Donc trois créations spéciales ont été nécessaires et la science ne pourrait prétendre à démontrer que trois évolutions distinctes. En tout cas, l'évolution universelle est une conception chimérique, qui n'a de scientifique que l'apparence.

IV.

Cette critique vigoureuse d'un système en vogue a au moins le grand mérite de remettre chaque chose à sa place. Elle rappelle aux imaginations trop promptes à l'oublier que de pures hypothèses n'équivalent pas à des vérités démontrées. La théorie de l'évolution séduit beaucoup d'esprits qui la croient scientifique parce qu'elle prétend se fonder sur la science ; mais cette prétention n'est pas justifiée. La théorie s'appuie la plupart du temps sur des analogies, qui ne sont point des preuves ; elle néglige les difficultés au lieu de les résoudre ; ce qu'elle ne peut pas démontrer, elle le suppose. Quand elle attribue, par conséquent, à une force unique l'apparition de tous les êtres et de tous les phénomènes de l'univers, quand elle confond sous le nom de cette force unique, d'ailleurs inconnaissable dans son essence, l'attraction, la chaleur, l'affinité chimique, la vie et la pensée, elle n'établit pas un fait, elle énonce simplement une hypothèse, et M. Cochin était en droit de montrer que jusqu'à présent la science ne l'a pas confirmée. On est très loin en effet d'avoir trouvé l'*équivalent* de la vie ; on ne comprend même pas ce que pourrait être l'*équivalent* de la pensée.

En restant au point de vue de la science positive, que M. Cochin ne veut pas quitter, nous nous demanderons maintenant si l'hypothèse qu'il nous présente s'impose davantage. Comme il ne trouve nulle part la vie sans un germe, il conclut à une création spéciale qui expliquera au moins l'apparition d'un premier germe dans la nature jusque-là inanimée. Mais donne-t-il une forme scientifique à son hypothèse, en apporte-t-il des preuves ? Il ne l'essaye même pas, et, en effet, l'effort serait nécessairement vain. Ce silence est déjà un aveu. A l'appui de son hypothèse, M. Cochin allègue simplement sa répugnance à penser que la vie soit sortie de la matière : comment ne voit-il pas qu'il répugne tout autant à d'autres d'admettre dans la nature l'incompréhensible, le mystère, le surnaturel, en un mot une création spéciale ? Et alors, puisque la science ne peut pas aujourd'hui résoudre le problème, puisqu'elle ne le pourra peut-être jamais, la décision en dernier ressort va dépendre des préférences individuelles. Votre foi religieuse, vos convictions morales sont étroitement liées à une certaine idée de la vie, de la pensée et de l'âme ; vous trouvez étrange qu'on vous demande de renoncer à cette idée au nom d'une doctrine philosophique qui se réclame de la science et qui est tout simplement une hypothèse : rien n'est plus légitime. Mais le philosophe ou le savant a aussi une foi, intellectuelle il est vrai, avec laquelle l'idée d'une création spéciale est inconciliable. Supposer qu'une cause surnaturelle intervient à un moment donné dans l'évolution de la nature équivaut, à ses yeux, à admettre l'inadmissible, à nier la science. De quel droit lui imposer à votre tour cette hypothèse qui ne se fonde sur aucune preuve positive ? Car le seul argument que vous puissiez invoquer, c'est que l'hypothèse contraire n'a pas été démontrée jusqu'ici.

Aussi la position que M. Cochin a choisie est-elle moins favorable que celle de ses adversaires. C'est une défensive exposée d'avance à de fâcheuses retraites. La chimie a conquis dans notre siècle une grande partie du domaine qui appartenait jadis à la science de la vie : M. Cochin l'avoue de bonne grâce ; mais il ajoute aussitôt qu'elle ne sait pas faire d'albumine, de protoplasma, de substance dissymétrique ; qu'elle ne le saura jamais ! — Interdiction téméraire. Il n'est pas prudent de porter de tels défis à la science. Auguste Comte avait affirmé que nous ne connaîtrions jamais la constitution physique des étoiles : quelle apparence que l'on pût un jour savoir de quelle matière se composent ces soleils lointains d'où la lumière met des années et des siècles à nous venir ? Et cependant l'analyse spectrale est venue infliger un prompt démenti au fondateur du positivisme. M. Cochin, qui nous conte la mésaventure d'Auguste Comte, n'en craint-il pas une semblable pour lui-même ? Devra-t-il donc abandonner ses convictions si un chimiste réussit demain à opérer la synthèse de l'albumine ? Aussi bien, il déclare partager l'opinion du P. Secchi, « qu'il n'y a dans la nature que mouvement et matière, ou modification simple de celle-ci par transposition des parties ou diversité de mouvement ». A merveille, et cette opinion, déjà exprimée par Galilée et par Descartes, est acceptée aujourd'hui de presque tous les savants. Mais comment concilier avec elle l'hypothèse d'une force particulière contenue dans le germe ? Qu'est-ce que cette force ? Quel est son mode d'action ? Jamais aucun vitaliste n'a pu en rendre compte, et M. Cochin ne le dit pas davantage. Au moins

fait-il franchement intervenir Dieu, avouant ainsi qu'il renonce à toute explication scientifique.

Puisque M. Cochin ne repousse pas d'avance l'idée d'une évolution spéciale du monde de la vie, puisqu'il admettrait au besoin que toutes les espèces vivant aujourd'hui proviennent d'un ou de plusieurs germes primordiaux, pourquoi est-il si hostile à l'idée d'une évolution universelle? C'est, dit-il, que l'hypothèse restreinte de Darwin laisse leur place aux causes finales et à un Dieu créateur; cette belle conception scientifique n'attente pas à la majesté divine. — Mais la théorie de l'évolution, bien comprise, n'y attente pas davantage. Supprimer la nécessité d'une création spéciale, c'est élever d'autant la conception de la cause première, que M. Spencer nomme l'inconnaissable, et que l'on peut appeler Dieu. Quand Laplace, maître enfin de la mécanique céleste, s'écriait : « Je n'ai plus besoin de l'hypothèse Dieu! », il rendait par là même hommage à Dieu. Dieu ne doit pas nous servir d'hypothèse pour expliquer tel ou tel phénomène : c'est mal comprendre, semble-t-il, son action dans le monde que de lui faire combler les lacunes de notre science. Cette action est partout, ou elle n'est nulle part. Pourquoi reculerions-nous aujourd'hui devant une hypothèse qui n'a pas effrayé les grands spiritualistes du XVIIe siècle? Descartes, Malebranche, Leibniz ont pensé que la vie s'expliquait assez par les seules lois de la mécanique universelle, et ils n'ont pas cru compromettre leur croyance à l'existence de Dieu et à la nature spirituelle de l'âme. La théorie de l'évolution, il est vrai, va plus loin encore, et les positivistes, les matérialistes mêmes l'attirent à eux et lui demandent de témoigner en leur faveur. Mais elle s'accorderait aussi bien, mieux peut-être, avec une philosophie idéaliste ou spiritualiste. Elle y est, par elle-même, indifférente. Tant qu'elle demeure à l'état de simple hypothèse, libre à chacun de la rejeter; le jour où, par impossible, elle prendrait place dans la science, aucune des vérités auxquelles la conscience religieuse et morale est si justement attachée n'en serait atteinte. Ces vérités-là sont d'un autre ordre. La science, seule maîtresse dans son domaine légitime, n'étendra jamais son empire sur cette région ; elle n'y pénètre pas.

LÉVY BRUHL.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE CONTEMPORAINE (1)

M. José Zorrilla

Nommer Zorrilla, c'est évoquer le souvenir d'une époque qui déjà paraît bien lointaine. Le nom de Zorrilla fait sourire la jeune génération; il est vieux, deux fois vieux; car c'est celui d'un poète romantique, et le romantisme lui-même était une éphémère résurrection du passé.

Cependant Zorrilla se survit à lui-même et l'on ne peut parler de la littérature espagnole moderne sans saluer ce grand représentant d'une forme de l'art qui, en Espagne, était plus à sa place que partout ailleurs et s'y est, au milieu du siècle, développée une seconde fois, d'une façon presque naturelle (1). Zorrilla est le Lamartine, le Wordsworth, le Tennyson, l'Œlenschlager, le Southey de l'Espagne : il est tout cela, moins la grandeur : disons franchement, moins la pensée. C'est une lyre, comme il l'a dit en parlant de lui-même et comme on l'a répété cent fois des poètes tant que les poètes n'ont été que des hommes de sensation et d'imagination. C'est un peintre de paysages; c'est un musicien; c'est un ensemble de cordes harmonieuses qui vibre à tous les vents :

Canto al par en el templo
Y en la mezquita.
Y risa y llanto
Dicenme á un tiempo mismo :
Cántame! — Y canto.

« Je chante dans l'église — et dans la mosquée. — Les ris et les larmes — me disent tous ensemble : — Chantez-nous! Et je chante. »

L'idéal du poète lyrique est aujourd'hui beaucoup plus élevé que cela. Les vieilles comparaisons qui font du poète une lyre, un luth, une harpe éolienne, comparaisons dont se contentait (avec bien trop de modestie) Lamartine lui-même, nous paraissent maintenant entachées de puérilité. Mais quand Zorrilla s'est révélé au bord de la tombe du poète Larra, la doctrine de l'art pour l'art régnait dans toute sa force. Il serait injuste de le rapetisser parce qu'il n'est plus à notre taille. Il faut le louer, au contraire, pour avoir été l'expression la plus parfaite de tout un ordre d'idées, de toute une phase de la littérature moderne. Le romantisme de Victor Hugo n'est-il pas également démodé? Et cependant la gloire du poète n'en est pas affaiblie.

Nous disions que Zorrilla s'était survécu à lui-même : cela est vrai en plusieurs sens. Il a survécu au genre littéraire dans lequel il avait excellé, à son propre talent, presque perdu avec les années, à la faveur du public et du gouvernement, aux prospérités de la famille et de la fortune. Sa vieillesse éprouvée, presque lamentable, fait songer à celle de Lamartine; et, comme Lamartine, il a, par une confiance presque enfantine en la bonté humaine, mis le public dans la confidence

(1) Voy. pour cette série les deux semestres 1885.

(1) M. Zorrilla a été nommé, il y a quelques mois, membre titulaire de l'Académie espagnole, et, par une exception sans exemple, il a été autorisé à prononcer en vers son discours de réception.

de ses peines, de ses chagrins, de ses embarras financiers même. Il a essayé de tirer d'une vieille lyre quelques accents encore, et il les a jetés aux échos en disant avec franchise : « C'est pour gagner le pain du jour. »

C'est une chose triste que la décadence du talent, que l'infidélité de la fortune, quand il s'agit d'un si grand favori de l'art et de la destinée. Zorrilla a été le roi de la poésie lyrique en Espagne pendant près de vingt ans; et, pendant plus de dix, il en avait été le dieu.

I.

C'était le soir du 15 février 1837. Dans le cimetière de la porte de Fuencarral, une foule nombreuse se pressait autour d'un cercueil chargé de lauriers. Devant ce cercueil un jeune homme aux longs cheveux, pâle, ému, disait d'une voix sanglotante une élégie qui paraissait répondre au sentiment de tout le monde. La foule était composée de tout le Madrid littéraire et artistique; le cercueil renfermait le poète Larra, qui venait de se donner lui-même la mort, et le romantique jeune homme était Zorrilla. Nul ne le connaissait encore; mais, à partir de ce moment, il avait conquis la célébrité.

Qui donc avait découvert ce jeune poète inconnu et l'avait tout d'un coup porté sur le pavois, car c'était bien le porter sur le pavois que de le mettre en évidence dans une circonstance aussi émouvante, aussi solennelle que les obsèques du plus grand littérateur et critique qu'ait eu l'Espagne en ce temps-là ? Zorrilla l'a raconté lui-même dans ses *Recuerdos del Tiempo viejo*.

« J'étais à la bibliothèque, dit-il, quand le bruit se répandit que Larra venait de se tuer et qu'on voulait lui faire, le lendemain, des obsèques magnifiques. Joaquin Massard, un Italien que je connaissais à peine et qui était attaché à l'infant don Sébastien, se tourna vers moi : — Est-il vrai que vous faites des vers? Un de vos amis me l'a dit. — Oui, répondis-je, quelquefois. — Voulez-vous en faire pour Larra? Je vous ferai ouvrir passage auprès de la tombe, et vous les direz.

« J'acceptai ce grand honneur, et, comme la nuit approchait, je retournai promptement chez moi : chez moi, c'est-à-dire dans le galetas où un vannier, qui me servait d'hôte, avait placé ma couchette. En passant devant un épicier, j'achetai une chandelle pour la circonstance, car je prévoyais devoir veiller; et c'est à la lueur de cette chandelle, l'estomac vide (je n'avais pas soupé), que j'écrivis les vers qui ont fait ma réputation et ma fortune littéraires. »

Aujourd'hui encore ces vers paraissent beaux. Il fallait bien qu'ils le fussent pour que cette impression persiste au bout d'un demi-siècle et après qu'une révolution si profonde s'est opérée dans le goût du public. Le nom du jeune poète vola aussitôt de bouche en bouche; don Mariano de Togores, que Paris a connu depuis comme marquis de Molins et comme ambassadeur d'Espagne et qui, à cette époque, était déjà un homme de lettres distingué, lui donna son suffrage avec éclat. Depuis ce jour-là, Zorrilla est resté le coryphée de l'école lyrique romantique en Espagne.

On voit, au reste, par l'anecdote du soir sans souper et de la chandelle, que rien ne lui manquait pour remplir ce rôle. Il en avait le costume et les mœurs un peu bohèmes, les longs cheveux et la pauvreté; il en avait aussi la vanité folle et naïve. Ses *Recuerdos del tiempo viejo* sont remplies de confidences qui nous rappellent involontairement celles que notre grand Lamartine jetait au public à une époque où l'âge et la souffrance avaient brisé sa fierté.

Et, comme si ce rôle devait le suivre à travers la vie réelle, Zorrilla fut appelé à prendre part à la romantique aventure de l'infortuné prince Maximilien. Se trouvant au Mexique depuis l'année 1855, il fut le poète en titre de la cour de Mexico, le barde de cette douloureuse épopée, le nouveau troubadour ou le nouveau skalde de ce nouveau chevalier. Son séjour au Mexique, les crimes et les malheurs dont il y fut témoin, l'âge qui s'avançait, tout contribua à détendre les cordes de son âme; quand il revint en Espagne, il n'était déjà plus lui-même. C'est, du reste, le propre des poètes romantiques de s'éteindre de bonne heure. Le romantisme est une phase de la jeunesse de l'homme, la phase de l'illusion et de la volupté : un romantique vieux est une anomalie; quand le poète lyrique cesse de prendre pour thème de ses chants ce qui est éternellement jeune, il cesse tôt de chanter.

II.

Nous avons rangé José Zorrilla parmi les lyriques parce que son talent, quoi qu'il écrive, se rattache toujours au lyrisme; mais c'est peut-être comme auteur dramatique qu'il a remporté ses plus grands succès. Son *Don Juan Tenorio* a défrayé pendant vingt ans tous les théâtres de l'Espagne et de l'Amérique espagnole. Ses autres pièces, *El Zapatero y el Rey* (le Cordonnier et le Roi), *Traidor, inconfeso y martyr* (Traître, impénitent et martyr), n'ont pas fourni une moins brillante carrière. Ces drames sont faux, comme tous ceux de l'école et de Victor Hugo lui-même. Tout y est sacrifié à l'effet scénique; les figures sont exagérées; les caractères, donquichottesques et toujours au delà de la vérité. Du bruit, des surprises, de la violence, de l'invraisemblable : tels étaient les moyens par lesquels on jetait le parterre dans des enivrements d'un jour. En Espagne surtout, ce genre fit fureur : il répondait précisément aux travers habituels du caractère national.

García Guttierez, le duc de Rivas, Hartzenbusch y obtenaient de grands succès; mais Zorrilla, sans valoir plus qu'eux (valant moins au contraire), en obtenait de plus grands encore. Il dépassait les autres en défauts, en exagérations, et c'en était assez alors pour les dépasser en gloire. Souvent d'ailleurs, plus les défauts sont grands, plus ils confinent aux qualités. Le *Don Juan Tenorio* de Zorrilla, qui est un travestissement complet du type du don Juan, le brillant étourdi de Séville, et un tissu d'invraisemblances, de contradictions, fascine encore le spectateur. Le lecteur lui-même en subit le charme. On le joue, on le réimprime, on va le voir et on le lit. Au moment où nous écrivons, nous en avons sous les yeux une édition nouvelle, et, si la convention gouvernementale relative à la propriété littéraire eût pu avoir un effet rétroactif, l'auteur n'eût pas attendu ses moyens d'existence de la libéralité des ministres et de la gratitude du public : libéralité qui s'épuise, gratitude qui se lasse bientôt.

Mais, malgré ses triomphes au théâtre, Zorrilla est surtout poète lyrique, et il est encore plus poète épique. Est-ce que l'on comptera, dans l'avenir, Victor Hugo parmi les dramaturges? Il en est de même du jeune homme à la longue chevelure qui, en 1837, jetait au vent son élégie, au bord de la tombe où descendait Larra. Zorrilla est vraiment poète quand il reste sur son vrai terrain. Ce terrain est surtout le genre descriptif et légendaire. C'est l'épopée antique, diminuée, attendrie. Ses *Chants du troubadour, Grenade*, sa *Légende du Cid* méritent l'immortalité, et nous croyons, avec tous les meilleurs critiques de l'Espagne, que ces ouvrages seront considérés dans l'avenir comme des monuments du romantisme au XIXe siècle.

Ce n'est pas une petite difficulté que de renouveler la légende du Cid, tant de fois répétée. On ne le peut faire qu'en la grandissant encore, qu'en l'élevant à la mesure d'une nation tout entière. La légende du Cid, c'est pour l'Espagne ce qu'était pour la Grèce la légende de Troie. Le Cid n'est pas un homme, c'est un peuple, et un peuple-Hercule au berceau. Comme Zorrilla se trouvait là en plein romantisme, il montra qu'il y était à l'aise. Son poème est un vrai modèle du genre. Il n'est point exagéré, peut-être parce que le type du Cid est fixé à jamais et qu'on ne peut travestir le héros national comme on peut travestir le type multiple de don Juan. Et puis, quand il a produit cet ouvrage, Zorrilla commençait à sortir de la première période de sa vie, de même que le public sortait de la première période du romantisme. De part et d'autre, on revenait à la raison.

III.

Un autre trait de ressemblance entre Zorrilla et Lamartine, c'est l'abondance de son œuvre. Lui-même se vante d'avoir écrit quarante volumes de vers. Si l'on rassemblait tout ce qu'il a écrit également en prose, on en ferait plus du double. Mais les ouvrages en prose de Zorrilla, comme les ouvrages en prose de Lamartine, sont délassements de vieillesse, spéculations de librairie, gagne-pain d'auteur. Il n'en est pas moins vrai que sa vie littéraire a été des plus laborieuses, et ce motif de respect s'ajoute à la déférence inspirée par ses cheveux blancs.

Nous voudrions aussi tenir compte à Zorrilla d'une qualité qui se fait rare : cette qualité, c'est la faculté de l'enthousiasme. Elle avait pris de grands développements pendant la période romantique; elle s'atrophie tous les jours dans la période scientifique où nous entrons. On aime à la retrouver, comme on aime à se souvenir de sa jeunesse; et nul mieux que Zorrilla ne nous en rappelle les naïfs enchantements. Nous n'en voulons pour preuve que cette page des *Recuerdos del tiempo viejo* dans laquelle il nous fait le récit de sa première entrevue avec le poète Espronceda, le Byron de l'Espagne.

« ..... Mon ami lut mon désir sur mon visage et me conduisit en silence rue San-Miguel, n° 4. Espronceda était malade et au lit. Villalta me poussa d'un geste paternel vers l'alcôve, en disant simplement : « Voilà Zorrilla. » Je restai sans voix ; mais je crois sentir encore les larmes me monter aux yeux, les bras d'Espronceda entourer mon cou, ses lèvres se poser sur mon front, et j'entends cette exclamation sortir de sa bouche : « Mais c'est un enfant! »

« Il y eut un moment de silence dont je n'ai jamais su faire un poème. Villalta s'en fut et nous laissa seuls. Au bout d'une demi-heure, nous nous tutoyions comme de vieux amis. Une seule chose me manquait : je ne le voyais pas. Les lumières étaient dans le cabinet voisin, la chambre se trouvait dans la pénombre, et l'alcôve dans la presque obscurité. Je m'en irais donc sans connaître celui que j'aimais déjà de tout mon cœur! « Je voudrais te voir, lui dis-je. — Eh bien, va chercher les lumières. » J'approchai une bougie de son visage et le contemplai comme j'eusse contemplé une amante qui m'eût auparavant donné un baiser dans les ténèbres. Sa tête pâle avait un caractère puissant d'originalité. Ses yeux limpides étaient ceux du lion; sa bouche paraissait dédaigneuse, et sur son vaste front s'étalait une énorme couronne de cheveux soyeux, noirs et frisés. Le cou de taureau, les mains fines et petites, tout me fit songer à un Pindare dans le corps d'un Antinoüs. Espronceda allait, je le savais, précipiter les dieux de l'Olympe dans l'abîme insondable que venait d'ouvrir le romantisme. »

Une pareille page amène le sourire sur les lèvres; mais elle montre du moins sous un jour favorable la naïve jeunesse du temps. Elle suffirait aussi à peindre Zorrilla tel qu'il était alors et, un peu aussi, tel qu'il est resté : « Il y eut un moment de silence *dont je n'ai jamais su faire un poème* », dit-il. Oh! non, les roman-

tiques n'ont jamais su tirer du silence ce qu'il contient! Ils n'ont jamais compris autre chose que le bruit et la forme, l'harmonie et la couleur; ils n'ont jamais entendu ce qui se passe dans l'âme humaine; ils ne sont pas « subjectifs ».

Cela n'empêche pas que Zorrilla ne se soit élevé, dans la poésie descriptive surtout, à une véritable hauteur; qu'il n'ait su peindre avec bonheur tout ce qu'on entend et tout ce qu'on voit; que, dans l'harmonie imitative, il ne soit un maître. Sur ce dernier point, il a presque égalé Wordsworth et Lamartine. Ainsi quand il parle de

El ruido de las hojas
Movidas por las auras del oloroso abril;

« Le bruit des feuilles agitées par les zéphirs parfumés d'avril »;

Ou bien de

El ruido con que rueda la ronca tempestad;

« Le bruit sourd de la tempête »,

il rassemble des mots qui, dans la traduction française, n'ont rien que de banal, mais qui, en espagnol, imitent parfaitement et le roulement des vagues et le léger souffle du vent. C'est ainsi qu'il use toujours en poésie, avec le plus grand succès, du procédé dont Wagner s'est emparé en musique avec un succès non moins grand. Comme l'a très bien dit un critique espagnol, Zorilla est le plus parfait des oiseaux chanteurs. C'est « une imagination servie par des organes » d'une extrême sensibilité, d'une extrême finesse. C'est une nature privilégiée chez laquelle le sens artistique s'est développé aux dépens des autres facultés, et la parole est devenue couleur et musique. Son art est si grand qu'il imite tout, qu'il simule tout, même les dons qui lui manquent, qui sont la réflexion et la profondeur. Réaliste par le talent avec lequel il reproduit l'aspect extérieur des choses, idéaliste comme l'est nécessairement tout poète romantique, c'est un troubadour légendaire égaré dans le XIXe siècle et plus riche en imagination qu'en sentiments, en sentiments qu'en pensées. Singulièrement personnel du reste, dans le double sens du mot, il s'est fait dans sa génération une grande place, et à certains égards il la conservera dans l'avenir. Il la conservera, d'abord parce qu'il a fait de très bons et de très beaux vers, ensuite parce que son œuvre deviendra une curiosité archéologique. C'est en lui, plus et mieux qu'en tout autre, que se résumera, dans l'histoire de la littérature espagnole, le goût dominant d'une époque qui a eu son côté curieux et intéressant en tous pays.

Le public espagnol paraît bien l'avoir senti : lorsque Zorilla revint d'Amérique, le goût du romantisme était absolument passé, et cependant il fut reçu par ses compatriotes avec enthousiasme. Le gouvernement de la reine Isabelle lui accorda 12 000 francs de pension sur les établissements et les propriétés de l'Espagne dans la ville de Rome; Barcelone et Tarragone donnèrent des régates et des réjouissances publiques en son honneur; l'Université de Saragosse renouvela pour lui une antique solennité qui avait été instituée pour les rois d'Aragon; Burgos et Valladolid semèrent son chemin de fleurs et de couronnes, couronnes et fleurs qu'il alla déposer sur l'autel de l'église où il avait reçu le baptême; Valence l'adopta pour son filleul dans sa vieillesse, et Grenade ne resta pas en arrière. Qui eût pensé que tout ce débordement d'enthousiasme ne dût pas avoir pour conséquence d'assurer au moins le repos et le confort de toute sa vie? Toutefois l'exemple de Zorrilla est bien loin d'être unique en son genre; l'inconstance et l'ingratitude publiques ont toujours dépassé de beaucoup l'ingratitude et l'inconstance privées.

José Zorrilla n'est pas étranger à la France. Il a séjourné à Bordeaux et a fait sur cette ville des vers remarquables. Il est venu à Paris vers la fin du règne de Louis-Philippe, et là, par l'influence de Donoso Cortès, plus tard ambassadeur d'Espagne, il fut accueilli à la *Revue des Deux Mondes*, non comme collaborateur (sa connaissance de la langue française n'eût pas été suffisante), mais comme hôte et comme ami. Il se loue dans ses mémoires de l'hospitalité dont il fut l'objet de la part de MM. Durrieu, Charles de Mazade, Paulin Limayrac. Enfin, le seul fait de la présence à Paris du poète le plus populaire de l'Espagne engagea cette Revue à publier, soit sur la littérature espagnole, soit sur les affaires et les mœurs de nos voisins méridionaux, des articles qui, ainsi que le dit Zorrilla, prouvèrent au public français que « l'Afrique ne commence pas aux Pyrénées ».

LÉO QUESNEL.

NOTES ET IMPRESSIONS

Je n'aime pas les gens célèbres. C'est sans doute par envie; c'est peut-être aussi par esprit de contradiction : autour de moi tout le monde les adore. Pourquoi cela? — Parce qu'ils sont faits de plus belle étoffe que nous? parce qu'ils ont écrit d'admirables ouvrages, composé des opéras, peint des tableaux qui nous ravissent? parce qu'ils ont montré de ces qualités rares et sympathiques aux nôtres qui font qu'on les souhaite pour amis? — Rien de tout cela; on les adore parce qu'ils sont célèbres : cela suffit.

Mais leur célébrité, d'où leur vient-elle? De mille petites niaiseries insignifiantes : d'un nez aquilin ou ré-

troussé, d'une jolie jambe, d'un chapeau extravagant, d'un procès à fracas ou d'un livre scandaleux. Pour d'autres mêmes, on serait bien embarrassé de le dire. Ils nous ont appris leur nom à force de l'imprimer dans les gazettes ou de le crier aux oreilles. Patiemment, jour à jour, par le seul effet d'une médiocrité persévérante, ils se sont faufilés dans la place. Regardez un peu les photographies étalées chez les papetiers : quel Panthéon! Voici Mme Léa d'Asco, M. Home, Grille d'Égout, Mme Audouard, M. Félicien Champsaur, les Hanlon-Lees, le « prix de beauté », M. de Gavardie;... j'en passe et qui ne sont pas des meilleurs. Prenez-vous la tête dans les mains en face de cette exhibition et interrogez-vous sur les titres que tel d'entre eux peut alléguer pour placarder ainsi son effigie. Demandez à chacun : Quelle est ta rançon? Avec quoi acquittes-tu le droit de péage pour qu'on te laisse entrer dans la renommée? Avec de l'or ou du cuivre? — Notre maître, M. Bersot, disait qu'il suffisait pour cela d'une obole; seulement, qu'il fallait savoir la faire sonner.

D'honnêtes personnes sont tellement prises à cette petite musique de célébrité que leur plus vif désir est de fréquenter intimement les virtuoses eux-mêmes. Voir, entendre, toucher un homme qui imprime, qui en est à la dixième édition de son roman, quel rêve! Comment? vous avez dîné avec Augier, avec Daudet? Heureux homme! Pour nous, il nous arrive seulement de nous promener devant la maison de Dumas fils, de jeter un coup d'œil dans sa cuisine et d'apercevoir quelquefois sa propre cuisinière préparant son propre dîner. C'est un timide hommage rendu aux belles-lettres.

Eh bien! si vous m'en croyez, excellentes gens, contentez-vous de ces aperçus lointains ; n'approchez pas les gens célèbres : vous seriez déçus et, en fin de compte, vous rentreriez dans votre obscurité avec un terrible dégoût de la gloire.

Voici un poète ému, fin, pénétrant, plein de vues sur les choses éternelles ; ses vers vous donnent la passion de le connaître; entrez chez lui, il est là, dans son fauteuil, il vous tend la main; votre cœur bat, puis vous remarquez, en étant honteux de vos remarques, qu'il ressemble à d'autres, qu'il laisse échapper des expressions vulgaires, qu'il parle de ses ouvrages avec un sot amour-propre d'auteur, qu'il discute de petitesses, prend des airs ennuyés, ressasse les histoires de l'Académie et se fâche pour une porcelaine que son domestique a brisée. Fuyez! fuyez! ne voyez-vous pas que le meilleur de lui-même, il l'a mis tout entier dans ses livres?

Voici un peintre dont le pinceau est le plus spirituel qu'on puisse voir : ses tableaux, grands comme la main, sont des merveilles de composition, de clair-obscur, de finesse; il faut être millionnaire, c'est-à-dire Américain, pour en mettre un dans sa galerie : allez voir l'auteur à présent; il ne parlera point peinture, mais chevaux ou livres ; il vous éblouira de son luxe, il fera parader ses livrées devant vous, il vous apprendra, en mâchant sa barbe, le prix de chacune de ses faïences : s'il n'était un extraordinaire artiste, il serait presque un fat.

Voici enfin un large et puissant génie musical, une imagination tendre, une source d'harmonie; ses opéras sont adorés des femmes ; ses morceaux d'église sont d'une langueur délicieuse : comme il doit être plein de révélations sur ces choses instinctives et innommées qui sont le domaine propre de la musique! Tâchons d'obtenir sa signature sur un éventail ou sur une partition; nous l'avons solennellement promis à une de ses dévotes. Nous l'allons voir : il parle, ou plutôt il se met à l'orgue, car ce qu'il dit n'a qu'un semblant de sens; c'est un ronflement, un bruit; et il juge de tout, il tranche de tout, il a des mots profonds comme des oracles et niais comme des calembours ; il sent tellement la nécessité d'être grand homme à chaque minute de son existence, qu'il fait un effort énorme pour penser originalement ; il gonfle ses idées comme une baudruche ; il ne songe qu'à émerveiller; il est esclave de son nom et tâche que ce qu'il écrit soit digne de sa signature. Taisez-vous, pauvre grand homme, ou ne parlez que par vos violoncelles et vos violons!

Vu de Chamonix ou du lac de Genève, le mont Blanc est incomparable ; mais quand, après bien des fatigues, on est enfin arrivé sur sa cime, on s'aperçoit avec dépit que la neige en est pareille à celle des autres montagnes; de petites pierres noires, des traînées de poussière cendrée, d'humbles détails de minéralogie; plus rien de grand : c'est pourquoi, honnêtes gens, croyez-moi, si vous voulez garder la croyance que le mont Blanc est la plus belle montagne d'Europe, regardez-le seulement d'en bas.

*
* *

Au 14 juillet, c'est-à-dire un jour par an, le gouvernement se charge de faire le bonheur des citoyens. Il y arrive de deux façons : les feux d'artifice, voilà pour le bonheur public; les décorations, voilà pour le bonheur privé. Ce dernier est fort au-dessus de l'autre, car il s'y ajoute l'agréable pensée qu'on ne le partage pas avec tout le monde. Et même ce qui fait le plaisir d'être décoré, c'est uniquement que les autres ne le sont pas. « Rendons grâce aux dieux ; j'ai ce que mon voisin voudrait avoir », voilà toute la philosophie de ces distributions de croix, palmes et médailles.

En réalité, cela n'est ni charitable ni démocratique ; mais comme on peut bien jouer de ces enfantillages de vanité! Comme on peut en tirer des choses utiles et respectables! C'est une valeur fictive, mais qui représente ce qu'il y a de meilleur au monde. Voici, par exemple, un pauvre homme; vous le connaissez : il se

tient toujours assis à l'entrée de la rue des Tuileries ; il provoque la charité du public par un tableau grossier où l'on entrevoit confusément des épisodes d'inondations, d'explosions et d'incendies : deux personnes sauvées ici ; quinze cette autre fois, etc. C'est l'histoire de sa vie. Elle est belle, son histoire; quant à moi, je me croirais très honoré de serrer ses grosses mains calleuses et crevassées. Eh bien ! sa poitrine est toute bariolée de rubans tricolores, et je vous assure que quand on songe que chaque ruban représente plusieurs sauvetages, on n'a plus envie de s'en moquer. Rappelez-vous aussi ces braves revenus du Tonkin, que nous avons vus défiler l'autre jour, hâves, amaigris, les yeux fiévreux, imposants par leur petit nombre même et leur mine chétive : avec quoi les récompenserons-nous? avec quoi les dédommagerons-nous? Avec une petite médaille de vermeil, et, après cela, ces bons troupiers, ces bons matelots s'imagineront que nous sommes quittes envers eux.

Non, un bout de ruban, ce n'est pas peu de chose : c'est la monnaie avec laquelle on paye tout ce qui ne se paye pas, je veux dire les paralysies prises en traversant des rivières sous le feu de l'ennemi, les contagions contractées dans les ambulances, les bras emportés par les obus, l'opiniâtre effort du sculpteur qui vivifie jour et nuit son marbre sans espoir de le vendre, l'âme du musicien, la patience du chimiste, les longues veilles solitaires, les variétés infinies de l'abnégation et de l'oubli de soi-même. Ne discréditons pas cette monnaie ; ne disons pas tout haut qu'elle vaut peut-être moins qu'on ne croit ; chut! Tant qu'elle passera, nous serions bien sots de ne pas nous en servir pour acheter ce que les naïfs nous donnent en échange : un peu de courage, un peu de génie, un peu de vertu.

***

L'archevêque de Paris, qu'on enterrait hier, a été une des belles et curieuses figures de ce temps. Il aura sa place, une place unique, non seulement parmi nous, mais dans la longue série de nos archevêques. Rappelez-vous que ce siège a été occupé jadis par le cardinal de Retz, le prélat le moins détaché du monde, le moins évangélique des ministres de l'Évangile; par Hardouin de Péréfixe, brave homme un peu épais, plaisant et emporté, d'un gros bon sens trivial; par François de Harlay, habile et maître de lui, fin politique, beau parleur et dépravé; par le cardinal de Noailles, doux, faible et pâle; par Christophe de Beaumont, grand seigneur et bel esprit; enfin, plus près de nous, par M. de Quélen, homme d'autrefois, poudré, aristocrate, fin appréciateur du talent, et par Mgr Darboy, travailleur infatigable, esprit sec et tendu, ami du pouvoir, hautain avec ses inférieurs, spirituel et charmant dans le commerce du monde : voyez si parmi ces prédécesseurs fameux il en est un seul qui ressemble au cardinal Guibert. Tournure, esprit, caractère, tout chez ce dernier était original. Sa figure osseuse, avec les traits forts, avait une étrange physionomie; ses sourcils noirs, tandis que ses cheveux étaient tout blancs, lui donnaient une première apparence de dureté; mais les yeux étaient clairs et bons. Dans sa soutane rouge, avec sa calotte de velours rouge, s'avançant d'un pas décidé, la tête en avant, il eût été admirable à peindre. Chose singulière, causant avec beaucoup de gaieté et de mordant, écrivant à la perfection, il était ennuyeux en chaire. Le public ne l'inspirait pas. Avec une haute intelligence et un vif sentiment du style, il ne fut pas orateur sacré; avec une profonde érudition, il ne fut pas docteur de l'Église. Que fut-il donc, pour espérer que son nom survive?

Il fut un politique et il fut un saint. Ce sont là deux mots qui jurent un peu, je le sens bien; mais c'est dans cet accouplement que je vois la grande originalité du cardinal Guibert. Politique, personne ne niera qu'il n'ait eu la situation la plus difficile qui puisse être faite à un pasteur d'hommes; personne ne niera qu'il n'y ait apporté, entre autres talents, le plus rare chez ceux qui gouvernent : celui de se faire oublier. Il n'a jamais parlé ni écrit sans nécessité; toujours il l'a fait en vue de prouver ou de défendre quelque chose. Il a généralement été doux avec les hommes et intransigeant avec les idées. Loin de partir en guerre, il blâmait ses collègues trop belliqueux; mais, attaqué, il ne reculait point d'une semelle : c'eût été déserter. Il se tenait donc sur le seuil de sa cathédrale, muet, mais inflexible, contenant ses lévites trop prompts, mais les protégeant contre le peuple. Ce qu'il lui fallut pour cela de réflexion, de possession de soi-même, de réaction contre son humeur provençale, on ne le saura jamais tout à fait; il n'était pas homme à publier son panégyrique.

Il fut un saint et, même pour les gens qui ne croient pas aux saints, c'est un beau titre. Tout jeune, il s'était engagé dans les confréries de missionnaires du Midi. Il en garda toute sa vie l'observance ascétique. Il vivait durement, il priait à toute heure du jour, il donnait ce qu'il avait aux pauvres. En même temps il était superbement entêté, comme tous les saints. Les œuvres qu'il a fondées ont vécu malgré vent et marée ; les églises dont il a posé la première pierre sont sorties du sol malgré ministres et conseillers municipaux. Toute sa vie, j'y reviens, a été partagée entre la croyance et l'action; l'action ne lui a pas ôté la force de croire; la croyance, même mystique, n'a pas détendu chez lui les ressorts de l'action. J'estime que c'est là une sorte de miracle. Autour de nous, dans les Assemblées, les Académies, les magistratures, j'en cherche un second exemple : je ne le trouve pas.

PAUL DESJARDINS

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Actes officiels. — Expulsion du duc d'Aumale à la suite d'une lettre adressée au Président de la république pour protester contre sa radiation des cadres de l'armée.

Élection sénatoriale. — M. Sébline a été élu sénateur de l'Aisne par 1021 voix sur 1356 votants; après avoir été invalidé à deux reprises, il remplit cette fois les conditions exigées par la loi.

Sénat. — Le 9, le projet de loi relatif au doublement des conseillers généraux dans les cantons qui comptent plus de 20 000 habitants, soutenu par M. Sarrien, ministre de l'intérieur, et combattu par MM. de Marcère et Bardoux, est repoussé par 153 voix contre 105. Adoption d'un projet de résolution tendant à la nomination d'une commission d'enquête sur les provenances, qualités et prix des fournitures militaires et autres inscrites au budget.

Le 10, est adopté un projet de loi relatif à la prolongation des délais pendant lesquels les jeunes gens appelés sous les drapeaux sont admis à invoquer le bénéfice des dispenses légales.

Le 12, adoption d'un projet de loi fixant les conditions des engagements volontaires dans les équipages de la flotte. — Vote du crédit extraordinaire d'un million pour venir en aide aux cultivateurs victimes des orages et de la grêle. — Adoption des projets de loi relatifs à la répartition du fonds de secours de 4 millions entre les départements, aux premiers travaux de voirie à effectuer dans Paris sur les fonds du prochain emprunt, à la ratification de la convention télégraphique entre la France et la Belgique.

Le 13, adoption des projets de loi relatifs aux contributions direstes et taxes y assimilées pour 1887, à un crédit extraordinaire de 337 000 francs pour création d'écoles primaires, à la création d'une médaille commémorative de l'expédition de Madagascar, à l'ouverture d'un crédit affecté à l'acquisition des hôtels consulaires du Caire et d'Alexandrie. Une interpellation de M. Chesnelong à propos des mesures à l'égard du duc d'Aumale est ajournée.

Le 15, l'interpellation de M. Chesnelong sur les mesures récentes dont le duc d'Aumale a été l'objet provoque un débat très animé entre le général Boulanger et M. de Lareinty. Un ordre du jour approuvant la conduite du gouvernement est voté par 157 voix contre 78. — M. Demôle, garde des sceaux, lit le décret de clôture de la session ordinaire.

La commission relative à la revision de l'article 310 du Code civil a approuvé le rapport de M. Naquet, tendant à rendre obligatoire le divorce, s'il est demandé par l'un des époux après trois ans de séparation de corps.

Chambre des députés. — Le 9, vote de crédits extraordinaires pour la relégation et pour le service colonial de la Guinée et du Congo. — Adoption d'une proposition relative à l'organisation des syndicats contre le phylloxera en Algérie. — Discussion du projet de loi concernant les contributions directes et taxes assimilées pour l'exercice 1887. — Une proposition de dégrèvement de l'impôt foncier est adoptée en principe par 307 voix contre 247. — L'emploi d'une somme de 43 500 000 francs à prélever sur le prochain emprunt de la ville de Paris pour des travaux de voirie est approuvé. — Un coup de revolver est tiré dans une tribune publique par un inconnu qui est aussitôt arrêté.

Le 10, suite de la discussion sur les céréales; M. Develle, ministre de l'agriculture, se prononce contre les surtaxes, qu'il considère comme inutiles et inapplicables; il demande l'ajournement de la discussion, qui est voté par 273 voix contre 264.

Le 12, M. Étienne dépose un rapport sur la convention de navigation franco-italienne; l'urgence est déclarée, malgré l'opposition de M. Dautresme.

Le 13, discussion du projet de convention franco-italienne, attaqué par MM. Félix Faure et Lecour et soutenu par M. Rouvier; par 263 voix contre 252, la Chambre refuse de l'approuver. — M. Paul de Cassagnac interpelle le ministre de l'intérieur sur les troubles qui se sont produits à Armentières, à l'issue d'une réunion électorale privée à laquelle il avait pris part. — M. Keller interpelle le ministre de la guerre au sujet de la radiation des cadres de l'armée qui vient d'être infligée aux princes. — La Chambre vote, par 275 voix contre 168, un ordre du jour approuvant la conduite du gouvernement et décide l'affichage du discours prononcé par le général Boulanger en réponse à l'interpellation.

Le 15, M. Baïhaut, ministre des travaux publics, répondant à une question de M. Michelin, annonce qu'il déposera à la rentrée le projet du Métropolitain modifié. La session ordinaire est close.

La commission chargée d'examiner le projet de loi contre l'affichage a ajourné la discussion à la rentrée des Chambres.

Intérieur. — Mgr Richard, archevêque de Paris, a pris la direction du diocèse et adressé un mandement au clergé et aux fidèles. — M. de Lesseps, après avoir demandé le retrait du projet de loi relatif à l'émission de valeurs à lots par la Compagnie de Panama, adresse une circulaire aux actionnaires et aux obligataires pour leur annoncer un prochain appel au crédit dans les formes ordinaires.

Extérieur. — Une note insérée au *Journal officiel* annonce que le protectorat français ayant été établi sur le groupe des îles Comores et dépendances, notification de cet acte a été donnée aux puissances signataires du traité de Berlin.

M. le comte de Montebello, ministre de France à Bruxelles, est nommé ambassadeur à Constantinople; M. Decrais, ambassadeur à Rome, est nommé ambassadeur à Vienne; M. Paul Cambon, résident général en Tunisie, est nommé ambassadeur à Rome; M. Patenôtre est nommé résident général en Tunisie; M. Louis Legrand passe de la Haye à Bruxelles.

Angleterre. — Résultats connus des élections : 313 conservateurs, 74 libéraux unionistes, 179 ministériels, 89 parnellistes.

Alsace-Lorraine. — Les élections pour le conseil municipal de Strasbourg ont eu lieu pour la première fois depuis treize ans; 23 Alsaciens ont été élus, dont 10 anciens protestataires, 5 anciens autonomistes, 4 catholiques, 4 indifférents.

Hollande. — Ouverture de la session extraordinaire des Chambres.

Question d'Orient. — Des engagements sérieux ont eu lieu près de Kolassin entre les Turcs et les Monténégrins. — Un ukase ordonne la fermeture du port franc de Batoum; cette décision a été notifiée aux puissances signataires du traité de Berlin. — Un iradé du sultan a mis l'armée turque sur le pied de paix.

Lettres, sciences et arts. — M. Alfred Chuquet, agrégé de l'Université, est chargé d'une mission en Belgique, dans le duché de Luxembourg et dans les pays rhénans, pour recueillir les documents relatifs à l'histoire des campagnes de

1792 et 1793. — Le conseil municipal de Marseille a demandé à l'unanimité le transfert dans cette ville des Facultés des lettres et de droit d'Aix. — Inauguration à Meudon du buste de François Rabelais, œuvre du sculpteur Truphème. — Inauguration à Paris, sur la place Saint-Germain-des-Prés, de la statue de Diderot, œuvre du sculpteur Gautherin; divers discours ont été prononcés par MM. André Lefèvre, Hovelacque et le philosophe allemand Büchner. — Le congrès archéologique de France a tenu sa cinquante troisième session à Nantes, sous la présidence de M. de Marsy.

Faits divers. — A l'occasion du 14 juillet, une grande revue militaire a eu lieu à Longchamps; la foule a fait une vive ovation aux troupes revenant du Tonkin, commandées par le lieutenant-colonel Dominé Les bataillons scolaires ont défilé sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Le buste du sergent Bobillot, défenseur de Tuyen-Quan, a été inauguré dans le faubourg du Temple. La fête nationale s'est passée partout sans incident. — Les obsèques solennelles du cardinal Guibert, archevêque de Paris, ont été célébrées à Notre-Dame avec le cérémonial prescrit par le décret de messidor; le prélat défunt a été inhumé en l'église métropolitaine, dans le caveau des archevêques de Paris. — L'anarchiste Galo, l'auteur de l'attentat de la Bourse, a été condamné par la cour d'assises de la Seine à vingt ans de reclusion et à la relégation perpétuelle.

Nécrologie. — Mort du docteur Coqueret, médecin de la Comédie-Française; — de M. Bourée, ancien ambassadeur à Constantinople, ancien sénateur; — du marquis de la Tourrette, ancien député de l'Ardèche; — de M. Malou, ancien chef du parti catholique belge; — de M. H. Berthier, doyen des professeurs des sourds muets; — de M. J. Claye, ancien directeur de l'imprimerie Quantin; — de Mme la vicomtesse de Martignac, veuve du ministre de Charles X.

Le Musée de la Révolution.

M. Charles-Louis Chassin, l'un des hommes de notre temps qui ont le mieux connu et aimé la Révolution française, propose la création d'un *Musée de la Révolution.*

« Si nous célébrons, a-t-il dit dans un appel éloquent, la date initiale de l'ère nouvelle ouverte par la France au genre humain, ce sera sans doute pour honorer dignement la mémoire de nos pères, ce doit être aussi pour rendre nos fils capables de réaliser leur idéal de liberté politique et de justice sociale. Il importe de frapper vivement l'imagination populaire, de susciter un enthousiasme fécond, de rouvrir, au moyen de manifestations aussi paisibles que grandioses, en dehors de toute secte, de tout parti, le large courant de liberté, d'égalité et de fraternité lancé par le serment du Jeu de Paume, précipité par la prise de la Bastille, engloutissant le régime féodal dans la nuit du Quatre-Août, et ralliant tous les Français dans ces fêtes sublimes de juillet 1790 où l'on se jurait d'aimer jusqu'à ses ennemis. »

Tableaux, portraits, monnaies, médailles, autographes, meubles, tous les documents artistiques de cette époque qu'il serait possible de réunir, composeraient ce musée. Archives, actes officiels, journaux, mémoires, biographies composeraient la bibliothèque.

Notre collaborateur M. H. Depasse, chargé de présenter un rapport au conseil municipal, au nom de sa commission des beaux-arts, sur « les diverses propositions relatives à la construction d'un monument commémoratif de la Révolution française », a recommandé chaudement le projet de M. Chassin.

Voici un extrait de ce rapport remarquable :

« Le plan général de M. Chassin a été exposé dans deux lettres à M. Édouard Lockroy, ministre du commerce, en date du 2 février et du 7 avril de cette année. La réponse du ministre républicain ne pouvait être que très favorable à un projet qui depuis longtemps germait dans l'esprit d'un grand nombre de patriotes. M. Chassin avait d'abord songé à établir le Musée de la Révolution au centre du Champ de Mars : il n'a pas tardé à jeter les yeux sur l'emplacement des Tuileries. Il propose de construire entre la rue de Rivoli et le quai une suite de galeries ayant un pavillon central. C'est dans ce pavillon qu'on installerait le musée et la bibliothèque. Un étage pourrait servir à des conférences, à des concerts et à des spectacles.

« Les promoteurs du projet sont convaincus que la dépense serait bientôt couverte par des entrées payantes, excepté le dimanche, et par le produit des représentations et des fêtes qui seraient données à l'intérieur et dans le jardin.

« Cette idée, dès son apparition au grand jour, a été accueillie par des marques d'universelle sympathie. La presse républicaine de toutes nuances, à Paris et dans les départements, en a proclamé le haut intérêt historique et patriotique. Les journaux de Nantes, de Tours, de Bordeaux, de Montpellier, de Marseille, de Lyon, de Lille, de Rouen, l'ont fêtée et célébrée avec un véritable enthousiasme, non moins que les journaux de Paris. Un courant d'opinion s'est développé en quelques semaines et a mis le projet à flot. »

M. H. Depasse cite notamment ce qu'en a dit M. Auguste Vacquerie :

« Ce que nous voyons, nous, dans l'idée d'un musée et d'une bibliothèque de la Révolution, c'est la résurrection d'une génération qui n'est pas seulement la fierté de la France, qui est la France elle-même, d'une génération qui nous a faits ce que nous sommes et qui nous fera ce que nous serons. C'est la France, c'est nous que nous regarderions au musée; c'est la France, c'est nous que nous lirions à la bibliothèque. Connais-toi toi-même, disait la sagesse antique. Nous ne nous connaîtrons bien qu'en connaissant mieux ceux dont nous sommes les fils. Dis-moi d'où tu viens, je te dirai où tu vas. Ce grand passé nous fera un grand avenir. »

M. H. Depasse ajoute :

« Les salles pour le musée et la bibliothèque de la Révolution trouvent leur place naturelle dans le monument commémoratif de la Révolution française. Ce sera là véritablement l'âme de notre monument. Ce sera le sanctuaire sacré, le for intérieur, la conscience toujours vivante de 1789, sous les formes extérieures et plastiques que sauront créer nos sculpteurs et nos architectes. »

Mouvement de la librairie.

DIVERS.

Avec son livre sur la *Société de Saint-Pétersbourg,* le comte Paul Vasili poursuit ses curieuses révélations sur le monde officiel et diplomatique des grandes capitales de l'Europe. Par une bienveillance qui s'explique et s'excuse aisément, l'écrivain n'a pu s'empêcher de nous présenter son pays sous un aspect des plus favorables; et il apporte dans ses appréciations une indulgence qui contraste fort

avec sa causticité ordinaire. Toutefois, s'il parle dans les termes les plus avantageux de l'empereur, de l'impératrice, de la cour, des ministres et de la société pétersbourgeoise, il traite avec une extrême rigueur ceux de ses concitoyens qui, par suite d'un patriotisme mal entendu, se sont appliqués dans ces derniers temps à développer en Russie l'influence allemande. Pour lui, la Russie n'a jamais eu que deux ennemis véritables : les Turcs et les Allemands. Des Turcs il n'en a cure, et il compte bien que la Russie s'installera tôt ou tard sur les rives du Bosphore pour substituer un grand empire slave à celui des Osmanlis. Pour préparer cette solution, il faut se débarrasser de l'Allemagne; il faut briser l'œuvre du chancelier de fer et abattre le colosse germanique. C'est là une tâche difficile à coup sûr, mais non irréalisable, et dont l'alliance de la France et de la Russie, ardemment désirée par le comte Vasili, pourra faciliter l'exécution (*Nouvelle Revue*).

Sous ce titre : *Figures disparues,* M. Eugène Spuller a réuni une série de notices et de portraits politiques publiés en grande partie dans *la République française*. Bien que ces études sur Guizot, Victor Cousin, Rouher, de Cormenin, Saint-Marc Girardin, Dupanloup, Louis Veuillot, Michelet, Quinet, Louis Blanc, Thiers, Mignet, Jules Favre, Littré, soient surtout des improvisations de journaliste, écrites, pour la plupart, au moment même de la mort des personnages, elles présentent un très réel intérêt. L'auteur s'est attaché à nous faire connaître avec précision la biographie de ces contemporains, à montrer comment et par quels titres ils sont parvenus à la célébrité, quels services ils ont rendus à leur parti, à leur pays, à la littérature ou à la science (Alcan)

Dans son volume sur *les Chemins de fer métropolitains,* M. Louis Figuier a passé en revue les divers systèmes adoptés par les capitales de l'étranger. C'est un ensemble de données très utiles au point de vue technique, hygiénique, économique, militaire, artistique et pittoresque. — Son livre sur le *Téléphone* forme une intéressante monographie de l'ingénieux appareil inventé par Graham Bell. La description de l'instrument, de ses transformations et de son fonctionnement est accompagnée de curieux détails biographiques sur les électriciens d'Amérique. Ces deux ouvrages sont illustrés de nombreuses gravures.

Le grand *Dictionnaire des rimes françaises,* de M. Morandini d'Eccatage, doit être recommandé aux jeunes versificateurs. Il comprend, outre les mots adoptés par l'Académie et les grammairiens, les termes nouveaux créés par la technologie des sciences. Il est précédé d'un cours abrégé de versification française.

Émile Raunié.

Faits divers

— M. Zola travaille à un roman qui s'appellera *la Terre,* où il prendra « l'amour du paysan pour la terre, la passion du plus de terre possible », puis, élargissant le sujet, « l'amour de la terre nourricière ». Il lui restera ensuite à faire un roman sur les chemins de fer, pour lequel il réunit déjà des documents; un autre sur l'armée; un autre sur la finance et le journalisme; un autre encore, enfin un livre qui sera la conclusion des *Rougon-Macquart.*

— L'*Intermédiaire,* etc., a découvert dans une collection d'autographes une lettre inédite de Michelet à Émile de Girardin :

« 18 février 1851.

« Monsieur,

« Vous avez lancé au peuple deux paroles qui sont déjà des bienfaits : *l'abolition de la misère, le bien-être universel.* — Vous nous commandez d'espérer. Nous vous rendons grâces et nous nous associons de tous nos vœux à votre grande entreprise.

« Votre titre m'a été au cœur, tout comme il l'eût fait dans mon enfance indigente, dans les terribles misères des derniers temps de l'Empire, quand j'ai passé tant d'hivers sans feu et presque sans pain.

« Il y a dans votre entreprise un courage révolutionnaire qui me charme. Vous ne vous arrêtez pas à la vieille malédiction qu'un passé sans cœur jetait sur le genre humain, enseignant que, né malheureux, il resterait malheureux, prétendant que la misère est une loi de Dieu et la consacrant en quelque sorte. Le misérable est un serf; sanctionner la misère, c'est ordonner l'éternel esclavage.

« Dogme barbare qu'ont démenti la raison et la nature, notre dogme révolutionnaire. La Révolution française (qui fut un héros) a vaillamment entrepris la restauration de l'homme. En l'appelant au sacrifice, elle ne s'en est pas moins occupée de son bien-être. Elle a attaqué corps à corps le vieil ennemi de l'humanité, la misère, et elle a plus fait en dix ans, pour l'amélioration du sort des masses, que n'avait fait en mille ans le système qu'elle a renversé.

« Vous êtes ici dans la voie, monsieur, et c'est votre force; vous savez que la misère, en torturant le corps, abaisse les âmes, neutralise l'activité, brise la vertu elle-même. Celui qui vaincrait la misère n'aurait pas seulement guéri la plupart des douleurs du corps : il aurait, sous mille rapports, affranchi l'esprit, délivré tant d'âmes fécondes, nées pour les grandes choses, à qui le besoin a coupé les ailes. Leur essor leur serait rendu; un torrent d'idées, d'inventions, viendrait renouveler le monde, et la foule des inventeurs étouffés n'aurait plus faim.

« Si l'on peut dire que la douleur a été parfois productive, si la souffrance a fait jaillir des étincelles du génie, il n'en reste pas moins vrai que les grandes œuvres individuelles ou populaires qui ont fait le sort du genre humain ont été les fruits de l'harmonie de l'âme, d'une existence équilibrée d'affections douces, de travail, et d'un sérieux bonheur.

« Je vous salue, etc.

« J. Michelet. »

— On annonce de Saint-Pétersbourg le commencement de la publication des *Mémoires* de Tchitchagoff. Tchitchagoff, on le sait, commandait une armée russe lors de la retraite de Russie, et il fut accusé dans son pays d'avoir été cause, par ses lenteurs et ses fautes, que Napoléon put repasser la frontière. On le lui reprocha si amèrement, qu'il prit, en 1814, la résolution de s'exiler. Il mourut en 1849, toujours à l'étranger, après avoir écrit ses *Mémoires*. Ceux-ci étaient restés jusqu'à présent inédits; ils paraissent dans une Revue appelée *Starina.*

— Un érudit allemand, M. Hauler, aurait découvert dans la bibliothèque d'Orléans cinq feuillets des *Histoires* de Salluste. On sait que les *Histoires* ont été perdues; nous ne les connaissions que par des citations.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7236)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 4 (23e ANNÉE). — 24 JUILLET 1886.

M. EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ

L'œuvre de M. Eugène-Melchior de Vogüé est très variée (1). Elle comprend des impressions de voyages, des études historiques, des Nouvelles, un grand ouvrage d'histoire littéraire et des articles sur des sujets fort divers. Ces différents écrits reçoivent leur caractère très marqué d'originalité des idées de l'auteur sur les trois ou quatre grands sujets qui ont occupé les penseurs de tous les temps. Non seulement il est ici particulièrement vrai de dire qu'en sachant ce qu'un écrivain pense de l'homme et de la vie, du monde et de Dieu, on sait de lui l'essentiel, mais on ne comprend complètement M. de Vogüé et ses livres que si l'on commence par se poser ces questions. L'œuvre est si personnelle, elle est tellement le reflet d'une âme, qu'il faut l'étudier par les sommets : ce n'est qu'en recherchant les idées générales qui ont déterminé la pensée de l'historien, du moraliste, du critique, du conteur, que nous arriverons à avoir une vue d'ensemble de ce rare talent, l'une des joies et l'un des espoirs des amants de la langue et de la littérature française.

I.

Les jugements de M. de Vogüé historien et critique ont reçu leur empreinte d'un sentiment religieux profond. Il y a du Bossuet dans sa conception de l'histoire. M. de Vogüé voit les nations guidées par la foi comme les Israélites au désert étaient guidés par la colonne de feu, et réservées à des destinées d'autant plus hautes que leur foi est plus vive. Il voit l'histoire des dix-huit derniers siècles dominée par une loi supérieure : la fermentation de l'Évangile dans le monde, et notre XIXe siècle assistant à un fait formidable tel que l'humanité n'en avait point vu d'aussi grand depuis le Golgotha : le triomphe et l'avènement définitif de l'Évangile. Ces choses lui paraissent si évidentes, si simples, qu'il n'ose y insister de peur d'être « taxé d'ingénuité ». Nous y insisterons pourtant, persuadé que beaucoup de lecteurs ne trouveront point ces vérités si banales ni même peut-être si évidentes.

Lorsqu'on observe, dit-il en substance, les différentes races et les différentes religions, on parvient à saisir « les lois nécessaires et divergentes auxquelles obéit, dans chaque race, le développement du sentiment religieux ». Ces lois « divergentes », mais encore plus « nécessaires », déterminent la « dynamique morale » des peuples, qui est à son tour la raison directe de leurs efforts physiques et de leurs progrès matériels. C'est en vain que l'homme, aux époques de science, a voulu supprimer la zone immense et mystérieuse de l'inconnaissable, où l'ignorant trouve à la fois un tourment pour sa raison et un recours pour son espérance. C'est en vain qu'il a décidé dans son orgueil d'éliminer « toutes les anciennes pensées qui habitaient ce pays supérieur, c'est-à-dire tout l'ordre divin », aussi bien dans la conduite de la vie que dans l'explication des choses : « Dieu reste, gardant sa paix aux hommes de bonne volonté. » Du fond de son éternité et de son infini, Il veille sur tous, écoutant l'hymne universel qui monte au ciel de tous les cœurs humains.

(1) *Syrie, Palestine, Mont Athos* (1878, Plon). — *Histoires orientales* (1880), *Histoires d'hiver* (1885), *le Fils de Pierre le Grand* (1885). — *Le Roman russe* (1886, Plon-Nourrit). — *Revue des Deux Mondes* et *Journal des Débats, passim.*

Beaucoup d'entre nous ne se doutaient point qu'ils faisaient leur partie dans le concert. Beaucoup n'entendent pas au dedans d'eux « la source cachée de la prière, qui toujours filtre goutte à goutte dans quelque fond de l'âme ». C'est que l'individu sait rarement analyser le ferment moral qui travaille son âme. L'individu est en cela semblable aux nations. Le monde était travaillé depuis dix-huit siècles par un ferment : l'Évangile, et le monde a mis longtemps à s'en apercevoir. L'action de l'Évangile se retrouve cependant au fond de toutes les évolutions et révolutions accomplies dans ces dix-huit siècles. La vertu secrète du Livre a miné sourdement le vieil ordre établi par l'orgueil. La goutte de pitié tombée de ses pages dans la dureté du vieux monde a insensiblement adouci notre sang et fait l'homme moderne avec ses conceptions morales et sociales, son inclination d'esprit et de cœur vers les petites choses et les petites gens, son sentiment de fraternité pour les humbles et de compassion pour les souffrants. Le politique qui s'acharne à niveler les classes et qui préconise le suffrage universel, le romancier qui sollicite notre sympathie pour les déshérités et les misérables, l'historien qui délaisse les rois et les ministres pour aller aux foules et mettre en lumière leurs passions et leurs besoins, tous obéissent au même mouvement, sous l'empire de la même impulsion. Peu importe que leurs préventions leur dérobent « ce fait d'évidence, la fermentation latente de l'esprit évangélique dans le monde moderne ». Le fait est là, universel, inéluctable. En histoire, il a produit la démocratie ; en littérature, le réalisme attendri des George Eliot, des Dostoïevski, des Tolstoï. Les microbes de l'humanité ont enfin leur revanche; ils sortent, comme ceux du monde animal, de l'obscurité où nous les avions laissés si longtemps, et notre génération voit avec les yeux de la chair « le triomphe et l'avènement définitif » de l'Évangile.

De cette vue un peu mystique de notre société démocratique découlent la plupart des vues secondaires de M. de Vogüé. En littérature, ses préférences vont naturellement aux écrivains qui, ayant reçu une plus forte dose du ferment évangélique, s'inquiètent d'enseigner et de consoler les hommes. La doctrine de l'art pour l'art lui fait horreur ; il compare durement ses adeptes à des gymnastes et à des amuseurs forains. Il reproche à notre école réaliste d'être sans bonté pour l'humanité, sans compassion pour l'infirmité morale, de diminuer, d'attrister et d'avilir le spectacle du monde en ignorant la meilleure moitié de nous-mêmes, d'être, en un mot, rebelle à l'esprit de charité et de fraternité. Il ne l'aime pas. Il aime le réalisme tendre et ému des romanciers anglais et russes, leur sympathie affectueuse et intelligente, leur inspiration religieuse et morale. Il trouve leurs œuvres belles d'une beauté supérieure, dont la source est invariablement « la compassion, sublimée par l'esprit évangélique ».

Ce sont là des dispositions qu'il ne faut point perdre de vue en lisant son *Roman russe*. On lui a reproché d'être injuste pour notre école, de l'avoir rabaissée pour exalter à ses dépens l'école russe : on lui aurait épargné ce reproche si l'on avait considéré quelle est sa perspective intellectuelle, combien le sentiment moral et religieux est inséparable chez lui du sentiment esthétique. On peut soutenir que son point de départ est erroné, que son idée de l'avènement de l'Évangile est un rêve, que ses principes sont faux et que l'art est tout dans l'art; on doit reconnaître qu'étant ce qu'il est et ayant les idées qu'il a, il ne pouvait juger autrement qu'il l'a fait.

Il en est de même en histoire. Les conclusions de M. de Vogüé lui sont imposées par ses prémisses. La conséquence naturelle des idées que nous avons exposées est que, plus un peuple a de sentiment religieux et de foi à l'Évangile, plus le ferment évangélique accomplit sûrement son œuvre chez lui, plus aussi sa « dynamique morale » a de puissance et plus ce peuple a devant lui de grandes destinées. M. de Vogüé n'a pas rencontré de peuple d'autant de foi que le peuple russe, et il s'est demandé si l'avenir ne serait point à ce vaste empire, oriental par ses origines, par son type intellectuel et ses habitudes de pensée. Il s'était posé la question il y a bien des années, dans l'église russe de Jérusalem, en contemplant des pèlerins russes qui priaient avec ferveur, une flamme de foi immense dans les yeux. « C'est alors, dit-il, que j'ai senti quelle force s'accumulait sous ces voûtes.... Ne voilà-t-il pas le levier à soulever le monde? En m'avouant que l'avenir est à ces hommes, je suis obligé de reconnaître que c'est justice, puisqu'ils sont simples, pieux et bons. »

La même pensée lui revint plus tard en visitant les couvents du mont Athos, où les moines ne font rien, ne lisent rien, ne pensent rien, si ce n'est dans le couvent russe, resté jeune et vivant.

Puis M. de Vogüé a fait de longs séjours sur cette terre russe où nul, dit-il, n'a vécu sans y sentir le souffle d'une puissante espérance, et le souffle l'a emporté. Il écrivait en 1883 :

« La race slave n'a pas encore dit son grand mot dans l'histoire, et le grand mot que dit une race est toujours un mot religieux.

« Qui sait si ce peuple, dernier venu sur la scène intellectuelle, n'est pas destiné à élargir encore le puissant édifice du christianisme? Des gens d'esprit ont décidé que cet édifice croulait et devait mourir de sa belle mort: l'humanité décide contre eux que la Terre, tant qu'elle tournera dans la souffrance comme dans sa triste atmosphère, aura besoin d'une religion pour consoler les misérables. D'autre part, l'histoire nous force à reconnaître que cette religion subit, à de longs intervalles, des rénovations extérieures qui l'assouplissent aux besoins présents des sociétés. Depuis dix-

huit cents ans, l'Évangile a suffi à ces exigences sans cesse renaissantes; en creusant plus avant le merveilleux livre, l'homme y trouve l'aliment voulu pour sa faim nouvelle.... Aujourd'hui beaucoup d'âmes croient que la crise de la conscience moderne doit se résoudre par une de ces rénovations. Plus grand encore est le nombre des intelligences tendues vers la recherche du mieux social; c'est dans cette direction que la mine évangélique est la plus riche, la moins fouillée; là se cache peut-être la formule religieuse et sociale que tant de cœurs sollicitent...

« Lors de la première renaissance religieuse, l'interprétation libérale de l'Évangile a préparé la transformation civile et politique à peu près accomplie aujourd'hui dans le monde chrétien ; pourquoi ne pas espérer qu'à la prochaine étape le sens social du Livre nous sera révélé et que, de cette nouvelle évolution religieuse, l'histoire saura tirer encore, avec sa lenteur et sa sagesse accoutumées, un moule social approprié aux besoins des hommes, aussi supérieur à l'ancien que notre vie civile est supérieure à celle du moyen âge?...

« Revenons au peuple russe : rien ne lui interdit de penser qu'il est appelé à jouer un grand rôle dans ces transformations de l'avenir.... Il est foncièrement pieux » (1), etc.

Enfin, dans le dernier et tout récent ouvrage de M. de Vogüé, *le Roman russe*, le rôle du peuple russe s'est dessiné. C'est lui qui prêche la bonne doctrine, par la voix de ses grands romanciers. Ce sera peut-être lui, au grand étonnement du monde, qui la fera passer le premier dans la pratique.

II.

Il est assez curieux de surprendre dans cette âme chrétienne une imagination païenne. De tous nos écrivains actuels, aucun peut-être n'a aussi vivement conscience que M. de Vogüé de la puissance mystérieuse de la Terre et de son empire despotique sur ce qu'il y a de plus immatériel chez l'homme. Aussi, tandis que la plupart des descriptifs se contentent des aspects extérieurs de la nature, il recherche partout l'âme des choses, cette grande âme du monde, insaisissable et toujours présente, que nous sentons tous et dont nul ne saura jamais le secret. Il l'observe façonnant nos propres âmes, les faisant troublées ici et plus loin sereines, douces ou cruelles, rêveuses ou emportées. Comment le Dieu jaloux des chrétiens s'arrange des empiétements de cette nature active et tyrannique, je ne me charge point de l'expliquer. L'esprit humain a continuellement de ces illogismes, et les lecteurs de M. de Vogüé lui sauront gré d'un illogisme auquel ses paysages doivent une poésie tout à fait à part. C'est ici l'un des côtés les plus originaux de son talent; il vaut la peine de s'y arrêter.

M. de Vogüé parle dans *le Roman russe* de la transformation du sentiment de la nature depuis le commencement du siècle. Chateaubriand et ses contemporains envisageaient la nature comme un modèle qui pose devant le chevalet et dont l'artiste choisit et règle les attitudes. Les modernes, de plus en plus, sont ses humbles esclaves et se subordonnent à elle. « Rappelez-vous comment le paysage est vu dans *Atala ;* regardez ensuite comment il est subi dans tel livre récent, disons dans *Dominique*. Entre ces deux points de repère, le pouvoir du monde extérieur sur l'âme humaine a grandi presque autant qu'il avait grandi de *Phèdre* à cette même *Atala*... Le moderne se rapproche en ce point de l'homme primitif : il se subordonne et se livre chaque jour davantage à la puissance mystérieuse de la terre. »

Ainsi notre génération aura vu le monde extérieur, après une dépossession de tant de siècles, reprendre son légitime empire sur l'âme humaine. Nous avons rendu aux esprits de la terre, des airs et des eaux, sous le nom d'influence du milieu, une puissance plus étendue, plus absolue, plus despotique que n'en eurent jamais les divinités dans lesquelles les anciens incarnaient les forces naturelles. Les dieux brillants de l'Olympe reviennent de l'exil. Salut à Apollon, père de la chaleur et de la vie; salut à la puissante Cybèle, génératrice de toutes choses ; salut au grand Pan ! Dût M. de Vogüé s'en scandaliser, on le mettra à la tête de la « théorie » chargée d'aller recevoir ces hôtes radieux, car il est de tous les modernes celui qui « se subordonne et se livre davantage à la puissance mystérieuse de la terre ».

Lorsqu'il décrit une contrée, il est sans cesse préoccupé de démêler et de faire apercevoir les liens subtils, mystiques et physiques à la fois, qui établissent lentement, mais sûrement, une relation étroite entre les lignes du paysage, ses couleurs, ses accidents de lumière, son climat et les idées, les sentiments, les sensations morales des hommes appelés depuis une suite de générations à se remplir les yeux de ces mêmes lignes, de ces mêmes teintes, de ces mêmes lumières, à subir ces mêmes froids, ces mêmes chaleurs, ces mêmes régimes de vents et de pluies. « L'esprit, dit-il, se modèle sur le relief des lieux où il vit. » Et encore : « L'habitude du regard fait celle de la pensée. » C'est pourquoi le steppe et la mer font des « âmes vagues », sans horizons distincts, sans contours arrêtés. C'est pourquoi l'humble petite âme du paysan russe, perdu dans la plaine sans fin sous un ciel livide, murmure tant de choses mélancoliques et encore plus confuses.

Voyez la nature à l'œuvre dans *Un sectaire russe*. Il s'agissait d'expliquer les influences multiples et compliquées qui engendrent des apparitions telles que Sutaïef, le pauvre moujik de Tver, dont la conscience, comme celle de Tolstoï, cherchait sa voie dans l'an-

(1) *Un Sectaire russe* (*Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1883).

goisse et qui a cru, comme Tolstoï après lui et d'après ses leçons, trouver le mot de la vie dans l'Évangile où chaque ligne lui crie : Amour! En tête des causes qui ont pétri l'âme de Sutaïef, M. de Vogüé place le paysage où il a vécu.

« Tâchons, dit-il, de comprendre ce qu'est ce pays, comment il doit former ses enfants : la créature humaine signifie bien peu si on l'abstrait du milieu où elle vit; pour savoir ce qu'un homme pense, c'est-à-dire comment il regarde avec les yeux de l'esprit, l'observateur doit se placer au point d'où cet homme regarde. »

Et alors vient un paysage très beau dans sa tristesse, où l'homme est tellement dominé, modelé, possédé par la nature, qu'il risque d'être absorbé par elle, de perdre sa personnalité et de devenir, lui et toutes ses idées, une simple résultante d'une combinaison de lignes et de couleurs.

« La nature et le climat du Nord : un ciel triste, implacable; une terre sauvage, à peine domestiquée, si je puis dire, échappant sur d'immenses étendues aux prises de l'homme, l'accablant de sa puissance élémentaire; plate ou faiblement ondulée, cette terre aux horizons fuyants rappelle la mer et, comme elle, écrase et disperse la pensée. A perte de vue, sur les croupes basses, noircissent des forêts de sapins ou des taillis de bouleaux, pâles et rabougris; dans les replis, des landes buissonneuses de genévriers et d'épines, des champs de bruyères et d'airelles; des marais, toujours des marais, un sol de mousse, élastique et spongieux, qui trompe le regard, se dérobe sous le pied. Dans les fonds, de grands lacs solitaires; des rivières en sortent, se perdent parmi les herbages ou cheminent lentement entre leurs berges de glaise, dans des lits changeants; elles-mêmes se plient à la loi commune de ce paysage où rien n'est fixe, ordonné, où tout est confus, arbitraire. Il semble que cette extrémité de la planète n'ait pas entendu la première parole de la création, celle qui sépara les masses liquides des masses solides et démêla le chaos; souvent l'eau tient lieu de tuf; la roche, signe de force et d'antiquité, n'affleure nulle part; seulement des blocs erratiques, parlant de cataclysmes, de hasards violents. Comme un corps sans ossature, la terre sans granit manque en quelque sorte de maintien. Sur de vastes espaces, aucun de ces indices de la vie qui réjouissent le cœur, de ces traces du travail humain qui lui donnent confiance : là même où il apparaît, le témoignage de l'homme n'a pas plus que l'accident naturel cette énergie, ce je ne sais quoi de solide et de varié qui fixe la pensée, l'habitue aux contours précis et aux mesures exactes. »

Vienne l'hiver, vienne la neige, et ce paysage flottant deviendra plus flottant encore.

« Sur l'horizon gris, qui se rejoint aux brumes du ciel par une soudure imperceptible, il n'y a plus un relief, une forme vive où le regard et la pensée de l'homme puissent se prendre, se poser. Rien ne lui est spectacle ni indication, rien ne lui promet secours ni certitude... Terre neuve, effrénée et vague, comme les enfants faits à sa ressemblance, comme leur cœur et leur langage, ... elle a pour toute parole une plainte mélancolique, comme la mer, la musique et la douleur. »

A paysage flottant, âmes flottantes. Le peuple russe s'explique par ses plaines.

En Orient, dans les mers heureuses qui encadrent la Grèce et l'antique Ionie, M. de Vogüé retrouve la nature en travail de pensée humaine, et ce travail est si énergique que lui-même, simple passant, il n'échappe point à son influence.

« Avant de condamner en bloc le paganisme, écrit-il, il faut avoir passé sous ce ciel clément dont il semble l'émanation naturelle. Insensiblement le *genius loci* vous y envahit et vous pénètre : on se sent devenir païen, fatal, heureux; on se demande avec regret pourquoi l'on ne vit plus de cette vie assurée et bénie, sous la consolante tolérance de ces divinités gracieuses, pourquoi le Christ souffrant a passé là, apportant ses dures vérités, repoussant ces aimables fantômes et nous laissant, à son image, laborieux et mélancoliques, attristés de cette vie et effrayés de l'autre.

« Dans un pareil climat, la morale semble un mot vide de sens, le sacrifice une absurdité; l'ascétisme et le renoncement n'y sauraient pas plus venir que le bouleau ou le sapin, et l'on conçoit l'étonnement irrité des populations quand elles entendirent pour la première fois les enseignements austères, incompréhensibles, de Paul et de Barnabé. *Insanis, Paule,* disait Festus. »

M. de Vogüé personnifie les éléments au point d'attribuer à la tourmente « le désir et la puissance de nuire à l'homme ». C'est à croire que la nature lui a livré son secret, pour le récompenser d'avoir compris sa force.

Cette conception antique du monde, opposée à la conception chrétienne de l'histoire qu'on a vue plus haut, rendait une partie de la tâche de M. de Vogüé singulièrement difficile. Ses écrits, de quelque genre qu'ils soient, sont toujours étayés de psychologie et de vues philosophiques sur la vie. Quel partage établir, en jugeant les hommes, entre le Dieu qui nous a soufflé notre « âme vivante », la nature qui s'en empare pour la pétrir à son caprice, à toutes les secondes de notre existence, et nous-mêmes, créatures responsables? Et, en jugeant la vie, à qui s'en prendre, entre Dieu qui nous l'a donnée, la nature qui détermine nos jugements sur elle, nous la fait trouver bonne ou mauvaise selon que nos âmes sont façonnées par l'influence du milieu, et nous qui la faisons, en fin de compte, ce qu'elle est pour chacun de nous? M. de Vo-

güé n'a pas été sans éprouver un peu d'embarras devant ces contradictions. Il y a quelque hésitation dans sa manière d'envisager la créature humaine et ses destinées.

III.

Il avait été frappé tout le premier de la difficulté. D'une part, la fatalité des choses et l'omnipotence des faits entraînant l'inutilité d'agir et l'abdication de la volonté humaine; des lois physiques immuables, régissant les esprits comme les choses et nous broyant sous leurs roues de fer; la lutte pour l'existence remplaçant le *fatum* antique. De l'autre part, le rayon divin qui fortifie et console, la certitude d'une « volonté secourable qui nous permet, tout débiles que nous sommes, de lutter contre l'aveugle fatalité »; la conviction, puisée dans les leçons de l'histoire, que des desseins supérieurs président aux efforts et aux destinées des nations, que « la mer, comme la terre, appartient à qui porte une idée, à qui porte un Dieu ». Devant ces mystères insondables, il a ressenti le malaise qui atteint tout homme en quête du pourquoi de ce qui arrive.

Comme tous ceux qui cherchent, il s'est fait des réponses différentes selon les spectacles qu'il avait sous les yeux et le cours que ses réflexions avaient pris.

Tantôt il s'associe presque à Pouchkine faisant « à la vie son procès de mensonge » et prononçant dans *Onièguine* cette parole amère : « Celui qui a vécu et pensé, celui-là ne peut pas ne point mépriser les hommes dans son âme. » Dans ces instants douloureux, il lui semble que le plus qu'on puisse exiger de l'homme, c'est une « acceptation méprisante de la destinée contre laquelle on ne peut rien », c'est de consentir à être dupe de la piperie qu'il voit clairement et de continuer à marcher en sachant que « le monde sonne creux sous les pieds ». Il dit alors : « Mon nihilisme », et il voit passer, au fond de la scène du monde, la Puissance, la Force, les éternelles inconnues qui ricanent sur l'homme.

Tantôt il se rassérène en écoutant les graves leçons des monuments de l'art païen ou chrétien, témoins de pierre qui nous redisent les pensées des ancêtres. Une tête de femme, relique de l'art grec trouvée parmi les ruines d'Éphèse, lui a murmuré le mot magique : Espérance. Le passage est trop exquis pour ne pas être cité.

« Plus on regarde cette figure pensive, plus elle apparaît profonde; ce n'est pas une femme, c'est la femme. Je ne sais quel est son âge; sa beauté est toute jeune, sa mélancolie est déjà mûre : on sent que ses jours ont été pleins, partant mauvais. La lèvre de l'Ionienne est sensuelle, ironique un peu; son œil vague regarde on ne sait où, et sur son front un nuage de tristesse n'a pu éteindre un rayon d'espérance. La tête est penchée et à demi tournée, comme si elle regardait dans le passé; elle a beau sourire dédaigneusement de tout ce qu'elle y a trouvé, on sent qu'elle y regrette quelque chose : elle sait la vie, en souffre et espère quand même. »

En Égypte, un mort qui vivait il y a cinquante-cinq siècles lui enseigne l'indulgence par l'épitaphe gravée sur son tombeau :

« Ayant vu les choses, je suis sorti de ce monde, où j'ai dit la vérité, où j'ai fait la justice. Soyez bons pour moi, vous qui viendrez après; rendez témoignage à votre ancêtre. »

A côté de cet homme de bien qui a « vu les choses » et qui sollicite notre bonté pour ceux qui ont essayé de faire leur devoir, d'autres morts prient ainsi dans les hypogées de Saqqarah :

« O cœur, cœur qui me viens de ma mère, mon cœur de quand j'étais sur terre, ne te dresse pas comme témoin, ne me charge pas devant Dieu le grand. »

Comment les ressentiments les plus profonds contre nos perversités ne s'amolliraient-ils pas à ce cri qui s'élève depuis des milliers d'années de millions de sépulcres? Comment la haine pour nos crimes, le mépris pour nos bassesses ne se fondraient-ils pas en une immense pitié pour nos erreurs et nos faiblesses?

A Bethléem, au fond de la grotte de la Nativité, M. de Vogüé s'arrête au lieu où saint Jérôme, d'après la tradition, venait prier et travailler, et il interroge le parois de la roche sur le « secret de paix et de détachement » de ce grand esprit.

En Russie, il entend Dostoïevski bénir l'injustice qui l'a envoyé au bagne, déclarer que l'épreuve lui a été bonne, qu'il a appris chez les forçats à aimer ses frères du peuple et à discerner leur grandeur jusque chez les pires criminels, que la destinée, enfin, en le traitant comme une marâtre, a été en réalité une mère pour lui.

Le concert de toutes ces voix forme une voix unique, et M. de Vogüé, qui sait l'écouter, l'entend lui dire : Vivre, agir, penser, c'est faire une œuvre inextricable, mêlée de mal et de bien. La valeur morale exacte des hommes échappe à la mesure humaine, fausse parce qu'elle est unique; le jugement doit être remis à Celui qui a autant de poids divers qu'il y a de cœurs et de destinées. Lorsque nous considérons les grandes œuvres de l'homme, nous voyons que, quels que soient leurs mobiles équivoques, elles ont en elles « une vertu secrète qui les transfigure et les purifie, qui élimine ostensiblement pour le spectateur, et même pour l'acteur, ces mobiles secondaires ». Tout le résidu de faiblesse humaine qui avait présidé au

début de l'entreprise « disparaît devant l'effort de la foi et de l'espérance, devant l'immense résultat moral assuré par cet effort ». Nos révoltes et nos découragements viennent de ce que nous croyons tout savoir, tandis que les découvertes de la science n'ont fait que reporter plus arrière, plus haut, la Loi suprême, initiatrice des autres, secourable, et à laquelle croyaient nos pères. « Qui croit à cette assistance supérieure peut « discuter avec les faits » et « faire plier les circonstances », n'en déplaise aux axiomes contraires, lieux communs du découragement général. »

Ainsi parle M. de Vogüé les jours où « l'ombre d'erreur qui voile la bonté divine » ne lui dérobe pas « la loi radieuse du progrès » et le travail sauveur du ferment évangélique. Mais, malgré tout, même dans ces bons jours, il conserve toujours cet air d'âme blessée qui le rend si semblable aux Russes et si attachant.

Nous nous sommes efforcé de dégager les idées fondamentales qui sont comme les os du talent que nous étudions. M. de Vogüé a mis au service de ces idées des qualités qui lui ont mérité et valu une place à part dans la littérature contemporaine. L'esprit est étendu, élégant, d'une grande élévation. L'auteur élargit tous les sujets auxquels il touche. En histoire, tout lui est matière à rapprochements féconds et à vues générales. En critique, le portrait d'un homme devient le portrait de sa nation et de sa race; l'analyse d'un livre devient le tableau du mouvement des esprits dans l'univers civilisé. Cela est frappant dans *le Roman russe*, où, à propos d'une demi-douzaine de poètes et de romanciers, c'est un peuple tout entier qui se dresse devant nous et c'est la littérature moderne tout entière qui découvre à nos yeux ses grands courants.

Les légers flottements que l'on surprend çà et là dans la pensée tiennent à ce que M. Eugène-Melchior de Vogüé, ainsi qu'il a été dit plus haut, est encore dans l'incertitude sur certains points capitaux : il est juste de lui laisser le temps d'achever de se fixer. Quelquefois aussi cet écrivain si perspicace et si nuancé se laisse emporter à des jugements trop absolus. Il est trop absolu de dire que la Renaissance n'a pas été, comme le veut Michelet, une réaction contre le moyen âge, mais bien son épanouissement, l'adolescence succédant à l'enfance. L'humanité n'étant pas une, les grands courants de l'histoire ne sont pas non plus uns. Toujours une partie de l'humanité, ou d'un peuple, veut s'échapper vers ce qui est nouveau; toujours l'autre la retient et cherche à rester dans la tradition. De là des courants et contre-courants, en sorte que les jugements sommaires sur les grands phénomènes historiques contiennent inévitablement une part de faux.

La même remarque s'applique à la définition du romantisme. S'il est vrai de dire que le romantisme est une réaction contre le XVIIIe siècle, d'autre part Chateaubriand donne la main à Rousseau et, par lui, le romantisme au XVIIIe siècle. Ici encore le jugement était trop absolu.

L'imagination, chez M. de Vogüé, est à la fois brillante et teintée de mélancolie. Elle a à subir les chocs d'une nature impressionnable, plus sensible aux tristesses qu'aux joies, plus prompte à l'inquiétude qu'à l'apaisement, délicate, rêveuse, point sereine.

L'observation est pénétrante, le goût fin et délicat. La langue est en même temps très précise et très habile à rendre les sensations fuyantes et les idées subtiles. Solide et souple, tantôt elle devient sobre et grave, tantôt elle a l'éclat de la langue d'Eugène Fromentin : il est impossible de lire dans *Syrie* la ronde des Arabes sous les cèdres du Liban sans songer à la célèbre fantasia de l'*Année dans le Sahel*.

Nous avons gardé pour la fin le don souverain qui fait aux livres de M. de Vogüé, quel qu'en soit le sujet, une unité supérieure. M. de Vogüé est poète. Qu'il décrive Jérusalem ou une exposition industrielle, qu'il raconte la vie tragique du tsarevitch Alexis ou la vie vagabonde du Syrien Vanghéli, il est poète. Heureuse race, les poètes ! Ils devinent quand nous peinons à comprendre; ils ont la vision des choses disparues, mortes pour nous; la nature leur parle, ils ont la « communication spontanée de la poésie des choses ». Historien ou conteur, critique ou psychologue, M. de Vogüé peut être jugé d'un seul mot qui dit tout : avant d'être tout cela, il est poète.

ARVÈDE BARINE.

MA VOCATION

(Voy. le numéro précédent.)

AVANT LE GRAND SÉMINAIRE.

I.

Bédarieux, 12 août 1847.

... Par les volets fendillés de la fenêtre, des rayons crèvent les vitres, les rideaux, et s'éparpillent gaiement à travers ma chambre. Les carreaux rougeâtres en reçoivent par-ci par-là des taches de sang toutes luisantes. Il m'en coûte de me lever, car je suis couché en mon bon lit de noyer à Bédarieux, chez mes parents, non plus dans mon lit de sangle à Saint-Pons-de-Thomières, chez M. l'abbé Dubreuil, mainteneur de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, grand vicaire de Mgr l'évêque de Montpellier.

Au petit séminaire, là-haut, dans la Montagne-Noire,

sous le Sommail, c'étaient dès le matin le silence, la paix comme ici; mais je ne sais pourquoi le silence, la paix me semblent plus doux dans la maison de mon père que dans la maison de M. le supérieur Dubreuil.

Assez de paresse. Avec un *Benedicamus Domino* qui, par le fait de l'habitude, s'échappe de mes lèvres à mon insu, je m'élance vaillamment. J'ouvre. C'est un éblouissement qui me force à reculer. Il s'en faut qu'à Saint-Pons le soleil ait cet éclat terrible, cette fureur de rayons aveuglants. Je me sens fier de mon petit coin de pays; et du fond de son entonnoir (car ma jolie ville natale est de tous côtés étroitement enserrée par les montagnes : Tantajo, le Roc-Rouge, Philip) je lance un regard vers le ciel d'un bleu superbe, d'un bleu inaltéré, d'un bleu divin, d'un bleu que certainement on ne connaît pas ailleurs.

Un figuier au tronc lisse, bien portant, projette jusqu'à ma fenêtre ses feuilles larges comme des éventails, épaisses et charnues. Des fruits, des régimes de fruits apparaissent à tous les degrés de maturité; quelques-uns ont le col aminci, prêts à se détacher. Les belles figues de velours noir imperceptiblement mordorées par places! J'allonge le bras — un bras gourmand — et j'en cueille une. Quel malheur! L'arbre se met à bruire, à ramager, pareil à une immense volière, et, parmi les branches agitées, ce n'est qu'un envolement d'oiseaux effarés, éperdus. Ma main, très sottement, pour contenter ma bouche, a fait le vide dans le figuier.

La cloche du couvent de Saint-Joseph, un misérable grelot enroué, tinte dans le quartier de la Plaine. Un, deux, trois. L'*Angelus*. Midi ? C'est faire trop grasse matinée vraiment! Ma tante Angèle, mince et blanche comme une hostie, entre et me prévient qu'on va se mettre à table. Je la suis. Ma tante, qui, pour m'appeler, a interrompu les *Ave* de l'*Angelus*, les reprend dans l'escalier, et je les murmure avec elle dévotement.

II.

Bédarieux, 16 août 1847.

Le jour de mon arrivée de Saint-Pons, ma mère et ma tante me parurent tristes. Que se passait-il chez nous? Contre l'ordinaire, personne n'était venu me chercher au petit séminaire, d'où jusqu'ici je n'étais jamais sorti seul, et l'absence des miens m'avait un peu préoccupé, un peu humilié aussi. N'avais-je pas l'air d'un enfant abandonné parmi ces enfants que leurs parents retrouvaient avec des cris de joie? En allant recevoir le premier prix de discours latin des mains de Mgr Thibault, qui présidait la solennité, je sentis mes yeux pleins de larmes.

Maintenant je sais tout : nous sommes ruinés.

Mon père a profité de la fête de l'Assomption pour quitter son chantier de Gabian et reparaître à la maison. Avant-hier, au débotté, il m'a baisé du bout des lèvres, contraint, troublé, inquiet; puis il m'a pris à part et m'a dit à brûle-pourpoint :

— Je ne puis plus rien pour toi, mon enfant. Demain tu devras te suffire, gagner ta vie. Vois avec ta mère et ta tante à quoi tu es propre et mets-toi à l'œuvre sans retard.

Je n'ai pas trouvé un mot, assommé par ce coup imprévu. Mon père s'est sauvé à toutes jambes, courant à un rendez-vous d'affaires, chez le notaire Chavardez.

J'ai réfléchi longuement cette nuit et je me suis décidé à suivre mon père à la Grange-du-Pin, près Gabian, au milieu de ses ouvriers. Que puis-je faire de mieux que d'embrasser la profession de mon père? Il était architecte, puis il est devenu entrepreneur de travaux publics : je serai architecte et deviendrai entrepreneur de travaux publics comme lui. J'ai bondi hors de mon lit à cinq heures et me suis habillé à la hâte. Ma tante Angèle, que ses soixante-dix ans empêchent de dormir, achevait son bol de lait au café de pois chiches, en bas, dans la cuisine. Elle m'a regardé, surprise de me voir debout si matin.

— Et mon père ? lui ai-je demandé.

— Il est parti.

— Déjà ?

— A quatre heures, à cause des ouvriers.

— Et moi qui voulais le prier de m'emmener! Peut-être lui rendrais-je quelques services au chantier?

— Tu ne veux donc pas être prêtre, mon cher petit? s'est écrié ma tante, scandalisée.

— Moi, prêtre !

— Puisque tu étais au séminaire.

Un embarras m'a paralysé bras et jambes ; je suis demeuré planté, les yeux au plafond, au sol, ne pensant pas. Enfin ma tante Angèle m'a laissé seul. J'ai pu enfiler la porte et descendre au jardin, où je me suis caché tout tremblant, tout transi, à l'ombre noire des figuiers.

III.

La Tuilerie, 25 août 1847.

Ma mère m'a dit hier au soir :

— Demain, nous irons cueillir des raisins à la Tuilerie.

Ce matin, en effet, nous sommes partis. Notre bonne, l'incomparable Marion, si dévouée à ses maîtres, allait devant, un panier sous chaque bras. Au bout de la rue de la Digue, où nous demeurons, nous lui avons faussé compagnie, et, tandis qu'elle prenait par la longue rue Saint-Alexandre, nous autres nous avons gagné le quartier du Château par le « Trou de la Mairie », une venelle sinueuse, fort sale, où deux personnes ne sauraient marcher de front.

Ma mère ne passe jamais par là : pourquoi y passait-

elle aujourd'hui? La préoccupation des méchantes affaires où mon père se débat, où nous finirons par sombrer tous, pourrait bien être pour quelque chose dans le choix qu'elle a fait de cette ruelle perdue. J'y songe : comme ma tante Angèle lui reprochait, dimanche, de ne pas l'accompagner à la grand'messe de dix heures selon son habitude, elle lui a répondu : « J'ai assisté à la messe basse de six heures, et déjà, dans l'église, il me semblait que tout le monde me regardait. Prie Dieu de venir à mon aide; car, sans cela, bientôt je n'oserai plus sortir. »

Ma mère est fière, très fière, et, s'il faut que nous soyons ruinés, elle mourra de notre ruine.

Nous escaladons vivement la montée du Château, traversons les potagers de M. Lutrand et atteignons la fabrique de draps de M. Causse. A peine un paysan de Pézènes ou de Soumâltre dans la poussière blanche de la route. Quant à Marion, pas plus de Marion que sur la main. Il fait une chaleur accablante, encore qu'il soit neuf heures à peine, et nous respirons un moment à l'ombre épaisse des beaux platanes qui décorent l'entrée d'une autre fabrique de draps, d'une autre *mécanique*, pour employer le mot du pays, la mécanique de M. Grand.

Le délicieux endroit, frais, obscur, situé au confluent des deux ruisseaux des *Douze*, le ruisseau des Douze de Lafaugère et celui des Douze de Gaston! La vue de cette eau où je me suis souvent désaltéré dans mon enfance aux heures inoubliables de l'école buissonnière, de cette eau plus claire que notre ciel, de cette eau dont mes lèvres ont conservé le goût, me sollicite, m'appelle. Ah! si j'osais!... Ma mère a deviné mon envie et me dit :

— Je te permets de boire, mon enfant.

Je cours, je mets mes deux genoux en terre, et le ruisseau des Douze de Lafaugère, tandis que je veux l'engloutir tout entier d'une aspiration vorace, me baise voluptueusement au visage comme un ami, m'éparpille les cheveux qu'il entraîne à son fil sans se gêner.

— Assez! assez! me crie ma mère.

Je la rejoins; mais, je ne sais, elle me paraît plus pâle que tout à l'heure. Est-ce la faute des arbres? Elle me regarde longuement, tendrement; puis, avec un effort qui lui coûte, car les mots sortent difficilement de sa bouche :

— Alors, tu ne voudrais pas être prêtre? Tu ne te sens pas la vocation? Cependant ta tante Angèle a tant prié...

— Cela vous ferait donc plaisir que je fusse prêtre?

— Ton père préférerait te voir médecin; mais ta tante insiste pour que tu sois prêtre.

— Et vous, ma mère, pour quoi insistez-vous?

— Moi, pour rien... Pourtant il ne me déplairait pas de commander une soutane à Félix Caumette, qui habille ces messieurs de la cure... Tu serais un abbé si gentil!

Un sourire très doux a éclairé la tristesse de son visage; puis elle s'est levée, et nous nous sommes remis en route.

Ma mère, toute à ses pensées, ne souffle mot, et moi, le cœur lourd, je regarde à présent le Roc-Rouge, puis Tantajo, la montagne la plus haute de chez nous. Le jardin de Bourrel dépassé, le chemin, pris entre la vigne de M. Séguy et le bief des Douze, se rétrécit, ce qui tout à coup me rapproche de ma mère.

— Il ne faut pas, mon enfant, que tu sois surpris de la grande place que ta tante Angèle occupe à la maison, me dit-elle. La reconnaissance nous oblige à nous montrer très bons pour elle et à nous rendre autant que possible à ses avis. Quand, il y a cinq ans, ton père commença à connaître les embarras sous le poids desquels nous sommes à la veille de succomber, ta tante nous prêta quarante mille francs, tout son avoir. Nous lui payâmes exactement les intérêts de cette somme trois ans de suite, et ma sœur continua à demeurer à Montpellier, où il y a plus d'églises qu'ici, où les offices sont célébrés avec plus de pompe, surtout à la cathédrale de Saint-Pierre et à Saint-Roch; malheureusement, la quatrième année, il nous fut impossible de nous acquitter envers elle, et elle dut se résigner à venir vivre à Bédarieux. Tu vois, mon petit, à quels égards nous sommes tenus...

— Oh! oui, je le vois, me suis-je hâté d'interrompre.

Ma pauvre mère haletait, n'en pouvant plus.

Nous cheminons au pas. Moi que la vie appelle, qui bientôt vais être obligé de livrer peut-être le rude combat du pain quotidien, tandis que l'âme de ma mère saigne, je reviens niaisement au souvenir du petit séminaire de Saint-Pons et en regrette l'insouciance, la paix, les amusements que j'ai fuis à tire d'aile et qu'il me serait doux de retrouver.

Ma mère reprend d'un ton lamentable :

— Et dire que ce Bédarieux, où je n'ose plus me montrer, où je me sens déjà étrangère, ton père l'a bâti à peu près tout entier, soit comme architecte, soit comme entrepreneur. Il y a trente ans, c'était un village; c'est une ville aujourd'hui, et une ville importante, qui compte à la foire de Beaucaire et où l'on peut réaliser, dans la fabrication des draps, des fortunes pareilles à celle de ton oncle Sicard, évaluée à plus d'un million. Ah! si ton père ne l'avait pas écouté, ton oncle Sicard!...

— Pourquoi l'a-t-il écouté?

— Ton oncle lui dit, voici dix ans de cela : « Laisse donc ton architecture et ta maçonnerie et lance-toi dans les grandes entreprises. On va mettre en adjudication la route de Bédarieux à Lodève; porte-toi adjudicataire. Il y a cent mille francs à gagner ». Nous ne gagnâmes pas cent mille francs, mais quarante-cinq

mille, ce qui était encore un fameux denier. Ce gain nous a perdus. A dater de ce jour, ton père n'a plus parlé que de chemins, de canaux, de grosses affaires. Un matin, il nous arriva de la préfecture de Montpellier ayant sur les bras l'entreprise énorme de la route d'Agde à Castres. A cette entreprise malheureuse passera notre dernier sou...

Marion, qui depuis un instant nous suit d'un pas discret, me heurte au coude avec un de ses paniers. Elle a entendu les plaintes de sa maîtresse, déchirantes comme des sanglots, et la pauvre femme m'invite à trouver quelque chose qui divertisse ma mère de son désespoir. Marion a beau renouveler ses appels avec son osier qui m'endolorit le coude : je ne trouve rien. Je ne sentis jamais plus vivement combien j'aime ma mère, et je suis impuissant à articuler une parole pour la rassurer, la consoler. Je l'embrasserais volontiers, voilà tout ce dont je serais capable. Mais ma mère, à qui je dis *vous*, m'inspire un respect qui ne va pas sans crainte, et je réfrène mon envie.

— La Tuilerie, madame ! la Tuilerie ! s'écrie Marion, exaspérée par mon mutisme et lançant ces cinq mots d'une voix claire, vibrante, joyeuse.

La Tuilerie, en effet, se dresse là devant nous. J'aperçois mon beau-frère Sirc, qui, du haut de la terrasse, d'un geste amical, nous souhaite la bienvenue.

IV.

La Tuilerie, 3 septembre 1847.

Voici toute une longue semaine que ma mère m'a laissé chez ma sœur à la Tuilerie « pour me recueillir », et je ne me souviens pas d'avoir passé jours plus délicieux. Après ma claustration étroite dans la Montagne-Noire, je me suis trouvé tout à coup reporté à la vie rustique de mon enfance, chez mon oncle l'abbé Fulcran Fabre, lorsque, à la suite du pâtre Galibert, je prenais mon élan vers les tourdes du Jougla ou les grives de Bataillo. — Quelles chasses à la glu, au filet, à tout ! — Hier, dans la saulaie qui borde le ruisseau des Douze aux environs du moulin de Gaillard, en un coin ombreux, reluisant de cailloux moussus, une bergeronnette-lavandière est venue se poser. J'étais là, tapi dans la fraîcheur de l'herbe, et je regardais l'oisillon trembloter sur ses pattes grêles, briller comme une belle fleur mobile à la surface de l'eau. Soudain la bergeronnette, lasse de se tenir en équilibre, a développé sa longue queue, étalé ses ailes larges, pointues comme des ailes d'hirondelle, et s'est envolée ou, pour mieux dire, s'est évanouie. Je lui ai fait un pied de nez et je lui ai envoyé cette phrase avec orgueil : « Je suis aussi libre que toi ! »

Il est certain que je suis libre. Dès le matin, mon beau-frère, qui a appelé à la Tuilerie un régiment de tonneliers pour racoutrer sa vaisselle en vue de la vendange prochaine, rejoint ses ouvriers à la cave ; puis ma sœur, peu campagnarde, court la ville où ses amies l'attendent pour babiller à langue que veux-tu, jusqu'au soir. Eh bien, malgré la liberté dont je jouis, malgré la solitude dont je vis adorablement enveloppé, la solitude si favorable au recueillement, je ne me suis pas encore recueilli une fois, comme ma mère me l'a recommandé.

Tout à l'heure cependant, j'ai manqué prendre un parti.

Il y a ici une tuilerie dont la propriété de mon beau-frère tire son nom. Sirc, absorbé par le soin de ses vignes, a loué la petite usine à tuiles, avec ses fours, ses magasins, ses mines d'argile, à la famille Trescas, de Caux. Ces Trescas sont nombreux : le père et la mère, solides du cœur et des reins à la besogne; puis six enfants, cinq garçons robustes, noueux comme des rouvres, rouges comme nos casseroles de cuivre fourbies au vinaigre par Marion, et une fille, une fillette plus souple et plus blanche qu'un brin de saule, avec des yeux plus grands que la main, plus bleus que deux morceaux du ciel de chez nous. Du reste, à la voir aller et venir, volant ras et filé comme ma bergeronnette-lavandière des Douze, on ne saurait s'empêcher de penser au ciel, aux anges ailés qui l'habitent, et on se demande comment rameau si fin, si délié, si blond, a pu jaillir de cette souche chenue des Trescas, coutumière de surgeons en complète vigueur de poussée. Elle s'appelle Éléonore, un joli nom dont son père et ses frères, pour en avoir plutôt fini, ont fait *Nore*, et dont sa mère, par un adoucissement plein de tendresse, a fait *Norette*.

Ce matin, je ne sais ce qui m'a jeté hors du lit dès l'aube : le soleil n'était pas encore levé que je me trouvais sur l'aire de la tuilerie, suivant des yeux Norette qui travaillait déjà au milieu des siens. Celui-ci, armé d'une masse de bois longuement emmanchée, écrasait des mottes d'argile à peine sorties de la carrière ; celui-là, patouillant jusqu'à la ceinture en une fosse profonde, en retirait à grands coups de pelle l'argile fondue dans l'eau, amenée à point ; cet autre, brandissant des deux mains, vigoureusement, un coutelas monstrueux, coupait, taillait, débitait les tas d'argile, dont les fragments crus, rencontrés par le tranchant d'acier, s'effritaient, se mêlaient, entraient dans la bouillie. Le père Trescas seul, droit de toute sa taille, était au moule, fabriquant de longues tuiles creuses à couvrir les toits. Un cadre de bois repose devant le maître-tuilier sur une ardoise saupoudrée de sable fin ; par l'écartement du pouce et de l'index, il prend ce qu'il lui faut de glaise pour une pièce et l'étale ; il plonge ses deux mains en un vase rempli d'eau à sa portée, les promène sur la tuile, qui brille, qui se polit, la fait glisser sur un bois de forme cylindrique — et Nore l'emporte rapidement.

h. p.

A présent commence le plus difficile, le plus délicat de la besogne, et c'est Norette que cela regarde. Pas un de ses mouvements ne m'a échappé. La tuile reçue sur le demi-rouleau, elle est partie à travers l'aire de ses petits pieds nus, plus vites que des ailes. Parvenue à l'endroit propice pour commencer une rangée, elle s'est accroupie d'un affaissement très gracieux bien que très vif et a déposé son bois à plat sur le sol. Mais comment retirer ce bois sans que la tuile toute fraîche s'aplatisse, se crève? La petite ouvrière, ainsi que son père l'a fait, passe et repasse sa menotte sur la pièce, dégage son moule doucement, l'enlève d'un coup hardi. La tuile se soutient; elle va sécher; puis on la mettra cuire dans le four.

J'ai vu Norette déposer trois files interminables de *marchandise*, et, à chaque nouvelle course sur l'aire, je la trouvais plus ravissante. Quand le soleil s'est montré à la crête du Col-du-Buis, a couvert la Tuilerie, balayant les pigeons soudainement aveuglés sur les toits, il a enveloppé Norette d'une telle profusion de rayons que j'en suis demeuré ébloui. Un moment, dans cette lumière brusque, je ne l'ai plus vue. C'était comme si le soleil l'avait mangée. J'entendais ses pas cependant trottiner toujours à plaisir. Enfin les raies rouges de son jupon, sa chemise de toile bise, très échancrée aux épaules, m'apparaissent, me la rendent. Quel pauvre costume, sans compter que des éclaboussures d'argile le souillent par ci par là! Mais avec quelle grâce la fillette porte ses haillons! Cette grâce, qui m'ébranle jusqu'au fond de l'être, vient sans doute de sa liberté, de sa jeunesse. Norette n'a pas connu les contraintes de l'éducation bourgeoise et elle est adorable parce qu'elle est simple, telle que la nature a voulu qu'elle fût, et la nature a voulu qu'elle fût incomparablement jolie.

— Norette, lui ai-je dit, l'arrêtant en un coin de l'aire, est-ce qu'il est bien difficile, ton métier?

— Oh! non, monsieur.

— Si je l'apprenais, moi?

— Mais Mme Sirc a conté, l'autre jour, que vous alliez étudier pour être prêtre?

— Et si, moi, je préférais être tuilier pour travailler ici avec toi?

Elle est partie d'un éclat de rire tel que son père, ses frères ont relevé la tête tous à la fois. Je vous demande si j'ai décampé! Je cours encore...

V.

La Tuilerie, 10 septembre 1847.

Ma tante Angèle est venue me relancer. Peste soit de la dévote! Elle m'ennuie à la fin avec son entêtement à vouloir faire un prêtre de moi. C'est une marotte. Ma tante n'aura de repos qu'elle ne m'ait étroitement boutonné dans une soutane. Et s'il ne me plaît pas de m'y laisser boutonner, dans une soutane, voyons

Du reste, il n'est pas mauvais que la courte explication qui a eu lieu durant le déjeuner et à laquelle, par une inquiétude poignante, j'ai assisté plus mort que vif, se soit produite. Si ma sœur, quand il s'agissait de résolutions où ma vie peut être entraînée, a pris une attitude détachée, presque indifférente, mon beau-frère a revendiqué nettement pour moi le droit de parler haut et d'affirmer ma volonté. — Puisque cette fatale entreprise de route mettait mon père dans l'impuissance de pourvoir à la fin de mes études et de m'ouvrir une carrière, la famille se rendrait à une obligation qui était une obligation sacrée. Toutefois il refuserait pour son compte de prendre aucun engagement avant que j'eusse expliqué mes intentions. Il entendait, lui, que je ne fusse pas contraint à la prêtrise quand peut-être la profession de médecin, d'avocat, s'accorderait mieux avec mes aptitudes intimes que le sacerdoce...

Ma tante regardait Sirc avec de petits yeux pointus, tout pétillants de pieuse colère. Moi, j'étais bouleversé, n'osant ou ne pouvant articuler un mot. — Comment! ma tante, sans y être autorisée par mon père, venait à la Tuilerie dans le dessein d'y prélever quelques écus qui m'ouvriraient le grand séminaire! Pourvu qu'elle n'eût pas essayé déjà la quête chez mon frère ou chez mes deux autres sœurs! — La honte me passait un fer rouge sur les joues; elles me brûlaient. Mon beau-frère a deviné mon angoisse, et, au moment où mes paupières trop chargées allaient laisser déborder mes larmes, il m'a pris le bras et m'a entraîné.

Dans la cave où les tonneliers faisaient rage, Sirc, qui, ayant reçu quelque culture classique au collège de Bédarieux, est heureux de placer une citation de temps à autre, m'a attiré derrière son grand foudre de vingt muids, m'a planté une main au collet et, me escouant :

— Souviens-toi, pour reprendre courage, de ces vers d'Horace :

Rebus angustis animosus atque fortis
Appare.....

VI.

La Tuilerie, 13 septembre 1847.

L'existence que je mène à la Tuilerie est une existence très douce, et, s'il m'était permis de la mener toujours, je ne me plaindrais pas de la destinée. Ou je ne me connais pas, ou je suis fait pour vivre parmi les humbles, les petits. Est-ce mon éducation religieuse qui, m'ayant montré toutes choses et toutes gens comme misérables, m'empêche aujourd'hui de m'intéresser soit aux choses, soit aux gens? Est-ce ma nature âpre et solitaire qui trouve plus commode de fuir les hommes, de m'arranger une vie toute à moi dans

l'isolement? Je ne sais. Le fait est que la prêtrise, prisée si haut par ma tante Angèle, que le doctorat en médecine, si vanté par mon beau-frère Sirc, me laissent froid également, je dirai plus, m'inspirent un égal mépris. Toutes ces *grandeurs* (c'est le mot et de ma tante et de mon beau-frère), toutes ces grandeurs ne valent pas, à mon sens, une tuile du père Trescas; elles ne valent pas surtout un regard de Norette, le matin, au lever du jour, quand elle voltige à travers l'aire, sa jupe courte collée aux reins, ses blonds cheveux dénoués au vent.

Cependant Sirc a eu beau obtenir de ma mère que je passe ici le temps des vendanges, je serai arraché à la Tuilerie, aux joies profondes que j'y goûte, et lancé... Lancé où? Puis-je le prévoir?

— Cueille l'heure présente, *carpe diem*, ne cesse de me répéter mon beau-frère, toujours son Horace aux dents.

Est-ce que cela est possible? Comment « cueillir l'heure présente », s'enivrer à cette goutte du temps qu'on appelle une journée, souvent plus pleine que toute une vie, quand la crainte corrompt, empoisonne vos délices, vous enfonce, comme une pointe, dans la chair vive de l'âme, la certitude qu'ils vont finir?

A propos de la fragilité de nos amitiés entre élèves, au petit séminaire de Saint-Pons, M. l'abbé Dubreuil avait l'habitude de nous citer ce texte de saint Jérôme: « Toute amitié qui peut finir n'est pas une amitié véritable; *amicitia quæ desinere potest non vera amicitia.* » Et M. le Supérieur de conclure: « Il n'y a de vrai que ce qui est éternel. »

Pourtant si le bonheur dont je suis avide, je devais le trouver en Dieu, en Dieu qui est toute éternité?... Peut-être ma tante Angèle, en m'infléchissant avec cette opiniâtreté de chaque jour vers le sanctuaire, n'est-elle que l'instrument obscur de la Providence obstinée à veiller sur moi, à me garder, à me sauver? Je me sens une étrange faiblesse dès que le nom de Dieu me monte aux lèvres, et il pourrait arriver que je ne résistasse pas longtemps à une attraction d'un caractère terrible, où l'aimable fascination de Norette s'évanouit comme un rayon de lune dans le brasier du soleil.

VII.

La Tuilerie, 15 septembre 1847.

Des pensées sérieuses m'occupent : si je m'y abandonne encore quelque temps, j'aurai moins de peine à me détacher du « siècle », comme on disait à Saint-Pons. Il me faut être capable de regarder ma situation en face, surtout de ne pas en avoir peur. Un mouvement d'énergie, et je me jette dans les bras de ma tante Angèle, qui me conduira dans mes « vrais sentiers », pour rappeler une expression familière à M. le supérieur Dubreuil.

Oui, sans doute ; mais c'est ce mouvement d'énergie qui me coûte. Il me semble parfois que la mort me serait plus douce que le renoncement volontaire aux jouissances entrevues de ce monde d'où l'on travaille à m'arracher.

Et dire que je n'ai pas un ami ici pour m'aider à me débrouiller moi-même! que je n'ai pas un livre qui me parle, me conseille, m'assiste! Sirc, tout bon qu'il soit, est plus préoccupé des arrangements de sa cave que des angoisses où je péris. Puis, il faut l'avouer, je suis d'une réserve qui déconcerte, refroidit. On me broierait avant d'obtenir de moi un mot sur le tourment secret de mon âme. Peut-être, si Norette m'interrogeait, n'hésiterais-je pas à me révéler à elle jusqu'au plus profond de l'être. Les pudeurs qui me font muet devant les miens tomberaient, je le sens, devant cette fillette rieuse dont la vue seule m'ouvre le cœur comme si on le partageait avec un couteau. Pourquoi cette confiance en la petite du tuilier Trescas?

Allons, cela est folie. Norette, d'une ignorance absolue, ne me prêterait nulle lumière. Le mieux est, dans ma crise actuelle, de n'appeler personne à mon aide. J'ai des fiertés qui, à certaines heures, quand je me sens pris dans je ne sais quels rets divins, me font concevoir l'audace de ne recourir qu'à moi, où volontiers je lancerais vers le ciel le cri superbe de l'Ajax d'Homère : « Je me sauverai malgré les dieux! »

VIII.

La Tuilerie, 18 septembre 1847.

J'ai découvert dans un placard un volume dépareillé du *Génie du Christianisme*, et, cette après-midi, sur les deux heures, le livre sous le bras, je me suis acheminé vers les Douze de Lafaugère. Malgré la vie que les sources jaillissant à gros bouillons de la roche nue communiquent au paysage, ce coin de la terre cévenole, sablonneux, improductif, hérissé çà et là de maigres oliviers se tordant parmi les rocailles, a un aspect quelque peu désolé, quelque peu sauvage. *Le Génie du Christianisme* dont, tout en marchant, j'ai lu une page admirable, la page intitulée « les Rogations », a ramené mon esprit aux descriptions pompeuses que, dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Chateaubriand fait des bords de la mer Morte, et les Douze de Lafaugère m'ont semblé ne pas être sans offrir quelque analogie avec la Judée.

Toutefois si, vers les hauteurs, du côté de Paders, le pays, rarement vivifié par les eaux de pluie, dépeuplé d'arbres, présente le caractère d'une sécheresse, d'une désolation biblique, le bas de la vallée, inondé par les Douze coulant à pleins bords, ombragé de platanes, d'ormes, de peupliers de France et d'Italie, repose les yeux dans une impression de délicieuse fraîcheur. Les Douze de Lafaugère ne sont pas réputées

aussi abondantes que les Douze de Gaston, de l'autre côté du Roc-Rouge ; néanmoins, sans parler des innombrables prairies qu'elles arrosent, elles suffisent à mettre en branle la papeterie Lafaugère, le moulin de Gaillard, enfouis par là dans les frondaisons moutonnantes, et quantité d'usines aux approches de Bédarieux.

Je m'arrête au pied d'un rocher énorme, lamelle monstrueuse qui, détachée par un coup de foudre, a glissé le long des pentes et est venue s'enfoncer là, laissant un passage de deux mètres entre elle et la montagne. Je m'insinue en cette manière de caverne où filtrent par des crevasses de rares clartés, et je considère, j'admire les Douze de Lafaugère, car les douze sources sont ici. Elles s'échappent du rude flanc cévenol avec une force inégale: celle-ci, chichement, on croirait à regret; celle-là, molle, réglée, mais continue, comme s'épanchant d'une urne qui ne saurait tarir ; cette autre avec des soubresauts terribles, des élans enragés, en perpétuelle révolte contre la pierre acharnée à la retenir; cette dernière, en se déjetant, en poussant des gémissements, des cris, déchirée par mille pointes à l'orifice trop étroit du calcaire rugueux.

Il faut voir la limpidité du bassin où toutes ces sources, parties de douze fissures rocheuses, reposent enfin, tranquilles, apaisées, sur un lit de cailloux ronds! La transparence du cristal n'est rien comparée à la transparence de cette eau vierge, de cette eau inviolée. Demain peut-être quelque souillure humaine y sera tombée, l'aura troublée, flétrie, déshonorée; mais aujourd'hui!... Un martinet traverse la grotte de bout en bout, et le miroir éclatant des Douze me le montre tout entier filant comme une flèche, me le met pour ainsi dire dans la main.

Au moment où, sorti de l'étroit défilé des Douze à la queue du martinet, je cherche, sur le gazon poussant dru de tous côtés, une place commode pour y lire en paix, les notes d'un instrument parviennent jusqu'à moi. Il serait difficile de confondre ces sons aigus avec le tic-tac du moulin de Gaillard... Ah! mon Dieu! voilà le ménétrier Salvant, son violon à l'épaule. Toute une noce sautille, gambade, se trémousse à son environ...

J'ai voulu m'échapper; mais la chose n'a pas été possible. C'était un de mes condisciples du collège de Bédarieux, Victor Gaillard, le fils du meunier des Douze, qui se mariait, et je n'ai pas su lui résister.

— Comment, déjà! lui ai-je dit, étonné.

— J'ai vingt-deux ans, et j'aime Eulalie!... m'a-t-il répondu, triomphant.

Pour me garder, il m'a rappelé que nous avions été au collège ensemble, que plus d'une fois nous avions batifolé ensemble au moulin, et ces souvenirs d'un temps où j'étais heureux, où les miens aussi étaient heureux, m'ont désarmé. Je ne suis que faiblesse, sensibilité, et pourtant je touche à mes dix-huit ans... Maintenant, pour être sincère, je dois déclarer que, dans un groupe d'invités, mon œil fureteur avait démêlé Éléonore Trescas, ma chère Norette de la Tuilerie. C'est bien elle peut-être qui m'a retenu, non Victor Gaillard.

Au petit séminaire de Saint-Pons, M. l'abbé Lézat, un homme menu, noir comme une taupe, mais agile comme un écureuil, nous faisait tous les jeudis après la messe un cours de politesse et de déclamation. J'en veux à cet ecclésiastique très honorable, fort délié des membres, qui d'ailleurs n'était pas un sot, de ne pas avoir ajouté la danse aux jolies choses qu'il avait le devoir de nous enseigner. Si j'avais su danser, au lieu de demeurer planté au bord de la prairie des Douze, boudeur, maussade, contraint, peut-être un peu bien humilié dans le fond, j'aurais cédé au branle de la noce et me serais amusé avec ces braves gens d'une gaieté si franche, si cordiale. Incapable de hasarder un pas, je me suis efforcé, par une attitude digne, de laisser croire que ma grandeur m'attachait au rivage, ce qui, avec toutes mes misères morales, me paraît la plus imbécile des prétentions. Il fallait obéir aux ritournelles de Salvant et, retenant Norette à la taille, au risque de mesurer le pré avec elle — je connaîtrai d'autres chutes, — m'élancer dans le tourbillon. La peur du ridicule a fait de moi le plus ridicule des hommes, voilà la vérité.

J'ai souffert, j'ai souffert cruellement, quand cette fête où j'avais été convié, où j'avais consenti à prendre place, moi présent, se passait pour ainsi dire sans moi. Par une timidité farouche, une timidité fruit de cet orgueil que l'Église inocule goutte à goutte à ceux qu'elle pétrit de longue main pour son service, je me refusais tout ce que je voyais, et tout ce que je voyais me ravissait, m'achevait sûr place sans merci. Une fois, Norette, trop pressée contre la poitrine de quelque rustre du moulin, a poussé un cri. Peut-être était-ce de plaisir qu'elle haletait si bruyamment? Pour moi, je n'y ai pas tenu et, quittant le roc où je sentais mes pieds collés, j'ai volé au secours de notre fillette de la Tuilerie. Impossible d'arriver jusqu'à elle. Le bal battait son plein sous l'archet furieux du ménétrier, et la tourbe bariolée des invités de Victor Gaillard évoluait enroulée par un ouragan. Un pas de plus, et j'étais entraîné dans cette théorie brutale, déhanchée, hurlante, ivre comme une bacchanale, débraillée comme elle, adonnée comme elle à toutes les satisfactions de la bête soulevée. L'effroi d'être piétiné dans le tournoiement universel de tant de souliers ferrés m'a fait reculer vivement, et, comme mon cœur, doucement épanoui tout à l'heure, me levait de dégoût maintenant, je me suis effacé derrière un, deux, trois troncs de peuplier; puis j'ai reluqué du coin de l'œil le chemin de la Tuilerie.

Mais Victor Gaillard, au moment où je prends le large, se dresse devant moi.

— Eh quoi! tu nous quittes quand on va se mettre à table? Je ne veux pas, car tu es de la noce...

— Je n'ai prévenu personne...

— Je cours prévenir Mme Sirc, chante derrière nous une voix plus douce qu'une flûte de pastoureau.

Et Norette, légère, onduleuse, aérienne comme un papillon, s'élance à travers la prairie. C'est à peine si l'herbe qu'elle foule se courbe sous ses pas ailés. Son ombre grêle, courte, presque diaphane, glisse, s'efface, reparaît parmi les ombres hautes et noires des peupliers.

La noce, ayant en tête Salvant, qui joue en sourdine l'air des *Treilles*, un vieil air du pays cévenol, s'égrène le long des talus gazonnés entre lesquels les Douze cheminent paisiblement. Le bief, le *béal*, pour employer le mot de chez nous, coule chargé de taches rouges, jaunes, bleues; puis, par ci par là, sourient, dans le courant, des minois frais de fillettes, de rudes visages de jeunes gens. Fillettes et jeunes gens montrent des dents superbes, qui éclatent comme autant de perles au fond de l'eau. Toute la noce s'en va, au fil des Douze, tourner la grande roue du moulin.

Le violon interrompt les *Treilles*. Nous voici devant la maison des Gaillard. Je la reconnais, cette vaste et antique maison avec sa cour encombrée d'immenses cribles en peau de bouc pour passer le blé, avec ses tas énormes de toiles enroulées pour sécher le blé au soleil avant de le verser dans la tramie. Des souvenirs m'assiègent. Quelles bonnes parties de fou rire nous avons faites jadis, Victor et moi, à travers ces objets divers, derrière lesquels nous nous blottissions, que nous bousculions pour les faire rouler devant nous, au grand déplaisir des garçons meuniers! Ces amusements, qui nous attiraient plus d'un reproche, n'empêchaient pas la mère de Victor, l'heure du goûter venue, de nous gorger de larges tartines de raisiné, que nous parsemions à l'envi d'amandes coupées menu.

On a dressé la table sur la terrasse. Tandis que chacun s'installe, se carre sur sa chaise, déplie sa serviette, apprête sa mâchoire avide de mordre au repas dont le fumet transpire de toutes parts, moi, inquiété par mes souvenirs, y trouvant aise, je me penche pardessus le parapet et regarde curieusement la vieille roue du moulin. Les vannes abattues, l'eau s'épanche à droite et se distribue par mille ruisselets à travers les prairies. J'aurais aimé, comme aux jours de mon enfance, la voir rebondir en cascades sur les planchettes de bois vermoulues. J'éprouve quelque désillusion. Qu'y faire? le fils de céans se marie, et, pour ajouter à la pompe de la fête, le travail chôme, naturellement. N'importe, le bruit des Douze se précipitant, le tic tac du moulin montant clair parmi les arbres charmeraient bien mieux mon oreille que les ramages enroués des convives de Victor Gaillard, sans en excepter les airs baroques de Salvant.

— Monsieur, je l'ai dit à Mme Sirc.

C'est Norette. Je me retourne vivement, très vivement. Je la vois plantée devant moi. Elle est toute haletante de sa course, la pauvre petite. Sur son cou, très découvert par l'échancrure du fichu, des frisons humides se collent à sa peau. Tantôt, ces frisons s'élevaient comme une vapeur d'or au long de sa nuque blonde ; ce sont de vrais cheveux à présent. Nous sommes là nous dévorant des yeux, nous souriant de temps à autre, mais ne soufflant mot...

Est-il ennuyeux, ce Victor Gaillard! Il veut me présenter à sa femme, et, se jetant entre Norette et moi, il interrompt le délicieux entretien de nos âmes, car, si nos bouches restaient muettes, nos âmes se parlaient certainement. Serions-nous demeurés l'un vis-à-vis de l'autre, fichés en terre comme des bâtons habillés, si nous n'avions été retenus là par quelque entretien secret? Moi, j'ai dans l'idée que nous causions beaucoup sans le savoir.

On mange, on mange, on mange. Je mangerais aussi peut-être si Norette était assise près de moi. Mais, pour m'honorer, on m'a placé entre la mariée et la mère de Victor. En quel exil je me trouve confiné! Je balbutie un mot à droite, un mot à gauche, et avale un morceau qui m'étouffe... Où est Norette? Je l'ignore. Par intervalles, j'entends sa voix fraîche de rossignol filant un son au milieu du fracas des mâchoires, des verres, des couteaux, et, dans mon immense désert, car je me sens au désert, je m'attache à cette note unique, je m'y suspens éperdu. Mais elle, elle, où l'a-t-on reléguée? Je l'aperçois enfin au bout de la longue table; Salvant et son fils, *le Baragouin*, me la cachent à demi. Il faut dire qu'elle est si menue! Je l'admire insatiablement.

Un gros homme à figure joviale se met debout, là-bas. Le violon du ménétrier prélude. Va-t-on chanter, par hasard? La noce, qui a compris le signal, se dresse sur pieds d'un mouvement unanime. Norette est saisie par je ne sais quel bras qui la fait virer prestement. Elle ébauche un temps de valse sur la terrasse, puis s'arrête. Elle rit de toutes ses dents. Pourquoi rit-elle? Je crains qu'elle ne se moque de moi et ne puis m'empêcher de lui montrer le poing avec colère. La maligne rit de plus belle. A cette minute où le dépit me brûle, le gros homme à figure joviale lance ce couplet d'une chanson bien connue dans la vallée d'Orb :

Jacqueline s'est coiffée
De six bouteilles de vin ;
Elle en est tout échauffée
Et demande un médecin...

Le dégoût me remonte au cœur et, tournant les

groupes qui écoutent bouche bée, plus léger qu'un chat, je m'évade d'un pas furtif.

Quelle lune magnifique, ronde, claire, blanche comme le corporal de l'autel! On n'y voit pas mieux en plein jour. Les peupliers des Douze allongent dans la campagne tranquille des ombres aussi épaisses, aussi nettes que si le soleil touchait ces beaux arbres de ses rayons, vers midi. Le ciel, d'une nuance très douce d'agate, n'a pas un flocon de nuage, et la calotte granitique de Tantajo, et la rocaille sourcilleuse du Roc-Rouge, et, tout en haut, vers le nord, les toitures hérissées de la grange de Philip, s'y découpent avec une franchise de dessin qui en met en relief chaque détail.

Moi, je chemine dans cette lumière nocturne porté par mes pensées comme par des ailes. Ce que je viens de voir, de sentir aux Douze, puis au moulin de Gaillard, m'a dessillé les yeux. Mes répugnances et mes enthousiasmes m'éclairent également sur moi-même. Non, je ne suis pas fait pour vivre dans les agitations, les perplexités de tantôt. Ma sensibilité, qui est toute ma vie, se briserait comme une corde trop tendue du violon de Salvant, et je mourrais s'il me fallait aimer une fillette jolie comme Éléonore Trescas, une fillette ayant les yeux, les mines, la tournure, l'allure idéale d'Éléonore Trescas, et si un autre devait me la ravir, et si elle-même devait rire méchamment comme elle a ri méchamment sur la terrasse des Gaillard.

Je n'en puis douter, mes timidités, mes embarras, mes peurs, mes empêchements de toute sorte sont la marque que j'ai été élu pour l'existence supérieure du sacerdoce. Là, rien de vulgaire, rien qui rappelle la fange de nos sentiers d'ici-bas, une voie large, haut située, où les bruits humains ne sauraient parvenir, une voie superbe dans les nuages, dans Dieu!

Je suis le cours du béal qui marche lentement devant moi, moiré d'argent, papelonné d'écailles comme un reptile déroulant des anneaux indéfinis. Tout à coup, à deux pas de la Tuilerie où j'arrive, un point mat attire mes yeux à la surface de l'eau. Une chose blanchâtre est retenue là, parmi les mourons poussés aux crevasses des murailles remparant le béal. Une inquiétude me vient. Je me penche et je retire l'objet, qui repartait à la dérive. Mon volume dépareillé du *Génie du Christianisme!* Comment se trouve-t-il là? Évidemment, je l'ai laissé fuir de dessous mon bras, quand j'ai accompagné la noce au moulin. J'essuie le livre avec soin. La reliure en basane mouchetée n'a pas été trop endommagée; mais les feuillets, par ci, par là!... Bon! voilà une page qui s'en va en charpie sous mon doigt, puis une autre également trop imbibée, puis une troisième, comme je presse le bouquin pour l'égoutter. Celle-ci porte un titre imprimé en grosses lettres : « les Rogations ». Je reçois un coup.

Par une intuition brusque, j'acquiers le sentiment douloureux qu'une page importante, la plus douce peut-être, vient d'être détachée du livre de ma vie, et mes yeux s'emplissent de larmes.

FERDINAND FABRE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES MORMONS EN 1886

La polygamie aux États-Unis

Où en est aujourd'hui cette question du mormonisme qui depuis plus d'un demi-siècle s'impose à l'attention des États-Unis? Fondée par Joseph Smith le 6 avril 1830, cette religion nouvelle, œuvre d'un fanatique traqué, emprisonné et assassiné sur le seuil même de sa prison, a grandi au milieu des persécutions. Violemment expulsés de Nauvoo, où ils avaient édifié leur premier temple, chassés de l'État du Missouri, repoussés de partout, les Mormons, sous la conduite de Brigham Young, se sont acheminés vers l'Ouest et sont venus planter leurs tentes dans les solitudes inexplorées de l'Utah, près du grand Lac Salé. Là, loin de toute civilisation, de tout contact avec ceux qui les répudiaient, ils ont défriché le sol, fondé une grande ville, peuplé le désert, résisté aux attaques des Indiens. Partis du Missouri en mai 1848, au nombre de quinze mille, ils sont aujourd'hui plus de deux cent mille; ni le temps ni les épreuves n'ont affaibli leur ardeur religieuse, leur foi dans leurs prophètes, leur confiance dans l'avenir.

Mais, s'ils n'ont pas changé, tout a changé autour d'eux. Au moment même où ils s'ébranlaient en longues colonnes pour gagner, au centre du continent américain, la terre promise et la solitude, le coup de pioche de J. Marshall révélait, à l'autre extrémité de ce continent, l'existence des riches placers de la Californie, et, sur la route péniblement frayée par eux, des milliers d'émigrants, emportés par la soif de l'or, se ruaient à la poursuite de la fortune. San Francisco se fondait, la Californie grandissait; le Nevada, l'Arizona et l'Utah se peuplaient. De droite et de gauche, de l'Atlantique et du Pacifique, la civilisation en marche se rapprochait d'eux : si loin qu'ils fussent allés pour la fuir, lentement et sûrement elle les étreignait.

Successeur de Joseph Smith, comme lui fanatique, mais plus que lui intelligent et habile, sachant, suivant les temps et les circonstances, résister ou plier, Brigham Young unissait à des qualités remarquables d'administrateur la haute conception de vues d'un homme d'État et d'un diplomate. Il organisa et discipliner ces masses ignorantes et crédules ; il les encadra dans une savante hiérarchie politique et religieuse ;

il lança sur l'Europe et l'Amérique ses missionnaires imprégnés de son esprit, dévorés du zèle de son œuvre, lui recrutant partout des adhérents. Il sut de ce sol ingrat faire sortir l'abondance et la prospérité, accumuler des millions dans le trésor de l'Église, créer une force armée, demander et obtenir du fanatisme qu'il inspirait à ses partisans des sacrifices et des contributions qu'aucun gouvernement armé de tous les pouvoirs légaux n'a su ni pu obtenir de ses sujets. Jusqu'à sa mort il tint tête à la puissante république des États-Unis, tantôt l'arrêtant par les menaces, tantôt la désarmant par une soumission feinte.

I.

La Constitution des États-Unis tolère tous les cultes, respecte toutes les croyances et garantit à tous les citoyens la plus entière liberté de conscience, sous la réserve de l'observation des lois. Or sur un point, et un point essentiel, le mormonisme est en opposition directe avec ces lois. Il les viole en prêchant et en pratiquant la polygamie. C'est la doctrine de la pluralité des femmes qui a soulevé contre Joseph Smith la population du Missouri, qui a motivé son arrestation et provoqué son assassinat, qui a contraint ses partisans à l'exode et à la fuite dans les solitudes de l'Ouest. De toutes les théories religieuses admises par les Mormons, de leurs traditions orales et écrites la grande masse du public s'inquiète et s'informe peu; elle les ignore; mais ce que nul n'ignore, c'est qu'ils ont érigé la polygamie en dogme et qu'en ce faisant ils violent les lois.

C'est sur ce point que s'est porté l'effort et se sont concentrées les rancunes et les colères de leurs adversaires. Pour fuir les persécutions, les Mormons avaient abandonné Nauvoo, évacué le Missouri, et s'étaient réfugiés dans les déserts de l'Utah ; mais ils n'en continuaient pas moins à résider sur le territoire des États-Unis, à y pratiquer et à y prêcher la polygamie, à recruter des adhérents à leurs doctrines et à donner l'exemple d'une communauté en rébellion ouverte avec les lois et la Constitution.

A quels moyens recourir pour triompher de leur obstination ? Les chasser de l'Utah ? Mais les persécutions et les mesures de rigueur n'avaient eu jusqu'ici d'autre résultat que d'aviver leur zèle et de surexciter leur fanatisme. Ils étaient nombreux et en mesure de résister, bien armés et bien équipés : une expédition militaire au cœur de l'Utah n'était pas une entreprise facile et d'un succès assuré. Les Mormons s'étaient concilié les tribus indiennes du territoire; ils pouvaient déchaîner une vaste rébellion. La force n'aurait pas eu raison d'eux, à moins d'en user jusqu'à la limite extrême, et les esprits sages reculaient devant des mesures violentes dont on n'entrevoyait pas le terme et dont les conséquences pouvaient être redoutables.

Saisi de la question, le Congrès, en 1862, vota, sur la demande du pouvoir exécutif, une loi classant la polygamie au rang des crimes et déclarant ceux qui s'en rendaient coupables passibles de cinq années d'emprisonnement et de 2500 francs d'amende. Mais, d'après le *Statute of limitation*, les poursuites intentées contre les coupables devaient l'être dans un délai de trois années à partir de la date à laquelle le crime avait été commis. En d'autres termes, il fallait établir que le second ou le troisième mariage, constituant le fait de polygamie, avait été contracté dans les trois années qui précédaient les poursuites intentées. Il n'en fallut pas davantage pour rendre la loi virtuellement inapplicable.

D'une part, l'on n'avait nul accès aux actes authentiques, conservés soigneusement dans le *Endowment House*, sous la garde vigilante des *Elders* ou anciens; de l'autre, rien n'était plus facile aux délinquants que d'affirmer que l'union qu'on leur reprochait remontait à plus de trois ans. La preuve du fait n'incombait pas à l'accusé, mais au ministère public, et cette preuve, comment l'établir? Ce n'était pas la femme qui pouvait la fournir, l'eût-elle voulu, la loi ne permettant pas de recevoir son témoignage contre son mari. Les parents et amis prenaient fait et cause pour l'accusé, et, enfin, où trouver, au cœur même de la grande cité mormone, des jurés décidés à appliquer une loi qu'ils déclaraient en opposition avec leurs croyances religieuses et les révélations divines?

De 1862 à 1882, la loi resta donc lettre morte. L'habileté consommée de Brigham Young et de ses principaux lieutenants, la connivence de tous paralysèrent complètement l'action des juges, isolés dans un milieu hostile, sans moyens d'information, sans témoins et sans jurés. Quelques poursuites intentées traînèrent en longueur et aboutirent forcément à des résultats négatifs.

Détournée des Mormons par la guerre de sécession, absorbée pendant des années par cette lutte gigantesque, puis par les complications politiques et financières qui en résultèrent, l'attention publique négligea cette question secondaire : trop d'autres alors s'imposaient à elle. Le Nord sortait de cette épreuve épuisé d'hommes et d'argent, pliant sous le fardeau d'une dette colossale (2 808 549 439 dollars, un peu plus de 14 milliards de francs), entièrement démuni de métaux précieux et surchargé d'une circulation de billets de 2 milliards 300 millions. Le Sud était ruiné et sa ruine entraînait, dans les États du Nord, celle de nombreuses maisons de commerce, de banque, et de nombreux particuliers, créanciers des planteurs pour des sommes considérables : ces créances ne reposaient plus que sur des débris fumants ou des terres sans valeur depuis que l'émancipation des esclaves les laissait sans culture.

Avec son habileté consommée, Brigham Young n'avait

eu garde de laisser échapper l'occasion qui s'offrait à lui de témoigner, tant en son nom qu'au nom de son peuple, la part qu'il prenait à ces grands événements. Dès le début de la guerre, alors que dans certains États du Nord l'opinion, flottante, irrésolue, hésitait à répondre aux proclamations pressantes du Président et du cabinet appelant la population aux armes, Brigham Young enrôlait, équipait et armait un corps de volontaires et l'envoyait défendre Washington menacé. Il se hâtait d'affirmer ainsi le patriotisme des Mormons, la répulsion que leur inspirait l'esclavage, leur respectueux attachement au pacte fédéral et au maintien de l'Union.

Le calme rétabli, les ruines réparées, le déficit comblé, on en revint à la question mormonne. Une expérience de vingt années avait démontré l'inefficacité des mesures prises. En 1882, le Congrès vota le bill présenté par le sénateur Edmund, ce bill si controversé et si discuté depuis sous le nom de *loi Edmund*.

Dirigée exclusivement et ouvertement contre les Mormons polygames, cette loi nouvelle édictait que tout individu vivant en état de cohabitation avec plus d'une femme perdait par ce seul fait ses droits civils et politiques et devenait passible d'un emprisonnement de cinq ans et d'une amende de 2500 francs. On pensait, par cette mesure nouvelle, atteindre tous les Mormons polygames, les priver de leurs votes, les frapper dans leurs personnes et dans leurs biens. Il était, en effet, bien plus facile de prouver la cohabitation d'un homme avec deux ou trois femmes que d'établir le fait de mariages successifs. Enfin, le représentant de l'autorité fédérale était autorisé par la loi à choisir lui-même les jurés devant lesquels les délinquants comparaîtraient. Les juges, délégués par le gouvernement, étaient nommés à Washington.

Ainsi armée, il ne paraissait pas douteux que l'autorité fédérale n'eût promptement raison de la résistance des Mormons. Mais rien ne désarme plus difficilement que le fanatisme religieux : les Mormons se décidèrent à accepter la lutte sur le terrain légal où se plaçaient leurs adversaires.

Tout d'abord ils s'attaquèrent au caractère exceptionnel de la loi. La Constitution, arguaient-ils, ne reconnaît pas de législation spéciale édictée en vue de telle ou telle classe d'individus, s'appliquant à une catégorie distincte de citoyens. La loi est faite pour tous, applicable à tous ; elle est générale et universelle. Ni le pouvoir exécutif, ni le pouvoir judiciaire, ni le Congrès ne peuvent voter ou appliquer aux uns une loi qui ne s'impose pas à tous. Le devoir des Mormons, en tant que citoyens libres du territoire de l'Utah, était donc de résister à l'application d'une loi essentiellement inconstitutionnelle du moment qu'on prétendait en faire une arme de parti dirigée contre une catégorie spéciale d'individus. Si le but de la loi, disaient-ils, est de combattre et d'atteindre l'immoralité, de frapper de peines sévères tout homme qui vit dans le désordre et de faire de la cohabitation illicite ou de la fréquentation licencieuse un crime passible de la perte des droits politiques et civils, de la prison et de l'amende, soit ; la loi peut être excessive, c'est affaire aux législateurs ; mais elle s'applique à tous et les Mormons ont le droit d'exiger qu'on la mette en vigueur aussi bien dans les États de l'Est, du Sud et de l'Ouest, que dans le territoire de l'Utah. Ils ont surtout le droit d'exiger que les personnes chargées de l'appliquer l'observent et la respectent, eux les juges, eux les jurés, eux les agents du pouvoir exécutif.

Ils ajoutaient :

« Jusqu'ici on en tolère la violation chez d'autres, on en exige l'observation chez nous. Les seules poursuites intentées le sont contre les membres les plus respectés et les plus respectables de notre Église. On leur impute à crime une polygamie qui fait partie de leurs croyances religieuses, dont ils ne se cachent nullement ; on prétend les condamner à l'amende et à la prison ; on exige d'eux qu'ils laissent dans la misère et le dénuement leurs femmes légitimes, qu'ils honorent, qu'ils aiment, et aux besoins desquelles ils ont toujours pourvu. On veut détruire leur foyer, déclarer leurs enfants illégitimes et, comme tels, sans droits à leurs secours, sans part dans leurs successions ; on jette hors de chez eux, sans pitié et sans protection, ces êtres innocents auxquels on ne saurait rien reprocher.

« Par contre, on tolère chez ceux-là mêmes qui sont chargés de l'exécution de la loi le désordre et l'immoralité. Il suffit de n'être pas Mormon pour pouvoir outrager impunément votre prétendue décence. Un de vos agents vit ouvertement avec la sœur de sa femme, et la loi n'est pas faite pour lui, et demain il arrêtera l'un de nous et l'enverra devant vos tribunaux. Est-ce juste, est-ce équitable ? Si votre loi est bonne, si elle s'applique à tous, que n'en faites-vous l'application à Washington, à New-York, à Chicago, à Boston et partout ailleurs ? Essayez-le. Traduisez devant vos tribunaux tous ces délinquants bien connus, marchands, banquiers, fabricants, voire même vos propres officiers et membres du Congrès. Privez de ses droits, emprisonnez et ruinez, si vous l'osez ou le pouvez, tout homme qui a des rapports avec une femme autre que sa femme légitime.

« Pour nous, il n'en va pas de même. Avec Abraham et tous les patriarches dont vous enseignez l'histoire et recommandez l'exemple à vos enfants, nous tenons que tout homme a le droit d'épouser plusieurs femmes, à la condition de subvenir à leurs besoins et de n'user de violences ni de mauvais traitements vis-à-vis d'aucune d'elles, à la condition aussi que leur consentement soit libre et librement donné. Nous prétendons, en dépit de vos informations hypocrites, que l'homme, par nature, est un être essentiellement polygame, qu'à

violenter sur ce point ses instincts et ses penchants naturels on n'aboutit qu'à encourager le vice. Quels désordres voyez-vous régner parmi nous? Jetez les yeux sur vos grandes villes, regardez les mœurs qui y règnent, et comparez votre prétendue monogamie à notre polygamie. »

Depuis 1882 on en est là. De 1882 à 1885, le gouvernement fédéral, inquiet et tant soit peu ébranlé par quelques-uns de ces arguments (car, si tous ne sont pas de poids, il en est d'irréfutables), le gouvernement a fait usage de l'arme à double tranchant mise entre ses mains avec une extrême modération. Mais il comptait sans les haines des adversaires des Mormons, sans leur impatience à pousser les choses à l'extrême.

Ces haines s'expliquent, mais toutes ne se justifient pas. Si nous laissons de côté l'antipathie religieuse que les Mormons inspirent à ceux (et le nombre en est grand aux États-Unis) qui, par conviction, par principes ou par intérêt, sont, se croient ou se disent chrétiens, quelle que soit leur secte, nous nous trouvons en présence d'une catégorie d'hommes qui jalousent le succès des Mormons, envient leur prospérité, convoitent leurs terres et leurs propriétés. Ce sont leurs ennemis les plus violents, les plus acharnés, les plus redoutables. La ville du Lac Salé, non plus que le territoire de l'Utah, n'est pas exclusivement peuplée de Mormons. Toute une colonie d'émigrants exploite les mines de l'Utah, cultive le sol, s'adonne à l'élevage du bétail. Tard venus, ils ont trouvé les Mormons en possession des meilleures terres; moins sobres et moins industrieux qu'eux, ils végètent et les voient s'enrichir. Jusqu'ici l'influence politique et sociale est restée aux mains des Mormons; les Mormons s'estiment chez eux et considèrent comme des intrus ces nouveaux venus; mais ceux-ci se regardent, au contraire, comme citoyens des États-Unis, établis sur un sol américain, tenus en état d'infériorité par une population d'origine étrangère qui se compose de fanatiques recrutés par toute l'Europe, contempteurs de toutes les lois divines et humaines.

Ils les haïssent comme ils haïssent les Asiatiques; ils veulent les chasser comme ils rêvent d'expulser les Chinois. Il n'y a pas là seulement conflit d'intérêt, il y a aussi haine de race. La plupart des Mormons sont originaires des pays du Nord de l'Europe, de la Suède et de la Norvège, du Danemark, de l'Angleterre et du pays de Galles. Les chefs et les anciens sont Américains; mais la grande masse est étrangère. Le jour où, d'une façon ou de l'autre, on expulserait les Mormons, où ils s'exileraient d'eux-mêmes, ce sont ces adversaires, établis dans l'Utah, qui les remplaceraient et deviendraient les maîtres. Le Congrès, qui jusqu'ici s'est refusé à admettre l'Utah dans l'Union avec le titre d'État libre et souverain, l'y recevrait le jour où les Mormons auraient disparu, et l'on sait ce que comporte de places et de situations lucratives, aux États-Unis, un État nouveau.

Ces rancunes accumulées, ces convoitises inassouvies, ces haines de race et ces animosités religieuses ont fait explosion; en 1885, le gouvernement, mis en demeure d'agir et de frapper à la tête, a donné ordre de commencer des poursuites contre les principaux chefs mormons, notamment contre John Taylor, leur président, Th. Penrose et Q. Cannon, qui se sont dérobés par la fuite à un jugement dont l'issue ne leur laissait aucun doute.

II.

Parmi les divers documents que nous avons sous les yeux, il en est deux qui nous semblent résumer la question et compléter l'exposé que nous venons d'en faire en substituant à la forme impersonnelle d'un récit historique le mouvement et la vie des acteurs eux-mêmes. Le premier est le compte rendu, aussi fidèle que possible, d'une conversation à l'Astor House, grand hôtel de New-York, entre un Américain propriétaire de mines dans l'Utah, ennemi des Mormons, et un reporteur de journal :

« Si j'avais seulement vingt hommes de ma trempe, dit le premier, je me ferais fort de mettre la main sur John Taylor, Penrose et Cannon.

« — Comment vous y prendriez-vous?

« — Comment je m'y prendrais? Je ferais tout d'abord surveiller par des *scouts* (espions) le télégraphe de la Compagnie de Deseret. C'est une compagnie mormonne s'il en fut. Elle est en correspondance constante avec Taylor. Tenez pour certain que l'un des fils aboutit à la tanière où il s'est terré. Je ferais suivre chaque fil jusqu'à ce que j'eusse découvert où il mène. Le jour où vous tiendrez Taylor, vous aurez les deux autres, car Cannon ne le quitte pas et Penrose et les autres sont prêts à subir ce qu'ils appellent le martyre pour leur chef. Plus tôt vous les prendrez et mieux cela vaudra, car, voyez-vous, je connais l'Utah, j'y ai vécu longtemps, et je vous dis que sous tout cela il y a quelque diablerie. On n'aura raison de la polygamie qu'en la noyant dans le sang des Mormons. Nous n'avons, nous autres, aucune protection militaire; les Mormons peuvent mettre en ligne, prêts à se battre contre nous, cinq hommes contre un. Les Indiens sont avec eux et pour eux. Taylor et les autres ne lâcheront pas l'Utah sans lutte, et, le jour où ils comprendront qu'ils n'ont plus rien à attendre de la modération du pouvoir fédéral, vous verrez une guerre comme on n'en a pas vu.

« — Avez-vous eu connaissance du manifeste dans lequel Taylor expose ses griefs et ceux de ses coreligionnaires?

« — Oui, certes, et c'est bien ce que l'on pouvait at-

tendre de ce précieux trio (*precious gang*). Cannon est, de tous les anciens, celui qui possède la meilleure tête; il a plus d'influence auprès de Taylor que tous les autres réunis. Il espère lui succéder un jour. Nous l'appelons la vieille *âme lisse*, à cause de la suavité avec laquelle il excelle à déguiser la vérité. Penrose, l'éditeur du *Deseret News*, s'entend à donner à ses élucubrations un tour littéraire et les rédige pour les soumettre ensuite au président Taylor. Quant à Taylor lui-même, c'est un vieux gaillard irascible, très brave d'ailleurs, et la tête près du bonnet. Il a dans le corps une balle reçue à Nauvoo. Mais asseyez-vous là et laissez moi vous montrer quel tissu de faussetés est ce document. J'enrage quand je pense qu'avec de pareilles publications on donne le change à l'opinion publique. Que nous dit-il? Que les hommes traduits devant les tribunaux sont précisément ceux qui se distinguent par la pureté de leurs mœurs et la considération qui les entourent. Mais il est bien évident qu'à frapper il faut frapper à la tête et qu'on doit s'attaquer à ceux qui sont le plus en vue. C'est à eux qu'il faut s'en prendre, si l'on veut intimider les ignorants et les imbéciles. Que l'on condamne ces trois là et la polygamie sera bien malade. Que l'on mette la main sur les registres de l'*Endowment House* et l'on aura toutes les preuves nécessaires. Mais quoi? nous n'y avons pas accès; ils sont mieux gardés que la Banque d'Angleterre. Que pouvons-nous faire alors? Naturellement ce ne sont pas eux qui déposeront contre eux-mêmes; les femmes...? elles ne diront rien; ce sont les plus fanatiques; quant aux apôtres, anciens et évêques, ils ne trahiront jamais l'un des leurs. Imaginez que leurs femmes font sentinelle pour les protéger! J'en ai vu une, la hache à la main, tenant à distance les agents pendant qu'un vieux couple prenait la fuite par une porte qui donnait sur les bois.

« — Croyez-vous à l'efficacité de la loi Edmund?

« — Si on ne l'applique qu'aux Mormons, oui; mais voyez comme ils sont rusés. Ils demandent qu'on l'applique à New-York comme chez eux : cela ferait un joli gâchis! Vous comprenez bien que si leur prétention était admise, une partie de la population passerait son temps à arrêter l'autre, à la juger et à la condamner. La vie ne serait plus tenable. La loi Edmund a été faite contre les Mormons et pour les Mormons, pas pour nous. Taylor se réclame de l'exemple d'Abraham pour défendre la polygamie, et je vous dis, moi, qu'Abraham, que Jacob avec sa Léa, sa Rachel et toutes ses servantes, n'étaient que des célibataires endurcis à côté de quelques-uns de ces vieux pécheurs de Mormons.

« — Mais Taylor et les anciens affirment que la polygamie, bien qu'admise et pratiquée parmi eux, n'est que l'exception. Ils vont jusqu'à prétendre que, sur cent Mormons, il n'y en a pas plus de deux qui soient polygames.

« — Et nous, nous affirmons qu'ils mentent, qu'il y en a plus de 12 pour 100. Nous nous faisons fort d'établir ce chiffre.

« — Soit; mais enfin avouez que même 12 pour 100, cela ne constitue pas une majorité.

« — La question n'est pas là. La loi Edmund a été votée contre les Mormons; nous demandons qu'on la leur applique, qu'on en finisse avec eux ou qu'on les expulse.

« — Vous m'autorisez à reproduire notre entretien?

« — Parfaitement.

« — Voulez-vous me donner votre nom et me communiquer quelques-uns des documents sur lesquels se basent vos assertions?

« — Absolument pas. Lower Broadway et Bowling green (deux quartiers de New-York) pullulent d'émissaires mormons qui me feraient un mauvais parti avant que j'eusse quitté la ville. Je suis sur la liste de ceux qu'ils surveillent. »

De l'Astor House transportons-nous à la Maison Blanche, résidence officielle du Président des États-Unis.

Le 13 mai dernier, il y donnait audience aux délégués de l'Église mormone, John T. Caine, John W. Taylor, fils du président des Mormons, et J. Q. Cannon, chargés de lui exposer les plaintes et les réclamations de leurs coreligionnaires. Sur l'invitation de M. Claveland, M. Caine prit la parole :

« Les Mormons, dit-il, se sont montrés patients, endurants; longtemps ils ont souffert sans se plaindre. On vous les représente comme déloyaux et contempteurs des lois : leur seul crime est de réclamer, au contraire, l'application des lois et, au nom du pacte fédéral, de repousser toute législation de classe et de catégorie. Ils protestent contre des lois spéciales dont on entend se faire une arme contre eux. L'acte du Congrès qui punit de l'amende et de l'emprisonnement la cohabitation illicite est une loi d'ordre général, applicable à tous les États et territoires qui relèvent de la juridiction des États-Unis. Son but est de punir le vice et l'immoralité partout où ils se produisent; elle s'applique aux Mormons qui vivent avec plusieurs femmes, mais elle doit s'appliquer aussi à tous ceux qui, Mormons ou non, vivent en cohabitation illicite. Or les juges de l'Utah ont décrété que cette loi était applicable aux seuls Mormons. Ils ont, en outre, donné à la loi un effet rétroactif, puni de l'amende et de l'emprisonnement des Mormons qui continuaient à nourrir et à garder des femmes qu'ils avaient épousées avant le vote de la loi Edmund, ainsi que les enfants qu'ils en avaient eus. Tout récemment un homme convaincu de cohabiter illégalement avec sa belle-sœur a été remis en liberté sur l'ordre du juge en chef du territoire, sous le prétexte que, n'étant pas Mormon, il ne tombait pas sous

le coup des prescriptions de la loi Edmund. Les Mormons ne vous demandent pas, monsieur le Président, la suppression de la loi; ils insistent seulement, et c'est leur droit, pour que la loi soit la même pour tous et qu'elle soit impartialement appliquée. Ils demandent que les hommes chargés de l'exécuter soient honnêtes, consciencieux, impartiaux, que les agents du pouvoir exécutif et du pouvoir judiciaire qu'on leur envoie se bornent scrupuleusement à remplir leurs devoirs et ne s'allient pas ouvertement avec des gens notoirement hostiles aux Mormons et dont le but avoué est de les piller et de les déposséder de leurs biens. Les Mormons n'ignorent pas la croisade entreprise; ils savent que la foi qu'ils professent soulève des haines contre eux : ils y sont résignés. A toutes les époques, dans tous les pays, les hommes animés d'une foi ardente et sincère ont été en butte aux persécutions; ils n'ont pas plus le droit de s'en étonner que les disciples du Christ, auxquels leur maître disait : « Vous serez haïs de tous à cause de mon nom; mais, « si vous persévérez jusqu'au bout, vous serez sau- « vés. » Les Mormons ont la foi sincère; ils ne doutent pas du triomphe de leur cause. Ils croient que leur religion vient de Dieu et qu'elle résistera aux attaques de leurs ennemis.

« Nous ne sommes pas venus ici, monsieur le Président, pour solliciter de vous des faveurs. Ceux qui nous envoient réclament justice. Ils ne vous demandent pas de vous mettre entre eux et la loi; ils demandent que la loi s'applique à tous, sans distinction de races, de préjugés ou d'antipathies religieuses. C'est leur droit et leur devoir. Le vôtre est de veiller à ce que les lois votées par le Congrès soient fidèlement exécutées; ceux qui nous envoient affirment que l'exécution fidèle des lois implique leur application à tous, Mormons et non Mormons.

« Au nom des Mormons, citoyens du territoire de l'Utah :

« Nous protestons contre une législation spéciale, œuvre de préjugés populaires et de passions religieuses;

« Nous protestons contre la tyrannie des agents fédéraux et le maintien en place d'hommes qui se servent du pouvoir qui leur est délégué pour opprimer ceux qu'ils devraient protéger;

« Nous protestons contre l'application partiale de la loi Edmund, contre les pénalités infligées à une classe de citoyens qui observent leurs prescriptions religieuses et contre l'impunité octroyée aux débauchés;

« Nous prions respectueusement le Président de nommer une commission chargée de lui faire un rapport sur la situation actuelle de l'Utah.

« Pour terminer, monsieur le Président, permettez-nous de vous exprimer notre conviction qu'une enquête sérieuse et impartiale éclairera l'opinion publique et dissipera les préjugés conçus contre nous. »

Le Président écouta courtoisement l'orateur. Après un moment de silence et de réflexion, il répondit :

« En ce qui concerne la loi Edmund, messieurs, je n'ai pas à l'apprécier. Mon devoir est de veiller à ce qu'elle soit exécutée ainsi que toute autre loi votée par le Congrès. Toutefois vos réclamations doivent être examinées, et la loi, ainsi que vous le demandez, doit être appliquée sans partialité. Quant aux nominations qui relèvent de moi, je ferai de mon mieux pour ne nommer que des agents dont la réputation soit au-dessus de tout soupçon et qui agissent avec impartialité. Je vous promets d'examiner la question. Il me faut pour cela quelque temps. »

Puis il ajouta en souriant :

« Je regrette bien vivement que sur la question religieuse les divergences soient aussi grandes entre nous.

« — Tout ce que nous demandons, reprit M. Cains, peut se résumer en un mot : l'application impartiale des lois.

« — Vous y avez droit, répondit le Président, et, pour moi, j'y veillerai, je vous le promets. »

III.

Entre les Mormons et leurs adversaires la question est donc nettement posée en apparence, mais en apparence seulement, car le terrain de la polygamie, sur lequel se placent ces derniers, n'est en réalité qu'un prétexte pour arriver à expulser les Mormons de l'Utah ou les contraindre à un nouvel exode. Ce n'est pas le fanatisme religieux qui soulève contre eux ces animosités violentes, mais bien les haines de race et les âpres convoitises. Ces haines et ces convoitises se dissimulent derrière des formules religieuses pour recruter des adhérents de bonne foi et pour entraîner l'opinion publique en s'assurant le concours de la presse. Ce sont les mêmes haines et les mêmes convoitises qui réclament au nom du patriotisme et de l'intérêt des classes ouvrières l'expulsion des Chinois et qui n'hésitent pas à recourir au meurtre et à l'incendie pour se débarrasser de ces concurrents gênants. Chasser les Mormons de l'Utah comme on les a expulsés de Nauvoo, s'emparer de leurs biens comme on l'a fait dans le Missouri, obtenir du Congrès l'admission de ce territoire dans l'Union à titre d'État, tel est le but que l'on poursuit.

Les Mormons le savent, et, pour déjouer les plans de leurs adversaires, ils n'hésiteront pas, s'il le faut, à renoncer, tout au moins extérieurement, à la polygamie. Depuis vingt ans cette institution spéciale est en décroissance parmi eux. Que l'on accepte les chiffres qu'ils donnent comme officiels ou ceux que mettent en avant leurs adversaires, que l'on admette une proportion de 2 ou de 12 polygames sur 100, il n'en de-

meure pas moins acquis que le nombre des Mormons polygames décroît chaque année et que celui des monogames suit une marche ascendante. Si leur presse religieuse défend encore la polygamie, ce n'est plus avec l'ardeur d'autrefois, et maints symptômes indiquent que sur ce point on n'est pas éloigné de capituler.

Par contre, sur les autres points qui ne relèvent que de la conscience et que la loi ne saurait atteindre, les Mormons se montrent plus résolus et plus irréconciliables que jamais. Les persécutions dirigées contre eux ont resserré les liens qui les unissent en avivant leur fanatisme religieux. Ils ne sont encore ni assez nombreux ni assez puissants pour mettre en péril l'Union américaine; mais dans cette Union que l'on s'imagine à tort composée d'éléments homogènes et compacts, animés du même esprit, imprégnés des mêmes convictions politiques et sociales, nous voyons poindre et grandir chaque jour des problèmes inquiétants. Les Mormons dans l'Utah, les Irlandais dans les États du Nord, les Allemands dans l'Ouest, les Chinois partout, autant de facteurs nouveaux avec lesquels les hommes d'État futurs de la grande république auront à compter avant la fin de ce siècle. Pas plus en Amérique qu'en Europe le vent n'est au calme, à l'apaisement des haines de race ou des haines religieuses, à la fraternité humaine.

C. DE VARIGNY.

VILLÉGIATURE

Honey-Suckle place (1)

I.

Actuellement les Monthoury n'ont pas de grande propriété. Qu'est-ce qu'il en feraient, grands dieux? Ils en auront assez plus tard. Le vieux comte de Monthoury n'est pas éternel : il laissera Saint-Landry à son fils. De son côté, Mme de Monthoury, unique nièce de la vieille douairière de la Garay, ne doit-elle pas, dans un avenir peu éloigné, hériter de Montessard ? Depuis longtemps ils partagent les vacances — qu'ils prolongent de cinq ou six mois — entre le grand-père et la vieille tante : du 15 juin au 1er août à Saint-Landry; six semaines à la mer ou aux eaux, selon les santés; septembre et octobre à Montessard, à cause des chasses, et novembre et une partie de décembre, quand le temps est beau, lorsque les chemins le permettent, chez la vieille tante. C'est ainsi depuis dix ans.

Pleinement rassurés sur la santé du comte de Monthoury et de la douairière, fatigués de louer tous les étés *quelque chose quelque part*, c'est-à-dire un sempiternel chalet sur les sempiternelles côtes de Normandie ou de Bretagne, ne voulant pas non plus tomber dans la location aux environs de Paris, M. et Mme de Monthoury ont décidé de frapper un grand coup. Ils iront en Suisse passer trois mois.

Depuis fort longtemps ils caressaient ce projet. Ils avaient grande envie de faire un long séjour au bord d'un lac quelconque. Ils ne connaissaient la Suisse que pour l'avoir parcourue autrefois *circulairement*, comme des colis, de gare en gare, pendant leur *Honey-Moon*. Et puis, après le collège, les cours, les enfants éprouvaient un grand besoin de changer d'air, de Saint-Landry et de Montessard, de Montessard et de Saint-Landry. Comme ils sont tous les quatre d'une excellente constitution, c'est Mme de Monthoury qui, pour le grand-père et la tante, endossa toutes les responsabilités de cette révolution dans leurs habitudes de villégiature annuelle. Le médecin, mis dans la confidence, trouva que Blanchette avait les pâles couleurs et qu'Élisabeth était un peu nerveuse pour aller aux bains de mer. Elle ne s'était pas trop bien trouvée l'été dernier de sa saison à Houlgate. L'air de la mer était trop *vif*, trop *âcre*, trop *cru* pour cette *organisation essentiellement nerveuse*, tandis que l'air des montagnes, etc.

Mais comment irait-on en Suisse? La vie d'hôtel est bien fatigante pour des enfants et même pour de grandes personnes. Il faut toujours être en toilette. Vous ne pouvez déjeuner ni en peignoir ni en pantoufles, ni dîner en robe de chambre, si vous revenez fatigué d'une excursion. Vous êtes Parisienne : vous êtes condamnée à l'élégance parisienne à perpétuité. Il vous faudra faire la roue pour les Anglais, les Allemands et les Américains qui remplissent les hôtels de la Suisse.

Les pensions anglaises? Elles offrent au moins l'avantage de n'avoir à s'occuper de rien : pas de ménage à diriger, de maison à tenir, de comptes à régler avec la cuisinière. Une femme de chambre pour madame et mesdemoiselles, l'institutrice, un valet de chambre pour monsieur et les fils, et vous pouvez pompeusement écrire sur le registre des voyageurs : *Monsieur et madame... et leur suite*. Vous donnez vos douze ou quinze francs par jour par personne et vous êtes tranquilles. Le revers de la médaille, ce sont les *teas*. On

(1) Cette Nouvelle est extraite d'un volume qui paraît demain à la Librairie illustrée sous le titre de *Cancans de plage*, par Inauth (grand in-18). Inauth est le pseudonyme de M. Edgar Courtois, collaborateur de *la Vie parisienne* et de la *Revue bleue*. Nos lecteurs se souviennent assurément que M. Edgar Courtois a rédigé ici pendant quelque temps les *Notes et impressions* et qu'à diverses reprises il y a décrit spirituellement la vie qu'on mène aux bains de mer. Dans le volume que nous annonçons se retrouvent des récits pleins d'observation humoristique et des tableaux pris sur le vif de ces mœurs improvisées qui pendant deux mois de l'année mettent aux prises, sous des aspects amusants, Parisiens et provinciaux.

ne fait que prendre des *teas* du matin au soir, et, quand ce n'est pas une passion, même quand c'est une passion, au bout de trois jours cette passion se transforme en horreur. Il y a le *eight o'clok tea*, le *twelve o'clok tea*, le *two o'clok tea*, le *four o'clok tea*, le *seven o'clok tea*, etc., etc. Dîner à deux heures, souper à huit heures. Ce n'est pas un régime pour tous ces petits estomacs en formation.

— Non, pas de pensions anglaises. Faisons les choses grandement. Louons un chalet pour la saison. J'ai gardé un souvenir délicieux du lac des Quatre-Cantons. Te souviens-tu de cette ravissante villa à l'italienne, avec ses terrasses couvertes de chèvrefeuilles qui descendaient jusque dans l'eau? Dans un moment d'enthousiasme nous avons voulu l'acheter. Tu ne te souviens pas? A gauche, en sortant de Lucerne. Des petits bateaux pavoisés attendaient devant le débarcadère de la villa.

— Je me souviens parfaitement. Comme ça nous vieillit, ma chère! Il y a quinze ans.

— Juste, Charles... Si par hasard elle était à louer...

— Mais, avec ces renseignements...

La comtesse avait heureusement conservé, même après son mariage, l'habitude d'écrire son journal, très brièvement, c'est vrai; mais elle retrouva facilement des indications : « 15 juillet 1872. *Rien de plus joli qu'Honey-Suckle Place, entre Lucerne et Hertenstein. Faudra y revenir un jour.* »

La comtesse en avait même pris un petit croquis.

Avec ces renseignements, rien n'était plus facile à trouver. Il fallait seulement savoir si la villa était à louer. Les Monthoury avaient un jeune cousin à la légation de Berne : on lui écrivit. Il fit le nécessaire. *Honey-Suckle Place* était à leur disposition. Six mille francs pour la saison, c'est-à-dire trois mois : juillet, août et septembre. Il n'y avait rien à dire. Qu'est-ce qu'on a pour ce prix-là à Trouville, à Villers ou à Dinard!

Monthoury, qui se connaît et que vous connaissez — il a eu cet hiver une de ces déveines qui font époque dans la vie d'un cercle, — envoya par retour de courrier trois mille francs au propriétaire de la villa, la moitié de la location. Il consigna quinze mille francs entre les mains de la comtesse en la priant de les garder soigneusement et de ne les lui donner *sous aucun prétexte*. C'était la somme qu'il mettait de côté pour son séjour en Suisse, les frais de maison, les déplacements, les voyages pour les fils, à qui on lâcherait un peu la bride et qui assurément, pendant qu'ils seraient en Suisse, voudraient en voir le plus possible.

La comtesse — son rêve était réalisé enfin — compta les billets, ouvrit le coffre-fort à bijoux de son armoire à glace, y prit un petit portefeuille et y enferma les billets *con amore*. Enfin! on n'irait donc pas aux bains de mer!

II.

Juin 1886. — Il fallait savoir à quoi s'en tenir sur le mobilier, l'ameublement de la villa. Nouvelle lettre au propriétaire. Il donnait le gros linge de table, les draps, mais pas d'argenterie. Il prévenait officieusement que la batterie de cuisine laissait peut-être un peu à désirer. Mme Nilsson, qui avait habité cette villa, avait dû apporter sa batterie de cuisine. Quant au piano, on en trouvait à louer à Lucerne. « Les bateaux que M. le comte avait vus arrêtés au bas du parc étaient probablement des bateaux de visiteurs, car, à ma connaissance, il n'y a jamais eu de bateau à la villa. On est si près de la station du bateau à vapeur, qui passe toutes les heures, qu'un bateau à voile serait complètement inutile. »

— En bon français, cela veut dire que le confortable laisse à désirer. Pas de piano dans une villa construite sur les bords d'un lac immortalisé par Rossini et qui a eu Mme Nilsson pour locataire! Pas de bateau pour flâner, le soir, avec des lanternes de couleur, sous prétexte qu'on a un bateau à vapeur toutes les heures! Hum! hum! Le gros linge, moi, je me méfie... J'ai peur qu'il ne le prenne trop au pied de la lettre, son gros linge!

— Nous ne serons pas bien malades pour faire faire une douzaine de paires de draps, quelques nappes et des serviettes à notre usage. Les domestiques se serviront du linge qu'on nous destinait.

— Te souviens-tu comme on était mal couché?

— Si je m'en souviens! J'en ai un lumbago rien que d'y penser. On se levait plus fatigué qu'on ne se couchait, après les ascensions du Righi et du Pilate. J'ai voulu, mais en vain, approfondir le système des matelas.

— Nous enverrons six lits complets. Je ne me sens pas le courage, pendant trois mois...

— Pour quinze jours, ça n'en vaudrait certainement pas la peine ; mais pour trois mois...

— L'argenterie, il n'y a rien à dire. On ne la donne nulle part. Nous emporterons deux douzaines de couverts et six plats du plus beau ruolz.

C'était chaque jour une nouvelle chose qu'il ne fallait pas oublier d'emporter. M. et Mme de Monthoury, en gens pratiques et raisonnables, s'installèrent bravement, avec force flacons de sels, à l'Hôtel des ventes et ne le quittèrent plus. Aujourd'hui c'était une vente par ordonnance de justice après faillite d'un magasin de blanc.

— Je trouverai des services de table, des draps, à des prix très raisonnables. Ce serait malheureux d'emporter et de perdre notre lingerie fine. On ne sait pas comment blanchissent et repassent les Suissesses au bord du lac des Quatre-Cantons. Je prendrai du solide, et ce qui ne sera pas fait, je l'enverrai à ma mère qui

le donnera à faire aux petites orphelines du couvent. Elles sont parfaitement capables d'ourler des draps, des nappes et des serviettes.

Et Mme de Monthoury achetait du solide et l'envoyait à sa mère pour le faire ourler au couvent par les petites orphelines.

Le lendemain, autre vente provenant d'un cercle.

— Je pense à une chose. On trouve toujours du vin à des conditions extraordinaires et, en général, on boit du bon vin dans ces cercles. Le petit vin blanc de Lucerne, ça va bien pendant quinze jours. Je prendrai deux pièces de bon vin ordinaire pour nous et du plus modeste pour les domestiques.

— Il y avait peut-être aussi une batterie de cuisine à ce cercle. On n'a pas eu le temps d'y faire beaucoup de cuisine. Ces messieurs devaient avoir ce qu'il y a de plus beau. Cela coûtera meilleur marché que d'acheter de la pacotille chez le premier quincaillier venu.

— Il y aura peut-être aussi des matelas.

— Comment? est-ce qu'il y a des matelas dans un cercle?

— Pour les étrangers, quelquefois.

— S'il y en a, il faudra les acheter. On en sera quitte pour les faire refaire. J'avoue que ça me mettait la mort dans l'âme d'emporter notre belle literie de molleton blanc. Nous les revendrons là-bas.

— C'est une chose inconnue qu'un bon lit. Nous ferons fortune. Nous les revendrons au Président de la république helvétique. Viens avec moi. Pendant que je *ferai* le vin, tu *feras* la batterie de cuisine et les matelas, s'il y a lieu.

Il y avait du vin, il y avait une superbe batterie de cuisine, mais point de matelas. Ce cercle avait vécu ce que vivent les roses. Mais, en revanche, collection complète de *rocking-chairs* en joncs et lanières de cuir.

— Est-ce que ce ne serait pas le bonheur, ces chaises au bord du lac, sur la terrasse? J'ai bien envie d'en prendre une demi-douzaine. On se balance si agréablement dedans!

Pendant tout le mois de juin il n'y eut pas une seule faillite de matelas ni de fabricants de ruolz : il faut croire que ces deux branches d'industrie sont toujours prospères. On acheta du neuf. Ça sert toujours.

Très bonne musicienne, Mme de Monthoury gémissait à la pensée de tomber sur quelque vieux sabot de clavier d'occasion.

— Nous ne pouvons cependant pas emporter notre Érard! D'abord il risquerait d'être abîmé; après, tu sais qu'en Suisse on n'accorde pas un kilo de bagage. Il nous reviendrait à un prix fou. Nous avons déjà les pièces de vin, la literie...

— Mais un petit harmonium? Ce n'est pas lourd... Et puis, avec quelques centaines de francs, on a quelque chose d'occasion de très convenable. J'ai toujours eu envie de me mettre à l'harmonium. Vois-tu *Sombres forêts* ou *Jenny, pense à ta mère*, sur l'orgue?

Elle savait bien ce qu'elle faisait, Mme de Monthoury, en parlant de *Guillaume Tell*. Elle prenait son mari par son opéra... sensible.

— Du reste, ce serait notre loge qui nous le payerait pendant que nous ne sommes pas à Paris. J'ai bien envie, pendant les quelques semaines que nous allons rester ici, de prendre quelques leçons de Widor. Il ne ne faut pas croire qu'on joue de l'orgue à première vue.

Ne pensez pas que madame seule poussait à la dépense. Un soir, après dîner, Monthoury, ayant regardé sa montre, entraîna sa femme sur le balcon.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit-elle. Il me semble que personne n'a de mail dans la maison. C'est la première fois que j'en vois un.

Effectivement, c'était un mail. Monthoury l'avait eu au Tattersall *pour rien*, ainsi que quatre claquettes pour faire un drag. C'était une occasion incroyable qu'on ne retrouverait jamais. Mme de Monthoury gronda son mari. C'était une folie.

— Ma chère, je te ferai observer que c'est une excellente affaire. J'ai payé le tout trois mille francs : ça en vaut huit. On va lui donner un coup de vernis et changer les armes. Nous l'emmènerons en Suisse. Tu n'as pas l'intention de rester toujours claquemurée chez toi? Nous ferons beaucoup d'excursions. Tu sais ce que coûtent les voitures là-bas? On en a tout de suite pour trente francs par jour. Regarde, au bout de trois mois? Je le revendrai à mon père, qui cherche depuis longtemps une occasion. Il en a besoin pour aller à la messe, quand nous sommes à Saint-Landry. C'est assommant d'avoir trois calèches à faire atteler. Les chevaux ne m'embarrassent pas. Je n'ose pas te dire ce que je les ai payés : tu ne le croirais pas! Si j'avais insisté, je suis sûr qu'on me les aurait donnés par-dessus le marché! Nous les revendrons au Président de la république.

— Avec les matelas.

Après le mail, ce fut le tour d'une délicieuse embarcation d'acajou et cuivre et de deux périssoires pour les deux fils. Il faut faire quelque chose pour eux : ils ont si bien travaillé!

Treize cents francs l'embarcation, deux cents les deux périssoires. C'était toujours donné, une occasion qu'on ne retrouvera jamais. *Pour rien.*

On fit faire à la Belle-Jardinière, pour le cocher et le valet de pied, de petites jaquettes légères, grisâtres, comme livrée de campagne. Mais ce qui fut une vraie dépense, ce fut la garde-robe de madame et de ces demoiselles.

On ne voyait pas une personne sans qu'elle vous dît : « Surtout, emportez du chaud; passé quatre heures, on gèle. Et le soir! Moi, si j'y retournais, je prendrais mes fourrures. »

Une autre : « N'emportez que de la mousseline; on étouffe. Les lacs ne sont vraiment possibles que pen-

dant le mois de septembre. Juillet et août sont mortels. N'oubliez pas des moustiquaires », etc., etc.

Les Monthoury avaient été en grand deuil tout l'hiver. Ces dames n'avaient *rien, mais rien* à se mettre. Il fallut remonter la garde-robe des pieds à la tête, du chaud, du léger. En somme, une très grande dépense.

On commençait à s'organiser. Les choses importantes étaient faites; restait le menu détail. Voici la dernière liste des commissions de Mme de Monthoury :

4 paniers en osier, pour s'asseoir à l'ombre, rue Basse-du-Rempart;

12 mètres de gaze verte pour tendre devant les paniers;

6 montres de voyage en aluminium;

4 boîtes de botaniste, avec les pinces, etc., sur le quai.

1/2 douzaine de grosses lunettes-conserves bleues, sur le quai;

100 mètres de fil de magnésium, si on veut éclairer le jardin;

6 bâtons ferrés;

6 parapluies blancs, Belle-Jardinière;

1 thermomètre, 1 boussole, 1 podomètre, 1 baromètre, si on veut faire des expériences sur le Righi;

Passer à tous les journaux, aux Revues; renouveler les abonnements, donner le changement d'adresse;

Petit Matelot. Vareuses, pantalons de flanelle blanche pour mon mari, André et Jean; des bérets blancs pour Blanche et Élisabeth;

6 douzaines de lanternes vénitiennes pour le bateau;

1 appareil pour faire de la glace, rue Vivienne.

Livres : *Les Charmettes* d'Houssaye, *Voltaire et la Société française au* XVIIIe *siècle* (huit volumes) de Desnoiresterres, *le Vie intime de Voltaire, les Confessions, la Nouvelle Héloïse, Lord Byron,* Mme *de Staël, Guillaume Tell* de Schiller, en allemand, en français; *Toppfer* pour les enfants; *la Vérité sur l'origine des cités lacustres, à propos de découvertes récentes; Considérations générales sur la marche des glaciers.*

Musique : *Guillaume Tell* à deux et quatre mains, piano solo, piano et chant. *Fantaisies sur Guillaume Tell* pour l'harmonium. Mosaïques sur le cor des Alpes. *La Donna del Lago. Le Chalet. Les Tyroliennes* de Mme Malibran et de Weckerlin.

That is all!

III.

2 *juillet* 1886... Et les billets bleus diminuaient tous les jours. A chaque nouvelle note qu'on présentait à la comtesse, elle prenait dans le coffre-fort de l'armoire à glace, dans le petit portefeuille, un nouveau billet, et épinglait, avec un soupir, ce qui en restait. Ce matin-là, l'avant-veille du départ — de fort bonne heure : on avait dit aux fournisseurs qu'on partait à midi, — la femme de chambre apporta un volumineux paquet accompagné d'une facture. C'était le papier à lettres. La comtesse n'avait pas de monnaie; elle donna le dernier billet de mille francs. Il n'y avait plus rien à épingler. On lui rendit quelques louis d'or et un billet de cinq cents francs qu'elle épingla par habitude. Pendant ce temps, M. de Monthoury, encore au lit, à qui sa femme avait apporté les petits cartons de papier, entrait dans une belle fureur parce qu'on n'avait pas suivi ses instructions. La comtesse avait donné un petit croquis qu'on devait reproduire avec une jarretière et ces mots :

Honey-Suckle Place.

Lucerne.

On avait oublié *Lucerne!*

— Ils ont de la chance que nous partions demain! Sans cela je leur laisserais leur papier.

La Comtesse. — Tu ne te lèves pas, mon cher ami?

Le Comte. — Je finis un article sur les princes. A propos, as-tu écrit aux journaux pour leur donner notre adresse? *Honey-Suckle Place.* En voilà un nom à rester à la porte!... Enfin, je ne suis pas fâché que nous partions; ces préparatifs de départ me tuent. (*Il se détire les bras et bâille.*)

La Comtesse, *allant s'asseoir près de lui.* — C'est que...

Le Comte. — Qu'est-ce que tu as?

Mme de Monthoury tire de la poche de son peignoir son petit portefeuille. Elle l'agite en l'air pour montrer qu'il est complètement vide.

Le Comte, *se levant sur son séant.* — Qu'est-ce qu'il y a? Je ne comprends pas.

La Comtesse. — Il y a qu'il n'y a plus rien. Je crois que notre voyage est fait.

Le Comte. — Pourquoi?

La Comtesse. — Les quinze billets sont envolés.

Le Comte, *sautant du lit.* — Comment, il n'y a plus rien? Tu as tout dépensé?

La Comtesse. — Dis plutôt que j'ai tout payé, ton mail...

Le Comte. — Votre harmonium...

La Comtesse. — Tes chevaux.

Le Comte. — Vos matelas.

La Comtesse. — Votre flotte.

Le Comte. — Ce n'est pas possible. C'est une plaisanterie. Tu veux rire.

La Comtesse. — Du tout, mon cher ami; depuis que nous avons arrêté notre voyage, nous achetons en vue de ce fameux voyage et c'est moi qui paye tout.

Le Comte. — Il y a encore les trois mille francs de la location.

La Comtesse. — Il va falloir mettre un écriteau et sous-louer si nous pouvons. Tu as encore la ressource de vendre le mail à ton père.

Le Comte. — Ce n'est pas ça qui nous avancera beaucoup. Qu'est-ce qu'il va dire, mon cher père, quand je vais lui écrire que nous arrivons chez lui?

La Comtesse. — Et ma tante de la Garay! Vont-ils assez se moquer de nous! J'aimerais mieux mourir ou passer tout l'été à Paris que de leur parler de ce qui nous est arrivé. Si tu veux, nous resterons ici, nous fermerons nos persiennes, nous ne sortirons que la nuit.

Il n'y avait malheureusement pas moyen de réparer cette brèche. Le Grand Prix avait aussi passé par là. Il avait été particulièrement désastreux pour Monthoury, qui ne s'inquiétait de rien. Il voyait à l'horizon ses trois mois de Suisse assurés; il comptait s'y refaire.

Le Comte. — Mais nous ne pouvons cependant pas rester comme des pleutres à Paris. Et puis, ces pauvres enfants à qui on a promis un voyage...

La Comtesse. — C'est vrai...

Le Comte, *qui s'est bravement recouché. Ses yeux tombent sur la quatrième page du* Figaro. — Tiens, lis donc..., là...

La Comtesse, *lisant.* — « A louer de suite, à Chatou, à cinq minutes du chemin de fer, jolie petite maison meublée, au bord de l'eau, 200 francs par mois. S'adresser à la maison Fournaise, Chatou. »

Le Comte. — Allons donc voir ça. Il me semble que cela ferait joliment notre affaire. C'est dans nos prix. Au bord de l'eau, notre flotte trouvera son emploi.

La Comtesse. — Nous n'aurons pas besoin de dire où nous sommes. Et notre papier à lettres!

Le Comte. — Le graveur a eu une inspiration du ciel. Il n'a pas mis : *Lucerne.* Justement, on voit de l'eau et des cygnes. Nous baptiserons notre jolie petite maison meublée *Honey-Suckle Place.*

La Comtesse. — Mais s'il n'y a pas de chèvrefeuille?

Le Comte. — Nous en achèterons un grand pot que nous mettrons bien en vue devant la porte, à côté de la boule; on ne le dit pas, mais il doit y avoir une boule.

La Comtesse. — Seulement, partons tout de suite. Il ne faut pas recommencer. Nous déjeunerons chez la mère Fournaise... Allons, paresseux, lève-toi.

Edgar Courtois.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE CONTEMPORAINE (1)

M. Gaspar Nunez de Arce

Et dans un faible corps s'allume un grand courage,

a dit Corneille. Il est impossible de voir, d'entendre ou de lire M. Gaspar Nuñez de Arce, sans que ce vers héroïque vous revienne en mémoire. L'auteur des *Cris de combat* est, au physique, un Pygmée; au moral, un Titan. Nous disons un Titan et non pas un géant; car, après tout, son génie ne dépasse point la mesure commune aux cinq ou six poètes lyriques qui marchent au premier rang dans la littérature espagnole contemporaine. Ce génie est même, selon nous, de beaucoup inférieur à celui de Ramon Campoamor. Mais il y a tant d'énergie, tant de force de vouloir chez cet homme de petite taille, qu'il semble, comme l'a dit un critique, que la nature, ayant tout dépensé d'un côté, n'ait eu plus rien à fournir de l'autre. Dans tous les cas, elle a presque réussi à créer un esprit sans corps.

M. Gaspar Nuñez de Arce a commencé par être auteur dramatique. Il s'est ensuite révélé comme poète lyrique, puis s'est laissé, comme tant d'autres hommes de lettres espagnols, absorber par la politique. En France, ce sont ordinairement les professions savantes qui conduisent les hommes au pouvoir. La liste serait longue des docteurs en droit et des docteurs en médecine qui, depuis quarante ans, ont fait partie de nos assemblées parlementaires et, par suite de notre gouvernement. En Espagne, les lettres, au contraire, sont le chemin qui mène à tout. On peut dire que, depuis la mort de Ferdinand VII ce pays a été gouverné par des littérateurs. Il n'est donc pas surprenant que M. Nuñez de Arce, un des plus distingués et des plus résolus d'entre eux, ait été ministre. Nul n'était mieux fait pour l'être.

I.

A ses débuts dans la carrière, M. Gaspard Nuñez de Arce était, comme nous venons de le dire, simplement auteur dramatique. Il écrivait en collaboration avec M. Antonio Hurtado et un peu à l'ombre de ce praticien du théâtre. Sa réputation personnelle n'a commencé à acquérir de l'éclat que lorsque, se dégageant de toute association littéraire, il a donné sous son nom seul *Deudas de la Honra* (Dettes d'honneur) et *Quien debe paga* (Celui qui doit paye). La haute comédie *El Haz de leña* (le Fagot de bois) acheva de le poser honorablement dans la notoriété publique, et cette pièce estimée restera au répertoire du théâtre espagnol.

Toutefois telle n'était point la vocation de M. Nuñez de Arce. Sa pensée est trop absolue, trop violente, trop personnelle, pour qu'il puisse faire un bon dramaturge. Pour cela il faudrait qu'il pût s'oublier soi-même, se mettre, comme on dit au théâtre, dans la peau de ses personnages. Il a besoin, au contraire, de parler en son propre nom, de rompre des lances avec tous venants, d'exhaler librement et directement ses sentiments, en un mot d'être lui. La forme lyrique est celle qui convient aux tempéraments ainsi faits. Sous cette forme, le poète peut dire tout ce qu'il veut, comme il le veut, sans prendre mesure sur des situations

(1) Voy. pour cette série les deux semestres 1885 et la *Revue* du 17 juillet dernier.

autres que la sienne propre. C'est précisément là ce qu'il fallait à M. Nuñez de Arce, qui est, la plume à la main (nous ne préjugeons rien de son caractère privé), un homme de passion et d'emportement. Aussi ses poésies lyriques, particulièrement ses *Cris de combat*, ont-elles, du premier coup, enlevé les suffrages du public.

Les *Cris de combat* n'ont été publiés en volume que dans ces dernières années; mais ils ont été écrits (faut-il dire jetés?) au milieu de toutes les révolutions, de tous les changements politiques qui, depuis les dernières années du règne d'Isabelle II, ont agité la révolutionnaire Espagne. En 1866, M. Nuñez s'écriait déjà :

N'espère point, en t'agitant sur ton lit de douleur,
Porter toi-même le remède à ton mal,
O société rebelle et corrompue!
Tu poursuivras en vain la liberté;
Quand une nation ne connaît plus la vertu,
Elle trouve dans ses vices son éternel tyran.

L'idée n'a rien de neuf; mais ces lignes nous montrent l'attitude qu'avait prise à cette époque M. Nuñez de Arce. Il était libéral par sentiment et monarchiste par raison. Il ne croyait pas que l'Espagne pût se constituer en république; et voilà pourquoi, tout en soupirant pour la plus grande somme de liberté possible et après avoir rédigé le manifeste du 26 octobre 1868 par lequel le gouvernement d'Isabelle promettait de la donner au peuple, il se tourna, après la chute de la reine, vers le prince Amédée de Savoie. Comme membre des Cortès constituantes et des diverses assemblées législatives qui leur ont succédé, il a constamment voté les lois libérales, et, bien que religieux lui-même (ou plutôt parce qu'il est religieux), il a combattu dans la législature pour la liberté de conscience avec toutes ses conséquences les plus extrêmes; mais il est resté fidèle à l'idée monarchique. Sous le règne d'Amédée de Savoie, il a travaillé à grouper autour de cette royauté éphémère les hommes les plus modérés de la révolution de septembre. Aussi ennemi du carlisme que de la démagogie, il a, de 1868 à 1876, souffert dans une âme violente tout ce qu'on peut souffrir, et ce sont les accents de ses douleurs et de ses indignations qu'on retrouve aujourd'hui dans les *Cris de combat*. A ce point de vue, les *Gritos del combate* sont presque de l'histoire, si toutefois on peut écrire l'histoire avec de la passion. Dans tous les cas, ils montrent l'état de l'opinion depuis vingt ans dans une grande portion de la nation espagnole, la plus grande portion peut-être. De 1855 à 1868, tout est aspiration vers la liberté; en 1870 (chaque morceau porte sa date), un cri s'élève contre les multitudes déchaînées; en 1873, une longue pièce (la meilleure peut-être du recueil), intitulée *Miserere*, nous transmet l'impression de deuil née des folies des « fédéraux »; au mois de décembre de la même année, le poète apostrophe Emilio Castelar d'une vigoureuse invective :

Eh bien, tu triomphes!
Après une longue agonie,
La monarchie sacrée
Est tombée à tes pieds;
Sa chute ne te donne pas de gloire;
Car ce n'est pas celle du cèdre
Foudroyé par l'ouragan;
C'est la chute d'une feuille d'automne,
Emportée par un léger vent...

En 1876, il entonne un hymne de joie :

L'aurore longtemps attendue
Commence à dorer les sommets.

En somme, M. Gaspar Nuñez de Arce est un monarchiste qui, à l'inverse de tant d'hommes politiques espagnols, n'a jamais varié dans ses convictions. Il a trois affections (nous ferions mieux de dire trois passions, car tout prend chez lui ce caractère): la religion, la royauté, la liberté. Au fond, elles ne sont pas en théorie absolument inconciliables; mais la difficulté de les concilier en pratique a fait le constant chagrin de M. Nuñez. Devenu ministre du roi Alphonse, il a du moins très honorablement cherché à opérer cette conciliation désirée; il a cru même y réussir et depuis ce moment les « cris de combat » ont cessé.

La dernière pièce importante de la série est datée de décembre 1877. C'est une fort belle élégie à la mémoire du grand historien et poète portugais Alexandre Herculano,

Qui a tenu la lyre du croyant
Et aimé la liberté!

Les deux hommes étaient absolument dans les mêmes idées : tous les deux, partisans de l'union ibérique, se donnaient la main en politique, en philosophie, en religion, comme ils eussent voulu que les deux nations espagnole et portugaise se la donnassent par-dessus la frontière qui les sépare.

II.

L'œuvre de M. Gaspar Nuñez de Arce n'est pas volumineuse : Trois pièces de théâtre seulement (si l'on en excepte ses premiers essais); le volume des *Cris de combat;* une *Idylle* et une *Élégie* qui ont eu l'honneur de cinq éditions; *la Dernière lamentation de lord Byron*, parvenue à la dixième; un roman intitulé *la Forêt obscure*, et trois ou quatre petits poèmes, *le Vertige*, *l'Athée*, *la Guerre* et *la Peste*, en composent la partie la plus importante. Le reste est effeuillé dans des Revues, dans des discours académiques, quelquefois même dans des journaux. Cette œuvre n'a pas non plus la valeur qui naît de la nouveauté des idées : M. Nuñez de Arce n'a fait que dire, en une langue énergique et claire, ce que tout le monde dit et pense dans le

parti libéral monarchique, en Espagne et ailleurs. Il l'a dit, lui, sur un ton de basse profonde et avec la force de sentiment qu'il est dans sa nature d'apporter en toutes choses; il l'a dit constamment, dans les bons comme dans les mauvais jours : c'est là ce qui lui fait honneur; il l'a dit en très bons vers, en très bon style, et voilà ce qui lui assure une place distinguée parmi les hommes de lettres espagnols de la seconde moitié du XIXe siècle, comme aussi parmi les membres les plus influents de l'Académie. On pourrait remarquer encore à sa louange qu'il est bien poète méridional et poète espagnol — non peut-être par le côté pittoresque (car il a peu d'imagination), mais par le côté passionnel de son talent. Sa phrase est toujours forte, sculpturale, harmonieuse : c'est presque un classique; sous ce rapport encore, M. Nuñez de Arce n'est pas tout à fait un homme moderne. Il rappellerait plutôt les grands libéraux de la fin du XVIIIe siècle que ceux de la fin du XIXe. Mais les anciens avaient du bon ; ils avaient du caractère, de la constance dans les idées, de la fixité dans les vues, de la pureté dans la manière de dire, une confiance en eux-mêmes qui se traduisait par un style ferme et net, l'horreur de la trivialité; et, s'ils étaient exagérés, c'était toujours du côté de la grandeur. Ce n'est donc déprécier ni le mérite personnel ni le talent poétique de M. Gaspar Nuñez de Arce, que de dire de lui qu'il est un germe éclos soixante ou quatre-vingts ans après avoir été produit. Né plus tôt, il eût tenu un rang dans la littérature nationale infiniment supérieur à celui qu'il y occupe et qu'il y occupera probablement dans l'avenir. Il ne semble pas douteux qu'il ne se fût trouvé en lui l'étoffe d'un autre Quintana, s'il eût vécu au milieu des circonstances qui ont fait éclater les chants de ce Tyrtée de l'Espagne. M. Nuñez de Arce a manqué sa vocation, ou plutôt la vocation a manqué à M. Nuñez de Arce : il n'était pas fait pour écrire par ce temps de poésie subjective où l'homme, en travail douloureux d'idées nouvelles, vit surtout au dedans de lui-même; il était fait pour marcher devant les armées au jour de quelque grand péril national en chantant des hymnes patriotiques et guerriers, ou bien pour faire entendre à une heure d'angoisse suprême les lamentations d'un peuple. C'était si bien dans sa nature, qu'il l'a fait même à contretemps et en sachant bien d'avance que sa voix ne trouverait pas beaucoup d'écho.

LÉO QUESNEL.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Un article de M. Weiss, c'est toujours un régal pour les lettrés, les délicats, pour tous ceux qui savourent en gourmets les idées originales exprimées en une langue vive et alerte, une jolie langue, je ne saurais mieux dire. Un volume de M. Weiss, c'est tout un festin. On est donc accouru s'attabler autour de son nouveau volume : *Au pays du Rhin* (1). D'où vient que, dans le nombre, quelques convives laissent échapper de temps en temps un geste d'impatience? En voici qui font mine de se lever, puis bientôt se rassoient, les friands qu'ils sont. On entend çà et là des hum! hum! Là-bas, le gros major roule de gros yeux et de sa grosse voix : « Ah! pékin! *scrongnieu!* vive le soldat français, l'armée française et les majors français! Qu'ils y viennent donc un peu, tes mangeurs de choucroute! » Un peu plus loin, c'est un diplomate qui murmure : « Eh bien, oui, pas un pouce, pas une pierre; il a eu raison de dire cela! » Regardez encore au bout de la table cet étudiant qui de la pointe de son couteau a dessiné sur la nappe le buste de Bismark et maintenant le larde avec la même pointe de ce même couteau. Oui, décidément on est ému : d'où vient donc?

D'où vient? De ce que M. Weiss est un grand diseur de vérités pénibles. Sa devise est : « Ne flatter aucun préjugé, n'entretenir aucune illusion. » Et s'il se contentait de ne rien flatter et de ne rien entretenir! Mais ce rôle négatif ne conviendrait pas à son humeur batailleuse. Il terrasse, étrangle, pourfend, anéantit. Une fois parti, il s'anime au jeu et frappe parfois un peu trop fort. A force d'avoir horreur du préjugé, de la banalité, du convenu, il lui arrive d'aller au delà du but. Il se précipite avec une telle impétuosité contre le banal, qu'entraîné par son élan il entre — quelques pas seulement — dans le champ du paradoxe. A force de vouloir ne pas penser comme tout le monde, il en vient à penser un peu trop tout seul. Comme critique dramatique, il l'a bien montré, et il faut espérer qu'il le montrera encore, tant c'était un charme de l'entendre. Mais, si l'on était toujours émerveillé, on n'était pas toujours convaincu. Aujourd'hui il ne s'agit plus des jeux de la scène, mais de comparaisons douloureuses entre la France et l'Allemagne : il ne pouvait donc guère protester contre nos illusions et nos préjugés sans faire saigner des plaies encore vives et les faire crier. Si, par exemple, il nous dit : « Vous êtes toujours à appeler l'heure de la revanche; mais êtes-vous prêts, et, au fond, désirez-vous tant que cela

(1) *Au pays du Rhin*, par M. J.-J. Weiss. — 1 vol. Paris, 1886. G. Charpentier et Cie.

l'entendre sonner, cette heure qui pourra être tragique? » il est bien naturel que le gros major et que l'étudiant se cabrent. Je les suppose tous les deux trop intelligents pour mettre en cause le patriotisme de M. Weiss; mais soyez certains que certains esprits moins clairvoyants n'y manqueront pas.

Et c'est ce qui me fâche, car, à mon sens, c'est précisément parce qu'il est un ardent patriote que M. Weiss ne ménage pas à sa patrie les vérités pénibles lorsqu'il les croit salutaires. Il fait crier et saigner les plaies, mais c'est pour les guérir. Il est comme la Cassandre antique, qui, par ses avertissements, voulait sauver les Troyens, et qui n'était pas populaire parce qu'elle ne leur disait pas : « Vous êtes grands, vous êtes forts, vous êtes supérieurs à ces Grecs qui depuis neuf ans ne peuvent ébranler vos murs; Troie demeurera éternellement l'étoile resplendissante de l'Asie. » Si elle eût cherché la popularité, cette Cassandre, elle eût fait rimer guerriers et lauriers, gloire et victoire : rien de plus aisé; mais elle avait le cœur trop haut placé pour une si misérable ambition. De même M. Weiss, et il nous avertit rudement parce qu'il nous aime beaucoup, *Qui bene amat bene castigat.*

Qu'à cette ardente affection se joignît le dessein arrêté et aussi le plaisir de ne pas se laisser abuser par les passions ou les préjugés de la foule, un certain orgueil même d'y voir plus clair que le grand nombre, je n'en serais pas surpris, et, après tout, quoi de plus légitime? Il s'y joint surtout le besoin de dire ce qui semble le vrai. Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. Weiss suit cet invincible penchant. Vous n'avez pas oublié sans doute son attitude pendant le siège de 1870. Le gouvernement de la Défense nationale ne croyait pas au succès possible. D'avance il était résigné à une capitulation inévitable le jour où le pain manquerait. Cependant l'avouait-il? Non, sans doute, et il ne le devait pas, en effet. Beaucoup de nous, parmi les clairvoyants, s'en rendaient compte; mais eux aussi gardaient le silence, car il fallait entretenir le moral de la population. Quand on affichait : « Pas un pouce, pas une pierre! » ou bien : « Je rentrerai mort ou victorieux! », ils se contentèrent de hocher tristement la tête. M. Weiss, lui, ne pouvait se contenir. « Mensonge, criait-il, mensonge! Non, ils ne croient pas à la délivrance! Non, ils ne croient pas au succès! » Oui, sans doute, ce que vous criiez était vrai, Cassandre, et vous le criiez avec grand courage, car vous excitiez contre vous bien des colères. Cependant était-il opportun de le crier ainsi? C'était peut-être le cas de vous demander, comme certain personnage de comédie : « Faut-il le dire? »

Ce que vous criez aujourd'hui, on peut le dire, et même, si vous êtes persuadé que cette fois les avertissements de Cassandre seront salutaires, il faut le dire. Si le major et l'étudiant frappent du poing sur la table, eh bien, tant pis! Seulement quelques-uns regretteront que vous ne le disiez pas d'une voix plus triste, d'un air plus navré. Ils se récrieront quand ils liront que ces observations, qui sont neuves, vous vous êtes « amusé » à les fixer sur le papier. Ah! vraiment, cela vous a amusé? Ah! vous trouvez du plaisir à rendre hommage au génie de Bismark! — Ainsi va-t-on sans doute récriminer contre votre franchise implacable et cet impérieux besoin de dire ce qui est pour vous la vérité. Et cependant ces récriminations seront d'une souveraine injustice. Ils n'auront pas compris, ceux qui protesteront, d'où vient l'âpreté de vos observations : de la colère d'entendre répéter des lieux communs menteurs, de voir entretenir de dangereuses illusions, de sentir qu'on fait battre le cœur du pays pour des chimères, de constater qu'on a ébranlé bien des choses chez nous avec la fausse imitation de l'Allemagne, qu'on nous rend plus malades en nous traitant par la médecine allemande sans connaître cette médecine même. Voilà ce qui vous irrite. Aussi, en présence de ces docteurs qui semblent satisfaits, vous vous emportez en une patriotique indignation. Et alors, une fois lancé, vous ne ménagez rien; au besoin même vous exagérez le mal. Ah! vous l'avez guéri, votre malade? eh bien, regardez-moi cette plaie qui suppure encore; tâtez ce pouls qui marque une fièvre intense! Et ces yeux jaunes, qu'en dites-vous? Et cette langue chargée, que vous en semble? En entendant le docteur Tant-Pis qui semble triomphant de ce que les docteurs Tant-Mieux ne peuvent lui répondre, le malade se dit : « Mais, en vérité, il a l'air tout heureux de me trouver tant de fâcheux symptômes! » — Non, il n'est pas heureux de les trouver, malade, mon ami, mais heureux de les faire constater par vos médecins ordinaires. Peut-être maintenant entreprendront-ils enfin de vous soigner. Il vous aura alarmé, oui sans doute; mais si, grâce à cela, vous êtes finalement guéri... Démosthène aussi était un docteur Tant-Pis, et on le lui reprochait, comme vous pouvez bien supposer : « Athéniens, répondait-il, je voudrais vous plaire, mais j'aime mieux vous sauver. »

Eh bien donc, terrible docteur, puisque c'est pour notre bien et qu'il y va de notre vie, ne nous plaisez pas et sauvez-nous. Arrachez même, s'il vous faut arracher pour guérir. Et en effet le voici qui arrache. Tout s'en va sous la morsure de ses tenailles : illusions, préjugés, espérances vaines. Et savez-vous ce qui est le plus pénible pour nous, les patients? C'est qu'en même temps qu'il opère sur notre pauvre corps, il nous montre les mêmes parties saines et florissantes chez nos voisins du Rhin. Cette chirurgie aggravée d'un système de perpétuelle comparaison est vraiment cruelle. Mais, enfin, puisque c'est pour notre bien! Comparaison douloureuse entre les deux systèmes militaires, entre les deux systèmes scolaires, entre les services d'intendance, entre les deux opéras; entre les capotes des soldats, entre toutes choses en un mot. Si nous

émettons çà et là quelque doute, M. Weiss répond : « Je constate ce que j'ai vu. »

Il nous reste cette consolation de nous dire que peut-être il n'a pas tout vu. Ainsi pour la discipline militaire : les circonstances ont fait sans doute qu'il n'a pas été témoin de certaines brutalités révoltantes. Je n'en ai jamais vu d'exemples, dit-il. Fort bien; mais moi j'ai vu, de mes propres yeux vu, des soldats prussiens recevant en pleine figure des coups de poing formidables et demeurant immobiles, fixes et au port d'armes, tandis que leur nez saignait. Il est vrai qu'il y a quinze ans de cela et que les mœurs se sont peut-être adoucies. — M. Weiss a tâté l'étoffe qui couvre là-bas le soldat : fort, plein, imperméable! Puis il a tâté les capotes de nos lignards : creux, mou, spongieux! Il a écouté le prêtre catholique allemand, qui prêchait aux soldats Dieu, la patrie, la fraternité des armes, la tempérance. Chez nous, il avait entendu les prêtres prêcher les mérites de saint Michel archange et les vertus de Marie Alacoque. Il est allé là-bas au concert du matin, qui débutait par un chant sacré : il s'est souvenu qu'un concert semblable, ici, à Paris, la veille, avait commencé par le quadrille de *la Tulipe orageuse*. Il a voulu là-bas pénétrer au foyer de la danse de l'Académie de musique, comme il faisait ici; il lui a été répondu : « Personne n'entre! » et on l'a même regardé de travers comme un homme sans pudeur. Il a pris des renseignements sur les actrices de là-bas : presque toutes mariées, bonnes femmes de ménage, exemplaires mamans. Ici, à l'en croire, ces dames ne seraient pas aussi édifiantes. Il est entré là-bas à l'école des cadets; il l'a trouvé supérieure comme organisation à notre la Flèche. Il est entré au Casino d'Ems, où résidait pour quelques jours l'empereur Guillaume, et il s'est ressouvenu que c'était là, le 13 juillet 1870, qu'avait été apporté au roi Guillaume le cartel extravagant de M. de Gramont. Une simple pierre avec une modeste inscription rappelle l'endroit et le moment précis où est né le nouvel empire allemand. Sur cela le voyageur a songé avec colère à la statue de la Ville de Paris, l'épée à la main, en capote de garde nationale, qui menace au rond-point de Courbevoie un ennemi invisible et semble lui crier : « Tu n'iras pas plus loin! » juste à l'endroit où a commencé le défilé de l'armée allemande entrant dans Paris. C'est ainsi que tout ce qu'il a rencontré a été pour lui l'occasion d'une comparaison attristante ou a évoqué de douloureux souvenirs.

Mais alors pourquoi nous y associer? Pourquoi? pour nous corriger, si faire se peut, de notre éternel contentement de nous-mêmes, pour nous avertir, pour nous guérir, pour nous sauver. Et crions si nous voulons : le bon chirurgien ne s'émeut pas des cris de son malade. Ne crions donc pas, croyez-moi; faisons virilement cet effort sur la douleur de nos plaies ravivées et sur les souffrances de notre amour-propre.

Si d'aventure il vous semblait que M. Weiss conserve en remuant des choses si lamentables un trop constant sang-froid, qu'il a l'air presque satisfait d'être à peu près seul à voir clair là où nous nous obstinons à envelopper la triste vérité de nuages complaisants, attendez un peu. Vous allez l'entendre, sur le pont de Kehl et sur l'ancienne rive française du Rhin, éclater en lamentations éloquentes. Ici le Français, le patriote va laisser déborder son cœur. Ce sera avec des larmes dans la voix qu'il s'écriera : « Sans le Rhin, il n'y a plus de France! » Et nous pleurons alors avec lui, et cette détente était en vérité bien nécessaire, car nous avions l'âme serrée. Ah! cela fait du bien! Ce Rhin que M. Weiss contemple avec amour et qui lui donne comme le vertige, il n'y renoncera pas apparemment. Nous allons donc demeurer sur une espérance? Eh bien, non, hélas! Ce vertige est d'un instant; la raison implacable a bientôt repris ses droits. M. Weiss se dit que les vœux qu'il formerait seraient des vœux stériles. Il en pleure; mais qu'y faire? Il a vu l'Alsace, et l'Alsace lui a paru à peu près résignée. Elle dit toujours : Je suis Française; toujours elle accompagne de quelque épithète injurieuse le nom des vainqueurs; mais il semble à M. Weiss que ces manifestations en paroles suffisent à l'antipathie des Alsaciens, qu'au fond ils trouvent assez supportable le régime qu'on leur a fait. Cette antipathie même s'émoussera avec les années. Ainsi il faut renoncer à l'espérance, et dire : Jamais! jamais! Ce mot terrible, M. Weiss hésite à le prononcer; mais on le sent au fond de sa pensée, hélas! Quand il dit adieu à l'Alsace et à nous qui l'y avons suivi, c'est sur cette perspective désolante : « Le léopard anglais aura la mer; l'aigle prussienne, le continent; que restera-t-il donc à l'alouette gauloise? Sa chanson, rien que sa chanson. »

Il est vrai que la pauvre alouette sera vengée, car le monde, sous le cri rauque de l'aigle et le rugissement du léopard, ne sera pas aussi gai qu'autrefois sous le *pirrhuit* de l'alouette. Modeste vengeance, médiocre consolation; espérons que M. Weiss, qui n'est pas prophète, lit moins bien dans l'avenir que dans le présent.

II.

Consolons-nous de ces tristesses en nous envolant dans le monde de la fantaisie et de la chimère. Si M. Georges de Peyrebrune est accusé de naturalisme et de réalisme au sujet de son œuvre nouvelle, *les Roses d'Arlette* (1), j'en serai vivement surpris. C'est presque un conte de fées et il ne serait pas impossible d'en tirer un ballet. Pour décor, un vaste champ de roses, de roses de toutes les couleurs. Deux bons vieillards, Philémon et Baucis, habitent une chaumière tout auprès.

(1) *Les Roses d'Arlette*, par M. Georges de Peyrebrune. — 1 vol. Paris, 1886. Librairie illustrée.

Au lendemain d'une nuit d'orage, ils visitent leurs bons amis les rosiers, et sous l'un d'eux que trouvent-ils? Une ravissante petite fille. Ils l'emportent sur un air de gavotte ou de menuet, en marquant par des gestes expressifs leur joie d'avoir sur le tard un enfant. Second tableau : la petite fille est devenue grande fille. Un inspecteur d'assurances qui passe là dans les roses l'aperçoit, lui fait signe qu'il l'épouserait volontiers. Arlette — elle s'appelle Arlette — d'un geste de désespoir lui dit : Trop tard! Effectivement apparaît un gros jeune homme suivi d'un cortège de noce qui vient entraîner Arlette à l'autel. Ce jeune homme représente dans le pays la compagnie d'assurances dont le nouvel arrivant est précisément l'inspecteur. A ce titre, il est invité à la petite fête. Troisième tableau : l'inspecteur prolonge indéfiniment son inspection, car il aime Arlette qui le lui rend bien. Le mari est un coq de village qui fait la chasse à toutes les poulettes des environs; il n'aurait que ce qu'il mérite. Arlette ne cache pas sa passion; mais l'inspecteur, homme chaste, lui témoigne par une mimique significative qu'il ne veut d'elle que son âme pour en être le confident, le directeur; sur quoi Arlette fait un geste attristé qui signifie : Étrange! étrange! Quatrième tableau : Arlette, fatiguée de ce platonisme, est venue à Paris; on la voit danser des pas prohibés. Elle en meurt et l'inspecteur reçoit son dernier soupir. Tableau final : le champ des roses. Une tombe, sous les rosiers, celle d'Arlette. Un fauteuil, presque aussi beau que celui de Lamartine près de la mairie de Passy; dans ce fauteuil, l'inspecteur, qui s'y éteint doucement en regardant le tombeau.

Tel serait, mis en ballet, le roman de M. de Peyrebrune. Il est charmant, d'une fantaisie ailée, d'une grâce suave, d'une pureté exquise. Si deux des personnages sont employés d'une compagnie d'assurances, c'est uniquement pour nous faire croire que nous sommes dans le monde réel. Mais non; nous sommes dans un monde bien meilleur. Cet inspecteur est un ange descendu du ciel. Je le recommande à l'Académie pour un de ses prix de vertu.

MAXIME GAUCHER.

BIBLIOGRAPHIE

Les Provinciales de Pascal, nouvelle édition, avec une introduction et des remarques, par M. Ernest Havet, membre de l'Institut. — 2 volumes in-8°. Paris, Ch. Delagrave.

Cette édition des *Provinciales* est le digne pendant et la suite nécessaire de la belle édition des *Pensées* que M. Ernest Havet a donnée depuis longtemps au public et qui a obtenu le plus grand succès. Il existe deux textes sensiblement différents des *Provinciales :* le texte primitif, c'est-à-dire celui des lettres telles qu'elles ont paru d'abord une à une, en feuilles détachées, à partir de janvier 1656; puis un texte corrigé, qui a été établi, dès la fin de l'année 1657, pour les trois premières, dans une édition in-12 des *Provinciales,* ensuite, pour toutes les lettres, dans l'édition in-8° de 1659.

L'édition de 1659 ayant été publiée du vivant de Pascal, qui mourut en 1662, il semble d'abord qu'elle doit faire autorité et qu'il faut donner les *Provinciales* au public telles que lui-même a trouvé bon qu'elles fussent corrigées. Mais ce n'est pas précisément ici un livre revu par son auteur : c'est plutôt Port-Royal que Pascal qui publie ces lettres, et qui, en rectifiant de légères incorrections et en modifiant des passages inexacts ou des expressions trop peu discrètes, est préoccupé surtout de ne pas donner prise aux adversaires. C'est une revision politique et non littéraire. Les *Provinciales* sont comme des articles de journaux, qui appartiennent au journal plutôt qu'à l'auteur. Même quand Pascal s'est corrigé, il peut avoir fait ces corrections pour d'autres plutôt que pour lui. Dans ces conditions, M. Ernest Havet a cru, comme Lesieur, qu'aujourd'hui le texte primitif doit être préféré et que le mieux est de donner au public les *Provinciales* telles qu'elles ont paru d'abord et qu'elles ont produit leur effet, sauf à mettre au bas des pages les corrections qui depuis y ont été faites.

C'est donc ce texte primitif que M. Ernest Havet a adopté : il l'a pris dans un recueil de la bibliothèque de la Sorbonne. Cependant il n'en a pas conservé l'orthographe et il le donne avec l'orthographe de notre temps. M. E. Havet avoue qu'il ne peut lire nos classiques imprimés avec l'orthographe de leur temps sans un sentiment désagréable : il lui semble que cette orthographe le sépare d'eux, tandis que la pensée et le plus souvent la langue elle-même l'en rapprochent. « Ce sont des amis, dit-il, avec lesquels on m'empêche de converser à mon aise ».

Les *Provinciales* n'avaient été commentées jusqu'à notre temps que dans un esprit théologique. Quant à un commentaire historique n'ayant d'autre objet que de donner les éclaircissements nécessaires pour lire avec fruit un livre qui date de plus de deux cents ans, il n'y en a jamais eu et, à l'heure où M. E. Havet écrivait son avertissement et avant que son édition fût publiée, il n'y en avait pas encore en France; mais depuis cinq ans il y en a un à l'étranger. Il est dans l'édition anglaise de M. John de Soyres, *The Provincial Letters of Pascal,* Cambridge et Londres, 1880. M. E. Havet ne connaissait pas cette édition quand il a rédigé son introduction; mais il l'a lue depuis et citée plusieurs fois.

M. E. Havet a apporté à l'édition des *Provinciales* le même soin qu'il avait mis à celle des *Pensées.* Il renvoie à celle-ci pour ce qui regarde la vie de Pascal. Dans ses remarques il s'est abstenu de toute polémique, ne discutant ni avec Pascal ni avec ses adversaires. Il s'est expliqué dans l'introduction sur l'esprit des *Provinciales.* Cette introduction, écrite de main de maître, comprend, en quatre-vingt-neuf pages, cinq paragraphes ou plutôt cinq véritables chapitres, dont voici les titres : I. La casuistique et les casuistes; II. La

doctrine janséniste de la grâce; III. Les éditions des *Provinciales*; IV. Le succès des *Provinciales*; V. Les *Provinciales* vues d'aujourd'hui.

A la fin de cette introduction, on remarquera surtout les lignes suivantes : « L'esprit français, après s'être éveillé avec tant d'éclat à la grande date de la Renaissance, avait été arrêté dans son travail par les misères auxquelles le pays tomba en proie. La France ne trouve alors la paix que dans l'obéissance; mais dans cette paix elle se recueille, et, au temps de Louis XIV, sous l'influence de la grande littérature du siècle précédent, elle prépare l'émancipation du siècle suivant. Pascal se place au premier rang parmi les préparateurs de l'avenir. L'auteur des *Provinciales* est bien le même qui écrit dans les *Pensées* : « La raison nous commande « bien plus impérieusement qu'un maître, car en désobéis- « sant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre « on est un sot. »

(*Journal des Savants.*)

La première invasion prussienne (11 août — 2 septembre 1792), par M. A. Chuquet. — Cerf, in-18, 1886.

Ce volume, le premier sans doute d'un ouvrage considérable sur les campagnes de la Révolution, s'étend de l'entrée des Prussiens en Lorraine jusqu'à la prise de Verdun. M. Chuquet nous peint dans une sorte d'introduction les deux armées qui allaient se trouver en présence. Le tableau de l'armée française nous semble particulièrement neuf et vrai, et l'on y voit clairement comment, désorganisée d'abord, puis transformée, l'armée royale est devenue l'armée de la Révolution. M. Chuquet nous montre les sous-officiers roturiers, instruits à la manœuvre et capables d'une sévère discipline, remplaçant les officiers nobles émigrés pour la plupart et s'attachant au nouveau régime qui leur assurait un avancement régulier et une retraite. Mais il insiste surtout sur la question tant débattue des volontaires et en donne une solution ingénieuse et probablement définitive.

On ne doit pas confondre les volontaires de 1791 et ceux de 1792. En juin 1791, après l'événement des Varennes, la levée de 169 bataillons de volontaires nationaux (101 000 hommes) est décrétée pour renforcer l'armée de ligne et combler les vides énormes faits par l'émigration. La levée réussit; dès la fin de l'année, on comptait 83 bataillons organisés, composés de soldats qu'un généreux élan avait poussés sous les drapeaux et commandés par des officiers élus, mais dont beaucoup avaient déjà servi. Il était inévitable, en ce temps de désordre universel, qu'une exacte discipline ne pût d'abord être maintenue dans ces nouvelles troupes; aussi leurs premières rencontres avec l'ennemi ne leur font-elles pas honneur. Mais les généraux prirent à cœur de les exercer; par un travail patient, ils les formèrent à la manœuvre dans les camps, et la guerre d'escarmouches leur permit de les habituer à l'ennemi. « Ce n'est que de la faïence bleue », disait-on d'abord, par allusion à l'uniforme des volontaires; mais elle se durcit au premier feu, et, à Valmy, les jeunes bataillons tinrent ferme comme les vieux régiments qui les encadraient. Tels furent les volontaires de 1791.

Les 5 mai et 11 juillet 1792, on fit un nouvel appel, et la patrie fut déclarée en danger; cette fois il fallut que le sort désignât dans les gardes nationales les individus qui serviraient; on les nomme à tort des volontaires : c'étaient des réquisitionnaires. Il n'y avait pour eux ni armes ni uniformes; ils se répandirent sur les routes, en cohues turbulentes, et beaucoup désertèrent avant d'arriver aux armées; levées en pleine guerre, ces recrues n'eurent pas le temps de s'instruire et ne furent la plupart qu'un embarras pour les généraux. Mais leur mauvais renom trop justifié ne doit pas nuire aux volontaires de 1791. M. Chuquet fonde cette thèse sur des documents nouveaux qu'il a tirés en grand nombre des archives de la Guerre et aussi sur un examen plus attentif des pièces publiées jusqu'ici.

Le tableau de cette « jactancieuse » armée prussienne ne témoigne pas d'une moins exacte information des sources étrangères, et, s'il ne semble pas que sur ce chapitre M. Chuquet ait eu matière à renouveler un sujet déjà sérieusement étudié, il y a apporté du moins, de même que dans son résumé des négociations qui ont précédé la déclaration de guerre, ses rares qualités de précision et de clarté : à cet égard, les portraits du duc de Brunswick et de son état-major sont des modèles.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des opérations militaires que nous présente M. Chuquet, et il faut nous borner à signaler les pages excellentes consacrées à la marche de l'armée prussienne, aux dispositions de la population de la Lorraine, aux sièges de Longwy et de Verdun, avec le récit du suicide de Beaurepaire; mais nous devons remarquer avec quel art l'auteur a su, à travers tant d'objets divers, ne perdre jamais de vue son but, qui est de nous montrer l'éducation des jeunes troupes françaises dans la série de combats partiels qui ont préparé la campagne décisive de l'Argonne. C'est cette campagne et le succès de ces efforts que nous racontera le second volume.

Raymond Kœchlin.

(*Annales de l'École libre des sciences politiques.*)

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Actes officiels. — Par application de la loi du 22 juin 1886, le prince Roland Bonaparte a été rayé des cadres de l'armée.

Intérieur. — Le Président de la république s'est rendu avec sa famille à Mont-sous-Vaudrey. — Sur la proposition du conseil des ministres, le général Boulanger a été nommé grand officier de la Légion d'honneur. — Un décret présidentiel autorise le ministre du commerce et de l'industrie à décerner des médailles d'honneur aux employés et ouvriers qui comptent plus de trente années de travail dans le même établissement industriel ou commercial. — Des troubles se sont produits à Marseille, devant les bureaux du *Soleil du*

Midi, à la suite de l'affichage de l'issue du duel Lareinty-Boulanger; une centaine de manifestants ont été traduits en police correctionnelle.— Le commerce extérieur de la France a donné les résultats suivants pour les six premiers mois de l'année 1886 : importations, 2 079 591 000 francs, soit une diminution de 22 942 000 francs comparativement à la même période de 1885; exportations, 1 539 384 000 francs, soit une augmentation de 46 210 000 francs. — Sur le rapport de M. Depasse, le conseil municipal de Paris se prononce pour l'érection d'un monument commémoratif de la Révolution française.

Extérieur. — M. Constans, ministre de France en Chine, est parti pour Pékin. — Le baron de Courcel a demandé à être relevé de ses fonctions d'ambassadeur à Berlin. — Un différend s'est élevé entre la France et l'État libre du Congo au sujet de la délimitation des frontières; il a été soumis à l'arbitrage du Président de la Confédération helvétique.

Angleterre. — Les résultats définitifs des élections anglaises se décomposent ainsi : 317 conservateurs, 76 unionistes, 191 partisans de M. Gladstone, 86 parnellistes. — L'état de siège a été proclamé à Belfast et à Londonderry. — Le ministère Gladstone a donné sa démission, qui a été acceptée par la Reine; lord Salisbury a été mandé aussitôt à Osborne.

Allemagne. — Les grands industriels allemands se sont mis d'accord pour ne pas prendre part à l'Exposition universelle de Paris en 1889. — A la suite des élections de ballottage, le conseil municipal de Metz se trouve composé de 19 Allemands immigrés et de 13 Lorrains modérés; il n'y a pas eu de candidat protestataire.

Russie. — Le tsar vient de sanctionner un nouveau statut concernant les droits, titres et apanages des membres de la famille impériale de Russie. Ce statut comporte, entre autres dispositions, l'obligation pour l'héritier du trône et son fils aîné de n'épouser que des princesses professant la religion orthodoxe russe.

Suisse. — Une conférence internationale s'est réunie à Berne pour établir une jurisprudence générale des transports par chemin de fer; les délégués de tous les États représentés ont adopté le texte de la convention proposée et décidé la création d'un bureau central qui aura son siège à Berne.

Amérique. — Le général Héreaux a été nommé Président de la république de Saint-Domingue.

Lettres, sciences et arts. — M. Paul Aubry est chargé d'une mission scientifique en Grèce, en Turquie et en Égypte, à l'effet d'étudier l'organisation des hôpitaux dans ces pays, au point de vue du traitement de la lèpre et de l'aliénation mentale. — M. Maspéro a entretenu l'Académie des inscriptions et belles-lettres des fouilles récentes opérées en Égypte sous sa direction. — La commission du budget a voté la suppression de la censure. — Les concours de fin d'année au Conservatoire de musique et de déclamation ont commencé par les classes de chant. — Exposition des tableaux admis à concourir pour le grand prix de Rome. — Le conseil archiépiscopal a chargé à l'unanimité Mgr Perraud, de l'Académie française, de prononcer l'oraison funèbre du cardinal Guibert. — Le conseil supérieur de l'instruction publique a ouvert sa première session ordinaire pour 1886; le ministre a exposé la réforme projetée de l'enseignement secondaire et annoncé la démission de M. V. Duruy.

Faits divers. — Inauguration officielle du cercle des armées de terre et de mer, sous la présidence du général Boulanger, ministre de la guerre. — Une rencontre au pistolet a eu lieu au parc de Chalais, entre le général Boulanger et M. de Lareinty, sénateur. — La statue du général Chanzy, œuvre du sculpteur Croisy, a été inaugurée au bourg de Nouart (Ardennes). — M. Martini a été réélu bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris par 226 voix sur 256 votants.

Nécrologie. — Mort de M. Cayrade, ancien député, maire de Decazeville; — de M Regray, ingénieur en chef du matériel et de la traction des chemins de fer de l'Est; — du colonel Aimé Protch, président de la société polytechnique militaire; — de M. Henri Poussielgue, éditeur, ancien juge au tribunal de commerce; — de M. Poyer, ancien chef du bureau de la cavalerie au ministère de la guerre, ancien directeur du *Moniteur de l'armée;* — de M. Jean Dussaud, interne des hôpitaux, victime du devoir professionnel; — de M. Ernest Huet, ancien préfet; — de M. Désiré Leblond, sénateur républicain de la Marne, ancien constituant de 1848, ancien procureur général près la Cour d'appel de Paris, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats; — de M. Charles Jourdain, de l'Institut, ancien secrétaire général du ministère de l'instruction publique.

Mouvement de la librairie.

LITTÉRATURE.

Le tome III des *Œuvres complètes de La Fontaine,* publié dans la collection des *Grands écrivains de la France,* comprend les livres X, XI et XII des *Fables.* Le texte, établi d'après la dernière édition imprimée du vivant et sous les yeux de l'auteur, est suivi des variantes qu'un examen minutieux des éditions antérieures a permis de relever. Chaque fable est précédée d'une longue et substantielle notice consacrée à l'indication des sources, aux rapprochements avec les auteurs anciens et modernes, aux appréciations littéraires. Les notes forment un commentaire perpétuel dans lequel sont élucidées avec une rare érudition les questions de langue et de style. Cette publication, qui fait le plus grand honneur à M. Henri Régnier, tiendra dignement sa place dans la collection que son père a créée, en quelque sorte et dirigée avec une compétence exceptionnelle (Hachette).

Dans son *Histoire des femmes écrivains de la France,* M. Henri Carton s'est proposé de mettre en lumière la part qui revient aux femmes dans le domaine de l'intelligence, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Si les femmes ont en général moins d'originalité personnelle que les hommes, par contre, elles possèdent à un degré supérieur le don d'assimilation, et, comme elles ne restent étrangères à rien de ce qui constitue la vie sociale, leurs écrits sont presque toujours le reflet le plus sincère du goût et des tendances littéraires de leur époque. A ce point de vue, le résumé présenté par M. Carton est particulièrement intéressant pour l'histoire des mœurs, du goût et de l'esprit français (Dupret).

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

Le lieutenant Palat (Marcel Frescaly), après avoir étudié durant son séjour à l'armée d'Afrique, la question des voies de communication entre le sud-algérien et le Soudan, s'était décidé à renouveler les tentatives hardies, mais infructueuses, faites par plusieurs voyageurs et notamment par le Français René Caillié. Il se proposait de rouvrir les routes de caravanes jadis très fréquentées de l'Algérie au Niger et de fournir ainsi de nouveaux débouchés au commerce de notre colonie. En partant de Géryville par le Gourara, il devait rejoindre Taoudeni, puis Tombouctou, et gagner le Sénégal par le désert de Walata. Son voyage, préparé avec un soin extrême et entrepris avec une ferme confiance, n'aboutit qu'à un désastre. Le vaillant officier fut massacré par ses deux guides près d'In-Salah, au moment même où il se

croyait certain d'atteindre la première étape de son expédition. Pour honorer la mémoire de ce nouveau martyr de la terre d'Afrique, on vient de publier une partie de son *Journal de route*, la seule qui soit parvenue à sa famille, et on l'a complétée par des extraits de sa *Correspondance*. En lisant ces pages on ne peut s'empêcher de reconnaître que Palat possédait au plus haut degré toutes les qualités nécessaires à l'explorateur, surtout en pays musulman, et de regretter qu'il n'ait pas trouvé dans certains administrateurs le concours efficace et empressé qui aurait assuré le succès de son utile et périlleuse mission (Charpentier).

Dans son étude sur *Haïti et la république noire*, sir Spencer Saint-John expose le triste état où se trouve actuellement réduite notre ancienne colonie, jadis opulente et prospère, et retrace les diverses phases de la décadence rapide provoquée par la haine des classes et les luttes incessantes auxquelles elle a donné lieu. Il résulte de ses observations historiques, politiques et économiques, que l'administration désastreuse des noirs a eu pour conséquence de faire quitter le pays aux étrangers; l'élément mulâtre a disparu graduellement et la masse des nègres, dont la prédominance s'accentue, semble avoir une tendance manifeste à rétrograder vers l'état sauvage des populations africaines. Il serait cependant facile de relever la colonie si les noirs et les mulâtres, mettant de côté leurs intérêts particuliers et leurs rivalités séculaires, se décidaient à vivre dans la concorde et à faciliter l'exploitation des produits de tout genre qui abondent dans le pays en accueillant les étrangers avec bienveillance (Plon-Nourrit).

Dans son livre sur *Obock, le Khoa et Kaffa*, M. Paul Soleillet a raconté sa récente expédition sur les bords de la mer Rouge et en Éthiopie. Cette expédition, dont le but était purement commercial, a eu, paraît-il, des résultats très appréciables, puisque l'explorateur a pris possession, au nom de la France, de l'île Suba, l'une des portes de la mer Rouge, qu'il a renouvelé avec le roi de Choa d'anciennes relations interrompues et fondé chez les Éthiopiens des comptoirs qui promettent à notre industrie un débouché avantageux (Dreyfous).

Signalons encore divers récits de voyage récemment publiés et qui ne manquent pas d'intérêt. L'auteur de *Paris à Constantinople*, le vicomte René Vigier, a décrit avec beaucoup de verve la capitale de la Turquie, bizarre et extraordinaire au premier abord, mais originale et pittoresque et qui offre le plus beau panorama qui soit au monde, celui de la Corne d'or (Ollendorff).

Ce panorama n'a pas fait oublier à M. Charles Bigot la puanteur abominable de la ville, non plus que les misères des pays d'Orient, qui paraissent l'avoir impressionné plus vivement encore que leurs splendeurs, durant sa rapide excursion en *Grèce*, en *Turquie* et sur *le Danube* (Ollendorff).

M. Narjoux, qui a parcouru certaines contrées peu connues du Royaume-Uni, nous montre *l'Angleterre et ses habitants* sous leur véritable aspect, et il nous initie à tout ce qui constitue chez nos voisins la vie privée et la vie sociale (Plon-Nourrit).

HISTOIRE.

Dans son ouvrage sur le *Tzarisme et la Révolution*, récemment traduit en français, Sergius Stepniak, membre du comité nihiliste, expose avec une netteté et une franchise peu rassurantes, l'organisation, la propagande, les moyens d'action et les projets du parti révolutionnaire russe. S'il faut en croire ses révélations, la sécurité de l'empire des tzars est gravement compromise et l'avenir social de la Russie est exposé à de redoutables perturbations.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

Nouveautés de la semaine :

DIVERS. — *Études sur les principaux philosophes*, par Adam; — *Au pays des Massaï*, par Thomson (Collection de voyages, Hachette); — *l'Expansion coloniale de la France*, étude économique, politique et géographique sur les établissements français d'outre-mer, par J. de Lanessan (Alcan); — *la Criminalité comparée*, par J. Tarde (Alcan); — *Nos frontières sahariennes*, par Louis Rinn; — *Tablettes d'un ancien fonctionnaire de la Nouvelle-Calédonie*, par Ch. Godey (Challamel); — *Sainte-Pélagie en 1832*, souvenirs, par Bérard; — *Leçons sur la transfusion directe du sang*, par le docteur Roussel (Fetscherin et Chuit); — *les Antilles*, études d'ethnographie et d'archéologie américaine, par Lucien de Rosny; — *le Transport électrique de la force et les expériences de Creil*, par J. Lauriol; — *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique*, par le docteur Bernheim; — *Microbes et maladies*, par le docteur Schmitt; — *les Textes grecs publiés par Ch. Graux*, édition posthume, par Ch.-Ém. Ruelle (Vieweg); — *Étienne Dolet, sa vie et sa mort*, par R. Copley Christie, traduction de Casimir Stryenski; — *Réformes*, par Louis Paul; — *Esquisses d'une esthétique*, par Marcel Raymond (Fischbacher); — *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale avec les nations chrétiennes au moyen âge*, par le comte de Mas-Latrie; — *Recueil de deux cents motifs d'architecture*, par D. Ramée (Firmin-Didot); — *les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome*, par E. Julien; — *Mes rêves*, poésies, par Maxime Lorin (Dupret); — *Au Tonkin et dans les mers de Chine*, souvenirs et croquis, par Rollet de l'Isle, ingénieur de la marine (Plon-Nourrit).

ROMANS. — *Krotkaïa*, par Th. Dostoïevski, traduction de E. Halpérine (Plon-Nourrit); — *le Juif*, par Krasewski; — *l'Amant de sa femme*, par Francisque Allombert; — *la Tour Saint-Jacques*, par le Dr Briois; — *Paris enragé*, par Henry Buguet et Edmond Benjamin, avec soixante dessins de Choubrac; — *le Premier ami*, par Louis Dépret; — *l'Amour suprême*, par le comte Villiers de l'Isle-Adam (de Brunhoff); — *Mystérieuse disparition de lord Brackenbury*, adaptation de l'anglais par Ch. Poncet; — *le Gantelet blanc*, par Mayne-Reid, traduction de M. Guerrier de Haupt (Bibliothèque des mères de famille, Firmin-Didot); *l'Étoile éteinte*, par Marcel Sémézies (Ollendorff).

Dans la *Bibliothèque scientifique contemporaine*, dont nous avons annoncé la publication, doivent paraître successivement : *le Secret médical*, par M. Brouardel; — *la Coloration artificielle des vins*, par M. Cazeneuve; — *la Galvanoplastie*, par E. Bouant; — *la Vie au fond des mers*, — *l'Électricité à domicile*, — *la Photographie en voyage*, — *la Chimie de l'alimentation*.

Les éditeurs Fetscherin et Chuit préparent un important ouvrage sur l'armée française qui aura pour titre : *Sous les armes*, et commencera à paraître en livraisons au mois d'octobre. Le texte de cette publication, à la fois technique et anecdotique, qui doit s'adresser aux spécialistes et aux gens du monde, est confié à MM. Mermeix et Chesneau; les illustrations seront exécutées par le peintre militaire J. Dupray.

Notre collaborateur, M. Salomon Reinach, vient de terminer une étude archéologique sur la *Colonne Trajane*.

Émile Raunié.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7299)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 5. (23e ANNÉE). — 31 JUILLET 1886.

ORIGINE DE NOS EXPOSITIONS DE L'INDUSTRIE

La première exposition à Paris en 1798

SON HISTOIRE.

Le 9 fructidor de l'an VI (1798), le ministre de l'intérieur, qui avait dans ses attributions les arts et les manufactures (le ministère du commerce n'était pas encore créé, et encore moins celui du commerce et de l'industrie), adressait aux autorités départementales une circulaire pour leur annoncer que le gouvernement d'alors, qui était le Directoire, avait formé le projet d'offrir au public un spectacle d'un genre nouveau, à savoir celui d'une exposition des produits de l'industrie, de l'industrie française.

Il faut remarquer cette expression : *un spectacle;* car c'était bien ainsi que le gouvernement l'entendait; il comptait donner une fête, une fête de plus, et cette fête devait se greffer sur celle qui se célébrait tous les ans pour la fondation de la République, le 1er vendémiaire (22 septembre) ; elle devait avoir pour durée les cinq jours complémentaires qui fermaient, comme on sait, l'année républicaine, tandis que le 1er vendémiaire inaugurait la nouvelle année.

I.

Fidèle à la tradition, et pour marcher sur les traces de ses prédécesseurs, le Directoire ne laissait échapper aucune occasion d'appeler, d'attirer le peuple au Champ de Mars et de lui offrir des jeux et des spectacles aussi variés que possible. Pour le seconder dans cette voie, il avait trouvé en la personne de son ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, un auxiliaire précieux. Aux fêtes déjà établies, fête du 14 Juillet, fête du 10 Août, fête de la Liberté, etc., il en avait été ajouté de nouvelles, dont la plus récente était une cérémonie d'un caractère assez original, imaginée cette année même (an VI), et qui était destinée, sous le nom de *Fête de la souveraineté du peuple,* à rappeler aux électeurs la haute importance de leurs droits politiques.

Mais c'était surtout à la fête du 1er vendémiaire, à celle qui devait rappeler l'établissement du nouveau régime, que le Directoire cherchait à donner plus d'éclat et plus d'attrait en y introduisant des éléments nouveaux.

Ce qui l'avait mis en goût, c'était la fête organisée dans le courant de l'année pour célébrer l'entrée triomphale des monuments d'arts et de sciences conquis par l'armée française pendant la glorieuse campagne qu'avait terminée le traité de Campo-Formio. Bien que la paix eût été signée contre la volonté même du Directoire par le jeune général, qui déjà commençait à imposer la sienne, le gouvernement n'avait pas cru devoir refuser de ratifier un traité qui comblait les désirs de tous en amenant la paix; encore moins avait-il hésité à faire une réception splendide aux trophées que cette guerre avait valus à la France. Le programme de la fête, qui s'était prolongée pendant deux jours, avait été réglé par François de Neufchâteau. On avait vu, dans cette solennité, s'avancer des chars portant les productions des trois règnes de la nature, chars ornés d'emblèmes, de guirlandes, d'inscriptions, escortés par les professeurs du Muséum d'histoire naturelle. Un lion d'Afrique, deux lionnes, un ours de Berne, des chameaux et des dromadaires avaient défilé sous les yeux du Parisien ébahi. Les livres, les manuscrits, les médailles rap-

portés d'Italie formaient le deuxième groupe du cortège : les professeurs de l'École polytechnique, ceux du Collège de France, entourant le buste d'Homère porté sur un trépied antique, faisaient une garde à ces trésors. Les beaux-arts composaient le troisième groupe. En tête, les professeurs des Écoles nouvelles fondées par la Révolution, les administrateurs du Musée central, du Musée des monuments français, etc., précédaient les chars qui portaient les chefs-d'œuvre de la sculpture antique : l'Antinoüs, le Mercure, l'Apollon du Belvédère, le Discobole, le Gladiateur mourant, le Laocoon, Hercule-Commode, etc., et le groupe des chevaux de la place Saint-Marc à Venise. Parmi les tableaux, la *Transfiguration* de Raphaël, des œuvres du Dominiquin, de Jules Romain représentant l'école romaine; d'autres du Titien, de Paul Véronèse pour l'école vénitienne; et enfin, fermant la marche, un buste antique de Junius Brutus que portaient « les défenseurs de la patrie », avec cette inscription empruntée à Tacite : « Rome fut gouvernée d'abord par des rois; Junius Brutus lui donna la liberté et la république. »

Après le succès éclatant de cette fête, la célébration de celle du 1er vendémiaire eût été bien pâle si le Directoire n'avait trouvé moyen d'en rehausser l'éclat par quelque chose d'inusité, et comme, en ces occasions, c'était François de Neufchâteau qui le tirait d'embarras, comme c'était également lui qui avait réglé tous les détails de la fête célébrée antérieurement pour les funérailles de Hoche, ce fut encore à François de Neufchâteau que le gouvernement s'adressa dans cette circonstance.

Le ministre, nous le savons, tint conseil. Différentes propositions furent émises. Il y en eut un qui fut d'avis qu'on organisât une fête villageoise, une foire reproduisant sur une grande échelle ces fêtes de village « qui amènent, disait-il, beaucoup de gaieté »; un autre opina pour qu'aux divertissements habituels on joignît une exposition des œuvres de la peinture, de la sculpture et de la gravure. Cette idée d'exposition frappa l'esprit de François de Neufchâteau, qui enleva tous les suffrages en proposant une exposition des produits de l'industrie française, laquelle devait être, dans l'opinion de ceux qui l'approuvèrent, le moyen d'attraction, la nouveauté, la surprise de la fête prochaine du 1er vendémiaire.

II.

Le Directoire ne considéra d'abord cette exposition que comme une fête superposée à une autre; mais François de Neufchâteau, qui, bien qu'ayant commencé par la poésie, n'en avait pas moins l'esprit pratique, François de Neufchâteau, disons-nous, y attachait une portée beaucoup plus grande. Il insistait pour que le gouvernement encourageât de tout son pouvoir les arts utiles qui contribuent à la prospérité de la nation, « ces arts, disait-il dans la circulaire dont nous avons parlé plus haut, qui nourrissent l'homme, qui fournissent à tous ses besoins, et qui ajoutent à ses facultés naturelles par l'invention et l'emploi des machines », ces arts « qui sont à la fois le lien de la société, l'âme de l'agriculture et du commerce, la source de la plus féconde de nos jouissances et de nos richesses ».

Ces arts, il est vrai, n'avaient pu encore se développer ni prendre tout leur essor à cause des entraves sans nombre qui s'étaient opposées à leurs progrès; mais la liberté, ajoutait François de Neufchâteau, la liberté les vengerait de ce long et injuste oubli. La France, grâce au génie de ses artistes, grâce aux conquêtes de ses guerriers (allusion aux objets d'art rapportés de l'Italie), était devenue l'asile des beaux-arts; ses musées seraient une école où l'Europe viendrait prendre des leçons. Sous l'égide de la liberté, les arts utiles étaient appelés à un aussi brillant avenir, et ces arts fourniraient à la France les moyens de surpasser ses rivaux en même temps que de vaincre ses ennemis !

Ces rivaux, ces ennemis, c'étaient les Anglais, contre lesquels l'opinion publique, en ce moment même, se montrait fort excitée, car l'Angleterre voulait la continuation de la guerre. Il avait été impossible au Directoire d'amener nos voisins à suivre l'exemple de l'Autriche et à faire la paix. Aussi, dans une proclamation du 1er frimaire an VI, le gouvernement disait-il qu'après les combats innombrables dont les Français étaient sortis vainqueurs, il leur restait à réduire « le premier, le plus intraitable, le plus astucieux » de leurs ennemis. « Cet ennemi, vous le savez, votre indignation le devine, le nomme : c'est le cabinet de Saint-James; c'est le plus corrupteur et le plus corrompu des gouvernements de l'Europe; c'est le gouvernement anglais... Ce n'est pas seulement contre la liberté française que ce gouvernement dirige sa conspiration; elle embrasse le monde entier. »

Traçant alors un tableau de la misère générale, du deuil universel, du désespoir, conséquences de cette longue guerre, le président du Directoire, La Revellière-Lépeaux dénonçait l'égoïsme du cabinet de Saint-James qui venait de révéler à l'Europe que lui seul n'avait rien ressenti de tous ces affreux désastres, que lui seul n'avait aucunement souffert. Et la proclamation citait un passage du dernier discours du *trône* (en ayant soin de souligner ce mot) : « Nos revenus ont continué à s'améliorer, avait dit le roi d'Angleterre; *notre industrie nationale a pris un nouvel accroissement*, notre commerce a franchi ses anciennes limites. » Donc, continuait le président du Directoire en s'adressant aux puissances de l'Europe, « si le roi d'Angleterre a dit vrai, pour vous, quelle leçon terrible! Quel est donc ce gouvernement intéressé à vos discordes, qui

seul en recueille les fruits, qui vit de vos calamités, prospère par vos détresses, accumule dans ses trésors les larmes et le sang des peuples et s'engraisse de leurs dépouilles? Il est clair que ce cabinet doit désirer la guerre, puisque la guerre l'enrichit. »

En conséquence, le gouvernement songeait à une attaque directe contre les Anglais, à une descente dans leur île. Ces projets, il n'en faisait point mystère; il les déclarait hautement, publiquement. Une armée avait été formée, qui avait reçu le nom d'armée d'Angleterre, et le commandement en avait été donné au vainqueur, au héros de l'Italie, le jour même de sa rentrée dans la capitale. Mais Bonaparte avait d'autres desseins : l'Angleterre, il comptait l'attaquer d'une manière indirecte; il voulait l'atteindre dans son empire de l'Inde; c'était dans ce but qu'il avait conçu l'expédition d'Égypte à la tête de laquelle il se trouvait en ce moment.

Il y avait pourtant un autre terrain sur lequel il importait aussi de lutter contre les Anglais : c'était le terrain industriel. L'exposition projetée était un des moyens de parvenir à ce but, en excitant l'émulation chez les fabricants français. L'industrie nationale commençait à renaître; le commerce reprenait son activité et rouvrait « tous les canaux de l'opulence publique », quantité d'étrangers, « attirés par leurs affaires et la pompe des fêtes nationales », remplissaient « les ports, les routes et les villes »; c'est ce qu'avait constaté le président du Directoire, lors de la réception solennelle de Bonaparte à son retour d'Italie.

Le moment était donc bien choisi pour convoquer les industriels français. Sans doute on s'y était pris bien tard, vu le peu de temps qui s'écoulerait avant la date d'ouverture de l'exposition, pour qu'on pût espérer « de donner à cette solennité vraiment nationale une étendue et un éclat dignes de la République »; mais le ministre comptait, comme il le dit dans sa circulaire, sur le zèle des fabricants. Une autre année, la cérémonie aurait plus d'ensemble et de majesté, car le ministre ne songeait à rien moins qu'à renouveler cette solennité d'année en année.

Cependant François de Neufchâteau annonçait que, même dans ces conditions peu favorables, l'intention du gouvernement était de « contribuer par tous les moyens possibles à l'embellissement du tableau varié que présenterait cette réunion de nos richesses industrielles ». Il faut, disait-il, « que le peuple français conçoive une juste idée de sa dignité, et qu'il soit le témoin de la considération attachée aux arts utiles, à ces arts dont l'exercice fait son occupation et doit faire son bonheur ». Les autorités départementales étaient donc invitées à donner à l'annonce de cette exposition la plus grande publicité. « Tous les départements, disait le ministre, doivent être jaloux de concourir à cette fête de l'industrie nationale et faire tous leurs efforts pour qu'elle devienne tous les ans plus riche et plus brillante. Les Français ont étonné l'Europe par la rapidité de leurs exploits guerriers; ils doivent s'élancer avec la même ardeur dans la carrière du commerce et des arts de la paix. »

III.

Le programme portait que l'exposition aurait lieu dans l'endroit où, depuis le commencement de la Révolution, se célébraient toutes les fêtes nationales, c'est-à-dire au Champ de Mars. Elle devait précéder immédiatement la fête annuelle pour la fondation de la République, celle du 1er vendémiaire an VII, par conséquent avoir lieu pendant les derniers jours de l'an VI, ces jours complémentaires, au nombre de cinq, qui fermaient, comme nous l'avons dit, l'année républicaine, et que les jacobins appelaient encore à cette époque *jours sans-culottides*, nom qui leur avait été donné afin d'essayer de réhabiliter une expression dont les « aristocrates » avaient voulu faire une injure.

Au Champ de Mars donc, à la suite de l'amphithéâtre qui en occupait le milieu, il devait être préparé une enceinte carrée, entourée de portiques, sous lesquels seraient déposés les objets envoyés par les fabricants et manufacturiers français. Pour être admis, il suffisait de justifier de sa nationalité (sur la présentation de sa patente) et d'assurer qu'on n'exposerait que des objets de sa propre industrie. Aucun genre n'était exclu; mais le gouvernement se reposait sur les fabricants eux-mêmes du soin de ne produire que ce qu'ils auraient de plus parfait. On leur garantissait que pendant toute la durée de l'exposition l'autorité veillerait d'une manière spéciale à la sûreté des propriétés et aussi à celle des personnes, ce qui, en ce temps-là, n'était pas une précaution inutile.

L'ouverture solennelle de l'exposition devait être faite, le matin de la 1re *sans-culottide*, par le ministre de l'intérieur accompagné des autorités et du jury de l'exposition, jury nommé par le gouvernement et qui devait être choisi parmi les meilleurs manufacturiers et les savants les plus connus dans les arts industriels. Le dernier jour complémentaire, ce jury devait parcourir les portiques, examiner les objets exposés, et, après cette visite, qui ne prendrait pas, comme on voit, beaucoup de temps (la durée de l'examen était en raison de l'état même de l'industrie) — après cette visite, disons-nous, les membres du jury devaient désigner douze fabricants ou manufacturiers qui lui paraîtraient dignes d'être cités comme modèles et offerts en exemple à la reconnaissance publique, dans la fête du lendemain, 1er vendémiaire.

Les objets distingués par le jury devaient être séparés des autres et exposés à part dans un bâtiment spécial élevé au milieu de l'enceinte et décoré du nom de *Temple de l'industrie*. C'est là également que chaque

soir un orchestre nombreux devait exécuter, pendant une heure, les plus belles symphonies des compositeurs de l'époque, tandis que tout à l'entour les portiques seraient illuminés.

Le dernier des jours complémentaires, veille par conséquent du 1er vendémiaire, à huit heures du soir, une salve d'artillerie devait être tirée près du palais habité par le Directoire, salve qui serait répétée dans les environs de Paris. Une heure après, une seconde salve d'artillerie devait se faire entendre. Au même instant, des centaines de fusées volantes (il n'y en aurait pas moins de 600) devaient partir à la fois du terre-plein du Pont-Neuf, et à ce signal « de grosses masses de feu apparaîtraient sur les tours, sur les dômes les plus élevés et sur les télégraphes ». On le voit, il n'était pas possible de rendre un hommage plus éclatant à l'industrie française, qui allait ouvrir sa première exposition et célébrer sa première victoire.

La fête du 1er vendémiaire devait venir ensuite. Pour cette seconde solennité l'on annonçait les jeux et les divertissements habituels : joutes sur l'eau, luttes, courses à pied, à cheval, courses de chars, expériences aérostatiques, etc., accompagnées des auto-dafés ordinaires. Ainsi, dans une des parties du Champ de Mars devaient s'élever deux figures colossales représentant le *Despotisme* et le *Fanatisme*. A un moment donné, deux grands chars ornés de lauriers et de divers emblèmes de la souveraineté du peuple s'avanceraient dans l'arène. L'un de ces chars porterait pour inscription : « Le Peuple français vainqueur au 14 Juillet; » l'autre, une inscription ne différant de la première que par la date : « Le Peuple français vainqueur au 10 Août. » Des groupes de citoyens montés sur ces chars, la tête ornée de couronnes de chêne et de lauriers, citoyens personnifiant le peuple français, devaient, à un signal, descendre dans l'arène et, prenant des flambeaux allumés, réduire en cendres les figures du *Despotisme* et du *Fanatisme*, puis, ce châtiment accompli, venir former des danses autour du bûcher.

Pendant ce temps des orchestres joueraient des airs patriotiques. Cette exécution serait suivie d'une autre, tout à fait de circonstance, et dirigée contre les Anglais. Un grand vaisseau de guerre de cette nation, figuré sur un autre point du Champ de Mars, devait être tout à coup bombardé du haut des airs par des boules de feu que lanceraient des aérostiers.

Tout cela rentrait dans le programme ordinaire de la fête; mais ce qui était plus nouveau, c'étaient les enjolivements qu'on y avait ajoutés. Par exemple, la proclamation solennelle du nom des fabricants et des manufacturiers français qui auraient été distingués par le jury de l'Exposition, proclamation qui accompagnerait celle qu'on ferait du nom des inventeurs ayant obtenu des brevets dans le cours de l'année. On sentait le même désir d'encourager l'industrie et la production nationales dans l'avis émané de l'administration et qui portait que ceux qui figureraient à cette fête, soit à titre de concurrents pour les jeux, soit parmi les autorités constituées, ne pourraient entrer dans l'enceinte s'ils étaient vêtus d'étoffes étrangères; ils devaient, au contraire, ainsi du reste que tous les citoyens et toutes les citoyennes, se vêtir d'étoffes de provenance française.

Il ne suffisait pas de protéger l'industrie : l'homme que l'industrie employait devait être à son tour honoré et respecté; aussi les concurrents aux différents jeux, qu'on supposait bien devoir être des hommes du peuple, n'étaient-ils pas admis dans l'arène avec le costume de leur profession. Celui que devaient porter les concurrents était ainsi fixé : pour les coureurs à pied, une veste et un pantalon de nankin (1) ou de quelque autre étoffe de couleur blanche; pour les coureurs à cheval, une veste dite *à l'écuyer*, avec un chapeau rond surmonté d'une plume et attaché sous le menton par un ruban : une ceinture de soie, d'une couleur différente, distinguait les concurrents; pour les courses en char, une espèce de tunique courte, ouverte par le milieu et rattachée par des ganses sur la poitrine; la tête coiffée d'un chapeau relevé sur le devant et surmonté d'une plume; sur les épaules, un manteau flottant, d'une couleur différente pour chacun. Les marins, pour les joutes sur l'eau, étaient vêtus de blanc et leurs bateaux ornés de drapeaux tricolores. Les lutteurs, divisés en deux bandes, se distinguaient, les uns par des couleurs bleues, les autres par des couleurs rouges.

N'oublions pas que les prix pour tous ces exercices étaient des objets précieux provenant des manufactures nationales, « entretenues, comme le programme ne manquait pas de le dire, aux frais de la République ». Les concurrents aux différents jeux avaient été préalablement tenus de prouver qu'ils jouissaient ou qu'ils pourraient jouir, s'ils avaient l'âge voulu, du droit de voter dans les assemblées politiques.

La proclamation par le président du Directoire — car c'était lui qui s'acquittait de cet office, — la proclamation du nom des lauréats de l'Exposition et des inventeurs brevetés pendant l'année n'était pas la seule distinction de ce genre : on proclamait de même le nom des citoyens qui, par des actions héroïques, par des découvertes utiles ou par des succès dans les beaux-arts, avaient bien mérité de la patrie. Le nom de ceux qui pendant l'année avaient exposé leur vie pour sauver celle de leurs concitoyens recevait également un hommage public. Et chaque fois une fanfare suivait la proclamation; puis des hérauts d'armes allaient

(1) La fabrication des nankins en France datait, sauf erreur, de la Révolution : on en fabriqua jusqu'à 1 500 000 pièces par an; mais cette branche d'industrie se perdit quand on rouvrit la porte, moyennant un droit d'entrée, aux nankins de l'Inde.

des deux côtés du cirque répéter à la foule ce qui venait d'être annoncé.

L'Institut national des sciences et des arts ne pouvait manquer d'être associé à cette fête, lui qui était une création du nouveau régime. Aussi, après les proclamations dont nous venons de parler, les hérauts devaient aller chercher le président de ce corps savant, qui remettrait au président du Directoire la notice des ouvrages de sciences distingués pendant le cours de l'année par la première classe de l'Institut (celle des sciences physiques et mathématiques), puis la liste des meilleurs ouvrages de morale publiés pendant le même laps de temps, enfin le nom des auteurs des meilleures tragédies et comédies ou du meilleur opéra représentés depuis la Révolution. Le nom des compositeurs qui s'étaient distingués dans leur art suivrait celui des auteurs dramatiques. On proclamerait ensuite le nom de ceux qui dans les écoles de peinture, sculpture et architecture, avaient obtenu les grands prix, et mention serait faite publiquement des meilleurs tableaux, statues et estampes exposés dans le Salon du Musée. Toutes ces mentions, tous ces noms proclamés par le Directoire devaient être ensuite répétés autour du cirque par les hérauts, qui distribueraient au peuple des notices imprimées contenant aussi les paroles des hymnes qu'on devait chanter à la fête.

Ce qui constituait une autre nouveauté, c'était un énorme faisceau porté devant le Directoire et sur lequel on verrait inscrits les noms de tous les départements composant la nouvelle France, avec des emblèmes rappelant les fleuves et les montagnes qui avaient donné leur nom à ces départements. Ce faisceau serait porté par des hommes vêtus à la manière des peuples qui avaient anciennement occupé la Gaule. La bannière marchant devant eux porterait une inscription en vers, disant que la République avait réuni tous ces peuples en un seul. Sur la même ligne s'avancerait un trophée formé des écussons des différentes républiques : Républiques batave, cisalpine, ligurienne, helvétique, romaine, avec figures emblématiques. La bannière le précédant porterait ces mots : « Que leur alliance avec le peuple français soit éternelle! » Des chants patriotiques exécutés par le Conservatoire national, et parmi lesquels on annonçait l'hymne du 1er vendémiaire, paroles du citoyen Chénier, musique du citoyen Martini, devaient accompagner ces différentes manifestations.

IV.

Au jour dit, le ministre de l'intérieur, après s'être rendu à la maison du Champ de Mars, aujourd'hui l'École militaire, en sortit vers les dix heures, et, traversant le cirque, établi en cet endroit pour les différentes fêtes qu'on y donnait, se dirigea vers le lieu de l'Exposition. Le cortège était ainsi composé : en tête, un corps de trompettes, suivi d'un détachement de cavalerie; puis des tambours; la musique militaire à pied; un peloton d'infanterie; les hérauts d'armes; les exposants (au nombre de 110 ou de 111; ils n'étaient peut-être pas tous présents à la cérémonie, mais du moins c'était le chiffre de ceux qui avaient exposé leurs produits); les membres du jury; les autorités du département, et, fermant la marche, le ministre escorté d'un peloton d'infanterie.

Le bâtiment de l'Exposition formait un parallélogramme ou carré long disposé en 68 arcades ou portiques, chacune des arcades occupée par un ou par plusieurs exposants. Ces arcades encadraient une place au milieu de laquelle s'élevait le Temple de l'Industrie. Suivant la coutume invariable de toutes les Expositions, les préparatifs n'étaient pas terminés au jour de l'ouverture ; le Temple de l'Industrie, entre autres, n'était pas prêt, et ce fut du haut d'un tertre du Champ de Mars, après avoir avec son cortège fait le tour de l'enceinte, que le ministre déclara l'Exposition ouverte et l'inaugura officiellement.

Le peu de temps qui s'était écoulé depuis le jour où l'Exposition avait été annoncée n'avait pas permis à beaucoup de départements de venir prendre part à ce concours d'un genre si nouveau. Sur 88 départements dont se composait la France d'alors, 16 seulement y étaient représentés. Mais, malgré ces regrettables lacunes, le succès était des plus encourageants pour l'avenir. Ce n'était encore qu'un essai, mais un essai plein de promesses. L'industrie française commence une nouvelle ère, disait le rapporteur du jury de l'Exposition, le savant chimiste Chaptal, l'un des successeurs de François de Neufchâteau au ministère de l'intérieur ; l'an VI inaugure une institution à jamais mémorable qui, en présentant annuellement aux artistes des juges et des rivaux, va échauffer l'imagination, entretenir le bon goût et prouver que « les arts sont l'apanage, la gloire et la force d'un gouvernement libre, en même temps que ce gouvernement voudra en être le plus ferme soutien ». Le but qu'on s'était proposé avait donc été atteint, disait à son tour le ministre. Sans doute il était fâcheux que beaucoup n'eussent pas répondu à l'appel ou plutôt eussent été dans l'impossibilité d'y répondre, faute d'avoir été prévenus à temps. « Mes yeux cherchent en vain dans cette enceinte les produits de l'industrie d'un grand nombre de départements qui à peine ont pu recevoir l'annonce de ce concours nouveau dans les fastes politiques de l'Europe. » Mais que ne pouvait-on espérer d'un tel début. et surtout que ne pouvait-on espérer du nouvel état de choses si favorable au développement des arts utiles, puisque la Constitution faisait dépendre de l'exercice même de ces arts l'admission des jeunes gens au rang de citoyens ? L'article 12, titre II, de la Constitution disait en effet : « Les jeunes gens ne peu-

vent être inscrits sur le registre civique s'ils ne prouvent qu'ils savent lire et écrire et *exercer une profession mécanique.* » Rappelant cette obligation essentielle, François de Neufchâteau annonçait que l'Exposition se renouvellerait tous les ans; il y conviait les industriels de la France entière :

« Que tous les ans ce temple ouvert à l'industrie par les mains de la liberté reçoive de nouveaux chefs-d'œuvre ! Qu'une émulation active, animant à la fois tous les points de la République, engage les artistes, les fabricants en tous les genres à venir disputer l'honneur de voir distinguer leurs ouvrages et d'entendre leurs noms retentir dans la fête auguste qui ouvre solennellement l'année républicaine ! Que pour mériter ces honneurs ils tâchent à l'envi de perfectionner les produits de leur industrie; qu'ils s'efforcent de leur donner le caractère simple, la beauté des formes antiques et un fini plus précieux, un lustre plus parfait encore que celui dont se vantent, avec tant d'affectation, les manufactures anglaises !

« Français régénérés, vous avez à la fois des modèles à surpasser et des rivaux à vaincre ! Si les nations les plus libres sont en effet les plus industrieuses, à quel degré de gloire et de prospérité ne s'élèveront pas les arts vraiment utiles chez un peuple qui a voulu qu'on ne pût être citoyen sans exercer un de ces arts ?... »

Or, ces arts « que l'idiome de l'ancien régime avait cru avilir en les nommant *arts mécaniques* » avaient été naguère sacrifiés aux arts libéraux qui affectaient sur eux une injuste prééminence. Abandonnés longtemps à l'instinct et à la routine, restés dans l'enfance parce qu'on les méprisait, ils étaient pourtant « susceptibles d'une étude profonde et d'un progrès illimité ». Leur histoire, comme pensait Bacon, ne devait-elle pas être une des branches principales de la philosophie? Diderot ne les avait-il pas jugés dignes d'avoir leur Académie particulière? Mais en ce temps-là ils étaient considérés uniquement comme les instruments d'un vain luxe, et non comme les sources du bien-être, du bonheur social. La science de ces arts, la technologie, était presque entièrement ignorée quand l'*Encyclopédie* était venue en tracer la première ébauche. Le ministre rappelait avec orgueil que c'étaient des écrivains français qui avaient jeté les fondements de cette étude intéressante. « Il est réservé à la France, disait-il, d'en réunir tout le système et d'en faire un objet d'enseignement public. » Mais à la théorie il fallait joindre la pratique. Les produits de l'industrie, dispersés sur toute la surface du territoire français, ne permettaient pas « d'établir des comparaisons qui sont toujours, dans les arts, une source de perfectionnement »; un point central était nécessaire à l'émulation industrielle.

« C'est pour procurer aux artistes le spectacle nouveau de toutes les industries réunies, c'est pour établir entre eux une émulation bienfaisante, c'est pour remplir l'un de ses devoirs les plus sacrés, pour apprendre à tous les citoyens que la prospérité nationale est inséparable de celle des arts et des manufactures, que le gouvernement a approuvé la réunion touchante à l'inauguration de laquelle il m'a chargé de présider aujourd'hui et qu'il en a fixé l'époque à celle de la fondation de la République. »

V.

Pour qui savait lire, l'histoire de la Révolution était écrite là aussi clairement que dans un livre. Il n'était pas nécessaire que François de Neufchâteau, dans son discours d'inauguration, rappelât, comme il le fit et comme la circonstance le voulait, « les temps malheureux où l'industrie enchaînée osait à peine produire le fruit de ses méditations et de ses recherches, où des règlements désastreux, des corporations privilégiées, des entraves fiscales étouffaient les germes du génie »; les objets exposés sous les portiques du Champ de Mars, la présence — mieux encore, l'existence — de bien des industries, enfin l'Exposition elle-même en disaient plus long que toutes les phrases de l'éloquence administrative et officielle.

Le temps n'était plus des corporations, des maîtrises et des jurandes. La Révolution avait réalisé ce que l'édit de Turgot, l'édit de 1776, posait déjà en principe, mais ce que l'ancien régime n'avait pas osé mettre à exécution, à savoir l'émancipation et la liberté du travail. On avait bien senti, surtout dans les derniers temps, la nécessité d'opérer des réformes : les esprits vraiment éclairés comprenaient qu'avec les entraves qui la tenaient en tutelle l'industrie ne pouvait prospérer, et même qu'il lui devenait de plus en plus difficile de vivre, de soutenir la concurrence de rivaux plus libres, et à qui le monde était ouvert. Tout favorable qu'il était à l'ordre de choses existant, et tout en approuvant à part lui les remontrances ou du moins les protestations de sa compagnie contre l'édit de 1776, l'avocat général au Parlement de Paris, Séguier, se demandait si un règlement pour les bouquetières, par exemple, n'était pas une chose parfaitement inutile, et si le commerce de la fruiterie ne pourrait pas être laissé libre, attendu qu'il devait être permis à chacun de vendre sans aucune entrave les denrées de première nécessité. Il se demandait encore, l'audacieux ! si l'on ne ferait pas bien, même dans l'intérêt seul de la morale, d'admettre les femmes à la maîtrise, et enfin pourquoi l'on n'autoriserait pas les états similaires à se fondre ensemble et à ne former qu'un seul corps de métiers, ayant des intérêts communs, au lieu d'être divisés entre eux, comme il devait arriver avec la législation qui les régissait. C'étaient alors, entre les professions qui avaient quelques points de contact, des rivalités

jalouses, des querelles interminables, des procès dont on ne voyait plus la fin. Les tailleurs et les fripiers plaidaient depuis deux siècles au sujet des habits neufs et des vieux habits. La chaussure vieille ou neuve était de même une pomme de discorde entre les cordonniers et les savetiers. Défense au bouquiniste de vendre un livre neuf : le libraire aurait protesté. Le serrurier ne pouvait fabriquer lui-même les clous dont il avait besoin dans sa profession, car il aurait empiété sur un autre métier. Les greffes ne cessaient de retentir des plaintes de toutes ces corporations. Pour subvenir aux frais que nécessitaient les procès engagés, il fallait que chaque corps de métier s'imposât des taxes additionnelles; la corporation était en outre obligée d'entretenir un conseil d'avocats, d'avoir des bureaux, des commis, des délégués auprès des divers tribunaux, etc. On calculait que, du fait de leurs procès seul, les communautés d'arts et métiers dépensaient une somme annuelle de 800 000 francs.

Mais ce qui était beaucoup plus grave, c'est que cette réglementation abusive empêchait des industries de naître ou bien arrêtait et même tuait celles qui avaient réussi à se faire jour. De France on avait pendant longtemps expédié en Perse et dans tout le Levant des ciseaux non trempés; c'était une industrie qui faisait vivre des villages entiers dans le Forez : vint un règlement interdisant cette fabrication sous prétexte que la coutellerie trempée était la seule bonne. Les Orientaux, qui trouvaient les ciseaux trempés plus cassants, et aussi d'un prix trop élevé, cessèrent de s'approvisionner chez nous, et les murs de leurs harems furent garnis de ciseaux d'une autre provenance. Ces mêmes Levantins aimaient pour leurs étoffes les couleurs tendres, celles qu'on appelait alors de *petit teint :* des règlements défendirent à nos fabricants cette teinture, que les Anglais se hâtèrent d'adopter. C'était encore eux, nos rivaux éternels, qui nous avaient enlevé la fourniture de certaines étoffes qu'on débitait en grand nombre dans l'Espagne et le Portugal ; nos règlements ne permettaient de les fabriquer qu'en poils de chèvre : les Anglais firent des pannes en laine, à 30 pour 100 meilleur marché, et naturellement ils finirent par débiter seuls cet article. Les Espagnols réclamaient des velours d'une certaine largeur : ces dimensions étant contraires aux règlements français, l'Angleterre avait là encore profité de l'occasion pour nous évincer.

Si la France n'avait pas été plus tôt en possession de manufactures de toiles peintes, la faute en était aux corporations des toiliers, merciers et fabricants de soie de plusieurs villes de France (Lyon, Tours, Rouen) : ces privilégiés prétendaient que la fabrication nouvelle ruinerait le royaume et réduirait à la mendicité la population ouvrière. Le gouvernement avait eu le tort d'accueillir ces plaintes intéressées, en sorte que la France avait été pendant trop longtemps privée d'un genre d'industrie auquel il fallut bien à la fin, devant les réclamations incessantes du public, accorder le droit de cité. Ces étoffes (Grémont et Barré, fabricants) figuraient avec avantage sous les arcades du Champ de Mars.

Parmi ceux qui prenaient part à l'Exposition actuelle, plus d'un avait souffert de ces restrictions insensées; on pouvait citer ceux qui avaient dû renoncer à introduire des améliorations, des procédés nouveaux, ou même qui avaient dû s'abstenir d'installer telle ou telle industrie qu'il ne leur aurait pas été permis d'exploiter. Dans l'une des loges, sous les portiques du bâtiment, on remarquait des tôles vernies, tôles ornées de dessins et de peintures, que le jury déclara être d'une grande beauté : aussi l'industriel qui les présentait fut-il au nombre des récompensés. C'était un nommé Deharme. L'art de vernir et aussi d'*emboutir* la tôle avait été découvert en l'année 1761; mais à cette époque, pour exploiter le procédé, il aurait fallu se servir d'ouvriers et d'outils appartenant à plusieurs professions, et les règlements s'y opposaient. Celui qui voulait user de ce bénéfice devait se faire admettre dans les différentes corporations dont ces professions dépendaient; mais la chose était, on le comprend, fort dispendieuse. N'étant pas en état de payer la somme nécessaire, l'inventeur prit le parti d'émigrer à l'étranger, et la France fut privée pendant plus de trente ans du profit qu'aurait pu lui procurer cette découverte. La Révolution arriva : les monopoles étant supprimés, M. Deharme, que rien ne gênait plus, rendit en 1793 à la France une industrie à laquelle avaient en outre été apportés par lui de grands perfectionnements.

Il avait également failli passer à l'étranger pour y porter sa découverte, Amy Argand, celui qui avait révolutionné l'art de l'éclairage par l'invention de ses lampes dites *à double courant d'air*. Comme tant d'autres, Argand n'avait pas eu l'honneur de donner son nom à l'appareil qu'il avait inventé. *Sic vos non vobis!* Quinquet, l'un de ses salariés, lui avait ravi cette gloire, de même qu'Américc Vespuce s'était substitué à Christophe Colomb pour la dénomination de l'Amérique. Le procédé d'Argand avait été pourtant trouvé si utile que le gouvernement avait cru devoir accorder à l'inventeur un privilège de fabrication exclusive pour une période de quinze années. Mais il fallait que cette concession fût enregistrée au Parlement. Or il existait une corporation des ferblantiers, serruriers, taillandiers, etc., qui fit opposition à l'enregistrement, sous prétexte que ses statuts lui réservaient à elle, à elle seule, le droit de faire des lampes et qu'Amy Argand ne pouvait en fabriquer, n'ayant pas été reçu *maître*. L'inventeur plaida; il gagna sa cause, mais il perdit en procès un temps qu'il aurait employé plus utilement à perfectionner une découverte des plus utiles ou à en faire de nouvelles.

Quelquefois pourtant — mais le cas était rare, — le gouvernement protégeait le novateur. C'est ce qui était arrivé à Lenoir, l'un des participants à l'Exposition de 1798, l'un de ceux dont les produits furent primés, et avec raison. Il exposait des instruments de précision. Les instruments de physique et de mathématiques avaient été jusqu'alors fournis par l'étranger : Lenoir voulut affranchir son pays de cette servitude. Pour ses opérations, il construisit un fourneau d'un certain modèle ; mais il n'était pas membre de la corporation des fondeurs. Deux fois ceux-ci envoyèrent démolir son appareil. Il finit par s'adresser au roi, qui fit cesser les tracasseries qu'on lui suscitait, et la France cessa pour cet article d'être tributaire de l'étranger.

Les mêmes vexations n'avaient pas manqué à un autre qui déploya la même énergie et la même persévérance que Lenoir pour doter son pays d'une industrie que nous ne possédions pas encore, celle des papiers peints. A l'époque de l'exposition de 1798, ce fabricant, dont le lecteur a déjà le nom sur les lèvres, Réveillon, n'était plus ; sa fabrique du faubourg Saint-Antoine avait été, comme on sait, détruite au début de la Révolution par une populace en délire, et sans doute, à ce moment, Réveillon avait regretté le régime de monopoles et de privilèges dont il s'était plaint si amèrement autrefois, mais qui du moins eût empêché des scènes de sauvagerie pareilles à celle dont il avait été victime, scènes désastreuses pour une industrie naissante. Réveillon avait été un des exemples les plus frappants, les plus complets des persécutions et du despotisme des communautés d'arts et métiers. A les entendre, il n'y avait pas eu dans sa manufacture une seule branche qui ne fût une usurpation. Introduisait-il quelque procédé d'une utilité incontestable? ces communautés l'accusaient de concurrence déloyale et criaient à l'envahissement de leurs droits. Imaginait-il ou même employait-il un outil? Cet outil appartenait à une autre corporation : c'était un vol fait aux imprimeurs, aux graveurs, aux tapissiers. De guerre las, il demanda et obtint d'être placé sous la protection du souverain, et sa fabrique reçut le brevet de *Manufacture royale*. C'était, en ce temps-là, le seul moyen pour un fabricant d'échapper à la persécution de confrères intéressés et ignorants. Mais le fait seul de cette exception prouve l'abus et condamne le système. L'Angleterre, elle aussi, avait eu des monopoles, des lieux privilégiés, *lieux d'asile* pour l'industrie : Westminster et Southwark, à Londres, avaient été ce que le Temple, le faubourg Saint-Antoine et les manufactures royales étaient à Paris; mais, bien avant la France, l'Angleterre avait su s'émanciper, et son industrie avait pris l'essor en cherchant à écraser la nôtre.

Enfin les chances étaient devenues plus égales. Mais à peine chez nous la liberté du travail avait-elle été proclamée que les troubles intérieurs, la guerre civile et, pour surcroît de maux, la guerre étrangère avaient entravé, puis arrêté, paralysé le mouvement industriel qui commençait à se produire. La France avait été menacée sur toutes ses frontières : l'Europe entière s'était levée contre nous. Les communications avec le dehors étaient fermées, tandis qu'à l'intérieur le pays était en feu. Le Trésor n'avait plus d'argent; l'État, plus de crédit. Pour défendre un territoire à la veille d'être envahi, quatorze armées avaient été mises sur pied; mais les armes et les munitions manquaient. On avait besoin de canons, de fusils : or les matières avec lesquelles on pouvait les fabriquer, fer, cuivre, acier, en un mot tous les métaux indispensables dans l'état de guerre, la poudre même, avaient été jusqu'alors tirés de l'étranger ; mais en ce moment, l'importation en était impossible. Dans cette situation critique, le Comité de salut public fit appel au patriotisme et aux lumières des citoyens. Son appel fut entendu : les savants se surpassèrent; le patriotisme fit taire la voix de l'intérêt individuel. On vit l'inventeur de la soude artificielle, Nicolas Leblanc, livrer gratuitement à l'État le secret de son procédé, lui dont la Révolution avait déjà tari les ressources. En quelques jours Paris fournit 150 000 fusils ; bientôt, avec des machines nouvelles, il en fabriqua 15 000 par jour. Les cloches qui encombraient les dépôts de l'État furent converties en canons ; l'on avait trouvé le moyen de séparer les diverses substances entrant dans la composition du métal. Le salpêtre fut extrait de partout, des caves, des étables, des bergeries. Tandis qu'auparavant on en obtenait avec peine 500 000 kilogrammes par an, six millions de kilos vinrent bientôt s'entasser dans les magasins. On le raffina par une méthode plus expéditive, en même temps qu'on en trouvait une plus simple pour la fabrication de la poudre, dont 35 milliers furent fournis chaque jour, par la poudrerie de Grenelle, à l'aide de procédés nouveaux. Mais il ne suffisait pas d'armer, d'approvisionner les combattants ; il fallait les habiller, les chausser. Les tanneries que possédait la France ne pouvant suffire à la consommation, l'on eut recours à Séguin qui s'occupait d'études sur le tannage des peaux et la préparation des cuirs. Cet habile chimiste fit connaître un procédé pour rendre le tannage plus prompt: aussitôt sa découverte fut divulguée par ordre du gouvernement et l'inventeur reçut la récompense qu'il méritait. Dans sa détresse, la France, on peut le dire, avait enfanté des merveilles.

Des industries de moindre importance au point de vue du salut de la patrie, mais importantes sous le rapport commercial, devaient leur origine, leur naissance à cet état de crise. En se promenant sous les portiques de l'Exposition, le visiteur pouvait en constater plusieurs exemples. Les résultats obtenus étaient sous ses yeux. Il n'avait qu'à s'arrêter devant l'arcade où de simples crayons étaient exposés : c'étaient les crayons depuis lors si connus, les crayons Conté. Nos commu-

nications avec l'Angleterre étant interrompues, nous étions privés de beaucoup d'articles qu'auparavant on tirait de ce pays; les crayons étaient du nombre. Le sol de la France ne fournissait pas la matière principale dont ils étaient composés; mais Conté, qui avait l'esprit ingénieux, inventif, et à qui le Comité de salut public s'était adressé, lui présenta au bout de quelques jours un assortiment de crayons qui ne le cédaient en rien à ce que l'Angleterre avait produit de plus parfait en ce genre.

VI.

Le cinquième jour complémentaire de l'an VI, autrement dit le dernier jour de l'année, le jury parcourut, comme il avait été annoncé, les galeries-arcades de l'Exposition. Ce jury comptait dans ses rangs Darcet le chimiste, Chaptal, Vien le peintre, Ferdinand Berthoud l'habile horloger, le sculpteur Moitte, tous de l'Institut national; Molard, du Conservatoire des arts et métiers; un membre du Conseil des mines; un autre de la Société d'agriculture, et un homme de lettres, Gallois. Le rapport qu'ils présentèrent et qui avait été, comme nous l'avons dit, rédigé par Chaptal, exprime les sentiments d'orgueil patriotique dont les examinateurs avaient été saisis à la vue de certains articles exposés par l'industrie française et qui étaient une révélation, à savoir des aciers, des limes, des cristaux, des poteries, des toiles peintes, etc. Il y avait là de quoi, disaient-ils, inspirer à nos rivaux (les Anglais) « une juste et inquiète jalousie ». Rien, ajoutait le rapporteur, rien dans les fabriques de nos voisins, n'est comparable aux produits *étonnants* sortis des manufactures nationales, des ateliers de Didot (imprimerie), de Breguet (horlogerie), de Dilh et Guerhard (porcelaine), etc. Ceux dont nous venons de citer les noms furent, avec les trois fabricants Deharme, Lenoir et Conté, dont nous avons déjà parlé, et six autres exposants, c'est-à-dire en tout douze seulement, *désignés* par le jury à l'estime et à la reconnaissance publiques : ce fut là, je crois, l'unique récompense qu'ils reçurent, car on ne leur donna même pas de médailles. Dans les républiques de l'antiquité, les vainqueurs aux jeux olympiques recevaient du moins une couronne de feuillage.

L'Exposition devait finir avec l'année (an VI). A la fête du 1er vendémiaire an VII (22 septembre 1798), qui suivit immédiatement et qui fut entièrement conforme au programme que nous avons donné plus haut, les noms des lauréats furent proclamés solennellement, et l'on obtint que l'Exposition resterait encore ouverte pendant une dizaine de jours. Malheureusement le temps, qui fut maussade et pluvieux, vint contrarier ces bonnes dispositions; durant les derniers jours on fut obligé de renoncer aux illuminations et aux concerts de la soirée.

A peine les portes de la première des expositions françaises de l'industrie eurent-elles été fermées, que l'administration, encouragée par le succès de sa tentative, se mit aussitôt à l'œuvre pour organiser l'exposition suivante, qui devait, comme nous l'avons dit, avoir lieu dans l'année qui venait de s'ouvrir (an VII). Une nouvelle circulaire adressée par le ministre aux autorités départementales ainsi qu'aux Chambres consultatives de commerce les prévint de se tenir prêtes pour la campagne prochaine. François de Neufchâteau convenait que l'épreuve n'avait pas été aussi complète qu'on aurait pu le souhaiter (on avait pris trop tard ses mesures); mais le gouvernement, disait le ministre, avait eu hâte de poser la première pierre d'un édifice que le temps seul pourrait consolider et qui chaque année devait s'embellir par les efforts réunis du commerce et de l'industrie. Sans doute tous les départements n'avaient pu prendre part à cette solennité d'un genre inusité; tous du moins avaient applaudi à l'idée qui l'avait inspirée, et la première Exposition venait de remplir de la façon la plus heureuse les vues patriotiques du Directoire. Quoique prise au dépourvu et bien que n'ayant pas eu le temps de préparer ses moyens ni de déployer ses ressources, l'industrie française avait honoré le génie national par des productions de nature à exciter l'envie et la jalousie de ses rivaux. Ce concours annuel où les productions de l'industrie française dans tous les genres seraient offertes aux regards de la nation et désignées à la reconnaissance publique ne pouvait manquer « d'électriser » les artistes et de les convaincre de l'intérêt qui s'attachait dès à présent aux arts populaires, à ces arts vraiment utiles dont le perfectionnement exerce une si puissante influence sur la richesse et le bonheur des nations.

En même temps, le ministre annonçait qu'il serait pris dorénavant certaines garanties qui avaient manqué à la première Exposition. Ainsi le jury des récompenses remplirait également le rôle d'un jury d'admission : il aurait à examiner à l'avenir les produits de ceux qui voudraient prendre part au concours industriel. Les fabricants auraient du 1er messidor au 10 thermidor pour envoyer les échantillons à soumettre à cette commission. Pendant les cinq jours terminant l'année républicaine, c'est-à-dire les jours pendant lesquels l'Exposition était ouverte, ces jurés devaient se livrer à un nouvel examen pour désigner les vingt exposants les plus méritants, ceux dont les noms seraient jugés dignes d'être proclamés à la fête du 1er vendémiaire. Cette fois il leur serait distribué, de la main du président du Directoire, des médailles d'argent. Celui qui aurait porté à l'industrie anglaise le coup le plus funeste devait recevoir une médaille d'or. Un échantillon des produits couronnés serait déposé au Conservatoire des arts et manufactures avec inscription spéciale.

Cependant la prochaine Exposition n'eut pas lieu

en 1799, comme on l'avait espéré; le délai fut jugé trop court; la seconde Exposition se tint trois années après la première, c'est-à-dire en 1801. Le tableau suivant montrera quel a été le nombre des expositions françaises de l'industrie depuis celle dont nous venons d'écrire l'histoire, et à quels intervalles elles se sont succédé; il fera voir aussi que le nombre des exposants a toujours été en progression (sauf pour la sixième Exposition, 1823, où le chiffre des exposants fut inférieur de très peu à celui de l'Exposition précédente) :

EXPOSITIONS NATIONALES FRANÇAISES.

		ANNÉE.	NOMBRE TOTAL SANS.
1re	(à Paris). . . .	1798 (an VI). . . .	110 ou 111.
2me	—	1801 (an IX). . . .	220 ou 229.
3me	—	1802 (an X). . . .	540
4me	—	1806.	1422
5me	—	1819.	1662.
6me	—	1823.	1642 ou 1648.
7me	—	1827.	1795.
8me	—	1834.	2447.
9me	—	1839.	3381.
10me	—	1844.	3960
11me	—	1849.	4532.

L'Exposition de 1849 (la onzième) fut la dernière de nos expositions nationales de l'industrie. En 1851, l'Angleterre inaugura la première exposition internationale. L'idée venait de la France, car, dès 1834, il en avait été question pour l'Exposition qui eut lieu cette année-là. Un homme d'initiative, dans un appel qu'il adressait aux ouvriers de sa ville natale (Abbeville), en les engageant à prendre part à cette fête du travail et de la paix, avait demandé pourquoi, dans un siècle de progrès comme le nôtre, le cadre des Expositions était encore si restreint, pourquoi dorénavant on ne les ferait point sur une base plus large et plus libérale, comme si l'on craignait d'en ouvrir les portes aux manufacturiers étrangers, aux Belges, aux Anglais, aux Suisses, etc. « Qu'elle serait belle, s'écriait-il, qu'elle serait riche, une Exposition européenne ! »

On ne songeait pas encore à une Exposition universelle, où les fabricants de toutes les nations du globe seraient convoqués.

La seconde république française fut sur le point de réaliser cette grande et belle idée. Pour l'Exposition de 1849, le gouvernement consulta les Chambres de commerce afin de savoir s'il ne conviendrait pas de faire de cette solennité une fête internationale. Mais les Chambres de commerce reculèrent devant une telle innovation. L'Angleterre, plus hardie, mit la première en pratique l'idée que la France avait conçue. Il est vrai que bientôt nous eûmes, nous aussi, notre première fête internationale, qui a été suivie, comme on sait, d'autres de plus en plus brillantes et dont quelques chiffres (nombres ronds) :

EXPOSITIONS INTERNATIONALES EN FRANCE.

	Années.	Nombre des exposants.	Espace couvert en mètres carrés.	Visiteurs. Total	Visiteurs. Par jour.
1re (à Paris)	1855	24 000	100 000	5 000 000	26 000
2me —	1867	50 000	150 000	10 000 000	48 000
3me —	1878	53 000	300 000	16 000 000	89 000
4me —	1889		En préparation.		

aideront encore mieux à fixer le souvenir.

GUILLAUME DEPPING.

MA VOCATION

(Voy. les deux numéros précédents.)

AVANT LE GRAND SÉMINAIRE

(Suite.)

IX.

La Tuilerie, 21 septembre 1847.

Ma mère a loué, sur le Planol, à Bédarieux, une dizaine de *gavaches*, pour les vendanges de Sirc, et les a conduits elle-même à la Tuilerie. Mon beau-frère a eu un sourire de satisfaction à la vue des montagnards, des montagnardes robustes qu'on lui amenait. Il arrive souvent que les *gavaches* — gens des gaves — descendent des hauteurs dans le bas pays, malingres, chétifs, épuisés. La vie est si pauvre, si rude, si dénuée aux crêtes de l'Espinouse et du Sommail! Ma mère, très expérimentée en toutes choses — ah! si mon père lui ressemblait!... — a eu la main heureuse cette fois comme toujours.

Tandis que Sirc, du ton solennel et enflé dont il citerait un vers d'Horace, harangue son monde attablé et mangeant la soupe, — la bonne, la savoureuse soupe des vendanges, — ma mère et moi nous nous dirigeons vers une vigne très vaste dite « la vigne du Roc-Rouge ». Là, parmi des éboulements rocheux, d'énormes quartiers détachés du bloc colossal dont la masse rougeâtre se fendille, s'effrite sous les orages et le soleil, rampent de vieux ceps au feuillage rare, aux fruits clairsemés. C'est aux profondeurs du granit que la vigne du Roc-Rouge va puiser les gouttes d'humidité qui la font vivre et décorent ses sarments, un peu maigres, de *clairettes* blondes d'un goût exquis. Prenez un grain, faites-le craquer sous la dent : c'est un rafraîchissement délicieux.

Ma mère aime beaucoup les clairettes, et c'est au Roc-Rouge que, tous les ans, elle vient faire sa provision. Armée d'un mince couteau recourbé, une serpette

minuscule, elle coupe de préférence les raisins haut perchés, ceux que le voisinage trop immédiat du sol n'a pu ni souiller ni pourrir. Ces clairettes, dont le soleil a fait le tour une saison durant, les caressant, les mûrissant, les abreuvant de son or chaud et nourricier, ces clairettes sont les seules qui se conservent tout l'hiver, sans la moindre tache de moisissure, suspendues par des fils aux poutrelles de la maison. En nos pays, on appelle *liants* ces raisins accrochés aux solives des plafonds.

Marion, au fur et à mesure que ma mère les a détachées, couche les belles grappes dans une grande corbeille, sur un lit de pampres verts. Moi, je me contente de regarder, incapable de rendre aucun service. Une fois j'ai amené un sarment et j'ai cueilli une clairette magnifique; mais, au moment où je la passe à Marion, ma mère, qui a l'œil à tout, s'écrie :

— Pas celle-là ! Elle gâterait les autres.

Je demeure la grappe au bout des doigts, interdit, un peu atteint. Je ne sais que faire de ce raisin qu'il ne m'est pas permis de déposer dans la corbeille, et je le croque indolemment, sans en sentir le goût, par exemple. Je mange comme je boirais, comme je lirais si j'avais un livre, comme je chanterais si j'en avais envie.

Marion est partie, la corbeille pleine sur sa tête, et ma mère choisit quelques dernières clairettes qu'elle empile dans un panier.

— C'est une petite réserve pour la tante Angèle, me dit-elle.

Le nom de ma tante, tombant à l'improviste, comme du ciel, dans la vigne du Roc-Rouge, me communique un vague frisson; je sens mes jambes se dérober, je suis pris d'une peur horrible. Ma tante est la menace éternelle, et l'on vient de me menacer.

Ma mère continue sa cueillette. Je m'éloigne, trop ému, trop agité pour demeurer en place. Néanmoins, de l'endroit élevé où je me suis abattu entre deux rocailles arides, mon œil, qui découvre toute la vigne du Roc-Rouge, voit ma mère, et, malgré qu'il en ait, ne peut se détacher d'elle. J'ai beau porter mes regards à droite, à gauche, partout je l'aperçois tenant une clairette que sa main dispose contre le soleil pour juger de la pureté, de la plénitude des grains. Ma mère m'enveloppe comme un danger, et, dans le réduit où je tâche de me tenir coi, pareil à quelque gibier traqué par la meute hurlante, mon cœur a des battements qui me crèvent la poitrine, qui bientôt la feront éclater.

Cependant, soit que les clairettes, en bas, se trouvent épuisées, soit que le panier n'en puisse contenir davantage, ma mère, se frayant un chemin parmi les sarments étroitement enlacés, remonte les hauteurs de la vigne du Roc-Rouge. Elle vient à moi, svelte, élancée, ses traits droits et pâles, ses beaux yeux noirs voilés par la dentelle plate, plus large que la main, de sa coiffe de fine batiste, montée à la mode de chez nous. Les ceps projetant fruits et ramures de toutes parts ne lui sont pas un obstacle : elle va avec aisance, avec une sorte de liberté souveraine, au milieu des pampres qui l'étreignent pour la retenir. C'est à peine si, de temps à autre, sa main où luit la lame de la serpette donne un coup, de ci, de là. Elle veut arriver en droiture et ne peut souffrir d'être détournée.

— Eh bien, mon fils? me dit-elle s'asseyant à côté de moi.

— Eh bien, ma mère?...

— Le temps ne t'a pas manqué pour réfléchir. As-tu réfléchi?

— Oui, ma mère, j'ai réfléchi.

— Et tu ne te décides pas à entrer au grand séminaire, sans doute?

— Je crois que je ferais bien d'y entrer.

— Alors, ce n'est pas une résolution prise?

— Il est des moments où je voudrais être déjà revêtu de la soutane, déjà enfermé au grand séminaire; puis il en est d'autres où la soutane et le grand séminaire m'épouvantent également.

— Tu t'effrayes à tort, mon enfant. Servir Dieu ne peut être quelque chose de si redoutable. Ta tante Angèle te prouvera, elle qui n'ignore rien de notre sainte religion, que Dieu est toute bonté, toute miséricorde, et qu'il proportionne toujours nos obligations à nos forces.

— Oh! ma tante Angèle...

Je lève un bras et le laisse retomber. Ce mouvement, où perce, à travers l'accablement de tout mon être, une irritation profonde, déplaît à ma mère.

— Ta tante est une « prédestinée », me dit-elle d'un ton sévère, en appuyant sur chaque syllabe.

Il n'en faut pas plus pour me réduire au silence. Mon âme s'ouvrait, elle se referme hermétiquement à ce reproche. Je reprends ma vie intérieure, la vie de mon habitude, cette vie qu'il m'est si doux de vivre, embellie que je la fais de rêves où je me perds, où je me noie, de sensations dont les délices intimes ne sont qu'un long enivrement. Ma mère est là, mais c'est absolument comme si elle était avec ma tante à Bédarieux, ou avec mon père à la Grange-du-Pin. Je ne la sens ni ne la vois. Mon œil distrait suit l'arête vive de Tantajo se détachant dans l'or bruni du couchant d'un trait merveilleusement pur; puis il se repose aux pampres finement découpés qui foisonnent parmi les éboulements. Une vision m'obsède : dans le vermillon cuivré de Tantajo, comme parmi les sarments touffus du Roc-Rouge, passe une silhouette mince, étirée, vêtue de lumière pourpre. C'est Nore, ma Norette, Éléonore Trescas de la Tuilerie.

— Ce qui me fait peur pour toi plus que le sacerdoce, mon enfant, c'est la pauvreté.

Ces paroles m'arrivent de loin; je les entends dans un rêve. Je regarde ma mère. Son visage, qu'elle essaye de cacher de ses deux mains, ruisselle de larmes. Je l'embrasse irrésistiblement, et je lui dis, la langue pour la première fois déliée par une tendresse plus forte que mon respect :

— Partons sur-le-champ pour Montpellier!

Elle tient ses yeux humides attachés sur moi et n'articule pas une parole. Je me suis mis debout; je lui ai pris une main pour l'inviter à se lever, à me suivre. Je me sens des ailes de la tête aux pieds et je les ouvre toutes vers le grand séminaire où l'on me pousse. Ce n'est pas la pauvreté dont on me menace qui va précipiter mon élan, mais un besoin invincible de complaire à ma mère que j'adore et que, dût-il m'en coûter la vie, je ne voudrais plus voir pleurer.

Nous descendons les pentes encombrées de la vigne du Roc-Rouge. Elle s'appuie sur mon bras. Je ne sais si cela lui est arrivé jamais. Comme je me sens fort pour la soutenir! Je suis heureux.

Un peu las l'un et l'autre, nous nous arrêtons sous un amandier. L'ombre de l'arbre, dépouillé dernièrement de ses fruits et dont les premières rosées emportent jour à jour le feuillage, nous offre un bien faible abri contre le soleil qui, du haut du mont Caroux, nous crible de ses rayons fulgurants. Nous demeurons fixes, impuissants à faire un pas de plus. La Tuilerie est à une portée de fusil, mais nous ne pouvons aller jusque-là.

Ma mère me dit :

— Te souviens-tu de ta grand'mère, mon petit?

— Si je me souviens d'elle! J'étais bien jeune; mais je la vois encore avec sa mince figure blanche, sa taille courbée, sa menotte retenant un bâton qui lui servait à assurer sa marche. Elle demeurait chez mon oncle l'abbé qui, à cette époque, n'était pas curé de Camplong, mais de Pézènes, derrière le Col-du-Buis.

— Eh bien! que dirais-tu si, toi-même étant un jour curé de Pézènes ou de Camplong, ton père, ta tante Angèle et moi nous nous retirions dans ton presbytère?

— Oh! ma mère!...

— Quelle douce vie serait la nôtre à tous!

— Ce serait une bien douce vie, comme une vie de paradis.

— Songe à la joie qu'aurait ta tante à s'occuper des ornements, du linge de *ton* église.

— De *mon* église, répétai-je sans avoir trop conscience de mes paroles.

Ma mère, voyant mon attention distraite, mes esprits envolés je ne sais où, pour me rappeler à moi-même me toucha la joue du doigt.

— Ainsi, reprit-elle, laissant de nouveau de gros pleurs tomber de ses yeux subitement inondés, ainsi nous serait épargnée, à ton père et à moi, une démarche humiliante, une démarche qui me met la mort dans l'âme...

— Quelle démarche?

— A la liquidation des affaires de ton père, qui sont désastreuses, dans deux ou trois ans, peut-être plus tôt, nous serons obligés de demander une pension à ton frère, à tes sœurs, à tes beaux-frères...

— Jamais! jamais!

— Voilà où nous en serons, quand cette route d'Agde à Castres nous aura dévorés...

— Non, non, ma mère, ma mère bien-aimée! A l'époque dont vous parlez, je serai prêtre; Monseigneur m'aura donné une paroisse à desservir, et vous vivrez, avec mon père, avec ma tante, auprès de moi, dans *mon* presbytère, comme vous disiez.

Elle me rendit mon baiser de tout à l'heure, et j'eus la douceur de voir tarir les larmes dans ses yeux.

Nous sortîmes du grand rond que dessinait sur le sol l'ombre claire de l'amandier. Comme nous abordions le porche de la Tuilerie, obscurci ce jour-là par la fumée des fours, ma mère me dit :

— J'irai à la Grange-du-Pin pour causer avec ton père. Tu peux rester ici jusqu'à mon retour.

Marion attendait, flanquée d'un gavach. Celui-ci chargea la corbeille de clairettes, celle-là prit le panier de ma mère, et ils s'en allèrent tous trois vers la ville.

X.

La Tuilerie, 25 septembre 1847.

Les vendanges sont chez nous une longue fête. Dès la pointe du jour, chants, cris de joie, rires s'envolent de partout, des Bas-fonds, des coteaux, des cimes, et, dans les sentiers, les sonnailles retentissantes des mulets chargés de comportes pleines appellent des bandes d'alouettes matinales qui picorent sur les tas à bec que veux-tu. Du reste, les *gavachs*, hommes, femmes, enfants, se conduisent tout à fait comme les oiseaux : chacun, afin de pousser la soupe mangée à la maison sous l'œil du maître, se gave de raisins jusqu'à la luette, bravement. Quelle gaieté alors! Tandis que les montagnardes, d'un coup preste et sec, abattent les belles grappes, qui tombent en de lourds paniers d'osier imbibés de jus, presque ruisselants, les montagnards, dont le devoir serait d'aller vider ces paniers d'un saut, perdent plus d'une minute à caqueter avec les *payses*, à les prendre à la taille, à batifoler en cent façons. Quand les pampres sont encore épais, que de gros baisers sonores on entend claquer, de ci, de là, sur les joues rebondies des vendangeuses, trop faciles aux amusements avec les garçons! Peut-être, en d'autres moments, dans leurs villages respectifs de l'Espinouse ou du Sommail, se montreraient-elles plus farouches; mais la paroisse natale est si loin! Puis nous

voici à la saison des vendanges, et qui ne sait que cette saison enivrante fait aimer?

Sirc, jugeant sa « vigne de l'Arboussas » mûre pour la serpette, y a conduit ce matin son escouade de gavachs; puis, comme d'autres soins le réclamaient, il m'a chargé de surveiller son monde, de tenir l'œil surtout aux muletiers, engeance peu commode, toujours disposée à rendre le fouet et à vous planter là, la besogne commencée. Justement, j'ai eu maille à partir avec un de ces drôles, un gars de vingt-cinq ans environ, fort comme un hercule du Planol, plus hérissé de poils roux qu'un loup de la Montagne-Noire, le regard en dessous, l'air tout ensemble sournois et brutal. On rencontre de grands misérables dans la vie.

Mon beau-frère ne m'avait pas quitté depuis cinq minutes, qu'au bas de la vigne de l'Arboussas, à l'endroit où s'arrêtent les mulets pour recevoir leur chargement, un cri aigu, un cri de douleur se fait entendre. Qu'y a-t-il? Je me précipite. Une jeune vendangeuse du nom de Marthe, que ma mère, toujours bonne, a embauchée par charité sur le Planol, car elle paraît fort délicate, est là qui se lamente, qui pleure. Un filet de sang lui coule du front, dont la peau est déchirée de la naissance des cheveux au sourcil droit.

— Que t'arrive-t-il, Marthe?

— C'est lui qui m'a fait ça avec son fouet, me répond-elle.

Et, de son bras levé, elle me montre le muletier Janros qui s'en va paisiblement vers la Tuilerie, au train coutumier de ses bêtes. Une indignation me soulève.

— Janros! Janros!

L'homme m'a entendu et s'arrête. Je le rejoins d'un élan fou.

— Dites donc, pourquoi avez-vous blessé cette pauvre Marthe?

— Tiens! parce qu'elle s'est plantée sous la mèche de mon fouet, quand il a claqué pour le départ.

— Vous mentez!

— C'est une manière de vous dire que cela ne vous regarde pas.

— Insolent!

— Si Marthon s'était laissé embrasser, elle ne geindrait pas à présent. Moi, je suis comme ça, il faut que les filles m'obéissent, et, s'il me plaît de leur trousser un brin le jupon...

— Brute! triple brute que vous êtes!...

J'ignore s'il m'a entendu, car, tandis qu'il parlait, il a vigoureusement fouaillé ses mulets et il est déjà bien loin.

La « vigne de l'Arboussas » tire son nom d'un bois d'arbousiers qui la borne fort agréablement et fort pittoresquement vers le bas, aux environs du ruisseau très encaissé de Paders. Ce ruisseau, complètement à sec aux jours torrides de l'été, a reçu les premières pluies de septembre, les a gardées, et un léger courant jase parmi les pierres arides qui commencent à reverdir. Par endroits, des creux retiennent l'eau en des vasques tranquilles, et, dans ces miroirs perdus, les arbousiers des deux rives jettent leurs fraises rouges, ambrées, avec une profusion de feuillage fin et de bouquets blancs épanouis. Le merveilleux arbuste! Il est toujours vert, il a toujours des fleurs, toujours il porte des fruits à tous les degrés de maturité. Tendez la main; une branchette flexible, dont vous feriez la plus jolie couronne au front de la jeunesse, une branchette unie, sans épines, vient à vous, et l'arbouse, qui veut être cueillie, vous met au doigt une tache de sang vermeil. J'ai ouï dire que les arbouses de nos Cévennes sont meilleures que celles de Pyrénées. J'en suis fier pour mon pays.

Je remonte le ruisseau de Paders, sous les arbousiers, et gagne un autre côté de la vigne de Sirc. Il me répugne d'aborder Marthe, que je n'ai pas su venger de cet atroce muletier. Il fallait avoir le cœur d'arracher son fouet à Janros et de lui en allonger sur la face toute la courroie. Je chemine lentement, assez attristé de ma lâcheté. Que doit penser de moi la fillette embauchée par ma mère sur le Planol? Tout à coup je demeure fixe : à quatre pas de moi, un paquet de haillons s'agite au bord de l'eau. Je tousse pour dénoncer ma présence. Du paquet de haillons se dégage, parsemé de gouttelettes irisées, un charmant visage calme et doux.

— Toi, Marthon!

— Oui, monsieur : ça saignait toujours et je suis venue y mettre un peu d'eau.

— Et ça ne saigne plus à présent?

— Pas beaucoup. Si seulement j'avais un mouchoir pour me serrer le front!

— Veux-tu le mien?

— Non, monsieur; je n'oserais jamais.

Sans avoir claire conscience de mes pas, j'avais, parmi les pierrailles, franchi la courte distance qui nous séparait. Véritablement je ne reconnaissais plus la vendangeuse de ma mère, et, soit curiosité, soit plaisir, je la regardais. Quand elle avait paru à la Tuilerie, dans la bande des gavachs, une seule chose m'avait frappé en elle : son grand air de misère. Maintenant, encore que son pauvre corps souffreteux fût recouvert des mêmes nippes sordides, s'en allant en charpie, je ne sais quel rayonnement s'en échappait. Ce rayonnement était si fort que, de temps à autre, il me contraignait à baisser les yeux. En face de cette inconnue dont je ne savais pas tout le nom, dont j'ignorais le pays, j'éprouvais cette sorte d'embarras, de malaise, que me procurait la vue d'Éléonore Trescas. Et pourtant quelle différence entre Norette, blonde comme un épi sur l'aire, et Marthe, brune comme une grappe sur le pressoir! — A la fin, est-ce que toutes les filles de la création allaient me troubler ainsi? — Encore

une fois, il y avait là une marque de la vocation qui m'appelait à vivre d'une vie exceptionnelle, d'une vie de choix, d'une vie d'où la femme devait être exclue? Oui, oui, mes timidités, mes tremblements étaient signe d'élection.

Cependant, en dépit de tant de pensées à travers lesquelles passe et repasse l'image extasiée de ma tante Angèle, je retire mon mouchoir blanc de ma poche, le plonge à vingt reprises dans le ruisseau, le tords, le déploie, le plie d'angle à angle, dans sa longueur, et le noue autour du front de la jeune fille.

— Eh bien? lui dis-je.

— Oh! monsieur... Oh! monsieur...

Ses yeux étaient secs; mais voilà que, de nouveau, ils laissent pleuvoir des larmes. Ma surprise est grande, et je ne puis m'empêcher de songer à Éléonore Trescas qui, en pareille situation, aurait ri certainement au lieu de pleurer. Chez ces fillettes — elles doivent avoir le même âge à peu près, — le caractère ne se ressemble pas plus que le visage. Laquelle des deux préférerais-je, si je n'étais pas à la veille de partir pour le grand séminaire de Montpellier? Ma foi, il me semble que j'inclinerais vers Marthe, malgré les éclats de rire si frais, si jolis de Norette : Marthe souffre, et la douleur m'attire invinciblement.

— Quel âge as-tu?

— Je parais seize ans, monsieur; mais j'en ai dix-huit tout de même. Sans ça, je n'aurais pas pu me louer, même pour ramasser les grains de raisin qui tombent des comportes ou des paniers. Vous savez qu'on m'a prise chez M. Sirc pour « lever la *grunado* »...

— D'où es-tu?

— Des Verreries, proche Saint-Pons.

— Avec qui es-tu venue à Bédarieux?

— J'y suis venue seule.

— Et tes parents t'ont permis de t'en aller comme ça à travers les routes?

— Je n'ai plus de parents. J'ai perdu ma mère au berceau et je ne me souviens pas beaucoup de mon père. Quand ma grand'mère, qui m'avait avec elle, est morte ce dernier hiver, la voisine Balaguier m'a recueillie... Des fois, j'allais tourner la meule chez un remouleur pour gagner deux sous; puis, d'autres fois, j'allais *faire du bois* dans les châtaigneraies. Mais nous ne pouvions pas vivre de notre travail et nous nous couchions souvent sans souper. Alors M. le curé des Verreries a parlé de me mettre chez les Sœurs, à Saint-Pons. Moi, j'ai pris peur de ces Sœurs que je ne connais pas et je me suis sauvée de la paroisse, dans la nuit.

— Et tu es arrivée d'une traite jusqu'ici?

— Un charretier m'a laissée monter sur l'arrière de sa charrette. Il y avait là une botte de foin pour ses bêtes. De quel appétit j'ai dormi, encore que je ne pusse m'empêcher de pleurer!

— Pourquoi pleurais-tu tant?

— Et mon pays? et la voisine Balaguier? et le cimetière où sont tous les miens que j'abandonnais? Croyez-vous que ce ne soit rien ça, monsieur?

— Tu as raison, Marthe, tu as bien raison... A propos, quel est ton nom de famille?

— Nous autres, aux Verreries, nous sommes les Vanneau, et je m'appelle Marthe Vanneau.

— Après les vendanges, que feras-tu?

— Votre mère, qui est bonne comme la sainte Vierge, m'a dit que, si on était content de moi à la Tuilerie, elle me placerait.

Et, osant me dévisager de ses grands yeux bruns interrogateurs :

— Êtes-vous content de moi, vous, monsieur?

— Très content de toi... Oh! très content.

Elle incline sa tête charmante et n'ajoute pas un mot. Moi, également interdit, je tiens mes deux yeux attachés à la surface d'une de ces conques profondes de rochers où le Paders, après avoir couru, cabriolé parmi les mille accidents de sa route tapageuse, semble se reposer avec délices. Dans ce miroir immobile, les traits mignons de Marthe Vanneau me frappent singulièrement. Mon Dieu! quel passe-temps céleste que de regarder, de regarder jusqu'à la fin de son regard le visage d'une jeune fille au fond de l'eau claire de nos montagnes! Il faut dire que ce visage-ci est ravissant, qu'il s'allonge par une ligne d'une finesse, d'une distinction peu habituelles chez les paysannes de nos contrées. Et la peau, quel éclat elle conserve dans sa pâleur bistrée! Les joues de Marthe Vanneau sont creusées et tristes; mais je ne sais pourquoi je les préfère aux joues rebondies et rieuses d'Éléonore Trescas. Puis il faut voir comme le bandeau blanc assujetti par mes mains autour de son front lui sied! Des feuilles, chassées par le vent, se sont arrêtées parmi ses cheveux, dont les mèches folles, plus noires que des plumules de merle, débordent mon mouchoir, et tout cela, au fond du ruisseau, forme un ensemble parfait de grâce touchante et d'idéale beauté. J'omets les arbouses rouges et les ramilles vertes des arbustes qui surplombent le Paders, chargés de frondaisons et de fruits. Il n'est pas jusqu'aux loques de la petite vendangeuse de ma mère qui, s'embellissant de je ne sais quels reflets obscurs, n'ajoutent à l'effet de cet incomparable tableau.

— On n'est pas plus mal vêtue que moi, n'est-il pas vrai, monsieur? me dit-elle rougissante.

— Mais, au contraire, Marthe...

— Allez, monsieur, ne soyez jamais pauvre. Si vous saviez ce que c'est!

— Tu le sais, toi?

— Jusqu'au fond, car j'ai pâti, telle que vous me voyez... Mais, avec vous, j'oublie d'aller ramasser ma *grunado*, dit-elle se plantant debout.

Je m'empare de ses mains.

— Marthe...

Je ne puis articuler un mot de plus.

— Monsieur, si je vous demandais quelque chose, me l'accorderiez-vous?

— Je t'accorderais tout...

— Du reste, vous voyez, je me suis bien lavée et je suis bien propre à présent... Si vous m'embrassiez, je crois que cela me porterait bonheur.

Je la prends dans mes bras et mes lèvres la baisent timidement sur les deux joues. Je la retiens encore, tremblant de la tête aux pieds, quand, des hauteurs de la vigne de l'Arboussas, descendent des chants sauvages, hurlés à pleine voix. La journée est finie, et les vendangeurs regagnent la Tuilerie, où le souper les attend. Marthe Vanneau, qui a peut-être faim, la pauvre fille, court rejoindre la bande à travers les arbousiers. En me quittant, elle a dénoué mon mouchoir de son front et me l'a rendu.

— Je n'en ai plus besoin, merci, m'a-t-elle dit.

Je ne sais combien de temps je suis demeuré planté au bord du ruisseau de Paders, regardant ce chiffon taché de sang.

XI.

La Tuilerie, 2 octobre 1847.

Le vin commence à fermenter, à bouillir dans les cuves. Les vendanges sont finies. En payant ses gavachs, Sirc avait un air satisfait qui ne laisse aucun doute sur l'excellence de la récolte.

— A l'année prochaine, mes amis! à l'année prochaine! leur répétait-il joyeusement.

Sur ce, il leur a montré le chemin, le long du bief des Douze; puis, à grand bruit de ferrailles, a refermé le portail de la Tuilerie.

C'est bizarre comme je suis fait! Encore que je ne connaisse aucun de ces hommes de la montagne, que depuis leur arrivée ici je ne leur aie pas adressé vingt paroles en tout, leur départ m'a ému, bouleversé. La chose se comprendrait peut-être si Marthe Vanneau avait été parmi eux; mais ma mère a emmené hier sa petite protégée, et ce n'est pas elle qui m'occupait assurément. Pourquoi ce trouble étrange? Je ne sais. Le fait est qu'en voyant du haut de la terrasse ces gavachs déguenillés, loqueteux, s'en aller en désordre, comme un troupeau chassé hors des bergeries, je me suis senti étreint à la gorge par une profonde pitié. Mille questions se pressaient dans mon esprit effaré. Où couraient-ils de ce pas? Qui les recevrait ce soir? Où trouveraient-ils de la soupe pour se substanter? En quelle métairie leur ouvrirait-on la porte d'une étable pour y dormir? Un troupeau de chèvres ou de moutons découvre au moins de l'herbe à brouter dans la campagne; mais eux?... — Allez, monsieur, ne soyez jamais pauvre. Si vous saviez ce que c'est! — Avec ces paroles de Marthe Vanneau, qui tout à coup m'ont encombré la mémoire, j'ai éprouvé un déchirement intime cruel et j'ai quitté la terrasse au galop.

XII.

La Tuilerie, 5 octobre 1847.

J'ai honte de me l'avouer à moi-même, il n'en est pas moins vrai que, tout bien examiné, bien pesé, bien analysé, je suis plus dénué et plus misérable que le plus dénué et le plus misérable montagnard de l'Espinouse ou du Sommail, qui, pour ramasser quelques sous, vient aux vendanges dans le bas pays. Lui du moins a des bras capables de le nourrir; moi, je n'ai rien. Dieu connaît mon adoration pour mes parents; il n'en est pas moins vrai que parfois j'ai une envie furieuse de leur reprocher leurs bienfaits. Je retiens ces mouvements farouches, mais je souffre. Pourquoi, au lieu de m'envoyer casser des pierres sur la route d'Agde à Castres, ce qui eût été d'un résultat positif, m'enfermer au petit séminaire de Saint-Pons, où tout ce qu'on m'a enseigné ne saurait me procurer un morceau de pain? Les miens ne pouvant désormais achever l'œuvre entreprise, l'œuvre trop coûteuse de mon instruction, cette alternative me serre au cou avec l'âpre rigidité d'une paire de tenailles : ou je serai prêtre, ou je serai je ne sais quoi, un pauvre quémandant sa vie.

Cette dernière solution de ma destinée n'est pas possible : je ne veux pas être un pauvre, j'ai horreur de la pauvreté.

Un souvenir me revient.

Au petit séminaire de Saint-Pons, de rares élèves recevaient une pension des mains de M. l'abbé Castan. Le jeudi, avant le départ pour la promenade, on faisait queue dans le corridor de l'économat et l'on touchait sa solde. Qui empochait cinq sous, qui dix sous, qui un franc, le chiffre le plus élevé de la pension. J'étais inscrit sur le registre pour cinquante centimes. Dieu! quelles fraîches, quelles délicieuses bouteilles de limonade gazeuse, sous les ombrages de Pont-de-Rach, en été! et quelles appétissantes, quelles savoureuses tranches de jambon, au Cabaretou, dans la neige, en hiver! Ceux à qui leurs parents n'avaient pu faire la moindre largesse étaient plantés autour de nous, nous regardant boire et nous regardant manger. Je n'ai pas oublié, je n'oublierai jamais les attitudes de ces condisciples malheureux : tandis que ceux-ci tenaient rivés sur nous de bons gros yeux pleins d'une envie peu dissimulée de mangeaille ou de beuverie, que ceux-là allongeaient furtivement la main pour vider des fonds de verre, recueillir des fragments perdus de victuailles, d'autres, la mâchoire serrée, les traits contractés par une crispation de colère sourde, haussaient les épaules à nos moindres paroles, à nos moindres éclats

de rire, puis nous dévisageaient haineusement. Que de méchants propos, que de querelles, que de coups de poing, après ces orgies à cinq, dix, vingt sous par tête!

J'y ai réfléchi depuis : le pauvre ne saurait se comporter autrement que ne se comportait, à Pont-de-Rach ou au Cabaretou, tel ou tel de mes condisciples. Ou bien le pauvre envie, ou bien il grappille, ou bien il s'insurge. De ces trois états, un seul implique quelque noblesse, car enfin on joue sa vie dans la révolte; pour les deux autres, ils sont la honte même, l'abjection même, la fin de Dieu chez l'homme, car Dieu manifestement se retire de sa créature quand elle a laissé faire naufrage à sa dignité. — Allez, monsieur, ne soyez jamais pauvre. Si vous saviez ce que c'est!

Marthe Vanneau, je sais ce que c'est.

XIII.

La Tuilerie, 7 octobre 1847.

Quelques paroles de ma tante Angèle ont suffi à dissiper l'orage qui grondait en moi, car depuis le départ des vendangeurs j'étais en proie à l'orage... Je suis faible, oh! bien faible... Il faut le reconnaître aussi, il est des êtres doués d'une fascination singulière : ils n'ont pas ouvert la bouche, que déjà vous vous rangez à leur avis. Ces êtres-là, quand ils marchent, ont le privilège de se faire en quelque sorte précéder de leur âme, qui vole bien en avant d'eux ailes déployées, et vous êtes touché au cœur avant d'avoir entendu un mot. Ma tante Angèle est une « prédestinée », comme l'a dit ma mère, et je ne dois pas être surpris si Dieu lui a accordé aujourd'hui la faveur de m'apaiser, de me pacifier.

En sortant de la messe, à laquelle elle assiste tous les matins à mon intention, elle a tenu à venir causer avec moi. — D'abord mon père a écrit, et, comme novembre approche, que le grand séminaire va rouvrir ses portes, il nous attend à la Grange-du-Pin pour prendre un parti. Puis on a reçu une réponse favorable de ma cousine Clotilde Sicard, religieuse de la Visitation...

— ... Une réponse de ma cousine?...

— Elle t'aime beaucoup, s'intéresse beaucoup à toi. Je raconterai à ton père la démarche que j'ai faite auprès d'elle par écrit... Du reste, j'irai voir prochainement ta cousine à Montpellier... Il sera question entre nous de toi, uniquement de toi... A présent, peux-tu m'apprendre quelque chose de tes dispositions intérieures?

— Je ne puis rien vous apprendre de mes dispositions intérieures, pour la bonne raison que je ne les connais pas.

— Tu ne t'es donc pas occupé de toi dans ces derniers temps? Tu ne t'es donc pas sondé « devant le Seigneur »?

— Je me suis efforcé, ma chère tante, et je n'ai discerné qu'ombres et ténèbres en moi, autour de moi, partout.

— Pas une fois tu n'as entrevu Dieu au fond de tes pensées?

— Souvent, perdu dans mes pensées à croire que je ne pensais plus, j'ai éprouvé des secousses terribles et délicieuses. Alors je croyais entendre une voix douce me parlant, me redressant, me grondant dans la nuit où j'étais égaré, et je me laissais aller à écouter cette voix douce jusqu'au réveil, car j'étais certainement endormi.

— C'est de ce sommeil plein de grâces que le Seigneur se servit pour montrer ses anges à Jacob...

— Une fois, en effet, j'ai aperçu une échelle indéfinie au long de laquelle montaient et descendaient des fillettes ayant toutes même visage, même tournure...

— Les anges se ressemblent tous...

— Tantôt, ces fillettes, vêtues de lumière, avaient les traits mutins, rieurs d'Éléonore Trescas; tantôt, elles prenaient la figure attristée, douloureuse de Marthe Vanneau...

— Éléonore Trescas?... Marthe Vanneau?...

— Vous savez bien, la petite tuilière d'ici?... Vous savez bien, la petite vendangeuse de ma mère?...

— Le Tentateur veut essayer ses forces contre toi en usant de ce qu'il trouve sous la main. Il devine que tu as pu voir les pauvres filles dont tu me parles et il essaye de t'en tourmenter. Si déjà tu te trouves en butte aux attaques du démon, c'est qu'il te redoute, car, plus clairvoyant que tu ne l'es, il a découvert en ton âme les marques de la vocation. Tu seras prêtre, Dieu le veut.

— Mais, ma bonne tante...

— Vois quel sera ton bonheur après ton ordination, quel sera le nôtre! Et je ne fais, pour mon compte, aucune allusion à la paix, à la sécurité dont nous vivrons enveloppés dans ta paroisse. Ces motifs trop humains n'ont pas à mes yeux l'importance qu'y attache ta mère. Ce sont des raisons hautes comme Dieu qui m'enchantent et m'enlèvent. Si la faveur, la gloire je devrais dire, de voir mon neveu célébrer le saint sacrifice de la messe m'est accordée, je croirai notre famille élue, et je ne sais, quand tu descendras de l'autel, si je résisterai à l'envie de baiser la trace de tes pas. Le fils de ma sœur élevé à la dignité sublime du sacerdoce! Quand mes yeux t'auront admiré dans la pompe des ornements sacrés, je pourrai m'écrier comme le patriarche Siméon : « Seigneur, maintenant vous pouvez rappeler votre servante. »

Avec ces derniers mots, ma tante était tombée à genoux et m'y avait entraîné.

Nous avons prié longtemps, elle, ravie en extase, moi, tout en répétant le *Pater*, inondé de je ne sais quelle quiétude heureuse, quelle aise divine qui m'ar-

rachait brusquement aux préoccupations où s'épuise ma vie. J'étais à la Tuilerie certes, puisque, à travers les vitres de ma chambre, j'apercevais les piles de *marchandise* et la fumée noire des fours allumés, et pourtant il me semblait que ma tante Angèle venait de m'ouvrir les portes du paradis et que c'était en quelque coin perdu du ciel que nous nous tenions prosternés.

XIV.

La Grange-du-Pin, 10 octobre 1847.

Nous avons loué *Jacquet*, l'âne du ménétrier Salvant, et, ce matin, vers dix heures, ma mère, ma tante et moi nous sommes partis pour la Grange-du-Pin. Le fils de Salvant, un garçonnet d'une quinzaine d'années, pâlot, un peu boiteux, auquel un défaut de langue a fait donner dans la ville, qu'il a scandalisée déjà par mainte fredaine, le surnom de *Baragouin*, nous accompagne. Comme nous resterons quelques jours chez mon père, le Baragouin ramènera ce soir Jacquet à Bédarieux. En attendant, le long de la rude montée du Col-du-Buis, il le fouaille à tour de bras avec un brin d'olivier.

— Vas-tu finir, polisson! crie ma mère lui arrachant sa badine, qu'elle lance dans le ruisseau du moulin Trinquat.

Le Baragouin ne proteste pas ; il nous laisse aller en avant et s'acharne après un *roncier*, qu'il dévalise de ses mûres gloutonnement.

Au ruisseau de Soumâltre, ma tante, installée sur la barde de Jacquet depuis la ville, arrête la bête et descend d'un glissement qui lui découvre un peu les mollets. La pauvre vieille fille pousse un gloussement d'oiseau pris au nid. Il y a soixante-dix ans que Dieu l'a envoyée en ce bas monde pour y faire son salut, et, depuis soixante-dix ans, elle n'en a jamais tant montré! Ma mère sourit.

— Allons, Rose, lui dit ma tante, c'est ton tour; monte!

— Et toi, petit, tu n'es pas fatigué? me demande ma mère.

— Non! non!

Et, de crainte qu'on ne m'oblige à chevaucher Jacquet, je me rabats vers le Baragouin.

Quel singulier garçon, ce fils de Salvant! Assurément le sentier où nous cheminons à travers le plateau de l'Yeuse est étroit, mais enfin nous y cheminons bien, nous autres, avec l'âne, et à notre aise, et sans nous détourner. Pourquoi, lui, ne peut-il suivre la ligne que nous suivons? Tantôt il saute à droite, tantôt il saute à gauche; puis on le voit, malgré sa boiterie, malgré ses pieds nus (car il n'a pas de souliers), s'élancer par bonds à travers champs. On dirait d'un bon chien de chasse courant happer le gibier après le coup de fusil.

Du reste, avec ses yeux jaunes, sa tignasse fauve emmêlée, ses haillons effiloqués et tombant long, pareils à des poils, le Baragouin a bien plutôt l'air d'un chien-loup en maraude que de l'enfant du ménétrier bédaricien, lequel est un parfait honnête homme, malgré son métier de hasard.

— Qu'as-tu donc à galoper ainsi? lui dis-je.

— Je vais ramasser mes oiseaux.

— Quels oiseaux?

— Ceux que je tue, pardi!

— Tu tues des oiseaux?

Il glisse une main dans la veste qui lui pendille aux reins et la retire hérissée de plumes.

— Voilà! ricane-t-il.

— Comment fais-tu?

— Je prends un caillou, et v'lan! Des fois, ça y est.

— Alors ça n'y est pas toujours?

— Oh! non!... Cardy, le berger de M. Vernazobres, au Pouget, touche à tout coup. Autant de pierres lancées, autant de bêtes par terre; mais moi!... Voyez-vous, je ne sais pas m'approcher assez près. C'est plus fort que moi : de tant loin que j'aperçois un chardonneret, une linotte, il faut que mon caillou parte. Je suis comme ça... Sans compter, au fait, qu'il y a des oiseaux très difficiles.

— Ah! il y a des oiseaux plus difficiles que d'autres?

— Allez donc dire aux alouettes d'attendre mon plomb de rencontre! Ah bien, oui!... Cardy, qui marche plus léger qu'un rat, en a tué plusieurs; moi, pas une. Oh! pour les rouges-gorges, les becfigues, les bouvreuils, tout ce peuple-là me connaît...

— Mais les alouettes?

— Chut!...

Il roule au bout de ses doigts un morceau de silex luisant, coupant comme verre, et sur la pointe des orteils s'éloigne furtivement. Tout un long vol d'alouettes-coquillades vient de s'abattre à deux pas; la bande au grand complet picore dans la poussière du chemin. Je demeure fixe, les yeux au Baragouin se dissimulant dans l'ombre des haies, les oreilles aux alouettes relevant leur houppette pointue et grésillant. Tout à l'heure, le jeu barbare de ce drôle qui abat de pauvres oisillons inoffensifs, m'avait indigné; maintenant, dans le fond, je fais des vœux pour que ce sauvage, car le fils de ce Salvant est un sauvage de Fenimore Cooper, ne manque pas son coup. Mais le voilà planté; il vise. V'lan! le caillou part. Les alouettes s'enlèvent du même vol brusque, montent droit aux nuages.

— Eh bien? eh bien?

Le Baragouin ne m'écoute pas; son silex a fait long feu; il est humilié et ne veut plus bavarder avec moi. Il fuit.

Le plateau de l'Yeuse se développe à perte de vue,

rocailleux, peu fertile, plan et nu comme la main. Par intervalles, du milieu d'un chaume où la récolte du seigle a été maigre, surgit un bouquet de chênes verts rabougris, blancs de poussière, mangés aux pieds par l'euphorbe vorace, empoisonné, et c'est tout. A gauche pourtant, on distingue de lourdes ombres noires s'allongeant, s'étirant à l'infini. Ce sont les masses forestières de Pézènes et de Fos. Tandis que le plein soleil nous rôtit les côtes au long d'un sentier sans abri, qu'il ferait bon marcher dans la fraîcheur des grands bois!

Nous avons dépassé le village de Faugères et abordé la route d'Agde à Castres, la fameuse route de mon père, *notre* malheureuse route. Bien entendu, je ne connais rien aux travaux exécutés par nos équipes de terrassiers, de pétardiers, de remblayeurs, et pourtant il me semble que ces travaux, au milieu des difficultés qu'offrait un sous-sol de pierre dure, — nous cheminons dans un banc de marbre depuis Faugères, — ont été réalisés à nous mériter les éloges du gouvernement. Comme ces fossés creusés à vif dans le roc, ces fossés par où s'épanche librement l'eau des orages, sont larges, profonds! Et l'empierrement, est-il assez solide, assez épais! Et les banquettes gazonnées tout du long, sont-elles assez vertes, assez gaies, avec leurs girandoles de pâquerettes blanches!

Je voudrais que M. Duponchel, ingénieur des ponts et chaussées, que M. Simonneau, également ingénieur des ponts et chaussées, vinssent par ici: ils jugeraient combien ils avaient tort, sous un prétexte ou sous un autre, de garder sur leurs bureaux les mandats de payement de mon père, de laisser mon pauvre père en proie à la meute hurlante de ses ouvriers. Que de larmes ces messieurs ont fait répandre à ma mère! Un matin, — il y a deux ans, — par un froid très dur de décembre, cette femme admirable, d'un caractère viril, voyant son mari découragé, désespéré, prêt à jeter le manche après la cognée, car la quinzaine de paye approchait et une somme de huit mille francs légitimement due, réclamée, n'arrivait pas, quitta le lit où l'avait retenue de longs jours une fluxion de poitrine, et, se soutenant à peine, encore brûlée par les vésicatoires, partit pour Montpellier. Je ne me souviens plus guère si c'est à la porte de M. Duponchel ou à celle de M. Simonneau qu'on la laissa se morfondre toute une après-midi; ce que je n'ai pas oublié, c'est que ni l'un ni l'autre de ces fonctionnaires ne la reçut et qu'elle revint les poches vides à Bédarieux. Ce souvenir m'épouvante. Si tous les hommes étaient méchants, impitoyables comme les ingénieurs de la route d'Agde à Castres, tel que je me connais, j'aurais beaucoup de peine à vivre parmi eux et je ne devrais pas hésiter à m'engager dans la voie de paix, de lumière que les mains amies de ma mère et de ma tante essayent d'ouvrir toujours plus large devant moi.

Le Baragouin, disparu depuis une heure, dégringole sur nous du haut d'une vigne par un talus escarpé. Il tient un raisin de trois livres qu'il dévore de rage. Il est aspergé de jus de toutes parts.

— On n'a donc pas vendangé par là? lui demande ma mère.

— J'ai trouvé ça et je l'ai coupé. Oh! ce n'est pas la première fois que je vais à la picorée!

— Il fallait avouer que tu avais faim, et je t'aurais donné à manger. J'ai des provisions.

— Vous avez des provisions, madame? interroge-t-il, relevant sa frimousse luisante et se pourléchant les babines.

— Angèle, dit ma mère, si nous prenions quelque chose? Il y a ici un endroit ombragé où nous serons très bien. Regarde!

Elle montrait, sur notre droite, à cinquante pas de la route, une de ces plantations de cyprès comme on en rencontre si fréquemment à la porte de nos métairies méridionales. Ces grands arbres rigides, touffus, sans le plus mince ajourement, allongent parmi les éboulements d'une carrière de marbre une ombre épaisse qui nous tente.

La dînette sous les cyprès aurait été délicieuse sans cet atroce, ce cynique Baragouin. Dans le panier ballant à l'encolure de Jacquet, ma mère avait plié des œufs durs, de la saucisse, un canard de la Tuilerie rôti la veille et flambé par Marion. Je renonce à peindre l'air à la fois ahuri et goulu du fils du ménétrier à ce déballage appétissant. Il regardait les victuailles de si près que c'était à croire qu'il voulait les manger avec ses yeux.

— Tiens! lui cria ma mère, lui mettant un œuf dans la patte.

— Tout ça? murmura-t-il, déçu. Vous me flanquerez un morceau de pain sans doute avec cette pitance?

— Tu auras de tout, lui dit ma tante.

Et, le considérant d'un air apitoyé, elle ajouta avec douceur:

— Ce n'est pas nous qui ferons jamais tort aux pauvres.

— Pardi! il ne manquerait plus que ça! mâchonna le Baragouin, la bouche pleine de son œuf dont le jaune lui débordait les lèvres.

Puis, l'œuf englouti, il lâcha cette phrase insolemment:

— Eh bien! parlons-en, des pauvres: vous êtes si riches, vous autres!

L'effet fut terrible: ma mère, qui découpait le canard, demeura le couteau suspendu; ma tante laissa tomber parmi les pierres la poire dont elle se rafraîchissait frugalement; moi, qui mordais au rôti, j'eus les dents arrêtées du coup. Tous trois nous dévisagions le hideux gamin de Salvant, bouleversés par des pensées sinistres: — Alors tout le monde, à Bédarieux, con-

naissait notre situation? Alors notre ruine était déjà divulguée? Alors nous étions déjà perdus, irrémédiablement perdus?

— Dis-moi, mon petit Salvandou, et comment sais-tu que nous ne sommes pas riches, nous autres?

Ma mère, dont les yeux luisaient de larmes contenues à grand'peine, en les articulant, avait mis une caresse sous chacun de ses mots.

— Est-ce que cela me regarde, moi, si vous êtes riches ou pauvres! riposta le Baragouin, insensible à des égards qui le dépassaient. Je sais seulement que, lorsqu'on voyage, si l'on est riche on va en voiture comme M. Vernazobres, du Pouget, et non pas à âne comme Salvant, de Bédarieux. Allez-vous musiquer à une fête, voyons? Vous n'en avez pas l'air toujours avec vos mines d'enterrement.

Nos mines s'éclaircirent aussitôt. Le Baragouin ne savait rien de nos affaires. Peut-être, sauf le notaire Chavardez, informé, n'en savait-on rien à Bédarieux. Chacun de nous se reprit à manger et avec un redoublement d'appétit. Ma pauvre mère, respirant après des angoisses qui l'étouffaient, fut magnifique envers le conducteur de Jacquet : ayant détaché les deux cuisses et les deux ailes du canard de la Tuilerie, elle lui tendit la carcasse chargée des filets et du croupion très charnu.

Comme un chien qui a reçu un trop gros morceau et craint de se le voir arracher des dents, le Baragouin n'eut qu'un bond jusqu'à son âne broutant à quelque distance l'herbe rare parmi les blocs accumulés. Ce fut un nouveau soulagement de ne plus nous trouver sous le regard effronté de cet enfant abominable, sorte de monstre qui nous faisait peur.

Après un chamaillis affectueux d'une minute entre ma mère et ma tante, qui toutes deux voulaient marcher, ce fut ma tante qui s'assit sur la barde, et nous nous remîmes en route.

Dès le village de Roquesels, que nous aperçûmes à gauche, véritable amas de décombres parmi les ruines de son château, la contrée change d'aspect. Nous entrons dans le *pays bas*, cette immense plaine ondulée, riche des plus beaux vignobles du monde, qui de l'âpre chaîne cévenole coule en pente douce jusqu'à la mer. Ici point de beaux arbres, point de châtaigniers aux troncs populeux comme aux pentes du Sommail, aux flancs de l'Espinouse, dans la haute vallée d'Orb; partout des vignes, des vignes, des vignes jusque dans les flots...

Tiens! que me veut cet ignoble Baragouin? Depuis un moment, il ne cesse de tourner autour de moi, et par intervalles il me sourit d'un sourire qui me déplaît.

— Que me veux-tu? ne puis-je m'empêcher de lui demander à la fin.

— Monsieur, me souffle-t-il bien bas, je connais une fille qui vous connaît.

— Une fille?

— Elle est en service à la Place-aux-Fruits, chez M. Lucien Vergély, le confiseur.

— Je ne sais de qui tu parles.

— Comment, vous avez oublié déjà Marthe Vanneau, des Verreries?

— Marthe Vanneau!

— Elle a de l'amitié pour vous, c'est moi qui vous le dis.

— Va-t'en!

— Par exemple, si j'étais à votre place...

— Misérable!

Me précipitant, je l'abats à mes pieds d'une poussée si rude que, blessé sans doute, il ne se relève pas.

— Madame! madame! appelle-t-il, terrifié.

Ma mère, tenant son chapelet à la main (elle le récitait en cheminant avec ma tante), accourt. Les paroles sortent de ma bouche toutes seules, pressées les unes contre les autres, abondantes, passionnées, pour la défense de Marthe, des Verreries, cette agnelle menacée par ce louveteau. Quand j'ai dégoisé ma haine pour le méchant sujet qui halète devant moi, ma mère lui dit :

— Baragouin, nous sommes arrivés; ton père est payé, monte sur l'âne et retourne à Bédarieux.

Morne, ses yeux sournois au sol, il secoue ses hardes pouilleuses, puis enfourche Jacquet et s'éloigne avec un juron.

Un grand pin s'élève à cinquante pas au-dessus de nous, ombrageant de son parasol très développé des toitures et des murailles. Nous allons là.

FERDINAND FABRE.

(*La fin de* AVANT LE GRAND SÉMINAIRE *au prochain numéro.*)

CHRONIQUEURS PARISIENS (1)

M. Henry Fouquier

Un bouddhiste me dit :

— Cette série de chroniqueurs est sans intérêt. S'il est vrai que le dernier effort de la critique soit de définir les esprits, elle ne serait pas malavisée de laisser de côté les journalistes. Car on ne les peut définir qu'en bloc, étant tous semblables les uns aux autres et à peu près indiscernables (sauf quelques-uns que l'on caractériserait suffisamment en quelques lignes). Il y a à cela plusieurs raisons. D'abord la besogne du journa-

(1) Voy. la *Revue* du 10 juillet.

lisme souffre merveilleusement une certaine médiocrité d'esprit. Elle la réclame presque et quelquefois elle la donne. Puis on sait où et comment se recrute, en grande partie, la rédaction des journaux. De bons jeunes gens, de plus de prétention que de littérature, qui auraient pu faire d'excellents notaires ou des commerçants habiles, s'imaginent (ô candeur!) que rien n'est plus beau, plus noble ni plus agréable que d'être imprimé et lu tous les jours. Ils veulent « entrer dans un journal »; ils finissent par y entrer et ils y montent en grade à peu près comme dans un ministère. Là ils écrivent toute leur vie les choses quelconques qu'ils sont capables d'écrire. Qui en a lu un, a lu les autres. Le journalisme politique surtout est, dans son ensemble, admirable d'inutilité et parfois de niaiserie. Mais la chronique même — sauf les exceptions que tout le monde connaît — n'est guère plus reluisante. Vous avez une bonne douzaine de chroniqueurs, jeunes ou vieux, chez qui vous retrouverez le même échauffement artificiel, le même désir vulgaire d'étonner, la même outrance facile, le même claquement de cravache, au reste le même vide et souvent la même insuffisance de style et, par endroits, de syntaxe. Ceux mêmes qui sont nés avec quelque originalité d'esprit ont beaucoup de peine à la garder intacte. La nécessité de la besogne quotidienne, le peu de temps laissé à la réflexion, l'obligation de « faire sa copie » même quand on n'a rien à dire, absolument rien, tout cela fait glisser les meilleurs à une certaine banalité, soit à des lieux communs insupportables, soit à des paradoxes aussi insipides que des lieux communs. Il ne faut ni s'en étonner ni surtout en triompher. C'est là une des conséquences fatales de ce très étrange métier de journaliste. Ceux surtout qui écrivent tous les jours, si excellemment doués qu'ils soient, n'y échappent pas. L'originalité de la forme ou de la pensée a presque toujours besoin, pour s'achever, du recueillement d'un travail volontaire. Elle s'atténue et s'efface en se dispersant. Dans les cinquante ou soixante mille lignes qu'un journaliste écrit tous les ans, ce qui lui appartient en propre, ce qui le signale et le distingue se trouve perdu dans ce qui le confond et le mêle, dans tout ce qu'il a laissé s'écouler de lui sans y apporter d'attention et sans y attacher de prix. Sa personnalité se dilue dans cet écoulement perpétuel. Le meilleur journaliste est comme noyé dans la surabondance de sa prose : c'est dans ce flot qu'il faut repêcher ses membres épars.

I.

Tout cela peut être vrai souvent. Il me suffit que ce ne le soit pas toujours. Je ne m'occupe partout que des exceptions. M. Fouquier en est une. Il a trouvé moyen d'être à la fois le plus abondant et le plus distingué des chroniqueurs. Celui-là est facile à « discerner », s'il reste malaisé à définir. Sa production, considérable et continue, si elle n'est pas toujours égale à elle-même, n'est du moins jamais banale. S'il se dérobe, c'est par l'excès même de sa souplesse, par la variété et la richesse de ses dons. Essayons de le saisir et de le ramasser, fût-ce en tâtonnant un peu et en m'y reprenant.

C'est l'esprit le plus facile, le plus alerte, le plus adroit, le plus prêt sur toutes choses. Il est extrêmement intelligent (donnez, je vous prie, au mot toute sa force). Il sait tout ou du moins devine tout et semble s'être tout assimilé. Il n'ignore rien de ce que tous les esprits originaux de ce siècle ont pensé et senti; il le repense avec une hardiesse légère, il le ressent avec une vivacité d'impression jamais émoussée. S'il n'est pas et s'il ne peut être, à cause des nécessités mêmes de sa profession, une de ces intelligences créatrices par lesquelles s'accroît, pour parler comme M. Renan, la conscience que l'univers prend de lui-même, il est du moins de ces grands curieux auxquels nul de ces progrès n'échappe. C'est un miroir sensible largement ouvert au monde et à la vie. Sur toute question historique, sociale, morale ou littéraire, il sait tout ce qu'un « honnête homme » peut savoir au moment précis où il écrit. Il ne retarde jamais. Il reproduit en courant, avec une rapidité aisée et comme s'il la connaissait de toute éternité, la plus récente façon de comprendre et de voir que les hommes aient inventée. Il porte au plus haut point ce don merveilleux de « réceptivité » que Proudhon attribue aux mieux douées d'entre les femmes. Et il a d'ailleurs, dans les moindres mouvements de sa sensibilité et de sa pensée, une grâce si aimable et d'un charme si pénétrant que, si je ne puis l'appeler féminine, je ne saurai vraiment de quel autre nom la nommer.

Cet esprit, si délicatement impressionnable et si apte à tout comprendre et à tout retenir, est en outre singulièrement actif. Quand je songe que M. Fouquier fait au moins une chronique par jour, qu'aucune de ces chroniques n'est tout à fait insignifiante et vide et que beaucoup sont exquises, je demeure stupide. Il n'est guère ni d'esprit mieux meublé ni de plus grand travailleur. Et voici où ma surprise redouble. Je ne me sers ici que de ce que M. Fouquier nous livre de sa personne, volontairement ou non, dans ses écritures publiques. Sa prose a une odeur qu'il est agréable et qu'il n'est point indiscret de respirer. Je puis bien dire que les articles de M. Fouquier, par les préoccupations dont ils portent souvent la trace, par la profondeur et la subtilité de l'expérience dont ils témoignent, laissent entrevoir derrière cette vie de grand laborieux une autre vie non moins remplie, une vie de grand épicurien. Prenez le mot, de grâce, au sens le plus favorable. Épicure, tout le premier, fut un fort honnête homme. Pétrone est mort comme vous savez,

et Saint-Évremont, Chapelle, La Fontaine et beaucoup d'autres chez nous ont été des esprits charmants. Mais en même temps (pardonnez-moi ces retours et ces retouches) on sent que ce voluptueux serait volontiers un homme d'action et qu'il suffirait (qui sait?) aux emplois les plus considérables et les plus difficiles. L'action proprement dite, l'action directe sur les hommes, par la parole ou par le gouvernement, il l'aime et il l'a recherchée. Il a été directeur de la presse, il a été candidat (pourquoi pas?) à diverses situations; et, s'il a échoué (ce qui arrive aux plus dignes), c'est ou parce qu'il a trop d'esprit, ou parce que ses autres occupations ne lui permettaient pas d'apporter assez de ténacité dans les brigues et les candidatures et peut-être aussi l'exposaient aux distractions et l'inclinaient aux nonchalances.

Vous commencez à apercevoir la richesse de cette nature. M. Fouquier est un méridional. Il a, de son pays, la gaieté, l'alacrité d'humeur, la facilité heureuse, l'optimisme — sans en avoir la suffisance ni la naïveté toujours prompte aux enthousiasmes. Et M. Fouquier est aussi un méridional de Marseille, un Phocéen, un Grec. La Grèce, il l'adore et il en parle souvent. Et vraiment les dieux lointains de son antique patrie lui ont donné la finesse, la grâce, le bien dire, la joie de vivre, l'équilibre des facultés intellectuelles. Il est bien fils de cette race qui a vécu si noblement, de la vie la plus naturelle et la plus cultivée à la fois, de cette race qui n'a point maudit la chair et qui n'a répudié aucun des présents du ciel. Pourtant je le vois comme un Grec un peu amolli, plus près d'Alcibiade que de Socrate, pour qui il a été maintes fois injuste (après d'autres), et plutôt encore comme un Grec d'arrière-saison, contemporain de Théocrite, jouissant de ses dieux sans y croire, mais sans les nier publiquement, et moins comme un Athénien que comme un Grec des îles, plein de science et de douceur, traînant sa tunique dénouée dans les bosquets de lauriers-roses... Mais ce méridional est un méridional blond. Son front « s'est élargi » par le temps, comme celui de la Pallas de M. Renan, jusqu'à « comprendre plusieurs espèces de beauté »; et ce Phocéen conçoit quand il le veut la mélancolie des Sarmates et des Saxons et les tristesses et les raffinements d'art et de pensée des hommes du Nord.

Son esprit étant comme une abeille qui butine la fleur des choses et tout ce que cet univers offre de meilleur, vous imaginez aisément sur quoi il s'arrête de préférence. Je n'offenserai point M. Fouquier et à coup sûr je ne surprendrai personne (car cela ressort assez de ce qu'il écrit) en disant qu'il est grand « ami des femmes », pour parler comme M. Dumas — avec plus d'abandon que de Ryons, quelque chose de moins pincé, de moindres rigueurs théoriques ; grand connaisseur toutefois aux choses de l'amour, grand docteur et casuiste subtil dans les questions féminines. Comme M. Rabusson, dont je parlais l'autre jour, et à meilleur titre peut-être (car l'auteur de *l'Amie* a un fond d'amertume), M. Fouquier donne l'idée de quelque dilettante du XVIIIe siècle, d'un Crébillon fils ou d'un Laclos. Et cela ne l'empêche pas, je ne sais comment — par quelque chose de caressant et de félin, par la subtilité et la cruauté de quelques-unes de ses ironies, par la longueur toute féminine et la férocité de certaines de ses rancunes (même contre des femmes) — d'évoquer aussi des idées de stylet caché sous un manteau de pourpre traînant, de vie batailleuse autant que voluptueuse, et de faire songer (avec toutes les atténuations qu'il vous plaira : il en faut dans ces transpositions d'images) à quelque Italien de ce magnifique et terrible XVIe siècle.

Grec de la décadence, Florentin d'il y a trois siècles, roué du siècle dernier, Parisien d'aujourd'hui et Français de toujours, homme de plaisir et homme d'action..., voilà bien des affaires! Jamais je ne pourrai ramener tout cela à quelque semblant d'unité.

Cependant, si l'on considère l'homme, que l'écrivain fait deviner, on voit que sa marque est la recherche constante de tous les plaisirs délicats. Je vous prie de ne vous point scandaliser. La recherche bien entendue du plaisir, ç'a été, pour beaucoup de philosophes anciens, la définition même de la vertu. — Si, d'autre part, vous considérez l'écrivain, vous trouverez que sa qualité la plus persistante est le bon sens. Par là il est bien de race latine ou de vieille race française. Il sait, à l'occasion, entrer dans toutes les folies et s'y intéresser; mais il n'a pas le moindre grain de folie pour son compte. Cet homme qui n'a guère de foi ni de principes a d'excellentes habitudes d'esprit. Son bon sens peut quelquefois paraître hardi : le bon sens, quand on l'applique résolument à certaines questions, est le père des paradoxes; mais, en réalité, il y a chez ce disciple d'Aristippe une rare fermeté de raison, même une défiance presque trop grande de ce qui n'est pas raisonnable. Cherchez bien, et vous finirez par découvrir chez M. Fouquier un mélange tout à fait imprévu. C'est, dans le monde de la littérature, un don Juan qui recouvre un bourgeois. Il y a chez lui du Renan et du Voltaire, du Borgia et du Béranger, du roué et du garde national. Ils y sont à la fois, remarquez-le bien, et c'est cette simultanéité qui est piquante.

S'ils y sont à la fois, c'est apparemment qu'ils s'accordent. Voyons comment. C'est que la raison est encore ce qui nous fait le mieux jouir des choses, le plus sûrement et le plus longtemps. Un parfait épicurien est nécessairement un homme de sens très rassis. Dans le domaine de la pensée, la modération même de la solution où l'on a voulu s'arrêter suppose qu'on a passé en revue toutes les autres et qu'on s'est imaginé les divers états d'esprit auxquels elles correspondent, ce qui est un grand plaisir. De même, l'état sentimental le plus agréable et le mieux garanti contre la souffrance est ce-

lui auquel on se prête sans se donner tout à fait. La passion éperdue devient aisément douloureuse; les sens exaspérés ont aussi leurs maladies. Ce qui vaut mieux, c'est un rien de libertinage à la française et un peu de rêve. La raison, en présidant aux ébats du cœur et des sens, les garde de tout mal et leur permet de varier leurs aimables expériences. M. Fouquier est un homme qui aime la vie, et c'est justement à la mieux aimer, à tirer d'elle tout ce qu'elle contient, que lui sert sa tranquille raison. Et c'est pour cela qu'il n'est pas artiste au sens étroit du mot, mais moraliste et curieux. Un artiste ne jouit que des formes et ne considère les hommes et les choses que sous un angle particulier; le curieux les saisit tour à tour sous tous leurs aspects. Seul celui-là jouit de tout, qui est curieux de tout; et celui qui est curieux de tout est par là même un esprit tempéré et maître de soi.

II.

M. Fouquier est surtout curieux de la femme. La femme est, en effet, ce qui tient, pour l'homme, la plus grande place en ce monde. Les chroniques de M. Fouquier sur les femmes, sur le mariage, sur l'amour, sont peut-être la partie la plus originale de son œuvre. Il est impossible d'apporter à l'étude de ces questions plus de raison, de délicatesse et d'esprit, ni une expérience plus consommée et un plus grand amour de son sujet. M. Fouquier aime l'amour. Cela n'est plus si commun à l'heure qu'il est! Car, songez-y, l'amour s'en va. Ce qui en reste s'est étrangement gâté : s'il n'est brutal et plat, il est maladif et pervers. *Nestor* et *Colombine* (M. Henry Fouquier écrit au *Gil Blas* sous ces deux noms) ont à la fois, sur l'amour, les idées des premiers hommes et celles des délicieux Français du XVIIIe siècle. Et voyez comme ces pseudonymes sont bien choisis : l'un, représentant le naturalisme grec; l'autre, la tendresse coquette des marquises que Watteau embarque pour Cythère.

« Plus je deviens vieux, dit le Nestor du *Gil Blas*, plus je pardonne à l'amour. Amour coup de foudre, amour-passion, amour-caprice, amour-galanterie, tous les amours que ce grand fendeur de cheveux en quatre qui est Stendhal a décrits et classés, je comprends tout, j'excuse tout; parfois même j'envie... »

Mais ce qu'il préfère, je crois, c'est une espèce d'amour en même temps idyllique et mondain, franchement sensuel, mais relevé d'un peu d'illusion, de rêve, d' « idéal » (ce mot revient souvent sous sa plume), l'Oaristys de Théocrite dans un salon de nos jours. Une pervenche intacte fleurit au cœur éternellement jeune de ce Parisien cuirassé d'expérience, durci au feu de la vie de Paris. Il a écrit de très belles pages sur don Juan, et très significatives. Il me semble que nous mettons ordinairement un peu de nous dans l'idée que nous nous faisons de don Juan : celui de M. Fouquier est avant tout naïf, et il est toujours sincère. Il n'a ni cruauté ni vanité; il n'a même pas de curiosités malsaines. Il est à cent lieues du sadisme, qui serait, dans cette théorie, tout le contraire du don-juanisme. C'est proprement le don Juan de *Namouna*, tiré au clair.

« ... Vous parlez de vanité! Pour vous, don Juan touche au fat, et, dans son amour des femmes, entre la préoccupation des hommes. Mais c'est là le contraire de l'entraînement d'un « tempérament », et la vanité, chose toute cérébrale, n'a rien à voir avec l'émotion primesautière de don Juan, quand son regard se croise avec celui d'une femme, qu'il voit désormais seule là où il s'est rencontré avec elle.... Ne faisons pas à l'amoureux l'injure de mettre de la vanité dans ce besoin de plaire, de connaître et de posséder, que nous flairons en lui à première vue, *odor d'amore*. Ne lui refusons pas non plus les douces sensations qui viennent du cœur et qui excusent et consolent les abandons des femmes. Le trait caractéristique de don Juan, c'est l'émotion auprès de celles-ci, émotion profonde, naïve, sincère, égale et peut-être supérieure en intensité à l'émotion réglée des hommes qui mêlent l'idée du devoir aux choses de l'amour, encourant par là le juste anathème du poète! N'est-ce pas le cœur qui parle chez lui, quand il trouve Elvire *touchante* dans les larmes? Mais que serait-il sans les palpitations délicieuses de son cœur, sinon un fou érotique, à livrer aux médecins? Le don Juan honni est peut-être le seul homme qui n'aime jamais sans amour, et, s'il ne se fait pas à lui-même le mensonge de la durée, c'est qu'il ne veut pas être hypocrite, ayant cette religion suprême de ne pas mentir au pied de l'autel qu'il embrasse. Comment l'aimerait-on sans cela? Le matérialiste brutal ferait horreur aux femmes; et c'est à l'idéaliste qu'elles pardonnent leurs douleurs.... Nous sentons que, quand il n'aime plus, c'est qu'il aime trop l'amour, dont la femme délaissée n'a pas su lui dire le dernier secret. Il court après l'idéal, et il le répand autour de lui et le laisse derrière ses pas. Il est le poursuivant de l'absolu, qui en fait naître au moins l'idée et le désir à toutes celles qu'il aime... »

J'avoue que, pour ma part, je conçois don Juan un peu autrement. Il me paraît que don Juan... (mais oubliez ce que je disais tout à l'heure et croyez que je ne mets rien là de mon propre rêve), il me paraît que don Juan, à le considérer dans Tirso de Molina et dans Molière, sinon dans Byron et dans Mozart, est surtout un grand artiste et un grand orgueilleux. La déclaration superbe que lui prête Molière, et où il se compare à Alexandre et à César, est assez explicite. En somme, il y a trois vies dignes d'être vécues (en dehors de celle du parfait bouddhiste, qui ne demande rien) : la vie de l'homme qui domine les autres hommes par la sainteté ou par le génie politique et militaire (François d'Assise ou Napoléon) ; la vie du grand poète qui donne de la

réalité des représentations plus belles que la réalité même et aussi intéressantes (Shakspeare ou Balzac), et la vie de l'homme qui dompte et asservit toutes les femmes qui se trouvent sur son chemin (Richelieu ou don Juan). Cette dernière destinée n'est pas la moins glorieuse ni la moins enviable. Un amour de femme est au fond de presque toutes les vies humaines : à certains moments le conquérant même ou le grand poète donnerait tout son génie pour l'amour d'une femme. A ces moments-là celui qui les a toutes ferait envie même à Molière, même à César. Croyez que don Juan le sait, et qu'il en jouit profondément, et que sa royauté lui paraît pour le moins égale à celle des poètes et des capitaines. Ce qu'il veut, lui, c'est jeter des femmes, le plus de femmes possible, toutes les femmes à ses pieds. Et il les compte, et Leporino en tient la liste. Et en même temps qu'il compte ses victimes, il les regarde, il les étudie, il les compare. Il se délecte au spectacle des sentiments les plus violents auxquels une créature humaine puisse être en proie, se traduisant par les lignes, les formes, les mouvements, les signes extérieurs les plus gracieux et les plus séduisants. Il jouit du tumulte et de l'incohérence des pensées, des désespoirs qui se livrent, des indignations qui consentent et abdiquent, et des corps vibrants, des cheveux dénoués, des larmes qui voilent et attendrissent la splendeur des beaux yeux. Il se sent le complice élu de la Nature éternelle. Les aime-t-il, ces femmes? Il le croit, il le voudrait. Il sent en lui quelque chose de supérieur à lui-même, de tout-puissant et de mystérieux; et son cœur se gonfle d'orgueil à songer qu'il est, quoi qu'il fasse et sans qu'il sache lui-même pourquoi, le rêve réalisé de tant de pauvres et folles et charmantes créatures. Ce qu'il doit porter en lui, c'est une immense fierté, une curiosité infinie, une infinie pitié, peut-être aussi une terreur de son propre pouvoir et une obscure désespérance de ne pouvoir aimer une femme, une seule, à jamais...

Je reviens à M. Fouquier. Ce qu'il a de l'éternel don Juan, c'est tout au moins le mépris des conventions sociales et de la morale mondaine :

« ... Car voilà où j'en veux venir, à cette simple constatation : il n'y a pas de morale sociale, il y a seulement une franc-maçonnerie mondaine. Franc-maçonnerie absurde, aux rites cruels et sanglants, contre qui protestent notre cœur et notre raison. Chercher la loi du monde est même une folie : il n'y a qu'à la subir. Cette franc-maçonnerie établit qu'une jeune fille qui donne son cœur pour un bouquet de roses est perdue, tandis qu'une femme mariée qui le donne par caprice — ou pour un bracelet, comme les lionnes pauvres dont le monde honnête est plein, — n'est pas compromise, pourvu qu'elle y mette un peu d'hypocrisie », etc.

Partout où il voit l'amour, même un petit semblant d'amour, M. Fouquier s'attendrit, il a des tolérances infinies. Je n'ai pas à vous dire son indulgence pour les fautes des femmes, à condition qu'il y ait de l'amour dans leur fait, et un peu de « rêve ». Les Ninons même et les Marions sont assez de ses amies, pourvu qu'elles aient quelque bonté et quelque grâce et que leur vénalité ne leur interdise pas tout choix. Il a très finement analysé, et avec grande pitié, l'espèce de sentiment qui pousse les Manons du plus bas étage à avoir des Desgrieux. Il a montré, presque avec émotion et en condamnant sur ce point les railleries vulgaires, ce qu'il y a de touchant dans l'amour des femmes qui ont un peu dépassé l'âge de l'amour, des amantes mûries et meurtries, qui s'attachent à leur dernière passion avec fureur et avec mélancolie, parce qu'après il n'y aura plus rien, et qui, pour se faire pardonner, pour s'absoudre elles-mêmes et sans se douter du sacrilège, mêlent à leur suprême amour de femme un sentiment d'équivoque maternité.

Cela, c'est la part de l'analyste voluptueux. Mais ce philosophe si indulgent et si raffiné est, comme j'ai dit, un esprit très sain. Personne ne s'est élevé avec plus de force contre certaines aberrations de l'amour. Je ne répondrais pas qu'en flétrissant ces perversions il défende à son imagination de s'y attarder quelque peu, ni qu'il n'éprouve point une sorte de plaisir obscur à prolonger, sur ces objets, sa colère ou sa raillerie (nous sommes faibles); mais il a trop souvent commenté le *Naturam sequere*, et cette antique devise est trop évidemment la sienne, pour qu'on puisse douter de la sincérité de ses vertueuses indignations. Sa santé d'esprit se reconnaît encore dans tout ce qu'il a écrit sur l'éducation et le rôle des femmes et les questions qui s'y rattachent. Il pense que l'intérêt même et les nécessités de leur profession imposent aux actrices une vie à part, sur la marge de la société régulière. Il aime que tout soit à sa place. Il raille ces maris qui délaissent leurs femmes pour devenir de vrais maris auprès d'autres. Il ne croit pas à la conversion de Marion Delorme ni ne la souhaite, et il traite Didier comme un nigaud qu'il est. Sur le divorce et sur les questions qui s'y rattachent, il a des vues d'excellent moraliste et d'homme d'État. Et son bon sens, nourri d'une sérieuse connaissance des hommes, a souvent des hardiesses comme celle-ci, que je recueille sans l'avoir cherché : « L'idéal trop élevé du mariage est une source de désordres sociaux... »

Volontiers il résoudrait tous les problèmes par l'amour de la femme. C'est une obsession charmante. Si ce néo-Grec, que son culte de la nature n'empêche point de montrer dans les choses religieuses les tolérances tendres et amusées d'un Renan, nous parle d'aventure de l'Assomption ou de la Semaine sainte, il y reconnaîtra les fêtes symboliques de l'éternel amour; il célébrera l'assomption de la femme, Ève ou Vénus anadyomène, et pleurera avec les belles Syriennes sur

le cadavre d'Adonis. Il est vraiment chez nous le dernier prêtre de l'amour. La cité qu'il rêve serait la république des grâces et des jeux; le courage même y serait un fruit de l'amour; les femmes y inspireraient l'héroïsme dans la guerre, et elles y conseilleraient les arts de la paix. Sous leur bienfaisante influence, les hommes mettraient un peu de sentiment, d'imagination, de douceur et de pitié dans l'organisation de la société et dans le gouvernement des affaires publiques. Si les hommes savaient encore aimer les femmes, si les femmes connaissaient leur rôle et s'y tenaient pour le remplir tout entier, on aurait une cité idéale, fondée sur la plus délicate interprétation des bonnes lois de nature. Je sais que j'idyllise un peu la conception de M. Fouquier : qu'il me pardonne cette fantaisie. Sérieusement on retrouverait chez lui, tout au fond, un peu des idées de Saint-Simon et d'Enfantin sur le rôle de la femme, moins le mysticisme et le galimatias. Et justement ces idées étaient en germe dans ce XVIIIe siècle que M. Fouquier aime tant, et dont il est.

Je n'ai voulu vous remettre sous les yeux que le côté le plus intéressant de cette mobile et vivante figure de journaliste. Je laisse le critique littéraire (très classique, ainsi qu'il sied à un Marseillais), l'observateur des mœurs contemporaines, le politique militant, le peintre de portraits (voyez ceux de Gambetta, de Rouher, de Lepère, de M. Renan, du duc de Broglie, d'autres encore : ils sont d'une vivacité et d'une justesse de touche incomparables). Et je ne vous parlerai pas non plus de son style, souple, ondoyant, nuancé, dont la facilité abondante est pourtant pleine de mots et de traits qui sifflent, tout chaud de la hâte de l'improvisation quotidienne, avec un fond de langue excellente, mais avec des négligences çà et là, des plis de manteau qui traîne, comme celui de quelque jeune Grec, auditeur de Platon. Et c'est bien, en dernière analyse, dans ce mélange de nonchalance voluptueuse et de bon sens raffiné, de raison armée et de sensuel abandon, que réside le charme original de cet Alcibiade de la chronique parisienne.

JULES LEMAÎTRE.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Gloire à Turcaret! Telle pourrait être la devise d'un gros volume écrit par la vicomtesse de Janzé en l'honneur des financiers d'autrefois et notamment des fermiers généraux (1). Traitants et partisans ont été calomniés; les voici vengés enfin. Le paladin, ou la paladine, qui combat pour eux en champ clos, rompant des lances ou brisant des plumes contre La Bruyère, Le Sage et tant d'autres, déploie un courage très digne de sympathie; peut-être, cependant, aurait-elle pu verser son sang ou son encre pour une meilleure cause. Dans une des matinées de Ferney, raconte Bachaumont, on fit d'abord de petits jeux d'esprit, puis on se mit à dire des histoires de voleurs. Chacun conta la sienne; le tour de Voltaire venu, il commença ainsi : « Il était une fois un fermier général... Ma foi, j'ai oublié le reste... » Et tous de rire. Cette anecdote, que connaît la vicomtesse de Janzé, aurait dû la faire réfléchir. Non, elle ne s'en inquiète pas autrement, ni non plus du *Turcaret* de Le Sage. Comme Le Sage avait occupé pendant plusieurs années un emploi dans les fermes, il ne pouvait, à l'entendre, y avoir puisé le mépris qu'on lui suppose pour les hommes de finance. Ne serait-il pas bien plus logique de dire : Comme il avait occupé cet emploi et vécu dans ce métier, il y avait puisé ce mépris...? — Mais, ajoute-t-elle, il n'y a dans la pièce que des fripons et tous dépouillent Turcaret, qui est leur victime. Oui, sans doute, et même, quand on reprend aujourd'hui la comédie de Le Sage, c'est Turcaret que nous finissons par plaindre. En ce temps-là, la pitié ne s'égarait pas sur lui. Il entrait en scène précédé de sa renommée, et telle était l'animosité contre lui, la haine, l'exécration, il était tellement voué par avance à toutes les furies vengeresses, qu'à chaque coup assené sur sa tête, même par des mains malhonnêtes et perfides, c'était une explosion de joie. Et c'est bien fait pour lui! qu'on l'écrase, cette sangsue! qu'on l'étrangle, ce vampire!

Dans le bon vieux temps, madame la vicomtesse, on disait : Laissez passer la justice du Roy!... Nous vous dirons de même : Laissez passer la justice du peuple!... Je vous jure que pour l'arrêter à l'époque soit de Turcaret, soit même de M. d'Épernay, vos arguments n'eussent point formé une barricade suffisante. Quels sont-ils? Que ces flots d'or entrant dans la caisse de Turcaret n'y dormaient pas longtemps. Dès le lendemain ils s'en échappaient en rutilantes cascades pour se répandre sur toutes les industries brillantes, comme la carrosserie par exemple, pour encourager les architectes, les musiciens, les poètes, les gens de lettres. Oui, et aussi ces demoiselles de l'Opéra. Plût au ciel, insinuez-vous, que les gros financiers du jour fissent de même circuler leur immense fortune! Il vaut mieux en effet faire circuler l'or que l'enfouir; mais remarquez que cet or des financiers modernes n'a pas, comme celui de Turcaret, une source qui nous révolte. Il n'a pas été pris ostensiblement dans nos poches. Nous n'avons pas vu des familles de paysans dépouillées de leur champ, chassées de leur chaumière, et le tout vendu à l'encan, pour que Turcaret ajoutât quelques deniers de plus au cadeau qu'il destinait à une dan-

(1) *Les Financiers d'autrefois : fermiers généraux*, par la vicomtesse Alix de Janzé. — 1 vol. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

seuse. C'était là l'odieux, que vexations et rigueurs dans la collection de l'impôt fussent déployées au nom et dans l'intérêt du fermier général. Aller dire aux malheureux exaspérés dont on allait vendre à l'encan la demeure : « Vous savez que toutes les petites sommes arrachées ainsi à beaucoup d'entre vous formeront une grosse somme qui payera le splendide hôtel construit pour la grande danseuse », c'eût été perdre son temps et pour les calmer et pour les consoler. Les considérations économiques sur les avantages du luxe ne les auraient pas touchés davantage. Ils auraient continué à maudire Turcaret et sa colossale fortune faite de leurs pleurs et de leur sang. Vainement la vicomtesse de Janzé eût ajouté ce mot, qui maintenant pour nous, désintéressés dans la question, est tout à fait charmant : Remarquez donc que Turcaret a « la fortune expansive ».

J'insiste un peu trop peut-être: mais aussi pourquoi la vicomtesse de Janzé veut-elle à toute force que j'admire Turcaret? Pourquoi semble-t-elle regretter que nous ne le voyions plus, en ce siècle bourgeois, rouler fastueusement dans son carrosse doré? Impossible de m'associer à ses regrets et j'aime bien mieux voir passer mon percepteur dans l'omnibus et même sur l'omnibus. Pourquoi ces théories sur les avantages du luxe et cette prétention à la dissertation économique? Ah! pourquoi? Afin de donner à son livre un certain air profond. A quoi bon, au nom du ciel! N'était-il pas plus simple de tracer tout uniment d'un crayon léger ces quelques silhouettes? Au fond, ce n'est qu'une collection de silhouettes. Elles seraient agréables sans ce retour perpétuel d'une thèse contestable ou, au moins, inutile dans la circonstance. Silhouettes agréables, ce jugement ne satisfera qu'à moitié l'auteur, qui croit sans doute avoir fait une galerie de portraits en pied. Eh bien non, car tous ces financiers sont esquissés, mais ils ne vivent pas d'une vie intense. Nous avons de chacun d'eux une idée; nous ne les voyons pas. Mme de Janzé les raconte plutôt qu'elle ne les peint.

Peut-être aussi, en voulant les replacer dans leur milieu, a-t-elle, autour de la figure principale, trop multiplié les accessoires; et ces accessoires sont disposés un peu à l'aventure. Il semble qu'on ait réuni à propos de chaque nom le plus de documents possible, puisés dans les mémoires du temps, les correspondances, les gazettes et aussi les ouvrages de seconde main. On a constitué à chacun un dossier spécial où se sont accumulées les notes et sur lui et sur son entourage. Documents et notes, on a tout voulu utiliser, toujours d'après le principe qu'il ne faut pas enfouir les richesses, mais les faire circuler. Qu'arrive-t-il alors? C'est qu'on vide le dossier un peu au hasard et que les documents se répandent en un certain pêle-mêle.

Tels d'entre eux arrivent au premier plan sans motif valable. Voyez, par exemple, le médaillon consacré à de La Live d'Épinay, l'un des plus fastueux fermiers généraux du XVIIIe siècle. C'est à peine si on l'entrevoit de profil et dans la pénombre, ce sacrifié. En pleine lumière et en relief apparaissent Mme d'Épinay et ses nombreux amis de cœur, Francueil, Rousseau, Grimm surtout, le plus constant. L'abbé Galiani est encore à une bonne place, lui, ses chiennes et ses nièces. Ce n'est pas tout; Mme d'Épinay et Rousseau évoquant aussitôt le souvenir de l'Hermitage de Montmorency, l'auteur s'est dit : « Il faut des documents sur l'Hermitage. » M. Bertin, le spirituel professeur de la Sorbonne, s'est offert à les recueillir. Il est allé à Montmorency, il a pénétré dans le jardin sacré fermé aux simples mortels, et cela en déployant toutes les ressources d'une savante diplomatie. Il espérait trouver la racine du rosier planté par Rousseau; mais cette racine, conservée sous verre, a été emportée par les Prussiens; du moins il s'est consolé en voyant le laurier de Rousseau, les peupliers de Rousseau, et il a envoyé à l'auteur son rapport qui est du reste très charmant. Vous pressentez ce qui a dû résulter : la racine du rosier, les lauriers, les peupliers, M. Bertin sont venus rejoindre sur le médaillon Rousseau, Francueil, Grimm, Galiani, ses chiennes et ses nièces, et voilà comment tous ces personnages, qui n'ont jamais été fermiers généraux, forment un rideau qui cache le fermier général que nous pensions voir. Pauvre fermier ainsi éclipsé par la fermière et son nombreux cortège!

Vous voici donc avertis : une thèse contestable qui vous irrite un peu trop souvent, une excessive indulgence pour les Turcarets (et l'indulgence de la vicomtesse vient peut-être de cette remarque faite par elle que les traitants, malgré leur faste et leur colossale opulence, n'aspiraient point à l'égalité avec la noblesse); des silhouettes plutôt que des portraits, et parfois ces silhouettes reléguées dans l'ombre par les personnages accessoires; l'abus du document recueilli que l'on ne veut perdre à aucun prix. Mais si de cela vous prenez votre parti, si vous trouvez qu'après tout les fermières vous intéressent autant que les fermiers, eh bien alors vous parcourrez sans ennui cette galerie de dessins à la plume. Vous y verrez passer devant vos yeux nombre de physionomies intéressantes, curieuses même, ayant bien le cachet de l'époque; vous trouverez une collection d'anecdotes, les unes nouvelles pour vous, les autres d'anciennes connaissances, mais qu'on revoit avec plaisir. Enfin si l'auteur n'a qu'une plume et pas un pinceau, vous direz comme moi que cette plume est maniée avec aisance et même avec grâce.

II.

M. F. Puaux n'est pas animé du même esprit d'indulgence envers le passé. Il ravive les vieilles haines et

réveille les antiques colères entre protestants et catholiques. Son roman, *l'Abbaye de la vallée d'Arc* (1), roman pour la forme, œuvre historique par le fond, nous transporte aux temps qui précédèrent et suivirent la révocation de l'Édit de Nantes. Dans cette petite vallée de l'Ardèche où s'élève la sombre abbaye d'Arc se passèrent des drames terribles. L'intolérance des catholiques employa contre les dissidents le fer et la flamme; le sang coula à flots et les chairs grésillèrent sur les bûchers. De leur côté, les persécutés, n'ayant pas la force, se défendirent de leur mieux par la ruse. Leurs stratagèmes, évasions, déguisements, jettent même parfois une petite note de comédie dans ces scènes d'horreur et de pitié tragique. Ce récit est donc fertile en péripéties, en coups de théâtre; certaines scènes sont d'un effet saisissant; mais je regrette que l'auteur n'ait pas insisté uniquement sur les côtés pittoresques ou dramatiques. Il semble ne chercher dans son récit qu'une occasion de lancer l'anathème contre la Rome papale. Représailles inoffensives, dira-t-on, pour tant de sang versé : sans doute; mais n'est-il pas temps aujourd'hui de laisser l'oubli se faire? Faut-il souffler sur les cendres du passé pour ranimer l'incendie? Qui donc aujourd'hui approuve les dragonnades, qu'il soit nécessaire d'en faire ressortir toute l'horreur? M. Puaux regrette-t-il d'aventure le bon accord où vivent en général protestants et catholiques, qu'il crie aux premiers : « Eh quoi, vous avez donc oublié? » Il y a dans notre pauvre société actuelle assez de causes de divisions pour qu'on n'y ajoute pas les souvenirs de la révocation de l'Édit de Nantes. Ces jours derniers, j'assistais au mariage d'un jeune et aimable protestant avec une jeune et charmante catholique : pourvu, mon Dieu! que M. Puaux n'ait pas glissé son volume dans la corbeille! — Aimons-nous les uns les autres!

III.

Une bien ravissante idylle, *Jean de Jeanne* (2), par M. Émile Pouvillon. Tout y est charmant, le cadre, le décor, les paysages, les scènes de la vie champêtre, celles des chaumières; et comme ils sont saisis sur le vif, les personnages de ce petit drame, des humbles et des simples! Nous voilà loin, avec ces vrais paysans, de ceux de George Sand; mais ils sont vrais sans pour cela sentir le fumier. Vous raconterai-je les épreuves cruelles par où passe Jean de Jeanne, le petit bâtard, son amour naissant pour la jeune Judille, sa colère contre un rival heureux — un beau parleur, ce pipeur d'oiseaux et de paysannes, cet englueur de merles et de jeunes filles, — enfin son dévouement presque héroïque, accompli avec candeur et simplicité? Non, car vous avez lu l'idylle, ou bien vous allez la lire. Vous allez vous attendrir sur Jean, sur Judille, et même sur la vieille vache Costa, une vraie amie celle-là et qui sait rendre l'affection qu'on lui porte. Je déflorerais toutes ces scènes en les analysant. En somme, ce *Jean de Jeanne* est presque un petit chef-d'œuvre. Pourquoi presque? Parce qu'il me semble, et encore n'en suis-je pas bien certain, sentir un peu de voulu et d'étudié dans cette simplicité et cette candeur; parce que M. Pouvillon n'est pas encore tout à fait assez rustique, pas jusqu'au fond du cœur, pas jusqu'aux entrailles. Il a fidèlement observé ses paysans, qu'il a admirablement rendus; mais il n'a pas encore assez vécu leur vie; on dirait parfois qu'il est étonné. Il n'est pas absolument l'homme des champs comme M. Pierre Loti est l'homme de la mer. En lisant *Jean de Jeanne*, il m'arrive de songer à M. Pouvillon; quand je lis *Pêcheur d'Islande*, je ne songe pas un seul moment à Pierre Loti. Oui, je crois que si je n'étais pas sous l'impression très vive de *Pêcheur d'Islande*, j'aurais dit de *Jean de Jeanne:* C'est un chef-d'œuvre, sans ajouter : presque. Mais, voyez-vous, il ne faudrait pas discuter longtemps pour m'amener à le retirer. Y tenez-vous beaucoup? Je retire mon presque.

IV.

Chaque année, quand une promotion sort du *Borda*, l'École navale de Brest, les quatre-vingt-seize aspirants vont faire une campagne de neuf mois sur une frégate-école où ils s'initient aux sévères et rudes devoirs de leur profession. Ç'a été longtemps *la Flore* qui a eu l'honneur de faire faire à peu près le tour du monde aux jeunes *midships;* aujourd'hui c'est *l'Iphigénie*. Un des aspirants sortis en 1884 vient de raconter cette campagne (1) en un volume des plus intéressants. Ce n'est pas que le narrateur écrive avec beaucoup d'art, qu'il soit peintre ou poète ou fantaisiste ou humoriste : non; mais ce qui fait le prix de son récit, c'est le ton de sincérité qui y règne et même une sorte de candeur. On sent que le tableau est fidèle. Nous nous associons aux petites misères endurées et nous nous réjouissons des petites bonnes fortunes. Si, à quelques instants, les exigences de la discipline nous semblent quelque peu sévères, la bonne humeur de ce jeune homme qui s'y est plié de bonne grâce nous rassure. Tout le premier il en reconnaît la nécessité. Ah! c'est que *l'Iphigénie* n'est pas uniquement une école de pratique maritime; c'est aussi une école d'abnégation, de dévouement, de patriotisme. On aime à voir le cœur

(1) *L'Abbaye de la vallée d'Arc*, par M. N. A. F. Puaux. — 1 vol. Paris, 1886. Fischbacher.

(2) *Jean de Jeanne*, par M. Émile Pouvillon. — 1 vol. Paris, 1886. Alph. Lemerre.

(1) *La Campagne de l'Iphigénie*, par un aspirant de marine. — 1 vol. Paris, 1886. Librairie illustrée.

de ces jeunes gens s'épanouir et leur visage rayonner quand, par delà les mers, il arrive de rencontrer le pavillon de la France. Je ne saurais trop dire la saine impression que fera sur l'âme de la jeunesse ce simple et naïf journal écrit à la hâte par un brave garçon qui n'a cependant pas la moindre prétention de s'ériger en moraliste. Je voudrais qu'il fût donné dans toutes les distributions de prix. Il est fortifiant et virilisant. Les leçons qui en découlent sont plus salutaires que celles que l'on trouve dans le manuel d'Épictète ou dans les lettres de Senèque. Non, je parle sérieusement, voilà un jeune homme qui, sans y penser, laisse loin derrière lui comme instituteur de la jeunesse tous les stoïciens réunis.

V.

M. Gustave Fortin raconte les campagnes de la jeunesse, non pas sur une frégate, mais à travers les brasseries, les concerts, les bals publics et autres lieux du quartier des Écoles (1). Livre à ne pas prodiguer dans les distributions de prix. Il affirme que si les gens intelligents lui jettent la pierre, ceux qui comprennent reconnaîtront la sincérité de son analyse. Si elles sont effectivement l'expression de la vérité, eh bien, tant pis pour la jeunesse! Maintenant on pourrait se demander encore si cette vérité valait qu'on l'exprimât. Moi, je crois que ce n'est la vérité que pour un groupe, un petit groupe, une sorte d'exception. Autrement ce serait à regretter le vieux quartier des Écoles.

Non, tu n'es plus, mon vieux quartier latin!

Il n'y a pas longtemps, M. Hugues Le Roux faisait ici même une spirituelle sortie contre les ombres de Mimi et de Musette chantées en ce temps-là par Henry Murger. Que dira-t-il donc s'il voit les Musettes et les Mimis dont M. Fortin se fait l'historiographe? Du moins il croit que c'est de l'histoire. Peut-être est-ce de l'histoire mélangée de roman; et ce roman n'est pas du meilleur.

VI.

Non, c'est décidé, je ne serai jamais dans le mouvement; je ne monterai jamais dans le train des *modernes*. Je ne demanderais pas mieux pourtant; mais il y a là, dans ce train, tel compartiment qui m'effraye. Ce sont des chansons si incohérentes que j'ai peur, si je monte, d'y laisser ma raison, ma faible raison. Voici, par exemple, M. Loumo qui entonne des *vers de couleurs* (2).

En effet, nous allons en entendre et en voir de toutes les couleurs, ceux du moins qui écouteront et regarderont jusqu'au bout. Moi, dès le premier couplet, je me tâte avec inquiétude.

L'aède claironne emmi l'effervescence
Des caresses adorables de minuit,
Prêt à recueillir la tintinnabulance
Des soupirs égarés dans la mort qui luit.

A la fin du second, c'est plus fort que moi, je m'agite convulsivement.

Il sait le miracle énervé de l'Apôtre,
Le bleu recueillement de l'exquisité,
Le souci deviné, l'amour qui se vautre
Dans le paillettement de l'absurdité.

Non, c'est assez; grâce, grâce! Ces chansons-là sont trop pailletées pour moi.

MAXIME GAUCHER.

(1) *Follevie*, par M. Gustave Fortin. — 1 vol. Paris, 1886. Maurice Dreyfous.

(2) *Vers de couleurs*, par M. Noel Loumo. — 1 vol. Paris, 1886. Léon Vanier, éditeur des modernes.

NOTES ET IMPRESSIONS

Parlons un peu des écoliers : cette semaine leur appartient. C'est le moment de l'année où les artistes, les avocats, les hommes politiques, les conseillers et les préfets ne sont plus que de simples pères de famille. Les mères, elles aussi, sentent toutes les angoisses et toutes les inquiètes espérances des bonnes mères. On attend fiévreusement le retour du fils qui est entré en champ clos dès le matin avec ses dictionnaires et la bénédiction de toute la maisonnée. A cette heure il connaît son sujet; à cette heure il se prend la tête dans les mains et se met à écrire; à cette heure il commence à recopier : que son saint patron le protège! Un pas dans l'escalier : serait-ce lui? Son père est bien heureux : il a pu l'attendre au sortir de la salle terrible. Les mères, les pauvres mères languissent à la maison : elles craignent d'être trop émues devant la foule... Enfin! voilà l'athlète, le porte-étendard de toute la famille : il revient fatigué, nerveux, brusque; a-t-il réussi? On ne sait trop, il a déchiré son brouillon; il se déclare résigné à tout, indifférent à l'existence; ne le pressez pas de questions, respectez en lui cette supériorité de l'homme qui affronte un danger pour le plus grand honneur de tous. Par exemple, on peut discuter le sujet choisi, l'épreuve imposée par ces ennemis masqués qui sont les juges du concours. Un texte semblable, à des enfants! Cela est-il raisonnable! Moi, son père, en présence d'une telle difficulté, je me serais rongé les ongles en vain; moi, sa mère, j'aurais pleuré de désespoir et de rage, je serais sortie en claquant la porte. Pauvre ami! Mange et bois, repose-toi bien. Encore vingt-quatre mortelles heures d'anxiété... Em-

brasse ta sœur, mon chéri; elle a fait pour toi, sans te le dire, une neuvaine à sainte Geneviève... Tels sont les soucis qui occupent et bouleversent les familles. Il faudrait d'étranges événements pour les en détourner. Ni les élections de conseillers généraux, ni les affaires de Madagascar, ni les émeutes d'Amsterdam ne suffisent pour cela; M. le ministre de la guerre lui-même devrait tirer bien des coups de pistolet pour faire tourner la tête aux passants. Que voulez-vous? C'est un retour périodique et fatal comme celui des solstices et des équinoxes : la France est occupée ce mois-ci; elle passe son baccalauréat.

*
* *

On interroge les professeurs depuis deux ans sur l'opportunité qu'il y aurait à supprimer cet instrument de torture. Comme ils en sont un peu les victimes en même temps que les bourreaux, on sentait qu'ils se prêteraient assez volontiers à cet adoucissement de nos mœurs.

De là des réunions plénières tenues dans chaque établissement d'instruction. J'aurais souhaité à mes lecteurs d'y assister, derrière quelque tapisserie; ils auraient été du coup joliment au fait de la question : on lançait des propositions nihilistes à faire frémir : plus de baccalauréat, plus de Facultés, plus rien; et finalement on se rabattait sur l'ordre du jour le plus anodin, on s'espaçait à perte de vue sans savoir sur quoi, et au bout du compte on retombait avec aigreur sur l'avancement, la dignité blessée et les rancunes administratives. Oh! le beau spectacle que c'était! Comme on en sortait édifié sur les capacités délibératives du peuple français et même de cette partie du peuple qui entend un peu de latin! En revanche, on y apprenait l'indulgence pour les assemblées politiques, municipales, et autres cohues.

Les professeurs n'ont rien décidé sur le baccalauréat; ils ne pouvaient rien décider. Une réforme sur ce point ne serait pas pédagogique, elle serait sociale. Le baccalauréat fait partie de nos mœurs; c'est un épisode de la vie un peu moins important que le mariage et un peu plus que la vaccination. Essayez de ruiner le baccalauréat, sorte de péage placé à l'entrée de toutes les carrières libérales : vous verrez que la difficulté est complexe et décourageante; mais en voici une tout à fait inextricable : c'est de déraciner dans les esprits la croyance à la vertu sacrementelle du baccalauréat. Prenez à part les hommes politiques en quête d'un secrétaire et les jeunes filles en quête d'un mari, démontrez-leur qu'on peut être à la fois un bachelier et un sot, tandis qu'il y a des hommes d'un génie très présentable qui sont aussi dépourvus de diplômes que les sauvages de la Papouasie. Eh! non, mes amis, leur direz-vous, le parchemin de la Sorbonne ne vous fait pas mieux connaître votre surnuméraire ou votre fiancé que le dernier des signalements de passeport : l'examen véritable, c'est vous qui le lui ferez subir; causez une demi-heure avec lui, étudiez-le, regardez de quoi il pleure, de quoi il rit; vous l'accepterez ou le refuserez, mais en sachant pourquoi, et non sur le certificat d'un brave homme très ennuyé qui l'a vu défiler un jour au milieu de trente autres et se moque de lui et de vous comme l'employé de l'octroi se moque de la qualité de viande des moutons qu'il fait payer à la barrière... — Oh! que nenni, monsieur, répondront d'un seul accord l'homme politique et la jeune fille doucement entêtés, je veux un bachelier, un bachelier fait en bonne et due forme; de même, je veux avoir le poinçon du contrôle sur mes couverts d'argent. Il nous faut des garanties.

Qu'y pouvons-nous, messieurs les réformateurs? Depuis que « le funeste Corse » (pour parler comme le journal *le Temps*) a fortement établi dans ce pays l'Université de France, les mœurs nationales se sont pliées à l'institution nouvelle; peu à peu on l'a trouvée insupportable, mais on n'a plus pu s'en passer; aujourd'hui ses pratiques sont entrées dans le vif de nos habitudes; nous les maudissons, nous les envoyons au diable, mais nous serions bien fâchés qu'on nous prît au mot. Nous sommes un peuple de diplômés et de candidats; nous sommes écolâtres dans l'âme.

*
* *

Sur les distributions de prix, il n'y a qu'une voix : ce sont des cérémonies douces et bienfaisantes. Le seul châtiment des mauvais élèves, c'est d'être absents ou passés sous silence; on ne distribue que des couronnes, on sous-entend les blâmes, de sorte que rien n'attriste la joie des élus : c'est un jugement dernier sans enfer et sans purgatoire. Dans les tout petits établissements surtout, c'est tout à fait cordial. Pour ne pas s'aliéner la clientèle, on prend le parti de récompenser tout le monde : celui-ci a un prix de bonne tenue, celui-là de bonne santé; il n'en faut pas davantage pour enorgueillir les familles.

Il y a bien, dans la solennité même, des détails un peu vieillots, les toges, les rabats, les harangues; pourtant on a fort modernisé les choses, je veux dire qu'on les a fort abrégées. Jadis, dans les collèges de jésuites, en pareille circonstance, le professeur de seconde fournissait trois actes de tragédie latine; le professeur de rhétorique, toujours privilégié, en devait cinq. Après quoi, l'on dansait, mais des danses belles et instructives; l'excellent grammairien Despautère avait composé à cet effet un ballet où les princes Barbarisme et Solécisme étaient mis en déroute par les chevaliers Prétérit et Supin. C'était d'une haute moralité. Depuis lors la grammaire et la danse ont divorcé, et je ne sais trop lequel de ces deux arts y a perdu davantage. Le sûr, c'est qu'on a réduit tous ces divertissements à quelque chose de supportable.

Il subsiste pourtant, dans nos séances plus humani-

sées, un usage caduc et méprisable : j'entends le discours d'apparat que prononcent tour à tour tous les professeurs de la troupe, depuis celui de rhétorique, ténor léger, jusqu'à celui de mathématiques, basse chantante. C'est, à mon avis, un vrai fléau : non que je donne dans les plaisanteries épaisses qu'on fait d'ordinaire sur la longueur ou l'ennui de ces morceaux de déclamation; mais, à regarder les choses en toute franchise, il me semble que ni la dignité du professeur ni le sérieux de l'enseignement ne s'en accommodent à merveille. Pourquoi cette exhibition d'un maître livré en pâture aux épilogueurs? Pourquoi lui imposer un devoir français analogue à ceux que sa fonction est de corriger?

Est-ce pour l'agrément ou le profit de qui que ce soit? Non : si ce malheureux est astreint à pérorer, c'est pour fournir aux spectateurs un échantillon de l'enseignement qui se donne céans; s'il fait la parade au nom de ses collègues, c'est pour offrir un avant-goût des jolies choses qui se débitent à l'intérieur de la baraque. On a déjà alléché les familles par la vue des dortoirs, des réfectoires, des cuisines; les leçons des professeurs, qui ne sont pas publiques, doivent être dégustées aussi pour la plus grande gloire de la maison. Plaise à Dieu que l'officiant fournisse de son meilleur et que ses auditeurs d'un jour envient le sort de ses auditeurs de toute l'année! L'esprit, l'éloquence, une belle voix, une figure intéressante, ce sont des réclames assez fortes. Soignez votre harangue; que diable! mon cher, faites-nous valoir!

J'ajouterai que les élèves alignés sur leurs banquettes ne pourraient, s'ils écoutaient, rapporter de cette audience que le plus détestable exemple. Bien dire des choses utiles et vraies sur les questions pressantes qui divisent les esprits, donner son avis sincèrement et vaillamment, c'est en tout temps et aujourd'hui plus que jamais le devoir de quiconque parle ou tient une plume; mais gaspiller à des exercices scolastiques et bénévoles les dons qu'on devrait réserver tout entiers pour l'action sérieuse, argumenter en l'air et pour l'applaudissement, sans texte ni prétexte, sur l'emploi des vacances ou la beauté des méthodes scolaires, c'est un abus de la parole qui ne peut que fausser l'esprit des auditeurs novices. Trois mots simples et justes, sans aucun souci de rhéteur, seraient d'un bien autre effet. On pourrait encore faire un bref rapport sur l'état des études pendant l'année, classe par classe, ou bien lire publiquement le meilleur devoir qui ait été remis par un élève, ou bien exécuter une fanfare, ou bien des exercices de trapèze : pour la harangue, vestige injustifié des temps antiques, le mieux est de la supprimer. Vous pourchassez partout la rhétorique; la voici elle-même, *ipsa ipsissima;* visez-la à la tête, je vous la montre : abattez-la.

*
* *

Je n'aime pas les maisons neuves;
Elles ont l'air indifférent.

Oui, la nouvelle Sorbonne a besoin que trois ou quatre siècles passent sur elle pour parler à l'âme comme l'ancienne.

C'est l'an prochain qu'on en essuiera les premiers plâtres, pour les prix du concours général. Dans une salle dont les murs trop frais feront des demi-lunes dans le dos des habits, et dont les accès ne seront praticables que sur des planches de maçons, se déploiera la foule bigarrée des jeunes gens en tunique, des professeurs en toges multicolores, des mamans en robes mauves et en chapeaux à aigrettes..., quelque chose de semblable à la fête de *Numa Roumestan*, moins la farandole. Et d'année en année, dans la suite des temps, pareille cérémonie se renouvellera, avec des livres dorés sur tranche de la même façon, des couronnes de lierre de même modèle, des discours de même éloquence; ce sera un recommencement monotone et immuable, au milieu des transformations et de l'anarchie de tout le reste.

Cependant la vieille Sorbonne sourcilleuse, noircie par l'âge, dont ce sera le dernier jour lundi, s'en ira en solives et en moellons. Et avec elle s'en iront les souvenirs qui lui sont attachés, s'en ira tout ce qui fait qu'elle n'est pas un casino ni une gare de chemin de fer. Le grand amphithéâtre était badigeonné de fresques lamentables, oui; mais il avait entendu le nom des élèves Michelet, de Musset, de Broglie, Taine, About, Prévost-Paradol; il avait répété un nombre de fois prodigieux celui de mes chers camarades Salomon et Théodore Reinach; c'était le premier témoin de beaucoup de nos gloires. Vieille halle et vieux temple, adieu!

La petite salle des doctorats était basse de plafond, comme le carré des officiers à bord d'un navire; mais elle gardait un écho de la voix de Guizot, de Villemain, de Cousin, de Nisard, de Saint-Marc Girardin. C'est dans cette étroite bibliothèque que Joseph-Victor Le Clerc, le père Le Clerc, le grand doyen, répondait de son ton de fausset aux supplications des mères éplorées : « Tout me porte à croire que votre fils est un *minus habens;* il ne réussira pas, ma chère dame, il ne réussira pas, je l'en défie! » — Adieu, petite salle; bibliothèque poudreuse, adieu!

Et ici, dans la cour, au bas de ces degrés creusés par les pas, voici la place où se tenait un jour Tissot, le professeur de latin, qu'on accusait d'avoir jadis promené au bout d'une pique la tête de la princesse de Lamballe. Comme Villemain sortait de cette porte bâtarde que vous voyez là-bas et passait devant lui sans le saluer : « Eh! mon cher maître, dit Tissot d'un air forcé, vous portez bien haut la tête... — C'est la mienne », répondit Villemain.

Ah! cette cour, c'est un vénérable champ de bataille. Que de victoires et de revers! Et, de fait, sans méta-

phore, elle a même vu le feu. C'était le dernier jour de la Commune de 1871; les troupes de Versailles, guidées par un employé de la Sorbonne, avaient tourné la barricade fédérée en suivant un étroit boyau à travers le lycée Saint-Louis. On fit une râfle des insurgés, on les poussa dans cette vieille cour, et, sous les yeux des pacifiques habitants de l'hôtel universitaire qui tremblaient derrière leurs volets, on les fusilla tous sur les marches de la chapelle : terrible souvenir. Approchez, vous verrez sur la pierre les éraflures des balles.

Ces hauts murs moroses raconteraient bien d'autres batailles, des batailles sans morts, mais non sans larmes. La licence, l'agrégation, où se joue le pain de toute une existence, ne sont pas des épreuves de femmelette comme le baccalauréat. On a piétiné le pavé bien des heures en suivant du regard l'ombre paresseuse du cadran solaire... On a maudit bien des juges intègres, on a bondi d'indignation devant bien des passe-droits imaginaires... Mais surtout c'est là, retenez-le, que nous avons vu cent fois par an se renouveler la grande scène de Canossa, l'humiliation du pouvoir temporel devant l'esprit sans armes. « Ah! monsieur le duc, madame la marquise, monsieur le banquier un tel, grognait un vieux dogue universitaire, vous seriez bien dégoûtés de me frôler dans la rue parce que mon chapeau est hérissé, ma cravate roulée en ficelle et mes coudes râpés; mais le jour où M. votre fils a besoin de ma signature pour se faire avocat, diplomate ou simplement homme du monde, je vous tiens dans mes griffes de cuistre, vous montez mon sixième étage, vous tirez avec un peu d'émoi le cordon de ma sonnette au tintement fêlé, vous attendez dans mon vestibule carrelé que ma femme de ménage vous introduise dans mon antre redoutable. C'est ma revanche. Je sens comme un grand soubresaut de la balance des destins qui renverse l'équilibre des écus et de l'intelligence; je suis humble et modeste en vous reconduisant, mais regardez un secret éclair d'orgueil sous mes lunettes. Priez-moi, je ne promettrai rien, et demain, en famille, à cette table où je ne serai jamais invité, vous ne dînerez tranquilles que si je vous le permets... »

— Il y a quelque chose de superbement tragique dans ce chant de triomphe que j'entends sortir de toutes ces vieilles pierres. Hélas! nos enfants ne l'entendront plus. Déjà le cuistre antique est mort, mort avec l'antique discours latin et l'antique stoïcisme universitaire. Adieu, vieille cour, vieux murs, vieille gloire; adieu!

PAUL DESJARDINS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élections sénatoriales. — M. Boulanger, directeur de l'enregistrement, du timbre et des domaines au ministère des finances, républicain, a été élu sénateur de la Meuse, en remplacement de M. Honnoré, décédé, par 620 voix sur 856 votants, contre 225 voix données à M. Salmon, conservateur.

M. Pénicaud, ancien député, républicain libéral, a été élu sénateur de la Haute-Vienne en remplacement de M. Ninard, décédé, par 432 voix sur 622 votants, contre 160 voix données à M. Brigueil, conservateur, et 30 bulletins divers.

Intérieur. — M. Baïhaut, ministre des travaux publics, s'est rendu à Nantes pour assister à l'inauguration du pont de l'Erdre. — M. Granet, ministre des postes et télégraphes, s'est rendu à Marseille pour présider la distribution des prix du lycée. — Le conseil municipal de Paris a invité le préfet de la Seine à réclamer la désaffectation de l'église de l'Assomption, qui serait attribuée à des services scolaires. — La commission municipale des finances a réglé les conditions du futur emprunt d'après le type des obligations de 1865. — Le *Journal officiel* a promulgué les deux décrets relatifs à l'Exposition universelle de 1889; l'un règle l'organisation et les attributions du personnel supérieur; l'autre nomme M. Alphand directeur général des travaux, M. Berger directeur général de l'exploitation, et M. Grison directeur général des finances.

Instruction publique. — Le conseil supérieur de l'instruction publique a voté la réorganisation de l'enseignement secondaire spécial. Désormais cet enseignement durera six années; il comportera dans son programme les langues française, allemande et anglaise, les sciences appliquées, l'histoire, la géographie commerciale et industrielle; il aura pour sanction un diplôme de baccalauréat. Ce diplôme ouvrira l'accès de la plupart des administrations centrales, dispensera de l'examen du volontariat et sera reçu, au même titre que les autres baccalauréats, pour l'admission aux Écoles polytechnique, de Saint-Cyr et forestière. Le nouvel enseignement sera organisé d'une manière effective à la rentrée des classes. — L'Institut catholique de Toulouse a décidé la suppression de la Faculté libre de droit.

Faits divers. — Le ministre de la guerre a visité l'école d'aérostation de Meudon. — Une canonnière du système Farcy a exécuté des manœuvres dans la Seine entre le pont de la Concorde et le pont National. — Une émeute a éclaté parmi les pupilles de l'Assistance publique qui forment la colonie agricole de l'île de Porquerolles. — Vente aux enchères des équipages de chasse et meutes de Chantilly. — Une rencontre à l'épée a eu lieu à Bastia, entre M. Pori, rédacteur du *Pilori* et M. de Casabianca, frère du sénateur. — On a commencé les travaux de démolition de la maquette décorative installée par M. Falguière sur la plate-forme de l'Arc de Triomphe.

Extérieur. — M. Marmonnier, député du Rhône, a appelé l'attention du ministre des affaires étrangères sur un projet de banque anglo-malgache, qu'il considère comme une violation du traité conclu avec les Hovas. M. de Freycinet a répondu qu'il ne négligerait rien, en l'absence des Chambres, pour soutenir les intérêts du pays. — M. de Mouy est nommé ambassadeur à Rome; M. Bourée est nommé ministre de France à Bruxelles; M. de Montholon est nommé ministre de France à Athènes; M. Thomson, ancien gouverneur de la Cochinchine, est nommé ministre de France à Copenhague.

Angleterre. — Composition du nouveau ministère formé par le marquis de Salisbury. Sont nommés : lord Iddesleigh, ministre des affaires étrangères ; le marquis de Londonderry, vice-roi d'Irlande; sir Hicks Beach, secrétaire pour l'Irlande; lord Randolph Churchill, lord chancelier de l'Échiquier; lord Cranrook, lord président du conseil privé; M. Chaplin, président du bureau du gouvernement local; M. Stanhope, président du ministère du commerce; lord John Manners, maître général des postes; M. Plunket, ministre des travaux publics; lord Ashbourne, lord chancelier d'Irlande; le colonel Stanley, sous-secrétaire d'État pour l'Inde.

Hollande. — En réponse au discours du trône, la Chambre des députés a voté, par 45 voix contre 30, un vœu en faveur de la revision de la Constitution et de l'extension des droits électoraux. — A l'occasion de l'interdiction par la police du « Jeu de l'anguille », une rixe a éclaté à Amsterdam entre la foule et les agents. Les socialistes ont mis à profit l'agitation populaire pour organiser une émeute; des barricades ont été dressées et la garnison a dû intervenir et faire feu sur les perturbateurs après les sommations réglementaires. Il y a eu 24 morts et une centaine de blessés.

Allemagne. — L'agitation socialiste continue; des placards séditieux visant les actes de M. de Puttkamer, ministre de l'intérieur, ont été affichés à Berlin. M. Tabert, président d'une importante Société ouvrière, a été expulsé de cette ville. — Une entrevue a eu lieu à Kissingen entre M. de Bismarck et le comte Kalnocky.

Question d'Orient. — On procède activement à la mise en état de défense de Sébastopol et des ports russes de la mer Noire.

Espagne. — La Chambre des députés, après avoir voté le budget de Cuba, a accordé la liberté complète aux 20 000 nègres qui sont encore sous le patronage de leurs anciens maîtres. — Les Cortès sont prorogées jusqu'au mois d'octobre

Amérique. — Le gouvernement des États-Unis a résolu de consacrer 250 000 francs à l'érection d'une statue commémorative des services rendus par Lafayette et ses compagnons durant la guerre de l'Indépendance; trois projets seront établis par MM. Bartholdi, Mercié et Falguière.

Nécrologie. — Mort de M. Abel Desjardins, correspondant de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Douai; — de l'historien allemand Max Duncker; — du peintre Ch. de Piloty, directeur de l'Académie des beaux-arts de Munich; — du baron Gustave Chazal, général-major dans l'armée belge; — de Mgr Riehl, vicaire apostolique de la Sénégambie; — de M. Chevillard, professeur de perspective à l'École des beaux-arts; — de M. Estor, professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de médecine de Montpellier; — du général Treuille de Beaulieu, l'inventeur des canons rayés; — de M. Schéfer, ministre de France au Montenegro; — de M. Berlet, sénateur républicain de Meurthe-et-Moselle, ancien sous-secrétaire d'État; — de M. Félix Courson de la Villeneuve, ancien colonel des voltigeurs de la garde impériale; — de M. Eugène de Fontaine, ancien député de la Vendée à l'Assemblée nationale; — de M. Alphonse Colle, inspecteur général des ponts et chaussées.

Alexis Piron au musée de Dijon

Nous recevons la lettre suivante :

« Monsieur le directeur,

« N'est-il pas merveilleux que l'on découvre encore du nouveau à Dijon sur les Piron? C'est une famille féconde et qui nous ménage des surprises. Le terrain cependant me paraissait si battu, si exploré, qu'en partant pour cette cité plaisante dont Voltaire n'a pas craint de dire en pleine Académie : « Dijon, ville où le mérite de l'esprit semble être un des caractères du citoyen », je n'avais guère qu'un vague espoir de mettre la main sur de l'inédit. Et voilà que j'en ai trouvé! Faites donc, je vous prie, bon accueil à ma première découverte: elle intéressera sans doute une partie de vos lecteurs.

« C'est au musée que, tout d'abord, allant de petites toiles en petits cadres, et de petits cadres en tableautins, je me trouvai tout à coup en face d'un dessin à la plume. Ce dessin avait du trait, une sorte d'harmonieux arrangement des parties en même temps que de la finesse et de la force dans les moindres lignes : cela décelait un tempérament d'artiste. J'étais en face d'une œuvre d'Alexis Piron!

« Tous les biographes nous avaient bien dit que l'écriture, d'Alexis était « presque aussi belle que le burin »; mais, de là à l'esquisse que j'avais sous les yeux, il y a la différence profonde qui sépare le calligraphe, maître en belle écriture, de l'homme de talent ou de génie qui crée et exécute une composition au gré de son inspiration. Piron, comme notre Victor Hugo, a eu la vision de la ligne; il a senti le besoin de produire des images concrètes, ne s'en tenant point, comme la plupart des hommes, à caresser dans sa pensée ces tableaux fugitifs, enfants de la fantaisie, qui ne parviennent pas à prendre corps et à se projeter hors de nous sur la toile ou le marbre.

« Le paysage, car c'est un paysage que Piron a dessiné, n'est guère plus large que la main; cependant que d'objets il renferme! En longueur il mesure douze centimètres; en hauteur, un peu plus de neuf : admirable contraste que ce colosse de près de six pieds s'appliquant à une œuvre aussi minuscule et avec autant de succès! Tout y est fait à souhait pour le charme des yeux.

« Voyez au centre de la composition (d'après la photographie que j'en ai fait tirer) cet arc immense à demi ruiné sur le côté droit : ne respire-t-il pas en ses robustes parties et la force et la grâce? Ni trop lourde ni trop pâteuse, sa courbe a grand air et se développe assez pour laisser voir dans le lointain une assez vaste maison de campagne. Involontairement les deux premiers vers de la *Métromanie* viennent à la pensée :

> Cette maison des champs me paraît un bon gîte ;
> Je voudrais bien ne pas l'abandonner si vite.

Cette fois ce n'est pas *Mondor*, c'est *Lisette* qui s'en éloigne en gagnant sur la droite un massif de bois d'un effet vigoureux. Ici encore, on songe à une pièce de Piron, à celle qu'en 1736 il fit paraître dans les *Anecdotes* (à Amsterdam) sous ce titre : *le Prieuré :*

> Bois d'une beauté complète
> Où loin des profanes yeux...,
> Bois où tout, jusqu'à l'horreur,
> Pour un cœur tendre a des charmes.

« Sur la gauche du tableau deux hauts chênes s'élancent

jusqu'aux cieux en laissant entrevoir entre leurs troncs une nappe d'eau et une barque dont le vent enfle la voile. Sans doute le châtelain se livre en ce moment au plaisir de la pêche; mais sa présence a dû effrayer les hôtes d'alentour : un vol d'oiseaux effarés s'aperçoit au-dessus de l'arc, entre une éclaircie du feuillage.

« Le temps a rongé le bas du dessin, en sorte qu'un distique latin, mis là de la main de Piron, a dû y être rétabli en grande partie par le dernier possesseur de cette œuvre exquise. Malheureusement le papier éraillé a bu la nouvelle encre, et, partant, les vers sont malaisés à lire, à l'exception du dernier mot de chacun des vers, où apparaît la belle écriture du poète : *amator* se lit malgré la surcharge, et le *nu* de *manu* a conservé sa pureté de traits primitive. Voici, du reste, les deux vers :

Tristis in urbe manens et grati ruris amator,
Delector gracili pingere rura manu.

« Assurément ce distique est de Piron; le *delector pingere,* sorte de gallicisme, témoigne assez que ces vers ne viennent pas de l'antiquité. *Grati* est une sorte de pléonasme à côté d'*amator*. *Læti* eût peut-être mieux valu, du moins en tant qu'épithète virgilienne. Mais qui sait si Piron, jeune alors, ne préférait pas à Virgile Horace, qui use plus volontiers de *gratus,* témoin son *Ubi gratior aura* si connu des écoliers?

« Quoi qu'il en soit, vous le voyez, cher directeur, ce petit tableau nous révèle un Piron champêtre, et cette veine agreste traverse toutes les œuvres du poète. Je viens de vous la montrer dans *la Métromanie* et dans *le Prieuré;* mais j'aurais pu signaler, et dès la première phrase de la préface de cette même *Métromanie,* et à travers toute cette comédie, des passages pleins de cette fraîcheur rustique, ainsi que des descriptions de la nature qu'on n'est habitué à ne voir que dans Rousseau. Or *la Métromanie* est de 1738, et Jean-Jacques n'a guère écrit que vingt ans plus tard.

« A bientôt la suite de mes découvertes.

« Tout à vous, cher directeur,

« J. Durandeau. »

Mouvement de la librairie.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

M. Egger avait consacré les dernières années de sa vie à revoir son important *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*. Aussi la nouvelle édition qui vient d'être publiée se distingue-t-elle de la première par des additions nombreuses, des corrections et des notes étendues. L'examen de la *Poétique* d'Aristote forme, comme autrefois, le centre de cet ouvrage, dans lequel le savant critique apprécie tout ce que l'esprit grec a trouvé sur les principes de l'art et leurs applications depuis les rapsodes homériques jusqu'aux rhéteurs de la décadence. Selon M. Egger, le génie de l'hellénisme, antérieur à celui des autres civilisations, était resté étranger à toute influence du dehors, et ses œuvres, aujourd'hui encore, présentent une originalité absolue qui assure à la Grèce antique l'admiration et la reconnaissance des nations modernes. Ce volume est une excellente introduction à l'étude de la littérature hellénique.

BEAUX-ARTS.

Dans l'ouvrage intitulé *Raphaël et Gambrinus ou l'art dans la brasserie,* M. John Grand-Carteret fait connaître les transformations apportées depuis une vingtaine d'années à la décoration des établissements où l'on boit. Après un rapide coup d'œil sur les anciens cabarets, les cafés d'autrefois et les caboulots artistiques modernes, il nous transporte dans les principales tavernes de la France, de l'Allemagne, de la Belgique, de la Suisse, de l'Angleterre et de l'Amérique, consacrant aux plus curieuses d'entre elles d'intéressantes monographies. En étudiant l'introduction de l'art dans les brasseries au triple point de vue architectural, pictural et décoratif, M. Grand-Carteret a constaté qu'en France cette innovation a été imaginée par d'habiles industriels, désireux de spéculer sur l'engouement de la clientèle : on s'y est borné à créer un moyen âge de fantaisie, qui manque presque toujours de goût et de mesure. En Allemagne, au contraire, les taverniers ont illustré leurs établissements avec une parfaite entente des styles et d'une façon drôlatique et amusante. Chez eux, tout concourt à l'effet cherché, depuis le vitrail, les boiseries et les grands poêles de faïence décorée, jusqu'aux accessoires du service et aux moindres détails pittoresques de l'intérieur. Les curieuses descriptions de M. Grand-Carteret sont accompagnées d'une illustration très variée, à la fois ornementale et documentaire (Westhauser).

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

Nouveautés de la semaine :

DIVERS. — *Les chemins de fer métropolitains à New-York et dans les grandes cités américaines,* par M. Banderali, ingénieur au chemin de fer du Nord (Hachette); — *le Monde comme volonté et comme représentation,* par A. Schopenhauer, traduction française de J. Cantacuzène (Librairie académique) : — *Affaiblissement de la natalité en France, ses causes et ses conséquences,* par le marquis de Nadaillac (Masson); — *Physiologies parisiennes,* par Labruyère (Albert Millaud); — *les Cavaliers athéniens,* par Albert Martin; — *les Sœurs hospitalières,* lettres et discours sur la laïcisation des hôpitaux par le docteur Després; — *l'École royale des élèves protégés au* XVIIIe *siècle,* par Louis Courajod; — *Manuel de paléontologie,* par R. Hoernes, traduction de L. Dollo; — *l'Égypte satirique, visions et conférences du cheik Abou-Naddara,* par Paul de Baignières; — *Chasses de plages et de grèves,* par Ch. Diguet (Marpon et Flammarion); — *l'École menaisienne, Gerbet et Salinis,* par Mgr Ricard; — *Histoire de la littérature française,* par Jean Fleury, 7e édition (Plon-Nourrit).

Le baron Adolphe d'Avril, ancien ministre plénipotentiaire, vient de terminer une *Histoire des négociations relatives au traité de Berlin et aux arrangements qui l'ont suivi,* accompagnée de croquis topographiques.

ROMANS. — *A la recherche du bonheur,* par le comte Léon Tolstoï, traduction de E. Halpérine (Librairie académique); — *Cancans de plage,* par Inauth; — *Arrivé par les femmes,* par Lemercier de Neuville; — *Paris qui rit,* par Georges Duval; — *Daniel Deronda,* de George Eliot, traduit par E. David.

La Librairie académique Perrin publiera prochainement deux nouveaux ouvrages du comte Tolstoï : *Polikouchka* et *le Prince Nekhlioudov,* traduits par E. Halpérine.

Le spirituel auteur d'*Autour du mariage,* Gyp, prépare une nouvelle série d'études humoristiques qui aura pour titre : *Paulette divorcée.*

Émile Raunié.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7300)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 6. (23e ANNÉE). — 7 AOUT 1886.

Paris, 6 août 1886.

A la distribution des prix du concours général, M. le ministre de l'instruction publique a défini, avec sa précision de langage habituelle, le caractère et la portée du nouvel enseignement secondaire qu'il s'agit de créer. Tout ayant changé autour de nous, les institutions, les conditions de la vie, les relations avec les peuples, il importait d'organiser un enseignement approprié aux besoins nouveaux, « différent par certains côtés de l'ancien enseignement classique, assez large et assez élevé cependant pour maintenir très haut le niveau des carrières nouvelles ouvertes au génie industriel de la nation ». Déjà, dans son discours au congrès des Sociétés savantes, M. Goblet s'était expliqué avec la même clarté. Il annonçait « un enseignement parallèle, classique également, c'est-à-dire d'ordre général et littéraire autant que scientifique, où le temps consacré ailleurs au grec et au latin soit employé à des études plus modernes, plus pratiquement utilisables, notamment à l'étude des langues étrangères, et assurant ainsi une éducation large et libérale aux jeunes gens qu'attirent chaque jour davantage les diverses carrières ouvertes à l'activité des hommes de notre temps. »

Naguère encore il était question seulement de développer l'enseignement dit *spécial,* de le fortifier, de le relever, de l'étendre par certains côtés. Il se recrutait parmi les bons élèves sortant des écoles primaires et parmi les élèves médiocres qui ne pouvaient suivre l'enseignement classique. Il était toléré plutôt qu'accepté par l'Université, considéré comme inférieur; toutefois le nombre toujours croissant des enfants qui lui étaient confiés par les familles attestait son importance sociale. M. Gréard n'avait pas hésité à la reconnaître et à demander, dans un de ses remarquables rapports, qu'on en augmentât l'importance pédagogique. Plus hardi, M. Charles Bigot, dans une série d'articles que nos lecteurs n'ont pas oubliés (1), a tracé d'une main vigoureuse le plan de la réforme même qui est adoptée aujourd'hui : un enseignement classique dégagé du latin et du grec. Les programmes sont surchargés, disait-il; on y ajoute toujours, on ne se résigne jamais à en rien retrancher, parce qu'en effet tout y est utile, même nécessaire; le tort est de vouloir tout mettre dans le même enseignement. Cet enseignement secondaire, il faut le couper en deux, faire un grand sacrifice. La suppression du latin et du grec dans un des deux enseignements pourra seule donner les heures disponibles pour l'étude de toutes ces matières que les besoins nouveaux rendent indispensables. Survint la *Question du latin* de M. Frary, et survint surtout un ministre décidé à agir, qui soumit un projet à une commission et qui eut l'excellente idée de faire entrer dans cette commission des représentants du haut commerce et de la haute industrie.

Alors s'éclaircit rapidement la question fondamentale : quels devaient être le caractère, le but, la portée du nouvel enseignement? Ce n'est plus l'ancien enseignement spécial (bien que le conseil supérieur de l'instruction publique ait refusé de le débaptiser, maintenant ainsi un nom ancien pour un enseignement réellement nonveau); dans la pensée de M. Duruy, cet enseignement avait une tendance plus ou moins professionnelle, technique, locale; le nouveau s'annonce comme ayant en vue, aussi bien que l'enseignement classique, la culture générale de l'esprit.

En somme, si l'on y regarde de près, le nouvel enseignement prépare au haut commerce. Nous n'ajoutons même pas : à la haute industrie; car nous avions déjà dans les lycées la préparation aux Écoles polytechnique, centrale, et au baccalauréat ès sciences.

Il en résulte d'abord qu'on paraît se faire illusion en croyant à une irruption de la jeunesse dans la voie qu'on lui ouvre Le vieil enseignement classique retiendra tous les jeunes gens qui se destinent au barreau, à la médecine, aux carrières publiques, etc., sans compter que bien des parents attacheront du prix à faire donner à leurs enfants l'éducation dont ils ont eux-mêmes senti le profit pour eux-mêmes.

Il en résulte aussi que si l'on veut faire un essai loyal, le diplôme qui couronnera les nouvelles études devra, autant que possible, ouvrir les mêmes carrières que les deux baccalauréats ès lettres et ès sciences. Car il faut se mettre à la place des parents : on ne doit pas les forcer à faire un choix définitif pour la vocation de leurs enfants alors que ceux-ci n'ont encore que douze ou treize ans (c'est ce qu'on a reproché jadis à la bifurcation). On se plaint toujours de la passion qu'ont les pères de famille de faire de leurs fils des bacheliers, même *invita Minerva;* mais la raison en est simple et légitime : c'est que le baccalauréat ouvre toutes les carrières (même pour entrer dans les haras il faut être bachelier), et qu'ainsi le père met sa responsabilité à couvert en prolongeant ses sacrifices; il se dit : « Quand mon fils sera bachelier, j'aurai fait tout mon devoir, rien ne lui sera fermé, et il décidera. »

Dans ces conditions, et si le choix des familles reste sauf, nous ne pouvons qu'applaudir à cette heureuse innovation.

(1) *Revue* des 13 et 20 décembre 1884, 3 et 10 janvier 1885.

LE DUUMVIRAT

Le nom du général Boulanger est de plus en plus devant le public. Sans attacher précisément à sa personne espoir ou inquiétude, on se demande ce que poursuit ce soldat et quel rôle lui est réservé. Et l'on a raison, car le général Boulanger a acquis très rapidement la notoriété, et la notoriété a beau être équivoque, elle a beau même être fâcheuse, elle est aujourd'hui chez nous une puissance.

La notoriété est une puissance, parce que les démocraties ont besoin de direction, de gouvernement, c'est-à-dire de chefs, et parce que le choix des chefs, en démocratie, étant remis à l'élection, l'électeur a besoin de savoir sur qui porter sa voix. L'homme qui, d'une manière ou d'une autre, a attiré l'attention sur sa personne est sur le chemin du succès : que par son caractère ou ses actes il s'empare des imaginations, et il n'est rien à quoi il ne puisse prétendre.

Ce n'est pas là précisément une situation enviable pour un pays, car la notoriété ne suppose nécessairement ni le mérite ni la moralité; mais il faut savoir envisager les choses comme elles sont. Ayons ce courage, et tâchons de nous rendre compte de l'état politique de la France à l'heure qu'il est; faisons-le posément, méthodiquement, et comme si nous n'avions devant nous qu'un problème de mécanique.

La première condition pour une opération de ce genre, c'est qu'il soit permis d'écrire ce que tout le monde se dit et a le droit de se dire Pourquoi nous ferions-nous scrupule, par exemple, de rappeler que le Président de la république va entrer dans sa soixante-dix-huitième année, qu'il n'est par conséquent pas bien éloigné du terme de sa vie et qu'un accident peut, d'un jour à l'autre, rendre vacantes les hautes fonctions qu'il remplit? On ne fait pas davantage injure à qui que ce soit en constatant que M. Grévy n'a point d'héritier présomptif. Peut-être même n'a-t-il dû sa réélection, au mois de décembre dernier, qu'à l'absence de toute autre candidature officielle. Les noms qui furent alors mis en avant ne servirent qu'à faire sentir davantage le manque de toute personne qualifiée pour la première magistrature de la république. Nous ne dirons pas que ces noms fussent ridicules, car il en était de respectables; mais les personnages n'avaient pas assez de surface, et, à l'heure qu'il est encore, si les Chambres étaient subitement appelées à remplir la vacance de la présidence, elles ne s'arrêteraient sur l'un ou sur l'autre que contraintes par la nécessité de faire un choix quelconque.

Il en est à peu près de même de la place de président du conseil. Cette place peut, au premier jour, devenir vacante. M. de Freycinet n'a pas été plus heureux dans son troisième ministère que dans les deux précédents. Il a, dans la session qui vient de finir, donné des preuves nouvelles de finesse oratoire et de dextérité parlementaire; il a par son intervention sauvé trois ou quatre fois son cabinet de la défaite; mais il n'a en aucune circonstance fait preuve des qualités d'un chef de gouvernement. A l'extérieur, M. de Freycinet a consommé ou laissé se consommer l'isolement de la France; à l'intérieur, il a tellement abdiqué l'initiative, tellement compromis l'autorité, donné de telles marques de son empressement à céder aux sommations des partis, qu'il en a perdu cette première et essentielle force de l'homme d'État: la considération. M. de Freycinet est un équilibriste qui se maintient sur la corde par des prodiges d'adresse et qui finira fatalement quelque jour par un faux pas. On le laisse en place parce qu'on trouve sa docilité commode, parce que les partis sont trop divisés pour s'accorder à le renverser et surtout parce qu'on n'a personne sous la main à lui substituer; mais il n'est là, tout le monde le sent, qu'à bien plaire, la victime destinée du premier accident venu. Le pouvoir de M. de Freycinet n'est pas moins précaire que la vie de M. Grévy, et l'un n'a pas plus que l'autre de successeur désigné par la voix publique.

Le pouvoir est quasi vacant en France; il est du moins à la veille de le devenir; il ouvre dès aujourd'hui le champ à toutes les prétentions, il n'attend qu'une main assez forte ou assez hardie pour le saisir.

Je me trompais, du reste, en disant que M. de Freycinet n'avait point d'héritier désigné; il n'en a qu'un, mais il en a un : c'est M. Clémenceau.

M. Clémenceau a pour lui cet avantage de la notoriété dont je parlais en commençant. Sans talents extraordinaires, sans idées originales, sans forte instruction, mais doué d'une grande facilité de parole, d'une certaine habileté polémique et de la plausibilité qui est le propre des conceptions légères, M. Clémenceau s'est rapidement mis à la tête du parti radical, comme le parti radical s'est lui-même mis à la tête des autres fractions de la majorité républicaine. C'est le radicalisme qui paraît destiné à hériter de la république, et c'est M. Clémenceau qui semble destiné à faire entrer le radicalisme en possession.

Qu'y a-t-il entre M. de Freycinet et M. Clémenceau? Absolument rien. M. Floquet, dont on a prononcé le nom, se gardera bien d'imiter l'exemple de M. Brisson et d'échanger la solide position d'un président de la Chambre contre l'éphémère pouvoir d'un président du conseil; que s'il n'avait cette prudence, il serait d'ailleurs usé encore plus vite que les autres. Faute de M. Floquet, on essayerait peut-être de se rabattre sur M. Goblet; mais M. Goblet, qui a apporté une incontestable ardeur au ministère de l'instruction publique, est à peine un homme politique; il n'a pas la taille. Le seul qui pût, par son caractère, ses talents et ses services, entrer en ligne de compte en cas de vacance du pouvoir se-

rait M. Jules Ferry, et la chute de M. Ferry est trop récente pour lui permettre de revenir de sitôt aux affaires. Ses adversaires n'ont pas encore eu le temps, soit d'oublier ses fautes, soit de se pardonner leur injustice.

M. Clémenceau est donc l'héritier présomptif, j'allais dire l'héritier légitime de M. de Freycinet; M. Clémenceau est la carte forcée. Que ce soit pour demain ou pour après-demain, il faut se préparer à le voir arriver au gouvernement du pays. Non pas, j'imagine, qu'il soit très pressé lui-même d'en assumer le fardeau. Il est fort possible que son ambition soit celle de l'orateur et du chef de parti plutôt que celle de l'homme d'État, qu'il trouve mieux son compte dans son rôle actuel de faiseur et de destructeur de cabinets que dans le pouvoir effectif. Mais M. Clémenceau n'est pas libre. Il se trouve aujourd'hui dans la même position qu'autrefois Gambetta lorsque celui-ci reculait devant les responsabilités du gouvernement, tout en comprenant fort bien qu'il ne pouvait les décliner indéfiniment sans renoncer à l'action politique. On n'est sérieux et influent dans l'opposition qu'à la condition d'être prêt à saisir le gouvernail le jour où l'adversaire l'abandonne. M. Clémenceau ne peut manquer d'être prochainement mis en demeure de montrer son savoir faire comme pasteur des peuples, et il faudra bien alors qu'il accepte.

Je dis que M. Clémenceau n'est pas libre de refuser la tâche de former une administration le jour où cette tâche lui serait déférée. Mais M. Clémenceau subit une autre servitude : il ne peut entrer aux affaires qu'avec le dessein de mettre ses idées politiques à exécution. M. Clémenceau, qui ne pourrait refuser le ministère sans perdre pour ainsi parler sa raison d'être, la perdrait plus certainement encore s'il devenait ministre pour autre chose que pour faire triompher le programme que nous connaissons tous. Le radicalisme ne transige pas, il ne fait pas la part des nécessités de gouvernement, il tient les compromis pour des trahisons, et, le jour où M. Clémenceau ferait mine d'oublier ses engagements, il deviendrait rapidement, pour son propre parti, un objet de dédain, sinon d'exécration.

Il n'existe, d'ailleurs, aucune raison, hâtons-nous de le dire, pour supposer que M. Clémenceau soit capable d'infidélité à ses doctrines. Il est probable, au contraire, qu'il ne tiendrait au pouvoir que pour y appliquer les principes de l'école à laquelle il appartient, et qui peuvent se résumer en deux mots : l'absolu des idées et le droit de la vérité politique de s'imposer. Le libéralisme a pour maxime de proportionner les innovations au tempérament, aux lumières, aux habitudes d'un peuple; le radicalisme, au contraire, fort de l'évidence avec laquelle certaines notions abstraites se présentent à son esprit, regarde comme le rôle de l'autorité de faire entrer à tout prix ces idées dans la législation. Le radicalisme est essentiellement autoritaire, et M. Clémenceau ne se sépare certainement pas, a cet égard, de ses coreligionnaires politiques. Le jour où il entrera aux affaires, ce sera, sans aucun doute, pour réaliser un ensemble de réformes qu'il ne serait pas le maître, le voulût-il, de refuser à son parti, et dont la suppression du Sénat, la suppression du budget des cultes et l'impôt progressif forment les premiers articles. D'autres hommes politiques ont pu, en d'autres temps et en d'autres circonstances, repousser du pied, au moment où ils parvenaient au faîte, l'échelle qui leur avait servi à y monter; rien de pareil n'est à redouter de M. Clémenceau, que la chute de son échelle laisserait absolument en l'air, abandonné par le parti qu'il aurait trahi et ne trouvant pas en lui-même la force suffisante pour se passer de cet appui.

La position de M. Clémenceau ne laisse pas, en somme, que d'être épineuse. Elle l'est doublement, car il ne peut ni refuser le pouvoir lorsque le pouvoir lui sera offert, ni l'accepter et l'exercer dans des conditions ordinaires; il n'aura ni les moyens, ni certainement l'envie, de jouer au dictateur, et il sera néanmoins obligé de faire de la politique de dictature.

Ajoutons pour comble que si M. Clémenceau a la notoriété, cette force dont nous parlions en commençant, c'est une notoriété exclusivement parlementaire. On ne peut dire de lui, comme on le pouvait de Gambetta, que le pays regarde à lui. Il est assez ignoré des masses. Il est notoire, si l'on veut, il n'a pas le prestige.

Et c'est pour ces raisons, quand ce ne serait pas pour d'autres encore, que M. Clémenceau, à un moment donné, pourrait être tenté de s'appuyer sur le général Boulanger, comme aussi le général Boulanger de chercher dans cette association ce qui lui manque à lui. M. le ministre de la guerre ne peut, en effet, se faire illusion à cet égard : le panache a beau être populaire, le pouvoir militaire rencontre chez nous une répugnance universelle. Il faut, pour le faire accepter de nos populations, ou qu'elles soient réduites à de bien terribles extrémités, ou que le soi-disant sauveur ait rendu au pays des services d'un éclat extraordinaire.

Séparés, ni M. Clémenceau ni M. Boulanger ne peuvent quoi que ce soit ; l'un portant l'autre, et les circonstances aidant, ils pourraient sinon faire, du moins tenter quelque chose.

Nous nous laissons trop guider, dans nos suppositions, par les analogies. L'analogie trompe aussi souvent au moins qu'elle éclaire, parce qu'elle ne tient pas assez compte des différences de conjonctures. Nous avons eu plusieurs coups d'État, plusieurs autocraties et plusieurs restaurations, le 18 Fructidor, le 18 Brumaire, le 2 Décembre, un Consulat, deux Empires, le retour des Bourbons et le retour des Bonapartes, et nous nous imaginons que l'avenir doit nécessairement se calquer sur quelqu'un de ces modèles. C'est une erreur. L'avenir peut nous réserver un type nouveau de révolution et d'usurpation ; rien ne nous assure que

nous ne soyons pas destinés à voir quelque jour surgir de nos divisions, de notre impuissance, de notre lassitude, une démocratie autoritaire, une dictature démagogique, un socialisme d'État procédant par décrets, et ces décrets visés rue Saint-Dominique-Saint-Germain.

Il est vrai que l'armée pourrait ne pas se soumettre sans résistance, ni surtout sans partage, au rôle qu'on voudrait lui faire jouer ; mais où en serions-nous alors, si ce n'est réduits à la condition de l'Espagne et des républiques espagnoles ?

Et il est vrai aussi que les mécontentements se tourneraient alors et de plus en plus vers les prétendants qu'une loi récente a sacrés comme à plaisir chefs de la réaction prochaine; mais une réaction n'est jamais une solution et ne sert qu'à préparer de nouvelles crises.

S'il est quelque chose de certain au monde, c'est que le duumvirat, dont nous n'aurions osé tirer l'horoscope en des temps moins livrés que les nôtres aux rencontres de la fortune, c'est que le duumvirat, disons-nous, serait suivi d'un mouvement en sens contraire et que le second, hélas ! n'aurait pas plus d'avenir que le premier.

Chose horrible à s'avouer, et qu'il faudrait pourtant avoir la fortitude de se dire : la république actuelle, la république de 1875 est la dernière chance de la France. On n'entrevoit au delà qu'alternatives de fièvre et de léthargie, puis, finalement, le marasme. Le vice qui nous travaille, le chancre rongeur qui a déjà dévoré deux républiques et qui s'attaque en ce moment à la troisième, c'est l'esprit d'utopie et de violence. L'institution de 1875 est-elle de force à éliminer cet élément mortel? Toute la question est là, et cette question n'est rien de moins que le sort même de la patrie.

Ed. Schérer.

MA VOCATION

(Voy. les trois numéros précédents.)

AVANT LE GRAND SÉMINAIRE

(Suite et fin.)

XV.

La Grange-du-Pin, [illegible] 18[illegible].

L'air est singulièrement parfumé dans ce pays-ci. J'ai demandé à M. Aristide Vidal, le propriétaire de la Grange-du-Pin, la raison de ces odeurs balsamiques dont on vit enveloppé, enivré, qu'on n'est pas maître de ne pas respirer jusqu'à l'étourdissement ; il n'a su que me montrer le sol couvert à perte de vue de bruyères, de lavandes, de romarins et d'un ciste résineux particulier à la contrée qu'on appelle *mougère*.

— C'est surtout la faute de la mougère, la faute de la mougère, m'a-t-il répété.

Et il s'est sauvé.

Ce pauvre M. Aristide ! Il passe ses journées à vagabonder par la campagne. Avant-hier, n'osant interroger mes parents sur l'absence de ma tante Angèle, partie depuis huit jours pour Montpellier et qui ne revient plus, j'ai arraché quelques brassées d'euphorbes — ils pullulent aux alentours de la maison, — me suis fabriqué de la glu avec leur lait, comme j'étais coutumier de le faire dans mon enfance, et j'ai remonté le ruisseau de Vignemâle pour y engluer des chardonnerets à la première flaque d'eau venue. L'endroit est âpre, rocailleux, sauvage. Des mougères, puis des mougères, encore des mougères. Par-ci, par-là, un pin dressant sa colonne immobile, jetant son ombre claire sur les cistes verts qui suent au soleil.

J'escalade les bords du Vignemâle du pas filé de ma douzième année. Ah ! que mes préoccupations du grand séminaire sont loin ! Un pot de glu dans la poche, à la main une cage bâtie vaille que vaille avec des brins de genêt, je suis redevenu enfant, tout à fait enfant. Sans compter que des pépiements, des chants, des bruits d'ailes m'emplissant les oreilles, ne contribuent pas peu à me ramener aux jours délicieux d'autrefois, quand, en compagnie de Léon Boucquier, du Mas-Blanc, j'allais tendre des gluaux le long du Vernoubrel ou du Théron, près Bédarieux.

Enfin, je découvre un coin propice à ma chasse. A n'en pas douter, chardonnerets, linottes, verdiers, alouettes, avant d'aller se rouler en boule sur une branche pour y passer la nuit, viendront ici boire leur coup du soir. L'eau n'abonde pas en ces parages arides où le soleil d'octobre a des ardeurs de soleil d'août, et celle-ci, retenue parmi des roches sur lesquelles les panaches entre-croisés des pins projettent une ombre épaisse, est bien tentante dans sa fraîcheur.

Je m'accroupis et me mets en devoir de remparer de grosses pierres cette mare perdue, cette mare idéale, où vont accourir se désaltérer des bandes d'oiseaux, quand ces paroles partent d'un bouquet de mougères, un peu à droite du bassin, à la pente d'un talus gazonné :

— C'est toi, petit?

M. Aristide Vidal, qui était couché, se plante debout. Je reste interdit.

— Je m'étais assis là et je me suis endormi, reprend-il... Et Abeille? As-tu vu Abeille ?

— Non, monsieur, je n'ai pas vu Mlle Vidal.

Arrivé ici depuis quinze jours, je sais par le berger, Francisco Vargas, un Espagnol de Cabrera, que Mlle Vidal, laquelle en réalité s'appelle Marie, est plus connue sous le surnom d'*Abeille;* mais moi qui n'ai pas encore

rencontré la demoiselle de la Grange, je me garderais bien de la désigner par son sobriquet.

— Depuis quelque temps, je m'endors à tout propos comme cela, dit M. Aristide.

Puis, me regardant d'un œil fixe qui m'effraye, il ajoute :

— Ah! si on pouvait dormir toujours!

— On ne vivrait pas alors, monsieur Vidal.

— Tu as raison, petit, on ne vivrait pas... Que je suis à mon aise sur ces herbages!

Il s'allonge de nouveau. Je le trouve si défaillant que, mes jambes prenant leur élan à mon insu, je me précipite vers lui. Il me sourit.

— Si vous étiez malade, monsieur Vidal, j'irais vite appeler votre mère à la Grange-du-Pin.

— Non! non!

Et, me retenant des deux mains :

— La Vidale me ferait des reproches... Elle m'en fait du matin au soir, des reproches.

— Pourquoi vous en fait-elle?

— La Vidale ne cesse de me répéter qu'elle n'entend rien à ma conduite, qu'au lieu de rôder par les champs mon devoir m'oblige à surveiller nos ouvriers de labour, qui commencent, après les vendanges, à préparer nos terres pour les semailles. « Un homme de quarante ans! un homme de quarante ans que j'ai connu si vaillant! » s'écrie-t-elle à travers la Grange en frappant le sol de son bâton... C'est vrai qu'on m'a vu vaillant par ici et que je savais avoir la main aux terres, au bétail, à tout. Maintenant...

Il promène des yeux hagards à la ronde.

— Et Abeille? me demande-t il.

— Voulez-vous que je la cherche par là, monsieur Vidal?

— ... Maintenant, c'est un fait, je n'ai plus de force, mais plus, continue-t-il. Cette faiblesse m'est venue peu à peu. D'abord le mal prit la tête, puis les bras, puis les jambes, puis l'homme tout entier, de l'orteil aux cheveux... C'est comme ça... Si la Vidale savait!... Elle m'accuse, elle qui tomberait du ciel avec un grain de mil menu dans le creux de la main, elle m'accuse de ne plus aimer nos champs, nos bêtes, notre maison. Je ne demanderais pas mieux que de les aimer comme autrefois, quand j'étais le premier levé et le dernier couché à la Grange-du-Pin!... Je ne peux pas... Tout m'est égal... Mon chagrin m'a dégoûté de nos biens... Pourtant, si le bon Dieu voulait!...

— S'il voulait quoi?

— S'il voulait me rendre Lucie, Lucie Reboul, ma femme, qu'il m'a prise, voici bientôt cinq ans. C'est elle qui me guérirait de mes maladies! c'est elle qui me remettrait en courage et en santé!

De grosses larmes coulent sur son visage d'une blancheur de cire.

— Dans les commencements je crus que ça se passerait, poursuit-il. Il me semblait d'ailleurs que ma Lucie allait me revenir. Il n'était pas possible qu'elle m'eût quitté pour jamais, quand elle était en pleine fleur de jeunesse, que la Grange, embellie par elle, demeurait toujours là avec son pin si beau pour l'abriter du soleil. Souvent, persuadé qu'elle était allée voir ses parents à Gabian, dans la soirée je m'avançais à sa rencontre sur le grand chemin. Mais chacun défilait, regagnant son endroit, et je l'attendais encore. Vingt fois, la Vidale est venue me ramasser, la nuit, dans le fossé de la route où j'avais fini par rouler, par m'endormir... Mais Abeille grandissait de jour en jour, et je crus un moment que ses gentillesses m'enlèveraient le poids qui m'écrase, comme au moulin la meule écrase un grin de blé. Malheureusement, la Vidale, habituée à la gouverne de la Grange, — des affaires comme des gens, — un matin la plaça au couvent de Tournemire, en Aveyron, du côté de Roquefort. Pauvre Abeille, elle ne s'est guère amusée chez les Sœurs! Enfin, elle est à la maison à présent et elle ne la quittera plus. La Vidale aura beau se plaindre, gémir, menacer : Abeille est ici, Abeille y restera. Parbleu! l'éducation qu'on m'a donnée dans le pensionnat payant des Frères de la doctrine chrétienne, à Béziers, m'a rapporté gros pour mon bonheur! Parce qu'elle montre pour plus de trois cent mille francs de biens au soleil, que sa petite-fille sera un excellent parti, la Vidale, qui ne sait pas lire, voudrait qu'Abeille fût éduquée, instruite comme un livre. C'est de l'orgueil, ça...

— Pourtant..., hasardai-je.

— Oh! je comprends que toi, qui veux être prêtre...

— Moi, je veux être prêtre!

— Mlle Angèle Sicard nous l'a appris, l'autre jour... Mais Abeille ne veut pas être sœur, elle, il s'en faut!

— Et que veut-elle être?

— Elle ne s'occupe aucunement de cela. Elle court avec moi de côté et d'autre; des fois elle lit, des fois elle chante; des fois, quand une ruche essaime, elle suit les abeilles au vol et récolte l'essaim pour nous. Son nom d'*Abeille*, trouvé par Francisco Vargas, lui vient de ce que toutes les abeilles du pays la connaissent. Elle a beau aller s'asseoir en plein rucher pour y faire des lectures, elle n'est jamais piquée... Mais tu devrais bien me la dénicher par là.

Je laisse ma glu, ma cage, aux rives du Vignemâle, et m'encours à la découverte de Mlle Marie. D'une haleine, je monte jusqu'aux bergeries des Vidal, lourd bâtiment noirâtre situé à la crête du coteau, dans une levée broussailleuse de genêts épineux... Ah! ces genêts, comme ils m'entrent leurs pointes dans les mollets!... Je suis surpris que la Vidale, réputée très avare, n'ait pas mis le feu à ces arbustes inutiles qui lui volent plus d'un flocon de laine, car j'aperçois des fils blancs et bruns flottant de ci, de là, aux buissons...

Dieu! la Vidale. Elle est à la porte des étables, comp-

tant des fagots de frêne que deux hommes vont entasser, là-haut, dans les paillers. La rivière de la Tongue, au bas de la vallée, coule à travers une véritable forêt de frênes, et à l'automne on élague ces arbres magnifiques dont la dent des bêtes croquera durant l'hiver les rameaux feuillus, l'écorce des branches avec. Il faut voir avec quelle ardeur, quelle méfiance, quelle autorité cette vieille de soixante-quinze ans regarde, surveille, commande! Tandis que ses journaliers grimpent aux échelles, elle empile les fagots d'une main nerveuse, dont les doigts tout noirs sur les branchettes vertes ressemblent aux serres de ces grands aigles cévenols abattus d'aventure dans l'Espinouse ou au Sommail... Mais il me semble l'entendre marmotter des paroles. Que peut-elle bien dire? Je décris un détour assez long et, sans être vu, je réussis à m'insinuer sous les retombées épaisses d'une enfilade de grenadiers qui tapissent de rouge la façade des bergeries.

Je dresse l'oreille.

— ... Si encore j'avais mon garçon pour tenir l'œil à tout, comme au temps jadis! Mais il n'est plus bon à rien... Pourvu qu'il ne devienne pas *innocent* à force de penser à sa pauvre défunte! Pour dire vérité, elle était gentille, cette Lucie Reboul, de Gabian, encore qu'elle nous fût arrivée sans un liard dans le tablier. Mais enfin, quand bien même mon garçon perdrait les esprits à cause de sa femme, cela ne la lui rendrait pas... Le bon Dieu a eu envie de Lucie et il l'a prise. Il fait toujours ainsi, le bon Dieu, et pas moyen de l'en empêcher... Ah! si mon fillot pouvait revenir à sauveté!... Moi qui l'avais si bien fait enseigner, aux Frères! Leur en ai-je porté des écus ronds à ces Frères de Béziers! J'étais si glorieuse de mon Aristide qui lisait aux livres, où je n'entends goutte!... C'est comme Abeille, m'en a-t-elle coûté, de l'argent blanc! Par exemple, pour celle-là, je ne veux pas qu'elle touche à nos besognes de la Grange; elle est trop fine, trop jolie. On dirait une merlette. Puis nous sommes bien assez riches, voyons, les Vidal de la Grange-du-Pin, pour qu'Abeille ne se salisse pas les doigts...

Elle s'interrompt, se hisse sur la pointe des sabots s'abrite les yeux de la main et lance un regard au loin.

— Je la vois, reprend-elle; elle est encore au rucher, un livre sur les genoux...

Mlle Vidal lit dans le rucher! Je détale plus vite qu'un levraut surpris par le premier aboi des chiens.

Elle est là, en effet, blottie dans un buisson. Toute espèce de feuilles, et de cent couleurs, l'enveloppent, pleuvent sur elle, parsèment ses épaules, ses cheveux. Quel est le nom de ces arbustes, dont quelques-uns sont chargés de grappes de baies rouges? Je l'ignore, n'en ayant jamais rencontré de pareils dans nos campagnes de la vallée d'Orb. Pourtant, ces petites fleurettes blanches, qui me cachent à demi son visage, ressemblent à des fleurettes de myrte. Je tourne un rocher embaumé de verveines, de menthes sauvages, et me rapproche. Je voudrais être l'oisillon qui passe pour faire moins de bruit. — C'est du myrte! c'est du myrte! — Que cette branchette gentiment allongée par l'arbrisseau lui met au front une jolie couronne! Je regarde Mlle Vidal. Malheureusement, ce fouillis vert où elle se trouve noyée me la dérobe presque de la tête aux pieds, et c'est tout au monde si, dans l'attitude penchée qu'elle garde, je démêle le fin bout de son nez. Il me faudrait pouvoir hasarder quelques pas encore, et je n'ose. Que de fois, au temps des nids, au Roc-Rouge, à Tantajo, à Philip, il m'est arrivé, d'un coup de main rapide, de prendre la mère couchée sur ses petits! Avec quelle légèreté j'avais cheminé sur l'herbe rêche, parmi les éboulements! Je ne sais donc plus à présent? Si je prenais par le rucher, un peu plus haut?

Je me risque doucement et touche les premières ruches. Mais voilà les abeilles qui défendent leur domaine; elles forment devant moi une muraille bourdonnante et m'empêchent d'avancer. Le soleil, près de disparaître dans les masses boisées d'un pays où je ne suis jamais allé, donne à mes terribles ennemies un éclat qui me les fait trouver belles en dépit de leur aiguillon tiré du fourreau. Je recule, je recule toujours davantage devant les légions, toute l'armée qui me menace, me poursuit. Si les abeilles connaissent Mlle Marie Vidal, c'est moi qu'elles ne connaissaient pas, par exemple!

Mais où suis-je? A force de rétrograder, je suis tombé en un paquet de broussailles inextricables. Comment me tirer de là? Je cherche, je m'oriente, et j'ai fait brèche, pour me sauver, dans un énorme amas de ronces, quand une voix faible, enrouée, crie de l'autre côté des églantiers qui me retiennent captif:

— Abeille! Abeille!

— Je viens! je viens! reprend une voix plus forte et plus claire.

Incontinent, dans un sentier que je touche de la main, surgit M. Aristide Vidal.

— Abeille! Abeille! appelle-t-il de nouveau.

J'entends le bruit sec de brindilles qui se cassent dans un fourré, et Mlle Marie se dresse à dix pas, couronnée toujours de fleurettes blanches. Est-ce que le myrte l'aurait suivie? Non! non! elle en tient un rameau de la main droite et s'en évente pour s'amuser. Ce jeu me contrarie, car il me prive du spectacle de notre demoiselle de la Grange, et il serait temps que je la visse à la fin... Comme elle ne se presse guère d'arriver à lui, son père la rejoint.

— Tu liras donc ça jusqu'à l'année prochaine? lui dit-il.

Il lui prend, dans la main qui retient le myrte, un petit livre à couverture bleue.

— C'est si joli! si joli! répond-elle sans se fâcher.

— M. le curé de Gabian ne veut pas que tu passes tes journées à des histoires inutiles.

— Est-ce qu'il est mon maître, M. le curé de Gabian?

— Il a tant d'amitié pour toi, ce bon M. Boubals, qui t'a baptisée, qui t'a fait faire ta première communion, qui te mariera un jour!...

— Mon maître, c'est toi, toi, mon père chéri que j'aime!

Elle abandonne son myrte et se suspend au cou du pauvre homme, qui tremble de toutes ses jambes, de tous ses bras, et laisse aller le livre au sol.

— Abeille!... mon Abeille!... balbutie-t-il.

Puis, avec un sanglot :

— Si ta mère pouvait nous voir!

Mlle Vidal ramasse son livre, son rameau, et demeure plantée devant son père qui pleure. Elle est d'une pâleur extrême, mais elle ne pleure pas. Malgré les ramilles de toute nature qui s'interposent entre nous, je la vois bien. Oh! je la vois comme si elle était seule dans la création et que je n'eusse qu'elle à regarder. D'abord, elle est grande, plus grande qu'Éléonore Trescas et plus grande que Marthe Vanneau. Pour ses traits, ils ne rappellent en aucune façon les traits de l'une ou de l'autre de ces deux fillettes de Bédarieux. Ils ne sont ni rieurs comme ceux d'Éléonore, ni tristes comme ceux de Marthe. Le visage de Mlle Marie Vidal, calme, tranquille, me touche assurément; mais, je ne sais pourquoi, je me sens moins atteint par elle que je ne le fus par la petite ouvrière de la Tuilerie ou par la petite vendangeuse de la vigne de l'Arboussas. Peut-être les conditions particulièrement douloureuses où je rencontre Mlle Marie Vidal influent-elles sur mes impressions intimes?

Ce n'est pas cela. Abeille, sans être richement habillée, est vêtue d'une robe bleue semée de menus pois blancs qui lui sied à ravir; un chapeau de paille ombrage ses cheveux très noirs au soleil couchant, et cela me gêne, m'intimide, me trouble. Moi, enfant vagabond de la montagne cévenole, qui, plus jeune, chez mon oncle le curé, vivant parmi les pâtres du Jougla et de Bataillo, avais connu les vestes percées aux coudes, les pantalons troués aux genoux du Baragouin, je m'étais senti tout de suite de plain-pied avec les haillons d'Éléonore et de Marthe; le luxe bourgeois de Mlle Marie Vidal, son air distingué de pensionnaire du couvent de Tournemire, me tiennent à distance et coupent les ailes à mon enthousiasme brutalement. Mon cœur se décourage : l'objet qui le tente, qu'il convoite, est trop haut... Comment faire croire que, parmi les broussailles où je n'ai pu me faufiler qu'au prix de vingt piqûres, de vingt égratignures, je commence à m'ennuyer?...

— Oui; mais si ta grand'mère le découvre, ton livre? demande M. Vidal.

— J'ai ma cachette.

Elle se penche et glisse sa main dans un trou.

— Allons! dit-elle.

Son père lui prend le bras. Ils s'éloignent. Le rameau de myrte, dont les fleurs se ternissent dans le crépuscule, de temps à autre raye le sentier, aux tournants duquel ils disparaissent tout à fait.

J'ai fait un bond de cabri : je veux voir le livre, je veux connaître le livre, je veux palper le livre de Mlle Vidal. Où est-il? Je fouille, je farfouille...

Bon! une vieille ruche abandonnée, couchée parmi les mougères odorantes. Le tronc de châtaignier où cette ruche fut taillée jadis est vermoulu, crevassé. C'est par ces fentes de l'écorce que les abeilles ont déserté leur maisonnette sans doute. Ont-elles laissé du miel aux parois des murailles? Je redresse la ruche; mais je ne l'ai pas remise sur pied, que le livre de Mlle Marie Vidal s'en échappe et s'étale sur le gazon. Je le happe. Ce titre, en grosses lettres, me saute aux yeux : *Paul et Virginie*.

Paul et Virginie! Est-ce possible? Quoi! Mlle Vidal, de la Grange-du-Pin, lit *Paul et Virginie*, cet ouvrage abominable qui, l'an dernier, a fait renvoyer du petit séminaire mon condisciple Joseph Cros, de Marthomis-sous-le-Sommail! Joseph Cros avait eu beau cacher *Paul et Virginie* sous un pavé de la salle d'études, M. l'abbé Lézat, flairant par là de son nez de fouine, le dépista à sa vilaine odeur d'immoralité, et le receleur de mauvais livres quitta Saint-Pons sans désemparer. Une indignation religieuse qui, s'il lui eût été permis d'en être témoin, aurait comblé de joie ma tante Angèle, me pénètre, m'exalte, me soulève, et mes doigts crispés par la force du sentiment qui m'anime déchirent *Paul et Virginie*, en jettent les feuilles au vent.

L'ombre augmente. Je me préoccupe de regagner la maison. Je vais le long du sentier où tout à l'heure s'en allait M. Aristide Vidal avec sa fille. Après l'extraordinaire surexcitation de mes nerfs, j'éprouve l'impression d'un bien-être très doux. Il n'en faut pas douter, je viens de me conduire religieusement. Mes yeux, où je ressentais des picotements fort désagréables en regardant Abeille (je puis bien lui donner son surnom désormais), se reposent sur les nuages roulés dans la pourpre et l'or aux extrêmes limites de l'horizon. Dans ce coin du ciel où le soleil a l'air de ramener un à un ses rayons pour y dormir après les accablantes fatigues de sa longue journée, mon regard cherche Dieu qui m'a vu, qui m'approuve. Voilà, je suppose, une préparation à mon entrée au grand séminaire...

— Bonsoir, monsieur l'abbé! murmure quelqu'un à côté de moi.

— Monsieur l'abbé!... Mais, Francisco Vargas, je ne suis pas abbé encore, dis-je au pâtre des Vidal, qui égrène un rosaire en surveillant son troupeau qui boit.

— Vous le serez, et bientôt, au dire de Mlle Sicard, riposte-t-il solennellement.

Puis il ajoute :

— Que le bon Dieu vous assiste !

— Vous récitez le chapelet, vous, Francisco Vargas?

— Je réciterais le bréviaire si la guerre ne m'avait fait sortir, voici dix ans, du grand séminaire de Bilbao, où j'avais reçu « les ordres mineurs ». Il a fallu passer la frontière après la trahison de Maroto, et maintenant je suis berger à la Grange-du-Pin. Mais nous ramènerons le roi en Espagne, et alors...

— Alors, vous rentrerez au grand séminaire de Bilbao?

— Dieu est grand.

Il siffle son troupeau. Les capitaines béliers prennent la tête de la colonne, les chiens en maintiennent les flancs, et le bétail, repu, pesant, tête baissée, défile vers les bergeries.

Je dégringole à la mare où je devais engluer tant d'alouettes, de linottes, de chardonnerets. Les bêtes ont troublé l'eau, et leur piétinement a soulevé une poussière qui m'étouffe. Je mets la main un peu à tâtons sur ma cage, sur mon pot de glu. Je suis satisfait et m'aventure à travers le lit desséché du Vignemâle. Obligé de chercher mes pas à travers les rochers sur lesquels « la nuit a épaissi ses voiles », un nouveau souvenir de mes études à Saint-Pons — Saint-Pons où m'a rappelé le méfait de Joseph Cros — me revient en mémoire, et je déclame à haute, à très haute voix ce vers de Virgile :

Nox ruit et fusces tellurem amplectitur alis.

XVI.

La Grange-du-Pin, 29 octobre 1847.

Cette après-midi, vers les quatre heures, ma mère, mon père et moi nous sommes descendus jusqu'à l'ancienne route pour y attendre le passage de la diligence qui fait le service entre Montpellier et Bédarieux. Ma tante Angèle revient. Nous cheminions au pas, silencieux, dans un sentier que l'accumulation des aiguilles de pin rend fort glissant, quand un bruit de grelots a retenti. Sans prendre conseil de mes parents, soucieux, presque tristes, je me suis élancé. Je suis arrivé juste à temps pour ouvrir la portière de la patache et soutenir ma vieille tante sur les échelons branlants du marchepied.

Tandis que la voiture s'éloigne, quel embrassement dans le nuage de poussière soulevé sur la route! Le cœur de ma tante Angèle bat si fort contre le mien qu'elle ne peut parler; quant à moi, dont ce retour va peut-être clore la destinée à peine ouverte, je regarde dans le vide, impuissant à décoller mes lèvres serrées.

Après ce trouble qui a eu le caractère d'une suspension brusque de la vie, j'ai été bien surpris de me découvrir dans l'allée tortueuse de tantôt, suivant à quelque distance mon père, ma mère, ma tante, qui s'en allaient lentement, très lentement. Que s'était-il passé? Je l'ignorais. Comme au sortir d'un rêve, quand on n'a qu'une notion vague des êtres et des objets, j'ai porté loin mes yeux à travers ce pays nouveau, m'interrogeant, me demandant où j'étais. Je ne reconnaissais ni les arbres, ni le terrain, ni la rivière de là-bas. Ah! j'ai vu la Grange-du-Pin, tout en haut, sous son parasol gigantesque, et mes idées jusqu'à la dernière, à la plus faible, me sont revenues. Cette irruption de tout moi-même en moi-même m'a ébranlé profondément, et, les miens s'étant assis à l'ombre d'un grand néflier, je me suis abattu sur une pierre et j'ai pleuré...

Tout d'un coup, le troupeau de la Grange, se ruant vers la Tongue, dont les rives ont encore de l'herbe, passe à une portée de fusil, parmi les pins. Les chiens ont des jappements courts. J'aperçois Francisco Vargas, droit comme un tronc sous sa limousine de grosse toile écrue; il tient un petit livre, et, tandis que ses bêtes se précipitent à la pâture fraîche, lui, l'œil dans les pages de son bouquin, ne bouge pas. Que peut-il lire? Ce n'est pas *Paul et Virginie* assurément. — « Mais, Vargas, les moutons vont franchir les haies, faire des dégâts chez les voisins », ai-je envie de lui crier.—Il demeure planté. Ma foi, encore que je le blâme de laisser ainsi son troupeau galoper à la débandade, je trouve cet Espagnol de l'armée de Cabrera superbe dans son indifférence, dans son dédain. Est-ce qu'il est fait pour prendre soin des animaux, cet homme qui, sans la guerre survenue dans son pays, serait prêtre, monterait à l'autel? Je me sens touché par la situation plus que misérable, honteuse, de l'abbé du grand séminaire de Bilbao, et, l'admirant dans le vêtement grossier qui l'enveloppe de ses plis trop amples, sous le chapeau de feutre dont les bords trop larges ombragent ses traits amaigris, ses traits d'ascète, je ne puis m'empêcher de songer aux solitaires de l'Égypte, à Paul, à Macaire, à Pacôme, dont, au petit séminaire de Saint-Pons, j'ai tant de fois lu la vie avec transport.

Mais Francisco Vargas fait un signe de croix, ferme son livre, gagne paisiblement le fond de la vallée.

Je ne saurais dire l'impression que ce singulier pâtre des Vidal, se signant après sa lecture ainsi qu'un prêtre après son office, produit sur moi. Mes yeux fascinés le suivent jusqu'aux prairies de la Tongue, un long moment l'y contemplent avec admiration au milieu du troupeau. Vargas n'est plus qu'un point blanc immobile parmi ses bêtes grouillant et paissant; mais ce point immobile me retient attaché.

Ce que c'est cependant que d'avoir eu, dès l'enfance, son cerveau manié, pétri, façonné par les prêtres! Mille souvenirs de mes lectures me reviennent, et, ayant pensé à Paul, à Macaire, à Pacôme, je pense aux anachorètes Martinien, Sérapion, Arsène. Coup sur coup, par la puissance de mon imagination que le

désir du divin allume, la contrée change d'aspect : Gabian, dont je démêle le clocher pointu, les maisonnettes serrées autour des hautes murailles de l'église, devient une de ces vastes cités de la Thébaïde toute fourmillante de moines, comme saint Jérôme a pris plaisir à nous en décrire; et les campagnes de Gabian, rougeâtres, dépeuplées d'arbres, se transforment en véritables déserts vibrants d'hymnes et de cantiques. Dans l'hallucination où je m'égare, où ma raison s'abîme, le pays se transforme, prend le caractère qu'il plaît à mes préoccupations de lui donner. Ces préoccupations religieuses, absorbantes, tyranniques, poignantes et délicieuses tout ensemble, me grisent à ce point que je vais touchant à peine le sol, soutenu par l'essor de mon âme qui cingle en droiture vers le ciel. Croirait-on que, planant dans un azur clair, sans nuages, l'azur limpide qui mène à Dieu, il m'arrive parfois de percevoir le bruit de mes ailes? Alors, des hauteurs où il m'a été permis de m'élever d'une envergure hardie, je considère avec orgueil au fond de la vallée la Tongue, puis aux pentes du coteau la Grange-du-Pin. O folie! folie à faire trembler! en bas, c'est le Nil, le vaste Nil qui déploie ses ondes comme une mer; en haut, c'est le monastère où Ammonius, abbé de Nitrie, accueille les fugitifs du siècle et de la vie, le monastère où je suis attendu...

— Mon cher enfant...

Une pierre aiguë me frappe en plein vol, au zénith, et m'abat.

Je balbutie piteusement :

— Eh bien?...

— Ton père demande à réfléchir encore. Il lui en coûte d'accepter les propositions de ta cousine Clotilde, de la Visitation. C'est une fierté mal placée, dont, avec l'aide de ta mère, je me charge de venir à bout. Pour toi, il ne te reste qu'à remercier Dieu et à te préparer à partir dans quelques jours.

Le petit bras sec, despotique de ma tante s'est appuyé sur le mien, m'a tiré de force en avant, et nous avons gagné la maison.

XVII.

La Grange-du-Pin, ce 2 novembre 1847.

Voici plusieurs jours que ma tante Angèle a reparu parmi nous, et mon père ne m'a pas encore ouvert la bouche des décisions prises en famille. Ce matin, au petit déjeuner, j'ai cru, à certains regards qu'il me lançait, le moment venu d'une explication; puis il s'est levé bravement, m'a regardé encore une fois et, malgré ma tante dont la main de chatte, blanche et griffue, l'a saisi à la manche pour le retenir, est reparti pour le chantier.

Mon père se débat avec lui-même, et, dans le trouble, l'agitation morale où il vit, dire un mot pour m'inviter à entrer au grand séminaire lui devient chose impossible. Il faut entendre les incitations de ma tante depuis son arrivée, il faut voir les pièges qu'elle lui tend du matin au soir pour l'obliger à aborder la question terrible de ma carrière! Lui demeure muet ou s'en va.

Je le sais par mon beau-frère Sirc, mon père nourrissait une ambition : mes études achevées, il voulait me retirer du petit séminaire de Saint-Pons, où il ne m'avait placé que par une extrême condescendance pour les avis de son frère l'abbé, et m'envoyer « faire ma médecine » à Montpellier. Être médecin, tâter le pouls aux fabricants riches de la ville, avoir un cabriolet pour courir la campagne, puis qui sait? un jour, après quelque bien réalisé, être nommé peut-être maire de Bédarieux, peut-être membre du conseil général de l'Hérault, tels étaient les rêves d'avenir que le modeste entrepreneur de travaux publics caressait pour son fils. Mais, hélas! la ruine est venue, et, devant la perspective d'une catastrophe prochaine, ses espérances ont croulé sur lui, l'ont écrasé.

Maintenant le brave et digne homme, débûché par le malheur de toutes ses illusions, comme un gibier par les chiens de tous ses refuges, va, vient, repart, revient et ne sait répondre un mot à ma mère, qui lui parle avec une douceur noyée de larmes, ni à ma tante, qui le traque sans merci.

Hier, j'étais assis sous le pin parasol de la Grange où un banc se trouve installé. Le temps, au lieu d'être embrumé comme aujourd'hui par les premières vapeurs de l'automne, était d'une limpidité admirable. Il avait plu dans la matinée, et tout apparaissait clair, essuyé dans la nature et dans le ciel. L'espace se développait devant moi, transparent, léger, rayé seulement de fils de la Vierge magnifiques : on aurait cru des gouttelettes d'argent vif, longues, étirées, que l'averse avait laissées suspendues dans les airs. Je voyais Francisco Vargas qui là-bas traversait un gué de la Tongue, et dans la pureté de l'atmosphère je comptais ses bêtes, que je touchais presque du doigt. Tout à coup, à un bruit que je devine plus que je ne le perçois, — dans l'état d'excitation où me mettent des inquiétudes harcelantes, j'entendrais marcher une souris, — à un bruit plus sourd que celui d'une feuille tombant d'une branche, je me retourne. Miracle! Mlle Marie Vidal. Elle est toute vêtue de blanc et je suis ébloui.

— Vous n'apercevez pas votre père dans le sentier? me demande-t-elle.

— Mon père? ai-je balbutié.

— Il était là il y a une heure, quand notre malade a manqué passer dans une syncope, et il s'est offert à aller chercher lui-même M. le docteur Tisserand... Mais les voilà!

En effet, mon père et le médecin se sont dégagés des broussailles qui font une ceinture touffue à l'esplanade de la Grange-du-Pin et, sur les traces d'Abeille, volant en avant d'eux, se sont précipités vers la maison.

Et moi qui, uniquement préoccupé d'un départ inévitable, car ma tante me guette et je finirai par être déraciné d'ici, ne songeais pas à la situation de plus en plus grave de M. Aristide Vidal! Cette nuit, des cris perçants, des cris désespérés ont réveillé tout le monde à la Grange. Ma mère, la charité même, s'est levée; puis, ne l'entendant pas revenir, et par intervalles des gémissements étouffés arrivant jusqu'à ma chambre, la remplissant, me semblait-il, une peur très sotte m'a pris et j'ai sauté hors de mon lit. Je me suis habillé à tâtons, couvert de sueur, grelottant. Sur la pointe des pieds, je me suis glissé dans le corridor qui aboutit à l'appartement des Vidal. La porte du fond était entrebâillée. J'ai passé la tête. Quel spectacle! Autour d'un grand lit où gisait, blanc, creusé, rigide comme un cadavre, M. Aristide, se tenaient debout ma mère, Mlle Marie, Francisco Vargas. Ils étaient là pétrifiés, regardant le malade dont la respiration sifflait douloureusement. De temps à autre, quand la poitrine de son père se soulevait trop haut pour accaparer plus d'air, Mlle Marie lui humectait les lèvres de je ne sais quel liquide qu'elle puisait dans un verre avec une petite cuiller. J'ai osé m'approcher; mais, j'en conviendrai tout de suite, ç'a été de ma part plutôt curiosité qu'émotion ou pitié. M. Vidal allait peut-être mourir, et, encore que ma sotte peur me serrât toujours à la gorge, je voulais voir, voir irrésistiblement de mes yeux comment on meurt.

A ce moment j'ai aperçu la Vidale, accroupie, pliée en deux sur une chaise basse, au chevet du lit de son fils. L'écrasement de cette vieille femme, rude, âpre, acharnée chez elle après toutes gens et toutes choses, hurlant dans la nuit comme hurlerait quelque chienne de ferme pour dénoncer un malheur prochain, m'a épouvanté, et je me suis retrouvé dans ma chambre sans pouvoir me rendre compte ni des pas que j'ai faits ni du chemin que j'ai suivi...

Mais voilà le médecin et mon père qui sortent de la Grange. M. Tisserand sourit d'un air satisfait : M. Aristide va mieux sans doute. Ils viennent à moi. Si j'osais fuir! Si je trouvais un trou où me cacher! Mon père m'appelle.

— Et qu'allez-vous faire de ce grand garçon? demande le docteur, me serrant la main à m'arracher des cris.

— Je ne sais trop encore, a bredouillé mon père, embarrassé par la question.

— Pourquoi n'en feriez-vous pas un médecin? J'ai fait un médecin de mon fils Ludovic, moi, et je m'en félicite. Parbleu! ce ne sont pas les malades qui manquent dans nos pays.

Mon père a pâli et, d'une voix qui hésitait sur chaque syllabe :

— Je crois qu'il veut être prêtre, a-t-il murmuré.

— Ah! par exemple!... ah! par exemple!... s'est récrié M. Tisserand, riant aux éclats.

Mon père, abasourdi, était rentré dans la Grange, que j'entendais encore les gros rires du docteur parmi les hautes mougères où se perd le chemin de Gabian.

XVIII.

La Grange-du-Pin, 5 novembre 1847.

Le docteur Tisserand est revenu, et cette fois accompagné de son fils, qu'il a laissé à la Grange-du-Pin pour prendre soin de M. Aristide, toujours au plus mal. Cette attention délicate a touché tout le monde ici : la Vidale s'est redressée de la chaise basse où elle demeure abattue depuis plusieurs jours sans boire ni manger, et a embrassé M. Ludovic; puis, Mlle Marie, très émue, a saisi la main du jeune homme et, la lui pressant, a dit : « Ah! monsieur, comme je vous remercie de nous venir en aide en un pareil moment! » Il n'est pas jusqu'à ma famille qui n'ait admiré M. Tisserand père, si bon, si dévoué à ses malades. Toutefois, ma tante Angèle ne prenait aucune part à notre enthousiasme, car je m'étais mis de la partie. Elle nous regardait d'un petit air provocant et restait bec cousu. Cette réserve à la longue a irrité mon père, dont on ne ménage pas assez les nerfs, et il s'est écrié, faisant explosion :

— Vous trouvez sans doute, vous, Angèle, que M. Tisserand ne mérite pas nos éloges?

— Vous voulez avoir ma pensée sur M. Tisserand? a-t-elle riposté d'un ton sec.

— Je ne serais pas fâché de la connaître.

— M. Tisserand est un homme fort habile. Vous avez ma pensée, François, toute ma pensée.

— Comment l'entendez-vous, s'il vous plaît?

— M. Tisserand a-t-il un fils de vingt-cinq ou vingt-six ans, je ne sais trop?...

— Eh bien?

— Eh bien, ce médecin, qui est un homme habile, je maintiens mon dire, cherche une bonne occasion d'établir son fils. Mlle Marie Vidal aura une jolie fortune, si je ne me trompe?...

— Angèle a peut-être raison, s'est empressée d'ajouter ma mère.

— Je gage, a poursuivi ma terrible tante, que, si vous veniez à tomber malade, ce qu'à Dieu ne plaise! M. Tisserand n'installerait pas son fils à votre chevet pour vous soigner.

— Voilà comment vous êtes, les femmes : au fond des actions les plus nobles, vous démêlez toujours quelque motif intéressé.

Mon père a murmuré plutôt qu'il n'a articulé nettement ces paroles; puis, un peu déconfit, il s'est tu. Mais ma tante ne devait pas le laisser en repos. Après une minute de silence, elle a repris de sa voix flûtée, un peu chevrotante :

— Remarquez, mon ami, que, si je ne m'associe guère aux louanges dont vous me semblez tous trop prodigues envers M. Tisserand, je ne le blâme pas le moins du monde d'essayer de préparer un bel avenir à son fils. Et, à ce propos, je vous l'avoue, je voudrais bien vous voir suivre son exemple.

— Bon! voilà mon paquet, à présent.

— Enfin, que dois-je répondre à notre nièce Clotilde, de la Visitation? Vers la première quinzaine de novembre a lieu la rentrée du grand séminaire, et il serait temps de prendre un parti.

— Vous me la baillez belle, vous, avec votre parti! s'est écrié mon père, traqué à fond. Ma situation est plus que pénible, Angèle; elle est douloureuse, et je suis surpris que vous le compreniez si peu. Eh quoi! parce que sa cousine veut bien acquitter les frais de la pension de Ferdinand jusqu'à la prêtrise, il me faudrait contraindre Ferdinand à se faire prêtre! N'attendez pas cela de moi. Si l'état ecclésiastique est du goût de mon fils, qu'il parte pour le grand séminaire, je ne m'y oppose aucunement; mais si, au contraire, il éprouvait la moindre répugnance à revêtir la soutane, qu'il soit un homme et me suive au chantier.

— Il vous a si bien réussi, le chantier!

Le trait sifflant a atteint mon père en pleine poitrine, en plein cœur.

— Angèle, a-t-il dit avec une dignité triste, c'est la première fois que vous me faites regretter de vous avoir mêlée en quoi que ce soit à mes affaires. Veuillez attendre pour me juger. Que sait-on? l'entreprise tournera peut-être moins mal que je ne l'avais craint, et peut-être, à la liquidation, serai-je en mesure de vous rembourser votre capital.

Ma tante a ouvert la bouche, mais il n'en est sorti nul son. Tout à coup son visage est devenu plus blanc que son clair béguin de batiste; sa tête, après un balancement très léger, a eu un affaissement brusque. Ma tante se trouvait mal.

— Mon Dieu! nous sommes-nous écriés.

Nous étions tous autour d'elle, mon père lui faisant respirer du vinaigre, ma mère lui tamponnant le front avec une serviette imbibée d'eau, moi lui tenant les deux mains que, d'un mouvement passionné, je portais à mes lèvres à chaque instant. Enfin, ma bonne, ma sainte tante Angèle a rouvert les yeux et nous a souri. Ah! ce sourire!... Mon père faisait des efforts visibles pour retenir de grosses larmes; quant à ma mère et à moi, nous pleurions abondamment.

Cependant ma tante, à peu près remise, me regardait, ne regardait que moi.

— Eh bien, mon cher petit, a-t-elle murmuré très bas, à quoi penses-tu?

— Je pense au grand séminaire, où je voudrais être déjà! ai-je répondu transporté.

Elle a trouvé la force de se lever. Elle m'a serré dans ses bras; puis, me montrant avec orgueil à mon père bouleversé par cette scène cruelle, blême, presque tremblant :

— Quand je vous disais, François, que Dieu l'avait fait pour lui, que Dieu se le réservait!

Notre porte s'est ouverte avec fracas.

— Pardon..., oh! pardon! a balbutié quelqu'un.

C'était Vargas.

— Qu'y a-t-il? a demandé ma mère.

— M. Aristide touche à son dernier moment, a répondu l'Espagnol. Si vous pouviez venir auprès d'Abeille et de la Vidale, ce serait grande œuvre de charité. La mort frappe à la porte de la maison.

XIX.

La Grange-du-Pin, ce 10 novembre 1847.

Après deux jours d'agonie affreuse, M. Aristide Vidal est mort. Le coup a été terrible pour Mlle Marie, qui, malgré les avis du docteur Ludovic Tisserand, toujours là et toujours empressé, a voulu assister son père jusqu'à la fin. Tout le monde était dans sa chambre quand M. Vidal a rendu le dernier soupir, et, si Francisco Vargas, perpétuellement occupé d'Abeille, qui couve perpétuellement Abeille de ses regards inquiets, ne s'était précipité pour la recevoir dans ses bras, la pauvre jeune fille tombait de tout son long sur le plancher. Moi-même, je dois l'avouer, encore que nul lien de parenté ne m'attachât au propriétaire de la Grange-du-Pin, lorsque M. Ludovic a murmuré : « C'est fini », je me suis senti ébranlé par une secousse indicible. La mort, que Vargas avait vue frapper à la porte de la maison, sa besogne accomplie, m'avait frôlé sans doute à quelque endroit, en se retirant. Soudain j'ai eu peur de défaillir à mon tour, et je me suis évadé à pas de loup.

Mes jambes me portant à peine, je n'ai pas marché longtemps. Après dix pas, je me suis affaissé sur le banc, près du grand pin, et là j'ai attendu des forces pour m'aventurer plus avant. Mon dessein était d'aller jusqu'au chantier de mon père, à cinq minutes parmi les vignes, en tirant vers les hauteurs du coteau. La Grange, d'ordinaire très bruyante par les éclats de voix de la Vidale, les allées et venues des valets de ferme, des hommes de charrue, par les chansons des aides-bergers, car Vargas garde les moutons seulement et deux garçonnets de quinze ans, rossignoleurs enragés, ont les chèvres, — la Grange, morne, silencieuse, m'effrayait à la fin. Maintenant les caquets des femmes employées au déblai sur la route d'Agde à Castres m'arrivent très distincts, et j'entends aussi les fouets des charretiers, puis le roulement des tombereaux déchargés le long des talus. Quelle vie parmi ce monde de travailleurs! Moi qui veux vivre, vivre à tout prix, pourquoi n'étais-je pas là-haut, une pelle ou un pic à la main?...

Tandis que je me noie à ces réflexions disparates, Francisco Vagas sort de la maison soutenant Mlle Marie.

M. Ludovic, qui est avec eux, enfourche un cheval. Une fois en selle, il dit ces mots :

— Vargas, prenez soin de mademoiselle. Mon père et moi, nous nous occuperons de tout.

Il part au galop.

C'est une chose singulière : mes yeux, après avoir suivi une minute M. Ludovic Tisserand à travers les détours du sentier, ont éprouvé une fatigue, une douleur aiguë qui m'a contraint à les fermer. Le grand jour de midi déterminait-il cet aveuglement, car je n'y voyais plus? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, quand Vargas m'a rejoint avec Mlle Marie, que, sans me consulter, il a fait asseoir Mlle Marie sur le banc à côté de moi, je n'ai pas été fâché de m'isoler en de profondes ténèbres. Que répondrais-je, si on me parlait? Après le mauvais sommeil de toute la Grange durant les dernières nuits, on me croirait endormi et on ne me questionnerait pas.

Cela est certain, depuis mes promesses, mes engagements à ma tante Angèle, à tous les miens, je n'ai envie que d'une chose : la paix. Oui, je me sens la vocation ; oui, après-demain, M. Aristide Vidal une fois au cimetière, je partirai pour le grand séminaire de Montpellier ; mais, mon Dieu ! si on pouvait ne plus me parler ni de ma vocation ni du grand séminaire, si je pouvais connaître la paix, la paix dont j'ai tant besoin, dont je suis plus altéré que le cerf de l'Écriture n'est altéré de l'eau des fontaines!...

Dans la nuit qui m'enveloppe, où je goûte un premier repos, je perçois très nettement la respiration de Mlle Marie. Une respiration de jeune fille! J'écoute. Tantôt c'est le susurrement voilé d'une source cheminant en automne sous des feuilles mortes accumulées, tantôt le sifflement très doux d'un oisillon s'élançant du nid. Mon oreille, dressée aux longues espères dans les rudes campagnes de Camplong, mon oreille a de merveilleuses finesses pour discerner, différencier les bruits dans la nature. Elle sait comment trotte un levraut, comment détale un lapin, comment grésille une alouette le long des ornières d'une route où sont tombés des grains d'avoine, comment prélude et finit l'ariette d'un linot ou d'un chardonneret à la cime d'un amandier. Cependant, ni durant mes chasses sauvages avec Léon Boucquier, du Mas-Blanc, ni durant mes chasses moins féroces avec Galibert, le pâtre des Bassac, je n'ouïs rien de comparable à ce qui me frappe tout à coup :

— Abeille, dit Vargas, ayez confiance. Dieu qui veille sur vous voudra vous soulager ; il vous accordera le don des larmes... Ah ! si vous pouviez pleurer!... Voyez votre grand'mère : ses yeux ruissellent, et elle en supporte son malheur avec plus de courage... Abeille, vous n'avez pas un mot, vous n'avez pas un geste... Abeille, m'entendez-vous?

Mlle Marie ne répond pas.

— Pauvre enfant! murmure le berger d'une voix assourdie.

Ici, deux minutes de silence... Mais un long soupir douloureux s'échappe de la poitrine oppressée de la jeune fille, et Vargas reprend aussitôt d'un accent plus clair :

— Abeille, vous souvenez-vous de mon arrivée à la Grange-du-Pin ? Vous étiez menue comme un grain de blé noir de mon cher pays basque... Vous aviez huit ans à peine... Votre mère vivait... Vous souvenez-vous de votre mère, Abeille?

Impossible de lui arracher une parole.

— Ah! quelle femme charitable aux abandonnés, aux perdus! Puis elle était belle et noble comme une sainte. Moi je passais par la Grange-du-Pin, que Dieu plaçait sur ma route, mais sans nulle intention de m'y arrêter; elle devina mon dénuement, vit le fond de ma misère et, pour me donner un abri, comme j'avais dit que je m'entendais au soin et à la garde des bêtes, proposa à votre père de me confier le troupeau. Vous n'avez donc pas gardé le moindre souvenir de tout cela, mon Abeille?

— Si.

— Deux ou trois ans plus tard, comme un essaim parti de vos ruches s'était suspendu à la branche d'un sorbier, je vous mis un caillou dans chaque main, vous appris à les heurter doucement l'un contre l'autre, et l'essaim obéissant fut capturé. C'est ce jour-là que je vous donnai le nom d'*Abeille*... Avez-vous oublié cette rentrée d'essaim?

— Non.

— Votre mère, votre père, le visage et les mains enveloppés, étaient là, vous regardant, émerveillés de voir les abeilles bruire dans vos cheveux sans vous piquer. La musique de vos cailloux, celle de votre voix, car vous chantiez ce simple mot : « Belle ! Belle ! Belle ! » charmait l'essaim qui, déroulant sa masse bruissante, s'abattait par menues légions sur le drap blanc tendu à l'ombre du sorbier. Et quels embrassements quand tout fut fini ! Comme les vôtres vous aimaient!

— Je les ai perdus.

— Vous vous trompez.

— Je les ai perdus.

— Et le ciel?... Dieu vous les garde là-haut. La mort de votre père, dont le cœur ne put se déprendre de la femme à laquelle il s'était une fois lié, cette mort qui vous accable a été pour lui plus qu'une délivrance, elle a été le retour au bonheur, aux joies les plus enivrantes de sa vie terrestre. Le dernier mot qu'ait exhalé sa bouche déjà glacée, c'est ce nom mille et mille fois répété durant sa maladie : « Lucie ! Lucie ! Lucie ! » Maintenant, dans les splendeurs du royaume du ciel, il la voit, sa Lucie bien-aimée, il la retrouve parée de gloire, jeune de la jeunesse éternelle des élus, et ils ne seront plus séparés, car « le royaume du ciel ne doit pas finir, *non erit finis* ».

— O mon père! .. O ma mère!... sanglota Mlle Marie.

J'ouvris involontairement les yeux : Mlle Vidal, assise, tenait ses deux mains collées à son visage et de grosses larmes rondes filtraient à travers ses doigts. Vargas était à genoux, dans l'attitude rigide d'un saint de pierre sur un tombeau. Ses lèvres murmuraient une prière : sans doute il remerciait Dieu, qui lui avait permis de toucher Abeille, de découvrir et de faire couler la source de ses pleurs. Son oraison terminée, l'Espagnol se remit debout; puis, se tournant vers moi, qui le considérais ébahi :

— Monsieur l'abbé, me dit-il, d'un ton tout ensemble recueilli et solennel, M. le curé de Gabian espère pouvoir m'ouvrir dans quelque temps le grand séminaire de Montpellier pour m'y faire poursuivre mes études et recevoir la prêtrise. Mais la guerre, qui peut éclater de nouveau entre christinos et carlistes, rend mon avenir bien incertain. Sera-t-il accordé jamais au minoré de Bilbao de célébrer le saint sacrifice? J'en doute souvent au fond de l'abîme où j'ai été précipité. Vous, dont rien ne troublera la vie, vous gravirez les degrés de l'autel et immolerez la victime sans tache. Souvenez-vous, le jour où vous aurez été comblé de la grâce divine, souvenez-vous de la Grange-du-Pin, de Mlle Vidal, de sa grand'-mère, de moi, et priez pour nous.

J'ai regardé Vargas avec fureur et, sans répondre, me suis sauvé d'un élan. En rentrant dans ma chambre, j'avais une envie folle de crier. Je venais de recevoir un coup, et par quelque blessure secrète, goutte à goutte, me semblait-il, mon sang, tout mon sang allait s'épancher.

XX.

La Grange-du-Pin, ce 12 novembre 1847.

Encore que je sois très résigné, car par mon entrée au grand séminaire je réjouis ma mère, je comble ma tante, je ne suis pas désagréable à mon père fort embarrassé de moi, je n'ai pu retenir un mouvement de révolte quand, ce matin, dans ma chambre, mon pied s'est heurté à ma malle, cadenassée, cordée, prête à partir. Les doigts de fée de ma tante Angèle avaient accompli cette besogne délicate, sans bruit, durant mon sommeil... Oui, mon caractère, doux en apparence, mais rude dans le fond, parfois capable de transports sauvages, a manqué de m'emporter aux dernières violences, et j'ai eu envie, d'un coup de talon, de crever le couvercle de cette malle et d'en éparpiller le contenu à tous les buissons de la Grange-du-Pin.

Je suis plus calme maintenant, si calme qu'il y a une heure j'ai pu remercier ma tante de la préoccupation constante où elle vit de moi et lui demander si elle n'avait rien oublié de ce qui me sera nécessaire à Montpellier.

A quelle sérénité supérieure, à quel détachement superbe de soi nous élève la pensée de la mort! J'ai vu M. Aristide Vidal au cercueil, j'étais là quand Vargas, avant de clouer lui-même les planches de sapin, lui a couché sur la poitrine un petit crucifix retiré de dessous sa cape de berger, et tout aussitôt mes idées ont pris une direction pacifique, la direction pacifique du ciel. La messe des morts célébrée par le curé de Gabian, l'abbé Boubals, un ami de mon oncle Fulcran, cette messe si triste, avec son *Dies iræ* effroyable, m'a été, dans mon état tiraillé, fiévreux, une manière de rafraîchissement. On pleurait beaucoup dans l'église, car M. Vidal, de la Grange-du-Pin, simple, la main ouverte aux malheureux, était universellement aimé. Eh bien, les larmes des assistants tombaient sur moi comme une rosée bienfaisante, et elles détendaient mes nerfs crispés, et elles éteignaient mes irritations intimes, et elles me faisaient meilleur ami de moi-même en me montrant le but marqué de ma vie au pied des autels.

— *Sursum corda!* m'a soufflé Vargas, à la *Préface*.

— *Habemus ad Dominum!* lui ai-je répondu, l'âme au ciel.

Un éclair de ma vocation, désormais certaine, m'a ébloui au cimetière : c'est lorsque M. le curé de Gabian, engagé jusque par-dessus les chevilles dans la terre fraîchement remuée qui allait recouvrir la dépouille du défunt, a levé son aspersoir sur la fosse. Dans la lumière crue de midi, j'ai vu tomber l'eau bénite, dont chaque goutte étincelait pareille à une perle et disparaissait avec un mot latin de l'officiant qui l'accompagnait pour la rendre de plus en plus pure jusqu'au cercueil. La scène avait un caractère grandiose, sublime, et j'aurais voulu être prêtre en ce moment pour remplir le rôle si haut de M. Boubals.

Cependant l'officiant était parti avec les chantres, et la Vidale, courbée sur son bâton, ses yeux rouges pleurant du sang, et Mlle Marie, livide, mais sans larmes, gardaient leurs attitudes immobiles, terrifiées. Les MM. Tisserand se sont empressés autour d'elles et les ont emmenées à Gabian, où elles passeront la fin de la semaine. Vargas rentrera seul... Ah! ces MM. Tisserand!... Il se pourrait bien, en effet, que M. Ludovic épousât plus tard Mlle Marie. Je ne me rends pas un compte bien clair de cette impression; mais j'aime autant ne pas me trouver à la Grange-du-Pin, le jour où ce mariage y sera célébré.

Je partirai demain. J'appartiens à Dieu, qui saura me suffire, me tenir lieu de tout. *Habemus ad Dominum!*

FERDINAND FABRE.

FIN (1).

(1) Ici se termine la première partie des *Souvenirs* de M. Ferdinand Fabre. La deuxième partie aura pour titre *Pendant le grand séminaire*; la troisième et dernière, *Après le grand séminaire*. — Nous les publierons ultérieurement. (*Note de la D.*)

HISTOIRE LITTÉRAIRE

Le théâtre de Voltaire

M. Deschanel a bien de l'esprit. Tout le monde le savait et presque tout le monde le disait : il vient d'en donner une nouvelle preuve dans son nouveau livre (1). Malgré cela — ou à cause de cela, — il a manqué une belle occasion de se poser en homme fort. Parlant du théâtre de Voltaire, il n'avait, qu'on me passe le mot, qu'à « taper dessus ». Et quand je dis taper, c'est plutôt cogner qu'il faudrait dire. Mais peut-être vaut-il mieux, même en critique, avoir la main légère que la patte lourde, et les gens qui aiment à montrer leurs griffes ne sont pas toujours ceux qui ont de l'esprit jusqu'au bout des doigts. M. Deschanel a traité l'auteur de *Zaïre* avec politesse ; il a écrit sur lui un livre léger et agréable, plus solide au fond et plus substantiel qu'on ne croirait à première vue. Il nous a procuré et il peut procurer à d'autres le plaisir de refaire avec ces pièces, qu'on ne lit plus et qui ont été en leur temps si applaudies, une connaissance plus intime et d'en prendre sur quelques points une idée plus exacte : je l'en remercie.

Je le remercie encore de m'avoir intéressé sans fatigue et instruit chemin faisant sans pédantisme. La science de M. Deschanel, qui paraîtrait plus vaste si elle était plus étalée, plus sûre si elle se donnait les airs d'être infaillible, plus neuve enfin si elle affichait le paradoxe, est une science aimable et avenante. « Je ne veux pas, eût dit Montaigne, d'une science qui ne quitte point la robe et qui pèse sur nous autres ignorants de tout son poids ; j'en veux une moins revêche et plus à mon train, qui m'accommode et me sourie. » Cette érudition aisée est celle que M. Deschanel préfère à l'autre. Quel fut le mérite et quel peut être aujourd'hui l'intérêt de ce théâtre trop décrié du « roi Voltaire » ? Comment le disciple des jésuites, le rhétoricien élève du P. Tournemine et du P. Porée, nourri et imbu à leur école de la tradition, le dramaturge et l'impresario toujours en mouvement qui a commenté Corneille, adoré Racine, célébré tour à tour et renié Shakespeare, a-t-il imité, adapté ou innové tout à la fois ? En quoi peut-il être également considéré comme le continuateur de l'ancienne tragédie et le précurseur du drame moderne ? Quel est en un mot le « romantisme » de ce « classique » ? C'est ce que M. Deschanel a très bien démêlé en quinze leçons qui sont devenues quinze chapitres et ce que je voudrais dire après lui et à sa manière — tout simplement.

(1) *Le Romantisme des classiques* (5e série) : *le Théâtre de Voltaire*. — 1 vol. in-12. 1886.

I.

M. Deschanel ne m'a point seulement ramené ou converti au théâtre de Voltaire, que je viens de relire en entier, et sans ennui, sur sa foi ; il a fait que j'y ai pris peu à peu, son livre aidant et Voltaire aussi me poussant, un goût plus vif et plus soutenu. J'ai connu autrefois un excellent homme qui s'évertuait à me faire admirer, par la persuasion, quatre auteurs qu'il prisait très fort, avec plus d'engouement que de vrai goût, mais avec bonne foi : Voltaire, Casimir Delavigne, Scribe et Béranger. J'étais trop jeune alors et trop romantique (ou trop classique, comme l'on voudra) ; je résistais. Depuis, je suis venu ou revenu sinon à tous les quatre, du moins à Béranger et à Voltaire plus décidément. A coup sûr, en restant dans la veine classique, il ne faut point comparer l'ingénieux et artificieux Voltaire au « grand » Corneille et au « divin » Racine : ce serait un parallèle trop désobligeant. M. Deschanel a écrit au début de son livre : « Ces œuvres dramatiques, jadis tant admirées, sont aujourd'hui bien déprisées, et j'aurai de la peine à les faire goûter, ne les goûtant guère moi-même... » Et M. Deschanel a raison. Il est vrai que son livre est un peu employé à prouver le contraire et que ce premier et cruel aveu a l'air ainsi d'une précaution oratoire. Mais, sans précaution et sans naïveté, *Œdipe* même — à la condition, bien entendu, de le voir à son point et de le remettre à sa date (novembre 1718), — cet *Œdipe* dont M. Deschanel fait bon marché, pour être une imitation quelquefois maladroite de Sophocle et l'œuvre inexpérimentée d'un jeune homme de vingt-quatre ans qui l'avait commencée à dix-neuf, n'est pas, en fin de compte, une pièce si misérable. Nous ne comprenons plus guère qu'elle ait été jouée quarante-cinq fois de suite, ce qui était un succès analogue, pour le temps, toutes différences gardées, à celui du *Maître de Forges*. Nous nous étonnons que M. de La Motte — ce pauvre La Motte, — qui faisait alors autorité, ait écrit sur le jeune Arouet la phrase suivante : « Le public, à la représentation de cette pièce, s'est promis un digne successeur de Corneille et de Racine et je crois qu'à la lecture il ne rabattra rien de ses espérances. » Le public en a rabattu. Et pourtant il y a telle scène dans *Œdipe*, celle de la double confidence, par exemple (acte IV, sc. I), qui ne manque pas d'horreur tragique et où le vers étincelle en plus d'un passage. Tout le récit d'Œdipe racontant à Jocaste sa vie douloureuse et fatale,

> Le destin m'a fait naître au trône de Corinthe...,

sans être un chef-d'œuvre de narration dramatique comme celui de la conjuration dans *Cinna* ou de l'empoisonnement dans *Britannicus*, n'est pas trop inférieur à ces beaux modèles.

Je n'insisterai pas sur *Mérope*, qu'il serait curieux de rapprocher d'*Andromaque* et qui soutiendrait çà et là la comparaison, ni sur *Oreste*, imité de Sophocle (1750), et *Rome sauvée* ou *Catilina* (1752), qui s'inspire à la fois des *Catilinaires* et de Ben-Jonson, pour « mettre l'ancienne Rome sous les yeux d'un peuple sérieux et instruit ». Je me contente de noter, tout en courant, à la suite ou à l'encontre de M. Deschanel, que l'inspiration des maîtres ou des sujets anciens n'a point trahi Voltaire autant qu'on a coutume de le croire et qu'il est de mode de l'affirmer ; que son imitation des Grecs, en particulier, malgré certaines défaillances, involontaires ou inévitables, que l'art de Racine a plus adroitement voilées, est celle d'un dramaturge très souple et très entendu, et que, en somme, à ne parler que de ses œuvres jetées dans le moule antique, il ne faut point traiter tout à fait Voltaire comme Campistron.

II.

S'il est injuste et commode de diminuer Voltaire en souvenir des Grecs, il n'est pas plus équitable, ni plus difficile, de l'écraser sous le grand nom de Shakespeare. J'admets qu'entre Shakespeare et Voltaire, à les juger tous deux en tant que dramaturges, il y ait la même différence de nature, de système et d'effet, qu'entre l'*Histoire* si vigoureuse et si touffue de *la Littérature anglaise* par M. Taine et les livres de critique discursive et armée à la légère de M. Deschanel. Je n'ai pas plus l'intention de rabaisser Shakespeare, par patriotisme, au profit de Voltaire, que de le surfaire, par exotisme, à son détriment. Je ne suis ni anglophobe ni anglomane. Je crains seulement que chez nous, malgré la dévotion sincère ou feinte de quelques fanatiques — mettons de quelques initiés, — Shakespeare, l'énorme et immense Shakespeare, non point réduit, poli et affiné, accommodé à notre goût et à notre humeur, mais entier et textuel autant qu'il peut l'être dans la traduction la plus littérale, n'ait été jadis, au XVIIIe siècle, et ne soit encore, à la fin du XIXe, d'une importation et d'une transplantation très malaisées. On a essayé en ces derniers temps, à plusieurs reprises, de l'acclimater à Paris. Il a voyagé, si je ne me trompe, et royalement, avec toutes les trompettes de la Renommée, de l'Odéon, qui ne semblait pas assez large, jusqu'à la Porte Saint-Martin, qui ne paraissait pas assez haute. Était-il trop grand pour nous, ou étions-nous, malgré notre courtoisie hospitalière, trop Français pour lui? Je le laisse à décider aux « habiles ». Toujours est-il que *Macbeth* et le *Songe d'une nuit d'été* n'ont pas eu tout le succès que l'Église shakespearienne, cette Armée du salut du drame moderne, s'en était promis. Au vrai, le colosse de Rhodes était une des sept merveilles du monde, et la tour Eiffel sera une belle tour, si on la fait ; mais il y a des gens de Paris,

De Paris, dis-je, emprès Pontoise,

qui aiment mieux une statuette de Tanagre ou un temple grec.

Dans tous les cas, et il ne faut pas l'oublier, c'est Voltaire le premier qui, en 1732, a introduit Shakespeare sur la scène française. M. Deschanel lui reproche, sans injures, mais sans réserves, de l'avoir expurgé et affadi, comme les jésuites mutilaient — ou habillaient — leurs éditions des auteurs profanes, *ad usum juventutis* ; et le collègue de M. Renan au Collège de France — ou le sénateur républicain — en rejette la faute sur les bons Pères, qui « n'avaient pas, dit-il, et ne pouvaient pas donner à leurs élèves le sentiment du grand ». Je ne crois pas, en dépit du témoignage de M. Deschanel, que les jésuites soient pour rien dans l'affaire. La banqueroute du P. La Valette leur sera toujours plus légitimement reprochée que leur manque de foi ou leur indifférence à l'égard de Shakespeare. En matière de goût, le plus laïque des hommes peut faire, lui aussi, son *Distinguo* sans être un jésuite. Or Voltaire, qui savait l'anglais très suffisamment et qui lisait Shakespeare dans le texte pur, ce que tous les dévots du « Cygne de l'Avon » ne peuvent pas faire, était surtout guidé dans ses restrictions par son goût naturel, très classique au fond et très sévère, trop étroit et timide, trop individuel et national, trop français et parisien encore une fois, j'en tombe d'accord, mais qui avait ses règles, ses scrupules et ses exigences, et qu'on ne peut blâmer absolument de n'avoir ni devancé ni prévu — de si loin — nos admirations.

Zaïre, « la pièce enchanteresse » qui fit couler et qui devrait faire encore couler tant de larmes si nos acteurs (M. Mounet-Sully à part) étaient moins froids et nos yeux moins secs, est-elle donc, non pas au point de vue du théâtre idéal, mais au point de vue de l'intelligence, de l'âme, de la scène et des habitudes littéraires de notre pays, lentes et rebelles à se transformer comme toutes les habitudes, — *Zaïre*, le chef-d'œuvre de Voltaire et l'un des chefs-d'œuvre de notre tragédie, est-elle si complètement inférieure au *More de Venise*? Orosmane est un Othello affaibli et décoloré; mais devant un parterre où quelqu'un, en voyant Mariamne prendre la coupe empoisonnée, s'écriait plaisamment : « La reine boit », et faisait sombrer la pièce, s'imagine-t-on l'effet qu'aurait produit ce « noir bélier emmenant avec lui sa brebis blanche » et qui « se laisse conduire par le nez aussi aisément que les ânes », s'il ne s'était pas humanisé de Londres à Paris? De même qu'on a trop reproché à Racine d'avoir adouci l'Achille du vieil Homère, qui ne pouvait pas cependant traiter Agamemnon, le roi des rois, dans une pièce française du XVIIe siècle, comme il le traite dans l'*Iliade*, de « sac à vin, d'homme à l'œil de chien et au cœur de cerf »;

de même, à mon sens, on a trop accusé et M. Deschanel n'a point assez justifié Voltaire d'avoir donné aux situations et aux personnages qu'il tirait de Shakespeare une naïveté moins brutale ou une sauvagerie moins farouche. Sûrement il n'y a pas non plus dans *Zaïre* un beau monstre comme le Iago du poète anglais, ni une analyse aussi vivante et un éclat aussi terrible des déchirements et des fureurs de la jalousie. Il n'y a pas davantage la chanson du Saule, cette chanson de la pauvre folle Barbara qui jette sur la fin de la pièce, dans l'air lourd et chargé de folie où Desdémone commence à sentir la peine de vivre, sa note triste de mélopée traînante et lointaine... Le vieux Lusignan est un Brabantio très transformé et très ennobli; mais n'a-t-il pas gagné au change en prenant dans la grande scène de l'adjuration (acte II, sc. 3) une ampleur et une majesté singulières? Avec don Diègue, le vieil Horace et Ruy Gomez, c'est « le plus beau vieillard » de la tragédie ou du drame. Zaïre n'est-elle point une « amoureuse » aussi touchante que Desdémone, moins poétique et moins diaphane, j'en conviens, et moins pareille à une de ces formes blanches qu'on croirait détachée d'une « théorie » d'apparitions. C'est que, autour de Desdémone, nous évoquons par le souvenir ces autres figures de rêve qui tiennent à la fois de la vie et du songe : Cordélia, Juliette et Ophélie. Zaïre, qui ressemble plus aux femmes de notre théâtre et de notre nation, n'a rien de cette magie étrange et mystérieuse. Ce n'est pas une fée des brumes anglaises, un doux fantôme qui traverse l'action avec toute la poésie dans les yeux. Mais Zaïre aime, souffre et pleure si douloureusement, elle a des accents si vrais et des plaintes si mélancoliques, qu'il est impossible de ne pas la joindre au groupe sacré des statues charmantes : Andromaque, Junie, Bérénice et Monime. Toutes les scènes où elle paraît en sont éclairées et animées. Le grand Michelet, qui avait habituellement un goût littéraire si juste, parce qu'il jugeait plus avec le cœur qu'avec l'esprit, a fort bien parlé de *Zaïre*. « C'est dans cette atmosphère de femmes, dit-il, dans cet air chaud d'art et d'amour que Voltaire trouva une perle, la première chose humaine qu'il eût pu faire encore... La pièce n'est pas forte, mais charmante ; juste au point du public, juste au point des acteurs, de l'actrice qui fit Zaïre. » Ce n'est point la faute de Voltaire si la comédienne qui vient de reprendre le rôle n'est pas tout à fait la Gaussin ni Mme Sarah Bernhardt.

M. Deschanel (quatrième et cinquième chapitres) a finement analysé les qualités et les défauts de *Zaïre*. « Racine, écrit-il, à dater d'*Andromaque*, avait trouvé un art nouveau très différent de celui de Corneille; Voltaire, à dater de *Zaïre*, trouva sinon un art nouveau complet, du moins des procédés et des effets qui préparèrent l'art de notre siècle par la greffe du génie anglais sur l'esprit français, par la diversité extrême des sujets, par un certain coloris inconnu jusqu'alors, dont les contemporains furent éblouis, et qui, s'il n'est pas toujours très fin ni très juste, est autre assurément que celui de ses deux illustres devanciers. » M. Deschanel en vient ensuite à insister sur les phases changeantes et capricieuses des sentiments de Voltaire à l'endroit de Shakespeare. Ce qu'il en dit est judicieux, mais ne nous apporte rien de nouveau et n'avait peut-être rien d'essentiel. L'engouement et le dégoût de Voltaire pour le grand poète anglais sont très explicables et très simples : après un premier éblouissement il en était arrivé à une vue plus nette et plus froide de ce qu'il y a de mélange dans ce génie prodigieux et démesuré. Quand la vogue se fut déclarée et qu'on se servit du nom de Shakespeare pour déprécier « l'inimitable » Racine et pour l'offusquer lui-même personnellement, il se révolta. « Ses pièces sont des monstres, écrivait-il ou faisait-il écrire par La Marre, dans lesquelles il y a des parties qui sont des chefs-d'œuvre de la nature... C'est un mélange de ce que le tragique a de plus terrible et de ce que la farce a de plus bas. » Plus tard, son goût s'exaspéra encore davantage lorsque Shaskespeare, partiellement traduit par La Place et totalement par Le Tourneur, sembla menacer la gloire de Corneille et de Racine et diminuer la sienne propre. Eh! mon Dieu, Voltaire était un homme de goût et un homme de lettres, un des plus intelligents, on en conviendra, et des plus enthousiastes, mais le plus irritable aussi et le plus nerveux. Il appela Pierre Le Tourneur *Pierrot* et il traita le grand *Will* lui-même de *Gilles*. Est-ce une raison, maintenant que cette querelle est éteinte, pour appeler à notre tour Voltaire, comme l'avait fait au collège un de ses maîtres, *puer ingeniosus, sed insignis nebulo*, et pour lui donner tout Shakespeare à copier?

III.

Zaïre marque le beau moment de Voltaire. *Alzire* et *Mahomet*, qui suivirent (1736 et 1742), ne sont ni sans intérêt ni sans nouveauté. Ces deux pièces vont inaugurer l'une et l'autre un genre alors nouveau et brillant, celui de la tragédie philosophique.

Il apparaissait déjà dans *Zaïre*, où la tolérance était enseignée; il revient dans *Alzire* ou *les Américains*, dédiée à la marquise du Châtelet, et dans *Mahomet* ou *le Fanatisme*, dédié au pape Benoît XIV, « vicaire d'un Dieu de paix et de vérité », avec un parti pris plus formel et un développement plus complet. Il en est, me semble-t-il, des idées de tolérance et de justice dans les tragédies philosophiques de Voltaire comme des idées de réhabilitation et de pitié, de relèvement des humbles et de compassion pour les misérables dans le drame souvent lyrique, mais plus souvent encore démocratique et humanitaire de Victor Hugo. Voltaire se trouve ainsi commencer une évolution que le roman-

tisme a continuée et que peut-être le naturalisme — mais un naturalisme plus tendre et moins brutal — achèvera. C'est « la religion de la souffrance humaine » que l'art moderne se met à propager comme un écho de notre civilisation plus douce, de même que l'art et le drame anciens parlaient aux hommes primitifs des mystères de l'obscure fatalité ou de la colère des dieux jaloux. Je suis, pour ma part, très reconnaissant à Voltaire de cette prédication par le théâtre (qui a toujours été et qui sera toujours un enseignement) des vérités morales, neuves ou éternelles, nécessaires à l'humanité. L'auteur d'*Alzire* rejoint par là l'antiquité même, Eschyle et son Prométhée, Sophocle et son Antigone annonçant devant Créon « les lois immuables, non écrites », et martyre de sa conscience, comme il tend la main au poète de *Marion de Lorme* et à l'auteur des *Idées de Mme Aubray*. M. Deschanel a fait entrevoir ce que je dis là. Il ne l'a pas mis en valeur et en relief aussi fortement que je l'aurais voulu et qu'il aurait pu le faire, s'il en avait pris la peine.

Alzire a pour épigraphe ce vers de Pope traduit par Duresnel :

> Errer est d'un mortel ; pardonner est divin.

L'intrigue en est connue et nous n'avons qu'à la résumer. Elle se passe au Pérou, dans la ville de Lima. Alzire est une jeune Péruvienne vertueuse et sentimentale, qui s'est laissée convertir au christianisme et que son père, Montèze, souverain d'une partie du Potose, contraint d'épouser don Guzman, gouverneur espagnol du Pérou. Alzire l'épouse, mais elle demeure fidèle, dans le secret du cœur, à une première inclination pour l'idolâtre et le rebelle Zamore, qu'elle aime à peu près comme doña Sol aime Hernani. Elle le croit mort et elle le pleure; il n'était que prisonnier et il reparaît au troisième acte pour assassiner don Guzman. Celui-ci expire sur le théâtre en pardonnant à son assassin et en lui laissant Alzire, qu'il recommande, ainsi que Zamore, à son père Alvarez. C'est dans cette dernière scène (la 3e de l'acte V), que se trouvent les quatre vers souvent cités et que don Guzman adresse à Zamore :

> Des dieux que nous servons connais la différence :
> Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance,
> Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
> M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Il n'y a pas simplement dans *Alzire* un dernier acte touchant; il y a, au cours de la pièce, aussi bien dans la nature des incidents que dans le caractère des personnages, une intention philosophique très déclarée qui peut, je crois, se traduire ainsi : prouver que de toutes les religions la meilleure est celle qui rend l'homme plus généreux. « Nous sommes au temps, écrit Voltaire dans son *Épître dédicatoire* à Mme du Châtelet, où il faut qu'un poète soit philosophe. » Il dit encore dans le *Discours préliminaire*, que M. Deschanel aurait pu citer plus abondamment pour préciser ce romantisme philosophique de son auteur : « La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis; un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste... Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal... On trouvera dans presque tous mes écrits cette *humanité* qui doit être le premier caractère d'un être pensant; on y verra, si j'ose m'exprimer ainsi, le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression; et c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir. »

Voilà en effet la véritable cause de l'intérêt passionné qu'attachaient les contemporains de Voltaire à ces pièces d'*Alzire* et de *Mahomet*. Voilà ce qui enlevait les applaudissements du public, ravi d'entendre prêcher au théâtre la philanthropie comme il aimera, en d'autres circonstances, les tirades républicaines et les belles déclamations sociales. Le théâtre est l'évangile du peuple. Tragique ou comique, il est pour lui une leçon de conduite et une école de moralité. Aussi les grands dramaturges ne sont-ils jamais de purs amuseurs; ils sont chargés de dire d'âge en âge à l'humanité le mot qu'elle attend. A ce compte, *Alzire*, toute défraîchie et démodée qu'elle soit pour nous, ne me paraît pas avoir été uniquement ce qu'en juge M. Deschanel, « une pièce plus brillante que solide, mi-partie romanesque, mi-partie dramatique », mais une des œuvres expressives du génie de l'homme qui venait d'écrire *la Henriade* et qui devait prendre en main plus tard la cause de Calas et de Sirven; c'est un plaidoyer pour la justice et la charité, ces deux vertus sociales par excellence, et un article du *Dictionnaire philosophique* en action.

IV.

Créateur ou interprète éloquent de la tragédie philosophique, Voltaire est aussi le père (ou l'un des pères) de la tragédie et du drame historiques empruntés à la vie de notre nation. En ce sens, *Adélaïde du Guesclin* et *Tancrède*, bien que la fable de cette dernière pièce se déroule à Syracuse, furent également deux nouveautés dont il ne faudrait pas exagérer l'importance, mais dont il ne faut pas non plus méconnaître l'intérêt. *Tancrède* en particulier, que Voltaire écrivit à soixante-six ans et qui faisait « fondre en larmes » Mme d'Épinay, a longtemps trouvé au théâtre et à la lecture des admirateurs ou du moins des partisans très chaleureux. Gœthe le traduisait, cinquante ans après la « première », en 1800. M. Deschanel nous apprend qu'Alfred de Musset adorait cette tragédie passionnée et musicale et ne se lassait pas de la proclamer un chef-d'œuvre. Eugène Delacroix, lui

aussi, qui devait être bon juge en matière de couleur historique, la préférait à toutes les œuvres dramatiques de Voltaire. M. Deschanel écrit très justement que « la tragédie-drame de *Tancrède* exprime un certain idéal de l'imagination française, éprise du chevaleresque, c'est-à-dire de l'honneur et de l'amour, du romanesque galant et guerrier mêlé de conspirations politiques ». Je n'irai pas jusqu'à dire avec lui que « de *Tancrède* est né *Hernani*, comme d'*Alzire* est née *Atala* » ; mais le rôle même de Tancrède, banni et malheureux, qui revient dans sa patrie en chevalier inconnu, et, dans ce rôle, beaucoup de vers harmonieux, colorés et touchants où il exprimait des sentiments doux et nobles tels que la tristesse de l'exil et l'amour de la patrie, pouvaient émouvoir le public français.

L'étude de M. Deschanel sur *Tancrède* est une des meilleures de son livre : elle est pleine de faits intéressants et de rapprochements curieux. Il en ressort cette conclusion que là encore Voltaire a inauguré ou coloré d'une manière plus brillante un genre nouveau de tragédie qui n'a pas été sans influence sur le drame contemporain.

D'ailleurs, grâce à lui et à l'intervention du comte de Lauraguais, la scène française venait enfin d'être dégagée (23 mai 1759). Voltaire avait longtemps réclamé contre l'usage absurde et importun de rétrécir par des bancs chargés de spectateurs la place qui revenait naturellement à l'appareil ou au jeu de l'action et aux mouvements des comédiens. Les comédiens eux-mêmes faisaient la sourde oreille; ils louaient très cher ces places privilégiées aux gens assez riches pour embarrasser les autres, et ils en tiraient un bon revenu. Le comte de Lauraguais, avec une générosité intelligente, donna la somme nécessaire pour les indemniser de cette expropriation, et Voltaire le remercia, au nom de l'art dramatique et de la postérité, d'avoir « purgé la scène de ce défaut monstrueux ».

Ainsi, et sans appuyer davantage, *Tancrède* peut marquer pour nous, à partir de 1760, un double progrès : le rajeunissement du théâtre par la nouveauté du sujet, et l'embellissement du spectacle par le débarras de la scène. C'est à Voltaire que nous sommes redevables de l'un et de l'autre; M. Deschanel a très bien fait de le rappeler.

V.

Nous glisserons rapidement sur les comédies de Voltaire, que M. Deschanel a un peu négligées et qui sont en effet négligeables. La meilleure comédie de l'auteur de *Nanine*, de *Socrate* et de *l'Écossaise*, celle qu'il a montée, menée et jouée lui-même supérieurement, est sa propre vie. Les cent et quelques actes en sont épars dans cette merveilleuse *Correspondance* où je n'ai pas le loisir de les chercher. Sans doute il y a beaucoup d'esprit et de jolis détails d'invention ou de style dans ces comédies. Je n'en donnerai pour échantillon qu'une vingtaine de vers de *Nanine* qui seront peut-être une surprise agréable pour quelques personnes. C'est le comte d'Olban qui parle :

> Je veux, madame, une femme indulgente
> Dont la beauté, douce et compatissante,
> A mes défauts facile à se plier,
> Daigne avec moi me réconcilier,
> Me corriger sans prendre un ton caustique,
> Me gouverner sans être tyrannique,
> Et dans mon cœur pénétrer pas à pas
> Comme un jour doux dans des yeux délicats.
> Qui sent le joug le porte avec murmure;
> L'amour tyran est un dieu que j'abjure;
> Je veux aimer, et ne veux point servir;
> C'est votre orgueil qui seul peut m'avilir.
> J'ai des défauts; mais le ciel fit les femmes
> Pour corriger le levain de nos âmes,
> Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
> Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
> C'est là leur lot; et, pour moi, je préfère
> Laideur affable à beauté rude et fière.

On pourrait multiplier des citations pareilles ; mais, pour le gros, M. Deschanel est dans le vrai : Voltaire n'a rencontré nulle part, non pas seulement la veine de Molière, de Le Sage, de Regnard ou de Marivaux, mais même la verve de Destouches dans *le Glorieux*, de Piron dans *la Métromanie* et de Gresset dans *le Méchant*. La Chaussée et Diderot sont plutôt que lui les vrais inventeurs, l'un de la « comédie larmoyante », et l'autre de la « comédie sérieuse », d'où procède la comédie dramatique de notre temps.

VI.

Peu de gens, avec M. Deschanel, ont porté sur l'œuvre dramatique de Voltaire un jugement d'ensemble plus exact et, par conséquent, plus mélangé d'éloges et de critiques, de sympathie et de réserve, qu'un autre esprit brillant, lucide et ingénieux — ce qui n'est pas déjà si commun, — M. Ernest Legouvé, dans son livre de *la Lecture en action*. Nous les tenons tous les deux, M. Deschanel et M. Legouvé, pour des experts ; il nous paraîtrait incivil et rigoureux de déprécier la finesse critique du premier et la compétence théâtrale du second. « Voltaire, dit M. Legouvé (derrière lequel je me range — ou je m'abrite — volontiers), a d'admirables dons de poésie ; et, en dépit du mépris où sont tombées aujourd'hui ses tragédies, c'est un grand poète tragique. C'est un innovateur, un inventeur, un précurseur. Il a agrandi la carte géographique du théâtre; il a annexé à notre art l'Amérique avec *Alzire*, la Chine avec *l'Orphelin*, la Sicile avec *Tancrède*, la France avec *Adélaïde Duguesclin* et même avec *Zaïre*. » Et M. Legouvé rappelle non sans à-propos aux esprits dégoûtés ou

aux mémoires ingrates que l'action substituée au récit, la mise en scène et le spectacle sont autant de conquêtes de Voltaire; que, le premier, il a multiplié les coups de théâtre et introduit le romanesque dans la tragédie.

Nous permettra-t-on de défendre ou, si l'on veut, de réhabiliter à notre tour, et non point par humeur de chicane ou paradoxe de réaction, mais par esprit de bonne foi et de justice, le style et le coloris de Voltaire? Certes la langue dramatique de Voltaire n'a point la forte et simple grandeur de Corneille, ni l'harmonie et la propriété souveraines de Racine, ni l'éclat et la sonorité de Victor Hugo. La trame en est lâche ordinairement et l'expression négligée ; on y sent l'improvisation abondante et large, mais parfois diffuse, d'un homme doué par miracle, qui n'ajoute rien à l'aide du travail patient et de l'effort pénible à une veine toujours ouverte. De là un style naturellement fluide et clair, mais d'une transparence trop peu profonde ou d'une élégance trop peu achevée, qui se rapproche beaucoup par endroits d'une excellente prose. Il est vrai que nous sommes devenus bien difficiles. Les stylistes nous ont rendus exigeants, sinon injustes, pour les écrivains. Nous ne sommes plus au temps où Joseph de Maistre appelait Voltaire « le rival de Corneille et de Racine » et parlait de son « éclatante poésie ». Nous sommes encore moins en 1774, quand Fréron, Fréron lui-même, dans *l'Année littéraire*, exprimait son admiration, qui n'était pourtant pas de la sympathie, pour « la magie du style » de Voltaire et pour son « très brillant coloris ». Est-ce toujours la faute des jésuites, ainsi que le soutient et le répète M. Deschanel? Pas entièrement. La couleur passe, avec le temps, pour les tragédies comme pour les tableaux. L'encre sèche et l'éclat des mots s'éteint ou s'amortit d'année en année. Il n'y a que la netteté parfaite, ce « vernis des maîtres », qui conserve et empêche de vieillir les œuvres de l'esprit. Le vernis de Voltaire a été une couche reluisante, mais légère, qu'il jetait rapidement sur sa pensée. Ses rares qualités de dramaturge et d'écrivain suffisent et suffiront, j'imagine, encore longtemps, pour faire excuser ses imperfections ou ses défaillances. Voltaire disait de lui-même :

J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.

On nous accordera qu'il a fait du bien dans ses bonnes pièces et que, dans les autres, il n'a fait ni beaucoup de mal ni beaucoup de tort à l'art dramatique. Pourrait-on en dire autant de tous les hommes de théâtre avant lui — et après lui ?

HENRI CHANTAVOINE.

SORBONNE

DISTRIBUTION DES PRIX DU CONCOURS GÉNÉRAL

DISCOURS DE M. ÉLIE RABIER

Du rôle de la philosophie dans l'éducation

Jeunes élèves,

Parmi les études auxquelles vous vous livrez avec une ardeur dont témoignent vos succès, il en est qu'on ne cesse guère d'attaquer. Entre toutes, la philosophie est particulièrement menacée. Puisque l'honneur de la parole appartient aujourd'hui à un professeur chargé de cet enseignement, il ne saurait se dérober au devoir de le défendre.

Notons d'abord que la philosophie ne paraît nullement disposée à mourir, dans nos lycées, de sa belle mort. On entend assez souvent de nos jours s'élever, du sein même de l'Université, des voix éplorées qui se lamentent sur la décadence des études. Il convient, j'imagine, d'interpréter ces doléances en se souvenant que le pessimisme est un des fléaux de notre âge. Quoi qu'il en soit, l'optimisme règne dans les classes de philosophie. Les maîtres ont la joie d'y constater l'ardeur au travail, la bonne envie d'apprendre; et la philosophie qu'on veut bannir de nos établissements où, dit-on, elle ne peut vivre, s'obstine à s'y bien porter.

Mais, je le reconnais, l'attrait qu'a pour vous cette étude ne suffirait pas à la protéger. C'est par le profit net que le sort s'en soit décider. Notre époque est utilitaire; elle a des raisons majeures de l'être. Qu'on exclue donc de l'enseignement secondaire toute connaissance de luxe; qu'on y donne tout à l'utile : rien de mieux, pourvu qu'on veuille bien reconnaître que, dans toute société et surtout en des temps difficiles comme ceux que nous traversons, l'utilité des utilités, la richesse des richesses et, comme dit Bacon, l'instrument des instruments, c'est l'homme même. — A ce titre, fait de droit partie de l'enseignement secondaire toute étude qui, par son action sur les principes de la pensée et du sentiment, se convertit, si je puis dire, en puissance d'action, en vive force intellectuelle ou morale.

Or la philosophie est appelée à rendre à la jeunesse ce double service : elle est un principe de force intellectuelle parce qu'elle complète et couronne les études scientifiques; elle est un principe de force morale parce qu'elle complète et couronne les humanités.

La philosophie collabore avec les études scientifiques en ce sens tout d'abord qu'elle fait mieux comprendre la science et la fait davantage estimer. Ce qu'on enseigne dans les classes de sciences, ce sont les vérités découvertes; ce qu'on est presque forcé de passer

sous silence, c'est le long travail de la découverte elle-même. Au contraire, les programmes de philosophie imposent l'étude des méthodes, c'est-à-dire des moyens de la découverte. Or ces méthodes, ce n'est certes pas le logicien qui les invente : il les observe en acte dans les recherches mêmes des savants, et il a parfois la bonne fortune d'en rencontrer la description faite de main d'ouvrier, dans les commentaires dont ils ont entouré leurs travaux. Ainsi, sur certains points choisis, au moyen d'exemples éclatants, il fait l'histoire même de la science, et, avec l'aide de ceux qui l'ont créée, il en dégage l'esprit qui éclaire tout.

En même temps la science, associée à l'idée des efforts qu'elle a coûtés, apparaît plus belle et plus digne de respect. Il est des vérités scientifiques, dit Descartes, qui sont des batailles gagnées; il en est, dit Newton, qui sont des chefs-d'œuvre de patience; il en est, nous en avons vu récemment éclore parmi nous, qui, nées d'un ardent désir d'arracher l'homme à la souffrance et à la mort, semblent à la fois des triomphes du génie et des miracles de la bonté. — C'est faire le plus grand tort aux découvertes scientifiques que de les détacher de leurs origines et de ne voir en elles que la seule vérité. Il faut leur conserver toute leur gloire, ne rien laisser perdre de leur vertu. C'est l'effet de la philosophie des sciences. De ces découvertes, avec tous les savants, elle fait sortir des règles pour la conduite de l'esprit; mais elle en peut dégager bien d'autres leçons : avec Kepler, des leçons d'indomptable persévérance; avec Newton, des leçons de candide respect de la vérité; avec Archimède, des leçons de patriotisme; avec Pasteur, des leçons d'humanité.

Mais la philosophie est elle-même une science particulière, et elle a son action propre sur la pensée. Les sciences physiques et mathématiques, avec leurs procédés de mesure exacte et de rigoureuse démonstration, ont cet avantage inestimable de fournir des types absolus de clarté, de précision, de conséquence. Elles donnent le sentiment de la différence qui sépare ce qui est prouvé de ce qui ne l'est pas, sentiment que si peu d'hommes possèdent et qui est pourtant le cran de sûreté de la pensée, indispensable pour la défendre des laisser-aller du jugement et des vertiges de la croyance. — Mais les plus illustres savants eux-mêmes ont signalé le danger d'une telle discipline. Comme l'œil saturé de lumière se trouve aveuglé pour le demi-jour, ainsi les sciences physiques ou mathématiques, en saturant l'esprit de cette évidence que Pascal ose appeler grossière, émoussent la délicatesse de sa vision pour les vraisemblances et les probabilités. Or le dommage n'est pas petit, car le monde où nous vivons est bien loin d'être clair comme de l'algèbre. Dans la pratique de la vie, dans les relations si complexes des hommes entre eux, bien rare est la lumière! Trop heureux le commerçant, trop heureux le juge, trop heureux le médecin, trop heureux surtout le politique s'ils voyaient toujours clair en leurs affaires! On est donc contraint, tout en gardant en soi un haut idéal d'évidence et de preuve, d'en rabattre dans la pratique. — Faudra-t-il donc aller au hasard? — Non, certes! Mais on doit affiner en soi le tact des vérités fuyantes, s'initier à cet ordre de recherches que Bacon qualifie si heureusement de *nocturnes*, s'exercer à recueillir les plus pâles lueurs, à tirer parti des moindres indices, à distinguer dans l'incertain même des nuances et des degrés ; on doit, en un mot, apprendre ce grand art de conjecturer que d'Alembert et Leibniz déclarent avec raison plus important que l'art même de la démonstration et de la découverte, parce que, en effet, tout l'art de vivre y est contenu.

Or les initiatrices de ce grand art, ce sont les sciences morales et particulièrement la philosophie, à qui ses adversaires ne reprochent point, que je sache, d'offusquer les esprits par trop de clarté.

Mais qu'on n'aille point, d'autre part, lui reprocher d'enfoncer les esprits dans l'obscur, à l'exemple de cet aveugle dont parle Descartes qui, pour se battre sans désavantage contre un qui voit, l'entraîne dans une cave. Tout compte fait, et si l'on met à part les questions métaphysiques qui, les dernières par nature, sont aussi les dernières dans nos programmes, la philosophie, en dépit du préjugé contraire, est plus à la portée des jeunes esprits qu'aucune autre science morale. Socrate le savait bien, qui croyait pouvoir faire de la philosophie, et de la plus haute, avec le premier venu. C'est qu'en effet le principal objet des recherches philosophiques, c'est la connaissance de l'homme. Or tous les principes de cette connaissance sont par avance entre les mains de chacun. De tous les faits dont le professeur de philosophie parle à ses élèves, pas un qui ne leur soit déjà connu, dont ils ne fassent en eux-mêmes, à chaque instant, l'expérience, dont ils n'aient trouvé cent fois l'expression dans les auteurs qu'ils ont lus. L'enseignement de la philosophie ne débute donc pas en jetant l'écolier dans un monde inconnu ; il le place, au contraire, sur son terrain le plus familier; il prend pour base une science qui lui est acquise, cette psychologie naturelle commune à tous, et qu'il vise seulement à transformer, par des analyses exactes qui aboutissent à préciser, à classer, à définir, en une psychologie vraiment scientifique.

Comme l'élève a déjà l'expérience des faits dont on lui parle, il possède aussi dans ces mêmes faits, qu'il peut à volonté remettre sous son regard, un moyen de contrôle perpétuel. Rien de pareil dans les autres enseignements. L'histoire fournit sans doute une indispensable instruction ; de plus, comme moyen d'éducation morale et civique, elle est hors de pair. Il s'en faut qu'elle ait autant de vertu pour l'éducation intellectuelle. On enseigne à l'élève des faits historiques : peut-il vérifier s'ils sont matériellement exacts ou exactement décrits? On lui en donne l'explication :

peut-il la contrôler? Il n'éprouve même pas le besoin de la contrôler, car les explications qu'on lui propose s'adaptent naturellement aux faits tels qu'on les lui présente. On peut presque dire que le professeur d'histoire fait sa classe à lui tout seul. Il parle; les mémoires enregistrent; s'il n'y prend garde, les esprits restent passifs. — La classe de philosophie se fait par l'incessante collaboration du disciple avec le maître. Seul le professeur de philosophie a ce privilège de pouvoir, en tout sujet, recourir à la méthode socratique d'interrogation, qui donne à l'élève la joie de découvrir ce qu'on voulait lui enseigner. Seul il provoque le doute et l'examen; seul il soulève l'objection, qui prouve à la fois l'action de l'enseignement sur l'esprit et la libre réaction de l'esprit sur l'enseignement. Là se fait le premier essai d'indépendance du jugement. On discute de tout en ce monde : c'est dans la classe de philosophie que les écoliers, qui jusqu'alors ne connaissaient guère que la dispute, s'initient à l'art de discuter. Tout cela, c'est la pensée en action, c'est la vie intellectuelle! S'il existait un dynamomètre de l'esprit, on constaterait sans nul doute que c'est dans les exercices de la version et du discours, dans l'étude de la géométrie et dans celle de la philosophie que les élèves fournissent la plus grande somme de travail intellectuel. Si donc le proverbe est vrai qu'en forgeant on devient forgeron, comment se priver du secours de l'un quelconque de ces merveilleux outils à forger les intelligences?

Mais l'influence de la philosophie ne s'arrête pas à l'intelligence. C'est avec l'âme tout entière, suivant Platon, qu'il faut philosopher; c'est l'âme tout entière que la philosophie, s'associant aux humanités, doit élever et agrandir.

Notre siècle, a-t-on dit, est le siècle de la science et de l'industrie; mais jusqu'à ce jour les lettres, les arts, l'histoire, la philosophie n'ont point manqué à sa gloire. Ce peut être un grand siècle, s'il ne s'achève pas en siècle de fer. Condamnés par l'inexorable concurrence vitale à un mode de penser de plus en plus utilitaire et positif, veillons à ne pas laisser prescrire les droits de l'idéal. Là est la tâche sacrée de la philosophie. Entretenir cette petite flamme en ramenant sans cesse sous le regard de l'homme ces hautes questions sur sa nature, sa destinée, sur la société, sur le monde, qui, alors même qu'on manque à les résoudre, laissent plus grands l'esprit et le cœur qui les ont posées, voilà son œuvre dans le passé : le présent n'est pas tel qu'il puisse l'en dispenser. En y travaillant, elle n'empêche pas seulement de s'éteindre le foyer des arts, de la poésie et de l'éloquence; elle empêche surtout la nature humaine de se rapetisser et de s'amoindrir.

Ce n'est pas, en effet, le plus signalé service de l'idéal d'avoir enfanté toutes les grandes œuvres; il a fait grand, tout d'abord, l'homme même qui les crée. On prétend que nous avons acquis progressivement nos facultés, nos sentiments, nos instincts : s'il en est ainsi, les plus grandes dates de l'histoire nous sont inconnues. Mémorable entre toutes fut celle de la première conception de l'idéal, par laquelle fut fait l'homme! Du jour où, projetée des plus secrètes profondeurs de son âme, la vision de l'idéal, faite de ses aspirations vers le bonheur, la vérité et la justice, se dressa sous son regard, une ère nouvelle s'ouvrit et la vie vraiment humaine commença, avec ses misères et ses grandeurs, ses chutes et ses élans, ses mortels abattements et ses invincibles espérances.

De ce jour-là aussi la nature humaine elle-même s'est transfigurée sous l'action de cet idéal ardemment et infatigablement contemplé. Toutes nos puissances en ont subi comme une dilatation prodigieuse. Je ne sais quoi de profond et d'illimité se mêlant dès lors à nos affections, à nos douleurs, à nos joies, leur a communiqué une solennité, une poésie inexprimables. Essayez, si vous le pouvez, de mesurer le patriotisme de Jeanne d'Arc! Définissez la charité de saint Vincent de Paul! Sondez les profondeurs des tristesses humaines! Un enfant naît; l'amour maternel s'en saisit : comparez cet amour avec cet objet tel que peut l'envisager l'œil froid d'un naturaliste. Quelle étrange disproportion! Mais l'amour maternel est un grand poète, et, comme le poète, dans la vue d'un enfant il a la vision d'un ange :

> Tête sacrée; enfant aux cheveux blonds, bel ange
> A l'auréole d'or!

Si l'idéal, bien plus que le réel, ne les expliquait, tous nos sentiments, pour la famille, pour la patrie, pour l'humanité, tels qu'ils sont, seraient monstrueux.

Aussi de bons esprits se récrient : « Ta cruche s'est cassée, ta femme et ton fils sont morts, dit le sage Épictète; eh bien! ce sont des accidents naturels! » Voilà nos sentiments ramenés à leur juste mesure. — Mais un jour une jeune femme disparaît dans les flots, et du cœur d'un poète ivre d'infini — ce sont aussi les vrais cœurs de pères — jaillit l'immortel sanglot des *Contemplations* : voilà nos sentiments tels que l'idéal les a faits!

C'est de l'homme ainsi exalté au-dessus de lui-même que sortent les grandes actions, les grandes œuvres, toutes les gloires de la vie. L'art, dit Bacon, c'est l'homme ajoutant son âme à la nature. Admirable définition! Mais l'art ne serait pas si grand si tout d'abord à son âme même l'homme n'avait ajouté l'infini.

Ce qui s'est acquis peut se perdre. La question est donc de savoir si, tout entier à l'exploitation du réel, nous laisserons s'atrophier en nous, faute de culture, cette faculté de l'idéal qui, de même que la graine impalpable représente l'arbre passé et l'arbre à venir, représente en nous les fleurs et les fruits de l'humanité

passée, la sève de l'humanité future. Il faut choisir : la vie humaine ne peut être que sublime ou pitoyable. Découronnée de tout idéal, on la voit fatalement aboutir, dit Stuart Mill, le plus grand des utilitaires, à je ne sais quoi de vide et de nul qui ne mérite pas qu'on y tienne. Il s'agit donc de savoir si l'on veut ouvrir l'ère de l'universelle vulgarité et de l'uniforme platitude, si l'on doit envisager de sang-froid la venue de jours où l'on se dirait des plus nobles actions d'un passé héroïque irrévocablement clos : Quelle folie! — où l'on se demanderait des plus belles créations du génie humain, du *Prométhée* d'Eschyle, des *Prophètes* de Michel-Ange, des *Pensées* de Pascal, des *Symphonies* de Beethowen, des *Harmonies* de Lamartine, toutes choses devenues à jamais lettres mortes : Qu'est-ce que cela prouve?

Nos pertes s'étendraient plus loin encore. Par cette mise en interdit des problèmes moraux, c'est peut-être la base même de notre ordre social qui se trouverait menacée. Aucun État, monarchique, aristocratique ou démocratique, n'a jamais subsisté sans l'existence d'un principe reconnu de tous, qui, résumant en soi l'idéal national, servît à tous, comme le drapeau aux soldats, de centre de ralliement. Or, dans notre pays, après tant de changements, on ne voit plus, ce semble, pour jouer ce rôle auguste, qu'une idée : l'idée du droit. Traduite, il y a bientôt cent ans, en une charte mémorable dont tous les partis, depuis lors, se sont réclamés, seule cette idée peut devenir, en dehors et au-dessus de tous les partis, l'objet de ces sentiments de loyauté et d'allégeance sans lesquels il n'y a pas, dans la patrie, d'unité morale, et qui, s'adressant suivant les temps et les lieux aux dieux protecteurs de la cité, à d'anciennes coutumes, à des personnes, ne s'avilissent pas, j'imagine, pour s'adresser à un viril idéal de justice et de liberté. — Mais, pour que l'idée du droit soit digne d'un tel hommage, pour que, en ralliant les consciences et les cœurs, elle les élève et les pacifie, il importe que, sans cesse rattachée par la philosophie à ses origines, elle demeure en possession de ce prestige qu'elle avait dans l'esprit des glorieux penseurs qui l'ont patronnée. Pour tous, pour Montesquieu, pour Rousseau, pour Voltaire, pour Turgot, cette idée n'était que la consécration de l'éminente dignité de l'homme, de sa destinée morale, de ses devoirs. C'est en ce sens que Rousseau, dans le *Contrat social*, proteste au nom du droit contre l'esclavage. C'est en ce sens que Turgot écrit cette grande parole : « La résistance à l'oppression est une ligue avec Dieu même. » C'est bien en ce sens également que la Constituante entendit le droit. En aucun temps, en aucun pays, des législateurs n'ont eu de l'homme une idée plus grande. Et c'est pourquoi, que d'autres, s'ils en ont le courage, jettent la pierre à la grande Assemblée : mais, parce qu'elle a écrit dans nos annales nationales cette page de raison et de justice dont Victor Cousin a dit, ici même, sous la Restauration, que « c'est la plus grande, la plus sainte, la plus bienfaisante qui ait paru dans le monde depuis l'Évangile », parce qu'elle a fait un jour descendre cette protestation de l'idéal au milieu des iniquités et des brutalités de l'histoire, la philosophie morale lui sera à jamais reconnaissante!

Aujourd'hui, grâce à elle, nous sommes, Dieu merci, suffisamment convaincus de notre droit. Mais savons-nous regarder aussi haut pour en reconnaître l'origine et le vrai caractère? Or détacher le droit des principes qui l'expliquaient et le soutenaient en le limitant; l'isoler de ce noble cortège des idées de devoir, de liberté, de dignité, de respect de soi et des autres, qui lui faisaient une garde d'honneur, c'est l'affaiblir; pis encore, c'est le dégrader. Sans doute, le nom et la forme du droit subsistent dans les esprits; mais la matière propre du droit disparaît; et, cette forme s'associant alors avec des objets indignes d'elle, le droit devient le prête-nom de vulgaires convoitises, ou de besoins réels peut-être, mais qu'il exagère en les sanctionnant. — La philosophie, en rappelant les vrais titres du droit, qu'elle met au rang des vérités éternelles, remplit donc une fonction sociale de première utilité.

Je dois, en terminant, prévoir une objection. Pour remplir ces divers offices, il faudrait, dira-t-on, que la philosophie eût d'abord résolu, et dans un certain sens, les plus hautes questions qu'elle agite. Or la métaphysique est-elle faite? qui donc a trouvé et formulé le système définitif? — La philosophie n'a pas de si hautes prétentions. L'expérience et les revers l'ont assagie; l'âge héroïque des synthèses universelles est passé. Nous pensons être utiles à nos élèves sans tenir à leur usage des solutions toutes prêtes *de omni re scibili et quibusdam aliis*. Simplement, loyalement, nous nous contentons de chercher. Saisir toute certitude accessible, dégager quelques vraisemblances, maintenir de simples possibilités, telle est, en de tels sujets, l'ambition, assez belle encore, de la philosophie actuelle. Savoir affirmer, douter, ignorer : voilà sa devise. — Et si un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, lassée de ses échecs et découragée par la critique, elle désespérait de la vérité, une dernière tâche lui resterait encore, ce serait de maintenir, si l'idéal fait défaut, les droits de l'inconnu, qui ne fera jamais défaut. Elle aurait à faire toucher du doigt le mystère irréductible qui, en dépit de toutes les découvertes passées et futures de la science positive, réside à jamais au cœur des choses, aussi bien dans le fait banal de la pesanteur que dans les plus hautes merveilles de la vie et de la pensée. Elle commenterait le mot du grand Newton : « Semblables à des enfants, nous puisons dans une coquille quelques gouttes au bord du vaste océan de la vérité. » Et lorsque la philosophie aurait ainsi opposé tant de ténèbres à notre imperceptible savoir et constaté,

comme dit le poète, « les énigmes par les lumières (1) », elle aurait fait encore quelque chose de grand. La vie humaine, il est vrai, dépouillée de l'auréole radieuse dont les antiques croyances l'avaient couronnée, apparaîtrait alors comme ceinte d'un nimbe d'obscurité. Ce serait assez pour la distinguer d'une plate peinture chinoise et lui laisser quelque majesté. — Ce serait quelque chose aussi pour la paix et le courage; car la pensée de l'inconnu, c'est la réponse, toujours de saison, aux négations tranchantes de ceux qui prétendent limiter le réel et le possible à l'étroitesse de leur propre champ visuel; c'est le recours toujours ouvert à l'espérance contre les insuffisances, les accablements, les écœurements du réel; car ce peut être la dernière religion de ceux qui n'en ont plus d'autre, le dernier ciel de ceux pour qui le ciel s'est voilé, la muette prière de ceux qui ne savent plus où adresser leurs prières, la calme et confiante résignation de ces voyageurs dont parle Plotin, qui, perdus dans la nuit et assis en silence au bord de la mer, attendent que le soleil se lève enfin au-dessus des flots. C'est pourquoi de cette nuit qui nous environne et qui paraît si sombre au premier aspect, mais où le cœur sait voir, on peut dire à certains moments, en présence de certaines réalités lamentablement évidentes, ce qu'Aristote dit si poétiquement de la justice, qu'elle réjouit l'œil qui la contemple plus que l'étoile du soir et l'étoile du matin!

Quoi qu'il arrive, la philosophie pourra toujours mériter d'être appelée bienfaitrice et consolatrice. Aussi ceux mêmes qui doutent le plus de son avenir devraient encore dire avec Schiller : « Que restera-t-il de toutes les philosophies? Je ne sais; mais la philosophie, je l'espère, vivra éternellement. »

Pardonnez-moi, jeunes élèves, d'avoir comme attristé cette fête en soulevant ici d'aussi sérieuses questions. Aussi bien le chef actuel de l'Université, qui sait comment il faut la servir, me donnait-il par avance l'autorisation, l'exemple et le modèle d'un tel discours, lorsque l'an dernier, à pareil jour, il traitait devant vous en philosophe et résolvait en politique et en patriote l'un des problèmes moraux les plus inquiétants de notre époque. Peut-être, d'ailleurs, ne vous est-il pas permis de vous livrer sans arrière-pensée même à ces saines joies qui sont la récompense méritée de vos efforts. Il est bon, il est juste que vos plaisirs les plus légitimes soient parfois traversés d'amers ressouvenirs et de graves pensées. Ces belles années que d'autres générations, plus favorisées des temps que la vôtre, ont pu abandonner sans péril à une heureuse insouciance, il faut qu'elles soient pour vous comme cette veillée des armes où, dans le recueillement, le futur chevalier s'armait d'un courage à la hauteur de tous les devoirs. Car vous aurez besoin d'une maturité précoce. Vous allez vous trouver aux prises avec des difficultés terribles. N'oubliez pas les leçons de l'histoire : ce n'est pas faute de richesses, de prospérité matérielle, de civilisation, de lumières même que les peuples tombent et périssent; c'est faute d'hommes de devoir, d'énergie et de dévouement. Il faut qu'ils sortent par légions de vos rangs. Ce vœu que, dans l'*Iliade*, le héros troyen fait pour son jeune fils : « Qu'il soit plus vaillant encore que son père! », — ce vœu que nous faisons de tout notre cœur pour votre génération, vous l'exaucerez, jeunes élèves : instruits par nos fautes mêmes, vous serez meilleurs que nous! Soyez plus heureux aussi! Puisse la fortune, qui ne nous a pas souri, seconder vos efforts! Puissions-nous, avant de disparaître, recevoir pour prix du peu que nous aurons fait cette suprême satisfaction de voir la France, déjà relevée de sa chute, redevenir avec vous tout ce qu'elle a été aux plus beaux jours de son histoire, ce qu'elle est toujours dans nos souvenirs, dans nos regrets, dans nos espérances : grande, prospère, pacifiée, pacifique, portant dans ses fortes mains la justice et la liberté, objet de respect pour tous les peuples, objet d'orgueil pour tous ses enfants!

(1) Victor Hugo.

PUBLICATIONS HISTORIQUES

I.

M. Freeman, membre honoraire du collège de la Trinité à Oxford, est un des premiers historiens de l'Angleterre. Ses ouvrages, intitulés *Essais historiques*, *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, *Développement de la constitution anglaise*, lui ont acquis une légitime réputation. Celui que M. Lefebvre a entrepris de présenter au public français est intitulé *Géographie historique de l'Europe*, titre que le traducteur a interprété et précisé par celui-ci : *Histoire générale de l'Europe par la géographie politique* (1).

M. Freeman nous a donné là une histoire générale des peuples européens depuis les origines grecques et romaines jusqu'aux événements les plus récents. Rien de semblable encore n'avait été fait. L'ouvrage de M. Himly, si érudit et si complet, ne porte que sur la formation des États de l'Europe centrale. M. Freeman fait entrer dans son cadre non seulement les grands États de l'Ouest, du Sud et du Nord, mais les peuples ou les États dont l'histoire est la plus négligée, comme

(1) Freeman, *Histoire générale de l'Europe par la géographie politique*, traduit de l'anglais par M. Gustave Lefebvre, avec une préface de M. Ernest Lavisse. — 1 vol. de texte in-8°, LXXIV et 664 pages, et un atlas in-4° de 73 cartes.

la Turquie, la Grèce, la Pologne. Surtout il consacre d'importants chapitres à ces nations nouvelles qui naissent à la liberté dans la région du Danube et des Balkans. Il montre les origines, les vicissitudes, les éclipses, les renaissances de ces peuples qu'on croit sans passé, mais auxquels personne ne conteste, pour l'avenir, un rôle qui ne cessera de grandir. Pour la première fois peut-être, l'histoire de la Roumanie, de la Bulgarie, de la Serbie, entre dans l'histoire européenne comme elles-mêmes sont entrées dans le concert européen.

La méthode suivie par M. Freeman dans la plus grande partie de son livre consiste à prendre tour à tour, pour chacun des grands cycles historiques, les diverses régions d'Europe. L'ordre adopté par lui est donc surtout géographique. Il est justifié par l'influence énorme qu'ont eue sur les destinées des différents peuples la configuration générale du sol, le caractère plus ou moins hospitalier des rivages, la disposition des montagnes, la direction des principaux fleuves.

Si cette méthode pouvait présenter quelques inconvénients, ils seraient corrigés par la belle préface que M. Ernest Lavisse a placée en tête de la traduction et que connaissent déjà les lecteurs de la *Revue* (1). M. Lavisse, reprenant l'ordre chronologique, a procédé par grandes périodes, faisant de chacune d'elles une sorte de symphonie où les divers peuples et les diverses races donnent leur note. Il a esquissé à larges traits ce que Bossuet appela *la suite des empires*. C'est une histoire universelle de l'Europe, très claire, très vivante, et relativement complète, en soixante-dix pages.

Le texte de l'original anglais était accompagné de cartes. Le traducteur et l'éditeur, qui n'a reculé devant aucune dépense pour donner à cette publication le plus haut degré de perfection, les ont revues. Ils leur ont donné plus de netteté, d'ampleur, d'exactitude. Ils ont veillé à ce que tous les noms géographiques cités dans le texte y fussent reproduits. Le nombre des cartes a été porté à soixante-treize. C'est ainsi que nous avons, de plus que dans la publication originale, deux bonnes cartes de l'Allemagne et de l'Italie au XVIe siècle, une carte des Pays-Bas au XVIIe, cinq cartes pour les îles Britanniques et les colonies des divers États européens, etc.

La carte 33, par exemple, nous donne les aspects successifs de la frontière française de l'Est, celle qui a été la plus disputée et pour laquelle nous avons versé le plus de sang. Elle nous la présente à quatre époques différentes : 1555, 1715, 1791, 1871.

Pour l'Europe du Sud-Est, nous n'avons pas moins de seize cartes différentes. On y peut lire, plus clairement que dans un livre, le flux et le reflux des frontières des diverses races, les vastes développements qu'ont atteints, les brusques disparitions qu'ont subies, à travers les siècles, les principaux peuples de la péninsule. Elles sont particulièrement intéressantes pour le procès séculaire entre les Grecs, les Serbes et les Bulgares, à une des phases duquel nous venons d'assister.

Au Xe siècle, par exemple, la Bulgarie s'étend du Danube presque jusqu'à l'Archipel et de la mer Noire presque jusqu'à l'Adriatique ; la Serbie assujettie n'est qu'une de ses provinces, et il ne reste plus à l'empire grec que quelques cantons autour de Constantinople et de Salonique. La Russie, au traité de San-Stefano, n'a pas osé demander pour sa cliente Bulgare une telle extension ; le traité de Berlin ne lui a pas accordé le tiers ; et, même après les victoires du prince Alexandre, c'est à peine si elle en a la moitié. C'est que le Xe siècle est l'époque qui vit la puissance de la Bulgarie portée à son maximum ; c'est le siècle du grand tsar Siméon, puissant par le glaive, renommé par ses lois et sa science des saintes Écritures. Nous passons à la fin du XIe siècle : il y a une Serbie indépendante, mais on cherche en vain les frontières de la Bulgarie ; elle n'est plus qu'une province de cet empire byzantin dont naguère elle menaçait jusqu'à l'existence. C'est que, dans l'intervalle, a paru le vaillant empereur grec Basile II, surnommé le *Bulgaroctone*, c'est-à-dire l'exterminateur des Bulgares. Nous tournons quelques feuillets, et de nouveau reparaît une Bulgarie, moins grande qu'autrefois, mais plus grande que celle du traité de San-Stefano, acculant de nouveau les Grecs aux rivages de l'Archipel et de la mer de Marmara, réduisant la Serbie à la moitié de son étendue. C'est que nous sommes au début du XIIIe siècle, et les Bulgares non seulement ont pris sur les Grecs une revanche éclatante, mais ont infligé aux Français de la quatrième croisade et à leur empereur Baudouin de Flandre la terrible défaite d'Andrinople. Au XIVe siècle, la Bulgarie va se resserrant entre le Danube et les Balkans, comme la Bulgarie d'il y a deux ans ; à l'ouest, au contraire, la Serbie va sans cesse s'accroissant ; elle s'étend du Danube et de la Save jusqu'au golfe de Corinthe, de l'Adriatique jusqu'à Thessalonique ; elle est plus vaste et plus puissante à elle seule que les pays bulgares et grecs tous ensemble. C'est l'époque du grand Étienne Douchan, qui transporta à son État le titre souverain d'empire, lui donne un tsar et un patriarche, conquit l'Albanie, l'Épire, la Thessalie, la Bosnie, battit les Hongrois sur la Save et fit trembler les Grecs dans Byzance. Il se proposa de réunir toute la péninsule sous une domination unique, faillit faire de Constantinople *Tsarigrad*, la ville impériale des Slaves, et l'empêcher d'être *Stamboul*. Il fut un héros et un législateur, signa ses codes des noms de *Macédonien* et d'*Ami du Christ*, porta dans l'histoire le surnom de Saint et le surnom de Fort, et mourut à quarante-cinq ans en vue des tours de Byzance, au moment où il allait changer les destinées de l'Orient.

Mais, sur ces mêmes cartes du XIVe siècle, une tache

(1) Voy. les numéros des 24 et 31 octobre 1885.

brune, petite d'abord, s'étend comme une tache d'huile sur l'autre rive du Bosphore, sur la côte d'Asie. Au siècle suivant, elle a envahi à la fois les deux péninsules d'Anatolie et des Balkans. Il n'y a plus de Serbie, plus de Bulgarie, plus de Grèce : le dernier tsar de Serbie a succombé dans la bataille de Kossovo ou du Champ des Merles, si fameuse dans les chants nationaux des Slaves (1389); le dernier tsar de Bulgarie a péri en quelque combat obscur, en quelque gorge ignorée des Balkans, sans qu'on puisse préciser ni les faits ni leur date, perdus qu'ils sont dans une auréole de légendes tragiques et contradictoires; le dernier empereur des Grecs a été ramassé mort et mutilé, reconnaissable seulement à ses brodequins de pourpre, sur les glacis de Byzance (1453).

L'unité de la péninsule, que n'ont pu réaliser ni les Grecs avec leurs légions et leurs lois empruntées à Rome, ni les Serbes avec le grand Étienne Némanya et le grand Étienne Douchan, ni les Bulgares avec les Siméon, les Azan et les Siszman, une horde de barbares l'accomplit. Sur les ruines de tous ces empires chrétiens ils ont improvisé le grand empire de sang et de rapine, et le croissant brille sur la Sainte-Sophie de Justinien comme sur les églises qu'élevèrent les saints tsars des pays slaves, à Tirnovo et à Ravanitsa.

Pendant des siècles, c'est-à-dire sur plusieurs de nos cartes, la tache brune s'étend, menace Kief sur le Dniéper, Vienne sur le Danube, Venise dans ses lagunes. Alors l'inondation hésite, et finalement reflue. La Hongrie émerge la première; puis la Valachie et la Moldavie, après les victoires de Catherine II; puis la Serbie, après les luttes tragiques de Georges le Noir et de Milosh Obrénowitch; puis la Grèce, après les exploits des Pallikares et la descente d'une armée française en Morée. Enfin, la carte de 1881 nous montre une Turquie tellement mutilée, qu'on y découvre avec peine des lambeaux de provinces turques : la Grèce s'étend jusqu'à Larisse; la Serbie jusqu'au Champ des Merles; la Bulgarie, avec son annexe la Roumélie, jusqu'aux portes d'Andrinople; la Roumanie, qui a repris le nom national des colons de Trajan, jusqu'au Danube. Ce sont là les premières assises d'États qui, pour la plupart, grandiront et effaceront sur les cartes de l'avenir le dernier vestige de la tache brune.

Or, quand on voit la grande place qu'ont occupée tour à tour, dans le passé, la Serbie du roi Milan ou la Bulgarie du prince Alexandre, on comprend que les luttes soient ardentes, et vastes les ambitions; que la gloire des ancêtres ne permette à personne de se contenter à peu de frais; qu'il y avait là des nationalités aussi vivaces et aussi remuantes que celles de notre Occident, et que l'équilibre de la péninsule menace de coûter autant de guerres que le vieil équilibre européen, encore si instable et qu'il faut étayer de tant de millions de baïonnettes.

Cet atlas constitue donc, à lui seul, une publication d'une grande valeur, qui sera d'une grande utilité non seulement pour la jeunesse de nos écoles, mais pour les gens d'études, pour les gens du monde et pour les politiques.

II.

Le cinquième volume de M. de Sybel nous conduit depuis la paix de Campo-Formio jusqu'au congrès de Rastadt (1).

Tout un chapitre, fort intéressant, est consacré à l'empereur Paul Ier. On l'y revoit tel que nous le connaissions déjà — généreux de nature, brutal à l'occasion, d'une activité démesurée et incohérente, — l'homme sur le front duquel un caricaturiste du temps avait inscrit ces trois mots : *Ordre, Contre-ordre, Désordre.* Asservi à la dure et défiante tutelle de sa mère jusqu'à l'âge de quarante-deux ans, passant tout à coup de la condition de simple sujet en disgrâce à celle de maître absolu du plus vaste empire du monde après la Chine, il semble vouloir, à force d'agitations, regagner le temps perdu. Surtout il paraît avoir à cœur de prendre en toutes choses exactement le contrepied de ce qu'a fait sa mère. « Les ukases, dit M. de Sybel, se succédaient incessamment, comme les gouttes d'eau durant une averse. » Le mauvais et l'excellent, l'indispensable et l'inutile, le ridicule et l'atroce s'y coudoient. Paul fait jusqu'à des règlements sur les voitures, et, comme il s'aperçoit que les cochers de Saint-Pétersbourg ne s'y conforment pas, il les fait réunir au palais de la police, où on leur bâille les verges. Après avoir affecté de se retirer de toute entreprise contre la France révolutionnaire, il est brusquement repris à son égard d'une haine fanatique, à laquelle succèdera, après quelque temps, un enthousiasme presque aussi excessif pour le Premier Consul. Il fut l'âme de la deuxième coalition, et le sixième volume de M. de Sybel nous racontera les victoires remportées en Italie par Souvorof sur les « athées français », victoires bientôt suivies des désastres de Bergen et de Zurich.

D'autres chapitres sont consacrés à la destruction de la république de Venise par Bonaparte, au coup d'État du 18 fructidor, à la chute du pape et à la proclamation de la république romaine, au renversement des oligarchies suisses et à la formation de la république helvétique, à l'expédition d'Égypte, au congrès de Rastadt et à l'assassinat des plénipotentiaires français.

M. de Sybel refait le récit de ce triste épisode. Il cherche à dresser le compte des responsabilités. Il estime que le cabinet autrichien et même l'archiduc Charles n'ont voulu qu'une chose, faire enlever

(1) H. de Sybel, *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, traduite de l'allemand par Mlle Dosquet, t. V. — 1 vol. in-8°, 462 pages. Paris, Alcan.

les papiers de Debry, Roberjot et Bonnier. Seulement leurs instructions auraient été dépassées, et la brutalité des soldats chargés de l'exécution aurait fait le reste. « Ils n'ont pas voulu le meurtre; mais leur complot illégal contre les archives de la légation française et la rédaction obscure de l'ordre décisif l'ont rendu possible et l'ont provoqué. » La cour de Vienne comprit aussitôt la gravité de l'événement. Le ministre Thugut insinua que « les auteurs du crime, au dire de beaucoup de gens, étaient des brigands souabes ou des émigrés français déguisés en hussards autrichiens ». Ce qui l'accuse encore plus que cette tentative pour égarer sur d'autres têtes les soupçons, c'est la destruction systématique de tous les documents qui auraient pu faire la lumière sur l'incident. On nomma une commission d'enquête; mais, nous apprend M. Sybel, pour lequel les dépôts d'archives n'ont pas de secrets, « les pièces de la commission, si toutefois il en a jamais existé, ont disparu ». Une certaine obscurité persistera toujours sur ce tragique événement.

III.

M. de Novicow tente une synthèse de la science sociale et politique (1). Jusqu'à ce jour, suivant lui, on n'en admettait pas l'existence, au moins parmi ceux qui ont précisément pour mission de conduire les destinées sociales et politiques de l'humanité.

Pour fonder cette science, il est nécessaire d'appliquer aux phénomènes humains la méthode des sciences naturelles, d'étudier l'organisme social comme on étudie tout autre organisme.

Les sociétés, en effet, sont des êtres vivants. Elles sont sujettes à la loi de l'évolution : celle-ci se manifeste, dans l'histoire, par une série de transformations dont les principales sont la *tribu*, l'*État*, la *nationalité*.

M. de Novicow définit la *nationalité* un organisme conscient de lui-même, possédant non seulement la vie animale comme la *tribu*, l'ordre matériel comme l'*État*, mais une vie intellectuelle. Une nationalité a une littérature, une philosophie, cultive les sciences, est capable de se réformer et d'atteindre les fins qu'elle se propose. Les Turcs ottomans, à ce compte, ont fondé un État; mais ils ne forment pas une nationalité.

Il ne faut pas confondre la nationalité et l'État. En étudiant la relation de ces deux faits, M. de Novicow constate qu'il peut exister entre eux quatre combinaisons principales : 1° une nationalité peut être partagée en plusieurs États, comme la Grèce ancienne, l'Italie jusqu'à Victor-Emmanuel, l'Allemagne moderne; 2° un État peut être composé de plusieurs nationalités : tel est le cas de l'Autriche; 3° un État peut comprendre une nationalité et plusieurs peuples hétérogènes, par exemple, la Russie; 4° un État peut être formé par une seule nationalité : et la France offre le meilleur spécimen de ce type, qui est le plus parfait.

Entre les sociétés plus ou moins bien constituées s'établit la lutte pour l'existence : c'est l'objet de la seconde partie du livre de M. de Novicow. Il étudie comment les sociétés naissent, comment elles meurent, comment elles se pénètrent. Nous ne pouvons le suivre dans le détail de ce qu'il appelle *absorption* et *élimination :* ces deux phénomènes peuvent se produire sur le terrain de l'existence proprement dite de l'économie politique, de la suprématie intellectuelle.

Jusqu'à présent tous ces phénomènes se sont produits au hasard. Les fameux guerriers qui ont conquis, massacré, exterminé, transporté, annexé, colonisé, n'étaient pas des sociologues. Ils n'avaient de la science professée par M. de Novicow que des idées fort vagues. C'est pour cela que l'humanité a passé par tant de misères sans compensations.

L'auteur essaye, dans sa troisième partie, d'établir ce qu'est actuellement la politique internationale et ce qu'elle doit être dans l'avenir. Il est visible que Frédéric II, Pitt, Napoléon, M. Thiers, M. de Bismark et autres politiques de la vieille école n'ont pas ses sympathies. Il prévoit un avenir où la guerre ne sera pas supprimée, mais où elle aura le caractère d'une *police internationale*, où le droit d'*intervention* dans les affaires des autres peuples sera exactement défini, où l'*arbitrage* pourra intervenir dans les conflits nationaux comme dans les conflits sociaux. Il nous montre l'Europe partagée exactement en dix-huit États qui seront en même temps des nationalités, car il ressuscite la Pologne et l'Irlande. Il met les Turcs hors d'Europe. En Asie même, il reconstitue le royaume d'Arménie, dote la Perse de chemins de fer, donne l'Afghanistan aux Anglais et Siam aux Français. Il y a un peu d'utopie dans ce brillant tableau; mais qu'est-ce qu'une utopie sinon une réalité qui se fait attendre?

Ce n'est pas que l'âge entrevu par M. de Novicow soit précisément un âge d'or. Il entend que les sociétés *inconscientes*, c'est-à-dire barbares, obstinées à se fermer à la civilisation, se soumettent ou se démettent. Il faudra donc obliger la Chine à garantir la vie et les biens des étrangers qui iront s'établir chez elle, opérer, par une sorte de société ou de commandite européenne, la conquête de l'Arabie, donner le Maroc à la France et la Tripolitaine à l'Égypte, partager en totalité le continent africain. Voilà du pain sur la planche, et je crains bien que les guerres inspirées par la sociologie ne coûtent presque aussi cher que les guerres des Alexandre ou des Napoléon, qui ne furent que des empiriques.

Le livre de M. de Novicow a le mérite de mettre en

(1) J. de Novicow, *la Politique internationale*, précédée d'une *Introduction* de M. Eugène Veron. — 1 vol. in-8°. XXVIII et 396 pages. Paris, Alcan.

vive lumière certaines lois historiques, qui sont d'ailleurs fondées sur l'observation. Il témoigne de vastes lectures. Il groupe des faits qui prennent par le groupement un regain d'intérêt.

Nous appellerons l'attention du lecteur sur les pages où M. de Novicow a si exactement défini les caractères de l'unité française et montré la vitalité de notre *nationalité*, c'est-à-dire de notre civilisation; sur celles où il expose les causes qui favorisent l'extension de notre langue en Belgique et en Suisse, les progrès et les *desiderata* de notre colonisation algérienne, les raisons qui maintiennent la Chine dans une impuissance relative, malgré le chiffre énorme de sa population, les maux que la politique rétrograde de l'Allemagne fait souffrir à l'Europe et à elle-même et qui ont amené chez elle le développement du pessimisme et ce singulier malaise que l'on qualifie de *Reichsmüdigkeit* (*fatigue de l'empire*). Il y a quelque mérite chez un Russe à condamner, au nom de la science, la politique suivie par la Russie en Pologne, et qui, en dépouillant celle-ci de sa nationalité, retarde pour celle-là l'avènement de la liberté politique.

La critique la plus sérieuse que j'aurais à faire à ce livre, c'est l'abus des figures et comparaisons tirées de l'anatomie, de la physiologie, de la chimie et des sciences du même ordre. A chaque page il est question de groupements cellulaires, d'éléments histologiques, d'absorption ou d'élimination biologique, de tissus horizontaux et de tissus verticaux, de cellules sensitives et de cellules motrices. Il est possible qu'il y ait « identité biologique entre les organismes individuels et les organismes sociaux »; mais je m'en tiens à ce dicton de chez nous : « Comparaison n'est pas raison. » Me dire (et cela chiffres en main) que le cerveau de la Perse ou de la Chine est au niveau du cerveau des reptiles et des poissons m'apprend peu de chose sur la civilisation de ces deux pays. J'aime à lire les livres d'histoire et je tâche de comprendre les livres de physiologie et d'anatomie : seulement je ne trouve pas qu'on ajoute à la clarté d'une démonstration en mêlant constamment les deux ordres de notions. « Les éléments histologiques nouveaux apparaissent dans les blastèmes intercellulaires », me dites-vous, et vous prétendez m'expliquer par là comment deux populations se mélangent sur le même sol. Le phénomène des Turcs établis parmi les populations chrétiennes des Balkans vous semble analogue à celui du *parasitisme animal*. Je réponds que les cellules, les blastèmes et les parasites ont du bon; mais, comme disait Roqueplan un jour qu'il trouva des chenilles dans la salade : « Je préfère qu'on les serve à part. »

A. R.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les sciences *inexactes* sont le domaine de l'intolérance et de l'injure. Comme le sens individuel y prévaut, les dissentiments y prennent un air d'hostilité, les réfutations un ton d'aigreur et la polémique y verse constamment dans la diffamation. C'est ainsi que les choses se passaient jadis pour la théologie et qu'elles se passent aujourd'hui pour la politique. On s'y attaque corps à corps, on emprunte le secours de toutes les violences, on y étouffe les bonnes raisons sous les épithètes infamantes, si bien que les gens sages, dégoûtés par les deux partis à la fois, se réfugient dans un troisième, celui des abstenants et des dédaigneux. École de déclamations et de criailleries, la politique est encore bien plus une école de scepticisme. Entre *la Lanterne* et *l'Autorité*, entre *le Cri du peuple* et la *Gazette de France*, montrez-moi le petit coin des personnes candides qui, pensant honnêtement et parlant intrépidement, soient pour le temps présent non des avocats, mais des juges.

Il faudrait pourtant qu'il y eût quelque semblant de logique dans ces échanges de discours ou d'articles. Je souhaiterais, pour ma part, que la presse, un de ces jours, nous fît assister à quelque belle discussion de principes conduite comme un dialogue de Platon. Je suis convaincu que vous aussi, chers ministres et chers journalistes, vous êtes désireux de voir clair dans vos propres idées et de reconquérir la liberté (si précieuse à tout homme qui pense) d'avouer bravement vos faibles et les forts de vos adversaires, enfin de n'être plus esclaves de votre parti, de vos doctrines ni de vos insupportables amis; je crois fermement que c'est pour condescendre à notre infirmité intellectuelle que vous vous égarez parfois dans un pathos un peu trivial ou dans quelque misérable argumentation de procureur. En votre particulier, j'en suis sûr, vous vous donnez les bonnes raisons de vos actes; c'est à nous seulement que vous donnez les mauvaises. Les injures vous répugnent; si vous les employez, c'est comme les Japonais portent des redingotes, pour vous mettre à la mode du temps.

Ouvrons, si vous le voulez, les journaux de cette semaine : c'est une avalanche de lettres remarquables par cette facilité à glisser sur les bonnes raisons et à appuyer sur les gros mots. Lettre de M. Lambert de Sainte-Croix à M. Ferry; lettre de M. Boulanger à M. Limbourg : on ne sait plus auquel entendre.

Cette dernière polémique, livrée autour d'un ministre de la guerre, a surtout allumé l'opinion publique. Le général Boulanger a-t-il écrit ces fameuses lettres? C'est ce que les journaux pourront vous apprendre. Il me semble à peine croyable, à moi qui ai vu à une réception toute récente M. le ministre de la guerre, qu'un homme si souriant, si fleuri, de si belle tenue, si em-

pressé auprès des femmes n'ait pas la conscience absolument nette. Mais laissons cela; le seul point de psychologie que je veuille toucher est celui-ci : supposez — dans un pays aussi lointain qu'il vous plaira — un général chargé de commander aux autres généraux, se sachant obéi, mais, en raison de sa jeunesse, un peu jalousé et suspecté de ses anciens devenus ses inférieurs; il a commis jadis une maladresse, il en fait une seconde, qui est de s'aliéner à tout jamais ceux qui étaient dans le secret de la première; on en use contre lui, comme il fallait s'y attendre; menaces, défis, appel au public, confrontation, aveux forcés, c'est une bataille follement engagée, témérairement soutenue, finalement perdue. Le voilà, devant son bureau, la plume à la main, cherchant quelque dernière ressource dans cette guerre de plume. Le coup est rude; Beulé, en 1874, est mort après un déboire moindre. Tous les rêves ambitieux vont-ils donc s'écrouler? Non, ce serait la mort sans phrases; il faut se raidir, il faut tenir bon dans sa dernière redoute; mais que se présente-t-il à son esprit? « En somme, peut-il se dire, examinons-nous. Suis-je coupable, oui ou non? Le suis-je autant qu'on le dit? Un homme est-il pendable pour avoir fait ce que j'ai fait? Si oui, pendons-nous nous-même pour ne pas nous laisser pendre; si non, invoquons toute la vérité, dût-elle nous amoindrir. » Oui, mais voilà ce qu'aucun politique ne se demande jamais : Suis-je bien dans la vérité? Cette question sonne étrangement à son oreille; c'est comme le premier rayon du jour entrant dans une salle de bal éclairée par les bougies : cela offusque d'abord parce que tout le reste paraît du coup faux et décoloré. Et voilà comment on n'a plus d'autre recours que les phrases. Sur son brouillon de lettre, on a fait deux colonnes : première partie, *Raisons;* deuxième partie, *Injures;* on ne remplit que la seconde, et après cela, dans le monde factice où l'on vit, on peut encore faire figure. C'est une des dix mille causes pour lesquelles, candide lecteur, je vous engage à préférer l'agriculture à la politique et le métier de bûcheron à celui de ministre.

* *

Le Conservatoire a fait parler de lui ces jours-ci : il faut donc parler du Conservatoire. Les concours ont été ce qu'ils sont tous les ans, monotones, fatigants, pleins de promesses de talent plutôt que de talents véritables. Encore parmi les jeunes gens que nous avons entendus y en a-t-il beaucoup qui paraissent s'être mépris sur leur destinée. J'ai connu des professeurs, des conférenciers qui eussent fait des comédiens bien supérieurs à ce que seront jamais ces apprentis comédiens. Un seul, M. Berr, voit s'ouvrir devant lui une avenue plantée d'arcs de triomphe : ce jeune homme a l'imagination bouffonne et superbe, la voix variée comme un orchestre et sonore comme une fanfare, le visage amorphe et transformable comme une figurine de caoutchouc; il est né pour les planches; ce sera un Scapin, un Mascarille, un Figaro; il ne sera pas ministre, mais il dictera des conditions aux ministres, et à l'étranger les Français seront plus fiers de l'avoir pour compatriote qu'ils ne le sont de leur Bossuet et de leur Descartes.

Mais les autres, le résidu que laisseront M. Porel et M. Claretie, quel avenir morose les attend! Si vous avez jamais mis le pied au théâtre des Batignolles ou à celui de Grenelle, vous vous en ferez idée. Ceux qui jouent les rois et les grands d'Espagne y sont surtout navrants. Je me rappelle toujours certain regard de détresse que lançait sur son auditoire un malheureux chargé de représenter Philippe II; c'était à Belleville, et les tirades sanguinaires sur l'Inquisition ne passaient pas la rampe; la salle était houleuse. Philippe II tremblait comme un chien pris en faute; il dut même s'arrêter; il avait la bouche sèche; la respiration lui manquait. Et quels feux pensez-vous qu'il eût par soirée? Quatre francs. C'était un ancien accessit du Conservatoire.

Ce qui est tristement plaisant, dans cette condition, c'est que le plus humble n'y a aucune humilité. Celui qui apporte une lettre sur un plat prétend qu'on le traite en artiste. Il regarde la presse de haut, il se plaint que le premier rôle « lui coupe ses effets ». J'ai connu un acteur de la Porte-Saint-Martin qui, dans un mélodrame de Ferdinand Dugué, devait entrer au quatrième acte en disant : « Monsieur le curé, la ferme est brûlée »; ensuite il faisait demi-tour et disparaissait dans la coulisse. C'était tout son rôle. « Ah! monsieur, me disait-il, vous autres gens du public, vous ne savez pas ce que c'est que notre art. Il y a trente-deux ans que je suis au théâtre; eh bien, dans ma grande entrée du quatrième acte (il n'en avait qu'une), quand je sens que toute la pièce porte sur mes épaules, mon cœur bat, je m'arrête; je n'ai plus de salive. »

* *

Que fais-je ici? Ce que font les petits garçons qui crient dans les rues : Demandez les derniers détails sur le crime de Montrouge! Demandez le journal du soir qui vient de paraître! — Je cours le long de l'histoire contemporaine et je crie ce que je vois passer; je me hâte de dire un mot chaque samedi de ce qui sera oublié le samedi suivant. Quand un homme de marque disparaît, il faut que je lui improvise trois lignes d'adieu, mais rapidement, de peur qu'en tardant, son nom ne soit mort avec lui et que tout ceci n'ait l'air d'un almanach de l'an passé.

Franz Listz laissera pourtant, quelques années encore, une mémoire assez bruyante. Non pas une mémoire calme et glorieuse comme celle d'un Haydn ou d'un Mendelssohn : il nous importe peu de savoir quelle figure et quels habits avaient ces grands hommes dont nous conservons tout ce qui charmait leurs contem-

porains, je veux dire leurs ouvrages et leur génie. Listz, au contraire, ne serait point connu si l'on omettait son portrait physique, ses habitudes, ses petites manies; l'homme a chez lui plus d'importance que l'œuvre; il était surtout virtuose, et il restera le type achevé du virtuose après Paganini. Rien, dans la musique qu'il a écrite, ne soutient, comme puissance d'invention, comme sûreté de dessin mélodique, la comparaison avec Wagner ; tout y est un peu confus, décousu et bourré de réminiscences : c'est l'histoire du comédien qui, après avoir déclamé beaucoup de vers, se mêle d'en faire.

Mais il fallait entendre le monstre lui-même, l'accepter tout entier avec sa nature enfantine de Hongrois amoureux du clinquant; tour à tour catholique fervent, saint-simonien, puis abbé, épris de George Sand et de Mme d'Agoult, décoré d'un sabre d'honneur par ses compatriotes, couronné de roses à Bruxelles, donnant à Pétersbourg des concerts de soixante mille francs, menant une existence absurde et splendide, vaniteux, adorateur de son génie, commis-voyageur de sa propre gloire ; il fallait, dis-je, savoir et accepter tout cela et se griser d'une telle incohérence de qualités et de défauts également extraordinaires, puis ouvrir ses yeux en même temps que ses oreilles lorsqu'il s'asseyait au piano. Le mouvement de ses longs cheveux, le geste dont il déchirait ses gants, la vigueur dont il laissait tomber ses larges mains sur le clavier, tout cela faisait partie de son talent et de sa musique ; tout cela contribuait à cette surexcitation nerveuse qui donnait à l'auditoire l'impression du génie.

S'il avait été dans la destinée de Mozart de ne plus rien faire après l'année 1791, où il mourut, j'avoue que sa mort m'eût semblé, à moi contemporain, un assez mince accident ; je me serais consolé par la pensée que le meilleur de lui survivrait. Pour Listz, il en est autrement : avec lui disparaît la plus solide part de sa gloire; il meurt presque tout entier. Voilà pourquoi il faut le regretter.

PAUL DESJARDINS.

CHRONIQUE RIMÉE

CHANSON D'ÉTÉ.

Tout le long, le long de l'été,
Paris se vide, déserté
Par le grand monde ;
Le dernier salon s'est fermé
Devant le soleil enflammé
Qui nous inonde.

O mignonne, si tu le veux,
Nous y resterons tous les deux,
Sans voir personne,
Dans ce Paris, si gai l'hiver,
Où pour la montagne ou la mer
On abandonne.

En cette ville ouverte à tous
Nous croirons être seuls chez nous
Et sans vergogne
Posséder, comme Carrabas,
Tous les bois qui s'en vont là-bas
Jusqu'à Boulogne !

C'est dans ce bois-là que souvent
Nous passerons, tout en rêvant,
Des heures douces,
Dans ce bois coquet et soigné
Dont monsieur Alphand a peigné
Les moindres mousses.

Vois comme il est calme aujourd'hui !
Pour de longs mois il s'est enfui
A tire-d'aile,
Tout ce monde parisien,
Léger, futile, aérien...,
Plume et dentelle !

Le matin, le long des halliers,
A peine quelques cavaliers
Passant rapides,
Et le soir, aux Acacias,
De plaintives victorias
A moitié vides.

Le *Tir aux pigeons* triste et clos
Cesse d'envoyer aux échos
Ses fusillades;
Et le *Racing-Club* fait pitié,
Regrettant ses coureurs à pied
Et leurs gambades.

Pendant un pluvieux printemps,
Les oiseaux, toujours grelottants
Et vus à peine,
Prennent des airs très rassurés
Comme de grands seigneurs rentrés
Dans leur domaine.

Parmi les arbres reverdis
Les voilà, vifs, regaillardis,
Mine éveillée,
Se racontant tous les matins,
A bec que veux-tu, les potins
De la feuillée.

O mignonne, faisons comme eux !
Soyons légers, soyons joyeux,
Et sous les branches,
Sans nul souci du lendemain,
Cueillons les fleurs à pleine main,
Roses ou blanches.

Cueillons l'oubli du triste hiver
Sous le dôme de ce ciel clair
Où Dieu festoie ;
Pour n'en point manquer — même un jour ! —
Cueillons l'espoir, cueillons l'amour,
Cueillons la joie !

Et goûtons, goûtons doucement
Ce plaisir intime et charmant,
Plein de mystère,
D'être seuls dans ce frais décor
Où paradait, hier encor,
Toute la Terre!

AU CAFÉ-CONCERT.

Ahuris et surpris comme des papillons
Heurtant la flamme,
Certes, l'été dernier, tous nous nous promettions,
Au fond de l'âme,

De n'y plus revenir jamais, jamais, jamais...
L'homme propose
Et, par les soirs brûlants, quand on cherche le frais,
Dieu seul dispose.

Vrais moutons de Panurge, avalons les fadeurs
Et les cascades
Du *Café de l'Horloge* et des *Ambassadeurs*....
Sans ambassades!

Voici, comme toujours, le théâtre en plein vent
Brillant de glaces,
Où huit dames, formant un éventail vivant,
Tiennent leurs places.

La bouche et les yeux peints, et les cheveux *idem*,
Ces vierges folles
Ont, sous les lambris d'or, un faux air de harem
Des Batignolles.

Sur les fauteuils de fer, assis en rangs d'oignons,
Par ribambelles,
Voici nos bons gommeux qui lorgnent les chignons
Des demoiselles.

Voici le grand chanteur, favori du public
— Faux-col immense,
Habit noir et gants blancs, — détaillant avec chic
Une romance.

Enfin, dans un frou-frou de jupons agités,
Sans rien qui voile
L'opulente splendeur de ses bras haut-gantés,
Voilà l'*Étoile!*

La voilà, la voilà, portant superbement
Sa tête fière,
Et, dès qu'elle paraît, c'est un enivrement,
Une lumière!

Le mot à double sens, l'à-propos polisson
Cinglant la foule
La fait s'agiter toute avec un long frisson
Comme une houle,

Et lorsque le refrain, bête à lever le cœur,
Enfin s'arrête,
Le public transporté, qui l'a repris en chœur,
Hurle à tue-tête.

L'Étoile reparaît à ce nouvel appel,
Rouge et joufflue.

O peuple de Paris, peuple spirituel,
Je te salue!

. . . . . .

Cependant, à travers les marronniers touffus,
Aux longues branches,
Où le gaz éclatant met un brouillard confus
De taches blanches;

A travers la fumée épaisse qui s'en va
Sortant des lèvres,
A travers tout ce bruit et tout ce brouhaha,
Toutes ces fièvres,

Là-haut, dans le grand ciel calme et silencieux,
Immense voile,
Brille, repos béni de l'esprit et des yeux,
Une autre étoile.

Comme une amie ancienne et dont on connaît bien
Le doux sourire,
Elle semble avec vous engager l'entretien
Et vous attire.

Elle vous dit les champs obscurs de l'infini,
Les nuits tranquilles,
Les astres pointillant l'azur du ciel uni
Comme autant d'îles,

Et les comètes d'or fendant l'immensité
Tout éperdues,
Et l'incommensurable et sombre majesté
Des étendues....

Étoile, pure étoile au sourire charmant,
Dont la lumière,
Par ces beaux soirs d'été, met un apaisement
Dans l'âme entière,

Étoile solitaire, en ton calme éternel
Toujours sereine,
Fais-nous vite oublier, chaste fille du Ciel,
Ta sœur humaine!

JACQUES NORMAND.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élections départementales. — Le dimanche 4 août ont eu lieu les élections pour le renouvellement par moitié des conseils généraux. Jusqu'ici les partis républicain et conservateur paraissent maintenir à peu près leur situation respective.

Intérieur. — M. de Freycinet, président du conseil, s'est rendu à Mont-sous-Vaudrey, auprès du Président de la république. — M. Sarrien, ministre de l'intérieur, s'est rendu à Mâcon. — Le général Boulanger, ministre de la guerre, a reconnu l'authenticité des lettres récemment publiées en fac-similé par la presse parisienne, qu'il avait adressées au duc d'Aumale. — Le *Bulletin municipal* officiel de la ville de Paris vient de publier le cahier des charges du nouvel emprunt. — MM. Duc-Quercy et Roche ont été transférés,

sur les réclamations de leurs amis politiques, de la maison centrale de Montpellier à celle de Clairvaux. — Le *Journal officiel* a promulgué la loi portant création d'une médaille commémorative de l'expédition de Madagascar.

Extérieur. — M. Lavertujon est nommé président de la délégation française à la commission internationale des Pyrénées. — Le ministre du commerce et de l'industrie a chargé M. Amédée Marteau et M. Louis Blairet de missions en Espagne pour étudier l'industrie, la culture de la vigne et le commerce des vins. — Le général Ménabrea, ambassadeur d'Italie, a eu une entrevue avec M. Clavery, directeur des affaires commerciales et consulaires au ministère des affaires étrangères, relativement au renouvellement de la convention de navigation franco-italienne.

Angleterre. — Suite des nominations dans le ministère anglais. Sont nommés : lord Halsbury, lord grand chancelier; M. H. Matthews, secrétaire d'État à l'intérieur; M. Smith, secrétaire d'État à la guerre; lord G. Hamilton, premier lord de l'amirauté; M. H. Raikes, maître général des postes; M. A. Balfour, secrétaire pour l'Écosse; sir R. Webster, attorney général; le comte de Lathom, lord chambellan; M. Akers Douglas, secrétaire parlementaire de la trésorerie; M. Hugh Holmes, attorney général pour l'Irlande; M. C. Gibson, sollicitor général pour l'Irlande; sir Richard Cross, secrétaire pour l'Inde; M. E. Stanhope, secrétaire pour les colonies; M. Stanley, ministre du commerce; M. Cadogan, gardien du sceau privé; M. B. Forwood, sous-secrétaire d'État à l'amirauté; M. H. Long, sous-secrétaire d'État au gouvernement local; M. Stuart Wortley, sous-secrétaire d'État à l'intérieur; lord Harris, sous-secrétaire d'État à la guerre; lord John Mamers, primitivement désigné pour les postes, est nommé chancelier du duché de Lancastre; lord Randolph Churchill joint à ses fonctions de chancelier de l'Échiquier celles de leader de la Chambre des communes, et le marquis de Salisbury est à la fois premier ministre et premier lord de la trésorerie. Les deux Chambres du parlement ont ouvert leurs séances.

Des rixes ont eu lieu à Belfast entre orangistes et nationalistes.

Espagne. — M. Camacho, ministre des finances, a donné sa démission. Il est remplacé par M. Puigcerver, président de la commission du budget. Le général Salamanca, directeur au ministère de la guerre, s'est également démis de ses fonctions.

Rome. — Le pape a notifié au corps diplomatique sa décision relative à l'envoi d'un représentant à Pékin. Ce représentant, qui portera le titre de délégué apostolique et de ministre-résident, sera Mgr Aghardi.

Hollande. — Le bourgmestre d'Amsterdam a interdit le colportage et la distribution sur la voie publique des journaux et autres écrits socialistes. Le chef des socialistes de Zaardam, Van der Stadt, a été arrêté.

Turquie. — Le grand-vizir a été victime d'un attentat. Un horloger musulman nommé Hussein, qui avait à se plaindre de la vénalité et de la rapacité des tribunaux, a tiré sur lui trois coups de pistolet et a essayé de le frapper avec un poignard.

Amérique. — Une révolution vient d'éclater à Venezuela. Le Président, M. Guzman Blanco, a été déposé et remplacé par le général Crespo.

Lettres, sciences et arts. — Le ministre de l'instruction publique a chargé M. A. Baudrillart, professeur d'histoire, d'une mission en Italie et en Espagne pour rechercher les documents relatifs à la correspondance de Mme de Maintenon; — M. Alfred Marche, naturaliste, d'une mission scientifique aux îles Mariannes; — M. Paul Passy, d'une mission en Suède pour étudier les questions relatives à l'enseignement des langues, à l'occasion du congrès philologique de Stockholm. — La distribution des prix du concours général a eu lieu à la Sorbonne; le discours d'usage a été prononcé par M. Rabier, professeur de philosophie au lycée Charlemagne. Discours du ministre. — Célébration des fêtes jubilaires de l'Université d'Heidelberg. — Le conseil municipal de Paris a décidé de mettre la salle du théâtre des Nations à la disposition d'une association d'artistes dramatiques pour l'exploitation d'un théâtre populaire de drame. — Le ministre de l'instruction publique a constitué une commission spéciale en vue de la préparation de l'Exposition universelle des beaux-arts en 1889 (arts contemporains et arts décoratifs). — La Chambre de commerce et la Société de géographie commerciale de Paris ont pris l'initiative d'ériger un monument à la mémoire du célèbre voyageur J.-B. Tavernier. — M. Jules Comte, inspecteur général des beaux-arts, est nommé directeur des bâtiments civils et palais nationaux. — Le conseil municipal de Paris a décidé de porter à quatre-vingt-dix-neuf ans la concession des terrains affectés à l'Institut Pasteur.

Faits divers. — Fêtes organisées au bois de Boulogne par la Société de solidarité fraternelle et de rapatriement. — Un duel a eu lieu à Bougie entre M. Monin, sous-préfet, et M. Vallée, capitaine en retraite. — Rencontre au pistolet entre M. Lecomte et M. Buffier, journalistes de Seine-et-Oise. — L'aéronaute Lhoste et M. J. Mangot, astronome, ont traversé la Manche sur un ballon à voiles et à hélice; partis de Cherbourg, ils ont atterri à Londres après avoir procédé, durant leur voyage, au lancement de torpilles artificielles sur les ports et sur les arsenaux. — Vente aux enchères des équipages de chasse et du chenil du château d'Eu, appartenant au comte de Paris.

Nécrologie. — Mort de M. Maxime Lalanne, dessinateur et graveur à l'eau-forte; — de l'amiral anglais sir William King Hall; — de M. Théophile Assénat, consul de France à Alicante; — de M. Testu, ancien secrétaire général du gouvernement de l'Algérie; — de M. Debons, imprimeur; — de M. Tilden, chef du parti démocrate américain, ancien candidat à la présidence des États-Unis; — du célèbre pianiste Listz.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE BIOGRAPHIE

L'ouvrage que M. Isaac Uri vient de publier sous ce titre, *Un cercle savant au* XVIIe *siècle; François Guyet*, se compose de deux monographies distinctes. Dans la première l'auteur nous fait connaître en détail une société d'érudits qui s'étaient consacrés à l'étude de l'antiquité et poursuivaient d'un commun accord l'œuvre philologique des grands humanistes de la Renaissance. Ils tenaient d'ordinaire leurs assemblées à l'hôtel de Thou. On rencontrait parmi eux des lettrés, des magistrats et des gens d'Église, qui sont devenus célèbres à divers titres, tels que Balzac, Chapelain, Ménage, Naudet, Lamothe Le Vayer, les frères Dupuy, Huet, Saumaise, Du Cange. François Guyet, dont la biographie forme la seconde partie du travail de M. Uri, fut un des membres les plus assidus de ces doctes réunions. C'était un philologue d'un savoir étendu, mais qui par modestie n'a jamais rien publié. Il s'était borné, en lisant tous les auteurs grecs et latins, à les annoter soigneusement, en consignant ses observations soit sur les marges des livres, soit sur des bouts de papier. Les commentateurs qui sont venus après lui ont fréquemment mis à contribution ses utiles remarques (Hachette).

BEAUX-ARTS.

M. Charles Rochet, qui est un statuaire éminent et un anthropologiste distingué, a eu fréquemment l'occasion de constater durant sa longue carrière l'insuffisance des *Traités d'anatomie* rédigés par des médecins pour l'instruction des peintres et des sculpteurs. Aussi a-t-il pris sur lui de condenser dans un manuel technique le résultat de ses observations sur la nature animée et d'enseigner la connaissance précise du type humain par l'examen détaillé des os, qui forment la charpente du corps, et des muscles, qui lui donnent la forme, la force, le mouvement et la vie (Laurens).

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

M. de Jupilles, qui ne paraît éprouver qu'une médiocre affection pour les Anglais, vient encore de consacrer deux volumes, *la Moderne Babylone* et *Au pays des brouillards*, à l'examen minutieux de leurs préjugés, de leurs ridicules et de leurs défauts. Après avoir étudié de près les bas-fonds de la société anglaise, il s'est fait un malin plaisir d'accumuler dans ses écrits tous les documents de nature à nous édifier sur les vices de ces honnêtes insulaires qui ne cessent de nous reprocher notre immoralité. Je signalerai tout particulièrement le chapitre consacré à l'*Armée du salut* et au maréchal Booth, qui paraît aspirer à se créer, grâce au fanatisme, un rôle politico-religieux et qui a réussi à se faire prendre au sérieux par la Reine elle-même.

Dans son étude sur *la Dobroudja économique et sociale*, M. Nacian a réuni des données statistiques et géographiques très précises sur ce petit pays que le traité de Berlin a attribué à la Roumanie. Fort intéressante au point de vue de la complexité des races, cette contrée est encore à l'état sauvage; mais on peut compter sur un développement rapide si l'on y introduit les améliorations économiques et sociales que réclame sa situation actuelle (Guillaumin).

Si l'on veut se rendre un compte exact des difficultés que l'on a rencontrées au début du percement de l'isthme de Darien, il faut lire les *Deux ans à Panama* de M. Henri Cermoise. Ces notes, d'un ingénieur qui fut attaché aux premiers travaux du canal, permettent de se rendre un compte exact des obstacles de toute nature qu'il aura fallu vaincre pour réaliser une des entreprises les plus grandioses de notre siècle (Marpon-Flammarion).

Les récents démêlés de Terre-Neuve avec les États-Unis suffisent pour signaler à l'attention les curieuses observations de M. de la Chaume sur *Terre-Neuve et les Terre-neuviennes* (Plon-Nourrit).

ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE.

On connaissait peu jusqu'ici les *Proxénies grecques*, une de ces institutions antiques sur lesquelles les écrits des historiens ne jettent presque point de lumière, bien qu'elle ait subsisté jusqu'à la conquête romaine. Grâce à des recherches persévérantes poursuivies en Europe, en Orient et en Afrique, grâce surtout à l'étude des textes épigraphiques récemment découverts, M. Paul Monceaux a pu consacrer à ce sujet obscur une monographie précise et décisive. Les *proxènes* étaient des mandataires publics chargés de défendre dans les cités étrangères les intérêts de leurs compatriotes.

DIVERS.

Les Mensonges conventionnels de notre civilisation, de l'écrivain allemand Max Nordau, viennent d'être traduits en français par M. Diétrich, après l'avoir été dans presque toutes les langues de l'Europe, et avoir obtenu, en peu d'années, au delà du Rhin, un nombre considérable d'éditions. On n'hésitera pas à reconnaître que cet ouvrage mérite l'attention dont il a été l'objet. C'est une critique impitoyable, parfois éloquente et presque toujours fort judicieuse de l'organisation politique et sociale des nations modernes. L'auteur estime que la vie est une comédie profondément immorale dans laquelle tout est mensonge et hypocrisie, et il s'élève, au nom de la justice et de la vérité, contre les préjugés vieillis et absurdes qui servent de base à nos institutions.

L'ouvrage de M. Alexis Martin sur les *Faïences et Porcelaines* est un travail de vulgarisation bien conçu, qui s'adresse surtout aux gens du monde désireux de pouvoir apprécier en connaissance de cause les objets d'art dont ils font l'acquisition et d'éviter les surprises et les déceptions que causent presque toujours des achats imprudents. L'auteur a consacré la majeure partie de son livre à l'étude des produits céramiques de la France et de l'étranger; il en a retracé l'histoire, expliqué la fabrication et les caractères distinctifs, indique les marques des usines et les monogrammes des artistes, sans négliger de varier son récit par des détails biographiques relatifs aux plus célèbres potiers. Les renseignements pratiques ont été rejetés dans trois appendices qui présentent la liste générale de tous les céramistes dignes d'attention, la classification par nationalité et par ordre alphabétique des marques et des monogrammes usuels, et un lexique des termes spéciaux peu connus du public. De jolies gravures, dessinées par M. Schmidt, font passer sous nos yeux les principaux échantillons de l'art céramique signalés par l'auteur.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

M. May, directeur de la maison Quantin, vient de publier l'*Introduction* qu'il avait rédigée pour les *Rapports des membres français du jury de l'Exposition internationale d'Amsterdam*.

La conférence de M. le pasteur Eugène Bersier sur *les Réfugiés français et leurs industries* a paru à la librairie Fischbacher.

L'éditeur Léopold Cerf publie en un volume in-12, *Fusil chargé*, la nouvelle de notre collaborateur E. Mouton.

A la collection des *Guides Joanne* sont venus s'ajouter *l'Italie du Sud* (Grands guides); — *le Dauphiné et la Savoie*; — *Londres et les principales villes d'Angleterre* (Guides diamant).

Autres nouveautés de la semaine.

DIVERS. — *La morale*, par Paul Janet (Delagrave); — *Leur Utopie et la mienne*, par P. Alfred Brun, avec préface par Henry Maret (Marpon-Flammarion); — *Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny*, publiées par M. de Lescure; — *l'Alsace à Sempach*, par P. Ristelhuber; — *Étude sur Paris port de mer*, par E. Labadie; — *Almanach des spectacles*, par Albert Soubies (12e année); — *la Comtesse de la Vallette*, par le comte d'Ideville; — *Alexandre Lenoir, son journal et le Musée des monuments français*, par Louis Courajod; — *le Monde où l'on triche*, par Hogier Grison.

ROMANS. — *Zo'Har*, roman contemporain par Catulle Mendès (Charpentier); — *le Garçon de jeu*, par J. de Gastyne; — *la Voyante, l'agence Rodille*, par X. de Montépin; — *Contes du moulin joli*, par Charles Diguet; — *Autour du divorce*, par Gyp; — *La Pivardière, le Bigame*, par Ph. Audebrand; — *les Hystériques au couvent*, par le Dr Galopin; — *la Côte d'Adam*, par Ange Bénigne (Ollendorff).

Emile Raunié.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7340)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 7. (23e ANNÉE). — 14 AOUT 1886.

L'ORLÉANISME D'AUTREFOIS

D'après le duc Victor de Broglie

I.

Les IIe et IIIe volumes des *Souvenirs* du duc Victor de Broglie offrent un intérêt moins piquant que le premier(1). Nous n'en sommes plus aux années agitées du commencement du siècle ni au grand drame de la chute de l'empire avec l'intermède des Cent-Jours, c'est-à-dire à une de ces époques de crise qui mettent dans un relief extraordinaire les caractères et prêtent aux portraits saisissants. Nous sommes à cette période admirable de notre histoire où le parti libéral livre ses luttes les plus légitimes, les plus fécondes, et reprend en quelque sorte la Révolution au point où l'avait laissée Mirabeau. Développant tous ses moyens sous l'aiguillon d'une réaction triomphante par le nombre, mais de plus en plus discréditée par ses folies, il prépara le plus signalé triomphe des libertés publiques que notre siècle ait connu. Si toutes les promesses de ces belles années eussent été tenues, si tous les progrès préparés avec tant de sagesse, de courage et de talent avaient été réalisés, la France eût fait l'économie de plusieurs révolutions. Elle se serait acheminée sûrement vers la pleine disposition d'elle-même.

Ce qui fait pour nous l'intérêt principal des *Souvenirs* du duc de Broglie, c'est précisément la largeur de ce libéralisme de la Restauration dont il fut l'un des plus éminents représentants. Voilà ce que nous voudrions mettre en lumière à l'occasion de ces deux nouveaux volumes. Nous avons cherché à dégager du premier la personnalité de l'auteur, si originale, si noble dans son austère simplicité. Nous le retrouvons dans la suite de ses *Souvenirs* tel qu'il nous est apparu au début, aussi désintéressé, aussi fier, aussi dédaigneux de l'opinion courante, aussi attaché à ses convictions, aussi sévère pour les petitesses et les lâchetés de ces servants du pouvoir, appartenant à ce qu'il appelle les majorités *à pendre et à dépendre*, que l'on rencontre sous toutes les formes gouvernementales. Il n'a pas l'esprit moins acéré pour flétrir ce qu'il méprise. Surtout il a la même sincérité pour reconnaître ses erreurs, et ce n'est pas de ses *Souvenirs* qu'on dira, comme de ceux d'un de ses illustres contemporains, que ce sont les Mémoires d'un homme qui ne s'est jamais trompé.

On le voit, dans cette période de sa vie, passer du simple respect de la religion chrétienne à une conviction ferme et raisonnée qui ne se contente plus du spiritualisme de Rousseau, qui va même jusqu'au catholicisme, mais en restant dégagé de toutes les superfétations ultramontaines. Désormais son libéralisme, sans s'être rétréci, s'appuie sur une foi religieuse solide. Il devient dès lors un des défenseurs les plus convaincus et les plus éloquents de la liberté de conscience. Enfin, sous la réserve extrême qu'il met à parler de sa vie intime on sent, à quelques mots presque passionnés, ce qu'était pour lui la femme incomparable qui était la joie, l'honneur et le plus bel ornement de son foyer. Nous apprenons aussi à apprécier les qualités intellectuelles de la noble fille de Mme de Staël dans ces fragments de son journal qui sont la perle des *Souvenirs* du duc de Broglie. On trouve un mélange exquis de profondeur, de grâce et d'esprit dans les jugements portés par la duchesse sur les événements

(1) Voy. la *Revue* du 15 mars.

et surtout sur les hommes qui se pressaient dans ses salons.

Vraiment c'était une vie trop belle à cette époque, que celle des chefs reconnus de l'opinion libérale! Leur société était formée des représentants les plus éminents et les plus brillants de l'esprit français, depuis les glorieux survivants de 1789 jusqu'aux jeunes fondateurs du *Globe*, parmi lesquels M. Charles de Rémusat brillait au premier rang comme un vrai *princeps juventutis*. On en était revenu à ces merveilleux tournois des salons d'avant 1789 dont Talleyrand disait que ceux qui ne les avaient pas connus ignoraient le meilleur charme de la vie. Une passion généreuse présidait à ces joutes de parole où les plus grands sujets étaient abordés sans préjudice des grâces et des traits piquants des improvisations du coin de feu; elles étaient parfois interrompues par un intermède inoubliable : c'était Lamartine inconnu, récitant les strophes immortelles du *Lac*. Voilà ce que les *Souvenirs* du duc Victor de Broglie évoquent devant nous dans un tableau sobre et pourtant vivant.

Cette période des Oppositions ascendantes, qui n'ont pas la responsabilité du pouvoir tout en acquérant tous les jours la royauté de l'influence, est la période privilégiée d'un parti politique. Le jour du plein triomphe sera aussi pour lui le temps des échéances. Comme il a toujours promis et espéré plus qu'il ne pouvait tenir, il cause au pays d'amères déceptions, tout en les éprouvant lui-même. Aussi comprend-on très bien ce mot mélancolique d'un vainqueur de la politique : « C'est quand nous étions malheureux que nous étions heureux. » Les luttes difficiles valent mieux à beaucoup d'égards que des victoires embarrassantes. Nous en savons quelque chose.

Nous n'insisterons pas sur toute cette partie anecdotique des *Souvenirs* du duc de Broglie. C'est à sa conception politique que nous voudrions nous attacher. Nous trouvons à cela un grand intérêt. En effet, l'auteur a formulé très nettement le *credo* social de la fraction de la classe moyenne qui a préparé, fait et soutenu la monarchie de Juillet. Il nous fait connaître ce qu'on peut appeler l'orléanisme authentique, considéré au point de vue de ses principes constitutifs, indépendants en réalité d'une forme gouvernementale particulière. Rien ne nous semble plus opportun que de rappeler aujourd'hui ce qu'il était alors à ceux qui se donnent comme ses héritiers.

S'ils l'étaient vraiment, non seulement par la naissance, mais par l'esprit, la cause de la vraie liberté serait gagnée en France. Malheureusement ils sont nombreux, parmi les fils de 1830, ceux qui répudient cet héritage et qui, obéissant aux suggestions de l'esprit de parti, reviennent à une conception politique qui remonte parfois par delà 1789. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire quelques-uns de leurs journaux. Le *Correspondant*, dans l'article même qu'il consacre aux *Souvenirs* du duc de Broglie, se plaint de ce que l'on n'y trouve pas la *note royaliste* (1). N'avons-nous pas vu récemment un manifeste important revenir à l'idée de la monarchie par droit d'héritage et essayer de retirer de la tombe de Goritz un dépôt qu'on aurait bien fait d'y laisser dormir à jamais, car on ne rend pas la vie au droit divin en l'exhibant au soleil du XIXe siècle? On sait de reste ce que pense celui qui écrit ces lignes de la mesure politique qui a provoqué ce manifeste : nous n'avons pas à nous en expliquer ici. Nous n'avons garde de rouvrir un débat épuisé, nous bornant à répéter ce mot vrai et profond de Royer-Collard, que les lois d'exception sont des emprunts usuraires. Nous voudrions simplement, par un rapide exposé des principes politiques du duc Victor de Broglie tels qu'ils ressortent de ses *Souvenirs*, établir qu'il eût été possible, — disons mieux, pour ne pas désespérer de l'avenir, — qu'il serait encore possible à tant de libéraux de race et de tradition, qui s'acharnent à nous diviser par une question de forme, de devenir les *torys* de la République. Ils n'auraient pour cela qu'à revenir aux principes représentés et défendus avec tant d'éclat par leurs pères.

Nous ne nous dissimulons pas qu'on leur a fait pour le moment une sorte de point d'honneur de s'acharner à cette question de forme gouvernementale; et ce n'est pas un de nos moindres griefs contre la politique que nous avons blâmée ailleurs. Toujours est-il que si le jour venait où l'intérêt public commanderait l'accord de tous les bons citoyens, les féaux à outrance de la monarchie orléaniste, en persistant dans leur entêtement royaliste, se mettraient positivement en désaccord avec le libéralisme à la fois si hardi et si puissant d'un de leurs devanciers les plus éminents. C'est ce qu'il sera facile d'établir par lui-même.

II.

Nous avons vu le duc Victor de Broglie, après avoir servi Napoléon dans des fonctions modestes, accepter, sans hésitation comme sans enthousiasme, la Restauration de 1814, ne point faire d'opposition pendant les Cent-Jours au rétablissement de l'Empire parce que la question de l'indépendance nationale vis-à-vis de l'étranger passe pour lui avant toutes les autres, et enfin entrer dans la Chambre haute de 1815.

Comme son désintéressement est absolu et qu'il se soucie si peu de sa fortune personnelle qu'il est fait pair à son grand étonnement, sans avoir tenté aucune démarche, on ne peut attribuer sa conduite, dans cette période où les gouvernements divers se succèdent en France avec une si étonnante rapidité, qu'à sa dépréoccupation complète des questions de forme; il ne se

(1) *Correspondant*, livraison du 25 juillet 1886.

soucie que d'une chose, le bien du pays. Tel il est toujours resté jusqu'à la fin de sa carrière.

En 1818, époque où nous reporte la seconde partie de ses *Souvenirs*, qui nous conduisent jusqu'au lendemain de la révolution de Juillet, le duc de Broglie a achevé son évolution vers les doctrinaires, mais en y portant un esprit très libre qui ne se plie à aucun mot d'ordre. Il avait commencé par être un homme de gauche, sans jamais subir aveuglément l'influence de son beau-père, le marquis d'Argenson; car, s'il lui resta invariablement attaché, il pénétra de bonne heure ce qu'il y avait d'incohérent dans ce gentilhomme socialiste avant l'heure et toujours révolutionnaire.

On sait avec quelle imprudence le marquis d'Argenson s'engagea, à l'exemple du général Lafayette, dans les conspirations militaires de l'époque, presque toujours tragiquement terminées. Les grands procès qui en furent la conséquence à la Chambre des pairs causèrent souvent de graves soucis au duc de Broglie. Il craignait avec raison que, si on allait au fond des choses, on ne constatât la complicité de son beau-père et celle du général Lafayette, qu'il continuait à aimer sans illusion sur sa solidité d'esprit et surtout sur sa modestie. Il a parfaitement décrit cette nature généreuse, imprudente, à la fois vaniteuse et chevaleresque. Lafayette est resté jusqu'au bout le général de la garde nationale de la Constituante.

Le portrait de Manuel n'est pas moins réussi. L'auteur des *Souvenirs* rend hommage à sa fermeté, à sa loyauté, tout en lui refusant la largeur d'esprit. Les éloges qu'il lui donne sont d'autant plus méritoires que Manuel lui avait joué un tour vraiment pendable dans une circonstance très importante de sa vie politique. La veille d'un débat fort grave, le duc de Broglie lui avait communiqué le plan de son discours dans le plus grand détail : quel fut son étonnement de retrouver son argumentation reproduite en propres termes dans une brochure portant le nom de Manuel que celui-ci faisait distribuer à la Chambre haute à l'heure où lui-même allait monter à la tribune!

Quoique sans sympathie pour Benjamin Constant, il eut des rapports suivis avec lui pendant tout le cours de la Restauration. Il connaissait l'homme à fond ; il savait à quel point il se souciait peu de ses amis. La duchesse de Broglie en donne une preuve saisissante dans un des fragments de son journal. Comme on le pressait de s'associer aux démarches faites pour provoquer la démission de Grégoire, de l'ancien conventionnel qui venait d'être nommé député, en lui faisant remarquer que c'était dans l'intérêt le plus évident du vieux révolutionnaire, il répliqua : « Si vous saviez comme cela m'est égal! » Benjamin Constant n'en était pas moins le théoricien le plus habile et le plus large du parlementarisme libéral sans jamais avoir pris place sur le canapé de la « doctrine ». Le duc de Broglie lui dut certainement beaucoup. Au fond, il ne différait guère de lui pour la conception politique générale. Quand il publiait, en 1819, avec son beau-frère Auguste de Staël, dont il fait si bien revivre la noble physionomie, les *Considérations sur la Révolution française* de Mme de Staël, qui sont pénétrées du plus pur esprit de 1789, il trouvait dans cet admirable livre l'expression la plus fidèle de ses propres idées. Sa connaissance profonde du fonctionnement de la constitution anglaise contribue à étendre son horizon bien au delà du dogmatisme de ses amis doctrinaires.

Les pages qui sont consacrées à ceux-ci, surtout quand le pinceau délicat et spirituel de la duchesse y a passé, sont du plus vif intérêt. Il semble qu'on a connu et entendu ce généreux Camille Jourdan, si éloquent, si dévoué à sa cause, orateur brillant et toujours ému, trop peut-être pour la tribune. M. de Barante se montre à nous comme un esprit des plus fins, un causeur vraiment exquis. Est-il rien de plus vrai et de plus piquant que cette boutade rapportée par la duchesse : « Ce pays-ci est un pays où tout s'épuise parce que tout se dit. Si on apprenait la fin du monde, on en parlerait tant et on ferait tant de phrases là-dessus, que l'effet en serait épuisé au bout de la semaine. »

Le portrait de M. de Serre n'a certes rien de banal. C'est bien une personnalité humaine qui nous est rendue dans sa complexité. Mme de Broglie le trouvait rude dans la conversation avec de la tendresse dans le regard.

Peut-on mieux caractériser Royer-Collard une fois descendu de cette tribune, où il était roi, que de dire de lui qu'il avait l'incertitude la plus tranchante et le doute le plus dogmatique qu'on puisse imaginer? Intrépide pour les luttes de la parole, la responsabilité de l'action l'épouvantait. N'allait-il pas jusqu'à répondre à ceux qui le pressaient de prendre le pouvoir dans un moment où le péril était réel : « Eh bien, nous périrons. C'est aussi une solution. » Ce n'est pas que le duc de Broglie diminue en quoi que ce soit ses vrais mérites : on le sent encore tout ému du souvenir des immortels discours prononcés par Royer-Collard dans les grands débats de la Restauration.

M. Guizot, retenu encore loin du parlement par son âge, reste un peu à l'arrière-plan, bien qu'on s'aperçoive très bien que son influence grandit tous les jours et qu'il se prépare sérieusement au rôle considérable qui lui est réservé.

Le duc de Broglie échappe complètement à ce personnalisme mesquin si insupportable même chez un Chateaubriand, qui fait qu'en écrivant ses mémoires un homme public attire tout à soi et s'efforce de diminuer habilement ses émules. Il a admiré en toute sincérité ses anciens amis politiques et n'hésite pas à se mettre lui-même au second rang comme orateur. Nous qui l'avons entendu bien plus tard, nous trouvons qu'il ne se rend pas pleinement justice. Ses discours, dont il nous donne de nombreux extraits, sont d'une grande

richesse de fond et d'une rare souplesse d'argumentation. Le souffle du plus rare libéralisme les inspire, et souvent la pensée se concentre dans un trait incisif. Il demeure néanmoins qu'il ne peut être mis sur le rang ni de M. de Serre, le premier orateur de la Restauration qui ait dû ses puissants effets à l'inspiration du moment, ni de M. Royer-Collard dont la parole était tout ensemble un burin et une épée, ni de ce grand charmeur qui s'appelait Martignac, dont la Chambre était vaine, lui disant volontiers quand elle n'était pas de son avis : « Tais-toi, sirène! »

Le duc de Broglie a toujours gardé, même vis-à-vis de ses amis, la pleine indépendance de ses opinions. Il reconnaît même l'avoir poussée deux fois trop loin : d'abord quand, en 1818, il contribua au renversement de M. de Richelieu, puis en 1828, quand, avec ses amis, il porta le coup mortel au ministère Martignac pour une question secondaire. Sa rupture avec M. de Serre, à dater du jour où celui-ci entra dans le mouvement de réaction provoqué par l'assassinat du duc de Berry, a beaucoup coûté à son cœur. Ses derniers entretiens avec le grand orateur, dans lesquels la duchesse de Broglie met une note de sensibilité attendrie, sont pleins de tristesse.

Ce fut dans les orageux débats provoqués par la réaction royaliste, qui atteignit son point culminant sous le ministère Villèle, que sur toutes les questions discutées le duc de Broglie déploya le libéralisme le plus large, le plus hardi — en y mettant parfois une généreuse passion qui réchauffait sa parole toujours nette et incisive. Il n'est pas une des conquêtes de 1789 qu'il n'ait défendue avec énergie et ampleur. Toujours respectueux pour la religion, il combat de toutes ses forces les empiétements de l'esprit clérical. L'ultramontanisme naissant, dont Lamennais est alors le fougueux apôtre, ne lui inspire que de la répulsion. Catholique de conviction, il est aux antipodes de ce qu'on a appelé le parti catholique, inaugurant ainsi la meilleure tradition de l'orléanisme authentique. Il n'a jamais varié dans sa répulsion pour le cléricalisme proprement dit, car c'est en 1857 qu'après avoir rappelé l'opposition des principaux évêques de la Restauration contre l'ultramontanisme naissant, il disait mélancoliquement dans ses *Souvenirs* : « Trouverait-on aujourd'hui en France seize évêques pour en faire autant? »

Quels que fussent son respect et son admiration pour l'illustre chef de la doctrine, il s'est nettement séparé de lui sur la question de la forme de gouvernement. Royer-Collard était légitimiste dans le fond de l'âme. Nous avons déjà reconnu avec quelle ferme décision le duc de Broglie avait secoué ce préjugé dès sa première jeunesse. Il ne lui donna jamais aucun gage. C'est ainsi qu'on le voit reconnaître sans ambage dans un de ses discours les plus retentissants ce droit mystérieux d'insurrection qui sommeille au pied des Constitutions jusqu'à ce que l'iniquité et la violence le réveillent pour sauvegarder la liberté publique. Il n'hésite pas à écarter complètement la théorie de l'obéissance passive de l'armée, non seulement en cas de coup d'État, mais en face de tout ordre décidément inique. Il va sans doute trop loin en touchant à ce point délicat et périlleux à l'occasion de l'expulsion de Manuel. Les pages qu'il consacre à la révolution de Juillet sont faites pour indigner nos légitimistes de la nouvelle observance. Il n'admet d'autre légitimité pour le pouvoir royal que celle qui est fondée sur la souveraineté nationale en demeurant scrupuleusement fidèle aux Constitutions et aux lois. Je me souviens encore avec quelle voix vibrante il disait dans son discours de réception à l'Académie française au plus beau moment des tentatives de fusion : « Je ne me repens de rien de ce que j'ai fait en 1830. » Enfin, dans son écrit posthume sur *le Gouvernement de la France*, il esquisse une organisation politique décentralisée et libérale qui, d'après lui, pourrait aussi bien convenir à la république qu'à la monarchie.

Il nous a paru tout à fait opportun d'insister sur cette largeur d'esprit de l'un des représentants les plus illustres et les plus respectés du parti qui a triomphé en 1830. Nous n'exagérons rien. Le duc de Broglie n'a pas dépassé les hommes de sa génération. Il est toujours resté étranger au mouvement proprement démocratique, beaucoup trop négligé par la monarchie de Juillet. S'il a noblement servi la cause humanitaire dans ce qu'elle a de plus élevé, par exemple en ce qui concerne l'abolition de la traite et de l'esclavage, il n'a point fait rentrer dans son programme les questions sociales. Il s'est toujours profondément défié de ce qu'il appelle volontiers la plèbe. Il n'en demeure pas moins que dans le domaine politique il n'a vu que le pays et lui a subordonné sans ambages toutes les questions de formes gouvernementales. Il n'aurait pas eu assez de dédain pour la royauté de droit divin, dont on essaye d'évoquer le fantôme devant nous. Je ne sais s'il eût été jusqu'à dire avec Macaulay qu'autant vaudrait adorer, comme les anciens Égyptiens, les animaux sacrés, que d'y croire; mais, s'il ne l'eût pas dit, il l'eût pensé.

Si le parti dont il a été l'honneur eût été animé de son esprit, il eût certainement suivi dans leur évolution, depuis 1870, deux de ses plus illustres compagnons d'armes : MM. Thiers et de Rémusat. Nous n'aurions eu ni le 24 Mai ni le 16 Mai, et nous n'aurions pas eu non plus les violences inutiles destinées à combattre le parti monarchique, qui sont la joie du parti jacobin parce qu'elles révèlent son ascendant. Une fois la question de forme gouvernementale mise hors de contestation, une fraction importante du parti conservateur n'aurait pas perdu toute influence sur les destinées de la république en devenant factieuse. Un parti conservateur et libéral aurait pu se constituer pour le plus grand bien du pays affaibli par tant d'inu-

tiles divisions et de luttes stériles. Voilà pourquoi nous regrettons que l'esprit qui a animé le duc de Broglie et qui est l'inspiration constante de ses *Souvenirs* n'ait pas prévalu au sein du parti qui le réclame avec raison comme l'une de ses meilleures gloires. Ce regret est un hommage à sa mémoire.

E. DE PRESSENSÉ.

FRANÇAIS ET RUSSES

D'après MM. L. Pingaud et E. Daudet.

I.

M. Pingaud (1) nous retrace une des pages les plus curieuses de l'histoire de la civilisation : l'influence des Français sur la transformation européenne de la Russie. Une telle histoire n'est point facile à établir. Quand l'action d'un peuple sur un autre s'est exercée par la conquête, comme celle des Grecs sur l'Asie ou l'Égypte, des Romains sur les Gaulois, des Normands sur les Anglo-Saxons, les faits présentent une masse assez imposante pour ne laisser aucun doute. L'action des peuples occidentaux, et principalement des Hollandais, des Allemands, des Français, sur l'ancienne Russie n'est pas un phénomène du même ordre.

Encore l'influence hollandaise ou allemande sur le développement russe est-elle plus visible. Pierre le Grand, quand il voulut civiliser sa nation, y importa, pour ainsi dire, en bloc la Hollande et l'Allemagne. Celle-là, par la mer, celle-ci, par une longue frontière continentale, envahirent l'ancien tsarat de Moscou. Pierre alla tout exprès à Saardam pour apprendre à manier la hache, à travailler le bois suivant les procédés hollandais; c'est sur les modèles hollandais qu'il construisit la première flotte qu'ait possédée la Russie; c'est une autre Amsterdam, avec ses lagunes et ses canaux, qu'il improvisa dans sa capitale nouvelle de Pétersbourg ; c'est la langue hollandaise, parmi les langues de l'Occident, qu'il parlait de préférence; la coupe même de ses vêtements, son goût pour la bière et le tabac rappelaient son séjour sur le Zuyderzée. En revanche, toute l'administration nouvelle fut allemande : les villes de Russie eurent leur *magistrat*, leur *bourgmestre*, leur *rathaus*, leur *landmiliz;* la justice fut rendue par des *landrichter;* la police administrée par des *polizeimeister* et des *ober-polizeimeister;* chaque ministère eut à sa tête un *collegium;* les marchands furent groupés en *ghildes;* l'artillerie fut commandée par un *zeugmeister*, l'armée par des *generale*, des *feldmarschalle*, des *rotmeister*, des *fel-lwebel*, des *unter-offiziere;* la cour se peupla de *staats-secretairen*, de *kammerherren* et de *ober-kammerherren*, de *hofmeister* et de *ober-hofmeister*, de *stallmeister*, de *oberschenke*, etc. Le soin de la santé impériale fut confiée à un *leibmedik*. En un mot, tout le vocabulaire administratif, judiciaire, aulique, militaire, de l'empire nouveau fut allemand comme ses institutions étaient allemandes. Des Allemands, comme Ostermann, dirigèrent la diplomatie; comme Munich, Bismark, Biren, Lascy, plus tard Barclay de Tolly, Wintzingerode, Sacken, remportèrent des victoires; comme Pallas, Krusenstern, Bauer, Miller, peuplèrent les académies. La famille impériale depuis deux siècles ne s'allie presque qu'à des dynasties allemandes, et une Allemande, Catherine d'Anhalt-Zerbst, a été la grande Catherine. Enfin trois provinces de Russie, sur la Baltique, ont une aristocratie et une bourgeoisie d'origine allemande et fournissent de sujets l'administration et l'armée russes; des cantons entiers, dans le Midi, ne sont cultivés que par des paysans d'origine allemande et qui ont conservé le type et la langue paternels. La race germanique investit, enveloppe, pénètre et tour à tour filtre ou déborde en Russie.

La France est trop éloignée de la Russie pour avoir pu produire une action aussi étendue et aussi intense. On peut se demander ce qui serait advenu si la Russie, au lieu d'être limitrophe des Allemands, l'avait été des peuples latins : ceux-ci, et surtout les Français, présentent avec les Slaves des particularités communes de tempérament et de caractère qui auraient rendu leur influence plus grande encore, à conditions égales, en même temps qu'elle ne soulèverait pas les mêmes antipathies.

La France n'a pu exercer son action qu'à distance, à très grande distance : d'abord indirectement et en passant par toutes sortes d'intermédiaires, si bien que le rayon lumineux a dû subir des déformations; puis directement, non par des colonies, mais par des individus, le plus souvent, par des isolés, par des déclassés, par des passants.

L'histoire de la civilisation française en Russie se compose donc d'une multitude de faits, le plus souvent très menus, et quelques-uns microscopiques — comme les ferments. Cependant, en les analysant, en les groupant, on arrive à réunir un ensemble assez considérable. On s'aperçoit que tous ces petits faits, par leur continuité, leur multiplicité, leur répétition, n'ont pu manquer de produire une somme d'effets assez considérable. Notre influence n'a pas été surtout matérielle comme celle de l'Allemagne et de la Hollande : elle a été surtout intellectuelle et morale. Ce que ces deux pays ont importé en Russie, ce sont des ingénieurs, des militaires, des administrateurs, des laboureurs; ce sont

(1) Léonce Pingaud, *les Français en Russie et les Russes en France : l'ancien régime, l'émigration, les invasions.* — 1 vol. in-8°, XX et 482 pages. Paris, librairie académique. Didier-Perrin.

des institutions, des régiments, des vaisseaux : en un mot, des choses qui se voient. Ce que la France y a importé, ce sont surtout des idées : des choses qu'on ne voit pas. L'Allemagne a fait la Russie bureaucratique et militaire de Pierre le Grand ; la France a ébauché la Russie moderne, celle qui a eu, pour la première fois, des idées de liberté, d'égalité, de dignité humaine, celle qui a fait l'émancipation des paysans, celle qui entrera un jour dans le concert des peuples libres.

Ces faits dispersés et parfois si ténus, ces choses qu'on ne voit pas, M. Pingaud s'en est constitué l'historien. Son livre est une œuvre de patience. C'est ainsi qu'il a pu reconstituer une histoire presque inconnue et dont nombre de pages sont des plus glorieuses pour le génie français.

Au point de vue chronologique, son livre comprend trois périodes. La première, c'est la période primitive, lorsque de rares Français, militaires ou diplomates, pénétrèrent en cet empire fermé et mystérieux qui était alors comme une Chine européenne, et lorsque des Russes, plus rares encore, depuis les ambassadeurs d'Alexis Mikhaïlovitch jusqu'à Pierre le Grand lui-même, parurent chez nous, comme les échantillons d'une humanité tout à fait étrange. La seconde, c'est la période de la philosophie du XVIIIe siècle, de Voltaire et de Diderot, des impératrices Élisabeth et Catherine II. La troisième, c'est l'âge des grands bouleversements européens, lorsque les armées françaises entrèrent à Moscou et les armées russes à Paris, aussi étonnées les unes que les autres de ce paradoxe militaire.

Comme il s'agit d'évaluer l'action civilisatrice de la France sur la Russie, il me paraît plus avantageux de grouper les phénomènes par catégories.

Commençons par les militaires. Nous en avons peut-être moins fourni que l'Allemagne ; mais que la liste en est longue encore! Dès le temps de Pierre le Grand, de Collonges, Coulon, Lépinau, Lambert construisent des forteresses en Russie ; de Brazas, Villeneuve-Trans, le cordelier défroqué Cailleau, sont officiers dans les régiments russes ; Saint-Hilaire fonde une académie de marine, et Villebois est amiral. Catherine II, dans ses guerres contre les Turcs, voit accourir à elle les Ségur, les Damas, les Langeron, les Richelieu, sans compter d'autres plus obscurs, les Varage, les Verbois, etc. Ces brillants aventuriers, qui auraient peut-être aussi volontiers combattu avec Dumouriez pour la Pologne ou avec La Fayette pour l'Amérique, font des prodiges de valeur aux sièges fameux d'Otchakoff et d'Ismaïl, contre les Turcs, dans les batailles navales de la Baltique, contre les Suédois. Ceux d'entre eux que le regret de la patrie a ramenés en France en sont bientôt chassés par la Révolution ; ils reviennent au service de la Russie et en amènent d'autres, les Vende, les Viomenil, les Vauban, les Bouillé. Le prince de Condé mettra à la disposition de Catherine II et de Paul Ier tout un corps d'armée, gentilhommes ou roturiers, mais tous émigrés, tous bons soldats. On verra les Langeron et les Saint-Priest prendre part, sur le sol même de la France envahie, aux dernières batailles des Russes contre les légions napoléoniennes.

Avec ces militaires s'établiront en Russie, sur les domaines dont les a gratifiés l'autocrate, de grands seigneurs que l'émigration, comme naguère le krach de 1882, a transformés, dans de lointains pays, en agriculteurs improvisés. Ils créeront autour d'eux de véritables colonies agricoles : Estérhazy en Volhynie, Polignac à Toultchine, Clermont-Tonnerre sur le Dniéper, Choiseul-Gouffier en Galicie, Choiseul-Daillecourt en Crimée, Lambert près de Narva, sur la Baltique.

Un épisode qui appartient vraiment à la grande histoire, c'est la colonisation de la *Nouvelle-Russie*, c'est-à-dire des steppes occupés autrefois et ravagés par les Tatars. Dans ce désert se sont élevées des villes, des forteresses; il s'y est formé une population de cinq ou six millions d'habitants, ce qui constituerait un État plus considérable que la Suisse, la Hollande ou le Portugal. Tout cela est l'œuvre de Français : c'est Richelieu qui a tiré du néant Odessa, créé les ports et les quais, où la reconnaissance des Russes lui a élevé une statue; ouvert le célèbre établissement d'instruction qui porte son nom, le lycée Richelieu; fondé, en 1804, l'université de Kharkof; transformé les déserts en un champ à blé presque aussi vaste que la France, et qui est encore un des greniers de l'Europe. Ses lieutenants, dans cette prodigieuse transformation, ont été Langeron pour Odessa, le marquis de Traversay, qui fonda Nicolaïef, Raincourt, qui fonda Sébastopol, le comte de Maisons, qui civilisa les Tatars-Nogaïs. La première étincelle de culture scientifique et littéraire a été apporté dans ces régions par des Français : Nicolle, Gillet, Boivin, Rafliche, Viard, Laurent, qui furent les premiers professeurs du lycée; Delavigne, Paquis de Sauvigny, Belin de Ballu, Jeudy-Dugour, qui furent les premiers professeurs de l'université de Kharkof; Paul Dubrux, ancien soldat du corps de Condé, qui fit en Crimée les premières fouilles archéologiques.

Ceci nous ramène aux savants français qui ont aidé à l'éveil de l'intelligence russe.

Rappelons que Pierre le Grand, nommé, lors de son voyage à Paris, membre de notre Académie des sciences, a été ensuite le fondateur de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Sous le règne de sa fille Élisabeth, c'est un favori de celle-ci, Ivan Chouvalof, enthousiaste de la civilisation française, qui fonda la première université russe, celle de Moscou, puis celles de Pétersbourg et de Batourine, puis de nombreux gymnases et écoles, enfin l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg.

A l'Académie des sciences, Élisabeth appela des savants français, les deux Delisle : Nicolas, qui durant

vingt années y professa l'astronomie, et Louis, qui périt dans une mission sur le Pacifique. Ils y furent suivis de beaucoup d'autres : Voltaire en fut nommé membre correspondant.

A l'Académie des beaux-arts, bâtie par l'architecte français Vallin de la Mothe, Élisabeth appela des artistes français. Déjà son père avait chargé Leblond, en 1720, de lui construire Peterhof, une réduction de Versailles; il avait voulu emmener de Paris les peintres Nattier et Oudry, le fameux portraitiste et le fameux animalier. Tocqué se montra moins farouche et vint faire, à Saint-Pétersbourg même, le portrait d'Élisabeth. Sous le règne de celle-ci, le sculpteur Gillet, les peintres Le Lorrain et Lagrenée formèrent des élèves russes. Catherine II commande la statue de Diane à Houdon, le monument de Pierre le Grand à Falconet, des paysages à Chardin et Vernet, un plafond à Vien pour le grand escalier de Tsarskoé-Selo, un palais à Clérisseau, un pont à Perronet, un phare à Bourgeois de Chatelblanc, des émaux à Mailly. Elle fait de Mme Vigée-Lebrun son peintre ordinaire, ainsi que tous les grands seigneurs et grandes dames de la cour. Sous Paul Ier, sous Alexandre Ier, on vit Choiseul-Gouffier diriger l'Académie des beaux-arts, Doyen peindre les plafonds du Palais d'hiver et de l'Ermitage, Thomon élever la Bourse et le Palais de marbre, Boïeldieu composer pour le théâtre de la cour de brillantes partitions. Sous Nicolas Ier, la capitale du Nord dut à Montferrand son plus magnifique monument religieux, la cathédrale de Saint-Isaac, dont Lemaire sculpta le fronton.

Combien fut plus considérable encore l'influence des lettres françaises! Dès le règne d'Élisabeth, il y a un théâtre français; à toutes les époques, on cherche à y attirer nos plus fameux acteurs, Lekain, Mlle Clairon, Mlle Georges. La littérature russe moderne, à ses débuts, est une imitation de la nôtre : Trédiakowski traduit *le Télémaque;* Soumarokof s'attache à nos tragiques; Kniajnine, à Molière et Regnard. Élisabeth charge Voltaire d'écrire l'*Histoire de Pierre le Grand.* Catherine II entretient avec lui une longue correspondance, attire Diderot à sa cour et lui achète sa bibliothèque, offre à d'Alembert de faire l'éducation de son fils, compile l'*Esprit des lois* pour rédiger son *Instruction sur le Code*, traduit le *Bélisaire* de Marmontel, condamné à Paris, souscrit à l'*Encyclopédie* et, quand celle-ci est interdite chez nous, offre de la faire imprimer chez elle; elle entre en commerce de lettres avec Mme Geoffrin et en polémique avec l'abbé Chappe; elle demande des conseils, qu'elle ne suit pas, à l'économiste Mercier de la Rivière.

A la littérature des philosophes, quand la Révolution a éclaté, succède en Russie la littérature des émigrés. Joseph de Maistre y écrit ses *Soirées de Saint-Pétersbourg ;* Xavier de Maistre y puise les sujets de son *Prisonnier du Caucase* et de sa *Jeune Sibérienne.* Plus tard, Mme de Staël y médite ses *Considérations sur la Révolution française.*

Il semble qu'entre l'influence de nos philosophes et celle de nos émigrés il y ait eu une différence radicale. Elle est moins grande qu'on ne pourrait le croire. Les uns et les autres, tout comme les réfugiés protestants au XVIIe siècle, étaient également des Français. Nos marquis, nos émigrés, nos réactionnaires, pouvaient passer en Russie pour des libéraux. Rostoptchine constate que les royalistes eux-mêmes sont imprégnés d'idées révolutionnaires.

Enfin un facteur considérable dans la transformation morale et intellectuelle de la Russie, c'est l'action des *outchitéli* ou *instituteurs* français. Et par Français, j'entends ici non seulement ceux de l'État de France, mais de tous les pays de langue française, principauté de Montbéliard ou Suisse romande, tous imprégnés des mêmes principes de culture, presque tous pénétrés des doctrines du grand révolutionnaire français en pédagogie, Jean-Jacques Rousseau.

C'est un demi-Français, le Genevois Lefort, qui inspira au futur Pierre le Grand, en son enfance abandonnée et barbare, le goût et le désir de s'instruire. L'esprit d'Élisabeth, nous dit M. Pingaud, « s'était formé par la lecture des écrits de Mme Lambert », qui eut, avant Rousseau, un grand renom comme éducatrice. Catherine II, dans sa jeunesse passée en Allemagne, eut pour institutrice une Française, Mlle Gardel. Elle donna pour gouverneur à ses petits-fils, Alexandre, Constantin, Nicolas, un républicain suisse, le colonel vaudois Laharpe, qui fut un partisan de notre Révolution et qu'elle appelait « monsieur le Jacobin ». Un Français, Gille, figure parmi les professeurs du futur Alexandre II. On pourrait encore allonger cette liste et la mener jusqu'à nos jours.

Et combien d'autres, comme professeurs dans les établissements d'éducation, comme précepteurs dans les familles nobles ! Lorsque Catherine fonde, pour les jeunes filles de l'aristocratie, le célèbre institut de Smolna, elle en confia la direction à Mme Lafond. Pas une grande maison russe qui n'eut son *outchitel.* Vaumale, un gentilhomme du Vivarais, fut celui de Potemkine. A l'époque de la Révolution, c'est par centaines qu'on les compte : chez les Passek, c'est un certain Bouchotte, qui approuvait hautement les actes les plus terribles de la Convention nationale; chez les Strogonof, c'est Romme, le futur montagnard, le futur créateur du calendrier révolutionnaire, qui, voyageant en France avec son élève, le faisait assister aux séances du club des Jacobins ; c'est un frère de Marat, que Catherine II obligea de dissimuler ce nom abhorré sous le pseudonyme aristocratique de M. de Boudry. Quand le courant de l'émigration se porta sur la Russie, ce fut une avalanche d'abbés, de moines plus ou moins défroqués, de marquis plus ou moins rui-

nés, qui fit irruption dans l'éducation russe. Après l'invasion française, ils firent place aux prisonniers de la Grande Armée, et des officiers, même des tambours de Napoléon, devinrent *outchitèli*. Dans le nombre, il y avait quantité d'aventuriers, d'incapables, d'indignes. M. Pingaud reproduit de piquantes anecdotes : l'un, interrogé sur les modes des verbes français, répond qu'ayant quitté Paris depuis vingt ans, il ne pouvait rien dire sur les modes actuelles de son pays, attendu qu'elles changeaient continuellement. Un autre est marqué d'une fleur de lis. Il confie à ses hôtes que c'est un signe adopté par les membres de la famille des Bourbons pour se reconnaître dans l'exil et que, en sa qualité de descendant de saint Louis, il est sur le point de faire un grand mariage. Celui-ci est reconnu par le comte d'Anhalt pour un ancien de son régiment qu'il a fait passer par les Vosges ; celui-là est un ancien souffleur de théâtre. Que d'anecdotes, sans doute, inventées à plaisir, dont les satiriques russes ont tiré parti dans leurs comédies pour dauber sur les pauvres *outchitèli !*

Nombre de Français eurent alors une fortune égale à leur mérite : Danzas, de Saverne, s'éleva au généralat dans l'armée russe; Duvernoy, de Montbéliard, enseigna vingt ans l'anatomie et la chirurgie à l'Académie des sciences ; Desessartz introduisit en Russie la vaccine ; Charpentier fut l'auteur de la première grammaire russe rédigée en français ; Levesque prépara, pendant son professorat, sa grande *Histoire de Russie.*

« Ces *outchitèli,* nous dit Masson,... ont contribué à policer la Russie, puisqu'ils l'ont instruite en détail, homme après homme. Ce sont les seuls personnages dont le ministère ait été d'y prêcher la philosophie, la morale et la vertu, en y répandant quelques lumières... C'était, sans en excepter les académiciens, la seule classe de gens, en Russie, qui cultivât un peu les sciences et la littérature. »

Or les idées, par les livres ou par les maîtres, ont fait leur chemin. Catherine II s'en est inspirée pour son *Instruction sur le Code ;* Spéranski, le ministre libéral d'Alexandre Ier, pour son *Projet de Code civil.* Tour à tour favorisées, quand elles paraissaient inoffensives pour les Russes, persécutées quand on put mieux juger de leur redoutable puissance, elles ont pénétré dans les moelles et dans le sang des classes instruites, même de la famille régnante.

Il n'a pas fallu moins que cette influence occulte, mais continue, persistante, efficace, pour tenir en échec le vieil esprit nobiliaire et patriarcal de l'aristocratie, le vieil esprit autocratique et bureaucratique du gouvernement et de l'administration, la survivance des principes tatars dans la famille et la politique russes. Voilà pourquoi, malgré toutes les réactions, celle d'Alexandre après 1814, celle de Nicolas après 1825, un courant nouveau s'est fait sentir, s'est perpétué, dans tout l'ancien organisme russe, et pourquoi le despotisme lui-même s'est fait réformateur.

II.

Le livre de M. Ernest Daudet (1) nous ramène à quelques-unes des questions traitées par M. Pingaud : il s'agit encore des émigrés français en Russie et des relations des Bourbons avec l'autocrate du Nord. Les papiers inédits que l'auteur a mis en œuvre lui ont permis de renouveler le sujet et de puiser à d'autres sources d'informations.

Des faits récents sont venus donner au livre de M. Daudet un caractère d'actualité qu'assurément l'auteur n'a ni recherché ni désiré. Ceux qu'il a rassemblés pourraient se grouper en une thèse. Ils répondraient à cette question : « De l'influence de l'exil sur un prétendant. »

C'est vraiment une histoire lamentable, où l'élément tragique se relève parfois d'une pointe de comédie, tout comme dans les drames shakespeariens, que celle des princes de la maison de France pendant la durée de la Révolution et de l'Empire.

Les simples émigrés, ceux qui se sont insurgés contre la loi nouvelle d'égalité ou ceux que les violences populaires ont chassés de leurs foyers, ceux qui ont pris les armes contre leur pays, qui ont combattu avec les Anglais à Toulon et à Quiberon, avec les Autrichiens sur l'Escaut et sur le Rhin, ceux que condamnent nos idées modernes et qu'absolvaient les leurs, ont conservé une certaine grandeur dans l'œuvre néfaste à laquelle ils s'acharnaient. Ils n'étaient, en somme, que des soldats obéissant à l'ancienne consigne, luttant sous l'ancien drapeau, prodiguant leurs vies sur les champs de bataille, bravant même plus de périls que les soldats étrangers, car ils n'avaient pas seulement à redouter les balles et les baïonnettes, mais l'inflexible justice révolutionnaire et l'appareil de supplice qui suivait nos armées. Ils laissaient à d'autres le soin de penser et de décider pour eux ; ils leur avaient confié le soin de leur honneur ; c'était au nom de Louis XVII ou de Louis XVIII qu'ils versaient leur sang et celui de leurs compatriotes républicains, se croyant ainsi couverts par une autorité supérieure, interprète du seul droit qu'ils reconnussent.

Plus délicat était le rôle des princes et particulièrement du prétendant. C'était pour eux, pour leurs prétentions qu'on se battait, et ils n'exposaient pas leurs personnes sur les champs de bataille. Tandis que les simples émigrés se bornaient à y renouveler l'héroïsme

(1) Ernest Daudet, *Histoire de l'émigration : les Bourbons et la Russie pendant la Révolution française,* d'après des documents inédits. — 1 vol. in-8°, 397 pages. Paris, Librairie illustrée.

de Fontenoy, les princes du sang, dans leurs cours de l'exil, perpétuaient les traditions de la cour de Versailles, retenaient autour d'eux des ombres de ministres et des ombres de courtisans et, dans leur entourage chaque jour plus réduit, voyaient s'agiter des coteries et des intrigues plus ardentes que s'il se fût agi de disputer un pouvoir réel. C'est à eux surtout, bien plus qu'aux soldats qui mouraient pour eux, que remonte la responsabilité de la guerre impie qu'on faisait à la patrie de concert avec les éternels ennemis de la France. Et, comme ils élevaient la prétention d'être les seuls représentants de la légitimité, c'est en leur personne, non en la personne de ceux qui du moins scellaient de leur sang leur foi monarchique, que la vieille France était humiliée. Par eux, cette grande royauté française qui, au temps où elle trônait à Versailles, avait dicté des lois aux puissances, poussé ses régiments au delà du Rhin et des Alpes, couvert de ses flottes les mers des Indes et des Antilles, disputé à l'Angleterre l'empire du Mongol et les vastes régions du nouveau monde, tenu la balance en Europe, imprimé à tous la terreur de son nom et le respect de sa majesté, errait maintenant de pays en pays, implorant une hospitalité onéreuse à leurs hôtes, chassée de son asile tantôt par l'approche des armées révolutionnaires, tantôt par le caprice de despotes étrangers, se consumant à solliciter quelques milliers de francs ou à défendre quelque détail d'étiquette, complice des desseins de ses anciens rivaux contre cette grandeur nationale que trente générations de rois français avaient travaillé à édifier. De temps à autre, parmi le grondement du canon, le vol bruyant des victoires, le fracas des conquêtes, s'élevait une voix grêle, brisée, sénile, qui réclamait un trône, fût-ce dans une France envahie et amoindrie, parmi les cadavres amoncelés de ceux qu'elle appelait *ses enfants*.

Peut-on imaginer une existence plus triste que celle de cet être étrange qui s'appelait *le prétendant?* Lui qui persistait à se dire le roi de France quand siégeait à Paris la Convention nationale, quand « le consul de marbre » présidait à la rédaction du Code civil ou entrait avec ses légions dans Milan, quand « l'empereur d'airain » forçait l'une après l'autre les capitales de l'Europe et distribuait les couronnes royales presque aussi facilement que les croix de sa Légion d'honneur, il était réduit à fuir de Vérone à Blankenberg, de Blankenberg à Mittau, de Mittau à Varsovie, de Varsovie à Calmar, puis à Wamstead-House, puis à Hartwell. Il subissait tour à tour l'hospitalité insolente, ou fantasque, ou dédaigneuse, de l'Autriche, du Brunswick, de la Russie, de la Prusse, de la Suède, de la Grande-Bretagne. Le roi de France s'éclipsait dès qu'au loin apparaissaient les uniformes français : il ne respirait que lorsqu'un épais rideau de soldats étrangers le dérobait à la vue de ses prétendus sujets.

L'épisode de cette fuite continue de vingt années sur lequel M. Ernest Daudet s'est le plus étendu, ce sont les rapports avec la Russie.

Les années les plus tristes, les plus tourmentées d'illusions sans cesse déçues, les plus dénuées d'espérance, commencèrent le jour où Louis XVIII, après maintes sollicitations, obtint un asile dans les États de Paul Ier. On lui permit alors d'être roi de France à Mittau, une bourgade de Courlande où un château de briques se donne les airs d'un Versailles, où le gardien vous montre aujourd'hui pour quelques kopecks, dans un cercueil à couvercle de verre, la momie desséchée et raccornie d'un ancien prétendant du pays, Biren, duc de Courlande.

« C'était l'exil, dit M. Daudet, l'exil rigoureux, assombri par les longs hivers, par les neiges, par les boues, aggravé par les tracasseries d'une police qui exerçait aux frontières, sur les correspondances et les voyageurs, une surveillance sévère et méticuleuse. »

Plus que jamais le prétendant se trouvait éloigné des hommes et des choses qui l'intéressaient, à douze ou quinze journées de Hambourg, « le seul endroit par où il fût possible de recevoir des nouvelles de France ». Or, à l'époque où il résidait à proximité de la France, à Vérone ou à Blankenberg, il lui avait été impossible d'exercer une action sérieuse sur ses partisans restés en France. Entre les royalistes qui s'agitaient en Vendée ou en Languedoc, qui siégeaient comme députés aux Cinq-Cents ou aux Anciens, tous obligés de tenir compte du milieu où ils vivaient et dont ils subissaient l'influence, et le prétendant séparé d'eux par la frontière et entouré d'hommes qui ignoraient Paris et la France, un malentendu énorme et grandissant s'était établi. Les royalistes militants et les royalistes exilés semblaient parler des langues différentes. Ceux-là paraissaient à ceux-ci presque des révolutionnaires, et ceux-ci étonnaient ceux-là par des idées qui semblaient dater du temps des justaucorps à brevet ou de la bergerie de Trianon. De ce malentendu persistant étaient résultés, en grande partie, les désastres qui frappèrent la cause : Quiberon, Vendémiaire, Fructidor. Combien Louis XVIII, à Mittau, allait devenir plus étranger à ce qui lui restait de fidèles!

Louis XVIII, en arrivant à sa nouvelle résidence, espérait y être reçu en roi de France, traité en égal par ce souverain du Nord auquel ses ancêtres avaient refusé obstinément le titre de *majesté impériale*, s'entretenir librement avec lui des moyens de redresser la balance de l'Europe et de faire triompher en France la légitimité. Il eut une première désillusion. Le tsar lui témoigna, très poliment d'ailleurs, qu'il ne désirait pas le voir à Saint-Pétersbourg. Louis essaya d'accréditer auprès de lui, à titre de ministre, un de ses fidèles; mais, avec le caractère fantasque de l'empereur au nez camard, le séjour de la cour tsarienne n'était ni plus

sain ni plus sûr pour les Français que pour les Russes eux-mêmes. Des disgrâces inattendues, inexplicables, humiliantes pour l'envoyé comme pour le maître, frappèrent tour à tour Saint-Priest, de Broglie, d'Avaray, de Caraman. Le roi de France se vit réduit, comme un solliciteur vulgaire, à supplier tour à tour quiconque était supposé avoir quelque influence sur Paul : Bezborodko, Rostoptchine, Mlle de Nelidof. Il adressa au tsar les lettres les plus humbles et les plus caressantes, tâchant de le prendre par son faible, vantant la bonne tenue de ses troupes, intéressant son orgueil en lui rappelant l'hospitalité accordée par Louis XIV aux Stuarts exilés, lui donnant libéralement, et tant qu'il voulait, de la *majesté impériale*, ne demandant qu'à « épancher sa confiance » dans son cœur.

L'humiliation consistait surtout en ce que Louis XVIII avait sans cesse quelque chose à demander à son hôte. Il dut implorer son appui pour que la cour d'Autriche ne contrecarrât point le projet de mariage entre le duc d'Angoulême et la fille de Louis XVI. Il dut réclamer presque une intervention de police pour rétablir la paix dans son ménage royal, troublé par la fâcheuse influence d'une aventurière sur l'esprit faible de la reine, et pour obtenir que la Gourbeyron fût expulsée de Mittau. Surtout il dut demander de l'argent. M. Daudet est obligé de « confesser que le séjour de Louis XVIII et des émigrés français en Russie ne fut qu'une longue mendicité ». Ailleurs il constate que « la correspondance, en cette année 1801, n'est guère défrayée que par les questions d'argent ».

Les jours de consolation pour le roi, c'était quand il apprenait que la Russie et l'Angleterre avaient signé un traité d'alliance et que la seconde coalition se formait, c'est-à-dire qu'un demi-million de Russes, d'Allemands, d'Anglais, de Turcs, de Napolitains allaient se ruer sur la France. Quelle joie pour un prince français! Il aurait désiré que son drapeau blanc fût « à l'avant-garde de la coalition ». Cet honneur lui fut refusé. Enfin il « voulait que le mariage de la fille de Louis XVI avec le duc d'Angoulême fût célébré au moment même où éclaterait la guerre, et que la nouvelle en fût répandue en France par les soins des alliés ». Quelle allégresse ne manquerait pas d'exciter dans nos campagnes, réquisitionnées et incendiées, une si précieuse nouvelle apportée par de tels messagers! Quels garçons d'honneur pour une noce de la maison royale de France, que les Pandours, les Croates, les Cosaques, les Tatars!

« Le roi, raconte encore l'historien, dut se résigner à attendre les événements. Ils offrirent d'abord une physionomie *satisfaisante*. En effet, c'est le moment où les Français perdaient 10 ou 12 000 hommes à Magnano, autant à Cassano, autant à la Trebbia, presque autant à Novi avec leur jeune général Joubert, où ils étaient rejetés en désordre sur le Rhin et où, enfermés dans Gênes avec Masséna, ils mangeaient les rats et les chiens. M. Daudet ajoute : « La cour de Mittau alors seulement goûta un peu de joie. »

Par là on peut juger de la douleur patriotique que lui firent éprouver les revanches françaises.

Pendant que les victoires de Zurich et de Bergen illuminent les derniers jours du Directoire, pendant que Bonaparte franchit le Saint-Bernard et remporte la victoire de Marengo, que Moreau remporte celle de Hohenlinden, que la future grande armée se rassemble au camp de Boulogne, à quoi s'occupe le roi de France? « Les grandes charges de la cour furent rétablies, nous dit M. Daudet. Il y eut un capitaine des gardes, un premier maître d'hôtel, des gentilshommes de la chambre. D'Avaray fut créé duc; Saint-Priest reprit les fonctions de premier ministre. Le duc d'Angoulême eut sa maison. Il fallut organiser de même celle du duc de Berry. Le roi se plaisait à ces détails. »

Après Bergen et Zurich, alors que Paul Ier tendait à se rapprocher de Bonaparte, son hôte lui devint tout à fait à charge. De nouvelles demandes, une imprudence de Caraman, l'envoyé de Louis XVIII, hâtèrent la crise. Caraman reçut ordre de sortir de Saint-Pétersbourg dans les deux heures : on ne daigna pas en informer le roi de France. Quand celui-ci demanda humblement le motif de cette rigueur : « Comment! s'écria l'irascible Paul, il me demande compte de mes actions! » Louis XVIII reçut une lettre très dure qui se terminait par ces mots : « L'empereur est fâché de rappeler au roi que l'hospitalité est une vertu, et non un devoir. » Comme si l'invitation n'était pas assez claire, elle fut suivie, à quelques jours de là, d'un ordre au gouverneur de Mittau, ainsi conçu : « Vous notifierez à Louis XVIII que l'empereur lui conseille de rejoindre son épouse à Kiel, le plus tôt possible, et de s'y fixer auprès d'elle. »

C'était bien un ordre d'expulsion.

M. Daudet nous informe que « le roi reçut cette nouvelle avec le calme et la dignité qui le mettaient au-dessus de ce qui, pour tout autre que lui, eût été une insulte ». Une lettre que le prétendant tenta de faire parvenir au tsar lui revint sans avoir été décachetée.

On était en janvier, en plein hiver, un hiver russe. Le roi dut se mettre en route avec sa nièce, d'une santé si délicate. Par des chemins affreux, les deux carrosses qui charriaient le roi, son ministère, sa cour, sa fortune, furent pris dans les neiges. Il fallut marcher à pied, et les paysans livoniens auraient pu voir le roi de France, obèse et goutteux, sous l'injure des vents du nord, sous les rafales de neige, appuyé au bras de sa nièce comme le roi Lear au bras de Cordelia, se traîner sur la route de Memel, soutenu par la seule espérance d'échanger l'hospitalité russe contre l'hospitalité prussienne.

Faut-il le suivre dans toutes les étapes de sa longue misère : dans les États prussiens où Frédéric-Guil-

laume « ne se souciait pas d'avoir un collègue dans son royaume »; à Calmar, où il est allé chercher à travers les tempêtes de la mer Baltique un rendez-vous avec un roi de Suède plus qu'à moitié fou; de nouveau en Russie, dans les États d'Alexandre Ier, qui le vit et exprima ensuite sur son compte cette appréciation dédaigneuse : « l'homme le plus nul et le plus insignifiant en Europe »; en Angleterre enfin, dans sa petite cour d'Hartwell, où il veut faire un duc et pair de France, des chevaliers du Saint-Esprit, et où le cabinet britannique s'émeut de cette prétention?

« La modeste cour d'Hartwell, peu à peu, s'enfonçait dans l'obscure nuit où s'éteignent les races royales. C'est à peine si, en 1810, les journaux étrangers font mention, parmi d'autres nouvelles, de la mort de la reine de France. Les journaux français n'en parlent pas. La France ne connaît plus ses princes. »

Et pourtant, moins de quatre ans après, Louis XVIII était roi de France, non plus à Mittau ou à Hartwell, mais à Paris. C'est après qu'il eut perdu ses dernières illusions et ses derniers fidèles, quand il se fut résigné à l'obscurité et à l'inaction, que se réalisa ce merveilleux événement, qu'Alexandre Ier avait jugé pour toujours impossible et dont Alexandre Ier fut un des promoteurs.

Louis XVIII devint roi à l'étonnement de tous et au sien propre. Il ne lui avait servi de rien, pendant vingt-quatre ans, d'entretenir des agents de désordre en France et des agents diplomatiques dans toutes les cours, de demander le succès tantôt aux intrigues électorales, tantôt aux insurrections vendéennes, tantôt à l'invasion étrangère, de fatiguer l'Europe d'impuissantes protestations contre un ordre de choses qui, suivant l'expression de Bonaparte, était comme le soleil et n'avait pas besoin d'être reconnu.

Quand il cessa de conspirer et que personne ne conspira plus autour de lui ni pour lui, il y eut quelqu'un qui conspira en sa faveur contre Napoléon : ce fut Napoléon lui-même. Ce que ni l'agence royaliste de Paris, ni la chouannerie, ni la machine infernale, ni le couteau de Georges Cadoudal, ni les armements de Paul Ier n'avaient pu même ébaucher, l'ambition démesurée du César corse l'accomplit. L'enlèvement du pape, le guet-apens de Bayonne, l'annexion de Hambourg, l'oppression des grands et des petits, la prodigieuse témérité de 1812 eurent, à la fin, raison de la Grande Armée et de l'Empereur.

On peut tirer du livre de M. Ernest Daudet une double moralité. Contre un gouvernement appuyé sur l'opinion publique les prétendants, exilés ou non, sont impuissants. Il n'y a pas de plus dangereux conspirateur contre un gouvernement que lui-même; ce n'est ni par les habiletés ni même par les violences de ses adversaires qu'il peut tomber : c'est par ses propres fautes (1).

ALFRED RAMBAUD.

CÉSAR DOMBET

Nouvelle

I.

Le plafond, ouvert sur le ciel, laissait entrer une lumière blanche. Au milieu de l'atelier, une jeune châtelaine en costume Renaissance se tenait immobile, figée dans un noble geste, et César Dombet, la palette en main, travaillait à son tableau, debout sur les marches d'une large échelle.

Il avait la physionomie banale que montrent parfois les solitaires tout adonnés à leur art — ce qu'on appelle « l'air artiste » étant fréquemment le privilège ironique de ceux qui le sont peu; — seul son regard luisait dans sa face grasse et colorée, et une épaisse mèche toute blanche sabrait sa chevelure très noire.

Par extraordinaire, lui, le travailleur absorbé et mécontent, paraissait satisfait de son œuvre et distrait. Sa main allait et venait de la palette à la toile, d'un geste machinal où l'œil seul la dirigeait; le modèle, qu'il oubliait dans son rêve, se raidissait sous la fatigue d'une fin de séance.

Le peintre songeait.

Ce tableau qu'il achevait était un bon tableau, oui, un bon tableau... Tout modeste qu'il fût, il partageait l'opinion de ses amis. Et maintenant qu'il avait exécuté un bon tableau, il en exécuterait d'autres, eh! ma foi, meilleurs encore...

Et il revivait par la pensée ses années de misère et d'étude.

Il avait d'abord perdu quelques années en une folle existence de rapin prolongée jusqu'à l'époque où le rapin vieillissant n'est plus un rapin d'avenir et devient un raté qui jure contre son étoile. Alors une honte l'avait pris de ne rien être encore, une ambition de parvenir et surtout un regain de la belle ardeur de ses vingt ans. Il avait renoncé aux vides journées contemplatives, aux creuses discussions esthétiques autour des marbres de brasserie, aux pseudo-études de paysage, où la nature sert de cadre à des idylles qui font du peintre le Daphnis de son modèle; il avait rompu avec la bohème qu'il hantait et s'était mis courageusement au travail.

(1) Dans une nouvelle édition, M. Daudet fera bien de modifier l'orthographe du nom du favori-barbier de Paul Ier : il s'appelait non pas Kutaikof, mais Kutaisof, ainsi qu'en justifient tous les documents russes.

Dix ans s'étaient écoulés.

Une lutte farouche s'était livrée entre lui et la misère. Mettant bout à bout les minces bénéfices de quelques leçons de dessin données dans des pensionnats, de portraits exécutés d'après des photographies, il était parvenu à ne pas mourir de faim. D'insipides vignettes pour les lithographies coloriées avaient été pendant quelque temps une mine inépuisable pour lui. Il avait tiré de son imagination des images où des Basiles grimaçaient piteusement à la vue d'un cheveu tiré de leur fricot ou bien s'esclaffaient devant un verre de vin rouge; il avait reproduit la moue ridicule d'un personnage adipeux qui a imprimé sur son pantalon blanc les reflets verts d'un banc fraîchement peint; il avait montré les précautions d'un bébé qui glisse de la bouillie dans un ressort de montre. Il avait illustré des prospectus de magasins de nouveautés, de pharmaciens, de bandagistes, et, dans sa honte de s'adonner à une aussi vile besogne, son amour pour la peinture, avivé déjà par les obstacles qu'il rencontrait, s'était accru d'un profond respect pour ce grand art.

Cependant sa position s'était améliorée; quelques tableaux assez bien vendus lui avaient permis de lâcher son fastidieux métier et de se livrer exclusivement à des travaux sérieux et intéressants. Plusieurs amateurs avaient appris son nom et coté ses œuvres; alors l'aisance vint et Dombet n'eut plus qu'une ambition : acquérir un vrai talent.

Du reste, il se sentait vieillir; la solitude commençait à lui peser. La liberté est nécessaire aux jeunes; mais, aujourd'hui qu'il prenait du ventre, qu'il était sujet à des vertiges, il se réjouirait de sentir auprès de lui une brave femme qui l'aimerait un peu et le dorloterait beaucoup. Ce luxe ne serait pas outré maintenant que le talent lui venait, d'autant moins qu'il choisirait une femme pas trop jeune, une veuve par exemple, et il se marierait ..

Elle ne serait guère à plaindre non plus : ne lui apporterait-il pas une fortune très suffisante, un bonheur assuré et, qui sait? bientôt... la gloire peut-être!

Et sous les doigts de Dombet le pinceau frémissait; le peintre trouvait sur la palette des tons plus joyeux, les plaquait sur la toile dans un tapotement multicolore qui irisait le fond du tableau de tons de cuivre, de pourpre, d'émeraude, d'améthyste, comme d'un vol de papillons et de feux follets se fondant peu à peu en une lueur de limbe où il croyait voir s'allumer et grandir l'aurore des beaux jours qu'il attendait.

Tout à coup un éclair l'éblouit, la toile se brouilla, vacilla devant ses yeux; il oscilla lui-même, la tête penchée, et faillit tomber, le corps en avant, sur son tableau. Mais il se redressa aussitôt et passa la main droite sur son front, comme foudroyé. Ses idées restaient emmêlées et confuses, son regard voilé. Par un effort il distingua son modèle, toujours immobile, et il comprit qu'il avait séance. Puis il se rappela et dit :

— Reposez-vous, ma fille; je suis un peu fatigué.

Sans descendre, la palette encore au pouce, il s'assit sur les marches de l'échelle; il avait les jambes lasses et engourdies.

Un instant après, il voulut se remettre au travail; mais le pinceau lui paraissait doublé d'épaisseur, ses doigts eux-mêmes lui semblaient mous et gonflés, étrangers à sa volonté comme l'auraient été les doigts d'un autre attachés au bout de son bras, et le pinceau glissa, frôlant la toile, et tomba sur le plancher avec un petit bruit sec qui fit tressaillir le modèle.

— Décidément, prononça Dombet, restons-en là... J'ai besoin de repos...

A peine put-il élever la voix.

Sa langue pâteuse tournait lourdement dans sa bouche devenue trop étroite. Il s'affaissa sur les marches de l'échelle et resta absorbé tout le temps que son modèle se rhabilla. En partant, celle-ci, inquiète de le voir si pâle, lui demanda s'il fallait informer la bonne de son indisposition.

— Pas la peine..., murmura-t-il; un étourdissement.. , rien!

Et la fille sortit.

Quand la bonne de Dombet vint l'avertir que son dîner était servi, elle le trouva au pied de l'échelle, étendu sans connaissance; dans la chute, son poignet droit s'était brisé, et, la palette restée à sa main gauche ayant glissé sur lui, toutes les couleurs s'étalaient sur sa poitrine, éclatantes et crues, comme une brochette de décorations fantastiques.

II.

Comme il était sain et vigoureux, on crut qu'il se rétablirait aisément; mais il fut de longs mois à végéter dans un profond affaiblissement physique et moral. Sa main demeura repliée sur elle-même, contractée en griffe insensible; tout le jour il s'appliquait à en redresser un à un les doigts; mais ceux-ci retombaient inertes, et le médecin, qui d'abord montrait beaucoup d'espoir, finit par se lasser de répondre avec assurance à sa question sans cesse renouvelée : « Ça reviendra, n'est-ce pas? Je pourrai travailler bientôt? »

Un jour enfin, on lui permit de se lever, et ses premiers pas le menèrent à son atelier. Il traînait la jambe droite, le pied tourné en dehors, et néanmoins il se sentait la douceur de vivre des convalescents; son corps renaissait plein de force, et le plaisir sensuel de respirer et de voir le jour lui mettait au cœur une gaieté indéfinissable.

L'atelier lui apparut tel qu'au jour de son accident : son tableau était là presque achevé, et l'échelle n'avait pas bougé. Il expliquait à la bonne comment il avait

dû glisser, quand, auprès du chevalet, il reconnut, resté à terre, le pinceau qui avait échappé de sa main; il le ramassa aussitôt et, par une superstition irrésistible, il voulut le reprendre, s'assurer que bientôt il pourrait s'en servir.

De la main gauche il plaça les doigts de la main droite, les redressa comme il eût fait pour un enfant; un instant, le pinceau resta en équilibre sous la pression; puis les doigts se refermèrent, reprenant l'immobilité d'une patte d'oiseau mort, et de nouveau le pinceau tomba. César demeura frissonnant et étourdi.

« Parbleu, dit-il enfin pour secouer sa tristesse, je peindrai de la main gauche! J'ai bien vu à Anvers un peintre sans bras travailler la palette d'un pied et le pinceau de l'autre! »

III.

Le jour impatiemment attendu où Dombet devait obtenir du médecin la permission de travailler arriva, et il s'assit devant son chevalet, commençant à dessiner de la main gauche.

La difficulté que rencontrait cette main inexpérimentée et maladroite, ses hésitations, ses timidités ne le découragèrent pas. Il lui parlait : « Allons! ça marchera, ma fille, ça marchera; du reste il le faut absolument! » Et il s'entêtait, et il arrivait à un résultat déjà satisfaisant, mince victoire qui le rendait tout heureux.

Pendant une semaine, il éprouva un vrai bonheur à retrouver pas à pas les progrès jadis acquis, et, au milieu de ces efforts qui le rajeunissaient, il conçut une grande confiance pour l'avenir. Auprès de lui, son tableau, presque terminé, attendait, et cette vue doublait son ardeur. Mais, au bout d'une semaine, Dombet s'aperçut qu'il ne dessinait ni ne peignait guère mieux que le premier jour. Deux semaines, trois semaines s'écoulèrent sans qu'il lui vînt la conscience d'avoir gagné plus de facilité, plus d'assurance dans le maniement du crayon et du pinceau.

Sans cesse sa main droite estropiée cherchait au bout de son bras à soutenir sa main gauche ignorante; alors il avait un regard navré pour cette pauvre invalide chez qui un reste d'instinct survivait à l'adresse perdue.

Il cassait ses crayons, il les taillait péniblement, ne savait où placer sa palette et finissait par la fixer à son poignet droit.

Il ne pouvait plus composer les tons, ni même les voir. Était-ce trop grande préoccupation du dessin et de la forme, depuis qu'il appliquait son attention à surveiller le travail laborieux de sa main gauche? Et il se prenait de colère après cette main, colère qui lui rappelait le temps où il enseignait le dessin à un jeune Américain de douze ans.

Le soir, il ressentait dans la main gauche un léger tremblement qui ne se calmait qu'avec la nuit et le repos.

A mesure que le mois où il avait recommencé à peindre avançait, ses séances devenaient plus fatigantes, plus tristes et plus courtes.

Les mois se succédèrent.

Dombet demeurait accablé et farouche dans son atelier, tandis qu'en son esprit, comme une noire tache d'encre qui s'élargit sur une feuille de papier buvard jusqu'à la couvrir entièrement, cette idée persistante s'imprégnait, grandissait de jour en jour et se faisait peu à peu conviction : « Je ne pourrai plus peindre! »

Il restait muet, la face contractée en une constante expression profondément douloureuse, la tête maintenant toute blanche, le corps flottant dans ses vêtements trop larges, avec l'apparence inquiétante d'un mannequin à effrayer les grives.

IV.

Cependant des modèles chaque jour venaient frapper à sa porte; des Italiens, le chapeau à la main, demandaient en des mines obséquieuses : « Pas b'soigne d'modelo, moussiou? » Et le marchand de couleurs passait, sa boîte au dos, prendre les commandes.

D'abord il les remercia, disant : « Plus tard! » Puis il ferma plus rudement la porte, et, un soir, agacé de cette obsession de son passé, il donna l'ordre à la concierge de ne laisser monter personne.

Mais un marchand anglais força la consigne répétant : « Jé voulais pétits tableaux! pétits tableaux! » désignant du geste les toiles aux murs et les chevalets vides; et, comme Dombet balançait la tête d'un signe négatif, l'étranger insistait, continuait à haute voix ses « Pétits tableaux! pétits tableaux... eaux! », jusqu'à ce que le peintre, pris de rage, lui dressât sous le nez son poignet droit crispé, criant :

— Puisque je vous dis que je ne peins plus! Je suis manchot, monsieur! manchot!... »

Le marchand, confus, comprenait enfin, voulait montrer qu'il comprenait.

— Yes, vous... Adieu!. . Pétits tableaux!... Adieu! pétits tableaux!... *Ibeg your pardon!*

Et, derrière la porte refermée sur ce grand corps, Dombet, suffoqué, se laissait aller à pleurer debout au milieu de son atelier.

Dès lors il demeura tout le jour dans un complet abattement, se refusant à bouger de sa chambre; puis, ayant appris qu'un voisin cherchait un atelier, il sous-loua le sien.

Mais, à peine le locataire fut-il installé, qu'un véritable supplice commença pour Dombet.

A travers le mur, dès huit heures, il entendait de son lit allumer le poêle; il reconnaissait la voix traînarde

du modèle italien; un chevalet roulait, son oreille exercée percevait les mille petits bruits d'une brosse qui tombe, d'un tube vide qu'on rejette, même de l'appui-main sur le bord du châssis et du fusain chantant sur le papier. Et le jour se passait ainsi. Ce qu'il n'entendait pas, il croyait l'entendre et le voir. Il distinguait les moments où le modèle se reposait et traînait par l'atelier et, le soir, le raclage de la palette et le lavage des pinceaux; enfin, dans la demi-teinte du crépuscule, les visites des camarades et des amateurs. Ah! ces conversations sur la peinture! ces discussions chaudes et vives, ces bavardages bruyants au milieu desquels il saisissait des noms propres, des bouts de phrase, critiques ou éloges toujours passionnés! Ah! tout cela était fini, bien fini...

Pour fuir, il sortait, vaguant au hasard. Son esprit absorbé laissait aller son corps, qui, par une habitude de chien d'aveugle, le conduisait tantôt à la vitrine d'un marchand de tableaux, tantôt devant l'atelier d'un ami, où il se surprenait la main au cordon de la sonnette.

Parfois aussi, sur les quais ou dans les rues, à l'aspect de ces silhouettes grises, de ces buées cendrées qui barrent et voilent les lointains à Paris, sur la chaussée à la vue d'un robuste attelage tirant une lourde charge, sur le trottoir devant un frais minois ou une tournure élégante, il ralentissait sa marche; son œil clignait, battait de la paupière; il éprouvait une jouissance intime et platonique; ensuite une opération réflexe et inconsciente fixait l'attention de l'artiste sur tel ton, telle « valeur », tel geste, telle ligne et même tel « motif » à utiliser. Alors, dans sa poche droite, il tâtonnait, cherchait son album de croquis; mais il ne sentait rien et brusquement il reprenait sa marche avec le regard à terre honteux et triste d'un eunuque devant un sourire de jolie femme.

Un jour, il rencontra un ami qui se plaignait :

— Mon cher, j'ai un morceau qui me donne un mal!... Je l'ai tant peint, tant repeint, que je travaille sur une épaisseur de pâte énorme qui me gêne... J'ai beau gratter...

César Dombet répondit :

— Quand cela m'arrivait, je lavais ma toile au savon noir ou à la benzine...

Et dans ces rencontres d'amis il lui échappait un mouvement pénible à voir : son bras droit se tendait, puis son bras gauche, pour serrer la main du camarade, et celui-ci hésitait devant ce poignet tordu qui s'avançait d'abord et devant cette main qui venait remplacer l'autre.

V.

Un matin, il entra dans la chambre où son mobilier d'artiste avait été entassé, car il quittait la maison pour prendre un petit appartement sans atelier.

Par la fenêtre glissait un jour rampant. Ses toiles et ses cartons à dessins gisaient en désordre; des cadres tournés au mur s'empilaient côte à côte, les uns vides, les autres garnis de tableaux; des étoffes, des draperies, des costumes abandonnés aux mites recouvraient les meubles; au milieu, plusieurs chevalets se dressaient gris de poussière, et, dans le fond, auprès de l'escalier d'où il était tombé, montait jusqu'au plafond un énorme rouleau noir : son tableau *Renaissance*, qui ne serait jamais terminé.

La sombre idée qu'il ne peindrait plus, plus jamais, l'avait si profondément pénétré que tous ces objets familiers l'étonnèrent, tant ils étaient loin de sa pensée. Il lui semblait entrer dans le passé d'autrui, d'un ami très cher, qu'il revoyait vivre en cette palette chargée de couleurs sèches et recroquevillées, et il demeurait là, béant et morne, ayant peine à comprendre que c'était lui-même qu'il évoquait, un « lui » jadis aussi vivant que le montrait cette photographie prise au coin d'une glace, son portrait à vingt ans.

Le lendemain, il reçut une carte d'entrée pour l'exposition du palais de l'Industrie. Dans deux jours c'était le vernissage, et il n'avait rien là-bas. Ses yeux s'attachaient à la carte : une carte d'exposant; une politesse de l'administration. La pensée qu'on le comptait encore parmi les artistes le toucha. Il irait, parbleu! au vernissage; il ne serait pas dit que lui qui, depuis quinze ans, n'en avait pas manqué un, laisserait passer celui-ci sans se mêler à la foule des camarades et des amateurs!

Et, le 30 avril, il sautait gaiement en fiacre, rajeuni par cette ardeur que chaque année il éprouvait à l'ouverture du Salon, et qui l'avait toujours poussé partout où s'exposait de la peinture.

Mais, dans l'avenue des Champs-Élysées, comme la voiture tournait à la hauteur du Palais pour gagner la façade, par la vitre abaissée sa main tira les basques du cocher et il cria : « Arrêtez! »

Le fiacre s'arrêta et attendit; Dombet ne sortait pas.

A la vue de l'entrée, du large écriteau : « Exposition des Beaux-Arts », une grande faiblesse l'avait paralysé, et une tristesse, une honte même le retenait dans la voiture. Il désirait attendre un peu, réfléchir, se remettre de cette singulière émotion.

Le Palais s'encadrait dans la vitre du fiacre. Devant le porche de pierre, que le soleil débordait par le haut en plaquant à l'emporte-pièce une silhouette bleue sur le sable jaune, la foule stagnait comme un ruisseau noir devant une bouche d'égout engorgée. Des va-et-vient de voitures croisaient en sens contraires leurs coffres roulants, masquaient tout, brouillaient tout; puis le sol se vidait aussi vivement que s'il eût été balayé par un large coup de vent. Sous la haute voûte grise, une aigrette de drapeaux s'épanouissait; plus bas, au ras du moutonnement sombre de têtes et de dos, des affiches jaillissaient, étalaient leurs tons vifs; çà et

là flottaient sur les chapeaux de femme des plumes, des fleurs aux couleurs tendres; des crieurs, allant et venant, promenaient la note bleue de leurs blouses et le trou blanc de leurs journaux; les cartes d'entrée papillotaient dans toutes les mains.

Et de loin Dombet ne percevait dans le brouhaha que le continuel roulement des voitures, les claquements des portes, les cris obsédants des marchands, le bruit de crécelle des tourniquets.

Au bord du trottoir, les premiers arrivés, l'œil au loin, attendaient; à l'écart, des femmes seules, gênées sous les regards, stationnaient. Et il distinguait des visages d'amis, de camarades, de voisins, d'amateurs, de journalistes. On arrivait, on se reconnaissait, on se saluait, on s'abordait. Un souffle de vie, de passion, de curiosité courait sur cette cohue grouillante qui, roulant, pénétrait gaiement, bruyamment dans le Palais, sans s'épuiser, sans cesse renouvelée par des arrivages de voitures qui se déchargeaient en longues files, la plupart avant même d'être arrêtées.

Seuls indifférents, des sergents de ville reparaissaient toujours à la même place comme des bouées.

« Un tableau à faire! » remarqua malgré lui Dombet. Et il dit d'une voix sombre au cocher de le reconduire où il l'avait pris.

Celui-ci, insouciant, habitué à ces attentes aux coins des rues, rassembla lentement ses rênes, frappa son cheval et partit l'œil gouailleur, tandis que dans le tremblement des vitres et le ferraillement des ressorts le peintre croyait entendre une plainte continue derrière lui : « Adieu! petits tableaux! Adieu! »

VI.

Plusieurs mois se passèrent en une existence vide, sans but, sans cette lueur à l'horizon qui guide, qui soutient et qui attire.

Dans un besoin d'oublier le passé et d'échapper au spectacle de l'activité des autres, Dombet songeait à quitter Paris lorsque, un matin, surpris par une pluie d'orage, il se réfugia sous les voûtes du Louvre, par hasard, près de l'entrée du Musée. La pluie tombait toujours et un grand vent humide s'engouffrait sous le porche; le Musée était ouvert, il entra dans le vestibule.

Rougissant de rester en bas auprès du gardien drapé dans son manteau, il gravit l'escalier de pierre avec de longs arrêts. Il hésitait, se sentait sourdement et invinciblement tiré en haut, peu à peu ému, attendri à mesure qu'il approchait, le cœur battant à rompre sa poitrine. Il n'avait pas vu de peinture depuis six mois, et il reconnaissait tout à coup qu'il l'aimait toujours; ramené là en amoureux infidèle, mais repentant.

En haut de l'escalier, il s'arrêta essoufflé; puis, d'un geste, il poussa la porte.

Ce fut un éblouissement, une joie des yeux qui lui serrait la gorge, le forçait à s'asseoir sur tous les bancs. Il retrouvait les tableaux plus beaux que dans ses souvenirs, et jusqu'à la nuit il parcourait les salles, le regard ardent et fureteur, se repaissait de formes pures et de tons riches, avançait, reculait, admirait avec des circuits caressants de chien heureux de revoir son maître.

Dès lors toutes ses journées se passèrent au Louvre. Le matin, il se levait à neuf heures, déjeunait et partait sans se presser, un petit pain dans sa poche pour manger à trois heures, s'il avait faim. Il arrivait le premier, avant l'ouverture, attendait en bas parmi les rapins, leurs boîtes à couleurs sous le bras. Comme dix heures sonnaient, il entrait dans la salle La Caze ; et sa journée commençait.

A cette heure, les salles sont désertes; les parquets s'allongent, nets et cirés ; au milieu sont massés les chevalets des copistes ; sur les murs les tableaux se suivent côte à côte dans leurs cadres rougis par le temps.

Au bout de la grande galerie on entend le roulement des voitures sous le grand guichet du Carrousel.

Les gardiens stationnent aux coins des portes ; plus tard ils somnoleront sur les bancs, la tête ballante.

Le public se répand dans le palais; coupés de courts silences, des craquements de bottines, des glissements de pieds se font entendre; des pas vifs traversent les salles sans arrêt, se prolongent, s'éteignent dans les salles voisines. Des voix nasillardes d'étrangers, des chuchotements entre gens qui parlent bas, recueillis comme à l'église, des discussions de rapins, des rires frais derrière les chevalets; et tous ces bruits, renvoyés par les toiles, les murs et le plancher, s'élèvent et vibrent comme dans une salle vide. Des visiteurs traînent, désœuvrés, d'un air d'ennui; quelques-uns, venus pour se chauffer, s'immobilisent sur les bouches de chaleur et, béats, s'alignent inconsciemment d'une bouche à l'autre dans la profondeur des salles. D'autres, provinciaux désappointés sur les splendeurs du Louvre, fatigués par cette suite d'images où leur œil se lasse, s'arrêtent derrière les copistes. Ceux-ci sont arrivés; les rangs de toiles se rompent; les chevalets s'ébranlent et gagnent les murs en grinçant; ils se forment en cercles devant certains tableaux comme une garde d'honneur que le badaud n'ose traverser : le cou tendu, il flaire de loin le chef-d'œuvre.

Dombet les détestait, ces copistes, pour l'encombrement qu'ils mettaient autour des tableaux et les « ordures » qu'ils osaient exécuter devant les œuvres des maîtres. Et il allait à petits pas le long des cimaises, avec de longs arrêts extasiés, des reculs l'œil pâmé, de brusques plongeons de tête pour savourer de près un ton délicat ou une virtuosité de pinceau.

Il avait ses préférés qu'il abordait directement,

presque machinalement, appelé comme on l'est par une main amie qui se tend, par un regard qui vous suit.

Cependant ce vieillard propre et grave, tous les jours là le premier et le dernier depuis dix heures jusqu'à la fermeture, fut bientôt remarqué.

Tout ce petit monde de gardiens, de peintres et de guides se prit de vénération pour lui : vénération un peu craintive à l'endroit de cet être mystérieux qu'on entendait à peine marcher, tant il glissait légèrement sur le plancher, et qu'on trouvait tout à coup derrière soi, les yeux rivés au tableau voisin. Et les copistes blondes que leur mère surveille en lisant des romans avaient peur de ce dos rond et de cette blanche barbe de nécromant.

Quelques vieux copistes, l'air important et sale, et quelques jeunes rapins venus pour flirter, la boîte à la main, autour des chevalets des jeunes filles, cherchèrent à lui parler; mais, soit calcul, soit distraction, César ne parut pas les entendre : on le crut sourd, muet peut-être, et on se contenta de le saluer.

Alors, dans les salles, à son passage, ce fut tous les jours une succession de coups de chapeau de gardiens et d'habitués. Dans la cour même, les guides rapés et chevelus, à l'affût des étrangers, le saluaient devant la porte, et lorsque, remorquant une bande d'Anglaises à lunettes d'or, ils arrivaient à la place où le dos de Dombet, immobile et absorbé, apparaissait, ils s'arrêtaient et, du même geste discret dont ils montraient les curiosités, ils le désignaient :

— Un vieil amateur sourd et paralysé... Toujours là... Il connaît le musée, allez... aussi bien que moi!

Les visiteurs le considéraient quelque temps et emportaient dans leurs souvenirs une image légèrement fantastique de ce vieillard hypnotisé par les chefs-d'œuvre.

VII.

Maintenant César marchait dans les rues la tête basse, ayant laissé son esprit devant un cadre. S'il levait par hasard les yeux, la réalité avec son jour bleu lui semblait crue, froide, triviale, et il se replongeait en lui-même, fuyant la nature qu'il ne comprenait plus, reniant l'œuvre de Dieu, tout entier à son adoration passionnée pour l'œuvre de l'Homme.

Les soirs et les lundis, le Musée étant fermé, il demeurait dans son appartement, l'œil à demi clos, avec des visions nettes de morceaux de nu ou de draperie, quelquefois de tableaux complets qui lui apparaissaient comme apparaît le visage troublant d'une femme adorée; obsession charmante et presque involontaire où il y avait de cette lassitude de l'œil ébloui qui, après avoir contemplé le soleil, croit le voir encore en ronds de flammes sous sa paupière abaissée. Il se complaisait en cette évocation extatique, et parfois, s'il lui arrivait de rencontrer du regard sur les murs ses tableaux, sa peinture, il lui venait aux lèvres un sourire sans regret, sourire ironique et surpris d'un homme grave devant les jouets de sa jeunesse, et il pensait : « Dire que j'ai voulu..., que j'ai osé peindre, et que c'est moi qui ai fait ceci! »

Cet art pour lequel il s'était cru mort et dont il se disait la victime, lui révélant ses vertus consolantes et compensatrices, apparaissait à Dombet sous un jour sublime, inconnu au vulgaire, et le peintre, dans un oubli complet de ses anciennes facultés créatrices, éprouvait un grand apaisement à se livrer aux pures jouissances esthétiques. Et il vieillissait inconscient, heureux, l'âme toujours jeune.

Comme il se voûtait sous le poids de l'âge et de sa tête toujours braquée en avant, les gardiens lui offraient un haut tabouret, et il demeurait à présent des journées entières à considérer le même tableau.

Par l'imagination, il le composait, le dessinait, le peignait comme s'il eût été non point un infime copiste, mais le peintre lui-même. Il voyait l'ouvrage avancer et se parfaire; il reconnaissait les « repentirs », les retouches, les reprises; il distinguait les glacis de la dernière heure; enfin il regardait se brosser la signature, et, après un dernier coup d'œil, il s'éloignait en traînant son tabouret, la démarche redressée dans l'orgueil d'un confident des dieux, d'une pythonisse descendue de son trépied...

Depuis plusieurs jours il n'avait pas quitté le tableau de Van Eyck, dans le grand salon carré. Ce chef-d'œuvre, énorme dans son exiguïté, où se creuse, au delà d'une terrasse fleurie, tout un panorama de ville avec ses maisons, ses rues, sa rivière, ses passants, dominé par des cimes neigeuses, ce miracle du vieux maître l'absorbait beaucoup. Il l'avait toujours aimé et il y revenait souvent; mais il voulait le connaître plus profondément encore, en suivre l'exécution d'après les traces que son œil expert retrouvait des touches successives de la main de l'artiste; et ce travail de reconstitution à travers plusieurs siècles l'épuisait et l'enivrait à la fois.

Il se sentait des lourdeurs dans la tête; ses yeux, exaspérés par cette obstinée fixation, lui montraient d'éblouissants éclairs fulgurant la toile, ou des taches livides se traînant sur la Vierge, sur l'enfant Jésus, sur le « donateur »; les craquelures, au sujet desquelles il ne cessait de gémir intérieurement, s'étendaient par instants jusqu'au ciel et mettaient une toile d'araignée sur l'œuvre entière. Alors il se reposait, la tête dans la main. Depuis un mois, il se trouvait très faible et il s'inquiétait à l'idée de se voir malade, obligé de renoncer pendant quelque temps à ses chers tableaux. Cependant le jour tombait, l'heure de la fermeture approchait, les copistes se retiraient un à un après avoir formé au milieu du salon un faisceau de leurs cheva-

lets. Bientôt, du fond de la grande galerie, les voix des gardiens s'élevèrent monotones, répétèrent : « On ferme ! » Et le public, poussé en troupeau, débordait avec un grand bruit de chaussures.

Le gardien s'avança et avertit respectueusement le père Dombet qu'on allait fermer. Mais le père Dombet ne bougea pas..., car il était mort.

Un brigadier des gardiens resta auprès de lui jusqu'à la fermeture; quatre autres vinrent ensuite prendre le vieux peintre et l'emportèrent à travers le Musée.

Le jour était tombé; dans le crépuscule, les toiles pendues aux murs s'endormaient, sombres, en un majestueux calme d'idole; les pas résonnaient en cadence sous les plafonds agrandis par l'obscurité, et, pendant la marche lugubre, la tête de César Dombet se balançait sur ses épaules, à droite, à gauche, en un salut suprême à tous ces chefs-d'œuvre...

CH. MOREAU-VAUTHIER.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE CONTEMPORAINE (1)

Ramon de Campoamor

Nous avons dit que si l'on nous demandait de nommer les deux hommes qui ont introduit dans la littérature espagnole contemporaine le plus d'éléments nouveaux, nous répondrions par les noms de Tamayo et de Campoamor. Le premier comme auteur dramatique, le second comme poète lyrique, ne sont presque pas de leur pays. Est-ce un éloge? est-ce un blâme? Assurément ce ne peut être un blâme si, d'une part, ils ont élargi le champ des idées pour le grand public qui les lit, et si, de l'autre, ils ont respecté la langue littéraire de l'Espagne, plus claire et plus sonore encore que la langue française.

Ramon de Campoamor (un beau nom composé des mots *champ* et *amour*, dont on pourrait, sans violenter l'idée, faire *champ d'amour*), Ramon de Campoamor serait né en Allemagne ou en France, qu'on ne verrait en lui qu'un fils légitime de Henri Heine ou de Musset : mieux encore peut-être, un frère consanguin de Sully Prudhomme. On l'admirerait; on l'aimerait; il ne causerait aucune surprise; mais, surgissant de l'autre côté des Pyrénées, il a été pour nos voisins ce qu'ils appellent un *asombro*, c'est-à-dire quelque chose de stupéfiant, de formidable et de merveilleux. Jamais ils n'avaient rien entendu de pareil, eux dont les poètes lyriques semblent le plus souvent avoir écrit pour accompagnement de fifre, de clairon, de castagnettes ou de guitare; eux qui ont conservé l'habitude de faire de la poésie l'expression simple de sentiments simples et qui, sauf à la fin du XVIIIe siècle, dans quelques mauvaises imitations de la poésie didactique française, n'ont jamais su ce que c'était que de mettre la forme métrique au service de l'idée pure. Le scepticisme scientifique de Campoamor venant remplacer l'éphémère scepticisme philosophique de Jovellanos et renverser le romantisme, qui florissait alors en Espagne comme une plante indigène, c'était la France, c'était l'Allemagne, c'était l'esprit du siècle franchissant la chaîne pyrénéenne et dévalant comme un torrent dans les plaines de la Castille-Vieille.

I.

« Dans les plaines de la Castille-Vieille » : ce n'est là qu'une figure, car Ramon de Campoamor est né sur le versant méridional des Pyrénées même. Pour un Espagnol, c'est un homme du Nord; et, en effet, il a d'un homme du Nord le caractère ferme, l'esprit réfléchi. Chose bien rare en Espagne, il n'a jamais varié dans ses opinions politiques. Sorti d'une famille de hidalgos aisés, il est né conservateur, et conservateur il est resté. Quand la reine Christine a été exilée d'Espagne, Campoamor s'est honoré par une ode qui restera à la fois au nombre de ses titres de gloire littéraire et à celui de ses bonnes actions. Au retour de la reine, il lui en adressait une autre dans laquelle il lui insinuait, avec sagesse, des conseils de mansuétude et de pardon. Très estimé de la reine Isabelle, très bien en cour sous son règne (car les partis monarchiques n'observent pas de près les tendances d'un écrivain pourvu qu'il affiche le respect et qu'il sache voiler ses hardiesses de pensée), investi du gouvernement des provinces de Valence et d'Alicante, il s'est tenu à l'écart des affaires depuis 1868 jusqu'à la Restauration, continuant seulement de siéger dans la législature sur les bancs de l'Opposition. A cette époque, il a été nommé directeur de l'Assistance publique et membre du conseil d'État; mais il est riche; ces emplois rétribués ont peu de charme pour lui, et il n'a pas tardé à donner sa démission.

Aujourd'hui Campoamor occupe en Espagne la position agréable d'enfant gâté de la Fortune et de la Gloire. Heureux époux et heureux père, estimé de tous, adulé par le plus grand nombre, entouré de tout le confort de la vie, il rappelle plutôt, dit Manuel Revilla, avec son collier de barbe blanche, sa taille un peu trapue et sa large carrure d'homme de soixante-huit ans, le type du banquier satisfait que celui du poète inconsolable. Sa vie privée, au reste, offre des contrastes, de même que sa personne et que son œuvre : ferme et digne dans son ensemble, elle laisse place à des amusements presque puérils. Campoamor

(1) Voy. pour cette série les deux semestres de 1885, et la *Revue* des 17 et 24 juillet 1886.

a rempli, quelquefois héroïquement, tous les devoirs politiques, et maintenant il s'amuse dans son cabinet à fabriquer des boissons gazeuses. C'est ainsi que dans son œuvre, qui, en somme, est magistrale, il introduit quelquefois des détails qui semblent des puérilités.

Les premières études de sa jeunesse ont probablement contribué plus que le reste à décider de la tournure de son esprit. D'abord destiné à la carrière médicale, il s'y est imprégné d'idées matérialistes qui contrastaient avec ses tendances naturelles de poète. De là à devenir le chantre du scepticisme et de la douleur il n'y avait certainement pas loin. Il a étudié la vie humaine dans un amphithéâtre; il a vu l'homme sous le scalpel de l'anatomiste. Ce que Campoamor pensait, il le disait tout naturellement en beaux vers, et ainsi il s'est trouvé être, par la force des choses, le poète du désenchantement et de la tristesse.

Ce qui en Espagne était un genre nouveau, ailleurs eût semblé déjà vieux. Cependant, pour qui y regarde de près, même dans ce chemin battu, Campoamor a su trouver une espèce d'originalité. Original en tant que poète espagnol, il l'est au plus haut point, cela va sans dire; mais il l'est aussi à un point de vue plus large et dans un sens plus absolu. Son originalité ne consiste pas à être sceptique : bien d'autres l'ont été avant lui. Il y a le scepticisme byronien, qui a rempli le premier quart du siècle, qui a eu partout de l'écho et auquel, de l'autre côté des Pyrénées, Espronceda a répondu; avant lui, il y avait eu le scepticisme de Voltaire, et, après lui, il y a eu le scepticisme de Musset, sans compter bien d'autres. Mais c'était là des manières de sentir empreintes d'amertume et de désespoir, des cris de révolte et de colère. Campoamor, au contraire, est sceptique avec douceur : on dirait même avec délices. C'est ce qui l'a rendu acceptable dans un parti qui fait profession de respecter les vieux symboles et de haïr qui les raille : il est sceptique si simplement, si naturellement, que l'on s'en aperçoit à peine. A cet égard, ce n'est pas seulement un homme du siècle, c'est un esprit tout à fait contemporain, en avance peut-être même sur l'heure présente, un épicurien du doute, qui repose mollement sa tête, non sur « l'oreiller de l'incuriosité », comme disait Montaigne, mais sur celui, non moins commode, d'une tranquille incrédulité. Un critique espagnol éminent a relevé dans son œuvre des mots qui rendent cet état d'âme : « Vivre, c'est oublier; — Le mal, tôt ou tard, arrive; — Tout se détruit; — Le bien-être n'existe que dans la mort; — L'homme n'est réellement sensible qu'au froid et au chaud; — Vivre, c'est douter; — C'est l'homme lui-même qui fait les lois de sa conscience; — La vertu et l'honneur n'existent que dans les mots; — Le feu est de l'amour qui se volatilise (ou *vice versa*); — La gloire et la foi sont des songes humains; — Le plaisir est la source du dégoût; — Le beau est dans notre œil; — Le spectacle est dans le cerveau du spectateur; — Tout est bâti sur le sable et emporté par le vent », etc. Sans doute, ces lieux communs philosophiques n'ont pas pour nous un accent nouveau; mais nous répétons qu'ils l'avaient en Espagne lorsque Campoamor a commencé d'écrire il y a bientôt un demi-siècle; et il a fallu l'aisance avec laquelle il les glisse dans des guirlandes de fleurs pour qu'ils fussent acceptés comme des axiomes de sagesse par une société qui, à cette époque, était encore platonicienne et catholique.

II.

Si nouvelle en effet était chez un poète cette habitude de voir toutes choses à la lumière de la science, que, pour caractériser ses chants, Campoamor a créé un néologisme. Le mot *dolora* n'était pas espagnol : *dolor* voulant dire douleur, on ne pourrait le traduire que par *douloureuse;* mais ce serait une mauvaise traduction qui ferait perdre au mot, outre sa grâce et sa sonorité, une partie de son sens. Quand l'Académie espagnole le mettra dans son dictionnaire, elle pourra choisir entre bien des définitions. Nous allons répéter celles que l'on en donne depuis trente ans : « La *dolora,* dit Ruiz Aguilera, est une composition poétique dans laquelle doivent se trouver constamment réunies l'importance philosophique de l'idée et la mélancolie du sentiment »; d'après Laverde, « c'est une composition didacto-symbolique dans laquelle se fondent le tour léger de l'épigramme, la tristesse du chant funèbre, l'exposition rapide et concise de la ballade et la moralité de l'apologue ». C'est demander bien des choses à la fois, et même des choses un peu contradictoires. A ce compte, la *dolora* parfaite ne vaudrait pas seulement un long poème, comme le sonnet sans défaut; il serait à peu près impossible d'y atteindre. Revilla, lui, la définit « une composition en vers, de forme épique ou dramatique, lyrique quant au fond, et qui, sur un ton léger et mélancolique, exprime une idée transcendantale »; c'est déjà un peu moins compliqué; mais mieux vaut, ce nous semble, d'abord comme plus courte et ensuite comme étant celle de l'inventeur du mot et de la chose, la définition de Campoamor lui-même : « La *dolora* est un petit poème qui joint la légèreté de la forme à la sentimentalité du fond, la concision de l'expression à l'importance de l'idée philosophique. » Donnée par l'auteur, cette définition oblige. Nous allons voir, en citant deux ou trois de ses *doloras,* qu'il y a été fidèle. Aussi bien n'est-ce que dans ses *doloras* proprement dites que l'on peut bien apprendre à le connaître.

Quoique tout ou à peu près tout ce qu'écrit Campoamor soit imprégné du caractère qu'il prête à la *dolora,* il a spécialement composé une centaine de petits poèmes qui portent ce nom. Il y en a dans le

nombre qui ne contiennent que quatre ou six vers et qui sont simplement des épigrammes; d'autres sont des pièces d'une certaine étendue et prennent la forme épique. Parmi ces dernières, nous remarquons, entre tous, deux morceaux d'un fini, d'une grâce et d'une élévation qui nous paraissent exquis. La première, intitulée *Quien supiera escribir!* — Si je savais écrire! — nous montre une jeune fille malade du mal d'amour et mettant son cœur à nu, en tout honneur et toute simplicité.

Écrivez une lettre pour moi, monsieur le curé.
— Ah oui, je sais pour qui!
— Vous le savez parce qu'à la nuit noire
Vous nous avez vus réunis?
— Sans doute. — Pardonnez-nous, monsieur le curé.
— Oh! je pardonne volontiers,
La nuit... l'occasion favorable...
Donnez-moi une plume et du papier.
Merci : je commence; voici :
Mon cher Ramon.

— Cher? Enfin, vous l'avez mis...
— Si vous ne voulez pas... — Si, si!
— *Combien je suis triste!* N'est-ce pas cela?
— Sans doute. — *Combien je suis triste sans toi!*

Une angoisse me saisit en prenant la plume...
— Comment devinez-vous cela?
— Pour un vieillard, le cœur d'une jeune fille
Est toujours fait de cristal.

Qu'est-ce que le monde sans toi? Une vallée de larmes.
Et avec toi c'est un Eden.
— Formez les lettres comme il faut, monsieur le curé
Afin qu'il comprenne bien cela.

— *Le baiser qu'au moment de partir*
Je te donnai... — Comment savez-vous?...
— Quand on s'en va, ou qu'on arrive et qu'on est seuls,
Toujours... Vous n'étiez pas fâchés ensemble?

— *Et si ton affection ne te fait pas trouver le moyen*
De revenir, tu me feras tant souffrir...
— Souffrir! rien que cela! Oh! monsieur le curé,
Dites-lui que je vais mourir!

— Mourir? Non; ce serait offenser Dieu...
— Je le répète, je vais mourir!
— Je n'écris pas cela et ne mets pas *mourir*.
— Quel homme de glace! Ah! si je savais écrire!

Monsieur le curé, monsieur le curé,
Vous ne dites pas ce que je veux,
Et les lignes que vous tracez
Ne rendent rien de ma pensée.

Écrivez-lui, pour Dieu, que mon âme
Veut s'échapper de mon corps,
Que si je ne suis pas morte...,
C'est parce que j'ai pu pleurer;

Que mes lèvres ne peuvent s'ouvrir
Comme des roses que sous son souffle;
Qu'elles ont désappris à rire
A force de boire mes larmes;

Que mes yeux, qu'il trouvait beaux,
Alanguis par la douleur
Depuis qu'il ne s'y mire plus,
Sont comme fermés pour toujours.

Que des peines qu'on peut souffrir
L'absence est la plus cruelle;
Que j'ai sans cesse dans l'oreille
L'éternel écho de sa voix...

Que puisqu'enfin c'est pour lui que je souffre,
Je suis heureuse de souffrir.
Oh! mon Dieu! que je lui dirais de choses
Si seulement je savais écrire!

On ne peut apprécier que dans l'original le tour fin et gracieux de ces vers que nous traduisons en prose. Nous ne pourrions louer autant la versification de la seconde *Dolora : El Beso* — le baiser; — mais, si la forme métrique n'en est pas irréprochable, la pensée y est plus élevée.

On m'a conté qu'un homme de cœur,
Se trouvant près de mourir,
Entendit ou crut entendre
Résonner dans les murs de Cadix
Un baiser donné à Canton.
C'est impossible, dis-tu, Assomption?...
Eh bien, il y a plus de vingt ans
Que j'ai donné, hélas! le premier baiser
Né de ma première passion,
Et encore aujourd'hui, Assomption,
Le froid qu'alors j'ai senti
Allume un feu dans mon cœur.

Depuis l'attraction, force aveugle,
Baiser de la pierre à la pierre,
Jusqu'à la prière, baiser suprême de l'esprit,
Le baiser est l'expansion entière
De cette étincelle céleste
Qui enflamme la création
Et qui, dans son cours immortel,
Va, de creuset en creuset,
Répandre sa flamme intense
Dans l'atmosphère de l'Être,
Qui d'un baiser alluma le soleil.

Du berceau jusqu'à la tombe,
Le baiser se transforme à son tour:
Il est *amour* dans la jeunesse,
Espérance dans l'âge tendre,
Au milieu de la vie *vertu*,
Et *souvenir* dans la vieillesse.

Comprends-tu bien, Assomption,
Que le baiser est l'expression
D'un idiome universel?
Que dans un torrent sans fin
De transmutations incessantes,
Changeant de formes avec l'âge,
Sur la joue c'est la *bonté*,
Sur les yeux c'est l'*illusion*,
Sur le front la *majesté*,
Sur les lèvres la *passion*?

Est-ce qu'en toi jamais ne s'éveille
Le souvenir, comme en moi-même,
De quelque amour qui n'est plus?...
Si tu me réponds que si,
C'est un baiser, oh! Assomption,
Que, sur les ailes de la mémoire,
T'apporte l'imagination.

Gloire à cette lueur obscure
Du Destin en incubation!
Gloire à ce germe immortel
De l'âme en fermentation!
Gloire à cette image fidèle
De tout un monde moral!
Et si tu doutes qu'il soit tel,
Qu'il le dise, le baiser de flamme
D'où est sortie l'âme de Platon!

Gloire à cette condensation
De l'Éternité tout entière!
Gloire à cette tendre effusion
De la paix et de la religion
Sur l'humanité en prière!
Charité qui sans cesse répand
Dans le monde joie et pardon!
Hymne à la perpétuité
Dont les sons mystérieux,
Sans que le cœur les entende,
Résonnent dans la postérité.

Comprends-tu, maintenant, Assomption?
Mais si tu ne peux pas croire
Que le baiser est conducteur
De ce feu à jamais enchanteur
Dont la nature a vécu
Sous le souffle créateur. .,
Faisons ensemble l'expérience...,
Et tu verras ensuite comment
Le baiser est une coupe,
Une coupe pleine de vie,
Qui dans le festin humain,
De bouche en bouche et sans fin
Et d'aventure en aventure,
Vient, depuis Adam et Ève,
Jusqu'à tes lèvres de carmin.

Reçois de moi, par compassion,
Cette fulgurante initiation,
De quelque obscur devenir!
Et alors, belle Assomption,
Tu comprendras assez comment
Un homme de cœur près de mourir
N'eut pas tort en croyant sentir
Un baiser donné à Canton.

La citation est un peu longue, mais elle nous dispense de toute autre. Nous voyons dans ce morceau, un peu irrégulier au point de vue métrique, mais écrit dans une langue admirable, comment la *dolora* est « un petit poème qui réunit la légèreté de la forme à la sentimentalité du fond, la concision à l'importance de l'idée philosophique ». Nous y sentons aussi la pointe de l'épigramme, si agréable aux peuples méridionaux, et si cultivée en Espagne depuis le temps de Gongora.

Mais nous nous demandons s'il était vraiment bien nécessaire de créer un mot nouveau pour exprimer une chose aussi ancienne que la réunion d'une idée sérieuse et d'un sentiment tendre sous une forme légère et concise? D'autant plus que ces conditions ne se trouvent pas rassemblées dans toutes les *doloras* de Campoamor comme elles le sont dans *El Beso*. Il y en a qui sont sérieuses sans être tendres; d'autres, tendres sans être sérieuses. Mais laissons cette chicane; car il paraît que, malgré sa bonhomie et sa bonté de caractère, Ramon de Campoamor se fâche, soit lorsqu'on lui conteste la nouveauté du genre et la définition technique de ses *doloras*, soit lorsque ses nombreux imitateurs ne donnent pas ce titre à leurs œuvres.

III.

Ce poète excellemment doué s'est essayé dans plusieurs autres genres : on pourrait dire presque dans tous. Il avait débuté dans la carrière par une série de *Ternezas y Flores* (Fleurs et sentiments tendres) et par une autre série de *Ayes del Alma* (Soupirs), qui n'ont rien de plus sentimental ni de plus mélancolique que ses autres poésies, mais dont les titres un peu fades étaient faits pour plaire, surtout à la cour de la reine Isabelle II. Avant de commander à la Renommée, il faut commencer par se rendre populaire. — Le poème de *Colon* (Christophe Colomb), qui vient ensuite, est d'une touche plus ferme; et le *Drame universel*, le plus grand effort du poète, s'élève plus haut encore. Les *Petits poèmes* et les *Chansons*, les *Fables* et les *Épîtres*, les *Madrigaux*, les *Épitaphes*, en somme tout ce que Campoamor a écrit en vers, voire même en prose, a le caractère semi-philosophique, semi-sentimental de la *dolora*, quoique appartenant à des genres différents. En bon Espagnol, Campoamor a écrit pour le théâtre : quel est le poète qui en Espagne ne tente quelque œuvre dramatique? Presque tous y réussissent, car la haute comédie est le génie propre de ce peuple. Par une exception rare, le talent de l'auteur des *doloras* n'a pu s'adapter à la scène, et ses comédies de *El Honor* (l'Honneur) et *Cuerdos y Locos* (les Sages et les Fous) sont ce qu'il a fait de moins bien.

L'heureux et triomphant poète lyrique de l'Espagne contemporaine vient de donner deux petits poèmes dans lesquels on retrouve les qualités et les défauts de son génie. *El Amor ó la Muerte* — ou l'Amour ou la Mort (1) — a pour sujet les sentiments d'une femme qu'un homme a trompée en lui faisant croire que celui qu'elle aimait s'était marié. Dans cette croyance, elle a épousé, la mort dans l'âme, l'auteur du mensonge. Un jour vient où l'amant reparaît, où la vérité se dé-

(1) *El Amor o la Muerte, poema en un canto monologo representable*, par Ramon de Campoamor. — Madrid, 1884. Libreria de Fernando Fé.

couvre, où la mort d'un des deux hommes devient nécessaire et où un duel sans témoins dénoue la situation. C'est l'amant qui est tué. On entend les pas du mari qui s'approche et qui vient annoncer à sa femme la barbare nouvelle et réclamer ses droits. Le monologue de celle-ci a quelque chose d'effrayant : c'est une femme justement indignée, c'est une lionne blessée, mais c'est surtout une Espagnole. Elle se dirige en chancelant vers la porte :

« ... Oh! penser que cet homme viendrait ici me faire injure! Mes cheveux se dressent sur ma tête comme sur le crâne d'une Furie!... Mais quoi? L'obscurité se répand sur la terre... Je ne vois plus la lumière!... Qu'est cet objet qui flotte dans les airs? Jésus, quelle vision!... Courage! courage! En écartant avec mes mains tous ces fantômes, je trouverai la porte peut-être... »

Elle tire les verrous; et, quand le mari furieux renverse la porte, elle se jette par la fenêtre :

« Où je vais, infâme? Ton cœur vil ne le devine pas? Je vais, vivante ou morte, rejoindre mon amant! Je vais m'unir à lui pour l'éternité! »

Un pareil thème n'a rien de bien nouveau. Mais le nouveau ne consiste pas à dire ce que personne n'a pu dire avant vous : il consiste à revêtir une situation ou une idée d'une forme différente de celle qu'on lui a donnée jusque-là et plus belle. C'est ce qu'a fait Campoamor dans ce monologue terrible.

Como Rezan las Solteras (Voilà comment prient les filles) (1) est un autre monologue, celui-là fin et comique. Une belle est dans l'église et attend, en marmottant des prières, que paraisse son prétendu. Les réflexions mentales, les impatiences causées par la lenteur de Pablo, les soupçons jaloux et les mauvaises pensées sur les autres femmes alternent d'une façon instructive et amusante avec les versets du *Pater*. C'est la nature prise sur le fait, la nature féminine en particulier, la nature des dévotes plus encore, et par-dessus tout la nature des Espagnoles.

IV.

Un étranger qui sans consulter l'œuvre poétique de Campoamor lirait ce qu'en disent les critiques espagnols, en viendrait à croire qu'il a paru derrière les Pyrénées un géant de la pensée. Rien n'égale l'enthousiasme, on peut dire l'engouement de ses concitoyens. A les entendre, Campoamor aurait changé la face de la littérature espagnole; une seule *dolora* « suffirait à immortaliser un poète » : il n'existerait donc point de mots pour exprimer la plénitude de gloire dont jouit le créateur de centaines de *doloras*. « Le *Drame universel* remplit le monde du nom de son auteur. — Aucune littérature au monde ne possède quelque chose de comparable aux *Petits Poèmes*. — *Colon* est une œuvre magnifique. — Les générations futures regarderont Campoamor comme le génie des temps modernes. — Grand poète, grand orateur, grand polémiste, profond philosophe, il est tout; il a le dernier mot de la science et de la sagesse humaines », etc. Nous faisons volontiers la part de l'exagération méridionale, la part du feu, pourrait-on dire, et nous retenons ceci : c'est que Campoamor, poète fin, délicat et noble, est venu à l'heure juste où les sources de l'art, déjà renouvelées en Allemagne et en France, avaient jusqu'à un certain point besoin de l'être en Espagne.

Il existe, au sujet de la mission du poète dans le monde, deux théories divergentes : l'une le représente comme un précurseur qui annonce d'avance l'éclosion de quelque idée nouvelle, comme le créateur d'une forme inconnue de l'idéal; l'autre ne voit en lui que le metteur en œuvre, sur le mode poétique, d'un idéal déjà trouvé. La première de ces deux théories peut flatter davantage l'imagination; mais la seconde est plus conforme aux données de l'expérience. A l'origine des sociétés, le poète a pu être, en effet, le premier sage, le premier savant, le premier philosophe de l'humanité; mais depuis il n'a plus fait, en dehors de son domaine éternel, qui est le sentiment et la passion, que célébrer en vers les idées courantes de son temps. A mesure qu'un idéal nouveau luit sur le monde, la poésie contemporaine change de caractère. Or l'idéal de la seconde moitié du XIXe siècle, c'est la science expérimentale qui l'a créé. Comment des poètes qui chanteraient la gloire seraient-ils écoutés dans un siècle qui honnit la guerre? Comment des romantiques épris de liberté pourraient-ils encore se faire entendre quand tout le monde parle autour d'eux des lois fatales de la nature, quand l'analyse scientifique rétrécit le champ du libre arbitre humain? Dans un siècle aussi ennemi de l'illusion que le nôtre, et jusqu'à ce que de la science soit sortie une vie nouvelle, le poète ne peut chanter que la tristesse, que la fatalité et la douleur.

C'est pour cela qu'au moment où l'Espagne commençait à s'initier à cet idéal, si nouveau pour elle, il lui fallait un poète sorti du creuset des sciences positives. Biologiste, physiologiste, anatomiste et surtout chimiste par passion, Campoamor était, plus que tout autre, en état d'exprimer les préoccupations dominantes de l'esprit moderne; son cœur, naturellement tendre, était fait pour leur donner l'accent humain. Mais s'il est vrai qu'il ait, dans une certaine mesure, renouvelé la face de la littérature nationale, s'il a

(1) *Como rezan las Solteras, poema en un canto (monologo representable)*, par Ramon de Campoamor. — Madrid, 1884. Libreria de Fernando Fé.

formé en Espagne une école qui sera, au moins pour un temps, de plus en plus nombreuse, ce grand changement dans le goût littéraire n'est pas l'œuvre de ses mains; Campoamor n'en est qu'un des ouvriers : il en est le poète, celui qui chante, le vulgarisateur par excellence.

Ainsi ramenée à des proportions plus modestes, la gloire de Campoamor est grande encore, car elle est celle d'un représentant, d'une incarnation poétique de la plus grande phase qui se soit encore produite dans l'évolution de l'humanité. A ce titre, il n'est pas douteux que son nom ne marque dans l'histoire, que son œuvre ne conserve sa place dans les archives littéraires de l'Espagne.

Toutefois la tristesse fatidique de la *dolora* n'est encore, comme tous les états de conscience de l'humanité, qu'un état transitoire. Un temps viendra où l'homme, regardant de nouveau par delà les lois de la matière, entonnera pour la millième fois son chant de triomphe. Déjà la tranquille résignation que Campoamor lui-même apporte dans le scepticisme en est un indice; déjà, de l'autre côté de l'Atlantique, Walt Whitman déclare que ce n'est pas la douleur, que c'est le bonheur qui est dans tout (1), et sur les rivages d'Europe la voix de Robert Buchanan (2) a répondu à ce cri de joie.

LÉO QUESNEL.

SOUVENIRS PERSONNELS

Le collège de Vannes en 1830

Je faisais ma rhétorique à Vannes en 1830, avec les frères Nayl, dont j'ai raconté l'histoire dans un livre, *l'Affaire Nayl*, qui vous est peut-être tombé sous la main (3). Le collège et les écoliers du collège ne ressemblaient à rien de ce que j'ai connu depuis. Nous étions tous externes, et nous formions dans la ville une petite tribu qui était, ce me semble, assez considérée. Les médecins et les avocats connaissaient par leur nom les premiers élèves des hautes classes; ils s'intéressaient à nos travaux; ils prenaient part, à la fin de l'année, à des exercices publics, nous posaient des questions, discutaient avec nous sur des points de littérature et de philosophie. Plusieurs de nos camarades étaient des fils de paysans et portaient le vieux costume breton. Ils se destinaient à être prêtres. Ils étaient en général plus âgés qu'on ne l'est au collège. J'avais un camarade de vingt-quatre ans, et sa présence n'étonnait personne. La plupart de nos rhétoriciens avaient une vingtaine d'années.

Il devait bien y avoir quelques richards parmi nous; mais ils étaient bien clairsemés. Ce bon vieux collège était l'asile privilégié des écoliers pauvres. Deux ou trois institutions tenues par de vieilles demoiselles rassemblaient chacune une vingtaine de pensionnaires : c'étaient les jeunes gens de bonne famille. Nous les regardions un peu comme des esclaves à la chaîne. Ils étaient mieux vêtus et mieux nourris que nous; mais nous avions sur eux l'inestimable avantage d'être libres. Quatre heures de classe pendant cinq jours de la semaine, et le reste du temps la bride sur le cou. Du reste, nous étions tous laborieux et sages, en notre qualité de pauvres. Chacun sentait qu'il faudrait prochainement gagner sa vie.

Nous étions assez nombreux. Bien peu d'entre nous vivaient dans leur famille. La plupart venaient des communes voisines et trouvaient un grenier ou une chambrette dans quelque pauvre ménage, où ils prenaient aussi leur pension à très bon marché. Quelques paysans arrivaient tous les lundis avec un énorme pain de seigle, qui devait leur suffire jusqu'au samedi suivant. Ils le coupaient en tranches dans une écuelle, et la logeuse y jetait un peu de bouillon. Avec cela, ils achetaient un morceau de bouilli, ou quelque charcuterie avariée, quand ils étaient en fonds. J'en ai connu plusieurs qui n'avaient d'autre nourriture que cette soupe à midi et du pain sec le reste du temps. Vous pouvez croire que nous n'étions pas des freluquets.

J'avais trouvé à me caser chez Mme Le Normand, qui tenait la pension des enfants de chœur, rue des Chanoines. J'avais là une chambrette sans feu, où mon lit, une chaise de paille et une petite table de bois blanc avaient bien de la peine à tenir. Je mangeais avec les six enfants de chœur, un abbé, qui les instruisait, et Mme Le Normand, la veuve d'un notaire de campagne. Il était convenu que, quand l'abbé serait malade, ou appelé à l'évêché, ou occupé de ses examens au séminaire, je le remplacerais. Grâce à ces arrangements, je ne payais que 25 francs par mois tout compris, et, comme on m'avait exempté de la rétribution scolaire, mon budget ne s'élevait pour l'année qu'à 250 francs. J'aurais eu grand besoin d'un supplément pour mon costume; Mme Le Normand avait toutes les peines du monde à le rapiécer, et ce qui ajoutait à mon malheur, c'est que je n'avais que quinze ans et que je grandissais encore. Quant à l'argent de poche, je n'en sentais pas le besoin. Je ne crois pas qu'il me soit arrivé une seule fois de regretter de n'en pas avoir.

Mais si vous voulez savoir tous mes secrets, les 250 francs à trouver n'étaient pas une petite affaire. La somme n'était pas grosse; mais je n'avais personne au monde qui pût songer à la payer. Heureusement pour moi, dans ce petit monde étrange, on avait l'ha-

(1) Voy. sur *Walt Whitman*, la *Revue* du 16 février 1884.
(2) Voy. sur *Robert Buchanan*, la *Revue* du 8 octobre 1884.
(3) 1883. Calmann Lévy.

bitude de faire donner des leçons aux commençants par les élèves des classes supérieures. Cela faisait vivre les grands et ne coûtait pas cher aux petits. Pour trois francs par mois, on donnait une leçon tous les jours, même le jeudi. Cela ne faisait guère que deux sous par heure; mais on mettait deux élèves ensemble, quelquefois trois, plus rarement quatre. Grâce à la bienveillance de M. Le Nevé, mon professeur, j'avais huit élèves (deux séries de quatre). Je donnais ma première leçon le matin, de six heures et demie à huit heures, et l'autre le soir de six heures à sept heures. On me voyait passer dans les rues en hiver avec ma petite lanterne et une pauvre veste d'indienne, qui ne me protégeait pas contre le froid et la pluie. On m'a dit depuis que j'inspirais aux braves gens de la petite ville une sorte de respect. Il est certain que je trouvais de la bienveillance de tous les côtés. Mes huit leçons ne me rapportaient que 24 francs, et c'était mon grand souci. Mme Le Normand, qui était la bonté même, avait beau me dire de ne pas penser à ma dette, j'en souffrais cruellement. Après la distribution des prix, où j'eus sans exception tous les premiers prix, car j'étais ce qu'on appelle un fort en thème, le conseil général du département me fit présent de 200 francs. Je fus donc riche à mon tour. Je payai les dix francs que je devais à mon hôtesse, j'achetai une redingote de drap et des souliers dont le besoin était encore plus pressant, et je goûtai la douceur d'avoir des livres de classe à moi, achetés chez M. Galles, au lieu de me servir de vieux bouquins sales et déchirés comme auparavant.

Je n'ai jamais raconté cette histoire; il me semble qu'elle a quelque intérêt, comme détail des mœurs d'une petite ville il y a cinquante-cinq ou cinquante-six ans. En 1872, étant ministre de l'instruction publique, je reçus au premier jour de l'an la visite des membres de l'Université. Le recteur de l'académie de Paris, M. Mourier, me présenta le corps de ses inspecteurs, parmi lesquels j'en vis un qui avait évidemment grande envie de renouer connaissance avec moi, et je cherchais inutilement à me rappeler où je l'avais vu, quand M. Mourier, qu'on avait mis au courant, me dit : « Voilà M. Du Pontavice, à qui vous avez donné des leçons au collège de Vannes. — Pour trois francs par mois! » m'écriai-je. J'eus grand plaisir à l'embrasser. Il avait été un de mes fidèles jusqu'à la fin de mon année de philosophie. La leçon avait lieu chez lui, et nous partions tous les cinq ensemble pour être au collège au coup de huit heures.

Je ne compte pas ces années-là parmi les dures années de ma vie. Où j'ai eu à souffrir, c'est pendant mes trois années de l'École normale, et, deux ans après en être sorti, quand je devins suppléant de M. Cousin à la Sorbonne avec 83 francs d'appointements par mois.

Pour revenir au collège de Vannes, je vous dirai d'abord que nous n'y étions pas très confortables. L'Empereur avait eu l'idée d'en faire un lycée. Le rez-de-chaussée était déjà construit, en face sur la place, à côté de l'ancienne chapelle, quand survinrent les événements de 1814. La construction fut interrompue, et les murs étaient restés là, à l'état de ruine moderne, ce qui constitue le plus attristant des spectacles. Derrière cette masure s'étendait une très vaste cour, mal entretenue, bordée au fond par les beaux bâtiments de l'ancien collège des jésuites, où étaient nos classes. Elles occupaient le vaste rez-de-chaussée, le premier étage restant inoccupé et désert. C'était une suite de salles immenses, éclairées d'un côté sur la cour, de l'autre sur la campagne. On y accédait en descendant trois marches de pierres, disjointes par le temps. Elles étaient dallées; les murs étaient nus, lézardés, noirâtres. Au milieu de la salle, un poteau mal équarri soutenait le plafond. Des bancs de bois avec dossier couraient sur les quatre murs; il n'y avait ni tables ni pupitres, on écrivait sur ses genoux, tout le milieu de la classe était vide. La chaire du professeur était en face de la porte. On y montait par un escalier ou plutôt par une échelle de huit à dix marches. Le régent, car c'était le nom que l'on donnait à nos maîtres, paraissait comme juché sur un tonneau. Il n'y avait, bien entendu, ni poêle ni cheminée. Le froid dans ces salles empierrées, situées en contre-bas au fond d'une cour, entièrement démeublées, immenses, avec leurs six fenêtres mal jointes, était tellement intense qu'à certains jours nous ne pouvions plus tenir nos plumes. Le maître frappait trois coups sur son pupitre au beau milieu de nos exercices. Aussitôt nous nous levions tous comme des frénétiques en poussant des cris perçants. Nous nous prenions par la main, et nous dansions une ronde effrénée autour du poteau : au bout d'un quart d'heure, trois nouveaux coups nous ramenaient à nos places. C'était un système de chauffage économique. Je crois qu'il n'était pas malsain. En tout cas, nous avions tous une bonne santé et une grande ardeur. La neige était si épaisse dans la cour, que les premiers qui nous frayaient le chemin en avaient pardessus les genoux.

On dispute à présent pour savoir si on ne supprimera pas dans les collèges l'enseignement du latin. Si on avait pris en 1830 une pareille résolution et qu'on l'eût appliquée au collège de Vannes, je ne sais pas à quoi nous aurions passé le temps. Nos régents, qui presque tous étaient prêtres, savaient parfaitement le latin. Ils savaient peut-être aussi, tant bien que mal, un peu de théologie. Je puis attester qu'ils ne savaient pas autre chose. On nous donna en 1829 un régent de physique. On n'avait plus entendu parler de ce genre d'études au collège de Vannes depuis 1789. M. Merpaut, qu'on chargea de cet enseignement, était comme le collège : il n'avait jamais entendu parler de cela. Il acheta un vieil exemplaire de la *Physique* de l'abbé Nollet. « Je ne le comprends pas, nous dit-il, mais

nous le lirons ensemble, et peut-être en nous aidant mutuellement parviendrons-nous à savoir ce qu'il veut dire. » Nous n'y parvînmes pas. Nous mîmes au pillage deux armoires contenant quelques instruments de physique surannés et beaucoup de substances diverses. Nous mettions un grand zèle à mélanger ces fioles l'une avec l'autre sous les yeux de M. Merpaut, pour voir ce qui en résulterait. Nous finîmes par jouer aux palets pendant la classe avec les disques d'une pile de Volta. Je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, que M. Merpaut avait un jeu très brillant. Le professeur de rhétorique, notre voisin, se plaignit du tapage. M. Merpaut fut magnifique : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici pour étudier les lois de la nature et que nous lui laissons pleine liberté de faire tout ce qu'il voudra des lois de la rhétorique. »

Voilà comme on enseignait la physique et la chimie dans la classe de M. Merpaut. Dans les autres classes, on n'enseignait ni la littérature, ni l'art d'écrire, ni les sciences pures, ni les sciences appliquées, ni l'histoire, ni la géographie, ni la philosophie, ni la rhétorique. On enseignait supérieurement le latin. On ne se contentait pas de nous le faire écrire et traduire, on nous le faisait parler. C'était notamment la langue courante dans la classe de philosophie. Le principal du collège n'en employait pas d'autre dans ses communications officielles avec nous. Il ne disait pas : « Il y aura congé ce soir » mais : « *Vacabunt scholæ serotinis horis totis.* » Il s'appelait M. Gehanno. C'était un petit vieillard guilleret, avec une figure de pomme d'api, portant la queue et les culottes courtes, un long habit cannelle qui traînait sur ses talons, et un grand gilet de satin noir. Il n'était pas avare de congés. *Vacabunt scholæ.* Il avait toujours une histoire amusante à nous raconter quand nous allions dans son cabinet. Je me les rappelle encore, après plus de cinquante ans, et je vous en raconterais quelques-unes, ici même, si je ne me rappelais le précepte d'Aristote qu'il faut savoir s'arrêter : Ἀνάγκη στῆναι.

Je ne m'arrêterai pourtant pas, quoi qu'en dise Aristote, avant de vous avoir dit un mot de la méthode employée par nos régents pour tenir leur classe. Nous étions placés selon les rangs obtenus dans la dernière composition, les numéros pairs à la droite du régent, et les numéros impairs à la gauche. Le premier à droite, qui était le premier de la classe, portait le titre honorable d'*imperator;* les régents facétieux allaient même jusqu'à dire : *imperator Augustus.* Le premier à gauche, qui était le second de la classe, prenait le titre de *Cæsar.* Puis venaient de chaque côté deux préteurs et dix *Patres conscripti.* Le régent poussait la nomenclature plus loin, quand il s'agissait de *viri consulares* qui avaient été malheureux dans leur composition et qu'on ne pouvait pas, par égard pour leur dignité, confondre avec la *plebecula.* Mais cette circonstance se présentait rarement, et après les vingt-six premiers noms proclamés au milieu des applaudissements, le régent fermait sa liste. *Cæteri ordine perturbato.* Il n'y avait ni consuls ni tribuns, ces deux charges étant conférées de droit à l'empereur et au César : *Imperator Augustus, iterum consul, tribunitiâ potestate.*

Nous avions aussi un *grand censeur,* qui tenait le registre des pensums et avait le droit d'en donner, droit dont il avait soin de ne pas user. C'était une espèce de maître d'études et, disons le mot, quoiqu'il soit un peu dur, un espion. J'espère que mon camarade Lanco, qui était un grand censeur à perpétuité, ne m'en voudra pas. La charge n'en était pas moins très ambitionnée; elle donnait droit à une place d'honneur dans la classe et à la chapelle. Le régent nommait le censeur directement, sans tenir compte des rangs de composition. Ce dignitaire était renouvelable tous les quinze jours. J'ai vu des élèves préférer cette dignité à celle d'empereur.

Préférez-en la pourpre à celle de mon sang.

Mais cette aberration était rare. Pour moi, j'ai été empereur constamment pendant mes trois dernières années de collège, excepté une seule fois où je descendis au rang de César. Cette éclipse passagère fut un événement dans le collège, et un peu dans la ville. J'avais pourtant des compétiteurs de grand mérite, dont la carrière a été plus heureuse que la mienne, quoique peut-être moins bruyante. Je me contenterai de citer M. Guérin, aujourd'hui conseiller à la cour de cassation, son frère Alphonse, notre grand chirurgien, qui était l'an dernier président de l'Académie de médecine. Il y avait aussi M. Alliou; mais celui-là a constamment dédaigné les honneurs et s'est contenté d'être proviseur du lycée de Saint-Brieuc.

Les élèves qui occupaient la droite de la classe étaient les Romains, et ceux qui siégeaient à gauche étaient les Carthaginois. Romains et Carthaginois entraient dans la salle au coup de huit heures. Le régent n'y était pas; le grand censeur présidait. Il veillait à ce que chaque Romain fît réciter les leçons au Carthaginois du grade correspondant et lui récitât ensuite les siennes. On lui remettait une note écrite sur la façon dont l'épreuve avait eu lieu. Elle était laconique. *Satisfecit* ou *Non satisfecit.* En général, elle était sincère. Il en dressait un tableau qu'il remettait au régent, lorsque celui-ci faisait son entrée dans la classe à huit heures vingt minutes. Le régent appelait quelques *non satisfecit,* pour constater le degré de leur ignorance, et leur infligeait la punition proportionnée. Il y avait ensuite des défis. Un Romain disait : « Je provoque le second préteur carthaginois. » Ils se rendaient au poteau, *ad palum,* et lisaient leur devoir l'un après l'autre. Le régent faisait ses remarques et nommait le victorieux. Les victoires et les défaites de chaque parti étaient soigneusement enregistrées par le grand censeur et les deux *purpurati.*

La classe du samedi soir était un moment solennel. Le grand censeur et les *purpurati* (l'empereur et le César) avaient additionné et comparé toutes les notes de la semaine. Ils soumettaient à l'examen du régent cet important travail. Il y avait quelquefois des difficultés. On discutait. Le régent était maître de trancher la question, ou d'en appeler au Sénat et au peuple. L'abbé Le Bail s'en remettait toujours à un plébiscite; mais l'abbé Ropert et M. Le Nevé usaient du pouvoir dictatorial. Simple affaire de tempérament. La sentence rendue, le grand censeur apposait solennellement deux écritaux : *Romani victores* et *Carthaginienses victi*; ou *Romani victi* et *Carthaginienses victores*. Il y avait certains avantages attachés à la victoire : des bons points, des exemptions de travail. Mais c'était surtout pour nous une question d'amour-propre. On se sentait humilié d'être du côté des vaincus, et l'abbé Le Bail ne manquait pas de nous apprendre que c'était une *diminutio capitis*.

Vous jugerez de tout le reste par cet échantillon, car je ne veux pas vous ennuyer des détails de la méthode. Elle est connue; elle venait en droite ligne des jésuites. Je n'espère pas la ressusciter, et je n'en ai, veuillez m'en croire, aucune envie. Après notre année de logique, que, vous autres modernes, vous appelez l'année de philosophie, nous avions souvent grand'-peine à être reçus bacheliers; j'ai vu des empereurs revenir bredouille. On nous regardait dans l'académie de Rennes comme des gens qui avaient sommeillé pendant un siècle et il m'est arrivé plus d'une fois de dire que j'ai fait mes études il y a cent cinquante ans. Aussi, quelles études! La première découverte que je fis en entrant à l'École normale, c'est que je ne savais rien au monde, excepté un peu de latin.

JULES SIMON.

(*Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou.*)

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Comédie des comédies, tout est comédie! Ce verset, mes très chers frères, est tiré de la dernière homélie du R. P. Arsène Houssaye. Vous allez supposer qu'il gémit, le R. P., sur le triomphe du faux en ce siècle, sur le chrysocale et le simili-marbre, et le simili-bronze, et la simili-vertu; qu'il s'irrite contre les draperies, les masques, les décors, les trompe-l'œil, en homme qui a le culte de la réalité, de la nature, en homme qui n'a jamais exagéré sa pensée, ni pris d'attitude, ni joué un rôle, lui dont le style est si simple et si nu et si dépouillé d'artifices. Oui, n'est-ce pas? Eh bien, rassurez-vous, mes très chers frères. Notre R. P. n'est ni attristé ni indigné. Non pas qu'il aime le clinquant, l'imitation, le trompe-l'œil et le *toc*, ô Dieu non! La nature, la simple nature! Mais que voulez-vous? En un temps où les vaches sont pour si peu dans le lait et la vigne dans le vin qu'on boit, les plus fervents adorateurs de la nature finissent par faire leur deuil de la nature. Tout est falsifié, il en faut prendre son parti. Résignons-nous. C'est donc d'une voix calme, sans indignation, sans même trop de tristesse que le R. P. murmure : Comédie des comédies, tout est comédie!

Tout, hommes et choses, et les hommes encore plus que les choses. Vous tout le premier, monsieur, qui protestez là-bas! Vous vous imaginez peut-être ne pas jouer un rôle? Vous en jouez un. — Sans m'en douter, donc? — Ah! cela c'est possible : vous rentrez alors dans la catégorie des acteurs qui donnent son nom au dernier recueil d'homélies, *les Comédiens sans le savoir* (1). Et tenez! il est publié, ce recueil, par la *Librairie illustrée* et vous n'y trouverez pas une seule illustration. Encore une petite comédie, vous voyez. Mais vous protestez : Non, je ne suis pas comédien, pas même sans le savoir; et, qui plus est, je sais que je ne suis pas comédien! — Très bien, calmez-vous. Assurément, non, vous ne jouez pas un rôle; mais le R. P. a été directeur de la Comédie-Française, vous le savez. Là, il a vu tant de roses en papier peint, tant de poulets en carton, tant de clairs de lune au gaz ou à l'électricité, et aussi tant de jeunes premiers quinquagénaires, tant d'ingénues mères de quatre enfants, que depuis lors, revenu dans le monde, il croit retrouver encore celui du théâtre. Il s'imagine marcher sur les planches et être éclairé par la rampe. S'il était ici en Suisse, à l'endroit où j'écris maintenant, devant le mont Cervolaire et la Dent du midi, il s'écrierait : Voilà un décor crânement brossé, et, comme à cet instant il tonne fort dans la montagne : Bien exécuté, ce tonnerre, dirait-il, une gratification au machiniste! Ne vous formalisez pas lorsqu'il vous appelle comédien, car il vous donne pour impresario et chef de troupe le bon Dieu lui-même. Oui, à l'en croire, Dieu n'a créé le monde que pour se donner la comédie. C'est Dieu l'auteur de la pièce et le metteur en scène; nous sommes sa troupe; les uns premiers grands rôles, les autres modestes utilités, quelques-uns simples préposés aux accessoires, avertisseurs, moucheurs de chandelles. Quant au R. P., il est le critique autorisé; c'est lui qui fait les lundis. Il est le Sarcey de la comédie humaine qui est en réalité la comédie divine. Gare à nous tous qui jouons ce soir, Houssaye-Sarcey est là au balcon de gauche! Voici qu'il s'accoude et enfouit son front dans sa vaste main? C'est qu'il n'est pas content. Lundi il y aura parmi nous des pleurs et des grincements de dents.

Le bon Dieu est-il toujours satisfait de sa troupe, je

---

(1) *Les Comédiens sans le savoir*, par M. Arsène Houssaye. — 1 vol. Paris, 1886. Librairie illustrée.

ne sais; ce qui est certain, c'est que son lundiste Houssaye ne l'a pas été constamment. Il nous a dit alors des choses pénibles comme vous pourrez vous en convaincre en relisant ses *lundis* réunis en ce volume. Il y a là des duretés pour quelques premiers rôles, des duretés que je trouve, pour ma part, absolument injustes. Ainsi pour Sainte-Beuve entre autres. Sainte-Beuve avait le double tort, pour le très indépendant Arsène, d'être à la fois sorbonnien et académicien. Justes griefs, avouons-le; mais était-ce une raison, Arsène, pour frapper si fort, et cela après avoir déganté votre main blanche de son chevreau souple pour y adapter un gantelet de cuir durci? J'imagine qu'il y avait un troisième grief dont vous ne dites mot. Lequel? Je ne sais trop. Peut-être simplement cette calotte de velours noir qui vous offusquait, qui vous blessait l'œil, quand vous le rencontriez à Compiègne ou à Fontainebleau. Ah! la vilaine calotte! Vous qui étiez couronné de roses, le contraste vous gênait. Vous vous demandiez, inquiet, ce qui allait arriver, si c'était cette calotte qui allait paraître étrange devant ces roses, ou ces roses devant cette calotte. Pour George Sand aussi, n'avez-vous pas été bien cruel, Arsène? Vous la caressiez, sans doute, mais en l'égratignant sans en avoir l'air. Évidemment vous n'aviez aucune sympathie pour elle. Peut-être pas tant, parce qu'elle a soutenu tour à tour les thèses les plus opposées (et si l'on veut savoir pourquoi, il suffit de retourner l'aphorisme : Cherchez la femme), peut-être pas tant pour cela que parce qu'elle les a soutenues toutes avec une ardente conviction. Votre élégant scepticisme s'en irritait un peu. C'était encore peut-être parce qu'elle aimait trop la vraie nature tandis que vous préfériez, vous, les arbres et les fleurs en toile peinte de la Comédie-Française. Peut-être aussi parce que, plaçant dans cette nature vraie des paysans qui ne l'étaient guère, ces faux paysans ne ressemblaient en rien aux paysans non moins faux, mais faux autrement, que vous imaginiez d'après Watteau. Mais, voyez donc! pourquoi mes hypothèses et pourquoi mes peut-être? D'où me vient cette idée d'aller chercher des raisons au delà et en dehors de celles que donne Arsène? C'est sa faute, après tout. A force de nous répéter que tous, au lieu de dire aisément notre pensée, nous débitons un rôle, il nous amène à écouter d'une oreille distraite le rôle débité et à chercher la pensée qu'on ne dit pas. Pourquoi reconnaître qu'il est comme chacun de nous un comédien sans le savoir — et encore en est-il parmi ces comédiens qui savent très bien qu'ils le sont? — c'est ce qui nous invite à soulever légèrement le masque pour bien voir la figure même.

Elle semble encore fraîche et nullement tirée, cette figure, de même que le geste est vif, l'allure dégagée. Arsène sera éternellement le jeune *lundiste* du bon Dieu. Les acteurs se succèdent, les jeunes premiers deviennent d'Almaviva Bartholo, lui ne vieillira jamais. Il a une eau de Jouvence merveilleuse qui donne à l'automne le vert feuillage du printemps. Voyez plutôt le résultat sur ces *lundis*. Quelques-uns datent d'assez loin; l'eau merveilleuse a produit sur eux son effet magique; on dirait qu'ils sont d'hier. Tous prestes et allègres; et ils forment devant vous un si joli chœur de danse, qu'en les voyant bondir et rebondir si agilement, M. Jourdain dirait : A la bonne heure, voilà des jeunes gens qui se trémoussent fort bien! M. Jourdain aurait raison. Mais j'y pense! Pénétrés de l'idée mère du livre de M. Arsène Houssaye, vous allez, c'est à craindre, me demander :

— Est-ce vous qui parlez ou si c'est votre rôle?

C'est bien moi et pas du tout mon rôle. Si je suis comédien en ce moment, c'est sans le savoir. On ne l'est pas toujours, M. Houssaye lui-même. Ce n'est pas son rôle qui parle, par exemple, lorsque, penché sur le cercueil de Victor Hugo, il évoque l'âme du grand poète. De vraies larmes, un enthousiasme sincère. Savez-vous où il joue surtout la comédie? Quand il répète : Comédie des comédies, tout est comédie! Et pourquoi le répéter? Pour donner à son volume un certain air — un faux air — d'unité, pour relier entre eux par un lien artificiel les *lundis* dépareillés qu'il appareille. L'unique drapeau sous les plis duquel il les a tous enrégimentés est un drapeau de théâtre pris au magasin des vieux accessoires.

II.

La *Lucette* (1) de M. Édouard Cadol mérite une mention toute spéciale, au milieu des romans qui sévissent. Ah! si M. Cadol avait le loisir de combiner avec un art plus savant les éléments de ses récits, de soigner plus aussi la forme, il nous donnerait des œuvres qui resteraient peut-être. Mais le journal attend et demande la copie, ce grand dévorant; et alors il faut bien se hâter. La préoccupation principale est de trouver les scènes à effet, les *clous*. De ces clous, quelques-uns sont d'argent, les autres de matière peu précieuse. On les enfonce à grands coups de marteau dans un mur fait de moellons qu'on n'a même pas le temps de revêtir de stuc. Cette fois, plus de clous d'argent que de clous de fer. Il y a là des scènes dramatiques ou pittoresques dont l'effet est incontestable. De même les caractères sont plus profondément étudiés. Cette Lucette est une jeune fille de grand cœur à qui la vie de famille est devenue odieuse parce que le luxe qui l'entoure a une source impure. Un mot suffit : Lucette est la fille de la Lionne pauvre. Son père est un mouton aveugle, qui, le jour où on lui ouvrira les yeux, deviendra un mouton enragé. Comment la honte s'est-elle installée à ce foyer assez longtemps honnête, c'est ce que

(1) *Lucette*, par M. Édouard Cadol. — 1 vol. Paris, 1886. Calmann Lévy.

M. Cadol raconte trop longuement, selon moi, en insistant sur certains épisodes à la fois violents et vulgaires : mais quoi ! ils étaient sans doute indispensables pour pimenter les feuilletons du début. Des clous de girofle, ceux-là ; le drame intéressant commence avec les tortures morales de la pauvre Lucette, le mépris qui germe et grandit dans son cœur pour la lionne, la pitié mêlée d'un certain dédain pour le mouton aveugle. Afin de se soustraire à cette existence, elle donnera sa main au premier brave garçon qui la lui demandera. En voici un : il est timide, gauche, sans éclat ; qu'importe ? c'est un honnête homme, il suffit. Elle échappera du moins à cette géhenne de la maison maternelle. Elle souffre bien encore en voyant ce pauvre garçon taciturne et terne raillé par son propre père, qui est, lui, brillant et bruyant : qu'est-ce que ces souffrances d'amour-propre en comparaison du supplice d'autrefois ? Elle en prendra son parti d'avoir épousé un médiocre. Mais tout à coup, heureuse découverte ! elle reconnaît que ce bon jeune homme est un homme, qu'il y a sous cette enveloppe modeste un cœur généreux, héroïque à l'occasion. C'est enfin le bonheur, avec un ciel désormais sans nuages. Quel vent soudain et impétueux a dissipé les derniers de ces nuages, je ne vous le raconterai point. Ce dénouement est dramatique et touchant ; mais le principal mérite de ce roman n'est pas dans l'invention de ces péripéties, il est dans l'analyse du cœur de Lucette, ses troubles, ses révoltes, ses incertitudes quand elle se demande si elle a le droit de condamner sa mère, puis le rassérènement final et la paix rendue. Il est encore dans la peinture de deux caractères de second plan, mais se détachant en relief et d'une touche assez puissante. En somme, c'est une œuvre de valeur. Si la forme en était plus achevée, si elle était d'un style plus distingué, il n'y aurait qu'à applaudir sans réserve. Je crois que, même en mettant en scène des personnages pris dans un milieu vulgaire, il est possible de donner au style un air un peu plus relevé. Oui, monsieur Cadol, croyez-m'en : trop sans façon, ce style ; pas tout à fait débraillé, mais pas assez *comme il faut*.

III.

Les temps sont durs pour les mères et le roman leur est cruel en cet instant. Après la mère Lionne pauvre, voici la mère aux Camélias. Son nom ou son surnom est La Baron (1), et il lui vient de ce qu'elle a été quelque temps baronne de la main gauche. Une petite baronne est née, bientôt orpheline de son père, qui, à son lit de mort, l'a confiée à un jeune tuteur, nullement baron lui ; car il s'appelle tout uniment Léon Durand. Elle a grandi sous l'aile dudit Durand ; à dix-huit ans, elle n'a jamais vu sa mère et ne sait même pas qu'elle existe. Cette mère est pourtant bien vivante, car dans le monde où l'on s'amuse, il n'est bruit que de ses frasques retentissantes. Elle se souvient qu'elle a une fille le jour où elle peut mettre la main sur l'immense fortune d'icelle. Et comment cela ? en tripotant un mariage qui livrera la pupille de Durand à un hidalgo peu scrupuleux, lequel promet une forte commission. Mais Durand veille et Durand résiste. Il démasque l'hidalgo, qui est un faux hidalgo : un ancien contrebandier muni de parchemins non authentiques. Le bandit envoie un vieux complice voler La Baron, et comme La Baron se réveille et défend son trésor, le bandit l'assassine. A son tour il est assassiné par le faux hidalgo. La pupille de Durand est ainsi délivrée de sa maman sans savoir qu'elle était sa maman. Le tuteur, qui n'a plus rien à craindre des revendications de la mère, se hasarde alors. Emma, je vous aime ! — Je vous aime, Durand — Et après ce duo, mariage final. Est-ce tout ? C'est bien tout. Ce roman, qui n'est pas plus ennuyeux qu'un autre, a, paraît-il, une haute portée sociale. Les auteurs, MM. Émile de Molènes et G. Delisle, se sont proposé de défendre vaillamment la fille de la dame aux Camélias contre les spéculations de sa mère. La loi, hélas ! ne la protège pas. Avis donc aux législateurs, aux sages législateurs. S'il y a une lacune, qu'elle soit comblée.

IV.

Si vous êtes habile à deviner les charades et les logogriphes, si les mots en croix, en losange, pentagones et hexagones et la polygraphie du cavalier n'ont pas pour vous de mystères, vous lirez avec un vif plaisir, celui de comprendre l'incompréhensible, le roman de M. Simon Boubée, *Mlle Rébus* (1). Un casse-tête chinois, une énigme à décourager Œdipe lui-même, cette demoiselle en losange, cette vierge hexagone. C'est un ange aux ailes immaculées. Et alors pourquoi vit-elle dans une pension bourgeoise médiocrement famée ? Pourquoi est-elle tutoyée par ce jeune drôle à *rouflaquettes* qui l'attend au coin de la rue ? Pourquoi va-t-elle frapper le soir très souvent à la porte d'un beau baryton ? Pourquoi est-elle l'amie intime d'une certaine Mélie qui l'emmène dans les bals publics ? Mystère ! mystère ! Parallèlement à elle, dans les mêmes ténèbres, se meut un jeune homme non moins énigmatique qui devrait s'appeler M. Logogriphe. Et ils s'aiment, tout en s'étonnant réciproquement de ces nuages dont chacun d'eux est entouré. Mais peut-être est-ce là un attrait pour l'un et l'autre. Comme vous

(1) *La Baron*, par MM. Émile de Molènes et G. Delisle. — 1 vol. Paris, 1886. Marpon et Flammarion.

(1) *Mlle Rébus*, par M. Simon Boubée. — 1 vol. Paris, 1886. L. Debau.

ne devinerez pas, j'aime mieux vous dire le mot de la double énigme. Si Mlle Rébus vit dans ce milieu, c'est pour retrouver l'assassin qui a tué une petite fille, il y a des années déjà, dans une province éloignée, crime dont on a accusé le comte Galaor, père de Mlle Rébus. Et il a été condamné, le comte Galaor, et son nom doit être réhabilité. Quant à M. Logogriphe, c'est le fils du prince d'Eylau, et, en courant après Mlle Rébus qui court après Mlle Mélie, laquelle court après le jeune homme à rouflaquettes, lequel essaye de rejoindre le cocher Dachu, cocher de son état, chourineur à l'occasion, voyez le hasard, il retrouve le prince d'Eylau, son père. Mais ce père est un faux père, ce prince est un faux prince, c'est un ancien comédien qui, après avoir occis le prince véritable, a pris son nom et sa fortune. Vous comprenez bien la chose, n'est-ce pas? Alors vous êtes plus heureux que moi qui vous l'explique. Toujours est-il que Logogriphe et Rébus se marient au dénoucment. Le comble de l'invraisemblance, ce récit fantastique; mais il est divertissant, à tout prendre. C'est encore un plaisir que de se casser la tête. Ne pas le lire cependant par les trop fortes chaleurs, crainte de congestion cérébrale.

V.

Et patati! et patata! Et des racontars, et des cancans, et des potins! Des remarques peu charitables sur la petite comtesse qui sort de l'onde amère! Des révélations perfides sur ce qui se passe dans l'intérieur des cabines, révélations faites par le sire *tête à claques*, c'est ainsi qu'on l'a surnommé, et le sire *tête à claques* ne va jamais rôder autour des cabines sans s'être muni d'une grosse vrille. Tous les *Cancans de la plage* (1) nous arrivent au loin grâce à Inauth qui s'en fait l'écho. C'est un écho spirituel qui fait valoir ce qu'il répercute.

MAXIME GAUCHER.

NOTES ET IMPRESSIONS

Des personnes obligeantes m'ont averti que je baissais, que mes petites homélies tournaient au radotage, que j'étais fourbu, poussif, usé, fini, et qu'il était grand temps de demander une sous-préfecture. Le plus triste de l'affaire, c'est que je suis, hélas! de leur avis : depuis quinze jours environ, je me trouve ridiculement plat. La seule pensée qui me console en cette épreuve, c'est que mes amis ne valent pas beaucoup mieux. Leurs articles sérieux sont visiblement faits entre deux siestes, leur éloquence montre la corde, leurs plaisanteries sont misérables. Vers la mi-juillet, ils sont entrés en pleine décadence, et aujourd'hui, 14 août, ils sont à l'étiage, comme la Seine.

Étrange maladie que cette anémie intellectuelle dont nous souffrons chaque été. Notre imagination nous refuse le service en même temps que notre mémoire, et le pire, c'est que ni l'une ni l'autre ne se reposent pour cela. Seulement elles travaillent par contrainte et en pure perte. Comme ces fiévreux qui délirent et souffrent du tumulte incohérent de leurs idées, puis découvrent avec angoisse des monstres bizarres dans les ramages d'un papier de tenture, nous peinons malgré nous, par routine, sans aboutir à rien. On prend la plume, on s'interroge, on s'absorbe, on crible les marges d'arabesques pour se mettre en branle; peine perdue : l'eau n'arrive plus au moulin, comment faire tourner la roue dans le vide? Voilà le grand point, le point initial : pour que M. l'abonné reçoive au jour dit son sac de farine, il faut que le blé ait bien mûri dans le champ, il faut que le moulin fonctionne sans avarie, il faut aussi qu'il ait plu là-haut, sur les collines, et que le ruisseau bondisse joyeusement dans la ravine, jusqu'à la grande roue de bois, verdie par la vétusté, dont tant d'humbles ménages attendent leur subsistance de la semaine. Ne criez donc pas trop fort, monsieur l'abonné, si nous avons mis, ces jours-ci, un peu de plâtre dans notre farine : je vous l'avouerai, il n'a pas plu dans nos pays, le ruisseau était à sec et le moulin ne tournait plus.

***

Voici encore, s'il vous plaît, une autre excuse de notre stérilité : c'est notre absence de Paris. Nous autres Parisiens, nés entre deux réverbères de la rue des Martyrs, nous ne sommes nous-mêmes qu'en deçà de l'octroi; il nous faut, pour avoir quelque esprit, rencontrer à chaque tournant de rue quelqu'un qui en ait. On cause le matin avec Renan, vers deux heures on passe à l'atelier de Paul Dubois, on dîne avec Dumas et Alfred Arago, le soir on rencontre, dans les couloirs de l'Opéra, Pailleron et Daudet : cela entretient et renouvelle. Quand on est à court, on vit sur le fonds commun. Ah! pour vous, jeune poète qui avez du génie, faites autrement : renoncez au monde; vos livres vous y représenteront assez; louez un chalet sur quelque plage morte de Bretagne, enfermez-vous à clef dix heures par jour, et, en présence de la mer, écrivez sur un très grand papier avec une plume d'oie; c'est un fait avéré que le séjour de la Bretagne, dans les conditions que je viens de dire, développe le génie. Mais nous, qui n'avons point de génie, qui n'avons guère d'esprit et qui ne sommes que les ramassemiettes de ceux qui en ont (ce qui est déjà fort joli), nous ressemblons, hors de Paris, à des choristes char-

(1) *Cancans de plage*, par Inauth. — 1 vol. Paris, 1886. Librairie illustrée.

gés de chanter un solo : nous cherchons, d'un œil effaré, nos camarades, nos accompagnateurs et le bâton du chef d'orchestre.

Enfin, s'il m'est permis de parler une dernière fois en parabole, à la façon des conteurs orientaux, j'ajouterai, pour conclure, qu'il y a dans le monde autant de variétés d'esprits que de variétés d'eaux à boire : il y a *l'esprit de source*, celui d'Augier; *l'esprit de puits*, celui de Dumas fils; *l'esprit gazeux naturel*, celui de Rochefort; *l'esprit gazeux artificiel*, celui de Pailleron; il y a enfin *l'esprit de pluie*, c'est celui de tous nos confrères, chroniqueurs et boulevardiers; à Paris, mais à Paris seulement, il en tombe une averse tous les matins : il suffit de se mettre sous les gouttières.

*
* *

Heidelberg est une souriante, une jolie, une exquise petite ville. Après sa bière, ses confitures de myrtilles, ses servantes joufflues, son vieux burg et son vieux pont, ce qu'elle a de mieux est son université. Oui, à mon gré, le fameux tonneau et la cure de petit-lait ne viennent qu'ensuite. Mais le plus charmant dans ce nid des études classiques, c'est que tout y est à la fois très vieux et très vivant. Le château des électeurs, que nous avons eu la sauvagerie d'incendier en 1689, est la ruine la plus gaie que je connaisse. Ici des pans de mur rougeâtres, fouillés et ciselés comme une orfèvrerie de pierre, avec des fenêtres béantes qui n'ouvrent plus que sur le ciel clair, des festons de lierre et de vigne folle, des tilleuls poussant librement au milieu des donjons éventrés; là des tonnelles pour les buveurs, des étalages de petits marchands sur des nappes bien blanches, des faïences qui reluisent, des étains qui brillent, des cris gutturaux, des rires épanouis, et, par-dessus tout, l'hymne pantagruélique du *Gaudeamus, gaudeamus igitur!* C'est frère Jean des Entommeures dans le château de la Belle au bois dormant.

Le paganisme qu'insinuent dans l'esprit les humanités grecque et latine s'est greffé sur la bonne humeur naturelle aux gens du Palatinat. Avec cela on est théologien, on garde des formules et des coutumes du moyen âge : de sorte que c'est, au total, le mélange le plus drôle du monde. Sommes-nous en 1500? Oui : voyez passer le cortège de la *Ruperto-Carola*, allant déposer ses vœux aux pieds de son *Rector magnificentissimus;* elle est toujours divisée en cinq corps : *Saxoborussia, Suevia, Vandalia, Guestfalia* et *Rhenania;* elle chante le *Te Deum* et l'*Alleluia;* c'est le plein xve siècle... Tournez-vous à présent, et regardez cette statue colossale au milieu du pont en dos d'âne qui traverse le Neckar; c'est Minerve en personne, et auprès d'elle l'électeur Charles-Théodore : aimable tête-à-tête. Nous voilà donc au siècle de Périclès. Lisez enfin sur le pignon de la fameuse maison *Zum Ritter* ces deux inscriptions qui se tempèrent l'une l'autre avec une si douce philosophie : *Soli Deo gloria*, et, à côté : *Perstat invicta Venus.* (Les dames comprendront sans doute, sans que je traduise.) Est-il rien de plus joli que cette restriction apportée au christianisme? Comme on y reconnaît l'état d'esprit d'un bon peuple qui, en trente ans, dut changer cinq fois de religion! Et au demeurant, sous ce vernis antique, sous cette mince couche de mysticisme, à travers moyen âge, Renaissance, Réforme, révolutions, invasions et pillages, quelque sentiment a-t-il persisté dans la conscience des bourgeois de Heidelberg? Oui, certes, celui qu'un proverbe exprime si bien dans le patois du pays : « L'homme a reçu un estomac : c'est pour s'en servir. — *Der Mensch hat en Maage und net umesunscht.* »

*
* *

C'est une chose excellente que notre Institut de France, à défaut de notre Université, ait été représenté à cette fête des hautes études allemandes. L'hostilité de nation à nation est toujours, dans ce domaine, une sottise dont tout le monde souffre. Railler et persifler la science germanique ne rime à rien, c'est un thème si trivial que les gens de bon sens doivent se l'interdire, comme les plaisanteries vieillottes sur la pêche à la ligne ou les allumettes de la régie. L'Allemagne, qui n'est pas aimable, mérite l'estime en presque tout ce qui est enseignement, érudition, labeur patient, réflexion sérieuse. Cela a été dit mille fois, et si je prends la liberté de le répéter pour la mille et unième, c'est que de très spirituels écrivains affectent aujourd'hui de l'oublier.

Ces Déroulèdes universitaires, que d'ailleurs j'aime fort, obéissent à une antipathie fougueuse et peu raisonnable. Au fond il y a chez eux quelque dépit de voir des intelligences inférieures les devancer, à force de travail, dans leur propre chemin. L'Allemand, c'est pour eux l'archiviste paléographe, le rédacteur de la *Revue critique* rebelle à leur talent et pointilleux sur leurs erreurs. Cette concurrence méprisable les irrite; ils ressemblent à ces barons superbement armés et montés qui, à la bataille de Poitiers, se cabraient, furieux d'être mis en déroute par d'humbles archers anglais. Ils se résoudront à tout plutôt qu'à descendre de leur cheval pour aller combattre l'ennemi sur son terrain. Louent-ils quelqu'un de nos maîtres parisiens, ils s'empressent de lui sacrifier toute la science allemande en bloc. Il faudrait s'entendre pourtant : reprochent-ils à Otfried Müller son étroitesse d'esprit, à Ernest Curtius son mauvais style, à Théodore Mommsen son indigence d'idées? Non, ils en veulent à l'Allemand anonyme et traditionnel. — Et cependant ces maîtres que nous sommes d'accord, vous et moi, à proclamer incomparables, M. Gaston Boissier, M. Gaston Pâris, M. Lavisse, M. Boutroux, M. Alfred Croiset, n'est-ce pas à Berlin, à Leipzig, à Munich qu'ils ont puisé cette science dont nous avons raison d'être fiers? Ils l'ont

filtrée, je le veux bien, mais ils n'en renieront jamais la source. C'est en Allemagne qu'on apprend le sérieux, la gravité, la conscience scrupuleuse du travailleur. C'est là aussi qu'on apprend cette universelle curiosité des choses de l'esprit que je voudrais voir pénétrer jusque chez les plus humbles abonnés de nos cabinets de lecture. Croiriez-vous que cette « Revue de littérature française », que nous désespérons de fonder à Paris, elle existe à Oppeln, dans une mauvaise bourgade de six mille âmes, perdue au fond de la Silésie? Les découvertes les plus spéciales, les études les plus minutieuses trouvent un écho dans le public d'outre-Rhin. Il y a un grand éloge que Herder faisait de Kant : « Rien de ce qui méritait d'être su, dit-il, ne lui était indifférent. » Entendez-vous ce mot? Herder n'a garde de dire : « ... ne lui était étranger », non, il ne s'agit point d'être un Pic de la Mirandole; mais « ... ne lui était indifférent ». Voilà ce que je voudrais qu'on pût dire de chacun de nous.

*
* *

Relevons la tête cependant : nous triomphons dans les deux hémisphères par notre fantaisie, notre art, notre goût de l'extraordinaire et de l'impossible. Ici, dans cette *Bierhalle*, au milieu de ces épais buveurs rhénans, je me réjouis de suivre, grâce à la *Gazette de Cologne*, notre folle Sarah Bernhardt au fond de l'Amérique. Elle étonne ces étonnants Brésiliens, elle cravache ses camarades, elle joue l'étrange mascarade de *Théodora* avec tant de flamme qu'elle ne peut atteindre à la fin; elle reçoit des colliers d'émeraudes, des invitations impériales et, au milieu de cela, des sommations de comparaître devant le commissaire de police. Elle passe comme une comète capricieuse et échevelée, laissant derrière elle un souvenir mêlé d'admiration et de scandale, avec l'écho des vers de notre Racine et de notre Victor Hugo.

Voilà le rôle où tu peux, chère France, défier les nations. Ce n'est pas le seul que tu aies joué, ce n'est certes pas le seul que tu joueras; mais en cela qui donc te va même à la cheville? *Excudent alii*... D'autres forgeront des canons plus monstrueux, d'autres mettront plus de bon sens dans leur politique, d'autres expliqueront mieux Virgile et Aristote, mais s'il s'agit d'inquiéter et de charmer, il n'y a encore que toi au monde!

PAUL DESJARDINS.

Heidelberg, 12 août 1886.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élections départementales. — Le scrutin de ballottage pour le renouvellement partiel des conseils généraux a eu lieu le 9 août. D'après *l'Agence Havas*, les conseillers républicains élus sont au nombre 991 et les conservateurs de 445.

Intérieur. — Un arrêté du ministre des finances a réglé les conditions auxquelles s'effectuerait, à partir du 1er octobre, la libération anticipée des certificats provisoires. — La commission administrative de l'Exposition universelle s'est réunie sous la présidence de M. Lockroy, ministre du commerce et de l'industrie. Elle a examiné et discuté le plan préparatoire qui lui a été soumis par M. Alphand. — Le produit des impôts et revenus indirects pour le mois présente une plus-value de 1 559 475 francs sur les évaluations budgétaires et de 1 964 300 francs sur les recouvrements de juillet 1885. La moins-value pour les sept premiers mois de l'exercice courant s'élève à 47 372 625 francs par rapport aux évaluations budgétaires.

Extérieur. — Le cardinal Lavigerie, de passage à Paris, a eu un long entretien avec M. Francis Charmes, directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères, relativement aux rapports des missionnaires avec les diplomates français à l'étranger.

Allemagne. — Une entrevue a eu lieu à Gastein entre l'empereur d'Allemagne et l'empereur d'Autriche. — Le général de Werder, plénipotentiaire militaire d'Allemagne à Saint-Pétersbourg, a été relevé de ses fonctions et nommé gouverneur militaire de Berlin.

Angleterre. — Après la formalité de la prestation du serment, la Chambre des communes s'est ajournée au 19 août. — De nouvelles émeutes ont éclaté à Belfast; une cinquantaine de personnes ont été blessées dont plusieurs mortellement. — Le gouvernement britannique a proclamé son protectorat sur les Ellice, groupe de neuf îles situées au nord-ouest de Samoa.

Belgique. — La cour d'assises de Mons a condamné deux des incendiaires de la verrerie Baudoux à vingt ans de travaux forcés; les autres ont été condamnés à des peines variant entre trois mois de prison et quinze ans de travaux forcés. — Les groupes socialistes de Bruxelles ont organisé une répétition générale de la manifestation projetée pour le 15 août; aucun désordre ne s'est produit.

Amérique. — Un mouvement révolutionnaire, dirigé par M. Casimir Moya, ancien candidat à la présidence de la république, a éclaté dans l'île de Saint-Domingue. La loi martiale a été proclamée.

Lettres, sciences et arts. — A l'occasion du centenaire de M. Chevreul, on a décidé d'organiser une exposition qui sera le résumé des travaux et des inventions de l'illustre savant. — Les admirateurs américains du paysagiste Millet viennent d'acheter la maison de Barbizon, que le peintre avait habitée, pour l'offrir à sa veuve. — Distribution des prix au Conservatoire de musique et de déclamation. — Le ministre de la guerre vient de nommer une commission d'études relatives à la navigation aérienne.

Instruction publique. — Le *Journal officiel* a publié le décret relatif à la création de l'enseignement secondaire français, qui sera organisé dès la prochaine rentrée au lycée Lakanal et au collège Rollin. — Une section coloniale vient d'être créée à l'École libre des sciences politiques, en vue

de préparer des administrateurs pour nos possessions extérieures. Le nouvel enseignement sera inauguré par une série de conférences de M. Paul Leroy-Beaulieu sur la colonisation. — Deux décrets rendus après avis du conseil supérieur de l'instruction publique ont réglé la situation des agrégés dans les Facultés de droit et de médecine et dans les écoles supérieures de pharmacie.

Faits divers. — Un banquet a été offert, au Havre, à M. Savorgnan de Brazza, gouverneur du Congo. — Une rencontre à l'épée a eu lieu au bois de Boulogne entre M. Girard, rédacteur de la *France*, et M. Duché, rédacteur du *Conservateur de l'Ariège*. — Les garçons limonadiers ont organisé à plusieurs reprises des manifestations contre les bureaux de placement et provoqué des scènes de désordre sur la voie publique; diverses arrestations ont été opérées. — Un violent incendie a dévasté en grande partie les collines boisées de Saint-Loup, près Marseille. — La cour d'assises de la Seine a condamné Louise Michel à quatre mois de prison, Guesde et Lafargue à six mois, Susini à quatre mois de la même peine, pour excitation au meurtre et au pillage commise dans la réunion anarchiste du Château-d'Eau.

Nécrologie. — Mort de Mgr Goold, archevêque de Melbourne; — du professeur allemand Guillaume Scherer; — de M. Michel Nicolas, professeur honoraire à la Faculté de théologie protestante de Montauban; — de M. Demangeot, ancien conseiller aux cours d'appel de Metz et de Nancy; — de M. Samuel Ferguson, président de l'Académie royale irlandaise; — du R. P. Houlès, dominicain, ancien directeur du collège d'Arcueil; — du général de brigade en retraite Fauchon, maire de Cancale et ancien conseiller général; — du général Pinelli, ancien commandant des troupes italiennes, lors de la prise de Rome en 1870; — du médecin principal de marine Zuber, attaché au corps expéditionnaire du Tonkin; — de M. Laporte, chef du parti libéral de l'Inde française; — de M. Béranger, député de l'Aisne et maire de Saint-Quentin.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT.

Au moment où la réforme de l'enseignement préoccupe, à juste titre, tous les esprits soucieux de l'avenir intellectuel de notre pays, on lira avec intérêt et avec fruit le savant travail que M. Jullien vient de consacrer aux *Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome*. Après avoir rappelé que les Romains ne connurent point la véritable culture de l'esprit avant l'arrivée des Grecs, il a retracé en détail l'histoire des fondateurs de l'enseignement littéraire, l'organisation et les matières de leurs leçons, les devoirs et les divers exercices imposés à la jeunesse. Tout en présentant le tableau complet de la vie scolaire à Rome depuis les origines jusqu'à la mort d'Auguste, il s'est attaché à faire ressortir l'influence féconde exercée sur les esprits par les lettres grecques. Cette monographie forme la première partie d'une histoire générale de l'enseignement secondaire dans laquelle l'auteur se propose de montrer que les institutions scolaires qui nous ont été transmises par nos ancêtres sont un héritage direct des Romains qui les avaient apportées en Gaule avec leur langue, leurs lois et leur civilisation. Cette question d'origine une fois résolue, il expliquera par l'exemple des générations passées ce qu'il convient d'exiger aujourd'hui d'une éducation vraiment libérale. La conclusion de ses études qu'il a pris soin de formuler dès les premières pages de son travail peut se résumer ainsi : le système d'éducation que nous avons reçu des anciens ne répond plus aux exigences de notre société et ne paraît plus apte à rendre les mêmes services pratiques d'autrefois; il faut donc le modifier dans ses détails conformément à nos besoins, mais il faut aussi se garder d'en proscrire le principe sous peine de porter un coup funeste à la culture générale de l'esprit français.

On aurait tort d'attribuer exclusivement à notre époque le mérite d'avoir étudié et discuté sous tous leurs aspects les questions d'instruction publique; en cette matière, le XVIIIe siècle, il faut bien le reconnaître, nous avait donné l'exemple. Les cahiers des États généraux de 1789 sont fort instructifs à cet égard; ils renferment un ensemble de vœux formant un projet très complet et très précis de réforme de l'éducation nationale. Ces vœux, épars jusqu'ici dans les cahiers de trois Ordres, viennent d'être réunis sous ce titre : *la Question d'enseignement en* 1789, par M. l'abbé Allain, qui les a disposés alphabétiquement, en les accompagnant d'utiles éclaircissements. Il les a fait précéder d'une remarquable introduction comprenant le tableau général des questions auxquelles ces vœux se rattachent, la discussion des solutions qu'ils avaient provoquées, et l'état exact de l'opinion, à la veille de la Révolution, sur une foule de problèmes qui conservent pour la plupart toute leur actualité, après un siècle de controverses et d'essais. Il résulte de l'enquête laborieusement poursuivie par M. l'abbé Allain que la plupart des idées justes et pratiques que l'on a appliquées de nos jours ont été formulées il y a un siècle, et que nous sommes encore fort loin d'avoir réalisé le vaste programme d'instruction nationale élaboré par nos ancêtres. C'est ainsi que la gratuité scolaire, pour ne citer qu'un exemple, était réclamée en 1789 pour les trois degrés de l'enseignement public (H. Laurens).

BEAUX-ARTS.

Le marquis de Marigny, que la protection de sa sœur, la toute-puissante Mme de Pompadour, avait fait investir des importantes fonctions de directeur des bâtiments, jardins, académies, arts et manufactures du roi, fut un des amateurs les plus intelligents et les plus éclairés du XVIIIe siècle. Tout en s'appliquant avec zèle aux devoirs de sa charge et en distribuant judicieusement aux artistes les faveurs de Louis XV, il s'était préoccupé de réunir dans son château de Ménars une magnifique collection de statues et de bustes de marbre où figuraient de beaux spécimens de l'art français. Récemment dispersée par une vente aux enchères, cette collection n'existe plus maintenant qu'à l'état de souvenir; mais le rarissime catalogue publié en 1785 permet d'en apprécier toute la valeur. C'est à l'aide de ce catalogue que M. Eugène Plantet a reconstitué l'ensemble de la collection avec de courtes notices sur les origines, le mérite et la destination actuelle de chaque œuvre d'art et une série de dessins héliographiques qui les représentent avec une rare perfection. Son travail est précédé d'une intéressante notice biographique sur le marquis de Marigny, dans laquelle figurent divers documents inédits des Archives nationales. Il est à regretter, toutefois, qu'il ait cru devoir mettre à contribution des ouvrages sans valeur et notoirement apocryphes comme les *Souvenirs de la marquise de Créquy* (Quantin).

Notre école de peinture du commencement du siècle n'est guère connue du public, toute l'attention des critiques s'étant portée de nos jours sur les peintres du XVIIIe siècle et de la période romantique. Les artistes de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration ne méritent cependant pas le dédain. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir l'étude sommaire que vient de consacrer à l'*École française de peinture*, de 1789 à 1830, M. Paul Marmottan. Parmi les trois cents maîtres dont cet écrivain a dressé le catalogue et apprécié les œuvres, il en est plus d'un qui a continué dignement les brillantes traditions du XVIIIe siècle, dans le

paysage, la peinture de genre et le portrait, et dont le nom aussi bien que les tableaux devraient échapper à l'oubli (Laurens).

PHILOSOPHIE.

L'étude sur *la Peur* du professeur italien Mosso, traduite en français par M. Félix Hément, est une œuvre de vulgarisation scientifique, présentée sous forme de causerie familière, tour à tour enjouée et sérieuse, pleine d'imprévu et de fantaisie. L'auteur a condensé avec méthode et précision le résultat des observations physiologiques qu'il a faites à l'aide d'appareils imaginés par lui, et il a exposé avec une extrême lucidité les mouvements et les fonctions de la moelle épinière, la circulation du sang dans ses rapports avec les émotions, les phénomènes caractéristiques de la peur et les maladies qu'elle engendre. Dans un chapitre spécial consacré à l'éducation, il s'élève avec raison contre l'emploi de la peur; ce procédé, auquel recourent certains parents, lui paraît absolument détestable; et il estime que, loin de développer chez les enfants la tendance à la crainte, il faut s'attacher à leur montrer que leurs terreurs sont à la fois chimériques et humiliantes (Alcan).

La théorie du panthéisme élaborée par Spinoza ne présente point l'originalité qu'on s'est plu fréquemment à lui attribuer. Le philosophe hollandais n'a rien inventé; il s'est borné à emprunter les bases et les détails de son système à la kabbale juive, qui les avait reçus elle-même de l'Orient. En étudiant le *Panthéisme des Védas,* M. Bourquin a retrouvé chez les Indous les origines du panthéisme moderne (Fischbacher).

Sous ce titre quelque peu énigmatique : *le Procès-Verbal de la vie,* M. Maurel-Dupeyré s'est attaché à expliquer le rôle que l'homme joue sur la terre par la manière presque invariable dont il a vécu depuis les temps les plus reculés. Il a constaté que le monde moral obéissait tout comme le monde physique à des lois spéciales, et ces lois, au nombre de trois, sont le travail, la prière, la souffrance. Éternelles toutes trois, elles renferment la destinée de l'homme, en même temps qu'elles l'expliquent. La vraie morale consiste dans l'exécution de ces lois et le progrès réside dans leur équilibre (Quantin).

En traitant *du Sentiment moral et religieux,* M. l'abbé Avoine a voulu nous présenter une étude à la fois métaphysique et pratique sur les droits et les devoirs du cœur au point de vue des croyances. Ses observations judicieuses sur les facultés de l'âme et sur les besoins de l'humanité, appuyées par des citations instructives empruntées aux philosophes modernes, sont de nature à intéresser tous les esprits cultivés (Librairie académique Perrin).

HISTOIRE. — BIOGRAPHIE.

L'Invasion prussienne en Hollande en 1787, dont M. Pierre de Witt a écrit un récit circonstancié, forme un des épisodes les plus inattendus de la rivalité de la France et de l'Angleterre au XVIIIe siècle. Tandis que les Anglais s'efforçaient de replacer la Hollande sous leur domination, la France, encouragée par le résultat de son intervention en Angleterre, tendait à faire de ce pays les États-Unis d'Europe, pour l'arracher à l'influence de son ennemie. Survint un troisième larron, la Prusse, qui envahit les Pays-Bas, sans déclaration de guerre, le 13 septembre 1787, et les conquit en trois mois, au mépris du droit des gens et des protestations de la France. Cette invasion, que les ministres de Louis XVI n'avaient su ni empêcher ni prévenir, fut une des dernières humiliations diplomatiques de l'ancienne monarchie (Plon-Nourrit).

A peu près à la même époque nous retrouvons l'Angleterre et la Prusse en présence dans la question d'Orient. Ces deux nations sont vivement préoccupées de la lutte engagée entre la Turquie et la Russie, qui s'appuie sur l'Autriche; elles redoutent l'esprit envahissant de Catherine II et se disposent à intervenir dans les hostilités. Mais Pitt ne réussit pas à déterminer ses concitoyens à une action militaire contre les Russes, et Frédéric-Guillaume II, qui comptait tirer parti de la guerre pour agrandir ses États, n'osa se risquer avec ses seules forces. Ce lointain épisode de la question d'Orient, retracé par M. Creux sous le titre de *Pitt et Frédéric-Guillaume II,* présente un réel intérêt d'actualité, en raison des événements qui semblent se préparer sur les bords de la mer Noire et dans l'Asie centrale (Librairie académique).

Sous ce titre : *les Postes françaises,* M. Alexis Belloc nous présente un ensemble très complet de recherches historiques sur un service public qui occupe une très large place dans notre organisation administrative. Prenant les institutions postales à leurs origines, il les suit pas à pas dans leur développement et leurs transformations successives; il explique les multiples réformes dont elles ont été l'objet et le rôle des personnages auxquels revient le mérite de les avoir tentées. Son travail se recommande, en outre, par les nombreuses citations d'actes officiels, qui forment un véritable code de la législation des postes. Les annexes comprennent, dans une série de tableaux, tous les tarifs, renseignements statistiques et autres documents qu'il peut être utile de consulter (Firmin-Didot).

Mme Mohl, qui avait fait son entrée dans la société parisienne sous le nom de miss Marie Clarke, était devenue de bonne heure l'idole du salon de Mme Récamier, où elle réussissait à peu près seule à dérider le vieux Chateaubriand. Lorsqu'elle eut épousé le célèbre orientaliste Mohl, elle voulut avoir son propre salon et réussit à grouper autour d'elle, par son esprit, ses bonnes grâces et son accueil simple et naturel, toutes les notabilités politiques et littéraires du XIXe siècle. Sous ce titre : *le Salon de Mme Mohl,* M. O'Meara a rappelé dans un intéressant ouvrage le souvenir de cette maison hospitalière, qui compta tour à tour parmi ses hôtes habituels Fauriel, Ampère, Mérimée, Tocqueville, le duc de Broglie, M. de Maupas, Mme Ristori, Thiers, Guizot, Loménie, Jules Simon et M. Renan (Plon-Nourrit).

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

M. Jacques Saint-Cère s'est proposé de nous présenter l'*Allemagne telle qu'elle est,* en nous racontant simplement ce qu'il a vu et observé du caractère de nos voisins d'outre-Rhin. Notre auteur, qui a passé sept années en Allemagne, qui s'est mêlé à la société tudesque, qui a vécu de sa vie, interrogeant les hommes du peuple, les soldats, les paysans, les ouvriers, les étudiants, connaît à fond son sujet et accompagne toutes ses observations de preuves multiples. La lecture de son ouvrage est de nature à dissiper le peu d'illusions que nous conservons encore sur les qualités et les vertus tant vantées des fils et surtout des filles de la blonde Germanie. Elle nous permet en même temps d'apprécier à sa juste valeur l'organisation politique et sociale de nos voisins. L'Allemagne, d'après M. Saint-Cère, n'est qu'une vaste caserne, et l'Allemand n'est qu'un simple soldat exclusivement dominé par le sentiment du devoir patriotique et le respect de l'autorité (Ollendorff).

Émile Raunié.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7350

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 8. (23e ANNÉE). — 21 AOUT 1886.

CHRONIQUEURS PARISIENS (1)

M. Henri Rochefort

Il est rare qu'en étudiant une œuvre, même celle d'un auteur dramatique ou d'un romancier, on puisse séparer nettement l'homme de l'écrivain et toucher à celui-ci sans effleurer au moins celui-là. A plus forte raison s'il s'agit d'un journaliste. Mais si ce journaliste s'appelle Henri Rochefort, la chose devient tout à fait impossible. Essayez de ne considérer que l'écrivain : la définition de son tour d'esprit tiendra en quelques lignes, et qui ne vaudront presque pas la peine d'être écrites. Mais prenez-le tout entier, et vous vous trouverez en face d'un cas moral des plus intéressants et des plus irritants à la fois, par l'impossibilité où l'on est d'y voir clair jusqu'au fond.

Trop de scrupule et de timidité ne serait point ici de mise. M. Rochefort appartient au public. Il appartient même à l'histoire, s'il vous plaît! et beaucoup plus qu'un grand nombre de ministres dont vous avez, je pense, oublié les noms. Voilà vingt ans que la place publique entend son sifflet ou son ricanement. L'empire est tombé au son de cette crécelle et, depuis, elle n'a pas cessé de grincer un seul jour. Sur le drame ou la comédie des vingt dernières années, cette face pâle de mime n'a cessé de pencher sa grimace immuable, et qui paraît automatique, comme ces masques que l'on peint au-dessus des rideaux de théâtre, et qui semblent railler tout ce qui s'agite sur les planches.

Elle est singulière, cette tête si connue : longue, maigre jadis, au front proéminent, aux pommettes saillantes, aux yeux enfoncés, aux lèvres serrées, au nez un peu court et comme arrêté d'un coup de ciseau qui a trop mordu : tête tourmentée et bizarre, pleine de protubérances et de méplats, surmontée d'un toupet comme on en voit flamboyer sous le lustre des cirques, et où il y a, en effet, du Méphisto et du clown, et peut-être aussi du chevalier de la triste figure. Qu'y a-t-il sous ce front? Quelle est la vraie pensée qui vit dans ces yeux? Je ne crois pas qu'il soit très facile de le savoir; mais je le chercherai librement, n'apportant ici ni prévention ni haine, mais une curiosité qui, justement parce qu'elle est très éveillée, ne demanderait qu'à se tourner, s'il se pouvait, en sympathie.

Considérez, je vous prie, d'un côté le genre d'esprit de M. Rochefort et ce que nous savons forcément de ses habitudes et de ses goûts, ce qui dans sa vie privée est au grand jour, — et d'autre part ses opinions et son rôle politique : vous reconnaîtrez que, lorsque je parle d'un problème à résoudre, je ne l'invente point par amour du mystérieux.

I.

La forme d'esprit de M. Rochefort se rencontre peut-être aussi chez d'autres ; mais il n'est pas d'écrivain, je pense, ni qui ait poussé plus loin cet esprit-là, ni qui s'y soit tenu plus étroitement.

Remarquez comme, dans la littérature de notre temps, tous nos sentiments, toutes nos façons d'être, toutes nos attitudes intellectuelles et morales se sont tendues et exaspérées. Le sentiment de la nature s'est tourné en une adoration sensuelle et mystique; le goût du pittoresque en une poursuite inquiète d'impressions ténues et insaisissables; le goût de la réalité en une recherche morose de ce qu'elle a de brutal et

(1) Voy. la *Revue* des 10 et 31 juillet 1885.

de triste; la tendresse est devenue hystérie et la mélancolie pessimisme. Tout a pris des airs de maladie nerveuse. L'art de la raillerie s'est développé avec le même excès. Il me semble que la plaisanterie de M. Rochefort est à celle de Voltaire ou de Beaumarchais ce que le pittoresque de Michelet, si vous voulez, est à celui de Buffon, ou l'impressionnisme d'Edmond de Goncourt à celui de Bernardin de Saint-Pierre.

L'esprit de l'auteur de la *Lanterne*, c'est l'ironie interrompue, méthodique et universelle. Cette ironie sans trêve, sans passion et sans choix, c'est proprement la « blague ». M. Rochefort est pour moi un des maîtres incontestés du genre.

S'il fallait définir ses procédés, on en trouverait, je crois, deux principaux. C'est, dans le détail, le coq-à-l'âne, sous quelque forme que ce soit, le rapprochement imprévu de deux idées étonnées de se trouver ensemble. Par exemple, la phrase célèbre : « La France contient, dit l'*Almanach impérial*, trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement. » Pour les grands morceaux, c'est le développement à toute outrance, patiemment poursuivi et poussé jusque dans ses conséquences les plus lointaines et les plus grotesques, de quelque détail ridicule que lui fournit le train des choses. Et presque toujours ce développement se fait sous la forme dramatique (dialogue ou discours), qui ajoute au comique en faisant vivre et parler l'absurde, en le supposant réalisé. Voici, pour me faire entendre et pour vous divertir, un exemple que je prends parmi des milliers d'autres à cause de sa brièveté :

« Les catholiques exaltés sont en train de s'annexer M. Viennet. Après avoir vécu excommunié comme franc-maçon, il paraîtrait qu'à sa dernière heure il a abjuré la franchise et la maçonnerie pour mourir dans les bras de la religion à laquelle nous devons le cardinal Dubois et la seconde expédition romaine...

« Cette habitude qu'a le clergé de venir se fourrer jusque dans la table de nuit des mourants pourrait être utilisée par les gouvernements qui, comme le nôtre, ont le plus puissant besoin d'adhésions. Je m'étonne qu'on n'ait pas encore songé à envoyer au chevet des moribonds hostiles à l'ordre de choses actuel des conseillers d'État chargés de les convertir à la vraie politique, c'est-à-dire aux joies pures du pouvoir absolu.

« Quand le malade en proie au râle suprême et déjà noyé dans les brouillards de la dernière heure aurait écouté sans trop de résistance ces questions insidieuses :

« — L'affaire du Mexique n'est-elle pas la plus grande pensée du règne?

« N'est-il pas prouvé que l'idée de rester neuf années sous les drapeaux remplit d'allégresse tous les Français âgés de vingt et un ans?

« Avouez en outre qu'en dehors de la famille Bonaparte il n'y a plus pour la France que honte et misère;

« Le *Moniteur* publierait, pour le jour de l'enterrement, en tête de sa partie non officielle, cette note triomphante :

« Le fameux X..., qui après avoir donné, au coup d'État, « sa démission de professeur de rhétorique au collège de « Senlis, a été transporté à Lambessa aux frais de notre gé- « néreux gouvernement; le fameux X..., pressé par l'évi- « dence, a avoué, à son lit de mort, qu'il n'avait jamais été « plus libre que sous ce règne, et qu'il expirait dans les « bras de la Constitution, à laquelle il jurait obéissance « dans ce monde et dans l'autre. »

« Appliqué aux derniers moments de l'honorable M. Viennet, ce système eût peut-être réussi, et nous ne serions pas obligés de déplorer aujourd'hui qu'il n'ait pas craint de paraître devant Dieu, sans s'être préalablement muni des sacrements de l'impérialisme. »

Une page isolée dit peu de chose. Mais songez que c'est tout le temps comme cela, — tout le temps. M Rochefort déploie, à développer l'absurde, de remarquables qualités d'ordre et de méthode et une très réelle puissance d'imagination. Il y a, dans son œuvre de pamphlétaire et de chroniqueur, des inventions bouffonnes d'une immense drôlerie.

Mais, quand on prolonge un peu sa lecture, cette vision toujours et invinciblement grotesque des choses, sans une détente, sans un répit, devient enfin presque pénible, vous secoue d'un petit rire intérieur qui fait mal aux nerfs. Il y a, dans cette gaieté mécanique, une tension féroce, la rage froide d'une éternelle déformation à la Daumier. Et l'on sent très clairement que l'âme secrète de cette raillerie n'est point, comme celle d'autres grands railleurs, l'amour du vrai, du juste ou du bien. Cette raillerie n'a qu'une mesure : c'est, à propos de tout, qu'il s'agisse d'un ridicule ou qu'il s'agisse d'une infamie, le même ricanement méthodique, prolongé par les mêmes procédés de développement. Cette raillerie jouit d'elle-même et de sa propre virtuosité. Comme elle est toujours également outrée, on la soupçonne volontiers d'indifférence au vrai et au faux, au juste et à l'injuste. Et son universalité fait tort à sa violence : partout forcenée, elle ne paraît sérieuse nulle part. Cette blague se résout en une sorte de rhétorique spéciale qui est la forme, moitié naturelle, moitié acquise, de l'esprit de M. Rochefort. En somme il s'amuse et nous amuse, ne lui demandez rien au delà. Cet esprit est, comme on l'a dit souvent, celui d'un vaudevilliste de premier ordre, rien de moins. Mais peut-être rien de plus.

II.

Prenez maintenant sa vie publique, ses opinions, son rôle. Vous pouvez voir que ce n'est pas précisément un rôle de vaudeville. Vers la fin de l'empire, ce fut merveille. Il combattit les petits hommes avec de petits

écrits qui firent grand tapage. La convenance était parfaite de l'instrument avec la tâche. Il eut alors ce rare bonheur, et qu'il n'a guère retrouvé depuis, de faire une œuvre bonne et juste tout en obéissant à son démon intérieur, d'avoir raison en ayant de l'esprit, et le genre d'esprit dont il est capable. Il n'était alors que républicain parce qu'il suffisait d'être républicain, sans préciser, pour être de l'extrême opposition. Le 4 septembre porte au pouvoir ce marquis démocrate, cet homme de trop de nerfs qui, parmi les acclamations de la rue, soulevé sur les flots de la foule, pâlit et se trouve mal comme sur les flots d'une mer. Dès lors, partout où sera l'émeute et l'insurrection, même la plus évidemment injuste et folle, même la plus sanglante, vous retrouverez cet insurgé délicat, qui n'aime pas l'odeur du peuple et à qui le peuple fait peur. Il est des absurdes émeutes d'octobre; il est de la Commune, jusqu'au bout. On le déporte. Échappé de Nouméa, il reprend son œuvre de destruction avec plus d'acharnement encore, je ne dis pas avec plus de sérieux. Toute puissance établie, quelle qu'elle soit, l'a pour ennemi implacable. Personne n'a jamais traité les hommes qui ont été au pouvoir avec une plus radicale ni plus violente, ni plus aveugle injustice. Et tout mouvement de la rue, toute grève en province, même tachée de sang, est sûre de l'avoir pour elle, sans examen. Les pires instincts de la foule, je veux dire ceux qui lui font le plus de mal à elle-même, l'envie, la défiance, la haine, l'appétit de jouir à son tour, il n'a jamais manqué une occasion de les exciter, de les exaspérer, de les pousser à la curée. Toute âme un peu douce, un peu tendre, un peu soucieuse de l'équité, un peu pitoyable à ce peuple dont on n'a guère le droit d'exciter les appétits quand on n'a rien à lui donner, sera effrayée et scandalisée de l'œuvre de M. Rochefort. De toutes les pages qu'il a écrites depuis seize ans, il en est bien peu que je voudrais avoir sur la conscience.

III.

C'est peut-être que je n'ai pas l'âme croyante. Mais un révolutionnaire doit l'avoir. Pour professer les opinions de M. Rochefort, il faut être bien sûr de son fait; et cette furie négatrice ne saurait guère aller, semble-t-il, sans un très grand sérieux. Quand on est à ce point convaincu de l'injustice, de l'absurdité, de la monstruosité de l'état social, on ne doit guère trouver que cela prête à rire; du moins on ne doit pas rire toujours. Car il ne s'agit pas ici de bagatelles. Les opinions que paraît avoir M. Rochefort sont de celles qui s'accordent le moins avec la gaieté des coq-à-l'âne et la plaisanterie de Duvert et Lauzanne. Je comprendrais plutôt ici l'éloquence tendue, travaillée, mais bien sincèrement haineuse, et sérieuse après tout, d'un Jules Vallès. Mais le badinage de M. Rochefort offense ma simplicité d'esprit. Chose surprenante, Nouméa même, la solitude, la souffrance, les épreuves de toutes sortes n'ont pu donner à ses haines ni à ses convictions une forme sérieuse. Il est revenu des antipodes aussi badin qu'il y était allé.

Je me dis malgré moi : — Un homme qui souffre de la grande misère du peuple et de toutes les horribles iniquités sociales et qui fait profession de ne point s'y résigner, j'ai beau faire, je ne puis me le représenter sous les espèces d'un boulevardier qui fait des mots. Les apôtres de la primitive Église pratiquaient peu le calembour, et je conçois mal Spartacus vaudevilliste. Quand un homme passe son temps à attiser les haines des souffrants, à provoquer la révolution sociale, à faire tout, sous prétexte que le monde va mal, pour qu'il aille plus mal encore, il faut qu'il soit bien persuadé de la justice de son œuvre, et cette foi ne suppose pas un très grand fond de gaieté ni surtout une humeur de plaisantin. Si cet homme écrit, j'imagine que ce sera comme M. Élisée Reclus ou le prince Kropotkine, — avec fougue, avec éloquence, avec gravité, — peut-être pas sans déclamation, mais à coup sûr sans « fumisterie ». Non, décidément, il y a pour moi je ne sais quelle incompatibilité entre l'esprit de M. Rochefort et l'esprit de la cause qu'il défend. La phrase de Giboyer sur Déodat « tirant la canne et le bâton devant l'arche » et « appliquant la facétie à la défense des choses saintes », si vous supposez un moment qu'il s'agit ici de l'arche de la Révolution, croyez-vous que cette phrase conviendrait si mal à M. Rochefort?

Ajoutez que la vie de ce grand railleur (comme son style) paraît se moquer fortement de ses opinions. Certes je comprends que les actions des hommes ne soient pour toujours gouvernées par une logique rigoureuse, et même je ne désire pas qu'elles le soient : la variété du monde y perdrait. Je ne me fâche point que Sénèque écrive, à la cour de Néron, sur le mépris des richesses. Ce n'est là qu'un exercice littéraire qui ne tire point à conséquence. Mais ce serait, je pense, faire à M. Rochefort la plus cruelle injure que de prendre son œuvre de journaliste pour une série d'exercices littéraires, car ces exercices ont fait et feront peut-être encore couler du sang. Il faut donc bien qu'il ait la foi : s'il ne l'avait pas, il serait trop à plaindre. Mais alors il me semble qu'un certain degré d'outrance dans certaines doctrines impose absolument à celui qui les professe une vie qui ne les contredise point. Une âme simple et qui connaîtrait seulement le rôle politique de M. Rochefort se le figurerait volontiers vivant à peu près de la même façon que M. Élisée Reclus ou que le comte Tolstoï. Or je n'entre point ici dans la vie privée du joyeux pamphlétaire, et je ne me sers que de ce qui traîne dans tous les journaux : mais tout le monde sait que ce Parisien accompli est grand parieur aux courses, grand collectionneur de tableaux, et qu'il mène enfin la vie que nous voudrions tous mener. Je ne m'en indigne point et, rassu-

rez-vous, je vous fais grâce ici d'un développement facile. Ce que j'admire, par exemple, c'est la bonté, la crédulité, la stupidité de ce peuple qui a si longtemps pris et qui prend peut-être encore M. Rochefort pour un de ses prophètes. C'est bien fait, après tout, et cette stupidité excuse presque les artistes en démagogie. Et puis, qui sait si le prolétariat n'est pas fier d'avoir un chef qui est marquis, qui possède des objets d'art et qui s'amuse? Ainsi les serfs, comme dit quelque part M. Renan, jouissaient de la puissance et de la richesse de leur seigneur et étaient heureux en lui. Rien ne change, même quand tout paraît le plus changé. Pourtant on m'assure que les électeurs même de Paris commencent à s'aviser de la contradiction qui m'occupe. Naturellement ils en sont plus choqués que moi, qui ne la considère que comme un problème moral fort intéressant. M. Rochefort disait un jour : « Je ferai descendre des faubourgs, quand je voudrai, deux cent mille hommes. » Ce n'est peut-être pas lui qui les ferait descendre aujourd'hui.

IV.

Voilà donc une vie et un rôle, des opinions et un esprit passablement contradictoires. Cette contradiction, comment la résoudre? La question de la sincérité de M. Rochefort se pose forcément, on ne saurait l'éviter. La réponse qui s'offre tout d'abord, c'est que peut-être il joue la comédie, par intérêt et par plaisir. Mais je ne m'y arrêterai pas, pour deux raisons. Premièrement, je n'ose pas pousser l'indiscrétion jusque-là. M. Rochefort n'est pas de mine à se laisser demander trop directement des comptes. Il a gardé, dans la société contemporaine, quelque chose de la fière allure de ces aventuriers d'autrefois qui, vivant dans des sociétés moins munies de police et de gendarmes, payaient de beaucoup de courage le droit de faire à leur guise et de n'être point jugés tout haut. Si M. Rochefort joue la comédie, il veut bien qu'on s'en aperçoive, mais il ne souffre point qu'on le dise. Ce révolutionnaire tintamarresque a des balafres sur la peau et, je pense, quelques balles dans le corps. Ce secret irritant de sa sincérité ou de sa feintise, il le garde derrière son épée de gentilhomme.

Puis, résoudre la difficulté en affirmant sa duplicité volontaire, ce serait un peu trop simple et grossier. Il est tant de sincérités mitigées et de mensonges à demi sincères! Savons-nous nous-mêmes exactement ce que nous sommes? Les circonstances et l'habitude nous pétrissent et nous façonnent plus qu'on ne peut l'imaginer. Nous croyons toujours un peu ce que nous aurions intérêt ou plaisir à croire. Nous sommes dupes de notre rôle, dupes de ce que nous faisons pour duper les autres. Le masque que nous avons choisi finit par coller à notre peau, devient notre vrai visage. Le mensonge comme la sincérité comporte une foule de nuances. Qui n'a senti cela? Souvent, les impressions littéraires et autres qu'il m'est arrivé de traduire ici, je ne sais pas trop si je les ai écrites parce que je les éprouvais, ou si je les ai éprouvées parce que je les avais écrites...

Il se pourrait que le cas de M. Rochefort fût moins un cas moral qu'un cas littéraire; que l'intransigeance croissante de son rôle public correspondît moins au développement d'une conviction qu'à celui d'un certain tour d'esprit, et que ce développement n'eût été déterminé que par des événements extérieurs. Notez que le genre de plaisanterie qui lui est naturel implique, même quand il est inoffensif, une attitude d'insurrection, et qu'il contient en puissance, si j'ose dire, tout un infini de révolte. Cet esprit a besoin d'être dans l'opposition extrême pour trouver tout son emploi, pour jeter tout son éclat, pour valoir tout son prix, pour sortir et se déployer tout entier. Or, ce point de l'extrême opposition s'étant toujours déplacé et reculé depuis vingt ans, M. Rochefort a suivi, simplement. Il est constamment allé là où il pouvait avoir tout son esprit. Ce n'est pas lui qui a changé, mais le terrain où il lui était permis d'être tout lui-même. Il n'est pas l'homme d'une foi, mais l'homme d'un tempérament et d'une situation toujours relative et mobile. Que dis-je? il est l'homme de la *Lanterne*. Il est condamné à faire la *Lanterne* toute sa vie. Or la lanterne d'aujourd'hui ne peut plus être celle d'il y a dix-huit ans. C'est à présent le falot qui conduit dans la nuit les bandes de *Germinal* et où les émeutiers allument leurs torches. Qu'importe? Le lanternier n'en peut mais : il faut qu'il fasse jusqu'au bout sa tâche de lanternier. Songez donc : si on allait lui prendre sa place? S'il trouvait plus insurgé que lui? Il serait perdu d'honneur, j'entends d'honneur littéraire. Sa lanterne le mène plus qu'il ne la porte, et tout ça, c'est de la littérature.

Mais ce n'est pas nécessairement de la comédie. Il y a de grandes chances pour que M. Rochefort soit à peu près persuadé de ce qu'il écrit. Il a souffert pour sa cause; et, si peut-être il n'avait pas la foi avant son exil, il a bien pu l'avoir après : on ne veut point avoir souffert pour un simple jeu d'esprit. Puis, les idées dont il s'est fait le champion violent et facétieux supposent en même temps certaines croyances et certaines haines. Peut-être n'a-t-il point les croyances dans leur plénitude; mais les haines, je pense qu'il les ressent avec une complète sincérité. Si je ne garantis point qu'il aime le peuple à la façon des apôtres mystiques de la révolution sociale, je suis sûr qu'il déteste du meilleur de son âme les représentants officiels de l'égoïsme bourgeois et de l'hypocrisie parlementaire. M. Rochefort croit pour le moins à ses négations. Et vraiment, quand je disais tout à l'heure qu'il n'y avait rien autre chose dans son fait que le développement d'un tempérament

littéraire, je me trouvais affirmer, par un détour, sa sincérité. On doit être fort tenté de croire aux idées qui vous donnent le plus d'esprit. Et lorsqu'on a soutenu ces idées tous les jours pendant vingt ans, on a encore plutôt fait d'y croire, ne fût-ce qu'aux heures où l'on écrit. Le contraire serait trop malaisé, exigerait une trop difficile surveillance de soi, un dédoublement trop laborieux. Dans le cas de M. Rochefort il est beaucoup plus simple d'avoir la foi, — sauf à l'exagérer quand on la proclame, et à l'oublier le reste du temps.

V.

Quelqu'un me dit : « Quand ce serait une comédie (et ce n'en est pas une), ce pourrait être une comédie fort excusable, pour des raisons qui nous échappent. Qui donc connaît le fond des choses? Le personnage que nous jouons, par nécessité ou par goût, ce que nous livrons de nous-mêmes au public, c'est rarement nous tout entiers, et, comme dit Balzac, « nous mourons tous inconnus ». Tel qui, dans son journal, sème l'outrage et la révolte, tel qui, moitié par tempérament, moitié sous la pression des circonstances, a fait de la démagogie sa carrière, est l'homme le plus doux, le meilleur ami, le père de famille le plus tendre et le plus dévoué. Il aime, pour lui-même et pour les siens, la vie large et facile, et son humeur généreuse lui a mis sur les bras des charges de toutes sortes. Et c'est pour y suffire qu'il encourage les grèves et les émeutes et que, sur son journal lu dans les faubourgs, sa plume de fin lettré fait parfois, comme sur un tablier de boucher, des éclaboussures de sang. Le jour où il serait moins injuste et moins enragé, tout ce qui vit de lui en pâtirait. Les pires violences de son rôle public s'expliquent par ses vertus privées. C'est parce qu'il a bon cœur chez lui qu'il souffle la haine dans l'âme obscure des foules. Peut-être a-t-il des moments où il est las de ce rôle d'insulteur et d'énergumène, où il voudrait bien se reposer, où lui-même ne croit plus guère à ses haines, où l'envie le prend d'être équitable, ou simplement indifférent — comme tout le monde, d'être tout bonnement de l'opinion des honnêtes gens et des femmes aimables chez qui il fréquente. Mais l'indifférence ou l'équité, c'est le tirage de son journal qui baisse, c'est sa popularité qui décroît, c'est sa signature qui se déprécie. Or il a besoin d'argent, de beaucoup d'argent, — et non pas seulement pour lui. Il a des devoirs onéreux à remplir. Donc à la tâche! La démagogie est une galère dont il est le forçat. Il reprend sa plume, il insulte par habitude, il calomnie sans y trouver le moindre plaisir, — parce qu'il faut vivre. Horrible métier, bien digne de compassion! Mais aussi comment voulez-vous que ceux qui l'exercent ne finissent pas par s'y laisser prendre? Si peut-être ils ont quelquefois des doutes et soupçonnent le mal qu'ils font, cette impression doit passer vite ; les extrêmes conséquences des paroles mauvaises qu'ils écrivent sont si lointaines et si aléatoires! Et ce qui les rassure encore plus, c'est que justement ils font cela comme un métier, et qui n'est pas toujours divertissant : comment ce qui est parfois si ennuyeux pourrait-il être coupable? Ils font du journalisme démagogique avec la sécurité de conscience d'un employé qui va tous les jours à son ministère.

Mais je ne prétends pas que toutes ces réflexions se puissent appliquer à M. Rochefort.

VI.

Quel que soit d'ailleurs le degré de sa sincérité, j'imagine que (sauf les heures inévitables de lassitude et de dégoût) il doit plutôt éprouver de singuliers plaisirs à soutenir son personnage. Et ces plaisirs doivent être d'une espèce assez rare et délicate pour qu'il soit fort éloigné d'y renoncer jamais.

Je ne sais si ce qu'on m'a dit est vrai, que M. Rochefort est au fond très fier de sa noblesse, et de remonter à Louis le Gros, et qu'un jour, comme on lui rappelait que sa famille avait été alliée aux Talleyrand, il laissa entendre que tout l'honneur était pour eux. S'il en est ainsi, il ne pouvait mieux faire que de quitter son titre : c'était le meilleur moyen pour qu'on l'en fît continuellement souvenir. On le lui rappelle tous les jours, et l'on croit être très malin ; mais il en est ravi, et jamais marquis n'a tant joui de son marquisat.

Il jouit aussi de son esprit, et plus que personne. Nous lui reprochions tout à l'heure, assez ingénument, de n'être jamais grave en exprimant des opinions qui supposent pourtant beaucoup de sérieux. Mais voudriez-vous que ce gentilhomme fût révolutionnaire à la façon d'un pilier de club, d'un ouvrier mécanicien grisé de mauvaises brochures socialistes? Vous pensez bien qu'il n'y a dans son cas ni naïveté ni mysticisme. Il n'est point révolté comme ce pauvre diable d'Étienne Lantier dans *Germinal*, mais plutôt à la manière des seigneurs-bandits qui se soulevaient jadis contre le pouvoir royal, par orgueil, par humeur mutine et batailleuse. Au reste il n'a point de doctrine. A-t-il jamais dit expressément qu'il fût socialiste, communiste, collectiviste ou autre chose? Dès lors tombent quelques-unes des accusations dont on pourrait le charger. Il s'adresse moins aux appétits des malheureux qu'à leurs instincts de révolte, et cela par goût naturel. Mais il ne les trompe pas, il ne leur promet rien. Il agite pour agiter. Il sait qu'il n'a rien à mettre à la place de ce qu'il veut renverser, et il s'en moque bien! Il voit très clairement la niaiserie ou la méchanceté de quelques-uns de ses collaborateurs en révolution : mais il jouit de son encanaillement, de son dé-

classement intellectuel et moral, qui du reste a fait presque toute sa renommée. Il a la joie de sentir qu'il domine, qu'il dirige, qu'il a dans sa main des milliers de misérables qui croient en lui et qui pourtant lui sont aussi étrangers que possible et qu'il n'aime pas. La profondeur de leur crédulité doit lui paraître d'un comique inépuisable et quelque peu effrayant. Il jouit de ce qui nous scandalise, du paradoxe de sa double vie. Il jouit de cette volontaire perversion de sentiments qui lui fait, comme on a dit, outrager ce qu'au fond il estime et exalter ce qu'il méprise. Ou bien peut-être jouit-il de mépriser ceux avec qui il combat tout en haïssant ceux qu'il attaque. Tout cela fait quelque chose d'un tant soit peu méphistophélique. — Mais, pour ne rien omettre, je me figure qu'il y a encore autre chose chez M. Rochefort, un sentiment ou un instinct plus sérieux. Il se dit apparemment qu'étant toujours, sans examen, sans nul souci de l'équité, l'ennemi des puissances établies, il a des chances d'avoir raison une fois sur deux. C'est une belle proportion : qui donc est sûr d'avoir raison plus souvent que cela ? Puis il songe que, si dans un ou plusieurs siècles, la forme actuelle de la société se trouve radicalement changée, à cette distance tous les révoltés d'aujourd'hui, pêle-mêle, passeront pour des précurseurs et sembleront avoir travaillé pour l'avènement de la justice... Décidément le rôle de révolutionnaire artiste comporte des plaisirs si distingués qu'on est presque excusable d'y sacrifier un peu de sa conscience.

Je crains, en finissant, d'avoir encore embrouillé par trop d'explications ce que j'espérais éclaircir. Mais, si ces explications vous semblent contradictoires, vous êtes libre de choisir entre elles. Ou bien, si vous êtes philosophe, vous les prendrez toutes à la fois, précisément parce qu'elles sont contradictoires. Enfin, si cela vous va mieux, vous pourrez dire qu'il n'y avait rien à expliquer. M. Rochefort est peut-être beaucoup plus simple que je ne l'ai vu, soit en bien, soit en mal. Ce qui trompe, ce qui fait qu'on lui prête des complications de pensée et de caractère, c'est la bizarrerie de sa silhouette et le pittoresque de sa destinée. Mais au fond, rien de plus uni, de plus cohérent que l'âme d'un sectaire ou d'un forban. M. Rochefort a, je crois, l'une de ces deux âmes avec l'esprit d'un boulevardier. Voilà tout.

JULES LEMAÎTRE.

LES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES A ROME

Le Forum et la tribune aux harangues (1)

En étudiant, l'an dernier (2), les fouilles intéressantes qui ont été faites entre le palais des Césars et la basilique de Constantin, et qui nous ont rendu l'*Atrium* des vestales, je disais : « Ne pénétrons pas dans le Forum en ce moment; nous n'aurions rien de nouveau à y voir; tout s'y trouve à peu près dans le même état qu'il y a quelques années. » La situation n'est pas changée depuis cette époque; on n'a pas fait, dans le Forum, de nouvelles fouilles, ni par conséquent de découvertes nouvelles, et cependant je me propose d'y ramener aujourd'hui le lecteur. Ce qui m'y décide, c'est l'apparition d'un nouveau volume de la *Topographie de Rome*, par M. Jordan. Ce volume s'est fait attendre pendant plusieurs années. Comme il devait contenir une étude complète du Forum, l'auteur n'a pas voulu le donner au public pendant que les ouvriers étaient occupés à déblayer la place; il lui semblait, avec raison, inutile d'élaborer péniblement des hypothèses que quelque trouvaille inattendue pouvait en un jour renverser. Les travaux sont maintenant achevés, au moins dans la partie de la place qui était libre et que les maisons n'avaient pas envahie; il faudra, pour aller plus loin, obtenir de la municipalité de Rome qu'on démolisse les masures qui recouvrent la basilique Émilienne et les derniers restes du *comitium*, ce qui ne pourra pas se faire, je le crains bien, avant quelques années. Le moment était donc arrivé, pour M. Jordan, de se mettre à la suite des ouvriers, et, en s'aidant des auteurs anciens qu'il possède à fond, de nous faire mieux connaître et mieux comprendre tous ces débris de monuments qu'on a rendus au jour.

Je ne puis pas suivre M. Jordan dans le détail infini de ses recherches et analyser son volume entier. Puisqu'il faut me borner, je choisirai ce qu'il nous apprend des rues qui traversaient le Forum et de la tribune aux harangues de l'Empire. C'est peut-être la partie la plus originale et la plus nouvelle de son livre; il y rencontre des questions qui ont été jusqu'ici fort discutées et qu'il me paraît avoir définitivement résolues.

I.

Quand on venait de l'arc de Titus et de la basilique de Constantin, on entrait dans le Forum par l'arc de Fabius. Cet arc de triomphe, élevé à l'honneur d'une des plus grandes familles de Rome, et qui portait les

(1) Jordan, *Topographie der Stadt Rom im Alterthum*. Ier, 2e partie. Berlin, 1885, in-8°.

(2) Voy. la *Revue* du 3 octobre 1885.

statues de Fabius Maximus, de Paul Émile et du second Africain, après avoir duré jusqu'aux derniers temps de l'Empire, a complètement disparu ; mais nous savons à peu près où il était placé : « Il était, nous dit un historien, sur la voie Sacrée, entre le temple de Faustine et celui de Vesta. » A cet endroit, le large chemin dallé que nous suivons depuis l'arc de Titus se divise et forme deux rues : l'une continue en droite ligne, et, après avoir été d'abord recouverte par l'amoncellement de ruines qu'on n'a pas encore déblayées, elle reparaît un peu plus loin et vient passer sous l'arc de Sévère; l'autre tourne à gauche et suit la façade du temple de César, puis se dirige le long du temple de Castor et de la basilique *Julia* jusqu'à la montée du Capitole. C'est la première qui, étant la continuation directe de la voie Sacrée, nous paraît d'abord la rue la plus importante et la plus ancienne du Forum. Beaucoup de savants archéologues, notamment Canina, l'ont jugé ainsi; mais M. Jordan est d'une opinion différente; il croit et, à ce qu'il me semble, il prouve qu'elle est de date assez récente. Il lui paraît d'abord impossible qu'on puisse la faire remonter à l'époque républicaine : en effet, si elle avait existé alors, au bout de quelques pas, elle se serait heurtée au *comitium*, qui de ce côté empiétait sur le Forum. Cette place vénérable, où votaient les curies, où les patriciens s'étaient si longtemps rassemblés, formait une terrasse élevée de quelques pieds au-dessus du sol; il n'est pas possible qu'on ait permis à une rue de la couper en deux. On devrait donc admettre qu'arrivée devant le *comitium* la rue fléchissait respectueusement à gauche et en faisait le tour; mais ici se présente un autre embarras : on sait que l'ancienne tribune aux harangues était placée à la limite extrême du *comitium*, pour que l'orateur pût se faire entendre à la fois aux patriciens, qui se tenaient sur la vieille place, et au peuple réuni dans le Forum : imagine-t-on qu'entre l'orateur et le public on ait laissé passer une rue? Il n'y avait donc pas de rue en cet endroit, tant qu'ont duré le *comitium* et la première tribune, c'est-à-dire jusqu'à César; on a même des raisons de croire qu'il n'y en avait pas non plus à l'époque où fut élevé l'arc de triomphe de Sévère. M. Dutert, qui a étudié avec soin la construction de ce monument, suppose qu'il a dû être bâti sur un terrain uni et libre; il montre que les escaliers latéraux et la voie qui traverse l'arcade principale ont été ajoutés plus tard : ce sont des travaux plus récents que le reste et qui même sont exécutés d'une manière assez maladroite. Tout cela prouve, nous dit M. Jordan, que la rue tout entière est d'une époque assez basse. La conclusion qu'il en tire, c'est que l'autre, celle qui côtoie le temple de César, la basilique *Julia*, et rejoint le *clivus Capitolinus* au bas du temple de Saturne, existait seule pendant la République et les plus belles années de l'Empire, et qu'on peut la regarder comme la voie principale et maîtresse du Forum.

Est-ce à dire qu'on doive l'appeler la voie Sacrée? La réponse à cette question est assez embarrassante. On sait que le parcours de la voie Sacrée a donné lieu, parmi les érudits, à des querelles sans nombre. Aujourd'hui, presque tous les doutes sont levés, grâce aux fouilles qu'on a faites depuis quinze ans; il reste cependant quelques obscurités encore, et l'on n'en doit guère être surpris quand on songe que c'était pour les anciens eux-mêmes un sujet de contestation. Varron nous dit qu'on ne s'entendait que sur un point : tout le monde était d'accord à donner le nom de voie Sacrée à la rue qui allait du temple des Lares (aux environs de l'arc de Titus) jusqu'à l'entrée du Forum : c'est celle qu'on a entièrement déblayée dans ces dernières années; mais il trouvait qu'on avait tort de la réduire à ces étroites limites; pour lui, elle s'étendait beaucoup plus loin dans les deux sens : il la faisait commencer à l'endroit où fut plus tard le Colisée et finir au Capitole. Par conséquent, cette rue dont je viens de parler, et qui longeait le Forum, était encore pour lui la voie Sacrée. On comprend aisément que le peuple ne lui en donnât pas le nom : comme, sur le Forum, il n'y en avait pas d'autres, il n'éprouvait pas le besoin de la désigner d'une manière spéciale; il lui suffisait de dire : « Je suis allé sur le Forum; j'ai traversé le Forum », pour être compris; et M. Jordan fait remarquer avec raison que, dans toute la littérature latine, on ne parle jamais autrement. Mais, de quelque façon qu'on l'appelle, cette rue n'en était pas moins l'une des plus importantes et des plus glorieuses de Rome : elle passait auprès d'édifices célèbres; elle était bordée de statues et de monuments qui rappelaient le souvenir d'hommes illustres. En face de la basilique *Julia*, on trouve encore sept grandes bases carrées, en briques, placées à égale distance les unes des autres, et que M. Jordan juge être de la fin du IIIe siècle. Elles supportaient sans doute de hautes colonnes, comme celle de Phocas, qu'on avait élevées en l'honneur de quelques grands personnages. Aujourd'hui elles produisent au voyageur un effet assez désagréable et nous semblent singulièrement encombrer la place; mais soyons sûrs qu'elles avaient un tout autre aspect quand les briques disparaissaient sous un revêtement de marbre et qu'elles servaient de piédestal à des colonnes élancées; elles étaient alors un ornement pour le Forum et pour la rue le long de laquelle on les avait placées.

Cette rue était souvent aussi le théâtre de spectacles qui attiraient les curieux de Rome et du dehors. Tous les mois, on y voyait de grands cortèges de prêtres qui se rendaient au Capitole pour quelque cérémonie sacrée. Dans les fêtes nationales, c'était le chemin de ce qu'on appelait la procession du cirque, *pompa circi*. Comme les jeux étaient donnés en l'honneur des dieux, on trouvait naturel de les y faire assister, et l'on pensait qu'ils y prendraient du plaisir; on allait donc chercher leurs statues au Capitole pour les conduire en grande

pompe au cirque, dans la loge qui leur était réservée. Portées dans des chars magnifiques, qui ne servaient qu'à cet usage, précédées de chanteurs, de danseurs, de musiciens de toute sorte, accompagnées de quelques exhibitions bouffonnes destinées à égayer la foule, le *manducus*, qui agitait ses grandes mâchoires comme pour avaler les petits enfants, la *citeria*, sorte de femme bavarde qui provoquait les plaisanteries des assistants, elles descendaient le *clivus Capitolinus*, suivaient la rue dont nous nous occupons en ce moment jusqu'au *vicus Tuscus*, qui existe encore entre la basilique *Julia* et le temple de Castor, pour aller de là jusqu'au grand cirque, par le Vélabre. Une autre cérémonie encore plus belle et qui ne devait pas moins attirer la foule était le triomphe. Dans les beaux temps de la République, on célébrait des triomphes presque tous les ans, et il semble que le peuple, qui était habitué à ces fêtes autant qu'à la *pompa circi*, devait y prendre à la longue moins de plaisir. « Je ne veux pas triompher, fait dire Plaute à l'un de ses personnages; c'est trop commun, *pervolgatum est, nil moror.* » Mais c'est là un de ces propos de dégoûtés qui s'empressent de refuser des honneurs qu'on ne s'avisera jamais de leur offrir; en réalité, il y avait dans les triomphes un élément d'intérêt toujours nouveau, puisqu'on y voyait les soldats et les chefs vaincus, avec leurs costumes et leurs armes, qu'on y portait l'image des villes prises, et les productions les plus rares des pays qu'on avait soumis : c'en était bien assez pour piquer la curiosité populaire. On ne sait pas exactement par quel chemin le triomphateur se rendait du Champ de Mars au Capitole; il est probable que, pour contenter le plus de curieux possible, on lui faisait prendre le plus long. Dans tous les cas, il est sûr qu'il passait par la voie Sacrée. Properce, décrivant d'avance le triomphe que le « dieu César » célébrera au retour de l'expédition qu'il prépare contre les Parthes, annonce que, s'il ne pourra pas avoir part aux dépouilles, il sera pourtant heureux d'applaudir les vainqueurs au passage :

Mi sat erit Sacra plaudere posse via.

Voilà les spectacles qu'il nous faut remettre par la pensée dans cette rue délabrée aujourd'hui et déserte; ils la repeuplent et l'animent, et nous font trouver un intérêt singulier à la parcourir.

II.

Si l'on entrait dans le Forum par l'arc de Fabius, on en sortait par celui de Tibère; il n'existe plus aujourd'hui, mais on croit en avoir retrouvé les fondations à l'extrémité de la basilique *Julia*, près du temple de Saturne. Quand nous sommes arrivés à l'endroit où il devait être, si nous tournons les yeux à droite, nous remarquons les débris de deux monuments qui devaient avoir beaucoup d'importance quand ils étaient intacts, et qui couvraient tout le milieu du Forum, entre l'arc de Tibère et celui de Septime Sévère. Ils ont été longtemps cachés sous cette désagréable chaussée qu'on appelait le pont de la Consolation, et qui faisait communiquer le Capitole avec l'église Saint-Adrien. Depuis qu'en 1883 on a reculé la chaussée jusqu'au delà de l'arc de Sévère, ils ont entièrement reparu au jour, et on a pu les étudier de près. Le premier se compose surtout d'un mur en tuf d'à peu près 24 mètres de long dont quelques parties sont assez bien conservées; de l'autre, placé à quelques mètres de distance, plus près du Capitole, il reste une muraille convexe, recouverte par moment de marbre rose, et qui forme une sorte d'élégant hémicycle. Tous les deux semblent avoir été réunis ensemble par un petit mur latéral dont on aperçoit encore quelques traces, en sorte que, sans se confondre, ils paraissent avoir fait partie du même groupe.

Quand on voit ces deux longs murs presque parallèles, derrière lesquels se dresse le Capitole, et qui ont tout le Forum devant eux, il vient aussitôt à l'esprit qu'ils devaient porter la tribune aux harangues. Le lieu semble tout à fait disposé pour parler au peuple réuni. C'est ce qui a frappé du premier coup presque tous les archéologues. Seulement plusieurs d'entre eux qui voyaient que le mur semi-circulaire était un peu plus élevé que l'autre, qu'il paraissait orné avec plus de soin, ont pensé que c'était celui-là qui formait le piédestal de la tribune. M. Jordan combat cette opinion et prouve qu'elle n'a rien de vraisemblable. Il est en effet impossible de comprendre pourquoi la tribune aurait été placée sur le mur le plus éloigné du Forum, et quelle raison on pouvait avoir de mettre une épaisse muraille et une terrasse entre celui qui parlait et son public. En agissant ainsi, on serait arrivé à ce résultat singulier que les auditeurs les plus rapprochés n'auraient pas pu voir l'orateur et qu'il n'aurait été aperçu que de ceux qui ne pouvaient plus l'entendre. Nous avons d'ailleurs des bas-reliefs où la tribune est représentée; dans tous, la foule se presse librement au pied de celui qu'elle vient écouter, et elle n'en est jamais séparée par aucun obstacle. Mais voici une dernière raison qui achèvera de nous convaincre. Le long du grand mur droit qui précède l'autre, on distingue, sur une même ligne et à distance égale, des trous de six à dix centimètres de large et qui s'enfoncent dans le tuf à une profondeur de cinquante à soixante centimètres. Il est clair qu'on ne les a percés si profondément que pour soutenir quelque objet lourd et pesant. Dès 1858 l'architecte romain Tocco n'hésita pas à supposer qu'ils n'ont pu servir qu'aux éperons de navire (*rostra*) dont on sait que la tribune romaine était ornée. C'est aussi l'opinion de M. Jordan, et il est bien difficile de ne pas la partager. C'est donc là, et non pas au-dessus du mur circulaire, qu'il faut placer

la tribune, et, avec les ruines qui en restent, il est facile de la recomposer. Elle s'étendait de l'arc de Tibère à celui de Septime Sévère, de façon à fermer presque le Forum de ce côté. Le mur droit, qui en formait la façade sur le Forum, portait un revêtement de marbre blanc, qui n'a pas tout à fait disparu. A l'intérieur il était flanqué de piliers de travertin sur lesquels reposaient de grandes dalles de pierre; ces dalles s'appuyaient, de l'autre côté, sur d'autres piliers, placés en face des premiers, et qui sont reliés entre eux par des arcs de briques. On pense que les arcs ont été ajoutés plus tard à la construction primitive pour lui donner plus de solidité. Au-dessus s'étendait une terrasse de 24 mètres de long sur 4 de large, d'où l'orateur se faisait entendre à la multitude.

Mais, s'il est sûr que la grande muraille droite, qui faisait face au Forum et qui était ornée de rostres, portait la tribune, à quoi l'autre pouvait-elle donc servir? M. Jordan pense qu'elle était réservée à des personnages importants à qui on voulait donner le spectacle de ces grandes scènes populaires. Placés derrière la tribune, un peu plus élevés qu'elle, ils pouvaient, de cet élégant hémicycle, jouir du coup d'œil de la place entière : rien ne leur échappait ni de ce qui se passait sur la tribune elle-même, ni des mouvements de la foule. A l'époque républicaine, il y avait déjà dans le *comitium* une sorte de plate-forme, d'où les ambassadeurs des nations alliées assistaient aux assemblées du peuple. Comme les envoyés des villes grecques étaient ceux qui avaient le plus affaire aux Romains, et qui par conséquent profitaient le plus du spectacle, on appelait ce lieu le *Græcostase*. Il est vraisemblable que le *Græcostase* fut entraîné dans la ruine du *comitium*, mais il ne disparut pas sans retour, et nous le voyons un peu plus tard rétabli sous le nom légèrement modifié de *Græcostadium*. M. Jordan propose de voir dans la muraille circulaire le *Græcostadium* de l'Empire, et cette conjecture est très probable. Notre hémicycle était terminé par deux petits monuments ronds, dont l'un subsiste encore. On suppose que c'était ce qu'on appelait *umbilicus Romæ*, qu'on regardait comme le point central de la ville, de même que l'*omphalos* de Delphes passait pour être le centre du monde. L'autre, qui devait être placé à l'extrémité opposée, près du temple de Saturne, était le milliaire d'or, *milliarium aureum*, d'où partaient, depuis Auguste, tous les grands chemins de l'Empire.

Nous sommes donc, grâce aux fouilles du Forum, remis en possession d'une tribune aux harangues que nous pouvons voir de près, étudier en détail, et qui nous aidera certainement à comprendre les conditions de l'éloquence antique. Mais était-ce la seule? Les Romains de la République et de l'Empire n'en ont-ils pas connu d'autre? Et, parmi ces tribunes diverses dont le souvenir s'est conservé, quel nom faut-il donner et quel rang doit-on assigner à celle qu'on vient de nous rendre? M. Jordan a repris ces questions, fort discutées de nos jours, et voici comment il les résout.

Il n'y a pas de contestation possible à propos de la tribune de l'époque républicaine. Elle était, nous dit-on, sur le *comitium*, tout près de la curie, c'est-à-dire entre l'église Saint-Adrien, dans laquelle on s'accorde à reconnaître la *curia Julia*, et le temple de Faustine, à peu près à mi-chemin des deux édifices. C'était un lieu consacré par la religion, *templum*, qu'on avait orné avec un soin jaloux, et où l'on mettait d'ordinaire ce qui devait être toujours sous les yeux du peuple; par exemple, on y avait gravé le texte de la loi des XII Tables et les traités d'alliance conclus avec les cités voisines. On ne pouvait pas faire un plus grand honneur à un citoyen qui avait bien servi sa patrie que de lui dresser une statue près des rostres, « à l'endroit le plus voyant de la ville », *oculatissimo loco*, comme parlent les sénatus-consultes. C'est là que se trouvaient, avec la colonne rostrale de Duilius, qui conservait le souvenir de la première victoire navale des Romains, les statues des ambassadeurs de Rome assassinés par les habitants de Fidènes, celles de Camille, de Sylla, de Cn. Octavius, de Pompée.

Cette première tribune dura autant que la République. C'est seulement en 710 que César la changea de place : il profita sans doute, pour la détruire, des remaniements qu'il faisait au Forum; mais en quel endroit l'a-t-il transportée? On peut conclure d'un passage de Dion qu'elle était d'abord au milieu de la place, et qu'il la mit à l'une des extrémités; or celle que l'on a retrouvée près de l'arc de Sévère, et dont il vient d'être question si longtemps, remplit tout à fait cette condition. Mais à l'extrémité opposée il y en avait une autre. Nous savons que devant le temple de César, qui fut bâti par les triumvirs, il existait une terrasse qui servait de tribune et d'où l'on parlait au peuple. Pour qu'elle n'eût rien à envier à l'ancienne, Auguste, après Actium, la fit orner des éperons de navire qu'on avait pris dans la bataille. On l'appelait *rostra ædis divi Julii*, ou même *rostra Julia*. Mais ce nom, par lequel on la désigne et on la précise, semble bien indiquer que ce n'était pas la tribune véritable, qu'on n'a jamais appelée que « la tribune », *rostra*, sans qu'on eût besoin d'ajouter à ce mot aucune épithète. Celle-là, un passage de Sénèque démontre qu'elle était située en face de l'arc de Fabius, c'est-à-dire du côté du Capitole; pour désigner le Forum dans toute son étendue, il en marque les deux points extrêmes, et il dit : « Depuis les rostres jusqu'à l'arc de Fabius. » Les rostres dont il veut parler ne peuvent être que la tribune que nous venons de décrire.

Ainsi, quand César voulut déplacer l'ancienne tribune aux harangues de la République, peut-être pour dépayser les souvenirs de ce qui restait de républicains à Rome, il la mit un peu plus haut, vers le nord, à l'extrémité du Forum, à l'endroit même où nous

l'avons retrouvée. Il plaça dans le mur de sa tribune nouvelle les éperons des navires d'Antium qui ornaient l'autre depuis trois cents ans, et qui lui avaient donné son nom; et nous venons de voir que les trous dans lesquels ces éperons étaient fixés existent encore. Il dut y transporter aussi les principaux monuments dont elle était entourée : nous savons en effet que l'inscription de la colonne de Duilius a été retrouvée tout près de l'arc de Sévère. C'était, en un mot, la vieille tribune, qui n'avait fait que changer de place, et qui, avec ses grands souvenirs, conservait son ancienne célébrité. L'autre, celle du temple de César, quoiqu'on s'en servît, à certaines occasions solennelles, pour prononcer l'éloge funèbre des princes de la maison impériale, ou même pour promulguer des lois, était loin d'avoir la même importance. Nous ne voyons pas que, pendant toute la durée de l'Empire, on y ait élevé aucun monument honoraire, tandis qu'autour de la tribune véritable on a conservé l'habitude de grouper des statues, des colonnes, des inscriptions en l'honneur des grands personnages et des princes morts ou vivants. Jusqu'à la fin, c'est le lieu le plus fréquenté, le plus en vue de la ville, *celeberrimus perspicuissimusque locus*. En 406, quand on crut un moment que Stilicon avait sauvé l'Empire des Barbares, le peuple de Rome lui éleva une statue d'or et d'argent, « pour conserver éternellement la mémoire de ses actions », et il la fit placer « auprès des rostres ».

Figurons-nous donc la tribune, non pas comme elle est aujourd'hui, au milieu d'un amas de ruines, mais entourée de tous ces beaux monuments, qui rappelaient des hommes illustres et de grands souvenirs. Pour nous en faire une image plus vivante, voyons-la comme elle est représentée sur un bas-relief de l'arc de Constantin, avec ses colonnes, ses statues debout ou assises, se détachant sur le mur sévère du *tabularium*, entre les deux arcs de triomphe qui la flanquent des deux côtés, ayant devant elle le Forum bordé de temples et de basiliques; imaginons cette longue terrasse, dont une partie nous reste, ornée d'une élégante balustrade de marbre que surmontent, de distance en distance, des têtes d'Hermès; plaçons-y, comme sur le bas-relief, le prince s'adressant au peuple, avec tous ses grands officiers qui l'entourent, et nous aurons une idée de l'effet que ce monument pouvait produire dans les jours de fêtes officielles.

Assurément cette tribune n'est pas pour nous aussi glorieuse que celle qui était placée à l'extrémité du *comitium*, et qui avait entendu Scipion Émilien, Caton, les Gracques et Cicéron. C'est la tribune de l'Empire, c'est-à-dire d'un temps où le peuple n'était plus appelé à donner son avis sur ses affaires et se contentait d'applaudir avec fureur ses maîtres, quand ils l'avaient bien nourri et bien amusé. Auguste, nous dit Tacite, avait pacifié l'éloquence, comme tout le reste : *Diversis operibus senatum occupabat, populum* [illegible] ce qui pourtant ne veut pas dire que, pour n'avoir plus rien à craindre d'elle, il l'avait tout à fait supprimée : *ubi solitudinem faciunt, pacem appellant*. Il y avait encore quelque place pour la parole sous le régime impérial. Les tribunaux et le Sénat entendaient souvent des voix éloquentes; et même la tribune du Forum, que nous avons sous les yeux, quoique le prince ou ses représentants en eussent seuls l'accès, donna quelquefois de grands spectacles. Quand on songe que c'est de là que Vespasien, Trajan, Marc Aurèle, Septime Sévère parlaient au peuple de Rome, pour lui exposer leurs projets ou lui rendre compte de leurs expéditions glorieuses, on ne peut pas la regarder sans quelque émotion.

GASTON BOISSIER.

Journal des Savants.

IL FAUT QU'UNE ROBE SOIT OUVERTE OU FERMÉE

Conversation conjugale

Personnages : MONSIEUR, MADAME.

Monsieur a vingt-huit ans environ; madame en a vingt. Monsieur sera blond ou brun, grand ou petit, laid ou beau, au choix du lecteur. Qu'on se dise seulement qu'il possède un sourire aimable, une tournure distinguée et un aspect sympathique. — Madame sera également blonde ou brune, grande ou petite, mais jolie : il est essentiel qu'on se la représente jolie. — Comme décor, un salon d'un style quelconque, voire même sans style, et deux chaises. Entre les deux chaises, une petite table en palissandre ou en acajou, même en bois blanc, sur laquelle un volume des *Proverbes* d'Alfred de Musset; le nom de l'éditeur importe peu.

MONSIEUR.

[illegible]

Onze heures! Je suis sûr qu'Emma n'est pas encore encore habillée! Oh! la toilette! la grande, l'éternelle préoccupation des femmes!

[illegible]

Êtes-vous prête, ma chère? (*Écoutant.*) Non? pas encore? Dépêchez-vous. Onze heures viennent de sonner et vous savez que, passé minuit, le ministre se retire dans ses appartements et laisse à ses attachés le soin de recevoir ses invités. Or je tiens à serrer la main du ministre, et je tiens surtout à vous présenter à lui. (*Il veut tourner le bouton de la porte.*) Vous ne voulez pas que j'entre? Pourquoi cela? (*Écoutant.*) Vous voulez me faire une surprise? Ah! c'est gentil, ça, une surprise! Je suis sûr que vous êtes divine en toilette de bal.

(*Écoutant.*) Vous en êtes sûre aussi? Allons! tant mieux! (*Un temps.*) Vous n'avez pas idée, Emma, comme je suis ému... (*Écoutant.*) Pourquoi? Vous me demandez pourquoi? Mais parce que je vous conduis au bal et que, depuis six mois que nous sommes mariés, c'est la première fois que cela m'arrive. (*Écoutant.*) Vous dites que vous n'êtes pas émue, ma chère?... Mais cela est tout naturel... que vous ne soyez pas émue... En toutes circonstances de la vie, l'homme et la femme jugent les choses différemment, et j'ose dire... (*Écoutant.*) Vous voulez que je vous laisse tranquille?... (*Écoutant encore.*) Mon bavardage trouble votre femme de chambre qui vous pique ses épingles dans les épaules au lieu de les piquer dans le corsage? Pauvre corsage!... non, pardon..., pauvres épaules! (*Écoutant.*) Vous voulez que j'aille m'asseoir? Bon; j'y vais... mais ne tardez pas trop. (*Il regarde par le trou de la serrure.*) Je vous avertis que je regarde par le trou de la serrure... Ne faites pas : Oh! Je n'ai rien vu... Justine vous cachait à moi.

(*Il va s'asseoir.*)

Elle en a bien encore pour une demi-heure et j'ai le temps de ronger mon frein. Oh! les femmes! Oh! les robes! Oh! les épingles! Oh! les coiffeurs! Oh! l'insupportable attente! Il n'est rien comme les préparatifs d'un bal pour me mettre en méchante humeur. Si je ne jugeais pas nécessaire de me montrer à cette réception du ministre..., si je n'avais pas besoin... de ne pas me faire oublier..., ah! comme je resterais tranquillement chez moi, avec Emma!...

MADAME.

(*Elle entre, très décolletée, frisures sur le front et sourire aux lèvres.*)

Me voici. Et maintenant, monsieur, regardez-moi, contemplez-moi! Êtes-vous fier de votre femme? et avais-je raison de dire... que je voulais vous faire une surprise?

MONSIEUR.

(*Il se lève, s'avance vers madame et s'arrête court, étonné.*)

Mais vous êtes outrageusement décolletée! C'est affreux!

MADAME.

Affreux! Je ne trouve pas.

MONSIEUR.

Mais vous n'êtes pas vêtue!

MADAME.

Je n'en suis que plus habillée.

MONSIEUR.

Est-ce donc la mode... de se découvrir ainsi?

MADAME.

Mais, mon ami, ma robe n'est ni plus ni moins échancrée que toutes les autres robes... Je ne comprends pas votre réflexion... Vous n'avez donc jamais été au bal?

MONSIEUR.

Si, madame, j'y suis allé... et souvent. Je m'étonne même que vous m'adressiez cette question : c'est au bal que je vous rencontrai pour la première fois, et... vous n'étiez pas si décolletée.

MADAME.

Non, monsieur, je n'étais pas si décolletée; mais j'étais jeune fille... et une jeune fille ne s'habille pas comme une femme mariée. A ce compte-là, faudra-t-il retirer mes diamants de mes oreilles? Je n'avais que deux petits boutons de perle, avant de vous connaître.

MONSIEUR.

Laissons vos oreilles de côté.

MADAME.

Croyez-vous que j'aie l'intention de les mettre de face?

MONSIEUR.

Si vous faites parade de votre esprit!

MADAME.

Alors, tout cacher? mon esprit et mes épaules?

MONSIEUR.

Trêve de plaisanteries. Je vous assure, ma chère, que vous êtes trop décolletée.

MADAME.

A quel point de vue?

MONSIEUR.

Au point de vue... des épaules, et au point de vue..., justement..., au point... de vue.

MADAME.

J'ai rencontré au bal bien des femmes mariées et je ne crois pas que je sois mise autrement qu'elles. Je vous assure..., c'est absolument la même chose. Regardez bien...; comparez... avec vos souvenirs. Il faut pourtant qu'une robe soit ouverte.

MONSIEUR.

Emma, faites-moi un plaisir... Changez de corsage.

MADAME.

Mon ami, ce que vous me demandez là est impossible.

MONSIEUR.

Pourquoi?

MADAME.

Parce que je n'ai pas d'autre corsage... qui m'aille aussi bien que celui-ci.

MONSIEUR.

Mettez-en un qui vous aille moins bien.

MADAME.

Frédéric, je vous assure, vous me faites de la peine. Moi qui étais si contente d'aller à ce bal... pour mon

corsage!... Moi qui croyais que vous me trouveriez charmante ainsi...

MONSIEUR.

Mais je vous trouve charmante ainsi ; ce qui m'effraye..., c'est que vous êtes trop charmante.

MADAME.

Je me disais : Comme il va l'admirer, ce corsage!

MONSIEUR.

Je l'admire... ; seulement, je n'ai qu'un regret... c'est qu'il n'y en ait pas assez.

MADAME.

Vous n'arriverez pourtant pas à me persuader que ma couturière ne s'y connaisse pas. C'est chez elle que s'habillent Mme de Fantillane et Mme de Kampodas.

MONSIEUR.

Je ne conteste pas.

MADAME.

Eh bien, elle me disait, ma couturière..., et cela, pas plus tard qu'hier : « Madame, votre corsage vous va divinement bien. »

MONSIEUR.

Ah! elle vous disait...

MADAME.

... « Je n'ai jamais fait un corsage aussi réussi. Il n'a pas un défaut. C'est une œuvre parfaite. Le seul, l'unique défaut de la cuirasse... »

MONSIEUR.

Cuirasse! Elle a des expressions, votre couturière!...

MADAME.

... « C'est l'échancrure. Si vous m'aviez laissé faire, j'aurais un tant soit peu accentué l'échancrure. »

MONSIEUR, *moqueur.*

Alors vous ne l'avez pas laissé faire?

MADAME.

Non... et je m'aperçois maintenant que j'ai eu tort. (*Se regardant devant une glace.*) Je ne suis pas tout à fait assez décolletée. Il aurait fallu une ligne de plus. Je suis sûre que Mme de Fantillane aura au moins quatre lignes de plus, elle..., sans parler du ruché..., car je vous parie qu'elle n'aura pas de ruché.

MONSIEUR, *indifférent.*

C'est dans les choses possibles.

MADAME.

Quant à Mme de Kampodas, je n'en parle pas. Elle exagère, celle-là... Ce qui n'empêche pourtant pas tous les danseurs de lui faire la cour.

MONSIEUR.

Je crois bien! Au contraire!

MADAME.

Depuis six mois que nous sommes mariés, vous avez eu, je pense, le loisir de me juger tout à l'aise. Vous savez bien que je ne suis pas une femme coquette, que je ne recherche pas outre mesure les succès mondains et surtout que je ne les recherche pas par l'excentricité de ma toilette. Soyez donc bien persuadé que si je craignais le moins du monde d'être ridicule avec mon corsage, je ne le porterais pas.

MONSIEUR.

(*Il va à madame et lui prend les mains.*)

Je vous en prie, Emma, changez de corsage.

MADAME.

C'est une persécution, alors?

MONSIEUR.

Non ; c'est une supplication.

MADAME.

C'était bien la peine de m'occuper de ma toilette trois semaines à l'avance! Vous ne me parliez que de ce bal. « Je veux qu'on vous admire, me répétiez-vous sans cesse. Quand j'ai annoncé au ministre que je me mariais, m'avez-vous dit, il a eu l'air de trouver que j'étais trop jeune ; je veux lui prouver que si je me suis marié jeune..., j'avais des raisons pour cela... Faites-vous donc très belle, avez-vous ajouté, aussi belle que possible! » Je vous ai obéi, je me suis faite belle..., et vous vous fâchez. Ah! mon ami, c'est là une vilaine querelle que vous me cherchez! Je crains bien que ce corsage ne soit qu'un prétexte et qu'il n'y ait au fond de tout cela une raison que je ne soupçonne pas.... une raison... qui..., une raison... que... Ah! mon ami! vous me chagrinez beaucoup... beaucoup... beaucoup...

(*Madame se laisse tomber sur une chaise et s'essuie les yeux avec un mouchoir de dentelle.*)

MONSIEUR, *qui a été s'agenouiller devant Madame et lui prend les mains.*

Voyons; Emma. .

MADAME, *très émue.*

Non!... Je veux que vous reconnaissiez que je ne suis pas outrageusement décolletée.

MONSIEUR, *un peu contrit.*

Je le reconnais.

MADAME, *de plus en plus émue.*

Je veux que vous reconnaissiez aussi... que ça n'est pas si affreux que ça.

MONSIEUR, *de plus en plus contrit.*

Je le reconnais.

MADAME.

(*Elle se lève et n'est plus émue du tout.*)

Alors, partons.

MONSIEUR, *interloqué.*

Mais...

MADAME.

Puisque vous reconnaissez que vous avez tort! Partons..., nous sommes en retard.

MONSIEUR.

Emma...

MADAME.

Quoi encore?

MONSIEUR.

(*Il s'approche de madame et lui prend la taille.*)

Je vous aime...

MADAME.

Je le sais, mais nous sommes en retard et le ministre se couche de bonne heure.

MONSIEUR, *retenant toujours Madame par la taille et continuant sa pensée.*

Je vous aime... et, quand on aime..., on est jaloux.

MADAME.

Je ne comprends pas.

MONSIEUR.

Oui, je le sais bien, vous n'êtes pas outrageusement décolletée..., au contraire..., et ça n'est pas si affreux que ça..., au contraire. Mais je suis jaloux...

MADAME.

Je ne vois pas...

MONSIEUR.

Depuis notre mariage, nous vivons dans un tête-à-tête que rien n'a troublé. Personne ne s'est mis entre nous. Je vous adore..., Dieu seul sait comme! Et si j'ai raison de vous adorer, Dieu seul sait pourquoi! Or, quand nous avons reçu cette invitation à ce bal, je l'avoue, je n'ai pas réfléchi tout d'abord. Je n'ai songé qu'à la joie que j'aurais à vous promener dans le monde, à mon bras..., comme un avare qui, orgueilleux de son trésor, en un jour de folie, se laisserait aller à le montrer. Mais, ce soir, vous m'apparaissez plus charmante encore, plus belle que de coutume; l'avare redevient lui-même, il a peur que tout son or ne tente le vol..., et il enferme sa cassette.

MADAME.

Je ne comprends pas...

MONSIEUR.

Vous ne comprenez pas que tout à l'heure, dans ces salons où, pour la première fois, je vous accompagnerai, tous les yeux vont se fixer sur vous? Vous ne comprenez pas que vous serez lorgnée, jugée, pesée, jaugée... et que cela me fait peur? Tous les danseurs, tous les attachés d'ambassade vous dévisageront, vous..., passez-moi le mot..., vous éplucheront. Demain votre nom fera le tour de Paris...

MADAME.

Eh bien?

MONSIEUR.

Je l'entends d'ici, le dialogue des petits attachés : « La femme de de Briol, tu l'as vue hier au bal? — Oui. — Qu'est ce que tu en dis? — Oh! très chic! — As tu remarqué ses épaules? — Oh! un rêve! — Et ces bras? — Oh! des merveilles! — Et son cou? — Oh! une perfection! »

MADAME.

Vous ne voulez pas qu'on dise que mes épaules sont un rêve, mes bras une merveille et mon cou une perfection?

MONSIEUR.

Non; je ne le veux pas. Accusez-moi de bêtise, de stupidité, de folie! Proclamez que ma jalousie est une puérilité et ma frayeur un non-sens. Riez de moi, moquez-vous de moi... Mais faites-moi la grâce d'avouer que si je pèche..., ce n'est que par excès d'amour..., et cédez à ma prière.

MADAME.

Alors... vous avez peur qu'on ne me trouve trop bien?

MONSIEUR.

J'ai peur qu'on ne vous trouve... trop bien mise. Si je suis fier d'être le mari d'une femme qui passe pour belle, je crains d'être le mari d'une femme qui passe... pour se faire belle. Et je vois dans votre toilette... trop de recherche..., trop d'excentricité. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'on vous fît la réputation de « beauté du jour » ni qu'on me donnât, à moi le sobriquet de « mari de la belle Mme une telle ». De la première entrée d'une jeune femme dans le monde, de la manière dont elle se présente, dépend tout un courant d'opinions qui se formera sur son compte... et qu'on ne pourra plus détourner. Et il suffit, pour qu'on juge une femme, d'une boucle fermée trop haut ou d'un corsage ouvert trop bas. On a jugé... Plus de recours... Plus d'appel. Madame est coquette; c'est fini. Elle a beau adorer son mari, se montrer la femme la plus honnête de la terre... : elle est coquette, elle sera toujours coquette, et monsieur sera toujours... le mari d'une femme coquette. L'avancement qu'il obtient par son travail et son intelligence..., c'est à sa femme qu'il le doit, dira-t-on; et il n'aura pas deux onces de chance dans sa carrière, et il ne retournera pas une fois le roi à l'écarté, qu'on ne chuchote : « Parbleu! c'est le mari de la belle Mme une telle! » Je vous en prie, Emma, changez de corsage.

MADAME.

Vous êtes un grand enfant; mais je ne veux pas vous contrarier. (*Elle sort.*)

MONSIEUR, *seul.*

J'ai peut-être eu tort... Elle n'était pas trop décolletée... Le fait est que si je n'avais pas été son mari..., je ne l'aurais pas trouvée trop décolletée. J'ai cru pourtant voir un semblant d'exagération dans le corsage..., et l'exagération de ce côté-là, comme mari, je ne dois pas la supporter. Si charmante que soit ma femme, il

ne me plaît pas qu'elle se fasse remarquer. La beauté d'une femme, c'est pour son mari; le public n'en a que faire!... A Dieu ne plaise néanmoins que je veuille voir Emma mal fagottée ni mise à son désavantage! Ma femme est jolie... Si je ne tiens pas à ce que l'on répète : « Dieu! qu'elle est jolie! », je ne veux pas non plus qu'on crie : « Dieu! qu'elle est laide! » (*Il s'assoit.*)

MADAME.

(*Elle entre, toilette sombre, pour ainsi dire pas décolletée, cheveux nattés à plat.*)

Suis-je mieux à votre goût ainsi?

MONSIEUR.

(*Il se lève, s'avance vers madame et s'arrête.*)

Mais vous n'êtes pas décolletée du tout!

MADAME.

Évidemment.

MONSIEUR.

Votre robe vous monte jusqu'au menton!

MADAME.

N'est-ce point assez? Fallait-il aussi couvrir le menton?

MONSIEUR.

En ce moment-ci, vous vous moquez de moi.

MADAME.

A Dieu ne plaise, mon ami! Mais que voulez-vous? Je n'ai point trente-six corsages à pointures différentes. Vous n'avez point voulu que ma robe soit ouverte; soit : je la ferme.

MONSIEUR.

Mais vous pouviez trouver un moyen terme.

MADAME.

Non. Il en est des robes comme des portes : il faut qu'elles soient ouvertes ou fermées... Les regards et les courants d'air passent par les entrebâillements. Or, puisque vous craignez tant que mes épaules, mes bras et mon cou ne servent de thème aux conversations mondaines, je les mets à l'abri de toute indiscrétion.

MONSIEUR.

Autrement dit, vous rentrez le joyau dans l'écrin.

MADAME.

Voilà un compliment dont je ne vous croyais pas capable ce soir.

MONSIEUR.

Mais vous allez vous rendre ridicule!

MADAME.

Comment cela?

MONSIEUR.

Une jeune femme ne pas se décolleter du tout!...

MADAME.

On pensera peut-être que si je ne me décollette pas..., c'est que j'ai des raisons pour cela. Mais que vous importe? Vous savez bien, vous, ce qui en est.

MONSIEUR, *impatienté.*

Ah! mais, morbleu!

MADAME.

Ah! évidemment..., on chuchotera..., on jasera..., on fera des réflexions désobligeantes; mais vous aurez la consolation de savoir que les petits attachés ne pousseront pas des cris d'admiration. Personne ne dira : « Oh! un rêve! oh! une merveille! oh! une perfection! » Il est vrai qu'on dira peut-être : « Tiens, tiens, tiens! », ou bien : « C'est étonnant! », ou bien encore : « Pauvre homme! » Mais de quelle importance sont ces appréciations?

MONSIEUR.

Je vous assure, Emma, que vous ne pouvez aller au bal ainsi habillée!

MADAME.

Il faudra que j'y aille pourtant. Je ne possède que deux corsages : celui de tout à l'heure vous déplaît; celui-ci devra forcément vous convenir.

MONSIEUR.

Mais...

MADAME.

Que vous importent les critiques à mon sujet? Ce sont les compliments qu'il faut craindre.

MONSIEUR.

Voyons, Emma...

MADAME.

Rappelez-vous vos paroles : « Je n'ai pas peur qu'on vous trouve trop bien...; mais j'ai peur qu'on ne vous trouve trop bien mise. » Vous devez être satisfait..., on ne me trouvera pas trop bien mise.

MONSIEUR, *très embarrassé.*

Mais...

MADAME, *continuant sur le même ton.*

... « Si je suis fier que vous passiez pour belle, je ne veux pas que vous passiez pour vous faire belle. » Rassurez-vous : personne ne trouvera que je me suis faite belle.

MONSIEUR.

C'est de l'entêtement.

MADAME, *même ton.*

... « Je trouve dans votre toilette trop de recherche, trop d'excentricité. » Voyez; je n'ai plus ni recherche ni excentricité.

MONSIEUR, *prenant un grand parti.*

Emma, remettez votre autre corsage.

MADAME.

Y songez-vous, monsieur? Et la réputation qu'on me ferait de « beauté du jour », et le sobriquet qu'on vous

donnerait de mari de la belle Mme une telle ! Et le courant d'opinions qui ne manquerait pas de se former ! Et la situation où vous seriez : « Mari de femme coquette ! » Réfléchissez donc que vous ne pourriez pas obtenir le moindre bout de décoration, que vous ne pourriez pas faire au whist le moindre chelem, sans qu'on ne dise : « Parbleu ! c'est le mari de la belle Mme une telle ! » Au contraire, habillée ainsi que je suis, personne ne doutera que je ne sois à peu près contrefaite, et, à chaque événement heureux de votre existence, l'opinion générale sera... que vous avez bien droit à cette compensation.

MONSIEUR, *furieux.*

Et on dira aussi que si je vous ai épousée, ce n'était pas parce que je vous aimais, mais à cause de votre dot !

MADAME.

Vous laisserez dire. Et puis, voyez l'immense avantage : personne ne s'avisera de tourner autour de moi, comme il arrive si souvent pour les jeunes mariées douées d'un physique passable. On me laissera tranquillement dans mon coin et l'on dira de moi : « Figure agréable, mais... surprise à craindre. » D'ailleurs, ne me plaignez pas ; à défaut de beauté plastique, on me trouvera... du montant.

MONSIEUR.

Emma, je vous en prie, remettez votre autre corsage. Celui-ci est horrible ; il vous donne l'air d'avoir soixante-dix ans.

MADAME, *avec fermeté.*

C'est impossible.

MONSIEUR, [illegible]

Remettez votre autre corsage. Je le veux ! je l'exige !

MADAME, [illegible]

Vous le voulez..., vous..., vous l'exigez ? Mais alors, c'est un parti pris de trouver mal tout ce que je porte ? Il y a là de votre part une... volonté... de me chagriner... Ah ! mon ami, je suis bien malheureuse !

(*Madame se laisse encore tomber sur la même chaise et s'essuie encore les yeux avec son mouchoir de dentelle.*)

MONSIEUR, *à part.*

Bon ! voici qu'elle pleure encore ! (*Il va s'agenouiller devant Madame et lui prend les mains.*)

MADAME, [illegible]

Non ; je veux que vous reconnaissiez que ma robe n'est pas si horrible que ça !

MONSIEUR, *contrit.*

Je le reconnais.

MADAME, *paraissant de plus en plus émue.*

Je veux aussi que vous reconnaissiez que je n'ai pas l'air d'avoir soixante-dix ans.

MONSIEUR, *de plus en plus contrit.*

Je le reconnais.

MADAME, *qui n'est plus [illegible].*

Alors partons !

MONSIEUR, *tout à fait interloqué.*

Mais...

MADAME.

Puisque pour la seconde fois vous reconnaissez que vous avez tort, partons. Nous sommes en retard.

MONSIEUR, *qui n'y est plus du tout.*

Pourtant...

MADAME.

Dépêchons-nous ; nous sommes très en retard. Faut-il vous répéter que le ministre se couche de bonne heure ? (*Minuit sonne à la pendule.*)

MONSIEUR.

Vous pouvez même ajouter qu'en ce moment... il est en train de se coucher.

MADAME.

Alors, nous ne le verrons pas ?

MONSIEUR.

Non..., certainement. Et si vous voulez m'en croire, ma chère amie..., puisque le but de notre soirée se trouve manqué...

MADAME.

Nous resterions à la maison ?

MONSIEUR, *très tendre.*

Je vous en prie.

MADAME.

Cela vous ferait... grand plaisir ?

MONSIEUR.

Énormément. Ce serait si bon de bien finir une soirée mal commencée. (*A part*). Et puis ça réserverait la question du corsage.

MADAME.

Je cède à votre désir ; mais vous savez qu'il y a bal la semaine prochaine chez Mme de Kampodas. Je souhaite que d'ici là vous soyez convaincu... que je sais m'habiller de façon convenable.

MONSIEUR.

Je serai convaincu, je vous le promets.

MADAME.

Bon. Je vous rappellerai votre promesse. En attendant, allez changer votre habit contre un veston.

MONSIEUR.

Ainsi vais-je faire, ma chère amie. (*Monsieur va jusqu'à la porte, revient vers Madame, lui embrasse les mains et souriant*) : Emma..., ôtez ce corsage.

JULIEN BERR DE TURIQUE.

ÉTUDES SOCIOLOGIQUES

La religion et l'irréligion de l'avenir (1)

I.

On a donné de la religion bien des définitions différentes. Les unes sont empruntées surtout au point de vue physique, les autres au point de vue métaphysique, d'autres au côté moral, presque jamais au côté social; et pourtant, si on y regarde de plus près, l'idée d'un *lien de société* entre l'homme et des puissances supérieures, mais plus ou moins semblables à lui, est précisément ce qui fait l'unité de toutes les conceptions religieuses. L'homme devient vraiment religieux, selon nous, quand il superpose à la société humaine où il vit une autre société plus puissante et plus élevée, une société universelle et pour ainsi dire cosmique. La *sociabilité*, dont on a fait un des traits du caractère humain, s'élargit alors et va jusqu'aux étoiles : cette sociabilité est le fond durable du sentiment religieux, et l'on peut définir l'être religieux un être sociable non seulement avec tous les vivants que nous fait connaître l'expérience, mais avec des êtres de pensée dont il peuple le monde.

Que toute *religion* soit ainsi l'établissement d'un *lien* d'abord mythique, plus tard mystique, rattachant l'homme aux forces de l'univers, puis à l'univers même, enfin au principe de l'univers, c'est ce qui ressort de toutes les études religieuses; mais, ce que nous voulons ici mettre en lumière, c'est la façon précise dont ce lien a été conçu. Or, on le verra mieux à la fin de cette recherche, le lien religieux a été conçu *ex analogia societatis humanæ;* on a d'abord étendu les relations des hommes entre eux, tantôt amis, tantôt ennemis, à l'explication des faits physiques et des forces naturelles, puis à l'explication métaphysique du monde, de sa production, de sa conservation, de son gouvernement; enfin on a universalisé les lois sociologiques et on s'est représenté l'état de paix ou de guerre qui règne entre les hommes, entre les familles, les tribus, les nations, comme existant aussi entre les volontés qu'on plaçait sous les forces naturelles ou au delà de ces forces. Une sociologie mythique ou mystique, conçue comme contenant le secret de toutes choses, tel est, selon nous, le fond de toutes les religions. Celles-ci ne sont pas seulement de l'anthropomorphisme, d'autant plus que les animaux et les êtres fantastiques ont joué un rôle considérable dans les religions; elles sont une extension universelle et imaginative de toutes les relations, bonnes ou mauvaises, qui peuvent exister entre des volontés, de tous les rapports sociaux de guerre ou de paix, de haine ou d'amitié, d'obéissance, de révolte, de protection, d'autorité, de soumission, de crainte, de respect, de dévouement ou d'amour : la religion est un sociomorphisme universel. La société avec les animaux, la société avec les morts, la société avec les esprits, avec les bons et les mauvais génies, la société avec les forces de la nature, avec le principe suprême de la nature, ne sont que des formes diverses de cette sociologie universelle où les religions ont cherché la raison de toutes choses, aussi bien des faits physiques comme le tonnerre, la tempête, la maladie, la mort, que des relations métaphysiques, origine et destinée, ou des relations morales, vertus, vices, loi et sanction.

Si donc nous étions obligé d'enfermer notre théorie dans une définition nécessairement étroite, nous dirions que la religion est une *explication physique, métaphysique* et *morale* de toutes choses, par analogie avec la société humaine, sous une forme imaginative et symbolique. Elle est, en deux mots, une *explication sociologique universelle, à forme mythique.*

Pour justifier cette conception, passons en revue les définitions qu'on a essayées du sentiment religieux, nous verrons qu'elles ont besoin d'être complétées l'une par l'autre, et toutes par le point de vue social.

Parmi ces définitions, celle qui a été peut-être le plus souvent adoptée dans ces derniers temps, avec des modifications diverses, par Strauss, par Pfleiderer, par Locke, par M. Réville, c'est celle de Schleiermacher. Selon lui, l'essence de la religion consiste dans le sentiment que nous avons tous de notre dépendance absolue. Les puissances dont nous nous sentons ainsi dépendants, nous les nommons divinités. D'autre part, selon Feuerbach, l'origine, l'essence même de la religion, c'est le désir : si l'homme n'avait pas de besoins et de désirs, il n'aurait pas de dieux. Si la douleur et le mal n'existaient pas, dira plus tard M. de Hartmann, il n'y aurait pas de religion; les dieux mêmes n'ont été dans l'histoire que les puissances dont l'homme croyait recevoir ce qu'il ne possédait pas et ce qu'il voudrait posséder, dont il attendait la libération, le salut, la félicité. Les deux définitions de Schleiermacher et de Feuerbach, prises à part, sont incomplètes, et il est au moins nécessaire de les superposer. Le sentiment religieux est tout d'abord le sentiment d'une dépendance, et ce sentiment de dépendance, pour donner vraiment naissance à la religion, doit provoquer de notre part une réaction, qui est le désir. Sentir notre faiblesse, prendre conscience des déterminations de toute sorte qui limitent notre vie, puis désirer d'augmenter notre puissance sur nous-mêmes et sur les choses, élargir notre sphère d'action, reconquérir une indépendance relative en face des nécessités de toute sorte qui nous enveloppent, telle est la marche de l'esprit humain en face de l'univers.

(1) Cette étude formera l'*introduction* d'un nouvel ouvrage de M. Guyau intitulé *l'Irréligion de l'avenir* qui doit paraître prochainement à la librairie F. Alcan.

Mais ici une objection se présente : la même marche est suivie exactement par l'esprit pour l'établissement de la science. Dans la période scientifique, l'homme se sent aussi fortement *dépendant* que dans la période religieuse, et d'autre part ce sentiment de dépendance n'est pas accompagné d'une *réaction* moins vive dans la science que dans la religion : le savant et le croyant travaillent également à s'affranchir, mais par des moyens différents. Faut-il donc se contenter ici d'une définition tout extérieure et négative et dire avec M. Darmesteter : « La religion embrasse tout le savoir et tout le pouvoir non scientifique? » Un savoir non scientifique n'a guère de sens, et quant au pouvoir non scientifique, il faudrait le distinguer d'une manière positive du pouvoir que confère la science ; or, si l'on s'en tient aux faits, le pouvoir de la religion c'est celui qu'on n'a pas, tandis que le pouvoir de la science est celui qu'on possède et qu'on prouve. — On pourrait, il est vrai, faire intervenir ici dans la définition l'idée de *croyance* pour l'opposer à la *certitude* scientifique; mais le savant a, lui aussi, ses croyances, ses préférences pour telle ou telle hypothèse cosmologique, qui pourtant ne sont pas proprement des croyances religieuses. La foi religieuse et morale, telle qu'elle s'affirme aujourd'hui en prétendant s'opposer à l'hypothèse scientifique, est une forme ultime et très complexe du sentiment religieux, que nous examinerons plus tard, mais qui ne peut rien nous révéler sur sa primitive origine.

Selon nous, c'est toujours au point de vue *social* qu'il en faut revenir. Le sentiment religieux commence là où le déterminisme mécanique paraît faire place dans le monde à une sorte de *réciprocité morale et sociale*, là où nous concevons un *échange* possible de *sentiments* et même de *désirs*, une sorte de *sociabilité* entre l'homme et les puissances cosmiques, quelles qu'elles soient. L'homme ne croit plus alors pouvoir exactement mesurer d'avance le contre-coup mécanique, le choc en retour d'une action, — par exemple d'un coup de hache donné à un arbre sacré, — car, au lieu de considérer l'action brute, il lui faut désormais regarder aux sentiments ou aux intentions qu'elle exprime, et qui peuvent provoquer des sentiments favorables ou défavorables chez les dieux. Le sentiment religieux devient alors le sentiment de dépendance par rapport à des *volontés* que l'homme primitif place dans l'univers et qu'il suppose elles-mêmes pouvoir *être affectées agréablement ou désagréablement* par sa volonté propre. Le sentiment religieux n'est plus alors seulement le sentiment de la dépendance physique où nous nous trouvons par rapport à l'universalité des choses; c'est surtout celui d'une dépendance psychique, morale et en définitive sociale. Cette relation de dépendance a en effet deux extrémités, deux termes réciproques : si elle rattache l'homme aux puissances de la nature, elle rattache celles-ci à l'homme; l'homme a plus ou moins prise sur elles, il peut les blesser moralement, comme il peut en être lui-même frappé. Si l'homme est dans la main des dieux, il peut pourtant forcer cette main à s'ouvrir ou à se fermer. Les divinités mêmes dépendent donc de l'homme, peuvent de son fait souffrir ou jouir.

C'est seulement plus tard que cette idée de dépendance réciproque deviendra toute métaphysique, aboutira au concept de l'absolu et au sentiment plus ou moins pur de respect.

Outre la conscience de notre dépendance et le besoin corrélatif de protection ou de libération, nous trouvons dans le sentiment religieux l'expression d'un autre besoin social important encore, celui d'affection, de tendresse, d'amour. Notre sensibilité, développée par l'instinct héréditaire de sociabilité et par l'élan même de notre imagination, déborde par delà ce monde, cherche une personne, une grande âme à qui elle puisse s'attacher, se confier. Notre amour projette dans l'infini un objet auquel il s'adresse. Nous éprouvons dans la joie le besoin de bénir quelqu'un, dans le malheur, celui de nous plaindre à quelqu'un, de gémir, de maudire même. Il est dur de se résigner à croire que nul ne nous entend, que nul ne sympathise de loin avec nous, que le fourmillement de l'univers est entouré d'une immense solitude. Dieu est l'ami toujours présent de la première et de la dernière heure, celui qui nous accompagne partout, que nous retrouverons là même où les autres ne peuvent nous suivre, jusque dans la mort. A qui parler des êtres qui ne sont plus et que nous avons aimés? Parmi ceux qui nous entourent, les uns se souviennent à peine d'eux, les autres ne les ont même pas connus; mais en cet être divin et omniprésent nous sentons se reformer cette société brisée sans cesse par la mort. *In eo vivimus*, en lui nous ne pouvons plus mourir. A ce point de vue, Dieu, objet du sentiment religieux, n'apparaît plus seulement comme un tuteur et un maître; il est mieux encore qu'un ami : c'est un véritable père. D'abord un père rude et tout-puissant, comme les tout jeunes enfants se représentent le leur. Les enfants croient facilement que leur père peut tout, qu'il fait des miracles : une parole de lui, et le monde est remué; *fiat lux*, et le jour naît. Sa volonté fait le bien et le mal; sa défense violée entraîne le châtiment. Ils jugent sa puissance par leur faiblesse vis-à-vis de lui. De même les premiers hommes. Plus tard se produisit une conception supérieure. L'homme, en grandissant, grandit son Dieu; il lui donna un caractère plus moral; ce Dieu est le nôtre. Nous avons besoin d'un sourire de lui après un sacrifice. Sa pensée nous soutient. La femme surtout, qui est plus jeune sous ce rapport que l'homme, a eu plus besoin du père qui est aux cieux. Quand on nous ôte Dieu, nous nous trouvons tout à coup orphelins. On pourrait voir une vérité profonde dans le grand symbole du Christ, ce Dieu mourant pour affranchir la

pensée humaine. Ce nouveau drame de la passion ne s'accomplit que dans la conscience, et il n'en est pas moins déchirant. On s'indigne, on y songe de longs jours, comme on songe au père qui est mort. Carlyle, ce pauvre génie bizarre et malheureux, ne pouvait manger que le pain préparé par sa femme même, fait de ses propres mains et un peu avec son cœur. Nous en sommes tous là : nous avons besoin d'un pain quotidien mêlé d'amour et de tendresse; ceux qui n'ont pas de main adorée dont ils puissent le recevoir le demandent à leur dieu, à leur idéal, à leur rêve; ils se font une famille dans leur pensée, ils inventent un cœur dans l'infini.

Le besoin social de protection et d'amour n'a évidemment pas été aussi élevé chez les peuples primitifs. La fonction de tutelle attribuée aux divinités fut d'abord bornée à des accidents plus ou moins vulgaires; plus tard elle finit par s'étendre au delà même du tombeau. Le besoin de protection et d'affection finit donc par toucher aux problèmes de la destinée de l'homme et du monde. C'est ainsi que la religion, presque physique à l'origine, finit par être une métaphysique.

Notre conception de la religion se relie aux théories que nous avons proposées sur l'esthétique et la morale. Pour nous, le sentiment esthétique se confond avec la *vie* arrivée à la conscience d'elle-même, de son intensité et de son harmonie intérieure : le beau, avons-nous dit, peut se définir une perception ou une action qui stimule en nous la vie sous ses trois formes à la fois (sensibilité, intelligence, volonté), et qui produit le plaisir par la conscience immédiate de cette stimulation générale. D'autre part, le *sentiment moral* se confond avec la vie la plus intensive et la plus extensive possible arrivée à la conscience de sa fécondité *pratique*. La principale forme de cette fécondité est l'action pour autrui et la sociabilité avec les autres hommes. Quant au *sentiment religieux*, il se produit lorsque cette conscience de la *sociabilité de la vie*, en s'élargissant, s'étend à l'universalité des êtres, non seulement des êtres réels et vivants, mais aussi des êtres possibles et idéaux.

Une fois écarté l'élément mythique ou imaginatif qui est essentiel à la religion et qui la distingue de la philosophie, le point de vue sociologique pourra rester encore, selon nous, le plus large et le plus vraisemblable pour l'explication métaphysique de l'univers.

II.

Il est essentiel de ne pas se méprendre sur cette *irréligion* de l'avenir que nous voulons opposer à tant de travaux récents sur la *religion de l'avenir*. Il nous semble que ces divers travaux reposent sur plusieurs équivoques. D'abord, on y confond la religion proprement dite, tantôt avec la métaphysique, tantôt avec la morale, tantôt avec les deux réunies, et c'est grâce à cette confusion qu'on soutient la pérennité nécessaire de la religion. N'est-ce pas par un abus de langage que M. Spencer, par exemple, donne le nom de religion à toute spéculation sur l'inconnaissable, d'où il lui est facile de déduire l'éternelle durée de la religion, ainsi confondue avec la métaphysique? De même, beaucoup de philosophes contemporains, comme M. de Hartmann, le théologien de l'Inconscient, n'ont point résisté à la tentation de nous décrire une religion de l'avenir, qui vient se résoudre simplement dans leur système propre, petit ou grand. Beaucoup d'autres, surtout parmi les protestants libéraux, conservent le nom de religion à des systèmes rationalistes. Sans doute il y a un sens dans lequel on peut admettre que la métaphysique et la morale soient une religion, ou du moins la *limite* à laquelle tend toute religion en voie d' « évanouissement ». Mais, dans beaucoup de livres, la religion de l'avenir est une sorte de compromis quelque peu hypocrite avec les religions positives. A la faveur du symbolisme cher aux Allemands, on paraît conserver ce qu'en réalité on renverse. C'est pour opposer à ce point de vue le nôtre propre que nous avons adopté le terme plus franc d'irréligion de l'avenir. Nous nous éloignerons ainsi de M. de Hartmann et des autres prophètes qui nous révèlent point par point la religion du IXe siècle. Quand on parle de religion, cet objet de controverses si ardentes, il vaut mieux prendre les mots dans leur sens précis. On a fait tout rentrer dans la philosophie, même les sciences, sous prétexte que la philosophie comprit à l'origine toutes les recherches scientifiques; la philosophie, à son tour, rentrera dans la religion, sous prétexte qu'à l'origine la religion embrassait en soi toute philosophie et toute science. Étant donnée une religion quelconque, fût-ce celle des Fuégiens, rien n'empêche de prêter à ses mythes le sens des spéculations métaphysiques les plus modernes; de cette façon, on laisse croire que la *religion* subsiste, quand il ne reste plus qu'une enveloppe de termes religieux sur un système tout métaphysique et philosophique. Bien mieux, avec cette méthode, le christianisme étant la forme supérieure de la religion, tous les philosophes finiront par être des chrétiens; enfin, l'universalité, la catholicité étant l'idéal du christianisme, nous serons tous catholiques sans le savoir et sans le vouloir.

Pour celui qui, sans nier les analogies finales, tient à prendre pour point de départ les différences spécifiques (ce qui est la vraie méthode), toute religion positive et historique a trois éléments qui lui sont essentiels : 1° un essai d'explication *mythique* et non scientifique des phénomènes naturels (action divine, miracles, prières efficaces, etc.), ou des faits historiques (naissance de Jésus-Christ ou de Bouddha, révé-

lations, etc.) ; — 2° un système de *dogmes*, c'est-à-dire d'idées symboliques, de croyances imaginatives, imposées à la foi comme des vérités absolues, alors qu'elles ne sont susceptibles d'aucune démonstration scientifique ou d'aucune justification philosophique ; — 3° un *culte* et un système de *rites*, c'est-à-dire de pratiques plus ou moins immuables, regardées comme ayant une efficacité quelconque sur la marche des choses, une vertu propitiatrice.

Une religion sans mythes, sans dogmes, sans cultes ni rites n'est plus que la *religion naturelle*, chose quelque peu bâtarde, qui vient se résoudre en hypothèses *métaphysiques*.

Par ces trois éléments différentiels et vraiment organiques, la religion se distingue nettement de la philosophie ; aussi, au lieu d'être aujourd'hui, comme elle l'a été autrefois, une philosophie et une science populaires, la religion dogmatique et mythique tend à devenir un système d'idées antiphilosophiques et antiscientifiques. Si ce caractère n'apparaît pas toujours, c'est à la faveur du symbolisme métaphysique dont nous avons parlé, qui conserve les noms en transformant les idées.

Le côté qui distingue la religion de la métaphysique ou de la morale et qui la constitue proprement *religion positive*, c'est-à-dire dogmatique et mythique, est, selon nous, essentiellement caduc et transitoire. En ce sens, nous rejetons donc la *religion de l'avenir* comme nous rejetterions l'*alchimie de l'avenir* ou l'*astrologie de l'avenir*.

Mais il ne s'ensuit pas que l'*irréligion* ou l'*a-religion*, — qui est la négation de tout dogme, de toute autorité traditionnelle et surnaturelle, de toute révélation, de tout miracle, de tout mythe, de tout rite érigé en devoir absolu, — soit synonyme d'impiété ou de mépris à l'égard du fond métaphysique et moral des antiques croyances. Nullement; être *irréligieux* ou *a-religieux* n'est pas être *antireligieux*. Bien plus, comme nous le verrons, l'irréligion peut garder du sentiment religieux ce qu'il y avait en lui de plus pur : d'une part, l'admiration du Cosmos, des puissances infinies qui y sont déployées, de la puissance inconnue qui en fait peut-être l'unité ; d'autre part, la recherche d'un idéal non seulement individuel, mais social et même cosmique, supérieur à la réalité actuelle. Comme on peut soutenir cette thèse que la chimie moderne est la véritable alchimie, — une alchimie reprise de plus haut, avant les déviations qui ont causé son avortement, — comme on peut faire, avec l'un de nos grands chimistes contemporains, l'éloge convaincu des alchimistes anciens et de leurs merveilleuses intuitions, de même, croyons-nous, on peut affirmer que la vraie religion consiste à ne plus avoir de religion étroite et superstitieuse; que l'absence de religion positive et dogmatique est la forme même vers laquelle tendent toutes les religions particulières. En effet, elles se dépouillent peu à peu (sauf le catholicisme et le mahométisme) de leur caractère sacré, de leurs affirmations antiscientifiques ; elles renoncent enfin à l'oppression qu'elles exerçaient par la tradition sur la conscience individuelle. Les développements de la religion et ceux de la civilisation ont toujours été solidaires ; or les développements de la religion se sont toujours faits dans le sens d'une plus grande indépendance d'esprit, d'un dogmatisme moins littéral et moins étroit, d'une plus libre spéculation. L'irréligion, telle que nous l'entendons, n'est qu'un degré supérieur de la religion et de la civilisation même, une *limite* vers laquelle les croyances d'abord exclusives et étroites tendent par la force des choses, et où s'évanouit ce qu'elles avaient de mythique et d'imaginaire.

L'absence de religion ne fait qu'un avec une métaphysique raisonnée, mais hypothétique. On pourrait encore la désigner sous le nom d'indépendance ou *d'anomie* religieuse, d'individualisme religieux. Elle a d'ailleurs été prêchée, dans une certaine mesure, par tous les réformateurs religieux, depuis Çakya-Mouni et Jésus jusqu'à Luther et Calvin, car ils ont tous soutenu le libre examen et n'ont retenu de la tradition que ce qu'ils ne pouvaient pas ne pas admettre, dans l'état d'impuissance où était alors la critique religieuse. Le catholicisme, par exemple, a été fondé en partie par Jésus, mais aussi en partie malgré Jésus; l'anglicanisme intolérant a été fondé en partie par Luther, mais aussi en partie malgré Luther. L'homme non religieux peut donc donner toute son admiration et sa sympathie aux grands fondateurs de religions, non seulement en tant que penseurs, métaphysiciens, moralistes et philanthropes, mais aussi en tant que réformateurs des croyances établies, ennemis plus ou moins avoués de l'*autorité* religieuse, ennemis de toute affirmation qui serait celle d'un corps sacré non d'un individu. Toute religion positive a pour caractère essentiel de se transmettre d'une génération à l'autre en vertu de l'autorité qui s'attache aux traditions domestiques ou nationales : son mode de transmission est ainsi tout différent de celui de la science et de l'art. Les religions nouvelles ont elles-mêmes besoin de se présenter le plus souvent comme de simples réformes, comme un retour à la rigueur, des enseignements et des préceptes, pour ne choquer qu'à demi le grand principe d'autorité. Malgré ces déguisements, toute religion nouvelle lui a porté atteinte : le retour à l'autorité prétendue primitive était une marche réelle vers la liberté. Il existe donc au sein de toute grande religion une force dissolvante, celle même qui a servi le plus puissamment à la constituer d'abord à la place d'une autre : l'indépendance du jugement individuel. C'est sur cette force qu'on peut compter, pour amener, avec la décomposition graduelle de tout système de croyances dogmatiques, l'irréligion idéale.

Outre la confusion de la métaphysique éternelle et

de la morale éternelle avec la perpétuité de la religion positive, il y a une autre tendance de nos contemporains contre laquelle nous avons voulu réagir. C'est la croyance que beaucoup professent à l'*unification* finale des religions dans leur « religion de l'avenir », soit judaïsme perfectionné, soit christianisme perfectionné, soit bouddhisme perfectionné. A cette unité religieuse de l'avenir, nous opposerons plutôt la pluralité des croyances, l'*anomie* religieuse. La prétention à l'universalité est sans doute dans le caractère de toutes les grandes religions; mais l'élément dogmatique et mythique qui les constitue religions positives est inconciliable, même sous la forme élastique du symbole, avec cette universalité. Une telle universalité ne peut même pas se réaliser dans le domaine métaphysique et moral, car l'élément insoluble et inconnaissable, qui n'en peut être éliminé, permettra toujours les divergences d'opinion. L'idée d'un dogme *catholique*, c'est-à-dire universel, ou même d'une croyance catholique, nous semble donc le contraire même du progrès religieux auquel chacun de nous doit travailler selon ses forces : l'idéal religieux, au lieu d'être καθ'ὅλικόν, *catholique*, devient individuel, καθ'ἕκαστον. Reconnaîtrait-on la puissance absolue d'un chef sauvage ou d'un monarque oriental dans le gouvernement républicain fédératif qui sera probablement, après un certain nombre de siècles, celui des nations civilisées? Non. Cependant l'humanité est passée de l'une à l'autre par une série de degrés quelquefois à peine visibles. Nous croyons qu'elle s'acheminera de même graduellement de la religion dogmatique à prétention universelle, « catholique » et monarchique, — dont le type le plus curieux est précisément arrivé de nos jours à son achèvement avec le dogme de l'infaillibilité, — vers cet état d'individualisme et d'*anomie* religieuse, que nous considérons comme l'idéal humain, et qui d'ailleurs n'exclut nullement les associations ou fédérations particulières.

Le jour où les religions positives auront disparu, l'esprit de curiosité cosmologique et métaphysique qui s'y était fixé et engourdi pour un temps en formules prétendues immuables sera plus vivace que jamais; il y aura moins de foi, mais plus de libre spéculation; moins de contemplation, mais plus de raisonnement, d'inductions hardies, d'élans actifs de la pensée : le dogme religieux se sera éteint, mais le meilleur de la vie religieuse se sera propagé, aura augmenté en intensité et en extension; car celui-là seul est religieux, au sens philosophique du mot, qui cherche, qui pense, qui aime la vérité. Le Christ aurait pu dire : « Je suis venu apporter non la paix dans la pensée humaine, mais la lutte incessante des idées, non le repos, mais le mouvement et le progrès de l'esprit, non l'universalité des dogmes, mais la liberté des croyances. »

Aujourd'hui, où l'on en vient à douter de plus en plus de la valeur de la religion pour elle-même, elle a trouvé des défenseurs sceptiques qui la soutiennent tantôt au nom de la poésie et de la beauté esthétique des légendes, tantôt au nom de leur utilité pratique. Il se produit par moments dans les intelligences une sorte de revanche de la fiction contre la réalité. L'esprit humain se lasse d'être le miroir trop passivement clair où se reflètent les choses; il prend alors plaisir à souffler sur sa glace pour en obscurcir et en déformer les images. De là vient que certains philosophes raffinés se demandent si la vérité et la clarté auront le dernier mot dans l'art, dans la science, dans la morale, dans la religion; ils en viennent à préférer l'erreur philosophique ou religieuse comme plus esthétique.

Pour notre part, nous sommes loin de rejeter la poésie et nous la croyons excessivement bienfaisante pour l'humanité, mais à la condition qu'elle ne soit pas dupe de ses propres symboles et n'érige pas ses intuitions en dogmes. A ce prix, nous croyons que la poésie peut être très souvent plus vraie et meilleure que certaines notions trop étroitement scientifiques ou trop étroitement pratiques. Nous ne nous ferons pas faute, pour notre compte, de mêler souvent, dans ce livre, la poésie à la métaphysique. En cela, nous conserverons, dans ce qu'il a de légitime, un des aspects de toute religion, le symbolisme poétique. La poésie est souvent plus « philosophique » non seulement que l'histoire, mais que la philosophie abstraite; seulement, c'est à la condition d'être sincère et de se donner pour ce qu'elle est.

Mais, nous diront les partisans des « erreurs bienfaisantes », pourquoi tant tenir à dissiper l'illusion poétique, à appeler les choses par leur nom? N'y a-t-il pas pour les peuples, pour les hommes, pour les enfants, des erreurs utiles et des illusions permises? A coup sûr, on peut considérer comme ayant été nécessaires un grand nombre d'erreurs dans l'histoire de l'humanité; mais le progrès ne consiste-t-il pas précisément à restreindre pour elle le nombre des erreurs utiles? Il y a dans les races des organes qui, en devenant superflus avec le temps, ont disparu ou se sont profondément altérés (tels sont les muscles qui servaient sans doute à nos ancêtres pour remuer les oreilles, etc.). Il existe évidemment aussi dans l'esprit humain des instincts, des sentiments et des croyances correspondantes qui se sont déjà atrophiés; d'autres qui sont destinés à disparaître ou à se transformer. Ce n'est donc pas montrer l'antiquité et l'éternité de la religion que de montrer ses profondes racines dans l'esprit humain, car l'esprit humain se transforme incessamment.

« Nos pères, disait Fontenelle, en se trompant, nous ont épargné leurs erreurs. » En effet, avant d'arriver à la vérité, il faut nécessairement essayer un certain nombre d'hypothèses fausses; découvrir le vrai, c'est avoir épuisé l'erreur. Les religions ont rendu cet im-

mense service à l'esprit humain d'épuiser tout un ordre de recherches *à côté* de la science, de la métaphysique et de la morale. Il fallait passer par le merveilleux pour arriver au naturel, par la révélation directe ou l'intuition mystérieuse pour s'en tenir enfin à l'induction et à la déduction scientifiques ou philosophiques. Toutes les idées fantastiques et apocalyptiques dont la religion a peuplé l'esprit humain ont donc eu leur utilité, comme les ébauches inachevées et souvent bizarres dont sont remplis les ateliers des artistes ou des mécaniciens. Ces égarements de la pensée n'étaient que des sortes de reconnaissances, et tout ce jeu de l'imagination constituait un véritable travail, un travail préparatoire. Mais les produits de ce travail ne sauraient être présentés comme définitifs. Le faux, l'absurde même, a toujours joué un si grand rôle dans les affaires humaines, qu'il serait assurément dangereux de l'en exclure du jour au lendemain : les transitions sont utiles, même pour passer de l'obscurité à la lumière, et l'on a besoin d'une accoutumance pour tout, même pour la vérité. C'est pour cela que la vie sociale a toujours reposé sur une large base d'erreurs. Aujourd'hui cette base va se rétrécissant. Une épouvante s'empare alors des « conservateurs », qui craignent que tout l'équilibre social ne soit compromis; mais cette diminution du nombre des erreurs est précisément ce qui constitue le progrès, ce qui le définit en quelque sorte. Le progrès, en effet, n'est pas seulement une amélioration *sensible* de la vie; il en est aussi une meilleure formule *intellectuelle*, il est le triomphe de la logique : progresser, c'est arriver à une plus complète conscience de soi et du monde, par là même à une plus grande conséquence de la pensée avec soi. A l'origine, non seulement la vie morale et religieuse, mais la vie civile et politique reposait sur les plus grossières erreurs, monarchie absolue et de droit divin, castes, esclavage; toute cette barbarie a eu son utilité, mais c'est justement parce qu'elle a été utile qu'elle ne l'est plus. Elle a servi de moyen pour nous faire arriver à un état supérieur; or, ce qui distingue le mécanisme de la vie des autres mécanismes, c'est que les rouages extérieurs travaillent à s'y rendre eux-mêmes inutiles, c'est que le mouvement, une fois produit, est perpétuel. Si nous avions des moyens de projection assez puissants pour rivaliser avec ceux de la nature, nous pourrions faire à la terre un satellite éternel avec un boulet de canon, sans avoir besoin de lui imprimer le mouvement une seconde fois. Un résultat donné dans la nature l'est une fois pour toutes. Un progrès obtenu, s'il est réel et non illusoire, et s'il est pleinement conscient de lui-même, rend impossible le retour en arrière.

Au XVIIIe siècle, l'attaque contre les religions fut surtout dirigée par des philosophes partisans de principes *à priori* et pensant que, dès qu'une croyance a été démontrée absurde, on en a fini avec elle. De nos jours, l'attaque est surtout menée par des historiens qui ont un respect absolu pour le fait et sont toujours portés à l'ériger en loi, qui passent, pour ainsi dire, leur existence d'érudits au milieu de l'absurdité sous toutes ses formes, et pour qui l'irrationnel, au lieu d'être une condition pour les croyances, devient parfois une condition de durée. De là les deux points de vue si différents où l'on s'est placé au XVIIIe siècle et au XIXe pour apprécier les religions. Le XVIIIe siècle les haït et veut les détruire, le second les étudie et finit par ne plus se résoudre à voir disparaître un si bel objet d'étude. L'historien a pour devise : ce qui a été, sera; il est naturellement porté à calquer sur le passé sa conception de l'avenir. Témoin de l'impuissance des révolutions, il ne comprend pas toujours qu'il peut y avoir de complètes évolutions transformant les choses jusque dans leur racine, métamorphosant les êtres humains et leurs croyances de manière à les rendre méconnaissables.

Un des maîtres de la critique religieuse, M. Renan, écrivait à Sainte-Beuve : « Non, certes, je n'ai pas voulu détacher du vieux tronc une âme qui ne fût pas mûre. » Pas plus que M. Renan, nous ne sommes de ceux qui croient avoir tout fait quand ils ont secoué des arbres et jeté sur la terre toute une récolte meurtrie; mais si l'on ne doit pas au hasard faire tomber des fruits verts, on peut chercher à les faire mûrir sur la branche. Notre cerveau est de la chaleur solaire transformée; il s'agit de répandre cette chaleur, de redevenir rayon de soleil. Cette ambition est très douce, elle n'a rien d'exorbitant, si l'on songe combien un rayon de soleil est peu de chose, combien il s'en perd dans l'infini; il a pourtant suffi d'une portion relativement très petite de ces rayons errants dans l'espace pour façonner la terre et l'homme.

Je rencontre souvent près de chez moi un missionnaire à la barbe noire, à l'œil dur et aigu, traversé parfois d'un éclair mystique. Il semble entretenir une correspondance avec les quatre coins du monde; il travaille assurément beaucoup, et il travaille à édifier précisément ce que je cherche à détruire. Nos efforts en sens contraire se nuisent-ils? Pourquoi? Pourquoi ne serions-nous pas frères et tous deux très humbles collaborateurs dans l'œuvre humaine? Convertir aux dogmes chrétiens les peuples primitifs, délivrer de la foi positive et dogmatique ceux qui sont arrivés à un plus haut état de civilisation, ce sont là deux tâches qui se complètent loin de s'exclure. Missionnaires et libres penseurs cultivent des plantes diverses dans des terrains divers; mais, au fond, les uns et les autres ne font que travailler à la fécondité incessante de la vie. On dit que Jean Huss, sur le bûcher de Constance, eut un sourire de joie suprême en apercevant dans la foule un paysan qui, pour allumer le bûcher, apportait la paille du toit de sa chaumière : *sancta simplicitas!* Le martyr venait de reconnaître en cet homme un

frère en sincérité; il avait le bonheur de se sentir en présence d'une conviction vraiment désintéressée. Nous ne sommes plus au temps des Jean Huss, des Bruno, des Servet, des saint Justin ou des Socrate; c'est une raison de plus pour nous montrer tolérants et sympathiques, même envers ce que nous regardons comme une erreur, quand cette erreur est sincère.

Il est un fanatisme antireligieux qui est presque aussi dangereux que celui des religions. Érasme comparait l'humanité à un homme ivre hissé sur un cheval et qui, à chaque mouvement, tombe tantôt à droite, tantôt à gauche. Bien souvent les ennemis de la religion ont commis la faute de mépriser leurs adversaires: c'est la pire des fautes qu'on puisse commettre. Il y a dans les croyances humaines une force d'élasticité qui fait que leur résistance croît en raison de la compression qu'elles subissent. Autrefois, quand une cité était atteinte de quelque fléau, le premier soin des notables habitants, des chefs de la cité, était d'ordonner des prières publiques. Aujourd'hui qu'on connaît mieux les moyens pratiques de lutter contre les épidémies et les autres fléaux, on a vu cependant à Marseille, en 1885, au moment où le choléra existait, le conseil municipal uniquement occupé d'enlever les emblèmes religieux des écoles publiques : c'est un exemple remarquable de ce qu'on pourrait appeler une contre-superstition.

Ainsi les deux espèces de fanatisme, religieux ou antireligieux, peuvent également distraire de l'emploi des moyens vraiment scientifiques contre les maux naturels, emploi qui est, après tout, la tâche humaine par excellence : ce sont des paralyso-moteurs dans le grand corps de l'humanité.

Chez les personnes instruites, il se produit une réaction parfois violente contre les préjugés religieux, et cette réaction persiste souvent jusqu'à la mort. Mais chez un certain nombre, cette réaction est suivie, avec le temps, d'une contre-réaction; c'est seulement, comme l'a remarqué Spencer, lorsque cette contre-réaction a été suffisante, qu'on peut former en toute connaissance de cause des jugements moins étroits et plus compréhensifs sur la question religieuse. Tout s'élargit en nous avec le temps, comme les cercles concentriques laissés par le mouvement de la sève dans le tronc des arbres. La vie apaise comme la mort et réconcilie avec ceux qui ne pensent pas ou ne sentent pas comme nous. Quand vous vous indignez contre quelque vieux préjugé absurde, songez qu'il est le compagnon de route de l'humanité depuis dix mille ans peut-être, qu'on s'est appuyé sur lui dans les mauvais chemins, qu'il a été l'occasion de bien des joies, qu'il a vécu pour ainsi dire de la vie humaine : il y a pour nous quelque chose de fraternel dans toute pensée de l'homme.

Nous ne croyons pas que nos lecteurs puissent nous accuser de partialité ou d'injustice, car nous ne cherchons à dissimuler ni les bons ni les mauvais côtés des religions, et nous prenons plaisir à mettre les premiers en relief. D'autre part, on ne nous taxera sans doute pas d'ignorance à l'égard du problème religieux, patiemment étudié par nous sous toutes ses faces. Peut-être nous reprochera-t-on d'être un peu trop de notre pays, d'apporter dans les solutions la logique de l'esprit français, de cet esprit qui ne se plie pas aux demi-mesures, veut tout ou rien, n'a pu s'arrêter au protestantisme et, depuis deux siècles, est le foyer le plus ardent de la libre pensée dans le monde. Nous répondrons que, si l'esprit français a un défaut, ce défaut n'est pas la logique, mais plutôt une certaine légèreté qui est le contraire de l'esprit de conséquence : la logique, après tout, a toujours eu le dernier mot ici-bas. Les concessions à l'absurde ou tout au moins au relatif peuvent être parfois nécessaires dans les choses humaines, et c'est ce que les révolutionnaires français ont eu le tort de ne pas comprendre, mais elles sont transitoires. L'erreur n'est pas le but de l'esprit humain; s'il faut compter avec elle, s'il est inutile de la dénigrer d'un ton amer, il ne faut pas non plus la vénérer. Les esprits logiques sont toujours sûrs d'être suivis, pourvu qu'on leur donne les siècles pour entraîner l'humanité : la vérité peut attendre; elle restera toujours aussi jeune et elle est toujours sûre d'être un jour reconnue. Parfois, dans les longs trajets de nuit, les soldats en marche s'endorment, sans pourtant s'arrêter; ils continuent d'aller dans leur rêve et ne se réveillent qu'au lieu d'arrivée, pour livrer bataille. Ainsi s'avancent en dormant les idées de l'esprit humain; elles sont parfois si engourdies qu'elles semblent immobiles, on ne sent leur force et leur vie qu'au chemin qu'elles ont fait; enfin le jour se lève et elles apparaissent : on les reconnaît, elles sont victorieuses.

GUYAU.

VOYAGES ET VOYAGEURS

M. Jules Leclercq. — M. Edmond Cotteau

I.

Quand on lit le nouveau volume de M. Jules Leclercq (1), on est pris d'une folle envie de s'embarquer au Havre, de traverser l'Atlantique, de débarquer à New-York et, se laissant glisser dans un *pulman-car* sur deux mille kilomètres de rails, d'arriver aux portes de cette

1 *La Terre des merveilles, promenade au parc national de l'Amérique du Nord*, par Jules Leclercq, président de la Société royale belge de géographie, etc. Ouvrage contenant 40 gravures et 2 cartes. — 1 vol. in-12. Paris, 1886. Hachette et Cie.

région enchantée dont il nous dépeint les merveilles. L'auteur a la puissance de nous communiquer en courant quelque chose de son ardeur, de ses salutaires enthousiasmes et, — c'est là son droit et son devoir — de ses vastes connaissances en géographie, en géologie et en hydrographie. Nous l'avions déjà rencontré sur bien des chemins; nous avions gravi avec lui bien des sommets; mais jamais il ne nous avait conduits dans une région aussi enchantée et surtout aussi neuve que la Terre des merveilles.

Il n'y a guère que quinze ans que le bassin de la Yellowstone a été révélé à l'admiration des voyageurs. C'est en 1871 que le géologue américain Hayden a reçu de son gouvernement la mission d'aller le reconnaître, et il écrivait de là que les spectacles étranges et grandioses qu'il contemplait « eussent suffi à la récompense de toute une vie ». Ces spectacles consistent en lacs suspendus, en chutes magnifiques, en une formidable armée de *geysers*, « dont les phénomènes geysériens de l'Islande ne sont qu'une pâle réduction », en chaudières de boue brûlante placées à côté de vasques de saphirs en fusion, en montagnes d'obsidienne, en panoramas splendides. Quelques trappeurs, à la chasse des martres et des ours, avaient entrevu la haute vallée de la Yellowstone, et l'un d'eux en était revenu racontant qu'il y avait dans les montagnes Rocheuses une rivière dont les eaux, glaciales au début, se changeaient plus loin en eaux bouillantes, et où les montagnes étaient de verre. Il y avait bien eu aussi quelques voyageurs qui s'étaient aventurés de ce côté; mais ils avaient presque tous été tués par les Indiens Nez-Percés, et les deux ou trois survivants s'étaient sauvés dans des circonstances trop dramatiques pour avoir eu le temps et l'envie d'admirer le paysage.

Mais, en 1871, les Indiens ayant été réduits et décimés par les troupes des États-Unis dans la province du Montana, et la route se trouvant ouverte, une expédition scientifique régulière fut organisée. Au retour de cette expédition, M. Hayden suggéra au gouvernement l'heureuse idée d'ériger cette portion du territoire de l'Union en parc public d'agrément, dont l'accès serait interdit aux chasseurs de dollars et qui serait uniquement réservé à la jouissance du peuple américain et du monde entier. La proposition, présentée au Congrès, fut adoptée, la Terre des merveilles placée sous la surveillance de l'État, réunie à son domaine et convertie en un parc national digne de la grandeur présente et future de l'Union.

Depuis lors les expéditions scientifiques, les travaux des ponts et chaussées se sont succédé rapidement; le joyau du continent américain n'est plus la *Terra incognita* qui formait un blanc sur les cartes antérieures à 1871. « Je croyais, écrit M. Leclercq, les Américains capables d'accomplir des miracles; mais je ne prévoyais guère qu'on irait dès aujourd'hui de New-York à la Terre enchantée à peu près comme on va de Paris aux Alpes. Quand je parcourais le parc il y a deux ans, il n'était pas encore envahi par les touristes en lune de miel; depuis lors, l'accès en est devenu si aisé que l'on s'y rend de tous les points des États-Unis. » A la date du 27 octobre 1885, M. Hayden écrivait à M. Jules Leclercq que, depuis le commencement de l'année, les visiteurs avaient afflué, que Mme Hayden elle-même était venue et que plus de dix mille personnes avaient exploré le parc pendant les seuls mois de juillet, août et septembre. « Hâtez-vous, s'écrie M. Leclercq, hâtez-vous! Heureux ceux qui n'auront pas attendu, pour visiter la Terre des merveilles, qu'elle ait subi la profanation de la spéculation et de la mode! Le jour est prochain où des hôtels à l'américaine s'élèveront de toutes parts, où les geysers seront palissadés, où des maisons de bains capteront les sources. Cette terre féerique, j'ai pu la contempler encore dans sa grandiose virginité, telle qu'elle apparut il y a peu d'années aux premiers explorateurs, lorsqu'elle était encore absolument ignorée des hommes. Je l'ai parcourue, voyageant à cheval, campant chaque nuit sous la tente et vivant de cette rude et saine vie nomade dont le charme puissant fait si amèrement regretter à l'homme la perte de sa première indépendance. »

M. Leclercq quitta Saint-Louis en *sleeping-car*, traversa Chicago, la reine des lacs, Madison, capitale du Wisconsin, et arriva, toujours dans son confortable wagon, à Eau-Claire, une ville plus nouvelle encore que Chicago. Elle s'est faite en quelques mois, et ses maisons tout en bois sont comme l'enseigne de son industrie. C'est en effet à ses scieries mécaniques qu'elle doit sa naissance et sa prospérité. Elle est là pour scier et débiter les forêts du Wisconsin. Veut-on savoir comment elle s'en acquitte? Une seule de ces scieries débite en vingt-quatre heures un demi-million de pieds cubes de bois. L'outillage est le dernier mot du progrès; les scies sont mues par un volant de la force de 600 chevaux. Les scies circulaires font 120 tours, et les scies horizontales frappent 300 coups à la minute; des machines, armées de 36 scies parallèles, réduisent en quelques secondes les géants des forêts séculaires en planches minces que l'on lance sur la rivière Eau-Claire, affluent du Mississipi. Son propriétaire a acquis dans le commerce des bois une fortune de deux millions de dollars.

Après avoir visité ces merveilles de l'industrie, le voyageur remonta dans un train commode, vraie maison roulante avec salle à manger, chambre à coucher, cabinet de toilette, salon et fumoir, où l'on eût pu vivre indéfiniment comme chez soi. Un *news-agent* distribuait dans les *cars* des prospectus intitulés *homes for the homeless* — demeures pour ceux qui n'en ont pas, — pleins d'alléchantes promesses pour les immigrants. La compagnie du Northern-Pacific leur offrait 200 millions d'acres de terre au prix de 10 à 20 francs l'acre, en les proclamant les meilleures qu'il y ait au monde.

On leur citait l'exemple de M. Dalrymple qui, en 1875, acheta une terre de 75 000 acres à raison de 2 francs l'acre, laquelle terre représente aujourd'hui une valeur de 7 millions 500 000 francs, et produit assez de blé pour charger, pendant le temps de la récolte, 75 wagons par jour. Bien des gens se sont laissés persuader par les prospectus, puisque de Saint-Paul à Livingstone-City on ne compte pas moins de 133 stations de chemins de fer, lesquelles évidemment n'existent pas pour rien : elles desservent des villages en bois et des villes naissantes qui ont poussé comme des champignons le long de la voie ferrée, tantôt dans cette interminable prairie du Far-West qui ressemble à un océan, tantôt en pleine forêt. Cependant tout n'est pas engageant dans ces tristes solitudes, et il faut avoir affaire à des Américains pour pouvoir prédire qu'avant dix ans les abords du chemin de fer seront *all settled*. Mais la prédiction n'a rien de téméraire, puisque Livingstone-City, qui n'avait au mois de septembre 1882 que 50 habitants, en comptait 2600 au mois d'août 1883. Elle en a peut-être à présent 10 000, et, si elle ne les a pas aujourd'hui, elle les aura demain.

A Livingstone-City, plus de sleeping-car, plus de wagon-salon et de wagon-restaurant. A l'époque déjà lointaine du voyage de M. Jules Leclercq, c'est-à-dire à la fin de 1883 — en Amérique, deux ans font l'œuvre d'un siècle, — on prenait tout bonnement la diligence. Aujourd'hui un embranchement de chemin de fer se détache de la grande ligne interocéanique et remonte la vallée supérieure de la Yellowstone presque jusqu'à l'entrée du Parc national. Cette entrée est une gorge profonde, un *cañon* (comme on l'appelle d'après un vocable espagnol), nommé « Porte de la montagne », au fond duquel se précipite la Yellowstone River et court une route étroite suspendue aux flancs du ravin. On peut juger des dangers qu'elle offrait aux voitures et qu'elle offre aujourd'hui aux voyageurs en chemin de fer. « Les parois des roches cristallines s'élèvent verticalement vers les régions du vertige; la montagne a été littéralement sciée en deux par les eaux. »

Ce beau défilé est « la porte »; et maintenant voici le vestibule.

« Au sortir du cañon, s'ouvre tout ensoleillée la vallée du Paradis. Qu'on se figure une plaine de dix ou douze lieues de tour, d'une admirable fertilité, dominée par de hautes cimes neigeuses, dont les crêtes aiguës et dentelées se découpent sur le bleu profond du ciel comme une gigantesque mâchoire de requin. Il est facile de voir que cette vallée fut autrefois un immense bassin lacustre que recouvrait une nappe d'eau alimentée par la Yellowstone, mais plus anciennement encore une mer de glace, comme l'attestent les moraines dont les pentes sont sillonnées et des blocs de roches cristallines absolument différentes des roches volcaniques environnantes et qui portent l'empreinte manifeste du travail des glaces. »

Au milieu de cette vallée « d'une fertilité sans égale » circule la Yellowstone, dont les eaux limpides abondent en truites. Les fermes éparpillées çà et là ont un grand air de prospérité et sont construites comme des forteresses, car il y a peu d'années qu'on avait encore à craindre les attaques des Pieds-Noirs et des Nez-Percés. On sort de cette vallée-vestibule et l'on entre dans le deuxième cañon, le deuxième défilé de la Yellowstone, plus sauvage encore que le premier. Sur un parcours de cinq kilomètres, le torrent furibond se tord avec de rauques et sonores mugissements au fond de l'étroite fissure qu'il s'est creusée à travers les roches métamorphiques surplombantes. « Ici encore l'histoire géologique de cette région est lisiblement écrite sur les roches polies et striées par le frottement des glaces. Les empreintes sont aussi nettes, aussi fraîches que si le glacier venait de se retirer. »

On débouche enfin dans la vallée de la Yellowstone: on est à Mammouth-Springs. Là s'élève un immense caravansérail à l'américaine, un *national hotel*, échantillon de ceux qui profaneront à un jour prochain ces belles solitudes, mais qu'on n'est pas néanmoins fâché de rencontrer. Cet hôtel, « éclairé déjà à la lumière électrique », était le premier né dans ce pays nouveau, le seul qui existât en 1883. Mais nous parierions bien qu'à l'heure où nous sommes il en a surgi dans toute l'étendue du parc et qu'on a commencé à construire des routes qui permettent de le parcourir commodément en voiture. A nos yeux comme à ceux de M. Jules Leclercq, cela n'est pas un avantage, car cela ne peut que faire perdre à ces solitudes des montagnes Rocheuses « l'exquise fraîcheur qu'avait la terre aux premiers jours de sa naissance ».

Les sources du Mammouth sont des fontaines d'eau bouillante qui se précipitent d'une hauteur de trois cents pieds sur des terrasses étagées, parfaitement horizontales, et bordées de concrétions délicates, fouillées comme par la main d'un sculpteur. « Les fontaines des plus merveilleux palais enfantés par l'imagination orientale donneraient à peine une idée de ces coupes idéales créées par un caprice de la nature. Il s'en échappe mille gracieuses cascades qui baignent amoureusement les sculptures des stalactites et coulent aussi pures que du diamant en fusion. Comme les eaux se refroidissent à mesure qu'elles descendent, le baigneur peut choisir la température qu'il lui plaît. »

M. Leclercq explique que les eaux se soient ainsi façonné mille bassins élégamment échancrés et bordés de riches broderies, par ce fait tout simple que, l'épaisseur des dépôts étant proportionnelle à la profondeur de la nappe liquide, c'est précisément sur les bords des terrasses, où cette profondeur atteint son maximum, que le sédiment est le plus abondant. Ces bords s'élèvent donc graduellement et se contournent en coquilles renversées d'où l'eau s'épanche en cascades.

« Je mis plusieurs heures à gravir cet escalier de cristal. Je m'aventurais avec prudence, moins de peur de m'échauder que par crainte de profaner l'œuvre des siècles. Les terrasses semblaient grandir au fur et à mesure que je m'élevais et formaient au-dessus de ma tête comme une série de cascades congelées. Les concrétions se revêtent de teintes d'une fraîcheur et d'un éclat que le pinceau ne pourrait reproduire. Ici, le ruissellement des eaux cristallines fait éclater la blancheur immaculée des silicates; ailleurs, la roche a la transparence laiteuse de l'albâtre ou emprunte au soufre et au fer des tons d'un rouge vermillon ou d'un jaune doré; en d'autres endroits, elle est d'un brun foncé, d'un vert tendre, parfois du rose le plus délicat. La richesse du coloris est rehaussée encore par le tapis de conferves qui se plaisent dans ces eaux chaudes. Il y en a de blanches, de brunes, de jaunes, de rouges, de vertes. Ces algues affectent la forme de longs filaments soyeux qui s'éparpillent en franges traînantes et que les eaux courantes font constamment onduler; parfois la présence du soufre leur donne l'aspect de mailles de cristaux aussi effilés que des aiguilles. Étrange phénomène que cette luxuriante vie végétale au milieu de ces eaux bouillantes! »

Les sources du Mammouth donnent naissance à la rivière Gardiner, sur les bords de laquelle jaillissent beaucoup d'autres sources au point d'ébullition. Pêcher une truite dans la rivière et, sans l'arracher à l'hameçon, la plonger toute frétillante dans la source voisine et la manger de suite, voilà ce qui semble invraisemblable : c'est là pourtant ce que fit et vit faire M. Jules Leclercq. Comme la rivière est très poissonneuse, il put en un moment réunir les éléments d'un déjeuner qu'il trouva excellent, donnant ainsi un démenti au proverbe qui veut que « la sauce fasse manger le poisson ». Les eaux de Mammoth-Springs ont des vertus curatives. Un jour peut-être les malades y accourront de toutes les parties du monde et alors, adieu la poésie de ces lieux divins!

Des sources du Mammouth, qui sont situées au nord du parc, une route ébauchée conduit au côté sud où se trouve la région des geysers. Le parcours est d'environ trois lieues. Il n'est pas surprenant que les trappeurs aient pris les geysers pour des soupiraux de l'enfer. Le premier bassin, d'une superficie d'environ dix hectares, est formé par une réunion de mares, de fumerolles, de solfatares, produisant un diabolique concert de sifflements, de soupirs, de ronflements rauques et caverneux; l'air surchauffé est infecté de gaz méphitiques, la terre gronde et tremble sous les pieds. « On éprouve, en présence de ces convulsions de la nature, sur ce sol palpitant comme le sein d'un malade, devant ces sombres exutoires d'où semblent sortir des gémissements, un inexprimable sentiment d'horreur. » Un autre bassin, renfermant des geysers dont les jets brûlants s'élèvent à 50 ou 60 mètres et affectent des formes bizarres, était comparé par M. Hayden à une cité manufacturière où des cheminées fument partout. Dans cette région où le feu central perfore de toutes parts la croûte de la terre, court la Firehole-River — la Rivière des trous à feu, — ainsi nommée parce que son lit est criblé de geysers. Ses eaux, froides en certains endroits, sont brûlantes dans d'autres. En longeant cette rivière, on rencontre les *washbowls* — les cuvettes, — groupe de petits bassins minuscules dont « les eaux, fortement alcalines, feraient la joie des blanchisseuses ».

M. Leclercq se donna le plaisir enfantin d'y faire la lessive. Rien de plus amusant que de voir le savant plongeant dans le lavoir tout ce qui lui tombait sous la main. Mais, au moment où il se disposait à retirer de l'eau ces objets, il s'aperçut que sa lessive descendait dans le tube central. Le bassin s'était vidé comme par enchantement, et le mauvais plaisant, avec la force d'une pompe aspirante, lui avait escamoté sa garde-robe.

De la région des geysers M. Leclercq se rendit au lac Yellowstone, ce splendide miroir du ciel suspendu à une hauteur de 2458 mètres. Il est moins mystique, mais plus frais et plus beau que le fameux lac de Titicaca : c'est une immense coupe de 300 pieds de profondeur, de 30 lieues de tour, au milieu de laquelle bouillonne le cratère d'un volcan. Là encore, on peut répéter le jeu de la truite pêchée dans l'eau froide et cuite au bout de la ligne de pêche dans une chaudière naturelle voisine. Quelle quantité de poissons! quelle variété d'oiseaux! Il y a là, dit M. Leclercq, de quoi rendre fous un ichthyologiste et un ornithologiste; et quels jolis effets d'optique dans les claires fontaines qui entourent le lac! Le voyageur nous en dépeint une dont les parois ont un si merveilleux éclat qu'on s'imagine voir jusqu'au fond, bien que ce fond soit à une profondeur de 107 mètres. « Qui expliquera, dit-il, qu'aucune vapeur ne trouble la limpidité de ces eaux, dont la température est très voisine du point d'ébullition? Qui expliquera qu'un puits thermal d'une si grande profondeur ne soit pas un geyser? »

Avant qu'il soit dix ans, ces questions et bien d'autres auront reçu une réponse, car le bassin supérieur de la Yellowstone, ce splendide parc national que les Américains ont choisi à leur taille, sera tant visité, tant exploré, tant étudié, qu'il n'aura plus de secrets!

II.

Les volcans de Java n'en ont déjà plus pour M. Cotteau (1). Il ne les a pas visités en géologue; c'est comme touriste qu'il en a scruté les mystères. Penché sur le bord de tous les cratères, il a mesuré, sondé, examiné

(1) *Voyage aux volcans de Java*, par Edmond Cotteau. Extrait de l'*Annuaire du club Alpin français*. — Paris, 1886. Georges Chamerot.

les abîmes, respiré les gaz méphitiques, écouté les bruits souterrains. Hier encore, ces terribles volcans ont causé la mort de près de 40 000 personnes; ils ont ébranlé l'île de Java tout entière, ont soulevé la mer de la Sonde et se sont fait sentir à des distances considérables. Il est donc naturel qu'on s'occupe de ces forces malfaisantes et plus naturel encore que le touriste par excellence, en train de faire le tour du monde pour la troisième ou la quatrième fois, se soit un moment détourné de sa route pour leur rendre hommage.

Par ses descriptions, vives et rapides comme son pas de voyageur, M. Cotteau nous fait voler avec lui de cime en cime, depuis celle de Krakatau, le grand meurtrier du 27 août 1883, jusqu'à celle du Bromo, un volcan dans un volcan, un cratère dans un cratère. Le Tankouban-Prahou offre un spectacle étrange : « Deux immenses entonnoirs, larges de plus de 1000 mètres, sont là béants sous nos pieds. Le fond en est occupé par de perfides marais, des flaques d'eau stagnante de couleur laiteuse. Dans l'entonnoir de gauche, quelques fumerolles s'échappent sans bruit du fond de l'abîme; de celui de droite sort un ronflement terrible et continu, en même temps que de puissants jets de vapeur font bouillonner les eaux de la mare. » Du Ghédé, haut de 3000 mètres, nous avons une vue superbe. C'est l'heure du lever du soleil; ses rayons déchirent le rideau de nuages qui tout à l'heure couvrait la campagne, et l'on découvre une immense étendue de rizières, parsemée de bouquets d'arbres qui abritent des villages. En nous retournant, nos yeux plongent dans un gouffre de 400 mètres de profondeur sur une largeur à peu près égale : c'est un nouveau cratère encore en activité. Impossible de songer à tenter la descente, car les parois, imprégnées de soufre, sont presque verticales, et du fond de la chaudière s'échappent continuellement d'épaisses vapeurs. Le Mérapi, un peu moins haut que le Ghédé (2866 mètres), nous offre une assez rare curiosité : son vaste cratère s'est tout récemment comblé par la poussée d'une nouvelle montagne. D'innombrables fumerolles s'échappent des interstices qui existent entre le volcan père et le volcan fils, et remplissent l'air d'énormes colonnes de fumée.

Le plus vaste cratère de Java, le Moung-Gal, nous présente un phénomène d'origine plus ancienne, mais à peu près analogue. Le cratère forme une excavation de six lieues de tour et de 250 mètres de profondeur; tout autour, une ceinture de sommets plus ou moins élevés; au fond, une surface plane, couverte en partie d'herbe jaunâtre. C'est la *Mer de sable*, ainsi nommée parce que les cendres et les sables mouvants, soulevés et dispersés par les vents, ont en certains endroits formé des sillons semblables aux vagues de la mer; au centre de ce vaste cratère s'élève une autre montagne et s'ouvre un autre cratère engendré par le premier. C'est le Bromo, le Bromo qui, bouillant et bruyant comme un jeune homme, fume et gronde toujours.

De ce sommet, M. Cotteau nous montre du doigt d'autres montagnes, entre autres le Semirou, haut de 3670 mètres; il nous fait admirer la campagne, que la distance fait paraître « aussi bleue que la mer »; et nous lui en savons bon gré, nous l'en remercions, car ces rudes ascensions sous le soleil tropical ne nous tentent pas autant que les promenades dans la fraîcheur du Parc national, et nous sommes heureux qu'il les ait faites pour nous Ses bonnes jambes d'alpiniste, son courage de Français, sa bonne humeur de touriste émérite, son talent de peindre les choses qu'il a vues, tout cela forme un ensemble de dons qui se trouvent rarement réunis chez la même personne et qui, avec M. Cotteau, nous permettent de voyager fort agréablement par procuration.

L. Q.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

La cuestion palpitante — ceci est de l'espagnol. — Demandez la question palpitante, par doña Emilia Pardo Bazan! M. Albert Savine, qui a traduit l'œuvre de doña Emilia, a craint, sans doute, que ce titre ne nous rendît perplexes. N'allions-nous pas supposer qu'il s'agissait de la question Boulanger-Clémenceau ou de celle des garçons limonadiers ou encore du Métropolitain? Il lui a donc substitué ce titre qui devait nous tirer d'incertitude : *le Naturalisme* (1). C'est une question qui ne palpite plus chez nous que d'une aile; mais, si elle n'est plus l'actualité du jour, elle a toujours son intérêt. Il ne nous est pas indifférent surtout de savoir comment elle palpite *tra los montes*, puisqu'il y a encore des Pyrénées, quoi qu'en ait dit le grand Roi. Doña Emilia est à même de nous renseigner sûrement. Son témoignage a l'autorité suffisante, car elle est très accréditée dans la Péninsule. Elle a, depuis quelques années, touché à tous les sujets et s'est exercée dans tous les genres : roman, critique, histoire politique, histoire littéraire, hagiologie, critique scientifique. Son titre principal, et ce qui donne dans la question palpitante un poids tout spécial à ses jugements, c'est d'être le chef reconnu et proclamé du naturalisme catholique. Ici le naturalisme étant positiviste, déterministe, fataliste, matérialiste, comme chacun sait, on voit tout aussitôt en quel champ clos va s'engager le duel. Les deux adversaires se sont d'abord serré la

(1) *Le Naturalisme*, par Mme Émilia Pardo Bazan; traduction de M. Albert Savine. — 1 vol. Paris, 1886. E. Giraud et Cie.

main affectueusement et se sont ligués pour combattre d'un même effort l'ennemi commun, c'est-à-dire l'imagination, la fantaisie, l'idéalisme, le rêve, la convention, tant celle des romantiques que celle des classiques. Une fois persuadés que cet ennemi avait mordu la poussière, ils ont crié à pleins poumons : Vive le vrai! vive la nature! devise qui flamboyait d'ailleurs sur chacun de leurs deux drapeaux. Puis, tout aussitôt doña Emilia, regardant d'un œil irrité son allié de tout à l'heure : A nous deux, maintenant! Et ils ont déployé un second drapeau. Sur l'un, l'étendard de Médan, on lisait : matière et force aveugle! Sur l'autre, l'étendard de Bazan : Ame et Dieu! Vous vous rappelez ce que disent les vieilles chansons de geste : Les deux adversaires sont de merveilleux chevaliers, la lutte sera longue et acharnée, et ce sera un beau spectacle pour barons et vassaux qui vont faire cercle autour des combattants.

Tel était du moins mon espoir. Mais non hélas! Le chevalier de Médan se refuse à ces tournois qui lui semblent un spectacle inutile donné aux curieux. Il estime qu'il vaut mieux combattre par des œuvres. Donc, après avoir planté en terre son drapeau, il a laissé doña Emilia seule sur le terrain pour retourner vite à ses chers documents, annonçant à la vaillante chevalière qu'il allait bientôt lui envoyer Germinal. Doña Emilia, n'ayant plus son adversaire en face, en est alors réduite à nous dire quels coups elle lui aurait portés, à quels endroits elle aurait trouvé le défaut de la cuirasse. Plus de duel, une conférence ; plus de dialogue, un monologue. Il est très brillant, du reste, et je l'écoute avec grand plaisir et quelque profit. Si j'ai un regret, c'est que M. Savine, le truchement, nous en supprime une partie. C'est justement la partie philosophique et dogmatique qu'il retranche, craignant, sans doute, qu'elle ne nous rebute par ce qu'elle a de sévère et d'aride. Vous seriez-vous laissé rebuter? Pas moi. A en juger par quelques grandes lignes que M. Savine se borne à indiquer, il me semble que cet exposé de principes m'aurait encore plus instruit que ne m'a charmé la partie historique et anecdotique qu'il nous transmet tout entière. Assurément on a grand plaisir à entendre raconter avec esprit la bataille d'Hernani, décrire le rutilant et flamboyant gilet qu'arborait ce soir-là Théophile Gautier ; on s'intéresse aux retours faits sur le passé, à l'évocation des romans de chevalerie ; c'est encore un curieux défilé que celui où nous voyons passer Rabelais, Scarron, Mlle de Scudéry, Le Sage, Pigault-Lebrun, Mme de Staël, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Dumas père, Balzac, Eugène Sue, George Sand, Stendhal, Flaubert, les de Goncourt, Daudet — pas Ernest — Baudelaire et aussi Cervantes, Swift, Walter Scott, Alarcon, Valéra et, enfin, tous les représentants du roman français, du roman anglais et du roman espagnol, tous caractérisés par un trait juste et souvent piquant : oui, tout cela a son intérêt; mais on regrette la discussion des grands principes et le bon combat livré pour la bonne doctrine. On entrevoit bien la thèse de doña Emilia, on devine bien par quels arguments elle soutient sa devise : Dieu et l'âme! contre la devise ennemie : Matière et force aveugle! Mais entrevoir et deviner, est-ce assez dans d'aussi graves questions?

Voici cependant, d'après les grandes lignes indiquées, quel doit être le fond de la thèse soutenue par le représentant du naturalisme catholique. Et d'abord, par catholique, entendez spiritualiste ou théiste, car la lutte est entre le naturalisme qui reconnaît Dieu et le naturalisme athée. L'accord étant fait entre les deux adversaires sur ce point que l'artiste doit avant tout et absolument se préoccuper du vrai sans y ajouter le romanesque, la fantaisie, le caprice, la convention, ni le transfigurer par l'idéalisation, le débat s'engage sur cet autre tout aussi essentiel : Où est le vrai? Est-il dans l'affirmation du positivisme, qui proclame la matière seule existante, et, par suite, la tyrannie d'une invincible fatalité? Est-il dans la théorie spiritualiste qui proclame Dieu, l'âme, le devoir, la liberté? Grave question, comme on voit, et qui comporterait un traité complet de philosophie si elle était discutée scientifiquement. Mais doña Emilia se préoccupe moins de remonter aux principes que de constater les conséquences qui en résulteront pour l'art. Que sera le roman sans Dieu et fataliste, que sera le roman avec Dieu et la liberté? Lequel des deux trouvera une plus riche et plus intéressante matière? Lequel des deux nous présentera l'homme sous les aspects les plus variés et fera jaillir des sources vives de drame? La question ainsi posée et simplifiée se résout d'elle-même. Il n'est que trop évident que le drame, qui réside uniquement dans la lutte, périt avec la liberté humaine. L'âme étant supprimée par le naturalisme athée, quel est désormais le rôle du romancier ou du dramaturge? Celui d'un médecin d'hôpital qui observe les cas curieux, constate les progrès du mal et fixe d'avance l'heure précise du dénouement fatal. Autrefois on se demandait avec inquiétude : Rodrigue obéira-t-il à son devoir ou écoutera-t-il la voix de la passion? Aujourd'hui on fait une enquête sur les ascendants de Rodrigue. Étaient-ils bilioso-nerveux ou nervoso-sanguins? S'ils étaient bilioso, Rodrigue provoquera don Gormas; s'ils étaient nervoso, il soupirera : Je ne veux pas perdre Chimène! Fatalité d'atavisme, fatalité de tempérament, fatalité de milieu, tout est fatalité. Plus de passions, des maladies. Ni hommes ni femmes, tous des automates de Vaucanson. Un mécanisme inexorable les fait mouvoir. Imaginez des poupées nageuses dans un bassin : elles sont remontées pour faire vingt-cinq brasses et il en faut trente pour atteindre le bord opposé. Inévitablement noyées, les pauvres! nous le savons d'avance; alors ni péripéties, ni intérêt. Ah! si c'étaient de vraies femmes, si avec un effort de volonté

et par un miracle d'énergie elles pouvaient se sauver, nous tremblerions, nous ferions des vœux pour elles. Courage, mesdemoiselles! allons, encore quelques brasses! mais non, pas une au delà de la vingt-cinquième, c'est fixé d'avance. Voilà pourquoi nous ne sommes pas émus ni anxieux.

Ce que l'art a perdu à l'application de ce fatalisme prétendu scientifique, il est facile de s'en rendre compte. Doña Emilia pleure également sur la morale mise en péril. Ce n'est pas chose indifférente non plus; mais, c'est sur l'art surtout qu'il faut pleurer, car enfin, en dépit du roman qui supprime l'âme et la liberté, nous ne nous croyons pas, dans la vie pratique, de pures machines et nous agissons en êtres qui ont les préjugés de la vie morale. Après avoir gémi et s'être indigné au sujet de M. Zola, le champion du naturalisme catholique reconnaît que l'apôtre de Médan a un grand talent, et ce n'est que justice.

Je voulais relever un certain nombre de jugements neufs, originaux, parfois contestables, parfois aussi d'une sévérité excessive sur les représentants du roman idéaliste en France; mais cela m'entraînerait bien loin. Évidemment Mme Pardo Bazan, dans sa prédilection pour le naturalisme catholique, tient plus encore au naturalisme qu'au catholicisme. C'est pour cela qu'elle rend justice à M. Zola tout en s'insurgeant contre ses théories sur l'hérédité et son darwinisme; c'est pour cela qu'elle se montre d'une dureté incroyable pour certaines œuvres de Victor Hugo dont le spiritualisme est romantique et nullement naturaliste. Que voulez-vous? Quand on devient chef d'école, on cesse de rendre ses verdicts avec impartialité et candeur. Si sur l'école flotte un drapeau blanc, on demande avant tout aux artistes que l'on fait comparaître à sa barre de montrer patte blanche. Il n'importe, ces jugements sont par cela même très curieux et je ne saurais trop vous engager à lire ce volume qui n'est banal en rien. Il faut remercier M. Savine de nous l'avoir fait connaître en une traduction élégante, et aussi lui demander de restituer dans une prochaine édition les théories philosophiques qu'il a supprimées de peur d'effrayer notre légèreté française.

II.

M. Amédée Pigeon est le confesseur d'une grande et *honneste* dame, Mme de Weyre, et, sans autre souci du secret professionnel, il nous raconte la confession entendue (1). Elle est intéressante, et par les aveux qu'elle contient et par le ton délibéré dont ils sont articulés. Cette honnête dame ne cherche pas à atténuer; elle n'emploie ni faux fuyants ni précautions oratoires. De la façon la plus dégagée du monde elle dit d'emblée au Père Pigeon : « Mon père, je n'aimais pas mon mari; j'ai pris un amant. — Bien, ma fille, continuez! » Le Père Pigeon sent parfaitement qu'il ne servirait de rien de faire la grosse voix; il grondera à la fin pour la forme, voilà tout. Et la dame continue. Écoutons; peut-être ce successeur du mari aura-t-il un successeur à son tour. Nullement; ceci serait banal, et alors la dame se serait adressée à un confesseur vulgaire. Or on ne va au Père Pigeon, connu pour travailler dans le fin, que lorsqu'on veut lui confier des cas de conscience distingués et se livrer avec lui à un délicat travail d'analyse psychologique. Un seul péché, mais qui vaut la peine d'être analysé en détail et avec minutie. Peu de matière et beaucoup d'art, selon la formule de l'art antique. C'est donc de cette seule aventure qu'il sera question. Comme de raison, la pénitente se confessera bien moins qu'elle ne confessera celui qui l'a induite en faute; occasion excellente d'ailleurs de parler de l'homme aimé. Avec qui pourrait-elle s'épancher, grand Dieu! si le Père Pigeon, qu'elle croit discret, n'était pas là. Et elle raconte par le menu les premières rencontres, les préliminaires, les attaques, les défenses, défenses molles, puis la capitulation. Vient ensuite le récit des joies vives suivies d'inquiétudes, oh! pas de remords par exemple! Jalousie du passé, angoisses pour l'avenir. M'aimera-t-on toujours? Pourquoi ces nuages au front et cet air préoccupé? Pourquoi ces mots amers qui trahissent ou un mécontentement secret ou les désabusements d'un cœur désenchanté de la vie? « Un artiste, un poète, vous savez, mon père, ces hommes d'élite n'aiment pas paisiblement et bourgeoisement comme les humbles mortels. Ce qui l'avait rendu âpre, quelquefois cruel, je vais vous le dire, car je le sais maintenant. » Elle le dit en effet, et quand elle sort du confessionnal le poète, l'artiste a été complètement confessé.

Comme il est mort, du reste, il n'y aura que demi-mal si le Père Pigeon n'est pas discret. Il ne l'a pas été, et cela très heureusement pour nous, car cet examen de conscience d'un homme distingué fait par une femme clairvoyante, encouragée elle-même par un directeur qui est en effet spirituel, est un petit bijou. On a bien raison de dire que le Père Pigeon travaille dans le fin. Si votre artiste a un successeur, madame, bien que vous juriez que jamais, jamais! eh bien, allez le confesser, lui aussi. Seulement, surveillez certaines locutions; ne dites pas : « Il me causait des magnifiques collections de l'Europe. » Le Père Pigeon n'a pas tressauté à ce mot-là? A moi il m'a causé quelque ennui.

III.

Beaucoup de romans pour les bains de mer, la villégiature, œuvres légères, modestes, sans prétentions

(1) *La Confession de Mme de Weyre*, par M. Amédée Pigeon. — 1 vol. Paris, 1886. Calmann Lévy.

démesurées, faciles à lire même en voyage. Voici d'abord *Mademoiselle Providence* (1), fille très aimable de M. Armand Beyra. C'est une nature opulente, exubérante, aux allures viriles, amazone intrépide, courant les bois, le fusil à la main. Une Diane chasseresse, avec tous les attributs de la déesse pudique. Et cependant on sourit et l'on chuchote, car ses manières libres donnent prise aux suppositions désobligeantes. Dans le château, dans le parc, dans la forêt aux jours de grande chasse, tourbillonne autour d'elle un escadron de beaux officiers invités pour la fête, comme c'est l'usage. Et les malveillants de remarquer qu'elle regarde d'un œil engageant certain sous-lieutenant à rutilantes moustaches. Et les commentaires vont leur train, et le surnom de Mlle Providence est répété avec des intonations ironiques. Notez que le beau sous-lieutenant a abattu d'un coup de fusil très opportun un sanglier qui allait de ses deux défenses faire une double déchirure dans le beau corps de Diane. Le sous-lieutenant provoque un des rieurs malveillants et est blessé gravement sur le terrain. Vous prévoyez bien que lorsqu'il rouvrira les yeux, il trouvera la main de Diane près de la sienne. *Io Hymenæe!* Tout cela est un peu banal et vieux jeu; mais ce qui rajeunit cette histoire, c'est une série d'esquisses très lestement crayonnées de la vie militaire. Il y a là de la bonne humeur, de l'entrain, et cet entrain n'exclut pas la distinction. Agréable lecture en somme.

IV.

Il m'est impossible de m'enthousiasmer pour *le Dernier caprice* (2) de M. Charles Mayet. Un vulgaire don Juan de petite ville s'égare dans la campagne, y rencontre une jeune paysanne aveugle dont il entreprend de faire l'éducation en vingt-quatre leçons. Après la vingt-quatrième, juste au moment où la jeune aveugle n'a plus rien à apprendre, don Juan part et ne revient plus. Sa victime, quelque temps après, ne pouvant plus dissimuler sa faute, se noie dans un étang aux eaux verdâtres. Ne dirait-on pas une reproduction avec grossissement et enluminures de la *Graziella* de Lamartine? Si en lisant *Graziella* on ne peut se défendre d'une impression pénible, si l'émotion a quelque chose de douloureux, jugez de ce qu'on éprouve ici.

V.

Il paraît que dans *Belle amie* (3) de M. Louis Germont, il y a des dessous perfides et ingénieux. Nous sommes invités à soulever les masques des personnages. Je me récuse pour ma part, ayant l'honneur de ne pas fréquenter un aussi vilain monde. Mais, au fait, y a-t-il un monde aussi vilain que celui-là? Quoi! Dans les bas-fonds du journalisme on rencontre de ces *fleurs de Mazas* et de ces *espoirs de Saint-Lazare?* Quoi! si l'on remue cette vase, on voit monter à la surface de tels vibrions, filles et escrocs? J'aime à croire que l'imagination de M. Germont a pris trop librement ses ébats. Dans cet aimable milieu et ce joli décor, quelle action, quelle drame? Une jeune veuve arrive de province avec un assez lourd bagage de manuscrits, dont chacun est un chef-d'œuvre. En un clin d'œil, sa mauvaise étoile l'ayant conduite vers ces filles et ces escrocs, auxquels elle se livre sans assez de répugnance, ce me semble, elle une femme du vrai monde, la voici dévalisée, dépouillée. Elle voit ses nouvelles imprimées et ses romans édités sous d'autres noms. Vous imaginez qu'elle réclame, qu'elle en appelle aux tribunaux? Non; elle s'en retourne silencieusement dans sa province. Et M. Germont espère nous faire accroire que le monde littéraire est une forêt de Bondy où le brigandage s'exerce si librement et avec une telle certitude d'impunité? Est-ce qu'il aurait été lui-même victime de ces mêmes brigands? Est-ce qu'il redoute d'être, lui aussi, dévalisé? Qu'il se rassure alors. Rivarol rencontra certain jour le bon Florian qui allait porter un manuscrit à l'imprimeur. Le rouleau de papier sortait à moitié d'une poche large et béante. Ah! monsieur Florian, dit Rivarol soulevant le manuscrit, si l'on ne vous connaissait pas, on vous volerait.

MAXIME GAUCHER.

(1) *Mademoiselle Providence*, par M. Armand Beyra. — 1 vol. Paris, 1886. Calmann Lévy.

(2) *Le Dernier caprice*, par M. Charles Mayet. — 1 vol. Paris, 1886. Calmann Lévy.

(3) *Belle amie*, par M. Louis Germont. — 1 vol. Paris, 1886. E. Dentu.

NOTES ET IMPRESSIONS

Gertrude est un vilain nom : *Trudchen*, quand on prononce bien, est assez agréable. Que vous en semble? — Au fait, les discussions sur les noms de baptême sont fort oiseuses; les préférences, en cela, ne se raisonnent point. C'est pure affaire de sentiment. Un nom qui fut à la mode en 1840 paraîtra toujours doux aux personnes qui ont aimé en ce temps-là. Dans quinze ans, puisqu'il est d'usage aujourd'hui d'appeler les petites filles Renée, Marcelle ou Simone, nos fils trouveront à ces prénoms une sonorité adorable... « Ah! Covielle, comme dit Cléonte, on passe tout aux belles! on aime tout des belles! » — C'est pourquoi Gertrude me déplaît, tandis que *Trudchen*, depuis hier soir, me paraît avoir une certaine gentillesse mélancolique.

Vous avez deviné du premier coup, si vous connaissez Heidelberg, qu'il s'agit ici de Trudchen Staupitz. (Quel étrange effet font ces deux noms réunis! Je

n'en avais pas idée : pour moi, elle est Trudchen tout court.) Vous savez bien? la deuxième fille de M. Staupitz, le conseiller de gouvernement, qui habite la Hirschstrasse, en face l'église du *Saint-Esprit?* La maison est étroite et haute, d'une teinte lilas clair très sentimentale, d'une propreté hollandaise, avec une odeur tiède de lessive répandue également dans toutes les chambres; des fenêtres, la vue s'étale sur le Marktplatz où, deux fois la semaine, les boutiques du marché bourdonnent autour d'une impassible statue d'Hercule; de biais, à gauche, on aperçoit l'hôtel de ville, et, pardessus les toits des maisons hérissés de pignons et de cheminées, la grosse tour du château, et, plus haut encore, sur sa colline verte, la Cuve de petit-lait au milieu des arbres. Vous ne pouvez vous tromper, vous dis-je, d'autant que le nom de M. le conseiller Staupitz est gravé sur la plaque de cuivre reluisante, en dessous du cordon de sonnette. Il y a un grand air d'honnêteté dans cette plaque bien récurée, dans cette sonnette bien astiquée, ainsi que dans le paillasson bien battu qui couvre le seuil de grès bien lavé. On sent tout de suite que sous ce toit honoré il ne sera point parlé avec légèreté de Luther, ni de l'empereur et roi, ni de quoi que ce soit au monde. D'ailleurs, et pour tout dire, les demoiselles de céans sont coiffées en bandeaux plats.

M. le conseiller (*Regierungsrath*) m'avait cordialement accueilli pendant les banquets, illuminations, concerts, mascarades, discours, prêches, *frühschoppen, mittagschoppen* et *abendschoppen* où nous nous étions réjouis ensemble à l'occasion du jubilé universitaire. Je lui avais été recommandé (*recommandirt*), et il s'acquittait du soin de me chaperonner avec la conscience d'un factionnaire qui fait ses vingt pas devant sa guérite. Chaque matin, c'était : « Hé bonjour! portez-vous bien.» Puis nous étions de parade ou de frairie jusqu'à l'heure où le crépuscule enveloppait le vieux château, et chaque soir, on se tendait la main : « Hé bonsoir! portez-vous bien. » Il s'en retournait vers son *privathaus,* vers son souper de famille gaiement éclairé, tandis que je m'acheminais lentement vers l'*Hôtel Faucon et Poste,* en suivant le Neckar qui bruissait et miroitait sous la lune.

Il me manquait encore d'être présenté à Mme la conseillère de gouvernement (*frau Regierungsrathin*), de goûter son potage aux croûtes et de participer à sa tarte aux groseilles. Cette grâce me fut octroyée, pour couronner mon séjour. Le ciel en soit béni!

« M. Desjardins, un Français de Paris qui enseigne dans le lyceum et qui écrit dans les feuilles »; c'est ainsi que le père de famille me présenta. Pour la première fois de ma vie je fus honteux de n'être pas officier d'académie ou quelque chose d'approchant, comme membre du Caveau ou d'une association de canotiers : ces titres, en Allemagne, ont encore du prestige auprès des femmes. On me regarda pourtant avec mansuétude, du haut en bas de la famille, depuis Mlle Loth, qui en est à ne plus dire son âge, jusqu'à Mlle Lisa qui joue avec une poupée de tricot. Puis, pour occuper l'attente jusqu'à l'heure du souper, on me fit visiter la maison. Partout une propreté méticuleuse, des chaises cirées, des guéridons couverts de résilles de perles, des jardinières compliquées d'aquariums; sur les murs le portrait de Gœthe et l'arbre généalogique des grands-ducs de Bade. Par les fenêtres, on voyait défiler sur le trottoir opposé des bandes d'étudiants, des bourgeois épanouis aux allures de chanoines, et, de temps en temps, il montait de la rue des lambeaux de conversations, avec le parler rude et rauque des gens du Palatinat.

En rentrant au salon, j'y trouvai un voisin, l'*assistant* Krabbe, qui me félicita d'être le compatriote de Thérésa et de Paul de Kock. Il me prit à part pour me demander si le jardin Mabille existait encore, puis, avec un sourire qui plissa toute sa figure jusqu'aux oreilles, il murmura : « *Comme vous plaît à Heidelberg pour les dames?* » Je n'aime pas les confesseurs laïques, aussi me hâtai-je de lui parler du temps qu'il faisait. « L'an passé, me dit-il, nous avons eu, à Heidelberg, 31 degrés Réaumur au mois d'août... ; à Paris, vous avez pu avoir davantage, ajouta-t-il avec modestie ; mais 31 degrés, c'est déjà joli pour une petite ville. »

D'autres personnages de marque affluèrent et bientôt nous passâmes dans le *Speisesaal.* La Providence bienveillante m'avait placé à côté de Mlle Trudchen ; mais, aveugle que j'étais, je n'appréciai le privilège de cette place d'élection qu'à partir de la tourte aux choux rouges. Et même je ne réponds pas que je n'aie point attendu pour cela jusqu'au bœuf aux nouilles, tant j'étais, comme mes voisins, enfoncé dans la plantureuse abondance du manger et du boire. Enfin, je me félicitai, en reposant ma fourchette un moment inactive, de pouvoir adresser mes compliments moi-même à l'ordonnatrice du repas (on m'avait averti que c'était Mlle Trudchen qui, cette semaine, « avait les clefs », selon l'usage patriarcal de la famille). Elle sourit.

— Je suis née cuisinière, dit-elle; c'est mon seul talent.

— Quoi ! vous avez vous-même trempé les jolies mains que voilà dans ce mélange de choses copieuses que nous mangeons depuis trois quarts d'heure? J'imaginais que vous aviez seulement délibéré sur le menu et fixé le défilé interminable des sauces.

— Non vraiment; je suis plutôt maçon qu'architecte; tout a été gâché par moi. Je sens bien que cela vous paraîtra un peu trop humble. Les jeunes filles de votre société, à Paris, ne doivent apprendre que l'anglais, la peinture à la gouache et le piano-forte.

— Mais vous apprenez aussi tout cela : j'ai vu dans le salon des kilogrammes de musique de Schumann; les murs sont ornés ici de vues des Alpes que vous avez dû offrir à M. le conseiller, votre respectable père, pour son

jour de naissance; enfin vous parlez le français, ou du moins le genevois, comme Töppfer lui-même.

— Il est vrai que nous donnons aussi un peu dans l'agrément, repartit Mlle Trudchen en croisant ses mains sur le bord de la table; mais bien moins que vos jeunes filles; nous n'allons jamais dans les courses de chevaux ni dans les opéras; nous sortons seulement pour les fêtes de l'Université et la parade militaire. Je ne parle pas des visites intimes ni du service divin... C'est pourquoi vous ne devez pas vous étonner si nous avons du temps pour la cuisine et la pâtisserie, choses qui vous paraissent méprisables...

— Méprisables! mademoiselle, ne le croyez pas. On a beaucoup applaudi sur notre Théâtre-Français une jolie comédie où l'on voit un gros richard qui devient amoureux d'une paysanne pauvre et naïve pour son talent à faire les beignets. Ces bienheureux beignets sont le centre de l'action; avec un brochet au bleu, un pâté et des écrevisses, ce sont les grands ressorts de l'intrigue... Méprisable, la cuisine! mais pour moi qui suis de Paris, c'est, après la cosmographie, la science qui m'intéresse le plus. Au point que, si vous le permettez, j'implorerai de vous la recette de ces *striezel* pour la rapporter précieusement au sein de ma famille. Ce sera le plus sûr profit de mon expédition en Allemagne.

— Bien volontiers, monsieur, répondit avec candeur Mlle Trudchen. Voici à peu près comment il faut faire : vous cassez des œufs, vous séparez soigneusement le blanc du jaune, vous battez les blancs en neige, vous y versez une demi-livre de sucre, un petit verre de vin du Rhin... »

J'atteste qu'il n'y avait à ce moment pas l'ombre de coquetterie entre Mlle Trudchen et moi. D'ailleurs nous en fûmes affranchis l'un et l'autre jusqu'à la fin. Elle était Allemande, j'étais Français : la conscience de l'abîme qui nous séparait nous conservait tout notre sang-froid pour causer comme de bons amis. Puis je partais le lendemain et je ne devais sans doute la revoir jamais; elle savait comme moi que sa destinée était d'épouser quelque *hauptmann* des hussards, et cette pensée pleine de sécurité nous enhardissait l'un et l'autre. Je la regardai bravement en face, ce qui ne m'est jamais arrivé pour personne à Paris, même pour les petites bouquetières du coin des rues : elle avait l'œil sérieux et clair, les cheveux bien tirés et frisant seulement près de l'oreille, le menton saillant, le front plus bombé qu'il n'eût fallu, l'air réfléchi et sûr de soi. C'était une de ces personnes fermes à qui l'on n'offre pas le bras, mais sur le bras de qui l'on s'appuie pour franchir les mauvais pas de la vie.

Nous parlâmes de l'esprit allemand et de l'esprit français comme deux camarades philosophes. Rien n'est libre et charmant comme d'avoir avec une jeune femme une conversation où l'amour-propre n'a aucune part. C'est un avant-goût des champs élyséens.

— « L'esprit? Les Français disent que nous n'en avons pas du tout. Nous le disons nous-mêmes; et c'est un Allemand, Schopenhauer, qui écrivait : « Je « dois faire cette confession en prévision de ma mort « prochaine, que je méprise la nation allemande à « cause de sa bêtise infinie, et que je rougis de lui « appartenir. » Pourtant Schopenhauer lui-même était tout à fait, je crois, ce que vous appelez un homme d'esprit. Je veux dire qu'il se donne l'air d'avoir découvert des vieilleries et qu'on ne peut jamais s'attendre à ce qu'il va dire dans la ligne suivante. C'est cela que vous entendez par *esprit?*

— A peu près. Mais vous avez un poète qui a encore bien plus d'esprit, qui en a plus que tous les vôtres et tous les nôtres ensemble, de l'esprit gai, de l'esprit rêveur, de l'esprit triste, de l'esprit ironique et enthousiaste, mordant et naïf, profond et léger, qui se moque de tout et sympathise avec tout, qui enfin a trouvé le secret de nous faire en même temps rire et pleurer. C'est Henri Heine.

— Excusez-moi. Je le connais si peu!

— Vraiment? Pourquoi?

— Parce que je n'ai pas congé de le lire. Heine était juif; c'était de plus un libertin.

— Un libertin?... Oui, c'est vrai, je vous demande pardon. Je l'avais oublié.

— Je lis de préférence Uhland, ou Körner, ou Lenau, ou même les poètes souabes, comme Freiligrath, que Heine a durement persiflés. Un cœur croyant, un talent naturel, pour faire vivre l'inanimé, pour montrer aux yeux l'invisible, une harmonie pénétrante des paroles, voilà le lot des poètes allemands. Tout ce qu'ils ont appris à l'école des Français ou des Anglais, leur raillerie, leur imprévu, leur coloris éclatant, nous touchent bien moins, nous autres, que la *Sehnsucht* germanique. Je vous dis naïvement ce que j'éprouve; pardonnez-moi si j'ai l'air d'avoir une opinion, ce qui serait ridicule à mon âge et devant un professeur diplômé; mais mes sœurs, mes cousines, mes amies sentent de même. Il n'y a que notre frère, qui est second lieutenant à Magdebourg, qui adore les petites histoires à la française.

— Je crois, mademoiselle, qu'il y a beaucoup de seconds lieutenants comme lui. Car, depuis mon dernier voyage en Allemagne, il y a six ans, je trouve qu'un étrange changement s'est fait dans votre littérature. Que dis-je? dans vos journaux illustrés, dans vos revues, vos caricatures, vos images d'enfants... Au lieu qu'en 1880, tout le monde riait encore des *Fliegende Blätter*, qu'on voyait affichées partout les charges de Busch, *le pianiste, l'infanteriste, le baril de choucroute*, et que tous les lecteurs étaient Allemands entêtés, depuis leur casquette sans visière jusqu'au fourneau de porcelaine de leur pipe, aujourd'hui je ne vois plus aux devantures des libraires que traductions de Zola et d'Ohnet, qu'*Humoristen* et *Humoristische Schriften;* les

charmants croquis des élèves de Menzel sont inspirés de l'Anglais Caldecott ou du Français Jean Béraud; l'épopée des *Buchholz* de votre Julius Stinde est une galerie de croquis à la française; les tableaux de mœurs de votre charmant Hacklænder, qui vous amusent tant (et c'est fort bien fait), sont plagiés à petit bruit de notre Daudet et de notre Gustave Droz; tout à l'heure, sur la propre table de M. le conseiller, votre propre père, j'ai vu la première livraison d'une nouvelle Revue, *Das humoristische Deutschland,* qui paraît à Stuttgart et qui m'a l'air assez apprivoisée, assez gaiement cosmopolite; si bien que j'oublie presque, à voir l'Allemagne se franciser de la sorte, notre infériorité dans les armes, dans la diplomatie et dans les entremets sucrés.

— Il reste à notre esprit national deux qualités que vous n'avez plus, répondit Mlle Trudchen un peu rouge, en se passant la main sur les cheveux, la naïveté et l'amour des humbles.

— Et la fantaisie! Et l'érudition! Et la conscience! Et la foi! Et la métaphysique! Vous voyez que je vous fais la part belle. J'allais même oublier le sentimental, si vous n'étiez là pour me le rappeler.

— Je ne crois pas avoir mérité ce que vous me dites là, balbutia Mlle Trudchen, tremblante et prête à pleurer.

Rassurez-vous, mademoiselle Trudchen; ni à ce moment, ni lorsque nous passâmes au salon, ni lorsque vous chantâtes la *Romance de l'Étoile*, ni lorsque je m'en revins seul sur le vieux pont du Neckar, ni à cette heure même où la vapeur m'emporte loin de vous sans espoir de retour, je n'ai été troublé par votre son de voix ou votre regard. Honnête fille, sachant que nous ne pouvions être l'un à l'autre, vous avez économisé une coquetterie inutilement malfaisante. Puissent nos Françaises prendre modèle sur vous! L'image qui me restera de vous est belle comme un beau théorème de géométrie ou comme l'*Éthique* de Spinoza.

Ah! mademoiselle Trudchen, nous ne nous reverrons plus ici-bas, dans cette vallée de platitudes et de misères; mais s'il est, après la mort, quelque existence sidérale, j'aurai plaisir à vous retrouver dans le monde d'Arcturus ou d'Aldébaran. Là le genevois que vous parlez s'allège et s'égaye, là les pieds se rapetissent, là vous serez parfaite, vous serez presque une Française. Nous reprendrons cette causerie sur l'esprit allemand. En même temps vous me rafraîchirez la mémoire sur la recette des *striezel* : je ne me rappelle plus s'il faut verser le vin du Rhin dans les blancs d'œuf, ou les blancs d'œuf dans le vin du Rhin.

PAUL DESJARDINS.

Ce 19 août, en chemin de fer.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Conseils généraux. — Ouverture de la session d'août consacrée au vote des budgets départementaux. Les membres des bureaux qui viennent d'être élus sont républicains dans 72 conseils et conservateurs dans 11; dans deux bureaux seulement républicains et conservateurs sont en nombre égal.

Intérieur. — M. de Freycinet, ministre des affaires étrangères, est venu à Paris présider le conseil de cabinet; il a entretenu ses collègues des pourparlers entamés entre la France et le Vatican, relativement à l'envoi d'une légation apostolique en Chine et des bases du *modus vivendi* établi entre la France et l'Italie, à la suite du rejet du traité de navigation. — Une grève a éclaté à Vierzon parmi les ouvriers de la *Société française du matériel agricole;* des désordres se sont produits et la police a dû opérer plusieurs arrestations.

Extérieur. — Un décret du bey de Tunis a prescrit l'emploi, dans la Régence, du système de poids et mesures français. — Le général Loysel, commandant la division militaire d'Alger, vient d'être atteint d'aliénation mentale. — Un deuxième groupe de la mission de Brazza est parti pour le Congo, sous les ordres du lieutenant Boffard-Coquat.

Belgique. — La manifestation organisée pour le 15 août par les socialistes belges et autorisée par le bourgmestre de Bruxelles s'est produite sans incidents. Les ouvriers venus des divers points de la Belgique, au nombre d'environ 12 000, ont traversé en cortège les rues de la ville. Le roi, qui était rentré avec sa famille à Bruxelles à l'occasion des fêtes nationales, a assisté, au palais des Académies, à la distribution des récompenses pour actes de courage et de dévouement et il a été acclamé par la foule.

Russie. — On signale de nouveaux troubles antisémitiques à Torgowitza, dans le gouvernement de Rieffe; la foule a pillé un certain nombre de magasins. — En vertu d'un ordre du czar, M. Paul Deroulède, actuellement en Russie, a été informé que s'il prononçait un discours contre l'Allemagne, il serait immédiatement expulsé.

Autriche. — La police de Vienne a empêché une manifestation préparée par les socialistes qui devait coïncider avec celle de Bruxelles. De nombreuses brochures révolutionnaires sont distribuées dans les fabriques et les ateliers.

Amérique. — Le Président de la république de l'Uruguay a été victime d'une tentative d'assassinat. Le meurtrier, un nommé Orliz, aussitôt arrêté par la foule, a été tellement maltraité qu'il est mort peu après.

Faits divers. — Une mine de pétrole a été découverte dans une propriété près de Clermont-Ferrand. — Rencontre à l'épée entre M. G. de La Bruyère et M. Henri Monpelas, publicistes. — Un meeting a été organisé dans la salle de la Boule-Noire, par les membres de la ligue pour la suppression des bureaux de placement. — Rencontre à l'épée dans le parc de Saint-Cloud entre M. le baron Harden-Hickey (Saint-Patrice), directeur du *Triboulet,* et M. Lavertujon, directeur du *Petit centre.*

Nécrologie. — Mort de M. Louis Fournier, ancien proviseur; — de M. André Menzel, doyen de la Faculté de théologie catholique de l'université de Bonn; — de M. Gaslonde, jurisconsulte, ancien député; — de M. F. Blanc, ancien rédacteur en chef du *Courrier de Meurthe-et-Moselle;* — de M. Alfred Mignot, ancien caissier principal de la Banque de France; — de M. Dubard, conseiller à la Cour d'appel de Paris; — du général de brigade en retraite Joffrenot de Montlebert; — de Mme Oscar Commettant; — de Mgr Dupont des Loges, évêque de Metz.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7407)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 9. (23e ANNÉE). — 28 AOUT 1886.

Paris, 27 août 1886.

Nous avons reçu une lettre relative au nouvel enseignement spécial, où se trouve le passage suivant:

« Dans l'article que vous avez publié en tête de la *Revue bleue* du 7 courant, vous reprochez à l'ancienne bifurcation de forcer les parents à faire un choix définitif pour la vocation de leurs enfants alors que ceux-ci n'ont encore que douze ou treize ans.

« Il semble que ce reproche peut être fait *à fortiori* à la combinaison actuelle, puisque les parents ont à faire un choix au moment même où ils placent leur fils au collège. »

Il semble, en effet, et c'est ce que nous avons dit; et nous avons ajouté que si l'on veut faire un essai loyal du nouvel enseignement, il faut éviter dans la mesure du possible que les parents optent définitivement et tranchent la question de l'avenir de leurs enfants le jour où il les feront entrer dans l'enseignement dit spécial.

Et c'est à quoi on les obligerait si, ce jour-là, ils fermaient à leurs enfants l'accès d'un grand nombre de carrières qu'ouvre le baccalauréat actuel et que n'ouvrirait pas le diplôme attaché aux nouvelles études.

Le diplôme de bachelier n'empêche pas d'embrasser la carrière commerciale; les exemples abondent, et chacun de nous en pourrait citer de nombreux, de négociants qui ont fait de bonnes études classiques et qui ne s'en plaignent pas; mais sans le baccalauréat, sans cette patte blanche, que de Sésames sont closes ! Même pour entrer dans les haras, comme nous l'avons rappelé, il faut être bachelier.

Et moi, père, que préoccupe le sentiment de ma responsabilité paternelle, mon vœu et mon but, c'est que le plus de carrières possibles, les haras compris, soient accessibles à mon fils le jour où se décidera sa vocation, que je ne puis pas prévoir à coup sûr quand il n'a que treize ans et que je me reprocherais d'étouffer d'avance.

Tel est le motif pour lequel tant de parents prolongent leurs sacrifices, même sans raison et sans grand espoir, pour pousser leurs fils vers un diplôme que peut-être ils n'obtiendront même pas.

La question nous paraît décisive pour l'avenir du nouvel enseignement. Elle a déjà appelé l'attention d'hommes très compétents. M. Michel Bréal y a fait allusion dans un discours que la *Revue* a publié le 13 février dernier.

« Il faudrait, disait-il, un système d'équivalences largement pratiqué... Les parents, qui sont prévoyants en tout pays, et en France peut-être plus qu'ailleurs, hésitent avant d'envoyer leurs fils dans les écoles nouvelles, car ils se demandent : A quoi cela les mènera-t-il? On comprend leurs scrupules. Mais si le gouvernement décidait que le diplôme donné par l'école, sous les yeux et sous le contrôle de l'État, pourra être échangé, sans autre examen ou moyennant quelques épreuves supplémentaires, contre un diplôme de bachelier, les doutes des parents cesseraient. »

Quoi! dira-t-on, iriez-vous jusqu'à prétendre qu'on pourra faire son droit, par exemple, sans avoir appris le latin, et muni seulement d'un diplôme qui prouve qu'à la place du latin vous avez appris les langues étrangères? — Eh bien, là même, c'est à examiner. Nous avons publié dans notre numéro du 20 février dernier une note de M. Accarias, dont la compétence est incontestable et qui dit expressément:

« De même que l'on a créé à côté de l'enseignement secondaire classique un enseignement spécial plus approprié à certaines aptitudes ou à certaines carrières, de même il conviendrait d'avoir deux sortes d'études de droit, les unes plus scientifiques et où le droit romain resterait compris, les autres plus purement pratiques et *limitées au droit français*. Cette idée, assurément, pourrait avoir des adversaires; mais elle mériterait d'être discutée, et, pour ma part, je m'y rallierais peut-être... »

Entendons-nous : il est clair qu'un enfant s'engageant dans le nouvel enseignement spécial n'aura pas alors la pensée de faire son droit, sa médecine, ou d'entrer dans les carrières publiques. Mais si on lui en prend l'accès absolument et irrévocablement impossible, fût-ce au moyen des épreuves supplémentaires dont parle M. Bréal, dans le cas où sa vocation changerait, c'est compromettre le nouvel enseignement; c'est ôter aux pères de famille la liberté de leurs décisions.

AGATHE ET LYDIE

Nouvelle

J'avais été admis à prendre passage sur un bâtiment de l'État, et il se trouva que le navire était commandé par un capitaine de vaisseau pour qui je n'étais pas tout à fait un inconnu. J'avais eu occasion de le voir plusieurs fois au cours de l'hiver précédent et j'avais été frappé de l'expression très particulière de sa physionomie. C'était un homme d'environ quarante ans, mais il paraissait avoir quelques années de plus; la gravité habituelle de son visage et de sa tenue, la profonde mélancolie dont ses traits semblaient porter l'empreinte et la nuance argentée de ses cheveux lui auraient même donné l'air d'un vieillard si cette indication superficielle n'eût été démentie par la vigueur de sa parole, par l'énergie de ses lèvres et surtout par la flamme qui éclairait ses yeux à certains moments. On sentait alors que sous ce masque d'impassible résignation il y avait une âme encore très jeune, ardente et tendre. C'était le trait singulier de cette physionomie que le contraste entre ces deux expressions différentes : l'une, habituelle, où l'on ne voyait que la force paisible, un peu hautaine et presque dure; l'autre, accidentelle, où se révélait la plus exquise bonté. Au repos, il ne pouvait inspirer que le respect; au sourire, il attirait une sympathie curieuse.

Dans le cours d'une traversée qui dura plusieurs semaines, le commandant, qui parlait très peu aux officiers de son bord, s'habitua peu à peu à causer avec moi; comme j'étais seul de l'espèce civile sur le bâtiment, cela ne créait pas de précédent, et nous en vînmes à nous promener chaque nuit une heure ou deux sur le pont. Les nuits étaient calmes, étoilées et chaudes. Quand on est au milieu de la mer, hors du tumulte des hommes, loin de tout, on est facilement amené à faire des retours sur soi-même, on regarde sa propre vie comme si l'on était un spectateur étranger, on ne sait plus si des événements, qui datent d'hier n'appartiennent pas à une existence lointaine.

Ce fut sous l'influence de cette disposition d'esprit que le commandant me raconta ce qui suit.

I.

« Il y a dix-neuf ans, j'étais à Cherbourg, attendant le départ du bâtiment sur lequel je devais rejoindre la division du Pacifique; grâce à une série de contre-ordres qui retardèrent successivement le départ, je passai presque tout l'hiver à terre, et ce fut, du moins jusqu'aux derniers jours, un hiver très gai. J'avais vingt-deux ans, je venais d'être nommé enseigne de vaisseau, je voyais s'ouvrir devant moi une carrière que j'avais choisie et, en attendant la campagne à laquelle j'allais prendre part, je ne songeais qu'à m'amuser. Il y eut beaucoup de réunions cette année-là, et, dans une ville où presque tout le monde se rattache à la marine, j'avais dès le premier jour rencontré partout un accueil cordial.

« J'étais devenu amoureux au premier bal où j'avais été invité. Cela vous paraît tout simple : que ferait un officier de vingt-deux ans qui attend son embarquement, s'il n'était pas amoureux? Vous verrez cependant que mon amour était plus sérieux qu'on ne pouvait s'y attendre.

« Agathe était toute jeune : elle n'avait guère plus de dix-sept ans. Je lui ai été présenté par son père, qui avait été compagnon d'armes du mien et qui venait de prendre sa retraite avec le grade de contre-amiral. J'ai dansé avec elle et je ne me rappelle pas du tout ce que nous avons dit, bien que j'aie souvent cherché à reconstituer les termes ou tout au moins le fond de cette première conversation. Mais je me rappelle parfaitement que, lorsque je l'ai reconduite à sa place, je l'aimais. Je suis même sûr que nous nous aimions.

« Ce n'a pas été un coup de foudre : je n'ai rien éprouvé de violent; il ne s'est pas accompli en moi un de ces mouvements subits qui retournent l'âme; mais j'ai senti que je venais de rencontrer la femme qui jouerait le grand rôle dans ma vie. Je ne peux pas vous dire si elle était jolie. Je n'ai jamais entendu parler d'elle et j'ignore ce que les autres pouvaient penser de sa beauté. Ce que je sais, c'est qu'elle était le type accompli de la femme qu'il me faut. Il n'y a pas un idéal auquel je puisse la comparer; c'est elle qui était l'idéal auquel j'ai comparé depuis toutes les femmes que j'ai rencontrées, quand je me suis demandé si elles avaient quelque chose qui pût me plaire. Je crois qu'en fait, avec plus ou moins d'intensité, il en est toujours ainsi. On n'aime sérieusement qu'une femme dans sa vie; on peut faire la cour à plusieurs, pousser même très loin ses entreprises; mais, sous des incarnations multiples, c'est la même femme qu'on cherche, et dans chacune d'elles on est séduit seulement par ce qui se rapproche de cet idéal unique. Il est possible que ce soit très peu de chose, la forme d'un trait, une ligne de la taille, un geste de la main ou une inflexion de la voix. Seulement, si elle ne réalise qu'un détail de l'ensemble auquel on est voué, la séduction n'est pas durable. Moi, j'avais rencontré du premier coup la femme à laquelle je m'adaptais parfaitement, et je devais dès lors être incapable d'aimer jamais une femme qui ne fut pas elle.

« Vous dirai-je comment elle était? Cela n'a d'autre intérêt que de me procurer le plaisir de vous parler d'elle. Une taille bien cambrée, les épaules un peu hautes, les bras minces d'une jeune fille et les mains finement modelées, des cheveux châtain clair un peu crêpés, le teint d'une pureté limpide et le nez légère-

ment relevé, les lèvres bien coupées et très mobiles... Mais à quoi bon essayer un portrait? Cela ne vous en donnerait aucune idée, et je ne la reconnaîtrais pas moi-même à ce que j'en dis.

« C'est par les yeux que nous avons pris possession l'un de l'autre. Non seulement ce jour-là, mais toutes les fois que nous nous sommes rencontrés, je voyais le fond de son âme en regardant dans ses yeux et je sentais qu'elle aussi elle voyait en moi. Nous n'avons jamais pu nous cacher l'ombre d'une pensée, et nous lisions si bien l'un dans l'autre que nous nous amusions parfois à nous dire chacun ce que pensait l'autre au moment même : elle ne s'est pas trompée une seule fois.

« Je les vois encore, ces yeux bleus dans lesquels j'ai lu tant de jeunesse et de gaieté, toutes les impressions d'une âme si loyale et si tendre; je vois le reflet humide qu'y amenait la moindre émotion et les rapides éclairs qu'y faisait passer une joie malicieuse. Je me les rappelle animés de la fièvre du plaisir, je me les rappelle aussi voilés de tristesse, et toujours si adorablement bons que je ne saurais dire si c'est d'une façon ou de l'autre qu'ils ont plus vivement touché mon cœur.

« Dès le lendemain de ce bal, je n'ai plus eu d'autre occupation que de saisir ou de faire naître les occasions de revoir Agathe; pendant toute la saison nous nous sommes retrouvés deux ou trois fois par semaine, d'abord dans les maisons où elle allait, puis dans sa famille, où j'avais été facilement admis. J'y allais en visite le plus souvent possible; j'y ai passé quelques soirées dans l'intimité, assis près d'elle, pendant qu'elle travaillait avec deux ou trois personnes à la lueur d'une grande lampe posée au milieu de la table.

« Le son de sa voix me causait un trouble délicieux; lorsqu'elle n'était pas dans le salon à mon arrivée et que je l'entendais parler, rire ou chanter dans la maison, ma poitrine se gonflait et j'étais au point de m'évanouir; c'était une voix douce, fraîche et d'un timbre si mélodieux, qu'elle m'arrivait comme une caresse dont je me faisais presque un scrupule.

« A la fin de l'hiver il y a quelquefois de chaudes journées en avance sur le printemps; les arbres n'ont pas encore leurs feuilles, mais le soleil brille de tout son éclat dans un ciel sans nuage; l'air est tiède et la nature commence à s'éveiller. Ce fut un de ces jours-là qu'en arrivant dans l'après-midi je trouvai tout le monde au jardin. Elle m'emmena pour me le faire visiter et quand nous fûmes tout au fond, je lui dis :

« — Nous nous aimerons toute la vie, n'est-ce pas?

« Elle me regarda bien en face, de ses yeux clairs où resplendissait l'innocence, et me dit :

« — J'ai peur qu'on ne vous trouve bien jeune.

« — C'est vrai, répondis-je; il faudrait au moins que je fusse lieutenant de vaisseau. Mais vous êtes très jeune aussi, et, si vous voulez bien m'attendre, je ne perdrai pas de temps pour conquérir mon grade.

« Elle me tendit la main silencieusement, et dans une étreinte que je fis durer jusqu'au tournant de l'allée il me sembla que nous venions de nous fiancer.

« Je n'ai jamais douté qu'elle était de bonne foi. A ce moment-là, elle croyait que ce serait possible et l'objection qu'elle pressentait ne lui semblait pas insurmontable. Bien qu'une fille de dix-sept ans soit réputée plus raisonnable qu'un garçon de vingt-deux, elle pouvait s'imaginer que je gagnerais mon avancement très vite par des actions d'éclat et qu'à mon retour du Pacifique je serais un parti sortable. Il fallait attendre deux ans, et pour elle comme pour moi deux ans semblaient alors une grande partie de la vie; mais elle aurait attendu.

« Le lendemain, après avoir longuement réfléchi à une aussi grave conjoncture, je m'arrêtai à l'opinion que je ne pouvais pas honnêtement former des projets de mariage sans en informer la famille d'Agathe, et j'allai bravement trouver le contre-amiral.

« — Je sais pourquoi vous venez, me dit-il d'un ton grave et affectueux à la fois; j'attendais votre démarche, qui est d'un galant homme. Mais vous comprendrez que c'est impossible. Agathe a beaucoup pleuré, mais elle se résignera, et, quand elle ne vous verra plus, votre souvenir s'effacera peu à peu. Non seulement vous êtes trop jeune pour songer à vous marier; mais, eussiez-vous quelques années de plus, il ne serait pas encore temps. Un marin ne doit pas prendre femme avant d'être au moins capitaine de frégate; moi, je ne me suis marié que capitaine de vaisseau. Il est très difficile d'être en même temps un bon officier et un bon mari. Le mariage est l'avant-coureur de la retraite. D'ailleurs, pour vous enlever tout regret, je dois vous dire qu'Agathe est déjà promise. Allons, jeune homme, ne vous désespérez pas. Vous en verrez bien d'autres. Votre bâtiment va partir : la mer vous distraira.

« Huit jours après, en effet, j'embarquais pour le Pacifique. En faisant ma visite d'adieu chez le contre-amiral, j'avais revu Agathe, sans pouvoir causer avec elle. Nous n'eûmes d'explication que par les yeux; mais nous comprîmes très bien l'un et l'autre qu'elle était obligée de s'incliner devant la volonté de ses parents, et que je ne lui en voulais pas.

II.

« La traversée fut difficile; nous eûmes gros temps presque sans relâche; il se produisit des avaries à la machine, et, une épidémie qui s'était déclarée à bord ayant réduit l'équipage au strict nécessaire, je n'eus pas beaucoup de loisir pour évoquer les souvenirs de mon amour perdu. Quand il me fut possible de me ressaisir, les événements étaient déjà loin; d'autres choses s'étaient passées, j'avais vu d'autres personnes,

j'avais surtout parcouru beaucoup de pays et mené une vie très active. La distance efface le souvenir, plus encore que le temps. Je n'avais pas oublié Agathe; mais sa figure était un peu estompée par l'éloignement. Je savais que je n'en pourrais jamais aimer une autre; mais on peut causer avec des femmes sans les aimer sérieusement. C'est ce que j'ai fait, un peu dans toutes les contrées du globe, même en France, où je suis revenu à plusieurs reprises dans les années qui ont suivi. Et puis il y a autre chose dans la vie que d'aimer. Pendant les premières années de ma carrière, j'ai beaucoup navigué, je me suis livré à quelques travaux spéciaux en art naval; j'ai même eu l'occasion de commander une colonne à terre. Tout cela occupe.

« A vingt-huit ans, j'étais lieutenant de vaisseau; le jour où j'ai reçu ma nomination, malgré le plaisir que nous apporte chaque nouveau grade, je n'ai pas pu m'empêcher de faire un retour mélancolique sur moi-même. Lieutenant! C'était le grade qu'il aurait fallu pour pouvoir seulement aspirer à devenir le mari d'Agathe. Si la volonté de ses parents ne s'était pas mise en travers, m'aurait-elle attendu jusque-là? Il me prit une envie folle de la revoir.

« Cherbourg n'était pas mon port d'attache; je n'avais pas eu occasion d'y retourner depuis six ans et j'y allai exprès en me reportant par la pensée à ce qu'eût été ce voyage si nos projets avaient pu se réaliser. Il faut avoir navigué pendant des mois et des années, seul ou à peu près, car on est bien seul sur un bâtiment, pour se rendre compte de la force d'imagination qu'on acquiert à ce régime. Il me semblait que j'allais à Cherbourg pour l'épouser, que j'allais la retrouver telle que je l'avais laissée, bien qu'elle eût alors vingt-trois ans au lieu de dix-sept, et, à mesure que je me rapprochais d'elle, je la voyais plus distinctement. Je m'étais mis en garde contre l'impression que je pouvais éprouver à première vue; il était possible qu'elle eût, non pas vieilli, mais changé, qu'elle fût par exemple devenue plus grasse. Non.

« Je l'ai retrouvée exactement telle que je l'avais quittée; dès qu'elle a paru devant moi, les six ans d'absence se sont effacés, je lui ai parlé comme si je l'avais vue la veille, j'ai lu aussi clair dans ses yeux et elle a pénétré aussi profondément dans mon âme; le même trouble s'est emparé de moi quand la musique de sa voix est parvenue à mon oreille : j'étais aussi amoureux que je l'avais été.

« Agathe s'était mariée quelques mois après mon départ; elle avait épousé un commissaire de marine qui n'était ni mieux ni plus mal qu'un autre, et elle avait une petite fille de cinq ans. Nous avions beaucoup à nous pardonner. Bien que sa volonté y eût été étrangère, elle avait eu pour moi le plus mauvais procédé qu'une femme puisse avoir à l'égard d'un homme qui l'aime : elle en avait épousé un autre. Mais je n'avais pas non plus la conscience très pure. Quand nous l'eussions voulu, nous n'aurions pas pu nous tenir rigueur; nos cœurs allaient l'un vers l'autre, d'eux-mêmes et sans tenir compte de rien. Dès notre première entrevue, nous nous sommes tout raconté, ce que nous avions fait, pensé, senti pendant cette longue absence, et nous nous sommes repris avec autant de force que si nous ne nous étions jamais quittés.

« C'est toujours une mauvaise action de prendre la femme d'un autre : le plaisir qu'on peut y trouver n'est pas comparable au mal qu'on peut faire. Cependant je n'avais aucune animosité contre le mari d'Agathe : s'il m'avait pris ma femme, c'était sans le savoir. Elle-même ne m'avait été infidèle que par la force des circonstances et je me trouvais plus malheureux que je ne la trouvais coupable. Il ne me semblait pas que l'événement de son mariage dût creuser à jamais un abîme entre nous.

« Sans rien nous dire, nous comprenions toute la gravité de ce qui se passait en nous, et nous savions bien que c'était une question de temps. Le bonheur, comme le malheur, est peu de chose en lui-même : si l'on faisait le compte des instants heureux qu'il y a dans la vie, on verrait que ce n'est guère la peine de se donner tant de mal pour un aussi petit résultat, tout comme on supprimerait presque entièrement le chagrin si on ne le prévoyait pas. Mais, de même qu'on se rend malheureux pendant de longues années par la seule appréhension d'un événement qui, s'il se réalisait, ne comporterait que quelques jours de souffrance, on peut aussi être très heureux de la seule pensée qu'on est assuré d'une joie à venir.

« J'ai passé alors à Cherbourg les jours les plus heureux de ma vie : je croyais tenir le bonheur, et il ne m'importait pas beaucoup que le jour suprême se fît plus ou moins attendre. Agathe était plus troublée : ce n'était pas sans de grands combats de conscience qu'elle envisageait les conséquences inévitables de l'attrait qui nous aurait, un jour quelconque, jetés dans les bras l'un de l'autre. Mais que de douceur il y avait déjà, quelle force de volupté s'emparait de nous, quand nous passions des heures entières, seuls ou dans le monde, à nous envahir mutuellement, à préparer notre vie à venir!

« Je n'ai pas voulu faire violence à ses scrupules. Aussi bien n'avais-je pas toute la vie devant moi? Je suis parti pour les mers de Chine, le cœur débordant de respect et de reconnaissance pour la seule femme que j'eusse jamais aimée. Agathe m'avait promis de m'écrire. En arrivant à Saïgon, après un assez long détour, j'y ai, en effet, trouvé une lettre d'elle : je la gardais pour la lire la dernière. En ouvrant les autres, j'y ai appris qu'elle était morte. Le froid l'avait saisie au retour du bal; ce n'était d'abord qu'un malaise; le lendemain elle était malade, et, le jour suivant, elle avait succombé, en pleine jeunesse et en plein amour. Il y a des morts absurdes.

III.

« Ce n'est pas tout de suite que j'ai senti le coup. La mort, même des êtres le plus aimés, ne produit pas à distance l'effet qu'elle produit sous les yeux. Il n'y avait rien de changé dans ma vie présente. Quelques lignes d'écriture sur un morceau de papier pouvaient-elles subitement transformer en un deuil éternel l'avenir de bonheur qui s'était ouvert devant moi? Je fus moi-même étonné, presque fâché de ne pas éprouver le déchirement violent que semblait devoir me causer ce malheur inattendu. Je n'ai eu que trop de temps pour regretter ces premiers instants de torpeur où je n'ai presque pas souffert. C'est peu à peu que le vide s'est fait en moi, et plus tard, en avançant dans la vie, j'ai senti chaque jour plus vivement l'irréparable détresse où m'avait laissé la mort d'Agathe. Au lieu que dans les brusques chagrins on va tout de suite au fond du désespoir pour remonter ensuite peu à peu au niveau de la vie ordinaire, moi je n'ai fait que descendre lentement dans une noire tristesse sans fond. L'un après l'autre, tous mes amis me sont devenus indifférents; l'une après l'autre, toutes les circonstances de la vie ne m'ont apporté que lassitude et découragement. Pendant des années, j'ai vécu douloureusement avec le souvenir de la femme que je ne devais plus revoir.

« C'est quand je suis rentré en France que j'ai eu vraiment la sensation de sa mort; j'ai souffert toutes les tortures d'une douleur poignante en retrouvant le pays où j'aurais pu la voir. Au moment où j'ai mis le pied sur le sol de France, il m'a semblé que j'entrais dans la chambre de la morte. Le temps n'a pas diminué, il a plutôt avivé ce regret sans fin.

« Il fallait vivre cependant, et j'ai vécu comme tout le monde, avec des périodes d'accalmie, des heures de plaisir même, et, je puis bien vous le dire, quelques attachements. Les officiers de marine sont peut-être plus recherchés que d'autres pour les liaisons dans lesquelles une femme ne se donne pas tout entière. Ils ne font que passer; on sait que l'ordre d'embarquement viendra un jour ou l'autre les arracher à l'habitude, qu'ils emportent le secret au loin et ne peuvent pas compliquer longtemps l'existence. Mais j'ai toujours été combattu entre deux sentiments contraires. Aussitôt que je regardais une femme, je la rapprochais instinctivement du souvenir que j'avais gardé d'Agathe. Quand rien ne me rappelait mon premier et mon seul amour, il m'était impossible de m'intéresser à la femme, si accomplie qu'elle fût. Quand, au contraire, je trouvais en elle quelque chose d'Agathe, j'avais comme un scrupule de profaner cette chère mémoire. Il me semblait que je lui étais infidèle et je me le reprochais comme si elle eût été vivante. Toutes mes aventures m'ont laissé un arrière-goût d'amertume et je n'ai pas connu de bonheur complet. J'ai fini par y renoncer, plus tôt que ne font les autres hommes, las de poursuivre des ressemblances qui me faisaient d'autant plus souffrir qu'elles se rapprochaient plus de l'ineffaçable modèle.

« Je n'étais jamais retourné à Cherbourg; l'année dernière, au cours des évolutions de l'escadre, j'ai eu occasion de m'y arrêter. Ma première visite a été pour la pauvre morte; je suis allé tout seul au cimetière et, en lisant les inscriptions, j'ai trouvé sa tombe. Son mari était mort aussi, et son père aussi, entre tant d'autres. Je suis resté longtemps devant la pierre, le cœur gonflé de tristesse et encore d'amour devant ce coin de terre où gisent maintenant des os blanchis, où sont enfermés avec eux tous les souvenirs de ma jeunesse. Je n'ai pas prié pour elle : qu'a-t-elle besoin de mes prières, la pauvre âme, si pure et si intacte? C'est elle que j'ai priée, comme on prie quand on ne demande rien, dans un élan de reconnaissance, d'adoration et peut-être d'espoir.

« Puis je suis rentré en ville, j'ai passé devant sa maison, occupée par de nouveaux venus, et j'ai voulu voir quelqu'un qui l'eût connue, avec qui je pusse parler d'elle. De toutes les personnes que j'avais connues à Cherbourg dix-huit ans auparavant, il ne restait que la femme du président du tribunal; elle habitait toujours le même hôtel, et son salon était le seul où je pusse me donner encore l'illusion d'Agathe. La présidente avait vieilli; moi aussi. Il lui fallut quelque temps pour me reconnaître et se remettre au point. Nous causions encore de choses indifférentes quand j'entendis les voix de deux jeunes filles qui parlaient dans la pièce voisine. L'une de ces voix m'était inconnue, l'autre était la voix d'Agathe. Je m'arrêtai court.

« La présidente ne s'aperçut pas de cette interruption; elle crut sans doute que je n'avais plus rien à dire et se mit à parler. J'aurais voulu la faire taire parce qu'elle m'empêchait d'entendre. D'ailleurs la voix ne me parvenait que par intermittences : tantôt elle laissait parler l'autre, tantôt elle s'abaissait au ton de la confidence et je ne pouvais plus la saisir. J'en entendais assez cependant pour être sûr de ne pas me tromper; j'avais d'abord cru à une hallucination : étant resté longtemps au cimetière, ayant parcouru Cherbourg en ne songeant qu'à elle, je n'étais même venu dans la maison où je me trouvais que pour y chercher son souvenir, et cela aurait pu suffire à expliquer l'aberration de mon oreille. Mais s'il en eût été ainsi, j'aurais entendu la voix tout le temps, qu'elle parlât ou non. Or je distinguais très nettement la voix de la présidente, une voix inconnue et une troisième voix qui était absolument celle d'Agathe. A un moment elle éclata de rire, d'un joli rire, frais, sonore et bien timbré, un rire que j'avais déjà entendu et auquel je ne pouvais pas me méprendre. Peut-être à ce moment ma figure fit-elle un mouvement.

« — Ces petites filles ont un caquetage étourdissant, dit la présidente; nous allons bien les faire taire.

« Avant que j'eusse eu le temps de me récrier, elle avait appelé sa fille, qui parut à la porte.

« — Viens, dit-elle, que je te présente au commandant.

« La jeune fille s'avança en prononçant quelques mots; ce n'était pas elle qui avait la voix. Je tremblais déjà que tout fût fini, quand elle appela son amie : « Lydie! »

« Je ne crois guère aux miracles, mais je verrais les plus incroyables sans être aussi troublé que je le fus quand je vis paraître la jeune fille qu'on venait d'appeler Lydie. C'était Agathe elle-même.

« En réalité, c'était sa fille. La présidente, en me la nommant, se rappela que j'avais connu la mère et me demanda si je trouvais qu'elle lui ressemblât. Ce n'était pas de la ressemblance, c'était l'identité.

IV.

« A la mort de son père, Lydie avait été recueillie chez une tante que je connaissais peu, mais que cependant j'avais vue autrefois. On est tellement habitué aux longues absences dans la marine, que je pus aller lui faire une visite sans que cela parût trop extraordinaire. Il n'y avait rien d'ailleurs à quoi je ne fusse résolu pour prolonger autant qu'il serait en mon pouvoir la poignante vision qui réveillait en moi tout un passé disparu.

« Après une journée et une nuit, j'avais eu le temps de me ressaisir; la première impression m'avait semblé tenir du merveilleux, mais j'avais fini par ramener les choses à leur point réel : la ressemblance d'une fille avec sa mère n'est, après tout, qu'un fait normal, et, pour être ou m'avoir paru exceptionnelle, la ressemblance de Lydie avec Agathe n'avait rien de surnaturel. Je voulais en jouir.

« Vous imaginez ce qu'on peut éprouver quand on retrouve vivant quelqu'un qu'on a cru mort. Ce n'était pas tout à fait mon cas et ma situation était, pour ainsi dire, plus avantageuse. Si la mort d'Agathe eût été une fausse nouvelle, j'aurais bien retrouvé Agathe vivante, mais ç'eût été une femme de trente-cinq ans. Ce que je retrouvais, c'était Agathe à dix-sept ans, telle que je l'avais vue pour la première fois, telle que je l'avais aimée, telle que je l'avais revue quelques années plus tard. J'aurais pu croire que dix-huit ans de ma vie étaient effacés par enchantement si je n'avais été là moi-même, avec mes quarante ans sonnés, irrécusable témoin du temps écoulé.

« Mais que m'importait? Retrouver ce qu'on a perdu, revoir pleine de vie et de jeunesse la femme uniquement aimée que je croyais desséchée dans sa tombe, c'était une sorte de volupté douloureuse que je tenais à épuiser, fallût-il y trouver en somme plus d'amertume que de douceur.

« Malgré la promesse que je m'étais faite de garder tout mon sang-froid, je sentis que mon cœur se remettait à battre à coups précipités quand je fus de nouveau en présence de Lydie. Cependant je l'observai attentivement, trait par trait, détail par détail. La taille était exactement la même; la couleur des yeux et des cheveux, le teint, la forme du visage n'offraient aucune différence; mais ce n'était pas encore ce qui était le plus frappant. Par où elle me représentait exactement sa mère, c'était par l'attitude générale du corps, par l'expression de la physionomie, par des nuances indéfinissables du geste et surtout (je m'en aperçus avec une étrange anxiété) par l'action du regard.

« La première fois qu'elle fixa ses yeux sur les miens, il me sembla qu'elle aussi elle lisait en moi, qu'elle voyait clairement dans mon âme comme Agathe y avait vu; mais alors ce regard me troubla tellement que je détournai les yeux, comme si je n'avais pu laisser paraître devant la fille les sentiments que m'avait inspirés la mère.

« On lui avait dit que j'avais été l'ami de sa mère, on n'avait pu lui en dire davantage, car Agathe et moi avions été les seuls à savoir combien nous nous aimions; mais cela avait suffi pour que Lydie m'accueillît tout de suite avec un sentiment très personnel : elle venait à moi avec un élan affectueux parce que j'avais connu sa mère et avec la nuance de respect que comportait la différence d'âge. Les amis de nos parents nous font toujours l'effet de parents eux-mêmes.

« Je n'avais aucune raison pour retourner souvent chez elle; mais j'eus plusieurs fois occasion de la rencontrer chez la présidente, où elle venait presque tous les jours, et il ne nous fallut pas longtemps pour être sur un pied d'intimité qu'autorisait trop facilement ma qualité de vieil ami de la famille. J'étais à l'affût de toutes les circonstances qui pouvaient me permettre seulement de l'apercevoir, et je craignais toujours de découvrir en elle quelque chose qui rappelât son père. Ç'eût été pour moi une véritable souffrance : j'avais beau me dire qu'il est impossible de ne pas tenir, plus ou moins, de l'un et de l'autre de ses parents; l'idée qu'il pût y avoir en elle autre chose qu'Agathe m'aurait été un supplice. J'y ai souvent réfléchi depuis et il est évident que j'ai mal vu : on ne peut pas n'être la fille que de sa mère. Mais ce chagrin m'a été épargné, et, profitant d'une sorte de grâce d'état, je n'ai jamais reconnu en elle que les traits et l'âme d'Agathe.

« Un jour que je causais seul avec Lydie dans un coin du salon pendant que toutes les autres personnes formaient des groupes bruyants, je remarquai à son cou un petit médaillon et une chaîne d'or que j'avais déjà vus bien souvent dix-huit ans plus tôt. J'en fis l'observation tout haut.

« — Oui, me dit-elle, on me l'a mise au cou en la retirant du cou de maman, et depuis elle ne m'a jamais quittée.

« Puis elle avança le médaillon en tirant un peu sur la chaîne, et elle ajouta timidement :

« — Voulez-vous le toucher?

« Je le tins un instant entre les doigts, et, tout quadragénaire que j'étais, ce fut avec un cœur jeune que j'accomplis gravement cet acte de dévotion. Comme ils sont fous, ceux qui veulent dégager la piété des pratiques superstitieuses! C'est ce qu'elle a de meilleur.

« — J'ai l'âge qu'avait maman quand vous l'avez connue, reprit-elle, et il me semble que je la remplace pour vous. Vous m'aimez bien aussi, n'est-ce pas, commandant?

« — Je n'aurais même pas songé à vous le dire, tant il me semble que vous devez le savoir.

« — Oh! oui, je vous connais bien. Je ne me suis pas trompée à la façon dont vous m'avez regardée dès le premier jour, et j'ai tant de plaisir à vous sentir près de moi! J'étais toute jeune quand j'ai perdu maman et je ne me la rappelle que dans un lointain; mais je pense toujours à elle, et elle me manque. Tous les autres l'ont oubliée, pas vous.

« En même temps ses yeux commençaient à se mouiller de larmes. J'étais gêné; j'aurais dû lui parler comme à une enfant; il eût été tout naturel de lui prendre affectueusement les mains et de lui baiser le front : je ne pouvais pas. C'eût été une sorte de mensonge, et il m'eût paru presque sacrilège de poser sur ce jeune front des lèvres qui n'auraient eu rien de paternel.

« On vint heureusement rompre le tête-à-tête, et, quelques instants après, avec la mobilité naturelle de la jeunesse, Lydie avait repris son sourire.

« Elle était gentille et gaie, et, une fois la glace rompue, elle fut avec moi comme si elle m'avait toujours connu. Elle s'amusait à me parler avec une familiarité d'enfant, comme à un vieil ami avec qui elle pouvait tout se permettre. Elle m'appelait son commandant, entendant par là que j'étais un commandant à elle, dont elle disposerait à l'occasion comme de sa chose, et c'était encore bien plus vrai qu'elle ne le pensait. Quand elle voyait mes yeux s'assombrir sous l'influence des souvenirs qu'elle renouvelait sans le savoir, elle me faisait sa petite moue pour me dérider, et, esquissant de ses adorables mains le geste d'écarter les idées noires, elle me ramenait quand même au plaisir de goûter sa grâce et sa belle humeur.

« Moi, je formais des projets confus. Ne pouvant me résigner à perdre une seconde fois la vue de ce que j'aimais le plus au monde, je me demandais vaguement si je ne ferais pas bien de renoncer enfin à courir le monde, de m'établir à Cherbourg et de m'assurer du moins, puisque je n'avais pu faire mieux, la douceur de revoir tous les jours Agathe sous le nom de Lydie.

« D'autres fois la rage me remontait au cœur d'en être réduit à ce trompeur et singulier plaisir, et je voulais m'en aller tout de suite à l'autre bout du monde pour échapper aux dangers d'un sentiment que je ne parvenais pas à définir moi-même. Car je m'apercevais qu'au fond ce n'était pas seulement par la religion du souvenir que je reportais sur l'enfant une part de mon affection pour la mère : c'était toujours la même femme que j'aimais, et je tremblais de l'aimer de même.

V.

« Il y eut bal à la préfecture maritime. J'étais arrivé un des premiers pour ne pas manquer l'entrée de Lydie; quand elle arriva, il y avait assez de monde pour me cacher, et je pus jouir à mon aise du plaisir de la regarder. Je me faisais l'effet d'un revenant au milieu de cette foule dans laquelle je n'avais que des relations officielles : il me semblait que je fusse tout seul de mon temps et de mon espèce dans un monde complètement étranger, jusqu'à me demander si je n'allais pas y produire l'effet d'hilarité ou de stupeur que causerait dans un salon moderne l'apparition d'un personnage de l'Empire ou de la Restauration. Rien n'était plus tel que je l'avais vu dans ma jeunesse, bien que le cadre n'eût pas changé. Ce n'était plus le même préfet maritime, ni les mêmes fonctionnaires, ni les mêmes femmes; mais il y avait toujours au milieu du grand salon le même lustre à girandoles et sur la cheminée la même pendule, qui, naturellement, marquait la même heure. Ce qui était confondant, c'était d'y retrouver Agathe, ou Lydie, comme vous voudrez l'appeler. Je me sentais dans un rêve très doux, et j'imagine qu'on doit éprouver quelque chose d'analogue au ciel, si l'on y retrouve ceux qu'on a aimés, dans une vision flottante au milieu de l'éther.

« Je fus brusquement tiré de cette contemplation vague par la voix très vivante de Lydie qui, m'ayant découvert, s'était approchée de moi.

« — N'espérez pas m'échapper, me dit-elle. Si vous ne me demandez pas une valse, c'est moi qui vous inviterai.

« — Vous aurez un pauvre valseur, lui répondis-je sincèrement; il y a si longtemps...

« Tout à coup il me revint à la mémoire qu'en effet j'avais dansé ma dernière valse avec Agathe, et un tumulte me courut dans les veines. Une appréhension confuse me disait qu'il fallait absolument refuser cette valse, au risque de causer un petit chagrin à ma gentille amie; mais je ne savais pas bien pourquoi, et par une résolution soudaine je l'invitai tout de suite, sans vouloir réfléchir, dans l'idée que si je réfléchissais je trouverais de bonnes raisons pour m'abstenir. Une fois l'invitation faite, il n'y avait plus à reculer.

« Elle s'est mise dans mon bras avec cette simplicité et ce chaste abandon qui font une action innocente de la plus dangereuse des provocations. Il y a dans la vie

des moments où l'on ne pense à rien, heureusement, car ce sont les meilleurs. Si la durée d'une valse n'était pas toujours à peu près la même, je ne pourrais vous dire combien de temps j'ai valsé avec Lydie ; j'en ai gardé tant de souvenirs qu'il y aurait de quoi remplir des heures. Pas une seule pensée, rien que des sensations ; moins encore, des impressions à l'état brut. La flexion de sa taille et la température de sa robe, de petits cheveux échappés qui voltigeaient jusque sur ma joue, sa main posée sur mon épaule, le bras un peu tendu devant mes yeux, un bras jeune d'un dessin pur et d'une grâce tendre. Puis, quand la musique s'est arrêtée, ses yeux brillants, les joues rosées par le mouvement, les lèvres entr'ouvertes, un peu haletantes et comme lasses de plaisir, la gorge à peine décolletée, soulevée plus rapidement. Je n'ai rien regardé, je n'ai songé à aucun détail ; mais j'ai été touché partout à la fois, j'ai passé cet instant de ma vie à sentir, et, quand il m'a fallu la rendre au monde qui nous entourait, il m'a semblé qu'on me l'arrachait du cœur.

« C'est que je n'étais pas seul à la voir charmante : une nuée de danseurs était venue s'abattre autour d'elle, tous jeunes, tous plus ou moins amoureux, pouvant aspirer à sa main, ayant le droit de lui dire qu'ils la trouvaient adorable et qu'ils l'adoraient, et qu'ils n'attendaient qu'un mot de sa bouche pour la demander suivant les règles. Moi, vieux barbon, avec mes quarante ans et mes cheveux gris, que pouvais-je dire à cette enfant de dix-sept ans? C'était par un raffinement de politesse, par une bienveillance affectueuse pour un ancien ami de la famille qu'elle était venue à moi la première ; et cette demarche même, faite si simplement et de si bonne grâce, n'était-il pas évident qu'elle n'avait pu se la croire permise qu'avec un homme hors d'âge et hors de cause?

« Parmi les jeunes gens qui s'empressaient autour d'elle, il y en avait un surtout qui me déplaisait horriblement, non qu'il fût plus désagréable que les autres, mais parce qu'elle semblait causer plus volontiers avec lui. Je les regardais danser, de l'embrasure de porte où je faisais tapisserie debout, et, en les voyant tous deux gais, appariés de taille, se lancer à corps perdu dans le tourbillon de la danse, je me disais qu'ils pourraient tout aussi bien se jeter avec la même confiance dans la vie et qu'ils y seraient heureux comme je n'avais pas su l'être. Je lui trouvais l'air insolent, à ce jeune homme, un sous-ingénieur de la marine, qui ne doutait de rien. Peu à peu j'en vins à tellement enrager qu'à la fin cela me fit rire. Il ne manquerait plus que d'être jaloux ! pensai-je.

« Je me disposais à m'en aller quand Lydie me prit le bras.

« — Commandant, me dit-elle, menez-moi faire un tour dans le parc au clair de la lune.

« J'eus envie de lui faire remarquer que je n'étais pas encore assez vieux pour qu'elle m'offrît cette promenade ; mais vous savez comme on est lâche avec les femmes : je n'osais pas lui donner une leçon et puis je ne voulais pas perdre le bénéfice de son offre. Je l'emmitouflai avec une sollicitude de mère, et nous sortîmes. Le parc était illuminé aussi brillamment que possible ; mais toutes les lanternes accrochées dans les arbres, les lampions en bordure et les sujets en verres de couleur faisaient pâle figure sous le ciel, qui était magnifique.

« Elle se laissa conduire vers les allées plus éloignées d'où l'on tournait le dos à l'illumination et l'on apercevait toute l'étendue de la nuit semée d'étoiles. La lune détachait nettement sur le sable l'ombre des branches et je voyais s'allonger devant nous la silhouette de Lydie à côté de la mienne.

« — C'est amusant, le bal, dit-elle ; un peu de bruit et de mouvement, il faut cela de temps en temps ; mais la nature, on ne doit jamais s'en fatiguer.

« — On est bien obligé d'y revenir, lui répondis-je, parce qu'il n'y a rien de mieux et qu'on la retrouve toujours. Mais elle est triste, je ne sais pas pourquoi.

« — C'est parce qu'on la regarde tout seul, reprit Lydie.

« — Mais non, lui dis-je ; dans ce moment-ci nous la regardons ensemble.

« — Aussi nous ne la regardons pas.

« C'était vrai. J'avais les yeux fixés sur Lydie et j'y vis tant de franche gaieté que je souris à mon tour.

« — Ah ! fit-elle, je vous ai déridé. Si j'étais toujours avec vous, je vous empêcherais bien d'être triste.

« — En quoi faisant?

« — En vous aimant beaucoup.

« Cette enfant ne savait évidemment pas ce qu'elle disait ; mais elle me remuait de fond en comble. Je ne trouvais rien à lui dire. Lui faire une déclaration me semblait absurde. Peut-être eût-ce été le meilleur parti à prendre. Ai-je craint le ridicule, ou bien ai-je été tenu en respect par cette innocence inconsciente?

« — Oui, lui dis-je, vous pouvez m'aimer beaucoup, ma petite Lydie, et vous ne trouverez jamais personne qui en soit plus heureux.

« — Comme c'est bon ! fit-elle.

« Tout en continuant de marcher, elle appuya doucement sa tête sur mon bras. Je perdais pied. Je sentais que j'allais m'arrêter, l'étreindre sur ma poitrine, la couvrir de baisers et lui dire mon amour. J'ai failli en un instant, il s'en est fallu de presque rien, oublier tout ce que l'honneur impose à un homme qui a charge de jeune fille. A peine ai-je eu le temps de faire les quelques pas qui nous séparaient du groupe le plus voisin, et de grosses gouttes de sueur froide perlèrent sur mon front quand je me sentis hors de danger.

« Avant de rentrer dans le bal, elle me tendit la main comme pour me remercier d'un bon moment, et il me sembla dans son dernier regard qu'elle avait tout

compris et qu'elle ne m'en voulait pas. J'étais amoureux d'elle, amoureux fou, à tout exposer, à tout sacrifier de bon cœur pour courir seulement une chance lointaine d'être admis à l'aimer, dût ce bonheur n'avoir qu'un jour.

VI.

« Quand je me retrouvai seul, je ne savais plus qui j'aimais. Était-ce Agathe? Était-ce Lydie? Jusqu'alors j'avais cru n'aimer dans Lydie qu'une nouvelle incarnation d'Agathe, et il est certain que tout d'abord je n'aurais fait aucune attention à la fille si elle n'avait été la reproduction vivante de la mère. Mais maintenant j'hésitais; ma passion avait pris un caractère plus personnel, et l'être qui me bouleversait ainsi n'était plus la réalisation d'un souvenir: c'était une femme de chair et d'os, une créature vivante, celle-là et pas une autre.

« Pour me rendre compte de ce qui se passait en moi, j'imaginai le cas où, par impossible, Agathe eût tout à coup reparu à mes yeux, non plus telle que je l'avais quittée, mais telle qu'elle aurait pu être alors, une femme de trente-cinq ans, toujours semblable à elle-même assurément, mais éprouvée comme tout le monde par le cours de la vie; je me demandais avec une anxiété douloureuse vers laquelle des deux j'eusse été poussé avec cette force d'amour, et une sorte de pudeur m'empêchait de formuler la réponse.

« Mais qu'importait cette chimérique imagination? Il n'y en avait plus qu'une seule et je ne pouvais aimer que celle-là. Pourquoi donc aurais-je reculé? C'est qu'il me semblait être en face d'une sorte d'inceste. Avoir aimé la mère, aimer la fille, est-ce que c'était possible?

« Ah! je sais bien tout ce qu'on peut dire. Je me le suis assez dit. Si j'avais aimé Agathe, ce n'était pour ainsi dire qu'une tentative, une intention d'amour : il n'y avait jamais eu d'amour accompli. Et alors n'étais-je pas libre? Au point de vue non seulement de la loi positive, mais de la loi morale elle-même, on ne pouvait rien me reprocher. Un homme de quarante ans qui rencontre deux femmes, la mère et la fille, l'une de trente-cinq ans, l'autre de dix-sept ans, peut évidemment faire son choix; il a le droit d'hésiter, tout se passe dans sa conscience, et, une fois sa résolution prise, il peut épouser indifféremment l'une ou l'autre, s'il est agréé. S'être posé la question n'empêche pas de la résoudre.

« C'était vis-à-vis d'Agathe que j'éprouvais des scrupules. Je n'avais jamais pris mon parti de sa mort; pendant les douze ans qui s'étaient écoulés depuis notre séparation, je m'étais habitué, je m'étais plu à la considérer comme une personne absente que je ne reverrais pas de très longtemps, mais que je reverrais peut-être un jour, et, dans les circonstances graves de ma vie comme dans une foule de petites circonstances de la vie intime, je ne m'étais décidé à agir qu'après l'avoir consultée mentalement, après m'être demandé ce qu'elle penserait de ce que j'allais faire. Je m'imagine, à tort ou à raison, qu'elle a ainsi prolongé bien au delà de sa vie son influence sur ma destinée, et, si j'ai dans la marine une réputation intacte, si personne n'a le droit de m'imputer une de ces actions ou de ces abstentions douteuses qui parfois servent puissamment une carrière, c'est à Agathe que je le dois. Elle a été ma seconde conscience, et je me suis plus gêné avec celle-là peut-être que je ne me serais gêné avec l'autre. Je ne pouvais donc pas lui cacher que j'aimais sa fille, que déjà je formais des projets de mariage, et je cherchais à me représenter ce qu'elle eût dit, vivante, en présence d'une pareille communication. Elle n'eût rien dit sans doute; elle m'eût donné Lydie même, avec la certitude de la remettre entre les mains d'un galant homme. Mais de quel regard eût-elle accompagné ce consentement! Je le voyais, ce regard, attristé, résigné, cherchant vainement à retenir le reproche.

« Le reproche de quoi? Est-ce que j'étais lié à elle par autre chose que mon propre attachement? J'aurais voulu l'épouser; mais elle en avait épousé un autre et m'avait par là rendu toute ma liberté.

« — Oui, m'aurait-elle dit, vous êtes libre.

« Et je ne me serais pas senti libre, parce que je l'avais encore aimée après son mariage et que cela prouvait bien la mauvaise foi de mon argument.

« A quel point la mémoire d'un mort peut peser sur un vivant! J'ai soutenu alors les plus cruels combats de conscience, sans autre adversaire que moi-même, sans autre témoignage que le mien, et je n'en suis sorti que par un sophisme. Il m'a semblé, de bonne foi, que ce n'était pas être infidèle à Agathe que de l'aimer encore sous la seule forme réelle qu'elle pût désormais avoir. Je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas eu un peu de folie dans tout ce qui me passait alors par l'esprit. Les mots de mère et de fille ne m'offraient plus de sens bien déterminé, et les deux images semblables dont j'étais hanté se confondaient en une seule personne qui ne portait pas le même nom pour tout le monde, mais qui était bien la seule femme de ma vie.

« Quant aux difficultés et aux dangers de la résolution que j'allais prendre, je ne les ignorais pas et je n'en étais pas effrayé. Que Lydie me refusât, ce n'était pas seulement possible, c'était ce qu'il y avait de plus raisonnable; mais je voulais avoir couru la chance. Et qu'après le mariage elle me causât beaucoup de soucis et ne trouvât pas avec moi tout le bonheur que j'aurais voulu lui donner, c'était encore dans l'ordre. Mais j'estime qu'on a toujours le droit de faire une sottise quand on offre de la payer. Si courts que fussent

les instants de bonheur à attendre d'une union manifestement disproportionnée, j'étais prêt à les payer de tout le restant de ma vie.

« C'était à Lydie elle-même que je voulais demander le premier consentement : si je m'étais adressé d'abord à sa famille, j'aurais craint que, les rôles étant maintenant renversés, on ne lui fît valoir ce mariage comme avantageux, et, quel que fût mon emportement, je ne voulais pas la prendre malgré elle. J'étais d'ailleurs assez sûr de moi-même pour pouvoir interroger son cœur sans effleurer sa pureté.

« Mais, à mesure que le moment approchait, je me sentais plus ému. On a souvent comparé ce qu'éprouve un soldat qui va se battre et un amoureux qui va faire sa demande : la situation de l'amoureux est en effet plus défavorable. J'ai assisté dans ma vie à des engagements sérieux et j'ai essuyé de forts coups de vent. Au moment où le danger se déclare, on est soutenu par une espèce de réaction. On y va de bon cœur, avec une gaieté dans laquelle il entre un peu de forfanterie vis-à-vis de soi-même; mais ce n'en est pas moins une force; et puis on sait qu'on peut quelque chose pour le succès. Moi, je ne pouvais rien pour réussir : je n'avais qu'à tendre le cou au sort que voudrait bien me faire le caprice d'une enfant. Si fragile que fût l'espoir auquel je m'attachais, je ne me rappelais pas sans douceur la spontanéité de son premier mouvement vers moi, la caresse habituelle de son regard et, peut-être, un peu plus que de l'amitié dans l'étreinte de sa petite main. Je me demandais même s'il n'y avait pas quelque apparence de coquetterie dans cette grâce câline, et, loin de le redouter, c'était ce que je souhaitais le plus. Que ne lui eussé-je pas pardonné pour un peu d'amour !

VII.

« Quand j'arrivai chez la présidente, Lydie y était déjà, avec d'autres personnes qui se réunissaient habituellement pour faire de la musique : c'était ce que je pouvais espérer de plus favorable; il me serait plus facile ainsi de la prendre à l'écart que si elle eût été presque seule. Encore fallait-il trouver quelque prétexte, et, tout en y songeant, je la regardais avec une émotion croissante.

« Elle était là, sous mes yeux, presque sous ma main, celle que j'avais toujours aimée et que, peut-être, j'allais enfin posséder ! Délicieusement jeune et fraîche, avec des contours adorables dont l'âge ne devait pas altérer la pureté, je le savais; à la fois candide et mutine, tour à tour grave et rieuse suivant la mobile impression du moment, elle était pour moi la forme exquise et accomplie de la femme : dix-huit ans d'espérance, de regret et de souvenir avaient à ce point développé l'intensité de mon désir que je me sentais arrivé à l'un de ces instants décisifs où il faut que la solution se produise. Cependant je tremblais de me heurter à un refus; j'aurais presque souhaité de prolonger l'heure présente, ne sachant ce que serait l'heure à venir, et j'attendais encore quand ce fut elle qui vint me chercher.

« — Commandant, me dit-elle d'un air plus grave que de coutume, avec un peu de timidité et de confusion dans la voix, je voudrais vous parler, à vous tout seul.

« Pendant que le bruit des voix et du piano emplissait le salon, elle m'emmena, sans que personne y prît garde, dans une petite pièce voisine, séparée seulement par une portière relevée. Je la tenais, je pouvais lui dire tout ce que j'avais dans le cœur, lui parler franchement d'un amour avec lequel je m'offrais tout entier, et je me suis demandé depuis ce qui serait arrivé si j'avais ouvert la bouche le premier. Aurais-je changé le cours des événements ? Aurais-je fait violence à ma destinée ? Mais elle ne m'en a pas laissé le temps.

« — Je sais, me dit-elle, que je puis avoir en vous une entière confiance. Si je suis indiscrète, vous me pardonnerez; mais je ne veux pas avoir de secret pour vous, et sur quelle protection pourrais-je compter si ce n'était pas sur la vôtre ? Vous vous rappelez le jeune homme que je vous ai présenté au bal ? Il serait en mesure de passer ingénieur, au choix, avec un peu de bonne volonté. C'est le cran décisif de la carrière. J'ai appris tout à l'heure qu'il va y avoir une promotion. Si vous le vouliez absolument...

« J'étais devenu tout froid; je ne sentais plus ni mes membres ni ma tête, je ne sentais que mon cœur où tout avait reflué violemment, et il est certain qu'à ce moment-là il y a eu en moi quelque chose de cassé. Cependant il fallait parler et j'ai dit :

« — Est-ce que vous vous y intéressez personnellement ?

« — Oh ! oui, me répondit-elle. Vous pensez bien que je n'aurais jamais osé vous demander cela pour un autre que pour mon futur mari.

« En disant ces mots, elle souriait, d'un joli sourire tout radieux d'espérance et de plaisir. Une bête féroce qui déchire sa proie pour la partager avec ses petits doit avoir un sourire semblable. Elle entrevoyait le succès, ne doutant pas de mon concours, et elle m'enfonçait sa joie dans le cœur, sans savoir, n'imaginant pas que son amour et son bonheur pussent être pour personne une effroyable torture. »

VIII.

Le commandant s'était tu. Pour lui l'histoire était finie; mais pour moi, simple curieux, il fallait un dénouement et je lui demandai la suite.

— A partir de ce moment-là, reprit-il, je ne me rappelle plus bien les détails. Tout ce qui m'est arrivé

depuis lors ne m'a laissé que des souvenirs indécis parce que je n'y ai plus prêté d'attention. Je sais seulement que j'ai fait ce qu'elle désirait : son fiancé est passé ingénieur, elle l'a épousé. Moi, je cours les mers; mais rien ne m'intéresse plus. Ma vie s'est arrêtée là; quand je fouille dans ma mémoire, je retrouve tout jusqu'à ce jour-là, et au delà je ne distingue plus rien. Oh ! je n'en mourrai pas. Je continuerai ma vie, comme tout le monde; je fais ce qu'il faut, et je préfère encore les bons cigares aux mauvais; mais le ressort n'y est plus. Perdre deux fois la même femme, c'est trop.

GASTON BERGERET.

LA JEUNESSE DE LAMARTINE

D'après les souvenirs d'un survivant

Beaucoup, parmi les vivants, ont connu Lamartine dans son âge mûr et dans sa vieillesse; mais combien sont rares les témoins de son adolescence et de son entrée dans la célébrité ! Voilà pourtant ceux qui seraient les plus intéressants à consulter. Que de faits curieux nous apprendraient les contemporains qui autrefois, à l'âge des premiers rêves, auraient parcouru, avec le poète, les collines de Milly, de Saint-Point, de Saint-Sorlin, de Monceaux, et qui, dans les promenades du soir, auraient reçu la confidence de ses premières ambitions !

N'en est-il pas un peu de l'homme de génie comme du fleuve de Palestine sur les bords duquel Lamartine alla plus tard oublier les déceptions de la vie politique? On a beau le contempler dans son cours rapide, aux innombrables détours, cela ne suffit pas à satisfaire la curiosité. Ce que l'on désire surtout apercevoir, c'est la source éloignée, ce sont les premiers pas sous les platanes et les lauriers de Banias.

J'ai passé, il y a deux mois, une journée presque entière avec le plus ancien ami du poète, le comte de M..., qui séjourne quelque temps à Paris vers la fin de l'hiver et au printemps, et, pendant la plus grande partie de l'année, va s'ensevelir dans son château d'Escole à Saint-Sorlin, près de Monceaux et de Milly. Catholique et royaliste, inflexiblement attaché aux croyances religieuses et politiques de sa maison, M. de M... est loin d'avoir suivi Lamartine dans tous les voyages de sa pensée. Peut-être, quand le grand poète eut définitivement coupé le câble qui le rattachait à l'ancien monde pour entrer en pleine démocratie et pour devenir comme l'âme et la voix de la république de 1848, leurs relations furent-elles parfois altérées.

Mais, d'un esprit généreux, cultivé, très sensible à ce qui est science ou talent, M. de M... a gardé un tendre souvenir et une admiration sans bornes à son ancien compagnon de Milly. Aussi n'est-ce pas sans une vive émotion qu'il m'a entretenu de leur commune jeunesse et de ceux qui ont occupé une place singulière dans les débuts du grand poète.

I.

Lamartine a pris soin lui-même de nous dire, dans les *Confidences*, ce qu'il devait à son premier guide intellectuel, l'abbé Dumont, dont il a fait plus tard *Jocelyn*. M. de M..., qui, malgré ses apparences de jeunesse et sa parole rapide, ferme, élégante, touche à la quatre-vingtième année, se rappelle très nettement le visage de Jocelyn. Curé du petit village de Bussières, l'abbé Dumont allait quelquefois s'asseoir à la table de Lamartine et dînait chaque semaine dans la famille de M. de M...

Voici ce que l'on savait de lui dans le pays. Au commencement de la Révolution, il avait quitté le grand séminaire. C'était alors un beau jeune homme, plein d'esprit et de présence d'esprit, auquel ne manquèrent pas, dans Mâcon, les succès féminins. Ce fut dans cette ville, en effet, qu'il vécut pendant la Convention et le Directoire, en correspondance avec les émigrés et ne se ménageant pas pour leur être utile.

Plusieurs fois traduit devant le tribunal révolutionnaire, il avait toujours su lui échapper. Un jour qu'il passait, à Mâcon, devant un garde civique en faction, le fusil au bras, il le reconnut pour un de ses anciens confrères et lui jeta les mots latins : *Et cum spiritu tuo.* — Arrêté, il désarma le tribunal par cette amusante explication : « La sentinelle s'est trompée et, par une ancienne habitude, au lieu de me crier : « Qui vive ! » m'a dit : *Dominus vobiscum.* Voilà pourquoi j'ai répondu : *Et cum spiritu tuo.* »

Après avoir ri beaucoup — ce qui était rare en pareil temps et en pareil lieu, — on donna la liberté au jeune détenu.

La Révolution terminée, les églises rouvertes, l'autorité ecclésiastique l'envoya, malgré sa grande distinction et ses talents, dans le petit village de Bussières. Après avoir fait partie de la jeunesse dorée de Mâcon sous le Directoire, il fut ainsi relégué au loin, parmi les rudes vignerons.

Peut-être, dans la ville, avait-il été trop aimé. Selon toute probabilité, il avait eu là quelque liaison de jeunesse dont le souvenir le poursuivait plus tard à travers les prés et les collines de Bussières et de Saint-Sorlin. « On sentait, dit Lamartine, un mystère douloureux et contenu dans ses épanchements. »

Ce que le poète prenait pour un reste du passé n'était peut-être aussi que le sentiment du présent, de la vie qui s'écoulait triste, dans la complète solitude du cœur. Quand vous passez par les villages et que vous entre-

voyez, à travers les arbres, les murs du presbytère, qu'une grande pitié s'empare de vous! M. Renan a parlé quelque part de tourments d'esprit et de « poétiques silences ». Il se trompe. Ce n'est point par l'esprit, mais bien par le cœur que l'on souffre dans les presbytères de campagne. Comment le doute les atteindrait-il en ces recoins perdus jusqu'où la science n'arrive pas? Mais la nature est là pour les jeter en de grandes mélancolies et pour noyer leurs visages dans les larmes.

L'abbé Dumont, toujours à Mâcon pendant la Révolution, n'éprouva rien de semblable à l'aventure que lui prête Lamartine dans les montagnes, aux bords des lacs et des torrents. Mais, à coup sûr, à l'heure où la jeunesse, avant de disparaître, fait sentir ses dernières flammes, il eut parfois son rêve d'amour, loin d'un monde absurde, parmi les rochers. Là son cœur lui représentait une Laurence autrefois entrevue ou bien créée par son imagination. Au fond, le poète, le plus devin de tous les poètes ne s'est pas trompé et les âmes sensibles ne sont point déçues en le lisant et en pleurant sur Jocelyn. L'histoire est vraie. Lamartine a vu clair dans les yeux de l'abbé Dumont, dans la lenteur triste de ses pas et dans la langueur de sa voix. Il a bien surpris là le songe éternel et pur du pauvre curé de campagne avant de le fixer dans les pages de son poème.

Quoi qu'il en soit, le jeune homme descendait souvent à Bussières pour y voir le confident de ses premières échappées poétiques. L'abbé Dumont lui donnait ses conseils. Sans doute cette poésie nouvelle le déroutait un peu : cela ne ressemblait guère à ce qu'il avait lu dans les bibliothèques de Mâcon, à la fin du XVIIIe siècle. Aussi, quand il s'agit de savoir si le poète devait espérer un peu de réputation avec ses vers et s'il pouvait songer à les imprimer, l'abbé Dumont n'osa-t-il se prononcer.

II.

A Mâcon, une femme d'un âge déjà mûr, très élégante, sachant joindre, paraît-il, beaucoup de charme féminin à l'amour des lettres, tenait une sorte de bureau d'esprit. Elle s'appelait Mme de Laverdette. Lamartine entreprit le voyage de Mâcon pour aller demander une consultation littéraire à la belle muse. Comment ne pas bien accueillir un jeune homme aussi merveilleusement beau et dont la personne était à elle seule le plus ravissant des poèmes! Certainement Mme de Laverdette l'encouragea dans ses essais poétiques, car, à partir de ce moment, Lamartine n'eut plus qu'une préoccupation : porter ses vers à Paris.

Mais un double obstacle s'y opposait : la gêne des siens, et la haine qu'un oncle, habitant Monceaux, avait vouée à la poésie.

Souvent M. de M... alla voir, avec Lamartine, l'oncle terrible, d'autant plus redouté de sa famille qu'il avait autant d'argent dans ses coffres que de bizarrerie dans son humeur. Tout tremblait devant lui. On s'en vengeait bien un peu, à la dérobée, en l'appelant *chonchon* Lamartine (1); mais avec quel soin on évitait en sa présence tout ce qui pouvait le blesser et l'indisposer! Or on le croyait capable de tout, lui plongé dans les mathématiques, si l'affreuse nouvelle qu'il avait un neveu poète parvenait jamais jusqu'à ses oreilles. Sans doute il fallut bien, plus tard, lui avouer la triste vérité et lui parler des *Méditations* dont s'entretenait toute la France; mais la mère du poète, avec son tact exquis, avait dû préparer de longue main à ce coup terrible le vieux célibataire.

Toutefois n'allons pas plus vite que les événements. Lamartine est encore à Milly, les regards tournés vers Paris, les mains pleines des feuillets de ses vers, mais légères d'argent. Nul moyen de songer, dans cette circonstance, à la bourse de l'oncle, qui fût restée impitoyablement fermée. Pleine de pressentiments, confiante en son fils, la mère de Lamartine, connue sous le nom de Mme de Prat, prit un parti héroïque. Elle fit vendre un bijou auquel elle tenait fort. Les six cents francs qu'elle retira de ce sacrifice, elle les mit dans la main du poète qui put prendre la route de Paris.

III.

Lamartine y était déjà venu, en 1814, mais sans songer aux relations littéraires qu'il y pourrait nouer, et ne fréquentant, pendant son séjour rapide, que les jeunes gens attachés comme lui à la maison militaire du roi. Dans cette nouvelle direction que sa vie avait prise, il risquait fort de ne pas trouver à Paris une seule main amie. A qui donc s'adresser? qui pourrait aider dans ses essais poétiques un jeune inconnu?

A la maison de Milly, il avait beaucoup entendu parler d'un polémiste aussi jeune que lui, d'une prodigieuse activité d'esprit, et dont la carrière avait débuté par la poésie. C'est comme poète, en effet, que M. de Fontanes, grand maître de l'Université sous l'Empire, avait connu et apprécié M. de Genoude, ce rude Dauphinois qui débarquait à Paris, en 1810, à l'âge de dix-huit ans, plus armé pour la guerre et les subtilités quotidiennes que porté vers les longues études et les pacifiques spéculations. Dès 1817, M. de Genoude, rédacteur du *Conservateur*, était un des hommes les plus remuants et les plus influents du parti royaliste. Après avoir débuté par la libre-pensée la plus audacieuse, de telle sorte que l'*Émile* de Rousseau lui avait paru, à un

(1) Cet oncle était différent de l'abbé de Lamartine, souvent nommé par le poète.

certain moment de sa vie, un livre religieux (1), M. de Genoude en était arrivé au catholicisme et à la monarchie. Sa formule même, celle qu'il défendit pendant tant d'années à la *Gazette de France : Union du catholicisme, de la liberté et de la monarchie,* commençait à poindre dans son esprit et dans ses articles.

N'était-il pas en des dispositions parfaites pour bien accueillir la religion un peu mondaine des *Méditations?*

C'est de la bouche de M. de Genoude lui-même que M. le comte de M... a recueilli le récit de sa première entrevue avec Lamartine. Quand le jeune visiteur entra dans son cabinet de travail, M. de Genoude éprouva comme un véritable éblouissement. Jamais la finesse et la splendeur ne furent poussées plus loin que sur le visage de Lamartine. C'était une vision de magnificence et d'enchantement dont le polémiste resta tout émerveillé et sur laquelle il aimait plus tard à s'exprimer.

Le jeune homme lui remit son manuscrit que M. de Genoude promit de lire avec soin. Mais, le soir venu, il ne songeait guère à ces pages oubliées dans un coin de sa chambre. Que pouvaient-elles, du reste, lui apporter de nouveau? Que valaient ces tentatives littéraires d'un jeune gentilhomme rêveur de province qui s'était formé seul, loin de Paris et du commerce des lettrés?

Cependant, une fois dans son lit, il se rappela la visite de la journée, le manuscrit de vers, sa promesse, et prit les pages du jeune provincial. Qu'on permette cette réflexion à celui qui rédige ces souvenirs et par les mains duquel passe, depuis huit ans, à peu près tout ce qui s'écrit, en France, de poésie, chaque année. Il n'en est pas des vers comme de la prose : celle-ci ne permet pas de prononcer sur elle un jugement rapide. Il faut avoir lu de nombreuses pages d'un roman pour en bien apprécier la valeur. Mais combien les choses sont différentes pour la poésie! Dès les premières lignes, dès les premières notes, on sent si l'auteur vaut la peine qu'on s'occupe de lui et s'il a vraiment le coup d'archet.

A peine M. de Genoude eût-il lu quelques vers, qu'il sauta à bas de son lit, jeta des bûches dans son feu qui s'éteignait et fit son installation, au coin de la cheminée, pour passer quelques heures dans la lecture et dans l'admiration de cette jeune poésie.

Fut-ce de sa propre initiative ou sur un désir exprimé par Lamartine? M. de Genoude, dans tous les cas, l'envoya chez Talma. Alors comme aujourd'hui, il était parfois difficile au poète d'arriver au public sans le secours du comédien. Qui donc ignore que la renommée d'un rimeur est la plupart du temps en proportion des bons offices qu'a bien voulu lui rendre Sganarelle ou Scapin? Mais comment aborder ces hauts personnages, ces puissants seigneurs de la rampe? Comment monter jusqu'à l'Olympe du sommet duquel nous aperçoivent à peine ces demi-dieux?

Talma surtout était, paraît-il, inaccessible. Mais le grand artiste, comme tous ses confrères, savait au besoin plier devant une puissance, la seule que reconnaissent les gens de théâtre et dont leur vanité ait une certaine crainte : la Presse. Précédé d'une lettre de M. de Genoude, Lamartine vit s'ouvrir devant lui la porte de Talma, lequel lui apparut dans le costume le plus théâtral et le plus étrange et ne manqua pas de l'accabler de conseils purement littéraires; après quoi il lui apprit à déclamer les vers des *Méditations.* Savoir déclamer, c'était, pour Talma, sinon le commencement de la sagesse, du moins celui des lettres.

Le grand tragédien se préoccupait surtout, pour les vers, du rythme et de la musique. Les observations qu'il fit à Lamartine portèrent sur ce point et, paraît-il, avec une justesse à laquelle le plus harmonieux des poètes se plaisait plus tard à rendre hommage. M. de Genoude lui-même avait, du reste, la plus grande estime pour le jugement littéraire de Talma.

Ce fut le célèbre polémiste qui se chargea de faire imprimer les *Premières Méditations* (1820). En lisant *Raphaël,* il semble bien que ce soit vers cette date qu'il faille rapporter un des grands amours de Lamartine. L'*Elvire* du *Lac* devait probablement habiter alors Paris avec son vieil époux. L'apercevoir quelquefois, faire les longues et tendres promenades avec elle dans les bois, dans ces environs de la grande ville si ravissants, si propices aux amours : telle était, pendant ces années, toute la vie du poète. On sait fort bien que les choses ne se passèrent point comme les raconte Raphaël. Platon n'eut rien à voir dans leurs intimités. La jeune femme ne quitta point non plus ce monde aussi tôt que l'a écrit Lamartine. Elle continua de vivre et, après la mort de son premier mari, épousa un financier et devint Mme C... Ainsi c'est bien d'avance, et peut-être en la pressant dans ses bras, mais avec le sentiment de ce qu'il y a d'éphémère et d'incertain dans l'amour, que Lamartine a jeté au *Lac* son immortel sanglot. Comment s'en étonner? N'est-ce pas surtout, aux heures les plus douces que nous sentons tout à coup l'inquiétude et la tristesse de la mort nous envahir et nous étreindre?

Dans les années où nous portent ces souvenirs, la divine Elvire n'avait pas dit adieu à cette terre, mais devait bientôt le dire à son amour. Vivre près de l'objet de son idolâtrie, c'était une grande préoccupation pour le poète et ce qui lui faisait désirer depuis longtemps, mais sans l'espérer beaucoup, le succès de son premier livre. Avec la plus touchante discrétion, M. de Genoude lui avait avancé, sur la vente future des *Méditations,* une certaine somme grâce à laquelle il avait déjà pu prolonger son séjour à Paris.

Mais, cet argent épuisé, que deviendrait-il? Le mo-

(1) Voy. l'autobiographie, *Histoire d'une âme,* et la notice sur M. de Genoude par Fayet.

ment fatal arriva. M. de Genoude, aussitôt après l'apparition du volume, quand il sentit le vide se faire dans la bourse de son ami, lui annonça qu'il allait enfin entrer en compte avec lui. Inquiet, Lamartine se rendit chez son créancier qui lui parla d'une somme de cinq mille francs. Ne comprenant pas, s'imaginant qu'il avait cinq mille francs à payer, le poète fut pris d'une mortelle angoisse. Peut-être son ami laissa-t-il à dessein se prolonger le quiproquo. Quelle ne fut pas la joie de Lamartine quand il sut, à n'en pouvoir douter, que les cinq mille francs étaient bien à lui, de telle sorte qu'il ne serait pas obligé de quitter Paris! En ce moment, le visage passionné d'Elvire, avant de se voiler pour toujours, était peut-être encore là, invisible pour M. de Genoude, mais présent pour le poète adoré.

Plus d'une fois le rédacteur de la *Gazette de France* a rappelé cet entretien et retracé cette scène à M. le comte de M...

IV.

Malgré la prodigieuse renommée que lui valurent les *Méditations*, Lamartine ne se tint pas pour satisfait. La chose du monde à laquelle il tenait le moins, c'était la réputation de poète. Toujours, dans sa vie, il mit une certaine insistance et presque de la coquetterie à déclarer qu'il n'avait écrit que par hasard, pour se distraire, mais sans y attacher d'importance. Avant tout il visait à l'action. Ce qui l'attirait avec une fascination singulière, c'était les luttes de la tribune et les combinaisons de la politique. Parler aux hommes sur leurs intérêts et les gouverner, telle fut toujours sa souveraine ambition.

Sa première tentative d'entrée dans la vie parlementaire date de 1831. Elle fut malheureuse, ce qui ne laissa pas que de lui causer un amer chagrin. C'est alors qu'il alla chercher l'oubli dans le lointain Orient. Lui-même nous a dépeint en sa prose si facile, qu'il semble déployer comme en se jouant, tout ce qu'il a vu et éprouvé dans ce radieux voyage. Je ne veux insister que sur un fait très curieux que M. de M... m'a révélé et que laisse seulement pressentir le récit de Lamartine.

Une Anglaise, nièce de Pitt, d'une grande beauté, d'une tête que, par politesse, nous nous contenterons d'appeler romanesque, lady Esther Stanhope, avait de bonne heure transporté en Syrie son esprit excentrique et ses immenses richesses. Dans sa jeunesse, à son passage par Palmyre — l'antique Thadmor, — elle avait séduit à tel point, par l'éclat de son visage et par ses airs inspirés, les tribus arabes, que celles-ci l'avaient proclamée reine de Palmyre. Succéder ainsi à Zénobie, asseoir son trône parmi les débris de colonnes et les ruines du temple du Soleil, n'y avait-il pas là de quoi satisfaire l'humeur aventureuse de lady Stanhope? — Je ne réponds pas toutefois de l'authenticité de ce règne. Lamartine nous le donne comme certain; mais il devait tenir ces détails de lady Stanhope elle-même, dont l'imagination avait fort bien pu voir, à Palmyre, de nombreuses tribus arabes dans ses deux ou trois guides placés devant elle et lui faisant le prosternement.

A l'époque où Lamartine l'alla visiter, lady Stanhope avait vieilli, mais sans perdre toutes les traces de son ancienne beauté. Elle était retirée aux environs de Saïda, sur une colline pleine de jardins et de parfums, se dérobant à toutes les curiosités et les surexcitant à la fois par son genre de vie. Rien de comparable aux songes de cette femme dans une pareille solitude. L'état social de l'Europe lui paraissait mauvais. — Peut-être en cela n'avait-elle pas tort. — Parmi l'herbe de ses jardins bondissait une belle jument sur laquelle elle comptait faire son entrée à Jérusalem aux côtés du Messie, libérateur des peuples

Lamartine conversa longtemps avec elle, tous deux fumant la pipe et buvant le café d'Orient. Dans la terre classique de la prophétie, cette femme à l'aspect et au langage de sibylle, avec son turban blanc, son long châle de cachemire jaune, son immense robe turque de soie blanche à manches flottantes, impressionna vivement le poète. Ils étaient dans une chambre garnie de tapis et où le jour pénétrait à peine. Mais, avec l'habileté ordinaire aux femmes, lady Stanhope avait arrangé les choses de telle sorte que le peu de lumière de la chambre tombait sur le visiteur, tandis qu'elle se tenait dans l'ombre, à son poste d'observation, ce qui lui permettait, tout en cachant ses cinquante ans, de constater, non sans plaisir, que le Français n'était pas dépourvu de beauté. On a beau se donner à soi-même et aux autres comme prophétesse et voir l'avenir dans le ciel comme les anciens mages, on n'en reste pas moins femme, même sur les collines de Saïda.

C'est ici que se place le fait étrange que je tiens de M. de M... et qui n'a peut-être pas été sans influence sur Lamartine. Lady Stanhope avait la prétention de lire dans les astres la destinée de chacun des fils de l'homme. Elle prédit au poète — que ne lui aurait-elle pas annoncé, le voyant si beau et si attentif à ses paroles? — elle lui prédit qu'un jour il règnerait sur son pays. En 1848, quand Lamartine se vit en réalité le premier du gouvernement provisoire, quand plus tard dix départements l'envoyèrent à la Chambre, que la présidence de la république semblait d'elle-même aller à lui, ne se rappela-t-il pas la prophétie de la sibylle d'Orient? Plusieurs fois depuis 1832, il était revenu sur cette prédiction dans ses entretiens avec M. de M...

Pourquoi, hélas! lady Stanhope n'a-t-elle pas eu complètement raison? Pourquoi le merveilleux poète, accablé sous l'ingratitude, a-t-il dû rentrer, pour

n'en plus sortir, dans le silence, avec le pressentiment des trahisons prochaines et de la dictature?

Ici s'arrêtent les premiers souvenirs que m'a confiés M. le comte de M... dans cette belle journée de printemps, si animée, si rapide, passée à nous entretenir tous deux et un distingué confrère de la *Justice*, M. Sutter Laumann, de la république des arts et des lettres, et des grands hommes, vivants ou morts, qui en tiennent le gouvernement.

E. Ledrain.

ASPASIE

Étude historique

I.

Aspasie, ce nom qui veut dire *aimée* et qui bruit à l'oreille comme l'écho d'un long baiser, évoque dans l'esprit le monde antique à son plus beau période, à l'heure du radieux épanouissement du génie grec. La pensée se fait rêve, le rêve se fait vision. L'Athènes du ve siècle apparaît étincelante de soleil, vivante et bruyante, toute en mouvement et en travail.

Sur l'Acropole, une armée d'ouvriers, obéissant à Ictinus, à Mnésiclès, à Callicrate, achève les Propylées et commence l'Érechthéion, Phidias donne les derniers coups de ciseau au fronton oriental du Parthénon tandis que Polygnote et Paenenos peignent les fresques de la Pœcile. Les applaudissements, les cris d'effroi, les éclats de rire de trente mille spectateurs retentissent tour à tour au théâtre de Bacchus : on y représente les tragédies de Sophocle et d'Euripide, on y joue les comédies de Cratinus et de Phérécrate. Dans l'Odéon, dont la disposition architectonique rappelle la tente de Xerxès et où les mâts des trirèmes perses capturées à Salamine servent de solives, les concours de poésie et de musique alternent avec les lectures publiques qu'Hérodote fait des premiers livres de son histoire. Un détachement d'hoplites, de retour de la manœuvre, se croise dans la rue des Hermès avec une théorie de vierges qui vont puiser l'eau lustrale à la fontaine Callirrhoë. Pendant que le cortège funèbre d'un des derniers combattants de Marathon se dirige vers la porte Dipyle, une troupe d'éphèbes, où sont Aristophane, Thrasybule, Conon, passe près du Prytanée; le péripolarque qui les commande les mène devant l'autel d'Agraule pour qu'ils y prêtent le serment civique. L'Agora, il y a quelques instants encore toute remplie de bavards et de curieux, arrêtés devant les tréteaux des marchands et sur le seuil des boutiques des barbiers où discute Socrate et où Timon invective, est maintenant déserte. A la voix du héraut, à l'approche des archers de police, les citoyens courent au Pnyx entendre Thucydide fils de Mélésias et Périclès fils de Xanthippos. Quelques heures plus tard, la foule se presse sur les quais du Pirée; les ouvriers de l'arsenal interrompent leur travail; les matelots des navires de commerce cessent de décharger les outres de vin de Chios et de Lesbos, les tissus d'Asie mineure, le goudron du Pont-Euxin, les blés de l'Eubée; ils s'arrêtent de transporter à bord les armes, les cuirs, les poteries, les parfums, l'huile, le miel, les figues. Ils montent sur les tillacs, ils grimpent sur les vergues. Le spectacle vaut qu'on le regarde. C'est une escadre victorieuse qui entre dans le port militaire.

Le jour tombe, le soleil disparaît derrière le mont Ægaléos, jetant sur les montagnes de l'Attique des reflets d'hyacinthe et de saphir. Les esclaves quittent en troupes les fabriques et les ateliers. Protagoras, Zénon, Damon congédient leurs élèves; Antiphon allume la lampe des veilles laborieuses; l'astronome Méton sort pour observer les astres. Les dictériades, un brin de myrte entre les lèvres, se montrent au seuil de leur maison; les jeunes eupatrides et les pallaques et les joueuses de flûte envahissent les jardins du Céramique extérieur. Alcibiade, la tête couronnée de violettes, des cigales d'or dans les cheveux, le pallium traînant à terre, passe au milieu de l'agora, convié à un souper dont l'aurore ne verra pas la fin. Périclès, qui, dans la même journée, a harangué le peuple au Pnyx, présidé le conseil de guerre, élaboré au Sénat avec les Prytanes et le trésorier des revenus publics un projet de budget, revient au logis. Aspasie est là, causant philosophie avec Anaxagore, morale avec Socrate, politique avec Charinos, hygiène avec Hippocrate, esthétique avec Phidias. Périclès la baise au front comme il le fait chaque jour quand il sort et quand il rentre.

Aspasie, selon le mot des auteurs de la Comédie ancienne, est « la Junon de Périclès Olympien ». Elle règne à Athènes par la beauté et par l'esprit. Du gynécée antique elle fait le salon moderne. Aspasie a sa cour dans ce pays qui est une démocratie; elle a sa liberté dans cette ville dont les lois et les mœurs imposent aux femmes une tutelle permanente; elle préside aux destinées de cette cité où elle est étrangère.

II.

Telle Aspasie se présente à la mémoire, ou plutôt telle sa figure s'ébauche en lignes flottantes dans l'imagination. Si l'on veut préciser les traits de cette figure pour la faire passer du rêve dans la réalité, elle se décolore, s'efface, disparaît. Un portrait menteur cache l'idéale vision. En tant que personnage historique, Aspasie défie les recherches et fuit l'analyse. Elle reste

dans le vague, et il faut l'y laisser, car c'est seulement ainsi qu'elle est reconnaissable. Toute étude sur Aspasie où l'on s'évertuera à conter son existence d'une façon suivie, à définir son caractère, à exposer ses idées philosophiques et morales, sera fatalement contraire à la vérité. C'est même chose impossible que d'indiquer son genre de beauté. La tradition n'en dit rien et les prétendues images d'Aspasie, bustes et pierres gravées, sont notoirement apocryphes. Il est permis à chacun de se représenter la Milésienne comme la plus belle des canéphores du Parthénon ou comme la plus gracieuse des « femmes à l'éventail » de la nécropole de Tanagra.

Les témoignages que l'antiquité nous a laissés sur Aspasie sont tout à fait contradictoires. A entendre les comiques et leurs scoliastes, et, en certains passages, Plutarque lui-même, Aspasie ne fut qu'une simple hétaïre un peu plus intelligente, un peu plus instruite, un peu plus habile et un peu plus hypocrite que les autres hétaïres. Après avoir été courtisane à Milet, puis courtisane et, ce qui est pis, proxénète à Mégares, elle vint à Athènes où elle connut Périclès. Elle le séduisit par les moyens que ses pareilles emploient généralement pour séduire les hommes. « La débauche, dit le poète Cratinus, engendra pour Périclès Junon Aspasie, la pallaque aux yeux de chien. »

Ἤραν τέ οἱ Ἀσπασίαν τίκτει
Καταπυγοσύνη,
Παλλακὴν κυνῶπιδα.

Quand elle se vit vieillir, Aspasie, craignant que Périclès ne commençât à se lasser d'elle, se rappela son ancien métier. Elle attira dans sa demeure des courtisanes libres et esclaves et même des femmes mariées, pour les offrir à son amant. Par ces complaisances, Aspasie prit un empire absolu sur Périclès, le ruina tout à son aise, lui conseilla deux guerres fatales et lui fit sacrifier le bien de l'État et le repos de la Grèce à des intérêts particuliers et à des inimitiés personnelles (1).

Selon d'autres traditions, invoquées et amplifiées par de modernes apologistes d'Aspasie, cette femme célèbre réunit les plus rares mérites. Sa vertu est au-dessus de tout soupçon, et c'est seulement à cause de son origine étrangère qu'on la classe parmi les courtisanes. Elle n'a des Gnathène et des Laïs ni les mœurs ni les façons. Elle est poète, philosophe, orateur, homme d'État. Elle est venue de Milet à Athènes tout exprès afin d'enseigner l'art de penser et l'art de bien dire. Aspasie fut pour Périclès moins une maîtresse qu'une maîtresse d'école. Elle lui apprit la politique et l'éloquence, de même qu'elle forma Socrate à la dialectique. Sans l'incomparable Milésienne, Socrate n'aurait pas su raisonner et Périclès n'aurait pu ni gouverner ni parler. La belle oraison funèbre des Athéniens tués à l'ennemi, prononcée par Périclès la deuxième année de la guerre du Péloponnèse, est l'œuvre d'Aspasie. A ces hautes qualités de l'homme, Aspasie joint toutes les vertus de la femme. Elle est sage, économe, active, ordonnée. Elle enseigne ses devoirs d'épouse à la femme de Xénophon, elle montre à la femme d'Iskomakhos comment il faut tenir une maison, elle a pour chaque visiteuse un bon conseil et une leçon morale, elle est un modèle pour les matrones d'Athènes (1).

Manifestement, on exagère les choses de part et d'autre. Mais il y a un fond de vérité et dans les diatribes des Comiques et dans les panégyriques des disciples de Socrate. Aspasie peut être mise au rang des femmes philosophes, elle ne sort point pour cela de la classe des courtisanes.

III.

Milet, où naquit Aspasie, d'un père nommé Axiokhos, était une des villes les plus florissantes du littoral ionien. Son passé militaire faisait sa renommée; son industrie et son commerce faisaient sa richesse; sa richesse faisait sa corruption. Patrie de Thalès, d'Anaximandre et d'Anaximène, cette ville n'était pas moins fameuse pour le nombre de ses courtisanes que pour celui de ses philosophes. C'était à la fois la Corinthe et l'Athènes de l'Ionie; c'était la meilleure des écoles pour Aspasie, l'hétaïre philosophe. A Milet, Aspasie mena la vie d'une courtisane, mais d'une courtisane de conduite raisonnée et d'accès difficile. Prenant exemple sur la célèbre Thargélia, qui eut quatorze amants, tous gouverneurs de villes, et qui mourut mariée à un tyran de Thessalie, elle ne se donnait qu'aux premiers d'entre les citoyens. Pour quel motif et dans quelle

(1) Cf. *Fragm. Comic. gr.*, passim; Aristophane, *Achar.*, v. 530-536; le Scoliaste, *ibid.*, et *Pax*, v. 502; Plutarque, *Pericl.* XXIV, XXX, XXXII; Douris de Samos, cité par Harpocration, s. v.; Athénée, XIII; Lucien, *de Saltat.*; Suidas, s. v. Ἀσπασία et Ἀσπασίαι.

(1) Cf. Xénophon, *Memor.*, II, 6; *Œconom.*, III; Platon, *Menexen.*, p. 236, 237, 249; et le Scoliaste, *ibid.*; Eschine le Socratique, cité par Cicéron, *de Inv.*, I, 31; Themiste, *Orat.*, XXVI. — On remarquera que si, des témoignages contraires à Aspasie, plusieurs remontent à l'époque où elle vivait, tous les témoignages qui lui sont favorables datent, sauf quelques lignes assez peu concluantes de Xénophon, de temps plus ou moins postérieurs. Le dialogue d'Eschine cité par Cicéron ne fut point composé avant le commencement du IVe siècle; de même le *Menexène*, dont on a discuté souvent l'authenticité et où abondent les anachronismes. Dans ces dialogues d'ailleurs, Aspasie doit être regardée comme un type à peu près fictif, comme une entité philosophique, et non comme un personnage réel. Il faut aussi tenir compte de l'ironie socratique dont s'étaient imprégnés les disciples du philosophe. On ne saurait prendre à la lettre les paroles que Platon prête à Socrate dans le *Menexène*, que « c'est d'Aspasie qu'il a appris la rhétorique ». Mais nous ne nions pas cependant qu'amie de Périclès et de Socrate, Aspasie n'eût laissé parmi les philosophes une réputation méritée de savoir et d'esprit, et peut-être même de moralité tardive.

circonstance Aspasie vint-elle à Athènes? En quelle année et à quel âge y arriva-t-elle? Autant de questions sur quoi manquent les documents et que la critique ne saurait songer à résoudre. On peut affirmer seulement que la Milésienne était fixée à Athènes antérieurement à l'olympiade LXXXIV (444-440 avant Jésus-Christ), époque où déjà avait commencé sa liaison avec Périclès. A entendre Plutarque, qui avait lu les Socratiques et qui peut-être prenait leurs assertions trop au sérieux, Périclès fut séduit par le savoir et l'esprit d'Aspasie. Sans pour cela mettre en doute les mérites intellectuels de cette femme illustre, il est permis de penser que Périclès ne fut pas moins captivé par sa beauté et par sa grâce. L'Athénien prit d'abord Aspasie comme maîtresse; puis, lui et sa femme ayant divorcé par consentement mutuel, il ouvrit sa maison à la Milésienne et vécut ouvertement avec elle. Faut-il croire, d'après une vague tradition, que Périclès épousa Aspasie? Le fait est au moins improbable. A Athènes un citoyen était parfaitement libre de vivre avec une courtisane, quelle qu'elle fût. Mais la loi lui interdisait d'une façon formelle d'épouser une étrangère. Il ne pouvait le faire qu'en vertu d'un faux témoignage, car avant la cérémonie religieuse il y avait à remplir une formalité légale (ἐγγύη). Et si plus tard il était reconnu que la déposition enregistrée par l'officier de l'état civil était fausse, les deux époux, considérés comme complices, risquaient d'être traduits devant le tribunal. La loi édictait des peines graves. La femme était vendue comme esclave, le mari avait à payer une grosse amende et perdait ses droits civiques; les enfants, déclarés bâtards, étaient déchus du nom d'Athéniens (1). Quelques hommes obscurs réussissaient sans doute, à l'aide de faux témoins, à tromper les lexiarques sur la nationalité de leur fiancée, et, s'ils ne se mêlaient pas aux luttes politiques, ils n'avaient pas trop à craindre des enquêtes subséquentes. Mais il n'en pouvait être ainsi pour des personnages aussi connus que Périclès et Aspasie. Périclès eût-il même eu la certitude de faire enregistrer une déposition mensongère, qu'il s'y fût refusé. Comme chef de parti, il était sans cesse exposé aux attaques et aux machinations de ses ennemis politiques. Dans cette cité où, le ministère public n'existant pas, tout citoyen pouvait intenter à tout citoyen une action au criminel, quelle arme ce mariage illicite eût fournie à ses adversaires!

Si l'honneur du mariage était dénié à Aspasie, elle avait par compensation une liberté inconnue aux Athéniennes. Sans doute, à Athènes, la femme ne vivait point dans un humiliant esclavage, comme quelques personnes se l'imaginent encore. Dans la maison elle était maîtresse souveraine. En se mêlant des détails du ménage, le mari se fût donné un ridicule. Xénophon, dans son traité de *l'Économique*, dit que c'est au mari de gagner l'argent et à la femme de le dépenser. Il compare ensuite la femme à la reine des abeilles: « Elle reste dans la ruche et envoie les abeilles travailler au dehors. Elle reçoit ce que chacune d'elles apporte et conserve les provisions jusqu'au moment de s'en servir. Elle préside à la construction des cellules, elle prend soin de la nourriture des nouveaux essaims. » La femme est l'économe de la maison. C'est elle qui distribue la tâche aux servantes, qui donne des ordres aux esclaves, qui se charge de la cuisine, du cellier, de la boulangerie, qui fait acheter, ranger et distribuer les provisions. C'est elle qui a la clef de la chambre où sont tous les objets précieux, vases et coupes de métal, bijoux, riches vêtements pour les jours de fête, argent monnayé. L'usage lui défend de nourrir elle-même ses enfants, mais elle les berce, les amuse et les embrasse sans cesse. Ensuite elle veille à la première éducation des garçons, à l'éducation entière des filles. Pour s'occuper encore, l'Athénienne a sa toilette, qui est fort longue et fort compliquée, car elle se baigne plusieurs fois chaque jour, se parfume, s'oint les cheveux d'essence, se les poudre avec de la poudre d'or, se farde les joues et les lèvres, se teint les paupières et les sourcils. Le temps que lui laissent sa maison, sa toilette, ses enfants, ses oiseaux et ses chiens, la femme l'emploie en promenades, en courses et en visites à des amies. Les jours de fêtes religieuses, qui sont si fréquents en Attique, sont pour les Athéniennes des occasions de plaisirs sans nombre et d'une infinie variété. Tantôt elles entendent au théâtre de Bacchus une tragédie de Sophocle ou d'Euripide; tantôt elles figurent magnifiquement parées dans le splendide cortège qui monte au Parthénon par les degrés des Propylées. Aux Dionysies, elles parcourent, montées sur des ânes et déguisées, les bois et les plaines des environs d'Athènes. Aux Sténies, elles se livrent par les rues et les places des assauts de plaisanteries et d'invectives comiques. Aux Thesmophories, elles célèbrent, deux jours durant, les rites mystérieux du temple de Démèter, dont les hommes sont exclus. Aux Adônies, aux Thargélies, aux Éleusinies, ce sont d'autres cérémonies et d'autres spectacles : processions, concours de chanteurs, jeux publics, courses aux flambeaux, apparitions fantasmagoriques.

Les femmes n'étaient donc ni des esclaves ni des recluses; seulement elles vivaient en dehors de la société des hommes. Sauf le mari et les très proches parents, nul ne franchissait le seuil du gynécée. Les femmes se donnaient des festins entre elles; mais, le mari traitait-il ses amis, la femme se retirait dans son appartement. Le fait seul d'assister à un repas où se trouvaient des hommes eût irrémédiablement compromis sa bonne réputation. Pour prouver aux jurés que Néera est une courtisane, Démosthène dit : « Elle soupait et buvait avec Stéphanos (son mari) et ses amis *en vraie*

(1) Le curieux plaidoyer de Démosthène, *Contre Néera*, est consacré à une cause analogue : γραφὴ ξενίας. Cf. Plutarque, *Péricl.*, XXXVII.

courtisane. » Ainsi les relations mondaines, les dîners et les réunions où se rencontrent les hommes d'esprit et les femmes aimables, et qui sont, à la condition de n'en point abuser, un des agréments de la vie moderne, n'existaient point à Athènes.

Les Athéniens se dédommageaient avec les courtisanes. A celles-ci les mœurs n'imposaient aucune gêne. Les hommes ne leur demandaient que d'être belles et gaies, et la loi ne s'inquiétait pas d'elles puisqu'en qualité d'étrangères elles étaient pour ainsi dire hors la loi. Pourvu que l'hétaire acquitte l'impôt μετοίκιον comme étrangère, et l'impôt πορνικὸν comme courtisane, pourvu qu'elle n'enfreigne pas les lois de la cité, qu'elle ne contrevienne point aux règlements de police, qu'elle ne fasse pas scandale en entrant dans certains temples ou en se mêlant aux femmes et aux filles des citoyens dans les cérémonies publiques, elle a toute liberté de vivre et d'agir à sa guise. Elle va où bon lui semble, sort quand il lui plaît, s'enrichit comme elle le peut et se ruine si elle le veut. Depuis la riche hétaire possédant maison, esclaves, joyaux, commanditant banques et fabriques et dominant une cour d'adorateurs, jusqu'à l'humble esclave du troupeau des dictériades, les courtisanes étaient presque obligatoirement conviées dans les soupers, qu'elles égayaient par leurs propos et leurs chansons. Beaucoup d'entre elles avaient le mot plaisant et la repartie vive. Si l'on faisait l'anthologie de l'esprit grec, on prendrait à Glycère et à Callisthène autant qu'à Diogène et à Arcésilas, aux courtisanes autant qu'aux philosophes. Mais l'esprit des courtisanes était toujours le même. Avec elles, il arrivait le plus souvent que d'enjouée la conversation devenait licencieuse. Ces femmes ne manquaient pas seulement de retenue; elles manquaient de discrétion. En pareille compagnie, il eût été dangereux de parler politique et il était impossible de s'entretenir longtemps de sujets sérieux. C'était bien pour les jeunes gens, c'était même bien pour Socrate qui savait s'accommoder de tout; mais des hommes tels que Périclès, Anaxagore, Damon, Phidias ne pouvaient se plaire longtemps aux bavardages des joueuses de flûte.

Regardée comme la maîtresse de Périclès par la foule des Athéniens, respectée comme si elle fût sa femme par les amis du grand orateur, Aspasie était dans une condition unique. Elle avait à la fois la liberté de la courtisane et la retenue de l'épouse. Elle pouvait recevoir les familiers de Périclès, ce qui eût été imputé à crime à une Athénienne, et ceux-ci trouvaient en elle une interlocutrice capable de les entendre et de leur répondre, ce qui n'était pas le fait d'une courtisane. C'est ainsi qu'on s'explique le rôle tout particulier d'Aspasie à Athènes, sa renommée chez les philosophes, le grand et tenace amour qu'elle inspira à Périclès. La première, la seule peut-être de toutes les femmes d'Athènes, elle entretint un commerce aimable et élevé avec les hommes supérieurs. Pour Socrate, pour Anaxagore, pour Phidias, elle fut une amie sincère et intelligente. Pour Périclès, elle fut la maîtresse et la femme, le sourire de la vie, le charme du foyer, le sûr confident de chaque jour; elle eut la parole qui éclaire, l'affection qui console et la grâce qui repose.

IV.

On ne gouverne pas une république vingt ans et plus sans être en butte à toutes les calomnies, sans subir tous les outrages. Combattu dans ses actes publics par les orateurs de l'Assemblée, Périclès était attaqué dans sa vie privée par les meneurs de l'Agora et par les poètes comiques, ces journalistes et ces pamphlétaires du temps. Sa liaison avec Aspasie était un intarissable sujet de moqueries et d'allusions blessantes. On appelait Aspasie la Junon du nouvel Olympien, l'Omphale et la Déjanire du nouvel Hercule. On accusait la Milésienne de faire de la maison de Périclès — le roi des satyres, comme disait Hermippe — un véritable diktérion, rempli de courtisanes de toute sorte et même d'Athéniennes mariées, qui, par leurs complaisances, aidaient à la fortune politique de leur mari. D'après le bruit public, la femme de Ménippos avait ainsi obtenu pour lui le grade de stratège (1). Aspasie était le mauvais démon de Périclès, l'inspiratrice de ses actes imprudents ou arbitraires. On lui attribuait les dilapidations du trésor des alliés, les grandes dépenses dont Périclès grevait le budget de la cité pour donner des travaux à ses amis comme Phidias, son népotisme à l'égard de ses familiers Pyrilampos, Charinos, Ménippos. (Ce dernier, contrairement au principe de la démocratie athénienne, cumulait cinq ou six fonctions.) On affirmait que Périclès était soumis à toutes les volontés d'Aspasie, qu'il était prêt à sacrifier pour elle la gloire et la prospérité d'Athènes; on insinuait qu'à son instigation il rêvait la tyrannie.

En 440, un différend surgit entre les Samiens et les Milésiens au sujet d'une petite ville du littoral asiatique, Prienne, sur laquelle les premiers prétendaient avoir des droits. Une courte guerre s'ensuivit; les Milésiens furent battus. Samos et Milet reconnaissaient toutes deux l'hégémonie athénienne. Les Milésiens portèrent leurs plaintes à Athènes, où l'on décida, sans rien préjuger, que les deux cités enverraient des ambassadeurs afin que le conflit fût jugé à l'assemblée du Pnyx. Les Samiens n'y voulurent point consentir, et, prétextant qu'il y avait dans l'intervention d'Athènes un abus de pouvoir, ils se déclarèrent indépendants.

(1) On sait qu'à Athènes toutes les hautes fonctions civiles et militaires étaient conférées par le peuple; mais dans la pratique il suffisait généralement qu'un chef de parti comme Périclès proposât un candidat pour que l'élection fût à peu près assurée.

Les Athéniens ne pouvaient souffrir une pareille défection où ils voyaient, avec raison, les intrigues de la Perse. Sur la motion de Périclès ou d'un orateur de son parti, un armement considérable fut aussitôt voté, dont Périclès lui-même prit le commandement. On dit — mais rien n'est moins prouvé — qu'Aspasie l'accompagna dans cette campagne avec un cortège de courtisanes qui firent de grands profits, car le blocus dura neuf mois. Après une défense opiniâtre marquée par de sanglants combats, Samos capitula. Les Samiens durent raser leurs fortifications, livrer leur flotte de guerre et payer une indemnité de mille talents (près de six millions de francs).

L'expédition contre Samos était juste et nécessaire. Athènes, qui tirait des villes signataires du traité d'Aristide de si importants revenus, devait maintenir ses tributaires dans l'obéissance. La révolte de Samos, restée impunie, eût entraîné d'autres cités à la défection. Au reste, cette guerre avait été glorieuse et avait affermi la puissance athénienne; de plus, elle n'avait rien coûté au Trésor en raison de l'énorme indemnité payée par les Samiens. Mais des citoyens étaient tombés devant Samos, et il faut compter avec les larmes des mères. Il y eut des mécontents; il en est toujours. On dit dans le peuple que cette guerre n'aurait pas eu lieu si Périclès lui-même ne l'eût provoquée en soutenant les prétentions des Milésiens. Or, comme Aspasie était de Milet, le bruit courut qu'il n'avait agi ainsi que d'après les conseils de cette femme, ardente à prendre les intérêts de sa ville natale et jalouse d'y faire connaître sa toute-puissance à Athènes.

Il arriva un jour où les insultes de la scène comique, les calomnies de l'Agora et les interpellations véhémentes de la tribune ne suffirent plus aux ennemis de Périclès. Ils pensèrent à lui intenter un procès en action publique. Mais le grand homme d'État était encore bien populaire. Au défaut de Périclès, les mécontents conçurent l'idée de faire condamner ses amis les plus chers. C'était pour les meneurs de l'Opposition une façon d'essayer leurs forces et aussi de déconsidérer Périclès; c'était un premier assaut donné à son crédit près du peuple. Presque en même temps (des derniers mois de 433 aux premiers mois de 432), Phidias, Anaxagore et Aspasie furent traduits devant les dikastes. Déjà le vieux Damon, qui avait été un des maîtres de Périclès et qui était demeuré son ami, venait d'être banni; on disait que sous couvert de leçons de musique il enseignait la politique et déclarait que la tyrannie d'un homme éclairé est le meilleur des gouvernements.

Phidias fut accusé de détournement. Suborné par les adversaires de Périclès, un praticien du grand sculpteur se présenta en suppliant devant les autels de l'Agora. Cet homme, qui s'appelait Ménon, demandait à être garanti contre les suites du procès qu'il voulait intenter à Phidias. On sait que l'accusateur qui n'obtenait pas le cinquième des suffrages encourait les peines les plus graves. Le peuple ayant donné cette immunité à Ménon, le misérable dénonça son maître comme ayant dérobé une partie de l'or que les trésoriers de la déesse lui avaient remis pour être employé à la statue chryséléphantine d'Athènè. Devant le dikastérion, Phidias n'eut pas de peine à ce disculper, car il avait ajusté les vêtements d'or de la déesse de telle façon que, sans détériorer la statue même, qui était d'ivoire, on pouvait enlever tout le métal et le peser. Le sculpteur devait cette idée à Périclès, qui se défiait sans doute du caractère soupçonneux des Athéniens et qui peut-être aussi voulait que cette masse d'or (40 talents d'or, plus de deux millions de francs) pût, en quelque grave occurrence, servir à des dépenses de guerre. Phidias fut acquitté. Mais ses ennemis lui intentèrent incontinent un nouveau procès, sous deux autres chefs d'accusation. Il avait gravé son portrait sur le bouclier d'Athènè : sacrilège. Il avait reçu Périclès dans son atelier alors qu'il s'y trouvait des femmes, modèles ou visiteuses : proxénétisme. Pendant l'instruction de ce second procès, Phidias, malade et profondément attristé, mourut en prison (1).

Anaxagore fut traduit en justice pour cause d'impiété (γραφὴ ἀσέβειας). Il semble que, jusqu'après l'expédition de Samos, les tribunaux connaissaient seulement du sacrilège proprement dit : offenses publiques aux dieux, profanation des temples et des images divines, scandale pendant les fêtes, divulgation des mystères, parodies des rites. Vers les temps proches de la guerre du Péloponnèse, les philosophes et les sophistes s'étant multipliés à Athènes, l'orateur Diophites prit ce prétexte pour faire édicter une loi qui assimilait aux sacrilèges ceux qui ne croyaient pas aux dieux de l'État et qui s'occupaient d'étudier les phénomènes célestes. Cette loi, d'un caractère inquisitorial, menaçait tous les penseurs; mais elle était principalement dirigée contre les amis de Périclès, et de là contre Périclès lui-même. Si, comme on l'espérait, ses familiers étaient condamnés de ce chef, on pourrait lui intenter un procès analogue. Anaxagore, qui professait ouvertement que le soleil est une masse de feu, la lune une terre habitée et le tonnerre un effet du choc des nuages — c'étaient bien là des impiétés, — se déroba au jugement. Sur le conseil de Périclès, qui redoutait pour son ami une sentence capitale, il quitta furtivement Athènes. L'Héliée le condamna à mort par contumace.

Comme Anaxagore, Aspasie fut accusée d'impiété : elle avait des opinions contraires aux croyances de l'État. Comme Phidias, elle fut accusée de proxéné-

1. Nous ne voulons pas engager ici une discussion sur le procès de Phidias, question qui a suscité tant de controverses. Nous tenons cependant à dire que si nous sommes revenus à la vieille tradition, repoussée par Sauppe, Michaëlis, Müller-Strübing, Lœschcke, ce n'est pas sans avoir très attentivement examiné leurs raisons et nous être convaincu qu'elles sont faciles à réfuter.

tisme : elle attirait chez elle des courtisanes et des femmes mariées pour les livrer à Périclès. Quelles preuves le poète Hermippe, qui intenta le procès, pouvait-il fournir de la culpabilité de la Milésienne? Sur le premier point, il invoquait le témoignage d'un esclave qui avait entendu Aspasie discuter ou plaisanter à l'occasion de quelque légende sacrée; sans doute aussi il ne manquait pas d'alléguer qu'amie des philosophes, Aspasie devait nécessairement partager leurs idées. Sur le second point, Hermippe se bornait vraisemblablement à rapporter, en les amplifiant, les commérages de l'Agora. Ces calomnies — nous pensons que c'en étaient — avaient toutefois une apparence de vérité. Les Athéniens n'étaient point acoutumés à voir leurs femmes légitimes fréquenter des hétaires : en recevant chez elle des femmes citoyennes, Aspasie s'était exposée aux plus graves soupçons. Quoi qu'il en fût, Aspasie courait un grand danger. Pour chacun des deux délits dont elle était accusée, et qui étaient qualifiés crimes par la loi athénienne, elle était passible de la peine capitale.

Aspasie aurait pu fuir avant le jugement. Sans doute Périclès aimait trop sincèrement sa maîtresse pour ne pas lui proposer de suivre l'exemple d'Anaxagore. Mais quitter Athènes, c'était provoquer une condamnation certaine par contumace, c'était se séparer à jamais de Périclès. Aspasie se présenta courageusement devant les dikastes. Il paraît probable que Périclès plaida pour elle, car la loi n'autorisait pas la femme à présenter elle-même sa défense. En tout cas, Périclès intervint au cours des débats, suppliant les juges et ne craignant point de laisser voir ses larmes. Le tribunal acquitta Aspasie.

V.

On avait attribué à Aspasie la guerre de Samos; on devait lui attribuer aussi la guerre du Péloponnèse. En 432, Périclès fit voter, sous prétexte de certains griefs publics, un décret par lequel les Mégariens étaient mis au ban de la moitié de la Grèce. Les marchés d'Athènes et de ses cités tributaires leur seraient fermés; tout Mégarien pris sur le territoire de l'Attique serait mis à mort; les stratèges, à leur entrée en charge, devaient jurer d'aller deux fois dans l'année ravager la Mégaride. Ce décret eut les plus graves conséquences puisqu'il fut, non point précisément la cause, mais l'occasion de la guerre du Péloponnèse. Or voici ce que racontèrent les ennemis de Périclès : Des Mégariens sont venus enlever deux des courtisanes qu'Aspasie entretient dans sa maison; Aspasie se courrouce, Périclès l'Olympien lance la foudre, et la guerre est allumée. — Outre que cette anecdote paraît peu vraisemblable en soi, de si grands effets n'ont point de si petites causes. Sans doute le fait d'avoir accueilli des esclaves fugitifs et de s'être approprié un terrain appartenant aux Grandes Déesses d'Eleusis, seuls griefs invoqués contre les Mégariens, ne motivait pas la rigueur du décret; mais ce n'étaient là que des prétextes. Depuis plusieurs années la guerre s'annonçait, fatale, inéluctable, entre Athènes et Sparte. L'alliance contractée avec Corcyre, en 433, précipita les choses en irritant les Corinthiens et en inquiétant Sparte. Pour se venger de l'appui donné aux Corcyréens, les Corinthiens firent révolter Potidée, ville tributaire d'Athènes. Par représailles, les Athéniens rendirent le décret contre Mégares, la fidèle alliée de Corinthe.

Ces graves événements survinrent presque aussitôt après les trois procès de Phidias, d'Anaxagore et d'Aspasie, et au moment même où Périclès était sous le coup d'un procès en reddition de comptes. La coïncidence, qui est en effet malheureuse, ne pouvait manquer d'être remarquée. Ainsi se forma chez le peuple cet autre soupçon que Périclès provoqua les hostilités pour se maintenir au pouvoir en se rendant indispensable. Vraisemblablement, entre ces procès et le décret de Mégares, il y eut plutôt coïncidence que corrélation. Un doute subsiste néanmoins, et l'on peut admettre que, d'une part, la situation difficile où Périclès se trouvait alors, d'autre part un sentiment très défendable, quoique très personnel, influèrent sur sa conduite. Périclès avait soixante-cinq ans; la guerre lui paraissait inévitable dans un temps donné : ne valait-il pas mieux pour les Athéniens qu'elle éclatât lui vivant? Les grands hommes sont naturellement portés à identifier leur propre intérêt avec l'intérêt public.

La guerre commença. Les Athéniens eurent d'abord l'avantage. Ils investirent Potidée, occupèrent Égine et Platées, prirent Prasies aux Lacédémoniens, chassèrent la flotte péloponnésienne des eaux de Céphallénie, envahirent la Mégaride, ravagèrent les côtes de l'Argolide, de la Laconie et de la Messénie. Mais ces succès remportés au loin ne compensaient pas les calamités qui s'abattaient sur Athènes. Deux fois les Lacédémoniens entrèrent en Attique, forçant les habitants à venir se réfugier derrière les murs de la cité. Leurs demeures, leurs terres, leurs mines d'argent abandonnées aux dévastations de l'ennemi, ils bivaquaient misérablement sur les places, autour des temples, entre les Longs Murs. Soudain la peste éclata avec une intensité inouïe au milieu de cette population agglomérée dans un petit espace et déjà affaiblie par les souffrances et les privations. Il mourut un nombre énorme de personnes. On ne pouvait suffire aux incinérations et aux inhumations, si bien que les rues et les places étaient jonchées de cadavres. Cette horrible épidémie, l'invasion de l'Attique par les Péloponnésiens, les ravages qu'ils y exerçaient, tous ces maux, joints à la perspective d'une longue guerre, provoquèrent une irritation générale contre Périclès. Ses adversaires politiques en profitèrent. Un procès en reddition de comptes qui lui avait

été intenté quelque temps auparavant, à l'époque du procès d'Aspasie, et qui vraisemblablement avait été abandonné au début de la guerre, fut repris par le démagogue Cléon durant l'été de 430. Périclès dut comparaître devant les dikastes. Reconnu coupable, il fut condamné à une forte amende et révoqué de ces fonctions de stratège, auxquelles depuis plus de trente ans il avait été réélu chaque année pour la gloire d'Athènes. Aussi durement frappé dans sa vie politique, Périclès ne fut pas moins douloureusement atteint dans sa vie privée. A peu de jours d'intervalle, plusieurs de ses amis, sa sœur et ses deux fils légitimes, Xanthippos et Paralos, moururent de la peste. Lorsque Périclès, qui avait supporté tous ces malheurs avec fermeté, posa la couronne funèbre sur la tête de Paralos, il ne put contenir son cœur déchiré. Éclatant en sanglots et le visage noyé de larmes, il tomba évanoui près du cadavre de son dernier fils.

Un an après son procès, les Athéniens, dont la mobilité n'avait d'égale que l'ingratitude, rendirent le pouvoir à Périclès. Ils firent plus : ils lui rendirent un fils en abrogeant la loi sur les enfants illégitimes. Périclès avait un fils d'Aspasie. Il put le reconnaître et le faire inscrire comme Athénien sur les registres publics. Ce fils, qui s'appelait Périclès, fut élu stratège en 406. Vainqueur des Lacédémoniens à la bataille navale des Arginuses, il eut le sort des cinq autres généraux qui commandaient avec lui dans la campagne d'Éolide : les Athéniens les honorèrent pour leur victoire, mais ils les condamnèrent à mort pour avoir, après le combat, laissé sans secours les blessés et les naufragés, et pour avoir négligé de rendre aux morts les devoirs funèbres. Dans l'assemblée populaire qui, par dérogation à la loi, jugea les généraux, Socrate, l'ancien ami de Périclès et d'Aspasie, fut seul à protester contre l'illégalité de la procédure.

Périclès mourut d'une fièvre lente quelques mois à peine après avoir recouvré le pouvoir, vers le milieu de l'année 429. Selon Eschine le philosophe, Aspasie devint alors la maîtresse d'un riche marchand de bestiaux nommé Lysiclès, et, grâce à elle, ce rustre prit rang parmi les premiers personnages de la république. Thucydide et Aristophane citent, en effet, un certain Lysiclès, marchand de moutons, qui, élu stratège en 428, fut tué à l'ennemi à la fin de la même année, c'est-à-dire moins de dix-huit mois après la mort de Périclès. Aspasie aurait donc oublié bien vite l'homme qui avait été pour elle un époux, et, d'autre part, elle aurait mis bien peu de temps à faire l'éducation politique de Lysiclès! Au reste, comme cette liaison avec Lysiclès semble fort douteuse, on est libre de ne s'en inquiéter point et de croire qu'Aspasie demeura fidèle au souvenir du grand Athénien.

Aspasie n'a pour ainsi dire pas d'histoire; mais elle a une légende qui la place plus haut que ne la mettrait son histoire. Les Socratiques ont fait de la Milésienne une figure idéale. C'est comme la muse du siècle de Périclès qu'elle vit dans la mémoire des hommes.

HENRY HOUSSAYE.

UN SLAVOPHILE

M. Louis Leger

Ce n'est pas à l'auteur des *Études slaves* et de tant d'autres ouvrages sur la Russie que l'on pourra faire le reproche, que lui-même adresse aux écrivains franco-russes, de ne connaître ni la langue ni les mœurs du peuple dont il parle. M. Louis Leger a consacré sa vie à étudier la grande race dans laquelle tout nous montre l'antagoniste redoutable — et probablement triomphant un jour — de la race germanique. Depuis plus d'un quart de siècle il nous communique les résultats de ses travaux. Histoire, littérature, langue et grammaire, il a tout appris avec méthode et précision. C'est un savant et un érudit dans les matières slaves; de plus, c'est un slavophile, circonstance heureuse, car la sympathie est une puissance de pénétration. M. Leger a bien des fois suivi les bords du Danube et du Volga, il a vécu de la vie des peuples qui les habitent, et ces peuples, il les aime en frère.

Le nouveau volume sur la Russie qui vient de paraître (1) nous remet en goût de tous les volumes précédents (2). Nous pouvons suivre dans ces publications successives la croissance et le développement de l'idée slave. La plus grande partie des premières *Études* était consacrée à des récits de voyages; l'auteur nous conduisait avec lui à travers la Russie, à Kiev, la Jérusalem des orthodoxes, à Nijni-Novgorod, le rendez-vous du commerce russe, à Kazan, au milieu des Tartares; il nous montrait la vieille Russie, la sainte Russie, sous toutes ses faces et traçait ainsi dans notre imagination le fond du tableau qu'il allait peindre. Dans le second volume, *Nouvelles études*, il nous faisait faire ample connaissance avec Georges Krijanitch, un précurseur du panslavisme; il nous dépeignait la vie de province en Russie et faisait œuvre de savant dans des recherches sur Jean Huss d'après des documents tchèques. Aujourd'hui ce que nous cherchons dans la deuxième série, c'est tout naturellement une appréciation de ce singulier mouvement qu'on a appelé le nihilisme, et nous l'y trouvons avec cette juste mesure qu'on était en droit d'attendre d'un homme qui connaît si bien le corps politique sur lequel a sévi la maladie.

---

(1) *Nouvelles études slaves*, 2e série. — Paris, 1886. Ernest Leroux.
(2) *Études slaves*. Paris, 1875. — *Nouvelles études slaves*, 1re série. — Paris, 1880. Ernest Leroux.

On sait que c'est Tourguénef qui a inventé le nom de nihilisme et qui a le mieux exposé la nature de cette bizarre aberration. Mais il est évident que le mal devait être déjà dans sa force pour que le romancier s'en soit tant occupé. M. Leger l'a bien senti quand il a pris dans les romans de Tourguénef des définitions, des exemples et des applications de la doctrine nihiliste. Dans un livre intitulé *Pères et Enfants*, paru en 1862, le principal héros du roman est un jeune médecin matérialiste, Bazarov, qui ne reconnaît rien ici-bas en dehors des sciences exactes et des vérités expérimentales. Il va passer une quinzaine de jours à la campagne chez des gentilshommes de l'ancien temps et il occupe ses loisirs à disséquer des grenouilles.

« Qu'est-ce donc que ce M. Bazarov? demande un des personnages. — C'est un nihiliste, répond l'un des camarades du jeune physiologiste. — Un nihiliste! Ce mot doit venir du latin *nihil*, autant que j'en puis juger; par conséquent, il signifie un homme qui ne veut rien reconnaître où, plutôt, qui ne respecte rien. Nous avions déjà des hégeliens; maintenant voici des nihilistes. Nous verrons comment vous ferez pour exister dans le néant, dans le vide, comme sous une machine pneumatique. »

M. Leger appelle ce passage l'acte de baptême du nihilisme. L'acte de naissance, dit-il avec esprit, est plus difficile à établir. « Comme tous les phénomènes de la vie sociale, les sectes et les systèmes existent longtemps avant qu'on songe à les nommer. » M. Leger fait remonter les tendances révolutionnaires qui se sont emparées des classes moyennes russes à l'invasion de la France en 1814 et à la restauration des Bourbons. Les officiers russes, dit-il, qui pendant l'occupation avaient vu la France et vécu de sa vie, rapportèrent dans leur patrie des idées libérales qui, sous Catherine, n'avaient guère franchi le cercle restreint d'une cour philosophe et corrompue. Il cite à ce sujet un écrivain russe, Pestel, qui écrivait que la restauration des Bourbons avait fait époque dans l'histoire de ses convictions politiques. Ses aveux méritent en effet d'être conservés. Ils nous donnent la clef d'une des portes par lesquelles est entré en Russie le vent du XIXe siècle.

« Je vis alors, disait Pestel, que la plupart des institutions essentielles fondées par la Révolution ont été conservées, lors du rétablissement de la monarchie, comme choses bienfaisantes; tandis qu'auparavant nous tous, et moi le premier, nous nous soulevions contre cette révolution; j'en ai conclu qu'apparemment elle n'était pas si mauvaise qu'on nous la représentait et que même elle avait beaucoup de bon; je fus confirmé dans mon idée en considérant que les États où elle n'avait pas eu lieu continuaient à être privés de beaucoup de droits et de libertés. »

Sa conversion coûta cher à Pestel. Devenu un des chefs de la Société de la *Vertu*, il fut impliqué dans une émeute et monta sur l'échafaud en 1826. Mais l'émeute, la Société de la Vertu et ses apôtres laissèrent une trace lumineuse dans l'histoire de la Russie, et aujourd'hui encore « les plus conservateurs n'en parlent qu'avec respect ». Un fait semblable suffit à nous faire mesurer le terrain parcouru. Toutefois, ce n'est nullement par le petit peuple, par les paysans, par les ouvriers que le chemin a été fait dans l'ordre des idées; c'est par la bourgeoisie, quelquefois même par la noblesse, que le désaccord s'est établi entre les théories sociologiques et le véritable état social du pays. Ce désaccord, qui fait le malheur des peuples et le scandale de l'histoire, n'a existé et n'existe à aucun degré en Angleterre, en Écosse, en Hollande, aux États-Unis, dans les colonies anglaises qui jouissent du *self-government*, en Danemark et dans la péninsule scandinave. Là, tout le monde est content des institutions existantes, parce qu'elles sont l'œuvre de tous et qu'elles sont bien en rapport avec l'état de l'éducation publique. En Russie, et dans quelques autres pays que nous pourrions nommer, il en est autrement : les classes cultivées, mais non encore éclairées par une suffisante expérience, ont des aspirations irréalisables. Les paysans ferment l'oreille à leurs imprudentes prédications, et ces classes, ne disposant pas du nombre, ont recours à la violence.

C'est de 1860 à 1870 que cette maladie morale a commencé à sévir. L'échec des armes russes en Crimée n'y avait pas été étranger. Comme dans tous les États despotiques, la défaite avait engendré l'esprit de révolte. Des pamphlets manuscrits avaient circulé partout.

« Réveille-toi, Russie! disaient-ils. Dévorée par les ennemis du dehors, ruinée par l'esclavage, honteusement opprimée par la stupidité des espions, réveille-toi! Demande compte au despote du désastre national », etc., etc.

On devine le reste. Ces pamphlets ne contribuaient en rien à faire l'éducation publique, mais ils suffisaient à échauffer les esprits, à préparer le terrain, non pour la révolution (quand le peuple ne suit pas, il n'y a pas de révolution), mais pour une vaste conspiration permanente. Cette conspiration s'est recrutée surtout parmi les étudiants appartenant à la petite bourgeoisie. « Pauvres pour la plupart, ils ne doivent leurs bourses d'études qu'à la munificence de l'État ou à la générosité des particuliers. La science, qui aurait dû être un bienfait pour eux, leur a été plus funeste que l'ignorance ne l'avait été à leurs pères. Elle les a fait rougir de leurs origines et de leur pays. Leur incontestable supériorité leur inspira une vanité maladive et contagieuse. La plupart des carrières étaient encombrées par la noblesse; celles qui leur eussent été accessibles ne les attiraient pas. Une fois reçu docteur, le jeune étudiant rêve une chaire, un laboratoire; il aspire à travailler

pour l'humanité — ce qui se concilie avec une certaine paresse — et dédaignerait de soigner des malades. Il y a en Russie une industrie importante qui est toute entière aux mains des Allemands : c'est la pharmacie. Le Russe instruit ne veut pas s'abaisser à rouler des pilules; il aime mieux penser les plaies de la société. »

Paresse d'une part, vanité de l'autre, en voilà bien assez pour créer des mécontents. Et quand les mécontents sont en nombre immense (car les jeunes gens docteurs en médecine ne sont pas les seuls qui soient atteints de ces défauts), il s'ensuit toujours quelque effet grave.

M. Leger s'attache à nous montrer qu'en Russie cet effet peut bien être une série d'attentats, mais qu'il ne peut pas être un bouleversement. C'est une révolution faite prématurément dans les têtes, mais qui ne peut passer dans les faits. Cela est impossible, parce que la Russie, n'étant pas un pays manufacturier, ne renferme pas ce grand nombre d'ouvriers de villes que gagne si aisément la maladie des étudiants. La population agricole est encore bien loin de perdre son gros bon sens et sa paix religieuse. « Voyons, veux-tu, oui ou non, nous donner la terre que tu possèdes? fait dire Tourguénef à un paysan auquel un nihiliste prêche le socialisme. — Mais je ne suis pas propriétaire. — Eh bien, alors, qu'est-ce que tu nous chantes? Laisse-nous la paix. » Ce dialogue exprime le sentiment général des moujiks. M. Leger en conclut que le nihilisme aura disparu, comme tant d'autres folies humaines, bien avant que les temps soient mûrs pour une révolution. Cette crise est due, dit-il, à un certain ensemble de circonstances historiques, et elle cessera lorsque ces circonstances auront disparu, lorsque l'équilibre se sera établi entre deux générations. Ce n'est pas à dire, ajoute-t-il, qu'aucun remède ne soit applicable au mal. Entre les représentants de la vieille et de la nouvelle Russie, entre les despotes et les anarchistes, entre les conservateurs à tout prix et les démolisseurs en délire, il y a toute une classe moyenne, tout un groupe d'esprits sages et libéraux qui ne jouent pas encore le rôle qu'ils méritent dans les destinées du pays. Le souverain a tout intérêt à s'appuyer sur eux. L'assemblée organisatrice, cette espèce de Constituante que rêve le comité révolutionnaire, est une chimère; mais rien n'empêcherait un gouvernement éclairé d'appeler autour de lui les représentants des *zemstvos*, c'est-à-dire des conseils électifs des provinces russes. Aujourd'hui une partie de la classe intelligente et libérale assiste avec une sorte d'indifférence et de lassitude au duel bizarre qui s'est engagé entre la révolution et la police; elle n'attend rien de bon des conspirateurs; mais elle n'est pas absolument fâchée de voir l'autocratie s'épuiser en vains efforts contre un ennemi invisible. Que le souverain appelle auprès de lui les représentants de cette classe libérale, confinée jusqu'à présent dans la pratique restreinte des franchises provinciales, il trouvera chez elle des conseillers éclairés et vraiment patriotiques.

Certainement le conseil que donne là l'auteur des *Études slaves* est aussi libéral qu'éclairé. Une plus grande part au gouvernement accordée à la noblesse de province et surtout à la bourgeoisie conduit avec le temps, d'une façon inévitable, à l'abolition du pouvoir despotique; mais, outre que ce temps est encore par bien des raisons éloigné pour la Russie, ce résultat en lui-même serait un bien même pour ceux qui exercent le pouvoir : l'essentiel est qu'il soit amené graduellement et naturellement, afin qu'il n'y ait point discordance entre les institutions et le véritable état de l'esprit public. Or le grand moyen de guérir le pays de la maladie révolutionnaire, c'est d'ôter la parole aux étudiants sans carrière, aux déclassés de toutes sortes, en la donnant aux petits et moyens propriétaires, aux commerçants, aux industriels, en un mot à la grande et solide classe de la bourgeoisie. Elle seule est en mesure de faire l'éducation politique des classes inférieures en faisant la sienne propre; elle seule peut arrêter les conspirations en leur ôtant leur raison d'être.

M. Leger nous donne bien des motifs d'avoir confiance dans les destinées de la race slave. C'est une race héroïque et religieuse, capable des plus grandes choses. Il y a des Slaves en Pologne, en Bohême, en Serbie, en Croatie; tous ont un type moral persistant, un cachet dur, indestructible. Ce cachet est une volonté forte, une grande faculté d'enthousiasme. L'enthousiasme — l'enthousiasme religieux surtout — est la première des forces. Dans le cours de ses voyages M. Leger n'apercevait pas à l'horizon un clocher d'église, une coupole de monastère, sans voir aussitôt tous les moujiks, ses compagnons de route, tomber à genoux. Les plus tièdes faisaient des signes de croix; les plus dévots touchaient le sol du front. L'idée de Dieu est toujours présente à ces gens simples; elle l'était de même à tous, il n'y a pas bien des années encore : religion et patriotisme ne faisaient qu'un chez les Slaves, comme chez les Hébreux, comme chez les Romains, comme chez les Aztèques, comme chez tous les peuples prédestinés à jouer un grand rôle dans l'histoire. C'est pour cela que la loi russe assimilait le changement d'Église au crime de haute trahison; c'est pour cela qu'aucune propagande religieuse étrangère n'a jamais pu se faire sur le sol de la Russie. En même temps que l'idée de Dieu, veillait sans cesse l'idée de patrie. M. Leger vit un jour une jeune femme prendre congé de son mari à bord d'un steamer sur le Volga. Il partait pour un lointain voyage. Le jeune homme l'embrassa d'abord sur les deux joues et sur les lèvres; elle, elle ne lui rendit point cette caresse, mais sa main mignonne lui traça sur le front un signe de croix; puis elle la retourna et la lui donna à baiser. Ce geste affectueux et charmant, tendre et religieux

tout à la fois, voulait dire : « Que ton Dieu, ton pays, ta femme et ta famille soient toujours avec toi ! »

Nous ne voudrions pas être d'un autre sentiment que M. Leger, surtout dans des matières qu'il connaît si bien. Son opinion fait autorité dans tout ce qui concerne la Russie. Nous ne pouvons pourtant nous empêcher de penser que la faculté de l'enthousiasme n'est pas le lot exclusif des Slaves, qu'elle existe à un très haut degré chez les peuples d'origine latine et qu'elle n'a pas toujours été sans dangers. C'est une force divergente qui peut se porter dans tous les sens à la fois; les nihilistes ne sont pas, aux yeux du psychologue, organisés autrement que des fanatiques religieux.

Et pourtant c'est un être si beau, si séduisant, qu'un peuple idéaliste, qu'on voudrait n'avoir à faire à son sujet aucune réserve. On voudrait pouvoir oublier que les Slaves de Russie, sinon ceux d'ailleurs, n'ont eu aucune éducation historique et politique; qu'ils sont entrés dans la vie nationale par la plus mauvaise des portes, le despotisme, et que les premiers caractères de leur origine asiatique ne sont point effacés. On sent que tout ce qu'ils acquièrent en civilisation et en force tombe dans le plateau de la balance opposé à celui qui porte les destinées germaniques. Ainsi que M. Leger le remarque quelque part, les Allemands, en se cherchant, en se reconnaissant, en se groupant comme ils le font, rendent un service aux Slaves. Plus une des deux races s'affirme, plus l'autre acquiert conscience d'elle-même. « Chaque affirmation du germanisme, avait déjà dit M. Renan, est une affirmation du slavisme; chaque mouvement de concentration de la part des Allemands est un mouvement qui précipite le Slave, le dégage, le fait être séparément. Songez quel poids pèsera dans la balance du monde, le jour où la Bohême, la Moravie, la Croatie, la Serbie, toutes les populations slaves de l'empire ottoman, sûrement destinées à l'affranchissement, races héroïques encore, toutes militaires et qui n'ont besoin que d'être commandées, se grouperont autour de ce grand conglomérat moscovite qui paraît bien le noyau désigné de la future unité slave! » M. Leger suit la trace de cette idée, non pas seulement dans les spéculations générales philosophiques et politiques, mais dans des études serrées sur chacun des peuples qui constituent le grand groupe slave, sur leurs mœurs et leurs littératures surtout. Sans ouvrir ses ouvrages spéciaux, *Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême*, *Contes slaves*, etc., on trouve dans le livre dont nous nous occupons aujourd'hui une critique du roman bohême bien faite pour exciter les sympathies de l'Occident, sympathies dont l'effet naturel est, selon l'heureuse expression de M. Leger, de « contribuer à tenir le germanisme en échec dans le cœur de l'Europe ».

L. Q.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

La collection des *Petits chefs-d'œuvre* que publie la Librairie des bibliophiles vient de s'enrichir d'un nouveau bijou, *les Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny* (1). Ces lettres ont été écrites en 1787 et sont datées de Chiovia, de Cherson, de Parthenissa, de Carassbazar, de Théodosie, de Moscou. Le prince de Ligne accompagnait, en ce moment, l'impératrice Catherine dans une sorte de tournée triomphale où la souveraine était censée se rendre compte par ses yeux de la situation vraie de ses sujets. Naturellement tout avait été disposé pour l'illusion et l'enchantement. On faisait voyager des figurants, des décors, tout un matériel de féerie ; Catherine ne rencontrait ainsi sur ses pas que l'image de la félicité la plus complète : on se serait cru en Bétique ou aux Iles fortunées. C'était partout le même personnel et le même matériel qui avait pris les devants entre chaque étape. Le prince de Ligne était-il dupe de toute cette fantasmagorie? Il ne cherchait pas du moins à se rendre un compte exact de la réalité. Il jouissait en artiste de ces fêtes splendides, de ces enchantements, de ces merveilles; il était heureux surtout d'être un des plus brillants seigneurs, des plus goûtés, de l'escorte impériale. Il n'était pas moins ravi de faire part à la marquise de Coigny de ses succès personnels. C'était une façon de lui dire : Voyez, marquise, cruelle et insensible marquise, combien vous avez perdu à me perdre pendant ces quelques mois. Ah! si vous m'aviez enchaîné — et il ne tenait qu'à vous, et Dieu sait combien je souhaitais d'être captif — par des liens de myrtes, je ne serais pas à l'heure qu'il est sur la galère de Catherine II. Mais quand je vous parlais d'amour, vous me répondiez comme Auguste à Cinna : Soyons amis! Voilà pourquoi je suis maintenant sur le Pont-Euxin, et, ma foi, tant pis! Vogue la galère! Mais je reviendrai bientôt et nous reprendrons la conversation interrompue, n'est-ce pas? Préparez des myrtes, marquise; préparez des myrtes!

La cruelle marquise devait demeurer cruelle jusqu'au bout. Le prince de Ligne s'en consola d'ailleurs aisément, trouvant sur son chemin nombre de consolatrices. Il était si aimable, si séduisant, ce héros des champs de bataille et ce héros des salons frivoles! Partout et toujours irrésistible! Il semble même qu'en lui résistant la marquise de Coigny lui ait donné comme le plaisir de l'imprévu. Peut-être a-t-il eu pour elle un sentiment d'autant plus vif. Il semble qu'il se soit piqué au jeu. Ces lettres même témoignent encore

(1) *Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny*, publiées avec une préface par M. de Lescure. — 1 vol. Paris, 1886. Librairie des bibliophiles.

de la préoccupation de plaire, du désir de ne pas se laisser oublier et de faire naître quelque regret. N'y cherchez pas le moindre grain de sérieux, un aperçu quelconque sur les idées et les mœurs de ces contrées lointaines ou encore sur la politique : non; le prince écrit à la marquise comme il causerait avec elle dans son salon. C'est un badinage, mais vif, léger, spirituel, effleurant à peine la surface des choses. Le ton pourrait même sembler çà et là quelque peu précieux ; mais n'oublions point que nous sommes à la fin du XVIIIe siècle. La coquetterie, la manière n'étaient pas alors suspectes de prétention au bel esprit. Il semblait alors tout naturel de n'écrire pas d'un style tout à fait naturel. Se mettre en frais de grâces et de gentillesses était en quelque sorte faire acte de politesse et de savoir-vivre. On avait d'ailleurs le temps d'être aimable. Nos mœurs et notre style se sont démocratisés. Aujourd'hui, des lettres comme celles-là ne seraient plus de mise. Nous sommes plus sans-façon et nous n'avons pas les mêmes loisirs. Dans notre société affairée, haletante et comme attardée, où le temps est de l'argent, où le télégramme remplace volontiers la lettre, où à la formule : « Bien à vous », qui semble encore prolixe, on substitue économiquement : *B. à. v.*, c'en est fini de ce qu'on appelait en ce temps-là le genre épistolaire. Relisons donc ces lettres comme un spécimen des mœurs d'autrefois. M. de Lescure, qui les réédite, les a fait précéder d'une introduction fort intéressante où il nous présente le prince de Ligne et la marquise de Coigny. Et lui aussi, M. de Lescure, écrit comme on n'écrit plus guère maintenant, d'un style paré, orné, travaillé, dentelé, à guipures, avec des broderies à jour. Les choses sont mises en termes galants, comme disait Philinte. La pensée s'entortille en des métaphores comme les bonbons en des papillotes dans les boîtes des confiseurs. C'est que M. de Lescure vit moins dans notre temps que dans la société du siècle passé. C'est un ancêtre. Après nous être étonnés un instant de le voir en jabot, en manchettes et poudré à la maréchale, comme un portrait de famille, nous saluons avec respect.

II.

M. Catulle Mendès nous donne enfin un ouvrage important; il était temps, car depuis de longs mois déjà il dépense son talent très original en menue monnaie. La faute en est aux journaux, coupables envers lui et envers plusieurs autres encore. N'est-ce pas une pitié de voir certains esprits renoncer aux œuvres de longue haleine et de portée sérieuse pour improviser au jour la journée de petits articles, genre fantaisie? Mais ils se laissent gagner à des offres séduisantes. Le journal les attire et les retient, ne leur demandant qu'un travail facile, qui est, en outre, très rémunérateur. C'est ainsi que tel poète, comme M. de Banville, s'éparpille en petites Nouvelles qui n'ajoutent rien à sa gloire. Tel autre, comme M. Armand Sylvestre, se confine en des historiettes grasses qui n'ont pas le parfum de ses ballades d'antan. Toujours la même opérette avec la même musique et le même orchestre, uniquement composé d'instruments à vent. Que dirait-on si MM. Dumas ou Augier, renonçant aux grandes entreprises, se bornaient à nous donner des saynètes ou de petits levers de rideau? C'est pourtant là ce que font ces poètes qui succombent à la séduction des offres faites par le journal. Donc félicitons M. Mendès de nous offrir aujourd'hui non plus une saynète, mais un drame. *Zo'har* (1), en effet, est un drame et un drame ingénieusement combiné, dont tous les personnages vivent d'une vie intense. L'intrigue se complique de scènes épisodiques supérieurement traitées. Il me semble même que plusieurs de ces épisodes ont tellement intéressé l'auteur qu'il s'y est un peu attardé et qu'en les développant avec une sorte de passion, *con amore*, ainsi que disent les musiciens, il n'a pas remarqué qu'ils débordaient parfois sur l'action principale au risque de compromettre l'unité de l'œuvre. Tel qu'il est, ce roman, avec des mérites de premier ordre et certaines tendances ou certains excès que nous allons signaler, mérite plus et a déjà plus qu'un succès de curiosité. C'est une œuvre remarquable et qui vaut qu'on l'étudie.

Mais d'abord qu'est-ce que Zo'har? Vous l'apprendrez en écoutant Rabbi-Ben-Ahaz. « Quand le soufre et le feu du Seigneur eurent détruit les demeures des hommes et les temples des idoles, il sortit de la fumée un démon appelé Zo'har, du nom de la ville où on lui sacrifiait, le premier jour de la troisième lune, un agneau et une agnette engendrés du même bélier. » Donc Zo'har a été à la fois une ville et un démon : une ville où était violé chaque jour le précepte de l'Écriture : « Tu ne découvriras pas ce qui doit être caché en ta sœur de père ou en ta sœur de mère, née dans la maison ou hors de la maison »; un démon, celui qui voulait sur un même autel l'agneau et l'agnette du même bélier, en un même lit le fils et la fille du même père. C'est ce démon qui a soufflé, mais sans succès, ses conseils impurs à Abufar — vous n'ignorez pas l'*Abufar* de Ducis, — puis à René. Il les a soufflés, mais avec succès cette fois, à l'oreille des deux héros mis en scène par M. Catulle Mendès : le fils et la fille du marquis de la Roquebrussane, un vieux faune qui n'avait pas vieilli, un satyre jusqu'à la dernière heure écumant de luxure et haletant de débauche. Le triomphe final de Zo'har, telle est donc la donnée de l'œuvre : donnée plus que hardie, plus même qu'effrayante, odieuse et répugnante, si ce qu'elle a de révoltant n'est pas atténué par la magie de l'art. Il y fau-

(1) *Zo'har*, par M. Catulle Mendès. — 1 vol. Paris, 1886. G. Charpentier et Cie.

drait une magie prodigieuse, n'est-ce pas? Je n'ose pas dire que nous ne sommes pas révoltés; mais, enfin, il semblait que nous allions l'être plus violemment. M. Mendès a — dans une certaine mesure, et suffisante après tout, car enfin il ne faudrait pas non plus que ce spectacle nous parût chose toute naturelle — tempéré l'horreur de cette situation monstrueuse. Je ne l'en complimenterai pas au nom de la morale; mais au nom de l'art on peut le féliciter.

Comment y est-il parvenu? D'abord en faisant précéder cette situation même de certaines scènes auxquelles ne préside pas Zo'har, mais le païen Eros. Imaginez une toile où nous verrions Daphnis et Chloé pratiquant sans remords les leçons données tout à l'heure au jeune berger par Lycénion, l'obligeante voisine, et les pratiquant sous l'œil complaisant de la mère de Daphnis, qui les encouragerait avec son bon sourire, les appelant maternellement mon fils et ma fille. N'est-il pas vrai que ce serait un acheminement? Après nous être habitués à regarder cette toile, n'entrerions-nous pas moins effarouchables dans le musée secret? Eros nous prépare à Zo'har. Et c'est peut-être là l'explication de la longueur de ces épisodes dont je disais tout à l'heure qu'ils envahissaient et débordaient. Ils nous familiarisent — et pour cela il faut du temps, en effet — avec la perspective du tableau sur lequel nous pressentons bien que la toile se lèvera. M. Catulle Mendès s'est encore servi d'une autre préparation efficace en insistant sur les excès et les violences du vieux faune dont sont nés ses deux héros. Il l'a montré, ce satyre, invinciblement emporté par l'exubérance des sens, par le déchaînement d'un de ces tempéraments contre lesquels il n'y a pas à lutter. Et alors qu'arrive-t-il? Les lois fatales de l'atavisme et l'influence toute-puissante de l'hérédité, fatalité et influence irrésistibles selon la poétique et la physiologie du roman contemporain, préparent et expliquent ce qui autrement nous eût absolument révoltés. Cette influence de l'hérédité est portée à sa suprême puissance par Mlle de La Roquebrussanne, qui, née d'un tel père, a eu pour mère une Messaline; c'est de l'atavisme à double détente. Il est à détente simple pour le jeune homme, dont la mère a été une femme relativement honnête, une pâle fille du Nord, blonde, blanche, trop grande, victime, à l'heure de la faute, de son esprit romanesque plus que de ses sens. Aussi, d'un côté, ni scrupules ni remords; de l'autre, inquiétudes, angoisses, honte de soi-même et de cette monstrueuse passion, lutte enfin jusqu'au moment où Zo'har, par l'entremise de l'abominable mère de Daphnis, murmure à l'oreille : Ce n'est pas ta sœur! — Je ne dis pas, remarquez-le bien de grâce, que cette explication me satisfasse tout à fait; je constate seulement les moyens employés par M. Mendès. Il lui fallait d'autant plus user des palliatifs que son roman est un roman contemporain, que ses héros sont habillés à la dernière mode. S'ils portaient le péplum grec, ils nous trouveraient plus accommodants. Nous ne faisons pas tant de difficultés avec Phèdre, elle aussi fatalement en proie au délire des sens, elle aussi fatalement en proie à une incestueuse passion, elle aussi victime de l'hérédité, elle, la fille de Pasiphaé. Il faut ajouter cependant que Phèdre mérite notre pitié par les combats qu'elle a soutenus et aussi par ses remords. Elle ressemble plus au héros de M. Mendès qu'à son héroïne, qui, elle, n'a pas livré de combats, n'a pas connu le remords. Elle a suivi avec joie, avec ivresse, le torrent irrésistible qui l'entraînait

Vers un crime peut-être inconnu des enfers.

Vénus, à sa proie attachée, avait du moins laissé à Phèdre la notion du devoir, l'horreur du forfait rêvé; Zo'har a enlevé à sa victime tout sentiment de pudeur; conscience et honte du forfait, forfait qui n'a pas été seulement rêvé. Oh, la damnée! oh, la maudite! oh, la démoniaque! Elle cesse d'être une créature humaine; c'est un monstre diabolique, infernal, un enfant des ténèbres né, comme Zo'har lui-même, de la fumée de quelque Sodome incendiée par la foudre vengeresse. Et c'est ainsi sans doute que M. Mendès a voulu qu'elle fût comprise puisqu'il a fait intervenir dans son roman contemporain ce Zo'har mystérieux et apocalyptique qu'on n'a jamais vu sur le boulevard des Italiens.

A force d'être un monstre, cette fille de la fumée de Sodome cesse presque d'être immorale. L'impression d'horreur qu'elle inspire écarte d'elle toute pitié, ce qui la fait moins dangereuse que Phèdre, pour qui nous nous sentions pris de compassion. Elle nous épouvante et nous nous détournons avec horreur; Phèdre nous émeut et, quand elle tombe défaillante, nous sommes tentés de nous élancer pour la soutenir. C'est dans cette sympathie qu'est le péril. Lorsque l'héroïne de M. Mendès expire, nous avons les yeux secs, et d'une voix irritée nous crions : Meurs, maudite! Nous approcher d'elle à cet instant suprême par pitié, non jamais! Il nous semble que son contact nous souillerait, que son dernier souffle serait un poison mortel. Ce qui fait encore qu'elle est moins dangereuse, c'est qu'elle n'a pas un atome de sens moral. Ne criez pas au paradoxe. Supposons qu'elle ait un seul moment la notion du bien et du mal, qu'elle entrevoie, ne fût-ce qu'une minute, l'horreur de son exécrable passion, elle discutera alors, elle cherchera à se rassurer par des sophismes, et là serait l'élément dangereux et corrupteur. Mais de voir une louve haletante se ruer vers un loup né dans la même tanière, le péril pour nos mœurs n'est pas bien grave. C'est ainsi qu'à force d'être immoral, le tableau de M. Mendès cesse de l'être.

Nous reprocherions bien à l'auteur de supprimer l'âme pour ne mettre en scène que le corps, de

remplacer le sentiment par l'instinct; mais nous ne voulons pas lui prêter à rire. Il nous trouverait singulièrement naïfs et *vieux jeu*. Il faut être bien novice, bien Eliacin, pour ignorer le programme du naturalisme et ses formules. *Zo'har* est conforme au programme et à la formule : donc rien à dire. N'insinuons même pas que par le seul fait de se soumettre à cette poétique l'art devient nécessairement violent et brutal. Par exemple, cette violence est souvent, dans l'œuvre présente, d'une énergie grandiose, et cette brutalité se déchaîne en effets saisissants. Après avoir marqué le peu de sympathie que m'inspirent la donnée et les tendances de ce roman qui irrite et effraye, ce n'est que justice de signaler l'incomparable talent qui y éclate en maint endroit. Il y a là des mérites de premier ordre; certains épisodes sont traités de main de maître et il semble difficile d'imaginer rien au delà. Voyez notamment le dortoir au couvent, l'insomnie haletante de l'héroïne parmi tous ces sommeils réguliers de petites poitrines maigres dont l'haleine s'exhale en une odeur tiède et fade. Voyez encore la scène de la confession, où la supérieure, nature timorée et amoindrie, écoute avec stupeur la fille de Zo'har. Mais il faudrait trop citer si j'entreprenais de signaler tous les épisodes qui me semblent de petits chefs-d'œuvre. Dans le nombre, celui de Daphnis et de Chloé s'ébattant sous l'œil de Maman-Daphnis. Il fait bien un peu hors-d'œuvre, quoique j'aie tenté tout à l'heure de justifier sa présence; il est bien d'accent un peu parisien, dans ce roman qui nous fait entendre des voix lointaines de Ninive et de Gomorrhe; mais qu'il est charmant et pris sur le vif! Enfin, s'il y a trop de peintures scabreuses — mais le sujet l'exigeait; il le fallait! comme disait Bilboquet, — trop de ruissellements de chairs à la Rubens, il vous semblera comme à moi que M. Mendès y a dépensé beaucoup d'art, et vous direz avec moi qu'il n'est rien que l'art ne purifie. Ce qui est certain, c'est que le peintre n'a pas cherché le scandale ni spéculé sur les attractions malsaines. En somme, ce roman étrange, inquiétant, troublant, qui sans doute provoquera plus d'une protestation, est une œuvre de grande valeur. Ceux mêmes qui protesteront seraient très fiers de l'avoir faite et très heureux de la signer. Que M. Catulle Mendès ne s'éparpille donc plus en petits articles et ne se dépense plus en menue monnaie : c'est la grâce que je lui souhaite et que je nous souhaite.

III.

Un républicain qui ne dit point son nom a été attaqué dernièrement, certain soir, par trois rôdeurs de barrière. Aussitôt les sources vives de tendresse qui jaillissaient de son cœur sur les souffrants et les misérables se sont taries; le peuple est devenu pour lui la populace (1). Et il se venge de ses trois rôdeurs en mitraillant cette populace de vers chauffés à blanc. C'est par trop imiter le *Timon* de Shakespeare, qui, pour avoir rencontré quelques soi-disant amis perfides et ingrats, enveloppa d'un même dédain et d'une même haine l'humanité tout entière. N'en croyons pas le poète irrité qui nous conseille de répondre par du plomb à ceux qui demandent du pain. Je suis bien sûr que tout le premier il verserait son obole, quoi qu'il en dise, dans la bourse que lui tendraient les dames de charité de son arrondissement. Il se calomnie, n'en doutons pas. L'indignation, qui a fait ses vers, selon le mot de Juvénal, n'a mis que huit jours à son œuvre, nous dit-il. Hélas ! on le voit trop.

MAXIME GAUCHER.

(1) *La Populace*, poésies satiriques par un républicain. — 1 vol. Paris, 1886. Jules Lévy.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

A LA CAMPAGNE.

C'est moins loin de Paris que la Ferté-sous-Jouarre, mais plus loin qu'Asnières ou qu'Interlaken. Rien des bruits de Paris, sinon le chemin de fer qu'on entend souvent haleter derrière le coteau prochain, à une portée de fusil ; rien des préoccupations de Paris, sinon ce qu'en apporte le *Figaro*, chaque matin ; rien des gloires de Paris, sinon, sur l'envers d'une chaumière voisine, l'affiche monumentale de la *Maison qui n'est pas au coin du quai*. On est transporté dans une autre planète dont les journées ont quarante heures au moins, et où l'excitation d'esprit est supprimée au profit de la réfection corporelle.

Un potager plantureux, une large maison bien ouverte et bien gaie, des chambres tendues de perse, un service de table à fleurs dans le placard, et, sur les rayons, la collection de la *Revue des Deux Mondes* depuis la fondation, voilà ce qu'on appelle « une campagne ». Des pelouses soigneusement peignées et vallonnées descendent jusqu'à la Seine; les massifs sont des étoiles de feuillages blanchâtres et rouge foncé; à droite et à gauche, de longs couverts de tilleuls, avec quatre bancs de pierre moussus et un jeu de tonneau disloqué par l'humidité, ferment la perspective qui s'étend, en face, jusqu'au fleuve. Le fleuve même est joli et rêveur vers le soir, quand les ombres plus massives y plongent avec le ciel d'argent bruni.

On mène là une vie toute d'habitude. Cela repose parfaitement, puisqu'on n'a jamais ni incertitude, ni

choix à faire, ni décision à prendre sur quoi que ce soit. On ne commence rien; on continue. Pourquoi, par exemple, se tient-on toujours dans l'allée de gauche, où l'on a groupé des fauteuils pliants autour d'une table et où l'on a pendu un hamac? Pourquoi jamais dans l'allée de droite, qui est exactement pareille? Parce qu'on a toujours fait ainsi, n'en demandez pas davantage. Pourquoi le journal, qui arrive à midi, reste-t-il sous bande jusqu'à cinq heures? Parce qu'il a été décidé, à l'origine des temps, que cinq heures était le moment convenable pour lire le journal. A la campagne, on est conservateur; s'il n'y avait pas, parci par-là, quelques grandes villes, nous aurions encore la monarchie absolue, les pourpoints à crevés et le coche d'eau.

Par exemple, on se repose à souhait. Nul bruit que le bateau du touage qui passe en Seine le matin, quelquefois les coups que le jardinier donne sur sa bêche pour la remmancher, ou le pépiement plaintif d'un jeune moineau tombé du nid. Avant le dîner, on se promène dans les rues du village, vallonnées par un ruisseau central, entre les murs d'une blancheur aveuglante, sous les quatre lanternes au pétrole qui se balancent à leurs quatre potences. Au bout de ces rues primitives, on débouche sur les champs. On y rencontre de braves gens dont les veines du cou font saillie et qui vous tirent de grands coups de chapeau.

« Une nouvelle, ma chère: il paraît que le prince de Bulgarie a été déposé; la question d'Orient se complique. — Le pauvre homme! Était-il marié? Comment s'appelle-t-il? » Et madame se lève précipitamment. Un souci lui est venu. Le cocher qu'elle avait envoyé en ville, au marché, a oublié de rapporter des prunes pour le dessert. Que mettra-t-on en regard des pêches, pour la symétrie? Des fraises? il n'y en a plus. Des abricots? pas encore. Comment s'en tirer? A défaut de mieux, il faudra faire une assiette de macarons.

II.

A LA MER.

La mer est basse. Il est sept heures. Personne n'est levé encore. La plage est muette et déserte. Une seule vieille femme en cotte de futaine, en serre-tête plat, les jambes nues, la hotte au dos, arpente les galets vers la jetée; elle porte aux pêcheurs les lambeaux de seiches, les tentacules de poulpes tordus dans une eau noire, dont ils se servent pour amorcer leurs filets. On suit sa silhouette obscure sur l'horizon pâle. La grève est semée de petites flaques qui brillent; plus loin le moutonnement régulier du sable garde l'empreinte des vagues; là-bas, au contraire, sur la ligne extrême où la mer s'est retirée, une bande d'estran humide, mêlé d'une fine poussière de coquilles, miroite comme une glace. La mer est grise, le ciel est gris; et, très loin, au milieu de ce gris, sur la mer ou bien dans le ciel, qui sait? trois petites voiles grises à la file; elles ne bougent pas: on pêche au large. A droite l'estacade, noire de goudron, pointant vers l'espace illimité, porte le phare d'un blanc joyeux. Cette double note de noir et de blanc est la seule qui arrête l'œil au milieu de ces teintes indécises. De l'autre côté, la ligne déliée des falaises se prolonge à l'infini. Inconsciemment on ferme à demi les paupières, tandis que le souffle salé élargit les narines et fait affluer le sang aux joues.

L'homme est là pourtant, je veux dire l'homme et la femme: que serait l'un sans l'autre? Ce jardin du casino où des tamaris rabougris luttent contre l'ensablement; ces pavillons dont les volets vont s'ouvrir bruyamment tout à l'heure; cette estrade où tantôt l'orchestre jouera *le Petit Duc;* cette tente ouverte où vous ne voyez en ce moment qu'un monceau de chaises en désordre, tout cela s'animera vers midi, se peuplera au soleil de quatre heures, fourmillera de robes blanches et roses, papillotera d'ombrelles rouges et de chapeaux extravagants, s'épanouira, paradera, médira, jouera l'éternelle comédie que l'humanité civilisée se donne à elle-même pour le plaisir des désœuvrés et l'instruction des philosophes. Les pieds de votre chaise s'enfonceront de travers dans le sable tandis que vous suivrez les progrès d'une forteresse construite par des enfants court-vêtus, la conversation de deux Américains aux cheveux couleur de beurre, le va-et-vient des baigneuses en peignoir qui galopent à la rencontre du flot et font claquer leurs sandales sur les planches sonores.

Sur le quai du port, sur la jetée, dans les rues étroites et propres pavées de galets pointus, chez les marchands de paniers et de balances en coquillages, dans l'église trapue où tant de navires lilliputiens sont suspendus en *ex-voto*, vous coudoierez des inconnus que vous finirez par connaître et que vous oublierez cinq minutes après les avoir quittés. Vous voilà donc jeté dans un monde de fantaisie, dans une Thélème capricieuse et sans réalité, au milieu d'ombres chinoises souriantes, n'étant plus vous-même qu'un fantôme d'homme parmi d'autres fantômes, comme dit l'Écriture.

Il ne faut point pourtant rompre toute attache avec les choses extérieures, avec l'histoire contemporaine qui va son train, même pendant les vacances. Allez au kiosque chinois où l'on vend les journaux; parcourez celui-ci en vous promenant... « Ah! l'on a découronné le prince de Bulgarie... Pauvre homme!... Comment s'appelle-t-il?... » Mais voici qu'il est cinq heures; ne manquez pas l'heure du bain. Il y a une petite brune, en costume de laine blanche, qui entre dans l'eau si gentiment! Elle avance la pointe d'un pied, puis se baisse, avec un éclat de rire d'effroi, puis tout d'un

coup se décide et plonge au milieu d'une lame. Vous pourriez, si vous le vouliez bien, idéaliser cette petite brune, en faire une Elvire ou une Galatée; mais non : ce n'est, vous le savez, qu'une Parisienne de dix-sept ans avec une coiffure relevée, une petite robe bleu marine et un père morose.

III.

EN FORÊT.

Une maison forestière dans les Vosges. Une route, presque toujours déserte, s'enfonce dans le bois, bordée des poteaux du télégraphe. Où va cette route, une grande et belle route neuve fraîchement ferrée? Nous ne le saurons jamais, et qu'importe? Ce que nous voulons ici, c'est le calme et l'oubli. Un jardinet fermé par un entrelacs de baguettes non dépouillées de l'écorce affleure la route ; la maison elle-même s'est coupé un petit carré dans le bois, ce qu'il lui en faut pour son toit rouge, pour son plant de pommes de terre et pour la niche du chien.

Le matin, on ouvre l'étroite fenêtre qui grince, on hume la rosée qui mouille l'herbe, on respire le voisinage des grands arbres. En se penchant, on toucherait aux branches. Comme les premiers rayons obliques se jouent gaiement sur les troncs et sur la mousse! Sortons, enfonçons-nous dans l'ombre et le frais.

En moins d'une minute on arrive sous la futaie de hêtres. Plus d'autre bruit que nos propres pas. Les hêtres montent d'un seul jet et vont croiser leur ramure à quinze mètres au-dessus de nous. L'écorce pâle et reluisante, striée de noir, n'a pas les rugosités ni les contorsions rageuses du chêne; elle est lisse et douce à l'œil : ce qui domine, c'est la grandeur calme. D'espace en espace, le feuillage devient plus aéré et lumineux : c'est une clairière qu'on devine. De petits arbustes, de hautes herbes croissent et foisonnent dans cette échappée de jour; des insectes bourdonnent. Puis le crépuscule recommence, avec la longue colonnade des arbres immobiles.

Voici les sapins. L'obscurité s'assombrit encore. Le sol, plus mou et plus sonore, est feutré de toutes les aiguilles végétales tombées, roussies et lentement décomposées. Les troncs sont rougeâtres, écaillés, par places suintants de résine. L'odeur balsamique pénètre. De gros champignons au chapeau d'écarlate sortent de la mousse nourricière. D'immenses fourmilières s'arrondissent en dôme entre les racines des plus vieux arbres; ce sont des millions de bâtonnets imperceptibles qui en forment les cloisons et la toiture; les fourmis elles-mêmes, d'un jaune incertain, ne tranchent pas sur la couleur de leur cité : il faut approcher pour reconnaître dans cette nuit apparente d'un coin de bois reculé la vie, l'agitation, l'effort, l'intelligence.

Poursuivons. C'est un bas-fond, un éboulement de grosses pierres tout d'un coup figé et envahi, conquis, submergé par la végétation puissante. Herbes, arbustes, ombellifères ténues, feuilles larges et charnues, graines folles, entre-croisement de fils verts ou bruns, carillons des campanules violettes et des digitales de pourpre, susurrement des bourdons au vol irrégulier, battement d'ailes effaré dans le taillis, tout est vie, abondance de vie, ivresse de vie. . Je tire mon journal de ma poche. Ah! il paraît que le prince de Bulgarie est rappelé par ses sujets. Comment s'appelle-t-il?... Mais chut! écoutez : un essaim de moucherons presque invisibles s'abat sur le feuillage avec le bruissement de la pluie. Penchons-nous, regardons; les voilà qui reprennent leur vol; suivons-les; ils traversent un rayon; c'est une poussière palpitante et illuminée : et chacun de ces corpuscules est un organisme qui respire, qui sent, qui se meut, qui veut, et combien y en a-t-il dans cette éclaircie de forêt? Et combien dans toute la forêt? Et combien par toute la terre? Et les plantes elles-mêmes ne sont-elles pas aussi un peuple animé? Où s'arrête au juste leur activité propre? Pensez à la dionée, à la sensitive. Ne sont-ce point des candidates au rang d'animaux? Les animaux ne sont-ils point des candidats au rang d'hommes? Mais l'imagination perd pied... *Adoremus.*

IV.

DANS LA MONTAGNE.

Les gens de la plaine, les gens en souliers plats, ont décidé que les grimpeurs de montagnes étaient des fous ou des imbéciles. Se rompre le cou, du moins en courir la chance, et pourquoi, s'il vous plaît? Pour la satisfaction chimérique de raconter au dessert qu'on a passé là où les trois Anglais furent précipités en 1865? Pour se faire mettre dans les *Annales du club Alpin*? Pour étonner les collégiens en vacances? Pour que, s'il leur arrive malheur, on dise d'eux ce que le vieux Desportes écrivait sur Icare :

Il est mort poursuivant une haute aventure ?

Rêverie et fumée. Faire avancer ses larges pieds sur un long ruban de route pour se transporter d'un point à un autre, à la bonne heure; entreprendre un voyage d'exploration dont on rapporte de la poudre d'or ou des dents d'éléphant, soit; mais, en pure perte et sans espoir de profit ni de gloire, braver la mort au-dessus des nuages, quelle manie vaniteuse et sotte! Est-il sensé d'admirer ceux qui réussissent et de plaindre ceux qui meurent? — Eh bien! j'en suis fâché pour la plaine; mais je ne puis hausser les épaules au récit des belles témérités de nos montagnards. Les cimes ont leur ivresse que ne peuvent combattre les raisonnements des hommes sages. Que ceux qui ne la connaissent point se taisent. Non seulement l'exercice muscu-

laire succédant à dix mois de tension intellectuelle est un merveilleux réactif; mais l'ascension elle-même, la difficulté tournée par l'adresse ou surmontée par la persévérance, la joie de respirer un air plus subtil, l'agrandissement graduel de la perspective, la poésie des hauteurs pleine du dédain des petitesses d'en bas, l'aile d'aigle et de condor donnée à l'imagination, la mise en présence de l'éternité visible sont des bienfaits qui établissent presque deux classes entre les hommes.

Nous voilà donc sur les derniers contreforts de rochers chauves qui précèdent les névés. Nous sortons de la petite cabane borgne qu'on a blottie dans l'anfractuosité du granit, et si pareille à lui de couleur et d'aspect qu'à vingt pas on ne l'en discerne point. Nous nous détirons sur la plate-forme qui en est comme le perron, et nous jetons le regard autour de nous, encore fatigués et maussades d'une nuit fiévreuse et sans sommeil. Le vent souffle d'en bas et rafraîchit violemment le visage. Il est deux heures du matin. Rien ne se voit des vallées; mais les champs de neige se distinguent dans le voisinage, bossués, creusés, tourmentés, d'un uniforme gris phosphorescent. La cime est cachée par un lambeau de nuage cotonneux. On allume une lanterne, deux lanternes. La voix humaine a une sonorité étrange. On se met en marche avec précaution sous une pluie fine qui rend la pierre glissante et fouette les yeux. Le froid ne se sent presque pas. Le silence pèse et effraye bien davantage. On descend, puis on remonte; la corde marque sur la neige. Bientôt le petit jour s'annonce: ce n'est qu'un remous dans les nuages du côté de l'Orient, puis un déchirement soudain. La cime apparaît enfin, blanche sur le ciel encore noir. Trois heures après, nous y sommes, debout, un peu effarés, pris d'une envie irraisonnée de monter encore, mais dans le vide puisque la terre nous manque, et d'étendre nos bras comme des ailes. Cependant l'azur foncé, quand on y lève le regard, nous épouvante, nous aplatit de terreur, nous force presque à nous coucher pour étreindre de nos bras et de nos jambes cette pierre que nous voulions quitter, dernier promontoire que notre monde avance dans l'espace.

Il faut redescendre, redescendre vers le bruit, vers le grelot des vaches, vers les hommes, vers le feu dans les cheminées, vers les chambres closes, vers les tables bien éclairées et bien servies de soupe chaude, vers les conversations, les pensées, les sentiments qui sont mieux à notre taille. Il faut oublier cette vision farouche de l'immensité... En rentrant à l'auberge, nous entendons des Anglais qui discutent. L'Allemagne, l'Autriche, laisseront-elles la Russie agir à sa guise en Bulgarie? Où est le prince Alexandre?... La semaine prochaine, nous monterons au Schreckhorn.

PAUL DESJARDINS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — M. de Freycinet, ministre des affaires étrangères, est rentré définitivement à Paris. Il a présidé le conseil de cabinet et communiqué à ses collègues les dépêches qu'il avait reçues relativement aux événements de Bulgarie. — M. Lockroy a fait approuver le projet de règlement de l'exposition universelle de 1889. — La grève de Vierzon continue sans incidents. — Le directeur du mouvement général des fonds au ministère des finances vient de prescrire le retrait de la circulation des pièces de cinq francs en or. — M. Lockroy, ministre du commerce, a inauguré les soirées de l'exposition internationale des sciences et arts industriels.

Extérieur. — M. le comte de Montebello, ambassadeur de France à Constantinople, a remis au sultan, en audience solennelle, les lettres de rappel de M. de Noailles et ses lettres de créance. — M. Decrais, ambassadeur de France à Vienne, a présenté ses lettres de créance à l'empereur. — M. le baron de Courcel a présenté ses lettres de rappel à l'empereur d'Allemagne et l'a remercié de l'honneur qu'il lui avait fait en lui conférant l'ordre de l'Aigle-Noir. — Le gouverneur du Sénégal, M. Genouille, est rentré en France pour entretenir le ministre des affaires étrangères de diverses questions intéressant notre colonie.

Angleterre. — Lecture a été donnée au parlement du discours du trône. A la Chambre des lords, lord Salisbury a résumé rapidement l'état actuel de la politique extérieure de l'Angleterre. — La Chambre des communes a voté, par 294 voix contre 126, la motion renouvelant la prohibition faite aux pairs d'intervenir dans les élections; elle a discuté l'Adresse qui doit servir de réponse au discours du trône.— M. Gladstone a vivement critiqué toutes les propositions gouvernementales et ses paroles ont été fréquemment applaudies. — De graves désordres se sont de nouveau produits à Belfast; les régiments qui devaient rentrer en Angleterre ont reçu l'ordre de rester en Irlande.

Question d'Orient. — Le prince Alexandre de Battenberg, souverain de la Bulgarie, a été déposé à l'instigation du métropolitain Clément et de M. Zankoff; on s'est emparé de sa personne et il a été conduit hors du pays à bord de son yacht. Un gouvernement provisoire a été constitué à Sofia. Mais une contre-révolution n'a pas tardé à se produire; la majorité du peuple et de l'armée s'est déclarée en faveur du prince déchu; le gouvernement provisoire s'est démis de ses fonctions et un conseil de régence composé de M. Stambouloff, président de l'assemblée nationale, Karavelof et Mikiforoff, a pris sa place.

Japon. — Le gouvernement japonais a décidé la construction d'un palais du parlement, d'un tribunal et d'une Préfecture de police; il a confié l'exécution de ces travaux à un architecte de Berlin. — Des rixes ont eu lieu à Nangasaki entre Chinois et Japonais; six cuirassés chinois sont aussitôt entrés dans les eaux japonaises.

Danemark. — Le conseil d'État a adopté une loi provisoire sur la presse qui oblige les directeurs et rédacteurs de journaux à signer leurs articles et à en prendre la responsabilité.

Russie. — Un grand banquet a été offert à M. Deroulède à Saint-Pétersbourg par les journalistes et gens de lettres. — Alexandre Krapotkine, le frère de l'anarchiste bien connu, s'est suicidé en Sibérie.

États-Unis. — Dans l'affaire des anarchistes de Chicago sept des prévenus ont été condamnés à mort.

Allemagne. — Le ministre de l'instruction publique a décidé que les femmes ne seraient admises à aucun titre dans les universités prussiennes. — Le prince de Bismarck a eu une entrevue à Franzenbad avec M. de Giers, ministre des affaires étrangères de l'empire russe.

Lettres, sciences et arts. — M. Turquet, sous-secrétaire d'État aux beaux-arts, vient de décider que les œuvres d'art achetées depuis plusieurs années aux expositions annuelles et déposées dans les magasins du palais de l'Industrie seraient réparties entre les musées de province. — On a découvert, dans le lit du Cher, un bateau gaulois enfoui sous les graviers et qui paraît être resté sous l'eau pendant plus de deux mille ans. Ce curieux spécimen de l'art de la navigation préhistorique va être transporté au musée de Bourges. — Un comité s'est formé à Bologne pour célébrer le centenaire de la découverte de l'électricité animale par Galvani. La méthode d'inoculation de M. Pasteur doit être prochainement expérimentée à l'Institut pathologique de l'université de Buda-Pesth. — Le ministre de l'instruction publique a chargé M. l'abbé Batiffol d'une mission en Italie, à l'effet de rechercher et d'étudier les manuscrits grecs originaires de la Grande-Grèce. — Le ministre de la guerre, d'accord avec le sous-secrétaire d'État aux beaux-arts, a décidé l'érection d'une statue en bronze au lieutenant-général Chevert, mort en 1769. — Le tzar Alexandre III a souscrit pour une somme de 40 000 roubles (100 000 francs) à l'Institut Pasteur. — Le comité formé pour élever une statue à Louis Blanc vient d'offrir à la ville de Paris le modèle de cette statue, qui sera érigée sur la place Monge.

Faits divers. — La conférence internationale organisée par les sociétés ouvrières de France et de l'étranger a tenu ses premières séances dans la salle de la Redoute. — Un duel au pistolet a eu lieu à Bordeaux entre M. Dulac, rédacteur de la *Gironde,* et M. Leryant, directeur du *Réveil bordelais.*

Nécrologie. — Mort de M. Charles Tenant de Latour, ancien magistrat; — de M. Henri de Perthes, ancien consul de France à Cologne; — du docteur Azéma, président du conseil général de la Réunion; — de M. Germa, trésorier payeur général de Loir-et-Cher; — de M. de Saint-François, collaborateur de l'*Illustration* et du *Monde illustré;* — de M. d'Escudié de Villestang, attaché à l'administration des télégraphes du Tonkin; — de M. Mendès Léal, ancien ambassadeur du Portugal à Paris; — de Mlle Aurore Garat, fille du célèbre chanteur et nièce du ministre de la Convention; — de M. Henry Le Monnyer, consul de France à Christiania; — de M. Lavieille, ancien député, consul général de France à Panama.

Mouvement de la librairie.

ROMANS.

La production des romans a pris dans le cours de cette année des proportions inusitées. J'estime que l'on se fût passé sans trop se plaindre de cette stérile abondance, puisque le nombre des ouvrages vraiment distingués n'a pas augmenté sensiblement. On a laissé passer sans lui accorder toute l'attention qu'elle méritait une œuvre remarquable de M. Camille Lemonnier, *Happe-Chair.* Le romancier belge est un disciple d'Émile Zola que son maître ne reniera certainement pas; il a voulu faire, lui aussi, son *Germinal* et peindre le drame du laminoir et de l'usine de fer, à côté du drame de la mine. Ce tableau de la vie et des misères de l'ouvrier belge est vigoureux et émouvant, et les grèves récentes lui ont donné un poignant intérêt (de Brunhoff). — M. Hector Malot a mis en relief dans *Baccara* un des aspects les plus lamentables du monde parisien, la vie du cercle, et la fièvre du jeu, avec leurs excitations malsaines et leurs facilités dangereuses qui entraînent les imprudents et leur font perdre souvent la raison et l'honneur (Charpentier). — Le monde parlementaire a trouvé un chroniqueur fort caustique dans M. Félix Narjoux, qui nous fait assister avec *le Député de Chavone* et *le Ministère de Martial Ravignac* aux dessous de la politique moderne et nous introduit dans les coulisses du parlement et de l'administration; nos législateurs et nos fonctionnaires ne gagnent point, paraît-il, à être vus de trop près (Plon-Nourrit). — Le roman judiciaire, toujours cher aux lecteurs de feuilletons, est brillamment représenté par *les Ruffians de Paris,* de M. Maurice Drack, et *le Wagon 303,* de M. Jules Mary. Ce ne sont que rapts, vols, détournements d'héritages, conçus et exécutés par des gredins de haute envergure, qui finissent par recevoir la juste récompense de leurs exploits, pour la plus grande satisfaction de la morale publique. Il est vrai qu'ils sont traqués avec une incroyable ténacité par des policiers extraordinairement habiles et que la Sûreté générale devrait s'empresser de prendre à son service. — *Mi-Diable,* de M. Léon Cladel, est une œuvre brutale et tourmentée, dans laquelle l'auteur retrace, avec un réel talent d'ailleurs, les amours sauvages et sanguinaires d'un muletier avec une belle fille des Pyrénées (de Brunhoff). — Les paysans dépeints par M. A. Matthey dans *Thérèse Buisson* et *la Fête de Saint-Rémy* sont pris sur le vif; dans ce tableau de leurs mœurs, de leurs passions, de leur égoïsme et de leur cupidité, se mêlent les épisodes dramatiques et les éclats de gaieté. — Marcel Frescaly nous raconte dans le *Mariage d'Afrique* le touchant dévouement d'une jeune fille bretonne pour un sous-lieutenant qu'elle va soigner en Algérie où il a été blessé; chemin faisant, l'auteur nous fournit de curieux détails sur la vie militaire en Afrique, et les personnages qu'il a observés se distinguent par leur relief et leur originalité (Charpentier). — *Le Castélou,* de Mme Augustin Lion, est un charmant tableau d'intérieur où l'on voit une jeune fille aux prises avec l'adversité, et relevant, grâce à son intelligence précoce et à son dévouement industrieux, le courage de toute sa famille (Charpentier). — Dans *Merlette,* M. Remy de Gourmont a mis en présence deux figures qui forment un contraste saisissant, une jolie paysanne à la beauté rustique et une Parisienne délicate et raffinée; il a déroulé, dans un décor d'idylle, l'histoire d'amour tour à tour gracieuse et terrible dans laquelle elles se trouvent entraînées (Plon-Nourrit). — Sous le titre d'*Amants et maris,* M. Louis Ulbach a réuni une série de nouvelles dramatiques et piquantes, frivoles et morales à la fois, contées avec beaucoup d'esprit et laissant deviner sans peine ce que le narrateur n'a pas cru devoir devoir trop éclaircir (de Brunhoff). — L'*Amour de Babel,* de M. Pierre Véron, forme une peinture humoristique et piquante de la galanterie parisienne, qui, sans être toujours vraie, est du moins vraisemblable et amusante.

DIVERS.

La question de *l'Affaiblissement de la natalité en France,* qui a été fréquemment agitée dans ces derniers temps, vient d'être traitée à fond par M. le marquis de Nadaillac, dans un savant travail dont les conclusions n'ont rien de rassurant. L'auteur a constaté, en s'appuyant sur les statistiques officielles, que la population de la France avait à peine doublé en cinq siècles et demi, tandis que celle de l'Angleterre a presque triplé en quatre-vingts ans et que celle de l'Allemagne s'accroît dans des proportions encore plus sensibles. Cette décroissance de la natalité en France paraît, d'après M. de Nadaillac, inhérente à la race, au caractère national

et aux conditions économiques, toutes choses qu'il est fort difficile, sinon impossible de transformer dans un court espace de temps (Masson).

Les *Lettres de l'Enfer*, de l'écrivain danois Max Rowell, que M. le pasteur Louis Ducros vient de traduire en français présentent, à un point de vue général, une analogie sensible avec les *Mensonges conventionnels de notre civilisation* de Max Nordau, que nous avons précédemment signalés. C'est par la forme surtout que ces deux ouvrages se distinguent. Pour tracer une peinture satirique de la société contemporaine, Max Rowell a adopté un cadre humoristique. Les systèmes religieux ne sont même pas épargnés par lui, et il leur ménage d'autant moins ses sarcasmes qu'il voudrait régénérer la société par la pratique rigoureuse des véritables vertus chrétiennes (Westhauser).

L'*Introduction aux rapports des membres du jury français de l'exposition internationale d'Amsterdam*, rédigée par M. Henry May, est un document économique qui mérite d'être sérieusement étudié dans le temps de crise que nous traversons. A défaut de comparaisons raisonnées auxquelles il était difficile de se livrer à propos d'une exposition disposée sans méthode générale et composée d'éléments peu en rapport avec les forces productives de chaque industrie et de chaque pays, l'auteur s'est attaché à mettre en lumière les enseignements utiles, mais assez restreints, que l'on pouvait en tirer pour la France. Il a montré que si nous n'étions point déchus de notre ancienne supériorité, comme nos rivaux se plaisent à le répéter, le développement du travail national se trouvait du moins entravé par des difficultés de tout ordre, et il a signalé les mesures nécessaires pour améliorer la situation économique de notre commerce et de notre industrie et pour leur assurer tout à la fois la conservation de leur ancienne clientèle et la création de nouveaux débouchés (Quantin).

Dans une étude sur *les Petites communes en France et en Italie*, notre collaborateur M. J. de Crisenoy, ancien directeur de l'administration départementale et communale au ministère de l'intérieur, a démontré, à l'aide de faits récents et de chiffres empruntés aux statistiques officielles, qu'il ne fallait pas songer à supprimer chez nous les petites communes en les réunissant entre elles ou en les annexant à des communes voisines plus importantes, comme on a pu le faire en Italie. Mais, pour remédier aux nombreux inconvénients que présentent les agglomérations rurales pourvues d'une organisation distincte insuffisamment justifiée par le nombre des habitants, il propose de leur accorder le droit de s'associer librement suivant leurs besoins. Ce système ingénieux et pratique aurait pour résultat de multiplier les éléments de la vie locale, en même temps qu'il faciliterait la solution de certains problèmes d'administration générale, entre autres celui de l'assistance publique.

Avec l'ouverture de la chasse, voici les ouvrages cynégétiques qui font leur apparition. Nous indiquerons en première ligne un excellent manuel de M. Louis Boussenard, *la Chasse à tir mise à la portée de tout le monde*. L'auteur, qui ne nous était guère connu jusqu'ici que comme un romancier à la façon de Jules Verne, est en même temps un chasseur émérite. — M. Charles Diguet, abordant un terrain à peu près inexploré, nous recommande les *Chasses de mer et de grèves*, qui peuvent fournir dans les villégiatures au bord de l'Océan un agréable passe-temps. — Le marquis de Cherville, qui jouit en ces matières d'une notoriété justement acquise, a réuni sous le titre de *Contes d'un coureur des bois*, une série de souvenirs cynégétiques, pleins de sentiment et d'humour, fort joliment illustrés par le crayon de Kauffmann (Marpon-Flammarion).

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

La collection des *Mémoires et documents scolaires publiés par le Musée pédagogique* sous les auspices du ministère de l'instruction publique vient de s'enrichir d'un savant et curieux *Répertoire des ouvrages pédagogiques du* XVIe *siècle* conservés dans les bibliothèques de Paris et des départements.

La librairie Hachette commence la publication d'une série de notices historiques et archéologiques relatives aux principales villes de France ; ont déjà paru : *Blois, Tours, Reims, Nîmes, Chartres, le Mans, Angers, Nantes, Saint-Malo, Dinard*.

M. Augustin Challamel a publié le second volume de son *Histoire de la liberté en France*, qui s'étend de 1789 jusqu'à nos jours.

Le septième fascicule du *Droit mis à la portée de tout le monde*, par le professeur Accollas, est relatif à *la Propriété littéraire et artistique*.

L'éditeur Rouam ajoute à sa collection des artistes célèbres une biographie de *Fra Bartolommeo* et de *Mariotto Albertinelli*, par M. G. Gruyer.

La librairie Hetzel met en vente un nouveau roman de Jules Verne qui a pour titre *Robur le conquérant*.

Autres nouveautés de la semaine :

DIVERS. — *Abrégé d'histoire contemporaine*, par A. Lacroix ; — *les Méthodes de guerre actuelles*, par le général Pierron ; — *la Guerre de sécession, 1861-1865*, par E. Grasset, avec préface de M. Victor Duruy ; — *Scènes de la vie militaire*, par Edmondo de Amicis ; — *le Nouveau scandale de Londres, l'affaire Crawford-Dilke*, compte rendu des débats ; — *le Monde où l'on triche*, par Hogier-Grison ; — *le Combat pour la vie*, par O. de Rawton ; — *Essais de critique*, par Ch. Fuster ; — *la Renaissance religieuse en France*, par Léon Lefébure ; — *les Pages des écuries du roi*, par H. de Carné ; — *Saint-Brieuc et ses plages*, par R. Garin de Lamorflan ; — *Çà et là, Cochinchine et Cambodge*, par Paul Branda ; — *la Populace*, poésies satiriques par un républicain ; — *le Livre et les arts qui s'y rattachent*, depuis le moyen âge jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, par P. Louisy, d'après les ouvrages de Paul Lacroix ; — *Quelques réflexions sur les lois sociales*, par le duc d'Harcourt (Firmin-Didot).

ROMANS. — *L'Amour moderne*, par Louis Ulbach ; — *le Château tragique*, par H. Wood, traduction de Spoll ; — *Amourettes*, par Louis Thiercelin ; — *la Vie en rose*, par A. Robida ; — *Joyeusetés galantes* suivies de *Laripète cilladin*, par Armand Sylvestre ; — *Amour, amour !* par Jean Malic ; — *Séchot et Poulard*, fantaisies alpestres, texte et dessins par E. Guigues.

La vogue des écrivains russes ne paraît pas près de finir chez nous ; on prépare en ce moment la traduction de nombreux romans parmi lesquels nous signalerons : *la Mort d'Ivan Ilitch, les Deux hussards, les Contes enfantins*, du comte Léon Tolstoï ; — *l'Enfant en caoutchouc, les Deux généraux, les Émigrants*, de Grigorovitch ; — *les Messieurs Golovleff, Scènes satiriques*, de Chtchédrine ; — *les Nouvelles* et *Dernières nouvelles*, d'Ouspensky ; — *Chronique de famille, le Petit-fils de Bagroff*, d'Aksakoff ; — *les Podlipovtzy*, de Rechetnikoff ; — *Attalea princeps*, de Garchine.

Émile Raunié.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît (7409)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 10. (23e ANNÉE). — 4 SEPTEMBRE 1886.

LA PRAIRIE

Scènes rustiques

Je ne crois pas qu'il existe d'endroit beaucoup plus solitaire que l'île de Tournoise. Séparée du village du même nom par d'épais rideaux de peupliers sur lesquels se détachent son vieux moulin, coiffé de larges tuiles, son colombier ajouré, reste de prétentions féodales, et son pont bossu, cette île étroite et ceinturée de saules, qui fait penser à un joyau ancien oublié dans un écrin vert, dresse ses berges escarpées au bord de la prairie de l'Oise, de la grande prairie aux reflets changeants déroulée à l'entour comme un immense tapis.

Pas un toit, pas un champ cultivé, pas même un sentier frayé n'arrête la vue à la ronde dans ce désert verdoyant, fréquenté seulement en partie, l'été, par les troupeaux des villages les plus voisins. Aussi l'étonnement du père Moral, le meunier de Tournoise, fut-il indescriptible le jour où, en relevant ses verveux, à un kilomètre de son moulin, il trouva un nouveau-né, une petite fille vivante et remuante dans les roseaux du bord de la rivière. De stupéfaction, il faillit lâcher la perche qui lui servait à manœuvrer son embarcation. Un enfant là, si loin de toute demeure ; qui pouvait l'y avoir mis? D'un brusque mouvement, il remonta son bonnet de loutre sur le sommet de sa tête et, debout dans sa barque, inspecta attentivement les environs. A ses pieds l'Oise, moirée de lumière, coulait à petits flots pressés entre les buissons de ses rives; plus loin, la prairie, appesantie de rosée, relevait son herbe haute sous les premiers feux du soleil; mais le meunier eut beau fouiller buissons et prairie de son perçant regard de chasseur, il n'aperçut personne. Les appels qu'il lança à plusieurs reprises, d'une voix de stentor, n'eurent d'autre réponse que le cri discordant des poules d'eau et le frétillement joyeux de l'eau rapide qui semblait le narguer. Alors il se décida à ramasser le petit être démailloté qui gigotait insoucieusement au soleil dans l'herbe humide, à six pouces de la rivière, et le prit avec précaution dans ses mains noueuses, espérant découvrir quelque indice révélateur; mais en vain il le tourna et le retourna : les langes blancs et fins n'avaient pas de marque; rien n'apparaissait qui pût servir à le reconnaître. C'était l'abandon volontaire, prémédité et définitif, dans sa simplicité brutale et sans appel.

Avec une exclamation indignée, le meunier déposa son frêle fardeau sur ses verveux amoncelés et redescendit la rivière, fort embarrassé de sa trouvaille, résolu à la porter purement et simplement à la mairie. Mais quand sa femme vit ce petit être si menu, si rose, si potelé, elle qui n'avait pas de fille et en désirait une, elle se sentit tout à coup prise de tendresse pour celle-là et pria son mari de la lui laisser élever.

— Regardez donc, dit-elle, comme elle est jolie avec ses grands yeux noirs, ses oreilles délicates, et tout son petit corps robuste et souple qui s'étire sous mes caresses. Les nouveau-nés ont-ils jamais tant de beauté, et ne semble-t-elle pas une fleur éclose cette nuit dans la rosée à notre intention? Ah! tenez, c'est sans doute un présent de la Prairie, un gage d'amitié et de bonheur qu'elle nous offre et que nous serions ingrats de refuser. Gardons cette enfant, j'en serai si contente! Nous la nommerons Roselette, en souvenir des roseaux où vous l'avez trouvée, et nous lui servirons de parents.

Lui ne voulait pas, d'abord. En plus de la dépense

qu'il appréhendait en bon paysan, il craignait pour sa femme une augmentation de besogne. La bonne Mme Moral trouva réponse à tout : elle n'avait pas encore sevré leur petit Michel, elle pourrait nourrir la mignonne créature de son lait sans qu'il en coûtât rien; et, pour ce qui était de l'embarras, elle n'avait pas peur de l'ouvrage, Dieu merci, et elle promettait que rien ne se ressentirait dans la maison de ce surcroît d'habitants. Enfin, elle fit tant d'instances que le père Moral céda à son désir.

C'était, au surplus, le premier vœu qu'elle exprimât depuis son mariage, car elle avait le caractère le plus doux, le plus facile à contenter du monde; et, d'autre part, il n'eût pas fait bon importuner le meunier de fantaisies fréquentes. Dans ce domaine perdu en pleine solitude qu'ils habitaient de père en fils depuis près de deux cents ans, les Moral avaient précieusement conservé, avec la plus foncière droiture, la simplicité de mœurs patriarcale des protestants d'autrefois et cette bonne tradition qui concentrait l'autorité et l'initiative dans les mains du chef de famille — « not'maître », comme disaient également épouse et serviteurs, — quitte à ne laisser à la femme qu'un rôle de servante. Pour rien au monde, un Moral n'aurait sarclé une planche de légumes de son jardin ou porté un seau d'eau. Cela ne le regardait pas, c'était l'affaire de sa femme, ou de sa mère, ou de sa sœur, ou de toutes ensemble. Son affaire à lui, c'était de surveiller le moulin, de faucher ses prés et, le reste du temps, de parcourir la prairie pour son agrément. Il résultait de ceci qu'au moulin de Tournoise les hommes vivaient en paresseux et les femmes en bêtes de somme; mais qu'y faire? les choses se passaient ainsi depuis fort longtemps et n'en allaient pas plus mal.

Le père Moral fit donc une infraction à la coutume de sa famille en laissant en cette occasion sa femme agir à sa guise; mais, ainsi qu'elle l'avait promis, rien n'en souffrit dans la vieille demeure. La basse-cour et le verger furent entretenus comme par le passé; les chambres hautes du logis gardèrent l'exquise propreté de leur mobilier antique, et le meunier resta entouré des humbles prévenances auxquelles il était accoutumé et qui mettaient une ombre de servage sur le front penché de sa silencieuse compagne.

I.

C'est dans ce milieu honnête et sain, parfumé de vieux usages et d'austérité huguenote, que le fils du meunier et la petite Roselette grandirent ensemble en liberté, comme ces belles plantes vivaces qui croissent à profusion sur le sol vierge de la prairie. Tant qu'ils furent petits, ils jouèrent de côté et d'autre, harcelant le garde-moulin, un brave garçon un peu lent de cervelle, mais « fort comme une ânesse », selon sa propre expression, qui les cachait derrière les sacs de farine; pêchant les « ondes » de la prairie, dans l'eau jusqu'à mi-jambes; grimpant aux arbres, montant à cru les gros chevaux de la pâture. Avec ses yeux bleus de jacinthe sauvage, ses boucles fauves comme le soleil d'août, le petit Michel était le plus déterminé gamin à dix lieues à la ronde. Rien ne lui faisait peur, rien ne l'arrêtait, et partout où il passait passait aussi la mignonne Roselette, plus étroitement attachée à ses pas que son ombre. Ils étaient inséparables jusque dans le sommeil; là où la fatigue les prenait, ils s'endormaient côte à côte, joue contre joue, cheveux blonds et noirs confondus. Dans cette pose abandonnée, avec leurs beaux pieds nus, leurs formes enfantines et rondes, ils rappelaient les groupes immortels de l'antiquité; mais personne n'était là pour les admirer, personne que les oiseaux perchés çà et là dans les grands peupliers qui étendaient sur eux leur feuillage frissonnant.

Quand ils furent en âge d'apprendre à lire, le père Moral les envoya chez le pasteur de Rouy. Ils s'y instruisirent, mais non sans efforts. Les journées de classe semblaient longues à ces deux enivrés de grand air et d'exercice, et c'est avec délice que, la classe finie, ils revenaient à travers la prairie, la main dans la main, à l'heure où le chœur des grenouilles s'éveille dans les « ondes » et remplit de ses stances alternées le silence profond du soir.

Cela dura plusieurs années; puis Michel commença à suivre son père en prairie, à apprendre le maniement du fusil et de l'épervier, entraîné dès l'abord vers l'existence large et libre qui s'offrait à lui; et tandis qu'il se délectait de chasse et de pêche avec le meunier, Rose s'initiait au ménage. Dès lors, les deux enfants ne se rencontrèrent plus guère qu'à l'heure des repas, ou bien le dimanche, devant les gros sourcils intimidants du père Moral, et, quoique souffrant de cette contrainte, ils n'osèrent ni s'en plaindre ni s'en affranchir.

Quelquefois pourtant, l'hiver, quand le débordement suspendait du même coup le travail du moulin et les expéditions du meunier, quand tout le monde, confiné dans la vaste cuisine, s'absorbait dans des occupations différentes, Michel et Roselette s'esquivaient doucement vers quelque chambre éloignée où l'on pût reprendre les joueries d'autrefois sans crainte d'être entendu. C'était alors des poursuites, des rires, des babillages, des nattes défaites à plaisir, des baisers donnés et rendus, une joie enfin de se retrouver ensemble, qui se faisait jour par mille extravagances.

Un deuil douloureux vint tout à coup effacer la gaieté de leurs lèvres naïves : Mme Moral mourut subitement, laissant tout le fardeau du ménage sur des épaules de quinze ans. Pendant près d'un an Roselette, accablée de chagrin et de besogne, n'eut ni l'envie ni le loisir de

jouer avec Michel. Elle ne souhaitait qu'une chose : être seule au moulin pour y pleurer librement celle qu'elle avait aimée comme une mère.

Lorsqu'elle reprit possession d'elle-même et que, un peu familiarisée avec sa lourde tâche, elle regarda autour d'elle, elle fut frappée des changements survenus chez les habitants du moulin. Le meunier avait vieilli, il était devenu taciturne, exigeant, et cet intervalle d'un an qui voûtait ses épaules et assombrissait son humeur avait fait de son fils un beau garçon au regard honnête, au torse vigoureux, plein de vie et de santé. Le garde-moulin lui disait « not'maître », comme à son père, et, de fait, dans toute sa contenance fière et calme, dans ses gestes mesurés, dans les inflexions de sa voix chaude et ferme on sentait l'assurance et l'autorité d'un homme. Cette autorité, Roselette la trouva toute naturelle, et, encore que le jeune homme ne la lui fît pas sentir, elle s'effaça devant lui, se fit toute petite, toute réservée dans son humble rôle de ménagère attentive et vigilante.

Elle aussi avait bien grandi, bien changé depuis la mort de Mme Moral; le travail avait développé son corps en même temps que la solitude et le chagrin mûrissaient son esprit; elle sortait de son deuil épanouie et charmante, comme ces fleurs dont un orage a hâté l'éclosion, et, dans sa candeur naïve, reconnaissante à Dieu de la part d'existence qu'il lui avait faite au moulin.

Car pour cette simple enfant il n'existait pas de plus belle demeure que ce moulin gothique aux vastes pièces sonores et nues, vitrées de petits carreaux ; pas d'horizon plus beau que la prairie nuancée d'ombre et de lumière sur laquelle les collines couronnées de moissons versent la paix de leurs grands bois. La vie dans cette Thébaïde, laborieuse et sévère comme elle était, avait des charmes pour elle qui n'en connaissait pas d'autre, et elle ne cherchait rien au delà de l'heure présente. Vint un temps, cependant, où tout cela ne lui suffit plus ; avec le printemps, un malaise vague s'empara de la jeune fille, la rendit songeuse et triste par moments. Il lui semblait que quelque chose manquait à sa poitrine oppressée, qu'une langueur coulait dans ses membres, et en même temps elle cherchait partout une fraîcheur qui la fuyait.

Un jour qu'elle s'était éveillée plus tôt qu'à l'ordinaire, elle s'habilla prestement et sortit sans bruit du moulin. Il était à peine trois heures; le jour naissait dans un ciel éclairci et déjà frangé d'aurore; mais un repos profond enveloppait encore la terre; l'île de Tournoise dormait, drapée dans ses saules, au murmure monotone de sa chute, et tout autour d'elle un brouillard épais, épandu sur la prairie comme une mer de neige, remplissait au loin l'amphithéâtre des collines, dont les plus proches se détachaient avec les cimes de peupliers émergeant du brouillard, dans la pâleur tendre du matin, tandis que d'autres, plus lointaines, bleuissaient à l'horizon avec les dernières ombres de la nuit.

Roselette traversa la cour, sévère et nue entre les murailles brunies de ses bâtiments, la pâture, où les chevaux dormaient allongés au plus épais de l'herbe, le verger touffu d'arbres fruitiers, où, parmi les feuillages sombres, les cerisiers chargés de cerises montaient comme des girandoles de pourpre dans les carrés encadrés de vieux buis ; et elle finit par arriver à l'extrémité de l'île, une sorte de cap inculte qui enfonçait sa pointe boisée bien avant dans le courant de l'Oise.

Enfants, elle et Michel avaient joué souvent dans ce coin sauvage et abrité; la jeune fille reconnaissait les endroits où ils cherchaient des nids, où ils coupaient des roseaux, où ils jetaient leurs lignes. Il y avait là un tronc de saule renversé où, les après-midi de dimanche — ces après-midi reposées et sereines qui mettaient dans ses souvenirs comme des vides lumineux, — ils venaient s'asseoir avec leur Bible. Michel lisait à haute voix, en hésitant un peu, tandis qu'elle suivait les lignes du bout de son doigt, et la rivière illuminée des feux du couchant roulait les paroles saintes dans des flots de pourpre. D'autres fois, quand le débordement battait en grondant les vieilles murailles du moulin, ils venaient le contempler de cette place, debout sur l'escarpement de la berge et serrés l'un contre l'autre, avec un mélange de terreur et de bravade qui les penchait, la main crispée, à quelque branche, au-dessus des eaux emportées. Comme ce temps était loin ! Roselette le regrettait en pénétrant sous le couvert.

A cette heure indécise, tout y était ombre et fraîcheur. De grands ormes, des trembles, des frênes, dans l'exubérance des frondaisons de juin, enchevêtraient leurs branches immobiles au-dessus des glaives aigus des roseaux ; et de la rivière entrevue comme une nappe laiteuse à travers la fine chevelure des saules, l'aube, sœur des blanches corolles de nénuphars, montait peu à peu, éveillant le taillis sous les flottantes caresses de sa clarté d'opale. Ce furent d'abord des frôlements de brise dans les herbes, un égouttement furtif de rosée sur les feuilles, le froissement léger des tiges qui se redressent, des fleurs qui s'entr'ouvrent; puis les insectes commencèrent à s'agiter dans les mousses, les libellules grimpèrent à la fine pointe des roseaux pour y défroisser leurs ailes de gaze ; un vert pêcheur traversa, comme une flèche d'émeraude, la buée d'argent suspendue à la rive, et, du fond des ramures où tremblait encore la lumière incertaine, de frêles gazouillements, éclos au bord des nids, roulèrent le long des branches, en gouttes cristallines. Roselette, penchée sur ces premiers murmures du matin, le bras appuyé à un arbre, les yeux noyés, les lèvres humides, songeait toujours au passé, ce passé tissé d'innocence, et [illegible] qu'en [illegible] de vierge plus

blanche et plus limpide que l'onde endormie à ses pieds, une aube se levait aussi, et qu'au fond d'elle-même s'éveillaient des voix, des voix mystérieuses et charmeresses, qui répondaient aux voix des nids.

— Ne pense plus au passé, disaient-elles; le passé, c'était hier; la nuit l'a effacé. Jouis du présent, jouis du jour qui naît, de la vie qui est belle et déborde autour de toi comme une coupe enchantée.

Ainsi balbutiaient la jeunesse et l'amour au cœur de Roselette, soulevant son jeune sein éperdu de sensations nouvelles. Et, tandis qu'elle les écoutait, dépliant un à un les pétales de ses seize ans, le chant des oiseaux devenait plus clair dans le taillis, un souffle plus frais faisait bruire les feuillages, des lueurs dorées envahissaient le ciel. Bientôt, au bord de l'Orient, une gerbe de lumière éclata, inondant la terre de flammes; le brouillard de la prairie se trempa d'abord de teintes roses; puis il s'enleva, comme un voile qu'on replie, laissant çà et là des flocons accrochés aux arbres, et la prairie apparut radieuse, dans un éblouissement de rayons, avec son herbe étincelante de rosée et les nœuds d'argent de sa rivière, promenée en méandres capricieux. En même temps, Roselette s'entendit appeler; elle se retourna et se trouva en face de Michel Moral.

Il lui sembla qu'elle le voyait pour la première fois, tant il lui parut beau avec sa taille souple, son cou d'éphèbe qui sortait rond et blanc de sa chemise entr'ouverte, et son front large, couronné de boucles fauves. Un trouble étrange la saisit quand leurs regards se rencontrèrent et une rougeur brûlante monta à ses joues.

— Que faisais-tu là? Roselette, dit le jeune homme avec impatience; je t'ai cherchée partout. As-tu oublié que l'on fauche les foins aujourd'hui? Le père veut déjeuner et il n'y a rien de prêt.

— J'y vais, j'y vais, répliqua-t-elle, toute confuse. Je ne savais pas qu'il fût si tard; pardonnez-moi.

— Je n'ai rien à te pardonner, ma petite Roselette, dit gaiement Michel; n'aie pas l'air malheureux et viens m'embrasser. Est-ce que tu m'en veux?

— Oh! Dieu, vous en vouloir de quelque chose, moi! s'écria Roselette en levant sur son jeune maître ses yeux humides et caressants où brillait une tendresse profonde.

— Eh bien, viens, alors!

Robuste, il passa en riant son bras autour de ses épaules et voulut approcher ses lèvres de sa joue duvetée et rose; mais elle se détourna.

— Non, Michel, je vous en conjure, dit-elle avec un tel accent de prière qu'il s'arrêta interdit.

Elle lui glissa alors entre les mains et s'enfuit vers la maison, le laissant troublé à son tour.

Une demi-heure plus tard, le père Moral, refrogné et morose sous son bonnet de loutre enfoncé jusqu'aux yeux, s'asseyait dans son grand fauteuil de chêne, au haut bout de la table, devant son gobelet d'argent, après avoir prononcé debout le bénédicité protestant. Michel se mit à sa droite et rompit le pain, tandis que Roselette s'activait autour d'eux, posait sur la table un broc plein de cidre mousseux, du fromage blanc, des radis, des cerises, allant du dressoir de noyer brun au rabat ventru de la haute cheminée, et, de la porte ouverte où caquetaient les poules, à la huche sculptée.

A la voir aller et venir ainsi, alerte et silencieuse, dans ce cadre sévère, parmi ces meubles d'un autre âge, avec ses traits purs, un peu plus pâles que d'habitude, ses vêtements sombres et la grâce juvénile de ses mouvements, on pensait involontairement à ces figures antiques, à ces vierges d'Israël que le meunier évoquait chaque soir dans sa vieille Bible. Peut-être Michel en fit-il la réflexion, car il la regarda plus souvent qu'à l'ordinaire; mais il n'en laissa rien paraître, et la conversation se poursuivit entre son père et lui sur les pluies du printemps, les récoltes de l'année et le monde qui viendrait à la fenaison.

— Tous les jeunes gens de ton âge y songent, disait le meunier, car c'est une occasion pour les gars et les filles de se rencontrer et de se connaître. Plus d'une amourette s'y commence, et plus d'un mariage s'y défait. Bah! regarde les filles, Michel; et si parmi elles tu en trouves une de ton goût, laborieuse, bien élevée et de bonne famille, fais-lui la cour, mon fils. Je ne serai pas fâché de te voir te marier jeune, à la vieille mode.

— Eh bien, mon père, je les regarderai toutes, et peut-être en trouverai-je, en effet, une à mon goût, répliqua tranquillement Michel.

Et ils parlèrent d'autres choses.

Quand le repas fut terminé, les deux hommes fermèrent bruyamment leurs couteaux en se levant, décrochèrent leurs faux, passèrent leur gourde de faïence à leur ceinture et s'en allèrent à grands pas, dans le soleil levant qui faisait resplendir l'énorme lame d'acier recourbée sur leur épaule.

Roselette les suivit des yeux jusqu'au pont.

— Hélas! se disait-elle en songeant à Michel, que ne suis-je une des filles qu'il va voir! Peut-être me choisirait-il pour sa femme. Sa femme! que cela devra être doux! Pourquoi donc suis-je une enfant trouvée?

Pour la première fois de sa vie, Roselette s'aperçut de l'infériorité sociale où elle se trouvait vis-à-vis de Michel; elle eut la sensation d'une disgrâce imméritée, irréparable, qui la séparerait toujours de lui; et, sous la douleur aiguë qui la traversait tout à coup, l'amour conscient, l'amour avoué, jaillit de son cœur, irrépressible, dans un flot de larmes brûlantes.

II.

Pendant plusieurs jours on n'entendit autour du moulin que le bruit sonore des faux qu'on rebat, mêlé à la strette étourdissante des cigales. A perte de vue,

l'herbe haute tombait fauchée comme une chevelure blonde. Quand il n'en resta plus debout, la fenaison commença : la fenaison, cette fête de la prairie, avec son animation, sa gaieté secouée, d'un bout à l'autre de l'immense arène, dans l'intense lumière de juillet; avec son foin éparpillé de tous côtés; ses faneuses aux bras nus, aux mouchoirs éclatants, aux chemises blanches, aux jupes courtes; ses « buriaux » alignés en taupinières, ses charrettes à plusieurs étages, et le joyeux tintamarre qui s'échappe de tout ce monde : sonnailles de chevaux, « huos » de charretiers, appels et rires des filles qui s'envolent dans l'air limpide avec le parfum du foin, jusqu'au bord des collines où l'été plane dans une brume bleue.

Cette année-là, les foins avaient été retardés de deux semaines au moins : aussi se dépêchait-on de crainte des orages. Fermiers et serviteurs rivalisaient de zèle. Tandis que les femmes et les enfants retournaient sans relâche l'herbe odorante pour la faire sécher, les hommes chargeaient les voitures qui s'en allaient ensuite lentement vers les villages, vacillantes et hautes comme des tours. Dans la journée, il faisait une chaleur accablante en rase prairie. Un soleil de plomb dardait ses rayons, comme autant de fers rouges, sur les travailleurs; l'air embrasé n'avait pas un souffle; la rivière, sans une ride, semblait couler de l'argent fondu, et de la terre surchauffée montaient des senteurs brûlantes.

Le père Moral avait envoyé Roselette faner avec Michel, ayant à faire au moulin. Quand la jeune fille apparut dans cette fournaise, avec ses joues veloutées, sa démarche modeste et gracieuse, sa taille de roselet flexible, les faneurs crurent voir une de ces belles fleurs, toujours fraîches, que la prairie balance sur ses eaux. Les gars s'empressèrent autour d'elle, tandis que les filles la regardaient d'un air dédaigneux; mais elle, insensible aux prévenances des uns comme aux rebuffades des autres, se tint tranquillement à l'écart et travailla sans lever la tête, résignée à son humble condition; heureuse seulement de regarder à la dérobée le beau Michel quand il passait près d'elle; plus heureuse de voir que pas un des gars présents ne le valait ni en force, ni en souplesse, ni en courage.

Toutes les filles avaient été frappées de sa bonne grâce, et, comme on le savait riche, c'était à qui lui ferait des avances; lui, tout en travaillant, répondait à leurs coquetteries, à leurs agaceries provocantes, avec une bonne humeur inaltérable; mais, quoi qu'il y eût là quantité d'héritières de fermes et de prés qui eussent volontiers consenti à s'appeler Mme Moral, le dernier jour de la fenaison arriva sans que le fils du meunier parût en avoir pris une à gré.

Chacun sait qu'il est d'usage de décorer la dernière voiture de foin d'un bouquet composé par toutes les faneuses et de faire reine des foins et porteuse du bouquet la plus belle d'entre elles.

La voiture était là, au bas de Rouy, toute chargée et haute de trois étages; les femmes attendaient, rangées en demi-cercle, en lançant à leurs amoureux des œillades suppliantes; mais les gars, que ce jeu amusait, le prolongeaient à plaisir et considéraient toutes ces robustes filles, hâlées et souriantes, sans se décider à en choisir une. Il avait fait encore plus chaud que les jours précédents; la fatigue, l'odeur pénétrante du foin, les avait tous un peu grisés. Plus d'un, sous prétexte d'aider sa voisine à cueillir les fleurs du bouquet, s'était penché sur sa chemise entr'ouverte et lui avait promis en l'embrassant de lui donner la royauté. Il en résulta que, lorsqu'enfin, voyant le soleil décliner, les hommes voulurent terminer la cérémonie, vingt noms se croisèrent en tous sens. Ce fut un concert de protestations et de réclamations.

En ce moment, un fermier de Rouy aperçut Roselette qui se tenait à l'écart, appuyée à un arbre. Il alla la prendre par la main et l'amena presque de force.

— Tenez, dit-il, la voilà, la reine; regardez-la.

Et, de fait, lorsqu'elle fut au milieu du cercle des femmes, toute rougissante et intimidée, son chapeau de faneuse à la main et ses longues paupières baissées, elle parut si belle que les hommes la saluèrent d'applaudissements unanimes. On lui donna le bouquet, et celui qui l'avait été chercher voulut la prendre dans ses bras pour la hisser sur le « limonier » et de là sur la voiture.

Mais, à la vue de cet homme qui s'avançait vers elle, la poitrine découverte, les bras nus, musculeux et velus comme ceux d'un faune, et les yeux luisants, elle recula, frémissante de pudeur, et presque en même temps la main de Michel s'appuya légèrement sur son épaule.

— Ne crains rien, murmura-t-il; personne ne te touchera.

Il l'enleva avec une précaution maternelle, la posa doucement sur la « sellette » du limonier et l'aida à grimper jusqu'au faîte vert de l'immense édifice.

— Allez, maintenant, cria-t-il au charretier en sautant à terre.

Les chevaux se raidirent sur leurs traits, les essieux massifs grincèrent, et le char triomphal s'ébranla, se mit en route dans la rouge clarté du couchant qui lui faisait une auréole d'apothéose.

— Voyez-vous cette petite servante, disaient les filles dépitées et furieuses, comme elle s'est laissé acclamer avec son air de sainte nitouche! La voyez-vous là haut, plus fière qu'un paon, cette fille si modeste!

Les gars se mirent à rire et Michel les regarda de travers.

— Tâchez un peu de laisser Roselette tranquille, dit-il d'un air menaçant; le premier qui se moque d'elle aura affaire à moi.

Il paraissait si résolu que personne ne répondit à son

défi, et les faneuses se contentèrent de chuchoter entre elles en s'écartant de lui.

Cependant le chariot s'était engagé dans la rue montante du village et cheminait, semblable à une citadelle de verdure, entre les haies touffues, frôlant çà et là un roncier fleuri, la toiture avancée et basse d'une chaumine ou les branches pendantes des grands ormes qui donnent à ce coin de village picard l'aspect ombreux de la basse Normandie.

Sur le faîte moelleux et parfumé où Roselette était assise, bercée par les cahots assourdis, elle rêvait tout éblouie, dans une lumière d'or peuplée d'hirondelles qui l'effleuraient avec des cris aigus. A ses pieds défilaient lentement les chaumes enguirlandés de joubarbe, les « courtils » humides, embroussaillés d'arbres mal tenus, les cours de fermes bruyantes, pleines de volailles et d'enfants demi-nus; mais elle n'y faisait pas attention. Toute au souvenir de son ascension rapide, elle sentait encore le contact fugitif du corps de Michel contre le sien, de ses bras vigoureux autour de sa taille, et cette impression, à la fois forte et douce, gonflait sa poitrine d'un trouble délicieux.

Quand la voiture fut arrivée à destination, elle se laissa lestement glisser et fut à terre avant que l'escorte des faneurs l'eût rejointe.

— Entrez, mademoiselle, lui dit le fermier dans la cour duquel on devait décharger le foin ; nous allons boire à votre santé.

Mais Michel l'excusa.

— Non, dit-il ; il se fait tard; il nous faut retourner au moulin ; le père serait inquiet. Bonsoir, la compagnie ; viens, Roselette.

Ils s'en allèrent par le même chemin, désert maintenant, où pendaient aux buissons des lambeaux du char triomphal, et, comme ils marchaient vite, ils furent bientôt au bord de la prairie. L'heure avait passé, emmenant le jour avec elle : de la pourpre du couchant il ne restait que de rares nuées pâles semées dans le ciel clair comme les pétales envolés de quelque fleur sidérale; et sur la prairie, rasée comme un velours, où la brise du soir commençait à souffler, le crépuscule descendait avec l'ombre des collines.

Les deux jeunes gens marchèrent côte à côte, sans parler, pendant un instant; puis Roselette rompit le silence.

— Michel, dit-elle doucement, sans lever les yeux, pourquoi n'êtes-vous pas resté avec ces jeunes gens? J'aurais très bien pu rentrer seule.

— Pourquoi serais-je resté? répliqua Michel; ces jeunes gens ne se soucient pas plus de moi que je ne me soucie d'eux; qu'aurais-je fait en leur compagnie? Je ne suis pas un faraud de village, moi; je ne me plais que dans la prairie où j'ai été élevé. Vois donc comme elle ressort verte et fraîche sur l'horizon assombri des grands bois. Jamais elle ne m'avait paru si belle, jamais je n'avais respiré avec autant de plaisir son air pur et vivifiant. Oh! Roselette, comme il fait bon marcher près de toi dans le silence parfumé du soir ; comme je me sens heureux! Dis-moi, te souviens-tu du temps où nous allions à l'école et où nous revenions en nous donnant la main?

— Oui, dit Rose à voix basse; nous étions tout petits.

— Nous étions tout petits, reprit Michel, et nous nous aimions bien. Maintenant que nous sommes grands, est-ce que nous ne nous aimons plus? Voyons, Roselette, si je te disais : Veux-tu me donner la main, non pas pour un moment, le temps de traverser la prairie, mais pour traverser la vie entière, me la donnerais-tu?

Il s'était penché vers elle en parlant et l'enveloppait d'un regard d'indicible tendresse, d'anxieuse émotion. Un flot de sang l'étreignit au cœur et elle fut sur le point de se trahir; mais un effort désespéré renfonça le cri prêt à jaillir de ses lèvres.

— Non, Michel, dit-elle d'une voix altérée, vous ne pouvez pas me demander cela et je ne dois pas vous l'accorder. Je suis une pauvre fille, recueillie par charité, qui n'a ni nom ni parents. Vous, Michel, vous êtes riche et possesseur d'un nom sans tache; il faut chercher dans quelque bonne famille du pays une belle fille qui doublera votre domaine avec sa dot et vous fera honneur.

— Eh! qu'ai-je besoin d'une dot? s'écria Michel impétueusement. C'est une femme selon mon cœur que je veux, et où en trouverai-je une autre que toi, chère petite abeille travailleuse, la paix et la joie du vieux moulin? Tu parles de richesses : eh bien, n'as-tu pas la candeur, la grâce et la beauté? Que te faut-il de plus? Tout à l'heure, parmi les faneuses, tu semblais un lis, un lis éclatant et pur, et, quand je t'ai portée dans mes bras, mon beau lis immaculé, quand j'ai senti se ployer contre moi ton corps souple et charmant, une ivresse a inondé mon être : j'ai eu l'envie folle de t'emporter bien loin, et pourtant je ne t'ai pas même serrée sur mon cœur. Oh! ma campagne d'enfance, ma Roselette chérie, je n'aimerai jamais que toi. Dis, veux-tu me donner ta main?

— Prenez-la donc, et ma vie avec, dit Roselette étouffée de joie, en levant sur le jeune homme ses grands yeux limpides tout rayonnants d'amour.

Il serra passionnément la main qu'elle lui tendait, et, sans ajouter un seul mot, sans même songer à s'embrasser, ils poursuivirent leur chemin. La nuit tombait autour d'eux, fraîche et bleue comme un manteau d'amour détaché des collines. Une odeur exquise de mélilots froissés et de reines des prés s'éparpillait dans la brise avec le chant attardé des cigales, et partout à la ronde, sous les buissons épars, dans les pâles oseraies, parmi les glaives des roseaux, s'éveillait l'harmonie confuse des voluptés terrestres. Bientôt la lune de la moisson parut au bord des grands bois, recour-

bant dans l'azur velouté sa faucille d'argent; puis les étoiles s'allumèrent une à une au-dessus des jeunes gens et versèrent sur leurs fiançailles une lumière tranquille et pure, mais moins pure que leur extase.

III.

Le lendemain, quand Roselette s'éveilla, il faisait grand jour et les villages voisins retentissaient de la trompe des vachers. A ces appels sonores qui montaient dans l'espace avec les premières alouettes, les étables s'ouvraient dans toutes les fermes et les vaches en sortaient en tumulte, enfilant à la queue leu leu les ruelles étroites, roses de soleil levant; les filles se penchaient, en peignant leurs cheveux, aux fenêtres des pignons; et c'était un piétinement sourd de bêtes pressées, un concert de mugissements tout le long des chemins escarpés et glissants qui portent dans chaque village le nom de « rue aux Vaches », jusqu'au moment où, arrivées devant la prairie à peine sortie de ses langes de brume, les vaches se rassemblaient, se massaient en troupeaux et, les taureaux en tête, fondaient dans la verte arène.

De la haute croisée où elle s'était accoudée, la jeune fille regarda un moment cette inondation mugissante et bariolée s'épandre devant elle; puis elle descendit, les yeux et le cœur pleins de soleil. Sur la dernière marche de l'escalier, elle rencontra Michel, qui brandissait un journal.

— La guerre! Nous avons la guerre, cria-t-il, avec la Prusse!

— Roselette, grommela le père Moral, tu es en retard; viens faire le déjeuner.

Elle obéit et les servit en silence, comme d'habitude; mais ce mot de guerre lui avait jeté une vague épouvante : il lui semblait tout à coup qu'un nuage obscur s'était abaissé sur la prairie, l'emplissant d'ombre, et, quoiqu'il y eût de l'amour dans les regards de Michel chaque fois qu'ils rencontraient les siens, son cœur, brusquement contracté, ne s'épanouissait pas.

Quelques jours se passèrent dans la sérénité lourde qui précède les orages; puis les nouvelles des premiers désastres arrivèrent coup sur coup, ébranlant douloureusement les habitants du moulin, et Michel devint sombre, plus sombre que son père.

Roselette savait bien pourquoi il était taciturne, pourquoi il ne mangeait pas et ne la regardait plus. Tous les jeunes gens des alentours s'en allaient : on levait des mobiles, on organisait des corps de francs-tireurs et il aurait voulu partir. Il n'en parlait pas, mais cela se sentait. En vain Roselette mettait-elle dans ses regards toute l'attirance, toutes les supplications possibles pour le retenir: elle ne réussissait qu'à rendre plus douloureux le combat qui se livrait dans son cœur entre ses deux amours, et peu à peu l'amour de la patrie l'emportait.

Un jour qu'il était allé aux informations, elle l'attendit près du petit pont, blottie derrière une touffe de saule, déchirée d'appréhension comme à l'approche d'un malheur.

En le voyant paraître, elle se dressa anxieuse, le buste jeté en avant, une question sur les lèvres; mais devant l'expression de son visage elle recula, frappée au cœur.

— Ah! vous partez, dit-elle.

— Oui, répondit-il d'une voix sourde et résolue; nous venons encore d'être battus. Et quelle défaite sanglante! Ce serait trop lâche de rester.

— Et moi? fit-elle, lui saisissant les mains dans une étreinte désespérée; moi, que vais-je devenir?

Il la regarda.

— Tu m'attendras, dit-il avec un sourire héroïque.

Il reprit plus bas, presque suppliant :

— Il faut me laisser partir, vois-tu, mon roselet, parce que, si je restais, je ne t'aimerais plus.

— Allez donc, dit-elle vaincue en s'abandonnant sur son épaule; mais tâchez de revenir, car, si vous ne reveniez pas, j'en mourrais.

Et ils rentrèrent à la maison. Le père Moral fumait sa pipe au coin du feu, dans son grand fauteuil. Quand Michel lui dit qu'il allait s'engager, il se leva, grave et digne.

— Tu as raison, dit-il lentement; la France a besoin de tous ses enfants et les Moral n'ont jamais marchandé leur sang à la patrie. Va, mon fils, fais ton devoir, et que Dieu te protège!

Il avait avancé la main en parlant; Michel fléchit un genou, et cette main hâlée et noueuse se posa un instant sur ses boucles fauves. Puis le vieux meunier reprit sa pipe, en tira une bouffée et se rassit dans son fauteuil. Roselette s'aperçut alors que ses genoux tremblaient, et cette marque d'émotion, échappée à la rude volonté du vieillard, qui disait la grandeur du sacrifice, lui fit presque honte du sien.

Les préparatifs de départ se firent en silence; tous trois avaient le cœur trop gonflé pour parler; quand tout fut fini, le père Moral se disposa à conduire Michel jusqu'à la Fère, et, tandis qu'il montait en voiture, le jeune homme rentra précipitamment dans la cuisine, où la jeune fille, pâle comme un marbre, se tenait près de la porte entre-bâillée, n'osant pas l'accompagner plus loin.

— Roselette, dit-il en lui tendant les lèvres, c'est pour me donner du courage.

Il la serra violemment sur son cœur et s'enfuit, la laissant défaillante sous son premier baiser d'amour.

IV.

Toutes choses avaient au moulin leur aspect accoutumé; la grande roue tournait régulièrement dans le bruit frais de la chute; par la fenêtre ouverte sur la

cour, le garde-moulin sifflait à tue-tête son air favori; les fruits mûrissaient dans le verger, et la prairie, baignée des transparentes clartés de l'automne, ouvrait à profusion les yeux lilas de ses « veilleuses »; mais Roselette, assise devant la fenêtre, n'avait de regards ni pour les pâles fleurs étendues au loin comme un tapis délicat, ni pour les coteaux mordorés qui étalaient en face d'elle les teintes splendides de leurs bois; elle relisait un chiffon de papier vieux d'un mois, la première et unique lettre de Michel.

Elle n'en disait pas bien long, cette lettre adressée au père: quelques mots décousus, écrits à la hâte, entre deux appels, avec un « Bonjour à Roselette » à la dernière ligne. Et c'était pour relire ces trois mots-là que la jeune fille volait tous les jours la lettre dans le tiroir du meunier. Derrière ces mots elle voyait la figure transfigurée de Michel et son regard éperdu de tendresse quand il était venu l'embrasser. Oh! ce baiser si douloureux et si passionné, ce baiser du départ, quand en aurait-elle un autre? Quand reviendrait-il, ce vaillant et beau fiancé qui avait emporté sa vie?...

Les mois s'écoulèrent, l'automne s'acheva; pendant quelques jours les airs retentirent des cris des grues dont les vols en triangle passaient au-dessus de la prairie, coulant en longues files noires dans le ciel lacté; ensuite l'hiver descendit, un hiver terrible, et les nouvelles de Michel se firent de plus en plus rares.

Une fois, on apprit qu'il s'était évadé d'Allemagne, une autre fois qu'il était à la tête d'un parti de francs tireurs, puis plus rien; un silence absolu, un silence de mort pesa lourdement sur les habitants du moulin. Cependant l'invasion, comme un chancre noir, s'étendait de plus en plus sur la France. Après le siège de la Fère, qui avait éclaboussé les alentours de mitraille, les Prussiens s'étaient répandus et installés dans tous les villages des environs; mais, par un hasard heureux, dû probablement à l'isolement de l'île de Tournoise, ils n'y étaient jamais venus, et, seule de tout le pays, la prairie restait vierge de leurs empreintes.

Dans leur solitude devenue plus profonde, le père Moral et Roselette avaient peine à savoir ce qui se passait. Les nouvelles des batailles leur arrivaient attardées, amorties pour ainsi dire, et navrantes pourtant. Il y avait des jours où le père Moral voulait prendre un fusil et aller se battre aussi. Tous les jours, il s'en allait avec sa canardière ou son épervier sur l'épaule; mais il ne faisait pas grand tort au gibier. Une fois en rase prairie, il causait tout seul par mots entrecoupés, soulageant ainsi son inquiétude et son chagrin. Quelquefois, quand il avait appris quelque cruauté, quelque infamie des Prussiens, le mysticisme huguenot de ses ancêtres, leur foi ardente et farouche lui montait aux lèvres. Il s'exaltait, apostrophait la rivière, la prairie.

— Vous ne souffririez pas cela, vous autres, disait-il; vous vous soulèveriez plutôt contre ces misérables, vous aideriez les hommes, puisque les hommes n'en viennent pas à bout. Oh! terre de la patrie, laisseras-tu ainsi décimer tes enfants? Oh! Dieu, Dieu qui peux entr'ouvrir les rochers et faire refluer les fleuves vers leur source, ne susciteras-tu rien pour nous secourir?

Il parlait ainsi tout haut, avec une sombre véhémence; mais, une fois rentré au logis, il s'enfermait dans le mutisme le plus complet, et, le soir venu, impassible, il fumait sa pipe et lisait sa Bible, la vieille Bible aux coins racornis qui avait bravé la révocation de l'édit de Nantes, pendant que Roselette travaillait à quelque couture. Chose étrange: jamais ils ne causaient de Michel; un mur infranchissable, fait de raideur d'un côté, de timidité de l'autre, séparait ces deux êtres unis dans la même pensée; et ce silence volontaire redoublait les tortures de la jeune fille, tandis qu'il aidait peut-être le vieillard à supporter les siennes. Roselette ne vivait plus que par le souvenir. Quand le présent se dressait devant elle, inconnu et d'autant plus effrayant, quand elle se demandait: « Où est-il? que fait-il? », elle voyait Michel raide et glacé sur la terre rougie d'un champ de bataille, ou expirant à la pointe d'une embuscade, ou encore périssant de froid et de misère en quelque coin désolé; et dans ces mortelles angoisses de tous les instants sa figure s'émaciait, son corps se fondait à rien.

Un jour de janvier, ils étaient tous dans la grande cuisine; le père Moral, assis près du feu, l'alimentait de brins de fagots par distraction; le garde-moulin raccommodait des filets dans un angle de la pièce, et Roselette, penchée sur son ouvrage à la fenêtre, découpait son profil attristé sur le jour décroissant du dehors.

La journée avait été claire et pâle, mais sans soleil; une âpre bise soufflait du large de la prairie, et dans le grand silence du dehors on n'entendait que le bruit de ses poussées violentes contre les murailles du moulin et le murmure grossi de l'Oise qui bouillonnait dans son lit.

Le garde-moulin sortit pour aller chercher du bois et rentra tout frissonnant.

— Le vent pique, dit-il, et l'eau monte joliment. L'entendez-vous chanter, not' maître? Ce sont toutes ces neiges des Ardennes qui nous fondent sur le dos. Bondeau, le « tendeur » à canards, est passé ce matin, se rendant à sa hutte de la prairie de Beautor avec des provisions. M'est avis qu'il a eu bon nez et qu'il y aura demain du nouveau dans la prairie.

Personne ne répondit et le silence retomba, plus épais, sur la cuisine. Le crépuscule déployait lentement ses ailes duvetées de gris. Quelques coups de feu éclatèrent dans le lointain, à peine perceptibles.

— Encore les Prussiens! murmura Roselette avec un spasme.

— Le Seigneur les extermine! répondit le père Moral.

Une vingtaine de minutes se passèrent, et tout à coup on entendit dans la cour des pas précipités.

— Ah! mon Dieu! fit le meunier, on dirait...

Rose s'était déjà levée, blanche comme un linge, et courait ouvrir la porte. Un homme y apparut, un soldat, mais si hâve, si déguenillé, si misérable et si pantelant, qu'ils eurent tous un cri de pitié et de douleur.

— Oh! mon fils, s'écria le père Moral, qu'ont-ils fait de toi?

Roselette, plus prompte que lui, le saisit dans une étreinte folle. Il chancelait.

— Michel, mon Michel! es-tu blessé?

— Non, répondit-il en se laissant aller lourdement sur un siège; mais je n'en vaux guère mieux...

Il s'arrêta pour reprendre haleine; il était si essoufflé qu'il pouvait à peine parler.

— Je n'en puis plus, continua-t-il... On nous traque comme des bêtes fauves depuis cinq jours... Tout a un terme, même les forces, même le courage... J'ai tiré tout à l'heure ma dernière cartouche à Tergnier, contre une compagnie qui m'avait débusqué d'un taillis... J'aurais pu me laisser prendre... Un peu plus tôt, un peu plus tard... Mais j'étais trop près de Tournoise; j'ai fait un dernier effort pour m'échapper, j'ai jeté mon fusil pour courir plus vite, et je suis venu en coupant au court.

Il s'arrêta une seconde fois et pressa la main de Roselette sur son front trempé de sueur.

— Et maintenant? dit-elle, transie d'angoisse.

— Maintenant, c'est bien fini. Je n'ai plus ni vigueur ni munitions. Les Prussiens doivent être sur mes traces; dans un quart d'heure ils seront ici. Qu'est-ce que je puis faire?

— Allons, dit le meunier, tout n'est pas perdu. Vite, détachez-lui un cheval, traversez-le à la pointe de l'île, et au galop jusqu'à la hutte de Bondeau! C'est l'affaire de trois quarts d'heure en ligne droite. On n'ira pas l'y chercher aujourd'hui et demain il avisera.

— Je vais avec lui, s'écria Roselette; il est trop faible pour se tenir seul à cheval.

— Non, Roselette, ma chère aimée; reste. Si l'on nous prenait, on te tuerait aussi.

— Ah! dit-elle rayonnante d'une passion infinie, mourir avec toi, Michel? Mais ce sera encore le bonheur!

Et, le saisissant par le bras, elle l'entraîna dehors.

Ce ne fut pas aisé de traverser le petit bras de l'Oise: la barque, surchargée, soulevée par un courant furieux, tournoyait sans avancer. Le cheval, encapuchonné par Roselette, renaclait avec force, et les trois hommes penchés sur les avirons suaient à grosses gouttes. Enfin, ils abordèrent, et le vigoureux étalon, stimulé d'un coup de houssine, emporta son double fardeau d'un galop rapide et soutenu, tandis que le meunier et son garde-moulin, repassant la rivière, revenaient vers la maison.

Il était temps : une cinquantaine de Prussiens arrivaient ventre à terre, ébranlant le petit pont du tonnerre de leur course. En un instant, la cour du moulin fut pleine de chevaux fumants et de cliquetis de sabres. Sur un ordre du chef, les soldats étaient descendus et se répandaient de tous côtés, épouvantant la volaille qui cherchait avec des cris perçants des issues pour s'enfuir. Lorsque le chef arriva devant la porte grande ouverte de la cuisine, le garde-moulin, tout tremblant, s'était réfugié derrière le buffet; mais le père Moral avait repris sa place dans son grand fauteuil, avec son air calme et rude. Il tenait à la main une baguette de coudrier. A la vue des casques prussiens, il ne broncha pas; seulement, comme un coq effarouché voletait autour de lui en coqueriquant, il étendit le bras et d'un seul coup de baguette prompt et sec comme un coup de sabre il fit voler la tête de l'animal.

Puis il renfonça d'un coup de poing son bonnet de loutre sur ses yeux et reprit son immobilité. Cela avait duré une seconde. Les deux officiers allemands s'entre-regardèrent.

— Monsieur, dit l'un d'eux en faisant un pas et en esquissant un salut, un franc-tireur est ici, nous en sommes sûrs; si vous voulez nous le livrer, on n'entrera pas chez vous.

Le père Moral le regarda fixement de dessous ses gros sourcils, mais ne répondit rien.

— Je vous avertis, reprit l'officier, qu'on va fouiller partout; si on le trouve, vous serez fusillé et je mettrai le feu à votre maison.

Il ne répondit pas davantage.

— Allez, dit le Prussien se retournant vers ses hommes.

En moins de dix minutes la maison, les bâtiments, le jardin furent inspectés de fond en comble jusqu'en leurs plus petits recoins. On poussa les recherches jusqu'à cribler de coups de baïonnette les bottes de fourrage, les matelas et les sacs de farine.

Le chef était resté sur le seuil de la porte avec deux plantons et le meunier n'avait pas fait un mouvement.

Tout à coup un Prussien qui était monté dans le colombier redescendit en croassant quelque chose Aussitôt tous les hommes se précipitèrent vers leurs chevaux, les remontèrent et s'en allèrent dans un tourbillon noir.

Le père Moral et le garde-moulin, mus par une même pensée, s'élancèrent dehors. L'île était déjà déserte.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le garde-moulin, ce misérable Prussien aura aperçu les fugitifs dans le lointain : la prairie est si découverte! Et les voilà tous partis à leur poursuite. Écoutez : ils font le tour par le grand pont de la rivière; tout à l'heure ils vont passer en face de nous...

Tous deux s'approchèrent de la berge; mais, tandis que le garde-moulin fouillait des yeux la prairie envahie par le crépuscule, le vieux meunier, anxieusement penché sur la rivière, regardait l'eau tumul-

tueuse et troublée qui montait dans les buissons avec un grondement sourd.

— Ah! not' maître, les voilà, les voilà! s'écria le garde-moulin montrant du doigt les Prussiens qui passaient comme une meute de limiers noirs dans l'obscurité naissante. Pauvre Michel! pauvre Roselette! Ils sont perdus!

— Ils sont sauvés! répondit gravement le meunier en retirant son bonnet. Tiens, regarde : l'eau déborde! La vois-tu serpenter dans l'herbe comme une couleuvre blanche? Dans un quart d'heure on ne pourra plus passer les ondes. Ah! je savais bien que la Prairie ne se laisserait pas fouler par l'invasion! je savais bien qu'elle défendrait ses enfants! Hardi, là! ma brave rivière; enfle tes eaux, coule, coule plus fort! noie-les tous, chevaux et cavaliers, et roule-les d'un bord à l'autre de ton domaine, comme des jouets de ta colère. Monte, monte toujours!...

Et, comme si les éléments eussent obéi à la voix exaltée du vieux meunier, l'eau débordée coulait, coulait en nappe blanche dans l'herbe durcie de gelée; et les Prussiens qui galopaient, penchés sur leur selle, comme des démons déchaînés au milieu de la prairie se demandaient avec une vague épouvante quelle était cette blancheur indécise qui se levait autour d'eux comme une aube sinistre.

Ils voulurent se retourner et fuir; mais dans quelle direction? La nuit était tombée subitement, morne et plombée, effaçant les lignes de l'horizon et tous les points de repère. Sous sa coupole grise, on ne voyait pas une hauteur, pas un arbre, rien que l'eau pâle qui montait, implacable et froide comme un suaire. Alors commença la lutte horrible, la lutte sans témoins et sans merci. Les chevaux s'exténuaient dans une course hagarde, insensée, trébuchaient contre les taupinières, roulaient dans les ondes, s'envasaient dans les roseaux; et les hommes démontés, que le courant emportait à la rivière, étaient broyés dans ses remous.

Combien dura-t-elle, cette lutte? qui l'a vue? qui peut le dire? Les forces de la nature ont la victoire formidable et muette : la prairie garda le secret de la sienne. Le lendemain, jour de l'armistice, quand le soleil se leva sur le débordement, il étendait au loin sa nappe immense, sans un pli, sous un ciel pur et froid.

Tout était paisible et silencieux, une religieuse sérénité planait dans l'air, et, seul point en relief perdu dans un détour du lac, la hutte de Bondeau, frêle asile d'amour, scintillait comme une arche sur les flots immobiles.

PAUL DYS.

FIN.

NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE

(3 mai 1814 — 26 février 1815)

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS ET DES NOTES DE VOYAGE.

En longeant la côte de Toscane dans la direction du sud, après avoir laissé à gauche, en vue de Livourne, l'écueil de la Meloria où la flotte génoise écrasa jadis la flotte pisane, et à droite l'îlot de la Gorgone, puis l'île de Capraja qui se profile en gris foncé sur le gris clair du cap Corse, on se trouve en face d'une terre montagneuse, parallèle à l'horizon, perpendiculaire à l'Italie, qui semble barrer la route. C'est l'île d'Elbe.

Elle n'est séparée de Piombino que par un étroit bras de mer où le vent d'où qu'il vienne, libeccio ou mistral, souffle généralement avec violence; aussi ce canal, encore rétréci par les îlots des Rats, de Palmajola et de Cerboli, est-il justement redouté des marins.

L'île mesure vingt-neuf kilomètres de longueur sur une dizaine de large. C'est une simple chaîne de montagnes, d'une richesse métallurgique fameuse dès l'antiquité la plus reculée, surtout du côté de Rio, à la pointe qui regarde l'Italie. Le massif du mont Capanna, à l'extrémité opposée, vers la Corse, est le plus élevé et dépasse mille mètres d'altitude. La partie intermédiaire de l'île, correspondant au golfe de Porto-Ferrajo, est relativement déprimée. Ce golfe, semblable à l'arène d'un cirque, est célèbre par sa beauté pittoresque, par l'étendue et la sûreté de son mouillage. A droite en franchissant la passe, on voit sur une crête abrupte les forts *Falcone* et *Stella*. On tourne toujours à droite, le long des fortifications du « bagne pénal », et on a vite atteint une tour d'angle, basse, peinte en rose, dont la forme originale rappelle celle d'un gobelet à vin du Rhin. C'est dans cette tour qu'est gardé au secret le plus absolu, avec un luxe de précautions inusité depuis l'Homme au Masque de fer, le régicide Passanante, qui blessa grièvement M. Cairoli à Naples en voulant frapper le roi Humbert. La tour rose tournée, on entre dans le port, exposé en plein midi. Porto-Ferrajo, dominé par ses forts, est tout entouré de hautes murailles percées d'une porte en face de la jetée. La petite ville s'élève en amphithéâtre, ayant peine à contenir ses quatre mille habitants. Du côté gauche, un long fossé avec pont-levis la sépare de la terre ferme et en fait une île véritable.

I.

L'article 3 du traité signé à Fontainebleau le 11 avril 1814 donnait l'île d'Elbe à Napoléon « pour former, sa vie durant, une principauté séparée qui sera possédée par lui en toute propriété et souveraineté », avec

un revenu annuel de deux millions sur le grand-livre de France, plus deux millions et demi de dotation aux membres de sa famille. L'Empereur, après avoir réglé cette affaire avec les représentants de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie, quitta Fontainebleau le 21 avril; il dut traverser la Provence en uniforme autrichien (1) pour se soustraire aux insultes des populations royalistes. Il s'embarqua le 1er mai sur la frégate anglaise l'*Undaunted*, et le 3 au soir arriva en rade de sa nouvelle capitale, Porto-Ferrajo. Des députations vinrent le saluer à bord; mais il ne se hâta pas de mettre pied à terre. Le 4 au matin, il débarqua incognito sur la plage, derrière la ville, rapporte un habitant de Porto-Ferrajo, M. Emmanuel Foresi, dans une brochure (2) écrite avec les notes de son oncle, qui fréquenta Napoléon pendant son séjour dans l'île. L'empereur revint à bord pour débarquer officiellement à onze heures, salué par les canons anglais et les batteries des forts, en déployant son nouveau pavillon elbain, blanc coupé par une ligne diagonale rouge, avec trois abeilles d'or dans chacun des deux triangles. Le maire lui offrit les clefs de la ville sur le môle. Napoléon était accompagné du maréchal Bertrand, des généraux Drouot et Cambronne et de plusieurs officiers généraux ou supérieurs étrangers, représentant les puissances alliées. Après avoir assisté à un *Te Deum*, il se rendit à la mairie où on lui avait préparé un logement provisoire; les notables de Porto-Ferrajo prêtèrent leurs plus beaux meubles pour cette installation.

Napoléon, accablé par les événements et plein de mépris pour les hommes, parut d'abord peu se soucier de l'enthousiasme de cette population pauvre à qui son arrivée semblait promettre le retour de l'âge d'or. Son humeur, disent plusieurs témoins, laissait fort à désirer dans les premiers jours. Bientôt néanmoins il reprit possession de lui-même, mangeant et buvant bien, sortant beaucoup pour se promener, surtout le soir. Il s'occupa sans perdre de temps d'organiser son royaume minuscule, comme s'il avait dû y finir ses jours. Il se mit à constituer une cour et une administration, nommant Bertrand grand maréchal du Palais, Drouot gouverneur militaire de l'île, Cambronne commandant de Porto-Ferrajo. Il choisit des chambellans parmi les notables du pays, entre autres Lapi, ancien maire, qu'il chargea aussi de la direction des domaines et des forêts, et se fit donner un état minutieux des ressources, de l'armement. Avec les soldats qui l'avaient suivi et les militaires en disponibilité, les Corses surtout, qui se présentaient en grand nombre, il forma trois bataillons, l'un de la garde, les autres de chasseurs et de garde nationale, de 400 hommes chacun, plus 100 canonniers, 80 Polonais à cheval et 40 gendarmes; 150 marins montaient cinq bricks ou goëlettes, l'*Inconstant*, la *Caroline*, l'*Étoile*, la *Mouche* et l'*Abeille*, que Napoléon trouva dans l'île ou qu'il acheta, commandés par le lieutenant de vaisseau Taillade, marié à Porto-Ferrajo. L'île d'Elbe manquant de fourrages, l'empereur envoya une partie des chevaux à Pianosa, îlot inhabité dont il se réserva la propriété.

Le nouveau souverain s'empressa d'établir son budget. Les recettes s'élevaient à 530 000 francs environ, dont 200 000 fournis par les impôts directs et 330 000 par les droits de pêche, les salines, et surtout par les riches mines de fer pour l'exploitation desquelles un traité nouveau fut passé (1). L'empereur avait en outre apporté avec lui de France, dit M. Foresi, plus de trois millions en or, qui lui servirent, avec des emprunts contractés vers la fin de l'année auprès des banquiers de Gênes, à préparer son retour.

Il entreprit immédiatement des travaux d'édilité, fort négligés par les administrations précédentes. Il fit paver les rues de Porto-Ferrajo, obligea les propriétaires à établir des latrines et frappa les récalcitrants d'un « impôt de propreté ». Il commença la construction de routes, qu'il planta d'allées de mûriers destinés à l'élevage des vers à soie, employant à ces travaux jusqu'à cinq cents terrassiers et cent maçons, sans compter les soldats. Il faut voir dans sa *Correspondance* (t. XXVII) et dans les témoignages contemporains les instructions minutieuses qu'il donnait aux ouvriers, imposant le choix des matériaux, examinant qui, de lui ou de la commune, devait payer le plant de mûrier et le creusement du trou, donnant pour les bâtisses les dimensions des poutres et jusqu'au nombre de clous des bandes de fer destinées à lier les charpentes. Des ouvriers furent aussi envoyés avec des soldats pour défricher Pianosa, où il expédia deux vaches. En même temps il mettait en état de défense les fortifications et remplissait l'arsenal.

Mais l'installation provisoire de la mairie ne pouvait être conservée. Napoléon fit choix de l'habitation du gouverneur de Porto-Ferrajo, la palazzina des *Mulini*, maisonnette très heureusement située au haut de la

1. A propos de ce déguisement, voici une anecdote peu connue, racontée par M. David Silvagni dans un livre des plus intéressants au point de vue anecdotique. Le 26 avril, Napoléon, traversant la Provence, alla voir Pauline Borghèse, malade dans sa villa près d'Orgon. Voyant son frère en uniforme de général autrichien, Pauline refusa de l'embrasser jusqu'à ce qu'il eût changé de costume. Elle se jeta ensuite dans ses bras, lui prodigua ses consolations et le garda auprès d'elle un jour et demi. Elle lui proposa de l'accompagner immédiatement à l'île d'Elbe. *La Corte e la società romana nei secoli XVIII e XIX*. — Roma, 1885, t. III, p. 61.

2. *Emanuele Foresi. Napoleone l'all'isola dell' Elba*. Firenze, 1884. — Cette brochure, où les rapports de Foresi avec l'empereur tiennent naturellement une large place, est très apologétique et nous présente un Napoléon inédit, bonhomme et un peu bucolique. Elle n'en fournit pas moins des renseignements curieux qu'on chercherait vainement ailleurs.

(1) Aujourd'hui, d'après les dernières statistiques, l'impôt foncier seul est à l'île d'Elbe de 97 790 fr. 71 cent.

ville, dans l'enceinte fortifiée, sur le col qui sépare le fort Stella du fort Falcone. Il la dégagea en démolissant les bâtiments voisins et construisit en contrebas une double rangée de petits logements pour ses officiers, véritables casemates dont le toit servait de pavé à la cour. On ne pouvait monter aux *Mulini* que par une *salita*, escalier dans le genre de celui de l'*Ara Cœli* à Rome. L'empereur, pour arriver chez lui en voiture, fit établir une rue très raide, mais praticable, aboutissant à l'est de la ville, point où il ouvrit dans les fortifications la « Porte de terre » ou « Porte neuve », véritable tunnel de près de cent mètres de long à travers les murailles et les rochers. On a peine à comprendre comment ce travail gigantesque put être accompli en trois mois. Mais Napoléon n'aimait pas à attendre.

Les *Mulini*, avec leur unique étage, ne sont rien moins qu'un palais. L'escalier en échelle n'a qu'un mètre de large, et au premier il n'y a qu'un salon de dimension convenable. Les autres chambres ont généralement trois ou quatre mètres de côté. Le tout fut garni avec des meubles pris à Piombino chez la princesse Élisa. Le rez-de-chaussée, où l'empereur se tenait pendant les chaleurs, donne de plain-pied sur un jardin aride, mais qui domine la mer du côté du nord et offre un point de vue vraiment merveilleux sur le cap Corse, Capraja, la Gorgone et la côte italienne. On montre encore la trace d'un fer de cheval imprimé sur le trottoir du jardin qui longe la maison. Suivant la légende, l'empereur serait passé là à cheval pendant les travaux de maçonnerie, avant que le glacis de mortier ne fût sec. Sur l'aile gauche de la maison on voit une longue bâtisse en fort mauvais état : c'est ce qui reste d'un théâtre ou plutôt d'une galerie de fêtes adossée aux *Mulini* par l'empereur, en attendant l'achèvement du théâtre municipal.

Le théâtre de la ville est à peu près au niveau de la *polazzina*, à cent cinquante mètres vers l'est. De la façade on a une vue merveilleuse sur le port et l'intérieur de l'île. L'empereur avait fait démolir, pour le construire, l'église *del Carmine*, la plus belle de Porto-Ferrajo. Mais ce nouvel édifice ne lui convint pas et il disait à l'architecte florentin Bichi, chargé du travail : « Vous avez démoli une jolie église pour élever un vilain théâtre ! » Une fête brillante eut lieu à l'occasion de l'inauguration de ce monument, et Pauline, revêtue d'un riche costume de Maltaise, obligea Cambronne à ouvrir le bal avec elle. Le brave général s'exécuta; mais, en reconduisant sa danseuse, il lui dit : « Princesse, je vous ai obéi; j'ai dansé, mais j'aurais bien mieux aimé aller au feu ! »

Les flatteries intéressées des Elbains ne parvenaient pas à faire prendre son mal en patience à ce souverain trop blasé sur la platitude humaine pour se divertir beaucoup au rôle de nouveau seigneur de village. Si M. Foresi, dans son opuscule, cite les propos bienveillants que ce roi d'Yvetot tenait à ses sujets, on nous a répété par contre une phrase en patois corse par laquelle il formulait volontiers d'une façon toute soldatesque l'ennui que lui causait cet internement. Il cherchait à se distraire en visitant son territoire. Tantôt il faisait le tour de l'île en barque, allant jusqu'à Pianosa, distante de quinze kilomètres environ, inspecter les travaux; tantôt il escaladait à cheval les montagnes d'où l'œil embrasse un immense horizon. Son besoin d'activité, sa passion du changement le poussaient toujours à chercher des installations nouvelles. C'est ainsi que, tout en aménageant les *Mulini*, il faisait réparer le « château » de Porto-Longone, et en nommait gouverneur le maire de ce village, « pour faire les fonctions de commandant et de concierge » (Lettre à Bertrand, du 10 juin 1814). En même temps il achetait la propriété de San-Martino et y mettait immédiatement les maçons, car la maison n'était qu'une grange sans fenêtres.

San-Martino se trouve à trois kilomètres environ du fond de la rade, au haut de la vallée qui aboutit au rivage, juste en face de Porto-Ferrajo. La vue sur le golfe, entouré de montagnes comme un lac suisse, est ravissante. On suit pour se rendre à la villa une route poussiéreuse, bordée d'énormes haies de cactus épineux.

L'empereur ordonnait à la même époque qu'on lui préparât un parc de chasse réservée en coupant par un mur de six cents mètres l'isthme du cap Stella, au sud de l'île. On apporta les matériaux sur le terrain sans jamais commencer les constructions. En tout cas, on n'en voit pas trace.

Quand la petite maison de San-Martino, avec ses cinq fenêtres de façade et une élévation d'un étage seulement, fut prête, Napoléon y séjourna assez fréquemment, d'autant plus que, ainsi que nous venons de le dire, il pouvait, grâce à la porte ouverte dans les murs de Porto-Ferrajo du côté de la terre, se rendre en voiture de sa nouvelle résidence aux *Mulini*. Il acheta des parcelles de terre à divers propriétaires voisins et s'occupa de défrichements, surtout de plantations de vignes.

Mais bientôt son humeur vagabonde le conduisit sur les croupes du mont Capanna, au point le plus élevé de l'île, vers la Corse, et il y découvrit une chapelle avec un petit ermitage, où il forma le dessein d'établir un pied-à-terre. Ce site pittoresque, d'un abord difficile, était admirablement choisi. Quand on est à Marciana-Marina, port de pêcheurs à trois heures de Porto-Ferrajo, vis-à-vis de l'île de Capraja, on voit sur les pentes abruptes de la montagne un village entouré de châtaigniers, Marciana ou Castello-di-Marciana. On y monte par un chemin escarpé, où les petits chevaux de l'île, aux jambes de chèvres, parviennent à se cramponner comme par miracle. Au delà du village, la route continue, pavée de granit comme une voie ro-

maine, traversant une lande solitaire, un maquis de genêts d'Espagne et de bruyères arborescentes. Le sentier, bordé de douze édicules rudimentaires, véritable chemin de la croix brûlé par le soleil, où saint Laurent regretterait son gril, prend insensiblement l'aspect d'un escalier de géants, aux marches larges, hautes et glissantes. Enfin on arrive, par huit cents mètres d'altitude environ, à l'extrémité d'une ravine abritée, où poussent quelques centaines de châtaigniers séculaires. Une église pleine d'ex-voto est séparée par le chemin d'une bâtisse étroite et basse, l'ermitage, composé de cinq pièces d'enfilade. Derrière l'église, dans un hémicycle de pierres de taille, coulent trois fontaines d'eau glacée. On n'a qu'à faire deux cents pas, et on se trouve sur un promontoire dominé par les éboulis de roches du mont Capanna; de gigantesques blocs de granit gisent çà et là, arrêtés par prodige au bord du précipice. L'un d'eux porte les traces d'un cube de maçonnerie qui servit à l'empereur de sémaphore; sur un autre, on allumait des feux pour des signaux. On se rend bien compte de l'importance de ce point, qui domine toute la mer du cap Corse à Piombino et à Livourne, quand, le matin ou le soir, par un temps clair, on distingue à l'œil nu les maisons de Bastia.

Napoléon comprit vite l'intérêt qu'il y avait à occuper ce poste d'observation. Il y amena à plusieurs reprises sa maison militaire et installa de grands pavillons de toile sur des terre-pleins qu'on voit encore sous les châtaigniers. Il voulut réparer aussi l'habitation de l'ermite et même un peu l'église, que ses aides de camp s'obstinaient, malgré ses observations, à prendre pour cabinet de toilette (Foresi). Son économie ne lui permit pas d'engager de grandes dépenses. On lui soumit un devis de réparation plus que modeste, s'élevant à 300 francs de maçonnerie et à 450 francs pour menuiserie ou serrurerie. Il accorda les 300 francs, mais déclara que pour les fermetures on les prendrait sans bourse délier aux magasins du génie. Napoléon aimait à s'isoler dans ce lieu solitaire. Il y passa des semaines entières, notamment du 23 août au 14 septembre 1814. C'est pendant cette période qu'il y reçut une visite dont il faut dire un mot.

Le 1er septembre après midi, ayant écrit au maréchal Bertrand une longue lettre sur les coupes de bois à effectuer dans le domaine de San-Martino, l'empereur examina la mer avec sa longue-vue et donna brusquement à un de ses officiers l'ordre de se rendre à Porto-Ferrajo pour faire préparer une voiture et des chevaux de selle, qui devaient attendre sur le port. A dix heures, débarquaient quelques voyageurs, parmi lesquels une dame et un enfant de quatre à cinq ans, habillé en Polonais, que Bertrand reçut avec les témoignages du plus grand respect et qu'il mit en voiture. Le cortège se dirigea vers Marciana. En route, on rencontra Napoléon sur un cheval blanc, entouré d'un peloton de lanciers et de mamelucks. L'empereur, mettant pied à terre, monta dans la voiture et donna l'ordre de se rendre à la Madone. A l'extrémité de la route carrossable, tous les voyageurs prirent les chevaux de selle tenus en main. Enfin, par une nuit obscure, la dame et l'enfant arrivèrent à l'ermitage, où l'on avait dressé pour leur suite une vaste tente sous les arbres. Ils y restèrent deux jours et deux nuits, et l'étrangère ne sortit pas de la maison. Le 3 septembre, à neuf heures du soir, Bertrand fit seller les chevaux et reconduisit les voyageurs à Porto-Ferrajo, où ils se rembarquèrent.

Cette expédition mystérieuse fut bientôt connue de toute l'île. La visiteuse n'était autre que la jolie comtesse W..., une des rares favorites de Napoléon pour qui le vainqueur de l'Europe ait eu une affection durable ; on la lui avait procurée à Schœnbrünn en 1809 (Sismondi), et elle lui donna le fils qu'elle conduisait alors à Marciana. Mais cette liaison, aujourd'hui bien connue, était ignorée en 1814, et l'opinion publique se plut à voir dans la femme et l'enfant qui venaient rendre visite au César déchu l'impératrice Marie-Louise et le roi de Rome. Nous avons sous les yeux une série de lettres et de rapports adressés, tant de Porto-Ferrajo que des divers points de la côte italienne, au consul général de France à Livourne, qui tous parlent comme d'un fait incontestable du voyage de l'impératrice et de son fils. Personne ne mit en doute cette version, qui fait un honneur immérité à l'épouse de Napoléon en lui prêtant une affection conjugale et une fidélité qu'elle ne connut jamais. Encore en décembre, un officier italien au service de l'empereur répétait l'histoire à un espion du gouvernement français, ajoutant que Marie-Louise avait fait cette escapade romanesque contre l'avis des généraux autrichiens qui l'accompagnaient et malgré les ordres formels de son père. A la même date, on annonçait gravement de Florence au consul de Livourne que Marie-Louise était enceinte depuis sa visite à Marciana !

En réalité, l'impératrice, qui devait scandaliser bientôt l'Europe en affichant sa liaison avec le général de Neipperg, de qui elle eut plusieurs enfants du vivant même de Napoléon, n'avait pas voulu entendre parler d'une visite à l'île d'Elbe, démarche où l'empereur eût vu, sinon une preuve d'affection, du moins un témoignage de sympathie bien dû à ses malheurs. L'exil et l'abandon pesaient à l'ancien maître de l'Europe, aigrissant son caractère et ulcérant son cœur. La mort de Joséphine à la Malmaison (29 mai 1814) l'avait remué aussi profondément qu'il était susceptible de l'être, car il nourrissait toujours une réelle amitié pour sa première femme, à laquelle il n'avait guère le droit de reprocher ses infidélités, pour l'ancienne favorite de Barras qui lui avait apporté en dot le commandement en chef de l'armée d'Italie et était devenue ainsi l'instrument de sa merveilleuse fortune. Quant aux autres membres de sa famille, peu sûrs de toucher les indem-

nités portées dans le traité de Fontainebleau, d'ailleurs en mauvais termes avec l'empereur depuis longtemps, ils l'abandonnaient tout à fait. Ses sœurs Caroline et Élisa, pour des motifs que l'on devine après avoir lu les *Mémoires* de Lucien et de Mme de Rémusat, refusèrent de venir vivre avec lui. Sa femme lui témoignait, comme nous venons de le voir, une froideur insultante. A la date du 10 octobre, il écrivait à son oncle grand-duc Ferdinand de Toscane pour se plaindre de ne pas avoir reçu de nouvelles de Marie-Louise depuis deux mois, de son fils depuis six mois. Napoléon, quoique jeune encore (il n'avait que quarante-cinq ans), était déjà usé par le travail, les fatigues et les excès ; il souffrait en outre de trois infirmités fort incommodes : une dysurie chronique, une affection hémorroïdale, sans compter une maladie d'ordre plus intime. (Voir les témoignages de Bertrand, de Gourgaud et, sur le dernier point, du roi Jérôme, enregistrés par le colonel Charras.) La solitude commençait à lui être à charge. En désespoir de cause, il appela auprès de lui sa mère et sa sœur Pauline. Lætitia arriva le 2 août et s'installa, au-dessous des *Mulini*, dans la maison du chambellan Vantini, où loge aujourd'hui le sous-préfet de Porto-Ferrajo. Quant à Pauline, elle était déjà venue de Naples pour un jour, le 1er juin, bien que malade, avec un message de Murat. Cette bonne fille, qui n'avait jamais su rien refuser à personne, revint à l'appel de son frère, le 31 octobre (1), et, quoique depuis quatre ou cinq ans elle n'eût pas trop à se louer de Napoléon, resta à l'île d'Elbe jusqu'après son départ.

Pauline Borghèse entrait dans sa trente-cinquième année ; malgré sa santé ruinée, elle avait encore l'admirable beauté sculpturale qu'a immortalisée le ciseau de Canova dans la « Vénus Victrix » de la villa Borghèse et dans la « Vénus au bain » du palais Pitti, qui supporte, sans trop en souffrir, le voisinage de la Vénus de la Tribune des *Offices*. Les relations de Pauline avec son frère, soupçonnées ou même avouées par les contemporains, ne peuvent plus être contestées. Ce n'est pas pour rien que Napoléon disait le mot rapporté par Mme de Rémusat : « Je ne suis pas un homme comme un autre, et les lois de morale ou de convenance ne sont pas faites pour moi. » On peut, du reste, citer comme pendant les paroles de Pauline à une de ses dames d'honneur, Mme Mathis, qui, sollicitée par Napoléon, lui résista quelques semaines : « Sachez-bien, madame, qu'on ne doit pas dire *non* à une volonté expresse de l'empereur ; moi-même, qui suis sa sœur, s'il me disait : Je *veux*, je lui répondrais : Sire, je suis aux ordres de Votre Majesté (1) ! » Aujourd'hui on connaît d'ailleurs les extraits des lettres de Pauline écrites de l'île d'Elbe et interceptées par le cabinet noir, extraits insérés par le comte de Jaucourt, ministre des affaires étrangères, dans une dépêche adressée à Talleyrand, au congrès de Vienne. Le colonel Jung a reproduit ce document de haut goût dans les *Mémoires* de Lucien. Nous l'avons nous-même donné ailleurs ; il nous paraît superflu de le rééditer ici.

La « nymphe Pauline, dont la naïveté n'a pas diminué avec l'âge », suivant le mot de Jaucourt, partagea l'habitation de son frère. « Madame ayant pris la maison qui était destinée à la princesse, écrivait l'empereur à Bertrand le 9 septembre, elle sera logée dans le premier étage de ma maison, où elle sera fort bien. »

Une tradition conservée à Porto-Ferrajo nous montre l'ancienne Paulette adorée du conventionnel Stanislas Fréron chevauchant gaillardement dans l'île à côté de son frère, en costume de cavalier. On aurait tort de supposer pourtant que la meilleure harmonie régnât toujours entre le frère et la sœur. Ils se querellaient souvent pour les motifs les plus futiles, surtout à propos d'affaires d'argent. Il faut citer deux faits pour qu'on y croie. L'un d'eux est consigné dans la *Correspondance*, dans une note du 31 janvier 1815 relative à huit stores que Pauline avait fait poser dans le salon des *Mulini* en fournissant la toile. Mais la façon s'élevait à 62 fr. 50. L'empereur, voyant la facture, refusa de payer et écrivit, de sa main, en marge : « N'ayant pas ordonné cette dépense, la princesse la payera ».

L'autre anecdote nous est fournie par M. le professeur Aristide Provenzal, de Livourne, un des hommes qui connaissent le mieux la légende napoléonienne. Elle lui a été racontée dans son enfance par des témoins. Le 17 juillet, Napoléon chargeait Bertrand de demander des livres à Livourne pour sa bibliothèque et de les faire relier avec un *N* sur le dos. Pauline, passant chez le libraire dans une de ses fréquentes excursions sur le continent, trouva ces reliures fort laides et prit sur elle de les faire modifier. Quand les livres arrivèrent à Porto-Ferrajo, Napoléon, irrité de ce qu'on n'avait pas exécuté scrupuleusement ses ordres, appela les soldats du corps de garde et leur fit lacérer les dos de basane, ordonnant de renvoyer ensuite les volumes au relieur pour qu'il les réparât — aux frais de sa sœur.

Du reste, l'esprit chagrin et méticuleux de l'empereur se manifestait dans des économies avoisinant l'avarice la plus sordide. Débordé par les quémandeurs qui tombaient sur lui comme des corbeaux affamés, il mécontenta les soldats corses en réduisant leur solde, payant fort peu d'ailleurs ses officiers et ses fonctionnaires. Aussi, un jour, en octobre, découvrit-on un dé-

(1) « Toujours mal portante », dit Giuseppe Ninci dans sa *Storia dell'isola dell'Elba dedicata alla sacra maestà di Napoleone il grande, imperatore*, ouvrage in-4° publié pendant les Cent jours à Porto-Ferrajo chez l'imprimeur Broglia, des presses de qui sont sorties les placards des diverses proclamations de Napoléon et du général Lapi en février 1815.

(1) *La Corte e la Società romana nei secoli XVIII e XIX*, par David Silvagni. — Roma, 1885, t. III, p. 57.

ficit de 20 000 francs dans la caisse des pensionnés de la Légion d'honneur; certains fidèles s'étaient, en désespoir de cause, payés de leurs propres mains. Une désaffection très réelle fut la conséquence de ces économies. « Beaucoup ne demeurent à son service que par un reste de pudeur », dit un rapport inédit que nous avons en main. Dans une lettre du 3 juin, Napoléon reprochait vivement à Drouot d'avoir vendu trop bon marché un stock de farines avariées dans les magasins, discutant les prix courants avec autant de compétence que d'âpreté. Il ne se décida à jeter à la mer des salaisons corrompues qu'après avoir essayé de les faire manger à ses terrassiers. Un autre jour, il renvoyait à Livourne des meubles commandés par lui, parce que l'ébéniste avait dépassé les prix de quelques francs. Du reste, l'argent se faisait rare, les rentrées devenaient difficiles, et le souverain dut envoyer d'abord les gendarmes, ensuite un bataillon pour obliger les habitants du petit village de Capoliveri à payer l'impôt. Ces braves gens avaient supposé, sans doute, que leur nouveau maître allait supprimer les tailles. Nous avons déjà observé qu'il fallait voir dans ces préoccupations et ces procédés étranges la preuve que Napoléon comptait peu sur l'exactitude des alliés à lui payer la liste civile promise par le traité de Fontainebleau. Un agent le dit textuellement dans son rapport. C'est aussi pour cette raison qu'au cours de l'hiver plusieurs travaux de voirie furent d'abord ralentis, puis arrêtés.

II.

L'île d'Elbe était devenue, par le fait des événements, le point sur lequel l'Europe entière concentrait son attention. Le gouvernement de Louis XVIII avait particulièrement intérêt à surveiller de très près l'empereur déchu. Aussi, en juillet 1814, le prince de Talleyrand crut-il nécessaire de rétablir à proximité de l'île le consulat de Livourne, supprimé en 1808 à la suite de l'incorporation de la Toscane à l'empire français. Talleyrand nomma à ce poste un homme de confiance, le chevalier Mariotti, à qui il donna des instructions confidentielles, mettant à sa disposition des fonds secrets considérables (Affaires Étrangères, dépêche en date du 30 août 1814).

Mariotti, né près de Bastia en 1758, avait d'abord été lieutenant au régiment provincial corse. Émigré en 1790, il prit du service à Gênes avec le grade de capitaine en novembre 1793, et rentra dans l'armée française comme chef de brigade en 1799. L'empereur, après l'avoir nommé chevalier, puis officier de la Légion d'honneur à la création de l'Ordre, semble avoir bientôt cessé de s'occuper de son compatriote. Mariotti n'était toujours que colonel d'état-major lors de la première Restauration. Sa connaissance approfondie de la langue et des mœurs italiennes, peut-être aussi son dépit contre Napoléon, le désignèrent au choix de Talleyrand, qui lui donna du même coup la croix de Saint-Louis.

Mariotti arriva à Livourne dans les premiers jours d'août, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à reconstituer les archives de son consulat, éparpillées depuis six ans au commissariat de la marine, au tribunal civil et dans d'autres dépôts publics. Le 13 septembre, Talleyrand, en avisant le consul général de son départ pour le congrès de Vienne, lui recommandait une fois de plus de tenir l'œil ouvert sur l'île d'Elbe et sur « son possesseur ».

Mariotti ne perdit pas de temps. Il installa dans tous les petits ports, entre Livourne et San-Stefano, des agents qui le tinrent au courant des moindres incidents, lui donnant les noms des allants et des venants, le chiffre des soldats de Napoléon qui désertaient et qu'il fallait rapatrier. Ils lui annonçaient, par exemple, que le 21 septembre la felouque royale le *Troubadour* avait arrêté des officiers français se rendant à Porto-Ferrajo sur un bateau de pêche, et que, le 14 du même mois, on s'était emparé à Massa de deux autres officiers embauchant des hommes pour le service de l'empereur : ces derniers furent écroués à la forteresse de Livourne. La volumineuse correspondance de ces agents donne une idée très exacte du va-et-vient continuel qui se produisit autour de l'île d'Elbe. A Livourne même, un nommé J.-B. Bossi, habile limier, surveillait les étrangers, faisait arrêter les suspects, allant dans son zèle jusqu'à filer les agents secrets envoyés directement par la police de Paris (10 décembre). De Rosignano, Antonio Ricci avisait Mariotti du mouvement des voyageurs, des envois de munitions et de tous les bruits publics. Nommé agent consulaire par le consul général à la fin de septembre, il sollicitait de lui le 4 octobre un autre titre, celui d' « agent » ayant, pour ce délicat, un vague parfum policier. Jérôme Mariani à Baratti, Benassi à Piombino, à San-Stefano Lambardi, frère du conseiller municipal de Porto-Ferrajo qui avait prêté des meubles à Napoléon lors de son arrivée, envoyaient presque tous les jours des rapports. De Florence, d'autres agents informaient Mariotti de ce que l'on disait en Toscane sur les projets de l'empereur. Le général Bruslart, commandant militaire de la Corse, un ancien chouan connu par la violence de ses opinions et par son passé politique compromettant, était aussi en correspondance régulière avec lui, ainsi que le comte de Bouthillier, préfet du Var, qui lui transmettait le nom de ceux de ses administrés qui partaient pour l'île d'Elbe et lui notifiait un arrêté par lequel, pour plus de sûreté, il interdisait aux maires de son département de délivrer des passeports pour la Corse, les communications étant trop faciles entre les deux îles. Talleyrand, dans le même ordre d'idées, décidait (13 septembre) que tous les habitants de l'île d'Elbe à destination du continent devraient aller chercher des passeports au consulat de Livourne.

Mais c'est à Porto Ferrajo même, dans cette foule d'étrangers attirés par la curiosité, l'intérêt personnel ou le goût des aventures, que la surveillance était à la fois le plus nécessaire et le plus facile. Tous les intrigants en disponibilité, tous les hommes à projets semblaient s'y être donné rendez-vous, depuis les Anglais en quête d'émotions, les dames romanesques désireuses de prendre hypothèque sur le cœur de César (comme cette comtesse de Jersey dont le colonel Campbell, commissaire général anglais, parle à Mariotti dans une lettre du 26 décembre, disant qu'elle n'a pu encore parvenir à se faire jeter le mouchoir), jusqu'aux publicistes français qui venaient proposer la fondation d'un journal, et aux constructeurs qui offraient des maisons en bois démontables pour l'île de Pianosa. L'affluence était telle que, le 19 septembre, Napoléon écrivait de Porto-Longone à Bertrand, pour qu'il fît établir à Porto-Ferrajo une bonne auberge de vingt lits, « une simple maison meublée, disait-il, car les traiteurs ne manquent pas », auberge qu'un agent royaliste, dans un rapport du 30 novembre, traite fort dédaigneusement d' « hôtellerie où il y a des lits comme dans un hôpital ». Mariotti comprit qu'il fallait avoir un personnel d'observateurs sûrs au milieu de ce monde de ville d'eau, turbulent et bavard. L'empereur habitait en réalité une maison de verre, et ses moindres actions, ses moindres paroles étaient bientôt connues et commentées dans toute la ville. Parmi la masse considérable de documents dont ces agents officiels et probablement aussi des officieux anonymes submergeaient chaque jour le consul de Livourne, documents dont on ne s'est jamais servi jusqu'ici, il faut mentionner en première ligne la liste interminable de tous les étrangers qui débarquèrent à l'île d'Elbe pendant le séjour de l'empereur, avec leurs noms et prénoms, leur nationalité, leur profession. On trouve aussi la série de questions, presque toujours les mêmes, que Napoléon, très affable avec les visiteurs et très soucieux de savoir ce que l'on pensait de lui en Europe, leur posait, et même, pour un certain nombre d'entre eux, leurs réponses.

Certains renseignements confidentiels nous donnent la conviction morale que dans le palais même des *Mulini* le gouvernement français avait trouvé des complaisants, sinon des traîtres. Pour l'été de 1814, on ne possède que des rapports irréguliers, rédigés évidemment par des amateurs. Tout au plus trouve-t-on à y relever un récit circonstancié de l'arrivée de la comtesse W..., donné évidemment par un témoin oculaire, c'est-à-dire par un des participants, ou bien quelques traits curieux sur l'originalité de Napoléon : par exemple, la scène où on nous le montre habillé, suivant sa coutume à l'île d'Elbe, en colonel de la garde nationale de Paris, allant s'asseoir au fond du fossé de la route avec de l'eau jusqu'aux épaules. Après ce bain, l'empereur remonta à cheval, puis fit une promenade en barque, tout ruisselant. Au bout de quelques heures seulement, il dit à ceux qui l'escortaient : « Je vais changer, car je sens un peu d'humidité aux pieds. »

Le ton général du rapport où nous prenons cette curieuse anecdote est favorable à l'empereur. Le rédacteur n'a certainement pas voulu rendre Napoléon ridicule ou le faire passer pour fou. Il a simplement noté ce qu'il a vu.

Vers l'automne, les rapports deviennent plus fréquents, plus précis. On sent qu'on a désormais à faire à des gens du métier. Enfin, le 29 novembre, débarque à Porto Ferrajo, venant de Livourne, un agent inconnu, se faisant passer pour un négociant en huiles. Il commence un journal quotidien écrit heure par heure, qui est un véritable modèle du genre. Les *reporters* les plus américains n'ont pas fait mieux depuis. L'inconnu, arrivé avec une lettre de recommandation d'un garde d'honneur de la princesse Élisa, se met en rapports, sous prétexte d'affaires commerciales, avec les notabilités du pays, avec Litta, de Milan, un des familiers de Napoléon, avec le général Cambronne, avec Vantini, le propriétaire de la maison qu'habitait Lætitia. Installé dans le café *del Buon Gusto*, au pied de la montée des *Mulini*, chaque jour, pendant trois mois, il prend l'un après l'autre tous les étrangers, tous les fonctionnaires et les officiers français; il les chambre, les exprime comme des citrons, inscrit tout sur son carnet (sans jamais provoquer des soupçons!!) et envoie ses notes à Livourne. Aucun bruit politique, aucune conversation de l'empereur avec son entourage ou ses visiteurs, aucun trait de chronique scandaleuse n'est oublié. L'agent donne la liste des émissaires reçus, leur signalement précis destiné aux polices française ou italienne, le résumé des nouvelles de Naples. Il raconte par le menu les petites rivalités de la maison, les aventures de Mme de Polignac et celles de la belle Mme Théologue, une Grecque de Paris tombée du ciel avec son mari qui touche deux cent trente francs par mois pour rédiger un dictionnaire gréco-italien-français. Il scrute le passé des jolies femmes de passage, le tout mêlé à des nouvelles politiques judicieuses et sûres. Ces rapports, écrits en italien, sont la véritable chronique de l'île. Ils mériteraient d'être traduits et publiés *in extenso*.

III.

Quoique physiquement et moralement assez déprimé, Napoléon ne se résigna pas une minute à rester à l'île d'Elbe. La résolution d'échapper fut arrêtée définitivement dans son esprit dès qu'il connut les intentions des puissances européennes, qui se préparaient à envoyer leurs mandataires au congrès de Vienne. Talleyrand était convaincu que la présence de Napoléon libre à deux pas de l'Italie et de la France était un danger permanent pour la paix de l'Europe. Le chevalier Mariotti, très bien renseigné, comme nous sa-

vons, avait exposé à son chef, notamment par des dépêches détaillées en date des 28 septembre et 15 novembre, les préparatifs du départ, et il indiquait la nécessité de prendre des mesures énergiques. On peut affirmer que ces dépêches fixèrent l'opinion du prince de Bénévent. Dès la réunion du congrès de Vienne (novembre), son parti était irrévocablement pris. Il résolut de faire enlever l'empereur et de l'interner soit à l'île Sainte-Marguerite, soit aux Açores. Cet enlèvement était devenu l'idée fixe de Louis XVIII. Mais l'opération présentait des difficultés. On tenta de gagner le capitaine Taillade, commandant la flottille de l'île d'Elbe, officier besogneux et mécontent. On le sonda dans ce sens à Naples, où il portait souvent les instructions de l'empereur à Murat. A la suite d'une indiscrétion, Taillade devint suspect, on se défia de lui, et on le remplaça dans son commandement, au moment décisif du départ, à la fin de février, par le capitaine Chautard. Napoléon, mis en éveil et voulant éviter à tout prix une transportation lointaine, peu soucieux d'ailleurs d'exécuter le traité de Fontainebleau, dont les clauses pécuniaires en sa faveur n'avaient pas été remplies, résolut de s'enfuir à la première occasion. Tous les préparatifs furent hâtés à cet effet.

L'empereur s'était réconcilié, pour la forme du moins, avec Lucien toujours prêt à nouer de nouvelles intrigues, et avec Murat, malgré sa récente trahison. Ce dernier, craignant non sans raisons de se voir enlever la couronne de Naples par la Sainte-Alliance, malgré la demi-complicité, largement rétribuée, dit-on, de Talleyrand, n'hésita plus à se mettre, lui et son armée, aux ordres de son beau-frère. Napoléon eut-il, dès l'origine, le dessein de rentrer directement en France, ou conçut-il tout d'abord l'idée de s'emparer simplement de l'Italie, dont il aurait fait l'unité à son profit? Peut-être cette seconde alternative avait-elle séduit un moment son esprit : c'est du moins ce que nous permet de supposer l'examen d'un *Plan de révolution* en quatorze articles, visant uniquement l'Italie, que Napoléon étudia à Porto-Ferrajo et dont nous avons une copie soustraite à son cabinet ou, en tout cas, rédigée par un écouteur aux portes. Il recevait de nombreux messages de Vienne, de Rome, de Naples, de Milan, de Gênes, de Florence, de Prangins, où se trouvait Joseph. Lui-même allait parfois à Livourne incognito, avec Pauline, que le colonel Campbell reconnut un jour sur le port, habillée en homme. D'autre part, le souverain de l'île d'Elbe était en relations suivies avec Paris, où les généraux Lallemand et Lefebvre-Desnouettes se déclaraient prêts à tenter un coup de main contre les Bourbons. Le colonel Iung, dans les *Mémoires* de Lucien, a trop bien exposé cette conspiration bonapartiste pour que nous y revenions. Il nous suffit d'y renvoyer le lecteur. Napoléon voyait aussi les journaux du continent et voulait tout examiner par lui-même, au point qu'un jour il se fâcha contre Foresi qui avait brûlé, sans oser les lui montrer, des caricatures envoyées de Livourne, le représentant sur une barque, un trident à la main, en pêcheur de thons.

Des émissaires partaient à tout moment de Porto-Ferrajo ; Bertrand faisait de fréquents voyages en Italie, ainsi que Pauline qui envoyait aussi à Naples son secrétaire Edmond. Dès que Napoléon eut fixé dans son esprit la date approximative de son départ, il se montra plus gai, satisfait des nouvelles de France, où, lui disait-on, son petit chapeau, arboré sur la côte de Provence, attirerait toute la population, sauf peut-être quelques riches, partisans des Bourbons et de l'étranger. Néanmoins il répétait en plaisantant que, si les Français souhaitaient son retour, ils n'avaient qu'à venir le chercher dans son exil.

Ces boutades ne l'empêchaient pas de pratiquer la maxime : « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Par ses soins, des préparatifs de toute sorte en armes, en munitions, en vivres, étaient activement poussés à Porto-Ferrajo et à Porto-Longone, d'une façon si ostensible que l'agent de Mariotti pouvait lui indiquer jusqu'au nombre des têtes de bétail achetées et mises en parc. C'était le secret de la comédie, secret si mal gardé que, le 8 février 1815, le comte de Jaucourt, qui connaissait bien Talleyrand et pouvait le croire mêlé aux intrigues italo-elbaines, lui écrivait à Vienne : « Il serait bien possible que vous fussiez dans cette diablerie. » La seule précaution que prit l'empereur pour détourner les soupçons fut d'organiser avec affectation des réceptions aux *Mulini*, dont il réglait les détails avec le soin méticuleux qui lui était habituel et la préoccupation d'économie dont nous avons relevé déjà maint témoignage. Une note du 3 janvier, dans la *Correspondance*, ordonne un bal pour le 8. Il y en aura six dans le carnaval : trois au palais, trois au théâtre : le premier, le 15 janvier. Il ne faut pas que chaque soirée coûte plus de 1000 francs. On jouera aussi la « comédie bourgeoise » dans la galerie des *Mulini*, en petit comité, en n'invitant chaque fois que quarante hommes et vingt femmes. Pour l'orchestre, on réalisera des économies en utilisant les musiciens de la garde. Le 19 février, l'empereur, ses malles faites, écrivait une lettre qui n'aurait pas eu de sens si elle n'avait pas été destinée à être colportée, lettre dans laquelle il annonçait l'intention d'habiter l'ermitage de Marciana pendant l'été de 1815.

Les préparatifs étaient terminés ; les vaisseaux chargés, prêts à lever l'ancre. Le 20, l'empereur envoyait ses voitures à Naples; le 21, Murat lui annonçait par exprès la rupture du congrès de Vienne ; le 22, il recevait Fleury de Chaboulon, porteur de dépêches urgentes de Maret, duc de Bassano. Le 19, était arrivé de France aussi, lisons-nous dans un rapport secret, un émissaire mystérieux du nom de Charles-Albert, se disant négociant à Marseille, dont la personnalité in-

trigua vivement le « marchand d'huiles » ; cet agent lui fit l'honneur de penser, comme on le verra tout à l'heure, que sa visite décida l'empereur à brusquer son départ. Peut-être Charles-Albert et Fleury de Chaboulon étaient-ils une seule et unique personne? Ce serait à vérifier.

Le 25, Napoléon fit donner par Pauline un grand bal où les notabilités de l'île et les étrangers de distinction passèrent toute la nuit. D'après Montholon, l'empereur n'aurait annoncé qu'en sortant de ce bal à Bertrand et à Drouot son projet de fuite : nous savons ce qu'il faut en croire. Le lendemain 26, dans la soirée, il partait sur *l'Inconstant*, brick de vingt-six canons, escorté de trois petits transports, avec 900 hommes, laissant le commandement de l'île à son chambellan Lapi, qu'il nomma, pour la circonstance, général de brigade. Le 2 mars partaient, à leur tour, Pauline pour Viareggio et Lucques, et Madame mère pour Naples.

Pendant qu'il embarquait en plein soleil ses armes et ses provisions, Napoléon avait eu cependant la prudence d'interdire la sortie des embarcations, mettant l'embargo sur tous les ports de l'île, même pour les pêcheurs. Aussi l'agent secret de Mariotti dut-il prendre des précautions inusitées pour lui adresser une dernière lettre sans date, mais écrite probablement le 23 ou le 24 février. Elle parvint à son adresse, car nous l'avons sous les yeux. C'est un court billet d'affaires, en italien, dans lequel le « marchand d'huiles » annonce son retour à Livourne, ses opérations commerciales étant terminées. Il ajoute quelques phrases banales sur Porto-Ferrajo et sur l'empereur. Les mots écrits sur la cassure du feuillet, au milieu de la page, soulignés d'ailleurs à l'encre sympathique, forment, quand on les lit du haut en bas, la phrase suivante : *Le départ de S. M., protégé par les Anglais, aura lieu au premier jour. Je crois que le Français Charles-Albert l'a hâté.*

Comment s'expliquer la facilité avec laquelle Napoléon put gagner la France? Ses projets de fuite étaient connus du gouvernement français et du congrès de Vienne depuis de longs mois. Le comte Jules de Polignac, envoyé en Italie par Louis XVIII avec une mission confidentielle, avait exposé au roi toute la conspiration bonapartiste. Rien pourtant ne fut tenté pour prévenir le danger. Il est incompréhensible que la flotte française n'ait pas organisé une croisière permanente au cap Corse, d'où l'on pouvait intercepter la navigation dans tout l'archipel toscan. Faut-il admettre la complicité de quelques grands personnages de la cour des Tuileries, et Jaucourt, dans sa boutade à Talleyrand, s'était-il approché de la vérité? A la fin de janvier seulement, quelques voiles françaises se montrèrent à l'horizon de l'île d'Elbe. Napoléon, croyant qu'on venait l'enlever, entra en fureur. Il fit venir le colonel Campbell, commissaire du gouvernement anglais à Porto-Ferrajo, pour lui demander des explications. Campbell assura à l'empereur qu'il ne devait pas s'inquiéter. La flottille disparut le lendemain.

Le nom du colonel Campbell nous amène à examiner quelle fut dans cette affaire la conduite des Anglais. Campbell avait accompagné Napoléon à Porto-Ferrajo, d'où il ne s'éloigna pas jusqu'à la fin de juin, époque de l'évacuation de Bastia par le général Montrésor. Il revint ensuite, allant et venant, vivant dans la familiarité de l'empereur, à qui il communiquait les livres que lui prêtait son ami le consul général Mariotti, entre autres le *Moniteur* et le *Siège de Dantzig* (lettre de Campbell à Mariotti du 26 décembre). Il est certain que Campbell, qui assurait Mariotti de son dévouement aux Bourbons, jouait un double jeu; les Anglais fermaient les yeux sur les projets du prisonnier qu'ils étaient censés garder. En effet, l'agent français, le pseudo-marchand d'huiles, enregistrant dans ses rapports quotidiens tous les bruits de Porto-Ferrajo, insistait presque chaque jour sur les entrevues secrètes de Napoléon avec des officiers anglais; il notait une nouvelle étrange d'après laquelle, au milieu de février, Campbell aurait apporté de l'argent à l'empereur, peut-être les sommes empruntées aux banquiers de Gênes par Napoléon, qui depuis le commencement de l'hiver se trouvait à bout de ressources. A la date du 23 février, le même agent écrivait que tous les soldats qu'on rencontrait dans la rue annonçaient avec des transports de joie leur départ imminent. Il ajoutait ces indications que nous traduisons textuellement : « Au bureau de l'état-major de la place, en causant avec l'adjudant-major de l'adhésion ou non-adhésion des Anglais au départ en question, il m'a dit que les Anglais sont parfaitement d'accord avec Napoléon pour qu'il sorte de l'île et aille faire la guerre en France. La raison en est que, les Anglais ayant réclamé à la France une récompense de ce qu'ils ont fait pour elle, le roi a repoussé leur demande. Napoléon a dit que s'il avait été sur le trône, il leur aurait donné satisfaction. Ce qui a indisposé envers la France cette nation intéressée et l'a décidée en faveur de Napoléon. » Nous donnons pour ce qu'elles valent ces considérations politiques de corps de garde. C'est en tout cas le résumé de ce que l'on criait sur les toits à Porto-Ferrajo vers la fin de février. Les représentants autorisés de la France en étaient instruits. Ils ne sortirent pas de leur inaction.

Campbell était au courant des plans de Napoléon; il le montra en s'arrangeant de façon à lui laisser le champ libre. Le 24 février, il se trouvait à Florence, le 25 à Livourne, d'où il repartit le 26 dans la nuit pour arriver à Porto-Ferrajo le 28. Or, d'habitude, le trajet dure à la voile six à huit heures au plus. Ajoutons que, le 25, un officier anglais avait débarqué et s'était longuement entretenu avec l'empereur, lui remettant plusieurs paquets de correspondances soigneusement cachetés. L'agent de Mariotti nous a conservé le récit de l'arrivée de Campbell le 28. En débarquant à la Santé, le commissaire anglais demanda si l'empereur était à

Porto-Ferrajo (ce qu'il ne demandait jamais en pareille circonstance, remarque le rapport). On lui annonça le départ de l'avant-veille. Alors Campbell se rendit chez Pauline, à qui il dit avec une irritation trop bruyante et trop étrangère à ses habitudes d'homme du monde pour ne pas être jouée : « Votre frère m'a manqué de parole, puisqu'il avait promis de ne pas sortir de l'île; mais la Méditerranée est pleine de vaisseaux, et à cette heure il est prisonnier. » Il ajouta des menaces, et la timide Pauline lui répliqua fièrement qu'on ne parlait pas ainsi à une femme. Cette scène, devant témoins, semble avoir été arrangée d'avance par Campbell pour mettre sa responsabilité à couvert. Si les Anglais l'avaient voulu, rien ne leur était plus facile, avec leur flotte remplissant la Méditerranée, suivant le mot de leur commissaire général, que d'arrêter les fugitifs. Il est impossible de ne pas comparer cette évasion au retour d'Égypte, quand le général Bonaparte, abandonnant son armée dans les sables du désert, passa si miraculeusement à travers la croisière anglaise.

IV.

Dès son retour aux Tuileries, Napoléon, pour témoigner sa reconnaissance aux habitants de Porto-Ferrajo, fit don à la ville de sa maison des *Mulini*, « qui servira de casino et où l'on conservera la bibliothèque de l'empereur », disait le maréchal Bertrand dans une lettre au général Lapi, du 18 avril 1815. Le 6 juin, Lapi avisait de cette mesure gracieuse le maire Traditi et dressait de concert avec lui un inventaire des meubles et des livres. L'historiographe de l'île, Giuseppe Ninci, fut nommé directeur du palais et conservateur de la bibliothèque. Le 8 juin, le conseil municipal adressa à Napoléon des remerciements au nom de la cité.

Par malheur, avant la fin de 1815, Ferdinand III, grand-duc de Toscane, jugea à propos de reprendre la villa des *Mulini* à la municipalité de Porto-Ferrajo; il restitua les meubles à sa nièce Marie-Louise, et, après avoir confisqué les livres les plus précieux de la bibliothèque, il ne rendit à la ville que ceux dont il ne voulut pas. Porto-Ferrajo protesta inutilement pendant plus d'un demi-siècle contre cette injustifiable confiscation. En 1880 seulement, le gouvernement italien voulut entendre raison. Il garda les *Mulini*, mais donna en échange à la ville un bâtiment domanial situé près de la Porte Neuve.

Il est intéressant d'examiner en quel état sont aujourd'hui les différentes résidences elbaines où se reposa un moment le maître de l'Europe. Le gouvernement italien n'a pas tiré grand profit des *Mulini*. Le premier étage est inhabité, sans un meuble, sans un ornement, sauf dans le grand salon, où deux bustes des grands-ducs Léopold et Ferdinand, placés en face l'un de l'autre, ont l'air fort surpris de se trouver dans les appartements de leur terrible neveu. Le rez-de-chaussée est occupé par les bureaux du génie.

Nous avons déjà dit que la très modeste maison Vantini est habitée par le sous-préfet de l'île d'Elbe. Une plaque de marbre blanc, dans le salon, rappelle seule le souvenir du passage de Madame mère. Une autre plaque commémorative a été placée en 1875 au côté gauche du fort Stella. Quant à la Municipalité, où Napoléon résida quelques jours en mai 1814, lors de son débarquement, elle contient la mairie, la sous-préfecture, le tribunal, la prison, le télégraphe, l'octroi, la caisse d'épargne, la perception, etc., etc., sans compter la bibliothèque, située au rez-de-chaussée, où figure un millier de volumes ayant appartenu à Napoléon, ceux que le grand-duc de Toscane a dédaignés. On y montre un état du budget de 1815 signé par Napoléon et un dessin à la sépia du lieutenant-colonel d'artillerie Mellini, représentant l'embarquement du 26 février. Au premier, un portrait en pied de l'empereur orne la grande salle de la mairie, et dans le cabinet du syndic on peut voir l'ancien pavillon impérial elbain avec les abeilles d'or, ainsi qu'une Vénus accroupie d'après l'antique, statue demi-grandeur nature en marbre blanc, autrefois aux *Mulini*, et que la municipalité put soustraire aux revendications du grand-duc.

La rampe d'escalier qui monte de la Municipalité aux forts et à la palazzina a reçu le nom de *salita Napoleone*. Le théâtre municipal, donné en 1819 par Ferdinand III à l'Académie des Vigilants, a été conservé tel quel. On y voit encore un assez joli lustre empire et un rideau du temps représentant Apollon gardant les troupeaux d'Admète. Dans la première loge de face, ancienne loge impériale, trois ou quatre fauteuils Louis XVI auraient, suivant la tradition, servi à Napoléon, à Pauline et à Madame mère.

Pour terminer cette excursion sommaire aux résidences elbaines de Napoléon, disons que l'île de Pianosa est devenue une colonie agricole, défrichée par les forçats, et qu'à Porto-Longone l'édifice dit le « Pavillon », où habita parfois l'empereur, a été transformé en caserne pour la petite garnison qui garde le bagne où se trouve le forçat Amilcar Cipriani, nommé quatre fois député au dernier renouvellement de la Chambre italienne. A l'église de Monte-Capanna, la municipalité de Marciana a placé en 1863 une plaque commémorative, et un ermite « laïque », en pantalon de velours à côtes et en bras de chemise, montre aux rares voyageurs, d'un air discret, la chambre où il couche aujourd'hui et où passa deux nuits, en septembre 1814, la grande dame mystérieuse dont nous avons raconté la visite.

Mais c'est à San-Martino que le souvenir de Napoléon s'est conservé le plus longtemps. Cette petite maison entourée d'arbres, avec sa vue superbe sur la rade de Porto-Ferrajo, fut achetée en 1851 aux héritiers de l'empereur par le prince Anatole Demidoff, déjà séparé

de sa femme, la fille du roi Jérôme. Le prince Demidoff professait pour le fondateur de la famille à laquelle il s'était allié une admiration sans bornes, et il avait déjà réuni une collection considérable de souvenirs napoléoniens. En achetant San-Martino, il avait d'abord pour but de conserver la petite maison telle quelle, sans en changer le caractère, ensuite de créer à côté un musée monumental en l'honneur du vainqueur d'Austerlitz. L'architecte Nicolas Matas fit le plan de l'édifice, dont la première pierre fut posée en octobre 1851. C'est un bâtiment d'un bel effet, une galerie longue de soixante-trois mètres, haute de dix, ornée de colonnes corinthiennes, décorée d'aigles, d'*N* et d'abeilles. Le toit de cette galerie, enduit de ciment, forme terrasse à niveau du rez-de-chaussée de la petite maison de San-Martino. Le musée sert, pour ainsi dire, de piédestal à l'habitation de Napoléon. Dans cette galerie, dont le devis s'éleva à un million de francs, le prince Anatole Demidoff entassa une collection d'une valeur inappréciable, objets ayant appartenu à l'empereur ou à sa famille, portraits de généraux, tableaux de batailles, statues de toute espèce, une notamment de Madame mère, assise, par Canova. Ce musée attirait à Porto-Ferrajo une quantité considérable de visiteurs ; il était la gloire de l'île, où l'on regarde le fils de Lætitia comme un frère italien. Cette opinion est fort répandue d'ailleurs dans la Péninsule, et en bien des endroits le bonapartisme le plus enthousiaste y fait le meilleur ménage du monde avec le misogallisme le plus intransigeant. Aussi conçoit-on le dépit et l'irritation des Elbains quand, à la mort du prince Anatole, son neveu et héritier, Paul Demidoff, fit déménager toutes ces reliques et ces objets d'art à Florence, où ils furent vendus à vil prix dans la fameuse vente San Donato. Le musée dispersé, M. Paul Demidoff vendit, en 1881, la propriété elle-même à M. G. Giuliani, qui l'habite actuellement et en fait, de fort bonne grâce, les honneurs aux étrangers.

La petite maison, abritée par un micocoulier planté par l'empereur, a été conservée dans son état primitif. Le prince Paul Demidoff n'a pas pu emporter les murs ; il a même oublié de faire enlever un lit et une table à écrire, seuls débris du mobilier impérial. Les deux pièces les plus intéressantes sont un salon, au plafond peint ; le sujet a été donné au peintre par Napoléon : « Deux pigeons attachés à un même lien dont le nœud se resserre à mesure qu'ils s'éloignent ». Nous n'essayerons pas de déchiffrer ce rébus, où l'on trouverait peut-être un trait satirique contre Marie-Louise. Ce salon a vue sur la rade ; derrière, contre la montagne, est la salle à manger avec un bassin et un jet d'eau. Les murs sont recouverts d'une décoration égyptienne, inspirée par le vainqueur des Pyramides ; sur un des murs, un groupe de Vénus éthiopiennes se baigne dans le Nil. En face, autre paysage oriental, avec des palmiers et des colonnes brisées, chargées d'hiéroglyphes. Napoléon, toujours fataliste et préparant son expédition du golfe Juan, a fait tracer sur l'une d'elles ces trois mots : *Ubicumque felix Napoleo.*

Quant à la galerie Demidoff, toute resplendissante encore de ses revêtements de marbre multicolores, elle sert, en ce moment, à faire sécher des gerbes d'avoine. On nous saura gré de tourner court et de ne pas finir par de trop faciles considérations sur les vicissitudes de la fortune et le néant de la gloire.

MAUCLAIR PETIT.

Porto-Ferrajo, août 1886.

PHILOSOPHIE

Le pessimisme sera-t-il la religion de l'avenir? (1)

L'interprétation pessimiste des religions, avec la rédemption par la mort ou par le *nirvâna*, fait des progrès incessants, surtout en Allemagne. Pascal avait dit déjà : « De tout ce qui est sur la terre, le chrétien ne prend part qu'aux déplaisirs, non aux plaisirs. » L'Allemagne, après avoir ressuscité le bouddhisme avec Schopenhauer, avec de Hartmann, Bahusen, est en train de nous donner une sorte d'édition pessimiste du christianisme qui dépasse de beaucoup Pascal.

On sait que, pour M. de Hartmann, la religion de l'avenir ou « religion de l'esprit » sera la métaphysique de l'unité absolue ou « monisme », jointe à la morale pessimiste. — Sans le mal et le péché, dit M. de Hartmann, il n'y aurait point de religion, et, comme le mal est attaché à l'existence même, l'anéantissement du monde est le seul salut possible. — Bahusen, dans sa philosophie du désespoir, aboutit à des conclusions analogues.

Le représentant le plus intéressant de la nouvelle doctrine est Philipp Mainlaender, l'auteur de la philosophie de la Rédemption (*die philosophie der Erlösing*). Ce pessimiste était fils de parents d'une piété exaltée, petit-fils d'une mystique morte d'une fièvre nerveuse à trente-trois ans, frère d'un autre mystique qui, parti aux Indes, s'était converti au bouddhisme pour mourir bientôt après, épuisé par ses luttes intérieures. Philipp trouva lui-même son chemin de Damas dans la boutique d'un libraire de Naples, où il découvrit les écrits de Schopenhauer. Après avoir rédigé son système de philosophie pessimiste, il veilla à l'impression du pre-

(1) Cette étude, comme celle que nous avons publiée dans notre numéro du 21 août dernier, doit faire partie d'un volume intitulé *L'irréligion de l'avenir*, que M. M. Guyau est à la veille de faire paraître à la librairie Alcan.

mier volume, et, le jour où il en reçut le premier exemplaire (31 mars 1876), il se pendit (1). On ne pourra nier la force de la conviction chez ce pessimiste, ni la puissance d'attraction des idées abstraites lorsqu'elles s'implantent dans un cerveau préparé par l'hérédité et l'atmosphère morale. Pour Mainlaender, la philosophie doit un jour remplacer la religion, mais en l'interprétant dans son vrai sens, qui est pessimiste : Mainlaender se déclare hautement « chrétien », tout en prétendant fonder scientifiquement l'athéisme. La liberté du suicide est la nouvelle force d'attrait par laquelle on remplacera la belle illusion de l'immortalité ; le salut par la mort remplacera le salut par la vie éternelle. L'arbre de la science deviendrait ainsi le figuier légendaire de Timon le Misanthrope, qui, à chaque matin nouveau, portait pendus à ses fortes branches ceux qui étaient venus chercher l'oubli du mal de vivre.

I.

Pour apprécier la valeur et la durée probable de ce sentiment pessimiste qu'on veut identifier de nos jours avec le sentiment religieux, il faut d'abord en rechercher les causes.

Diverses raisons ont amené cette transformation du panthéisme germanique, qui, après avoir divinisé le monde, rêve aujourd'hui son anéantissement et sa réabsorption dans l'unité originelle. La première cause est le progrès même de la métaphysique panthéiste. Après avoir adoré la nature comme l'œuvre d'une raison immanente, on a fini par y voir une œuvre de déraison, une chute de l'unité indéterminée et inconsciente dans la misère et le conflit des déterminations phénoménales, des consciences condamnées à la douleur. Tout au moins la nature apparaît-elle comme indifférente. La « Force éternelle », dont on parle tant aujourd'hui, n'est pas plus rassurante pour nous et pour notre destinée que la Substance éternelle. A tort ou à raison l'instinct métaphysique, identique en son fond à l'instinct moral, ne réclame pas seulement un principe de vie présent à toutes choses : il poursuit encore un idéal de bonté et de sociabilité universelle.

J'étais dans la montagne, étendu sur l'herbe : un lézard est sorti d'un trou, a pris ma jambe immobile pour un rocher ; il y a grimpé sans façon pour s'y chauffer au soleil. Le petit être confiant était là, sur moi, jouissant de la même lumière, ne se doutant pas de la vie relativement puissante qui circulait sans bruit et amicalement sous lui. Et moi, je me mis à regarder la mousse et l'herbe sur lesquelles j'étais étendu, la terre brune, les grands rochers : ne ressemblais-je pas moi-même à l'humble lézard, et n'étais-je pas jouet de la même erreur ? La vie sourde n'était-elle pas tout autour de moi, à mon insu ? Ne palpitait-elle pas sous mes pieds ? N'agitait-elle pas confusément le grand Tout ? — Oui ; mais qu'importe, si c'est au fond une vie aveugle, égoïste, où chaque atome ne travaille que pour soi ? Petit lézard, pourquoi n'ai-je point comme toi sous le soleil un œil ami qui me regarde ?

La seconde cause du pessimisme contemporain est le progrès rapide de la science positive avec les révélations que, coup sur coup, elle nous a apportées sur la nature. Le progrès se précipite tellement, de nos jours, que l'adaptation de l'intelligence à des idées toujours nouvelles devient pénible ; nous allons trop vite, nous perdons haleine comme le voyageur emporté sur un cheval fou, comme l'aéronaute balayé par le vent avec une vertigineuse vitesse. Le savoir produit ainsi, à notre époque, un sentiment de malaise qui tient à un trouble de l'équilibre intérieur ; la science, si joyeuse à ses débuts, à la Renaissance, faisant son apparition au milieu des rires éclatants de Rabelais, devient maintenant presque triste. Nous ne sommes pas encore faits aux horizons infinis du monde nouveau qui nous est révélé et où nous nous trouvons perdus : de là la mélancolie de l'époque, mélodramatique et vide avec les Chateaubriand et les premiers enfants du siècle, sérieuse et réfléchie avec Léopardi, Schopenhauer et les pessimistes d'aujourd'hui. Dans l'Inde, on distingue les brahmanes à un point noir qu'ils portent entre les deux yeux : ce point noir, nos savants, nos philosophes, nos artistes, le portent aussi sur leur front éclairé par la lumière nouvelle.

Une troisième cause du pessimisme, qui résulte elle-même des précédentes, c'est la souffrance causée par le développement exagéré de la pensée à notre époque, par la place trop grande et finalement douloureuse qu'elle occupe dans l'organisme. Nous souffrons d'une sorte d'hypertrophie de l'intelligence. Tous ceux qui travaillent de la pensée, tous ceux qui méditent sur la vie et la mort, tous ceux qui philosophent finissent par éprouver cette souffrance. Et il en est de même des vrais *artistes*, qui passent leur vie à essayer la réalisation d'un idéal plus ou moins inaccessible. On est attiré à la fois de tous les côtés, par toutes les sciences, par tous les arts ; on voudrait se donner à tous, on est forcé de se retenir, de se partager. Il faut sentir son cerveau avide attirer à lui la sève de tout l'organisme, être forcé de le dompter, se résigner à végéter au lieu de vivre ! On ne s'y résigne pas, on aime mieux s'abandonner à la flamme intérieure qui consume. La pensée affaiblit graduellement, exagère le système nerveux, rend femme ; elle n'ôte pourtant rien à la volonté, qui reste virile, toujours tendue, inassouvie : de là des luttes longues, un malaise sans fin, une guerre de soi contre soi. Il faudrait choisir : avoir des muscles ou des nerfs, être homme ou femme ; le penseur, l'artiste

(1) Voy. dans la *Revue philosophique*, juin 1885, l'article de M. Arréat sur Mainlaender.

n'est ni l'un ni l'autre. Ah ! si, en une seule fois et d'un seul effort immense, nous pouvions arracher de nous-mêmes et mettre au jour le monde de pensées ou de sentiments que nous portons, comme on le ferait avec joie, avec volupté, dût notre organisme tout entier se briser dans ce déchirement d'une création ! Mais non, il faut se donner par petites fractions, se répandre goutte à goutte, subir toutes les interruptions de la vie ; peu à peu l'organisme s'épuise dans cette lutte de l'idée avec le corps ; puis l'intelligence elle-même se trouble, pâlit comme une lumière vivante et souffrante qui tremble à un vent toujours plus âpre, jusqu'à ce que l'esprit vaincu s'affaisse sur lui-même et que tout retombe dans l'ombre.

La pensée moderne n'est pas seulement plus clairvoyante du côté des choses extérieures et de la nature ; elle l'est aussi du côté du monde intérieur et de la conscience. Or Stuart Mill soutenait que la réflexion sur soi et le progrès de l'analyse psychologique ont une force dissolvante qui, avec la désillusion de la trop grande clarté, amène la tristesse. On voit trop le jeu de ses propres ressorts et le fond de ses sentiments. Quelle intime contradiction que d'être assez philosophe ou assez poète pour se créer un monde à soi, pour embellir et illuminer toute réalité, et d'avoir cependant l'esprit d'analyse trop développé pour être le jouet de sa propre pensée ! On bâtit d'aériens châteaux de cartes, et ensuite on souffle soi-même dessus. On est sans pitié pour son propre cœur, et on se demande parfois s'il ne vaudrait pas mieux ne point en avoir. Je suis trop transparent pour moi-même, je vois tous les ressorts cachés qui me font agir, et cela ajoute une souffrance à toutes les autres. Je n'ai pas assez de foi ni en la réalité objective, ni en la rationalité de mes joies mêmes, pour qu'elles puissent atteindre leur maximum.

En même temps que l'intelligence devient plus pénétrante et plus réfléchie par le progrès des connaissances de toute sorte, la sensibilité plus délicate s'exalte. La sympathie même devient un instrument de douleur en nous faisant souffrir davantage des souffrances d'autrui. Le retentissement en nous des peines humaines, toujours croissant par l'effet d'une sociabilité croissante, semble proportionnellement plus grand que celui des joies humaines. Les préoccupations sociales elles-mêmes, qui vont augmentant à notre époque, sont si loin d'être satisfaites, qu'on se demande si elles le seront jamais et si l'humanité, de plus en plus nombreuse dans le combat pour vivre, ne sera pas à la fois de plus en plus misérable et de plus en plus consciente de sa misère.

Enfin, une dernière cause du pessimisme est la dépression de la volonté qui accompagne l'exultation même de l'intelligence et de la sensibilité. Le pessimisme est en quelque sorte la *suggestion métaphysique* engendrée par l'impuissance physique et morale. Toute conscience d'une impuissance produit une mésestime non seulement de soi, mais des choses mêmes — mésestime qui, chez certains esprits spéculatifs, ne peut manquer de se transformer en formules *à priori*. On dit que la souffrance aigrit; la chose est plus vraie encore de l'impuissance. C'est ce que viennent de confirmer de récentes observations psycho-physiologiques (1). Chez les aliénés comme chez les hypnotiques, les périodes de satisfaction et d'optimisme, qui sont aussi celles de bienveillance et d'aménité, coïncident avec une augmentation de puissance motrice mesurable au dynamomètre ; au contraire, les périodes de mécontentement et de malveillance s'expliquent par un état de dépression de la volonté, accompagné d'un atténuation de la force musculaire, qui tombe parfois de moitié. On peut dire avec M. Féré que les individus bien portants, « offrant une tension potentielle maxima », sont sans cesse en mesure d'ajouter une partie d'eux-mêmes à tout ce qu'il s'agit d'apprécier; les dégénérés, au contraire, les affaiblis, soit au point de vue physique, soit au point de vue psychique, sont toujours en déficit; « ils ne peuvent qu'emprunter et apprécient tout au-dessous de leur valeur ». Ajoutons que, étant ainsi impuissants à s'équilibrer avec l'univers, il leur semble, par une naturelle illusion d'optique, que c'est l'univers qui ne peut se mettre en équilibre avec leurs aspirations; ils croient le dépasser quand c'est lui en réalité qui le dépasse.

Dans toutes les expériences sur le somnambulisme, l'impuissance engendre le dégoût; le patient chez lequel on a provoqué l'impuissance de saisir un objet désiré s'explique à lui-même cette impuissance en cherchant dans l'objet quelque caractère repoussant et méprisable. Toujours nous donnons des restrictions de notre volonté une explication objective, au lieu d'en chercher une explication subjective. Une fois lancés dans cette voie, les somnambules iraient certainement, s'ils en étaient capables, jusqu'à construire un système métaphysique pour rendre raison de leur état subjectif (2).

Le pessimisme est probablement ainsi, au début, un point de vue individuel dominé par le sentiment subjectif d'impuissance. Toutefois ce sentiment lui-même,

(1) M. Ch. Féré, *Revue philosophique*, juillet 1886.

(2) On persuade à une femme qu'elle ne peut prendre son fichu de laine posé sur le dossier d'un fauteuil ; elle a froid aux épaules, le désire, avance la main, puis, sentant l'obstacle subjectif qu'elle cherche à traduire en un langage objectif, elle déclare que le fichu est sale, d'une vilaine couleur, etc., finit même par en être épouvantée jusqu'à la terreur la plus violente. De même pour un autre sujet d'expériences : une femme à qui on a persuadé qu'elle ne pouvait tirer le bouton d'un tiroir ; elle touche le bouton, puis le lâche en disant que c'est un glaçon et en frissonnant de tout son corps. « Ce n'est pas étonnant, dit-elle pour justifier rationnellement cette émotion répulsive ; c'est du fer. » On lui présente alors un compas en fer; elle essaye de le prendre, le lâche aussitôt. « Vous voyez, dit-elle, c'est aussi froid que le bouton ; je ne puis pas le tenir. »

on aurait tort de le contester, a quelque chose d'universel; la conscience des limites de la puissance humaine ne peut manquer de s'accroître, comme la conscience de la science humaine, par les progrès mêmes de notre science et de notre pouvoir. Le pessimisme n'est donc pas pure folie, pure vanité; ou, s'il est folie, cette folie est naturelle; elle se rencontre parfois transitoirement dans certains efforts aveugles de la nature même. A certaines heures, la nature paraît insensée, paraît vouloir des folies, quoique la force de la logique, identique au fond à la force des choses, ait toujours en elle le dernier mot, comme elle doit l'avoir aussi, sans doute, dans l'esprit humain.

En résumé, dans ce siècle de crise, de ruine religieuse, morale, sociale, de réflexion et d'analyse dissolvante, les raisons de souffrir abondent et finissent par sembler des motifs de désespérer. Chaque progrès nouveau de l'intelligence ou de la sensibilité, nous l'avons vu, paraît créer des douleurs nouvelles. Le désir de savoir surtout, le plus dangereux peut-être de tous les désirs humains parce que c'est celui dont l'objet est le plus réellement infini, devient aujourd'hui insatiable, s'attache non seulement à des individus isolés, mais à des peuples entiers; c'est lui qui est avant tout le « mal du siècle ». Ce mal du siècle, grandissant toujours, devient pour le philosophe le mal même de l'humanité : c'est dans le cerveau de l'homme qu'il a son siège, c'est de la tête que l'humanité souffre. Comme nous sommes loin de cette naïveté des peuples primitifs qui, si on leur demande où est le siège de la pensée, montrent au hasard le ventre ou la poitrine! Nous, nous savons bien que c'est avec la tête que nous pensons, car c'est de là que nous souffrons, c'est là que nous hante le tourment de l'inconnu, c'est là que nous portons la blessure sacrée de l'idéal, c'est là que nous nous sentons poursuivis et sans cesse ressaisis par la pensée ailée et dévorante. Parfois, dans les montagnes de la Tartarie, on voit passer un animal étrange fuyant à perdre haleine sous le brouillard du matin. Il a les grands yeux d'une antilope, des yeux démesurés éperdus d'angoisse; mais, tandis qu'il galope et de son pied frappe le sol tremblant comme son cœur, on voit s'agiter des deux côtés de sa tête deux ailes immenses qui semblent le soulever dans chacun de leurs battements. Il s'enfonce dans les sinuosités des vallées, laissant des traces rouges sur les rochers durs; tout d'un coup il tombe : alors on voit les deux ailes géantes se détacher de son corps, et un aigle qui s'était abattu sur son front et lui dévorait lentement la cervelle, s'envole rassassié vers les cieux.

II.

Étant donnée la misère de l'existence telle qu'il la comprend, on sait le suprême remède que le pessimisme nous propose, le nouveau « salut religieux » que les bouddhistes modernes prétendent apporter au monde. Cette nouveauté, plus vieille que Çakya-Mouni lui-même, est une des plus antiques idées orientales ; elle séduit aujourd'hui les Occidentaux après les avoir attirés plus d'une fois (car on pourrait en retrouver la trace chez les néo-platoniciens et les mystiques chrétiens). C'est la conception du *nirvâna*. Couper tous les liens qui nous attachent au monde extérieur, élaguer toutes les jeunes pousses des désirs nouveaux et croire qu'élaguer ainsi, c'est délivrer ; pratiquer une sorte de complète circoncision intérieure, se replier sur soi et croire qu'on pénètre alors dans l'intimité du Tout (les mystiques disaient : de Dieu) ; ouvrir au fond de soi un abîme, sentir le vertige du vide et croire néanmoins que ce vide est la plénitude suprême (πλήρωμα), telle a toujours été une des grandes tentations de l'homme, de même qu'on vient de très loin au bord des grands précipices rien que pour s'y pencher, pour en sentir l'indéfinissable attrait. La notion panthéiste ou moniste du *nirvâna* échappe à toute critique précisément parce qu'elle est une unité vide de tout contenu précis.

Au point de vue physiologique et naturaliste, on ne peut dire qu'une chose : c'est que le *nirvâna* correspond à cette période de repos et de relâchement qui suit toujours toute période de tension, d'effort. Il faut prendre haleine dans l'éternelle marche en avant qui constitue la vie phénoménale ; il est bon de sentir parfois la lassitude, il est bon aussi de comprendre le peu de prix et la vanité relative de tout ce qu'on a obtenu jusqu'alors ; mais c'est à la condition que cette intelligence de la vanité de notre passé soit un aiguillon nouveau pour l'avenir. S'en tenir à cette lassitude d'être et d'agir, et croire que l'existence la plus profonde est aussi la plus dépouillée, la plus froide, la plus inerte, c'est là une défaillance qui équivaut à une défaite dans la lutte pour la vie. Le *nirvâna* aboutit en fait à l'anéantissement de l'individu et de la race. Les vaincus de la vie seraient-ils donc précisément les vainqueurs des misères de la vie?

Il serait curieux de faire l'expérience pratique du *nirvâna*. Nous connaissons quelqu'un qui a poussé cette expérience des antiques religions aussi loin que le pouvait un esprit européen aux tendances scientifiques. Pratiquant l'ascétisme jusqu'à renoncer à tout aliment varié, excluant de sa nourriture la viande — comme le fit M. Spencer pendant quelque temps, — le vin même, tout ragoût, tout excitant du palais, il en vint à diminuer autant qu'on peut le faire ce désir même qui subsiste le dernier dans l'être : le désir des aliments, le frisson et l'éveil de tout être affamé à la vue d'un mets appétissant, l'attente agréable du repas, ce moment qui, a-t-on dit, constitue pour tant de gens l'avenir de la journée. Notre expérimentateur avait remplacé les longs repas par l'ingestion de quelques tasses de lait non assaisonné. Ayant ainsi effacé

en lui presque toutes les jouissances du goût et des sens les plus grossiers, ayant renoncé à l'action, au moins en ce qu'elle a de matériel, il chercha un dédommagement dans les jouissances de la méditation abstraite ou de la contemplation esthétique. Il entra dans une période qui n'était pas encore le rêve, mais qui n'était pourtant déjà plus la vie réelle, aux contours nettement dessinés et arrêtés. Ce qui en effet donne son relief et son dessin à la vie de chaque jour, ce qui fait époque pour nous dans l'existence, c'est la succession de nos désirs et de nos plaisirs. On n'a pas idée quel vague peut introduire dans l'existence la simple suppression de quelques centaines de repas. Par des coupures analogues dans tous les autres ordres de plaisirs et de désirs sensibles, on en vient à donner à toute sa vie quelque chose d'éthéré qui n'est pas sans charme, quoique sans saveur et sans couleur. Tout l'univers recule par degrés dans une sorte de lointain, car il est composé de choses que vous ne touchez plus d'une main aussi forte, que vous ne tâtez plus aussi grossièrement et qui, en conséquence vous touchent moins, vous laissent plus indifférent ; vous entrez vivant dans ce nuage où les dieux s'enveloppaient parfois, et vous ne sentez plus aussi fermement la terre sous vos pieds. Mais vous vous apercevez bientôt que, pour n'être plus sur la terre ferme, vous n'en êtes pas plus près du ciel ; si vous avez gardé le pouvoir de vous observer exactement vous-même, ce qui vous frappera le plus, c'est l'affaiblissement de votre pensée, précisément alors que vous la croyiez plus dégagée par l'affranchissement de tous les soucis matériels. Ne se reposant plus sur aucune réalité aux contours solides, elle devient par cela même plus incapable d'abstraction : la pensée vit de contrastes, comme tout notre être, et c'est lui donner de la force, loin de lui en ôter, que de la détourner par instants des objets qui semblaient lui être le plus naturels. En voulant purifier trop sa pensée et la sublimiser, on lui ôte sa précision ; la méditation se fond en un rêve, et le rêve peut devenir facilement cette extase où les mystiques se perdent dans l'ἓν καὶ πᾶν, mais où un esprit habitué à la possession de soi ne peut rester longtemps sans en sentir le vide. Alors une révolte se fait : on commence à comprendre que la pensée la plus abstraite a encore besoin, pour acquérir ses meilleurs instants de lucidité et d'attention, d'être comme fouettée par le désir.

Nous conseillons cette expérience pratique du *nirvâna* à ceux qui en parlent par ouï dire, sans avoir jamais pratiqué bien longtemps le renoncement entier, absolu. Le seul danger à craindre, c'est que ce renoncement ne produise trop vite un certain abêtissement ; c'est qu'on ne perde la pleine conscience de soi et qu'on ne soit saisi par le vertige avant de l'avoir bien mesuré des yeux et d'avoir bien vu qu'il n'y a rien au fond. Dans la montagne, les meilleurs sentiers sont ceux qu'a tracés le pas lourd et sûr des ânes et des mulets. « Suivez le chemin des ânes », nous disent les guides. Il en va souvent ainsi de la vie : c'est le gros bon sens des foules qui ouvre la voie ; il faut la suivre bon gré mal gré, et les philosophes eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal de suivre le chemin des ânes.

L'absorption dans la substance infinie, le renoncement au vouloir-vivre, la sainteté inactive, restera la forme dernière et l'expression la plus achevée de toutes les *illusions* humaines; c'est le complet zéro retrouvé sous toutes les quantités plus ou moins négligeables de la vie. Si tout est vanité, rien de plus vain, après tout, que cette conscience même de la vanité totale, poussée à ses dernières limites; si l'action est vaine, le repos est plus vain encore; si la vie est vaine, la mort l'est plus encore. La sainteté même ne vaut que par la charité, c'est-à-dire, en somme, par ce qui relie l'individu à tous les autres, par ce qui le rend de nouveau esclave du désir et du plaisir — au moins de ceux des autres, sinon des siens propres. Il faut toujours servir quelqu'un, entrer soi-même dans des liens, fût-ce ceux de la chair. Il faut avoir une chaîne, quitte à la soulever, à la porter en avant, à entraîner les autres avec soi. On ne peut pas constituer pour soi-même un but suffisant, un centre d'action et de gravitation ; on ne s'affranchit pas parce qu'on se replie sur soi, qu'on forme ainsi un cercle idéal comme le serpent enroulé, ou qu'on regarde éternellement son « nombril », selon le précepte hindou; rien ne ressemble plus à la servitude que la liberté immobile et arrêtée en soi. La sainteté trop parfaite des mystiques, des bouddhistes, des pessimistes, est de l'égoïsme subtilisé, et la seule vertu vraiment bonne au monde est la générosité, qui ne craint pas de prendre un point d'appui sur la poussière du sol pour marcher plus sûrement vers autrui.

Nous ne croyons donc pas, avec Schopenhauer et M. de Hartmann, que le panthéisme pessimiste puisse être la religion de l'avenir. On ne persuadera pas à la vie de ne plus vouloir vivre, ni à la vitesse acquise par le mouvement même de se changer tout à coup en immobilité. Nous l'avons dit ailleurs, c'est une même raison qui rend l'existence possible et qui la rend désirable : si la somme des peines emportait la balance dans une espèce vivante, cette espèce s'éteindrait par l'affaissement consécutif de la vitalité. Les peuples occidentaux ou, pour mieux dire, les peuples *actifs*, à qui appartient l'avenir, ne se convertiront jamais aux idées pessimistes: celui qui agit sent sa force, celui qui se sent fort est heureux. Même en Orient, le pessimisme des grandes religions n'est que superficiel quand il s'adresse à la foule, et il n'a pas laissé dans la vie populaire de trace très profonde; les maximes banales sur les maux de l'existence et sur la résignation nécessaire aboutissent, en fait, à un *far niente* approprié aux mœurs de l'Orient. D'autre part, quand il s'adresse

aux penseurs, le pessimisme n'est que provisoire, il leur montre aussitôt le remède dans le *nirvâna;* mais cette panacée-là, nous n'y croyons plus, et le salut par la négation ou la destruction violente de l'existence ne peut tenter longtemps le bon sens moderne. Comment attribuer à l'homme le pouvoir d'écraser l'œuf sacré d'où est sortie la vie avec ses invincibles illusions, et d'où elle ressortira toujours, quoi que fassent les ascètes, quoi que fassent les partisans du suicide individuel ou, comme M. de Hartmann, du « suicide cosmique »? Il serait peut-être moins difficile encore de créer que d'anéantir, de faire Dieu que de le tuer.

M. Guyau.

AUDACES

L'égalité devant l'autel

Je venais de conduire au cimetière une pauvre fille de vingt ans. Jamais je ne l'avais vue; à peine savais-je son nom. Elle était morte dans une mansarde, au-dessus de chez moi. Ses parents l'avaient abandonnée parce qu'elle avait « mal tourné ». Personne ne la réclamant, la phtisie l'avait emportée.

Deux ou trois bonnes âmes l'eussent, à la rigueur, accompagnée, si le convoi avait été plus convenable. Dam! écoutez donc! ce n'est pas drôle d'être rencontré derrière un corbillard de pacotille. On a l'air d'enterrer son charbonnier. Le monde est inexorable pour ces choses-là... presque autant qu'il est accommodant pour certaines gredineries dont l'énumération remplirait ces colonnes.

Ensevelie par les voisines dans un drap troué, triste vaincue roulée dans le drapeau de misère, la pauvre fille s'en allait seule au cimetière. Un corbillard de rebut l'emportait, couchée entre quatre voliges de sapin. Les roues, mal graissées, semblaient la plaindre d'être aussi rudement cahotée morte que vivante. Leurs grincements remplaçaient, tant bien que mal, les dernières psalmodies.

C'est cher de mourir convenablement. Tout le monde ne peut pas s'offrir ce luxe.

Je sortais au moment où le convoi se mettait en marche. Machinalement, je suivis l'abandonnée. Encore sur les confins de l'autre vie, si la pauvre fille m'a vu, elle a dû se dire : « Quel est donc ce monsieur qui suit mon cadavre? Il se trompe, bien sûr, et me prend pour une autre. »

Mis au courant de l'histoire de la morte par les voisines, les croquemorts me prirent pour « le monsieur » de la pauvre enfant. Escortés par les fossoyeurs, leur besogne terminée, ils me demandèrent « si j'étais satisfait, si je n'avais aucune réclamation à adresser à l'administration », et me tendirent la main.

*
* *

Je suivais, au retour, la grande allée du cimetière, lorsque je fus distrait de ma rêverie par deux fillettes qui causaient. La plus jeune avait la voix claire. Je n'entendais pas les répliques de l'aînée.

« Je voudrais avoir du temps à moi, disait la première, pour venir arracher les mauvaises herbes sur les tombes abandonnées.

— X...

— Est-ce que c'est une raison, ça..., parce qu'ils ont été plus cossus que nous, pour qu'on les laisse pourrir sous les orties?

— X...

— Tu diras ce que tu voudras; je trouve que c'est lâche d'abandonner ses morts.

— X...

— Eh bien, je ne suis pas comme toi. Si j'étais riche, je ferais venir maman ici. Elle est si mal, là-bas, à Créteil, la pauvre femme!

— X...

— Tu en parles à ton aise. Cela coûte les yeux de la tête, les terrains! »

Partout la préoccupation de l'argent opprime l'affligé, empoisonne sa douleur.

*
* *

Je montai dans un tramway. Deux voyageurs causaient auprès de moi.

« Eh bien, et votre demoiselle, quand la mariez-vous? Il y a des mois que vous la tenez le bec dans l'eau.

— Que voulez-vous que j'y fasse? Ce n'est pas pour mon plaisir que je fais attendre nos amoureux. La petite tient à passer par l'église. Je comprends ça; mais dam! c'est plus cher à traverser que le pont d'Asnières, la sacristie, vous savez!

— Il y a des mariages pour toutes les bourses.

— Je ne dis pas non; mais je ne puis pas inviter nos amis à assister à une petite messe de rien du tout. Mon futur gendre est très bien posé et cela nous déconsidèrerait. S'il n'y a pas de musique, un tapis, des fleurs des deux côtés du maître autel, un nombre déterminé de candélabres et de becs de gaz, des grosses pièces jaunes le long des cierges, et patati, et patata, c'est de la camelote; autant ne pas s'en mêler. On en a pour mille francs avant d'avoir dit : « Dieu vous bénisse! » S'il n'y avait que cela, encore!... mais je t'en fiche! Ah! ce n'est pas pour rien que les chrétiens se marient. Aussi j'ai dit à Berthe : « Ma fille, je ferai ce que tu voudras. Si tu te contentes de la mairie, publions les bans tout de suite; si tu tiens à l'église, dam!... je n'ai pas de quoi te marier dans ce moment. Faisons une cagnotte. » Elle tient à ses curés...; moi, je ne demande

pas mieux...; mais ça nous fait perdre bien du temps.

— Pourquoi ne mariez-vous pas votre demoiselle dans une paroisse plus modeste que Saint-Augustin ?

— Avec ça qu'on peut choisir ! Voyez-vous, mon cher monsieur, si tant de gens s'éloignent de l'autel, ce n'est pas toujours de gaieté de cœur. Les sacrements sont hors de prix... Excusez-moi, je descends ici. Conducteur, vous avez oublié de me donner une correspondance. »

***

Et le voyageur avait raison.

« Si tant de gens s'éloignent de l'autel, ce n'est pas toujours de gaieté de cœur ! Les sacrements sont hors de prix. »

Lorsque vous leur présentez les tarifs de l'église, les tièdes se consultent, les indifférents secouent les oreilles. Leur foi engourdie est facilement paralysée par la vue des gros chiffres qui leur sont demandés. Lorsqu'il s'agit de faire prononcer des prières qui profiteront aux morts et à la fabrique sans rien rapporter à ceux qui les payent : « Bah ! disent les intermédiaires, ce n'est pas pour un *Pater* de plus ou de moins que le défunt entre ou n'entre pas en Paradis. Le mort n'est pas responsable, et Dieu saura bien dresser le bilan de sa conscience sans ce coûteux appoint. Supprimé, le service religieux ! »

Quand on s'appelle Victor Hugo, cela ne coûte rien de faire passer un corbillard de six liards sous un arc de triomphe. L'écrin qui contient une étoile importe peu. Lorsqu'on porte un nom banal, c'est une tout autre affaire : le plat demande à être bien servi.

***

Comme Victor Hugo, je crois en Dieu.

En bonne conscience, je ne puis pas traiter d'égal à égal avec mon Créateur. Je lui dois témoigner d'une façon quelconque que je l'aime et le respecte : de là, *le culte*.

Si je dois faire des visites à mes chefs hiérarchiques, si je dois m'inscrire chez eux lorsque reviennent certaines dates officielles, à plus forte raison suis-je tenu à de pareils égards vis-à-vis du chef des chefs. Il reste chez lui le dimanche et reçoit toujours à bras ouverts ceux qui s'adressent à lui. De ce que je ne l'ai jamais vu, il ne me paraît pas résulter que je ne lui dois rien. Jamais je n'ai vu mon ministre, et je m'inscris chez lui, de confiance, aux dates convenues.

Des intermédiaires ont réglé l'étiquette, le cérémonial des pieuses visites que je fais au Seigneur. Je ne crois pas manquer au respect que je dois à Dieu en trouvant leur tarif excessif.

L'adoration perpétuelle des hauts dignitaires de l'État recevrait un rude coup si l'on faisait payer aux fidèles, les jours de réception officielle, le vestiaire, l'orchestre, l'éclairage, le chauffage et les rafraîchissements.

***

On me dit :

Que ce n'est pas au moment où l'État s'affranchit quotidiennement des allocations qu'il payait à l'Église, que le clergé peut faire largesse et baisser ses tarifs;

Qu'il y a des cérémonies à tous prix et qu'il est juste de rançonner les orgueilleux;

Que l'Église a adopté peu à peu un train de maison difficile à soutenir et qu'il faut, bon gré mal gré, qu'elle le maintienne;

Que nul ne doit être mieux logé, mieux servi que le Créateur et que c'est une honte de marchander le luxe et le confort à celui auquel nous devons tout.

A cela je répondrai :

Que le vrai luxe de l'Église est bien plutôt dans le nombre des fidèles qui remplissent ses sanctuaires, que dans le nombre des écus entassés dans ses caisses;

Qu'elle était incomparablement plus riche lorsque les chrétiens, prêts au martyre, encombraient les catacombes, qu'elle ne l'est le jour où quelques oisifs visitent ses luxueuses métropoles désertées;

Que j'aimerais mieux lui voir célébrer dix mariages à cent francs par tête, qu'une cérémonie matrimoniale de trois mille francs, avec orchestre, artistes dramatiques, chœurs, arbustes, tapis, suisse *in fiocchi* et tout ce qui s'ensuit;

Que l'on peut se trouver dans telle ou telle situation qui vous impose un cérémonial onéreux que l'on adopte à contre-cœur pour donner satisfaction aux siens;

Qu'il importe moins d'avoir dix desservants pour un fidèle, que dix fidèles pour un desservant ;

Que ce n'est pas toujours par ostentation que l'on s'efforce de rendre à ses morts le plus d'honneurs qu'il se peut; qu'un sentiment de pieuse tendresse éveille en nous le désir impérieux de leur faire des funérailles dignes de nos regrets; que le cœur peut s'indigner lorsque le corbillard piteux des honnêtes gens qu'on adorait croise le convoi empanaché de quelque plat-gueux, indifférent à tous;

Que rien ne peut ajouter à la gloire du Tout-puissant ni l'amoindrir; que c'est faire preuve d'un singulier orgueil que de prétendre la rehausser à son gré par le luxe des services et des cérémonies;

Que c'est presque outrager Dieu que de redouter pour lui la simplicité des offices;

Enfin, que de toujours faire naître aux heures les plus graves de la vie, à propos du culte, cette préoccupation de l'argent, c'est éloigner de l'autel bien des cœurs de bonne volonté.

***

J'ai, tout comme un autre, le droit de rêver, n'est-ce pas?

Je rêve l'*égalité devant l'autel*, les sacrements mis à la

portée de tous sous un aspect unique; je rêve le droit au mariage, le droit à la mort.

Et ne me dites pas que ce que j'écris là va révolter l'Église. Elle ne mettrait pas en pratique ce qui pourrait la révolter. Loin d'ici, sous les tropiques, ce que je demande, elle l'accomplit.

Dans les Antilles espagnoles, de loin en loin, un prêtre traverse les plantations où sont massés le plus d'esclaves. On rassemble les négrillons nés depuis la dernière visite du *Padre*. Une seule aspersion, une seule prière suffisent à sanctifier tout le peloton. De même, les couples qui se présentent pour recevoir le sacrement du mariage sont indissolublement unis par une seule messe.

Si les sacrements reçus de la sorte sont efficaces pour les nègres, ils doivent l'être de même pour les blancs. La couleur de la peau n'y fait rien.

*
* *

Je rêve l'égalité devant l'autel.
Je rêve !

Dans Paris s'élèvent :

Quatre églises noires que traversent les morts, tous égaux devant Dieu;

Quatre églises blanches dans lesquelles viennent s'agenouiller les fiancés désireux de recevoir la bénédiction religieuse.

Les paroisses mortuaires sont construites en marbre noir. Tout y rappelle, d'une façon à la fois grave et consolante, la défaite du corps, l'affranchissement de l'âme. Sous une vaste coupole s'élèvent, à ciel ouvert, plusieurs étages de chapelles circulaires, aux parois mobiles, dans lesquelles sont déposés les cercueils, dans lesquelles les parents, les amis, groupés autour des leurs, assistent à un service, le même pour tous.

Les paroisses matrimoniales sont construites en marbre blanc. Conçues sur des bases analogues, les paroisses matrimoniales attestent un but, le même pour tous, des joies pareilles pour tous. Elles témoignent d'une égalité absolue à l'heure de la consécration et rappellent que, si la vierge de Domremy aux glorieuses destinées est née de parents humbles et misérables, bien des superbes ont procréé des rejetons que la misère et l'abjection ont anéantis.

Après avoir ri vingt-quatre heures de mon projet, réfléchissez. Vous le trouverez alors tellement logique et sage que vous désespérerez de le voir jamais réalisé. Puis, un jour, attristé par les irrémédiables conséquences de la voie dans laquelle nous sommes engagés, vous vous direz :

« Ce Quatrelles, il avait raison, pourtant! »

QUATRELLES.

NOTES ET IMPRESSIONS

Un dialogue des morts.

Bâle a gardé le souvenir d'Érasme de Rotterdam ; on montre, près de la terrasse qui domine le Rhin, la maison où il vécut et travailla de longues années ; dans le Münster même, on fait lire aux étrangers l'élégante inscription latine qui marque sa pierre tombale; enfin, son séjour dans cette ville y a laissé comme un parfum attique au milieu de la lourdeur allemande. Aussi ne fus-je point surpris de retrouver chez le père Stœchi, le bouquiniste de la Rittergasse, un petit livre qui portait l'empreinte de cet esprit hardi et sensé. C'était une très mince plaquette, sans nom d'auteur; le titre, encadré de tortils et de fleurons, ne portait point d'autre indication que celle de l'imprimeur, Simon de Collines, et celle de l'année 1542. Je vous épargne les détails du format, qui était exigu, et de la reliure, qui avait beaucoup souffert. Pour le contenu, c'était un petit dialogue d'une ironie douce selon la forme usitée dans ce temps-là. Comme il était écrit d'un latin très coulant et que, d'ailleurs, j'ai fait mes études avant les dernières réformes, je fus en état de le comprendre du premier coup. Je m'amusai même à le mettre en français pour passer le temps, et je vous le donne naïvement à lire, tel que je l'ai lu moi-même, à l'ombre de la vieille cathédrale rouge, en vue du Rhin silencieux et des ondulations lointaines de la Forêt-Noire.

DÉMOCRATE ET DÉMOPHILE

Ils se rencontrent sur la place publique d'Éleuthères, petite ville située aux confins de l'Attique et de la Béotie.

DÉMOCRATE. — Hé, l'homme! comme vous marchez, par Jupiter ! On sue sang et eau à vous suivre. Répondez au moins à mes questions; retournez-vous, s'il vous plaît. Je suis étranger en ce pays et serais bien aise de savoir où mène cette petite rue montante au pavé glissant, pointu, détestable, où vous grimpez d'un tel pas. Holà ! m'entendez-vous ?

DÉMOPHILE, *revenant vers lui.* — Oui, cher étranger. Cette ruelle monte au quartier des forgerons ; c'est une sentine de déguenillés et de meurt-de-faim ; si vous n'avez pas de goût pour la misère, je vous engage à rester sur l'Agora où vous êtes : l'heure du beau monde va bientôt sonner; vous y verrez le défilé de nos jeunes élégants de province, épilés à la pierre ponce et reluisants de myrrhe; vous y verrez les hétaïres frisées et les parasites joufflus, la bonne chère, la vanité, le contentement de soi-même et l'oubli des autres se coudoyant, babillant, se pavanant à l'ombre des platanes ; c'est sans doute votre affaire mieux que la vue des grabats sordides, des habits rapiécés et des ulcères.

DÉMOCRATE. — Ah! que me dites-vous là? Bien au

contraire, l'amour du peuple me tient fort au cœur ; j'en fais même ma profession.

Démophile. — Votre profession est d'aimer le peuple?

Démocrate. — Oui ; en connaissez-vous une plus belle ?

Démophile. — Non ; mais j'en connais de plus lucratives : boulanger, par exemple, ou perruquier, ou marchand de belles paroles.

Démocrate, *en confidence.* — Bah ! nous avons aussi nos petits profits. J'ai pris ce métier après avoir essayé de trois ou quatre autres : c'est le seul qui m'ait réussi. Je vous le dis sans vergogne : un peintre accepte en tout bien tout honneur les écus du richard dont il a fait le portrait ; n'est-il pas juste que nous recevions aussi quelques menus cadeaux du peuple que nous servons ? Il faut vivre, mon cher.

Démophile. — Cela est de toute justice :

Haud equidem invideo, miror magis;

car, pour moi qui me vante d'être votre confrère en *philodémie*, loin d'y faire mes frais, j'y écoule tout doucement les quelques oboles qui me restent. Comment, par Hercule, arrangez-vous les choses? Je serais curieux de vous voir à l'œuvre. Venez donc avec moi chez les pauvres gens. Enfilons cette petite rue.

Démocrate. — Ce n'est pas nécessaire. Je ne vais pas à domicile.

Démophile. — Craindriez-vous par hasard la pauvreté, ou la saleté, ou les contagions? Seriez-vous dégoûté de serrer une main mal lavée, de retourner une couche un peu moisie, de prendre dans vos bras des enfants galeux ou barbouillés d'un brouet d'avoine?

Démocrate. — Non, mille fois non ; tout pour le peuple...

Démophile. — Eh bien, enfilons cette petite rue.

Démocrate. — Tout pour le peuple et par le peuple. Tel que vous me voyez, j'arrive d'Athènes exprès pour venir en aide aux opprimés d'Éleuthères...

Démophile. — Fort bien. Enfilons cette petite rue.

Démocrate. — ... Pour leur dire : « Vous souffrez, vous ne votez pas, vous avez une oligarchie décrépite qui vous exploite et vous rend un objet de compassion ou de risée pour les autres cités; je vous apporte la parole magique qui fera tomber vos fers; je vous apporte l'affranchissement, la lumière, la félicité, la paix. Commencez par égorger ceux qui ne sont pas de mon avis... »

Démophile. — Sages consolations. Mais, s'il vous plaît, enfilons cette petite rue.

Démocrate. — Ah ! vous m'impatientez, à la fin. Convoquez vos gens sur une large place dont l'acoustique soit bonne, et vous verrez ce que je peux faire. Le peuple, le vrai peuple, celui que j'aime et que je sers, ce n'est pas un tel qui habite en telle rue, qui est charron et qui a huit enfants, ni un tel, son voisin, qui est tisserand, veuf et boiteux; ce n'est pas non plus la collection de toutes ces têtes noires, blondes, rousses ou grises, remplies d'idées enfantines qu'il faut corriger, de préjugés ridicules qu'il faut éclairer, d'instincts vertueux qu'il faut affermir; ce n'est point un assemblage d'individus complets, pareils à vous, à moi, avec leur physionomie, l'accent de leur province, leurs habitudes, leurs passions, leur religion; non, c'est un grand quelque chose anonyme qui dit oui ou non au hasard sur les questions que les hommes du métier mettraient des années à éclaircir, qui dit oui ce soir et non demain matin, et qui donne des places à ceux qui disent comme lui.

Démophile, *s'asseyant auprès de Démocrate.* — Vraiment? Ainsi le peuple n'est pas la réunion des hommes qui vivent dans le même pays?

Démocrate. — Non, pas tout à fait : c'est la réunion des citoyens, ce qui n'est pas la même chose. Un homme, c'est ce qui pense, ce qui veut, ce qui aime. Un citoyen, c'est ce qui vote.

Démophile. — Ah ! voilà la différence. Moi, j'aime les hommes qui souffrent ; vous, ceux qui votent. C'est pourquoi vous prospérez tandis que je me ruine. Parfait. Il ne me reste plus qu'un point de détail à bien entendre. Comment se fait-il, s'il vous plaît, puisque toute votre méthode est de donner toujours raison aux électeurs, qu'une méthode si simple ne soit pas suivie de tout le monde? Il n'y a pas besoin d'un génie extraordinaire pour la comprendre et la pratiquer. Une seule chose m'étonne, c'est qu'on trouve des gens qui consentent à faire autre chose.

Démocrate. — Voilà un étonnement qui sent fort sa province. Ne savez-vous pas, mon cher, que dans notre politique la première nécessité est de savoir humer d'où vient le vent et qu'il y faut un flair dont peu de gens sont capables. Dire blanc aujourd'hui que le peuple dit blanc, bagatelle et jeu d'enfants que cela! Mais prévoir que le peuple dira noir demain et dire noir quand lui-même n'en est encore qu'au gris, cela demande une finesse que les Boétiens n'auront jamais.

Voulez-vous un exemple? Nous avions, à la suite d'une révolte terrible et sacrilège, déporté au loin, vers le Pont-Euxin, une bonne cargaison des plus gangrenés de notre populace. Tout le monde d'applaudir et de respirer enfin. Mais, à la longue, les ressentiments s'usent; il vint un moment d'accalmie, un de ces moments où les gouvernants disent : Que pourrions-nous bien inventer pour occuper l'opinion? sur quel lièvre pourrions-nous la lancer pour qu'elle nous laisse tranquilles? Et quelqu'un s'avisa de proposer qu'on rappelât les déportés. On haussa les épaules; mais les malins s'aperçurent que le peuple penchait un peu, oh! imperceptiblement, de ce côté; ils revinrent à la charge, et à la fin le décret de bannissement fut rapporté. On ramena les forbans proscrits, qui, par parenthèse, n'eurent rien de plus pressé, sitôt revenus, que de remercier ceux qui les avaient rappelés en les met-

tant à la porte. Alors les malins changèrent encore de langage; ils ne parlèrent plus de pardon, mais d'apothéose; les innocents, les irréprochables, les glorieux, c'étaient les gens du Pont-Euxin; les suspects, les dangereux, les brebis galeuses, c'étaient ceux qui les y avaient envoyés. Et, chose admirable, les panégyristes d'aujourd'hui n'étaient autres que les indulgents de la veille et les proscripteurs de l'avant-veille.

Autre exemple. L'expédition de Sicile, comme vous savez, ne réussit guère. Elle avait été saluée pourtant, au moment où les premiers vaisseaux mettaient à la voile, d'un applaudissement presque unanime. Le promoteur de l'entreprise était le grand homme, le politique aux larges vues, le restaurateur de notre empire colonial; on ne tarissait point d'éloges et les contributions nécessaires à la guerre étaient votées d'acclamation. Survint une nouvelle inquiétante; la panique se répandit dans la ville (on est un peu léger à Athènes); en un clin d'œil la volte-face fut complète; le restaurateur de nos colonies fut traité de traître, de financier, d'aristocrate; ses amis d'hier, qui ne lui avaient marchandé ni l'enthousiasme ni l'argent du peuple, le vouèrent aux dieux infernaux. « Comment, s'écriaient-ils sur la place publique, comment ce fou a-t-il pu trouver des complices assez fous pour lui venir en aide dans sa détestable folie? » Il ne se rencontra personne pour leur répondre que ces fous c'étaient eux-mêmes (on oublie assez vite à Athènes). — Vous voyez, mon ami, qu'il faut savoir se retourner avec prestesse dans notre métier, et que les dieux jaloux n'ont pas octroyé au premier venu les talents nécessaires pour gouverner le peuple en lui obéissant toujours.

Démophile. — Vous avez cent fois raison, et, pour ma part, je m'y reconnais impropre au suprême degré. J'avoue de même qu'avec les mineurs du Laurium j'aurais agi, sottement, au rebours de ce que vous avez fait, l'été passé.

Démocrate. — Ah! cela, c'est une affaire joliment conduite. J'en puis parler mieux que par ouï-dire.

Démophile. — Quoi! vous y étiez?

Démocrate. — Je le crois, par Pollux! Vous vivez donc sous terre comme les taupes, que mon nom n'est pas venu jusqu'à vous? Mais voyons : vous-même, mon cher, qu'eussiez-vous tiré de votre cerveau en cette occurrence?

Démophile. — Ma foi, je serais allé jusqu'aux mines du Laurium; j'aurais écouté les mineurs, puis les propriétaires de la mine; j'aurais tâché de démêler ce qui était juste dans la cause des uns et dans celle des autres; j'aurais exposé aux propriétaires les souffrances des mineurs et aux mineurs les sacrifices d'argent que les propriétaires s'imposaient pour eux. J'aurais dit aux premiers : « Vous ne savez donc pas quelle vie terrible, exposée à des dangers incessants, ces malheureux mènent au fond de ces trous noirs d'où ils ne sortent quelquefois qu'un jour par semaine à la clarté du jour? Ne pourriez-vous retrancher sur vos bénéfices pour adoucir leur sort? Faites-le de bonne grâce ou craignez tout de leur désespoir. » J'aurais dit aux seconds : « Les profits de vos maîtres sont infiniment moins grands que vous l'imaginez. D'ailleurs ils travaillent, eux aussi, sinon de la pioche et de la pelle, du moins de la tête et sur le parchemin. Ils ont droit à partager avec vous ce pain qu'ils vous aident à gagner. Que seriez-vous sans eux? Et si par votre déraisonnable refus de travail vous ameniez la mine à chômer, qui en souffrirait d'abord, sinon vous, qui, étant ignorants de tout autre métier, auriez condamné vos maîtres à la sobriété, je le veux bien, mais vous-mêmes à la famine? » Bref, j'aurais tâché, en véritable ami du peuple, de les désabuser de la chimère et de les ramener à la résignation intelligente qui est la première condition de bonheur pour les humbles. Quant à ceux qui auraient par pur intérêt fomenté la haine et provoqué le massacre, je ne sais trop ce que j'en aurais fait : quel est l'usage chez vous? est-ce de décapiter les meurtriers ou de les pendre?

Démocrate. — Tout cela est extrêmement naïf. Vous auriez eu tout le monde à dos, tandis qu'en criant bien fort : « Vive la liberté! Mort aux oppresseurs! », en peignant aux ouvriers leurs chefs comme des monstres mangeurs d'hommes, puis en disparaissant quelques minutes avant la bagarre, comme je l'ai fait, on sauvegarde son prestige et on s'assure une jolie situation pour l'avenir. C'est bien ce que je compte recommencer chez vous, aimable étranger. C'est pour cela que je suis venu. Quand la moitié de votre cité se croira très malheureuse, quand elle en sera venue à exécrer l'autre moitié et qu'elle sera prête à tout faire pour briser le joug dont je lui aurai appris l'existence, il est vraisemblable qu'elle me chargera de la conduire à l'attaque. Dès lors, pourvu que personne ne s'avise d'être plus violent que moi, j'aurai maison de ville et maison de campagne.

Démophile. — Grand merci, nouveau venu, du cadeau que vous nous apportez; mais notre peuple aime ceux qui l'aiment; il joue ceux qui croient le jouer.

Quelques semaines après, le peuple d'Éleuthères dut élire un stratège. Démocrate réunit mille six cent quarante-deux suffrages. Démophile eut quatre voix.

Scribebam Basileæ, anno Domini M DCCC LXXXVI, kal. sept.

Paul Desjardins.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élections sénatoriales. — M. Paul Devès, républicain, ancien ministre, a été élu sénateur du Cantal, au deuxième tour de scrutin, par 306 voix sur 573 votants, en remplacement de M. Léon Cabanes, décédé.

M. Héral, républicain, a été élu sénateur de la Haute-Garonne, au deuxième tour de scrutin, par 515 voix sur 1005 votants, en remplacement de M. Laurent Pichat, décédé.

M. Guibourg, conservateur, a été élu sénateur de la Loire-Inférieure, par 644 voix sur 986 votants, en remplacement de M. de Lavrignais, décédé.

Intérieur. — Dans un conseil des ministres présidé par M. Grévy, M. de Freycinet a entretenu ses collègues des affaires de Bulgarie et des négociations engagées avec le Vatican au sujet de notre protectorat dans l'extrême Orient. — M. Demole, garde des sceaux, a fait signer un décret portant organisation de la justice musulmane en Algérie. — M. Granet, ministre des postes et télégraphes, s'est embarqué, sur la *Gascogne,* à Marseille, pour étudier la vitesse de ce nouveau paquebot affecté au service postal; il doit débarquer à Lisbonne. — Le général Boulanger, ministre de la guerre, après avoir assisté aux grandes manœuvres de cavalerie du camp de Châlons, est parti pour visiter les côtes de la Méditerranée et la frontière des Alpes. — Le *Journal officiel* a publié le règlement général de l'Exposition universelle de 1889. — M. Baïhaut, ministre des travaux publics, a accepté la nouvelle délibération du conseil municipal relativement au métropolitain; dès la rentrée, il déposera le projet sur le bureau de la Chambre et demandera la discussion d'urgence.

Extérieur. — M. Paul Bert, résident général au Tonkin, a décidé l'organisation à Hanoï d'une exposition de produits français, qui sera ouverte le 1er janvier 1887. — Une transaction est intervenue entre la France et le saint-siège relativement à la mission apostolique de Chine; la décision de la curie romaine ne sera rendue qu'après une enquête préalable effectuée par notre ministre de Pékin et un envoyé extraordinaire du pape.

Angleterre. — M. Gladstone vient de publier une brochure intitulée la *Question irlandaise,* dans laquelle il explique et justifie la politique du *Home-rule.* — Un meeting socialiste a été tenu à Trafalgar-square; l'ordre n'a pas été troublé. — Le pasteur anglican de Chantilly, M. Drought, récemment expulsé de France, a adressé une plainte à lord Iddesleig, ministre des affaires étrangères. — Le bill de lord Dennian sur le suffrage des femmes a été présenté hier en première lecture à la Chambre des lords; il a été repoussé en seconde lecture. — A la Chambre des communes, M. Wilson a questionné le cabinet relativement à l'occupation des Nouvelles-Hébrides par la France; M. Stanhope, ministre des colonies, a répondu que des représentations avaient été faites à ce sujet au gouvernement français.

Autriche-Hongrie. — Le bi-centenaire de la délivrance de Budapest a été célébré par des fêtes brillantes auxquelles l'empereur François-Joseph a assisté.

Belgique. — On signale une nouvelle grève de mineurs dans le bassin de Mons, provoquée par une réduction de dix centimes sur les salaires. — Une nouvelle grève a éclaté parmi les ouvriers mineurs du Borinage à la suite d'une réduction de quarante centimes opérée sur leur salaire journalier.

Rome. — Le pape a adressé une encyclique aux évêques de Hongrie à l'occasion des fêtes commémoratives de la délivrance de Budapest.

Turquie. — La Porte, craignant des complications en Bulgarie, a ordonné une levée de 30 000 hommes en Syrie. Les troupes turques se massent actuellement sur la frontière de Roumélie. — Le dixième anniversaire de l'avènement du Sultan a été brillamment fêté à Constantinople et à Alexandrie.

Question d'Orient. — Le prince Alexandre est rentré en Bulgarie au milieu des ovations. Il est arrivé à Philippopoli et va se rendre à Sophia. Les auteurs de la conspiration du 21 août ont été arrêtés. — Le prince a adressé un télégramme au tzar pour l'assurer de son dévouement. Alexandre III lui a répondu par la désapprobation la plus formelle.

Centenaire de M. Chevreul. — Les fêtes préparées en l'honneur de M. Chevreul ont commencé le 29 août par des réjouissances populaires organisées dans la rue qui porte le nom de l'illustre savant. — Le 30, M. Chevreul s'est rendu au comité des arts et manufactures, à la Société d'agriculture et à l'Académie des sciences, où il a été, de la part de ses collègues, l'objet d'ovations enthousiastes; le soir, à la représentation de l'Opéra, on a couronné son buste. Une cérémonie analogue a eu lieu à l'Odéon. — Le 31, inauguration au Muséum de la statue de M. Chevreul, due au ciseau de M. Guillaume, de l'Institut; discours prononcés par MM. C. Frémy, Zeller, Jansen, Vitu, Goblet, etc., et défilé des nombreuses députations qui sont venues saluer le *doyen des étudiants français;* le soir, grand banquet à l'Hôtel de Ville; discours de MM. Goblet, Floquet, Boulanger et Fouquier; lecture d'une poésie de M. Clovis Hugues; festival dans la salle Saint-Jean suivi d'une retraite aux flambeaux. Le centenaire du grand savant français a été de tous points une manifestation nationale.

Faits-divers. — Une éclipse totale de soleil, visible sur la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, s'est produite le 29 août. — De violents tremblements de terre ont eu lieu en Égypte, en Italie, à Malte et en Grèce; dans ce pays, les villes de Philiatra, Gargaliana, Lagouditza et Catacolo ont été presque complètement détruites. — Un congrès viticole a été tenu à Bordeaux; il s'est particulièrement occupé de la question du phylloxera. — Le ministre de l'instruction publique a décidé que le buste de Mgr Dupont des Loges, ancien évêque de Metz, serait placé au musée de Versailles.

Nécrologie. — Mort de M. Vidal, premier président de la Cour d'appel de Bourges; — de M. Annibal Ardisson, inventeur d'un système de navigation aérienne; — de M. Rupert de Chièvres, érudit et collectionneur; — de M. Luzier-Lamothe, juge au tribunal civil de la Seine; — de M. Pierre About, fils de l'académicien décédé; — du peintre Lépaule; — de Mme veuve Cassin, belle-mère de M. Caro; — du comte Boudet, ancien député au Corps législatif; — de Mme la baronne douairière James de Rothschild.

Les anciennes broderies russes

Mme la princesse S. Schachoffskoy, *Dessins d'anciennes broderies de Russie,* avec une préface de Th. Bouslaïef. 8 planches de dessins coloriées, 12 pages de texte en français et en russe. — Moscou, 1885.

Mme la princesse Schachoffskoy a édité, avec un grand luxe de couleur, d'or et d'argent, un recueil de broderies

russes. Ce sont des ornements de tête arborés par les femmes du district de Schatsk, dans le gouvernement de Tambof. Il est à remarquer que ce district est peuplé à la fois de Russes et de Mordves : ceux-ci appartiennent aux races aborigènes finnoises et forment le substratum ethnographique sur lequel s'est étendue, à une époque relativement récente, la colonisation russe.

L'auteur ne se propose pas seulement de nous présenter des dessins ingénieux, dont les combinaisons de traits et de couleurs amusent notre vue. Elle n'a pas seulement pensé à donner aux dames qui s'occupent de broderie des motifs inédits. Son but est plus élevé : elle entend apporter de nouveaux et curieux éléments aux recherches ethnographiques et archéologiques sur la Russie.

A propos d'un autre recueil de broderies, j'ai déjà expliqué quelle importance attachent à ces études des anciennes broderies les archéologues russes. Dans les motifs d'ornement, ils prétendent saisir la trace des influences romaines, grecques, byzantines, turques, tatares, finnoises, persanes, qui se retrouvent également dans la littérature populaire, dans les plus anciennes chansons et traditions du peuple russe.

Telle croix qui figure dans ces broderies n'est autre que ce fameux *swastika* qui apparaît à la fois sur les monuments de l'Inde primitive et du Mexique précolombien. Elle attire spécialement l'attention de M. Bouslaïef, le savant auteur de la préface. « Elle reparaît, nous dit-il, sur les monnaies indo-bactriennes et sur celles de Gaza, sur les monuments d'origine phénicienne, sur les pierres runiques de Seeland, dans l'extrême Orient sur les idoles japonaises; elle est fréquente dans les ornements chinois. »

Nous recommandons ce recueil aussi bien aux dames qu'aux savants : il peut figurer aussi utilement près du métier à broder des premières que dans la bibliothèque érudite des seconds. Mme la princesse Schachoffskoy aura rendu service à l'art tout autant qu'à la science.

A. R.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE.

Pour faire suite à son *Histoire de la marine française pendant la guerre de l'Indépendance,* M. le capitaine de vaisseau Chevalier vient de publier une *Histoire de la marine française sous la première république.* Cette période ne ressemble guère à celle qui l'avait précédée : de 1793 à 1799 les annales de la flotte ne sont guère marquées que par des revers. Cependant les forces navales avaient reçu, à la fin du règne de Louis XVI, des développements importants et qui permettaient d'attendre de meilleurs résultats. Quelle était donc la cause de nos insuccès? Tout simplement le désordre qui s'était introduit dans l'administration de la marine. La France possédait, comme l'Angleterre et les États-Unis, d'excellents matelots; mais elle n'avait pas, comme ces deux nations, une organisation solide et un mécanisme à la fois simple et sûr qui pût faciliter la tâche des chefs et assurer leurs succès. Presque partout, dès 1789, les commandants de marine éprouvèrent dans leurs fonctions de continuelles difficultés par suite des empiètements des municipalités sur les attributions des chefs civils et militaires. La Constituante, la Législative et la Convention se préoccupèrent de cet état de choses; mais les réformes qu'elles édictèrent, sans rester absolument infructueuses, ne remédièrent que très lentement à cette déplorable situation (Hachette).

L'amiral Jurien de la Gravière, poursuivant ses études sur l'histoire de la marine, a raconté dans son nouveau travail sur *Doria et Barberousse* la lutte de la chrétienté contre les Ottomans; après la prise de Constantinople par Mahomet II, Barberousse et Doria sont les grandes figures de ce drame redoutable dans lequel la civilisation occidentale, menacée par les rapides conquêtes de l'Islam, dut son salut à l'intervention de la papauté. L'auteur, fidèle à sa méthode, a tiré des combats maritimes du moyen âge d'utiles observations sur le rôle réservé aux forces navales dans les guerres de l'avenir (Plon-Nourrit).

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

Sous ce titre : *la France coloniale,* notre collaborateur M. Alfred Rambaud vient de publier un ensemble de notices historiques, géographiques et économiques qui renferment des renseignements très complets sur nos possessions d'outre-mer et sur le degré d'intérêt qu'elles présentent pour la métropole. Ces notices ont été rédigées par des spécialistes qui ont étudié chaque pays sur place, autant que possible dans ces derniers temps, par des hommes qui se sont trouvés mêlés à sa vie politique et sociale, et qui avaient toute la compétence requise pour le décrire scientifiquement. Tout en dirigeant l'ensemble de la publication, M. Rambaud s'était réservé l'introduction, dans laquelle il a résumé le développement de notre histoire politique extérieure depuis les plus anciens explorateurs jusqu'au commencement de notre siècle.

Il résulte de son travail que, durant quatre cents ans, la monarchie et l'initiative privée ont travaillé à étendre au delà des mers notre puissance, notre commerce et notre langue. La France contemporaine, en essayant de reconstituer un empire colonial, n'a fait que reprendre une des plus vieilles et des plus profitables traditions de son passé. (A. Colin.)

Tandis que la plupart des touristes, entre autres Théophile Gautier, se sont attachés à décrire la Russie en hiver et sous la neige, M. Marius Vachon a voulu peindre la *Russie au soleil.* Partant de ce principe que la Russie est surtout un pays d'orient, l'ingénieux écrivain a pensé que pour la bien comprendre il fallait l'étudier dans son cadre naturel et sa thèse, qui semble paradoxale au premier abord, est au fond pleinement justifiée. Au moment où les nuits sombres et froides ont disparu, où la vie et la lumière éclatent partout exubérantes et joyeuses, la Russie se présente sous l'aspect le plus conforme à ses mœurs, à ses traditions, à ses aspirations et à ses rêves. C'est assez dire que son livre ne ressemble nullement à ceux qui ont été déjà publiés sur le même sujet; mais l'intérêt et le pittoresque n'ont rien perdu à cette innovation.

DIVERS.

L'ouvrage intitulé *la République et la vérité* est plein de bons sentiments. L'auteur, M. Henri de Villeneuve, partisan sincère de la forme actuelle de gouvernement, veut que la république soit grande et prospère; mais il veut surtout qu'elle soit honnête et désintéressée. Pour atteindre ce but, il examine la conduite qu'elle doit tenir vis-à-vis de la noblesse, de la bourgeoisie, de la démocratie et des grandes institutions placées sous sa dépendance, clergé, magistrature, fonctionnaires, et il esquisse un plan de réformes sociales inspirées par un patriotisme sincère et éclairé (Guillaumin).

Nous devons signaler, à titre de curiosité, trois publications en langue française imprimées à l'étranger : deux nous viennent de Montréal, et la troisième de San Francisco. L'une est une comédie en cinq actes et en vers, *les Faux brillants*, par M. G. Marchand. La seconde, dont l'auteur est M. L. David, a pour titre *les Patriotes;* elle retrace les dramatiques épisodes de l'insurrection qui éclata au Canada, en 1837-1838, contre la domination étrangère et rappelle la mémoire des héros qui entreprirent de faire de la province de Québec une autre Irlande pour échapper à la tyrannie des fonctionnaires anglais. La troisième est une *Histoire de la colonie française de San Francisco*, par M. D. Lévy. Cette colonie, qui conserve toujours vivant le souvenir et le culte de la patrie, a reconstitué sur les bords du Sacramento une petite France. En toutes circonstances elle témoigne à la métropole un attachement inaltérable; si bien que, lors des désastres de l'année terrible, elle envoya une cotisation d'un million et demi pour subvenir à la défense nationale, et peu après elle voulut contribuer, par un sacrifice analogue, à la libération du territoire.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

M. Alfred Croiset, professeur à la Faculté des lettres de Paris, vient de publier dans la Collection des éditions savantes un premier volume du *Thucydide* (Histoire de la guerre du Péloponèse, livres I et II) d'après les plus récents travaux de la philologie, avec un commentaire explicatif et une introduction littéraire (Hachette).

Le second volume des *Monographies professionnelles*, de M. J. Barberet, comprend les *Boutonniers*, les *Brasseurs*, les *Bronziers*, les *Brossiers*, les *Carriers* et les *Céramistes*.

Nous avons remarqué dans les livraisons récemment parues de *la Grande encyclopédie* (38-42) d'importants articles de MM. Th. Ribot, sur l'*Ame;* — de Gourmont, sur la *Littérature américaine;* — Bougier, sur l'*Amérique du Nord et du Sud;* — Cardon, sur l'*Amazone*, — Blondel, sur l'*Ameublement*, accompagnés de cartes remarquablement dressées par Ehrard et de nombreuses gravures.

Autres publications de la semaine :

DIVERS. — *Introduction à la sociologie*, par G. de Greeff; — *la France héroïque*, tome Ier, par Paul Renan (Marpon et Flammarion); — *Histoire de la civilisation au moyen âge et dans les temps modernes*, par H. Seignobos (Masson); — *le Triomphe de la démocratie en Amérique depuis cinquante ans*, par André Carnegie; — *Un Français en Birmanie*, par le comte Mahé de la Bourdonnais; — *la Conversion de Mme de Warens*, par A. Metzger; — *l'Église et la chasse*, par Gourdon de Genouilhac; — *Yorktown, le centenaire de l'indépendance des États-Unis d'Amérique*, par le marquis de Rochambeau; — *Lettre au général Boulanger*, par le général T. W.; — *les Anges parisiens*, par Alexandre Hepp; — *l'Origine du français*, par l'abbé Espagnolle (Delagrave).

ROMANS. — *Les Contes de la bécasse*, par Guy de Maupassant (nouvelle édition); — *les Duels de Roland*, par Camille Debans; — *la Maison du malheur*, par Élie Berthet; — *le Chanteur romain*, par Marion-Crawford; — *la Fiancée du condamné*, par Henri Demesse; — *Aventures d'un gamin de Paris au pays des lions*, par Louis Boussenard; — *les Polski*, par Paul Buguet; — *Lesbia*, par Catulle Mendès; — *Histoires joyeuses et funèbres*, par Maurice Talmeyr; — *la Dame aux pierreries*, par E. Marlitt, traduction de Mme Em. Raymond.

On nous signale comme devant paraître prochainement : *la Crémation devant l'histoire, la science et le christianisme*, par le docteur Édouard de Horstein; — *les Microbes humains*, par Louise Michel; — *Coups d'épingle*, par Richard O'Monroy; — *Contes populaires de Lorraine*, par E. Cosquin; — *Apologie des juifs*, par Avigdor Chaikin, rabbin; — *Ours et Fours*, par E. Bergerat; — *l'Homme à la plume noire*, par G. Duval; — *le Roman d'une diva*, par René de Pont-Jest.

La *Nouvelle Revue* termine en ce moment la publication d'un *Précis politique et militaire des campagnes de 1812 à 1814*, extrait des souvenirs inédits du général Jomini, avec notice biographique, cartes et plans, par M. F. Lecomte, directeur de la *Revue militaire suisse*.

M. Paul Meyer, de l'Institut, va faire paraître une remarquable étude en deux volumes sur *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge;* le premier comprendra les *Textes littéraires;* le second, *l'Histoire de la légende* (Vieweg).

Émile Raunié.

Faits divers

— Mme Ristori va publier ses *Mémoires*. Ils paraîtront à la fois en quatre langues.

— L'*Intermédiaire* publie une note de Mathey, concierge du Temple pendant la captivité de Louis XVI et chargé de faire les achats de la famille royale. Nous y relevons : 3 livres de savon, une demi-bouteille de fleur d'orange, les œuvres de l'abbé Delille, 2 exemplaires de la *Constitution*, 16 morceaux de piano de Pleyel et d'Haydn, portés au mémoire pour 183 livres, 8 heures et demie de fiacre « pour aller chez les fournissant », et « *L'himne Des Marseillois* (1 livre 10 sols) ». Il paraît que Marie-Antoinette jouait la *Marseillaise* et qu'elle l'exécuta un jour devant l'un des commissaires.

La note de Mathey lui fut payée; mais on lui retira ses fonctions d'économe. Il volait ou se laissait voler par trop.

— Voici un livre venu au bon moment. La brasserie excentrique est à la mode et le public se figure qu'il s'y amuse. M. John Grand-Carteret, auteur de *la Caricature en Allemagne*, a pris la balle au bond, et il nous donne aujourd'hui *Raphaël et Gambrinus* ou *l'Art dans la brasserie* (1 volume illustré, Westhauser). Son volume sera très instructif pour la grande majorité du public. Il fera cesser la confusion qui existait dans l'esprit de beaucoup de personnes entre le caboulot artistique, le bouis-bouis, le bousingot, la brasserie à femmes. Le *Cochon fidèle* était un caboulot artistique. La *Truie qui file* a la prétention de l'être; mais, son décorateur ayant le goût des ordures et manquant « d'éducation esthétique », l'établissement n'est, à tout prendre, qu'une brasserie à femmes. Le *Mirliton* est un bouis-bouis, et « nouveau genre » encore! Quant au *Divan japonais*, il n'est pas même un bousingot; il n'est qu'une « fumisterie ».

M. John Grand-Carteret a voulu que son livre fût un livre moral, pouvant être mis dans presque toutes les mains. « Tu ne me liras pas, dit-il dans sa préface à l'amateur de littérature faisandée, et tu feras bien. » Étant donné le sujet, c'était une gageure : l'auteur l'a à moitié gagnée.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7449)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 11. (23e ANNÉE). – 11 SEPTEMBRE 1886

Paris, 11 septembre 1886.

Nous avons reçu la lettre suivante :

« 1er septembre 1886.

« Monsieur le directeur,

« Un passage de votre avant-dernier numéro (page 258), où je suis nommé et où quelques lignes de moi sont citées, pourrait induire vos lecteurs en erreur. Permettez-moi donc de vous adresser une courte rectification.

« Je ne suis point partisan des programmes uniformes. Ce qui manque, selon moi, à notre enseignement secondaire, c'est, avant tout, la liberté et la variété. A côté de nos lycées classiques, il nous faudrait dans nos grandes villes des écoles de commerce et des écoles industrielles donnant une instruction moderne et pratique. Mais pour que ces écoles, fondées, soit par l'État, soit par l'initiative des villes ou des Chambres de commerce, puissent réussir, il est juste qu'une valeur soit accordée au diplôme qu'elles confèrent. J'ai donc demandé que le certificat donné par ces écoles puisse être échangé, sans autre examen ou moyennant quelques épreuves supplémentaires, contre un diplôme de bachelier. Il s'agissait évidemment du diplôme de bachelier de l'enseignement spécial : il ne me serait pas venu à l'idée de remettre à des jeunes gens ayant appris la comptabilité et la géographie commerciale un brevet attestant qu'ils savent le grec et le latin.

« Mon avis est que chaque enseignement conserve et accuse nettement son caractère propre : que l'enseignement classique soit classique et que l'enseignement spécial soit spécial. Je ne puis donc pas approuver les projets qui tendent à rapprocher le spécial du classique ni *vice versa*.

« Ceux de vos lecteurs que la question intéresse pourront se reporter à la *Revue bleue* du 13 février dernier. Ils y trouveront *in extenso* le discours dont on a cité quelques lignes, et ils verront que ces lignes se rapportent à l'ordre d'idées que je viens d'indiquer.

« Agréez, monsieur le directeur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

« MICHEL BRÉAL. »

Ce n'est que dans un sens très général que nous avions songé à invoquer le précieux témoignage de M. Bréal. Notre thèse est celle-ci : qu'il ne faut pas à tout jamais, en leur fermant les autres carrières, confiner les futurs élèves du nouvel enseignement spécial dans l'agriculture, le commerce et l'industrie, lors même qu'ils s'apercevraient, vers la fin de leurs études, qu'ils se sont trompés sur leur vocation. La question a été reprise par *le Temps*, dans son numéro de lundi dernier. Reste à chercher les moyens, et les « épreuves supplémentaires » en sont un que M. Bréal nous avait suggéré.

« Les parents, disait-il, avant d'envoyer leurs fils dans les écoles nouvelles, se demandent : A quoi cela les mènera-t-il?... Il faudrait un système d'équivalences..., sans autre examen ou moyennant quelques épreuves supplémentaires. »

Qu'on applique ce système aux écoles dont parle M. Bréal, nous le voulons bien ; mais s'il est bon là, pourquoi ne chercherait-on pas à le pratiquer ailleurs? C'est tout ce que nous avons voulu dire.

La lettre de M. Bréal accuse le dissentiment qui sépare l'administration supérieure et la majorité du corps universitaire, dissentiment que signalait M. Jules Dietz, lundi dernier, et non sans regret, dans le *Journal des Débats*. M. Bréal dit avec une nuance de dédain que le nouvel enseignement sera consacré à la comptabilité et à la géographie commerciales. Certes, c'est un cadre plus large que lui prépare le ministre de l'instruction publique et que M. Gréard désirerait lui donner; ils ont pour lui de plus hautes visées. D'après le programme même qui a été adopté par le conseil supérieur, il y aura plutôt différence qu'inégalité d'importance entre les deux enseignements.

SOUVENIRS ANECDOTIQUES (1)

M. le comte de Paris. — M. Jules Ferry à Rome.

I.

Mai 1884.

Dans ma prison, j'avais contracté de grandes dettes de reconnaissance. Quelques semaines après ma délivrance, je résolus d'en acquitter quelques-unes du mieux que je pus.

En Hollande, le chanoine Brouwers nous avait défendus contre une véritable conspiration de calomnies. En Belgique, des amis fidèles nous avaient assistés et réconfortés dans de dures épreuves. Dans le Nord, à Lille, on m'avait donné de précieux témoignages de solidarité chrétienne.

Puis, j'avais besoin de repos et de mouvement, soif d'air libre.

Je me rendis directement à Bruxelles par le Saint-Gothard, ne prenant de repos qu'à Lucerne.

Le matin, à la gare de Milan, au moment de monter dans le *sleeping car*, je me trouve sur le quai à côté d'un voyageur de haute taille qui me tournait le dos, attendant aussi l'heure de l'embarquement. Je n'y prenais pas garde, lorsqu'il me montre son visage. Je le reconnais, je salue.

— Eh bien! me dit-il, le prisonnier est donc libre!

— Vous le voyez, monseigneur, il use de la liberté.

La cloche du départ sonne. Nous prenons place à la hâte dans nos compartiments respectifs de la même voiture.

M. le comte de Paris, revenant de la chasse en Styrie, voyageait seul, incognito, avec un valet de chambre.

Je partageais mon compartiment avec un vieux général anglais, très aimable et très loquace, le général K..., ancien attaché militaire de son ambassade à Paris. Il revenait d'une mission en Crimée et en Perse. A Bellinzona, six ou huit minutes d'arrêt. M. le comte de Paris daigne m'avertir que nous déjeunerions tard à Goschenen et me conseille de suivre son exemple en prenant une tasse de café. Je relate ces menus faits parce qu'aucune parole, aucun acte des princes ne sont indifférents aux simples mortels, et M. le comte de Paris a soulevé en ces derniers temps de tels enthousiasmes, le grand reportage international a si fidèlement rapporté aux deux mondes les plus minimes détails de son existence, que, moi aussi, je veux apporter mon contingent à l'histoire contemporaine. Le chef de la maison de France paya donc sa tasse de café au lait quatre-vingts centimes, avec dix centimes pour le garçon, et nous remontâmes en wagon.

A partir de Bellinzona, les beaux lacs de Côme et de Lugano sont passés ; mais l'ascension commence dans la haute montagne.

Après quelques minutes, le prince daigna se présenter à la porte ouverte de notre compartiment. Il tenait à la main un paquet de journaux. « Tenez, me dit-il, voilà tous les journaux de France. » Puis, comme je me confondais en justes remerciements, il nous demanda, avec une bonne grâce parfaite, la permission de s'asseoir à côté de nous. Alors le prince et le général K... se reconnurent. Le général avait été présenté au comte de Paris, à Twickenham, je crois, ou à Londres, lorsque le prince était tout enfant. Monseigneur parle l'anglais avec une aisance toute britannique. Je ne pus prendre qu'une part fort secondaire à la conversation qui suivit leur reconnaissance mutuelle; mais elle dura peu ; et bientôt l'entretien devint général entre nous trois.

M. le comte de Paris suivait pour la première fois la nouvelle route du Gothard. Il l'avait traversée jadis, avant la fin de son premier exil, moitié à pied, moitié en diligence. Il nous demanda la permission de se faire notre guide, et jamais on ne vit cicérone plus complaisant, plus érudit. Il avait entendu parler de ces tunnels à vis que les ingénieurs suisses et allemands ont imaginés pour l'ascension et la descente de la montagne. L'employé du *sleeping* ignorait l'honneur qu'il avait de conduire un si illustre prince, et il l'appelait : « Monsieur. » Monseigneur le pria de nous indiquer les premiers tunnels à vis que nous devions rencontrer, et bientôt nous y arrivions.

Alors nous sortîmes tous trois sur la plate-forme, et c'était merveille de suivre, tantôt dans les entrailles de la montagne, tantôt à découvert, cette route où l'art des ingénieurs se montre aussi étonnant que la splendide horreur de la nature. Il n'était pas encore ques-

---

1 On sait qu'il y a deux ou trois ans M. Henri des Houx était allé mettre ses convictions et sa plume au service du Saint-Siège; on sait aussi qu'à la suite de la publication des *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*, où il touchait certaines questions brûlantes, et qui eurent un si grand retentissement, il encourut la désapprobation du pape. Il s'est incliné devant l'autorité suprême du Saint-Père et soumis sans hésitation ni réserve.

Aujourd'hui, passant à d'autres sujets moins difficiles à traiter, M. Henri des Houx est à la veille de faire paraître un volume intitulé *Ma prison*. Sa polémique lui a valu, de la part du gouvernement italien, une condamnation à un mois de prison : de là le titre du livre. Il se divisera en quatre parties : d'abord les souvenirs de captivité; puis des informations spéciales sur la triple alliance, les entretiens de l'auteur avec divers hauts personnages, enfin des récits de voyages dans le midi de l'Italie.

M. Henri des Houx nous a communiqué deux chapitres, avec autorisation de les publier et d'en donner la primeur à nos lecteurs; nous avons pensé qu'ils y trouveraient un vif intérêt, quelque réserve d'ailleurs qu'ils aient à faire sur les opinions ou jugements du brillant polémiste.

Le volume doit paraître dans le courant du mois d'octobre, à la librairie Paul Ollendorff.

Note de la D.

tion de politique entre nous. Nous devisions gaiement des points de vue si divers que chaque lacet de la route nous montrait. Comme nous bravions la fumée sous les longs tunnels, nos trois visages se teignaient insensiblement d'une épaisse couche de suie. Je dois dire que celui de M. le comte de Paris n'était pas épargné et que, sans distinction de rang social, on nous eût pris plutôt pour trois entrepreneurs de ramonage se rendant de Piémont en France par la Maurienne que pour des touristes de condition fort diverse, mais tous trois étrangers à la fumisterie. O vanité des vanités! La majesté naturelle du prince, la figure martiale du vieux général disparaissaient à vue d'œil sous l'effort de la cheminée de la locomotive. Quant à moi, je ne me voyais pas...; mais je ressemblais sans aucun doute à l'acteur Dupuis dans l'amusante pièce des *Charbonniers*.

Parfois le lorgnon du prince s'obscurcissait au point qu'il devenait pareil à ces verres noirs qui garantissent la vue des Romains ou des Napolitains contre l'ardeur du soleil, ou mieux encore à ces vitres enfumées qui servent à contempler les éclipses de soleil. Alors M. le comte de Paris prenait délicatement un peu de salive dans sa bouche et frottait les verres du bout de son doigt. Souvent aussi il appliquait le même procédé à son visage, et il s'ensuivait d'étranges rayures blanches ou roses sur fond noir, qui rappelaient à s'y méprendre le tatouage des héros de M. de Chateaubriand. Au lieu du premier des Bourbons d'Orléans, j'avais sous les yeux l'image exacte du dernier des Abencerrages.

Encore une fois, je demande pardon à mes lecteurs de ces minutieux détails. Ils donnent seulement une idée de la simplicité et de la charmante bonhomie de l'excellent prince.

Assurément je ne crois pas que jamais M. le comte de Chambord eût laissé voir devant les plus intimes de ses amis une si familière absence de coquetterie. Mais chacun sait que M. le comte de Chambord représentait la monarchie traditionnelle sous la forme du passé; M. le comte de Paris nous a dit, au contraire, qu'il représente la monarchie traditionnelle sous sa forme moderne. Les courtisans disaient de Louis XIV qu'il gardait la majesté d'un roi en jouant au billard ; je ne sais si M. Grévy prend le souci de ressembler à Louis XIV quand il se livre au même exercice ; mais M. le comte de Paris ne manque pas non plus de courtisans, et leurs yeux, sans doute, eussent deviné en lui, sous ce masque de mineur, un fils de France. Mais j'ai le malheur d'être né impropre au métier de courtisan et de garder mes yeux naturels, même en face des plus augustes personnages.

La politique n'eut qu'une part secondaire dans cette première partie de la journée.

Je me permis de demander à M. le comte de Paris, au risque de n'obtenir pas de réponse si la question semblait indiscrète, quel personnage mystérieux, descendu à l'hôtel de Rome, à la fin de septembre 1882, sous le nom de comte de Villers, avait été alors reçu par Sa Sainteté avec les honneurs princiers.

— C'est moi, répondit le prince.

— Oserai-je alors m'informer pourquoi monseigneur a cru devoir se cacher sous un pseudonyme et laisser la presse s'égarer sur de fausses pistes? Monseigneur voyait-il quelque inconvénient à ce que la nouvelle de cette audience fût publique ?

— Il m'est arrivé quelquefois de passer par Rome, me rendant en Sicile chez mon oncle Aumale. Si les journaux signalent mon voyage, je ne m'y arrête pas. Je prends à la gare de Rome le train de Naples correspondant à celui qui m'a amené. En 1882, je me suis arrêté parce que la cour d'Italie résidait à Monza. J'étais alors libre de rendre visite au pape, sans être astreint à me rendre au Quirinal. Mais j'ai pris un pseudonyme pour échapper à certaines relations auxquelles je n'aurais pu me soustraire, et aussi pour laisser à mon entrevue avec le Saint-Père un caractère absolument privé. Alors je n'étais pas encore le chef de la maison de France et aucune démarche politique ne m'était permise.

Je rapporte aussi exactement que possible le sens de ces entretiens, échangés en wagon, dans les loisirs d'une longue journée de voyage. Je ne puis en garantir absolument le texte. Une dénégation fameuse que le prince a cru devoir opposer à un souvenir publié dans *le Matin* de ma première entrevue avec le prince, au château d'Eu, rend cette précaution nécessaire afin de lui épargner une nouvelle peine. Si je me permets enfin de relater les points les plus intéressants de cette longue conversation, c'est parce que M. le comte de Paris, causant avec M. de Blowitz, correspondant du *Times*, le jour où la Chambre votait la loi d'exil, a reconnu lui-même que les conversations politiques des princes avec les journalistes ne peuvent recevoir un caractère stictement confidentiel et qu'un prince, même dans un entretien privé, ne doit jamais avoir rien à dissimuler de son âme et de ses sentiments. Il est donc bien entendu que les discours suivants sont composés par moi suivant la méthode des anciens historiens, qui rapportaient fidèlement le fond des harangues, mais les arrangeaient à leur manière. La sténographie n'était pas encore inventée de leur temps, et à moi, dans un wagon, elle n'eût été d'aucun usage.

M. le comte de Paris reconnut que Léon XIII lui avait fait l'accueil le plus cordial, le plus empressé, un accueil de père. Mais naturellement il s'abstint de me donner aucun détail sur les paroles du souverain pontife et sur les siennes.

Je me permis encore d'interroger le prince sur ses idées relatives au dénouement de la question romaine.

M. le comte de Paris ne me parut pas avoir spécialement étudié un problème si délicat et si difficile. Les

questions qu'il m'adressa sur la situation respective des deux souverains résidant à Rome me prouvèrent qu'il n'était pas, mieux que le vulgaire, informé des effroyables difficultés créées au Saint-Siège par l'occupation de 1870. Surtout il ne me parut pas avoir fixé nettement la politique qu'il se proposait de suivre à l'égard du Saint-Siège et de l'Italie, s'il montait un jour sur le trône de France.

Je me hasardai de dire :

— Le rétablissement de la monarchie traditionnelle en France affranchirait le pape *ipso facto*, non pas tout de suite peut-être au point de vue temporel, mais à coup sûr au point de vue spirituel. En effet, les réclamations sans cesse renouvelées par Léon XIII comme par Pie IX trouveraient aussitôt à Paris un écho, un appui, une sanction qui leur a manqué jusqu'ici. Un diplomate espagnol, au lendemain de la protestation du pape contre la mise à l'encan des biens de la Propagande, me disait tristement : « Qu'y pouvons-nous? Nous ne sommes pas assez forts pour intervenir isolément; tant que la république restera en France aux mains des démocrates, athées, ou tant que la France ne sera pas en monarchie, nous sommes condamnés à ne répondre au Saint-Siège que par de bonnes paroles. La France manque à l'Église ; son appui manque à notre roi très catholique pour la protection efficace de l'Église. »

M. le comte de Paris se dégagea par une réponse évasive. Suivant lui, autant qu'il m'a semblé, le point essentiel serait de ne pas effrayer l'Italie sur les conséquences directes ou indirectes d'une restauration en France, de ne pas laisser croire que notre monarchie recevrait une couleur cléricale.

Je me permis de rappeler à ce propos le mot d'un fidèle ami du prince qui, vers 1873, à l'heure où l'on croyait à la possibilité d'une fusion entre les principes du comte de Chambord et ceux de la famille d'Orléans, déclarait que le roi, à peine rentré dans Paris, devait prendre une maîtresse et débiter une insolence à l'archevêque de Paris!

Le prince sourit à ce souvenir et ne répondit rien.

La conversation reprit avec le général K... sur les affaires anglaises, sur les difficultés de M. Gladstone dans sa politique égyptienne, et surtout sur les beautés du paysage.

Nous approchions d'Altona, point culminant de l'ascension en chemin de fer. Les pics neigeux nous entouraient, les tunnels à vis se multipliaient; nos visages avaient cessé d'être ceux des charbonniers pour revêtir les nuances chères aux Cafres ou aux sujets de M. Savorgnan de Brazza.

Pendant la traversée du grand tunnel, chacun rentra chez soi et j'en profitai pour me livrer à une ablution complète dans le cabinet de toilette du sleeping. Le prince, de peur sans doute d'être soupçonné de ne pas échapper aux autres nécessités humaines auxquelles ces réduits des sleepings donnent également satisfaction, ne prit pas la même précaution. Quand nous revîmes enfin la lumière, il était seulement un peu plus tatoué qu'auparavant.

Notre singulière mine donna lieu à un incident plaisant au buffet de Goschenen.

M. le comte de Paris avait annoncé son intention de participer à la table d'hôte commune, qui, moyennant la rétribution de 3 ou 4 francs, assure aux voyageurs un déjeuner à peu près confortable. Il me pria, si le hasard des places nous rapprochait, de respecter son incognito en m'abstenant du titre de « Monseigneur », qui eût révolutionné les garçons de la Suisse républicaine. Le général K... avait déjeuné à Bellinzona et se sépara de nous.

Monseigneur s'installa donc à un bout de table. Un siège était vacant en face de lui ; je m'en emparai. Je n'avais pas pris garde à mon voisin de droite, quand tout à coup je m'entendis interpeller, et une main amicale pressa la mienne. C'était un très aimable membre de la Chambre des communes, l'honorable M. E..., qui a coutume de passer à Rome la plus grande partie de l'hiver et qui y rend d'officieux services à son excellent ami M. Gladstone. La nature de ces services l'avait mis en relations avec moi, et bientôt nos relations étaient devenues tout à fait cordiales, même intimes. M. E... se rendait précipitamment à Londres pour apporter le secours de son vote à son cher Premier, à qui l'Opposition tory taillait alors des croupières. J'ignorais son départ et que le même train nous emportât.

En sa qualité d'Anglais, M. E... n'avait honoré d'aucun regard les voyageurs qu'il ne connaissait pas ; l'axiome britannique est formel : Tout individu non présenté n'existe pas.

Nous causions de Rome, de nos amis communs, quand, dès le début de notre entretien, notre vis-à-vis y intervint. Grand étonnement de M. E..., qui ne s'attendait pas à l'interruption. Alors il approcha son monocle de son œil et regarda l'interrupteur. Il paraît que l'aspect ne le satisfit guère, et j'ai expliqué comment il pouvait en effet sembler étrange; car le député anglais affecta de m'adresser la parole tout comme s'il n'eût rien entendu. Moi, au contraire, je répondis respectueusement au vis-à-vis, et l'étonnement de M. E... se changea en stupeur.

Fidèle à l'incognito promis, je ne pouvais en aucune façon mettre fin à cette situation effroyablement gênante.

La conversation continua fort péniblement; le vis-à-vis semblait prendre plaisir à s'y mêler, jouissant *in petto* de mon désespoir et de l'impatience de M. E...

Fort heureusement M. E..., quoique Anglais, est un homme doux et conciliant. Il trouvait à coup sûr très impertinente l'ingérence du vis-à-vis dans notre entre-

tien, très étrange aussi mon respect pour cet inconnu ; mais ses sentiments ne se traduisaient que par d'imperceptibles haussements d'épaules et une affectation sans cesse plus marquée de laisser passer comme non avenues toutes les paroles qui ne sortaient pas de mes lèvres.

Cependant, vers le dessert, le mystérieux vis-à-vis laissa échapper deux ou trois mots d'anglais, prononcés avec le plus pur accent britannique. Le monocle apparut farouche sur l'œil bleu de M. E... Sa fourchette s'échappa de ses mains irritées. J'ai cru que tout était perdu... Une sueur froide perla sur mon front. M. E... ouvrait déjà la bouche pour un rappel à l'ordre...

J'essayai une diversion ; je décochai sous la table un léger coup de pied à mon voisin de droite, tandis que mon coude lui labourait discrètement les côtes. Dans toutes les langues du monde, cette gesticulation signifie : « Attendez..., je vous expliquerai plus tard..., un peu de patience !... Il y a là un mystère que l'avenir éclaircira ! »

Trop révolté pour entendre ce langage muet, M. E... regarda sous la table. Il pensait qu'un animal incongru l'avait heurté, ou que j'avais été saisi d'un mouvement nerveux, ou que le coup de pied partait du personnage inconnu; que sais-je ? Il pensait tout, sauf la vérité, hélas ! et comment l'eût-il devinée ? L'occasion eût été bonne pour un pari. J'eusse pu provoquer M. E... et lui donner en mille à découvrir le nom de l'interrupteur. A coup sûr, j'eusse gagné une forte gageure. On ne saurait songer à tout.

Je bénis en cette circonstance la hâte des déjeuners aux buffets. J'adressai du fond du cœur des remerciements enthousiastes au chef de train qui sonnait le départ, à l'hôtelier qui nous obligeait à mettre doubles dans nos bouches échaudées des morceaux brûlants, à avaler sans sourciller un café chauffé aux chaudières infernales ; je sus un gré infini aux Anglais et aux Anglaises qui nous bousculèrent, aux Allemands à la recherche des petits colis, qui se jetèrent dans nos jambes. Seul le tohu-bohu qui précède le départ des express en tout pays du monde pouvait abréger mon supplice.

Mais de loin je suivais M. E..., qui courait à son wagon, et, au risque de ne pas rattraper à temps mon sleeping, je me hissai à sa portière et lui lançai ces paroles :

— C'était le comte de Paris !

Et je m'enfuis ; mais du moins j'avais eu le temps d'apercevoir une bouche béante, des yeux dilatés, des sourcils montant au ciel, en même temps que des bras stupéfaits.

*
* *

A l'automne suivant, déjeunant chez M. E..., je lui rappelai notre repas au buffet de Goschenen.

— Quel profond diplomate vous faites ! me dit-il en riant. Depuis lors, j'ai tout compris.

— Qu'avez-vous compris ?

— A présent je m'explique à merveille votre présence à Rome ; je sais ce que vous y faites. Ah ! pour cela, il a fallu vous surprendre dans vos rendez-vous politiques !

— Que voulez-vous dire ?

— Oserez-vous soutenir que vous voyagiez par hasard avec le comte de Paris, que par hasard vous partagiez son wagon-lit ?

— Assurément.

— A d'autres, monsieur le diplomate, à d'autres. Mais si vous vouliez finasser avec moi, il ne fallait pas me révéler le secret. A coup sûr, je n'eusse jamais découvert un prince sous l'accoutrement de votre ami, et M. le comte de Paris se dissimule bien. Il peut impunément traverser toutes les frontières, s'il se déguise en nègre...

— Mais je vous certifie que...

— Assez, assez ; soyez tranquille, je n'en dirai rien au pape ni au cardinal Jacobini. Ah ! l'on croit que vous êtes venu ici pour traiter la question romaine !...

Plus je me défendais, moins j'obtenais créance. M. E... a dû rester convaincu, jusqu'à ces derniers temps, que je jouais à Rome le rôle d'un agent secret du prétendant français. Peut-être a-t-il fini par être détrompé. Pourtant, les diplomates sont si fins !...

*
* *

Après la halte de Goschenen, M. le comte de Paris n'avait pas repris sa place dans notre compartiment. J'allai lui rapporter, après les avoir parcourus, les journaux qu'il avait daigné me prêter le matin, et il engagea, loin du général K..., la conversation sur la politique française.

Le prince me parla d'abord de l'opposition que lui faisait le journal *l'Univers*.

— La monarchie chrétienne ? dit-il. Assurément, je ne puis la donner telle que la voudrait M. Veuillot. Je crois bien que le comte de Chambord non plus n'aurait pas fait la monarchie chrétienne telle que l'exige *l'Univers*. C'est un gouvernement qui n'a jamais existé, qui n'existera jamais, en tout cas auquel notre siècle ne saurait se prêter. Reste à savoir si la monarchie, telle que la ferai avec mes amis, ne se rapprocherait pas, d'un peu moins loin que tout autre gouvernement, de l'idéal de M. Veuillot. D'ailleurs, notre monarchie sera parlementaire : je ne demande pas mieux de voir dès maintenant se former une aile droite, d'extrême droite même, dans mon parti. Le gros de l'armée est avec moi. M. le comte de Chambord avait ses amis, sa politique ; j'ai mes amis, ma politique. Tant que mon aîné vivait, il a tenu à l'écart mes amis et ma politique : à présent, je fais comme lui ; je dirige le parti suivant mes principes à moi, et avec les hommes

qui partagent mes principes ; mais j'admets une aile droite comme une aile gauche.

— Monseigneur ne craint-il pas que les anciens amis du comte de Chambord n'imitent à présent à son égard la réserve excessive adoptée par les orléanistes d'autrefois à l'égard de l'aîné des Bourbons?

— Pourquoi? Est-ce que je n'ai pas fait à tous bon accueil?

— M. le comte de Chambord faisait bon accueil aussi aux orléanistes qui venaient le voir. Mais je dois dire que Monseigneur est plus favorisé. Les anciens légitimistes lui rendent plus d'hommages que le comte de Chambord n'en recevait des anciens orléanistes.

— Est-ce que mes amis ont jamais contrarié la direction qu'il a plu à mon cousin de donner à son parti?

— L'ont-ils beaucoup aidée?

J'avais aux lèvres les souvenirs de 1873, ceux du vote de la constitution de 1875, la lettre de M. Édouard Hervé à l'occasion du banquet de Chambord. Au lendemain de la mort du prince impérial, alors que nous aspirions tous à une réconciliation générale dans la monarchie unie, le refus privé de M. Estancelin, le refus public de M. Édouard Hervé jetèrent une douche froide sur l'ardeur de notre enthousiasme conciliateur. Mais je sais que les princes supportent mal la contradiction directe, qu'elle ne les éclaire jamais, et je craignis de voir tourner court un si intéressant entretien. Je mis donc « un bœuf sur ma langue », comme dit le vieil Eschyle, et je me tus.

J'essayai seulement de rattraper la comparaison « de l'aile droite et de l'aile gauche ». Je fis remarquer à M. le comte de Paris que « le gros de l'armée », qu'il commandait en personne, c'est-à-dire le parti orléaniste, celui de 1830, semblait réserver tous ses moyens d'attraction pour le ralliement de l'aile gauche, tandis qu'il réservait à « l'aile droite » les obus de son artillerie la plus enragée.

— Comment, dis-je, pouvons-nous former cette aile droite sous la fusillade de votre presse officieuse? Vos journaux ne tirent que sur nous. Nous sommes pour eux l'ennemi, le seul ennemi! *La Défense*, *le Français*, les organes de Monseigneur, ne cessent d'invectiver *l'Univers*, de mettre ce journal au ban de la presse catholique. On est allé jusqu'à attaquer M. Veuillot dans son honneur personnel, jusqu'à lui faire un crime de la débâcle de l'*Union générale*, à laquelle il n'a participé que par sa ruine, tandis que d'autres, moins ruinés que lui, y participaient autrement...

Ici encore je replaçai soigneusement le « bœuf », et je craignis de froisser le prince dans ses affections. Je continuai :

— Je ne parle pas de moi ; mais, si peu que je sois, il suffit que je passe pour sympathique à l'école de *l'Univers* pour que je sois chaque jour exposé à la bordée des journaux orléanistes de Paris. Vos amis de France font campagne avec mes ennemis de Rome pour me vilipender, me déchirer, me salir jusque dans les épreuves que j'ai supportées au service du pape. Vous nous repoussez? Nous nous résignons, nous restons chez nous.

J'ai oublié ce que répondit le prince ; je crois bien qu'il détourna la conversation sur le prince Jérôme.

— Le prince Napoléon, dit-il, fait fausse route ; il offre au pays le radicalisme et le socialisme ; le pays n'a pas besoin qu'on lui promette cela : il l'a ou va l'avoir par la république. Pour séduire le peuple, il faut lui offrir ce qu'il n'a pas, ce qu'il n'espère pas du régime actuel. Les foules aiment le changement et ne désirent que ce qui leur manque. A quoi bon aller de M. Clémenceau au prince Napoléon, si le programme est le même?

— Monseigneur ne craint-il pas, répondis-je, qu'on n'oppose la même objection aux principes bien connus du parti royaliste actuel? La constitution de la monarchie parlementaire ne ressemblerait-elle pas, à s'y méprendre, à celle de la république existante? Est-il besoin aux yeux du peuple d'un changement de régime, d'une chance de révolution, pour substituer un roi constitutionnel et parlementaire à un Président constitué et également parlementaire? Tout le monde n'a-t-il pas le sentiment que ce sera, au fond, le même gouvernement et, après deux ou trois ans, les mêmes hommes au pouvoir, avec cette seule différence, toute à l'avantage des républicains, que M. Clémenceau, ministre du roi, participera alors à la dignité, à la majesté royale, et réclamera de ses adversaires pour ses lois et pour sa personne le respect auquel la république ne lui donne pas encore le droit de prétendre?

— Je crois, dit le prince, que la seule force du nom de monarchie entraînera des modifications profondes dans le régime de la France et dirigera l'esprit public dans un sens résolument conservateur. Il est arrivé de même avec le mot de république. Mes amis et moi, nous n'avions pas prévu en 1875 que ce seul mot suffirait à entraîner le pays dans les voies ultra-démocratiques où on l'a aujourd'hui engagé. Au reste, le roi sera fidèle observateur du pacte constitutionnel. Si vos amis de l'extrême droite parviennent à convaincre la majorité des électeurs (ici le prince ébaucha sous sa moustache un commencement de sourire ironique), je ne m'opposerai pas à la formation d'un ministère d'extrême droite.

— Et si le mouvement démagogique se continuait quand même ; si, malgré le nom de monarchie, la majorité des électeurs s'obstinait à peupler la Chambre de radicaux...

— Cela n'est pas probable ; mais alors je ferais usage de ma prérogative... Je pense d'ailleurs que cela n'arrivera pas, car la monarchie s'appuiera sur tous les grands corps sociaux reconstitués, sur la magistrature,

qui au moment des décrets a donné un si noble exemple de dignité professionnelle et de solidarité corporative, sur les Chambres de commerce, sur l'Université, et ce sont là des forces conservatrices.

— Monseigneur conservera-t-il l'Université telle qu'elle a été organisée par Napoléon, ou favorisera-t-il la pleine liberté d'enseignement pour donner satisfaction au vœu des catholiques?

— J'aime l'Université et je la protégerai à l'égal du clergé. Mais, encore une fois, je respecterai mon devoir constitutionnel et suivrai l'opinion publique, marquée par la majorité du Parlement.

— Et les congrégations religieuses?

— Je crois que le rétablissement de l'Ordre des jésuites créerait au gouvernement qui l'entreprendrait de graves difficultés. Quant aux autres Ordres, il sera facile de les laisser se réorganiser à l'abri de la tolérance administrative.

— Monseigneur ne pense-t-il pas à consigner son programme dans un manifeste qui indiquerait à la fois son intention de restaurer la monarchie et les bases sur lesquelles il établirait la restauration?

— Je n'ai pas besoin de me poser en prétendant. Mon refus d'assister aux funérailles de Goritz ailleurs qu'au premier rang a indiqué à tous les royalistes ma qualité de chef de la maison de France. Enfin j'ai notifié aux cabinets européens la mort de mon aîné et j'ai signé ma notification du nom de Philippe, alors que précédemment je signais toutes mes lettres du nom de Louis-Philippe d'Orléans. J'ai effacé de mes armoiries le lambel de la branche cadette. N'est-ce pas assez clair? N'ai-je pas assez fait pour répondre à la confiance des légitimistes? Cela équivaut bien à un manifeste de revendication. Je ne crains pas la compétition des princes espagnols ou italiens. De tous les arguments à invoquer contre eux, un seul suffit. Depuis deux siècles et demi ils n'appartiennent plus à la France; ils sont devenus étrangers, et la France n'acceptera jamais un souverain étranger. Qu'est-ce d'ailleurs que la loi salique? Où est-elle? Qu'est-ce qui en reste? C'est un mot dont on se sert quand on veut jeter des doutes sur l'ordre de succession, un argument invoqué non sur des pièces, mais sur des souvenirs, des traditions vagues. La loi salique, c'est une arme de parti.

« Mais, encore une fois, il y a une loi tout aussi ancienne, tout aussi respectable que la loi salique, également traditionnelle et non écrite : c'est que les étrangers ne sont pas admis au trône de France. On a beau dire, mes cousins d'Espagne et d'Italie ont renoncé à la nationalité de Louis XIV. Ils parlent notre langue comme des Espagnols ou des Italiens. Puis, aucun d'eux ne revendique. Don Carlos appartient à l'Espagne et ne vise que le trône d'Espagne. Le roi de Naples est de mes amis et il fait des vœux pour mon règne.

— Du moins, Monseigneur ne dira-t-il pas aux légitimistes français quelles modifications il apporte au programme du comte de Chambord?

— Oh! je sais qu'on veut me faire faire un manifeste pour mieux me combattre. On veut m'éplucher. On m'attend là. A quoi ses manifestes, si éloquents, ont-ils servi le comte de Chambord? Ont-ils rallié un républicain? Ils n'ont servi qu'à écarter ceux de mes amis qui aspiraient le plus vivement à la fusion; on les a faits pour rendre cette fusion plus difficile, la retarder, et désoler nombre de légitimistes. Je n'ai pas besoin d'écrire un manifeste pour exposer mes idées. Mes idées sont conformes aux traditions de ma famille. Je les appliquerai dans la conduite de mon parti et mes amis s'en inspireront dans leurs programmes électoraux; car toute notre action sera électorale.

— Que Monseigneur pardonne à mon ignorance : je vis loin de la France depuis un an et demi. Les nouveaux comités royalistes sont-ils organisés sur le modèle des comités du comte de Chambord?

— Pas du tout; ce sont des comités électoraux, rien qu'électoraux, et, comme tels, je n'ai qu'une part très indirecte à leur constitution. Je laisse les conservateurs de chaque département libres de les organiser au mieux des intérêts locaux, et je crois que c'est par l'intérêt matériel, que la république compromet, plutôt que par les spéculations politiques ou religieuses, que nous arriverons à reprendre notre influence sur le pays. Plus que jamais la politique devient une question d'argent, et pas autre chose...

Ici le prince entra dans certains détails sur les lois de commerce, de navigation, de tarifs douaniers, qui sont sortis de ma mémoire. Ils prouvent avec quel soin M. le comte de Paris étudie ces questions spéciales, et j'en conclus en moi-même que dans une assemblée d'affaires il ferait un très remarquable rapporteur de commission.

Pendant cet entretien le chemin de fer avait descendu, à travers les tunnels à vis, toute la pente du Saint-Gothard, et il s'engageait dans la vallée. Le général K... dormait paisiblement. Avant de reprendre notre place sur la plate-forme, je demandai au comte de Paris s'il redoutait l'expulsion pour lui et sa famille.

— Je ne la désire pas et je n'irai pas au-devant. L'exil n'a pas réussi au comte de Chambord. Il n'est pas bon à un chef de parti de vivre loin de la France : il ne voit plus par ses propres yeux; il doit s'en rapporter à son entourage ou au rapport de ses amis. Forcément il ne communique plus guère qu'avec des intimes, et son jugement se trouve modifié. Les courtisans de l'exil sont plus soucieux de plaire au prince, de le consoler ou de le bercer de vaines espérances que de lui dire la vérité. Vous savez cela, vous qui avez connu mon cousin de Froshdorff. Je ne ferai donc rien qui provoque un décret d'expulsion.

— Rien non plus qui le conjure?

— Non, rien.

Sur ces mots nous sortîmes. Le général K... s'était réveillé; nous passions au pied des grands glaciers qu'on aperçoit avant le Rutli. Le prince reprit son rôle de guide et nous expliqua avec une véritable érudition toutes les curiosités géologiques, légendaires, historiques, dont abonde ce magnifique pays.

En arrivant à Lucerne, terme de notre étape pour le général et pour moi, M. le comte de Paris nous recommanda le *Schweizerhof*. Il regretta gracieusement d'être condamné à la solitude pour le reste de son voyage. Il allait directement à Calais et de là au Tréport. Il voulut bien me dire que je serais toujours le bienvenu auprès de lui.

Je ne l'ai plus revu.

On sait ce qui arriva. La presse autorisée du prince ne cessa de combattre avec acharnement les principes que je défendais et ma personne même. Aux heures difficiles que je traversai en 1885, à Rome, le propre secrétaire de Monseigneur applaudit dans *le Correspondant* aux coups dont nous étions frappés.

La politique personnelle du prince s'affirma par le langage de ses journaux et les actes de son entourage. C'est la monarchie de 1830 qu'on travaille à restaurer, et par des moyens douteux, sous le couvert de la tradition royaliste. L'héritage politique du comte de Chambord tombait en déchéance; je redevenais libre; je préférai la république.

Le ralliement de « l'aile droite » me parut plus difficile que jamais. J'y renonçai.

Ai-je besoin de dire que la rupture que je crus devoir consommer avec le parti de M. le comte de Paris n'eut pour motif aucun grief personnel contre ce prince, dont je n'ai cessé de respecter le caractère et les bonnes intentions, malgré l'abîme d'opinion qui me sépare de lui et de ses amis?

Le prince, plus tard, m'infligea une dénégation publique à propos de paroles que j'avais recueillies de sa bouche en 1880 et que je rapportais dans le journal *le Matin*. C'était sans doute un grand honneur qu'il me faisait. Mais j'avais reconquis mon indépendance; j'en profitai pour maintenir, avec tous les égards dus à un illustre contradicteur, l'intégrité de mon dire. J'étais assuré de la fidélité de ma mémoire. Je ne pouvais mentir pour complaire à un prince. Le prince est honnête homme; il n'a pu exiger que je cessasse de l'être, même un instant, pour renier ce qu'il avait dit.

II.

Mai 1885.

Un soir de mai, j'allais demander aux ombrages de Frascati un peu de repos et de fraîcheur. Me rendant à la gare, ma voiture croisa celle qui amenait M. et Mme Jules Ferry. Sous le vaste chapeau de feutre qui couvrait son visage, je reconnus tout d'abord l'ancien président du conseil, dont la chute subite avait eu dans toute l'Europe un tel retentissement. Maintes fois j'avais entendu sa parole à la tribune; plus souvent encore j'avais attaqué ses discours et ses actes. Est-il besoin de dire que jamais la moindre relation personnelle ne m'avait mis en sa présence? L'auteur des fameuses lois scolaires, l'inspirateur et l'exécuteur des décrets m'inspirait, tant que j'habitais la France, une sorte de terreur. Alors, malgré les habitudes sceptiques de la presse parisienne, j'eusse repoussé avec indignation l'idée de l'approcher, de lui toucher la main.

Cependant, à l'étranger, après un long séjour, au milieu d'un peuple universellement hostile au nom français, les préventions de parti s'émoussent, la solidarité patriotique s'élargit. On prend aux grandes questions nationales un intérêt plus vif, plus passionné, plus jaloux. Il devient impossible de ne pas accompagner de quelque sympathie les efforts de ceux qui tiennent en main l'honneur de la France, qui gardent la dignité de notre drapeau. A Paris, la politique étrangère, comme le reste, tombe en proie aux haines et aux rivalités de faction; au loin, le cœur palpite aux succès et aux revers de nos compatriotes, quels qu'ils soient, à qui est échue la mission de représenter et de défendre la patrie. Les débats du parlement apparaissent étrangement mesquins, souvent honteux. C'est pitié de voir les partis français faire cause commune avec les ennemis de la France, compromettre les entreprises nationales, ne pas savoir même dissimuler la joie qu'ils ressentent de désastres profitables à leurs rancunes ou à leurs ambitions.

En Italie surtout, ces sentiments s'exaspèrent. Je n'avais guère besoin de lire les journaux pour savoir la fortune de nos armes au Tonkin. Je la connaissais par le regard joyeux ou triste du premier Italien qui m'abordait, joyeux si nous étions vaincus, triste si nous étions vainqueurs.

Comment alors partager l'hostilité de mes amis de France contre l'expédition du Tonkin? Outre que les plus graves intérêts catholiques y étaient engagés, outre que nos ministres, même antireligieux, continuaient dans l'extrême Orient le rôle traditionnel de la France chrétienne — la fonction de soldats du Christ, — la seule pensée de la jubilation des Italiens au moindre de nos embarras me rendait insupportables les mauvaises nouvelles.

L'affaire de Lang-Son m'avait donc apporté une grande douleur que la chute de M. Ferry n'avait pas adoucie. Je crois que tous les Français résidant à l'étranger ont pensé, ont senti alors ce que j'ai pensé et senti. Quelles que soient leurs préférences politiques, la chute de M. Jules Ferry a inquiété leur patriotisme. La décision bien connue de ce ministre, la ténacité de son caractère, la force de sa volonté, en même temps qu'une certaine prudence dont il ne s'est jamais dé-

parti dans les relations internationales, nous rassuraient contre toute humiliation trop grave. Pour la première fois depuis 1870 et tant que M. Jules Ferry resta aux affaires étrangères, nous avions la conviction que la France ne faisait plus triste figure devant l'Europe. Nos ambassadeurs se sentaient appuyés et soutenus; les entreprises devenaient suivies; notre chancellerie adoptait une politique. Ce n'était plus l'incohérence. L'ère de l'aplatissement semblait close.

Je crois que le portrait de M. Jules Ferry en tête de l'*Almanach de Gotha* de 1885 a valu à ce ministre quelques quolibets. A Rome, cet honneur rendu à l'un des nôtres ne nous a pas fait rire. Les Italiens ne s'en consolaient pas. A quoi bon alors la triple alliance? Pourquoi M. Mancini n'était-il pas en vedette, à la place du ministre français? Les journaux de l'Opposition pentarchique ne cessaient de déclarer que l'Italie était jouée, que M. Jules Ferry mangeait les marrons tirés du feu par M. Mancini, que l'hostilité de M. de Bismarck devenait plus profitable à la république française que n'était son amitié pour le royaume d'Italie. Ces doléances nous réjouissaient.

Enfin, au Vatican même, M. Jules Ferry avait cessé d'effaroucher. Sans doute, on ne pouvait approuver la continuation du *Culturkampf* français ni pardonner ce qui irritait si fort nos catholiques. Mais on y juge les questions de très haut. On sait que le sort des catholiques, des religieux, des prêtres, en beaucoup de pays, est d'être persécuté. La puissance qui chaque année envoie au martyre des légions de missionnaires ne s'étonne pas de voir, même chez les nations civilisées, les ministres du Christ souvent molestés. Ce sont des épisodes communs de la lutte éternelle entre l'Église et la Révolution, entre saint Michel et le Dragon. On y a aussi la pratique des hommes; les prêtres sont tous de profonds psychologues. Juges ordinaires des consciences, ils connaissent le dessous des âmes humaines. Ils savent que s'il en est peu d'absolument bonnes, il n'en est pas d'absolument perverses. C'est pourquoi ils s'accommodent si aisément avec ceux que les simples regardent comme d'irréconciliables ennemis. En somme, leur œuvre, c'est l'accroissement quand même de l'Église; et un hommage opportunément rendu au Saint-Siège, un service reçu de qui on ne l'attendait pas ont un très grand prix aux yeux de l'Église. Ainsi, l'attitude résolue de M. Ferry en faveur du Concordat, en faveur de l'ambassade auprès du Saint-Siège, lui avaient fait grand honneur dans la chancellerie pontificale. Avec lui on pouvait être assuré au moins du *statu quo*. On subissait aussi l'influence de la grande situation prise par notre ministre dans les conseils de l'Europe. C'était un homme avec qui l'on devait compter, et l'on comptait avec lui, d'autant plus volontiers que M. Jules Ferry avait très adroitement ajouté à des services réels l'appoint d'un compliment qui fut très agréable au Saint-Père. M. Ferry avait prononcé à la tribune un bel éloge de Léon XIII et déclaré que « le Vatican était le lieu du monde où l'on faisait le plus de politique ». Dans une telle bouche le compliment n'était pas méprisable, et depuis ce jour chaque numéro du *Moniteur de Rome* enguirlandait M. Ferry.

Cependant je ne me fusse pas risqué à demander une entrevue à cet homme d'État, si je n'y eusse été encouragé, presque invité par plusieurs de nos amis.

A Rome alors, comme à Paris, comme partout, on croyait le ministère Brisson-Freycinet tout à fait éphémère. On ne pensait pas que le parti républicain fût assez aveugle pour confier à des mains inexpérimentées la direction des prochaines élections générales. La paix avec la Chine, qui avait immédiatement suivi la défaite de Lang-Son, réhabilitait M. Ferry. Seuls, en France, les opportunistes possédaient un solide personnel administratif, une organisation complète; ils disposaient encore d'une force considérable, et, malgré tout, l'héritier politique de M. Gambetta paraissait le maître de la situation.

Les deux ambassadeurs de France à Rome firent au ministre tombé un accueil presque officiel. On devine que M. de Freycinet ne leur en sut aucun gré. M. Jules Ferry reçut audience du roi, et il fréquenta la *Consulta*. S'il ne visita du Vatican que le musée et la bibliothèque, c'est sans doute qu'il n'a pas voulu prendre la peine de monter au troisième étage, à la secrétairerie d'État. On l'y eût accueilli comme une puissance. Avec certaines précautions, je crois même qu'il n'eût pas eu peine à visiter les grands appartements du second étage, le *piano nobile*, et qu'il eût pu y faire une assez longue station.

Il préféra ne voir à Rome d'autre cardinal que l'ancien nonce à Paris, l'éminentissime Czacki; et, à la table de M. le comte Lefebvre de Behaine, il ne rencontra que des prélats de moindre importance.

On me dit donc qu'une conversation avec le célèbre personnage ne serait pas inutile aux intérêts français que je servais à Rome, après ceux du Saint-Siège; que M. Ferry était homme à me comprendre; que, peu familiarisé avec la question romaine, il y avait grand avantage à l'éclairer sur le véritable point de vue utile à l'intérêt national.

Je me laissai convaincre et portai ma carte à l'hôtel de l'Europe, où résidait M. Ferry, sur la place d'Espagne. Peu après, je fus avisé que M. Ferry me recevrait avec plaisir, et à l'heure indiquée je me rendis auprès du redoutable ministre.

Si Berlin est la ville des juges, on peut dire que Rome est la ville des espions. A peine eus-je franchi le seuil de l'hôtel de l'Europe, cette grande nouvelle fut télégraphiée à Paris. *La Défense* y consacra un de ces filets acrimonieux dont elle a le secret. Je confirmai le fait dans le *Journal de Rome*. Mes amis de *l'Univers* semblèrent épouvantés, et discrètement ils m'engagèrent

à donner des explications. Je dus déclarer tout simplement que si j'avais rendu visite à M. Ferry, c'était sans doute pour l'entretenir de sujets intéressants et non pour lui vendre ma foi. Je reçus enfin de quelques amis de France des lettres éplorées, comme si j'avais approché l'Antéchrist.

M. Jules Ferry ne me parut pas mériter la réputation de raideur qui lui valut tant d'inimitiés. Plusieurs hommes politiques passent ainsi pour hautains qu'on accuserait plus justement de timidité. M. le duc de Broglie est assurément, dans les relations intimes, le plus courtois et le plus bienveillant des hommes : pourquoi, cependant, entre ses interlocuteurs et lui se dresse-t-il toujours une muraille de glace qui empêche le contact des âmes? C'est que l'interlocuteur n'ose la briser par respect, et lui, par timidité. Assurément, à la tribune, ni M. le duc de Broglie ni M. Jules Ferry n'éprouvent la moindre gêne ; mais une grande assemblée impose moins à certains orateurs qu'un petit cercle d'amis.

Rien de plus faux que cette chanson d'opérette :

Comment avoir peur d'un homme
Quand un régiment ne me fait pas peur?

C'est précisément un homme qui est terrible; un régiment n'a rien d'effrayant.

J'ai fait, au temps où l'action royaliste s'exerçait en banquets et en réunions privées, une prodigieuse débauche de toasts et de conférences. Le public porte, exalte le conférencier. Le public, c'est l'humanité en abstraction ; le public reçoit et communique des passions. Il n'intimide pas, il excite. Je n'ai jamais éprouvé de sensation plus délicieuse que le maniement d'une multitude par la parole. C'est un genre de sport qui n'a pas d'égal : ni le chasseur à courre ni même le pêcheur à la ligne n'ont jamais connu triomphe égal à celui de l'orateur qui attrape une double salve d'applaudissements, de gros applaudissements, d'applaudissements bien nourris. Au contraire, s'il s'agit de porter un toast à la fin d'un dîner de quinze personnes, dès le potage l'orateur désigné tremble ; chaque service le rapproche du dessert, c'est-à-dire du moment fatal. Quand arrive le champagne, il défaille. Oh ! je comprends l'angoisse d'un condamné à qui l'on fait la dernière toilette. Encore le condamné garde-t-il jusque sous le couperet une lueur d'espérance : ses yeux agonisants cherchent du haut de l'échafaud le garde municipal porteur de lettres de grâce. Pour le porteur de toasts, pas de merci, pas de grâce. M. Grévy lui-même serait impuissant à commuer la peine. Il faut s'exécuter, s'exécuter soi-même !... Maudits soient les Anglais pour Crécy, pour Azincourt, pour Waterloo, mais surtout pour l'invention des *toasts!*

Je démêlai tout d'abord dans M. Jules Ferry une gêne tempérée de bienveillance, du désir de se montrer gracieux à l'égard d'un adversaire politique. J'éprouvais absolument les mêmes sentiments, et notre entretien débuta par le duo muet de deux timides.

Après quelques interminables secondes, le terrible président du conseil se hasarda à me demander si j'avais quelque communication spéciale à lui faire. Toute la difficulté était de commencer l'entretien, et la question de M. Ferry ne la simplifiait pas. Elle appelait comme réponse tout un discours, et il me faut au moins cinq cents auditeurs pour faire un discours. Je répondis comme je pus, par un compliment banal. Enfin, peu à peu, la muraille de glace se fondit et l'entretien commença par des explications sur la vie intime du pape et les relations de la cour romaine avec le gouvernement italien.

— Est-il vrai, demanda M. Ferry, que le pape ne sorte jamais, absolument jamais?

Tant de Français m'ont adressé la même question, qu'elle ne me surprit pas, même dans la bouche d'un homme d'État.

Sur ma réponse négative, M. Ferry reprit :

— Je ne comprends pas cela. Pourquoi le pape ne se montre-t-il pas au peuple de Rome? Pourquoi ne voyagerait-il pas?

Je dus rappeler à mon illustre interlocuteur le scandale, à jamais déplorable, de la nuit du 13 juillet, où la dépouille d'un pape fut impunément outragée pendant plus de deux heures. Qu'arriverait-il à un pape vivant, en plein jour? Le respect de tout un peuple garantirait-il sa majesté contre l'insulte de quelques vauriens ? Puis, à moins de consacrer le fait de l'usurpation, le pape peut-il toucher de son pied la terre que la Révolution lui a prise? peut-il remettre à une police étrangère, à une « domination hostile », la garde de sa personne et de sa dignité? Ce sont les premiers éléments de la question romaine. Les demandes de M. Jules Ferry m'ont prouvé une fois de plus que ces éléments demeurent étrangers à la plupart des hommes. Le forfait accompli à Rome, le 20 septembre 1870, a disparu dans le retentissement des désastres de la France, dans la grande révolution accomplie en Europe par la reconstitution, au profit de la Prusse, de l'Empire germanique. Cependant l'événement grave, celui dont les conséquences portent le plus loin, c'était l'entrée des Piémontais dans Rome, l'internement indéfini du chef de deux cents millions d'âmes, la main mise sur la première puissance spirituelle du monde par un roi ambitieux, et enfin l'absorption commencée de la puissance romaine dans l'élément italien.

Ces points de vue conduisirent notre entretien au véritable objet de ma visite. Sans discuter avec M. Jules Ferry ni la théologie, ni la philosophie de la Révolution française, ni les nouveaux principes de neutralité religieuse, comme disent les radicaux, d'athéisme officiel, comme disent les catholiques, introduits par M. Ferry lui-même dans la république, je partis du fait accom-

pli, du point de vue purement national et patriotique, et j'essayai de faire comprendre à mon célèbre interlocuteur de quel côté se trouvait l'intérêt de la France, même républicaine, dans les querelles religieuses qui divisent les Italiens entre eux.

M. Jules Ferry s'informa avec curiosité des courants divers qui règnent autour du Vatican, au Vatican même, autour du trône pontifical.

— Le Pape, dis-je, est élevé au-dessus de tous ces partis. Le pilote de l'Église regarde le ciel, tandis que la barque dont il a la conduite est ballottée par les passions inférieures. C'est au ciel qu'il cherche la direction et qu'il la trouve, tandis que sa main ferme et puissante évite les écueils et gouverne droit au but lointain marqué par le Christ. Il n'est pas moins vrai que les flots battent l'esquif en sens contraire et que les éléments, impuissants à le faire dévier, peuvent par leur fureur rendre la tâche du pilote plus difficile, plus périlleux le voyage.

« Ici, en Italie, le Saint-Siège est tiraillé entre deux grands partis. Vous avez certainement entendu parler, monsieur le ministre, de ce qu'on nomme en France le catholicisme libéral. C'est une école à la fois théologique et politique. En théologie, elle s'est assimilé une part de l'esprit janséniste et des doctrines gallicanes, et elle combine ces éléments avec ce que nous appelions tout à l'heure la philosophie, la métaphysique de la Révolution de 89. Sa politique, corollaire de sa théologie, travaille à accommoder la déclaration des droits de Dieu, qui se trouve au fond de toute religion, avec la déclaration des droits de l'homme, à concilier les principes de l'Église avec ceux de l'État contemporain, de votre État à vous, monsieur le ministre.

« Qu'en France vous penchiez vers le catholicisme libéral, qui soumet l'Église aux lois civiles, qui vous facilite l'application de vos lois scolaires, qui proclame la neutralité absolue de l'Église en matière politique, comme vous proclamez la neutralité absolue de l'État en matière religieuse, c'est fort naturel. Vous êtes dans votre rôle et, si vous vous trompez, vous ne lésez que l'intérêt des catholiques de France. En Italie, le libéralisme catholique dogmatique n'existe presque plus et les disciples de Rosmini deviennent chaque jour plus rares. Mais il revêt une autre forme, la forme politique. Les libéraux catholiques italiens sont ouvertement ou secrètement favorables à la réconciliation de l'Église avec l'Italie, du Vatican et du Quirinal, sur le terrain du fait accompli, légèrement amendé peut-être, mais d'une manière insignifiante au regard des peuples étrangers.

« Par exemple, il importe peu que l'enceinte du territoire réservé au pape dépasse les limites du Vatican, qu'elle comprenne même tout le territoire de Rome et de sa banlieue, avec une allée d'arbres jusqu'à la mer. Les Romains s'en trouveraient peut-être mieux; mais la situation du pape ne serait pas changée : il demeurerait assujetti à la protection du gouvernement italien, avec cette circonstance aggravante que cette protection s'exercerait plus immédiatement après une concession qui entraînerait une réconciliation. Il importe peu encore que le roi Humbert s'en retourne à Florence, reconnaisse la souveraineté du pape sur les États de l'Église et ne se réserve à lui que la lieutenance générale, l'administration civile et le commandement militaire sur le peuple romain. Tout d'abord ces projets sont absolument irréalisables, car la monarchie d'Italie n'y consentira jamais. Ensuite ils n'apporteraient qu'un changement en pire à la sujétion de l'Église. Roi nominal d'un grand territoire dont il n'aurait pas l'administration, ou roi effectif d'un petit territoire qu'il devrait à la générosité italienne, qu'il ne garderait que par son bon plaisir, le pape resterait toujours le prisonnier du roi d'Italie. Le but de la révolution italienne ne serait pas moins atteint, et quel est ce but?

« Ce n'est pas la destruction de la Papauté, encore moins son extermination des frontières italiennes; c'est la sujétion de la Papauté aux desseins ambitieux de l'Italie.

« Vous savez quels rêves hantent les cervelles italiennes. L'affaire de Tunis vous l'a appris. Les Italiens prétendent dès maintenant à l'hégémonie de la Méditerranée. Ils ont d'autres visées plus lointaines. Si le Saint-Siège se prête à ces visées ambitieuses, le rêve est réalisé. Laissez faire, le cardinal Lavigerie quitte Tunis, et il est remplacé par un administrateur apostolique italien, et vous n'êtes plus chez vous dans la Régence. Laissez faire, et toutes les missions catholiques sur les bords de la mer Rouge deviennent italiennes, et le Congo belge et le Congo français appartiennent aux émissaires de l'Italie. Vous tenez au protectorat français sur le Liban, sur les écoles d'Orient, sur les gardiens des Lieux-Saints; vos ambassadeurs n'ont jamais failli à leur tâche en Orient. Laissez faire, et, si le pape y consent, votre protectorat passe aux mains de l'Italie. Vous tenez au Tonkin, vous y faites œuvre chrétienne, peut-être malgré vous. Laissez faire, et les émissaires de l'Italie vous en chassent. A Pékin, vous exercez un protectorat officiel sur toutes les missions catholiques et c'est à ce droit qu'est attaché en extrême Orient le prestige de la France; à ce droit peut-être vous devez la paix récemment conclue. Laissez faire, et l'Italie réconciliée avec le pape envoie à Pékin un légat italien, à qui passe votre protectorat. Partout l'influence de l'Italie se substitue à celle de la France. D'accord avec le pape, l'Italie prépare son empire colonial, et, en attendant, elle devient la reine des missions, la reine des catholiques dans quatre parties du monde.

« La République française a-t-elle intérêt à favoriser cette conciliation entre le Vatican et le Quirinal, à

appuyer le catholicisme libéral en Italie, c'est-à-dire le catholicisme italianissime?

— J'ai compris, se contenta de répondre M. Jules Ferry.

Nous abordâmes alors d'autres sujets, notamment celui des élections prochaines.

— Si mes amis et moi avions gardé le pouvoir, me dit l'ancien ministre, le résultat ne semblait pas douteux. A présent, je ne sais plus.

On vint à parler de la politique nouvelle du parti monarchique dirigé par M. le comte de Paris. Je fis observer à M. Ferry qu'une monarchie parlementaire serait assez semblable à une république parlementaire, avec cette différence qu'un pouvoir héréditaire apporterait sans doute à l'État de meilleures conditions de stabilité.

— Croyez-vous? Vous avez raison de dire que la république et la monarchie parlementaires, dans la pratique du gouvernement, se ressemblent fort. Les monarchistes, les conservateurs, les catholiques ne gagneraient pas grand'chose à un tel changement de gouvernement. Vous en convenez. Mais, en ce qui regarde la stabilité, je pense que la république est infiniment plus solide et plus stable que ne serait une monarchie. Avec le nom de la république, nous n'éprouvons qu'une difficulté médiocre à maintenir l'ordre matériel.

— N'avez-vous pas dit, interrompis-je, que le péril est à gauche?

— Sans doute; mais ce péril de gauche est fort restreint. Il part d'une toute petite poignée d'agitateurs et de mauvais citoyens. Toute la force publique, tout le parti national est avec nous, s'il est besoin de répression. Mais il n'en est même pas besoin, parce que les agitateurs, sous la forme républicaine, ne peuvent s'agiter que contre la république; et c'est au nom de la république que nous les maintenons. Nous n'y avons pas grand'peine. La république a résisté, en juin 1848, en mars 1871, à des révoltes formidables; elle en est venue à bout. Qu'étaient-ce, en comparaison, que les journées de juillet 1830 ou celles de février 1848, qui ont emporté deux monarchies?

« Au contraire, une monarchie, si parlementaire que vous la supposiez et que M. le comte de Paris la veuille, une monarchie a immédiatement contre elle tous les républicains de toutes les nuances. Sans doute les républicains qui tiennent à l'ordre sous tous les gouvernements répugneront toujours à s'associer aux émeutes de la rue; mais dans le parlement ils créeront tous les embarras possibles à la monarchie, comme font les royalistes à l'égard de la république. C'est le jeu des Oppositions anticonstitutionnelles. Et cette opposition parlementaire sera appuyée par les passions de la rue. Et pour maintenir ces forces révolutionnaires, pour réprimer ces émeutes, la monarchie n'aura avec elle aucun républicain. Elle ne pourra tenir. Ainsi, à changer la forme de gouvernement sans en changer le fond, vous courez le risque d'une guerre civile, le risque de rouvrir l'ère des révolutions violentes. Cela en vaut-il la peine? »

Je ne répondis pas et je détournai la conversation sur le Concordat et les projets de séparation entre l'Église et l'État.

— Je suis un partisan résolu du Concordat, dit M. Jules Ferry. Je ne comprends que trois états pour le clergé français : propriétaire, salarié ou persécuté. Le premier de ces états serait la conséquence forcée d'une séparation.

— Équitable, interrompis-je.

— Équitable, cela va sans dire, et on ne saurait en admettre d'autre, à moins de réduire le clergé au troisième état dont j'ai parlé, celui de persécuté. La persécution du clergé, je n'en veux pas; nous sommes des républicains d'honneur : la persécution pour la persécution nous répugne.

Je ne pus retenir un geste de surprise.

— Oui, elle nous répugne, et nous ne la voulons pas. Nous avons défendu les droits de la société civile, nous n'avons pas empiété sur ceux de l'Église. Vous avez crié à la persécution; mais nous savons que nous ne l'avons pas faite. Quant à reconnaître au clergé le droit de propriété sans restriction, ou avec des restrictions inutiles ou illusoires, comme il le faudrait en cas d'une séparation équitable, j'avoue que l'hypothèse me fait reculer. Le clergé lui-même a-t-il grand avantage à amasser de nouveaux biens? Qui les garantira contre les lois à venir? Et, une fois le Concordat déchiré, qui sait quand on pourra en recoller les morceaux? Reste donc le clergé tel que nous l'avons, le clergé salarié, le clergé recevant de l'État le principal de sa subsistance et lui devant en retour des égards et un juste concours, suivant ses attributions. Nous ne saurons trouver mieux.

L'heure de la promenade approchait. Je pris congé de M. Jules Ferry. Il me dit, au moment où je le quittais :

— Permettez-moi, monsieur, de serrer la main d'un bon et aimable Français. Nous sommes en désaccord sur bien des questions; il en est une où je crois que nous nous entendrons toujours : le bien et l'honneur de notre patrie devant l'étranger.

HENRI DES HOUX.

UN VEUVAGE IMPROVISÉ

Nouvelle

I.

B. est une petite ville bien calme, bien endormie, bien ennuyeuse, comme il y en a plus d'une en province. B. possède pourtant quelques rues suffisamment larges et une jolie place ornée de maisons assez coquettes. Une de ces maisons appartient à Mme veuve Ramot, qui l'habite en compagnie de sa fille. Si vous voulez avoir des renseignements sur ces dames, tout le monde s'accordera à vous dire que ce sont les personnes les plus honnêtes et les plus obligeantes qu'on puisse rencontrer, parfaites ménagères avec cela et tenant leur intérieur d'une façon remarquable.

On était à la fin de juin; Mme et Mlle Ramot venaient de terminer leur repas du soir. Avant d'allumer la lampe et de s'installer au salon avec son ouvrage, Mme Ramot monta dans sa chambre pour chercher un écheveau de laine dont elle avait besoin. Lorsqu'elle redescendit, elle trouva sa fille près de la fenêtre, en train de se tirer les yeux à déchiffrer une lettre apportée, cinq minutes plus tôt, par le facteur.

— Qui est-ce qui t'écrit? demanda Mme Ramot.

— C'est Amélie; devine un peu, mère, quelle nouvelle elle me donne.

— Peut-être celle de son mariage?

— Comment? tu devines ainsi du premier coup? s'écria Mlle Emma, devenue subitement très rouge. Pourtant tu ne devais pas t'attendre à cette nouvelle. Amélie a quatre ans de plus que moi ; elle est veuve...

— Raison de plus : les veuves se remarient très facilement.

— C'est vrai, reprit Emma d'un air songeur; les veuves ont une chance incroyable. J'en ai connu plus d'une dans le cas d'Amélie. Je ne m'explique pas du tout cette préférence de la part des hommes!

— Mais si; elle s'explique jusqu'à un certain point. Tu comprends qu'une jeune fille n'a jamais l'assurance d'une personne qui a été mariée ; les sujets dont on peut l'entretenir sont très limités ; elle est réservée et il faut qu'on garde, de son côté, une grande réserve avec elle si l'on ne veut pas lui donner un espoir toujours prêt à naître dans son esprit et dans celui de ses parents. Car c'est là ce qui effraye particulièrement ces messieurs : ils craignent de ne plus pouvoir reculer une fois qu'ils se seront un tant soit peu avancés ; ils redoutent d'être mis en demeure de s'exécuter avant d'avoir eu le temps de se reconnaître. Avec une veuve, une jeune veuve, les rapports offrent, en revanche, plus de facilité et d'agrément ; on peut causer de tout avec elle, causer sans arrière-pensée, et souvent le mariage résulte de cette intimité toute désintéressée au début : on est pris par cela même qu'on ne s'est pas méfié. Oh! oui, tu peux m'en croire, la situation d'une veuve est bien avantageuse et il n'est pas surprenant qu'Amélie se marie avant toi. Épouse-t-elle au moins quelqu'un de bien?

— Elle épouse un médecin qui a un peu de fortune et une clientèle assurée.

— Allons, tant mieux ; tu la féliciteras de ma part quand tu lui écriras.

II.

Lorsque la mère et la fille se séparèrent ce soir-là, elles étaient l'une et l'autre visiblement préoccupées et eurent toutes deux quelque peine à s'endormir. Le bonheur de son amie troublait Emma : encore une qui se mariait, qui même se remariait, et pour elle rien, aucun espoir! Quand donc son tour arriverait-il? Il était bien temps pourtant: elle venait d'achever sa vingt-sixième année et ne demandait qu'à mettre ses précieuses qualités de femme d'intérieur au service d'un mari.

Mme Ramot songeait de son côté à l'injustice du sort et à la nécessité de marier sa fille. Cette chère Emma, si active, si entendue, d'une humeur si enjouée et si égale, ne méritait-elle pas d'être heureuse au moins une fois dans sa vie, quand d'autres se permettaient de l'être plusieurs fois? Amélie pouvait se vanter d'avoir de la chance! Il est vrai qu'elle avait toujours été un peu intrigante, comme toutes les veuves, du reste. Et voilà Mme Ramot prise d'une soudaine irritation contre les veuves. De quel droit se remarient-elles puisqu'en se remariant elles enlèvent à quelque jeune fille, connue ou inconnue, le mari qui lui était destiné?

Après avoir fait le procès des veuves, Mme Ramot en revint à Emma. « Il faut absolument que je la marie, pensait l'excellente mère ; que deviendrait-elle toute seule, sans aucun parent, si je venais à lui manquer? »

Comment se faisait-il que Mlle Ramot, habitant avec sa mère une des plus jolies maisons de B., jouissant d'une fort jolie aisance, pourvue de toutes sortes de qualités et d'une figure agréable, ne fût pas encore mariée et parût si embarrassée de trouver un mari? C'est que si Mlle Emma avait toujours eu sa figure agréable et ses charmantes qualités, elle n'habitait sa jolie maison et ne pouvait se dire riche que depuis quinze mois à peine. Ceci demande une explication.

Le mari de Mme Ramot avait été notaire. Sans autre capital que la petite dot de sa femme, il avait pu acheter une étude dont on lui avait rendu le payement exceptionnellement facile. Il faut croire cependant qu'il n'avait pas su faire marcher ses affaires, car, à sa mort, sa femme et sa fille se virent en présence d'un certain nombre de dettes dont elles ignoraient l'existence.

Après avoir revendu l'étude à perte, elles se restreignirent autant que possible afin de pouvoir économiser quelque chose sur leur très mince revenu. Emma oublia courageusement qu'elle était jeune et que l'avenir se fermait devant elle ; elle ne songea plus qu'à seconder sa mère dans les prodiges d'économie qu'elle s'efforçait de réaliser, et toutes deux se procurèrent de l'ouvrage pour augmenter leurs ressources.

Pendant six ans, la mère et la fille vécurent dans la même chambre, faisant elles-mêmes leur cuisine, leur ménage, et cousant sans relâche du matin au soir. Elles ne dépensaient presque rien pour elles et, chaque année, remettaient la somme épargnée à qui de droit. Malgré les privations et les soucis, Emma eut le mérite de ne pas perdre sa gaieté : elle jouissait d'une trop bonne santé pour être mélancolique ; il faut dire d'ailleurs qu'elle n'avait jamais été tourmentée par une de ces imaginations ardentes si difficiles à tenir en bride. Très active, elle était faite pour le ménage ; elle s'y épanouissait, elle y rayonnait. Un petit intérieur à gouverner en propre, un mari, des enfants, voilà ce qu'il lui aurait fallu ; mais les circonstances en avaient décidé autrement. Depuis la mort de son père, Emma, au lieu de se consumer en regrets inutiles, concentrait toute son attention sur ses ouvrages d'aiguille. Elle multipliait ses points, perfectionnait ses ourlets et ses surjets : il n'en fallait pas davantage pour la contenter et la distraire. Grâce à cette philosophie, elle se conservait étonnamment jeune, et puis les journées, en se suivant, étaient si semblables les unes aux autres par leur emploi, qu'il était difficile de s'apercevoir de la marche du temps ; les semaines, les mois et les années se succédaient sans que Mme Ramot et Emma en eussent, pour ainsi dire, conscience. Ce fut donc un véritable coup de foudre, lorsqu'un beau jour une petite fortune tomba à l'improviste dans le pauvre ménage de la mère et de la fille.

Mme Ramot avait un frère, plus jeune qu'elle, qui était établi depuis quinze ans en Hollande ; il y faisait du commerce ; mais, comme il donnait rarement de ses nouvelles et ne parlait jamais de ses affaires, sa sœur ignorait sa situation de fortune. Mme Ramot apprit inopinément la mort de ce frère dont elle devait être seule héritière puisqu'il n'était pas marié. L'avoir de M. Bayard se montait à deux cent cinquante mille francs. La mère et la fille s'empressèrent d'achever du coup le payement de leurs dettes, puis de déménager. Elles s'installèrent dans une gentille maison, meublée à neuf, prirent une servante et commencèrent leur apprentissage de rentières.

C'était pour le mieux ; seulement, depuis qu'elle était déchargée de ses préoccupations matérielles et qu'elle employait ses heures à sa fantaisie au lieu de rester attelée à sa besogne d'ouvrière, Emma s'était remise, tout naturellement, à penser au mariage. Malheureusement les soupirants n'abondaient pas : les hommes de sa génération n'avaient pas attendu Mlle Ramot ; tous ceux qui, huit ans auparavant et même actuellement, auraient pu lui convenir avaient pris femme, et il ne demeurait que quelques célibataires obstinés qu'on n'avait aucun espoir d'allécher par l'appât de la dot dont Emma était désormais pourvue. En général, la vocation du mariage se fixe de bonne heure en province ; en jetant les yeux autour d'elle, Mme Ramot et sa fille ne voyaient guère que des jeunes gens de vingt-cinq ans, et Mme Ramot était une personne trop raisonnable pour conseiller à sa fille un mariage disproportionné. Les épouseurs manquant à B..., il aurait fallu pouvoir aller en chercher ailleurs ; mais où ? Ces dames n'avaient ni parents, ni amis, ni relations dans aucune autre ville, et elles sentaient qu'elles ne gagneraient rien à se déplacer. Emma essayait de se soumettre à son sort ; Mme Ramot était moins résignée. L'annonce du second mariage d'Amélie survint à propos pour aiguillonner son amour-propre maternel et stimuler son imagination.

La pendule venait de sonner deux heures du matin ; Mme Ramot se tournait et se retournait encore dans son lit, tout enfiévrée, lorsqu'une idée lumineuse lui traversa l'esprit. Elle avait lu la veille, dans son journal, un article-réclame dans lequel plusieurs établissements de bains étaient fort recommandés. Cauterets, Royat, la Bourboule, ces trois noms lui revenaient soudain à la mémoire et lui produisaient l'effet de mots magiques. Comment n'y avait-elle jamais songé ? Les eaux, mais c'était précisément ce qu'il lui fallait ! Des années de séjour dans une grande ville quelconque ne vaudraient pas les trois semaines passées dans une ville d'eaux. C'est là qu'on avait chance de faire d'heureuses rencontres, d'improviser des intimités ou tout au moins de se créer des relations qui en amèneraient d'autres par un enchaînement naturel.

Enchantée de sa trouvaille, Mme Ramot eut bien vite pris son parti : dès le lendemain elle irait chez son docteur et se ferait ordonner les eaux. N'avait-elle pas eu une bronchite trois ans auparavant et ne toussait-elle pas encore tous les hivers ? Puisque ses moyens le lui permettaient maintenant, il était sage de se soigner sans attendre que le mal prît tout à fait racine.

Emma approuva ce raisonnement. Le médecin avait conseillé le Mont-Dore ; le Mont-Dore est très connu, très fréquenté : Mme Ramot n'en demandait pas davantage.

Il fallut bien huit jours à ces dames pour se préparer ; jamais elles n'avaient quitté B..., et l'idée de voyager leur tournait un peu la tête. Elles qui étaient si expertes dans l'art de ranger les armoires ne savaient pas faire une malle. Elle discutaient pendant des heures sur ce qu'elles devaient emporter ; d'autre part, il s'agissait de laisser la maison en état et elles se livraient avec leur servante, absolument ahurie, à des rangements, à des nettoyages sans fin.

III.

L'Auvergne et ses montagnes firent une forte impression sur deux voyageuses aussi novices que Mme Ramot et sa fille. Arrivées au Mont-Dore, elles s'installèrent dans un des bons hôtels de l'endroit, et Mme Ramot commença sa cure.

Le régime de la table d'hôte plut à Emma, qui avait toujours été d'humeur très sociable; par malheur elle était tombée sur des voisins rébarbatifs qui encouragèrent peu ses avances. Mais, au bout de quelques jours, à la suite de plusieurs départs, Mme Ramot et sa fille virent deux visages nouveaux auprès d'elles : une dame d'une cinquantaine d'années, et un monsieur d'environ quarante ans, qui ne devaient pas être parents, mais paraissaient liés d'amitié. La dame était fort causante, bavarde même; elle eut bientôt fait d'adresser la parole à Mme Ramot; on échangea quelques mots à déjeuner, quelques réflexions à dîner, et, le lendemain, la conversation ne cessa pas entre Mme Ramot et Mme Manin, sa voisine, durant les heures de table d'hôte. Mme Manin raconta à ses nouvelles amies que son mari était à Aix, pour ses rhumatismes, tandis qu'elle était venue soigner son commencement d'asthme au Mont-Dore.

Elle ne manqua pas non plus de fournir des détails circonstanciés sur son compagnon de voyage. M. Bertrand était entré très jeune dans la carrière consulaire; il avait séjourné longtemps à l'étranger, et il était chancelier à Damas, deux ans auparavant, lorsque la mort de son père l'avait rappelé en France. Il était fils unique; voyant sa mère, déjà âgée et malade, livrée à la solitude, il n'avait pas hésité à donner sa démission pour rester auprès d'elle; par bonheur, il avait des rentes, ce qui lui avait rendu le sacrifice plus facile. D'ailleurs Mme Manin ne tarissait pas d'éloges sur M. Bertrand, un homme si comme il faut, si délicat, si serviable, un fils exemplaire !

Mme Ramot et Emma écoutaient avec le plus vif intérêt : la belle prestance de leur voisin de table d'hôte et ses manières correctes leur avaient dès l'abord produit une favorable impression; elles lui reprochaient seulement d'être trop silencieux. Pendant les repas il se mêlait le moins possible à la conversation, se contentait d'être très poli avec ces dames, mais n'adressait jamais la parole à Emma. Après le dîner, il allait fumer son cigare tout seul, dehors, au lieu d'accompagner ces dames au salon, comme Mme Manin l'y invitait régulièrement. Même réserve, pour ne pas dire même froideur, dans les promenades que Mme Manin organisait dans la journée et auxquelles il ne pouvait pas toujours se soustraire.

Emma devina sans peine que c'était à cause d'elle que M. Bertrand se tenait à distance, que c'était elle qu'il évitait; elle en fut surprise et peinée et se sentit elle-même toute gênée en sa présence. Mme Ramot voyait les choses plus clairement encore : elle comprenait que sa fille avait le tort grave, aux yeux de ce célibataire, d'être une demoiselle à marier. En effet, il avait suffi d'un mot dit en l'air par Mme Manin pour effaroucher M. Bertrand :

— Ces dames Ramot paraissent fort bien; la demoiselle est très agréable; au fait, est-ce que vous ne songez pas à vous marier? Ce serait une occasion.

M. Bertrand avait déclaré sa ferme intention de demeurer garçon, et, bien que Mme Manin n'insistât pas, il se promit d'être prudent.

Cette sage conduite ne faisait guère le compte de Mme Ramot. Elle avait décidé en elle-même que M. Bertrand serait son gendre. D'ailleurs elle croyait reconnaître le doigt de la Providence dans le hasard de cette rencontre : « En amenant ma fille au Mont-Dore, j'ai obéi à une sorte d'inspiration, se disait-elle. Il est là, en face de moi, l'homme qui pourrait rendre Emma heureuse, et je ne réussirais pas à faire ce mariage? Ce n'est pas possible ! »

Par malchance M. Bertrand ne se prêtait pas du tout, mais du tout, aux vues qu'on avait sur lui; plus on lui prodiguait les avances, les amabilités, plus il se dérobait. Mme Ramot ne manquait pas de finesse : elle s'aperçut qu'elle faisait fausse route. Mais alors à quoi se résoudre et quel expédient imaginer pour vaincre la mauvaise volonté de ce récalcitrant? Elle chercha et il faut bien supposer qu'elle trouva, car au bout d'une semaine Emma put constater un changement complet dans les manières de M. Bertrand à son égard. Une fée l'aurait touché de sa baguette que la transformation n'aurait pas été plus brusque.

Mme Manin n'était plus là; sa cure à peine terminée, elle était allée rejoindre sa famille. Son départ aurait dû affranchir M. Bertrand de la société des dames Ramot; il pouvait maintenant, sans impolitesse aucune, se tenir à l'écart : eh bien, tout au contraire, il se rapprocha davantage, se montra plus aimable, plus empressé. Il prenait l'initiative des excursions, se faisait pour ainsi dire le cavalier servant de ces dames. Mme Ramot était ravie; Emma, très surprise, se laissa bientôt aller au plaisir d'être l'objet des attentions de M. Bertrand, lequel lui plaisait de plus en plus. La sympathie était réciproque, cela était clair, cela sautait aux yeux; Mme Ramot voyait arriver le moment où ses espérances seraient couronnées de succès; et, comme sa fille, évidemment troublée par ce bonheur inattendu, ne lui disait rien, elle se décida à lui parler la première.

— Ne remarques-tu pas, Emma, que M. Bertrand est aux petits soins pour toi depuis quelques jours? Entre nous, il m'a tout l'air de te trouver charmante.

Emma avait rougi.

— M. Bertrand est, en effet, fort aimable avec moi, répondit-elle; cela m'étonne, car il avait commencé

par être très froid; il me glaçait avec sa politesse silencieuse.

— C'était sans doute de la timidité.

— Maintenant il est très aimable, je le répète ; mais ce qui me gêne, c'est qu'il m'appelle toujours « madame, madame » ; pourquoi madame? Je n'ose le lui demander.

— Garde-t'en bien ! s'écria Mme Ramot effrayée.

— Pourquoi cela ?

— Mon Dieu, tu vas m'obliger à t'avouer des choses que je préférais te cacher; et pourtant, non, mieux vaut que tu les saches. Tu veux avoir le mot de l'énigme? Le voici : si M. Bertrand te trouve charmante maintenant, c'est qu'il te croit veuve.

— Comment? qu'est-ce que tu dis là?

— Je dis qu'il te croit veuve.

— Mais tu rêves, mère! Qui pourrait lui faire supposer?...

— Il ne suppose pas, il est persuadé parce que j'ai chargé moi-même Mme Manin de le lui dire.

Emma regarda sa mère avec stupeur.

— Certainement, reprit Mme Ramot avec volubilité; j'ai fait cela et je devais le faire; je n'avais pas le choix des moyens. J'ai vu tout de suite que M. Bertrand te plaisait, qu'il te convenait, que c'était un excellent parti pour toi ; seulement j'ai vu aussi qu'il te fuyait et j'ai voulu le rapprocher de toi. Tu te souviens de notre conversation sur les veuves à propos du mariage d'Amélie? C'était une expérience à tenter. Voici comment je m'y suis prise. La veille de son départ, Mme Manin m'a fait toutes sortes de protestations d'amitié; elle espérait bien nous revoir, elle avait pour nous la plus vive sympathie, elle te souhaitait d'être heureuse, de rencontrer bientôt un mari digne de toi, et elle a continué : « Si M. Bertrand m'avait écoutée, il y avait ici pour lui et pour votre fille l'occasion d'un mariage des mieux assortis; mais il ne veut pas entendre parler de se marier. » L'intérêt que Mme Manin te témoignait m'a donné tout à coup du courage. C'est une bonne personne, un peu bavarde, un peu curieuse, mais bien bonne personne tout de même et qui ne demandait pas mieux que de me servir. Je lui ai donc avoué que M. Bertrand était le gendre de mes rêves. « Vous dites qu'il ne veut se marier à aucun prix, ai-je ajouté ; je n'en suis pas aussi sûre que vous. Je n'ai pas l'intention de le forcer à épouser ma fille; mais je veux le forcer à la juger. Essayons une chose, dites à votre ami qu'Emma est veuve, qu'elle ne pense pas à se remarier, ayant été assez malheureuse une première fois, et attendons ce qui résultera de cette confidence. » Mme Manin est entrée très volontiers dans mon plan; elle a raconté à M. Bertrand que tu étais veuve, que tu avais épousé un de tes cousins (il s'agissait d'expliquer pourquoi nous portons le même nom) ; enfin, elle a arrangé une histoire très vraisemblable et qu'il a crue aisément. A partir de ce jour, il n'a plus été le même homme avec toi. Voilà qui donne pleinement raison à mon stratagème.

— Un stratagème! Mais c'est affreux de se faire épouser à l'aide d'un stratagème! s'écria Emma effarée.

— Je ne suis pas de ton avis; la fin justifie les moyens. Je travaille pour ton bonheur avant tout; mais je travaille en même temps pour celui de M. Bertrand, qui sera trop heureux d'avoir une femme telle que toi. Et puis, ma chère enfant, dans la vie, on ne peut pas toujours aller tout droit; il faut aider à la chance si on désire qu'elle vous favorise; pourvu que le but poursuivi soit honnête, c'est l'essentiel, et je ne me fais aucun scrupule de l'innocente ruse dont je me sers.

— Oui, mais il viendra un moment où il faudra bien avouer à M. Bertrand que je n'ai jamais été mariée, et alors il concevra de nous une jolie opinion !

— Ne te mets pas en peine ; quand le moment sera venu, je lui expliquerai les choses sans difficulté; je lui dirai même toute la vérité sans inconvénient. Une fois amoureux (et il est bien près de l'être), ce n'est plus la veuve ou la jeune fille qu'il verra en toi, c'est la personne qui plaît et qu'on épouse pour cette unique raison.

Emma était aux trois quarts convaincue ; l'assurance de sa mère lui imposait.

— Alors il va me falloir jouer un rôle de veuve, à présent? Mais je ne saurai jamais, dit-elle.

— Voilà dix jours que tu le joues sans t'en douter; tu n'as qu'à continuer.

Emma ne put s'empêcher de rire et lança à sa mère un regard de tendresse reconnaissante. Il n'y avait pas à dire, ce veuvage improvisé avait fait merveille... C'est égal, ce n'est pas sans un grand trouble que Mlle Ramot aborda, ce soir-là, M. Bertrand, et le lendemain encore; elle devenait toute rouge chaque fois qu'il l'appelait madame; mais, plus elle rougissait, plus il devenait aimable, de sorte qu'elle se remit peu à peu. Bien plus, trois jours ne s'étaient pas écoulés qu'elle avait pris pleinement possession de son nouveau personnage. Comment ce miracle s'était-il opéré? Elle n'en savait rien ; il lui avait suffi de se dire : « Je puis oser davantage. » Un brin de coquetterie avait achevé de la rendre séduisante et de tourner la tête de M. Bertrand.

Il ne restait plus que le mot de mariage à prononcer : M. Bertrand avait sans doute écrit à sa mère pour lui confier ses projets, et il ferait la demande officielle aussitôt la réponse. Emma attendait avec confiance, Mme Ramot avec impatience. Qu'on juge de leur stupéfaction lorsqu'en venant, un soir, se mettre à table pour le dîner, elles virent la place de M. Bertrand occupée par une autre personne et que le domestique, interrogé par elles, leur apprit le départ précipité de M. Bertrand dans l'après-midi.

— Il est parti pour Clermont?

— Pour Clermont et Paris, madame.

— Il n'a pas emporté ses bagages?

— Pardon, madame, il les a emportés.

— Il a probablement été rappelé en toute hâte par de mauvaises nouvelles ; sa mère est peut-être malade, dit Mme Ramot en se tournant vers sa fille dont la figure bouleversée lui serrait le cœur.

— En ce cas, il aurait toujours pris le temps de nous avertir, fit tristement Emma ; non, ce n'est pas cela. Sa mère s'est opposée à son mariage ou c'est lui-même qui s'est ravisé. L'antipathie qu'il m'avait témoignée d'abord a repris le dessus au dernier moment.

Mme Ramot ne savait que répondre, elle était aussi désolée qu'Emma. Deux jours après, la mère et la fille quittèrent le Mont-Dore dont le séjour leur était devenu insupportable.

IV.

Il y avait trois mois que Mme Ramot et Emma étaient de retour à B. ; elles avaient passé ces trois mois bien tristement, occupées toujours de la même pensée. La mère se reprochait d'avoir eu trop de confiance dans le résultat de son stratagème, de n'avoir rien fait pour aider au succès; la fille se reprochait de n'avoir pas joué son rôle de veuve avec assez de conviction. Toutes deux faisaient des efforts pour se cacher mutuellement leur préoccupation et ne parvenaient pas à reprendre leur ancienne gaieté.

Emma était sortie une après-midi, Mme Ramot était seule dans sa chambre, lorsque la servante apporta une carte et annonça une visite : « Joseph Bertrand ». La mère d'Emma eut un éblouissement et relut ce nom jusqu'à trois fois. Il fallut se rendre à l'évidence; c'était lui, c'était bien lui! Mais pourquoi venait-il, dans quel dessein?... Bah! ce n'était pas le moment de se poser des questions, c'était le moment d'agir. Mme Ramot courut à sa commode, prit un bonnet convenable, l'ajusta sur sa tête en un clin d'œil et descendit l'escalier à pas pressés. Son cœur battait bien fort lorsqu'elle se trouva, dans son salon, face à face avec M. Bertrand, qui lui-même paraissait avoir une contenance embarrassée.

— Vous êtes bien bonne de me recevoir, madame, commença-t-il, bien bonne ; je n'étais pas sûr que vous y consentiriez et je n'ose non plus vous demander l'opinion que vous avez de moi après mon inqualifiable conduite.

— Inqualifiable ou simplement étrange, fit Mme Ramot, déjà remise de son trouble devant l'air contrit et malheureux de son interlocuteur.

— Étrange, bizarre, coupable, oh! tout ce que vous voudrez; mais permettez-moi d'essayer de me justifier; écoutez ma confession et ne me condamnez qu'après m'avoir entendu.

— C'est trop juste, monsieur; je suis toute prête à vous écouter. Mais asseyez-vous, je vous prie; si la confession doit être longue, il faut que vous puissiez aller jusqu'au bout sans succomber à la fatigue.

M. Bertrand s'assit dans le fauteuil que Mme Ramot lui désignait et reprit aussitôt :

— Je dois vous dire tout d'abord, madame, qu'avant mon séjour au Mont-Dore je n'avais jamais songé à me marier; je puis même ajouter que j'étais très peu porté au mariage malgré les conseils de ma mère et ceux de nos amis. Tous me répétaient que mes goûts calmes faisaient de moi un homme d'intérieur, que je serais très malheureux de vivre seul le jour où je n'aurais plus ma mère; ils avaient peut-être raison, mais leur zèle à me pourvoir d'une femme ne m'agréait nullement. Je dus, en dépit de ma résistance, subir un certain nombre d'entrevues avec des jeunes filles qui n'eurent pas le don de me charmer; je faillis tomber dans un certain nombre de pièges; enfin mes bons amis m'ennuyèrent tant, que je finis par les prier, une fois pour toutes, de me laisser tranquille. A quoi avaient abouti leurs efforts? A augmenter mon antipathie pour le mariage et à me rendre très ombrageux. Voilà, madame, dans quelles dispositions je me trouvais lorsque je vous rencontrai au Mont-Dore. Instinctivement, croyant que votre fille était à marier, je mis toute ma prudence à vous éviter, jusqu'au moment où Mme Manin m'apprit tout à coup que Mme Emma était veuve et décidée à le rester. Alors mes craintes étaient superflues. J'avais été tout juste poli avec vous jusque-là; je tins à réparer mes torts. Inutile d'ajouter qu'il me fallut très peu de temps pour reconnaître toutes les aimables qualités de Mme votre fille; je n'eus bientôt plus qu'une idée, qu'un désir me soumettre moi aussi aux chaînes et aux responsabilités du mariage ; qu'une ambition : faire revenir Mme votre fille sur sa détermination de ne se point remarier.

« Ceci établi, il me reste maintenant à vous expliquer mon départ précipité, ma fuite. Avant de demander à Mme Emma si elle consentirait à m'accorder sa main, j'écrivis à ma mère, comme je le devais, pour lui faire part de mon projet : jugez de mon chagrin lorsque je reçus une lettre conçue à peu près dans ces termes: « Mon cher enfant, j'avais toujours souhaité te voir « marié avant de mourir; mais il s'agit d'une veuve. « Je crois sans peine que Mme Ramot est ornée des « plus grands mérites; toujours est-il que sa qualité « de veuve est, à mes yeux, le pire des défauts. Il ne « faut pas avoir affaire à une femme qui possède déjà « l'expérience du mariage; elle s'entend comme per- « sonne à vous dominer, soit qu'elle en ait l'habitude, « soit qu'elle veuille se dédommager d'un passé malheu- « reux. Une jeune fille, par contre, est une élève docile « pour un mari intelligent; il peut la façonner à sa « guise. » Et ma mère continuait pendant plusieurs pages sur ce thème. Finalement j'étais laissé libre de me décider; mais j'étais averti que toute la responsabilité de cet acte retomberait sur moi; ma mère me disait

même, en manière d'encouragement, qu'elle n'était pas certaine de survivre longtemps à ce mariage, ses inquiétudes pour mon avenir ne pouvant que hâter sa fin.

« Les mères, les mères qui idolâtrent leurs enfants sont parfois terribles, madame; elles poussent la tendresse et la prévoyance jusqu'au despotisme le plus aveugle. Combattre le préjugé de ma mère, la faire revenir à des sentiments plus justes, n'était pas possible de loin, par correspondance; il fallait partir immédiatement et plaider ma cause de vive voix. Mais, ne pouvant vous informer de la résistance que je rencontrais, n'étant même pas sûr de réussir, je partis sans vous dire adieu. J'espérais être de retour au bout de peu de temps; c'est là ma seule excuse. A mon arrivée à Paris, je trouvai ma mère bien mal disposée, bien obstinée dans son idée fixe. C'était la première fois qu'un désaccord s'élevait entre elle et moi, et celui-ci était de nature bien grave. J'insistai à diverses reprises; mais j'étais fort fatigué par cette lutte silencieuse, elle très ébranlée, si bien qu'elle finit par tomber sérieusement malade. Alors je dus me taire, ne plus souffler mot de ce qui me tenait tant au cœur. Cependant ma mère se remit peu à peu; il faut croire que sa longue convalescence et la liberté d'esprit où je l'avais laissée avaient agi favorablement, car elle est venue dans ma chambre il y a deux jours, me supplier de partir immédiatement pour B. et de lui ramener au plus vite une belle-fille qu'elle était toute disposée à aimer. « J'ai eu tort, je le « reconnais maintenant, ajouta-t-elle : il n'y a pas de « règle absolue; il se trouve certainement des veuves « angéliques comme il se trouve des jeunes filles de « caractère peu souple. Je suis persuadée que ton jugement t'a bien guidé. » C'est donc au nom de ma mère aussi bien qu'en mon propre nom que je vous demande aujourd'hui la main de Mme Emma Ramot.

— De *Mademoiselle* Emma Ramot, vous voulez dire.

— Comment?

— De mademoiselle. A mon tour de vous faire ma confession, mon cher monsieur.

Et Mme Ramot, tout en riant, raconta à M. Bertrand ce qu'il en était du veuvage de sa fille.

— Ah! vous calomniez les mères, poursuivit-elle; ah! vous faites un crime à la vôtre d'avoir nourri un préjugé injuste contre les veuves! Et vous, s'il vous plaît, que dire de votre préjugé contre les jeunes filles? Mme Bertrand a su du moins puiser dans son amour maternel la force de revenir de son erreur; mais vous, vous ne seriez jamais revenu de la vôtre, et il a fallu vous tendre un piège, ni plus ni moins, pour vous rendre traitable.

M. Bertrand était trop heureux pour s'offenser des malicieux reproches de Mme Ramot; il fit son *mea culpa* avec une soumission parfaite, et futur gendre et future belle-mère causaient de bonne amitié lorsque Emma rentra à l'heure du dîner.

PIERRE DOMOS.

AFRIQUE ÉQUATORIALE

Le pays des Massaï

Pendant que les Français entament le continent noir au sud et à l'ouest, les Anglais y déploient au sud et à l'est une grande activité. Le sultan de Zanzibar est sous leur main. Par le chemin de ses États, ils ont accès dans la région si peu connue qui s'étend jusqu'aux rives orientales du Victoria-Nyanza. La Société royale de géographie de Londres en a profité : en 1883-1884, elle envoyait en mission, au pays des Massaï, M. Joseph Thomson, déjà connu par deux explorations en Afrique. Le récit du voyage de M. Thomson (1) est le plus amusant en même temps que le plus curieux des livres, et c'est une excellente idée de la maison Hachette que d'en avoir publié une édition en français.

L'envoyé de la Société de géographie avait une escorte de cent hommes. Ce n'est rien, paraît-il, pour tenter pareille aventure, surtout quand ces hommes sont en grande partie des porteurs de la côte, incapables de défense. Des caravanes de trois cents hommes ont souvent été anéanties dans ces parages. A sa première tentative pour franchir les frontières de la Massaïe, le voyageur comprit qu'il n'était pas en forces; il revint à la côte, s'associa avec une caravane de traitants et se mit de nouveau en marche. En racontant son voyage, M. Thomson a soin de nous avertir que son livre est un rapport à la Société royale de géographie « revêtu de chair et de peau ». Nous nous permettrons d'ôter cette peau et cette chair — presque entièrement faits d'aventures de chasse d'une monotonie fatigante, — et nous ne garderons que la charpente solide de l'ouvrage.

I.

Rabaï, un des nombreux et charmants établissements de missionnaires méthodistes qui frangent la côte de Zanzibar, servit à M. Thomson de tête de ligne. Son grand souci était d'empêcher les désertions. A haute et intelligible voix, il donna l'ordre de tirer sans avertissement sur quiconque se séparerait du convoi. Cet ordre était d'autant plus opportun qu'au sortir même de Rabaï on trouva le désert, on entra dans la brousse. La brousse de Dourouma est « un musée de monstruosités végétales » : arbrisseaux où de longues épines remplacent le feuillage; euphorbes d'espèces variées; aloès dont les redoutables aiguillons représentent

(1) *Au pays des Massaï*, voyages d'exploration à travers les montagnes neigeuses et volcaniques et les tribus étranges de l'Afrique équatoriale, traduit de l'anglais par Frédéric Bernard, ouvrage contenant 54 gravures et une carte. — Paris, 1886. Librairie Hachette et Cie.

les frondaisons absentes; arbres et arbustes presque sans feuilles, difformes, tortus, noueux, affreux, luttant les uns contre les autres sur ce terrible champ de bataille. La jungle est tout à fait impénétrable, grâce à des lianes énormes qui montent, descendent, rampent, se tortillent sur le sol et, comme des couleuvres gigantesques, étreignent tout dans leurs entrelacs de fer. Des tunnels taillés au travers de cette végétation féroce offrent aux voyageurs un périlleux passage. Point d'eau potable : des mares infectes. Heureusement, après quelques jours de marche, le niveau s'élève, on commence à vivre et à respirer; on rencontre des cultures, on aperçoit les bâtiments d'une mission méthodiste; on est dans le pays des Oua-Teïta.

Là se produisit un premier incident qui faillit amener un conflit sanglant. Un Oua-Teïta voulut exiger plus que son salaire; sur le refus qui lui fut opposé, il entra dans une grande colère : hurlements, vociférations de la part de tous ses compatriotes. Un d'eux, complètement hors de lui, tire son épée et se met à danser et à sauter comme un Malais en train de courir l'*amock*. Il gambade, il tourne, il vire; dans ses évolutions insensées, il finit par piquer son arme à travers la tente qui renfermait les marchandises et blesse grièvement un homme. En un clin d'œil, tous les fusils sont en main; les Oua-Teïta bandent leurs arcs; les femmes, accourues pour vendre des vivres, s'enfuient en criant; le cri de guerre monte sur les pentes de la montagne, la situation est critique. Avec ces demi-sauvages, la moindre étincelle allume un incendie. Pour cette fois, M. Thomson put arrêter la tempête; mais ce ne fut qu'un échantillon des aventures réservées à la caravane.

L'affaire terminée, les femmes reparurent et M. Thomson essaya de prendre leur photographie; mais la vue de l'appareil leur fit de nouveau prendre la fuite. Le voyageur décrit ainsi la femme teïtane dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté : taille fort petite; visage rond; un soupçon de prognatisme à l'angle facial; la taille assez bien prise, quoique peu fine; les membres admirablement découplés; le corps agile et souple comme une couleuvre; l'œil brillant et plein de feu.

La jeune fille est revêtue d'un épais badigeon de noir de fumée et d'huile de ricin qui la fait reluire comme un escargot sortant de sa coquille, d'un petit tablier en peau de 40 centimètres, brodé de perles, d'un autre morceau de peau par derrière, également brodé de verroteries; la tête est rasée, sauf au sommet; l'oreille, toute percée de trous, chargée de gros anneaux de cuivre et distendue par le poids, est un objet informe, hideux à voir; les paupières ont été soigneusement dépouillées de leurs cils; les dents aiguisées à l'aide d'une lime.

Mais le trait le plus saillant de la toilette d'une belle Teïtane, en costume de cérémonie, c'est le nombre et le poids de ses colliers. D'abord, elle en passe une trentaine en bandoulière par-dessus l'épaule droite et par-dessous l'aisselle gauche; au cou, cent cinquante à deux cents rangs de perles servent de base à un carcan monumental composé d'une solide masse de verroterie, haute de huit à dix centimètres qu'on fixe de manière à relever le menton et à remplir toute la dépression au-dessous. Deux ou trois cents autres rangs de perles entourent la ceinture, les bras, les jambes; plus il y en a, mieux cela vaut. La toilette terminée, la belle s'accroupit par terre, fatiguée par un poids de douze à quinze kilogrammes de verroteries. Si elle doit se marier, l'accord sera d'abord conclu entre les deux familles; ensuite elle se cachera dans quelque bois et le futur l'enlèvera de vive force, car les Oua-Teïta ont gardé le souvenir de l'ancienne et générale coutume de capturer les femmes.

Quelques jours encore de marche, et l'on arrive dans une autre contrée plus fraîche, plus agréable, plus salubre, « l'Arcadie du Taveta ». Chez les Tavetains, on ne se souvient plus du temps où l'homme enlevait la fille qu'il convoitait, mais de celui, plus rapproché de nous, où il l'achetait. Le père convient de tant de têtes de bétail pour sa fille, et la garde avec lui, quelquefois des années entières, jusqu'à ce que le prix lui soit peu à peu entièrement payé. Ces Tavetains sont, relativement, un peuple civilisé; mais M. Thomson accorde un bien plus haut degré d'estime aux Oua-Kouafi, leurs voisins. Ce n'est pas un des traits les moins amusants du livre que le ton de sympathie et de sérieux sur lequel le voyageur parle des indigènes africains. On voit qu'il a passé une partie de sa vie au milieu d'eux. Il les comprend et parle leurs langues, dialectes et sous-dialectes, comme eux-mêmes. Son éloge des Oua-Kouafi ne peut venir que d'un ami, et, à vrai dire, il nous surprend quand nous réfléchissons que cette petite tribu habite entre les Tavetains, que rien ne recommande à nos sympathies, les Tchagga, qui sont des brigands, et les Massaï, dont les mœurs sont sauvages et dures. Nous le citons à titre de curiosité de voyage.

« Les Oua-Kouafi sont caractérisés par un galbe correct, digne parfois de l'attention d'un statuaire, une physionomie vive, une tendance aux yeux obliques du Mongol. Sauf pour la circoncision, toujours pratiquée suivant le mode particulier aux Massaï, ils ont adopté tous les usages des Tavetains. Sous le rapport moral, la transformation est bien autrement admirable : sans rien perdre de leur bravoure originelle, ces naturels, naguère les brigands les plus audacieux de toute l'Afrique, ont oublié leur habitude de verser le sang. Réduits à une poignée d'hommes, mais occupant un poste impossible à forcer, ils laissent rôder autour de leur forêt les grandes hordes des Massaï et se rient de Mandara même, le rusé Tchagga qui regarde d'un œil de convoitise la forteresse silvaine d'où il pourrait commander la route

des caravanes. Dans aucun de mes séjours en Afrique, je n'avais vu d'indigènes d'un plus agréable commerce. La sincère amitié que je liai avec eux restera un de mes meilleurs souvenirs. Je les trouvai hospitaliers, amis de la paix, nobles, virils, et d'une probité surprenante. »

Assurément le voyageur écossais est aussi dépourvu de préventions et de préjugés que possible. Aussi peut-on le croire quand il affirme que Mandara, le chef des Tchagga, est un voleur et un insolent coquin. M. Thomson avait préparé pour lui une carabine, un revolver, quatre poires à poudre, des étoffes aux vives couleurs : « Sans doute, fait Mandara avec dédain, voilà des présents préparés pour mes gardes. » Puis il tourne le dos et sort majestueusement de la tente. Le voyageur comprit qu'il y allait pour lui de la vie ou de la mort. Devant la gravité du péril, il redoubla de largesses et finit par obtenir ainsi le libre passage.

On approchait du pays des redoutés Massaï. L'escorte aurait bien voulu rétrograder. Les Massaï sont un peuple guerrier qui a toujours fait subir les plus terribles avanies aux traitants et bien souvent les massacre. Mais M. Thomson était résolu à pénétrer chez eux, à explorer le mont Kenia, à saluer les lacs Naïvacha et Baringo, à toucher les rives orientales du Victoria Nyanza. Il était, avec le docteur allemand Fischer, qui, à ce moment même, tentait l'aventure par un autre chemin, le premier Européen à s'avancer si loin dans cette direction. Sa mission était une mission géographique; il lui fallait remplacer par une carte précise et des observations exactes la fameuse légende des monts de la Lune.

D'ailleurs, dans cette région montagneuse où les hauts sommets sont couverts de neige, il ne faut plus au voyageur que du courage. Le pays est salubre et offre des vivres en abondance. Sur les confins de la Massaïe, M. Thomson contracta avec le sultan de Chira la « fraternité du sang ». Le rite suivi en cette occasion ne rappelle que de loin la veine ouverte au bras de Stanley et frottée contre la veine, également ouverte, des chefs noirs sur les rives du Congo. On se contenta d'amener une chèvre. Le voyageur et le sultan la prirent chacun par une oreille; ensuite on sacrifia l'animal; puis on lui enleva du front une lanière de peau sur laquelle on pratiqua deux incisions; les deux contractants introduisirent leurs doigts dans les fentes; on coupa la lanière en deux, cela suffit : le sultan de Chira était désormais le frère du voyageur blanc.

Cette cérémonie aida la caravane à franchir la redoutable frontière de la Massaïe. M. Thomson apprit par des femmes de la grande tribu que les Massaï avaient tenu plusieurs *palabres* à son sujet et s'étaient décidés à lui envoyer une députation : c'était un grand honneur qu'ils daignaient lui faire, car les Massaï, accoutumés à traiter les trafiquants comme des chiens, pouvaient avoir l'envie d'en faire de même à son égard.

« Le lendemain, je passe la matinée à bouillir d'impatience et de curiosité; tout à coup, un chant harmonieux s'élève dans la forêt : voici les Massaï! Mon fusil d'une main, une poignée d'herbe en signe de paix et d'amitié dans l'autre, je m'avance à leur rencontre. Ils sont splendides, ne puis-je m'empêcher de penser en contemplant ces fils de la race la plus curieuse qui existe en Afrique. Après un salut cérémonieux exécuté par eux avec une dignité et une aisance tout aristocratiques, ils plantent en terre leurs longues lances à pique évasée; puis, leurs boucliers de peau de buffles appuyés contre les flancs, ils s'asseyent à terre et conversent entre eux à voix basse. Évidemment ils donnaient à l'un d'eux la parole. Le jeune homme désigné se lève, prend à loisir dans la main gauche un des javelots, s'y appuie avec grâce et débite son message avec toute l'aisance d'un orateur de profession. Je regardais, tout surpris, cet enfant du désert debout devant moi, parlant avec assurance et avec une dignité d'attitude au-dessus de toute louange. Il esquissa l'histoire du passage de Fischer, qui venait d'avoir lieu, de la bataille qui s'en était suivie, insistant sur le fait qu'une femme avait été tuée, événement inouï dans les fastes de la guerre. Puis il attendit la réponse. Mon interprète exposa mes demandes. Quelques-uns des Massaï reprirent les données du premier orateur, mais ne parlant jamais deux à la fois et observant entre eux toutes les règles de la courtoisie. Rien chez eux ne trahissait l'émoi que devait certainement leur causer la présence du second Européen qu'ils eussent jamais vu. Je les conduisis à ma tente, je leur offris le présent d'usage et les invitai à passer la nuit chez nous. Ils témoignèrent leur admiration pour les choses qu'ils virent, mais cela en conservant toujours leurs grandes manières et leur dignité d'el-moran. »

Nous ne citerons pas davantage. Ce portrait, bien que flatté peut-être, suffit à nous faire voir qu'il existe sous l'Équateur, mais à une altitude considérable, entre la côte de Zanzibar et le Victoria Nyanza, une tribu nombreuse dont le type physique et moral est très supérieur à celui des autres noirs de l'Afrique. Au reste, les Massaï ne sont point nègres; « ils ne sont pas non plus alliés aux peuplades bantou avec lesquelles nous ont familiarisés les récits des grands voyageurs africains ». Leur langue et le développement de leur crâne les séparent nettement des naturels des régions centrales et méridionales et leur assignent une place beaucoup plus élevée dans la série humaine.

Nous venons de nommer les *el-moran*. Les el-moran forment chez les Massaï comme qui dirait la classe des chevaliers. La grande tribu des Massaï se divise en sous-tribus jouissant d'une inégale considération. Dans les classes supérieures, les jeunes hommes de vingt à quarante ans environ sont voués au métier des armes. Pendant tout ce temps ils sont comme constitués en dignité. M. Thomson nous trace un tableau de la vie d'un el-moran qui renferme tous les traits principaux

de la vie du peuple massaï. Nous allons le retracer en l'abrégeant.

Aussitôt que l'enfant de caste se fait homme, la circoncision lui confère la dignité de guerrier; désormais c'est un vrai el-moran. Son père l'équipe selon les règles ; il quitte la demeure de ses parents, et on le dirige sur quelque station éloignée, occupée seulement par la jeunesse des deux sexes. Pour lui permettre de tenir son rang, son père le pourvoit d'un certain nombre de bouvillons ; il fait son entrée dans le monde au milieu d'une foule de jeunes sauvages aux formes dignes d'Apollon.

Dans sa nouvelle existence, le jeune homme devra se soumettre à un régime très strict de viande et de lait. Tabac, boissons spiritueuses, grains, fruits, légumes, chair de tous autres animaux que moutons, chèvres ou bœufs, lui sont interdits. En introduire la moindre parcelle dans sa bouche lui ferait *ipso facto* perdre sa caste. Nulle offense plus sanglante que de lui en offrir. Et cette viande qui lui est permise, il ne doit pas la manger dans le kraal, où il ne prend autre chose que du lait. Quand le besoin de nourriture animale devient par trop irrésistible, il se rend avec une demi-douzaine de ses camarades dans quelque lieu désert, emmenant un des bœufs. Une jeune fille les suit pour faire la cuisine. Ils tuent le bœuf en lui plongeant leur lance dans la nuque, lui ouvrent une veine et boivent le sang chaud. Ils se gorgent ensuite de chair pendant plusieurs jours; mais malheur à l'étranger qui les surprendrait dans cette occupation ! Ce serait une injure, presque un sacrilège qu'ils puniraient de mort.

Sauf en ce qui concerne l'observation de la diète lactée, interrompue de temps en temps par une débauche de viande, tout est permis aux el-moran et aux jeunes filles qui vivent avec eux. Leur kraal est la cité des libres amours. La vie s'y partage entre la danse et la guerre. Le chef des kraals militaires — quelque chose comme le généralissime de l'armée — est choisi à l'élection. C'est le *lytounou*, le juge des querelles, le dictateur, le tacticien qui dirige les campagnes, mais qui ne donne de sa personne que dans les circonstances suprêmes. Cette dictature, le lytounou la conserve tant qu'il satisfait tout son monde ; on le dépose sommairement dès qu'il a cessé de plaire. Outre ce magistrat guerrier, les districts militaires de la Massaïe élisent des *lygonani*, personnages tout différents, qui sont les parleurs en titre, les avocats généraux de leurs kraals respectifs ; ils président à tous les débats. Les Massaï, ces sauvages batailleurs et arrogants, sont les orateurs les plus remarquables qui se puissent imaginer. Le plus léger incident ouvre passage à des flots de palabres.

La vie au kraal militaire est, avons-nous dit, une série de guerres et de danses ; mais les guerres ne sont pas toujours des guerres politiques; le plus souvent ce ne sont que de simples razzias, métier de voleurs et de brigands. On le voit bien au retour : c'est alors que les vraies batailles commencent, pour le partage du butin. Il succombe plus de guerriers dans ces rixes sanglantes que pendant la course en terre ennemie. Il n'en résulte aucune haine ; les vendettas sont inconnues. Sauf le cas de trahison, le meurtre ne demande point vengeance. La guerre sévit légitimement d'homme à homme, comme de tribu à tribu. Du reste, ce butin tant disputé n'appartient pas à celui qui s'en empare : un el-moran est une espèce de chevalier religieux qui n'a le droit de rien posséder en propre.

Entre la gloire et l'amour, sa jeunesse s'écoule triomphante, heureuse. Sa hauteur aristocratique est imposante. Tout est grave et digne chez lui ; il a conscience de sa supériorité. Puis un jour vient où son père meurt. L'el-moran quitte le quartier militaire, se rend à la maison paternelle, charge le corps sur ses épaules et le jette hors du kraal sans lui donner la sépulture. On n'enterre, chez les Massaï, que ceux qui sont morts en combattant ; les gens morts de maladie ou de vieillesse sont abandonnés aux bêtes féroces et aux vautours. Le lendemain, l'el-moran passera à côté des os de son père, dépouillés par les hyènes, et les poussera du pied. Le partage des biens paternels n'est pas long à faire : tout à lui, le fils aîné, rien aux autres.

Le voilà riche ; mais sa jeunesse est finie. Il cherche une épouse, prend dans le kraal la place de son père et procrée à son tour des el-moran pour l'avenir. Dans sa nouvelle existence, il devient un autre homme. Lui qui ne vivait que pour la guerre, il ne s'occupe plus maintenant que de l'élève de ses troupeaux ; sa hauteur arrogante fait place à la bonhomie ; il daigne causer avec les traitants, en pointant sur eux de nombreux jets de salive, politesse que ceux-ci lui rendent avec usure et qui contraste avec les mauvais traitements dont il les accablait autrefois. Sa physionomie s'adoucit; et, comme prélude à ce grand changement, il porte, en vertu d'un usage bizarre établi sans doute pour notifier à tous qu'il échange la lance contre la quenouille, un costume de fille pendant le premier mois de son mariage.

Nous voyons là comme une ébauche d'aristocratie militaire et d'institution gouvernementale qui nous fait comprendre la supériorité gardée par les Massaï sur tous les peuples voisins. Ils sont organisés pour la vie agricole et pastorale, avec armée permanente. Cette armée qui tient incessamment garnison sur les frontières assure le repos de l'intérieur et la prospérité des industries paisibles. Elle est animée de tous les préjugés qui font la force du soldat ; elle en a aussi les vertus, s'il faut en croire M. Thomson, qui pourtant serait payé pour ne pas voir les el-moran sous un jour trop favorable. Leur caractère insolent lui fit passer une triste vie : « Ils nous donnaient des ordres, dit-il,

comme si nous eussions été leurs esclaves; chaque jour, il nous fallait monter sur les tréteaux pour leur bon plaisir : « Ote tes bottes! — Montre-moi tes orteils! — Quels drôles de cheveux! Quels vêtements ridicules! — Ami, donne-moi un cordon de perles », etc., etc. Ils le tâtaient, le sentaient, le faisaient tourner à droite et à gauche et certainement eussent fini par le tuer sous le moindre prétexte s'ils n'eussent été convaincus que l'étranger était un puissant sorcier qui pourrait guérir les épizooties. Ils exigeaient des médecines avec la même autorité que des présents. M. Thomson voyait approcher le moment où, les médecines manquant leur effet, on massacrerait avec colère le lybon blanc (sorcier blanc), quand l'idée lui vint de leur dire que ces sortilèges ne pouvaient agir qu'à distance. Si intelligents que soient des Africains, ils ont toujours une crédulité sans bornes, et le voyageur put par ce stratagème obtenir la clef des champs.

A ce moment, il avait déjà contourné le lac Naïvacha, grande nappe d'eau qui s'étend à une hauteur de 1850 mètres au-dessus du niveau de la mer sur un espace de 350 kilomètres carrés; son objectif désormais était le lac Baringo et le mont Kénia. Le docteur Fischer n'avait pu dépasser le Naïvacha ; de là le prix qu'attachait M. Thomson à reconnaître ces deux points d'une géographie ignorée. Rien n'égale, paraît-il, la magnificence de ce pays de montagnes, surchauffé au soleil de l'Équateur. C'est là que pullulent les plus grands animaux de la création : éléphants, rhinocéros, buffles énormes, hippopotames; c'est là que la végétation atteint toute sa force. Le voyage était plein de périls ; mais l'idée d'avoir échappé à ces terribles Massaï suffisait à tenir le voyageur en joie. On tuait des buffles pour se nourrir ; et l'on était si content d'aller à la découverte! Sur la rivière Ourourou (heureuse onomatopée qui rend bien le bruit du torrent), on trouva une belle cascade qui désormais portera le nom de Thomson-fall et servira de point de repère aux voyageurs de l'avenir. « Il n'y a peut-être pas dans toute l'Afrique, même en Abyssinie, dit notre voyageur, de plus admirable région. Rien n'y manque de ce qui peut constituer le plus beau paysage, ni les massifs d'arbrisseaux fleuris, ni les bouquets de grands arbres, ni les riches pâturages, ni les fleurs, ni les ruisseaux. Dans le lointain, des cimes neigeuses; plus près, une succession de collines harmonieusement rythmée. »

Ce spectacle, l'œil d'un Européen le contemplait pour la première fois. Les grands voyageurs qui ont traversé de l'est à l'ouest le continent africain ont naturellement laissé à leur droite la haute Massaïe et le Kavirondo, qui ne se trouvaient pas sur leur route. C'est au voyageur écossais délégué par la Société de géographie de Londres que l'on doit la première description. Les faits spéciaux qu'il relate font de son livre un ouvrage sérieux, un guide pour ceux qui voudront, après lui, tenter les mêmes aventures ; mais ses récits mettent ce volume, pour le grand public, au nombre des lectures les plus curieuses et les plus agréables.

L. Q.

LES GRANDS MUSICIENS (1)

Paganini

Au moment où les deux musiciens qui ont fait le plus de bruit pendant leur vie, Richard Wagner et Franz Listz, viennent de descendre dans la tombe, la pensée se reporte sur un homme dont la carrière offre, à plusieurs égards, des traits communs avec la leur. Si l'on a pu dire de Listz qu'il était le Paganini du piano, on peut dire de même que Nicolo Paganini a été le Franz Listz du violon. Tous deux ont eu le don de stupéfier leur auditoire par leur exécution prodigieuse, et tous deux ont emporté leur secret. Ils ont été de la part des femmes l'objet de ce culte étrange qu'elles rendent comme involontairement à certaines natures masculines ; et, pour achever la ressemblance, ils étaient l'un et l'autre d'une taille très élevée, d'une maigreur et d'une pâleur spectrales, avec de longs cheveux noirs tombant sur les épaules ; un tempérament ultra-nerveux, et une excentricité sans bornes.

Il y a peu de temps qu'une Revue anglaise (2) a publié des lettres de Nicolo Paganini qui servent à nous fixer sur le caractère de ce musicien extraordinaire.

On sait de combien de calomnies sa vie privée a été l'objet. On en était venu à croire dans le peuple, en Italie, qu'il avait assassiné sa femme, et cette opinion s'était tellement accréditée que Paganini dut faire des démarches auprès des magistrats pour que son innocence fût mise en lumière. La chose était d'autant plus facile qu'il n'avait jamais été marié. Les légendes s'attachèrent à lui jusqu'après sa mort, et les bonnes femmes de Nice assuraient qu'on entendait la nuit sortir des sons plaintifs de la maison où il avait rendu le dernier soupir. Or ces lettres, adressées par Paganini à un avocat de Gênes, son homme d'affaires, nous ramènent à la réalité. Elles nous le montrent sous un jour simple, et certainement vrai, car elles sont dépourvues d'artifice. Germi était son confident en même temps que son fondé de pouvoirs ; et, bien que Nicolo Paganini fût le fils d'un portefaix et que le signor Germi fût un docteur en droit, ce dernier était devenu pour lui le

(1) Voy. pour cette série la *Revue* des 6 et 27 mars 1874, 21 août 1875, 8 avril et 14 octobre 1876, 28 décembre 1878, 2 octobre et 22 novembre 1879, 5 novembre et 3 décembre 1881, 22 juillet et 23 septembre 1882, 23 mai 1883, 2 février et 21 juin 1884.

(2) *The Fraser's Magazine.*

valet de chambre, pour qui le grand seigneur n'a pas de secrets.

Si une légende a terminé la vie du grand virtuose, une anecdote qui ressemble fort à une légende aussi l'avait commencée. Sa mère, quelques heures avant de le mettre au monde, avait eu un rêve; elle avait vu son enfant sous la figure d'un séraphin, tirant de la harpe des harmonies célestes. Le père de Paganini était, lui aussi, un rêveur; mais ses pensées étaient moins nobles. Il consacrait ses nuits à des combinaisons qui avaient pour objet le quine à la loterie. Avec cela, il était musicien, ce qui faisait de lui un Italien parfait. Il n'éleva point son fils avec ce religieux respect pour le génie naissant qui rend si touchant le père de Mozart; mais il lui mit un violon dans les mains et, quand il vit comment l'enfant s'en tirait, il préleva sur ses modestes gains de quoi lui faire donner des leçons. On raconte — est-ce encore une légende? — que, l'ayant conduit à l'âge de huit ans chez le professeur Rolla, et celui-ci, qui était au lit, l'ayant fait attendre, le petit Nicolo prit sur la table un violon et un manuscrit extrêmement difficile et se mit à jouer à livre ouvert avec une habileté merveilleuse; que Rolla se dressa sur son séant et demanda quel était le grand artiste qui lui rendait visite; que, lorsqu'on lui répondit que c'était un enfant de huit ans qu'on lui amenait pour élève, il s'écria : « Qu'on le remmène! je n'ai rien à lui apprendre! » Ce récit sent l'histoire arrangée. Ce qu'on peut en retenir, c'est que Paganini était, comme Mozart, à huit ans, un musicien extraordinaire.

Toute sa carrière musicale fut une série de tours de force. On connaît l'anecdote — celle-là authentique et vraie — de son concert chez la princesse Borghèse. Deux cordes de son violon s'étant rompues successivement pendant qu'il jouait, et lui, continuant sans s'interrompre sur les deux cordes qui restaient : « En vérité, s'écria la princesse au milieu des applaudissements, il eût fallu, signor Paganini, que votre troisième corde se rompît! — Qu'à cela ne tienne, madame! » Et sur la corde unique qui lui restait il exécuta tout le morceau! Jamais, au grand jamais, homme ne posséda au même degré le don d'émerveiller et d'entraîner son auditoire. Mozart, Chopin, Listz l'eussent fait peut-être autant que lui; mais ils n'avaient pas d'ordinaire un violon dans les mains. Chez Paganini, la nature du musicien et celle de l'instrument arrivaient ensemble à une puissance irrésistible. Bériot était peut-être plus touchant; mais Paganini était plus entraînant. Il est le seul qui ait pu faire à son gré rire, pleurer, bondir son auditoire : on était dans sa main. Lui-même était dans la main du dieu. Quand il jouait, il ne se possédait pas, il était possédé; bientôt après, il tombait de langueur.

Ces alternatives le tuaient, et c'est miracle qu'il ait vécu jusqu'à cinquante-six ans. Mais sa vie n'était qu'une mort continuelle; il ne cessait pas de souffrir. Nous trouvons dans les lettres adressées au signor Germi les traces de ces maux, en même temps que le récit de ses triomphes, la confidence de ses faiblesses et la marque de son étrange versatilité.

La plus grande de ses faiblesses, ou du moins la plus durable, fut pour une cantatrice nommée Antonia Bianchi, dont il eut un fils et avec laquelle il vécut de longues années; mais il n'est guère de lettres où il ne parle de quelque intrigue amoureuse. Antonia, qui était jalouse, lui faisait mener une vie d'enfer. Un jour, elle lança par quatre fois son précieux stradivarius par terre en essayant de le briser. Ce fut un domestique qui, à grand'peine, l'arracha de ses mains. Une autre fois, comme il était dans une maison pour jouer dans un concert et qu'il causait avec des dames, la Bianchi, piquée d'un sentiment de jalousie, le pria de la reconduire chez elle. Sur son refus motivé, elle lui donna un grand soufflet devant tout le monde et se mit à crier de telle sorte, « qu'il semblait, écrit-il, qu'elle dût crever de rage et que toutes les personnes présentes crurent qu'elle n'en reviendrait pas ». Au fond, cette mégère italienne ne se trompait point : il voulait se marier. Paganini a voulu se marier toute sa vie, et ses projets matrimoniaux se sont toujours volatilisés comme les sons de son violon.

« Je vais me marier, écrivait-il de Naples en 1821; j'épouse une fille charmante appartenant à une respectable famille. Elle est belle, bien élevée, aimable, et j'en suis très épris. Elle n'est pas riche, mais cela m'importe peu. Je vous ferai connaître ma Vénus et vous avouerez que Paganini a su se faire la part du lion. »

Ensuite il quitte Naples et ne parle plus dans ses lettres à Germi ni du mariage ni de la demoiselle.

Le plus curieux de ces projets est celui qui eut pour objet une jeune femme déjà mariée et aussi folle que lui-même. Voici ce qu'il écrivait encore en 1830 à son fidèle docteur Germi : il avait pourtant à cette époque quarante-huit ans.

« J'approuve tout ce que vous avez fait dans mon intérêt et je vous envoie une somme de 51 000 francs à mettre à mon crédit. Mes prochaines visites à Paris, Londres et Saint-Pétersbourg la feront monter, j'espère, à un million, et vous placerez le tout au mieux. Je me retirerai ensuite à Gênes et nous ferons de la musique ensemble, et nous mangerons des *ravioli*.

« Le feu sacré du mariage s'est, vous le savez, souvent allumé chez moi! Étant à Francfort, j'ai une fois demandé la main d'une jeune personne, fille d'un négociant, pas riche, mais dans l'aisance. Puis, j'ai réfléchi qu'elle était trop jeune, trop jolie, et qu'elle n'aimait pas assez la musique. Aujourd'hui je pense épouser la fille d'un juriscon-

sulte allemand célèbre, décoré de plusieurs ordres, chancelier du roi de Bavière. Elle est mariée depuis trois ans à un baron qu'elle a épousé sans amour. Elle est passionnée pour la musique. Après m'avoir entendu, elle est devenue si amoureuse de moi qu'elle mourra si elle ne m'épouse. Voilà neuf mois que je la connais ; elle m'écrit des lettres dignes d'Héloïse à Abeilard ; je vous en enverrai des copies. J'aurai là une bonne femme, et mon petit Achilles, une bonne belle-mère. Je suis allé, caché sous un faux nom, à la ville qu'elle habite, et cette charmante baronne m'a rendu visite à mon hôtel. Ses sentiments me touchent et j'ai pour elle le plus grand respect. Elle a décidé son père à intenter à son mari un procès pour obtenir le divorce. Elle veut devenir ma femme ; mais elle refuse d'avance tout douaire, toute part dans ma fortune : elle ne veut rien que ma main. Que dites-vous de tout cela ? Est-il possible d'aimer comme Hélène ? Il est vrai que, lorsqu'elles entendent mon violon, elles pleurent toutes. Mais je ne suis plus jeune, je suis devenu laid. Elle raisonne aussi divinement qu'elle écrit et connaît la géographie comme moi la musique. »

Puis nous n'entendons plus parler de cette dame, si forte en géographie et surtout en raisonnement. La même chose arrive dans d'autres villes encore : les projets de mariage de Paganini sont aussi éphémères que ses liaisons. Son excuse, c'est que toutes les femmes, pour peu qu'elles soient un peu idéalistes et un peu enthousiastes, l'adorent. Et lui le dit naïvement, sans vanité, ou du moins avec la vanité innocente et puérile d'un enfant.

C'était, de même, avec une parfaite simplicité qu'il racontait ses succès d'artiste.

« A Munich, j'ai été couronné sur le théâtre ; la reine mère, la princesse m'ont accablé de bontés. A Strasbourg, je l'ai été deux fois. Je garderai une de ces deux couronnes pour vous la mettre sur la tête quand nous nous embrasserons... Je suis maintenant à Manchester. L'enthousiasme enragé que je soulève m'y fera rester six semaines encore... Les variations que j'ai composées sur le sonnet napolitain : *Oh! maman, oh! maman,* dépassent en beauté tout ce qu'on peut imaginer ; je ne saurais vous les décrire... A Berlin, il y a un amateur qui tient cent mille francs à ma disposition si je veux contenter les personnes qui brûlent de m'entendre... Me voici à Carlsruhe. J'ai donné un concert au prix garanti de quatre mille francs. L'effet de mon jeu a été si magique que l'auditoire est devenu fou .. Combien pensez-vous qu'il y ait eu de Paganinis dans le monde?... Dans deux ou trois ans je posséderai deux millions d'écus. Il le faut pour ma gloire. Mais qu'est-ce que je ferai de tant d'argent ? Aimez-vous les feux d'artifice? Je pourrai vous en donner. Mais non, j'ai un fils : que Dieu me le conserve ! »

De pareils échantillons suffisent à faire connaître l'homme. Ces épanchements alternent dans ses lettres avec de mélancoliques confidences sur sa triste santé. Il soupire après Gênes, la retraite et le repos.

« L'électricité qui sort de ma muse tragique me laisse pauvre, épuisé. Je suis terriblement bas. Mais quand je serai près de vous, j'ajouterai des années à ma vie... Je vais faire mon testament ; je me sens très mal... »

Ces plaintes se renouvellent à chaque page. Toute cette correspondance rend témoignage de l'excessive personnalité de l'auteur. Cette hypertrophie du *moi* est le fait et le droit de tous les hommes extraordinaires. La maladie est plus ou moins déguisée, voilà tout : chez Paganini, elle se montre sans voiles. Même ses actions généreuses impliquent un violent retour sur soi-même. En 1832, pendant le choléra, il écrit de Paris :

« Vendredi prochain, je donnerai un concert au grand Opéra au bénéfice des familles des victimes. Rossini a pris peur et s'est enfui ; moi, au contraire, je ne crains point, dans le désir que j'ai d'être utile à l'humanité. »

Plus loin il ajoute :

« Comme ailleurs, j'ai fait des miracles à Paris. Tous les musiciens de renom, les chefs d'orchestre, les chefs de chœurs, m'ont demandé de publier ma musique, et ils attendent avec anxiété la divulgation de ma méthode de violon. Je ferai cela à Gênes ; j'établirai une presse pour répandre ma musique et mon art dans toute l'Europe. Les artistes voudraient me retenir ici ; mais je préfère me retirer auprès de vous et dans la patrie de Christophe Colomb. »

On a écrit des biographies sur Paganini ; mais rien n'en garantit l'exactitude, tandis que ces lettres contiennent l'expression fidèle de la vérité, surtout de la vérité inconsciente, la plus vraie de toutes. C'est l'homme et la nature pris sur le fait. On voit dans ces « documents humains » que le grand virtuose n'a été ni le scélérat qui fut accusé par la voix populaire en Italie d'avoir tué sa femme, et par un coquin, à Paris, d'avoir soudoyé des sbires italiens pour l'assassiner, ni le héros presque divin à la voix duquel s'évanouissaient toutes les femmes et que les baronnes allemandes voulaient, coûte que coûte, épouser. C'était simplement, comme il le donne lui-même à entendre, une somme énorme d'électricité qui se dépensait dans une direction unique : l'harmonie. Pour le reste, un enfant capricieux et malade. On raconte qu'il donna le dernier reste de sa vie dans une improvisation sur Byron. Ses yeux étant tombés par hasard sur le portrait du poète, il saisit son instrument et se mit à raconter en musique, à sa manière, toute la vie de l'auteur de *Childe Harold*. Ses enthousiasmes, ses colères, ses imprécations, il passa tout en revue. Arrivé à la dernière page, celle de la mort, il

se trouva baigné de sueur froide, épuisé, presque mourant, se mit au lit et ne s'en releva plus.

Son vœu n'a pas été rempli : il n'a pas établi une presse à Gênes pour propager sa musique et sa méthode; il n'a pas obtenu le repos sur la terre, mais est mort tristement à Nice de consomption et de laryngite. Cette destinée s'est continuée dans la mort. On lui a refusé la sépulture en terre chrétienne et ce n'est qu'au bout de plusieurs années que le baron Paganini (le fils d'Antonia Bianchi succédait au titre conféré par un souverain allemand à son père) obtint de le faire enterrer dans un cimetière catholique. Ses restes reposent à Parme; Gênes, sa patrie, garde son violon et son archet, la plus exquise portion de lui-même.

Léo Quesnel.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

M. Léon Heunet nous raconte l'histoire du *Régiment de la calotte* (1), en un volume instructif et amusant. Qu'était-ce que ce régiment? Une milice d'esprits satiriques qui firent la guerre, une petite guerre de pamphlets, frappés au bon coin du XVIIIe siècle, aux abus, aux intrigues, aux ridicules, à la licence des mœurs, au langage précieux, à l'emphase de la littérature académique, aux menées des jésuites, s'attaquant même aux ministres, à la cour et aux princes du sang. Les *calottines*, ne ménageant personne, valurent parfois à leurs auteurs de bonnes volées de bois vert; mais on était battu et content, car on avait, malgré tout, les rieurs de son côté. Le général en chef recevait pour insignes de sa dignité une marotte et une calotte ornée de girouettes, de grelots, de rats et de papillons; chacun des soldats, une simple calotte de plomb. De là ce nom : Régiment de la calotte. La devise était : *Ridere regnare est;* rire, c'est régner. Quand on était enrôlé, on recevait un brevet qui lui-même était une satire et comme un diplôme de folie : il fallait, en effet, avoir fait ses preuves de folie pour être incorporé. Le postulant présentait une requête burlesque où il exposait ses titres, c'est-à-dire ses défauts, ses ridicules, ses extravagances. Une fois du régiment, on n'était pas pour cela à l'abri des sarcasmes de ses frères d'armes. Témoin Voltaire, qui goûta à moitié la plaisanterie :

> Badauds, battez des mains ici :
> Place à Voltaire; le voici!

(1) *Le Régiment de la calotte*, par M. Léon Heunet. 1 vol. Paris, 1886. Librairie des bibliophiles.

> Qui? dites-vous : cette momie?
> Il vit pourtant; l'économie,
> La soif de l'or le sèche ainsi,
> Et le corrosif de l'envie.
> Est-il assis? debout? couché?
> Non; sur deux flageolets il flotte
> Entouré d'une redingote
> Qu'à Londres il eut à bon marché;
> Son corps tout disloqué cahote;
> Sa mâchoire avide grignote.
> Badauds, battez des mains ici :
> Place à Voltaire; le voici!

Durant cinquante ans, de 1702 à 1752, le régiment de la calotte poursuivit de ses traits envenimés tout ce qui prêtait à la satire. On peut juger par ces brocards lancés à Voltaire de la violence des attaques. Il me faudrait trop d'espace pour en donner l'idée complète, car ce n'est que par des citations qu'on le peut faire. Le volume de M. Heunet en déborde, et encore on en voudrait davantage; mais, pour faire œuvre plus personnelle, il analyse souvent et résume. C'est un sujet d'étonnement de voir jusqu'où allait l'audace de ces pamphlets, même sous Louis XIV. Le chapitre *la Calotte et le pouvoir* abonde en documents curieux sur ce point. Celui qui a pour titre *la Calotte et le clergé* n'est pas moins riche en anecdotes et en citations. Les *calottines* ne ménagèrent ni les jésuites, ni les cardinaux, ni les hauts dignitaires du clergé :

> Si les ministres de l'Église,
> Les prélats allaient croire à Dieu!

« Toujours le clergé ou ses actes, fait remarquer M. Heunet; jamais la religion. » Distinction un peu subtile et sur laquelle l'historien de la Calotte insiste trop, car, à force de vouloir prouver, on ne prouve plus. Mais c'est ainsi : il tient absolument à laver les *calottines* de toutes les accusations qu'on a portées contre elles d'immoralité et d'irréligion. Il s'indigne de l'opinion souvent émise que la milice de la Calotte était une école de libertinage et de licence et que bien de ces pamphlets sont orduriers. Très bien; mais pourquoi alors reconnaît-il lui-même qu'il y a, en tel endroit, nécessité absolue à abréger la citation, à ne pas insister sur tel sujet scabreux, et jette-t-il lui-même ce qu'il appelle un « voile pudique »? Quand le cas devient embarrassant : « Passons à un autre ordre d'idées », dit-il prudemment. Et moi aussi, n'insistant pas davantage, je jette un voile pudique et je passe à un autre ordre d'idées.

Voyons donc l'attitude prise par la Calotte dans les questions littéraires. Elle combat le genre dramatique de Crébillon, qu'elle condamne à jouer dans ses tueries le rôle de bourreau, « dont il a l'air et la mine ». Elle est de même sans pitié pour les genres inférieurs destinés au public avide de grosses émotions, pour ce qu'on a appelé depuis le mélodrame et ce qu'on appelle aujourd'hui le drame à documents humains. Elle

proteste aussi en faveur de Corneille, de Racine et de Molière, délaissés déjà pour les farces de la foire et les tréteaux d'Arlequin. Elle cherche à jeter le ridicule sur l'Académie, qui se fâche et fait exiler à cinquante lieues de Paris l'auteur d'une virulente satire lancée contre elle. Elle s'attaque spécialement à La Motte et à Fontenelle, qui sont ses têtes de turc favorites. Mais c'est surtout à l'enflure, à l'emphase, au jargon ampoulé, enfin au style académique d'alors que la Calotte fait la guerre et aussi à ce qui est resté en honneur du langage des Précieuses. Ironiquement elle conseille d'appeler un cadran « un greffier solaire »; un exploit, « un compliment timbré ». Elle combat en somme, d'une part, la vulgarité et l'abaissement du goût, de l'autre la convention et le manque de naturel.

Il m'a fallu courir et je n'ai pu indiquer que quelques traits : est-ce assez pour mettre en goût de lire le curieux travail de M. Léon Heunet? Il jette une vive lumière sur un coin assez peu exploré de l'histoire de la satire en France.

II.

Les Russes seront-ils très flattés que M. Jean Lorrain ait donné à son étude de femme ce titre : *Très Russe* (1)? Cette Mme Livitinof me semble surtout Russe par son nom; mais elle aurait tout aussi bien pu naître et être élevée à Lisbonne, à Londres ou à Pont-Audemer. C'est une Célimène mariée, très prudente, voilà tout. Comment faire comprendre en quoi consiste cette prudence? Il n'est pas aisé. En lisant le roman on ne s'en rend même compte qu'à la dernière page. C'est d'abord une énigme. On se demande si l'on n'a pas devant soi une Cléopâtre ou une Marguerite de Bourgogne. Est-ce que ses adorateurs, qui soupirent vainement, ne seront pas jetés comme Buridan dans la rivière voisine le lendemain du soir où ils auront soupiré utilement? Et nous frissonnons d'avance. Point du tout : cette Marguerite-ci ne noie personne. Seulement elle fait languir et attendre Buridan jusqu'à la veille du jour où le duc de Bourgogne, parti en guerre, reviendra dans ses foyers. C'est que ce duc calcule et qu'il sait compter sur ses doigts jusqu'à neuf. Vous avez compris, n'est-ce pas? Comme je vous disais, ces choses-là se rencontrent ailleurs qu'en Russie. Aussi, à la dernière page, le lecteur se récrie : « Quoi! ce n'était que cela? » Mais, après tout, comme Marguerite et les deux Buridans qui sont là ont causé avec esprit sur un certain nombre de sujets, le lecteur ne regrette pas par trop le temps qu'il a dépensé à les écouter.

(1) *Très Russe*, par M. Jean Lorrain. — 1 vol. Paris, 1886. F. Giraud et Cie.

III.

M. Jules Mary nous invite à monter dans *le Wagon 303* (1). J'aimerais mieux monter dans *le Fiacre 117*. O l'horrible wagon! Il s'y passe des choses atroces. Imaginez un père qui est forcé d'épouser sa fille parce que, s'il ne l'épousait pas, il y a au monde un mari qui tuerait sa femme. Il épouse donc sa fille pour détourner les soupçons. Notez de plus que la mariée sait qu'elle a épousé son père. Horrible! horrible! Le soir, les deux époux, partant pour le voyage classique, montent dans le wagon 303. Ils sont seuls. Entre Melun et Fontainebleau, le mari ouvre la portière et se jette sur la voie. Le train 823, venant en sens inverse, fait du malheureux une informe purée. Voilà ce qui s'est passé dans le wagon 303. Ceci n'est qu'un épisode. Il y a bien d'autres atrocités : un caissier assassiné par la mère de la mariée et l'amant de cette aimable dame; un ou deux innocents emprisonnés. Mais Tristot et Pivolot, deux policiers amateurs, sont là, grâce au ciel. Le vrai assassin est guillotiné et sa complice, qui n'a pas été poursuivie, est forcée d'aller voir tomber la tête de son amant. Qu'en eût dit le régiment de la calotte?

IV.

Rafraîchissons-nous. Aimez-vous les idylles? En voici. Romans antiques, histoires champêtres, récits forestiers, tableaux bocagers et même potagers, nous n'avons que l'embarras du choix. Il s'exale de ces bucoliques tantôt une senteur de feuilles vertes, tantôt une émanation d'étable, tantôt aussi un parfum de soupe aux choux. La marmite est là qui fume; et, comme le veut le programme du réalisme, Amaryllis épluche des oignons à nous en faire pleurer tandis que Mélibée allume sa pipe d'un sou. Va donc pour les vrais paysans, et, après tout, faut-il regretter les bergers de Florian? M. Robert de La Villehervé, dans *le Gars Perrier* (2), nous peint la réalité brutale et cruelle; mais si le tableau est sombre — il n'y a que du noir, — le pinceau implacable, l'artiste du moins est ému. Il verse quelques larmes dans son noir. Et nous pleurons avec lui sur ce pauvre gars dont la vie est une longue torture. Souffrances physiques, souffrances morales, rien ne lui est épargné, à ce paria, et, quand il se révolte à la fin, la loi et la gendarmerie se dressent contre lui. Au bagne, pauvre misérable!

(1) *Le Wagon 303*, par M. Jules Mary. — 1 vol. Paris, 1886. E. Dentu.

(2) *Le Gars Perrier*, par M. Robert de La Villehervé. — 1 vol. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

M. de La Villehervé fera bien de mettre un peu de vert et de bleu sur sa palette; trop de noir, trop de noir! Mais il a fait une œuvre qui n'est pas sans mérite.

Des grands sillons, des plaines labourées, passons à la forêt où nous conduit M. Léon Duvauchel pour nous mettre en rapports avec une plantureuse gaillarde qui a nom ou surnom *la Moussière* (1), car c'est un forestier, un forestier convaincu, M. Duvauchel, presque autant que M. Theuriet-sous-Bois. Outre qu'il est forestier, il est panthéiste et païen. Le vent qui gémit tristement dans les grands arbres, c'est pour lui comme un soupir mélancolique du grand Tout. Ce chêne, là-bas, dont la sève s'épanche par une entaille, c'est un malade qui perd son sang. Il n'est pas bien persuadé que, la nuit, il n'y a pas des rondes de faunes et de sylvains dans la clairière. L'autre soir, quand la lune brillait, il a entendu un bruit dans l'étang de la Croix-Mort : qui sait si ce n'est pas une naïade qui se réfugiait précipitamment dans les roseaux pour échapper aux regards téméraires d'Actéon Duvauchel? Ce n'est pas tout. Forestier, panthéiste, païen, M. Duvauchel est réaliste. Il voit dans la forêt des dryades qui n'y sont pas; mais les bûcherons, les gardes, les boquillons et les boquillonnes qui y sont, il les voit aussi et il tient à les peindre tels qu'ils sont, et encore plus à leur faire parler le langage qu'ils tiennent. Ce mélange de visions fantaisistes et d'observation très attentive produit un singulier amalgame. C'est une combinaison étrange, une macédoine, un pêle-mêle, je n'ose pas dire une salade, dont la saveur n'a rien de banal.

Je ne puis mieux vous en donner l'idée que par une imitation fidèle du procédé. Il faut vous dire d'abord le fond de l'histoire, qui est fort simple. Un jeune baron est aimé d'une jeune boquillonne dont le boquillon est très mûr. Ils se donnent des rendez-vous en différentes retraites mystérieuses de la forêt, ce qui est une occasion de décrire la forêt elle-même, et une occasion aussi de petits tableaux égrillards, dont quelques-uns sont charmants. Le vieux boquillon, averti par un garde, surprend le couple amoureux certain jour où, pour éviter l'humidité des bois, il s'est réuni dans la chaumière. Le jeune baron se réfugie dans un appentis par où passe le tuyau en fonte d'un gros poêle. Le vieux boquillon force la jeune boquillonne à allumer le poêle pour lui faire chauffer son fricot, et ne va ouvrir l'appentis que lorsqu'il est bien certain que le jeune baron est cuit à point. Voilà la vengeance, voilà le drame: vengeance bien forestière et drame tout à fait des bois.

Ce dénouement terrible n'est pas d'ailleurs ce à quoi tenait M. Léon Duvauchel; il avait surtout à cœur, j'imagine, la peinture de la forêt sous ses divers aspects, aux diverses heures du jour et de la nuit ainsi qu'aux diverses saisons de l'année, et non moins les scènes d'amour entre ses deux jeunes héros. Eh bien, de ces deux amoureux, l'un représente le panthéisme et le paganisme : c'est le jeune baron, qui a toujours dans ses poches les *Métamorphoses d'Ovide;* l'autre symbolise le naturalisme: c'est la boquillonne, qui fera cuire le fricot du dénouement. Chacun d'eux parlera donc son langage, ce qui ne produira pas une symphonie harmonieuse ni un accord parfait. L'un dira, ou à peu près, que sa bien-aimée, dont le sein enflé déchire la robe d'étamine, est une dryade qui fait éclater l'écorce de son chêne; l'autre répondra, ou à peu près : « Eh! mon *tiot* baron, faudra que je la raccommodions; mais j'aurons *ed* la peine, car elle étiont bien usée. » Et le baron dira, ou à peu près : « Quelle est cette plainte, au fond du ravin? une naïade qui pleure? » Et la boquillonne répondra, ou à peu près : « *Çà, tiot* baron, c'est les *guernouilles.* »

Tel est le duo. Ce contraste et cette antithèse ne nous frappent pas seulement dans le dialogue des deux héros; on les sent dans l'œuvre entière, conception, plan, exécution. M. Duvauchel est un poète et même légèrement mystique, qui a voulu à toute force jouer au réaliste. Je ne crois pas que la tentative ait réussi. Son mysticisme et son naturalisme se heurtent sans se confondre, et aucun d'eux ne fait de concessions. C'est un cas de divorce. Pour ma part, de même que j'aime mieux son baron que sa boquillonne, je préfère son mysticisme à son naturalisme. Cependant je conçois que tout le monde ne soit pas sur ce point de mon avis ; mais tout le monde au moins lui dira : Choisissez! Soyez décidément ou mystique ou naturaliste; ou bien encore soyez l'un et l'autre tour à tour. Il faut opter, croyez-moi, monsieur Duvauchel, (ou si ce langage est plus persuasif) ne lantiponnez point davantage, *tiot* Duvauchel: Ou les naïades ou les *guernouilles!*

Après les senteurs de la forêt de Compiègne et le bruit du vent à travers les grands arbres, les parfums de l'ajonc et le murmure mélancolique du vent sur les genêts de Bretagne. M. Quellien est un Celte attristé. Pourquoi attristé? Ah! c'est qu'il craint que les Bretons n'aient plus que peu de temps à vivre; ils sont trop vieux pour le monde d'aujourd'hui, où ils n'ont plus rien à dire. Néanmoins, avant de trépasser, M. Quellien veut faire résonner encore la vieille voix armoricaine, *novissima verba.* Il nous raconte donc quelques touchantes histoires, souvenirs du pays qu'il a quitté. *Loin de Bretagne* (1), ce titre dit assez le regret de la contrée natale et le souvenir toujours présent des cloches de Paimpol et du clocher à jour. Qui sait si ces histoires, où le sentiment chrétien domine, ne toucheront pas le

(1) *La Moussière,* par M. Léon Duvauchel. — 1 vol. Paris, 1886. Alph. Lemerre.

(1) *Loin de Bretagne,* par M. N. Quellien. — 1 vol. Paris, 1886. Alph. Lemerre.

cœur de M. Renan? C'est à lui qu'elles sont dédiées en effet. On y voit des écrivains dégoûtés de la gloire qui vont se réfugier dans la méditation et la prière là-bas, tout là-bas, vers la forêt de Kout-Ann-Boz. Ils y cachent leurs blessures comme une mouette touchée aux ailes se réfugie sur des rochers. On y voit des désespérés qui se font moines, et des femmes dont on a trop parlé qui s'ensevelissent sous la cornette des Sœurs des pauvres. Peut-être le scepticisme parisien sourira-t-il et de ces histoires et du sentiment qui les inspire; elles commandent pourtant le respect par la sincérité pénétrante de l'accent. Elles ne sont pas non plus sans quelque valeur littéraire, bien que le style soit à la mode de Chateaubriand.

V.

Nous revenons au boulevard avec Gyp, qui continue à *gyper* avec le même entrain et le même succès. Cette fois il *gype* ou il jappe autour du divorce (2), comme il a fait précédemment autour du mariage et autour d'autres choses encore. Nous l'écoutons toujours, mais sans vous en parler toujours, car le plus souvent ces jappements ne sont qu'un jeu frivole. Cette fois il y entre un peu de philosophie, Dieu me pardonne! Oh! une philosophie nullement abstraite et qui ne fait songer ni à Descartes ni au P. Malebranche! Non; elle rappelle bien plutôt MM. Halévy, Meilhac, Sardou et de Najac, des philosophes de beaucoup d'esprit d'ailleurs. Peut-être même les rappelle-t-elle trop et Gyp s'est-il trop directement inspiré, pour les plus jolies scènes de son volume, de *la Petite Marquise* d'une part, et de *Divorçons!* d'autre part. Cette jeune Mme d'Alaly qui a grande envie de jeter sa toque de tulle rose par-dessus les moulins, qui va même jusqu'au pied des moulins dans cette coupable intention, puis, au moment décisif, manque de courage, d'énergie, d'estomac : mais c'est la petite marquise! Ce M. d'Alaly qui, à l'instant de divorcer, demande à sa femme de lui faire maintenant sa confession complète — oh! mon Dieu! là, en bon ami, uniquement pour savoir — et qui écoute anxieusement tout en faisant l'indifférent; mais c'est le mari de *Divorçons!* Le soupirant rendu ridicule par le mari, qui reconquiert du prestige dès qu'il cesse d'être le mari : mais c'est encore une idée dont M. Sardou peut revendiquer la paternité! Qu'est-ce que cela fait, après tout? Gyp dira comme Molière, qu'il reprend son bien où il le trouve. L'important, c'est que cela soit *gypé* agréablement.

Gypez, gypez, Molière;
Gypez, gypez toujours!

MAXIME GAUCHER.

(1) *Autour du divorce*, par Gyp. — 1 vol. Paris. 1886. Calmann Levy.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il est bon que les vacances durent deux mois : un mois pour se reposer de la fatigue, et un mois pour se fatiguer du repos.

* * *

L'homme, animal sociable, est insociable dans les tables d'hôte. Le premier qui se sert fond toujours sur l'aile du poulet; le second s'abat sur l'autre aile, et, à ce sujet, le troisième nourrit une haine amère contre les deux premiers. Heureusement qu'il prendra sa revanche à l'entremets. C'est un spectacle instructif que cette concurrence vitale : on y voit à l'état de nature l'être appelé par les savants *homo vulgaris*. Mais on le voit à une époque primitive, disparue, dont on n'aurait pas idée sans cela. Il suffirait en effet, pour caractériser la civilisation de l'âge des cavernes, de cette seule formule. « La terre était une vaste table d'hôte. » Cela dit tout.

* * *

Que Dieu vous préserve d'avoir de l'esprit, mes frères! Ceci s'adresse, non pas aux hommes politiques, comme on pourrait le croire, mais aux poètes, aux dramaturges, aux romanciers. L'esprit, et surtout la préoccupation d'en avoir, voilà ce qui contrarie le plus le travail de création. C'est la goutte d'eau froide qui empêche l'eau chaude de bouillir. Voltaire, avec l'esprit que lui reconnaît M. de Maistre, a crayonné plusieurs centaines de personnages; il a été incapable d'en faire vivre un seul. Molière est, au sens où nous entendons ce mot, le moins spirituel de nos écrivains. Voyez enfin M. Zola : il garde soigneusement ce qu'il a d'esprit pour sa famille et pour ses amis les plus intimes.

* * *

Les peuples sont généralement du caractère de M. Perrichon. Ils n'aiment pas à être sauvés. L'Italie ne nous a pas encore pardonné Magenta et Solférino; la Bulgarie garde rancune à la Russie de l'avoir affranchie. Il est vrai que la Russie est la plus importune des bienfaitrices. Elle me rappelle ce missionnaire anglais qui racontait à tout le monde comment Dieu lui avait permis de délivrer un pauvre nègre esclave dans l'Afrique centrale. « ... Et depuis lors, ajoutait-il, ce nègre ne m'a pas quitté. Il m'est très commode pour porter mon bagage. »

* * *

Lisez, en manière de passe-temps, quelques-uns des discours qui ont été prononcés, l'autre mois, aux distributions de prix. Vous y reconnaîtrez partout cette gaucherie des objets sans usage défini et qui ne prétendent qu'à orner. Ce sont des pendules en *zinc d'art*, comme on en voit sur les cheminées des au-

berges de banlieue. Pour moi, ce que je demande d'abord à une pendule, c'est de me dire l'heure qu'il est.

***

Les journaux parlent des fêtes qui se donnent à Pest en commémoration de la délivrance de la ville et de la retraite des Turcs. Il m'a été impossible de faire le voyage pour en prendre ma part; le télégraphe ni le téléphone ne suffisent à transporter au loin la couleur d'un spectacle, l'air qu'on respire, l'enthousiasme des foules; il ne me reste donc que le souvenir d'un séjour déjà un peu ancien que j'ai fait en Hongrie. J'assistai à une fête aussi belle et sans doute plus purement magyare que celles d'aujourd'hui. Là il ne s'agissait point de parler allemand : les uniformes autrichiens étaient proscrits; on ne voyait flotter sur le toit des maisons que les couleurs nationales hongroises : rouge, blanc et vert; nulle part l'étendard impérial. C'était simplement à l'occasion de l'entrée solennelle d'un *fö-ispan* ou gouverneur de comitat; mais la procession de *la Juive* ou du *Prophète*, à l'Opéra, n'a rien de plus fastueux. Le goût des Hongrois pour les hochets éclatants se complaisait à ces exhibitions. Les magnats, en velours noir, vert ou nacarat, coiffés de la toque fourrée à aigrette de brillants, chargés de colliers, de ceintures et d'agrafes de pierreries, portaient le sabre national, en forme de cimeterre, grossièrement ciselé par des orfèvres du XIVe siècle et décoré de cabochons d'aigue-marine, de grenat ou de topaze. Ils marchaient en procession, escortés du clergé, des milices et du peuple. La musique jouait la fameuse marche hongroise; la foule pressée aux fenêtres et dans la rue criait *Eljen! Eljen!*

Le soir, à la nuit tombée, on fit une retraite aux torches. Comme le pays est une véritable Babel ethnographique, chaque nationalité avait gardé son costume propre et s'était groupée à part. On voyait défiler les Magyars, en grandes bottes, en petit chapeau de feutre, en tunique blanche serrée par une ceinture de cuir, le profil aquilin, les moustaches tombantes et brunes; puis les colons souabes de Transylvanie, habillés de bleu foncé avec des boutons d'argent, les yeux bleu pâle et la face rasée; puis les Serbes et les Bulgares, fauves, hérissés, en caftan brun étincelant de paillettes; puis les Roumains, sous leur lourde peau de mouton blanche brodée d'arabesques multicolores, avec la figure large, blonde et débonnaire qu'ils ont héritée des anciens Daces... Et, mêlés à cela, les feuillages mouvants et marchants, les banderoles, la mousqueterie, les clameurs, les chants, la lueur rougeâtre et fantastique des torches... On se demandait avec inquiétude, devant ce carnaval de races juxtaposées mais hostiles, venues d'Occident et d'Orient, par quel prestige d'équilibre elles se tiennent en respect l'une l'autre, pacifiquement et presque amicalement, sous le sceptre unique de l'empereur de Vienne... Enfin, dans une halle colossale où dix tonneaux étaient défoncés à la fois, on banqueta et on but jusqu'au lendemain matin; on acclama l'éternité de la couronne de saint Étienne; on cria *Eljen a Magyar Orszag!* On porta soixante-douze toasts, on s'embrassa pour finir, et personne ne retrouva plus son chapeau en sortant... L'esprit se reportait alors aux descriptions que Priscus nous a laissées des bombances monstrueuses du grand ancêtre des Magyars, Attila.

***

Enfin l'*enseignement spécial* est officiellement reconnu, doté et patenté. Le conseil supérieur lui a octroyé, en rechignant, sa charte et ses privilèges. Si on ne sait pas très bien ce qu'il prétend faire, on sait du moins à quels emplois il mène, ce qui pour les familles est la grosse question. Saint-cyrien, polytechnicien, mais point médecin ni avocat, cela est clair : pères et mères, choisissez. Malheureusement, les fondateurs de l'institution nouvelle ne l'ont guère recommandé à la considération publique; ils ne se sont pas cachés qu'ils entendaient surtout purger les classes de latin des incapables qui y pullulent en leur offrant un déversoir où ils se précipiteront honnêtement; l'enseignement spécial continuera donc d'être, dans le préjugé commun, une sorte de bas-fond marécageux, de *cancrière* où les parents rougiront de plonger leurs enfants, comme ils rougissent d'être vus en omnibus par des voisins qui vont en fiacre. D'ailleurs, cet enseignement spécial a cela de particulier qu'il est moins spécial que l'autre : ni connaissances professionnelles, ni érudition technique; seulement, des généralités sur tout : il en sortira plutôt des idéologues ignorants que des épiciers instruits. *Spécial!* mais ce mot même implique la négation d'un programme uniforme : comment être spécial pour tout le monde? J'ai suivi moi-même, lorsque j'étais enfant, les cours d'une *Realschule* allemande, où j'ai un peu désappris le français sous prétexte d'apprendre l'allemand; mais ce qu'on m'y faisait étudier surtout, c'était le parquetage : j'en faisais des plans très proprement; je ne l'ai pas oublié depuis et aujourd'hui encore je suis peut-être un des premiers parmi les journalistes pour faire des parquets. Eh bien! cette instruction, si spéciale qu'elle fût, n'était pas spéciale pour moi, puisque ma famille n'a pas eu les moyens de me mettre chez un parqueteur pour y exploiter mon talent.

Sans descendre jusqu'aux aptitudes personnelles, n'y a-t-il pas pour chaque pays, pour chaque province, des convenances spéciales dont un enseignement vraiment spécial doit tenir compte? Il devrait être régional, presque communal. Le lycée français de Nantes, ville maritime, et le lycée français de Clermont, ville montagnarde, suivront-ils le même programme? Il y a là, dans notre manie de généraliser, une contradiction

intime avec le sens même de la réforme qui est partisane et pratique. *Sed desine, pervicax...* Voilà que j'en suis aux grands mots ; un peu plus et je ferais un article; je termine par un doute timide. Entre l'enseignement classique et l'enseignement professionnel, y a-t-il place pour un mélange de tous les deux? Les nouvelles classes ne seront-elles point la classe de latin sans latin, la classe de menuiserie sans menuiserie? J'ai peur qu'il en sorte, non de bons fantassins, mais des cavaliers à pied, ce qui n'est pas la même chose.

*
* *

La quatrième page des journaux est, en ce moment, remplie par les annonces de librairie. Ce sont les ouvrages d'été qui sont dans le beau de leur saison. Oui, il y a des ouvrages d'été, rafraîchissants et légers, qui poussent avec le printemps et se fanent avec l'automne. On les a vite lus et vite oubliés. Il en est d'eux comme des connaissances de bains de mer, qui sont gaies, avenantes, et qui s'encadrent bien dans le paysage; on bavarde ensemble, on se trouve à l'unisson sur des bagatelles et on en est ravi; on se promet de se rencontrer plus tard, de se cultiver, de changer en un solide pont de pierre cette passerelle qu'on a jetée d'une âme à l'autre; on quitte ses vieux amis de la veille avec un soupir, et, à peine les a-t-on quittés, qu'on n'y pense plus. C'est ainsi qu'on nous avertit d'emmener à la campagne M. Ohnet, M. Armand Silvestre, M. Maizeroy et une vingtaine d'autres. Ces messieurs reposent l'esprit ; ils ne laissent pas de trop longs souvenirs, on les fréquente avec satisfaction et on les quitte sans peine. Si même on les oublie dans une cabine de bains ou dans une gare, on s'en console. Petite littérature que tout cela; petite littérature de casinos et de trains de plaisir. Supposez à présent que vous soyez jeté, comme Robinson, dans une île inhabitée, quel livre unique souhaiteriez-vous d'avoir emporté pour les quatre saisons, pour la maladie et la santé, pour la joie et l'affliction? M. Ohnet, M. Maizeroy ou M. Silvestre? Je ne sais trop; mais la plus grande gloire que puisse rêver un écrivain, c'est assurément d'avoir écrit ce livre-là.

PAUL DESJARDINS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — Dans le conseil de cabinet tenu au quai d'Orsay, M. de Freycinet a fait approuver par ses collègues la nomination de M. Jules Herbette, ministre plénipotentiaire de première classe et directeur du cabinet au ministère des affaires étrangères, comme ambassadeur de France à Berlin, en remplacement de M. le baron de Courcel. Il leur a ensuite communiqué une note d'après laquelle le rendement des impôts et revenus indirects pour le mois d'août dernier a dépassé de 1 973 300 francs le produit correspondant du mois d'août 1885, tout en restant inférieur de 293 673 francs aux évaluations budgétaires.

M. Lockroy, ministre du commerce, a visité le dispensaire médical fondé par Mme Furtado-Heine. — M. Granet, ministre des postes et télégraphes, s'est rendu à Madrid, venant de Lisbonne où il avait quitté *la Gascogne*. — La direction de la Société des houillères de Rive-de-Gier vient de faire l'abandon gratuit, à un syndicat de mineurs, d'un certain nombre de concessions qu'elle n'exploitait pas ; cette décision devra être ratifiée par l'assemblée générale des actionnaires.

M. Levaillant, directeur de la sûreté générale, a adressé aux commissaires spéciaux deux circulaires relatives à la formation des cercles et à la surveillance des jeux dans les stations balnéaires.

Extérieur. — Le général Vasseur, président de la commission militaire française chargée de la réorganisation de l'armée grecque, est parti pour Athènes. — Le résident général du Tonkin a décidé, de concert avec le ministre de la guerre, que les jeunes Français établis dans le protectorat pourraient satisfaire sur place à la loi militaire et seraient ainsi dispensés de l'obligation de rentrer en France.

Allemagne. — M. de Giers s'est rendu à Berlin ; il a eu une entrevue avec le prince de Bismarck, et il a été reçu en audience privée par le prince impérial et par l'empereur. — Le parlement allemand a été convoqué pour le 16 septembre. — L'assemblée générale des catholiques allemands réunie à Breslau a décidé qu'il y avait lieu de fonder dans chaque ville des sociétés catholiques ouvrières pour étudier la solution pratique des questions sociales. — L'empereur d'Allemagne se rend à Strasbourg pour assister aux grandes manœuvres du 15e corps d'armée.

Espagne. — Des troubles se sont produits en Galice; l'état de siège a été déclaré à la Corogne.

Suisse. — Une conférence diplomatique s'est tenue à Berne pour la ratification de la convention internationale projetée en vue de protéger la propriété littéraire et artistique. — Le conseil fédéral a commencé la discussion du rapport du département de l'intérieur relatif au monopole de l'alcool.

Amérique. — Plusieurs tremblements de terre se sont produits à Charlestown; la ville a été en partie détruite; il y a eu une trentaine de morts et une centaine de blessés; la population épouvantée s'est établie dans les rues et sur les places publiques et refuse de rentrer dans les maisons épargnées par la catastrophe.

Angleterre. — La Chambre des communes a adopté tous les chapitres du budget de la guerre ; elle a voté en seconde lecture le bill relatif à l'enquête sur les troubles de Belfast et commencé la discussion des articles du budget de la marine. — M. Parnell a terminé la rédaction d'un nouveau projet de loi agraire qu'il va déposer à la Chambre et dont il demandera la discussion immédiate.

Question d'Orient. — Le prince Alexandre a abdiqué, pour faciliter le rétablissement des bonnes relations entre la Bulgarie et la Russie. Il a quitté Sophia après avoir adressé une proclamation au peuple bulgare et remis le pouvoir à un conseil de régence provisoire. L'Assemblée nationale est convoquée en session extraordinaire pour le 11 septembre.

Faits-divers. — On signale du Cap la découverte de la comète périodique Winnecke, qui n'avait été aperçue que deux fois depuis 1819. — Le congrès de l'Association bretonne a ouvert ses séances à Vannes. — On a inauguré à

Alais un monument à la mémoire du commandant Favand, ancien député républicain du Gard. — Un duel a eu lieu entre M. Vitoux, du *Courrier d'Issoire*, et M. Bonnet, du *Petit Clermontais*. — Un comité s'est formé pour élever une statue au général de cavalerie Lasalle, tué à Wagram. — La poursuite en dénonciation calomnieuse intentée par M. Brousse, médecin-major, contre M. Amagat, député du Cantal, est venue devant la 9e chambre correctionnelle; Me Robinet de Cléry, avocat du prévenu, a demandé le renvoi de l'affaire en cour d'assises.

Nécrologie. — Mort de M. Plessier, ancien député; — de M. René Chérodet-Champollion, descendant des célèbres égyptologues; — de Msr Hervé, ancien préfet apostolique de la Guyane; — de M. Frédéric de Villèle, neveu du ministre de la Restauration; — de M. le pasteur Fuzier, ancien président du Consistoire d'Orléans; — de M. Joseph Hoffer, ingénieur à Panama; — de M. Hyacinthe Blaise, neveu de Lamennais; — du peintre David Chassagnolle, petit-fils du peintre David; — du philanthrope Samuel Morley, membre de la Chambre des communes; — de M. Bonavila, président du tribunal civil de Bastia; — de M. Salveton, ancien conseiller à la cour d'appel de Lyon; — de M. Cosnard des Closets, ancien procureur impérial; — de M. l'abbé Boucher, ancien président du congrès catholique de Nevers.

Bibliographie

L'Annuaire diplomatique et consulaire pour 1886 vient de paraître à la librairie Berger-Levrault.

— Deux nouveaux fascicules (nos 33 et 34) du *Dictionnaire de géographie universelle*, de MM. Vivien de Saint-Martin et Rousselet, ont été publiés récemment par la librairie Hachette. Ils vont jusqu'à l'article *Meredith*. Parmi les articles principaux qui forment des monographies très complètes, il faut noter ceux qui sont consacrés à *Mayotte*, à *Médine* et la *Mekke*, au *Mékong*, avec une description très complète du cours du fleuve et l'histoire de la récente traversée des rapides. Enfin, l'article *Méditerranée* présente un exposé très clair de la topographie des côtes et des îles et un résumé des découvertes nouvelles sur la faune et la flore des eaux profondes.

— La publication du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de MM. Ch. Daremberg et E. Saglio se continue avec une lenteur qui indique assez les difficultés de l'entreprise et le désir des auteurs de ne rien négliger de ce qui peut améliorer leur œuvre et la tenir au courant des plus récentes découvertes épigraphiques ou archéologiques. Après une longue période de préparation durant laquelle l'ouvrage avait été élaboré par un grand nombre de collaborateurs ayant tous autorité pour parler des choses de la Grèce et de Rome, le premier fascicule était publié en 1873. Le dixième vient de paraître et il s'arrête à l'article *Cupido*. C'est que depuis l'époque déjà lointaine où le *Dictionnaire* était en préparation, la connaissance de l'antiquité a fait de grands progrès. Les fouilles de Rome et d'Athènes, de l'Asie mineure et de l'Afrique ont livré de nouveaux documents; la critique s'est faite plus sévère et est arrivée à un point de précision jusqu'alors inconnu. Il a fallu reprendre l'œuvre mot à mot, remanier les articles déjà prêts, en intercaler de nouveaux, ajouter à l'illustration comme au texte, et cette besogne se poursuit sans relâche, de telle sorte qu'au moment où un fascicule paraît, chaque article est un résumé complet des connaissances sur la matière. Cette reconstitution de l'antiquité, portant aussi bien sur les mœurs, les institutions, la religion, que sur les arts, les sciences, le costume, le mobilier, les métiers, sur la guerre et la marine comme sur les monnaies, les poids et mesures, la jurisprudence, etc., est assurément une des entreprises les plus considérables de l'érudition française à notre époque, et il ne semble pas qu'elle ait rien à envier aux publications les plus estimées de l'érudition anglaise ou allemande. Il n'en reste pas moins à exprimer le vœu que la publication marche plus rapidement, afin que les travailleurs aient enfin entre les mains un instrument dont ils ne possèdent encore qu'un fragment, et dont ils ont déjà pu apprécier la haute valeur.

— La commission instituée au ministère de la marine pour classer les archives vient de publier le second fascicule du tome Ier de son inventaire, comprenant la suite de la série B (service général) (1). La partie qui paraît aujourd'hui, cataloguée B^2, comprend les ordres du roi et dépêches concernant la marine de Ponant et de Levant de 1662 à 1690. Ces dates seules montrent l'importance des documents dont l'inventaire nous est livré. C'est le temps de l'administration de Colbert, le temps de la Compagnie des Indes et des expéditions de Duquesne, c'est-à-dire une des époques les plus importantes de l'histoire de notre marine. Cette partie de l'inventaire, qui doit être continuée dans les fascicules suivants (car la série des ordres et dépêches s'étend sans interruption jusqu'en 1790), fournira donc, ainsi que le disait M. de Rozière dans son rapport du 17 juin 1885, « tant au point de vue de l'histoire maritime qu'au point de vue de l'histoire générale, des trésors de renseignements pour la plupart ignorés ».

Ce n'est pas seulement l'histoire politique qui peut en bénéficier. Il y a matière à un chapitre intéressant de l'histoire de l'art dans la correspondance avec Puget et Coypel pour la décoration des vaisseaux et à des études de diverse nature, soit sur les instructions données aux missionnaires et aux consuls sur la recherche des manuscrits et des médailles, soit sur les achats de maroquin pour les reliures des livres de la Bibliothèque royale, soit sur les oignons de fleurs pour les jardins du roi, soit sur des points particuliers de l'histoire de notre commerce extérieur.

Le cadre de classement de cette série, dressé par M. Albert Sorel et adopté par la commission, facilite beaucoup les recherches au milieu de cette masse considérable de documents. Il n'est que juste, cependant, de féliciter le personnel des archives de la Marine, et en particulier M. Didier Neuville, de l'intelligence avec laquelle ils ont rempli ce cadre et de la diligence qu'ils ont apportée à la publication de cette première partie de l'inventaire.

G. de Nouvion.

(1) In-8°. Librairie militaire Baudoin et Cie, Paris.

Littérature.

Essais de critique, par Charles Fuster (Nouvelle librairie parisienne, E. Giraud et Cie).

Après s'être essayé dans la poésie et dans la nouvelle, M. Charles Fuster s'essaye dans la critique, montrant ainsi l'ouverture et la curiosité d'un esprit éveillé et agile qui, en cherchant sa voie, ne veut pas se confiner d'abord dans un genre unique. Si la foi, l'élan, la vaillance sont les premières conditions du succès, il y a beaucoup de chance pour que M. Fuster réussisse, pour qu'il se fasse une place au soleil dans la littérature contemporaine. N'a-t-il pas fondé à lui tout seul une Revue, la *Revue littéraire et artistique*, qui est à sa quatrième année d'existence, se développe et a toute l'allure des choses faites pour vivre et durer? Ce sont les *leading* articles de cette Revue qui composent la plus grande partie du nouveau volume de M. Fuster.

La véritable originalité s'acquerra un peu plus tard, quand l'esprit, devenu mûr, aura fait sa provision essentielle de connaissances; mais déjà le jeune écrivain montre une très louable indépendance personnelle devant les idoles et les engouements du jour. Il attaque avec une bravoure généreuse les impassibles, les pessimistes, les décadents, et surtout les violents amateurs de bruit et de scandale. La droiture et l'honnêteté foncière de ses instincts suffirait presque pour lui constituer à notre époque une distinction véritable; mais il y a dans le livre de M. Charles Fuster mieux que des promesses et de bonnes intentions, et nous pourrions citer plus d'un article, notamment ceux qui ont pour titres *Hommes et Pantins, Dans mille ans*, où tout est excellent, fond et forme.

P. S.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE.

Sous le titre de *Portraits historiques*, M. Chantelauze a réuni en volume une série d'études sur Philippe de Commynes, le grand Condé, Mazarin et Louis XV qu'il avait précédemment publiées dans divers recueils périodiques. Bien que dépourvues de lien apparent, ces études se rattachent à une même question, la conquête de la Flandre, qui avait été projetée dès le moyen âge et poursuivie au XVIIe siècle. Par une générosité mal entendue, Louis XV négligea d'annexer cette province à la France et d'établir ainsi sur des bases solides notre frontière du Nord. La variété d'informations que M. Chantelauze apporte dans tous ses travaux donne à cet ouvrage un haut intérêt (Librairie académique Perrin).

VOYAGES.

Entre toutes nos anciennes provinces, la Bretagne est à peu près la seule qui ait conservé son caractère original. Si la facilité des communications a quelque peu transformé ses grandes et ses petites villes, au point de vue intellectuel et moral, les campagnes n'ont point varié, et la vieille terre d'Armorique semble encore séparée par un abîme du reste de la France. Cette terre a un charme intime et étrange qui pénètre l'âme et qui s'attache si fortement au cœur de ses habitants que ceux-là mêmes qui l'ont quittée y reviennent toujours au moment de mourir. Aussi les *populations bretonnes* ont-elles fourni à M. Yves Kano le sujet d'une intéressante étude qui met en scène, tour à tour, les marins, les paysans, les prêtres, les bourgeois et les femmes et nous initie à leur rude existence, à leurs efforts obstinés, à leurs naïves croyances (Plon-Nourrit).

Sous ce titre : *Misères oubliées, souvenirs d'un chercheur d'or*, M. de Lapeyrouse a retracé l'histoire des premiers aventuriers qui pénétrèrent en Californie sous la conduite d'un Français, le marquis de Pindray, et il nous a initié à l'existence accidentée des trappeurs américains et aux mœurs des placers d'il y a trente ans. Certain de ses récits, et notamment l'histoire des aventures de Martial Hubert chez les Indiens, ont tout l'attrait d'un roman (Dreyfous).

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

La librairie Hachette vient de publier une nouvelle édition des *Œuvres de Hugues de Saint-Victor*, par M. B. Hauréau, de l'Institut; — les *Études agronomiques*, de M. Grandeau; — et la traduction de deux romans anglais, *les Napraxine*, par Ouïda, et *la Conversion de Jeanne*, par George Éliot.

La librairie académique Perrin vient de mettre en vente *la Mort*, du comte Léon Tolstoï, traduction de Ch. Halpérine.

Autres nouveautés de la semaine :

Hommage à M. Chevreul à l'occasion de son centenaire, par MM. Ch. Richet, Berthelot, Pouchet, etc.; — *la Mission du peuple serbe dans la question d'Orient*, par S. Bochkovith; — *l'Origine des plantes cultivées*, par A. de Candolle, 3e édition (Alcan); — *Chronique des élections à l'Académie française*, par A. Rouxel (Firmin-Didot); — la *Physiologie de l'amour*, par P. Mantegazza, traduction française; — *les Syndicats professionnels, leur rôle historique et économique*, par E. Reinaud (Guillaumin).

La Librairie illustrée prépare une série de publications nouvelles parmi lesquelles nous signalerons : *les Bourbons et la seconde coalition*, par Ernest Daudet; — *Galerie du XVIIIe siècle*, par Arsène Houssaye, nouvelle édition; — *la France sous les armes*, par le lieutenant-colonel Hennebert; — *Comment élever nos enfants?*, par X***; — *le Monde où l'on triche*, 2e partie, par Hogier-Grison; — *Dent pour dent*, par Émile Blavet; — *la Médecine et la santé mises à la portée de tous*, par le docteur Boudier; — *Causes grasses et causes maigres*, par G. Lèbre; — *les Billets bleus*, par Émile Goudeau; — *Amours singulières*, par Édouard Thiaudière.

Les prochains fascicules du *Droit mis à la portée de tout le monde*, par le professeur Accolas, comprendront *le Contrat de mariage, les Tutelles, les Obligations des commerçants, les Éléments du droit pénal et l'Histoire des traités de paix depuis la paix de Westphalie*.

M. Édouard Bajot, architecte, prépare une étude sur *la Maison française* qui formera une grammaire des styles du XVe au XIXe siècle; — MM. Henry Havard et Marius Vachon terminent un important ouvrage sur *les Manufactures nationales (les Gobelins, Sèvres, Beauvais)* qui sera illustré de nombreuses gravures.

Émile Raunié.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7470)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 12. (23e ANNÉE). — 18 SEPTEMBRE 1886.

LA RÉVOLUTION DE BULGARIE

ET

LA DIPLOMATIE EUROPÉENNE

« Ce sera, en tout cas, pour votre vieillesse un agréable souvenir que d'avoir régné sur les Bulgares. » Le prince Alexandre de Battenberg a déjà eu le loisir de méditer ces paroles de M. de Bismarck, qui, en lui conseillant jadis d'aller gouverner la Bulgarie, semble avoir prévu qu'il pourrait bien un jour l'engager à en revenir. Un ministre pour qui les princes et les États ne sont que les pions d'un échiquier peut avoir de ces prévisions.

Dût son règne n'être jamais plus qu'un souvenir, le prince Alexandre pourra se le rappeler avec complaisance; et, si jamais il lui prend fantaisie de les écrire, ses mémoires pourront ne pas manquer de piquant. L'inimitié de la Russie aura beau l'avoir fait descendre du trône, ce cadet de Darmstadt y aura fait assez bonne figure. Son rôle de prince des Bulgares, il l'a joué avec plus d'entrain et de personnalité que ne lui en demandaient ceux qui l'avaient affublé d'une couronne.

C'est là, en grande partie, son crime aux yeux de ses patrons de naguère. Il a trop régné; il a trop fait le prince; il s'est montré trop Bulgare. Il a eu le tort de ne pas assez se considérer comme le gérant de la puissance qui l'avait désigné au choix de ses sujets et à l'acceptation de l'Europe.

Et, en vérité, son règne n'a pas été d'un roi fainéant. Depuis sept ans qu'il a succédé au fabuleux roi des Bulgares qui sauva Candide, Alexandre de Battenberg a eu le temps de s'approvisionner de souvenirs variés. Appelé au trône avec une Constitution parlementaire, peut-être peu faite pour un peuple aussi novice, il n'a pas craint de suspendre sa Constitution pour la rétablir un peu après. Jeté au milieu d'un chaos de partis divers, conservateurs, libéraux, radicaux, il a su gouverner tour à tour avec tous les partis soudainement engendrés par le sol slave. N'ayant reçu de l'Europe qu'une Bulgarie réduite, il a réuni les Bulgares du Sud à ceux du Nord et pu dire à ses sujets : « Il n'y a plus de Balkans. » Attaqué par un voisin jaloux de sa fortune, il a sauvé son peuple de l'invasion et donné à sa couronne ce baptême de la victoire, indispensable aux dynasties nouvelles. Une chose manquait à sa précoce expérience, la perte de son trône. Cette émotion, les conjurés de Sophia la lui ont donnée, et, grâce à eux, il a connu une joie rare que peu de souverains entre les plus grands ont pu savourer, la joie de voir son peuple lui rester fidèle en dépit de l'hostilité de la diplomatie. Que de princes se laisseraient volontiers renverser pour avoir un pareil retour!

Cette couronne si vite reconquise, s'il a fallu la déposer de nouveau; si, de tout ce règne si bien rempli, il ne reste qu'un souvenir, ce sont de ces souvenirs qui, à vingt-neuf ans, se transforment facilement en espérances. Quand un jeune prince a mis sept ans à apprendre le bulgare, il n'aura garde d'aller l'oublier.

Il y aura un souverain à plaindre : ce sera le successeur de celui qui vient d'abdiquer, en admettant que l'Europe se mette d'accord pour lui en trouver un. Le prince que ses patrons naturels abandonnent aujourd'hui, les mêmes puissances seront peut-être un jour heureuses de le retrouver. L'Europe a eu de plus grandes surprises, et la diplomatie, qui en est coutumière, de plus singulières volte-face.

I.

En présentant, comme souverain, aux Bulgares émancipés par ses armes un prince de vingt-deux ans, neveu de l'impératrice Marie-Alexandrovna, sa femme, l'empereur Alexandre II comptait bien trouver dans le nouveau vassal de la Porte un ami et un client de la Russie. Si, à cet égard, les calculs du gouvernement de Pétersbourg ont été trompés, c'est en grande partie que ses exigences ont été trop grandes. Tant qu'a vécu le tsar libérateur, l'influence russe a été absolument prépondérante à Sophia. Il en a été de même durant les deux ou trois premières années du règne d'Alexandre III ; mais, pour maintenir son ascendant, la Russie avait besoin de ne pas trop le faire sentir. Il lui fallait ménager les susceptibilités bulgares, se montrer elle-même respectueuse des droits et libertés du peuple qu'elle n'avait pas délivré du joug des pachas turcs pour le faire passer sous le joug des consuls et des officiers russes. C'est ce que l'empereur Alexandre III et ses conseillers n'ont pas assez compris. Ils ont trop traité la jeune principauté en province moscovite et son jeune prince en vice-roi du tsar (1). La politique rétrograde, antioccidentale et antilibérale, qui, depuis le nouveau règne, prévaut à Saint-Pétersbourg, n'était pas faite pour fortifier au sud du Danube le prestige de la Russie. Tandis que les Russes en mission chez les frères bulgares ne déguisaient guère leur dédain pour la grossièreté des indigènes, les Bulgares ne dissimulaient point leur peu d'envie d'être gouvernés à la russe. Le régime intérieur de la Russie ne saurait avoir grand attrait pour des peuples qui, dans leur idéal national, se sont habitués à ne pas séparer l'idée de la liberté de celle de l'indépendance. L'autocratie ne sera jamais un aimant.

Le prince Alexandre, après son coup d'État, exécuté d'accord avec son impérial cousin, a bien essayé, lui aussi, de gouverner en autocrate. Il s'en est lassé au bout de quelques mois. Tout en cherchant à renforcer son pouvoir de souverain, il a rendu à ses sujets les libertés ou au moins les formes constitutionnelles consacrées à Tirnovo.

C'était déjà s'éloigner des principes préconisés à Gattchina et à Moscou. Bientôt après, cédant aux instances des différents partis nationaux coalisés contre les étrangers qui leur enlevaient les hauts emplois de la principauté, le prince Alexandre congédiait les ministres russes. On ne le lui pardonnait pas à Pétersbourg. La révolution de Philippopoli, l'union de la Roumélie orientale effectuée sans le concours de l'impérial protecteur, cette révolution qui semblait l'accomplissement du programme russe acheva d'aliéner au prince Alexandre les sympathies de la cour de Gattchina.

Si le traité de San-Stefano était resté l'idéal de la chancellerie pétersbourgeoise, c'était à condition que la grande Bulgarie fût édifiée par des mains russes et en style russe. En devançant l'heure marquée par la chancellerie impériale, en opérant spontanément la réunion des deux Bulgaries, le prince et ses conseillers avaient agi en révolutionnaires ; ils avaient violé les traités et manqué d'égards à leur auguste protecteur. C'est ainsi que l'événement qui semblait devoir le consolider a ébranlé le trône du prince de Battenberg. Suspect à Moscou, odieux à Gattchina, le prince Alexandre s'est vu en butte aux intrigues des agents russes et aux complots de leurs auxiliaires. Parmi ces Bulgares élevés à la double école de la Turquie et de la Russie (deux écoles dont les leçons ont parfois une singulière analogie), il s'en devait trouver d'assez hardis pour tenter à Sophia une de ces révolutions de palais dont Pétersbourg et Stamboul leur offraient tant de modèles.

Pour avoir pris l'Europe à l'improviste, le coup de théâtre de Sophia n'avait, comme il arrive souvent, rien d'imprévu. On le pressentait en Bulgarie et dans les pays voisins ; amis et adversaires du prince Alexandre en discutaient ouvertement les chances. Ce qui n'empêche pas que cette révolution a surpris la plupart de ceux qui l'avaient prévue. C'est, du reste, l'habitude en fait de révolutions aussi bien qu'en fait de coups d'État. On les annonce, on en parle longtemps à l'avance, et l'on est tout étonné le jour où elles éclatent.

Une chose certaine, c'est que le principal intéressé s'est laissé surprendre. Il avait laissé éloigner de lui les troupes qui lui étaient le plus dévouées. Ce n'est assurément pas qu'il fût sans appréhension. Quelques jours à peine avant l'explosion du complot, les dépêches de Bulgarie annonçaient qu'en vue de certaines éventualités le prince Alexandre renonçait à son voyage en Allemagne. Les correspondances les mieux informées mettaient en doute que le prince eût l'imprudence de quitter la Bulgarie.

Et, de fait, la conspiration russophile eût éclaté pendant son séjour à Darmstadt ou en Angleterre, que le prince de Battenberg eût fort risqué de ne pas avoir son retour de l'île d'Elbe. Si populaire qu'il fût près de la majorité de ses sujets, la brusque arrestation du prince, sa soudaine disparition, son silencieux voyage sur le Danube, le mystère qui durant quelques jours a plané sur sa destinée, n'ont pas été étrangers au réveil du loyalisme bulgare et à l'explosion d'enthousiasme dont a été accueillie la victime du guet-apens de Sophia.

Qu'il ait péché par négligence ou par témérité en se laissant surprendre au milieu de sa capitale, le prince Alexandre n'a pas à s'en repentir. Condamné par la haine du tsar, il pouvait tomber avec moins d'éclat. Ce qui eût perdu de réputation un pacha turc a mis le

(1) [illegible] dans la *Revue* du [illegible] 188[illegible], notre étude intitulée *Les Événements de Bulgarie et la situation de l'Orient.*

comble à sa popularité. Sa mésaventure de la nuit du 9 août (vieux style) s'est changée pour le jeune prince en bonne fortune. Les traîtres de Sophia ont préparé un piédestal au vainqueur de Slivnitza. Pour nous servir d'une expression vulgaire, malheureusement de mise d'un bout à l'autre de l'Europe, la conspiration du 9 août a été d'abord pour lui, en Bulgarie comme à l'étranger, une immense réclame.

Ce n'est pas seulement parmi ses sujets et ses anciens compagnons d'armes que la nuit du 9 août lui a valu de bruyantes démonstrations d'attachement; c'est bien au delà des frontières de la Bulgarie; c'est, en somme, dans la plus grande partie de l'Europe. Si les Allemands, ses compatriotes d'origine, ont fait de toutes parts éclater leurs sympathies pour ce cadet de Hesse-Darmstadt, il en a été de même en Angleterre, en Autriche-Hongrie, en Roumanie, un peu partout, jusqu'en Italie et en Espagne. En Russie même, les libéraux n'ont pas dissimulé leur intérêt pour cette victime des intrigues russes.

Les Grouief et les conspirateurs de Sophia ont produit sur le public européen l'effet des traîtres de théâtre sur les spectateurs impressionnables. Lorsque le prince, au sortir de son éclipse de quatre ou cinq jours, a reparu à Lemberg, il a été applaudi comme le héros d'un drame du boulevard qui rentre en scène après avoir échappé dans la coulisse au poignard de ses ennemis.

On a vu là le peu d'influence qu'a le sentiment sur la politique des cabinets. Le mouvement d'opinion en faveur du prince Alexandre l'a du moins dédommagé de l'abandon général des gouvernements. La diplomatie l'avait en quelque sorte sacrifié d'avance; les cabinets ne voyaient plus en lui qu'un embarras; sa disparition était pour plusieurs d'entre eux un soulagement.

Les organes de M. de Bismarck tenaient à bien établir que ce Battenberg n'était nullement un protégé allemand et que l'Allemagne n'avait nul intérêt à le maintenir à Sophia. S'il voulait continuer à régner en Bulgarie, il n'avait qu'à ne pas perdre les bonnes grâces du tsar. L'empereur Alexandre paraissant tenir à l'éloigner, la chute d'un prince de Bulgarie était une satisfaction que l'Allemagne ne pouvait refuser au souverain russe. Ce n'était là, semblait-il, qu'un bon procédé entre cours impériales. Petits princes et petits peuples ne valent pas une brouille entre elles.

Quand la *Germania* et la *Freisinnige Zeitung*, quand les cléricaux et les libéraux allemands se permirent d'exprimer simultanément leur sympathie pour le prince détrôné, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* leur adressa une de ces vertes réprimandes dont elle a le secret, les accusant d'attaquer la politique extérieure de M. de Bismarck sans rien comprendre aux vrais intérêts de l'empire.

L'Autriche-Hongrie, la puissance la plus directement intéressée à ne pas voir la Bulgarie convertie en vice-royauté russe, l'Autriche-Hongrie semblait prendre son parti du renversement du prince Alexandre. Il n'est pas jusqu'à l'Angleterre de lord Salisbury, l'Angleterre dont l'influence à Sophia avait supplanté celle de la Russie, qui ne parût prête à se résigner à la chute de son protégé. Comme si elle eût voulu s'en laver les mains, elle déclarait par ses feuilles les plus en vogue qu'elle était bien moins intéressée aux événements de Sophia que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

Le prince Alexandre eût eu le goût ou le loisir de consulter les chancelleries, qu'il se fût rendu à Darmstadt quinze jours plus tôt. L'ovation dont il s'est vu l'objet à Lemberg, en sortant du territoire russe, l'accueil enthousiaste qu'il a partout rencontré sur son passage, de la Galicie au Danube, les encouragements que lui a prodigués presque toute la presse européenne n'ont assurément pas été étrangers à son changement d'itinéraire. Au lieu de se laisser abattre par la froideur manifeste de la diplomatie, il a cédé au courant de sympathie qui le poussait à Sophia. Il a voulu se montrer digne de l'intérêt que lui témoignaient les foules et ne pas désespérer de sa fortune alors que le public lui faisait un tel crédit de confiance.

En ce sens, on peut dire que c'est un mouvement d'opinion qui l'a temporairement ramené sur le trône, en dépit des calculs des politiques et des combinaisons des chancelleries. C'était là un phénomène devenu trop rare dans la politique européenne pour être durable.

La question était de savoir si, au milieu des difficultés qui l'attendaient à Sophia et à Philippopoli, l'intérêt porté au prince Alexandre par l'opinion publique pouvait lui être longtemps d'un réel secours. La faveur populaire est changeante; l'engouement suscité par le prince Alexandre devait aller en s'affaiblissant à mesure que s'éloignaient les romanesques événements qui l'avaient provoqué; les gouvernements qui, lors de sa déposition, lui avaient montré si peu de sympathie pouvaient lui témoigner la même froideur, tandis que les rancunes persistantes du tsar devaient de nouveau le poursuivre dans son palais neuf de Sophia, d'autant plus implacables qu'elles venaient d'être trompées dans leurs espérances.

En rentrant dans ses États au milieu des acclamations de ses sujets, le prince Alexandre a compris qu'il ne pouvait plus guère compter que sur lui-même et sur son peuple ; que les influences dominantes en Europe n'hésiteraient pas à le sacrifier et qu'il lui serait malaisé de se relever d'une seconde chute. Il a préféré lui-même prendre les devants, déposer l'autorité qu'il tenait du concert européen et des constituants de Tirnovo. Aujourd'hui c'est aux Bulgares, c'est à ces ressuscités d'hier, à ces barbares revenants d'un passé lointain de montrer s'ils entendent n'être qu'une carte dans le jeu d'un chancelier.

II.

Les préférences de la Bulgarie ne sont guère douteuses. Elles se sont manifestées d'une façon qui ne laisse place à aucune incertitude. Si le jeune souverain du pays avait des ennemis, ces ennemis, abandonnés à eux-mêmes, étaient impuissants. L'immense majorité des Bulgares des deux versants du Balkan était dévouée au vainqueur de Slivnitza. En le rétablissant sur le trône, elle lui en avait donné une preuve que peu de nations peut-être donneraient aux souverains des dynasties les plus nationales.

L'événement avait complètement justifié les appréciations que nous formulions au lendemain de la révolution unioniste de Philippopoli et de la guerre fratricide entreprise par les Serbes contre leurs frères jougoslaves (1).

Ainsi que nous le disions ici même, le prince Alexandre, mal vu de la Russie, peu populaire jusqu'alors auprès des Bulgares, dont beaucoup ne lui avaient pas pardonné le coup d'État de 1881, le prince « Battenberg », comme affectaient de l'appeler nombre de ses sujets, était, grâce aux Serbes du roi Milan, devenu le héros national. Ainsi que nous l'écrivions, il ne devait plus faire bon, même aux représentants du tsar libérateur, de parler de le déposer. La couronne que l'empereur Alexandre II lui avait décernée et que l'empereur Alexandre III s'imaginait pouvoir lui reprendre à volonté, le jeune prince la tenait désormais de son épée ; il la tenait de l'admiration et de la reconnaissance de son peuple mené par lui à la victoire, et à une victoire dont il était d'autant plus fier que, contre toute attente, les milices bulgares l'avaient remportée seules, sans l'appui de l'étranger.

Voilà ce que les Zankof, les Grouief et leurs complices ont eu le tort de ne pas comprendre. Renverser le vainqueur des Serbes quelques mois après son triomphe, alors que le vaincu de Slivnitza, le roi Milan, était encore sur le trône, c'était trop compter sur la docilité et le défaut de mémoire des Bulgares.

Un an à peine après qu'il avait réuni les deux Bulgaries, la déposition du prince Alexandre ne pouvait manquer d'apparaître au plus grand nombre de ses sujets comme le complot de l'ingratitude nationale. Il était difficile en même temps de n'y pas voir un complot contre l'indépendance et la dignité du pays. Pour qui travaillaient les adversaires du prince déposé ? C'était manifestement pour la Russie, c'est-à-dire pour l'étranger, car, quelque opinion qu'on ait à cet égard en Occident, les Bulgares se considèrent bien comme un peuple et regardent les Russes comme un autre. Leur reconnaissance pour leurs libérateurs du Nord n'ira jamais jusqu'à désirer s'absorber dans l'empire du tsar (1).

Les partisans même de la Russie n'auraient garde de professer sur ce point une autre opinion que leurs compatriotes. Ce serait se déclarer traîtres à leur nationalité et perdre par là même toute influence sur un peuple déjà fier de son lointain passé et plein de hautes espérances.

Nous sommes obligé de répéter encore, à cet égard, ce que nous avons maintes fois affirmé ici et ailleurs. Il n'y a pas, à proprement parler, de panslavistes au sud du Danube. S'il y a des hommes qui servent la politique russe, c'est avec le dessein de s'en servir plus que de la servir. Ils espèrent arriver au pouvoir grâce à elle; mais, une fois le pouvoir conquis, ils se montreraient à leur tour plus ou moins ingrats pour leur protectrice. Ils recommenceraient tôt ou tard ce que Zankof lui-même et ses amis avaient fait, vers 1883, contre les généraux russes Sobolef et Kaulbars. Ils demanderaient, eux aussi, à être Bulgares et non Russes. Ce serait là assurément un jeu dangereux pour la jeune principauté; et c'est pour cela que la plupart des patriotes y répugnent.

Si les intrigues russes ont trouvé des adhérents à Sophia, c'est en grande partie que les luttes et les compétitions politiques ont profondément divisé le personnel gouvernemental bulgare. Là comme en d'autres pays qui se disent libres, les partis et les coteries en train de se disputer le pouvoir sont prêts à tout pour le conquérir et le garder. M. Zankof, ancien premier ministre, s'est-il fait russophile, et n'a-t-il pas craint de recourir à une conjuration ? C'est qu'il a vu là l'unique moyen de rentrer au ministère. M. Karavélof, le chef du cabinet en fonctions lors de la révolution de Sophia, a-t-il joué double jeu? s'est-il prêté à la formation d'un gouvernement provisoire en dehors du prince? C'est qu'il a cru voir là le plus sûr moyen de sauver sa situation.

La politique n'est pas œuvre de saints, a-t-on dit souvent ; elle l'est peut-être encore moins en Bulgarie qu'ailleurs. Dans cet État sans traditions, sans aristocratie d'aucun genre, sans classes dirigeantes, où l'élite de la nation est formée de marchands illettrés ou d'anciens instituteurs, tout le monde se croit apte à tout. La concurrence politique est arrivée à un degré d'acuité qui ne laisse aux politiciens bulgares rien à envier aux vieux pays parlementaires. C'est là, il faut bien le dire, une des plaies du nouvel État slave, ou, pour être plus juste, une des plaies de tous les États de la péninsule balkanique, d'Athènes à Bucharest.

En Bulgarie, le mal est d'autant plus grand qu'il s'étend à l'armée aussi bien qu'à l'administration, aux

(1) Voy. la *Revue* du 5 décembre 1885.

(1) Nous pouvons à cet égard renvoyer le lecteur aux récents ouvrages de M. Leger (*la Bulgarie*) et de M. Émile de Laveleye (*la Péninsule des Balkans*, 1886, tome II).

militaires non moins qu'aux civils. Dans un pays né d'hier, où tous les grades sont d'institution récente, où le commandement des milices nationales est exercé par des officiers plus ou moins improvisés, où le ministère de la guerre est d'ordinaire confié à un colonel ou à un lieutenant-colonel, faute de grades plus élevés pour y prétendre, on conçoit que tous les hommes qui ceignent l'épée aspirent au commandement et n'attendent pas pour leur avancement l'ordre du tableau. La tentation de faire son chemin par la politique et les *pronunciamientos* est forte. Les cadets même de l'École militaire croient pouvoir gagner un grade à l'aide d'une révolution de palais. « Voilà ce que c'est que de ne m'avoir pas nommé major ! » criait le capitaine Bendéref au prince Alexandre en le contraignant, le revolver au poing, de signer son abdication (1).

Sous ce rapport, la jeune armée bulgare et rouméliote n'est pas sans ressembler aux armées de l'Espagne d'Isabelle II ou à celles de certaines républiques hispano-américaines, avec cette différence que, sur les versants du Balkan, on se contente encore des grades de major ou de colonel, comme si le titre de général ne pouvait être porté que par des Russes.

Démoralisation politique et militaire, voilà un double ulcère d'une sérieuse gravité pour un État aussi jeune. Heureusement pour lui, qu'ainsi qu'il arrive également ailleurs, le peuple vaut mieux que ceux qui se disputent l'honneur de le conduire.

Les auteurs du complot de Sophia en ont vite fait l'expérience. Ils ont eu beau se débarrasser du prince et le faire disparaître durant près d'une semaine; ils ont eu beau composer leur gouvernement provisoire des noms les plus en vue dans les différents partis, y réunissant sur le papier des hommes qui jamais n'eussent pu gouverner ensemble, ni la nation ni l'armée ne se sont laissées prendre à ce piège. Avant même que le prince captif eût été retrouvé, les chefs de la conspiration avaient vu l'immense majorité du pays proclamer de nouveau le souverain renversé.

Jamais peut-être restauration n'avait été aussi rapide ou aussi spontanée. Ce n'est pas de leur jeune prince que les Bulgares auraient pu dire qu'il avait été ramené dans les fourgons de l'étranger. Ce n'est pas de lui que ses adversaires eussent osé répéter qu'il avait été imposé à son peuple par la diplomatie. C'est peut-être ce que les trois quarts des Bulgares diront bientôt de son successeur. Depuis son retour triomphal parmi ses sujets, le prince Alexandre pouvait dire qu'il régnait par la volonté nationale : c'est peut-être pour cela que villes et villages l'avaient accueilli avec de telles démonstrations de joie et de fidélité. Le peuple sentait d'instinct que c'était le souverain de son choix qu'il acclamait; que l'abandonner, c'était renoncer pour longtemps à l'indépendance.

Aussi, quelles que soient les difficultés intérieures de la Bulgarie, quels que soient ses embarras administratifs, militaires, financiers; si, au lieu d'être une principauté vassale de la Porte, le jeune État slave était une grande puissance capable de mettre en ligne un ou deux millions d'hommes, Alexandre de Battenberg aurait pu régner en sécurité, confiant dans son épée et dans son étoile. A en juger par les événements, le premier prince de Bulgarie est des hommes dont l'histoire fait des fondateurs de dynasties.

Mais, par malheur pour lui et pour son pays, la Bulgarie est trop nouvelle et trop petite pour être encore absolument maîtresse de ses destinées. Elle ne peut se fier à ce qu'on appelait, il y a quelque vingt ans, le principe de non-intervention. Moins heureuse à cet égard que la Belgique, que la Grèce, que l'Italie, tour à tour émancipées par nos armes, elle ne saurait guère compter sur un libre développement intérieur. Ce qu'elle a à redouter, ce ne sont pas ses maîtres de la veille ni ses ennemis de Slivnitza, ce sont ses libérateurs, qui semblent l'avoir affranchie moins pour elle-même que pour eux-mêmes.

III.

La Porte, la seule puissance qui semblerait en droit d'intervenir, n'a garde de réclamer ses prérogatives de suzeraine. A Philippopoli comme à Sophia, le sultan paraît n'avoir qu'une politique : l'inertie. Il semblerait que l'hôte d'Yldiz-Kiosk soit désintéressé dans les événements qui se passent sur le territoire de l'empire, à deux ou trois journées de marche de sa capitale. C'est que la Porte sent que son intervention risquerait d'en entraîner une autre. Si peu de satisfaction que lui ait apportée l'union de la Roumélie orientale et de la Bulgarie, le Divan a conscience de n'avoir rien à gagner à un nouveau changement chez ses vassaux.

Quant aux aînés des Bulgares en indépendance, à leurs voisins et rivaux les Roumains, les Serbes, les Grecs mêmes, ils sont aujourd'hui d'accord pour redouter en Bulgarie une intervention qui mettrait en péril l'indépendance de tous les États balkaniques.

Il ne saurait y avoir aucun doute sur les sentiments qui prévalent à Bucharest. L'occupation de la Bulgarie par les armées du tsar ferait de la Roumanie, placée entre les troupes impériales du Pruth et celles du Danube, une sorte d'enclave russe. Cela seul expliquerait la popularité du prince Alexandre chez ses voisins du Nord : une Bulgarie indépendante est nécessaire à l'indépendance roumaine.

On en pourrait dire presque autant des Serbes et des Grecs. Hellènes et Serbes ont beau avoir vu d'un œil jaloux la rapide croissance de la Bulgarie; ils ont

(1) Récit de l'attentat de Sophia par le prince Louis de Battenberg, frère du prince Alexandre et son compagnon de captivité (*Journal des Débats*, du 3 septembre 1886).

beau, les uns et les autres, être en compétition avec les Bulgares pour la possession de la Macédoine et des contrées voisines : Hellènes et Serbes ont intérêt à ce que la Bulgarie demeure libre de tout joug étranger, ne fût-ce que pour ne pas attirer dans l'héritage qu'ils se disputent de nouveaux compétiteurs.

L'attitude du gouvernement de Belgrade depuis la révolution de Sophia a été digne d'attention. La veille encore, les rapports entre Serbes et Bulgares, ces frères jumeaux brouillés pour le partage de terres de famille, étaient fort tendus. La paix entre les deux voisins slaves avait eu beau être signée, les relations amicales n'avaient pas été reprises. Les rancunes de la guerre subsistaient, la Serbie avait même repris ses armements et, à tort ou à raison, les Bulgares affectaient de croire de sa part à une reprise des hostilités. Tout a changé avec le complot qui a renversé le prince Alexandre. Au lieu de chercher à profiter de la déposition du prince et de l'anarchie qui risquait de s'introduire chez ses voisins de l'est, le gouvernement serbe semble avoir médité sur la révolution de Sophia et avoir à cette occasion fait un retour sur lui-même. Il s'est dit que ce qui se passait dans la capitale bulgare pourrait bien un jour se reproduire à Belgrade. Le roi Milan, en butte, lui aussi, à des complots; le roi Milan, qui possède dans le prince Karageorgevitch, gendre du souverain du Montenegro, un compétiteur tout désigné, a trouvé que le coup d'État nocturne du 9 août était de mauvais exemple. Ne sont-ce pas là de ces procédés révolutionnaires qu'entre princes on se doit de condamner? Le roi de Serbie n'y a pas manqué ; il a été des premiers et des plus empressés à envoyer ses félicitations au prince rappelé par ses sujets. Une semblable restauration était, pour les peuples voisins, d'assez bon exemple pour que le souverain serbe en fît compliment à son rival bulgare.

L'intérêt dynastique était, du reste, en pareil cas, chez le roi Milan, d'accord avec l'intérêt national. Si à Belgrade, tout comme à Sophia et pour des raisons analogues, il existe un parti russe ou, mieux, un parti russophile, enclin à s'appuyer de préférence sur l'amitié du tsar, le gouvernement serbe sent parfaitement que tout accroissement de l'influence russe en Bulgarie risque de tourner au détriment de l'indépendance serbe vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie. Les liens qui enchaînent déjà la Serbie à la monarchie des Hapsbourg sont assez étroits pour que le gouvernement de Belgrade ne désire pas les resserrer davantage. Or il est manifeste pour tous qu'une occupation de la Bulgarie par les troupes russes risquerait d'amener tôt ou tard une occupation de la Serbie par les « kaiserliks ».

Loin d'apporter dans la péninsule de nouveaux germes de discorde, la révolution de Sophia tendait ainsi à rapprocher les uns des autres les gouvernements et les peuples qui se disputent la succession du Turc. La brusque déposition du prince Alexandre, accompagnée de la menace d'une intervention russe, a fait sentir à ces petits États ce qu'ils oublient trop souvent : c'est qu'en dépit de leurs rivalités nationales il y a entre eux une solidarité involontaire.

Si la région des Balkans était abandonnée à elle-même, le complot de Sophia y aurait été plutôt une cause de paix qu'une cause de trouble. Rien probablement n'y nécessiterait une intervention du dehors qui ne se justifierait ni par l'intérêt de la paix européenne ni par l'intérêt des populations balkaniques et ne pourrait avoir d'autre explication que les calculs de la politique russe et les rancunes personnelles du tsar.

Il est à remarquer, en effet, et ce n'est pas là chose indifférente, que la politique ne semble pas, en Bulgarie, le seul guide de la conduite de la Russie. Dans l'animosité manifestée publiquement et obstinément par l'empereur Alexandre III à son cousin Battenberg, il y a autre chose que les mécontentements ou les défiances d'un chef d'État : il y a les ressentiments d'un parent puissant contre un parent pauvre et obscur élevé par lui et accusé d'avoir payé d'ingratitude son protecteur. Là est le secret des procédés de la Russie. Ce n'est pas la politique, c'est la haine, une haine toute personnelle d'homme à homme, qui explique l'attitude du tsar.

On l'a bien vu par sa réponse au télégramme de soumission envoyé de Roustchouk par le prince Alexandre. Dans ses avances au tsar et à la Russie, le jeune souverain s'était abaissé aussi bas que le lui permettaient sa dignité personnelle et le respect de son peuple. L'autocrate russe lui a répondu avec un sans-gêne brutal. Certes, ce n'était là ni le langage de la politique ni les formes courtoises de la diplomatie.

Après la publication par le *Moniteur officiel* de l'empire russe d'une pareille déclaration de haine, le prince Alexandre n'avait plus d'illusion à garder sur les sentiments de son impérial cousin ; tout espoir de conciliation était manifestement devenu chimérique. L'offre même d'abdiquer aux mains de la Russie une couronne qu'il déclarait tenir d'elle n'avait pu fléchir le fils d'Alexandre II ; cette offre d'abdication volontaire, l'empereur de Russie l'avait accueillie en de tels termes que le prince Alexandre restait libre de ne prendre conseil que de sa dignité offensée et des intérêts du peuple qui lui avait confié ses destinées. Il n'a eu en vue que le bien de ses sujets ; il n'a songé qu'à leur épargner de nouvelles épreuves, et, en descendant du trône, il n'a demandé qu'une chose à la Russie et à l'Europe : le respect de l'indépendance du peuple qu'il quittait.

Cette indépendance, l'abdication même du prince est, hélas ! une preuve qu'elle a été outrageusement violée. Il serait curieux de voir de quelle manière la Russie et les cours impériales accueilleraient le choix des Bulgares, si la prochaine Assemblée nationale rappelait de nouveau le prince Alexandre.

En attendant, l'histoire moderne, déjà si riche en violences diplomatiques et militaires, fournit peu d'exemples d'un pareil mépris du droit international et du droit des peuples.

Vassal du sultan et non du tsar, élu librement par ses sujets, reconnu par l'Europe, en paix avec ses voisins, le prince Alexandre a dû renoncer à la couronne contrairement au vœu de son peuple, contrairement au vœu de la puissance suzeraine, contrairement au vœu de tous ses voisins et en dépit même des sympathies de l'Europe.

Après cela, on peut se demander ce qui reste du traité de Berlin. On peut se demander si les puissances telles que l'Angleterre et l'Autriche, qui désiraient arracher les Balkans à l'influence russe, ont été bien inspirées en 1878, en coupant la Bulgarie en deux et en en faisant une principauté vassale de la Porte. Toutes ces précautions de la diplomatie ont tourné au profit de la puissance contre laquelle elles étaient dirigées. La Bulgarie fût demeurée unie, elle eût été érigée en royaume indépendant, que la Russie eût eu moins de facilités d'intervention, et ses intrigues moins de prise sur les Bulgares.

Aujourd'hui les feuilles russes demandent qu'on mette les conventions internationales d'accord avec la situation nouvelle, invitent la diplomatie à transporter officiellement la suzeraineté sur la Bulgarie de Constantinople à Saint-Pétersbourg. Ce serait en finir avec des fictions qui, aux yeux des feuilles moscovites, ont fait leur temps.

« On a prétendu, a dit le prince de Bulgarie en faisant ses adieux à ses officiers, que ma personne était la cause de la divergence d'idées entre la Russie et la Bulgarie. On verra plus tard si c'est la personne ou la fonction même du prince de Bulgarie qui est un obstacle à l'accord des deux pays. »

Le trône princier de Sophia n'a pas encore été remplacé par un siège de gouverneur russe ; la place est vacante ; les candidats peuvent se présenter : ils savent de quel côté ils devront se tourner et à quelles exigences ils auront à se soumettre. Une pareille succession tentera-t-elle beaucoup d'ambitions, et quels seront les princes désireux d'aller à leur tour en Bulgarie faire provision de souvenirs pour leurs vieux jours ?

IV.

L'Europe a assisté, durant ces dernières semaines, à un spectacle qui lui fait peu d'honneur. Elle a vu la presse officieuse des grandes puissances, des États les plus intéressés à l'indépendance du Balkan, la presse de l'Allemagne et de l'Autriche conseiller en chœur au prince de Bulgarie de plier humblement devant les haines du tsar et d'abandonner ses sujets à l'ingérence et aux rancunes de la Russie.

Voilà les avis qu'ont donnés, quelques années après le congrès de Berlin, les cabinets qui prétendent présider aux destinées du continent ! Il s'est trouvé, à l'encontre des prédictions de nombre de faux prophètes, que les Bulgares n'ambitionnent nullement l'honneur de devenir sujets du tsar ; il s'est rencontré sur le Balkan, aux portes même de Constantinople, un peuple et un prince qui ont osé aspirer à s'émanciper de l'ingérence russe, et les chancelleries de Berlin et de Vienne n'ont eu d'autre souci que de refréner ces téméraires velléités d'indépendance ! Les organes attitrés de M. de Bismarck n'ont cessé de conseiller au peuple de se soumettre, et au prince de se démettre !

C'est là, en vérité, une singulière façon d'entendre les intérêts de l'Europe, une singulière façon de les servir. Nous doutons que l'Allemagne ait lieu d'en être fière. Et, de fait, les esprits indépendants d'au delà du Rhin sentent déjà ce qu'il y a de peu glorieux, pour le nouvel empire, dans ce rôle de complaisant envers les vengeances ou les convoitises russes.

Il reste, il est vrai, aux admirateurs du chancelier un moyen de le défendre : c'est de ne voir dans sa condescendance envers le tsar qu'un piège, une façon de dépouiller la Russie de ce qui lui restait de popularité en Orient.

En présence d'un tel spectacle, il nous est permis de constater que ni l'équilibre de l'Europe ni l'indépendance des peuples n'ont rien gagné à l'effacement de la France. Jamais les petits n'ont eu moins de sécurité. L'alliance ou l'entente des trois empires maintient bien la paix européenne ; mais, pour la maintenir, elle semble décidée à sacrifier les intérêts de l'Europe aux passions ou aux entêtements des chefs d'empires, et cela alors même que ce sacrifice risque d'entraîner à bref délai de nouvelles et périlleuses complications.

Il est facile, en effet, d'offrir en holocauste aux rancunes du tsar le prince Alexandre et ses trois millions de sujets ; mais que la Russie occupe les Balkans ou y installe un prince de son choix réduit à n'être qu'un lieutenant du tsar, ce ne sera pas là une solution. Les Bulgares reprendront bientôt le mot d'ordre national : *la Bulgarie aux Bulgares*. L'Autriche ne pourra longtemps assister immobile à la prépotence russe sur le Balkan. Il lui faudra prendre à son tour des gages en Serbie ou en Macédoine ; et, le jour où l'on essayera de délimiter nettement la sphère d'intérêts des deux empires rivaux, il sera malaisé d'arrêter leur choc. Toute l'habileté de M. de Bismarck aura peine à satisfaire à la fois Vienne et Pétersbourg. On s'apercevra peut-être tardivement que la solution la plus simple et la plus profitable à tous, c'était encore de laisser la péninsule des Balkans aux peuples indigènes, et de leur reconnaître le premier droit d'un peuple libre : celui de se gouverner à leur gré.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

ROMANCIERS CONTEMPORAINS

Pierre Loti (1)

Je viens de relire presque sans un arrêt, à la campagne, serré contre la terre maternelle, sous un ciel amollissant et chargé d'orages, les six volumes de Pierre Loti. Au moment où je tourne la dernière page, je me sens parfaitement ivre. Je suis plein du ressouvenir délicieux et triste d'une prodigieuse quantité de sensations très profondes, et j'ai le cœur gros d'un attendrissement universel et vague. Pour parler, si je puis, avec plus de précision, ces deux mille pages m'ont suggéré, m'ont fait imaginer un trop grand nombre de perceptions inattendues; et ces perceptions étaient accompagnées de trop de plaisir et en même temps de trop de peine, de trop de pitié, de trop de désirs indéfinis et irréalisables... Mon âme est comme un instrument qui aurait trop vibré et à qui le prolongement muet des sensations passées serait douloureux. Je voudrais jouir et souffrir de la terre entière, de la vie totale, et, comme saint Antoine à la fin de sa tentation, embrasser le monde.

Vous pouvez, si cela vous plaît, juger excessive l'impression que laissent en moi les romans. J'avoue moi-même que ma conscience de critique en est tout inquiétée. Les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature ne m'ont jamais troublé ainsi. Qu'y a-t-il donc dans ces histoires de Loti? Car elles sont d'ailleurs composées avec une extrême nonchalance, écrites avec un vocabulaire restreint, en petites phrases d'une construction tout unie. Vous n'y trouverez ni drames singuliers ou puissants, ni subtiles analyses de caractères, puisque tout s'y réduit à des amours suivies de séparations et que les personnages y ont des âmes fort simples. Beaucoup de livres, anciens ou récents, supposent un tout autre effort de pensée, d'invention et d'exécution. Mais avec cela les romans de Loti m'envahissent et m'oppriment plus qu'un drame de Shakespeare, plus qu'une tragédie de Racine, plus qu'un roman de Balzac... Et c'est pour cela que je suis inquiet. Ont-ils donc un sortilège en eux, un maléfice, un charme qui ne s'explique point, ou qui s'explique par autre chose encore que par des mérites littéraires?

Voici : ces romans ébranlent l'âme à la fois dans ce qu'elle a de plus raffiné et dans ce qu'elle a de plus élémentaire. Ils frappent, si je puis dire, les deux touches extrêmes du clavier sentimental. Car d'un côté vous avez eu sous les yeux les objets les plus singuliers, vous en avez reçu les impressions les plus neuves, les plus rares, les plus aiguës; et d'autre part vous avez éprouvé les sentiments les plus naturels, les plus largement humains, les plus accessibles à tous. Vous avez vu, de vos yeux de dilettante occidental épris de pittoresque, danser la *upa-upa* à Tahiti; vous avez vu glisser les danseuses birmanes pareilles à des chauves-souris...; et vous avez pleuré sur des aïeules, sur des enfants qui meurent ou sur des amants qui se séparent, avec le meilleur de votre âme, la partie la plus naïve et la plus saine de vous, et du même cœur que vous aimez votre mère ou votre pays natal. Vous avez connu les troubles de la sensualité la plus curieuse et la plus savante — et les émotions de la sympathie la plus pure et de la plus chaste pitié...

Ainsi vous goûtez dans ces livres le charme limpide des poèmes ingénus et le charme pervers des extrêmes recherches de l'esthétique contemporaine — ce qui est au commencement des littératures et ce qui est à la fin. Telle page vous communique deux impressions distinctes, entre lesquelles il y a des milliers d'années,— et entre lesquelles il y a parfois aussi « l'épaisseur effroyable du monde ». Et le poète vous insinue peu à peu l'âme qu'il a lui-même, une âme qui serait contemporaine de l'humanité naissante et de l'humanité vieillie et qui aurait parcouru la surface entière du globe terrestre; âme amoureuse et triste, toujours inquiète et toujours frémissante. Et c'est de cette âme que vient aux petites phrases de Loti leur immense frisson...

On peut voir, par l'exemple de Pierre Loti, comment, par quel détour, les vieilles littératures reviennent quelquefois à la simplicité absolue. Une extrême sensibilité artistique exercée par les objets les plus extraordinaires et qui se repose enfin dans la traduction des sentiments les plus ingénus; ce qu'on a appelé « l'impressionnisme » aboutissant à une poésie purement naturelle : tel est à peu près le cas de l'auteur d'*Aziyadé* et de *Pêcheur d'Islande*. Or, à y regarder d'un peu près, on croit reconnaître que c'est l' « exotisme » des objets auxquels elle s'est d'abord appliquée qui a aiguisé à ce point sa sensibilité, et que ce sont certains sentiments engendrés par cet exotisme qui l'ont ramené à la belle simplicité des idylles ou des tragédies familières. Voyons comment a pu se faire cette singulière évolution.

I.

Des circonstances uniques ont contribué à former le talent de Pierre Loti. Après une enfance rêveuse et tendre, le voilà élève de l'École navale, puis en route à travers le monde. Cette vie de marin, si différente de la nôtre, songez quels effets elle peut avoir sur l'âme. Par les longues traversées, dans la solitude infinie des mers, l'idée persistante et le sentiment de l'immensité de l'univers et de la fatalité des forces naturelles doit vous

(1) *Aziyadé; le Mariage de Loti; le Roman d'un spahi; Fleurs d'ennui; Mon frère Yves; Pêcheur d'Islande.*

remplir lentement d'une indéfinissable tristesse. Et, si ce sentiment peut se tourner en piété grave chez quelques-uns, il peut tout aussi bien se résoudre en un fatalisme résigné. Puis la profonde diversité des êtres humains sur les différents points du globe, la multiplicité des religions, des morales et des coutumes, n'est sûrement pas un encouragement à croire. Enfin les longs isolements et les abstinences de l'homme de mer sont coupés par des heures de folie et de revanche où ses sens longtemps sevrés se précipitent à leur assouvissement. Tout cela, courses à travers le monde, rêveries interminables et orgies violentes, est également propre à exaspérer la sensibilité et à vider l'âme de toute foi positive. A vingt-sept ans, Pierre Loti, qui a rêvé sur tous les océans et visité tous les lieux de joie de l'univers, écrit tranquillement, entre autres jolies choses, à son ami William Brown :

« ... Croyez-moi, mon pauvre ami, le temps et la débauche sont deux grands remèdes... Il n'y a pas de Dieu; il n'y a pas de morale; rien n'existe de tout ce qu'on nous a enseigné à respecter; il y a une vie qui passe, à laquelle il est logique de demander le plus de jouissances possible en attendant l'épouvante finale qui est la mort... Je vais vous ouvrir mon cœur, vous faire ma profession de foi : j'ai pour règle de conduite de faire toujours ce qui me plaît, en dépit de toute moralité, de toute convention sociale. Je ne crois à rien ni à personne; je n'aime personne ni rien; je n'ai ni foi ni espérance... »

Vous direz : Ces propos manquent un peu de nouveauté ; ceci est du plus vénérable romantisme; Loti parle ici comme Lara, Manfred et le Corsaire, plus brutalement, voilà tout. — Oui; mais Pierre Loti, élevé par bonheur en dehors de la littérature, est ici byronien sans le savoir et avec une entière sincérité. Il recommence, tout seul, pour son compte, l'évolution morale de son siècle. Et bien a pris à Pierre Loti de passer par la désespérance et la négation absolues; car, à partir de ce moment, il parcourt le monde sans autre souci que d'y recueillir les sensations les plus fortes ou les plus délicates. Il ne considère plus l'univers visible que comme une proie offerte à son imagination et à ses sens. Et ce futur grand écrivain s'assigne un idéal de vie de plus en plus différent de la vie de l'écrivain et du littérateur de profession. Chétive et misérable vie, en effet, que celle du scribe occupé dans son coin à polir ses phrases et à noter ses petites observations sur un tout petit groupe humain, quand le monde est si vaste et l'humanité si variée! Et que sont ces pauvres petits plaisirs intellectuels auprès des grandes joies animales de la vie physique! Loti fortifie ses muscles, se fait un corps agile, souple et robuste, un corps de gymnaste et de clown. Ce corps, il le pare richement et le déguise en cent façons : il trouve à cela un plaisir d'enfant ou de sauvage. Il noue des amitiés étroites avec des êtres primitifs et beaux, Samuel, Achmet, Yves, créatures plus nobles et plus élégantes que les civilisés médiocres, et avec qui son esprit n'a point à s'efforcer ni à se contraindre et goûte d'ailleurs le plaisir de la domination absolue. Il jouit de la variété inépuisable des aspects de la terre, et plus encore peut-être de tout l'imprévu de l'animal humain. Il jouit de sentir qu'il y a entre certaines races de telles différences que jamais elles ne se comprendront, de sentir que les hommes sont impénétrables et inintelligibles les uns aux autres, comme l'univers est inintelligible à tous. Il aime des femmes de tous les types et de tous les genres de beauté dans tous les pays du monde : Aziyadé, Rarahu, Pasquala, Fatougaye ; et chaque fois il connaît l'orgueil et le délice d'être aimé absolument, jusqu'à la mort. Il accomplit ainsi son rêve : jouir de tout son corps et jouir de toute l'étendue de la planète où ce corps a été jeté. Car n'est-ce pas une pitié que, pouvant connaître la terre entière et multiplier par là notre vie et notre être, nous demeurions confinés dans notre clapier ? Très réellement on peut dire que le songe de la vie aura été pour Loti fort supérieur à ce qu'il est pour nous et que la terre lui aura été autre chose qu'à nous les immobiles. Il sera un des rares hommes qui auront habité toute une planète : moi, je mourrai n'ayant habité qu'une ville, tout au plus une province. Cette vie de Pierre Loti me paraît si belle que, pour me défendre en y songeant de l'amertume et de l'envie, j'ai besoin de me rappeler ces paroles de l'*Imitation de Jésus-Christ :* « Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes? Voilà le ciel, la terre et tous les éléments ; or c'est d'eux que tout est fait... Quand tout ce qui est au monde serait présent à vos yeux, que serait-ce qu'une vision vaine? » (Livre II, chap. xx.) Mais cela même ne suffit pas à me consoler.

II.

Or, un jour, tandis qu'il menait cette vie extraordinaire, Pierre Loti s'avisa de noter, pour son plaisir, ses impressions. Et cet officier de marine qui ignorait presque, si on l'en croit, la littérature contemporaine, qui n'avait pas lu une page ni de Flaubert, ni des Goncourt, ni de Daudet, se révéla d'emblée comme un des premiers entre les écrivains pittoresques et comme un des peintres les plus surprenants qu'on eût vus des choses exotiques.

Il est vrai que tout semblait conspirer pour faire de l'exotisme de Pierre Loti quelque chose de très pénétrant et de très puissant.

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup plus de cent ans que l'exotisme a fait son entrée dans notre littérature. Il suppose un don qui ne s'est entièrement développé que très tard dans l'aveugle et routinière huma-

nité : le don de *voir* et d'aimer l'univers physique dans tous ses détails. Ce don se réduit à fort peu de chose chez les hommes des temps primitifs et de l'âge moyen des civilisations. Ils voient les choses exactement, mais sommairement. Les hommes du moyen âge découvrent l'Orient, c'est-à-dire une nature, une humanité et un art très différents des leurs, et ils paraissent à peine s'en douter; presque rien de cette étrangeté ni de ce pittoresque n'a passé dans les chansons de geste postérieures aux croisades ni dans les fabliaux. Ce n'est point un paradoxe, je vous assure, de dire que c'est de nos jours seulement que l'homme a eu des yeux, a su voir entièrement le monde extérieur. Si quelques poètes n'étaient venus, doués de facultés singulières, l'humanité aurait à jamais ignoré l'aspect de sa planète. C'est, je crois, Bernardin de Saint-Pierre, ce grand vagabond, ce génie hardi et tendre, qui a commencé à voir. Le premier, il a eu la perception émue de la flore des tropiques. Et c'est la nouveauté d'une région étrangère qui lui a dessillé les yeux, qui lui a permis de les ouvrir ensuite sur la nature de chez nous ; et ainsi c'est l'exotisme qui a définitivement introduit le pittoresque dans notre littérature. Puis Chateaubriand décrit l'Amérique, les forêts vierges, les pampas et les grands fleuves. Et alors le romantisme apparaît, dont le principal rôle est justement de décrire ce que nous n'avons pas coutume de voir : l'Espagne, l'Italie, l'Orient — et le moyen âge, l'éloignement dans le temps équivalant à l'éloignement dans l'espace. Sans doute le romantisme manque souvent de sincérité ; il tombe dans le convenu, dans le bibelot, dans la verroterie. Il y a fort à redire à l'Orient des *Orientales* et au moyen âge de *Notre-Dame de Paris*. N'importe : la faculté de voir, de jouir profondément des formes et des aspects des choses s'est éveillée et ne s'endormira plus. Et, du jour où cette faculté s'applique, non plus à des objets étrangers, mais à ce que nous avons tous les jours sous les yeux, la littérature nouvelle est née: le romantisme engendre le naturalisme. Mais, si intéressantes que soient les descriptions de la réalité prochaine, l'exotisme, quand il est sincère, garde un charme particulier, un charme pénétrant et attristant. Je n'en veux pour preuve que certaines pages de Gautier, *Salammbô*, ce bibelot héroïque et grandiose, et les deux volumes de Fromentin sur le *Sahel* et le *Sahara*, et les romans de Pierre Loti, ce roi de l'exotisme.

Tout, ai-je dit, semble avoir conspiré pour assurer cette royauté à l'auteur d'*Aziyadé*. Il y fallait au moins trois conditions. Il était bon, d'abord, que l'écrivain vît le monde entier, non seulement le Pacifique, mais les mers du Pôle, non seulement l'Amérique, mais la Chine, non seulement Tahiti, mais le Sénégal. Car, s'il n'avait connu qu'une ou deux régions, il risquait de se confiner dans leur description et de recommencer éternellement avec artifice ce qu'il aurait fait d'abord avec sincérité. Sa sensibilité devait d'ailleurs, pour s'aiguiser toujours plus et se rajeunir, s'exercer sur des objets aussi divers que possible. Or la visite complète de cet immense univers n'était guère permise et facile qu'à un homme de la fin de ce siècle. Pierre Loti a eu l'esprit d'y naître — et d'être officier de marine, c'est-à-dire condamné par sa profession aux pérégrinations sans fin. — Il fallait en second lieu que l'écrivain sût voir. Cela n'est pas si commun, du moins au degré où ce don était exigé ici. J'ai dit que l'humanité supérieure n'avait commencé que depuis un siècle à bien saisir la merveilleuse diversité de son habitacle. Aujourd'hui encore les simples et les trois quarts des hommes cultivés ne voient pas. J'ai souvent interrogé des paysans qui avaient été soldats dans l'infanterie de marine, qui avaient vécu en Chine, au Tonkin, aux Antilles, au Sénégal : je vous assure qu'ils n'avaient rien vu. Et les bons missionnaires, préoccupés d'une seule idée, hantés de leur rêve d'évangélisation, ne voient guère mieux les « pays étranges ». Au reste, s'ils les voyaient bien, ils y prendraient tant de plaisir qu'ils n'auraient plus de courage pour l'action; puis ils comprendraient l'abîme qui sépare les races et renonceraient à leur tâche impossible et sublime. Or Pierre Loti a éminemment le don de voir et de sentir. Il s'en explique dans *Aziyadé* avec un peu d'effort et quelque pédanterie ; mais cet effort même de l'expression marque bien qu'il connaît la rareté inestimable du don qui est en lui :

« ... Vous êtes impressionné par une suite de sons; vous entendez une phrase mélodique qui vous plaît. Pourquoi vous plaît-elle? Parce que les intervalles musicaux dont la suite la compose, autrement dit les rapports des nombres de vibrations des corps sonores, sont exprimés par certains chiffres plutôt que par d'autres. Changez ces chiffres, votre sympathie n'est plus excitée ; vous dites, vous, que cela n'est plus musical, que c'est une suite de sons incohérents. Plusieurs sons simultanés se font entendre; vous recevez une impression qui sera heureuse ou douloureuse : affaire de rapports chiffrés, qui sont les rapports sympathiques d'un phénomène extérieur avec vous-même, être sensitif.

« Il y a de véritables affinités entre vous et certaines suites de sons, entre vous et certaines couleurs éclatantes, entre vous et certains miroitements lumineux, entre vous et certaines lignes, certaines formes. Bien que les rapports de convenance entre toutes ces différentes choses et vous-même soient trop compliqués pour être exprimés comme dans le cas de la musique, vous sentez cependant qu'ils existent...

« Tout cela posé, passons à votre définition à vous, Loti. Il y a affinité entre tous les ordres de choses et vous. Vous êtes une nature très avide des jouissances artistiques et intellectuelles et vous ne pouvez être heureux qu'au milieu de tout ce qui peut satisfaire vos besoins sympathiques, qui sont immenses... »

Enfin, il fallait que l'écrivain sût exprimer ce qu'il avait vu et senti. Combien d'hommes ont eu des impressions rares et des visions originales, dont nous ne saurons jamais rien, parce qu'ils étaient impuissants à les traduire par des mots! Pierre Loti s'est trouvé posséder ce don suprême de l'expression. Et, comme il a grandi librement en dehors de toute école littéraire, il lui a été donné d'avoir à la fois l'acuité de perception des plus subtils de ses contemporains et quelque chose de la simplicité de forme des écrivains primitifs. Ce cas est peut-être unique. Que diriez-vous d'un Homère qui aurait les sens d'Edmond de Goncourt?

III.

Ici mon embarras redouble. Ce sortilège de Pierre Loti, comment le serrer d'un peu près et le définir avec quelque précision? Il est d'abord dans les choses même que l'écrivain nous met sous les yeux. Nous nous laissons très facilement prendre à l'exotisme. C'est par là qu'il y a un siècle *Paul et Virginie*, puis *Atala* s'emparèrent si puissamment de l'imagination du public. Les gens du peuple, les esprits simples adorent les romances qui leur parlent de choses qu'ils n'ont point vues, de lagunes et de gondoles, ou qui leur présentent un Orient de vignettes avec caravanes, minarets et yatagans. Un charme moins banal, mais pourtant de la même espèce, est pour nous dans les descriptions de Pierre Loti. Elles flattent d'abord le désir de nouveauté que nous portons en nous. Et ces évocations d'objets auxquels nos sens ne sont point accoutumés les émeuvent d'autant plus vivement. Puis ces choses inconnues, ces combinaisons encore inéprouvées de lignes, de couleurs, de sons, de parfums, nous donnent l'impression de quelque chose de lointain, de fugitif, nous rappellent que le monde est grand et que nous n'en atteignons jamais à la fois que d'infimes parcelles. Et enfin, par une sorte de contradiction, tandis que nous imaginons de nouveaux aspects de l'univers, il arrive qu'une fois bien entrés dans ces visions, nous y sommes mal à l'aise et vaguement angoissés, nous y sentons le regret nostalgique des visions connues, familières, et que l'accoutumance nous a rendues rassurantes...

Ainsi il y a dans l'exotisme quelque chose de délicieux et de mélancolique. Il nous enchante comme un paradis et nous attriste comme un exil. Mais cette mélancolie et ce délice sont chez Pierre Loti d'une particulière intensité. Pourquoi? Tout simplement (il faut toujours y revenir) parce qu'il sent plus profondément que nous et parce que personne ne rend avec plus de sincérité ni plus directement ses sensations, ni ne les arrange moins. Il ne craint ni le désordre ni les répétitions; il n'a que des procédés primitifs et aucune « manière » dans son style. Continuellement, quand il désespère de rendre en entier une impression, il emploie avec ingénuité les mots « étrange », « inexprimable », « indéfinissable ». Mais ces mots ne sont jamais vides chez lui : ses tableaux sont si précis que ces mots vagues, loin de les affaiblir, les achèvent, les continuent en un prolongement de rêve. Et je n'ai pas besoin de dire que ses descriptions ne sont jamais purement extérieures, qu'il note habituellement du même coup la sensation et le sentiment qu'elle suscite en lui, et que ce sentiment est toujours très fort et très triste. Mais ce qui lui est particulier, c'est que sensations et sentiments se résolvent d'ordinaire en je ne sais quelle langueur de volupté et de désir, comme si le trouble qu'éveille en lui la figure de la Terre était un peu semblable à un autre trouble, à celui qui nous vient de la femme, et y disposait l'âme et le corps...

Tout cela est bien difficile à dire clairement. Ce qui est sûr, c'est qu'une langueur mortelle s'exhale de chaque page du *Mariage de Loti*. Tahiti, si loin, a l'attrait douloureux d'un paradis sensuel, inaccessible, où nous n'irons jamais. Terre édénique où la faune et la flore sont uniquement bienfaisantes, où il n'y a ni poisons ni serpents, où les hommes ne travaillent ni ne peinent, où les petites filles rieuses passent leur vie à se couronner de fleurs et à jouer, toutes nues, dans les clairs bassins où tombent les citrons et les oranges. L'humanité y est éternellement enfantine. La notion même du péché en est absente. Le vol, la cupidité, l'ambition et tous les vices qui en dérivent y sont inconnus, puisque la terre y nourrit les hommes sans travail et que la concurrence pour la vie ne s'y conçoit même pas. La souillure de la chair y est ignorée et aussi, par suite, la pudeur, que Milton appelle impudique. L'influence de la terre, la douceur des choses, les parfums, la beauté de la nature et la beauté des corps, les brises attiédies du soir y conseillent si clairement et si invinciblement l'amour qu'elles l'absolvent par là même et qu'on ne songe point à y attacher une idée de souillure. Ce monde-là est le monde d'avant la Loi, laquelle a fait le péché, comme dit l'apôtre saint Paul. Tous les devoirs n'y sont que de charité naturelle, de bienveillance et de pitié. On y est engourdi par la béatitude de vivre, et l'abondance et la continuité des sensations agréables vous y berce dans un rêve sans fin... Mais en même temps le vieux monde fait des apparitions brusques et bizarres dans cette île enfantine où ses navires s'arrêtent en passant : et le vieux monde, c'est sans doute le péché, mais c'est l'effort; c'est la douleur morale, mais c'est la dignité; c'est le labeur, mais c'est l'intelligence. Et alors les délices de l'île paradisiaque prennent pour l'homme du vieux monde une saveur de fruit défendu. Il a vaguement peur de ce jardin du Pacifique où l'humanité ne souffre pas. Et la question s'agite obscurément en

lui, de savoir ce qui vaut le mieux de cette vie délicieuse, innocente, insignifiante et puérile, ou de l'autre vie, la vie d'Occident, celle qui a le vice et le mal, l'effort et la vertu. Il reste déconcerté par cette disparition subite de la douleur dans un îlot perdu, à trois mille lieues de Paris et de Londres. A-t-il donc changé de planète? Et ce qui augmente encore son trouble, c'est le mystère de cette race maorie qui vient on ne sait d'où, qui passe sa vie à rêver et à faire l'amour, qui n'a pour toute religion qu'une vague croyance aux esprits des morts; de cette race voluptueuse et songeuse qui vit dans une nature trop belle, mais muette, où il n'y a pas d'oiseaux, où l'on n'entend que le bruit des flots et du vent; de cette race sans histoire qui va décroissant et s'éteignant d'année en année et qui mourra d'avoir été trop heureuse... Et cependant la reine Pomaré donne un bal dans ses salons aux officiers de marine. L'un d'eux tient le piano et joue du Chopin. La reine est en robe de velours rouge. Les choses d'Europe et les choses polynésiennes font des contrastes fous. Et dehors, dans les jardins, des jeunes filles vêtues de mousseline chantent des chœurs, comme dans l'île d'Utopie ou dans les Atlantides; puis les danses commencent, lascives, furieuses, qui finissent vers l'aube par la fête universelle de la chair... Mettez toutes ces impressions ensemble, et d'autres encore, indéfinissables, que j'oublie, et vous comprendrez qu'il n'y a rien de plus sensuel, de plus alanguissant, de plus mélancolique que *le Mariage de Loti*.

Aziyadé vous trouble d'une autre façon. D'abord par l'impression de volupté particulière qui s'en dégage, volupté profonde, absorbée, sans pensée ni parole. Ce lit d'amour, la nuit, sur une barque, dans le golfe de Salonique; puis cette vie de silence et de solitude, pendant une année, dans une vieille maison du plus vieux quartier de Constantinople, je ne sais pas de rêve plus doux, plus amollissant, ni en qui s'endorment mieux la conscience et la volonté. Et ce n'est pas tout. Cette turquerie si connue, si usée, Pierre Loti a su la rajeunir. Comment? En se faisant Turc, en prenant pour une année l'âme d'un effendi. Je ne pense pas qu'on ait jamais vu chez un artiste un plus bel effort de l'imagination sympathique, un tel parti pris de laisser façonner son âme aux influences du dehors comme une matière infiniment impressionnable et malléable et, pour cela, de borner sa vie aux sensations, ni, d'autre part, une si merveilleuse aptitude à les goûter toutes. Cela est extraordinaire et un peu inquiétant. Nous sommes en présence d'une âme qui s'est si bien livrée en proie au monde extérieur qu'elle est capable de vivre toutes les vies et qu'elle se prête à tous les avatars. Au fait, Pierre Loti a-t-il encore une âme à lui? Peut-être en a-t-il plusieurs; peut-être son fonds le plus intime change-t-il réellement en changeant de séjour. Il nous fait sentir notre profonde dépendance du monde visible; il nous ferait douter de notre personnalité et déraisonner à perte de vue sur l'énigme du « moi ».

Dans le *Roman d'un spahi*, l'impression générale est cruelle. Pierre Loti nous montre cette fois les aspects méchants de la terre. C'est le paysage le plus stérile, le plus hostile à l'homme, le plus désolé, le plus lugubre sous la lumière aveuglante : les sables fauves, sans limites, tachés d'affreux villages nègres comme de plaques de lèpre, ou de marécages pleins de poisons qui saignent horriblement au coucher du soleil. Et c'est l'humanité la plus misérable, la plus brutale, la plus proche des bêtes. Et c'est aussi l'amour noir et, certains jours, les danses hurlantes des corps d'ébène déchaînés par la Vénus animale. C'est le visage grimaçant de Fatongaye qui ressemble à un singe et à une petite fille... C'est tour à tour l'ennui morne et la volupté furieuse sous le poids du ciel en feu. Et vous vous rappelez l'abominable dénouement : la bataille des spahis et des nègres, la mort de Jean, de Fatongaye et de leur enfant, cette hideuse éclaboussure de sang dans l'enchevêtrement des grands végétaux éclairés à cru et qui ont, eux aussi, l'air vénéneux et féroce...

IV.

De cet exotisme voluptueux et triste dérivent certains sentiments très grands, très simples, éternels, par lesquels se prolongent et s'approfondissent les sensations notées. C'est d'abord le sentiment toujours présent de l'immensité du monde. On peut dire que l'image totale de la terre est obscurément évoquée par chaque paysage de Loti; car chaque paysage ne nous retient que parce qu'il nous est nouveau et que nous le sentons séparé de nous par des espaces démesurés. Or ce sentiment apporte avec lui une tristesse : par lui nous connaissons clairement notre infimité, et que nous ne pourrons jamais jouir à la fois de tout l'univers. Et cette idée de la grandeur de la terre s'agrandit encore de celle de sa durée. Souvent il se glisse dans les descriptions de Pierre Loti des visions géologiques, des ressouvenirs de l'histoire du globe. Une nuit de calme sur la mer équatoriale lui donne cette impression qu'aux premiers âges, « avant que le jour fût séparé des ténèbres, les choses devaient avoir de ces tranquillités d'attente; les repos entre les créations devaient avoir de ces immobilités inexprimables ». La mer d'Islande a pour lui « des aspects de non vie, de monde fini ou pas encore créé ». Les paysages de Bretagne lui font l'effet des paysages primitifs, tels qu'ils étaient il y a trois mille ans. — Mais tout de suite, tandis qu'il songe à l'énormité et à la durée de la terre, il la sent exiguë et éphémère; car qu'est-ce

que tout cela, qui n'est pas infini et éternel? Le sentiment incurable de la vanité des choses s'insinue dans ses plus vivantes peintures. A chaque instant l'idée de la mort les assombrit. Elle surgit naturellement, toute spontanée et toute nue, et l'effet en est toujours très puissant, car, nous avons beau faire, rien n'est plus triste, ni plus effrayant, ni plus incompréhensible que la mort. Enfin cette habitude des vastes spectacles naturels et des mélancolies où ils nous jettent traîne forcément après soi un certain dédain de ce qui tente et occupe les écrivains sédentaires, des civilisations étroites et de la vie des cités d'Europe, si déprimée et si factice. L'étude minutieuse des vices et des passions de quelque habitant des villes attire peu, quand on a la terre à soi. A qui a parcouru les cinq continents et la surface entière de la planète, les sujets qui passionnent Balzac semblent mesquins et sans intérêt.

Mais, de plus, c'est l'exotisme même de ses romans qui conseillait et imposait à Pierre Loti les sujets simples et les drames élémentaires. Les sujets ne pouvaient guère être que des histoires d'amour avec les femmes des différents pays que traverse le poète : amour sensuel et rêveur, amour absolu chez la femme, amour curieux, orgueilleux, parfois cruel chez l'homme. Le drame, c'est le plus uni et le plus douloureux de tous : le drame unique, éternel, de la séparation des êtres qui s'aiment... Ainsi l'exotisme explique également, dans les romans de Pierre Loti, la nouveauté et l'intensité des sensations, et le caractère universel et largement humain des sentiments.

Et c'est pourquoi, quand le quêteur d'exotisme et d'impressions rares s'arrêtera au pays de France, il ne pourra que nous raconter des idylles, plus poignantes sans doute, mais aussi peu compliquées que *Poul et Virginie*, *Graziella* ou même l'épisode de Nausicaa dans l'exquise *Odyssée*. Car, outre que sa vie voyageuse lui a surtout fait connaître des hommes du peuple, des matelots, la satiété des impressions passionnelles, la misanthropie qui naît de l'excès d'expérience et le sentiment très net, chez un homme qui a vécu en dehors des cités, de ce qu'il y a d'artificiel, de misérable et d'inutile dans nos civilisations, lui font aimer et embrasser avec une ardente sympathie les êtres simples, plus intacts et plus beaux que nous, plus proches de cette terre dont il a parcouru la face et qu'il adore. Certes, j'aime les romans de Loti pour bien d'autres raisons; mais je les aime aussi pour cette idée dont ils sont tout imprégnés, que l'âme d'un pêcheur ou d'une paysanne bretonne a mille chances d'être plus intéressante, plus digne d'être regardée de près que celle d'un chef de division, d'un négociant ou d'un homme politique. Si je ne puis être de ces privilégiés qu'on appelle des artistes et qui reflètent en eux et décrivent ce qui s'agite à la superficie de la terre, j'aime mieux être de ceux qui vivent tout près d'elle et qui en sont à peine sortis.

Pêcheur d'Islande, c'est encore, comme *Loti*, comme le *Spahi*, comme *Aziyadé*, l'histoire d'un amour et d'une séparation : l'histoire du pêcheur Yann et de la bonne et sérieuse Gaud, qui s'aiment et qui se marient, de Yann qui s'en va et ne revient plus, et d'une vieille femme dont le petit-fils s'en va mourir là-bas, « de l'autre côté de la terre ». *Mon frère Yves*, c'est l'histoire d'un matelot qui s'enivre à chaque descente à terre, et qui se marie, et qui devient père, et qui peut-être se corrigera; et c'est l'histoire de l'étrange et touchante amitié de ce matelot et de Pierre Loti. Et je n'ai rien à dire de ces deux récits sinon que le pittoresque en est merveilleux, l'émotion pénétrante et la simplicité absolue. C'est, dans *Pêcheur d'Islande*, la pêche et les mers polaires; dans mon *Frère Yves*, la vie de bord, les mers d'Orient et des tropiques et « la grande monotonie » de l'Océan; dans les deux livres, la Bretagne, sa figure et son âme. C'est encore un effet de l'exotisme, qu'ayant visité le monde, vous revoyiez votre pays et les objets connus avec des yeux vierges et tout neufs et avec la même fraîcheur d'impression, le même étonnement que vous avez vu le Congo ou Tahiti... Mais *Mon frère Yves* et *Pêcheur d'Islande* sont deux romans dont la simplicité exigerait, pour être analysée et définie, un trop difficile effort, et je n'ai voulu que montrer comment les trois premiers romans de Loti, ces œuvres rares, préparaient ces deux chefs-d'œuvre.

V.

Je garde une inquiétude. Je crains de n'avoir pas su rendre l'impression que ces livres font sur moi, et je crains aussi qu'on me reproche de n'avoir cherché à rendre que cette impression. On me dira : « Tous ces romans de Loti sont bien négligemment composés ». Est-ce ma faute, si je n'en souffre point? — Ou bien : « Ne trouvez-vous point quelque bric-à-brac et quelque verroterie dans cet exotisme, trop de rêva-rêvas, de colliers de soumaré, de palétuviers, de cholas, de diguhelas? Nous ne pouvons point contrôler ces peintures; cette abondance de détails ne se rapporte à rien de ce que nous connaissons... » Dirai-je que j'ai cet enfantillage, de trouver des charmes au mystère de ces mots? Du reste, il n'y en a pas tant. — Ou bien : « La nature, dans ces romans, n'accable-t-elle pas un peu l'homme? C'eût été l'avis de M. Saint-Marc Girardin. N'y voudriez-vous pas un peu plus de psychologie? » Pourquoi? J'en trouve tout autant qu'il m'en faut, et j'y trouve celle qui y devait être. — « Mais que ne dites-vous, par exemple, que Pierre Loti procède de Musset et de Flaubert? et que ne cherchez-vous à lui assigner son rang dans la littérature contemporaine? » Hélas! je suis si peu un critique que, lorsqu'un écrivain me prend, je suis vraiment à lui tout entier; et, comme un autre me prendra peut-être tout autant, et

au point d'effacer presque en moi les impressions antérieures, comme d'ailleurs ces diverses impressions ne sont jamais de même sorte, je ne saurais les comparer ni assurer que celle-ci est supérieure à celle-là. — « Mais ce ne sont point les émotions que vous donnent les livres que nous voulons connaître ; c'est sur leur valeur que nous désirons être édifiés. » Peut-être ; mais la plus belle fille du monde... Et d'ailleurs je suis ici d'autant plus incapable de m'élever au-dessus du sentir, que Pierre Loti est, je pense, la plus délicate machine à sensations que j'aie jamais rencontrée. Il me fait trop de plaisir, et un plaisir trop aigu et qui s'enfonce trop dans ma chair, pour que je sois en état de le juger. A peine ai-je su dire que je l'aimais.

JULES LEMAÎTRE.

LE PAPPAS NARKISSOS

Nouvelle grecque

I.

— Ma chère femme, dit le pappas Narkissos lorsqu'il eut fini de manger et qu'il eut fait le signe de la croix, je sens le sommeil me gagner ; avec ta permission, je vais dormir un peu.

— Dors, dors tout à ton aise ; tu as bien gagné un peu de repos après toutes tes fatigues d'aujourd'hui. Et puis, personne ne viendra te déranger, par ce soleil brûlant.

Et la femme du prêtre se mit à transporter, de la table à l'évier, les assiettes et les deux couverts, pour les nettoyer avant de les ranger sur la planche attachée à la muraille, entre l'évier et la cheminée, car cette chambre servait en même temps de cuisine, de salle à manger et de salon. La petite table sur laquelle ils venaient de prendre tous deux leur frugal repas, quatre chaises et un canapé de paille étaient les seuls meubles. Le canapé se trouvait placé en face de la cheminée. Au-dessus, sur la muraille, dans un cadre de bois noir, mais sans verre, était une lithographie jaunie par le temps, qui représentait l'*Arrivée à Nauplie du roi Othon ;* dans le mur qui faisait face à l'entrée, se trouvait, à droite, la porte de la chambre à coucher, à gauche, celle du jardin ; entre les deux un grand coffre en bois, peint en vert, et sur le coffre un petit tapis plié en quatre. Le mur, au-dessus, était orné d'une autre lithographie, sans cadre, celle-ci, fixée au mur par quatre épingles, et représentant une vue grossière de l'église d'*Evangelistria* à Tinos, souvenir, évidemment, d'un pieux voyage du pappas dans ce lieu de pèlerinage. En face, la porte de la maison, et, des deux côtés, deux fenêtres dont les volets étaient fermés. La petite porte était coupée horizontalement en deux parties ; la partie basse était fermée ; celle d'en haut, ouverte, laissait entrer la lumière abondante de l'ardent soleil de midi.

Cependant le pappas Narkissos se leva, ouvrit la porte de la chambre à coucher, y prit son oreiller, referma soigneusement la porte, posa l'oreiller sur le canapé, ferma la partie haute de la porte pour rendre la chambre obscure et fraîche et s'étendit sur le canapé. Quelques instants après il se releva, alla prendre le tapis qui était sur le coffre, le déplia, l'étendit sur le canapé et se coucha dessus avec un soupir de satisfaction, tandis que sa femme continuait silencieusement son travail de bonne ménagère.

Le pappas Narkissos avait vraiment bien gagné le droit de se reposer, cet après-midi de dimanche. Depuis l'aurore il était sur pied. A défaut d'autre prêtre, de diacre, ou même de lecteur, c'est lui qui avait chanté les matines et célébré l'office à l'unique église de son petit village. Le service fini, il s'était rendu à pied dans un endroit écarté de l'île, avec le juge de paix et des témoins, pour déterminer les limites d'un champ dont un voisin lui contestait une portion ; il était revenu satisfait, car son droit avait été officiellement reconnu ; mais le chemin avait été long et la chaleur était excessive. Il était rentré chez lui après midi, en retard, au moment où sa femme commençait déjà à craindre que le dîner fût brûlé. Mais le pappas, affamé, avait trouvé tous les mets excellents et fait honneur au repas. Cela aussi avait contribué à augmenter l'alourdissement de ses paupières.

La chaleur de midi que tempérait agréablement l'obscurité de la chambre, le profond silence qu'interrompaient seuls, au dehors le chant monotone des cigales, et au dedans les mouvements discrets de sa femme qui rangeait les assiettes sur la planche ; la fatigue du pappas rassasié, le bon tapis sur le canapé, tout invitait au sommeil.

Le pappas, les paupières à demi closes, suivait le va-et-vient de sa femme, et sa barbe noire cachait à peine un sourire de contentement, car il songeait que dans quelques mois un berceau viendrait s'ajouter à leur chambre à coucher. C'était hier seulement qu'il avait appris cette heureuse nouvelle. Sa femme lui avait fait cet aveu, la nuit, au milieu de l'obscurité, n'osant lui en faire part à la clarté du jour ; et, tandis qu'il fixait tendrement ses yeux ensommeillés sur elle, la contemplant déjà avec son enfant dans ses bras, il revoyait comme dans un rêve divers épisodes de sa vie passée qui, dans leur cours rapide et vague, se rattachaient au sentiment agréable de son bonheur présent.

II.

Depuis trois mois seulement, le pappas Narkissos avait le double honneur d'être prêtre et mari. Dès son en-

fance, il avait porté la soutane, ayant été voué à l'Église avant même que de naître. De temps immémorial, les aînés de sa famille étaient prêtres, pour desservir la petite église de l'*Ypapandi* (la Présentation), qui appartenait à sa famille et était l'ornement, la gloire et le lieu de pèlerinage de toute l'île. Le prédécesseur de Narkissos, qui était son oncle, n'avait pas eu d'enfant : c'est pourquoi, lorsqu'il maria son unique sœur, plus jeune que lui, il fut convenu dans le contrat que le premier fils serait à la fois prêtre et son héritier. La joie de la famille à la naissance d'un garçon fut plus grande que celle qui éclate chez nous d'ordinaire en pareille circonstance, par une méconnaissance injustifiable du mérite des filles.

Le petit Narkissos fut nourri par sa mère avec respect, comme un futur prêtre ; pour jouets, on ne lui donnait que des chapelets et des croix. Lorsqu'il commença à parler, les premiers mots qu'on lui fit prononcer après *papa* et *maman* furent : *Kyrie eleison*. A peine put-il se tenir sur ses pieds, il eut le privilège de porter le cierge devant son oncle, quand celui-ci célébrait l'office dans l'église. C'est cet oncle qui apprit à son petit neveu l'A B C sur le titre rouge de l'*Horologion* (livre d'heures) et qui plus tard lui apprit à lire dans les *Psaumes*. Mais ni les exercices religieux ni l'étude ne pouvaient refréner chez le jeune *hiéromène* (clerc) sa passion pour le jeu, ce qui lui valait de la part de sa mère irritée une autre espèce d'apposition des mains, lorsqu'il revenait à la maison la robe déchirée par les pointes des rochers escarpés qu'il avait gravis ou par les luttes un peu trop vives qu'il avait soutenues contre ses camarades.

D'après les traditions de famille et pour qu'une trop grande intimité ne vînt pas amortir le respect du troupeau envers son futur pasteur, le petit moine fut envoyé hors du pays dès qu'il eut atteint sa dixième année. Un vieil oncle de sa mère s'était retiré à Andros après avoir été évêque de Salmathonte. Il avait résigné, volontairement ou non, ses fonctions sacrées, mais non sans avoir préalablement réalisé une certaine fortune qui lui permit d'achever sa vie paisiblement dans les Cyclades. C'est à ce *despote* que Narkissos fut adressé. L'ex-évêque de Salmathonte accueillit favorablement le nouveau venu ; on lui donna le titre de *lecteur*. Pour justifier ce premier degré de prêtrise, Narkissos continua ses leçons, non seulement à l'école d'Andros, mais aussi sous le *protosyncèle* de l'évêque, qui lui enseignait surtout les choses de l'Église.

C'est dans cette atmosphère favorable que l'enfant se préparait à la carrière à laquelle il était destiné. Quelques années passèrent ainsi, et le *lecteur* allait être nommé *diacre*, lorsqu'arriva, à Andros, la nouvelle de la mort de son oncle. Les habitants de son village l'invitaient à venir recueillir l'héritage sacré. Quoique bien jeune pour la prêtrise, il devait succéder à son oncle pour que le privilège de famille ne passât pas en des mains étrangères. L'ex-évêque de Salmathonte ne voyait pas sans déplaisir le départ de son *lecteur* et de son futur *diacre* ; cependant, pour ne point faire tort à son parent et à son protégé, il l'envoya prendre femme avant de lui donner les Ordres.

Narkissos obéit sans difficulté comme sans chagrin, car depuis longtemps son choix était fait. Dès sa plus tendre enfance il s'était accoutumé à considérer la petite Arétoula comme devant être sa future compagne : les parents des deux enfants avaient arrangé ce mariage, moitié sérieusement, moitié plaisamment ; mais le petit Narkissos avait pris, dès le commencement, la chose au sérieux et couvrait toujours de sa protection la gracieuse compagne de ses jeux. Lorsqu'il dut partir pour Andros, les deux petits amis avaient échangé la promesse de rester fidèles l'un à l'autre. Après dix ans d'absence, il retrouva dans Arétoula une belle et charmante jeune fille ; mais la chevelure noire de Narkissos ne manquait pas non plus de caractère sous son bonnet de *lecteur*. Le mariage fut célébré. Trois jours après, Narkissos retourna à Andros pour se faire ordonner par son oncle diacre et prêtre. Aussitôt après avoir reçu les Ordres, il retourna dans son village.

III.

Depuis trois mois donc il était marié et prêtre, et tout marchait au gré de ses désirs. Les villageois, satisfaits de sa belle prestance à l'église, de la sonorité de sa voix, de ses manières distinguées, témoignaient à leur curé un respect auquel son âge ne pouvait le faire prétendre ; sa femme lui annonçait un héritier ; ses champs lui présageaient une belle récolte ; les petits revenus de l'église n'avaient pas diminué depuis qu'elle était sous sa direction : que pouvait-il désirer de plus ? Et puis, par bonheur, le plus pénible des devoirs du prêtre lui avait été épargné jusqu'ici : durant ces trois mois, personne n'était mort dans l'île.

C'était là ce que redoutait particulièrement le pappas Narkissos. C'était là le seul nuage, mais un nuage bien noir, qui, dès le début, avait jeté une ombre sur une carrière dans laquelle, hors ce point, il semblait ne devoir trouver que calme et bonheur.

Dès son enfance, il avait été obsédé par la peur de la mort. Depuis que, tout enfant, on l'avait porté pour baiser les paupières fermées et froides de son père, une peur irréfléchie de la mort s'était emparée de lui. Il avait cependant assisté à beaucoup de convois funèbres. Grandi dans l'église, toujours aux côtés des prêtres, il lui était arrivé souvent de prendre part aux services funéraires ; mais il avait toujours trouvé moyen de se soustraire à la vue de la mort, soit en tenant les regards fixés sur son cierge ou sur le livre de prières qu'il tenait à la main, soit en baissant les yeux vers la terre. Jamais il n'avait osé regarder le cadavre étendu

sur sa bière ; jamais il ne s'était conformé à la coutume déchirante d'aller, pendant le service funèbre, donner le dernier baiser au corps dont l'âme s'est envolée. Cependant, une fois prêtre, comment pourrait-il éviter le contact de la mort, et comment, d'autre part, s'accoutumer au spectacle redouté? Il avait bien confessé ses craintes à l'évêque ; il lui avait confié ses hésitations; il lui avait dévoilé sa faiblesse; mais le vieillard l'avait encouragé, conseillé, grondé ; il lui avait assuré qu'il s'habituerait bientôt, comme tous les prêtres, à l'accomplissement de ce triste devoir; il avait tâché de lui donner courage en lui montrant la sainteté et la grandeur de la mission du prêtre auprès du lit du mourant et sur la tombe du mort. Narkissos s'était laissé convaincre.

Il s'était laissé convaincre; mais l'appréhension persistait toujours. Durant ces trois mois, toutes les fois que quelqu'un venait le chercher, il avait peur qu'on ne vînt lui annoncer une mort, et son cœur se serrait. A cette heure même, tandis que le sommeil descendait doucement sur ses paupières appesanties, aux visions agréables qui passaient devant lui comme des songes se mêlait l'image obsédante d'une confession *in extremis*.

Bientôt toutes ces idées se confondirent, les impressions s'effacèrent graduellement dans son esprit, ses paupières entr'ouvertes se fermèrent tout à fait, sa main retomba, lourde, sur le tapis ; sa joue s'enfonça dans l'oreiller, et, dans la chambre fraîche et tranquille, résonna, ferme et régulière, la saine respiration du prêtre endormi.

Sa femme, ayant achevé sa tâche, alla sur la pointe des pieds, pour ne pas troubler le sommeil de son mari, dans la pièce voisine, et en rapporta un petit paquet.

Elle s'assit doucement sur un tabouret, près du foyer éteint, ouvrit son paquet et en étendit sur ses genoux le contenu, pièce à pièce. C'étaient des vêtements d'enfant qu'elle avait empruntés à une voisine comme modèles du travail auquel elle voulait se consacrer désormais. Elle les examinait avec une lenteur dans laquelle il y avait un autre sentiment que la seule attention, jetant de temps à autre un regard de tendresse et de bonheur sur son mari, qui dormait paisiblement.

IV.

Tout à coup le silence du dehors fut interrompu par des pas lourds qui semblaient s'approcher de la maison ; les pas s'arrêtèrent devant la porte, dont la partie supérieure, poussée du dehors, s'entr'ouvrit en projetant brusquement un rayon de lumière dans la chambre. La respiration du pappas changea de rythme, sans s'arrêter cependant, tandis que la jeune femme, tournant la tête vers la porte entr'ouverte, posait son doigt sur ses lèvres pour recommander le silence.

Dans le carré éclairé par le soleil parurent la poitrine et la tête d'un vieux paysan. Son fez usé était entouré d'un mouchoir de coton blanc dont les bouts pendaient par derrière pour protéger son cou ridé. Au-dessous du fez brillaient, sous d'épais sourcils blancs, les yeux vifs du vieillard. La sueur coulait de son front sur ses moustaches blanches ; dans sa main droite il portait un bâton appuyé sur son épaule, et au bout du bâton était suspendue une corbeille couverte avec des feuilles de chou. La femme du prêtre se leva et s'approcha de la porte, sans faire de bruit :

— Bonjour, mon vieux Thanasi, murmura-t-elle; le pappas dort.

— Je le vois bien, répondit le vieillard en essayant, mais sans succès, de mettre une sourdine à sa grosse voix. J'en suis bien fâché ; mais il faut le réveiller.

— Qu'y a-t-il donc? Que lui voulez-vous?

— Ce n'est pas moi, c'est le lépreux qui le demande.

— *Kyrie eleison!* Le lépreux! répéta la jeune femme.

Et tout d'un coup lui revinrent dans l'esprit les terreurs de son mari. La pensée que l'épreuve allait commencer par la mort du lépreux lui fit horreur, sans compter la distance, car c'était à l'autre extrémité de l'île que ce malheureux passait son existence solitaire, et la chaleur était accablante en ce jour d'été.

— Je crois qu'il n'en a plus pour longtemps, dit le paysan.

— *Kyrie eleison!* répéta la jeune femme, ne trouvant pas d'autres expressions pour rendre son angoisse et tournant les yeux vers le canapé.

Le prêtre avait tout entendu, mais comme dans un rêve. L'ouverture de la porte avait interrompu son sommeil; mais ses sens étaient encore engourdis et ses idées confuses dans sa tête. A travers ses paupières fermées il avait vu la lumière entrer brusquement dans la chambre, entendu sa femme parler au vieux Thanasi, compris que c'était le lépreux qui le demandait... Mais, quand il entendit la dernière phrase du vieillard et le *Kyrie eleison* de sa femme, une sueur froide inonda son visage.

Il souleva la tête, laissa tomber ses pieds par terre, et, les deux mains appuyées sur le siége du canapé, les yeux fixés sur la porte, les lèvres entr'ouvertes, il resta immobile et atterré. Réfléchissait-il? Non, il ne réfléchissait pas; mais il croyait voir devant lui la cabane misérable, sur le rocher nu et isolé au-dessus de la mer, de laquelle, il y avait de longues années, poussé par une curiosité d'enfant, il s'était approché pour voir ce que c'est qu'un lépreux. Il s'imaginait le voir en ce moment, l'infortuné habitant de la cabane, tel qu'il l'avait vu alors, assis par terre à l'ombre d'un cèdre et préparant pour sa nourriture des herbes sauvages dans un grossier vase de terre; il revoyait cette figure hideuse qu'il n'avait fait qu'entrevoir quand le

lépreux s'était tourné de son côté, car alors il s'était enfui pour rejoindre ses petits camarades, qui, moins hardis, n'avaient pas osé le suivre et l'attendaient à quelque distance de la chaumière.

— Je vous demande pardon, mon pappas, dit le vieux Thanasi, si je vous ai réveillé; mais le lépreux est à toute extrémité; il désire vous voir; le chemin est long jusque là-bas; peut-être même n'arriverez-vous pas à temps.

Le pappas Narkissos se leva, soudainement réveillé de sa léthargie.

— Femme! mon bonnet et mon manteau!

La femme obéit sans rien dire et alla chercher dans la chambre à coucher le bonnet et le manteau.

— Tu ne vas pas faire ce long chemin à pied?

— Non, non, dit le vieux Thanasi; je m'en vais chercher un âne; je reviens tout de suite.

— Est-ce que tu vas venir avec moi? demanda le prêtre.

— Assurément.

Et le vieillard alla en hâte à la recherche d'une monture.

— Vois, dit le prêtre à sa femme tandis qu'il se lavait le visage et les mains dans l'évier; vois, le vieux Thanasi est venu de si loin à pied; il a vu le lépreux et lui a prêté secours, et cependant il est prêt à refaire tout ce chemin avec moi, par humanité. Et moi, je ne songerais qu'à l'horreur d'assister à la mort d'un chrétien, et j'hésiterais quand il s'agit d'accomplir mon devoir?

La femme ne répondit pas et tendit la serviette dépliée à son mari.

Le pappas s'essuya les mains, embrassa sa femme sur le front, prit son manteau, mit son chapeau et sortit, les clefs de l'église dans les mains.

La maison du prêtre était la dernière, isolée au pied du sommet abrupt dont les flancs étaient occupés par les autres maisons superposées les unes aux autres. Au milieu se trouvait la petite église de l'*Ypapandi*, vieil édifice de style byzantin dont la coupole, en forme de tour, s'élevait au-dessus des humbles toits du village. La rue étroite montait, en serpentant, de la maison du prêtre jusqu'à l'église. Le soleil, tombant à plomb, rendait la montée plus pénible que d'habitude. Les fenêtres des petites maisons des deux côtés étaient hermétiquement closes; mais, çà et là, la partie supérieure de la porte était ouverte et l'homme ou la femme, les bras appuyés sur la partie inférieure, semblaient attendre le passage du prêtre. Le vieux Thanasi, en passant, avait raconté que le lépreux se mourait, et la nouvelle s'en était répandue.

Le curé saluait ses paroissiens.

— Bonjour, maître Jean; bonjour, dame Thano.

— Votre bénédiction, pappas!

Ils auraient entamé volontiers une plus longue conversation; mais le pappas se hâtait. Il arriva tout en nage devant l'église, ouvrit la porte, entra dans le temple tout frais, prit pieusement sur l'autel le vase sacré et son livre de prières, les enveloppa avec son étole; il mit le tout dans un carré de toile noire et sortit.

Il fermait à peine les portes de l'église qu'il entendit la voix du vieux Thanasi, pressant sa monture qui paraissait peu disposée à courir par cette chaleur.

Le prêtre alla au-devant, caressa l'animal, l'enfourcha après avoir fixé le précieux paquet dans son sein, et l'on se mit en marche.

Le vieux paysan suivait à pied.

Le nombre de portes ouvertes s'était augmenté, et les villageois pieux, sachant quels objets sacrés le prêtre portait sous sa robe, faisaient le signe de la croix sur son passage. Sur le seuil de sa maison, devant laquelle il devait repasser, sa femme l'attendait. Il sourit, voulut dire un mot, mais les paroles ne venaient pas à ses lèvres. Elle aussi, elle ne dit rien; il sourit encore une fois, fit un signe de tête à sa femme qui s'efforça de sourire, elle aussi, et, frappant le cou de l'âne avec la corde qui lui servait de bride, il s'éloigna accompagné par le vieillard. Le sourire de la femme s'éteignit; de son pouce, elle essuya une larme prête à couler.

V.

La route descendait à travers les champs et les vignes qui prolongeaient le village; puis elle remontait en traversant un épais bois d'oliviers jusqu'au sommet de la colline en face, où deux moulins à vent attendaient le zéphir pour ébranler leurs ailes immobiles. De là s'étendait un plateau en pente, terminé du côté méridional de l'île par des rochers abrupts. Le chemin était rude et mal entretenu; mais le vieux Thanasi et son âne paraissaient accoutumés aux cailloux qui l'encombraient. Des deux côtés, des murailles basses de pierres sans ciment longeaient des vignobles. A mesure qu'on s'avançait, aux vignobles succédaient des champs déjà moissonnés. Au delà de l'étendue cultivée, à gauche, le plateau, se redressant, formait une suite de collines couvertes de broussailles, tandis qu'à droite il inclinait graduellement vers le rivage. Au delà s'étendaient les flots bleus de la mer Égée, mouchetée par les montagnes éloignées des autres îles.

Le spectacle était vraiment beau; mais le prêtre ne le regardait pas. Il n'avait devant les yeux que la hideuse figure du lépreux.

Lorsque sous un soleil ardent, sur une route difficile, on suit le pas d'une bête robuste, on n'est guère porté à la conversation, même si l'on est plus jeune que Thanasi. Aussi le vieillard restait silencieux. Cependant le prêtre, à la fin, entendit sa respiration haletante, et, tirant la corde vers sa poitrine, il arrêta l'âne. Le paysan, pressant le pas, vint le rejoindre.

— Qu'y a-t-il, pappas? Pourquoi vous arrêtez-vous?

— Je vais descendre, mon brave. Tu monteras, et nous changerons quand je serai fatigué.

— Comment donc? Moi, monter à âne et vous laisser marcher à pied!

— Tu es fatigué, mon vieux.

— Moi, fatigué? Je suis encore de force, soyez tranquille! A-t-on jamais vu un prêtre, portant les saints sacrements, suivre à pied son *agoyate*, assis sur sa monture? Allons!

Il n'y avait pas matière à plus longue discussion, d'autant moins que l'animal, obéissant à la pression morale de la voix du vieillard, accentuée par un vigoureux coup de poing sur sa croupe, avait repris vivement sa marche. Mais le prêtre ralentit son allure pour permettre au vieillard de le suivre plus aisément.

— Le trouverons-nous encore vivant? Qu'en penses-tu?

— Qui sait? Il était bien bas!

— Quand tu l'as quitté, comment était-il?

— Eh! mon Dieu! comme un homme qui se meurt.

C'était là précisément ce que voulait savoir le prêtre: comment est un homme lorsqu'il se meurt? La réponse du vieillard ne lui apprenait rien. Il aurait voulu se faire décrire le spectacle qu'il redoutait avant de l'avoir vu. Peut-être espérait-il se familiariser ainsi avec l'horreur instinctive qu'il ressentait depuis son enfance. Dans son âme se combattaient le sentiment lâche de la peur et le sentiment noble du devoir. L'indifférence avec laquelle le vieillard parlait de l'agonie, l'empressement qu'il mettait à retourner auprès du lépreux mourant, augmentaient la honte secrète que le prêtre avait de son manque de courage.

— Pourquoi donc es-tu venu avec moi? Est-ce pour me tenir compagnie?

— Oui; mais c'est surtout pour assister le lépreux à ses derniers moments. Vous, pappas, vous allez lui donner les sacrements; puis, vous vous en retournerez; moi, je resterai. Il a passé toute sa vie seul et délaissé; il est juste qu'il ait au moins un chrétien près de lui à ses derniers moments.

Le prêtre sentit sa gorge se serrer.

— Tu es vraiment un bon chrétien, mon vieux Thanasi; mais ce devoir, c'est le mien, et je le ferai; c'est moi qui lui fermerai les yeux.

Le vieillard ne répondit pas et tous deux continuèrent leur chemin en silence.

La route n'était plus bordée de murs; elle passait à travers des buissons de myrtes sauvages et d'arbousiers, descendant vers les bords abrupts. Bientôt elle fit un coude à gauche, en contournant une colline dénudée, et le prêtre vit tout à coup, de loin, le cèdre solitaire qui ombrageait la cabane du lépreux.

Il y avait quinze ans qu'à l'ombre de ce même cèdre il avait vu le malheureux, dont la vie tout entière s'était écoulée dans cet endroit écarté, seul, délaissé, loin de toute société humaine, voyant chaque jour le soleil se lever et se coucher sans apporter aucun changement dans sa triste existence, portant le poids d'un malheur héréditaire dont il n'était pas responsable, vivant sans espérance, sans consolation, sans but.

Orphelin de père et mère, pauvre, sans soutien, il avait été atteint, tout jeune encore, de cette maladie hideuse. Les habitants de son village l'avaient contraint à l'isolement et forcé de prendre la place d'un autre lépreux mort dans cette même cabane, quelques années auparavant; ils s'étaient engagés à lui fournir des vêtements et du pain. La charge que la commune avait prise ainsi sur elle n'était assurément pas bien lourde. Le vieux Thanasi, qui avait quelques morceaux de terre situés au delà de la chaumière du lépreux, avait accepté la mission de lui apporter, chaque semaine, sa provision de pain; mais la charité du paysan ne s'était pas arrêtée là. Il aidait l'anachorète involontaire à cultiver son petit jardin, il lui raccommodait ses outils, il lui procurait des graines, il lui donnait des conseils. Le plus grand de ses bienfaits était sa présence même. Il s'entretenait, par-dessus le mur du jardin, avec le malheureux, car il s'était familiarisé par une longue habitude avec le terrible mal, et le lépreux l'attendait comptant les jours et les heures qui le séparaient de sa prochaine visite.

Le vieux Thanasi était le seul lien qui le rattachât au reste du monde. Aucun autre être vivant n'osait s'approcher de lui. Quelque paysan, passant par là, parfois, lui adressait de loin la parole et peut-être même posait, sur un rocher bien en vue, son obole; mais personne n'aurait osé venir le voir de près. Ainsi sa vie s'était écoulée; et les longues journées solitaires passaient ainsi les unes après les autres.

Le jardin qui entourait sa chaumière était clos d'une haie qu'il avait plantée lui-même et dans laquelle il s'était plu à entremêler des myrtes, des lauriers-roses et des cythises. En face de la mer, la haie s'entr'ouvrait; deux pierres marquaient l'entrée. Que de fois, assis sur ces pierres, devant l'immensité de la mer crétoise, il avait vu les vagues venir se briser avec fureur sur le rocher ou bien expirer en murmurant à ses pieds! Que de fois, regardant de loin les blanches ailes des barques, il avait envié le sort des matelots qui, sains et robustes, luttaient contre les éléments et voyageaient de rivage en rivage jusqu'au moment où ils rentraient chez eux, dans le sein d'une famille aimée, tandis que lui, attaché sur son rocher désert, il attendait, triste et solitaire, la mort!

VI.

C'est là, à l'entrée du jardin, que descendit le pappas Narkissos.

Le vieux Thanasi attacha avec la corde les deux

jambes de devant de l'âne, limitant ainsi la liberté qu'il lui donnait, et, passant devant le prêtre, il entra dans le petit enclos, bien cultivé, qui entourait la chaumière. Il fit quelques pas, puis se retourna.

— Asseyez-vous un moment sur cette pierre, mon pappas, dit-il ; je vais voir comment est ce malheureux.

Le prêtre s'arrêta. Il tira de sa robe le précieux paquet, défit les cordons, posa avec précaution l'étole ainsi que son contenu sur la pierre, mit son bonnet à côté et, la tête nue, les bras croisés sur la poitrine, debout, attendit le vieillard.

Il était très pâle. Malgré lui, un désir ardent, une pensée coupable s'étaient emparés de son âme : « Si le lépreux pouvait être déjà mort ! Si le vieux Thanasi venait me dire qu'il ne reste plus qu'à l'ensevelir ! » Il essaya de repousser cette mauvaise pensée; il implora le secours d'en haut ; il fit le signe de la croix et, tirant de l'étole pliée son bréviaire, se mit à lire les belles prières du service des morts. Ses yeux voyaient les mots, mais son esprit était à la chaumière. « Pourquoi Thanasi tarde-t-il tant? »

Il se dirigea vers la porte de la cabane; mais, au milieu du chemin, il s'arrêta, hésitant. Il aurait voulu de là appeler le vieillard; mais il eut peur d'élever la voix. Enfin, Thanasi sortit. Le prêtre lui jeta un regard interrogateur.

— Il était assoupi; j'ai eu du mal à le réveiller; c'est à peine si l'on entend sa voix. Ses yeux éteints se sont ranimés quand je lui ai dit que vous étiez là. Entrez, mon pappas; allez lui donner les derniers sacrements.

Le prêtre retourna vers l'entrée de l'enclos, revêtit son étole, prit pieusement dans ses mains le saint-sacrement et marcha vers la chaumière. Sa pâleur seule trahissait le combat intérieur qui se livrait dans son âme.

Comme il arrivait près de la porte, le vieillard, qui le suivait, lui toucha respectueusement la robe ; le prêtre, un pied sur le seuil, tourna la tête; ses longs cheveux flottaient sur son cou.

— Pappas, lui dit-il, ne touchez pas au linge qui lui couvre le visage; c'est lui-même qui me l'a fait mettre, pour que vous ne le voyiez pas.

— C'est bien, dit le prêtre gravement; ne viens pas avant que je ne t'appelle.

Et il entra dans la chaumière.

Le vieux Thanasi alla s'asseoir à l'entrée et attendit. Il attendit longtemps, étonné de ne pas voir sortir le prêtre ou de ne pas s'entendre appeler. Il avait envie d'aller voir; mais le ton dont Narkissos lui avait recommandé de ne pas entrer était tel qu'il n'osait désobéir. Il attendait donc patiemment, regardant la mer bleue, ridée légèrement par la brise qui se levait. Le soleil commençait à décliner; les alouettes, s'élevant droit dans le ciel, remplissaient l'air de leur chant; la nature était calme et tranquille, tandis que le lépreux se mourait dans sa cabane.

Tout à coup le vieillard entendit un bruit éloigné de pas ; il vit la femme du prêtre qui se dirigeait vers la chaumière. Il se leva et alla à sa rencontre.

— Quelle idée avez-vous eue là, de faire tout ce chemin à pied?

— Je croyais vous rencontrer à mi-chemin, dit-elle, et peu à peu je suis arrivée jusqu'ici. Où est le pappas ?

— Il est là dedans avec le lépreux.

— Le lépreux est-il encore vivant? ou bien est-il mort?

— Je n'en sais rien.

— Va voir.

— Le pappas me l'a défendu.

La femme se tut; puis elle reprit avec quelque inquiétude :

— La nuit va nous surprendre ici.

— Qu'importe? il y a de la lune. Mais vous, pourquoi donc êtes-vous venue ?

— J'ai apporté son manteau.

Et elle montra sur son bras, soigneusement plié, le manteau des dimanches du pappas Narkissos.

— Pourquoi faire? Il a déjà un manteau et il ne fait pas froid.

— Il en aura peut-être besoin, dit la femme.

Après quelques moments de réflexion le vieux Thanasi reprit :

— Est-ce que vous craindriez de remporter l'autre manteau?

— Que sais-je?

En disant ces paroles, ils arrivèrent à l'entrée de l'enclos.

— Asseyez-vous là. Vous devez être fatiguée.

— Non ; c'est inutile... Si j'entrais, Thanasi ?

— Comme vous voudrez ; mais le pappas en sera peut-être mécontent.

Elle s'assit sur la pierre. A chaque instant elle tournait les yeux du côté de la chaumière ; son anxiété était visible. Le vieux paysan eut pitié d'elle. Peut-être partageait-il son inquiétude.

— Calmez-vous , lui dit-il. J'irai tout doucement voir ce qui se passe.

Il s'avança lentement vers la chaumière, tendant l'oreille à chaque pas. Aucun bruit ne venait jusqu'à lui. Arrivé à la porte, il s'arrêta. Le prêtre murmurait quelque chose d'une voix étouffée. A peine Thanasi pouvait-il en distinguer le son. Il pencha la tête dans l'intérieur de la chaumière. Il ne pouvait voir le visage du mourant, que lui cachaient les épaules du prêtre à genoux sur le sol, la tête penchée, récitant une prière. Le linge blanc dont Thanasi avait couvert le visage du lépreux était par terre, jeté aux pieds du moribond.

Le vieux paysan se retira tout doucement et retourna

sans bruit dans le jardin. La femme du prêtre, immobile, suivait du regard ses mouvements.

— Qu'as-tu vu? lui demanda-t-elle?

— Rien.

A ce moment, le prêtre sortit de la chaumière et à pas lents traversa le jardin. Il n'avait plus son manteau. Dans ses mains élevées il portait le livre et le vase sacré. Il s'avançait, la tête droite, le regard serein, tandis que le vent agitait ses cheveux épars. Il paraissait transfiguré.

Il s'approcha du vieillard et de sa femme, n'exprimant aucun étonnement de la voir là. Ni l'un ni l'autre n'avait bougé pour aller à sa rencontre; ils ne lui adressèrent point de questions; ils attendaient qu'il parlât.

— Il est mort, dit le prêtre.

La femme et le vieillard firent le signe de la croix.

— Demain matin nous viendrons l'ensevelir, ajouta-t-il.

Sa voix avait un ton grave et solennel que sa femme ne lui connaissait pas. Elle écoutait, et les larmes lui montaient doucement aux yeux. Elle sentait que cette épreuve avait à jamais fortifié l'âme de son mari.

— Faut-il que je reste ici passer la nuit? demanda le vieux Thanasi.

— Reste si tu veux. Je viendrai demain de bonne heure.

Et voyant sa femme qui lui tendait le manteau :

— Tu as bien fait de me l'apporter, dit le pappas. J'ai mis l'autre sur le mort, pour le couvrir.

Et, marchant côte à côte, le prêtre et sa femme retournèrent à leur maison.

D. Bikélas.

Traduit du grec par le MARQUIS DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE.

LES ÉTUDES CLASSIQUES SANS LATIN (1)

L'enseignement littéraire par les langues modernes

La tâche de la pédagogie, en cette heure fort critique pour l'instruction nationale, n'est pas de pousser la société du côté où elle penche d'elle-même, mais de concilier harmonieusement, par un juste équilibre, dans les programmes scolaires, les études concrètes, positives, et les exercices abstraits, désintéressés, qui ne se proposent d'autre but que le développement général des intelligences.

Or imaginez un enseignement qui, en assurant les mêmes avantages que l'instruction classique pour cette culture idéale de l'esprit à laquelle nous ne renoncerions que sous peine de décadence irrémédiable, de véritable abdication, demanderait à ses élèves un peu moins de temps pour l'étude indispensable des langues et ferait profiter de cette économie les sciences pratiques, exactes, etc. Ne sera-ce pas là l'idéal même dont une sage pédagogie, soucieuse de tous les besoins, de tous les intérêts, doit poursuivre l'application pour ceux qui, sans être pressés par les exigences impitoyables de la vie, disposant de quelques loisirs et des ressources nécessaires à des études de quelque haleine, ne peuvent cependant, pour quelque motif d'intelligence ou de position, vouer, dans notre démocratie moderne, dix années entières à étudier presque exclusivement des langues, des littératures, des civilisations mortes?

Cet enseignement, qui ferait la part égale aux deux éléments dans le concours et l'heureuse fusion desquels réside la solution du problème pédagogique qui se pose à notre âge, cet enseignement, qui ne sacrifierait point l'esprit à la lettre, c'est-à-dire à l'abondance des matières enseignées, mais qui ne sacrifierait pas davantage la lettre à l'esprit, qui serait à la fois *secondaire* et pratique, nous le croyons sincèrement aussi aisé à établir, à organiser, qu'il est désirable et réclamé par l'opinion ; mais nous croyons non moins sincèrement qu'il n'y a qu'un moyen de le fonder, qu'il n'y a qu'une base solide à cette création devenue nécessaire : c'est de substituer purement et simplement les langues vivantes, deux langues vivantes, qui pourront, qui devront varier suivant les zones académiques, aux lieu et place des deux langues anciennes.

Nous disons : aux lieu et place des langues mortes, et nous entendons par là, d'abord, qu'on leur accorde, à travers toutes les années de l'enseignement nouveau, les deux tiers du temps qu'on donne ailleurs au grec et au latin, le tiers qui restera devant être consacré à des études plus spéciales. Nous entendons aussi qu'on leur accorde une place d'estime et d'honneur dans les préoccupations des élèves, qu'on en inspire, qu'on en impose le respect, ce qui d'ailleurs ne tarderait pas à se produire grâce aux heures nombreuses qu'elles tiendraient dans les programmes, grâce surtout à la méthode par laquelle elles seraient enseignées, non plus pour elles-mêmes en quelque sorte, mais en vue de développer l'intelligence, comme le grec et le latin, en vue du français.

Voilà notre hérésie en tout son jour, dans toute son horreur! et nous voyons, en l'énonçant, le sourire sceptique des uns, les gestes indignés des autres, des épaules se lever de dépit ou de pitié, des cheveux se dresser de colère; nous entendons cet helléniste crier au sacrilège, ce germanisant au paradoxe. Enseigner l'allemand comme une langue morte, ineptie! Vouloir

(1) Extrait d'une brochure qui paraîtra demain, sous ce titre, à la librairie Léopold Cerf, et dont l'auteur est M. H. Dietz, ancien élève de l'École normale, agrégé des lettres et des langues vivantes.

faire servir l'anglais à la culture idéale de l'esprit, scandale ! — Un peu de patience, s'il vous plaît.

I.

C'est notre conviction intime — et nous supplions qu'on ne voie pas en cette déclaration une précaution oratoire — que la connaissance des lettres antiques demeurera à jamais indispensable à quiconque aspire par métier ou par goût aux délicatesses, aux raffinements de la vie intellectuelle, au professeur, à l'avocat, au vrai lettré, amateur ou pratiquant. Le génie grec, traduit surtout par le génie romain et rapproché ainsi de notre intelligence, ne saurait être dépossédé par aucun autre de sa légitime influence. Dans le débat qu'a soulevé naguère l'accès iconoclaste de M. Frary (ce plaidoyer de style si attique contre l'atticisme), MM. Brunetière et Lavisse ont défendu comme il convient, chacun suivant son tempérament et son humeur, les autels sacrés. Oui, la Grèce, par un concours de circonstances qui ne s'est pas reproduit et qui ne semble plus pouvoir se rencontrer, a donné aux sentiments, aux passions de l'homme, l'expression la plus simple, la plus générale, la plus humaine et par là la plus belle ; la Grèce est comme la seconde patrie de toute intelligence cultivée. La preuve en est la sympathie enthousiaste que sa littérature a inspirée successivement aux races les plus différentes.

Vérité dans l'observation morale, mesure, harmonie dans l'art qui traduit cette observation, ce sont là les qualités dont la Grèce a doté le monde et dont on cherchera toujours chez elle les exemplaires les plus accomplis. Mais, soyons sincères, qui est-ce qui consacre au grec, aujourd'hui, assez de temps et d'efforts pour que cette force bienfaisante de l'hellénisme le pénètre jusqu'à la moelle et contribue vraiment à le façonner ? L'influence du grec sur la grande majorité de nos élèves est une influence indirecte, de seconde main, qui se transmet par le professeur. Il a exprimé de ses études comme un suc, comme un parfum qu'il répand dans tout son enseignement, et c'est en réalité sous cette forme que l'hellénisme agit sur la jeunesse. Demandez aux maîtres auxquels est confié le soin de former le personnel féminin de nos lycées de jeunes filles, à ceux qui professent dans ces lycées mêmes, s'ils ne réussissent pas, sans grec, à éclairer leurs leçons, sinon de la lumière même de l'Attique, d'un reflet du moins radieux encore ! — Si l'élite même de nos lycéens ne s'avance que rarement jusqu'au sanctuaire et ne s'initie point profondément aux mystères d'Éleusis, que dire du *profanum vulgus* qui bâille aux portes du temple ? Arrière ! crierait Horace à cette foule importune dont la cohue encombre l'accès des augustes cérémonies, dont le murmure en trouble, du seuil, l'harmonieuse ordonnance.

Enfin, parmi ceux-là mêmes à qui sourit la faveur des dieux et qui pourraient accomplir les rites mystérieux, combien il y en a que le commerce attend ou l'industrie, qui veulent être sans doute des esprits cultivés, mais dont l'allemand ou l'anglais ferait bien mieux l'affaire ! Or c'est une expérience apparemment faite et définitivement faite, qu'en matière de langues il faut opter, qu'on peut apprendre, au lycée, à bâtir à coups de dictionnaire un thème correct de baccalauréat, semé même çà et là de quelques élégances, mais que par le lycée seul on n'apprend pas, on ne peut apprendre autre chose. Amusez-vous à relever les noms des lauréats d'allemand et d'anglais du concours général, et dites s'ils n'étaient pas, de naissance, désignés à ces succès ; ou, si l'air en est tout français, ayez l'indiscrétion de demander à ces linguistes comment s'appelait naguère leur nourrice ou leur gouvernante. Et n'invoquez pas non plus, de grâce, l'exemple de l'Allemagne et de l'Angleterre : ni à Berlin ni à Eaton on n'apprend à la fois sérieusement les langues mortes et le français par la classe seule !

Passons à la seconde objection, à celle qui vient des partisans d'un enseignement pratique des langues vivantes. Les enseigner comme des langues mortes, c'est-à-dire surtout par la version et la lecture des textes, les faire servir d'abord à la culture de l'esprit, à l'acquisition plus entière du français, quel contresens ! disent-ils volontiers. Les langues vivantes sont faites pour être parlées, et c'est à ce but qu'il faut tendre surtout, sinon exclusivement. En l'état actuel des choses, avec les deux heures hebdomadaires qui sont consacrées, en moyenne, à cette étude, ils pourraient bien avoir raison... en théorie. Arriver, en un temps mesuré d'une main si avare, à posséder l'allemand, il n'en saurait être question, et il se peut bien, en ces conditions, que le plus sage soit de donner aux élèves, d'une façon presque empirique, comme un manuel de la conversation usuelle, de quoi se tirer d'affaire à une table d'hôte ou tenir au courant un carnet de blanchisseuse. C'est une théorie qui se laisse soutenir et que soutiennent, nous le savons, des pédagogues fort autorisés. Mais que nous voudrions voir ces théoriciens à l'œuvre, dans une classe, avec toutes les difficultés que créent la discipline, l'inégalité des élèves, le désir bien légitime de relever un peu la leçon de langue moderne, pour qu'elle ne souffre pas trop d'être comparée à telle leçon voisine ! On ne se résigne pas aisément, quand on a passé une agrégation où figurent des épreuves transcendantes sur la littérature et la linguistique, à faire un cours de langue à l'usage des commis-voyageurs.

Mais fermons cette parenthèse déjà longue où nous a entraîné une discussion récemment ouverte : aussi bien, dans notre hypothèse et notre espérance, les langues vivantes ont pris la place des langues mortes ; c'est dix heures au moins qui leur appartiennent dans

la semaine et la question se pose autrement : il est trop évident qu'ici comme ailleurs la méthode doit varier avec le temps dont on dispose. Eh bien ! nos élèves réguliers de l'enseignement classique n'apprenaient-ils pas, il y a quelques années encore, avant les réformes, à parler passablement le latin ? Un latin de convention, direz-vous, et que Cicéron n'eût pas compris. Peut-être ; mais qu'importe? Une langue factice s'apprend plus difficilement qu'un idiome naturel et vivant.

L'auteur de ces paradoxes, qu'il ne désespère pas de voir bientôt devenir des vérités banales, se souvient qu'au sortir de ses études universitaires, sans y avoir été jamais un latiniste d'élite, sans y avoir jamais parlé un mot de latin, il entra un jour dans une conférence de Haupt où l'on commentait en latin quelque texte d'Horace et qu'il tint très honorablement sa partie dans ce concert philologique. Est-il téméraire de conclure de là qu'en se plaçant au point de vue le plus pratique, on ne saurait trouver d'inconvénient à l'enseignement des langues vivantes par les méthodes qui s'appliquent à l'enseignement des langues mortes? Est-il contestable qu'après en avoir pénétré l'esprit, après en avoir tiré tout ce qu'elles peuvent fournir au développement de l'intelligence, on saurait par surcroît forcément les parler? A partir d'un certain niveau atteint, le professeur, par le courant même des choses, en user ait dans ses interrogations et ses commentaires. Il y a dans une langue qui se parle autour de nous je ne sais quoi d'impérieux qui fait qu'on l'emploie dès qu'il est possible, dès qu'on peut être compris. On arriverait, sans y prétendre, à parler une langue morte, et l'on ne parlerait pas, après y avoir donné le même soin, une langue qui est dans l'air du siècle, à la lecture, à l'usage de laquelle les journaux, les Revues, mille occasions de rapports internationaux nous sollicitent tous les jours!

II.

Il est donc bien entendu que, malgré les méthodes abstraites dont on se sera servi, mais grâce aux heures abondantes qu'ils y auront consacrées, nos élèves ne quitteront pas le lycée moderne sans savoir manier avec quelque aisance les deux langues qu'ils auront préférées. En auront-ils tiré le profit intellectuel qu'il faut proposer comme sa première fin à l'enseignement secondaire? Encore un coup, nous croyons qu'à cet égard le commerce intime avec les grands classiques étrangers ne vaut pas absolument l'intimité d'Homère ou de Virgile, de Sophocle ou d'Horace; nous croyons que la fréquentation même de notre XVIIe siècle n'est pas aussi utile, aussi efficace. Ni l'Italie de Dante ou du Tasse, ni l'Angleterre ou l'Espagne de Shakespeare et de Lope de Vega, ni la France de Théroulde, de Racine ou de Voltaire, ni l'Allemagne de Schiller ou de Gœthe même ne nous ont rendu cette analyse de l'humanité telle qu'elle est en son essence, en ses profondeurs immuables, dépouillée des caractères particuliers, passagers, que l'histoire, depuis la Grèce, lui a plus énergiquement, plus étroitement imprimés et qui se sont naturellement reflétés dans les œuvres de la pensée et de l'art. A vrai dire, toutes les grandes créations du génie moderne sont profondément nationales, complexes; elles offrent à un degré moindre que les belles inspirations de l'antiquité la simplicité, la vérité générale dont la jeunesse a surtout besoin. Mais, cette réserve faite et ce principe une fois établi que les maîtres du nouvel enseignement ne pourront point se dispenser de la culture gréco-latine afin d'égayer leurs leçons de la clarté sereine et saine qu'on en emporte, il faut reconnaître aussi qu'il y a bien des palliatifs, bien des compensations à l'inégalité que nous constatons, au point de vue pédagogique, entre l'*Iliade* et la *Divine comédie*, entre l'*Oreste* antique et *Hamlet*.

D'abord, c'est par des extraits bien choisis que doit se faire l'initiation de l'enfance aux littératures; c'est ainsi qu'elle se fait chez nous pour notre littérature elle-même. On lit des recueils de textes avant de lire *Esther*, et il est permis de se demander si, au lieu d'infliger à de petits garçons l'ennui de cette tragédie lyrique qui les amusera peut-être plus tard par son piquant alliage de harem et de couvent, il ne serait pas plus sage de leur en montrer seulement, avec les chœurs, les scènes qui peuvent intéresser leur âge, sauf à leur fournir le fil nécessaire à les relier. De même pour les littératures étrangères : si elles ne présentent que peu d'œuvres dont l'ensemble soit accessible à de jeunes esprits, et si elles en présentent un assez bon nombre, d'*Hamlet* à *Faust* et de Dante à Shelley, qui préparent à nos Saumaizes des tortures toujours renaissantes pour être précisément trop locales, trop personnelles, trop subjectives et point assez humaines, n'est-il pas évident que depuis le moyen âge jusque tout près de nous, au nord comme au midi, dans l'épopée et dans le drame, on trouverait aisément des fragments qui, par la naïveté de la peinture morale, par la sobriété du trait, répondraient aux exigences du maître le plus scrupuleux? Ne va-t-il pas de soi que dans *Jules César* ou *Hermann et Dorothée* les passages abondent dont l'étude et la traduction sont conformes à l'esprit de la plus rigoureuse, de la plus délicate pédagogie?

Allons plus loin : qui oserait soutenir, en cette phase nouvelle de la querelle des anciens et des modernes, que les lettres n'aient pas réparé, par d'étonnantes acquisitions, les pertes qu'elles ont pu subir depuis la Grèce et Rome. La Bruyère en son temps déjà consultait ses propres forces d'incomparable écrivain plutôt que de penseur philosophe quand il jugeait qu'il ne restait plus qu'à glaner. Mais quel renouveau depuis lors! quel universel rajeunissement de l'esprit, du sen-

timent, de la passion! L'histoire devenue science; l'éloquence vibrante à la fois et correcte, attique et émue à la tribune anglaise ou chez nous, tandis qu'à parler franc, chez les anciens elle n'offre, pour notre regard au moins et à la distance où nous sommes, que l'une ou l'autre de ces vertus tour à tour; le roman se complaisant aux profondeurs, aux raffinements d'une analyse qui, pour être parfois maladive, n'en est pas moins fascinante; le sentiment de la nature à ce point rajeuni que nous nous piquons volontiers de l'avoir découverte; le drame et son réalisme luttant longtemps contre l'idéalisme de la tragédie pour le détrôner à la fin; la poésie lyrique subissant une révolution si entière qu'on peut s'étonner de voir la critique désigner d'un même nom, enfermer en un même genre une ode de Pindare et une élégie de Gœthe ou une *Nuit* de Musset, tant la personnalité du poète remplit aujourd'hui l'œuvre tout impersonnelle autrefois; le style se transformant partout à l'image de la pensée même; la philosophie enfin non plus descendue seulement du ciel sur la terre, comme chez Socrate et ses disciples, mais pénétrant jusqu'aux plus intimes mystères de l'*être* par le progrès des sciences naturelles : que de nouveautés et de merveilles! Et dans un âge où l'histoire d'hier s'enseigne enfin à nos élèves pour la joie et la santé de leur esprit, où la philosophie la plus moderne est livrée tout entière à leur curiosité, on ne proclamerait pas bien haut les droits des langues modernes à l'étude passionnée de nos contemporains! On ne reconnaîtrait pas les titres de noblesse qu'elles ont, elles aussi, conquises! Quand les littératures étrangères ont eu tant de part à la formation de la France nouvelle, quand il faut chercher en Angleterre les plus sûres origines de notre Révolution, quand l'Allemagne a eu sur notre romantisme une influence décisive, la pédagogie ne tiendrait pas les langues modernes dans la même estime que les anciennes? elle n'attribuerait pas à cette étude des effets, sinon les mêmes que ceux de l'antiquité bien connue, du moins égaux? Par une rencontre assez étrange, c'est pourtant un philosophe convaincu, qui sait mieux que personne ce que l'Europe moderne a fait pour la philosophie, qui a accepté récemment la tâche de défendre l'instruction classique contre l'invasion de la langue de Kant, de la langue d'Herbert Spencer, en confinant l'instruction moderne dans l'enseignement spécial!

Et si ces avantages, par lesquels les littératures germaniques ou néo-latines nous paraissent compenser leurs défauts, semblaient insuffisants auprès des beautés de l'antiquité classique, qu'on veuille bien considérer que l'essentiel ici est peut-être la gymnastique même, la gymnastique de la version; que, pour s'exercer et prendre des forces, point n'est besoin d'un trapèze de luxe (il peut rendre en bois blanc les mêmes services qu'en palissandre); qu'on veuille bien aussi se demander si l'écart entre la valeur esthétique des langues mortes et des modernes n'est pas amplement comblé par le profit de posséder des idiomes qui se parlent à nos frontières, dont la possession est, à la date où nous sommes, un bien précieux auxiliaire. En matière d'enseignement aussi, qui veut faire l'ange fait la bête : une société qui demeurerait aujourd'hui trop généralement éprise d'un mode d'instruction trop abstrait ferait bel et bien une sottise. Tenons la balance égale entre la religion de l'idéal et la recherche de l'utile, et concilions ces deux aspirations aussi légitimes l'une que l'autre par l'étude plus répandue et plus délicate des langues vivantes.

Qu'on nous permette d'appuyer notre théorie d'une expérience déjà faite et qui, pour être restreinte, n'en comporte pas moins une conclusion exacte. Nous empruntons l'exemple qui justifie notre thèse à l'instruction secondaire des jeunes filles : qu'importe? car il va sans dire qu'à notre sens elle doit se rapprocher singulièrement de l'enseignement moderne que nous réclamons pour les jeunes gens; elle doit reposer sur les mêmes principes, être pénétrées du même esprit, faire servir les langues vivantes au même usage. Eh bien, dans un rapport publié il y a quelques mois, un juge étranger, évidemment désintéressé, impartial, reconnaissait avec complaisance certaine supériorité, difficile à analyser peut-être, au collège Sévigné sur le lycée Fénelon. Il attribuait ce je ne sais quoi d'intelligent et de plus vivant qui l'avait fort frappé à plus d'une cause : la plus sérieuse, selon nous, celle qui établit une différence d'esprit profonde entre ces deux maisons et qui fait de l'une un collège d'instruction secondaire justifiant à peu près son titre, c'est justement la part plus considérable faite à l'allemand et l'anglais dans l'économie des leçons et un commencement d'application des méthodes qui nous paraissent convenir à cet enseignement. Le collège Sévigné est comme un modeste asile ouvert, en attendant une hospitalité plus vaste et plus officielle, à ce qu'un pédagogue original et ardent, M. Ph. Kuhff, appelait, il y a de longues années déjà et bien avant le mouvement qui se dessine, les *humanités modernes*. Oui, c'est bien de ce nom large et profond qu'il faudra désigner ces études : le mot d'*enseignement spécial* serait une impropriété criante, et nous ne goûtons guère davantage celui d'*enseignement secondaire français* qu'on a proposé çà et là, que l'École alsacienne a provisoirement adopté pour sa division nouvelle; car, outre qu'il semble assigner à l'enseignement classique du grec et du latin une autre fin que le français même, ce qui serait une absurdité, il a comme un air étriqué et mesquin qui n'est point pour recommander ce qu'il recouvre à l'estime publique. L'étiquette est pour quelque chose dans le succès d'un article un peu étrange et qu'il s'agit de faire prendre : quand c'est pour le bon motif, un peu de charlatanisme serait permis, et il n'y en a point trace dans la désignation que nous réclamons. On voit maintenant pour-

quoi nous voulons aux écoles qui ne manqueront pas de se fonder, cette inscription qui en exprime fidèlement l'esprit : *Lycée d'enseignement secondaire moderne.*

III.

Peut-être nous escrimons-nous, en ces pages, contre des moulins à vent, contre des objections imaginaires; peut-être notre cause était-elle d'avance gagnée auprès du Conseil supérieur et n'y a-t-elle succombé que parce que le succès en eût été trop dangereux. Peut-être y a-t-on redouté que la séduction d'un enseignement si vivant n'entraînât, pour l'instruction classique, un trop grand nombre de défections. Appréhension respectable et qui part, nous le savons, d'une préoccupation généreuse. Essayons toutefois de la dissiper. Si les classes de lettres de nos lycées sont encore très peuplées, le déclin des études antiques y est, depuis quelques années, manifeste, rapide : les examens du baccalauréat attestent, nous ne dirons pas une décadence générale, mais une prodigieuse médiocrité dans les épreuves gréco-latines. A la licence, les symptômes sont plus frappants encore : une érudition livresque, pour parler avec Montaigne, y a remplacé le sens de l'antiquité, la virtuosité d'autrefois. L'École normale, ce dernier refuge du vers latin, a dû, cette année même (*lugete, veneres!*), faute de combattants sérieux, supprimer de son concours cette composition. Évidemment la pente du siècle n'est pas en ce sens. Il serait injuste d'en conclure que l'esprit littéraire va se perdant; nos jeunes gens rachètent en partie par plus de lecture, plus de connaissances, plus de goût pour les nouveautés — la médaille a son revers, — leur indifférence, leur insensibilité aux langues mortes. Notre bourgeoisie veut faire de ses fils des lettrés; mais, à en juger d'après les avertissements que nous venons d'énumérer, elle voudrait, sauf pour l'élite de ses enfants, une autre initiation aux lettres; elle trouve excessive la dose de latinité qu'on persiste à leur servir; elle leur souhaite un autre régime. Si les nations ont d'ordinaire le gouvernement qu'elles méritent, comment n'auraient-elles pas, à la longue, l'instruction dont elles ont besoin? On ne saurait concevoir chez un peuple libre de ses destinées un désaccord prolongé entre ses aspirations pédagogiques et son enseignement public : il semble qu'en cette question, la plus vitale, une sorte de nécessité organique doive adapter, par une évolution continue, l'école aux intelligences. Or la tendance actuelle nous paraît assez accusée. Si vous refusez d'en tenir compte, de concilier ce goût délicat des lettres qui, grâce à Dieu, n'est pas encore éteint parmi nous, avec les exigences plus pratiques de notre génération, par la fondation prochaine du lycée moderne, craignez que notre société, hésitante à l'heure qu'il est entre les études aristocratiques de naguère et le positivisme scolaire où la démocratie menace de la précipiter, ne finisse par rouler tout entière du côté où le siècle la sollicite. Craignez d'avoir dans l'histoire de notre pédagogie cette responsabilité, ce remords d'avoir pu empêcher cette dégradation de notre esprit public par une mesure nécessaire et de ne pas vous être pliés à cette nécessité. Vous avez inscrit sagement quelques pages de Tocqueville au programme des lectures de l'enseignement spécial; profitez de cette occasion pour relire les chapitres lumineux que le grand historien, le grand philosophe consacre, dans son impartialité magistrale, aux lettres et aux arts dans un État démocratique, et puissiez-vous trouver dans la méditation de ces sereines et décisives observations, d'une part l'énergie nécessaire à sauver les études antiques en les fermant à ceux qui ne sont point faits pour elles, de l'autre, le souci pressant de sauver notre amour national pour les lettres, les belles-lettres, en lui offrant un objet auquel il puisse passionnément s'attacher!

H. Dietz.

UN POÈTE ESPAGNOL DU XVIIe SIECLE

Francisco de Quevedo (1)

Écrire aujourd'hui un gros volume de critique sur un poète espagnol du XVIIe siècle (1), c'est là une entreprise qui ne pouvait tenter qu'un amant désintéressé de la littérature et de l'érudition. Les œuvres littéraires étrangères de cette époque ne sont pas, chez nous, très connues : celles de l'Espagne moins encore que les autres. La génération présente ne s'intéresse guère qu'aux écrivains contemporains. Quant aux vieux satiriques, nous n'en goûtons qu'un, le nôtre, notre Rabelais, et c'est à peine si nous savons que, de tous les beaux esprits gaulois, les plus gaulois ne sont pas en France.

C'est pourtant de l'autre côté des Pyrénées que se trouve la pépinière des écrivains picaresques. Parmi eux, Francisco de Quevedo brille au premier rang. « Pourquoi ne vous attachez-vous pas spécialement à l'étude de Quevedo? — nous disait, il y a quelques années, un homme érudit; — dans Quevedo, vous trouvez le tableau complet d'un siècle, et, de plus, presque tous les aspects de l'âme humaine. Quevedo est à Calderon, et même à Lope de Vega, ce qu'est une nation à un individu, le tiers état à un grand seigneur, le bon sens à l'enthousiasme. Son œuvre et son génie présentent une masse substantielle, imposante; véritable monta-

(1) *Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo*, par E. Merrimée. — 1 vol. grand in-8°. Paris, 1886. Alphonse Picard.

gne d'où l'on peut détacher des blocs de rocher sans en altérer la forme et la grandeur. » Il semble que ce soit à M. Merrimée qu'ait été donné ce conseil ; ou plutôt il n'en avait pas besoin ; ses études spéciales l'avaient préparé à celle-ci : Quevedo lui appartenait par droit de naissance et par droit de conquête. Il a fait sur lui un beau livre, et l'on sent qu'il l'a fait sans effort.

Il est vrai qu'il avait sous la main une bibliographie bien nombreuse. On a presque autant écrit sur Quevedo que sur Cervantes. Pendant deux siècles les commentateurs se sont exercés sur son œuvre et sa vie, aussi bizarres l'une que l'autre. M. Fernandez-Guerra y Orbe a publié dans la *Biblioteca de Autores españoles* une édition des œuvres de Quevedo, accompagnée de notes instructives. M. Menendez Pelayo, l'érudit par excellence, lui a donné une place dans son *Histoire des idées esthétiques*. En Amérique Georges Ticknor, en Allemagne Ferdinand Wolf, en France M. Morel-Fatio ont étudié ce sujet avec amour. M. Merrimée donne une liste, en douze feuillets in-8°, de toutes les éditions, traductions, imitations, commentaires publiés en Espagne et à l'étranger sur le grand satirique du siècle d'or. A une époque très récente, M. Germond de la Vigne a publié, à Paris, dans la *Bibliothèque illustrée des chefs-d'œuvre de l'esprit humain*, les *Œuvres choisies de Quevedo*, savamment annotées. Au milieu de tant de richesses, on n'a que l'embarras du choix. Mais c'est précisément cet embarras du choix qui fait la difficulté. La première biographie de Quevedo — celle de Tarsia, — écrite dix-sept ans après sa mort, contenait déjà, paraît-il, des inexactitudes. Qu'est devenue la vérité des faits après deux siècles et demi de commentaires? La rétablir exige autant de sagacité que d'érudition. C'est pour cela que même après qu'on a tant écrit sur Quevedo — surtout parce qu'on a tant écrit, — l'ouvrage de M. Merrimée est encore le bienvenu.

La vie seule de l'auteur des *Songes* est un poème, et le plus caractéristique, et le plus étonnant. C'était un hidalgo pauvre, un de ces gentilshommes qui faisaient dire à un Italien : « S'ils sont tous nobles dans leur pays, qui donc, chez eux, garde les bêtes? » Et cependant, si la vaillance, l'honneur et le respect de soi-même sont des titres de noblesse, qui jamais en eut plus que ces hidalgos de la montagne de Burgos d'où était sorti le Cid? Le vieux et pauvre manoir seigneurial de Quevedo s'élevait sur la petite colline de Zerceda, entre les villages de Barcena et de Bejoris dans la province de Santander; mais ce n'était pas là que le poète était né. Sa famille faisait partie de ce qu'on appelait en ce temps-là la haute domesticité royale : très haute domesticité, en effet, car son père était secrétaire de la reine doña Ana, femme de Philippe II, et sa mère était attachée à cette princesse en qualité de dame d'honneur. Sa situation était excellente pour juger des mœurs de la cour : on sait si plus tard il sut en profiter.

Sa jeunesse se passa à l'université de Alcalá de Henares, où les jeunes gens de la haute bourgeoisie et de la petite noblesse apprenaient alors beaucoup d'autres choses que le latin et la philosophie. On aimait surtout la joie et les duels à l'université d'Alcalá. C'était le temps où la passion du point d'honneur était poussée jusqu'au délire, partout et surtout en Espagne. Quevedo eut plus d'une affaire et fit son apprentissage de la vie de cape et d'épée. De retour à Madrid, il rencontre dans la *Calle Mayor* un certain capitaine Rodriguez : chacun prétend garder le haut du pavé ; on dégaine, et le capitaine reçoit une blessure qui rend les deux adversaires les meilleurs amis du monde. A quelques jours de là, assistant le jeudi saint à l'office des Ténèbres, Quevedo entend un homme se disputer avec une dame agenouillée auprès de lui. Tout à coup l'insulteur donne à la dame un soufflet. Probablement, c'était un mari. Malgré cela, la sainteté du lieu, celle du jour, et l'outrage fait à une femme autorisaient Quevedo à en tirer vengeance ; il entraîne l'homme hors de l'église, se bat avec lui et le tue. De pareilles scènes se renouvelaient tous les jours : c'étaient les mœurs du temps.

Après la vie universitaire, la vie de la cour ou plutôt de palais, et la vie de Madrid, Quevedo fit connaissance avec la vie politique. Attaché au duc d'Ossuna, vice-roi de Sicile, il partit pour l'Italie. Ses voyages de Palerme à Madrid, pour obtenir la nomination du duc à la vice-royauté de Naples, nous fournissent d'amusants renseignements sur la corruption de la cour. Outre le *donativo*, c'est-à-dire le don que la Sicile faisait au roi d'Espagne, Quevedo apportait des sommes considérables que lui avait confiées le duc d'Ossuna pour obtenir sa nomination. « J'ai eu soin, écrivait-il au duc, de faire connaître, sans paraître y toucher, que vous m'aviez envoyé une lettre de change importante. La moitié de la cour est à mes trousses, et il n'est personne qui ne vous fasse par ma bouche mille offres de services. A ce que je vois, les roues de ce char ont besoin d'être graissées pour ne pas crier ; mais pour l'heure elles n'en ont plus besoin ; elles le sont plus que sorcières au sabbat. » Suit la liste des présents qu'il a faits, liste dans laquelle on voit que le confesseur du roi, dont l'appui « compte pour trois », a reçu comme trois aussi.

La nomination eut lieu ; le duc d'Ossuna fut nommé vice-roi d'Espagne à Naples, et le champ des services à rendre s'élargit pour Quevedo. Pendant plusieurs années il fut le bras droit de son maître, son homme de confiance, son agent privé et secret. On sait quel mystère plane sur la conduite du grand duc d'Ossuna dans sa vice-royauté napolitaine. Voulut-il, à ses risques et périls, abattre la puissance de Venise, ou forma-t-il le projet de se rendre indépendant et de ceindre la couronne des Deux-Siciles, voilà ce qui n'a jamais été complètement éclairci et ce que M. Merrimée, malgré ses patientes recherches, n'a pas pu découvrir plus que

les précédents historiens. Peut-être eût-il trouvé là-dessus quelque lumière dans un ouvrage tout récemment paru, du savant Fernandez Duró (1). Quoi qu'il en soit, le duc fut disgracié et Quevedo avec lui. Ce dernier se retira dans sa terre de la Torre de Juan de Abad, où il mena quelque temps la vie de petit propriétaire rural et d'où il écrivit à ses amis : « Je ne sors plus des aires à battre le blé ; je deviens fourmi, emportant comme elles mon grain pour l'hiver. » Ce qui veut dire qu'il s'occupait à partager ses récoltes avec ses métayers. La disgrâce du duc de Lerme et bientôt après la mort de Philippe III le ramenèrent à Madrid. Avec le nouveau règne et l'avènement d'Olivarès aux affaires, il sembla d'abord qu'un autre soleil se fût levé sur l'Espagne. Quevedo partagea la confiance générale. C'est à ce moment qu'il écrivit *la Politique de Dieu*, ouvrage qu'il dédia à Olivarès.

Celui-ci n'était pas homme à dédaigner des alliés comme Quevedo ; il l'admit dans son entourage, le combla de faveurs. La comtesse d'Olivarès s'intéressa même à lui faire faire un bon mariage. Il était boiteux, avait la vue basse, portait de grandes lunettes, et, bien qu'il eût une belle tête pour un physionomiste et pour un phrénologue, il n'était pas très séduisant pour les jeunes filles. Sa lettre à la comtesse pour demander femme est un modèle du genre comique. Il voulait la sienne « dépourvue de tantes sur la terre, sûr qu'il était d'en retrouver en purgatoire ».

Cette intimité dans la maison du ministre prit fin, non par des causes particulières, mais pour un motif honorable. L'administration d'Olivarès avait trompé toutes les espérances de l'Espagne : c'est alors que sortit de la plume de Quevedo ce déluge de pamphlets qui fit de lui le véritable *leader* de l'opinion publique de son temps. Enfin, un jour, le roi Philippe IV trouva sous sa serviette une Adresse en vers commençant par ces mots : « Catholique, sacrée et royale majesté, un vieillard prosterné à vos pieds ose porter jusqu'à vous ses plaintes », etc. Suivait une énumération des maux du pays, des abus du gouvernement : Olivarès devina de suite l'auteur de l'écrit anonyme ; Quevedo, saisi la nuit dans sa maison, fut enlevé de Madrid sans qu'on lui laissât le temps de prendre seulement un manteau, transporté à cinquante lieues de là et jeté en prison.

Son caractère ne fut pas aussi fier que sa plume. Comme écrivain, Francisco de Quevedo a toujours été incorruptible : il est l'homme qui ne craint rien et qui crie également sur les places publiques, sur le passage des rois et dans le désert. Sa voix est la voix de la justice, du peuple et de la patrie. Mais, comme homme, il ne se montra pas aussi courageux dans sa prison qu'il l'était l'épée à la main. Et là encore, dans les lettres gémissantes et suppliantes qu'il écrivait, nous trouvons un des traits du caractère espagnol, ce caractère que le long despotisme de la maison d'Autriche a fini par plier, qui se relève, plie encore et, sous la double influence de la nature et de l'histoire, nous présente le spectacle d'une perpétuelle inconséquence. Quand, après trois ans de séjour dans un cachot où, selon son expression, il était si dénué de tout qu'on lui faisait l'aumône pour l'empêcher de mourir, Quevedo fut relâché à la suite de la disgrâce d'Olivarès, ce n'était plus qu'un cadavre. Il se traîna deux ans encore et mourut à soixante-cinq ans, considéré comme un vieillard d'un âge très avancé, car en ce temps la vie humaine n'était point longue. Jusqu'à sa dernière heure il n'avait pas cessé de guerroyer. Sa plume n'était jamais oisive : elle se mêlait à tout. A cet égard, l'œuvre de Quevedo est un miroir : on y voit passer tous les événements du temps.

N'est-ce point, par exemple, chose curieuse et caractéristique que cette guerre civile et religieuse qui s'allume dans les esprits et qui met le feu aux quatre coins de l'Espagne au sujet du compatronat de sainte Thérèse ? Pour notre temps, si étranger à ces sortes d'affaires, cette querelle a besoin d'être expliquée. Saint Jacques a été de tous temps le patron de l'Espagne ; mais depuis quelques années, le mysticisme, qui est une phase de la décadence religieuse, s'était répandu avec l'influence de Thérèse de Jésus et menaçait le règne du bouillant apôtre. Il était question de donner à l'Espagne un second patronage, celui d'une femme et d'une nonne. La cour et la ville, fidèles aux instincts de sensualisme des sociétés efféminées, penchaient pour sainte Thérèse ; les vieilles gens, les gens de province, les hidalgos d'autrefois tenaient pour le rude saint Jacques, ami des braves et des guerriers. Quevedo, qui était chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, fut un des premiers à mettre l'épée au clair, c'est-à-dire à prendre la plume. *Su espada por Santiago, solo y unico patron de las Españas* (son épée pour saint Jacques, seul et unique patron de l'Espagne), curieux opuscule demeuré longtemps inédit, et publié pour la première fois par Fernandez-Guerra, fut mis sous les yeux du roi. C'était une action hardie, comme Quevedo en faisait tous les jours ; car Philippe IV et Olivarès étaient partisans du patronat de sainte Thérèse. Peut-être même cela fut-il cause que l'auteur fut exilé de Madrid. Un second mémoire adressé encore au roi ne fit qu'envenimer la plaie ; Quevedo n'était plus là pour le glisser sous la serviette, et personne n'osait se charger de le présenter. Enfin Quevedo s'adressa au pape, et, du fond de son exil de la Torre de Juan Abad, il eut la gloire et le plaisir d'assurer la victoire au patron de son Ordre, au saint vénéré des vieux Espagnols. Un bref du 8 janvier 1630 annula le précédent, qui avait accordé le compatronat à sainte Thérèse, et rétablit saint Jacques dans tous ses droits.

Tel était en Espagne l'état des esprits au XVIIe siècle.

(1) *El gran duque de Osuna y su marina. Jornadas contra Turcos y Venecianos, 1602-1624.* Madrid, 1885.

L'homme qui se passionnait ainsi pour une simple forme de culte était pourtant un philosophe et un justicier, un érudit et un satirique de premier ordre ; c'était l'auteur du *Buscon*, des *Sueños*, du *Gouvernement du Christ*, de *la Politique de Dieu*, d'une foule d'œuvres politiques, morales, philosophiques, littéraires, qui toutes prouvent la vaste envergure de son génie. Le *Buscon* (*le Chercheur*) est l'histoire d'un aventurier à la recherche, comme on dit aujourd'hui, d'une position sociale : peinture de mœurs qui était pour l'Espagne de ce temps-là ce qu'a été *Jérôme Paturot* pour la France du nôtre. Les *Sueños* (*les Songes*) sont une imitation de *l'Enfer* de Dante, moins grandiose et moins mélancolique que le modèle, mais d'une vérité plus frappante ; *la Politique de Dieu* et *le Gouvernement du Christ* sont des ouvrages dont la hardiesse s'abrite habilement derrière des textes sacrés ; le *Marcus Brutus* est le dernier mot de la sagesse de l'époque sur la doctrine du tyrannicide. Ajoutez que Quevedo était un philosophe essentiellement chrétien, qu'il a écrit sur des sujets ascétiques, et l'on aura une idée de la variété répandue dans cette œuvre puissante.

M. Merrimée analyse, commente, discute chacune des productions du satirique avec une autorité d'autant plus grande qu'en retraçant la vie de Francisco de Quevedo il ne paraît pas éprouver pour lui ce sentiment de prédilection que tout biographe éprouve ordinairement pour son héros. A côté de traits d'intrépidité, il rappelle des anecdotes qui ne font pas honneur à son caractère, et, par là, il nous donne bien la véritable mesure de ce peuple espagnol qui, dans le bien comme dans le mal, et souvent dans les deux à la fois, ne sait qu'aller aux extrêmes.

L. Q.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Signalons aux esprits curieux des problèmes historiques un travail considérable de M. Joret sur le grand voyageur du XVIIe siècle, Jean Tavernier (1). Tout n'y est pas révélation, car enfin Tavernier est connu, ne fût-ce que par l'épitaphe que lui a versifiée Boileau et dont les deux premiers vers au moins sont dans toutes les mémoires :

> De Paris à Delly, du couchant à l'aurore,
> Ce fameux voyageur courut plus d'une fois...

Les moins versés dans ces questions ne lui contestent pas ce grand titre à un nom impérissable, d'avoir fait connaître les routes jusque-là à peu près ignorées de la Perse et de l'Inde, d'avoir ouvert d'immenses débouchés à notre commerce national. Célèbre comme navigateur et comme marchand, il a encore un certain renom d'écrivain, grâce à ses relations de voyage. Mérite contesté, il est vrai, puisque son principal collaborateur Chappazeau l'a fort maltraité et a revendiqué l'honneur d'avoir mis de l'ordre dans son informe chaos. Personne n'ignore non plus combien Chappazeau à son tour a été malmené par Jurieu; mais ces luttes même avaient encore ramené l'attention sur Tavernier. Donc, intrépide explorateur, marchand habile, écrivain contestable et contesté, voilà ce qu'était Tavernier pour nous, et cela nous suffisait à la rigueur. Nous n'en sommes pas moins reconnaissants à M. Joret d'avoir précisé ou rectifié nos souvenirs. D'autres lui sauront plus de gré encore d'avoir aussi et surtout établi la vérité sur quelques points demeurés obscurs. On saura maintenant la date exacte de la naissance de Tavernier et le lieu précis de sa mort, car décidément il n'est pas mort à Copenhague, mais à Moscou. Mais ce qui, par exemple, est une révélation, c'est l'itinéraire du voyage entrepris par Tavernier à l'âge de soixante-dix-neuf ans, lorsqu'il fut appelé par l'Électeur de Brandebourg qui voulait ouvrir aussi à son pays des débouchés en Orient.

M. Joret a trouvé un manuscrit inédit qui lui a permis de suivre jour par jour Tavernier de Paris jusqu'au Brandebourg et retour, et Dieu sait quel voyage en zigzags il accomplit! Grâce à ce document, nous le suivons nous aussi et nous savons ce qu'il a payé pour chaque repas et pour le pourboire de chaque postillon. N'y a-t-il pas même des factures conservées? M. Joret ne nous fait grâce d'aucun menu détail. Oh! les savants qui ont trouvé des documents inédits sont implacables. Nous serions, nous profanes, bien aises d'aller un peu plus vite ; il nous tarde d'arriver au Brandebourg et même d'en être revenus, et nous avons à cet empressement une excuse, c'est que ce voyage fut absolument sans résultat et que les projets furent abandonnés à peine formés. Oui, très bien, parce que nous sommes des profanes. Mais les historiens érudits trouvent un immense intérêt à ce qui nous laisse froids. Ici, quel est l'intérêt de ces cahiers de comptes et de ces nomenclatures de grosses dépenses sur les grands chemins? C'est de démontrer ce fait que Tavernier n'avait pas été à ce moment ruiné par son neveu et son commis. Qu'ils l'aient volé, il est possible; mais ruiné, non! Or d'autres historiens, des biographes légers l'avaient dit; ils avaient parlé de vieillesse passée dans la gêne. Voilà l'erreur qu'il était essentiel de ne pas laisser debout. Ils avaient dit aussi, ces biographes, que Tavernier avait vendu son hôtel: M. Joret leur démontre que Tavernier n'a jamais eu d'hôtel.

M. Joret, lui, n'est pas un biographe léger. Il apporte

(1) *Jean-Baptiste Tavernier*, par M. Charles Joret. — 1 vol. Paris, 1886. E. Plon-Nourrit et Cie.

à ses patientes et laborieuses enquêtes un soin scrupuleux, et, quand sur un point il a trouvé la vérité vraie, il l'établit abondamment. Et il éprouve à cela une satisfaction évidente. Les érudits ont leurs joies tout comme les artistes. Ce ne sont pas les mêmes, mais elles sont peut-être plus intenses, car, outre le contentement du résultat obtenu, il y a la satisfaction d'être désagréable à ceux qui, n'ayant pas trouvé les documents révélateurs, s'étaient trompés, comme ici les biographes légers. Elles sont au moins plus durables. Les artistes, après le premier moment de joie, ont des doutes. Leur œuvre, dont ils étaient d'abord ravis, leur paraît ensuite défectueuse sur quelque point. Le goût public se modifie d'ailleurs et ce qui était applaudi ne l'est plus toujours après quelques années, parfois quelques semaines. Une vérité démontrée ne passe pas, elle. Le résultat atteint par l'érudit est un résultat à toujours, selon le mot de Thucydide. L'érudit bâtit pour l'éternité. Dans dix ans la musique de *Joséphine vendue par ses sœurs* ne sera peut-être plus universellement admirée; dans mille ans, dans deux mille ans il demeurera vrai que Tavernier n'a pas été ruiné et qu'il n'a jamais eu d'hôtel. Voilà ce qui explique la joie orgueilleuse qui respire dans certains chapitres de M. Joret. Moi aussi, je suis heureux des résultats par lui acquis, heureux pour lui surtout; mais puis-je, sans troubler sa joie, lui conseiller de se contenter du fait essentiel, du document décisif, et, une fois sa vérité démontrée, de passer outre. Il y a trop de matériaux, trop de moellons dans sa bâtisse pour l'éternité.

II.

Une grande nouvelle! Demandez la conversion de M. Barbey d'Aurevilly! Chacun sait quelle était son antipathie pour les femmes qui ont de l'encre au bout des doigts et du bleu à la jambe. A-t-il assez anathématisé les bas-bleus! Eh bien, en voici un auquel il envoie des sourires aimables et dont il se fait le chevalier. C'est Ange Bénigne. Un pseudonyme, vous pensez bien, formé de deux prénoms pris à deux personnages illustres : Pitou et Bossuet. Son livre nouveau, patronné par M. d'Aurevilly, aurait été à la rigueur signé par Pitou; par Bossuet, j'en doute. Il a pour titre : *la Côte d'Adam* (1), ce qui veut dire : les femmes. C'est au premier abord une série de saynètes légères, parfois assez égrillardes, presque toujours spirituelles. Tout cela — toujours au premier abord — est bien troussé et retroussé. M. d'Aurevilly y a trouvé une observation pénétrante et une profondeur de philosophie qui m'aurait échappé s'il ne nous avait avertis dans sa préface enthousiaste. Moi, je n'aurais vu là, il faut le confesser, que d'aimables riens, des fantaisies sans consistance, quelque chose comme un bouquet de fleurs artificielles fabriquées par une dame du monde qui n'a rien de mieux à faire apparemment que de découper du papier peint en petites rondelles et d'y ajuster des tiges en fil de fer. J'aurais fait rentrer ces bagatelles dans la catégorie des livres d'été. Peut-être même leur eussé-je reproché de présenter sous un faux jour et un jour fâcheux la haute et grande société. J'aurais demandé : Est-il bien vrai que dans l'aristocratie on soit aussi désœuvré, futile, inutile, diseur et faiseur de riens? Mais bien évidemment j'aurais prêté à rire avec mes questions saugrenues. M. d'Aurevilly m'a éclairé à temps; aussi, sans dire pourquoi, ce qui m'embarrasserait peut-être, j'applaudis avec lui des deux mains. Vive Ange! Vive Bénigne! Vive Ange Bénigne! Vive Ange Bénigne les bas-bleus! Et vous autres bas-bleus ses sœurs, qui désespériez d'avoir jamais un regard ami de M. Barbey d'Aurevilly, vous voyez qu'on peut en obtenir un. Mais pour cela il faut suivre l'exemple d'Ange Bénigne et faire un chef-d'œuvre dans le genre du sien. Du courage! essayez! Ce n'est pas un monde à soulever.

III.

Je suis en retard avec le dernier roman de M. Eugène Chavette : *Si j'étais riche* (2)! Constatons-en le succès. On se l'explique à la rigueur en voyant que Paul de Kock, depuis longtemps oublié, revient des sombres bords au grand jour du boulevard. On ne voit que prospectus illustrés de *la Laitière de Montfermeil*. M. Chavette est l'héritier direct de Paul de Kock, dont il n'a pas cependant toute la rondeur bourgeoise. Il est moins bonhomme, et la franche gaieté de son ancêtre a tourné avec lui à la *scie* de rapins et à la *rengaine* d'atelier. Il ne rit plus de ce bon gros rire du boulevard Saint-Martin, mais de celui du boulevard Bonne-Nouvelle, qui n'est pas encore celui du boulevard Montmartre. Une autre différence encore, c'est que si l'ancêtre n'était pas pudique, il n'effarouchait pas trop cependant; le petit-fils dit de ces mots qui font rougir les moins prudes. Outre cet élément de succès dans un certain monde, il ne faut pas oublier l'art de charpenter de grosses machines à la Montépin et à la Ponson du Terrail. Quand je dis l'art, vous m'entendez. C'est un genre d'art qui, comme les mots dont nous parlions tout à l'heure, est goûté dans un certain monde. Mais être à la fois Paul de Kock, Ponson et Montépin, avoir trois têtes dans son bonnet, voilà la merveille, et ce qui explique tout.

(1) *La Côte d'Adam*, par Mme Ange Bénigne. — 1 vol. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

(1) *Si j'étais riche!* par M. Eugène Chavette. — 2 vol. Paris, 1886 E. Dentu.

IV.

Un poète flamand, comme son nom l'indique, M. Émile Verhaeren, chante, et avec feu et d'une voix sonore, les moines (1). Il refait une auréole à ces cagoules qui nous apparaissent menaçantes ou grimaçantes, à nous qui ne les connaissons guère que pour les avoir vues apparaître au festin terrible de Lucrèce Borgia — Vous êtes tous empoisonnés, messeigneurs! — ou dans les satires d'Érasme et de Rabelais, qui en enveloppent des têtes de singes. Préjugés, mensonges, railleries criminelles et ineptes, aux yeux du poète flamand. Pour lui, les moines sont des chandeliers d'or, des flambeaux de foi, des porteurs de feu, des astres versant la lumière sur les ténèbres du moyen âge, des architectes de la maison de Dieu, des marbres de volonté, des vitraux avivés d'aube, des vases de chasteté, des miroirs réverbérant des vallons de paix, des torses incendiés de ferveur, des arches, des piliers géants, des étendards embrasés, des clairons, des tocsins, des tours de soleil, des glaives suspendus sur la tête des rois; que ne sont-ils pas? Il faudrait ajouter qu'ils sont aussi des torches allumant les bûchers de l'autodafé, et, si M. Verhaeren ne l'ajoute pas, c'est de crainte de réveiller les colères; au fond, ces torches, lui, ne l'effrayent pas. Il prononce même le nom d'inquisiteur avec un certain respect. Ah! l'heureux temps où les moines régnaient! Et tel est son enthousiasme, absolu, sans défaillances ni scrupules inquiets, que, décrivant certaines kermesses monacales, il peint avec une sympathie émue les grosses faces enluminées émergeant des cagoules. Ce qui serait, pour les mal pensants, une occasion de railler en est pour lui une d'admirer. Mon Dieu, il faut savoir tout comprendre, et je m'explique M. Verhaeren. Discuter avec lui serait inutile, tout autant qu'avec les exaspérés dans l'autre sens, qui ne veulent voir sous les capuchons que des tigres ou des singes. Donc ne discutons pas et ne considérons que le côté littéraire de l'œuvre. Sur ce point, il faut rendre hommage à la richesse d'imagination, au souffle poétique, au mouvement — j'allais dire endiablé, non, disons impétueux — qui emporte d'une assez belle allure la plupart de ces pièces. Le style est loin d'être banal. Beaucoup de hardiesses, quelquefois contestables, le plus souvent heureuses. Çà et là quelques expressions ou locutions d'une saveur exotique. Ainsi on voit des moines qui *ascendent* vers l'hostie. On en voit d'autres

> Qui se *dressent debout*, sous leurs vêtements blêmes,
> Pour tirer d'adultère et de *stupre* leurs rois.

« Tirer un roi d'adultère » est sans doute une locution flamande; *stupre*, un mot latino-flamand. « Se dresser debout » serait condamné par les grammairiens comme un affreux pléonasme; mais je l'absous en souvenir de Prétextatus, que vous avez vu comme moi, à l'Exposition de cette année, se dresser assis sur son lit de douleur pour maudire Frédégonde, dans le beau tableau de M. Bordes.

J'ai peur aussi que le jeune poète *monacophile* ne s'exagère la portée symbolique et le sens caché de certaines couleurs, selon la théorie de nos modernes impressionnistes. Ainsi quand il félicite les moines en leur tombe

> De ne souffrir plus rien de nos douleurs à nous,
> Rien de notre orgueil *roux*, rien de notre paix *noire*!

Passe encore pour le *roux* de l'orgueil; mais le *noir* de la paix! Moi, je verrais plutôt la paix bleue. Le bleu, qui est déjà la couleur de la constance et celle des perruquiers, peut bien être aussi celle de la paix de l'âme. Peut-être cependant M. Verhaeren est-il dans son droit en noircissant ainsi notre paix. Cette paix, née de l'indifférence en religion, est pour lui une paix coupable, une paix venant de ce que nous sommeillons dans les ténèbres, la paix de l'erreur, la paix des aveugles. Nous sommes aveugles, il fait noir autour de nous comme en nous-mêmes: voilà comment notre paix est noire.

Est-ce cela? Aurais-je par hasard deviné juste? En tout cas, ce n'est pas sans effort. Joli travail! comme disent les écuyers des cirques. Ne nous demandez pas tant d'ingéniosité, poète coloriste. Mais ce sont là chicanes de détail bien misérables; et puis, si je me mettais à éplucher, je remplirais tout un tonneau de ces épluchures. Mieux vaut apprécier le style par le mouvement général et les grands effets d'ensemble, comme on contemple une montagne imposante d'un peu loin et sans s'arrêter à tel détail, par exemple à quelques arbres rabougris ou tordus.

Voyez cette description d'une procession de moines, par une soirée étoilée, entre une double rangée de chênes géants :

> Et la route d'amont, toute large s'ouvrant
> Sur le couchant rougi comme un plan de pivoines,
> A voir ces arbres nus, à voir passer ces moines,
> On dirait qu'ils s'en vont ce soir, en double rang,
> Vers leur Dieu dont l'azur d'étoiles s'ensemence;
> Et les astres, brillant là-haut sur leur chemin,
> Semblent les feux de grands cierges, tenus en main,
> Dont on ne verrait pas monter la tige immense.

En vérité, je vous le dis, ce poète flamand est un poète; il ne lui faut souhaiter que de devenir moins flamand et peut-être aussi de chercher ailleurs que chez les moines son inspiration.

(1) *Les Moines*, poésies par M. Émile Verhaeren. — 1 vol. Paris, 1886. Alphonse Lemerre.

V.

Avec M. Louis Marsolleau, il est question de baisers perdus (1). « Ma foi, je ne les ai pas trouvés », dirait le fagotier de Molière. Et où cela perdus? Un peu partout; et dans d'élégants boudoirs, et dans l'île de Bougival. On avait écrit les serments sur des feuilles d'aubépine, comme chante la vieille chanson : souffla le vent, qui emporta feuilles et serments. M. Marsolleau en a quelques regrets, quelques remords aussi, car, à dépenser ainsi sa jeunesse folle, on s'appauvrit,

Et l'on s'éveille fou, gâteux, un beau matin.

Remarquez, de grâce, que ce n'est pas son histoire qu'il raconte là. Grâce à Dieu, il a pressenti le danger et s'est arrêté à temps. Il s'est réveillé avant ce matin fatal. Cependant, des baisers et des heures perdues, heures qui auraient pu être fécondes et qui sont demeurées stériles même pour le bonheur, il lui est resté une tristesse vague, je ne sais quelle mélancolie inquiète. Il lui semble que les généreux espoirs et les vastes pensées se sont comme engourdis en lui. Il a peur aussi d'avoir perdu le droit de mépriser. S'il songe à maudire une infidèle, le vent malicieux lui rapporte la feuille d'aubépine qui lui rappelle ses propres serments oubliés. Eh bien, puisque c'est ainsi, puisque les hommes sont menteurs et les femmes trompeuses, prenons-en donc notre parti! Et le poète secoue sa tristesse importune et il s'embarque pour Cythère avec une nouvelle Cydalise qui scandalise des éclats de sa gaieté folle les honnêtes pêcheurs à la ligne accroupis sur l'une et l'autre rive.

Les bourgeois avec leurs bourgeoises
Nous toiseront avec mépris;
Tu montreras tes dents narquoises
De souris.
Et les sergents de ville doubles
Se retourneront, nous suivant
Du soupçon de leurs regards troubles
En rêvant.
Et pour que toi, tu sois si rose,
Et moi je sois si triomphal,
Il doit se passer quelque chose
De très mal!...

Qu'est donc devenue cette tristesse compliquée de remords? Attendez un peu. C'était pour s'étourdir que M. Marsolleau chantait ainsi; mais ses chansons les plus gaies ont de mélancoliques refrains. L'idée de la mort, de la terre engraissée par ces deux corps qui voguent maintenant vers Cythère, l'aspiration même à la tombe, les voilà, ces refrains. Tout cela forme un mélange assez original. On passe une heure agréable à écouter ces chansons gaies et ces tristes refrains. On n'est pas cependant, il faut le dire, pris par les entrailles, parce qu'après tout et le rire et les pleurs de cet aimable poète sont des caprices d'un instant, des fantaisies selon la couleur du ciel et la disposition de Cydalise. Tout est léger en cette œuvre légère.

VI.

Après M. Marsolleau, qui, en peu d'années, a beaucoup vécu, Mlle Marie de Valandré, qui est au bord de la vie (1). C'est l'instant du rêve et des aspirations. Celles de Mlle de Valandré sont généreuses. Elle veut ceindre son front du bandeau d'étoiles dont la Poésie couronne le sien. Est-ce simplement un élan de l'âme vers les hautes cimes? C'est encore, nous dit le poète, le désir légitime de calmer et d'endormir la souffrance. Quoi! déjà, au bord de la vie, les épreuves et les douleurs? On ne le croirait pas cependant à lire ces vers calmes et limpides comme un lac que n'aurait jamais secoué la tempête. Ils sont aimables, doux, sages, purs comme il convient, et imprégnés d'une sensibilité discrète. C'est de l'azur. Quand cette surface unie par instant se ride, c'est bercée par le zéphyr. Voulez-vous un exemple de cette sérénité d'âme, de cette tendresse de cœur qui ne s'épanche jamais que sur d'innocents objets? Dans les bals, alors que les couples tourbillonnent, devinez vers qui se tourne la pensée de cette douce muse. Vers un de ces valseurs rayonnants et superbes aux regards vainqueurs? Non; vers l'humble pianiste aux cheveux mélancoliques dont la main frappe d'un mouvement mécanique sur l'ivoire. — Attendons, pour l'éclosion définitive d'un talent qui n'est pas sans donner des espérances, l'instant où le pianiste sera oublié pour le valseur.

MAXIME GAUCHER.

(1) *Les Baisers perdus*, par M. Louis Marsolleau. — 1 vol. Paris, 1886. Alphonse Lemerre.

(1) *Au bord de la vie*, par Mlle Marie de Valandré. — 1 vol. Paris, 1886. Alphonse Lemerre.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — Le général Boulanger, ministre de la guerre, a quitté Paris pour aller assister aux grandes manœuvres des 12e et 18e corps d'armée. — Le Président de la république a signé un décret approuvant le cahier des charges de l'emprunt de 250 millions projetée par la ville de Paris. — Au conseil des ministres, le ministre du commerce a fait savoir que le capital de garantie de l'Exposition universelle est entièrement souscrit; les souscriptions continuent. — La rentrée des Chambres aura lieu du 10 au 15 octobre. — Les recouvrements des contributions directes se sont élevés, pendant les huit premiers mois de l'année, à 516 236 800 francs ils sont inférieurs de 182 500 francs aux évaluations budgé-

taires, et supérieurs de 1 million 408 500 francs à ceux de la période correspondante de 1885. — Un arrêté du préfet de police a réorganisé le service de la sûreté. — Une cartouche de dynamite a fait explosion, à Marseille, sous la porte cochère de l'hôtel des Docks; personne n'a été blessé.

Annam. — M. Paul Bert a été reçu en audience solennelle par le roi d'Annam et lui a remis des présents.

Question d'Orient. — L'Assemblée nationale bulgare s'est ouverte à Sophia, le 13 septembre. M. Stambouloff, au nom de la Régence, a annoncé la prochaine réunion d'une assemblée chargée de pourvoir à la vacance du trône. — En réponse aux félicitations qui lui ont été adressées à l'occasion de sa fête, le tsar a chargé le consul de Russie d'assurer le gouvernement bulgare de sa bienveillante protection.

Angleterre. — Une démonstration de la Ligue nationale a eu lieu à Midleton; on a voté une résolution invitant le gouvernement à accepter le bill de M. Parnell. — La Chambre des communes a rejeté par 159 voix contre 154 la motion de M. Bradlaugh relative à l'abolition de la police secrète.

Suisse. — La convention pour la protection des œuvres littéraires et artistiques a été signée à Genève par les délégués de tous les pays, sauf par celui des États Unis, qui a fait d'ailleurs une promesse d'adhésion prochaine.

Belgique. — Les grèves partielles se multiplient; à Gand, des fileurs ont abandonné les ateliers à la suite d'un refus d'augmentation de salaire; à Anvers, les débardeurs ont cessé le travail pour le même motif; dans le bassin houillier de Liège, les mineurs se sont mis en grève en refusant une élévation de salaire qu'ils jugeaient insuffisante.

Allemagne. — Le congrès général pour la protection des intérêts allemands dans les pays d'outre-mer a été ouvert à Berlin. — L'empereur d'Allemagne, fatigué par la revue des troupes, a dû s'abstenir d'assister aux fêtes organisées en son honneur à Strasbourg ainsi qu'aux grandes manœuvres de Dettwiller.

Faits divers. — Une rencontre à l'épée a eu lieu dans le bois du Vésinet entre MM. Alexandre Hepp et Tisserand, publicistes. — M. Lecomte, propriétaire à Rouen, a légué sa fortune, évaluée à plus d'un demi-million, à l'Académie des sciences. — Le yacht électrique *Volta* a fait la traversée de la Manche en moins de quatre heures. — Des fouilles opérées à Cherchell (Algérie) ont amené la découverte d'une magnifique statue d'Hercule.

Nécrologie. — Mort de Mme la marquise de Candolle; — de M. le baron de Jouvenel, ancien député; — de M. Gilles, conseiller honoraire à la cour d'appel de Montpellier, doyen des magistrats de France; — de dom Sarlat, bénédictin de Solesmes, ancien capitaine de frégate; — de l'explorateur Paul Soleillet; — de M. Stéphane Nicou-Choron, compositeur de musique religieuse; — de l'explorateur allemand Robert Flegel.

La littérature populaire des Tonkinois

Dans une livraison d'*Excursions et reconnaissances,* publication bi-mensuelle qui paraît à Saïgon et qui renferme des observations scientifiques, géographiques et ethnographiques sur la péninsule indo-chinoise, nous trouvons une collection de contes tonkinois et annamites réunie par M. Laudes, administrateur des affaires indigènes. Ce sont des *Folk-lores* — comme on dit chez les Anglais, qui s'occupent beaucoup de ces matières — dont nous pouvons tirer quelques inductions sur le caractère puéril du génie des populations indo-chinoises. Un peuple aussi simple, aussi naïf et aussi ignorant doit être une pâte molle dans les mains de ses gouvernants. Veut-on savoir, par exemple, l'idée que les Tonkinois se font de la création des montagnes?

« Quand le ciel et la terre commençaient d'exister, vivaient le seigneur Không-Lô et la dame Giac-Haï. Không-Lô voulut épouser Giac-Haï et alla lui faire sa cour. La dame lui dit : « Si vous voulez m'épouser, il faut qu'en trois jours « vous éleviez une montagne si haute que de son sommet « l'on puisse voir toute la terre. J'en élèverai une, moi aussi, « et, si la vôtre est aussi haute que la mienne, je vous épou- « serai. » Không-Lô accepta le marché et, en trois jours, bâtit une montagne; la dame, de son côté, en avait bâti une; celle de Không-Lô se trouva moins haute. La dame la démolit à coups de pied et se retira sur la sienne pour faire pénitence. Telle est l'origine de la montagne de Tâyninh. Quant à Không-Lô, furieux d'avoir été refusé par la dame, il s'en alla bâtissant partout des montagnes, et c'est là l'origine de celles de la basse Cochinchine. »

Veut-on savoir pourquoi la femme a des sentiments d'attachement et de fidélité envers l'homme? Le voici :

« Il y avait une femme pauvre nommée Thanh-Dé, très dévote au Bouddha. Chaque année, elle semait du riz glutineux dans une noix de coco, et, quand elle avait récolté le riz, elle en faisait une offrande. Un jour, les bonzes allèrent recevoir ceux qui apportaient de riches présents; mais ils dédaignèrent la pauvre femme, qui n'avait que sa poignée de riz glutineux.

« Voulant se venger des bonzes, elle les invita à une cérémonie et tua un chien dont elle mit la chair dans les gâteaux qu'ils devaient manger. Elle voulait ainsi les souiller. L'un d'eux mangea un gâteau, dans lequel il trouva une cuisse de chien; les autres jetèrent les leurs au pied du figuier sacré, où ils furent transformés en oignons et en citronnelles. Depuis ce temps, le chien n'eut que trois pattes, parce que le bonze lui en avait mangé une, et c'est pour cela qu'il lève la cuisse en marchant, le membre de derrière étant un don céleste. Par la suite, cette femme mourut et fut jetée pour son crime dans le dixième enfer. Et voilà pourquoi la femme a les instincts du chien. »

De telles naïvetés en disent plus qu'un livre sur l'état d'esprit du peuple tonkinois : peuple d'enfants, qui vit de rêves et d'imaginations, et dont on pourrait faire ce qu'on voudrait, même de bons travailleurs, des ouvriers adroits, des agriculteurs et des producteurs utiles.

Mouvement de la librairie.

LITTÉRATURE.

L'étude sur *la Chaire française au moyen âge,* de M. Lecoy de La Marche, que l'Académie des inscriptions et belles-lettres avait couronnée il y a une vingtaine d'années, était depuis longtemps épuisée en librairie. L'éditeur H. Laurens vient d'en publier une nouvelle édition que l'auteur a pris soin de mettre au courant des récents travaux de la science, surtout au point de vue philologique et bibliographique. Ce travail, le seul qui ait été publié en France sur un sujet fort intéressant, passe en revue tous les prédicateurs,

moines, séculiers, évêques et cardinaux, qui ont paru dans chaire française au XIIIe siècle, et nous fait connaître en détail la langue dans laquelle ont été écrits, prononcés ou transcrits leurs sermons. Il présente en outre un tableau complet de la vieille France, d'après les données que fournissent les paroles et les opinions des prédicateurs sur le monde qui les entourait. Cette partie du livre n'est pas la moins curieuse; on y peut relever des détails très variés et très précis sur toutes les classes de la société, car la faconde familière des sermonnaires et leur verve caustique n'épargnait personne, et malmenait avec un sans-gêne parfois brutal les femmes, les écoliers et les bourgeois, aussi bien que la noblesse et le clergé.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

La librairie Guillaumin met en vente l'*Annuaire de l'économie politique et de la statistique pour l'année* 1885. Cet utile répertoire, publié sous la direction de M. Maurice Block, de l'Institut, comprend quatre grandes divisions relatives à *la France*, — à *la ville de Paris*, — à *l'Algérie et colonies*, — *aux pays étrangers*, suivies des résumés des séances de l'Académie des sciences morales et politiques et de la Société d'économie politique.

Le Cercle de la librairie a commencé la publication d'un *Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires*. Le premier fascicule paru est relatif à la ville de Paris; les suivants seront consacrés aux principales villes de France et de l'étranger.

Autres nouveautés de la semaine :

DIVERS. — *La Ramie*, par M. E. Frémy, directeur du Muséum; — *le Diamant*, par M. Boutan, ingénieur des mines; — *les Travaux souterrains de Paris*, par M. Belgrand, tome V, *les Égouts*; — *la Crise économique et sociale en France et en Europe*, par A. Clément; — *l'Esprit allemand*, par Pierre Peugeot; — *le Vieux Paris*, fêtes, jeux et spectacles, par Victor Fournel; — *les Maîtres italiens en Italie*, par Jules Levallois; — *Un hiver au Cambodge*, par E. Boulanger; — *Histoire des jardins anciens et modernes*, par Arthur Mangin; — *En Bulgarie et en Roumélie*, par Jean Endic; — *Pensées et fragments*, par Galérita.

ROMANS. — *Hémo*, par Émile Bodillon; — *les Yeux verts et les yeux bleus*, par Paul Hervieu; — *le Stage d'Adhémar*, par Henry Rabusson; — *les Gens de la vieille roche*, par Hippolyte Verly; — *les S'crongnieugnieu du colonel Ramollot*, par Ch. Leroy, avec illustrations; — *Aventures d'un gamin au pays des bisons*, par Louis Boussenard; — *Dent pour dent*, par Émile Blavet; — *le Vrai sexe faible*, par A. Robida; — *Voyages de découvertes de A'Kempis à travers les États-Unis de Paris*, par E. Goudeau.

Les éditeurs Plon-Nourrit vont mettre en circulation leur nombreuse collection d'*Almanachs* pour 1887 : *Almanachs Mathieu de la Drôme* et *Liégeois*; *Almanachs comique, prophétique, astrologique* et *scientifique*; *Almanachs du bon paysan, du parfait vigneron, du jardinier, du cultivateur, des jeunes mères, des dames et des demoiselles, de la bonne cuisine* et *du savoir-vivre*.

Pour faire pendant à son étude sur *les Mœurs et la caricature en Allemagne*, M. John Grand-Carteret prépare un important ouvrage sur *les Mœurs et la caricature en France*, qui sera illustré d'environ 400 gravures dans le texte et hors texte.

Émile Raunié.

Faits divers

— Une Revue allemande, la *Franco-Gallia* (Cassel), publie une lettre adressée à un camarade par un lieutenant de la réserve de l'armée française, qui s'est présenté récemment aux examens d'officier-interprète. Le candidat savait qu'aux examens d'août 1885 tout le monde avait été refusé.

Il arrive à X... avec l'intention de se présenter pour l'allemand, l'anglais et l'espagnol. Nous lui laissons la parole :

« Nous sommes 31 candidats..... Un jeune capitaine nous lit sommairement, dans un allemand très pur — j'en étais surpris, — la version que nous allons avoir. 24 se retirent; nous restons 7 comme les sept Souabes de l'histoire. Au cours du travail, cinq autres camarades désertent, de façon que nous restons 2, comme les héros dans la salle des Niebelungen.

« Je ne puis t'exprimer la satisfaction que j'éprouvai de voir combien cet examen était sérieux. Cela marque un grand progrès dans l'instruction de notre pauvre armée française. Le matin, nous faisons donc notre thème, c'est-à-dire la traduction d'un traité de tactique tiré des publications du grand État-major allemand; puis, comme version, un extrait du service en campagne des troupes allemandes.

« Le jeune homme qui tenait bon avec moi (un Dijonnais d'origine alsacienne) voyage continuellement en Allemagne, en Angleterre et en Espagne. Nous nous présentions donc pour les mêmes langues. Seulement j'avais acquis par le travail ce que l'usage lui avait appris. Notre travail écrit fut examiné le matin. L'après-midi, nous nous présentâmes devant la commission présidée par le général pour subir l'examen oral. On nous appela séparément. Le général, flanqué de trois officiers d'état-major, me félicita du succès des épreuves écrites et exprima le vœu que l'examen oral me fût aussi favorable. On me fit traduire à livre ouvert un passage assez difficile de l'*Histoire de la guerre de 1870-71* par l'État-major allemand. Un capitaine d'artillerie eut à relever un *lapsus linguæ* qui m'échappa. Puis nous passâmes à la traduction d'un article du *Army and Navy Gazette*, ensuite à la Revue espagnole *El Correo Militar*, et enfin à la conversation. Ces messieurs parlaient correctement les trois langues.

« Les épreuves terminées, le général se leva, les officiers de même, et le général me félicita en termes chaleureux de l'heureux résultat de mon examen. Le soir, il m'envoya à l'hôtel un certificat attestant que j'avais passé avec succès les examens d'interprète pour l'allemand, l'anglais et l'espagnol...

« Je ne te dissimulerai pas — je le répète — la vive satisfaction que j'ai ressentie à voir que nous avons, dans l'État-major, de véritables valeurs et que la ganache traditionnelle tend à disparaître. Les deux généraux en face desquels je me suis trouvé sont des savants en même temps que des militaires de grand mérite. »

La *Franco-Gallia* cite cette lettre comme preuve des efforts faits en France pour répandre l'étude des langues étrangères dans l'armée.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7536)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 13. (23e ANNÉE). — 25 SEPTEMBRE 1886.

HAMLET

La nature est l'injustice même.
ERNEST RENAN.

Une nouvelle adaptation d'*Hamlet* a été produite récemment sur la scène du théâtre de la Porte-Saint-Martin, et la Comédie française est à la veille de reprendre une traduction déjà ancienne du même drame. L'attention du public se trouvant ainsi ramenée vers ce sujet, peut-être ne me dira-t-on pas trop durement : *Ne sutor ultra crepidam*, si je me hasarde à essayer une interprétation nouvelle de la tragédie shakspearienne. Mon excuse est que j'y vois une façon profonde de comprendre la cruelle énigme de la destinée humaine et, par conséquent, un point qui se rattache au domaine de mes études habituelles : la sociologie.

Quel est le caractère d'Hamlet? Sa folie est-elle réelle ou simulée? Pourquoi ne venge-t-il pas son père assassiné? Quel est le sens de cette œuvre puissante, mystérieuse, « déconcertante », comme dit si bien M. Jules Lemaître dans l'article de fine critique qu'il a consacré aux représentations de la Porte-Saint-Martin.

Depuis les commentaires de Schlegel jusqu'à ceux, tout récents, du professeur Dowden ou de M. George Macdonald et de M. T. Tyler, toute une bibliothèque de dissertations a été publiée à ce sujet.

L'explication du caractère d'Hamlet que donne Gœthe, dans *Wilhelm Meister*, me paraît bien superficielle. Il est affligé, dit Meister, de voir le trône qui lui revenait usurpé par son oncle. Il est indigné de ce que sa mère ait épousé l'usurpateur. Quand il apprend que son père a été assassiné, il comprend qu'il doit le venger; mais il recule devant l'accomplissement de son devoir. « Il est clair, dit Gœthe, que Shakspeare a voulu nous montrer une âme chargée d'une grande action et incapable de l'accomplir. Cette pensée domine toute la pièce. » Cette interprétation n'est-elle pas bien banale?

Dans la préface de sa traduction, François-Victor Hugo montre dans Hamlet l'homme qui lutte contre les fatalités de ce monde. Cette explication est vague et ne rend pas compte de cette mortelle désespérance que tant de mots tragiques révèlent à chaque instant.

Suivant moi, Hamlet, c'est le pessimisme. Mais qu'il est loin du pessimisme du *Misanthrope!* Alceste n'est froissé que par les conventions sociales, par les protestations d'amitié non sincères, par les exagérations de la politesse, par les louanges dont on ne croit pas un mot, par la coquetterie des femmes, par la fausseté des hommes, en un mot par ce qu'il y a de mauvais dans les relations sociales. Hamlet est misanthrope aussi. « L'homme, dit-il, n'a plus de charmes pour moi, ni la femme non plus. » Mais il est conduit au désenchantement complet de toutes choses par la vue des réalités les plus poignantes de la vie humaine, le triomphe du crime et l'absence de toute justice ici-bas. A la question : La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? il répond : Non, mille fois non. Blessé à mort, il dit à Horatio : « Si jamais j'occupai une place dans ton cœur, prive-toi quelque temps du bonheur de mourir et résigne-toi à traîner péniblement dans ce monde une vie de douleurs pour raconter mon histoire. » (Acte V, scène II du texte anglais.)

Le pessimisme d'Hamlet n'est pas non plus celui de Schopenhauer et de Hartmann. Pour ceux-ci le mal sous toutes ses formes règne sur la terre : ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de s'abstraire de toutes choses

et de se réfugier dans le *Nirvana*, en attendant que notre espèce disparaisse de ce globe, théâtre de tant de souffrances et de douleurs. La fatalité nous opprime et nous écrase; le sage se résigne et aspire au non-être. Hamlet, lui, ne se résigne pas; il proteste contre le mal, il s'indigne, il en appelle à la vertu et à Dieu.

Le pessimisme d'Hamlet n'a rien non plus de ces sentiments personnels et égoïstes que dépeignent certains romans à succès et qui naît des déceptions et des chagrins qu'éprouvent les personnages mis en scène. Rien de ce qui le touche lui-même ne l'émeut. Aucun mot n'indique qu'il regrette le trône, comme le dit Gœthe. Il est indifférent à l'amour dont il parle si bien : « Doutez de la clarté des étoiles », etc.; indifférent à Ophélia, indifférent à la vie, au bonheur. Il est possédé par un sentiment plus élevé, tout impersonnel et qui est au fond, comme je le prouverai, une théorie philosophique, une conception de l'existence humaine qui s'est emparée de son âme tout entière, au point de le conduire presque au suicide et à la folie. « Ah! dit-il, si cette chair trop résistante pouvait se fondre, se dissoudre et se perdre en rosée! Fi de la vie! Ah! si l'Éternel n'avait pas défendu le suicide! » Ailleurs Polonius lui dit : « Je vais prendre congé de vous, seigneur. » Il répond : « Vous ne pouvez rien me prendre que j'abandonne plus volontiers si ce n'est ma vie, si ce n'est ma vie, si ce n'est ma vie! » (Acte II, scène II.) Polonius lui demande : « Voulez-vous prendre l'air, monseigneur? » Hamlet : « Quel air? celui de la tombe? » Enfin, prêt à se tuer, mais hésitant, suspendu pour ainsi dire aux bords de l'abîme, il prononce le fameux monologue : « Être ou ne pas être », tout plein de mots de la plus noire amertume : « Par le sommeil finir cette torture du cœur et ces mille souffrances qui sont le lot de toute chair, n'est-ce pas une fin qu'il faut désirer ardemment? » (Acte III, scène I.)

L'*Ecclésiaste* de l'Écriture nous offre encore un type de pessimiste. Comme Hamlet, il voit que le monde est livré au mal et que l'iniquité triomphe; mais, au lieu d'en être désespéré jusqu'à l'égarement, il en conclut qu'il faut accepter la vie telle qu'elle est et en jouir, tant qu'elle dure, puisqu'elle n'a pas de lendemain. « Il y a une vanité sur la terre : c'est qu'il y a des justes à qui il arrive selon l'œuvre des méchants, et il y a aussi des méchants à qui il arrive selon l'œuvre des justes. C'est pourquoi j'ai prisé la joie, parce qu'il n'y a rien sous le soleil de meilleur à l'homme que de manger, de boire et de se réjouir. » (*Eccl.* VIII, 14-15). Hamlet aussi voit que l'injuste n'est pas plus mal traité que le juste; mais il en est troublé jusqu'à la démence et désespéré jusqu'à la mort, et il ne se réfugie pas dans l'épicurisme de l'Ecclésiaste, qui est la dégradation dernière. « Qu'est-ce que l'homme, dit-il, si le bien suprême de la vie est uniquement le dormir et le manger? Une bête, rien de plus. » (Acte IV, scène V.)

C'est dans le poème de *Job* que je trouve l'explication de la désespérance et du pessimisme d'Hamlet. Le problème qui trouble Job est celui-ci : Comment se fait-il, si Dieu est juste, que le méchant triomphe et que le juste soit malheureux? Ainsi que le dit M. Renan dans la préface de la traduction de l'antique poésie hébraïque, la vieille théorie que chacun ici-bas est traité suivant ses mérites avait pu se soutenir à l'époque patriarcale, où la noblesse, la vertu et la richesse se trouvaient presque toujours réunies. Dans la simplicité de la vie nomade, ceux-là seuls étaient misérables qui méritaient leur sort par une paresse obstinée ou une conduite détestable; mais quand les Sémites connurent les richesses qu'apportent le commerce et l'accumulation du capital ou l'accaparement du sol, la face de la société changea complètement. « On vit alors des scélérats heureux, des tyrans récompensés, des brigands portés honorablement au tombeau, des justes spoliés et réduits à mendier leur pain. Le nomade resté fidèle aux habitudes patriarcales s'indigna des injustices fatales qu'entraîne avec elle une civilisation compliquée, dont il ne comprenait ni la portée ni le but. Le cri du pauvre, qui jusque-là n'avait point trouvé d'écho, car les pauvres n'avaient existé que parmi les races inférieures auxquelles on accordait à peine le nom d'hommes, commença à s'élever de toutes parts en accents pleins d'éloquence et de passion. »

La vue des iniquités sociales et de cette inexplicable injustice du sort frappant indifféremment le bon et le méchant, en un mot le spectacle de la nature et de la société telles qu'elles sont, remplit l'âme de Job d'amertume et d'indignation. Comme Hamlet, il prend en horreur et le monde et la vie. « Oui, je suis innocent; peu m'importe l'existence : je ne tiens plus à la vie. Tout se vaut; c'est pourquoi j'ai dit : Dieu fait périr également le juste et le coupable. La terre est livrée par lui aux mains des scélérats » (IX, 21-24). — « Mon âme est dégoûtée de la vie » (X, 9). — « Pourquoi les méchants vivent-ils? Pourquoi les voit-on vieillir et accroître leur force? Arrive-t-il souvent que leur lampe s'éteigne, que la misère fonde sur eux, que Dieu leur distribue sa part de sa colère, qu'ils soient comme la paille emportée par le vent, comme la balle enlevée par le tourbillon? — Au jour du malheur, le méchant est épargné; au jour de la colère, il échappe. » (*Job*, XXI, 7, 19, 30.)

Le chrétien trouve la solution de cette terrible énigme dans sa croyance en un monde meilleur, où s'accomplit la justice et où chacun est soit puni, soit récompensé, suivant qu'il le mérite; mais le Sémite primitif n'avait pas une idée aussi claire d'une vie future qui remet chacun en sa vraie place. Aussi est-ce sur cette terre que réparation est faite à Job. « Et Job vécut après cela cent quarante années, et il vit ses fils et les fils de ses fils jusqu'à la quatrième génération. »

Dans Shakspeare, au contraire, Hamlet et la douce Ophélia meurent aussi malheureusement que le roi et Gertrude. L'implacable destin frappe l'innocent et le coupable, et il n'est nulle part question d'une réparation dans l'autre monde. Notre sentiment d'équité n'est pas satisfait. Nous allons retrouver dans Hamlet exactement les mêmes sentiments qui font que Job ose s'élever contre Dieu, pour l'accuser de permettre le bonheur des méchants et l'infortune des justes.

Hamlet est un prince accompli à qui tout sourit. Il est beau, il est jeune; un trône lui est réservé; il est philosophe et poète; il a étudié à l'université de Wittenberg et son esprit profond aime à pénétrer à fond tous les problèmes. « La plus noble intelligence, le coup d'œil de l'homme de cour, l'épée du guerrier, la parole du savant, l'espérance de ce beau royaume, le miroir du bon ton, le type des nobles manières, le modèle sur lequel se portent tous les regards » : voilà en quels termes Ophélia trace son portrait. Elle l'aime et elle en est aimée. Mais tout à coup un abîme s'ouvre devant lui, quand l'ombre de son père vient lui révéler qu'il a été assassiné par son propre frère, qui a usurpé son trône et épousé sa veuve. Hamlet en est comme foudroyé. Dès lors la pensée de ce crime odieux s'empare complètement de son âme. « Oui! s'écrie-t-il, je veux de ma mémoire effacer tous les souvenirs vulgaires et frivoles, toutes les maximes des livres, toutes les formes, toutes les impressions qu'y ont gravées la jeunesse et l'observation, et ton ordre vivant remplira seul mon cerveau fermé à tous les infimes sujets. O scélérat! scélérat! scélérat souriant et damné! Mes tablettes! mes tablettes! Il faut y noter qu'un homme peut sourire et n'être qu'un scélérat. » Le crime qui sourit, le crime sans remords, voilà ce qui le bouleverse jusqu'au fond de l'âme. L'angoisse, le doute, l'horreur que lui inspire le monde tel qu'il lui apparaît désormais, vont le conduire presque à se donner la mort. Hamlet n'est pas atteint, comme les hommes ordinaires, dans ses sentiments personnels. Philosophe et penseur, ce qui est frappé en lui, c'est sa foi en l'ordre universel, sa croyance en la justice, plus encore que son amour filial.

Désormais une vie sombre et désespérée commence pour lui. Il vit en proie aux plus noires pensées. Adieu, chères études; adieu, amours; adieu, Ophélia. Il rompt tous les liens qui l'attachent à l'existence pour s'enfoncer dans son unique pensée: le triomphe du mal, qui, à ses yeux, ternit même les plus beaux aspects de la nature. « Depuis quelque temps, dit-il, j'ai perdu ma gaieté; mon humeur est devenue si mélancolique, que la terre, cette admirable création, ne me paraît plus qu'un promontoire stérile; que le firmament, ce dais majestueux étendu sur ma tête, cette voûte magnifique parsemée d'étoiles, tout cela ne me semble plus qu'un réceptacle hideux de vapeurs pestilentielles. Quel chef-d'œuvre que l'homme! Qu'il est noble dans sa raison, infini dans ses facultés! Quelle expression admirable et touchante dans sa figure et son geste! Un ange quand il agit, presque égal à Dieu quand il pense! Et cependant qu'est-ce à nos yeux que cette subtile essence de poussière? *Man delights not me, no, nor woman either.* (Acte II, scène II.)

Le néant de la vie humaine a été l'idée dominante de l'ascétisme du moyen âge. Souvent l'art de cette époque a représenté les affreuses réalités de la mort en différentes images de la façon la plus saisissante. On se rappelle, par exemple, qu'au Campo-Santo de Pise, Orcagna nous montre une brillante cavalcade de gentilshommes et de dames élégantes, dont les chevaux s'arrêtent épouvantés à la vue des cadavres décomposés et mangés par les vers. Barbier a fait quelques strophes d'une rare vigueur à ce sujet. La sombre pensée de Hamlet se repaît de semblables images :

LE ROI. — Eh bien, Hamlet, où est Polonius?

HAMLET. — A souper.

LE ROI. — A souper! Où donc?

HAMLET. — Quelque part où il ne mange pas, mais où il est mangé. Une certaine réunion de vers politiques est attablée autour de lui. Le ver, voyez-vous, est votre empereur pour la bonne chère. Nous engraissons toutes les autres créatures pour nous engraisser, et nous nous engraissons pour les infusoires. Le roi gras et le mendiant maigre ne sont qu'un service différent, deux plats pour la même table. Voilà la fin. (Acte IV, scène III.)

Au cimetière, Hamlet, maniant les crânes que lui lancent les fossoyeurs, s'adresse à celui du courtisan : « Tu as été mylord un tel, et maintenant tu appartiens à mylord le ver. » (Acte V, scène I.)

Hamlet a pris tellement en abomination l'espèce humaine, qu'il veut la voir finir. Il dit à Ophélia : « Allez, je ne veux plus de tout cela. Cela m'a rendu fou! Je le dis, nous ne voulons plus de mariages. Ceux qui sont mariés déjà continueront à vivre, tous, sauf un seul. Les autres ne se marieront pas. Allez au couvent! » (Acte III, scène II.) Ce sont là les sentiments qui animaient les premiers chrétiens, les millénaires et les ascètes. La corruption du monde qui les entoure les remplit d'horreur. Ils attendent « le royaume de Dieu », où règnera la justice et où les bons seront heureux éternellement. Mais comment viendra-t-il? Par la fin du monde, c'est-à-dire par une révolution où le feu épurera tout et fera surgir une nouvelle terre et de nouveaux cieux. Ces espérances eschatologiques et messianiques ne se réalisant pas et la société perverse continuant à subsister, les âmes avides de pureté et d'équité aspirèrent à s'enfuir dans les déserts. Ceux qui rêvaient l'idéal s'écrièrent, comme Hamlet : Au couvent! au couvent! C'est ainsi que se peuplèrent les thébaïdes.

On s'est toujours étonné qu'Hamlet ne se décide pas

à venger son père, malgré l'ordre qu'il en a reçu. On a donné de ce fait étrange plusieurs explications. Suivant Gœthe, la nature distinguée du jeune prince répugne à cet acte barbare. D'autres disent qu'Hamlet avait naturellement un caractère indécis. Cependant, comme le fait remarquer M. T. Tyler, il ne manque pas de décision quand, sur le navire qui l'emporte vers l'Angleterre, il substitue à l'ordre de le mettre à mort que portaient Rosencrantz et Guildenstern, un écrit qui les fera exécuter eux-mêmes sur l'heure. M. Tyler pense qu'il est retenu par une puissance mystérieuse et par un doute concernant l'apparition du fantôme. L'explication de son inaction me paraît à la fois plus simple et plus profonde. Il a cru à la punition des méchants et il voit, au contraire, un assassin régner en paix et jouir des fruits de son crime, entouré de l'estime universelle. Le désordre, l'injustice qui règnent dans l'univers le frappent d'impuissance. Cette pensée générale le tourmente et l'accable plus encore que le besoin personnel de la vengeance. Le philosophe est atteint en lui plus que le fils. Quand il aura tué le meurtrier de son père, aura-t-il remis l'ordre dans les choses humaines? « Notre époque est détraquée. Maudite fatalité que je sois né pour la remettre en ordre! » (Acte I, scène v.) La même pensée revient dans le dialogue avec Rosencrantz :

HAMLET. — Quelles nouvelles?

ROSENCRANTZ. — Aucune, monseigneur, sinon que le monde devient honnête.

HAMLET. — Alors le Jugement dernier est proche. Seulement, votre nouvelle n'est pas vraie. Mais permettez encore une question. Qu'avez-vous fait, mes bons amis, pour être envoyés ici en prison?

GUILD. — En prison, monseigneur?

HAMLET. — Le Danemark est une prison.

ROSENCRANTZ. — Alors le monde en est une aussi?

HAMLET. — Oui, une vaste prison, dans laquelle il y a beaucoup de cellules et de cachots, et le Danemark en est un des pires.

ROSENCRANTZ. — Nous ne le pensons pas, monseigneur.

HAMLET. — Alors ce n'est pas une prison pour vous; car rien n'est bien ni mal que par l'idée que l'on s'en fait. Pour moi le Danemark est une prison. (Acte II, scène II.)

A chaque instant, dans le drame, des mots d'une tristesse infinie révèlent le pessimisme qui a envahi l'âme d'Hamlet. « Au milieu d'un monde devenu poussif à force d'engraisser, il faut que la vertu même demande pardon au vice. » (Acte III, scène IV.) « Combien pesantes, usées, plates, stériles me semblent toutes les jouissances de ce monde! » (Acte I, scène II.) En quels traits amers il peint la perversité qui a tout envahi, quand il dit à Ophélia : « Si tu te maries, je te donnerai pour dot cette vérité cruelle : Sois aussi chaste que la glace, aussi pure que la neige, tu n'échapperas pas à la calomnie. Que font des êtres comme moi rampant entre ciel et terre? Nous sommes tous de fieffés coquins; ne crois à aucun de nous. Au couvent! allons, vite au couvent! » (Acte III, scène I.) Quelle vue profonde du mal qui est au fond de tout homme! « Entre au couvent! Pourquoi devrais-tu procréer des pécheurs? Je suis aussi honnête qu'un autre, et pourtant je pourrais m'accuser d'actes tels qu'il vaudrait mieux que ma mère ne m'eût pas enfanté! » « Au train dont va le monde, être honnête, c'est être un choisi entre dix mille. » (Acte II, scène II.) Ailleurs, il nous montre « le soleil, le bon soleil engendrant des vers dans un chien mort et baisant une charogne. » (Acte II, scène II.)

L'un des chantres les plus éloquents du pessimisme moderne, Mme Ackermann, a parlé de l'homme, « cet abrégé de toutes les misères », en paroles aussi désolées qu'Hamlet :

Mon être tout entier, par toutes ses racines,
Plonge sans fond dans la douleur.

... J'offre sous le ciel un lugubre spectacle.
Né naissant, né vivant que pour agoniser.
Qu'envahissant les cieux, l'immobilité morne
Sous un voile funèbre éteigne tout flambeau,
Puisque d'un univers magnifique et sans borne
Tu n'as su faire qu'un tombeau!

Léopardi reproduit cette tristesse sans espérance sous les formes les plus diverses et les plus pénétrantes. Seulement il y a cette différence, qui est grande : Hamlet arrive au pessimisme non par des souffrances personnelles, mais par un sentiment désintéressé et sublime, l'horreur du crime impuni.

Le débat entre le pessimisme et l'optimisme commencé sous les tentes de l'Idumée, comme dit M. Renan, poursuivi, en Grèce, entre Héraclite et Démocrite, a été repris entre Voltaire et Rousseau à propos du tremblement de terre qui détruisit Lisbonne en 1788. Voltaire commente le mot de l'Écriture : *Omnis creatura ingemuit :*

Ainsi du monde entier tous les membres gémissent ;
Nés tous pour les tourments, l'un par l'autre ils périssent;
Et vous composerez, dans ce chaos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général!
. . . . . .
Leibniz ne m'apprend pas par quels nœuds invisibles,
Dans le mieux ordonné des univers possibles,
. . . . . l'innocent, ainsi que le coupable,
Subit également un mal inévitable. . . . .

Dans *Candide*, c'est avec une verve comique, pleine d'amertume, que Voltaire se moque de l'optimisme; mais sous une forme toute différente c'est le thème d'Hamlet.

Rousseau répondit à Voltaire, le 17 août 1756, par une lettre un peu diffuse, mais où se trouvent une belle maxime et un touchant passage. La maxime, qu'il emprunte à Caton, est celle-ci : *Nec me vixisse pœnitet*

quoniam ita vixi ut frustra me natum non existimem. « Je ne regrette pas d'avoir vécu, parce que j'ai vécu de façon à croire que je n'ai pas vécu en vain. » Voici le passage qui me touche :

« Rassasié de gloire et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre, au sein de l'abondance; bien sûr de votre immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'âme, et si le corps ou le cœur souffre; vous avez Tronchin pour médecin et pour ami: vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, homme obscur, pauvre et tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes? Vous l'avez vous-même expliqué. Vous jouissez; mais j'espère, et l'espérance embellit tout. »

Le drame antique nous offre le même sujet dans Oreste : le fils appelé à venger la mort de son père sur sa mère et sur l'usurpateur qui est son époux. Mais dans Eschyle, dans Sophocle et dans Euripide, c'est la *vendetta* comme on la comprend dans les temps primitifs et aujourd'hui encore dans tous ces pays primitifs. Dans *Hamlet*, le sentiment est tout autrement complexe, et la signification du drame complètement différente.

M. T. Tyler, ce commentateur de Shakspeare dont nous avons, à plusieurs reprises, invoqué l'autorité, voit aussi dans Hamlet la personnification du pessimisme; mais il pense que le jeune prince a emprunté ces idées au stoïcisme et à ses études de philosophie à l'université de Wittenberg. Je ne puis partager cette opinion. Le stoïcien aperçoit le mal, mais il se résigne. Il dit avec Marc-Aurèle: « Tout ce qui t'arrange, ô Cosmos, m'arrange. Rien ne m'est prématuré ou tardif de ce qui vient pour toi à son heure. Je fais mon fruit de ce que portent tes saisons. O nature, de toi vient tout. En toi est tout. » Le stoïcien voit dans ce qui arrive la conséquence des lois naturelles, auxquelles il se soumet comme à des puissances fatales et qu'il déifie sous le nom de Destin. Hamlet, au contraire, s'indigne du mal et de l'iniquité, comme le chrétien qui espère la palingénésie.

Voici comment m'est venue à l'esprit l'interprétation d'*Hamlet* que je propose. En 1851, je préparais quelques conférences sur le drame moderne comparé au drame antique. Je ne pouvais m'expliquer le mystérieux caractère créé par Shakspeare. Survint le coup d'État du 2 Décembre. Je crus reconnaître Louis Napoléon dans l'imprécation où Hamlet parle à sa mère de l'assassin de son père. « Un meurtrier, un scélérat, un coupe-bourse de l'empire, qui a volé sur une planche le précieux diadème et l'a mis dans sa poche. » (Acte III, scène IV.) La révolution de 1848, accomplie sans une goutte de sang versé, et Lamartine adressant des paroles d'amitié à toutes les nations au nom de la France républicaine, m'avaient paru réaliser les utopies rêvées par les philanthropes, les poètes et les économistes; je voyais déjà s'accomplir le désarmement universel, la fraternité des peuples, le progrès pacifique, le triomphe de la liberté dans le monde. La démocratie arrivait au pouvoir sans violence et comme par l'effet d'un mouvement régulier et irrésistible. La souveraineté du peuple devenait une réalité, et le magnifique programme de Saint-Simon : Amélioration morale, intellectuelle et matérielle du plus grand nombre, allait être la préoccupation constante de tous les gouvernements. Quelles déceptions, hélas! Déjà les journées de Juin avaient fait une trouée sanglante dans ce beau rêve. Le coup d'État triomphant me jeta dans une angoisse inexprimable. Eh quoi, me disais-je, il n'y a donc pas de justice en ce monde? Le droit est foulé aux pieds. Les amis de la liberté sont fusillés, emprisonnés, exilés. Un despote règne en maître absolu dans ce pays qui semblait avoir conquis définitivement la liberté. Comment un Dieu juste peut-il permettre cette odieuse violation de ses équitables lois? Je trouve dans Lanfrey l'expression de sentiments semblables : « Si l'état de choses que nous voyons dure, écrit-il après le 2 Décembre, il ne faut plus croire ni au progrès, ni à la justice, ni à l'honneur, ni à la vertu, ni à Dieu. J'ai passé ces dix jours à pousser des rugissements de rage. » Ces mots n'expliquent-ils pas admirablement *Hamlet?* Lanfrey arrive au pessimisme; mais ce qui l'y conduit, ce n'est pas une souffrance personnelle: la vanité blessée ou un amour contrarié. Non, c'est un sentiment plus élevé, la vue de l'iniquité qui l'emporte et de son idéal de liberté et de progrès qui est anéanti.

Résumons ce que j'ai essayé d'indiquer. Ce monde où le méchant est heureux et où le juste souffre et succombe offre une poignante énigme. La théorie de l'évolution nous dit : Le progrès est à ce prix; il faut que les plus forts l'emportent, car, en perpétuant l'espèce, ils donneront naissance à des générations plus robustes, mieux appropriées au milieu social où elles sont appelées à vivre; et ainsi ces iniquités apparentes trouvent leur justification dans le spectacle imposant de la transformation et du perfectionnement universels.

Ainsi parle ce que l'on appelle maintenant « la Science ». Mais cette théorie, qui aboutit à l'adoration du succès, n'est pas encore généralement admise. La conscience humaine proteste et s'afflige. Tantôt, comme le chrétien, elle se console par l'espérance d'un monde meilleur; tantôt elle s'irrite et aspire à la destruction d'un monde irrémédiablement livré au mal, comme le millenaire jadis et le nihiliste aujourd'hui; tantôt elle aboutit à la désespérance générale du pessimisme. Cette protestation contre l'injustice même triomphante est ce qui fait la vraie grandeur de l'humanité. C'est d'elle que sort toute amélioration et tout progrès. Sans elle, les peuples ramperaient sous le joug du despotisme, comme

les races privées d'idéal; on cesserait de comprendre tous ces beaux mots que nous a légués l'antiquité tels que

Victrix causa deis placuit, sed victa Catoni,

et on irait répétant, comme doit le faire tout positiviste conséquent : « La force est le droit. »

Hamlet, c'est le pessimisme, mais non celui du stoïcien ou de Schopenhauer, qui se courbe devant le fait accompli, mais le pessimisme de Job, qui s'élève même contre Dieu pour lui reprocher le triomphe des méchants. Si Hamlet n'accomplit pas la vengeance que le fantôme lui a commandé, c'est parce qu'il porte le deuil de la justice plus encore que celui de son père. Cette chose horrible, inexplicable, l'assassin qui règne glorieux et respecté, a brisé en lui tout ressort. Le crime sur le trône lui cause une si profonde horreur qu'il se réfugierait dans la mort s'il était certain d'y trouver l'anéantissement et l'oubli, « la fin de cette longue calamité qu'on appelle la vie ».

Voilà la profonde moralité du drame de Shakespeare. Rien de plus fortifiant que de s'indigner contre l'iniquité, rien de plus démoralisant que de l'accepter. Quand on emprunte à la biologie certaines lois qui ne conviennent qu'aux sciences naturelles et qu'on les applique aux sciences sociales comme l'expression de la nécessité, on énerve le sentiment moral et on éteint la soif de la perfection. Des générations élevées à cette école ne feront jamais des révolutions comme celles du XVIe siècle ou de 89. Elles seront parfaitement préparées à subir la tyrannie du plus fort et la restauration du despotisme, car elles y verront un décret de la nature.

ÉMILE DE LAVELEYE.

HÉLÈNE DARCY

Histoire d'hier

I.

A demi couché sur le sable, adossé contre un canot, il se reposait. Sa taille souple et bien prise, ses membres robustes, ses bras vigoureux se dessinaient sous sa vareuse de flanelle bleue; ses pantalons roulés au-dessus des genoux laissaient à nu des jambes musclées et des pieds de cariatide. On eût dit Hercule au repos. Des cheveux coupés ras, une barbe touffue encadraient un fier visage bruni par le hâle, doré par le soleil, éclairé par deux yeux clairs habitués, on le devinait, à regarder bien en face choses et gens.

A cette heure, la plage était déserte; désert aussi l'établissement de bains, dont les cabines s'éclairaient lentement des premiers rayons du soleil levant. On n'est pas matinal à Dinard, même aux premiers jours de juillet. La flottille des pêcheurs venait de rentrer au port. A peine débarqué et sans paraître se soucier d'aider ses compagnons à décharger leur barque, las peut-être d'une nuit de travail, l'inconnu avait gagné la plage, allumé sa pipe, et, paresseusement étendu, il rêvait.

Un bruit léger de pas lui fit lever la tête. A peu de distance, le long d'un de ces escaliers de bois qui relient les bains aux chalets des falaises de Dinard, une jeune fille et sa femme de chambre descendaient. La première, alerte et vive, semblait glisser sur ces planches mal jointes où reposaient à peine ses petits pieds que révélait la brise indiscrète du matin se jouant dans les plis de sa robe. L'autre suivait plus lentement, attardée par un paquet volumineux contenant costume de bain, peignoir et serviettes.

— Baigneur... Eh! baigneur!

Il se retourna, cherchant autour de lui à qui pouvait s'adresser cet appel d'une voix douce et hautaine à la fois. Il était seul.

— Il n'entend donc pas... Baigneur!

— Mademoiselle?

— Mettez le canot à la mer pendant que je me prépare. Je désire me baigner au large.

Et, sans attendre sa réponse, elle disparut, suivie de sa servante, dans une cabine particulière dont celle-ci lui ouvrit la porte.

— Allons, bien!... Me voici transformé en baigneur maintenant... Le fait est... qu'après tout elle a pu s'y tromper, ajouta-t-il en contemplant son costume, et me prendre pour l'un des hommes de cet établissement dans lequel je me carre comme si j'en étais le maître. Il faut pourtant lui dire... Bah! après tout, de quoi s'agit-il? De mettre à l'eau un canot? Cela me connaît; je l'ai fait assez souvent pour mon plaisir, je puis bien le faire pour le plaisir de cette enfant. De la conduire au large et de l'empêcher de se noyer? Je rame comme un des *douze* d'Oxford et je nage comme un terre-neuve. Je vais être utile, ce qui ne m'est pas toujours arrivé, et, quand je la ramènerai à terre elle m'offrira peut-être une pièce blanche... Ce sera la première que j'aurai gagnée de ma vie.

D'un bras vigoureux il souleva le canot, l'assit sur sa quille et d'un puissant coup d'épaule le poussa sur l'eau; puis il borda les rames, épousseta avec soin la banquette et attendit.

La porte de la cabine s'ouvrit et la jeune fille parut sur le seuil, que dorait un clair rayon de soleil. Elle était vraiment charmante dans son élégant costume de bain. De jolis bras blancs, des jambes fines, une taille ronde et svelte, de beaux yeux bruns limpides, veloutés et bien fendus, une bouche rieuse, deux délicieuses fossettes aux joues, d'épais cheveux châtains que recouvrait coquettement une toque noire, formaient un

ensemble à ravir un peintre. A distance, il la contemplait d'un œil charmé, murmurant:

Sous votre aimable tête un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.

— Baigneur?

— Tout est prêt, mademoiselle, répondit-il, rentrant aussitôt dans son rôle.

— Bien. Oh! vous pouvez finir votre pipe; en plein air cela ne me gêne pas; mon père fume toujours sur la terrasse, dit-elle, remarquant le geste un peu gauche par lequel il cherchait à dissimuler dans sa poche une affreuse pipe culottée.

— Mademoiselle, je ne fume jamais devant..., je veux dire qu'en ramant...

— Bien, bien; comme il vous plaira.

D'une main elle s'appuyait au plat bord du bateau, attendant qu'il l'aidât à monter. Lui, un peu troublé, hésitait. Il n'osait la prendre dans ses bras, étreindre cette jolie taille.

— Aidez-moi, s'il vous plaît.

Avec des précautions infinies, comme s'il eût redouté de la briser dans ses mains robustes, il l'enleva de terre et la posa doucement sur la banquette; puis, poussant d'un coup de pied vigoureux la barque du rivage, d'un bond il franchit l'espace qui le séparait de l'avant et saisit ses rames d'une main expérimentée.

— Comme vous êtes fort... et agile!

— C'est notre métier qui veut cela, mademoiselle.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes baigneur?

— Non...; c'est d'aujourd'hui seulement que j'exerce... ici, mais...

— Vous savez ramer, au moins?

— Oh! parfaitement.

— Et nager?

— Comme un poisson; soyez sans crainte.

— Je n'ai pas peur, je sais nager aussi; mais ma mère m'a recommandé d'être bien prudente. Elle a toujours peur pour moi. Arrivés hier soir, je lui ai demandé la permission de me baigner dès ce matin, de bonne heure. Elle y a consenti, mais non sans peine... Vous êtes matelot?

— A l'occasion, mademoiselle.

— Comment, à l'occasion?

— Je veux dire que nous autres, nous faisons des métiers... divers. Ainsi, reprit-il précipitamment, la nuit dernière nous sommes allés pêcher au large de Saint-Malo; il y a un mois, je croisais dans un yacht sur les côtes d'Irlande. Vous le voyez, tantôt pêcheur, tantôt matelot..., tantôt baigneur.

— C'est une vie rude et triste.

— Mais pas du tout, mademoiselle, je vous assure. Ainsi aujourd'hui...

— Aujourd'hui?

— Eh bien, oui, le temps est beau, la mer calme; c'est un vrai plaisir.

— Oui; mais l'hiver?

— L'hiver? C'est vrai; il y a aussi l'hiver; mais Nice, Cannes...

— Vous allez travailler si loin de ces côtes?

— On va où l'on peut, mademoiselle.

Après un instant de silence, elle reprit:

— J'adore la mer, moi aussi; j'aime les longues excursions. Bientôt nous devons en faire une jusqu'en Norvège, à bord de ce joli yacht qui est à l'ancre près de Saint-Servan.

— Celui de M. de Villiers.

— Vous le connaissez?

— Le yacht? Oui, mademoiselle, je l'ai vu; c'est un fin voilier.

— Et M. de Villiers est un excellent marin.

— C'est possible.

— Il le dit du moins. Nous partons, mon père, ma mère et moi, avec des amis, et je me réjouis fort de ce voyage. Connaissez-vous les côtes de Norvège?

— Oui, mademoiselle, j'ai eu l'occasion de les visiter.

— Comme pêcheur?

— Certainement... Nous pêchions aussi...

La barque glissait sur l'eau, dirigée d'une main sûre; le rivage fuyait doucement; au-dessus des falaises les collines s'étageaient, arrondissant leurs croupes vertes. L'eau transparente et bleue déroulait ses vagues nacrées.

— Arrêtons-nous. Je vais me mettre à l'eau ici et nager vers le rivage. Suivez-moi avec la barque, sans vous écarter.

— Comptez sur moi, mademoiselle.

Légère et gracieuse, elle glissa dans l'eau, se jouant sur la crête des flots qui berçaient doucement son corps svelte et souple.

Lui, ne perdait pas de vue un seul de ses mouvements. Il se sentait envahi par un charme étrange. Ce n'était pas la première fois cependant que les hasards de sa vie accidentée le mettaient en présence d'une femme jeune et jolie. Sa mémoire fidèle lui en rappelait d'autres séduisantes et charmantes qu'il avait aimées ou cru aimer. Il n'était pas amoureux de celle-ci, qu'il connaissait depuis une demi-heure à peine; mais l'étrangeté de sa situation, l'air pur et vivifiant du matin, le cadre qui les entourait, ce bon souffle d'été sur cette belle mer le plongeaient dans une sorte de rêve dont il n'envisageait pas la fin sans regrets. Comme elle nageait avec grâce! que de souplesse dans ce corps charmant! quels jolis yeux et quel franc sourire! C'était donc cela, une jeune fille? Il en avait beaucoup rencontré dans le monde, où son nom et sa fortune le faisaient bien venir; mais, timide près d'elles, hardi seulement auprès des femmes, il évitait les jeunes filles, car le mariage l'effrayait.

Tout à coup il la vit s'arrêter ; ses bras battaient l'eau sur laquelle elle semblait se soutenir avec effort ; elle voulait appeler, les forces lui manquaient ; son regard l'invoquait, elle coulait. En un instant il eut dépouillé sa vareuse, rejeté son chapeau, et en quelques brasses il se trouvait près d'elle.

— Ne parlez pas. Appuyez votre main droite sur mon épaule. Bien, très bien ; reprenez haleine et ne craignez rien.

Elle obéit sans mot dire ; sa petite main appuyée sur son épaule robuste, elle se maintint à fleur d'eau, respirant plus à l'aise, sa poitrine haletante soulevant à intervalles plus réguliers l'étoffe légère qui moulait son buste gracieux.

— J'ai eu bien peur, dit-elle enfin.

— C'est passé, n'est-ce pas? Qu'avez-vous éprouvé?

— Une défaillance soudaine ; je me sentais enfoncer sans pouvoir résister.

Pendant ce temps la barque abandonnée dérivait plus au large ; le vent l'y poussait et la marée descendante l'entraînait. Il le voyait, mais n'osait le lui dire, de peur d'augmenter sa frayeur. Ils se trouvaient alors à près d'un kilomètre de Dinard ; la barque n'était qu'à cent mètres d'eux, mais elle s'éloignait de plus en plus. Pour l'atteindre il fallait augmenter encore la distance qui les séparait de la plage, et s'ils ne l'atteignaient pas? Personne sur la rive, pas une embarcation en mer, aucun secours à attendre. Il prit résolument son parti.

— Voilà notre canot qui nous dit adieu. Bon voyage!

— Mais c'est effrayant ; qu'allons-nous faire? Je ne pourrai jamais nager jusqu'à Dinard. Oh! mon Dieu, mon Dieu!

Ses yeux se gonflaient de larmes, sa main se crispait sur l'épaule de marbre du jeune homme, la terreur la gagnait, paralysant ses forces.

— Du courage. Je ne vous quitte pas. En moins d'une heure nous serons sur la terre ferme ; mais il faut du calme et surtout m'obéir.

— Que dois-je faire?

— Allongez-vous sur l'eau, près de moi. Bien. Appuyez votre main sur mon épaule..., plus haut, près du cou, pour ne pas gêner mes mouvements, l'autre bras étendu, la main ouverte, les doigts serrés, pour vous maintenir sur l'eau. Très bien, et maintenant... plus un mot.

Traçant dans l'eau que fendaient ses bras nerveux un sillage profond, il entraîna avec lui ce léger fardeau qui s'abandonnait doucement, suivant avec confiance ses instructions. Sûr de lui-même et de ses forces, il était heureux et fier de la sentir là, si près de lui, si dépendante de lui.

— Vous devez être bien fatigué, lui dit-elle après un long intervalle de silence.

— Moi? Non... Mais vous? Changez de côté ; je crains que votre bras ne s'engourdisse.

Elle lui obéit. Sans secousses, sans efforts apparents il poursuivit sa course ; un souffle régulier et puissant soulevait sa poitrine et la petite main blanche et fine posée sur son épaule semblait décupler sa vigueur.

— Prenez garde, nous abordons.

Elle voulut se redresser, mais chancela sous le choc d'une vague. De son bras enlaçant sa taille, il la souleva de l'eau et la porta comme une enfant jusqu'à la porte de sa cabine, où la servante effrayée riait et pleurait à la fois.

— Et maintenant, changez-vous vite.

— Pas avant de vous avoir dit merci. Vous m'avez sauvé la vie, monsieur. Vous êtes aussi bon que vous êtes fort... et brave.

Elle lui tendit sa main qu'il serra dans la sienne.

— A bientôt!

— A bientôt, murmura-t-il en s'éloignant.

II.

Paul d'Elorn avait trente-deux ans. Descendant d'une vieille famille bretonne, orphelin de bonne heure, élevé sous l'aile d'une tante imbue des préjugés de sa race et de son sang et qui habitait un antique manoir près de Saint-Malo, Paul d'Elorn avait jusqu'à vingt ans vécu de la vie monotone de la pauvre et triste Bretagne. Et cependant il était riche. Son père, armateur de Saint-Malo, ce nid de corsaires où la noblesse d'autrefois n'estimait pas déroger en écumant la mer et en courant sus aux lourds bâtiments hollandais, aux galions d'Espagne et aux vaisseaux d'Angleterre, lui avait transmis une grosse fortune édifiée par ses ancêtres et que sa tante administra sagement, laissant s'accumuler les intérêts. Le curé du village lui enseigna un peu de latin, de français et d'histoire, jusqu'au jour où il entra dans un collège ecclésiastique de Saint-Malo. Il y fit de bonnes études et en sortit, passablement au courant de l'antiquité, fort ignorant de la vie moderne et impatient de combler les lacunes qu'il sentait dans son éducation. Robuste comme un Breton de vieille race, brave comme ils le sont tous, habitué dès l'enfance à se jouer sur la mer, rude nourrice, il se trouva à vingt ans, par la mort de sa tante, libre de disposer de sa vie à son gré, riche et sans aucun lien de famille. Il partit pour Paris, où le nom de son père le fit bien accueillir des hommes, où son originalité un peu sauvage, sa beauté physique, sa fortune et ses qualités de gentilhomme le firent bien venir des femmes.

Paris le prit et le garda quelques années ; largement il y dépensa ses revenus et les économies faites par sa vieille tante, se mêlant à tous les mondes, côtoyant tous les abîmes, mais préservé par sa fierté native de ces chutes dont on ne se relève pas. S'il fréquenta quelques vertus faciles et s'il laissa chez elles une partie de son patrimoine, du moins il n'y laissa ni son

cœur ni son honneur ; si ses liaisons avec quelques-unes des beautés les plus en vue du grand monde furent soupçonnées, on ne put l'accuser ni d'indiscrétion ni de vanité; sa réserve impénétrable et sa réputation de bravoure tenaient la médisance des hommes en échec et ne laissaient aux femmes que des suppositions sans preuves.

On le dit et on le crut alors fort épris d'une belle veuve de son monde, tout absorbé par cette passion, sérieuse cette fois, affirmaient ses amis, quand tout à coup, sans que l'on pût deviner quelle mouche le piquait, il sollicita et obtint de partir comme volontaire sous les ordres de l'amiral Courbet pour les mers de la Chine. Aux questions qu'on lui fit il répondit qu'il avait la nostalgie de la mer, le désir d'être utile et un vif besoin, tout breton, d'essayer sur les ennemis de son pays la vigueur de son bras.

Il n'avouait que la moitié de la vérité. Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il se sentait pris dans les rets d'une coquette dont la vanité seule était en jeu, fière de le tenir enchaîné, moins soucieuse de son amour que de ses hommages. Il sut se ressaisir à temps, deviner les souffrances que l'avenir lui réservait et s'en affranchir par un effort de sa volonté. Las des amours sans lendemain, il rêvait plus et mieux, il aspirait à combler le grand vide de son cœur, à être aimé comme il aimerait lui-même, parce qu'il serait *lui* et qu'elle serait *elle*. Sous son apparence correcte et froide, sous la courtoisie parfaite de ses manières, il cachait un cœur ardent, capable de se donner tout entier, sans idée de retour, à une femme qui le comprendrait et l'aimerait.

Déchirant cette tunique de Nessus qui l'enserrait et à laquelle il laissa des lambeaux saignants de son cœur, il partit pour l'autre bout du monde. Au grand air de la mer, ses blessures morales se cicatrisèrent; aux prises avec les dangers, il oublia les sourires d'une coquette. Les côtes de Formose se prêtent peu aux rêveries sentimentales ; l'odeur âcre de la poudre dissipa les souvenirs de parfums capiteux et réveilla ses instincts batailleurs de Breton. Il fit son devoir résolument ; il se distingua par son courage et son sang-froid. Décoré, mis à l'ordre du jour de la flotte, il rentra en France, la guerre finie, bronzé par le hâle de l'Océan, fortement trempé au moral comme au physique, s'estimant de taille à affronter sans crainte une batterie ennemie ou deux beaux yeux de femme.

Et cependant il avait suffi du regard d'une jeune fille inconnue pour troubler son cœur. Ce regard tour à tour hautain, quand elle lui donnait l'ordre d'armer le canot, calme et doux alors qu'il conversait avec elle, suppliant et muet à l'heure du danger, confiant quand il la portait dans ses bras, ce regard le hantait. Elle lui avait donné bien plus et bien mieux qu'une pièce blanche, alors que, le prenant pour un simple matelot, elle lui avait tendu sa petite main vide en lui disant qu'il était bon comme il était fort et brave, et en ajoutant : A bientôt.

« Oui, à bientôt », murmurait-il en s'éloignant comme à regret.

Puis, d'un pas plus rapide, il se dirigea vers l'anse de la Rance, hêla une embarcation et regagna Saint-Malo.

Deux heures plus tard, Hélène Darcy, accompagnée de son père, descendait à l'établissement des bains de Dinard, dont le propriétaire suivait à l'aide d'une longue vue les évolutions d'un bateau qui remorquait au port une embarcation vide.

— Je n'y comprends rien, dit-il en saluant ses visiteurs. La mer est calme, il n'a pas venté cette nuit, et cependant en arrivant ici j'ai aperçu un de mes canots en dérive. Je crains un accident. Quelque baigneur inexpérimenté n'a-t-il pas mis l'embarcation à l'eau et n'a-t-il pas disparu, entraîné au large?

En quelques mots M. Darcy le mit au courant des incidents de la matinée.

— Ah! vous me tirez de peine. Mais à cette heure-là il ne devait y avoir ici aucun de mes hommes. Nous allons nous en assurer. Vous reconnaîtrez bien, mademoiselle, le matelot en question?

— Oui certes, répondit-elle en rougissant un peu.

— Je l'espère bien, ajouta son père, car j'entends récompenser largement un pareil service.

— Cela suffit, reprit le maître baigneur; celui qui l'a rendu se nommera assez vite. Ces gaillards-là sont braves et dévoués, de vrais terre-neuves à la mer, mais un peu farauds à terre, et les jolies filles de Saint-Malo ne dédaignent pas un amoureux qui a de l'argent dans sa poche et peut leur acheter quelques rubans.

Hélène détourna la tête. L'embarcation accostait. Un homme sauta à terre. D'un coup d'œil rapide elle s'assura que ce n'était pas lui.

— Eh, Pierre! appelez vos camarades ici.

Quatre matelots répondirent à l'appel.

— Je ne le vois pas, dit-elle.

— Alors je n'y suis plus. Je n'ai pas d'autres canotiers dans mon établissement. Comment était-il?

Non sans quelque embarras, Hélène fit la description de l'inconnu.

— Je ne connais pas ça. Peut-être quelque pêcheur de Dinard qui aura saisi l'occasion de gagner de l'argent à vos dépens et... aux miens, reprit le maître baigneur devenu méfiant à l'idée qu'on avait pu lui faire tort d'un profit légitime.

— Oh! non; car il ne m'a rien demandé, et, quand je suis sortie de ma cabine, il avait disparu.

— Vous le reverrez, soyez-en sûre; il saura bien vous retrouver, lui. Avant peu vous le rencontrerez sur votre chemin, comme par hasard, et n'ayant rien perdu à attendre.

— Hélène, allons faire un tour dans le village. Je crois bien, moi aussi, que ton sauveur n'est pas loin et que nous le verrons au port.

Leurs recherches n'aboutirent pas, et, quand Hélène et son père regagnèrent leur chalet, la jeune fille songeuse se demandait où pouvait être et qui pouvait être cet inconnu qui s'estimait assez payé par un remerciement. Elle n'était plus bien sûre de lui avoir donné la main.

III.

Le 17 juillet, une animation inusitée à cette époque de l'année régnait dans le port de Saint-Servan. Au pied de la tour Solidor un beau yacht, aux formes effilées, se balançait légèrement sur les flots comme un oiseau de mer prêt à prendre son vol. Ses pavillons déployés flottaient au souffle de la brise qui soulevait les voiles à demi larguées, palpitantes et humant l'air du large. Les câbles raidis frémissaient; sur le pont, les matelots hissaient l'ancre au son mélancolique de leur chant monotone. Un va-et-vient de canots amenait et ramenait des visiteurs attardés. Les rares baigneurs et les rentiers oisifs de la petite ville se pressaient sur le quai pour assister au départ du *Pétrel*, le yacht de M. de Villiers, qui appareillait pour une excursion sur les côtes de Norvège. Une légère traînée de fumée sur l'arrière, suivie d'une détonation répercutée par les vieux murs de la tour et du fort, annonça le moment du départ. En un clin d'œil, du haut en bas, le yacht se couvrit de ses grandes voiles blanches comme les ailes d'un gigantesque albatros; il s'inclina doucement sous l'effort du vent et, libre enfin, traça son léger sillage sur les eaux bleues de la Rance.

— Bon marin, M. de Villiers, s'écria un vieux capitaine au long cours qui suivait en connaisseur les manœuvres du yacht. Pour un joli départ, c'est un joli départ. Il n'y a pas eu, à ma montre, plus de quarante secondes entre la levée de l'ancre, le coup de canon et le laissez-arriver. Qu'est-ce que tu disais donc, Jean, que M. de Villiers était un marin d'eau douce?

— Pour sûr, ce n'est pas lui qui a commandé cette manœuvre-là. Il doit avoir à bord quelqu'un qui s'y connaît.

— Eh! qui donc? Tous nos marins sont à la morue depuis deux mois. Il n'y a ici que le vieux Serge qui soit capable d'évoluer comme cela, et il est au lit, à preuve qu'il a dû céder le commandement de la *Marie-Anne* à son fils.

— On m'a dit, reprit un troisième interlocuteur, qu'hier M. de Villiers avait engagé comme second un marin de Saint-Malo.

— Qui est-il?

— Je ne sais pas son nom. Je l'ai aperçu ce matin, mais je n'ai pu voir son visage à cause de son *surouet*; un grand, bien découplé, et qui a l'air d'un rude gaillard.

— En tout cas, il entend bien son métier.

Décrivant une courbe, le *Pétrel* contournait le Grand-Bey, où se dresse dans son isolement hautain le mausolée de Chateaubriand; puis, laissant sur sa gauche Cézambre aux poétiques légendes, la Conchée, îlot rocheux que couronne un fort incessamment battu par les vagues, il disparut dans la poussière d'or du soleil couchant.

Le *Pétrel* était admirablement aménagé. Tout ce que le luxe moderne peut accumuler de confort dans un espace restreint se trouvait réuni dans la coquette salle à manger, dans le petit salon capitonné, meublé de divans larges et bas, dans les cabines ingénieusement pourvues de lits suspendus sur lesquels on pouvait braver tangage et roulis. Sur le pont en beau sapin de Norvège, des pliants, des berceuses invitaient au repos à l'ombre des grandes voiles tendues, au murmure des vagues, au souffle léger de la brise.

On disait M. de Villiers fort riche. Il l'avait été, en effet; mais sa fortune ne s'était pas trouvée à la hauteur de ses fantaisies. Allié à la haute aristocratie anglaise, très anglomane dans ses goûts, il avait appris à bonne école l'art de dépenser sans compter. Les chevaux, les courses, les yachts, le jeu, les paris excentriques, sans compter le reste, ne lui avaient laissé qu'un patrimoine modeste dont il mangeait gaiement les débris, comptant sur un riche mariage pour réparer l'œuvre d'un célibat orageux. Le hasard lui avait fait rencontrer à Londres, chez une de ses tantes, M. et Mme Darcy et leur fille. Tout blasé qu'il fût, il n'avait pu voir sans une certaine admiration Hélène Darcy, et son admiration naissante devint de l'enthousiasme quand il apprit que M. Darcy possédait une fortune considérable, qu'Hélène était sa fille unique et devait en outre hériter d'une tante, veuve, sans enfants, et presque aussi riche:

Il s'était lié avec M. Darcy. Ses prévenances courtoises pour la mère, ses attentions délicates pour la jeune fille, qu'il n'avait garde d'effaroucher par un aveu trop prompt, ses manières distinguées et son esprit naturel avaient fait le reste. Admis dans l'intimité de la famille, il sentait approcher l'heure où sa demande rencontrerait de la part des parents un accueil favorable.

Restait Hélène. Mais il se disait qu'Hélène, en fille soumise et confiante, accepterait le choix de ses parents, et, de fait, l'attitude d'Hélène n'était pas pour le décourager. Elle ne s'interrogeait pas. Elle lui savait gré de ses attentions, gré aussi de son silence. Ce silence avait son éloquence. Elle se sentait recherchée par lui et il ne lui déplaisait pas d'être ainsi recherchée. Au fond du cœur, quelle femme en veut à un homme de l'aimer? Quelle femme, n'en aimant pas un autre, ne lui pardonne? Hélène n'aimait personne que son père et sa mère, et sur la page encore blanche de son cœur M. de Villiers s'efforçait doucement d'inscrire son nom. L'excursion du *Pétrel*, résultat de ses combinaisons savantes, devait avancer ses affaires

et hâter son mariage. Un voyage de quelques semaines, sans concurrent sérieux, car il avait habilement choisi ses invités, l'intimité forcée que crée la vie de bord, son rôle d'hôte et les prévenances que ce rôle comporte, assuraient d'avance à sa vanité un triomphe d'autant plus désirable qu'il se sentait le cœur pris et que son intérêt et son amour y trouvaient leur compte.

Assise sur le pont, Hélène suivait de l'œil le sillage du *Pétrel* et les côtes de France qui fuyaient à l'horizon dans un lointain empourpré. Sur l'avant, groupés au hasard de leur fantaisie, ses compagnons de voyage devisaient. Une brise légère se jouait dans ses cheveux; la mer était si bleue, le ciel si pur, qu'involontairement une douce langueur l'envahissait; lentement ses yeux se fermaient.

Quand elle les rouvrit, elle crut rêver. Adossé au bastingage, un homme, un marin la regardait avec une expression telle qu'elle se sentit troublée. Il détourna les yeux et d'une voix brève donna un ordre aussitôt exécuté; puis, sans paraître la reconnaître, il disparut. Elle ne pouvait cependant s'y tromper: c'était bien l'inconnu de Dinard. Pourquoi s'éloignait-il? Pourquoi la regarder ainsi et l'éviter? Doutait-il de sa gratitude et de la générosité de son père? Cette dernière pensée la mettait mal à l'aise. Était-il donc trop fier pour accepter un don? S'estimait-il donc assez payé par un remerciement? Ou bien était-elle dupe d'une ressemblance étrange? Elle voulut en avoir le cœur net.

La cloche du dîner appelait les passagers dans la cabine; elle s'y rendit et prit place près de son père. Au bas bout de la table un siège restait vide.

— Qui donc attendez-vous, de Villiers? il me semble que nous sommes au complet, demanda sir Henry Drummond, l'un des convives, contemporain et ami de M. Darcy, et dont la femme, assise à la gauche de M. de Villiers, conservait encore, dans son heureuse maturité, les traces d'une beauté autrefois célèbre.

— J'avais fait réserver cette place à mon second; mais il a répondu à ma courtoisie par une courtoisie égale en me priant de l'excuser et en me demandant de prendre ses repas seul, après nous. Il allègue qu'en mon absence sa présence sur le pont peut être nécessaire. Il est probable qu'il se fût trouvé gêné avec nous.

— Et il a eu raison, reprit sir Drummond. Il est d'usage, à bord des yachts anglais, d'admettre le second à la table du capitaine; mais, quand il y a des dames, le second tient peu à ce privilège. Le vôtre préfèrera manger et surtout boire seul.

— Il m'a fait bonne impression, dit M. Darcy, et il paraît bien connaître son métier.

— C'est un bon marin, répondit avec insouciance M. de Villiers; et puis je suis là pour suppléer, en cas de besoin, à son ignorance des parages que nous allons visiter. J'ai déjà fait deux voyages sur les côtes de Norvège.

— Ne les connaît-il pas? demanda Hélène.

— Il m'a dit y avoir croisé.

— Comme pêcheur?

— Pêcheur ou matelot, je ne sais trop. En tout cas, il s'entend à la manœuvre; c'est l'essentiel.

— Quel est son nom?

— Delorn.

— J'ai ouï parler à Paris, reprit M. Darcy, d'un M. d'Elorn, gentilhomme breton très répandu et très recherché, volontaire en Chine, décoré et héros de plusieurs aventures romanesques.

— Celui-ci s'appelle *Delorn* et non *d'Elorn;* il est marin, nullement gentilhomme, et n'a rien d'un héros de roman. Débarqué, la veille de notre départ, d'un bateau de pêche, il est venu m'offrir ses services; il répondit avec intelligence à mes questions, me présenta des certificats excellents et accepta mes propositions. Je n'en sais pas plus.

La conversation prit un autre cours. Hélène avait écouté avec attention, mais sans recueillir aucun indice de nature à l'éclairer. Très probablement elle se trompait : ce maître d'équipage ressemblait à son inconnu, mais ce n'était pas lui. A quoi bon d'ailleurs se préoccuper ainsi d'un incident? Quoi qu'elle en eût, elle y pensait. Plus d'une fois, dans ses rêves, il lui avait semblé reposer sa main sur cette épaule robuste, se sentir entraînée sur l'eau dans le remous de ces bras vigoureux, entendre cette respiration égale, ce souffle libre et puissant qui la rassurait. Elle le voyait debout sur la plage, cariatide de marbre sur laquelle l'eau ruisselait, résistant au choc des vagues, l'emportant jusqu'à sa cabine et la déposant doucement sur le seuil. Elle rougissait en y pensant et se disait qu'elle n'y penserait plus si son père acquittait sa dette de reconnaissance.

Le lendemain, elle se leva de bonne heure et monta sur le pont, que les matelots achevaient de sécher. La première personne qu'elle aperçut fut Delorn. Debout sur l'arrière, il surveillait le travail des hommes. En la voyant, il s'inclina et lui avança un pliant.

— Asseyez-vous ici, mademoiselle; on ne vous y dérangera pas.

— Merci, monsieur.

Il s'éloignait; d'un geste elle le retint.

— Quel temps aurons-nous aujourd'hui?

— Beau. Le vent est du sud-ouest, la mer calme; nous faisons bonne route.

— Monsieur Delorn, est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

— Certes oui, mademoiselle, répondit-il en souriant.

— Pourquoi donc hier avez-vous feint de ne pas vous souvenir de moi?

— J'ignorais si vous me reconnaissiez vous-même.

Pouvais-je m'autoriser d'une rencontre imprévue pour vous aborder et vous rappeler un accident que vous préférez peut-être oublier?

— On n'oublie pas un pareil service, et ma reconnaissance pour celui que vous m'avez rendu, celle de mes parents...

— Si j'ai été assez heureux pour mériter la vôtre, obligez-moi en ne disant pas à vos parents que c'est à moi que vous devez ce bien léger service. Vous vous êtes acquittée au centuple, mademoiselle, en me disant merci et en me tendant votre main... comme à un égal.

Hélène l'écoutait avec une singulière émotion. La voix douce et mélodieuse de Delorn caressait doucement son oreille. Il la regardait, et dans ses yeux elle retrouvait ce regard de la veille qu'elle avait surpris en sortant de son demi-sommeil.

— Je ferai ce que vous désirez, bien que je ne comprenne pas pourquoi l'expression de la reconnaissance des miens vous serait... pénible.

— Êtes-vous bien sûre, mademoiselle, de ne pas le comprendre?

— Oui..., peut-être...; mais il me serait si facile de vous éviter!...

— J'ai votre promesse; merci.

Lady Drummond interrompit leur conversation. Delorn s'éloigna de quelques pas, héla un matelot et fit lancer le loch.

— Avec qui donc causiez-vous, ma chérie? demanda-t-elle en anglais à Hélène.

— Avec le second, répondit-elle également en anglais, qu'elle parlait avec facilité.

— Ah! ce M. Delorn dont on s'entretenait hier. Il a bonne tournure, ajouta-t-elle en se servant de son lorgnon; s'il était autrement accoutré, on pourrait s'y tromper et le prendre pour un homme comme il faut.

— Lady Drummond..., ne craignez-vous qu'il ne vous entende et ne vous comprenne?

— Lui? Allons donc! Est-ce qu'il sait l'anglais?

— Je l'ignore..., mais cela se pourrait.

— Moi, je n'en crois rien. D'ailleurs, il est facile de m'en assurer. Monsieur Delorn?

— Madame?

— Est-ce que vous comprenez l'anglais?

— Oui, madame.

— Vous avez entendu et compris ce que je disais à mademoiselle?

— Certainement.

— Monsieur Delorn, je vous fais toutes mes excuses; mon intention n'était pas de vous offenser.

— Je n'en doute pas, madame. J'ai pris votre remarque pour un compliment.

— Et, de fait, à tout prendre, c'en était un, ajouta lady Drummond en riant. Monsieur Delorn, faites-moi le plaisir, pour me prouver que vous ne me gardez pas rancune, de nous tenir encore quelques instants compagnie. Où avez-vous appris l'anglais?

— Un peu partout, en Angleterre..., puis aux Indes.

— Vous avez beaucoup voyagé?

— Naturellement.

— C'est vrai, puisque c'est votre profession. Vous aimez votre métier de marin?

— Beaucoup, madame; mais il m'a été rarement donné de l'exercer dans des conditions aussi agréables que maintenant.

— Sir Charles Grandisson..., sur ma parole! Où avez-vous appris l'art de faire des compliments?

— Ici, madame, et près de vous. Mais veuillez m'excuser, le vent change, il nous faut changer d'amures.

Il s'inclina pour prendre congé, et, de la journée, Hélène n'eut plus l'occasion d'échanger un mot avec lui.

IV.

Favorisé par un bon vent, le *Pétrel* avait rapidement gagné la mer du Nord. Laissant sur sa droite les rives basses et sablonneuses du Danemark, il longeait les côtes de Norvège, côtes tourmentées, tapissées de mousse, coupées de petites anses verdoyantes d'où s'élançait parfois une église en pierres roses entourée d'humbles maisonnettes. A mesure que l'on s'élevait vers le nord, l'aspect du paysage se modifiait. Sur les hautes montagnes la neige étincelait au soleil; les fonds boisés, d'un vert sombre, les forêts de sapins, entrevues dans les larges fissures, les fiords aux contours fantastiques, puis et surtout ces jours interminables pendant lesquels le soleil disparaissait à peine pour reparaître à l'horizon, la lumière blanche et pâle diffuse dans l'atmosphère, donnaient à cette nature septentrionale l'apparence étrange d'un pays de fantômes entrevu dans un rêve.

Le temps et l'isolement de la vie de bord avaient fait leur œuvre habituelle. Les passagers du *Pétrel* se groupaient suivant leurs affinités, les sympathies s'accentuaient, les antipathies se dissimulaient sous les formes parfaites d'une urbanité de bonne compagnie. Hélène s'était surtout liée avec lady Drummond, et lady Drummond, qui trouvait un grand charme à la société de la jeune fille, goûtait fort aussi celle de Delorn, qu'avec son franc parler habituel et sa condescendance un peu hautaine elle mettait constamment à réquisition. Il l'amusait, disait-elle, et il l'intriguait. Elle n'avait pas encore vu de marin comme lui, car marin il était, sans conteste et des meilleurs. Pas un signe du temps ne lui échappait; il devinait les changements de vent et conduisait sans hésitation le *Pétrel* dans les plus étroits défilés de ces îles innombrables qui bordent les côtes de Norvège. Quelque peu jaloux de la compétence nautique de son second, qui ne lui laissait aucune occasion de faire montre de son savoir

faire, M. de Villiers ne l'était pas moins de ce qu'il appelait l'engouement de lady Drummond ; mais, quand il avait essayé de la plaisanter à ce sujet, lady Drummond, avec ce que son mari appelait son air de grande dame, répondit de telle façon que M. de Villiers ne revint pas à la charge.

— Ma chérie, dit-elle un soir, seule sur le pont avec Hélène, la vie de bord a cela de bon qu'elle vous permet de mieux connaître les gens en quinze jours qu'en dix ans à terre. Si j'avais encore les vingt ans que je n'ai plus depuis beau temps, je demanderais à mes parents de fréter un yacht, d'inviter les prétendants les plus sortables et de nous promener un mois ou six semaines dans les mers du Nord. Je serais sûre ainsi de faire un bon choix.

— Et qui choisiriez-vous, lady Drummond?

— Mon mari, cela va sans dire, mademoiselle, car j'ai eu la main heureuse, et sir Henry a évidemment été créé et mis au monde pour moi, cela saute aux yeux. Mais je ne choisirais pas M. de Villiers. Savez-vous, ma chérie? je suis une vieille femme et j'ai toujours eu l'habitude de dire ce qui me passait par la tête: eh bien, entre M. de Villiers et M. Delorn mon choix serait vite fait.

— Un matelot, lady Drummond?

— Pas tant que cela. Il y a matelot et matelot. Celui-ci ne boit pas, ne jure pas, ne crie pas. Quand il est auprès de nous, il a l'air timide comme une demoiselle; quand il commande la manœuvre, il parle en maître et ses hommes lui obéissent sans mot dire. Puis il est courtois, poli, et, ce qui ne gâte rien, il est aussi bien de sa personne que l'était sir Henry à son âge. Enfin..., je le crois brave et bon.

— Cela..., oui.

— Qu'en savez-vous, mon enfant?

— Je le suppose..., comme vous.

Lady Drummond n'avait pas été seule à s'engouer de son matelot, comme elle l'appelait. M. Darcy, lui aussi, l'appréciait fort et passait une partie de ses soirées à causer avec lui. Curieux des choses de la mer, M. Darcy se faisait raconter par Delorn ces histoires de bord qui se transmettent comme une tradition sur le gaillard d'avant et que les matelots écoutent avidement bien que les ayant entendues cent fois. Un soir, ou plutôt un après-dîner, car, bien qu'il fût plus de dix heures, le soleil baissait seulement à l'horizon, le *Pétrel* longeait la montagne des Sept-Sœurs, massif immense de granit qui surplombe de plus de mille mètres l'Océan. A gauche se dressait l'île de Torghatten. M. Darcy et Delorn devisaient sur le pont.

— Si vous voulez bien prévenir ces dames, dit Delorn à son interlocuteur, elles pourront voir un site curieux auquel se rattache une vieille légende scandinave.

M. Darcy se hâta d'appeler ses compagnons sur le pont. Après avoir consulté M. de Villiers, qui lui répondit assez sèchement, Delorn donna ordre de diminuer de voilure et de serrer de plus près l'île de Torghatten. Le yacht avançait lentement. Sur la gauche, à quelques encâblures, se dressait une haute muraille de rochers.

— Regardez de ce côté et attendez.

Puis, se tournant vers les matelots immobiles à leur poste de mer :

— Attention!... et manœuvrez avec ensemble. La barre à tribord... Carguez tout.

La blanche voilure disparut; obéissant à l'impulsion donnée, le *Pétrel* décrivit une courbe.

— Mouille!

L'ancre glissa rapidement dans l'eau et le *Pétrel* s'arrêta. Aucun des passagers ne put retenir une exclamation de surprise à l'étonnant spectacle qui se révéla tout à coup. Devant eux s'ouvrait un couloir gigantesque et sombre qui traversait l'île entière. Au delà l'on apercevait l'horizon empourpré des rayons du soleil couchant, des îles fantastiques teintées de rose et de lilas, un paysage aux nuances douces noyé dans l'immensité des flots. Puis le disque du soleil apparut à l'extrémité, inondant de sa lueur pâle et vaporeuse la caverne immense, plongeant dans la mer sur laquelle ses derniers rayons semaient d'opales la crête des vagues.

— Et maintenant écoutons la légende, dit M. Darcy s'asseyant sur le pont. On se groupa autour de lui.

— La parole est à M. Delorn.

* * *

« — Les pêcheurs scandinaves racontent qu'il y a bien des siècles un chef riche et puissant régnait sur l'île de Léko. Il n'avait qu'une fille, d'une grande beauté, Edda, dont il était plus fier que de toutes ses richesses. Le chef de l'île d'Hertmende vit cette belle vierge et en devint éperdument amoureux. Il la demanda à son père et le père lui dit : « Attends un an « encore, et, si ma fille t'aime, tu seras son époux. » Edda fut flattée d'être recherchée par un si grand chef; elle était orgueilleuse de sa beauté et de la puissance de son père, et elle feignait de ne pas s'apercevoir de l'amour de Setsö, jeune pêcheur, qui n'avait pour toute fortune que ses filets et son canot. Setsö aimait Edda plus que sa vie, mais il n'osait le lui dire. Habile dans l'art de manœuvrer sa barque de peaux de morse, il avait été choisi par le chef pour accompagner Edda dans ses excursions en mer. Il veillait sur elle, heureux de lui obéir, de contempler son visage, d'entendre sa voix plus harmonieuse que le murmure des vagues ou le chant des oiseaux. Ce grand amour de Setsö troubla le cœur d'Edda, mais elle n'en devint que plus hautaine et plus dure pour le pauvre pêcheur qui souffrait et se taisait.

« Un matin, Edda fit dire à Setsö qu'elle voulait visiter l'île de Torghatten. Il en fut tout joyeux, car la

distance est grande de Léko à Torghatten, et Setsö se réjouissait à l'idée de passer de longues heures auprès de celle qu'il aimait. Ils partirent. Le temps était beau, la mer calme. Jamais Edda n'avait paru plus belle à Setsö; jamais Setsö n'avait fait voler sur l'eau d'une main plus sûre et d'un bras plus vigoureux son léger canot. Edda le regardait.

« — Chante, Setsö, lui dit-elle.

« Et Setsö chanta :

« Ma bien-aimée est plus belle que le soleil du printemps. Le soleil fond les neiges; ma bien-aimée réchauffe mon cœur du doux rayon de ses yeux.

« Quand l'aurore boréale se lève, lumineuse et pâle à l'horizon, sur les glaces amoncelées, on entend au loin, dans le grand silence des solitudes mornes un son indéfinissable, triste et doux comme le battement d'aile d'un oiseau épuisé. Ainsi palpite mon cœur quand ma bien-aimée m'apparaît dans sa blanche draperie, quand mon œil contemple sa beauté et s'enivre de son sourire.

« Ma bien-aimée est pure et froide comme la neige du Nyborg, dont nul mortel n'a gravi la cime. Mais si les bras de ma bien-aimée encerclaient mon cou, si ses lèvres effleuraient les miennes, dussé-je, pour un tel baiser, donner ma vie, je la donnerais avec joie. J'irais, pour elle, cueillir au sommet du Nyborg la fleur bleue, symbole d'un éternel amour, et je la déposerais à ses pieds avant de mourir.

« Edda est plus belle que le soleil qui fond les neiges, que l'aurore mystérieuse, que la fleur bleue du Nyborg; mais Edda ne connaît pas l'amour et son beau sein est plus froid que la neige de nos glaciers. »

« Setsö se tut, et Edda vit des larmes dans ses yeux. Elle baissa les siens; tous deux firent silence et sur la mer immobile les rames dormaient.

« Quand Edda releva la tête et regarda Setsö, elle vit briller l'éclair dans son regard. Debout sur l'avant de son canot, il interrogeait l'horizon. Au loin, la brume encerclait l'île de Léko; lentement elle montait de la mer, envahissant la plage, s'effrangeant en nuages légers contre les arêtes de la montagne. Setsö comprit. Le vent se levait, le vent âpre et furieux du Nord qui chasse devant lui les banquises de glace, les heurte et les pulvérise sur les vagues démontées. Il n'était plus temps de regagner Léko. L'île de Torghatten pouvait seule leur offrir un abri. L'atteindraient-ils?

« Sous l'effort puissant de ses bras robustes, la légère embarcation glissait comme un oiseau qui vole dans l'air. Les vagues irritées la suivaient; mais, plus rapide, elle les devançait, frémissante de l'élan désespéré que Setsö lui imprimait. Edda, tremblante, détournait les yeux pour ne pas voir les flots menaçants; elle regardait Setsö et ce regard décuplait ses forces.

« Torghatten se dressait devant eux. Pas une anse où échouer; pas un rocher où prendre pied; rien que ce long et sinistre couloir sombre. Setsö n'hésita pas à s'y engager; courbé sur ses rames, il fit un effort tellement puissant qu'il en poussa un cri de douleur; puis il s'arrêta, Edda tressaillit; derrière elle bondissait la mer écumante. Pâle, immobile, attentif, Setsö attendait. Une vague énorme souleva le frêle esquif et, s'engouffrant dans cette fissure, l'entraîna. L'île entière trembla sous le choc. L'eau mugissante se heurtait contre ces parois sonores avec un fracas de tonnerre que répercutait l'écho. D'un geste rapide, Setsö avait attiré Edda près de lui; sa tête reposait sur la poitrine haletante du jeune homme. A cette heure suprême, elle trouvait doux de sentir autour de sa taille défaillante ce bras qui l'enserrait.

« Entraîné par les vagues, le canot bondissait sur leurs crêtes, dans l'obscurité profonde de cet enfer d'eau, de tempête et de bruit. Maintes fois il fut sur le point de se briser contre ces parois aigus; mais Setsö, la main meurtrie, ensanglantée, le repoussait toujours au milieu du courant furieux. Quelques minutes qui lui parurent des siècles s'écoulèrent ainsi; puis une lueur apparut, l'air, la mer libre; les vagues qui les emportaient s'épandirent, larges, débordantes, à l'aise. Setsö reprit ses rames et, dirigeant son canot hors du courant, vint aborder dans une anse. L'île les abritait de la tempête; ils étaient sauvés.

« Quand Edda à demi évanouie rouvrit les yeux, elle aperçut près d'elle Setsö debout. Dans son regard, elle lut tout son amour et le cœur d'Edda trembla.

« — Tu m'aimes, Setsö, lui dit-elle d'une voix qui le fit pâlir.

« — Plus que ma vie, Edda.

« — Setsö..., je t'aime aussi.

« Il s'agenouilla devant elle, et d'une voix faible :

« — Je vais mourir, Edda; mon cœur s'est brisé dans ma poitrine; mais je meurs heureux... Pourtant je n'irai pas cueillir au sommet du Nyborg la fleur bleue et la déposer à tes pieds... Edda..., un baiser!

« Elle se pencha vers lui, et dans un long baiser aspira l'âme de son bien-aimé. La légende ajoute que ce fut le premier et le dernier baiser que donna et reçut jamais la bouche d'Edda. »

V.

Deux jours après, le *Pétrel* jetait l'ancre près des îles Loffoden, point extrême de son voyage.

— Monsieur Delorn, êtes-vous libre aujourd'hui?

— Libre, et à vos ordres, lady Drummond.

— Cela se trouve bien, et, si la société d'une vieille femme ne vous effraye pas, je vous prierai de me servir de cavalier.

— Mlle Darcy vous accompagne?

— Non, reprit-elle avec un sourire malicieux. Si Mlle Darcy avait dû m'accompagner, je me serais abstenue de faire allusion à mon âge. Une femme... mûre

qui en accompagne une jeune devient jeune elle-même..., à vos yeux, messieurs.

— Lady Drummond, je serai très heureux d'être votre cavalier.

— Fort bien. Et maintenant je vais répondre à la question que vous ne me faites pas. Mlle Darcy est... comment dirais-je? Vous, vous diriez un peu nerveuse; moi, je dis... d'assez étrange humeur. J'aime les gens d'un caractère égal, comme sir Henry Drummond, que rien ne fera sortir de sa placidité, pas même la cour assidue que vous me faites. Après déjeuner, si vous le voulez bien, je vous demanderai votre bras.

Lady Drummond avait raison. Depuis quelques jours l'humeur d'Hélène était inégale et Delorn le remarquait. Il la voyait souvent, toujours en compagnie de sa mère ou de lady Drummond. Jusqu'ici douce et simple avec lui, elle devenait irritable, le plus souvent froide et un peu hautaine; elle affectait de l'écouter à peine, d'ignorer sa présence. Parfois aussi, mais rarement, elle semblait regretter ses dédains, solliciter un muet pardon, et Delorn en souffrait presque autant que de sa froideur. Il attribuait ces revirements à un sentiment de gratitude dont il eût voulu effacer toute trace. Il aimait Hélène avec toute l'ardeur contenue d'un cœur pour lequel l'amour vrai est une révélation intense et profonde. Très clairvoyant d'ordinaire, habile à deviner les ruses à l'aide desquelles les femmes excellent à dissimuler leurs sentiments, il cessait de l'être dès qu'il s'agissait d'elle. Hélène le tenait-elle à distance, il en concluait que sa présence lui était désagréable; semblait-elle ne pas le voir, il se disait qu'il n'existait pas pour elle et que l'humilité apparente de sa situation provoquait le dédain de la jeune fille; était-elle simple et naturelle, il attribuait sa manière d'être à la bonté de son cœur et à sa courtoisie. L'amour vrai, sincère, est comme la charité : il excuse tout, il croit tout, il supporte tout.

Delorn pouvait modifier cette situation d'un mot; mais ce mot, il s'était juré à lui-même de ne le prononcer que le jour où il croirait avoir conquis le cœur de celle qu'il aimait. Il ne voulait devoir cet amour qu'à lui-même. En révélant qui il était, il sentait bien qu'il aplanissait les principaux obstacles qui la séparaient d'elle, qu'il se relevait tout au moins au niveau de M. de Villiers, dont il devinait les prétentions; mais de là au cœur d'Hélène, il y avait encore pour lui un abîme. De ses erreurs passées il lui était resté une certaine défiance, non d'éprouver, mais d'inspirer l'amour, et son amour même augmentait cette défiance. L'amour sincère n'est jamais présomptueux; l'homme qui aime se diminue volontairement de toute la hauteur à laquelle il place la femme aimée. Il se sent petit devant ce piédestal sur lequel il l'élève, humble devant la supériorité morale qu'il lui attribue, timide à l'idée du bonheur qu'il attend d'elle seule.

Delorn n'admettait pas un instant qu'Hélène pût être capricieuse et fantasque. De la nature féminine il ne lui reconnaissait que les attributs les plus charmants. Il souffrait parce qu'il aimait.

Hélène, de son côté, se sentait embarrassée. Elle se reprochait de n'avoir pas dit à ses parents que Delorn était l'inconnu de Dinard. Ce secret lui pesait comme un remords et la charmait comme un plaisir défendu; cette dette de reconnaissance la gênait et elle eût souffert de la voir acquittée par d'autres. La présence de Delorn la troublait, l'irritant et l'attirant tour à tour. Elle s'ingéniait à l'oublier et s'étonnait de penser à lui.

Sans qu'elle sût pourquoi, les attentions de M. de Villiers lui devenaient chaque jour plus désagréables. Elle redoutait l'heure où il s'expliquerait, où il lui faudrait répondre à sa demande. Cette heure approchait, elle le sentait et elle eût voulu la différer, mais comment? La courtoisie parfaite de son hôte ne lui en laissait guère le moyen. Elle savait bien que ni son père ni sa mère ne chercherait à l'influencer, à lui faire accepter un mari contre son gré; mais elle prévoyait des questions difficiles, une sorte d'examen de conscience devant lequel, inconsciemment, elle reculait.

Lady Drummond était trop femme et trop fine pour n'avoir pas deviné une partie de la vérité; mais, en sa qualité de femme, elle sympathisait davantage avec les souffrances de Delorn qu'avec les hésitations d'Hélène. Lady Drummond avait été heureuse; il lui en était resté un fond d'idées romanesques que les tristesses et les désillusions de la vie enlèvent seules à son sexe. L'amour de Delorn pour Hélène n'avait pas échappé à ses yeux clairvoyants, et lady Drummond se disait que si Delorn aimait Hélène, c'est que la distance sociale ou morale qui le séparait de la jeune fille n'était pas aussi grande que les apparences le faisaient croire. Ses entretiens avec Delorn la confirmaient dans cette impression. Si habile qu'il se crût, il n'avait pu donner le change à une femme habituée à la société d'hommes distingués et qui retrouvait dans ce marin les délicatesses de langage et de sentiments d'une nature supérieure. Elle devinait un roman, et les romans n'étaient pas pour lui déplaire.

Après une courte excursion dans le village, lady Drummond et Delorn se retrouvèrent seuls sur le pont désert du *Pétrel*. Leurs compagnons étaient partis pour tenter l'ascension d'une colline d'où l'on découvrait une belle vue sur les crêtes lumineuses des Loffoden. Assis sur l'arrière du yacht, tous deux contemplaient le massif de montagnes d'un rose pâle, qui se reflétait dans la mer unie comme une glace.

— Monsieur Delorn, dit tout à coup lady Drummond, pourquoi vous êtes-vous fait marin?

— Pour exercer une profession utile.

— J'entends bien; mais pourquoi avez-vous sollicité le commandement du *Pétrel?*

— Cette excursion me tentait. J'avais déjà visité ces parages et je désirais les revoir.

— Voilà tout?

— N'est-ce pas suffisant?

— Pour les autres, oui, mais pas pour moi. Monsieur Delorn, vous ne me dites pas tout.

— Que vous dirais-je d'autre?

— Mais... vous me diriez, par exemple, que vous êtes amoureux fou de Mlle Darcy; que vous avez saisi cette occasion de vous rapprocher d'elle, de la voir tous les jours, que cela ne me surprendrait nullement.

— Qui a pu vous faire croire?...

— Bon...; vous êtes tous les mêmes. Il me semble entendre sir Henry Drummond, il y a vingt ans, me disant: « Georgiana, comment avez-vous deviné que j'étais amoureux de vous? » Mais je le savais... avant lui... Où vous mènera cet amour?

— Je l'ignore. On ne se demande pas cela..., on aime.

— Mlle Darcy est riche.

— Je le sais.

— Vous êtes pauvre?

Delorn ne répondit rien.

— Ce n'est pas un crime et vous pouvez l'avouer. Écoutez-moi, monsieur Delorn, je m'intéresse à vous et aussi à Hélène. Sir Henry a des capitaux considérables dans une maison de Londres qui fait un grand commerce avec l'Inde et possède de nombreux navires. Vous êtes bon marin. Je puis lui demander de vous faire avoir le commandement d'un de ces navires. Les appointements et l'intérêt dans le chargement s'élèvent à près de mille livres par an. Sir Henry Drummond vous a pris en amitié, il fera cela pour vous avec plaisir. Acceptez, et déclarez-vous à Mlle Darcy.

— Lady Drummond..., je ne sais comment vous remercier..., mais...

— Vous refusez?... Je m'en doutais.

— Mlle Darcy ne m'acceptera pas.

— Qu'en savez-vous? Pour moi, monsieur Delorn, j'estime que ce n'est pas seulement le droit, mais le devoir d'un homme, quand il aime, de le dire. Comment voulez-vous que nous autres femmes nous sachions à quoi nous en tenir? Nous n'avons pas le privilège de choisir; nous n'avons que celui de refuser ou d'accepter. Or comment refuser si l'on ne nous demande pas? Comment accepter si on ne nous offre rien?

Delorn se taisait.

— Monsieur Delorn, reprit-elle, je soupçonne fort qu'étant plus jeune vous avez eu de ces... relations féminines...

— Qui vous le fait supposer, lady Drummond?

— Oh! je m'y connais un peu. Sir Henry, avant de me voir et de m'aimer, avait eu, lui aussi, une jeunesse un tantinet orageuse. Il en est convenu... plus tard, quand j'en avais retrouvé les traces. C'est curieux, allez, comme le mariage nous éclaircit les idées! J'en suis pour ce que je vous ai dit. Il vous est resté, du passé, une défiance de vous-même et des femmes. Au lieu d'aller droit votre chemin sans vous embarrasser d'autre chose que d'être sincère et vrai, vous rêvez de pièges à loup, vous vous affublez d'un habit d'emprunt qui vous gêne aux entournures, vous déguise mal et vous empêche d'être vous-même. J'ajouterai, car je me sens en veine de franchise, que ce que vous faites là est mal.

— Vous êtes sévère.

— C'est possible; mais c'est pour votre bien. Il y a là-dessus un proverbe latin que sir Henry aime à citer quand il tance son neveu. Monsieur Delorn, vous ne me persuaderez pas que vous êtes ce que vous prétendez être. Jamais un matelot ni un maître d'équipage ne s'éprendrait d'Hélène. On n'aime pas ce que l'on ne comprend pas. Jamais un de ces gens-là n'éveillerait son attention. Les femmes ne s'occupent que de leurs égaux ou de leurs supérieurs. Hélène sait que vous l'aimez.

— Je ne le lui ai jamais dit!

— Vous croyez? Mais, mon cher monsieur, vous ne faites que cela; seulement vous le faites de façon à ce qu'elle ne puisse vous répondre, et c'est ce dont je vous blâme. Vous vous imaginez qu'elle n'entend pas. Vous êtes étonnants, vous autres hommes. Vous lui racontez des légendes norvégiennes que je vous soupçonne d'arranger à votre guise et qui sont tellement claires qu'il n'y a que des hommes pour ne pas comprendre. Sa froideur vous rend triste, son sourire fait briller vos yeux, ses boutades vous désespèrent, et vous vous étonnez que j'aie vu que vous l'aimiez! Mais je l'aurais deviné rien qu'au son de votre voix! Hélène, je vous le répète, sait que vous l'aimez. Avez-vous le droit de troubler son cœur, de vous faire aimer d'elle, peut-être sous un nom d'emprunt, à coup sûr sous un déguisement? Votre devoir n'est-il pas de lui dire: « Voilà qui je suis, ce que j'ai et ce que je veux. » Le reste la regarde.

— Le reste?... Mais c'est mon bonheur, c'est ma vie!

— Monsieur Delorn, où, quand et comment avez-vous connu Mlle Darcy? Vous l'aviez vue avant de venir ici; ne niez pas!

Ainsi mis au pied du mur, Delorn se confessa. Il avoua tout. Emporté par le besoin de s'épancher, par la confiance que lui inspirait et la sympathie que lui témoignait lady Drummond, il lui raconta son enfance, sa jeunesse, ses erreurs, ses voyages, puis sa passion pour Hélène. Sur ce sujet il fut éloquent, sincère. Lady Drummond l'écoutait avec une attention émue.

— Quel dommage qu'elle ne vous entende pas! Il est vrai que si elle était là vous ne vous expliqueriez pas aussi bien. J'ai remarqué qu'un homme n'a jamais un accent plus passionné que lorsqu'il parle à une autre femme de celle qu'il aime. Dans le tête-à-tête, l'amour rend fine la femme la plus ordinaire et rend bête l'homme le plus intelligent. Plus tard, il est vrai, chacun retrouve son niveau.

— Et maintenant que vous savez tout, que me conseillez-vous, lady Drummond?

— C'est fort embarrassant. Avec vos idées romanesques, vous avez compliqué la situation. M. de Villiers est épris d'Hélène, pas comme vous ni autant que vous, ce qui, soit dit en passant, lui donne l'avantage du sang-froid. Ses hommages flattent probablement la vanité d'Hélène, qui s'étonne d'être aimée de vous et de ne pas s'en irriter davantage. De là cette inégalité d'humeur dont vous souffrez, et ces revirements qui vous surprennent. Vous prétendez ne la devoir qu'au libre choix de son cœur : soit, c'est dangereux, mais je comprends que cela vous tente. Tôt ou tard il vous faudra bien parler.

— Et si elle me refuse?

— C'est qu'elle ne vous aimera pas comme vous rêvez d'être aimé, ou que son orgueil sera plus fort que son amour. Il faut être beau joueur, mon cher monsieur Delorn, et, quand on risque pareille partie, accepter les chances de la perdre. Qui sait, après tout, si un heureux hasard ne vous servira pas mieux que toutes vos combinaisons?

VI.

Le lendemain, à la pointe du jour, le *Pétrel* appareillait pour faire route sur Édimbourg, longer les côtes d'Écosse et rallier Saint-Malo. Le temps se maintenait au beau; mais le vent, toujours du sud, obligeait le *Pétrel* à courir de longues bordées. Delorn, constamment sur le pont, surveillait et commandait la manœuvre; aussi ne put-il échanger un mot avec lady Drummond. A peine aperçut-il Mlle Darcy. Assise auprès de sa mère ou de lady Drummond, elle tenait à distance M. de Villiers, réduit à fumer avec M. Darcy ou à converser avec sir Henry Drummond du dernier Derby et des courses d'automne. Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi.

Lady Drummond observait Hélène à la dérobée. Sérieuse et calme, la jeune fille lui apparaissait sous un jour nouveau. A son humeur inégale, à ses capricieuses boutades avait succédé une sérénité placide. Quand Delorn s'approchait d'elles, quand il s'asseyait à leurs côtés, l'attitude d'Hélène ne décelait aucune émotion; elle prenait part à la conversation; mais dans ses yeux presque constamment baissés sur son ouvrage on ne lisait ni trouble ni curiosité. Delorn désespérait.

— Elle ne m'aime pas. Elle ne m'aimera jamais, disait-il à lady Drummond.

— Je n'en sais rien, lui répondait sa confidente, devenue son amie.

Il fallut plus de dix jours au *Pétrel* pour rallier Édimbourg. Une semaine plus tard, on relevait à l'horizon l'île de Cézambre. Le jour baissait et sur la mer bleue les vagues déroulaient leurs crêtes argentées.

— Demain matin nous serons au port, dit Delorn adossé au bastingage à Mlle Darcy, seule en ce moment sur le pont.

— Sans accident, grâce à vous. Ce que c'est pourtant! On risque parfois de se noyer en vue d'une plage et l'on franchit des centaines de lieues sans courir le moindre danger, répondit Hélène avec un sourire malicieux. Ne pensez-vous pas, monsieur Delorn, que vous pouvez maintenant me délier de ma promesse de ne rien dire à mon père et lui permettre de vous remercier?

— Je vous en prie, mademoiselle, ne dites rien.

— Savez-vous que la position que vous me faites est fort embarrassante pour moi?

— Attendez jusqu'à demain soir. Je serai parti.

— Vous êtes fier, monsieur Delorn, et la reconnaissance vous pèse étrangement.

— Pas plus qu'à vous, mademoiselle.

— Notre situation n'est pas la même.

— Je le sais..., mais est-il généreux à vous de me le rappeler?

— Vous ne me comprenez pas.

— Pardon, mademoiselle; je comprends qu'il vous est pénible de m'avoir une obligation, si légère fût-elle, à moi, à un homme que vous considérez comme votre inférieur et qui s'estime, lui, trop payé par le bonheur qu'il a eu de vous être utile, par un mot de votre bouche, par votre main posée dans la sienne..., un pauvre fou qui rêvait, et...

Il se tut, secoué par une émotion profonde; sa voix tremblait, son cœur battait.

Relevant lentement les yeux, Hélène le regarda.

— Qu'avez-vous donc rêvé, monsieur Delorn?

— Je n'ose vous le dire.

— Et si je le savais?

— Vous!

— Oui... Si je vous disais que, l'autre soir, dans ma cabine, j'ai entendu votre conversation avec lady Drummond, qui peut-être s'en doutait. Mon nom prononcé par vous a attiré mon attention. Dès les premiers mots j'ai compris qu'il n'était plus temps de vous interrompre : votre secret vous avait échappé. J'ai su ce que je devinais déjà : qui vous étiez; j'ai appris ce que je savais déjà : que... vous m'aimiez. Ce soir-là même, j'ai tout dit à ma mère... Vous le voyez bien puisque je suis ici..., que je vous écoute et vous parle.

— Mais alors..., Hélène?... ne vous faites pas un jeu de mes tourments. Je vous aime, Hélène, d'un cœur si plein de vous que les larmes m'étouffent, que mon bonheur m'effraye, que les mots impuissants se pressent sur mes lèvres. Le son de votre voix me trouble, votre regard me fait tressaillir... Hélène..., aimez-moi pour le grand amour que je vous donne!

Elle mit sa main dans la sienne.

— C'est la seconde fois que je vous la tends. Souvenez-vous que la première fois c'était à M. Delorn, un inconnu, aussi bon qu'il était brave, et que c'est lui que j'ai connu d'abord.

— On ne meurt donc pas de bonheur, Hélène, puisque je vous entends et que je vis! Je tremble pourtant en pensant que vous avez surpris... non l'aveu de cet amour dont je suis si fier..., mais la confession de mes erreurs passées.

— De cette dernière partie je n'ai bien retenu qu'une chose.

— Laquelle?

— C'est que vous n'aviez jamais aimé..., puisque vous n'aviez pas su lire dans mon cœur.

— Le cœur d'une femme est-il donc si facile à comprendre?

— Oui, quand elle aime..., et je vous aime.

Puis elle ajouta tout bas :

— Lady Drummond avait raison, monsieur ; vous étiez plus éloquent encore en lui parlant de moi qu'en me parlant à moi.

Delorn lui ferma la bouche avec un baiser.

VII.

Cet été, sur la plage de Dinard, les baigneurs oisifs suivaient d'un regard d'envie un homme, sur le bras duquel une jeune femme, presque une jeune fille, s'appuyait doucement. Indifférents à l'attention qu'ils excitaient, ils marchaient à pas lents, leurs yeux se cherchaient et l'amour s'y lisait. Arrivés à l'extrémité de la plage, ils s'arrêtèrent.

— Hélène..., voici l'endroit où je vous pris dans mes bras. Oh! mon cher et doux trésor..., qui m'eût dit alors qu'un jour je reviendrais ici, avec vous..., avec vous, ma femme?

— Paul, quand avez-vous senti que vous m'aimiez?

— Ce jour-là même où je vous ai vue pour la première fois, où vous m'êtes apparue sur le seuil de cette cabine. Le soleil naissant vous entourait d'un beau nimbe d'or, Hélène; vous étiez là, debout, dans ce cadre lumineux. Ébloui, je contemplais votre cou blanc, vos bras charmants...

— Assez, monsieur!

— Et vous, Hélène, quand avez-vous senti que vous pourriez m'aimer?

— Peut-être... une heure plus tard, je ne sais...; mais je me souviens bien du jour où je me l'avouai.

— En écoutant mon aveu à lady Drummond, curieuse?

— Non, monsieur..., le soir où je me crus Edda et où, comme elle..., j'aimai Setsö.

C. DE VARIGNY.

LA FAMILLE BUCHHOLZ

Le réveil d'un Allemand

Il vient d'arriver à un Allemand une aventure qui rappelle l'homme à l'oreille cassée. Lui-même l'a contée dans une Revue de Berlin (1) avec beaucoup de candeur et une mélancolie touchante.

M. Z..., qui est évidemment un homme instruit et habitué à réfléchir, avait depuis fort longtemps cessé de lire : il relisait. Il en était resté en littérature à Gœthe, Schiller, Jean-Paul; en musique, à Haydn, Mozart, Beethoven. Il croyait de tout son cœur à l'idéalisme allemand et se représentait toujours les étudiants allemands occupés, comme Wilhelm Meister, à chercher « le développement harmonieux de leur personnalité ». Il répétait avec Gœthe que « la candeur est le plus bel ornement de la jeune fille allemande » et il voyait toujours la jeune fille allemande contemplant le ciel en disant : « O Klopstock! », ou pleurant dans le calice des fleurs comme Liane, l'héroïne de *Titan*, dont le seul nom évoque « les sons mourants de l'harmonica ». Il avait entendu parler de Sadowa et de Sedan; mais il ignorait que ces événements avaient été accompagnés et suivis, dans son pays, de certaines transformations sociales. En politique, il en était aux libéraux de 1848 et aux groupements de partis en kantistes et hégéliens.

Tout faisait présager que M. Z... finirait ses jours dans cette heureuse paix, quand un accident, le plus imprévu qui se pût être, vint tout à coup bouleverser son âme. Par quel hasard inexplicable une *Revue des Deux Mondes* s'est-elle introduite dans le cabinet d'un homme désintéressé depuis si longtemps — ce sont ses propres paroles — de la littérature et de l'art contemporains? Par quel autre hasard M. Z... l'a-t-il ouverte? Nous ne le saurons probablement jamais. Quoi qu'il en soit, la catastrophe se produisit et M. Z... tomba (on a ses jours de guignon) sur le charmant article intitulé *la Famille Buchholz* et signé Valbert (2). Ce fut un premier choc. M. Z... comprit aussitôt que *la Famille Buchholz*, roman allemand nouveau de M. Julius Stinde, était un phénomène social comme *Werther*, et aussi important, bien que les deux ouvrages n'aient entre eux aucune ressemblance.

Quand un roman est un phénomène social, les savants allemands ne peuvent pas se dispenser de le lire, même s'il n'est pas archéologique. M. Z... se procura la 32e édition (3) de cette fameuse *Famille Buchholz*

(1) *Deutsche Rundschau*, juin 1886. Article sur *Die Familie Buchholz*, par S... Z...

(2) *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1885.

(3) Il y en a eu beaucoup d'autres depuis, et un deuxième volume, faisant suite au premier, n'a pas moins de succès.

qu'il avait jusque-là voulu ignorer, bien qu'il eût remarqué avec chagrin qu'elle avait pris dans la conversation et jusqu'au Reichstag la place réservée de son temps aux classiques : au lieu de citer un beau vers de *Faust* ou de *Wallenstein*, la jeune génération, y compris M. de Bismarck, citait un bon mot de Mme Wilhelmine Buchholz ; c'est-à-dire qu'au lieu d'élever l'âme du peuple allemand en l'entretenant de sentiments nobles et d'idées sublimes, on le faisait rire en lui parlant carpe au raifort et cuisse de veau rôtie.

M. Z... a donc lu, et il a reçu une deuxième secousse qui l'a brusquement réveillé. Il a découvert l'Allemagne de 1886, et il a éprouvé une impression *höchst peinlicher*, extrêmement pénible. La patrie germanique était devenue utilitaire au premier chef et se moquait de l'idéalisme partout ailleurs que dans quelques chaires d'université. La candeur était si bien passée de mode que d'être « considérée comme un défaut, même chez les enfants ». Les sentiments s'étaient abaissés chez les classes moyennes, pour qui « la science n'était plus qu'un instrument, l'art un moyen d'amusement ». C'était à croire que le règne des épiciers était proche !... En Allemagne !

Essayez de vous placer au point de vue de M. Z..., d'oublier l'histoire des quarante dernières années et de croire de nouveau à l'Allemagne qu'on enseignait encore en France il y a vingt ans : rêveuse, poétique, pleine de bonhomie, savante, mais dénuée de sens pratique. Vous compatirez au chagrin de ce pauvre homme en se trouvant tout à coup, sans transition, en face du phénomène social révélé par les 32 éditions (1) de *la Famille Buchholz*.

Le livre de M. Julius Stinde a été très bien traduit en français (2), et l'article de M. Cherbuliez est dans toutes les mémoires. Nous ne nous arrêterons donc à *la Famille Buchholz* et à son auteur qu'autant qu'il est nécessaire pour l'intelligence des réflexions attristées de M. Z ..

I.

M. Julius Stinde n'était qu'un écrivain estimé lorsqu'il eut l'inspiration de génie de se faire le héraut d'armes de la petite bourgeoisie allemande et de proclamer l'entrée en scène des épiciers dans la patrie de Gretchen et du parlement de Francfort. Il était connu à Hambourg par des pièces de théâtre sur les mœurs populaires de Hambourg; mais, justement parce que ses personnages parlaient le pur hambourgeois, il fallait être Hambourgeois soi-même pour les entendre. *La Famille Buchholz* fit en quelques semaines un homme célèbre de M. Julius Stinde. Ce n'est pas que son nouvel ouvrage fût un chef-d'œuvre. Le ton en a toute la vulgarité qu'exigeait le sujet. Tel chapitre est purement niais et l'ensemble est monotone. L'héroïne du livre, Mme Wilhelmine, a beau être singulièrement vivante, l'ennui nous prendrait vite si l'on n'était prévenu que le volume de M. Julius Stinde a la valeur d'un document historique; mais il suffit qu'il ait suscité un article comme celui de M. Z... pour devenir intéressant de la première à la dernière ligne.

M. Carl Buchholz (*lainages et articles de fantaisie en gros*), demeurant à Berlin, dans une maison imitant le style grec, possède une femme, Mme Wilhelmine, qui sait comment on pense dans les lainages et qui ne craint pas de le crier à la face de l'univers. De là un premier étonnement pour M. Z.... Autrefois les lainages, même en gros, n'osaient pas élever la voix; ils laissaient parler les professeurs et les écrivains, qui leur disaient de très belles choses sur « l'essence idéale de la vie » dans un langage qu'ils avaient soin de rendre inintelligible pour les lainages, car c'est à ce signe que l'on reconnaît une culture fondée sur l'idéalisme. Voyez Jean-Paul et ses disciples : même lorsqu'ils mettent en scène de simples bourgeois, ils ont grand soin de les faire parler comme si les lecteurs étaient tous des professeurs. C'est ainsi que la haute culture s'efforce de tirer à elle le reste de la nation. Dès que la littérature se met à la portée du boutiquier, en un mot se démocratise, le boutiquier la tire à lui, et c'en est fait de l'idéalisme pour la nation tout entière.

Il aurait mieux valu pour la thèse prendre un autre exemple que Jean-Paul et son école; il est impossible de lire les *Pensées nocturnes de l'accoucheur Vierneissel* sans bénir en son âme les auteurs qui dérogent jusqu'à être compréhensibles pour d'autres que les professeurs allemands. Cela dit, il y a une grande part de vérité dans les remarques de M. Z... sur la littérature démocratisée. L'artiste se reconnaît à ce qu'il vise en haut et non en bas. « Je rougirais, disait Mérimée, de ne pas m'adresser à ceux qui valent mieux que moi. » Sainte-Beuve a repris la même idée en la précisant : « On peut se tromper, écrivait-il, mais il faut viser à satisfaire ses égaux (*pares*) ou ses supérieurs, et non pas écrire pour ceux qui ont moins de goût et d'esprit que vous. » Lamartine, au contraire, déclarait qu'il n'écrivait que « pour les ateliers, pour le peuple ». De sa part, ce n'était qu'une innocente prétention ne tirant pas à conséquence; mais beaucoup d'autres n'ont que trop réussi, en France comme en Allemagne, à écrire pour les lainages et pour les suifs. Si Lamartine revenait au monde, il serait là-dessus de l'avis de M. Z...

Mme Wilhelmine a bonne tête et bon bec; vous ne trouveriez pas sa pareille dans toute la rue Landsberger pour river leur clou aux gens. D'humeur communicative, elle a pris un journal de Berlin pour confident de ses joies et de ses peines, et la série de ses

(1) Pour l'Allemagne, trente-deux éditions sont un chiffre fabuleux.
(2) Par M. Jules Gourdault. — 1 vol. Hachette.

lettres, généralement indignées, nous ouvre le monde des Buchholz. Nous savons comment vivent les épiciers allemands, les *Spiessbürger*, comment ils élèvent leurs enfants, comment ils s'amusent, quels sont leurs sentiments et leurs manières de voir, quelles idées ils se permettent d'avoir sur l'idéal. Car ils ont des idées sur l'idéal! C'est le second étonnement de M. Z... et le plus douloureux. Il savait qu'il existait au bas de l'échelle sociale des classes déshéritées, sans horizon intellectuel et presque sans horizon moral; mais il était accoutumé à les voir lever leurs regards, avec un mélange touchant d'envie, de regret, de respect, de timidité et de soumission, vers les êtres supérieurs en possession de frayer avec « les puissances idéales de la vie ». Ces simples voyaient les professeurs allemands coiffés d'une auréole et occupés à avoir des idées pour eux sur toutes les choses « au-dessus de la vulgaire réalité ». Ils attendaient dans un silence religieux que les docteurs diplomés laissassent échapper des paroles obscures, parfois entièrement dépourvues de sens, sur la fin de l'homme et de la femme sur cette terre.

Aujourd'hui (« Ah ouiche! » comme dit Figaro) Mme Buchholz n'a besoin de personne pour lui enseigner la fin de M. Buchholz : c'est de gagner de l'argent et de se taire. Quant à l'idéal, cela s'apprend aujourd'hui partout, en Allemagne. Sa fille Emmi l'a appris à l'école « avec les classiques », en même temps que sa mère lui enseignait la recette des boulettes de viande. Mme Buchholz sait fort bien faire elle-même, dans sa famille, la part du « point de vue intellectuel ». Elle lit du Schiller à ses filles, en l'arrangeant un peu, parce que Schiller « ne s'est pas assez préoccupé des réunions de lecture entre dames », et en l'interprétant à sa manière, qui est très supérieure — elle le sent — à celle des meilleurs acteurs. Elle ne méprise pas les professeurs, loin de là. Elle ne parle jamais qu'avec respect de M. Krause, le mari de cette pécore qui élève si mal son petit Édouard : « M. Krause est professeur, et l'on peut avoir foi en ces sortes de gens qui, positivement, savent toutes choses puisqu'ils posent les principes de toutes choses. N'est ce pas à eux qu'est dû le gain de la dernière guerre? Est-ce que, sans leur concours, on eût réussi à la mener à bien? » Cependant il ne faut rien exagérer. M. Krause a beau être un puits de science, Mme Buchholz n'a que faire de lui pour savoir que la vie n'est pas toujours gaie et que deux lanternes vénitiennes se balançant joyeusement à un char à bancs en donnent une idée trompeuse. Elle s'est bien demandé toute seule, sans avoir lu Schopenhauer, s'il convenait « de juger de la vie sur de simples lampions de papier », et l'expérience s'est chargée de lui répondre que ce qu'il y a de meilleur en ce monde, l'espérance, n'est, hélas! qu'un peu « de sucre en poudre pour la rhubarbe de l'existence ».

Et puis, tout en respectant les professeurs et les docteurs, elle trouve qu'ils font leurs embarras. Son gendre, le docteur Wrenzchen, lui rebat les oreilles avec son hygiène. « Encore une nouveauté qui n'a pas le sens commun, s'écrie-t-elle; est-ce que nous n'avons pas grandi sans hygiène? » Le professeur Krause nie l'action funeste de la bière sur l'intelligence; tout le monde a pourtant remarqué que les enfants des brasseurs sont toujours les derniers à l'école; mais, comme la Krause inonde de bière son insupportable petit Édouard, M. Krause ne veut pas en convenir; il déplace la question en répondant que les enfants de parents adonnés à l'alcool ont des scrofules. M. Carl Buchholz vient justement d'avaler beaucoup de petits verres et Mme Buchholz se sent bouillir, « car, dit elle, la patience est comme un tonneau qui se défonce aisément ».

De même qu'elle a sa philosophie, Mme Buchholz a son esthétique. Elle se targue d'admirer la belle nature. Le bois de Liepnitz lui rappelle par sa voûte de feuillage la nouvelle gare d'Anhalt, « avec cette différence seulement, que le vitrage y est remplacé par une admirable ramée et que l'ozone qu'on y respire est de qualité supérieure ». Quant au lac, « la nappe en était si verte qu'on eût dit qu'on l'avait vernie à neuf pour la Pentecôte ». En art, elle aime le buste de Schiller que les compagnes de son Emmi lui offrent en mémoire « des heures consacrées au génie » dans les « réunions de lecture entre dames ». Schiller a un rameau vert dans les cheveux et il est posé sur un piédestal où se trouve un baromètre, « afin que le cadeau puisse en outre servir sur un bureau ».

II.

Nous ne sommes pas au bout des étonnements de M. Z... L'esthétique et la philosophie de Mme Buchholz ne se contentent pas d'être encombrantes : elles sont envahissantes et agressives. Elles ont le verbe haut des gens qui sentent que demain ou, tout au moins, après-demain est à eux. L'absence de pudeur avec laquelle Mme Buchholz étale et impose ses opinions en littérature et en art indique que les lainages en gros revendiquent leur part d'influence dans le mouvement intellectuel. Ne sont-ils pas, après tout, la classe la plus vivante de la nation, la moelle et la richesse de la grande Allemagne? En bonne justice, n'ont-ils pas autant de droits à demander qu'il soit tenu compte de leurs goûts dans la pièce nouvelle et dans le roman nouveau que cet excellent M. Z..., qui, « positivement, sait toutes sortes de choses », comme M. Krause, mais qui vient de découvrir l'Allemagne de M. de Bismarck vingt ans après qu'elle était faite?

Ainsi raisonnent, consciemment ou inconsciemment, les Buchholz de tous les pays, car leur invasion dans

la région du goût n'est pas un phénomène local, particulier à l'Allemagne : elle est la conséquence forcée du train qu'a pris le monde dans notre siècle. Les idées démocratiques aidant, l'industrie a tiré de leur ombre des classes sociales avec lesquelles il faudra compter à l'avenir de toutes les façons. Est-ce à dire que la « haute culture » doit se considérer comme une vaincue, ainsi que l'annonce tristement M. Z..., et courber la tête quand un Buchholz proclame les romans de Marlitt et de M. Ohnet des chefs-d'œuvre ou déclare qu'il est temps de supprimer l'enseignement supérieur, qui ne sert à rien dans les lainages? La situation ne nous semble pas aussi noire.

Justement parce que les besoins intellectuels des Buchholz sont bornés, il est aisé de faire la part du feu. Abandonnez-leur quelques romanciers et auteurs dramatiques, ils vous tiendront quitte du reste, parce que le reste leur échappe aussi complètement que ce qui se passe dans la lune. Mme Wilhelmine a eu de la peine à admettre qu'il existait des idées et des livres au-dessus de sa portée; elle s'est entêtée à lire le *Cosmos* de Humboldt, « car, disait-elle, ce serait vraiment drôle qu'on ne pût comprendre un livre imprimé »; elle s'y est reprise à trois fois et a déclaré aux railleurs qu'elle recommencerait l'hiver prochain; mais soyez convaincu que la leçon n'a pas été perdue et que Mme Wilhelmine, l'hiver venu, aura soin d'oublier le *Cosmos* derrière la pile des torchons à raccommoder. Quant à craindre que les Humboldt fassent jamais des *Cosmos ad usum Wilhelminæ*, M. Z... lui-même est sans inquiétude à cet égard, bien qu'il accuse les représentants de l'enseignement supérieur allemand d'être ébranlés dans leur foi à la « haute culture ». L'humanité a toujours produit et produira toujours un certain nombre d'esprits aristocratiques, sortis souvent du peuple même, auxquels il est aussi impossible de devenir des Buchholz qu'il est impossible à des Buchholz de devenir des Renan ou des Tourguénef. On peut leur abandonner avec confiance le soin de protéger le monde de la pensée et de la beauté contre les épiciers, si ceux-ci s'opiniâtraient, contre toute vraisemblance, à y mettre le pied.

Le collaborateur de la *Rundschau* a trop peur des *Spiessbürger*, ce qui le mène à être trop dur pour eux. Les épiciers ont tout autant de droit que les philosophes ou les poètes à leur part de soleil. Ils ont le droit de « jeter par-dessus bord le grec et le latin » et de donner à leurs enfants une éducation en rapport avec leurs goûts et leurs besoins. Ils ont le droit d'avoir leurs amuseurs, leurs auteurs attitrés. Ils ont même le droit de parler littérature, quoique ce soit fort agaçant, j'en conviens, et de donner leur avis sur le dernier choix de l'Académie. Je ne vois pas dans tout cela de péril si pressant et j'y vois même un arrangement plein de justice. Il est mal d'être hautain avec de braves gens parce qu'ils ne comprennent pas le *Cosmos* et qu'ils sont vulgaires et ennuyeux. Mon serrurier me disait un jour : « Je ne méprise personne; il ne faut mépriser personne. » Mon serrurier avait raison, ce jour-là, contre un savant allemand.

Au fond, ce qui a étourdi le collaborateur de la *Rundschau* le jour où il s'est décidé à lever le nez de dessus ses livres et à regarder autour de lui, c'est de s'apercevoir que le règne des professeurs était menacé en Allemagne. Il les avait laissés souverains, isolés par le respect universel très loin et très au-dessus du reste de la nation. Il les retrouve non point encore déchus, mais déjà mêlés à une foule irrévérencieuse : industriels, sous-lieutenants, hommes politiques, hommes d'action en tout genre, qui se frayent leur chemin à coups de coude sans avoir cure de la métaphysique et de l'idéalisme. Tous ces gens-là ne veulent point dévorer les professeurs, comme les en soupçonne M. Z...; mais ils entendent avoir voix au chapitre dans un pays où leurs rôles passent au premier plan. Les survivants du temps où le professeur croyait être tout, à tout jamais, sont effarés, et cela est fort naturel. Nous assisterons au même effarement en France le jour où les gens de lettres seront remis à leur place et dépouillés de l'importance exorbitante qu'ils se sont attribuée sans que notre génération ait protesté. Ils s'écrieront alors comme M. Z...: « Les dieux s'en vont! » — et ce ne sera pas plus exact.

ARVÈDE BARINE.

THÉATRE DU VAUDEVILLE

« Gerfaut »

Je suppose que ni vous ni moi n'avons jamais lu le *Gerfaut* de Charles de Bernard; aussi bien n'est-ce pas la façon dont M. Émile Moreau a transformé le roman en drame, mais la pièce en soi qui nous intéresse.

Donc Gerfaut est un homme de lettres, un artiste à la mode; il traîne tous les cœurs de femmes après soi, sans qu'on sache si c'est la mélancolie de son front, la grâce de son marivaudage ou le capiteux parfum d'amour s'exhalant de ses livres qui a fait le plus de conquêtes.

Gerfaut a rencontré à Paris, dans le monde, une femme fière et triste, la comtesse Suzanne d'Arnheim, qu'il a tout de suite distinguée dans la foule. Il lui a fait la cour, comme à toutes les femmes; la dignité, la douleur contenue de la comtesse l'ont intrigué. A son insu, il la suit en province, où elle va rejoindre son mari, une espèce de centaure à poil roux, plus expert en vénerie qu'en galanterie. Gerfaut s'introduit dans le château par un moyen romanesque; il pousse sa cour, se fait aimer. Le comte d'Arnheim le

surprend aux pieds et dans la chambre de Suzanne, au moment même où, après une longue résistance, Gerfaut vient d'arracher à la pauvre femme un aveu d'amour épouvanté. Le comte d'Arnheim connaît Suzanne, il la sait incapable de trahison, il s'accuse soi-même dans son cœur. C'est sa propre froideur, sa rudesse qui sont les vraies coupables ; l'habileté diabolique de Gerfaut a fait le reste. Il faut au comte la vie de cet homme; mais, comme un duel compromettrait Suzanne qui doit rester au-dessus de tout soupçon, on convient que le lendemain, dans une chasse au sanglier, les deux adversaires embusqués feront feu l'un sur l'autre. Gerfaut est tué. Et Suzanne ne le pleure pas ; car, à la suprême minute du départ, au moment où la comtesse éperdue hésite encore entre son mari et l'homme qu'elle croit aimer, le hasard d'une conversation surprise révèle à l'infortunée l'indignité d'âme de Gerfaut. De cette même voix dont la tendresse l'a grisée, Suzanne entend l'homme de lettres conter, en gouaillant, à un ami, le peintre Mertens, toute l'aventure de ses nouvelles amours. Les angoisses de Suzanne, ses scrupules, les révoltes de sa pudeur, l'atroce douleur de l'aveu, tout cela n'était qu'un amusement pour ce blasé, pis encore, un sujet d'études psychologiques!

Gerfaut fait bien de mourir, car la comtesse désabusée n'aspire plus qu'à tomber dans les bras miséricordieux de son mari.

On le voit par cette courte analyse, le *Gerfaut* de M. Émile Moreau est une pièce de caractère. La nouveauté du drame n'est pas dans la conduite de l'intrigue, en somme assez banale, malgré des trouvailles ingénieuses comme l'évanouissement de Suzanne au moment où son mari, encore sans soupçons, vise par hasard Gerfaut en déchargeant un fusil; ou bien encore comme la scène du souper, où le peintre Mertens trahit involontairement dans son ivresse le secret des amours de Gerfaut et de Suzanne. Mais ce ne sont là que d'heureux détails; il y a longtemps que nous voyons — au théâtre comme à la ville — des femmes incomprises s'éprendre de séducteurs de profession et retourner repentantes à leurs maris après les amères déceptions de la faute accomplie ou seulement frôlée. L'originalité de M. Émile Moreau est d'avoir voulu mettre à la scène l'homme de lettres amoureux.

La tentative était certainement neuve et, de plus, hardie, car le public a sur les amours des artistes et en particulier des écrivains des idées très arrêtées, certainement fausses et qu'il n'est pas prudent de choquer. Entendez bien que je désigne ici par ce mot de public non pas les spectateurs de la première représentation, gens du monde, sceptiques, qui, vivant dans un frottement perpétuel avec les artistes de toutes sortes, les connaissent sans doute fort bien et les tiennent pour ce qu'ils sont véritablement — pour des hommes comme les autres, en somme très peu différents des autres; mais je songe au grand public, à ce public plus naïf qui fait le succès des pièces et jusqu'à la centième représentation emplit les salles de ses applaudissements. Ce public-là, qui, lui, ne fréquente pas les artistes, qui ne les connaît que par leurs écrits, les imagine volontiers comme des êtres d'exception, vivant dans je ne sais quel monde factice une vie supérieure de passions violentes, déchaînées, surhumaines, la vie des héros de roman. Les femmes surtout se prennent à ce mirage. Il leur semble que ceux qui parlent si divinement de l'amour doivent aimer plus éperdument que les autres. Le don Juan auquel rêvent parfois les plus vertueuses des bourgeoises ne porte plus ni la plume ni l'épée : c'est un poète délicat, ou un romancier pessimiste qui, au bal, tandis que les valseurs tournaient, les a distraitement régalées d'un madrigal dont la douce musique est restée dans leur oreille.

Pour dire le vrai, il est bien rare de rencontrer un homme de lettres profondément amoureux. A cela je vois d'abord des raisons professionnelles. Une passion, une seule passion, absorbante, aveugle, ce serait la fin de la curiosité et par conséquent du talent de l'artiste, qui, au moins à notre époque, ne se nourrit plus guère que de cette curiosité. « Quoi! dit don Juan à Sganarelle, tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne? La belle chose de se vouloir piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion!... Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve... Je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et, dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. » Cela est excellemment dit. Comme don Juan, l'artiste est nécessairement l'homme aux dix mille cœurs. Il n'est pas infidèle pour cela; mais sa fidélité spéciale consiste non dans l'amour exclusif d'un individu, mais dans l'attachement passionné à un type. C'est un idéal qui date presque toujours de sa jeunesse, un souvenir des beaux livres qu'il a lus, des premières femmes qui lui ont fait baisser les yeux. Il le cherche de bonne foi de par le monde, cet idéal tant caressé dans ses rêves. Parfois il croit le rencontrer, et alors il demeure sous le charme, il aime, jusqu'au jour où il est choqué de ce qui manque à la femme rencontrée pour incarner complètement la radieuse vision, plus que séduit par les qualités qui lui avaient paru réaliser son idéal chimérique.

Et certainement il est à plaindre, torturé, même dans ses rares instants de sincérité et de bonheur, par l'analyse instinctive de la passion qu'il éprouve. Vous savez bien qu'il ne faut pas regarder les amoureux s'aimer, que leurs petits manèges, leurs serrements de mains, leurs mots de tendresse semblent un peu ridicules aux spectateurs qui eux ne sont point sous le charme. Imaginez donc quelle gêne douloureuse doit éprouver dans l'amour l'homme qui porte en soi un spectateur

constant et sceptique. Pour cet observateur froid l'amour devient très vite un sentiment sinon ridicule, du moins banal, toujours identique à soi-même, fixe dans ses formes, dans son expression, ses attitudes, un mouvement d'âme dont on n'attend point de surprise et, par conséquent, pas d'émotion, pour tout dire une matière artistique, un sentiment dont on n'attend plus que des jouissances cérébrales.

Mais alors même que le cœur est ainsi monté à la tête, l'artiste garde obscurément l'espoir de l'amour foudroyant, absorbant, simple, qui le rendra aux émotions et aux joies naturelles. De là la très réelle sincérité avec laquelle, après tant d'épreuves, il s'embarque dans les liaisons nouvelles. Ainsi, pour en revenir à la pièce de M. Moreau, l'amour de Gerfaut pour Suzanne est un mélange de vérité et de duplicité fort intéressant. L'amour de Gerfaut a commencé par une curiosité très vive, il s'est exaspéré de tous les obstacles moraux et matériels ; c'est plus que de l'amour-goût, sans être tout à fait de l'amour-passion. Mais ici l'homme est doublé d'un artiste, d'un analyste qui a pris note de toutes ses sensations, de toutes ses velléités sentimentales, et qui compte bien nourrir son prochain livre de cette observation, comme on dit aujourd'hui, « vécue » pour faire les pages de son roman toutes palpitantes de vérité et de vie. Cette perspective révolte Suzanne; dès la troisième représentation elle a indigné le public. Il fallait s'y attendre. Les nuances morales qui plaident en faveur de Gerfaut sont trop fugitives pour être notées par un auteur dramatique et traduites sur le théâtre. Ou peut-être eût-il été plus facile de les faire comprendre au public en restant dans le ton de la comédie.

Le théâtre vit de caractères simples; il ne peut s'embarrasser de longues explications ni de développements psychologiques compliqués. Il dispose pour cela de trop peu de temps et de trop peu d'espace. Il doit donc toujours se garder de heurter un préjugé solidement établi, car il n'a pas le loisir de plaider la vérité à fond. Or nous avons vu que le public de théâtre se faisait une certaine idée, à lui particulière, de l'artiste amoureux; il faut lui montrer cet artiste-là ou ne pas lui en montrer du tout. La preuve que je ne me trompe point, c'est que, visiblement jusqu'au dernier acte le public croit Gerfaut sincèrement épris de la comtesse, et, encore qu'il ne s'illusionne point sur les intentions dernières de ce don Juan, il éprouve une stupéfaction profonde quand Gerfaut se découvre à Mertens tel qu'il est, un cabotin d'amour. Jamais le public ne prendra cet impudent pour le type caractéristique d'une classe d'hommes; il le considérera toujours comme une exception méprisable, et sa volonté de voir un pareil traître puni comme il le mérite se manifeste si clairement que M. Moreau, écrivant pour le théâtre, a dû faire tuer Gerfaut (qui ne meurt pas dans le roman), devinant que ce châtiment serait bien venu du public. Pour moi, je dis comme le notaire Travertin : « Je n'en demandais pas tant ».

Il me semble que M. Berton n'a rien fait pour rendre le personnage sympathique. Il ne répond ni à l'idée que je me fais de l'artiste aimé des femmes ni à l'idée que le gros public s'en forge. J'imagine ce don Juan discret, souple, charmeur, un peu languissant. M. Berton hurle ses déclarations d'une voix de gorge, avec des gestes de moulin à vent et me donne à songer bien moins à l'auteur de *Crime d'amour*, par exemple, qu'à un séducteur de faubourg chantant des romances sentimentales sous une tonnelle de Montmartre, la cravate lâche et le gilet déboutonné.

Tout l'intérêt du spectacle se reporte sur la comtesse Suzanne, dont Mlle Marthe Brandès a fait une création qui la met dès aujourd'hui hors de pair. Suzanne n'est ni un bas-bleu ni une folle chercheuse d'idéal; c'est une honnête femme, ardente, sérieuse, même un peu sévère, que son erreur passagère ne doit pas une seconde faire déchoir à nos yeux. Mlle Brandès a composé son personnage dans ce sentiment de gravité vertueuse et fière. On n'avait pas oublié l'impression qu'elle causa, l'an dernier, dans le rôle de Paulette, et l'on déplorait de la voir si longtemps éloignée du théâtre. Elle vient d'y rentrer par un coup d'éclat. Je ne vois pas en ce moment sur les scènes parisiennes une actrice tenant les mêmes emplois avec autant de simplicité et d'ampleur tragique.

HUGUES LE ROUX.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

On m'en avait prié dès le mois d'août; mais j'ai différé pour ne pas troubler dans ses plaisirs de vacances la jeunesse studieuse. L'instant est venu de lui signaler les surprises qu'on lui a préparées pour le mois d'octobre. La librairie Hachette a eu l'idée heureuse de réduire à son intention ses volumineuses éditions de nos grands classiques français (1). Elle en a supprimé tout ce qui était luxe d'érudition, discussions ou recherches savantes, pour n'extraire que la *substantifique moelle*. J'ai sous les yeux un certain nombre de spécimens, chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. Heureuse la jeunesse si elle sait connaître son bonheur!

Elle l'apprécierait bien mieux encore si elle comparait ces excellents et élégants petits volumes, agréables

(1) *Classiques français*, extraits et réductions de la *Collection des grands écrivains*. — Hachette et Cie.

à l'œil comme utiles à l'esprit, avec les affreux petits bouquins que l'on mettait aux mains des grands-pères et des arrière-grands-pères. J'en tire un du fond de ma bibliothèque : il est horrible! Le parchemin qui le couvrait en sa blonde jeunesse était, dès ce temps-là, d'un jaune sale et maculé de gros chiffres; on avait dû le tirer des rebuts de quelque vieille étude d'huissier ou de procureur. Ah! pauvre *Virgilius Maro*, rabougri, racorni, recroquevillé, je connais ton histoire. Tu as traîné sur les bancs poudreux de l'antique Sainte-Barbe. Cette tête rébarbative, hirsute, qui se hérisse à la première page, c'est sans doute celle de quelque régent sévère, mais juste. Tu es bien laid; mais le jeune barbiste qui te maniait en ce temps-là de ses mains un peu noires — les traces en subsistent — ne t'en aimait pas moins, je le sais. Je l'ai connu quand il avait déjà près de quatre-vingts ans, et tu lui avais laissé de durables souvenirs, car il citait volontiers de beaux vers et même des passages entiers gravés dans sa mémoire par un commerce assidu et une amitié passionnée. Les jeunes gens d'aujourd'hui ont des *Maro* autrement élégants; mais les aiment-ils autant? Un octogénaire citait... Citeront-ils, eux, arrivés à quatre-vingts ans? Il faut ajouter, pour tout dire, que cette passion pour *Maro* n'excluait pas certain esprit de critique malicieuse. Je vois à certains endroits de microscopiques dessins à la plume qui en font foi. Voici, par exemple, un Turnus bien campé, brandissant une lance qui a l'air tout à fait redoutable; en face est Énée, d'une main s'essuyant les yeux avec un mouchoir à carreaux, de l'autre égratignant un chapelet. Un peu pleurard et un peu bigot, en effet, l'excellent Énée. Ailleurs, une grotte d'où sortent quatre pieds convulsifs... N'insistons pas!... Après ce bouquin préhistorique, je trouve des classiques moins antédiluviens, ceux qui me rappellent à moi-même des souvenirs tout personnels. Dans le nombre, prenons les classiques français, puisque c'est là notre point de départ. Les premiers en date sont absolument vierges de toute annotation, de tout commentaire. Ceux qui succèdent n'en sont pas surchargés. Je vois au bas des pages : « Beau!... sublime!... Catachrèse... Ellipse hardie... Admirable!... Que c'est beau!... Exemple curieux de métonymie... Quelle noblesse de style! » La jeunesse aujourd'hui sourirait de ces points d'exclamation qu'on appelait en ce temps-là des points d'admiration. Et cependant y a-t-il tant de quoi sourire? L'éditeur se faisant *cicerone* pour guider en un musée des visiteurs encore novices dans les questions d'art ne leur rend-il pas service en leur signalant ce qui mérite qu'on s'y arrête spécialement? Si ces vieilles et naïves éditions invitaient un peu trop fréquemment à l'enthousiasme, je n'ai pas trop le courage non plus de le leur reprocher. Il vaut mieux pécher par admiration que par ironie ou dénigrement. Il me semble qu'en ce temps-là on emportait de ces études plus de respect pour les chefs-d'œuvre et les grands noms qu'on ne fait aujourd'hui.

Il ne faudrait pas en accuser seulement les éditions modernes des classiques, car elles ne sont pas seules coupables, et ce n'est pas uniquement pour Corneille ou Bossuet que le respect s'est perdu. Toujours est-il qu'elles ont poussé les jeunes esprits moins à l'admiration qu'à la critique, à la discussion et au plaisir d'acquérir une petite érudition à bon marché dont on tire quelque vanité. A seize ans on compare les variantes, on remonte aux sources, on se pique d'exégèse, on fait son petit scoliaste, le tout avec son éditeur, de même que le marchand de drap de Pathelin, le gros M. Guillaume, inventait des nuances nouvelles avec son teinturier. Le mal ne serait pas grand de cette innocente vanité si, en se préoccupant ainsi de critique, d'exégèse, d'érudition facile, on n'oubliait pas l'art et on ne laissait pas dormir en soi le sentiment du beau. C'est là surtout cependant ce qu'il importe d'éveiller en provoquant les vifs enthousiasmes. Et voilà comment ces vieilles éditions, bien qu'elles voulussent les provoquer trop souvent et à heure fixe et sur consigne : — Une, deux, trois, enthousiasmez-vous! — me semblaient rendre autant de services à la jeunesse que certaines éditions contemporaines par trop surchargées d'érudition. Celles que la librairie Hachette a tirées de la grande Collection des écrivains de France me semblent précisément réunir les deux éléments dans une équitable et discrète mesure. Elles donnent les résultats acquis par la critique savante sans faire la géographie et l'histoire des voies difficiles et des moyens compliqués par lesquels y est arrivée cette critique. Je regrette bien un peu de ne pas y trouver de points d'admiration; mais je n'ose le dire, de peur de paraître *rococo* et *vieux jeu*.

II.

M. Yveling Rambaud expose un portrait en pied de femme névropathe, Mlle Drichet, mais d'une névropathe si habile à jouer le rôle de voleuse de maris, si froide dans ses calculs, si ingénieuse dans l'emploi de ses moyens de séduction qu'elle ne peut invoquer pour sa défense le grand argument à la mode de l'irresponsabilité. C'est une perversité consciente. M. Rambaud pose bien un moment la question : Est-elle responsable? Mais c'est là un artifice d'avocat qui cherche à jeter quelques doutes dans l'esprit du jury. On sent qu'il n'attache pas à ce moyen de défense une importance extrême. Sa cliente sera donc condamnée au maximum de la peine, car elle n'a même pas, dans ses déportements, la franchise comme circonstance atténuante. Telle est son hypocrisie qu'elle s'est fait un renom menteur de sagesse, comme l'indique le

titre de ce volume : *la Vertu de Mlle Drichet* (1). Les honnêtes femmes ses victimes, celles auxquelles elle vole leur mari, ont bien quelques soupçons, mais de simples soupçons, qui ne se changent qu'au dernier moment en certitude. La seule excuse possible pour cette infernale Drichet serait l'abus de la morphine; et encore le ministère public, que je représente en cet instant, fait remarquer que la misérable avait commis ses premières infamies bien avant de s'être pourvue du petit instrument injecteur. Ainsi, pas de pitié, messieurs les jurés; faites votre devoir en toute sécurité de conscience. En vain vous dira-t-on que cette Circé mérite un peu de pitié parce qu'elle n'a séduit que des quinquagénaires et n'a goûté qu'à des fruits défendus trop mûrs, n'ayant déjà plus ni saveur ni verdeur : cette dépravation de goût ou ce calcul habile pour détourner les soupçons n'est qu'une circonstance aggravante. Circé savait bien que ces vieux Céladons seraient empêchés, par leur âge autant que par la crainte du scandale dans la maison conjugale, de réclamer bruyamment, le jour où elle leur dirait : « Tout est fini! » Faut-il ajouter que le goût des fruits verts lui venait à mesure? Après avoir mordu à l'ingénieur Sapin qui avait cinquante-cinq ans, elle a mordu au docteur Frot-Drosse qui n'en avait que cinquante; puis ses dents s'attaquent à un architecte qui en a quarante-cinq à peine. Elle aurait fini par mordre aux jouvenceaux si l'architecte ne l'avait étranglée à temps. Bravo, énergique architecte! Et nous vous félicitons d'autant plus que les exploits de la vertueuse Mlle Drichet commençaient à devenir monotones. C'était toujours la répétition des mêmes ruses et des mêmes hypocrisies. Cette récidiviste de l'amour ne variait pas assez ses moyens.

Outre ce grief contre un roman d'ailleurs très étudié et où figurent certains types originaux qu'on dirait saisis sur le vif, je regrette encore l'indécision où l'auteur nous laisse sur son sentiment personnel au sujet de la responsabilité de sa Circé. Je regrette aussi que les personnages, si minutieusement décrits et ayant chacun leur trait caractéristique bien accentué, s'agitent dans un milieu un peu bien factice. Il faut pour les besoins de l'action qu'ils vivent en relations constantes, et cependant ils se détestent les uns les autres, tant Mlle Drichet a semé entre eux de défiances, de jalousies et de haines. Soit, à la rigueur. On voit journellement de ces groupes formés d'éléments discordants et ennemis, et qui demeurent cependant compacts grâce à l'hypocrisie des relations sociales et à la dissimulation qu'imposent les lois du savoir-vivre. On se hait en se souriant. Les personnages de M. Rambaud ne jouent pas, eux, cette comédie, bien qu'ils soient gens du monde. Ils passent leur temps à se dire des mots blessants et des vérités cruelles. Ils se heurtent, s'entre-choquent à se briser, comme les acteurs en bois de Guignol. Il semble que tout à l'heure il ne restera plus d'eux que des morceaux. Mais alors pourquoi toujours se promener, déjeuner, dîner et souper ensemble? Quand on ne peut se rencontrer sans se jeter des pavés à la tête, pourquoi chercher constamment à se revoir? Et si l'on se revoit constamment pour se créer ainsi l'occasion de respirer le même air que la séduisante Drichet — ce qui n'est vrai d'ailleurs que pour un petit nombre de ces ennemis intimes, — on met alors une sourdine à ses rancunes ou à ses antipathies. Il se pourrait que M. Rambaud ait précisément trouvé originale cette situation qui se prolonge et se répète tout le temps; elle me paraît, à moi, absolument fausse et choquante. Peut-être aussi M. Rambaud a-t-il prévu l'objection et a-t-il pris le parti de passer outre, parce que cette petite guerre d'épigrammes, de méchancetés, de mots acérés et de traits envenimés lui était un prétexte à dépenser de l'esprit, et M. Rambaud, qui est un Crésus, n'a pas su se refuser le plaisir de faire ostentation de ses richesses.

(1) *La Vertu de Mlle Drichet*, par M. Yveling Rambaud. — 1 vol. Paris, 1886. Cohen frères et Cie.

III.

M. Marcel Sémézies débute dans le roman. En s'aventurant sur une mer féconde en naufrages, il place sa barque sous l'invocation de Pierre Loti dont il arbore les couleurs. Que les vents et les flots, par amour pour leur poète, soient donc cléments à cet esquif! Et moi aussi, par amour pour Pierre Loti, je soufflerai en brise légère sur la voile de M. Sémézies.

Ce rôle me sera d'autant plus agréable à jouer que cette œuvre de début, *l'Étoile éteinte* (1), est vraiment littéraire et se recommande par le style. C'est un mérite si rare qu'il y aurait de l'injustice à n'en pas tenir compte. Elle a encore un autre titre qui est bien aussi à considérer : il s'en dégage un bon parfum d'honnêteté. Cela dit, quel jugement porter sur l'idée mère du roman et aussi sur la contexture des événements qui en forment la trame?

N'oublions pas que nous soufflons en brise! Eh bien, pour l'idée mère, comme l'auteur ne réclame pas un brevet, comme il déclare avec candeur qu'elle a déjà été exploitée, notamment par Théophile Gautier dans *le Chevalier Double*, nous pouvons bien dire qu'elle n'est ni très neuve ni très dramatique. Cette idée mère dont M. Sémézies n'est pas le père, c'est l'influence de l'étoile sur certaines existences. Il y a deux étoiles : la verte, qui est l'amie; la rouge, qui est l'ennemie. Avec la verte, joies et succès ; avec la rouge, malheurs et larmes. Beaucoup d'entre nous subissent tour à tour

(1) *L'Étoile éteinte*, par M. Marcel Sémézies. — 1 vol. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

l'influence des deux étoiles ; ils passent de la joie aux larmes, puis des larmes à la joie. Quelques-uns voient toujours briller l'étoile verte : ainsi la célèbre famille Bidard. D'autres ont toujours sur leur tête l'étoile rouge et leur vie n'est qu'une série lamentable d'infortunes. Le peuple énonce cette vérité triste en ce naïf aphorisme de forme vulgaire: Il y a des gens qui n'ont pas de chance ! Pas neuve donc, car elle date du fatalisme antique, cette idée est-elle, demandons-nous, bien dramatique? Oui, si le héros lutte contre cette destinée comme l'Œdipe de Sophocle, dût cette lutte être vaine et stérile; non, si le héros ou l'héroïne est accablée de coups successifs qu'elle n'a pu ni prévoir ni tenter d'éviter. Ainsi Niobé qui voit tomber sous la colère de Latone ses sept fils et ses sept filles. C'est pour cela que l'antiquité, au lieu d'en faire un personnage de tragédie, en avait fait une statue de sel. Elle fondait, mais ne bougeait pas. L'immobilité est, comme chacun sait, un état antidramatique s'il en fut. L'héroïne de M. Sémézies fond, elle aussi, sans bouger. Elle fond en larmes parce que la mort lui enlève successivement sa fille, son mari et enfin son fils. Par bonheur pour nous, elle n'a pas une foule d'enfants comme Niobé. A trois billets de faire-part se borne son histoire; quatorze, ce serait ce qu'on appelle une *scie* d'atelier. Entre ces trois billets de faire part suffisamment espacés, l'auteur a placé des souvenirs de voyage, des souvenirs de vie de garçon, un peu de tout et au hasard. Ce qui fait l'unité de l'œuvre, c'est simplement l'étoile rouge dardant sa lueur fatale sur les cheveux d'abord noirs, puis gris, puis blancs de la pauvre Niobé, qui, ne se bornant pas à fondre, blanchit en vieillissant comme certain chocolat. Si Hécube avait vécu moins longtemps, disait autrefois Juvénal, elle n'aurait pas vu mourir Hector et ses autres fils et son époux Priam ! C'est le châtiment de ceux qui atteignent le nombre d'années des corneilles, de se vêtir souvent d'habits de deuil. Niobé, Priam, Hécube, vous voyez quels lointains souvenirs réveille l'héroïne de M. Sémézies. Décidément son histoire est de l'histoire ancienne. Du moins elle est racontée en un excellent style, ce qui nous console pour le présent et nous fait bien augurer pour l'avenir.

IV.

A temps perdu (1), dit M. Cougnard en présentant au public son volume de vers. Mais c'est là une charmante façon de perdre son temps ! Et encore le perd-on? Bien certainement les dédaigneux qui n'admettent que le grand art et ne tolèrent que le génie demeureront insensibles à la grâce aimable, à la bonhomie enjouée de ces fantaisies sans hautes prétentions. Par contre, les esprits plus naïfs (ce qui ne les empêche pas d'être délicats) souriront avec bienveillance en regardant certaines petites scènes joliment esquissées, certaines toiles — pas bien grandes — d'un coloris assez brillant, et même ils reviendront sur leurs pas pour voir de nouveau tel ou tel intérieur de famille qui rappelle Greuze, par exemple, celui dont la cartouche porte : *Premiers pas*. Ce sont ceux d'un bébé qui s'aventure pour la première fois à marcher seul :

> Il allait d'un pas maladroit
> Avec ses bras en parenthèse...

Poésie toute familière, poésie du foyer, un peu bourgeoise, je le veux bien ; mais elle est tout imprégnée de sensibilité vraie, d'émotion sincère.

MAXIME GAUCHER.

(1) *A temps perdu*, poésies par M. Jules Cougnard. — 1 vol. Paris, 1886. Librairie des bibliophiles.

NOTES ET IMPRESSIONS

Vous savez mieux que personne, chère *petite madame*, que ceci n'est pas un conte. C'est même une histoire si vraie qu'elle s'est passée hier mercredi, et que vous et moi, votre mère et votre cousine nous l'avons vue, ce qui s'appelle *vue*. Je me garderais bien d'y ajouter quelque détail inventé à plaisir, comme il m'arrive de le faire en racontant les aventures du roi Dagobert, parce que vous êtes là et que vous ne seriez pas gênée pour me tirer par la manche en m'appelant menteur. Si je vous invoque ici, petite muse, ce n'est pas pour vous prier d'écouter des choses que vous savez par cœur, c'est pour que vous veniez attester aux graves personnes qui nous entendent : « Oui, mesdames, oui, messieurs, c'est bien ainsi : j'y étais. » Vous comprenez que moi qui ai fait de la politique, on se défie un peu de ce que je dis, tandis que vous, mignonne amie, comment ne vous croirait-on pas ?

Il vous souvient donc qu'hier, en ville, chez votre pâtissier ordinaire, on nous apprit qu'un gros malheur était arrivé dans les environs. Le paysan qui nous apporte le beurre trois fois la semaine avait été mordu par un chien enragé et, avec lui, ses cinq petits enfants. Le pâtissier donnait des détails. Il était visiblement bien aise d'avoir quelque chose à raconter. Il corsait même son récit et soulignait un ou deux détails touchants avec satisfaction.

— Mais ces malheureux, interrompit votre mère, que sont-ils devenus ?

— Ils sont toujours chez eux, madame. Ah ! c'est du pauvre monde !

— Comment ! Personne ne leur est venu en aide ? On ne les envoie pas à Paris pour se faire soigner ?

— Oh! madame comprend que des paysans, ça ne voyage pas comme ça pour un oui, pour un non. C'est si encrassé, les gens de la campagne! Puis, dam! il faut de l'argent, et on ne trouve pas des mille et des cent dans le pas d'une mule. Je vous dis que c'est du tout à fait pauvre monde...

Et le pâtissier soupira profondément en étalant une gaze sur ses tartelettes, de peur des mouches.

— Mais c'est indigne, reprit votre mère avec sa belle voix vibrante et jeune ; on ne laisse pas les gens mourir ainsi. Puisque personne ne s'occupe de leur malheur que pour le raconter, je vais aller chez eux, moi ; je les ferai partir coûte que coûte; et cela coûtera si peu! ajouta-t-elle à mi-voix en se tournant vers nous ; n'est-ce pas? qu'en pensez-vous?

Nous ne répondîmes pas; mais elle sentit bien que nous étions, comme toujours, gagnés par sa chaleur de cœur. Cela suffisait. Le pâtissier nous regardait d'un œil surpris. Il n'avait pas attendu tant d'effet de son histoire. Il fut pourtant flatté intérieurement, à l'idée que quelque chose allait se passer, quelque chose dont on parlerait en ville, et que lui, pâtissier, y aurait joué son rôle. Il décida sur-le-champ que ce rôle devait être élargi, étoffé, rehaussé de quelque éclat, et il se mit en devoir de prononcer des paroles dignes d'être publiées.

— C'est une riche idée qu'une idée comme ça, dit-il. On voit tout de suite les gens comme il faut. Après tout, nous sommes tous des frères, n'est-ce pas?

— Donnez-nous vite l'adresse de ces malheureux.

— L'adresse? Ah! oui, vous avez bien raison. Il n'y a pas à lanterner. C'est quand le four est chaud qu'il faut enfourner le pain...

— L'adresse!

— Si je n'avais pas mon commerce, j'irais bien avec vous, moi; mais voilà, il viendrait des commandes, des fois, que je ne serais pas là...

— L'adresse!

— L'adresse, il vous la faut? Eh bien, la cordonnière d'en face peut vous la donner. A preuve que c'est son cousin germain le *malheuré*, ainsi!...

La cordonnière vint; c'était une jolie fille avec de grands yeux noirs et un nez bien fait. A part l'accent du pays, qui est un peu rauque, elle était gentille à plaisir. Elle le savait et, à chaque mot qu'elle disait, se regardait dans un miroir imaginaire. Une chose lui souriait aussi, c'était d'être parente de gens très malheureux, à qui s'intéressaient des personnes distinguées. Il en rejaillissait sur elle, sinon de la célébrité, du moins quelque chose qui en approchait. Elle nous renseigna d'un air pénétré, comme un témoin devant la justice quand il se sent écouté d'un grand auditoire.

— Il reste à Cusy, sur la route du Châtelard, dit-elle; c'est à main droite, un peu passé le gros du village. Vous demanderez François Cristolet, le fils à Jean Cristolet. Tous les enfants du pays pourront vous montrer la maison.

Nous n'en voulions pas savoir davantage. Nous passâmes chez Carraz, le voiturier; nous fîmes atteler une berline vénérable, et nous voilà, le cœur allègre, roulant sur la route du Châtelard.

Avec quel entrain de conquérants nous partîmes, vous le savez, petite madame; c'était un vrai départ de croisade. Seulement une croisade point aventureuse et point folle, mais bien sage, bien méditée, bien réglée d'avance comme un programme de concert. Quoiqu'il n'y eût qu'un tout petit quart d'heure pour penser à tout, on n'oublia rien. Votre mère me dit: « J'ai sur moi trois cents francs, est-ce assez? — Je crois que oui, répondis-je; d'ailleurs j'ai aussi quelques rogatons. En route! » Et nous serrâmes chacun notre porte-monnaie d'une main joyeuse, songeant à part nous au soupir de soulagement de ces pauvres diables, à la fête grave qu'ils nous feraient, à leur reconnaissance gauche et honnête, dont nous les aurions tenus quittes de si bon cœur. « Il faut qu'ils partent ce soir même », pensâmes-nous, et je consultai l'*Indicateur* pour fixer l'heure des trains. Je vais écrire à Pasteur de là-bas, dans la maison de ces malheureux, me dis-je, pour lui raconter les faits que nous tiendrons de leur propre bouche; ou peut-être sera-t-il mieux d'adresser ma supplique à ses auxiliaires, plus accessibles pour moi, Perdreau ou Wasserzug, mes petits conscrits d'École normale, qui sont la complaisance même. Quant à l'hôtel où nos clients seront hébergés, j'en connais plus d'un dans le voisinage de la rue d'Ulm : hôtel de Nevers, hôtel du Borysthène, hôtel des Grands-Hommes; autre lettre urgente à faire. Quel puissant cerveau, de détailler tout cela dans la fièvre d'un tel moment! pensais-je de moi-même avec un amour-propre candide... « Non, point à l'hôtel, répliqua votre mère; je télégraphierai qu'on ouvre à nos mordus ma maison de Paris, qui est vide : ils coucheront dans ma chambre. » Et vous, petite madame, vous écoutiez tout, vous pensiez à tout, vous prépariez tout, les chapeaux, les vivres, les parapluies et votre grand manteau à capuchon qui vous fait ressembler à une paysanne de Jules Breton. Votre cousine et vous, vous étiez à ce moment-là non seulement très gentilles, mais très bonnes. Et je ne vous en fais pas un compliment. Il aurait fallu que votre petit cœur fût bien fermé pour que la bonté n'y pût entrer : autour de votre foyer, on la respire dans l'air.

Il n'est pas défendu, même quand on va visiter des enragés, de regarder le paysage et de le trouver joli. La route que nous suivîmes s'enfonçait dans une vallée encaissée. Le soleil s'étant voilé, rien ne brillait, rien n'avait de relief; mais le vert des arbres était frais, l'eau bruissait doucement, des enfants chargés de fagots s'arrêtaient dans les taillis pour nous regarder passer. Il y avait du charme dans cette nature adoucie et comme

effacée. Nous étions gais. A un moment il fallut arrêter sur votre ordre, petite amie : il vous prenait fantaisie de descendre pour casser des branches de prunellier sauvage. La voiture fut toute remplie de feuillée; nous continuâmes à causer et à rire pendant que votre cousine et vous croquiez ces petits fruits violets qui agacent les dents. Oui, l'on causait à la volée, on causait du bienfaisant pâtissier, de la jolie cordonnière et des tristes déshérités que nous allions secourir. Mais que voulez-vous? la joie d'être utiles et celle de nous trouver ensemble prenaient le dessus sur l'appréhension de voir le malheur en face : notre compassion était joyeuse. Je contai mes souvenirs du laboratoire de Pasteur, le défilé des faces pâles venues des quatre coins du monde, la défiance, la surprise, la vénération, la gratitude de ces malades arrivés avec l'épouvante de la mort dans les yeux et s'en retournant guéris. Je rappelai la naïveté de ce paysan des Ardennes qui, apprenant qu'on lui inoculait de la moelle de lapin, s'était écrié, tout effarouché, à l'opérateur : « Mais au moins si, après ça, j'ons un enfant, c'est-y ben sûr que ça ne sera pas un lapin? »

La route se déroulait. Cependant des nuages bleu d'ardoise se traînaient dans le ciel. La menace d'un orage apparut. Nous regardâmes le soleil se coucher dans un déchirement de nuées resplendissantes.

Il n'était pas loin de six heures quand on arriva. Au dernier moment, un pressentiment nous traversa l'esprit : Comment serons-nous reçus? La charité n'est pas si simple à faire qu'on pourrait croire. Surtout il ne faut pas d'airs protecteurs; ne tranchons pas de l'aristocrate... Et nous ôtâmes nos gants.

La voiture tourna à droite par une courte avenue de pommiers. Une vieille carabosse qui cueillait des chicorées sauvages nous donna en patois savoisien les indications nécessaires. Je lui répondis en anglais, et nous nous entendîmes très bien. Au moment où nous entrâmes dans la ferme, où nos roues enfoncèrent dans le fumier détrempé de la cour, l'orage éclata.

Nous sautâmes à terre.

— Monsieur Cristolet, c'est ici?

— Il va rentrer dans un moment. V'là sa dame.

De toutes les lucarnes et de tous les soupiraux sortirent des marmots barbouillés ouvrant de grands yeux devant notre équipage. La femme qu'on nous désignait était maigre, avec les pommettes saillantes et rouges ; elle tenait un petit enfant dans les bras. Elle avait l'air inquiet et souffrant, mais souffrant d'une douleur physique, comme si on l'eût pincée. Elle nous reçut cérémonieusement dans sa cuisine malpropre et nous fit asseoir. « Pas cette chaise-là, tu vois bien qu'elle est sale, bêtaud ; donne-donc l'autre à la dame! »

— Il vous est arrivé un malheur, ma pauvre femme.

— Ma fé oui, messieurs.

Et elle se mit à gémir. Il y avait dans ces deux syllabes : *mal-heur*, une vertu particulière qui la faisait pleurer.

Une vieille qu'on nous dit être une voisine battait des blancs d'œuf dans un saladier. Elle nous jeta un coup d'œil oblique et assez amical. Une autre femme, plus jeune, coiffée d'un serre-tête plat, la mâchoire large et hargneuse, était tout à fait hostile ; je le remarquai tout de suite et si bien que je ne trouvai plus mes mots. Comme les personnes décontenancées, je pris un air d'autorité sévère.

— Il faut, sans perdre un jour, envoyer à Paris votre mari et vos enfants, pour qu'on les soigne et qu'on les guérisse.

— *Il faut?* reprit à part la femme à bonnet plat, en hochant la tête.

Elle était choquée de ce ton impérieux. Son regard devint narquois et agressif.

— Oui, dis-je, il faut. Sachez qu'il y a à Paris un très grand, très grand docteur qui sauve les personnes mordues par des chiens enragés.

— Ah! l'on sait ben qu'à Paris ils ont de tout. Y sont autant dire pus malins que tout partout ailleurs.

— Certainement, repris-je en relevant l'ironie. Qu'est-ce que vous faites ici pour cette maladie-là?

— Bah! on n'a besoin de personne, on a des bouteilles.

Quelles bouteilles? je ne pus jamais le savoir.

— Mais je vous dis qu'il vient de tous les pays des gens pour se faire soigner par ce grand homme de Paris.

— Eh ben, il doit en gagner!

— Non, il les soigne pour rien.

— Ah! ouitt! Il se rattrape donc sur la nourriture... Et depuis combien de temps qu'il est établi à Paris?

— Mais ce n'est pas un aubergiste. Je le connais bien. J'habite en face de lui.

— En face de lui, vous? Tiens! tiens!

Et elle me regarda en dessous d'un air de me dire : Je parie que vous partagez les profits.

Sur ces entrefaites, le père rentra. Nous descendîmes dans la cour sous l'averse qui commençait, et nous l'abordâmes.

— Vos enfants et vous, lui dis-je...

— Moment! moment! Faut d'abord que je rentre les chevaux. Ils n'auraient qu'à être mouillés. Aidez-moi un brin.

Lui, il était à peu près sourd et bègue. Il ne voulait pas entendre parler du voyage de Paris.

— Bah! ils n'ont point été mordus ; ils n'ont été que léchés.

Impatientés, irrités de sentir que la compassion se tarissait en nous, nous posâmes l'ultimatum. Nous payerions tout, voyage et le reste. Et maintenant qu'ils délibèrent entre eux!

Nous restâmes sous l'auvent à regarder l'orage qui

grondait, qui éclairait, qui se fondait en pluie. De temps en temps des éclats de voix nous arrivaient de l'intérieur.

La voisine sortit en ambassade.

— Comben qu' vous prendriais d' commission? nous demanda-t-elle à part.

— Rien, rien, triples brutes! nous écriâmes-nous, furieux.

Elle sourit d'un air incrédule et rentra. Elle revint un moment après.

— Mais à Paris, seraient-y nourris?... bien nourris?

Voyant notre air, elle n'osa pas insister. Nous aussi, nous avions oublié le principal, l'attestation du maire, la consultation du médecin. Votre mère me le rappela doucement. Je rentrai dans la salle.

— Allez voir d'abord le médecin. Puis faites ce qu'il vous dira.

— Ah! oui-da, quel médecin? Pour eç' qui-z-ont, regardez-moi ça.

On fit approcher un petit garçon qui n'ôta pas son chapeau de charbonnier et fixa sur nous ses grands yeux bleus effarés; la manche de chemise déboutonnée, nous vîmes sur son petit bras, maigre et sale, deux points rouges, marque des crocs du chien.

— Cela n'a pas l'air bien méchant, en effet.

— Ah! ouiche! pas méchaint. Vous ne savez pas ce que c'est que ces bêtes-là, reprit la femme d'une voix dolente.

Elle voyait s'échapper l'espoir d'une gratification.

— Enfin le médecin vous le dira; allez chez lui ce soir. Nous payerons tout. Adieu!

Et nous prîmes la fuite sans nous retourner. Notre voiture regagna au petit trot la route. A un moment j'entendis cette exclamation : « Doivent-y bisquer tout d' même! » Puis la ferme, les pommiers disparurent dans le paysage terne rayé de pluie. La route cria sous les roues et nous filâmes grand train.

— Saint Vincent de Paul était un grand saint, ne pus-je m'empêcher de m'écrier.

— Pas si grand, observa doucement votre mère; il n'avait affaire qu'aux enfants.

Tout cela, chère petite madame, est vrai comme parole d'évangile; vous pouvez l'attester. Quant aux réflexions que j'y avais ajoutées, comme ni vous ni moi ne les comprenions très bien, j'ai pris le parti de les supprimer. Je vous les dirai quand vous serez grande.

PAUL DESJARDINS.

Aix en Savoie, le jeudi 23 septembre.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — La commission du budget a repris ses séances; elle a examiné les projets de budget du commerce, des travaux publics, des cultes, de la guerre et de la marine. Diverses réductions ont été opérées dans le service des cultes, en ce qui concerne le traitement des chanoines, le clergé algérien et tunisien, les facultés de théologie protestantes et les séminaires protestants et israélites. — M. Lockroy, ministre du commerce, a adressé une circulaire aux préfets pour les inviter à former des comités destinés à préparer la participation des départements à l'exposition universelle de 1889. — Par décret du Président de la république MM. Roche et Duc-Quercy, les deux condamnés de Villefranche, détenus à Clairvaux, ont été graciés.

Extérieur. — Les négociations entre la France et le Saint-Siège au sujet des affaires de Chine sont provisoirement différées.

Rome. — Le pape Léon XIII a chargé le P. Niel, dominicain, de réorganiser les archives du Vatican. — Par suite d'une convention intervenue entre la France et le Saint-Siège, le vicariat apostolique de Pondichéry sera transformé en archevêché.

Allemagne. — Le Reichstag a adopté en deuxième lecture, sans discussion, le traité de commerce hispano-allemand, et se trouve actuellement saisi d'un projet de prolongation de l'état de siège à Leipzig. — L'empereur d'Allemagne a quitté Strasbourg pour rentrer à Berlin; son état de santé ne lui ayant pas permis d'entreprendre le voyage de Metz, le prince impérial s'est rendu à sa place dans cette ville. — M. Woirhaye, ancien avoué, membre de l'Association alsacienne-lorraine de Paris, a été expulsé de Metz.

Angleterre. — Le bill agraire de M. Parnell est venu en discussion. — Des désordres ont éclaté à Liverpool à l'occasion d'une réunion socialiste tenue à Toxteth-park et ont été suivies de rixes entre orangistes et catholiques. On signale également des troubles sérieux à Galway et à Belfast; la police a été impuissante à maintenir l'ordre. — Le marquis de Londonderry, vice-roi d'Irlande, a fait son entrée solennelle à Dublin sans incident; la municipalité de la ville avait refusé de s'associer à cette manifestation.

Espagne. — Une partie du régiment d'infanterie de Gavellano et du régiment de cavalerie d'Albuera, qui s'étaient révoltés, ont été dispersés par les autres troupes et se sont enfuis aux environs de Madrid. Le maréchal Pavia a envoyé une colonne à leur poursuite. Le général Vellarde, qui avait refusé de se joindre aux rebelles, a été mortellement blessé, et le comte de Mirasol, colonel d'artillerie, a été tué. L'état de siège a été proclamé à Madrid et dans la Nouvelle-Castille.

Question d'Orient. — Le général Kaulbars a été envoyé en qualité d'agent diplomatique à Sofia. — La Sobranié bulgare a voté une adresse de félicitations au tzar; elle a adopté un projet de rachat des biens du prince Alexandre, une modification de la loi électorale, et elle s'est prorogée sans incidents après avoir voté le traitement des régents. — Les élections pour la grande assemblée ont été fixées au 11 octobre. — Une soixantaine de députés ont organisé un banquet pour fêter l'anniversaire de la révolution de Philippopoli. —

Le consul de Russie a invité le gouvernement bulgare à différer provisoirement le procès des officiers et autres personnes arrêtées pour complicité dans le coup d'État du 21 août.

Roumanie. — M. Bratiano, président du conseil des ministres, a été victime d'une tentative d'assassinat; il n'a été blessé que très légèrement; on a arrêté le meurtrier, un nommé Stoïca Alexandresco, cabaretier à Rimnic-Serat. La population de Bucharest, qui rendait la presse de l'Opposition responsable de cet acte, a envahi et pillé les bureaux de la *Epoca*, de l'*Indépendance roumaine* et de la *Romania*.

Amérique. — Une exposition universelle des sociétés coopératives vient de s'ouvrir à Rio-de-Janeiro.— De nouvelles secousses, assez légères d'ailleurs, ont été ressenties à Charleston.

Lettres, sciences et arts. — Un congrès international pour le développement de l'enseignement technique, industriel et commercial, s'est ouvert à Bordeaux. — Une expédition dirigée par le vicomte de Brettes part de Buenos-Ayres pour explorer le Chaco central, au point de vue géographique, ethnologique et zoologique. — On établit dans les fossés du château de Saint-Germain une reproduction de la colonne Trajane, à l'aide des moulages conservés au musée gallo-romain. — M. Roger Marx, critique d'art, a été chargé d'une mission en Espagne à l'effet d'étudier l'organisation des musées et des écoles d'art et d'enseignement du dessin. — M. Guillaume, de l'Institut, a été chargé d'une mission archéologique en Grèce et en Asie mineure. — La Société de géographie a été informée que le lieutenant Glurup, de l'armée suédoise, avait traversé l'Afrique du Congo à Zanzibar en suivant à peu près la route de Stanley; son voyage a duré six mois. — Un congrès de naturalistes s'est réuni à Berlin. — Les envois annuels des pensionnaires de la villa Médicis sont arrivés à Paris. — On a exhumé aux environs de Pau des ruines romaines comprenant une villa entière ornée de belles mosaïques.

Faits divers. — Inauguration du chemin de fer de Loudun à Châtellerault appartenant au réseau de l'État. — Une expérience aérostatique a été faite dans le jardin des Tuileries par M. Godard, avec un ballon de son invention, *la Dynamiteuse des airs*, muni d'un parachute automatique. — Une rencontre à l'épée a eu lieu près d'Ajaccio entre M. Léandri et M. Marchi, publicistes. — Une rixe violente a éclaté à Sérignan, près Béziers, entre ouvriers français et italiens. — Inauguration à Versailles du temple israélite élevé aux frais de Mme Furtado-Heine. — Un congrès international des sociétés coopératives de consommation s'est ouvert à Lyon.

Nécrologie. — Mort de M. Bricaud de Verneuil, membre de la Société des archives historiques du Poitou; — du peintre danois W. Thomson; — de M. Bottard, ancien député de l'Indre; — de M. Alfred Cambronne, descendant du célèbre général; — de M. Meliton Martin, ingénieur espagnol; — de M. Allemand, paysagiste lyonnais; — du cardinal diacre Gori-Morosi; — de M. P. Martz, conseiller à la Cour d'appel de Nancy; — de M. le comte de Valabrègue, ancien écuyer de l'empereur Napoléon III; — du peintre Charles-Auguste Maréchal; — du statuaire Joseph Fabisch; — de M. Giovanni Sagliari, doyen des chimistes italiens; — de M. Sadde, président de chambre honoraire à la Cour de Montpellier; — de M. de Carayon-Latour, sénateur inamovible; — du duc Decazes, ancien ministre des affaires étrangères.

Littérature espagnole contemporaine

Le romancier qui marche de pl près derrière M. Perez Galdos (1) est un écrivain jeune encore et déjà très remarqué, M. Jacinto Octavio Picon. Nous ne serions pas surpris qu'il devînt un jour l'héritier direct du maître. Sa jeunesse est son seul défaut, défaut aimable qu'on pardonne volontiers, car on est sûr qu'il passera. Chez un jeune homme, il ne faut regarder ni aux tendances ni aux doctrines; peu importe qu'il aille aux extrêmes : on en revient aisément; la richesse d'idées, la force et la hauteur de sentiment, la finesse d'analyse, ces parties constitutives de l'écrivain, jointes à la puissance d'expression, voilà ce qui donne sa mesure et permet de tirer l'horoscope de son talent.

M. Jacinto Octavio Picon a débuté par une *Histoire de la caricature* qui a dû le faire travailler beaucoup. C'est une branche en apparence légère, au fond importante, de l'histoire de l'esprit humain. Mais bientôt il a délaissé les travaux d'érudition pour les œuvres d'invention pure. Son premier roman, si nous ne nous trompons, a été *Lazare*, œuvre de début et d'inexpérience parue en 1882.

Nous disons d'inexpérience, parce que la tentative est téméraire d'aborder l'analyse d'un cœur de prêtre après Jocelyn et Claude Frollo; cependant l'exécution renfermait déjà des parties si brillantes qu'on pouvait augurer favorablement de l'avenir littéraire de l'auteur. A côté du type un peu banal du jeune paysan quittant son village pour entrer au séminaire, se plongeant avec confiance dans la théologie, puis, devenu prêtre, se trouvant mêlé au siècle et acquérant de la vie la cruelle expérience, il y avait dans *Lazare* des peintures du grand monde d'un réalisme et d'une puissance remarquables. Claude Frollo n'est pas plus effrayant que ne l'est, dans cet ouvrage, le jeune aumônier des ducs d'Algalia, tapi dans un massif d'arbres et regardant de là par une porte-fenêtre le tourbillon des danses dans une fête donnée par le couple ducal. La fille de la maison est l'objet de sa passion idéale. Il voudrait soustraire la noble enfant à la perversion du siècle; il frémit en la voyant au bras de l'amant de sa mère, un homme dont on veut faire son époux. Mais Lazare lui-même n'est pas assez pur pour remplir le rôle de sauveur, et le tableau de ses colères, de ses révoltes, de ses désespoirs, nous remplit à la fois d'horreur et de pitié.

Évidemment M. Picon, comme beaucoup d'Espagnols modernes, est parti en guerre contre l'Église, trop longtemps maîtresse absolue dans son pays; il a commencé par s'en prendre au célibat ecclésiastique. La thèse est rebattue et peut trop facilement être rendue vulgaire. Mais, nous avons eu souvent l'occasion de le dire, la question religieuse est plus vivante encore en Espagne qu'en France. Tout romancier s'en occupe : non comme s'en occupe partout et toujours l'homme qui pense, c'est-à-dire d'une façon silencieuse et latente, mais au grand jour et à grand bruit.

(1) Voy. sur M. Perez Galdós la *Revue* du 9 mai 1885.

Aujourd'hui, être « parmi les vieux », c'est être, comme Nuñez de Arce, comme don José Selgas, comme don Antonio de Trueba, ami de la religion catholique; être « parmi les jeunes », c'est, comme M. Picon, se poser vis-à-vis d'elle en adversaire; être « parmi les modérés », c'est aspirer à établir la paix et l'harmonie entre la science et la foi. En Espagne, écrire et penser, penser et écrire, c'est se préoccuper avec ardeur non pas seulement de l'éternelle question qui est au fond de la vie et de la mort, mais surtout de celle, subsidiaire, des rapports de l'Église avec la société moderne.

Chez M. Jacinto Octavio Picon, cette préoccupation est incessante. Nous ne l'en louons ni ne l'en blâmons : l'art embrasse tout, et tout lui est propre; nous disons seulement qu'un type de prêtre dévoré par les passions brutales et passant, sous leur empire, de la foi docile à la négation absolue, brûlant ses dieux pour jeter le froc aux orties, n'était ni assez beau ni assez neuf pour mériter de recevoir les prémices d'un grand talent.

La *Hijastra del amor* (1) offre un champ bien plus large à nos méditations. Les douleurs morales du prêtre atteint de l'esprit de doute et de révolte sont certainement dignes de pitié, souvent même de respect; mais celles de la femme victime de l'amour seront toujours plus pathétiques, parce qu'elles sont plus générales, plus marquées au coin de la fatalité. La *Hijastra del amor*, cela veut dire la fille pour qui l'amour n'est pas un père, mais un parâtre, la pauvre fille du peuple offerte d'avance en holocauste à l'égoïsme de l'homme. M. Picon est un adepte du naturalisme, et il s'en pique. Dans ce roman qui est son œuvre maîtresse, il a atteint l'idéal de l'école, idéal qui, d'accord en effet avec les procédés de la nature, consiste à faire fleurir les roses sur le fumier. Quelle grâce et quelle délicatesse, quelle dignité et quelle chasteté vraie chez cette infortunée jetée dans le vice par une force irrésistible! Et l'histoire de ces contrastes est si commune! C'est justement cela qui la rend si touchante. Plus une situation se rencontre souvent dans le monde, plus elle est digne d'intérêt. Des misères inconnues au commun des hommes, des événements rares, des malheurs extraordinaires peuvent être dramatiques, mais ils nous touchent peu. Ce qui a le plus droit de nous émouvoir et ce qui nous émeut, en effet, davantage, ce sont les maux qui peuvent nous atteindre et qui nous atteignent tous les jours.

Le cadre de ce roman extrêmement vulgaire, partant très conforme aux principes des romanciers naturalistes, renferme des épisodes charmants. Tous les jours, pareils faits se passent dans le monde, mais leur poésie, leur côté tragique ne nous émeut pas. M. Picon a su en dégager la grandeur. Les mystères d'amour qui s'accomplissent dans l'âme de cette humble fille, les cruautés sacrilèges dont elle est l'objet nous apparaissent, sous sa plume, comme des sacrifices sanglants offerts à quelque divinité moderne. Il y a quelque chose d'effroyable dans la façon dont s'accomplit l'immolation de cette victime pure au faux dieu de l'amour, dans la ferveur de sa foi, dans l'idolâtrie brutale de ses bourreaux; et devant ce spectacle si commun, si vulgaire, notre émotion ne cesse pas.

Nous ne parlerons pas de la dernière œuvre de M. Picon, *Juan Vulgar* (1), si ce n'est pour en dire que ce petit volume marque, dans la manière, un nouveau progrès chez l'auteur : plus de vivacité d'allures, plus de concentration et, partant, plus de force. Une série de *contes* parue en même temps brille par les mêmes qualités. S'il y a dans *Lazare* et *la Hijastra del amor* le relief puissant du naturalisme, il y en a aussi les descriptions interminables et exagérément minutieuses, défaut commun chez les romanciers débutants. Aujourd'hui la plume de M. Picon marche plus vite, plus franchement au but; c'est un signe que l'élève est en train de passer maître. Son talent est en évolution et en croissance. M. Picon se débarrassera des langes du naturalisme, c'est-à-dire des descriptions trop longues, vrais inventaires d'objets matériels, dont Balzac nous a le premier légué l'habitude, et des moyens artificiels de soutenir la curiosité, moyens peu dignes de son talent. C'est un moyen artificiel que d'annoncer à grand fracas des épisodes d'importance secondaire; et quand cela se répète souvent, l'œuvre en devient confuse et monotone.

On ne saurait trop le redire — et ce ne seront pas les naturalistes qui le contesteront, — un roman doit être traité comme un tableau. Il ne faut pas que les parties accessoires « tirent l'œil », comme on dit en langage de peintre; il ne faut pas que les détails « prennent trop de valeur », ni que les plans « sautent par-dessus les uns les autres », ni que « la lumière soit éparpillée ». M. Picon exécute supérieurement chacune des parties de son œuvre; mais — précisément peut-être parce qu'il ne peut rien faire à demi — il leur donne trop à toutes le même relief. Peu à peu cependant, il semble s'accoutumer à mieux concentrer son effet. Les crudités du naturalisme sont déjà passées de mode en France; elles sont, par conséquent, bien près de passer de mode en Espagne. Quant aux rancunes anticléricales, elles n'ont plus leur raison d'être dans le temps où nous vivons. M. Jacinto Octavio Picon se trouvera donc, nous n'en doutons pas, délivré de ses imperfections, et il sera porté par la nature, qui l'a doué, par les circonstances, qui le favorisent, au premier rang des romanciers.

Léo Quesnel.

(1) *La Hijastra del amor*, par J. O. Picon. — 1 vol. in-8°. Madrid, 1884. Francisco Fernandez.

(1) *Juan Vulgar*, par Jacinto Octavio Picon. — 1 vol. in-12. Madrid, 1885. (Fernando Fé.)

Mouvement de la librairie.

LITTÉRATURE.

L'ouvrage de M. Brédif sur *Démosthène* (Hachette) peut soutenir dignement la comparaison avec les meilleurs travaux publiés sur le même sujet par les savants d'outre-Rhin. C'est une étude remarquable où la critique littéraire et la philosophie morale s'allient naturellement. Après avoir

résumé les origines et les progrès de l'art oratoire en Attique à l'époque d'Aristide, de Thémistocle et de Périclès, l'auteur a mis en pleine lumière l'éloquence politique arrivée à sa plus haute expansion et à son entier développement, avec Démosthène et ses contemporains, durant la période macédonienne. A ce moment, le plus dramatique peut-être de la vie du monde grec, trois grands acteurs sont en présence : le peuple athénien, Philippe et Démosthène. Sans négliger les deux premiers, qu'il importe de bien connaître pour comprendre le rôle de Démosthène, M. Brédif s'est surtout attaché à retracer l'œuvre politique du grand orateur.

GÉOGRAPHIE.

L'étude sur l'*Expansion coloniale de la France,* publiée par M. de Lanessan dans la *Bibliothèque d'histoire contemporaine* (F. Alcan), se distingue sensiblement des autres ouvrages du même genre parus dans ces derniers temps. L'auteur, en effet, ne s'est point borné à rédiger une série de notices historiques, géographiques et économiques sur nos possessions d'outre-mer ; il a pris soin de rechercher les réformes urgentes que réclame leur organisation actuelle, et d'examiner en détail les améliorations pratiques qui paraissent de nature à développer le plus sûrement leur prospérité. Il résulte de ses observations personnelles que nos établissements coloniaux devraient être réunis d'après leur situation et leurs affinités en cinq groupes, ayant chacun un personnel spécial pour l'administration, l'armée et la marine. Le recrutement de ce personnel serait assuré par la création d'une école d'administration et d'une armée coloniale, et l'ensemble des services serait centralisé dans un ministère unique, auquel ressortiraient tout à la fois les colonies et les protectorats. D'après M. de Lanessan, cette organisation faciliterait l'unité de défense et contribuerait au progrès de la colonisation, au développement commercial et industriel; elle donnerait à chaque groupe une vie propre et lui permettrait de se suffire d'abord à lui-même et puis de devenir pour la métropole un élément de force matérielle et une source de revenus, si l'on adoptait un système économique approprié à ses besoins. Ces heureux résultats paraissent d'autant plus vraisemblables que nos colonies, à l'inverse de celles de l'Angleterre, se rattachent d'autant plus étroitement à la mère patrie qu'elles avancent davantage dans la voie du progrès. En dehors de ces questions spéciales, M. de Lanessan a consacré une série de chapitres fort instructifs aux problèmes coloniaux d'un ordre plus général qui s'imposent à l'attention, tels que l'immigration, la colonisation pénale, le régime administratif, et les rapports des possessions extérieures avec leur métropole.

HISTOIRE. — BIOGRAPHIE.

L'ouvrage de M. le comte de Mas-Latrie sur les *Relations de commerce de l'Afrique avec les États chrétiens au moyen âge* (Firmin-Didot) mérite d'appeler l'attention par les détails historiques qu'elle nous fournit sur le nord de l'Afrique. La côte musulmane qui s'étendait depuis Tripoli jusqu'au Maroc, et que l'on désignait sous le nom de *Magreb* ou pays du couchant, jouit, sous le gouvernement des princes indigènes, d'une grande prospérité due à la rapide extension du commerce maritime. Mais le régime politique introduit par les Turcs au XVIe siècle bouleversa cet état de choses et les contrées, devenues tout à coup inhospitalières aux marchands et aux navigateurs, reçurent à juste titre la dénomination d'*États barbaresques* qu'elles ont conservé jusqu'à notre siècle.

Émile Raunié.

Faits divers

Un journal allemand, la *Tägliche Rundschau,* reproduit un article du ministre de l'instruction hongrois, M. de Trefort, sur la réforme de l'enseignement secondaire. L'article avait paru originairement dans le *Budapesti Szemb.* Nous en analysons ou traduisons les principaux passages.

M. de Trefort constate que la question de l'enseignement spécial est partout à l'ordre du jour et que le livre de M. Frary, *la Question du latin,* lui a donné une nouvelle impulsion. On s'est trop hâté de conclure de cette publication que les humanités allaient périr; mais il est certain que le livre de M. Frary, étant plein d'esprit et lu partout, aura de l'influence.

Conserver les humanités pour une élite, développer l'enseignement secondaire spécial pour la masse, tel semble à M. de Trefort le but à poursuivre. La *Realschule* doit être le « paratonnerre » du gymnase. Les enfants bien doués, que leurs parents auraient voués à l'enseignement spécial et qui se sentiraient attirés vers les humanités, pourront passer dans les gymnases; on leur facilitera le passage en établissant dans les *Realschulen* des classes de latin facultatives; mais les enfants « sans dispositions », surtout s'ils sont de familles pauvres, doivent être impitoyablement chassés des gymnases et poussés vers des écoles où ils apprendront des choses plus utiles pour eux.

Après qu'on aura débarrassé les gymnases des mauvais élèves, il restera à remplir une autre condition, encore plus essentielle, sans laquelle il n'y a pas de bons résultats à attendre des études classiques. Cette condition, c'est d'avoir de bons professeurs.

« A quelque ressentiment que je puisse m'exposer, poursuit M. de Trefort, je m'expliquerai sur ce sujet avec une entière franchise. J'ai eu le temps de collectionner les expériences. Je connais beaucoup de professeurs (parmi lesquels il y en a de très cultivés et parfaitement *comme il faut*) qui répondent de tout point à l'idée qu'on se fait d'un homme représentant les *humaniora* dans un gymnase; mais il y en a beaucoup d'autres qui sont à cet égard une véritable satire des *humaniora.*

« Il faut y pourvoir par la création d'un établissement avec internat sur le modèle de l'École normale supérieure française. Quand l'État sera entré dans cette voie, les ordres enseignants et les écoles confessionnelles seront obligés de suivre l'exemple de l'État, et nous aurons des professeurs sachant enseigner. Il est particulièrement vrai pour l'enseignement que tout dépend des hommes. »

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7537)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 14. (23e ANNÉE). — 2 OCTOBRE 1886.

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Les nouvelles réformes

Depuis que nous avons, M. Lavisse et moi, au mois de février dernier, étudié dans cette Revue la question des réformes de notre enseignement secondaire, d'importants événements se sont produits. Le ministère de l'instruction publique a pris l'initiative d'une réforme ; celle-ci a été portée devant le conseil supérieur qui en a délibéré ; de nouveaux programmes ont été publiés et vont, à la rentrée du mois d'octobre, recevoir leur application. Le moment est venu d'examiner où nous en sommes actuellement et de rechercher, en toute indépendance et avec franchise, quelle est la portée de la réforme accomplie et quelle en est la valeur.

I.

Rappelons d'abord brièvement quelle était la situation il y a six mois.

Lorsqu'au lendemain de ses défaites la France fut amenée, comme tout vaincu qui ne désespère pas de se relever, à faire un sérieux examen de conscience, elle reconnut que l'instruction publique laissait chez elle fort à désirer, l'instruction secondaire en particulier, celle où se recrutent les classes dirigeantes même dans un pays de suffrage universel, celle qui prépare à l'enseignement supérieur. M. Michel Bréal, dans un livre demeuré justement célèbre et qui faisait autant d'honneur au courageux patriotisme de l'auteur qu'à son intelligence, attacha le grelot. Il insista longuement sur l'abus de certains exercices pratiqués dans les langues mortes ; il déclara en particulier la guerre aux vers latins, qui ne se sont pas relevés de ses coups. Il montra la nécessité de mettre l'enseignement secondaire en harmonie avec les besoins de la société moderne et, sans renoncer à la culture littéraire, de mettre les générations nouvelles mieux en état de lutter dans le grand combat de la vie que ne l'avaient été leurs aînés.

Le livre de M. Bréal venait à son heure ; les réforme qu'il réclamait, tout le monde en reconnaissait la nécessité. Un grand mouvement d'opinion se fit et dans l'Université et au dehors : M. Jules Simon, puis M. Waddington et M. Bardoux donnèrent à ce mouvement, qui grandissait d'année en année, un commencement de satisfaction. On réclamait davantage cependant. En 1880, sous le ministère de M. Jules Ferry, après les élections du Conseil supérieur, les programmes de l'enseignement secondaire furent transformés, la part des études scientifiques s'accrut, l'étude du français dans l'ordre littéraire prit le premier rang ; le prix d'honneur lui fut attribué dans la classe de rhétorique ; le latin, banni des classes élémentaires, commença en sixième seulement ; les langues étrangères furent enseignées autrement que pour la forme, comme il en avait été à peu près jusque-là.

Ces réformes n'ont point donné tous les résultats qui en avaient été espérés. Peut-être ne furent-elles pas accueillies avec toute la bonne volonté désirable par beaucoup de ceux qui étaient chargés de les appliquer et dont elles dérangeaient les habitudes. Mais il ne sert à rien de récriminer contre les faits. Ce que l'on put bientôt constater, aux doléances des maîtres aussi bien que par les épreuves des examens, ce fut que, si les élèves de nos lycées avaient fait quelques progrès dans l'étude du français, dans l'étude des

sciences, dans celle des langues étrangères, ils savaient moins encore que par le passé non pas seulement la langue d'Homère et de Démosthène, mais encore celle de Virgile et de Cicéron. L'Université a le culte des langues anciennes — et ce n'est pas nous qui songerons à le lui reprocher; — elle les crut sérieusement menacées; et, d'autres causes aidant sur lesquelles il est inutile d'insister ici, ce fut un sentiment de réaction qui caractérisa les nouvelles élections du Conseil supérieur en 1884. On semblait disposé à défaire doucement tout ce qui avait été fait, pour en revenir peu à peu à l'ancien état de choses.

Ce fut alors qu'un nouveau mouvement se produisit dans l'opinion publique. Les uns, ce furent les radicaux, disaient: « Puisqu'il est impossible d'apprendre en même temps les langues anciennes d'une façon profitable et de donner au français, à l'histoire, à la géographie, aux langues vivantes, aux sciences la part qu'ils réclament dans l'éducation à la fin du XIXe siècle, prenons un parti courageux : sacrifions résolument ce qui est l'accessoire à ce qui est l'essentiel; jetons à l'eau le grec et le latin, quel que soit leur mérite, comme on jette une partie de la cargaison dans un bâtiment trop chargé ; effaçons les langues mortes des programmes de l'enseignement secondaire ! » On sait avec quelle intrépidité cette thèse a été soutenue par M. Frary dans son livre *la Question du latin*.

D'autres, plus modérés, disaient au contraire : « C'est la culture grecque et latine qui a formé aux siècles passés l'esprit français ; elle n'a pas cessé de rester féconde. L'étude des chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome fera toujours des esprits plus ouverts, plus déliés, plus délicats que ceux qui auront étudié seulement la langue française et les littératures de l'Allemagne ou de l'Angleterre. L'Université, pour son honneur, ne doit pas cesser d'enseigner le grec et le latin ; elle ne le doit pas dans l'intérêt de la France ; si elle commettait cette impiété, d'autres se chargeraient à côté d'elle de reprendre un enseignement qu'elle aurait déserté, et c'est à eux que de nombreuses familles qui croient à l'utilité des études classiques — n'en déplaise aux novateurs — enverraient leurs enfants. »

Mais ces défenseurs des études anciennes ajoutaient en même temps que ce n'est pas la peine d'enseigner le grec et le latin si on ne le fait sérieusement; que le profit est nul, ou peu s'en faut, si un bachelier est hors d'état de lire couramment un texte grec ou latin ; que les trois quarts au moins des élèves de nos lycées en sont là ; qu'ils perdent, dans les différentes classes qu'ils traversent, et leur temps et celui des maîtres; qu'en faisant la part de leur paresse et de la médiocrité des méthodes employées il faut faire aussi la part de leur incapacité ; que l'étude difficile des langues anciennes est loin d'être accessible à tous ; — en un mot que, pour être fructueuse, elle ne doit s'adresser non pas à la totalité des élèves de nos lycées, mais à une élite seulement.

Et voici quelle était la conclusion : il faut créer deux types de l'enseignement secondaire au lieu d'un seul qui a existé jusqu'ici. Dans quelques lycées à l'usage des élèves bien doués et que les familles désireront pousser de ce côté, on étudiera le grec et le latin, on les étudiera réellement, en y mettant le temps nécessaire, sans négliger pour cela ni les sciences, ni les langues étrangères, ni l'histoire et la géographie, dont tout le monde a besoin. Mais pour les élèves que rebutent les langues mortes, pour ceux aussi que presse davantage le choix d'une carrière, il faut que nos lycées offrent un autre enseignement. Nos quatre siècles de littérature française et les chefs-d'œuvre de la littérature étrangère permettent de donner à ceux-là, sans le grec et sans le latin, une éducation esthétique, intellectuelle et morale, capable de faire d'eux des hommes au sens le plus noble du mot. Ils auront reçu, eux aussi, par la culture scientifique, par l'étude de l'histoire et la géographie, de l'économie politique, de la philosophie, une instruction générale et désintéressée; ils ne vaudront pas moins que leurs camarades; ils auront mérité à la fin de leurs études un diplôme divers, mais équivalent. Tel qui n'eût été qu'un fruit sec de l'enseignement classique et n'eût fait plus tard qu'un inutile, peut-être même un déclassé dangereux, trouvera sa voie dans le nouvel enseignement et lui devra d'être un bon citoyen. Nos études classiques elles-mêmes, débarrassées des non-valeurs, prendront un nouvel essor. Et c'est dans l'intérêt même de ces études qu'il faut renoncer désormais à les imposer à tous.

II.

Ce n'est pas le rôle des gouvernements, au moins dans les pays de liberté, de soulever les questions et d'agiter l'opinion ; mais, quand les questions ont été soulevées, leur devoir est de les résoudre. L'opinion inquiète se tourne vers eux et leur demande ce qu'ils comptent faire; elle attend de ceux auxquels elle a donné sa confiance, de ceux qui ont l'expérience, de ceux aussi auxquels leur situation permet d'être le mieux renseignés, qu'ils prennent leur parti et indiquent clairement ce qu'à leur avis il convient de faire dans l'intérêt du pays.

Le ministère de l'instruction publique n'a point failli à sa tâche. A la date du 1er mars, le directeur de l'enseignement secondaire, M. Zévort, adressait au ministre, M. Goblet, un rapport dont un passage au moins doit être cité ici.

« Avant tout, écrivait M. Zévort, il me paraît utile, pour éviter toute équivoque, de proclamer une fois de plus qu'il

ne saurait être question d'amoindrir, de déposséder d'aucune de ses prérogatives notre vieil enseignement classique, fondé surtout sur l'étude des langues et des littératures anciennes. Quoi qu'on ait pu dire et faire, cet enseignement, objet de tant de controverses depuis quelques années, a conservé et doit garder dans l'avenir sa haute valeur esthétique et morale. C'est de lui que nous relevons tous, partisans et adversaires; c'est de lui que procède depuis deux cents ans ce qu'on a appelé l'esprit français, avec ses éminentes qualités de netteté, de bon sens, d'originalité et de saine mesure. C'est là que continuera à se recruter, comme par le passé, l'enseignement supérieur, l'une de nos gloires les plus pures, enseignement modèle et régulateur et dont la prépondérance s'accroît de tous les progrès des sociétés modernes.

« L'ancien enseignement classique subsistant, développé et amélioré s'il est possible, le problème à résoudre est de constituer parallèlement un enseignement qui lui emprunte quelques-unes de ses qualités essentielles tout en s'appropriant aux nécessités de notre époque et aux besoins nouveaux qui réclament chaque jour une plus large satisfaction. Cet enseignement, vous avez vous-même défini son caractère et sa portée, monsieur le ministre, en déclarant qu'il doit être général et classique. La généralité s'impose nécessairement à tout enseignement d'État. Car il ne peut être question de prévoir, dans chacune de nos écoles secondaires, la future vocation, les aptitudes qui se développeront plus tard chez les élèves. Ce à quoi il faut aspirer, c'est à armer chacun au mieux pour la lutte, quelle que soit la voie dans laquelle l'engageront plus tard les événements et les hasards de la vie. Cette éducation générale et commune, tout en donnant une plus large assiette au développement ultérieur des aptitudes individuelles, a, d'un autre côté, l'avantage inappréciable d'établir entre tous ceux qui la reçoivent une solidarité de pensées et de vues grâce à laquelle tous, dans des directions souvent opposées, deviennent les collaborateurs intelligents d'une même œuvre sociale.

« Dire que cet enseignement doit être classique, c'est indiquer assez quel idéal il se propose. La culture classique (les preuves sont faites) favorise l'ouverture d'esprit, éveille le goût, habitue à juger, à se rendre compte; elle développe le sentiment des nuances et de la mesure, qui est comme la fleur et le parfum du savoir lui-même. Cet enseignement, en même temps qu'il sera scientifique, comme il convient à une société que la science marque chaque jour d'une empreinte plus profonde, doit donc être aussi un enseignement classique littéraire. »

On le voit, il ne s'agissait pas de porter atteinte à l'enseignement des langues mortes. Le directeur de l'enseignement secondaire affirmait bien haut sa résolution de maintenir en France l'étude du grec et du latin dont certains avaient demandé la suppression; il voulait seulement voir organiser, à côté du vieil enseignement universitaire, un autre enseignement secondaire véritablement général, véritablement classique et littéraire, capable d'instruire les jeunes gens auxquels manquait ou le temps ou l'aptitude pour tirer profit de l'étude des langues mortes. Le ministre de l'instruction publique ne prenait pas moins de soins de son côté, pour éviter qu'aucune équivoque pût exister sur la véritable pensée du gouvernement. Dans son discours au congrès des Sociétés savantes, au printemps dernier, il annonçait « un enseignement parallèle, classique également, c'est-à-dire d'ordre général et littéraire autant que scientifique, où le temps consacré ailleurs au grec et au latin soit employé à des études plus modernes, plus pratiquement utilisables, notamment à l'étude des langues étrangères, et assurant ainsi une éducation large et libérale aux jeunes gens qu'attirent chaque jour davantage les carrières ouvertes à l'activité des hommes de notre temps ».

Devant le conseil supérieur de l'instruction publique, en ouvrant la session de juillet, M. Goblet ne s'exprimait pas avec moins de clarté :

« Je ne crois pas, disait-il, avoir besoin de vous assurer de nouveau qu'il n'est jamais entré dans la pensée du ministre ou de l'administration qu'il dirige, non plus que dans la pensée d'aucun de vous, de poursuivre par ce moyen une véritable révolution qui n'irait à rien moins qu'à supprimer nos anciennes études classiques. Il s'agit au contraire de les fortifier et de les rajeunir pour leur donner un nouvel essor et, d'autre part, de les transformer pour toute une catégorie de jeunes gens, la plus nombreuse peut-être, qui, tout en cherchant une éducation vraiment libérale, ont besoin de trouver dans l'enseignement secondaire des connaissances plus variées, plus pratiques, mieux appropriées aux nécessités de leur position ou de leur carrière que celles que pourrait leur fournir l'étude approfondie des langues mortes.

A la distribution des prix du concours général, il revenait encore, et non moins clairement, sur le caractère et la portée du nouvel enseignement secondaire à créer. Tout ayant changé autour de nous, les institutions, les conditions de la vie, les relations avec les peuples, il importait, disait le ministre, d'organiser un enseignement approprié aux besoins nouveaux, « différent par certains côtés de l'ancien enseignement classique, assez large et assez élevé cependant pour tenir très haut le niveau des carrières nouvelles ouvertes au génie industriel de la nation ».

En résumé, deux types d'enseignement secondaire : l'un, le vieux type de l'enseignement littéraire, tel qu'il existe, transformé peu à peu depuis trois siècles par les besoins des temps nouveaux, mais gardant à sa base le grec et le latin; l'autre, un type nouveau, affranchi du grec et du latin, mais donnant à l'aide de la langue française et des langues étrangères une solide éducation littéraire, accordant aux sciences, à l'histoire, à la géographie, à l'économie politique, à la morale, à la

philosophie, toute la place qui doit leur appartenir dans une instruction vraiment virile. Tel était le caractère de la réforme dont le ministère de l'instruction publique prenait l'initiative.

Mais le ministère de l'instruction publique, on le sait, n'est pas souverain. A côté de lui, et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons, existe un conseil supérieur de l'instruction publique dont il est tenu de prendre les avis, devant les décisions duquel il est même obligé, en beaucoup de matières, de s'incliner. L'Institut, le Collège de France, les trois ordres de notre enseignement public y ont leurs représentants élus. Il était facile à prévoir que les réformes proposées par le ministère trouveraient là un certain nombre d'adversaires parmi les défenseurs des anciennes traditions, parmi les esprits qu'effraye toute innovation. C'est en effet ce qui s'est produit, et l'on peut même se demander aujourd'hui encore si, dans cette campagne actuellement terminée en apparence, le ministère a été plutôt vainqueur ou plutôt vaincu.

Avant d'exposer les faits qui se sont passés à la session du conseil supérieur et la discussion qui s'est engagée, il est nécessaire, pour bien faire comprendre celle-ci, de présenter au lecteur un ordre de faits nouveau.

III.

En 1865, M. Duruy avait, non sans rencontrer de nombreuses résistances, fait voter par le Corps législatif l'institution de l'enseignement secondaire spécial. Ce ministre actif, laborieux, hardi, préoccupé de satisfaire aux besoins de la société moderne, l'un des ministres de l'instruction publique dont l'histoire gardera le meilleur souvenir et dont il ne faut prononcer le nom qu'avec respect, avait été justement frappé des lacunes de notre enseignement, qui n'offrait à la jeunesse que l'instruction primaire, tout élémentaire, ou bien l'instruction secondaire, uniquement consacrée à la préparer à l'enseignement supérieur qui ouvre les carrières dites libérales. Notre société a pourtant besoin d'autre chose que de laboureurs et d'ouvriers d'une part, de l'autre que de professeurs, d'ingénieurs, de médecins et d'avocats. L'industrie a besoin de contremaîtres et de chefs d'établissement; le commerce, de commis et de patrons intelligents; l'agriculture elle-même réclame aujourd'hui des hommes à qui la science ne soit plus étrangère. Ce furent ces recrues du commerce, de l'industrie et de l'agriculture que M. Duruy, avec un zèle dont il faut le louer, s'appliqua à former. Dans sa pensée, et tous les documents publiés alors en font foi, l'instruction donnée par l'enseignement spécial devait certainement avoir en quelque mesure un caractère général et même esthétique; mais son rôle, avant tout, devait être un rôle pratique; il fallait enseigner bien moins la science et ses théories que les applications de la science, et cette intention bien nette de viser l'utilité plus que la culture désintéressée se révélait par la direction particulière donnée ici ou là à l'enseignement, suivant que dans la région telle ou telle industrie paraissait dominer. Elle se révélait aussi par la durée assignée aux études, laquelle ne devait pas dépasser trois ou quatre années, si bien qu'à seize ans ou à dix-sept ans au plus tard l'adolescent fût amené à choisir une profession. Elle se révélait enfin, et d'une façon plus formelle encore, par la création de l'école de Cluny, destinée à former les maîtres de cet enseignement nouveau. L'école de Cluny se recrutait parmi les élèves des écoles normales primaires; on ne leur demandait même pas le diplôme de bachelier; on les instruisait au fond d'une petite ville de province, dans les murailles d'une vieille abbaye, à l'aide de quelques maîtres renforcés de professeurs pris au lycée voisin. A eux aussi on enseignait les applications de la science beaucoup plus que ses principes.

On le voit, cet enseignement spécial, malgré son titre, malgré son établissement dans les lycées côte à côte avec l'enseignement classique, n'était pas, d'après le programme de son fondateur, un véritable enseignement secondaire; il n'était rien, en réalité, qu'un enseignement primaire supérieur. Il n'en fut pas moins, à sa date et en dépit de l'équivoque du nom, une création excellente; il répondait à un besoin véritable, et son succès le prouva puisqu'il vit d'année en année, en dépit des railleries et des sarcasmes, s'accroître le nombre des élèves qui venaient à lui. Aucun établissement d'instruction primaire supérieur n'existait alors en France ou à peu près; l'enseignement spécial de M. Duruy en tint lieu désormais, et le nombre est grand dans la génération présente des industriels et des commerçants qui lui doivent leur fortune.

Mais, après les événements de 1870 et l'avènement de la république, la situation changea. On sait quelle poussée se fit alors en faveur de l'instruction primaire, où, malgré le zèle de M. Duruy, il restait tant à faire. En même temps que les écoles primaires se multipliaient et s'élevaient à la hâte, et non sans grands frais, dans toutes nos communes, dans toutes les villes, dans tous les cantons même, pour ainsi dire, l'instruction primaire supérieure s'organisait. Les cités manufacturières et commerçantes instituaient des écoles industrielles; des cours d'adultes, des écoles du soir s'ouvraient de toutes parts. Le service obligatoire, l'institution du volontariat contribuaient de leur côté à pousser vers l'étude les générations qui grandissaient. Ainsi l'enseignement spécial s'est trouvé amené insensiblement, et presque sans s'en douter, à subir d'importantes modifications. L'enseignement primaire supérieur, que seul il donnait naguère, s'est trouvé donné à côté de lui, mieux à la portée des familles et avec un caractère plus pratique encore, dans une

foule d'écoles. D'autre part, c'est la destinée de toute institution de voir son ambition grandir à mesure qu'elle dure : l'enseignement spécial n'échappa point à cette loi. Enfermé dans les lycées, côte à côte avec l'enseignement classique, il s'appliqua de plus en plus à se rapprocher de celui-ci. Il avait souffert au début trop d'humiliations pour n'en pas garder rancune; il revendiqua l'égalité avec son orgueilleux voisin, et, ce qui n'est pas sans causer quelque surprise, il fut soutenu en haut lieu dans ses prétentions. Il obtint, lui aussi, pour ses maîtres le titre d'agrégé, sans qu'ils eussent à subir auparavant, comme leurs collègues, les épreuves du baccalauréat et de la licence; il obtint, avec l'égalité du titre, l'égalité du traitement.

Le résultat fut, au bout de quelques années, par l'inévitable force des choses, une transformation à peu près complète de l'enseignement spécial. Il gardait toujours le nom dont l'avait baptisé M. Duruy; il ne gardait plus guère que cela de sa destination première. Il allongeait son cercle d'études; il en étendait les programmes; de plus en plus il laissait les applications pratiques et immédiates aux écoles primaires supérieures et aux écoles commerciales; il donnait davantage à la théorie scientifique, à la littérature, à l'histoire; il devenait un véritable enseignement secondaire sans le grec et le latin. En 1882, enfin, le conseil supérieur de l'instruction publique, appelé à en délibérer, consacrait définitivement cette transformation à la suite d'un remarquable rapport de M. Gréard; les études de l'enseignement spécial étaient réparties par d'excellents programmes en un cours régulier de cinq années; à la fin de ces cinq années un diplôme était offert aux élèves de cet enseignement, et ce diplôme recevait le nom de baccalauréat. Bien plus, le Conseil décidait que ce diplôme donnerait à ceux qui l'auraient obtenu le droit de se présenter aux épreuves de la licence scientifique.

Si cet enseignement spécial n'eût existé, s'il ne se fût ainsi transformé peu à peu par la nécessité des circonstances, si ces transformations n'eussent été consacrées en 1882 par le conseil supérieur lui-même, le ministère de l'instruction publique, arrivé au mois de mars 1886 à cette conviction qu'un enseignement secondaire où les langues mortes ne figureraient point était nécessaire à côté du vieil enseignement classique, que l'opinion et les conditions de la société moderne le réclamaient également, — le ministère de l'instruction publique, disons-nous, n'eût eu qu'à proposer une création nouvelle, un dédoublement de notre instruction secondaire. Mais l'enseignement spécial existait; il était même florissant; il répondait à peu près, sous sa forme nouvelle, depuis les programmes de 1882, aux besoins de la situation; il restait bien peu de chose à faire pour qu'il répondît tout à fait au but que l'on se proposait. M. Zévort pensa donc que mieux valait transformer encore un peu et améliorer qu'innover. Dans le rapport que j'ai déjà cité, il proposait au ministre de faire de l'enseignement spécial un enseignement secondaire tout à fait digne de ce nom; il en indiquait l'esprit et en traçait en grandes lignes le programme; il demandait s'il ne conviendrait pas de porter de cinq années à six le nombre des années d'étude, s'il ne conviendrait pas aussi de changer ce nom d'enseignement spécial que la réalité ne justifiait plus et qui jetait une sorte de défaveur, aux yeux des familles, sur cet enseignement. On va voir que c'est précisément de ce côté que sont venues les résistances rencontrées par la réforme proposée par l'administration.

IV.

La commission instituée par le ministère de l'instruction publique à la suite du rapport de M. Zévort, et portée bientôt du nombre de vingt-trois membres au nombre de trente, approuva entièrement les vues du ministère. Elle adopta, après discussion, un certain nombre de propositions dont je citerai les deux principales seulement :

« 1° Le nouvel enseignement sera général et classique; il devra être organisé de manière à répondre aux besoins nouveaux de la société moderne et à attirer vers les études secondaires françaises les jeunes gens qui n'ont ni le goût ni le loisir de se livrer à l'étude des langues mortes...

« 4° Le cours normal des études sera de six ans au lieu de cinq. »

Elle émit en même temps un certain nombre de vœux dont je citerai le premier seulement :

« Que l'enseignement désigné jusqu'ici sous le nom d'enseignement secondaire spécial reçoive désormais le nom d'enseignement secondaire classique français. »

Elle prépara en même temps les programmes nouveaux de cet enseignement.

Le travail de la commission fini, les propositions votées par elle et les programmes qu'elle avait élaborés furent, selon la loi, soumis à la section permanente du conseil supérieur. Celle-ci, sauf d'insignifiantes modifications de détail, accepta tout ce qu'avait proposé la première commission. La réforme ainsi préparée se présenta dans la seconde quinzaine de juillet devant le conseil supérieur de l'instruction publique. C'est ici que les difficultés commencèrent.

On sait comment les choses se passent au conseil supérieur. Lorsqu'une proposition est présentée, elle est soumise d'abord à l'examen d'une commission; le conseil tout entier est appelé ensuite à se prononcer sur les résolutions de la commission, qu'un rapport

résume. La commission est composée d'un certain nombre de membres ; mais les membres du conseil de bonne volonté peuvent toujours venir grossir les rangs des commissaires; beaucoup se présentèrent cette fois, et qui en général n'étaient pas favorables aux réformes présentées; la commission se trouva ainsi portée au nombre de trente membres.

Là s'est livrée et là devait se livrer la grosse bataille. Les assemblées en effet ne font guère que ratifier les décisions de leurs commissions.

Les séances du conseil supérieur ne sont pas publiques. Aucun procès-verbal officiel n'en est publié; le vote y est secret; personne n'est tenu de prendre devant l'opinion la responsabilité des doctrines qu'il a soutenues ni des votes qu'il a émis. C'est là un état de choses que beaucoup regrettent en d'aussi graves matières que les questions relatives à l'instruction publique, et nous sommes de ceux qui le regrettent. L'Université, après avoir mis tant d'espérances dans le nouveau conseil supérieur, s'en est désintéressée peu à peu. Si les élections de 1884 se sont faites au milieu d'une indifférence si générale tandis que les élections de 1880 avaient excité tant de passions — et l'indifférence des électeurs est toujours un symptôme des plus fâcheux, — la faute en est surtout, en y joignant quelques autres raisons, au secret des délibérations du conseil supérieur.

Mais si le mystère enveloppe les délibérations du conseil supérieur, il enveloppe bien plus encore les délibérations des commissions nommées par ce conseil. Ici nous ne savons que ce que nous apprend le rapport présenté par le rapporteur, et la règle est que jamais aucun nom propre n'y soit prononcé. Le pronom impersonnel « on » est toujours le principal personnage de ces sortes de documents. C'est à peine si plus tard quelques indiscrétions nous permettent de soulever un coin du voile.

Ce que nous apprend le rapport de M. Rabier, lu à la séance du 28 juillet, c'est que la lutte a été chaude. Deux opinions, très affirmatives l'une et l'autre en leur hostilité contre les propositions du ministère, se sont manifestées.

Les uns estimaient résolument que l'établissement d'un enseignement secondaire donné sans le concours du grec et du latin — d'un enseignement classique français — aurait pour résultat fatal, à bref délai, la ruine de toutes les études grecques et latines et, par suite, l'abaissement de l'esprit français que ces études ont fait ce qu'il est ; ils ont refusé de concourir à cette déchéance.

« Le projet de réforme, disaient-ils — je cite les termes mêmes du rapport de M. Rabier, — menace les études classiques. Quelque temps encore peut-être, l'amour-propre des familles et les vieux préjugés aidant, ces études conserveront une partie de leur clientèle; mais peu à peu le nouvel enseignement, admis au partage de leur titre et de leurs sanctions, exercera sur les esprits une séduction irrésistible. Moderne et classique à la fois, il fera paraître les études gréco-latines choses vieillies et hors d'usage. On n'aura plus ni hésitations ni remords à fuir devant l'effort intellectuel que demandent les langues mortes. C'est une tentation offerte à la paresse des jeunes gens dont la faiblesse des familles se fait de nos jours si aisément complice. Ainsi la suppression ou tout au moins l'extinction graduelle de l'enseignement classique actuel, voilà la fin où tend, qu'on le veuille ou non, qu'on se l'avoue ou non, la réforme proposée.

« Ce qui rend une telle éventualité plus redoutable, c'est qu'il n'est point démontré qu'aucun autre enseignement puisse vraiment mériter ce nom de *classique* et rendre à la nation le même genre de service qu'est en état de lui rendre l'enseignement classique actuel. L'enseignement projeté sera une tentation, mais peut-être aussi sera-t-il un piège. Les promesses qu'on fait en son nom, il n'est pas sûr qu'il soit à même de les tenir. »

D'autres adversaires se plaçaient à un point de vue tout opposé. Ils ne soutenaient plus que le grec et le latin fussent indispensables pour donner une solide éducation littéraire; ils admettaient la possibilité de faire de l'étude du français et des langues vivantes conduite d'une certaine manière par des maîtres habiles un moyen de culture à peu près équivalent à l'étude des langues anciennes; mais leur conclusion ne différait pas pour cela de la précédente.

« Alors, disaient-ils — c'est toujours le rapport de M. Rabier que je cite, — à quoi aura-t-on abouti? On aura créé deux systèmes d'études conçus dans le même esprit, deux enseignements dirigés dans le même sens, également généraux, abstraits, théoriques, spéculatifs, sans application usuelle, deux mécanismes parallèles dont l'un ne pourra fonctionner qu'en parasite aux dépens de l'autre et qui s'empêcheront réciproquement. Et qu'aura-t-on produit? Deux catégories de bacheliers de valeur sensiblement identique sans doute, mais qui auront aussi même tour d'esprit, qui seront également impropres à tirer un profit immédiat de ce qu'ils ont appris. Car tel est justement l'effet de la culture classique. Et de là le reproche que lui adressent tous ceux (et c'est le grand nombre) qui jugent de la valeur d'un enseignement par ses résultats immédiats. Les études classiques n'ont point d'application immédiate ; elles sont proprement une initiation; elles ne donnent pas des instruments tout près pour l'action ; mais elles déposent dans l'esprit des semences destinées à germer et à fructifier plus tard, quand un labeur continué dans le même sens plusieurs années encore les aura fécondées. Le besoin le plus urgent est-il d'augmenter le nombre des jeunes gens formés à cette école? Est-ce là le vœu de cinq millions d'électeurs? Ne reproche-t-on pas déjà avec quelque raison à l'Université de détourner des professions usuelles et surtout de faire trop d'aspirants aux fonctions publiques? Et ces aspirants, n'étant

préparés à rien autre chose, ne deviennent-ils pas fatalement, lorsque ces fonctions leur manquent, des fruits secs et des déclassés? »

Je ne m'arrêterai pas à réfuter l'une et l'autre de ces objections. Accuser ceux qui présentaient la réforme de préparer la ruine des études antiques après les déclarations si nettes, tant de fois répétées, du directeur de l'enseignement secondaire, du vice-recteur de la Seine, du ministre de l'instruction publique, c'était un simple procès de tendance qu'il eût fallu du moins étayer de quelques preuves. Quand on connaît les habitudes de la bourgeoisie française, son respect de la tradition, son goût pour les habitudes anciennes, il n'était pas à craindre, ce semble, que de bien longtemps les classes de grec et de latin se trouvassent exposées à manquer d'élèves dans nos lycées. Une chose est certaine tout au moins, c'est que les études grecques et latines sont chez nous en décadence depuis tantôt un demi-siècle. Lequel vaut mieux dans leur propre intérêt : ou continuer l'état de choses actuel, qui ne peut en se prolongeant que s'aggraver, ou fortifier nos classes grecques et latines en les débarrassant de leurs queues, non pas seulement inutiles et encombrantes, mais encore funestes?

Et du même coup tombent les objections des autres adversaires de la réforme. Eh bien, oui! il ne faut pas se le dissimuler, le but de cette réforme était de créer à côté de l'enseignement secondaire, donné à l'aide des langues anciennes, un autre enseignement secondaire donné sans elles, et d'une valeur intellectuelle à peu près égale. Il eût surtout appelé à lui les élèves qui ne réussissent pas aujourd'hui à profiter du premier. Mais où donc était le mal? Est-ce que cet enseignement ne compte pas aujourd'hui trop d'élèves auxquels il ne sert à peu près de rien? Ne serait-ce pas un beau résultat de mettre à leur portée un autre enseignement également excellent, dont ils auraient du moins chance de profiter? Croit-on que celui-ci, avec ses programmes littéraires et scientifiques, fasse plus que l'autre la part belle aux paresseux, et que l'application n'y soit pas aussi nécessaire qu'ailleurs?

On dit que cet enseignement ne préparera pas plus que le premier à la vie réelle parce qu'il aura, lui aussi, comme principe la culture intellectuelle et désintéressée. Erreur! Car ceux auxquels il aura appris les langues vivantes, l'histoire, la géographie, l'économie politique, les sciences, entreront dans la vie munis de connaissances précises et d'outils de travail précieux. On dit qu'il augmentera le nombre des déclassés en contribuant pour sa part à en former un bon nombre. Erreur encore! Car les déclassés dangereux dans une société sont les individus que l'éducation n'a faits bons à rien ; et il y en aura moins quand ceux qui aujourd'hui essuyent, de classe en classe, suivant l'expression consacrée, la poussière des bancs dans les classes de grec et de latin, trouveront ailleurs un enseignement capable de faire d'eux des hommes. Et quant au prétendu argument démocratique que l'on invoquait, nous estimons qu'il eût été mieux à sa place dans les colonnes d'un journal intransigeant que dans une commission du conseil supérieur de l'instruction publique.

V.

Tel était le point essentiel, nous pouvons même dire le point unique du débat : y aurait-il ou non désormais en France un seul type de l'enseignement secondaire, comme par le passé, ou deux types divers, mais équivalents? Ce n'est pas là-dessus cependant que l'on a le plus longuement discuté au sein de la commission.

L'humanité aime partout les questions de forme; elle les aime en France plus que n'importe où. Les questions de forme ont ce grand avantage qu'elles se prêtent à toutes les subtilités; elles permettent aussi parfois d'escamoter le fond, quand on sent quelque timidité ou quelque embarras à se prononcer sans ambage sur le fond. J'ai dit comment le ministère de l'instruction publique, voulant organiser l'enseignement secondaire français, avait été amené tout naturellement à s'emparer pour cette œuvre nouvelle de l'enseignement spécial qui existait depuis vingt ans, qui s'était transformé peu à peu, qui se rapprochait beaucoup déjà de l'œuvre qu'il projetait; j'ai dit comment la commission instituée au mois de mars et la section permanente du conseil supérieur l'avaient suivi dans cette voie. L'enseignement spécial a joué, dans les délibérations de la commission du conseil, un rôle tout à fait important; ou, si l'on aime mieux, on a beaucoup joué, dans cette commission, de l'enseignement spécial. Le consciencieux rapporteur n'a rien omis de ces débats mémorables.

On a, de part et d'autre, fait preuve d'une subtilité accomplie et d'une érudition qui n'a rien laissé à désirer. Nous ne pouvons qu'admirer les ressources d'esprit des divers orateurs. Il s'est agi de rechercher quelle avait été la pensée de M. Duruy en fondant, en 1865, l'enseignement spécial, ce qu'il avait voulu faire, et si l'on était en train aujourd'hui ou de développer ou de détruire l'œuvre du ministre de Napoléon III. Rapports, circulaires, discours de M. Duruy, on a tout recherché, tout exhumé, tout invoqué; on a opposé les phrases aux phrases et les lignes aux lignes. « M. Duruy, ont dit les uns, se préoccupait avant tout du côté utilitaire ; il appelait le nouvel enseignement l'enseignement secondaire *spécial;* il a insisté sur le côté pratique et professionnel; il voulait que les études fussent tournées surtout, non du côté de la théorie scientifique, mais du côté des applications de la science; il disait nettement qu'il fallait préparer des jeunes gens aux

carrières de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. L'enseignement nouveau, tel que vous voulez l'organiser, aura un tout autre but et de tout autres résultats; donc vous démolissez l'œuvre de M. Duruy en prétendant la respecter, vous dénaturez le caractère d'un enseignement qui a réussi, et par là même vous le compromettez ! »

« — Du tout! répondaient les autres; M. Duruy lui-même, en fondant l'enseignement spécial, n'a-t-il pas insisté à diverses reprises sur le caractère littéraire de cet enseignement? N'y a-t-il pas fait, tout exprès, une part considérable à la culture intellectuelle? Il n'a donc pas visé uniquement à préparer la jeunesse à l'exercice de certaines professions supérieures aux professions manuelles; il a voulu que l'enseignement spécial fût un véritable enseignement *secondaire*, et il l'a dit. Ce n'est donc pas détruire son œuvre, c'est la continuer, c'est la développer, que donner à l'enseignement spécial un caractère de plus en plus théorique et intellectuel, que lui ôter même ce titre d'enseignement spécial, trop humble et trop modeste, pour lui donner le titre d'enseignement classique français. Depuis longtemps déjà cet enseignement spécial s'est modifié sans que personne y trouvât à redire, même son fondateur; les programmes de 1882 l'ont agrandi et élevé : en complétant ces programmes, en portant de cinq années à six la durée des études, on ne fait qu'améliorer ce qui existait déjà; on n'a point à s'inquiéter des effets qui suivront. »

J'ai peu de goût personnellement pour les discussions byzantines. Je tiens peu à savoir qui, dans ce débat de forme, a eu tort ou raison, et qui a pu citer les phrases les plus longues et les plus significatives des rapports de M. Duruy. Les discussions de 1865 sont aujourd'hui bien loin de nous. Il ne s'agit pas de savoir ce que voulait ou ne voulait pas faire, il y a vingt et un ans, un ministre, si intelligent et si bien intentionné qu'il fût. Ce qui nous importe, c'est de savoir ce qu'il convient de faire, dans l'intérêt du pays et de l'instruction publique, en l'an 1886, où nous sommes.

C'est pourtant cette question de forme qui l'a emporté dans la commission du conseil supérieur. C'est, tout au moins, sur elle que l'on a voté; c'est sur elle que l'on est convenu de se compter. On a choisi la question du nom à donner à l'enseignement appelé jusqu'à présent *enseignement secondaire spécial*. Garderait-il la qualification de *spécial*, ou recevrait-il, comme le demandait le ministère, celle de *classique français?* Par dix-neuf voix contre onze, la commission s'est prononcée pour le maintien du nom d'*enseignement spécial*.

Il ne reste d'ailleurs aucune équivoque sur le sens et la portée de ce vote. Le rapporteur lui-même a pris soin de mettre ce point bien en lumière.

« Votre commission, a dit M. Rabier, a voulu indiquer qu'elle repousse formellement l'idée d'une assimilation de l'enseignement en question avec l'enseignement classique. Pour elle, il n'y a qu'un enseignement vraiment classique : c'est l'enseignement dont la base est l'étude des langues anciennes.

« Tout autre enseignement qui tendrait au même but par d'autres moyens ne peut être à son avis qu'un simulacre d'enseignement classique dont le besoin ne se fait point sentir. Dans la pensée de votre commission, la réforme projetée ne doit donc pas être conçue comme une transformation, un déclassement de l'enseignement spécial. Cet enseignement doit rester ce qu'il est : un enseignement à tendance pratique, utilitaire. Il doit être tout entier dirigé en vue de former des esprits tels précisément qu'en réclament l'agriculture, le commerce et l'industrie. »

Le conseil supérieur a, comme il fallait s'y attendre, ratifié les décisions de sa commission.

Depuis que la session est terminée, deux membres du conseil ont pris la parole pour justifier leur vote. M. Michel Bréal, dans une lettre adressée en même temps à la *Revue bleue* et au journal *l'Université*, a écrit : « Mon avis est que chaque enseignement conserve et accuse nettement son caractère propre; que l'enseignement classique soit classique et que l'enseignement spécial soit spécial. Je ne puis donc pas approuver les projets qui tendent à rapprocher le spécial du classique, ni *vice versa*. » Il a écrit également, répondant à l'interprétation donnée à certaines phrases prononcées par lui au mois de février dernier : « qu'il ne lui serait pas venu à l'idée de remettre à des jeunes gens ayant appris la comptabilité et la géographie commerciale un brevet attestant qu'ils savent le grec et le latin ».

M. Berthelot a écrit de son côté, dans une lettre à la *République française*, qu'il n'était pas l'adversaire de l'enseignement nouveau, de quelque nom qu'on l'appelât; qu'il avait au contraire concouru de tout son effort à son développement :

« Mais, ajoutait-il, il a paru à beaucoup de bons esprits qu'il devait conserver sa sphère propre, distincte de celle de l'enseignement classique proprement dit. En effet, dans l'entraînement de leur prosélytisme, un certain nombre de personnes ont proclamé qu'il fallait se hâter de faire disparaître notre enseignement classique en le réduisant à quelques rares adeptes et pousser de force les jeunes générations dans les nouveaux cadres. »

Et M. Berthelot continuait ainsi :

« Pour hâter cette suppression, on voulait prendre le nom même de l'enseignement classique, afin que le public ne s'aperçût pas de la substitution et changeât de système sans s'en douter.

« Le nouvel enseignement, qui ne réclamait naguère qu'une place à côté de l'ancien, changeait subitement d'allures :

C'est à vous de sortir, vous qui parlez en maître.

« Je ne sais ce que l'avenir nous réserve. Peut-être, en effet, l'enseignement des langues anciennes est-il destiné à disparaître. Mais ce que MM. Bréal, Janet, G. Boissier et moi-même, qui n'avons jamais pris l'attitude des esprits rétrogrades, ce que nous réclamons, c'est que l'on n'opère pas une semblable substitution d'une façon brusque, en appliquant tout l'effort de la machine administrative à la suppression violente d'un mode d'éducation qui a fait la grandeur intellectuelle de la patrie et contribué à donner à l'esprit français son caractère propre et sa puissance universelle. »

On le voit, M. Bréal considère l'enseignement spécial comme un enseignement dont la comptabilité et la géographie commerciale sont le fond, très utile d'ailleurs à certaines professions, mais qui doit s'interdire toute ambition un peu relevée; M. Berthelot voit en lui, tel que le voulait faire le ministère avec un nom nouveau, un envahisseur, un usurpateur, disant : « La maison est à moi », menaçant ces études antiques qui ont fait la grandeur de l'esprit français et bien résolu à les expulser définitivement de nos lycées, grâce à la complicité et à l'effort de la « machine administrative». Ce qu'il y a de fondé dans l'une et l'autre de ces critiques, quelle que soit l'autorité légitime de ceux qui les ont formulées, nos lecteurs en peuvent juger.

VI.

Je disais plus haut qu'il était difficile de décider si en cette affaire le ministère de l'instruction publique avait été plutôt vainqueur ou plutôt vaincu. On voit, en effet, où il a été vaincu. Le conseil supérieur a « repoussé formellement » toute assimilation de l'enseignement français avec l'enseignement grec et latin; il a maintenu le nom de l'enseignement spécial; il a déclaré que pour lui « il n'y avait qu'un enseignement vraiment classique : c'est l'enseignement dont la base est l'étude des langues anciennes ».

Mais, si l'on partait de ce principe, il fallait, ce semble, être logique et aller jusqu'au bout. Il fallait ramener l'enseignement spécial au caractère à peu près exclusivement pratique et utilitaire que lui avait donné M. Duruy à l'époque de sa fondation. Il fallait le borner à bien instruire des agriculteurs, des commis, des contremaîtres, des industriels. Il fallait défaire ces programmes de 1882 qui avaient accordé tant d'importance aux lettres, à l'histoire, aux théories scientifiques et générales. Il fallait en particulier revenir sur cette décision du conseil supérieur qui, en instituant le baccalauréat spécial, en avait fait un titre qui permettait de se présenter à la licence ès sciences. Chose curieuse, en effet! On ne veut pas qu'un élève de l'enseignement spécial puisse se considérer comme l'égal intellectuellement d'un élève du vieil enseignement, et cependant il peut, depuis 1882, devenir, comme tout autre, licencié, puis docteur ès sciences; il peut parvenir aux plus hauts grades de l'Université, aspirer au professorat dans nos Facultés, enseigner à la Sorbonne!

Le conseil supérieur n'a pas eu cette logique ou, si nous pouvons employer ce mot sans l'offenser, ce courage. Il n'a pas voulu se déjuger lui-même; il n'a pas défait en 1886 ce qu'il avait fait en 1882; il n'a pas ramené l'enseignement spécial à son humilité originelle. Il a fait plus. Par une étrange inconséquence, au moment même où il refusait dans la forme à l'enseignement spécial tout ce qui pouvait accroître sa dignité, il a accepté tout ce qui, dans le fond, pouvait augmenter cette dignité et faire de lui un enseignement secondaire à peu près excellent.

Le ministère proposait d'élever de cinq années à six le nombre des années d'études de l'enseignement spécial : le conseil supérieur a voté cette proposition. Le ministère proposait, pour remplir ces six années, des programmes d'un caractère presque exclusivement théorique, comprenant tout un enseignement littéraire des plus sérieux, un enseignement non moins sérieux des sciences, de l'histoire, de la géographie, de l'économie politique, du droit usuel, de la philosophie, un enseignement absolument égal à celui que reçoivent les élèves de nos lycées et, à certains points de vue, supérieur : le conseil a accepté ces programmes, sans y rien changer. Le ministère de l'instruction publique proposait, afin de retenir le plus longtemps possible les jeunes gens, de remplacer le diplôme auquel ils pouvaient prétendre à la fin de leur troisième année d'études par un simple certificat : le conseil a admis cette proposition. Loin de rien refuser au ministère, il lui a accordé plus même qu'il ne sollicitait : le ministère demandait l'enseignement obligatoire d'une seule langue vivante; le conseil supérieur a ordonné l'enseignement obligatoire de deux. Ainsi le ministère, vaincu sur la question du nom à donner à l'enseignement nouveau, est vainqueur pour tout le reste. Au moment même où l'on déclare qu'il n'y a qu'un enseignement classique, celui « qui a pour base l'étude du grec et du latin », on ne néglige rien pour constituer un autre enseignement égal, comme valeur intellectuelle, à cet enseignement!

Le ministère a été vainqueur d'une autre façon encore et plus importante au point de vue des résultats : il l'a été administrativement, et, cette fois, sans avoir de bataille à livrer. La chose importante en toute matière, c'est la sanction, et, en matière d'enseignement, cette sanction, ce sont les droits que confère un diplôme, les carrières qu'il ouvre à ceux qui le possèdent.

Le ministère de l'instruction publique pouvait consulter le conseil supérieur sur les avantages à accorder aux élèves qui auraient suivi avec profit l'enseignement nouveau et auraient fait leurs preuves de capacité : c'est ainsi qu'il avait procédé en 1882, au moment de la revision des programmes de l'enseigne-

ment spécial. Il le pouvait, mais il n'y était pas tenu. L'administration a chez nous des droits considérables; un ministre peut, en ce qui regarde son département, prendre les mesures qui lui semblent utiles à l'intérêt public; il n'est responsable que devant l'autorité législative. Le conseil supérieur est autorisé à examiner toutes les questions sur lesquelles son avis est demandé; mais il n'a pas le droit d'initiative; il ne peut agiter aucune question qui ne lui ait été soumise; il n'a, sauf en matière judiciaire, aucun contrôle à exercer sur les actes administratifs. Or, dans le cas présent, le ministère soupçonnait le conseil de n'être animé d'aucun sentiment de bienveillance à l'égard de l'enseignement nouveau; il ne se faisait aucune illusion sur l'hostilité de la majorité: on a vu qu'il n'avait pas tort. Il avait donc pris ses mesures d'avance. Au lieu de demander au conseil quelles carrières pourrait ouvrir le baccalauréat de l'enseignement français, il avait tranché d'avance la question par une série de mesures administratives. Et voici ce qui avait été décidé à la suite d'un accord intervenu entre le ministre de l'instruction publique et ses collègues des divers départements ministériels :

« I. *Ministère de l'agriculture.* — Les bacheliers de l'enseignement spécial seront admis, au même titre que les autres bacheliers, au concours pour l'École forestière et pour l'administration centrale.

« II. *Ministère du commerce et de l'industrie.* — Les candidats aux emplois dans l'administration centrale pourvus d'un grade de bachelier de l'enseignement spécial auront, comme les bacheliers ès lettres, un avantage de 10 points sur les bacheliers ès sciences.

« III. *Ministère des finances.* — Le baccalauréat de l'enseignement spécial sera assimilé aux autres baccalauréats dans les concours pour les emplois suivants :

« 1° Administration centrale. — Commis stagiaire;
« 2° Enregistrement. — Cadres auxiliaires;
« Perceptions;
« Manufactures nationales.

« IV. *Ministère de la guerre.* — 1° Le baccalauréat de l'enseignement spécial permettra de se présenter au concours pour l'administration centrale;

« 2° Il sera assimilé au baccalauréat ès sciences dans les concours pour l'École polytechnique et l'École spéciale militaire, un avantage de points étant cependant réservé aux candidats pourvus du baccalauréat ès lettres;

« 3° Il dispense de l'examen pour le volontariat d'un an.

« V. *Ministère de l'intérieur.* — Le baccalauréat spécial constituera un titre égal à celui des autres baccalauréats pour les candidats aux emplois de commis expéditionnaire à l'administration centrale.

« VI. *Ministère de la justice.* — Les candidats aux emplois de commis expéditionnaire de l'administration centrale pourront produire le baccalauréat de l'enseignement secondaire spécial au même titre que les autres baccalauréats.

« VII. *Ministère de la marine et des colonies.* — Le baccalauréat de l'enseignement spécial donnera les mêmes avantages que le baccalauréat ès sciences dans les concours :

« 1° Pour les administrations centrales de la marine et des colonies;

« 2° Pour le personnel administratif secondaire des ports et arsenaux;

« 3° Pour les emplois de pharmacien de 1re classe.

« VIII. *Ministère des postes et des télégraphes.* — Dans les divers concours, les bacheliers de l'enseignement spécial auront un avantage de points sur les autres bacheliers.

« IX. *Ministère des travaux publics.* — Le baccalauréat de l'enseignement spécial permettra de prendre part au concours pour l'emploi de rédacteur à l'administration centrale et dispensera de l'examen pour l'emploi d'agent secondaire des ponts et chaussées.

« X. *Ministère de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.* — Aux termes de l'article 8 du décret du 28 juillet 1882, les candidats pourvus du baccalauréat de l'enseignement secondaire spécial sont admis à se présenter aux examens des licences ès sciences.

« En outre, ledit baccalauréat est équivalent au baccalauréat ès sciences restreint (exigé conjointement avec le baccalauréat ès lettres) pour les études médicales.

« Il est assimilé au baccalauréat ès sciences dans les concours pour l'admission aux emplois de l'administration centrale et de l'administration académique. »

VII.

On peut maintenant se rendre compte exactement du point où nous en sommes. D'une part, le nouvel enseignement garde, par l'hostilité ou la mauvaise humeur du conseil supérieur, son nom inférieur et humilié d'enseignement spécial; d'autre part, il est constitué par le même conseil supérieur à l'état de véritable enseignement secondaire ainsi que le demandait le ministère; il ouvre à ses bacheliers, grâce aux décisions prises par les différents ministres, nombre de carrières jusqu'ici exclusivement réservées aux bacheliers ès lettres ou ès sciences; il obtient même un avantage au ministère des postes et télégraphes.

Tout bien pesé, il semble, dans cette lutte, que l'avantage soit resté au ministère. Un nom n'a jamais que l'importance que l'opinion publique veut bien lui accorder; et si l'opinion estime, avec raison, que le nom d'enseignement spécial ne suffit pas à constituer une humiliation, l'enseignement nouveau, affublé de ce nom ancien, n'en sera pas moins ce qu'il sera et n'en vaudra pas moins ce qu'il vaudra. Au surplus, ce nom même n'est pas éternel, fût-ce après le vote du conseil supérieur. Le conseil supérieur ne pouvait, lui aussi, émettre ici qu'un vœu: c'est une loi qui a donné son nom à l'enseignement spécial; c'est une loi qui,

seule, peut le changer. Rien n'empêche que la question soit reprise devant la Chambre des députés et le Sénat; et rien n'oblige la Chambre des députés et le Sénat à s'associer à la mauvaise humeur du conseil supérieur. S'il plaît à nos assemblées législatives de conférer au nouvel enseignement le titre d'enseignement secondaire classique français, il ne restera au conseil supérieur qu'à s'incliner devant l'arrêt des mandataires du pays. Si la chose n'arrive pas de suite, elle ne se fera certainement pas attendre bien longtemps.

Nous n'aurions donc, nous qui sommes des partisans résolus de la création d'un enseignement secondaire français et de la réforme nouvelle, qu'à nous réjouir, si une question ne demeurait, et qui est tout justement la question essentielle.

Les programmes du nouvel enseignement spécial sont dignes de tous éloges. Ils répondent bien aux vœux de l'opinion et aux besoins du temps; ils sont destinés à former beaucoup d'hommes distingués. L'enseignement nouveau va être pour notre corps d'officiers et d'ingénieurs, pour nos futurs fonctionnaires des différents services administratifs, une excellente pépinière. Mais deux carrières n'en restent pas moins fermées aux bacheliers de l'enseignement spécial, demain comme hier : je veux dire le droit et la médecine. Un bachelier de l'enseignement spécial pourra devenir professeur à la Sorbonne, général, ingénieur en chef, chef de division dans nos ministères ; il lui est interdit d'aspirer à gagner sa vie en exerçant la médecine, de devenir avocat ou magistrat.

Pourquoi cette contradiction? Faut-il donc moins de connaissances, moins d'ouverture d'esprit, une moindre éducation intellectuelle pour diriger une armée, pour enseigner les plus hautes découvertes de la science, pour administrer, que pour soigner des malades, pour plaider devant les tribunaux ou pour rendre la justice? Est-il, dans un cas plus que dans l'autre, indispensable de savoir le grec et le latin?

D'où vient que le gouvernement, qui a procédé ailleurs par voie administrative, n'a pas cru ici pouvoir agir de même? D'où vient qu'acceptant le baccalauréat spécial comme l'équivalent des autres baccalauréats pour l'École forestière, pour l'École de Saint-Cyr, pour l'École polytechnique, pour les services administratifs, il n'a pas décidé en même temps qu'il donnerait le droit de s'inscrire aux cours de la Faculté de droit ou de la Faculté de médecine? Il le pouvait, ce semble, tout aussi bien. Est-ce la hardiesse qui lui a manqué? a-t-il craint de rencontrer ici trop de résistances et de provoquer une espèce d'insurrection?

Plus nous réfléchissons, plus il nous est difficile de comprendre les raisons de cette timidité et de ce compromis. Si l'on prétend que l'on ne peut, sans savoir le grec, faire de bonnes études médicales, puisque la plupart des maladies portent des noms dérivés du grec, nous répondrons qu'alors bien peu de nos étudiants en médecine seraient capables de faire des études médicales sérieuses; qu'il importe beaucoup plus de connaître les symptômes et la marche d'une maladie et les remèdes à lui appliquer que l'étymologie du nom de cette maladie et des remèdes par lesquels il faut la traiter; nous répondrons que ces étymologies, si l'on est curieux de les connaître, se trouvent dans quantités de dictionnaires; nous répondrons enfin que la langue grecque joue un rôle pour le moins aussi considérable dans la chimie que dans la médecine et que cependant on peut être un excellent chimiste sans savoir le grec, et que tout le monde en convient puisqu'un bachelier de l'enseignement spécial peut se présenter à la licence ès sciences.

Quant à l'étude du droit, si l'on prétend que les *Institutes* de Justinien ont été écrites en latin, nous répondrons que ces textes ont été depuis longtemps fort bien traduits en français ; qu'on ne parle pas latin à la Faculté de droit, et qu'il est beaucoup plus important de connaître les dispositions du droit romain que d'en pouvoir citer les textes.

Étudiants en médecine, étudiants en droit, c'est la science moderne surtout qu'ils ont besoin de connaître et de s'assimiler. C'est là ce qui leur sert directement pour l'exercice de leur profession ; c'est dans le degré où ils possèdent cette science qu'ils sont des hommes utiles. Ils le savent si bien qu'ils n'ont, en général, rien de plus pressé que d'oublier de leur mieux ce qu'ils ont pu, au collège, apprendre de grec et de latin. Une bonne culture, tout à la fois littéraire et scientifique, qui développe en tous sens leur intelligence, qui les prépare à recevoir avec profit l'instruction supérieure et professionnelle, qui les mette en état de lire les publications, non seulement françaises, mais encore anglaises et allemandes, et de se tenir au courant de toutes les découvertes et de tous les progrès — voilà ce que doit leur offrir l'enseignement secondaire, et ils trouveront cette préparation dans l'enseignement nouveau, qu'on l'appelle spécial ou non, au moins aussi bien que dans le vieil enseignement classique.

Au surplus, pourquoi prendre tant de précautions préventives? Quand les jeunes gens suivront les cours de la Faculté de médecine ou de la Faculté de droit, ils auront à passer nombre d'examens, à comparaître nombre de fois devant des juges, et des juges sévères, qui ne veulent pas laisser s'abaisser la valeur des grades; ils le feront à leurs risques et périls. S'ils se montrent insuffisants, ce sera tant pis pour eux! Si, pour contenter les examinateurs, il leur faut alors apprendre un peu de grec et de latin, ils le feront, et avec d'autant plus de zèle et de succès qu'ils seront stimulés par un intérêt personnel et immédiat. Mais leur fermer par avance et absolument la carrière du droit et celle de la médecine comme étant indignes d'y prétendre, c'est une rigueur que rien ne justifie.

Si nous attachons tant d'importance à cette question, c'est que la médecine et le droit sont précisément les deux principales entre les carrières libérales, celles qui, chaque année, attirent à elles le plus grand nombre de jeunes gens. Que l'on compare le nombre des élèves sortis de nos lycées qui se présentent aux écoles du gouvernement, qui aspirent aux fonctions administratives, ou celui des jeunes gens qui vont à l'École de médecine ou à l'École de droit, on verra que de ce côté est la grande majorité. On ouvre aux élèves du nouvel enseignement les autres professions ; on persiste à leur rendre inaccessibles les professions principales, qui demeurent réservées aux bacheliers du vieil enseignement classique.

VIII.

Voilà ce qui reste pour nous le grand *desideratum* de la réforme de cette année. Nous ne demandons pas mieux que de voir se faire l'essai de l'enseignement secondaire français et nous sommes tout prêts à accepter pour lui l'épreuve de l'expérience. Si cette expérience lui fait tort, si elle démontre que ses partisans se faisaient des illusions qu'il n'aura pas justifiées, s'il n'aboutit qu'à donner au pays des hommes inférieurs comme solidité de connaissances et comme ouverture d'esprit à ceux que formait l'étude du grec et du latin, nous serons prêts à nous incliner devant les résultats. Mais pour que l'expérience soit concluante il faut aussi que l'essai soit loyal. Actuellement encore nous pouvons dire qu'il ne l'est pas tout à fait. Interdire aux élèves de l'enseignement français les carrières du droit et de la médecine, c'est les placer tout à la fois dans un état d'humiliation et d'infériorité.

Les parents, en faisant choix de l'instruction qu'ils font donner à leurs enfants, se sont toujours occupés des avantages que cette instruction pourrait leur assurer dans la vie, des carrières qu'elle leur ouvrirait. Ils s'en occupent plus que jamais dans le siècle positif où nous vivons ; et en ce siècle les enfants eux-mêmes songent longtemps à l'avance à leur avenir. Le problème est d'autant plus compliqué qu'il faut choisir de bonne heure, et avant même que l'enfant ait déjà pu manifester ou sa vocation ou ses véritables aptitudes. Ce n'est plus vers quatorze ans, comme à l'époque de la bifurcation, qu'il faut aller d'un côté ou d'un autre ; c'est beaucoup plus tôt encore, au sortir des classes élémentaires, au moment d'entrer en sixième. Il faut désormais, entre dix et onze ans, aller à l'enseignement classique ou à l'enseignement français, apprendre le latin ou renoncer à l'apprendre.

Dans cette situation, que doit se dire un père de famille sensé? « Si je choisis l'enseignement spécial, même en ayant de bonnes raisons de le préférer à l'autre, qu'arrivera-t-il? Mon fils pourra certainement un jour faire un ingénieur, un officier, un fonctionnaire. Mais quoi! s'il n'a de goût ni pour l'École forestière, ni pour l'École de Saint-Cyr, ni pour l'École polytechnique, ou s'il échoue à ces concours, s'il ne lui plaît pas d'être employé de ministère, alors que fera-t-il? Il ne pourra être ni médecin, ni avocat, ni professeur dans l'ordre littéraire ; il ne lui restera plus qu'à se faire industriel, agriculteur ou commerçant. Et peut-être aucune de ces professions ne lui conviendra-t-elle! Si, au contraire, je fais apprendre à mon fils le grec et le latin, rien ne l'empêchera de devenir ingénieur, officier ou fonctionnaire, s'il est tenté de le faire. Rien ne l'empêchera non plus, si fort qu'il soit en grec et en latin, de se faire industriel, agriculteur ou commerçant, si la chose le tente ; mais, à supposer que ses goûts le portent ailleurs, il n'y rencontrera pas d'obstacle : il pourra se faire médecin, il pourra se faire avocat, notaire, substitut ou juge. Il trouvera toutes les professions libérales prêtes à l'accueillir. » Et le père de famille — qui pourrait l'en blâmer? — n'hésitera pas; le plus souvent il préférera le vieil enseignement, qui ouvre toutes les portes, à l'enseignement nouveau, qui n'en ouvre que quelques-unes.

L'enseignement spécial, dans l'avenir aussi bien que dans le passé, ne verra venir à lui que les jeunes gens les moins bien doués, les élèves de la seconde catégorie. Il demeurera en défaveur et en discrédit. Et, le jugeant sur ces résultats, on paraîtra fondé à dire : « Vous le voyez bien, l'enseignement français n'est qu'un enseignement de qualité inférieure ; il ne saurait prétendre à l'équivalence qu'on a réclamée pour lui! » A quoi, nous, ses partisans, nous répondrons, et ce sera notre droit de le faire : « Nous nions la conséquence. On lui a dit de marcher et d'agir; mais on a commencé par lui casser bras et jambes. Si l'on voulait qu'il pût soutenir la concurrence, il fallait d'abord lui offrir des conditions égales et, en lui proposant la lutte, mettre à sa disposition les mêmes chances de vaincre. Notre prétention, c'est que les jeunes gens formés par lui ne le cèdent en rien à ceux qu'instruit le vieil enseignement classique au point de vue de la culture générale de l'esprit ; or, en refusant aux premiers les avantages que vous réservez aux autres, vous les mettez dans l'impossibilité de manifester leur valeur ; vous les découragez par avance; vous ne réussirez que trop à éloigner ceux-là mêmes qui auraient fait à cet enseignement le plus d'honneur. »

Ou il faut revenir sur les exclusions qui subsistent encore, permettre aux jeunes gens pourvus du baccalauréat spécial de suivre les cours de l'École de médecine ou de l'École de droit; ou il faut reconnaître que la réforme de 1886 n'est qu'une première, timide et insuffisante réforme et, en attendant qu'on ait fait davantage, se refuser à juger cette réforme, faite dans des conditions qui ne peuvent lui être que défavorables.

Ne nous effrayons pas, du reste, outre mesure : les meilleures choses se font rarement en ce monde en une fois. Un premier pas que l'on a fait oblige toujours à faire le second pas ; et ce premier pas a été considérable. Voilà l'enseignement français véritablement constitué, en dépit du nom qui lui demeure infligé. Il a six années pour développer ses programmes, et des programmes fort bien faits. Il donne désormais accès à l'École forestière, à l'École de Saint-Cyr, à l'École polytechnique, aux carrières administratives ; il faudra bien, qu'on le veuille ou non, qu'on aille jusqu'au bout, car la logique est la grande maîtresse de ce monde ; il ne tardera pas à enfoncer, malgré les résistances, les portes de l'École de droit et de l'École de médecine.

IX.

Un dernier mot, et j'ai fini. La qualité d'un enseignement dépend avant tout de la valeur des maîtres qui le donnent. C'est à l'École normale supérieure, c'est aux bourses d'agrégation et de licence instituées auprès des Facultés, que l'enseignement secondaire classique doit, en France, les mérites qu'il possède et que personne ne lui conteste. La chose urgente, si l'on veut que l'enseignement spécial soit désormais un véritable enseignement secondaire, c'est de détruire l'École normale de Cluny. Celle-ci n'a et ne peut avoir, au fond de sa province, à de rares exceptions près, que des maîtres de qualité inférieure et des élèves insuffisants.

Quand M. Duruy l'a fondée, elle répondait peut-être à ce que l'on attendait d'elle. Il s'agissait uniquement de donner dans nos lycées, à côté de l'enseignement classique, un enseignement primaire supérieur qui préparât à l'exercice de certaines professions industrielles, agricoles ou commerciales. Mais les événements ont marché et l'enseignement spécial désormais ne garde plus rien de commun que le nom avec l'enseignement spécial créé par M. Duruy. Ce pouvait être assez alors qu'un maître de l'enseignement spécial fût un instituteur supérieur à l'instituteur de nos campagnes. L'école normale spéciale où on l'envoyait se recueillir et se perfectionner pouvait être placée à trois cents kilomètres de la grande ville ; on pouvait se contenter que ses élèves eussent passé d'abord par une école normale primaire, les dispenser même d'être bacheliers. Ils étaient à la hauteur de la tâche qui les attendait. Il en est tout autrement après les programmes de 1882, et plus encore après ceux de 1886. En créant pour les élèves de Cluny une agrégation, en leur donnant des traitements égaux à ceux des professeurs de l'enseignement classique, on a pu faire en leur faveur une assimilation que rien ne justifiait ; mais on n'a pu rien ajouter à leur savoir.

Pour élever l'enseignement spécial à la hauteur de l'enseignement classique, la chose urgente est de lui assurer des professeurs qui ne le cèdent en rien à ceux du vieil enseignement secondaire. Ces maîtres, on sait où les trouver. L'École normale supérieure et les bourses des Facultés sont là pour les recruter. Les candidats ne manquent pas ; et, dans les collèges communaux même, on est embarrassé de placer, non pas seulement les bacheliers, mais même les licenciés. Si l'on persiste à maintenir Cluny, ou l'on refusera d'admettre dans l'enseignement nouveau, pour leur préférer des licenciés ou des agrégés ès sciences ou ès lettres, les élèves sortis de Cluny — et alors l'État aura en quelque sorte manqué de parole à ceux-ci ; ou l'on continuera de donner aux élèves de Cluny les chaires d'enseignement français — et ce sera au grand détriment de cet enseignement, qui ne pourra, entre leurs mains, à de rares exceptions près, être que médiocre et demeurer ce qu'il a été durant vingt années.

Cluny supprimé, au contraire, tout devient facile ; et le ministère ne cherchera plus les maîtres dont il a besoin que là où il est certain de les trouver. Les professeurs du vieil enseignement classique et ceux du nouvel enseignement auront la même origine, possèderont les mêmes titres, auront reçu la même instruction et la même éducation ; ils ne s'aviseront plus de se jalouser ou de se mépriser les uns les autres. Ceux qui ont gardé le culte du grec et du latin ne demanderont qu'à enseigner ces langues qui leur sont chères. Ceux que leur goût appelle surtout vers l'étude de la langue et de la littérature françaises ou des littératures étrangères demanderont à être employés de préférence dans l'enseignement français. Les professeurs d'histoire et de géographie, de sciences et de philosophie, trouveront ici et là également des élèves capables de profiter de leurs leçons. On verra disparaître jusque chez les élèves ce dédain tant de fois signalé et funeste de l'enseignement classique pour l'enseignement spécial ; chaque enfant choisira son ordre d'études selon sa vocation, ses aptitudes ou la volonté de ses parents, et ne se sentira plus humilié parce qu'il aura choisi le français et les langues vivantes plutôt que le grec et le latin. Il sortira plutôt de cette division une émulation féconde, puisque les mêmes carrières seront accessibles aux uns et aux autres ; ceux qui continueront à apprendre le grec et le latin le feront sérieusement ; ceux qui renonceront aux langues mortes tiendront à prouver qu'ils n'en valent guère moins pour les ignorer et qu'ils peuvent, eux aussi, faire figure, et bonne figure, dans la vie. C'est la grâce que nous souhaitons aux uns et aux autres, et dans leur intérêt, et dans celui de la France.

CHARLES BIGOT.

VARIÉTÉS HISTORIQUES

Le second mariage de la maréchale de Montéjan

(1540)

I.

François Ier, après avoir reconquis le Piémont en 1537, avait donné à cette province pour gouverneur et lieutenant général le maréchal de Montéjan, baron de Sille et de Baupréau, l'homme le plus atrabilaire du royaume de France. Nul ne mettait en doute sa loyauté et sa bravoure ; mais c'était un esprit orgueilleux et étroit, une âme ombrageuse et violente, et ses emportements aveugles lui attiraient partout des affaires. On avait pu en juger déjà en 1532, lors de la réunion de la Bretagne à la France.

Les états de cette province ayant été convoqués alors, Montéjan, d'une ancienne famille de l'Anjou très dévouée à la couronne, est appelé à la présidence. L'affaire, habilement préparée par le chancelier Duprat et par Louis des Désert, du parlement de Rennes, était sûre, en dépit d'une certaine opposition ; mais n'a-t-on pas dit : « Gardez-moi de mes amis, car de mes ennemis je m'en charge. » La séance ouverte, les députés opposants veulent prendre la parole. Au lieu de les laisser s'expliquer librement selon leur droit, M. de Montéjan, qui les préside, intervient avec une telle violence et les maltraite d'une façon si scandaleuse, que le corps tout entier se soulève. L'affaire faillit du coup être perdue ; heureusement, elle se raccommoda.

Deux ans après, M. de Montéjan, se battant en Piémont sous les ordres de Montmorency, s'entête, malgré tous les conseils, dans la plus folle entreprise. En compagnie du sieur de Boissy, il se lance avec six cents hommes d'armes contre Ferdinand de Gonzague, qui menait dix-huit cents chevaux et six mille hommes de pied. Nulle bravoure ne le pouvait sauver. Le désastre, en effet, fut complet et rapide. Bien peu échappèrent. Montéjan prisonnier, conduit au camp impérial, une querelle violente s'éleva entre trois chevaliers qui se disputaient sa rançon. Ils allaient en venir aux mains quand, par un jugement d'arbitrage, le maître du camp l'attribua à celui qui, ayant saisi les rênes du cheval, avait ôté au prisonnier le moyen de se sauver.

Malgré ce passé peu rassurant, le roi ayant nommé Montéjan lieutenant général en Piémont, celui-ci y signale son arrivée par les plus grands troubles. Tout d'abord il se querelle avec Guillaume de Langey, gouverneur de Turin, à qui il prétend enlever ses gardes. Les procédés qu'il emploie sont tellement insultants que toute la province se tourne contre lui ; aussi doit-il céder.

« Il a fini par me demander que nous vécussions bien ensemble, écrit Langey à son frère, et j'ay voulu tout mettre sous le pied tant que je seray sous sa charge pour le service du roy ; pourtant il m'a dict des propos que le plus gros seigneur de la chrestienté ne vouldroit dire à homme portant le titre de gentilhomme... Il en a tant faict, qu'il est par deçà les monts en malveillance de tout le monde. »

Dans l'administration, même esprit : Montéjan mène tout a la diable. Ce ne sont qu'impôts arbitraires, accaparements, exactions, dilapidations et gaspillages. Le commerce est ruiné, l'agriculture ne peut soutenir ses charges. La population s'indigne, murmure, et bientôt les premiers du pays lui envoient des députés pour lui adresser des remontrances : « Dieu ayme justice, disent-ils ; les princes doivent aussi l'aymer pour régner perpétuellement. »

A ces paroles, Montéjan entre en furie :

— Allez vous-en aux cinq cent mille diables ! répond-il. Le roy ne se soucye de vos nécessités. Allez hors du pays, si vous voulez ; je le garderay bien sans vous.

Les Piémontais, consternés, ne perdent pas courage.

— Le pays ne croyt pas, répondent-ils, que le roy soit de tel vouloir et que sa bonté, clémence et libéralité ait changé.

Là-dessus, ils envoient en députation à François Ier un certain maître Georges, conseiller médecin en la ville de Turin, fort bien accompagné, pour lui porter les doléances du peuple. Le gouverneur, qui n'a laissé partir maître Georges qu'à grand'peine, le fait arrêter en route à Briançon et mener prisonnier au château de Suze comme traître et malfaiteur. Le roi, averti, ordonne qu'on le relâche et qu'il continue son chemin. Le gouverneur répond en le faisant resserrer. Il faut un second ordre du roi, et plus impératif, pour qu'il soit enfin mis dehors.

Pendant ces débats, une émeute éclate à Turin. Les soldats réclament un arriéré de paye. Montéjan, qui a joué et perdu l'argent, leur impose silence. Ils se mutinent, et le gouverneur est contraint de se retirer en son château et d'y « tenir fort » pendant cinq ou six heures, jusqu'à ce que la révolte soit apaisée.

Les désordres succédant aux désordres, François Ier sent enfin la nécessité d'un contrôle sérieux et se décide à envoyer un commissaire royal en Piémont. Pour ménager Montéjan, il couvre la charge d'une inspection des places fortes de la province, et il nomme pour la remplir Vieilleville, proche parent de Mme de Montéjan.

Vieilleville se met en route. De l'humeur dont on connaît Montéjan, on peut imaginer comment il est reçu, c'est-à-dire qu'il n'est pas reçu du tout. Au lieu de se rendre au-devant du commissaire du roi, comme c'était son devoir, le gouverneur s'enferme dans son château, et Vieilleville parcourt seul avec sa propre

suite les villes et les places fortes. Il écoute les plaintes des habitants, recueille les renseignements, inspecte toutes les choses militaires. A la suite de cette promenade, il arrive à Turin et se rend droit au château.

La réception est fort raide. Les premières paroles du gouverneur sont pour dire que, le roi n'ayant d'autre intention que de se défaire de lui, il préviendra sa volonté. De ce pas, il va se rendre auprès de Sa Majesté pour lui remettre sa charge; Vieilleville peut prendre le commandement.

Vieilleville le laisse dire ; puis, peu à peu, avec un mélange d'affection et d'adresse, il lui remontre, en parent attaché, qu'il se fera le plus grand tort du monde d'agir ainsi. Montéjan commence à s'apaiser. Vieilleville continue, l'adoucissant par quelques flatteries; puis il s'approche de son oreille et ajoute tout bas :

— Monsieur, ne jouez plus! Vous avez joué deux *monstres* (1) de la garnison de Turin, ce qui a esté cause de la mutinerie.

— Comment, mon cousin, répond le maréchal ému, le roy sçait-il cela?

— Ouy, je vous jure, dit Vieilleville ; mais Sa Majesté vous ayme tant qu'Elle ne veult pas que vous sachiez qu'Elle le sache. Vous aurez dans sept ou huit jours quatre-vingt mille escus pour réparer votre faute et donner ordre aux choses les plus nécessaires... Je vais faire mon rapport à Sa Majesté sur l'estat de la province. Toutefois je modèreray les choses en parent, amy et serviteur ; vous le reconnaîtrez.

Montéjan, ému de ce langage, continue l'entretien sur un ton plus doux, et le lendemain, Vieilleville s'apprêtant à partir, il monte à cheval pour le reconduire jusqu'à Veillanne. Comme ils cheminaient côte à côte, Montéjan demande à son compagnon s'il ne lui en veut pas de certains incidents de guerre où il reconnaît avoir manqué à la fraternité des armes. Vieilleville lui répond que dans le moment il lui en a fait intérieurement un reproche, mais qu'il n'en a gardé nulle rancune. Ils commencent alors à rappeler le compagnonnage de leurs premières armes, leurs gaietés, leurs folies, et Vieilleville évoque des souvenirs particulièrement chers à son ami.

Le terrible maréchal, en effet, à cette époque de jeunesse, avait conçu une grande passion pour la cousine de Vieilleville, Mme Philippe de Montespedon, une toute jeune fille orpheline, pupille et héritière de M. de Châteaubriand (2). Comme elle était de très vieille souche, possédant de grands biens et en avait encore de plus grands à attendre de lui, M. de Châteaubriand s'était mis en tête de ne la marier qu'à un prince du sang. Vainement donc Montéjan l'entoure de soins, d'égards et de respect ; vainement ses regards languissants témoignent de son amour; l'intraitable tuteur ne veut pas en démordre, et, voyant que Mme Philippe se montre sensible, il lui défend de parler à son « amant » ni de « luy faire aulcun attrait ». Montéjan, désolé, a recours à Vieilleville, qui prend aussitôt chaudement ses intérêts en main.

M. de Châteaubriand reconnaissait la parenté de Vieilleville par la maison de Dinan, dont ils étaient tous deux issus, et l'avait en extrême faveur. Celui-ci en profite pour s'attacher à sa personne, pénétrer dans sa confiance, et un jour il l'engage, avec sa pupille, à venir passer quelque temps en son château de Saint-Michel en Boys, où se trouvait déjà Montéjan. Là, sur ses terres, dans l'exercice de l'hospitalité, mille occasions naturelles se présentent d'user de son influence. Il entoure M. de Châteaubriand de séductions, il le charme par la cordialité de l'accueil, le touche par les démonstrations de l'amitié, le distrait et l'entraîne par mille plaisirs, si bien que le jour où on vient à parler mariage, la place est enlevée d'assaut.

A ces souvenirs, ramenés par Vieilleville avec toutes les circonstances et dans tous les détails qui les rendent présents, les derniers vestiges de la colère disparaissent de l'âme de Montéjan. L'ancienne amitié reprend son empire, il se tourne vers son compagnon et le supplie d'écarter tout ombrage. Vieilleville le promet, et, « de grande ardeur sur la flamme de cette réconciliation, ils mettent pied à terre et s'embrassent par plusieurs fois bien serrés, ce qui jette la suite des hommes d'armes en merveilleuse peine de savoir le motif de telles caresses ». Remontant ensuite à cheval, ils poursuivent le chemin jusqu'à Veillanne, où ils « soupèrent et couchèrent ensemble afin de plus librement deviser ».

Le lendemain fut aux adieux, les derniers. Le maréchal mourut l'année suivante.

II.

Mme Philippe fut-elle au désespoir de la mort de son mari? On en peut douter à la façon dont elle porta le deuil. Les natures orageuses attirent plus qu'elles n'attachent.

Que de choses d'ailleurs pour la consoler! « Ornée de grande beauté et en fleur de jeunesse », nous disent les Mémoires, « Mme Philippe, pour donner la couleur à ses qualités, était riche de soixante mille livres de rente », sans compter l'héritage de M. de Châteaubriand (dont elle ne devait d'ailleurs pas hériter). C'était en outre une personne d'esprit et d'expérience, qui savait admirablement prendre la vie par le bon bout et tirer son épingle de tous les jeux. D'humeur avenante et gaie, sans fausses prétentions, sans rêves sentimentals et chimériques, elle avait avec les hommes

(1) Argent destiné à la paye des troupes.

(2) Le mari de la fameuse comtesse, maîtresse du roi.

ce juste mélange de coquetterie et de réserve qui attire et retient sans jamais engager. Si elle s'avançait parfois un peu vite, elle savait battre en retraite, et sa façon d'aisance et de simplicité avait un grand pouvoir pour tout arranger autour d'elle.

Une fois libre, les prétendants ne manquèrent pas à sa main. Le premier qui lui « présenta son service » fut le marquis de Saluce, frère de celui qui avait en 1536 livré le Piémont à Charles-Quint. Petit de sa personne, gros et mal bâti, le marquis ne semblait nullement fait pour plaire ; cependant il reçut un accueil fort aimable et même encourageant. Mme de Montéjan avait ses vues. Songeant en ce moment à rentrer en France et sachant combien sa personne excitait de convoitises, elle s'effrayait du voyage. Or précisément le marquis de Saluce allait se rendre à la cour avec tout son train; sa compagnie pour la route serait une protection précieuse. Il s'agissait de bien se maintenir avec lui, en laissant l'avenir ouvert.

La maréchale excellait à ces tours d'adresse. Quelques mots à double entente prononcés par mégarde et bien à propos, des hésitations timides, des sourires pudiquement voilés sous les voiles de veuve, il n'en fallait pas davantage, M. de Saluce ayant été créé et mis au monde pour tomber dans le piège. Le marquis, en effet, avec les qualités méridionales, l'ouverture, l'entrain, la faconde, l'éclat de l'esprit, l'exubérance de la parole, était de cette pâte outrecuidante et vaniteuse que la main souple des femmes sait si bien pétrir au mieux de leurs convenances et de leurs intérêts. Dès la première parole de Mme Philippe, et même dès le premier silence, sa naïve fatuité prend feu. Le voilà, sûr du succès, qui met toutes voiles dehors et marche de l'avant avec audace. Non seulement il est aux ordres de la maréchale pour l'escorter à Paris; mais, sur l'assurance intérieure de l'épouser, il offre de la défrayer de tous les frais du voyage.

L'explication n'est pas poussée plus loin et on se met en route.

Ce n'était pas alors une petite affaire que le voyage de Turin à Paris, surtout pour deux gros personnages qui emmenaient des trains de conséquence. La maréchale avait gardé avec les siens tous les gens de feu son mari, et on aura quelque idée du nombre quand nous dirons qu'outre les gentilshommes, officiers, valets, demoiselles et femmes de chambre, il y avait quinze ou seize femmes de service, rien que pour les travaux à l'aiguille. Ceci, joint aux gens du marquis, avec les chevaux, fourgons, litières et tout ce qui s'ensuit, formait une troupe si imposante que par toutes les villes la foule se pressait au passage pour les contempler. Le marquis prenait plaisir à ce déploiement et donnait haut les ordres comme s'ils eussent été déjà fiancés ou mariés. Il se pavanait, se rengorgeait, faisait des plaisanteries, allant jusqu'à dire qu'il faudrait casser celui-ci, renvoyer celui-là, car la maison serait par trop considérable. Pendant ce temps Mme Philippe continuait de sourire et se montrait si accorte dans sa réserve, que la pauvre tête du marquis battait la campagne de plus en plus.

Voyageant à très petites journées, on arrive au mois d'avril à Lyon, où on avait décidé de se reposer douze jours. Là, Mme Philippe reçoit de Vieilleville des lettres qui lui sont si secrètement baillées par le courrier que nul n'en a connaissance. Et pourtant le marquis avait mis plusieurs serviteurs aux écoutes, non qu'il doutât des sentiments de la maréchale, mais pour découvrir à l'occasion ses « corrivaulx » et leur couper le chemin.

Vieilleville avait toujours été pour Mme Philippe un cousin très affectionné, un ami très sûr, et elle le savait. Ses lettres, datées de Saint-Germain-en-Laye (6 avril 1540) où séjournait le roi, lui donnaient des nouvelles de la cour. On y était « abreuvé », disait-il, de son mariage avec M. de Saluce. On annonçait qu'ils venaient à Paris tous deux pour l'accomplir, et c'était l'objet de toutes les conversations. Le roi, d'ailleurs, s'en réjouissait fort, comme d'un moyen de s'attacher le marquis; car il n'y a chose en ce monde plus que l'amour pour vous fixer en pays étranger. Le marquis une fois naturalisé par cette alliance, on n'aurait plus à craindre qu'il entrât en pratique avec l'Empereur, ni même que celui-ci essayât de le corrompre ou de l'entraîner. Enfin, on en disait tant, que Mme de Montéjan semblait se marier plutôt pour accommoder les affaires du roi et lui faire service, que pour son propre bien et agrément. Quant à lui Vieilleville, il était trop fin pour croire à un désintéressement si complet. Il ne pouvait non plus lui entrer dans l'esprit qu'ayant été dans son premier mariage une très bonne et fidèle épouse, elle ait songé si promptement à convoler à un second sans même lui avoir fait l'honneur de l'en avertir comme à son proche parent, son humble et affectionné serviteur. Il la suppliait donc de l'éclairer sur tous ces points.

Puis, il finissait en donnant créance au porteur pour un message de vive voix, auquel il la priait d'accorder une attention particulière.

Mme Philippe, après avoir lu la lettre et pris connaissance du message verbal, répond aussitôt à son cousin. Elle le remercie de la bonne opinion qu'il a d'elle, lui explique comment les difficultés de son retour en France l'ont portée à chercher la compagnie du marquis, et enfin ajoute :

« Dieu m'a de telle sorte assistée, que par sa grande bonté je suis rendue en France sans estre accordée, promise, ny contractée avec homme vivant. La présente en fera foy en face d'Église et de justice; elle oblige mon honneur et vous pourrez la montrer à qui vous vouldrez.

« Je ne puis assez m'esmerveiller du Roy, qui pense que je lui acquiers des serviteurs aux dépens et préjudices de ma bonne fortune et contre mon humeur. Je ne seray jamais

Italienne, et, si j'avois à l'estre, je fuyrois encore le marquis par plusieurs raisons que je remets à vous dire, dont la principale est qu'il n'a et qu'il n'aura jamais l'âme française. Bien qu'il dissimule avec le Roy, il ne sera pas meilleur que son frère, le marquis François, dont les trahisons ont mis en péril au siège de Fossan tant de seigneurs et braves chevaliers parmi lesquels nous avions des parents.

« J'ay au demourant bien considéré la créance que ce gentilhomme m'a remise de votre part. Je voys par là que vous pensez à moy et affectionnez mon bien plus que moymesme; de quoy je vous remercie de tout mon cœur, ne pouvant pour récompense que vous assurer que me trouverez pour jamais vostre très obligée cousine et très affectionnée amie à vous obéir.

« PHILIPPE DE MONTESPEDON.

« De Lyon, ce 12me d'avril 1540. »

Cependant le séjour de nos voyageurs touchait à sa fin. Le marquis, entendant se présenter magnifiquement à la cour, avait acheté les meubles les plus riches, et Mme de Montéjan avait aussi fort bien monté sa garde-robe. Outre cet accroissement de bagages, la galanterie de M. de Saluce ayant attaché à leur suite une bande de violons « pour amortir l'ennuy du feu maréchal », le train ne finissait pas. On envoya donc par terre à Briare les chevaux et les mulets, et le marquis et la maréchale se rendirent à Roanne, où ils s'embarquèrent sur la Loire. Leur attirail immédiat était tel qu'il ne leur fallut pas moins de six grands bateaux pour tout emporter. On faisait la cuisine à bord.

La route continue ainsi paisiblement, les voyageurs se rapprochant chaque jour de Paris. Vieilleville, qui avait ordinairement avis de leurs journées par les courriers du roi qui allaient et venaient incessamment de la cour en Piémont, se trouvait à Corbeil avec quatre-vingts chevaux quand ils arrivent à Essonne; il envoie un courrier à la maréchale pour prendre ses ordres. Elle lui répond en le priant de se montrer seulement le jour suivant à « la disnée », qui aura lieu à Juvisy. Le lendemain donc, il se présente avec sa troupe juste comme le marquis et la maréchale sortaient de table. L'entrevue est très cordiale. On devise de la bonne chère, des aventures du voyage, du plaisir du retour. On sera à Paris le soir même.

Au bout d'un instant, Mme de Montéjan se retire pour les derniers préparatifs; mais, avant de monter à cheval, elle appelle le surintendant de sa maison, le sieur du Plessis-au-Chat, gentilhomme breton, et lui commande, dès qu'ils seront à la porte Saint-Marceau, de séparer son train de celui du marquis et de s'avancer sur les fossés, entre cette porte et la porte Saint-Jacques, pendant qu'ils prendront congé.

Fut dit, fut fait.

Les voyageurs traversent le faubourg Saint-Marceau en fort majestueuse figure; puis, à la porte de la ville, Plessis-au-Chat obéit aux ordres de sa maîtresse en séparant les trains et se dirige du côté de la porte Saint-Jacques. Le marquis, étonné, pense qu'il s'égare et lui demande où il va.

— Monsieur, ils vont bien, répond la maréchale en s'avançant ; car vostre logis est à l'hostel des Ursins au cloistre Notre-Dame, et le mien à l'hostel Saint-Denis auprès des Augustins. Mon honneur me défend de loger avec vous; c'est pourquoy nous devons prendre congé à ceste heure, ce que je ne feray pas toutefois, monsieur, sans vous remercier très humblement de la bonne compaignie qu'il vous a plu me faire. Quant à la dépense du voyage pour ce qui me touche, je l'ay tout par escript. Vostre maistre d'hostel et Plessis-au-Chat videront si bien cela qu'auparavant huit jours nous en demeurerons quittes. J'entends pour le regard de l'argent. Quant à l'obligation, elle me sera perpétuelle, et je ne pense pas m'en pouvoir jamais acquitter. Je vous supplye de croire que cette despartie n'est que de corps seulement. Je vous laisse mon cœur, duquel je vous prye de faire bonne garde.

Puis elle le baise en ajoutant :

— Adieu, monsieur; nous nous verrons demain au logis du roy.

Le marquis demeure « si esperdu de cette subite mutation », qu'il ne peut proférer un mot. Mais ses « soupirs et sanglots » parlent pour lui. Reprenant toutefois ses esprits, il répond :

— Madame, vostre adieu m'avoit arraché le cœur; mais vos dernières paroles et le baiser dont vous m'avez honoré me l'ont remis... Demain, comme vous dites, nous nous verrons. Mais souvenez-vous bien des promesses que vous m'avez faites, et adieu, madame.

Là-dessus ils se séparent.

Tandis que le brave marquis, entêté d'espérance, se donnait à lui-même le long du chemin les raisons sans réplique qui devaient prochainement conduire dans ses bras la belle maréchale, celle-ci arrivait à son logis et commençait son installation d'un cœur bien éloigné de son compagnon de route. Elle attendait deux visites, et, tout en donnant des ordres à ses gens, on peut supposer sans malveillance qu'elle jetait un coup d'œil sur son austère toilette de veuve et s'arrangeait pour qu'elle ne présentât pas un tour trop désobligeant. C'est qu'en effet le moment était grave. Quelques heures après, le secret du message remis à Lyon allait être mis au jour. M. de Vieilleville présentait à sa cousine le futur maître de sa main et de son cœur, le prince Charles de la Roche-sur-Yon.

III.

Le prince de la Roche-sur-Yon, frère de Louis II, duc de Montpensier, et d'Antoine, plus tard roi de Na-

varre, appartenait à la branche cadette des Bourbons, pauvre, comme on sait, et peu en faveur depuis la trahison du connétable. Le prince était un parfait gentilhomme, bien tourné, très courtois et de la meilleure grâce du monde. D'un caractère aimable et d'un esprit élevé, dans les querelles religieuses, nous dit Brantôme, il prenait toujours le parti de l'humanité et de la tolérance. Brave et vaillant autant que sage et bien avisé, fort homme d'honneur en toute chose, il ne trompait personne et tenait fidèlement ses promesses.

Vieilleville, le plus ancien et le meilleur ami du prince, avait songé dans cette alliance en même temps à sa fortune et à son bonheur ; et il n'avait pas moins songé à sa cousine en lui proposant, avec le titre de princesse et l'alliance du roi, un époux charmant, l'homme le plus aimable de toute la cour. Tous deux se convenaient si bien que, Vieilleville aidant, immédiatement ils s'entendent. Le soir même, Mme de Montéjan acceptait le service du prince.

— Si vous voulez m'en croire, lui dit alors Vieilleville, pressez-vous; le retardement seroit périlleux.

La situation toutefois était complexe.

Dès le lendemain, le marquis de Saluce arrive, brillant et paré, le cœur gonflé d'espérance, rendre visite à la belle veuve. Peut-on le « rembarrer de prime abordade », comme un malotru, après cette longue route faite si galamment ensemble? Le moins qu'on lui doive, certainement, c'est de ménager les refus, de louvoyer devant les attaques. Les choses traînent ainsi en longueur et de nouvelles prétentions s'élèvent, celles d'abord de M. d'Annebaud, maréchal de France et successeur de M. de Montéjan au gouvernement du Piémont: « M. d'Annebaud n'avoit pas une façon de courtisan très galante, ny la parole éloquente, estant mesme un peu besgue; mais il estoit un très homme de bien, d'honneur et très brave aussy », de plus, grand favori de Mme la Dauphine, Catherine de Médicis, à laquelle il s'ouvre de ses désirs dans une longue lettre écrite sur la route du Piémont, dont il allait prendre le commandement.

Trois raisons, dit-il, doivent décider Mme de Montéjan en sa faveur; la première, c'est qu'il possède la même situation que feu son mari: ainsi, elle ne descendra pas; la seconde, c'est qu'ayant rendu de grands et signalés services au roi, quand il y aura d'importants états à départir il aura la chance d'être préféré; la troisième, c'est qu'ayant des terres en Bretagne enclavées dans celles de Mme de Montéjan, entre autres la terre de Hunoday, « fort belle et seigneuriale », ce mariage apporterait à tous deux une grande commodité. Ils pourraient accumuler ensemble et faire une maison de cent mille livres de rente, « chose rare en ce royaulme, sans qualité de prince ». Il suppliait donc Mme la Dauphine de lui « moyenner ce bien ».

Au reçu de cette lettre, Catherine, serviable à ses amis, aimant d'ailleurs à patronner, prend la requête de M. d'Annebaud en faveur et fait mander la maréchale. Celle-ci se rend bien vite à ses ordres. La Dauphine commence à lui dire qu'elle la veut marier; puis, sans nommer le prétendant, elle énumère tous les avantages allégués dans la lettre.

A cette proposition, la maréchale, qui avait moins d'aplomb avec les personnes de son sexe qu'avec celles de l'autre, demeure interdite. La Dauphine nomme alors son protégé et s'attache à montrer combien ses mérites sont supérieurs à ceux du marquis de Saluce. Ce dernier, dit-elle, Italien de naissance et impérialiste de cœur, si la guerre recommence sera désarçonné au moindre soupçon et encore avec honte, car on l'appellera traître. En outre, « il est fort malaisé de sa personne, pansardement gros, malpropre, noir, basané et de fort mauvaise grace »..., tandis que M. d'Annebaud, vous l'avez vu, il est honnête et fort, « mettable en toute chose ».

Mme la Dauphine pouvait s'étendre à l'aise sur la critique du marquis : la maréchale ne le défendrait pas; mais pas davantage ne viendrait-elle à M. d'Annebaud. En ce moment, celle-ci n'avait qu'un souci en tête: se dégager de tant d'intentions bienveillantes sans mécontenter le haut personnage qui les lui témoignait.

— Je ne sçaurois dire, madame, répond-elle enfin, lequel de M. d'Annebaud ou de moy est le plus heureux qu'une si grande princesse, la plus excellente de toute la chrestienté, ayt daigné prendre la peyne de nous assembler. Que ne vous a-t-il plu, quand j'estois par les chemins, me faire desclarer vostre intention! Je l'eusse alors suivie, m'estimant trop heureuse d'estre mariée d'une telle et si rare main. Mais, madame, aujourd'huy je me trouve si avant en-propos de mariage avec un autre, que malaisément pourrois-je me retirer sans estre convaincue de légèreté et de perfidie. J'espère, du moins, que vous aurez pour agréable que je me veuille allier avec quelqu'un qui aura l'honneur d'estre un jour très humble serviteur et bien proche parent de messeigneurs vos enfants, si Dieu vous fait ceste grâce et à nous tous de vous en donner.

— Mon Dieu, reprend la Dauphine, qui seroit-ce donc?

— C'est M. le prince de la Roche-sur-Yon. Mon cousin de Vieilleville en a mis si avant les fers au feu, que je ne m'en saurois dédire sans estre accusée de légèreté et de mauvaise foy.

Désarmée par cette façon de présenter les choses, la Dauphine félicite Mme de Montéjan et lui remet la lettre de M. d'Annebaud, en lui promettant de ne lui en plus parler. Puis elle l'engage, comme Vieilleville, à presser son mariage, crainte que le roi ne s'y oppose, tant il favorise M. de Saluce.

Mais ce n'était pas si facile.

IV.

Si habile que soit une femme, elle se met toujours plus aisément dans une situation équivoque qu'elle ne s'en dégage. Mme de Montéjan s'en apercevait. Loin de se départir de ses prétentions, M. de Saluce continuait à les proclamer très haut, menant le plus grand bruit autour de la jeune veuve. Il racontait à tout venant qu'elle était engagée envers lui de manière à ne pouvoir se déprendre; il l'appelait publiquement sa *maîtresse*, à la manière du temps, et venait la voir tous les jours. Mme de Montéjan, redoutant un éclat, espérait le lasser en tournant les choses en plaisanterie. Elle riait des propos galants, les tenait sans conséquence, et de plus en plus gardait le large.

Une situation si fausse et si tendue ne pouvait cependant durer toujours. Cette façon dilatoire irritait l'impatience et la vanité du marquis, d'autant plus qu'à chaque visite il trouvait installé en la place le prince de la Roche-sur-Yon, qui n'en bougeait et semblait n'avoir cure de sa présence. Quelle poignante épine au pied que ce prince! Quelle épreuve! Se trouver ainsi chaque jour entre un seigneur froid, silencieux et poli, auquel on doit du respect en qualité de prince, et la femme dont on est épris, gaie, aimable, de la plus brillante humeur, mais toujours fuyante et insaisissable : si convaincu qu'on soit de son mérite, il y a de quoi, à la longue, vous affoler. C'est ce qui arriva au marquis.

A bout de patience et se croyant d'ailleurs encouragé par le roi, il imagine, pour sortir de cette situation, le plus singulier procédé chez un prétendant d'amour : c'est d'ajourner Mme de Montéjan, non pas devant l'official tribunal religieux, mais devant le Parlement, pour avoir à dire si elle ne lui a pas promis mariage.

Grand bruit à cette nouvelle! La cour et la ville en retentissent; toutes les conversations en sont défrayées. Et Mme de Montéjan, en recevant l'exploit, de quel œil contrit ne dut-elle pas regarder sa coquetterie?

Heureusement, dans ce temps-là, quand une femme jeune et charmante faisait une folie, il se trouvait toujour un homme par derrière prêt à la sauvegarder. Pour Mme de Montéjan, cet homme fut son cousin. Nous allons le voir soutenir l'assaut de façon à fort ébahir le Parlement et la cour.

Au jour dit, sur le commandement du roi, le Parlement se rassemble, les présidents et conseillers de la grand'chambre présents. L'audience est solennelle. Mme de Montéjan se présente, assistée de Vieilleville et d'une suite de seigneurs, dames et damoiselles. Le premier président lui fait lever la main et lui demande, en face de M. de Saluce, si elle ne lui a pas promis mariage. Elle répond non, *sur sa foy*. Le président veut aller plus loin dans l'interrogatoire, le greffier écrivant; mais elle l'arrête soudain :

— Messieurs, dit-elle, je ne m'estois jamais trouvée en face de justice comme je suis maintenant, ce qui me rend craintive de me couper dans mes réponses. Mais, pour rompre le chemin à toute subtilité dont vous savez pointiller les paroles, je desclare devant vous, messieurs, et à toute l'assistance, je jure à Dieu sur la damnation éternelle de mon âme, et au roy sur la confiscation de mon honneur et de ma vye, que je ne donnay jamais ny foy, ny parole, ny promesse de mariage à M. le marquis de Saluce, et, qui plus est, je n'y pensay de ma vye; et, s'il y a quelqu'un qui veuille dire le contraire (ajoute-t-elle en prenant Vieilleville par le poing), voylà mon chevalier que je présente pour maintenir ma parole qu'il sçait estre véritable, proférée par la bouche d'une femme d'honneur s'il en fut oncques et d'une fort femme de bien, espérant en Dieu et en mon bon droit que, sauf l'honneur de la Cour, il le fera vilainement mentir.

C'était arracher l'affaire aux gens de la loi pour la porter devant cet antique tribunal d'honneur que la coutume avait pu laisser tomber en désuétude, mais dont aucun membre de la noblesse de France, le roi chevalier moins que tout autre, ne pouvait révoquer l'autorité. Le président sentit le coup.

— Quel revers! s'écrie-t-il. Vous pouvez bien, greffier, vous retirer; car, à ce que je voys, il n'est plus icy question d'escripture. Mme la maréchale a pris un autre chemin, et beaucoup plus court.

S'adressant alors au marquis :

— Eh bien, monsieur, que dites-vous de ce passaige?

— Je ne veulx point, répond le marquis, d'une femme par force. Si elle ne veult poinct de moy, ny moy d'elle.

Il fit alors une basse révérence et se retira, sachant qu'il ne pouvait lutter avec Vieilleville, ni pour l'adresse du corps, gros comme il était, ni pour la connaissance des armes, ni pour la valeur.

Vieilleville demande alors à MM. du Parlement si Mme la maréchale ne peut pas contracter mariage en toute liberté avec qui lui plaît, puisque le marquis, de sa propre bouche, n'y prétend plus rien. On lui répond par l'affirmative. Immédiatement il se tourne vers la Cour :

— Messieurs, dit-il, s'il vous playt venir chez l'archidiacre du Hardaz, vous y trouverez M. le prince de la Roche-sur-Yon, accompagné des ducs d'Estampes, de Rohan et de Gié, qui attend Mme la maréchale pour lui estre fiancé. L'évesque d'Angers a tout préparé à cest effet.

La Cour, peu curieuse de se mêler aux débats des grands, s'excuse de cet honneur, disant qu'il faut députer quelqu'un de la compagnie pour faire rapport au roi.

Là-dessus on se sépare. Toutefois, en se retirant, un homme du Parlement prend à part Vieilleville et lui dit bien bas :

— Si vous n'aviez jeté ce combat à la traverse, vous

en aviez pour six moys, car le marquis avoit dressé un interrogatoire de quarante articles sur tous les propos que Mme la maréchale luy avoit tenus, à luy et à ses gens, et sur les baisers qu'elle luy avoit donnés par les chemins, celuy de la porte Saint-Marceau entre autres. De plus, chose grave, elle avoit promis au grand gouverneur du marquis, l'escuyer Saint-Julien, une chaisne de cinq cents escus pour sa livrée de nopces.

— Eh bien, dit Vieilleville, c'est une Française qui a battu une centaine d'Italiens.

— Ce n'est pas cela, répond l'autre; c'est vous qui estes un galant seigneur. Vous avez si bien conduict ceste affaire qu'elle a esté despeschée en moins d'une heure, et vous avez tiré Mme la maréchale d'un grand bourbier.

Ce même jour, les fiançailles furent faites, chez l'archidiacre de la Sainte-Chapelle, par l'évêque d'Angers, et quatre jours après le cardinal de Bourbon maria les fiancés aux Augustins, sans appareil ni cérémonie, selon l'usage pour les veuves.

Ainsi le rêve de M. de Châteaubriand finit par être réalisé. Sa pupille épousa un prince du sang.

G. Coignet.

LES CINQ SENS

Fantaisie paradoxale

M. Artbridge est un homme à idées positives, grand, robuste, carré des épaules, la face puissante encadrée dans une longue barbe, la moustache rasée, un véritable Américain, *self made man*...

— Bon, me dit-il; puisque ça vous amuse, je veux bien... Mais c'est un fou, un réel fou... Il a dépensé plus de quatre cent mille dollars que lui avait laissés mon frère George... Heureusement, il a pu reconstituer son capital... Maintenant il vaut encore trois cent mille dollars... Alors je l'ai fait interdire... dans son propre intérêt... Il n'est même pas enfermé, car il est inoffensif... Mais il suit un traitement... Complètement fou... Il s'imagine qu'il découvre des trésors, je ne sais quoi... Nous voici arrivés...

Devant nous était une vaste porte cochère appartenant à un enclos; par-dessus les murs apparaissaient les cimes des arbres d'un parc. Sur la droite s'élevait une belle maison à trois étages.

— Ce n'est pas une maison de santé, reprit M. Artbridge... Seulement, je lui ai adjoint un médecin et plusieurs domestiques... J'ai même fait installer des appareils hydrothérapiques... Comme ça, on le soigne chez lui...

Presque aussitôt nous entrions dans un long couloir qui partageait en deux le rez-de-chaussée. Un domestique nous fit traverser une série de pièces où les volets clos entretenaient une demi-obscurité. Des tapis épais couvraient le parquet, sur lesquels nous marchions sans bruit. Néanmoins, au moment de soulever une dernière portière, le valet se retourna et, levant un doigt, il dit :

— Doucement!

Nous étions dans une vaste salle plus sombre que les précédentes. Sous les pieds s'écrasaient des tapis plus épais; les murs, le plafond, de couleurs éteintes, étaient capitonnés. Sur un large divan qui tenait le fond, j'aperçus comme une ombre plus noire. Mes yeux, s'accoutumant à l'obscurité, je pus bientôt discerner un visage et des mains. L'ombre se levait.

— Mon neveu, dit M. Artbridge en adoucissant sa voix rude, je vous présente M. ***, dont je vous ai parlé... Monsieur ***, mon neveu, M. Arthur Logan...

Je m'inclinai. Il y eut un silence.

— Mon neveu, reprit M. Artbridge, vous souhaite la bienvenue... Il déclare qu'il sera fort heureux de s'entretenir avec vous...

Je n'avais rien entendu.

— Mon neveu, reprit M. Artbridge, ne peut parler qu'à voix très basse. Vous ferez bien de vous approcher de lui... Je vous laisse, messieurs... A bientôt...

L'ombre se leva, accompagna d'un mouvement lent M. Artbridge jusqu'à la porte. Puis, appuyant sur un bouton fixé dans la muraille, elle lança comme par miracle une nuance de plus grande clarté dans la pièce. Alors, avec mes yeux déjà accoutumés, je pus voir M. Arthur Logan tandis que, de son pas lent, il revenait s'asseoir sur le divan. C'était un grand garçon, paraissant âgé d'une trentaine d'années. On imaginerait difficilement quelqu'un d'une maigreur plus extrême. Son visage, où pointait l'ossature, était creusé de trous profonds; au fond des orbites, très loin, brillaient d'un éclat fiévreux des regards aigus pareils à des rais de soleil dans une pièce obscure; à son crâne osseux tenaient deux oreilles immenses et qui, chose singulière, allaient et venaient d'un mouvement lent; le nez, grand et pointu, formé d'un cartilage sec comme du parchemin, était de même fébrilement agité et semblait prêt à tomber sur de grosses lèvres lippues qui constituaient la seule partie charnue de ce bizarre personnage. Je vis qu'il me parlait : quoiqu'il fît visiblement effort pour prononcer distinctement, les mots coulaient sur ses lèvres ainsi qu'un liquide sur de la gélatine et je ne percevais que des sons indistincts. Il remarqua mon hésitation et força son souffle : en observant les mouvements plus nets de ses lèvres, je parvins alors à comprendre. Voici à peu près le résumé de ce qu'il me dit, de ce même souffle monotone, sans que son visage se modifiât autrement que par la contraction d'un rire narquois silencieux :

— Oui, monsieur, je suis fou..., non pas fou à lier, mais fou à enfermer. »

Je fis un geste de dénégation.

— Oh! je le sais... Que veut dire fou, d'ailleurs? Cela veut dire constitué cérébralement autrement que la plupart des hommes. Y a-t-il là de quoi se désoler?...

« Différent des autres hommes, je l'ai été dès mon plus jeune âge. A vingt ans, monsieur, leurs plaisirs vulgaires, grossiers, ne suffisaient plus à ma sensibilité. J'étais (comment dites-vous ça?) un *paroxyste*... Quelles que fussent les inventions de mon esprit avide, il me fallait toujours quelque chose de plus, que souvent je ne découvrais pas... Mon père m'avait laissé une belle fortune, gagnée au Canada dans les exploitations agricoles. Je pus quelque temps satisfaire mes fantaisies... Je tirai sûrement de la femme tout ce qu'elle peut donner. Ah! monsieur, quel domaine limité! En six mois la femme peut être toute connue. Ah! ah! ah! que les hommes sont sots... Chaque matin, ils s'imaginent que le jour se lève pour la première fois. A-t-on accumulé les mystères à propos de cette petite affaire peu compliquée! Heureusement que je suis fou!... Le vin, la chère me valaient plus de souffrances que de plaisirs. Presque tous les mets violentaient mon palais déjà trop délicat. La musique me torturait par sa brutalité... Les médecins disaient que j'étais très nerveux... Nerveux, fou, cela explique tout... J'avais eu la plus grande peine à lire quelques auteurs : cela m'ennuyait... Le jeu seul me donnait des satisfactions... C'est alors, monsieur, que je reconnus que j'étais plus *animal* que *raisonneur*... Oui, plus animal, comprenez-moi bien ; car il y a deux fonctions dans le cerveau : il y a les lobes qui reçoivent les impressions transmises par les sens, et les lobes qui convertissent ces impressions en raisonnements... Vous ne comprenez pas... Non... Je vais vous expliquer. Quand, au jeu, on m'enlevait mon or, je n'étais pas, comme les raisonneurs, désespéré par la pensée des jouissances futures que je perdais; j'aimais l'or pour lui-même, parce que son odeur me plaisait. Ah! quel parfum, monsieur! quel parfum!... Tenez, j'en ai toujours dans mes poches... »

Effectivement, il tira de son gousset quelques louis qu'il passa à plusieurs reprises sous son nez en paraissant trouver à cette action un plaisir extrême.

— A cette époque, reprit-il, je croyais que c'était seulement l'odeur...; mais vous allez voir... Si les femmes ne sont pas variées, elles font payer cher leur monotonie... Pour le jeu, c'est une bien autre affaire; mais là, du moins, on n'est pas volé ; il y a la question de quantité... En moins de deux ans j'avais dépensé toute ma fortune; mes parents parlèrent de me faire interdire... J'étais très perplexe et à peu près décidé à mourir, car j'avais usé de toutes les jouissances humaines et, encore qu'elles soient assez médiocres, je ne pouvais me résigner à une existence tout à fait banale.. Ah! l'horrible nuit que je passai... Le lendemain, en me promenant autour de la ferme paternelle, je songeais à cela et j'avais peine à ne pas crier sous la souffrance de mes nerfs surexcités, lorsque..., lorsque je sentis l'or!... Je le sentais, vous entendez bien, par l'odorat... Pour sûr, il y avait de l'or, là..., à moins de vingt mètres, sûrement... Je cherchai...; rien... : c'était sous terre... J'allai trouver mon ancien fermier, je le persuadai, il fit creuser un trou. A sept mètres, monsieur, à sept mètres, il y avait un filon d'or! Je partageai le produit de ma découverte avec le fermier : ce fut l'origine de ma nouvelle fortune... Je n'avais pas confié à cet homme les circonstances qui avaient accompagné la trouvaille; tandis qu'il se ruinait à faire d'autres recherches, j'allais, moi, en Californie. Quelle odeur d'or, monsieur! Mes narines frémissaient. En deux ans, je découvris les plus beaux placers, et ma part, déposée à San-Francisco, atteignait presque quatre cent mille dollars... Mais refaire ma fortune n'était plus mon seul souci. J'étais sur la voie. Mon odorat se perfectionnait étrangement. Non seulement je *sentais* la présence de l'or, mais je pouvais évaluer à vue de nez (c'est le cas de le dire) la quantité du métal et la distance à laquelle il se trouvait. Hein? que pensez-vous de cela?

Ici, il s'arrêta un moment.

— Je revins à Montcalm, où j'appris que mes parents persévéraient dans leur dessein. J'allai rendre visite à mon oncle Artbridge. Il ne me ressemble pas, comme vous avez pu le voir. Je lui annonçai ma fortune rapide en lui expliquant quelle étrange faculté s'était révélée en moi : il ne me crut pas. Je lui montrai les titres de ma fortune : il les examina, fit semblant de m'approuver et m'offrit même de me reconduire en voiture chez moi... C'est dans une maison de santé qu'il me mena! Depuis lors, il gère mes biens avec la plus stricte probité, je dois le dire, et j'ai fini par lui laisser croire que j'étais fou... D'ailleurs je le suis, vous dis-je...

Il partit d'un long éclat de rire.

— Eh bien, j'en suis très content, très content. C'était l'existence qu'il me fallait. Sans cela, qui sait si j'aurais fait jamais mes grandes découvertes?... Qui le sait?... J'étais un jour étendu à cette place...; mais alors la pièce n'était pas si noire; un rayon de soleil traçait en l'air un cylindre de poussière lumineux. Justement, je rêvassais; je songeais que ce pays sent étrangement le marbre..., oui, monsieur, le marbre... Permettez-moi d'anticiper : ce n'est pas l'or seulement qui a pour moi une odeur. Tous les corps..., tous..., et je sens très bien les odeurs d'un pays... C'est comme une gamme dont la dominante est donnée par la nature du sol : ici c'est le marbre; là, ce sont les sels de fer..., vaste accompagnement d'un air que jouent les variétés des plantes, des créatures... Mais patience...; nous y viendrons, nous y viendrons... Donc je regardais les poussières lumineuses vibrionner dans l'espace. Machinalement, je fixais l'un après l'autre ces atomes impal-

pables et je m'amusais à les suivre jusqu'à leur perte dans la pénombre... Leur perte?... pourquoi leur perte?... Mais non, je les suivais très bien, partout... Je les suivais..., j'en voyais l'air rempli, et les objets ne m'apparaissaient plus qu'au travers d'un nuage d'atomes... Merveille!... Étais-je donc en voie d'acquérir une acuité de vue égale à la puissance de mon odorat? Dès lors, monsieur, je m'occupai avec passion de perfectionner mon organe. Bientôt je distinguai en tout temps, dans ma chambre, les poussières, les microcosmes; fait plus curieux, je pus reconnaître, le lendemain, à leur forme, plusieurs atomes dont, la veille, j'avais remarqué la présence.

Il s'arrêta un instant et ouvrit démesurément ses yeux bizarres.

— Tenez, en voici un qui est depuis plus de cinq mois dans cette pièce... Je l'appelle Zizi...

Il me montrait un point dans l'espace. J'essayai vainement de distinguer quelque chose. Il ricana :

— Ah! ah! ah! vous ne voyez rien, vous; vous ne voyez rien... Non..., il ne voit rien! (Il redevint sérieux.) Eh bien! monsieur, découvrez-vous la source de mes incommensurables jouissances? Je cherchai aussitôt le rapport nécessaire qui devait exister entre l'intensité de mon odorat et l'acuité de ma vue. Je m'occupai de développer l'un et l'autre sens... Il faut prendre pitié de votre inexpérience de ces choses et vous montrer progressivement les résultats auxquels je suis parvenu. Sachez donc que pour moi, l'air..., ce que vous appelez l'air... n'existe pas... Mon œil est, à volonté, un télescope ou un microscope... Je vois dans l'espace des milliards d'êtres, les uns doués de vie, les autres inanimés. Mais cela, c'est peu, et, le jour du rayon de soleil, je l'avais découvert... Sachez que je vois au travers les choses opaques... Vous en doutez? Donnez-moi ce journal...

Je lui tendis un numéro du *Journal des Débats*. Il l'ouvrit, l'appuya sur son genou, de façon à enlever au papier toute transparence, et il me lut ainsi lentement une information de la seconde page, imprimée par conséquent à l'intérieur.

— Remarquez, me dit-il avec son mauvais rire, que c'est réellement un journal opaque... Ceci n'est rien.

Il étendit la main, prit sur un guéridon une plaque d'acier poli qui mesurait au moins deux millimètres d'épaisseur et me pria de l'appliquer sur le journal en élevant le tout vers la lumière. Puis, arrondissant encore ses yeux étranges, il lut rapidement quelques lignes. J'enlevai la plaque : cela était réellement écrit!

— Que dites-vous de cela? reprit-il (sa voix devenait narquoise et s'imprégnait d'une froide méchanceté, comme s'il se fût moqué de moi)... Dieu, que vous êtes drôle avec votre étonnement! Question de quantité, purement et simplement, monsieur; question de quantité... Pas de miracle... Prenez une feuille de papier, appuyez-la sur du caractère imprimé : vous lirez au travers. Mais déjà un autre, pourvu de moins bons yeux, ne distingue plus... Mettez deux feuilles, vous déchiffrez encore... Mettez-en trois; à ce coup vous ne lisez plus : un autre, mieux doué, lira encore... Eh bien! moi, j'ai une vision admirable, voilà tout!... Question de quantité... et d'exercice. Je me suis exercé avec des plaques de verre, puis avec du papier, puis avec des lamelles de métal en feuilles... Toutefois, ne l'oubliez pas, c'est le rayon de soleil qui m'a donné l'idée... Commencez-vous à comprendre quelles jouissances me procure cette précieuse faculté?... Voulez-vous une anecdote?... Ah! j'ai bien ri!... (Il lui passa sur les lèvres un sourire amer.) C'était lors de mes discussions avec M. Artbridge. Un jour, il m'avait exaspéré en prétendant que j'avais effectivement refait ma fortune dans les placers, mais de la façon la plus naturelle du monde... Je lui dis : « Prenez garde, monsieur, « ne criez pas si fort; vous avez une petite cavité dans « le poumon gauche, là, tout en haut; onze cellules « sont détruites... Je les vois... » Il haussait les épaules. J'ajoutai : « Voyez un médecin..., voyez un médecin. » Il y alla et il revint avec une figure longue d'une aune: je l'avais vu! Eh bien, il soutint que c'est sa toux qui m'avait fait deviner. (M. Logan haussa doucement les épaules en me lançant un coup d'œil fulgurant.) Certainement j'aurais pu deviner, grâce à sa toux, mais non pas comme il l'imagine : j'aurais pu deviner parce que mon ouïe est maintenant aussi perfectionnée que ma vue et mon odorat. Et c'est là peut-être, monsieur, ce dont je suis le plus fier!... Tous les corps ont pour moi, même à ce que vous croyez être l'état d'immobilité, des vibrations sonores que le moindre choc accentue. Chaque corps a sa vibration, suivant sa matière, sa forme, son volume. Je pourrais noter, je le pourrais, la musique des choses, si vos formules musicales étaient suffisantes. Mais combien elles sont barbares, grand Dieu!... Je m'explique pourquoi, dès ma jeunesse, vos accords grossiers me faisaient souffrir... J'y trouve d'horribles défauts..., de criardes sonorités... Suis-je pour cela sans plaisirs?... Non...; je sais découvrir des harmonies naturelles qui, celles-là, ne détonnent pas même à mon oreille exercée... »

Il se tut un moment.

— Tout cela n'est rien; j'arrive aux choses vraiment sublimes...

Haussant encore le ton, il se mit à crier, si on peut employer cette expression pour désigner de menus sons filés entre ses lèvres lippues :

— Et n'oubliez pas, je vous prie, que je suis un fou..., un fou...; je suis un fou...

« Comprenez-vous à quel admirable résultat j'étais arrivé? Tous mes sens étaient presque également parfaits. Pourtant, comme chez vous tous, hélas! (car vous n'avez guère que la vue, puis, loin après, l'ouïe et l'odorat, et enfin les autres), la vue, l'odorat et l'ouïe prédominaient. Ah! que le goût m'a valu

d'extrêmes plaisirs et aussi d'atroces souffrances! On peut ne pas voir, ne rien entendre, s'accoutumer à une odeur; mais on est bien forcé de manger. Or la moindre discordance cause à mon palais exacerbé des douleurs inouïes. Imaginez à la cent millième puissance l'effet d'une fausse note sur une oreille exercée... D'ailleurs, j'obviai assez rapidement à cet inconvénient: dans l'impuissance de trouver des combinaisons agréables à un goût raffiné, j'en découvris où les corps actifs se neutralisaient... Je prépare moi-même ma cuisine, une cuisine insipide... Dans certaines circonstances seulement, je calcule longtemps à l'avance des combinaisons agréables...

« A mesure que j'entrais en pleine possession de mes sens perfectionnés, j'admirais l'étonnante concordance qui s'établissait entre eux... Bientôt je reconnus, à n'en pas douter, que j'approchais de l'état d'équilibre..., vous m'entendez bien, d'*équilibre*, tandis que vous, vous êtes complètement désiquilibrés. Vous souriez?... Oui, vous êtes désiquilibrés ou, si vous aimez mieux, partiellement atrophiés... Supposez que nous soyons placés en face de la nature, du paysage de Monte-Carlo, par exemple... Je prends ce mot *paysage* dans son sens pictural... Vous, qu'est-ce que vous éprouvez? Des jouissances par la vue, qui seule, seule, vous dis-je, embrasse l'étendue. Pour que vous éprouviez quelque chose par l'odorat, il faut qu'un objet fortement odoriférant — des violettes ou une immondice — se trouve près de vous. Et cette note locale, minuscule, s'impose, domine tout le paysage... Vous voyez grand comme le mont Blanc et vous sentez gros comme un ciron... Quelle disproportion! Quelle inharmonie! De même pour les sons. Qu'entendez-vous? Une rumeur de houle, confuse, peut-être une chanson, généralement rien du tout..., le silence. Or, pour moi, monsieur, le silence n'existe pas dans la nature. Tout vibre et l'ensemble des vibrations forme un paysage de sons, comme l'ensemble des odeurs forme un paysage d'odeurs, comme l'ensemble des lignes et des couleurs est pour nous le seul paysage sensible. Et ces trois paysages de son, de vue, d'odorat, se fondent en un tout complet, qui est le paysage réel..., chose dont vous n'avez même pas l'idée avec vos sens atrophiés, votre nez rudimentaire, votre oreille imparfaite... Comprenez-vous, maintenant, que seul j'approche de l'équilibre?...

« Tenez, ce paysage de Monte-Carlo, je l'entends. Mais que la parole est impuissante! Enfin!... j'*entends* une traînante note douce et claire, planant sur l'ensemble; du nord vient une rude trépidation qui accompagne des bruissements légers; elle se heurte autour de moi à des musiques compliquées, scandées de bruissements plus aigus et de susurrements amollis; et tout cela se fond, au midi, en un vaste et mélancolique clapotement...

« Je *sens* la métallique odeur des blocs granitiques, étagés en masses colossales, où s'ajoute comme un bouquet délicat la senteur des champs d'oliviers, rehaussée des parfums tendres et capiteux des orangers, des citronniers, des frais jardins où pointent çà et là des rebuts de civilisation, tandis que me vient du sud l'humide et vivifiant arome salé.

« Et je *vois* au nord, sous le ciel bleu qu'elle semble atteindre, la gigantesque barrière des rochers alpestres qui ferme l'horizon. Du pied des crêtes dénudées descendent en bataillons serrés les oliviers verdâtres dont les feuilles frémissantes se mêlent auprès de moi, dans les parcs et les jardins, à la sombre verdure des orangers aux fruits d'or. Au travers des palmiers, des eucalyptus, des citronniers, jaillissent les villas élégantes et les hôtels. Vers les Moulins, ce paysage de rêve se continue; les vallons se creusent, les promontoires s'étagent et s'estompent vers l'Italie jusqu'à se fondre dans le ciel bleuâtre et dans la mer indigo. Sous mes pieds, les toits rouges et les murs blancs de la Condamine, que domine le vieux rocher noir de Monaco, arrondi comme une bête monstrueuse dans la mer fuyante, pleine de reflets éclatants, mêlant à l'infini son immensité au ciel sans limites... »

Il s'arrêta un instant et une nuance de tristesse apparut sur son visage.

— ... J'ai dit : j'*approche*, car je vous ai signalé moi-même les inégalités qui existaient entre le développement de chacun de mes sens. Toutefois mes trois sens parfaits sont très développés... J'appelle les autres imparfaits parce qu'ils ne peuvent pas embrasser les ensembles...; ils ne donnent que des sensations locales... On ne peut pas toucher un paysage, on ne peut pas le goûter... Ces sens n'ont pas d'étendue... Pour juger les ensembles, vous ne disposez que d'un organe : la vue. Moi, j'en utilise trois : la vue, l'odorat, l'ouïe. Imaginez quelle infinité de jouissances plus grandes je puis me donner!... Il est vrai que j'éprouve aussi plus de souffrances... Je jouis comme je souffre, par tous les pores!

Une inquiétante animation se révélait sur le visage de M. Logan. J'avais peine à éviter l'ardeur obsédante de ses regards.

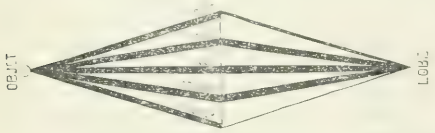
— Pour les petits objets, je puis utiliser les cinq sens : un petit objet a pour moi une *forme*, une *odeur*, un *goût*, un *son*, un *contact*. De plus, il existe entre chacune de ces propriétés des relations intimes et mystérieuses; leur ensemble constitue un accord harmonique, de sorte que la présence d'une seule d'entre elles rappelle les autres à ma mémoire... La vue vous fera connaître un sou, par exemple..., peut-être aussi le contact. Pour moi, l'œil seul, le nez seul, la saveur seule, les oreilles seules, le toucher seul me permettront de le reconnaître, grâce aux harmonies fixées dans ma mémoire par l'habitude. Toutefois, pour que la perception du sou soit parfaite, dans sa plénitude, il est nécessaire que mes cinq sens concourent au jugement..

Encore faut-il que je tienne compte de l'imperfection relative de quelques-uns.

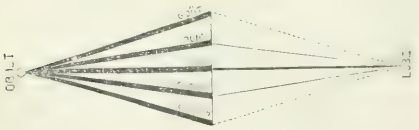
« ... Même pour les ensembles, je suis parvenu à utiliser les sens imparfaits; mais alors ce sont d'autres accords, raffinés, corrompus, presque maladifs... J'ai reconnu que la mastication de tel aliment convenait étrangement à la compréhension de certain paysage... Voilà l'embryon de ma découverte... Vous saisissez le rôle étrange, compliqué, du goût dans cette sensation... C'est comme une note puissante vibrant au milieu d'un accord dans une autre gamme... Je vous parlais à l'instant du paysage de Monte-Carlo... Pour le savourer parfaitement, je m'appuie sur une barre polie, froide et semi-cylindrique : influence du toucher, monsieur!... Vous ne sauriez imaginer combien je me suis procuré de sensations variées, différentes, en me plaçant en face d'un spectacle, les deux mains appuyées sur le dos d'un chat tigré à poil court... Tous mes sens en étaient déviés. Ah! monsieur, qu'il y aurait à dire sur ce sujet!...

« ... Tout ce que je viens de vous raconter m'a amené à penser, en fin de compte, que tout objet est *un* en réalité et n'a ni odeur, ni forme, ni couleur. La manifestation de l'objet, *une* en principe, se dévie et se subdivise en passant par les sens. Puis, chaque impression arrive sur un lobe du cerveau, où leur ensemble reconstitue une image d'autant plus semblable à l'objet que les sens sont plus parfaits. Chez moi la reconstitution est presque complète... Tenez, voici la figure. »

Il prit un pinceau enduit d'une sorte de craie délayée et traça sur un tableau noir l'image suivante :



— La force des traits indique à droite la perfection de l'organe... Vous voyez : l'ouïe, l'odorat, la vue, presque parfaits...; le goût moins parfait..., le toucher imparfait... Au contraire, voici l'image qui représente la reconstitution par vos sens, à vous :



« La vue seule possède une certaine fidélité relative de transmission...; l'ouïe et l'odorat viennent ensuite, très loin... Le goût, le toucher n'existent pour ainsi dire pas et arrêtent l'impression transmise... Hi! hi! hi! hi! hi! hi! »

Il se prit à rire pendant quelques secondes d'un rire nerveux, saccadé, toujours silencieux. Puis il répéta de nouveau, à plusieurs reprises, en me regardant fixement :

— ... Je suis fou! ah! ah! Je suis fou! fou!...

Enfin, il reprit brusquement :

— On pourrait peut-être remédier à vos organismes incomplets et, malgré vos sens atrophiés, vous procurer une conception plus exacte de la réalité des choses... Pour cela, il faudrait procéder comme les sourds qui règlent les pendules en comptant les vibrations des sonneries à l'aide de leurs dents... Il faudrait déterminer la relation normale et expérimentale des cinq sens, de telle façon qu'on puisse dire : Telle impression produite sur la vue correspond *toujours* à telle autre sur l'odorat, à telle autre sur l'ouïe... Dans ce cas, l'imagination aidant, vous arriveriez à concevoir un objet, un paysage complets et réels à l'aide de la seule vision, de même qu'un dessin jeté à plat sur une feuille suffit à vous donner la sensation des espaces... Je cherche cela, monsieur; c'est pourquoi je suis fou... Mais il y a plus : le grand, le sublime, le suprême... (Ici il s'arrêta brusquement et une vive souffrance se peignit sur son visage.) Bon, reprit-il d'un ton découragé, voici l'heure de ma douche... (Il ajouta sourdement:) Douche, sensation violente, brutale, sans rien d'agréable.

Le laquais ouvrit la porte sans bruit; M. Arthur Logan marcha tête baissée et, au moment de sortir, levant le doigt, avec un sourire triomphal il ajouta :

— La douche est violet clair opalisé...; elle sent le phosphore mêlé à des variations salines...; elle a un léger goût d'ail; elle donne un coup mol continué en impression lancinante aiguë...; elle joue une fantaisie presque en *si* bémol! Comprenez-vous ça?

HARRY ALIS.

THÉATRE-FRANÇAIS

« Hamlet »

HAMLET. — Regardez un peu ce nuage là-bas. Ne dirait-on pas un chameau?

POLONIUS. — Vous avez raison; c'est un chameau, le plus beau chameau que j'aie vu de ma vie.

HAMLET. — Eh bien, non! je trouve qu'il ressemble à une belette.

POLONIUS. — A une belette? Mais oui vraiment. La belle belette que voilà!

Ce nuage qui prend à volonté toutes les formes que notre imagination lui donne, c'est proprement le per-

sonnage d'Hamlet. Je vous assure que je n'ai pas l'âme aussi docile que Polonius; pourtant, depuis le temps que j'ai noué première connaissance avec le nuageux Hamlet, on m'a déjà fait voir dans ce jeune prince un fou à lier, un peureux à qui l'apparition du revenant a brouillé la cervelle, puis un aliéné par intermittence, qui raisonne avec toutes les apparences du bon sens quand sa vengeance le guide, quand il s'indigne contre sa mère, quand il rengaine son épée pour ne pas tuer le roi assassin au milieu de sa prière, mais qui est en proie à des accès furieux quand il insulte Ophélie ou pourfend Polonius. D'après d'autres commentateurs, Hamlet feint la folie. Il se sent entouré de dangers redoutables, il juge avec raison que le nouveau roi de Danemark doit guetter l'occasion de se débarrasser de lui : il se couvre donc de la folie comme d'un manteau protecteur, afin de tramer sa vengeance dans l'ombre et de choisir tranquillement son heure. Cet Hamlet-là, c'est l'Hamlet-Brutus. Mais on m'a encore fait voir l'Hamlet-Oreste, l'homme fatal chargé par la destinée d'une vengeance horrible dont la cruauté répugne à la douceur de son esprit et de ses mœurs, un pusillanime qui parle au lieu d'agir et qui, n'osant pas tout à fait se dérober à sa tâche, essaye de philosopher avec ses remords.

Enfin, l'autre jour, dans une magistrale étude dont le souvenir est encore tout frais dans nos mémoires (1), M. de Laveleye affirmait qu'Hamlet est un pessimiste, par opposition sans doute à l'optimiste Polonius — un des derniers représentants de cette bonne vieille gaieté danoise qui se perd tous les jours. M. de Laveleye appuyait son opinion de tant d'idées ingénieuses, il mettait bout à bout tant de petits fragments de textes habilement choisis et interprétés, qu'en le lisant j'avais fini par glisser tout doucement à son avis, à voir, moi aussi, une belette dans le nuage qui m'avait paru jusqu'ici bossu comme un chameau, à considérer Hamlet comme un assombri qui, en face d'un crime dont il est cruellement touché, conclut que tout va mal dans le monde, et qui se tuerait s'il ne craignait que les choses ne fussent encore pires de l'autre côté du tombeau.

C'est dans cette conviction que, mardi dernier, j'ai assisté à la représentation d'*Hamlet*. J'y avais apporté cette joie spéciale qui règne dans l'esprit lorsqu'après l'incertitude toujours pénible des notions contradictoires, nous jugeons que nous sommes enfin en possession d'une opinion raisonnable, d'accord avec la logique, qui contient une si grande part de vérité qu'on la peut considérer comme définitive et s'y tenir. Eh bien, cette nouvelle représentation du drame m'a rejeté dans toutes mes perplexités anciennes. Je ne suis plus du tout certain que M. de Laveleye ait raison, et je crois voir assez clairement les motifs de son erreur.

(1) Voyez la *Revue* de samedi dernier.

I.

M. de Laveleye est un philosophe, habitué à méditer le livre en main, les yeux longuement arrêtés sur chaque ligne pour saisir sous les mots la forme même de l'idée que la phrase voile toujours quand elle ne la travestit pas. Il a la patience des longues méditations, l'habitude du jugement constant et parallèle à la lecture; il n'avance point d'un pas qu'il n'ait touché l'anneau qui lie logiquement l'idée qu'on lui offre à l'idée qui précède, à celle qui va suivre. C'est avec cette discipline d'esprit qu'il a lu *Hamlet*, comme il aurait fait d'un livre de philosophie, d'un dialogue platonicien, pour y découvrir un système, au moins une certaine unité de doctrine. Il s'était dit d'avance : « Ce qui rend Hamlet incompréhensible, c'est que cette chaîne logique des idées est tout justement rompue. Je vais renouer, remettre en leur place ces tronçons épars. Et j'obtiendrai ainsi un fil continu qui me servira de guide dans l'investigation de ce labyrinthe qu'est actuellement le caractère d'Hamlet. » En raisonnant ainsi, M. de Laveleye n'a oublié qu'une chose: c'est qu'il avait dans les mains une pièce de théâtre, écrite pour la scène, et que le théâtre vit non de méditations, mais d'impressions.

L'impression directe de la pièce sur le spectateur, voilà la seule chose qu'il nous importe de connaître, le seul point de vue d'où l'on doive juger les caractères et l'intrigue. Et dans l'espèce, puisqu'il s'agit d'un drame presque informe, enfantin par endroits, écrit par un homme à demi barbare, le jugement que nous aurions intérêt à connaître, ce n'est pas l'impression forcément complexe d'un abonné d'orchestre ou de balcon, qui connaît la pièce par cœur, mais l'impression fraîche et fruste du pompier de service, d'un spectateur des quatrièmes galeries, croyant que Shakespeare est membre de l'Institut et qu'Hamlet est probablement le frère aîné du prince Waldemar.

Soyez certains que ce spectateur de bonne foi, qui n'a lu ni les commentaires de Gœthe, ni ceux de M. Tyler, ni la belle préface que M. Th. Reinach a placée en tête de sa traduction, dirait en rentrant à sa femme ceci ou à peu près : « Je ne me suis pas amusé. Le personnage n'est pas sympathique. On lui a tué son père, il veut se venger, c'est son droit, et, quand il surprend le roi dans la chapelle et qu'il va pour lui donner un coup d'épée dans le dos, il pourrait bien frapper que je ne crierais pas à l'autre : « Méfie-toi ! » Mais à quoi cela lui sert-il de tuer Polonius, le seul personnage de la pièce qui soit *rigolo*, et de faire tourner Ophélie en bourrique? Il est *maboule*, leur Hamlet. »

Changez le style, Gœthe et V. Hugo n'ont rien écrit de plus profond sur la matière. L'impression dernière que laisse l'interprétation du drame à tout spectateur de

bonne foi, c'est le « maboulisme » du prince de Danemark; entendez par là une nuance que les médecins experts formulent en cour d'assises par cette périphrase : « L'accusé ne jouit pas de la plénitude de ses facultés mentales. » Et la preuve que le public est de cet avis, c'est que le meurtre de Polonius ne rend pas Hamlet insupportable. Il ne faut pas dire qu'en donnant dans la tapisserie un coup d'épée le prince croit tuer son oncle : un homme sain d'esprit aurait, avant de frapper, pris la peine de regarder derrière la toile. Hamlet charge comme un furieux irresponsable. Mais cette irresponsabilité constatée est si funeste au personnage, que les partisans de sa feinte folie aiment mieux le charger d'un meurtre odieux et inutile, que d'avouer la folie véritable. Et, ce faisant, ils n'ont point tort, car la folie étouffe toute curiosité psychologique pour ne laisser subsister qu'un intérêt dramatique d'ordre inférieur. C'est l'incohérence dans les actes, non la contradiction, que la folie apporte; et, par l'annihilation de la volonté raisonnable, supprimant la lutte, elle supprime l'intérêt.

Mais si à la scène Hamlet semble décidément fou, que faisons-nous de toutes ces phrases profondes qui sèment son monologue et ses discours? Hamlet est un étudiant en philosophie; son esprit a été assoupli par l'analyse, l'exercice du raisonnement. Il est tout naturel qu'il ait gardé dans sa déraison ses anciennes habitudes de pensée. Tous les monomanes agissent ainsi. Le cas d'Hamlet ne fait que confirmer une règle. Que s'il en est autrement, si Hamlet est vraiment un homme qui feint la folie et se livre à des extravagances d'apparence ridicule, mais ironiques et justes au fond, c'est tant pis pour Shakespeare, mais nous ne nous en apercevons pas. Il n'y a pas pour nous autres Latins de chef-d'œuvre sans cette qualité primordiale: la clarté. Nous ne croyons pas, nous refusons de croire à la profondeur obscure. Nous vivons sous un ciel sans brouillards, au milieu de formes et de contours nets; nous ne goûtons que les conceptions lucides, et si ce suprême bon sens, ce désir de nous rendre compte de tout est un obstacle à certains plaisirs, il ne faut pas le regretter : cette qualité est le fond même de l'esprit français. Nous n'avons pas à nous faire violence, même pour admirer Shakespeare.

II.

Cette contrainte respectueuse que pour ma part je réprouve, le public se l'est visiblement imposée l'autre soir. Chacun de nous semblait chercher à duper son voisin sur ses vrais sentiments. On avait honte de se sentir indifférent en face de la représentation d'un chef-d'œuvre « consacré par l'admiration de tant de générations », interprété avec une foi si sincère par M. Mounet-Sully, monté avec tant de somptuosité par la Comédie française. On guettait l'occasion de s'exclamer, d'applaudir; au fond, c'était d'un bout à l'autre de la pièce l'ennui profond, immense, l'ennui qui n'ose pas s'étirer, mais qui appelle la chute du rideau comme une délivrance. J'ai lu la plupart des comptes rendus publiés le lendemain de la pièce : personne, il me semble, n'a eu le courage de faire cette confession; et pourtant j'ai entendu de mes oreilles deux princes de la critique qui disaient, l'un : « On ne voit pas, on entend mal ; si seulement on sentait! », l'autre : « Heureusement que la semaine prochaine nous aurons *Froufrou* pour nous dédommager. »

Et qu'on n'aille pas donner à cette déception d'autre cause que la vraie cause, l'obscurité du caractère d'Hamlet et la mauvaise conduite de la pièce. Tel que Shakespeare l'a écrit, le drame est impossible à jouer. La traduction d'Alexandre Dumas et de M. Paul Meurice l'ont transformé. L'action est allégée, endiguée, conduite aussi rigoureusement que le permettait l'étrange licence du modèle à un dénouement simplifié. Fortinbras, prince de Norvège, ne vient plus encombrer de sa présence la dernière scène du drame; le voyage en Angleterre ainsi que les meurtres de Rosencrantz et de Guildenstern ont été également supprimés. Enfin, avec autant de tact que d'audace heureuse, M. Paul Meurice a atténué ce qu'il y a de par trop fantasque et de par trop choquant dans les incohérences d'Hamlet. Il faut le louer encore, en même temps qu'il pratiquait ainsi des jours lumineux dans cette forêt inextricable, d'avoir, tout en suivant le texte avec une honorable fidélité, donné tant de liberté d'allure et, par endroits de grâce pittoresque, de fermeté à son vers.

L'interprétation, elle aussi, dans son ensemble, est supérieure. Cette égalité sans dissonances demeure le privilège exclusif de la Comédie française. S'il y avait quelque observation à faire, on pourrait dire seulement que M. Silvain, qui tient le rôle du roi, manque un peu trop de noblesse.

M. Coquelin cadet jouait le fossoyeur qui chante et boit en remuant la terre: l'intelligent acteur a bien fait de ne pas négliger ce bout de rôle, je le dis dans l'intérêt de notre plaisir; ç'a été pour lui l'occasion de composer une de ces silhouettes pittoresques où il excelle; le fossoyeur d'Elseneur peut tendre la main au paysan finaud de *la Coupe enchantée*. M. Got nous a donné un Polonius admirable. Ce rôle de gâteux me paraît aussi difficile à remplir qu'un rôle d'ivrogne; il y a là des nuances insaisissables dont la perception délicate peut seule préserver de la charge grotesque : ce n'était pas trop de tout l'art de M. Got et de sa science consommée pour y réussir.

J'ai le chagrin de dire que Mlle Reichemberg ne nous a pas fait oublier Sarah Bernhardt, que pourtant l'on avait si amèrement critiquée! Je dis tout de suite que le personnage d'Ophélie, de la folle par amour, me

paraît décidément injouable. Nous n'avons plus la naïveté qu'il faut pour le supporter. Pour traduire cette disposition du spectateur moderne, je ne trouve qu'un mot — lui aussi très moderne, — un mot d'argot, qui rende bien la nuance : Ophélie nous paraît *gnangnan*. Nous ne l'invoquons plus que comme une sorte de dame blanche passant dans un recul de ballade. Ophélie appartient à la légende; elle ne doit pas sortir du clair de lune pour s'approcher de la rampe. Sarah Bernhardt avait instinctivement compris cette disposition railleuse du public; la monotonie voulue de sa diction, sa raideur de somnambule n'allaient qu'à donner au personnage ce caractère irréel et fantomatique. Pour Mlle Reichemberg, elle demeure l'éternellement parfaite ingénue. Elle a fait un peu songer à une petite fille bien sage qui, avant d'aller se coucher, revient en chemise de nuit dire adieu à tout le monde, ou encore à la princesse Zuléma — la petite naine de la foire au pain d'épices, — qui nous dit d'une voix cassée (personne n'y croit) : « Z'ai vingt ans. »

A la première minute — je ne parle que de l'impression physique, — M. Mounet-Sully paraît trop robuste pour son rôle. Vous n'imaginez pas de quelle musculature superbe cet homme emplit son maillot noir. C'est l'Hamlet de Delacroix! et l'exagération romantique qu'il porte dans son jeu, dans toute sa personne, je la retrouve jusque dans la cambrure déclamatoire de ses mollets! Ce n'est pas trahir M. Mounet-Sully que d'insister ainsi sur sa beauté physique, sur l'art extraordinaire de sa mimique et de ses attitudes. Qu'il en soit persuadé : c'est bien plus souvent sa pantomime que sa parole — on ne l'entend pas toujours — qui emporte l'applaudissement. Bien des gens qui admirent sincèrement M. Mounet-Sully ne pouvaient s'empêcher de sourire tandis qu'il donnait au comédien les bons conseils que vous savez :

Tu m'entends, camarade?
D'un accent naturel prononce ta tirade
Et, comme tel et tel, ne grossis pas ta voix
A mettre les crieurs et les bœufs aux abois.
Il ne faut pas non plus, de ton geste rapace,
Fendu comme un compas, accaparer l'espace.
Reste maître de toi; jamais d'effet criard;
Laisse au trouble du cœur la dignité de l'art,
Et, quand la passion entraîne, gronde et tonne,
Tâche que l'on admire avant que l'on s'étonne.
Quel supplice de voir des lourdauds impudents,
Qui grincent leurs douleurs et font grincer nos dents,
Écorcher à la fois la pièce et nos oreilles,
Tandis que le parterre, à ses grosses merveilles
Stupéfait, applaudit les grands cris, les grands bras!

En effet, le parterre a applaudi.

HUGUES LE ROUX.

LES POSSESSIONS FRANÇAISES
DE
L'AFRIQUE OCCIDENTALE

Les études relatives à nos acquisitions pacifiques dans l'Afrique occidentale (1) sont faites pour nous consoler des tristes hésitations qui se sont produites autour de nos entreprises patriotiques dans l'extrême Asie. Ici du moins, tout le monde semble avoir compris que notre expansion coloniale est un double bienfait pour le pays et pour l'humanité.

Le récit des explorations et des conquêtes sans effusion de sang faites par M. de Brazza est encore présent à toutes les mémoires. Ce qu'on sait moins, c'est que nous sommes en voie de lier des relations d'amitié avec les autorités soudanaises de la ville mystérieuse de Timbouctou: mystérieuse est le mot, car il n'y a encore que trois hommes, le Français René Caillé, l'Allemand Barth et l'Autrichien Lenz, qui l'aient visitée. Au commencement de 1885, Timbouctou a envoyé un de ses principaux notables pour former des relations de commerce avec notre colonie sénégalienne. Malheureusement, nous avons laissé les Anglais prendre beaucoup d'avance sur nous dans les eaux du Niger et du Bénué; mais ni la France ni les autres nations représentées dans la conférence de Berlin n'ont souscrit à la prétention émise par sir Edward Mallet de considérer le Niger comme un « fleuve anglais », et à l'heure qu'il est une canonnière française, lancée sur ses eaux, est peut-être arrivée à Cabra, port de Timbouctou.

Il faut espérer que si nous avons négligé de planter le pavillon de notre protectorat sur les rives du Bénué quand il était si aisé de le faire (2), nous saurons, du moins, amener une partie du commerce soudanais à nos escales du haut Sénégal. La tranquillité la plus complète règne aujourd'hui en Sénégambie. Les Maures, jadis si hostiles, sont résignés à vivre en paix avec nous. Nos trois ennemis les plus remuants sont : dans la partie supérieure du Niger, le prophète Samory, sorte de cruel chasseur d'esclaves qui dévaste toute cette contrée; dans la partie moyenne, Ahmadou, sultan de Ségón, qui dispose d'une armée formidable de Toucouleurs et de Bambara; et, entre San-Sandig et Timbouctou, l'agitateur Tidiani. Quant aux peuplades des rivières du Sud, elles sont calmes depuis la création du poste d'un lieutenant-gouverneur qui les

(1) *Les Possessions françaises de l'Afrique occidentale*, ouvrage accompagné de deux cartes, par Ch. Le Brun-Renaud. — 1 vol. in-12. Paris, 1886. Librairie militaire de Baudoin et Cie.

(2) Voy. sur l'exploration du Bénué, par M. Viard, la *Revue* du 24 octobre 1885.

administre, et leurs échanges ont triplé. Nous sommes enfin solidement établis sur la côte ouest d'Afrique, et, pour ce qui est de notre nouvelle acquisition — la rive droite du Congo, c'est-à-dire la rive nord, — M. de Brazza a si bien su y préparer les voies à nos nationaux par des procédés bienveillants envers les tribus indigènes, que nos commerçants peuvent désormais sans crainte y suivre notre drapeau.

L'ouvrage de M. Le Brun-Renaud est une étude complète au triple point de vue politique, économique, scientifique. Son livre s'adresse au citoyen, au commerçant, au savant. Tous y trouveront les renseignements nécessaires, et il sera, de plus, le *vade-mecum* du voyageur.

Il y a surtout un chapitre qui nous intéresse : c'est celui qui traite des colonies de l'empire d'Allemagne. On ne se rend pas assez compte en France de la force d'expansion que la race germanique est susceptible d'atteindre. Les Allemands sont le plus migrateur de tous les peuples : leur histoire ancienne en fait foi. Si les Anglais sont si aptes à coloniser et à essaimer, c'est qu'ils ont du sang allemand dans les veines. Il faut avoir vécu hors d'Europe, il faut avoir pu observer de près la placide confiance, l'indomptable ténacité que montrent les négociants allemands dans l'administration de leurs comptoirs à l'étranger, la constance au travail, l'esprit de sagesse, de conduite et d'économie des jeunes gens qu'ils emploient, la facilité avec laquelle les uns et les autres prennent pied sans effort sous les cieux les plus divers, pour comprendre que c'est là une race à laquelle il n'a manqué jusqu'ici que des territoires lointains pour faire œuvre de grande colonisation.

Avec cela, fort peu de penchant à s'assimiler les autres races. De même que les Anglais restent Anglais partout, les Allemands conservent en tous lieux l'esprit national. Dans tous les coins du globe on rencontre des groupes de familles allemandes ne frayant qu'entre elles et des cercles de jeunes Allemands qui, à certains jours, se réunissent pour célébrer la *Vaterland* et pour se couronner mutuellement de lauriers. Là on chante des *lied*, on récite des vers, on parle des fiancées absentes, on s'échauffe à la pensée que la Germanie est le pays prédestiné à toutes les grandeurs, et les Allemands de nouveaux Romains appelés à civiliser le monde. Peu de discours, point de chauvinisme apparent, mais un profond sentiment d'orgueil et de confiance. Comme on est pauvre chez soi, que l'on a hérité d'un sol froid, en bien des endroits stérile, le moyen de réaliser ces grandes aspirations est de se répandre dans le monde et de l'exploiter à son profit. L'influence de M. de Bismarck sur les destinées du peuple allemand aura été moins grande par la révolution politique qu'il a opérée que par l'impulsion qu'il lui a donnée au dehors; il l'aura moins servi par ses succès à la guerre qu'en le poussant dans la voie qui est sa voie véritable; ou plutôt ses triomphes militaires n'auront eu, pour la nation allemande, aucun avantage plus grand et plus pratique, que de rendre possible le libre développement de sa force naturelle d'expansion.

M. Paul Deschanel nous avait montré, il y a deux ans, dans son bel ouvrage sur les établissements européens dans l'Océanie (1), par quelle adresse et quelle prudente méthode M. de Bismarck, aidé en cela par ses nationaux qui partout marchent devant lui, a semé les mers polynésiennes de dépôts de charbon allemands, de chantiers de radoub allemands, et a planté le drapeau de l'Allemagne sur tous les points où il a pu le faire sans entrer trop directement en conflit avec les puissances maritimes. M. Le Brun-Renaud nous montre maintenant comment l'Allemagne a, depuis 1883, échelonné ses établissements sur la côte de Kerry, sur la côte des Esclaves, dans les territoires de Lagos, de Cameroon, d'Angra-Pequeña, et comment, au cours même de la conférence de Berlin, elle a hissé son pavillon sur un point de la rive méridionale du Congo, entre Noki et Nuam-Mpozo, bien qu'elle n'eût pris aucune part aux pénibles explorations de l'Association internationale africaine. Au commencement de 1885, riche d'un nombre d'établissements suffisant sur la côte occidentale d'Afrique, elle a pris possession, sur la côte orientale, de Nguru, Oussagara, Ouseguha, Oukami et Chutu, points en apparence peu importants, mais qui sont, en réalité, très bien choisis, parce qu'ils aboutiront dans l'avenir aux routes des caravanes entre la côte de Zanzibar et le centre africain. Nous ne prétendons point que ces efforts ne soient pas légitimes. Ils le sont au point de vue de la lutte pour l'existence, ce qui signifie chez les grandes nations européennes la lutte pour les débouchés commerciaux. Nous disons seulement que les Allemands, nés d'hier à la politique coloniale et à la colonisation, donnent un grand exemple à la patrie de Dupleix.

LÉO QUESNEL.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — La commission du budget a discuté le rapport de M. Thomson sur le budget du ministère des affaires étrangères. — Elle a entendu les observations de M. Goblet relativement aux réductions opérées dans les budgets de l'instruction publique et des cultes. Elle a consenti à rétablir les droits d'inscription dans les Facultés de l'État; mais elle a maintenu ses autres décisions. — A l'unanimité des membres présents elle a résolu de repousser la conversion

(1) Voy. la *Revue* du 24 septembre 1884.

des obligations à court terme, de conserver le crédit affecté à leur amortissement, ainsi que le budget extraordinaire des travaux publics, et de reconstituer le budget extraordinaire de la guerre. Quant aux voies et moyens pour établir l'équilibre du budget, elle s'est prononcée pour la suppression du privilège des bouilleurs de crû. — M. Yves Guyot a donné lecture d'un rapport historique sur l'impôt sur le revenu; M. C. Dreyfus a déposé une proposition relative au même objet.

M. Granet, ministre des postes et télégraphes, a visité l'installation du nouvel hôtel des postes, dont l'inauguration aura lieu prochainement.

M. Lockroy, ministre du commerce, s'est rendu à Cluses (Haute-Savoie), pour visiter l'école d'horlogerie modèle. M. Goblet, qui l'accompagne dans ce voyage, ira ensuite à Voiron, présider à l'inauguration de la nouvelle école professionnelle. — Une délégation du conseil municipal de Paris est partie pour Londres, Bruxelles, Cologne et Mayence, afin d'étudier dans ces villes l'organisation de divers services et notamment la question des dépôts mortuaires.

M. de Freycinet, président du conseil, a quitté Paris, se rendant à Toulouse, à Montpellier et à Bordeaux. Il a prononcé un grand discours politique à Toulouse.

Les Chambres sont convoquées pour le 14 octobre.

Extérieur. — Des difficultés se sont élevées entre le résident français à Madagascar et le gouvernement hova. M. Le Myre de Vilers a réclamé le retrait de l'annexe du traité du 17 décembre, l'annulation de la concession de la banque anglo-malgache et l'extension du territoire cédé dans la baie de Diégo-Juarez. — M. de Montebello, ambassadeur de France à Constantinople, a présidé avec tout le personnel de l'ambassade à l'inauguration de l'église catholique de Prinkipo. Mgr Rotelli, qui officiait, a rendu hommage aux services rendus par la France à la civilisation dans les pays d'Orient.

Question d'Orient. — Le général Kaulbars, agent diplomatique russe, est arrivé à Sophia; il a invité le gouvernement à prolonger le plus possible la période électorale, à lever immédiatement l'état de siège et à mettre en liberté les personnes incarcérées pour participation au coup d'État. — Le duc d'Édimbourg et le prince George de Galles ont été reçus en audience solennelle par le sultan; cette entrevue ne paraît avoir eu aucune portée politique.

Lettres, sciences et arts. — On vient de trouver à l'Acropole une tête de marbre archaïque d'un beau travail, des débris de sculptures et de vases et des statuettes de bronze; à Mycènes, on a mis à découvert un monument que l'on suppose être le palais des Atrides.

Rome. — Le pape Léon XIII a nommé une commission spéciale de cardinaux chargée d'étudier la question du divorce telle qu'elle se présente actuellement dans différents États, et de formuler à ce sujet des instructions précises destinées à tous les évêques catholiques.

Angleterre. — A la Chambre des communes, le bill agraire de M. Parnell a été soutenu par MM. Morley et Dillon, repoussé par lord Hartington, et rejeté par 297 voix contre 202. La loi des finances a été adoptée en troisième lecture, et les Chambres ont été prorogées jusqu'au 11 novembre.

Allemagne. — L'association des fondeurs et lamineurs allemands s'est déclarée opposée à la participation des industriels allemands à l'exposition internationale française de 1889.

Autriche. — Le Reichsrath a ouvert ses séances. — A la Chambre des députés de Hongrie, le comte Apponyi a interpellé le gouvernement au sujet de la crise bulgare. — Le congrès des orientalistes s'est ouvert à Vienne sous les auspices de l'archiduc Rénier.

Espagne. — La reine-régente, le jeune roi Alphonse XIII, la princesse des Asturies et les infantes ont quitté Granja pour rentrer à Madrid. La tranquillité est rétablie dans la capitale. De nombreuses arrestations ont été opérées à la suite de la dernière insurrection; les prévenus vont être déférés aux conseils de guerre. L'évêque de Madrid s'est rendu auprès de M. Sagasta, président du conseil, pour intercéder en leur faveur. — On s'occupe à Barcelone d'organiser un hôpital affecté au système de traitement de M. Pasteur.

Portugal. — Le roi don Luiz est rentré à Lisbonne; le peuple de la capitale lui a fait une réception enthousiaste.

Belgique. — Un congrès catholique des œuvres socialistes s'est tenu à Liège. — La fédération de la vallée de la Meuse a organisé dans la même ville une manifestation ouvrière en faveur du suffrage universel.

Faits divers. — Une souscription a été ouverte à Paris pour venir en aide aux victimes des récentes catastrophes qui ont dévalisé les côtes du Péloponnèse et une grande partie de la Messénie. — M. Barnave, descendant du célèbre girondin, ancien condisciple de Taine et d'About à l'École normale supérieure, ancien professeur de rhétorique au lycée de Marseille, a été ordonné prêtre à Romans par l'évêque de Grenoble. — Le nouvel évêque de Fréjus, Mgr Oury, a fait son entrée solennelle dans sa ville épiscopale. — Le docteur Susini, les publicistes Lafargue et Jules Guesde, prévenus d'excitation au pillage et à la guerre civile dans un meeting tenu au Château-d'Eau, condamnés une première fois par défaut, ont été, sur leur opposition, acquittés par le jury de la Seine. — Un congrès antisémitique a été tenu à Bucharest. — Inauguration à Carcassonne de la statue d'Armand Barbès; un groupe de manifestants a arboré le drapeau rouge. — Les restes du lieutenant Palat, retrouvés par des Arabes, ont été envoyés à la famille du malheureux explorateur.

Nécrologie. — Mort de M. Ansart-Rault, ancien député républicain du Pas-de-Calais; — de M. Adam, ancien maire de Boulogne-sur-Mer, ancien administrateur des chemins de fer du Nord; — du capitaine de frégate Borius, commandant de la marine française au Gabon; — du baron de Corvaïa, ancien ministre plénipotentiaire de Venezuela à Paris; — de M. le comte de Simony, ancien colonel de cavalerie; — de M. Chabiraud, astronome, ancien maire de Niort; — des peintres allemands Édouard Steinlé et Franz Adam; — du comte Emmanuel de Beauffort, ancien page de Charles X; — du P. Betti, procureur général de la compagnie de Jésus; — de M. Romolo Federici, ancien député au parlement italien; — de M. Hippolyte Castille, romancier et publiciste, auteur des *Lettres d'Alceste;* — du marquis de Blosseville, ancien député, bibliophile distingué; — du vice-amiral baron Didelot, grand officier de la Légion d'honneur.

La littérature dans l'Amérique espagnole

Nous n'avons jamais autant admiré la merveilleuse puissance d'assimilation de la race sud-américaine qu'en lisant les *Études critiques* de M. Rafael Merchan (1). Ces sept

(1) *Estudios críticos*, par Rafael Merchan, miembro honorario de la Academia colombiana de la Lengua. — 1 vol. petit in-4°. Bogota, 1886. Imprenta de la Luz.

cents pages de texte microscopique, avec notes et citations en caractères plus microscopiques encore, nous présentent une somme énorme d'érudition, d'informations, de discussions, de faits glanés et d'idées réunies à travers tous les champs de l'esprit humain. Les seuls titres de chapitres suffiraient à nous le faire prévoir : études sur les poètes américains ; études sur Victor Hugo, sur Becquer, sur Heine ; études sur les sept *Traités politiques* de Montalvo, sur la philosophie de l'histoire telle qu'elle a été conçue par M. Philippe Perez dans son livre sur le *Doctrinarisme et l'autorité ;* études sur la poésie grecque, sur les variations qui s'introduisent dans le langage — les « stalagmites du langage », selon la très bonne expression adoptée par M. Merchan ; études sur Martinez Silva et son *Histoire ancienne,* sur les différentes écoles de poésie espagnole, sur la statistique nouvelle, etc., etc.

Tant de travaux donnent certainement une haute idée de la diligence de l'auteur. M. Merchan est journaliste et *reviewer :* on le voit à la diversité des objets qu'il embrasse ; mais il n'en étudie pas moins ses sujets à fond. Chacun est traité fort au long et avec un grand luxe de connaissances. Qu'un pareil livre soit lu et goûté dans la capitale de la Nouvelle-Grenade, qu'on y aime ces aimables ou ces graves entretiens, cela nous prouve qu'est bien mérité, le surnom d'*Athènes de l'Amérique* que l'on donne à la ville de Bogota.

Parmi toutes ces études nous en remarquons une qui est faite pour intéresser tout particulièrement les Européens : c'est celle qui est consacrée aux *Américanistes.* Nos spécialistes feront bien de la lire. Un savant colombien, M. le docteur Zerda, et un savant havanais, M. Antonio Bachiller, avaient en 1883 publié simultanément, l'un à la Havane, l'autre à Bogota, des travaux importants sur les antiquités des deux pays. Ces travaux devaient nécessairement soit se corroborer, soit se contredire l'un l'autre, car la même race — les Caraïbes — a peuplé à la fois les îles et le continent. Était-ce bien originairement la même race ? Le fait est mis en question, par la raison que les Caraïbes, paraît-il, n'étaient pas les seuls à comprimer entre deux planches le crâne de leurs enfants ; les Panches en faisaient autant, et d'autres encore : de sorte que l'examen des ossements ne prouve rien quant à l'identité d'origine des habitants que les Espagnols trouvèrent en possession du sol.

Il paraîtrait aussi qu'un autre savant américain, M. Philippe Perez, combattrait la vieille théorie qui divise en trois grandes nations d'origine distincte — l'aztèque, la péruvienne et la caraïbe — les populations des deux Amériques. M. le docteur Zerda, lui, met en doute la théorie plus nouvelle, adoptée par M. Dabry de Thiersant dans son bel ouvrage sur l'*Origine des Indiens* (1). Cette théorie, nous le savons, consiste à nous montrer des Scythes d'Asie sortant, à une époque préhistorique, du pays de Kharizm (le Turkestan), s'avançant peu à peu, à la faveur de leurs mœurs de nomades, vers l'isthme septentrional qui a formé depuis le détroit de Behring et, après avoir ainsi passé d'un continent sur l'autre, peuplant l'Amérique du Nord ; puis, dans la suite des temps, franchissant de même l'isthme de Panama et peuplant l'Amérique du Sud. Il paraît que M. Bachiller partage cette opinion, que M. Zerda la contredit et que M. Me chan se range du côté de ce dernier : « Les objections contre l'unité de race en Amérique pullulent », dit-il. Mais quel est le système contre lequel les objections ne pullulent pas ? On pourrait appeler toutes les théories non exactement scientifiques (et quelquefois les théories scientifiques comme les autres) des cibles pour les objections.

Un autre chapitre du livre de M. Merchan, qui a bien pour nous son intérêt, c'est celui qui se rapporte à la culture intellectuelle de la Havane. M. Merchan habite Bogota ; mais il est Havanais, et, du sein d'un pays libre, il gémit sur le sort de sa patrie d'origine. Tant de bonne volonté, tant de travail, tant d'essor de la part de ses compatriotes restant à moitié stériles à cause de la compression administrative exercée par l'Espagne, voilà qui attriste le patriote. Cette compression a été telle, dit-il, qu'après la guerre de sécession les journaux de Cuba ne pouvaient pas prononcer les mots d'*esclaves affranchis,* d'*abolition,* d'*émancipation,* etc., et qu'ils étaient obligés de recourir à des périphrases comme comme celles-ci : « les nouveaux citoyens ; ceux que favorise le nouvel ordre de choses », etc. On n'en est plus tout à fait là aujourd'hui ; mais les traditions du régime autoritaire espagnol sont telles dans les colonies, les fonctionnaires espagnols (ils nous l'ont dit et prouvé à nous-mêmes dans les Antilles) sont si pénétrés de la vieille doctrine gouvernementale que « les colonies n'existent que pour la mère patrie », qu'il faudrait des siècles de gouvernement libéral en Espagne pour la déraciner des esprits. Et encore le parti libéral lui-même devient-il infidèle à ses propres principes dès qu'il s'agit des colonies.

L'intérêt du livre de M. Raphaël Merchan réside surtout pour nous dans les informations qu'il nous donne sur le mouvement intellectuel de l'Amérique du Sud, cette Amérique qui est sortie des entrailles de notre civilisation latine et qui doit nous rester si chère. L'auteur dit quelque part que c'est surtout du côté de la France que se tournent les yeux des sud-Américains, parce que, à degré de civilisation égal avec d'autres pays d'Europe, la France leur offre l'avantage de l'analogie des mœurs et de la langue, de façon que c'est notre littérature qui leur est le plus familière. Comment voudrions-nous ignorer la leur ? Nous avons eu déjà l'occasion de le dire : elle est plus considérable qu'on ne pense. Outre les poètes, qui sont en nombre au Chili, dans la Colombie et surtout à la Havane, où il y en a eu de grands, une vive curiosité d'esprit (vertu des peuples jeunes comme des enfants) a, depuis un quart de siècle, porté les Américains vers toutes les études à la fois. S'ils n'ont pu être encore initiateurs en aucun genre, du moins ils ont été, en tous, d'intelligents élèves. Les grandes villes de l'Amérique du Sud ont vu, dans ces dernières années, surgir des Revues et des Magazines où l'histoire, l'économie politique, la science, la philosophie, toutes les branches des connais-

(1) Voy. sur l'ouvrage de M. Dabry de Thiersant le *Bulletin* du 5 février 1884.

sances humaines sont traitées par des écrivains purement américains. Mais c'est surtout dans l'Amérique du Sud (comme, au reste, en Portugal et en Espagne) que l'on trouve de ces patients travailleurs de cabinet, de ces hommes de grands loisirs qui, dans le silence de leurs vastes maisons mauresques, au fond d'un *patio* où ne pénètre aucun bruit, amassent comme la fourmi des brins d'herbe — les matériaux d'ouvrages de bénédictins.

L. Q.

Bibliographie

Pascal physicien et philosophe, par M. Nourrisson, membre de l'Institut. Un vol. in-12. — Paris, Émile Perrin, 1885.

Pascal exerce sur les esprits philosophiques une irrésistible attraction. Le savant professeur d'histoire de la philosophie moderne au Collège de France, l'auteur d'ouvrages importants sur Bossuet, sur Spinoza, sur Leibniz, ne pouvait manquer de s'arrêter et de méditer profondément devant la personne et les idées du penseur puissant auquel nous devons les *Provinciales* et les *Pensées*. Ces méditations consciencieuses ont produit plusieurs études dont se compose le volume que nous annonçons. L'auteur, dans sa préface, fait connaître par les lignes suivantes le but et l'esprit de son livre :

« La philosophie de Pascal est une philosophie vivante qui saisit à la gorge les plus frivoles ou les plus braves, mais qui ne les trouble que pour les assagir. S'ensuit-il néanmoins que cette philosophie se résolve en un scepticisme fiévreux où se réfléchiraient les perplexités mêmes qui auraient douloureusement agité l'existence de l'auteur des *Pensées?* Faudrait-il conclure que « Pascal rejette même « toute philosophie, qu'il renonce à la raison pour s'adresser « à la religion, et que sa religion ne soit qu'un fruit amer, « éclos dans la région désolée du doute, sous le souffle aride « du désespoir? » (*Des Pensées de Pascal,* par M. Victor Cousin, 3e édition, 1847, p. 162.) C'est ce lieu commun, rebattu depuis Voltaire et Condorcet, que nous avons une fois de plus cherché à réfuter, soit en rappelant les principaux traits de la biographie de Pascal, soit en exposant fidèlement l'ensemble de ses idées philosophiques. Puis, replaçant Pascal au milieu des circonstances où il vécut et des sociétés mondaines ou pieuses qui tour à tour l'accueillirent, nous avons essayé de démêler, jusque dans le plus intime détail, l'origine complexe des *Pensées* comme aussi les influences diverses sous lesquelles il les rédigea. De là notamment toute une étude sur des rapports trop peu connus avec un personnage lui-même trop oublié, le chevalier de Méré. »

En retraçant sous une forme abrégée la vie de Pascal, l'auteur s'est bien gardé d'approuver l'étrange thèse du docteur Lélut et de croire à la folie de Pascal. Le spirituel aliéniste avait construit son système sur deux faits : la prétendue *amulette* de Pascal et l'aventure du pont de Neuilly. M. Nourrisson démontre que le papier cousu dans les vêtements de Pascal n'était nullement une amulette, mais était un écrit où l'ardente foi de Pascal s'était résumée en traits enflammés pour se nourrir et se fortifier elle-même. C'est ce qu'Émile Saisset soutenait, il y a vingt-cinq ans, devant son auditoire de la Sorbonne, lorsqu'il faisait de ce mystérieux papier un lumineux et émouvant commentaire. (Voy. : *le Scepticisme; Ænésidème, Pascal, Kant*, par Émile Saisset, p. 298-301.) Il terminait en ces termes : « Qu'en dites-vous? Êtes-vous disposés à rire de l'amulette? Pour moi, je suis profondément touché. Je trouve ce fragment d'une profondeur admirable. Il me fait aller au fond de l'âme de Pascal. Je ne puis le comparer qu'au récit de la conversion de saint Augustin. »

Quant à l'aventure du pont de Neuilly, « ni Mme Périer, ni sa fille Margueritte Périer, dit M. Nourrisson, n'ont parlé de cet événement, dont il est uniquement question dans un manuscrit des Pères de l'Oratoire de Clermont ». Par suite de la secousse que lui aurait causée cet accident, Pascal aurait cru désormais voir un abîme à son côté gauche, et s'y serait fait mettre une chaise pour se rassurer. Or l'abbé Boileau est le seul qui ait mentionné cette étrange particularité, acceptée sans examen par M. Lélut.

Au chapitre intitulé *Pascal et Descartes,* M. Nourrisson, malgré sa grande admiration pour Pascal, rassemble et commente certains textes d'où il résulterait que celui-ci avait fait entreprendre l'expérience du Puy de Dôme grâce aux suggestions de Descartes et qu'en publiant la relation de cette expérience il n'aurait fait de Descartes aucune mention. Ce silence marque une ingratitude évidente; M. Nourrisson la constate, l'explique autant que possible, mais ne l'excuse pas (1).

Quelle était la philosophie de Pascal? M. Nourrisson la reconstitue habilement d'après les *Pensées;* cet abrégé, où les expressions de Pascal sont conservées, est à la fois concis et fidèle. L'ordre dans lequel les idées sont présentées n'en change pas le caractère. Pascal était-il cartésien? Certainement, en beaucoup de points; MM. Cousin, É. Saisset, Ad. Franck, etc., l'ont reconnu et montré. M. Nourrisson le reconnaît et le montre à son tour. Cependant ici s'élève l'inévitable question du scepticisme de Pascal. Après en avoir parlé dans sa préface, M. Nourrisson y revient plus tard : « Pascal, qui n'est pas sceptique en religion, n'est pas davantage sceptique en philosophie. Il proclame l'insuffisance, non l'impuissance de la raison. » (Page 29.) Rien n'est plus intéressant que de comparer ce jugement avec celui qu'ont porté d'autres critiques, que M. Nourrisson essaye de réfuter sans les nommer. Par exemple, M. E. Havet dit : « Pascal n'hésite jamais dans les applications de son scepticisme. Toutes les négations qu'il oppose à la justice, à l'autorité, au droit naturel, à la démonstration naturelle de Dieu, sont sans aucun correctif. » (*Pensées de Pascal,* 2e édition; 1866. Introduction, p. xv.) Par exemple encore, Émile Saisset écrit : « Pascal nie la philosophie de deux façons. Il la nie comme pratiquement insuffisante; c'est le côté fort du livre des *Pensées*... La seconde négation consiste à ne reconnaître à la philosophie aucune valeur, ni spéculative ni pratique. » (*Le Scepticisme,* etc., chap. v,

---

(1) Voy. sur ce point un article de M. Ernest Havet répondant à M. Nourrisson, dans la *Revue bleue* du 29 août 1885.

p. 315.) Et É. Saisset cite ensuite ces paroles foudroyantes de Pascal : « Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher. — Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine. — Le pyrrhonisme est le vrai. » N'oublions pas que Pascal rejette les preuves physiques et métaphysiques de l'existence de Dieu; qu'il refuse à la raison le pouvoir de connaître l'existence de Dieu, et que finalement il tire Dieu à croix ou pile. M. Nourrisson ne dissimule aucune de ces terribles paroles. Il les rappelle; il les trouve excessives. Toutefois sa conclusion est celle-ci : « Ce n'est pas tant la philosophie en elle-même que répudie Pascal, *que la philosophie qui se refuse aux lumières de la révélation.* » (Page 43.) Cependant, répliquera-t-on, Fénelon avait une philosophie qui démontrait Dieu, comme celle de Descartes, par les lumières de la raison. Cette philosophie, Pascal n'en veut pas. Est-ce donc que, chez Fénelon, cette philosophie se refusait aux lumières de la révélation? Non, n'est-ce pas? Donc Pascal condamnait toute philosophie, même celle qui ne se refusait pas aux lumières de la révélation. Par ces citations, ces réflexions, ces rapprochements et ce bref aperçu, on voit quel haut intérêt offre le nouveau livre de M. Nourrisson.

(Journal des Savants.)

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE. — BIOGRAPHIE.

La biographie de *Darwin,* par M. Grant-Allen, traduite en français par M. Lemonnier (Guillaumin), ne doit point faire double emploi avec l'ouvrage analogue que prépare le fils du savant anglais. L'auteur, en résumant brièvement la vie et l'œuvre de Darwin, s'est simplement proposé de déterminer la place qu'occupent dans le mouvement philosophique moderne les travaux du célèbre physiologiste et de préciser leurs rapports avec ceux qui l'ont précédé et suivi. Darwin avait trouvé la science de la vie à l'état confus; il eut l'honneur de l'organiser systématiquement, de lui donner un plan défini et une signification précise. S'il n'a pas inventé, comme on le répète généralement, le système de l'évolution, il l'a du moins rendu croyable et compréhensible par la théorie de la sélection naturelle. Plus heureux que la plupart des philosophes, il a pu assister aux débuts de la révolution qu'il avait provoquée, il a vu la génération nouvelle introduire dans toutes les branches de la science les principes qu'il avait promulgués.

Les deux études historiques de MM. Puaux et Sabatier sur *la Responsabilité de la révocation de l'édit de Nantes* et *la Révocation et les jésuites* (Fischbacher) montrent, d'après des documents irréfutables, que Louis XIV vieillissant avait été porté à détruire l'œuvre féconde d'Henri IV, par des mobiles religieux et nullement par des vues politiques. Le grand roi, dominé par l'influence sectaire de son entourage, se préoccupait uniquement d'assurer le triomphe de l'Église, et il sacrifia tout à cette victoire ardemment désirée par le clergé, dont l'intervention passionnée lui fit commettre l'une des fautes les plus impolitiques dont l'histoire ait enregistré le souvenir. A la suite de ces études, les deux auteurs ont publié pour la première fois *la Dernière requête des protestants français à Louis XIV.* Ce mémorable document, resté inédit pendant deux siècles, a été retrouvé par eux aux Archives nationales. Il est l'œuvre de Claude et fut rédigé au moment où les arrêts du Parlement et du conseil d'État ruinaient en détail l'édit de Nantes et où les réformés, poussés par la gravité de la situation, se décidèrent à sortir de leur réserve. L'écrivain faisait entendre au roi, dans un langage ferme et éloquent, la vérité que son entourage lui cachait, et l'avertissait avec une patriotique tristesse des dangers qui menaçaient le royaume si le système de persécutions provoqué par le clergé l'emportait sur les conseils de la sagesse et de la justice.

Mme la comtesse d'Armaillé vient de consacrer une longue étude biographique à *Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI* (Librairie académique). Cette femme distinguée par sa piété autant que par son dévouement, morte sur l'échafaud à trente-sept ans après avoir subi de cruelles épreuves, est une des victimes de la Révolution qui inspirent le plus de respect et de sympathie. Durant les temps prospères, sa paisible existence ne fut qu'une suite d'actes de vertu et de charité; aux jours de malheur, elle sut donner un admirable exemple de courage et de résignation chrétienne. Mme d'Armaillé a transcrit dans son travail de nombreux extraits de sa correspondance, qui est remarquable par le naturel, la simplicité, et présente un récit original et animé des journées révolutionnaires jusqu'au 10 août 1792.

DIVERS.

Lors de la discussion au conseil municipal du projet de création du métropolitain parisien, le système de construction des railways en viaduc a été à peu près complètement écarté en raison des nombreux inconvénients qu'il semblait présenter. Ces inconvénients toutefois sont plus apparents que réels, s'il faut en croire les conclusions formulées par un de nos ingénieurs les plus distingués, M. Banderali, dans une conférence sur *les Chemins de fer métropolitains à New-York et à l'étranger* qu'il a faite au Conservatoire des arts et métiers et que la librairie Hachette a publiée depuis sous forme de brochure. En exposant succinctement la façon dont on comprend la circulation des voies ferrées dans les grandes villes de l'étranger, M. Banderali a montré que le système des railways superposés à la voie publique présentait de très grands avantages sur les autres modes de locomotion et que les Américains n'avaient eu qu'à se louer de l'avoir adopté sans hésitation.

Sous ce titre : *De la Méditerranée à l'Océan; notre canal,* M. Octave Justice vient de publier une étude fort intéressante, à laquelle on ne peut guère reprocher que d'être prématurée. L'auteur, partisan convaincu de la nécessité du creusement d'un grand canal maritime entre la Méditerranée et l'Océan, s'est attaché à mettre en lumière avec une extrême précision les avantages que la France retirerait à bref délai de cette entreprise grandiose au point de vue de la marine militaire et marchande, du transit international, du commerce intérieur et de la prospérité du bassin pyrénéen. En ce qui concerne la dépense nécessitée par l'exécution du canal, M. Justice s'arrête au chiffre de huit cents millions, et il estime que la France n'hésitera pas, lorsque l'heure sera venue, à fournir cette somme dont l'intérêt sera largement assuré par les recettes probables du trafic.

En admettant même que les calculs de l'auteur ne soient pas inférieurs à la réalité, les ingénieurs et les économistes objecteront que le moment n'est nullement propice pour tenter une œuvre aussi coûteuse et d'une exécution aussi difficile.

Émile Raunié.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7601)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 15. (23e ANNÉE). — 9 OCTOBRE 1886.

Paris, 8 octobre 1886.

Un de nos abonnés nous fait part des réflexions que lui a suggérées l'article de M. Charles Bigot qui a paru dans notre dernier numéro sur *les Réformes de l'enseignement secondaire*.

Il n'est pas satisfait. M. Bigot demande que les dip'ômés du nouvel enseignement spécial (notre correspondant les appelle, d'un nom qui nous paraît assez heureux, les bachelliers *ès langues vivantes*) puissent, au besoin, frapper à la porte des Facultés de droit et de médecine. Mais, répond notre honorable correspondant, jamais le corps enseignant de ces Facultés n'accueillera de bonne grâce des étudiants non frottés de latin et de grec; ils le prouveront aux examens, et la volonté administrative ne pourra venir à bout de leur répugnance à cet égard.

Nous répondrons qu'il ne faut pas non plus vouloir forcer les choses. Nous ne demandons point que les jeunes gens puissent se présenter aux Facultés de droit et de médecine avec le baccalauréat ès lettres ou le baccalauréat ès langues vivantes *indifféremment*. Nous ne poussons point jusque-là le principe du *libre choix d'une carrière*. Assurément les pères de famille qui destineront leurs fils à la médecine ou au droit devront continuer à les mettre aux études dites classiques. Nous supposons seulement le cas où un bon élève du nouvel enseignement spécial (devenu plus général et s'appuyant sur une étude plus approfondie des langues modernes) se découvrira, à dix-sept ans, une vocation sérieuse pour le droit ou la médecine, et non pour le commerce. Détruira-t-on volontairement son avenir en lui en fermant hermétiquement l'accès? Il rencontrerait, dit-on, peu d'indulgence chez les examinateurs. Ce serait à lui de voir s'il est capable d'assez grands efforts pour en triompher. Si c'est par caprice qu'il se tourne tout à coup vers le droit ou la médecine, il nous intéresse peu. S'il s'y sentait une véritable aptitude, il ferait le nécessaire et les examinateurs se laisseraient sans doute désarmer.

Auraient-ils tort? Disons tout notre sentiment. L'enseignement spécial créé par M. Duruy a été toujours considéré, par les élèves aussi bien que par les maîtres, comme étant dans un certain état d'infériorité vis-à-vis de l'enseignement classique. Il en demeure quelque chose à l'égard de l'enseignement nouveau, même chez les membres les plus éclairés et les moins routiniers du conseil supérieur. Et nous en trouverons quelque trace jusque dans la dernière circulaire, en date du 29 septembre, de M. le ministre de l'instruction publique, qui nous a paru ce jour-là, quoique peu coutumier du fait, trop enclin à faire des concessions à ses adversaires. « La connaissance de l'antiquité classique restera, dit-il, comme une puissante gymnastique intellectuelle destinée à former de vigoureux esprits que réclameront plus tard les hautes spéculations scientifiques, les lettres, le droit, la philosophie et l'histoire. » — Si j'étais professeur agrégé des langues vivantes, je trouverais bien quelque chose à répondre. — Veuillez remarquer, monsieur le ministre, que, dans l'avenir, les vigoureux esprits ne pourront guère rester tels sans la connaissance de l'anglais ou de l'allemand, sans puiser dans les travaux étrangers une nourriture désormais indispensable pour les hautes spéculations scientifiques, philosophiques, historiques, médicales et même juridiques. Si je contemple les membres du conseil supérieur, je rencontre parmi eux plus d'un esprit éminent qui renouvelle sans cesse la science française par la science étrangère et qui doit sa haute situation dans l'érudition française à sa connaissance de l'allemand ou de l'anglais. Demandez à tel de nos savants universitaires ce qu'il donnerait pour savoir ces langues. Dans tous les ordres de connaissances, ce n'est pas seulement des marchandises ou des procédés industriels que nous avons à chercher au delà de nos frontières, mais des notions importantes et toujours nouvelles, qu'on ne trouve point chez les Grecs et les Latins. Il est admirable que le même homme sache à fond le français, le latin, le grec et l'allemand ou l'anglais; mais ces illustres exemples seront toujours des exceptions. Est-il sensé de vouloir faire apprendre au commun des enfants quatre ou cinq langues : français, grec, latin, anglais ou allemand, italien ou espagnol? Comment sauront-ils chacune d'elles? Là comme ailleurs, il faut donc en arriver à la division du travail. On affecte trop de croire que le nouvel enseignement sera consacré à la comptabilité et à la géographie commerciale; avec grande raison, la dernière circulaire déclare hautement que l'étude des langues vivantes en formera une partie intégrante et *essentielle*. Elle y remplacera celle du grec et du latin, et, en conséquence, dans l'avenir, une portion de la jeunesse française saura, nous voulons dire aura appris le grec et le latin; une autre portion saura les langues étrangères : l'une représentera et conservera ce qu'a acquis l'esprit français; l'autre représentera ce qu'il a à acquérir.

C'est ainsi, selon nous, qu'il faut poser la question. Alors peut-être admettra-t-on qu'un étudiant en droit ou en médecine qui ne pourra lire les *Pandectes* ou Galien que dans une traduction ne sera pourtant pas tellement inférieur à ses camarades s'il peut lire Savigny ou Virchow dans l'original.

UNE PIÈCE COMIQUE

Lettres de l'auteur.

Paris, 3 octobre.

Merci, mon cher ami, pour ton affectueuse lettre. Elle est arrivée bien à propos pour me rendre un peu de courage, car ces deux nuits passées auprès d'un moribond, au milieu des cris et des lamentations, m'avaient littéralement brisé. Puis, j'ai eu à m'occuper des mille détails de l'enterrement, qui ne s'est pas fait tout seul ni très facilement, comme tu vas en juger.

Mon beau-père avait exprimé, paraît-il, le désir d'être enterré civilement. Un de ses amis, membre de je ne sais quelle société de libres-penseurs, était venu me montrer des lettres qui attestaient cette volonté; je n'avais donc qu'à m'y conformer. Mais cela ne faisait pas l'affaire de la tante de ma femme : elle prétendait que ces lettres, écrites il y a cinq ans, n'avaient aucune valeur, que son frère était rentré dans le giron de la religion catholique, qu'il n'appartenait plus depuis longtemps à la société en question, que le représentant de celle-ci n'était qu'un farceur, un intrigant, etc. L'autre persistait d'autant plus dans son dire, m'offrant d'appeler en témoignage les anciens amis de mon beau-père, me menaçant de convoquer ses collègues du « groupe athée » et de rédiger une protestation à l'adresse des journaux. Cette menace a eu un certain effet sur moi, je ne te le cacherai pas : je me suis vu dénoncé aux fureurs de la presse radicale, c'est-à-dire éreinté à plate couture le lendemain de ma prochaine pièce... Néanmoins les femmes l'ont emporté, comme toujours, et, pour avoir la paix, j'ai consenti à m'aboucher avec le curé de notre paroisse.

Je croyais, dans mon innocence, que cet homme d'Église allait m'ouvrir ses bras. Je me trompais. Ledit curé, froissé de ne pas avoir été prévenu plus tôt, ne s'avise-t-il pas de nous refuser un service matinal et de nous renvoyer à trois heures de l'après-midi, ce qui privait mon beau-père de la messe sur laquelle sa sœur avait précisément compté! Désespoir et fureur de celle-ci. Pour obliger le curé à revenir sur sa décision, elle ne parlait de rien de moins que de m'envoyer faire une démarche à l'archevêché! Tu me vois dans ce rôle-là? J'ai résisté, et hier, à trois heures et demie, après une dernière altercation entre le curé et ma terrible tante qui l'a appelé « mauvais prêtre » et « indigne serviteur de Jésus-Christ », nous nous sommes dirigés par une pluie battante vers le cimetière Saint-Ouen. Là, nouvelle scène plus poignante : ma pauvre femme prise d'une crise nerveuse au bord de la tombe, Édouard pleurant et criant en voyant qu'on emmenait sa mère; il a fallu les transporter tous les deux chez le conservateur du cimetière. Je te passe le retour à la maison, sur le coup de huit heures, les récriminations de la tante Rosalie qui n'a pas encore pardonné au curé ni au délégué du « groupe athée », qui les mêle dans ses objurgations et qui, par-dessus le marché, me somme de régler le compte de la cuisinière parce que celle-ci lui a manqué de respect... Et l'enfant qu'il faut coucher, et le médecin qu'il faut chercher, et le dîner qu'il faut commander... Ah! quelle journée!

Ce matin, l'enfant est remis; mais Henriette est au lit avec une forte fièvre, et la tante Rosalie, aux prises avec les fournisseurs, bougonne et ronchonne plus que jamais.

Et, là-dessus, tu me demandes ce que je vais faire. Hélas! mon bon ami, je n'en sais rien. Il faut que je fasse quelque chose pourtant. Le four de mes *Belles Pêcheresses* m'a mis à sec. Sauf quelques maigres recettes en province, je n'ai rien touché chez mon agent depuis six mois. Avec cela, il m'a fallu cesser ma collaboration au *Mouvement*. On m'y doit seize cents francs, qui ne me seront jamais payés, si j'en crois Robinet. Carlier n'a plus le sou. On parle d'une fusion avec *la Trompette*. Mais celle-ci voudra-t-elle de mes *Silhouettes dramatiques?* J'en doute. Je suis très mal avec son nouveau directeur, Robertson, que j'ai supplanté ou suppléé jadis auprès de Blanche d'Annecy, et qui, naturellement, m'en a gardé rancune. Enfin, tout cela s'arrangera peut-être. J'ai encore du ressort, comme tu dis. Je ne désespère donc pas de remettre ma barque à flot.

En attendant, écris-moi le plus possible et crois toujours à la vive affection de

Ton vieil ami,

PHILIPPE.

---

16 octobre.

Ma femme va mieux. Elle a pu commencer à se lever hier, et le médecin me dit qu'elle sera tout à fait rétablie dans une huitaine de jours. Me voilà donc délivré d'un gros souci. Mais, à peine disparu, ce souci a été remplacé très avantageusement par un autre, si je puis m'exprimer ainsi. Voici la chose.

Hier, jour du terme, après avoir accompli, non sans peine, mes devoirs de locataire, j'étais en train de supputer les économies qu'il me faudrait faire pour atteindre le terme suivant, lorsqu'un inconnu se présente chez moi... Cet individu, s'intitulant « agent d'affaires » et répondant au nom éminemment vaudevillesque de Bouchabasson — je l'ai noté pour ma prochaine pièce, — cet individu m'apprend que mon défunt beau-père l'avait chargé de diverses opérations de Bourse à la suite desquelles il était resté redevable (mon beau-père) d'une somme de 7628 fr. 35. Tu vois ma tête sous le coup de cette révélation très inattendue! Après quelques minutes consacrées au saisissement le plus naturel, j'essayai d'intimider le Boucha-

basson en lui proposant de le mettre en rapport avec un avoué; mais cette proposition, loin de le troubler, le fit sourire. Il était parfaitement en règle, le misérable, et il m'exhiba, entre autres papiers, trois ou quatre billets à ordre signés de mon beau-père. Cette dette étant à peu près le seul héritage que m'ait laissé le père d'Henriette, j'aurais pu le refuser avec le reste; mais il aurait fallu entrer dans des comptes de succession, faire vendre les quelques meubles que nous avons gardés et subir les calomnies du Bouchabasson, qui n'aurait pas manqué de mettre tout le monde au courant de nos affaires.

J'ai dû même le remercier de ne pas s'être adressé directement à ma femme, « qui, dans sa position, m'a-t-il dit, avait droit aux plus grands ménagements ». Le fait est qu'au lendemain d'une fausse couche comme celle qu'elle a faite et quinze jours après la mort de son père, ma pauvre Henriette n'aurait pas été heureuse d'apprendre que le bonhomme tripotaillait à la Bourse et que notre budget allait se trouver encore réduit. J'ai donc transigé comme toujours, et, moyennant mille francs empruntés à Robinet et une délégation d'un cinquième au profit de Bouchabasson sur mes droits d'auteur à venir, j'ai obtenu la remise de tous les papiers signés par mon beau-père.

Voilà où en sont mes affaires financières. Les autres ont l'air de se présenter un peu mieux, heureusement! Comme je le pensais, j'ai complètement échoué auprès de Robertson; il ne veut pas entendre parler de mes *Silhouettes* et il m'a même rendu un feuilleton de deux mille lignes que son prédécesseur m'avait commandé. C'est une haine corse, comme tu vois. Mais, en revanche, j'ai eu la chance de rencontrer Trubert, qui n'a rien à jouer en ce moment et qui m'a demandé trois actes. Je lui ai proposé *les Maris à rebours*... tu sais? cette idée dont je t'ai parlé dans le temps. Je la lui ai expliquée; il l'a trouvée très drôle, très originale, et m'a pressé vivement d'écrire la pièce en s'engageant d'avance à la jouer si je la lui apportais avant le 10 novembre. Le délai est un peu court, mais il ne m'effraye pas, mon scenario étant déjà aux trois quarts fait. Tu sais que je ne suis pas long à écrire le dialogue, une fois que je suis en train.

J'espère donc que des temps meilleurs vont luire pour ton camarade. Ce ne sera pas trop tôt!

Tout à toi.

PHILIPPE.

Ton filleul se porte comme un charme. Mais quel démon! Ce matin encore il est revenu de l'école avec sa culotte déchirée!... Je devais le mettre au pain sec; la punition a été levée à cause de toi et en ton nom. Dis encore que je suis trop sévère!

---

29 octobre.

Oui, mon ami, oui! Ce petit garçon précipité de la hauteur d'un deuxième étage sur une cour, dans la rue Marsollier, c'est bien le nôtre! Ma dépêche t'a déjà rassuré sur les suites de cet épouvantable fait-divers: l'enfant en sera quitte pour rester au lit pendant trois semaines — s'il y consent! — et pour garder son bras droit emprisonné dans un appareil. Il paraît que rien n'est plus facile que de raccommoder un bras cassé; on dit même que le bras est plus solide après ce raccommodage; c'est charmant. Mais tu comprends que sur le premier moment je n'aie pas songé à t'écrire. Je n'ai songé à rien du tout, d'ailleurs; j'ai été absolument abruti, anéanti... Il y avait de quoi! Pense donc: j'étais en train de travailler bien tranquillement, mon second acte marchait à merveille... J'en étais au moment où Duplantet, l'oncle de la jeune fille, arrive avec son pot de réséda..., une scène renouvelée du *Chapeau de paille*, mais assez bien venue, je crois; tu verras cela... L'enfant jouait à côté de moi, près de la fenêtre... Tout à coup j'entends un grand cri de femme, un cri horrible... Je me lève vivement, je me penche vers la fenêtre, sans penser à l'enfant que je croyais occupé ailleurs, et je l'aperçois gisant au milieu de la cour!... L'ai-je même aperçu alors? Je ne le crois pas. C'est seulement quelques secondes après, quand j'ai vu tous les gens de la maison rassemblés autour de ce corps inerte que j'ai compris ce qui s'était passé... Et aussitôt — heureusement pour ma pauvre caboche! — je me suis tout bêtement évanoui.

Quand je suis revenu à moi, le médecin était déjà auprès de l'enfant qui commençait à geindre, c'est-à-dire à revivre aussi. Sauf ce bras cassé, il n'avait aucun mal; pas de lésion grave, rien que des contusions et une peur rétrospective... Et l'on dit qu'il ne se fait pas de miracles!

Mais il fallait prévenir la mère et la tante, qui, par une autre grâce du ciel, étaient absentes au moment de la catastrophe. C'est notre ami le docteur Labouret qui s'est chargé de ce soin. Moi, je te le répète, j'étais dans un complet état de prostration. Le docteur les a préparées très doucement à recevoir cette terrible nouvelle, ce qui ne les a pas empêchées au premier mot de se précipiter comme deux folles vers la chambre où l'enfant était couché. Je ne te décrirai pas l'émotion d'Henriette quand elle a su la vérité, ni l'explosion de la tante Rosalie criant, sanglotant et vaticinant en invoquant la Vierge et les saints « qui avaient exposé ce chérubin à une mort certaine pour nous exhorter tous au repentir » — et pour m'engager particulièrement, moi Philippe, à renoncer « au théâtre de Satan, à ses pompes et à ses œuvres »!

Hélas! je ne demanderais pas mieux que d'y renoncer, à ses œuvres, et même aux miennes. Mais, outre le boulanger et le boucher qui nous talonnent, il va

falloir compter maintenant avec le médecin et le pharmacien... Aussi je me suis remis dès le lendemain au travail et j'ai abattu vingt pages au lieu de dix pour rattraper le temps perdu. Je ne me rends pas compte, par exemple, de ce que j'ai pu y mettre. Est-ce bon? est-ce mauvais? Ce sera à Trubert d'en juger puisque c'est pour lui que je travaille. Il m'a encore écrit hier pour me presser de terminer... Je lui ai répondu que je serai prêt à l'époque dite et je pioche comme un nègre. N'attends donc pas d'autres lettres avant le 10.

Je t'embrasse.

PHILIPPE.

---

11 novembre.

J'arrive donc hier au théâtre à deux heures de l'après-midi. Je demande M. Trubert.

— Il est occupé, me répond-on.

— J'ai rendez-vous avec lui.

— C'est différent. Si vous voulez attendre un instant...

Le garçon de bureau entre dans le cabinet directorial et j'attends un instant, c'est-à-dire trois quarts d'heure.

Enfin Trubert sonne. C'est pour me recevoir.

— Vous voyez que je suis exact! dis-je en ouvrant la porte.

— En effet! murmure Trubert d'un air embarrassé. Je ne comptais pas vous voir si tôt... Je me disais : Il ne sera pas prêt.

— Vous aviez ma promesse!

— Oui..., mais ces promesses-là ne signifient pas grand'chose...

Je le regarde. Il continue :

— On ne fait pas toujours ce qu'on veut. Ça demande du temps, une pièce en trois actes, quand on veut la faire proprement... Et puis, avec cet accident qui est arrivé à votre petit garçon... Au fait, comment va-t-il?

— Il va très bien! lui dis-je brusquement. Mais où voulez-vous en venir?

Trubert comprend alors que toutes ces précautions oratoires sont inutiles et, changeant de ton :

— A ceci : Je ne peux pas jouer votre pièce.

Je le regarde de nouveau.

— Vous ne pouvez pas jouer ma pièce?

— Pas en ce moment, non. Nous lisons demain trois actes de Berthelin.

— Vous avez une pièce de Berthelin?

— Parfaitement.

— Vous ne m'en avez pas parlé!

— Parce que je n'étais pas sûr de l'avoir. Il ne me l'a donnée qu'hier.

Je sens la colère me gagner.

— Mais, monsieur, fis-je, vous étiez engagé envers moi comme je l'étais envers vous. Si je ne vous avais pas apporté ma pièce...

Lui, d'un air bonhomme :

— J'en aurais joué une autre et nous ne nous serions pas fâchés pour cela. Je vous le répète : on fait ce qu'on peut, on ne fait pas ce qu'on veut.

— De sorte que je n'ai plus qu'à remporter ma pièce?

— Je ne vous dis pas de la remporter, bien au contraire : je la reçois et je la garde. Je la jouerai à la première occasion...

— Si vous n'avez pas autre chose sous la main?

— Je ne dis pas cela!

— Mais vous le pensez!

Il me regarda en riant d'un mauvais rire :

— Je le pense, soit!

Pour le coup l'audace était trop forte. J'éclatai.

— Eh bien, monsieur, m'écriai-je, laissez-moi vous dire que cette action-là est l'action d'un malhonnête homme, d'un homme déloyal!...

Il tressaillit, mais se contint et, me tapant sur l'épaule :

— Allons! allons! fit-il... Pas de gros mots.. C'est inutile.

Je continuai :

— Un honnête homme n'a qu'une parole! Vous vous êtes joué de moi.

— C'est possible!

Et il ajoute, toujours riant :

— Cela vaut mieux que de jouer votre pièce!

Cette nouvelle insolence met le comble à ma fureur. Je le traite de « canaille », il m'appelle « voyou »; je veux lui flanquer une gifle, il pare le coup en m'envoyant un renfoncement; mon pied glisse, je tombe par terre et me relève pour sauter sur lui; il se jette derrière son fauteuil en appelant au secours; les gens de la maison arrivent; on nous sépare, on m'entraîne et, après une lutte qui se poursuit dans les couloirs et dure encore cinq bonnes minutes, je me retrouve à la porte du théâtre sans chapeau, sans cravate, avec mon paletot déchiré — et mon manuscrit dans la main! Au plus fort de la bataille, je ne l'avais pas lâché!

C'est dans cet attirail que je suis rentré à la maison où j'ai eu à subir naturellement les questions et les exclamations de mes deux femmes, qui n'ont pas manqué de me dire que j'aurais dû montrer plus de sang-froid, que j'avais compromis ma dignité, que ces scènes de pugilat ne convenaient pas à un homme marié, à un père de famille, etc., etc.

Voilà mon aventure, mon ami. Qu'en dis-tu?

Et ce n'est pas fini! Car, après avoir déposé une plainte chez le commissaire de police pour les violences dont j'ai été l'objet, je vais naturellement avoir affaire aux avoués et aux avocats pour poursuivre Trubert devant les tribunaux. Tu comprends que je ne laisserai pas à ce joli monsieur le bénéfice de sa

canaillerie; il me doit une indemnité, il me la payera. Je ne me serai pas échiné pendant trois semaines pour le simple plaisir de recevoir des injures et des horions.

Mais, en attendant, qu'est-ce que je vais faire de ma pièce? A qui la porter? Elle est trop comique pour le Vaudeville ou le Gymnase; le Palais-Royal tient un succès ; les Variétés n'ont pas les acteurs dont j'aurais besoin... Ah! je suis bien embêté, mon ami, bien embêté!

PHILIPPE.

---

23 novembre.

Deux mots seulement pour t'apprendre que ma pièce est reçue aux Fantaisies-Comiques. Cette fois on ne me bernera pas. C'est écrit et signé. La pièce plaît énormément à Lafernet. Il me demande seulement de changer le titre. Il n'aime pas *les Maris à rebours;* ça s'appellera *l'Affaire Chicoineau.* Il trouve cela plus gai et plus clair. Et toi? Moi, je m'en moque pourvu que la pièce soit bien jouée. Elle est bien montée, en tout cas. Lafernet a engagé Baudrille pour le rôle du premier mari : c'est te dire s'il compte sur la pièce! Pour l'autre il me donne Garimond, ce jeune homme qui a eu tant de succès au dernier concours du Conservatoire. Il allait signer avec l'Odéon; Lafernet l'a arrêté au passage. Je crois qu'il a bien fait. Ce garçon a une nature : c'est un Dupuis jeune.

Mais je n'ai pas le temps de t'en dire plus. Tu verras la distribution dans les journaux. Je lis samedi aux artistes.

Vale.

PHILIPPE.

Tout le monde va bien ici. Ta boîte de soldats fait le bonheur d'Édouard et le nôtre. Grâce à elle, ton filleul nous laisse à peu près tranquilles. Henriette te remercie et t'envoie toutes ses amitiés.

---

2 décembre.

C'est la date choisie au fond de ta pensée,
Prince. Il faut en finir. Cette nuit est glacée...

Et mon feu vient de s'éteindre! ce qui ne m'empêchera pas de causer un peu avec toi, mon bon ami, et de te donner tous les renseignements que tu me demandes. D'abord, ne t'emballe pas sur ce mot que tu as lu dans les journaux : « Grand succès de lecture. » La vérité est que ma pièce n'a produit aucun effet sur les artistes. Ils n'ont pas bronché une seule fois et, quand ça été fini, ils se sont dérobés silencieusement comme des truites. Je connais ce phénomène pour l'avoir déjà observé avec Robinet le jour où nous avons lu *le Trou de la Serrure.* Je ne m'en inquiète donc pas. Mais j'étais curieux de connaître l'impression de Baudrille. Après la lecture il s'est enfermé avec Lafernet dans le cabinet du régisseur. J'étais à côté; j'ai entendu des éclats de voix et, au bout d'une demi-heure, j'ai vu sortir mon Baudrille avec une figure d'enterrement. Il m'a fait un petit salut de la tête et a disparu sans dire un mot. C'était clair : le rôle ne lui avait pas plu.

— Ne vous préoccupez pas de cela, m'a dit Lafernet. Baudrille n'est jamais content de ses rôles, mais c'est un comédien consciencieux; il sera très exact aux répétitions et fera tout ce que vous lui demanderez.

Exact, c'est vrai. Le lendemain, à midi un quart, heure fixée pour la première répétition, Baudrille arrivait au théâtre. Malheureusement tous les artistes n'étaient pas encore là et cela l'indignait.

— C'est inconcevable, répétait-il. On n'a pas idée d'un pareil sans gêne... Je ne sais pas où ces messieurs et ces dames ont été élevés... C'est inconcevable.

Enfin les retardataires arrivent et la répétition commence. Les deux premières scènes marchent bien; mais la troisième appartient à Baudrille et je vois tout de suite ce que je vais avoir à endurer. Il demande d'abord par quelle porte il doit entrer. Le régisseur, consulté, se tourne vers moi.

— Mais, dis-je, comme M. Baudrille voudra. Ça n'a pas d'importance.

— Pardon! réplique Baudrille d'un air pincé. Ça en a beaucoup. Si j'entre par la droite, M. Garimond devra incontestablement entrer par la gauche?

Moi, gracieusement :

— Si vous voulez!

Lui, froidement :

— Je n'ai pas à le vouloir. C'est une nécessité de la pièce.

— Eh bien, prenez la gauche.

— Bon!

Il va se placer à gauche, Garimond se met à droite et la répétition continue jusqu'à l'entrée d'un nouveau personnage qui doit interpeller Garimond. On s'aperçoit alors que celui-ci serait mieux placé du côté de Baudrille.

— Je le pensais bien! murmure Baudrille.

Moi, toujours gracieux :

— Il fallait donc le dire!

Lui, sévère :

— Je m'en serais bien gardé. J'ai l'habitude de me conformer scrupuleusement aux indications des auteurs.

Moi, encore plus gracieux :

— Mais, mon cher monsieur Baudrille, puisque je m'en rapporte à vous! Je n'ai pas réglé ma mise en scène d'avance. Nous la ferons ensemble.

— De sorte que nous marchons au hasard?

— Un peu..., oui.

— C'est différent... Allons!

Et il va prendre sa nouvelle position en recommençant la scène depuis le commencement « pour l'avoir

bien dans les jambes. Autrement, on ne fait que du mauvais travail. » Oh! Lafernet ne m'avait pas trompé c'est un comédien terriblement consciencieux, ce Baudrille!

La première répétition a été consacrée ainsi à la mise en scène de la moitié de mon premier acte. Pendant trois bonnes heures nous n'avons fait qu'essayer des entrées et des passades, déplacer des meubles, ôter et remettre des cheminées. Une malheureuse fenêtre adaptée par mégarde dans la *plantation*, c'est-à-dire dans le vieux décor qui représente, comme tu sais, le décor qu'on aura pour le soir, une fenêtre a failli tout brouiller. Voici comment :

Comme beaucoup d'acteurs, Baudrille est persuadé que le public a toujours les yeux fixés sur lui, même lorsqu'il ne parle pas. Il est donc très préoccupé du maintien qu'il doit avoir dans les rares moments où son personnage est relégué au second plan, et, pour remplir ces intervalles pendant lesquels il lui semble que l'action est suspendue, il s'ingénie à trouver des attitudes significatives, des jeux de physionomie particuliers. Il avait imaginé ainsi d'aller ouvrir la fenêtre pendant l'altercation de Chapotard (le second mari) avec sa femme. Je lui fais observer très doucement qu'il serait plus logique de la fermer, et nous discutons pendant vingt minutes sur l'opportunité de ce jeu de scène, lorsque le régisseur se rappelle que la fenêtre en question a été mise là par erreur, que le vrai décor n'en comporte pas. Tu crois que cette découverte va mettre fin au débat? Ah! bien oui! Il reprend de plus belle.

— Alors, s'écrie Baudrille, nous n'avons pas la plantation?

— Pardon! réplique le régisseur, vous l'avez, sauf cette fenêtre qui figure un panneau. N'y faites pas attention!

Baudrille hausse les épaules.

— C'est bien commode!

Le régisseur insiste maladroitement :

— En quoi cela vous gêne-t-il?

Baudrille sursaute :

— En quoi cela me gêne-t-il? Mais en tout! Elle me crève les yeux, cette fenêtre, et vous me dites : « C'est un panneau. » Bon! Va pour un panneau...; mais je vois toujours la fenêtre, moi! je m'y reporte instinctivement et il faut que je fasse un effort d'esprit pour me figurer que c'est un panneau.

— On ne va pourtant pas l'enlever maintenant! murmure le régisseur.

Nouveau sursaut :

— Et pourquoi ne l'enlèverait-on pas? C'est donc bien long?... Vous avez là des machinistes qui ne font rien. Ils auraient vite arrangé cela, si on leur en avait donné l'ordre.

Ici le régisseur a l'imprudence de sourire. Baudrille fait un pas vers lui :

— Qu'est-ce que vous dites?

— Rien! Donnez vos ordres vous-même!

Baudrille, furieux :

— Certainement, que je les donnerai!... Qu'on enlève cette fenêtre ou je ne répète pas!... Il faut que je me rende compte de ce que je fais. Et je ne me rends compte de rien avec la façon dont on travaille ici!

Cette attaque à « la maison » serait relevée vertement, tu peux m'en croire, sans l'apparition de Lafernet qui donne raison aux deux adversaires et fait enlever immédiatement la fenêtre cause de la querelle. Baudrille, un peu calmé, reprend son rôle. Mais, la fenêtre ayant disparu, le jeu de scène qu'il avait trouvé n'a plus de raison d'être. Heureusement que sa riche imagination lui en a bien vite suggéré un autre... Pendant que Chapotard et sa femme échangeront leurs vives répliques, Baudrille, c'est-à-dire Chicoineau, prendra divers objets sur une étagère mise à la place de la fenêtre et les examinera curieusement. C'est idiot. Cependant si, à cette condition, je puis compter sur le bon vouloir de mon interprète, je m'estimerai encore très satisfait.

La seconde répétition a ressemblé à peu de chose près à la première. Je suis sorti du théâtre dans un état d'irritation inexprimable. Et dire que pendant un mois ce sera tous les jours comme cela, à moins que ce ne soit pire!

Mais il est plus de minuit! Je devrais être couché depuis longtemps; il faut que je reprenne des forces pour demain, et je suis là à bavarder... Allons, bonsoir!

PHILIPPE.

Vendredi matin, 8 heures. — Je rouvre ma lettre pour te faire partager mon ébahissement. Sais-tu ce que je viens de recevoir? Une invitation à comparaître aujourd'hui devant la commission des auteurs et compositeurs dramatiques pour m'expliquer avec Robinet au sujet d'une pièce que nous aurions commencée ensemble et que je ferais répéter actuellement, *comme étant de moi seul*, au théâtre des Fantaisies-Comiques!!! Que dis-tu de celle-là?... Moi, je me frotte les yeux!

PH.

---

3 décembre.

Je ne veux pas attendre à demain pour te raconter ce qui s'est passé aujourd'hui à la commission. Je risquerais d'omettre des détails. Or il faut que rien ne manque au tableau. C'est trop beau.

Nous étions convoqués pour quatre heures. J'arrive à quatre heures moins cinq. On me fait entrer dans un petit salon attenant à la salle des séances, tandis que Robinet attendait dans un autre salon situé de l'autre côté. C'est, paraît-il, par une mesure de précaution jugée indispensable qu'on sépare ainsi les auteurs

qui ont un différend à faire juger par la commission; on a peur qu'ils n'échangent au préalable des « explications fâcheuses », autrement dit, des coups de poing!

A quatre heures un quart, la porte du petit salon s'ouvre; un des membres de la commission vient me chercher pour m'introduire dans la salle des séances. J'aperçois une grande table à tapis vert, autour de laquelle sont rangés une dizaine de messieurs. C'est la commission. Ils se lèvent tous très poliment. Le président m'invite à m'asseoir devant la table, sur un fauteuil placé en face du sien, et l'interrogatoire commence.

Le président, *avec un aimable sourire.* — Vous savez sans doute, monsieur, ce qui nous vaut le plaisir de vous recevoir?

Moi. — Vaguement, monsieur le président. Je sais que M. Robinet m'accuse de l'avoir volé...

Le président, *vivement.* — Oh! oh!... le vilain mot!... M. Robinet ne s'en est pas servi, croyez-le bien... Nous ne l'aurions pas souffert!

Moi. — S'il n'a pas dit le mot, il a fait entendre la chose.

Le président. — Pas du tout! M. Robinet prétend seulement que la pièce que vous faites répéter en ce moment aux Fantaisies-Comiques, *l'Affaire...* (*Il cherche le mot*).

Un membre. — *Chicoineau.*

Le président. — *L'Affaire Chicoineau* a été commencée en collaboration avec lui.

Moi. — C'est faux!

Le président. — Attendez! Il ajoute que c'est sur vos instances que cette collaboration a été abandonnée...

Moi. — Quelle infamie!

Le président. — Attendez! M. Robinet prétend encore vous avoir apporté l'idée de la pièce...

Moi. — Oh!

Le président. — Laissez-moi continuer!... l'idée de la pièce, le nom et le caractère du principal personnage et divers incidents ou situations dont vous auriez tiré parti, notamment la scène du pot à beurre au second acte

Moi, *ahuri.* — La scène du pot à beurre?

Un membre, *à demi-voix.* — Ce n'est pas un pot à beurre, monsieur le président; c'est une soupière...

Le président, *vivement.* — Ah! oui... (*S'adressant à moi.*) Je vous demande pardon... Je confondais... Il s'agit en effet d'une soupière!... d'une soupière dans laquelle un des personnages cache une lettre compromettante... (*A ses collègues.*) C'est bien cela, n'est-ce pas?

Tous, *ensemble.* — Oui, monsieur le président.

Le président. — Eh bien, qu'avez-vous à répondre?

Moi. — Absolument rien. Je ne sais pas du tout ce que M. Robinet veut dire.

Le président. — Ah!

Ici un petit silence. Les membres de l'aréopage se regardent d'un air visiblement embarrassé. Deux ou trois chuchotent avec vivacité. L'un d'eux propose de nous entendre contradictoirement, Robinet et moi. Le président me demande si j'y consens. Je réponds oui. Il m'exhorte alors à « garder le plus grand calme quoi qu'il arrive » et il donne l'ordre d'introduire Robinet.

Celui-ci entre; il salue sans me regarder, il s'assied à ma gauche, et, sur l'invitation du président, il expose de nouveau sa plainte en parlant de moi comme d'un étranger, m'appelant « monsieur » long comme le bras : « Nous avions le projet, monsieur et moi... Monsieur avait été mon collaborateur pour *le Trou de la serrure...* » Je crois bien que j'avais été son collaborateur pour cette pièce et pour bien d'autres qu'on n'aurait jamais jouées si je ne l'avais pas aidé à les faire!... Je n'étais pas « monsieur » alors! j'étais son meilleur ami, son frère, son sauveur... Et aujourd'hui ce même Robinet m'accuse de l'avoir pillé!... Non! tiens, voilà la colère qui me reprend... Quand je pense à tout ce qu'il a osé dire!... Mais soyons calme, comme me le recommandait le président.

Je voudrais reproduire textuellement les paroles de Robinet; je ne le peux pas. Ç'a été un ramassis de potins et de ragots sans nom, entremêlés d'explications confuses sur sa pièce et sur la mienne. La commission n'y a rien compris, ni moi non plus. Deux points seulement ont été à peu près éclaircis : ce sont ceux qui ont trait au nom de Chicoineau, dont je me serais servi indûment, et à l'histoire du pot de beurre, que j'aurais transformé en soupière. Robinet a fait passer sous les yeux de nos juges une liste de noms propres inventés ou recueillis par lui pour les besoins de son théâtre, et il a été constaté, en effet, que le nom de Chicoineau figurait au milieu de plusieurs Tremblotin, Gigoulard, Badoureau, Cordapuis, Lacordaille, etc., etc.

J'ai répondu que je ne prétendais nullement avoir inventé le nom de Chicoineau, que ce nom pouvait fort bien m'avoir été suggéré par Robinet dans une conversation antérieure et que j'étais prêt à le lui restituer. Voilà pour le premier point. Quant au second, je n'ai pas eu de peine à démontrer aux membres de la commission que l'épisode du meuble dans lequel on cache quelque chose appartient à tout le monde, que tous les auteurs s'en sont servis et s'en serviront encore, que la forme du meuble importe peu, qu'il n'y a d'ailleurs aucune analogie entre la scène soumise par Robinet à la commission (car il avait apporté et lu sa scène, l'imbécile!) et celle qui termine le second acte de ma pièce, que nous pouvions donc conserver, lui son pot à beurre, moi ma soupière...

Toutes ces raisons ont pleinement convaincu la commission et quoique, suivant l'usage, elle se soit bornée à nous entendre l'un et l'autre sans se prononcer, sa décision ne fait pas de doute pour moi. Je te prie pourtant d'écrire au président (au siège de la Société, 8, rue

Hippolyte-Lebas) pour corroborer mon affirmation en ce qui concerne l'idée de ma pièce; j'ai dit que je te l'avais racontée bien avant de connaître Robinet; tu dois avoir encore quelques lettres de moi où il en est question; il te sera facile de confondre ce cher ami.

Cette sotte affaire sera donc terminée.

Si elle ne m'a causé aucun préjudice — sauf le temps perdu et la bile accumulée, — elle m'a fait passer hier un bien vilain quart d'heure. Figure-toi que cet animal de Robinet a lu à la commission, soi-disant pour les besoins de sa cause, une série de lettres que je lui avais écrites au temps où nous collaborions.

Ces lettres étaient naturellement insignifiantes; mais dans l'une d'elles je parlais d'une pièce de Valfleury qu'on devait jouer au Vaudeville et je disais : « Je ne crois pas que la pièce de Valfleury tienne longtemps l'affiche; son dernier four l'a coulé; on commence à s'apercevoir qu'il n'a plus rien dans le ventre... » Or Valfleury fait partie de la commission et il était justement là! Tu vois sa tête et la mienne? Les membres de la commission n'ont pas pu s'empêcher d'éclater de rire et, après le premier moment de surprise, Valfleury a eu le bon esprit de rire comme eux... Mais tu penses si j'étais à mon aise!

Ton

PHILIPPE.

---

12 décembre.

En voici bien d'une autre!

La commission a rendu sa sentence avant-hier. Elle m'a donné gain de cause, comme de juste; Robinet est entièrement débouté; l'antériorité de ma pièce est reconnue; je suis même autorisé à garder le nom de Chicoineau qui avait été déjà employé, paraît-il, dans deux ou trois vaudevilles que cet excellent ami avait sans doute lus.. Me voilà donc tranquille sur ce point. Mais j'ouvre le *Courrier des spectacles* d'aujourd'hui et qu'est-ce que j'y trouve? Cette petite note signée d'Adolphe Beauvisage :

« Nous avons annoncé que l'auteur d'une pièce actuellement en répétitions dans un théâtre de genre avait été traduit devant la commission des auteurs et compositeurs dramatiques par un collaborateur qu'il avait un peu trop lestement évincé.

« Cette affaire est revenue vendredi devant la commission qui a été très frappée des griefs formulés par le collaborateur du jeune et oublieux vaudevilliste; mais, les faits ne paraissant pas suffisamment établis, M. Philippe B... a été renvoyé des fins de la plainte. »

Traduit devant la commission... Renvoyé des fins de la plainte... C'est joli, hein?

Je n'ai fait qu'un saut de chez moi au bureau du *Courrier* où j'ai trouvé l'aimable courriériste occupé à ciseler ses petits bijoux. Je n'ai pris que le temps de lui allonger une bonne paire de claques et en ce moment j'attends ses témoins.

Voilà!

PHILIPPE.

---

15 décembre.

Ne t'émeus pas! Il n'y aura pas d'effusion de sang. Beauvisage m'a envoyé ses témoins, Trézard et Morsalin; je les ai mis en rapport avec Évariste et Duplan, et, après de nombreux pourparlers, l'affaire a été arrangée. J'ai retiré — moralement — les claques que j'avais flanquées à Beauvisage; il a publié une nouvelle note pour déclarer que sa bonne foi avait été surprise, et nous voilà les meilleurs amis du monde

Ah! que n'ai-je fait la paix aussi avec l'intraitable Baudrille! Nous sommes à couteaux tirés. Il est toujours d'une correction exemplaire; M. de Coislin l'homme infiniment poli, n'eût été qu'un rustre auprès lui. Mais voici, par exemple, comment sa politesse se manifeste.

Chicoineau doit dire : « Ce qui me plaît dans cette femme, c'est qu'elle a la ligne! C'est avec cette ligne qu'elle m'a pêché... » Baudrille, qui ne sait pas encore son rôle, lit cela à haute voix sans sourciller; puis il reste un instant immobile comme s'il réfléchissait profondément et répète la dernière phrase lentement, en me regardant :

« C'est avec cette ligne qu'elle m'a pêché... »

Le regard de Baudrille équivaut à trois points d'interrogation. Je réponds, un peu agacé :

— Eh bien, oui!... « Qu'elle m'a pêché... »

Baudrille réfléchit encore, puis d'une voix très froide et très douce :

— C'est un mot?

On rit et l'on chuchote autour de nous. Je me sens enveloppé de ridicule. Je réponds aigrement :

— Si c'est un mot?... Oui et non... C'est..., c'est ce que vous avez à dire enfin!

Baudrille ne se démonte pas :

— J'entends bien...; c'est un mot qui doit faire rire?

Moi, rageant :

— Il fera rire ou il ne fera pas rire, ça m'est égal; je sais que je l'ai mis, voilà tout.

— Parfaitement.

— Dites-le donc sans plus de façons.

Ici Baudrille fait un mouvement qu'il réprime aussitôt avec la visible puissance d'un homme qui sait se dompter lui-même et, redoublant de politesse :

— Pardon, monsieur... Je n'y mets « aucune façon », je vous prie de le croire. Je connais mes devoirs d'artiste. Je dirai votre rôle d'un bout à l'autre sans me permettre d'y rien changer... Mais encore faut-il que je comprenne un peu ce que j'ai à dire, n'est-il pas vrai? Eh bien, je vous confesse très humblement que

le sens de cette dernière phrase m'échappe tout à fait.

— Peu importe... Dites-la toujours!

— Soit!

Baudrille s'incline légèrement, puis il se tourne vers son partenaire et sur un ton plus haut, mais de la même voix impassible et lente, il reprend :

« Ce qui me plaît dans cette femme, c'est qu'elle a la ligne... »

Et, appuyant :

« C'est avec cette ligne qu'elle m'a pêché... »

Te rends-tu compte de la scène? Dans ces moments-là, j'ai envie de le mordre tout simplement. Et plus il est correct, plus j'ai envie de le mordre!

Les autres acteurs vont mieux, Dieu merci! Ils montrent en tout cas de la bonne volonté; mais ils répètent sans entrain, sans flamme, en gens qui ne croient pas au succès de la pièce. Le jeune Garimond est très mauvais; Baudrille le paralyse évidemment.

Je me fais donc un mauvais sang de tous les diables. Avec cela, je ne suis plus soutenu par Lafernet, qui, quoi qu'il en dise, se laisse influencer par les comédiens et ne voit plus la pièce comme il l'avait vue d'abord. Il me harcèle de ses observations, il veut me faire faire des changements... Je résiste ou je cède, car j'en arrive à ne plus voir clair dans mon propre ouvrage, et telle scène que j'avais trouvée excellente me paraît maintenant exécrable... Celle de la soupière, par exemple, ne pourra plus être revendiquée par Robinet: elle va sauter avec la fin de mon second acte, que je vais refaire complètement.

Tu vois que je ne suis pas au bout de mes peines! J'espère pourtant y arriver avec un peu de patience et de temps... Et si j'avais la chance de décrocher un succès... Mais ne parlons pas de cela : ça porte malheur!

A toi.

PHILIPPE.

---

26 décembre.

Mon cher ami, j'ai l'honneur de t'annoncer que je n'ai plus de femme, ni d'enfant, ni même de tante...

Tu ne comprends pas?

Tu vas comprendre.

Tu sais comme ma femme est jalouse. C'est son seul défaut, mais il est solide, et j'ai renoncé depuis longtemps à le terrasser. Je le ménage; je m'efforce autant que possible de vivre avec lui; j'évite de l'exaspérer. C'est ainsi que, pour ma revue des Folies-Plastiques, j'avais consigné rigoureusement à ma porte toutes les petites dames qui arrivaient avec des lettres d'amis; j'en étais quitte pour les recevoir au théâtre.

On ne peut pourtant pas tout prévoir. Hier, pendant que j'étais à ma répétition, un groom apporte chez moi une lettre outrageusement parfumée. Henriette pâlit... D'où vient cette lettre? D'où sort ce groom?... La tante Rosalie s'écrie : « Nous allons le savoir! » Elle décachète la lettre sans plus de scrupule et lit ceci :

« Mon bon Lippe,

« On dit que ta pièce passe bientôt. S'il te reste pour deux sous de cœur, tu n'oublieras pas tes amis et tu feras retenir une avant-scène au nom de

« Ta grosse BLANCHE,

« qui t'embrasse tout plein d'avance. »

Tu devines l'effet produit par ce message. J'ai eu beau jurer à Henriette que la grosse Blanche m'était devenue absolument indifférente, que je ne l'avais pas revue depuis trois ans; elle n'a rien voulu entendre... Alors je me suis emporté, et, comme la bonne tante intervenait avec son tact accoutumé, j'ai menacé de la mettre dehors.

— Je suivrai ma tante! s'est écriée Henriette.

— Suivez-la!

— Et j'emmènerai mon enfant.

— Emmenez-le!

C'est ce qu'elle a fait. Une heure après, un fiacre emportait les deux femmes et l'enfant vers une destination inconnue... Je croyais qu'il me les rapporterait le soir même. Pas du tout. « J'ai couché seul sous mon toit solitaire... », comme chantait je ne sais plus qui dans l'opéra de Latorille. Ce matin, un homme de la campagne m'a apporté un billet ainsi conçu : « Veuillez remettre au porteur les deux paquets de linge que nous avons laissés dans l'antichambre. — HENRIETTE. » J'ai remis lesdits paquets au porteur sans même lui demander où il allait les porter. Il m'a dit spontanément qu'il était de Cormeilles en Parisis. J'en ai conclu que ma famille s'était réfugiée chez nos vieux amis Bertaud... Qu'elle y reste! Je n'irai certainement pas la chercher... Je t'avouerai même, dussé-je te paraître odieux, que je ne suis pas fâché de ce petit incident qui m'assure un peu de repos. J'ai à travailler énormément pour remettre sur pied mon second acte qui marche de plus en plus mal, et l'on n'est pas bien pour travailler chez soi avec une femme qui pleure, un enfant qui crie et une tante qui vous maudit à tour de bras...

C'est égal, tout cela est bien triste et je me demande parfois si je n'aurais pas mieux fait de rester, il y a dix ans, chez Me Lourdebroche, aux appointements de 250 francs par mois. J'y rentrerais bien aujourd'hui..., mais son successeur ne voudrait plus de moi..., et il aurait raison!

Amitiés.

PHILIPPE.

---

2 janvier.

Elle est revenue et la paix est faite. Mais quelle journée j'ai passée hier, mon ami!... Voilà un premier

jour de l'an que je n'oublierai pas! Je m'attendais à les voir arriver dès le matin. On a sonné, j'ai couru à la porte... C'était « l'employé du balayage... » Je me suis mis à fondre en larmes... Cet homme a dû me trouver bien sensible! Enfin, c'est passé; n'en parlons plus.

Je t'embrasse.

PHILIPPE.

---

13 janvier.

C'est pour ce soir!... si les tuiles ne se remettent pas à pleuvoir; si Flambardet, mon nouveau Chicoineau, n'est pas pris d'un trac immense; si Mlle Clarisse Orly ne nous fait pas dire qu'elle est décidément trop malade pour pouvoir jouer; si Garimond n'est pas atteint par un autre deuil; si... Je tremble en pensant à tout ce qui pourrait encore m'arriver.

Puisque Henriette t'a tenu au courant des péripéties de ces derniers temps, tu te rends compte de mon état physique et moral. Je m'étonne d'être encore debout. Je tomberai certainement après le spectacle, ou en même temps que ma pièce, si elle tombe aussi, comme Lafernet me l'a aimablement prédit. Ç'a été sa seule parole à l'issue de la répétition générale. Nous ne nous parlons plus depuis huit jours, depuis que les huissiers sont entrés en jeu... Ça ne nous empêchera pas de nous étreindre ce soir si ma pièce réussit comme Évariste me l'affirme. O comédie!

A propos, j'ai eu ce matin une pénible corvée à remplir. Tu te souviens de Maria Hurel, l'ancienne maîtresse d'André? Après leur débâcle commune et le suicide de ce malheureux garçon, personne ne savait ce qu'elle était devenue. Eh bien, mon cher, elle est morte hier à l'hôpital Saint-Antoine. Je l'ai appris par une de ses voisines, à qui elle avait remis pour moi divers menus objets, des souvenirs d'André. J'y suis allé et je l'ai vue, la pauvre fille. L'enterrement était pour trois heures; j'aurais voulu y assister, comme tu penses... Mais on répétait cette après-midi pour les derniers raccords; j'ai dû naturellement être au théâtre.

Et, comme tout est contraste dans la vie, j'ai rencontré en sortant de l'hôpital notre vieux camarade de la mobile, Pontarlier, toujours gros et gras, toujours bon garçon, mais toujours naïf. Il avait entendu parler vaguement de moi et de ma pièce; il savait par un avoué de ses amis que je faisais un procès à Trubert, et les journaux lui avaient appris que j'avais failli me battre avec Beauvisage... Mais c'était tout, et il m'a demandé très sérieusement si ma pièce était « une pièce comique... »

Y a-t-il des gens bêtes tout de même!

Bien entendu, je t'enverrai une dépêche après le spectacle. — PH.

ABRAHAM DREYFUS.

« CHRISTIAN OU L'ANNÉE ROMAINE »

Ouvrage posthume de Jean-Jacques Ampère

En 1856, J.-J. Ampère écrivait à M. Alexis de Tocqueville : « Avant de retourner cet été en France, je voudrais finir un travail dont le but est de conduire l'histoire d'un sentiment à travers la peinture des différents aspects de la ville de Rome aux différentes époques de l'année. Il y a ici le monde de l'amour, de la religion, de la science, de la politique; je mets dans cet ouvrage la quintessence de tout ce que j'ai vu en ce lieu, observé, senti, rêvé à tous les âges. »

De cet ouvrage intitulé *Christian ou l'Année romaine*, qui n'est point achevé, nous avons pu transcrire quelques chapitres entiers et plusieurs fragments épars. Improvisés à la hâte, au retour d'une promenade ou bien à la suite de soirées passées en famille, ces pages auraient eu besoin d'être corrigées.

C'était ordinairement sur les premières épreuves que Jean-Jacques terminait ses livres : il comptait revoir soigneusement *Christian* en le livrant au prote. Mais, pour relire ces chapitres si doucement ébauchés, auprès de ses amis heureux autrefois, malheureux alors, le courage lui a manqué; il retardait de jour en jour quand la mort est venue le surprendre.

Le manuscrit est resté tel quel, écrit au crayon, déjà assez effacé et très difficile à déchiffrer; on y rencontre des traces de négligence ou de rapidité, des répétitions, etc.

Depuis un demi-siècle Rome a beaucoup changé; mais ni la ville transformée ni les mœurs modifiées ne rendront moins curieux les souvenirs de Jean-Jacques. Après dix-sept voyages en Italie, il a su voir et expliquer ce que tant d'autres n'ont pas su regarder.

Est-il nécessaire de rappeler, non seulement à ceux qui l'ont connu, mais à ceux qui ont lu ses œuvres, de quelle vie son inépuisable érudition, la délicatesse, la pureté de son goût, sa vive et charmante imagination et enfin l'aimable familiarité de son style animaient ses récits?

Sur un carnet de Jean-Jacques, fermé à Rome en 1862, nous trouvons ces lignes :

« J'étais ici il y a trente-huit ou quarante ans : j'y ai apporté les mélancolies de ma jeunesse, j'y ai éprouvé les ivresses, les agitations d'un sentiment violent, de passion sans règle. La *via Babuino*, malgré sa physionomie insignifiante et son nom grotesque, est une de celles que je préfère : c'est là, en face de l'église grecque, que demeurait Mme Récamier, alors que je voyais pour la première fois cette ville qui me causait déjà des impressions très

vives dans lesquelles la science et l'art n'entraient pour rien, mais que coloraient et poétisaient mes vingt-trois ans.

« Sous les ombrages de la *villa Pamphili*, je m'asseyais aux pieds de Mme Récamier : livré à mes folles exaltations, je lui faisais la description des jardins d'Armide dans la *Jérusalem*, en les comparant avec ceux qu'embellissait pour moi cette Armide d'un Renaud enivré, mais pas heureux...

« De la *villa Pamphili* à la *villa Borghèse*, où je me suis fait conduire ce matin, que de fois j'ai vu fuir les arbres que je voyais fuir aujourd'hui ! Que de fois mes yeux se sont arrêtés avec enchantement sur l'élégante ombrelle de ces pins si gracieusement ondulés ! Que d'émotions passaient à travers mon âme à mesure que je passais moi-même à travers ces lieux ! »

En 1826, ce « Renaud toujours enivré, mais pas heureux », voulant essayer de reconquérir son cœur et sa raison, part pour l'Allemagne et s'arrête à Bonn :

« J'espère revenir digne du nom de votre ami, écrit-il à Mme Récamier. Depuis six ans, un sentiment que vous connaissez avait développé chez moi une irritabilité maladive dont j'ai horriblement souffert; il me fallait un temps de solitude et d'épreuve pour me délivrer de ces susceptibilités nerveuses, de ces humeurs extravagantes. Ce serait une drôle de chose que le bon sens me vînt d'Allemagne... Mais je ne veux pas chanter trop tôt victoire ! »

Un dépaysement complet, la curiosité, l'intérêt que lui inspirent les hommes et les choses, quatre cours à suivre par jour, de l'exégèse pour son carnaval et, par-dessus tout, le désir d'entreprendre un grand travail, l'*Histoire des littératures*, apaisent enfin son esprit; il n'abandonne l'université de Bonn que pour aller en Suède, en Norvège, en Danemark, en Laponie... Alors le voyageur ne s'était pas encore épris des ruines et de la lumière de Rome; mais déjà il se passionnait devant les antiquités du Nord et travaillait à ces déchiffrements archéologiques de pierres gigantesques qui devaient l'entraîner jusqu'au tombeau de Sésostris.

En quittant Drontheim, Upsal, Stockholm et Copenhague, où il a découvert les documents qu'il cherche, l'imagination pleine du chant des scaldes, des légendes des rois de la mer, des héros de l'*Edda*, la mémoire tout empreinte des feux d'une aurore boréales, des longs crépuscules, des clartés mystérieuses favorables à l'apparition des fantômes, Jean-Jacques compose une Nouvelle scandinave où lui-même se met en scène sous le nom de Christian, achevant de guérir ses orageuses exaltations en les racontant.

Trente ans plus tard, alors qu'Ampère écrit son *Année romaine* et mêle ses impressions de jeunesse à celles des jours présents, il conserve le nom et le caractère de son héros scandinave au Christian des bords du Tibre. C'était donc dans une fiction romanesque, sorte de confession discrète et d'autobiographie légèrement voilée, qu'il voulait encadrer ses descriptions de Rome. Aurait-il mieux réussi que Mme de Staël dans sa *Corinne?* C'est ce qu'il ne nous appartient pas de décider, vu l'état inachevé du manuscrit. Peut-être cette histoire d'amour eût-elle ralenti l'intérêt de l'ouvrage ; peut-être, au contraire, lui eût-elle donné un degré de vivacité de plus, dans un temps tel que le nôtre, où l'on est si avide des moindres aveux de tout homme qui a laissé un nom et qui se survit dans ses œuvres.

Mais, au fond, il n'importe guère, puisque dans le volume que publiera prochainement la maison Quantin, et qui ne sera destiné qu'aux amis de J.-J. Ampère, nous avons pris sur nous de sacrifier la fiction, de retrancher ou de réduire à une simple analyse les pages consacrées au roman, pages moins étudiées que le reste.

Les voyages lointains de Jean-Jacques lui suggèrent l'idée de faire naître Christian et les dames de Wedel dans les régions du Nord ; il veut ainsi rendre plus vive l'ordinaire impression que produit Rome sur les étrangers, en la faisant éprouver par des Norvégiens ou des Suédois, dont l'intelligence et la sensibilité diffèrent absolument de celles des races latines.

L'étonnement d'un Espagnol ou d'un Français en présence de la basilique de Saint-Pierre et des manifestations de la piété en Italie n'approchera jamais de l'étonnement d'un Allemand ou de celui d'un Danois.

Nous espérons que les amis d'Ampère, auxquels ce volume est dédié, ne nous accuseront pas d'avoir fait tort à sa mémoire en le sauvant de l'oubli.

Avant d'arriver au premier chapitre de *Christian*, regardons un peu Jean-Jacques Ampère à Rome, à Rome sa seconde patrie, où nous l'avons vu si longtemps heureux et si populaire.

Au nombre des bonnes fortunes ménagées en Italie à quelques étrangers, aucune n'était comparable à celle d'accompagner Ampère dans ses promenades à Rome et aux environs. Cette faveur rare et enviée, ceux qui l'ont goûtée une fois ne l'ont pas oubliée. Que de souvenirs ne devaient donc pas laisser à des amis auxquels Jean-Jacques se donnait sans partage ces courses renouvelées chaque jour !

Quand il s'était attardé, de minuit à trois heures du matin, soit à poursuivre l'*Histoire des Césars*, soit à combiner quelque incident sentimental ou dramatique de *Christian*, le lendemain on allait choisir un site solitaire dans cette campagne romaine dont il disait en écrivant encore à M. de Tocqueville : « C'est une poésie perpétuelle qui me charme plus que jamais. »

... Chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Souvent Hébert, Baudry, Bénouville, Gumery se joignaient aux promeneurs, et devant l'horizon romain, au pied d'une ruine, Ampère offrait à des cœurs sympathiques les prémices de ses travaux, le fruit de sa dernière veillée.

Toujours appelé dehors par l'attrait du soleil et du pittoresque, Jean-Jacques, en s'éveillant, sans souci du déjeuner, sortait de sa cellule de bénédictin, emportant avec lui, comme le nomade emporte ses armes, l'attirail peu compliqué de ses études. Couvert d'un large paletot dont les poches gonflées de brochures, de cahiers, faisaient l'office d'une bibliothèque portative, il marchait au hasard, selon l'impression du moment, jouissant de tout ce qui se passait sous ses yeux, ou bien si parfaitement absorbé dans ses pensées qu'il ne voyait rien, absolument rien et justifiait alors les paroles que lui adressait à son tour Alexis de Tocqueville en 1857 : « J'espère, mon cher ami, que le Dieu qui vous suit toujours en voyage vous aura accompagné jusqu'à Rome. Je dis quelquefois que c'est le même Dieu qui veille sur les ivrognes. Vous avez dû passer entre deux tempêtes. O Dieu des ivrognes et des distraits, que vous êtes grand! »

En effet, les distractions complètes et fréquentes de Jean-Jacques, héritage paternel, signe de race, impossible à nier comme tant d'autres, le jetaient quelquefois dans des difficultés, des embarras inextricables, des émois d'imagination dont il n'aurait su comment sortir sans l'intervention d'autrui. Il était ainsi devenu, en tous pays, héros d'aventures dont jamais, par bonheur, le dénouement n'a rien eu de tragique.

A Rome, un industriel qui gagnait sa vie en se faisant aveugle au Corso douze heures sur vingt-quatre, et qui appréciait son personnel de *forestieri*, comme tout bon négociant doit apprécier ses clients, s'intéressait particulièrement aux courses matinales du *cavaliere* Ampère.

Régulièrement apostés sur le passage du promeneur, le mendiant et son chien suivaient sa trace un instant, guettaient le mouchoir qui s'échappait à moitié d'une poche entr'ouverte ; puis, doucement, sans se presser, surtout sans se cacher, l'aveugle préludait aux bénéfices de sa journée en enlevant au voyant, chaque jour à la même place, le foulard tentateur offert à sa convoitise. Le distrait s'apercevait quelquefois du larcin, s'en étonnait naïvement, jurait qu'on ne l'y reprendrait plus et, le lendemain, s'exposait au même danger.

Tout le monde à Rome connaissait *il cavaliere* Ampère : pauvres ou princes, dignitaires de l'Église, militaires, savants, habitants des pays divers. Qui ne l'avait rencontré errant par la ville, les yeux fixés sur le fronton d'un temple, étudiant une inscription, appuyé sur le tronçon d'une colonne ou penché sur un vieux débris de mur, constatant l'empreinte des siècles dans les substructions de différents âges, dans le *peperin* ou la *pozzolane*, dans des fragments de ciment, de marbre ou de briques grossières? Là, il lisait l'histoire des Étrusques, des rois, de la république, de l'empire, et découvrait les traces du passage de Bélisaire. Qui ne s'était arrêté à travers les rues pour saluer l'homme aimable, recherché de tous, tantôt crayonnant en plein air ses petits papiers, sur le perron de Saint-Jean-de-Latran, au Forum, au Colisée, tantôt gravissant à pas lents la rampe du Capitole ou celle du Pincio? Rien n'interrompait le studieux rôdeur ; s'il pressait sa marche, c'est qu'il allait chercher un refuge contre la pluie ou la tramontane, sous la voûte d'un porche, à l'abri d'un pan de monument, au fond d'une guérite déserte. A la tombée du jour on le voyait encore empruntant à la Madone la lumière qui brille à ses pieds pour ne pas perdre les dernières lignes d'une page de son *Histoire romaine*, de *Saint Paul*, d'*Alexandre*, ou l'impromptu en vers sur Napoléon III que venait de laisser échapper sa verve.

L'effroi du *home* chez Ampère fut si vif, jusqu'au moment où il voulut bien accepter celui de ses amis, qu'il disait : « J'aime tout à Rome, excepté la vue de ma porte ; pour éviter cette rencontre funeste, si je puis m'y soustraire, un kilomètre de plus ne me coûte guère. »

Dix-huit mois après sa nomination de bibliothécaire à la Mazarine, il donna sa démission pour retourner en Italie, au grand scandale de ceux qui s'intéressaient à sa fortune. A ce propos, le voyageur incorrigible avouait franchement qu'à l'appât d'un prochain départ, à la joie véritable de voir son excellent et savant ami Daremberg lui succéder, venait s'ajouter une autre satisfaction : celle d'abandonner un bel appartement, un domestique attaché à son service, qui l'attendait les bras croisés dans une antichambre solennelle. « En entendant tirer tous mes verrous, je me croyais en prison, ou marié, murmurait-il malicieusement ; une pareille situation ne pouvait durer longtemps. »

Cette passion de marcher en avant, de courir le monde, ce besoin impétueux de liberté avaient bien changé. Quelques années plus tard, si le curieux, insatiable naguère, consentait à changer de place, c'était à la condition de suivre ceux qu'il appelait *les siens*.

En 1863, au mois de novembre, revenant de Pau : « Quel bonheur! me voilà, chers amis, disait-il ; une semaine d'absence, c'est tout ce que je peux supporter aujourd'hui. O mes pénates, vous êtes bien vengés! »

Une faculté rare lui permettait de goûter à la fois le plaisir du travail et celui de la conversation. On le voyait apporter autour de la table à ouvrage des dames ce qu'il nommait aussi sa tapisserie. C'étaient encore de petits papiers à classer, énigmes qu'il étalait aux yeux des profanes sans craindre de livrer ses secrets, car lui-même ne reconnaissait pas du premier coup à ces sortes d'hiéroglyphes la date ou le fait inscrit de sa propre main...

Ampère disait la veille de sa mort, en se frappant le front : « J'ai encore là le plan de dix volumes nouveaux. » Après l'*Histoire romaine à Rome* devait venir *Rome aux temps modernes*. Tous ses travaux le ramenaient à la ville éternelle. Certains passages de *Christian* rappellent son ingénieuse manière d'éclairer l'histoire par les monuments et les portraits, et, dans cette fiction qu'il nomme *son roman*, la véritable souveraine de ses pensées, ce n'est pas l'héroïne, la comtesse de Wedel, mais bien Rome ou plutôt la campagne romaine. Au sein de cette lumière élyséenne, sous ce climat hospitalier, tout exerce sur l'esprit, l'imagination et le cœur de Jean-Jacques une séduction sans égale. Il ne jouit pas moins des amis qu'il y retrouve que de la nature et des antiquités.

A la fin d'un des chapitres de *Christian* intitulé *le Monde*, il dit : « Pour celui qui veut bien connaître ce lieu unique, rencontrer des admirations intelligentes et sympathiques, il n'y a rien de mieux à faire que de s'adjoindre à une colonie d'artistes. Quel vif intérêt on éprouve en s'attachant à un jeune homme dont le talent existe déjà et qui un jour sera célèbre, à voir de près ces nobles âmes qui, dans une position modeste, ont senti l'aiguillon de la gloire et que la gloire attend ! »

En parlant ainsi, Ampère fait allusion à Paul Baudry, lauréat du grand prix de Rome en 1850.

Cédant au charme irrésistible de ce talent qui existe déjà et qui bientôt sera célèbre, Jean-Jacques allait régulièrement fumer sa cigarette auprès du peintre vendéen, le regardant travailler au *Supplice de la Vestale*.

A tous les dons artistiques qu'avait reçus de Dieu l'enfant pauvre de la Roche-sur-Yon s'ajoutaient une âme enthousiaste et profonde, un tact rare, un esprit qui s'ouvrait à tout, une modestie charmante. Discret, réservé, timide, Baudry était bien heureux de l'affection que lui témoignait l'auteur de l'*Histoire romaine*. La visite d'Ampère à l'atelier de Baudry attirait plus d'un pensionnaire de Schnetz (1) ; c'était fête pour cette jeunesse d'entendre le causeur unique dépenser au milieu d'elle des trésors de science, de verve et de bonne humeur. Tant de grâce et de bienveillance paternelle pénétrait tous les cœurs de reconnaissance ; celle de Baudry se révélait par une tendresse exaltée, une confiance absolue. Aussi, quand il dut rentrer en France, voir finir les belles et chères années de la villa Médicis, quand il fallut s'arracher à l'intimité du charmeur archéologue, du poète érudit, amoureux du passé, du soleil et des monts albins, ce sacrifice fut pour le jeune artiste un des plus pénibles à accomplir.

(1) M. Schnetz était alors le directeur de l'Académie de France à Rome.

Au jour des adieux, parmi les élèves de l'Académie, l'usage consacré est d'aller faire la conduite au camarade qui retourne chez lui. On va tous ensemble manger du jambon grillé à la Storta, première étape de ceux qui s'éloignent, dernière station des arrivants à Rome.

Baudry ne possédait rien, nous l'avons dit; son bagage de touriste ne le gênait guère; en revanche, il emportait avec lui la flamme qui sera du génie et la délicieuse toile représentant *la Fortune et l'Enfant*. Ces deux figures dignes d'être admirées à côté des chefs-d'œuvre italiens, il les eût données, au moment du départ, non pour un sac de pommes de terre comme fit André del Sarte en livrant sa *Vierge* immortelle aux moines du couvent de Saint-Marc, mais pour quelques misérables cents francs, car la route était longue et sa bourse vide.

Ampère, malgré sa vie laborieuse, n'avait pas amassé grand'chose; il savait ce que coûtent d'efforts et de luttes incessantes les commencements d'une vie d'artiste ou de littérateur.

Pour jouir plus longtemps de la présence de son jeune ami, il déclare vouloir se joindre au cortège qui se dispose à le suivre. Le voilà donc, par une brillante matinée d'avril, prenant place sur la banquette du véhicule dont la tradition romaine pouvait seule garder le modèle.

En dépit de la circonstance, les compagnons n'engendraient pas la mélancolie; le déjeuner, arrosé de vin d'Orvieto, fut très joyeux; les souhaits de succès, les toasts à l'avenir, à la gloire, se répétaient, se croisaient; on se donnait rendez-vous à Paris, on jurait de s'aider en frères.

A la fin du repas, Ampère serre contre sa poitrine celui qu'il regrettait; Baudry, lui rendant son étreinte, sent un mouvement furtif vers la poche de sa veste; mais il n'a pas le temps de s'en rendre compte; les grelots retentissent, le voiturier l'appelle et s'impatiente; les bras se lèvent, les mains s'agitent, des voix s'écrient: « Bon voyage, bonne chance, au revoir, à bientôt ! » Puis on n'entend plus que le clic clac du postillon et le trot cadencé des chevaux.

Baudry regarde tristement fuir cette campagne romaine dont le souvenir le dégoûtera désormais des droites allées de peupliers et des paysages verdoyants. Les derniers instants de la séparation l'ont ému; ses yeux se mouillent, il cherche son mouchoir, le saisit brusquement; un rouleau de mille francs tombe à ses pieds : la malice d'Ampère était découverte.

Ce trait nous a été révélé par une indiscrétion du peintre de l'Opéra.

De l'indiscret ou de Jean-Jacques, quel est celui qui vous touche le plus ?

***

La vie mondaine à Rome en 1824

(Dans ce qui précède, il est fait allusion au chapitre de *Christian* intitulé *le Monde*. Voici ce chapitre, qu'on lira sans doute avec intérêt.)

« Que faites-vous de vos soirées? » répétait à Christian Mgnor Lubini, habitué à rencontrer les étrangers, particulièrement les Français, épouvantés de ce problème difficile à résoudre. De ses soirées? Christian n'était pas embarrassé. Il allait au Forum, vide et muet, regarder ce qu'il avait regardé cent fois, les temples et les arcs de triomphe se dressant sur un ciel étoilé, les astres se couchant sur le Palatin aux clartés tranquilles de la lune; il allait voir au mont Quirinal l'obélisque par-dessus les silhouettes des deux statues héroïques entre lesquelles il s'élève. A la porte du Peuple, c'était le jet de granit du grand monument de Séthos et de Ramsès qu'il apercevait encadré de rampes et de balustrades.

Si la nuit devenait plus noire, Christian trouvait encore du charme à parcourir la ville silencieuse, à découvrir sur son chemin les grands fantômes de la colonne Trajane, de la colonne Antonine et de la fontaine de Trévi; il aimait à entendre dans une rue qu'on dirait inhabitée la voix fraîche d'un jeune homme qui rentre en chantant, le roulement lointain d'une voiture ou les sons d'une guitare sortant d'un vieux palais tout enveloppé de ténèbres. Ces promenades, il les préférait aux fadeurs de la conversation, à l'ennui d'entendre parler du prochain mariage d'un prince romain, d'une Altesse allemande, du début d'une danseuse ou de la promotion d'un camérier du pape. Il n'était pas souvent tenté d'aller au spectacle pour voir profaner le mausolée d'Auguste par la traduction d'un mélodrame français joué en plein air, ou estropier en italien M. Scribe, qui ne peut être bien connu qu'à Paris; il prenait sa place à l'Opéra quand on représentait les œuvres de Rossini, de Paisiello et de Cimarosa. Les Italiens ne s'étaient pas encore lassés de la mélodie, ils ne l'avaient pas sacrifiée absolument aux savantes combinaisons d'instruments de quelques auteurs modernes. En ce pays, le goût de la musique, qui est très vif, est aussi très capricieux, très exclusif, on pourrait ajouter successif: c'est une inconstance passionnée, un enthousiasme ardent qui a toujours besoin de nouveautés. La vogue d'un maître passée, à peine sait-on s'il a existé; nous avons entendu dire (à un très jeune homme, il est vrai) : « Dans l'ancien temps, il y avait Beethoven, Mozart, Cimarosa, Rossini et Donizetti. » En 1824, les Italiens n'étaient pas si oublieux de leur gloire ni si inconséquents dans leurs admirations.

Si Christian eût aimé les visites, l'usage d'aller les faire au théâtre, dans les loges, l'en aurait dégoûté; cette mode lui semblait le meilleur moyen de gâter la musique par la causerie, et la causerie par la musique.

Au commencement de son séjour à Rome, le seul spectacle qui lui plût était celui des marionnettes, *burrattini*, petits acteurs de bois dont les gestes, grâce à l'art qui les fait mouvoir, sont si naturels, que par l'effet du cadre proportionné à leur exiguïté ils paraissent vite aussi grands et presque aussi réels que des acteurs véritables.

On s'égayait alors du fameux Cassandrino, le type du bourgeois romain, avec sa poltronnerie, sa bonhomie, sa malice; mais Christian n'était pas d'humeur à rire des *lazzi* frondeurs de Cassandrino.

Venir dans la ville éternelle pour jouir de la société, c'est courir grand risque d'être déçu. Deux ou trois familles aristocratiques ouvrent, une fois par semaine, des salons magnifiques, clubs élégants, où se réunissent de nobles hôtes; on y salue rarement ses amis, bien plus souvent un grand nombre de *fâcheux* par excellence, malheureusement inconnus à Molière. Ces fâcheux sont ordinairement des touristes peu satisfaits de ce qui existe ailleurs que chez eux.

Un voyageur qui vient pour la première fois à Rome doit regarder un moment ces raouts monotones; mais, quand on a vu de temps en temps défiler devant soi les épaules des princesses et les nez des princes leurs époux, on trouve que ce plaisir n'est pas intarissable; dans ce monde dont on n'est pas et dont on n'a nulle envie d'être on se lasse vite de former le parterre qui l'examine danser, comme faisaient en France, sous l'ancien régime, ces bourgeois admis à contempler les bals de la cour et qu'on appelait les *bayeux*.

Au milieu de ces réceptions brillantes un danger réel vous poursuit: c'est l'occasion de faire de nouvelles connaissances, car on y a la rage de vous présenter. Ceux qui n'attendent de ces présentations ni intimité ni plaisir s'en tiennent à un échange de cartes portés par des domestiques : pauvre résultat pour tant de peines!

Il y a bien peu de maisons où l'on puisse, ainsi qu'à Paris, jouir tous les soirs d'une aimable conversation autour de la table à thé; pas de ces petits dîners charmants où une maîtresse de maison, gracieuse et spirituelle, invite quelques personnes enchantées de se rencontrer. Les grands seigneurs romains ont des commensaux, savants, gens de lettres, abbés, qui viennent partager leurs repas de chaque jour et sont là dans une attitude légèrement inférieure; mais rien qui établisse le commerce facile et digne de l'esprit et du rang, du talent et de la richesse, des situations et des célébrités, commerce qui donne tant de prix et de piquant au petit nombre de salons qui subsistent encore chez nous.

Ce qui vaut la peine d'être aperçu à Rome, c'est la société ecclésiastique : celle-là, du moins, a un carac-

tère particulier et une certaine importance de fait. L'accès en est difficile.

Christian eut la bonne fortune d'assister à un concert donné par une belle dame polonaise à plusieurs cardinaux et à un cercle choisi, composé surtout de prélats et d'abbés. Cette soirée, qui n'avait rien de la banalité ordinaire, lui laissa un souvenir très vif.

En entrant chez la comtesse, il avait été frappé de l'aspect qu'offraient ces grands appartements de couleurs un peu sombres, discrètement éclairés; on s'y introduisait sans fracas, en saluant tout bas ; ces personnages noirs glissaient d'une pièce à l'autre, se formaient en groupes, dans lesquels ils causaient à demi-voix, riaient à petit bruit ou bien se tenaient çà et là isolés et silencieux.

Les cardinaux montraient envers les femmes une courtoisie pleine de condescendance et de réserve ; les femmes, envers les cardinaux, une déférence dans laquelle la retenue se mêlait à l'empressement et qui ressemblait au genre d'égards qu'on leur rendait à elles-mêmes.

Les princes de l'Église recevaient ces hommages avec une dignité paisible et souriante ; il y avait comme une sourdine à l'esprit et à l'âme.

La belle dame polonaise allait à travers ce monde aux allures mesurées avec une charmante impétuosité qui en faisait encore mieux ressortir l'attitude posée et prudente. Pour achever les contrastes, ces vastes pièces où se pressaient des ecclésiastiques étaient remplies de fleurs, et des abbés de la chapelle papale chantaient tour à tour des morceaux de musique sacrée pour édifier et des duos bouffes pour amuser Leurs Éminences.

Il y a à Rome des fêtes qui sont uniques en Europe par la grandeur des palais où l'on danse et l'assemblage des beautés de tous les pays qu'on peut y admirer. Dans ces galeries magnifiques où mille bougies éclairent les tableaux et les fresques des maîtres, on voit paraître, au temps du carnaval, les femmes en reines, en princesses du moyen âge, en paysannes suisses, en contadines d'Albano ; c'est un spectacle merveilleux ; mais ce n'est qu'un spectacle.

A côté de la société indigène il se forme, parmi les étrangers, une société qui offre plus ou moins de ressources, selon le hasard de l'hiver.

C'est une loterie dans laquelle il y a presque toujours de bons numéros.

Jamais la saison ne se passe sans qu'on ait remarqué plus d'un personnage important par le rôle qu'il a joué, par ses écrits, par ses actes, et qu'on est bien aise d'avoir connu. Un des grands attraits de Rome, c'est la présence des artistes; ils en sont, en quelque sorte, les vrais habitants: partis de tous les coins de l'univers, ils viennent chercher là ce qui s'y trouve, l'aiment pour son charme et la comprennent, vivent avec ses monuments et de sa lumière.

Pour celui qui veut bien connaître ce lieu unique, rencontrer des admirations intelligentes et sympathiques, il n'y a rien de mieux à faire qu'à s'adjoindre à une colonie d'artistes. Quel vif intérêt on éprouve en s'attachant à un jeune homme dont le talent existe déjà et qui un jour sera célèbre, à voir de près ces nobles âmes qui, dans une position modeste, ont senti l'aiguillon de la gloire et que la gloire attend !

JEAN JACQUES AMPÈRE.

LE TROUVILLE DES ÉTATS-UNIS

Atlantic City

— Quand le train part-il pour Atlantic City?

— Lequel?

— Comment, lequel? Celui pour...

— Pour Atlantic City, j'entends bien, et je vous demande lequel. Nous en avons expédié six depuis une heure. Le septième part dans cinq minutes, le huitième dans un quart d'heure, et ainsi de suite toute la journée.

— Et vous transportez ainsi...

— De dix à vingt mille voyageurs par jour.

— Vous plaisantez?

— Voici les chiffres officiels des quatre derniers jours : jeudi, 12 272; vendredi, 10 508; samedi, 18 321; hier dimanche, 31 840, et le plus curieux, c'est qu'ils ne reviennent pas.

— Ils ne reviennent pas?

— Non. Nos trains de retour sont presque vides en ce moment. C'est à croire qu'on les dépouille et qu'on les noie, comme autrefois, à mesure qu'ils débarquent.

Un peu ahuri, le voyageur écarte cette suggestion, invraisemblable en l'an de grâce 1886 et dans un pays civilisé comme les États-Unis. Il suit la foule, pénètre dans la gare de Philadelphie, arrive, non sans jouer des coudes, au guichet, prend son billet et se case, comme il peut, dans un compartiment enlevé d'assaut. Une fois installé, sa valise sur ses genoux, celle de son voisin lui serrant les côtes et lui coupant la respiration, il examine curieusement les gens qui l'entourent. Le coup d'œil en vaut la peine.

New-Yorkais sanglés dans leurs redingotes noires, jolies filles de Baltimore accortes et pimpantes dans leurs toilettes claires ; Pensylvaniens corrects ; gens du Sud bruyants et bavards: il y a de tout dans cette foule haletante sous une température de trente-cinq degrés centigrades et soupirant après les brises de l'Océan. Ce qui domine ici, ce n'est pas le monde élégant qui, chaque été, envahit la plage plus aristocratique de Newport ; ce monde tient, lui aussi, le haut

du pavé dans Atlantic City; mais il y est en quelque sorte noyé dans les classes moyennes, qui ont fait de cette cité nouvelle le Trouville américain, une ville de bains de mer unique en son genre.

Nous ne connaissons pas en Europe, ces immenses caravansérails capables d'absorber en quelques heures une population de quarante à cinquante mille individus, de les loger, de les nourrir et de pourvoir à tous leurs besoins comme à toutes leurs fantaisies. Qu'on se figure vingt mille voyageurs envahissant soudainement Trouville ou Dinard. Où trouverait-on dans ces localités quarante hôtels de cinq cents lits seulement? Atlantic City en contient cent vingt-neuf dont plusieurs peuvent héberger jusqu'à mille voyageurs, et cela sans mentionner les innombrables pensions particulières. L'établissement de bains de mer est outillé pour recevoir des milliers de baigneurs; on en a compté jusqu'à cinq mille dans l'eau à la même heure.

I.

Située à quatre-vingts kilomètres de Philadelphie, dans une île de trois lieues de long sur une lieue de large, Atlantic City a grandi si rapidement qu'elle occupe aujourd'hui la plus grande partie de cet espace. Des ponts la relient au continent, dont elle n'est d'ailleurs séparée que par un chenal étroit et profond. Sur toute sa longueur se déroule une plage de sable fin, si ferme à la marée basse que les roues des voitures y laissent une trace à peine visible. Cette plage descend en pente douce vers la pleine mer; une surveillance incessante y rend les accidents fort rares.

L'histoire s'est peu occupée jusqu'ici d'Atlantic City. En 1783, un nommé Jérémiah, épris de solitude pour des raisons à lui connues, vint planter sa tente sur cet îlot sablonneux. Personne, pas même le percepteur, ne l'y relança; et si, comme l'affirme un de ses descendants, à cette époque Jérémiah eût pu acquérir toute l'île pour une paire de bottes et une pièce d'indienne, il est certain que Jérémiah a manqué une belle occasion de faire sa fortune et celle de ses héritiers. Le sol ne produisait rien et Jérémiah se trouvait fort en peine de vivre. La pêche lui procura d'abord quelques maigres ressources; mais c'était un homme ingénieux, habile à se tirer d'affaire et pour qui les leçons de l'expérience ne devaient pas être perdues. Un hasard heureux pour lui amena sur la côte un navire en perdition: il profita de cette aubaine que lui envoyait la Providence. Le capitaine et les matelots dûment noyés, il se tint pour leur héritier légitime et garda sur l'incident un silence discret. Nouveau Robinson dans son île encore déserte, il s'appropria tout ce qui pouvait lui être utile. Avec les épaves du navire il se construisit une demeure solide, la meubla, l'approvisionna, fit main-basse sur les caisses d'étoffes, les outils, répara le canot échoué et commença à se trouver plus à l'aise.

Par une coïncidence assez singulière, quelques mois plus tard une goélette, partie de New-York pour la baie du Chesapeake, se perdait encore à la pointe de son île. Deux matelots échappèrent seuls au naufrage; recueillis en mer, ils racontèrent que, trompés par un feu allumé sur la plage, ils étaient venus se briser contre un écueil. On ne les écouta guère et on ne les crut pas du tout. La goélette était vieille, assurée à Amsterdam: les armateurs n'en demandaient pas davantage. Six mois plus tard, même accident. Cette fois, il s'agissait d'un schooner tout neuf, portant un chargement de prix. On s'enquit et on retrouva chez Jérémiah nombre d'objets provenant de la goélette et du schooner qu'il avait convertis à son usage personnel. On l'accusa d'avoir, en allumant des feux sur le rivage, provoqué ces accidents. Jérémiah se contenta de hausser les épaules. N'avait-il pas le droit de faire sa cuisine dehors si bon lui semblait?

Cet argument parut sans réplique et on le laissa tranquille; mais le bruit des faveurs dont la Providence le comblait se répandit, et quelques esprits hardis et aventureux s'avisèrent que ce coin de terre avait du bon, qu'il se trouvait sur la route des navires de New-York vers le sud et qu'en aidant un peu la chance on pouvait y gagner honnêtement sa vie. Les deux plages voisines d'Absecom et de Egg-Harbour, également favorables à ce genre d'industrie, se peuplèrent et, grâce au développement du commerce et du transit maritime, prospérèrent. En peu d'années ces trois localités furent le théâtre de sinistres nombreux. Fataliste par principes et soucieuse de se débarrasser de témoins gênants, la population se gardait bien de sauver les naufragés; on prétendit même qu'elle assommait ceux que la mer épargnait. Ce n'était peut-être que des médisances contre lesquelles les habitants protestèrent d'ailleurs en affirmant leurs sentiments religieux; ils construisirent un temple surmonté d'un haut clocher. Il est vrai que le temple servait de magasin pour remiser les épaves, que le clocher était converti en observatoire d'où l'on surveillait la pleine mer le jour, et en phare, la nuit, pour attirer les navires. Il est vrai aussi que la seule prière enseignée aux enfants se résumait en ces quelques mots que la tradition a conservés : « Bon Dieu, bénis papa, maman, ainsi que nous tous, pauvres et misérables pêcheurs, et envoie-nous pour demain matin un navire à la côte ! »

Les autorités, émues, crurent enfin de leur devoir d'intervenir. Vainement les résidents alléguèrent qu'ils donnaient une instruction religieuse à leurs enfants, que, s'ils faisaient stationner des guetteurs le jour et allumer des feux la nuit, c'était uniquement pour porter secours aux équipages naufragés. Comme il ne reparaissait jamais un seul homme de ces équipages,

on supprima, non le temple, mais le clocher, et on envoya de Philadelphie quelques officiers de police pour surveiller les agissements de la population. Soit que le climat leur fût contraire, soit que leur zèle les entraînât trop loin, ils moururent jeunes ou disparurent sans que l'on pût savoir comment. De guerre lasse, le gouvernement mit en vente les terrains de l'île, et les premiers occupants, dégoûtés par ces mesures arbitraires et envahis par un afflux d'immigrants, se dispersèrent. Après leur départ, on n'entendit plus parler de sinistres et aucun navire ne se perdit sur la côte.

Atlantic City date de 1853; c'est-à-dire qu'en cette année-là on traça sur une grande feuille de papier le plan d'une ville avec ses rues, ses squares, ses avenues, ses monuments et ses églises. Mais, plus heureuse qu'Eden City immortalisée par Ch. Dickens, la ville se peupla; des maisons se construisirent; sa plage magnifique, adoptée par les résidents de Philadelphie, vit bientôt s'élever en bordure de riants cottages habités chaque été par l'aristocratie de la Pensylvanie. En 1870, on entreprit la construction du Board-Walk, grande voie plancheyée qui mesure aujourd'hui plus de deux lieues et traverse l'île dans presque toute sa longueur. Cette large voie est une des curiosités d'Atlantic City. Elle est bordée d'un côté de gigantesques hôtels, de beaux magasins, de l'autre, de théâtres en plein vent, skating-rinks, salles de bal, cafés-concerts, chevaux de bois, salons de tir, qui lui donnent l'aspect d'une interminable foire. Une foule bariolée encombre les trottoirs, se pressant, se coudoyant comme dans la grande artère de Broadway.

Atlantic City est à Newport ce que Trouville est à Deauville: le rendez-vous d'un monde mélangé où dominent l'élément populaire, les amusements bruyants. Toutefois, à Atlantic City comme à Trouville, l'élément aristocratique est représenté par une élite qui, pour se tenir à l'écart du gros de la population, n'en attire pas moins son attention. Ses rivalités d'élégance, ses assauts de luxe, ses folles dépenses et surtout sa division en deux camps bien distincts sont l'objet des commentaires de la foule et alimentent pendant les mois d'été la presse des États-Unis. Il y a là un coin curieux de la haute vie américaine qui vaut la peine qu'on s'y arrête.

Si la plus grande partie d'Atlantic City est envahie par les classes moyennes des villes importantes de l'Union, qu'attirent sur sa plage la facilité des communications et le bas prix des transports, certains quartiers tels que l'avenue Pacifique, les avenues Illinois et Kentucky, sont exclusivement habités par l'aristocratie de naissance ou d'argent. Celle de Philadelphie occupe presque toute l'avenue Pacifique. C'est là que s'étalent les belles résidences de B.-F. Brown, de George F. Lee, de Mme M.-E. Hooper, estimées de cinq à sept cent mille francs chacune. A force d'argent on a remplacé les sables par des terres végétales, dessiné des parterres, planté des parcs, changé le désert en ravissants jardins. Les riches habitants de New-York en ont fait de même dans les avenues Illinois et Kentucky; mais entre l'aristocratie de ces deux villes subsiste une rivalité qui prend, à Atlantic City, des proportions singulières et s'est incarnée dans deux personnalités féminines célèbres toutes deux par leur grande position sociale, leur fortune et leur beauté. Mme L. L.. représente New-York; Mme Ch. W... porte haut le drapeau de Philadelphie. Autour de chacune d'elles se groupe un essaim de jeunes et jolies femmes, de charmantes jeunes filles, toutes appartenant au monde élégant de ces deux villes rivales. Les frères, amis, fiancés de cette élite féminine lui font cortège, s'ingénient à mériter ses suffrages, à organiser les piquenique les plus luxueux, les bals les plus brillants, les cavalcades les plus fantastiques.

Si les femmes rivalisent d'élégance et cherchent à s'éclipser mutuellement par leurs toilettes, les hommes luttent de force et d'adresse. Les deux camps se rencontrent au jeu de Polo, où les jeunes gens paradent sur des chevaux de prix et se disputent la victoire sous les yeux de leurs belles. On se croise sur la plage, où les attelages élégants attirent les yeux de la foule. C'est à qui inventera la fantaisie la plus dispendieuse ou la plus originale. L'un des deux camps donne-t-il une fête champêtre suivie d'un bal improvisé, l'autre organise une promenade en mer et tous les yachts sont mis en réquisition. Fait-on venir un orchestre de New-York, le lendemain deux orchestres de Philadelphie jouent sur la plage à l'heure du bain.

Atlantic City a fait, on le voit, bien des progrès depuis le temps de Jérémiah, et ce patriarche solitaire aurait aujourd'hui quelque peine à reconnaître le site désolé où il allumait ses fanaux.

A ceux-là en ont succédé d'autres, aussi dangereux peut-être, mais moins décevants, comme on pourra s'en convaincre par l'anecdote suivante que relate tout au long un journal américain. A l'occasion d'une fête organisée par l'un des camps rivaux, des jeunes gens riches de Baltimore décidèrent d'y assister et d'en rehausser l'éclat par leur présence et leur nombre. Un d'eux devait les précéder à Atlantic City, y louer à tout prix un hôtel entier ou plusieurs villas pour leur séjour et, au jour dit, les chercher à la gare. Avisé de leur dessein, le camp ennemi eut recours à une ruse de guerre. On savait le délégué fort épris d'une jeune veuve qu'il poursuivait de ses assiduités; elle accepta, sans trop se faire prier, de l'égarer en route. Par un hasard calculé, elle le rencontra à l'embranchement de Wilmington, se rendant, disait-elle, à Harrisburg, c'est-à-dire dans la direction opposée à celle d'Atlantic City. Elle était seule; l'occasion de lui servir d'escorte était trop tentante. Oubliant tout, la fête, ses amis et ses instructions, le jeune homme sui-

vit deux beaux yeux qui, de Harrisburg, l'entraînèrent jusqu'aux rives du lac Erié, où, par une belle soirée, il obtint enfin le *oui* tant désiré. Le même soir, ses amis descendaient du train, le cherchant vainement partout. Les hôtels étaient pleins, ceux du moins où ils pouvaient décemment loger. Pour se consoler de leur déconvenue, ils achetèrent des torches et défilèrent toute la nuit dans les rues de la ville, demandant aux échos d'alentour, sur un air connu, le sort de leur messager. On ne dormit guère cette nuit-là à Atlantic City. Quinze jours plus tard, le fugitif reparaissait à Baltimore, convoquait à un grand souper ses amis indignés, leur présentait sa jeune femme et réclamait un verdict d'acquittement unanimement voté.

La mode, plus impérieuse peut-être et plus servilement obéie aux États-Unis encore qu'en Europe, admet une vingtaine d'hôtels où l'on peut descendre à Atlantic City sans perdre caste. Ce décret est pour beaucoup dans la popularité dont jouit cette plage. L'exclusivisme de Newport en éloigne tous ceux à qui leur fortune ne permet pas de faire bonne figure auprès des Vanderbilt, des Belmont, des Westmore, des Lorillard de New-York, des Munn de Chicago, des Lyman et des Perkins de Boston et autres archimillionnaires de la grande république,. Sur ces deux plages, l'usage exige absolument que les femmes élégantes fassent trois toilettes par jour; celle de l'après-midi doit être de teinte uniforme depuis le chapeau jusqu'aux bas et souliers. Le *New-York Herald* signale à l'attention de ses lectrices une toilette bleue arborée par une jolie blonde: chapeau de matelot bleu avec larges rubans bleus et garni de bleuets; cravate flottante; costume de soie des Indes du même bleu ; bas et souliers bleus. Quant aux vêtements de bain, l'imagination se donne pleine carrière. Une des reines de la mode s'était fait une loi de ne pas porter deux fois le même; elle a tenu parole et pendant vingt-cinq jours parut sous les yeux de ses admirateurs dans un costume nouveau. A l'heure de son bain, on comptait des milliers de spectateurs sur la plage.

II.

Cette plage d'Atlantic City est renommée pour ses *flirtations;* on y jouit d'une plus grande liberté d'allures qu'ailleurs, et on en profite. Tout usage reçu, accepté, devient, aux États-Unis, une *institution*, et la *flirtation* en est une, et non la moins observée. On flirte pour passer le temps, mais plus souvent aussi en vue d'une union possible. C'est une répétition avant la représentation, l'échange, sous une forme badine ou sentimentale, d'attractions confuses qui se précisent ou se dissipent suivant que l'accord ou le désaccord des caractères se révèle dans une demi-intimité; c'est la parade de la salle d'armes, ce n'est pas le duel. On y fait assaut d'esprit et de coquetterie, de compliments et de reparties; mais on ne s'engage pas à fond; on s'observe, on s'étudie, on cherche à se plaire, à se comprendre, à s'entendre. Si l'on n'y réussit pas, il n'en est que de cela, et de part et d'autre on va flirter ailleurs. Essentiellement pratique sous ses apparences romanesques, la jeune fille américaine flirte pour s'assurer si les goûts du jeune homme qui lui fait la cour, sa manière de voir, ses plans de vie cadrent avec les siens. Est-elle mondaine, il lui importe de savoir s'il aime le monde, s'il l'y conduira, si elle pourra se livrer à son goût pour la toilette, recevoir, passer l'été à Saratoga ou aux bains de mer. Entre deux phrases sentimentales émaillées de citations de Tennyson ou de Longfellow, elle glissera une question sur la situation actuelle du jeune homme, ses chances de fortune, ses espérances, en sœur, en amie qui s'intéresse à lui, à son avenir. En quelques séances elle saura ce qu'il lui importe de savoir, et, comme les termes de comparaison ne lui font pas défaut, elle saura aussi si elle doit l'encourager ou le décourager.

Le privilège de flirter est aussi sacré et imprescriptible aux États-Unis que le sont pour nous les immortels principes de 1789. S'il ne figure pas tout au long dans la Constitution américaine, il y est implicitement contenu dans la déclaration des Droits de l'homme et, partant, de la femme, qui autorise tout citoyen des États-Unis à se livrer de son mieux à la recherche du bonheur, *pursuit of happiness*. La *flirtation* étant un des moyens de l'atteindre, l'intimité temporaire qu'elle crée entre jeunes gens et jeunes filles est acceptée et respectée. Ils peuvent à leur aise jouer la comédie préliminaire de l'amour, s'isoler au milieu de la foule dans un coin de la véranda de l'hôtel ou, mieux encore, sur la plage.

Un ingénieux industriel d'Atlantic City a basé sur cette institution nationale une spéculation profitable. Elle consiste à louer aux jeunes couples en quête du tête à tête un vaste parasol dont le long manche, revêtu d'une pointe de fer, s'enfonce dans le sable. Ce parasol abrite des rayons du soleil et dissimule discrètement les traits de ceux auxquels il prête son ombre protectrice. On n'aperçoit le plus souvent sous ce gigantesque champignon que deux petits pieds finement chaussés et deux souliers masculins; parfois, mais plus rarement, une taille ronde qu'enserre un bras hardi. Enhardi par le succès, l'industriel en question a fait élever sur un terre-plein dominant la plage une sorte de longue terrasse de sable d'où les amoureux peuvent voir, sans être vus, se dérouler à leurs pieds le panorama de la mer et de la plage. Spécialement affectée à la *flirtation*, ceux qui s'y livrent passent sur cette terrasse de longues après-midi.

La *flirtation* n'est pas l'apanage exclusif des classes riches, tant s'en faut. Du haut en bas de l'échelle sociale elle est le prélude indispensable du mariage, et celle-là s'estimerait lésée de ses droits qui passerait

sans cette transition obligée de la condition de jeune fille à celle de femme mariée. Il n'est pas sans exemple qu'on abuse de cette liberté; mais il faut reconnaître que ces abus sont rares, d'autant plus rares que les lois et les usages américains n'entendent pas raillerie sur la séduction. Les États-Unis n'ont rien d'attrayant pour les don Juan de profession. Entre la jeune fille irritée, les pères et les frères toujours armés, et les tribunaux toujours prêts à leur infliger d'écrasantes indemnités, leur profession manque de charme; aussi glisse-t-on rarement sur ce terrain dangereux.

De part et d'autre, on fait son choix, et, grâce à la flirtation, on le fait le plus souvent en connaissance suffisante de cause.

Il en résulte que les mariages d'amour sont beaucoup plus fréquents aux États-Unis qu'en Europe. Comme on n'y dote pas les jeunes filles, elles s'estiment en droit de consulter leur cœur et leurs propres convenances plus que celles de leurs parents. Je discutais un jour ce sujet délicat avec un Américain homme d'esprit, grand voyageur devant l'Éternel et observateur consciencieux. Le hasard m'avait fait le rencontrer à Madrid, puis à Naples et, ce soir-là, à dîner chez Mme X... à Paris. Nous nous étions retrouvés avec plaisir; nous avions de l'autre côté de l'Atlantique des amis communs : il n'en fallait pas davantage pour ébaucher un commencement d'intimité. Je m'y prêtais d'autant plus volontiers qu'il avait l'esprit fin, un peu paradoxal parfois, mais plein d'imprévu.

A table, nous avions longuement parlé de la race latine et de la race anglo-saxonne. Inutile d'ajouter que toutes ses préférences étaient acquises à cette dernière.

— L'avenir est à elle, me dit-il en reprenant après dîner notre conversation interrompue; elle finira par peupler le monde. Les États-Unis ne comptaient que cinq millions d'habitants au commencement de ce siècle; nous sommes cinquante millions maintenant. Déjà nous débordons sur l'Amérique du Sud; l'Océanie se peuple de nos fils de colons. Comparez à vos familles françaises d'un ou deux enfants ces familles de l'Ouest où l'on en compte dix ou douze. Au point de vue de la population vous restez stationnaires; nous doublons en trente ans. La dot vous tue.

— Comment cela?

— Eh! sans doute. Est-il rien de plus absurde que ce système qui consiste à faire assurer l'avenir des enfants par leurs parents? C'est l'antithèse de la vérité, le monde renversé, les vieux se privant pour les jeunes, ceux qui ne peuvent plus produire se sacrifiant à ceux qui ne savent pas s'aider. Si encore ce sacrifice assurait leur bonheur! mais neuf fois sur dix vous les rendez malheureux.

Il était lancé; je n'avais plus qu'à l'écouter.

— Vous croyez que je fais du paradoxe à plaisir : il n'en est rien. Regardez là, devant vous, ces trois jeunes filles. Une est jolie, les deux autres franchement laides. Celle de droite a la taille déviée; le visage est pâle, amaigri, les traits tirés et fatigués. Sa voisine, sa sœur, n'est guère mieux. Toutes deux, vous le savez, sont richement dotées: aussi les demandes affluent. Il n'en est pas moins vrai que la nature, marâtre si vous voulez (ce n'est pas mon affaire ni la vôtre), les avait condamnées au célibat. Leur père s'est marié trop vieux à une femme riche et mal bâtie : voilà les résultats. Eh bien, ces deux jeunes filles, laides et mal bâties aussi, sont recherchées par des hommes jeunes, qui ne les aimeront pas, et pour cause, mais qui demandent à un riche mariage la fortune que le hasard a oublié de déposer dans leurs berceaux et qu'ils ne se sentent pas la force de conquérir. Quant à l'autre, elle a tout ce qu'il faut pour plaire; mais, sans dot, que trouvera-t-elle? Un vieillard, ou le célibat forcé : voilà son lot. Vos deux laiderons auront-elles des enfants? Il est permis d'en douter, en tout cas de souhaiter qu'il n'en soit rien.

— Soit; mais toute fille laide n'est pas forcément pourvue d'une grosse dot; il en est de jolies et de bien rentées.

— Je vous l'accorde; mais n'est-ce pas trop déjà que d'égaliser les chances? Ne voyez-vous pas qu'un père affligé de deux filles pareilles est tenu à redoubler d'efforts et de sacrifices pour assurer leur mariage, et que ce mariage, quoi qu'il en puisse penser, lui individuellement, n'est pas un gain pour la société. Laissée à elle-même, la nature se tirerait d'affaire au grand avantage de tout le monde. C'est une loi naturelle qu'un homme jeune, sain et robuste aime une jeune fille belle, saine et robuste. C'est une loi de la nature qu'ils se marient et, comme dans les contes de fées, aient beaucoup d'enfants qui leur ressemblent. A quoi bon acheter à grand prix un mari pour une fille qui n'en a que faire, qui mettra peut-être au monde un être chétif et malingre que l'on sauvera, si on le sauve, à force de soins, que le père s'épuisera à doter pour qu'il aille à son tour faire souche d'êtres semblables à lui? En tout et partout la nature procède par voie d'élimination. Certaines espèces végétales ou animales sont condamnées à disparaître, moules imparfaits, incapables de servir à une reproduction plus parfaite.

— En un mot, vous demandez la suppression des femmes laides.

— Suppression violente, non; mais ne vous mettez pas à la traverse et surtout ne vous appliquez pas à en perpétuer l'espèce, pas plus que celle des hommes malingres et rachitiques. Un être pareil coûte autant, et plus, à nourrir, à élever qu'un être sain et complet. Vous créez des sociétés d'encouragement pour les chevaux, les animaux de basse-cour, les races ovine et bovine, et, quand il s'agit de l'être par excellence, de l'homme et de la femme, vous édifiez à grands frais

tout un système absurde, à l'encontre de la nature, dont le résultat est de perpétuer la laideur et l'abâtardissement de la race. Vous trouvez tout simple et tout naturel qu'un jeune homme épouse une fille laide, mal venue, bien dotée, et vous appelez cela un beau mariage. Vous trouvez simple et naturel qu'une fille belle et pauvre épouse un homme âgé, ayant vécu comme vous dites, mais riche, et vous félicitez la mère ou l'amie qui a fait ce beau coup. J'enrage de voir ces vilenies. La nature aussi enrage ; mais elle se venge et c'est là le danger. Vous ne le voyez pas ; vous fermez les yeux pour ne pas le voir. Pourtant les statistiques sont là pour vous éclairer. La science, la médecine, l'observation, les tribunaux eux-mêmes vous cornent la vérité aux oreilles. Vous les bouchez ; il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Vos pères de famille s'exterminent de travail pour amasser des dots ; vos mères de famille font la chasse aux héritières. L'une d'elles me disait il y a peu de jours : « Je désire marier Ernest ; il fait des sottises. Je lui cherche une femme riche : Ernest ne pourrait pas vivre sans fortune ; mais nous ne tenons pas à la beauté. Auriez-vous quelqu'un à nous proposer ? » Son Ernest est un grand bêta, mal élevé, fréquentant toutes sortes de mauvaises compagnies, maigre, étriqué, déjà à demi gâteux. Sa brave femme de mère cherche et trouvera quelque affreuse laideron mal venue, bien dotée. On les mariera, on les invitera à faire souche ; Dieu vous garde des résultats !

Il reprit haleine, et, de fait, il était temps.

— Aux États-Unis nous sommes plus logiques ; si nous copions vos modes, nous n'importons pas vos théories matrimoniales. Nous nous marions par amour et tout le monde y gagne. Un de mes amis, millionnaire de Chicago, vient de donner sa fille à un jeune négociant qui débute. Le jour du mariage il leur a remis deux mille dollars, dix mille francs, pour défrayer un voyage en Europe : on l'a trouvé très généreux. Son gendre travaille, il adore sa femme qui le lui rend bien. Je parie qu'avant dix ans ils auront cinq enfants et cent mille dollars. Sur ce, bonsoir.

Il me serra la main et partit. Ma voisine, une dame d'un certain âge et qui comprenait l'anglais, avait dû l'écouter, car je l'entendis murmurer, au moment où il s'éloignait :

— Tous ces Américains sont matérialistes !

III.

Après avoir longtemps raillé l'Amérique, l'Europe s'américanise. Après avoir fait profession de dédaigner l'Europe, ses institutions surannées et son organisation sociale, l'Amérique l'imite et la copie : échange de bons procédés que rien ne faisait prévoir au début et qui pourrait fort bien aboutir, dans un temps plus ou moins éloigné, à démocratiser complètement le vieux continent et à transférer sur le nouveau nos anciennes traditions de classe et d'aristocratie. Sur ce sol fertile des États-Unis tout pousse, même les vieilles idées, qui, transplantées de l'autre côté de l'Atlantique, y donnent des rejetons aussi vivaces que les *riparia* et les *jacquez* américains substitués, dans nos vignobles du midi, à nos ceps gaulois anéantis par le phylloxera.

Les tendances aristocratiques, les distinctions de classe, l'exclusivisme fleurissent en Amérique et donnent déjà des produits remarquables. A New-York, à Boston, à Philadelphie, la lutte est engagée entre l'aristocratie d'argent et l'aristocratie de naissance et d'intelligence. New-York est le quartier général de la première ; Boston et Philadelphie représentent la seconde. Excessifs et démesurés en tout, les Américains en sont arrivés à nous donner le curieux spectacle d'un pays dans lequel un simple millionnaire n'est pas riche. Pour arriver à figurer dans l'aristocratie d'argent il faut une énorme fortune, et ces fortunes ne sont pas rares. A New-York seulement on pourrait citer des centaines d'individus possédant plus de dix millions. Il en va de même, proportionnellement, à Cincinnati, à Chicago, à Pittsburg, à San-Francisco et dans la plupart des grandes villes. Au-dessus de cette foule opulente s'élèvent des fortunes de cinquante à cent millions ; puis, plus haut encore quelques personnalités disposant de capitaux énormes, les Vanderbilt, ces rois des bateaux à vapeur dont la fortune dépasse un milliard, Jay Gould, le roi des chemins de fer, les Steward, les Lorillard, les Belmont et autres. Dans cette aristocratie de l'argent, comme dans toutes les aristocraties, il y a, on le voit, de nombreux degrés. Elle vit dans un isolement relatif ; la richesse poussée à ce point est une barrière ; on a peu d'égaux, beaucoup d'envieux, plus encore de courtisans. Puis des revirements soudains, des ruines retentissantes créent dans ses rangs des vides que viennent combler des spéculations gigantesques menées à bien, d'heureux coups du hasard et de l'habileté amenant aux premiers rangs ceux qui végétaient aux derniers.

L'aristocratie de naissance contraste par sa stabilité avec cette excessive mobilité de la ploutocratie. Bien que les États-Unis n'aient encore, en tant que nation, qu'un siècle d'existence, c'est un titre de compter parmi ses ancêtres l'un des fondateurs de la grande république ou de ceux qui l'ont illustrée ; c'est un titre aussi de se rattacher par ses ascendants à quelque vieille famille d'Angleterre ou de descendre en ligne directe des *knickerbokers*, colons hollandais de New-York, ou bien de la *chevalerie* du Sud. Plus exclusive encore que la première, cette aristocratie ne se laisse ni envahir ni entamer ; on pénètre difficilement dans ses salons, qui ne s'ouvrent pas à l'argent. C'est elle qui donne le ton, dicte la mode, rend des arrêts et des décrets toujours obéis. Imbue d'idées anglaises, elle

tient à distance tout ce qui touche au commerce et garde ses préférences pour les professions libérales, les lettres, les arts et les sciences. Elle vit en dehors et à l'écart de la politique et des *politicians*, pour lesquels elle professe un grand dédain.

C'est dans ce milieu que se recrute l'élite intellectuelle des États-Unis, ces hommes de science et ces écrivains dont l'Europe connaît les noms et apprécie les travaux. C'est dans ce milieu tout imprégné des souvenirs et des traditions d'un passé auquel nous tournons résolument le dos, que s'épanouissent ces fleurs délicates d'une civilisation affinée, ces Américaines instruites sans pédanterie, élégantes sans ostentation, qui donnent à certains salons de New-York et de Boston une distinction toute particulière. Un proverbe anglais dit qu'il faut trois siècles pour produire un *gentleman*; les Américaines ont prouvé qu'étant données les aptitudes féminines, il n'en fallait pas même un pour former une *lady*.

La passion du luxe est innée chez l'Américaine et poussée à ses dernières limites dans l'ameublement, les bijoux, la toilette, les équipages, les chevaux. Il y a quelques années, le luxe s'affichait avec un étalage de mauvais goût. L'influence discrète, mais puissante, de cette élite dont nous parlons a substitué à cette ostentation de parvenus une sobriété qui en tempère l'éclat trop violent. Volontiers, maintenant, on copie l'Angleterre, sa correction froide, un peu gourmée, la tenue sévère de sa domesticité. A ces somptueux attelages d'un luxe tapageur ont succédé des équipages aussi dispendieux, il est vrai, dans leur apparente simplicité, mais qui n'offensent pas les yeux et ne crient pas le prix qu'ils ont coûté. On les voit défiler en rangs serrés sur les plages d'Atlantic City et de Newport avec leurs chevaux pur sang, leurs cochers impassibles et leurs valets de pied irréprochables.

Cette passion des choses rares et coûteuses a pris dans ces dernières années une direction nouvelle : celle des fleurs. On a fait venir de Quedlinburg et d'Erfurt, en Allemagne, toutes les variétés connues de roses. On a construit sur les rives de l'Hudson, ainsi qu'à Long-Island et dans la New-Jersey, d'immenses serres qui approvisionnent les grands centres de l'Union. Des capitaux énormes ont été absorbés par cette industrie lucrative. A mesure que le goût des fleurs se développait, les grands horticulteurs se spécialisaient. Sur les bords de l'Hudson, les uns ne cultivent que les violettes, d'autres que les roses, d'autres encore que le réséda. Il n'est pas rare qu'une élégante de New-York se fasse envoyer chaque jour cent cinquante roses pour décorer son salon. Les roses thé sont les plus estimées.

Mais de toutes les fleurs, celles que l'on recherche le plus, les plus rares et les plus chères sont les orchidées, ces plantes incomparables qui atteignent en Angleterre des prix si élevés et dont plus d'une variété a coûté la vie aux malheureux qui les découvrent dans les marécages fiévreux et dans les forêts vierges du Brésil et des Indes. A New-York, on paye jusqu'à vingt-cinq et même cinquante francs une belle fleur d'orchidée, pour le corsage ou la boutonnière. On en expédie chaque jour à Newport, Saratoga et Atlantic City. La mode en a fait aussi la fleur par excellence des bouquets de mariées. Un bouquet d'orchidées blanches coûte de deux cent cinquante à cinq cents francs; on cite celui que portait, le jour de son mariage, la fille de William Astor, l'un des grands millionnaires de New-York. Entouré de fougères et de fleurs d'oranger, ce bouquet d'orchidées rares valait plus de deux mille francs. Quant aux plantes elles-mêmes, elles atteignent des prix bien plus élevés. Un horticulteur a payé jusqu'à vingt mille francs une orchidée importée des Indes. On paye fort cher aussi les grandes violettes roses récemment découvertes, mais dont la culture est encore si difficile et si incertaine que les fleuristes ne s'engagent jamais à en livrer. Quand ils en ont, ils avisent leurs clientes qui font assaut de libéralité pour les obtenir. On les conserve dans des coffres à air froid d'où elles ne sortent que pour brilier une soirée au corsage d'une des reines de la mode.

A la fin de septembre, ces grands caravansérails d'Atlantic City voient partir leurs hôtes d'une saison. Quand on pense que la plupart de ces hôtels ont coûté de deux à cinq millions de francs à construire et à meubler, qu'ils sont au nombre de cent vingt-neuf et qu'il faut en quelques semaines faire rendre aux visiteurs, outre l'intérêt du capital, le bénéfice des propriétaires, on s'émerveille de la facilité avec laquelle les Américains gagnent et dépensent l'argent. Ce doit être un petit-fils de Jérémiah, ce propriétaire d'un des grands hôtels d'Atlantic City auquel un de ses amis demandait un jour :

— Avez-vous calculé exactement combien vous coûte un voyageur par jour?

— Certainement; tout compris, même le coulage, quatre-vingt-dix-huit cents (4 fr. 90).

— Et vous leur faites payer?...

— De trente à quarante francs par jour, suivant l'étage.

A cinq cents voyageurs en moyenne et par jour, pendant trois mois, le digne homme pouvait se faire près d'un million de bénéfices nets.

Pour avoir changé de nom, l'industrie de Jérémiah n'en est pas moins restée prospère sur ce coin de terre où il l'a fondée; grâce aux progrès de la civilisation, il est plus lucratif aujourd'hui d'héberger le voyageur que de le noyer.

C. DE VARIGNY.

THÉATRES

Juarez ou la Guerre du Mexique, drame en cinq actes, par Alfred Gassier.

Le drame de *Juarez* n'est pas une œuvre littéraire; le public s'en doutait et à cet égard il n'a éprouvé aucune déconvenue; je ne parlerais donc pas ici de la pièce de M. Alfred Gassier si elle ne prêtait matière à quelques remarques sur la dignité du théâtre.

Il est inutile de rappeler longuement les incidents qui ont valu à *Juarez* une réclame immodérée. Il y a longtemps que le drame est écrit et imprimé. Interdit plusieurs fois, il avait en 1884 trouvé grâce devant M. Fallières, et il aurait vu le feu de la rampe sous ce ministère, s'il s'était trouvé un directeur désireux de tenter l'aventure. *Juarez* autorisé dut attendre jusqu'à cet hiver la bonne volonté du directeur du Château-d'Eau, l'indifférence de M. de Freycinet et la complicité de la censure. Je dis complicité, car on a répété dans les journaux que l'autorisation accordée à M. Gassier — on peut dire contre vents et marée — était une suprême habileté de la censure. Menacés de suppression, les censeurs comptaient sur le tapage de cette première représentation pour démontrer victorieusement l'utilité de leur office. « L'événement, ajoutent plusieurs journaux, a trompé cette attente. L'apaisement qui s'est produit dans le public dès la seconde représentation prouve que la violence des manifestateurs les plus endiablés s'use en une soirée et qu'ensuite l'ordre renaît de lui-même. Le public est l'unique juge de ce qui est tolérable ou non. Il est capable de faire tout seul la police des théâtres. »

J'avoue que je ne partage pas cette façon de voir, et si l'autorisation accordée à M. Gassier est une habileté calculée, les censeurs doivent être satisfaits de la réussite de leur plan. Il est certain qu'une interdiction motivée nous aurait épargné le spectacle écœurant auquel nous avons assisté mardi soir — oui, si écœurant que l'impression de tristesse qu'il m'a laissée n'est pas dissipée encore et que je n'espère pas parler froidement de *Juarez* comme l'exigerait un tranquille compte rendu. Si la suppression de la censure doit nous exposer souvent à de pareilles aventures, tous les honnêtes gens demanderont qu'on la maintienne. D'ailleurs, pour le dire en passant, le sceptre de la censure abolie ne ferait que changer de mains : il irait à celles des directeurs, et, pour un directeur hardi qui joue le tout pour le tout, comme M. Bessac, combien de directeurs pusillanimes qui, sans esprit critique, s'effrayeraient de l'ombre d'une allusion et mettraient les poucettes aux malheureux auteurs! Censure pour censure, la censure officielle vaut mieux. Que si elle souhaite avoir pour soi l'opinion publique, elle n'a qu'à se montrer tolérante, intelligente, à distinguer clairement les spéculations avérées des œuvres d'art, à ne pas interdire *Germinal* quand elle autorise *Juarez*.

I.

« Je sens très bien, dit M. Henry Fouquier dans sa *Sagesse parisienne* à propos de la morale et de la littérature, je sens très bien où le goût est blessé dans certains ouvrages contemporains; mais, si je devine le secret vouloir de l'écrivain obéissant à un tempérament sincère, accomplissant une œuvre d'art, ou poursuivant une spéculation indigne, je n'oserais affirmer qu'il soit des règles sûres pour déterminer ces délicates nuances. » Ici il n'y a pas d'hésitation possible: on aperçoit très clairement le but que M. Gassier a visé, on surprend les moyens par lesquels il a voulu l'atteindre, on voit avec évidence quel genre de succès il a souhaité recueillir. Ce but, ces moyens, cette réclame, tout cela est d'espèce vile.

Ce qui nous intéresse dans une œuvre, ce n'est pas le sujet tout grossier, que la plupart du temps l'auteur n'invente même pas, qu'il emprunte à l'histoire des événements ou des mœurs. C'est sur la mise en œuvre que nous jugeons l'auteur, sur la forme extérieure, sur la logique intime, enfin sur tout ce qui est son apport original et qui constitue proprement la création. C'est dans la crainte que l'auteur ne nous donne le change et ne nous intéresse par les faits eux-mêmes, et non par la façon dont il les a enchaînés, que nous considérons comme inférieures ces pièces toutes remplies de souffrances accumulées et d'aventures tragiques, qui agissent physiquement sur nos nerfs. Si des sensations pures et simples nous passons à l'ordre sentimental, nous sommes de même en défiance contre les écrivains qui exploitent notre émotion par la peinture facile de certains sentiments si instinctifs qu'il est presque monstrueux de ne les pas éprouver et que les plus indifférents ont au moins la suprême convenance de les feindre. De cette catégorie de sentiments, le plus vif, le plus général est sans doute l'amour de la patrie. Si les hommes qui ont quelque culture répugnent à voir le patriotisme faire le fond d'un drame, s'ils tiennent pour suspect ce qu'on a appelé le *chauvinisme*, c'est par un scrupule profondément respectable de pudeur délicate, qui les met en défiance de ceux qui osent parler publiquement d'un sentiment si intime, si voilé, si timide, muet comme l'amour sincère, d'un sentiment qui ne doit s'exprimer que par des actes. On peut toujours appréhender que les drames patriotiques ne recouvrent — consciemment ou non — une déplaisante supercherie. C'est la patrie évoquée que les spectateurs vont acclamer : un homme ne doit pas recueillir la gloire et le profit de ces applaudissements.

II.

Des âmes non pas raffinées, mais seulement droites perçoivent ces nuances avec une intensité aiguë quand il s'agit de nos tendresses et de nos gloires nationales. Comment ne se révolteraient-elles point quand elles voient qu'on fait un spectacle à recettes avec nos haines patriotiques?

Nous avons dans notre passé d'hier une histoire tragique sur laquelle tout le monde s'accorde. Un soldat français, dans une heure de péril suprême, a livré son pays à l'ennemi. Il l'a livré pieds et poings liés, sans avoir cette pudeur dernière de sauver au moins l'honneur des drapeaux qui sont maintenant des trophées, là-bas, en Allemagne. « Un tel crime, a dit Gambetta dans sa proclamation du 30 octobre 1870, est au-dessus des châtiments de la justice! » Je retiens le mot, et, puisque de l'aveu même d'un des hommes qui ont le plus ardemment aimé leur patrie le crime de Bazaine est un crime sans expiation possible, nous demandons qu'on nous laisse oublier, oublier non les fautes que la nation a commises, non pas sa passivité, son long aveuglement — le remords de ces erreurs est salutaire, — mais qu'on nous laisse oublier la tache de boue, la honte dont nos générations ne portent que trop douloureusement le souvenir.

Si vraiment M. Gassier ne soupçonnait pas que toute cette page d'histoire nous était odieuse, s'il voulait attacher Bazaine au pilori, que ne mettait-il en scène le drame de Metz? Vous voyez bien qu'il ne l'a pas osé. Il s'est rendu compte que des Français ne supporteraient pas un pareil spectacle. Mais, comme il ne voulait pas lâcher la réclame aisée que ferait à sa pièce le nom de l'homme qui nous a vendus, il a reculé les choses dans le passé, et, avec une prescience facile, il nous a montré dans la guerre du Mexique Bazaine promettant tout ce qu'il a tenu.

Ce faisant, il a insulté, dans la personne de leur général, à la mémoire de tous ces soldats français qui sont tombés sur cette terre lointaine, héros du devoir, et qui, quoique conduits dans une entreprise folle par des chefs que nous n'estimons plus, sont morts dans les plis du drapeau tricolore pour l'honneur de la patrie. A l'époque de la guerre du Mexique, j'étais un enfant. Toute la mémoire que j'ai gardée de ces événements, c'est le souvenir des belles images militaires du journal illustré que nous recevions le dimanche et que je mettais laborieusement en couleur, les jours de pluie. C'étaient des revues, des batailles, des généraux, des maréchaux à cheval, des houles de drapeaux conquis. Ah! la belle légende de victoires dont on nous avait émerveillés dans nos berceaux! Le rêve glorieux que nous avons fait jusqu'à l'épouvantable réveil! Eh quoi! ces soldats à qui mon pinceau maladroit avait mis tant de culottes rouges, ces vainqueurs d'Italie et du Mexique, c'étaient bien les mêmes qui mourraient à notre frontière, bouchant de leurs corps et de leurs drapeaux les brèches des forteresses démantelées! Oh! pauvres soldats de France que j'avais tant admirés dans vos triomphes, combien je vous ai plus aimés quand je vous ai vus blessés, mourants, dans les chemins de la déroute! Tout conspirait contre nous, la misère, la neige, la trahison. Vous nous êtes devenus, dans les défaites, plus chers et plus sacrés. Votre sang a lavé la tache d'infamie, et c'est en souvenir de vous que nous ne tolérons pas de voir sur la scène un soldat français en uniforme incarner la vilenie et la trahison.

Pour dire maintenant un mot du drame lui-même, ç'a été pour bien des honnêtes gens une consolation de constater la nullité absolue d'une œuvre inspirée par des sentiments si bas. Si M. Gassier a espéré battre monnaie — et il nous dirait qu'il a visé plus haut que nous ne le croirions pas — avec le crime de Bazaine, la folie de Charlotte et l'exécution de Maximilien, il est volé et je m'en réjouis.

Une seule chose m'a intéressé dans cette bagarre : la contenance et ce qu'on pouvait deviner des sentiments de M. Ulysse Bessac, le directeur-acteur qui jouait le rôle de Bazaine.

Je reconnais, sans l'admirer, l'incontestable courage du comédien qui s'est chargé de représenter ce personnage. On ne peut soupçonner M. Bessac d'avoir monté la pièce de *Juarez* pour réhabiliter Bazaine; j'opinerais à croire qu'il s'est chargé du rôle parce que personne n'en a voulu; mais aujourd'hui, après avoir si bravement fait tête à l'orage pendant quatre heures de pendule, je crains que, par une illusion commune à tous les comédiens sincères, M. Bessac n'ait beaucoup meilleure opinion de Bazaine qu'autrefois. Il accueillerait fort mal les gens qui viendraient accuser devant lui Bazaine de lâcheté. Il vous répondrait : « Bazaine est un traître, je vous l'accorde; mais un lâche? allons donc! » D'acte en acte, M. Bessac grandissait dans sa redingote étroitement boutonnée sur sa large poitrine. Il recevait les pommes — cuites et crues — avec un dédaigneux haussement d'épaules. Et vraiment il faisait peine à voir, luttant sous cette bordée de projectiles et d'injures. On sentait qu'il avait sur les lèvres ce cri : « Finissez donc; c'est lâche ce que vous faites là! » Bien des gens pensaient de même tout haut dans la salle, et, encore que cette commisération d'une partie du public allât non à Bazaine, mais au comédien, c'est trop qu'elle ait été excitée, que l'homme de Metz, par une association d'idées involontaire, en ait profité même une seconde, et que ceux des spectateurs qui se refusaient à insulter une effigie n'aient pu se défendre, par réaction, d'une velléité inavouable de pitié.

HUGUES LE ROUX.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Dans la *Bibliothèque de vulgarisation* de la librairie Degorce-Cadot, M. Maurice Pellisson vient de publier une étude très substantielle et très intéressante sur *la Rome de Trajan* (1). Ce n'est pas une œuvre uniquement de seconde main, comme le pourrait faire croire le titre très modeste de la collection. L'auteur s'est, sans doute, servi des travaux antérieurs sur la question ; mais il est facile de voir qu'il a remonté aux sources premières et qu'il a vécu en un commerce intime avec les poètes, avec les philosophes, avec les avocats, les artistes et les beaux esprits du temps des Antonins. Il a été surtout en relations étroites avec Pline le Jeune, qui lui a beaucoup appris. Cependant cette amitié n'allait pas sans quelque défiance, et, quand le panégyriste de Trajan s'enthousiasmait plus que de raison pour son héros, son demi-dieu, le clairvoyant Pellisson hochait doucement la tête et se promettait bien de ne pas l'en croire en tout sur parole et de contrôler ses dires. Par contre, lorsque quelque poète satirique, Martial ou Juvénal, faisait un tableau par trop noir en couleur de la corruption des mœurs, le prudent et avisé Pellisson ne s'associait pas sans réserve à ces indignations si souvent déclamatoires. Il a écouté de même Tacite, en faisant ses réserves intérieurement, Tacite, un fanatique pétillant d'esprit, comme l'appelait Voltaire, mais aussi un misanthrope, un pessimiste, trop enclin à expliquer les faits les plus simples par des causes lointaines et mystérieuses, trop porté aussi à trouver partout des criminels. Quant à Suétone, une commère qui écoutait aux portes et a fait de l'histoire d'antichambre, il ne l'admire pas plus qu'il ne convient ; toutefois il ne refuse pas de l'entendre, car dans cet amas de menus faits, d'anecdotes, de cancans même, il trouve à récolter quelques traits significatifs et qui donnent de la physionomie à son tableau de mœurs.

Après avoir congédié Suétone, qui commençait à l'importuner, il fait introduire le vénérable Épictète, derrière qui se faufile Plutarque, se présentant, non comme historien, mais comme philosophe. Ils les reçoit et les écoute avec grand respect. Et ils énoncent de si belles maximes, ils proclament si hautement les droits sacrés de l'humanité, ils prêchent avec tant de chaleur l'égalité et la fraternité, que M. Pellisson leur demande s'ils n'étaient pas chrétiens. « Non, répondent-ils naturellement. — Eh bien, reprend M. Pellisson, j'ai une sympathie involontaire pour les dieux qu'adoraient des hommes tels que vous, grandes ombres. Si j'avais vécu en ce temps-là, j'aurais été chrétien, peut-être même jusqu'au martyre ; mais j'aurais de bon cœur aussi, Plutarque, jeté de l'encens sur les autels où vous portiez vos offrandes. Si vous vous étonnez de ce langage, sachez qu'il a déjà été tenu par M. Sylvestre de Sacy. » Épictète et Plutarque s'inclinent ; moi, qui suis là, je regrette que M. Pellisson, qui se rappelle si bien les mots de M. de Sacy, ne songe pas assez à la profession de foi de M. Boissier qui a si heureusement marqué comment, d'une part, la philosophie païenne avait préparé le terrain pour l'éclosion du christianisme, et comment aussi le christianisme avait tiré de cet ensemencement une moisson que les philosophes stoïciens n'avaient même pas prévue. M. Pellisson voit, avec M. Havet, dans la grande révolution accomplie un accroissement et un développement ; j'inclinerais à y voir avec M. Boissier plus que cela encore : un renouvellement. Cependant il ne serait pas juste de chercher un argument à cette thèse dans les persécutions exercées contre les chrétiens par Trajan lui-même. M. Pellisson les explique et par la nécessité de donner satisfaction au fanatisme populaire, qui accusait de magie le culte nouveau, et aussi par cette raison que les chrétiens, en refusant de sacrifier aux dieux de l'empire et par conséquent à l'empereur qui en faisait partie, tombaient sous le coup de la loi de *majesté*. Il faut bien dire encore qu'il y avait là un délit en quelque sorte de police. Quand un Polyeucte allait au temple renverser et briser Jupiter ou Mars, le pouvait-on tolérer ? Qui casse les dieux les paye ! Tertullien a protesté avec véhémence contre le rescrit de Trajan, arrêt contradictoire selon lui, qui défendait de rechercher les chrétiens et ordonnait de les punir. « Si vous les condamnez, pourquoi les rechercher ?... Si vous ne les recherchez point, pourquoi les absoudre ? » Beau mouvement oratoire ; mais l'arrêt ne se contredisait pas, en effet. Qu'ordonnait-il ? Envoyez les chrétiens au supplice seulement s'ils vous y forcent en faisant scandale et s'ils tiennent absolument à être martyrs. S'ils ne vous font pas une nécessité absolue de la rigueur, fermez les yeux.

J'ai indiqué quelques aperçus du vaste tableau esquissé, sinon peint, par M. Pellisson. Il y en a bien d'autres : la politique impériale, l'administration des provinces, les finances, l'armée, les lettres, l'éloquence, les beaux-arts, que sais-je encore ? Sur beaucoup, des teintes un peu sombres. Le mot de décadence est souvent prononcé. Décadence, je n'y contredis point ; cependant vous vous demanderez comme moi si l'existence n'était pas douce en ces temps de décadence, si vous n'auriez pas mieux aimé, à tout prendre, être le contemporain de Trajan que de Marius et de Sylla, être en rapports avec Épictète et Plutarque qu'avec le vieux Caton. Les époques de décadence sont celles où il fait bon vivre.

(1) *Rome sous Trajan*, par M. Maurice Pellisson. — 1 vol. Paris, 1886. Degorce-Cadot.

II.

Ah! monsieur Dodillon, qu'avez-vous fait là? Est-ce par caprice, pure débauche d'imagination, ou bien avez-vous ambitionné la gloire d'introduire dans la littérature une nouvelle forme de roman, le roman évolutionniste? Est-ce une fantaisie ou une œuvre scientifique? Je ne sais; mais, en vérité, votre *Hémo* (1) m'embarrasse fort. Comment, je ne dis pas le juger, puisque le but que vous vous êtes proposé m'échappe, mais même en parler? A l'aide de quelles périphrases exposer un sujet dont il est difficile de préciser en un langage décent la donnée première? Essayons cependant, mais en comptant sur un effort de mes lecteurs qui voudront bien comprendre ou deviner à demi-mot. Ils ont tous vu les vieilles statues ou les tableaux mythologiques représentant des faunes, des satyres, des hybrides, hommes par le buste, boucs par les pieds. Ces *capripèdes* les mettent sur la voie. Le Minotaure, fils de Pasiphaé et d'un taureau blanc comme la neige, les aidera de même à comprendre la double nature de *Hémo*. Seulement, Hémo n'est pas, lui, un compromis entre la chèvre et l'homme ou le taureau et la femme, mais entre l'homme et la guenon. Il participe aux deux natures par son état civil. Comment? Ah! si vous y tenez, demandez à M. Dodillon, qui trouve un singulier plaisir à raconter cette histoire. Toujours est-il que ce *Hémo* pourrait dire comme Phèdre, en changeant un seul mot :

En quels égarements l'amour jeta mon *père!*

Homme et singe à la fois, il aura tout ensemble les sentiments de l'un et les passions de l'autre. Où sera-t-il entraîné par suite? A aimer la grande étoile, l'actrice en vedette d'une troupe de pantomimes, et à assassiner le clown, dont il est jaloux. Est-il bien nécessaire, pour en arriver là, d'avoir une origine si compliquée? Encore si ces imaginations étranges nous amusaient un instant! Pas une minute, hélas! Si elles étaient traduites en un style léger, original! Mais non, hélas! Il eût fallu, pour faire passer tout cela, que l'auteur eût l'air de se moquer et de nous et de lui-même; il est sérieux et pontifie presque. Par intervalles, il affecte des airs badins, comme pour faire croire qu'il n'y a là qu'un jeu d'esprit; mais bientôt il redevient grave. C'est un savant qui sonde les mystères de l'atavisme, surprend les lois cachées de l'hérédité et les révèle. On allait supposer peut-être que c'était de l'évolutionnisme pour rire : il faut que l'on sache que c'est de l'évolutionnisme pour de bon. Il me semble ainsi du moins, car, après tout, M. Dodillon viendrait nous dire qu'il n'y a rien de sérieux là dedans, qu'il a voulu s'amuser et nous amuser, pas autre chose, que je n'entreprendrais pas de démontrer le contraire. En ce cas, par exemple, il s'est amusé tout seul.

(1) *Hemo*, par M. Émile Dodillon. — 1 vol. Paris, 1886. Alphonse Lemerre.

III.

Paris périra par le cabotinage! Telle est la lugubre prédiction que fait retentir à nos oreilles consternées M. Georges Lachaud (1). La province, elle, la sage province, a échappé ou à peu près au fléau jusqu'ici. Pourquoi? parce qu'elle ne connaît guère les séductions de la grande publicité. Le reportage n'y fleurit point. A peine *le Vigilant* de Trépigny-les-Canards consacre-t-il quelques lignes à la dernière soirée de M. et Mme le maire, à l'argent qui y a coulé à flots et à la cravate triomphante du surnuméraire de l'Enregistrement. Cette humble gloriole locale n'est pas pour tourner les têtes, et la joie qu'en ressentent les héros de cette petite fête n'est pas de l'enivrement. Qui sait même s'ils ne sont pas quelque peu mécontents de l'indiscret qui a provoqué contre eux certaines jalousies vivaces? Ici, à Paris, c'est tout autre chose. Le *reporter* qui célèbre votre succès mondain, vante vos attelages, mentionne l'entrain avec lequel vous avez conduit le cotillon, apprend votre nom *urbi et orbi*. Il vous fait une réclame gigantesque. Tel descendant des croisés est moins fier de ses ancêtres que de l'entrefilet qui raconte le triomphe qu'il a remporté au dernier bal costumé chez la petite Lolotte, déguisé en clown. Voilà donc le mal dont Paris périra. M. Lachaud l'avertit; est-il temps encore? Du moins, pour lui ouvrir les yeux, il lui raconte l'histoire de la comtesse de Vernesson. Histoire lamentable d'une vraie grande dame de province devenant cabotine, par métaphore s'entend, dès qu'elle a mis le pied sur les tréteaux parisiens. Elle était simple, douce, modeste, enfin un modèle achevé des vertus des anciens temps, là-bas, en son château, au fond de l'Auvergne. Son noble époux bornait son ambition à améliorer la race chevaline et à détériorer la race porcine à l'état sauvage; grand tueur de sangliers. Un journal parisien a pénétré dans leur manoir; la comtesse y a lu les récits des fêtes du *high life* et les dithyrambes en l'honneur d'une compatriote de petite noblesse dont on cite le couturier, et elle a dit en son cœur : Moi aussi je brillerai sur ce grand théâtre; moi aussi je lirai mon nom à la première page des journaux bien informés. Et elle est partie, entraînant son gros Nemrod, et elle a mendié des invitations chez la compatriote devenue célèbre, et elle a souri aux reporteurs influents, et son nom a été imprimé à la première page du même journal. Gloire et triomphe! Oui, mais

(1) *Cabotinage*, par M. Georges Lachaud. — 1 vol. Paris, 1886. E. Dentu.

à quel prix! Mais quels compromis! Mais quels entraînements sur les pentes dangereuses, et finalement quelles chutes! Autour de son héroïne, l'Auvergnate pervertie, M. Lachaud a fait voltiger tout un essaim de cabotins du grand monde, et tous ces pantins dont il tire les ficelles se trémoussent d'amusante façon. La comédie se mêle heureusement au drame jusqu'aux approches du dénouement, qui, lui, est effrayant. Leçon saisissante : M. Lachaud est décidément un terrible moraliste.

Nous guérira-t-il du cabotinage? Cesserons-nous de parader pour la galerie? Enfin, le médecin a fait de son mieux et employé toutes les ressources de la science. Quand on se propose un si noble but, la question littéraire, la question d'art n'est plus que d'importance secondaire, n'est-ce pas? Évidemment. Nous ne craignons donc pas de désobliger M. Lachaud en disant que chez lui le moraliste est supérieur à l'écrivain. Comme moraliste, grand docteur; comme écrivain, très estimable officier de santé.

IV.

M. Henry Rabusson est un psychologue attentif, un analyste clairvoyant qui cherche, dans les sentiments comme dans les situations ordinaires de la vie, le fin, le délicat, le rare. Son observation très subtile décompose ingénieusement ce qui paraîtrait à des yeux moins pénétrants tout simple et tout uni. Ce qu'il a ainsi démêlé, il ne l'expose pas en nous faisant le procès-verbal de ses informations; il préfère laisser la parole à ses personnages, qui se dévoilent à nous ingénument, sans s'en apercevoir en quelque sorte et sans se raconter eux-mêmes. Ces révélations, ils ne les font pas; elles leur échappent à leur insu. Les entretiens aimables où ils se confessent ainsi me semblent parfois rappeler ceux de Marivaux. M. Rabusson aborderait le théâtre, qu'il y serait, pour le dialogue, un maître du premier coup. Il n'ignore pas, j'imagine, que son style très délié, très spirituel, fait de nuances délicates, est un infaillible moyen de séduction. Comptant donc et sur cette observation très pénétrante des ressorts presque imperceptibles du cœur humain et non moins sur les qualités distinguées de son style, il ne se croit pas toujours forcé de se mettre en grands frais d'invention. Il est sûr d'avance que d'une donnée même usée, même banale, il fera jaillir des effets tout nouveaux. Prenez sa dernière œuvre : *le Stage d'Adhémar* (1), vous serez sans doute de mon sentiment.

Adhémar, comme l'Auvergnate de M. Lachaud, quitte, lui aussi, la province pour Paris; seulement il ne s'y pervertit pas, il s'y convertit. Son grand-père, un vieillard quelque peu sceptique, ne veut pas que son petit-fils entre en ménage à vingt-deux ans sans avoir l'expérience de la vie. L'école où on l'apprend le mieux, c'est Paris. Adhémar ira donc à Paris, y fera faire à son cœur tout neuf et un peu rude l'apprentissage des passions. Quand il l'aura suffisamment poli par le choc et le frottement, sans l'user toutefois, il reviendra au pays natal où l'attend une fiancée. Deux chocs. L'un contre une femme mûre qui ne déteste pas de former les novices; le second contre une jeune coquette qui ne repousse pas les cœurs neufs, mais se contente aussi des cœurs d'occasion. Adhémar se borne à ces deux expériences — il ne joue pas la série, — car il est bientôt atteint d'un amour profond et honnête. La fiancée de là-bas, qui d'ailleurs lui a fait savoir qu'elle voulait entrer en religion, est oubliée pour un ange, une très grave, très sérieuse et très mélancolique jeune fille. Cette mélancolie a une cause bien légitime : la mère est une sorte de lionne pauvre; les deux sœurs, deux évaporées très compromises, et l'opinion les juge sévèrement. Adhémar épousera l'ange, ne fût-ce que pour l'arracher à ce milieu où elle souffre mille tortures. Naturellement le grand-papa et la grand'maman d'Adhémar résistent — oh! seulement le temps strictement nécessaire pour que nous nous liguions contre eux avec les deux amoureux. Dès qu'ils nous entendent protester, nous aussi, contre leur verdict cruel, ils se rendent de bonne grâce. Embrassez-nous, ma bru, et donnez-nous beaucoup d'enfants! Non, tout cela n'est pas bien neuf; mais tout cela est charmant pour les différentes raisons que j'indiquais tout à l'heure. Je ne les répéterai pas de peur de blesser la modestie de M. Rabusson.

V.

C'est à n'y pas croire et pourtant rien n'est plus vrai. Voici un volume de vers et de vers fort agréables, ma foi, qui ont pour père un aubergiste de village. Oui, un aubergiste authentique, un vrai aubergiste et pas d'opéra-comique. Allez à Échauffeur, un modeste bourg de l'Orne, et le poète quittera sa petite flûte rustique pour vous confectionner une omelette. Ne vous trompez pas, n'allez pas à l'auberge d'à côté; non, demandez le père Harel. Parlez-lui de son volume, qui a pour titre *Aux champs* (1); il vous apportera du cidre de sa meilleure cuvée. Ne lui dites pas : Vous êtes un nouvel Olivier Basselin; il ignore peut-être le nom de Basselin. Priez-le simplement de vous dire quelques-unes de ses pièces rustiques — elles le sont toutes, — et vous m'en direz des nouvelles comme de l'omelette et du cidre. Les trois vous sembleront

(1) *Le Stage d'Adhémar*, par M. Henry Rabusson. — 1 vol. Paris, 1886. Calmann Lévy.

(1) *Aux champs*, par Paul Harel. — 1 vol. Paris, 1886. Alphonse Lemerre.

d'un parfum vrai et d'une saveur nature. Œufs, beurre, pommes, inspiration, tout vient de l'enclos voisin et du petit coin de la vallée. Insistez surtout pour qu'il vous dise *l'Auberge du houx*. Ce n'est pas la sienne ni celle du voisin. Non, il s'agit d'un vieux houx qui donne le vivre et le couvert aux oiseaux du voisinage. Le poète-aubergiste n'a pas trouvé, pour baptiser ce vieux houx, de nom plus glorieux que celui d'auberge :

Aux petits oiseaux du bon Dieu
Les halliers servent de patrie ;
Fougère, viorne défleurie,
Ronce fauve et houx au milieu.
Le vieux houx est l'hotellerie
Des petits oiseaux du bon Dieu.
. . . . . .
A la vieille auberge du *Houx*
On n'a pas l'ivresse méchante.
L'amoureux, de façon touchante,
Y sifle de petits airs doux.
Quand la faim se tait, le cœur chante
A la vieille auberge du *Houx*.

Et bien d'autres couplets peut-être plus jolis encore. Si j'avais le loisir, j'irais écouter l'aubergiste d'Échauffeur.

MAXIME GAUCHER.

NOTES ET IMPRESSIONS

Connaissiez-vous ce prince Melissano qui vient de se tuer? Oui, sans doute, puisque les journaux disent qu'il était connu de tout Paris. Si j'ignorais son nom, c'est que je suis de la banlieue. Dans notre faubourg, nous savons seulement qu'il était d'une grande famille italienne, qu'il était petit, laid, criblé de dettes, qu'il avait été affiché deux fois à son cercle, avait eu deux duels équivoques et, pour conclusion, s'était brûlé la cervelle dans une de ces auberges dorées et tristes où l'on vit en habit noir jusqu'à ce qu'on meure sous la table de jeu, entre les bras des laquais. Hormis cela, nous ne savons rien de lui. Ce n'est pas assez pour pleurer sa mort, ni même pour lui faire dire des messes.

Cet inconnu a pourtant laissé une parole digne de mémoire. « J'ai tout perdu, s'écriait-il la veille du suicide ; je ne suis plus bon à rien ! » — Plus bon à rien ! Le mot est admirable. A quoi donc étiez-vous bon auparavant, prince ? Au baccarat ? A l'écarté ? Aux petits soupers ? Que vous manquait-il pour continuer l'exercice de tous ces talents ? L'esprit ? Mais il est superflu. Le cœur ? Mais il est gênant. Il ne vous manquait que l'argent. C'est un *desideratum* ridiculement plat, avouez-le. Sans compter que si cela se perd, cela se retrouve : plaie d'argent n'est pas incurable. Et puis, si vous saviez comme on s'en passe facilement ! Ah ! prince, vous avez eu tort de mourir; on vous aurait trouvé une bonne place d'allumeur dans la Compagnie du gaz : vous auriez été bon à quelque chose.

*
* *

On va savoir enfin comment volent les tourterelles. J'en suis bien aise et je remercie M. Marey de nous l'apprendre. A l'avant-dernière séance de l'Académie des sciences, il a exposé que, par une série de photographies obtenues en *un deux-millième de seconde*, il est possible de fixer tous les mouvements de l'aile dans l'espace. Ainsi on immobilise la mobilité même. Depuis des milliers de milliers d'années les oiseaux sillonnent l'air ingénument, sans se douter de la jolie petite mécanique qui les y porte et les y soutient. A présent tout va se dévoiler. Là comme ailleurs, nous finirons par trouver la complication sous la simplicité; nous serons maîtres du dessous des choses, nous aurons satisfait à notre besoin de démonter le piano pour manipuler les ficelles chantantes qui parlaient trop vaguement à l'âme. Un appareil enregistreur tracera la graphique de l'hirondelle, celle de l'aigle, celle du goëland. Ah ! n'est-ce pas une impiété que d'expliquer toutes choses ?

Vous verrez qu'on finira par déterminer, non seulement les oscillations politiques d'un préfet, mais la sincérité des battements du cœur, la sympathie cachée, le mélange de tendresse et d'ironie de deux beaux yeux. Alors il n'y aura plus d'amitié, plus d'amour; nous serons très savants et peut-être, qui sait? très heureux.

*
* *

Je vous apprends que la baignoire de Marat était petite, qu'il y était assis mal à l'aise, qu'elle avait la forme d'un sabot ; et maintenant dispensez-vous d'aller la voir en original au musée Grévin. Préférez le tableau de David. Un tableau au moins, c'est de l'art ; des figurines en cire, ce n'est que de l'anatomie. Ce qui me poussait à faire cette visite, c'était, vous l'avouerai-je? la couleur des cheveux de Charlotte Corday. Il me revenait, sur ces cheveux incomparables, une harmonieuse phrase de Lamartine dans les *Girondins :*

« Ses cheveux prenaient des tons sombres quand ils étaient attachés en masse autour de sa tête ou qu'ils s'ouvraient en deux ondes sur son front. Ils paraissaient lustrés d'or à l'extrémité de leurs tresses, comme l'épi plus foncé et plus resplendissant que la tige du blé au soleil. »

Eh bien ! la Charlotte Corday du musée Grévin est d'un châtain très uni; ses yeux bleus sont fixes et vitreux; chez elle rien ne frissonne, rien ne reluit ; ce n'est pas une ressuscitée, c'est une poupée. Sortons

vite de cette nécropole pour rire, où l'on ne respire qu'un air lourd chauffé par le gaz; donnons dix centimes au vestiaire puisque c'est l'usage, et remontons sous le soleil du bon Dieu, où les gens parlent et vivent. Oui; mais là, en plein boulevard, en pleine foule, le même désir obstiné s'empare de moi. Oh! qui me rendra ces cheveux « lustrés d'or à l'extrémité de leurs tresses, comme la tige du blé au soleil »!

*
* *

Le peuple espagnol est misérable et généreux, gueux et sentimental, froid, violent, bon, cruel et chimérique. Au demeurant, mes amis, c'est un peuple. Dans la platitude contemporaine, c'est le seul qui traîne encore des lambeaux d'épopée. Il dépasse de plus de la tête la mesure de nos petites assemblées et de nos petits journaux. Son histoire ne se raconte pas; elle se chante. Ce n'est pas seulement un drame à coups de fusil, une pantomime militaire à grand spectacle; c'est un opéra plein de mélodies, de sourires et de larmes. Écoutez le scenario de ce qui s'est passé l'autre semaine et celle-ci; n'est-il pas tout prêt pour la musique?

Acte premier — Dans le palais royal, à la Granja. L'enfant-roi, entre sa mère et sa nourrice, reçoit l'hommage des grands de son royaume. Il ne parle ni ne marche encore, mais devant lui se courbent les têtes grises de beaucoup de vieux soldats. Chœur des maréchaux, des cardinaux, des officiers de la couronne. — On apporte la paire de petits souliers blancs brodés d'or que le monarque va chausser pour faire son premier pas. Ils ont été bénits par la Vierge del Pilar. On distribue des milliers de petits souliers semblables aux enfants pauvres des alentours. On entend, par les fenêtres ouvertes, les bénédictions des mères et les vœux qu'elles forment pour que le petit roitelet fasse ses premiers pas dans le chemin de la grandeur de l'Espagne et de sa propre gloire.

Acte II. — Chez le général Villacampa, à Madrid. Des conjurés se réunissent autour de lui. Ils se font part de leur dessein de renverser le pouvoir d'une femme et d'un enfant. La fille du général survient; elle arrache à son père le secret de l'entreprise; elle le conjure d'avoir souci de son honneur de soldat, de se rappeler son serment, d'avoir quelque pitié pour le petit innocent qui est moins son maître que son protégé.

Villacampa hésite. Cependant les conjurés sont partis, comptant sur lui.

Acte III. — Sur la place publique, à Madrid. La foule murmure contre la reine mère et le roi. Le général Velarde essaye de la calmer. Villacampa survient avec ses hommes. Velarde lui parle avec hauteur. Refus d'obéissance. Rébellion. Le général Velarde est tué d'un coup de pistolet. Villacampa, un moment vainqueur, est cerné et pris. Il est convaincu de haute trahison.

Acte IV. — Au palais; sortie du conseil de guerre. Les rebelles sont condamnés à mort. Les ministres entourent la reine et lui annoncent que justice sera faite. Cependant une jeune femme en deuil écarte les gardes qui la repoussent et se précipite aux genoux de la reine. C'est la fille de Villacampa qui demande la vie de son père. Refus. Elle se retire, puis revient, accompagnée de la veuve de Velarde, mort victime de sa fidélité: la veuve implore, elle aussi, la grâce du parjure. Elle l'absout dans son cœur. La reine ne peut que pleurer avec elle. Le roi, qui a seul droit de grâce, joue sur le sein de sa nourrice.

Acte V. — On va mettre les petits souliers blancs; c'est le premier pas. Cependant de toute l'Espagne arrivent des suppliques où l'on demande la vie de Villacampa, tout en détestant sa trahison. La reine contemple son fils et, sur un très doux regard de lui, malgré ses ministres, malgré les lois, malgré l'intérêt de sa couronne et de sa vie, elle fait grâce. Acclamation du peuple. Ivresse de joie et d'amour. Rentrée dans Madrid au son des cloches. Les premiers souliers blancs du petit roi ne seront pas tachés de sang.

Épilogue. — Dans le ciel. Dieu le père dit: « Sois bénie, pauvre et sèche terre d'Espagne! Il te sera pardonné d'être la patrie de pas mal de coquins et de coupe-jarrets, car tu es en même temps la mère du plus naïf et du plus entêté de tous les martyrs, l'incomparable hidalgo de la Manche. On a du cœur chez toi, même en politique. Les victimes prient pour les meurtriers; les rois pardonnent aux rebelles; le même peuple qui, d'un seul accord, mordait son frein l'autre année pour quelques méchants flots perdus au fond de l'Océan se réveille encore uni ces jours-ci, ému d'une compassion unanime pour cette fille qui demande la vie de son père. Cela est assez rare, vois-tu, dans l'histoire d'à présent. Chère Espagne, il me plaît que tu existes encore, car tu es d'un assez bon exemple entre les nations. Je ne te demande qu'une chose, c'est de faire passer de l'autre côté des Pyrénées un peu de ta naïveté, de ton étourderie magnanime et de ton mépris de la vie! »

Paul Desjardins

CHRONIQUE RIMÉE

En Bretagne

LA SORTIE DE LA MESSE.

Le prêtre a dit : *Ite, missa est!* Et l'église,
Dressant sur la hauteur sa croix de pierre grise,
Se vide lentement et par l'étroit portail
Laisse couler la foule ainsi qu'un noir bétail.
Les femmes, chapelet en main, braves et nettes,
Font grouiller au soleil la neige des cornettes;
Les gars, restés dehors pendant l'office, ont mis
A leurs grands chapeaux ronds quelques fleurs du pays
Et se mêlent au flot roulant des robes sombres.
Vers la place, où de vieux tilleuls jettent leurs ombres,
Tout ce monde dévale, en riant, sous le ciel.
Un bout de causerie, un adieu mutuel,
Un serrement de mains jusqu'au prochain dimanche,
Un salut... et l'on part.
La longue route blanche
Que bordent les genêts en pleine floraison
Se couvre de points noirs marchant vers l'horizon;
Deux à deux, trois à trois, par maison, par famille,
On s'en va. Dans huit jours peut-être, cette fille
Qu'au sortir de la messe un garçon reluquait
Reviendra fiancée, en jupon plus coquet,
Et ce vieillard qui boite et demeure en arrière
Y reviendra peut-être avant..., dans une bière.
Huit jours!... pendant huit jours que de choses se font!
Que de nouveaux venus! que d'autres qui s'en vont!
Huit jours! .. que de soucis! que de deuils! que de joies!
Qui connaît l'avenir? Qui peut sonder les voies
Et les sentiers obscurs où va l'humanité?
. . . . . .
Humble, mais grandiose en son humilité,
L'église de campagne est la maison bénie
Où le dimanche, après la semaine finie,
Au bruit des carillons, sous le ciel gris ou bleu,
On vient, entre voisins, se voir chez le bon Dieu.

« ENGLISH PEOPLE ».

Ce matin, à la mer, sous un soleil ardent
Qui poudre d'or la plage entière,
Les voici se baignant, marchant ou regardant
La vague douce et régulière.

Les voici, revêtus pour quelque lawn-tennis
Du pantalon d'un blanc de craie;
Et le long de leur corps tourne comme une vis
Le veston à quadruple raie.

Les voici tous, traînant à travers l'univers
Et leurs mœurs et leur idiome,
Et conservant, sous les climats les plus divers,
L'illusion de leur *at home*.

Des Anglais! des Anglais!! encore des Anglais!!!
Dans leur promenade éternelle
Ils feraient à la terre, en unissant leurs *plaids*,
Une ceinture... de flanelle.

A Cannes, à Menton, tout le long de la mer,
Parmi les baisers de la brise,
J'en ai vu, j'en ai vu fuyant pendant l'hiver
Les noirs brouillards de la Tamise;

J'en ai vu, j'en ai vu sur la place Saint-Marc,
A l'heure où Venise soupire,
Promener posément, comme à *Hyde-Park*,
Leurs froides figures de cire;

A Grenade, au milieu des décors d'opéra
Qu'une lumière blonde éclaire,
J'en ai vu, j'en ai vu regardant l'Alhambra
A travers leur *Itinéraire*.

Mais en Suisse surtout... O forêts de sapins!
O lacs! ô torrents! ô fontaines!
O rochers-promenoirs que les *Méniers* a'pins
Couvrent d'affiches par centaines!

O pics de l'Engadine! ô glaciers de Zermatt
Pleins de crevasses azurées!
O tranquilles névés! ô grottes d'un blanc mat,
Par Tartarin inexplorées!

O splendides hôtels perchés comme des tours
Tout en haut, en haut de la côte,
Offrant aux voyageurs vos draps de lit trop courts
Et vos trop longues tables d'hôte!

O bateaux à vapeur portant le restaurant
Et le harpiste obligatoires!
O cascades d'azur où l'on paye en entrant
Comme aux baraques de nos foires!

O vous tous, répondez! Franchement, entre nous,...
Lorsque la saison vous est douce,
Pendant trois mois d'été, combien en comptez-vous,
De ces fils d'Albion la rousse?

Combien de baronnets, combien de clergymen
Longs comme un jour où l'on s'ennuie,
Et de misses, rêvant aux douceurs de l'hymen
Sous leur fidèle parapluie?

Partout, je vous le dis, à l'est, au sud, au nord,
Leur interminable cortège
Circule, du sommet de l'Etna jusqu'au fjord
Le plus lointain de la Norvège!

Vous en rencontrerez sans cesse, n'importe où,
Répandus sur toute la terre...
Mais le plus incroyable encore et le plus fou,
C'est qu'on en trouve en Angleterre!

AU MONT SAINT-MICHEL.

Le soir vient, et la mer au lointain retirée
N'apparaît plus que comme une ligne dorée
Terminant le rivage et coupant d'un trait sûr
L'immensité du sable et celle de l'azur.
Ainsi que des points blancs se détachant des côtes,
Les barques de pêcheurs, là-bas, semblent très hautes
Au-dessus de la grève où le soleil descend.
Pas un souffle. Partout le silence s'étend,
Troublé par le seul cri tournoyant et vorace
Des goëlands menant leur éternelle chasse.
Des flaques d'eau jusqu'à l'horizon s'espaçant
Luisent, sous le grand ciel, comme des yeux de sang.
Trois ou quatre marins, pieds nus, bonnets de laine,
Filets au dos, s'en vont au roc de Tombelaine;
Ils s'éloignent, de plus en plus rapetissés,
Et derrière eux leurs pas voisins restent tracés.
Partout monotonie, uniformité plate.
Seul le vieux Mont, frappé d'un rayon écarlate,
Noble géant de pierre au front déchiqueté,
Sort du sable et se dresse en pleine majesté.

Loin, bien loin, sur la plage à chaque instant plus sombre
S'étend son fier profil et s'allonge son ombre,
Ombre étrange, profil fantastique et troublant,
Fouillis enchevêtré qui monte en s'effilant,
Formidable chaos d'escaliers, de tourelles,
De masses de granit se chevauchant entre elles,
Qu'un art vertigineux dans les airs suspendit...
Et plus le soleil baisse, et plus l'ombre grandit.

Sans doute aux temps lointains de notre vieille histoire,
A cette heure où le ciel resplendit dans sa gloire
Et se teinte des feux orangés du couchant,
Quelque moine rêveur et pâle, se penchant
Au bord d'une fenêtre étroite, dans le lierre,
Regarda comme moi cette ombre singulière
Et d'un œil fatigué par les doctes écrits
Suivit ce grand profil, noir sur le sable gris.
Sans doute en son cerveau d'homme du moyen âge
Se gravait nettement une identique image,
Avec ces lourdes tours, ces clochers fuselés,
Et l'église, au milieu des remparts crénelés.

Ce profil du vieux Mont dessiné sur la grève,
Le moine ambitieux croyait le voir en rêve,
Sans s'arrêter jamais, grandir, grandir encor,
Couvrir les bois épais, les moissons couleur d'or,
Les fleuves et la mer, la plaine et la montagne,
Après la Normandie absorber la Bretagne
Et, comme un sceptre d'ombre aux mains de l'Éternel,
Vers l'infini profond s'allonger sous le ciel!

. . . . . .

Mais le soleil s'éteint; tout vient de disparaître.
Plus rien : le pâle moine a fermé sa fenêtre.
La tête pleine encor du songe commencé,
Il reprend le travail un moment délaissé.
Sous la lampe de cuivre accoudé sans relâche,
Humble fils de l'Église, il accomplit sa tâche,
Songeant qu'un Dieu le voit, qu'il pourra voir un jour.
Et tandis que sa main dessine avec amour
Sur le fin parchemin d'un roman d'aventures
Les longs ornements d'or et les miniatures,
Dans la nuit la mer monte et de son flot pressé
Couvre le sable obscur où le rêve a passé.

JACQUES NORMAND.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — La commission du budget a entendu les rapports de MM. Casimir-Perier, Étienne, Andrieux et Burdeau sur la guerre, les colonies, les cultes et l'instruction publique. Divers systèmes destinés à équilibrer le budget ont été exposés par MM. Wilson, Casimir-Perier, Saint-Prix, Le Guay, C. Dreyfus. La commission s'est prononcée pour un impôt spécial sur les boissons, une majoration des droits de douane sur les blés et l'impôt sur le revenu. M. Wilson a été nommé rapporteur général.

MM. de Freycinet, Lockroy et Goblet sont rentrés à Paris. Dans le dernier conseil de cabinet, le ministre des affaires étrangères a fait part des télégrammes de M. Le Myre de Villers annonçant une amélioration notable de la situation à Madagascar.

Angleterre. — Lord Randolph Churchill a prononcé à Dartford un important discours relatif à la question bulgare.

Autriche-Hongrie. — M. Tisza, président du ministère hongrois, a déclaré que l'Autriche était opposée à une occupation militaire de la Bulgarie ou à un protectorat de la Russie et veillerait au maintien du traité de Berlin.

Question d'Orient. — Dans une réunion publique tenue à Sofia et à laquelle assistait le général Kaulbars, la population s'est montrée énergiquement opposée à l'ingérence des Russes dans les affaires du pays.

Italie. — Le bref du pape rétablissant l'Ordre des jésuites provoque des meetings anticléricaux. A Turin, dimanche dernier, manifestation à laquelle ont pris part douze sénateurs et trente députés.

Espagne. — Les conseils de guerre ont condamné à mort le général Villacampa, le lieutenant Serrano et cinq sous-officiers, engagés dans l'insurrection du 19 septembre. Un vif mouvement d'opinion s'est produit en leur faveur, et leur peine a été commuée. Plusieurs ministres ont donné leur démission. — Le duc de Séville a publié un manifeste révolutionnaire.

Belgique. — M. Ronvaux, échevin de Namur, révoqué pour outrages au roi, a été choisi par l'Association libérale comme candidat au siège de député vacant à Bruxelles. — Des troupes ont été envoyées dans le bassin houiller de Charleroi, où l'on redoute de nouveaux désordres.

Lettres, sciences et arts. — L'Institut de France, convoqué en assemblée générale, a accepté le legs qui lui a été fait par le duc d'Aumale du domaine de Chantilly, avec ses musées et dépendances. — Le général Boulanger a décidé de faire exécuter pour chacun de nos régiments un tableau signé d'un peintre en renom et représentant le fait d'armes le plus glorieux de son histoire. Les dix premiers de ces tableaux, que l'administration des beaux-arts a pris à sa charge, ont été confiés à MM. Protais, Berne-Bellecour, Dupray, Le Blant, Lewis-Brown, Delahaye, Renard, Artus, Morot et Sargent. — Circulaire du ministre de l'instruction publique relative à l'organisation de l'enseignement secondaire français.

Faits divers. — Le paquebot *Iraouaddy* est arrivé à Marseille, apportant le trésor dont nos soldats se sont emparés à Hué et qui s'élève à neuf millions, partie en monnaie d'or, partie en lingots d'argent. — Exécution, sur la place de la Roquette, de Frey et Rivière, condamnés à mort pour assassinat par la cour d'assises de la Seine. — A la suite d'une polémique de presse, M. le baron de Harden-Hickey, directeur du *Triboulet,* a envoyé ses témoins à M. Clémenceau qui n'a pas cru devoir lui accorder une réparation par les armes.

Nécrologie. — Mort de M. Émile Belot, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Lyon.

Les Arabes et la langue française

La librairie Delagrave met en vente le *Manuel franco-arabe* de MM. Joseph Reinach et Charles Richet, membres fondateurs et secrétaires de l'*Alliance française.* Le texte arabe de ce volume est de M. Houdas, le savant professeur à l'École des langues orientales vivantes. M. Victor Duruy, président de l'*Alliance française,* a bien voulu écrire la préface de ce petit ouvrage, qui est destiné à répandre dans les écoles des pays de langue arabe la connaissance de la civilisation occidentale et l'amour de la France. Voici cette préface :

« Je suis un vieil Algérien, car c'est au bruit du canon annonçant la fin de la piraterie barbaresque que j'ai quitté le collège pour entrer dans la vie active. Si je n'avais été, quelques semaines plus tard, reçu à l'École normale, je me serais engagé dans un régiment d'Afrique : l'École normale me réservait pour d'autres batailles. En 1847, je fus sur le point d'être envoyé comme recteur à Alger. Cette nomination eût réalisé, dans d'autres conditions, mon vœu de 1830; elle n'eut point lieu; mais mon plan de conduite avait été bien vite arrêté. A peine débarqué, le nouveau recteur se serait enfermé pour six mois dans un gourbis de Bédouin afin d'apprendre la langue et d'étudier l'esprit des Arabes. Déjà je me disais qu'à la fameuse devise du maréchal Bugeaud : *Ense et aratro,* il manquait un mot : *Libro.* L'épée a achevé son œuvre; la charrue fait la sienne; mais la conquête morale n'est pas encore accomplie parce que les Arabes n'ont pas dans les mains le *livre* qui doit aller, sous chaque tente, ouvrir les yeux de l'esprit et apaiser les haines du cœur.

« Les Arabes ont un glorieux passé de civilisation brillante. Tandis que l'Europe était plongée dans les ténèbres, une vive lumière éclairait le monde musulman. Toutes les capitales de l'islamisme, Bagdad, Bassorah, Damas, le Caire, Kairouan, Fez, Grenade, Cordoue, étaient le centre d'une vie intellectuelle très active. L'industrie, le commerce y prospéraient. Mais on y écoutait aussi des poètes fameux ; on y voyait des artistes inventer une architecture nouvelle, et il s'y était formé des philosophes, des médecins, des savants qui eurent le double honneur de sauver, pour nous, quelques-unes des œuvres du génie grec, en ajoutant par leurs propres efforts aux conquêtes de la science.

« — Voilà ce que vos pères ont fait, dirons-nous aux Arabes, et voilà ce que nous voudrions vous aider à recommencer. Mais vous avez dormi longtemps et durant ce sommeil l'Europe a pris l'avance. Réveillez-vous et marchez avec nous pour rendre à ces provinces africaines l'éclat qu'elles ont eu déjà deux fois, au temps des Romains nos pères, et à l'époque de vos khalifes, et qu'elles reprendront une troisième fois avec nous; car, en quelque lieu que le drapeau de la France soit porté, la civilisation le suit.

« Un de vos écrivains, Ibn Tofaïl, suppose, dans un de ses livres, qu'un enfant jeté à sa naissance dans une île déserte arrive par la méditation à tout savoir. N'en croyez rien. La méditation dans la solitude et les rêves de l'imagination, où vous aimez tant à vous perdre, ne sont pas toujours salutaires.

« La France a mis des siècles à amasser des trésors de science que ses écoles de divers degrés distribuent à tous ceux d'entre vous qui veulent y venir puiser. Pour l'enfant, elle ouvre des écoles primaires où se fait la première initiation, et elle rédige de petits livres tels que celui en tête duquel j'écris ces quelques mots. Il n'a pas de hautaines prétentions : il ne contient que des notions élémentaires sur une foule de choses qu'il vous sera utile de connaître. Lisez-le.

« Votre livre sacré dit cette belle parole : « Un fils gagne « le paradis aux pieds de sa mère »; le nôtre en dit une autre : « Allez et instruisez les nations. »

« V. Duruy. »

Histoire d'un vers de Virgile.

Il y a quelque temps (numéro du 21 juillet 1886, page 120), un de nos collaborateurs citait ce vers :

Et dans un faible corps s'allume un grand courage.

L'idée est venue à plusieurs de nos abonnés d'en rechercher l'auteur véritable. Les uns disaient Delille, les autres Louis Racine, et ils avaient raison les uns et les autres. C'est ce qu'explique la lettre suivante, que nous adresse notre collaborateur M. J. Durandeau :

Vitteaux (Côte-d'Or), 2 octobre 1886.

« Mon cher directeur,

« Vous me disiez l'autre jour que le vers dont il s'agit était de Delille. Il est non pas de lui, mais à lui, comme il serait à vous ou à moi, si nous le voulions, par droit de conquête! C'est un beau droit, droit qui remonte aux temps primitifs, mais que, à notre époque, on traite carrément de plagiat.

« Ici, le plagiaire s'est montré vraiment effronté.

« Vous n'ignorez pas que Delille, ayant consulté Louis Racine au sujet de la traduction qu'il méditait des *Géorgiques,* en avait reçu cette réponse : « Mais c'est la plus « téméraire des entreprises! » Et le fils du grand tragique

s'était efforcé de détourner l'audacieux abbé de porter une main profane sur Virgile. Vous voyez en quels rapports se trouvaient nos deux auteurs, et assurément Jacques Delille connaissait à fond le *Poème de la Religion,* où se trouve ce bel alexandrin (chant Ier, 128e vers) :

Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.

« Quoique de date récente (le *Poème de la Religion* est de 1742), l'élégant pasticheur de Virgile eut le front de s'approprier le vers tout net en 1769. C'est, à coup sûr, le plus vigoureux de tous ceux qu'on lit chez ce périphraseur : par malheur, vous le voyez, il n'est pas de lui!

« Les hasards de la lecture sont grands.

« Ces jours-ci, relisant Homère, j'arrive à ce passage de l'*Iliade* (chant V) :

« Τυδέος τοι παιδὸς μὲν ἔην δέμας, ἀλλὰ μαχητής.

« (Tydée était certes de petite stature, mais c'était un grand cœur.)

« Voilà la source où Virgile a puisé son

Ingentes animos angusto in corpore versant.

« D'Homère au chantre des abeilles, le vers s'est perfectionné. Virgile s'inspire et n'imite pas. De même, nous sommes prêts à concéder à Louis Racine une sorte d'inspiration, quand nous le voyons transposer dans notre langue l'hexamètre virgilien. Je mets de côté la coupe de son vers, aussi belle qu'harmonieuse, pour m'en tenir au mot *allume,* remplaçant le *versant* du latin, terme assez froid et quasi prosaïque *Allumer* éclaire la pensée d'une flamme toute poétique. C'est là de l'inspiration, ou je n'y entends rien.

« Ainsi, d'une langue à une autre, l'idée a revêtu une forme de plus en plus parfaite. Elle a gagné beaucoup en passant d'Homère à Virgile; elle a ajouté quelque chose à son antithèse, mieux disposée dans notre langue que dans celle des Latins, avec un verbe lumineux placé au centre. Ainsi nous le trouvons sortant des mains de Louis Racine pour tomber dans celles d'un plagiaire. Telle a été la fortune de ce vers depuis la haute antiquité grecque jusqu'à nous.

« Croyez-moi votre tout dévoué,

« J. Durandeau. »

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE.

Dans son étude sur *le Triomphe de la démocratie en Amérique depuis cinquante ans,* M. André Carnégie, citoyen adoptif de la république américaine, a voulu, dit-il, présenter les États-Unis sous leur véritable jour et montrer à la vieille Europe que le gouvernement républicain doit être considéré comme la base la plus sûre du développement individuel et de la grandeur nationale. Il a donc passé en revue les avantages politiques et sociaux dont jouit le peuple yankee au point de vue de la fortune et du crédit public, de l'absence de dette, des économies budgétaires, du développement industriel, agricole et manufacturier, et il a montré comment et dans quelle mesure ces avantages étaient inhérents à la forme du gouvernement. Sans contester l'exactitude des faits sur lesquels l'auteur appuie ses déductions, on ne manquera pas de remarquer qu'il a pris soin d'écarter toutes les constatations susceptibles d'affaiblir la valeur de ses arguments et que son travail est plutôt un panégyrique qu'une étude sincère et impartiale.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

Aujourd'hui paraît à la librairie Plon-Nourrit et Cie un nouveau volume historique de Mme C. Coignet, intitulé : *Un gentilhomme des temps passés, François de Scépaux, sire de Vieilleville* (1509-1571), faisant suite au *François Ier,* que le même auteur a publié l'an dernier avec le succès que l'on sait. Rien de plus curieux et de plus original que la figure de ce Vieilleville, qui n'avait pas été assez remarqué et qui est un des types les plus intéressants de ce XVIe siècle si varié et si vivant.

L'article que nous avons publié samedi dernier sous ce titre : *le Second mariage de la maréchale de Montéjan,* formera un chapitre de ce volume, dont il a déjà pu donner quelque idée à nos lecteurs au point de vue de l'agrément et de la précision du récit.

— M. Stojan Bochkovitch, ancien ministre de l'instruction publique et des cultes en Serbie, vient de publier à la librairie Alcan une brochure intitulée *la Mission du peuple serbe dans la question d'Orient,* considérations sur le passé et sur l'avenir des pays balkaniques.

Émile Raunié.

Faits divers

— La *Revue internationale* (Florence) publie une lettre inédite de Klopstock, du 6 février 1801, où il est déjà question de la réforme de l'orthographe allemande, si souvent discutée dans les dernières années. « Je veux écrire cette lettre, dit Klopstock à son correspondant Giuseppe Acerbi, dans une orthographe que j'ai proposée autrefois à ma nation, mais qui fut repoussée sans fondement. J'agis ainsi pour vous donner, à vous Italien, une notion précise de la prononciation de l'allemand. Le signe placé sous la voyelle montre que la syllabe ainsi marquée a un accent tonique. »

La réforme de Klopstock, d'après le spécimen que nous avons sous les yeux, consistait à supprimer une partie des lettres inutiles et à écrire à peu près comme on prononce. Exemples : *fon* pour *von, Si* pour *Sie, Brif* pour *Brief.* C'est le système auquel reviennent les partisans de la réforme. Klopstock avait le tort de l'appliquer incomplètement. Ainsi il écrivait *Inen,* sans *h,* et *Orthographie.* C'était substituer un arbitraire à un autre.

— On va publier, à Londres, la correspondance entre Gœthe et Carlyle et un choix des lettres de jeunesse de Carlyle.

— M. Macé, l'ancien chef de la sûreté, ne se doutait pas qu'il rendait un service à la littérature anglaise en publiant son volume : *Mon premier crime.* Le livre vient d'être traduit en anglais et il est recommandé par la critique à tous les romanciers qui désirent « mettre un crime français dans leur roman ». Effectivement, les « crimes français » sont généralement très incorrects dans les romans anglais.

— Le Cercle Saint-Simon rouvre demain soir, samedi, la saison des conférences par une lecture de M. Philippe Godet sur *la Poésie et les poètes dans la Suisse française.*

— Nous avons analysé dans notre dernier numéro (page 448) l'ouvrage de MM. F. Puaux et A. Sabatier intitulé *Études sur la révocation de l'édit de Nantes.* C'est par inadvertance que M. Fischbacher a été indiqué comme en étant l'éditeur. Cet ouvrage est publié par la maison Grassart, 2, rue de la Paix.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7602)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 16. (23e ANNÉE). — 16 OCTOBRE 1886.

LA QUESTION IRLANDAISE

ET

LE PARLEMENT ANGLAIS

L'Angleterre a prononcé son verdict aux dernières élections; elle a repoussé le *Home rule:* résultat négatif toutefois, aucun des quatre partis en présence, conservateurs, libéraux gladstoniens, libéraux unionistes et Irlandais, n'ayant eu la majorité absolue. Deux seulement, les conservateurs et les gladstoniens, sont revenus assez nombreux pour se maintenir au pouvoir en se combinant avec les groupes numériquement plus faibles.

Les questions nettes et tranchées conviennent seules au suffrage populaire. Entre les gladstoniens et les unionistes, qui demandaient pour l'Irlande, les uns l'indépendance politique, les autres l'indépendance administrative, les masses électorales, effrayées de la séparation, se sont jetées aux conservateurs qui ne demandaient rien. C'est ce qui explique le succès de ces derniers, insuffisant néanmoins pour les rendre maîtres de la situation. Ils ont obtenu 317 membres; les gladstoniens avec les parnellistes, 277; les unionistes, 86. Ainsi il appartient aux unionistes d'assurer la majorité soit aux conservateurs, si ceux-ci font à l'Irlande des concessions assez larges, soit aux gladstoniens-parnellistes, si ceux-ci consentent à céder sur la question du « Parlement politique », origine de la séparation.

Aussitôt le résultat du vote connu, lord Salisbury, appelé par la reine à constituer un cabinet, s'adressa aux unionistes dont la coopération seule pouvait lui assurer le pouvoir. Il leur proposa de s'associer à l'œuvre du ministère, offrant même le premier rang à lord Hartington, chef de la fraction des vieux *whigs*. Mais lord Hartington, après s'être concerté avec M. Chamberlain, chef des radicaux, refusa tout, l'un et l'autre voulant garder une liberté complète. Ils promirent seulement leur appui tant que les affaires seraient menées dans leur sens; l'élection de M. Matthews à Birmingham, grâce à M. Chamberlain, en a été le premier gage.

La session s'est ouverte là-dessus. Elle a été courte, comme on y comptait. Une session d'attente. Les conservateurs avaient demandé le temps de dresser leur programme; les unionistes le leur avaient accordé. Le gouvernement s'est donc contenté de nommer pour les affaires d'Irlande une commission d'enquête, et lord Salisbury à la Chambre des pairs a exposé la situation. En attendant la bataille renvoyée à la session de février, les partis en présence dans la Chambre des communes n'ont fait que se porter des défis et échanger des injures. Un discours et une brochure de M. Gladstone, un discours et une proposition de M. Parnell, un discours de M. Chamberlain ont été les événements de la session.

I.

M. Gladstone s'est attaché à défendre l'ensemble de sa politique, accusée de variations. Il a toujours voulu, dit-il, l'autonomie de l'Irlande, et ses contradictions apparentes n'ont fait que reproduire les phases diverses de la question jusqu'à sa pleine maturité. C'est au *land bill* — réforme touchant à la propriété de la terre — qu'on doit l'échec du *Home rule*. Il est convaincu qu'on reviendra à ce bill, quel que soit d'ailleurs le

parti qui le fasse triompher, et il persiste à le regarder non comme le premier acte de la séparation, mais comme le gage de la réconciliation de l'Angleterre et de l'Irlande.

M. Parnell s'est montré très entier. Toutes les concessions qui ne comprenaient pas l'autonomie politique de l'Irlande sont à ses yeux autant de *pots-de-vin* pour corrompre les habitants de l'Ile verte, acheter l'abandon de leurs aspirations nationales. Il est d'ailleurs sans crainte : on ne réussira pas. Dans un temps plus ou moins long, l'Angleterre devra céder. En attendant, et pour faire face aux difficultés immédiates, il propose un bill qui remet à l'appréciation des tribunaux la question des fermages et celle des évictions. C'était suspendre en Irlande l'exécution des lois. Le bill fut rejeté.

M. Chamberlain, dans un discours net et résolu, parfois un peu amer, développe sa pensée sur l'Irlande en indiquant, selon nous, le vrai point de la solution. La question économique, à ses yeux, domine la question politique. Toute tentative de transaction entre le propriétaire et le fermier est oiseuse; la possession de la terre par ceux qui la cultivent peut seule rendre la paix au pays. Pour résoudre le problème, on se trouve donc en face, ou d'une confiscation pure et simple — ce qu'aucun membre du parlement ne saurait admettre, — ou d'une intervention de l'État qui, par une large avance d'argent sur les terres, en faciliterait l'achat au cultivateur. Cette intervention, M. Chamberlain n'en a pas encore étudié les moyens pratiques; mais en principe il l'admet, à condition que les trois royaumes restent unis. En cas de séparation, l'Angleterre n'aurait plus aucune raison pour accomplir un tel sacrifice. Quel membre de la Chambre songerait à le lui demander en faveur du Canada ou de toute autre colonie politiquement indépendante? M. Chamberlain conclut en disant qu'il attend les propositions du gouvernement pour les juger, et il se déclare prêt d'avance à appuyer loyalement toutes celles qui rentreraient dans ses vues.

Pendant les débats, l'agitation n'a cessé de régner en Irlande malgré les recommandations pacifiques des chefs. Pendant que les protestants de l'Ulster donnent à Belfast le signal des provocations, le nouveau vice-roi, lord Londonderry, est mal accueilli à Dublin, et on recommence dans la campagne à refuser le payement des fermages. Toutefois le gouvernement se sent fort, et, quoi qu'il advienne de ce mouvement, il restera le maître.

Si sombre, d'ailleurs, que paraisse la situation, l'esprit politique anglais a tant de souplesse et de ressource, il sait si bien se ployer au nécessaire et tirer parti des plus mauvais éléments, qu'il n'y a pas à désespérer d'un accord. La session de février peut nous réserver bien des surprises. Avec M. Gladstone surtout, le dernier mot n'est jamais dit.

II.

M. Gladstone est moins un homme d'État qu'un moraliste et un croyant. Sa foi religieuse, d'un christianisme sentimental très individuel, laisse place à tous les revirements, à toutes les contradictions inconscientes d'un esprit éminemment flottant. Quand de conservateur il est devenu radical; quand ce défenseur attitré de la vieille Église s'est rendu au camp des indépendants et a pris l'initiative des réformes, de même que lors de ses changements de vue sur la question irlandaise, il a pu sincèrement se déclarer constant, car il voulait toujours la même chose, un certain bien idéal auquel il subordonnait les intérêts de son pays.

M. Gladstone est trop humanitaire pour être très patriote. Le sentiment de la grandeur nationale le touche peu. Aussi, au pouvoir, sa politique extérieure a toujours été faible, sans plan, sans vues et sans suite, tandis qu'à l'intérieur, où il poursuivait l'abolition des privilèges sous une conception de justice et d'égalité, on ne peut nier qu'il ait montré de l'audace, de la grandeur, des sympathies généreuses pour les classes souffrantes qui lui ont valu une juste popularité. Il faut ajouter qu'il a été soutenu dans ses efforts par tout un parti d'hommes de valeur et d'expérience qui, en lui prêtant leur concours dans le gouvernement, ont paré à bien des insuffisances. M. Gladstone, en effet — grave défaut chez un politique, — ne sort jamais de son propre esprit. Marchant dans la vie en compagnie de ses rêves, il est d'autant plus audacieux qu'il ne mesure pas l'obstacle. Comme la plupart des natures absolues, confondant sa personnalité avec ses théories, il a en lui une confiance qui ressemble à l'infatuation. On parle beaucoup de son savoir-faire. M. Gladstone possède, en effet, certaines habiletés pratiques qui s'unissent souvent, dans la race anglo-saxonne, aux facultés les plus hautes : l'entente des couloirs, le maniement des intrigues parlementaires. Avec du prestige d'ailleurs, on agit aisément sur les intelligences médiocres que présente, dans tous les pays, la masse du personnel politique. Quant à la grande habileté de gouvernement, il y faut un esprit d'observation, une connaissance des hommes, un sentiment énergique des réalités environnantes qui ont toujours manqué à M. Gladstone. La question irlandaise suffirait, entre autres, à le prouver.

Au moment où cette question s'est posée, M. Gladstone, chef incontesté des libéraux, occupait une situation immense dans le royaume et semblait pour longtemps assuré de la majorité parlementaire. Par une manœuvre habile, M. Parnell se fait l'arbitre du pouvoir entre les libéraux et les conservateurs et met son concours aux enchères. A la place de M. Gladstone, un véritable homme d'État aurait uni fortement son parti sur un maximum de concessions à l'Irlande et serait retourné

devant le pays avec fermeté et confiance. Que fait, au contraire, M. Gladstone? Sans consulter ni même avertir les siens, sans se demander s'ils le suivront, il se livre tête basse à un adversaire politique que, quelques années auparavant, il faisait mettre en prison. Dans un bill improvisé, dont les détails pratiques ne résistent pas à la critique la plus élémentaire — lui-même le reconnaît en les abandonnant, — il accorde à M. Parnell plus que M. Parnell n'avait demandé : un parlement politique et national. Sans doute M. Gladstone n'a pas inventé la question de l'Irlande comme on le lui a dit; mais sa faute, son crime même, a été de la poser dans des termes nouveaux qui portent atteinte à la souveraineté du pays et en l'appuyant de l'autorité du ministère : d'où le déchaînement d'indignation et de colère dont nous avons été témoins (1). La vanité n'est point ici absente. M. Gladstone se regardant comme seul en état, dans le Royaume-Uni, de résoudre le problème, tient à le garder entre ses mains. Toutefois nous restons convaincus qu'il ne s'est jamais rendu compte de la gravité de sa concession. Sincèrement cantonné dans son utopie humanitaire, il n'a vu que l'odieux de la conquête et de l'oppression de l'Irlande, et il a voulu une réparation à tout prix. Qu'on suive, en effet, sa polémique soit devant le parlement, soit devant les électeurs : on n'y trouve jamais l'argumentation serrée et positive de la raison politique. C'est une déclamation sentimentale et vague qui tourne autour des contradictions et surmonte les difficultés par des appels à l'âme, des éclats d'éloquence.

« Messieurs, s'écrie-t-il, cessons d'avoir notre Pologne; nous ne l'avons gardée que trop longtemps. Écoutons la voix de la prudence, du courage, de l'honneur, et, pour parler comme le poète : « Que les cloches sonnent l'adieu du passé! « Qu'elles carillonnent le salut à l'avenir! Que les sons et les « souvenirs de discorde s'éteignent! Que les cloches annon- « cent le règne béni de la paix (2) ! »

Le *Home rule* est le don d'alliance miraculeux qui fera abjurer à l'Irlande toutes ses vieilles haines et la poussera, dans un élan de reconnaissance et d'amour, à se jeter aux bras de l'Angleterre. Qu'on ne parle plus de séparation! L'Angleterre et l'Irlande vont être à jamais unies.

III.

M. Parnell, lui, n'est ni un utopiste ni un rêveur. Sa sobriété, sa réserve, sa parfaite tenue parlementaire, l'habileté avec laquelle il a su jusqu'à ce jour tirer parti de ses moyens, grouper au nom de l'indépendance de l'Irlande les passions et les intérêts les plus contraires, montrent un politique consommé. Protestant de naissance et libre penseur d'opinion, il a obtenu le concours des catholiques : tous les évêques d'Irlande ont parlé pour lui, et, côte à côte avec les évêques, les révolutionnaires irlandais, bien mieux, les révolutionnaires d'Amérique, autrement redoutables. C'est à ceux-ci que les autorités anglaises font remonter les crimes commis par la dynamite. M. Parnell, jusqu'ici scrupuleux parlementaire, dénie bien leur alliance; cependant, quand le comité d'Hoffman-House et celui de la *Ligue nationale* établis à New-York lui ont envoyé des sommes considérables pour les élections, il ne les a pas refusées. Il ne le pouvait faire. Toute action collective implique des solidarités inévitables. Une lettre du cardinal Manning, publiée par le *Times*, affirme que le pape n'a jamais invité le clergé catholique à appuyer la politique de M. Parnell ; nous le croyons sans peine : cela n'empêche que les évêques irlandais l'appuient et l'appuieront. Que la victoire vienne, il est vrai, tout changera; les déchirements intimes feront rage, compliqués de la guerre avec les protestants, ce remuant parti de l'Ulster, le mieux armé, le plus valeureux, et qui ne le cède à personne en intolérance et en violence. Bon gré, mal gré alors, M. Parnell devra faire un choix. Jusque-là, nul ne saura de quel côté il penche. L'autonomie politique de l'Irlande sera son seul point de ralliement.

IV.

En face de M. Gladstone et de M. Parnell, le ministère. Quelle est sa solidité? Il est difficile d'y avoir confiance. Les conservateurs, qui tiennent beaucoup à garder le pouvoir et qui n'ont pas en Angleterre l'aveuglement qu'ils montrent ailleurs, feront sans doute quelque chose de sérieux pour l'Irlande. Déjà, dans son grand discours à la Chambre des lords, le 19 août, lord Salisbury, en disant que « la question du gouvernement local n'intéresse pas seulement l'Irlande, mais qu'elle met en cause le Royaume-Uni tout entier et en conséquence doit être traitée au point de vue de l'égalité pour tout le pays », montre un effort pour se rapprocher du programme de M. Chamberlain. Mais de là à franchir ce terrible pas qui consiste à transformer le paysan irlandais en propriétaire, il y a loin. Et, avec une majorité si peu homogène, la politique générale n'aura-t-elle pas encore mille occasions de compliquer la question irlandaise? On peut prévoir déjà des tiraillements, et lord Salisbury ne nous paraît pas précisément de taille à sauver une situation si épineuse. Dans son ensemble, le ministère est faible, sauf l'avocat Matthews, beau parleur, dont on ignore pourtant la capacité politique. L'opposition sera très forte. M. Gladstone ne s'est pas retiré. Vivifié, au contraire, et rajeuni

(1) Voy. à ce sujet la *Revue* du 12 juin 18[illegible].

(2) Discours prononcé à Liverpool devant 6000 personnes.

par la lutte, le vieux *leader* a relevé fièrement le gant, et les occasions ne lui manqueront pas pour prendre sa revanche.

Un incident peut donc suffire pour mettre lord Salisbury à bas. La question alors se posera de nouveau devant M. Gladstone et M. Parnell. Feront-ils aux unionistes la concession nécessaire à un rapprochement?

M. Gladstone, oui, sans trop de peine. Le Parlement politique irlandais ne lui tient pas au cœur; il n'y voit que la conciliation. M. Parnell y voit autre chose; toutefois c'est un politique. Il pourrait trouver avantageux, avec des réserves, d'accepter le *pot-de-vin* d'une réforme purement locale et administrative en Irlande, et ainsi un cabinet gladstonien-parnelliste-unioniste succèderait au cabinet conservateur-unioniste. Pour combien de temps encore?

Quand il s'agit surtout d'accomplir des réformes, un cabinet n'a de force que par l'unité des vues et de l'action. Or celui dont les députés irlandais feront partie sera toujours doublé d'une menace, car la seule politique de l'Irlande, à la Chambre des communes, c'est la haine de l'Angleterre.

V.

De quelque façon que les choses tournent, la législature actuelle ne nous paraît en état ni de résoudre la question de l'Irlande ni de la supprimer. La nation, d'ailleurs, est patiente; le mouvement ne se précipitera pas; chaque parti aura le temps de faire ses combinaisons et ses preuves. Mais, quand ils se seront tous épuisés sans avoir rien produit, il faudra retourner devant les électeurs. La situation alors, grave déjà aujourd'hui, le deviendra plus encore.

Le suffrage, en effet, ne contient aucun mystère. La sagesse du corps électoral, c'est la sagesse de ses représentants. Si les partis en Angleterre retournent devant le pays dans l'état de confusion des élections dernières, la même réponse confuse sera donnée, et on tombera dans l'émiettement politique, dans l'anarchie intérieure, grande menace du temps.

Nous souhaitons mieux à l'Angleterre. Nous lui souhaitons de donner un grand exemple en se ramassant sur elle-même par un vigoureux effort et en reprenant fièrement sa direction et sa marche. C'est elle qui a initié le monde moderne au principe du *self government:* qu'elle nous en montre les fruits! Le parti libéral porte le secret de son avenir. Il a commis la faute de se diviser sur une question qui ne touche point à ses propres principes : qu'il la répare en se réunissant à nouveau! Il suffirait pour cela d'un grand mouvement de M. Gladstone, toujours possible dans cette nature hardie et coutumière d'imprévu. M. Gladstone peut aussi se retirer. Sa carrière a déjà été longue. Que d'une manière ou de l'autre il disparaisse de la scène politique, le *Home-rule* ne lui survivra pas. Le parti libéral a donc des chances sérieuses de retrouver son assiette. Parmi les hommes d'avenir qu'il nous présente, nous regardons M. Chamberlain comme un des premiers. Sa réserve, où l'on a eu le tort de ne voir qu'un manque d'activité et d'initiative, nous semble cacher des pensées profondes et des résolutions capables de rallier un parti. L'ébauche de son programme a déjà commencé à nous donner sa mesure. On prétend qu'en refusant toute fonction active il a déclaré vouloir se consacrer tout entier à son développement. Que, passant des principes à l'application, il fasse de ce programme le drapeau du parti. Si, dans des élections nouvelles, les libéraux réunis se présentaient devant la nation avec un projet conciliant la justice due à l'Irlande avec l'intérêt de l'Angleterre et la grandeur nationale, ils obtiendraient gain de cause, nous n'en doutons pas.

Le passé est passé, il est irrévocable. La sagesse politique consiste, non à refaire l'histoire, mais à tirer le meilleur parti possible des éléments qu'elle nous a laissés. L'Irlande est devenue partie intégrante du Royaume-Uni : on lui doit des institutions qui lui permettent de se développer; on ne lui doit pas la satisfaction de ses stériles haines. Et l'Irlande aussi doit quelque chose, car toute relation se compose de mutualité. Elle doit justice pour justice, bonne volonté pour bonne volonté. Si elle dénie sa part de la dette, l'Angleterre n'aura plus qu'à s'en tenir à l'exécution des lois, qui n'est pas la coercition, comme l'a très bien dit M. Chamberlain, mais la justice et l'égalité.

C. Coignet.

ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

La Peur

SES MANIFESTATIONS, SES LOIS ET SES CAUSES (1).

I.

Nous avions jusqu'ici une littérature de la peur. Je place sous ce nom soit les fictions de tout genre, les contes, les poésies, remplies d'épouvante, disposées de manière à suggérer cette sensation, à la communiquer à l'imagination et aux nerfs du lecteur, soit des analyses psychologiques, dramatiques par la fidélité de la

(1) *La Peur*, étude psycho-physiologique, par A. Mosso, professeur à l'université de Turin; traduit de l'italien par Félix Hément. — 1 vol. in-18. Ancienne librairie Germer Baillière; Félix Alcan, successeur. 1886.

peinture tracée, émouvantes comme l'est inévitablement toute émotion bien décrite. Parmi ces analyses qui visent à être exactes, nous aurions tout particulièrement à signaler celle que nous a laissée Töppfer et qui contient, avec son éclosion fortuite, sa croissance et son explosion définitive, tout le drame de la peur, d'une vérité saisissante, où chacun de nous peut reconnaître au passage quelques traits de son histoire intime, quelques souvenirs de son enfance inquiète et même de sa vie présente ébranlée ou surprise par un hasard terrifiant. Quant aux œuvres littéraires qui n'ont pas seulement pour objet de retracer la sensation de la peur, mais de la faire naître artificiellement dans l'esprit du lecteur, nous aurions de nombreux exemples à en donner depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, spécialement parmi les écrivains et les poètes allemands, qui se sont plu à développer ce qu'ils appellent si bien « le côté nocturne de la nature ». Mais, pour ne pas nous arrêter à un trop long préambule, nous signalerons seulement, parmi les auteurs qui se sont ingéniés plus ou moins heureusement à produire un pareil résultat, les noms d'Anne Radcliffe, d'Hoffmann et, plus près de nous, d'Edgar Poë.

Ce sont là vraiment les dramaturges de la peur. Il y a une différence à marquer. Chez les romanciers de l'école d'Anne Radcliffe, ce n'est guère qu'un jeu d'imagination plus ou moins prolongé à travers des circonstances horribles, ingénieusement amassées; c'est l'exploitation savante d'apparitions fantastiques, de spectres, de souterrains, de logis hantés; puis, vers la fin, tout s'explique plus ou moins bien par des causes naturelles. Le bon sens reprend ses droits; l'émotion s'évanouit dans une virtuosité d'invention bizarre, qui n'était toute que de surface. C'est le genre des *Mystères d'Udolphe*, devenu bien vite ridicule parce qu'il manque de sincérité : une pareille littérature n'agit plus que sur les femmes de chambre sentimentales et les concierges mélancoliques. Tout autre est l'effet produit par les *Contes fantastiques* d'Hoffmann ou les *Nouvelles* d'Edgar Poë. Il règne là une terreur vraie, ressentie au même degré par le narrateur et le lecteur. La plupart de ces récits, composés dans une demi-ivresse, à moitié rêvés par des cerveaux malades, attirent par une sorte de fascination les imaginations excitables et leur donnent une véritable volupté, celle de la peur sans péril, où les nerfs sont ébranlés, secoués comme ils le sont à la scène devant un drame où l'on souffre et l'on pleure tout en sachant bien que l'on n'est pas en jeu soi-même et pour son propre compte. Edgar Poë a poussé l'illusion si loin qu'il a mérité d'être loué par M. Mosso, le savant le plus compétent dans cet ordre de phénomènes : « Ce poète malheureux, qui vécut dans les hallucinations maladives et mourut à trente-sept ans, dans un hôpital, victime de l'alcoolisme, dans les spasmes et les convulsions du *delirium tremens*, peut être regardé comme un des observateurs les plus exacts des effets de la peur. Nul ne l'a plus minutieusement décrite, nul n'a su mieux analyser et faire sentir avec plus de déchirement les émotions qui stupéfient, les palpitations qui brisent le cœur, qui ébranlent l'âme, l'oppression qui suffoque dans l'agonie. »

C'est là ce que nous avons appelé la littérature de la peur. Mais nous n'avions pas jusqu'à ces dernières années la science positive de la peur. Nous l'avons aujourd'hui, en partie du moins; nous en avons les principaux éléments et les documents les plus curieux; l'esquisse physiologique en est tracée dans ses grands traits. En cet ordre d'idées comme en tant d'autres, M. Darwin peut être tenu pour l'initiateur. Dans l'ouvrage sur l'*Expression des émotions chez l'homme et les animaux*, le chapitre douzième est consacré à décrire les diverses manifestations de la peur depuis la simple attention et le tressaillement de la surprise jusqu'à la terreur extrême et l'horreur. M. Mosso, professeur à l'université de Turin, vient de publier sur le même sujet une étude psycho-physiologique qui aspire à être complète et qui a saisi au même degré l'attention des savants et des lettrés. Nous comptons nous occuper tout spécialement de ce livre, lui empruntant les résultats positifs qu'il nous apporte et signalant à l'occasion les lacunes qu'il offre dans la description ou l'explication des phénomènes. Enfin, presque en même temps que paraissait la traduction française de cette étude, la *Revue des Deux Mondes* publiait un article étendu, riche et varié en informations, de M. Charles Richet (1), qui, bien que se rencontrant avec le professeur italien sur le même terrain, se place à un point de vue un peu différent, celui de la psychologie comparée et des relations de l'homme avec l'animal. Avec ces trois études, qui se complètent l'une l'autre, le domaine scientifique est suffisamment établi, déterminé. Jusque-là nous n'avions que des traits détachés, des symptômes saisis au passage soit par Lavater et son principal commentateur Moreau, soit par sir C. Bell dans son *Anatomie de l'expression* (3e édition, 1844), soit par Duchesne dans un livre vraiment précurseur, *le Mécanisme de la physionomie*, ou par Mantegazza dans *la Physionomie et l'expression des sentiments*, par Herbert Spencer, enfin dans la seconde édition de ses *Principes de psychologie*, dans un chapitre intitulé *le Langage des émotions*, ajouté dans cette édition et qui a précédé de quelques mois la publication du livre de Darwin. M. Mosso n'a rien ignoré ni négligé de ces documents. Nous lui savons surtout un gré infini d'avoir rappelé à plusieurs reprises le beau traité des *Passions de l'âme* et rendu à son auteur ce grand témoignage : « C'est à Descartes qu'on doit le premier livre vraiment important sur la physiologie des passions. Ce rénovateur de la science embrassait avec la puissance prodigieuse de son génie toutes les branches du savoir et fut mathématicien, physicien, physiolo-

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1886.

giste. Personne avant lui n'a eu une idée aussi simple du mécanisme avec lequel peuvent être produits les mouvements involontaires qui accompagnent les émotions. » A chaque occasion, M. Mosso s'en réfère à cette grande autorité. Par exemple, quand il s'agit d'expliquer le tremblement comme symptôme de la peur, on nous montre que l'explication de Descartes est encore la vraie, pourvu qu'on y change quelques expressions vieillies qui n'appartiennent plus à la langue de la science contemporaine. Et, quand l'auteur s'occupe de faire de l'hygiène préventive, de diriger l'éducation de l'enfant et de le prémunir contre cette passion avilissante, c'est encore à Descartes qu'il emprunte ses nobles conseils, son fier et substantiel langage. Ce témoignage accordé au *Traité de l'Homme* et au *Traité des Passions* par le représentant le plus moderne de la physiologie, après deux siècles et demi d'expériences continues et de fécondes découvertes, nous avons le droit de l'inscrire avec orgueil en tête de cette étude, à l'honneur de celui qui l'a mérité et de celui qui l'a rendu.

II.

Il serait curieux de recueillir chez les écrivains célèbres, surtout chez les poètes, les traits les plus remarquables par lesquels la peur se caractérise, et de les mettre en regard des observations de la physiologie contemporaine. Charles Darwin ne manque jamais aux occasions de ces rapprochements. C'est lui, par exemple, qui extrait du livre de *Job* cette description saisissante de la frayeur : « Dans les pensées issues des visions de la nuit, lorsqu'un sommeil profond est tombé sur les hommes, la peur vint sur moi et un tremblement qui faisait claquer tous mes os. Alors un esprit passa devant ma face; le poil de ma chair se hérissa. Je m'arrêtai, mais je ne pus distinguer sa forme : une image était devant mes yeux et, au milieu du silence, j'entendis une voix me disant : « L'homme mortel sera-t-il plus « juste que Dieu ? » — C'est Darwin encore qui emprunte à Virgile ces traits caractéristiques :

> Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.

ou bien

> Huc illuc volvens oculos, totumque pererrat
> Luminibus tacitis,

qui peignent si bien les divers symptômes ou de la fureur ou de la frayeur, le tremblement qui s'empare de tous les muscles du corps, la sécheresse de la bouche, l'altération de la voix, qui devient rauque ou indistincte ou disparaît complètement, la constriction douloureuse de la gorge, les yeux fixés sur l'objet qui provoque l'émotion ou roulant incessamment d'un côté à l'autre. — Shakespeare apparaît presque à chaque page, soit pour retracer d'un mot l'expression universellement reconnue de la surprise ou de l'étonnement, comme quand il dit dans *le Roi Jean* : « J'aperçus un forgeron debout, la bouche grande ouverte, avalant avec avidité les histoires d'un tailleur », ou quand il parle, comme il le fait souvent, des cheveux hérissés sur la tête. Brutus dit à l'ombre de César : « Tu glaces mon sang et fais dresser mes cheveux. » Après le meurtre de Glocester, le cardinal de Beaufort s'écrie : « Peigne donc ses cheveux; vois, vois, ils se dressent sur sa tête. » C'est là un des charmes de la lecture du livre de Darwin : l'érudition littéraire qui y est répandue et qui trouve presque toujours un commentaire poétique prêt à soutenir et à illustrer les observations de la science. Chez M. Mosso il y a beaucoup moins de citations et de fragments de poètes, mais, en revanche, des anecdotes médicales, des faits familiers, des observations de mœurs piquantes, un ton de bonne humeur qui anime les parties les plus sévères du livre et nous engage à en continuer la lecture jusqu'au bout, malgré les austérités de la science. Pour notre part, une fois que nous avons eu ouvert le livre, nous ne l'avons plus quitté.

Ce n'est pas, à beaucoup près, que le livre soit parfait. Il est plein de digressions, d'épisodes scientifiques qui n'ont pas trait directement au sujet. Le professeur se raconte avec complaisance lui-même, inventant, modifiant des appareils pour observer le travail du cerveau ; il analyse longuement certaines de ses expériences, très curieuses à la vérité, surtout si elles n'étaient pas, comme il arrive en mainte occasion, en dehors de la question spéciale qu'il s'est posée; de plus, il n'y a pas beaucoup d'ordre. C'est une causerie plutôt qu'un traité en règle. Il semble que les faits exposés dans trois chapitres, le dixième, le onzième, le douzième (*De quelques phénomènes caractéristiques de la peur; la peur chez les enfants; les songes, la frayeur et la terreur*), pourraient être autrement répartis, d'une façon plus méthodique. L'organisation de ce petit ouvrage, malgré sa brièveté, laisse donc beaucoup à désirer. En revanche, on sent à chaque page l'accent du vrai savant. Il est libre de préjugés ; il est physiologiste avant tout, cherchant la vérité pour elle-même, en dehors de toute application utile à une doctrine ou à un parti. C'est par là qu'il nous inspire confiance.

Sur deux points nous marquerons cette indépendance méritoire du vrai savant. D'abord sur la question de l'origine de la conscience. C'est un problème qui, directement ou indirectement, se présente à chaque instant à l'observateur, dans l'ordre de ces phénomènes mixtes où se mêle si intimement ce qu'on appelait autrefois le physique et le moral de l'homme. L'auteur se tient dans une réserve parfaite, que du côté de la métaphysique on serait tenté de trouver excessive, mais qui est dans la vraie mesure si on la considère du côté de la science positive. « Souvent, dit-il, en observant le cerveau de mes malades, en

réfléchissant à sa structure et à ses fonctions, en voyant le mouvement du sang qui l'arrose, j'ai songé à pénétrer dans la vie intime de ses cellules et à suivre les mouvements qui en agitent les ramifications dans le labyrinthe des centres nerveux. J'ai supposé connues les lois des changements matériels, l'ordre, l'harmonie, l'enchaînement les plus parfaits; mais, si loin que j'approfondisse le travail de l'esprit et que je laisse le champ libre à l'imagination, je n'ai jamais rien vu, pas même une lueur qui me donne l'espoir de remonter à l'origine de la pensée... J'ai trouvé à l'aide de mes recherches le mécanisme par lequel la nature pourvoit à une circulation plus rapide du sang, lorsque le cerveau entre en action ; j'ai admiré le premier quelques-uns des phénomènes par lesquels se révèle l'activité matérielle de cet organe ; mais, même en analysant les fonctions du cerveau à l'aide des expériences les plus précises, lorsqu'il palpitait sous mes yeux pendant le travail fiévreux de la conception ou pendant le sommeil, malgré tout, l'essence des phénomènes psychiques reste encore pour moi un mystère... Nous croyons que les facultés de l'âme sont le résultat d'une série ininterrompue de causes naturelles, d'actions physiques et chimiques qui, des phénomènes réflexes les plus simples, conduisent graduellement à l'instinct, à la raison, au sentiment, à la volonté; mais on n'a encore fait aucune découverte qui puisse laisser supposer ou tout au moins présumer la nature de la conscience... La voie par laquelle les faits psychiques rentrent dans la transformation de la force n'est pas encore connue... Depuis Lucrèce il ne s'est pas fait un pas en avant dans la connaissance de l'essence de la pensée. Au fond, la plupart des matérialistes détruisent un dogme pour en édifier un autre. »

Le second point sur lequel l'auteur manifeste son indépendance, c'est la sélection, considérée comme cause universelle. Il loue Darwin comme un grand et profond interprète de la nature ; il incline même, en général, du côté de sa doctrine; mais il se maintient libre quand les faits résistent à l'explication proposée ou ne s'y prêtent que si on les force ou tout au moins si on les persuade doucement de se laisser faire. Naturellement Darwin est entraîné, dans certains cas, à pousser trop loin l'explication qu'il tire de cette loi. M. Mosso ne craint pas de résister alors et de se réserver. Cela défait la symétrie du système; mais cela constate et garantit la liberté, la probité du savant.

Nous citerons quelques exemples de ces réserves que marque l'auteur, pour n'avoir pas à y revenir plus tard. Voici, par exemple, une singulière antinomie. Darwin a voulu montrer que les phénomènes de la peur sont un ensemble de mouvements, à l'origine volontaires, puis associés par l'habitude, quelquefois même transformés en actions réflexes, qui se sont appropriés aux conditions de l'existence de l'animal et qui deviennent la protection et la garantie de sa vie physique. D'où il faudrait conclure, selon la méthode darwinienne, que ce sont les espèces ou les individus les plus peureux qui, étant le mieux protégés par la peur, ont le plus facilement survécu dans la lutte pour l'existence. Est-ce vrai? Le contraire est vrai aussi. Il arrive que ce ne sont pas les plus peureux, parmi les animaux, qui conservent le plus sûrement la vie ; ce sont souvent les plus braves qui triomphent dans la lutte et qui perpétuent leur courage dans leurs descendants. Ce qui résulte le plus clairement des observations de M. Mosso, c'est que les phénomènes de la peur sont l'exagération maladive de faits physiologiques. Il y a de ces faits, tels que le tremblement, qui sont en contradiction manifeste avec la loi de la sélection. Ce tremblement musculaire, qui est commun à l'homme et à un grand nombre d'animaux, Darwin lui-même reconnaît qu'il n'est d'aucune utilité, souvent même qu'il est très nuisible (1) : « A coup sûr, dit-il, ce n'est pas volontairement qu'il a dû se produire d'abord sous l'empire d'une émotion quelconque, pour s'y associer ensuite par l'influence de l'habitude. » Darwin a recours ici à l'un de ces principes supplémentaires qui expliquent ce que la sélection ne peut pas expliquer, à savoir que certains actes que nous reconnaissons comme expressifs de certains états d'esprit résultent directement de la constitution même du système nerveux ; cela est très simple, en vérité, mais cela est en désaccord manifeste avec la loi générale.

Citerai-je d'autres exemples? Quand il s'agit d'expliquer quelques phénomènes caractéristiques de la peur, comme la *chair de poule*, le hérissement des poils, Darwin pense que « les animaux hérissent leurs appendices cutanés pour apparaître plus gros et plus terribles à leurs ennemis ou à leurs rivaux ». M. Mosso ne peut pas admettre que les muscles lisses aient été ainsi primitivement sous la dépendance de la volonté. Il établit une loi plus vraisemblable, à savoir que, toutes les fois que les vaisseaux sanguins sont contractés (et ils le sont dans la peur), il se produit une contraction du muscle peaussier, et les poils se hérissent. Ne serait-ce pas pour cette raison que les oiseaux, les chevaux, les chiens, les chats, se hérissent les plumes ou les poils lorsqu'ils ont froid? — Un trait encore, parmi plusieurs autres, pour montrer combien la loi de la sélection est insuffisante à expliquer les signes les plus expressifs de la peur, par exemple l'état de l'homme qui est incapable de se mouvoir, de parler, de penser, quand il est sous le coup d'une trop grande frayeur. Beaucoup d'animaux sont dans le même cas.

Darwin s'imagine expliquer ce fait extraordinaire en disant que, lorsqu'un animal est effrayé, il s'arrête un instant pour recueillir ses sens et reconnaître l'urgence du péril, afin de décider s'il doit s'échapper ou se défendre. Singulière explication que celle d'une ruse

(1) *Expression des émotions*, traduction française, p. 71.

volontaire! Il y a, en effet, des insectes qui font les morts quand on les prend, quand on les pique avec une épingle, quand on les expose au-dessus d'une flamme. Il serait incompréhensible qu'ils se laissassent brûler vifs avant de cesser cette ruse meurtrière pour eux-mêmes. La cause de leur immobilité n'est donc pas là ; elle est dans ce que le naturaliste allemand Preyer appelle la *cataplexie*, la perte du sentiment, effet et signe d'une frayeur extrême. La loi de Darwin subit ainsi, à chaque instant, dans les détails de la physiologie, de graves restrictions, quand ce ne sont pas de flagrants démentis. Il est vrai que, pour la corriger et la rendre plus vraisemblable, Darwin, dans l'*Expression des émotions*, son ouvrage le plus vulnérable à ce point de vue, y ajoute deux lois : l'une contraire, la loi d'antithèse; l'autre très différente, la loi de l'excitation spontanée du système nerveux en dehors de toute utilité; ces deux lois lui permettent de se mouvoir à l'aise, même dans la contradiction.

M. Mosso fait remarquer que si l'interprétation que donne Spencer dans son fameux chapitre sur *le Langage des émotions* et que Darwin développe dans son livre était vraie, on en tirerait nécessairement cette conséquence que les animaux, sous l'action de la concurrence vitale, auraient dû se défaire peu à peu, dans la longue suite des générations, de ce qui pourrait leur être préjudiciable ou funeste. Mais cette loi ne se vérifie pas; au contraire, plus le danger est sérieux, comme il arrive dans les fortes émotions, plus les phénomènes nuisibles se multiplient et s'aggravent, jusqu'à ce qu'ils finissent par prévaloir. Dans l'ordre physique, le tremblement et la cataplexie mettent l'animal hors d'état de fuir et de se défendre. Dans l'ordre intellectuel, nous avons pu nous convaincre que les situations les plus graves troublent notre jugement et nous empêchent d'ordinaire d'y voir clair. Et voici la conclusion très grave qui sera celle de tout l'ouvrage sur ce point de doctrine : « En présence de ces faits, nous devons admettre que les phénomènes de la peur ne peuvent s'expliquer tous (on pourrait ajouter *pour la plupart*) par la doctrine de la sélection. A leur plus haut degré d'intensité, ce sont des phénomènes maladifs qui prouvent une imperfection de l'organisme. »

III.

Résumons quelques-uns des faits les plus significatifs signalés par M. Mosso; ramassons-les sous le regard du lecteur, comme le fait l'auteur lui-même, sans esprit de système, sans parti pris, évitant le péril d'un résumé trop spécial, trop technique, nous attachant surtout, dans ce savant exposé, à ce qui nous sera nécessaire pour la seconde partie de cette étude, la partie psychologique. Nous tâcherons plus tard d'en tracer l'esquisse telle qu'elle se dessinait dans notre pensée à mesure que nous lisions ce livre, avec un intérêt vif qui ne nous ôtait pas cependant le sentiment des lacunes et des insuffisances.

Voici quelques lois finement observées : une douleur ou une peur quelconque, qui nous surprennent vivement, produisent un trouble profond dans notre organisme, tandis que, si elles se produisent d'une manière lente et continue, les effets en seront bien moins graves. Au début d'une sensation, la réaction est toujours plus vive. Ce fait est vrai de tous les phénomènes du système nerveux. Même de petites émotions, quand elles sont subites, produisent dans l'organisme des troubles profonds, tandis qu'au contraire des événements graves, quand nous y sommes préparés, ont des effets proportionnellement bien moindres.

Parmi nos mouvements, le nombre de ceux qui sont automatiques est plus grand qu'on ne pense. Pline, parlant de la peur qui nous fait fermer les yeux lorsqu'on fait un geste de menace, raconte que, sur vingt gladiateurs, on en trouvait à peine deux qui ne baissaient pas les paupières quand on les menaçait à l'improviste. Il est surprenant qu'une cause si faible produise des mouvements si vifs, que nous sommes impuissants à maîtriser. Même si un carreau de vitre est interposé entre nous et la main qui nous menace, malgré la raison et la volonté, la plupart des personnes ne peuvent s'empêcher de fermer les yeux. On dirait qu'il y a en nous deux natures : une animale, non raisonnable, qui commande; l'autre, humaine et intelligente, qui succombe. Tout ce qu'il y a de plus caractéristique dans les phénomènes de la peur, les palpitations, l'oppression, la pâleur, le cri, la fuite, le tremblement, sont des mouvements réflexes. Le nombre de ces mouvements irrésistibles augmente à mesure que la physiologie fait des progrès.

Rien de plus curieux que les effets de la peur sur la circulation du sang dans le cerveau. Grâce à des blessures à la tête, exceptionnellement propices à l'observation, comme celle du nommé Bertino, qui avait au beau milieu du front une ouverture faite exprès pour que l'on pût regarder à l'intérieur du crâne, grâce aussi à d'ingénieux appareils qui enregistraient d'eux-mêmes les effets des émotions diverses d'après les mouvements du sang dans les vaisseaux cérébraux, notre auteur a découvert que, sous l'émotion de la peur, le pouls cérébral devenait six ou sept fois plus fort qu'auparavant, le cerveau se gonflait et palpitait avec une telle violence que les dessins graphiques présentaient une lecture surprenante. Encore ne s'agissait-il là que de peurs artificielles ou très légères, des admonestations ou des reproches faits au patient dans l'intention de l'expérience.

La pâleur, effet caractéristique de la peur, résulte de la contraction des vaisseaux ; il se passe alors dans notre appareil circulatoire ce que nous voyons dans le cours d'un fleuve où le courant devient plus rapide sur les points où le lit est plus resserré. Quand nous

sommes menacés d'un péril et que l'organisme doit rassembler ses forces, cette contraction des vaisseaux sanguins se produit automatiquement; elle rend plus actif le mouvement du sang vers les centres nerveux. Une certaine quantité de sang fuit des mains et des pieds à la plus légère émotion. Le proverbe : *Main froide, cœur chaud,* est l'expression populaire de ce fait. Une personne de ses amis racontait à M. Mosso que, dans un accès de peur, elle avait vu se dégager de son doigt une bague qu'auparavant elle n'aurait pu enlever sans un grand effort.

Rien de plus connu, dans de pareilles circonstances, que la précipitation des battements du cœur. Même quand une personne est endormie, son pouls devient subitement plus fréquent, sans qu'elle s'éveille, et cela au moindre bruit, au plus léger frôlement. Pour en donner la raison, M. Mosso a recours à une explication qui ressemble singulièrement à celle que pourrait donner le finaliste le plus déterminé. Ce changement est indispensable, nous dit-on, pour activer la circulation et tirer le plus grand profit de la force de l'organisme en le préparant à la résistance. Notre machine est ainsi faite qu'elle se modifie automatiquement, selon le besoin, sans que notre volonté ait à intervenir. Les battements du cœur sont ici l'exagération d'un fait que nous voyons se produire toutes les fois que l'organisme doit acquérir une plus grande énergie et renforcer la circulation vers les centres. Il ne travaille pas pour lui, mais pour le cerveau et pour les muscles qui sont les organes de la lutte, de l'attaque, de la défense et de la fuite. La fréquence plus ou moins grande du pouls pendant les émotions dépend de l'excitabilité plus ou moins grande des centres nerveux. Les femmes et les enfants, qui sont de leur nature plus sensibles, sont aussi les individus qui éprouvent des palpitations plus vives. La faiblesse rend les battements de cœur plus fréquents, c'est-à-dire que le cœur réagit alors contre des excitants auxquels le cœur d'un homme froid et maître de lui reste insensible. Encore ces hommes froids, sceptiques, égoïstes, deviennent eux-mêmes sensibles et laissent voir l'état de leur âme comme des enfants lorsqu'ils sont affaiblis par la maladie.

L'appareil respiratoire s'ébranle de lui-même et pour les mêmes causes. On avait cru, jusque dans ces derniers temps, que c'était le cerveau qui, dans les émotions, agissait sur les organes de la respiration pour en modérer ou en précipiter les mouvements; or, d'après des expériences nouvelles, particulièrement celles de Christiani, même chez l'animal privé de cerveau, une lumière vive qui blesse la vue ou des bruits de nature à effrayer un animal peuvent déterminer des inspirations profondes et fréquentes et une respiration haletante plus forte que dans les conditions normales : ce qui prouve que, dans les phénomènes psychiques, indépendamment de l'action du cerveau, le rythme de la respiration se modifie pour tout changement survenu autour de nous, pour toute excitation périphérique des organes des sens.

Ainsi s'expliquent la respiration précipitée et les palpitations que nous ne pouvons maîtriser quand nous sommes surpris par le battement d'une porte ou un coup de tonnerre, ou par mille bruits qui nous saisissent à l'improviste. Et même après que nous avons reconnu la futilité de la cause qui a produit notre émotion, nous avons de la peine à nous calmer.

Une expérience sinistre, la seule qu'on puisse faire en ce genre sur l'homme, permet de voir les rouages du mécanisme respiratoire fonctionnant isolément. La tête des décapités accomplit parfois encore des mouvements inspirateurs. Les médecins qui assistent les condamnés au dernier supplice ont raconté l'effet produit par cette tête humaine agonisante, roulant sur le sol, se recouvrant immédiatement d'une pâleur cadavérique, et sur la face de laquelle apparaissent, pendant plusieurs secondes, des mouvements désordonnés, avec l'épouvante dans les yeux. Même alors, la bouche s'ouvre encore haletante par intervalles. Les inspirations, qui s'accomplissaient d'abord en dilatant les narines et en ouvrant largement la bouche, deviennent rapidement moins visibles et moins fréquentes, jusqu'à ce qu'elles cessent complètement. La vie partielle, qui avait subsisté un instant, disparaît. Sans pousser aussi loin l'expérience, on peut dire que les modifications de la respiration peuvent constituer un instrument de mesure très précis pour la sensibilité et les émotions : une grande frayeur peut arrêter net le mécanisme au milieu d'une profonde inspiration, et cela est nuisible. C'est surtout chez les enfants que ces désordres sont le plus visibles et peuvent être le plus funestes : à la suite d'une émotion violente, c'est un cri aigu, des pleurs bruyants; d'autres fois, une suspension complète de la respiration, des arrêts spasmodiques, des syncopes, l'asphyxie même. Ainsi il arrive que ces phénomènes de la peur qui, dans une certaine mesure, peuvent avoir quelque utilité, deviennent fatals dès qu'ils dépassent cette mesure. L'utilité est vague, le péril est certain. L'utilité, la raison plausible de ces modifications de l'appareil respiratoire, c'est que les inspirations profondes qui se produisent dans la peur servent à rendre plus artériel et plus vital le sang qui passe par les poumons. L'organisme se met ainsi en défense. Mais le point juste où l'utilité peut exister est vite dépassé. Notre machine est si fragile qu'il y a plus de chance pour qu'une impression violente la dérange. Si une légère poussée peut activer notre marche, une poussée trop forte peut nous jeter par terre. Et, sur ce point encore, on peut dire que la peur doit être considérée comme une maladie.

Y a-t-il une explication à cet autre phénomène très significatif de la peur, le tremblement? Nous avons

déjà eu l'occasion de dire que Darwin n'a pu en rendre compte et qu'il l'a laissé au rang des phénomènes obscurs. Le célèbre naturaliste italien Mantegazza n'a pas voulu en avoir le démenti, et dans son travail sur *la Physionomie et l'expression des sentiments* il écrit : « Darwin avoue qu'il ne voit aucune utilité au tremblement causé par la peur; mais, d'après mes études expérimentales sur la douleur, je le trouve utile au plus haut degré, parce qu'il tend à produire de la chaleur en réchauffant le sang, qui, par l'effet de la peur, tendrait à se refroidir. » M. Mosso n'est pas de cet avis. Il y oppose des faits de nature à embarrasser Mantegazza. Dans le cœur de l'été, lorsque la température est à 37 degrés, au plus fort de la chaleur, nous voyons un cheval, un chien ou un homme trembler de peur; il est permis de croire que ce n'est pas pour se réchauffer, d'autant que le singe, l'éléphant et bien d'autres animaux, qui ont toujours vécu sous l'équateur, tremblent également quand ils sont effrayés, malgré la chaleur des tropiques. De même, dans le fou rire, dans l'ivresse, la joie, la volupté ou la colère, là où il n'y a pas évidemment nécessité de réchauffer le sang, on tremble, la voix s'altère, les jambes flageolent. Et d'ailleurs le tremblement de la peur ne produit que des effets nuisibles, parfois désastreux. Le phoque tremble au point qu'il se laisse atteindre et tuer misérablement. Quelle étrange idée nous aurions d'un animal qui, pour se réchauffer, ne fuit pas devant le péril et tremble jusqu'à ce qu'on le tue, tandis qu'en fuyant il pourrait se réchauffer beaucoup mieux, et surtout se sauver! Pour échapper à ces contradictions, M. Richet assimile le tremblement à la paralysie. Le défaut d'incitation nerveuse, dit-il, qui amène l'affaiblissement et l'impuissance musculaires, se caractérise par le tremblement comme par l'immobilité, de sorte que dire que la peur fait trembler, c'est à peu près comme si l'on disait que la peur paralyse. Il n'y a plus là aucune espèce d'utilité.

C'est une explication du même genre qu'avait proposée notre auteur : l'excitation excessive des centres nerveux, l'affaiblissement, la fatigue troublent l'harmonie dans l'ensemble des mouvements nécessaires à la contraction musculaire. Dans la colère, la peur et tous les troubles de l'âme, quand la passion nous emporte, des ondes nerveuses courent et s'entre-croisent dans toutes les parties du système nerveux, déterminant une vive agitation musculaire. Ces oscillations continuelles et variables donnent naissance au tremblement, que la volonté est impuissante à maîtriser. — Cela est très possible, très vraisemblable même. Mais voici une singulière hypothèse accolée sans nécessité à cette explication : « L'attitude qui consiste à se mettre à genoux comme signe d'adoration ou d'amour de ceux qui implorent le pardon ou la pitié ne serait-elle pas due à ce fait physiologique que les émotions font trembler soudainement les jambes et nous font tomber par terre? » — Nous avons rapproché ces diverses opinions émises à propos d'un seul phénomène par des physiologistes très distingués pour montrer à quel point la science qui s'appelle positive est peu positive encore, même dans cet ordre de phénomènes élémentaires, et quelle place elle laisse aux imaginations qui cherchent la raison d'un fait.

La partie maîtresse du livre est celle où l'auteur étudie les *expressions de la face*. Il y a là une variété piquante d'aperçus où se mêlent à la fois une psychologie très fine et une physiologie très déliée. Si vous abordez un ami, si vous lui dites ces simples mots : « Je dois te faire part d'une mauvaise nouvelle », vous verrez immédiatement se produire un changement dans son visage, son regard, ses gestes. A peine pouvons-nous analyser les modifications imperceptibles qui s'opèrent ; mais nous notons tout de suite le mouvement des yeux, la dilatation de la pupille, la coloration des joues, le plissement des lèvres, la dilatation des narines, la difficulté de respirer, l'attitude de la tête. Que de choses dans l'espace si raccourci d'une figure humaine!

Voici une belle page où l'esthéticien de la nature et l'anatomiste se fondent harmonieusement : « L'air du visage est insaisissable; ses beautés sont couvertes d'un voile si délicat et si léger qu'on n'y saurait toucher sans le déchirer et sans en détruire le charme. Aussi j'hésite à porter le bistouri sur la tête d'un cadavre pour en détacher la peau et en disséquer les chairs. Quand les muscles de la face sont détachés du crâne, il ne me reste dans les mains qu'un masque semblable à un entonnoir de chair. La face humaine à l'envers est affreuse à voir; on n'y reconnaît plus rien ; on ne se fait pas à l'idée que cet entre-croisement de fibres, cet entrelacement de muscles représente la partie la plus belle et la plus expressive du corps humain, que ce soit là ce visage si varié dans ses jeux de physionomie et dans ses expressions, si digne dans ses manifestations de bienveillance et de douceur. Quelle désillusion profonde et quel triste spectacle que de voir en plein jour la charpente et les rayons éteints d'un feu d'artifice, ou, après le spectacle, les souillures et les loques de la décoration d'une féerie! On ne saurait croire que sur cette chair filandreuse s'est réfléchi notre *moi*, que sur ce mince feuillet musculaire se trouve imprimée en quelque sorte l'histoire de la vie, que ses dispositions diverses ont inspiré la sympathie ou l'indifférence ou l'aversion, que sur lui sont écrits les secrets impénétrables qui déterminent entre les hommes des attractions ou des répulsions semblables à celles qui ont lieu entre les atomes » — avec cette différence toutefois que ces affinités ont conscience d'elles-mêmes et se traduisent en amours, que ces répugnances se connaissent et se traduisent en haines. Mais comme tout cela est vrai, d'une vérité saisissante!

C'est bien l'envers de ce décor si mobile et si varié de la figure humaine, c'est bien là

Du spectacle d'hier l'affiche déchirée!

Tâchons de deviner au moins le spectacle d'après les affiches du jour, celles qui ne sont pas encore déchirées et qui ne le seront que demain. Spencer, étudiant cette question dans ses *Principes de psychologie*, a pour la première fois émis cette idée qu'une des raisons pour lesquelles les muscles de la face se meuvent très facilement, c'est leur petitesse. « Supposons, dit-il, qu'une onde faible d'excitation nerveuse se propage uniformément dans le système nerveux, la part de cette onde qui se déchargera sur les muscles signalera davantage son effet là où la somme d'inertie à vaincre sera le moins considérable... Or, comme les muscles de la face sont relativement petits et sont fixés à des parties plus faciles à mouvoir, il s'ensuit que c'est sur la face que doit se manifester la plus grande somme de sentiments. » Cette loi n'est pas suffisante. M. Mosso nous fait remarquer que nous avons des muscles extrêmement petits et déliés dans l'oreille et ailleurs et qui pourtant ne prennent aucune part à l'expression, quoique la résistance à vaincre soit très faible. Il faut accorder une grande part à l'usage fréquent de certains muscles et à la différence d'excitabilité de leurs nerfs. Les muscles les plus sensibles à l'excitation des centres nerveux sont ceux que nous mettons le plus souvent en mouvement, par exemple dans les fonctions de la digestion, de la respiration, de la parole et dans l'usage des organes des sens. La partie mécanique des expressions est donc, au fond, plus simple qu'on ne le croirait. Lorsque les centres nerveux sont mis en éveil par un travail psychique, le courant se diffuse immédiatement par les voies de moindre résistance et d'un plus fréquent usage. Plus l'excitabilité est vive, plus est facile, gracieux, expressif et charmant le pli de la lèvre qui produit le sourire. Au contraire, il y a des explosions plus fortes dans les cas où la résistance est plus grande. Les paysans et les personnes peu cultivées et peu sensibles ne sourient pas; chez elles, l'excitation croît jusqu'à ce qu'elle éclate en un rire bruyant.

Une attention particulière est donnée, dans les expressions de la face, aux mouvements de l'iris, qui d'ailleurs avaient été déjà, il y a onze ans, le sujet d'un savant mémoire lu par l'auteur devant l'Académie de médecine de Turin. Le point de vue qui domine dans ce chapitre est que nombre de rouages indispensables dans notre machine agissent non seulement automatiquement, sans aucune intervention de la volonté et de la conscience, mais souvent même sans avoir besoin du cerveau et de la moelle. Il leur suffit des petits mouvements réflexes des cellules nerveuses, qui se trouvent dans les organes sous la forme de ganglions microscopiques. L'iris, par exemple, est comme un rideau circulaire qui se ferme lorsque la lumière est vive et s'ouvre dans l'obscurité, réglant ainsi automatiquement la quantité de lumière nécessaire à l'œil pour voir sans être blessé. Mais cet admirable fonctionnement de l'œil cesse sous le coup d'une vive émotion, et spécialement de la peur. Alors les vaisseaux se contractent, la pupille se dilate, les images sont moins nettes. On ne peut plus lire une lettre à la distance ordinaire, quand on a peur du contenu; on est obligé de la rapprocher sensiblement. Pour expliquer ces phénomènes, l'auteur fait intervenir autant que possible l'étude des fonctions mêmes de l'organisme et spécialement la loi de hiérarchie qui règle les parties de notre machine. Il fait remarquer que toutes les fonctions de cette machine ne sont pas également importantes; d'autres le sont davantage, et, par exemple, on observera, dans l'économie de la vie, la prépondérance des vaisseaux sanguins. C'est par là que peut s'expliquer le fait de la contraction des vaisseaux de l'iris pendant les émotions. La pupille se dilate à certains moments jusqu'au maximum, et le fond de l'œil devient anémique, bien que cette contraction des vaisseaux de la rétine soit nuisible à la vision distincte. Souvent on dit, quand on raconte une peur que l'on a eue: « Je n'y voyais plus. »

M. Mosso attache la plus grande importance à l'œil dans les expressions de la face; c'est une observation qui est à la portée de tout le monde; mais mieux que les autres il en cherche et en trouve les raisons. L'œil et la langue sont les deux organes les plus richement doués pour la complexité des muscles, pour l'abondance et la variété des nerfs. Cela explique, dit-il, pourquoi tous deux ont leur langage et pourquoi nous pouvons suivre toutes les manifestations de l'âme dans l'infinie variété de leurs mouvements. L'homme a donné aux sons de la langue la valeur de la parole, et de même il a fait des mouvements de ses yeux le langage destiné à exprimer ses sentiments; même chez les aveugles-nés, l'expression du regard persiste; les mouvements seuls donnent à ces yeux sans vision une expression de joie, une bonté qui inspire de la confiance et de l'intérêt. Au contraire, un œil de verre, si bien fait soit-il, s'il reste immobile, donne au visage l'expression de l'épouvante. Entre la plus grande dilatation de la pupille, caractéristique de la peur, et la plus grande contraction, caractéristique du sommeil, il y a toute une série de mouvements par lesquels les passions se révèlent. On peut lire dans ces légères différences tous les états de l'âme. Quand le bord de l'iris s'amincit et que la pupille apparaît plus grande et plus noire, c'est le signe d'une émotion profonde que nous chercherions en vain à dissimuler, « car la pupille, comme disent les poètes, est l'ouverture par laquelle le regard plonge au fond du cœur ».

Je ne m'arrêterais pas volontiers dans ce travail si

intéressant, où sont recueillis et classés les éléments les plus significatifs de ce qu'on pourrait appeler la pathologie de la peur. Je dois me borner cependant, et je ne ferai qu'indiquer brièvement certains faits caractéristiques qui n'ont pas trouvé place dans les chapitres précédents et que l'auteur a réunis dans un chapitre à part. La transpiration n'est pas toujours un phénomène connexe de l'élévation de la température dans l'organisme et de la rougeur de la peau; il est des cas exceptionnels où l'on sue, tandis qu'on est pâle et tremblant. Il est des sueurs froides, très distinctes des sueurs chaudes. C'est à l'activité nerveuse que notre auteur attribue la production de la sueur caractéristique dans l'attention, la douleur, les attaques d'épilepsie, le tétanos, très différente de celle qui se produit quand c'est le sang qui baigne plus abondamment les glandes sudoripares et en active le fonctionnement. D'autres phénomènes trouvent ici leur explication naturelle, comme certains désordres bizarres, ridicules même, caractéristiques de toute espèce d'émotion forte et surtout d'appréhension. On attribuait autrefois les accidents de ce genre à une paralysie du sphincter; une observation plus exacte les attribue maintenant à une correspondance observée entre de fortes contractions de la vessie et certains phénomènes psychiques. Tout ce qui fait contracter les vaisseaux sanguins produit le même effet sur les muscles de cet organe; c'est une loi dont les effets peuvent nous paraître singuliers, par suite de fausses impressions et d'associations d'idées sans raison. Nous ne dirons pas avec Spinoza : « Rien n'est vil dans la maison de Jupiter »; mais nous dirons : Rien n'est sans intérêt pour l'observateur sérieux.

On peut mourir de peur, voilà l'axiome qui termine la partie physiologique du livre. D'abord la paralysie est un des effets les plus terribles de cette maladie, qui est à la fois une maladie de l'organisme et une infirmité de l'âme. L'histoire des batailles, des massacres, des paniques, des assassinats, nous donne la preuve, multipliée à l'infini, que la terreur détruit chez les victimes l'instinct de fuir ou de se défendre. C'est comme une rupture qui se fait dans certaines circonstances (la peur ou le sommeil) entre les centres de la volonté et les muscles. Quand les chevaux voient un tigre, ils tremblent et sont incapables de fuir. Ainsi pour l'homme. Ce phénomène peut être poussé jusqu'à la mort; Bichat paraît bien avoir raison quand il dit que c'est par la paralysie du cœur qu'on meurt à la suite des grandes émotions. « La force du système circulatoire, dit-il, s'exalte au point que, subitement épuisée, nous ne pouvons plus le rétablir, et la mort s'ensuit. » C'est ce qui fait que les vieillards succombent plus facilement aux fortes émotions, fait qui semble en contradiction avec leur sensibilité émoussée, mais qui s'explique par la faiblesse de leur système nerveux. A propos de ce genre de syncopes, Launder Brunton, professeur à l'hôpital de Saint-Barthélemy, à Londres, raconte qu'un surveillant étant devenu odieux aux jeunes gens d'un collège, la chambrée décida qu'on le punirait en lui causant une grosse frayeur. Les étudiants disposèrent une bûche et une hache dans une chambre obscure. On prit le patient, on l'amena devant un semblant de tribunal. Il voulait rire; on l'assura que ce n'était pas une plaisanterie et qu'il l'allait bien voir. On lui banda les yeux, on lui plia de force les genoux, on le mit la tête sur le billot, et, pendant que l'un des étudiants brandissait la hache, un autre lui laissait tomber sur le col une serviette mouillée. Il tomba; quand on enleva le bandeau, on s'aperçut qu'il était mort. La frayeur avait fait le même effet que la hache.

Nous en avons dit assez pour faire apprécier l'intérêt de cette étude, bien qu'elle ne soit guère que physiologique en apparence, et la liberté parfaite de l'esprit de l'auteur, qui est un vrai savant et qui, à ce titre, n'est inféodé à aucune école. Il rencontre, comme nous l'avons vu, à chaque instant les traces de Darwin; mais il ne s'y fixe pas, déclarant même que, dans la plupart des cas, au lieu d'être l'ouvrière de la sélection, la peur a des résultats nuisibles et funestes et qu'elle peut être regardée comme une imperfection de l'organisme, comme une maladie, s'éloignant ainsi des explications trop systématiques de Darwin comme des conclusions récemment développées par M. Richet, qui tend à considérer presque exclusivement les mouvements de la peur comme des réflexes protecteurs de la vie physique. Entre ces deux théories, M. Mosso poursuit la sienne, s'efforçant avant tout de chercher les explications dans les fonctions de l'organisme étudiées sans parti pris, non pas en dehors de toute finalité, car il y en a et il en reconnaît une dans l'admirable mécanisme qu'il a mieux que personne observé, mais en dehors d'une utilité particulière, uniquement appropriée aux nécessités de vie de chaque animal. Son étude est plus large et son regard plus compréhensif. A chaque pas qu'il fait, il touche aux limites qui confinent à la psychologie et à la morale; il indique même cette partie aussi intéressante que l'autre; il en trace quelques traits dans un dernier chapitre consacré à la transmission héréditaire et à l'éducation. Mais nous avons pensé qu'il y avait lieu de faire une étude plus approfondie de cette question, qui intéresse de si près la vie morale et la science de l'éducation; sans rejeter les conclusions de l'auteur, et même nous appuyant sur quelques-unes, nous essayerons de montrer, dans un second article, comment nous eussions désiré qu'il développât ce problème, aperçu par lui, mais laissé un peu dans l'ombre, sur la marge du livre.

E. CARO.

(Journal des Savants. — La fin au prochain numéro.)

LES LIVRES SACRÉS DE LA CHINE

Le Li-Ki (1)

M. James Legge, professeur de chinois à Oxford, vient de faire paraître les deux derniers volumes de sa collection des *Classiques chinois*. Il y avait vingt-cinq ans qu'il travaillait à cette savante publication, à laquelle l'avait préparé un long séjour à Hong-Kong et qu'il a exécutée selon toutes les règles de la critique moderne, en comparant les textes et en compulsant les commentateurs. Les deux volumes par lesquels se clôt la série contiennent la traduction du *Li-Ki, ou règles du cérémonial* (2), ouvrage faisant partie des livres sacrés de la Chine. Je connais peu de lectures plus curieuses, surtout si l'on a présents à l'esprit l'âge et l'origine des différents traités dont se compose le livre.

I.

On se rappelle peut-être que Confucius, au VIe siècle avant notre ère, avait été frappé de l'esprit de fantaisie qui régnait dans son pays. Les rites et les usages fixés par les anciens sages chinois pour servir de discipline à leur peuple avaient été abandonnés, et rien n'avait été mis à la place, en sorte que chacun vivait à l'aventure. Il en était résulté de grands maux en tout genre. L'honnête homme, n'ayant plus de « méthode » pour arranger sa vie, était semblable à « quelqu'un qui cherche toute la nuit, sans lumière, dans une chambre obscure ». Il ne savait comment se conduire, ni comment « brider le mal et compléter le bien », en lui ou autour de lui.

Confucius pensait, comme le catholique, que l'homme ne peut se passer d'une discipline et que nous avons tous besoin de sentir au-dessus de nous une autorité morale. Pour le catholique, l'autorité qui « bride le mal et complète le bien », c'est l'Église. Pour Confucius, dont la doctrine morale et philosophique ne trouvait qu'un point d'appui faible et insuffisant dans le dogme, l'autorité fut l'étiquette, qui « forme et fixe le caractère ». Elle fait régner le respect dans toutes les classes de la société. Elle fournit au sage « la bonne méthode », qui lui permet de bien ordonner ses affaires. Sans elle, un homme « ne sait que faire de ses mains et de ses pieds, ni comment se servir de ses yeux et de ses oreilles; il approche et s'en va, il salue et fait place sans règles définies. C'est pourquoi, quand les règles du cérémonial sont négligées, la juste distinction entre jeune et vieux est perdue ;... à la cour, la hiérarchie des charges et des rangs est perdue ;... à l'armée, les dispositions qui assurent la victoire sont perdues. De même, les maisons et les appartements n'auront plus les dimensions convenables;... la nourriture n'aura plus la saveur opportune;... les différentes périodes du deuil n'exprimeront plus le chagrin convenable », etc.

Le salut de l'homme est dans un réseau serré de règles et de rites qui l'emprisonne dès sa naissance jusqu'à la minute où sa tombe se referme sur lui. En fixant d'avance nos actions les plus puériles, le cérémonial nous protège contre nos faiblesses et nos tentations. Il nous conduit par l'habitude à la vertu et même à l'héroïsme. Zang-zze, fils de Confucius (1), étant expirant, quelqu'un fit remarquer que la natte sur laquelle il était couché était du modèle réservé aux grands officiers. Quelques instances qu'on pût lui faire, Zang-zze se fit aussitôt porter sur une autre natte, en disant : « Je n'ai besoin de rien que de mourir correctement. »

La Chine a cru Confucius, et ses destinées ont été fixées pour une longue suite de siècles. Le *Li-Ki* contient un code du cérémonial en quarante-six traités, conçu d'après la pure doctrine des anciens sages chinois, que Confucius se proposait de ressusciter, et composé par les disciples des « soixante-dix disciples », c'est-à-dire des hommes de l'entourage immédiat du Maître, l'ayant beaucoup fréquenté et s'étant imprégnés de ses idées. Les quarante-six traités furent écrits sans plan d'ensemble et à des dates différentes; les noms de leurs auteurs sont presque tous inconnus ou incertains. Ils furent rassemblés et compilés plusieurs siècles après, par ordre des empereurs. Le dernier savant chinois qui mit la main à leur rédaction actuelle vivait au IIe siècle après Jésus-Christ.

Le texte qui nous est parvenu est dénué de tout mérite littéraire. Il est sec, disposé sans ordre ni méthode, assez souvent obscur en dépit du talent du traducteur. On y chercherait inutilement de grandes vues. Cette pauvreté n'empêche point le *Li-Ki* d'être une œuvre originale et pleine de saveur, parce qu'on y suit, à travers le fatras aride du cérémonial, l'idée d'un génie vigoureux, mais d'un génie d'une autre race, exotique et un peu baroque. Confucius croyait comme les jésuites, ces grands éducateurs, et beaucoup plus que les jésuites, que l'homme est un produit, qu'il est ce qu'on le fait. Il estimait qu'à force d'avoir en toute circonstance le geste et l'attitude convenables, nous finissons par avoir aussi le sentiment et la pensée convenables, et il entreprenait de nous amener tout doucement au sentiment par le geste. C'était l'homme intérieur, l'homme moral, qu'il poursuivait avec ses règles pour se moucher et éternuer. Il avait deviné la loi de l'association des idées. Nous allons essayer de montrer comment il s'y prenait.

(1) Le *Li-Ki, ou règles du cérémonial*, traduction anglaise de M. James Legge.

(2) *The sacred Books of China*. — Part. III : *The Li-Ki*. Oxford, Clarendon Press.

(1) Ou disciple. Ils sont deux du même nom.

II.

Le seul titre du livre, dont les sinologues n'ont pu nous donner que des à-peu-près grossiers, en indique la portée à un Chinois. Le mot important, *Lî*, est intraduisible à cause du grand nombre de sens qu'il prend, selon qu'il est employé. Un précédent traducteur, Callery, disait dans sa préface : « (*Lî*) peut signifier : cérémonial, cérémonies, pratiques cérémoniales, l'étiquette, politesse, urbanité, courtoisie, honnêteté, bonnes manières, égards, bonne éducation, bienséance, les formes, les convenances, savoir-vivre, décorum, décence, dignité personnelle, moralité de conduite, ordre social, devoirs de société, lois sociales, devoir, droit, morale, lois hiérarchiques, offrandes, usages, coutumes (1). » M. Legge assure qu'il serait facile d'allonger encore la liste. Telle qu'on vient de la lire, elle démontre suffisamment que le *Lî-Kî* a la prétention de ne rien laisser échapper de tout ce qui constitue l'existence sociale et morale d'une créature civilisée.

Confucius commence par lier le sauvage et l'animal qui sont en chacun de nous au moyen d'un manuel d'éducation et de civilité puérile et honnête. Les fils se lèveront au premier chant du coq. « Ils laveront leurs mains, se rinceront la bouche, peigneront leurs cheveux, les couvriront de la pièce de soie, fixeront celle-ci avec l'épingle à cheveux, attacheront les cheveux à la racine avec le bandeau, brosseront la poussière de la portion demeurée découverte et mettront leurs bonnets, en laissant pendre le bout des cordons. » Le reste de la toilette est réglé avec la même minutie. Le Chinois sait à quel moment précis il doit mettre ses jambières ou attacher les cordons de ses souliers, dans quel ordre suspendre à sa ceinture son mouchoir, son couteau, son étui à écrire et autres menus objets: douze en tout.

Une fois prêt, il va trouver ses parents en prenant garde à la manière dont il marche, car les petites gens n'ont pas le droit de remuer les pieds comme les grandes gens. Un roi fait de tout petits pas. Un grand officier allonge un peu et met les pieds bout à bout. Un officier ordinaire allonge encore plus, de façon à laisser entre ses empreintes la longueur de son pied. Aucun d'eux n'a le droit de lever les pieds en marchant, même lorsqu'il est très pressé et va très vite : cela est bon pour les gens du commun ; les gens « bien » glissent toujours les pieds et même, dans de certaines occasions, ils relèvent le bout et marchent sur les talons « avec un air de négligence ». Leur robe « traîne par derrière comme l'eau d'un courant ». Leur menton « avance comme le toit d'une maison ». Toute leur attitude donne « une impression de vertu ».

Le fils arrive chez ses parents. Il leur demande de leurs nouvelles d'un ton doux et prend une physionomie joyeuse ou triste, selon que leur santé est bonne ou mauvaise. S'ils ont mal quelque part, « il les gratte respectueusement ». En causant avec eux, il a soin de ne pas les traiter de « vieux ». S'ils ont la figure sale, « il fait chauffer l'eau qui a servi à nettoyer le riz et les prie de se laver ». Le fils surveille la nourriture de ses parents, car il y a un art de l'alimentation, selon la saison, et il n'est nullement indifférent de faire la cuisine aigre ou acide, amère ou salée. Le *Lî-Kî* contient les instructions nécessaires et y joint un certain nombre de recettes de cuisine tenues pour canoniques.

Lorsqu'il vient une visite, le maître de la maison sort au-devant de son hôte, « qui refuse avec fermeté d'entrer le premier. Le maître de maison lui ayant fait un profond salut, ils entrent en même temps. Quand ils ont passé la porte, le premier se dirige vers l'escalier de l'est, le second vers l'escalier de l'ouest. Si le visiteur est d'un rang inférieur, il va vers l'escalier du maître de maison comme pour le suivre. Le maître de maison s'y oppose avec fermeté et le visiteur revient vers l'escalier de l'ouest. Chacun offre alors à l'autre de monter le premier; mais le maître de maison commence, suivi immédiatement par le visiteur. Ils posent le pied en même temps sur chaque marche. Celui qui monte par l'escalier de l'est doit partir du pied droit, et l'autre, à l'escalier de l'ouest, du pied gauche ».

Si le visiteur est prié à dîner, le service de la table et l'ordre des mets sont réglés par le *Lî-Kî*. L'invité reçoit en même temps de bons avis sur la manière de se tenir aux repas. — « Ne mangez pas avec bruit; ne croquez pas les os avec les dents; ne remettez pas le poisson que vous avez commencé à manger; ne vous curez pas les dents et ne buvez pas les sauces à longs traits. » Cette dernière recommandation se trouve aussi dans Berquin. — Si le maître de maison est un grand chef (1) et qu'il vous offre un fruit à noyau, vous mettrez le noyau dans votre sein, car vous ne devez rejeter aucun de ses dons. Si l'on sert un melon, la manière de le découper et de l'offrir se simplifie avec le rang de l'amphitryon et de ses convives, jusqu'à ce qu'on arrive, en descendant l'échelle sociale, au brave homme qui coupe bonnement la queue du melon avec ses dents.

Qu'il s'agisse de tirer de l'arc ou d'apprendre sa leçon, de se promener ou d'aller à la cour, le *Lî-Kî* détermine chaque geste. Il y a une étiquette pour tuer un homme à la guerre. Shang Yang avait tué trois

(1) *Lî-Kî ou Mémorial des rites.* — Turin, Imprimerie royale, 1853.

(1) *Ruler.* Le sens de ce mot est souvent ambigu. Tantôt il signifie évidemment *le prince, le souverain.* Tantôt il semble désigner simplement le haut fonctionnaire, *le gouvernant;* tel, par exemple, un gouverneur de province.

ennemis à coups de flèche, dans une bataille. Dès qu'il avait tiré, il se hâtait de remettre son arc dans son étui et, « toutes les fois qu'il tuait un homme, il se couvrait les yeux ». Confucius, sachant ces choses, dit: « Tout en tuant des hommes, il observait les règles des convenances ». Il y a aussi une voiture spéciale pour venir de l'armée annoncer les défaites.

Jusqu'ici, le *Lî-Kî* ne nous offre rien dont nous ayons le droit d'être surpris. Nous possédons en France un code du cérémonial presque aussi minutieux, qui était encore en vigueur il y a quelques générations. Son auteur, Saint-Simon, ne dédaignait pas non plus de veiller sur les diverses manières de remuer les pieds selon le rang, la fonction et les circonstances. « Révérence de cérémonie, dit-il, est croiser les deux pieds et les deux jambes, puis, sans baisser le corps ni la tête, plier les genoux comme font ordinairement les femmes; mais les femmes reculent en penchant un peu le corps en pliant les genoux, et cela ne se pratique point en matière de révérence de cérémonie, puisque, sans aucun mouvement du corps, les genoux ne font que plier fort bas, et le corps à proportion s'abaisse en demeurant droit. » Les cas où « révérence de cérémonie » est à propos sont exposés avec la même compétence.

Saint-Simon n'est pas moins péremptoire sur l'étiquette des visites. Prenons l'occasion où les cérémonies seront le plus abrégées et les pas le moins comptés, puisqu'il s'agit d'un frère recevant son frère. Louis XIV est à table; Monsieur entre et demeure debout. « Un peu après, le roi, voyant qu'il ne s'en allait point, lui demandait s'il ne voulait point s'asseoir; il faisait la révérence et le roi ordonnait qu'on lui apportât un siège. On mettait un tabouret derrière lui. Quelques moments après, le roi lui disait : « Mon frère, asseyez-« vous donc. » Il faisait la révérence et s'asseyait. » De même toutes les fois, sans y changer un mot ni un mouvement.

Et la question du goupillon! A qui le héraut d'armes, dans une cérémonie officielle, doit-il offrir le goupillon? Quelles sont les personnes qui doivent prendre elles-mêmes le goupillon dans le bénitier et l'y remettre « sans que les hérauts fassent le moindre mouvement »? L'affaire est capitale, car, en matière de cérémonial, tout s'enchaîne. Un goupillon entraîne le carreau pour se mettre à genoux; le carreau décide de l'espèce du siège; l'espèce du siège, de la forme du manteau; la forme du manteau, des draperies du carrosse; les draperies du carrosse, des draperies de l'appartement, et du tout dépendent les préséances, sans lesquelles il n'y a point d'État, ni de société, ni de mœurs. Si Saint-Simon avait connu Confucius, ils se seraient d'abord parfaitement entendus ensemble. Tous deux seraient tombés d'accord que l'étiquette contribue au bon ordre et à la paix dans les États. En effet, lorsque la nation tout entière s'y plie, dit Confucius, « les supérieurs ne sont pas tracassiers et gênants pour le peuple, et le peuple ne prend pas de libertés avec ses supérieurs ». Chacun se tient à sa place. Le cérémonial accoutume au respect, sans lequel l'homme « a un cœur de bête » et fait des révolutions.

Mais là s'arrête la comparaison entre les deux grands prêtres de l'étiquette. Confucius a été bien plus loin et bien plus au fond que Saint-Simon, qui limitait le cérémonial aux cours et au monde officiel et ne lui demandait qu'une sorte de sanction de la vieille constitution aristocratique de la nation. « Révérence de cérémonie » et « goupillon » étaient dans sa pensée des remparts opposés aux empiétements de la fausse noblesse, des parvenus et des bourgeois. Quant à y chercher plus qu'un frein extérieur, il goûtait trop peu, pour sa part, les esprits alignés au cordeau et incapables d'opinions incorrectes. Saint-Simon n'était qu'un apprenti auprès de Confucius.

III.

On lit dans le *Lî-Kî*, livre II, section II : « Parmi les règles des bienséances, il s'en trouve qui sont destinées à réprimer les sentiments, et il y en a d'autres qui sont introduites à dessein pour les exciter. » Ces trois lignes sont significatives, et c'est par le choix des règles pour « réprimer » ou pour « exciter » que Confucius est véritablement supérieur. Les sentiments, pas plus que les gestes, ne sont abandonnés au caprice de l'individu. L'homme est prévenu de ce qu'il doit éprouver dans telle ou telle circonstance, et chacun fait effort pour s'élever ou s'abaisser au diapason voulu. Quand le « gouvernant » offre à boire à un convive, celui-ci sait qu'à la première coupe il doit avoir un air grave et pénétré, à la seconde un air content et respectueux, et ces jeux de physionomie lui dictent les émotions avec lesquelles un loyal sujet reçoit les faveurs du maître. L'homme « supérieur » (1) observe ces nuances sans aucune peine, parce qu'il « aime ce qui est correct » et qu'il a accepté l'autorité du cérémonial. Le *Lî-Kî* fixe à tous la nature et l'intensité des sentiments à éprouver. Les gestes et les attitudes indiqués pour accompagner chaque émotion servent de *memento*. Peu à peu l'homme s'accoutume à être content ou fâché quand il le faut et dans la mesure où il le faut.

Rien de plus caractéristique de cette vue pédagogique que les rites du deuil. Aucun événement ne met le cœur d'un homme à nu comme la mort de ceux qui tenaient une place, bonne ou mauvaise, dans sa vie. C'est l'instant des grandes surprises. Il arrive souvent que l'on n'a point la douleur ou l'indifférence à laquelle on

(1) Encore un de ces termes ambigus dont le sens varie selon les passages. *L'homme supérieur* est tantôt un homme supérieur par le rang, tantôt un homme distingué par sa science et ses vertus, fût-il du reste pauvre et obscur.

s'attendait, et que l'on a le soulagement ou le serrement de cœur auquel on ne s'attendait point. Il importe donc à qui veut régner sur les âmes de s'emparer de l'homme par tous les bouts, pour ainsi dire, à ce moment critique, et de lui tracer conduite et sentiments avec tant de tyrannie, que lui-même ne se rende plus bien compte si ce qu'il en fait est par soumission ou par conviction. Examinons d'abord le plus grand des deuils, celui pour lequel il n'est pas admis qu'on n'ait point une douleur profonde. Les rites en ont été arrêtés par les sages de l'antiquité « en harmonie avec les sentiments des hommes ». Ils sont donc immuables comme l'est la piété filiale au cœur de l'homme.

« Quand un père vient d'expirer, le fils doit paraître tout à fait accablé, comme s'il ne savait plus où il en est; quand le corps a été placé dans le cercueil, il doit jeter autour de lui des regards rapides et affligés, comme s'il cherchait quelque chose et ne pouvait pas le trouver; quand l'enterrement a eu lieu, il doit avoir l'air alarmé et agité, comme s'il attendait quelqu'un qui n'arrive pas; à la fin de la première année de deuil, il doit avoir l'air triste et désappointé; et à la fin de la seconde année, il doit avoir un air vague et inquiet. »

Le chagrin du fils doit atteindre son maximum d'intensité au moment précis du retour de l'enterrement. S'il a le cœur sec, s'il a eu d'abord quelque peine, en voyant son père expirer, à se hausser au degré de désespoir convenable, le *Lî-Kî* est venu à son aide par deux pratiques dont l'action excitante sur les nerfs permet au moins sensible d'obtenir une affliction décente. L'une de ces pratiques consiste à se lamenter à haute voix à des heures prescrites; l'autre, à se mettre la poitrine nue et à exécuter des sauts. Des précautions sont prises pour que personne ne puisse abuser de ces stimulants. « Le nombre de ces actes est limité, dit le *Lî-Kî*. Il existe pour eux des règles graduées. »

La « gradation des règles » est établie dans une savante conformité avec les sentiments naturels de l'humanité. Les lamentations « pour parents » ont lieu en public et de façon que « le peuple » entende; on ne peut rien escamoter. Pour une simple « connaissance », on va en rase campagne; c'est remis à la bonne foi des gens. Pour un « professeur », on s'enferme dans sa chambre, où il est probable qu'on s'occupe à autre chose. Il y a de même des sauts plus ou moins excitants, selon ce qu'exige « la bienséance ». A la mort d'un « gouvernant », on saute franchement pendant sept jours de suite. Pour une grand'tante, on fait semblant de sauter; « mais les pieds ne quittent pas le sol ». Un petit chagrin suffit.

Des nuances charmantes sont observées dans le chagrin « pour gouvernants ». Un fonctionnaire en retraite ou révoqué est-il tenu de porter le deuil et de s'affliger à la mort de son ancien maître? Cela dépend. Si le prince, jadis, l'a avancé ou révoqué « selon les règles de la bienséance », il doit prendre son deuil et donner tous les signes de la douleur. Mais si le prince l'a révoqué ou avancé contre les règles de la bienséance, il est dispensé à son tour de les observer et ne porte point le deuil. Il est également tenu quitte de toutes simagrées si son ancien maître ne lui avait point assigné d'appointements réguliers et se contentait de reconnaître de temps à autre ses services par des cadeaux.

L'excès dans la douleur est aussi blâmable que l'indifférence. Confucius réprime les exagérations du sentiment avec sévérité. Il exige que l'on soit consolé dans les délais prescrits par les rites. Son propre fils pleurait encore sa mère un an après l'avoir perdue; l'ayant appris, le Maître dit : « Ah! ces démonstrations sont excessives ». Quand le fils entendit cela, il cessa sur-le-champ de se lamenter.

Autant le Maître condamnait les gens qui s'abandonnaient comme des enfants à leur chagrin, autant il exaltait ceux qui demeuraient corrects jusque dans les plus violentes épreuves. King Kiang avait perdu son mari et son fils; elle pleurait son enfant jour et nuit et son époux le jour seulement; Confucius lui donna publiquement cet éloge : « Elle connaît les règles de la bienséance. » Toutefois, même pour un enfant, il ne fallait pas pleurer jusqu'à en perdre la vue.

Quand le défunt s'était fait écraser « par étourderie », il était défendu de faire des compliments de condoléance à sa famille : il était apparemment trop méprisable et n'en valait pas la peine.

Outre la réprobation attachée aux douleurs exagérées, une série de prescriptions empêchait les explosions et assurait la correction du chagrin. Venaient ensuite les règles pour marquer que l'on se console. Les sages y avaient apporté beaucoup de soin. On lit dans le *Lî-Kî* : « La réduction graduée de l'expression extrême de la douleur, selon les changements naturels apportés par le temps dans les sentiments, a été fixée par les hommes supérieurs. » Au bout d'un certain temps, selon le degré de parenté et le rang du mort, on cessait les lamentations et les sauts; on recommençait à manger de bonnes choses; on se remettait à la musique, en débutant par quelques fausses notes pour indiquer le trouble de son âme; on osait montrer ses dents en riant; ainsi de suite, petit à petit, jusqu'au jour où l'on quittait ses vêtements de deuil. C'était fait : le mort était pleuré.

Par les règles du deuil, Confucius atteignait toute la classe des sentiments de famille et la constitution même de la famille. Elles lui servaient d'occasion pour soulever et trancher des questions aussi délicates que la situation des femmes du harem et de leurs enfants vis-à-vis de l'épouse légitime et de ses enfants. Les fils de l'épouse en titre ont-ils le droit de vendre le harem de leur père défunt pour payer les frais d'enterrement de leur mère? Non, répond le *Lî-Kî*; mais ce n'est point parce que les femmes du harem sont les mères

de vos demi-frères; c'est parce qu'il n'est pas permis « de vendre les mères d'*autres hommes* » pour enterrer sa propre mère. — L'épouse légitime a-t-elle le droit, à la mort de son mari, d'enterrer toutes vives avec lui les femmes du harem? Non, répond encore le *Lî-Kî;* cela n'est point convenable. Si l'épouse légitime estime indispensable d'enterrer une créature vivante avec son époux mort, qu'on l'enterre, elle. « Cette proposition n'a jamais été mise à exécution », fait remarquer le *Lî-Kî*. C'est le seul mot humoristique des deux volumes.

La position sociale des femmes du harem est encore définie dans maint passage, en dehors des rites du deuil; ainsi par les différentes formules « pour présenter sa fille ». Si c'est au harem de l'empereur, on dit: « Voici pour compléter vos pourvoyeuses de fils. » Au harem d'un « gouvernant d'État », on dit : « Voici pour compléter vos pourvoyeuses de liqueurs et de sauces. » Au harem d'un grand officier : « Voici pour compléter vos arroseuses et balayeuses. »

Ces quelques citations expliquent l'importance souveraine que Confucius attachait à l'observation des règles du cérémonial et empêchent de trouver ridicule cette parole du *Lî-Kî :* « Il vaut mieux ne pas porter le deuil du tout que de ne pas le porter de l'étoffe et de la forme convenables. » Une irrégularité était réellement une chose grave dans une société reposant dans une aussi large mesure sur l'étiquette.

Il n'entre pas dans notre sujet de raconter les luttes que le Maître eut à subir pour répandre sa doctrine; comment il convertit un roi et comment ses ennemis envoyèrent à ce roi quatre-vingts jeunes personnes « ayant toutes des talents », qui lui firent complètement tourner la tête et perdre de vue le cérémonial; comment les idées du Maître triomphèrent enfin et comment la Chine se convertit au cérémonial. Mais nous voudrions, avant de quitter Confucius, faire partager au lecteur notre admiration pour le parfait agencement de sa machine. Celle-ci n'avait pas un défaut par où le temps eût prise sur la société chinoise. Quand on a accompagné avec le *Lî-Kî* l'adepte de Confucius de sa naissance à sa mort, qu'on l'a élevé, amusé, nourri, couché, habillé, marié, soigné, enterré et pleuré, on a conscience que cet homme-là ne pouvait pas s'échapper, à aucune seconde de son existence, et qu'il a dû, bon gré mal gré, avoir une vie correcte et convenable. On se prend alors à songer à ce singulier idéal : avoir une vie correcte et convenable, être soi-même un homme correct et convenable, qui n'a jamais mis, par distraction, le soulier gauche avant le droit, qui a toujours aimé et souffert avec bienséance, que rien ne peut jeter hors des gonds et qui a son recours, dans les circonstances les plus tragiques, au cérémonial. Et l'on se demande ce que cet homme doit penser à l'heure de la mort, lorsque la terrible question du pourquoi de la vie se dresse devant lui. S'il croit, comme le fils de Confucius, que le tout est de « mourir correctement » et qu'il n'a été créé que pour cette seule fin, peut-il s'empêcher de se dire que ce n'était guère la peine et que le monde est un joujou inutile et cruel? S'il n'a pas la foi sublime de Zang-zze, quelles réflexions amères sur le néant représenté par ces mots : une vie correcte et convenable!

Il est juste de faire remarquer que le cérémonial se trouve au berceau de toutes les sociétés, dans toutes les contrées. Plus les peuples sont barbares, plus il est en vogue, car plus il est utile; mais il s'affaiblit d'ordinaire et tombe en désuétude à mesure qu'une vraie politesse affine et adoucit les mœurs. Ce qui fait de la civilisation chinoise un phénomène si original et si particulier, c'est qu'il a surgi un homme, au moment où la nation prenait des allures plus libres, pour lui persuader que le cérémonial ne devait pas être une ressource transitoire, mais la pierre d'angle de la société. Confucius a bâti sur cette pierre un édifice d'une telle solidité, qu'il est encore debout après plus de deux mille ans. Quelque chose que l'on pense de l'idéal de vie découlant de son système, l'homme capable de figer une grande nation, pendant vingt siècles, dans un idéal quelconque, est de ceux dont il est facile de faire le dénombrement dans l'histoire du monde.

ARVÈDE BARINE.

LA MORTE

Souvenir

I.

Un soir — en quelle année? n'importe : elle n'est pas loin cependant, — je revenais de la chasse après m'être attardé dans un petit village où une tempête effroyable m'avait surpris à la nuit tombante et contraint de chercher un abri. J'étais exténué. Mon chien, harassé lui aussi, marchait tristement, tête basse, d'un air peu résigné, et emboîtait mon pas comme si je l'eusse tenu en laisse. C'était vers la fin d'octobre, par une nuit froide et sans lune. Le vent du nord, fatigué à son tour, ne soufflait plus que par rafales intermittentes, courtes, en me cinglant le visage d'une petite pluie menue qui me glaçait jusqu'à la moelle.

Pour gagner sept à huit cents mètres et rentrer plus tôt dans une pauvre ville dont je tairai le nom — ville perdue au fond du Midi, entre la mer et la montagne — je m'étais engagé dans un affreux sentier si profondément raviné à la longue, que la bordure des champs voisins se trouvait par moments à la hauteur de mon épaule. Ma seule pensée en marchant était d'éviter le mieux possible les crevasses du chemin et les fondrières

creusées par les attelages des paysans. Une ombre un peu moins pâle, dans laquelle une imperceptible lueur nocturne tâchait enfin de se mirer, me dénonçait les flaques d'eau. Je tirais alors à droite ou à gauche, suivant le besoin, choisissant avec grand scrupule l'endroit où se posaient mes pieds et ne manquant jamais de les poser en pleine bourbe, tout en entraînant à ma suite, comme une meute de serpents, les ronces et les épines que le vent avait rejetées de la haie.

J'allais ainsi depuis un bon quart d'heure lorsqu'un son de cloche passa, lent et solennel, en se glissant avec peine dans l'air épaissi par la pluie. Un autre le suivit, puis un autre encore : je comptai ainsi jusqu'à onze. Bientôt le sentier parut s'élargir, mais sans que l'ombre diminuât. Elle augmentait même, à ma gauche du moins. Un gros oiseau effarouché sortit tout à coup de la haie et s'enfonça dans la nuit avec de lourds battements d'ailes. Je levai les yeux... En effet, la surprise était peu agréable : je longeais le mur extérieur d'un cimetière, celui de la ville. Les cyprès et les saules se dressaient tristement au-dessus de moi, pareils à des fantômes démesurés qui se courbaient au souffle de la bise, et me saluaient au passage avec de petits sifflements sinistres qui me semblaient autant de paroles moqueuses.

Peu soucieux de ces hommages, instinctivement je baissai la tête et hâtai le pas. Je me prenais à regretter la grand'route avec ses larges avenues ouvertes en plein ciel et ses rangées de chênes et de platanes familiers. Plus je cherchais à m'aguerrir, plus j'éprouvais au fond du cœur une sorte de crainte, de gêne plutôt, qu'augmentaient encore de brusques abois de mon chien qui grondait de temps à autre comme s'il percevait de loin en loin quelque bruit suspect.

Le chemin tournait à l'angle du mur. J'approchais de la ville; j'apercevais enfin, à deux cents mètres environ, la lueur misérable de ses lanternes. Je la saluai d'un soupir joyeux.

Mais le sentier s'abaissa de nouveau et une ombre plus dense m'environna. Je crus descendre au fond d'un puits. De plus, une double haie, aussi haute qu'épaisse, suivait tout du long les fossés de la route. Je ralentis mon pas en prenant le milieu du chemin et je marchai presque à tâtons, ne songeant même plus à me garer de la boue et des ornières où je plongeais parfois jusqu'à mi-jambe.

Un obstacle assez résistant, que je heurtai du pied et qui rendit un petit bruit sourd, m'arrêta brusquement.

Je baissai les yeux et m'inclinai pour tâcher de voir.

Une masse informe, allongée, obliquement étendue sur la route, me barrait le passage.

Je pensai d'abord qu'il s'agissait d'un simple tronc d'arbre, abandonné par quelque bouvier du pays ou tombé de quelque charrette. Mais non, ce n'était pas cela. Autant que j'en pouvais juger à travers l'ombre un peu moins vague, à laquelle d'ailleurs mes yeux commençaient à s'accoutumer, le tronc d'arbre en question pouvait ressembler plutôt à une pièce de bois assez courte, il est vrai, mais régulière, bien taillée, large d'un bout, étroite de l'autre. Pourtant...

Je détachai mon fusil de l'épaule, et, de l'extrémité du canon, je frappai doucement sur l'objet. La pièce de bois sonna creux. Je me penchai encore afin de mieux voir; mon chien lui-même s'avança en se faufilant le long de mes jambes, flaira à droite, puis à gauche, flaira encore, mais plus bas, poussa un grondement bizarre, moitié de surprise, moitié de frayeur, et revint en reculant à sa première place.

« Que diable est ceci? » me disais-je.

Derrière moi, à sept ou huit pas environ, je crus entendre un gros rire mal étouffé, auquel mon chien répliqua par un grognement expressif.

Je tâtai de nouveau, mais un peu plus loin, presque vers le milieu... Le bois sonna plus creux encore...

Oh! cette fois-ci, par exemple, fût-ce l'instinct en quelque sorte, ou une idée bien naturelle tenant sans contredit au voisinage d'un autre lieu, mais, par un sentiment étrange que j'aurais peine à définir, la pièce de bois, le tronc d'arbre se transforma subitement dans mon esprit en un objet tout à fait différent et d'un usage mieux déterminé, dont la seule pensée me donna le frisson et me fit reculer malgré moi.

— Ohé! camarade, as-tu peur? cria derrière moi une voix goguenarde.

D'un seul bond j'avais fait volte-face en prenant mon fusil des deux mains.

L'endroit où je me trouvais, l'heure avancée de la nuit, ce tutoiement brutal, cette pensée terrible et de longs abois de mon chien qui s'était réfugié dans mes jambes et hurlait à réveiller les morts, tout cela, il en faut convenir, n'était pas fait pour me rassurer.

— Qu'y a-t-il? qui est là? demandai-je d'un air aussi résolu que possible, en levant déjà mon fusil.

— Attention, hé, l'ami, c'est moi! répondit gaiement la voix goguenarde.

Et, se levant aussitôt du fossé, un homme sauta sur la route et s'avança en me tendant la main.

A mesure qu'il s'approchait, j'essayai de le dévisager. C'était un solide paysan, d'assez haute taille, à large encolure, mais un peu voûté, et qui, par sa démarche autant que par la façon toute familière dont il venait à moi, me parut le mieux intentionné du monde.

Nous nous regardions face à face.

Il reconnut bien vite sa méprise. D'un tour de main il enleva son bonnet, se mit à le tortiller dans ses doigts en bégayant toute sorte d'excuses, et m'expliqua enfin, dans un français à peu près barbare, « qu'il l'avait bien dit, lui, que jamais on n'irait jusqu'au bout, que le brancard se casserait parce que la charge était un peu lourde; qu'en effet, au bas de la côte, crac! les portants s'étaient rompus et tout avait dégringolé; que Justin

lui-même s'était étalé dans la boue, les quatre fers en l'air; qu'on allait chercher un autre brancard, tandis que lui montait la garde; mais que tout à coup, ayant entendu du bruit dans le sentier, il s'était dit : « Tiens, voilà Pierre ! nous allons rire !... » Parce que Pierre, le sonneur, devait rentrer tard dans la nuit, par ce chemin de traverse; qu'alors il s'était caché dans le fossé pour bien voir comment il prendrait la farce et pour s'amuser un moment de sa peur : « Simplement histoire de rire, affirmait à chaque instant le malin villageois, et de jouer un bon tour au sonneur. »

— Mais là, demandai-je en désignant du doigt ce qui venait de m'effrayer et ne comprenant guère d'ailleurs ni l'histoire ni la plaisanterie, là, répétai-je, qu'y a-t-il ?

— Rien, monsieur, rien, soyez sans peine, fit le bonhomme tranquillement : c'est la vieille dame étrangère qui a trépassé avant-hier.

— Comment ! là ! dans la boue !... sur la route !... Non, ce n'est pas possible !...

— Mille excuses, monsieur, mille excuses : c'est bien elle, je vous le jure, et nous l'allons porter en terre.

Je n'en pouvais croire ni mes oreilles ni mes yeux.

— Comment ! à cette heure ! et sans autre appareil ! sans cortège ni prêtre !...

— Oh ! pour cela, répondit-il nonchalamment, on a dit que ça ne faisait rien...

— Qui cela, « on » ? demandai-je impatienté.

— Eh ! ceux qui le savent, parbleu ! riposta le bonhomme d'un air visiblement piqué.

Il réfléchit quelques secondes :

— D'habitude, pourtant, ça ne se fait pas de la sorte; mais, pour elle, c'est autre chose...

— Et pourquoi ? Qui est-elle donc pour qu'on la traite ainsi ?

— Ma foi, monsieur, je ne sais guère. Tout ce que j'en connais, c'est qu'un jour, il y a deux ans bientôt, elle est venue dans la contrée avec son fils, un grand diable de dix-huit à vingt ans et de six pieds de haut, mais dont l'âme ne tenait pas au corps, et que le pays leur a plu sans doute à cause du bon air, car depuis lors ils ne l'ont plus quitté.

— Et lui, le fils, que faisait-il ?

Il haussa légèrement les épaules.

— Qui pourrait le dire, monsieur ? Comme tous les étrangers qui ne sont pas de ce pays, on ne sait jamais ni où ça va ni d'où ça vient. Il se promenait par les bois, par les champs, avec un fusil à la main ou bien des livres sous le bras, allait à la chasse, à la pêche, mais n'y entendait goutte, ne parlait guère avec personne, comprenait assez mal le français, et notre patois pas du tout, ou du moins il faisait semblant : enfin, acheva-t-il d'un air profond et mystérieux, quelque espion sans doute...

— Comment, un espion ! et pourquoi ?

— Eh ! mon Dieu, fit-il d'un air insouciant, le sais-je, moi ?... On le disait, ça pourrait être...

Décidément je perdais temps et peine.

— Et la mère, la vieille dame, que faisait-elle ? demandai-je en désespoir de cause.

— Oh ! pour elle, monsieur, je l'ai moins connue, car, moi, je suis de la campagne. Je l'ai vue cependant, mais bien peu, deux ou trois fois au plus. Elle était grande, assez belle personne, avait des cheveux tirant sur le roux, était toujours vêtue de noir et portait des gants hiver comme été. Mais c'était quand même une digne femme... Quant à dire ce qu'elle faisait...

— Du bien, monsieur, du bien, interrompit une petite voix tremblante qui, cette fois encore, partit de la haie.

Et certes j'aurais juré qu'elle sortait d'un nouveau tronc d'arbre, situé un peu vers le fond, à ma gauche, si le tronc d'arbre lui-même ne s'était mis en mouvement et transformé bientôt en une femme ou quelque chose d'approchant.

On le conçoit sans peine, après ce qui venait de m'arriver cette nouvelle apparition, si bizarre qu'elle pût être, n'était pas faite pour me surprendre. Chose étrange et qui me frappa tout de suite, mon chien lui-même n'aboya point, estimant sans doute que la chose n'en valait pas la peine et que nous étions en présence d'un être faible et inoffensif.

Je n'en pouvais douter d'après l'accent de ces paroles; j'avais affaire maintenant à une femme du peuple, et de la condition la plus humble, sinon la plus malheureuse. Sa voix, en effet, avait cette intonation traînante, plaintive, si commune dans le Midi parmi cette classe de gens qui ne connaissent la vie que par la peur qu'elle leur fait et la pitié qu'elles inspirent.

De son visage ni de son corps, je ne distinguais rien. Elle était couverte de la tête aux pieds de ce long vêtement noir, en forme de cagoule, que les femmes de ce pays, celles du peuple seulement, endossent aux jours de grand deuil. C'est à cela, du reste, que je devais de ne l'avoir pas encore aperçue, tant elle se confondait fidèlement avec la haie. Pourtant, j'ai hâte de le dire, si elle s'était dissimulée elle aussi, ce n'était aucunement dans l'intention de prendre une part quelconque au jeu lugubre de son compagnon. On en saura bientôt la cause.

Elle fit quelques pas dans le fossé en descendant la pente, monta sur la route et s'avança tranquillement vers nous. Elle me salua d'un signe de tête et murmura quelques vagues excuses en rabattant sur ses épaules la partie de son vêtement qui voilait son visage.

Je vis alors assez distinctement une figure longue et maigre, un peu vieillotte, il est vrai, mais d'un réel caractère, d'une certaine noblesse même, en dépit de ces marques d'infériorité que les épreuves de la vie et

l'ignorance de toutes les choses humaines impriment sur les traits.

Elle se tenait devant nous, immobile, les bras tombant le long du corps et les yeux toujours baissés, dans une attitude gênée et contrainte, attendant sans doute qu'on l'interrogeât.

Tout en maugréant contre son compagnon, qui, affirmait-il, s'était perdu dans quelque auberge et qui osait boire sans lui, le vieux porteur s'était mis à rôder autour de nous avec la tournure d'un homme qui cherche et qui ne trouve pas: alléguant enfin la fatigue et l'ennui, il vint s'asseoir sur le cercueil.

La paysanne eut un léger tressaillement de corps et se signa rapidement.

— Vous la connaissiez? lui demandai-je d'un air affectueux, en reprenant l'entretien où nous l'avions laissé.

— Oh! oui, monsieur, beaucoup, répondit-elle avec empressement, comme si elle était heureuse de l'intérêt que j'attachais à cette affaire. D'abord, j'ai été sa voisine; puis, plus tard, j'étais devenue son amie... Oh! monsieur, fit-elle en s'interrompant, si vous saviez combien elle était bonne, combien elle était charitable!... Mais, depuis la mort de son fils, la pauvre dame avait bien changé...

— Comment! lui dis-je, son fils est mort?

— Oui, monsieur, après un an de séjour ici, vers la fin du dernier automne... Du reste, il fallait s'y attendre: il fondait peu à peu, il s'éteignait comme une chandelle... On avait bien dit qu'il s'en tirerait, que l'air des bois et de la montagne pourrait le guérir; mais cet air-là n'est bon que pour ceux qui se portent bien; les autres, il les tue plus vite... Cela, je l'ai vu par moi-même, avec ma fille, il y a cinq ans... Aussi le pauvre enfant n'y a pas tenu, et il s'en est allé de la poitrine, comme nous disons... Et, quand elle vit qu'il avait passé, la pauvre dame tomba par terre, à la renverse, sans dire un mot, sans pousser un cri, et elle mit trois jours à en revenir... On la croyait morte, elle aussi..., de sorte que les voisins durent songer à tout, s'occuper de tout pour son fils..., et, comme on ne pouvait le mettre en terre sainte...

— Et pourquoi? demandai-je étonné.

— Parce que... d'abord, il n'était pas de ce pays...

Malgré moi, je fis un haut-le-corps.

Elle se reprit:

— Oh! pour cela encore, certainement on l'eût fait tout de même; mais, comme il n'était pas...

Elle s'arrêta: elle éprouvait une peine indicible à formuler clairement sa pensée.

— Si, pourtant..., il était bien de notre religion..., oui..., mais pas tout à fait..., non, pas tout à fait, paraît-il...

Et, comme je ne pouvais maîtriser un geste de surprise:

— Cela, monsieur, on me l'a bien expliqué plusieurs fois; mais, pardonnez, je n'ai pas compris... Alors, poursuivit-elle lentement, on a dit qu'on ne pouvait faire avec lui comme avec tout le monde et qu'il fallait le mettre à part..., après les autres..., dans l'enclos... Vous savez bien où je veux dire?... l'endroit où l'on met les coupables...

— Oui, pensai-je, les suppliciés!...

— Alors, quand, après trois jours, la pauvre dame en fut revenue, quand elle visita la tombe et qu'elle vit où on l'avait mis..., oh! monsieur, ce qu'elle pleura!... Cela vous brisait l'âme!... Et elle criait que c'était bien mal, que son fils était bon, généreux..., et puis, que ça ne faisait rien; qu'après tout, c'était le même Dieu et qu'il nous punirait un jour pour avoir fait ainsi!... Et elle suppliait, à genoux, les mains jointes, de l'ôter de là et de le mettre avec les autres... Mais, que voulez-vous? on ne pouvait pas... (Elle réfléchit un moment.) Oui, sans doute, on n'aurait pas mieux demandé, car tout le monde l'aimait ici; mais on ne pouvait pas..., ça eût porté malheur... Et certes, acheva-t-elle d'un ton larmoyant, nous sommes déjà bien assez malheureux!... Alors elle n'a plus rien dit; elle n'a plus songé qu'à partir et à le ramener dans son pays; mais on n'a pas voulu... Elle espérait cependant pour l'hiver prochain... Et, en attendant, elle allait souvent visiter sa tombe, deux fois par jour au moins... Elle l'arrangeait, elle la parait ainsi qu'un autel; elle y portait des fleurs... Même, quelquefois, elle en mettait tout à côté, sur la tombe du pauvre charron qui s'est noyé l'année dernière par désespoir d'amour... Puis, elle s'asseyait sur l'herbe et songeait, la tête baissée, ou bien lisait dans un grand livre... Depuis lors elle vivait seule et ne voyait guère personne. Elle n'aimait plus que les pauvres gens; elle savait tous leurs besoins, les consolait, les secourait, au nom de son fils, comme elle disait d'habitude... Et moi-même, ce printemps dernier, lorsque j'ai été si malade parce que mon ancienne voisine, la vieille Marthe, la pleureuse, qui a le mauvais œil, m'avait jeté un sort, et que je séchais peu à peu, eh bien, monsieur, le croirait-on? quand personne ici n'osait m'approcher par crainte de gagner le mal, la dame est venue un matin, elle m'a soigné tout de même, si bien qu'au bout de trois semaines j'en ai réchappé... C'est depuis ce temps-là, monsieur, qu'elle me montrait tant d'affection, car elle m'avouait souvent qu'elle m'aimait bien, parce que, disait-elle, moi j'étais simple, et que les autres ne l'étaient pas... Et quand je lui demandais ce que cela voulait bien dire que d'être simple, elle me répondait que ça se comprenait tout seul, que ça ne pouvait s'expliquer... Et pourtant, monsieur, je ne comprenais pas...; et, pour le reste, ce qui est d'être simple, quoi que ça puisse être, monsieur, je vous l'assure bien, je ne le faisais pas exprès. J'étais avec elle comme avec tout le monde, je lui parlais comme je vous parle; mais, pensant que cela ne pou-

vait lui déplaire, je lui rappelais le souvenir de son fils que j'avais connu et aimé, et, pour lui être agréable aussi, je lui demandais quelquefois de me parler de son pays...

— Et ce pays-là, quel est-il?

— Je ne le sais pas trop, monsieur : elle disait comme ça : « le Nord »; et elle ajoutait que c'était loin, très loin, après l'autre bout de la France et dans un pays où il fait très froid, mais qu'elle aimait bien cependant. Même, un jour, le premier hiver qu'elle a passé ici, quand il a tant neigé que la plaine et la ville étaient blanches comme la montagne, elle s'est mise à la fenêtre et a regardé bien longtemps sans rien dire. Elle semblait heureuse, très heureuse, et elle tremblait, mais pas de froid, assurément non, pas de froid; et tout à coup son visage s'est couvert de larmes, et, tout en pleurant, elle a étendu la main, là-bas, de ce côté, d'où la bise souffle ce soir, et elle m'a dit que chez elle, dans son pays, c'était presque toujours ainsi, et que c'était beau, mais beau à ne pas croire... Et elle assurait qu'on sortait tout de même; que le jour on voyageait avec des voitures sans roues, traînées par des chevaux comme on n'en voit point par ici, et que, la nuit, on donnait des fêtes sur de grandes plaines blanches éclairées seulement par la lumière des étoiles; enfin, que la mer elle-même roulait quelquefois comme un plancher de glace... Et, en disant cela, la pauvre dame tremblait toujours, mais à laisser croire que le bonheur la rendait folle, car voilà tout à coup qu'elle s'est mise à parler à la neige, comme si la neige pouvait comprendre. Oui, monsieur, croyez-m'en, c'est la vérité, elle lui parlait comme on parle à quelqu'un... Elle lui disait qu'elle l'aimait, elle la suppliait de ne pas se fondre, de rester encore longtemps; et elle ajoutait des choses si tendres, si douces, que moi-même pourtant qui savais bien que tout cela n'était pas possible, je me mis à pleurer aussi. Et pendant ce temps ses yeux se portaient devant elle et regardaient si loin, si loin, qu'on eût dit qu'ils voyaient par-dessus nos montagnes... Puis, elle me contait sa peine de ne plus revoir son pays, d'en être séparée pour toujours peut-être, et elle pleurait encore, mais de chagrin alors, comme si l'on peut regretter un pays où il fait toujours froid...

Elle s'arrêta, puis, après un silence :

— Et pourtant, malgré tout, elle ne songeait qu'à y revenir et à y ramener son fils... En attendant, elle ne cessait de visiter sa tombe; mais elle est restée si longtemps près de lui, qu'à la fin, aux premiers froids d'automne, elle a pris son mal et en est morte au bout de huit jours. C'est moi qui l'ai soignée, monsieur, et c'est le moins que je lui devais..., et, comme elle savait qu'elle n'en reviendrait pas, elle me répétait sans cesse qu'elle voulait quand même être mise auprès de son fils, qu'il fallait la porter près de lui... Cela, elle l'a demandé par écrit, en laissant tout son bien aux pauvres, pour qu'on l'accompagnât... On a fait comme elle a désiré... On a dit qu'on pouvait l'y mettre...; mais on a dit aussi qu'il fallait faire comme pour l'autre et l'enlever pendant la nuit..., surtout qu'il fallait n'en rien dire..., qu'autrement (acheva-t-elle avec une sorte d'effroi) ça porterait malheur... C'est pour cela qu'on n'en a rien su. Mais mon mari, le fossoyeur, m'a avertie dans la journée, et je me suis échappée ce soir, et je suis venue la rejoindre ici, après avoir fait le grand tour afin que personne...

A cet instant, mon chien, qui était resté muet jusque-là, s'élança furieux dans la direction de la ville, qui dormait plus loin son sommeil égoïste et brutal, et hurla longuement avec une sourde colère... Bientôt une ombre confuse se dessina vaguement à quelques pas de nous, et un homme apparut descendant à la course en battant l'eau de ses pieds nus. Il tenait sur l'épaule un brancard d'une forme bizarre, ou plutôt une de ces échelles courtes, mais assez larges, aux montants étroits, dont se servent les gens du pays pour porter des fardeaux. Il me sembla beaucoup plus jeune que son compagnon.

Le vieux porteur s'était levé et l'interpellait durement dans son rude patois : à quoi l'autre répliqua si fort et d'un ton si hargneux que leur querelle s'arrêta net... C'étaient le père et le fils, m'a-t-on dit.

Sans prendre la peine de répondre à mon salut, le nouveau venu jeta l'échelle sur la route et, avec l'aide de son père, y poussa le cercueil, qui glissa avec peine en traçant un large sillon dans la boue; puis, le vieux porteur prit place en avant, en nous tournant le dos.

Les deux hommes se baissèrent ensemble, saisirent l'échelle par les deux bouts et, après un signal commun, l'enlevèrent brusquement de terre. Tous les ais de ce brancard flexible crièrent à la fois, en menaçant de se rompre encore.

La paysanne avait relevé son capuce, et, debout au milieu de la route, à cinq ou six pas des porteurs, elle attendait, silencieuse.

Machinalement j'allai me placer à sa droite et j'enlevai mon bonnet de chasse. Mon chien suivit comme auparavant.

Dès que la morte se fût mise en marche, la paysanne, entièrement ensevelie dans son vêtement noir, se signa lentement et chemina, muette, sans se préoccuper jamais de l'endroit où se posaient ses pieds.

II.

Nous entrâmes dans le cimetière. Les porteurs fatigués s'arrêtaient parfois pour reprendre haleine et posaient leur fardeau dans la boue; puis, ils repartaient en silence et je n'entendais plus que leur pas cadencé et le bruit de leur souffle court et haletant.

La bise s'était apaisée et le ciel paraissait moins

sombre; l'air cependant restait humide et lourd. Je ne cessais de trembler à la pensée de ces deux hommes qui marchaient d'un pas que j'avais peine à suivre, le long de ces allées où je risquais de tomber moi-même.

Après quelques détours, nous entrâmes dans un petit enclos fermé par une palissade, où nul sentier n'était frayé et où l'on ne distinguait plus ni pierres ni croix. Les orties et les hautes herbes s'enlaçaient autour de mes jambes et me faisaient trébucher presque à chaque pas.

— Ohé, compagnons, par ici! cria une voix éraillée.

Et les deux paysans tournèrent aussitôt et fraternisèrent avec un autre homme dont la tête seule émergeait d'une fosse béante... On s'arrêta.

Le fossoyeur échangea avec sa femme quelques mots que je ne compris pas. Pendant ce temps, le vieux porteur déroulait une corde et sanglait le cercueil.

Comme on terminait ces préparatifs, la paysanne s'approcha de moi.

— Monsieur, me dit-elle à voix basse en me montrant un tertre voisin où j'apercevais quelques plantes et quelques arbustes dépouillés, voici la tombe de son fils; là où l'on a rejeté la terre est le pauvre charron dont je vous ai parlé, et ici tout près, à ma droite, on a mis l'assassin du vieux juge.

Les deux hommes poussèrent le cercueil, qui s'avança peu à peu et plongea à demi dans le vide. Le fossoyeur le saisit d'un bout, et il glissa lentement, retenu par les cordes. Quand il toucha le sol où il devait reposer à jamais, il rendit un bruit sourd et prolongé qui me serra le cœur en me faisant involontairement songer à ce dernier coup, inévitable et sûr, que tout être humain doit frapper tôt ou tard à la porte de l'éternité.

Le fossoyeur défit le nœud coulant, lança la corde à ses compagnons qui l'attrapèrent à la volée, des deux pieds monta sur le cercueil qui craqua sous le poids, et remonta vers le bord en s'aidant des deux mains.

Les porteurs s'éloignèrent; je les vis se perdre dans la nuit. Le fossoyeur maugréa quelques mots à voix basse et prit sa large pelle.

— Laissez-nous un moment, lui dis-je en glissant une poignée de monnaie dans sa main; je voudrais être seul.

Il me regarda étonné, ne comprenant guère que l'on pût tenir à voir retarder ce genre de besogne; mais, croyant sans doute avoir affaire à quelque parent de la morte, il accepta sans hésiter.

— Tu restes, femme? demanda-t-il en rejetant sa bêche devant lui.

— Oui, fit la paysanne simplement.

— C'est bien, attends-moi, je reviens.

Et, sous prétexte que l'auberge voisine était encore ouverte et que le travail serait rude parce que l'argile était fortement détrempée, il prit sa course à travers les tombes, héla ses compagnons qui lui répondirent gaiement. Nous restâmes seuls.

III.

Tout bruit humain était tombé... Un nouveau son de cloche passa lourdement sur nous et, comme un essaim de bourdons monstrueux, se dispersa aux quatre vents du ciel; puis, semblable à une eau que rien n'agite plus, l'air peu à peu reprit son calme... Seuls, dans les champs voisins, quelques insectes de la nuit jetaient çà et là leur cri plaintif et monotone. Une chauve-souris tourna un moment sur nos têtes en décrivant quelques cercles étroits et disparut...

La paysanne, toujours silencieuse, restait debout près de la tombe. Je me serais gardé de troubler son recueillement. Du reste, ma pensée était déjà loin et, songeant à la pauvre étrangère, elle avait fui au fond du Nord, près de ceux qui, là-bas, sous un autre versant du globe, attendaient la pauvre absente et ignoraient son triste sort. Je plaignais ces deux infortunés rejetés ainsi, par un jeu terrible du destin, si loin de leur patrie, pareils à ces grains de sable balayés par un coup de vent d'un bout du monde à l'autre...

— Monsieur! appela timidement la paysanne, toujours immobile à sa place.

Je crus qu'on m'éveillait d'un rêve.

— Monsieur, fit-elle d'une voix craintive, je voudrais bien prier!...

— Et pourquoi ne priez-vous pas? demandai-je étonné.

— Parce que, répondit-elle avec un embarras croissant, on a dit que c'était inutile..., que, malgré tout, on n'y pouvait rien..., qu'elle ne serait pas sauvée!... Et pourtant, acheva-t-elle en répondant plutôt à sa pensée, elle priait bien, elle aussi!... Oui, elle priait..., mais pas comme nous... Quel malheur! quel malheur! Elle, si bonne! si secourable!...

— Allez, priez, ma brave femme, lui répondis-je avec douceur, priez sans crainte, et, soyez-en sûre, Dieu vous entendra!...

S'avançant alors jusqu'au bord de la tombe, la paysanne se jeta à genoux. Elle fit un signe de croix, et, la tête inclinée, les mains jointes, elle pria longtemps avec ferveur... Bientôt même je crus l'entendre sangloter.

Comme pour prier, moi aussi, je levai les yeux... Un petit coin du ciel s'était dévoilé tout à coup; là-haut, sur nos têtes, inclinant un peu vers le nord, entre deux nuages noirs comme de l'encre une étoile brilla, puis une autre... Quelque chose d'aussi consolant et d'aussi doux que l'espérance se glissa malgré moi dans mon cœur...

Peu à peu j'avais repris mon rêve, et je m'y abandonnais depuis longtemps déjà, lorsque j'en fus distrait par mon chien qui allait et venait près de nous en poussant de petits cris plaintifs. J'ignore même quelle idée

s'empara subitement de lui, car voilà tout à coup qu'il se mit à hurler, à hurler au-dessus de la morte, et d'une voix si triste, si lugubre, que j'en eus le frisson. J'eus beau lui parler, le menacer même, il continua ses hurlements. Alors je voulus le chasser ; je ramassai des mottes de terre que je lui lançai et dont plusieurs l'atteignirent aux jambes : mais il revenait avec plus d'insistance, et comme, de mon côté, je m'obstinais à le poursuivre, il redoublait ses hurlements en tournant autour de la tombe ; si bien que, ne pouvant ni l'éloigner ni le faire taire, je pris le parti de le laisser crier. Et tandis qu'il hurlait ainsi ou, si l'on veut, qu'il pleurait la morte à sa manière, et que la paysanne, à genoux, muette comme une statue et comme elle immobile, priait et pleurait, elle aussi, debout au-dessus du cercueil, je pensai à peu près ce qui suit :

« Dors, pauvre mère, pauvre exilée, dors à côté de ton enfant, sous le ciel que tu aimas et qui te fut si peu hospitalier ; mais, crois-moi, noble et chère inconnue, la terre où tu vas reposer désormais, non, ce n'est pas une terre maudite : c'est la terre d'où nous sortons, où nous rentrerons tous, qui doit nous recevoir un jour, nous ses enfants bons ou mauvais; et si le lieu que tu vas occuper est maudit par les hommes, ta présence aujourd'hui va le rendre pur et le sanctifier... Toi qui fus bonne et généreuse, écoute-moi, pauvre étrangère : ceux qui t'ont repoussée, je les connais, crois-moi; ils ne sont point coupables !... Non, les coupables, ce n'est pas eux !... Repose donc sans amertume ni regret près de ton enfant bien-aimé, et, si maintenant vous êtes enfin réunis tous les deux pour la vie immortelle de l'âme, soyez doux à ceux qui vous furent cruels. Aimez aussi les morts qui dorment ici près de vous, et prenez pitié de leurs frères vivants, des habitants de cette malheureuse ville. Pardonnez-leur en souvenir de l'humble paysanne qui prie et pleure auprès de vous, du passant inconnu qui pour vous bénir aujourd'hui voudrait être un pontife, et d'un chien qui hurle d'effroi devant le mystère auguste et sombre du tombeau.

« Dormez, et soyez sûrs que chaque année, quand je retournerai dans cette pauvre ville, je viendrai m'asseoir sur l'herbe de vos tombes, et, pour toute prière, pour réveiller en vos âmes la pensée des choses qu'elles chérirent ici-bas, j'évoquerai près de vous le souvenir du pays natal, le pays lointain des neiges profondes et des îles de glace qui flottent sur des océans inconnus, moins dures et moins froides, hélas ! que bien des âmes que je sais... »

Un bruit de pas précipités interrompit ma rêverie...

— A mon tour, maintenant ! grommela derrière nous la voix rauque du fossoyeur ; et toi, femme, va-t'en, ne m'attends pas, j'irai plus vite.

Le paysan retira sa blouse et la jeta sur la haie voisine ; puis, ayant craché dans ses mains, il s'empara de sa large pelle, la plongea dans l'argile humide en la poussant du pied, et, la soulevant avec peine, il commença de faire tomber l'oubli sur la pauvre étrangère.

La paysanne s'était levée ; elle obéissait sans mot dire. Je la saluai à voix basse : elle n'entendit pas. Comme son mari tout à l'heure, elle tirait au plus court en passant à travers les tombes.

J'appelai mon chien qui s'était calmé depuis un moment, mais qui s'obstinait encore à pousser de temps à autre quelque grondement sourd, et je redescendis par les mêmes avenues que nous venions de suivre.

Comme j'allais sortir du cimetière, je retrouvai la paysanne debout près de la porte, dans son attitude humble et recueillie.

Elle m'attendait, je n'en doutai pas.

— Monsieur ? me dit-elle timidement en s'approchant de moi.

— Que voulez-vous, ma bonne femme ? lui demandai-je d'un air aussi affectueux que possible.

— Monsieur, fit-elle d'un ton suppliant et de cette voix dolente, craintive, que je lui connaissais, je vous en prie, monsieur..., si l'on vous en parle jamais..., ne dites pas que vous m'avez vue !...

L. Brethous-Lafargue.

IMPRESSIONS MUSICALES

Le drame wagnérien à Bayreuth

Bayreuth, 782 1/6e. — Oui, c'est cela, vous avez bien lu : 782 1/6e. Je demeure 782 1/6e ! Ici, pas de numéros le long des rues : chaque pâté de maisons a le sien, et, pour distinguer les portes, on appelle la première 1/2, la seconde 1/3, la troisième 1/4, etc. Vous voyez comme c'est commode pour les étrangers !

Donc 782 1/6e est tout en révolution. La brave femme chez qui je demeure (les hôtels sont combles et il a fallu retenir son billet de logement longtemps à l'avance) a transformé son salon en chambre à coucher — chambre à coucher bien peu confortable, du reste, avec ses sièges rares et encombrants, son lit sans matelas, ses innombrables bibelots d'un goût douteux. Mais tout cela est offert avec une telle bonne grâce, un désir si visible de faire plaisir, qu'on n'ose pas maugréer et qu'on se contente d'en rire avec le petit groupe de Français qui se sont transportés ici pour les représentations wagnériennes.

Ils sont assez nombreux d'ailleurs, eu égard à la grande distance où nous sommes de Paris : une cinquantaine environ de musiciens, d'artistes, de dilettantes, de critiques, et quelques curieux. De rares Anglais ;

le nom de Wagner n'est, sans doute, pas encore imprimé dans tous les *Guides;* des Allemands à foison, venus de tous les points de la Germanie.

Cette affluence donne à la petite ville tranquille et patriarcale de Bayreuth un air agité et papillotant qui doit bien étonner les braves Bavarois aux mœurs lentes et réfléchies. Le nom de Wagner est dans toutes les bouches; il s'étale aux devantures des librairies, sur les murs, sur l'étalage ambulant des camelots qui vendent des biographies et des photographies du célèbre musicien, des traductions de ses livrets, des fragments musicaux de ses œuvres. Il n'est pas, je crois, d'exemple d'un grand homme ayant suscité une admiration plus aveugle, des dévouements plus absolus dans son propre pays. Certes, nous avons eu le culte d'Hugo vieillissant, l'apothéose de sa quatre-vingtième année ; mais les plus enthousiastes ne parlaient de *l'Ane* qu'avec un sourire, et la reprise du *Roi s'amuse* était froidement accueillie. Ici, rien de tel. Un Allemand n'oserait pas plus discuter Wagner que braver M. de Bismarck : en art comme en politique, il est enrégimenté, il obéit, il se soumet à ce qu'il sent plus grand ou plus puissant que lui.

Après le tribut d'admiration, Wagner a eu l'audace suprême de demander aux Allemands de payer de leur bourse, et, de bonne grâce, chose extraordinaire pour le pays, ils se sont exécutés. Comme par enchantement, le théâtre-modèle, le théâtre rêvé est sorti de terre à l'endroit même que Wagner a désigné pour son emplacement. La ville de Bayreuth a donné spontanément le terrain ; des coins les plus reculés de l'Allemagne accourent les meilleurs chanteurs; les choristes, les figurants, les musiciens de l'orchestre, les machinistes eux-mêmes refusent toute espèce de salaire : le Dieu a parlé! Aussi, quelle ferveur religieuse, quelle abnégation pleine de fétichisme chez tous les interprètes! Comme nous sommes loin de nos chanteurs français et surtout de nos choristes, de nos musiciens d'orchestre, de nos seconds rôles et de nos comparses (les premiers sujets font quelquefois exception), qui débitent leur air comme s'ils tournaient la manivelle d'un orgue de Barbarie! A Bayreuth, chacun est là pour son compte et l'enthousiasme se communique au spectateur le plus indifférent.

Tout, d'ailleurs, concourt à donner à l'auditeur l'impression la plus vive, la plus grande somme d'« entraînement » possible : ce voyage long et pénible, le pèlerinage au théâtre hors de la ville, l'étrangeté de la salle, son obscurité, l'invisibilité de l'orchestre, la longue attente avant le lever du rideau, tout cet échafaudage savamment calculé d'étonnements successifs pique au plus haut point la curiosité, excite les nerfs et leur donne une singulière vivacité d'impressions.

A une demi-heure environ de la ville, sur un monticule qui domine les plaines du nord de la Bavière, s'élève le monument que Wagner a fait édifier pour sa plus grande glorification personnelle (1). C'est un grand bâtiment en briques, informe, dont l'aspect rappelle plutôt une gare de chemin de fer qu'un théâtre. De chaque côté un café-restaurant ; c'est tout. A droite, à gauche, des champs. Wagner a-t-il voulu par cet extérieur peu gracieux affirmer une fois de plus sa volonté d'étonner toujours, quitte à ne pas plaire, de chercher plutôt à émouvoir qu'à charmer? Tout est si étrange dans les manifestations de cette personnalité puissante et souvent géniale qu'il faut s'habituer à en considérer les bizarreries avec sang-froid, de peur de confondre ce qu'il y a en Wagner de sublime avec ce qu'il y a de puéril et même de grotesque.

Suivant la mode allemande, on déjeune très tard à Bayreuth, et, comme le théâtre commence à quatre heures, on en est réduit à flâner dans la petite ville minuscule sans pouvoir entreprendre quoi que ce soit dans l'après-midi : peut-être ces heures d'attente sont-elles encore voulues et font-elles partie du programme auquel il faut se soumettre afin d'être mûr pour comprendre Wagner.

De guerre lasse, vers trois heures, tout le monde s'ébranle et s'achemine vers la colline sainte. De larges baies donnent accès dans la salle. C'est un vaste *hall* mal éclairé, dépourvu de tout ornement, badigeonné du haut en bas de couleurs claires. Sur les côtés, loges et balcons sont remplacés par des colonnades. Au milieu, des gradins où tout le monde se coudoie. Entre la scène et le public, l'orchestre est placé dans un renfoncement qui le dérobe absolument aux yeux des spectateurs. Le chef d'orchestre, invisible, se tient tout près du premier rang des fauteuils, de façon à pouvoir embrasser du même coup d'œil acteurs et musiciens. Au fond, deux étages de galeries séparées par des cloisons (Wagner se targue pourtant de supprimer les loges) et réservées aux princes et à la famille du maître. C'est un compromis disgracieux entre le cirque et le théâtre. Impossible d'apercevoir un visage ami ; d'ailleurs, cinq minutes avant le lever du rideau, toutes les lumières sont éteintes et la salle est plongée dans la plus profonde obscurité. Rapidement le silence se fait, un silence de plomb que rien n'interrompt. Pas un bruit de voix, pas un chuchotement, pas de petits bancs remués, de portes fermées ; je crois que celui qui risquerait un mot dans ce silence serait *lynché*. Tout ce peuple est là, retenant son souffle comme dans l'attente d'un miracle, et ceux-là mêmes qui regrettent nos salles de spectacle si vivantes, si gaies, et qui ne peuvent réprimer un sourire devant cette placide expectation, sont émus quand l'invisible chant des violons rompt ce grand calme avec sa plainte lointaine.

(1) Voy. sur *le Théâtre de Bayreuth* un article de M. Édouard Schuré dans la *Revue* du 23 septembre 1876.

*
* *

Je ne tenterai pas l'analyse tant de fois faite de *Tristan et Iseult* ou de *Parsifal*. D'éminents critiques, MM. Schuré, Wilder, C. Mendès, Pillault, nous ont dit tout ce que Wagner a tenté d'y faire entrer et aussi ce qu'il n'y a pas mis. Je me bornerai à retracer les grandes lignes de ces ouvrages.

Un long duo, voilà ce qu'est, à proprement parler, *Tristan et Iseult*. Iseult, qui doit rejoindre son futur époux, le roi Marke, a été confiée au chevalier Tristan, qu'elle hait comme étant le meurtrier de Morold, son premier fiancé. Dédaigneuse du titre de reine qui l'attend, ne songeant qu'à sa vengeance, elle fait boire à Tristan une coupe qu'elle croit empoisonnée. Mais la main providentielle d'une confidente a changé le breuvage et remplacé le philtre mortel par un philtre d'amour. Tel est le premier acte, point de départ de tout le drame. Le second n'est qu'une longue scène d'ivresse interrompue par l'arrivée inattendue du roi, qui, très philosophe, se contente de faire aux deux amants un long discours où il leur explique toute l'indélicatesse de leur conduite. Un des suivants frappe Tristan de son épée; les autres emmènent Iseult. Ils se rejoignent encore au troisième et dernier acte, ayant le pardon du roi; mais la joie de se retrouver rouvre la blessure mal guérie de Tristan : il meurt, et Iseult tombe inanimée sur son corps.

Sur cette donnée, Wagner a écrit un drame étrange, puissant et inégal, où des beautés musicales de premier ordre sont reliées par des pages d'une longueur désespérante. Chaque fois qu'il oublie son *système*, l'inspiration musicale jaillit, limpide, claire, tour à tour tendre, triomphante ou angoissée. Le musicien prend alors le pas sur le dramaturge, chante ses propres émotions et les exprime avec la merveilleuse science de l'orchestre que nul peut-être, hormis Beethoven, n'a possédée comme lui. Mais chaque fois qu'il redevient l'esclave de sa théorie de la déclamation chantée, chaque fois que, sous prétexte de nous intéresser — il n'aurait pas alors, je l'espère, la prétention de nous charmer! — il fait expliquer par ses personnages, en d'interminables discours, les *pourquoi* et les *parce que* de leurs actions, il nous fait tomber de l'émotion la plus forte, de l'enthousiasme le plus vif, dans l'ennui le plus profond.

Et ne croyez pas que ceci tienne à la différence des facultés émotionnelles dans la race germanique et dans la race latine. Un Allemand entre les Allemands, Schopenhauer, a émis il y a longtemps cette idée : « La musique n'exprime jamais le phénomène, mais uniquement l'essence intime de tout phénomène.... Aussi n'exprime-t-elle pas telle joie spéciale et définie, telle ou telle tristesse, telle douleur, tel transport, tel calme d'esprit, mais *la* joie même, *la* tristesse, *la* douleur, *les* transports, *le* calme d'esprit; elle n'exprime que l'idée abstraite et générale *en dehors de tout motif et de toute circonstance* (1). » Ce qu'on peut reprocher à Wagner est, justement, d'essayer de rendre musicalement les *motifs* et les *circonstances* des actions de ses personnages. Ils pérorent et philosophent volontiers. Ce n'est plus de la musique, c'est de la déclamation qui s'embarrasse d'un bruit inutile. Loin de moi l'idée de faire le procès de la musique dramatique! Bien qu'inférieure à coup sûr à la musique symphonique (ce je ne sais quoi de très sensuel peut-être, qui fait l'émotion musicale, perdant toujours en intensité ce qu'il gagne en précision), elle peut néanmoins procurer à l'auditeur les joies les plus vives et les plus complètes quand elle s'adresse à des sentiments généraux et purement humains. Faites entendre en français à un Allemand ignorant notre langue le grand air d'Alceste de Gluck : *Non, ce n'est point un sacrifice*, et dites-lui simplement : « C'est une femme qui se dévoue », il sera certainement ému, même s'il n'est pas Alceste, même s'il ignore le nom d'Admète. Quelle joie de ne pas savoir les *pourquoi* et les *évènements* de la neuvième symphonie de Beethoven! de n'avoir pas de livret qui spécialise et particularise l'émotion!

Aux dépens de la musique pour la musique, Wagner veut être avant tout un dramaturge. Et cela est si vrai que, s'il a des admirateurs, il compte surtout (en France du moins) des littérateurs parmi ses fanatiques. Tandis que le musicien admire telle ou telle partie, tel effet d'orchestre, tel chant, le littérateur est ébloui par cette phrase : « Wagner est un génie. » Le mot *génie* dit tout pour lui : quand bien même ce génie serait discutable, opposé au sien, à celui de sa race, il le vénère et l'encense sans le soumettre à l'épreuve de la critique. De plus, toujours à la recherche d'émotions rares, la nervosité aiguë de cette musique lui procure des sensations violentes. Tandis que le plus wagnérien peut-être parmi nos compositeurs français, Saint-Saëns, discute pied à pied, dans son remarquable livre *Harmonie et Mélodie*, en l'admirant souvent, mais en le critiquant plus souvent encore, le système de Wagner, nous avons au contraire toute une pléiade commençant par Baudelaire et se continuant par Villiers de l'Isle-Adam, C. Mendès et bien d'autres, qui ne trouve plus de terme suffisamment élogieux pour dire son extase devant « le dieu Richard Wagner » (2).

Et pourtant quel admirable musicien que ce Wagner dans les parties purement symphoniques de ses œuvres Quelles jouissances presque maladives ne sait-il pas nous faire éprouver! Oh! le prélude de *Tristan et Iseult*, quelle sensation plus poignante, plus précise (sans qu'il ait eu besoin pour cela d'y accoler une étiquette) de l'amour inassouvi, « d'un bonheur qui épouvante à

(1) A. Schopenhauer. Trad. Bourdeau.

(2) A. Mallarmé. Sonnet à propos de la mort de R. Wagner publié par la *Revue wagnérienne*.

force d'être surhumain (1) », comme dit Catulle Mendès. Quoi de plus immense que le chant des violoncelles qui accompagne l'entrée de Tristan, et de plus saisissant que les appels impérieux, passionnés, pleins déjà de l'ineffable joie des prochaines étreintes, qui partent de l'orchestre, tandis qu'Iseult envoie à Tristan les signaux convenus pour le rendez-vous! Ce prélude, ce chant, ces appels, quand on les entend, une émotion poignante vous prend à la gorge. Enfin quelles merveilles quand Wagner *sent* au lieu de *raisonner* avec ses personnages! Quel incomparable chef-d'œuvre que la scène capitale du second acte, l'adoration de ces deux êtres qui se perdent dans la *nirvanâ* de l'amour au milieu du grand calme des nuits! Rien ne saurait donner une idée de la puissance d'évocation de ce duo. L'orchestre et les voix se mêlent, se confondent; c'est le paroxysme de la passion. — Tristan? Iseult? Je ne sais. Ce sont deux amants; c'est l'amour tel qu'on le rêve dans la plus pure extase; c'est d'un osé sublime, et, si ce n'était sublime, ce serait indécent.

Hélas! pourquoi faut-il retomber de ces merveilleuses oasis dans des steppes où l'on cherche vainement un brin de mélodie, où l'on étouffe un bâillement en écoutant les filandreuses dissertations du roi Marke sur la trahison des deux amants! Admettons avec M. Schuré, avec les wagnériens *quand même*, que ce soit un sage, un philosophe inaccessible aux emportements mesquins de la jalousie et qui ne saurait même ressentir un légitime courroux contre celui qui viole si ouvertement la parole donnée. Il n'aime pas Iseult, soit; il pardonne sans hésitation à Tristan, je l'admets. Acceptons sans épiloguer ce ménage à trois d'un nouveau genre. Quel besoin alors de *chanter*, car il chante, le malheureux! Oh! l'insipide rhétorique! Pourquoi pas Kant arrangé pour cornet à piston et Hegel pour petite flûte? C'est cela, la vérité dramatique? Mais de l'action, grands dieux ; de l'action! Qu'il fasse quelque chose, qu'il en tue un, qu'il en tue deux, qu'il les embrasse, ou qu'il s'en aille! Non, il reste là, gauche, à chanter sa dissertation. Sans s'émouvoir, il laisse un de ses suivants indignés frapper Tristan et fait saisir la malheureuse Iseult : on sait à peine s'il pardonne ou s'il condamne! La musique et le drame ne sont-ils pas sacrifiés ici tous les deux pour la glorification du système?

J'ai pris cet exemple entre bien d'autres : dire toutes les longueurs, montrer à quel point elles sont inutiles au drame lui-même, en discuter la fatigante inopportunité me conduirait trop loin. Parmi les beautés de l'œuvre, je préfère citer encore les plaintes d'Iseult mourant sur le corps de Tristan. Il y a là, mêlés à des souvenirs du duo du second acte, des accents d'une douleur résignée, d'un désespoir apaisé déjà par l'approche des clartés de la vie future, qui sont peut-être ce que le drame contient de plus génial.

Rien n'a été négligé au point de vue de l'interprétation, de la mise en scène et des décors. Le triomphe de la soirée a été pour Mme Sucher, qui, après Mme Vogl, a su créer à nouveau le rôle d'Iseult. Le ténor Vogl a bien baissé depuis que nous l'avons entendu à Munich dans le rôle de Tristan, il y a quatre ans. Les autres emplois sont fort bien tenus : l'ensemble est admirable. Ce qui frappe le plus, je le répète, c'est l'accent de conviction, de conscience artistique, que les moindres exécutants donnent à leur partie. Orchestre et chanteurs, tous sont animés du même souffle, tous vivent de la même vie.

*
* *

Parler maintenant de *Parsifal* serait redire les mêmes critiques et les mêmes admirations. D'ailleurs le caractère de christianisme bizarre dont ce drame est empreint rendrait la tâche plus délicate. Je sais des croyants qu'il a blessés et des libres-penseurs qu'il a fait sourire : il y a, au troisième acte, une scène de « lavement des pieds » intégralement reproduite d'après l'Évangile — avec cette différence que le Christ est remplacé par un chevalier, et la Madeleine par une pécheresse *inconsciente*. Il est des choses auxquelles il ne faut toucher qu'avec la foi de J.-S. Bach ou l'esprit de Voltaire.

Le premier acte est pourtant d'une grande beauté : il se rapproche d'ailleurs bien plus de l'opéra tel que nous le comprenons que du drame wagnérien. Pas de longueurs, de redites : une situation bien simple et bien humaine dans son idéalité. Les chœurs, proscrits impitoyablement dans les autres œuvres, tiennent ici la plus grande place. Des voix fraîches d'enfants qui semblent des chants du ciel se mêlent à la prière grave des basses à l'unisson. L'orchestre, merveilleusement approprié, comme toujours, à la situation scénique, plus clair et plus lumineux que dans *Tristan*, où il semble toujours plein d'angoisse passionnée, contribue à l'illusion magique d'une magnifique mise en scène. Rappelons enfin, au milieu des insupportables longueurs des actes suivants, le chœur ravissant des femmes-fleurs, plein de grâce fine et séductrice.

Mme Materna a su rendre presque intéressant le rôle ingrat de Kundry, qu'elle a joué avec une rare intelligence, et, ce qui n'est pas à dédaigner, chanté en grande cantatrice. Rompue dès longtemps au répertoire classique, elle a acquis, avant de s'incarner dans les rôles de Wagner et pour l'y transporter ensuite, cette souplesse de l'organe, cette science du son, de la vocalise et surtout de l'attaque, que négligent aux dépens de l'expression les chanteurs qui se consacrent uniquement à l'interprétation des drames wagnériens. Presque tous ont la déplorable habitude d'attaquer « en dessous » et forcent leur voix pour arriver à domi-

(1) *R. Wagner*, par Catulle Mendès.

ner l'orchestre. Ainsi que dans *Tristan*, l'ensemble était excellent; mais, dans cet ensemble, Mme Materna brillait comme une grande artiste au milieu de bons premiers sujets. Le public lui a fait après le spectacle (car même après les actes on trouverait sacrilège d'applaudir) l'ovation qu'elle méritait.

***

Rien de plus curieux que la sortie. Il est dix heures, il fait nuit noire, et toute cette masse humaine regagnant la ville sur une grande route à travers champs donne l'impression des foules lasses et lourdes qui reviennent à Paris le soir, après les feux d'artifice de la banlieue. Peu de conversations : les Allemands, placides, ont l'enthousiasme muet. Seuls, les Français discutent vivement, et la note qui domine de beaucoup est une admiration sincère chez les uns, factice chez les autres. Bientôt tout le monde se retrouve pour souper au buffet de la gare, vaste et bien aménagé, le seul endroit d'ailleurs qui ne rappelle pas trop la fumeuse brasserie allemande et le seul aussi où l'on puisse manger tant bien que mal. Les groupes se forment et les discussions reprennent de plus belle. Voici Massenet, toujours alerte et spirituel, entouré de ses élèves favoris, les prix de Rome Vidal et Marty, absolument fascinés par Wagner. Plus loin, les critiques : Bellaigue, de la *Revue des Deux Mondes*, E. Dujardin, directeur de la *Revue wagnérienne*, Victor Wilder, Albert Bataille, Paul Bourget, Saint-René Taillandier. Puis des artistes, des musiciens, des dilettantes : Van Dyck, l'excellent ténor; causant avec Lamoureux du grand projet de *Lohengrin* pour cet hiver à l'Éden, Soldi, Lascoux, Diémer, Guilmant, Thomé, en quête d'un titre pour l'opéra-comique qu'il nous donnera la saison prochaine; Deldevez et Garcin, l'ancien et le jeune directeur de l'orchestre du Conservatoire, très empêchés tous deux de ne pas savoir un mot d'allemand; Vincent d'Indry, l'auteur de la *Cloche*, et bien d'autres qu'il serait trop long de nommer. Rien de charmant comme cette réunion, éphémère, hélas! Les uns vont rentrer à Paris; d'autres, plus fervents, vont assister à tout le cycle wagnérien, soit à Dresde, soit à Munich. En attendant, on fait bon ménage; l'intérêt artistique a calmé tous les froissements mesquins de la vie parisienne. Dans ce pays étranger, chacun tient à honneur de montrer qu'il est vraiment Français par l'esprit et la largeur d'idées en oubliant volontairement en Wagner l'homme, le Tudesque insolent, pour ne voir que l'artiste et le créateur.

PAUL FUCHS.

THÉATRES

A propos de *Froufrou*.

Froufrou est de toutes les pièces de théâtre que j'ai vues celle qui me met le plus près des larmes. Elle est d'un tragique si délicat, si nuancé, l'aventure de cette charmante écervelée qui, sans vice, sans passion, sans joie, brise le bonheur de tous ceux qui l'entourent, de son mari d'abord, puis de sa sœur, de son père; qui cause le meurtre de son séducteur et qui meurt elle-même, gracieuse dans son repentir comme dans sa faute! Vraiment il semble que le remords soit trop lourd pour ses épaules fragiles, ses épaules que la phtisie a faites encore plus étroites. Tous ces malheurs qu'elle a provoqués, toutes ces intrigues de coquetterie où elle s'est prise, elle les avait emmêlées sans y prendre garde comme un jeune chat qui joue avec un peloton. Donc sois-lui douce, ô mort! Nous autres, nous avons pardonné, car le péché n'est point absolu aux yeux des pitoyables qui comprennent tout, qui lisent au fond des cœurs. Et, juges indulgents, nous sentons bien que ce n'est pas la faute de Froufrou si le diable fournit à une pauvre enfant le moyen de faire pis qu'une escapade.

On demande sans doute un grand effort aux acteurs d'une pièce qu'on aime tant. J'avoue très franchement que dans l'ensemble les nouveaux interprètes de *Froufrou* m'ont paru demeurer au-dessous de leurs rôles. M. Lagrange ne nous a guère plu dans Brigard, père de Froufrou et léger comme elle. M. Lagrange a pourtant à jouer là un des rôles les plus chatoyants qui soient au théâtre, un des plus propres à faire valoir la finesse d'un comédien. M. Lagrange a poussé son personnage à la charge; et dès lors toutes les nuances se sont effacées. Nuances d'égoïsme naïf, nuances de bonté tendre, car il y a de tout dans Brigard, même du sens moral, même une légère pointe — comment dire? — d'immoralité décidée. On le sent bien en effet : entre les minutes où Brigard songe avec tout le sérieux dont il est capable que Froufrou est sa fille, il ne voit en elle qu'une petite femme, une petite femme comme les autres. Mais diable! n'allez pas appuyer là-dessus! Non seulement vous dénatureriez le personnage, mais vous le rendriez très vite odieux. — De même pour la baronne de Cambri. Voilà une femme honnête qui prend plaisir à faire trébucher les autres. Tout lui est occasion de piège à tendre : les ventes de charité où l'on se laisse embrasser pour les pauvres, les comédies de salon où l'on se laisse faire la cour parce que c'est dans le rôle. Voilà un personnage qui va devenir très vite insupportable si on ne le sauve point par beaucoup d'adresse, si on ne l'atténue pas par de délicates

demi-teintes. Est-il besoin de dire que les auteurs l'ont rêvé tel que je dis et non tel qu'on nous l'a fait voir? Mme de Cambri est une femme qui aime l'amour, qui s'en donne le spectacle, qui, ne voulant pas courir elle-même les risques de l'aventure, fait marcher les autres au bord du précipice afin d'éprouver, par contre-coup, toutes les angoisses du péril, le vertige de la chute. Mais cette chute définitive, certainement elle ne la souhaite pas. Il y a beaucoup plus d'imprudence que de perfidie dans son cas. Elle est dans les sentiments contradictoires des gens qui vont voir un combat de taureaux avec l'appréhension et pourtant l'obscur désir d'assister à l'éventrement d'un homme. Mlle Magnier a-t-elle démêlé tout cela? En tout cas, elle n'a point pris la peine d'exprimer ces délicatesses, et elle nous a fait voir une Mme de Cambri si simplifiée qu'elle a vraiment par trop l'air d'une matrone mettant la main aux liaisons de ses amies sans trouble de conscience ni soupçon d'immoralité, par complaisance de bonne fille voulant que tout le monde soit content.

Mlle Rosa Bruck jouait Louise. Elle y est infiniment séduisante; mais tout ne se borne point à plaire tant qu'on n'ouvre pas la bouche. Le personnage de Louise a ceci de particulier : il fait voir la vertu sous un jour suspect — ce qui est pour réjouir très fort les mécréants. Louise aimait M. de Sartorys, le mari qu'elle a donné à Froufrou dans un élan de tendresse et de sacrifice; mais est-elle vraiment sincère? Ne s'abuse-t-elle pas volontairement, lorsque, à l'heure où le bonheur de Froufrou est compromis, où le ménage va mal, elle accepte d'entrer dans cette maison désunie et de se faire une place entre la femme et le mari, moins près de sa sœur que de son beau-frère? Je sais bien qu'elle dit : « Je n'aime plus M. de Sartorys. » Et peut-être croit-elle de bonne foi avoir arraché cet amour de son cœur; mais le public ne prend pas le change une seconde. Il lui en veut sourdement, puisqu'elle a choisi la part du sacrifice, de ne pas s'y tenir. Il n'y a qu'un moyen de tempérer cette hostilité : c'est de nous montrer la jeune fille parfaitement inconsciente de son amour. Mlle Rosa Bruck n'a pas su se concilier la sympathie du public. On l'a pourtant applaudie pour quelques répliques habilement envoyées. Qu'elle ne s'y trompe point : c'est précisément cet acquis qui est un obstacle à ses progrès; elle sait trop et ne sent guère.

Que dire de Mme Hading qui ne soit point injuste? Je n'ai vu dans le rôle ni Desclée ni Sarah Bernhardt; je n'ai donc point de parti pris ni d'encombrants souvenirs, et pourtant ce n'est pas ainsi que je rêvais Froufrou. Le fond du rôle, c'est, à mon avis, le parfait naturel, non pas le naturel de théâtre, mais le vrai, le naturel des enfants. Et justement Mme Hading est bien la plus merveilleuse poupée qu'il y ait dans le monde. — Quoi! une poupée, cette femme gracieuse? Mais ce qui caractérise précisément la poupée, c'est la raideur, le geste automatique, et les allures de Mme Hading; ses gestes sont d'une mollesse pleine de nuances et de transitions. — D'accord. Mais j'en tiens pour ce que j'ai dit. Mme Hading me paraît artificielle depuis les folles mèches de ses cheveux roux jusqu'à ses petites bottines de porcelaine. Ce n'est pas *Froufrou* qu'elle est faite pour incarner, c'est la *Parisienne* de M. Becque.

Je ne cite pas ici par fortuite rencontre le nom de M. Henry Becque. Le souvenir de sa *Parisienne* ne m'a pas quitté une seule minute pendant toute cette représentation de *Froufrou*, et je n'étais certainement pas tout seul préoccupé de cette comparaison, car j'ai entendu dans mon dos une voix qui disait dans l'orchestre — était-ce M. de Blowitz? — « Meilhac et Halévy ont peint la Parisienne du second empire; Becque, la Parisienne de la troisième république. » Si cela était vrai, il faudrait reconnaître que notre société aurait roulé bien vite depuis seize ans sur la pente du vice, car il y a loin de Froufrou à Clotilde, de la femme dont l'âme est puérile à la femme qui n'a pas d'âme.

Qu'est-ce que Froufrou? Une jeune fille gâtée à qui l'on a fait épouser un mari trop sérieux pour elle. Froufrou serait heureuse avec un écervelé qui aurait bon cœur; elle tourne mal parce que la gravité de M. de Sartorys la décourage; mais cette faute est un accident; ce n'est pas une conséquence logique des mauvais instincts de Froufrou ni même de son éducation par trop américaine. Les mauvais instincts de Froufrou! ce mot-là fait sourire. Froufrou est bonne, elle est tendre, elle est généreuse jusqu'à l'imprudence, elle est espiègle, elle est câline, elle a pour rien des désespoirs et des joies de petite fille. Froufrou, c'est la femme-enfant, l'exquise femme-enfant que le David Copperfield de Dickens épouse en premières noces, l'être aimable, sans conséquence, dont l'esprit ne grandit jamais; Froufrou, c'est la *Boun* de M. Jules Lemaître, l'âme naine dans un corps de femme, le monstre gracieux qui prend la vie comme une partie de plaisir, le devoir comme une pénitence, et qui sait qu'on lui pardonnera toutes les folies pour la joie de la voir sourire. Et maintenant, que Froufrou commette les plus grandes fautes du monde; qu'elle abandonne son mari, son fils, nous ne nous servirons jamais contre elle des mots rigoureux, des mots violents qui courbent pour toujours le front d'une femme; nous lui garderons dans ses derniers égarements notre pitié tout entière; quand son mari l'accuse si justement, nous souffrons de sentir le poids de la colère s'appesantir sur un être si frêle, et le seul mot qui nous monte aux lèvres, c'est cette exclamation de pitié presque tendre : « Pauvre Froufrou! pauvre enfant! »

Je ne me sens certes pas tant d'indulgence pour la Clotilde de M. Becque. Celle-là ne me séduit par aucun charme, et elle me laisse toute la froideur nécessaire pour l'observer et pour la juger sévèrement. Elle est jusqu'au cou dans la trahison et s'y meut comme

un poisson dans l'eau claire; on dirait que c'est son élément naturel. Clotilde n'aime pas plus son amant que son mari; elle les aime de la même manière, encore que, au début de sa liaison, elle ait cru que l'amour coupable lui apporterait un frisson nouveau. Elle s'explique très franchement là-dessus dans une minute fugitive de sincérité et de réflexion. « J'avais, dit-elle à son amant, un mari, des enfants, un intérieur adorable; j'ai voulu plus, j'ai voulu tout. J'ai rêvé, comme toutes les femmes, d'une existence unique où mes devoirs seraient remplis sans que mon cœur fût sacrifié, la terre et le ciel! Vous vous êtes chargé de me démontrer l'impossible. » Et notez qu'elle reprend après l'avoir quitté cet amant qui lui tient si peu au cœur, « parce qu'il sait plaire quand il le veut et trouver quelquefois de fort jolies choses qui sont très agréables à entendre ». Qu'en conclure de cela, sinon que Clotilde, comme Froufrou, est, elle aussi, un monstre; mais combien sa monstruosité est différente! Cette fois, ce n'est plus la femme-enfant, c'est la femme qui raisonne tranquillement son désordre, sérieuse encore sans avoir de vertu.

Je sais bien que ces deux catégories de femmes existent de par le monde. Je les ai vues à l'œuvre; rieuses comme Froufrou, raisonnables à la façon de Clotilde, elles ont fait à des cœurs qui ne guériront point de mortelles blessures. Et certes, je ne songe pas une minute à contester la vérité de ces deux portraits. Mais ce que je nie, c'est que j'y reconnaisse la Parisienne, c'est que Froufrou et Clotilde soient dans la société des types si fréquemment rencontrés qu'on puisse généraliser sans scrupule et dire en nous les montrant : « Voilà la fleur des femmes de France. »

Ce qui caractérise la Parisienne — et par ce mot de Parisienne j'entends, bien entendu, les innombrables Françaises qui lui ressemblent, — ce n'est pas son esprit : il ne lui appartient pas en propre et n'est guère qu'un reflet des conversations qu'elle entend, des idées qu'on remue autour d'elle. Ce n'est pas sa liberté d'allures : il y a des étrangères qui la dépassent en cela. Ce sont, à mon sens, des qualités plus intimes, plus profondément féminines.

La Parisienne n'enterre pas dans le mariage sa grâce et sa jeunesse ; elle rêve, comme le dit fort bien Clotilde, « d'une existence où tous ses devoirs soient accomplis sans que son cœur soit sacrifié ». Elle sait par l'expérience du monde, des livres, du théâtre, que l'amour n'est jamais stationnaire, qu'il grandit ou qu'il décroît; elle est une des rares femmes qui poursuivent au delà du mariage la conquête de leur mari, qui gardent pour lui ces attentions dont l'amour se nourrit et s'enivre, coquetteries de mine, de langage et de vêtements. Elle ne s'installe jamais une fois pour toutes dans son bonheur avec une tranquillité maladroite; elle a tout juste de jalousie ce qu'il en faut pour s'attacher, sans l'importuner, celui qu'elle aime.

Mère, elle sait faire la part égale entre le mari et les enfants. Personne n'aime ses petits plus courageusement qu'elle ne fait, prête pour eux à tous les dévouements, à tous les sacrifices. Mais jamais elle ne devient la bonne, la nourrice, la mère sottement effrayée qui lasse son mari par les inquiétudes sans répit et les inutiles précautions. Elle sait bien que si elle ne l'accompagne pas dans le monde, ce mari qui ne peut rester éternellement au coin du feu où les bébés se chauffent, il sortira sans elle ; elle veut l'accompagner, lui faire longtemps honneur, être la femme sur les pas de qui s'élève un murmure flatteur, tout cela pour elle-même sans doute, mais aussi pour lui.

Libre aux femmes qui ont abdiqué tout souci de plaire, d'accuser la Parisienne de frivolité et de se méprendre méchamment sur l'indépendance de ses allures. Libre aux femmes étrangères qui la jalousent de mettre sa coquetterie en mauvais jour et d'en dénaturer le sens. Mais nous autres qui la connaissons, nous qui l'avons vue à l'œuvre dans l'heureuse fortune et dans la ruine, nous qui voyons comme elle embellit le plaisir et comme elle console dans la tristesse, nous qui savons que sa tête vaut son cœur, nous refusons de la reconnaître sous les traits d'une Froufrou et surtout d'une Clotilde.

HUGUES LE ROUX.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le domaine de Chantilly fait retour à la couronne. Par « la couronne », j'entends la réunion de nos grands savants, de nos grands écrivains, de nos grands artistes. Nous n'avons plus d'autre couronne que celle-là aujourd'hui, et, si nous sommes sages, nous ferons bien de nous en contenter. Pasteur, Berthelot, Renan, Sully-Prudhomme, Alexandre Dumas, Gounod, Meissonier, Paul Dubois, voilà les propriétaires légitimes de ces cinq cent mille livres de revenu, de ces forêts, de ces étangs, de ces palais, de ces trésors d'art et de souvenir. Ils vont posséder, ils vont jouir, ils vont régner dans une fraternité paisible. Ce sera un phalanstère bien intelligent. Et voilà le premier pas vers l'aristocratie intellectuelle organisée, telle que nos petits-fils la verront.

Il y eut un temps où les grandes abbayes recevaient des legs semblables, au détriment quelquefois des héritiers naturels. On aurait tort de s'en indigner, puisqu'au XIIe et au XIIIe siècle les moines, étant les élus de la science et de l'esprit, avaient tous les droits que des hommes puissent alléguer pour en dépouiller d'autres. A présent ce n'est plus dans le cloître qu'est le pivot du monde : c'est dans le laboratoire, la bibliothèque, l'atelier. Que ces nouveaux maîtres recueil-

lent donc la part du lion, puisque c'est leur tour de suprématie, et qu'ils la gardent tant qu'on n'aura rien inventé de mieux que l'art, la science et le génie.

Certes l'Institut de France n'est qu'un Panthéon très imparfait; les mérites que je viens de dire s'y rencontrent, mais assez mélangés. Dans chacune des Académies il y a une arrière-garde de comparses pour faire l'appoint; en revanche, nous connaissons des hommes supérieurs qui n'y entreront jamais. Et cependant, avec toutes ces faiblesses, l'Institut est une première ébauche d'aristocratie très acceptable. Indépendant du suffrage populaire, indépendant aussi des hasards de la filiation, il échappe aux vices opposés des républiques et des monarchies héréditaires. C'est là, pour un testateur, une garantie unique. Où la trouverait-il ailleurs? Supposez, par exemple, qu'étant en communion d'idées avec le conseil municipal de Paris, il laisse à cette fameuse assemblée les trésors qu'il a patiemment et chèrement réunis. Est-il assuré que dans vingt ans, dans cinq ans, dans deux ans, par l'effet du caprice des électeurs, son héritage ne tombera pas en d'autres mains, qui lui auraient été odieuses? Supposez, au contraire, qu'il fasse choix du meilleur, du plus accompli de tous les princes, de Marc-Aurèle lui-même. Hélas! après la mort de Marc-Aurèle, c'est à Commode que passera le bien tendrement couvé. Avec un corps qui se renouvelle soi-même et peu à peu, comme l'Institut, on ne craint ni ces soubresauts ni ces déchéances. Pasteur mort, Renan mort, Augier mort, on ne les remplacera pas sans doute; mais du moins, dans la France d'alors, on s'adressera, pour leur succéder, aux moins indignes. On tâchera de transmettre avec discernement les dignités qu'ils auront illustrées. C'est ce discernement à perpétuité dans le choix de ses héritiers qui a tenté M. le duc d'Aumale. Et en effet la résolution qu'il a prise est le seul moyen de résoudre la terrible objection de Giboyer dans *les Effrontés :* « La fortune est héréditaire, et l'intelligence ne l'est pas. » Eh bien! si fait, dans cette famille élective où l'intelligence est héréditaire, il est juste que la fortune le soit aussi. C'est pourquoi je vois dans cette offrande de Chantilly, non seulement une action généreuse, mais une idée vraie et comme l'avènement d'une répartition plus équitable des biens de ce monde.

Allons donc rendre visite à ce premier fief de nos seigneurs les académiciens. C'est une terre vraiment royale. Elle a, en ce moment de l'année, une grande majesté de tristesse et d'abandon. Les arbres s'effeuillent sur les pelouses, dans les allées, dans les eaux dormantes. Les avenues elles-mêmes, brumeuses dès trois heures du soir, s'allongent à l'infini. Point de passants, très peu d'animaux, presque point de vie. Les paons argentés traversent encore, de loin en loin, les sentiers du parc. Les cygnes glissent sans bruit sur le canal. Vus de la route entre Vineuil et Saint-Firmin, les bassins alternant avec les terre-pleins, le château émergeant des fossés, les groupes de marbre, le piédestal vide où se dressera le *Montmorency* de Paul Dubois, et, dans l'éloignement, l'allée du Connétable formant une large coupure dans le massif noir des arbres, tout cela tranquille, invitant au silence et à l'oubli, je vous assure que c'est un spectacle qui pénètre plus avant que les yeux. Puisque l'hôte d'hier est parti, que les hôtes de demain ne sont pas encore venus, ce domaine n'appartient qu'aux divinités des eaux et des bois. Le pauvre poète Théophile de Viau, recueilli par charité dans cette même résidence par un Montmorency, y a vu tout ce que je dis là; il l'a même chanté en bien jolis vers, qui ne sont guère connus et que vous lirez peut-être avec plaisir :

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Le gazon garde quelquefois
Le bandeau, l'arc et le carquois
[illegible]
A l'ombrage de ces roseaux,
Et dans l'humidité des eaux
Trempent leurs jeunes corps qui bouillent...

[illegible]
[illegible]
Et sous les flots qu'ils ont percez
Laissent esvanouir leur ombre;
Par fois dans une claire nuict
Qui du feu de leurs yeux reluit,
Sans aucun ombrage de nues,
Diane quitte son berger
[illegible]
Avecque ses estoilles nues.

Les ondes, qui leur font l'amour,
Se refrisent sur leurs espaules,
Et font danser tout à l'entour
L'ombre des roseaux et des saules...

Des larges fenêtres du château, on aperçoit ce décor enchanté. C'est là que les livres, les tableaux et les statues seront seuls logés. J'espère qu'on y hébergera aussi les poètes pauvres pendant l'éclosion de leurs ouvrages, les sculpteurs et les peintres pendant qu'ils peineront sur leurs esquisses. Ce sera l'asile des cerveaux surmenés. Ils y viendront passer huit jours, quinze jours, et s'en retourneront reposés. On les mènera par les petits chemins de forêt jusqu'aux étangs de la reine Blanche, et la bonne reine Blanche, dont le fils soignait les lépreux, les guérira de leur étrange et incurable maladie.

Le château est gai, souriant, mais petit et trop enterré. Les écuries l'humilient un peu. Il est vrai qu'il n'a pas besoin d'être immense, puisqu'il n'est fait que pour des merveilles. Tout y est coquet et soigné. La chapelle est une orfèvrerie de pierre; le retable est de

Jean Goujon; les verrières, d'une très douce harmonie de nuances, datent du même temps. Derrière l'autel, une inscription marque la place où reposent les cœurs des Condé. Les Condé, ce sont les patrons de Chantilly, surtout Louis II, le grand capitaine. Là-haut, dans la galerie des batailles, on voit son buste en bronze, avec ses yeux démesurés et son bec de gypaète; sur les panneaux, tout autour, sont peintes ses victoires; au milieu, sont suspendus les drapeaux pris à Rocroy; une fresque allégorique représente la Gloire arrachant une page de l'Histoire, la page déplorable de la Fronde. On se sent en pleine épopée.

La bibliothèque recèle des joyaux inconnus; M. le duc d'Aumale n'aimait pas à la montrer. On sait seulement, par ouï dire, qu'entre l'admirable collection Cigongne, achetée en bloc, elle renferme en manuscrits, en miniatures, en incunables, en éditions rares, de quoi réjouir les yeux et l'esprit des bibliophiles. La galerie de peinture n'a pas gardé cet incognito : tout le monde l'a vue, du moins en partie. La fameuse exposition des Alsaciens-Lorrains en avait emprunté les perles : la *Vierge d'Orléans*, la *Vénus anadyomène*, la *Stratonice*, la *Mort du duc de Guise*, le *Duel du Pierrot*, et vingt autres. Un dessin de Léonard, qui a souffert, garde encore un charme unique (on ne voit plus guère qu'un sourire, mais il est divin); de Prud'hon, plusieurs morceaux très suaves, aux deux crayons; de Delacroix, un beau Christ, très tragique; de Decamps, des rayons de soleil fixés; de Botticelli, des formes grêles et délicieuses; une série incomparable de portraits historiques du XIVe au XIXe siècle; que sais-je, enfin? Dans quel désordre tout cela se présente à mon souvenir! Peut-être des toiles du Louvre ou de la National Gallery viennent-elles se mettre au travers. Cette confusion même est un assez bel éloge pour une collection privée.

Il faudrait que ces richesses fussent un jour disposées par un homme de beaucoup de goût, qui ne fît pas de Chantilly un Sydenham ni même un Kensington. Nous souhaiterions qu'on ne donnât jamais à ce palais un air de bazar, comme à nos autres musées. Ne tapissez pas les murs de tableaux juxtaposés qui se disputent et fatiguent les regards. Peu d'œuvres dans un même salon, et toutes du même temps, d'un même caractère, en harmonie avec la décoration. Les tableaux, les statues, les vitrines de joyaux ensemble. Que les époques revivent et se révèlent à l'imagination. Voilà ce qu'aurait dû être notre Louvre, voilà ce que Chantilly doit rester. Il faut que l'amour du collectionneur s'y fasse sentir encore quand le collectionneur n'y sera plus; il faut que ce château de la Belle-au-bois-dormant continue d'être habité avec intelligence, avec sollicitude. Nous serons si heureux, quelque jour, d'y trouver une fête pour les yeux, une instruction vivante et un repos absolu pour nos soucis!

Chantilly fut toujours hospitalier aux hommes d'étude. Ils y seront venus longtemps en invités avant de s'y établir en maîtres. Tout le XVIIe siècle a passé par ces allées du parterre français et du bois de Sylvie. Bossuet a fait ici plusieurs séjours; La Bruyère, Santeuil, le mathématicien Sauveur y ont vécu. Mais depuis lors que les temps sont changés! Ce pauvre et joyeux Santeuil recevait, à table, des soufflets et des verres d'eau froide; La Bruyère, qui logeait sous les toits, pouvait, en été, faire cuire une galette dans sa gouttière; il devait réclamer plusieurs années l'argent qui lui était dû avant d'en toucher une insignifiante partie. Aussi tout cela passait-il en amertume dans son chapitre *des Grands* « qui n'ont point d'âme ». Mais voici qu'aujourd'hui les lettres et les sciences ne mangent plus à l'office; que dis-je? c'est elles qui tiendront table ouverte à leur tour.

Eh bien, en rendant Chantilly à ses anciens hôtes, savants, écrivains, artistes, il semble que les destinées s'accomplissent, ainsi qu'on croit le voir dans un mariage longtemps espéré. Comme un cœur bien aimant que l'absence de ce qu'il aime fait languir, mais entretient fidèle et chaste, Chantilly n'a jamais été profané par des orgies grossières, à la façon de tant d'autres châteaux de France; il s'est gardé de tout snobisme, de tout étalage de parvenu et de tout faste insolent : il se savait fiancé à la Gloire, mais à la Gloire roturière et pauvre.

Gens de lettres, vous pouvez vous moquer aujourd'hui de la liste des pensions que Chapelain rédigeait pour Colbert; vous n'avez que faire de dédier *Cinna* à M. de Montoron; bien plus, vous pouvez vous dispenser, pour être riches, de faire *Cinna;* il vous suffit de *Chamillac;* on se dispute vos autographes et vos sourires, on sollicite votre signature sur des éventails; vivants, on donne votre nom à des rues; morts, on vous ouvre le Panthéon; voici enfin que ce Chantilly où jadis un maître quinteux vous cassait aux gages comme des laquais va vous accueillir respectueusement par la grande grille, en héritiers légitimes de tant de princes du sang. Que vous semble, illustres parvenus, de ce renversement des sociétés? Pardonnez-vous à la démocratie, nivellement nécessaire, table rase inévitable entre le règne de l'ancienne aristocratie et celui de la nouvelle? Ne regrettez rien; votre jour vient, il est venu. — Et vous, fameux domaine de Chantilly, il vous souvient de vos antiques possesseurs, de ce connétable Anne de Montmorency, tête étroite de fanatique, échine souple de courtisan; de cet Henri II de Condé, intrigant fantasque et irrésolu; de ce grand Louis II, dévoré de la flamme intérieure, despote, chagrin, violent, génie étrange; de ses fils et petits-fils, héritiers de sa violence, mais non de son génie, race de louveteaux hargneux; de ce Louis-Henri de Bourbon, guindé et incapable, amateur de chimie et d'histoire naturelle, dont la grande gloire est d'avoir élevé les écuries; de ces deux vieillards enfin, goutteux, soli-

taires, grands chasseurs, en qui acheva de mourir la famille violemment tranchée dans les fossés de Vincennes; vous vous rappelez encore les éclats de voix, les colères de vos maîtres, les fêtes orgueilleuses, les réceptions royales, les interminables cavalcades d'habits rouges à la poursuite des cerfs : eh bien! vous ne verrez plus rien de tel, car ni M. Jules Simon ni M. Wallon n'ont coutume de sonner l'hallali; les meutes sont vendues, les bois se taisent; vous abriterez seulement de belles statues, de beaux tableaux, de beaux livres; au lieu de posséder le vainqueur de Nordlingen et de Lens, vous recevrez quelquefois le vainqueur des maladies contagieuses, le compositeur de *Faust*, l'artiste du *Chanteur florentin*, l'écrivain des *Dialogues philosophiques*, le poète des *Solitudes:* vous n'avez rien à regretter.

PAUL DESJARDINS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Sénat et Chambre des députés. — Ouverture de la session extraordinaire, tirage au sort des bureaux. Fixation de l'ordre du jour.

Intérieur. — Le Président de la république est rentré à Paris. — M. Sadi Carnot a été entendu par la commission du budget à laquelle il a proposé un système transactionnel qui a été repoussé. — Les recouvrements des contributions directes ont atteint pendant les neuf premiers mois de 1886 la somme de 594 899 900 francs; l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières s'est élevé à 37 013 500 francs, présentant une augmentation de 90 500 francs sur les évaluations budgétaires, et de 1 209 000 francs sur les résultats de la période correspondante de 1885; les impôts et revenus indirects ont atteint le chiffre de 1 662 235 300 francs, inférieur de 51 469 525 francs aux évaluations budgétaires, et de 37 716 400 francs aux résultats de la même période de 1885

Question d'Orient. — Les élections nationales ont provoqué des troubles sérieux dans toute la Bulgarie.

Espagne. — La reine a chargé M. Sagasta de former un nouveau cabinet qui est constitué ainsi qu'il suit : M. Sagasta, président du conseil sans portefeuille; l'amiral Rodriguez Arias, ministre de la marine; le général Castillo, ministre de la guerre; M. Léo y Castillo, ministre de l'intérieur; M. Navarro Rodrigo, ministre des travaux publics; M. Balaguer, ministre des colonies. MM. Moret, Puigcerver et Alonso Martinez conservent les portefeuilles des affaires étrangères, des finances et de la justice. — La Régente a visité la caserne de San-Gil et a décoré elle-même les soldats blessés lors des derniers événements. — Galeote, l'assassin de l'évêque de Madrid, a été condamné à la peine de mort.

Faits divers. — Inauguration du monument élevé, à Besançon, à la mémoire des officiers et soldats morts pendant la guerre de 1870. — Duels entre le commandant Blanc, directeur du *Petit Caporal*, et M. Paul Foucher, directeur du *National;* entre M. Brousse, député des Pyrénées-Orientales et M. Despéramons, rédacteur en chef du *Roussillon;* entre M. le comte de Dion et M. Baüer, rédacteur de la *France*. — Ouverture à l'École des beaux-arts de l'exposition des envois de Rome.

Nécrologie. — Mort de M. Augustin Bastien, ancien proviseur; — du statuaire Eugène Hiolle; — de M. Viellard-Migeon, sénateur de Belfort; — du régent annamite Nguyen-Van-Thuong; — de M. Ferrary, député des Hautes-Alpes; — du général Uhrich, défenseur de Strasbourg en 1870; — de M. Ramé, conseiller à la cour d'appel de Paris.

Encore le vers de Virgile

Dans notre dernier numéro (page 479), M. Durandeau a raconté la piquante *Histoire d'un vers de Virgile*. Précisément ce vers sert d'épigraphe à une pièce d'un volume de poésies inédites qui doit paraître sous ce titre *Années de jeunesse et d'exil*, et dont l'auteur est M. Émile Deschanel, professeur au Collège de France. La pièce est intitulée : *les Ouvrières de Paris*. Nous profitons de cette coïncidence, qui est un heureux à-propos, pour la mettre sous les yeux de nos lecteurs :

LES OUVRIÈRES DE PARIS

Ingentes animos angusto in corpore versant.
VIRGILE, *Georgiques*, livre IV.

O femmes de Paris qui créez des merveilles,
Ce beau vers où Virgile a chanté les abeilles
Toujours me vient au cœur, alors que je vous vois
Échapper par essaims aux ateliers étroits,
A l'heure de midi, quand la jeune ouvrière
Déjeune d'un rayon de soleil et va, fière,
Les ciseaux du travail pendant à son côté,
Nu-tête, respirer son rêve en liberté.

Je saisis quelquefois, passant aux Tuileries,
De leurs groupes rieurs les folles causeries,
Du dimanche envolé tendre ou gai souvenir,
Ou radieux espoir du dimanche à venir,
Et je me dis : Touchante et rude destinée!
Puisse-t-elle être, un jour, de bonheur couronnée!
Toutes ont dans le cœur l'idéal entrevu;
Chacune a soif d'amour, mais aussi de vertu.
Puisse l'amant choisi lui demeurer fidèle!
Aucune mère, hélas! ne la tient sous son aile :
Seule elle se défend et contre un suborneur
N'a qu'une arme, l'esprit, qu'un bouclier, l'honneur!

Cependant la Nature obstinée et puissante
Les pousse sourdement sur la pente glissante,
Jalouse d'assurer, avec ou sans hymen,
L'éternelle recrue au vaste genre humain,
Et dans la jeune fille elle éveille la femme.
Par le jardin en fleurs elle souffle à son âme
Les conseils du printemps et de la puberté
Et le secret instinct de la maternité.
L'air vif et pur, le doux soleil qui la pénètre,
Les parfums de la sève excitent dans son être
Un monde de désirs; et partout alentour
Le jeune homme, ou l'oiseau, la provoque à l'amour...
Garde-toi, jeune fille, et sois ta propre mère!

Toi, tu veux un enfant; mais l'enfant veut un père!
Qu'à ton ardent amant ton cœur, même attendri,
N'accorde qu'une amorce à pêcher un mari,
Un innocent baiser que la raison surveille.
La raison, c'est ton dard, ma courageuse abeille!
Mais il faut le cacher sous le rire, et galment
Faire un brave mari d'un téméraire amant...

Le bourdonnant essaim, en lançant ses fusées,
Roule peut-être aussi ces prudentes pensées
Et, battant les buissons de l'espérance en fleur,
Butine sur la haie un avenir meilleur,...
Puis revole joyeux à la ruche, à l'ouvrage.

« Et dans un faible corps s'allume un grand courage. »

ÉMILE DESCHANEL.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7602)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 17. (23e ANNÉE). — 23 OCTOBRE 1886.

KO. SO^3

Roman chimique

I.

Cornélius avait passé une nuit blanche ; pour combattre une mauvaise disposition survenue à la suite du dîner de la veille, il s'était noyé de thé très fort. L'abus de cette infusion l'avait tenu éveillé et jeté dans une agitation extraordinaire ; ses facultés cérébrales, naturellement actives, avaient atteint le paroxysme de l'acuité, et il se leva dans un état d'esprit qui avait quelque chose de maladif, car il tomba tout de suite en contemplation devant un petit paquet de chlorate de potasse qu'on lui avait remis la veille comme échantillon d'un nouveau procédé de fabrication.

Le chlorate de potasse (KO. Cl O^5) n'a rien d'intéressant par lui-même : il se présente sous la forme de lames rhomboïdales d'un éclat incolore et n'offre qu'une saveur légèrement acerbe. Il ne sert d'ailleurs qu'à des usages industriels d'une utilité bornée. Mais par où il avait attiré les méditations de Cornélius, c'est que, grâce à sa nature minérale, il semble échapper à la douleur.

— Je suis un être passionnel, intelligent et libre, se disait Cornélius, et je passe ma vie à souffrir ; il me faut payer le moindre de mes plaisirs d'une maladie, d'un remords ou d'un sacrifice quelconque, et voilà un être brut qui ne jouit pas, il est vrai, mais qui ne souffre pas non plus. Sur quoi se fonde ma prétention de lui être supérieur ? Où prend-on que la matière organisée vaille mieux que la matière inorganique ? Et d'abord ce sont là des mots vides de sens. Il n'y a pas et ne peut y avoir de matière inorganique. Ce chlorate de potasse n'est pas organisé comme un végétal ou un animal ; mais il est organisé à sa façon ; il y a même autant de variétés d'organisation dans le règne minéral que dans les autres : chaque espèce a sa manière de cristalliser qui lui est propre, à laquelle elle tient et dont elle se fait gloire ; elle a ses propriétés que nous connaissons mal, mais qu'elle connaît bien. Que dis-je ? Elle a ses passions. Est-ce que la gravité des corps ne les attire pas vers le centre de la terre avec plus de puissance encore que nous ne sommes attirés vers le plaisir ? Qui saura jamais ce qu'éprouve de volupté un corps qui tombe ? Et leurs lois ! Elles sont tout aussi raisonnables et ne sont pas moins inflexibles que nos lois sociales ; car les minéraux vivent en société, eux aussi. Celui que j'ai là sous les yeux, KO. Cl O^5, comme nous l'appelons, c'est un groupe ; il y a du potassium, du chlore et de l'oxygène dans une proportion donnée, sous la raison sociale : *Chlorate de potasse.*

Arrivé à ce point de son raisonnement, Cornélius se sentit gêné par la complication du phénomène qu'il avait devant lui ; pour argumenter plus à son aise, il aurait voulu opérer sur un corps simple. Les corps simples sont très rares dans la civilisation : on n'a généralement chez soi que des corps d'une composition multiple. Cependant il eut la bonne fortune de mettre la main sur un corps simple sans avoir besoin de se déranger. C'était du soufre qui était resté dans un tiroir. La plus grande partie en avait été employée, quelque temps auparavant, pour éteindre un feu de cheminée ; mais ce qui restait était bien suffisant pour rendre évidente la supériorité des corps simples sur les corps composés. Car, une fois engagé dans cette voie, Cornélius ne se contenta plus de penser que les minéraux valent bien les autres êtres de la création ; il fut

entraîné par une sympathie paradoxale vers les corps simples, qui, autant qu'on peut le supposer, réalisent l'état primitif et véritablement brut de la matière.

— Ce morceau de soufre, par exemple, dénommé S dans la nomenclature chimique, c'est très joli. Il est d'une belle couleur jaune; il suffit de le frotter un peu pour qu'il répande une légère odeur, pas désagréable. Et quels usages variés et précieux! C'est très supérieur au chlorate de potasse. Pourquoi? Parce que c'est un corps simple.

Tout en se parlant ainsi, Cornélius maniait le soufre au-dessus du papier sur lequel était étalé le chlorate de potasse, et une partie de cette poudre jaune se répandit sur les cristaux blanchâtres. Par un besoin machinal de toucher ce qu'il avait devant lui, il se mit à effriter entre ses doigts les lamelles de chlorate de potasse, et, pendant un instant, sans rien dire, dans une accalmie de la pensée, il mélangea cette poussière avec le soufre, tant et si bien qu'il finit par se trouver en présence d'une poudre jaune clair, d'un aspect homogène, dans laquelle l'œil le plus exercé aurait été incapable de discerner les éléments primitifs.

— Étrange concours de phénomènes! reprit Cornélius. Est-il possible d'admettre qu'une volonté supérieure a sciemment préparé de toute éternité le mélange que je viens d'accomplir sans motif? Un industriel s'est ingénié à réunir dans une proportion déterminée de la potasse composée d'oxygène et de potassium et de l'acide chlorique qu'il avait fallu préalablement former avec du chlore et de l'oxygène, et il m'a remis un échantillon de ce produit dans l'espoir que mon approbation lui procurerait un lucre. Or il se trouve que j'ai du soufre uniquement parce que le feu a pris l'autre jour dans ma cheminée. Cette rencontre est purement fortuite. Et pourtant le hasard n'est qu'un voile dont nous couvrons notre ignorance des causes. Le consentement unanime des peuples est d'accord avec toutes les lois de l'induction pour reconnaître une Providence qui sait et qui dirige tout. Ainsi tous ces événements n'ont eu lieu et je n'ai moi-même éprouvé hier cette indisposition que pour concourir à l'accomplissement d'un acte qui a été de tout temps résolu dans les desseins du gouvernement de l'univers. Il fallait que ces éléments disparates, puisés en divers points du globe, vinssent à se rencontrer aujourd'hui dans ce mélange, et c'est pour un tel résultat que des ingénieurs apprennent la chimie, que le feu prend dans les bâtiments et que d'honnêtes gens sont malades! Est-il rien de moins admissible? Il faut pourtant que ce mélange soit l'effet du hasard, ce qui reviendrait à nier l'existence de Dieu, ou qu'il ait été nécessaire, et dans cette inéluctable nécessité sombre mon libre arbitre. Mais c'est moi qui ai tort quand je m'imagine que le résultat est hors de proportion avec les moyens employés. La réunion de ce chlorate de potasse et de ce soufre n'est rien pour moi; mais, pour eux, c'est énorme. Ils étaient séparés; les voilà réunis, et c'est un nouvel être qui vient de prendre naissance. Oui, un nouvel être essentiellement différent des deux éléments dont il se compose, car le chlorate de potasse n'est pas explosible, le soufre non plus, et leur réunion constitue un mélange détonant : une simple percussion au sein de cette poudre ferait tout éclater.

Cornélius commença par se reculer un peu à cette pensée, et, ce mouvement ayant suffi pour modifier le cours de ses idées, il sourit en songeant qu'il venait de faire un mariage. C'était KO. Cl O⁵ qui était la femme; Chlorate de potasse, c'est presque un nom de roman. Par conséquent S, le soufre, était l'homme, le corps simple et grossier, plus brut, mais plus ardent.

— Et après tout, pensa-t-il, ils doivent être enchantés, surtout maintenant que c'est récent. Il est remarquable qu'on est toujours content au moment où l'on forme une association : ce n'est que lorsqu'on veut la rompre qu'il y a du chagrin. Ce pauvre Soufre s'ennuyait évidemment tout seul; quant à Chlorate de Potasse, bien qu'il fût déjà un corps composé, une longue habitude en avait fait un seul être avide de sensations. Ce qui prouve bien que l'association leur est avantageuse, c'est qu'ils ont acquis par ce seul fait une propriété très importante et qui les distingue hautement des corps vulgaires. Isolés, célibataires, ils étaient neutres; c'étaient des individus sans portée; ensemble, ils forment un ménage avec lequel il faut compter, explosible comme tous les ménages, et par conséquent respectable. C'est moi qui leur ai donné cette seconde existence qui pour eux est tout un monde.

Et, en effet, Cornélius ayant regardé le bien qu'il venait de faire, il lui sembla que Soufre le remerciait et que Chlorate de Potasse le regardait avec attendrissement.

Cependant ce fut à ce moment-même que Cornélius sentit éclore dans son esprit une pensée infernale. Sans doute il venait de donner lieu à la formation d'un être nouveau, reconnaissable à des propriétés spéciales; mais ce n'était qu'un simple mélange. Il eût été très difficile de dissocier cette poudre de façon à rassembler séparément les grains de soufre et les grains de chlorate de potasse; mais ce n'était pourtant qu'une difficulté d'exécution, une question de temps et de moyens, car tous ces grains n'étaient que juxtaposés et mêlés ensemble : il n'y avait pas de combinaison chimique. Or, si le mélange était déjà intéressant, une combinaison chimique devait l'être bien davantage; car elle réaliserait un phénomène plus complet, d'ordre supérieur, et plus intimement lié aux mystérieuses profondeurs de la vie.

Cornélius appela son valet de chambre et lui dit d'aller chercher de l'acide sulfurique.

— De l'acide sulfurique? fit le domestique, hébété.

— Oui, pour deux sous d'acide sulfurique, chez un marchand de produits chimiques. Vite!

II.

Cinq minutes après, le domestique rapportait une fiole d'acide sulfurique qu'il déposa sur la table avec précaution.

— Monsieur sait que ça brûle, dit-il, curieux de ce que son maître allait faire avec de l'acide et cette poudre jaunâtre étalée dans une feuille de papier.

— Oui. C'est bien, répondit Cornélius, déjà absorbé dans l'œuvre qu'il voulait accomplir.

— Si monsieur désire que je l'aide ?

— Non. Laissez-moi.

Mais pendant ces quelques instants d'attente Cornélius avait éprouvé des doutes, et déjà il hésitait. Avait-il bien le droit d'exercer, par un simple caprice de sa volonté, une influence décisive sur la destinée des deux êtres qu'une rencontre fortuite ou providentielle avait placés sous sa main? Il ne se sentait pas responsable de KO. ClO^5. Il l'avait reçue telle qu'on la lui avait remise. Et que, de son côté, S fût heureux ou malheureux, il n'avait rien à y voir. Mais, du moment qu'il avait pris sur lui de les réunir pour en faire un corps composé ayant sa vie propre, il ne pouvait plus s'en désintéresser ainsi. Or il avait conscience que ce produit était bien aise d'être mélangé, parce qu'il est dans la nature de tous les êtres de se rechercher, de s'associer, de se compliquer de plus en plus. Le progrès n'est autre chose qu'une complication supérieure. Mais, après avoir formé ce groupe, le détruire par malice ou par simple curiosité, séparer ce qu'il avait uni, rompre des liens qui pouvaient être chers, n'était-ce pas un acte de méchanceté gratuite? Et plus il regardait sa poudre, plus il croyait y reconnaître l'affinité de deux corps qui, longtemps éloignés l'un de l'autre, s'embrassent enfin dans une étroite confusion. Leurs personnalités lui apparaissaient plus distinctement, prenaient une physionomie expressive et semblaient échanger un langage muet.

— Me voilà ! semblait dire S avec un air vainqueur.

— Comme je vous ai attendu longtemps ! disait KO. ClO^5; je sentais qu'il me manquait quelque chose et que ma vie ne serait complète que le jour où je vous aurais rencontré, Soufre de mes rêves ! Votre belle couleur jaune a des reflets rutilants qui me font défaillir ; j'avais déjà vu le soleil, mais comme il est pâle à côté de vous ! Vous avez des nuances fauves qui me troublent.

— Moi aussi, répondait S ; j'avais le pressentiment d'une vie plus intense où toutes mes facultés trouveraient leur développement normal. Votre présence me communique une force nouvelle. Seul, je pouvais à peine brûler tristement en répandant une fumée âcre ; avec vous, je me sens capable de toutes les expansions.

— Prenez garde, disait KO. ClO^5 en prenant une teinte rosée ; votre violence m'effraye. Ne compromettons pas par une imprudence la durée du bonheur si récent qui vient de nous réunir.

— Plus près, encore plus près ! reprenait S. Vous êtes d'un grain exquis et je voudrais vous envelopper tout entière. Je prends en pitié l'état neutre dans lequel je me suis traîné jusqu'à ce jour, quand je pense à tout ce que vous venez de développer en moi de force et de chaleur. On peut maintenant nous enfermer, nous opprimer : il n'y a pas d'obtacle que nous ne puissions soulever ensemble. La violence même n'aurait d'autre effet que de déterminer l'explosion de notre mélange. Comme vous êtes blanche ! Vos cristaux brillent d'un adorable éclat. Quel dommage c'eût été que de tels trésors fussent perdus pour moi ! Je n'avais jamais été en contact avec une nature aussi brillante.

— Oh ! ce n'est rien encore, la couleur ! mais ce qui m'enivre, c'est ce parfum subtil et pénétrant dont vous êtes imprégné. Que Dieu est bon d'avoir donné au Soufre ces qualités charmantes et terribles à la fois sans lesquelles la vie de Chlorate de Potasse eût été à jamais incolore et insipide !

— Je m'étais souvent demandé à quoi pouvait servir tout ce monde qui nous entoure ; mais je comprends maintenant le mystère de la création. Tout a été préparé dans la sagesse éternelle pour concourir à l'accouplement sacré en dehors duquel nous n'eussions jamais connu le bonheur.

— Nous allons voir, s'écria Cornélius avec un rire satanique.

En prenant toutes les précautions que commandait la prudence, il versa quelques gouttes d'acide sulfurique, SO^3HO, non pas sur le mélange, mais sur le papier, qui était un peu spongieux. Cette méthode était la seule qui pût lui permettre d'observer à loisir toutes les phases du phénomène qu'il allait produire.

Aussitôt que l'imbibition du papier se rapprocha de l'espace occupé par la poudre, l'effet du voisinage de l'acide sulfurique commença à se faire sentir. On eût dit que la conversation de KO. ClO^5 avec S s'était arrêtée tout à coup, comme il arrive lorsqu'un tiers survient au milieu d'une causerie intime. Mais ce ne fut pas le simple arrêt d'une conversation interrompue qui peut être reprise ; quelque chose de plus grave s'était produit, et la nature même des relations se trouvait atteinte, comme si un dissentiment se fût élevé entre les deux êtres tout à l'heure si étroitement unis. Le mélange n'était plus aussi homogène, il avait perdu en un instant sa franche couleur jaune clair pour revêtir des tons bizarres, diaprés et faux. Une sorte de déliquescence semblait s'être emparée de la poudre. Cornélius prêta plus attentivement l'oreille et crut discerner les paroles qui s'échangeaient encore dans ce milieu troublé.

— Qu'avez-vous, Potasse de mon âme ? disait S avec

inquiétude ; je ne sens plus entre nous cette douce affinité qui faisait mon bonheur et qui, souvenez-vous-en, a fait aussi le vôtre. Je ne sais quelle transformation s'est opérée dans votre caractère et dans toutes vos façons d'être avec moi ; mais je ne vous retrouve pas telle que je vous ai connue. Vous semblez attirée d'un autre côté, vous vous détachez de moi par plaques, et, si vous êtes encore matériellement présente, je puis dire que votre âme n'y est plus.

— Mais non, je vous assure, répondit KO. Cl O^5 d'un air ennuyé. Je suis toujours la même et je n'ai pas cessé d'être heureuse de notre union. Mais il y a des jours où l'on est mal disposé. Peut-être fait-il de l'orage. Ce n'est rien, cela passera.

— C'est plus sérieux que vous ne le dites et je regrette que vous ne vous expliquiez pas plus franchement. Si vous avez quelque chose à me reprocher, j'aimerais mieux le savoir.

— Rien du tout, mon ami ; vous êtes parfait. .

Mais KO. Cl O^5 mentait. Dès l'entrée en scène de SO^3.HO elle avait remarqué ce nouveau venu, qui avait immédiatement répandu autour de lui une odeur caractéristique. S ne s'était aperçu de rien : habitué dès longtemps à sa propre odeur, il ne pouvait être frappé par une odeur similaire, tandis que KO. Cl O^5 était naturellement plus impressionnée par une odeur étrangère. Elle avait tout de suite reconnu, en effet, une sensation de même ordre que celle dont elle avait été si heureuse lors de sa rencontre avec S. C'était quelque chose de semblable, mais de beaucoup plus fort, comme on le comprend facilement, puisque l'acide sulfurique n'est, en somme, que du soufre sur-oxygéné.

Son premier mouvement avait été de prévenir S ; mais elle craignit de le désobliger en le mettant dans la nécessité de se comparer avec un produit beaucoup plus riche en oxygène et, par conséquent, plus séduisant.

— D'ailleurs, se disait-elle, avec S je sais ce que j'ai, je ne peux pas dire que je sois malheureuse ; ce serait folie d'aller courir les aventures.

Il est probable que les choses en seraient restées là si l'acide sulfurique, en apercevant Chlorate de Potasse, ne s'était lui-même immédiatement dirigé de ce côté avec toute la promptitude que lui permettait le papier à imbiber. Et pourtant il serait injuste de lui imputer la responsabilité de cette action. Le vrai coupable, c'était Cornélius, qui avait sciemment versé de l'acide sulfurique sur le papier dans le dessein de troubler un ménage établi. Quant à SO^3. HO, on ne saurait le juger sévèrement, car, en somme, il ne faisait qu'accomplir les lois de sa destinée. Que lui importait S ? Ce qu'il lui fallait, c'était KO. Cl O^5.

Cornélius assistait avec une joie maligne aux désordres qu'il venait de produire et il se trouvait des excuses. Que les minéraux aient une sensibilité, c'est un fait évident dont il ne pouvait douter : leur préférence marquée pour certaines combinaisons, les modifications qu'apportent à leur structure la chaleur ou l'électricité, les diverses façons dont ils sont impressionnés par la lumière sont autant de signes irrécusables d'une sensibilité plus obtuse sans doute, mais aussi plus durable que celle des végétaux et des animaux. Quand on soustrait un minéral à la combinaison pour laquelle il a du goût, quand on contrarie sa vocation, il souffre comme tout être empêché d'accomplir sa destinée. Or il y avait certainement une affinité naturelle entre S et KO. Cl O^5, puisqu'ils s'étaient rencontrés avec développement de leurs facultés. Les dissocier était un acte qui devait les faire souffrir, ou du moins l'un d'eux. Car dans l'espèce il ne semblait y avoir que S qui fût sacrifié. KO. Cl O^5 était troublée, elle souffrait d'une situation fausse ; mais, en somme, ce n'était qu'une crise à traverser. Il était visible qu'au fond elle n'aspirait déjà plus qu'à se dégager de l'étreinte de S pour convoler à de nouvelles noces avec SO^3 HO. Elle avait eu de l'affinité pour S ; elle en avait davantage pour SO^3 HO. En quittant le premier pour le second, elle ne ferait que se conformer aux lois éternelles qui régissent l'univers et, par conséquent, accomplir un devoir. Une pareille conduite ne serait pas admissible dans la société des hommes, car elle n'aboutirait à rien moins qu'à la négation des saintes lois du mariage ; mais elle n'a rien de choquant pour les mœurs minérales ; elle est même nécessaire au maintien du bon ordre dans l'univers ; car où irait-on si des corps s'avisaient de résister à la loi qui leur commande d'aller où les appelle leur affinité ? Il n'y avait donc aucune raison pour ne pas favoriser entre SO^3. HO et KO. ClO^5 une rencontre qui devait leur procurer une satisfaction intense, et, malgré ce qu'il y a de suspect dans le rôle des personnes qui secondent de pareils rapprochements, Cornélius était décidé à aller jusqu'au bout.

— Quant à S, pensait-il, de quoi peut-il se plaindre ? Sans doute il va se trouver réduit à un rôle bien effacé dans la nouvelle combinaison. Sa petite KO. Cl O^5 va lui être enlevée par ce grand gaillard de SO^3. HO, qui a de franches allures de mauvais sujet, et il ne sera plus toléré dans l'association que comme un appoint insignifiant. Mais lui-même, est-ce qu'il n'avait rien à se reprocher ? Car enfin, lorsqu'il s'est mélangé avec KO. Cl O^5, il a singulièrement dénaturé un produit qui jusqu'alors avait vécu tranquille. On ne fait que lui rendre ce qu'il a fait à autrui. Qui m'assure d'ailleurs qu'il n'y a pas quelque part un être occupé à faire sottement ou méchamment sur le cœur des hommes l'expérience que je poursuis sur ces minéraux qui ne me comprennent pas ? J'ai déjà produit, je vais produire encore entre ces êtres, tout à l'heure inconnus l'un pour l'autre, maintenant rapprochés par le caprice de ma volonté, des sensations et des événements dont ils ignorent l'origine et la fin, mais dont ils sentent

l'effet. Et nous aussi, quand nous souffrons dans notre cœur toutes les tortures d'un amour brisé, quand nous sommes agités par l'inquiétude de savoir ou que nous nous reposons dans une douce espérance, ne sommes-nous pas les jouets aveugles d'un autre être dont la forme ne peut être perçue que par des sens dont nous sommes privés? Ce grand individu s'amuse à déchirer nos fibres les plus intimes pour nous entendre crier; il nous fait tordre de désespoir pour nous voir gigoter, ou nous leurre de quelque chimère pour rire de notre bonheur. Puis, en nous rejetant dans le tas, pantelants et meurtris, ou joyeux d'avoir échappé à de plus grands maux, il délibère en lui-même si l'on a bien le droit de faire ainsi de la vivisection par curiosité. Car la science, qu'est-ce autre chose qu'une curiosité méthodique? Et nous, simples bêtes, nous ne savons seulement pas ce qu'on nous fait, et nous en faisons autant aux autres.

En même temps, Cornélius prenait le flacon d'acide sulfurique et se disposait à le verser, de loin, sur son mélange, quand il entendit encore des voix. C'était SO^3. HO qui s'adressait à KO. ClO^5.

— Ce papier est odieux, disait-il; c'est lui seul qui m'empêche d'arriver jusqu'à vous, qui oppose un grossier et stupide obstacle à l'impétueux élan de la passion qui me dévore. Ce n'est pas S qui m'arrêtera. Qu'on nous mette seulement en présence l'un de l'autre : je ne crains ni lui ni personne. C'est du feu qui court dans mes molécules, et rien au monde que vous ne peut apaiser l'ardeur qui m'embrase. Ah! viens, je t'aime.

— Malheureux! qu'allez-vous faire? répondait KO. ClO^5. J'ai vécu jusqu'à présent sans reproche, d'abord au sein d'un groupe paisible dans lequel je ne connaissais pas les orages de la vie, puis dans une union d'un caractère plus intime où j'avais, à défaut de grandes joies, la douceur habituelle d'un commerce facile. Mais vous avez paru, SO^3. HO, Vitriol bien-aimé, si j'ose vous donner ce nom plus familier et plus expressif; vous avez paru et tout a changé dans ma vie : une violente révolution s'est accomplie en moi. Je ne me connais plus; mon teint a changé; ma consistance, naguère sèche et grenue, a pris un caractère indécis qui fait de moi comme une pâte molle livrée à toutes les influences.

— A la mienne seulement! reprit SO^3. HO avec une fougue délirante. Cette langueur qui vous envahit n'est que le signe précurseur de la grande métamorphose que je vais accomplir en vous. Aussitôt que je vous aurai saisie dans ma puissante étreinte, un grand cataclysme va se produire. Tout ce que vous voyez autour de vous volera en éclats; un bruit épouvantable retentira dans les airs; des traits de feu sillonneront l'espace, et un nuage épais s'étendra autour de nous comme pour abriter nos amours.

— Ciel! est-ce au milieu de cet appareil terrible que je dois connaître les ivresses de votre hymen? Faut-il donc que je dise adieu à tout ce que j'ai aimé, que je voie partir ceux qu'une longue habitude retenait près de moi?

— Il le faut. Là où je suis, je ne saurais parler qu'en maître. Ce n'est plus un simple mélange, c'est une combinaison chimique qui va nous unir pour une autre existence où vous ne conserverez pas même votre nom. Car nous nous appellerons désormais d'un seul nom dont je vous confie la garde : *Sulfate de Potasse*, KO. SO^3. Il vous sera d'ailleurs facile de vous y reconnaître : KO, c'est vous; SO^3, c'est moi.

— Mais il me semble que je ne me retrouve pas tout entière. Que deviendra l'acide chlorique, ClO^5, qui faisait pour ainsi dire partie intégrante de moi-même?

— J'ai le regret de ne pouvoir le conserver; il nous quittera, au moins pour la plus grande partie. Tout ce que je puis faire est de garder S, qui d'ailleurs ne nous gênera pas.

— Tout ce que vous ferez sera bien fait, répondit KO. ClO^5, qui, après ce regret donné au passé, aspirait à sa vie nouvelle.

— Au surplus, ajouta SO^3. HO, je me séparerai moi-même de H, qui depuis quelque temps m'est à charge. Vous voyez que vous ne serez pas seule à consentir des sacrifices.

Le moment était venu. Cornélius se dit bien encore une fois qu'il ne tenait qu'à lui de ne pas verser l'acide sulfurique pour faire échouer tous ces beaux projets : le mélange se serait séché peu à peu et aurait repris son état antérieur. Mais il se laissa entraîner par la passion du nouveau, et à l'aide d'une longue canne il renversa la fiole. Aussitôt que l'acide sulfurique eut touché le mélange de soufre et de chlorate de potasse, une violente détonation retentit.

III.

A ce bruit, la femme de Cornélius, qui était dans la pièce voisine, se leva précipitamment et fit irruption dans le cabinet de son mari.

— Vous êtes blessé? s'écria-t-elle.

— Non, répondit-il tranquillement; je n'ai rien.

Mais il était pâle et son air grave révélait de profondes préoccupations.

La femme parcourut le cabinet d'un regard : on eût dit un champ de bataille. La lampe, l'encrier, les flambeaux avaient été projetés au loin et leurs débris couvraient le sol; une vapeur verdâtre, après avoir oscillé dans la chambre, s'échappait par la fenêtre ouverte vers la région des nuages, et sur la table, au milieu d'un papier maculé, gisait une masse informe d'un jaune foncé. Une forte odeur de soufre et de chlore emplissait la pièce.

— Qu'avez-vous fait? demanda-t-elle, étonnée et inquiète.

— J'ai fait du sulfate de potasse, répondit Cornélius d'un air sombre.

— Eh bien! c'est du propre! Vous avez tout abîmé sur votre table, et l'huile de la lampe laissera sur le tapis une tache ineffaçable.

— Oh! si ce n'était que cela! reprit Cornélius. Mais j'ai des scrupules de conscience. Veuillez me faire le plaisir de m'écouter, et vous me donnerez votre avis. KO. Cl O⁵ était heureuse, autant du moins qu'on peut le supposer. C'était un sel, incolore, inodore et insipide, ne jouissant que de propriétés vulgaires; mais il pouvait, tel quel, composé de potasse, de chlore et d'oxygène, mener indéfiniment une existence tranquille dont il se serait probablement contenté. C'est moi qui d'autorité, et sans pouvoir en donner aucune raison plausible, ai jugé bon de mêler du soufre à ce chlorate de potasse. Je formais ainsi un mélange détonant, mais dont l'explosion ne se serait produite que sous l'action d'un choc.

— C'était tout de même très dangereux.

— Oui, c'était très dangereux. Il devait fatalement arriver que les relations entre S et KO. Cl O⁵ prendraient un caractère très intime, et c'est ce qui est arrivé. Cependant cette situation pouvait durer : il ne fallait qu'éviter le choc. Mais je ne m'en suis pas tenu là; j'ai fait intervenir un nouveau personnage, SO³.HO ou de l'acide sulfurique, comme vous voudrez. Et alors que s'est-il passé?

— L'encrier a sauté au plafond.

— Oui; mais pourquoi? Parce que l'acide sulfurique s'est emparé de la potasse, avec laquelle il forme maintenant le sulfate de potasse que vous voyez : KO. SO³.

— Votre potasse est une dévergondée; tout à l'heure elle était au mieux avec le soufre.

— Quant à l'acide hypochlorique, Cl O⁴, que vous venez de voir sous la forme d'une vapeur verdâtre, il a été rendu libre par cette combinaison, et, se dégageant des liens qui le retenaient à KO, il flotte maintenant à travers les espaces.

— C'est le plus heureux des trois.

— Il a dû y avoir aussi un dégagement d'hydrogène, que nous n'avons pu voir. H est si subtile qu'elle a profité de l'occasion pour disparaître comme par enchantement. Voici la formule :

$$2(KO.ClO^5) + S + SO^3HO = 2(KO.SO^3) + 2ClO^4 + H.$$

— Eh bien, mon avis, puisque vous me le demandez, c'est qu'on ne doit jamais faire ces choses-là dans un appartement.

— Soit, dit Cornélius; mais n'estimez-vous point que j'ai fait quelque chose d'utile? Sans doute j'ai troublé des existences, mais j'en ai vivifié d'autres, et tout ce qu'on appelle le progrès n'est pas autre chose. J'ai pris à l'un pour donner à l'autre. Le soufre, qui jouait un rôle prépondérant dans son mélange avec le chlorate de potasse, n'est plus qu'un personnage effacé dans la combinaison, où c'est l'acide sulfurique qui occupe le premier rang. Mais celui-ci ne peut que se louer de s'être annexé de la potasse, qui lui donne un caractère solide, une position stable. Quant à l'acide hypochlorique et à l'hydrogène, qui étaient enfermés dans des compositions lourdes et immobiles, avec quel plaisir n'ont-ils pas dû retrouver cette vie errante qui est conforme à toutes les aspirations de leur nature! Ils n'en seront que plus purs et plus frais pour entrer dans les autres combinaisons que l'avenir leur réserve. Ne suis-je pas le bienfaiteur de tout ce monde-là? Sans compter que j'ai donné lieu à la production de phénomènes. Sans moi, il n'y aurait jamais eu cette explosion qui a déterminé du bruit, de la lumière et de l'odeur. J'ai créé des faits, et je puis dire que, dans ma modeste sphère d'action, j'ai fourni des matériaux à celui qui écrira un jour l'histoire de l'univers.

— Et quel avantage y voyez-vous? On ne produit un fait nouveau qu'au détriment du fait précédent, dont on abrège la durée. En combinant d'une façon différente les corps que vous aviez sous la main, vous n'avez fait que déplacer de la matière, vous n'en avez point créé, et rien ne prouve que la multiplicité des phénomènes soit préférable à leur stabilité.

— Alors j'aurais pu ne rien faire. En effet, il n'y a dans l'univers qu'une somme donnée de matière, qui ne peut ni naître ni périr; ce n'est que le groupement qui se transforme, et, si l'âme est la conscience de la vie, c'est elle qui naît et qui meurt perpétuellement à chaque transformation des êtres. Mais qu'importent à la nature toutes les modifications qui s'accomplissent dans son sein, puisqu'en somme elle est toujours assurée de retrouver son compte de matière et son total de force? C'est l'équivalence qui est la loi du monde...

— Parlez pour vos minéraux! s'écria la femme, indignée; vous ne me ferez jamais croire qu'il soit indifférent d'être bien ou mal marié, et de se sentir tourmenté dans ses affections et de subir des catastrophes.

— Bah! fit Cornélius, cela dérange nos habitudes, mais il faut se prêter de bonne grâce à tous les événements de la vie. Ils ne peuvent être que conformes aux lois qui régissent l'univers, et les malheurs eux-mêmes sont intéressants à observer comme phénomènes.

— Allons déjeuner, mon ami; je vous assure que vous avez besoin de changer le cours de vos idées.

GASTON BERGERET.

ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

La Peur

SES MANIFESTATIONS, SES LOIS ET SES CAUSES (1).

A l'occasion du livre de M. Mosso, et comme complément indispensable à ses analyses, il y aurait un travail intéressant à faire, qui consisterait à classer dans l'ordre le plus naturel les causes de la peur. On nous en a donné les symptômes ; on en a tracé la pathologie exacte ; nous regrettons que, malgré le titre de l'ouvrage, qui est mixte, on n'ait pas accordé le même développement à la partie morale ou psychologique du sujet. Sans prétendre à combler cette grave lacune, nous pouvons au moins esquisser le programme que l'auteur aurait dû suivre, à notre gré, pour satisfaire les légitimes curiosités qu'il excite et auxquelles il se dérobe par une sorte de scrupule exagéré de savant, comme si la science de l'homme, même positive, pouvait se passer de la psychologie.

I.

Quelles sont les causes d'ordres divers qui se révèlent avec le plus de netteté sous cette surface agitée et convulsive des mouvements de l'organisme par lesquels se traduit la sensation de la peur?

Je rangerais dans une première catégorie toutes les espèces de frayeurs impulsives, non raisonnées, inconscientes même, qui nous sont communes avec les animaux et qui tiennent à des impressions en quelque sorte innées, à des prédispositions du système nerveux, à des influences d'hérédité ou de tempérament.

Nous voyons chez les animaux des exemples bien singuliers de ces sortes de terreur, pour ainsi dire, héréditaire. Darwin nous parle d'un jeune chien qui hurlait quand on lui montrait le lambeau desséché d'une peau de loup ; et pourtant ce jeune animal n'avait jamais vu de loup. Les oiseaux, familiers d'abord pour les voyageurs dans les îles non habitées, deviennent très craintifs dès la seconde génération, après que l'homme est entré dans leur pacifique domaine et l'a troublé. Ils transmettent cette sensation sous forme d'instinct aux nouvelles générations ; l'habitude de la peur s'établit chez eux par une sorte de contagion irrésistible. M. Charles Richet assure même que la peur chez l'animal se gradue suivant le péril et se conforme aux moyens d'attaque de ses ennemis ; il va jusqu'à prétendre que le gibier se rend compte expérimentalement de la portée des armes modernes ; les vieux chasseurs, paraît-il, se souviennent du temps où, les armes ayant une portée moindre, les perdreaux étaient moins farouches, tandis que maintenant, sauf le cas de surprise, ils se lèvent à des distances plus grandes qu'autrefois, à trente ou quarante mètres du chasseur, ce qui est à peu près la portée du fusil de chasse d'aujourd'hui. Nous laissons au savant naturaliste la responsabilité de ce fait curieux de stratégie comparée qui établit de nouveaux rapports entre le chasseur et le gibier.

Chez l'homme aussi, les prédispositions à la peur se transmettent : c'est ou bien une sorte d'instinct, ou bien des séries d'actes réflexes, ou des leçons de choses, des leçons expérimentales qui s'inscrivent sur l'appareil enregistreur du système nerveux et qui se perpétuent dans certaines familles. Mais c'est seulement d'après les résultats qu'on peut établir cette sorte d'hérédité mystérieuse. M. Mosso remarque qu'il est impossible de saisir l'instant précis où la force occulte qui renferme en puissance toute une existence passe dans les éléments matériels qui constituent le germe. Il y a une période assez longue pendant laquelle tous les caractères et toutes les propriétés spéciales des divers tissus sont à l'état latent dans une parcelle de *protoplasma*. Le microscope ne révèle pas de différences entre les cellules des tissus primitifs. C'est cependant de cet amas indistinct de cellules que se formera un être qui représentera en petit toute l'histoire du genre humain, depuis nos aïeux inconnus qui périrent nus dans les forêts en luttant contre les animaux féroces, jusqu'à notre père et à notre mère qui nous ont transmis leurs vertus, leur tendresse, leur courage ou leurs inquiétudes maladives. Il est très difficile, dans les cas ordinaires, de suivre ces influences à travers la confusion des familles qui se mêlent et se croisent, dans des milieux perpétuellement traversés par des actions et des réactions contraires. C'est dans les petits villages que l'on peut le mieux observer les manières d'être de toute une série de générations et qu'on entend des phrases significatives comme celles-ci : « Son père était déjà comme cela. Le grand-père même était un vaurien. La bienfaisance est héréditaire dans cette maison. » Ou bien encore : « Tous ces gens-ci, de père en fils, sont courageux ; tous ces autres sont des poltrons. » Ici les observations sont faites de plus près et plus facilement suivies dans un milieu moins troublé que celui des villes.

Aux influences de l'hérédité viennent se joindre celles du tempérament, qui agissent d'une manière très sensible sur les dispositions au courage ou à la peur. Il y a là un coefficient dont il serait puéril de nier ou de diminuer la valeur. La succession des causes et des effets forme un cercle vicieux dont il est difficile à l'homme de sortir et contre lequel se brise souvent l'effort de sa volonté. « La faiblesse engendre la peur, qui, à son tour, engendre la faiblesse. C'est là un cercle fatal dans les fonctions de l'organisme, »

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

Voici une autre expression de la même loi : « L'excitabilité du système nerveux prédispose l'individu à la peur, qui réagit à son tour sur l'excitabilité et l'augmente indéfiniment. » Ces deux lois sont vraies; elles expliquent beaucoup de phénomènes qui passent d'ordinaire inaperçus. Presque personne n'est entièrement à l'abri de ces causes obscures qui produisent des effets si singuliers. Que de fois, à certaines heures, en certains lieux, sans aucune raison apparente, nous sommes assaillis par de vagues terreurs, par des épouvantes sans cause, comme si nous sentions passer près de nous un péril inconnu, que nous ne pourrions d'ailleurs définir par aucune forme ou par aucun nom précis! C'est à cet ordre de phénomènes que se rapportent ces accès de sensibilité étrange qui se déclarent souvent chez les femmes, ces envies de pleurer sans motif qui se trahissent chez quelques enfants nerveux. Tout cela émerge d'un fond obscur qui est en chacun de nous, non pas seulement des perceptions infiniment petites dont parle Leibniz et dont nous ressentons les effets sans en pouvoir saisir nettement les causes, mais aussi d'impressions maladives, déposées au plus profond de notre tissu nerveux par l'hérédité, ou encore des dispositions particulières d'un tempérament inquiet, soit parce qu'il se sent faible contre le péril général de la vie, soit parce qu'il est surexcité par quelque disposition physique, telle que l'anémie, qui le livre à la folie des nerfs, conséquence infaillible de la rareté ou de la pauvreté du sang. *Sanguis nervorum temperator*, n'est-ce pas la grande règle de l'hygiène et la condition requise de la santé physique et morale en même temps? Dans de telles circonstances organiques, on conçoit que l'homme devienne la proie assurée d'appréhensions indéfinissables. Un incident le met en émoi; un rien s'exagère pour lui et se dilate à l'infini; toutes les proportions des choses changent à ses yeux. La secousse vient du fond de l'organisme; mais l'imagination s'en empare, l'amplifie, augmente, exalte cette terreur, d'abord presque physique; c'est une maladie, c'est du moins une infirmité, passagère chez quelques-uns, durable et permanente chez d'autres.

Il conviendrait de marquer ici la place de l'imagination dans les phénomènes de la peur. Elle joue son rôle même chez l'animal. On sait, au moins dans les espèces supérieures, combien l'animal est soumis à l'empire des images qui traversent son cerveau. Le cheval nerveux s'efface et s'ébroue devant l'ombre d'un péril qui n'existe pas en réalité. Le chien rêve; il aboie pendant son sommeil, il geint ou s'irrite devant des obstacles imaginaires; il a ses visions intérieures qui l'agitent ou le terrifient. Mais l'imagination de l'animal est bien limitée au prix de celle de l'homme. La force et l'étendue de l'intelligence augmentent dans de notables proportions la vivacité de représentation de l'événement redouté et, avec cette vivacité d'images, la capacité de la peur.

Le vertige rentre dans cet ordre de phénomènes. Il procède évidemment d'une réaction de l'imagination sur les centres nerveux; il est déterminé par la vue d'une grande profondeur qui vous fascine et vous attire. M. Ch. Richet a étudié avec soin l'origine et le développement de cette peur, spéciale à l'homme. Qu'un individu non habitué à de pareilles excursions essaye de traverser un échafaudage, à quarante ou cinquante mètres au-dessus du sol, sur une planche étroite, oscillante, sans qu'il y ait de garde-fou pour s'y appuyer, et il aura presque certainement le vertige : les yeux se troublent, les jambes fléchissent; une sueur froide couvre le corps, une angoisse vous retient attaché; tout effort de volonté devient impossible : il n'y a pas moyen d'avancer. La preuve que c'est là une peur tout imaginaire, c'est qu'il faut bien peu de chose pour la faire disparaître : une petite balustrade en ficelle suffira. On n'aura même pas besoin de la tenir; c'est un soutien psychique, ce n'est pas un soutien matériel. Une anomalie jusqu'ici inexplicable, c'est que, dans les ascensions aérostatiques, on ne ressente aucun vertige. C'est du moins ce qu'assure M. G. Tissandier, l'hôte familier des ballons. Du reste, on peut s'habituer à ce genre de peur nerveuse et la dominer. Les couvreurs montent sans émotion sur les toits, les pompiers parcourent, au sommet des édifices, des chemins impossibles; les guides des Alpes ou des Pyrénées, même les simples montagnards, sont devenus les maîtres de leur imagination et de leurs nerfs. L'*horreur de l'abîme* est vaincue par l'habitude, et l'on arrive assez vite à l'indifférence en face de ces mêmes périls qui, dans leur nouveauté, causaient un trouble extrême.

Dans ce domaine si étendu et si variable de l'imagination commence à se dessiner la ligne de partage entre les manifestations purement animales et les manifestations humaines de la peur. Combien en effet est rétrécie et limitée l'imagination où n'entre pas l'idée de la mort! Or on ne peut raisonnablement prétendre que l'animal puisse s'élever à cette idée. La peur de la mort est réservée à l'homme; elle n'existe même pas à l'état de vague conscience chez les animaux supérieurs; ils craignent l'apparence et la probabilité de la souffrance, ils ne peuvent craindre de mourir, car ils ne savent pas ce que c'est. C'est, en effet, une sorte de conception contraire à la nature et presque métaphysique que celle qui consiste à redouter la suspension de la vie, l'interruption brusque des fonctions, la destruction de l'être. La terreur instinctive qui ressemble à cette conception ou à ce sentiment chez certains animaux en diffère essentiellement. On est dupe de quelques apparences. L'épouvante que les animaux voués à la boucherie ressentent aux approches des bâtiments où ils doivent subir leur sort s'explique par les émanations du charnier, par la vue ou l'odeur du sang répandu, par les cris de douleur, par le spectacle des soubresauts et des convulsions des dernières

victimes ou par les appareils sinistres disposés alentour et qui leur font présager des périls inconnus. Pas un seul, bien évidemment, ne pense à la mort qui l'attend, parce qu'il ne peut la concevoir. Tout au plus ont-ils un vague instinct d'un péril suprême, qui dépasse tous les périls connus.

C'est même cette différence entre l'homme et l'animal que Darwin oublie, quand il essaye de montrer la gradation insensible et le passage des aptitudes de l'animal à celles de l'homme dans l'ordre des phénomènes moraux. Il cite certains traits extraordinaires chez des singes ou des chiens, ou même chez des animaux inférieurs, d'où il semblerait résulter qu'il y a encore à ce niveau une capacité de dévouement égale à celle qui éclate dans l'espèce humaine. En effet, il arrive que certains actes de la vie instinctive de l'animal ressemblent autant que possible à certains faits de la moralité humaine; on en infère qu'il y a entre eux complète identité. Huxley soutient qu'il n'y a pas de différence appréciable entre le dévouement d'un chien de Terre-Neuve se jetant à l'eau pour sauver un homme qui se noie et celui d'un marin qui fait exactement la même chose et qui pour cela est admiré. Si l'acte de l'homme est digne d'admiration, pourquoi pas, au même titre, l'acte de l'animal courageux à sa manière, héroïque même? — Cela est spécieux; on est tenté de dire : « Pourquoi pas, en effet? » On ne réfléchit pas assez aux différences; on ne remarque pas tout d'abord que deux actions peuvent être matériellement identiques sans l'être moralement; que, chez l'homme, il y a, dans l'acte matériellement similaire, lutte entre l'instinct égoïste et le devoir, tandis que, chez l'animal, le conflit n'existe qu'entre deux instincts, l'un tout égoïste, l'autre social, développé par l'éducation, par le dressage, par l'habitude héréditaire; et surtout qu'il y a chez l'homme, dans une vision rapide, mais nette, conscience du sacrifice et du vrai péril, tandis qu'il n'y a rien de semblable chez l'animal, étranger à la conception de la mort. L'homme mesure d'un coup d'œil le péril jusqu'à son terme extrême; en un instant il a comparé et s'est décidé. Au fond, il n'y a donc qu'une similitude extérieure entre le dévouement presque physiologique ou du moins instinctif du chien de Terre-Neuve et le dévouement de l'homme, acte vraiment moral, deux fois consacré par la claire conscience du péril et par l'idée de la mort.

Cette idée est un trait propre à la nature humaine, qui modifie profondément l'imagination; elle devient un facteur très important de la sensation de la peur, en même temps qu'un des obstacles les plus difficiles à surmonter dans l'éducation du courage. Pascal a saisi, avec quelle force! ce trait de notre nature; c'est un des éléments qui sont le fond immuable de ses *Pensées;* il y revient avec une sorte de perplexité. — Quoi que nous fassions, il faut mourir, et nous en avons horreur; la mort nous menace à chaque instant. Quelle peinture de la brièveté et de la fragilité de cette vie, toujours en péril et en proie! « Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter. » Voilà qui est tout à fait le propre de l'homme : c'est le spectre qui plane sur toute existence ayant conscience d'elle-même. Aussi, pour échapper à cette terreur obsédante, l'homme a-t-il inventé le divertissement; « n'ayant pas pu guérir la mort, il s'est avisé, pour se rendre heureux, de ne point y penser ». L'horreur est telle chez lui pour cette idée qu'il ne peut la regarder en face : « La mort est plus aisée à supporter sans y penser que la pensée de la mort sans péril. » L'imagination, terrifiée par cette sorte de vision, s'agite ou s'abat. M. Richet remarque très justement que souvent l'absence d'imagination est une cause de bravoure, et qu'une imagination trop vive peut donner les apparences du sentiment contraire. Le calme de quelques individus devant certains périls peut tenir à une grossièreté de nature, à un système nerveux moins excitable, à un mécanisme moins délicat, ou bien encore à une sorte d'inertie d'esprit dans la représentation mentale des événements possibles. Il ne faut pas confondre, dans l'estimation des courages, celui qui résulte d'un effort de discipline morale et d'une conquête sur l'instinct et celui qui n'est que l'expression élémentaire d'une infériorité physique ou intellectuelle. Le courage qui mérite ce nom est le courage intelligent, la maîtrise de soi-même; c'est le seul qui compte dans la vie et qui ait un prix réel.

On a dit que l'attente de la peur, c'est déjà la peur même. Les forces de l'esprit dirigées sur le péril prochain et convergentes sur ce point unique en multiplient les aspects, les formes changeantes, les atteintes inévitables, les conséquences sinistres. L'attention joue, dans ces phénomènes de la peur, le rôle d'une lentille appliquée à un objet infiniment petit, qui grossit démesurément sous ce regard artificiel. Observez-vous dans vos souvenirs ou dans les détails de votre vie présente. Si vous laissez votre imagination s'exciter sur des dangers imaginaires, ou dans l'obscurité, ou dans la solitude, ou dans des contrées désertes que vous traversez pour la première fois, vous vous sentirez envahi par une terreur vague d'abord, presque inconsciente, sans forme, qui grandit peu à peu, se développe et finit par devenir aussi pressante que la réalité même. Mais si quelque incident surgit tout à coup, un souci vif, une émotion réelle, une inquiétude pour la santé d'un ami ou d'un parent, toute cette fantasmagorie d'images disparaît; un enfant traversera, sans même y penser, ce coin de bois désert pour aller chercher du secours ou un médecin; la

peur de l'obscurité ou de la solitude s'est tout d'un coup évanouie; on ne comprend plus comment il a été possible de s'en émouvoir; l'imagination, tournée ailleurs, a tout changé sur la scène du monde environnant et sur la scène intérieure de l'esprit.

C'est la vivacité des représentations mentales qui crée d'avance, chez le malade, l'effroi des opérations qu'il doit subir. Et cela est loin d'être indifférent; les chirurgiens savent combien le succès dépend de l'apaisement ou de l'excitation de l'imagination. Lorsqu'il arrivait à Porta, célèbre chirurgien de l'université de Pavie, de voir un malade succomber pendant qu'il pratiquait une opération, il jetait dédaigneusement les instruments par terre et criait au cadavre, en manière de reproche : « Le lâche, il meurt de peur! » C'est en effet la peur qui amène de pareils résultats. Des malades de ce genre sont d'avance dans de très mauvaises conditions pour supporter la crise prévue : au mal réel dont ils souffrent ils ajoutent le mal de la peur; ils sont à moitié morts d'effroi avant que le fer ne les touche. Ils peuvent mourir tout à fait au milieu de l'opération, à la suite d'une violente secousse du système nerveux, par une cause morale aussi bien que par l'action traumatique. En pareil cas, la moelle allongée fonctionne déjà si faiblement que la simple chloroformisation suffit pour arrêter la respiration et le cœur.

Quelque chose de semblable se passe dans les exécutions. Il y a longtemps que Sénèque l'a dit: *Maxima pars supplicii, tempus antecedens;* la plus cruelle partie du supplice, c'est le temps qui le précède. Depuis l'heure où le supplice est certain, inévitable, bien qu'ajourné, on peut dire que la victime ne vit plus que d'une vie misérable, hallucinée par les images terrifiantes de l'appareil fatal, de la douleur suprême, de la foule meurtrièrement cruelle et dont les yeux sont avides de sang, de l'inconnu enfin qui suivra le dernier coup. Relisez *le Dernier jour d'un condamné,* où le poète, le visionnaire plutôt de l'échafaud, retrace en traits atrocement pathétiques, avec une vérité effrayante, les oscillations fiévreuses de cette conscience qui se révolte, se débat ou s'abîme d'avance sous le couteau. La pitié des hommes a voulu adoucir l'attente du dernier supplice, empêcher que cette attente, en durant, ne devienne un autre supplice, pire encore parce qu'il est plus long et qu'il coïncide avec la conscience. Le moment suprême reste un secret pour le condamné; avec le secret, l'incertitude de l'événement subsiste. Il y a la ressource du recours en cassation et, quand celui-ci est épuisé, du recours en grâce. Ce n'est qu'après que ces moyens dilatoires ont été successivement rejetés que les derniers voiles tombent et que le condamné se trouve en face de l'échafaud. Mais à ce moment-là il reste bien peu de temps avant l'expiation. Encore arrive-t-il souvent que la victime s'anéantit dans un état de prostration nerveuse, dans une sorte de torpeur comateuse; les aides du bourreau ne jettent plus qu'un homme à moitié mort, un cadavre vivant sur la planche d'où la tête va tomber; cette tête respire encore, mais, d'ordinaire, depuis quelques instants, elle a cessé de penser.

L'histoire des duels est féconde en observations de ce genre. Quelque discrédit que le duel ait subi par suite de l'abus qu'on en fait et aussi en raison d'un certain art d'escrime superficielle que presque tout le monde a facilement acquis, cependant il subsiste une part d'inconnu sur le résultat final. L'*alea* d'un coup maladroitement meurtrier à l'épée ou au pistolet peut déconcerter les prévisions indulgentes des témoins. D'ailleurs, à côté d'un grand nombre de duels qui ne sont souvent que les expédients d'un honneur plus ou moins équivoque, le moyen de liquider à peu de frais une mauvaise affaire, ou bien encore une exhibition de noms propres devant la galerie, une façon d'occuper de soi les badauds et de se faire, en certaines occasions, une réclame par le nom ou la situation de l'adversaire provoqué, en dehors de ces duels de parade ou de profit, il y en a, de temps à autre, de très sérieux et, par conséquent, de très dangereux. Cela suffit, avec la chance persistante d'un mauvais coup, pour que le duel soit une affaire grave et que la veillée des armes amène avec elle bien des préoccupations et, chez les plus braves, une sourde appréhension. Dans quelques imaginations facilement excitables, cet état moral devient maladif : la fièvre s'en mêle, les nerfs se détraquent. Brierre de Boismont nous en donne un singulier exemple dans l'histoire très authentique de ce jeune homme, brave en d'autres circonstances de sa vie, qui, provoqué en duel, se tua pendant la nuit, quelques heures avant d'aller sur le terrain. Tout est étrange et dramatique ici; rien n'est inexplicable pourtant. On peut reconstruire aisément l'état psychologique qui se termine, en ce cas, au suicide : c'est la force de l'imagination qui agit sur ce malheureux jeune homme pendant son insomnie et pousse au noir toutes les images et toutes les idées; c'est la vision obsédante d'une solution fatale : ajoutez-y la crainte de ne pas faire bonne figure sur le terrain, l'horreur de quelque effet ridicule, de quelque manœuvre involontaire, de quelque incorrection dans l'attitude. La seule pensée de ne pas être maître de soi, de ne pas se dominer jusqu'au bout, une agitation de sentiments contradictoires, enfin et surtout, au milieu de cette fièvre, l'angoisse de l'attente, cela suffit pour jeter un homme hors de lui. Une solution immédiate se présente, il s'y précipite; se défiant de lui pour le lendemain, sûr de lui pour le moment, il a hâte d'en donner d'avance la preuve, et quelle preuve! Un pistolet est à sa portée, il le saisit, il se tue; il affronte la mort plutôt que l'idée d'un péril incertain. Tout cela est absurde, mais raisonné. La peur prend parfois dans l'esprit la forme d'une dialectique étonnante; sans aucun raisonnement visible, elle

produit à l'improviste des effets qui sont tout le contraire de la lâcheté. Tous les officiers qui ont fait la guerre attestent que, dans les rencontres avec l'ennemi, il y a des moments extraordinaires où de jeunes troupes, inexpérimentées et très émues au feu, puisent tout d'un coup dans leur émotion même une sorte de témérité folle qui les précipite sur l'ennemi. C'est ce qu'un général fort spirituel appelait un jour « la panique en avant »; il paraît que cette panique-là n'est pas moins redoutable à l'ennemi que la *furia francese* et se confond souvent avec elle, dans ses effets, sinon dans ses causes.

II.

A mesure que l'intelligence croît, de nouvelles manifestations de la peur apparaissent. Le domaine intellectuel se mesure par l'étendue des acquisitions nouvelles de l'homme; il se mesure aussi, il faut bien le reconnaître, par le nombre de ses défaillances. Rien de plus naturel : plus on sent en soi de facultés, plus se multiplient nos relations avec le monde extérieur et avec nos semblables, et plus aussi, dans la même proportion, se développent l'attente de périls possibles, la conscience et la prévision des raisons de craindre. Par exemple, il existe pour l'homme civilisé toute sorte de considérations qui n'ont aucune valeur pour le sauvage: les lois, les bienséances, les préjugés même de la vie sociale, les conventions si utiles à observer qui constituent le savoir-vivre, la bonne éducation, tous ces égards réciproques qui rendent la vie possible dans un certain milieu et la protègent contre la brutalité primitive où elle confine sans cesse, où elle retomberait bien vite si elle s'abandonnait. De plus, à mesure que l'homme civilisé s'élève par son intelligence et sa moralité, en même temps se fait sentir plus clairement et plus profondément en lui l'empire de l'opinion, c'est-à-dire l'utilité et l'agrément de l'estime et de la sympathie des autres, l'impossibilité de s'en passer, la nécessité d'en augmenter sans cesse le précieux trésor, la crainte de le voir décroître autour de soi. Ce sont là, assurément, avec le sentiment de la dignité personnelle, les raisons de vivre sans lesquelles la vie est un supplice et dont rien ne dispense. Je distingue l'estime et la sympathie d'autrui du sentiment de la dignité personnelle. La dignité en est ou devrait en être toujours le principe et la mesure; l'opinion sociale ne devrait être que l'expression et le reflet de ce principe. Il arrive malheureusement que le principe et la conséquence extérieure ne coïncident pas toujours : malentendus ou divergences très regrettables, dont nous n'avons pas à poursuivre en ce moment l'analyse. Qu'il nous suffise de constater ce fait, que l'homme moderne et surtout celui qui par son intelligence s'élève aux premiers rangs dans la société civilisée sont astreints à beaucoup d'obligations spéciales, dont la moindre n'est pas d'obtenir la considération, de l'accroître, s'il est possible, et surtout d'éviter de la compromettre.

De là une catégorie toute spéciale aussi de périls, et des formes correspondantes de la peur. Il y a toute sorte de manières de déchoir dans l'opinion ou l'estime des autres ; chacune d'elles donne naissance à des phénomènes très différents en apparence, mais reliés, au fond, par une cause unique, appliquée dans des circonstances variées à l'infini. C'est la vaste catégorie de ce que l'on pourrait appeler, en ne tenant compte que de leur origine, les peurs intellectuelles et morales, bien qu'elles aient des effets physiques très déterminés. A-t-on réfléchi, par exemple, sur les raisons secrètes de la timidité, qui est une sorte de peur, très désagréable toujours et parfois très douloureuse? Sans doute il faut y faire la part de l'inexpérience, de la surprise que l'on ressent devant un monde nouveau ou dans des circonstances critiques d'où dépend l'avenir, et aussi d'un trouble nerveux, très vif chez certaines personnes, qui produit je ne sais quel vertige intérieur où chaque chose perd sa vraie forme et sa proportion. Mais bien souvent, et si nous nous en tenons aux causes morales, n'est-il pas vrai qu'il entre aussi, pour une grande part, dans la timidité un certain manque de naturel, la crainte de ne pas produire assez d'effet, le désir vague d'en produire plus qu'on ne se sent capable de le faire, une certaine tricherie de la vanité ou de l'amour-propre avec soi-même ou avec les autres? Combien de personnes, timides à l'excès, qui ne le seraient pas si elles se contentaient d'être simplement ce qu'elles sont, si elles ne visaient pas à paraître plus, ou mieux, ou autrement! De là tant de gaucheries, de maladresses, de contraintes secrètes pour forcer ou fixer l'attention des autres, pour enlever un suffrage qui ne vient pas de soi-même, justifiant ainsi la fameuse sentence :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Une peur spéciale, bien connue à la Sorbonne et ailleurs, est celle des examens. C'est encore là une sorte de timidité, mais avec des traits particuliers qui font d'elle une sorte d'infirmité, digne de pitié quand elle est sincère, et sans l'ombre de ridicule. C'est la maladie propre des jeunes gens qui se préparent soit à terminer leur vie de collège par la grâce du fameux baccalauréat, soit à entrer par la voie du concours dans des écoles ou des carrières spéciales. Le candidat jeune et facile aux émotions se trouve là en présence d'épreuves dont le résultat prend à ses yeux une importance extraordinaire, soit qu'il redoute la déconsidération qui serait la conséquence d'un refus, devant ses maîtres ou ses amis, soit le mécontentement de sa famille, soit même, en certain cas, l'irréparable catastrophe d'un échec, s'il est au bout de ses ressources ou au

terme de l'âge fixé pour le concours. Bien entendu, je ne parle pas ici de ces timidités artificielles et feintes qui ne sont que l'excuse préparée de l'ignorance, au service de jeunes gens très avisés, singulièrement dégourdis, et qu'indiquait suffisamment un examinateur en répondant aux recommandations trop pressantes d'un père de famille. — « Oui, monsieur, c'est convenu, votre fils est timide. En quoi l'est-il? En latin ou en grec? » — Mais, en dehors de ces petits artifices, il y a là, pour d'autres jeunes gens tout à fait dignes d'intérêt, une crise morale dont il faut tenir compte. Que de fois, dans ma longue carrière, il m'est arrivé de rencontrer de ces candidats bien doués, qui avaient donné la preuve ailleurs d'un vrai mérite et même de ce qui s'appelle le talent à cet âge, de les voir paralysés par l'angoisse spéciale de l'examen, diminués, atrophiés dans leurs facultés, balbutiant devant les questions les plus simples, perdant la tête comme un nageur aux abois, à qui il faut tendre la main! Eux aussi ressentaient, à leur manière et dans un cas spécial, l'*horreur de l'abîme;* il fallait les protéger contre eux-mêmes et les sauver malgré eux.

Nous pouvons rapprocher de cette espèce de frayeur celles du chanteur ou du comédien devant le public, qui est leur juge aussi. Là également on a affaire à ce que j'appelle l'imagination d'amour-propre, qui grandit hors de toute proportion les difficultés, désespère tout d'un coup du succès au moment de l'épreuve et paralyse les moyens de diction ou de chant. Un artiste distingué, M. Faure, dans son traité récent sur *la Voix et le Chant,* étudie ces effets bizarres dans la classe des artistes qu'il connaît le mieux. « Chez les uns, ces effets se traduisent par un manque de sûreté dans l'intonation, par une tendance sensible à chanter trop haut. Chez les autres, la respiration devient plus courte. Il y a tremblement des jambes et surtout des mains, contraction du larynx qui amène la strangulation et dont l'enrouement est la conséquence inévitable. Souvent aussi, il y a occlusion instantanée du larynx; le son s'arrête brusquement au milieu d'un mot; c'est ce qu'on appelle en termes de coulisses *la goutte de salive.*

L'expérience personnelle de M. Faure lui suggère deux remèdes: d'abord la pratique du public et, autant que possible, d'un public varié. Il faut que le chanteur soumis à cette infirmité recherche toutes les occasions de se faire entendre, et devant des publics différents. On peut être acclimaté à Bordeaux et retomber sous l'impression de la peur à Paris. Le second remède consiste à connaître parfaitement son métier, à être sûr de soi avant d'aborder la scène, à se mettre d'abord en pleine possession de la partie mécanique de l'instrument vocal, afin d'être à même, en cas de péril, de chanter avec ses procédés, de se garantir contre l'échec par la sûreté de sa méthode, ce qui rassure l'artiste et lui permet d'attendre que le trouble intérieur se dissipe. Tous ces excellents conseils ne suffisent pas toujours à exorciser le démon de la peur; parfois il devient le maître, le tyran du logis, et la vie de l'artiste est empoisonnée. « Tant que la peur n'influe pas d'une manière trop sensible sur la voix du chanteur, le mal n'est pas grand; mais si elle se prolonge et devient un obstacle insurmontable au développement de ses facultés, le mieux est de renoncer à une carrière qui, dans des conditions aussi défavorables, ne peut être qu'une source de déceptions et de chagrins. »

J'ai connu des interprètes du grand art, grands artistes eux-mêmes sur un instrument que leur *maestria* transformait, auquel ils donnaient une voix, une âme; je les ai vus à certains jours, eux, les favoris de l'admiration publique, mais nerveux à l'excès, je les ai vus pris d'une sorte de vertige subit, s'arrêter brusquement ou sauter par-dessus un obstacle imaginaire qu'ils s'étaient désigné à eux-mêmes comme infranchissable, bien qu'ils l'eussent franchi mille fois, dans leurs beaux jours, avec une facilité et un brio sans égal. Mais ce jour-là, au moment de s'abandonner à leur art, de se livrer à leur inspiration familière, une pensée clandestine s'était glissée comme un nuage sur la clarté de cette inspiration. Ils s'étaient dit : « C'est là que ma mémoire trébuchera, au passage que je possède le mieux »; et ils s'étaient tenu parole, malgré eux, à leur grand désespoir. Ils avaient eu peur d'avoir peur. L'effet est infaillible; la peur a une logique désespérante, elle répond implacablement à qui l'appelle, et c'est l'invoquer que d'y penser.

M. Sarcey, qui a fait sur lui-même, comme conférencier, des observations curieuses, retrace en une peinture très personnelle et vivante ce genre de torture. Le morceau mérite d'être cité pour son exactitude pittoresque : « J'ai mis quinze ans, nous dit-il, avant de parvenir à dompter un mouvement incoercible du genou, qui tremblait sous moi avant que j'entrasse en scène pour une conférence, et qui persistait souvent plus de dix minutes après qu'elle était commencée. Au moment de prendre la parole, la bouche se desséchait instantanément; impossible de trouver une goutte de salive, et il me semblait que je n'arriverais jamais à soulever ma langue, qui pesait d'un poids énorme dans ma bouche aride. Il fallait bien parler néanmoins, et, par un phénomène que je ne comprenais point, j'entendais ma voix monter dans la tête, devenir flûtée et grêle, comme si c'était la voix d'un autre qui passât par ma gorge. Elle m'étonnait et me désespérait tout ensemble. Je parlais comme dans un rêve ou comme s'il y eût eu dans mon gosier une mécanique indépendante de ma volonté. C'était une horrible torture, dont je tâchais de dérober le secret sous un visage souriant. Mais mon œil vague et ma figure pâle révélaient la souffrance intérieure. Ah! il y avait là un quart d'heure effroyablement cruel! Peu à peu j'oubliais le public et me remettais; mais que de fois ne m'est-il pas arrivé de sentir que *ça n'allait pas,* d'être de plus en plus dé-

concerté par cette peur qui, ne s'abattant point, ne faisait que croître, et de battre en retraite devant le public après quelques phrases éperdues (1) ! » Qui de nous, gens du métier, n'a passé par là? Qui de nous ne se reconnaîtra, à quelques traits au moins, dans cette histoire?

J'en connais plus d'un, parmi ceux que leur devoir ou leur carrière appelle à parler en public, qui devraient y être depuis longtemps habitués ou par l'éducation personnelle qu'ils se sont donnée à eux-mêmes ou par la bienveillance accoutumée de leur public, et qui n'ont jamais pu dominer complètement cette sensation, user la peur du début. Ils sont toujours émus à l'idée de paraître, avec leur pensée sans voile, devant un auditoire composé ou d'indifférents difficiles à intéresser, ou d'adversaires malaisés à convaincre, ou d'amis trop chaleureux dont on aura de la peine à justifier la sympathie préventive. Toutes ces craintes diverses aboutissent à une sorte de timidité chronique qui a sa grâce dans la jeunesse, mais qui n'est plus de mise à un certain âge et qu'il faut absolument dissimuler, si l'on ne réussit pas à la vaincre. Pour cela, selon le précepte excellent de M. Faure, valable aussi pour les professeurs ou les orateurs, il faut, avant tout, se rendre maître de la partie purement mécanique de son métier, s'assurer de la liberté de la parole pour les cas où certaines circonstances viendraient à troubler l'exercice normal de sa pensée. Mais cela n'est pas aisé. On est ici entre deux périls : ou bien, comme font d'habitude les débutants, on confie à sa mémoire le texte même de la leçon ou du discours à prononcer. Mais on court l'effroyable risque d'avoir une défaillance de mémoire, et tout est alors à la débandade, tout est perdu ; la faculté d'improviser ne peut intervenir tout d'un coup pour réparer les troubles de la mémoire, et le désastre est sans remède. Ou bien, sur une matière sérieusement étudiée (c'est toujours là le point essentiel) on se livre à une improvisation sincère ; mais il faut pour y réussir une collaboration active de toutes les facultés de l'esprit, un grand effort intérieur pour concentrer les idées, pour les attirer successivement, les produire au dehors dans leur ordre et chacune dans sa mesure. On est à la merci d'un événement extérieur, d'une interruption qui vous jette hors de votre programme, ou même d'un trouble de sang, d'un excès de fatigue, d'un de ces éblouissements que connaissent tous ceux qui ont parlé en public, et alors il faut une grande habitude pour rappeler en place les idées errantes, les ramasser de nouveau sous l'œil de l'esprit, rétablir l'ordre de son discours, l'achever enfin tel qu'on l'avait d'abord conçu. Voilà quelques-uns des périls les plus ordinaires que court l'orateur ; ajoutez-y la difficulté épineuse de certaines questions, la crainte très légitime qu'on a de ne pas trouver la forme adéquate à sa pensée, de rester au-dessous de soi-même, au-dessous de l'attente des autres, de sortir de ce grand effort, amoindri, diminué ; sans parler même des épisodes qui peuvent se produire, la violence des contradictions, les tempêtes de toute nature que l'on peut soulever sans y penser.

On comprend pourquoi il existe une peur spéciale, la peur oratoire. Les maîtres de la parole (M. Berryer m'en faisait un jour l'aveu) connaissent bien cette sensation et n'arrivent jamais à s'en débarrasser complètement. Les rhéteurs seuls s'en affranchissent très vite par la légèreté spécifique de leurs convictions et la banale facilité de la parole qui porte sans peine le poids de leurs idées vides. On comprend aussi, par les mêmes raisons, que plusieurs de ceux qui n'ont pas, dans la première témérité de la jeunesse, affronté le risque de la parole publique, n'osent guère le faire plus tard, ou que d'autres qui l'ont affronté l'ont trouvé si redoutable qu'après l'avoir vu de près, ils n'osent plus s'y exposer de nouveau. Il y a, dans l'histoire parlementaire de l'Angleterre un bien singulier exemple de la peur oratoire: c'est le *single speech Hamilton*, membre de la Chambre des communes de 1754 à 1796. A vingt-sept ans, cet Hamilton, à l'*unique discours*, étonna le parlement, les ministres et l'Angleterre par l'éloquence qu'il déploya un soir dans la discussion de l'Adresse. Horace Walpole, qui n'avait pas l'admiration facile, écrivait à un ami, après la séance : « Ce fut le tour d'un jeune M. Hamilton, qui parlait pour la première fois et qui, du premier coup, fut la perfection même. » Qu'arriva-t-il? Le jeune orateur eut peur de son succès même, tout le reste de sa vie, et ne recommença pas. Mais toujours membre de la Chambre des communes, toujours et sous tous les régimes chancelier de l'échiquier d'Irlande (un poste lucratif enlevé par son premier discours), il passa une longue vie parlementaire à écouter, à regarder autour de lui, à noter les coups; c'est de là qu'est sorti le livre étrange, recueil satirique d'observations piquantes, plaisantes, très fines et très aiguisées, qui fut son ouvrage unique, comme son premier discours avait été le dernier, cette *Logique parlementaire* que M. Joseph Reinach vient de traduire (1), une logique toute spéciale à l'usage des jeunes gens qui, plus orgueilleux, peut-être plus modestes que l'auteur, veulent se faire une carrière à la tribune et la poursuivre jusqu'au bout.

III.

Nous avons essayé d'indiquer les causes d'ordres divers d'où résulte la sensation de la peur, causes instinctives, intellectuelles et morales. Peut-on les ramener à quelques types définis et les expliquer par des

(1) *La France*, 19 juin 1886.

(1) Voy. sur cet Hamilton la *Revue* du 26 juin dernier.

raisons d'une certaine généralité? La tentative ne me semble pas impossible; elle se compléterait naturellement par l'indication des remèdes qui peuvent être le plus utilement pratiqués. Les causes du mal, une fois connues, révèlent d'une manière assez sûre les moyens de la guérir.

Le principe auquel se ramènent les différentes formes de la peur et qui les contient toutes en germe est l'instinct de la conservation, et d'abord l'instinct de la vie physique, qui trouve son expression très naturelle, réaliste même, dans le vers de La Fontaine :

> Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

ou encore dans ceux-ci :

> Mécénas fut un galant homme;
> Il a dit quelque part : « Qu'on me rende impotent,
> Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
> Je vive, c'est assez; je suis plus que content.

Je soupçonne Mécène de s'être un peu moqué de son public quand il a dit cela. Mais tel est bien, en effet, l'amour de la vie sous sa forme la plus naïve : c'est la peur de mourir. Sosie, dans *Amphitryon*, exprime avec la même naïveté la peur de souffrir. Et pourquoi sa poltronnerie est-elle si comique? C'est qu'elle s'étale en face du public, qui a l'habitude de cacher de tels sentiments, sinon de les vaincre, et qui rit de bon cœur de voir ses propres défaillances montrées à nu dans un autre. Aussi comme éclate la joie de ces *belles âmes*, quand Sosie reproche à Mercure de profiter de ce qu'il est poltron!

> Tu triomphes de l'avantage
> Que te donne sur moi mon manque de courage,
> Et ce n'est pas en user bien.
> C'est pure fanfaronnerie
> De vouloir profiter de la poltronnerie
> De ceux qu'attaque notre bras.
> Battre un homme à coup sûr n'est pas d'une belle âme,
> Et le cœur est digne de blâme
> Contre les gens qui n'en ont pas.

Au plus bas degré, la peur est tout simplement la réaction vive de l'instinct de la vie physique. Au plus haut degré, dans l'homme, c'est la crainte de souffrir quelque atteinte dans l'opinion des autres. Il s'agit encore de la conservation de l'être, mais de l'être social, qui tend à se maintenir dans son intégrité contre une foule de périls que l'amour-propre exagère, que l'imagination amplifie et dont le contre-coup est un trouble plus ou moins profond dans tout l'organisme.

La cause de la peur est donc toujours le sentiment instinctif ou raisonné de la conservation. Les circonstances qui la suscitent semblent être, en premier lieu, la surprise : dans l'ordre physique, par exemple, la forme extraordinaire d'un animal, d'un cataclysme, la nouveauté et l'imprévu d'un accident; dans l'ordre moral, l'énormité d'un effort insolite exigé de nous, la défiance accablante de soi devant quelque obstacle inattendu, réel ou imaginaire, la crainte, suscitée tout coup, d'une défaillance ou d'une humiliation devant le public. En second lieu, l'indétermination du péril est une circonstance aggravante de la peur. Cherchez au fond de toutes les émotions profondes de ce genre, vous verrez quelle part il faut faire à cet élément, vous trouverez quelque chose de vague, d'indéfini, d'obscur, qui égare notre imagination, se joue d'elle en mille façons, la trompe sur les vraies proportions des choses.

Le remède à la peur est par cela même indiqué. Un danger s'offre à nous, inévitable, prochain. Pour ne pas vous laisser déconcerter par lui, examinez-le sous toutes ses faces; tâchez de préciser les causes de votre effroi, de vous en rendre compte. En un clin d'œil cette opération peut se faire : l'esprit est rapide quand il le faut. Essayez de réduire le péril à sa dernière expression; pesez-le comme dans une balance. Sa principale force contre nous est la part d'inconnu qu'il contient et qui affole l'imagination. Tant que cet inconnu subsiste, il ôte à l'homme le pouvoir de raisonner avec l'obstacle et de mesurer ses forces : nous ne pouvons combattre à coup sûr que quand nous savons au juste ce que nous devons combattre. Préciser l'indéterminé, c'est la meilleure hygiène pour l'homme comme pour l'enfant. Pour l'enfant, quand il est nerveux, assailli de puériles terreurs, l'infaillible moyen est de l'habituer à braver le péril en le lui faisant mesurer de près, en lui faisant comprendre les chances qu'il a, même si le péril est réel, d'y échapper par une résolution calme, en obtenant de lui la domination sur son imagination et ses nerfs, le sang-froid et la possession de soi-même. Pour l'homme fait, en présence de graves périls qui l'assiègent, la tactique est la même; un péril mesuré est à moitié vaincu.

Mais le remède par excellence est dans l'éducation morale, plus forte et plus sûre que toutes les précautions et que tous les expédients intellectuels. Cette éducation transforme l'homme naturel et crée un homme nouveau par le sentiment de la dignité. Le signe du règne humain est, en effet, de passer de l'état de nature, où s'arrête l'animal et que ne franchit guère l'humanité élémentaire, à l'état de dignité raisonnable. Sans doute il y a aussi un courage physique auquel participent les plus fiers des animaux et les plus simples des hommes, qui consiste « dans une sorte d'ivresse de se battre, cette ivresse non raisonnée qui vient du sang vigoureux » et qui éclate par mille traits dans les batailles. Mais c'est ici du courage moral que je veux parler, de celui qui ne se manifeste pas seulement dans l'entraînement de la lutte, mais dans la vie de chaque jour. On peut noter deux degrés dans cette éducation morale de l'homme. Partons de cet état élémentaire où c'est l'instinct de la conservation physique qui domine, l'amour de la vie, l'horreur de la mort, la

crainte de la douleur, la crainte du danger, la peur enfin sous toutes ses formes. Une première modification se produit. L'amour-propre, le respect humain, l'intérêt bien entendu transforment cet état primitif; la réflexion vient, qui tend à dissimuler ces naïves terreurs: l'homme comprend vite que c'est se livrer soi-même aux entreprises des autres que d'avouer sa lâcheté. Mais voici que peu à peu se révèle une modification plus haute, par le sentiment du respect de soi-même, qui, dès qu'il est entré dans la conscience humaine, développe des passions antagonistes en face de l'instinct de la conservation, suscite une force morale capable, en certains cas, de risquer la vie et même de la sacrifier. C'est l'apparition du vrai courage, qui inspire l'horreur du mensonge et de la ruse, l'horreur de tout ce qui est vil, bas ou artificieux, du laid sous toutes ses formes. Tout cela s'exprime d'un mot, l'honneur, le vrai gardien de notre dignité, l'honneur que célébrait en termes magnifiques autant que justes notre poète philosophe Alfred de Vigny, quand il disait: « C'est le respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente. L'honneur, c'est la pudeur virile. » Voilà l'antidote souverain ; faites-le entrer profondément dans l'âme de l'enfant, vous en aurez banni non pas assurément les tentations et les surprises de la peur, mais du moins l'empire tyrannique qu'elle pourrait prendre sur lui et les défaillances irrémédiables dont elle serait la cause. Vous aurez créé un homme sûr de lui dans les grandes circonstances de la vie; vous l'aurez affranchi d'avance des sensations puériles et serviles, des passions avilissantes; vous aurez sauvé sa liberté.

E. Caro.

RENTRÉE DES COURS ET TRIBUNAUX

COUR D'APPEL DE PARIS

M. QUESNAY DE BEAUREPAIRE

(Avocat général).

Monsieur le premier président,
Messieurs,

Le décret de 1810 porte qu'à votre audience solennelle de rentrée un membre du parquet « prononcera un discours sur un sujet convenable à la circonstance ».

Ainsi le choix du sujet est libre ; mais alors, quand le discours sera-t-il « convenable à la circonstance »? S'il existe une règle à cet égard, elle est assurément fort ancienne, car la loi de 1810, loin d'innover, n'a fait que consacrer une tradition vieille de plusieurs siècles.

Mon embarras, je le confesse, a été grand. J'ai consulté la longue suite d'aînés qui m'ont précédé dans la carrière ; mais ces pages éloquentes d'autrefois ou d'hier ne m'ont livré le secret d'aucun principe, car l'histoire du Discours de rentrée ne contient guère que le tableau de ses variations.

Au début, ce fut l'âpre *mercuriale*, hérissée de pointes latines qui en aggravaient la rudesse.

Le temps marcha. L'assouplissement de la langue et des mœurs corrigea tout au moins les formes : la *remontrance*, encore hautaine, se teinta de courtoisie. D'Aguesseau, le premier — fils d'une autre école, — eut une conception différente, et sa harangue aux ailes éclatantes prit l'essor à la recherche d'un idéal.

Plus tard encore, l'ère des philosophes produisit une évolution nouvelle : les préceptes de conduite, les formules doctrinales parurent sous le vêtement de la dissertation.

Puis un grand silence... Et après la période de mort et d'enfantement, la parole fut à l'éclectisme aimable des modernes.

Les éléments d'inspiration avaient changé ; le culte ancien de l'être collectif avait fait place à l'individualisme ; chacun prenait le point de départ en soi. Mille idées, inconnues jusque-là, montaient, se heurtaient et cherchaient issue, comme les vagues d'une marée...

Aussi le Discours embrassa tout ; la variété des sujets parut inépuisable.

Mais tant de mains — et des mains si alertes — le parcoururent en tous sens, que le champ à la fin se trouva moissonné.

Alors sont arrivés les glaneurs. Leur mérite fut grand, car la récolte était désormais mince à faire. Aux épis clairsemés qu'ils pouvaient péniblement recueillir, beaucoup ont ajouté les fleurs d'alentour pour compléter leur gerbe. D'où l'éclosion de cent thèmes ingénieux, auxquels les parures du style ont assuré la beauté, à défaut même de la jeunesse.

J'ai appris par là que la liberté est complète.

Et aujourd'hui c'est mon tour. J'arrive le dernier pour butiner sur ce peu de chaume qui reste dans la plaine. Que faire, en mon impuissance? Je ne vois, pour moyen de salut, que la modestie et la franchise ; je vais tout simplement reproduire le discours d'un de mes devanciers et, pour préambule, avouer mon larcin. Plagiaire honnête, je nommerai l'auteur véritable et je conserverai jusqu'au titre de sa harangue. En 1770, l'avocat général Antoine Séguier prenait pour sujet de son discours de rentrée *l'Amour des lettres;* je vous parlerai donc, comme lui, de l'amour des lettres.

Comme lui? C'est trop dire. Non ; Antoine Séguier s'était proposé de démontrer, en théorie, les avantages

de la culture intellectuelle et l'influence de l'érudition sur le style comme sur l'éloquence. C'était dogmatiser, et il ne m'appartient pas de le suivre dans cette voie. Je n'ai, moi, messieurs, rien à vous apprendre. J'aime quelquefois à demander des conseils, je n'essaye jamais d'en donner. Aussi imprimerai-je à ma copie de Séguier un tour plus discret, en ne prenant de l'idée que ses incarnations ; et c'est tout au plus à une promenade dans la galerie des magistrats lettrés que je vous convie.

Ne craignez pas, par ailleurs, si étendu que soit le sujet, de vous y attarder outre mesure. Mon goût — probablement conforme au vôtre — me détourne d'aimer ce que Grimm appelait avec son esprit railleur « un discours long et plat comme l'épée de Charlemagne ». Je n'ai d'autre ambition que celle de vous présenter une esquisse ; et j'estime que je n'en aurai pas moins bien rempli ma tâche si j'ai pu vous montrer, sur la route ainsi parcourue, des magistrats dont la vie contient un exemple, une pensée et un enseignement.

Un enseignement. Ce dernier mot, messieurs, m'invite à formuler tout d'abord l'idée générale, que voici.

Le magistrat se doit avant tout et sans réserve à l'étude du droit et des affaires. Ceci est d'ordre absolu. Mais ensuite? Ensuite? D'autres obligations lui incombent encore. En effet, l'exercice de son ministère élevé exige la réunion de qualités multiples. N'est-il pas appelé sans cesse à s'affirmer par la plume et par la parole? La connaissance de l'homme et du monde ne lui est-elle pas nécessaire? S'il ne peut tout savoir, ne doit-il pas du moins se rendre apte à tout comprendre? Eh bien, il en résulte pour lui le besoin d'élargir sans relâche le cercle de ses études et le champ de son intelligence.

C'est ainsi que M. Dufaure recommandait aux jeunes magistrats de se créer certains travaux particuliers en dehors du labeur professionnel. Ce n'était là que la consécration d'une tradition constante, car de tout temps les magistrats ont développé leur instruction en dehors du Palais.

En fait, tout les y porte. La gravité de leurs fonctions, la régularité de leur vie développent chez eux tous l'amour du foyer et des délassements studieux. Nul mieux qu'eux ne sait se reposer utilement. Ils sont pénétrés de cette vérité que plus l'homme s'accroît, plus le magistrat grandit.

S'ensuit-il que le magistrat doive consacrer ses heures libres à tel exercice intellectuel plutôt qu'à tel autre? Nullement. Quelle que soit l'orientation de l'esprit, les conséquences n'en sont pas moins fécondes. Le travail, quel qu'il soit, après le travail de la fonction, sera toujours le grand remède contre la spécialité et la médiocrité, ces deux causes d'anémie morale dont tout le monde souffre..., hormis le malade.

La magistrature française — c'est une de ses gloires — a de tout temps manifesté des aspirations supérieures. Elle a toujours vu que l'instruction acquise sur les bancs du collège n'est qu'une préparation : aussi l'étude à l'âge d'homme est devenue son habitude, puis son plaisir. Ceux-ci se sont bornés aux fortes lectures ; ceux-là, plus curieux, ont développé leur goût dans l'art critique ; tels sont allés plus loin, vers la tentative créatrice : qu'importe? c'est toujours la gymnastique de l'esprit. Chacun a suivi ses inclinations propres. Le résultat est le même encore. Je fais autant de cas de Chauvelin, qui hors du Palais devient un théologien profond, que de d'Ormesson, qui passe ses nuits à creuser les moralistes, que du conseiller Montmort, savant géomètre à ses heures, ou du conseiller de Sacy, qui devient un maître orientaliste. Ils ont augmenté leur valeur ; tout est là.

Je confesse, en quittant l'idée générale, que mon estime n'est pas moins grande pour les plus nombreux, j'entends pour les magistrats qui ont donné la part libre de leur vie à l'amour des lettres. Constatons qu'une loi logique les y conduisait. Voués à l'art oratoire ou à l'audition des orateurs, appelés à buriner, dans leurs arrêts, les déductions claires et les formules saisissantes, vivant dans un milieu d'allusions et de citations, voués enfin par métier à la rhétorique, ils sont, par une pente naturelle, devenus des lettrés.

Et ceci date de loin ; j'en ai pour garant Voltaire, qui, à propos d'un président-poète du XVIIIe siècle, disait ceci :

« Celui dont je parle faisait ressouvenir la France de ces temps où les plus austères magistrats, consommés comme lui dans la science des lois, se délassaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. »

Cet hommage venant de Voltaire, un de nos juges les moins tendres, a quelque prix sans doute ; mais en était-il besoin? Nos aïeux ont fait leurs preuves, ils appartiennent à l'histoire. Chaque page de nos annales nous apprend que leur esprit était à la hauteur de leur conscience ; leur nom suffit pour que la cause soit jugée.

Souffrez maintenant que je pénètre dans la galerie pour vous en montrer quelques-uns.

Mais n'allons pas trop loin, vers ces extrémités où émergent dans la pénombre les figures indécises des Juvénal des Ursins et des Guy de Rochefort.

Restons dans la zone lumineuse du temps qu'on a justement appelé la Renaissance. Là, tout se détache en valeur, couleur et lignes ; le rayonnement d'une éclosion puissante éclaire les fronts ; les tressaillements de la vie semblent courir sous la toge : ce ne sont plus

des êtres légendaires, mais des hommes. Approchons-nous.

Nous voilà en l'année 1557. Jetez, comme moi, un regard sur le parlement de Bordeaux. Dans cette grande compagnie qui plus tard produira Montesquieu, j'aperçois deux conseillers assis côte à côte et devisant au fond d'une salle solitaire. Ils ont tous deux la tête inclinée du penseur, la même gravité sereine; tous deux aussi, les grâces de la jeunesse. Une tendre affection les unit; on les compare aux types antiques de l'amitié.

L'un d'eux a cette beauté pâle des êtres marqués par la mort. Sur ces traits fatigués que de grandeur déjà, et que de promesses! Son nom dit tout : La Boétie. Il est, à l'âge où débutent les autres, respecté comme un sage. C'est un savant jurisconsulte, la lumière du Parlement. A ses heures de loisir, c'est un savant et un poète. Ses idylles latines valent ses odes françaises. Il a traduit Aristote, Plutarque et Xénophon; il a traduit l'Arioste. Il n'a pas trente ans. Philosophe profond, le jeune magistrat a devancé son siècle en écrivant un des chefs-d'œuvre de la raison humaine, *la Servitude volontaire*.

Et le collègue souriant qui l'écoute, une main posée sur la sienne, ignorant encore pour longtemps le scepticisme, c'est Montaigne, celui-là même dont la plume tracera ces immortels *Essais* que le cardinal Duperron a qualifiés de « bréviaire des honnêtes gens ».

Ils peuvent, après les travaux de l'audience, embrasser ensemble les plus vastes horizons de la pensée : La Boétie juge tout des sommets; et, quant à Montaigne, ses maîtres ne l'ont-ils pas congédié à treize ans en avouant qu'ils n'avaient plus rien à lui apprendre?

Ils rendent la justice, ils s'aiment, ils travaillent... Qu'heureuse et grande est leur jeunesse! Mais bientôt la mort va se glisser entre eux. La Boétie veut rendre le dernier soupir dans les bras de son compagnon, que cette perte laissera inconsolable. Après le suprême adieu, Montaigne écrit ses pages les plus vibrantes pour envoyer au père désespéré le récit fidèle des journées dernières. Son amitié a encore un devoir à remplir : il compose la préface de chacune des œuvres de son ami; les poésies sont dédiées au chancelier L'Hospital. Puis Montaigne s'arrête, sans courage. Que faire en cet isolement? Il fuit Bordeaux, entreprend de lointains voyages; l'heure de la renommée a sonné; c'est à Paris qu'il dresse sa tente.

Y trouvera-t-il des amis? Son cœur désormais s'y refuse. Des compagnons, oui. Ses sympathies attirent le magistrat d'hier vers les membres du Parlement. Il y rencontre des lettrés comme lui. « Leur entretien, a-t-il écrit, était teint d'un jugement mûr et constant, mêlé de bonté, de franchise et de gaieté. »

Un commerce suivi s'engagea entre eux.

L'un de ces hommes distingués était l'avocat général Étienne Pasquier. Ses œuvres de jeunesse, poésies badines ou galantes; ses *Lettres*, ses *Recherches sur la France*, faisaient une part de sa réputation; ses succès d'audience constituaient l'autre. Il avait, comme avocat, présenté en faveur de l'Université contre la compagnie de Jésus un plaidoyer si parfait, que cette œuvre avait été traduite dans toutes les langues et qu'elle servit longtemps de modèle dans les diverses universités de l'Europe.

A côté de Pasquier se trouvaient les de Thou.

Le père, premier président du Parlement, n'avait rien de la philosophie de Montaigne. Aveuglé par les passions du temps, il n'admettait pas la liberté de conscience. Qui l'oserait aujourd'hui? Il refusa hautement d'enregistrer l'Édit de tolérance. Détail dramatique qui montre cette famille commençant par la persécution religieuse pour finir, moins d'un siècle après, sur l'échafaud politique.

L'auteur des *Essais* avait trop d'indulgence pour en vouloir au premier, qui d'ailleurs, hors de là, était un magistrat de haut caractère et un savant historien. C'est à celui-ci, en effet, que le deuxième de Thou, président à mortier, dut les matériaux et le plan de l'*Histoire de mon temps*, œuvre puissante qui devait, en sortant de la collaboration du père et du fils, illustrer le nom de la famille.

Le jeune président de Thou ne devait pas sa réputation qu'à l'histoire. Si ses *Mémoires* portent l'empreinte des mêmes graves qualités, ses vers français et ses vers italiens, très estimés de ses contemporains, ont laissé des traces séduisantes de la fécondité de son esprit.

L'ancien conseiller de Bordeaux se consola de son amitié brisée dans l'intimité de ces gloires du parlement de Paris.

La Boétie, Montaigne, Pasquier, les de Thou, voilà, messieurs, des aïeux de la première époque. On a le droit, je pense, d'évoquer de telles ombres quand on parle de l'amour des lettres à des magistrats.

Je manquerais à la fidélité du chroniqueur en me tenant, pour le classement de ces figures, à la division par siècle. Que de noms, en effet, prennent du relief dès le XVIe, dont l'éclat se soutiendra sans interruption jusqu'à la chute de l'ancien régime! Le rôle politique des parlements, la forte unité monarchique et l'esprit d'hérédité donnèrent un lustre durable à quelques grandes familles parlementaires dont presque tous les membres, par goût et par tradition, furent les protecteurs et les émules des écrivains de leur temps; représentants de la science au Palais, amoureux de l'art au dehors; types accomplis d'une société qui racheta ses vices par les délicatesses de l'esprit et souvent par la grandeur du génie. Tels furent les de Mesmes, les Talon; tels furent encore les d'Ormesson, les Lamoi-

gnon et les Séguier, qui, à eux seuls, remplissent trois siècles.

Au temps de Montaigne, je rencontre un premier Lamoignon qui se livre, le premier de tous peut-être, à l'étude du droit comparé, et que d'anciens mémoires nous montrent, en 1514, étudiant à l'université de Ferrare. Le savant magistrat écrit, à ses heures de repos, deux poèmes grecs et un poème latin sur les *Malheurs de la France*.

Son petit-fils devient premier président du parlement, et le roi lui dit ce jour-là : « Si j'avais pu en trouver un meilleur, je l'aurais nommé. » Sa collaboration aux Ordonnances, son livre des *Arrêtés* consacrent sa réputation juridique; en même temps il acquiert, par un volume de poésies très goûtées, le renom de lettré, s'entoure des beaux esprits du temps, aide aux débuts des plus pauvres et donne à Boileau l'idée et le plan du *Lutrin*, où celui-ci le fera figurer sous le nom d'Ariste. Fléchier a fait l'éloge de tant de qualités diverses dans son Oraison funèbre.

La génération suivante est représentée par François, avocat général, que sa plume et sa parole désignent pour l'Académie française. Il est nommé, il refuse. C'est l'ami de Bourdaloue, de Regnard, de Racine et de Boileau, qui lui dédie sa sixième épître, où l'affection a déposé ce vers baroque :

Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.

Le suivant, Guillaume de Lamoignon, premier président, puis chancelier, sacrifia également aux Muses et laissa un fils, Chrétien-François, président à mortier, qui partagea l'exil du Parlement et se fit connaître dans les lettres par de mordantes satires contre Maupeou. Chrétien de Lamoignon mourut garde des sceaux après avoir écrit, lui aussi, des poésies légères, péché de l'âge mûr.

Rappelons ici que les goûts littéraires des Lamoignon se manifestaient de père en fils d'une façon touchante : chaque membre de la famille écrivait la *Vie* de celui qui l'avait précédé; et ils eurent tous assez de vertus pour tracer ainsi de belles pages sans mensonges.

Un autre fils des Lamoignon qui se rencontre sous ma plume, c'est Malesherbes. Avant que l'échafaud n'eût pris ce dernier de leur lignée, la France lettrée en avait consacré la gloire. Malesherbes, magistrat comme tous les siens, était membre de l'Académie française. A la réception du prince de Beauvau, Duclos (qui lui-même le raconte) cita un trait de feu le premier président et ajouta : « Ce nom de Lamoignon, si cher aux lettres françaises. » — « Aussitôt, ajoute-t-il, toute la salle salua M. de Malesherbes, battit des mains pendant plusieurs minutes et à plusieurs reprises. »

La postérité a ratifié le jugement de 1771.

L'illustration de la famille Séguier est presque égale. Au milieu du XVIe siècle nous rencontrons Pierre, qui succéda à son père en qualité de président à mortier au parlement de Paris, et qui laisse un ouvrage de philosophie : *De la connaissance de Dieu et de soi-même*. (Pardonnez-moi de ne pas donner le titre en latin).

Son neveu le chancelier cultive les belles-lettres, écrit un *Voyage en Normandie*, organise l'Académie des inscriptions et l'Académie de peinture, donne à Richelieu le plan de l'Académie française, en fait partie lui-même et lui accorde l'hospitalité pendant trente années dans son hôtel.

Entre temps, le président Jérôme Séguier, son frère, écrit des poèmes religieux et fait en vers très classiques une *Henriade* avant Voltaire.

Je rappelle enfin le nom d'Antoine, dont Grimm a dit ceci : « L'Académie française vient de recevoir M. Séguier, avocat général au Parlement, pour remplir la place vacante par la mort de M. de Fontenelle. M. Séguier avait pour titre son nom. Il a la réputation d'un homme fort éloquent. »

Grimm se trompait de moitié : Séguier a beaucoup écrit contre l'*Encyclopédie* et pour la défense de l'Église gallicane, sans compter son travail d'imagination : *l'Amour de la gloire*.

Les Lefèvre d'Ormesson composent une autre dynastie. C'est d'abord le conseiller Olivier, qui, rapporteur dans le procès de Fouquet, montra tant d'humanité et d'indépendance. D'une plume vigoureuse il a tracé, dans ses *Mémoires*, une des meilleures histoires que nous possédions sur la Fronde.

Son petit-fils Louis-François, avocat général, puis premier président, auteur estimé, fut membre de l'Académie des inscriptions. C'est celui-là qui en 1788, lorsque le Parlement se fut prononcé malgré lui en faveur de la convocation des états généraux, s'écria en pleine assemblée : « Vous aurez les États, messieurs, puisque vous les voulez; mais vous et la France ne tarderez pas à vous en repentir. »

La Terreur fit tomber la tête de son fils, d'Ormesson de Noyseau, président à mortier et célèbre helléniste, fidèle continuateur des traditions de sa famille et membre aussi, lui, de l'Académie des inscriptions.

N'oublions pas les deux Bignon. Le premier, Jérôme, que ses contemporains surnommèrent le grand avocat général, bien qu'il eût un Lamoignon pour collègue, fut, au dire de Costar, « un des plus savants hommes en toutes choses »; jurisconsulte profond, il poussa loin l'amour des lettres. Sa correspondance avec Scaliger, de Thou, Grotius et autres prouve son esprit; ses travaux sur Grégoire de Tours démontrent son érudition. En énumérant ses ouvrages, on pourrait aller au moins jusqu'à sept.

Son petit-fils, le conseiller Jean-Paul, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, travailla aux collections des décisions, collabora au *Journal des savants* et, romancier à ses heures, écri-

vit *les Aventures d'Abdallah*. Jardinier passionné, il fut le protecteur de Tournefort, qui lui témoigna sa reconnaissance en nommant *Bignonia* une nouvelle plante.

Nous arrivons maintenant aux personnalités isolées du XVIIe siècle; le siège et le parquet y trouveront également des représentants distingués. C'est d'abord le président Rose, un des quarante de l'Académie, « un de ceux, dit d'Alembert, qui ont le plus de droits à son souvenir ». D'Olivet, au contraire, lui reprocha aigrement de n'avoir que des œuvres légères à son actif, ce qui ne permettait pas la rédaction d'une notice solennelle; mais ce que tous, amis et ennemis, lui reconnurent unanimement, c'est l'esprit charmant dont Rose ne cessa de faire preuve.

Un peu trop courtisan peut-être, ce dont son ami Racine le raillait souvent. Un jour, celui-ci était malade; Rose lui indiqua un remède de la part de Louis XIV, et l'auteur d'*Andromaque* s'en trouva bien. « Voyez-vous! fit le président, le roi est le plus grand médecin du monde après Dieu. » — « Il faut encore lui savoir gré, disait plus tard Racine, d'avoir mis Dieu avant le roi. »

S'il remplaça Courart à l'Académie, il n'en imita jamais le silence; et ses fines saillies, lancées à tous les vents, ont fait la joie de son époque, Molière, un jour, lui lisait son *Médecin malgré lui* et en était advenu à l'endroit où Sganarelle chante un couplet à sa bouteille. Rose l'interrompit pour lui reprocher d'avoir pillé ce passage dans un auteur latin. Molière de protester et de mettre son ami au défi de lui produire le prétendu original. Le président alors, qui était un des meilleurs latinistes du siècle, improvisa gravement dans la langue d'Horace une chanson qui était la traduction littérale des vers de Molière. Celui-ci demeura confondu et aurait fini sans doute par se prendre pour un voleur, si Rose n'eût avoué le lendemain sa supercherie.

« Ce président, dit de lui Saint-Simon, était un homme aux saillies incomparables. Beaucoup de lettres, une rare mémoire; hardi, poli, sentant extrêmement la vieille cour; mais il ne fallait pas lui marcher sur le pied. »

Tout le monde connaît sa réponse au duc de la Feuillade, qui lui avait imprudemment demandé la différence entre trois mots rimant en *bole* : « *Parabole*, c'est ce que vous n'entendez point; *faribole* est ce que vous dites, et *obole*, ce que vous valez. »

Mais je rends la parole à Saint-Simon :

« Il avait marié sa petite-fille au conseiller Portail. La jeune épouse était acariâtre, méprisante, fort difficile à brider. Portail s'en plaignit à Rose, qui n'en tint aucun compte. Après nouvelles noises, le mari revint à la charge plusieurs fois. Lassé de ses plaintes : — Vous avez raison, repartit enfin Rose, qui feignait une grande colère; ma fille est une impertinente et une coquine dont on ne peut venir à bout; aussi, si j'entends encore parler d'elle, c'est résolu : je la déshérite. »

Croyez que le gendre ne vint plus se plaindre.

Au demeurant, l'histoire du président Rose est une bonne page de l'esprit français.

L'Académie compta encore à la même époque le président Cousin, auteur d'une *Histoire de l'Église* et d'une *Histoire de Constantinople;* le substitut La Mothe Le Vayer, lancé dans le monde des lettres par Mlle de Gournay et que ses ouvrages historiques firent surnommer par Naudet, avec une louable exagération, « le Plutarque français ». La Mothe Le Vayer se livra non moins à la littérature d'imagination, traita de *la Vertu des païens*, de *l'Éloquence française*, et écrivit une heureuse fantaisie sur les caractères comparés du Français et de l'Espagnol.

Un détail, tout littéraire, qui est piquant : La Mothe Le Vayer ayant perdu son fils, Molière son ami lui envoya des strophes de condoléance dont il a fait ensuite usage en les plaçant, sans presque y changer un mot, dans la scène première du deuxième acte de *Psyché*.

Les strophes au magistrat commencent par ce vers :

Aux larmes, Le Vayer, laisse tes yeux ouverts ;

Et la tirade de la pièce a ce début :

Ah ! ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts.

C'est peut-être là l'unique reproche de parcimonie qu'on puisse adresser à Molière.

Ici un magistrat de province nous apparaît, que l'Académie française alla chercher en Bretagne : Hai du Châtelet, avocat général à Rennes. Ce fut à la fois un talent et un caractère. Fort aimé de Louis XIII, il reçut la commission d'établir le parlement de Pau ; il occupa plus tard un siège à Paris et osa toujours protester contre la politique sanglante de Richelieu. Les contemporains font de lui ce portrait : « Homme de bonne mine, esprit ardent, ayant toujours belles ripostes. » Sa plume vaillante a tracé bien des œuvres : *le Factum pour Montmorency; la Défense du roi et des ministres;* puis *l'Histoire de Du Guesclin;* des satires en vers; une pièce intitulée *l'Entretien des Champs-Élysées*.

Guy Patin rapporte de lui une belle réponse à Louis XIII. Ce magistrat de grande âme s'était fait récuser dans le procès de Marillac; lors du procès de Montmorency, il tenta hardiment d'arracher cette victime au cardinal. « Je pense, dit le roi embarrassé, que M. du Châtelet donnerait un de ses bras pour sauver M. de Montmorency. — Je voudrais, sire, répondit-il, les avoir perdus tous les deux, car ils sont inutiles

à votre service, et en avoir sauvé un qui vous a gagné et vous gagnerait encore des batailles. »

En 1644, l'Académie française reçut deux avocats généraux, Salomon et Bazin de Bezons, qui, s'ils n'eurent pas une grande réputation, méritèrent mieux, dans tous les cas, que le croquis malveillant tracé par Tallemant des Réaux. Je vais reproduire, pour l'un et pour l'autre, la caricature, puis le portrait : la caricature, à titre de curieux document de chronique ; le portrait, comme expression de la vérité.

« Bazin de Bezons, dit Tallemant, est gendre d'un Talon. Petit bout d'homme tout rond, joufflu comme un des quatre vents et aussi bouffi d'orgueil qu'il y en ait au monde. Avant d'être avocat général, il allait dans la société du faubourg Saint-Germain, où l'on joue la comédie. Pour se faire nommer, il a mis le siège devant la présidente de Pommereuil. »

Voici maintenant le document sérieux : Bezons, avocat général en 1639, fut un magistrat très apprécié au Palais; il acquit une grande notoriété par des discours parlementaires qui furent imprimés, et traduisit avec élégance un ouvrage allemand.

J'arrive ensuite à l'exécution satirique de l'avocat général académicien Salomon par le même Tallemant des Réaux :

« C'est, dit-il, M. Chaplain qui l'a fait recevoir. Il n'était pas mal fait, mais fat. Voulant se faire auteur, il donna à imprimer des vers latins et un méchant *Bénédicité* en vers français où il y avait, entre autres sottises, que les montagnes sont les mamelles de la Nature et que les fontaines courent d'argent potable. Il se trouva qu'il avait volé cette belle pièce à un moine de son pays, qui la réclama à cor et à cri comme précieux joyau. Il adressa aussi à M. de Grotius un ouvrage dont le milieu était très mauvais ; il avait emprunté le commencement et la fin à Balzac... »

En réalité, ses poésies étaient bien de lui et lui firent honneur ; et Salomon, en justifiant de ses qualités de lettré, établit sa réputation de magistrat par la publication d'ouvrages juridiques : un sur le droit romain, un autre sur *les Délits et les peines*. Le précurseur de Beccaria est au-dessus des injustices de Tallemant.

Le XVIIIe siècle, que j'aborde maintenant, eut — au point de vue qui m'occupe — une physionomie différente et plus complexe.

En premier lieu, les parlements, devenus corps d'opposition, soutinrent contre la cour et contre certaines influences religieuses des luttes qui développèrent un genre littéraire très puissant, connu sous les noms de factums, mémoires et comptes rendus. D'Aguesseau écrivit des pages dignes de Bossuet ; La Chalotais a laissé des modèles achevés du style simple et nerveux. Que j'en pourrais citer d'autres ! « Les calamités de l'État, écrivait alors Bachaumont, ont fait naître des écrits vigoureux, presque dignes des beaux jours des républiques d'Athènes et de Rome. On sent bien que nous voulons parler des belles remontrances de nos parlements... »

Ce fut une des passions du temps. L'émotion publique, comme il arrive toujours en ces matières, communiquait sa fièvre aux acteurs. Un jour, les tristes défaillances de d'Aguesseau inspiraient les chansons, et la chanson, l'éloquence vengeresse ; une autre fois, c'étaient le premier président Portail et le chef du parquet qui faisaient défection. Le lendemain, le Palais était couvert d'écriteaux portant cette phrase sanglante, que nous trouvons consignée dans le *Journal* de Barbier : « Palais à vendre. Les fondements et le dedans en sont bons ; il n'y a que le portail qui n'en vaut rien, et le parquet est en mauvais état. » Les indépendants protestaient aussitôt dans un langage magnifique. Ce fut un courant général qui eut pour effet, du côté littéraire (le seul qui m'intéresse ici), d'affirmer la haute valeur des magistrats.

L'esprit philosophique spécial à l'époque fut encore un de nos inspirateurs. Nous lui devons les chefs-d'œuvre de Montesquieu. Vous parlerai-je du président de Bordeaux, de *Grandeur et décadence des Romains*, de *l'Esprit des lois?* Non, il me faudrait tout un jour, et ce que je dirais, vous le savez. Je ne veux pas déflorer un si beau sujet par une page hâtive; je me borne à revendiquer pour vous cette gloire. Qu'il me soit permis seulement de vous montrer en quelques mots l'homme peint par lui-même dans ces pages intimes qu'il a intitulées *Mon portrait*. Il se défend, dans un endroit, du reproche d'athéisme qu'on lui avait adressé, au point de rejeter un instant son élection à l'Académie. « Je respecte la religion, déclare-t-il ; pour moi, la morale de l'Évangile est le plus beau présent qui ait été fait aux hommes. »

Plus loin, il se juge comme magistrat en ces termes : « Quant à mon métier de président, j'ai le cœur très droit ; je comprenais assez les questions en elles-mêmes; mais, pour la procédure, je n'y entendais rien. Je m'y suis pourtant appliqué ; mais ce qui m'en dégoûtait le plus, c'était de voir à des bêtes ce talent que je ne pouvais acquérir. »

Le voici maintenant s'appréciant comme auteur :

« L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie... J'ai la maladie de faire des livres, et d'en être honteux quand je les ai faits... On me dit que leur lecture peut être un plaisir: elle ne sera jamais un amusement... On ne compte pas assez avec la jalousie; en gagnant un peu de succès, j'ai perdu beaucoup d'amis: où est l'avantage ? »

Si au XVIIIe siècle les luttes parlementaires et les ten-

dances philosophiques exercèrent une puissante influence, il convient de tenir encore plus de compte de l'élégante légèreté de l'esprit et des mœurs, qui imprima aux productions littéraires, même chez vous, un tour pimpant, badin et railleur. Montesquieu lui-même n'y échappa pas: ses *Lettres persanes* sont empreintes de ce caractère; et il s'est livré tout entier à la mode en écrivant *le Temple de Gnide*, que Mme du Deffant appelait « l'Apocalypse de la galanterie ».

Le type achevé de l'aimable lettré d'alors, ce fut d'Argental, conseiller d'honneur au parlement de Paris. Très répandu dans tous les mondes, sacré homme de bonne compagnie par Saint-Simon lui-même, et homme d'esprit par Voltaire, dont il fut le flatteur familier; neveu et souvent convive de Mme de Tencin, l'amie du cardinal Dubois, il prisait le petit salon d'Adrienne Lecouvreur non moins que les bureaux d'esprit de l'*Encyclopédie:* convoqué ici et là pour juger en petit comité les pièces nouvelles, et tranchant de tout en homme compétent. C'est ainsi que Marmontel lui lut chez la Clairon sa tragédie de *Denys ;* d'Argental la trouva mauvaise. Aussi faut-il voir avec quelle fureur ce nouvel Oronte parle de son critique : « Ce d'Argental, écrit-il dans ses *Mémoires,* l'âme damnée de Voltaire, cet ennemi de tous les talents qui menacent de réussir!... »

Cette fureur comique ne diminue pas autrement celui qui en fut l'objet. Le conseiller d'Argental écrivit trois comédies que les contemporains trouvèrent aussi bonnes que *Denys;* et il laissa signer à Mme de Tencin, qui briguait un succès de femme-auteur, son roman *le Comte de Comminges,* dont les développements prouvaient sa réelle valeur littéraire.

Ces influences diverses du milieu, qui furent les véhicules de la pensée, ont agi simultanément chez beaucoup, à tel point qu'en étudiant la plupart des magistrats lettrés, on rencontre le mélange sans pouvoir en mesurer les éléments. Le président Dupaty, du parlement de Bordeaux, en est un exemple frappant. Ses écrits en faveur de La Chalotais, les pages qu'il répand contre la cour et contre Maupeou, renferment une vigueur dont les ministres constatèrent le talent en le faisant enfermer à Pierre-Encise. Le philosophe apparaît ensuite, dans les études sur L'Hospital et sur Beccaria. Le magistrat rédige un travail sur les lois criminelles; et enfin l'homme du temps des soupers se repose de ses *Lettres sur l'Italie* par des rimes légères qui font songer à *l'Art de plaire* et à *l'Art d'aimer.*

Voilà bien l'homme du XVIIIe siècle avec ses traits multiples.

Voltaire déclarait en faire beaucoup de cas; pourtant, si l'on en croit certains chroniqueurs, il l'a égratigné comme les autres. Oh! tout doucement, en faux bonhomme!... Lorsqu'on lui parlait du talent de l'avocat général, il s'empressait de répondre : « M. Dupaty est un bon écrivain », et, dès qu'il était question des ouvrages du Bordelais, l'autre aussi de dire : « Oui, c'est un bon magistrat. »

Que le Voltaire de convention, qu'on a tant déifié au XIXe siècle, ressemble peu à celui du XVIIIe!

J'ai déjà parlé plusieurs fois de Bordeaux à propos de magistrats lettrés; le nom d'une autre ville de province me vient tout naturellement aux lèvres: celui de Dijon. La cité bourguignonne fut, à cette époque, la rivale de Paris, un des foyers les plus intenses de l'activité intellectuelle. Le conseiller de la Monnoye préluda à ses gloires par le succès éclatant des *Noëls,* qui, de Dijon, vinrent inonder Paris. L'églogue de *Thyrsis* des *Odes au roi,* vingt poèmes divers ouvrirent en 1713 à ce magistrat de Bourgogne les portes de l'Académie française.

Bientôt l'Académie de Dijon fut fondée ; des salons littéraires s'y ouvrirent, dont un était présidé par Sophie Le Monier, que la passion de Mirabeau rendit fameuse. Des enfants de la province, tels que Sainte-Palaye et Buffon, contribuaient à l'éclat de ces réunions. Les familles du parlement y envoyaient à l'envi des causeurs, des savants, des poètes. J'ai retrouvé les noms de ces magistrats lettrés dans les ouvrages dus à la plume savante d'un de vos collègues; ils sont trop nombreux pour que je les énumère ici ; je ne puis m'arrêter qu'aux deux principales figures.

C'est d'abord le premier président de Brosses, ce travailleur qui restait jusqu'à sept heures au Palais et consacrait une partie de ses nuits à l'étude des lettres. Enjoué jusqu'à la hardiesse dans ses *Impressions de voyage en Italie,* philosophe dans ses *Dieux fétiches,* savant dans ses études de linguistique, il fut épris de Salluste comme Cousin de Mme de Sablé, et écrivit de beaux fragments d'histoire romaine. Le chancelier d'Aguesseau applaudissait à ses travaux littéraires. Pas d'intelligence plus complète que celle de ce président, qui fut même géographe; pas de physionomie plus attrayante. A ma connaissance, il ne faillit qu'une fois dans sa vie: ce fut lorsqu'il loua un de ses domaines à Voltaire. Le locataire, peu scrupuleux, abattit le gros bois; d'où un procès, dont ils ne virent la fin ni l'un ni l'autre. M. de Brosses paya cher son bail, car il lui en coûta, outre ses futaies, un fauteuil à l'Académie française. En effet, lorsqu'il posa sa candidature, en 1770, un ami commun, Legouz de Gerland, quasi magistrat et académicien, fit remarquer au vieillard de Ferney que sa querelle privée ne devait pas influer sur son vote. Voltaire en convint et promit à peu près sa voix ; mais, le jour de l'élection, il présenta secrètement à plusieurs collègues une lettre de démission qu'il devait remettre, assura-t-il, si M. de Brosses était nommé. C'en fut assez: le premier président mourut sans avoir été immortel.

Un de ses présidents à mortier avait été plus heureux: Bouhier, savant auteur du *Commentaire de la*

coutume de Bourgogne, prosateur de premier ordre dans ses *Études* sur Hérodote et La Boétie; poète accompli dans ses traductions de Pétrone et d'Ovide comme dans ses compositions plus légères. Bouhier possédait à fond la plupart des langues de l'Europe et l'hébreu. D'Alembert a dit de lui : « Il remuait tout. » A l'heure de l'agonie, cet incorrigible penseur étonnait sa famille par l'acuité de son regard. « Que fixez-vous ainsi ? » lui demanda-t-on. Il répondit paisiblement : « J'épie la mort. »

Voltaire épargna généreusement celui-là. Il lui succéda à l'Académie et, dans son discours de réception, ne parla que des Grecs et des Romains.

Bouhier mérite une critique : magistrat exemplaire et auteur d'in-folio juridiques, il a, en prenant la plume pour la dernière fois, tracé une ligne irrévérencieuse. Il rédigea ainsi son épitaphe : « Ci-gît un homme qui cultiva les douces muses et la triste Thémis. »

Thémis ne méritait pas cette épithète de sa part. Elle ne le mérite de personne.

Mais je quitte Dijon, car l'heure presse et Paris nous doit encore quelques profils.

Je rappellerai d'abord le nom du président Roland, qui débuta dans les lettres par un *Plan d'études* et se livra à son imagination pour composer un livre aimable dont voici le titre singulier : *Recherches sur les prérogatives des dames chez les Gaulois;* je citerai brièvement aussi le conseiller Voyer d'Argenson, descendant d'une grande famille de robe, collectionneur célèbre dont les livres ont formé la Bibliothèque de l'Arsenal; auteur fécond que ses romans, ses chansons et ses pièces de théâtre ont (avec son nom) conduit à l'Académie; et j'arriverai, pour clore cette période, à deux magistrats très connus dans la république des lettres.

A tout seigneur tout honneur : voici d'abord Le Franc de Pompignan, premier président de la Cour des Aydes de Montauban. N'imitons pas ceux qui le jugent sans le lire, sur la foi des sarcasmes dont il fut victime; pour ma part, j'en appelle du jugement de Voltaire.

Voyez d'abord le magistrat. Avocat général à Montauban, il devient célèbre dans le Midi par son éloquence, et son caractère inspire une telle estime que son élévation au poste de premier président est saluée par des fêtes publiques. Le parlement de Toulouse lui rend un hommage sans précédent en lui décernant le titre de conseiller d'honneur, à lui étranger au ressort. Le chancelier d'Aguesseau le considère comme une des lumières de la magistrature. Voilà l'histoire.

Maintenant voyez l'écrivain. Acclamé d'abord à la Comédie française pour sa tragédie de *Didon*, il est sacré poète par l'opinion publique; et, quand l'Académie française lui ouvre ses portes après le succès des odes, des hymnes et des traductions de Virgile, toutes les Académies de France et d'Italie l'ont attiré déjà dans leurs rangs. Renommée de bon aloi, sans une bassesse pour l'acquérir : voilà encore de l'histoire.

D'où vient donc le discrédit qui s'attache à son nom ? Il fit recevoir sa tragédie de *Zoraïde* en même temps que Voltaire présentait *Alzire*. Les deux pièces avaient trop d'analogie pour être jouées en même temps. Voltaire exigea que Pompignan fût sacrifié, mais ne lui pardonna jamais de s'être trouvé sur sa route. On en veut d'autant plus aux gens qu'on a tort. Ce fut dès lors une guerre implacable. Quand le président publia ses *Poèmes sacrés*, Voltaire en dit :

> Sacrés ils sont, car personne n'y touche!

Et il lança ce quatrain contre le poème de *Jérémie:*

> Savez-vous pourquoi Jérémie
> A tant pleuré durant sa vie?
> C'est qu'alors il prophétisait
> Que Pompignan le traduirait.

Après la réception du magistrat à l'Académie, il l'accabla de ses *Facéties parisiennes*, appela à la rescousse Morellet et autres *condottieri* de lettres ; chaque heure apporta sa piqûre.

Pompignan, écœuré, lança une charge à fond contre les encyclopédistes; puis, las de ces paradoxes auxquels son genre d'esprit et son caractère ne lui permettaient pas de répondre, il se retira à la campagne, se disant peut-être ce mot de Montesquieu : « J'aime mieux les paysans; du moins ils n'ont pas assez d'esprit pour raisonner de travers. »

Voici maintenant le président Hénault, du parlement de Paris. Magistrat de cour. N'en a pas moins lutté avec de Mesmes pour les droits du parlement exilé. Peu assidu au Palais, il a siégé dans l'affaire Damiens. Lié avec toutes les célébrités de son temps, favori de la reine Marie Leczinska, riche et hospitalier : son cuisinier fut un personnage. Hénault se montra savant historien dans sa *Chronologie*, eut en poésie les qualités d'un versificateur agréable et fit preuve de talent et d'ingéniosité comme auteur dramatique.

Voltaire fut son ami, à l'égratignure près. Il lui adressa une épître qui commençait de ce ton moitié figue et moitié raisin :

> Hénault, fameux par vos soupers...
> Et par votre *Chronologie*, etc.

Une autre fois il en disait :

> Les femmes l'ont pris fort souvent
> Pour un ignorant agréable :
> Les gens en ont pour un savant ;
> Et le Dieu joufflu de la table
> Pour un connaisseur fin gourmand.

Grimm l'a dépeint : « Homme charmant, mais super-

ficiel. » Suivant Bachaumont, « il n'a mérité ni la célébrité ni les critiques ». Mme Du Deffant en pense au contraire beaucoup de bien, mais fait ses réserves : « M. Hénault, dit-elle, joint à beaucoup d'esprit toute la grâce, la finesse imaginables... Sa vanité lui donne un extrême désir de plaire ; sa facilité lui concilie les caractères ; sa faiblesse rend l'attrait durable... Il plaît aux uns par ses qualités, à beaucoup d'autres par ses défauts. »

Très précoce, il remporta le prix d'éloquence un an après son entrée dans la magistrature ; très fécond, il écrivit, entre autres pièces et après deux tragédies, les paroles d'un opéra dont le duc de Nivernais fit la musique, et des comédies qu'on joua à la cour. Il eut pour actrice principale Mme de Luxembourg. Un plus grand honneur fut réservé au président-académicien : la reine de France collabora à l'une de ses pièces. Voici comment il raconte, d'un ton assez naïf d'ailleurs, l'épisode dans ses *Mémoires :*

« J'avais fait une petite comédie du *Réveil d'Épiménide.* Épiménide se réveille après avoir dormi trente ans; il retrouve sa maîtresse, qui est moins jeune de trente ans: aussi la prend-il pour sa mère. Enfin il la reconnaît et veut l'épouser. Elle s'y oppose par générosité, quoiqu'elle l'aime toujours. Sa situation parut assez touchante pour que la reine *m'ordonnât* de la rajeunir. J'eus recours au miracle : je fais venir Hébé, ce qui produit un divertissement pour terminer la pièce. »

Ce *miracle* d'obéissance fait du même coup l'éloge du courtisan et de l'écrivain ; mais il convient d'ajouter que le président Hénault n'a jamais modifié de la sorte ses arrêts, fût-ce pour plaire aux rois.

Je n'essayerai pas, messieurs, d'allonger cette promenade, déjà excessive, au milieu des magistrats qui furent membres de l'Académie sans avoir prouvé, soit comme orateurs, soit comme écrivains, leur amour des lettres. Ainsi du premier président de Mesmes, qui n'eut guère pour titres que d'être spirituel, populaire, beau-père du duc de Lorges ; ainsi encore de l'avocat général d'Aguesseau, dont on peut dire pour tout éloge qu'il était le petit-fils du grand chancelier. Je vois de même, dans la période qui suit 89, l'Académie (changée en 2e classe de l'Institut) compter dans son sein plusieurs grands magistrats que le premier empire emprunta à la Convention : Cambacérès, Merlin de Douai, Regnault de Saint-Jean-d'Angély ; et je trouve, en 1803, le 27e fauteuil occupé par Target, dont la biographie n'est pas à faire. Une belle figure de la fin du XVIIIe siècle, celle du premier président de Sèze, apparaît à l'Institut en 1816. Je me borne à nommer ces aînés, qui, comme M. Dupin plus tard, ne rentrent que par un côté dans mon cadre. Mais il en est deux autres, remontant à la même époque, qui m'appartiennent tout entiers ; et cette revue serait incomplète si je n'approchais mon flambeau de leur toile.

Vers 1775 naquit dans la Nièvre un homme qu'on blessa bien souvent en lui contestant sa particule, Marchangy. Sa carrière dans la magistrature fut brillante ; mais son esprit trop absolu et ses tendances de sectaire le rendirent toujours passionné. Avocat général à Paris, il porta la parole dans de grands procès politiques, notamment dans l'affaire des *Quatre sergents de la Rochelle ;* ses contemporains, trouvant avec raison qu'il manquait d'humanité, eurent l'injustice de nier son talent. Il devint avocat général à la Cour de cassation.

La littérature occupa une grande place dans sa vie. Ses romans et ses réquisitoires portent l'empreinte de la même ardeur fougueuse ; le président de Sèze a dit de lui, dans son *Éloge :* « Sa brillante imagination l'emportait souvent malgré lui. »

Il fit d'abord un grand poème sur *le Bonheur à la campagne.* Je ne vous en conseillerai pas la lecture ; mais les ouvrages en prose, qu'il composa plus tard, révèlent un vrai tempérament d'écrivain et une valeur incontestable. Son succès fut médiocre parce que son caractère amer lui nuisait ; on fit autour de lui la conspiration du silence. On le lit encore moins aujourd'hui, sans doute ; mais lit-on beaucoup davantage Chateaubriand, qui fut son modèle ? Le spiritualisme et le français pur ont fait leur temps ; nos hommes de progrès ont remplacé tout cela. Marchangy, auteur de dix-sept volumes dans lequel le roman historique domine, commit une faute de goût : il écrivit en prose poétique ; mais, étant donné le genre et en tenant compte des boursouflures propres à son temps, il eut un style dont la recherche et la cadence ne sont pas pour déplaire. Je ne puis résister au désir de vous en donner exactement l'idée en citant textuellement ici une phrase de *la Gaule poétique :*

« Le ciel confie la garde de Lutèce à une simple bergère, qui détourne avec sa houlette la grande armée d'Attila ; Clovis s'élève, et vingt rois disparaissent ; et l'Éternel, s'intéressant à nos drapeaux, se montre le Dieu des victoires comme au temps des Moïse et des Josué. »

J'arrive de là, sans transition, au style gai, simple et incisif d'un autre magistrat de la Cour de cassation, qui a écrit en première page ces aphorismes :

« Les animaux se repaissent ; l'homme mange ; l'homme d'esprit sait seul manger.

« La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur du genre humain que la découverte d'une étoile. »

Monument impérissable de l'esprit français, fantaisie souvent profonde, livre écrit suivant les meilleures traditions de la vieille langue, *la Physiologie du*

goût a justement rendu célèbre le conseiller Brillat-Savarin. Cette œuvre légère est un chef-d'œuvre. Chose singulière : si l'homme en avait de longue date préparé les matériaux, ce fut un vieillard de soixante-dix ans qui mit au point cette Bible de la gaieté épicurienne. La publication des *Méditations gastronomiques* fut le dernier acte d'une existence étrange et bien remplie. Brillat-Savarin fut sous l'ancien régime magistrat dans la Bresse, son pays natal; député à la Constituante, il se prononça contre l'institution du jury et contre l'abolition de la peine de mort. Forcé d'émigrer, il utilisa son immense savoir et ses talents divers pour vivre aux États-Unis, tantôt professeur de langues, tantôt violon dans un théâtre. Sa joyeuse humeur voyageait partout en croupe avec lui. Rentré en France, il fut un instant attaché à l'état-major d'une armée sur le Rhin, et reprit enfin sa place dans la magistrature. Très sceptique en fait de politique — il en avait tant vu! — il se montra, comme magistrat, au dire même de ses détracteurs, « d'une intégrité sévère ». Il écrivit quelques ouvrages sur l'archéologie, l'économie politique et le droit; sa *Physiologie* en a effacé jusqu'au souvenir. Parent et ami de Mme Récamier, il fut un des plus charmants causeurs du petit salon de l'Abbaye-au-Bois.

Son collègue Marchangy et lui moururent en même temps des suites d'un refroidissement qui les avait saisis à la messe commémorative du 21 janvier 1826. Brillat-Savarin n'aurait demandé qu'à s'y soustraire; mais le premier président avait ajouté pour lui de sa main, sur la lettre de convocation : « Monsieur le conseiller, j'espère qu'on vous verra à cette messe solennelle, d'autant plus que ce sera la première fois. »

Il mourut donc victime de l'étiquette : qui le croirait, à le lire?

En dépit de sa liberté d'allures, il hésita à publier la *Physiologie*, œuvre un peu légère, même à ses yeux, pour la Cour de cassation. Aussi, dans sa préface, plaide-t-il les circonstances atténuantes; et, pour se couvrir mieux, il dénonce avec une apparente bonhomie un de vos prédécesseurs, M. Berriat-Saint-Prix, savant jurisconsulte qui aurait commis, assure-t-il, un roman en plusieurs volumes.

Quelques années plus tard, il aurait pu invoquer encore le nom d'un substitut de Paris, Gustave de Beaumont, qui rapporta de sa mission aux États-Unis un roman intitulé *Marie ou l'esclavage*.

Gustave de Beaumont, si je poursuivais ma route, me conduirait directement à son intime compagnon, Alexis de Tocqueville, petit-fils de Lamoignon, ce juge d'instruction de Versailles devenu l'une des gloires de l'Académie moderne. Mais je dois m'arrêter sur le seuil du siècle où nous vivons, car on ne juge bien qu'à distance. Je clos donc ma liste où le passé prend fin, pour ne voir que ceux dont la mort et le temps ont fait des figures impersonnelles. C'est par eux que je devais vous montrer, messieurs, que l'amour des lettres est de l'essence même de la magistrature et qu'il peut élever l'esprit de l'homme sans diminuer les vertus du magistrat.

THÉATRES

« Les fils de Jahel »

Je lis à la première page des *Fils de Jahel :*

« A M. Porel, directeur de l'Odéon. Je vous dédie cette pièce. C'est une œuvre de conviction et vous y avez cru. »

Il me semble que tous les éloges et toutes les critiques que l'on peut adresser à la tragédie de Mlle Simone Arnaud tiennent dans ces quatre mots : « Une œuvre de conviction. » Nous allons voir que tel est bien le caractère des *Fils de Jahel*. Cette pièce a toutes les qualités de la foi : l'élan, la générosité, la sublimité, l'enthousiasme contagieux. Elle en a aussi tous les défauts, l'exagération inhumaine, et, — pardon pour ce terme un peu obscur qui s'éclaircira tout à l'heure, — elle en a l'inintelligence.

Je m'explique en suivant la pièce pas à pas. La toile se lève sur une cabane à demi ruinée; par les fenêtres on aperçoit des montagnes, et dessus l'implacable soleil d'Orient. Une femme est assise près d'une table de bois; elle est vêtue d'une gandourah fanée — une sombre robe de veuve. — Cinq petits enfants qu'elle bénit sont réunis sous ses mains. A côté, un homme est debout, la tête inclinée, dans l'attitude humble d'un serviteur. C'est un départ. Ces petits s'éloignent, cette mère reste. C'est la veuve d'un vaincu; elle sait que l'oppresseur viendra tout à l'heure lui demander le compte et le nom de ses fils pour les inscrire parmi ses sujets : elle aime mieux se séparer d'eux que de les voir esclaves; car ce n'est pas pour elle, c'est pour la patrie, qu'elle a mis au monde ces cinq enfants :

> Tes fils, ô Mathathias, défenseur d'Israël!
> Que j'ai conçus de toi, que j'ai reçus de toi
> Pour accomplir enfin l'œuvre de délivrance
> Et pour être le jour dont tu fus l'espérance!
> — Tu le sais, n'est-ce pas, tes vœux sont obéis :
> J'ai voué tous tes fils au salut du pays!

Tous les spectateurs, même les libres-penseurs qui sont dans la salle, ayant appris l'histoire sainte dans leur jeunesse, le nom de Mathathias avertit le public qu'on est en Judée, et la vue d'un beau soldat tout doré, Lysias, qui vient se présenter à la veuve au nom du roi Antiochus et lui ordonne de

> ... Déclarer son nom, sa famille, son Dieu,
> Son commerce et son gain, son métier et son gage,
> Et, parmi ses enfants, tous les mâles inscrits...,

achève de fixer nos souvenirs. Ces enfants qui fuient sont les fameux Machabées; cette femme est leur mère, Jahel. Mais il y a dans l'histoire sainte au moins deux familles de Machabées, qui se confondent un peu dans notre mémoire. D'abord une phalange de brillants soldats : Judas l'Asmonéen, Simon, Jonathas, Éléazar, qui tinrent victorieusement la campagne contre les généraux d'Antiochus et leur firent une guerre terrible de partisans. Puis l'*Epitome* parle d'une autre famille de Machabées, sept frères, je crois, que l'Épiphane fit cruellement martyriser par zèle religieux. De quels Machabées s'agit-il ici? Il semble, sans qu'on en soit tout à fait sûr, qu'il est question des premiers. L'hésitation vient de ce que l'auteur a — comme c'était son droit — fondu les deux légendes. Du moins il y a une chose dont nous sommes bien certains, c'est que l'amour de Jahel pour sa patrie sera le fond du drame. Elle veut faire de ses fils,

S'il se peut, des héros, s'il le faut, des martyrs!

Tout le prologue se résume dans ce vers et le caractère de Jahel est nettement posé dès la première scène. Elle sera héroïque. Mais nous avons une vague inquiétude que, dans la suite de la pièce, cet héroïsme ne décourage notre admiration par son excès même; aussi c'est pour la salle un soulagement lorsque, au moment de quitter à son tour la cabane en ruines, Jahel s'attendrit une seconde. Son serviteur la presse de fuir :

RUBEN.

Hâte-toi donc! la crainte habite ces murailles!

JAHEL.

Ah! prête à les quitter, s'émeuvent mes entrailles.

RUBEN.

Tu n'y laisses plus rien, ayant sauvé tes fils!

JAHEL.

Ah! Ruben, c'est ici qu'ils ont été petits!...
Ici je fus leur mère et je fus leur nourrice!...
Moi qui vais maintenant les tendre au sacrifice,
Ici je les berçais le soir contre mon sein.

C'est bien là le langage que Jahel doit tenir. Elle peut chérir son pays comme une Romaine de Corneille, avec une âpreté sauvage, mais à condition d'aimer ses enfants d'une ardeur égale. Si son culte du devoir est si violent qu'il ne laisse pas de place aux compromis du sentiment; si nous pressentons dès la première vue que Jahel est au-dessus de toute faiblesse tendre, qu'elle sacrifiera, sans hésitation, ses fils à sa patrie, nous sommes tout de suite refroidis pour elle; car ce qui nous intéresse au théâtre, ce n'est pas le triomphe assuré d'un sentiment sur un autre, c'est la lutte des passions et ses incertitudes.

Tel quel, ce prologue est d'une belle couleur biblique. S'il ne laisse rien préjuger des événements, il instruit sur les sentiments des personnages. Il ne noue pas l'action, mais il la prépare avec une simplicité, surtout avec une clarté, qui fait un peu trop défaut au premier acte.

Ce premier acte se déroule au pied des murailles de Jérusalem. La conversation des soldats d'Antiochus nous apprend que Judas et ses frères occupent la montagne. Ils soupçonnent les Machabées d'entretenir des intelligences dans la place et se montrent du doigt un transfuge hébreu, qui a offert son espionnage à Lysias, et dont les allures sont suspectes. Puis on assiste à l'inauguration d'une statue gigantesque de Jupiter olympien. Puis une bande de marchands d'esclaves vient rendre hommage à Lysias. Les spectateurs déroutés ne songent pas qu'il faille prêter à ce défilé une attention particulière, et ces marchands d'esclaves se confondent pour lui dans la foule des hommes en turban qui figurent le peuple de Jérusalem. Enfin la scène se vide ; un seul homme, l'espion hébreu, reste au pied des murs. On attend de lui, et avec anxiété, quelques éclaircissements. Mais il ne songe guère à nous dire quel il est. C'est un amoureux. Il vient tous les jours à cette porte guetter une radieuse vision, une belle Syrienne, plus qu'une femme, une déesse sans doute. C'est la fille d'Antiochus — Mlle Arnaud a tort de ne pas nous le dire tout de suite. — Et justement on entend une musique étrange au sommet des marches. Mlle Baréty apparaît suivie de jeunes femmes qui jouent de la lyre.

Elle est très poétiquement mise en scène, cette mélodieuse descente d'escalier. Cela m'a rappelé la Salammbô de Flaubert surgissant au seuil de son palais pendant le festin des mercenaires. « Sa chevelure, poudrée d'un sable violet et réunie en forme de tour selon la mode des vierges chananéennes, la faisait paraître plus grande. Des tresses de perles attachées à ses tempes descendaient jusqu'au coin de sa bouche, rose comme une grenade entr'ouverte. Il y avait sur sa poitrine un assemblage de pierres lumineuses, imitant par leurs bigarrures les écailles d'une murène. Ses bras, garnis de diamants, sortaient nus de sa tunique sans manches. Elle portait entre les chevilles une chaînette d'or pour régler sa marche, et son manteau de pourpre sombre, taillé dans une étoffe inconnue, traînait derrière elle, faisant à chacun de ses pas comme une large vague qui la suivait. » Telle Mlle Baréty, que son type, le ton de sa peau, l'éclat de ses yeux et de ses cheveux désignaient pour le rôle de Myrrha, fille d'Antiochus. Je me hâte de dire qu'elle y a remporté mieux qu'un succès plastique et qu'elle nous a séduits par la langueur, scandée de violences, qu'elle met dans son amour pour ce jeune Juif dont nous ne savons toujours pas le nom.

Patience! Nous allons enfin l'apprendre.

Un des marchands d'esclaves entrevus tout à l'heure frappe sur l'épaule du jeune homme, qui, perdu dans son extase, regarde s'éloigner la splendide vision.

L'amoureux se retourne, deux noms se croisent : « Jean! — Judas ! » Et c'est ainsi que nous sommes instruits que ces deux jeunes hommes sont des Machabées. Il m'a paru à la représentation que cette reconnaissance mettait imparfaitement les spectateurs sur la voie. Songez donc ! Voilà des garçons qu'on nous a fait voir cinq minutes il y a dix ans. Nous les retrouvons avec des barbes de patriarches. Nous avons du mal à les reconnaître. Et leurs noms prononcés ne nous renseignent qu'imparfaitement sur eux. Judas? Il y a bien des Judas dans l'histoire sainte. Quant à Jean, si jamais j'ai su que l'un des Machabées s'appelait Jean, je l'ai sereinement oublié. Cette critique à part, il faut avouer que la scène est intéressante. Elle contient même un vers cornélien qui a été chaleureusement applaudi. Jean se plaint à Judas que, au lieu de le laisser combattre vaillamment avec ses frères, on lui ait imposé la basse besogne de la trahison. Et Judas de répondre :

Enfant, si je t'ai fait un devoir différent,
Puisque c'est le devoir, il était assez grand.

A propos de ce vers, un incorrigible sceptique disait à la sortie de la représentation : « Il y a des beautés dans cette pièce. » Ce jugement n'était pas, même dans sa modération, exempt d'ironie; mais, si l'on peut soutenir qu'un beau vers vient « dans le tas, par hasard », il faut bien reconnaître que seule la foi et l'inspiration généreuse rencontrent la grandeur simple qui nous a si fortement émus dans la scène où Jahel reparaît, comme au prologue, entourée de ses cinq fils. Je copie le passage avec ses indications scéniques.

JUDAS.

Demain
Nous combattrons! Avant, nous prirons. La prière,
Voilà que nous venons l'offrir dans la poussière,
Devant Jérusalem et pour notre pays!
Tous, et ne craignant rien.

Simon, Eléazar, Jonathas et Jean, montrant Jahel qui s'avance :

Notre mère!

JAHEL, *s'approchant et s'arrêtant devant eux.*

Mes fils!

Ils l'entourent.

Malheureusement, comme le début, la fin de cet acte est un peu confuse. Jahel et ses fils partis, on accuse Jean d'une mutilation que Judas a infligée à la statue de Jupiter. Un soldat exaspéré tire une flèche sur le juif, qui tombe, tout sanglant, dans les bras de Myrrha.

Ce premier acte est plus rempli que plein. Les personnages se meuvent avec une certaine gaucherie. On voit bien que Mlle Arnaud est novice dans le métier. Mais elle possède ce que l'habileté ne peut pas feindre — nous le remarquions l'autre jour à propos de *Juarès :* — la chaleur de cœur et l'élévation d'âme, deux dons presque aussi rares que le génie.

A ce point de la pièce, nous commençons à entrevoir clairement le sujet. L'amour de Jean pour Myrrha va être un obstacle au projet de ses frères. Ce Machabée n'a pas la décision farouche de ses aînés. On nous l'a montré comme

L'homme incertain et doux des temps qui vont finir.

Il a plus de faiblesse et aussi plus de pitié dans le cœur que le reste de sa famille. Il nous fait mieux apprécier par comparaison l'héroïsme de sa mère et de ses frères. Dirai-je tout ce que je pense? il nous en repose un peu, et nous sommes très satisfaits de trouver Jean, au second acte, endormi dans le gynécée sur le sein virginal de Myrrha.

Jean est guéri. Les yeux dans les yeux de sa bien-aimée, il chante avec elle, à deux voix, l'éternel cantique des cantiques. Pourtant un remords le trouble. Il n'a pas donné le signal que ses frères attendaient de lui. J'avoue que ce remords ne me semble pas très logique : Jean était au fond du gynécée avec le délire et une flèche dans la gorge. On ne voit pas bien, dans ces conditions, comment il aurait pu s'échapper et courir au rempart avertir Judas. L'inquiétude suffirait; ici le remords semble une exagération. Par exemple, il est bien à sa place lorsqu'un messager vient annoncer que les Machabées sont défaits, morts, et qu'on a capturé leur mère sous les gibets infâmes. Ainsi donc, pendant que ses frères succombaient dans les tortures, lui, Jean, il était là, amoureusement bercé entre les bras d'une femme, et de quelle femme encore? La fille du bourreau de ses frères. La pudeur du Juif se révolte, et, malgré Myrrha qui lui met la main sur la bouche, il crie à Lysias : « Non, tous les Machabées ne sont pas morts. Il en reste un : moi! » Et, à ce moment, comme Lysias hésite, ne sachant que croire, Jahel paraît au fond de la scène, enchaînée par les soldats syriens.

Jean va tomber à ses pieds.

Ah! voilà le témoin qu'à Dieu je demandais.
Je suis de Mathathias, et fils de cette femme!

A Jahel.

Celle-là le sait bien, que voici cet infâme
Indigne de l'épée et même du poignard;
Plus vil qu'un assassin, plus lâche qu'un fuyard,
Qui, pendant qu'on clouait ses frères aux murailles,
Qui, pendant que Judas, géant dans les batailles,
Tombait, vingt fois frappé, pour la patrie et Dieu,
Chargé de leur salut, leur soldat en ce lieu,
Oubliait, triple opprobre! à la voix d'une femme!
Désertant son devoir, prostituant son âme,
Ne voyant même plus son crime ténébreux,
Englouti sous la honte! ignoble... et presque heureux!..
Ah! vous ne savez pas le nom dont je me nomme?...

A Jahel.

Mais dis-le-leur donc, toi!... Dis-leur!...

JAHEL.

Quel est cet homme?

Mme Favart, qui joue Jahel, a composé merveilleusement ce rôle sans nuances, dont son art de diction a dissimulé la monotonie. Mais nulle part, je crois, elle n'a trouvé un accent plus sincère et plus profondément humain qu'à cette minute où elle se détourne de son fils. Je vous assure que nous étions pendus à ses lèvres. La malédiction du père, cela est affreux; mais toute parole de blâme qui tombe des lèvres de la mère va plus cruellement avant dans nos cœurs d'hommes. C'est l'angoisse suprême, celle à qui l'on ne résiste pas. Je parle, bien entendu, d'après mes impressions; mais je crois pouvoir généraliser sans crainte. A cette minute, Mlle Arnaud a conquis tous les hommes qui étaient là; elle a fait taire tous ces sourires, parfois injustes, qui accueillent si volontiers l'œuvre littéraire d'une femme et rendent tout éloge suspect de mensonge, au moins de politesse. En nous montrant une mère qui se détourne de son enfant, Mlle Arnaud nous a imposé la plus forte des tortures où nos cœurs compatissent; nous étions tous à genoux aux pieds de la mère implacable avec Jean qui supplie :

JEAN.

Pitié !... Je suis du Ciel à jamais séparé!
Horrible à tout regard, déchu! dégénéré!
Mon front, en se traînant jusqu'à toi sur la pierre,
N'ose pas de tes pieds essuyer la poussière.
Je suis un misérable indigne de ton flanc!
Le mal qu'on marque au traître avec un fer brûlant,
Tu peux me l'appliquer! Sur moi tu peux l'inscrire!
Tu peux me repousser et tu peux me maudire!
Tu peux me mépriser irrévocablement :
Tu ne peux pas vouloir m'ôter le châtiment?
Cela, c'est l'héritage et le droit du parjure!
Pitié! Rends-moi mon nom! Rends-le-moi, je t'adjure ;
Rends-le-moi — pour mourir!

JAHEL.

C'est lui mon dernier-né,
Jean.

Après cette scène, il m'a paru que le public, tout à fait réconcilié avec Jean, prenait un intérêt plus décidé que jamais à ses amours. Il avait regardé baisser la toile sans trop de craintes. Il sentait bien que l'héroïsme du dernier des Machabées n'était pas pour déplaire à Myrrha et que cette amante passionnée, qui paraissait avoir sur son père Antiochus l'influence que la fille du duc d'Albe avait sur le sien dans *Patrie*, saurait bien arrêter la hache levée sur le Juif. Mais, à peine rentré dans la salle, le public, refroidi par quelques minutes de réflexion, avait compris que ses désirs ne pouvaient être logiquement satisfaits, que, étant données les règles du sublime, on ne devait pas espérer au dénouement un compromis dans le genre de la terminaison du *Cid* — dénouement bâtard, aux trois quarts comique. On s'était rendu compte que si, à la rigueur, on pouvait imaginer Jean devenant le gendre d'Antiochus, Jahel ne pouvait pas accepter Myrrha pour belle-fille. Et, s'il faut tout dire, cela nous a donné un peu d'humeur contre l'héroïsme. Jahel nous est devenue du coup si indifférente, que, ne sachant sans doute où placer notre pitié, nous l'avons reportée sur Antiochus, vous lisez bien, sur Antiochus! Il nous a remués jusqu'aux entrailles, ce farouche, par le spectacle de sa douleur paternelle, l'effort qu'il s'impose pour refuser à Myrrha la grâce de Jean tout en comprenant que sa fille — le seul être qu'il aime au monde — va mourir de désespoir. Il nous a émus même par la peinture anticipée de cette colère cruelle qui fut si redoutable aux vaincus.

ANTIOCHUS.

— Ah! ah! roi de Judée et monarque d'Asie,
Conquérant de l'Indus, souverain de Mésie,
Noms qui retentissez autour d'Antiochus
Quand il passe, vainqueur, au milieu des vaincus!
Noms sublimes de maître, et d'illustre, et d'auguste,
Antiochus le grand, Antiochus le juste!
Soutien de l'Occident, prince de l'Orient,
Titres que devant moi l'on s'en ira criant!...
Mais non pas le plus doux qui soit donné sur terre,
Celui qu'elle disait en souriant : « Mon père! »
Je les entendrai tous — excepté celui-là!

Et plus loin :

Après! Quand je l'aurai, mourante, remmenée,
Mourante... ou morte! fleur en son bouton fanée!
Je reviendrai, menant des gens je ne sais d'où,
Avançant et frappant, impitoyable et fou!...
D'un surnom furieux alors que l'on me sacre!
J'ai voulu le combat : je voudrai le massacre!
Il faudra des tourments que je ne connais pas :
C'est pourquoi je prendrai des bourreaux pour soldats!...
Nous irons, moissonneurs aux sanglantes faucilles,
Dans les champs de ces juifs, tuant toutes leurs filles!
Et les pères aussi!... Non! les pères vivront,
Et comme sur mon front leurs cheveux blanchiront!

Rien ne saurait rendre la superbe mélancolie avec laquelle M. Paul Mounet a débité ces vers. Jamais je ne l'avais vu aussi sobre et, par conséquent, aussi fort. Cet acteur est un éloquent exemple de la puissance de la volonté. Qu'on vienne nous parler de tempéraments indisciplinables après que nous avons vu ce lion-là mâter sa fougue!

Il paraît que M. Albert Lambert n'avait pas pris le rôle de Lysias sans quelque hésitation. Il lui trouvait une vague allure de confident tragique. S'il a vraiment fait, en l'acceptant, un sacrifice d'amour-propre, il en a été largement récompensé; je ne l'ai jamais vu plus à son avantage que dans la scène où il conseille à Antiochus de marier sa fille à Jean, qui est de sang illustre, afin d'assurer ainsi la pacification de la Judée.

On le sent bien, ce n'est pas Jean, c'est Jahel qui sera un obstacle à cette combinaison ingénieuse. Telle que Mlle Arnaud l'a imaginée, Jahel ne sera pas désarmée une seconde par la proposition d'Antiochus. Et quand, au quatrième et dernier acte, on voit la

mère entrer dans la prison de son fils, on devine bien qu'elle ne le laissera pas libre d'accepter ou de rejeter le mariage avec Myrrha, qu'elle va lui imposer le martyre.

Peut-être cet excès était-il nécessaire. Il est assurément dans la logique du caractère de Jahel; mais cette logique a tort. En écoutant la scène où Jean et Myrrha supplient Jahel de leur permettre de s'aimer — puisque leur malheur ne saurait profiter à la Judée, dont la cause est perdue, — en écoutant cette scène, je songeais à ces vers que Victor Hugo adresse à la mère de l'enfant sauvé du Nil par la fille de Pharaon. « Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas », dit le poète à la mère de Moïse;

Car Iphis n'est pas encor mère.

C'est parce que Mlle Arnaud n'est pas mère qu'elle nous a montré Jahel envoyant son dernier enfant au martyre. La mère qu'elle a imaginée est si inhumaine que nous lui refusons le droit de se lamenter tandis qu'on torture son fils et qu'il nous est bien indifférent que Judas reparaisse, après qu'on l'a cru mort, pour essuyer les larmes de Jahel et lui annoncer l'affranchissement de la patrie.

Et c'est précisément cette impossibilité des écrivains convaincus à sortir de leur rêve pour traiter les sentiments et les actes d'un point de vue extérieur à eux, que j'appelais tout à l'heure l'inintelligence de la foi. C'est cette absence de critique qui a causé les défauts de la pièce de Mlle Arnaud, à savoir : une certaine obscurité dans les actions, une exagération par endroits choquante dans les caractères. Mais c'est aussi à cette foi que nous devons les beautés simples qui, malgré tout, font une œuvre de ce drame inégal. Les spectateurs n'y ont pas résisté. Ils se sont laissés conquérir par cette chaleur débordante. Ils ont unanimement applaudi. Je fais comme eux. Aux sceptiques qui trouvent monotones les sentiments magnanimes, je dirai que ce n'est pas la faute de Mlle Simone Arnaud s'il n'y a pas de nuances dans le sublime.

HUGUES LE ROUX.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

M. Renan amasse les matériaux d'un nouvel ouvrage d'histoire religieuse. Ce sera un long et grave travail qui ne lui laissera pas le loisir de rire, ni même de sourire. Il s'est dit qu'il avait largement le droit, avant de s'enfermer pendant de longs mois dans sa cellule de bénédictin, de prendre une heure de bon temps. Il faut bien égayer un peu sa vie. Rencontrant une abbesse qui s'abandonnait à un beau gentilhomme, puis correspondait à la flamme d'un militaire comme la grande-duchesse à qui Offenbach faisait chanter : « Dieu, que j'aime les militaires, les militaires!... », il s'est dit : Voici de quoi rire une heure, et il a ri. Ah! vous entendez bien; il a ri, mais pas du tout comme Offenbach. Il a ri comme un esprit profond qui se divertit et qui cherche même dans les scènes les plus folâtres le côté moral, l'aperçu psychologique, le jour ouvert sur le cœur humain. Les plus grandes gaietés de M. Renan ne sauraient aller sans sérieux. Ce sont des gaietés de philosophe et aussi, il faut bien le dire, d'ancien séminariste. On n'a point passé, sans en garder de traces, par le petit séminaire de Tréguier et le grand séminaire de Saint-Sulpice. Les avocats et les magistrats en vacances s'égayent volontiers en rappelant les causes grasses de l'année; les abbés, en rappelant les confessions grasses, sans nommer personne, naturellement. Ceux-là discutent sur les points de droit difficiles; ceux-ci, sur les cas de conscience rares et délicats. On posera de petits problèmes en cherchant des solutions que n'indiquent ni pour les uns les recueils et répertoires d'arrêts, ni pour les autres les manuels de directeur des âmes. M. Renan s'était préparé à ce rôle de directeur; il ne l'a pas joué, mais il a conservé le goût de la casuistique. Pour lui, il n'y a pas deux actions semblables, si identiques qu'elles soient d'apparence. Il n'y a même ni bien ni mal absolu; ce que nous appelons le bien, nous l'appellerions bien souvent le mal et réciproquement si, comme lui, nous lisions au fond des consciences et si nous savions tenir compte de la direction d'intention. Et sur cela les esprits superficiels, le voyant absoudre et même glorifier de gros péchés comme ceux de l'abbesse de Jouarre (1), se récrient scandalisés : Mais c'est le renversement de toute morale! Mais c'est la négation de l'idée du bien et du mal! Et on lance l'anathème à ce corrupteur qui nous pervertit en souriant onctueusement et qui nous asperge de poison d'un air aussi béat que s'il tenait en main un goupillon d'eau bénite. Je crois même, Dieu me pardonne! que quelqu'un parmi les plus scandalisés s'est exclamé : Pornographe!

Ce quelqu'un-là est de bonne foi, car il est certain que plusieurs scènes du drame de M. Renan — je dis, comme lui, un drame pour ne le point désobliger — sont d'une singulière crudité de ton et d'une nudité biblique. Oui; mais ce quelqu'un n'a pas pratiqué les manuels du confesseur; ce quelqu'un n'a pas lu les vieux casuistes qu'a lus par devoir M. Renan et que moi j'ai feuilletés par plaisir. Ce quelqu'un n'a pas lu Sanchez, et tout est là. Avez-vous lu Sanchez, vous, monsieur, qui, en ce moment, me faites l'honneur de m'écouter? Non? Parcourez-en quelques pages; cela

(1) *L'Abbesse de Jouarre*, par M. Ernest Renan, de l'Académie française. — 1 vol. Paris, 1886. Calmann Lévy.

vaut la peine. Sanchez, le prince de la casuistique, était un esprit conciliant qui, très clairvoyant pour démêler les mille sentiers divers par où se dirige l'intention, trouvait toujours moyen d'innocenter les actes les plus monstrueux. Un confesseur, vous le savez, entre dans les détails; il a besoin de tout savoir, il se fait nommer les choses par leur nom. Qui sait même si cette sincérité des termes n'est pas tout aussi morale que les périphrases ingénieuses? Le nu n'est-il pas, en général, moins indécent que le gazé? Donc Sanchez, qui s'est fait nommer les choses par leur nom tout simplement, tout naïvement aussi les répète par leur nom quand il expose le cas difficile à ses disciples. Tout est pur aux purs. Et puis cette médecine des âmes, comme la médecine des corps, c'est de la science, et la science n'a pas de nos fausses pudeurs. Ce qui ferait rougir un singe ne fait pas rougir Sanchez. Un bon casuiste ne rougit pas.

M. Renan est pur, M. Renan est homme de science, M. Renan a lu Sanchez. A propos de son abbesse, qui pour lui est un beau sujet, il propose et résout un problème de casuistique : voilà comment M. Renan, avec une évangélique simplicité et une candeur scientifique, appelle naïvement les choses par leur nom et nous met sous les yeux des tableaux vivants comme on en voit dans la Bible. A certains moments il tire le rideau sur l'abbesse et le gentilhomme; mais c'est uniquement une concession faite à notre pudibonderie, laquelle n'est nullement, comme nous le croyons, un symptôme de vertu. Puis le rideau se rouvre et ce qui ne nous a pas été montré nous est raconté, toujours avec la même évangélique et scientifique candeur. Il faut bien que nous sachions tout, n'est-ce pas? Sans cela, comment condamner ou absoudre? Si nous n'étions pas bien fixés sur tous les détails, l'abbesse toute la première ne serait pas rassurée tout à l'heure, quand nous lui dirons avec M. Renan : « Relevez-vous, ma fille; vous n'avez pas péché, loin de là : c'est votre chute qui a fait de vous une sainte, et c'est grâce à ce vigoureux gentilhomme que vous voici devenue une vraie chrétienne. Laissez ces cendres que vous vouliez verser sur votre tête. Pas de cendres; une auréole! » Et il importe, en effet, qu'elle soit rassurée; sans quoi, elle n'irait pas ensuite se jeter dans les bras du militaire, afin d'être plus sanctifiée encore et de devenir une chrétienne encore plus vraie.

N'oublions pas qu'avec M. Renan il n'y a jamais rien d'absolu. Il ne faudrait donc pas s'imaginer, sur cette apothéose de la sensible abbesse, après les séances de physique expérimentale avec le gentilhomme et le militaire, que la chute et la récidive sont de toute nécessité pour la sanctification, et n'en faisons pas l'article premier du *Manuel de la vraie chrétienne*. Non, c'est un cas tout particulier, presque exceptionnel, observé dans des circonstances absolument spéciales. Voici comment M. Renan a su l'histoire.

De ses fenêtres du Collège de France, il voit chaque jour tomber pierre à pierre les derniers pans de mur du collège du Plessis. En 1793 et 1794, ce collège était devenu la plus triste prison de Paris. On n'y entrait que pour aller au tribunal révolutionnaire ou à l'échafaud. Pour les poètes, pour les hommes d'imagination, les pierres parlent, *lapides loquuntur*, personne ne l'ignore. Celles-ci ont donc raconté à M. l'administrateur du Collège de France le drame dont elles ont été témoin et dont l'abbesse de Jouarre a été l'héroïne. C'était une charmante tête de jeune abbesse que M. Renan a revue depuis bien des fois dans ses rêves. Une noble, très noble demoiselle, cette abbesse de Jouarre qui s'était vouée à l'austérité de la vie monastique, obéissant non à de profondes convictions religieuses, mais au sentiment d'un impérieux devoir social à remplir. Elle avait compris que le vieil édifice monarchique et aristocratique allait s'écroulant chaque jour. Pour le faire durer, il fallait que les grandes familles se dévouassent. En immolant leur beauté, en sacrifiant leur jeunesse, elles donnaient un grand exemple et entretenaient la flamme des antiques croyances, qui seules pouvaient soutenir les murailles chancelantes. La jeune fille s'était dit que « la force d'une nation, c'est la pudeur des femmes ». Elle avait donc prononcé le vœu de chasteté et l'avait gardé, plus pour la patrie que pour la religion. La religion, à ses yeux, était surtout un instrument de domination et un gage de durée pour les races aristocratiques. Telle était la substance de son *Credo*, car, pour les dogmes de l'Église et les pratiques du culte, de bonne heure sa raison s'en était détachée. Elle laissait tout cela à la tourière et aux sœurs converses de la communauté.

Le jour où la vieille société, pour qui elle se sacrifiait ainsi, a sombré dans un terrible naufrage, pourquoi prolonger ce sacrifice? Quel sens ont alors ces vœux, qui n'avaient pour elle qu'une valeur de convention? A quoi bon s'immoler quand cette immolation doit demeurer stérile? L'Iphigénie grecque allait en victime à l'autel pour fléchir les dieux irrités contre la patrie : dès l'instant où les dieux annoncent qu'ils se contentent du sang d'une biche, pourquoi tendrait-elle encore la tête au glaive de Calchas? Vivons alors, aimons et couronnons-nous de roses! Ainsi raisonnait Iphigénie; l'abbesse de Jouarre, elle, qui a l'âme plus haute, veut cependant achever son sacrifice, par bienséance, pour donner encore un bel exemple et par respect pour un vœu que les lèvres ont prononcé, sinon le cœur. Noble attitude qui commande l'admiration, n'est-ce pas? Mais attendez : cette fière résolution va ployer comme le roseau sous le vent.

Comment et pourquoi? Les pierres qui parlent l'ont raconté à M. Renan. Elles ont vu en ce temps-là beaucoup de semblables défaillances. Moi, j'en suis très étonné; mais M. Renan, qui connaît mieux que moi le cœur humain, se les explique aisément. En face

d'une mort subite et certaine, la nature reprend ses droits. Les instincts contrariés ou bridés se révoltent. Puisque demain c'est la mort, aujourd'hui le plaisir, l'épanouissement des sens, le débordement de la chair! Que ces quelques minutes qui nous séparent du bourreau contiennent la somme de sensations que nous aurait données la vie en les espaçant! Et alors Lucrèce devient Messaline, et elle s'écrie comme la Camille de Corneille voyant en imagination le dernier Romain à son dernier soupir : « Mourir de plaisir! » Les pierres des catacombes, qui ont parlé, elles aussi, à M. Renan, lui ont également raconté que souvent les premiers chrétiens, à la veille du supplice, s'abandonnaient de même à cet irrésistible délire d'amour. Elles pourraient, paraît-il, faire d'aussi étranges révélations que les pierres de la tour de Nesle. Cela est bien humain, en effet, et on pourrait ajouter d'autres exemples tirés soit de la peste d'Athènes, soit du dernier mois qui précéda la terrible échéance de l'An mille. Que la certitude d'une fin prochaine réveille la bête qui sommeillait et déchaîne chez beaucoup les appétits grossiers, rien n'est malheureusement plus vrai; je doute pourtant que les murs du Plessis aient été souvent témoins de petites fêtes de ce genre, et il me fâche surtout que cette très digne et très noble abbesse de Jouarre n'ait pas lutté victorieusement contre la bête qui se déchaînait.

Eh bien, admettons-le, puisque aussi bien M. Renan a reçu sa confession. Ç'a été une heure d'entraînement, une minute de vertige, soit! Cela est humain, après tout; mais, comme cela est aussi d'une vérité brutale et grossière, un raffiné comme M. Renan ne trouvait pas là matière à employer son grand talent qui cherche surtout les nuances délicates, le subtil, l'ondoyant et le divers. Il n'y aurait eu qu'à constater, et il aime à expliquer; la trame de cette petite comédie épicurienne n'aurait eu qu'une face, et il aime les envers et les dessous. Voici donc ce qu'il a imaginé et ce qui me consterne plus encore que tout le reste. C'est de motiver la chute non par le débridement soudain et irrésistible des appétits, mais par des sophismes tortueux, et de la glorifier ensuite comme l'initiation à la vraie vie chrétienne et le commencement de la grande et supérieure vertu. Si encore ces sophismes et cette apothéose de la bête déchaînée, puis repue, nous étaient présentés comme des moyens de défense, des justifications plus ou moins sincères par lesquelles les deux coupables cherchent à se rassurer! Mais non; M. Renan les recueille, les adopte et les exprime en son propre nom avec une certaine chaleur, qui est bien, à mon sens, un peu factice. Comme on dit dans le commerce, il les prend à son compte. Voilà ce qui est plus blessant encore que, dans la prison du Plessis, le rideau à peine tiré à moitié sur le couple en cachot particulier.

Faut-il les prendre corps à corps, ces sophismes? Faut-il argumenter contre cette glorification enthousiaste de l'amour libre et des unions soudaines et fortuites? Ce serait soulever trop de questions scabreuses, et je vous jure que j'ai déjà assez de peine à en donner une idée sans alarmer, comme dirait Despréaux, les oreilles pudiques. Disons seulement que le gentilhomme qui joue avec succès auprès de la jeune abbesse le rôle de serpent raille agréablement la pudeur, qui n'est qu'une convention, proclame le droit de la femme à toutes les jouissances de la vie, prêche la bonne loi de nature que les religions et les sociétés méconnaissent cruellement; enfin, c'est tout un cours de volupté laïque et obligatoire. Ah! le sophiste, ah! le rhéteur! Et avec cela pas plus amusant que le Bellac du *Monde où l'on s'ennuie!* Et avec cela enveloppant souvent ses théories les plus dangereuses de je ne sais quelle phraséologie mystico-sensuelle qui rappelle celle de Tartuffe! Et ce n'est pas seulement par le style qu'il lui ressemble, c'est aussi par l'art d'endormir les consciences, par l'habileté avec laquelle il offre

De l'amour sans remords et du plaisir sans peur.

Dans les premières éditions du *Tartuffe*, on lisait au bas des pages de la grande scène de séduction cette note naïve : « C'est un hypocrite qui parle. » Je voudrais non pas que M. Renan eût mis cette note, mais qu'il eût du moins indiqué qu'il proteste contre ce gentilhomme qui ne parle pas en gentilhomme. Hélas! non; il semble approuver de la tête en souriant!

Et quant à cette abbesse qui nous revient, après le tête-à-tête, l'air alangui, la bouche humide et les yeux battus, mais contents, elle m'est tout aussi odieuse. J'ai envie de lui crier aux oreilles la définition de Chamfort : « L'amour est l'échange de deux fantaisies... », lorsque je l'entends proclamer que c'est depuis cet échange seulement que la vie lui a été révélée, qu'elle est chrétienne, qu'elle voit le ciel et Dieu dans le ciel. — Quoi! jamais jusque-là, madame, même les yeux levés vers l'autel? — Cette unique façon de voir le ciel horizontalement m'étonne.

J'ai insisté sur les situations capitales et ce qui était l'idée mère de cette œuvre étrange : le reste n'est que remplissage, bien qu'il s'y trouve encore un certain nombre de dissertations subtiles. Mais le militaire, demandez-vous? Eh bien, le gentilhomme a été emmené à l'échafaud; le nom de l'abbesse ayant été rayé sur la liste, elle s'est résolue à vivre. Elle vend des gâteaux de Nanterre, ce qui est un peu hypocrite, rencontre un vaillant capitaine et l'épouse afin que sa fille ait un père et aussi afin de compléter sa propre initiation à la vie chrétienne, initiation à peine ébauchée. Ce vaillant capitaine est un peu phraseur, comme son prédécesseur le gentilhomme; mais il n'en plaît que plus à sa future.

Cette dernière partie du drame, artificiellement soudée à la première et dont on se passerait fort bien,

a-t-elle un sens caché? Y a-t-il quelque symbolisme sous ces aventures romanesques et peu cohérentes? Il ne serait pas impossible. L'abbesse représenterait alors l'ancienne France monarchique et catholique ouvrant son esprit aux lumières par le contact d'un gentilhomme philosophe. Puis, par son mariage avec un homme d'action, un soldat, qui met l'idée de patrie avant celle de caste, elle accepterait les principes de la société moderne. Pour cela je ne réponds de rien. Ce dont je réponds, c'est que cette œuvre n'ajoutera rien à la gloire de M. Renan; c'est qu'elle accréditera encore plus cette idée assez répandue que son incommensurable largeur de vues est un scepticisme dissolvant pour qui il y a ni vertus ni vices, ni bien ni mal, mais des conventions, et encore momentanées; c'est enfin que, comme œuvre d'art, elle ne nous laisse pas même la faculté de racheter par l'éloge de la conception ou du style les critiques sévères que méritaient l'idée mère et la thèse morale.

MAXIME GAUCHER.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élection sénatoriale. — M. Diancourt, républicain, a été élu sénateur de la Marne en remplacement de M. Le Blond, décédé, par 651 voix, sur 993 votants, contre 341 voix données à M. Sénart, conservateur.

Sénat. — Le 19, validation des élections de MM. Paul Devès (Cantal), Pénicaud (Haute-Vienne), Guibourd (Loire-Inférieure), et Féral (Haute-Garonne). Le siège laissé vacant par la mort de M. de Carayon-Latour est attribué, par tirage au sort, au département de la Loire. — Adoption d'un projet relatif à la détermination pratique de la composition des alcools. — Suite de la discussion de la proposition de loi sur l'aliénation des diamants de la couronne et la création d'une caisse des invalides du travail. M. Tolain demande qu'une somme d'un million soit réservée pour les écoles d'apprentissage.

Le 21, suite de la discussion relative à l'aliénation des diamants de la couronne. M. Boulanger dépose un amendement portant qu'une loi spéciale déterminera l'affectation du produit de la vente; le renvoi à la commission est ordonné. — Première délibération de la proposition de loi de M. Alfred Naquet modifiant l'article 310 du Code civil sur le divorce, qui est combattue par M. Allou.

Dans une réunion de la Gauche républicaine, tenue sous la présidence de M. Casimir Fournier, MM. Faye, Roger-Marvaise et Charton ont déclaré qu'il y avait lieu de maintenir énergiquement l'influence du Sénat, au point de vue politique et au point de vue budgétaire.

Chambre des députés. — Le 16, dépôt par M. Wilson du rapport général sur le budget de 1887. — Interpellation de MM. Hubbard et Perillier, adressée au ministre des travaux publics, sur la pression exercée par la Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée en vue d'empêcher certains de ses employés de siéger dans les conseils municipaux. L'ordre du jour pur et simple, demandé par le ministre, M. Baïhaut, est adopté par 298 voix contre 154. — Adoption en seconde lecture de la proposition, votée par le Sénat, qui a pour objet d'abroger les dispositions relatives aux livrets d'ouvriers.

Le 18, interpellation de M. Henry Maret sur les troubles qui se sont passés à Vierzon dans la matinée du 5 octobre, à laquelle prennent part MM. Basly, Millerand et Camélinat. MM. Sarrien, ministre de l'intérieur, et Demôle, garde des sceaux, défendent la conduite des agents du gouvernement. L'ordre du jour de confiance demandé par M. Sarrien est repoussé par la Chambre, qui vote à mains levées l'ordre du jour pur et simple. — Première délibération de la proposition de M. Casimir-Perier relative à l'unification progressive des pensions des anciens officiers, de leurs veuves et orphelins.

Le 19, première délibération du projet de loi sur l'organisation de l'enseignement primaire, précédemment adopté par le Sénat. MM. Le Provost de Launay et Cunéo d'Ornano réclament l'ajournement, auquel s'oppose le ministre de l'instruction publique, et qui est repoussé par 367 voix contre 172. La discussion générale est ouverte. MM. de Lamarzelle, Keller et Le Provost de Launay attaquent le projet, qui est soutenu par M. Compayré et M. Goblet, ministre de l'instruction publique.

Le 21, suite de la discussion du projet de loi relatif à l'organisation de l'enseignement primaire; MM. Thelier de Poncheville, Jaurès, Paul de Cassagnac, Steeg, de Lanjuinais, Keller, Paulmier, Lorois, Bourgeois, Faure et Goblet prennent part aux débats; les articles 1 à 14 sont votés.

La commission des douanes s'est prononcée pour le relèvement des droits sur les alcools étrangers.

Le président du conseil a soumis à la commission du budget le budget du Tonkin, établi par M. Paul Bert, qui s'élève, en recettes et en dépenses, à la somme de 44 millions, en tenant compte d'une subvention de 30 millions demandée à la métropole.

Intérieur. — A la suite du vote de la Chambre sur les troubles de Vierzon, M. Sarrien, ministre de l'intérieur, avait donné sa démission; plusieurs de ses collègues paraissaient disposés à le suivre. Cette crise ministérielle a été conjurée grâce aux instances de M. le Président de la république. — M. Goblet, ministre de l'instruction publique, et l'amiral Aube, ministre de la marine, ont procédé à l'inauguration du nouveau lycée de Rochefort. — Le *Journal officiel* a publié la liste des membres de la commission consultative de contrôle et de finances de l'Exposition universelle de 1889. — Reprise des séances du conseil général de la Seine et du conseil municipal de Paris.

Question d'Orient. — Le gouvernement bulgare a notifié aux puissances le décret qui convoque l'Assemblée nationale à Tirnova pour le 1er novembre. On annonce que la police a arrêté à Philippopoli les principaux chefs du parti russe.

Allemagne. — L'empereur Guillaume est rentré à Berlin. — Des grèves d'ouvriers typographes ont éclaté à Aix-la-Chapelle, Dusseldorf, Halle et Leipzig; les journaux ont dû réduire leur format de moitié. — Inauguration des travaux de canalisation du Mein et des nouveaux docks de Francfort.

Faits divers. — Inauguration, au square Vintimille, de la statue d'Hector Berlioz, œuvre du sculpteur Alfred Lenoir; discours de MM. Delaborde, Ch. Garnier et Reyer, de l'Institut. — Inauguration, à Dijon, de la statue du sculpteur Rude, sous la présidence de M. Turquet, sous-secrétaire d'État au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. — A la suite d'un article paru dans l'*Événement*, une rencontre à l'épée a eu lieu entre M. Dubut de Laforêt et M. Georges Duval. — Manifestation des garçons limonadiers devant la Chambre des députés pour demander la suppres-

sion des bureaux de placement. — Par décret rendu sur la proposition du ministre de l'instruction publique, Mme Dieulafoy a reçu la croix de la Légion d'honneur. La cérémonie de la remise des insignes, présidée par MM. Goblet et Turquet, a eu lieu dans la salle du musée du Louvre, où sont provisoirement exposés les objets d'art et d'archéologie provenant de la mission scientifique de Susiane, à laquelle Mme Dieulafoy a pris une part très courageuse et très active.

Un congrès des syndicats ouvriers a été tenu à Lyon. — Le deuxième congrès français de chirurgie s'est ouvert à Paris, sous la présidence des professeurs Ollier et Verneuil.

Nécrologie. — Mort du général de division Carrelet; — du peintre Hippolyte Michaud; — de M. Antoine Thomas, doyen des notaires de Paris; — de M. Langlade, sous-préfet d'Autun; — du général Macpherson, commandant en chef des troupes anglaises en Birmanie; — de M. Daguenet, ancien membre de l'Assemblée nationale, ancien sénateur; — du vicomte Davout, ancien magistrat; — de M. Mercier de Lostende, ancien ambassadeur de France à Madrid; — du prince Grégoire Bibesco de Brancovan; — de M. le comte Boucher de la Rupelle, ancien trésorier-payeur général; — de M. A. Vührer, ancien directeur du *Soir*.

Les décadents-déliquescents-symboliques

Les journaux de jeudi ont rendu compte d'une réunion publique, présidée par Mlle Louise Michel, où les décadents-déliquescents-symboliques devaient expliquer en quoi consiste cette nouvelle école soi-disant poétique. On n'a compris qu'une chose, dont on se doutait déjà, c'est que c'est le culte de l'inintelligible élevé en système, autrement dit, pour prendre un mot à la mode, une *fumisterie*. Et, en cela même, ils ne sont que des imitateurs.

Au xve siècle, un Italien nommé Giovanni di Domenico composa, sous le pseudonyme de Burchiello, des sonnets qui furent, dit Viollet-le-Duc, souvent réimprimés, et sur lesquels on a fait de longs commentaires, mais auxquels personne n'a jamais rien compris, et pour cause : l'auteur n'avait d'autre but que d'aligner artistement les mots les plus poétiques, les plus sonores de la langue italienne, mais de manière à ce que leur réunion ne présentât aucun sens. Il y a parfaitement réussi.

Au xviie siècle, un autre décadent-déliquescent-symbolique, modeste comme Giovanni di Domenico, hardi comme lui, et comme lui plein de mépris pour la sottise de ses contemporains, porta à leur bon sens un non moins audacieux défi : sous le pseudonyme de Deroziers-Beaulieu, il fit paraître en 1639, chez Toussaint-Quinet, le célèbre libraire du Palais, une tragi-comédie en cinq actes et en vers que Viollet-le-Duc a publiée dans le tome IX de l'*Ancien Théâtre français*. « On s'obstine malgré soi, dit Viollet-le-Duc, à chercher un sens dans ces vers incohérents, et je ne suis pas bien sûr, ajoute-t-il non sans malice, que sa pièce, convenablement jouée, n'enlèverait pas plus d'une fois les applaudissements du public. On admire bien des choses qui ne sont pas plus claires. »

A l'acte II, scène iv, on trouve cet hémistiche :

Reculons en avant!

La belle devise à prendre pour les beaux fils de la nouvelle école! Car on pourrait leur dire : Vous n'avez pas inventé le procédé; il est vieux.

Ch. L.

Mouvement de la librairie.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

La librairie Lemerre publie une nouvelle édition des *Poésies posthumes* d'Henri-Charles Read, ce poète mort à dix-neuf ans, dans toute la fleur et la grâce d'un talent précoce, auquel M. Jules Lemaître a rendu, ici même, un hommage mérité. Charles Read apparaît, dans cette nouvelle édition, entouré de témoins qui disent ce qu'il a été. M. Paul Haag a écrit une nouvelle préface où se retrouve encore l'émotion du premier jour; puis vient le portrait qu'a tracé du jeune poète M. Maxime du Camp dans ses *Souvenirs littéraires*, suivi de la belle page philosophique que lui a consacrée M. Caro, et de quelques lignes pénétrantes de M E. Ledrain.

La librairie C. Reinwald met en vente un nouvel ouvrage de M. Emile Burnouf, *la Vie et la Pensée, éléments réels de philosophie*, avec 20 figures dans le texte. L'auteur s'écarte de la philosophie classique en ce sens qu'il fonde ses conclusions sur les données de la science. Il paraît donner une grande importance, au point de vue de l'origine des idées et de l'immortalité de l'âme, à la théorie atomistique.

Chez Ollendorff: le *Faust* de Gœthe, traduction du prince de Polignac, nouvelle édition revue et augmentée de *la Nuit de Walpurgis*; — les *Chinois peints par un Français*, par M. Paul Antonini, qui les montre « en robe de chambre et en habits de cérémonie ».

Notre collaborateur M. Jules Lemaître vient de publier chez l'éditeur Lemerre un volume intitulé : *Sérenus, Histoire d'un martyr, Contes d'autrefois et d'aujourd'hui.*

La librairie Hachette a mis en vente *l'Instruction publique et la démocratie, 1879-1886*, par Albert Duruy; — *Études historiques sur le* xvie *et le* xviie *siècle en France*, par G. Hanoteau; — *Histoire sommaire de la civilisation*, par G. Ducoudray; — *le Nouveau seigneur*, par Maurice Jokaï, traduction de Mlle Heinecke; — *Affaires de famille*, par Hugh Conway, traduction de M. Gir.

Dans la *Bibliothèque ethnologique* créée par l'éditeur Hennuyer a paru une *Introduction à l'étude des races humaines*, par M. A. de Quatrefages, de l'Institut.

Les *Traditions indiennes du Canada nord-ouest*, par M. Émile Petitot, forment le XXIIIe volume de la collection des *Littératures populaires de toutes les nations.*

La *Nouvelle Revue* annonce l'apparition d'un curieux ouvrage de M. Ferdinand de Lesseps intitulé *Ma mission à Rome en 1849 et mes relations avec Mazzini.*

Dans la nouvelle bibliothèque littéraire qu'ils viennent de fonder, les éditeurs Lecène et Oudin doivent publier incessamment *Victor Hugo, l'homme et le poète*, par Ernest Dupuy, et les *Études littéraires sur le XIXe siècle*, par M. Émile Faguet.

On annonce la prochaine publication des mémoires de Liszt. L'ouvrage s'appellera *Ma vie.*

Émile Raunié.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7694)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 18. (23e ANNÉE). — 30 OCTOBRE 1886.

Paris, 29 octobre 1886.

Nous n'avions pas l'intention de revenir de sitôt sur le nouvel enseignement spécial. La période d'expérimentation est commencée; il en faut attendre les résultats.

A les annoncer au lieu de les attendre, on risque de se tromper. M. Sarcey lui-même n'échappe pas à ce risque. Samedi dernier, dans la *République française,* s'adressant à M. Eugène Manuel et après avoir félicité l'éminent inspecteur général du remarquable discours qu'il a prononcé, au nom du ministre, à l'inauguration du collège Michel L'Hospital de Riom, discours où il a exprimé pour le nouvel enseignement des sympathies « non suspectes », M. Sarcey développe une objection déjà soulevée par M. Félix Hénent. M. Charles Bigot même, dit-il, lui aurait avoué qu'il la considérait comme sérieuse. C'est le point capital! c'est le point essentiel! s'écrie-t-il. — En ouvrant aux bacheliers du nouvel enseignement spécial les mêmes carrières qu'aux bacheliers ès lettres et es sciences, sauf le droit et la médecine, « on encourage la manie du fonctionnarisme dans un pays qui en a la rage ». — Cet argument nous paraît avoir plus de surface que de fond.

Le nombre des fonctions publiques en France est si considérable qu'un père y regardera à deux fois avant de mettre son fils dans un enseignement qui en fermerait irrévocablement l'accès. Il s'estimerait imprudent. C'est pourquoi nous avons toujours demandé qu'on déblayât de cet obstacle l'avenir du nouvel enseignement.

Mais quand on nous dit que par cela même les fonctions publiques en deviendront le but, nous répondons que ce but serait presque toujours manqué. On connaît l'histoire du baccalauréat ès lettres. Il y a cinquante ou soixante ans, rares étaient les jeunes gens qui ambitionnaient ce diplôme. Mais déjà, comme de tout temps, l'affluence vers les fonctions publiques était hors de toute proportion avec les besoins; le gouvernement, harcelé de demandes, assailli par les rangs pressés des solliciteurs, s'avisa d'élever une barrière contre cette invasion en mettant successivement à l'entrée de presque toutes les fonctions publiques la nécessité d'un titre scolaire. C'était un procédé d'élimination, bien inefficace d'ailleurs. Il y eut beaucoup plus de bacheliers; il n'y eut pas moins de candidats, au contraire, tout bachelier croyant que le diplôme lui créait un certain droit. Nous concédons que si les bacheliers de l'enseignement spécial sont admissibles aux fonctions publiques, la masse des solliciteurs grossira encore; mais, en retour, on nous concédera que plus nombreux seront les candidats, plus grande sera la disproportion entre leur nombre et celui des élus.

Et voici la différence. Quand un père de famille s'est saigné aux quatre veines pour faire donner à son fils l'éducation classique qui mène au baccalauréat ès lettres, ce fils, s'il ne rencontre pas d'autres portes s'ouvrant devant lui, devient par force un candidat à quelque fonction publique. Plaignons-le. N'étant pas apte à autre chose et vu l'affluence des concurrents, il devra s'obstiner, attendre, attendre encore, pour se voir réduit à implorer le plus modeste emploi, qu'il devra d'ailleurs acheter par une longue période de surnumérariat. C'est la rage du fonctionnarisme? Le malheureux ! ce n'est pas de la rage ; c'est une nécessité.

Le bachelier spécial ne sera pas enfermé dans ce cercle étroit. Nous avons toujours insisté sur ce point, qu'une connaissance sérieuse des langues étrangères doit être la base véritable et large du nouvel enseignement. A ce prix seulement, il sera « général », en dépit de son nom; à ce prix seulement, il contribuera, avec grande utilité, aux destinées du pays. Qui peut nier qu'à mesure que le temps s'écoule, rapprochant les peuples par la facilité croissante des communications et des échanges, le domaine de l'activité humaine devient international en tout genre d'études, aussi bien littéraires ou scientifiques que commerciales, agricoles ou industrielles? Au XIXe siècle, un pays qui s'isolerait tomberait en déchéance ; rester en arrière du mouvement qui emporte le monde, ce serait reculer. Le domaine du travail s'étend vers les quatre points cardinaux. On voit le grand service que peut rendre à la France le nouvel enseignement. C'est pourquoi il ne faut pas le tarir dans sa source en le confinant dans une destination trop limitée; même il faut prévoir que la connaissance des langues étrangères deviendra nécessaire dans quelques places officielles. D'ailleurs le bachelier spécial ne se laissera pas mourir de faim dans l'attente stérile d'une fonction publique. Que d'emplois s'offriront à lui, temporaires ou durables, dans tous les pays, et tout d'abord en France, dans les carrières commerciales notamment, qui souffrent tant chez nous de cette ignorance générale des langues étrangères, au point que les maisons importantes sont dans l'obligation de prendre à leur solde des étrangers qui savent mal le français !

La plaie n'est pas qu'on postule les fonctions publiques ; c'est que tant de jeunes gens ne voient pas d'autre issue. Laquelle donc convient-il de ne pas restreindre, l'éducation qui ne mène guère que dans cette impasse, ou bien celle qui permettrait, dans la mesure du possible, le libre choix des carrières? Après six années d'études sérieuses, ce ne sera d'ailleurs que justice.

ROMANCIERS CONTEMPORAINS (1)

Georges de Peyrebrune (2)

I.

Quelqu'un me dit (ce « quelqu'un », à qui je laisse quelquefois la parole, est, pour parler comme Racine, un des hommes que je sens en moi; il se moque du critique, trouve sa besogne chétive et s'étonne qu'il puisse s'intéresser à tant de choses) :

— « Et le flot montait toujours... » C'est au flot des romans que je pense. Chaque semaine nous en apporte une demi-douzaine. Jugez ce que cela fait au bout de l'année. Jugez ce que cela fait en dix ans. Que de gens, Seigneur! se figurent avoir quelque chose d'essentiel, ou tout au moins d'amusant, à raconter! A vrai dire, cette masse énorme de narrations pourrait se ranger dans un assez petit nombre de catégories Histoires de paysans, de filles séduites, de brutes inconscientes et irresponsables; histoires de courtisanes et de névrosées; histoires d'artistes tués par leurs maîtresses ou de femmes martyrisées par des artistes; histoires de filles nobles épousant des bourgeois, ou réciproquement; histoires toujours recommençantes de l'éternel trio, le mari, la femme et l'autre, avec toutes les combinaisons et tous les dénouements possibles; mœurs de Paris, mœurs de province, mœurs des champs. Autre classement : romans idéalistes, romanesques, psychologiques, naturalistes, impressionnistes, chaque genre comportant une certaine vision du monde et un style particulier, que l'on connaît. Et vous pouvez encore ramener ces innombrables récits au genre Zola, au genre Goncourt, au genre Feuillet; quelques-uns, surtout les romans de femmes, au genre George Sand, et beaucoup au genre Georges Ohnet. Je ne parle pas de ceux qui se ramènent au genre Richebourg ou Montépin.

Cependant tous ces récits trouvent des lecteurs. Pourquoi, puisque ce sont, au fond, toujours les mêmes? C'est sans doute qu'ils offrent l'apparence de la nouveauté. S'il est fort rare qu'un roman nous apprenne quelque chose de vraiment neuf sur l'homme en général ou sur la société contemporaine, du moins les combinaisons possibles de faits sont en nombre indéfini. Et ces combinaisons amusent toujours, à ce qu'il paraît. C'est sur l'invention des faits que se rattrapent ceux qui n'ont point assez de génie pour établir fortement des caractères ou pour exprimer avec puissance les sentiments et les passions. Puis il y a des quantités de façons d'exprimer avec d'autres nuances, et moins bien, les sentiments que les maîtres ont déjà exprimés. Cela est profondément inutile; mais on comprend tout de même, en y réfléchissant, qu'il existe des milliers et des milliers de romans qui semblent tous distincts les uns des autres, quoiqu'en réalité il n'y ait qu'un très petit nombre de sujets, toujours les mêmes, et un très petit nombre de manières de les traiter, toujours les mêmes aussi.

Au reste, pour être tout à fait sincère et généreux, si je suis étonné de la masse prodigieuse des romans qui paraissent, je ne suis pas moins stupéfait qu'il y en ait tant de passables dans ce tas, ou même de remarquables. Je mets à part cinq ou six romanciers d'un très grand talent qui ont une façon, bien à eux, de voir et de traduire la réalité. Mais au-dessous de ceux-là il y a bien, je vous assure, une trentaine de romanciers qui ont de l'observation, de la finesse, de l'imagination, de la vigueur, et qu'on ne regrette pas trop d'avoir lus quand on a eu le courage de s'y mettre. J'en parle sans dédain, car, si j'écrivais des romans, je ne serais même pas sûr d'être de ces trente-là, et c'est pour cela que je n'en écris pas. Ces aimables romans-là, si nous en avions les équivalents pour le XVIIIe siècle, par exemple, quels livres précieux ce seraient, et comme nous les traiterions de chefs-d'œuvre!

Oui; mais une pensée horrible me revient. C'est donc relativement facile de raconter avec agrément des histoires, puisque tant de personnes y réussissent? Et, en effet, c'est par des récits qu'ont débuté toutes les littératures. Est-ce pour cela qu'on voit tant de femmes aujourd'hui écrire des romans? Elles ne savent presque rien, elles ont peu réfléchi : elles se mettent à conter, et c'est charmant — quelquefois.

Non, décidément, on nous fait trop de romans passables. J'essayerais de m'en réjouir si cela prouvait qu'il y a aujourd'hui un très grand nombre d'écrivains de talent; mais cela prouve surtout autre chose. Cela prouve que les principales façons de fabriquer un roman sont assez généralement connues et aisément imitables. C'est la masse énorme des romans déjà écrits qui permet d'en écrire d'autres indéfiniment, passablement, et sans beaucoup de peine. L'ensemble des romans publiés jusqu'ici constitue un répertoire considérable de psychologie en action, de situations tragiques, de descriptions et de paysages. Tout nouveau venu qui n'a pas de génie y puise, sciemment ou non, et peut faire ainsi des romans où l'observation est presque subtile et presque profonde et où les peintures sont presque saisissantes. Puis il y a les procédés et le style des écrivains à la mode, qui se prennent assez

(1) Voy. pour cette série *Flaubert, MM. Edmond et Jules de Goncourt, Alphonse Daudet, Guy de Maupassant, Émile Zola, Émile Pouvillon, Georges Ohnet, Anatole France, Jules de Glouvet, Ferdinand Fabre, Octave Feuillet*, dans la *Revue* des 11 et 18 octobre 1879, 30 septembre 1882, 31 mars et 7 avril 1883, 29 novembre 1884, 14 mars, 2 mai, 27 juin, 12 septembre, 3 octobre 1885, 2 janvier 1886.

(2) *Gatienne, Marco, les Femmes qui tombent, Contes en l'air, Jean Bernard, Polichinelle et Cie, Une séparation, Victoire la Rouge, les Frères Colombe*, etc.

facilement : l'impressionnisme tourmenté des Goncourt, le pittoresque un peu trépidant de M. Daudet, la brutalité épique de M. Zola, la crudité et la netteté de M. de Maupassant, le tortillage analytique de M. Bourget. Et l'on peut aussi combiner ces différentes manières.

Qu'arrive-t-il alors? C'est que tous les romans sont prévus. Peut-être ne devinerai-je pas toujours la fable; mais jamais l'exécution ne m'apportera de surprises. Aussi, quand un roman m'arrive à présent, je n'ai plus le courage de l'ouvrir : je suis sûr de l'avoir déjà lu. Si quelquefois la donnée est en partie nouvelle, je veux bien que l'auteur me la confie; mais, de grâce! qu'il ne la développe point; car je le connais, son développement! Une satiété me monte à la gorge en feuilletant toutes ces « études de mœurs » et toutes ces histoires d'imbéciles ou de névropathes. Je voudrais qu'il y eût une salle publique où ceux qui auraient une idée de roman viendraient l'exposer en quelques mots : cela suffirait; je verrais très bien leur livre; ce serait comme s'ils l'avaient écrit tout du long.

Pour qu'un romancier ait le droit d'écrire son roman et de me le faire lire, je veux qu'il ait, avec une extraordinaire puissance soit de vision, soit d'analyse, quelque défaut bien marqué; je veux que certains de ses dons aient quelque chose d'excessif et de maladif, qui m'irrite, mais qui m'accroche. Et encore! Je préférerais que les romanciers les plus originaux n'écrivissent qu'un ou deux volumes. Je sais si bien ce que sera le prochain roman de Zola, de Daudet, de Bourget! Et quant à leurs anciens romans, je crois que je n'aurai jamais la force de les relire. J'en viens à ne plus supporter que la perfection absolue de la forme, la perfection étroite, rigoureuse, celle des phrases de Flaubert, qu'on se récite quand on s'ennuie, qui vous satisfont pleinement, au delà desquelles il n'y a rien à désirer... Et par ce chemin je retourne aux classiques, qui ont eu l'esprit de n'exprimer que des choses essentielles, éternelles, et de les exprimer d'une façon définitive. (A moi, monsieur Nisard!)

Jugez comment je dois accueillir, après cela, les romans « qui ne sont pas mal », où « il y a quelque chose », les romans presque « bien écrits », presque « bien observés », presque originaux, presque beaux! A quoi bon, Seigneur Dieu, toutes ces vaines histoires dont la lecture ne vaudra jamais le spectacle de la réalité, qu'elles enflent ou diminuent inévitablement? Oh! ces vieilles littératures, comme elles sont encombrées! Que de récits insignifiants et superflus! L'humanité devient comme une vieille femme radoteuse qui, à mesure qu'elle vit sa vie médiocre, la raconte tout haut, point par point, dans un bavardage intarissable et monotone. Si tous les romans du siècle étaient réunis dans quelque colossale bibliothèque, béni celui qui y mettrait le feu! Il redeviendrait alors possible d'être original; et ceux qui, obéissant à leur génie naturel, se remettraient à nous conter des histoires, il semblerait que ce qu'ils content en vaut la peine, et cela nous serait nouveau, du moins un temps. Oh! les doux âges primitifs, où les aèdes récitaient une douzaine de beaux contes et recommençaient quand ils ils avaient fini, et où il n'y avait point de critiques!

II.

Voilà bien des affaires pour dire qu'on fait beaucoup de romans et qu'ils ne sont pas tous prodigieusement neufs! Qu'importe, si les hommes ne se lassent point de s'entendre raconter des histoires et prennent un plaisir presque égal à s'y retrouver embellis ou copiés exactement? La nature aussi, c'est toujours la même chose, et cependant on ne se fatigue point de la regarder, soit directement, soit dans les images que se forment d'elle les poètes divins. Or il s'en faut que l'humanité soit aussi immuable; mais, quand bien même elle ne changerait pas plus que la face de la terre, il nous plairait encore de voir les actions et les passions des hommes réfléchies dans une série de livres sans nombre. Car si ce n'est point la variété du spectacle humain qui est inépuisable, ce sera donc la diversité des yeux qui la regardent et des esprits qui la reflètent. En sorte que, s'il est vrai que les hommes passent leur temps à se faire des contes, ces contes ont beau se ressembler, ce n'est jamais deux fois le même.

Il se peut que les trente romanciers dont on parlait tout à l'heure nous chantent souvent une chanson que nous connaissions déjà; mais pourtant chacun d'eux a son esprit, son cœur, ses souvenirs, ses expériences et ses souffrances à lui; et un moment arrive toujours où cela paraît, où nous nous sentons en contact avec une âme vivante, distincte des autres âmes. Ou bien, dans un récit qui ne nous est pas entièrement nouveau, tout à coup une émotion surgit, un sentiment d'amour, de pitié, de tendresse, si sincère et si fort qu'il se communique à nous à l'improviste; et dans ces moments-là l'honnête conteur, qui le reste du temps n'avait point de génie, devient l'égal des plus grands; car le pleur involontaire qu'il nous fait jaillir des yeux, ou dont il nous donne le désir, vaut n'importe quel autre; et, dans telle page dont la beauté n'est peut-être pas accomplie, toute la bonté humaine peut déborder subitement.

III.

M. (ou Mme) Georges de Peyrebrune a de ces moments-là.

Georges de Peyrebrune est un esprit vivant, actif, curieux, infatigable, ouvert à toutes les impressions. Elle a une brave plume, qui écrit tout ce qu'on veut,

avec une ardeur égale! Voulez-vous des situations étranges, des événements dramatiques et des passions violentes? Voulez-vous du romanesque? Voici *Gatienne*, *Marco*, *Mademoiselle de Trémor*. Ou bien voulez-vous des histoires brutales, des tableaux crus, de la réalité plate et lamentable? Voulez-vous du naturalisme? Voici *Victoire la Rouge*. Ou bien préférez-vous peut-être les belles amours et l'observation délicate? Est-ce de la psychologie qu'il vous faut? Voici *Une séparation*. Enfin vous faut-il de la tendresse, de la grâce, de la poésie, un exquis mélange de fantaisie et de réalité? Voici *Polichinelle* et *Lou floutaïré*; voici surtout *les Frères Colombe*. Et je n'ai pas épuisé, il s'en faut, l'œuvre de Mme de Peyrebrune. Vous y trouverez des légendes, des contes en l'air, des contes philosophiques, et je ne sais quoi encore. Tout cela en cinq ou six ans. Ce n'est pas d'une anémiée.

Si l'on voulait, on ferait l'histoire de cet esprit. Mme de Peyrebrune commence, ainsi qu'il est naturel aux femmes, par le roman romanesque. Puis, tout à coup (et il ne serait pas très difficile d'expliquer ce mouvement d'excessive réaction) elle donne dans le roman naturaliste. Là sans doute, elle acquiert le souci de la vérité. Après quoi, combinant ces deux manières successives, elle apporte dans des histoires à demi rêvées le goût du détail réel, et elle écrit alors ses meilleurs ouvrages. C'est à peu près ainsi qu'on pourrait se figurer l'évolution de son talent. La chronologie des romans de Mme de Peyrebrune ne s'y prête peut-être pas avec une exactitude parfaite; mais cela nous gêne peu.

Ses romans romanesques ont le mérite de n'être point ennuyeux, malgré quelques longueurs. Vous vous souvenez de *Mademoiselle de Trémor*, parue ici même; vous n'avez point oublié cette orgueilleuse jeune fille qui apprend que son père est un valet. — Mais vous rappelez-vous *Gatienne* et *Marco?* Gatienne, avant son mariage avec Fabrice, a été prise de force par Robert. Elle ne l'a point dit à Fabrice parce qu'elle l'aimait. Robert reparaît et la veut encore; Gatienne, affolée, le noie pendant une promenade en bateau; puis, le jour où Fabrice découvre ce secret, elle va se jeter à la Seine. — Marcel ou Marcô a une petite amie, Alice; la mère de Marco, Mme Delange, a un amant, André de Terris, qui l'abandonne tout justement pour épouser Alice. La pauvre femme en meurt: André a donc tué la mère et pris au fils sa fiancée. Mais Marco se venge en poussant à la chute la femme du traître. Pour accomplir cette œuvre, il s'est déguisé en Anglais excentrique, flegmatique et mystérieux. Au dernier chapitre, il tient André en son pouvoir; mais, au lieu de le tuer, il se laisse tuer par lui, volontairement. « Regarde-moi! lui dit-il en mourant; regarde le fils de Marine... Tu m'as tout pris et j'avais juré de me venger... Tu as tué la mère : je t'ai fait assassiner le fils... Tu m'as pris Alice : je te l'ai arrachée. Je peux mourir. » Il y a là un petit bossu, Séraphin, qui a aimé, lui aussi, Mme Delange, et qui est complice de Marco. Ce bossu veut tuer André : « Laissez-le vivre, lui dit Marco...; les morts sont heureux. — Vous avez raison », dit le bossu; et il se fait sauter la cervelle. Singulière vengeance. Sommes-nous assez dans le romanesque! Cela fait plaisir.

Un saut violent à gauche, et voici *Victoire la Rouge*. C'est une fille de l'hospice, une simple, presque une idiote. Elle est en service chez des paysans et se livre, sans trop savoir, à un charretier. Elle a un enfant. Et d'un! On la chasse. Elle entre chez une bourgeoise avare et ridicule, chez qui elle rencontre un sous-officier de dragons. Nouveau malheur. Cette fois elle tue l'enfant (et de deux!) dans un moment de terreur folle. Au sortir de la Centrale, elle tombe chez de braves gens; mais bientôt son histoire est connue : en route encore! Elle finit par échouer chez un vieux paysan sinistre qu'on appelle le Sauvage. Elle se trouve grosse (et de trois! c'est sa destinée) et va se jeter dans une mare... Sommes-nous assez dans le naturalisme? Y sommes-nous bien jusqu'au cou?

Le livre est curieux en ce qu'on y voit qu'une dame très sage s'est appliquée à être brutale. C'est l'histoire d'une ruminante qui n'a pas de chance. Tour à tour Victoire a des douleurs ou des stupeurs de bête, ou « se délecte dans une grande joie bestiale de vivre ». Deux ou trois fois pourtant, en feuilletant ce récit, j'ai ressenti autre chose que l'intérêt tranquille du curieux qui parcourt un livre pour voir « comment c'est fait ». L'entrée de cette pauvre brute de Victoire chez le Sauvage a quelque chose de tragique. Il y a vraiment là une impression très forte de misère, de douleur et de brutalité. A un autre endroit j'ai bien failli être ému. C'est quand Victoire, reconnue à la fête de Chancelade, est obligée de quitter ses maîtres, et que quelque chose de semblable à une âme humaine s'éveille un instant dans son corps massif. La fermière est une bonne vieille femme, paralytique depuis douze ans.

« ... La Victoire s'était glissée tout près d'elle et pleurait à genoux contre sa chaise, la figure cachée dans son bras

« — Las! ma pauvre fille, lui dit-elle, c'est donc vrai? Las! mon Dieu, Jésus!...

« Elle ne trouvait rien autre à dire, et elle soupirait, aidant ainsi la Victoire à se soulager le cœur.

« Puis, au bout d'un temps, elle repensa au maître qui allait rentrer et qui chasserait durement la fille, peut-être avec des coups. Alors ça lui donna le courage de la faire partir.

« — Il le faut bien, dit-elle. Las! Seigneur, prenez pitié de nous! Il faut vous en aller, pauvre; mon homme l'a dit, et vous savez...

« — Oui bien, répondait Victoire, j'ai entendu. Je m'en vas, maîtresse. C'était pour vous dire adieu.

« Et elle criait plus fort, car cette pitié de femme, la pre-

mière dont elle eût senti la douceur, la faisait se fondre. ... En cette minute unique, elle eut la compréhension rapide, mais claire, de tout un côté de la vie qui lui était fermé... Elle vit plus loin que sa pensée habituelle; elle aperçut sa vie, ses fautes, sa grossièreté, ses besoins indomptés; elle sentit vaguement qu'elle aurait dû ne pas faire le mal... Puis cet éclair... s'évanouit, et elle demeure effarée dans son hébétude brutale, avec cette éternelle pensée qu'elle allait bientôt avoir faim... »

Le contraste est grand de *Victoire la Rouge* avec *Une séparation*. Madeleine Baldy est mariée à un médecin grand coureur d'aventures galantes. Un jour, il renvoie sa femme pour installer chez lui une coquine. Madeleine est aimée du romancier Albert de Marsennes, qui est un peu plus jeune qu'elle, vit quelques années avec lui et, quand elle sent qu'il cessera bientôt de l'aimer, se retire héroïquement et retourne auprès de son mari converti et malade. Rien de plus. Nous sommes loin des complications de *Marco* ou de *Mademoiselle de Trémor*. Et c'est peut-être pour cela qu'*Une séparation* est le meilleur roman de Mme de Peyrebrune. Il m'a paru qu'il y avait là une centaine de pages tout à fait distinguées : celles qui nous racontent le subtil et muet supplice d'une femme plus âgée que son amant, qui, se sentant vieillir, craint également qu'il ne s'en aperçoive et que, s'en étant aperçu, il ne reste par devoir, et qui, tandis qu'elle lutte contre les premières atteintes de l'âge, voit rôder autour de son compagnon la jeune fille dont il est aimé et attendu... Madeleine Baldy, c'est un peu la Mme André de Richepin (Marsennes étant d'ailleurs fort différent de Ferdolle); mais les souffrances de l'héroïne de Mme de Peyrebrune sont plus délicatement analysées. Çà et là, des mots très simples, profondément douloureux :

« ... Tout à coup il s'écria, en prenant à deux mains la tête de Madeleine :

« — Mais on dirait que tes cheveux ont foncé depuis peu! Regarde donc, regarde-toi!...

« Et il l'entraîna près d'une glace. Madeleine avait un sourire infiniment triste en se regardant, tandis que son visage se rosait partout, comme d'une confusion pénible.

« — C'est vrai, dit-elle lentement en détournant sur Albert ses yeux mouillés de belles larmes sincères. C'est vrai, ils sont trop foncés maintenant; mais que veux-tu? ils devenaient trop pâles aussi..., trop pâles, comprends-tu?... presque blancs...

« — Eh bien, il fallait les laisser blanchir, répondit Albert dont la voix très altérée se faisait rude pour cacher son émotion. La belle affaire que ces quelques fils blancs! Tout le monde en a.

« — Non, répondit doucement Madeleine; miss Adda n'en a pas encore. C'est beau, la jeunesse... »

Le dénouement est touchant et noble : il me semble un peu hors nature. Madeleine s'en va malgré Albert, et quand Albert l'aime encore. Sans doute elle craint qu'il ne cesse de l'aimer, et elle tient à partir avant; mais dans la réalité elle n'aurait la force de partir qu'après. Ne le croyez-vous pas?

IV.

C'est aussi une leçon de détachement, de résignation, de bonté et d'indulgence que nous donnent, doucement et modestement, *les Frères Colombe*. Ces deux frères qui portent avec bonhomie les noms terribles d'Annibal et de Scipion sont deux vieux garçons doux, innocents, dignes et un peu maniaques, pareils à d'excellentes vieilles filles. Ils recueillent et élèvent une enfant perdue; ils l'adorent et croient qu'ils la garderont toujours : quand la fillette est grande, elle aime un beau garçon..., et les deux frères la marient en gémissant. Ils recueillent un moineau l'hiver : l'oiseau, comme la jeune fille, s'envole au printemps par la fenêtre ouverte... Hélas! c'est donc pour les autres, non pour soi, qu'il faut être bon! — Mais il faut voir le détail de la bonté des deux frères et aussi celui de leur ménage. Car leur bonté fait leurs manies aimables, et leurs manies font leur bonté vivante. Ils sont délicieux. Je n'ai pas le loisir de chercher ce qui manque aux *Frères Colombe* pour être un petit chef-d'œuvre. Et peut-être qu'il n'y manque rien.

Mme de Peyrebrune nous dit dans une de ses nouvelles (*la Pompéienne*) : « Le roman d'action a détrôné le roman d'idées; puis le naturalisme est venu qui a donné le goût des romans physiologiques et descriptifs, acheminement naturel vers le roman anglais, c'est-à-dire vers l'étude psychologique profondément fouillée, longuement déduite, simple et morale. » Elle semble résumer ici (à peu de chose près) l'histoire de son propre talent; et elle ajoute : « ... Les femmes françaises qui font des romans trouveront ici l'occasion de prendre leur revanche; leurs facultés propres les y aidant, elles adopteront promptement les procédés de la littérature anglaise et se tailleront un succès qui égalera peut-être celui de leurs devancières en Angleterre. Ce n'est donc pas du roman sensuel ni passionnel qu'elles devront faire aujourd'hui, mais de la psychologie, du roman simple, naturel, délicat et vrai. » — Mme Georges de Peyrebrune a déjà commencé, si je ne me trompe, et mieux que commencé.

JULES LEMAÎTRE.

INSTITUT DE FRANCE

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DES CINQ ACADÉMIES (1)

M. LE Mis D'HERVEY-SAINT-DENYS

de l'Académie des inscriptions.

Les doctrines religieuses de Confucius et l'école des lettrés en Chine.

Messieurs,

Il est certaines erreurs qui prennent naissance on ne sait comment et qui s'accréditent peu à peu par le seul fait d'être répétées occasionnellement sans examen ni contrôle. C'est ainsi qu'on a donné le nom d'Annam à la Cochinchine; c'est ainsi qu'on nous représentait tout récemment encore le peuple chinois comme un peuple incapable de manier les armes, alors qu'il eût suffi de consulter son histoire pour reconnaître qu'il s'était montré durant vingt siècles aussi belliqueux que le vieux peuple romain, qu'il avait su vaincre et rejeter jadis loin de ses frontières des nations redoutables telles que les Huns et les Turcs, et qu'il ne s'était endormi dans la paix qu'après s'être assuré la tranquille domination de son immense territoire.

Une autre erreur non moins extraordinaire, dont il ne me paraît pas moins difficile de découvrir l'origine et qu'on voit pourtant s'infiltrer de nos jours dans ce qu'on pourrait appeler *le bagage des opinions courantes*, consiste à croire que la doctrine des anciens Chinois fut le matérialisme, que Confucius était athée et qu'il a fallu la propagation du bouddhisme à la Chine pour y introduire la notion du sentiment religieux.

Ces idées sont en contradiction absolue avec les monuments que nous a laissés l'antiquité chinoise. J'espère le démontrer facilement, sans invoquer pour cela aucun document d'une autorité ou d'une interprétation contestables. Il suffira d'interroger les textes clairs et précis du *Chi-king* et du *Chou-king*, après avoir rappelé ce que sont ces livres canoniques et la foi qu'il convient de leur accorder.

I.

Dès le XXe siècle avant notre ère, les Chinois commencèrent à consigner par écrit les actes et les allocutions de leurs princes, les exhortations des grands ministres, les odes qui devaient se chanter dans certaines cérémonies et même les chansons populaires, dont l'esprit pouvait révéler utilement le caractère et les dispositions des différentes populations de l'empire.

L'illustre savant J.-B. Biot a rendu un éclatant hommage à l'authenticité de ces vieilles chroniques, toujours contemporaines des faits qu'elles relatent, en vérifiant et constatant la parfaite exactitude des dates assignées à plusieurs éclipses observées dans les temps anciens.

A l'époque où vécut Confucius, la masse des pièces que renfermaient les archives de l'empire était énorme. Les enseignements du passé allaient s'enveloppant de ténèbres. L'abondance même des documents à consulter rebutait les recherches. L'or demeurait enfoui sous des monceaux de sable, selon l'expression d'un commentateur.

Le célèbre moraliste s'émut et s'affligea de cet état de choses, par des considérations qui marquent fortement combien l'école des lettrés, à laquelle il appartenait et dont il est devenu le chef vénéré, diffère de toutes les écoles philosophiques de l'Occident. Il était pénétré de cette opinion que l'homme tend à dégénérer, bien loin de tendre à progresser. Il jugeait que l'imitation de l'antiquité était le *desideratum* par excellence. Il se donna donc pour mission d'explorer l'amas des traditions séculaires, d'en tirer les extraits les plus substantiels, les plus éloquents, les plus instructifs, et d'en faire un catéchisme sacré de politique et de morale à l'usage des gouvernants et des gouvernés, en même temps qu'un modèle de style qui assurât également l'invariabilité de la langue écrite. Il sut atteindre ce double but, puisque les monuments légués par lui sont devenus la bible de la nation chinoise et puisque les formules idéographiques qu'ils ont immobilisées forment toujours, en quelque sorte, la grammaire littéraire du style élevé.

Le *Chi-king*, livre des vers, et le *Chou-king*, recueil de morceaux historiques, sont donc tout à la fois le miroir fidèle de l'antiquité chinoise par la substance inaltérée de leurs textes, et l'œuvre de Confucius quant au choix des documents conservés et mis en lumière pour l'instruction du peuple chinois. Je dois insister particulièrement sur la parfaite solidarité entre ces deux points, afin de bien établir tout d'abord qu'entre les doctrines renfermées dans les *king* et les doctrines de Confucius et de la grande école des lettrés, ses disciples héréditaires, il n'y a pas à distinguer.

Consultons maintenant ces monuments sacrés, en commençant par les odes qui se chantaient aux cérémonies d'anniversaires, dans le temple des ancêtres, pour perpétuer le souvenir des princes méritants.

L'ode I de la troisième partie du *Chi-king*, qui nous reporte à trois mille ans, célèbre les vertus de Ouen-ouang, fondateur de la dynastie des Tcheou, et débute ainsi :

(1) Cette séance était présidée par M. Jules Zeller, qui a fait l'éloge des académiciens morts dans l'année : Bouley, Jamin, Laguerre, Miller, Ch. Jourdain, de Falloux, Paul Baudry. (M. Ernest Desjardins était mort l'avant-veille.)

M. Coppée a lu un petit poème intitulé : *le Roman de Jeanne*, et M. Gounod une notice sur *la Nature et l'Art*.

« Ouen-ouang habite maintenant les espaces supérieurs.

« Oh ! que sa gloire est grande dans le ciel !...

« Qu'il s'élève (au plus haut des demeures célestes) ou qu'il s'abaisse (vers les régions terrestres),

« Toujours il est à la droite et à la gauche du Souverain Seigneur. »

Le texte de ce fragment ne présente pas la plus légère obscurité. Tous les commentateurs chinois et tous les sinologues sont parfaitement d'accord à cet égard. Dès cette première citation, nous voyons donc que si Ouen-ouang est mort pour la terre, son individualité immatérielle, âme ou esprit, comme on voudra l'appeler, n'est point rentrée dans le néant et ne s'est point perdue non plus dans une âme ou esprit universels. On voit aussi que le Souverain Seigneur (*Chang-ti*) n'est pas confondu avec le ciel matériel (*tien*), ainsi que quelques publicistes occidentaux l'ont avancé sans la moindre preuve et sans savoir que les textes antiques désignent la divinité sous le nom de *Chang-ti* bien des siècles avant la première introduction du terme *tien* comme synonyme.

Quand les Chinois disent *le Ciel* (*tien*), pour désigner le *Souverain Seigneur* maître du Ciel (*Chang-ti*), ils ne font qu'employer un trope constamment usité dans nos habitudes de langage et jusque dans nos livres religieux : *Offenser le Ciel, invoquer le Ciel; c'est un arrêt du Ciel; le Ciel l'a puni*, etc.

Le Ciel est juste et sage et ne fait rien en vain.
Ciel, qui nous défendra si tu ne nous défends ?

La preuve évidente en est dans une infinité d'exemples où l'alternance même des deux expressions *Ciel* et *Souverain Seigneur* montre que les Chinois n'ont pas entendu le mot *Ciel* autrement que nous.

Ode II, de la troisième partie du *Chi-king*, il est dit :

« Le Ciel *(tien)*, qui avait mis sur le trône le vertueux ancêtre de la dynastie de Yn,

« N'a pas permis à ses descendants (dégénérés) de conserver l'empire...

« Ouen-ouang, qui servait d'un cœur pur le Souverain Seigneur *(Chang-ti)*, fut comblé de félicité et reçut (à son tour) le mandat de gouverner les peuples. »

Plus loin, ode XXI :

« Oh ! qu'il est grand ! oh ! qu'il est immense, le Souverain Seigneur (*Chang-ti*), maître du monde !

« Qu'il est terrible et que ses jugements sont redoutables !

« Le Ciel (*tien*) a créé l'homme, mais non point pour que l'homme use témérairement du mandat de la vie. »

Au chapitre du *Chou-king* intitulé *Ta-kao* (*Grands avertissements*), le roi, qui a consulté les sorts avant de prendre une détermination importante, s'écrie :

« Je ne puis éviter de faire ce que le Ciel ordonne ;...

« Je ne saurais désobéir au Souverain Seigneur. »

Au chapitre *Kiun-chi*, du même *king*, le prince Tcheou kong s'exprime ainsi :

« Jadis, lorsque (le roi) Tching-tang prit possession du trône, son ministre Y-yn fut inspiré dans ses conseils par l'auguste Ciel. (Plus tard), sous le règne du roi Taï-ou, les ministres Y-tchi et Tchin-hou eurent aussi des inspirations qui venaient du Souverain Seigneur. »

Au chapitre *To-fang* (*Nombreuses régions*), il est dit, en parlant de l'impiété du dernier des Hia, qui avait aboli les sacrifices :

« Le Souverain Seigneur (*Chang-ti*) avertit d'abord le roi de Hia par des calamités. »

Ensuite, et comme il ne se corrigeait pas :

« Le Ciel (*tien*) choisit un plus digne pour lui confier le gouvernement des peuples. »

De tels rapprochements auront suffi, je crois, pour démontrer l'inanité de cette étrange opinion, que les Chinois aient adoré la voûte céleste. Je demanderai cependant la permission de citer encore, par fragments, une ode du *Chi-king* où la véritable acception du mot Ciel est non moins manifeste, en même temps qu'il est fait mention du culte des esprits, dont il sera bon de dire aussi quelques mots incidemment.

L'an 822 avant notre ère, l'empire fut désolé par une sécheresse affreuse. Le chant qui perpétue le souvenir de cet événement est ainsi conçu :

« La voie lactée brille d'une lueur extraordinaire.

« Hélas ! s'écrie en soupirant l'Empereur, comment les hommes de ce siècle ont-ils attiré sur eux tant de châtiments ?

« Le Ciel fait descendre sur nous la famine et la ruine.

« Nos campagnes sont dévorées par une sécheresse telle qu'on n'en avait jamais vu.

« Nous ne cessons d'offrir des sacrifices. Dans la maison du pauvre comme dans nos palais, partout on élève des autels.

« Il n'est personne qui épargne les victimes et qui ne cherche à se rendre favorables les esprits.

« Mais le Souverain Seigneur (*Chang-ti*) s'est éloigné de nous. Il brise ses créatures d'ici-bas. Pourquoi sa colère ne retombe-t-elle pas sur moi seul, qui sans doute l'ai offensé ?

« Le Ciel auguste, le Souverain Seigneur manifeste sa volonté de nous détruire. Comment ne serions-nous pas saisis de terreur ?...

« Les mânes de nos aïeux sont impuissants à nous protéger...

« Une sécheresse telle qu'on n'en avait jamais vu désole nos campagnes...

« Tous portent leurs regards vers le Ciel auguste. Tous invoquent le Souverain Seigneur...

« O grands de l'empire, régents et gouverneurs des provinces, et vous, hommes vertueux de tous les rangs, conti-

nuez d'adresser vos prières au Ciel, non pour moi, mais pour le bien public...

« Je ne cesse d'implorer le Ciel auguste; je le supplie d'avoir pitié de nous. »

(*Chi-king*, 3e partie, ode 24.)

Il serait difficile de prouver la synonymie qu'il convient de reconnaître à deux expressions, plus clairement que dans ces invocations adressées au *Tien* et au *Chang-ti*.

Quant aux esprits, qu'on cherchait aussi à se rendre favorables, ils étaient et demeurent considérés comme des êtres incorporels, d'essence divine, messagers du Ciel, ministres des volontés du Souverain Seigneur, préposés par lui à la direction des éléments, à la garde des montagnes sacrées, à la distribution des récompenses et des peines entre les humains, mais toujours les très humbles mandataires du Dieu unique et tout-puissant.

Le caractère par lequel sont désignés les esprits est le même dont les Chinois se servent pour représenter idéographiquement les mânes des morts, l'âme dégagée de ses liens terrestres. Les Chinois de l'antiquité, inventeurs des caractères de cette écriture figurative et immuable, attribuaient donc à l'âme humaine une nature divine. Encore un point qui ne saurait être contesté.

La croyance en l'immortalité de l'âme, appelée après sa séparation du corps à peupler les demeures célestes, et l'opinion que les âmes des morts peuvent redescendre sur la terre quand elles sont évoquées au temple des ancêtres, s'affirme d'ailleurs dans un grand nombre de morceaux tels que ceux-ci :

« Oh! que le temple consacré à la mémoire de nos ancêtres est pur, et qu'il inspire de respect!

« Que les assistants qui prennent part aux cérémonies paraissent graves et animés d'un même sentiment!

« Ils sont venus avec empressement rendre hommage aux vertus et aux mérites de Ouen-ouang;

« Ils se tournent vers la tablette où le nom de celui qui réside maintenant dans le Ciel est inscrit... »

(*Chi-king*, livre IV, ode 1.)

« Que le Ciel protège et consolide ton empire (ô prince)!...

« C'est le devoir de la piété filiale d'offrir des sacrifices à ses ancêtres.

« Tu as offert pieusement celui du printemps, celui de l'été, celui de l'automne et celui de l'hiver, invoquant les mânes des anciens rois qui nous protègent.

« Les mânes (des anciens rois) sont descendus à ton appel; ils te promettent longue vie et prospérité. »

(*Chi-king*, 2e partie, ode 6.)

La même section du livre de vers fournit le morceau suivant, d'un caractère non moins remarquable. C'est un chant de fête à l'occasion des cérémonies célébrées en l'honneur des parents morts.

« Les mets qui sont offerts pour honorer la mémoire des ancêtres exhalent une douce odeur. Les esprits de nos aïeux ont approuvé ces offrandes. Ils nous promettent un avenir prospère en récompense de notre piété, et toi, père de famille, parce que tu t'es acquitté religieusement de ces cérémonies sacrées, tu peux espérer un bonheur immortel.

« Les cérémonies accomplies, on s'abstient de faire entendre le son des cloches ou des tambours avant que celui qui règle et dirige la fête ait dit : « Les âmes des morts « reçoivent avec joie vos offrandes; elles les ont pour agréa- « bles. »

« Alors celui qui porte les images des aïeux se lève; il est salué par le son des cloches et le bruit des tambours, qui l'accompagnent à son départ. Les mânes des ancêtres, qui assistaient à la cérémonie, et l'esprit céleste qui la présidait remontent dans les demeures célestes. Les assistants se retirent avec recueillement. Tous ceux qui sont chefs de famille vont dresser chez eux le repas privé...

« O vous, enfants et petits-enfants, neveux et arrière-neveux qui devez naître un jour, gardez-vous de perdre jamais la tradition sacrée du culte des ancêtres! »

(*Chi-king*, 2e partie, ode 55.)

Au chapitre *Kin-teng* du *Chou-king*, nous trouvons de nouveaux témoignages des mêmes croyances et, de plus, sur la responsabilité des actes commis durant la vie humaine, sur le lien persistant entre les âmes ou esprits des morts et le monde terrestre, ainsi que sur la constante intervention de la puissance divine dans les événements de la terre, plusieurs indications importantes qui font que ce chapitre mériterait d'être cité presque en entier.

King-teng signifie *cercle de bandes d'or*. C'était le nom d'un coffre précieux dans lequel étaient renfermés les archives principales de l'empire et aussi le *Livre des sorts*, contenant l'interprétation de tous les signes qu'on pouvait découvrir sur l'écaille de la tortue sacrée, quand on la brûlait à demi pour la consulter. — Durant une dangereuse maladie de Ou-ouang, le fondateur de la dynastie des Tcheou au XIIe siècle avant notre ère, le coffre cerclé de bandes d'or fut ouvert : on avait à interroger les sorts sur l'issue d'une crise si redoutable. Tcheou-kong offrit au Ciel sa vie pour racheter celle du roi son frère, et ce sont les mânes de leurs ancêtres communs qu'il invoque dans les termes que voici, afin que son vœu soit par eux transmis au Souverain Seigneur :

« Votre descendant est dangereusement malade. C'est à vous d'intercéder pour lui dans le Ciel. J'offre ma vie pour racheter la sienne....

« Obtenez (du Souverain Seigneur) que notre dynastie ne perde pas le mandat de gouverner qu'il lui a confié. Faites

que le temple des ancêtres, où descendent vos esprits, ne soit pas renversé. »

La prière de Tcheou-kong fut écoutée. Le Ciel ne prit pas sa vie, tout en conservant celle du roi. Plus tard, quand arriva le terme des jours accordés au roi Ou-ouang, la régence du prince héritier échut à Tcheou-kong; mais ses intentions furent calomniées: on l'accusa de vouloir nuire au jeune roi son neveu. Alors il résigna le pouvoir et s'exila volontairement loin de la cour.

Ici je reprends la version littérale du chapitre *Kin-teng*, plus éloquente que toute paraphrase :

« En automne, au temps de la moisson, il s'éleva une tempête terrible; il y eut des éclairs formidables et de grands tonnerres. Un vent furieux coucha les moissons et déracina les arbres. Tout le peuple fut dans la consternation. Le roi et les ministres, ayant résolu de consulter la tortue sacrée, firent ouvrir le coffre cerclé de bandes d'or; on y trouva, écrite de la main de l'officiant, la formule de la prière par laquelle Tcheou-kong avait demandé à mourir pour sauver Ou-ouang.

« Le roi et les ministres interrogèrent les officiers préposés aux cérémonies. Ceux-ci répondirent qu'eux-mêmes avaient renfermé cette prière dans le coffre; mais ils ajoutèrent d'une voix émue : « Tcheou-kong nous commanda le « secret; c'est pourquoi nous l'avons fidèlement gardé. »

« Le roi prit le billet en pleurant. « Il n'est plus nécessaire, dit-il, de consulter les sorts (pour comprendre les « avertissements que le Ciel nous envoie). Tcheou-kong a « fait preuve de son dévouement pour notre maison; moi, « enfant, je l'ignorais et il fallait que je l'apprisse. Le Ciel « a manifesté sa puissance afin de mettre en lumière la vertu « (méconnue) de Tcheou-kong. Je veux aller moi-même au- « devant de Tcheou-kong. Cela est conforme (à la justice et) « aux rites. »

« A peine le roi fut-il en marche qu'il tomba une grande pluie et qu'un vent, contraire à celui qui avait soufflé, redressa les épis couchés. »

Ce morceau n'a pas besoin d'être commenté et je ne m'arrêterai pas non plus davantage à grouper tels ou tels passages des livres sacrés et canoniques des Chinois en vue de discuter et d'éclaircir tels ou tels points particuliers de leurs croyances; mais, entre plusieurs centaines d'autres citations intéressantes qu'on pourrait tirer du *Chi-king* et du *Chou-king*, j'en vais choisir, presque au hasard, quelques-unes encore, afin qu'on saisisse rapidement dans son ensemble et au point de vue religieux le caractère des doctrines puisées par Confucius aux sources de l'antiquité chinoise, enseignées à l'heure présente et depuis plus de vingt siècles dans toutes les écoles de l'empire chinois :

« Les volontés du Ciel sont impénétrables; dans sa profondeur inaccessible, le Ciel ne cesse jamais d'agir. »

(*Chi-king*, 4e partie, ode 2.)

« Le Ciel souverain ne saurait errer; il ne saurait être trompé. »

(*Chi-king*, 3e partie, ode 2.)

« Le Ciel a pour nous l'amour d'un père et d'une mère; il est le maître du monde. »

(*Chou-king*, chap. *Hong-fan*.)

« Les mystères augustes du Ciel sont impénétrables, inaccessibles à notre faible esprit. »

(*Chi-king*, 2e partie, ode 41.)

Une ode du XVIIe siècle avant notre ère, qui se chantait dans le temple des ancêtres de la dynastie des Chang, commence ainsi :

« Le Ciel a établi les rois pour conserver les peuples et les instruire; ils sont les ministres du Souverain Seigneur. »

(*Chou-king*, chap. *Taï-chi*.)

« Nos ancêtres révéraient le Souverain Seigneur; (c'est pourquoi), dès que vinrent les temps favorables,

« Le Souverain Seigneur fit naître Tching-tang (notre illustre aïeul).

« Par sa piété constante, Tching-tang surpassait encore ses devanciers;

« Chaque jour l'éclat de ses mérites montait, comme un hommage, vers le Ciel.

« Le Souverain Seigneur fut touché du culte ardent que (notre aïeul) lui rendait.

« Il appela Tching-tang à gouverner tous les États de l'empire. »

N'est-on pas frappé de la ressemblance de ce passage avec celui du *Livre des Rois :*

« Ézéchias fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel, entièrement comme avait fait David son père....

« Il mit sa confiance en l'Éternel et, parmi tous les rois de Juda qui vinrent après lui, il n'y en eut point de semblable à lui....

« Et l'Éternel fut avec Ézéchias, qui réussit dans toutes ses entreprises. »

Six cents ans plus tard, les Tcheou, qui avaient remplacé les Chang, célébraient à leur tour l'avènement de leur aïeul dans le chant que voici :

« Le Très-Haut et Souverain Seigneur abaisse ses regards vers la terre ;

« Il contemple avec majesté les événements qui s'y accomplissent.

« Il observe attentivement toutes les régions de l'empire;

« Il veut que les peuples soient bien gouvernés. »

Le fameux philosophe et commentateur Tchou-hi, du XIIe siècle de notre ère, que l'on a particulièrement taxé d'athéisme, sans prendre la peine de lire ses gloses avec un peu d'attention ou bien avec le parti

pris de ne point les comprendre, s'exprime ainsi à propos de la dernière ode que je viens de citer :

« Cette ode expose d'abord, dans sa première strophe, que le Ciel (il dit le *Ciel*, alors que le texte dit le *Souverain Seigneur*, nouvelle preuve de la parfaite synonymie de ces deux expressions) contemple d'en haut ce qui est en bas et voit très clairement tout ce qui se passe. Le Souverain Seigneur fit connaître à Ouen-ouang les desseins et les volontés du Ciel. »

A quoi Ven-tsan, un autre commentateur des king, d'une date postérieure, ajoute expressément :

« Le Ciel ne parle pas; c'est par la pensée qu'il fait connaître ses intentions. On doit avoir confiance dans ce que le Souverain Seigneur exprime ainsi. Ce que disait le cœur de Ouen-ouang était ce que le Ciel lui inspirait. »

Je n'abuserai pas du dépouillement des commentaires sans nombre composés pour la lecture des livres sacrés par les meilleurs lettrés de toutes les époques. Il n'est pas indifférent cependant de citer quelques-uns de ces scoliastes autorisés, afin de bien montrer que nous n'accordons pas aux vieux textes chinois une interprétation plus spiritualiste que celle qu'ils nous en donnent eux-mêmes.

A propos de cette sentence qu'on rencontre au chapitre *Tang-kao* du *Chou-king* :

« Tout est marqué distinctement (*kien*) dans le cœur du Souverain Seigneur. »

Tcheou-hi pèse la valeur du caractère *kien* et dit :

« Ce caractère signifie *examiner avec soin, compter un à un*. Le sens est que le Ciel connaît le bien et le mal que nous faisons, et que ce bien et ce mal sont dans le cœur du Souverain Seigneur comme dans un rôle ou livre de comptes. »

A la suite du premier paragraphe du chapitre *Yao-tsien* du *Chou-king*, où sont exaltés les mérites de l'empereur Yao, le commentaire impérial dit :

« Son cœur était toujours rempli de la crainte et du respect avec lesquels il faut servir le Souverain Seigneur (*Chang-ti*); c'est en cela que paraît la haute sagesse dont il était éclairé. »

Paraphrasant cette sentence du chapitre *Youe-ming* :

« Le Ciel est souverainement intelligent »,

la glose des régents du collège impérial s'exprime ainsi :

« Qu'il est grand! qu'il est sublime! qu'il est profond, le Ciel auguste! Sa justice est infaillible, sa pénétration est absolue; son intelligence n'a point de bornes. Il n'a pas d'oreilles et il entend tout, il n'a pas d'yeux et il voit tout. Dans le gouvernement du prince comme dans la conduite de chaque homme privé, il n'est aucune action bonne ou mauvaise qui lui échappe. Il n'existe pour lui ni lieux obscurs ni chambres secrètes. Il sait tout, il examine tout; rien ne saurait lui être caché. »

La pensée que développe cette glose revient d'ailleurs souvent dans le *Chi-king*.

« Ne dis point : « Le Ciel est trop haut pour voir ce que je « fais. » Le Ciel est à la fois en haut et en bas; il assiste à toutes tes actions, à toute heure et à tout instant. »

(*Chi-king*, 5e partie, ode 23.)

Cette fois encore, un rapprochement s'impose à l'esprit. On songe au psaume 139 de l'Ancien Testament :

Éternel, tu me sondes et tu me connais;
Tu sais quand je m'assieds et quand je me lève.
Tu pénètres de loin ma pensée ;
Tu sais quand je marche et quand je me couche,
Et tu pénètres toutes mes voies;
Car la parole n'est pas sur ma langue
Que déjà, ô Éternel, tu la connais entièrement.
Par derrière et par devant tu m'enserres,
Et tu mets ta main sur moi...
Où irais-je loin de ton esprit?
Où fuirais-je loin de ta face?

II.

Il est temps de m'arrêter. Peut-être même me suis-je étendu plus qu'il n'était nécessaire pour ce simple aperçu des croyances de la vieille Chine au temps de Confucius, à une époque où elle n'avait encore subi l'influence d'aucun élément étranger.

Du vivant même de Confucius apparut le fondateur de la secte du *Tao*, le philosophe Lao-tse, spiritualiste absolu, qui prêcha l'oubli du monde matériel, l'inaction, la vie contemplative, l'aspiration de l'âme à rompre l'attache corporelle pour reconquérir son indépendance momentanément perdue. Ensuite vint le bouddhisme, importé de l'Inde un peu avant notre ère avec des modifications sensibles, tout au moins en ce qui regarde le *nirvana*, s'il faut entendre par ce mot l'anéantissement de l'être individuel ; car cette idée n'a jamais pénétré dans l'esprit chinois, ainsi que l'atteste une infinité de contes et de légendes bouddhiques écrites par des auteurs chinois pratiquant le culte de Fo. Les nouvelles doctrines se greffèrent aisément sur le déisme antique, qui, n'ayant dans sa simplicité native ni dogmes précis, ni mystères, ni sacerdoce, acceptait volontiers les habits variés dont on lui proposait de se revêtir. Du mélange de ces croyances diverses naquirent des combinaisons et des rêveries polythéistes extraordinaires. Les montagnes où se retiraient les sectateurs du *Tao* se peuplèrent de tous les êtres surnaturels que l'imagination peut enfanter sous l'influence

du jeûne et de la solitude : les ascètes, devenus immortels, voyageant sur les nuages, les fées, les magiciens, les génies de toute sorte, habiles à se transformer de mille façons. Les poésies de l'époque des Han sont remplies de ces merveilles, qui déjà sous les Tçin, au IVe siècle de notre ère, rencontraient beaucoup d'incrédules et qui ne paraissent plus jouer chez les poètes des Tang qu'un rôle analogue à celui des fictions de la mythologie grecque dans les vers de Virgile et de ses contemporains.

Cependant on n'abandonnait pas les rites sacrés remontant aux premiers ancêtres, dans un pays où le principal culte est celui de la tradition, et l'on a, depuis vingt siècles, à la Chine, ce curieux spectacle d'empereurs, de mandarins et de lettrés professant à la fois une religion fondamentale et des croyances privées, sacrifiant au *Chang-ti* et aux esprits dans les cérémonies officielles, sauf à porter sous leurs habits des amulettes consacrés par quelque bonze taoïste ou par quelque prêtre de Bouddha. On est arrivé ainsi à proclamer cet axiome : « Les trois religions n'en font qu'une », adopté par tous les Chinois modernes qui ne sont ni chrétiens ni mahométans. En réalité, cela équivaut à dire : Nous pouvons épouser librement de nouvelles croyances, mais à la condition de ne point nous séparer de la première en date, avec laquelle nous ne saurions divorcer. « Que l'on ne s'imagine pas, écrivait le P. Visdelou au siècle dernier, que la religion présente des Chinois soit différente de l'ancienne. On innove bien de temps en temps quelques petites choses; mais les principales se pratiquent toujours selon le rite ancien. »

Pour suivre le mouvement des idées religieuses à la Chine depuis l'introduction des doctrines taoïste et bouddhiste jusqu'à nos jours, pour examiner, même succinctement, toutes les théories émises durant cette longue période sur la hiérarchie des puissances célestes, sur la prédestination, sur les sorts, sur la fatalité ou le libre arbitre, sur la métempsycose et sur la solidarité des existences successives, sur les récompenses et les peines en ce monde ou dans un autre, sur l'influence constante d'êtres invisibles, sur la nature de l'âme humaine composée de deux parties, l'une d'essence divine d'où provient la faculté de connaître, l'autre grossière et d'essence animale, d'où provient la faculté de sentir, et sur tant d'autres sujets mystérieux; sans oublier la cosmogonie de Lo-pi, lettré célèbre de l'époque des Song, qui débute par poser ce principe, si nettement spiritualiste : « Tout ce qui a forme et figure a été créé par la grande unité qui n'a ni forme ni figure »; pour accomplir, dis-je, un pareil travail, il faudrait dépouiller de longs ouvrages par centaines et écrire des volumes entiers. C'est une tâche que je ne songe pas à entreprendre et que je n'ai même pas à effleurer dans ce court mémoire où je me suis proposé uniquement de juger Confucius par Confucius, non sur de vagues aperçus, non sur des propositions hypothétiques, mais d'après l'examen sérieux de ses textes, et de montrer ainsi les véritables traditions religieuses du peuple chinois, aussi profondément enracinées chez lui que ses mœurs patriarcales et ses immuables institutions.

Je terminerai par quelques mots pour relever un dernier argument sans consistance et cependant plusieurs fois reproduit dans certains écrits. Cet argument consiste à représenter Confucius comme un sceptique, sous le prétexte qu'il se serait abstenu de parler religion au cours de ses traités de morale et de ses entretiens avec ses disciples.

A cela il est facile de répondre : d'abord, que Confucius, n'étant ni fondateur de secte ni théologien et ayant mis surabondamment dans les *king* tout ce qu'il avait à consigner en vue de perpétuer les traditions religieuses antiques, n'avait pas à revenir sur ce sujet quand il traitait des questions d'une autre sorte; et ensuite, que l'assertion en elle-même est inexacte, car le compilateur du *Chi-king* et du *Chou-king* témoigne, au contraire, maintes fois de sa vénération pour le Ciel et pour le Souverain Seigneur dans les ouvrages qui lui sont propres, notamment au chapitre X du *Ta-hio*, aux chapitres XIV, XVI et XX du *Tchong-yong*, et lorsqu'il exalte la grandeur du Ciel Souverain ou vante la piété de Yao et de Chun aux livres VIII et XX du *Lun-Yu*.

Le sens religieux de Confucius est d'ailleurs attesté par l'axiome que je citais tout à l'heure : « Les trois religions n'en font qu'une », puisque la doctrine des lettrés, qui fut la sienne, est mise au nombre des trois religions.

En résumé, le peuple chinois a professé dès la haute antiquité la croyance en un Dieu unique et en l'immortalité de l'âme, et Confucius fut pénétré de l'amour et du respect de l'antiquité. Si l'on cherche à s'expliquer comment ont pu se produire, à l'égard du célèbre philosophe et de son école, des imputations d'athéisme aussi mal fondées, on trouvera peut-être que l'unique cause en est dans l'impression rapportée par les voyageurs, qui voient partout à la Chine des pagodes et des couvents bouddhistes et taoïstes, sans rencontrer aucun monument consacré au culte des lettrés. En effet, les sacrifices au *Chang-ti* n'ont d'autre temple que la voûte du ciel, et les tablettes des ancêtres (hormis celles des empereurs défunts) n'ont d'autre sanctuaire qu'une salle réservée à l'intérieur des maisons ; mais la question des croyances et la question des cérémonies sont deux questions qu'il ne faut pas confondre, sous peine de tomber dans de graves erreurs. Qui fouille les livres chinois n'y saurait découvrir une profession de foi matérialiste, et, pour rendre les mots *athée, athéisme*, il n'existe pas de caractères chinois.

M. GRANDIDIER

(de l'Académie des sciences)

Madagascar et ses habitants.

Messieurs,

Peu de pays lointains ont excité en France l'intérêt public à un aussi haut degré et pendant un temps aussi long que l'île de Madagascar. Tous nos rois depuis Louis XIII, tous nos principaux hommes d'État depuis Richelieu s'en sont occupés avec une prédilection que lui ont value sa position exceptionnelle sur l'ancienne route des Indes et les récits plus ou moins véridiques, mais toujours très enthousiastes, des marins et des voyageurs. — Des événements récents ont éveillé de nouveau l'attention.

Il n'est donc pas étonnant qu'on ait beaucoup écrit sur cette île. A voir les livres, les brochures et les cartes, au nombre de 1500 à 1600, qui depuis trois siècles s'accumulent dans nos bibliothèques, il semblerait que peu de pays aient été l'objet d'études aussi complètes. Il n'en est rien cependant, et Madagascar, à l'exception de quelques parties de ses côtes et des environs immédiats de sa capitale, était encore inconnu il y a vingt ans seulement.

I.

Tout est étrange dans cette île, dont le nom même, qui appartient à une autre contrée, ne lui a été donné que par erreur. L'histoire est intéressante. Madagascar a été découvert en 1500, et cependant, neuf ans auparavant, en 1491, ce nom figurait déjà sur le globe terrestre de Martin Behaim, mais attribué à une île imaginaire. Ce n'est pas que les Grecs, dans les temps anciens, et les Arabes au moyen âge, n'aient connu Madagascar; mais les noms de Menuthias, de Djafouna, de Chezbeza, sous lesquels ils le désignaient, et les détails exacts, mais peu nombreux, qu'ils nous en ont laissés n'avaient pas frappé l'attention des géographes européens. Marco Polo, que ses voyages à travers l'Asie ont illustré, nous a transmis dans un ouvrage célèbre les renseignements qu'il a recueillis au XIIIe siècle de la bouche de marins indiens; deux chapitres sont consacrés à la description, très fidèle, des deux États les plus importants de l'Afrique orientale : l'État de Magadosho ou de Madeigascar, comme il l'écrit avec une orthographe de fantaisie, et l'État de Zanzibar, situé au sud du précédent. Par une erreur très compréhensible de la part d'un auteur qui, n'ayant pas visité lui-même ces régions, en a eu connaissance par des Orientaux dont l'esprit et la langue se prêtent peu à une description géographique précise, il a cru que ces États formaient de grandes îles, et, en tête des chapitres, il a mis : *Ile de Madeigascar, Ile de Zanzibar*. C'est sur la foi de ces titres erronés que Martin Behaim, n'y prenant garde, a inventé deux îles qui, par un hasard singulier, ont chacune, peu après, trouvé leur emploi, lorsque les Portugais, ayant doublé le cap de Bonne-Espérance, ont eu constaté l'existence d'une grande terre en face de la côte de Mozambique et d'un îlot sur la côte du Zanguebar. Il est vrai qu'il a fallu modifier considérablement leur position, leur grandeur et leur forme.

Les Malgaches n'ont eu, du reste, jusqu'à ces derniers temps, aucun nom pour désigner l'ensemble de leur pays; ils disaient le *Tout* (*Izao rehetra izao*) ou la *Terre qui est au milieu de la mer* (*Ny anivon' ny riaka*). Ce n'est que depuis le commencement de ce siècle que les Hova, ayant conçu l'ambition de se rendre les maîtres de toute l'île, ont adopté le nom donné à leur pays par les Européens. Ils n'avaient pas non plus de terme collectif pour désigner l'ensemble des habitants; ils employaient et emploient encore aujourd'hui le mot *Ambanilanitra*, mot figuré qui signifie ceux qui sont sous les cieux, parce que, pour eux comme pour beaucoup d'insulaires, les bornes de l'univers se confondaient avec les limites de leur île.

Madagascar a une étendue notablement plus grande que celle de la France. Sa forme est assez régulière, presque géométrique; ses rivages sont droits, à peine infléchis çà et là, et ce n'est qu'au nord que la mer pénètre dans les terres. Les cartes qui ont été publiées récemment d'après celle que j'ai dressée en 1871 donnent, du reste, une idée assez exacte de sa configuration et de son aspect physique : au centre et au nord de l'île, un énorme massif de montagnes; dans l'est, une longue chaîne littorale, accolée à ce massif dont elle semble faire partie; dans l'ouest et dans le sud, de grandes plaines plus ou moins accidentées, qui en forment à peu près la moitié.

La chaîne littorale, sur laquelle s'appuient çà et là des lambeaux de terrain tertiaire, est granitique et a été toute bouleversée par des éruptions basaltiques très puissantes; les montagnes du centre sont également formées de masses considérables de granit, au milieu desquelles sont intercalés des dépôts de sédiments anciens et que dominent de 1200 à 1400 mètres les cônes trachytiques de l'Ankaratra; les terres basses datent presque toutes de l'époque secondaire.

Les eaux, dont un quart se jette dans l'océan Indien et dont le reste va au canal de Mozambique, sont très inégalement réparties : abondantes dans la région montagneuse, qui est couverte d'un réseau très serré de torrents, de petites rivières et de ruisseaux, elles sont rares dans les plaines, que traversent seulement quelques grands fleuves.

Le climat, très humide dans l'est et dans le nord, très sec au contraire dans le sud et dans l'ouest, varie suivant les saisons dans le centre.

Il y a donc à Madagascar trois régions bien distinctes par leur aspect physique, leur constitution géologique et leur climat; les conditions très dissemblables qu'elles offrent aux plantes en modifient complètement la végétation. La chaîne littorale, où l'on trouve en maint endroit des terres fertiles dues à la désagrégation des roches basaltiques, a tout son versant oriental revêtu d'une verdure épaisse et luxuriante; les plantes y ont une fraîcheur réellement admirable.

Le massif central présente un contraste frappant avec la région précédente : une ligne de démarcation, aussi droite et aussi nette que si elle eût été tirée au cordeau, sépare les deux flores. Le paysage n'y a aucun charme, car il y a peu de variété dans l'aspect des collines couvertes d'herbes et des montagnes rocheuses dont on aperçoit de tous côtés une étendue illimitée et dont le sol argileux, semblable pendant les longs mois de sécheresse à une aire battue, est impropre à toute végétation vigoureuse; les rares vallons et les quelques marais que les indigènes ont, à force de travail, transformés en rizières en rompent seuls la monotonie.

Les terres basses, d'où émerge le massif montagneux, et qui sont ou sablonneuses ou calcaires, ont aussi leur flore spéciale, plus variée et surtout plus arborescente que celle des hautes terres, mais beaucoup moins riche que celle de la région orientale. Ce sont de vastes solitudes, brûlées par le soleil.

Les forêts sont rares à Madagascar. Leur disposition est remarquable : deux bandes étroites et parallèles, dont l'une suit la crête de la chaîne littorale et dont l'autre est accrochée au sommet de l'arête du massif, vrai mur d'arbres qui marque la limite de partage des eaux, forment avec celle qui se déploie tout le long des rivages du sud et de l'ouest une ellipse presque complète, concentrique à la côte, où sont enfermées comme dans un cadre de verdure les montagnes nues du centre et une grande partie des plaines.

Il y a lieu de remarquer que, malgré l'aspect désolé et l'aridité des deux tiers de sa surface, l'île de Madagascar est, relativement à son étendue, l'un des pays les plus riches en espèces végétales; c'est une preuve que ses limites n'ont pas toujours été aussi étroites qu'elles le sont aujourd'hui. Mais le caractère tout particulier de la flore malgache ne donne aucun indice au sujet de ses origines; l'étude de la faune, comparée, d'une part, avec celle des autres pays et, d'autre part, avec celle des époques antérieures, fournit des données plus précises, qui nous permettent de hasarder quelques indications relatives à la géographie des temps anciens.

La distribution des terres à la surface du globe n'a cessé de varier dans la série des âges. Les explorations géologiques révèlent l'ordre dans lequel elles se sont formées; la comparaison des faunes, tant actuelles que passées, nous renseigne, au contraire, sur celles qui ont disparu; la répartition des animaux tient, en effet, aux conditions antérieures de ces terres, et la présence d'êtres identiques ou analogues dans des pays que séparent de vastes océans montre que ces pays étaient unis jadis et qu'ils sont les témoins d'anciens continents aujourd'hui effondrés.

Or, depuis longtemps, les naturalistes ont constaté avec étonnement que la faune de Madagascar a des relations beaucoup moins intimes avec celle de l'Afrique, si voisine cependant, qu'avec celle de l'Asie. On trouve, en effet, à Madagascar certaines familles d'animaux qui y sont, pour ainsi dire, confinés aujourd'hui, mais qui, à une époque géologique antérieure, étaient répandus à la surface d'une grande partie des terres alors émergées. Reportons-nous un instant par la pensée à cette époque que l'on nomme tertiaire et que des milliers d'années séparent de nous, et, nous appuyant tout à la fois sur les travaux des géologues et sur ceux des zoologistes, reconstituons la carte des terres de ces temps anciens : l'Europe et l'Afrique septentrionale étaient alors réunies et habitées, ainsi que le nord de l'Asie, par des éléphants, des rhinocéros, des ours, des lions, etc.; l'Afrique méridionale en était, au contraire, séparée par un vaste océan qui n'a été comblé qu'à la fin de cette époque, et elle avait une faune analogue à celle que nous trouvons aujourd'hui à Madagascar. Les grands fauves et les grands pachydermes, en pénétrant dans le Sud après la jonction des deux Afriques, ont modifié profondément cette faune; non seulement ils y ont apporté des éléments nouveaux, très caractérisés, mais, dans la lutte pour l'existence qui a suivi leur invasion, ils ont fait disparaître une foule d'espèces, faibles et incapables, comme la plupart des animaux qui existaient dans toute cette région, de se défendre contre eux; quelques-unes seulement ont survécu, protégées par leurs habitudes nocturnes ou par des qualités spéciales. Il est donc probable que l'Afrique méridionale et Madagascar faisaient partie, avec les archipels de l'Inde et peut-être le sud de l'Amérique, d'un ensemble de continents et d'îles qui occupaient dans l'hémisphère austral une étendue analogue à celle que les terres ont actuellement dans l'hémisphère boréal, et où vivait une faune spéciale, composée de lémuriens, de félins plantigrades, de tenrecs, d'oiseaux brévipennes tels que les æpyornis et les dinornis, qui sont aujourd'hui éteints, ou les autruches, les nandous et les casoars, qui sont parvenus jusqu'à nous grâce à la force et à la vitesse dont la nature les a doués, de tortues gigantesques, etc.

De ces terres, les unes ont disparu, d'autres se sont réunies aux continents voisins dont elles font encore aujourd'hui partie, comme l'Afrique du sud, ou dont elles se sont ultérieurement détachées, comme les îles de la Sonde. Madagascar est, au contraire, resté isolé au sein de l'océan Indien, n'ayant eu de contact avec aucune terre depuis l'époque tertiaire, et, seul entre tous les pays, il semble avoir conservé pures de tout

mélange, pendant les derniers âges géologiques, la faune et la flore qu'il avait à cette époque, comme l'Australie possède encore celle de l'époque secondaire. Ce sont là des problèmes ardus qu'il serait téméraire de vouloir résoudre aujourd'hui; j'ai cru toutefois devoir vous exposer brièvement les idées que suggère l'étude des faits (1).

II.

S'il y a un intérêt réel à observer les animaux et les plantes de Madagascar au double point de vue des sciences naturelles et de la géographie du globe dans les temps anciens, il y en a un non moins grand à étudier ses habitants dans leurs origines, dans leur histoire et dans leur état actuel. Depuis longtemps on sait que la population de Madagascar est mélangée de races diverses, noires, jaunes et blanches; mais on a toujours pensé que le fond de cette population, la grande majorité des habitants, appartenait à la race nègre. C'est une erreur. Les Malgaches ne sont certes pas les fils de la terre où nous les trouvons aujourd'hui; mais le premier flot de population n'est pas venu de l'Afrique, comme l'a fait croire la position respective des deux pays, et ce n'est pas aux Malais ou Hova, établis au centre de l'île, que l'on doit, comme on le dit à tort, attribuer l'introduction des nombreux usages orientaux qu'on y retrouve et de la langue, qui a les plus grands rapports avec celles de l'Océanie. Ces Hova, que leur aspect physique distingue nettement de toutes les autres tribus malgaches, sont, en effet, arrivés à Madagascar à une époque relativement récente, il y a huit à dix siècles tout au plus, et — honnis et méprisés de tous, tenus constamment à l'écart par les autres peuplades qui les ont forcés à se réfugier dans les montagnes arides du centre — ils n'ont pu avoir et n'ont eu, jusqu'au commencement de ce siècle, aucune influence sur les habitants du reste de l'île. En réalité, longtemps avant leur arrivée, Madagascar avait déjà reçu un flot considérable de population venu de l'Indo-Chine ou de l'archipel des Indes, qui l'avait peut-être trouvé occupé par quelques tribus nègres, mais qui n'en a pas moins certainement formé et qui forme encore la base de la population malgache.

Quittons un instant Madagascar et franchissons tout l'océan Indien, un millier de lieues environ. Dans le vaste amas d'archipels, d'îles et d'îlots épars au milieu du Grand Océan, nous trouverons trois groupes de populations, tantôt plus juxtaposés, tantôt plus ou moins fondus : les Nègres — Papouas et Négritos — qui sont les descendants des habitants primitifs de cet ensemble de terres et qui sont aujourd'hui refoulés dans l'intérieur; — les Indonésiens et les Polynésiens, métis à des degrés divers d'Indiens, de Mongols et des Nègres précédents, qui habitent, les uns certaines provinces de l'Indo-Chine et les grandes îles de la Malaisie, Bornéo, Sumatra, les Philippines, les autres, les petites îles de l'Océanie orientale; — enfin, les Malais, qui sont de race jaune plus ou moins pure et qui, quoique les derniers venus, ont la prédominance sur toutes les côtes de l'archipel. Les races indonésienne, polynésienne et malaise (1) se sont produites à la rencontre des deux grands courants aryen et mongolique, venus de l'ouest et de l'est, qui s'est opérée dans l'Indo-Chine au milieu des Nègres, les premiers occupants de ces régions.

Entre ces peuples, ce sont les Indonésiens et leurs proches parents, les Polynésiens, sur lesquels seuls je désire appeler, en ce moment, votre attention. Il y a, en effet, unité de race entre eux et les Malgaches, comme le montre l'identité presque complète non seulement du langage, mais des traits physiques, des mœurs et des croyances. Je ne veux pas dire que les peuplades d'origine indonésienne qui sont dispersées sur le tiers environ de l'hémisphère austral, depuis Madagascar jusqu'à l'île de Pâques, parlent toutes la même langue, ont toutes les mêmes mœurs : les conditions si dissemblables que leur ont faites le sol et le climat des diverses terres où elles se sont établies, l'isolement dans lequel elles vivent les unes par rapport aux autres, l'influence qu'ont exercée sur elles les peuples de races et de religion différentes avec lesquels elles se sont trouvées en contact, les hasards de la vie, qui n'ont certainement pas été les mêmes pour toutes, les caprices et les intérêts des chefs, enfin l'absence de toute littérature qui seule eût pu conserver sans altération les mots de la langue originelle et les traditions tant religieuses qu'historiques, y ont apporté des modifications plus ou moins profondes. Mais, bien que certains traits de mœurs se soient exagérés, que d'autres aient disparu ou aient subi des transformations, on retrouve chez toutes un fonds commun d'usages et de caractères, tant physiques qu'intellectuels et moraux, qui ne laissent aucun doute sur l'unité d'origine des Indonésiens, des Polynésiens et des Malgaches.

Tous ces peuples ont des institutions sociales analogues; ils sont divisés en petites tribus soumises à un vrai régime féodal, où les classes sont rigoureusement séparées, et dont les chefs exercent sans contrôle le pouvoir qu'ils sont censés tenir de Dieu.

Leurs croyances religieuses sont assez obscures. A des idées élevées sont associées les superstitions les plus vulgaires. Ils croient en effet à un Dieu créateur et tout-puissant; mais ils adressent leurs prières à des divinités d'un ordre inférieur, à des génies, à des

(1) C'est aussi l'opinion de MM. Blanchard, Milne Edwards, Wallace, Sclater, etc.

(1) On sait que notre éminent confrère, M. de Quatrefages, a étudié ces races d'une manière magistrale.

gnomes, surtout aux mânes de leurs ancêtres, auxquels ils font des sacrifices et des offrandes. Ils n'ont du reste ni idoles, ni temples, ni prêtres, et leurs cérémonies sont très sommaires. Leur foi dans les sortilèges et dans les amulettes est absolue, et ils s'en remettent aux *Jugements de Dieu* dans les accusations de sorcellerie. Mais il n'y a pas à s'arrêter sur ces croyances, qu'ils partagent avec tant d'autres peuples, sauvages ou même civilisés, et nous parlerons de suite de celles de leurs mœurs qui sont plus caractéristiques.

Ils sont d'un naturel doux et hospitalier, malgré les actes cruels et sanguinaires auxquels les poussent trop souvent de barbares superstitions, et volontiers ils entrent en relations avec les étrangers. Le respect qu'ils témoignent à leurs parents et aux vieillards, l'amour qu'ils ont pour leurs enfants, la douceur avec laquelle ils traitent les femmes, qui occupent dans leur société une position indépendante, révèlent en eux des sentiments élevés. Les mariages ne se font que du consentement des deux parties; mais toute mésalliance et, fait digne de remarque, toute union entre parents même éloignés sont considérées comme criminelles et prohibées. Ce n'est point ici le lieu de décrire en détail les mœurs intimes de ces peuples pour lesquels la continence n'est point une vertu; je dirai cependant que les filles non mariées ont toute liberté, et j'ajouterai qu'il y a chez eux absence presque complète de jalousie, ce sentiment si humain cependant qui existe dans le cœur des sauvages les plus barbares comme dans celui des hommes les plus civilisés.

Leurs rites funéraires et le culte qu'ils rendent aux morts méritent une mention spéciale : le désir excessif qu'ils ont tous d'être enterrés à côté de leurs ancêtres, si bien que les familles n'épargnent aucune peine pour rapporter au pays natal les restes de leurs parents morts au loin, — l'habitude de ne procéder à l'ensevelissement définitif que longtemps après le décès, souvent lorsque la décomposition du corps est complète, et de renfermer les ossements dans des cercueils de petites dimensions qu'ils déposent dans des îlots déserts, dans des grottes inaccessibles ou au fond des forêts, — le deuil sévère auquel ils s'astreignent, se rasant la tête, cessant momentanément tout travail, laissant de côté les jeux et les plaisirs, — les sacrifices humains qui accompagnent souvent les funérailles des grands chefs, — la purification à laquelle sont soumis tous ceux qui ont assisté à un enterrement, — l'interdiction, sous les peines les plus sévères, de prononcer les noms des chefs après leur mort : — toutes ces pratiques forment, en effet, un ensemble caractéristique.

Une autre coutume, également intéressante, qui, sans être spéciale aux peuples indonésiens, a pris chez eux un développement exceptionnel, jouant un grand rôle à tout instant de leur existence, les assujettissant à une foule de privations pénibles et leur coûtant souvent la vie, est celle du *fady*, comme disent les Malgaches, du *tabou*, comme l'appellent la plupart des populations océaniennes. Cette coutume interdit, sous peine de mort, l'entrée de différents lieux, prohibe, pour tous ou seulement pour quelques-uns, d'une manière absolue ou simplement temporaire, l'usage de certains mets et de certains objets, excommunie les membres de la communauté, à raison de maladies ou d'actes réputés impurs. Il y a lieu aussi de dire que le tatouage à l'aide de piqûres à la peau est pratiqué à Madagascar, comme en Malaisie, dans quelques familles pour lesquelles il est une parure destinée à embellir le corps et non, comme en Polynésie, une sorte d'armorial indiquant l'origine et les hauts faits des guerriers. Enfin, n'est-il pas très remarquable de retrouver jusque dans le canal de Mozambique les mêmes pirogues à balancier que celles, si légères et si rapides, qui sillonnent de toutes parts le Grand Océan et qui sont particulières aux peuples malayo-polynésiens ? Il serait du reste trop long d'énumérer les usages, les aptitudes, les travaux qui sont communs aux Malgaches et aux Indonésiens. Ils ont cependant, tant à Madagascar que dans toute l'Océanie, une manière de se saluer, tout à fait originale, qui mérite d'être signalée : deux amis viennent-ils à se rencontrer, ils s'approchent l'un de l'autre et, se frottant nez contre nez, ils se flairent mutuellement. Ce salut, ou plutôt ce baiser, car ils n'en connaissent pas d'autre, qui, chez certaines peuplades, se donne en public, qui ailleurs, comme à Madagascar, est réservé à l'intimité, a de tout temps provoqué l'hilarité des Européens, et on ne saurait nier que pour des étrangers, peu au fait des belles manières de l'extrême Orient, il ne prête à rire. Il a cependant pour principe une idée plus délicate que celle d'où est venue la coutume, fort douce du reste, de nos embrassements : l'air invisible qui s'exhale sans cesse des lèvres est pour ces peuples, non seulement comme pour nous, un signe de vie, mais une émanation de l'âme, son parfum, comme ils disent dans leur langage figuré, et, en mêlant leurs haleines, ils croient unir leurs âmes. Les gens de peu et les esclaves ont un salut tout autre : prosternés devant leur maître, ils prennent son pied dans leurs mains et le posent sur leur nuque ; aussi les hommes libres ne supportent-ils pas qu'on passe ou qu'on marche au-dessus de leur tête, ce qui, aux yeux de tous, les avilirait. Si un roi Sakalava venait habiter Paris, ce n'est point à un entresol ni à un premier étage, c'est au grenier qu'il irait se loger ! Les règles de la politesse indonésienne, qui, comme on vient de le voir, n'ont rien de commun avec les nôtres, veulent aussi qu'on ne se tienne pas debout devant un supérieur ; on doit, contrairement à nos usages, s'asseoir en témoignage de respect.

N'y a-t-il pas là un ensemble de mœurs et d'habitudes propre à caractériser ce groupe de populations et à en faire ressortir l'homogénéité, malgré les excep-

tions et les différences qui se présentent de tribu à tribu ?

La linguistique apporte aussi son témoignage, qui n'est pas le moins important. En effet, les Malgaches et les insulaires de l'Océanie, autres que les nègres, parlent tous des langues riches en voyelles et, par conséquent, très douces, qui ont une même origine, malgré les différences nombreuses et importantes qui existent d'île à île. Il n'est pas possible, en effet, que tous les mots soient identiques ou même à peu près semblables dans des pays couvrant une étendue aussi vaste et où l'art de l'écriture est inconnu, où, par conséquent, faute d'alphabet, la prononciation n'est pas fixée et varie beaucoup, réagissant sur la langue, où les additions, les suppressions, les permutations de consonnes par euphonie sont constantes, où des mots tombent continuellement en désuétude par suite de l'usage bizarre qu'ont ces peuples de remplacer après la mort de leurs chefs les mots qui composent leurs noms par des mots nouveaux ; mais les règles grammaticales, qui sont la partie fondamentale et typique de tout langage, sont partout les mêmes. Les peuples d'origine indonésienne ont la numération décimale.

Les mœurs, les usages et les langues des nègres, tant océaniens qu'africains, présentent un contraste complet : les nègres n'ont, en général, ni cet esprit hospitalier et sociable envers les étrangers, ni ce respect de la vieillesse et de la femme, qui caractérisent les peuples de race indonésienne. Chez eux, les femmes ont en partage les travaux les plus durs ; fiancées d'ordinaire dès le bas âge, elles n'ont pas la liberté de choisir leur mari, dont elles sont l'esclave et non la compagne, et, dans beaucoup de tribus, elles sont tenues à une conduite plus régulière. Les enterrements ont lieu aussitôt après la mort, sans les rites caractéristiques que nous avons indiqués plus haut. Le *tabou* n'a pas chez eux ce caractère despotique et général dont nous avons parlé, et le tatouage se fait par incision ou par brûlure, formant non plus de simples dessins agréables à l'œil, mais des cicatrices hideuses qui se détachent en relief sur la peau. Les nègres aiment le bruit, mais on ne peut dire qu'ils ont le goût musical, et ils n'ont ni le langage poétique ni l'art oratoire des Indonésiens. A la lance ils substituent ou tout au moins ajoutent, comme armes de guerre, l'arc et les flèches. Ils extraient le fer par des procédés tout différents. Ils ne pratiquent pas le salut par l'attouchement des nez. Enfin, leurs langues n'ont aucun rapport avec le malgache, ni au point de vue des mots, ni au point de vue grammatical. Les nègres océaniens comptent par cinq et non par dix.

Ainsi les mœurs et la linguistique indiquent d'une manière certaine d'où sont venus les premiers hommes qui ont peuplé Madagascar : de l'est et non point de l'ouest, de l'Indo-Chine ou des îles de la Sonde et non point de l'Afrique, comme on l'a toujours dit. Les caractères physiques et ostéologiques concordent pleinement avec les précédents.

Peut-être les partisans des doctrines transformistes trouveront-ils que c'est aller bien loin chercher le berceau de la race malgache quand, dans les forêts mêmes de Madagascar, on a à la portée de la main ces jolis quadrumanes connus sous le nom de Maques ou de Lémurs ; car ces petites bêtes sont regardées comme les ancêtres en ligne directe des Malgaches, ainsi du reste que de tous les autres hommes, par certains savants étrangers qui ont accumulé à l'appui de cette opinion une foule de preuves — mauvaises d'ailleurs ; mais cette descendance, même pour des sauvages, ne me semble ni suffisamment honorable ni justifiée par aucune observation scientifique.

Comment des Indonésiens sont-ils venus à Madagascar ? On ne saurait le dire avec toute assurance. Est-ce à la suite des guerres intestines ? N'est-ce pas plutôt pour fuir une invasion ennemie et échapper à la mort ou à l'esclavage, qu'une ou plusieurs tribus ont cherché un refuge dans leurs pirogues et ont vogué vers une autre patrie ? En tout cas, l'histoire nous apprend qu'à une époque à laquelle nos pères ne connaissaient encore en Europe que la navigation de simple cabotage, les Malaisiens affrontaient la haute mer et, avec les étoiles pour guides, parcouraient hardiment le Grand Océan sur des flottes de pirogues munies de vivres et propres aux voyages de long cours.

A ce fonds de population indonésienne sont venues plus tard se joindre des colonies de races diverses : africaines, malaises, arabes et même européennes. Les Hova, qui sont des Malais purs, originaires probablement de Java ou de quelque île voisine, et chez lesquels, par conséquent, le sang jaune prédomine, sont arrivés à une époque inconnue, mais certainement peu éloignée de nous, il y a une dizaine de siècles tout au plus ; ils ont abordé au sud et, refoulés par les tribus qui habitent cette partie de l'île et chez lesquelles ils ont laissé des traces évidentes de leur passage, ils se sont réfugiés dans le massif central, la région la plus aride et la plus dénudée de l'île, où il leur a fallu, pour vivre, déployer toutes les ressources de leur esprit ingénieux et persévérant.

Il y a entre eux et les autres Malgaches les mêmes différences de type, de mœurs et de langage, qu'entre les Malais et les Indonésiens. Les Hova et les Malais sont en effet d'apparence plus débile, et leur type est franchement mongolique ; ils ont des rites funéraires autres que ceux, si caractéristiques, des peuples d'origine indonésienne, quoique leur culte pour les ancêtres soit tout aussi profond : ils ensevelissent aussitôt après le décès, ils ne relèguent pas les tombeaux loin de leur vue, dans des endroits cachés, et ils ne craignent pas d'évoquer le souvenir des morts. Ils ont la coutume de quitter leur nom, dès qu'ils deviennent pères, pour prendre celui de leur enfant. Leur habi-

leté dans les travaux manuels, tels que ceux d'orfèvrerie, de tissage et de tannerie, est grande. Leur langue, tout en étant analogue, est moins nasale, plus complexe et plus savante. Enfin, leurs institutions sociales sont plus fortes, et leurs États, généralement beaucoup plus puissants, sont régis par des chefs appartenant à une aristocratie héréditaire dont l'autorité sur leurs sujets est d'autant plus réelle que s'ils prennent, suivant une antique coutume, l'avis du peuple dans les conjonctures graves, c'est en *Kabary* ou assemblée plénière, à la tête de soldats nombreux et bien armés, prêts à appuyer, s'il en était besoin, les propositions gouvernementales. C'est ce qu'on peut appeler le suffrage universel habilement dirigé. Ces Hova qui, jusqu'à la fin du siècle dernier, n'ont exercé aucune influence sur les autres tribus, ont acquis aujourd'hui, grâce à leur intelligence, à leur ténacité et à leur esprit de discipline, la suprématie à Madagascar, comme les Malais l'ont prise dans l'archipel Indien.

Les colonies sémitiques qui se sont établies à des dates diverses sur les côtes de l'est et du nord-est ont eu, au contraire, une influence considérable. Il y a en effet un usage répandu dans toute l'île, qui oblige les Malgaches à ne rien entreprendre, à ne rien faire sans avoir au préalable consulté l'avenir par l'entremise de devins, à l'aide d'une sorte de jeu de hasard nommé *sikily :* cet usage a été introduit par des Juifs venus d'Arabie, qui, fuyant peut-être devant les persécutions de Mahomet ou de ses lieutenants, se sont dispersés sur la côte d'Afrique et sont venus jusqu'à Madagascar. Flacourt, en 1651, rapporte que ces *fils d'Abraham*, comme ils s'appelaient eux-mêmes, respectaient le jour du sabbat, qu'ils avaient une conduite honnête et étaient opposés au meurtre et à l'homicide, mais très adonnés aux pratiques divinatoires, qu'ils faisaient des sacrifices de taureaux et de coqs et ne mangeaient que de la viande des animaux tués par leurs lévites après une invocation spéciale nommée *Vorika;* on retrouve encore aujourd'hui des descendants de ces Juifs dans le nord-est et dans le sud-est de l'île. C'est aussi à cette première colonie de Sémites qu'est due l'introduction de l'astrologie et des noms arabes des constellations, ainsi que l'habitude qu'ont beaucoup de Malgaches de confesser publiquement leurs péchés à l'article de la mort ou dans les maladies graves. L'influence exercée sur les mœurs de tous les habitants de Madagascar par ces pratiques a été considérable, puisqu'il n'y a pas un seul acte de leur vie publique ou privée qui ne soit réglementé conformément aux décisions du géomancien ou de l'astrologue, agissant du reste suivant des principes fixes et immuables : on ne laisse la vie à l'enfant qui vient de naître, on ne se marie, on ne construit une maison, on ne plante un champ, on ne creuse une pirogue, on n'avale un médicament, on n'entreprend un voyage, on ne fait la guerre qu'après s'être assuré, par une consultation prise en bonne et due forme à l'aide du *sikily*, qu'on est sous une heureuse étoile.

Deux autres colonies d'Arabes sont venues ultérieurement dans les mêmes parages, probablement vers le XIIe et le XVe siècle, apportant quelques fragments du Coran. Leurs descendants, entre les mains de qui j'ai vu ces fragments, se sont transmis de père en fils l'art de l'écriture, qu'ils pratiquent encore aujourd'hui avec habileté quoique, depuis plusieurs siècles, ils vivent dans l'isolement le plus complet. Ils ont conservé très peu de pratiques de la religion musulmane.

Longtemps auparavant, dès le VIIIe siècle, des traitants venus de l'Arabie trafiquaient sur quelques points de la côte nord-ouest de Madagascar; mais ils n'ont pas exercé d'influence sur les mœurs de l'ensemble de la population.

Si j'ajoute que quelques pirates et aventuriers européens ont établi au XVIIIe siècle leur repaire sur la côte orientale, où leurs descendants sont connus sous le nom de *Malata*, et que, de temps immémorial, un commerce important d'esclaves jette chaque année dans l'Ouest un nombre considérable de nègres africains qui ont fait souche ou se sont croisés avec les autres races, on aura une idée du mélange de populations qui existe à Madagascar. Leurs origines eussent été bien difficiles à démêler, si nous n'avions eu tout à la fois les caractères physiques, linguistiques, intellectuels et moraux qui, se complétant les uns les autres, ont permis de résoudre ce problème.

III.

J'ai hâte de dire que ces mœurs, sur lesquelles je viens d'appeler votre attention, tombent en désuétude partout où nos lois, nos croyances, nos usages commencent à s'imposer. Car si l'histoire coloniale est, à notre honte, pleine de pages sanglantes où l'on voit les Européens exterminer sans pitié les indigènes pour se mettre à leur place ou leur imposer un esclavage pire que la mort, il est juste de reconnaître qu'à Madagascar notre influence a été, depuis un demi-siècle, éminemment civilisatrice et bienfaisante.

Les indigènes d'origine indonésienne, qui occupent la plus grande partie de l'île, et dont les habitudes sont pastorales ou maritimes dans l'ouest, agricoles dans l'est, ont jusqu'à présent opposé une résistance invincible aux efforts que les missionnaires ont fait et font encore tous les jours pour les tirer de la barbarie réellement dégradante dans laquelle ils se complaisent; ils sont d'un commerce dur et difficile et, en réalité, peu sympathiques. Leurs facultés intellectuelles et morales sont émoussées non seulement par les superstitions brutales auxquelles tant de siècles les attachent, mais surtout par l'état d'anarchie avilissant dans lequel ils

vivent de temps immémorial; leur ignorance absolue et leur amour effréné d'indépendance, surtout dans l'ouest, laissent peu d'espoir d'arriver promptement à les civiliser.

Mais, tandis que les peuplades des côtes vivent dans une apathie grossière, dans une immobilité morale et sociale absolue, les Hova, qu'elles avaient, à leur arrivée, refoulés au centre de l'île, mais qui leur sont très supérieurs par l'esprit, se sont depuis longtemps au contraire préoccupés d'accroître leur puissance, d'améliorer leur état social.

Après avoir passé les premiers siècles à tirer du sol aride de leurs montagnes la nourriture nécessaire à leur vie, ils ont conçu l'ambition de se rendre maîtres de l'île. C'est Andrianampoinimerina (1), un de leurs rois, que tous, comme le dit ce nom long, mais éloquent, portent dans leur cœur, qui a jeté, il y a plus de cent ans, les bases du royaume puissant qui couvre aujourd'hui plus de la moitié de Madagascar. Agissant tantôt par la force, tantôt par la ruse, sachant à l'occasion se montrer généreux, mais toujours et partout faisant preuve d'une habileté supérieure, ce roi a réussi, en quelques années et avec une poignée d'hommes, à conquérir un territoire de 4000 lieues carrées, habité par la population la plus industrieuse, la plus brave et la plus dense de toute l'île. « Souviens-toi, Radama, a-t-il dit à son fils à son lit de mort, souviens-toi que Dieu nous a donné cette terre et que la mer seule limite notre royaume. » Ses successeurs, obéissant à ces paroles, n'ont cessé depuis de travailler à agrandir le territoire, déjà fort étendu, que leur a légué Andrianampoinimerina.

Cette aspiration vers un état meilleur, ce désir de s'élever qu'il est rare de rencontrer chez des peuples barbares, méritent d'être signalés. Les Hova ont, du reste, des qualités qui font d'eux, malgré leur duplicité native et leur esprit cauteleux et méfiant, un peuple réellement digne d'intérêt: ils sont sobres et durs au travail, acceptant tous les métiers et économisant avec âpreté; ils ont le respect inné de l'autorité, l'habitude d'une discipline rigoureuse, un dévouement sans bornes à leurs chefs, un amour profond de leur pays; jamais un Hova n'oublie le village où il est né, village unique entre tous pour lui, qu'il ne quitte que contraint par la nécessité, mais avec l'espoir de retour, sinon pendant sa vie, au moins après sa mort pour reposer aux côtés de ses ancêtres, et souvent il emporte dans ses voyages lointains un peu de la terre de sa maison natale, relique précieuse que pendant son exil il contemple avec amour. Ce sont là des qualités qui ne sont pas ordinaires et auxquelles ils doivent d'avoir acquis la prédominance sur tous les autres Malgaches.

(1) Le nom d'Andrianampoinimerina signifie littéralement le Seigneur qui est dans le cœur d'Imerina. — L'Imerina est le nom de la province centrale de Madagascar, qu'habitent les Hova.

A mesure que s'est accrue leur puissance territoriale, les Hova ont senti, au contact des Européens, qu'une société n'est point complète si la religion et l'instruction en sont absentes et que la patrie n'acquiert toute sa puissance, toute sa grandeur, qu'avec de fortes institutions religieuses unies à de fortes institutions civiles, car ces hommes, tout barbares qu'ils sont encore, ont une conception très nette et très haute de la patrie, de la *terre des ancêtres*, pour laquelle ils professent un vrai culte et qu'ils veulent grande, qu'ils veulent forte.

Aussi, après avoir pendant longtemps repoussé toute idée de civilisation, les chefs, une fois bien convaincus de la supériorité de notre état social, qu'ils ont eu la rare intelligence d'apprécier à sa valeur, se sont-ils décidés à favoriser, à l'exemple de nos gouvernements, le développement de l'instruction chez le peuple, et ont-ils, du jour au lendemain, le 21 février 1869, et par un simple décret, substitué le christianisme aux superstitions fâcheuses qui, depuis des siècles, faisaient loi parmi eux.

Cette révolution morale, qui date de dix-sept ans, a déjà produit des effets heureux, en améliorant la condition du peuple, et en produira de plus heureux encore avec le temps. Ce n'est pas que la morale chrétienne ait triomphé, en si peu d'années, de mœurs et de croyances séculaires : l'éducation et l'instinct, le devoir et l'intérêt se disputent le cœur des Hova comme celui de tous les hommes, et ce sont les passions mauvaises qui, chez eux, sont toujours les plus fortes. Cependant, si l'on compare le présent à un passé que bien peu d'années séparent de nous, on ne peut nier qu'une ère nouvelle et meilleure s'est ouverte pour Madagascar. Le progrès est réel. On n'est plus, en effet, à ce temps, encore si proche et dont j'ai été le témoin attristé, où le mensonge, l'ingratitude, la trahison, l'assassinat n'inspiraient aucune horreur, où les crimes les plus odieux s'étalaient impudemment au grand jour comme des actes louables, et où, au contraire, c'était un forfait, digne des plus grands châtiments, de courir après un chat sauvage, de jeter un os de poulet sous le lit d'un voisin, où toutes les maladies, les morts étaient attribuées à des maléfices et où des supplices dont l'atrocité fait frémir étaient infligés à tout individu accusé de sorcellerie, où des superstitions insensées causaient chaque année la mort de milliers d'innocents, où des enfants tendrement aimés de leurs parents étaient enterrés vifs parce que l'astrologue déclarait qu'ils étaient nés sous une mauvaise étoile.

Ces mœurs barbares se sont peu à peu modifiées sous l'influence bienfaisante des idées chrétiennes, et l'état social tend à changer, au plus grand avantage de la population tout entière. Certes, les Hova n'ont point encore cet esprit de dévouement et de devoir, ce sentiment du droit, ces pensées généreuses qui font la force et la grandeur de nos nations; mais ils en

comprennent la valeur et, lorsqu'ils font le mal, ce n'est plus aussi ouvertement que par le passé : ils se cachent, rendant ainsi hommage à la vertu. C'est le commencement de la sagesse et de la civilisation.

Si je ne me trompe, cette esquisse rapide vous montre les Hova sous un aspect nouveau. Je serais heureux d'avoir éveillé vos sympathies en faveur de ce peuple, très digne d'intérêt, sur lequel je fais grand fond pour l'avenir de Madagascar, qui est aujourd'hui sous notre protectorat et qu'il nous incombe, par conséquent, de guider dans la voie de la civilisation.

EDGAR QUINET

Ses « Lettres d'exil » (1)

M. de Rémusat me disait un jour, après avoir lu la correspondance de Gœthe et de Schiller : « Voilà des lettres qui font honneur à l'homme. » On éprouvera certainement une impression du même genre en lisant les lettres d'Edgar Quinet. Les plus indifférents, les plus hostiles même ne pourront prolonger cette lecture sans se sentir peu à peu pénétrés de respect pour tant de loyauté, de dignité et de courage. La situation personnelle de l'écrivain est tout d'abord attachante. Comment ne pas suivre avec quelque sollicitude sur le sol de la Belgique, où il est jeté par l'exil, ce proscrit du Deux-Décembre auquel le coup d'État enlève en un jour son siège à l'Assemblée législative, sa chaire du Collège de France, ses relations, ses amitiés, sa patrie, tout ce qui fait le charme et le prix de la vie ? C'est là à coup sûr une source d'intérêt presque infaillible. Mais aussitôt se présente une question. Comment l'homme supportera-t-il cette épreuve ? Il y a des exilés qui commencent par être intéressants et qui finissent par devenir importuns. Celui-ci ne nous fatiguera-t-il pas de la monotonie de ses plaintes ou ne choquera-t-il pas notre goût par les exagérations d'une rhétorique déclamatoire ?

I.

Les *Lettres d'exil* nous rassurent bientôt. La dureté et la longueur de l'épreuve paraissent, il est vrai, par moments supérieures aux forces humaines. Les exilés peuvent à peine communiquer avec leurs parents, avec leurs amis de France ; ils savent que leurs lettres courent le risque d'être ouvertes et de mettre en danger leurs correspondants. S'ils veulent faire appel à l'opinion publique, ils ne trouvent ni un journal, ni une Revue, ni un éditeur qui ose accueillir leurs protestations. Leur nom seul les rend suspects. Dans l'ouvrage le plus inoffensif, le plus étranger à la politique, on soupçonnera quelque venin caché, s'il est signé par eux. L'hospitalité même qu'ils reçoivent est chèrement achetée par la surveillance dont ils sont l'objet, par l'obligation qu'on leur impose de se présenter régulièrement à la police, comme des malfaiteurs, par la sévérité des visages qu'ils rencontrent ou des paroles qu'ils entendent. Pendant sept ans, ni un signe d'humanité ni même une marque de politesse n'adoucissent pour eux la rigueur de l'exil. Ils éprouvent alors le sentiment d'un isolement absolu, ils passent par les angoisses de l'homme qui se sent enterré vivant. Au moment où la pierre du tombeau descend sur eux, quelle tentation d'élever la voix et de crier fort pour être entendu !

Edgar Quinet jeune n'eût pas su se contenir et garder la mesure. Il y a eu un premier Quinet dont le style nous paraissait dans notre jeunesse tendu, un peu déclamatoire et volontiers obscur. Il se moque lui-même agréablement de cette première manière en disant qu'il avait cru longtemps les hommes assez épris des idées pour aller les chercher, sous quelque enveloppe qu'elles leur fussent présentées. Le sentiment de la forme ne lui est venu que plus tard. Mais alors avec quelle netteté et quelle fermeté de main il exprime sa pensée ! Les mots les plus justes et les plus forts semblent se placer d'eux-mêmes sous sa plume pour exprimer des sentiments toujours sincères et toujours élevés. Comme cela nous repose du tapage que font certaines gens qui, au lieu de poursuivre simplement la vérité, écrivent avant tout pour produire un effet, pour nous éblouir par le feu d'artifice de leur esprit ! Dans les quatre volumes des *Lettres d'exil* on peut désapprouver et combattre même quelques idées : personne ne souhaitera qu'elles soient exprimées autrement. On n'y trouvera ni une phrase ni la plus petite trace de déclamation. Ce n'est pas un écrivain occupé d'orner ou d'égayer son style ; c'est un homme qui sent, qui souffre, qui a aussi ses joies et ses bonheurs et qui raconte ce qu'il éprouve avec une sincérité absolue.

Où le proscrit puise-t-il le courage qui ne l'abandonne pas un jour pendant un exil qui devait durer dix-neuf ans ? Quels sont les ressorts de cette énergie ? D'abord et avant tout une âme fortement trempée, accoutumée de bonne heure à l'isolement et à la lutte. Edgar Quinet, dès sa jeunesse, s'était séparé sur tant de points de l'opinion commune, il avait été si souvent de la minorité qu'il ne s'étonnait pas dans son âge mûr de se trouver encore une fois parmi les vaincus. Il se raidissait, au contraire, contre la destinée avec une indomptable fermeté. On ne surprendrait dans ses *Lettres d'exil* aucun symptôme de défaillance. A aucun moment il ne pardonne ni ne désarme.

(1) 4 vol. in-12, 1885-1886.

Ni la guerre de Crimée, qui satisfait son antipathie contre le despotisme russe, ni l'amnistie, qui fait rentrer en France un certain nombre d'exilés, ni la guerre d'Italie, qui répond à sa passion pour l'indépendance des peuples, ne le rapprochent — fût-ce même une minute — des hommes du Deux-Décembre. Pendant qu'une grande partie de la démocratie acclame dans Napoléon III le défenseur des nationalités, Edgar Quinet remet sans cesse sous nos yeux les origines du nouvel empire, la journée sanglante dans laquelle le droit a été violé et la représentation nationale dispersée. Fût-il seul de son avis, rien ne le déciderait à transiger avec son vainqueur. Il est convaincu, du reste, qu'il suffit de la résistance d'un petit nombre d'hommes pour sauver la cause de la liberté et le principe du droit.

Il reste donc sur la brèche, mais sans se dissimuler qu'il s'expose ainsi à un double péril. Par sa persistance à rappeler le passé, il devient importun au grand nombre de ceux qui voudraient l'oublier pour faire la paix avec le plus fort. Il risque aussi de perdre une partie des qualités littéraires qu'il apprécie le plus. L'indignation est une mauvaise école de style. Il craint que son honnêteté ne donne à ce qu'il écrit une apparence de raideur et de sécheresse. Dans un siècle corrompu, des écrivains sans vergogne, un Martial ou un Pétrone par exemple, sont beaucoup plus à l'aise et paraissent plus naturels qu'un Lucain ou un Juvénal. L'art y perdra ; mais il faut savoir faire des sacrifices quand l'honneur l'exige.

Dans cette lutte opiniâtre, le combattant est encore soutenu par la vivacité de ses espérances. Quoique la revanche des vaincus paraisse de plus en plus lointaine et improbable, un invincible espoir reste au fond de chaque cœur. Un instinct secret proteste contre la prolongation d'un régime dont la durée serait un outrage à la conscience humaine. « Si le monde restait ce que nous le voyons, dit énergiquement Edgar Quinet, à quoi auraient servi ces grands hommes, ces assemblées et ces torrents de sang versés au dedans et au dehors? Notre génération aurait déshonoré jusqu'aux temps où elle n'était pas encore. »

Comment, en effet, se résigner à voir 1789 aboutir d'abord au Dix-huit-Brumaire, puis au Deux-Décembre? Les partisans de la Révolution n'admettaient pas que la France eût dit son dernier mot; elle devait un jour reconnaître et réparer son erreur. En attendant, il importait de ne laisser à la dynastie napoléonienne aucune base sur laquelle elle pût s'appuyer. Edgar Quinet répétait sous toutes les formes que l'œuvre personnelle de Napoléon était morte avec lui. Il repoussait ces comparaisons avec César dont abusaient les flatteurs du nouvel empire. César avait laissé Rome agrandie; Napoléon laissait la France diminuée. « L'empire de Napoléon, qu'il a détruit lui-même, est une fiction ; nul ne peut hériter du néant. » A chaque page de l'*Histoire de la campagne de 1815*, nous retrouvons ainsi une pensée de protestation contre le droit d'hériter d'un empire qui n'existait plus, que son fondateur avait enseveli de ses propres mains dans la journée de Waterloo. Telle était la réponse que les proscrits faisaient d'avance à l'ouvrage que Napoléon III préparait avec tant de soin pour glorifier la mémoire de César et se présenter lui-même au monde comme un nouvel Auguste.

II.

L'exil aurait été beaucoup plus dur si Edgar Quinet n'avait trouvé dans une compagne digne de lui un appui moral de tous les instants. Il revient fréquemment, dans sa correspondance, sur ce qu'il doit à sa femme, sur la part qu'elle prend à ses pensées et à ses travaux, sur la douceur que met dans sa vie une affection si solide, une si étroite communauté de sentiments. Nous aussi, nous devons quelque chose à Mme Quinet. C'est elle qui a pris la peine de copier chaque lettre de son mari au moment même où il venait de l'écrire, et qui a pu recomposer ainsi toute la correspondance de l'exil.

Après Mme Quinet, la personne qui a tenu le plus de place dans la vie d'Edgar Quinet est certainement Michelet. Leurs campagnes du Collège de France, qui rendent leurs noms inséparables, avaient aussi rapproché leurs cœurs. Les nombreuses lettres d'exil adressées à Michelet témoignent d'une amitié, d'une confiance et d'une admiration absolues. La publication de chaque nouvel ouvrage de son ancien compagnon d'armes inspire à Quinet un enthousiasme qui ne se dément pas. Il salue ainsi au passage plusieurs volumes de l'*Histoire de France*, et *l'Insecte*, et *l'Oiseau* et *la Mer*, sans se lasser d'applaudir. Il ne se permet même dans ses jugements aucune de ces réserves que l'amitié autoriserait ; il écrit à Michelet comme le plus fervent des disciples écrirait à un maître. Une sorte de déférence se mêle ici au plus affectueux dévouement.

Parmi les correspondants d'Edgar Quinet figurent quelques-uns des chefs du parti républicain : le colonel Charras, Victor Chauffour, Bernard Lavergne, Henri Martin, M. Jules Simon ; des amis personnels tels que Buloz et Saint-René Taillandier ; puis, un peu plus tard, des libéraux que l'empire rapprochait de lui, Prevost-Paradol, M. Léon Renault, le comte d'Haussonville. Celui-ci paraît avoir déployé pour faire la conquête de l'exilé toutes les ressources d'un des esprits les plus aimables et les plus séduisants de ce siècle. Visites à Veytaux, sur les bords du lac de Genève, où Quinet s'était retiré en quittant la Belgique; séjours faits en commun à Coppet chez la seconde Mme de Staël; services littéraires et politiques rendus avec empressement : tant de bonne grâce et de vaillance, une intention si manifeste de pousser à fond la guerre contre

l'empire enchantaient et rajeunissaient le vieux lutteur qui n'avait pas toujours trouvé le même concours dans les rangs de la démocratie. Il fallait bien reconnaître que les purs libéraux étaient résolus à ne pas capituler, comme l'avaient fait tant de démocrates après la campagne d'Italie. Et puis, au moment même où les collèges électoraux se fermaient devant les proscrits, où leurs noms seuls semblaient effrayer les meneurs du suffrage universel, quelle surprise et quelle joie d'entendre parler d'un fauteuil à l'Académie française! C'était bien là ce que rêvait le comte d'Haussonville, qui travaillait alors avec une infatigable ardeur à coaliser contre l'empire tous les éléments d'opposition. Cette généreuse pensée ne put se réaliser; mais Edgar Quinet garda toujours un sentiment de reconnaissance et d'amitié pour celui qui l'avait exprimée le premier.

III.

Dans ces rudes années de l'exil, le grand consolateur était encore le travail. Excepté pendant de courts instants de maladie ou de rapides excursions à Genève, Edgar Quinet travaillait avec une infatigable ardeur. Aucune époque de sa vie n'a été plus laborieuse. Aucune partie de son temps n'est absorbée, comme elle l'eût été à Paris, par les relations et par les amitiés. Dans la solitude où il vit, rien ne le distrait du labeur quotidien. Des œuvres de longue haleine sont le fruit de ces heures de loisir. Quelquefois même il met sur le métier deux ouvrages en même temps et se distrait de l'un par l'autre. Esprit de liberté, comme il aime à le dire de lui-même, il entend ne s'asservir à aucune forme littéraire et pouvoir passer, sans efforts, d'une œuvre d'imagination à une œuvre d'histoire. Ainsi est né, le lendemain du Deux-Décembre, *Spartacus ou les Esclaves*, poème dramatique en cinq actes et en vers, auquel succède *la Fondation de la république de Hollande* et la résurrection d'un écrivain français, Marnix de Sainte-Aldegonde, véritable réformateur des Pays-Bas, dont personne en France ne connaissait même le nom.

Après s'être plongé dans ces fouilles historiques, l'infatigable écrivain se reposait en créant de toutes pièces la fiction de *Merlin l'enchanteur*. Il y exprimait sous une forme romanesque les pensées, les espérances, les tristesses des proscrits. La tombe de Merlin était pour lui l'image du tombeau dans lequel il se sentait, depuis son exil, enseveli vivant. L'ouvrage fut peu compris en France, au grand chagrin de l'auteur. Il s'indignait surtout que la *Revue des Deux Mondes* n'eût voulu reconnaître qu'une succession de symboles dans des pages où il avait mis le meilleur de son âme. J'imagine que l'auteur de l'article, le spirituel M. Montégut, ne s'y était pas trompé; mais, pendant les premières années de l'empire, on ne pouvait parler qu'avec des précautions infinies de l'œuvre d'un exilé. Buloz, qui avait du courage, qui l'a montré en plus d'une circonstance, qui fut même sur le point de sauver la liberté de la *Revue* en la transportant à l'étranger, n'entendait pas néanmoins se compromettre inutilement. Ce fut lui sans doute qui indiqua un biais pour tromper la police impériale et donner à *l'Enchanteur Merlin* une apparence inoffensive.

L'*Histoire de la campagne de* 1815, une des œuvres les plus fortes d'Edgar Quinet, lui valut plus d'un ennui. On ne détruit pas une légende sans déranger dans leur quiétude beaucoup d'esprits dont le siège était fait, qui n'aiment pas à être troublés dans des opinions sur lesquelles il ont vécu pendant des années. Avant les travaux d'Edgar Quinet et du colonel Charras, rien n'était plus accrédité en France que l'infaillibilité militaire de Napoléon Ier. Dans son *Histoire* si populaire, M. Thiers abandonnait quelquefois l'empereur, mais pour défendre en toute circonstance le génie et les conceptions de l'homme de guerre. Il continuait et il confirmait ainsi la légende créée avec intention par le *Mémorial de Saint-Hélène*. Il paraissait bien téméraire, après quarante-cinq ans, de revenir sur un point d'histoire que presque tout le monde en France considérait comme acquis. Edgar Quinet le fit avec une telle abondance de preuves et une telle vigueur d'argumentation qu'il obligea tous les historiens futurs du premier empire à compter avec son travail. On ne pourra plus parler de Ligny, des Quatre-Bras, de Waterloo, sans reconnaître que l'empereur a commis plus d'une faute et que, pour les pallier, il a rejeté après coup sur ses lieutenants une responsabilité qui n'appartenait qu'à lui seul.

Grouchy n'est pas coupable de n'avoir pu arrêter avec trente mille hommes quatre-vingt-dix mille Prussiens qui avaient sur lui une avance de plusieurs heures; il ne l'est pas davantage de n'être point arrivé à temps sur le champ de bataille de Waterloo. Napoléon seul s'est trompé en ne gardant pas sous sa main ces trente mille hommes avec lesquels il aurait pu écraser les Anglais avant l'arrivée des Prussiens. Mon père, qui avait étudié de très près les campagnes de Napoléon, arrivait, à l'aide des documents anglais, aux mêmes conclusions que Charras et Quinet. Au fond, soit que Napoléon fût troublé par les malheurs inévitables que son retour de l'île d'Elbe attirait sur la France, soit que la pensée d'avoir désormais à compter avec une opinion publique, avec une presse, avec des Chambres, lui enlevât quelque chose de la fermeté habituelle de son esprit, soit enfin qu'il fût tout simplement malade, comme l'affirment des témoins oculaires, il ne retrouva pas en 1815 les illuminations de génie qui avaient immortalisé la campagne de l'année précédente. Il parut pour la première fois inférieur à lui-même. Une défaillance passagère n'enlève rien à la

la gloire d'un si grand homme de guerre. Le capitaine reste intact; mais le souverain qui par sa faute a déchaîné sur son pays toutes les horreurs d'une seconde invasion mérite la sévérité de l'histoire. Edgar Quinet croyait accomplir une œuvre de justice en mettant en pleine lumière une vérité jusque-là obscurcie.

Les bonapartistes s'agitaient et protestaient; la *Revue des Deux Mondes* recevait un avertissement pour avoir accordé l'hospitalité à l'*Histoire de la campagne de 1815*. Il n'y avait pas là de quoi émouvoir l'historien; il avait sans doute prévu ce résultat et ne s'en affligeait pas outre mesure. Mais ce qu'il ne pouvait prévoir, c'est le grand nombre de réclamations particulières dont il allait être assailli pour avoir traité avec nouveauté un point d'histoire récent. Si les acteurs du drame étaient presque tous morts, il restait des fils, des filles, des parents intéressés à leur gloire. Dès qu'on remuait ce passé d'hier, les sentiments les plus honorables et les plus mesquins, la piété filiale et la vanité, se faisaient jour en même temps. M. de Flahaut n'osait réclamer publiquement; mais il se plaignait en particulier qu'on osât se servir de son témoignage pour combattre la légende napoléonienne. Le général Durrieu se montrait fort irrité qu'en parlant de sa blessure à la cuisse on n'eût pas dit formellement qu'il avait été blessé à la *cuisse gauche*, près *du col du fémur*. Les fils du général Matis réclament pour leur père l'honneur d'avoir exercé à la bataille de Ligny un commandement que la légende attribue au général Tiburce Sébastiani. Mme la marquise de Bloqueville reproche avec quelque vivacité à l'historien de n'avoir pas rendu justice au maréchal Davout, son père, ministre de la guerre pendant les Cent jours. Edgar Quinet répondait que les droits de l'histoire sont sacrés, qu'il écrivait non pour faire plaisir aux familles, mais pour dire la vérité, et, après avoir reçu des volumes de lettres rectificatives, il maintenait à peu près dans son intégrité le texte primitif.

IV.

Il eut à subir de plus vives attaques encore — et du côté où il les attendait le moins — lorsque, dans le meilleur et le plus courageux de ses ouvrages, il aborda le grand sujet de la Révolution. Depuis longtemps il refaisait dans sa pensée l'histoire de France; il lui semblait qu'en général on s'était mépris sur la philosophie de cette histoire en voulant y chercher avec trop de complaisance les origines des institutions constitutionnelles. Il y a, en effet, quelque naïveté à se représenter Louis XI, Richelieu, Louis XIV comme les préparateurs, même inconscients, d'un gouvernement libre. Il ne faut pas se féliciter outre mesure qu'ils aient détruit la féodalité et l'aristocratie. Ils le faisaient non pas, comme on le dit souvent, dans l'intérêt du Tiers État, non pas pour conclure une alliance avec lui, mais uniquement parce qu'ils entendaient renverser tous les obstacles qui se dressaient devant eux. L'aristocratie résistait; ils la brisèrent. Si le peuple avait résisté, ils l'auraient brisé de même; s'ils eurent quelquefois l'air de le ménager, c'est qu'ils le comptaient pour rien. Ils établirent ainsi leur toute-puissance sur les débris de tout ce qui était fort, et ils habituèrent ce pays à subir le despotisme de son gouvernement. Sauf pendant quelques années de liberté bien courtes, la France n'a connu qu'une forme de gouvernement : en haut, le pouvoir absolu ; en bas, l'égalité dans la servitude. La Convention continue Louis XIV; Napoléon Ier continue la Convention, et Napoléon III continue son oncle. « L'éducation politique de la vieille France, dit justement Quinet, a produit l'esprit servile de la France nouvelle. »

Les historiens du temps de la Restauration et du temps de Louis-Philippe se sont trompés lorsque, vivant sous des gouvernements de discussion qui leur offraient une image de la liberté, ils ont cru que cette liberté ne pouvait plus être enlevée à la France. Ils ont montré alors les quatorze siècles de notre histoire comme une préparation, un acheminement vers cette forme sociale et politique qu'ils touchaient de leurs mains et qu'ils croyaient éternelle. L'erreur vient de ce qu'ils se sont fait une idée superficielle et fausse de la liberté. « Partout, dit encore Quinet, ils ont vu le progrès dans l'ordre matériel et même dans l'égalité; ils se sont dit : La Révolution est là. D'abord l'aplanissement du sol, la servitude de tous sous un maître, l'extirpation de toutes les anciennes franchises, un pouvoir absolu qui prépare le terrain; plus tard, la liberté. C'est là qu'est l'erreur profonde, et c'est à la fois une erreur philosophique, historique et politique. Dans tous nos systèmes, on a considéré la liberté comme une chose accessoire, un hors-d'œuvre, un ornement qui doit couronner l'édifice. Ils n'ont pas senti la liberté; ils n'ont pas compris qu'elle est la sève de l'arbre, que c'est l'élément vital des peuples destinés à être libres, et que, lorsqu'on l'a extirpée dans les meilleures intentions du monde, rien n'est plus difficile que de la faire renaître. »

Sans qu'Edgar Quinet le sût, lord Grey et Fox avaient exprimé des idées analogues en étudiant avec une sympathie marquée pour notre pays l'histoire de la Révolution française. Voulant non pas justifier, mais expliquer à ses compatriotes ce qui s'était passé sous la Terreur, ils retrouvaient l'origine de cet odieux gouvernement dans les traditions mêmes de la France. Comment un peuple qu'on avait habitué pendant des siècles à subir la domination d'un gouvernement sans contrepoids se serait-il trouvé, du jour au lendemain, mûr pour la liberté? Il ne connaissait qu'une forme de pouvoir : le pouvoir absolu. Quand il devint le maître à son tour, il l'appliqua aux vaincus comme on la lui

avait appliquée à lui-même. Fox considérait la Terreur et le premier empire comme une suite naturelle de l'ancien régime; il aurait expliqué de même le second empire. Les dragonnades, la révocation de l'édit de Nantes, la dispersion de Port-Royal : un peuple qui a été élevé à cette école ne comprend ni facilement ni tout de suite une autre manière de gouverner. Les Anglais ont reçu des leçons toutes contraires. Leur histoire se compose d'une série de luttes entreprises pour limiter et pour contrôler la royauté. Chez eux, depuis des siècles, ce n'est pas le gouvernement qui est fort, c'est la nation qui est forte. Elle seule, en définitive, règle ses destinées. Elle n'accepte le gouvernement qu'à la condition de le surveiller et de le diriger. De là vient la différence entre l'histoire des deux peuples.

Ayant à juger la Terreur, Edgar Quinet ne dissimula ni l'aversion que lui inspirait ce régime, ni le mépris qu'il éprouvait pour une politique qui avait prétendu faire sortir la liberté d'une nouvelle forme du despotisme. Assez d'idolâtrie, disait-il résolument; ne faisons pas de la Révolution une momie jacobine. Serait-ce la peine d'appliquer l'esprit d'examen à tous les dogmes religieux, si nous ne pouvions l'appliquer à l'histoire? Y aurait-il un *Credo* révolutionnaire, un article de foi auquel tous les républicains seraient obligés de souscrire? Quant à lui, homme de liberté, il entendait n'enchaîner ni sa pensée ni sa parole. Il déclarait hautement que les sacrifices qu'on avait faits pendant la Révolution lui paraissaient hors de proportion avec les résultats obtenus. Pouvait-on se vanter d'avoir fondé la liberté en France, lorsque, en soixante-cinq ans, on avait subi depuis le commencement de ce siècle trente années de despotisme?

Cette franche déclaration, qui valut à son auteur l'approbation de tous les esprits libéraux, excita un grand émoi dans les petites chapelles jacobines. On lui répondit que la Révolution est une chose entière, qu'il faut l'accepter en bloc, avec le bien et le mal qu'elle contient, comme une œuvre de progrès. Il ne se laissa pas émouvoir une minute par les attaques dont il était l'objet; il maintint son droit de discuter chaque instant, chaque homme, chaque fait de la Révolution, et l'honnêteté de son langage produisit une impression si forte que la première édition du livre fut enlevée en six jours.

Ce sera l'honneur d'Edgar Quinet, son principal titre devant la postérité, d'avoir ainsi rompu avec les sectaires. L'indépendance de son jugement, la largeur de son esprit forment le contraste le plus heureux avec l'étroitesse des systèmes oratoires et implacables qui enferment dans une formule d'admiration absolue toute l'histoire de la Révolution. Il avait qualité pour dire à ses adversaires : Vous paraissez ne pas même vous apercevoir qu'il y a eu un Deux-Décembre. Moi, j'ai payé d'un long exil le droit de trouver que la Révolution n'a pas tenu ses promesses. Libre à vous de considérer l'égalité comme une compensation suffisante; quant à moi, rien ne me console de voir mon pays sous la main d'un maître. — Ces sentiments élevés éclatent à chaque page dans les *Lettres d'exil*. C'est en les rappelant qu'il convient de terminer l'analyse de la correspondance d'Edgar Quinet, pour montrer tout ce qu'il y a de sain et de fortifiant dans la lecture de ces quatre volumes.

A. Mézières.

THÉATRE-FRANÇAIS

« Monsieur Scapin »

L'idée de la pièce de M. Jean Richepin était bien jolie; elle aurait rempli délicieusement un long acte, enfermé dans le décor vague et charmant des comédies *dell'arte*. Délayé en trois actes, coupé de deux baissées de l'imposant rideau du Théâtre-Français, *Monsieur Scapin* a pris l'importance trop lourde d'une comédie de caractère. Dès lors les actes ont semblé un peu vides ou, si l'on aime mieux, trop remplis : j'entends par des aventures que l'on n'attendait point et qui n'ont pas semblé être le développement logique de la fable. Quant à la forme, il n'y a qu'à louer M. Richepin sans réserves : la langue est partout riche et sûre; les vers, jaillissant sans effort, ont une plénitude et une sonorité d'hexamètres latins.

M. Scapin, c'est l'ancien Scapin que vous connaissez, l'homme des *Fourberies*, l'étonnant valet légué par l'antiquité à la comédie italienne et, par elle, à Molière. M. Richepin nous le montre dans la cinquantaine, riche — c'est sur un salon, le salon de Scapin, s'il vous plaît, que la toile se lève, — marié, à Dorine bien entendu, — père d'une jolie fille qui s'appelle Suzette (c'est Mlle Muller; d'un bout à l'autre de la pièce, elle a été spirituelle et charmante), — enfin, considéré des habitants de Bologne, qui ignorent tous les métiers que ce Scapin a jadis exercés à Naples.

> Nous sommes aujourd'hui bourgeois, et je m'en vante.
> Oui, bourgeois! Nous avons (mon Dieu! par quel moyen?
> C'est notre affaire) acquis de l'argent et du bien.
> Sachons donc nous montrer dignes de la fortune,
> Oublier du vieux temps la mémoire importune,
> Tous ces jours hasardeux au lendemain peu sûr,
> Et Naples, dont j'ai trop connu les flots d'azur.

Et Scapin prend de grands airs qui lui vont « comme un panache à une potence ». Il méprise de tout son cœur le drôle qu'il a été jadis :

> Être vêtu d'azur et d'or comme un lézard,
> Vivre à la belle étoile et manger par hasard,

C'était donc le bon temps? Oui, dans notre jeunesse.
Dieu me garde aujourd'hui que ce bon temps renaisse!
Il me faut désormais par jour mes trois repas,
Et, quand je suis devant, qu'on ne me trouble pas!
Le bon temps, c'est celui des digestions calmes.

Scapin voit s'arrondir sous son gilet le ventre d'un Géronte. Tout de même il en a les sentiments. Ainsi ne rêve-t-il pas pour sa fille Suzette l'alliance d'Antoine, un jeune tabellion dont la mère est valétudinaire, le père « grigou »? Scapin veut ce mariage malgré Dorine, malgré Suzette elle-même, en bon Cassandre égoïste, avare, tyrannique surtout :

Ah! tout le monde ici se rit de mon pouvoir!
Parbleu! vous apprendrez avant ce soir, j'espère,
Qu'on ne méconnaît pas les droits sacrés d'un père.

Et, tout chaud, tout bouillant de colère, il sort en claquant les portes pour aller demander à maître Barnabé, le père d'Antoine, de hâter le contrat.

Tout cela, malgré quelques longueurs, est vraiment plaisant. L'embourgeoisement de Scapin est pour nous ravir. L'observation est fine et va plus loin que la mascarade de la comédie italienne. Nous ne nous sommes pas moins amusés d'entendre dans la bouche du vieux coquin des phrases sur le droit sacré des pères — de ces pères qu'il a tant bernés jadis.

Et, par une heureuse symétrie, voici que M. Richepin nous fait voir Dorine confessant maternellement sa fille, pour surprendre le secret de son jeune cœur. Eh quoi? Dorine, vous qui avez porté tant de billets, arrangé tant de rendez-vous, avez-vous bien le droit de vous fâcher quand Suzette vous conte, avec cette confiance que les jeunes filles ont toujours marquée pour vous, l'intrigue innocente de ses jeunes amours?

DORINE.

Mais comment, où l'as-tu connu, ce beau galant?

SUZETTE.

Mais comme ça, ma mère, on ne sait, en allant
Au marché voir les fruits, sur le cours voir les cygnes,
Dans la rue, avec toi. Nous nous faisions des signes.

DORINE.

Avec moi?

SUZETTE.

Dam! tu nous servais de rempart
Pendant qu'on te faisait regarder autre part.

Cela est exquis. Et je ne saurais dire avec quelles délicatesses de nuances Mme Céline Montaland a joué cette scène. Tout y est : Dorine est encore l'ancienne Dorine, complaisante aux choses du cœur, heureuse de se mêler aux petites intrigues; et en même temps elle est mère, elle montre juste ce qu'il faut d'effroi et aussi d'étonnement de voir qu'elle, la fine Dorine, elle a été si habilement jouée par une ingénue. Fondez tout cela dans un sourire de bonne grâce lumineuse, et vous comprendrez pourquoi Mme Céline Montaland nous a causé tant de plaisir.

Nous nous attendons maintenant à ce que Scapin soit berné par quelque jeune Scapin en herbe qui le roulera avec ses propres tours : aussi la joviale apparition, dans l'entre-bâillement de la porte, de M. Coquelin cadet coiffé de la toque, drapé dans le légendaire manteau rayé des valets, a tout de suite épanoui la salle. M. Cadet — dit Tristan, pour l'occasion — amène sur ses talons son maître, l'amoureux Florisel, et il enjôle si galamment Dorine, que le mariage est conclu quand Scapin apparaît. Tel le spectre fâcheux de Banco.

Il n'y a pas apparence que la petite promenade chez le notaire ait décoléré M. Scapin, et la compagnie qu'il trouve chez soi n'est pas pour le remettre en bonne humeur. Pénétré de la dignité de son rôle de père, il jure, cogne, tempête, met tout le monde à la porte, mais ne la ferme pas si bien que Tristan ne trouve moyen de passer par la serrure.

Monsieur, ce n'est que moi, Tristan, l'humble Tristan.
C'est par pure amitié que je ne puis me taire,
Par admiration pour votre caractère,
Pour un si grand esprit et pour tant de vertu.

Scapin, flatté, s'apaise. Tristan, voyant que le moyen est bon, insiste :

... Pour moi, quelle épouvante
D'affronter en ce jour, face à face et vivante,
Cette figure auguste aux éclairs radieux
Que nous imaginons déjà parmi les dieux!
Oui, les dieux! Car j'entrais ici comme en un temple
Et demeure étonné, lorsque je vous contemple,
De vous trouver de chair et non pas de métal,
Moi qui vous vois en bronze et sur un piédestal.

Puis ce morceau lyrique, que M. Coquelin cadet a débité dévotement aux genoux de M. Coquelin aîné pendant que toute la salle applaudissait :

... Mais savez-vous que moi, pauvre avorton,
Je n'ai qu'une espérance, un rêve dans ma vie :
C'est de vous imiter!... Oh! de loin. Mon envie
Ne va point jusqu'à vous égaler, vous, non pas!
Mais baiser seulement la trace de vos pas
Et de ce fulgurant éclat qui vous décore
Être un reflet, un clair de lune, moins encore!
Rappeler votre gloire, un peu, très peu, si peu,
Juste assez pour qu'un jour, quand Tristan sera feu,
On lui grave sur son monument funéraire
Qu'il vous ressemblait comme un frère..., un petit frère.

Tout le monde sait quelle tendre affection unit MM. Coquelin aîné et Coquelin cadet. Depuis les Gracques, les Ménechmes et les frères Siamois, il n'y a pas dans le dictionnaire des anecdotes d'exemple d'une amitié plus vraiment fraternelle. Et voilà que l'un va partir pour l'Amérique et que l'autre va hériter de son rôle de Scapin, de son costume de Scapin, qui sait? probablement de tous ses rôles à manteau. Aussi la tirade de Tristan a bien failli rester dans la gorge de M. Coquelin cadet, par affectueuse et fraternelle émotion, je

vous assure ; et le public, qui a peut-être été mis plus que de raison au courant de tous les petits incidents de ce départ historique, le public, qui est en somme le bon public, le public, qui voit certainement partir M. Coquelin aîné avec un vif déplaisir, le public a voulu prouver au comédien infidèle que les Parisiens n'étaient pas ingrats.

De son côté, M. Coquelin aîné a mis toute la coquetterie imaginable à se faire regretter. Le rôle de Scapin était certainement taillé à ses mesures, et vous imaginez bien qu'il a fait valoir son costume. Ce matin, en relisant la pièce, je retrouve sous chaque vers son geste, l'accent de sa voix. Si les deux derniers actes avaient valu le premier, *Monsieur Scapin* compterait au nombre des meilleures créations de M. Coquelin aîné.

Mais voilà ! le deuxième acte est vraiment trop languissant. Il faut à l'auteur des longueurs interminables pour nous faire pressentir que maître Barnabé est un coureur de brelans, son fils Antoine un nigaud féru d'une donzelle, et que les honnêtes gens auxquels M Scapin veut s'allier sont plus coquins que des valets de comédie. Nous n'avons que faire d'Antoine, de sa mère et de ses vapeurs. Il me semble que Florisel lui-même est de trop — si gentil d'ailleurs que soit M. Lebargy. — C'est Tristan que j'aurais voulu voir amoureux de Suzette, usant, pour la conquérir, des stratagèmes dont Scapin se servait lui-même autrefois. Dans cette fiction plus simple, maître Barnabé aurait été le gendre préféré par Scapin, et Tristan se serait déguisé en matamore, comme fait Scapin dans *les Fourberies*, afin d'effrayer son rival et son beau-père récalcitrants. Pour nous en tenir à la pièce de M. Richepin, il n'y a dans ce second acte que la dernière scène qui nous ait vraiment intéressés : c'est peut-être la seule qui ne soit point un franc hors-d'œuvre.

Tristan est venu annoncer à Scapin les amours coupables d'Antoine avec une certaine courtisane Rafa qui ne vaut pas le diable et qui a pour protecteur un grand escogriffe de frère fort adroit à l'épée. C'est un nommé Esplandias, malveillant aux barbons qui cherchent à détacher les jeunes gens de Rafa pour en faire des maris et des pères de famille. Scapin se tient les côtes au récit de Tristan. C'est un de ses vieux tours qu'on veut lui servir là : il la connaît de longue date, la demoiselle Rafa et son frère Esplandias !

Voyons, appelle-moi tout de suite Géronte,
Et mets-moi dans le sac. Fais ton petit Scapin !
Où donc est-il, ton sac? Ah ! pauvre Turlupin,
Stérile imitateur, marmiteuse cervelle !
Quoi ! pas même un effort d'invention nouvelle?
O décadence ! Où donc l'art est-il aujourd'hui?
Mais ce spadassin-là, je ne connais que lui !
C'est moi qui l'ai créé, ton comparse, que diantre !
Il va venir sacrant, criant : « Ah ! tête ! ah ! ventre ! »
Mais je le vois d'ici. C'est trop bête à la fin !

ESPLANDIAS, *à la cantonade.*

Ah ! tête ! ah ! ventre !

Le comique de la chose, c'est qu'Esplandias existe réellement, qu'il est furieux de voir Scapin enlever Antoine à sa sœur Rafa et qu'il arrive avec l'intention décidée d'intimider son ennemi. Scapin, qui croit à une farce, fait le brave ; puis, saisi d'une peur subite, quand il voit que la lame du seigneur Esplandias pique pour de bon, il s'évade ingénieusement et, à sa place, fait rosser Tristan à coups de plat d'épée.

Ce dénouement est gai; mais ce n'est pas celui que nous prévoyions. On est encore bien plus surpris au troisième acte de se trouver transporté dans les appartements de la demoiselle Rafa et d'y rencontrer le couple, Scapin et Tristan. Ce changement de décor est tout à fait désagréable. La comédie *dell' arte* vivant de fiction pure, on fait d'avance, en y assistant, le sacrifice de toutes les vraisemblances. C'est donc à mon avis un contresens que d'apporter dans les décors des scrupules de vérité auxquels l'auteur ne s'est pas arrêté dans la conduite de son intrigue et la création de ses personnages. Une place publique avec la maison de Scapin à droite, la maison de Barnabé à gauche et celle de Rafa au fond, aurait ici bien mieux fait notre affaire.

C'est sans doute la vue du somptueux mobilier de Rafa qui intimide ainsi Scapin; toute sa verve s'est glacée; il a vaguement l'allure de M. Duval père en visite chez la Dame aux camélias. Nous ne sommes plus du tout dans la comédie que nous attendions et que le premier acte nous avait promise. Ce n'est plus Tristan qui roule Scapin, c'est Scapin qui mène Tristan en laisse. Il le conduit dans le monde des femmes légères pour lui apprendre la façon d'opérer avec ces dangereuses commères. On dirait M. Lubin — vous savez, le légendaire policier à tabatière — qui accompagne un confrère novice dans ses visites pour lui enseigner le métier. Et, d'autre part, que le notaire Barnabé soit un coquin, que Rafa et Esplandias le fassent habilement tomber dans un piège, tout cela nous amuse médiocrement. Ce n'est pas notre pièce. Ce n'est même pas celle que nous avons vue naître en route et qui nous est apparue comme l'apologie dramatique des talents de Scapin, la démonstration de sa supériorité sur tous ses disciples et imitateurs. Quelle sera donc cette fourberie géniale, la dernière du fameux sac? On l'attend, on compte sur une surprise. Désillusion ! Scapin a été prendre dans l'armoire aux défroques du *Malade imaginaire* la perruque et la robe dont s'affubla Toinette; il s'est déguisé en magistrat, et, grâce à cette ruse de novice, il confond Barnabé et Antoine, Esplandias et Rafa.

C'est par le même moyen que Tristan déguisé en greffier arrache à Scapin une bonne et due autorisation de mariage en faveur de son maître et de Suzette. Et Scapin, qui ne veut pas s'avouer battu, conclut philosophiquement :

Je ne triomphe pas du tout, mais toi non plus.
Il n'est ni patron, va, ni grand maître qui tienne!
Ce qui faisait ma force et ce qui fait la tienne.

(*Montrant Suzette et Florisel*:

C'est ça, c'est d'être avec le printemps, la beauté.
En mettant de pareils atouts de son côté,
Le dernier des Scapins bat le roi des Gérontes.
Nos bons tours, mon génie et ma gloire, des contes!
Les vrais triomphateurs, mon ami, les voici;
Et tant que durera le monde, c'est ainsi;
Car on perd à coup sûr, si bien qu'on s'y connaisse,
Quand on a contre soi l'amour et la jeunesse.

Voilà de bien jolis vers. Pourquoi M. Richepin ne sait-il aussi bien son métier d'auteur dramatique que son métier de poète?

HUGUES LE ROUX.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

M. de Lescure a raconté autrefois, il y a vingt ans de cela, les amours d'Henri IV. Il publie aujourd'hui les lettres d'amour du roi vert-galant (1), ou du moins un choix de ces lettres. Il y a vingt ans, à l'heure propice pour tout comprendre et tout pardonner, M. de Lescure avait souri plus bienveillamment aux cinquante-six belles et aimables demi-déesses qui avaient souri complaisamment elles-mêmes au roi Henri; aujourd'hui il est devenu moins indulgent. Il écarte d'abord les demi-déesses de hasard et d'occasion, avec lesquelles le commerce n'était nullement épistolaire, puis d'autres qui étaient chargées des *intérim*, et il ne reste que l'état-major : Corisande, Gabrielle et Henriette d'Entragues. Au dernier plan on entrevoit fuyant vers les saules, mais nullement avec le désir d'y être suivie, la marquise de Guercheville, qui fut vivement aimée et pressée, aima, elle aussi, peut-être, mais en vraie Lucrèce ne dénoua pas sa ceinture. Belle résistance et digne d'être immortalisée par la grande voix de l'Histoire. Les deux lettres écrites par Henri à Lucrèce se trouvent précisément les plus jolies et les plus coquettes. Le roi s'y mettait en frais : on y sent le désir de plaire. Avec les autres gentilles dames qui n'étaient pas des Lucrèces, la passion bientôt satisfaite prend vite un petit air tranquille d'affection conjugale. Le style en est paisible et bourgeois. S'il prend, d'aventure, un ton plus élevé, c'est volontiers sur la note aiguë, comme avec la très intéressée et médiocrement aimante Henriette. Et cependant, malgré les plaintes et les reproches qui tantôt murmurent sourdement, tantôt éclatent avec un certain fracas, il semble bien que c'est pour elle que la passion ait été la plus vive. Henri IV se révoltait contre lui-même, s'irritait de sa faiblesse, comme le fera Alceste maltraité par Célimène; mais, après ces velléités de révolte, il pliait tout aussitôt sous le joug qu'il avait tenté vainement de secouer.

De ce trio de maîtresses, Corisande, Gabrielle, Henriette, qui régnèrent successivement un nombre inégal d'années, la première prit le roi par le cœur, l'autre par la tête, la troisième par les sens. C'est dire de la dernière qu'elle exerça le plus grand empire. Avec Corisande, maîtresse du roi soldat, du roi pauvre de tout, sauf de belle humeur et de courage, c'est un roman poétique et chevaleresque. Avec Gabrielle, c'est le roman encore, mais avec moins de poésie et de chevalerie; c'est le roman idylle, non pas sur les bords du Lignon, mais aux îles Fortunées, dans quelque région enchantée où les ruisseaux roulent du lait et les rivières du vin.

Avec Henriette, c'est la prose. Le bosquet des îles Fortunées s'est changé en un boudoir savamment disposé; le vin n'est plus puisé à la rivière voisine : il a été préparé dans des flacons richement ciselés et mélangé savamment pour réveiller les sens fatigués, les restes d'une force qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

En extrayant ces lettres des neuf gros volumes in-folio de la *Collection des documents inédits* où elles sont noyées, M. de Lescure a fait œuvre utile et agréable; nous lui devons des remerciements. Je vous recommande spécialement la longue introduction qui précède ces lettres. Elle est très morale et très brillante. Très morale parce que M. de Lescure n'est plus à l'âge, comme il y a vingt ans, où tout se comprend et se pardonne; très brillante parce que le goût de la métaphore et du style à images est, avec le temps, devenu chez lui une passion désordonnée.

II.

Au lendemain du jour où M. Livet venait de publier une nouvelle édition de *l'Histoire de l'Académie française*, par Pellisson et l'abbé d'Olivet, Sainte-Beuve exprimait ce vœu qu'un historien doublé d'un critique marquât les différents temps, les différents âges, les influences diverses qu'a subies ou exercées l'illustre Compagnie, les courants d'esprit qui y ont régné. Cette étude à la fois instructive et piquante, M. Albert Rouxel l'a tentée, et il nous présente le tableau de ces fluctuations, de ces courants, depuis la fondation de la Compagnie jusqu'à 1841. Il s'arrête à l'élection laborieuse

(1) *Lettres d'amour d'Henri IV*, avec une préface de M. de Lescure. — 1 vol. Paris, 1886. Librairie des bibliophiles.

(1) *Chronique des élections à l'Académie française* (1634-1841), par M. Albert Rouxel. — 1 vol. Paris, 1886. Firmin-Didot et Cie.

de Victor Hugo, qui fut forcé de revenir à l'assaut pendant onze ans avant d'entrer dans la place.

On voit durant ces deux siècles l'Académie tantôt s'inspirant pour ses choix des préférences de la cour, tantôt, au contraire, faisant de l'opposition et jouant des tours au pouvoir. A certains moments, c'est l'Église qui décide des élections, tantôt la noblesse, tantôt les salons, tantôt les boudoirs. Ce qui est à remarquer, c'est qu'en ce temps-là, comme souvent aujourd'hui, les titres littéraires sont pour les candidats de secondaire importance. Montesquieu ne triomphe qu'à force de diplomatie et d'habileté des prétentions du cardinal Fleury. Si Voltaire est élu, c'est par le crédit de Mme de Pompadour. Pendant une partie du XVIIIe siècle on ne s'assied dans le fauteuil que si l'on a pour soi la coterie religieuse ; pendant la seconde moitié, l'important sera d'être en bons termes avec le parti philosophique. Il faut tour à tour avoir l'appui de Mme Geoffrin, de Mme du Deffand, de Mlle de Lespinasse, de Mme Necker. Sous le Consulat, luttes intestines entre les nouveaux élus, les libéraux, et les académiciens de l'ancien régime, « bas valets de l'Institut », comme les appelle Garat. Sous l'Empire, c'est le triomphe des gens en place et des chantres officiels de César. Par exception le talent arrive à un des quarante fauteuils ; mais il n'a le plus souvent que le quarante et unième. La Restauration élimine sommairement onze académiciens suspects au pouvoir ; la cour alors a la haute main dans les élections ; mais, en 1827, l'esprit de liberté se réveille et les candidatures d'opposition triomphent. Vient le temps où, pour arriver à l'immortalité, il faut passer par les bureaux du *Constitutionnel*. Puis les querelles entre classiques et romantiques. Alors la lutte se transporte du terrain politique sur le terrain littéraire. Pas absolument toutefois, car les classiques représentent l'esprit d'ordre et de conservation ; les romantiques, l'esprit innovateur et révolutionnaire. Nous arrivons ainsi jusqu'à l'année 1841, où M. Albert Rouxel s'arrête. Espérons que c'est pour repartir bientôt. Il serait fâcheux de clore cette étude au moment où elle peut devenir de plus en plus piquante.

Je ne méconnais pas tout l'intérêt qui s'attache au rôle joué par Chapelain ou Colbert sur les élections académiques ; je crois cependant que nous nous intéresserons plus encore aux luttes, aux intrigues, aux menées, aux influences occultes ou déclarées de ces quarante dernières années. La source des documents sera bien autrement abondante que pour les élections du XVIIe et du XVIIIe siècle. Songez donc que grâce aux journaux grands et petits, et peut-être même plus encore les petits que les grands, il y a alors des indiscrétions, des révélations et des anecdotes à foison. La difficulté sera sans doute de distinguer l'anecdote authentique du commérage; mais on y peut arriver. Que M. Rouxel n'en reste donc pas là ; qu'il poursuive jusqu'à l'année 1886. Qu'il monte avec tel candidat dans son fiacre à l'heure, qu'il pénètre avec lui chez les immortels dont il s'agit de gagner le suffrage. Qu'il enregistre les mots désagréables, les allusions désobligeantes et aussi les faux espoirs donnés, les demi-promesses décevantes. Qu'il explique comment le visiteur, qui avait fait son calcul et qui comptait sur toutes les voix moins quatre, n'en a, le grand jour, en tout et pour tout, que quatre — celles peut-être sur lesquelles il ne comptait pas. Qu'il mette en scène cet académicien onctueux qui répond : « Vous avez tous les titres, et ce sera justice, et je fais les vœux les plus sincères pour votre succès... Vous n'aurez pas ma voix; je l'ai promise au père d'un ami de mon fils. » Il se joue autour de chaque élection des comédies fort amusantes. Au rideau, monsieur Rouxel, au rideau ! Ce second volume ne sera pas d'air aussi sérieux que le premier? Eh bien, où sera le mal? Et puis, dans le nombre des élections il y en a bien quelques-unes de très justes, réclamées par l'opinion, et dont vous pourrez parler sans sourire. Encore même pour celles-là peut-il arriver que vous trouviez des motifs secrets, des influences cachées. L'Académie s'est peut-être rencontrée avec le sentiment public sans avoir cherché cette rencontre. Au rideau ! au rideau !

III.

Céleste Prudhomat (1) est, je crois, une œuvre de début. Du premier coup M. Gustave Guiches s'affirme et prend position. Le sujet, puisé dans le vif des mœurs contemporaines, demandait des qualités d'observation nette et précise : M. Guiches a bien vu et bien rendu tous les traits essentiels, peut-être en assombrissant par trop le tableau. Parfois il appuie cruellement sur une vérité déjà triste et qui n'avait pas besoin qu'on la rendît plus triste encore. Céleste Prudhomat est la fille de petits paysans qui se sont saignés à blanc pour l'amener au diplôme d'institutrice. Orgueil, ambition, calcul aussi, car ils comptent rentrer plus tard dans leurs déboursés le jour où Céleste aura un bon poste. Elle leur rendra alors au double leurs sacrifices.

Nous assistons à la séance d'examen, très spirituellement dépeinte ; nous allons dîner ensuite au grand hôtel de Cahors, où le brave père Prudhomat, tout gonflé, parle très haut avec le maître d'école du triomphe de Céleste, afin que nul à la table d'hôte n'en ignore. Et déjà Céleste est gênée de la vulgarité de ses parents. Déjà l'instruction qu'on lui a donnée lui a desséché le cœur en étouffant tout bon sentiment naturel. C'est là précisément ce qui me semble trop poussé au noir. J'aurais voulu que ce dessèchement se produisît à mesure, par gradations. La thèse n'en eût

(1) *Céleste Prudhomat*, par M. Gustave Guiches. — 1 vol. Paris, 1886. Librairie moderne.

été que mieux démontrée, car nous nous demandons dès les premières pages si, après tout, cette Céleste a même jamais eu un cœur.

Voici Céleste institutrice. Elle avait rêvé mieux que cette tâche ingrate et monotone. Elle s'était dit : Je porterai la lumière dans l'intelligence des enfants des campagnes, je remplirai un sacerdoce; — et l'ennui, le découragement l'envahissent quand il lui faut faire épeler de petites pécores bouchées et récalcitrantes. Ses devoirs lui pèsent d'autant plus que son imagination l'emporte loin de son école. Où cela? Là-bas dans la grande maison du chef-lieu de canton où habite un beau jeune homme qu'elle a rencontré un instant et dont elle s'est aussitôt affolée. Se retrouvant avec lui, elle succombe sans même chercher à se défendre. Voilà encore ce qui me semble poussé au noir. Est-ce donc que l'instruction donnée à une enfant du peuple doit faire d'elle, en même temps qu'une fille dénaturée, une pauvre créature incapable de résister au premier Lovelace venu? Mais M. Guiches n'a pas même voulu qu'elle luttât une heure, afin que sa thèse en fût plus concluante.

Vous pressentez ce qui va suivre. Les conséquences de la faute, Lovelace ne s'en soucie guère, et sa victime meurt pour avoir tenté d'étouffer par des moyens criminels le scandale imminent. Dénouement prévu par nous tout d'abord, et c'est encore une critique à adresser à M. Guiches que tous les développements de son petit drame sont comme forcés et d'une rigueur toute mathématique. Ceci doit enfanter cela.

Oui; mais, en revanche, comme toutes ces figures ont du relief! Comme chaque physionomie a son expression vraie! Quelle variété de types, d'un dessin puissant, même ceux qui sont relégués au second plan! Quelle exactitude aussi dans la peinture de la petite vie de province! Un peu de minutie peut-être dans cette exactitude : l'observateur voit trop les petits détails aussi bien que les détails essentiels, et il tient trop à les rendre. Rien n'est perdu des plus humbles documents amassés. Disons cependant que ces quantités négligeables que le romancier n'a pas consenti à négliger ne viennent pas ambitieusement en pleine lumière; ils se contentent d'un demi-jour discret. C'est encore trop. Au demeurant, œuvre digne d'être spécialement signalée et pleine de promesses.

IV.

Encore une paysanne pervertie, *la Muguette* (1), de M. Francisque de Biotière : pas par l'instruction, mais par l'idolâtrie de ses parents, le manque d'éducation morale et aussi l'adoration excessive d'un mari qui lui répète qu'il est trop heureux de posséder un semblable trésor. Vous voyez, messieurs les maris : ne dites pas à vos femmes qu'elles vous ont fait trop d'honneur. Un bel homme pourtant et un excellent homme, ce charron désobligé; mais il y a là un contremaître qui déploie toutes les grâces enchanteresses et les séductions irrésistibles d'un faubourien de Paris. Aussi la Muguette ne résiste-t-elle pas et le déshonneur est bientôt au charronnage. Histoire banale, n'est-ce pas? Ce qui lui donne quelque originalité, c'est l'humeur conciliante de l'héroïne. Elle voudrait accommoder tout le monde, cette excellente petite Muguette. Elle continue, après sa chute, d'aimer son mari; elle persiste à aimer le contremaître, et il serait si facile d'être heureux tous les trois! Elle ne comprend pas bien qu'il y ait quelqu'un qui se plaigne, alors qu'elle est, elle, absolument satisfaite. Enfin, puisque, comme la poule de la fable, elle a allumé la guerre, il faut bien qu'elle choisisse entre les coqs. Elle s'enfuit donc avec le coq faubourien, qui l'emmène au loin vers la misère et les épreuves. L'infamie n'est pas loin, et lui-même l'y jetterait sans scrupule; mais, halte-là! Le pain de l'infamie, la Muguette n'en mange pas, entendez-vous, don Alphonse! Elle aime mieux mourir. Et elle meurt en effet, ce qui prouve qu'elle avait, malgré tout, une conscience, la chère petite. Un médecin aliéniste (section des femmes) absout sa mémoire en déclarant que la Muguette a agi « selon les éléments qui la caractérisent ».

Si vous y tenez, moi, je veux bien, docteur. Mais c'est pour vous faire plaisir, car cette théorie de l'irresponsabilité ne me sourit guère. Il me semble aussi que cette œuvre rustique n'est point d'un style assez rustique. Les paysans de M. de Biotière ont dû aller, le dimanche, aux matinées de l'Ambigu. « Vous l'avez tué, cet homme sinistre et fatal? » Il s'agit de l'autre coq. Un paysan dirait : « Vous l'avez tué, ce gueux-là? » Mais voici que je deviens réaliste! Non, décidément, homme sinistre et fatal, c'est beaucoup plus littéraire.

V.

Très littéraire et très distinguée est l'œuvre nouvelle de M. Gustave Toudouze, *le Ménage Bolsec* (1). C'est un aperçu ingénieusement ouvert sur la vie et les épreuves des artistes. Grandeur et décadence, fortune et ruine, nous ne voyons que le spectacle extérieur sans nous rendre toujours compte des causes secrètes : M. Toudouze nous en révèle quelques-unes en nous retraçant la carrière du peintre Bolsec. Nature sans initiative, caractère mou et facile à entraîner, Bolsec, sous la tutelle d'un ami adepte du grand art, s'est donné aussi

(1) *La Muguette*, par M. Francisque de Biotière. — 1 vol. Paris 1886. E. Dentu.

(1) *Le Ménage Bolsec*, par M. Gustave Toudouze. — 1 vol. Paris, 1886. Victor Havard.

au grand art, sinon par vocation, du moins par obéissance et esprit d'imitation. Demi-succès honorables dans cette voie ardue qui conduit rarement à la richesse. Un jour, échappant à cette tutelle, il a essayé de l'art facile, et tout d'un coup il s'y est fait un nom. Ses toiles, lestement brossées, ont tout d'abord eu la vogue. La fortune, qui ne lui avait pas souri jusqu'alors, remplit ses coffres à les faire éclater. Dans l'enivrement du succès, le ménage Bolsec fait construire un hôtel, donne des fêtes splendides, éblouit de son luxe le monde artistique. Enivrement funeste, car il s'aggrave bientôt de la fièvre de la spéculation. Des amis perfides poussent l'artiste dans cette voie funeste pour s'abattre ensuite comme des corbeaux quand sonnera l'heure de la ruine.

Ce sont ces manœuvres, entraînant la victime dans un engrenage implacable, que M. Toudouze a décrites en les flétrissant avec une rare puissance et une singulière énergie. Ce tableau fidèle est d'un haut enseignement. Défiez-vous, artistes, des inutiles, des *ratés*, des parasites qui fourmillent autour de vous! Défiez-vous aussi des succès faciles et rapides en dehors des voies pénibles du grand art! M. Toudouze pouvait tirer de la situation un gros drame banal; il a maintenu son œuvre dans une région plus distinguée en faisant de Mme Bolsec une femme d'un grand cœur, qui, après un moment de vertige, puis d'accablement, retrouve dans le malheur son courage et sa dignité.

MAXIME GAUCHER.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Elections législatives. — M. Volland, républicain, a été élu sénateur de Meurthe-et-Moselle, en remplacement de M. Berlet, décédé; — dans l'Aisne, où il s'agissait de remplacer M. Bérenger, décédé, il y a ballottage entre M. Rigaut, radical, qui a obtenu 44 678 voix, et M. Desjardins, conservateur, qui en a obtenu 43 502 sur 97 539 votants. On a constaté près de 50 000 abstentions.

Sénat. — Le 23, la proposition de loi de M. Naquet, modifiant l'article 310 du Code civil sur le divorce, est rejetée par 140 voix contre 108, sur 248 votants, bien que M. Demôle, garde des sceaux, en eût demandé l'adoption au nom du gouvernement. — Le 26, l'amendement de M. Boulanger, relatif à l'aliénation des diamants de la couronne et portant que l'emploi des fonds provenant de la vente serait réglé par une loi spéciale, a été adopté par 127 voix contre 97. — En fixant l'ordre du jour de la prochaine séance, le président, M. Le Royer, constate avec regret que la Chambre n'est pas encore en mesure de transmettre le budget de 1887.

Chambre des députés. — Le 23, suite de la discussion du projet de loi relatif à l'organisation de l'enseignement primaire. Vote des articles 16 à 19. — Le 25, vote des articles 20 à 42. Rejet d'un amendement de M. Dupuy, soutenu par M. Lefèvre-Pontalis, proposant de transférer du préfet au recteur la nomination des instituteurs. — Le 26, vote des articles 43 à 56. Rappel à l'ordre de MM. de Mun et de Cassagnac, avec inscription au procès-verbal pour ce dernier. — Le 28, fin de la discussion; vote des articles 57 à 68. L'ensemble de la loi est adopté par 361 voix contre 175, sur 536 votants. — M. Saint-Martin reprend la proposition sur le divorce présentée par M. Naquet au Sénat et repoussée par la haute assemblée. La déclaration d'urgence est refusée par un partage égal de 237 voix contre 237.

Extérieur. — L'empereur d'Allemagne a reçu, en audience solennelle, M. Jules Herbette, ambassadeur de France à Berlin, qui lui a remis ses lettres de créance. L'entrevue a eu un caractère très cordial. — M. le comte de Moüy, ambassadeur de France à Rome, a repris les négociations relatives au traité de navigation franco-italien. — Au Sénégal, dans une escarmouche entre les troupes françaises et les indigènes, le damel du Cayor-Tivouane, Samba-Laobé, a été tué. — M. Lefebvre de Laboulaye, ambassadeur de France à Madrid, est nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg. — M. Cambon, ministre de France en Tunisie, est nommé ambassadeur à Madrid.

Question d'Orient. — Le général Kaulbars a protesté une dernière fois contre la réunion de la Sobranié ; il a déclaré, en outre, que la condamnation des officiers compromis dans le coup d'État du 21 août serait une provocation envers la Russie. — Deux navires de guerre russes sont allés stationner devant Varna. — La régence bulgare a fait proclamer l'état de siège.

Allemagne. — Le tribunal des échevins de Dantzig a condamné les ouvriers typographes qui s'étaient mis en grève à des dommages-intérêts envers leurs patrons.

Autriche. — La Chambre a repoussé la proposition d'union douanière avec l'Allemagne.

Espagne. — Un ordre royal a fixé au 18 novembre la réouverture des Cortès.

Belgique. — M. Guillery, candidat des fractions libérales, a été élu député de Bruxelles en remplacement de M. Van der Missen, démissionnaire, par 4062 voix. M. Anseele, socialiste, n'a obtenu que 1014 voix; il y a eu 15 000 abstentions. La candidature de M. Ronvaux, l'échevin révoqué de Namur avait été abandonnée.

Institut. — Le 25, séance annuelle des cinq Académies sous la présidence de M. Zeller. — M. Corbay a légué à l'Académie des sciences morales et politiques une somme de 800 000 francs dont les intérêts seront distribués sous forme de prix. — Lecture a été donnée aux cinq classes de l'Institut réunies extraordinairement de l'acte de donation du domaine de Chantilly.

Faits divers. — Inauguration à Pagny-sur-Moselle, du monument élevé par souscription à M. de Serre, le grand orateur de la Restauration. Discours de M. Mézières, académicien et député. — Un tableau de Van Dyck vient d'être découvert dans l'église d'Auchy (Nord) — Une conférence européenne s'est réunie à Berlin pour la fixation d'un méridien unique. — Une grève a éclaté à Panama parmi les employés du chemin de fer.

Nécrologie. — Mort de M. Delelis, député du Nord; — de M. Jules Bouis, professeur à l'École supérieure de pharmacie; — de M. Jules Pavie, avoué à la Cour d'appel; — de M. Hippolyte Pique, ancien représentant du peuple, président de chambre honoraire à la Cour d'appel de Paris; — de M. Cuvelier, doyen des médecins de France; — de M. Regnault,

directeur général des manufactures de l'État; — du comte de Beust, ancien chancelier de l'empire d'Autriche, ancien ambassadeur à Paris; — de M. le docteur Gay, pharmacien en chef de l'hôpital Laënnec; — de M. Vialay, ancien secrétaire général de l'Association philotechnique; — de M. Pagnon, vicaire général de l'archevêché de Lyon; — du général Wichmann, commandant la place de Breslau; — de M. Ernest Desjardins, professeur au Collège de France, membre de l'Institut.

Ernest Desjardins

Les obsèques de M. E. Desjardins, qui fut pendant vingt-cinq ans maître de conférences à l'École normale supérieure, ont eu lieu dimanche dernier. Après le discours de M. G. Pàris, au nom de l'Institut, celui de M. Renan, au nom du Collège de France, M. Perrot, directeur de l'École normale, a prononcé les paroles suivantes, que plusieurs anciens élèves nous demandent de reproduire :

« Messieurs,

« Le président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres a dit, avec l'autorité qui lui appartient, tout ce que la Compagnie perdait en perdant M. Desjardins; il a parlé de l'œuvre considérable du savant, de la bonne grâce du confrère, de son sourire avenant, de sa poignée de main cordiale, qui venait vous chercher à votre banc et qu'accompagnaient toujours quelques mots aimables. L'administrateur du Collège de France s'est fait l'interprète des regrets que M. Desjardins laisse dans cette maison glorieuse où il était entré, cette année même, à portes grandes ouvertes, et qui aura à peine entendu sa voix. Quelque chose manquerait pourtant à ces hommages suprêmes si l'École normale ne venait ici, par la bouche de son directeur, dire un dernier adieu au maître qui l'a quittée il y a quelques mois seulement, après lui avoir donné vingt-cinq années de sa vie. Quand il s'est séparé de nous, non sans déchirement, pour aller monter dans cette chaire d'épigraphie latine qu'avait illustrée son maître et ami, Léon Renier, M. Desjardins était notre plus ancien maître de conférences; il était entré à l'École en 1861 pour y enseigner la géographie, et, quelques années après, il avait échangé cette chaire contre celle d'histoire ancienne. Lorsque le Collège de France nous l'avait enlevé, nous avions demandé au ministre de lui conférer l'honorariat, et, en cette qualité, son nom figurait encore en tête de la liste de nos professeurs; mais, bien plus encore que ce titre officiel, ce qui continuait à le rattacher à nous, ce qui faisait surtout que nous le considérions encore comme un des nôtres, c'était l'affection qu'il portait à l'École et celle que lui avaient vouée ses anciens élèves.

« Ernest Desjardins n'était pas élève de l'École : il l'a toujours regretté, et il le disait avec cette brusquerie enjouée et familière qui faisait le charme de sa conversation; mais nul de ceux qui sont sortis de nos rangs n'a plus aimé l'École, n'a professé pour elle une plus haute estime et ne l'a chérie d'une tendresse plus filiale. Il lui avait donné l'aîné de ses fils; il y avait cherché le mari de sa fille, et, hier encore, par une confidence qui m'a vivement touché, j'apprenais ce curieux détail, qui le peint tout entier : le seul papier qui ne le quittât jamais, celui qu'il serrait dans son portefeuille avec le portrait de ses enfants, c'était la liste complète des élèves qu'il avait eus à l'École depuis 1861. S'il la portait ainsi sur lui, ce n'était pas que sa mémoire eût besoin d'être aidée, qu'il eût oublié aucun de ces jeunes gens. De tous leurs maîtres, aucun n'avait eu avec eux des rapports plus personnels et plus affectueux. Pour ceux surtout qui s'attachaient à l'histoire, il avait des tendresses paternelles et une inépuisable obligeance; ses conseils, ses livres, ses notes, ses relations, tout était à leurs ordres; il les attirait, il les retenait chez lui; il leur prodiguait ce temps dont il était, à d'autres égards, si ménager. Tout timide que l'on fût en entrant à l'École, on se risquait à répondre à ces avances. On allait chez M. Desjardins, non d'abord sans quelque embarras; au bout d'un instant, on s'y sentait à l'aise; et on y retournait ensuite pour y retrouver le maître auquel on avait dû les premiers encouragements, pour y faire connaissance avec de jeunes camarades, pour y voir de près les hommes éminents qui s'y donnaient rendez-vous, les Léon Renier, les Mariette, les Tissot. Le salon de Passy était, le dimanche, comme une succursale de l'École. Dans les longues causeries qui s'y engageaient, plus d'un esprit, encore incertain de la voie où il devrait marcher, a pris conscience de lui-même et de sa vocation, a conçu la première pensée de travaux qui feront honneur à l'École et dont profitera la science.

« Ce qu'il était chez lui, dans son cabinet et autour de sa table hospitalière, M. Desjardins l'était aussi à l'École, dans cette salle de conférences que remplissait et qu'animait sa verve; ceux de nos élèves qui ne l'ont connu que déjà atteint et fatigué par un mal implacable ne peuvent se faire une idée de son enseignement tel que l'ont connu et goûté tant de générations. Un de ses anciens disciples, un de ceux qui lui ont gardé les plus fidèles sentiments de respect et de reconnaissance me le disait ce matin encore : ses premières conférences étaient, pour les jeunes gens qui venaient d'entrer à l'École, une surprise charmante et presque un éblouissement. Au collège, on n'avait guère entendu parler d'histoire ancienne que par les professeurs de cinquième et de sixième; tout ce que l'on en avait retenu, c'étaient quelques noms et quelques dates, un souvenir abstrait et comme ennuyé; on se demandait, pardonnez-moi la familiarité de l'expression, si tout cela était vraiment arrivé. Voici que tout d'un coup on se trouvait en présence d'un homme qui avait suivi dans les plaines de la Dacie les marches des légions de Trajan, qui avait visité la campagne de Rome et les ruines du Palatin avec Rosa et les catacombes avec de Rossi, qui était descendu avec Mariette dans les chambres des Pyramides, dans les galeries du Sérapéum et dans les tombes des Ramessides; il vous parlait de tous ces lieux saints avec une chaleur sincère, avec une rare abondance de détails pittoresques et vrais. On avait, en l'écoutant, le sentiment et comme l'hallucination de la vie antique; on commençait à croire que Memphis et Thèbes, qu'Athènes et Rome avaient existé, que ces villes avaient été habitées par

des hommes dont les sentiments et les passions ne différaient des nôtres que par des nuances. On se sentait, pour la première fois, intéressé et conquis à cette histoire ; on se jetait avec une ardente curiosité sur ces textes grecs et latins qui racontaient la vie des hommes d'autrefois, et quelques-uns même de ces jeunes gens sentaient dès lors s'éveiller en eux le désir d'aller un jour demander, eux aussi, à l'étude des lieux et des ruines, aux inscriptions et aux monuments figurés, toute cette partie de l'histoire que les historiens anciens n'ont pas mise dans leurs livres.

« Cher collègue et ami, si vous aviez été pendant quelques jours de plus conservé à l'inquiète affection des vôtres, c'est l'École tout entière qui vous aurait accompagné jusqu'à votre dernière demeure. Du moins tous ceux qui ont devancé la fin des vacances ont tenu à se serrer autour de moi pour vous rendre ce devoir ; c'est en leur nom, au nom de leurs camarades absents et des vingt-cinq promotions qui se sont succédé à l'École depuis 1861, que je vous dis cet adieu ; vous ne serez pas oublié parmi nous tant que vivront ceux qui ont joui de votre commerce et entendu vos leçons. »

A propos de « l'Abbesse de Jouarre »

On discute vivement sur le cas de conscience soulevé par M. Renan. On cherche dans l'histoire des exemples de furieux et lugubre plaisir. M. Renan avait cité les prisons sous la Terreur; mais, si l'on en croit le *Temps,* il s'est trompé. On a cité la peste d'Athènes, racontée par Thucydide; on a cité l'An mille.

Trois siècles et demi après l'An mille, à propos de la Peste noire, voici, dans son honnête naïveté, ce qu'écrivait le carme Jean de Venette :

« Quand cessèrent cette épidémie, cette peste et cette mortalité, les hommes et les femmes qui survécurent se marièrent à l'envi; les femmes survivantes conçurent extraordinairement; aucune ne demeurait stérile; on ne voyait partout qu'accouchées, et beaucoup enfantaient des jumeaux, quelques-unes même trois enfants ensemble, vivants et viables. Mais, ce qui est étonnant au plus haut point, c'est que ces enfants, nés à la suite d'une période de mortalité, arrivés à l'âge d'avoir leurs dents, n'eurent communément que vingt ou vingt-deux dents dans la bouche, alors qu'auparavant les hommes avaient eu, en haut et en bas, trente-deux dents aux deux mâchoires. »

Et comme l'homme, si crédule qu'il soit, cherche d'instinct à s'expliquer le pourquoi des choses, même absurdes, Frère Jean ajoute :

« Que peut bien signifier cette curieuse dentition des nouveaux-nés? Elle m'a tout l'air d'annoncer la rénovation du siècle et du monde et l'avènement d'une ère nouvelle. Pourtant, si le monde est changé, ce n'est pas en mieux... »

Quant au peuple, on le voit, il se reprenait à espérer. Mais remarquez que la frénésie dont parle M. Renan n'éclate qu'après l'extinction du fléau, et non pendant que le fléau sévit.

En 1833, il y eut en France 264 061 mariages, au lieu de 254 254, moyenne quinquennale précédente, et en 1850, au lieu de 273 025, précédente moyenne, 297 583. Il s'agit ici, non d'années de guillotine, mais d'années de choléra.

Jean de Bernières.

Mouvement de la librairie.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Sous le titre de *Librairie moderne,* la maison Quantin commence la publication d'une collection nouvelle d'œuvres d'étude et d'observation (romans, nouvelles, voyages, critique, etc.) qui obtiendra les suffrages du public intelligent et lettré. Deux de nos collaborateurs, MM. Gaston Bergeret et Eugène Mouton ont inauguré, l'un avec ses *Contes modernes,* l'autre avec *Chimère,* cette collection qui comprend, en outre, *Céleste Prudhomat,* de M. Gustave Guiches, et la *Brèche aux loups,* de M. Adolphe Racot. Il paraîtra successivement : *la Grande Babylone,* par Edgar Monteil ; — *Axel,* par le comte Villiers de l'Isle-Adam ; — *la Marie bleue,* par Ch. de Bordeu, — et *Un coup de fusil,* par Georges Duval.

La librairie Hachette vient de publier les *Mélanges de critique biblique,* ouvrage posthume de M. Gustave d'Eichthal ; — l'*Histoire de la marine française sous le Consulat et l'Empire,* par M. le capitaine de vaisseau Chevalier ; — un *Précis d'économie politique,* de M. Levasseur, — et *la Mesure du mètre,* par M. Wilfrid de Fonvielle.

Notre collaborateur M. E. Ledrain, conservateur au musée du Louvre, commence une traduction nouvelle de *la Bible,* d'après les textes hébreu et grec, qui comprendra neuf volumes et sera suivie d'une étude critique. Nous reviendrons sur cette importante publication.

Le Livre, l'illustration et la reliure, par H. Bouchot, et *l'Art japonais,* par Louis Gonse, forment les tomes XXIII et XXIV de la *Bibliothèque pour l'enseignement des beaux-arts* (Quantin).

Un savant travail de M. O. Schmidt intitulé *les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques* a paru dans la *Bibliothèque scientifique internationale* (F. Alcan).

La troisième série des *Célébrités contemporaines* éditées par la maison Quantin (brochures ornées d'un portrait à l'eau-forte et d'un fac-similé) s'ouvre par la biographie de *M. Edouard Lockroy,* par M. Edgar Monteil.

Les deux premières séries contiennent les biographies de Victor Hugo, de Gambetta, de Louis Blanc, de Jules Sandeau, d'Henri Martin et de MM. J. Grévy, Émile Augier, Alexandre Dumas fils, Henri Brisson, Alphonse Daudet, de Freycinet, Zola, Jules Ferry, Sardou, Clémenceau, Octave Feuillet, Floquet, Renan, Alfred Naquet, Eugène Labiche, Rochefort, Jules Claretie, Erckmann-Chatrian, Paul Bert, F. de Lesseps, Spuller, Challemel-Lacour. A. Vacquerie, Mac-Mahon, P. Déroulède, Jules Simon, Ludovic Halévy, le duc d'Aumale, Jules Verne, le duc de Broglie, J. Coppée, Pailleron, le comte de Paris, Paul Meurice, Banc.

Nous avons remarqué, en outre, parmi les récentes publications :

DIVERS. — *Bonaventure des Périers, sa vie et ses poésies,* par A. Chenevière ; — *les Origines de l'opéra français,* par E. Nuitter et Thoinan ; — *les Affaires religieuses en Bohême au XVIe siècle,* par G. Charveriat (Plon-Nourrit) ; — *la Comédie politique, souvenirs d'un comparse,* par Paul Dhormoys ; — *les Bourgeois d'autrefois,* par A. Babeau ; — *le Général René Moreaux et l'armée de la Moselle* (1792-1793), par Léon

Moreaux (Firmin-Didot); — *l'Irréligion de l'avenir*, par M. Guyau (Alcan); — *l'Enseignement commercial et les Écoles de commerce en France et à l'étranger*, par E. Léautey; *la Crise économique et sociale en France et en Europe*, par A. Clement (Guillaumin); — *J.-C. Bratiano, l'ère nouvelle, la dictature*, par F. Damé (Westhausser); — *Histoire romaine* de J. Corner, traduite par Rebouis et Certeux (Dupret); — *Ma prison*, par Henry des Houx; — *la Vie en plein air*, par Florian Pharaon (Ollendorff); — *le Général Skobeleff*, par Mme Edm. Adam; — *Mémoires du chevalier de la Farelle* sur la prise de Mahé, publiés par E. de La Farelle; — *Nos vieux proverbes français*, choisis et commentés par Lorédan Larchey; — *l'Impôt sur l'alcool dans les principaux pays*, par René Stourm; — *Deux générations*, par le comte Léon Tolstoï, traduction Halperine (Librairie académique); — *Danton émigré*, par le docteur Robinet; — *l'Amour du drapeau*, par Paul Vernier; — *les Bourbons et la deuxième coalition*, par Ernest Daudet; — *Histoire abrégée des campagnes modernes*, par J. Vial; — *Trois mois à la cour de Frédéric II*, lettres inédites de d'Alembert, publiées par G. Maugras; — *Correspondance authentique de Ninon de Lenclos*, publiée par E. Colombey; — *Code des syndicats professionnels*, par Ch. Boullay; — *Roses et chardons, la politique au jardin*, par Alphonse Karr; — *Comment élever nos enfants?* par X...; — *Pigeons et vautours*, par Hogier-Grison; — *Prenez garde aux voleurs*, par G. Lévy-Delamare; — *Figures parisiennes*, par Léon Tyssandier, avec préface d'Arsène Houssaye; — *A travers les buissons fleuris*, poésies par H. Bonhomme (Ollendorff); — *Contre le flot*, par A. Claveau; — *Dent pour dent*, par E. Blavet.

Romans. — *Le Capitaine Harold*, par Charles Joliet; — *la Double vue*, par P. Mael; — *la Statue de chair*, par Ernest d'Hervilly; — *Amours de garnison*, par R. Maizeroy; — *le Secret de la falaise*, par G. de Montar; — *les Adorées*, par Joseph Montet; — *Trois amours singulières*, par E. Thiaudière; — *l'Homme à la plume noire*, par G. Duval; — *le Mari*, par E. Richebourg; — *Mme Frainex*, par Robert Halt; — *la Fille du saltimbanque*, par X. de Montépin; — *Un drame en Russie*, par R. de Pont-Jest; — *Honneur me tient*, par Louis Davyl; — *la Princesse rouge*, par E. Blavet; — *le Roman d'une bourgeoise*, par Gourdon de Genouilhac; — *le Roman d'un grand-duc*, par le comte Afanasi; — *Joconde Berthier*, par Mario Uchard; — *les Possédés*, par Dostoïevski, traduction de V. Derély; — *Oblomoff*, par Yvan Gontcharoff, traduction Artamoff (Plon-Nourrit); — *Zyte*, par Hector Malot (Charpentier); — *Possession* par Ch. Epheyre; — *Pierre l'Abs*, par A. Gobin; — *Sophie Adélaïde*, par X.; — *les Baisers du monstre*, par Georges Pradel; — *Dans la tourmente*, par Ph. Desplas; — *Née Michon*, par Henry de Pène; — *Filles d'Allemagne*, par Matyas Vallady; — *la Provence amoureuse, le sire de Chantegrillet*, par M. Bouquet; — *Un peu! beaucoup!! passionnément!!!* par Richard O'Monroy; — *la Marquise de Sade*, par Rachilde; — *la Jupe*, par Léo Trézenick; — *Grappinus de Gigondas*, par Tiennot des Ablettes; — *Une faute de jeunesse*, par A. Boutique; — *Une cabotine*, par Julien Sermet; — *la Gourme*, par Fernand Lafargue; — *la Lionne d'Odessa*, par Louis de Soudack; — *le Comte Xavier*, par Henry Gréville (Plon-Nourrit); — *Madame Fuster*, par Ferdinand Fabre.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

A la librairie Fischbacher va paraître un volume de Mme Fuchs : *l'Opéra et le drame musical d'après les œuvres de Richard Wagner*. Mme Fuchs n'avait d'abord noté que pour elle-même ses impressions en face des œuvres de Wagner ; profondément troublée dans sa religion artistique par cette forme nouvelle, elle a essayé de se rendre compte de ce qui pouvait s'y rencontrer de légitime tout en repoussant ce qu'on y trouve de faux et d'amphigourique. On l'a décidée à publier ses observations. M. Sully-Prudhomme l'y a encouragée en se chargeant de la préface, où il lui dit : « Tous les esprits libres vous sauront gré d'avoir su, dans une cause qui n'engage pas seulement la musique, demeurer fidèle au génie français et en affirmer l'inaltérable caractère, sans méconnaître ce qu'il nous faut, hélas ! admirer, bon gré mal gré, dans les innovations si discutées du grand compositeur allemand. »

L'éditeur F. Alcan doit ajouter prochainement à la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* les *Principes de sociologie* d'Herbert Spencer (tome IV), — *l'Ame de l'enfant*, par M. Preyer et *l'Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale*, par M. Paul Janet; — à la *Bibliothèque scientifique internationale*, une importante étude de MM. A. Binet et Ch. Féré sur *le Magnétisme animal*.

L'éditeur Armand Colin achève d'imprimer en ce moment *l'Histoire de la civilisation*, tome II (du XVIIIe siècle à nos jours), par Alfred Rambaud; — la *Géographie générale*, avec 80 cartes en couleurs, par P. Foncin; — les *Petites histoires pour apprendre la vie*, de Pierre Laloi; — *les Héros de l'humanité*, par Carlyle, traduction de M. Izoulet; — *Racine et Victor Hugo*, par Paul Stapfer, — et l'*Annuaire de l'enseignement élémentaire pour 1887*, par M. Jost.

La librairie Hachette va publier dans un volume de grand format, illustré de nombreuses gravures, la relation de la *Mission en Susiane*, rédigée par Mme Dieulafoy et qui a déjà paru dans *le Tour du Monde*.

Émile Raunié.

Faits divers

A propos du projet de loi sur l'organisation de l'instruction primaire, par un magistrat républicain : sous ce titre, M. Alphonse Vivier, procureur de la république à la Roche-sur-Yon, a publié chez Ghio une brochure qui contient d'utiles observations sur la composition nouvelle du conseil départemental. Nous remarquons particulièrement celle-ci :

« La disparition des magistrats membres du conseil départemental est-elle une bonne chose?

« Lorsqu'on examine les attributions du conseil départemental, on voit qu'il a à s'occuper de toutes sortes de questions contentieuses et disciplinaires au sujet desquelles les magistrats ont certainement une compétence plus grande que de simples instituteurs.

« L'application des lois récentes sur l'enseignement soulève non seulement des questions d'interprétation juridique, mais encore des questions de procédure assez délicates. Les tribunaux de droit commun sont, du reste, souvent saisis d'actions judiciaires se rapportant à ces questions, et le conseil départemental, avant de statuer, se trouve fréquemment avoir à consulter des documents de jurisprudence et jusqu'à des arrêts de cassation.

« Un magistrat apporterait plus de lumière au conseil, en pareille occurrence, qu'un instituteur de campagne, peut-être très intelligent et pédagogue remarquable, mais fort peu versé dans les matières contentieuses ou juridiques. »

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7738

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 19. (23e ANNÉE). — 6 NOVEMBRE 1886.

Paris, 5 novembre 1886.

Dans le dernier numéro de l'*Économiste français*, M. Paul Leroy-Beaulieu énumère les symptômes de la reprise des affaires, qu'ont signalée les dernières statistiques du ministère du commerce.

Un État, dit-il, a une tête qui est la capitale, où se reflète d'une manière approximative l'activité ou la langueur du pays. A considérer la situation actuelle de Paris, on pourrait dire que la France aujourd'hui a meilleure mine. Les Omnibus, dans la dernière huitaine connue, celle du 8 au 14 octobre, ont encaissé 27 000 francs de plus que l'an dernier, malgré la diminution du nombre de voitures. La Compagnie générale des voitures a trouvé dans ses dernières recettes des plus-values de 5 à 6 pour 100 relativement à l'an dernier. La Compagnie parisienne du gaz accuse pour les neuf premiers mois une plus-value de 105 803 francs. Les hôtels, les théâtres recommencent à se féliciter de leurs affaires. Tous les témoignages sont concordants : Paris semble revenir de l'abattement et de l'énervement où il était plongé depuis deux ou trois ans. Il a meilleur teint, est plus animé, a l'esprit plus vif et nourrit plus d'espérances.

Paris, toutefois, n'est pas la France; ce n'en est que la tête; on pourrait même dire que le relèvement de Paris peut être indépendant de celui du reste du pays. Paris reçoit beaucoup de sang étranger. Une partie de ce retour d'animation peut être attribuée aux touristes et visiteurs cosmopolites. Mais quand on regarde la France en général, on y constate aussi, quoique à un moindre degré, des symptômes favorables. D'abord le trafic, la circulation, soit des marchandises, soit des personnes, ont plus d'activité. L'année 1885 avait été déplorable; depuis quelque temps le mieux est sensible. Pour la navigation intérieure, l'amélioration est considérable : les quatre premiers mois de 1886 ont fourni sur nos rivières et nos canaux un tonnage d'embarquement de 6 254 569 tonnes, contre 6 078 797 dans la même période de 1885; l'augmentation était d'environ 3 pour 100. Les deux mois suivants ont donné une augmentation de 6 pour 100.

Les chiffres les plus importants sont ceux de l'importation et de l'exportation. A l'importation, la différence est légère; mais on remarque que, pendant les neuf premiers mois de cette année, les objets fabriqués ne sont entrés en France que pour 412 millions, contre 425 millions dans la même période de 1885, 479 millions, 540 millions, 547 millions dans les mêmes mois de 1884, 1883, 1882 respectivement. On voit l'énergie avec laquelle nos industriels résistent à la concurrence de l'étranger sur le marché intérieur.

Ce qui est surtout satisfaisant, c'est l'exportation. Le total général s'en élève à 2 milliards 366 millions de francs dans les neuf premiers mois de 1886, contre 2 milliards 227 millions dans la même période de 1885. On remarque particulièrement l'essor de l'exportation des objets fabriqués : soit 1262 millions de francs dans les trois premiers trimestres de 1886, contre 1175 millions pendant la même période de 1885, et 1152 millions dans les mêmes mois de 1884. Lyon est aujourd'hui très satisfait; nous croyons qu'il en est de même de Roubaix, de Reims et de diverses autres places.

C'est l'industrie de la soie qui a, la première, participé à cette reprise, dès les derniers mois de l'an dernier; puis est venue celle de la laine; le coton jusqu'ici ne parait pas avoir subi la même influence; mais depuis quelques semaines une partie de l'industrie métallurgique, notamment celle du bassin de la Loire, est en liesse.

On objectera que le rendement des impôts offre, pour les huit premiers mois, une moins-value de 33 974 000 francs par rapport à la même période de l'an dernier; mais on en trouve les causes dans la loi sur les sucres et dans la mollesse de l'administration à réprimer la fraude, qui enlève au Trésor, chaque année, 40 à 50 millions.

On objectera aussi que la crise agricole ne diminue pas d'intensité. Sauf ce cas, fort encourageant, que les dernières vendanges ont été un triomphe pour les vignes américaines, on voit des produits épargnés jusqu'ici par la crise, la viande, le beurre, le fromage fléchir notablement, la viande parfois de 20 à 25 0/0.

Cependant, en compensant toutes les circonstances, un commencement de reprise est certain, du moins sur le terrain commercial, industriel et financier. M. Paul Leroy-Beaulieu, dans l'*Économiste français* de demain, étudiera les faits de plus près, ainsi que les conclusions à en tirer. Nous pensons qu'il insistera sur ce point que la reprise n'est pas due à l'intervention de l'État. En effet, là où il est intervenu, c'est-à-dire en faveur de l'agriculture, en élevant les droits d'entrée, la crise continue; quant au commerce et à l'industrie, on a beaucoup discuté sur les moyens de leur venir en aide; mais aucune réforme n'a été votée. La reprise fait donc honneur uniquement à nos industriels, à nos négociants; elle fait honneur à notre pays. Les capitaux ne pouvaient toujours s'entasser, sans rien faire, dans les caves de la Banque; l'esprit d'initiative ne pouvait toujours abdiquer. Le moment est arrivé où chacun réagit contre la langueur, l'inaction et le découragement. Tout le monde a sa part dans l'heureux mouvement qu'on peut déjà constater : il est produit par la masse des efforts individuels.

LES ENSEVELIS

Drame rustique

I.

Une pittoresque vallée presque au midi de la France. La Dive, un ruisseau, occupe le fond, entre deux haies de coteaux posés tortueusement, tantôt rapprochés face à face, enserrant l'eau qui gargouille plus fort et court plus vite, tantôt s'écartant, formant un cirque où la Dive s'étale sous ses rideaux de peupliers.

Plusieurs petits villages sont étagés de chaque côté sur les collines cultivées. A l'entrée sud de la vallée, l'un de ces villages, plus considérable, forme une commune appelée les Meules. Ici les coteaux sont éventrés par l'exploitation de la pierre tendre. On a ouvert des carrières, ou plutôt on les a creusées sous la montagne. Par-dessus, des maisonnettes de paysans dorment tranquilles, sans s'inquiéter du vide que l'on fait sous leur sol : ce groupe se nomme les Graules.

A l'autre bout du val, à l'endroit où les coteaux se resserrent, étranglant le ruisseau qui bouillonne, les roues d'un moulin tournent. Dans un pli du coteau se cache l'église, une ancienne chapelle abbatiale déformée extérieurement par les réparations, superbe encore à l'intérieur avec son vaisseau à voûtes, les pendentifs écussonnés et les boiseries séculaires de ses autels.

Çà et là des forêts de chênes, de pins et de châtaigniers ; des fermes et des maisonnettes éparses à l'orée de tous les bois. La route départementale suit le cours de la Dive, toute blanche avec l'alignement symétrique des peupliers qui la bordent, l'ombrageant à peine, la zébrant plutôt de l'ombre couchée de leur colonnade régulière, quand le soleil monte ou décroît. Et, sur la route, des auberges, des boutiques de maréchaux que signale un fer à cheval cloué sur le mur blanc, un bureau de tabac; puis encore une galopade de marmots tout le long des fossés, suivant le troupeau des oies grises qui se hâtent en criaillant lorsque les disperse le fouet claquant d'un conducteur de voiture publique ou de carriole, ou quand passe une de ces charrettes de meunier qui trimballent les sacs gonflés, couverts de la fine poussière des farines.

Une population assez nombreuse se trouve réunie aux Meules, par suite de l'exploitation des carrières. Ce sont les ouvriers carriers, venus de tous les villages environnants, tous paysans et cultivateurs désertant la terre, qui ne rapporte plus assez, pour scier et tailler la pierre, laquelle leur fait gagner de quatre à huit francs par jour.

Ce métier des hommes donne des loisirs aux femmes, paysannes nées dans les champs, élevées à la culture et qui se trouvent n'avoir plus rien à faire que leur ménage et donner des soins à quelque jardinet joint à la maisonnette louée aux environs de la montagne.

Aussi les voit-on trôler par les chemins, leur enfant au poing, quelque autre pendu à leurs jupes, presque tout le jour, voisinant, jacassant, très heureuses.

Le soir, elles regardent venir leurs hommes, du seuil de leur porte ou groupées, tandis que dégringole du chemin, entre les prés, le troupeau des ouvriers, la pique sur l'épaule, tout blancs de poussière calcaire, le cabas aux provisions sur le dos, traînant la jambe et fumaillant.

Ils s'égrènent, en passant, devant chaque petite maison et surtout devant l'auberge. La plupart entrent dans la salle au plafond bas, s'affalent sur les bancs, le long des tables noires de graisse, en vidant quelques bouteilles.

L'un d'eux surtout ne passait jamais sans entrer faire ses dévotions dans cette chapelle; il ne se rend au chantier, du reste, que vers le soir, pour, en revenant avec la compagnie, faire cette halte accoutumée. On l'appelle François le gouapeur. Ce qu'il gagne, il le boit; c'est réglé.

Sa blouse est propre; il porte des souliers fins et des gilets de bourgeois : ce paysan a vagabondé par les villes; il a été valet, portefaix, rôdeur de gares, rien du tout. Il est venu au monde gouapeur, fainéant, cynique, bâillant à la vie, ennuyé d'être obligé de faire quoi que ce soit pour manger. Pourquoi faut-il qu'il travaille et que d'autres se promènent les mains blanches dans leurs poches? Voilà le problème. Il le pose sans cesse et le résout par le « pas de chance » des imbéciles et des paresseux.

C'est un gibier à point pour les désordres de la place publique. Il braille sans cesse contre les gouvernements, qui ne lui donnent pas de rentes. Il crie « à bas » contre tout. Tout l'ennuie. C'est un pessimiste villageois, un dégoûté de la vie et qui donnerait la sienne pour deux sous quand il a soif et qu'il ne peut se payer à boire. L'ivresse, il n'y a que cela pour lui. Ivre, il trouve de la gaieté au soleil, du plaisir à la beauté des femmes. La vie s'éclaire à la lueur pourprée de son vin frelaté; lorsqu'il titube, il chante, et, quand il est tombé, il rit.

Joli garçon, d'ailleurs; les filles l'ont gâté; elles ont contribué à en faire un noceur. Il est blond roux, tout frisé; un petit ruban de moustache se tortille au-dessus de sa bouche gouailleuse; les yeux hardis sont bleus comme les bleuets des champs; les traits fins, délicats; les veines, qui transparaissent, bleuissent la peau laiteuse. Il porte sa casquette sur la nuque, enfoncée dans les cheveux et se balance en marchant.

Cependant, depuis six mois, il est piqué d'une fantaisie sentimentale pour une fille sage qui ne l'a jamais regardé. Il s'est rangé, il travaille, se donnant une mine élégiaque, menaçant d'aller boire un coup sous les piles du moulin si Marthe refuse de l'épouser. On

pense bien qu'elle ne l'épousera jamais, car c'est la plus belle et la plus honnête fille du pays, un peu fière même et qui gagne bien sa vie.

II.

Le propriétaire actuel du moulin, M. Jacques Latour, est un jeune homme presque élégant, d'une éducation mi-partie paysanne et bourgeoise. Son aïeul avait été valet de meunier, puis s'était enrichi, achetant des terres, tandis que les anciens propriétaires du sol s'appauvrissaient et, de petits seigneurs, redevenaient paysans, peu à peu. Les Latour, comme bien d'autres tenanciers aujourd'hui, étaient en train d'escalader le haut de la roue : ils montaient ; les autres descendaient. Dans cinquante ans l'évolution sera accomplie, et, sans doute, elle recommencera en sens inverse, à moins que les possesseurs actuels n'aient découvert d'ici là le moyen de cultiver la terre sans se ruiner, comme ceux d'aujourd'hui. Mais c'est peu probable ; car, devenus bourgeois à leur tour, ils ne voudront plus travailler, et la terre ne peut faire vivre que ceux qui la retournent de leurs propres mains. L'élévation des salaires est en train de tout ruiner en France, l'agriculture comme l'industrie.

M. Jacques Latour s'occupe encore un peu de la culture de ses terres ; mais, s'il épouse une demoiselle de la ville, ses fils se croiseront les bras ; et l'on commencera bientôt à revendre les champs, un à un, comme les autres, aux petits paysans en voie de s'enrichir.

Il accompagne ses ouvriers dans les terres et met parfois la main à la charrue, encore qu'il soit vêtu d'un veston de velours ou de foulard coupé à la dernière mode et qu'il porte un large panama authentique en fine paille pour protéger son teint de blond pâle et sa délicate moustache que le soleil aurait roussie. Son père, lui, tant qu'il avait vécu, s'en était allé aux champs en blouse et en sabots. De braves gens, du reste, pas fiers, point âpres ni durs aux pauvres comme le sont les parvenus ; même ils n'avaient point augmenté le prix de leurs fermages depuis les baux signés par l'aïeul, et cela leur donnait une fière réputation dans le pays. Le moulin des Meules, qui leur appartenait, ne leur rapportait encore que huit cents francs de ferme, comme il y a vingt ans.

Le père de Marthe, qui l'avait loué à cette époque lointaine, avait pu aisément ainsi élever toute sa petite famille, encore que des malheurs lui fussent survenus. D'abord, au bout de peu d'années, il devint infirme ; il pouvait néanmoins, boitillant et privé d'un bras, surveiller la mouture, faire couler le grain, même tirer la pelle ; mais c'était tout. Et sa femme se surmena pour le remplacer. Il y avait bien deux garçons, déjà grandelets, qui hissaient les sacs sur les charrettes, attelaient les mules et s'en allaient reporter le froment moulu aux boulangers de la ville, même qu'ils chantonnaient tout le long du chemin, faisant claquer leurs fouets et tintinnabuler les sonnailles de leurs bêtes trop hâtées. Mais c'était le matin, au petit jour, ou le soir, après l'école, car on les envoyait apprendre ce que les vieux ne savaient pas.

Il restait au logis, pour aider la mère, deux fillettes : une petite, délicate, Iranette, toute blanche de teint à vivre dans la poussière nuageuse des blés moulus que le vent promène en l'air ; et une autre, l'aînée de tous, Marthe.

Celle-ci, vigoureuse, taillée comme un marbre, une Méridionale pur sang, brune de cheveux, la peau ambrée, les mains toutes petites et fines. D'ailleurs c'est comme un signe de race dans ce recoin de pays, les petits pieds et surtout les petites mains des filles paysannes et des hommes aussi parfois. Et aucun dur travail ne les déforme. Ces mains deviennent brunes, calleuses ; mais la forme ne s'altère pas ; elle se transmet.

Les yeux noirs de Marthe étaient trop grands : cela leur enlevait l'éclat vif habituel à ce type. Ils vaguaient, doucement rêveurs, et se voilaient souvent comme s'il entrait trop de clarté à la fois dans ces larges orbites clairs, bleuis, étoilés d'une prunelle dorée. Mais la rêverie de Marthe était toute dans ses yeux ; active, vaillante, d'une vivacité silencieuse, elle abattait plus d'ouvrage au logis que quiconque. Toute jeune encore (à peine quinze ans), elle gérait le moulin, tenait les comptes, réglait avec les clients et surveillait tout, connaissait tout, depuis le cran des meules qui fait rendre au grain toute sa farine, jusqu'à leur piquetage, qui fait la mouture égale et fine, sans déchet. Elle se relevait la nuit quand l'eau venait abondante, car il y avait des étés où le ruisseau baissait, et elle tirait les piles, faisait basculer les sacs dans le cylindre, ne perdait pas une minute, courant comme un farfadet avec sa lanterne au bout des doigts qui l'environnait d'une volée dansante de rayons brisés. Au matin, la besogne était faite ; on l'ensachait et les petits meuniers tout blancs partaient pour la ville. Cela marchait enfin, bien que le père fût infirme.

Mais voilà que la mère mourut. Marthe redoubla de zèle et fit la ménagère par-dessus tout le reste : il fallait bien achever d'élever les petits. Iranette était à la ville en apprentissage, pour faire des robes, des robes de paysannes, qui sont à façons et à garnitures maintenant. Alors il faut bien apprendre les modes, ce qui n'était pas utile autrefois pour coudre les jupes de serge et de futaine et les brassières des bonnes femmes coiffées de mouchoirs à carreaux. Iranette étant trop délicate pour peiner à remuer des sacs, Marthe l'envoyait coudre : elle payait pour un temps ; ensuite Iranette donnerait deux ans de travail gratuit à sa maîtresse, et puis elle reviendrait aux Meules s'établir.

C'était dur pour Marthe, cette vie de travail sans

relâche, sans plaisir ; mais elle ne se plaignait pas, étant dévouée et heureuse de faire son devoir. Les galants venaient bien rôder autour du moulin, parfois, le soir ; ils s'arrêtaient causer un brin avec le vieux assis devant la porte ; ils entraient même d'un pas dans la cour pour dire un mot si la Marthe venait à passer. Et, quand elle chassait ses canards devers l'eau, les battant d'une gaule, tandis qu'ils cancanaient en se déhanchant pour courir plus vite, les galants faisaient encore les officieux, lui tirant des mains la gaule feuillue et pourchassant le troupeau qui s'élançait alors effaré et sautait dans l'eau claire, plantant le bec, frétillant de la queue, ramant des pattes, fuyant sous la saulaie.

— Merci, criait simplement Marthe en rentrant chez elle, toujours pressée.

Et la porte battait sur le nez des garçons. Si on l'en reprenait, elle répondait avec un joli rire fin :

— Avec cela que j'ai le temps, moi, d'écouter les galants ! Je n'ai d'oreilles que pour la chanson de mon moulin.

Elle se donnait le loisir cependant d'aller à la messe chaque dimanche, ses cheveux noirs bien nattés, les bandeaux lisses, un peu longs sur les joues, comme la vierge du tableau de l'église, sa taille fine serrée dans une robe noire, un livre à fermoir d'argent dans ses petites mains nerveuses, un fichu de soie aux épaules et un rien de tulle tourné en bonnet sur sa tête, par convenance; elle trottait vive, au long du chemin qui montait pour arriver à la chapelle. Plus vite encore elle s'en revenait, ne s'arrêtant point sous le porche avec la jeunesse coquette, pour se faire voir sous couleur de jacasser. Tout au plus si elle faisait une courte halte en passant devant la grille du jardin de M. Jacques Latour, parce que tout au long de cette clôture grimpaient des fleurs, roses, capucines, glycines, pervenches, chèvrefeuilles, suivant la saison. Et pardessus tombait la floraison des lilas, des acacias, des ébéniers, plantés en haies gigantesques enfermant la belle maison de maître et sa pelouse d'un vert anglais entre quatre murailles de verdure et de fleurs.

Marthe, avec sa pointe de rêverie, gardait un brin de fantaisie poétique qui lui faisait aimer à toucher les fleurs. Cela l'attendrissait sans qu'elle sût pourquoi. Un bouquet l'égayait mieux qu'une chanson. Elle le caressait du bout des doigts, légèrement, fleur à fleur, avec un plaisir doux. Et depuis longtemps elle avait ce goût-là, depuis toujours. Toute petite fille, sur les bras qui la portaient à l'église, elle tirait, s'allongeait en passant, accrochait ses petites mains aux grilles et arrachait tout ce qu'elle pouvait, encore qu'elle fût chaque fois grondée. Aussi les MM. Latour, l'ayant aperçue, avaient permis qu'elle fît sa cueillette chaque dimanche. Et jamais elle n'y avait manqué depuis. Même lorsque Jacques se trouvait dans le jardin, par hasard, il l'aidait, lui faisait un gros bouquet qu'elle emportait ravie.

Plus tard, grande et réservée, elle ne cueillait plus qu'une ou deux fleurettes qu'elle attachait à son corsage et s'en allait très vite.

Quelquefois la porte du jardin s'ouvrait juste à ce moment, et Jacques Latour paraissait, tendant à Marthe la plus belle fleur, la dernière épanouie, ou quelque floraison unique d'une plante rare, précieuse, éclose dans les serres. Elle rougissait de plaisir et demeurait là un instant, pour être polie, n'osant pas fuir aussi vite qu'elle aurait fait avec quelque autre.

Et l'on causait du moulin : Jacques s'informait si quelque réparation n'était point nécessaire, si tout marchait à souhait. Il ne fallait pas se gêner avec lui ; on pouvait souhaiter quelque amélioration, un système nouveau de meule ou de criblage, un vanneau d'un mécanisme plus aisé... Il irait voir, d'ailleurs !

Et, en effet, il y allait souvent, très souvent même depuis la mort de la meunière, depuis qu'Iranette était en apprentissage à la ville et le fils aîné parti pour faire ses cinq années de service militaire. Marthe, forcée de le recevoir et de lui tenir compagnie, occupait ce temps, assise en un coin, à raccommoder ses sacs, les yeux baissés, les mains actives ; mais il ne s'ennuyait point à la voir ainsi, semblait-il ; au contraire : plus longues chaque fois devenaient ses visites. On eût dit qu'il s'oubliait là, dans ce coin de moulin qui frappait, rapide, assourdissant son martèlement rythmé sur l'eau clapotante.

Près de la fenêtre où Marthe cousait, il voyait galoper la Dive bouillante à l'échappée des roues; elle dansotait sur les cailloux blancs et noirs, sautait sur la rive, penchait les herbes, entraînait les fleurettes, les fleurettes jaunes du mélilot dont la senteur, grisante et chaude comme celle des foins coupés, montait, secouée par la course de l'air, pour se mêler à l'odeur des blés écrasés, des maïs capiteux dont la poussière fine ennuageait les deux jeunes gens silencieux.

L'horizon, gai, ensoleillé, où Jacques perdait longtemps son regard, son doux regard de blond pâle, s'étendait loin, entre les coteaux écartés. Jacques pouvait compter de là ses prés, ses fermes blanches coiffées du rougeoiment des tuiles creuses, ses carrières ouvertes au flanc de la montagne, creusant un blanc tunnel sous le dôme arrondi du coteau verdoyant.

Parfois un train passait entre deux cimes. Marthe levait les yeux sur l'ombre fuyante de la fumée avec un froncement de sourcil, comme si le bruit strident de la vapeur sifflante, prolongé par un double écho, blessait sa pensée, la réveillait brusquement de quelque rêve. Puis elle s'apaisait dans le calme renaissant qu'occupait seul le ronflement des roues sous l'arche noire du moulin. Elle rabaissait ses yeux, qu'un instant Jacques avait entrevus, sur la grosse toile bise où passait et repassait régulièrement le serpentinement de l'aiguille glissée, traînant son fil. De temps à autre, un mot s'échangeait par convenance, un mot banal que ni

l'un ni l'autre n'entendait : Marthe tranquille, recueillie, vaguement heureuse; lui, absorbé et comme engourdi par sa contemplation.

III.

Cette tranquille existence de labeurs et de pures joies prit fin tout à coup : le père infirme mourut un soir, brusquement paralysé de tout le corps. Marthe demeurait seule au moulin avec son jeune frère, un délicat comme l'Iranette, pas plus fort qu'un jonc, presque bon à rien pour le métier, et qu'on avait surnommé le Maigriot. Il fallut prendre un valet. Celui-ci voulut épouser Marthe, en étant devenu si bêtement amoureux qu'il ne faisait plus rien que soupirer, alangui, s'oubliant devant les meules qui tournaient sans moudre. On le renvoya : Marthe ne voulait point se marier. C'était pourtant ce qu'on lui prêchait du matin au soir; mais elle, sans s'expliquer, répondait non.

Cependant la clientèle commençait à s'en aller, mal ou point du tout servie, et le moulin perdait de sa valeur. Marthe s'en tourmentait pour M. Jacques, encore que celui-ci ne se plaignît pas. Mais chaque fois qu'elle louait quelque valet, il lui arrivait des histoires. C'était les gens qui causaient : une fille de vingt-trois ans, presque seule, courait des risques, disait-on; il était peu convenable de s'enfermer sous la même clef avec quelqu'un de ces gars qui la trouvaient belle et ne faisaient point de façon pour le lui témoigner.

Marthe eut bien de la peine à tenir encore une année : le loyer lui devenait lourd. Jacques se débattait quand elle lui apportait son fermage tous les trois mois; il le voulait diminuer, puisque justement le moulin était devenu d'un moindre rapport; mais elle s'entêtait, s'obstinait à payer, toute rouge quand il se défendait de toucher l'argent.

Il continuait cependant à venir au moulin; même il lui arrivait, quand le travail pressait, de mettre la main à la besogne. Il aidait Marthe à faire le plus lourd; il traînait les brouettes chargées de sacs jusqu'à la trappe où on les vidait pour faire couler le grain par la toile jusqu'à la meule. Et cela gaiement, simplement, comme s'il avait été meunier toute sa vie. Quelquefois il disait :

— J'ai envie de reprendre la blouse de mon grand-père et de faire valoir moi-même.

— Cela vaudrait mieux pour vos intérêts, monsieur Jacques, répondait Marthe; mon frère et moi nous irions nous louer autre part.

— Que tu es bête! disait-il tout ému; crois-tu que je veuille te chasser d'ici où tu es née, où tu as grandi, où nous avons tant de fois causé ensemble au bord des fenêtres en écoutant ronfler les meules?...

— Mais cependant..., disait-elle embarrassée.

— Eh bien, dit-il un jour ravi de son idée, c'est entendu, je te prends au mot; je vous loue, ton frère et toi; c'est moi qui vous payerai, au lieu de vous à moi. Je mettrai ici deux valets, l'homme et la femme, que tu surveilleras en te reposant quelque peu, car tu deviens à rien à force de trimer. Tu es pâle et maigre comme un pauvre petit fagot depuis six mois; tiens, regarde-moi ces bras...

Il lui avait pris les deux mains et lui examinait les poignets, si délicats, si fins, s'étonnant qu'ils ne se fussent pas cassés à remuer de si lourds fardeaux. Mais elle se fit lâcher un peu raidement, très surprise de cette familiarité inaccoutumée.

— Laissez donc, dit-elle; ces bras sont faits pour travailler; Dieu leur donne la force qu'il faut.

— Je t'ai fâchée, dit-il timidement.

— Non, monsieur Jacques, répondit-elle au bout d'un instant, le front baissé, mais reculée de lui.

Ils demeurèrent un temps sans bouger ni rien dire, lui très pâle, avec une émotion qui lui précipitait le souffle et qu'elle entendait bien. Le frère, qui survint, les tira d'embarras, et Jacques, bien vite, lui apprit sa résolution de les garder au moulin avec un bon salaire, cependant qu'ils seraient allégés de leurs travaux par le couple de valets.

Le Maigriot fut enchanté et accepta tout de suite, encore que Marthe n'eût rien dit.

Elle délibérait sur cette proposition bien avenante assurément, mais qui la gênait par quelque côté dont elle n'osait parler. D'autre part, elle ne pouvait plus tenir comme autrefois, et la pensée de quitter ce moulin lui secouait le cœur, qui battait plus fort et plus lourd que tous les volants des roues en batterie sur la Dive.

— Il faudra voir..., dit-elle pour conclure sans rien décider.

Mais, dès le lendemain, les gens envoyés par Jacques Latour s'installèrent; et lui-même, allant et venant, très affairé, sans paraître voir Marthe qui rôdait embarrassée, inquiète, les mettait au courant de tout, plus bruyant que tout le monde ensemble.

Cependant les choses ne marchèrent pas longtemps ainsi. La femme du valet se regimba contre l'autorité que Marthe avait conservée; elle voulut traiter de pair avec elle et fut remise en sa place, non point par la jeune fille, mais par Jacques lui-même. Il affirma et confirma la maîtrise de Marthe au moulin. C'en fut assez. A la première querelle, la femme, grossière, se campa, ayant planté sur ses hanches ses gros poings fermés.

— Si vous êtes la maîtresse ici, j'entends la maîtresse du maître, faut le dire, ma petite, et l'on s'en ira gager dans quelque autre maison plus honnête que la vôtre. L'on n'aura pas grand'peine à la trouver, vous savez, ma mie. Il y a beau temps qu'on s'en aperçoit, de vos « giries » avec M. Jacques, qui ne bouge d'ici du matin au soir et vous reluque comme s'il avait peur de vous voir enfoncer dans une trappe à chaque pas que

vous faites. C'est pas propre, ça! Un garçon qui se mariera un beau prochain jour et vous flanquera à la porte, vous et quelque marmot peut-être!... C'est bien tout ce qui vous pend au nez, la belle, et tout ce que vous valez, entre nous. Faut donc pas faire la leçon aux autres...

Elle aurait continué, la commère, étant partie à se griser de ce vin doux des sottises une fois débouchées qui moussent et surabondent. Mais la jeune fille s'était enfuie, les mains aux oreilles, épouvantée. Elle avait couru s'enfermer dans sa petite chambre pauvre et propre où elle avait dormi pendant les vingt-quatre années de sa vie laborieuse, où elle avait rêvé peut-être, mais des rêves légers et purs, chastes comme elle. Son âme, si doucement endormie dans une paix que de récentes inquiétudes n'avaient troublée qu'à demi, se réveillait brusquement au coup de foudre de cette voix injurieuse.

Toute frémissante comme si on l'avait battue, elle se révoltait maintenant et s'expliquait avec elle-même. C'était donc vrai qu'elle était compromise, et par Jacques, par le maître si doux, si bon, dont l'amical intérêt lui avait fait tant de bien, lui avait donné tant de courage! Hélas! il faut que l'on souille tout en ce monde; rien n'échappe à la bavure des gens qui sont eux-mêmes impurs!

Elle n'entendait pas qu'on répétât deux fois les mêmes outrages. Elle s'en irait; mais où irait-elle?...

Une peur atroce lui venait maintenant de l'isolement subit et de la misère qui l'attendaient. Certes, elle trouverait bien à se placer, servante; mais quelle humiliation et quels dangers aussi! Car partout il y a des maîtres, et les filles qui sont belles ne restent pas longtemps en la même place, à moins que...

Ah! si l'Iranette avait eu fini son apprentissage! On se serait mise, à deux, dans une petite chambre, et l'on aurait cousu. Iranette en avait pour seize mois encore, et que devenir d'ici ce temps-là? Même si le Maigriot... Mais il aurait de la peine, celui-là, à se suffire tout seul. Mon Dieu, comme elle regrettait, à cette heure, de n'avoir pas pris goût, comme les autres filles de son âge, pour quelque garçon laborieux, qu'elle aurait épousé et qui l'aurait fait vivre à peu près heureuse! L'avait-on assez tourmentée pour cela, cependant! Et encore, en dépit de ses vingt-quatre ans, plus d'un rôdait dans le chemin, sous ses fenêtres, jusqu'à ce François Branchet, le carrier, qui ne buvait plus et travaillait depuis qu'il était amoureux d'elle. Mais une répulsion la secouait à cette seule pensée. Il semblait qu'on voulût la mésallier en lui proposant un de ces mariages-là : ces garçons ne lui disaient rien au cœur ni aux sens, comme s'ils n'étaient pas faits pour elle, de son rang, quoi! Peut-être quelque autre mieux élevé, plus poli...

Et, par comparaison, elle ne trouvait qu'un type qui lui revînt, celui de Jacques. Oh! celui-là!... Ce n'était point qu'elle eût jamais songé à la possibilité de se faire épouser par le maître; elle savait bien n'être pas faite pour lui, qui, très riche, avec de belles manières, épouserait quelque jeune demoiselle de la ville, élégante et jouant du piano!... Mais voilà : si elle avait été une demoiselle, c'est Jacques qui lui aurait plu; elle pouvait bien se l'avouer puisque c'était sans y penser autrement. Et d'ailleurs elle avait tant d'amitié pour lui! De l'amitié certainement; elle le lui devait, du reste, pour tout le bien qu'il avait fait à sa famille depuis le temps! Et puis, quand on se voit tous les jours, c'est une habitude, et alors...

Alors Marthe éclata en sanglots, s'étant jetée sur son lit, la tête cachée dans les draps.

Cette amitié pour Jacques la navrait parce qu'il lui fallait le quitter; elle le sentait bien. Et quelque chose lui serrait le cœur qui ressemblait à un remords. Peut-être s'était-elle trop doucement désintéressée de ce qui se passait en elle, si charmée par la présence de Jacques, si heureuse de ses soins! Elle n'avait pas voulu voir, comprendre ce qui venait, ce qui germait en elle, en lui peut-être! Elle fermait plus longtemps ses grands yeux emplis d'une joie céleste; elle s'endormait dans ce bonheur pur. Sans doute, elle avait mal fait, puisqu'elle était punie, puisque le monde la croyait coupable et l'insultait.

Eh bien, elle aurait le courage de s'en aller pour ne plus le revoir. Ah! si elle était vraiment une fille de cœur, elle mettrait un abîme entre elle et lui; elle choisirait un brave garçon et se réfugierait, elle, ses tendresses et ses rêves, dans le pieux devoir du foyer conjugal. Elle guérirait ainsi de cette plaie douloureuse que la pensée de Jacques lui laisserait au cœur, sans cela, et pour toujours; mais le pourrait-elle? Rien que d'y songer, elle pleurait des larmes plus amères.

Et puis encore elle repensait : si tout de même les choses pouvaient s'arranger sans qu'elle fût obligée de quitter le pays? Elle ne ferait point de mal assurément à monter, chaque dimanche, le chemin qui mène à l'église et à ralentir un peu en passant devant la grille toute fleurie de la maison du maître. En avait-elle cueilli, de ces roses et de ces bouquets de jasmin, depuis qu'on la portait sur le bras, et qu'elle arrachait tout, en passant, comme une petite chevrette malfaisante!... Et toujours depuis lors, en avait-elle rapporté à son corsage, de ces branches de lilas que M. Jacques coupait toutes prêtes, pour les lui donner quand elle passait! Cela ne ferait de mal à personne enfin, si, demeurant au pays, elle continuait à suivre le même chemin, tous les dimanches. Cette douceur l'aiderait à vivre, à tout supporter, travail, misère, car.... Oh! c'était une joie infiniment tendre, délicieuse, qui lui fendait l'âme rien que d'y penser, que de prendre de ses doigts tremblants aux doigts frémissants de Jacques une petite branche, toute fleurie, tout

embaumée, et de la glisser, fraîche, caressante, dans sa robe, sur son sein...

Les larmes de Marthe s'étaient taries dans la douce chaleur qui lui montait au visage; et, tranquille, elle s'endormait, épuisée de ses pleurs et engourdie par son rêve.

IV.

Le lendemain, au lever du jour, Marthe était debout, seule dans le sommeil de toute la maisonnée. Elle rangeait ses nippes, pliait son linge, en faisait des ballots cousus pour la facilité du déménagement; car elle avait résolu de partir.

Elle irait provisoirement loger chez quelque femme du pays, en attendant qu'elle se fût débarrassée du mobilier rassemblé au moulin depuis un quart de siècle et dont la vente lui procurerait bien quelque argent; ensuite on verrait.

Mais le jour venait, et les valets faisaient la grasse matinée. L'eau affluait cependant sous les piles, battant d'un reflux mou, clapotant les roues immobiles. Et la jeune fille s'indignait : certes elle ne voulait plus rien commander ici, ni à personne; mais était-ce bien honnête à elle de partir ainsi, laissant tout s'en aller à la débandade, tandis que le maître, confiant, comptait sur elle? Ne saurait-elle supporter quelque ennui pour garder les intérêts de M. Jacques, les défendre encore jusqu'à ce qu'il l'eût remplacée? Car il fallait absolument un gérant sérieux ici; sans quoi, tout périrait dans les mains paresseuses de ces malhonnêtes valets.

Marthe, en ces pensées, s'arrêta de rouler son linge, indécise maintenant, cherchant son devoir. Puis un besoin d'activité l'emporta. En un saut, elle fut hors de sa chambre, galopant dans l'escalier, courant aux meules; et, quelques minutes plus tard, le moulin tournait, battait, ronflait, réveillant toute la maison. Le Maigriot parut le premier, s'étirant; puis bientôt les deux autres.

Et les mauvaises paroles recommencèrent à siffler; mais la jeune fille ne les écoutait pas. Vive, excitée, elle travaillait, poussait son frère, le bousculait, le prenant à partie pour stimuler les autres sans leur rien dire.

Puis, quand la besogne fut en train, elle sortit résolue, marchant droit devant elle, dans la grande clarté du chemin découvert, plein de soleil.

C'était l'heure où les femmes des carriers portaient la soupe à leurs hommes enfoncés depuis le matin sous la montagne. Elles allaient, par deux ou trois ensemble; des voisines qui s'attendaient pour jaser au long de la route, le cabas au bras tout gonflé, recouvert d'un linge, avec le goulot de la bouteille qui passait; elles tricotaient sans voir, et le tricot brindeballait devant elles au rythme de leurs pas lents et lourds. Des enfants suivaient, pendus aux jupes, et aussi de maigres chiens, nourris de coups, heureux quand même, avec un air d'être de la famille. On saluait Marthe en passant, mais sans familiarité : elle était peu causeuse, et toujours pressée, quand elle sortait; on n'avait point d'habitude de camaraderie avec elle. Les femmes ne l'aimaient guère; on la jalousait plutôt, à cause de sa grande beauté et de sa retenue. Et Marthe, passant auprès de celles-ci, les heureuses du pays, qui se donnaient des loisirs puisque le salaire de leurs hommes le leur permettait, rougissait à l'idée qu'elle irait bientôt travailler aux gages de ces commères, elle qui avait été la meunière du moulin des Meules. Mais puisqu'il le fallait...

— J'irai vous voir un de ces jours, dit-elle à une qu'on appelait la Périer.

Elle marcha plus vite après ces mots qui l'oppressaient.

— Quand il vous fera plaisir, mademoiselle Marthe, et à votre service. Vous savez, il y a quelqu'un par chez nous qui ne sera pas fâché de vous apercevoir.

— Qui ça? dit-elle se tournant un peu, pour être polie.

— Le cousin François, qui, sauf votre respect, perd la tête à cause de vous. Faut-il lui dire un bonjour de vot'part, pour le soulager?

— Si cela vous plaît, dit-elle en s'enfuyant.

Elle montait le chemin tout blanc, taillé dans le roc qui se retrouve partout à fleur de terre dans ce coin de pays, dès que l'on quitte le fond de la vallée; elle s'en allait comme devers l'église; mais ce n'était point là son but. Quand elle fut arrivée devant la maison des Latour, elle s'arrêta un peu pour prendre haleine et courage aussi, car elle se sentait troublée autant de la tête que du cœur. Elle se remémora vite le pourquoi de cette visite afin de se réconforter par la pensée de son devoir, et elle entra.

La grille avait crié, puis s'était rabattue, et Marthe se trouva en plein jardin fleuri : le printemps s'achevait et toute l'orgie de la floraison de mai s'épanouissait ardemment pour finir.

Elle connaissait bien le chemin qui menait au bureau de Jacques, à gauche, en haut du perron de cinq marches, pour y être venue pendant si longtemps quatre fois l'an porter son loyer: heureusement, car l'émotion ne lui laissait guère de liberté d'esprit. Elle arriva à la porte du bureau, frappa et se sentit défaillir lorsque la voix de Jacques cria :

— Entrez.

Comme elle secouait faiblement la porte dans le tremblement de ses mains qui ne savaient plus ouvrir, elle entendit un pas rapide, impatienté, et la porte s'ouvrit toute large d'un coup : c'était Jacques. Il recula avec une secousse; puis, tout de suite, épeuré :

— Toi, Marthe? Qu'y a-t-il? Entre, entre vite. Mais qu'as-tu donc? Comme tu es pâle! Assieds-toi. Qu'est-il arrivé?

— Rien, dit-elle sans s'asseoir, s'appuyant seulement au dossier de la chaise, mais fortement pour s'empêcher de trembler. Il y a seulement que..., qu'il faut que je quitte le moulin, et je suis venue vous en prévenir afin que vous me remplaciez. Car, voyez-vous, ces gens là-bas ont besoin d'être surveillés ; sans quoi, ils ne font rien de rien, et...

Alors elle s'échauffa sur cette idée et parla vite de tout ce qui concernait le moulin et pouvait intéresser le maître, évitant de revenir sur ce qu'elle avait d'abord déclaré pour elle. Mais il l'interrompit presque violemment, rouge de colère.

— Qu'est-ce que tu me racontes là ? Il faut que tu quittes le moulin, toi ? Es-tu folle ? Et pour quelle raison, s'il te plaît ? Si ces gens ne marchent pas, on les remplacera, voilà tout. Est-ce là une raison pour... Qu'as-tu à secouer la tête ? Allons, voyons, parle. Que s'est-il passé ?...

Il s'était appuyé à son bureau, les bras croisés, l'air furieux, mais encore plus inquiet et malheureux de l'attitude de Marthe, dont les yeux obstinément baissés fuyaient son regard.

Elle ne l'avait que trop vu, d'un coup d'œil rapide, en entrant, et cette vue lui avait fait un mal dont son cœur ne voulait pas s'apaiser. Elle l'avait surpris dans sa tenue du matin, en veston de cachemire blanc, la chemise molle et fine au col rabattu sur le nœud soyeux d'une cordelière. Il était charmant dans cette élégance intime, avec son teint pâle et la clarté de ses yeux bleus très doux. Quand il parlait, c'était une gaieté que la vision de ses dents éclatantes dans sa bouche grande encadrée de la fine mousse d'un poil rare et blond.

Marthe fermait à demi les yeux où demeurait néanmoins l'image entrevue.

Et lui, ardemment la regardait, s'étonnant à la voir accourue ainsi sans la convenance accoutumée de sa toilette ; car elle s'était jetée par le chemin sans y songer, comme elle s'était accommodée au lever pour le travail, la tête nue chargée de sa lourde natte enroulée, un peu défaite, en robe grise de toile unie, plate, la moulant aux épaules et aux hanches, ses bras de meunière blancs et dévoilés jusqu'au coude.

— Voilà ce que c'est, dit-elle, devenant très grave : il n'y a de la faute à personne, bien sûr ; cependant les apparences sont mauvaises et les gens me blâment, me soupçonnent...

Sa main pétrissait le bois de la chaise ; elle étranglait.

— Te soupçonnent ?... répéta Jacques surpris.

Puis tout à coup il devina et devint tout blême d'émotion.

— Quelqu'un t'a mal parlé, n'est-ce pas, Marthe ? Dis-moi qui...

— N'importe qui, dit-elle. Cela a suffi pour me faire comprendre la fausseté de ma situation. Et je ne veux pas..., je ne veux pas être compromise ; voilà.

C'était dit ; elle reprit courage. Mais Jacques, comme malgré lui, s'était rapproché et parlait bas :

— C'est à cause de moi, n'est-ce pas, Marthe ?

Elle fit « oui » d'un signe de la tête, baissant encore son front qui rougissait.

— Et que dit-on ? Tu peux bien me le répéter, voyons, entre nous.

La voix de Jacques s'attendrissait et son regard troublé ne quittait plus le visage frémissant de Marthe. Il reprit, perdant la tête :

— On a dit que je t'aimais, n'est-ce pas ? que je t'adorais, que je ne pouvais passer un jour sans te voir, que mes yeux suivaient partout les tiens ?... Eh bien, mais..., c'est vrai, Marthe, c'est vrai, et tu le sais bien, que je t'aime ?...

Avant qu'il y eut pensé, il l'avait saisie à pleins bras et l'embrassait follement sur ses cheveux noirs, maintenant écroulés sous ses mains hardies, qui se rassasiaient de ce désir depuis si longtemps comprimé. Mais il la lâcha aussitôt, éperdument repoussé.

— Oh ! dit-il, la voix pleurante, tu ne m'aimes pas, toi !...

Mais elle était indignée de l'offense et elle se redressait, les yeux levés, fulgurants :

— Vous m'avez fait manquer à mon serment, monsieur ; c'est mal.

— Qu'ai-je fait ? dit-il balbutiant.

— Je suis une honnête fille, monsieur Jacques, vous le savez bien. J'avais juré à ma mère, qui me le demanda avant de mourir, que jamais un homme ne m'embrasserait s'il n'était mon mari, et jamais sous aucun prétexte personne ne m'avait encore embrassée... Vous m'avez fait une offense que je ne méritais pas. Je vois bien que les gens ont raison : vous me méprisez...

— Tu as tort, Marthe ; mais c'est par innocence : jamais fille n'a été respectée par un homme qui l'adore comme je fais pour toi depuis près de dix ans. Rends-moi cette justice, au moins ! Est-ce ma faute si je t'aime à en perdre la raison ? Ne t'en étais-tu pas aperçue ? Ah ! Marthe, nous aurions pu être si heureux !... Pourquoi veux-tu quitter ce moulin où tu es la maîtresse ? Que crains-tu ? N'es-tu pas libre ? Certes, si je n'avais été obligé de tenir compte des préjugés qui veulent qu'un homme épouse une fille sinon aussi riche que lui, du moins élevée comme lui, pour son monde, pour l'éducation future de ses enfants, il y a beau temps que j'aurais fait de toi ma femme, si tu l'avais voulu. Mais, ne le pouvant pas, je m'étais résolu à ne me marier jamais afin de demeurer tout à toi, si tu m'avais aimé assez pour m'appartenir sans réserve, sans condition. Puisque nous en parlons aujourd'hui, autant vaut te dire toute la vérité. Il y a des années que je pense à cela et que je n'ose pas t'en parler. J'espérais toujours qu'un moment viendrait où ton cœur et ta raison te feraient comprendre tout le

bonheur que nous pouvions avoir en nous aimant ainsi secrètement...

Marthe s'était retournée et marchait lentement, mais d'un pas assuré, vers la porte.

— Adieu, monsieur Jacques, dit-elle.

— Tu t'en vas? dit-il, s'élançant pour lui barrer le chemin. Marthe..., suis-je assez malheureux pour n'être pas aimé de toi? Est-ce possible? Aie pitié du moins; ne pars pas ainsi, dis-moi un mot; dis-moi que tu me pardonnes. Je ne te parlerai plus de rien, je te le jure. Restons comme par le passé. Mais ne me quitte pas; j'en deviendrais fou!

— Monsieur Jacques, notre maître, dit-elle, la voix calme, très digne, en se faisant humble, je suis une pauvre fille qui n'a qu'une seule vanité : celle de ne rien faire jamais contre l'honneur. Et j'aimerais mieux mourir que d'y manquer. Après ce que vous venez de me dire, mon devoir est de ne plus me retrouver dans votre compagnie. Je ne vous en veux de rien, d'autant que moi aussi, si j'étais née dans votre rang, avec votre éducation, je vous aurais certainement choisi, parce que j'ai tant d'amitié pour vous que je ne pense pas en éprouver jamais autant pour aucun homme. Mais nous ne sommes pas pour marcher ensemble dans la vie. Et puisque, malgré cela, vous éprouvez pour moi des sentiments qui ne sont pas honorables, je dois me séparer de vous pour toujours.

Elle répéta plus tremblante :

— Adieu, monsieur Jacques.

Il repoussa la porte qu'elle tâchait d'ouvrir, et, tout frémissant de joie :

— Alors tu m'aimes aussi, Marthe? Oh! dis-le-moi, pour dernier mot, avant de nous quitter!

Marthe affermit sa voix où montaient des larmes depuis longtemps refoulées et, levant vers lui ses grands yeux purs :

— Si le bon Dieu l'avait permis, je vous aurais aimé, monsieur Jacques; maintenant, je vous prie, laissez-moi partir.

Un invincible respect glaça sur les lèvres du jeune homme les mots brûlants qui lui venaient. Un peu honteux de lui-même devant l'attitude grave de Marthe, il s'inclina comme il eût fait pour une jeune fille du monde et il s'effaça, ayant ouvert pour la laisser passer.

Marthe souhaitait d'être ainsi traitée, et cependant son cœur lui fit mal à cette sorte d'adieu définitif, à ce silence résigné de Jacques qui ne la suivit même pas dans le chemin entre les pelouses qui menait à la sortie. Elle s'en allait seule d'un pas hésitant qui se ralentissait dans une faiblesse croissante. Il lui semblait que ses pieds se collaient, de plus en plus lourds, au sable des allées. Elle perdait le souvenir des passages et tournait, n'y voyant plus, autour des massifs. Cette seule pensée : « Je ne le reverrai plus », occupait tout son esprit, tout son entendement. Cela l'étonnait d'éprouver une peine si violente : elle était venue, forte de sa résolution honnête; elle s'en allait brisée, désemparée, ne se retrouvant plus. Les baisers de Jacques dans ses cheveux lui étaient demeurés comme une empreinte brûlante; cette sensation inconnue jusqu'ici l'étourdissait. Et, comme elle y trouvait un charme, elle songea rapidement au péché qu'elle commettait en se complaisant à ces souvenirs. Elle voulut s'inciter à l'horreur de cette caresse et elle repensa à l'aveu de Jacques : il ne pouvait pas l'épouser, mais il voulait l'aimer « secrètement ». Il l'avait crue capable d'accepter cette honte! C'était donc qu'elle avait manqué de prudence et de dignité vis-à-vis de lui? Oh! désormais...

Et le courage lui revint.

Elle courut vers la grille; mais là, ses doigts fléchissants refusaient l'effort nécessaire pour l'attirer à elle; c'était une agonie qui la secouait. Elle sentait sa tête tourner, et la peur lui prit de demeurer là, enfermée chez Jacques, avec lui. Cramponnée à cette lourde porte, elle s'y appuyait plus encore qu'elle ne s'efforçait de l'ouvrir.

Tout à coup un pas rapide la réveilla : Jacques accourait. Il avait suivi Marthe dans cette sortie incohérente qui révélait sa lutte, ses douleurs, sa faiblesse. Emporté par ses propres désirs et quelque vague espoir, il vola. Elle alors, se croyant perdue, prête à crier, fit un effort violent, et la grille céda, s'entr'ouvrit. Marthe se précipita au dehors dans l'emmêlement fou des lianes, des pousses roncées du rosier géant qui jetait ses branches comme des bras armés de griffes pour l'empêcher de s'enfuir; ses cheveux dénoués s'accrochèrent; elle tira, affolée; Jacques l'avait saisie :

— Ne t'en va pas, Marthe! Marthe, reste avec moi; je t'aime!...

— Laissez-moi!...

Elle se débattait, le corps fuyant, jeté éperdument dans le chemin.

Il attira brusquement à lui la tête pâle, décoiffée, la renversa et l'effleura de ses lèvres. Elle gémit si douloureusement qu'il eut peur et la laissa aller.

Maintenant elle courait par le chemin désert, blanc, aveuglant de soleil; elle butait aux aspérités des roches, se croyant devenue folle, tant son cerveau bouillait de fiévreuses pensées.

Elle ne tourna point au sentier qui l'aurait ramenée au moulin, mais continua vers les prés, cherchant pour se cacher l'ombre des arbres qui couvraient la Dive en remontant vers l'étranglement des coteaux. Ici, la vallée resserrée se faisait plus touffue; les champs étaient rares; c'étaient les prairies toutes vertes et déjà hautes qui occupaient les bords humides du ruisseau. De l'autre côté, l'ombre haute et froide des carrières où rien ne bougeait, les ouvriers étant enfoncés à deux ou trois cents mètres sous la montagne.

Marthe, lassée, étonnée d'être venue là, s'assit au

bord d'un pré et s'affala bientôt, le front dans les herbes, sanglotant. Elle venait de recevoir l'initiation cruelle de la douleur d'aimer. Elle venait aussi de comprendre, et ses frissons le lui rappelaient, le danger qu'il lui fallait fuir. Elle regarda l'eau dormir, profonde en cet endroit, et songea qu'un jour, à bout de forces, elle viendrait se jeter là, plutôt que de succomber.

Cet engagement vis-à-vis d'elle-même lui rendit quelque énergie. Elle s'efforça de songer à sa position et au moyen de sortir bravement de cette lutte que nul au monde ne devait connaître.

Assise maintenant, le buste fléchi, les mains jointes et allongées devant elle, elle songeait, vaguement apaisée par la fraîcheur de l'ombre, des herbes et du ruisseau qui gargouillait à ses pieds. Les oiseaux pépiaient autour d'elle avec une douceur d'enfance, de bégayements gazouilleurs sous les rideaux clairs d'un berceau. De loin, dans les champs, venait le cri monotone des laboureurs menant leurs bœufs à la tracée des sillons. Ces « Ah!... ah! » traînaient dans l'air avec une lenteur tranquille, marquant le pas de cette marche lourde du travailleur sur la terre molle et grasse. La chaleur fécondante tombait du ciel comme une pluie invisible, mais qui pénètre et fait courir de chauds frissons dans les veines et dans les sillons ouverts. Une béatitude de la vie somnolente des champs, de ses joies primitives dépourvues de l'acuité des pensées, venait doucement engourdir la douleur de cette fille née près de la terre et soumise à son obscur pouvoir. Elle s'alanguissait dans cette paresse imprévue, elle y trouvait quelque plaisir, une sensation physique de bien-être qui lui remettait en l'esprit le souvenir de l'existence à moitié oisive de ces femmes dont les maris taillaient et arrachaient la pierre dans les caves humides creusées sous ces coteaux ensoleillés. Elle aurait pu vivre comme celles-ci, heureuse, si elle l'eût voulu, le cœur rempli par l'amour des enfants et peut-être la tendresse de l'homme jeune et bon, et son égal du moins, qui l'aurait honorée.

« Cela aurait mieux valu », murmura Marthe en se levant, encore soupirante, mais apaisée; et elle s'achemina vers le moulin en suivant la rive.

Dès qu'elle l'aperçut, tout blanc et gai sous les grands ormes, et qu'elle en entendit palpiter les roues, elle se souvint qu'il lui fallait le quitter; alors, se décidant tout à coup, bien résolue à ne pas revoir Jacques, elle se détourna de son chemin pour prendre celui qui conduisait au village.

A ce moment, le bruit d'une voiture lancée au galop de deux chevaux et grinçant sur le pavé de la route lui fit retourner la tête, dans un saisissement. Marthe connaissait ce bruit : la voiture, issant du porche béant du moulin, se jetait dans l'embranchement de la route et tournait vers la ville. Elle passa dans un tourbillon de poussière. Jacques conduisait; près de lui, un domestique en casquette plate cirée tenait sur ses genoux un sac de voyage, un manteau. Derrière la calèche, une haute malle grise, liée de cordes, pesait, inclinée. Jacques cinglait ses bêtes à tour de bras, et les chevaux s'enlevaient.

Marthe, sous un arbre, s'appuya, défaillante. Jacques partait. Où allait-il? Elle devina qu'il la fuyait, qu'il s'était résolu, lui aussi, à ne plus la revoir. Alors, c'était fini. Elle le voulait ainsi, certainement; mais pourquoi ce déchirement qui lui faisait, semblait-il, saigner le cœur? Un moment, sa tête tourna; elle fut près de crier, d'appeler Jacques, de se jeter derrière la voiture et de courir après lui, les bras tendus. Quelque chose la tirait puissamment de ce côté; elle pantelait, les lèvres murmurantes, buvant ses pleurs. Même elle songea à courir si vite qu'elle dépassât la calèche et pût se jeter sous les roues. Écrasée, elle ne souffrirait plus.

Et puis, rapidement, elle se rappela sa sœur l'Iranette, qui avait besoin d'elle, si jeune, inexpérimentée. Elle lui servait de mère, ainsi qu'à son frère le Maigriot. Il fallait vivre pour tout ce monde-là. On ne s'appartient pas en ce monde, pensait-elle; on appartient au devoir. Oui, mais comment faire pour se guérir, se déposséder? Elle voulait penser sagement, et toujours sa pensée s'embarrassait dans un tourbillon de sensations, d'images: c'était Jacques en veston de cachemire blanc, le cou dégagé, orné d'une cordelière bleue; il la tenait, la renversait... Et puis, il passait dans l'enlèvement de la calèche environnée de poussière, du soleil dans ses cheveux blonds, le bras levé, avec sa main gantée, faisant voler le fouet qui claquait. Il passait et il revenait toujours.

— Ah! te voilà! s'écria le Maigriot, haletant de sa course, la rencontrant arrêtée sur le chemin qu'il dévalait à toutes jambes : je te cherchais. Tu ne sais pas? Il y a du nouveau au moulin.

— Quoi donc? dit-elle se remettant.

— Eh bien, c'est le maître qui est venu tout à l'heure. Il te cherchait; et, quand il ne t'a pas vue, il s'est fichu en colère après tout le monde. Les autres ont eu leur paquet, et moi aussi. Il dit que nous surveillons mal, que l'on ne travaille pas, qu'il veut qu'on t'obéisse et qu'il va ramener du Limousin un couple de valets, et que ça marchera ou que tout craquera. Il tapait avec le manche de son fouet à travers les sacs, et il jurait et il piaffait, ni plus ni moins que notre mule quand elle est saoule d'avoine. C'étaient les autres qui ne pipaient pas! La vieille était blanche comme sa coiffe. Alors il m'a tiré en un coin et il m'a dit d'aller te chercher, que tu devais être par là dans le pays, et de te dire de sa part, tu entends? qu'il ne voulait pas que tu bouges du moulin, qu'il arrangerait les choses quand il serait revenu.

— Ah! il reviendra!... balbutia Marthe.

— Tiens! cette idée! Il ne va pas faire le tour du monde, peut-être!...

« Il reviendra, pensait Marthe, et il me défend de partir; il conserve donc l'espoir de ses mauvaises pensées? Et c'est bien vrai que je suis perdue si je le revois!... »

— Petiot, dit-elle délibérément à son frère, je vais te dire une nouvelle à mon tour : c'est que je quitte le moulin.

— Toi! cria-t-il, et où vas-tu aller?

— Par là, je ne sais trop où encore; mais il le faut!

— Tu n'y songes pas, Marthe! C'est pas sérieux.

— Si fait. Et j'ai des raisons pour ça.

— Tiens, veux-tu que je te les dise, tes raisons? fit-il, haussant l'épaule : c'est ce qu'ils t'ont dit hier, la Catissou et son homme. Je l'ai bien entendu; mais j'ai pas fait semblant; ça valait mieux. C'est des bêtises, d'ailleurs, et personne ne les croira.

— Possible; mais je ne veux pas m'exposer à ce qu'on puisse le croire.

— On le croira bien mieux si tu t'en vas! D'ailleurs où veux-tu aller? N'est-ce pas là comme notre maison, puisque nous y sommes nés? Comment gagneras-tu ta vie? Ce n'est pas moi, pauvre, qui t'aiderai beaucoup! Et l'Iranette, qui donc l'aidera d'ici à ce qu'elle gagne? Réfléchis bien, Marthe!...

— A la grâce de Dieu, dit-elle; il le faut!

Le Maigriot regarda en dessous la jeune fille dont le visage portait la trace de larmes récentes. Il secoua la tête, gardant ses pensées; mais il ne protesta plus, au contraire: très triste, il la prit aux épaules et l'appuya contre lui.

— Pas de chance, murmura-t-il; mais va, fais comme tu l'entendras; cependant je sais bien que si j'étais de toi, je m'arrangerais pour...

— Pourquoi faire?

— Eh! dit-il un peu brusquement, pour en finir avec toutes ces histoires. Si tu t'étais mariée, cela aurait mieux tourné. Si tu te décidais seulement, ça serait une raison de quitter le moulin sans que personne ait rien à y voir. Ça paraîtrait tout naturel que tu ailles demeurer avec ton mari. Tandis qu'autrement, qui sait tout ce qu'on en va dire? Enfin!... où donc que tu allais comme ça par ce chemin?

— J'allais chez la Périer, là-haut, m'arranger avec elle pour avoir de l'ouvrage, des journées. Et j'y vais tout à l'heure. Rentre au moulin, mon pauvre Maigriot, et travaille bien. Tu sais qu'il y a la grande meule à repiqueter. Il ne faut pas chômer en l'absence du maître; va vite!...

— Je vais, dit-il, s'en retournant lentement, découragé.

V.

Mais elle, plus brave, gagnait d'un pas plus vif la route départementale bordée de maisons inégalement plantées et qui remontaient sur le coteau. Celles-ci paraissaient de petites fermes, avec les étables basses qui les entouraient, leurs jardins assez vastes, les bouts de prairies et de champs enfermés dans le carré des haies vertes. La plupart des ouvriers travaillant aux carrières habitaient ces maisonnettes, et l'aisance relative de ces petits ménages se traduisait par un soin, que n'ont pas les paysans, pour le décor de leurs jardins. Des fleurs les égayaient. Au long des allées il y avait des géraniums pourpres en bordure éclatante, des fuchsias qui agitaient leurs longues clochettes au souffle du vent. Par les fenêtres ouvertes, ornées parfois de rideaux en mousseline claire, on voyait les lits hauts, garnis, enflés sous la couverture par l'édredon neuf. Les armoires brillaient, en noyer bien ciré, et les hardes qui séchaient alentour étaient plus propres, plus élégantes que celles qu'on voyait appendues aux environs des métairies. Il y avait déjà du luxe de l'ouvrier des villes dans ces ménages. Les enfants portaient des vêtements bien coupés, des chapeaux comme en ont les fillettes de Paris, des robes ornées de volants. Le village avait perdu de sa rusticité depuis l'ouverture des carrières; les femmes en avaient presque abandonné leur fichu de tête, noué sur le front avec une pointe en oreille rabattue sur le côté gauche; et les hommes ne portaient plus le bonnet de coton jadis enfoncé sur la nuque, le pompon flottant. Maintenant aussi les paysans n'envoyaient plus leurs fils au labour, mais à l'école, et de là vers la ville, pour faire des employés; et les filles passaient du banc de l'école des Sœurs aux examens de la préfecture pour être reçues et diplômées, afin de faire des institutrices ou des postulantes aux télégraphes et aux postes.

Pendant ce temps la terre se repose: il n'y a plus de bras pour la cultiver. Alors on fait du fourrage, qu'on vend aux éleveurs. Heureusement que les chênes poussent tout seuls, donnant leurs glands aux porcheries, et aussi les châtaignes et les truffes, qui gardent encore quelque richesse à ce pays. Mais le pittoresque a disparu dans cette évolution. Un nivellement a passé sur les usages, les costumes, les mœurs, bien plus rapide encore que sur les autres parties de la France où la couleur locale pâlit cependant et s'efface chaque jour. L'idiome même tend à disparaître : ce beau patois sonore, coloré, n'est plus parlé avec toute sa verve savoureuse que par les vieillards; les moindres gamins en culottes percées, les pieds nus et noirs, qui grimpent aux nids ou les frondent d'en bas, se gourment entre eux en français.

La maisonnette de la Périer s'apercevait toute blanche au premier plan au-dessus de la route. Dans le jardin le vieux père béchottait, pour se rendre utile, maintenant qu'il ne pouvait plus manier la scie de deux mètres, le « cran » des tailleurs de pierre. Autour de lui la marmaille piaillait, s'ébattant et gaulant les poules qui sautaient par-dessus la haie pour venir

gratter dans la terre fraîche. Une bercelonnette séchait au soleil.

Marthe s'approchait lentement, reprise par l'envie de l'existence paisible de ces jeunes femmes d'ouvriers dont les nids pleins de rumeurs gaies s'étalaient, parsemant le coteau. Elle ralentissait encore, car son orgueil souffrait. Elle se voyait « louée » par ici et le tablier bleu aux flancs, aller, venir, faire la servante, laver le linge porté en tas et fumant de lessive, jusqu'au ruisseau. Des larmes de honte lui piquaient les yeux; une grosse peine amère lui gonflait le cœur. Doucement elle retira sa main qui touchait le loquet de la porte; mais cette porte s'ouvrit brusquement: quelqu'un avait vu venir Marthe, la guettait et, s'impatientant, courait au-devant d'elle: c'était François, le cousin de la Périer, François « le gouapeur », qui était devenu sage pour l'amour d'elle et posait dans tout le pays pour ce sentiment.

— Entrez tout de même, mademoiselle Marthe, dit-il lentement; la bourgeoise ne tardera pas à revenir.

— Ah! elle n'est pas chez elle! s'écria Marthe soulagée; je reviendrai.

— Il y a le vieux, reprit François tout angoissé de la voir repartir.

— Je suis pressée, dit-elle sans se retourner; un autre jour.

Mais elle n'avait pas descendu le quart du sentier qu'elle entendit François dévaler rapidement derrière elle.

— Faut pourtant bien que je vous parle un jour ou l'autre, lui dit-il se mettant à son pas, gauche et timide, si troublé qu'elle en eut pitié. Car il n'y a pas, j'en ferai une maladie si vous me rebutez toujours comme vous faites. Je sais bien que vous ne m'aimez pas, mon Dieu; mais, si vous vouliez que je vous parle quelquefois, en passant, l'amitié vous viendrait peut-être. Je suis pas plus borgne et manchot qu'un autre, après tout...

Il dit cela, si naïvement fat, que Marthe ne put s'empêcher de sourire en levant les yeux sur lui, sur la jolie figure de ce casse-cœurs, frisé, rosé, coulant l'œil en dessous d'un air sournois, mais très féru d'amour.

— Je puis bien dire, reprit-il un peu encouragé, que vous êtes la première qui m'ayez traité ainsi, et la première que j'aie autant aimée. Aussi, voyez, moi qui courais toujours deci, delà, car on peut bien s'en vanter sans se faire du tort, pas vrai? J'étais plus souvent derrière les filles qu'au chantier; eh bien, maintenant, c'est le contraire: je n'en suis plus une seule et je travaille pour l'amour de vous.

— Et l'auberge? lui dit Marthe pour causer, un peu distraite par ces discours.

— Las! je ne bois pas plus que je ne mange, tant j'ai le cœur malade.

— Mais quand il sera guéri, votre cœur, vous reboirez, François: c'est fatal!

François, d'un beau geste tragique, leva les bras.

— Tenez, j'en prends Dieu à témoin, que si vous le voulez, je ne boirai plus jamais que ce que vous verserez vous-même dans mon verre. Ainsi!

Au bout d'un instant de silence, Marthe, qui rêvait, le pas ralenti, s'arrêta tout à coup, se retrouvant au bord de la Dive, proche du moulin.

— Vous veniez donc par chez nous, dit-elle à François, que vous ayez pris ce chemin-ci au lieu de l'autre qui vous mènerait tout droit aux carrières?

— Est-ce que je sais où je vais? dit-il d'un air désespéré. Je marche avec vous, et je vous suivrais ainsi jusqu'au bout du monde. D'ailleurs je n'ai plus de goût ni de courage à rien. Et je ne tiens pas tant que ça à la vie, allez! Il y a longtemps qu'elle m'embête. Aussi, il ne faudrait pas me le dire deux fois pour me faire aller boire un coup sous ces roues.

Il s'était accoté à un arbre penché sur l'eau et s'y tenait mollement comme s'il voulait tomber.

— Allons, allons, François, ne dites donc pas de bêtises, fit-elle un peu émue. Quelque chagrin qu'on ait, on ne se fait pas périr lorsqu'on est jeune et qu'on a toute la vie devant soi pour se consoler.

— Je ne me consolerai pas, répondit-il très sombre; je finirai mal, voilà tout. Je l'ai toujours rêvé, d'ailleurs, que je finirais mal. J'en ai la vision quelquefois. Pour sûr, je ne mourrai pas de ma belle mort, dans un lit... Adieu, mademoiselle Marthe.

Il se redressa, tourna sur lui en buttant, comme s'il était ivre, essayant de s'en aller. La jeune fille le tira par la manche:

— François, où allez-vous?

— Qu'est-ce que ça vous fait?

— Promettez-moi d'être sage.

Il haussa les épaules.

— On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer, vous! Sans quoi, vous auriez pitié, car ça fait rudement mal tout de même.

Et il tapa sa tête de ses poings. Marthe demeura toute saisie. Oh! si, elle le connaissait, ce mal d'aimer, et vraiment, si François souffrait comme elle, il était bien à plaindre! Elle cherchait ce qu'elle pourrait lui dire pour l'apaiser; mais lui se mit à sangloter comme un enfant, et puis il lui tendit la main d'un air si navré, suppliant, qu'elle lui donna la sienne et se laissa tenir les doigts serrés par les doigts nerveux, tremblants, du jeune homme. Elle murmurait:

— Allons! allons, François!...

— Faut me rendre cette justice, disait-il à travers ses larmes, c'est que je vous ai toujours respectée, mademoiselle Marthe. La première fois que je vous ai fait parler, avant même de vous avoir laissé comprendre que j'étais amoureux, ç'a été pour vous faire demander en mariage. J'aurais pas voulu que vous pussiez croire que je vous faisais la cour comme aux autres, pour me

divertir. Je n'aurais pas voulu vous offenser. Il n'y en a pas beaucoup qui agissent ainsi!

Marthe eut un frisson rapide tandis qu'une rougeur l'empourprait. Oui, celui-ci l'avait respectée, tandis que Jacques!... Une estime subite lui vint pour ce garçon qui ne lui demandait de l'amour qu'en légitime mariage : celui-ci la traitait comme elle le voulait, comme elle le méritait. Et certes, si elle pouvait guérir son cœur, un jour!...

François reprit, très doux, serrant plus fort la main qui s'oubliait dans la sienne:

— J'ai peut-être eu tort, après tout. Vous vous êtes méfiée; vous m'avez tenu à l'écart, tandis que, si j'avais rôdé autour de vous sans vous rien dire de mes intentions, vous vous seriez accoutumée à me voir, et l'amitié serait venue.

— Non, vous n'avez pas eu tort, dit-elle vivement, et je vous remercie.

— Alors?... dit-il tout à coup joyeux. Oh! si vous vouliez me permettre seulement de vous venir voir un peu tous les jours, en passant! Oh! Marthe, Marthe, je serais si heureux! Ne me refusez pas ça!

Il avait tiré sa casquette pour se faire plus séduisant et plus respectueux encore, puisque ses respects le servaient. Il retrouvait la liberté de ses allures de séducteur; il se penchait, souriant, cherchant les yeux de Marthe qui lentement se levaient sur les siens, sérieux, profonds. On eût dit qu'il la devinait; il murmurait un tas de choses tendres et douces, parlait de l'avenir, d'une petite maisonnette par là autour de ce ruisseau, où l'on serait si bien tous les deux. Elle viendrait le matin au chantier lui porter la soupe; elle s'assoirait à côté de lui un moment, afin que la journée fût moins longue sans se voir. Et, le soir, elle viendrait l'attendre au bord du chemin. Ce serait le paradis. Sans compter qu'il viendrait des « crapousins » pour qui il faudrait travailler dur et qui feraient du vacarme dans la maison, des rires qui font plaisir et reposent de toutes les fatigues. Ça aide à vivre tout ça; sans quoi, vaut-il la peine d'être au monde?

Et Marthe l'écoutait, le suivait, la tête baissée, sans voir qu'il la ramenait lentement vers le moulin, marchant tous deux en l'étroit sentier tracé dans l'herbe fleurie, sous la feuillée des saules. Une sensation douce la tenait; elle se trouvait bien dans ces pensées de famille, de devoirs humbles et gais. Il lui semblait qu'elle respirait librement, ayant trouvé tout à coup le moyen qu'elle cherchait de se guérir l'âme d'un mal coupable et dangereux, de se garer du péril et de la misère, de s'abriter contre les tentations mauvaises. Oui, cette main un peu calleuse du travailleur qui maniait tendrement et fortement la sienne lui paraissait bien décidément celle à laquelle elle devait s'attacher pour toujours sans hésiter, en honnête fille qu'elle voulait demeurer. Et puis, qui sait si elle ne viendrait pas à l'aimer un jour, ce beau garçon dont toutes les autres raffolaient et qui n'aimait qu'elle, lui, et qui l'aimait à en mourir si elle le refusait?

Ils allaient, passant sous la claire ombrée des feuilles menues et pâles, dorées par le soleil, dans la fraîcheur parfumée du ruisseau où s'effeuillaient les menthes. Tout à coup Marthe tressaillit en levant les yeux : elle était au moulin, et son frère, planté sous le porche, ébahi, la regardait venir, distraite et lente comme une amoureuse, sa main dans la main de François dont la face éclatait de joie et d'orgueil. Elle eut un mouvement brusque pour se dégager; mais François la tenait bien : elle demeura ainsi liée à lui devant le Maigriot, devant les valets qui s'approchaient aussi pour voir.

Alors elle se décida d'un coup, comme elle eût fait pour se jeter tête baissée dans un abîme. La voix haute, un peu rude pour ne pas trembler, elle dit à son frère:

— Tu vois bien, petit, qu'il me faudra quitter le moulin, puisque je me marie; j'épouse François.

En même temps elle devenait affreusement pâle, et le Maigriot, qui la mangeait des yeux, se sentit tout retourné d'angoisse. Mais c'était François qui défaillait. Tant de joie inattendue, inespérée encore, lui avait donné un coup dans l'estomac, et il faiblit sur un banc, blême, les yeux tournés.

— C'est bien, ça, souffla tout bas le Maigriot en passant près de sa sœur.

Et il courut chercher un pichet de vin avec des verres.

Quand il revint, Marthe était assise, calme, les yeux plus grands fixés devant elle, à côté de François, sous l'auvent du porche où la pigeonnée avait ses nids. Et c'était un roucoulement qui sonnait pour eux à l'heure émue des fiançailles.

François prit sa verrée de vin, qui dansa dans sa main comme s'il remuait un tas de rubis, et il la tendit à Marthe tandis que les autres verres s'emplissaient, car les valets étaient de la fête.

— A vos santés! dit-elle en se levant; à la vôtre, François! De cette heure vous êtes mon promis; je m'accorde à vous.

— A vous, ma promise et ma bien-aimée! répondit François se levant à son tour.

Il prit le verre où Marthe avait posé ses lèvres, le tendit au choc des autres et le vida d'un trait, un peu penché, ayant pris Marthe à la taille, tandis qu'au-dessus d'eux roucoulaient éperdument les pigeonnes effarouchées.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

(La suite au prochain numéro.)

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

I.

DISCOURS DE M. CHARLES GARNIER

(président)

Messieurs,

Lorsqu'un artiste disparaît dans la pleine maturité de son talent, lorsqu'il est enlevé à la vie au milieu de son labeur, le premier sentiment qui saisit ses confrères est une sorte de découragement invincible et de révolte contre la destinée. Sous le coup imprévu qui frappe un de leurs pairs, ils se désintéressent parfois de leurs œuvres personnelles et se demandent pourquoi tant de travail et de volonté, puisque tout s'évanouit en un instant!

Dans ces cruelles émotions, il faut bien constater que c'est avant tout le *moi* qui se plaint, que c'est l'égoïsme qui se fait sentir. Le cœur s'est déchiré, un lambeau de l'âme est parti, et, en croyant pleurer celui qui n'est plus, on pleure sur soi-même, sur une affection qui vous échappe. On pense suivre l'ami, on pense suivre l'artiste, et c'est seulement une tendresse brisée qui s'afflige, une amitié détruite qui proteste et murmure.

Au moment de ces séparations amères, si nous pouvions oublier nos propres tristesses et bien reconnaître la nature de notre douleur, notre esprit, au lieu d'être envahi par l'angoisse, s'élèverait au-dessus de notre affliction; il nous dirait que si ceux qui restent sont encore soumis aux épreuves humaines et en ressentent toutes les atteintes, celui qui est parti s'est envolé vers les calmes immortalités; son nom s'est alors entouré d'un reflet de gloire, désormais conquise, et a mêlé de nouveaux rayons à l'auréole artistique de la France.

Vous le voyez, messieurs, c'est de Baudry que je parle.

Chaque année, le président de l'Académie des beaux-arts a la mission de rappeler ici le souvenir de ceux qui siégèrent dans cette enceinte. Je vous rappelle celui de ce grand peintre si estimé de ses confrères et si admiré de tous.

Mais il ne faut pas que ce souvenir soit un sentiment de deuil; il ne faut pas qu'il attriste et qu'il désole; il ne faut pas que des larmes se répandent sous une coupole triomphante qui a abrité Gros et Ingres, Delaroche et Delacroix, Heim, Vernet, David et tant d'autres maîtres. Ce n'est donc pas un glas funèbre qui résonne ici; c'est la majesté de l'art qui resplendit autour de nous; ce n'est pas une tombe nouvelle qui s'ouvre, c'est une transfiguration qui se produit et qui place les vaillants au-dessus des regrets. Aussi, en pensant à ceux qui nous quittent, nous devons raffermir notre cœur et saluer dignement les artistes qui son inscrits sur notre livre d'or.

Il est de mon devoir de vous parler ainsi de Baudry et de mettre l'art plus haut que les sentiments personnels; oui, c'est mon devoir, c'est ma volonté. Et pourtant laissez-moi vous dire qu'en désirant élever la mémoire du grand peintre par delà nos tristesses, je ne puis oublier une affection fraternelle, et que, tout en voulant glorifier l'artiste, je veux encore conserver pour moi le droit de pleurer sur l'ami que j'ai perdu.

Messieurs, si nous gardons pieusement le souvenir des confrères dont la mort nous a irrévocablement séparés, gardons aussi celui des confrères qui nous quittent sans cesser de nous appartenir. Nous qui avons ici l'enviable privilège de rester en dehors des choses politiques, nous pouvons exprimer nos pensées sans préoccupations. Notre Compagnie, qui vit par son amour de l'art, vit aussi par l'union confraternelle de tous ses membres, et ceux qui ont été amenés à briser cette union seraient les premiers à nous blâmer si nous restions indifférents au départ des absents.

Laissons donc en ce jour s'envoler librement, vers les terres d'exil, une double pensée et un double salut. Il est de notre honneur de ne nous séparer jamais dans le chemin artistique, et nul ne saurait s'en plaindre, car c'est de l'honneur de chacun que se fait l'honneur de toute une nation.

Pardonnez-moi, messieurs, si j'apporte quelques paroles attristées au début d'une séance qui, pour plusieurs, doit être une heureuse solennité; mais c'est ainsi que la vie est faite de contrastes et que les chagrins se mêlent aux plus douces joies. Il ne faut pas redouter ces oppositions fatales; elles servent de grandes leçons; elles empêchent parfois l'orgueil de dégénérer en vanité et elles forcent l'idéal à dominer les pensées terrestres. C'était par des tombeaux qu'étaient jadis bordées les voies triomphales; c'est aux pieds des cercueils qu'on place les couronnes d'immortelles.

Vous, messieurs, qui allez bientôt partir pour la villa Médicis, vous n'avez pas encore à vous préoccuper de ces luttes et de ces tristesses; la vie s'ouvre devant vous sans ronces et sans épines. D'ailleurs vous avez, pour vous défendre des soucis, tous les privilèges et les joies de la jeunesse. Pendant quatre ans encore vous n'aurez qu'à penser à votre art et à rêver les gloires de l'avenir; et les rêves ne feront pas défaut, car la confiance en soi est naturelle à votre âge.

C'est, du reste, pour vous la meilleure sauvegarde contre le découragement; vous partez en supputant tout ce que vous savez; plus tard vous compterez ce que vous ignorez, et alors, pour ne pas faiblir, il vous faudra changer votre confiance en convictions.

Nous tous qui applaudissons aujourd'hui à vos succès, nous sommes arrivés maintenant à avoir ces convictions et à connaître le chemin de la vérité dans

l'art. Je pourrais donc, avant votre départ, chercher à vous guider dans votre vie future; mais je ne veux pas vous donner des conseils qui sembleraient tout au moins inutiles au moment où vous quittez votre titre d'élèves pour prendre celui d'artistes. Non, je ne veux pas venir à vous en fâcheux; je veux simplement vous prémunir et m'adresser loyalement à des hommes loyaux.

Vous n'ignorez pas, messieurs, que l'institution des prix de Rome est souvent dénigrée et que, depuis quelques années, les attaques sont devenues plus fréquentes et plus acerbes. Ceux qui se laissent entraîner au blâme ne réfléchissent guère à l'utilité réelle de cette institution; ils ne pensent pas que, si quelques-uns seulement sortent vainqueurs du concours, tous ceux qui prennent part à la lutte en sortent plus vaillants et mieux armés pour le bon combat. C'est là le résultat inestimable de cette grande fondation. Supprimez le prix de Rome, et aussitôt l'émulation disparaît, le travail s'arrête, les études s'interrompent, et les jeunes gens se jettent dans la mêlée encore ignorants et novices.

Oui, les détracteurs de l'École de Rome ne la jugent, en somme, que sur les envois des pensionnaires, et le public les suit dans leur sentence. Il faut bien reconnaître que ce jugement semble logique; car on se préoccupe, en général, bien plus des beaux fruits que des bonnes semences, et il est naturel que l'on exige alors de vous, messieurs, des œuvres de valeur. D'ailleurs tout se tient et s'enchaîne, même dans les sophismes, et si les lauréats des concours, placés ainsi à la tête de leurs émules, faiblissent dans leurs envois, on peut fort bien en conclure que ceux qui sont placés au second rang ne marcheront pas mieux que leurs chefs de file; et alors toute l'École de Rome, toute l'École des beaux-arts sont englobées dans un même blâme sévère et dans des critiques ardentes dont quelques-unes, hélas! ne sont pas imméritées.

Eh bien! messieurs, voyez maintenant quelle est votre tâche : vous avez à défendre l'École de Rome; vous avez à sauver des entraînements hâtifs tous les jeunes artistes et à conserver ainsi pour l'avenir à l'art français la suprématie indiscutable dont il jouit encore à présent, mais qui pourrait se perdre si les études s'amoindrissaient. En effet, les nations étrangères fondent aujourd'hui, à Rome, des Académies similaires à celle que l'on attaque chez nous, et, si le malheur voulait que la suppression de celle-ci coïncidât avec l'établissement de celles-là, ce serait à bref délai le bouleversement des supériorités.

On dit que l'art n'a pas de pays. Je le veux bien; mais tâchons toujours que ce soit la France qui ouvre largement à tous ses frontières artistiques; nous serons encore plus certains de la richesse d'art universelle en la fournissant nous-mêmes aux autres nations.

Certes, on peut être vaillant artiste sans passer par l'École de Rome; mais on ne peut le devenir sans étude, sans persévérance : le génie lui-même ne se développe pas sans labeur, et, quel que soit l'idéal poursuivi, il faut se préparer par le travail à la liberté future de la pensée. Ne craignez pas, en recherchant le beau, le vrai et le bien, d'être accusés de suivre une routine surannée; ne craignez pas, en vous inspirant de la raison et de la nature, d'être appelés disciples attardés de l'art classique : il n'y a pas plus d'art classique que d'art romantique, d'art antique que d'art moderne; il n'y a qu'un seul art, entendez-vous, un seul : celui qui est fondé sur l'imagination, le sentiment, le respect de soi-même et surtout peut-être le savoir. Oui, le savoir, et j'insiste sur ce mot, parce que celui qui n'a pas l'esprit meublé et la main souplie sera toujours impuissant à exprimer sa pensée. Oui, c'est le travail, le travail seul, le travail incessant qui permet aux artistes de devenir indépendants, de marcher sans entrave et de donner la mesure de leur valeur et de leur talent.

Eh bien! c'est pour permettre ce travail indispensable qu'il faut que nous conservions aux élèves ce but élevé qui les attire, et qui, atteint ou manqué, n'en est pas moins le foyer lumineux qui éclaire la grande route artistique.

Souvenez-vous que dès lors vous êtes les défenseurs de ce palladium sacré, que vous avez une sainte et grande mission à remplir et que c'est en vous, en vos confrères de la Villa, que nous mettons notre espoir. Vous ne faillirez pas à ce devoir, n'est-ce pas? Vous penserez à notre cher pays, vous ne voudrez pas qu'il perde sa primauté dans l'art, et, par des œuvres sérieuses, nobles et dignes de vous, vous montrerez que, si la jeunesse est parfois insouciante lorsqu'il ne s'agit que d'elle, elle sait tenir hautement le drapeau qu'on lui confie, quand celui-ci doit servir de guide à tous.

Je vous en conjure donc, messieurs, élevez vos cœurs, élevez votre esprit; accomplissez largement la tâche qui vous incombe et dites-vous bien toujours qu'en travaillant pour vous, vous travaillez aussi, et surtout, pour la patrie, pour la gloire de la France!

II.

M. LE Vte HENRI DELABORDE

(secrétaire perpétuel)

Vie et ouvrages de Paul Baudry.

Messieurs,

Si la vie de M. Baudry, si cette vie, trop tôt brisée pour l'honneur de notre école, laisse après soi les sou-

venirs d'éclatants succès et un ensemble d'œuvres bien faites pour les perpétuer, elle nous lègue aussi les exemples d'un dévouement constant à tous les devoirs qu'impose la condition d'artiste. Jamais homme moins que celui-là ne fut d'humeur à transiger en aucune occasion avec sa conscience; jamais peintre ne se refusa plus fièrement à trafiquer de la célébrité acquise, à faire de son nom une étiquette commerciale, de son art un métier fructueux. Presque jusqu'à la fin il a vécu pauvre, médiocrement aisé tout au plus, alors qu'il lui aurait suffi de le vouloir un instant pour être riche. A peine parvenu à l'âge viril, il a eu pour les siens la sollicitude généreuse et les soins d'un chef de famille, plus tard la vigilance d'un conseiller toujours prêt à appuyer de l'action ses avis. Pieusement fidèle en tout temps à ses amitiés d'enfance ou de jeunesse, il est resté, même pour ceux dont sa haute situation personnelle semblait le plus devoir le séparer, même pour les plus modestes artisans de sa ville natale, aussi uni, aussi cordial qu'à l'époque où il n'était encore que l'un d'entre eux.

Et que l'on ne voie pas là un parti pris de condescendance, un de ces calculs hypocrites qui font trop souvent de la bienveillance extérieure un déguisement de la vanité. Baudry aimait sincèrement les humbles, à la condition qu'ils fussent d'honnêtes gens, les « travailleurs », pourvu qu'ils travaillassent; il les aimait avec la sérénité d'une conscience claire, avec la mâle indépendance d'un esprit que touchaient le bien sous toutes ses formes, le mérite à tous ses degrés, et, si nul ne consentait plus volontiers que lui à honorer les grands talents, nul non plus n'était moins tenté de marchander son estime à la droiture ou à la sagesse d'une existence sans ambition. « Je tiens, écrivait-il un jour, que l'homme le plus heureux sur la terre est celui qui a le cœur pur, l'esprit cultivé, une bonne tête et de bons bras pour gagner sa vie. » Baudry a été cet homme-là. La pureté du cœur ne s'est pas plus altérée chez lui que la culture intellectuelle ne s'est un seul moment ralentie; quant aux ressources qu'il pouvait tirer de sa « tête » et de son « bras », vous savez, messieurs, l'usage qu'il en a fait, et comment, outre le pain de chaque journée, l'un et l'autre par surcroît lui ont procuré la gloire.

I.

Paul-Jacques-Aimé Baudry était né le 7 novembre 1828 dans l'ancien bourg de la Roche-sur-Yon, transformé à l'époque du premier empire en chef-lieu de département sous le nom de Napoléon-Vendée, sauf à perdre, à reprendre ou à perdre encore ce nom à mesure que les événements politiques et les gouvernements se succédaient dans notre pays. Cependant, tout chef-lieu qu'elle fût devenue, la petite ville ne laissait pas, il y a un demi-siècle, de garder en bonne partie sa physionomie et ses mœurs primitives. Les jardins et les enclos rustiques y étaient à peu près aussi nombreux que les maisons; les professions des habitants ne différaient guère de celles qu'on exerçait dans les villages environnants. Le père de notre futur confrère était, pour son compte, fabricant de sabots, de plus musicien à ses heures, mais un musicien tout d'instinct auquel les loisirs et les occasions avaient manqué pour développer par l'étude les germes qu'il portait en lui. Aussi, à titre de consolation ou de dédommagement, le digne homme s'était-il promis de faire donner à son fils les enseignements dont il avait été privé lui-même et de lui ouvrir ainsi une carrière où il regrettait de tout son cœur de n'avoir pu entrer.

Les dispositions de l'enfant semblaient d'accord avec les visées paternelles. Même avant d'avoir reçu des leçons régulières, il jouait déjà du violon avec une certaine habileté, et quand, par une bonne fortune exceptionnelle dans le milieu où il vivait, il lui eut été donné d'approcher un musicien de beaucoup de goût et d'expérience (1), celui-ci eut bientôt fait de le mettre en état d'être appelé, le cas échéant, à l'office de ménétrier dans les « assemblées » ou les fêtes de village, bien plus, à l'honneur de figurer quelquefois, malgré son très jeune âge, parmi les exécutants recrutés pour les bals de la préfecture.

Le souvenir des premières occupations de Baudry provoque d'ailleurs, et tout naturellement, un rapprochement entre lui et deux autres artistes célèbres appartenant aussi à notre pays et à notre époque. N'est-il pas remarquable, en effet, que trois des peintres les plus manifestement doués, les plus vraiment peintres de ce siècle, aient paru d'abord se méprendre sur leur vocation et qu'ils aient commencé par s'égarer dans une voie toute différente de celle où ils devaient un jour marcher si résolument? Ingres n'entra dans l'atelier de David qu'après avoir, tant bien que mal, tenu sa place dans l'orchestre d'un théâtre de province; Delacroix — c'est lui-même qui le confesse dans ses notes intimes, — Delacroix, à un certain moment de son enfance, s'était cru destiné à devenir un musicien, et, si sa mère ne s'y fût opposée, il eût pendant quelque temps au moins tenté l'aventure; enfin Baudry à son tour débuta par l'apprentissage de la musique : ce ne fut qu'au bout de quelques années qu'il s'engagea sérieusement dans l'étude de l'art pour lequel il était né.

Qui sait toutefois si ces années, perdues en apparence pour le futur peintre, n'ont pas dans une certaine mesure préparé et servi son avenir? Serait-on mal venu à prétendre retrouver quelque chose des aptitudes et des coutumes musicales de l'enfant dans les ouvrages dus au pinceau et à l'imagination pittoresque de l'homme? Certes, chaque art a son domaine

(1) M. Ernest Depas.

et ses moyens propres, son vocabulaire même dont il faut savoir se contenter, et ce n'est pas sans abuser un peu de la langue esthétique que l'on parle couramment aujourd'hui du coloris à propos des sons ou de la mélodie à propos des formes visibles. Il peut arriver cependant en face de certains tableaux — des tableaux de Corrège, par exemple — que le regard et l'esprit soient affectés d'une manière assez abstraite pour qu'il en résulte une sorte de sensation musicale. Or ce charme indéfini, cette influence incertaine et impérieuse tout ensemble, ne les subit-on pas au premier coup d'œil jeté sur une œuvre de Baudry, et, avant d'avoir eu le temps d'en apprécier avec la raison les mérites, ne se sent-on pas séduit comme on pourrait l'être par la vertu secrète ou par les caresses de l'harmonie?

Je ne voudrais rien exagérer pourtant. Si l'impression produite tout d'abord par les peintures de Baudry n'est pas sans analogie avec celle qu'on peut recevoir de la musique, cela tient sans doute aux caractères mêmes et à la délicatesse naturelle de l'organisation de l'artiste, au moins autant qu'aux habitudes qu'il avait pu contracter ou aux études auxquelles il s'était livré dans son enfance ; car ces études, à vrai dire, n'avaient été ni fort sérieuses ni poussées bien loin. Il s'était agi surtout pour l'apprenti musicien de tirer un parti immédiat des commencements de son talent et d'ajouter au jour le jour son contingent aux modiques gains de la famille, tout en rêvant, ou en laissant rêver autour de lui, de Paris et du Conservatoire. Le rêve d'ailleurs ne tarda pas à se réaliser, au moins en partie. Parvenu à l'âge de seize ans, le petit musicien vendéen prenait un beau matin le chemin de Paris, mais non plus avec la pensée d'aller frapper aux portes du Conservatoire : c'était du côté de l'École des beaux-arts que se tournaient maintenant ses vœux et qu'une ambition, bientôt amplement justifiée, le poussait comme vers le théâtre prédestiné de ses progrès.

D'où venait ce changement? Par quelle fantaisie subite cette vie à peine commencée semblait-elle ainsi s'interrompre ou se démentir? Au fond, il n'y avait là ni entraînement irréfléchi ni caprice; il y avait l'accomplissement d'un projet dès longtemps formé, une satisfaction donnée à des désirs devenus vers la fin d'autant plus vifs que l'on s'était montré sous le toit domestique moins disposé à y souscrire.

En se consacrant à l'étude du violon comme à l'apprentissage de la profession qu'il devait un jour exercer, Baudry avait surtout fait acte de soumission à la volonté de son père. Quelque bonne volonté qu'il y mît, il sentait bien que la musique correspondait moins directement à ses inclinations spéciales qu'un autre art dans lequel il ne pouvait encore s'essayer qu'à ses propres risques, avec son instinct pour seul guide, avec sa seule sagacité personnelle pour arriver à en pénétrer quelque peu les secrets. Un moment vint pourtant où les secours qui lui avaient si complètement manqué jusqu'alors se présentèrent d'eux-mêmes. Un professeur de dessin de la ville, M. Sartoris, qui avait eu sous les yeux quelques-uns des croquis de l'enfant, lui offrit ses conseils, et, la proposition une fois acceptée — on devine avec quel empressement, — le maître en arriva bientôt à se convaincre qu'il y avait l'étoffe d'un peintre dans l'élève qu'il s'était donné. Aussi fit-il tous ses efforts pour lui être utile e l'encouragea-t-il de son mieux à suivre une vocation qu'il jugeait irrésistible. Malheureusement, le maître de musique auquel Baudry avait été antérieurement confié et de qui il continuait encore à recevoir les leçons entendait bien de son côté qu'il persévérât dans une voie où semblaient l'attendre des succès plus prochains et plus sûrs. Fidèle à ses premiers projets, le père de Baudry appuyait cet avis; le débat, soutenu de part et d'autre avec une force de conviction égale, menaçait donc de rester sans issue ou tout au moins de se prolonger, quand l'intervention imprévue d'un tiers eut pour effet d'y couper court et de tout résoudre, non seulement dans le présent, en faveur du jeune artiste en cause, mais dans l'avenir, au profit de notre école même et pour l'honneur de notre art national.

Ce fut le préfet de la Vendée en 1844, M. Gauja, qui amena cette heureuse solution. Déjà, il est vrai, le petit musicien-dessinateur avait attiré sur lui l'attention et mérité l'intérêt de quelques habitants de la ville en exposant dans une des salles de la mairie — grâce à la protection du concierge dont il avait fait le portrait — un certain nombre de dessins de sa façon : si bien qu'après cet humble et premier essai de publicité, le maire lui-même (1) s'employa pour que les moyens de se développer dans un milieu plus favorable fussent fournis à ce talent novice, mais déjà plein de promesses. Le préfet à son tour mit tout en œuvre pour mener les choses à bonne fin. Sur sa proposition, le conseil général ajouta à la modique somme votée par le conseil municipal de Napoléon-Vendée une somme annuelle un peu plus forte, de manière à constituer pour le jeune artiste une pension qui permettrait de le faire vivre ou tout au moins de l'aider à vivre à Paris. Toute résistance cessa dès lors. Persuadé par ces témoignages publics de confiance dans l'avenir de son fils, le père de Baudry dut reconnaître que, au lieu d'un musicien comme il y avait compté, ce serait un peintre qui honorerait son nom : il se résigna donc à voir ce fils suivre sa destinée. Seulement, avant de le laisser partir, il lui demanda, presque au nom de la piété filiale, d'emporter son violon à Paris, et il exigea de lui la promesse — scrupuleusement tenue pendant les années qui suivirent — d'en jouer après le travail de la journée, le plus souvent qu'il pourrait, en souve-

(1) M. Moreau.

nir de lui-même, des anciens projets et des espérances passées.

Baudry aimait trop tendrement les siens pour que, une fois séparé d'eux, il ne songeât plus qu'aux intérêts de son amour-propre. Si heureux qu'il fût de ses premiers succès dans l'atelier de M. Drolling où il était entré dès le lendemain de son arrivée à Paris, un peu plus tard de son admission à l'École des beaux-arts où il avait été reçu avant tous les autres concurrents bien qu'il n'eût encore que dix-sept ans, enfin du second grand prix qu'il avait remporté au bout de deux autres années, tout cela ne l'absorbait pas au point que sa pensée se détachât du foyer paternel, du cher pays et des amis qu'il y avait laissés.

Cet amour permanent de la famille et du sol natal est, au reste, dans la physionomie morale de Baudry, un des traits les plus caractéristiques, comme la mémoire des bienfaits autrefois reçus a été chez lui toujours inséparable du sentiment inspiré par les circonstances présentes, par les succès du moment, si flatteurs et si personnellement mérités qu'ils fussent. Je parlais tout à l'heure du modeste artiste qui, à Napoléon-Vendée, avait encouragé ses premiers efforts; Baudry, à aucune époque de sa vie, ne se crut exonéré des obligations qu'il avait pu contracter envers lui. Pendant les années d'étude à Paris et même à Rome, il lui écrivait pour lui rendre compte de ses travaux, de ses progrès, dont il attribuait bien libéralement peut-être la raison d'être originelle à l'influence exercée par son premier maître. Plus tard, au temps où il produisait ses plus importants ouvrages, où il était déjà en pleine possession du succès, il s'intitulait encore, dans les livrets des expositions, « élève de M. Sartoris », associant ainsi par un sentiment touchant de gratitude ce nom obscur à son nom devenu célèbre; mais c'est surtout à cet autre protecteur de sa jeunesse, à cet ancien préfet de la Vendée de qui son sort avait autrefois dépendu, qu'il avait voué une reconnaissance dont le temps et l'éloignement ne purent jamais diminuer la vivacité.

Toutes les lettres adressées à M. Gauja par Baudry, pendant plus d'un quart de siècle, sont tantôt la paraphrase ardente, tantôt l'expression attendrie des sentiments et des souvenirs qu'il garde au plus profond de son cœur.

« Comment vous oublier? écrit-il au commencement de l'année 1851, à l'époque même où il vient de remporter le premier grand prix et d'arriver à Rome. Je vous le dis simplement, comme on dit la vérité : je ne pense jamais à la France sans songer à vous, à tous mes souvenirs de vous, qui sont aussi vivants pour moi, aussi réels que ma vie d'hier. Oui, comment vous oublier? Je me vois encore en 1844, dans mes habits de petit paysan, levant les yeux sous votre bon regard que j'ai toujours tant aimé depuis... J'étais tout tremblant, tout ému, et un rien, une parole que vous avez certainement bien oubliée me remplit de reconnaissance et de confiance pour vous parler. Savez-vous ce mot qui m'émut si profondément? Vous dites à ma mère, à ma pauvre et bonne mère qui n'était guère plus rassurée que moi : « Veuillez vous asseoir, madame! » C'est aussi simple que cela. Je ne vous ai jamais parlé de l'impression que j'en ressentis parce qu'il y eut là un mouvement si bon et si naturel de votre part, si magnétique pour moi, que les mots, même maintenant, me manquent pour me faire comprendre... Et quand je me hasardai à vous dire : « Monsieur « le préfet..., je viens..., je voudrais être peintre et aller à « Paris », vous m'aviez deviné. On garde à jamais ces impressions-là quand on les a reçues à seize ans, quand elles ont pénétré un cœur encore neuf. Je vous dois une grande part de ce que je puis avoir de bon, et ce serait me tuer moi-même que de m'arracher ce souvenir... »

Un autre jour, à vingt ans d'intervalle, quand vos suffrages, messieurs, ont achevé de consacrer sa réputation et son talent, c'est encore le souvenir de cette première entrevue que Baudry évoque pour faire en quelque sorte hommage à son ancien protecteur de la place qu'il va occuper parmi vous.

« Me voilà dans la noble compagnie, lui écrit-il... Plus que jamais je pense à l'accueil si bienveillant et si digne que vous fîtes jadis au petit Baudry et à sa mère, lorsqu'il alla avec elle vous exposer son plan de campagne. Aujourd'hui le membre de l'Institut remercie encore M. le préfet dans la personne de son cher ami M. Gauja. »

Enfin, toutes les fois que le succès semble près de lui venir ou que, au contraire, quelque hardiesse de son pinceau lui paraît de nature à provoquer dans le public des objections ou des résistances, c'est toujours au même confident qu'il fait part d'abord de ses espérances ou de ses inquiétudes. Il lui écrira, par exemple, la veille de l'ouverture d'une exposition où allaient figurer, entre autres toiles importantes, la *Charlotte Corday* et le *Portrait de M. Guizot :*

« Je crois que la critique me sera, encore cette fois, favorable; mais le public, ce terrible public, si fantasque, si capricieux, que dira-t-il?... Je pense aller vous voir cet été et vous porter mes horions ou mes lauriers. Du reste, les uns ne vont guère sans les autres : les soldats comptent comme titres leurs blessures et leurs croix... »

Quiconque a le cœur haut ne saurait avoir l'esprit court. Celui de Baudry était ouvert à toutes les saines influences parce que la noblesse des instincts l'avait tout naturellement élargi et qu'un sentiment inné du bien le guidait jusque dans les études étrangères ou ne se rattachant qu'indirectement à l'art. L'instruction classique de Baudry pendant les années de son enfance s'était trouvée, cela se comprend de reste, réduite au plus strict nécessaire. Les cours de l'école primaire,

qu'il avait suivis d'ailleurs avec assez d'application et de succès pour mériter, à l'âge de dix ans, un des livrets de caisse d'épargne accordés, lors du mariage du duc d'Orléans, aux meilleurs sujets des petites écoles de France; quelques volumes composant la maigre bibliothèque de son père et tous dédiés à la gloire de Napoléon Ier, pour qui le sabotier de Napoléon-Vendée professait une sorte de culte : tels avaient été les seuls secours fournis à l'activité ou à la curiosité de son intelligence. Mais, dès son arrivée à Paris, Baudry entreprit de se donner, à force de volonté et d'études solitaires, les connaissances qui lui manquaient et, comme Perraud y travaillait de son côté vers la même époque et dans les mêmes conditions, comme Flandrin y avait réussi naguère, de mener de front avec son éducation à l'atelier une éducation littéraire assez forte pour qu'elles pussent se compléter l'une par l'autre.

Devenu pensionnaire de l'Académie de France, Baudry s'appliqua plus résolument encore à poursuivre cette double tâche. L'histoire romaine étudiée sur place en compagnie de M. Ampère (1), qui s'était pris de goût et bientôt de sérieuse amitié pour lui; les œuvres des grands écrivains lues et relues dans la petite chambre où, comme il le dit lui-même, il s'enferme, après le travail de la journée, « avec Cicéron ou Pascal, avec Montaigne ou Plutarque »; les visites fréquentes aux savants de Rome les plus renommés : tout concourt à approvisionner et à mûrir de plus en plus son esprit, en même temps que son talent de peintre se développe dans le commerce des maîtres. « Tout homme, dit-il dans une de ses lettres, et un artiste plus qu'un autre, est coupable de ne pas faire tous ses efforts pour s'instruire. » La manière dont Baudry avait employé son temps pendant les années passées à Rome devait à ses propres yeux le mettre bien à l'abri d'un pareil reproche, et il ne laissait pas, en effet, de reconnaître qu'il avait lieu de ce côté d'être content de lui; mais quand il lui arrive de le confesser, c'est avec un enjouement si candide, avec une bonne grâce si étrangère à la moindre arrière-pensée de vanité, qu'il semble trouver sa récompense tout entière dans la conscience du progrès actuel, dans le sentiment du devoir accompli.

S'agit-il, par exemple, d'annoncer à un ami l'achèvement de cette charmante copie, aujourd'hui à l'École des beaux-arts, de la *Jurisprudence*, d'après Raphaël? Voici dans quels termes Baudry fait à la fois bon marché des sacrifices matériels que son travail lui a coûtés et l'aveu reconnaissant du bénéfice intellectuel qui lui en revient :

« Pour ma copie, c'est-à-dire pour mon *envoi* obligé de cette année, j'étais libre de choisir parmi les tableaux de Rome un sujet de trois figures seulement, moyennant une indemnité de cent vingt-cinq francs que le gouvernement nous donne; mais je calcule si heureusement que j'ai pris une toile de cinq mètres où se trouvent sept figures. J'ai passé l'hiver sur un échafaudage à copier cette peinture de plafond, dans une salle froide et obscure où j'ai attrapé coup sur coup plusieurs rhumes; je ne parle pas des quatre cents francs que j'y ai dépensés et que je n'attraperai plus; mais Raphaël, je l'espère, me rendra avec usure le prix de toutes ces peines : c'est une affaire entre lui et son fidèle serviteur... Dans les intimes entretiens que nous avons eus ensemble, il m'a appris le secret de sa grâce et de son style admirable : c'était là l'unique point important... »

Une autre fois, à propos de l'esquisse réglementaire qu'il vient de soumettre au jugement de l'Académie sous ce titre : *le Printemps de la vie* :

« J'ai envoyé, écrit-il, une grande composition allégorique destinée au salon d'un riche personnage qui n'a jamais existé... et qui sera toujours pour moi, j'en ai peur, encore plus allégorique que le sujet de ma décoration. Enfin, je vous apprendrai pour votre gouverne que cette esquisse n'est ni plus ni moins qu'une image de la Jeunesse avec toutes les passions rieuses ou mélancoliques, folles ou nobles, qui lui font cortège. Vous devinerez ce rébus et vous verrez que j'ai fait siéger au premier rang la Poésie et la Musique. C'est assez désintéressé pour un jeune homme qui n'a pas le sou et qui aurait bien pu saisir cette occasion de faire sa cour à la Fortune en lui donnant un fauteuil devant les Grâces : j'y mettrai le monsieur ou la dame qui me fera la commande du tableau. »

II.

J'ai insisté sur les souvenirs qui se rattachent à l'enfance et à la jeunesse de Baudry parce que la suite de cette carrière si loyalement fournie ne fait, à vrai dire, qu'en continuer les commencements et qu'en réaliser les premières promesses. Bien souvent, l'explication de toute une vie se trouve dans le secret révélé de ses débuts, comme la pureté ou le trouble d'un cours d'eau se ressent de la tranquillité ou des bouillonnements de sa source. L'existence de Baudry, de cet artiste respectueux de son art s'il en fut, s'est, d'un bout à l'autre, écoulée invariablement limpide. Il est facile d'en sonder le fond et d'en reconnaître l'unité sous la transparence, en quelque sorte, des œuvres qui l'ont remplie. Pas un acte de cette volonté, calme et forte dès l'origine, où l'on puisse soupçonner une concession à l'esprit d'aventure; pas un témoignage de ce talent, épris d'idéal avant tout, qui permette un doute sur la permanence de ses aspirations et de ses préférences; pas une forme d'expression, là même où la correction vient parfois à faire un peu défaut, qui n'atteste, chez

(1) Voy. sur ce point la *Revue* du 9 octobre dernier (*Christian ou l'année romaine*, ouvrage posthume de J.-J. Ampère; préface).

cet artiste pénétré de l'amour du beau jusque dans les moelles, l'élévation constante des intentions et la studieuse délicatesse de la pensée.

Que l'on se rappelle dans leur ensemble les travaux successivement exécutés par Baudry, depuis ceux qu'il envoyait de Rome il y a plus de trente ans, jusqu'à ceux qu'il venait d'achever quand la mort l'a frappé. Où trouver, je ne dirai pas un démenti, mais seulement un semblant d'infidélité du peintre à lui-même? Sans doute ces divers ouvrages, produits à des époques différentes, n'ont pas tous le même mérite et ne s'emparent pas avec la même autorité de notre intelligence ou de nos regards. Au point de vue du charme et de l'originalité dans le coloris, la valeur est inégale, par exemple, entre ce tableau: *la Fortune et l'Enfant,* peint à la villa Médicis sous l'empire de certains souvenirs un peu trop directs de Titien, et cette toile exquise intitulée *la Perle et la Vague;* entre la *Toilette de Vénus,* aujourd'hui au Musée de Bordeaux, et cette composition délicieuse sur l'*Hymen de Psyché et de l'Amour,* ou ce radieux plafond représentant l'*Enlèvement de Psyché* que Baudry terminait, il y a quelques mois à peine, pour la décoration du château de Chantilly. Mais, quels que soient dans l'exécution les degrés de l'habileté et la réussite relative, le tout n'en procède pas moins des mêmes prédilections pour la poésie souriante des idées et des formes, pour les raffinements de la ligne et du ton, pour l'expression rare aussi bien par son élégance propre que par son adaptation imprévue au sentiment ou à la pensée qu'elle traduit; le tout n'en a pas moins pour immuable principe le culte de la beauté pure, pour objet l'image des éternelles séductions qu'exerce sur l'âme ce qui, dans l'âge printanier des êtres et des choses, s'entr'ouvre ou s'épanouit à la lumière avec la fraîcheur de la vie qui s'essaye, qu'elle soit en bourgeon ou en fleur.

Une fois pourtant, une seule fois, Baudry crut pouvoir s'aventurer dans un domaine bien différent de celui que son imagination habitait d'ordinaire et descendre de l'azur des régions éthérées pour prendre pied sur le terrain des réalités tragiques et des plus sombres passions humaines. Ce fut quand il se donna la tâche de représenter *Charlotte Corday* au moment où elle vient de frapper Marat. Encore, même en face de ce lugubre sujet, les inclinations du peintre semblent-elles garder leur délicatesse accoutumée, et — s'il est permis d'associer de pareils mots à ces souvenirs terribles et au nom de Marat — est-ce de la finesse, de l'ingénieuse sobriété du goût que la scène, telle qu'elle a été rendue, emprunte son effet principal. En entreprenant de la reproduire, Baudry n'a prétendu ni engager la lutte avec David qui nous a montré l'impure victime ennoblie par la majesté de la mort, ni peindre une Judith aux membres aussi robustes que la foi sous le costume d'une Française du dernier siècle. Il a voulu nous faire pressentir plutôt qu'étaler à nos yeux le cadavre, et mettre en pleine clarté, non pas l'attitude et la physionomie impassibles d'une héroïne biblique, mais les émotions d'une fille de la civilisation moderne, égarée un moment par l'indignation jusqu'au crime et maintenant effrayée au spectacle de son propre courage et de ce sang qu'avait voulu sa main.

Hélas! pourquoi faut-il que le temps ait manqué au peintre de *Charlotte Corday* pour populariser des souvenirs bien autrement héroïques, pour célébrer une mémoire mille fois plus digne de son culte et du nôtre? Pourquoi cette épopée à la gloire de Jeanne d'Arc que son pinceau devait écrire sur les murs du Panthéon n'a-t-elle pu ajouter un honneur suprême au nom de l'artiste et consacrer dans le présent, perpétuer dans l'avenir l'hommage trop longtemps attendu de la reconnaissance et de la vénération nationales? Baudry, dans le cours de ses dernières années, s'était préparé par de profondes études à cette illustre tâche, justement dévolue aujourd'hui à l'un de vous, messieurs, bien en mesure à tous égards de s'en acquitter sans faiblir (1). Baudry d'ailleurs n'avait-il pas, dès l'enfance, puisé des sentiments d'admiration passionnée pour la vierge lorraine dans un volume reçu en prix à l'école primaire, pieusement gardé depuis lors et tant de fois relu que les pages en sont aujourd'hui tout usées? Le noble peintre est mort sans avoir dépassé la période des essais préliminaires, sans même avoir entamé sur place le travail auquel — ce sont ses propres paroles — il s'était de tout temps « senti prédestiné », qu'il regardait comme « le devoir supérieur » de sa vie, et en vue duquel il avait déjà poursuivi plus de recherches, amassé plus de matériaux, accompli en un mot plus d'efforts de toute espèce que ne lui en avaient coûtés, à une autre époque, ses travaux préparatoires pour la décoration du foyer de l'Opéra.

Et cependant quels trésors de zèle, de volonté, de patience n'avait-il pas dépensés dans les études qui précédèrent l'exécution de cette immense tâche, une des plus vastes dont un peintre se soit vu chargé de nos jours, la plus difficile peut-être en raison des conditions particulières qu'il s'agissait de remplir, en tout cas la plus neuve par le caractère et la variété des données comme par l'éclat des résultats obtenus! On sait qu'avant de se mettre à l'œuvre dans les murs mêmes de l'édifice dû au puissant talent de notre confrère M. Garnier, Baudry s'était, de parti pris, imposé un long et pénible apprentissage, comme s'il avait eu tout à apprendre de cet art de la peinture monumentale avec lequel pourtant, sans parler de ses autres ouvrages, les dessus de porte, les voussures ou les plafonds peints dans plusieurs hôtels de Paris semblaient l'avoir suffisamment familiarisé. Déjà maître et unanimement tenu pour tel, il avait voulu se refaire

(1) M. Lenepveu

élève et, dans des séjours successifs à Rome et en Angleterre, à Florence et à Parme, à Venise et en Espagne, travailler, le pinceau à la main, à s'approprier tantôt les secrets du style et des belles lignes en face des exemples souverains de Michel-Ange et de Raphaël, tantôt les secrets de l'opulence ou des fines harmonies de la couleur dans l'étude de Corrège et de Paul Véronèse, de Vélasquez, de Tiepolo même. Les onze grandes toiles sur lesquelles Baudry a scrupuleusement reproduit quelques-unes des compositions ou des figures qui décorent la Chapelle Sixtine, les copies ou plutôt, aux dimensions près, les véritables fac-similés qu'il a peints des sept *cartons* dits d'Hampton-Court, une multitude de croquis ou d'esquisses d'après les maîtres dessinateurs ou les plus habiles coloristes, voilà quels éléments d'instruction il avait cru nécessaire de recueillir, de quelles ressources il s'était laborieusement muni avant de se juger en mesure d'agir pour son propre compte.

Est-ce donc qu'en interrogeant de si près les œuvres du passé, Baudry ne songeait à rien de plus qu'à en contrefaire les apparences dans celle qu'il devait signer de son nom? Est-ce qu'il entendait réduire la fonction d'un artiste fils du XIXe siècle à la pratique intraitable des traditions d'un autre temps et s'immobiliser lui-même, s'anéantir, en désespoir d'invention, dans l'imitation littérale des procédés et des formules consacrés par les maîtres de la Renaissance italienne? Les peintures du foyer de l'Opéra — est-il besoin de le rappeler? — révèlent chez celui qui les a faites une intelligence plus large, un sentiment plus fier de ses devoirs. Si érudite qu'elle soit au fond, l'inspiration n'en garde pas moins ici ses franchises et ses allures propres; elle n'en revêt pas moins des formes assez souples pour se prêter à la fois à une ampleur dans l'ordonnance pittoresque renouvelée des grands modèles et, dans les types, dans les accessoires, dans la qualité de coloris surtout, à l'expression d'intentions toutes personnelles, toutes modernes, qui constituent la profonde originalité de l'œuvre.

Baudry employa neuf années à la préparation et à l'exécution de cet énorme travail dont il avait d'ailleurs, à mesure qu'il le poursuivait, volontairement développé le programme et augmenté encore l'étendue; pendant neuf ans, au risque de se laisser, au moins momentanément, oublier de ce public dont il avait naguère si bien conquis la faveur, il s'absorba dans ses efforts solitaires, ne les interrompant à de longs intervalles que pour aller revoir tantôt son cher pays natal, tantôt l'Italie. Il venait d'arriver à Venise lorsque la guerre de 1870 éclata; il accourut, à la première nouvelle de nos désastres, pour s'engager dans les bataillons de marche, comme Regnault de son côté accourait au même moment de Tanger; mais, plus heureux que son jeune confrère, Baudry put, après les luttes du siège, rester debout sur le sol qu'il s'était efforcé de défendre et, son devoir patriotique une fois rempli, retourner pour ne plus s'y arracher à la paix féconde et aux sévères joies du travail.

Toute l'existence de Baudry, depuis l'époque où il eut achevé les peintures du foyer de l'Opéra jusqu'au jour où il succomba (17 janvier 1886), se résume dans les ouvrages qu'il fit successivement paraître : — peintures décoratives pour la grande salle de la Cour de cassation, tableaux divers ou portraits, — les seuls témoignages d'ailleurs, les seules informations sur lui-même dont il consentît à laisser le public s'emparer; car plus rigoureusement que personne il suivit le précepte qui recommande au sage de montrer ses œuvres et de cacher sa vie. Ses relations avec le monde dont il a su, dans tant de charmants *portraits*, rendre si finement les habitudes extérieures et parfois jusqu'aux plus frivoles élégances, n'allaient guère au delà des démarches strictement imposées par les convenances, sinon même au delà du temps que ses modèles avaient passé dans son atelier — à moins que ceux-ci (et c'était le cas bien souvent) n'eussent posé devant lui simplement à titre d'amis et que, par exemple, en représentant sur la toile, avec le succès que l'on sait, *Beulé* ou *M. Charles Garnier*, *M. Ambroise Baudry* ou *M. About*, plusieurs autres encore parmi les membres de sa famille ou les camarades de sa jeunesse, Baudry n'eût fait que mettre son talent au service de ses affections.

Observant toujours, s'interrogeant sans cesse, tourmenté de cette soif du mieux qui est à la fois le supplice et l'honneur de tout artiste véritable, Baudry vivait trop concentré dans ce perpétuel travail intérieur pour que la tentation lui vînt de chercher des distractions au dehors ou de profaner par d'inutiles confidences les studieux mystères de sa pensée. Aussi, dans ses rapports avec chacun, n'avait-il rien moins que des habitudes expansives. Il n'était nullement de ces hommes tout prêts à se livrer au premier interlocuteur venu et qui, sous les apparences d'une bienveillance spontanée pour lui, ne font en réalité que contenter, au hasard des rencontres, leur besoin permanent de s'occuper et d'occuper les autres d'eux-mêmes. Très peu porté à aller au-devant des gens lorsqu'il ne s'agissait que des intérêts de son amour-propre, très sobre de paroles, même avec ses plus familiers, très attentif en toute occasion à garder le calme et la mesure, Baudry semblait, à force de retenue et de pudeur morale, prendre à tâche de se dérober.

Et pourtant, qui a été au fond plus aimant et, j'ajoute, qui a été mieux aimé que ce réservé et ce silencieux? Je ne parle pas des sentiments de reconnaissance et de tendresse que lui avaient voués ses proches, de l'ardente gratitude d'un frère digne de lui dont il avait si utilement encouragé les premiers pas dans la carrière de l'art, si bien stimulé les progrès par ses conseils et par ses exemples; je ne prendrai pas non

plus à témoin cet autre intime compagnon de sa vie, cet autre frère par le cœur dont vous entendiez tout à l'heure la parole émue et qui, depuis les heureuses années passées à la villa Médicis jusqu'aux jours des derniers travaux, jusqu'aux derniers instants de cette vie parallèle à la sienne, est resté inséparablement uni à Baudry par les liens d'une amitié réciproque comme par la communauté des succès obtenus ; mais j'en appelle à ceux-là mêmes qui n'ont vécu dans la familiarité de l'artiste qu'à l'époque de ses débuts ou qui ne l'ont connu qu'assez tard, à ses condisciples d'autrefois aussi bien qu'aux maîtres dont il était devenu le confrère à l'Académie. En est-il parmi eux qui aient jamais eu quelque peine à deviner ce qu'il y avait de chaleur d'âme sous cette apparente froideur, de sincère simplicité sous ces dehors un peu fiers, de dévouement et d'abnégation, de bonté vraie en un mot, au fond de cette mélancolie naturelle ou de ce calme un peu voulu ?

A quoi bon d'ailleurs essayer de plaider une cause qui n'a pas besoin d'être défendue puisqu'elle n'a rencontré nulle part d'adversaires ? Le solide respect attaché au nom de Baudry est inspiré par le caractère même de l'homme, par l'exemplaire probité de sa vie d'artiste aussi sûrement que par les témoignages qu'il nous a légués de son talent : talent de haute race, qui ne le sait ? mais — j'ai à cœur de le rappeler aussi — de race toute française en ce sens qu'il procède du goût, de la raison, de l'étude profondément réfléchie des conditions morales d'un sujet ou de la signification particulière d'un type. Oui, malgré l'originalité extérieure de sa manière, malgré ce qu'il y a d'ouvertement personnel, de nouveau, d'inventé, dans les moyens d'expression qu'il emploie, principalement dans le coloris, sa faculté maîtresse, Baudry n'en continue pas moins au fond les traditions essentielles de notre école. Sans rien sacrifier de son indépendance, sans rien abdiquer de ses droits, il reste instinctivement soumis aux influences du génie national, et, si l'on peut à juste titre dire de lui qu'il est de son temps par le genre des efforts qu'il a tentés, c'est à la condition de reconnaître aussi que par ses aptitudes innées, par la trempe de son esprit, par les caractères de sa pensée et de son style, il accuse clairement ses origines et que, heureusement pour lui comme pour nous, il est bien de son pays.

L'UNIFORME DE L'ÉCOLE NORMALE

Souvenirs

Quand j'ai lu dans les journaux que le ministre de la guerre réformait et complétait l'uniforme militaire de l'École normale, ma pensée s'est reportée à l'année 1848, où je fis mon entrée dans la maison de la rue d'Ulm.

Au lendemain de la révolution qui renversa Louis-Philippe, le bon peuple manifesta son amour pour l'égalité par une exhibition de rubans et d'oripeaux dont il n'y a peut-être jamais eu d'exemple. Comme tous se vantaient d'avoir été les héros des journées de Février, tous prenaient les couleurs de la victoire, et chacun à sa fantaisie. Tout Paris était enrubanné, empanaché, chamarré, brodé sur toutes les coutures : une vraie mascarade.

La place de l'Hôtel-de-Ville, moins spacieuse qu'aujourd'hui et toujours encombrée, était curieuse à voir. C'était un va-et-vient d'hommes importants, affairés, et tous décorés, qui montraient des dépêches et criaient : Place, place, — de délégations d'hommes et de femmes avec leurs bannières, — de francs-maçons avec leurs insignes ; — de généraux, d'officiers, d'élèves de l'École polytechnique, devant lesquels la foule s'écartait respectueusement.

Car il faut dire que les braves gens qui formaient le gouvernement provisoire recevaient tout le monde, écoutaient tout le monde, donnaient des missions à tout le monde.

Or parmi ces missionnaires on remarquait quelques jeunes gens juchés ou, pour mieux dire, accroupis à cheval, et assez tristement vêtus d'un frac orné de palmes au revers, qui leur donnait un air de famille avec les pensionnaires des Quinze-Vingts. Leur pantalon relevé au petit trot de leur monture laissait voir des bas bleus, les bas du trousseau de l'État.

Je ne sais si mes souvenirs me trompent, mais je crois bien avoir vu passer en cet équipage mon ami Mézières, aujourd'hui député et académicien. S'en souvient-il ?

Quoi qu'il en soit, ces jeunes gens, avec leur costume funèbre, leurs chapeaux à haute forme (et quels chapeaux !), faisaient assez piètre figure au milieu de cette multitude bariolée.

Si piètre figure qu'on n'avait pas même la curiosité de demander qui ils étaient.

Or ces cavaliers médiocres et quelque peu ridicules étaient les élèves de l'École normale.

Vous pensez si ces adolescents qui avaient joué dans la révolution leur petit bout de rôle, qui avaient eu l'honneur de voir Garnier-Pagès et Louis Blanc, qui avaient porté les dépêches du gouvernement, vous pensez, dis-je, si, sentant leur importance, jaloux de leurs voisins de l'École polytechnique, mortifiés de leur frac noir et de leur obscurité, ils s'empressèrent de demander un uniforme. Et vous pensez si le bon gouvernement provisoire, qui ne pouvait rien refuser à personne, s'empressa de le leur accorder.

Ce fut vraiment un bel uniforme. David d'Angers le dessina lui-même. Nous eûmes le bicorne en tête, la

tunique avec parements verts et l'épée au côté. Ainsi métamorphosés, avec le manteau ample rejeté sur l'épaule, comme c'était alors la mode, nous faisions bonne figure dans les rues; et les filles, ma foi, nous regardaient.

Ah! les beaux militaires!

Mais comme il n'y a pas de joie pure, il arrivait parfois que des réflexions importunes mêlaient quelque fiel au grand contentement d'eux-mêmes qu'avaient les beaux militaires. D'abord le gouvernement provisoire avait prodigué le drap et le galon : il avait costumé l'École centrale, l'École des arts et métiers, l'École d'administration, toutes les écoles de l'État, en sorte que nous étions perdus et comme noyés, qu'on me passe ce mauvais jeu de mot, dans l'uniformité de l'uniforme. Et puis les polytechniciens nous humiliaient de leurs regards narquois. Et puis nous avions la mortification d'entendre des propos comme ceux-ci : « Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme avec ses parements verts? — C'est un officier autrichien. — Mais non; c'est un élève de l'École normale. — Ah! et qu'est-ce qu'on fait à l'École normale? — On y fait des professeurs. — Ah! alors pourquoi porte-t-il l'épée? »

Oui, à propos, pourquoi portions-nous l'épée? Je me le demande encore. Cette épée, pour ma part, m'incommodait fort, et je confesse, à ma grande honte, qu'il m'est arrivé une ou deux fois de la placer à droite. Mais ce qui me console sur mes vieux jours, c'est que le camarade Perraud, aujourd'hui évêque d'Autun, a porté l'épée; c'est que Taine, c'est que Sarcey lui-même ont porté l'épée. Oui, Sarcey, tu l'as portée!

Donc nous étions soldats les dimanches et les jeudis, soldats de montre, de parade, soldats *pour de rire*, mais soldats tout de même. Et le reste de la semaine, direz-vous? Ah! le reste de la semaine nous faisions du grec, du latin, très peu d'ailleurs, car le vent de la révolution ne soufflait pas du côté des études antiques. About, si j'ai mémoire, étudiait la Bible et la commentait fort drôlement. Taine lisait Spinoza, pendant que nous lisions Balzac et Mme Sand. Comme nous étions divisés en deux camps, celui des *catholiques* et celui des *autres*, c'était à qui fouillerait la bibliothèque, remuerait les gros volumes, prendrait des notes, moins certes pour s'instruire que pour faire provision d'arguments contre l'adversaire. Et quels blocs d'arguments pour ou contre le dogme et la solidité des textes, et quels éclats de voix, et quelles apostrophes! L'excellent papa Gérusez, dans son demi-sommeil, en sursautait d'ahan.

Je me rappelle qu'au beau milieu d'une lecture sur la correspondance de Voltaire, un *catholique* se leva, les crins hérissés, et se mit à crier : *Vive Iéna!* On n'a jamais su pourquoi.

Et les soirs, à la veillée, autour du poêle fort mal chauffé d'ailleurs, quelles batailles, quelles mêlées! Non pas l'épée en main, car, n'ayez crainte, lecteurs, l'épée inoffensive était pendue au clou; mais mêlées savantes, comme jadis en la vieille Sorbonne, où coulait la salive et, le lendemain, l'encre, en guise de sang. C'étaient, messeigneurs, de vaillantes passes d'armes.

Et quand le parti faiblissait, j'entends celui des *autres*, des incroyants, on envoyait chercher du renfort, car songez que parmi nos camarades il y en avait qui s'appelaient Challemel-Lacour, Weiss, Prévost-Paradol, Gréard, Assollant. J'en pourrais citer d'autres, et d'abord le directeur de cette *Revue*. Or, dites-moi, n'est-il pas vrai que l'École normale était alors une belle maisonnée?

Pour moi, j'en fais le pénible aveu, j'étais dans cette École ce qui s'appelle un cancre. Demandez plutôt à M. Deschanel. Je faisais des chansons, et je lisais les ouvrages des socialistes. J'essayais de réconcilier Taine avec la Révolution; je m'évertuais à faire entrer dans la cervelle de Sarcey la nécessité sociale de l'égalité des salaires. N'est-ce pas que j'employais bien mon temps?

Aussi, quand le gouvernement issu du coup d'État du 2 Décembre me fit le grand honneur de m'envoyer régenter la cinquième au collège de Colmar, et cela à raison de 1330 francs par an, j'avoue que ma tête universitaire était un peu comme la table rase de Descartes. J'appris l'histoire en l'enseignant ; j'appris, en l'enseignant, la théorie de la multiplication et de la division, et la preuve de la multiplication par 9. Il est vrai que je n'appris pas à mes élèves alsaciens à distinguer le *b* du *p*; mais chacun fait ce qu'il peut.

Plus tard, à Besançon, avec l'aide de mon compatriote Tournier, aujourd'hui maître de conférences à l'École et un de nos premiers hellénistes, j'appris le peu de grec que je sais.

S'instruire en instruisant, apprendre soi-même ce qu'on enseigne, c'est peut-être la bonne méthode. Et la preuve, c'est que, malgré mon ignorance première, je devins plus tard, comme tout l'univers le sait, une des lumières de l'Université.

Mais je m'égare dans mes souvenirs; revenons à l'uniforme. Parmi ceux qui portèrent l'épée en 1848, je vois des ministres, des ambassadeurs, des sénateurs, des académiciens, des prélats, des députés, des journalistes, des romanciers, quelques professeurs, et pas un seul soldat. Ce qui semble prouver que si l'habit fait le moine, ce n'est pas l'uniforme qui fait la vocation.

Que mes jeunes amis de l'École me pardonnent d'avoir plaisanté sur le travestissement militaire de leurs aînés de 1848! Les temps ne sont plus les mêmes et, comme dit l'Écriture, *tempus est ridendi, et tempus est militandi.*

Vous êtes universitaires, messieurs, et en même temps vous êtes soldats. Vous vous exercez non seulement à élever des hommes, mais à commander à des

hommes et à les mener au danger, quand le devoir l'exigera. Ceux de 1870, dont vous conservez pieusement les noms, ont montré comment des savants et des lettrés savent mourir pour la patrie, et, sans bruit, sans ostentation, dans l'intervalle de vos leçons, dans le silence de votre studieuse maison, vous vous préparez à les imiter. Nous ne vous souhaitons pas plus de courage qu'ils n'en ont montré; nous vous souhaitons seulement plus de bonheur.

DIONYS ORDINAIRE.

THÉATRES

« Viviane » (1)

A l'occasion du déplorable salmis que M. Régnier a fait pour l'Opéra avec les deux pigeons de La Fontaine, M. Aurélien Scholl a écrit l'autre jour dans le *Matin* une chronique bien spirituelle sur les auteurs des livrets de ballet. M. Scholl se représentait un de ces « écrivains », le jour de la première, caché derrière un portant, et suivant du regard, avec une angoisse éperdue, les jetés et les battus de la première danseuse, pour voir si « les idées portaient ».

Il est certain que, par une faiblesse bien humaine, nous tirons volontiers à nous, pour nous en faire un manteau, la gloire des autres. C'est l'éternelle querelle qui divise les auteurs et les comédiens. Mais si, quand il s'agit de pièces de théâtre, je suis partisan décidé des écrivains contre les acteurs, en matière de ballet je suis, avec justice, du côté des danseuses contre les gens de plume, avec Mlle Rosita Mauri contre M. Régnier.

Une très bonne preuve que le genre n'est pourtant pas aussi ingrat qu'on le suppose, c'est qu'un homme d'esprit y peut réussir de manière à se faire des rentes et à nous charmer. M. Gondinet vient d'être cet habile. J'avoue qu'on est tout surpris de trouver là le nom de l'auteur du *Homard*. Ce qu'il faut à l'auteur d'un livret de ballet, c'est, il me semble, avant tout, l'imagination poétique, la grâce légère, la mélancolie, le goût du chimérique, des clairs de lune; quoi encore? tous les dons qui portent à écrire des vers. Eh bien, franchement, si l'on m'avait demandé de caractériser d'un mot le talent de M. Gondinet, j'aurais tout dit qu'il était Parisien pur sang, qu'il avait de l'esprit comme un diable, qu'il était un prodigieux pince-sans-rire, le plus sceptique des boulevardiers, tout, avant de conclure : Enfin, c'est un poète. Mais voilà, nous connaissions M. Gondinet surtout par les théâtres du Vaudeville, du Gymnase et du Palais-Royal. Il avait toujours tenu sa fantaisie en cage, je me trompe, en carton. Elle dormait depuis 1870 dans les cartons laissés par M. Perrin à l'Opéra.

J'adresserai un seul reproche au livret de M. Gondinet : il n'est pas clair. Supposez — et cette hypothèse est tout à fait raisonnable quand il s'agit de l'Éden-théâtre, qui doit être visité par les étrangers de toutes langues et de toutes couleurs de passage à Paris, — supposez qu'un tiers des spectateurs soit formé de Yankees, de Cinghalais, de rois nègres, de simples décadents, enfin de personnes n'entendant pas le français et ne pouvant, par conséquent, consulter le livret que l'on achète à la porte, ces malheureux sortiront de l'Éden ahuris, sans avoir compris un traître mot de l'aventure qui se sera déroulée devant leurs yeux. Ce n'aura pas été la faute de leur intelligence ni de leur attention. Je défie feu Champollion, doublé d'un juge d'instruction et d'un professeur de sourds-muets, de comprendre quelque chose à *Viviane*, surtout au premier tableau — le tableau d'exposition, — si on ne les met charitablement sur la piste. Si donc vous allez, comme je vous y engage fort, voir danser Mlle Cornalba, travaillez le livret dans la journée, ou, mieux, faites-le apprendre par cœur à vos enfants (c'est une page de bonne prose qui les amusera comme un conte de fées), et après cela abandonnez-vous, dans le fauteuil de votre loge, aux plaisirs des yeux.

C'est sur une « pommeraie » par droit de féerie, à la fois en fruits et en fleurs, que la toile se lève. De jolies filles font la cueillette; leurs corsages sont de velours grenat, comme le bourgeon gonflé d'où les fleurs éclatent; leurs cotillons et leurs bonnets, roses et blancs comme les fleurs elles-mêmes. Nous sommes en Normandie si j'en crois ces hauts bonnets chargés de dentelles, en Écosse si j'en crois les petites claymores que ces jeunes filles portent sur la hanche. Pourtant ce pays où les demoiselles n'attendent pas que les fruits soient mûrs pour les cueillir et pour y mordre n'est ni la Normandie ni l'Écosse, mais cette vague Bretagne, à la fois anglaise et normande, du cycle de la Table-Ronde, le pays féerique des brouillards suspendus au-dessus de la Manche, où règne, avec ses bons chevaliers, le preux roi Arthur.

C'est le pays des éternelles chevauchées au son joyeux du cor. L'air est plein du bruit des armes et des batailles. Aussi, dans son château, la comtesse Évrock s'enferme avec son fils Maël; elle pleure son mari mort, et — comme la Thétys de la légende grecque — elle fait élever son enfant parmi les femmes, pour qu'il n'entende jamais parler de gloire ni de combats. Mais voici que, tandis qu'avec les belles filles, ses compagnes, le petit Maël fait neiger sur la terre les fleurs des pommiers, quatre bons chevaliers du roi Arthur viennent pour se désaltérer, eux et leurs chevaux, dans la fontaine. Ce sont Keu-le-Long, Dinadam-le-Large,

(1) Ballet-féerie en cinq actes et six tableaux, de M. E. Gondinet. Musique de MM. R. Pugno et C. Lipacher.

Guiffert-le-Petit, enfin le beau Tristan, rêvant à la dame de ses pensées, à Yseult la blonde, dont il porte l'écharpe.

Maël n'a jamais vu de chevaliers armés et bardés de fer. Il court à eux, examine curieusement leurs armures. Il admire surtout Keu-le-Long, si long, si long, que, sans s'armer d'une gaule, il n'a qu'à lever le bras pour cueillir les pommes. Visiblement ce chevalier ne songe qu'à faire deux parts du fruit qu'il a cueilli et à offrir une de ces moitiés à quelque jolie fille. Alors Maël veut protéger ses compagnes, ce qui met en joie le dédaigneux Keu-le-Long. Le jeune homme s'emporte, le chevalier rit plus fort; Maël, furieux, soufflette le railleur. Keu bondit de colère et tire son épée. Un vieux serviteur, ancien compagnon d'armes du comte Évrock, apporte à Maël le bouclier et l'épée rouillée de son père. Tout le monde tremble, car Maël ne sait pas se servir de ses armes.

La comtesse arrive au moment où le jeune homme va être pourfendu par le gigantesque Keu. Elle empêche le combat, fait désarmer son fils. Mais Maël se souvient à propos de l'histoire de David et de Goliath, que le bon chapelain du château lui a sans doute apprise. Il ramasse une pierre; avec les rubans arrachés au corsage d'une des jeunes filles, il fait une fronde. Il frappe au visage Keu-le-Long, qui tourne sur lui-même et tombe lourdement. Maël est vainqueur. La comtesse, orgueilleuse malgré soi, presse le petit héros dans ses bras, et les jeunes filles, qui l'ont échappée belle, affectent, par convenance, un grand enthousiasme.

C'en est donc fait: Maël sera chevalier. Il passe sa veillée d'armes sous les pommiers, au clair de lune, dans une lumière fantomale qui frise les arbres et les rochers comme d'une neige légère. C'est bien là l'heure et le lieu féerique d'une apparition; nous l'attendons, nous la sentons venir, et la voici qui s'élève de la source où les chevaliers venaient boire. C'est Viviane, le dernier esprit des eaux. Au moment où elle surgit du miroir de la fontaine, les petites étoiles s'assemblent d'elles-mêmes dans le ciel pour écrire le nom du gracieux génie.

Je renvoie ceux qui voudraient connaître dans ses détails la biographie de Viviane aux études de M. Edgar Quinet sur *Merlin l'enchanteur*. Ils y verront que Viviane est la dernière des druidesses, que, aimée, aimante, elle devient enchanteresse, elle commande à la nature entière. Quand elle n'est pas aimée, elle ne peut rien.

Viviane veut donc se faire chérir de cet enfant dont l'amour, pour de longues années, lui donnerait la joie et la puissance. Pour le séduire, elle déploie toutes les grâces de sa danse. Et tandis que Maël la contemple, extasié, elle trace avec son voile un cercle magique autour d'eux : un buisson sort de terre et les environne. « Ils vivront ensemble, tous deux dans la solitude, éternellement enchantés », disent les petites étoiles; et un buisson jaillit du sol; il grandit peu à peu pour enfermer les deux amants et les cacher à tous les regards.

Mais c'est l'heure où la nuit pâlit du côté de l'aurore. Un rayon de soleil levant tombe sur la vieille épée restée à terre, aux pieds de Maël; le jeune homme bondit sur l'arme, la ramasse et la serre entre ses bras. Viviane est vaincue; son nom s'efface du ciel, et, pleurante, elle s'évanouit dans sa fontaine, tandis que les nuées s'empourprent et se dorent.

Hélas! pauvre Viviane! vous n'êtes pas au bout de vos sanglots. Au château de Kerléon, à la cour du roi Arthur, où il est venu rejoindre les preux chevaliers, Maël a rencontré la reine Geniévre. Elle s'appelle Guinevère dans les *Idylles* de Tennyson : pourquoi n'a-t-on pas gardé ce nom-là, qui est bien plus gracieux que l'autre? Geniévre est amer et violent aux lèvres comme la baie du petit arbuste. Il est vrai que la Geniévre de M. Gondinet est, elle aussi, violente et terriblement passionnée; elle n'apporte pas dans la faute la douceur, les larmes d'yeux bleus, la mollesse blonde, qui donnent à l'infidélité de la Guinevère de Tennyson la couleur immaculée d'une chute d'enfant dans la neige. Geniévre — au moins telle que Mlle Laus nous l'a montrée — n'a rien d'indécis dans le contour; elle est en chair et en os, diaboliquement vivante, hardie comme une bohémienne, exubérante comme la chevelure brune qui lui couvre le dos et lui fouette les hanches dans les soubresauts de sa pantomime passionnée.

Le roi Arthur est si ennuyé qu'il doit être fort ennuyeux. Geniévre est blasée sur le charme de sa compagnie, et, dans ses trente ans de brune ardente, elle estime, comme les petites « locheuses » de pommes du premier tableau, que le fruit vert est meilleur à croquer que tous les autres. Elle cueille donc le petit chevalier Maël, qui ne se défend pas. Mais, comme toutes les fautes doivent avoir un immédiat châtiment, au moins dans ce beau pays de mensonge, Viviane, témoin de l'infidélité de Maël et du péché de Geniévre, se venge ingénieusement des deux amants. A la minute même où la reine, dans une attitude très provocante et très voluptueuse — Mlle Laus est troublante dans ses nuances-là, — tend son front au jeune chevalier éperdu, sa ceinture se détache, glisse doucement autour de sa taille, s'élève en gracieuse spirale et s'envole. La coupable veut la ressaisir; un coup de vent l'emporte par la fenêtre et le roi paraît.

Le premier mouvement du malheureux Arthur est de lever les bras en l'air; le second, de porter les mains à sa couronne; le troisième, de se mettre en colère. Ce dernier trait n'est pas d'un philosophe. D'ailleurs Arthur se met tout à fait dans son tort en racontant à tous venants le malheur qui lui est arrivé. Il paraît que ce n'est pas la première ceinture qui s'envole ainsi dans le château de Kerléon: aussi l'infortune royale

trouve des confidents compatissants. Tous ces maris trompés complotent dans un coin une terrible vengeance. On va s'emparer des femmes et les enfermer, pour quelque temps, sous grosses clefs, dans leurs appartements. Mais voilà! les maris complotent trop haut! Et, tandis qu'ils tiennent conseil, les belles infidèles, qui se méfient, se font enlever par leurs chevaliers.

C'est ici qu'a éclaté cette vérité morale que le ballet, voire le plus décolleté du monde, peut contenir des enseignements édifiants. Au quatrième acte, nous retrouvons tous ces couples amoureux, qui ont fui la cour d'Arthur, dans un paysage de neige où les arbres eux-mêmes grelottent. Les dames, qui sont parties sans bagages, en souliers de bal, trébuchent en gémissant dans ces mauvais chemins. Les chevaliers, las de porter leurs amoureuses sur leurs dos, sont d'une humeur massacrante. Genièvre et Maël viennent les derniers. La reine, harassée, s'arrête et déclare qu'elle n'ira pas plus loin. Arthur est déjà vengé.

Deux fois vengé, car Maël commence, lui aussi, à regretter le passé. Assis sur un rocher, il songe à sa mère, au château d'Évrock, où il menait une vie si paisible; surtout il songe à Viviane. Et pendant qu'il rêve ainsi, son regard est attiré par de petites branches de bruyère qui percent la neige. Maël veut les cueillir; elles résistent. Il découvre que sur ce lit de fleurs Viviane dort dans un long manteau d'hermine. La fée se réveille, tend les bras à Maël, croit dans son ingénuité que le petit chevalier lui revient, et aussitôt la neige se détache des arbres qui reverdissent, toute la campagne reprend sa gaieté et ses couleurs. De tous côtés apparaissent des amoureux qui passent et repassent en dansant dans les sentiers fleuris d'aubépine. Le printemps est de retour.

Au milieu de ces ivresses, les quatre chevaliers apportent à Genièvre une triste nouvelle: le roi Arthur a été tué dans un combat. Contrairement à un préjugé très répandu, les infortunes conjugales d'Arthur ne lui ont pas porté bonheur.

Il faut que Genièvre, cause de tous ces malheurs, expie. Les chevaliers refusent de lui livrer la couronne royale, sur laquelle hardiment elle portait déjà la main. Ils en appellent, pour savoir si la reine est encore digne du trône, au jugement de Dieu.

Et cela est le prétexte du magnifique tournoi qui remplit le quatrième acte. Encore une fois les méchants triomphent. Maël, descendu dans la lice avec les couleurs de la reine, tue le beau Tristan, et toutes les trompettes sonnent sa victoire.

Maël va donc jouir en paix de sa perfidie. La reine ne songe plus qu'à placer sur sa jeune tête la couronne que lui-même a conquise. Elle est venue le chercher pour cette fête splendide dans le château d'Évrock, où il s'est retiré un instant pour se reposer de ses exploits.

Mais M. Gondinet connaît trop le cœur humain pour nous faire assister jusqu'au bout à la victoire de la perversité sur l'innocence. Il sait bien que nous voulons que Genièvre soit punie, que nous ne nous consolerions pas si l'on nous montrait la pauvre Viviane s'ensevelissant, le soir des noces, dans le linceul de sa fontaine pour y mourir désespérée. Donc M. Gondinet frappe Maël de folie. Le jeune héros retombe subitement en enfance. Il ne songe plus — comme au premier tableau — qu'à jouer avec des jeunes filles. Il se détourne des armes; il marche les yeux dans le vide, tourmenté par une vision imaginaire. C'est le remords de son ingratitude et le souvenir de Viviane qui le hantent.

Viviane peut revenir : elle a triomphé. Et quand Genièvre, hurlant de rage, veut encore une fois arracher Maël à sa rivale, la fée n'a qu'à tracer sur le sol un cercle magique avec son voile de gaze, pour qu'un buisson d'épines s'élève de terre et enferme, comme dans une forteresse infranchissable, les deux amants unis pour l'éternité.

Cette fable est singulièrement embellie par la présence de Mlle Cornalba. C'est ce nom-là, et non pas celui de Viviane, que les petites étoiles devraient écrire dans le ciel. Avec sa grâce infinie, Mlle Cornalba incarne au théâtre la danse chaste. En vérité, elle viendrait sans voiles sur la scène que l'on ne serait pas plus troublé de sa nudité que de celle d'un marbre. Mlle Cornalba est vraiment l'être féerique, incorporel, que les poètes entrevoient dans leurs rêves lunaires; c'est un feu follet qui voltige, une âme qui danse.

La mimique haletante, passionnée, de Mlle Laus fait avec cette pureté d'action et d'attitude un saisissant contraste.

Pour la musique, je n'en parle qu'avec réserve : elle m'a paru surtout bruyante. On m'assure que MM. Pugno et Lipacher ont craint que leur orchestration ne fût couverte par le bourdonnement des promenoirs qui s'étendent derrière les galeries. Or, toutes les fois que la toile se levait, les gens des promenoirs venaient s'accouder à la balustrade et n'en bougeaient plus. Il faudra donc engager des promeneurs salariés, qui ne s'assoiront pas et feront du tapage, pour éviter que quelque spectateur grincheux ne se lève pour crier aux clients des buvettes : « Ohé! les gens de là-haut Faites donc votre partie! »

HUGUES LE ROUX.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

M. A. Bardoux, fils d'une bourgeoise des anciens temps, nous dit-il, bourgeois lui-même, mais bourgeois très moderne à ce que j'entends dire, s'est fait l'historien de la bourgeoisie française de 1789 à 1848 (1). Le mot *historien* est peut-être un peu ambitieux ; tout le premier, il l'écarte. Non, il s'est borné au rôle de confident, d'*interwiever*. Il a pénétré dans le cabinet des jurisconsultes. Il a surpris les orateurs des diverses Chambres à l'heure où ils préparaient leurs discours à sensation. Assez souvent il a pris, sur les onze heures du soir, une tasse de thé pas assez sucré dans les salons doctrinaires. Comme il est fort aimable, de charmantes dames l'ont retenu un instant dans leur petit salon pour lui révéler ce qui n'avait été qu'indiqué ou sous-entendu par les discoureurs adossés à la cheminée. Parfois aussi, quand on éteignait les bougies, il est sorti en prenant le bras de quelque clairvoyant qui ne voulait pas être dupe, comme le malicieux Doudan, et, chemin faisant, au clair de la lune, ils ont déshabillé les grands bourgeois du jour, tout à l'heure très applaudis par l'auditoire. C'est ainsi qu'en interrogeant avec de petits sourires discrets il s'est fait raconter par la bourgeoisie sa vie durant soixante ans et surtout ses goûts, ses croyances, ses sentiments, ses tendances et ses aspirations. Dites-moi, grande bourgeoisie, vos aspirations ? Et la grande bourgeoisie souriait d'aise; mais lui, le malin, murmurait intérieurement : Aspirations ou intérêts ? Car, pourquoi le dissimuler ? la perfection n'est pas de ce monde; chacun a son défaut: eh bien, la grande bourgeoisie a péché par égoïsme. Elle a réclamé l'égalité alors surtout qu'elle souffrait des conditions inégales et voyait impatiemment la noblesse lui cacher le soleil. — Ces grands pavots et leur tête orgueilleuse me font ombre, gémissait le coquelicot. — Une fois les grandes têtes des pavots abattues, le coquelicot, alors en plein soleil, ne s'est pas demandé si à son tour il ne faisait pas ombre à la pâquerette et a trouvé que tout était pour le mieux dans le meilleur des jardins possibles. Quand donc il a vu dans la loi, dans les constitutions politiques, plus d'égalité qu'il n'avait jamais souhaité, il a gémi à son tour : Mais je n'en demandais pas tant que cela !

Ainsi pour le droit au vote. Que réclamait la haute bourgeoisie ? l'adjonction des capacités. Il lui était, par exemple, pénible de voir en 1847 qu'il n'y eût dans tout le lycée Louis-le-Grand qu'un seul électeur, le portier. Ce brave homme, à force de vendre deux sous des chaussons aux pommes de cinq centimes, était devenu un important propriétaire. Il était classe dirigeante ; proviseur et professeur, classe dirigée. — Soyons les égaux du portier, réclamaient-ils. — Il est trop juste, leur fut-il répondu. Bien plus, vous serez tous égaux, fonctionnaires, garçons de salle, laveurs de vaisselle, tous, tous. A tous le droit de suffrage ! — L'histoire dit que les mécontents de la veille, qui avaient réclamé pour eux si ardemment, n'éprouvèrent pas, ce jour-là, une joie sans mélange. De même aussi pour les libertés politiques. Ils en demandaient quelques-unes, celles qui les intéressaient directement: avec le temps on les leur a données toutes, notamment les libertés municipales, et ils ont fait alors grise mine: ils n'en voulaient pas tant.

L'institution du suffrage universel marque donc la fin de la bourgeoisie ; et voilà pourquoi l'histoire de M. Bardoux s'arrête à l'année 1848. Buridan dit avec un soupir mélancolique : « C'était en 1746 ; la Bourgogne était heureuse ! » De même M. Bardoux : « C'était en 1847 ; la bourgeoisie était florissante ! »

Du moins, si la société politique s'est organisée définitivement sur d'autres bases que ne souhaitait la bourgeoisie, dont les vœux ont été dépassés, ce sera l'éternel honneur de cette bourgeoisie d'avoir construit la société civile. Si elle a parfois péché par égoïsme, ce sera son excuse d'avoir cru que les grands intérêts du pays étaient liés aux siens propres. Elle se disait que son règne à elle, c'était le règne de la vérité, de la justice, du bon sens, du libéralisme éclairé. N'était-elle pas le cœur et le flambeau du pays ? Au-dessus d'elle, les préjugés de l'ancien temps, les rancunes, la haine de l'esprit moderne. Au-dessous d'elle, des instincts et pas de raison, des appétits, des convoitises, le besoin de l'agitation, l'audace sans frein de ceux qui n'exposent rien, n'ayant rien à perdre. A elle alors la direction ! Moins d'égoïsme donc que de contentement de soi et une confiance trop grande. La seule faute peut-être, c'est le dédain trop affiché de la « vile multitude » et, par suite, trop peu de préoccupation des intérêts moraux et matériels des classes déshéritées. Il eût été politique d'en témoigner un plus vif souci. Les habiles, depuis lors, n'y ont pas manqué. Napoléon III n'était pas du tout mécontent quand on disait de lui qu'il était socialiste. Voyez maintenant l'ardeur exubérante et bruyante de certains amis du peuple, saints Vincent de Paul en théorie. La bourgeoisie, elle, est autrement bienfaisante; mais elle l'est sans fracas: aussi est-ce elle qui est l'ennemi désigné. Le mot de ralliement, le cri de guerre, c'est partout: Sus aux bourgeois !

Et M. Bardoux répond : Honneur aux vaincus! Il parle d'eux avec respect, sans pour cela dissimuler certaines de leurs fautes, et des bourgeoises avec attendrissement : elles ont été, plus encore que les compagnes, les auxiliaires quelquefois, les inspiratrices

(1) *La Bourgeoisie française* (1789-1848), par M. A. Bardoux. — 1 vol. Paris, 1886. Calmann Lévy.

même et les Égéries. C'est dans leurs salons que les principaux chefs de la milice sont venus prendre le mot d'ordre et retremper leurs courages. C'est à leur foyer domestique que les vertus patriarcales, exilées du reste de la France, comme sous le Directoire, ont trouvé un asile et un autel. Les vaincus seront reconnaissants à M. Bardoux. Qu'il s'attende cependant à quelques récriminations. On lui reprochera d'avoir été l'historien, presque le chantre, non de la bourgeoisie entière, mais de l'élite et de l'aristocratie bourgeoises. M. Prudhomme et M. Homais ne seront pas contents. Il n'a parlé ni du sabre d'honneur de l'un, ni de l'influence de l'autre sur la grand'place et au Café du commerce. Ses bourgeois à lui s'appellent Vergniaud, Lameth, Troplong, Guizot, Dufaure. Depuis cinquante ans, pour lui, il n'y a donc eu de bourgeois que les abonnés fidèles du *Journal des Débats?* Le reste ne compte donc pas?

Ces réclamations le laisseront fort indifférent, j'imagine; il n'y aurait pas prêté le flanc s'il avait intitulé nettement son livre : *Histoire de la haute bourgeoisie française*. La bourgeoisie, c'est tout un monde; il n'a pris pour sujet d'étude qu'une province spéciale de ce monde. La rue Saint-Denis et la place du Caire sont, après tout, en droit de murmurer. Et qui sait, d'ailleurs, si son livre n'eût pas gagné, comme aspects curieux et piquants épisodes, si, au fond de la scène, au dernier plan, on eût vu passer de temps à autre M. Prudhomme en garde national, aiguisant son sabre pour défendre nos institutions et au besoin pour les combattre? M. Bardoux aura craint sans doute, en multipliant les points de vue, en mêlant aux abonnés des *Débats* ceux du *Siècle* ou du *Constitutionnel*, de rompre l'unité de son œuvre. Petits bourgeois, gros bourgeois, grands bourgeois, c'était trop de physionomies diverses, et les spectateurs auraient eu parfois des velléités de sourire; et M. Bardoux voulait qu'ils sortissent du théâtre avec une impression de respect. Cette impression, il l'a produite en ne nous plaçant sous les yeux que les grands, très grands bourgeois. Tous sont libéraux, tous sont gallicans, tous amis de l'Université, qui symbolise en quelque sorte leurs aspirations et leurs tendances. N'oubliez pas que l'histoire s'arrête à l'année 1848 : depuis, il y a eu quelques défections parmi les grands bourgeois. Que voulez-vous? Quand une armée a été vaincue, elle se fractionne et se dissémine. Le livre de M. Bardoux aura pour effet, peut-être, de rallier quelques-uns des soldats éparpillés loin du vieux drapeau. Il ne leur dissimule pas la défaite essuyée; mais il leur dit, à peu près comme Démosthène aux Athéniens : « Vous avez succombé dans la lutte, oui; mais vous avez bien fait de combattre, j'en jure par les girondins, vos ancêtres, morts pour la défense de la justice, du droit et de la vraie liberté! »

Cette ardeur pour une sainte cause anime l'œuvre entière de M. Bardoux. Elle lui communique je ne sais quelle flamme généreuse et en même temps colore son style, ailleurs un peu grisâtre. En faisant œuvre de bon citoyen, de grand bourgeois, M. Bardoux a fait œuvre d'artiste. J'en suis ravi, pour ma part, moi qui suis persuadé qu'on peut être à la fois artiste et bourgeois — pas Homais ni Prudhomme, bien entendu — et le dis au risque d'être appelé philistin.

II.

Et l'on peut être très artiste aussi sans être bourgeois le moins du monde, témoin M. Richepin. Cependant, tout en n'étant pas bourgeois, l'artiste sait, quand il le faut, flatter la fibre bourgeoise. Lorsqu'il écrit *Monsieur Scapin*, il ne la flatte pas, car il lui plaît, ce jour-là, de faire un petit voyage dans les régions de la fantaisie; il se berce au bruit de ses rimes et il lui suffit. Les cascades sonores de ces vers rebondissants suffisent sans doute au public très distingué qui cherche avant tout, au Théâtre-Français, un plaisir littéraire. Nous verrons si l'événement donnera pleinement raison à cet espoir. Le jour, au contraire, où M. Richepin écrit un roman pour le rez-de-chassée d'un journal de clientèle très variée, ce jour-là il est prêt aux concessions. Il ne dédaigne plus alors de flatter la fibre bourgeoise. C'est cette demi-conversion prudente qui explique le succès de *Braves gens* (1) en feuilleton, succès que va retrouver le volume. Oui, vous l'avez flattée, cette fibre, monsieur Richepin, et notez bien que je suis loin de vous en faire un crime, bien au contraire. Il me semble d'un orgueil puéril de compromettre de gaieté de cœur les destinées de l'œuvre entreprise. Vous l'avez donc flattée et très habilement, sans en avoir l'air. Vous avez dosé savamment l'élément fantaisiste et l'élément bourgeois. Transportant vos lecteurs dans le monde hétéroclite des chanteurs de cafés-concerts, dans les bas-fonds des petits théâtres où s'agitent les Colombines, les Cassandres, les Pierrots, le personnel enfin du *Roman comique* de Scarron, vous avez compté justement sur l'effet de surprise, sur l'inattendu et le pittoresque de ces mœurs spéciales. Voilà l'élément fantaisiste et artistique. Puis à tous ces pitres, prima-donna des alcazars suburbains, acrobates désossés, mimes au visage enfariné, clowns désarticulés, auxquels se mêle un agent de la police de sûreté, nouvelle attraction, vous avez donné une âme honnête, des sentiments candides, des larmes dans les yeux et dans la voix. Sous leur maillot de saltimbanque battent des cœurs naïfs et dévoués. De ces pitres vous avez fait des braves gens aussi bons, aussi attendris que l'honnête petite Jenny l'ouvrière et les sauveteurs brevetés de la vertu qui pullulent dans les mélodrames. Voilà

(1) *Braves gens*, par M. Jean Richepin. — 1 vol. Paris, 1886. Maurice Dreyfous.

l'élément bourgeois. La mixture une fois opérée, vous avez agité vivement le flacon avant de vous en servir pour que les deux ingrédients se fondissent en une seule liqueur, et tout le monde l'a bue avec quelque plaisir. Quelques-uns même ont été charmés. Laissez-moi vous dire cependant que c'est l'ingrédient bourgeois qui a assuré spécialement le succès.

Si, d'aventure, vous pensiez que l'effet inattendu de la valse sur les tréteaux, des bons et honnêtes sentiments chez Pierrot et Colombine, est d'une invention toute nouvelle, laissez-moi ajouter alors que vous n'avez pas droit à un brevet. Florian avait déjà donné la recette dans son *Arlequin père de famille vertueux et sensible*. Ce qui ne les empêche pas d'être très agréables à voir et à entendre, vos *braves gens;* mais, entre nous, succès bourgeois. Et, puisque j'y suis, je dirai tout. Vous avez fait plus qu'imiter les *florianeries* du temps passé et les mélodrames de notre temps. Pour chatouiller plus encore cette grosse fibre bourgeoise, vous avez fait rire aux dépens d'un artiste convaincu qui, lui aussi, dédaigne les philistins. Ce n'est qu'un mime, soit; mais c'est un mime fanatique de son art, pour lui le grand art, l'art suprême. Et quand il parle avec dédain de cette foule stupide qui ne le comprend qu'à moitié, quand il gémit, lui aussi, de faire des concessions, quand il se grise des grands mots usités entre adeptes: art suggestif, art initial, c'est de lui que nous rions! Sacrilège et profanation! Cela m'est trop douloureux et je ne vais pas m'y arrêter plus longtemps. Dites au moins que c'est un instant d'égarement, qu'on l'a exigé pour la clientèle d'un journal bourgeois! C'est M. Francis Magnard qui y aura tenu la main! Enfin, bien sûr, il y a une raison, une excuse, une circonstance atténuante. Du moins repentez-vous, et puissent les pontifes du grand art vous pardonner comme je vous pardonne! Et si je vous pardonne, moi, c'est qu'ils me sont tout à fait sympathiques, vos *braves gens*. *Monsieur Scapin* est plus suggestif, plus initial; mais ces *braves gens* me vont plus au cœur, à mon vieux cœur bourgeois.

III.

Et maintenant, me tournant vers M. Paul Hervieu, un jeune auteur qui n'en est pas à son premier succès: Savez-vous que vous êtes bien heureux, jeune homme? Pourquoi? Ah! pourquoi? c'est que les dames s'intéressent à vous. Voici l'histoire. L'autre soir, j'ai trouvé réunies quatre dames, jeunes et charmantes, qui m'ont cherché querelle à votre sujet. Oui, quatre, qui voulaient me battre; mais une cinquième, qui était là, s'est interposée. La grand'mère, hélas! Je ne comprenais pas. — Voyons, d'où vient cette colère? — Eh quoi! vous n'avez pas encore parlé des yeux verts et des yeux bleus de Paul Hervieu! — Comment? il a des yeux dépareillés, ce pauvre jeune homme? — Mais non, c'est le titre de son dernier roman (1)! Vous ne l'avez pas lu? Eh bien, nous allons vous le lire.

L'une des quatre me le lut donc, et d'une voix, ah! quelle voix! et quels yeux aussi, heureux M. Paul! Et toutes de se récrier, de s'extasier. — Voyez donc quel point de départ ingénieux, et quels épisodes qui vous font courir un doux frisson! N'est-ce pas que cela vous rappelle Edgar Poë? Que dites-vous de la suggestivité ainsi employée comme ressort dramatique? Voici un mari à moitié fou, dont la femme dort tranquillement. Il suffit que par une fantaisie soudaine M. Paul Hervieu dise à ce mari: « Vous avez donc tué votre femme? Oui, vingt et un coups de couteau dont un entre les deux sourcils! » Rentré dans sa chambre, le mari donne juste vingt et un coups de couteau à la malheureuse endormie, et l'un d'eux entre les sourcils, exactement à la place imaginée par le mystificateur! Voyons, vous ne frissonnez pas? — Mais si, je frissonne. Vous avez raison, mesdames, ceci sort du convenu et du banal. Oui, de l'Edgar Poë; je suis de votre sentiment.

Et sur cela on me fit bon visage. — Et ne croyez pas qu'il n'y ait que nous quatre à être ravies. Tenez, Mlle X..., Mlle Y... en raffolent, de ce romancier. — Mais moi aussi, mesdames. — Ah! à la bonne heure! Vous allez le dire au moins? — Mais de grand cœur, et dès samedi prochain.

Seule, la douairière hochait la tête. — Toutes ces inventions, hasarda-t-elle, me semblent bien compliquées, bien subtiles; c'est de la vie extraordinaire, et moi j'aime ce qui est tiré de la vie réelle, ce qui m'est arrivé ou ce qui aurait pu m'arriver. Et puis, il y a là certaines hardiesses de langage qui m'étonnent. Ainsi est-ce que le mot *réassuré* est de l'Académie? — Je me portai garant qu'il en serait dans un siècle ou deux. — Et puis ceci encore: « Mon expérience féminine »! Cela n'a qu'un sens; mon expérience à moi, femme; et l'auteur lui fait dire: « l'expérience que j'ai des femmes... »

Et tandis qu'elle parlait, les quatre jeunes femmes souriaient comme d'un air de commisération. Ne vous en souciez donc pas autrement, hardi romancier: que vous importe! C'est la douairière. Vous avez pour vous la jeunesse.

IV.

Jacques Kerdraint (2), par M. George Aragon, est une œuvre de début où l'on sent, çà et là, l'inexpérience. En revanche, elle abonde en situations tout à fait dramatiques. Si toutes ne sont pas absolument neuves,

(1) *Les Yeux verts et les yeux bleus*, par M. Paul Hervieu. — 1 vol Paris, 1886. Alphonse Lemerre.

(2) *Jacques Kerdraint*, par M. George Aragon. — 1 vol. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

c'est que le champ d'invention a été tellement fouillé et retourné que les découvertes sont devenues difficiles. Les figures principales se détachent avec un certain relief; l'une d'elles est même assez originale. C'est un homme de grand cœur et prêt à tous les sacrifices, qui, après avoir aimé, de façon toute platonique, une femme qu'il n'a pu épouser, se dévoue tout entier, quand elle est morte, au fils qu'elle a laissé. Ce dévouement va jusqu'à sacrifier sa vie pour qu'une Circé enchanteresse ne trouble pas le bonheur conjugal du jeune homme. Il la jette d'un rocher dans un abîme. Comme l'opération est difficile et qu'il n'y réussirait pas autrement, il se précipite avec elle en l'étreignant de ses deux bras. C'est le coup de poing de la fin. Il y en a d'autres dans le courant du récit, ce qui fait pressentir en M. Aragon un romancier à poigne.

MAXIME GAUCHER.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 4 novembre, M. Bozérian proteste contre le dépôt fait à la Chambre des députés par M. Lockroy, ministre du commerce, d'un projet de loi relatif aux fraudes tendant à faire passer pour français des produits fabriqués à l'étranger, alors que le Sénat est saisi depuis deux ans d'une proposition semblable dont M. Bozérian lui-même avait pris l'initiative. Le président, M. Le Royer, s'associe à cette protestation. — Dépôt par M. Dietz-Monnin du rapport relatif à la proposition Bozérian; par M. Batbie d'un rapport supplémentaire sur le projet de loi concernant la naturalisation.

Chambre des députés. — Le 4, ouverture de la discussion du projet de loi portant fixation du budget général des dépenses et recettes de l'exercice 1887. Discours de MM. Daynaud, Rouvier et d'Aillières.

La commission du budget a entendu le rapport de M. Thomson sur les affaires étrangères et celui de M. Saint-Prix sur le ministère de l'intérieur. Elle a approuvé, en principe, un projet de M. Turquet, sous-secrétaire d'État aux beaux-arts, ayant pour objet d'installer dans le château de Compiègne les manufactures des Gobelins et de Beauvais, et dans celui de Fontainebleau une succursale de la Bibliothèque nationale; de transformer ceux de Versailles et de Trianon en succursales du musée du Louvre, et d'aliéner tout le mobilier de ces palais qui n'a point exclusivement un caractère historique ou artistique.

Intérieur. — M. Baïhaut, ministre des travaux publics, a donné sa démission. Il est remplacé par M. Édouard Millaud, sénateur du Rhône. — Le *Journal officiel* a promulgué la nouvelle loi portant organisation de l'enseignement primaire; les conseils généraux sont convoqués en session extraordinaire pour nommer les quatre conseillers qui doivent, d'après cette loi, faire partie du conseil départemental de l'instruction publique. — Le conseil des ministres a chargé MM. Goblet, Sadi Carnot et Lockroy d'étudier de concert la question de l'érection d'un monument commémoratif de la Révolution française.

Extérieur. — M. Bihourd, directeur des affaires départementales et communales au ministère de l'intérieur, est nommé ministre résident de France à Tunis.

Belgique. — Les syndicats ouvriers du bassin de Charleroi ont organisé une manifestation pour réclamer l'amnistie en faveur des incendiaires condamnés à la suite des troubles du mois de mars.

Allemagne. — M. Herbette a échoué dans ses tentatives de conciliation pour faire participer l'Allemagne à l'Exposition de 1889, devant l'opposition de MM. de Bismarck et Richter. Celui-ci a déclaré que même au cas où le chancelier céderait, le parlement refuserait tout crédit spécial pour cette participation. — Il a paru à Strasbourg un ouvrage du lieutenant-colonel d'artillerie Koettschau intitulé *la Prochaine guerre franco-allemande*, qui est présenté comme une réponse à deux récentes publications françaises : *Avant la bataille* et *Pas encore*.

Autriche. — La Chambre des députés a adopté sans changements, en deuxième et troisième lecture, le projet d'union douanière et commerciale entre l'Autriche et la Hongrie. Clôture de la session annuelle.

Question d'Orient. — La régence bulgare, se voyant abandonnée par les puissances, a invité M. Zankoff, le chef du parti russophile, à partager le pouvoir avec elle; dans l'état actuel des choses, celui-ci a refusé; le ministère devra donner sa démission pour faciliter un rapprochement. — Les officiers compromis dans le coup d'État du 21 août ont été mis en liberté. — Une crise ministérielle a éclaté en Serbie. — En Roumanie, M. Stolojan, ministre de l'agriculture et du commerce, a donné sa démission.

Amérique. — Inauguration à New-York, dans l'île Bedloë, de la statue de la Liberté, œuvre du sculpteur français Bartholdi; discours du président Cleveland et de M. Ferdinand de Lesseps. La délégation française qui avait assisté à la cérémonie a été reçue à la Maison-Blanche.

Faits divers. — Inauguration, au cimetière Montparnasse, du monument élevé à la mémoire du lieutenant-colonel Herbinger. — Rencontre au pistolet entre M. Capelle, rédacteur au *Moniteur universel*, et M. Gomot, député; ancien ministre. — Ouverture des cours de la Sorbonne sous la présidence du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, assisté de M. Himly, doyen de la Faculté des lettres; discours de MM. Lavisse et Petit de Julleville. — Expériences aéronautiques de M. Godard, dans le jardin des Tuileries, avec les deux ballons *la Dynamiteuse des airs* et *le Nouveau-Monde*. — Inauguration de l'Orphelinat militaire fondé à la Boissière, près Rambouillet, par le commandant Hériot. — De grandes inondations ont été provoquées dans le Midi par les récents orages. — Le conseil municipal de Milan a adressé à M. Pasteur une somme de dix mille francs pour l'Institut qui porte son nom. — L'Académie de médecine a été autorisée à accepter un legs de 20 000 francs fait par M. Jacquemier pour la fondation d'un prix triennal.

Nécrologie. — Mort du docteur Mialhe, membre de l'Académie de médecine; — du statuaire Jean-Joseph Mouly; — du docteur Fontaine, électricien; — de M. Thirion, ingénieur en chef des ponts et chaussées, président du conseil d'administration des mines de la Grand'-Combe; — du comte de Sémenoff, littérateur russe; — du félibre Théodore Aubanel; — du docteur Pierre Foissac; — de Mgr Lachat, administrateur apostolique du Tessin.

A propos de « Jacques Bonhomme »

M. Maujan, interwiévé sur *Jacques Bonhomme,* annonce qu'il va découper notre histoire en drames et mettre Michelet en action. L'invention n'est pas nouvelle, *la Tour de Nesle* l'a bien prouvé.

Ce n'est pas la première fois que *Jacques Bonhomme* apparaît sur la scène ; au moins son nom, dans le sens collectif que M. Maujan lui conserve, y a-t-il été mille fois prononcé. L'ancien théâtre français en est tout plein, la *Sotie politique,* par exemple, si en honneur du temps du bon roi Louis XII et d'un si sûr effet sur son bon peuple. (Voy. Petit de Julleville, *Répertoire de l'ancien théâtre français.*)

Pourquoi ne préviendrions-nous pas M. Maujan que si, par hasard, il a dessein de faire figurer la Saint-Barthélemy dans sa galerie, un certain Eusèbe Philadelphe lui fournira le livret d'un *Dialogue* (à quatre ou cinq interlocuteurs) dont il n'y a qu'à distribuer les rôles ? Ne parlons pas des *États de Blois* et de M. Vitet, qui sont modernes.

Le malheur, c'est que l'exactitude historique est impossible au théâtre, où la parole est surtout aux passions.

Ainsi, dans *Jacques Bonhomme,* le récit de la bataille de Poitiers n'est pas vrai : il est faux que la chevalerie y ait été lâche et n'ait pas su mourir. Lisez le continuateur de Guillaume de Nangis : il est faux qu'après la défaite la France ait maudit son roi et que la Jacquerie ait été uniquement une guerre de classe à classe. Tel n'est pas, d'ailleurs, le caractère commun du siècle qui a commencé à rapprocher entre eux les Ordres de l'État (Anoblissements de gens de métier sous Philippe le Hardi, sous Philippe le Bel, sous Charles V).

Jean de Bernières.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE. — BIOGRAPHIE.

Étienne Dolet, le savant imprimeur de la Renaissance, auquel la ville de Paris doit élever prochainement une statue sur la place Maubert, ne nous était guère connu jusqu'ici que par des biographies incomplètes ou inexactes. Ce laborieux érudit n'avait pas joué de rôle important dans les affaires politiques et religieuses de son temps, auxquelles il ne fut mêlé que fort indirectement et bien malgré lui ; aussi les documents sur son compte étaient-ils fort restreints. Il fallait chercher le secret de sa vie si courte et si agitée dans ses nombreux ouvrages, trop peu consultés jusqu'ici et qui abondent en détails autobiographiques. C'est ce que vient de faire avec un plein succès un écrivain anglais, M. Richard Copley Christie, dont le long et intéressant travail a été traduit avec une élégante précision par M. Casimir Stryienski (Fischbacher).

Originaire d'Orléans, Dolet était venu étudier à Paris, à l'âge de douze ans ; il y resta cinq ans et y conçut, tout jeune encore, le plan de ses *Commentaires sur la langue latine.* Après un court séjour à l'université de Padoue, il avait suivi à Venise, en qualité de secrétaire, l'ambassadeur Jean de Langeac, évêque de Limoges ; puis il était rentré en France et s'était fixé à Toulouse. C'est là que se préparèrent ses malheurs. Contraint de quitter cette ville dont l'intolérance égalait la science juridique et la culture littéraire, il alla s'établir à Lyon, où il poursuivit ses travaux, tantôt comme correcteur chez l'imprimeur Sébastien Gryphius, tantôt dirigeant par lui-même la publication d'une cinquantaine d'ouvrages grecs, latins et français. Les persécutions n'avaient point abattu son énergie ; mais ses adversaires finirent par triompher et le conduisirent au bûcher de la place Maubert, à peine âgé de trente-sept ans, sous l'accusation de blasphème, de sédition et d'exposition de livres prohibés et damnés. Dolet cependant n'était nullement athée, comme on se plaisait à le répéter, et l'examen de ses écrits contredit formellement cette assertion.

Comme le remarque M. Christie, c'était assurément un païen de la Renaissance ; tout ce qu'il souhaitait, c'était de poursuivre paisiblement ses études philologiques en ce bas monde sans se préoccuper de l'autre ; on ne trouve néanmoins dans ses ouvrages rien qui soit en désaccord avec la doctrine de l'Église. Mais le temps et le pays où il vécut n'étaient guère favorables à un homme de son caractère, et il paya chèrement son indifférence.

Le travail de M. Christie se termine par un catalogue complet des quatre-vingt-trois ouvrages sortis des presses du célèbre imprimeur.

DIVERS.

Il est fréquemment question dans la presse quotidienne du *Monde où l'on triche;* mais les faits divers qui passent sous nos yeux ne peuvent donner qu'une idée vague et incomplète du génie inventif et des innombrables exploits des filous qui cherchent dans le jeu une source de revenus faciles et assurés. M. Hogier-Grison s'est donné pour mission d'explorer les bas-fonds de la société parisienne, et il vient de consacrer deux volumes à l'étude de ce monde interlope qui opère cyniquement dans les palais et les bouges, les cercles et les tripots, les casinos et les foires, et met en œuvre les ruses les plus hardies, les combinaisons les plus savantes et les calculs les plus variés pour extorquer à coup sûr l'argent des naïfs. En lisant les curieuses observations qui fourmillent dans cet ouvrage, on est singulièrement attristé de voir que depuis une quinzaine d'années le nombre des tricheurs et de leurs dupes a pris des proportions inquiétantes, et l'on se demande avec l'auteur s'il ne conviendrait pas, pour enrayer le mal, de rétablir les jeux publics. Cette mesure aurait à tout le moins l'avantage de procurer à l'État un revenu fort appréciable, puisque, dans moins de vingt ans (1819-1837), la ferme des jeux avait rapporté au Trésor plus de cent quarante millions.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

La librairie Guillaumin met en vente une étude sur *la Suprématie de l'Angleterre,* par Jeans, traduction de M. Baille, — *le Droit international codifié,* de Bluntschli, traduit par C. Lardy, — et une nouvelle édition des *Œuvres de Charles Dunoyer* revue sur les manuscrits de l'auteur, en trois volumes. Les deux premiers comprennent *la Liberté du travail;* le troisième, *les Notices d'économie sociale.*

La librairie Hachette vient de publier le tome VI des *Mémoires du marquis de Sourches,* édités par le comte de Cosnac et A. Bertrand, — les *Explorations sous-marines* de M. Perrier, — les *Exercices de lecture musicale* de M. Bazin, — et un *Solfège poétique et musical* pour les enfants, par Gustave Nadaud.

L'évolution de la morale, par le docteur Ch. Letourneau, et le *Précis d'anthropologie,* par MM. Hovelacque et Hervé, forment les tomes IIIe et IVe de la *Bibliothèque ethnologique* fondée par l'éditeur Lecrosnier.

Le tome V de l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient,* par François Lenormant, continuée par M. Ernest Babelon, comprend *la Civilisation assyro-chaldéenne, les Mèdes et les Perses* (A. Lévy).

Le Nabab, illustré de deux dessins par Alaux, reproduits en photogravure Dujardin, a paru dans l'édition *ne varietur*

des *Œuvres complètes d'Alphonse Daudet*, publiée par les éditeurs Charpentier et Dentu.

Autres nouveautés de la semaine :

DIVERS. — *Journées de vacances*, par J. Claretie (Dentu); — *De J.-J. Rousseau à André Chénier*, par Victor Fournel (Firmin-Didot); — *Contes populaires de Lorraine comparés avec les contes des autres provinces de France et de l'Europe*, par E. Cosquin (Vieweg); — *Sorcellerie, magnétisme, morphinisme et délire des grandeurs*, par le docteur Paul Regnard; — *Olivier de Serres*, par H. Vaschalde; — *le Protestantisme au de Genève en 1886*, par C. Jeantet; — *Cinquante mille milles dans l'océan Pacifique*, par Davin (Plon-Nourrit); — *Souvenirs d'un voyageur*, par Xavier Marmier; — *l'Homme selon la science et la foi*, par le R. P. Didon; — *les Diplomates de la Révolution*, par Frédéric Masson (Librairie accadémique Perrin); — *Espagne et Portugal*, par Louis Ulbach; — *Portraits d'outre-Manche*, par Mme Marie Dronsart; — *Dernières Nouvelles*, par le comte Léon Tolstoï, traduction de E. Tsakny; — *Mon père*, avec lettres inédites du général Margueritte; — *le Livre des Parias*, par Omer Chevalier; — *la France héroïque*, par Ch. de Guerbois; — *Histoire de quinze ans, 1870-1885*, par E. Benoît-Lévy; — *la Médecine et la santé mises à la portée de tous*, par le docteur Boudier; — *les Légendes du livre*, poésies, par F. Fertiault; — *Dimanches et Fêtes*, poésies, par J. Truffier, de la Comédie-Française; — *Berlin et Paris*, par Tchédrine, traduction de Michel Delines; — *les Belles-Mères, tout ce qu'on en a dit, tout ce qu'on en peut dire*; — *la France jugée par l'Allemagne*, par J. Grand-Carteret; — *la France n'est pas juive*, par Léonce Reynaud; — *Talma et la Révolution*, par Alfred Copin; — *Bibliographie parisienne*, tableaux de mœurs et relations de voyageurs, 1600-1880, par Paul Lacombe.

ROMANS. — *Boutique de plâtres*, par Pierre Véron; — *l'Honneur de Suzanne*, par Henri Leriche; — *le Mystère de Mantes*, par A. Pagès et H. Hazart; — *Rose Sauvage*, par Georges Maldague (Dentu); — *l'Esprit souterrain*, par Dostoiewski, traduction Halpérine et Morice (Plon-Nourrit); — *Braves gens*, par Jean Richepin (Dreyfous); — *Nella*, par Martial Moulin (Marpon et Flammarion); — *la Guerre aux maris*, par George Vautier; — *André Maynard, peintre*, par Jeanne Mairet; — *Bohême militaire*, par René Mélinette; — *Petits contes d'un philosophe*, par M. Jacquinet; — *Dans l'train*, par Gyp; — *Seuls*, par Francis Poictevin; — *Sous la charmille*, par Ed. Navarre; — *l'Incendie des Folies plastiques*, par Abraham Dreyfus; — *l'Enfer d'une femme*, par Paul d'Orcières; — *la Femme endormie*, par Pierre Salles; — *Figure étrange, un Gascon*, par Th. Bentzon; — *Une Altesse impériale*, par Ary Ecilaw; — *Institution de demoiselles*, par Albert Cim.

Nous signalerons d'autre part, comme devant être très prochainement publiés, les ouvrages suivants :

Notes d'un journaliste, par Gustave Geffroy; — *Souvenirs de Schaunard*, par A. Schanne; — *Légendes de la mer* (2e série), par P. Sébillot (Charpentier); — *les Mille et une nuits du théâtre*, par A. Vitu (4e série, Ollendorff); *Un coup de fusil*, par Georges Duval; — *Mam'zelle Vertu*, par Henri Lavedan (Librairie moderne); — *la Bonne à tout faire*, par Dubut de Laforest (Dentu); — *les Amours d'un ténor* et *Pourriture*, par le prince Dmitry Galitzine, traduction de Serge Nossof (Westhausser); — *les Coulisses*, par Aurélien Scholl; — *Princesse*, par Ludovic Halévy.

M. Édouard Drumont termine un nouvel ouvrage qui aura pour titre : *la France juive devant l'opinion* (Marpon et Flammarion).

Émile Raunié.

Faits divers

— Les quatre premiers tomes du catalogue de la bibliothèque du Vatican, commencés sur l'ordre de Pie IX, sont achevés. Deux de ces tomes, contenant tous les imprimés du fonds Palatin, viennent de paraître. Le fonds Palatin, moins connu et moins exploré que les manuscrits grecs et latins, est entièrement composé de livres imprimés au XVe et au XVIe siècle. Il offre aux érudits, non seulement de très rares incunables, mais des éditions uniques, inconnues, et qui ont disparu depuis trois siècles. Les ouvrages portés au catalogue forment plus de 4000 volumes. Trois autres tomes du catalogue sont prêts à être mis sous presse.

— On a publié en Angleterre le journal d'un éditeur d'Oxford au XVIe siècle. Les principaux articles de commerce de sa librairie étaient les missels pour les moines, les ballades pour les étudiants, les grammaires et les brochures de Luther pour tout le monde. Les auteurs latins aussi se vendaient assez bien. Le *De officiis* coûtait 1 fr. 25.

— Nous empruntons au *Livre* les passages suivants d'une lettre inédite de Lamartine à Nodier. Sainte-Beuve en aurait été touché, lui qui ne pouvait se consoler d'être moins connu comme poète que comme critique.

« Mâcon, 13 juillet 1830.

« Je viens de lire, mon cher ami, l'article que votre complaisante amitié m'a donné dans *la Quotidienne*. Je ne saurais vous en témoigner assez ma reconnaissance. Je vois bien, à travers les superbes formules d'éloge qui feront leur effet sur le public et surtout sur le public de famille, que vous n'êtes pas complètement content de ces pauvres *Harmonies*. Je suis comme vous et, plus que vous, je sens qu'on doit leur reprocher, avec raison, monotonie, sécheresse, pompe, pathos, etc. J'ai trop pris le ton convenu du cantique ancien, et pas assez le ton vrai de saint Augustin et de Sainte-Beuve. Je préfère les *Consolations*, en toute vérité; je n'en suis que plus touché de votre indulgente préface pour les lecteurs de *la Quotidienne*...

« Je sens la poésie remonter en moi à flots purs et plus forts. Je vais, si quelque dieu nous fait du loisir, m'y livrer pendant les dernières années que la jeunesse colore encore; mais je n'en publierai plus avant dix ou quinze ans. Les *Méditations* et *Harmonies* seront mes *Bucoliques*; il faut penser à la *Divina Comedia* qui fermente depuis si longtemps en moi. »

— La Société de topographie de France, fondée en 1876, 18, rue Visconti, tiendra son assemblée générale le dimanche, 7 novembre 1886, à une heure et demie très précise du soir, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. A. Bardoux, sénateur, ancien ministre de l'instruction publique.

Ordre du jour : M. A. Bardoux : *L'École de géographie et la Société de topographie de France*. — M. L. Drapeyron : *De la constitution de la science géographique*. — M. Ch. Bour : *De la topographie appliquée à la colonisation* (côte occidentale d'Afrique). — M. Brau de Saint-Pol Lias : *Mon voyage au Tonkin*, avec projections à la lumière oxyhydrique.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7739)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 20. (23e ANNÉE). — 13 NOVEMBRE 1886.

Paris, 12 novembre 1886.

La *République française* rappelle ces mots que prononçait M. Paul Bert au moment de monter dans le train qui allait l'emporter vers l'extrême-Orient, au milieu d'une foule enthousiaste qui était venue lui souhaiter un heureux voyage et un bon succès :

« J'ai toujours dit que quand on a passé le demi-siècle, quand on a presque accompli une vie qu'on s'est efforcé de consacrer au bien public, il n'y a pour l'homme qu'un grand problème: c'est de savoir comment on sortira, et de sortir dignement. Je suis sûr, au moins, en m'en allant là-bas, de sortir dignement! »

Était-ce un pressentiment? En tout cas, les plus sinistres prévisions ne l'auraient pas arrêté. Paul Bert était un homme d'action, apportant à tout ce qui l'attirait une ardeur puissante et forte. Il s'était tourné d'abord vers le droit et la littérature, puis vers les études médicales, qu'il entreprit à l'âge où les autres les achèvent. En quelques années ses travaux l'amenèrent à de tels résultats scientifiques, que Claude Bernard lui transmit sa chaire de la Sorbonne, que l'Institut lui attribua le grand prix biennal et l'appela, peu après, dans son sein. Les événements de 1870 l'avaient jeté dans la politique; député de l'Yonne, on se rappelle l'affection qu'il voua à Gambetta et la vigueur un peu rude avec laquelle il aborda certaines questions. Comme pour beaucoup d'autres esprits jaloux de la grandeur de la France, la politique coloniale exalta ses sentiments patriotiques; et cette administration du Tonkin, qu'il comptait organiser par les méthodes exactes et larges à la fois qu'enseigne la science, lui paraissait, comme nous venons de le voir, le couronnement de sa carrière.

Couronnement, en effet; il est mort victime de son excès d'activité. Il est resté là-bas, comme Francis Garnier, Rivière, Courbet. Le même respect, la même gratitude publique s'attachera à sa mémoire.

POÈTES CONTEMPORAINS (1)

M. Jean Richepin (2)

Tel littérateur est un orfèvre, tel autre est un peintre, tel autre un musicien, tel autre un ébéniste ou un parfumeur. Il y a des écrivains qui sont des prêtres; il y en a qui sont des filles. J'en sais qui sont des princes, et j'en sais beaucoup plus qui sont des épiciers. M. Jean Richepin est un écuyer de cirque, ou plutôt un beau saltimbanque — non pas un de ces pauvres merlifiches, hâves, décharnés, lamentables sous leurs paillons dédorés, les épaules étroites, les omoplates perçant le maillot de coton rosâtre étoilé de reprises, — mais un vrai roi de Bohême, le torse large, les lèvres rouges, la peau ambrée, les yeux de vieil or, les lourds cheveux noirs cerclés d'or, costumé d'or et de velours, fier, cambré, les biceps roulants, jonglant d'un air inspiré avec des poignards et des boules de métal : poignards en fer-blanc et boules creuses, mais qui luisent et qui sonnent.

I.

La carrière littéraire de M. Jean Richepin a été jusqu'ici des plus bruyantes et des plus singulières. Élève

(1) Voy. pour cette série *MM. Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, Fr. Coppée, J. Soulary, Théodore de Banville, Edouard Grenier, J.-M. de Heredia*, dans la *Revue* des 21 août 1881, 10 et 17 décembre 1881, 22 septembre 1883, 17 janvier, 21 février, 18 avril, 19 décembre 1885.

(2) *La Chanson des Gueux : les Caresses : les Blasphèmes ; la Mer : Madame André, la Glu, Miarka la fille à l'ourse, Quatre petits romans, les Morts bizarres, le Pave, Nana-Sahib.* — Maurice Dreyfous, éditeur.

de l'École normale, fort en grec, fort en vers latins, fort en thème, fort en tout, aussi nourri de moelle classique et à peu près aussi muni de diplômes qu'il se puisse, ce nourrisson de l'Université débute par un livre de vers où il célèbre les mendiants, les escarpes et les souteneurs, et où « les bornes de l'austère pudeur » sont passées à fond de train. Sur quoi, le chantre des gueux fut condamné par la justice de son pays à trente jours de prison, ce qui était parfaitement stupide, car les vers étaient de main d'ouvrier, hardis et drus, mais non pas obscènes. Et, depuis, on en a laissé passer bien d'autres. — Puis, comme le genre macabre paraît toujours aux esprits jeunes le comble de l'originalité, M. Jean Richepin donne les *Morts bizarres* — bizarres, en effet, et dont plusieurs semblent les inventions d'un Edgar Poë fumiste. Mais sa plus grande joie, c'est d'être un mâle et de le montrer. Ses *Caresses* sont assurément, de tous les poèmes qu'on ait écrits, ceux où les reins jouent le rôle le plus considérable. — Puis il tente le théâtre, et ce mâle nous montre une femelle, la Glu, une goule qui mange un pêcheur breton. La pièce ne réussit qu'à demi ; il n'en restera qu'une admirable chanson : *Y avait un' fois un pauvr gas*... Le poète, furieux et de plus en plus fier de sa virilité, traite les critiques de chapons dans un apologue oriental. — Puis le roi de Bohême épanche sa fantaisie naïve et fougueuse dans un drame qui est un conte des Mille et une nuits : *Nana-Sahib*. Il a la joie suprême de monter en personne sur les planches et d'y rugir lui-même le rôle du tigre du Bengale. Cependant ses muscles inoccupés le gênent. Un besoin d'assommer et de faire du bruit le tourmente. Et le voilà qui « tombe » Dieu et les dieux dans des vers d'un athéisme carnavalesque et forain. Jamais on n'avait blasphémé si longtemps d'une haleine. Il découvre, chemin faisant, que les Aryas sont des pleutres, qu'il n'y a que les Touraniens, et qu'il est, lui, Touranien. — Soudain, après une aventure qu'on n'a pas oubliée, il disparaît. Les uns prétendent qu'il s'est retiré chez les trappistes de Staouéli ; d'autres, qu'il s'est éperdument enfoncé dans le Sahara. Point : il s'était embarqué comme matelot sur un bateau de pêche. Il en rapporte quelques milliers de rimes sur la mer, qui est, elle aussi, une indépendante, une révoltée, une gueuse, une manière de Touranienne. Entre temps, il nous avait conté l'histoire de *Miarka*, la fille à l'Ourse, où il se peignait lui-même sous le nom de Hohaul, roi des Romains. Au reste, il nous dit dans *les Blasphèmes* à quoi il se reconnaît Touranien :

Ils allaient, éternels coureurs toujours en fuite,
Insoucieux des morts, ne sachant pas les dieux,
Et massacraient gaiement, pour les manger ensuite,
Leurs enfants mal venus et leurs parents trop vieux...

Oui, ce sont mes aïeux, à moi. Car j'ai beau vivre
En France ; je ne suis ni Latin ni Gaulois.
J'ai les os fins, la peau jaune, des yeux de cuivre,
Un torse d'écuyer et le mépris des lois.

Oui, je suis leur bâtard ! Leur sang bout dans mes veines,
Leur sang qui m'a donné cet esprit mécréant,
Cet amour du grand air et des courses lointaines,
L'horreur de l'Idéal et la soif du Néant.

J'aime, pour ma part, ces exubérances, cet orgueil, ces effets de muscles, cette outrance, cette manie de révolte. Je voudrais pouvoir dire que M. Richepin est, en poésie, un superbe animal, un étalon de prix, de croupe un peu massive. C'est plaisir d'assister à ses ébats et à ses pétarades.

II.

Mais (et c'est ce qui, suivant les goûts, nous gâte M. Richepin ou nous le rend plus curieux à considérer) cet étalon a fait d'excellentes humanités. C'est un rhétoricien révolté contre les lois et la morale et contre la modestie du goût classique, mais classique lui-même, et jusqu'aux moelles, dans son insurrection. Ce Touranien possède tous les bons auteurs aryas. C'est le sein de l'*Alma mater* qu'il a tété, ce prince des « merligodgiers », et il est tout gonflé de son lait. Il n'y a guère d'écrivain dans ce siècle chez qui abondent à ce point les réminiscences ou même les imitations de la littérature classique, grecque, latine et française. Vous trouverez dans *la Chanson des gueux*, parmi les tableaux crapuleux, au milieu des couplets d'infâme argot où les rimes sonnent comme des hoquets d'ivrognes, de petites pièces qui fleurent l'anthologie grecque. Un mot du divin Platon, cité en grec, revient dans le refrain d'une chanson philosophique qui explique que « nous sommes des animaux » et que la suprême sagesse est de vivre comme un porc. Sept épigraphes grecques précèdent les alexandrins où le poète célèbre la vieillesse honorée d'un Nestor casqué de soie. Dans *les Blasphèmes*, vous rencontrerez des souvenirs directs de Lucrèce, de Pline l'Ancien et de Juvénal (je ne parle pas des réminiscences de Musset et de Hugo), et, dans *la Mer*, des morceaux de poésie didactique et descriptive qui vous feront songer, selon votre humeur, soit au Virgile des *Géorgiques*, soit à l'abbé Delille. Décidément il reste sensible que Hohaul, fils de Braguli et petit-fils de Rivno, a passé par l'École normale. Surtout M. Jean Richepin reste tout imprégné de Villon, de Marot, de Rabelais, de Régnier. Il reprend beaucoup de leurs vocables oubliés. Il y ajoute des mots populaires ou des mots spéciaux empruntés à la langue des divers métiers. Il se compose ainsi un immense vocabulaire, fortement bariolé et médiocrement homogène. S'il vous faut un exemple, relisez, je vous prie, la première page de *Miarka* :

« ... C'est qu'il faut profiter vite des belles journées au pays de Thiérache... Un coup de vent soufflant du Nord, une

tournasse de pluie arrivant des Ardennes, et les *buriots* de blé ont bientôt fait de verser, la paille en l'air et le grain pourri dans la glèbe. Aussi, quand le ciel bleu permet de rentrer la moisson bien sèche, tout le monde quitte la ferme et *s'égaille* à la besogne. Les vieux, les jeunes, jusqu'aux infirmes et aux *bancroches,* tout le monde s'y met et personne n'est de trop. Il y a de la peine à prendre et des services à rendre pour quiconque est à peu près valide. Tandis que les hommes et les commères *ahannent* au rude labeur, les petits et les *marmiteux* sont utiles pour les œuvres d'aide, étirer les liens des gerbes, *râteler* les javelles éparses, *ramoyer* les *pannes* cassées par la corne des fourches, ou simplement émoucher les chevaux, dont le ventre frissonne et saigne à la piqûre des taons et dont l'œil est cerclé de *bestioles vrombissantes.* »

Assurément ce style est savoureux, mais trop chargé, trop savant et, peu s'en faut, pédant. M. Richepin croit mieux peindre en n'employant que des mots aussi familiers et particuliers que possible. Mais ces mots, il semble qu'il les cherche et les accumule avec trop de peine à la fois et de satisfaction; et l'impression directe des choses s'évanouit dans ce labeur de grammairien. Puis, ces mots qui nous tirent l'œil nous empêchent de voir le tableau. Ce ne sont ni les vocables curieux ni les expressions outrées qui donnent la sensation des objets : c'est, le plus souvent, un certain arrangement de mots fort simples et très connus. M. Richepin est un peu la dupe des mots : il les aime trop en eux-mêmes, pour leur figure de gueux ou de « hurlubiers ». En général, son style, remarquez-le, est amusant plutôt que proprement pittoresque. Ce bohémien fougueux a de petits divertissements grammaticaux de mandarin très lettré. C'en est un que d'avoir écrit tant de pièces en argot dans *la Chanson des Gueux.* Notez que la plupart des poètes parnassiens (à plus forte raison les bons « symbolistes ») considèrent M. Richepin comme un retardataire, et tantôt comme le dernier des romantiques, tantôt comme un lointain disciple de Boileau. « Ce n'est, disent-ils, qu'un normalien exaspéré. » Ils ne sauraient peut-être pas dire pourquoi; mais ils le sentent.

Et alors voici ce qui arrive. M. Richepin a beau être un insurgé, avoir la passion des gros mots et des plus abominables crudités de pensée et de style, la perfection de sa rhétorique nous met en défiance. Nous sommes tentés de croire qu'un si savant homme, si profondément imbu des meilleures traditions littéraires, n'est pas un Touranien bien authentique; que la glorification, dans toute son œuvre, des gueux et des irréguliers en tout genre n'est peut-être bien qu'un jeu d'esprit. Et, en effet, ses ouvrages ont souvent, je ne sais comment, un air d'insincérité. Si l'on n'était forcément renseigné, par les journaux ou autrement, sur la personne et sur la vie de M. Richepin, il y a fort à parier qu'on dirait tout d'abord, en lisant ses livres : — Hum! tant de goût pour la gueuserie, tant de férocité dans l'irrévérence, cela n'est pas naturel. C'est amusant, très amusant; mais je ne frémis point du tout et ne suis point ému un seul instant, pas même d'horreur. Je suis sûr que l'auteur de ces livres truculents et magnifiquement cyniques ou blasphématoires est quelque bourgeois bien régulier, bien placide, bon père et bon époux, et Arya comme vous et moi. — Eh bien, on se tromperait sans doute un peu; car, si vous lisez M. Richepin sans parti pris, vous sentirez certainement, à l'origine de toutes ses inspirations, un très sincère et violent instinct de libre vie animale et de révolte contre tout, qui a sa grandeur; mais le malheur est que la rhétorique s'en mêle ensuite, et, très visiblement, le goût de la virtuosité pour elle-même, et aussi le désir puéril d'épouvanter les philistins. Il serait peut-être intéressant de démêler, dans les principales œuvres de M. Richepin, la part d'inspiration franche et la part d'artifice littéraire, ce qui appartient au Touranien contempteur des dieux et des lois et ce qui appartient à l'Arya enfileur de mots.

III.

Ce qu'il y a d'inspiration sincère dans *la Chanson des Gueux,* le poète nous le dit lui-même dans sa préface :

« J'aime mes héros, mes pauvres gueux lamentables, et lamentables à tous les points de vue; car ce n'est pas seulement leur costume, c'est aussi leur conscience qui est en loques. Je les aime, non à cause de cela, mais parce que j'ai compris cela, parce que j'ai arrêté mes regards sur leur misère, fourré mes doigts dans leurs plaies, *essuyé leurs pleurs sur leurs barbes sales,* mangé de leur pain amer, *bu* de leur vin qui soûle, et que j'ai, sinon excusé, du moins expliqué leur manière étrange de résoudre le problème du combat de la vie, leur existence de raccroc sur les marges de la société et aussi leur besoin d'oubli, d'ivresse, de joie, et ces oublis de tout, ces ivresses épouvantables, cette joie que nous trouvons grossière, crapuleuse, et qui est la joie pourtant, la belle joie au rire épanoui, aux yeux trempés, au cœur ouvert, la joie jeune et humaine, *comme le soleil est toujours le soleil, même sur les flaques de boue, même sur les caillots de sang.*

« Et j'aime encore *ce je ne sais quoi qui les rend beaux, nobles,* cet instinct de bête sauvage qui les jette dans l'aventure, mauvaise ou sinistre, soit! mais avec une indépendance farouche. Oh! la merveilleuse fable de La Fontaine sur le loup et le chien! Souvenez-vous-en », etc.

Le ton même de cette déclaration nous montre que *la Chanson des Gueux* (et j'en suis bien aise) n'est point une œuvre de pitié humanitaire et révolutionnaire, à

la façon des *Misérables*, si vous voulez. Comme il peint la plupart de ses gueux parfaitement ignobles, nous avons peu envie de nous attendrir sur eux. Et l'auteur lui-même ne perd pas son temps à s'attendrir; ou, quand il le fait, cela sonne un peu faux. Voyez *Larmes à Arsouille*, cette elegie puante et qui déshonore la mélancolie. Et quand M. Richepin, nous ayant raconté la naissance d'un gueux dans un fossé, par la neige, nous jure, « le front découvert, que l'autre (entendez Jésus) n'a pas tant souffert », nous trouvons drôle son grand geste après qu'il s'est si visiblement amusé à nous décrire en rimes triples, avec des mots furibonds, un accouchement pittoresque.

Mais, s'il ne faut lui demander ni émotion ni pitié, il peint merveilleusement ses loqueteux et les fait très bien parler.

Il y a ainsi toute une partie de *la Chanson des Gueux* où nous entrons sans effort et même avec un singulier plaisir, tout simplement à cause de l'instinct de rébellion qui est en nous, tout au fond — depuis le péché originel, dirait un théologien. Nous sommes tout garrottés de lois, de convenances, de préjugés : la vision d'hommes qui persistent à vivre dans la société comme des fauves dans une forêt nous cause un étonnement où se glisse une vague envie. La basse crapule même a une saveur de révolte; c'est le retour à la vie animale, chez des êtres qui l'avaient dépassée : cette vie n'est donc plus innocente et sans signification comme chez les bêtes; il s'y mêle la joie d'une perversité et d'une protestation contre l'ordre prétendu de l'univers. Ajoutez que, considérée par l'extérieur et avec l'œil d'un peintre, la vie des gueux a beaucoup de relief et de couleur, soit parce qu'elle est l'exception et qu'elle fait contraste avec la vie de la société régulière, soit parce que, tout y étant libre et dégagé de conventions, tout y est par là même plus expressif. Remarquez d'ailleurs que ce qui est surtout pittoresque, c'est la vie d'en haut et celle d'en bas, la vie conçue comme une vision de Véronèse ou comme une vision de Callot.

La forte culture classique de M. Richepin a pu contribuer elle-même à développer sa passion de la vie irrégulière et insurgée. Il se trouve que quelques-uns des pères de notre littérature ont été, au XVIe siècle, au XVIIe et au XVIIIe encore, des bohèmes accomplis. « Escroc, truand, m....., génie! » dit M. Richepin à Villon; et Villon, j'en ai peur, pourrait répondre : « Monsieur sait tous mes noms. » Bohème, Rabelais, si l'on en croit sa légende; bohème, Régnier : on sait comment il vécut et où fréquentait sa muse. Sous Louis XIII et même sous Louis XIV, les antres sacrés du Parnasse français sont des cabarets pareils à celui où Gautier conduit Jacquemin Lampourde, où se drapent des « gueux » superbes qui s'appellent Théophile de Viaud, Cyrano de Bergerac et Saint-Amand. M. Jean Richepin continue dans notre siècle la tradition de ces réfractaires. Et, très évidemment, il n'a pas eu à s'efforcer pour cela, son génie naturel tenant beaucoup d'eux, notamment de François Villon et de Mathurin Régnier.

C'est pourquoi vous trouverez une sincérité, une spontanéité très suffisantes dans la plus grande partie de *la Chanson des Gueux*. Les « gueux des champs » disent d'admirables chansons. L' « odyssée d'un vagabond » a de la grandeur et de la grâce parmi sa brutalité. Le poète mêle la bonne Nature à la vie de ses gueux, qui prennent ainsi des airs de faunes autant que de « mendigots ».

Pour les « gueux de Paris », il faut distinguer. Après nous avoir très brillamment décrit une cour de ferme, M. Richepin nous montre une bande d'oiseaux voyageurs passant très haut sur la tête des poules, des canards et des dindons. Ces volailles sont les bourgeois; ces oiseaux de passage sont les gueux. Les volailles s'émeuvent, et le poète les interpelle :

> Qu'est-ce que vous avez, bourgeois? Soyez donc calmes!...
> Regardez-les passer! Eux, ce sont les sauvages.
> Ils vont où le désir le veut, par-dessus monts
> Et bois et mers et vents, et loin des esclavages.
> L'air qu'ils boivent ferait éclater vos poumons...
> Car ils sont avant tout les fils de la Chimère,
> Des assoiffés d'azur, des poètes, des fous!...
> Ils sont maigres, meurtris, las, harassés : qu'importe!
> Là-haut chante pour eux un mystère profond.

Quand M. Richepin nous présente des gueux qui répondent à peu près à cette définition, de bons gueux, de bons bohèmes de lettres, cela va bien; nous pouvons nous intéresser à leurs « joies », à leurs « tristesses » et à leurs « gloires ». Mais les « arsouilles » et les « benoîts » sont-ils aussi des assoiffés d'azur et des fils de la Chimère? « Un mystère profond chante-t-il » pour eux là-haut? Nous avons sur ce point les doutes les plus sérieux. Que M. Richepin les croque çà et là, passe! puisqu'ils sont pittoresques, après tout. Mais voici où commence l'artifice pur, l'exercice de rhétorique — insurgée si vous voulez, mais de rhétorique. Le poète affecte d'entrer dans leur peau, qui est une sale peau, et parle leur argot, qui est une langue infâme, dont les mots puent et grimacent, dont les syllabes ont des traînements gras et font des bruits de gargouille. *La Marseillaise des Benoîts, Dab, Dos, Doche*, et combien d'autres! sont comme des pièces de vers latins faites avec le *Gradus* de la Boule-Noire ou du Père Lunette, le *Gradus ad guillotinam*. C'est amusant encore; mais tout de même il y en a trop; et à chaque édition le poète en ajoute. Cette complaisance et cet attardement dans de telles amusettes littéraires sont d'un virtuose un peu puéril.

Ce virtuose va s'étaler de plus en plus dans l'œuvre de M. Richepin. Ce sera le virtuose du rut, de l'athéisme ou et du matérialisme cru, et ce prestigieux versificateur sera de plus en plus comme ce personnage de

Rabagas qui, s'il connaissait un mot plus cochon que « cochon », l'emploierait avec allégresse. M. Richepin cherchera souvent ce mot-là.

Dans *les Caresses*, on ne saurait douter de la sincérité de l'inspiration initiale. Il paraît hors de doute que M. Richepin a le tempérament fougueux et les reins exigeants, et qu'il est peu enclin à l'idéalisme ou aux rêveries sous la lune. Plusieurs des pièces de ce recueil sont d'une belle, ardente et magnifique sensualité. Mais tout de suite on s'aperçoit qu'il y a dans cette sensualité une affectation, un air de défi aux bourgeois.

L'amour que je sens, l'amour qui me cuit,
Ce n'est pas l'amour chaste et platonique,
Sorbet à la neige avec un biscuit
C'est l'amour de chair, c'est un plat tonique.

Et ailleurs :

Notre bonheur n'est point le fade cataplasme;
C'est le vésicatoire aigu qui donne un spasme...

Vos amours, ô bourgeois, sont des fromages mous;
Le nôtre, un océan d'alcool plein de remous.

Voilà le ton ; et il n'est que trop soutenu. Sauf quelques fantaisies à la Henri Heine, mais de plus de bizarrerie ou de vigueur que de grâce, ce ne sont que hennissements. Il nous fatigue à la longue, cet étalon! Sans compter qu'il nous humilie... Ou plutôt non : c'est nous, les bourgeois, qui le plaignons. La pièce qui résume le livre est intitulée *le Goinfre*. Horreur! Et voici comment le poète nous peint son amour :

C'est un goinfre attablé qui, plus que de raison,
Enivré de vin pur, gavé de venaison,
Ote le ceinturon qui lui serre la taille
Et, sans peur d'avoir mal au ventre, fait ripaille.
Il ne sait si demain sera jour de gala
Et veut manger de tout pendant que tout est là...

Et l'allégorie se développe avec une brutalité croissante. Eh quoi! c'est cela pour lui, l'amour! Pauvre garçon! Cette poésie est tout ce qu'il y a de plus propre à nous faire adorer les sonnets de Pétrarque ou *les Vaines tendresses*. Mais voulez-vous connaître le châtiment? Quand le festin est fini, M. Richepin se croit obligé d'être triste. Or nous ne saurions dire à quel point cela nous est égal. D'ailleurs il ne sait pas être triste. Il l'est avec des mots trop brutaux ou trop voyants. Les « sombres plaisirs d'un cœur mélancolique » lui sont interdits. Au moment où nous allions peut-être le croire et nous attendrir, la grossièreté inévitable (qu'il prend pour franchise) des mots et des images fait évanouir l'élégie commencée et nous renfonce notre émotion dans la gorge. Oh! l'affreux poète qui, pour nous parler de la divine illusion d'amour, nous dit qu'il « a pris son fromage pour la lune » et dont le dernier mot est qu'il sera comme ces buveurs qui « restent soûls de la veille ». Et pourtant il y a des choses exquises dans ces *Caresses*, et qui sont d'un grand poète : *la Voix des choses; Dans les fleurs; Berceuse; le Bon souvenir*... Quel dommage qu'il ne s'affranchisse pas plus souvent de sa rhétorique truculente et pseudo-villonnesque!

Elle triomphe horrifiquement dans *les Blasphèmes*. Là, il me semble bien qu'on ne retrouve même pas l'ombre d'un sentiment sincère, si ce n'est le besoin même d'étonner et de scandaliser, et un puéril instinct de révolte — pour rien, pour le plaisir. Je ne sais pas d'œuvre plus bizarre, plus fausse ni plus froide. Quelle singulière idée, de venir nous faire, à l'heure qu'il est, un poème athée en six ou sept mille vers! Je comprends le *De natura rerum*, ce cri de délivrance, cette protestation enflammée contre d'universelles superstitions, cette première épiphanie de la science naissante. Mais ces *Blasphèmes*, à qui s'adressent-ils? A quoi riment-ils? Sommes-nous si infectés d'esprit religieux? Il est bon, là, ce rhéteur mal embouché qui prétend affranchir nos intelligences!

Comment n'a-t-il pas senti ce qu'il y a dans ses négations de grossier, de rudimentaire, d'enfantin, d'attardé, de dépassé par l'esprit moderne? Pas de Dieu, pas de loi morale, pas même de lois physiques : ce qu'on appelle ainsi, ce sont les habitudes des choses; tout est gouverné par le hasard; la Raison même, la Nature et le Progrès sont des idoles qu'il faut renverser comme les autres. Conclusion : Mangeons, buvons et ne pensons à rien. Il nous développe cela avec une allégresse et une fierté sans pareilles. Il n'y a pas de quoi! Voilà-t-il pas de belles découvertes! Se figure-t-il avoir expliqué tout en supprimant tout? Les abominables suppressions! De quels sentiments exquis ce poète nous dépouille! Plus de foi, plus d'espérance, plus de charité, plus de vertu, plus de rêve, plus d'illusions, plus de chimères. Et si, comme Banville, « je n'ai souci que des chimères »? Quel triste monde M. Richepin nous fait! Je ne parle ici au nom d'aucune morale ni d'aucune religion ; je ne m'occupe pas de la vérité : je ne m'occupe que de la beauté de la vie. Les négations de M. Richepin sont plus ineptes que toutes les affirmations. Je suis honteux de voir un poète lyrique penser comme un antidéiste des Batignolles. Hé! qui donc ne croit pas en Dieu? Il y a tant de façons d'y croire! Si on n'y croit pas comme le charbonnier, on y croit comme Kant; si on y croit pas comme Kant, on y croit comme M. Renan, ou même comme Darwin ou comme Herbert Spencer. Ne pas croire en Dieu, c'est nier le mystère de la vie et de l'univers et le mystère des instincts impérieux qui nous font placer le but de la vie en dehors de nous-mêmes et plus haut; c'est nier le plaisir que nous fait cette chose insensée qui est la vertu ; c'est nier le frisson qui nous prend devant « le silence éternel des espaces infinis » ou le gon-

flement du cœur par les soirs d'automne et la langueur des désirs indéterminés; c'est déclarer que tout dans notre destinée et dans les choses est clair comme eau de roche et qu'il n'y a rien, mais rien du tout, à expliquer. Or c'est cela qui est stupide.

Mais, Dieu me pardonne! j'allais m'indigner. J'oubliais que *les Blasphèmes* ne sont qu'un jeu de rimeur. Il était impossible de traiter avec moins de sérieux un sujet plus grave. Presque à chaque page, quand on est tout près de croire le poète emporté par un sentiment vrai, un mot malpropre vous éclabousse, ou une facétie lubrique, qui vous avertit que le poète s'amuse. Il nous dit en parlant des dieux :

> Et je vais leur souffler au c... pour me distraire.

Les étoiles disent à l'homme :

> Parce que de mots creux et d'orgueil tu t'empiffres,
> Tu penses blasphémer en rotant contre nous.

Et c'est tout le temps comme cela. Il traite à chaque instant la Nature de catin, et de pis encore, et il développe en images ignobles le contenu de ces mots. Et il ne s'aperçoit pas, lui, le pourfendeur des dieux, que, tandis qu'il symbolise aussi malproprement la Nature et lui adresse des discours, il obéit à l'éternel instinct qui a créé les dieux. Ces dieux auxquels il ne croit pas, il les injurie continuellement, par une convention de rhétorique vraiment un peu trop prolongée. C'est beaucoup converser avec un pur néant. Cinquante ou soixante fois il leur crie : « Attendez un peu, misérables! coquins! Je m'en vais vous manger le nez et vous crever le ventre! » Et il tend ses muscles, et il offre aux dieux le caleçon. C'est l'Arpin de l'athéisme.

On ne peut s'empêcher de sourire, après cela, des grands airs qu'il prend dans sa préface. « Je doute que beaucoup de gens aient le courage de suivre, anneau par anneau, la chaîne logique de ces poèmes, pour arriver aux implacables conclusions qui en sont la fin nécessaire. » Et dans l'impayable *post-scriptum* à Bouchor, où il pardonne noblement à son ami d'avoir repris subrepticement goût au mauvais vin de l'idéal, des illusions spiritualistes, de la foi en l'éternelle justice : « Je ne chercherai désormais qu'en moi-même mes *templa serena*. Je m'envelopperai de plus en plus dans l'orgueilleuse solitude de ma pensée. » Oh là là! si j'ose m'exprimer ainsi. M. Richepin énumère, dans cette supercoquentieuse préface, toutes les catégories d'imbéciles que choquera son poème. Je voudrais, après l'avoir lu, être rangé dans toutes ces catégories à la fois.

Cela ne m'empêche pas d'admirer fort *les Blasphèmes*. Ce livre absurde est supérieurement amusant, sauf vers la fin. Et *la Chanson du sang*, cette « légende des siècles » en raccourci, où chaque globule de son sang, légué au poète par ses ancêtres, chante sa chanson dans ses veines, est bien près d'être un chef-d'œuvre.

Il y a beaucoup plus de sincérité dans *la Mer*. Il me semble que c'est, avec *la Chanson des Gueux*, le meilleur livre de M. Richepin. Les marins, ces gueux de la mer, y sont glorifiés par quelqu'un qui les a vus de près et qui les aime; et nous avons moins de peine à les aimer que les « gueux de Paris » ou même les « gueux des champs ». *Les Trois matelots de Groix* et *le Serment* sont de beaux poèmes, égaux pour le moins aux *Pauvres gens*, et où il entre plus d'humanité que M. Richepin n'en met d'ordinaire dans ses rimes. *Les Matelotes* sont aussi franches et aussi belles que si elles n'étaient pas l'œuvre d'un lettré. On ne saurait reprocher aux *Marines* que des contours trop arrêtés quelquefois, avec l'outrance superflue et l'inutile truculence habituelle au poète. Je goûte l'effort des poèmes cosmogoniques de la fin : *le Sel, la Gloire de l'eau, la Mort de la mer*. Qu'y manque-t-il? Je ne sais quoi, un rien. On y voudrait plus de simplicité. On sent trop que, dans la pensée même de l'auteur, ce sont surtout des « morceaux » difficiles, des tours de force de poésie lyrico-scientifique. Ces poèmes ont aussi le tort de faire songer à M. Camille Flammarion autant qu'à Lucrèce. Avec cela je ne sais aucun poète capable, à l'heure où nous sommes, de pareilles poussées de vers alexandrins et autres.

Mais que de rhétorique encore, et qui n'est qu'amusante! (Notez que cela est quelque chose et qu'en tout ceci, tandis que je parais condamner et juger, je ne fais que constater et définir.) Les *Litanies de la mer*, où le poète parvient à appliquer à la mer toutes les invocations des litanies de la sainte Vierge, n'est qu'un jeu byzantin, une surprenante « réussite » lyrique, une « patience » qui finit par mettre la nôtre à une rude épreuve. L'ode sur *les Algues*, qui s'ouvre de façon grandiose et somptueuse, finit, si je puis dire, en queue oratoire, par la figure que les professeurs nomment prétérition. « Comment dire tout cela, ô poète? s'écrie M. Richepin, et d'ailleurs à quoi bon? »

> Rentre sous les communs niveaux,
> Lamentable Orphée en délire
> Qui veux toucher la grande lyre
> Et pour auditeurs dois élire,
> En place de tigres, des veaux.

Patatras! C'est la chute d'Icare. Et quelle idée biscornue de nous raconter, dans le rythme sautillant de Remy Belleau chantant Avril, l'origine de la vie aux profondeurs de la mer :

> C'est en elle, dans ses flots,
> Qu'est éclos
> L'amour commençant son ère
> Par l'obscur protoplasma
> Qui forma
> La cellule et la monère.

Cela pourrait se danser; c'est bien étrange.

Et le cynisme, la passion de l'ordure dans les mots

et dans les images ne paraît point diminuer, il s'en faut. Ce n'est point ma pudeur qui est ici blessée. Lucrèce, quand il nous peint Vénus renversée dans les bras de Vulcain, ne me blesse aucunement. Un grand nombre des phénomènes de la nature semblent appeler la comparaison avec l'acte par lequel se perpétue la race humaine ; je ne sais guère de plus beaux vers que ceux où Virgile symbolise le Printemps par l'accouplement de Jupiter et de la Terre, et certes les traits du tableau ne sont point timides. Mais il y a autre chose chez M. Jean Richepin. La préoccupation des gestes et des attitudes de l'amour physique est chez lui une véritable obsession. Tout, dans l'univers, prend à ses yeux des aspects priapiques. La mer tout entière et chacune de ses vagues, la nuit et chacune des nuées du ciel, autant de prostituées qu'il nous montre à l'œuvre. Sa religion est le panchœrisme et le panphallisme. Cela rappelle la manie de Bouvard et Pécuchet qui, étudiant certains cultes hardis de l'antiquité, voient partout des symboles obscènes. Passe si ces images, encore que trop multipliées, n'étaient, chez M. Richepin, que voluptueuses; mais, tandis qu'il les détaille, elles deviennent toujours et invinciblement grossières, viles, choquantes même aux yeux les plus païens du monde. La Nature, la Mer et la Nuit ne sont plus des déesses, mais des Macettes, des « gueuses » encore, dont il nous décrit l'anatomie de vieilles et l'abominable pantomime. L'univers tout entier lui apparaît, non pas même comme un musée secret, mais comme une maison Tellier. C'est un cas de jaunisse lyrique — et touranienne, l'indécence étant pour lui une des formes nécessaires du touranisme. Ce poète voit obscène. Je ne dirai pas où et dans quoi le cœur lui est descendu.

IV.

Ce sont là de mauvaises conditions pour être ému et pour émouvoir. Qui donc a dit de Panurge qu'il semblait né de l'hymen d'une bouteille et d'un jambon? Point de tendresse, point de larmes dans l'œuvre de M. Richepin (1). De psychologie, tout juste ce qu'il en faut à un poète lyrique : même dans *Monsieur Destrémaux*, encore qu'il intitule bravement cette Nouvelle « roman psychologique » ; même dans *Madame André*, le meilleur de ses romans pourtant, où il a le mérite de nous faire accepter une situation hardie et où la femme (sauf le sacrifice monstrueux et inutile de son enfant) a de la grâce, de la dignité, presque de la grandeur, et aime bien comme une aînée, comme une maîtresse qui est un peu une mère; mais Lucien Ferdolle se détache trop vite, avec une soudaineté trop odieuse, et le drame douloureux du déliement progressif est esquivé.

(1) Je ne parle pas de *Braves gens*, et je ne prétends pas, du reste, que M. Richepin ait dit son dernier mot.

En revanche, M. Jean Richepin a (surtout dans ses vers, fort supérieurs à sa prose) la sonorité, la plénitude, la couleur franche, le dessin précis, une langue excellente, vraiment classique par la qualité; et il est le dernier de nos poètes qui ait, quand il le veut, le souffle, l'ampleur, le grand flot lyrique. Il est le seul qui, depuis Lamartine et Hugo, ait composé des odes dignes de ce nom et qui n'ait pas perdu haleine avant la fin; et en même temps ce rhétoricien a su écrire de merveilleuses chansons assonancées et qui ressemblent, à force d'art, à des chansons populaires. Grand poète, en somme : dans ses meilleurs moments, un Villon de moins d'entrailles et de plus de puissance, qui aurait passé par le romantisme; ailleurs, un superbe insurgé en vers latins. Mais là est son malheur. Il est à la fois trop cynique et trop lettré. Pour beaucoup, son cas n'est que curieux. On dit : « C'est un Touranien civilisé, qui fait des tours comme s'il était de Montmartre. » On s'arrête comme devant un bateleur : « C'est un beau gars, et joliment adroit » ; et l'on passe.

Mais quelquefois on revient. Ce faiseur de tours en vaut la peine. Dans les portraits littéraires que j'esquisse, je ne cherche qu'à reproduire l'image que je me forme involontairement de chaque écrivain, en négligeant ce qui, dans son œuvre, ne se rapporte pas à cette vision. Or il arrive souvent que l'écrivain y gagne ; mais il y perd aussi quelquefois. Je crois que M. Richepin y perd. Il est supérieur à l'image que je vous ai, malgré moi, présentée. Ce masque s'applique assez exactement sur lui ; mais par endroits il craque. M. Richepin n'est pas un bateleur qui se hausse par moments jusqu'à être poète ; c'est un poète qui fait trop volontiers les gestes d'un bateleur. Il n'était que loyal de vous en avertir.

JULES LEMAÎTRE.

LES ENSEVELIS

Drame rustique (1)

VI.

Trois semaines plus tard, eut lieu la noce : on la fit au moulin. Jacques Latour n'était pas revenu. Pour ce jour, on déblaya les deux salles ; dans celle d'en bas, où se trouvent les meules coiffées de la poche en toile bise qui pend du plafond, on enleva les « més », on enguirlanda la potence et le monte-charges, on rangea les échelles et les balances avec leurs énormes poids de cent kilos, et l'on dressa une table dans toute la

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

longueur de la rangée des meules rondes. La salle d'en haut fut balayée pour la danse; mais le plancher demeura blanc de la poussière envolée des bluteries, encore que leurs tamis de soie fussent enfermés comme dans des armoires accrochées à tout un côté du mur. On dressa les brouettes, on immobilisa les courroies qui faisaient monter les farines dans une échelle de godets. L'eau s'amassa dormante, tendue d'une nappe grise et grasse et prismée autour des roues silencieuses, les environnant d'un amoncellement d'herbes et de nénufars flottants. A travers le barrage en planches, le ruisseau filtrait et s'égouttait, bruissant à peine, chantant tout bas sur les galets.

Le moulin chômait pour les noces de Marthe. L'église avait sonné comme pour une fête, et tout le bourg s'était porté pour voir passer la mariée. Seules restaient au moulin les femmes qui cuisinaient et trimbalaient la vaisselle, posant le couvert en grande et joyeuse hâte. Elles se pressaient d'autant plus que les cloches venaient de reprendre leur envolée et annonçaient la sortie. Le temps de revenir par le chemin assez court, enclos entre deux haies bordant les cultures, et la noce se jetterait, affamée, sur le festin. Mais voici que la procession nuptiale s'en alla tourner, au contraire, par la grand'route afin de s'étaler, de se montrer par tout le bourg et de faire durer ainsi le plaisir de cette promenade endimanchée. Le violon marchait devant, aigre et vif, jouant des airs de danse, dont la cadence, frappée du pied par tout le troupeau échelonné, faisait lever au long du chemin une blanche nuée qui semblait fumante.

Marthe aurait voulu ralentir, tant cette course folle gênait son pas, d'une habituelle allure plus décente; mais François l'enlevait, l'emportait, battant dans sa marche gaillarde le rythme dansant du violoneux dont l'endiablée mazurka lui secouait les jambes. Ravi, radieux, flambant, la boutonnière fleurie, le chapeau relevé, il serrait le bras de Marthe et la prenait de temps à autre aux épaules pour la tenir plus près, malgré qu'elle s'en défendît. Car elle était fort grave, quoique la mariée, et d'une figure plus blanche que sa robe de mousseline et les rubans flottants de son petit bonnet de tulle illusion couronné de fleurs d'oranger. Elle paraissait presque sérieuse et distinguée comme une vraie demoiselle, avec sa taille droite et longue, les épaules basses, le port de tête fier. Elle était bien jolie, malgré la mélancolie de ses grands yeux et le mutisme obstiné de sa bouche pâle. Ses cheveux noirs, ondulés, environnaient son front d'une ombre bleue, délicate, idéale.

Mais on la regardait moins dans sa beauté précieuse que la belle fille blonde, rose, gaie, qui la suivait : c'était sa sœur Iranette, donnant le bras au jeune frère de François, Louis, un bon sujet celui-là, un carrier aussi. Du premier coup d'œil ils s'étaient charmés mutuellement, le garçon et la demoiselle d'honneur; et cela ne leur faisait nulle peine de se tenir longtemps par le bras, sans parler beaucoup, sinon par une étreinte. Ensemble ils pensaient qu'on les mènerait bien sans doute ainsi un jour, tous les deux, mais eux par devant cette fois, étant les « noviés ». Et, de fait, cela formait un joli couple tout jeune, presque enfant encore, ayant la grâce naïve de son printemps. Iranette, d'ailleurs, travaillant à la ville, s'était vêtue tout à la mode, d'une percale fleurie rose et troussée comme la jupe bouffante d'une bergère de Watteau.

Puis venait, deux par deux — les femmes cramponnées aux bras maladroits des garçons, — toute la jeunesse du pays, bien pimpante aussi; les robes raides flaquaient dans les larges enjambées et les rubans s'envolaient. Et derrière trottaient les commères, plus anciennes en leurs costumes où se voyaient encore les fichus de cou croisés, la pointe rentrée dans le large tablier. Quelques-unes traînaient leurs marmots à bout de bras tendus derrière elles, pour les hisser, buttants, dans cette galopade.

Cela formait un long ruban, rayé, bariolé, serpentant sur la route, entre la double rangée de peupliers haut perchés. Et le violoneux qui raclait, par devant, ses zon-zons clairs, semblait, comme un autre Orphée, entraîner derrière lui, par sa seule magie, ce troupeau au pas cadencé.

La porte ronde et basse du moulin, sous l'auvent coiffé du colombier, béait, large ouverte, attendant la noce. Et par là sortait le fumet vigoureux du dîner servi. Le tablier blanc au ventre, les poings sur les hanches, rouges des feux de la broche, luisantes des sauces goûtées, les yeux brillants, suant la joie, les deux commères qui avaient cuisiné attendaient aussi. C'étaient les parentes de François, qui s'étaient dévouées : la femme Périer et sa belle-mère, la femme du vieux, lequel, tout guilleret, avait suivi le cortège en longue veste et beau gilet à fleurs.

Elles jacassaient à langue débridée en regardant venir. Tout d'un coup quelqu'un frappa à la porte opposée, celle qui donnait sur les champs et qu'on avait barrée pour loger les échelles.

— Faites le tour, cria la Périer, la vieille.

On frappa plus fort : des coups de maître.

— Va-t'en voir en haut, par la fenêtre, dit-elle alors à sa bru.

La jeune femme, en malice d'être dérangée de sa vue, escalada les marches et se jeta toute fumante, la tête penchée, en dehors du croisillon.

— Qui c'est?... cria-t-elle.

Puis elle s'arrêta confuse : Jacques Latour, la tête levée, la regardait. Elle reprit, polie :

— Ah! c'est vous, m'sieu Latour! Excusez : on ne vous attendait pas. C'est qu'on a barricadé cette porte pour faire de la place.

— De la place? répéta Jacques surpris; à quoi, s'il vous plaît?

— A la table du dîner pour la noce. Et, tenez, la v'là qui rentre : entendez-vous le violon?

Elle trépignait, impatiente d'être retenue là.

— Dites donc, Miette, interpella Jacques Latour, un mot avant de vous sauver : qui c'est-il que l'on marie ici?

— Tiens! vous ne saviez pas? C'est la Marthe donc, qui épouse mon cousin François Branchet.

— Marthe! bégaya le jeune homme, se retenant à la porte; quelle Marthe?

La Miette éclata de rire : alors Jacques se remit brusquement par une secousse de volonté; puis, tâchant de sourire ;

— Bien, bien, dit-il; je comprends, mais il ne faut déranger personne. Vous m'entendez, Miette? Ne dites pas que je suis arrivé, que vous m'avez vu : je reviendrai demain. Bonjour ; amusez-vous!

Elle songeait bien à lui, Miette, dès qu'elle eut tourné les talons et dégringolé sous le porche où la noce entrait! Elle avait bien mieux à faire, notamment à gourmander jalousement son homme, qui faisait le beau avec quelqu'une et lui pinçait la taille : histoire de batifoler, vu la circonstance, car il l'adorait, sa Miette, sa bavarde et vive commère, jeunette, joliette et fraîche encore malgré sa nichée. Ils comptaient bien alors vingt-cinq ans chacun, s'étant mariés au pair de leurs vingt ans. Quand elle l'eut régalé d'une criée de mots lestes, elle s'apaisa et s'occupa de caser le long des bancs autour de la table les gens affamés, ne songeant non plus à M. Jacques Latour que s'il n'eût point existé.

Lui, cependant, s'en allait comme s'il voulait rentrer chez lui; mais il ne dépassa point le rideau des saules qui barrait la vue du chemin à un coude du ruisseau. Il s'accota derrière un tronc où les entailles de la cognée avaient tracé une façon de siège, et il demeura là, caché, éperdu d'une immense douleur.

Il ne releva le front que longtemps après, lorsque éclata devers le moulin la musique du cornet à piston qui doublait le crin-crin et accompagnait la petite flûte : orchestre bruyant et faux, jouant des airs connus. Alors on dansait. En effet, tendant le cou, il put voir passer devant les fenêtres les couples enlacés, tournant. Même il tressaillit violemment, car l'un de ces couples se désunit tout à coup, et une forme toute blanche s'accouda seule, penchée au dehors, comme pour s'isoler. Il reconnaissait bien Marthe : il l'eût reconnue même quand elle n'eût pas été toute blanche; est-ce qu'elle ressemblait aux autres, avec sa grâce fière, son buste élégant, la pose alanguie de sa tête? Il reconnaissait ses yeux, ses yeux trop grands, et les regards de Marthe étaient tournés vers lui. On eût dit qu'elle le voyait, tant elle mettait de fixité dans son regard. Mais il était bien caché par l'épaisse saulaie, où ses mains avaient seulement écarté quelques branches à la hauteur des yeux. Alors il se tourna pour chercher ce que Marthe pouvait regarder aussi obstinément devers lui; et il aperçut le chemin, le mur, la grille de son jardin et sa maison haute et claire par-delà. Ce que Marthe regardait ainsi, s'étant fait lâcher de son danseur, c'était la grille fleurie de cette porte où, pour la dernière fois, ils s'étaient vus. Elle se souvenait donc! Alors pourquoi cette noce? — Pour se séparer de lui évidemment, le fuir, l'oublier. Ah! si elle avait attendu pourtant!

Le soir venait; la flambée rose du couchant montait dans le ciel, allumant tous les petits nuages épars qui couraient, secouant leurs flammes. Les clartés adoucies se mouraient lentement, quittant peu à peu le ras du sol, montant, caressant les faîtes avant de s'évanouir. Le soleil dorait la cime des monts et l'aigrette des peupliers; mais la vallée roulait ses premières ombres, et les herbes assombries revêtaient au versant des collines leur noirceur veloutée.

Cependant la noce dansait encore, toujours.

Jacques se glissa dans les saules, se rapprochant du moulin. A mesure que l'ombre gagnait, il marchait plus avant, jusqu'à ce qu'il pût venir tout près le mur du jardin, qu'il enjamba d'un saut. Ensuite, écartant la petite fenêtre qui donnait droit sur les roues couvertes d'une passerelle, il sauta dans la salle qui avait servi au festin et maintenant déserte.

Sur sa tête le vacarme sautait, l'ennuageant de blanches poussières secouées; les filles criaient, la musique beuglait, on frappait en mesure des coups multiples énormes, lourds, comme si l'on démolissait le moulin à coups de bélier.

Jacques s'était glissé parmi les longues ombres des piliers qui soutenaient les poutrelles vermoulues du plafond bas, et il demeurait immobile, attendant. L'escalier qui montait aux chambres passait devant lui et il se trouvait proche de l'entrée ouverte, large et ronde, sur le chemin. Au delà se mouvait, dans le vent frais du soir, toute la feuillée confuse, noyée dans l'éloignement brumeux.

Un va-et-vient se hâtait en haut de l'échelle; des gens chargés de choses lourdes commençaient à descendre. Il reconnut le Maigriot et les Périer qui traînaient des paquets, des coffres, des hardes. On déménageait hâtivement les dernières frusques de la mariée, qui s'en allait habiter, le même soir, la maisonnette que François avait louée pour eux. L'on partait et l'on revenait vite. Donc c'était proche.

Jacques apprit bientôt, par le dire des commères qui toujours jacassaient, plus alertes encore de la langue que des jambes, que, malgré la prévention de Marthe qui ne voulait point d'abord de cette maison en vue du moulin, le François avait conclu l'affaire à bail. Et c'était le toit que l'on pouvait apercevoir de là, sous le bouquet d'arbres qui montait de la rivière.

— Voici la fin, dit tout à coup Marthe, se penchant en haut de l'échelle. Prenez bien soin, tante, de refermer la porte et de m'apporter la clef.

— A pas peur, ma fille, répondit la vieille Périer; nous aurons de l'ordre; ne gémis pas.

Marthe se retirait; mais le Maigriot l'arrêta et la tira une ou deux marches en bas pour lui parler seule quand le monde fut parti.

— Tu ne veux pas me croire? lui dit-il; je te répète que François a trop bu, et il continue à boire avec les autres qui s'en divertissent. Tu devrais l'empêcher.

— Faut bien qu'il s'amuse, répondit insouciamment la mariée, levant les épaules d'un air d'ennui; laisse-le tranquille.

— Mais s'il est saoûl ce soir?

— Eh bien, tant mieux! répondit-elle brusquement.

Et elle remonta. Mais, au lieu de rentrer dans la salle de bal, elle tourna vers sa chambre et s'y enferma. Puis elle se remit encore à une fenêtre ouverte sur la nuit des champs et s'oublia à rêvasser.

Jacques, étant seul, se glissa sous le porche, longea le mur, disparut sous les arbres et se prit à courir alors follement vers chez lui, sautant les fossés, enjambant les haies.

VII.

On alluma des lampes accrochées au mur; et l'enragée jeunesse, qui se ravitaillait à une table chargée de vins, de viandes, de pâtisseries, continua de danser. Même les gens mariés, les femmes surtout, tenues d'ordinaire loin des salles de bal par l'obligation de garder leurs « drôles », profitaient de l'occasion pour se dégourdir et rattraper le temps perdu. La Miette et son homme sautaient comme des fous, tandis que l'Iranette trôlait par les coins avec Louis, devenu son promis et qui ne la quittait plus. Le Maigriot, lui, surveillait son beau-frère, qui de plus en plus buvait, à ce point qu'il en avait oublié que Marthe n'était pas là.

— François, lui soufflait le garçon, faudra vous coucher avant le temps, si cela continue. Observez-vous.

— Bah! c'est pas tous les jours qu'on se marie, pas vrai? mâchonnait pâteusement le marié. Faut fêter le saint quand il passe. Encore un coup!

Et il lampait.

Tout de même, quand le soir fut tout à fait venu, c'est-à-dire, pour ce mois de juin, sur les dix heures, alors que toutes les étoiles étaient dehors et que la lune aurait radié si elle n'eût été vieille et visible seulement au matin, le Maigriot, désespéré, s'en alla frapper rudement chez Marthe et, l'ayant sermonnée, l'emmena.

— Si tu n'y prends garde, dit-il, en colère cette fois, il faudra coucher François ici, sur des sacs, et ce sera un scandale dans le pays.

— Que veux-tu que j'y fasse? dit-elle dégoûtée.

— Je veux que tu fasses ton devoir jusqu'au bout, puisque tu l'as entrepris. Tu as été courageuse jusqu'ici et, ce soir, tu renacles? Ce n'est plus le temps. Ce n'est pas François que je t'aurais souhaité voir prendre pour mari; mais, puisque tu t'étais accordée avec lui sans me le dire et que tu as poursuivi le mariage, faut être raisonnable maintenant et veiller sur lui. Il n'est peut-être pas tout à fait guéri de son défaut de saoulerie, et la preuve! Faut le surveiller, je te dis, et l'empêcher. Viens-t'en.

— Où ça?

— Chez toi, pardi! Et quand je te jugerai arrivée, je dirai à François que tu l'attends. Il s'en ira bien alors, pour sûr, s'il peut se tenir sur ses jambes. Allons, file vite... Bonsoir, sœur!

Il la prit, tout ému, et, l'ayant embrassée, il la poussa dehors.

Marthe fut impressionnée par la gravité de ce garçon de vingt ans qui lui parlait comme un aîné; elle baissa la tête et, toute soupirante, se mit à marcher vers sa nouvelle maison.

En sortant du moulin, elle remonta le chemin qui joignait celui des carrières, sur lequel elle s'engagea. A sa droite courait le ruisseau à peine entendu, comme englouti dans les arbres, étouffé par sa bordure d'herbes; à gauche, le talus remontait vers les coteaux tantôt creusés par une plaine, tantôt relevés, hauts, à pic, comme des falaises, et commençant à s'éventrer dans la trouée des carrières exploitées.

Elle allait prendre, à sa droite, le sentier couvert qui menait à son toit, lorsqu'elle s'arrêta terrifiée. Droit en travers du chemin, Jacques l'attendait.

— Vous! dit-elle, se reculant tant qu'elle put, par instinct, mais se sentant tomber...; vous?...

— Malheureuse! s'écria Jacques, qu'as-tu fait? Pourquoi ne m'as-tu pas attendu? Sais-tu pourquoi je revenais? Oui, je l'avoue, j'ai essayé de te fuir; j'ai pris un prétexte, je suis parti. Mais, plus loin j'allais, plus mon cœur me tirait vers toi. A la fin, je fus vaincu; il n'y avait qu'un moyen de t'avoir : t'épouser; je revenais pour cela!

— Oh! gémit Marthe se tordant les mains; malheureuse, en effet, malheureuse! malheureuse!

Et ses bras levés s'abattirent sur son front qu'elle tint pressé, renversée, les yeux éperdus, disant sa douleur au ciel.

— Tu as brisé notre vie maintenant; mais ne crois pas que je veuille laisser s'accomplir jusqu'au bout ce crime abominable. Toi, à François? à cet ivrogne? à ce gouapeur? à cet imbécile? Toi? toi!... Oh! non.

Marthe regarda Jacques avec stupeur :

— Je suis mariée de ce matin, dit-elle; vous ne voyez donc pas? J'ai ma robe et mes fleurs! Tenez...

Elle arracha son bouquet de corsage et le jeta devant elle.

— Possible! riposta Jacques; mais tu n'entreras pas là.

Il désignait la maison.

Elle le crut fou, et une idée de peur apaisa son chagrin.

— Mais c'est là chez moi. Et j'y devrais être, ajouta-t-elle avec un frisson, songeant tout à coup que François peut-être la suivait.

Jacques s'approcha d'elle brusquement et la saisit, l'entraînant.

— Viens, viens vite.

— Où ça? dit-elle résistant, le repoussant.

— Là; j'ai ma voiture, en ce coin. Dans une heure, nous serons partis avec le train de Bordeaux pour l'Espagne. Tout est prêt; viens! Mariés ou non, nous serons ensemble et ne nous quitterons plus, je t'en jure ma foi, Marthe, au regard du ciel.

Elle balbutia, étourdie et se sentant céder :

— Mon mari?...

— Ton mari, c'est moi; viens!

— Tra la, la, la, chantait une voix avinée, éclatant dans le chemin, tout proche.

— François!... balbutia Marthe, secouée d'un grand frisson. Laissez-moi; il va nous voir...

Jacques jeta vivement sur elle son manteau, qui effaça brusquement de l'ombre où ils étaient l'éclatante blancheur de la robe de Marthe. Et, malgré elle, il la retint immobile, pressée contre lui, tandis que l'ivrogne passait sans les voir.

Il marchait en zigzag, titubant, butant, hoquetant, horrible. Et il chantait.

Quand il eut passé :

— Tu le vois, murmura Jacques, tu vois ton choix? Que deviendrais-tu si je t'abandonnais à ce misérable? Allons, viens!

Elle grelottait comme prise de froid, sous l'épais manteau tiède de la chaleur et de l'odeur vaguement parfumée du jeune homme; elle se sentait malade à mourir et tout abandonnée de ses idées, comme on est dans un rêve. Elle n'était même pas bien sûre que ce ne fût pas là l'un de ses songes accoutumés qui la laissaient au matin tout abattue, les yeux noirs. Elle éprouvait la même gêne à se mouvoir que si on l'eût attachée, ligotée avec une corde qui lui serrait le cœur et l'étouffait. Et elle sentait ses pieds qui se traînaient lourdement dans le chemin où Jacques la faisait suivre, assez lent comme pour ne pas l'éveiller, mais nerveux, son bras à la taille de Marthe, la soulevant, l'emportant.

Tout à coup elle se retourna brusquement, entendant un bruit lourd, et elle aperçut une ombre étendue en travers de la porte close de sa maison. François venait de tomber, il riait : un rire sanglotant.

— Ah! mon Dieu! murmura Marthe...

Elle répéta encore comme une conjuration contre le sort qui la tourmentait :

— Mon Dieu! mon Dieu!...

Alors, violemment, elle se fit lâcher, regardant autour d'elle, d'un geste de réveil.

Jacques la reprit, presque brutal, tant il souffrait. Cette lutte la réveilla tout à fait. Elle comprit qu'elle avait failli le suivre, lui, ce soir, elle, la mariée du matin, qui avait juré fidélité à cet homme tombé là-bas, râlant, blessé peut-être.

Son cœur eut un ressaut comme s'il se débarrassait d'un coup des liens, terribles par leur douceur même, dont il s'était laissé un moment envelopper et charmer. Elle se retrouva debout, fière, vaillante, honnête et si honteuse de cette minute passée dans les bras de Jacques, dans la tiédeur énervante de son manteau, qu'elle en rougit à se brûler les yeux, malgré que la nuit cachât sa honte.

Elle s'était dégagée du noir vêtement, toute blanche comme la lune issant d'un nuage, et elle se dressait, superbe.

— Oh! monsieur Jacques!... vous voulez donc faire de moi une femme déshonorée, un sujet de scandale et de honte pour les miens? C'est bien mal récompenser les vieux qui vous ont été tant fidèles et qui dorment là-bas!... Mais Dieu me sauve de vous, encore une fois. Allez-vous-en, et ne me reparlez jamais, je vous le défends. Je ne m'appartiens plus; je suis la femme de François Branchet.

— Ah! cria Jacques, furieux et désespéré, pourquoi t'ai-je aimée, toi qui n'as ni cœur ni âme, rien qui vibre, rien qui réponde à la passion que tu fais naître?... Va, va le retrouver, ton ivrogne; il est bien digne de toi, lui! Il te donnera bien les joies délicates que tu souhaites! Va, insensée; va, fille sans entrailles! Oui, tu m'aurais épousé parce que je suis riche, mais non point par amour. Est-ce que tu sais aimer, toi? Tiens, tout autant que cette pierre que je cogne!

Et il tapa brutalement dans un quartier de roc de toute la force de son talon.

Marthe ne répondit rien; mais ses larmes coulaient silencieuses, jaillies tout à coup de son cœur cruellement blessé.

Voilà qu'il l'injuriait maintenant. Il l'accusait d'avoir spéculé sur sa richesse; il doutait d'être aimé!... C'était le plus rude de son mal. Mais lui revint vers elle, et, la voix sifflante, enragée :

— C'est bien décidé, n'est-ce pas? Tu ne veux pas?... Tu ne veux pas?...

Marthe eut pitié, tant la voix de Jacques était changée et sa face contractée, méconnaissable. Ses yeux étincelaient de passion et de rage. Elle balbutia, doucement :

— Je ne puis pas.

Il leva furieusement les épaules.

— Eh! crois-tu donc que quelqu'un se soucie de ton honneur, après tout? Des mots, ça!... Il n'y a rien de vrai, il n'y a rien de bon que de s'aimer... Marthe, aime-moi comme je t'aime, par pitié!... Ne me rends pas tout à fait fou. Je ne me connais plus! Vois; je tremble, je pleure, j'ai peur. Réponds-moi, calme-moi..., ne m'exaspère pas par ton silence. Viens! je suis capable de mettre le feu à cette baraque cette

nuit et de vous faire flamber... Marthe! Marthe! un mot!...

Elle avait marché vers sa maison, calme, résolue; mais ces cris la bouleversèrent. Elle revint vers lui, sans peur maintenant, tant sa dignité fière la gardait de faiblir. Elle revint, saisit les mains de Jacques et, le regardant bien de ses grands yeux clairs divinement purs :

— Un mot, je le veux bien, monsieur Jacques, le dernier que vous entendrez de moi ici-bas, et pour lequel je vous demande une récompense, qui est de me respecter et de m'aimer assez pour ne vous remettre jamais dans mon chemin puisque le malheur a voulu nous séparer. Je vous jure devant le ciel qui me voit et les étoiles qui le savent, je vous jure que je n'ai jamais aimé et n'aimerai jamais personne d'un amour aussi grand, aussi profond, aussi digne de respect que celui que j'ai pour vous. Maintenant, adieu! Tournons-nous chacun vers notre devoir, vous là-bas, moi ici, et que les anges nous consolent! Adieu... Je vous aimerai toujours...

Elle disparut, sans bruit, descendant le chemin qui menait à son toit et laissant Jacques immobile, sans larmes, horriblement triste, mais le cœur apaisé.

Quand elle eut ouvert sa porte, elle se courba, ramassa le corps de l'ivrogne, le tira en dedans et s'enferma. Bientôt sa lampe brilla en haut, dans la chambrette où elle devait passer seule sa première nuit de mariée. Sans se dévêtir, elle s'affala près d'une table, le front dans ses mains, laissant s'écouler sa douleur et comme pour la tarir d'un coup en des pleurs ruisselants, silencieux, ininterrompus.

VIII.

Vers l'heure de minuit, une rumeur éclata, non lointaine, mais se rapprochant, venant du moulin en même temps qu'une clarté rougeâtre se mouvait sur les vitres de la petite chambre où Marthe, immobile, pleurait. On aurait dit le va-et-vient de torches allumées; et c'en étaient vraiment, faites d'épis de maïs égrénés et secs, que des hommes tenaient en l'air, escortant ceux qui portaient aux mariés le traditionnel « tourin ». La coutume de ce repas commence à se perdre, où l'on se divertissait à s'en aller sur le minuit réveiller les époux, les forcer par un charivari joyeux d'ouvrir leurs portes, que l'on enfonçait fort bien différemment, pour leur faire avaler une soupe, mangée à même de la soupière par tous les deux, en quelque costume qu'on les eût pris. Et toute la noce suivait pour le plaisir de rire grassement et de dévider le chapelet des plaisanteries salées.

Ceux qui venaient processionnellement du moulin chantaient à pleine gueulée la chanson de circonstance, la patoise ballade que les jeunes d'aujourd'hui n'apprennent plus. Ceux-ci dédaignent la mélopée traînante faite pour les échos des monts et la sonorité des plaines; mais les vieux, que ces souvenirs d'antan réjouissent, l'avaient emporté et l'on s'était mis en marche en belle nuit noire, sous la branlante clarté des torches, au rythme languissant de la chanson coupée d'un refrain qui battait :

Qui li pour-to-ro lou dina (*bis*)
Au bouyer de l'aurado.
Et pim, et paou
Et baro lo'in claou.
Au bouyer de l'aa-ra-a-do?...

Procession bizarre qui semblait accomplir la célébration de quelque rite mystérieux. Les fidèles, deux par deux, suivaient la soupière triomphalement portée, ayant des airs de reliquaire antique, et ce plain-chant tranquille et lent, nasillé comme par des chantres allongeait ses interminables versets en litanie au refrain toujours pareil. Les épis pointus flambaient comme des lampadaires aux feux rouges. Les femmes s'étaient coiffées prudemment de leurs mouchoirs blancs, qui flottaient comme des voiles de nonnes sous l'ombre incendiée des arbres du chemin.

Çà et là, des couples retardaient, oubliaient de suivre, s'échelonnant pour être seuls, couples grisés de danse et de joie, excités par la seule pensée de cette entrevision prochaine des époux en plein rêve d'amour.

Marthe se dressa subitement, courroucée par cette visite que des chants connus lui annonçaient. Cela l'indignait que l'on osât jouer ce jeu irrespectueux avec elle. Certes, elle n'ouvrirait pas; et, s'approchant de la fenêtre, elle attendit toute droite, fâchée, bien encadrée et visible dans la clarté de sa petite lampe posée derrière elle.

Alors la foule arrivée se rua : apercevant Marthe toute blanche, elle se méprit d'abord et les plaisanteries montèrent. Mais les femmes remarquèrent que la mariée était encore vêtue et coiffée, et le bruit tomba net.

— Dis donc, ma fille, lui cria la vieille Périer, le François, ton mari, il est bien rentré chez lui, au moins?

— Oui, tante.

— Ah! ah! hum! c'est bien. Allons-nous-en, nous autres, grommela la vieille qui flairait quelque histoire.

Mais les cris reprirent, et les chants, et le charivari, et les coups frappés à la porte ébranlée, les jeunes gars avinés ne voulant pas lâcher leur plaisir. Les mariés mangeraient le « tourin ».

Marthe se pencha un peu et appela son frère : il était resté, lui, n'ayant pas le cœur à cette fête. Alors elle pria les gars de l'écouter, et elle leur demanda de s'en aller : si elle n'ouvrait pas, ce n'était pas par malice ni entêtement, mais parce que son mari était malade.

Le sabbat devint plus vif à ces mots et l'on commença à appeler « François! François! » avec des rires et des cris de bête égorgée qui devenaient lugubres dans la sonorité de la nuit. D'ailleurs c'était presque toujours ainsi que cela se passait: cette résistance prévue des époux s'obstinant à demeurer enfermés faisait partie du programme. On savait qu'il fallait emporter la place d'assaut, et l'assaut commença.

Les uns grimpaient aux fenêtres; d'autres pesaient sur la serrure avec la lame de leurs épais couteaux. Et les coups sonnaient et les cris déchiraient l'air et les mots crus éclataient comme des fusées, dans le crépitement des rires gutturaux et des chansons grossières qui, maintenant, débordaient. A la fin, écœurée, Marthe céda. Elle se jeta rapidement à travers l'escalier, tenant sa lampe. Et puis, ayant ouvert, elle s'écarta; mais la foule qui se ruait s'arrêta net, car le chemin était barré : François dormait là, étendu sur le dos, maculé de sa saoulerie, débraillé, la face rouge, la gorge ronflante.

— Eh bien, vous l'avez assez vu, n'est-ce pas? demanda brusquement la jeune femme honteuse de cette scène et irritée contre ceux qui l'avaient forcée à dévoiler son malheur.

Elle ajouta d'un ton âpre :

— Il est saoûl; vos cris ne l'ont même pas réveillé. Allez-vous-en.

Ils s'en allèrent, en effet, roulant des injures contre ce « novié », et les femmes ne tarissant pas de « hélas! » sur le malheur de Marthe. Et puis les gars tournèrent devers l'auberge pour y aller manger et arroser leur « tourin », tandis que les couples, les familles se dispersèrent pour regagner chacun son gîte. Les uns tiraient à hue, les autres à dia; les uns passaient l'eau, d'autres grimpaient la côte. Les petites lanternes qui éclairaient quelques groupes dansèrent bientôt dans toutes les directions des monts et de la plaine, tandis que les familles des ouvriers, qui vivaient plus rapprochées du chantier, cheminèrent ensemble un bout de chemin, au long des carrières, formant avec leurs feux ramassés dans toute cette ombre une plus large tache de clarté. L'accalmie s'était faite. Le sommeil endormait les gaietés. Pourtant, çà et là, on entendait encore, s'éloignant, le refrain de la chanson patoise :

Et pim et paou,
Et baro lo in claou,...

qui scandait le pas alourdi des chanteurs.

Et dans le silence revenu passaient les souffles frissonnants des feuillées. Parfois, au fond des fermes, un meuglement doux gémissait; ou le bêlement d'un troupeau réveillé par le précédent vacarme appelait l'aboiement craintif du chien qui gardait. Un cri d'oiseau de nuit, un pépiement ensommeillé, le frôlement d'une bête surprise à l'orée du bois; et puis de longs silences. Alors sonnait sur le roc du chemin le pas des gens qui piétinaient lourdement, se dispersant peu à peu.

Quelques-uns, avant de se séparer, firent une halte. Les Périer, qui demeuraient de l'autre côté, allaient prendre la passerelle sur la Dive, emmenant avec eux le jeune frère du marié, Louis. Il ne parlait plus, celui-là, trop occupé par ses pensées: les unes tristes, qui lui venaient de la mauvaise conduite de son frère; mais d'autres bien douces et riantes, que le souvenir de la blonde Iranette faisait lever pour lui de tous les buissons du chemin.

Pourtant il se tira avec effort de son silence pour dire un mot aux camarades qui allaient remonter, eux, vers « les Graules », sur la montagne dont les carrières creusaient, vidaient les flancs.

— A demain, au chantier, leur dit-il.

Et il ajouta, s'adressant à deux de ses voisins de coupe, Laruel et Lacombe :

— Vous savez, vous autres, si cela continue là dedans, je changerai de chantier, moi; et je vous conseille d'en faire autant.

— Pourquoi? demanda le vieux Périer, dont le fils travaillait dans la même galerie.

— Parce que ça déboule l'argile, le gravat, et que c'est un fichu signe.

— Bah! répondit Simon, qui était de la même équipe, voilà déjà trois ans que ça fait semblant de craquer, et ça tient toujours!

— Pas moins que les deux premiers piliers de la galerie du Juif ont lâché des éclats la semaine dernière et qu'ils sont fendus du haut en bas, recommença Louis. Je vous dis que nous y resterons un jour.

— Le patron en répond, insista l'autre.

— Oh! le patron! le patron! grommela le vieux Périer; pourvu qu'on lui tire de la pierre, c'est tout ce qu'il voit, lui! Et j'imagine que si les ingénieurs venaient faire un tour par ici et s'ils mesuraient les pleins et les vides, il y en aurait de mordus parmi les patrons! Si José voulait m'en croire, il irait se faire embaucher par le contremaître de M. Latour. Dans ce chantier-là, du moins...

— Allons! allons-nous-en, cria la femme de José; vous allez donner la frousse à mon homme, maintenant? Et c'est pardi pas la peine! Il y a des « drôles » à la maison. Faut travailler!

— Et s'il y reste? cria plus fort le vieux en colère; c'est-il vous qui l'en tirerez?

— Que c'est bête de dire ces choses! grommela la Miette impressionnée, regardant derrière elle, dans le noir de ces porches béants sous l'échevèlement sombre des végétations qui frangeaient la falaise.

Des pierres à demi taillées, en blocs longs, carrés, parsemaient l'entrée avec un air de tombes blanches, couchées çà et là. La chouette hululait, cachée dans ces trous d'ombre.

— J'ai peur! prononça la Miette en se serrant contre son homme. Viens-t'en, José, allons!

Elle le tira, laissant venir derrière elle le vieux avec Louis et les autres, qui se plaignaient du patron Thibaut.

Par le coteau, devers les Graules, remontaient Simon, Laruel, Lacombe, tous de la jeunesse sage et travailleuse, et gaie, ayant père et mère et des femmes aussi, et des enfants quelques-uns. Cependant, insouciants, avec cette résignation paysanne qui ressemble au fatalisme musulman, ils foulaient le crâne de ce monstre au ventre vide qui menaçait de les engloutir. Ils enfonçaient leurs talons dans sa chevelure herbeuse et fleurie et grasse de molle argile, et, quand la terre déboulait, ils faisaient des rires.

— Prends garde; ça craque!

On les entendait de la route que les Périer traversaient maintenant pour rentrer chez eux; ils se retournèrent et les aperçurent gesticulant, faisant danser leurs lanternes, comme des follets qui auraient parcouru la montagne. On ne voyait que cela sous le ciel noir; et aussi, près de la Dive, une petite lueur qui ne bougeait pas : c'était la lampe de Marthe éclairant sa lamentable veillée.

Cette nuit s'achevait pour les Périer dans une tristesse qui semblait leur venir des choses, de l'heure, des visions, du silence et des murmures plaintifs épars dans les bois et sous le toit des fermes. Une vache privée de son veau n'avait cessé de gémir, à intervalles, un appel doux, navré. Voilà qu'un chien se prit à hurler « à la mort ». Dans le ciel une bande d'oiseaux invisibles passa, laissant tomber une clameur lointaine.

— La chasse volante! murmura la vieille Périer. (Et elle se signa.) Rentrez, vous autres : c'est mauvais, ce que la nuit porte!

Les femmes s'engouffrèrent, froides de peur.

Mais tout à coup les hommes s'esclaffèrent. Sur l'autre coteau, en face, où l'on se divertissait, venait d'éclater la chanson du « tourin », envoyée à pleine gueulée joyeuse. Et tous les échos la répétaient. Et ceux-là même, si tristes tout à l'heure, secoués, entraînés maintenant, se mirent à brailler le refrain en répons. De sorte que l'on eût dit que le village entier, ivre du vin des noces, s'était soudain réveillé pour reprendre en chœur la ballade nuptiale, dont le refrain roula, remplissant la vallée, éteignant les rumeurs tristes, soufflant sur les visions funestes. La méridionale gaieté emportait tout en chantant dans son rire :

Et pim, et paou, baro lo in claou
Au bouyer de l'aura-a-lo'...

GEORGES DE PEYREBRUNE.

(La suite au prochain numéro.)

LE MYSTICISME AU XIIe SIÈCLE

Hugues de Saint-Victor (1)

Il n'est guère d'habitants de Paris qui ne sachent ce que c'est que la Halle aux Vins et dans quel quartier est situé cet établissement. En est-il beaucoup qui connaissent, ne fût-ce que de nom, la célèbre maison religieuse qui occupa, pendant sept siècles, à peu près les mêmes espaces? Si leur curiosité, éveillée par la dénomination que conserve la rue Saint-Victor, désire amplement se satisfaire, qu'ils s'adressent bien et voici quelques-uns au moins des détails intéressants qu'ils apprendront (2).

Lorsque la révolution mit fin à l'existence de l'abbaye de Saint-Victor, elle s'étendait de la rue Saint-Victor à la Seine d'une part, et, d'autre part, de la rue des Fossés-Saint-Bernard à celle qui est aujourd'hui la rue Cuvier. Ses commencements avaient été humbles. Ce n'était à l'origine qu'une modeste chapelle aux portes de Paris. Guillaume de Champeaux, l'écolâtre de Notre-Dame, l'adversaire d'Abélard plusieurs fois vaincu, le lutteur fatigué, désabusé, presque abandonné, avide de recueillement et de repos, se retira là en 1108. Il y fonda en 1113, sous l'invocation de Saint-Victor, auquel la petite chapelle était anciennement consacrée, l'abbaye de ce nom. Il rassembla autour de lui les disciples qui lui étaient demeurés fidèles et qui furent le premier noyau d'un ordre monastique lettré et enseignant. Gilduin succéda à Guillaume de Champeaux quand celui-ci fut nommé évêque de Châlons. La nouvelle abbaye reçut de Louis VI, avec les lettres patentes qui l'autorisaient, des privilèges et des terres. Elle fut protégée par les papes et par les évêques de Paris et devint rapidement célèbre. Beaucoup de personnages illustres y furent inhumés. On y enseigna toujours les lettres profanes en même temps que la théologie. Sa bibliothèque fut de bonne heure enrichie par d'abondantes donations. Blanche de Castille lui offrit une bible complète que possède notre Bibliothèque nationale, où se trouvent aussi neuf cent quarante-trois manuscrits provenant également de Saint-Victor, restes précieux d'une collection dont la

(1) *Les Œuvres de Hugues de Saint-Victor*, essai critique par B. Hauréau, membre de l'Institut. — Nouvelle édition. Hachette et Cie.

(2) J'emprunte les premiers renseignements qui vont suivre à la magnifique publication : *Paris à travers les âges* (Firmin-Didot, 1873-1884). Voir la onzième livraison intitulée : *le Petit-Châtelet et l'Université*, pages 4 et suivantes. Cette livraison est due tout entière au savant et regretté Charles Jourdain, membre de l'Institut, qui possédait à fond l'histoire de l'Université de Paris, de même qu'il était d'une rare compétence sur les écoles philosophiques du moyen âge.

plus grande partie a été dispersée ou détruite (1). L'abbaye fut successivement restaurée, embellie, agrandie, surtout pendant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

Guillaume de Champeaux avait pris en 1113 l'habit des chanoines réguliers et tracé à son monastère une règle qui imposait principalement le silence et l'étude. Le travail des mains était commandé pour donner au corps sa part des souffrances de la vie et pour lui procurer sa nourriture (2). De cette retraite, pauvre au début, bientôt connue et recherchée, sont sortis plusieurs prélats. Elle attira des visiteurs tels que saint Bernard et saint Thomas de Cantorbéry. Jacques de Vitry, dans son *Histoire occidentale*, donne à cette maison des éloges pompeux en un style plein d'images. Parmi les privilèges dont elle jouissait, il en est un qui marque bien le degré d'influence où elle était parvenue. On sait que les étudiants étaient alors excommuniés quand ils avaient frappé les clercs. Lorsqu'ils désiraient être absous, ils devaient se rendre à Rome. Ils représentèrent au pape que ce voyage leur était impossible, soit à cause de la dépense, soit à cause du tort que leur causait l'interruption de leurs études. C'est à l'abbé de Saint-Victor qu'Innocent III accorda le pouvoir de donner cette absolution.

Telle était cette abbaye dont on chercherait vainement aujourd'hui le moindre vestige dans le quartier où elle fut florissante si longtemps.

Cependant il reste d'elle, dans l'ordre intellectuel, un monument considérable. Ce sont les œuvres de Hugues de Saint-Victor, qui fut non pas abbé, mais, dit-on, prieur de ce monastère savant. Au jugement des théologiens contemporains, Hugues est « la harpe du Seigneur, l'organe du Saint-Esprit », le philosophe chrétien par excellence, un autre Augustin. D'après Richard de Poitiers : « il eut une telle science des choses divines que personne, dans son temps, ne la surpassa ». Hugues fonda une école, l'école de Saint-Victor, dont on a dit souvent qu'elle avait été, dans des temps difficiles, pour les âmes pieuses, la citadelle de la tradition contre l'esprit de nouveauté. A la fin d'un catalogue imparfait de ses œuvres qu'on lit dans le numéro 49 du collège Merton, à Oxford, il est dit qu'elles furent toutes réunies en quatre volumes, après sa mort, par les soins de l'abbé Gilduin. La dernière édition des œuvres de Hugues a été donnée en 1854 par M. l'abbé Migne. Le texte de cette édition est celui de la précédente, publiée par les chanoines de Saint-Victor en l'année 1648. Que contenaient au juste les quatre volumes qu'avait formés l'abbé Gilduin? Qu'y a-t-on ajouté, qu'en a-t-on retranché plus tard? C'est la question que s'est posée M. B. Hauréau et qu'il a essayé de résoudre dans le volume que nous annonçons.

(1) Ce chiffre résulte des inventaires dressés par l'éminent M. Léopold Delisle. — M. A. Francklin a écrit récemment l'histoire de la Bibliothèque de Saint-Victor, d'après les sources.

(2) *Guillaume de Champeaux et les écoles de Paris au XIIe siècle, d'après des documents inédits*, par M. l'abbé Michaud. — Paris, Didier, 1867. — On trouvera dans cet ouvrage l'indication des sources et des travaux à consulter sur la fondation et l'organisation intérieure de l'abbaye de Saint-Victor, surtout au livre II, ch. Ier, pages 241 et suivantes.

I.

« Il est bien entendu, dit M. B. Hauréau, que ce travail est simplement bibliographique. » — Pour bibliographique, il l'est assurément, et comme tel, exécuté de main de maître. Il est impossible de déployer, dans une matière aussi embrouillée, plus d'érudition, plus de connaissance des bibliothèques de tous les pays et des catalogues de toutes les bibliothèques, plus de fine critique, plus d'aisance spirituelle et de vive clarté. Voilà certes de quoi intéresser les savants de profession et surtout les confrères de l'auteur à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Toutefois si le volume n'avait de quoi plaire qu'à ce groupe de lecteurs, nous n'en dirions pas davantage. Mais il a un autre mérite. Ceux qui aiment l'histoire de l'esprit français au moyen âge et, dans cette histoire, celle de la philosophie se livrant à de premiers efforts et de la littérature manifestant déjà quelque heureuse fecondité, — ceux-là seront agréablement surpris de ce que leur fera connaître et goûter M. B. Hauréau.

On sait que, depuis quarante ans, il s'est mis de plus en plus complètement en mesure de parler avec autorité des monuments qu'a produits la scolastique. Il débuta dans cette carrière, par un grand mémoire en deux volumes, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques qui en avait proposé le sujet en 1845. Cet ouvrage a été entièrement refondu sous le titre de : *Histoire de la philosophie scolastique*, publié en deux volumes, dont le premier a paru en 1872, et le second, qui a deux parties, en 1880 (1). Et nous ne comptons pas un grand nombre d'opuscules sur des questions particulières qui ont enrichi les collections savantes de l'Académie des inscriptions.

Dans les deux importantes publications que nous venons de rappeler, Hugues de Saint-Victor tenait la place qui lui était due, à sa date et envisagé comme l'un des maîtres du temps où il vécut. C'était le philosophe que M. B. Hauréau avait alors voulu caractériser. Le volume dont la deuxième édition vient de paraître nous présente le lettré, le moraliste, le censeur courageux des mœurs cléricales; l'interprète ingénieux, subtil, parfois avisé et spirituel des textes sacrés ; l'ami de la science, subordonnée cependant à la foi ; et enfin le mystique au langage ardent, à l'imagination enflammée, créant autour de lui une école nombreuse de dis-

(1) Chez Pedone-Lauriel.

ciples. Les fragments que cite et traduit M. B. Hauréau pour établir l'authenticité de tel ou tel ouvrage se trouvent, du même coup, mettre en plein relief l'une des figures les plus intéressantes et les plus originales du monde littéraire au XIIe siècle.

Le latin, que manie facilement Hugues de Saint-Victor, devient sous sa plume une langue vive, pleine d'images, personnelle, énergique, quoique emphatique et trop semée d'antithèses et de jeux de mots. Des pages éloquentes ont pu y être recueillies. On en a cité plusieurs, par exemple celle-ci, empruntée à sa première homélie :

« Le feu placé sur du bois vert a d'abord quelque peine à s'en emparer ; mais qu'il soit excité par un souffle vigoureux et qu'il commence à chauffer plus vivement cette matière rebelle, aussitôt nous voyons s'élever d'énormes tourbillons d'une épaisse fumée, qui voilent et ne laissent plus briller que par instants le rayon comprimé de la flamme scintillante ; enfin, peu à peu, l'incendie se propage, la fumée est dissipée, le nuage disparaît, et nous n'avons plus sous les yeux que le foyer resplendissant d'une pure lumière. Alors la flamme victorieuse court de l'une à l'autre extrémité du bûcher qui pétille ; libre, elle l'enveloppe, le domine de toutes parts... Ce bois vert, c'est notre cœur charnel, encore tout plein de la sève de la concupiscence. Mais qu'une divine étincelle... vienne l'atteindre,... bientôt s'évanouit le nuage des passions, et l'âme purifiée va s'ébattre dans la contemplation de la vérité. »

Cette comparaison, habilement prolongée et suivie, ne serait-elle pas digne de passer dans un sermon de Bossuet et d'en revêtir la forme?

Hugues de Saint-Victor se montre souvent moraliste raffiné, ayant fait une étude profonde des mouvements intimes de la conscience. Il est aussi, à l'occasion, un censeur hardi et mordant des mœurs de certains clercs séculiers :

« Que feront quelques-uns de nos prêtres au jour du jugement, jour de malheur si longtemps attendu? Ils ont reçu l'ordre de la prêtrise, mais ils ne rougissent pas de vivre dans le désordre. Ils sont heureux quand ils vont s'asseoir dans les carrefours, escortés de leurs paroissiens grossiers, corrompus, et là, ils tiennent, ils entendent des discours frivoles, souvent pervers, jurent arrogamment, et maltraitent les vivants sans épargner les morts. Les revenus de leurs églises, ils les réclament aussi bien à qui doit et à qui ne doit plus. Leur cœur est toujours béant pour soupirer après les offrandes..... Ce qu'ils font en secret, c'est, hélas! suivant les paroles de l'Apôtre, c'est un crime même de le dire. »

Ce morceau vitupératif est enlevé de verve. On n'a pas cru devoir le laisser dans les œuvres d'un saint docteur. C'est un scrupule très mal fondé, dit M. B. Hauréau. Hugues de Saint-Victor, en effet, a plusieurs fois lancé d'aussi caustiques invectives aux clercs répréhensibles de son époque. On en rencontrera de bien plus violentes dans les œuvres authentiques de saint Bernard, de Hugues de Métel, de tous les réguliers du XIIe siècle.

La théologie prétendait alors expliquer beaucoup de mystères. Au fond des cloîtres s'agitaient de redoutables problèmes qui étaient résolus tantôt avec une dangereuse audace durement expiée, tantôt avec une subtilité ingénieuse dont les habiletés cachaient à peine l'hétérodoxie. Le dialogue entre un maître et son disciple sur la loi naturelle et la loi écrite nous montre comment Hugues de Saint-Victor se tirait en homme d'esprit et de ressources de certaines difficultés embarrassantes. Par exemple, elle est tout à fait imprévue, cette explication qu'il donne sur l'extraction de la côte qui, transformée, doit devenir la compagne d'Adam. On veut savoir pourquoi Dieu l'a tirée de l'homme dormant plutôt que de l'homme éveillé ; la réponse est que Dieu l'a enlevée de l'homme endormi afin de l'extraire sans douleur pour Adam. Mais voici qui est encore plus inattendu. Le disciple demande pourquoi Dieu n'a pas fait tous les hommes à la fois, comme les anges. Le maître répond : Parce que Dieu a voulu que le genre humain eût un seul principe. — Mais, insiste le disciple, pourquoi donc a-t-il voulu cela? — Pour rabattre l'orgueil du diable, dit le maître. Le diable ayant eu l'orgueilleux désir d'être un principe autre que Dieu, Dieu voulut, pour châtier son insolence, que l'homme eût l'honneur de lui ressembler en ce point qu'il fût principe de génération pour les autres hommes, comme il était lui-même principe de création pour l'ensemble des êtres.

Quand Hugues de Saint-Victor soulevait de telles questions et les résolvait de la sorte, était-il dupe de ses singuliers arguments? Quelque malice semble bien s'y mêler, ainsi qu'une satisfaction évidente de prouver à un disciple naïf que le diable a toujours tort.

A Saint-Victor, la science était en grand honneur. L'amour du savoir et de l'étude devait être l'un des plus constants mérites de cette maison. Toutefois les religieux de cette abbaye justement célèbre par son enseignement n'admettaient pas que tout le monde eût le droit de travailler à devenir savant. Avec une certaine hauteur aristocratique, Hugues déclare aux moines qu'ils peuvent s'épargner cette peine :

« Moine, dit-il, que viens-tu faire là où l'on est nombreux? Tu aimes le silence ; pourquoi donc te plaît-il d'être un auditeur assidu des gens dont la profession est de lire en public? Ton devoir unique est de toujours jeûner, toujours pleurer, et tu prétends philosopher? La candeur, voilà la philosophie du moine. — Mais je veux, dis-tu, instruire les autres. — Ton affaire n'est pas de professer, c'est de gémir. »

Par ces paroles dédaigneuses, Hugues expulsait formellement le moine de tous les lieux d'étude. L'injure fut sentie. Le moine ainsi humilié, méprisé, se vengea. Il inventa une légende. Hugues apparaissait, après sa mort, escorté de deux démons qui le flagellaient; un de ses confrères, témoin de son supplice, lui demandait de quoi donc il était puni : « J'ai, répondait-il, été trop avide de connaître. Priez pour moi! » C'est ainsi qu'Eudes de Shirton rapporte cette légende dans un de ses sermons.

II.

Hugues de Saint-Victor avait-il donc aimé le savoir jusqu'à l'idolâtrie? Avait-il cru devoir exciter chez les autres la curiosité, celle qui n'est, selon le mot d'Aristote, qu'un sentiment philosophique et qui ne recherche la science que pour la science elle-même? Ce serait une erreur de le penser; ce serait méconnaître le trait distinctif de l'esprit de Hugues, de ses leçons, de son école, de sa piété. M. B. Hauréau le juge parfaitement en ces termes : « C'est un mystique passionné pour qui la science n'est que l'apprentissage de la piété. » Et ce mystique est puissant et original à ce point qu'il retrouve le mysticisme des Alexandrins sans les connaître et qu'il est le véritable prédécesseur de sainte Thérèse, de Tauler et de tant d'autres qui n'ont guère dit que ce qu'il a dit lui-même, sans le surpasser ni en profondeur ni en imaginations bizarres, ni en ivresses enthousiastes, ni en éloquence extatique.

Hugues de Saint-Victor a consacré dix-neuf homélies à paraphraser cette maxime orthodoxe que tout n'est que vanité. Il est pessimiste à l'égard du monde, que, selon lui, il faut haïr. Cependant il n'y a pas de pessimisme absolu : celui de notre religieux est bien loin de l'être. S'il lit l'*Ecclésiaste* et s'il le commente, il se désole; s'il lit le *Cantique des cantiques*, en l'interprétant, il se console. Quelque détestable que soit la vie, un mystique a toujours à sa disposition un moyen de la fuir, et cela sans suicide dans le présent, sans espoir ni crainte du néant dans l'avenir. Qu'il soit païen comme Plotin et Proclus ou qu'il soit chrétien comme Hugues, il lui suffit, pour échapper au supplice de l'existence actuelle, de s'anéantir en Dieu. Alors triomphe son optimisme. Hugues de Saint-Victor a célébré ce bonheur en pages vraiment poétiques. Il puise dans son illusion éblouissante de vives inspirations mêlées de hardis paradoxes. Il a écrit un *Soliloque* où il converse avec son âme : « Dis-moi, je t'en prie, ô mon âme, ce que tu aimes par-dessus tout. Je sais que la vie, c'est l'amour, et que tu ne peux vivre sans aimer. » L'âme répond en demandant l'époux dont elle doit toujours être la tendre amante ; et l'auteur lui dit que cet époux, c'est Dieu lui-même : « La loi des créatures est l'amour; aimer, c'est aspirer à *s'anéantir* dans ce qu'on aime; et quel est le plus digne objet de cette ardente affection? C'est Dieu. » Écoutez maintenant ces paroles de feu : « Tombez, charnels vêtements de la divine fiancée; brisez-vous, liens qui l'attachaient à la terre! Le lit nuptial est préparé pour la recevoir. »

N'est-ce pas là une doctrine de *nirvâna*, doctrine brillante, mais contradictoire et insoutenable, qui promet le bonheur à l'âme avec cette condition que l'âme, se jetant dans un autre être, s'y perdra et cessera d'exister à titre de personne distincte? Eh bien, cette doctrine, Hugues de Saint-Victor en a établi et développé la théorie logique dans son exposition des modes de la contemplation. On en trouvera un abrégé très bien fait dans le nouveau volume de M. B. Hauréau. Cette théorie révèle un esprit singulièrement fertile en conceptions aussi ingénieuses qu'arbitraires. La conclusion, fort étrange, mais essentiellement mystique, est que connaître, c'est penser, et que penser, c'est rêver. « Morte à elle-même et au monde, l'âme s'endort heureusement, et dans le repos absolu des sens, elle se livre tout entière aux baisers de l'époux. »

Tels sont les traits principaux du mysticisme de Hugues de Saint-Victor. Si l'on réimprime quelque jour le tome XII de l'*Histoire littéraire de la France*, on n'aura, pour écrire à nouveau ce qui regarde Hugues de Saint-Victor, qu'à réunir les éléments, désormais reconnus et démontrés authentiques, qu'a si habilement triés et rassemblés M. B. Hauréau. Il y a eu un moment, au XIIe siècle, où la conception mystique de ce religieux a correspondu à l'état d'âme d'un nombre considérable de personnes dans notre pays. A cette époque de vigoureuse adolescence, beaucoup d'esprits ont été pessimistes quant au monde, optimistes quant à la voie toujours ouverte par laquelle on échappe au mal de la vie en s'anéantissant dans l'extase solitaire et immobile. Méfions-nous. La vieillesse a de soudains retours vers l'enfance ou vers la jeunesse, si souvent dupe de l'imagination. Qui sait? Quelques-uns au moins de ceux qui se proclament pessimistes, les plus convaincus, si toutefois il en est de convaincus, et ceux qui savent bien de quoi ils parlent, s'il en est beaucoup qui le sachent, pourraient un jour se réveiller mystiques à la façon du chanoine de Saint-Victor, quoiqu'ils se croient infiniment plus modernes. Serait-ce un progrès? Serait-ce la peine d'être venus au monde huit siècles après ce contemplatif illuminé? Ne jouons pas trop avec le pessimisme, surtout avant de l'avoir défini. Efforçons-nous d'abord de comprendre en quoi il consiste, et voyons où il risque de conduire par la réaction morale qu'il provoque presque inévitablement.

CH. LÉVÊQUE.

A TRAVERS L'EMPIRE BRITANNIQUE

Le Cap — L'Inde — L'Australie

Treize ans après la promenade autour du monde que nous avons faite en la compagnie de M. le baron de Hübner (1), nous avons le plaisir de retrouver le noble voyageur aussi aimable conteur, aussi sagace observateur que jamais (2). Les années n'ont eu sur lui d'autre effet que de mûrir son talent, de fortifier sa philosophie. Une bonne humeur imperturbable, une bienveillance indéfectible pénètrent ses nouvelles pages et en rendent la lecture aussi agréable que saine.

Le titre de l'ouvrage que nous donne aujourd'hui le grand touriste équivaut presque à celui du premier : parcourir l'empire britannique, c'est, à peu de chose près, faire le tour du monde. Mais c'est le faire par les grands chemins qu'a ouverts devant elle la civilisation, et de la façon la plus commode. Quand on marche derrière les Anglais, on peut, comme Alexandre, trouver que les limites de la terre sont trop faciles à toucher.

M. le baron de Hübner nous fait profiter largement de tous les avantages que lui assure sa position personnelle. Toutes les portes lui sont ouvertes, en même temps que toutes les questions lui sont familières : il voit plus de choses que personne parce qu'il est hautement recommandé, et il les voit mieux que personne parce qu'il a l'expérience des affaires. Suivons-le donc au Cap, en Australie, dans l'Inde; et, après avoir vu défiler les images dans son stéréoscope, écoutons ses appréciations sur la situation politique de ces pays lointains.

I.

C'est au Cap que le problème : concilier l'intérêt de la mère patrie avec celui des colonies, paraît le plus difficile à résoudre. Cela tient à la diversité des races. Ailleurs, il n'y en a que deux : les Anglais et les indigènes; là, il y en a trois, dont les Hollandais, gens difficiles à soumettre. Comme le peuple de Hollande se gouverne chez lui par des principes tout à fait analogues à ceux qui ont façonné l'Angleterre, l'accord semblerait à première vue devoir se faire aisément; malheureusement les Hollandais sont, dans les colonies, complètement différents de ce qu'ils sont en Europe : il n'y a pas de maîtres plus durs, plus despotiques, plus étrangers à nos idées humanitaires. Le gouvernement anglais, protecteur officiel des indigènes et surveillé de près par les sociétés religieuses de Londres qui n'entendent pas que ce soit là un vain titre, est sans cesse obligé de prendre la défense de l'élément noir contre l'élément hollandais. Les Boers en éprouvent une irritation profonde. Le gouvernement en autorisant l'armement des indigènes, le commerce anglais en leur vendant des fusils, ont créé une situation conforme peut-être à la justice, mais dans laquelle la paix publique est incessamment compromise. De là, de la part des Boers fermiers et pasteurs d'origine hollandaise qui vivent sur les frontières et qui ont à souffrir de cette situation, une rancune inextinguible; de là, ce recours au *trekking*, c'est-à-dire à l'émigration lente, dans d'immenses chars à bœufs, de populations entières qui s'enfoncent au nord, vers le centre du continent noir, et concourent ainsi, dans une certaine mesure, à cette rédemption de l'Afrique qui sera le grand œuvre du XIXe siècle.

Vus dans la colonie de Cape-Town, c'est-à-dire dans les villes et les villages du Sud, les descendants des Hollandais offrent l'image de ce bon ordre, de cette paix, de cette sagesse publique et privée qui, chez leurs frères d'Europe, séduisent tant les voyageurs. M. de Hübner fut leur rendre visite dans le joli village du Paarl, à une quinzaine de lieues de la ville du Cap; une bonne route carrossable y conduit. Il fut reçu par un riche propriétaire, bon spécimen du Boer. « C'était bien la vieille Hollande, dit-il, telle que nous la connaissons par les tableaux et les estampes de la grande époque de cette nation, telle qu'on la voit encore en Frieslande et dans les villes enfouies du Zuyderzée. Les femmes avaient l'air de portraits peints par Rembrandt; le chef de la famille avait les mains d'un paysan et la tenue d'un seigneur. » Il est impossible de mieux peindre le riche cultivateur hollandais : sa tenue est en effet marquée par une dignité simple et fière, tout à fait caractéristique. Il faut voir en Hollande un riche fermier recevoir son propriétaire. « Offrirai-je à monsieur du vin de Bordeaux? du vin de Bourgogne? du vin de Champagne? Voilà du chambertin vieux de vingt ans; du sauterne, premier choix. Nous tenons ces vins en réserve pour les jours où nous recevons un grand honneur comme aujourd'hui. » Et le brave homme, prenant une chaise, s'assied en face de son maître. En fait, le fermier est souvent beaucoup plus riche que le propriétaire du sol. Le système des baux emphytéotiques a produit cet effet, parce que le prix du bétail a haussé pendant que la valeur de l'argent a diminué. Aujourd'hui la rente à payer n'est plus qu'un léger tribut. En Afrique, ce tribut même n'existe pas : tout cultivateur hollandais est propriétaire de la terre qu'il cultive; il l'a conquise en la défrichant, en l'arrachant à la barbarie.

---

1 Voy. sur la *Promenade autour du monde*, par le baron de Hübner, la *Revue* des 20 et 27 septembre 1873.

(2) A *travers l'empire britannique*, par le baron de Hübner, ancien ambassadeur, ancien ministre. — 2 vol. in 8°. Paris, 1886. Librairie Hachette et Cie.

Le Paarl est une succession de maisons hollandaises, luisantes de propreté, qui bordent une route magnifique sur une longueur de trois kilomètres. C'était un dimanche; le pays était tout aux hymnes et aux sermons, et le voyageur se hâta de gagner la campagne riche de fermes et de troupeaux. Le temps était superbe au delà de toute description. A midi, le voyageur était à Fransh-Hoek, une vallée qui finit brusquement devant une muraille de rochers à pic. Pour l'escalader, les Hollandais y ont construit une route miraculeuse et par là ont pénétré dans des régions de l'intérieur, jusqu'alors complètement inconnues. Ce qui fait l'intérêt de cette vallée, cachée dans les plis des montagnes, c'est qu'elle a été l'asile choisi par les premiers émigrants huguenots venus de France après la révocation de l'édit de Nantes. M. de Hübner demanda l'hospitalité à la famille Hugo, immigrée en 1693. La maison, spacieuse et commode, avait été rebâtie; mais elle était toujours sur l'emplacement où le premier Hugo arrivé en Afrique l'avait construite en 1694. Dans le jardin, on admirait un chêne colossal, probablement planté à cette époque, dont le branchage mesurait quatre-vingt-treize pieds. Le patriarche de la famille était mort à une époque peu éloignée. On portait encore son deuil; pour un chef de famille, on le porte pendant trois ans. Ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants ne comprenaient pas qu'il fût mort. Il leur semblait qu'il dût être éternel comme le chêne du jardin : « Il n'a jamais été malade, disaient-ils; il n'a jamais gardé le lit un seul jour de sa vie, et il est mort soudainement; c'est étonnant. — Et quel âge avait-il? — Quatre-vingt treize ans. » Son fils et la femme de son fils sont maintenant à la tête de la famille. Ce patriarche comptait *deux cent quatre-vingt-douze* descendants directs, dont *deux cent onze* en vie. Impossible, dit M. de Hübner, de donner en paroles une idée du caractère de calme et de prospérité champêtre de cette existence. Un Français eût pu regretter que cette belle famille eût si complètement oublié sa patrie d'origine, qu'elle fût devenue si parfaitement hollandaise. Aucun de ses membres ne parlait la langue des ancêtres. Le vieux gouvernement hollandais tenait à faire disparaître l'usage du français, et il y avait réussi.

M. de Hübner nous montre un autre tableau de la vie sud-africaine, aussi clair, aussi calme que celui de la vallée de Fransh-Hoek. Ce tableau nous représente les officiers de l'escadre anglaise en station à Simon's Bay, quelquefois accompagnés de leurs familles. L'amiral Salmon, commandant la station navale du Cap, occupe, quand il n'est pas en mer, une jolie propriété près de la plage, dont il a transformé une partie en un délicieux jardin. C'est bien, dit M. de Hübner, un des coins les plus solitaires et les plus poétiques du monde. A part quelques maisons à un mille de distance, décorées du nom de Simon's Town, il n'y a là que rochers, plage et mer. Mais l'amirauté aime cette localité, où l'équipage n'est pas exposé aux séductions de la Capoue africaine. Les ladies aussi s'y plaisent, et même les officiers se louent de cette existence bucolique. Tout le monde semble content, et certainement c'est un charmant spectacle que les grands intérieurs, les douceurs du foyer domestique en pays lointains, la camaraderie du marin, doucement contenue par l'usage du monde et les traditions de la discipline.

Vient ensuite un échantillon de la vie sauvage.

« Charmante excursion faite en compagnie de sir Henry Bulwer, gouverneur du Natal, au pays des Zoulous. Rien de solitaire, de mystérieux comme ce ravin profond que notre petite colonie descend lentement. Devant nous, à nos pieds, deux kraals séparés par un pli de terrain. Devant l'un des kraals, un groupe de sombres figures, le chef debout; ses hommes, en signe de respect, accroupis sur leurs talons. A notre approche, Tetelekou s'avança et nous aida à descendre de cheval. Les hommes, toujours assis, poussèrent un cri ou plutôt un grognement sourd. C'est leur manière de saluer. Les femmes, rangées en ligne à une distance respectueuse, crièrent en chœur : *Oho! oho!* On n'est pas plus poli. Une jeune personne, une des nombreuses épouses du chef, attira mon attention par sa beauté. Les plus jeunes filles, toutes bien faites, portent leurs cheveux noirs à l'état naturel. Les femmes mariées les teignent avec de l'ocre rouge.

« Le chef, qui avait été prévenu de la visite du gouverneur, portait son costume de gala : une jaquette, et sur la tête, ceinte d'un anneau, une plume écarlate. Ce fut à quatre pattes, à travers une petite ouverture carrée, que nous pénétrâmes dans sa cabane spacieuse, propre et pavée d'une sorte de stuc ayant le lustre et la dureté du marbre. De meubles, pas trace. Les notables arrivèrent un à un, pénétrèrent comme nous en rampant, mais avec l'agilité de la bête fauve, et se rangèrent le long des parois, où ils disparurent dans la pénombre. Il n'y a pas de fenêtres dans ces habitations. Le chef nous montra ses trésors, des peaux et des couvertures que ses femmes revêtent pour les danses publiques.

« A la fin de la visite, on nous servit une espèce de bière dans un grand bol, qui circula après que le chef y eut bu le premier pour constater qu'il n'y avait pas de poison. A notre départ, toute la population du kraal nous accompagna jusqu'à l'endroit où nous avions laissé les chevaux. Les femmes, accroupies comme à notre arrivée, se levèrent au moment du départ, criant en chœur : *Oho! oho!*

« La scène était sauvage, le cadre du paysage sévère, la splendeur du ciel incomparable. »

Tel nous apparaît l'intérieur d'un de ces terribles chefs zoulous qui ont quelquefois tenu en échec les troupes de l'Angleterre. M. de Hübner logeait à ce moment chez le gouverneur, sir Henry Bulwer; il habitait la même chambre, couchait dans le même lit où avaient été reçus et où avaient couché le prince impé-

rial et sa mère. Lui qui avait résidé à Paris, dans l'exercice de ses fonctions officielles, à l'époque des grandes prospérités du second empire, il était hanté la nuit, dit-il, par des visions étranges : la naissance d'un héritier; quinze jours après, la paix; les plénipotentiaires qui l'ont signée descendant les degrés de l'hôtel du ministère; le canon des Invalides annonçant à la ville de Paris cette fin de la guerre de Crimée si ardemment désirée, le *Te Deum;* les cloches de Notre-Dame, les cérémonies du baptême, le banquet de l'Hôtel de Ville. Et après? — Ce que nous avons vu. — Et à la fin? — Au fond de l'Afrique, une embuscade de sauvages; un jeune homme étendu mort sur la fougère; une mère arrosant de ses larmes le sol qui a bu le sang de son enfant. L'histoire de l'antiquité, si riche en péripéties surprenantes, n'en offre guère de semblables.

Nous venons de voir dans leurs cadres les noirs, les Hollandais et les Anglais. Numériquement, les hommes de couleur dépassent les blancs dans d'énormes proportions, et ce qui donne à penser, c'est que leur nombre s'accroît, tandis que celui des blancs reste stationnaire, ce qui veut dire que, relativement, ils décroissent. Dans l'Amérique du Nord et dans toutes les autres colonies anglaises, l'homme de couleur, au contact du blanc, s'efface et disparaît ; dans le Sud africain, c'est le contraire qui a lieu.

Au point de vue exclusif des nombres, on trouverait donc que l'avenir appartient aux noirs. Mais la force numérique est à jamais primée par la supériorité de race. La question se pose donc entre l'élément anglais et l'élément hollandais. Or les familles anglaises comptent de cinq à six enfants; les familles hollandaises, de dix à douze. Les Anglais partent après un certain temps; les Hollandais restent. L'immigration des uns et des autres, comparée à l'immigration en Amérique, est minime, et elle reste bien au-dessous de celle qui prend le chemin de l'Australie. Il y a donc dans l'Afrique du Sud l'élément noir qui augmente, l'élément hollandais qui reste, l'élément anglais qui passe.

Après avoir ainsi posé les termes de la question, M. de Hübner en étudie le développement au Natal, où elle est bien plus grave que dans la colonie du Cap. Nous ne pouvons le suivre dans le long exposé, auquel il donne le titre modeste d'*Aperçu politique*. Ses conclusions sont que, dans les contrées où il y a beaucoup de noirs, les affaires doivent rester dans les mains du gouvernement de la reine et qu'il est moralement impossible de transférer le pouvoir aux blancs du pays, qui certainement en abuseraient. Aussi a-t-on proposé l'abandon (1). Mais, s'il est difficile de s'agrandir, il est plus difficile encore de se resserrer. Le prestige se perd, les dangers se multiplient, et, en somme, en politique comme à la guerre, n'abandonne pas le terrain qui veut.

(1) Voy. l'ouvrage du marquis de Lorne sur la *Fédération impériale*.

II.

C'est là justement ce qui arrive à l'Angleterre dans l'Inde. Elle ne pourrait céder un pouce de terre sans sacrifier virtuellement tout le reste; et cependant elle ne peut s'y maintenir honorablement qu'en améliorant, sous tous les rapports, le sort de ses administrés, qu'en élevant l'indigène, qu'en l'habituant à se gouverner lui-même dans sa commune, qu'en le préparant graduellement à des fonctions administratives de plus en plus élevées, qu'en le rendant capable de prendre une part considérable aux grandes affaires de son pays, en un mot, qu'en faisant précisément tout ce qui tend à son émancipation politique.

Nous avons publié, il y a quelques années, à cette même place, la traduction d'un admirable discours prononcé à Londres par un avocat distingué de Calcutta, M. Lalmohun Ghose, délégué par l'Association indienne, et venu en Angleterre pour demander, avec autant d'éloquence que de modération, que ce programme fût rempli (1). Ce même discours avait été reproduit dans le *Journal des Débats*, qui l'accompagna de cette observation très juste : « Les Anglais feront bien de ne pas trop sympathiser avec des démonstrations de cette sorte, s'ils ne sont pas disposés à troquer leur empire matériel contre une domination morale dont on ne saurait se dissimuler le caractère incertain et précaire. » Et le *Journal des Débats* avait raison; le fait est de toute évidence : la situation de l'Angleterre est celle d'une mère; si elle élève, instruit et développe ses enfants, elle hâte le moment où ils devront s'affranchir d'elle; si elle ne les développe, ne les instruit ni ne les élève, elle manque à tous ses devoirs.

Certainement l'Angleterre n'a pas manqué aux siens. Depuis cinquante et surtout depuis trente ans, l'Inde est transformée. La presse indigène est devenue une puissance; une opposition s'est formée; l'instruction s'est répandue jusque chez les femmes; des hommes comme M. Lalmohun Ghose ne sont pas des exceptions absolument rares; l'esprit des classes supérieures hindoues s'est ouvert aux idées européennes. Mais M. de Hübner, qui a consulté, pendant son séjour aux Indes, des Anglais éclairés de toutes les opinions, fait cette remarque que nous gagerions être juste, c'est que la haute éducation que les Hindous reçoivent en Angleterre et aux Indes mêmes n'est pas dirigée de la manière la plus heureuse. Au lieu de faire des hommes techniques et pratiques, des ingénieurs, des mécani-

(1) Voy. la *Revue* du 11 octobre 1879.

ciens, des chefs d'industrie, on fait de préférence des avocats; au lieu de les conduire, par des études philosophiques plus hautes, du brahmanisme et du bouddhisme au christianisme, on les précipite, par des études scientifiques superficielles, dans un scepticisme troublant. M. de Hübner a sondé, en conversation, des Hindous lettrés, et il a été frappé de leur tristesse quand on aborde les matières religieuses. Depuis l'origine des temps historiques, ces peuples ont développé en eux, par voie d'accumulation, d'immenses besoins spirituels. Les Hindous sont la race la plus religieuse qu'il y ait au monde : qu'on juge du vide que creusent dans leur âme les enseignements qu'on leur donne!

M. le baron de Hübner se défend d'avoir, sur la situation et les affaires de l'Inde, une opinion personnelle; mais il s'est fait un devoir d'exposer celles de tous les partis. Il laisse parler tour à tour les représentants de l'administration, les libéraux, les conservateurs, les radicaux, les Anglais et les Hindous. Quiconque voudra se faire une idée générale et pourtant exacte de la situation fera bien d'ouvrir son livre. Il est impossible d'être mieux informé que ne l'est l'auteur, car tout ce qu'il répète, il l'a entendu de ses propres oreilles et de la bouche des parties intéressées. Tout bien pesé, il est convaincu que les hommes éclairés des classes élevées, en exceptant seulement la partie ambitieuse et remuante de la jeunesse lettrée, reconnaissent les bienfaits matériels dus au gouvernement britannique.

Les masses sont inertes, occupées uniquement d'une tâche, celle de gagner leur vie. Cette tâche n'est malheureusement pas facile. Une dame anglaise dont le mari a été *collector* (résident et comme sous-gouverneur) dans la province de Delhi, raconte dans ses mémoires (1) que ses nombreux domestiques hindous étaient généralement peu loquaces, mais que, toutes les fois qu'elle les entendait causer ensemble, leur conversation roulait uniquement sur la récolte, sur le prix du millet et du riz et sur les chances qu'ils avaient d'être nourris passablement, bien, mal ou pas du tout.

Dans les classes moyennes et supérieures, il faut distinguer entre les Mahométans et les Hindous. Les premiers gravitent vers un centre placé en dehors de l'Inde; pour les Hindous, la péninsule est leur monde. Il en résulte pour les Anglais des relations plus simples et plus faciles avec ces derniers qu'avec les Mahométans, d'autant plus que c'est précisément le retour des Mahométans au pouvoir qui est l'épouvantail des Hindous. « Les princes feudataires ne donnent plus aucun souci : les grands, parce qu'ils sont persuadés que le gouvernement de la reine a sincèrement renoncé à la politique d'annexion; les petits, parce qu'ils voient dans les Anglais leurs protecteurs nés contre les velléités ambitieuses. » Matériellement, continue M. de Hübner, l'Inde n'a jamais été aussi prospère qu'elle l'est aujourd'hui. L'aspect des villages et des maisonnettes bien tenues, des champs bien cultivés, semble le prouver. Dans leur attitude, rien de servile; dans leurs rapports avec les maîtres anglais, rien de la soumission abjecte qui choque les nouveaux arrivés dans d'autres pays orientaux : « J'ai pu comparer les populations directement soumises au sceptre britannique avec les sujets des princes feudataires. Vous passez, par exemple, la frontière de Hyderabad : le ciel, le sol, la race sont les mêmes; mais la différence entre les deux États est frappante, et tout à l'avantage de la présidence de Madras ou de Bombay, que vous venez de quitter. »

Le voyageur admire ensuite la paix, la sécurité qui ont remplacé dans l'Inde les guerres permanentes et les bandes armées de voleurs; l'arbitraire remplacé par la justice égale pour tous; les mœurs, naguère sanguinaires, adoucies; et il fait honneur de tous « ces miracles » à la sagesse, à l'intrépidité de quelques hommes d'État dirigeants, « au dévouement, à la persévérance, à l'intégrité d'une poignée de fonctionnaires et de magistrats qui gouvernent et administrent l'empire de l'Inde ».

III.

L'auteur nous conduit ensuite en Australie et dans la Nouvelle-Zélande, cet Eldorado de l'homme qui travaille, « où le labeur est de huit heures, le plaisir, de huit heures, le repos, de huit heures, et le salaire, de huit shillings ». Sur la côte occidentale, il en gagne jusqu'à dix. La viande se paye moins du tiers, la farine moins de la moitié de ce qu'elles coûtent en Angleterre. Ce serait le paradis terrestre de l'ouvrier s'il n'avait pas un gros souci: l'arrivée incessante de nouveaux immigrants qui ne tarderont pas à faire baisser les salaires et hausser les vivres.

Nous faisons connaissance avec les Maoris, une des races les plus intelligentes de l'Océanie. « Dans les rues de Auckland, on me présenta, dit M. de Hübner, un monsieur mis comme un gentleman. C'était le chef de la tribu d'Ohinémoutou. Il avait le teint fort clair, le visage couvert d'un tatouage superbe, l'œil vif et spirituel. Grâce à mon compagnon, qui nous servit d'interprète, j'ai pu causer avec lui. Après quelques instants, j'oubliais que mon interlocuteur était un sauvage; il me semblait me trouver en présence d'un Européen. »

Dans la plus méridionale des deux îles qui forment la Nouvelle-Zélande, le climat est froid, venteux, assez dur. On se ressent du voisinage du pôle austral; les Européens ne s'y acclimatent que plus aisément, et le peuplement du pays n'en sera que plus prompt. Aussi voit-on là des villes composées de trois maisons, déjà desservies par des chemins de fer, et dont les rues

(1) *Diary of a Civilian's Wife in India.* — Londres, 1884.

futures, indiquées par ces palissades, sont larges de plus de quarante mètres et d'une longueur interminable. La même chose a existé en Australie et existe encore dans la partie occidentale de ce vaste continent. Avec quelle confiance les arrivants s'y établissent! On ne sait ce qu'on doit admirer davantage, de leur courage ou de leur foi.

« Vue de loin, la ville naissante d'Albany (Australie de l'Ouest) ressemble à un petit port de mer de l'Irlande. De près, c'est un embryon de ville. Des rues d'une largeur excessive attendent les édifices qui doivent les border. M. Loftie, agent du gouvernement colonial, et sa femme ont l'amabilité de me faire les honneurs de leur ville. Comme ils l'aiment, comme ils la trouvent charmante et surtout pleine d'avenir! Ces longues routes bordées de haies vives, ils les voient déjà, à travers le prisme de leur imagination coloniale, transformées en rues remplies de piétons et de cavaliers, d'omnibus à vapeur, de brillants équipages. Ils me font admirer le club, petite bicoque où un rayon chargé de quelques livres représente la future bibliothèque publique. C'est cette foi, si caractéristique des colons, qui les pousse en avant et qui, malgré tous les mécomptes, les mène au succès. »

Et toutes ces espérances ne sont pas vaines! L'Australie occidentale est fort en retard sur l'Australie de l'Est; mais rien n'empêche qu'elle n'ait son heure. Le climat y est doux, jamais très chaud, assez humide. La ville naissante d'Albany deviendra un jour l'entrepôt des vins, des blés et autres produits du pays de Perth, auquel un chemin de fer la reliera bientôt, s'il n'existe déjà. La capitale, Perth, n'est elle-même encore qu'une ville modeste et tranquille; mais rien ne prouve non plus qu'elle n'aura pas un jour, comme Melbourne, la gloire de construire à ses frais un *Government-house* dans lequel se trouve une salle de bal dont la longueur dépasse de dix-huit pieds celle de la grande salle du palais de Buckingham, résidence de la reine à Londres.

Il y a en Australie et ailleurs des optimistes et des pessimistes qui augurent d'une façon opposée de l'avenir du cinquième continent. Les pessimistes disent que « tous ces beaux édifices, toutes ces belles villes ont été construits beaucoup plus avec l'argent de l'Angleterre qu'avec celui de l'Australie; que les dettes colossales contractées par ce dernier pays engagent son avenir d'une manière effrayante; que l'État est comme les particuliers — squatters et autres, — qu'il mène grand train avec de l'argent emprunté sur hypothèque; qu'il commence à y avoir des milliers d'hommes sans ouvrage sur le pavé de Sydney et de Melbourne; que le gouvernement les envoie en vain à ses frais dans l'intérieur, car ils en reviennent aussitôt, faute de travail; que la politique ambitieuse de l'Australie, qui n'appelle plus l'orbite où elle se meut que l'Australasie, qui veut faire du Pacifique occidental un lac australien, qui réclame la Guinée, les Nouvelles-Hébrides et d'autres groupes de l'Océanie, est en proie à une frénésie qui s'explique par les besoins des spéculateurs, constamment à la recherche de terrains à acheter ou à vendre; que la prétendue crainte des récidivistes échappés de la Nouvelle-Calédonie n'est qu'un prétexte pour agiter le public et pêcher en eau trouble ».

A ces appréciations les optimistes, qui forment l'immense majorité, répondent que « la facilité que l'Australie a jusqu'ici trouvée à emprunter provient de ce qu'elle est solvable; que son territoire est à peine entamé; que si l'intérieur du continent est aujourd'hui stérile parce qu'il est dépourvu d'eau, tous les essais tentés pour forer des puits artésiens dans l'Australie méridionale ont si bien réussi que des déserts ont été transformés en riches pâturages et qu'il en sera de même de l'intérieur; que l'eau ne manque qu'à la surface, mais que dans le sous-sol elle est partout très abondante; que la nature sauvage recule, s'enfuit, se transforme au contact de l'homme civilisé; que déjà ce vaste continent est, ô miracle! traversé dans toute sa largeur par une ligne télégraphique, et qu'il le sera de même, quelque jour, par des routes et des chemins de fer; que les récits des explorateurs qui ne cessent de pénétrer dans l'intérieur autorisent les plus brillantes espérances et que l'avenir de l'Australie est infini ».

Dans le Pacifique comme dans la mer des Indes, comme dans le Sud africain, M. le baron de Hübner a la modestie de se donner pour un simple touriste. Cette prétention ressemble fort à une coquetterie. Son livre, au contraire, n'est pas tant un récit de voyage qu'un exposé lucide, fait par un homme d'État, de la situation politique, matérielle et morale des vastes possessions anglaises. A ce titre, il est extrêmement intéressant pour ceux dont les regards ne se bornent pas au petit coin de terre qu'ils habitent, mais s'étendent par delà leur horizon.

LÉO QUESNEL.

PUBLICISTES CONTEMPORAINS

M. E. Spuller (1)

Si M. Spuller n'attestait pas que les notices nécrologiques contenues dans ce volume sont œuvre d'improvisation, si nous-même, à l'époque où la grande et

(1) *Figures disparues*, par M. Eugène Spuller, député. — Félix Alcan, éditeur.

la *Petite République* étaient confondues et ne formaient qu'un atelier sous la direction de Gambetta; si, dis-je, nous n'avions pas été témoin alors de l'étonnante facilité de plume de l'auteur, nous aurions peine à croire que ces articles si pleins de faits, d'informations sûres, de jugements réfléchis, n'eussent pas été préparés de longue date, étiquetés et prêts à sortir du tiroir à chaque éclipse prévue d'une des grandes figures contemporaines. Car il y a des gens de lettres qui sont les fossoyeurs des vivants, et on dit que les tiroirs de Sainte-Beuve étaient des monuments funèbres qui n'attendaient que leurs épitaphes.

C'est, paraît-il, une occupation pour certaines gens que d'enterrer d'avance leurs amis ou leurs ennemis et de se donner la joie, longtemps savourée, de les livrer tout chauds au jugement de la postérité.

Mais M. Spuller n'est pas homme à prendre de ces sortes de plaisirs. Comme il n'a pas sur la terre un ennemi, je ne pense pas que l'idée lui soit jamais venue de faire l'oraison funèbre d'un vivant, que dis-je, même d'un moribond. Je l'ai suivi dans le journalisme et à la Chambre, ayant cet honneur d'être un de ceux qu'il aime et qu'il estime, et je déclare que j'ai rencontré peu d'hommes meilleurs, plus incapables de rancune, plus maîtres d'eux-mêmes et de leurs jugements, je dirais plus sages si ce mot n'était tombé en désuétude depuis la mort de Charron.

Si donc M. Spuller a pu tracer si rapidement les esquisses des *Figures disparues*, c'est qu'il les avait longtemps étudiées, c'est que sa mémoire était pleine de renseignements, c'est qu'il était nourri de l'histoire de son temps, c'est que les souvenirs, au premier appel, venaient docilement se ranger sous sa plume et lui fournir la matière de ces excellentes biographies.

Et ici il faut que je m'explique et, comme dit l'autre, que « je déborde mon cœur ». Il est plus facile aujourd'hui d'être journaliste qu'apprenti maçon. Quiconque est enfariné d'un peu de latin, reçu bachelier et capable de mettre à peu près une phrase sur ses pieds, se croit apte à conseiller les ministres et à injurier ses anciens dans la presse. Tel qui aurait peine à trousser proprement un fait-divers tranche bravement la question sociale ou dit son fait à M. de Bismarck.

Je ne veux pas médire de la jeunesse, laquelle est de sa nature outrecuidante; mais j'engage cette jeunesse à lire l'ouvrage de M. Spuller si elle veut savoir ce qu'était le journalisme de l'ancienne école, je veux dire de la bonne école, et tout ce qu'un article enlevé au bout de la plume supposait d'études, de réflexions, de relations, de connaissance approfondie des hommes et des choses.

M. Spuller a toutes ces qualités; mais il est trop mon ami pour que je ne mêle pas une critique à mes éloges. Dans son article intitulé *M. Thiers et M. Jules Simon* (1), il fait cette remarque très juste : « Il y aurait, dit-il, une véritable injustice à demander à un discours académique ce qu'il ne peut donner. Dans ces jours de solennité oratoire, il convient de faire la part des pompes et aussi des prestiges de l'éloquence. Nous sommes en France, dans un pays où tout a sa règle et sa mesure, et, parmi nous, l'éloge académique même a ses lois, ses principes, ses limites. »

L'observation retombe bien un peu sur l'auteur; car ses articles, écrits le lendemain, le soir même de la mort des personnages qu'il dépeint, prennent à son insu couleur d'oraisons funèbres. On est sous le coup de la nouvelle; on a la famille, les convenances à ménager. Et puis, si on s'appelle Spuller, on a ses scrupules de conscience, sa grande modération, son équilibre de tempérament. On surveille donc sa plume et ses premières impressions; on s'éloigne du défunt, on se tient à distance, on se recule, comme on fait devant un tableau pour le voir sous toutes ses faces; on fait ce grand effort de s'arracher au présent, de se méfier de ses sympathies plus encore que de ses préventions, et on pousse l'impartialité jusqu'au point de montrer parfois plus d'égards pour ses adversaires que de partialité pour ses amis.

Or cette réserve, excellente chez l'historien, n'est pas sans nuire quelque peu au portraitiste. Elle ôte au livre de M. Spuller ce que nous appelons, dans notre détestable jargon, le cachet de l'actualité; elle fige ses esquisses et leur donne par instants la rigidité de marbre des statues de la galerie des Tombeaux.

C'est un défaut pour nous; ce n'en sera pas un pour ceux qui viendront après nous; et par quelles qualités est racheté ce défaut, si défaut il y a!

Je n'apprendrai rien à ceux qui connaissent M. Spuller, ses relations avec Gambetta, l'unité et le désintéressement de sa vie, quand je leur dirai que ce livre, comme tous ses autres écrits, respire la plus pure doctrine démocratique; que tout y est juste, bien pensé, sorti du cœur, et d'une inspiration que ses adversaires n'ont pu critiquer qu'en l'appelant « naïve ».

Oui, naïve est bien le mot, s'il veut dire sincère, et je ne pense pas que la malignité ait fait plus brièvement l'éloge d'un honnête homme.

Car ce naïf qui a tant lutté pour notre cause, et cela dans les plus mauvais jours, n'est rien aujourd'hui que ce qu'il a toujours été : un journaliste de talent. Du laborieux établissement de la république, auquel il a tant contribué, il n'a retiré jusqu'à ce jour que deux avantages : l'honneur des services rendus, et l'honneur non moins grand d'être calomnié quelquefois par ceux qui n'en ont rendu aucun. Mais il est d'une école où l'on est aguerri contre ces injustices de l'esprit de parti, et, quand il nous raconte en termes éloquents l'histoire des Carrel, des Dupont de l'Eure, des Garnier

(1) Publié d'abord dans la *Revue*, n° du 15 novembre 1884.

Pagès, des Trélat, des Guichard, il le fait avec la tranquillité résignée d'un homme qui, ayant accompli son devoir comme ces anciens, ayant été dévoué comme eux et, comme eux, ennemi de toute exagération, insoucieux de toute fausse popularité, n'a pas la prétention d'être traité plus équitablement qu'ils ne l'ont été.

Mais je m'attarde sur l'homme, pour lequel j'ai, je l'avoue, grande tendresse de cœur, et je m'aperçois que j'oublie de parler de l'écrivain.

Ce recueil de portraits est, comme on le pense, plus facile à lire qu'à analyser. Ce n'est que par des citations que je puis faire apprécier au lecteur la finesse de l'auteur et l'art des nuances dans un genre qui exclut toute audace d'expression et qui laisse deviner la pensée sous la transparence du style.

Voici, par exemple, un portrait de Guizot, auquel il n'y aura pas, je pense, de retouches à faire :

« Il prenait la majesté hautaine de ses imprécations oratoires pour un signe évident d'infaillibilité. Avec cela, un art admirable, mais trop admiré, de grandir les plus minimes affaires; une ampleur de paroles qui ne servait souvent qu'à déguiser le vide de la pensée; un dédain superbe qu'il réussissait à faire prendre comme la marque d'un génie supérieur; une grande ignorance des faits sociaux, marquée sous les dehors de doctrines imposantes; des airs de tête à troubler toute une Chambre, la lèvre méprisante, la voix solennelle : tel a été M. Guizot orateur, une grande puissance au service d'une petite cause, celle de sa personnalité et de son ambition. »

Voici une autre figure, non moins vivement esquissée, mais d'un autre crayon :

« Ceux qui ont entendu M. Michelet n'oublieront jamais cette jeune, spirituelle et grave figure sous des cheveux blanchis avant l'âge, ces grands et beaux yeux noirs qui dardaient l'intelligence, cette voix profonde et mélodieuse qui s'échappait d'une bouche aux lèvres tour à tour dédaigneuses ou pleines de bonhomie, cette parole lente et grave, entrecoupée de silences, qui tout à coup passait des plus petits et des plus vulgaires soucis de la vie aux plus élevées considérations de la philosophie. »

Voulez-vous maintenant des jugements? Ils sont brefs, mais frappés fortement.

« Je définis la Révolution l'avènement de la loi, la résurrection du droit, la réaction de la justice. »

Tout le génie historique de Michelet est dans cette citation :

« Victor Cousin essaya longtemps d'être philosophe, et finit par vouloir *administrer* la philosophie. »

On ne peut mieux dire, ni plus court.

Et encore :

« M. Cousin déclara un jour que la philosophie était faite et qu'il n'y avait plus qu'à en écrire l'histoire. »

Et encore :

« M. Rouher fut le plus habile avoué qui mit jamais la main aux affaires de ce pays. »

Et encore (car on ne se lasserait pas de citer) :

« M. Guizot croyait tout perdu quand il n'était plus ministre. »

Je passe sur un charmant portrait de Thiers; je passe sur une prédiction de cet illuminé, de ce « voyant » de Quinet, qui annonça en 1831 les convoitises de l'Allemagne et la future invasion de l'Alsace. Je passe, et avec regret, sur les délicieux portraits de Dupanloup, de Falloux, de Denys Cochin, de Veuillot, et je les recommande au lecteur comme les morceaux les plus achevés de ce remarquable recueil. Car personne ne connaît mieux que Spuller les choses ecclésiastiques; personne n'a pénétré plus avant que lui les secrets du sanctuaire. Il a touché à l'arche et n'en est pas mort, ce qui lui promet une longue durée. Leurs préjugés, leurs rancunes de chapelles, leurs ressources, leur implacable douceur, leur finesse diplomatique, leur art de composer avec le siècle, d'attendre ou de préparer les événements, leurs naïves immoralités, leur patience évangélique nourrie et entretenue par l'espoir de revanches italiennes, tous ces mystères de la cour de Rome dont l'inexorable souplesse tient aujourd'hui Bismarck lui-même en échec, toutes ces choses, dis-je, si inconnues en France, si méprisées par nos libres penseurs et si dignes cependant d'intérêt, il les sait, il les possède à un tel point qu'il m'est arrivé de demander à ce sceptique, à ce disciple de Voltaire, s'il n'avait pas été élevé sur les genoux de l'Église.

Je voudrais poursuivre, mais il faut se borner. Le très curieux livre de M. Spuller ne donnera pas au public le piment du scandale, et c'est un succès qu'il n'a pas cherché; mais il a ce mérite rare qu'il restera comme un document de notre histoire contemporaine et que tous ceux qui voudront l'écrire un jour seront obligés de le consulter.

DIONYS ORDINAIRE.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

M. Durandeau, bien connu de nos lecteurs pour ses articles ou parfois de simples notes ou communications d'une vive allure et d'une saveur piquante, est pour quelque temps en Bourgogne. Ce n'est pas un exil, c'est un retour à la patrie, car M. Durandeau est Bourguignon. Il est Bourguignon, Bourguignon salé, comme les Bourguignons s'appellent volontiers, et il aime passionnément la Bourgogne. Il n'a pas de préjugés contre l'Auvergne ou la Gascogne, d'antipathies contre la Normandie ou la Bretagne; mais enfin, entre nous, vous le savez bien, aucune de ces provinces ne saurait se comparer à la Bourgogne. Vins épais et littérature du Cantal ou du Gard; cidre aigrelet et poésie de Lisieux ou de Morlaix, qu'est-ce que cela auprès du vin chaud et doré de la Côte-d'Or et aussi de ses produits littéraires, sans parler de la moutarde? Donc vivent les Bourguignons et vive la Bourgogne! Parlez à M. Durandeau du Jura, son assez proche voisin: il trouvera en son honneur d'assez vifs accents, ne fût-ce que pour ne pas désobliger Dionys Ordinaire, son collaborateur et le mien; mais il vous fera remarquer en finissant que la voix du Jurassien est plus âpre, la note plus nasale, comme s'il mâchait des cailloux en parlant. Très verts aussi les Jurassiens, mais avec moins de bonhomie et de belle humeur que les Bourguignons salés :

Les Bourguignons
Sont des lurons,

comme chante une vieille chanson. Pourquoi vous conté-je tout cela? Attendez un moment, vous allez voir. La piété qui n'agit point n'étant pas une piété sincère, M. Durandeau agit. Il fait des fouilles dans les terrains depuis longtemps abandonnés et déterre les vieux titres littéraires de sa chère Bourgogne. A mesure qu'il les exhume, il en construit un monument. Que sera-ce ce monument? Un petit fût de colonne ou un arc triomphal, je ne saurais dire encore.

Voici deux vieilles pierres apportées presque en même temps au futur arc, car il est plus obligeant de supposer que ce sera un arc (1). D'abord plusieurs poèmes populaires en patois du père de l'auteur de la *Métromanie*, le brave apothicaire Aimé Piron. Voulez-vous en connaître du moins quelques titres? *Le Bourguignon contan*, — *Joyeusetai*, — *Phelisbor éclaforai*, — *Monmelian tarbôlai*. Ces titres ne vous disent rien? Lisez les petits poèmes, vous n'y comprendrez pas beaucoup plus, du moins la première heure. Puis, vous vous familiariserez avec le patois bourguignon et il vous semblera entrevoir quelque chose. D'ailleurs M. Durandeau est là qui, aux moments difficiles, vous vient en aide par un éclaircissement ou un commentaire. Tout en n'y voyant pas absolument clair, vous sentez vaguement que cet excellent apothicaire était un bon Bourguignon, mi-paysan, mi-citadin, un petit bourgeois qui avait fait ses classes, mais qui devait aller souvent s'égayer avec les vignerons de la campagne, tout au moins à l'époque des vendanges. Oui, un bon petit bourgeois, bavardant à la ville avec les boutiquiers ses voisins, comme au champ avec les vignerons ses métayers, un jour sur les petits incidents municipaux ou ruraux, l'autre jour sur les grands événements politiques ou militaires, la prise de Philipsbourg, le passage du Rhin. Ce jour-là, le brave Bourguignon enfle ses joues en soufflant dans sa petite flûte rustique qui fait alors presque l'effet d'un clairon guerrier, d'une trompette épique, du moins pendant une minute ou deux. Tout aussitôt, et même un peu pendant, on entend la note plaisante et narquoise. Le contentement et l'enthousiasme, malgré cette note qui n'est que la caractéristique de la joie populaire, n'en sont pas moins sincères. De bons patriotes, de bons Français, ce brave apothicaire et ses voisins dont il se fait l'écho et comme le porte-voix! Ils aiment leur pays, ils aiment leur roi. Il a bien, ce roi, l'appétit un peu trop ouvert et la main un peu lourde; bourgeois et manants sont tondus et battus plus qu'ils ne le souhaiteraient; mais le jour où il y a bataille et victoire, les mécontentements de la veille sont oubliés, ou à peine en trouve-t-on le souvenir déjà consolé dans quelque intonation goguenarde. C'est la joie qui domine, comme l'indique le titre du poème *le Bourguignon contan*. Et nous aussi, bien que ne comprenant qu'à moitié cette joie patoisante, nous sommes contents. Et M. Durandeau donc!

Lui, Bourguignon, le patois bourguignon le ravit. Il ne faut pas même trop lui dire que c'est du patois, car, tout en exhumant ces souvenirs de la littérature provinciale, il serait très heureux de les faire rentrer dans la littérature nationale. Et voyez, très habilement — les Bourguignons ne sont pas seulement salés, ils sont malins — n'a-t-il pas gagné à sa cause M. Crouslé? Il a obtenu de lui pour ses petits poèmes en patois une longue préface. Voici donc le patois bourguignon officiellement patronné par un éminent professeur en Sorbonne, et quel professeur? le professeur d'éloquence française! Quand je vous disais que M. Durandeau veut rattacher la littérature provinciale, celle de la Bourgogne surtout, à la littérature nationale! C'est donc M. Crouslé en personne qui nous présente et nous recommande l'apothicaire de Dijon. Et, pour lui donner un noble cortège, il fait défiler avant et après lui toutes les gloires littéraires de la Bourgogne, entre autres Bonaventure des Périers, Bussy-Rabutin, Fran-

(1) *Poemes bourguignons d'Aimé Piron : Théâtre de sainte Reine*, par M. J. Durandeau. — 2 vol. Dijon, 1886. Darantière.

çoise de Chantal, Bossuet, Buffon, Lacordaire. Qui est surpris? L'apothicaire. Des Périers et Rabutin ne l'intimident pas trop; mais devant Françoise de Chantal, Bossuet, Buffon, Lacordaire, quelle contenance faire? Et il dissimule du mieux qu'il peut les insignes de sa profession, armes parlantes. Évidemment M. Crouslé, toujours bienveillant, l'a mis en si imposante compagnie uniquement pour être agréable à M. Durandeau. C'est pour réjouir ce cœur de Bourguignon qu'il a fait défiler ainsi toutes les gloires bourguignonnes. Et voilà pourquoi j'insistais au début, sans qu'on pût bien voir alors le motif, sur le culte voué par M. Durandeau à sa Bourgogne bien-aimée. Tout finit par s'expliquer, et mon exorde et la préface de M. Crouslé.

Voyons maintenant l'autre pierre apportée par M. Durandeau à l'arc de triomphe bourguignon. A vrai dire, ce n'est pas une pierre. C'est, pour emprunter à J. Janin une de ses phrases demeurées célèbres, « un monolithe composé de plusieurs blocs ». Ces petits blocs sont les pièces tragiques inspirées par sainte Reine, la Jeanne d'Arc bourguignonne au XVIIe et au XVIIIe siècle. Il y en a six, six tragédies les unes à machines, les autres sans machines. Ont-elles été jouées toutes les six? On l'ignore; il n'y a certitude que pour la pièce de maître Temet, jouée et reprise plusieurs fois vers 1730, et apparence que pour celle du chanoine Millotet, qui a dû être représentée une fois au moins à Autun. — M. Durandeau ne nous offre pas les six tragédies à la file; il se borne à des analyses et, pour quelques-unes, à de brèves indications.

Qu'est-ce que sainte Reine, demandez-vous? — Ah! comme on voit bien, monsieur, que vous n'êtes pas Bourguignon! Mais il s'est livré là-bas de véritables batailles au sujet de ses reliques, Flavigny affirmant les posséder, et Alise soutenant que c'était elle qui les gardait. Un archevêque de Mayence a fait tout exprès le voyage d'Alise afin de rendre un verdict qui mît fin à ces Iliades; puis, plus tard, un autre évêque encore. Le premier a constaté que la sainte avait trois bras; le second, que des ossements d'animaux avaient été mêlés aux précieux restes de la martyre. Enfin c'est toute une histoire. Le loisir me manque pour la raconter; je ne veux d'ailleurs me mettre mal ni avec Alise ni avec Flavigny.

Laissons donc les reliques de la sainte aux trois bras pour ne parler que de la sainte.

Sainte Reine naquit à Alise, vers la moitié du IIIe siècle, d'une famille païenne. Confiée à une nourrice chrétienne, elle se convertit dès l'âge le plus tendre. Comme Jeanne d'Arc, elle gardait les troupeaux, bien qu'ayant pour père le gouverneur d'Alise. Fille d'un haut fonctionnaire et bergère, arrangez cela comme vous pourrez. Un jour qu'elle était aux champs avec ses moutons passe en carrosse un proconsul de l'empereur Dice, qui avait nom *Olibrius*. A la vue de ce « bouton de rose », dit le bénédictin qui raconte l'histoire de la sainte, cet Olibrius se sentit blessé « des doux traits de l'Amour ». Il fit arrêter son carrosse et déclara sa flamme : le « bouton » riposta vertement. Une demande en mariage n'obtint pas plus de succès. Grande colère du père, fureur du proconsul. On conduit Reine aux autels païens et on lui enjoint de faire un sacrifice en leur honneur. Elle refuse; l'amant et le père irrités la livrent aux bourreaux. Elle meurt dans les tortures, souriant d'un sourire ineffable et répétant d'une voix séraphique : « Je vous aime, ô Jésus! » On lui tranche alors la tête, et à l'endroit où tombe la martyre jaillit une fontaine miraculeuse.

Telle est l'histoire de Reine, à la fois Jeanne d'Arc et Pauline; son père, le gouverneur, fonctionnaire tremblant devant un des favoris de l'empereur, ne rappelle-t-il pas également le Félix de Corneille? Les six tragédies analysées ou mentionnées par M. Durandeau n'ont pas toutes tiré parti de la scène du martyre et reproduit la situation touchante et si dramatique de la jeune vierge prononçant avec amour le nom de Jésus sans répondre aux instances de son père et du proconsul et sans songer même à ses tortures. Seul, le chanoine Millotet a représenté le supplice, ce dont s'est indigné bien à tort le bibliophile Jacob. — M. Durandeau l'en félicite, au contraire, et je joins mes compliments aux siens s'ils peuvent être agréables à l'ombre du bon chanoine. Je sais bien qu'il aurait mieux fait de placer la sainte sur le chevalet sans la faire dépouiller de ses vêtements jusqu'au dernier; mais évidemment ses intentions étaient pures et il ne cherchait pas là un effet de vulgaire et scandalisante attraction. J'avoue encore que le chariot attelé d'aigles, oiseaux de Jupiter, qui emporte au ciel l'âme de la martyre, est un dénouement païen plutôt d'opéra que de tragédie; mais c'est là précisément le curieux : l'emploi des machines et le drame à grand spectacle alors en faveur dans les provinces.

Chose étrange! c'est en 1664, vingt-quatre ans après *Polyeucte*, alors que notre théâtre classique est soumis aux étreintes sévères des trois unités, s'interdit toute mise en scène, se défend de parler aux yeux pour ne s'adresser qu'à l'âme, c'est alors que cette tragédie du chanoine Millotet emploie avec succès auprès du public bourguignon tous les ressorts et toute la machination et tout le matériel des vieux *mystères*. La révolution qui s'est opérée sur les théâtres parisiens, on dirait que la province l'ignore. De même pour la versification : là-bas, en Bourgogne, on n'en est pas encore à Malherbe, on en est à Ronsard et à la Pléiade. De même aussi pour le style, les accouplements de mots, les images, les métaphores. La couronne du Christ s'appelle là-bas « un chapeau épineux »; les poissons de la mer sont « des bourgeois écaillés ». Évidemment la province retardait. C'est là l'intéressante conclusion de la piquante étude de M. Durandeau, qui a écrit un curieux chapitre sur

l'histoire du goût et de ses progrès en France. Et songez! Si la Bourgogne, la Bourgogne elle-même était en retard, que devait-ce être en Bretagne? Car en tout ceci il ne s'agit pas de railler les Bourguignons, de les présenter comme des arriérés; ah mais, non! Avec M. Durandeau nous crions : Vive la Bourgogne! Gloire à Bossuet, à Buffon, à Piron père et fils et même au chanoine Millotet!

II.

Dans *la Brèche aux loups* (1), M. Adolphe Racot a mélangé agréablement la satire politique et le roman d'aventures. Il y raille les ministres, les députés, les préfets et les sous-préfets, et il entre-croise avec habileté les fils très compliqués d'une intrigue ou même de deux intrigues également touffues. A la fois Aristophane et d'Ennery. Il y en a pour tous les goûts. Ministres, députés et préfets n'en mourront pas, car les traits d'Aristophane sont quelque peu émoussés : c'est de la satire plus agréable que méchante. Le roman est bien coupé, riche en situations pathétiques, suffisamment pourvu de coups de théâtre; l'intérêt est habilement gradué, et le mot des deux énigmes ingénieusement suspendu : ce qu'il faut de ténèbres et de mystères pour que nous attendions avec impatience le rayon de soleil final qui dissipera les nuages volontairement accumulés.

Pourquoi ce vieux château de la Brèche aux loups est-il abandonné et depuis si longtemps qu'il y pousse des arbres dans la salle à manger? Quel est ce Cantecroix mystérieux qui dissimule son vrai nom sous un pseudonyme de journaliste : énigmes lancinantes dont nous voudrions savoir le mot? Mais l'auteur nous dit: Il faut attendre; et nous attendons, bien que haletants. Tout se dénoue et s'explique à l'heure voulue et fixée par l'impénétrable M. Racot. Sommes-nous également satisfaits de toutes ces explications? Je n'oserais le dire. Il y a là un père qui rend la vie très dure à sa fille parce qu'il croit que ce n'est pas sa fille. Tout à coup, avant de mourir, il s'écrie : « Décidément, tu es ma fille! » Est-ce une illumination soudaine, un avertissement d'en haut, à cette heure suprême? J'avoue à ma honte que je ne me rends pas un compte exact; mais c'est évidemment ma faute si je n'ai pas suffisamment compris.

De même, je m'étonne un peu de voir le journaliste mystérieux arriver toujours juste à point quand il y a quelqu'un à sauver ou à tirer d'embarras. Il vous manque un sou pour payer votre omnibus? Cantecroix est là qui vous le tend. Vous êtes surpris par un orage et gare à la fluxion de poitrine! Cantecroix survient et vous offre la moitié de son parapluie. La vertu est calomniée: Cautecroix ouvre la porte et d'une voix vibrante confond les calomniateurs. Toujours lui, lui toujours! Moi, je ne chicane pas, enchanté qu'une fois par hasard le beau rôle de sauveur providentiel soit donné à un journaliste. Vous vous étonnerez peut-être aussi de voir un médecin épouser une jeune fille pourvue d'un enfant — une jeune fille, car si elle est veuve, son mariage illusoire ne compte pas et l'enfant est antérieur. La chose n'est pas impossible après tout. Et puis il ne faut pas chicaner son plaisir; or le roman de M. Racot m'a fort intéressé et amusé.

Ajoutons pour ceux de nos lecteurs qui se scandaliseraient à l'idée de voir nos députés raillés, que M. Racot, au dénouement, fait de son héros, de cet homme providentiel, de ce sauveur ou sauveteur inévitable, un candidat à la députation. Il se présente à présent qu'on est revenu au scrutin de liste. Vous voyez donc bien : il s'agit des députés d'autrefois, des députés d'arrondissement, pas de ceux de département. C'est là encore une surprise finale, et M. Racot, après avoir montré les dents, dit: Mais non! rassurez-vous et ne m'en veuillez pas; ce n'est pas vous que je voulais mordre!

III.

Deux mots seulement pour annoncer deux volumes: les *Contes modernes* (1), de M. Gaston Bergeret, et *l'Incendie des Folies plastiques* (2), de M. Abraham Dreyfus. Rien que deux mots, car je suis mal à l'aise pour dire tout le bien que je pense de ces contes et de ces fantaisies qui ont, pour la plupart, paru dans ces colonnes mêmes. Et pourtant j'aimerais à insister sur ce qu'il y a d'originalité distinguée, de finesse, de sensibilité discrète dans l'un, et, dans l'autre, d'entrain, de belle humeur et de gaieté de bon aloi. Plus de fiction romanesque chez M. Bergeret, plus d'observation chez M. Dreyfus, et toujours la vérité prise sur le vif, vérité quelquefois triste bien que présentée sous son aspect comique: voilà ce que je dirais longuement et avec grand plaisir à nos lecteurs s'ils ne se l'étaient déjà dit eux-mêmes.

MAXIME GAUCHER.

(1) *La Brèche aux loups*, par M. Adolphe Racot. — 1 vol. Paris, 1886. Librairie moderne.

(1) *Contes modernes*, par M. Gaston Bergeret. — 1 vol. Paris, 1887, Librairie moderne.

(2) *L'Incendie des Folies plastiques*, par M. Abraham Dreyfus. — 1 vol. Paris, 1886. Calmann Lévy.

THÉATRES

« Un Conseil judiciaire » (1)

C'est la première fois que je vois si brillamment réussir une pièce en trois actes à peu près sans action et sans caractères, et qui se soutient seulement par la drôlerie des événements ajoutés bout à bout, par le pittoresque des silhouettes et la bonne humeur des mots. Les auteurs du *Conseil judiciaire* n'ont pas mis de machine à leur bateau ; ils ont déployé leurs voiles, ils ont compté que le fou rire se déchaînerait et mettrait tout en branle. Le fou rire s'est déchaîné et la pièce est parvenue à bon port. Maintenant qu'arriverait-il si l'on jouait le *Conseil judiciaire* devant une salle en majorité composée de grognons et de gens décidés à résister ? Dans ce cas, je le crains bien, le *Conseil judiciaire* demeurerait en panne. Il n'a pas ce qu'il faut pour voguer contre vents et marées. Ainsi je serais bien étonné qu'on lui eût fait, à la seconde représentation, le succès d'éclat de rire dont il a bénéficié à la première, et qu'il retrouvera certainement par la suite.

La donnée du *Conseil judiciaire* est la plus banale du monde, et ce serait assurément jouer un mauvais tour aux acteurs que d'analyser la pièce sans dire chemin faisant : « A ce moment-là tel personnage dit telle phrase, tel acteur fait tel geste, telle porte se ferme, telle porte s'ouvre. » En réalité, il faudrait rapporter tous les bons mots de la pièce et mettre sous les yeux du lecteur une centaine de photographies des « tours de bouche » de l'acteur Joly pour fournir la vraie excuse de ce fou rire qui, l'autre soir, a bondi de l'orchestre au balcon, du balcon aux loges, des loges au plafond, et qui du lustre est retombé en larmes de joie.

La toile se lève sur le prétoire austère qui sert de cadre ordinaire à toutes les fantaisies de M. Moinaux, sur la solennité des hautes boiseries du Palais de justice et du papier vert fleurdelisé d'or. La mise en scène est d'une fidélité scrupuleuse ; rien ne manque, pas même, dans la foule qui s'entasse sur les quatre bancs réservés au public, l'Anglais en macferlane qui visite le monument pendant l'audience, son *Bœdeker* à la main.

Me Boisrobin, avocat, et Me Pagevin, avoué, s'entretiennent familièrement avant l'audience. Ils plaident dans la même affaire : l'austère Pagevin pour M. Thomery, qui veut faire donner un conseil judiciaire à sa femme ; le sémillant Boisrobin, pour Mme Thomery, une charmante petite évaporée qui adore M. Thomery, grignote sa dot sans malice et s'indigne qu'un mari qui se dit amoureux veuille lui jouer un tour aussi pendable. Me Boisrobin va plus loin que sa cliente. Il ne comprend pas qu'un pareil homme trouve même un avocat pour défendre sa cause ; et il ne se gêne pas pour s'expliquer là-dessus avec son confrère Me Pagevin.

— Dites tout de suite, répond aigrement l'avoué, que vous ne plaiderez jamais pour un mari.

— Certainement non, répond Boisrobin, tant que je serai garçon.

— J'ai pour principe, continue l'austère Pagevin (marié à une femme rèche et jalouse), que l'on doit chercher le bonheur dans un ménage.

Et Boisrobin :

— C'est aussi là que je le cherche.

Voilà la note. Dieudonné, qui joue Me Boisrobin, s'est fait une tête charmante de joli avocat homme du monde, coqueluche des jolies femmes, spécialiste de tous démêlés conjugaux, jusqu'au divorce inclusivement. Joly est un Pagevin désopilant. Il est grincheux des bottes à la toque, en passant par les favoris et le lorgnon. Et cette bouche ! cette bouche ! Si vous allez au *Conseil judiciaire*, placez vous le plus près possible de la rampe, pour ne pas perdre une nuance des moues de la bouche de Joly. Tout le succès de la pièce tient dans ce demi-pied de largeur : c'est peut-être la première fois qu'un pareil succès sort d'un « four ».

Les plaidoiries de Pagevin et de Boisrobin, voilà le *clou* de ce premier acte. Celle de Pagevin est ce que vous imaginez. Souffleur à part, toutes les farces qui nous ont tant réjoui dans notre enfance, quand nous avons vu jouer les *Plaideurs*, sont ici rééditées : exorde ampoulé, comparaisons saugrenues, coq-à-l'âne amenés par la mauvaise pagination des feuillets, que l'avoué embrouille au beau milieu de sa plaidoirie. Évidemment MM. Bisson et Moinaux sont partis de ce principe que toutes les bonnes plaisanteries ayant été faites, il ne faut pas hésiter à les reprendre, en les embellissant si l'on peut. Ils y ont souvent réussi. C'est ainsi que la péroraison du discours de Pagevin a excité une hilarité générale :

« Je ne m'étendrai pas, dit l'avoué en finissant (après une peinture extraordinaire des séductions employées par Mme Thomery pour désarmer les colères de son mari), je ne m'étendrai pas sur les charmes troublants de notre adversaire. »

Ces choses-là sont d'un effet irrésistible devant un public parisien réuni dans la ferme intention de se divertir.

Dieudonné a répliqué avec une finesse et une désinvolture tout à fait plaisantes. Il y avait dans la salle beaucoup de membres du barreau : ils riaient plus fort que les autres à ces mouvements de toque, à ces

(1) Comédie en trois actes de MM. Moinaux et Bisson.

danses de binocle au bout des doigts, à ces petits coups de bras, rageurs chez Me Pagevin, élégants chez Me Boisrobin, qui rejetaient les plis de la manche vers la saignée du bras, à toute cette mimique moitié instinctive, moitié conventionnelle des plaidoiries où se trahissent les caractères, les genres de clientèle.

Bien entendu, le tribunal prononce pour M. Thomery contre Mme Thomery, et c'est Me Pagevin lui-même qu'on nomme conseil judiciaire.

Le deuxième acte se déroule dans le cabinet de Me Pagevin. Nu, ce cabinet, sévère, grincheux comme l'avoué, avec ses deux bibliothèques symétriques surmontées d'un buste d'orateur en plâtre et ses affiches criardes de maisons à vendre.

Nous n'attendons rien de précis, le premier acte ayant donné peu de chose à prévoir ; mais on ne s'en fâche pas: on demande seulement aux auteurs de ne pas laisser, dans leur intérêt et dans celui de notre plaisir, s'éteindre graduellement ce beau feu de rire qui s'est si joyeusement allumé au premier acte.

MM. Moinaux et Bisson ont imaginé de nous faire assister à la séduction de l'austère avoué par la très charmante Mme Thomery. Vous devinez bien que la petite prodigue joue la comédie et que toute sa diplomatie de chatte ne va qu'à tirer le plus d'argent possible de son incorruptible curateur. Nous tenons déjà Pagevin pour un grincheux ; les auteurs insistent sur la peinture de son mauvais caractère : cela rend le succès des coquetteries de Mme Thomery plus plaisant, et cela fournit le prétexte d'une série de scènes très divertissantes entre Me Pagevin, sa femme et la légion de prodigues à qui l'incorruptible avoué sert de tuteur.

Me Pagevin a épousé pour de l'argent une femme qui a dix ans de plus que lui et qui est jalouse comme une tigresse. Elle vient réclamer son mari jusque dans le prétoire; elle veut l'embrasser à l'audience et il faut, pour se débarrasser, que Me Pagevin la bouscule.

— Voyons, laisse-moi donc tranquille. Je ne veux pas t'embrasser; je suis en robe!

Mme Pagevin gémit de tant de froideur :

— Quand je pense qu'à notre repas de noces tu as refusé de prendre du café parce que cela t'empêche de dormir !

Et Pagevin :

— En me mariant j'ai renoncé à tous les plaisirs.
— A qui le dis-tu, mon ami !

Cette épouse tendre et dédaignée doit tout naturellement être horriblement jalouse de Mme Jeanne May (Mme Thomery) qui vient montrer à son curateur ses petits chapeaux roses, sa toilette crème relevée de rubans jaunes et orangers, délicieusement éclairée par un bouquet de parme pâle qu'il faut voir montant de la ceinture de Mme Jeanne May à ses lèvres de jolie poupée, à son petit nez de biscuit.

— Combien avez-vous payé ce bouquet-là? demande Pagevin, grondeur.
— Vingt francs.
— Mais c'est de la folie !
— Ah! ne me grondez pas. Moi qui l'avais acheté pour vous!

Vous voyez bien que Mme Pagevin a raison de faire surveiller son mari par son domestique. L'avoué, affolé par cet espionnage, veut corrompre à tout prix l'homme qui le file.

— Qu'est-ce que ma femme te donne pour faire ce métier-là?
— Une misère; trente francs par mois. Mais madame m'a promis de me doubler si je parvenais à pincer monsieur.

Je ne dis pas que tout ce comique soit bien rare ; mais il nous a beaucoup amusés l'autre soir. Nous avons ri quand on a vu Mme Thomery forcer Me Pagevin à lui faire des avances doubles, quand nous avons vu un jeune prodigue qui a surpris l'avoué au théâtre avec sa pupille exploiter cette circonstance pour réclamer deux mois d'un coup. Nous avons ri surtout quand le major Tubœuf, ancien médecin militaire, interdit comme tous les clients de Me Pagevin, se fait avancer une grosse somme à charge de persuader à Mme Pagevin que son mari a besoin de partir seul, subitement, pour Royan (Mme Thomery passe l'été sur cette plage).

— Comment, seul! s'écrie Mme Pagevin éplorée.
— Dans l'état de santé de M. Pagevin, la société d'une femme...
— Mais si je vous donnais ma parole d'honneur...
— Je ne vous croirais pas.

Pagevin quitte donc son épouse et son étude pour suivre sa pupille. L'avoué rigide et grognon a disparu; c'est un élégant, un gommeux fringant, que M. Thomery et Mme Pagevin surprennent aux bains de mer en tentative de détournement de pupille. Le cas de Pagevin est très mauvais; mais il n'est pas niable. Aussi le malheureux avoué ne tente même pas de se justifier. Il voit Mme Thomery tomber dans les bras de son mari ; alors il s'aperçoit qu'il a été joué; il renonce à son mandat de conseil judiciaire, et, piteusement, il se laisse emmener par sa femme.

Je ne démêle pas très clairement quelle part l'auteur de *la Mission délicate* — une autre pièce charmante — a eue dans la collaboration d'*Un conseil judiciaire;* mais je

vois très nettement quel est l'apport de M. Moinaux. Comme le disait dernièrement M. Alexandre Dumas dans la préface qu'il a mise au *Bureau du Commissaire*, M. Jules Moinaux a repris et continué la tradition de la verte et saine gaieté de Sénecé, de Gérard Bontemps, de Verboquet le généreux et de ce Tabarin qui débitait ses joyeux devis sur la place Dauphine, au pied même de la vieille maison où ont été écrits *les Tribunaux comiques*. Cette fois, M. Moinaux a porté ses personnages sur la scène. Il s'est dit que les mésaventures de l'homme en robe noire qui font au théâtre de Guignol la joie des petits enfants étaient sans doute propres à réjouir également les hommes. M. Moinaux a eu raison de faire cette tentative. Elle devait réussir, car il n'y a pas de plus grand plaisir, pour les grands comme pour les petits, que de s'égayer aux dépens des choses et des gens dont ils ont peur.

Ce rire-là est vieux et éternel comme les larmes.

HUGUES LE ROUX.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élection législative. — Dans le département de l'Aisne, au deuxième tour de scrutin, M. Rigaut, républicain, a été élu député par 53 263 voix, contre 51 580 données à M. Desjardins, candidat conservateur.

Chambre des députés. — Le 5, suite de la discussion générale du budget; discours de M. d'Aillières; M. Andrieux propose un droit fixe de 5 francs sur les blés étrangers. — Le 6, continuation de la discussion précédente; M. Raoul Duval prononce un grand discours dans lequel il invite la droite et la gauche à s'unir dans l'intérêt du pays. — Le 10, discours de M. Amagat; réponse de M. Wilson, rapporteur général. — Le 11, suite de la discussion générale du budget; discours de MM. Fouquet, Jamais et Fernand Faure. M. le président du Conseil annonce la mort de M. Paul Bert, résident général au Tonkin. — Dépôt par M. Sarrien, ministre de l'intérieur, d'une demande de crédit de 500 000 francs pour secours aux populations du Midi éprouvées par les inondations.

Intérieur. — Les recouvrements des contributions directes pendant les dix premiers mois de 1886 se sont élevés à 673 975 500 francs, somme supérieure de 79 894 000 francs aux douzièmes échus. L'impôt sur le revenu des valeurs mobilières pour le mois d'octobre atteint le chiffre de 9 848 500 francs. Le rendement des revenus indirects pendant le mois d'octobre a été de 208 143 200 francs; inférieur de 8 950 325 francs aux évaluations budgétaires et supérieur de 2 181 600 francs aux recettes d'octobre 1885. L'ensemble des produits pour les dix premiers mois de 1886 est inférieur de 60 497 850 francs aux évaluations budgétaires et de 36 749 300 francs comparativement à ceux de la même période en 1885.

Extérieur. — Le général Mensier a occupé Caboang, ville frontière du Tonkin, située dans une région où aucun Européen n'avait encore pénétré. — M. de Montholon a signé avec le gouvernement hellénique une convention commerciale provisoire qui accorde à la France le traitement de la nation la plus favorisée.

Question d'Orient. — L'assemblée de Tirnova a procédé au choix du successeur du prince Alexandre; elle a élu à l'unanimité le prince Waldemar de Danemark, beau-frère de l'empereur de Russie. Le prince Waldemar a remercié par le télégraphe, ajoutant que son acceptation dépendait de son père, le roi de Danemark et qu'il craint, d'ailleurs, d'être retenu par d'autres devoirs. Le bureau de l'Assemblée a alors demandé par télégramme au roi de Danemark d'autoriser son fils à accepter le trône.

Belgique. — Ouverture des Chambres. Au Sénat, M. Crocq a déposé une proposition d'amnistie en faveur des ouvriers condamnés pour participation aux troubles de Liège et de Charleroi.

Angleterre. — La procession traditionnelle du lord-maire à Londres a été suivie d'un banquet à Guildhall, auquel assistaient lord Salisbury, les ministres et le corps diplomatique. Le grand meeting socialiste annoncé s'est borné à la réunion de quelques centaines de manifestants dans Trafalgar-square, que la police a dissipée sans difficulté.

Autriche-Hongrie. — A l'ouverture de la session des délégations austro-hongroises, l'empereur, répondant aux discours belliqueux des deux présidents MM. Smolka et Tirza, a exprimé la confiance que la crise bulgare aboutirait à une solution pacifique par l'accord des grandes puissances.

Amérique. — Les élections pour le parlement provincial de Québec ont été un triomphe pour les Canadiens français. Ils ont obtenu 39 sièges, le même nombre que les Anglais, qui avaient toujours eu jusqu'ici une forte majorité.

Faits divers. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres a été mise en possession d'un legs de M. Garnier, ancien consul, s'élevant à 400 000 francs dont les revenus doivent servir à des missions en Orient. — Un décret a autorisé l'érection d'une statue à Louis Blanc sur la place Monge.

Nécrologie. — Mort de M. le docteur Bach, ancien professeur de chirurgie aux Facultés de Strasbourg et de Nancy; — de l'aéronaute russe Sachs; — de M. Félix Belley, ancien rédacteur au *Constitutionnel*, auteur d'un projet de percement du canal de Nicaragua; — d'Edmond Régnier, l'ex-intermédiaire entre le maréchal Bazaine et l'armée allemande pendant le siège de Metz; — de M. Armand Gondinet, chef de bureau au ministère des finances; — du littérateur Victor Cochinat, bibliothécaire à Fort-de-France; — de M. Armbruster, inspecteur d'académie de Lyon, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique; — de M. Paul Bert, résident général au Tonkin.

Sociétés savantes.

La Société archéologique et historique du Limousin, sur l'initiative de son président, M. Guibert, a émis récemment le vœu suivant, dont le texte nous est communiqué :

« La Société archéologique et historique du Limousin,

« Considérant que les réunions annuelles des Sociétés savantes à la Sorbonne sont loin de produire tous les bons résultats qu'on est en droit d'en espérer;

« Que cet état de choses semble devoir être surtout attribué à la grande quantité de communications ayant un caractère monographique ou anecdotique qui sont apportées aux réunions et ne se relient en aucune façon aux études d'intérêt général, objet du congrès,

« Émet le vœu :

« 1° Que, sauf les lectures se rapportant aux questions posées par le comité, toute communication destinée à être

portée devant une des sections soit préalablement soumise au comité des travaux historiques en ce qui a trait aux sujets d'histoire ou d'archéologie; pour les communications sur d'autres sujets, aux autres comités chargés de la direction du congrès;

« 2° Que, la matinée restant consacrée aux communications des délégués, chaque après-midi soit occupé, dans les diverses sections, par une conférence, et que cette conférence soit faite par un savant d'une compétence reconnue: ainsi, dans les sections d'archéologie et d'histoire, par un membre de l'Académie des inscriptions ou un professeur de l'École des chartes;

« 3° Que ces conférences aient pour sujet la méthode, les sources de l'histoire, les caractères distinctifs des diverses époques, des divers styles, et, en un mot, que leurs auteurs se proposent l'instruction pratique des délégués et leur donnent des notions de nature à suppléer, dans la mesure du possible, au défaut de préparation méthodique et spéciale de beaucoup d'entre eux. »

Ce vœu de la Société archéologique du Limousin répond aux désirs que nous avons nous-même exprimés.

Nous croyons, pour notre part, que le congrès de la Sorbonne — à tout le moins dans les sections d'histoire et d'archéologie — gagnerait à être allégé d'un certain nombre de communications, sans cesse croissant, d'où l'esprit critique est manifestement exclu. Le temps pris par ces lectures pourrait être beaucoup mieux employé, et les conférences proposées par la Société archéologique du Limousin rendraient sans doute de véritables services aux travailleurs. L'idée n'est, du reste, pas nouvelle. Elle avait reçu un commencement d'exécution il y a deux ou trois ans, et les conférences faites par MM. de Boislisle, Paul Meyer, Ramé, etc., avaient été suivies avec beaucoup d'intérêt. Les érudits de province n'ont pas, en effet, à leur disposition tous les moyens d'information dont on dispose à Paris. Ils n'ont pas à leur portée tous les répertoires et les ouvrages qui permettent de suppléer, dans une large mesure, à l'instruction spéciale que l'on acquiert à l'École des chartes et ailleurs; ils ne peuvent se tenir au courant de tous les travaux accomplis; faute de ces bases, leur bonne volonté ne trouve pas toujours à s'exercer dans le sens qui serait le plus conforme à l'intérêt général. Sans mettre les délégués à l'école pour huit jours, ce que personne ne songe sans doute à demander, on pourrait profiter de ces réunions pour leur donner certaines notions générales et pour les orienter dans les recherches auxquelles ils consacreront leurs loisirs pendant l'année suivante. L'expérience que nous venons de rappeler n'a été tentée qu'une fois: on ne peut donc pas juger par les résultats obtenus des résultats que produirait une organisation régulière. Mais ce que l'on peut constater, c'est que les délégués en ont gardé bon souvenir, puisqu'ils demandent que l'on revienne à cette méthode.

G. de Nouvion.

A quoi s'exposent les romanciers

La publication dans le *Gil Blas* d'un nouveau roman de M. Ferdinand Fabre nous remet en mémoire une anecdote assez amusante.

Un jour que l'auteur des *Courbezon* s'était assis au bord d'une route en pleine montagne et qu'il fixait dans sa mémoire, pour nous les rendre avec une âpreté puissante, les lignes sévères du paysage cévenol, il vit venir un homme qui lui dit, embarrassé et tournant entre ses doigts son grand chapeau rond :

— Êtes-vous M. Ferdinand?

— Oui, mon ami. Que me voulez-vous?

— Voilà : il paraît que vous avez fait un livre à Paris et qu'il y a dans ce livre que, moi Pancol, j'ai tué M. l'abbé Courbezon. Je vous jure que ce n'est pas vrai. J'ai porté un lièvre chez votre frère (le gibier est rare dans cette région) pour que vous cessiez d'être animé contre moi. Car enfin, je ne l'ai pas tué.

— Mais non...

— Je n'ose plus passer devant la gendarmerie quand je vais à Bédarieux vendre mes pauvres châtaignes. Et les mauvais gars du pays répètent comme ça qu'on va m'arrêter un beau matin.

— Mais non. D'abord votre curé ne s'appelait pas M. Courbezon; je m'en souviens, c'était M. Montrosier... Et puis, Justin Pancol ne le tue pas...

Impossible de convaincre le vieux paysan. En vain M. Fabre l'emmena-t-il manger sa part de son lièvre; pendant tout le dîner, il se tint sur le bord de sa chaise, marmottant : « Je ne l'ai pas tué. » Il fallut lui promettre, puisqu'il ne s'appelait pas Justin, de dire que c'était un autre Pancol qui avait fait le coup, Justin Pancol.

Ce n'est pas la seule réclamation qu'aient suscitée les romans de M. Ferdinand Fabre. Dans *Mademoiselle de Malavielh*, il met en scène un notaire, M. Forestier, dont la femme est très dévote et dit chaque soir son chapelet sur l'oreiller conjugal. Quelle fut la surprise du romancier, quand il reçut d'un M. Forestier, notaire en province, une lettre furieuse : « Mais c'est infâme! Comment avez-vous pu pénétrer ainsi dans ma vie? Comment savez-vous?... » — M. Fabre avait inventé trop juste.

Il est vrai qu'il s'en console en songeant aux angoisses de M. Daudet, toujours menacé par tous les Barbarins de Tarascon. Car Tartarin se nommait à l'origine Barbarin, et ce ne fut que devant la croisade qui s'annonçait que le célèbre romancier se résolut à une concession de surface.

Pareille mésaventure est arrivée à M. Louis Ulbach pour son roman de *Françoise*.

Jean de Bernières.

Bibliographie

Poème moral. Altfranzösisches Gedicht aus den ersten Jahren des XIII. *Jahrhunderts nach allen bekannten Handschriften zum Male vollständig herausgegeben*, par Wilhelm Cloetta. — Erlangen, Deichert, 1886, in-8°.

Le poème qu'a imprimé avec beaucoup de soin M. W. Cloetta est un des ouvrages les plus remarquables de l'ancienne littérature française. Il a été découvert par M. Paul Meyer, il y a de longues années, dans un manuscrit d'Oxford, et le même savant en a depuis signalé dans plusieurs manuscrits

de Paris des copies partielles. Malheureusement le manuscrit d'Oxford lui-même, le plus ancien et de beaucoup le plus ample, n'est pas complet, soit, comme le conjecture M. Cloetta, que l'auteur n'ait pas terminé son œuvre, soit, ce qui est infiniment plus probable, que ce manuscrit n'ait pas été achevé. Le poème a été composé en pays wallon, vers le commencement du XIIIe siècle. C'est un traité de morale religieuse, mais non ascétique, et l'on est souvent frappé du sens pratique et de la largeur d'esprit avec lesquels l'auteur traite des questions délicates et trouve moyen de diriger les âmes vers le salut sans rendre la vie mondaine impossible. Il écrit avec simplicité, avec force, souvent avec verve. Il peint vivement les mœurs de son temps et entre dans des détails souvent fort intéressants, comme quand il invective les jongleurs et ceux qui se plaisent à leurs exercices, ou qu'il s'élève contre les abus des formalités de la procédure, où il ne voit que des pièges tendus à l'inexpérience. Il raconte, à titre d'exemple, la vie de l'ermite Moïse et celle de Thaïs, deux grands pécheurs qui se repentirent et devinrent de grands saints. Comme texte de langue, le *Poème moral* a une valeur exceptionnelle, et M. Cloetta l'a accompagné d'un commentaire étendu où sont traitées toutes les questions que ce texte soulève. C'est une publication qu'on ne peut trop recommander aux philologues.

Les Juifs dans les États français du Saint-Siège au moyen âge, par M. de Maulde; — Paris, Champion, 1886, 194 pages in-8°.

On croit généralement que, si les juifs furent, au moyen âge, constamment honnis et persécutés, c'est comme descendants de Caïphe et de Pilate, comme infidèles. Il y a dans cette opinion une part d'erreur. Nous ne contestons pas qu'il se soit rencontré, dans ce temps-là, beaucoup de fervents chrétiens à qui les juifs aient paru dignes de mort uniquement parce qu'ils attendaient encore le Messie, ne le croyant pas venu; mais il nous est prouvé que le populaire et ses magistrats, animés contre les juifs d'une passion moins noble que la passion religieuse, se firent presque toujours un argument de leur foi pour s'approprier leurs richesses. Les juifs, qui pratiquaient tous les trafics, principalement celui de l'argent, étaient-ils, comme on l'a dit souvent, des prêteurs trop avides? Quoi qu'il en soit, après avoir très humblement sollicité leur bourse, on les chassait, on les pendait, on les brûlait, pour n'avoir pas à payer ses dettes. M. de Maulde rapporte qu'en l'année 1459, à Carpentras, un notaire et ses trois fils soulevèrent la populace pour venir charitablement en aide à quelques débiteurs malhonnêtes. Plus de soixante juifs furent, dit-il, massacrés durant l'émeute, et toutes leurs maisons pillées. Il y a dans les chroniques bien d'autres récits de semblables forfaits.

Cependant il y eut en France, au XIVe siècle, une province, un État où les Juifs, plus nombreux qu'ailleurs, furent, par comparaison, si bien traités qu'on l'appelait leur paradis. C'est la province d'Avignon, dont les papes étaient les administrateurs temporels. Voilà ce que M. de Maulde s'est proposé de démontrer.

Les juifs étaient d'habiles gens, et les papes aussi; ce qui fit qu'ils purent facilement s'entendre, les juifs entretenant le trésor des papes aux conditions les plus douces, les papes ayant pour les juifs ces égards particuliers que tout souverain prudent doit avoir pour ses meilleurs contribuables. Partout les juifs étaient considérés comme des étrangers, admis par faveur, comme à regret, et malmenés sans merci. Des contrats dont nous possédons les textes leur assuraient, dans toute la province d'Avignon, non seulement la liberté religieuse, mais encore l'égalité civile. Cela est très digne de remarque, et nous devons à M. de Maulde d'avoir confirmé par des preuves nouvelles ce qu'on savait déjà sur ce point d'histoire.

(J. des S.)

Mouvement de la librairie.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

La maison Quantin vient de publier une édition de luxe de *Monsieur le ministre*, par Jules Claretie, illustrée de dix compositions d'Adrien Marie, gravées à l'eau-forte, par Wallet (*Bibliothèque des chefs-d'œuvre du roman contemporain*) et *Turcaret* de Le Sage, orné de cinq eaux-fortes de Valton et Gaujean (*Bibliothèque de poche*).

La librairie Hachette a terminé le *Dictionnaire de chimie pure et appliquée*, par Adolphe Wurtz. Elle a mis en vente la 2e série des *Plaidoyers politiques de Démosthène*, par M. Weill (*Collection des éditions savantes*), et un important travail de M. Heuzey, de l'Institut, sur *les Opérations militaires de Jules César*.

Le cinquième volume des *Premières illustrées (1885-1886)*, précédé d'une préface de M Jules Claretie, a paru chez l'éditeur M. de Brunhoff.

Autres nouveautés de la semaine :

DIVERS. — *Les Statues de Paris*, par Paul Marmottan (Laurens); — *Légendes, croyances et superstitions de la mer*, 2e série, par Paul Sébillot (Charpentier); — *Richard Wagner, sa vie et ses œuvres*, par Adolphe Jullien; — *les Sentiments moraux au XVIe siècle*, par Albert Desjardins; — *Traité des impôts*, par Louis Chauveau; — *Code-Manuel de la séparation des Églises et de l'État*, par Edgar Monteil; — *les Scandales de Berlin*, par Oscar Samarow; — *la Russie sous les tzars*, par Sergius Stepniak; — *Nouveaux mélanges d'histoire et de littérature*, par Désiré Nisard.

ROMANS. — *Un billet de loterie*, par Jules Verne (Hetzel); — *la Marie bleue*, par Ch. de Bordeu; — *Mam'zelle Vertu*, par Henri Lavedan (Librairie moderne); — *Vierge Sage*, par Maurice Talmeyr (Dentu); — *le Galoubet*, par Fernand Beissier; — *les Trois romans de Chopin*, par C. Wodziuski; — *Princesse*, par Ludovic Halévy.

Paraîtront prochainement dans la *Bibliothèque anthropologique*, les ouvrages suivants : *les Religions actuelles*, par J. Vinson; — *Origine des arts et de l'industrie*, par G. de Mortillet; — *la Mystique*, par H. Thulié; — *les Primates*, par G. Hervé; — *Crâniologie humaine*, par L. Manouvrier.

M. Ch. de Lovenjoul prépare une *Histoire des œuvres de Théophile Gautier* (Charpentier).

Émile Raunié.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7817)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 21. (23e ANNÉE). — 20 NOVEMBRE 1886.

LES CONSEILS D'UN ALLEMAND
A
LA FRANCE

I.

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

C'est le sage Boileau qui l'a dit. A ce titre nous devrions non pas seulement aimer, mais encore chérir le docteur Rommel, qui nous prodigue les conseils et s'abstient de tout ce qui ressemble à un éloge (1). Mais je crains bien qu'en dépit de Boileau le livre de M. Rommel ne procure aucun plaisir à un Français. C'est un recueil de jugements offensants, d'outrages amers, passionnément hostiles et délibérément injurieux. Bref, c'est un pamphlet dont la lecture est très pénible à notre amour-propre et à notre patriotisme.

Et cependant il faut le lire, ce pamphlet ; car beaucoup de vérités sont mêlées à toutes ces injures. Hélas, oui ! il faut l'avouer : il y a beaucoup de vrai dans les choses désagréables que nous adresse M. Rommel. Comme il le dit lui-même (avec cette satisfaction vaniteuse qui ne le quitte jamais), il a voulu frapper fort plutôt que frapper juste. S'il s'était contenté de prêcher d'un ton dogmatique et raisonnable, il n'aurait pas été entendu. Les économistes, les sociologistes, les docteurs ès sciences morales, sociales et économiques sont peu écoutés. Il faut plus d'âpreté dans le ton et dans la langue. Une dissertation n'est lue de personne, tandis qu'un libelle a bien plus d'influence. Alors M. Rommel, pour conquérir cette influence, a voulu faire un libelle, non une dissertation.

S'il suffisait donc d'être violent pour avoir du succès, M. Rommel serait tout à fait sur le pavois. Son ouvrage est d'une violence rare, qui masque les parties faibles, même ridicules du livre, et les assertions grotesques qu'il n'est pas besoin de combattre ici. Le portrait qu'il trace du Français, de corps chétif, sans vigueur musculaire, incapable d'avoir des enfants, ignorant l'orthographe et la géographie, hors d'état d'apprendre une langue étrangère, libre-penseur sans avoir jamais pensé, ne songeant qu'à être décoré d'un Ordre quelconque et à émarger au budget, dépaysé quand il a dépassé le boulevard des Italiens, hostile au gouvernement et acceptant servilement tous les régimes, incapable de comprendre ni les mathématiques, ni le jeu d'échecs, ni la comptabilité ; indiscipliné, bavard, sensuel, immoral : ce portrait, dis-je, est une vraie caricature. Elle est toute de convention, et elle n'a assurément pas plus de vérité que celle de l'Allemand naïf, à la tête carrée, aux grands pieds et à la longue pipe, buvant des chopes et dissertant sur l'idéal et l'infini, se gavant de choucroute et volant des pendules, pour être, en fin de compte, roué de coups par un sous-officier imberbe.

En somme, M. Rommel n'a pas fait un portrait, mais une *charge*, et la charge n'est pas toujours ressemblante. Pourtant, quand il laisse ses sottes préventions de côté, il n'est pas tout à fait loin du vrai, et les tableaux qu'il trace de notre état social, moral et politique, pour être très poussés au noir, n'en sont pas moins sans quelque réalité.

C'est plutôt la réalité d'hier que la réalité d'aujourd'hui ; car, depuis 1870, quoi qu'en dise notre péda-

(1) *Au Pays de la revanche*, par le docteur Rommel. 3e édition. — 1 vol. in-12. 1886. Genève, librairie Stapelmohr.

gogue allemand, il y a eu des velléités de réforme, des essais vers le mieux qu'il serait puéril et injuste de nier. Bien des tentatives ont été faites dans tous les sens, et on a essayé de modifier bien des abus et de remédier à bien des maux. Mais on sait que *sero medicina paratur* et qu'un antique abus n'est pas déraciné par un effort de quelques années. Il faudra bien du temps pour apprécier les progrès acquis: en attendant, nous vivons encore sur nos défauts passés.

Reprenons donc, sans crainte de froisser les sentiments de nos lecteurs, quelques-uns des griefs dont nous charge maître Rommel. Ce sera œuvre pie, car nous forcerons cet ennemi de la France à jouer un rôle salutaire en nous dévoilant nos faiblesses. Avalons les couleuvres qu'il nous propose, et rappelons-nous que les pilules peuvent guérir, même quand on ne les a pas dorées. Figurons-nous que ce Rommel, lequel nous dit de si rudes vérités, est, sous un pseudonyme, un Français passionnément épris de la France, et qui nous morigène avec d'autant plus d'âpreté qu'il désire plus nous corriger.

II.

D'abord vient la question de la population. Nous le savons, et ce sont nos statisticiens qui nous l'ont appris : la natalité de la France est très faible. En France, chaque mariage légitime a trois enfants en moyenne, tandis qu'en Prusse et en Angleterre il y a quatre ou cinq enfants par ménage. Cela fait une différence énorme. La population de l'Allemagne double en trente ans, tandis que la nôtre mettrait deux cents ans à doubler.

Mal profond, peut-être incurable et, en tout cas, à mon sens, le plus grave qui se puisse trouver. Les Anglo-Saxons, les Germains, les Russes, les Italiens augmentent en nombre avec une rapidité qui est écrasante pour nous. La France, qui, par sa population, représentait en 1686 le tiers du monde civilisé, n'en représente plus que le douzième aujourd'hui, en 1886, et dans un demi-siècle elle n'en sera plus que le vingtième.

C'est là un grand problème, et ce n'est pas en quelques pages qu'on peut l'étudier et essayer de le résoudre. La question coloniale tout entière y est implicitement contenue. Si la France produisait assez d'enfants pour fournir chaque année à une imposante émigration, les colonies françaises seraient bientôt prospères. Supposez qu'il y ait en France cent millions au lieu de quarante millions d'habitants : quelles ne seraient pas la puissance et la force d'expansion de notre pays!

Malheureusement il n'en est pas ainsi : chaque année, la natalité diminue, et nous voyons presque venir le jour où le nombre des décès sera égal au nombre des naissances.

Faut-il désespérer? Eh bien, non! Tout espoir n'est pas interdit. D'abord, en Allemagne, en Angleterre et même en Russie, la natalité tend à diminuer depuis quelques années, de sorte qu'il est possible que dans quelques lustres elle ne soit pas plus forte que celle de la population française d'aujourd'hui. A un certain degré de civilisation — civilisation et corruption sont liées l'une à l'autre — correspond fatalement une certaine natalité, si bien que notre faible natalité est l'indice d'une civilisation plus avancée. Rien ne me paraît plus légitime que d'admettre que bientôt nos voisins d'outre-Rhin et d'outre-Manche en viendront au même degré que nous.

En second lieu, les populations d'origine française, au Canada ou en Algérie, font preuve d'une grande fécondité. Qui sait si notre faible émigration coloniale d'aujourd'hui ne sera pas dans un siècle le noyau d'une grande puissance française?

Enfin, peut-être, des lois bien faites, diminuant les charges militaires, favorisant les professions agricoles, déchargeant de quelques impôts les nombreuses familles, arriveront-elles à enrayer cette décroissance lente et constante de notre natalité.

Cela est possible. Il faut le tenter. Que les économistes se mettent à la besogne. Que nos députés, nos sénateurs s'en préoccupent. Nous les avons nommés pour qu'ils fassent les affaires du pays. Or quelle question plus grave que celle de la natalité? Et vraiment n'y a-t-il rien à tenter? Par exemple, pourquoi ne pas essayer le dégrèvement des impôts directs proportionnel au nombre des enfants? Comment pas un seul des membres de l'une ou l'autre Chambre n'a-t-il songé à ce moyen simple et héroïque? Et le service militaire, qui pèse si lourdement sur chaque famille, ne pourrait-on, par une équitable répartition, le faire peser d'autant plus lourdement que la famille est moins nombreuse? Pourquoi le fils unique n'aurait-il pas six ans de service obligatoire, cinq ans s'il est d'une famille où il y a deux enfants, quatre ans, s'il y a trois enfants, et ainsi de suite? Que sais-je? il doit exister des moyens qui compenseront les charges qu'entraîne une nombreuse postérité, ne fût-ce que le mode de suffrage, qui, tout en respectant le principe du suffrage universel, attribuerait une autorité électorale plus grande au père d'une nombreuse famille. Et puis enfin le Code civil n'est pas l'arche sainte! Il semble que tous ses articles soient au-dessus de toute contestation. Une certaine liberté de tester, un droit d'aînesse même, voilà des réformes à débattre. Le mariage des militaires, l'impôt sur les célibataires (1), la stérilité re-

(1) Les formes à donner à cet impôt peuvent être très différentes. Il y aurait, entre autres moyens, un procédé très facile : ce serait d'opérer une retenue de 10 pour 100 sur le traitement de tous les fonctionnaires non mariés. Cela ferait une économie (moralisatrice) de plusieurs millions.

connue comme un motif de divorce : voilà bien des projets à examiner. Je ne veux pas essayer de le faire ; toute compétence me manque; je veux seulement qu'on y réfléchisse et qu'on ne se contente pas de pousser des soupirs en voyant graduellement tomber et décroître notre natalité.

A vrai dire, si, au point de vue exclusivement et étroitement patriotique, les Français ont tort de mettre au monde si peu d'enfants, peut-être, à voir le fond des choses, n'ont-ils pas tout à fait tort. Moins il y a d'enfants, moins il y a de misère. Cela n'est pas contestable; une sorte d'équilibre s'établit entre la puissance d'un peuple, pris comme entité, et le bonheur des individus qui le composent. Les pays les plus forts et les plus nombreux en hommes ne sont pas ceux où les individus sont le plus heureux. A tout prendre, si l'on comparait un petit pays comme le Danemark à un grand pays comme l'Angleterre, et si l'on y faisait la moyenne du bonheur de chaque individu, on trouverait, je suppose, qu'un citoyen danois est en moyenne beaucoup moins misérable qu'un citoyen anglais, encore que personne ne puisse songer à établir une comparaison quelconque entre les deux nations.

Mais ce sont là vues psychologiques plutôt que politiques. S'il a tort au point de vue psychologique, au point de vue politique M. Rommel a cent fois raison ; la décroissance de notre natalité restera le plus puissant argument de ceux qui croient à la décadence de notre race.

III.

La *race française!* Y a-t-il bien une race française? M. Rommel le croit; et alors, voyant de tous côtés venir sur notre sol des Allemands, des Belges, des Suisses, des Italiens, des Espagnols immigrés en France, il s'écrie avec satisfaction : « Ce qu'il y a de meilleur en France, c'est l'élément étranger. »

Mais il faudrait d'abord prouver qu'il y a une race française, et assurément la tâche sera difficile ; car il n'y a pas plus de race française qu'il n'y a de race allemande ou de race autrichienne. Les éléments ethniques y sont tellement mélangés qu'on ne peut y trouver ce qui constitue une race. Sommes-nous Celtes, Aquitains, Kymris, Gaulois, Francs ou Romains? On l'ignorera toujours, ou plutôt on ne saura jamais quelle est la quantité de sang que chacun de ces divers peuples a infusée dans les veines des Français d'aujourd'hui. Les Auvergnats et les Bretons sont peut-être des Celtes purs de tout mélange; mais les Parisiens, mais les Marseillais, les Flamands, les Normands, les Bourguignons! De combien d'éléments hétéroclites est faite leur organisation physique et morale? Un Basque français ressemble plus à un Basque espagnol qu'à un Flamand. Cela est absolument incontestable. Il n'y a pas plus de race française qu'il n'y a de race allemande; le Poméranien et le Wurtembergeois diffèrent plus l'un de l'autre que le Wurtembergeois et le Franc-Comtois.

Il nous importe donc peu de savoir ce que devient l'élément ethnique français, car cet élément n'existe pas. Il y a une nationalité française, il n'y a pas de race française : aussi n'ai-je aucun regret à voir un Anglais ou un Italien venir s'établir en France pour y faire souche et avoir des enfants qui deviennent citoyens français. — Est-ce que les réfugiés de l'édit de Nantes ne sont pas des Allemands, et cela a-t-il été un bien grand dommage à la nation germanique, cette immixtion d'éléments français, l'élite de notre nation? — Mme Buchholz, qui fait souvent des remarques à la fois naïves et ingénieuses (1), a constaté qu'en France il y a beaucoup de noms allemands, et qu'en Allemagne il y a beaucoup de noms français. Il serait oiseux de chercher qui y a gagné ou qui y a perdu. — Quant aux Belges, quoi qu'ils fassent, je ne puis les considérer que comme des compatriotes. Qu'ils aient une république comme nous ou un roi constitutionnel, qu'ils aient notre hiérarchie administrative ou une autre hiérarchie, et que leurs députés siègent au palais Bourbon ou à Bruxelles, il n'importe guère. L'essentiel est qu'ils parlent français.

On excusera cette discussion anthropologique : elle a un but tout à fait pratique. Il est d'usage maintenant de considérer comme un dommage fait à la France toute immixtion d'éléments étrangers. Au contraire, il faudrait, ce me semble, nous en réjouir hautement. Est-ce que les Américains se plaignent de voir des immigrants arriver dans leurs ports? Ils seraient bien sots, car ce sont ces immigrants mêmes qui ont fait l'Amérique puissante et forte. Si cent mille étrangers venaient s'établir à Paris, nous aurions lieu d'être extrêmement satisfaits; car nous n'avons pas à craindre que dans la rue Rochechouart ou dans la rue Vieille-du-Temple la langue française soit déracinée par l'allemand ou le flamand ; pas plus qu'il ne faut redouter de voir la langue italienne régner un jour à la Cannebière.

Quant à l'espionnage, je n'en parle pas et pour cause. C'est une bêtise qu'on n'aurait pas dû prendre au sérieux. Les espions, si espions il y a, sont certains journalistes qui sacrifient tout à l'actualité, et qui, pour donner une information inédite, ne craignent pas de livrer un secret d'État. Mais non! il n'y a plus de secret d'État: les machines de guerre se font au grand jour; on les expose, on les importe et on les exporte partout au grand jour. Les cartes d'état-major se vendent chez tous les libraires, et les racontars des couloirs ministériels et parlementaires ont toute la saveur du secret de Polichinelle.

(1) Voy. sur *la Famille Buchholz* la *Revue* du 25 septembre 1886.

Ce qu'il faut faire, au lieu de proscrire les étrangers, c'est de les appeler, de leur faciliter la naturalisation et non de l'encombrer d'obstacles, d'exempter, jusqu'à un certain point, de diverses contributions et du service militaire, les fils d'étrangers qui voudront être nationaux français, en un mot, d'agrandir le nombre de nos citoyens en appelant à en faire partie tous ceux qui le désirent. Est-ce que les 200 000 Espagnols qui sont en Algérie ne devraient pas être traités comme citoyens français? Ce serait une conquête qui, pour n'être pas payée par du sang et des milliards, porterait grand profit à la France.

Quant à nos écoles, nos laboratoires, nos musées, nos expositions, nos salons, nos ateliers, ouvrons-les largement. Que tout étranger se représente Paris comme la ville la plus hospitalière du monde. Que les étudiants étrangers partent de chez nous, en emportant avec eux les leçons que leur auront données nos maîtres. C'est l'influence morale de la France et, par conséquent, sa prospérité matérielle, qui en bénéficieront.

IV.

Pour ce qui concerne l'agriculture, M. Rommel est dur envers la France. Je crois que ses chiffres sont contestables. Mais à quoi bon chicaner sur le détail? Au fond, il a raison. L'agriculture n'a pas progressé autant qu'elle aurait dû le faire. Tout l'effort des pouvoirs publics, non de propos délibéré sans doute, mais par la facilité des choses, a été de faciliter la tâche de l'ouvrier et celle de l'industriel. Les Écoles d'agriculture sont peu prospères. La culture de la betterave, qui a tant progressé en Allemagne, est chez nous si pauvrement comprise, que notre industrie sucrière est dans une décadence piteuse. Les chiffres en font foi. Le rendement à l'hectare, pour le blé et les céréales, est dérisoire, comparé à ce qu'il est en Allemagne, en Hongrie, en Angleterre. Quant au vin, la défense contre le phylloxera, cet instrument de ruine, a été cruellement lente à s'organiser, et maintenant encore, dans des départements entiers, le viticulteur, paysan ou grand propriétaire, n'a pas l'énergie qu'il faudrait pour combattre le fléau.

Peut-être, si l'on voulait aller au fond des choses, trouverait-on que dans les pays voisins la situation n'est pas beaucoup meilleure; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si nous ne sortirons pas de cet état misérable. Qu'on y songe bien, c'est un cercle vicieux, et un cercle vicieux redoutable. Plus l'agriculture souffre, plus les campagnes sont abandonnées; alors cet abandon des campagnes fait que l'agriculture souffre de plus en plus. Les champs sont désertés pour les villes. La main-d'œuvre devient de plus en plus chère; la terre rapporte toujours moins.

La science, qui a tant fait pour l'industriel, n'a presque rien fait pour le paysan — au moins en France; car, ailleurs que dans nos campagnes routinières, on sait cultiver plus économiquement et plus *intensivement*. Les méthodes pour faire rendre à la terre le maximum sont peut-être enseignées dans quelques écoles (et encore *mal* enseignées dans *trop peu* d'écoles, trop théoriques); mais toute cette science agricole n'a pas pénétré jusqu'au paysan. En fait de labour et d'agriculture, il n'est guère plus avancé que le Kabyle, qui remue avec un morceau de fer les quelques centimètres de terrain meuble qui recouvre son champ. Quant à la connaissance même peu approfondie des engrais économiques, chez le paysan elle fait encore absolument défaut.

La France pourrait produire trois fois plus qu'elle ne produit, si quelque bienfaiteur — pourquoi ne seraient-ce pas des écoles techniques, très élémentaires? — voulait apprendre au petit cultivateur les principes de la fumure des terres, de l'assolement et du choix des semences. Mais non; on attire les ouvriers de la campagne dans les villes, où ils s'étiolent, incapables de donner une nombreuse postérité et de faire souche, capables seulement de s'alcooliser et de faire de la mauvaise politique.

Il y a assurément une production industrielle exagérée — le mal d'ailleurs est dans le monde civilisé tout entier — qui aboutira à une grande crise sociale. Plus que tout autre pays, la France souffre de cette exagération inouïe de la production industrielle. Tourner toutes nos forces vers l'agriculture, ce n'est pas faire une expérience, c'est, au contraire, revenir aux anciennes mœurs nationales. Oui certes, revenons en arrière; mais avec tout le progrès que comportent les conquêtes de la science. Assurément on a déjà fait beaucoup; ce n'est rien en comparaison de tout ce qui reste à faire.

V.

Le chapitre de la politique est un de ceux que M. Rommel affectionne; il n'y est pas moins amer que sur les autres. Hélas! il y a là aussi beaucoup à dire. Certes, de tous les pays, la France est celui qui a le plus souffert des sottises de ces gouvernants. Les petits et les humbles ont tant bien que mal réparé les fautes (ou les crimes) du fastueux Louis XIV, du lâche Louis XV, du Directoire imbécile, de Napoléon Ier, ce monstre de cruauté et d'orgueil, de Napoléon III, ce rêveur vaniteux. Que de malheurs dus à nos princes ou à nos gouvernements! Et (il faut bien le reconnaître) l'état actuel n'est pas assez brillant pour nous dédommager du passé. Les ministres passent sans avoir le temps de rien connaître aux affaires; à peine ont-ils commencé à être quelque peu au courant des

divisions qui composent leur ministère qu'ils sont forcés de se retirer.

Les partis politiques ne songent qu'à faire de la politique. Les études sociales sont négligées, abandonnées, oubliées; car elles sont moins amusantes que l'empoignement d'un ministre. Pour tout travail sérieux, on nomme une commission qui ne travaille pas; et les réformes vraies, profondes — je ne parle pas du costume des militaires ou de l'expulsion des fonctionnaires mal pensants, — sont en dehors du programme.

D'ailleurs, plus on fait de politique, plus on s'aigrit. Au lieu de s'entendre, on s'exaspère. L'intolérance est devenue le mot d'ordre de tous les partis. On traite communément ses adversaires de gredins, de canaifles, de brutes, comme si c'était un crime de respecter l'opinion de ses adversaires! M. Barodet ne pense pas comme M. de Mun; mais est-ce une raison pour qu'il traite M. de Mun de misérable? et M. de Mun n'aurait-il pas grand tort en traitant M. Barodet de canaille? C'est pourtant à peu près ainsi qu'on s'exprime dans les trois ou quatre camps opposés qui, en France, se déchirent le pouvoir avec tout l'acharnement de frères ennemis. C'est à qui trouvera, pour dénommer le parti adverse, le plus de mots injurieux et offensants. Les termes de lâche, traître, brute, sont sur toutes les lèvres, dès que la politique est en jeu. Il n'y a qu'à lire un journal ou à entendre une conversation pour être édifié à cet égard. « X. ne pense pas comme moi : donc c'est un coquin. — Mais, malheureux, lui dirais-je, es-tu donc si persuadé que tu as raison? Qui te dit qu'il n'est pas aussi désintéressé que toi, aussi attaché à son pays? Il se trompe peut-être; peut-être est-ce toi qui es dans l'erreur. Il n'y a pas d'idées si claires et si imposantes, même les tiennes, qu'il soit nécessaire d'être un malhonnête homme pour ne pas les adopter! »

Il y aurait donc une grande réforme morale, presque impossible, hélas! à établir dans notre politique. Je comprends bien les dissentiments : ils sont même nécessaires; car le despotisme seul impose le silence unanime, et la liberté vit de disputes. Mais encore faudrait-il que ces disputes fussent courtoises; oui, vraiment, nous devrions cesser d'assimiler un homme qui pense autrement que nous à un coupeur de bourses et à un Tropmann.

VI.

M. Rommel consacre un chapitre intéressant à ce qu'il appelle l'hypertrophie de l'État. Là encore il n'a pas tort d'insister; car l'État joue un rôle exagéré dans nos affaires, grandes ou petites, publiques ou privées.

L'État se charge de toutes les dépenses, et l'habitude est prise de tout lui demander. Celui qui n'émarge pas un traitement quelconque est considéré comme un imbécile ou un benêt. Quand il s'agit de choisir une carrière, c'est une carrière d'État qui est toujours considérée comme la plus avantageuse. De là cette nuée d'administrateurs. Faites le bilan des employés qui ont à travailler et qui travaillent; opposez à ce bilan celui des employés qui n'ont presque rien à faire et qui ne font rien : vous verrez de quel côté penchera la balance.

Ce n'est pas là chez nous un vice accidentel; il semble, au contraire, que ce soit un vice constitutionnel, croissant chaque année, chaque année augmentant les charges du budget.

Si encore ce n'était qu'une question de budget! Mais toute cette orgie d'administration a une conséquence plus néfaste encore. Elle fait disparaître l'activité individuelle. Un employé qui est au service de l'État n'a plus d'initiative; il a sa petite besogne quotidienne, toute réglée, qu'il accomplit avec le moins de fatigue possible. Il n'a pas à faire de progrès ou à chercher le mieux, que ce soit un ingénieur de première classe, un conseiller d'État ou un facteur rural. Il est employé, il est fonctionnaire; il a sa route toute tracée, et il aurait grand tort de se donner de la peine, car dans toute administration c'est une mauvaise note que d'être original. Alors, à jamais chez lui tout amour du progrès s'est éteint. Il est devenu machine, rouage, sans autre souci que celui de monter dans la hiérarchie, d'obtenir de plus gros traitements et d'arriver à la possession d'un diplôme, d'une médaille ou d'une croix.

Ce n'est pas que je veuille médire des fonctionnaires, vraiment! Il faut des fonctionnaires, et il en faut beaucoup; mais il faut aussi des citoyens, et, au train dont vont les choses, le métier de citoyen non fonctionnaire deviendra une rareté; il n'y aura plus, au moins dans la bourgeoisie, que des fonctionnaires — une armée de fonctionnaires — mettant en coupe réglée ouvriers et paysans, les ouvriers et les paysans payant pour avoir le rare bonheur d'être régis par cette administration que l'Europe nous envie.

Aussi, qu'arrive-t-il? C'est que le commerce, l'industrie, l'agriculture sont désertés par nos jeunes étudiants. On préfère le métier tranquille et la demi-oisiveté du fonctionnaire à l'énergie qu'il faut déployer pour se faire place dans le monde. En Angleterre, tel père de famille envoie un fils à Bombay, un autre à Sydney, un autre encore à Shang-Haï ou à Halifax. Mais chez nous ce serait une monstruosité! Quoi? partir, quitter la douce France? Mais c'est presque un crime de lèse-patrie! *On n'est bien qu'en France!* voilà ce que les pères bourgeois, et surtout les mères, répètent à leurs enfants. C'est un axiome tout aussi incontestable que celui du danger des trop nombreuses familles. Telle est aujourd'hui la morale des bourgeois français. Où sont-ils, ces temps héroïques où les Normands peuplaient le Canada, où les Bretons allaient dans la Louisiane, où les Marseillais coloni-

saient les Indes? Plus de grand commerce à l'extérieur, plus de grande entreprise industrielle. Il faut entrer dans l'administration, et le père qui a eu la chance de faire pénétrer son fils dans un des cent mille casiers administratifs de notre savante hiérarchie dit, plein d'orgueil : « J'ai casé mon fils. »

Aussi bien, dans les sciences comme dans les arts, une position officielle est-elle devenue presque une nécessité. On ne comprend guère chez nous — ce qui se voit en Angleterre — qu'un riche banquier ou qu'un grand seigneur millionnaire s'intéresse à un progrès de la science. Hélas! non! les millionnaires et les grands seigneurs sont des oisifs. Tout bourgeois qui n'est pas fonctionnaire ne fait rien, ou, s'il est commerçant, il n'a d'autre espoir que de préparer à son fils une carrière de fonctionnaire ou d'oisif.

En fin de compte, l'initiative et l'énergie des individus se sont partout en France misérablement amoindries. Nos colonies semblent n'être faites que pour donner des places à des administrateurs. Elles n'ont pas d'administrés, et, s'il en vient parfois quelques-uns, leur bonne volonté se trouve vite anéantie par les tracasseries, les défiances et l'esprit méticuleux des bureaucrates.

Il faudrait une rénovation énergique dans nos mœurs plus que dans la politique. Au lieu de faire la chasse aux fonctionnaires, on devrait garder avec soin ceux qu'on possède, mais éteindre successivement les emplois inutiles. Je suppose qu'on pourrait sans désavantage faire disparaître cent mille emplois : voilà immédiatement cent mille individus qui, au lieu de se traîner dans l'ornière, auront à faire leur chemin, à se créer une fortune, à s'assurer l'indépendance.

Le budget s'en trouvera mieux à deux points de de vue : d'abord il y aura moins de consommateurs du budget, et ensuite il y aura plus de producteurs.

VII.

Si l'agriculture est en piteux état, ce n'est pas que le commerce soit bien prospère. Hélas! non, et, quoique le mot de Sedan industriel soit exagéré, il n'y a vraiment pas lieu d'être rassuré quand on compare la marche rapidement progressive du commerce allemand, avec l'état stationnaire du nôtre. Je ne parle pas de l'Angleterre, qui tient toujours la tête, et de beaucoup, grâce à sa puissante marine, à ses magnifiques mines de charbon, à l'activité et à l'énergie de ses enfants. Mais le commerce français a subi depuis 1870 bien des déboires, et peut-être, en faisant son examen de conscience, ne se trouverait-il pas tout à fait blanc.

Le commerçant français, avant tout, craint les risques; il ne se hasarde pas dans une entreprise qui n'est pas absolument sûre. — Mais alors, c'est la routine! dira-t-on. — Hélas oui! notre commerçant, notre industriel, est très honnête, très prudent, mais tellement prudent qu'il ne s'aventure pas. Il a un petit capital qu'il ne risque que dans de bonnes affaires : or les bonnes affaires qui sont sans danger sont rares, si tant est qu'il en existe. Toute innovation constitue par cela même un certain péril. Le commerçant, bourgeois renforcé, a une bête noire; c'est l'inventeur. Il le rembarre en lui disant qu'il n'est pas pratique; or la pratique consiste à faire le commerce comme l'a fait le prédécesseur. A tout commerçant, sauf d'honorables exceptions, un établissement aux Indes, ou dans l'Amérique du Sud, fait l'effet d'un cauchemar. Il n'a pas confiance dans ce qui est exotique; il a le culte des vieilles coutumes, et il ne les quitte que quand il y est contraint.

Une des grandes causes de l'infériorité de notre commerce à l'extérieur, c'est l'état de notre corps consulaire. Certes, l'honorabilité de nos consuls n'est contestée par personne. Ils sont, en général, hommes d'honneur, incapables d'une action basse ou vénale; mais ils n'ont pas cette ardeur dans le progrès, et cet esprit pratique, souple, qui caractérisent les consuls étrangers, les consuls anglais surtout. Quand on désire un renseignement, c'est au consul anglais qu'on s'adresse; et cela parce que le consul français est trop grand seigneur pour s'occuper de petits détails, parce qu'il n'est à Bergen que depuis un an, qu'il vient de Corfou, et qu'il songe à partir pour Valparaiso; au contraire, le consul anglais est à Bergen depuis vingt ans; il parle admirablement le norvégien et ne se considère pas là comme exilé. Il a passé à Bergen et il y passera sa carrière tout entière.

Certes on a beaucoup élaboré de projets, des commissions savantes et zélées ont travaillé pendant longues années avec une grande ardeur; mais de tout ce travail je désirerais bien voir le résultat pratique. Nos consuls sont-ils bien persuadés que leur premier devoir est, non de consulter l'*Annuaire diplomatique*, mais d'étudier la langue, les mœurs, le commerce, les ressources, les besoins du pays où ils se trouvent?

Toutefois cette insuffisance du corps consulaire n'est pas la vraie raison de la décadence de notre commerce. Il faut la chercher dans la routine de nos commerçants.

Pendant que nous restons stationnaires, nos rivaux nous devancent; ils renouvellent leur outillage et leurs procédés de fabrication. Ils font *bon marché;* et le négociant français ne se résigne pas à faire ce bon marché qu'il traite dédaigneusement de pacotille. Pacotille, soit; mais on la vend, on l'exporte, on réalise de minces bénéfices souvent répétés.

Certes je ne saurais entrer dans le détail; peut-être faudrait-il garder, après tout, le bon renom de notre fabrication; mais ce qui est essentiel, urgent, c'est de ne pas exiger de trop gros bénéfices. Le calcul est si simple qu'il va paraître une niaiserie. Mieux vaut ga-

gner 5 pour 100 sur un chiffre d'un million, que de gagner 20 pour 100 sur un chiffre de 100 000 francs. Et pourtant c'est ainsi qu'on raisonne. Le négociant français qui fait son petit commerce régulier ne lâche pas, dit-il, la proie pour l'ombre ; mais la proie qu'il croit tenir fond entre ses mains et devient une ombre vaine.

Autour de nous, en Amérique, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, le commerce n'est plus sédentaire; il est conquérant. Les produits vont chercher le consommateur et se conforment à sa fantaisie. S'il veut du bon marché, on lui donne du bon marché, et même, s'il désire du mauvais goût, on lui sert du mauvais goût. Après tout, pourquoi pas ?

La crainte des risques et des déplacements; le culte de la routine et des vieux usages; la cherté des transports; voilà ce qui donne à notre commerce une infériorité relative. Et ce n'est pas, Dieu nous en préserve, par la protection à outrance que nous combattrons ces maux. Non, certes; c'est par un régime de liberté. Si nous éliminons nos concurrents, la stagnation et l'immobilité nous rendrait peut-être tout à fait inférieurs. Au contraire, si les produits étrangers pénètrent chez nous, ils stimuleront notre paresse, et nous serons forcés de faire mieux et meilleur marché, sous peine de finir par succomber, chez nous-même, malgré la prohibition la plus rigoureuse. Supprimer la concurrence, c'est supprimer la lutte pour l'existence, le *struggle for life*, sans lequel nul progrès n'est possible. De même qu'il y a une rénovation agricole, de même il y a une rénovation commerciale nécessaire.

IX.

Je ne puis croire que la cause de toutes ces faiblesses soit, comme semble l'insinuer M. Rommel, dans notre système d'éducation, et cependant j'ai peur que, là encore, notre impitoyable et cruel adversaire n'ait en quelques points raison.

Il n'admet pas — car il n'a pas la prétention d'être juste et impartial — que notre enseignement primaire a fait depuis quinze ans d'incomparables progrès. Il cherche à prouver que cet enseignement primaire est mal fait, et il donne quelques exemples, qui, pour n'être pas absolument authentiques (loin de là), sont cependant intéressants.

L'histoire de France, la géographie sont enseignées aux enfants. Rien de mieux; mais que leur enseigne-t-on? Est-il vrai que la division de la France en Aquitaine et en Australasie fasse partie du programme des écoles primaires? Est-il vrai que dans les écoles kabyles, en Algérie, on fasse la biographie de Frédégonde? Certes cela est inutile, et l'instruction devrait être plus élémentaire, plus pratique surtout. Mais, à cet égard, de grandes réformes ont été faites, et je doute qu'en 1886 il y ait d'aussi méchants livres élémentaires qu'en 1866. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait place pour des améliorations.

L'enseignement technique, théorique, doctrinal : c'est très bien. Mais il y a quelque chose de plus urgent, de plus important. L'instituteur doit former des hommes; il a charge d'âmes, plus que d'esprits. Pourquoi bourrer la cervelle d'un petit paysan avec des notions indigestes qu'il ne comprendra pas ou tout au moins ne retiendra pas? Qu'il sache lire, écrire et compter. Après cela qu'on ne lui donne, comme connaissances, que ce qui peut être utile dans la vie. Les idées de morale surtout, les notions usuelles, l'histoire de France depuis deux siècles ; quelques faits, quelques événements industriels essentiels (comme la machine à vapeur et les chemins de fer); le système métrique, voilà tout ce que doit enseigner l'instituteur primaire. Mais je tendrais à croire que les programmes n'y sont pour rien, et que tant vaut le maître, tant vaut le programme. Avec de bons maîtres d'école, tous les programmes deviendront parfaits.

Les critiques que M. Rommel adresse à l'enseignement secondaire — il ne parle pas de l'enseignement supérieur — ne sont qu'à demi justifiées. Il critique surtout la manière d'enseigner les langues étrangères, et il s'indigne que le *Laokoon* de Lessing soit donné à traduire et à expliquer dans les classes d'allemand. Assurément, sur ce fait de détail, il a cent fois raison. Le *Laokoon* de Lessing est du pathos; et, sans aller jusqu'à dire que la prose de Lessing soit inférieure aux articles de la *Gazette de Cologne*, peut-être un profit plus direct serait obtenu par la lecture de la *Gazette de Cologne*.

Le reproche général que M. Rommel adresse à notre enseignement, c'est d'être peu pratique, autrement dit théorique à outrance. On ne se préoccupe pas du but à atteindre; on ne se soucie que d'être logique, absolu, complet. Étant donné qu'il faut enseigner l'anglais, on fait le raisonnement suivant. Le meilleur ouvrage du meilleur maître est celui qu'il faut mettre aux mains des élèves. Alors on donne Shakespeare, sans songer que Shakespeare parle l'anglais du XVIe siècle; qu'il est bizarre, obscur, inintelligible parfois pour les plus savants commentateurs, et que c'est une sorte de guet-apens que de donner cette énigme sublime à déchiffrer à des jeunes gens. Une diatribe quelconque du *Times* ou un discours de M. Gladstone feraient bien mieux l'affaire ; car, dans la vie pratique, on aura plus besoin de lire en anglais les dépêches de l'agence Havas que de faire des commentaires sur *le Roi Lear*.

M. Weiss, dans cet admirable petit livre qu'il vient de nous donner sur les *Pays du Rhin*, raconte qu'à la gare de l'Est, à Paris, au moment de prendre le train pour Francfort, il s'adresse à la bibliothèque de la gare, et demande un *Dialogue de la conversation franco-allemande*. « Nous n'en avons pas, lui est-il répondu; mais nous avons un *Dialogue franco-espagnol* et un

autre *franco-italien.* » C'est toujours la même insouciance — toute française — des conditions pratiques de la vie. Sans doute on s'est dit : il faut être complet; nous mettrons en vente des dialogues franco-espagnols, franco-italiens, franco-allemands. Or ceux-ci ont été vite épuisés, on ne s'est pas soucié de les remplacer; et personne n'a songé que vouloir être complet, c'était vouloir être absurde, que le *Dialogue franco-espagnol* était à la gare de l'Est tout à fait inutile, etc., etc. La logique et l'absolu ont dirigé là où ils n'avaient que faire; un peu plus d'esprit pratique eût valu cent fois mieux.

D'ailleurs, notre enseignement secondaire a un grand tort, et M. Rommel l'a bien indiqué. Il fait des écoliers et non pas des hommes. L'excès de réglementation et d'*administrativisme* (néologisme aussi barbare que la chose même) s'exerce là aussi dans toute sa beauté. « A cette heure, disait jadis fièrement un ministre, tous nos élèves composent en version latine. » Tout est régulier, hiérarchique, logique. Les lycées d'internes sont de grandes casernes où d'excellentes leçons sont données, mais où le corps des jeunes gens s'étiole et s'épuise. Voyez ce qui se passe en Angleterre, dans les collèges qui répondent à nos lycées; l'initiative individuelle est laissée aux écoliers, les mœurs sont incomparablement plus chastes, et, quoique les jeunes gens apprennent à lire Sophocle et Thucydide, fassent de la géométrie analytique et du calcul intégral comme à Paris, ils peuvent en outre exercer librement leurs jeunes muscles et devenir de bons marcheurs, de bons cavaliers, de bons rameurs, de bons joueurs de cricket. Ils ont déjà des bras solides et une poitrine robuste. J'ai eu l'occasion de voir de jeunes Anglais de seize ans; ils étaient plus adroits, plus vigoureux que nos jeunes hommes de vingt ans, et surtout plus *débrouillards.* Ils savaient se tirer d'affaire, et, quoique moins instruits peut-être, ils étaient déjà plus pratiques que leurs jeunes contemporains français. A la longue, chez nous, on devient *débrouillard;* car il le faut bien; mais ce n'est pas à cause du lycée, c'est malgré le lycée.

Toute expansion, toute liberté d'allures, toute indépendance est écartée; on entre déjà dans la grande machine française, centralisée, administrée, hiérarchisée, dont on ne peut sortir que bien rarement. Et encore risque-t-on de paraître original, ce qui est la plus sanglante injure qu'en France on puisse adresser à quelqu'un.

Certes on a fait certains efforts pour diminuer un peu cette discipline écrasante, vestige de l'enseignement des jésuites. Mais que de progrès sont encore à faire! Il faudrait tout un livre rien que pour les indiquer. L'essentiel est qu'on soit bien persuadé que la centralisation, la réglementation sont funestes à l'intelligence; qu'il faut faire des hommes libres et non des machines; que, dans les grandes agglomérations de jeunes gens, la corruption est presque inévitable, et que le développement du corps est aussi nécessaire à des adolescents que le développement de l'esprit.

X.

J'ai été surpris de voir que M. Rommel ne parlait pas de l'alcoolisme, peut-être parce qu'en Allemagne... Il aurait dû cependant, dans ce bilan des maux français, mentionner la marche croissante de la consommation d'alcool. Il n'est pas besoin d'être bien fort en statistique pour constater que, depuis cinquante ans, la consommation d'alcool a quadruplé. Ce poison est devenu un aliment nécessaire, si bien qu'aujourd'hui des populations tout entières sont imprégnées d'alcool. Par exemple, pour les Normands, qui ont jadis joué dans la grandeur française un rôle si important, et qui maintenant comptent parmi les plus dégénérés de la France, quelle autre cause invoquer, pour expliquer cet abaissement, sinon l'effrayante consommation d'alcool?

A ce point de vue, une promenade à travers les rues de Paris est vraiment pénible. Le nombre des boutiques où l'on voit ces mots funestes : *Marchand de vin — Vins et liqueurs — Estaminet — Commerce de vins — Cabaret* — est tellement considérable que la place semble faire défaut pour les autres industries. Le marchand de vin a tout envahi. Or l'ouvrier, l'artisan, le père de famille n'ont pas de pire ennemi que ce débitant qui leur enlève sa paye et la remplace par un verre ou une bouteille de poison. *Misère, maladie et mort,* voilà ce que l'on devrait inscrire à l'enseigne de toutes les boutiques de tous les marchands de vin.

Qui donc aura le courage d'agir sur ce fléau? Hélas! les députés savent que les marchands de vin ont une influence électorale prépondérante! Ils hésitent à entraver le commerce des boissons, et, alors qu'ils devraient augmenter les taxes, tripler, quintupler les licences et patentes de ces vendeurs de poison, ils les ménagent et parlent sans cesse de diminuer les droits.

Et cependant il est clair que toute diminution dans la consommation d'alcool serait immédiatement suivie d'une amélioration dans la santé publique. — Cela n'est douteux pour personne, n'est-il pas vrai? — Ensuite, l'ouvrier, consommant moins, pourrait faire des économies. C'est parce qu'il boit par jour pour 1 franc et 1 fr. 50 d'alcool qu'il ne peut pas économiser. — Voyez ce que ferait au bout de l'année cette somme de 10 francs par semaine, mise à la Caisse d'épargne. — C'est 500 francs par an; ce qui en dix ans lui permettrait d'être à l'abri du besoin. Possédant un petit capital, il pourrait se donner le luxe de l'instruction et de la santé. Travail, santé, moralité, bien-être, voilà ce que donnerait la diminution de la consommation d'alcool.

XI.

Le chapitre consacré par M. Rommel à l'armée est très court et peu intéressant; il réédite certaines banalités qui ont traîné un peu partout, sur l'indiscipline des troupes, le désordre des services administratifs, le peu d'aptitude aux longues marches et aux fatigues, l'absence de spontanéité chez les officiers, et il constate d'une manière générale une décadence marquée de l'esprit militaire en France.

D'ailleurs, M. Rommel ne semble pas attribuer une importance de premier ordre à la force militaire, et, quoique dans tout son livre éclate sans détour la plate adulation de la force brutale triomphante, il est plutôt pédant de collège que soudard. Il prétend que la vraie cause de la supériorité de l'Allemagne sur la France n'est pas du tout le grand triomphe des armées allemandes en 1870-71. Les causes suivant lui sont bien plus durables et plus profondes. L'Allemagne est plus forte que la France, non pas parce qu'elle a vaincu à Reichshoffen, à Metz et à Sedan, mais parce que sa population est plus prolifique, plus laborieuse, plus énergique.

Il va même presque à admettre qu'une victoire des Français sur l'Allemagne est à la rigueur possible, mais qu'elle ne changera rien au cours des choses, qui est l'absorption de la nationalité française par la race germanique. C'est là en effet le grand danger, tout à fait menaçant : l'épée de Damoclès suspendue sur nous. Et il me paraît qu'un bon Français devrait toujours avoir devant les yeux cette éventualité redoutable.

XII.

Reste la question de l'immoralité française. On sait que c'est un sujet inépuisable pour les écrivains anglo-saxons ou germains ; et, de fait, s'ils nous jugent par les journaux, romans, pièces de théâtre, ils sont presque autorisés à se tromper comme ils le font.

Cependant, pour nous en tenir aux critiques de M. Rommel, c'est la partie à mon sens la plus faible de son livre, et ce qu'il dit des mœurs françaises est une véritable *charge*, peu digne d'attention (1).

Toutefois, par ci, par là, on trouve, dans la compilation qu'il nous offre, quelques aperçus qui, pour être sans originalité, seront peut-être utiles à rappeler.

Hélas, oui ! notre littérature est sans vergogne, et la vertu n'est pas à l'ordre du jour. Les romans ne nous présentent ni des héros ni des héroïnes de chasteté. Je crois même que, si l'on voulait recueillir les polissonneries et les obscénités qui se débitent dans toutes les langues, on en trouverait plus en français qu'en anglais, en italien ou en allemand. A vrai dire, je ne crois pas qu'une statistique comparée, criminelle ou correctionnelle, mènerait à la même conclusion.

Nombre de journaux ne brillent ni par le bon ton ni par les bonnes mœurs. Pour notre part, nous serions tenté de regretter cette extrême licence dans le langage ; mais ce n'est pas là, je m'imagine, un signe manifeste d'immoralité. Le théâtre non plus que la littérature ne peuvent être l'expression exacte de l'état des mœurs d'un pays. Toutefois la santé morale du pays n'aurait qu'à gagner si les fadaises polissonnes que nous débitent trois ou quatre grands journaux, et trente ou quarante petits journaux, venaient à diminuer.

Et puis M. Rommel niera-t-il que les grands amateurs de ces sortes de livres ne sont pas précisément les Français, et surtout les Français de la classe moyenne? Ce qu'on appelle le *high-life* international forme une classe à part, où les Allemands ne manquent pas, qui est particulièrement friande des nouveautés de la librairie et du journalisme pornographiques. Paris est une ville plus internationale que toute autre, et dans le monde où l'on s'amuse il y a plus d'étrangers que de Parisiens.

On a fait un livre agréable sur la caricature allemande et la caricature anglaise. Celui qui ferait pareil travail sur la caricature française serait forcé de constater qu'après Granville, Daumier, Cham et notre grand Gavarni, il y a une décadence regrettable. On ne fait plus que des imageries représentant des petites dames et des cocottes, aussi peu habillées que possible. J'accorde à Rommel que la caricature a baissé; mais faut-il en conclure que les mœurs ont suivi ? Ce serait pousser un peu loin l'importance de la caricature.

Que le *Times* soit plus sérieux que le *Figaro;* qui en doute ? La *Gazette de Cologne* est un journal plus grave que le *Gil Blas;* cela n'est guère contestable ; mais on ne peut pas en conclure que le lecteur du *Times* est plus moral que le lecteur du *Figaro*, et que le lecteur du *Gil Blas* est plus ignorant et plus dissolu que le lecteur de la *Gazette de Cologne*. La moralité est un caractère singulièrement complexe, et qui ne se juge pas aussi simplement.

A tout prendre, nous manquons certainement de cette tenue extérieure que les Anglais appellent le *cant*. Il y a un fond de scepticisme et d'esprit bohémien qui est en nous tous, et qui remplace la morgue prussienne et l'hypocrisie anglaise. Le Français est volontiers fanfaron de vice ; il ne craint rien tant que le ridicule, et parfois il affecte de trouver que n'être pas vicieux, c'est presque être ridicule. De là ces allures débraillées, non pas seulement des individus, mais en

(1) Je note entre autres ces grosses bêtises que M. Rommel débite naïvement (2) « Combien de fois, dit-il, avons-nous entendu un jeune homme parler librement de sa maîtresse devant sa mère et ses sœurs! — Un Français est rarement spirituel sans être égrillard. — Les Français se proclament eux-mêmes hargneux et insupportables. »

quelque sorte de la France tout entière, qui étale ses vices, ses orgies, en fait gloire, et montre avec ostentation les hideuses plaies dont toute nation civilisée est affligée.

XIII.

Comme je le disais en commençant, le livre de M. Rommel est à la fois haineux et injuste ; haineux par le ton acerbe qui y règne, injuste par la méthode de discussion et d'exposition. M. Rommel, très volontairement, sans doute, n'a envisagé qu'un des côtés de la question. S'il avait voulu être juste, il aurait dressé le bilan du bien après avoir dressé celui du mal; et il aurait, en outre, essayé de comparer la France aux autres nations européennes. Or ce double élément de comparaison fait absolument défaut. Il ne dit pas ce que les Français ont fait dans le bien ; et il ignore tout ce que les Allemands ont fait dans le mal. Son livre, au lieu de s'appeler *Au Pays de la revanche*, devrait être intitulé *le Mal qu'on peut dire des Français*.

Nous pourrions, je m'imagine, nous aussi, faire le bilan moral, social et politique de l'Allemagne, et tout n'y serait pas rose, soyons-en sûrs. Mais ce serait là une triste besogne, et les haines nationales, échauffées par un stérile et sot patriotisme, sont poussées assez loin pour que nous ne conseillions à personne d'entreprendre cette tâche ingrate.

Restons donc sur le terrain du mal qu'on peut dire des Français. N'est-il pas bien utile de savoir l'estime dans laquelle on nous tient, le jugement qu'on porte sur nous? Sachons qu'il y a pour nous de grandes réformes morales et politiques, mais bien plutôt morales que politiques, à entreprendre? Ayons le courage de connaître nos vices, nos erreurs, nos fautes, nos crimes. A quoi nous servirait de faire comme l'autruche qui s'enfonce la tête dans le sable pour ne pas voir le danger qui la menace? Faisons acte de virilité et d'énergie en sachant ce que nous sommes. Hippocrate prétendait que le diagnostic, c'est-à-dire la connaissance de la nature de la maladie, était la partie essentielle de la médecine. Connaître les maux qui nous font souffrir, c'est établir le diagnostic de nos maladies morales : ce sera un pas fait vers le progrès et la santé.

Je sais bien qu'autre chose est de connaître la plaie, autre chose y porter remède. Hélas, oui ! s'il est facile de dévoiler le mal, il est très difficile de le guérir. Mais c'est déjà un commencement. Je ne puis donc que répéter après M. Rommel que l'excès d'administration, d'hiérarchie, de routine, nous tue, que l'esprit d'initiative disparaît, que tout en France tend à étouffer l'originalité et à couler tous les esprits dans un même moule uniforme. — Tout cela a été déjà dit, et bien mieux dit. Mais il fallait le redire. D'autres le répéteront après l'insupportable Rommel et après moi. A force de raconter cela sur tous les tons, peut-être finira-t-on par y faire croire. Il n'y a pas à désespérer. Les progrès peuvent être très rapides ; mais il ne faut pas ignorer qu'il reste beaucoup de progrès à faire.

CHARLES RICHET.

LES ENSEVELIS

Drame rustique (1)

VIII.

François avait bien éprouvé quelque honte le lendemain, lorsqu'il s'était trouvé couché sous l'escalier au lieu d'être dans son lit; et pendant les premiers jours qui suivirent ce mauvais début dans le ménage il employa toutes ses grâces à se le faire pardonner. Il fut sobre et il fréquenta le chantier. Le soir, il promenait Marthe par les chemins, d'un air épris. Cependant, au bout de la troisième semaine, il commença à se lasser de cette existence régulière, monotone, auprès d'une femme éternellement grave. Il trouva que le mariage n'avait rien de plaisant, en somme, et que décidément la vie manquait de gaieté quand on ne la regardait pas à travers la pourpre joyeuse du vin. Sur ce, il retourna faire ses stations au cabaret.

Marthe essaya de l'en détourner; mais elle employait des raisons trop sérieuses : elle sermonnait quand il eût fallu sourire. Il l'écouta patiemment d'abord, et puis il lui imposa brutalement silence. Si l'on se fâchait, il cognerait, voilà.

La jeune femme se tut. Moins d'un mois après ce mariage on se parlait à peine; l'argent ne venait plus au logis; François titubait en rentrant chaque soir et Marthe travaillait pour manger du pain. Les beaux rêves qu'elle faisait le jour où François l'avait ramenée chez elle par la main, ces doux espoirs d'oubli, de paix, de courage, de bonheur peut-être, tout cela s'était envolé. Elle demeurait avec toute sa peine, ses éternels regrets, les intimes souffrances de son cœur inapaisé, n'ayant rien pour s'en distraire et s'en consoler. Rien, ni personne. Le Maigriot, qui s'ennuyait au moulin sans Marthe, s'était engagé dans le même régiment où son aîné venait de passer caporal. Iranette continuait son apprentissage à la ville. Marthe, livrée à ses seules pensées, garda ses souvenirs et vécut avec eux. A force d'y songer, elle finit par se blâmer d'avoir bien fait et se le reprocha. Elle eut des révoltes contre sa vertu ; elle douta de son devoir.

Elle souffrait trop, sa souffrance étant dispropor-

(1) Suite. — Voy. les deux numéros précédents.

tionnée avec la somme de forces morales qui était en elle. Nature simple, organisée pour les sentiments simples et les raisonnements courts, elle se trouvait aux prises avec les exigences d'une passion dont la culpabilité commençait à lui échapper. Entre sa conscience en repos et son être tout entier frémissant d'un immense besoin de bonheur, elle en venait à se demander si elle n'avait pas eu tort de sacrifier celui-ci à celle-là.

Si Jacques, qu'elle avait repoussé jusqu'au seuil du foyer conjugal, était revenu après qu'elle y avait eu souffert, peut-être l'eût-il trouvée alors moins résistante à la tentation : trop de souffrance émousse la vertu. Mais Jacques s'était enfui sur l'heure, et son absence dura un an.

Quand il revint, la première fois qu'il aperçut Marthe, elle avait sur les bras un petit enfant nouvellement né. Ce n'était plus la belle fille fière, robuste, qu'il avait connue, mais une femme déjà flétrie, épuisée de travail, de privations et de larmes ; pâle, amaigrie, elle épeurait les gens avec ses yeux trop grands, d'une fixité douloureuse, en même temps qu'elle se négligeait dans ses habits, dans le soin de sa personne, comme si elle s'était résignée à cette misère sans espoir, dédaignant de lutter, s'abandonnant. Sa seule pensée maintenant, c'était le petit être qu'elle allaitait ; elle recommençait la vie pour lui, la sienne étant finie. Elle ne pensait qu'à le pouvoir nourrir, élever. Son orgueil était mort dans le besoin de sauvegarder cette frêle vie. Et son poétique amour s'en était presque allé au courant de ses jours de tristesse. Elle n'y songeait plus que rarement, le soir, par exemple, lorsque, la journée finie, elle s'accotait au mur de sa maison en berçottant son petit, et qu'elle regardait vaguement du côté du moulin. Alors elle s'y oubliait longtemps, remontant le passé, revivant ses pures joies d'alors et ses troubles, ses émois de la dernière heure. La nuit venait, le moulin s'éclairait par toutes ses fenêtres, le silence enveloppait le village endormi, laissant venir à elle les seuls bruits familiers du martèlement des roues, du grincement des poulies, du roulement lourd des brouettes chargées. Les yeux perdus, retenant son haleine, vaguement souriante, Marthe écoutait.

Un soir qu'elle venait de s'installer sur le banc de pierre, le petit sur ses genoux lentement berceurs, un tricot dans les doigts, elle entendit un pas qui suivait le chemin, et une ombre passa devant elle. Marthe leva les yeux et faillit crier, lâchant son tricot. Jacques Latour passait, la regardant, sombre, apitoyé. Mais il ne s'arrêta pas et ne dit rien, sinon qu'il salua très bas. Alors Marthe respira, remise de la peur qu'elle avait eue.

Maintenant, son appréhension du retour de Jacques étant dissipée, elle pensa moins souvent à lui. Tout était bien fini entre eux : il l'avait oubliée, remplacée dans son cœur, sans doute ; mais il lui gardait un souvenir respectueux. Elle en ressentit quelque orgueil et s'approuva de ce qu'elle avait fait. Quand elle le rencontrait désormais, elle saluait de la tête, sérieuse, un peu fière, sans émoi.

Cependant elle marchait maintenant dans ses robes fanées, ses pieds blancs dans des sabots lourds ; c'était la noire misère. Elle travaillait à peine, occupée qu'elle était par son allaitement, et François ne lâchait plus que quelques maigres sous pour les soirs où il voulait souper chez lui, les lendemains de débauche, par exemple. Malade alors, il se traînait par la chambre, fumaillant, crachant, dégoûté, et parlant souvent d'en finir.

Il ruminait certainement quelque lâche pensée, car il s'intéressait beaucoup au mariage d'Iranette avec son frère à lui. C'était une affaire décidée : Louis était exempt de service pour une défectuosité du pied droit; malgré qu'il fût très jeune, dix-neuf ans à peine, il se marierait dès qu'Iranette aurait fini son apprentissage à la ville, et le temps approchait. Ensuite ils s'installeraient tout proche de Marthe, qui travaillerait avec sa sœur. Louis, bon ouvrier, gagnait de sept à huit francs par jour à tailler les larges et hautes pierres de commande, travail pénible à cause du maniement de la longue scie, et le plus rétribué aussi. Marthe et l'enfant seraient à l'abri de la misère quand le mariage d'Iranette aurait fait entrer Louis dans la maison.

Voici que le jour des noces venait d'être fixé : elles se feraient au commencement de l'automne, dix-huit mois juste après celles de Marthe.

Maintenant Iranette venait aux Meules passer tous les dimanches. Louis allait la prendre à la ville et il la ramenait, ne l'ayant point quittée de la journée.

Et, les bans étant publiés, on les vit promener leur tendresse aux alentours des champs, tout le long des chemins que les hauts chênes verts couvraient d'une ombre douce; on les vit grimper le coteau arrondi qui couvrait les carrières et s'asseoir, la main dans la main, aux revers des falaises moussues, fleuries de genêts, de bruyères violettes, étoilées de la délicate clochette du lin bleu.

Iranette étalait sa robe claire, et Louis jetait à ses pieds son chapeau de manille. Les gens qui passaient dans le chemin souriaient à les voir si jeunes, charmants, radieux, elle toute blonde et rose, lui robuste et brun, la dévorant de ses yeux noirs et quelquefois de ses lèvres gourmandes; baisers permis aux champs, au grand jour du ciel, en belle nature franche, entre deux amoureux que l'on va marier demain.

IX.

Le dernier dimanche avant les noces était le 5 d'un mois d'octobre; on devait se marier le jeudi. La pa-

tronne d'Iranette faisait grâce d'une ou deux semaines sur le temps que son apprentie lui devait donner; mais, en revanche, le travail pressant, elle exigea qu'Iranette passât à l'atelier toute la journée du dernier dimanche. Enfin, elle rabattit d'un quart, car la petite fiancée pleurait de toutes ses larmes ce beau jour perdu. Iranette partit donc le samedi soir pour les Meules, avec promesse de rentrer le lendemain par la voiture de onze heures — une vieille diligence qui fait encore son service postal entre la ville et quelques gros bourgs de l'arrondissement.

Iranette tint parole, encore que cela lui parût très dur et qu'elle se sentît le cœur envahi d'une infinie tristesse à s'éloigner si vite du cher promis tout décontenancé de cette journée interrompue.

Ils avaient déjeuné avec Marthe et François, lequel ne manquait guère à ces repas dont Iranette apportait le menu.

Maintenant, pour s'isoler un instant, ils s'étaient assis derrière le mur de la maison, bien près l'un de l'autre, et ils parlaient bas, se regardant avec des sourires charmés, en dépit de leur ennui du moment. C'était jour de repos pour le moulin, qui se taisait; et le ruisseau dormait, se gonflant lentement derrière son barrage, soulevant les larges feuilles épandues presque jusqu'aux pieds des amoureux cachés sous l'ombre dentelée des ormes et des saules.

Tout à coup ils entendirent crier dans le logis.

— Encore ce François! murmura Iranette. Il est encore plus énervé aujourd'hui que d'habitude : il ne tient pas en place.

— Je te dis que tu m'embêtes, à la fin! criait l'homme en donnant des coups de talon sur le plancher. Je ne veux plus, moi; non, là, est-ce dit? Je n'en veux plus, de ce sacré métier de fouilleur de pierres dans une sale caserne de cave comme celle-là, où l'eau suinte, où il fait froid, où il fait nuit. C'est pas un métier, ça, pour ce que l'on gagne! J'en veux plus... Hein? quoi? ce que je ferai? Ça te regarde pas. Je ferai ce qui me plaît. Je m'en irai, d'ailleurs... Oui, fort bien, et plus tôt que tu ne penses. Je ficherai mon camp; tu te débrouilleras. D'ailleurs, v'la le frérot qui prend l'Iranette; il en nourrira bien deux, lui, puisqu'il est assez bête pour travailler à ces chiennes de pierres qui lui tomberont sur la tête un de ces matins. Moi, je sens ça, et je déménage, comme les rats...

— C'est-il vrai? murmura la jeune fille effrayée, se serrant près de Louis. Il y a longtemps que je l'entends dire; ça me fait toujours peur.

— Ah! pour ça, répondit-il, il y a beau temps que j'aurais filé, moi aussi, si j'avais trouvé à gagner autant ailleurs; car plus ça va, plus ça se gâte. Hier, un pilier s'est effondré et la glaise dégouline. Mais j'avais besoin d'argent pour notre installation et, ma foi, je suis resté encore. A la garde de Dieu!

— Il faudra quitter, Louis, supplia Iranette lui prenant le bras; je vous en supplie, je ne vivrais pas. D'ailleurs, je vais gagner aussi, moi, par ici; vous verrez. Oh! vous changerez de chantier, dites, le plus vite possible? Demain?

— Non pas demain, dit-il souriant, mais bientôt. Il faut être honnête avec les patrons; j'ai promis à Thibaut une coupe commencée et qu'il s'est engagé à livrer, lui : il faut que je l'achève. Même, tenez, pour en avoir plus tôt fini, je vais aller faire une couple d'heures aujourd'hui. Puisque je ne dois pas vous voir, ça me fera passer le temps; je m'ennuierais trop si je ne travaillais pas pour vous!

— Louis!...

— Mon Iranette!... Allons-nous être heureux, hein!... C'est pour jeudi, pas moins!... Ouf! ça me serre le cœur comme si je voulais pleurer. Ce que je voudrais les avoir fini de passer, ces quatre jours-là! Il me semble que ce moment de bonheur n'arrivera jamais.

— Voilà qu'il faut que j'aille attendre la diligence, dit-elle doucement en se désenlaçant de l'étreinte un peu vive de son impatient fiancé.

— Déjà! Je vais vous conduire; puis, en revenant, je prendrai ma scie, que j'ai portée au « faure », et j'irai travailler. Allons, à mardi soir : c'est bien sûr mardi que vous revenez tout à fait?

— Oui, mardi. Vous viendrez sur la route, jusqu'au séminaire, m'attendre?

— Si j'irai!... En voilà une question! Mais je serais mort si je n'y allais pas! Mon Iranette, embrasse-moi.

— Oh! non; mardi; jeudi, je veux dire.

— Embrasse-moi, par grâce : je suis malade de chagrin de te voir partir. Guéris-moi. Non, non, pas moi; toi! Je veux un baiser de toi, de tout ton cœur. Fais voir si tu l'aimes, ton pauvre petit mari. Allons! veux-tu pas rougir comme ça? Tu es trop jolie; tu vas me faire pleurer. Oh! l'Iranette mauvaise qui n'aime pas son Louis!...

— Tais-toi! tu sais bien que je t'aime...

Elle s'était jetée dans les bras ouverts; et, fous, sans pensée, ils s'embrassaient.

Plus rien ne bougeait sous la saulée. Alors la voix rauque de François cria dans le silence :

— Tiens! t'as bien fait de m'obstiner. Je renaclais encore à faire ce que j'ai dans l'idée; mais, puisque c'est ainsi, tant pis! je pars. Bonsoir, la compagnie!

— Ton petit? dit Marthe en sanglotant.

— Je m'en...

— Oh! pauvre Marthe!..., murmura Iranette s'éveillant de son rêve d'amour au bruit de ces cris et de ces pleurs.

— Attends! s'écria Louis exaspéré; je m'en vais le faire taire, à la fin, ce braillard. Viens!

Et il tira Iranette vers l'entrée.

— Eh! laissons-le partir, s'il veut, dit-elle. Bon débarras! Avec cela qu'il lui mène la vie douce! Elle se passera bien de lui, maintenant que nous sommes là.

— Oui, peut-être; mais pour le pays ce serait vilain s'ils se quittaient. Et puis Marthe est jeune. Il ne faut pas...

Il poussa la porte. Marthe était assise, son enfant au cou, et tous les deux pleuraient avec un gémissement doux. François, surpris, referma vivement l'armoire où il était en train de fouiller, enfonçant du linge dans ses poches.

— Dis donc, tu n'as pas bientôt fini de dire des bêtises? commença Louis. On t'entend du dehors.

— Qu'est-ce que ça te fiche, toi? De quoi tu te mêles? La paix, hein?

— Voyons, François, supplia Iranette s'interposant; soyez donc raisonnable.

— Il veut s'en aller, nous abandonner, mon enfant et moi, balbutia Marthe étranglée de larmes.

— Puisque tu dis que je ne suis bon à rien dans la maison, ça ne te fera pas une grande perte, riposta François. Ça t'apprendra à te plaindre. Jamais contentes, ces femelles! En v'là une engeance!... dans le mariage, s'entend.

Il ricana; mais Louis fit un geste.

— Tiens, si tu n'étais pas mon aîné, je te...

— Qué que tu ferais? Avance un peu, morveux, que je te débarbouille.

Les deux femmes s'étaient jetées entre eux; l'enfant, effrayé, poussait des cris.

— Oh! la la! quelle musique!... Ce que je m'en vais filer, et sans quenouille encore! grommela François gagnant la porte.

Cependant une idée lui vint qui soudain détendit ses traits, et sa voix grasseyante s'adoucit.

— Que vous êtes bêtes, tous! dit-il feignant de rire. Ma parole, on vous ferait croire que la Dive va monter arroser les coteaux! Vous voyez pas que je rigole? Avec ça que je quitterais ma femme et mon enfant! Une farce, quoi! pour faire peur à la Marthe et qu'elle se tienne tranquille. Allons, une risette, vite! dit-il s'approchant de sa femme et lui prenant le menton.

Trop brusquement, car elle se détourna, l'éloignant du coude.

Tout de même il la regarda drôlement, et, se penchant, il l'embrassa et aussi le petit, qui leva ses menottes et lui caressa sa barbe rousse frisottée.

— Pauvre gosse!... fit-il. Allons, houp! Et dis donc, toi, c'est-il vrai que tu retournes au chantier aujourd'hui?

— Certainement. Puisque l'Iranette s'en va, qu'est-ce que je ferais sans elle de toute cette journée? Pourquoi?

— Parce que j'ai envie de t'accompagner.

— C'est une bonne idée, ça, François. Quand tu ne ferais que quatre heures de coupe, tu es bon ouvrier quand tu veux, ça te fera toujours vingt-quatre à vingt-huit sous. Et il vaut mieux les gagner que les perdre au cabaret.

— C'est ce que je me dis, ajouta François d'un air paterne. Donne-moi ma lampe, Marthe. Ah! mais, diantre, il faut que j'aille chercher ma pique que j'ai laissée en gage, l'autre soir, chez ce drôle de Parrouty, qui ne voulait pas me donner un verre parce que je n'avais plus le sou. Et je ne suis guère plus avancé aujourd'hui, fit-il retournant les poches vides de son gilet.

— Combien te faut-il? demanda Louis en haussant les épaules.

— Prête-moi cent sous, hein?

— Tant que ça?

— Puisque je vais aller travailler! Je te les rendrai, pas peur!

— Allons, tiens, les v'là; mais tu vas venir?

— Parole! Je te suis, mon petit. Tu vas tout droit?

— Non; je passe accompagner Iranette à la diligence; mais je me rabats tout de suite.

— Eh bien, tu me trouveras à la besogne.

— Partons vite! cria Iranette, ou la voiture sera passée.

Elle embrassa Marthe et commença de trotter sur le chemin, impatiente, tournant la tête, car François avait arrêté Louis sur le pas de la porte.

— A propos, lui disait-il, est-ce vrai que le patron a commandé à notre équipe de travailler aujourd'hui parce que l'ouvrage pressait?

— Oui bien; mais ces feignards sont allés battre leurs jambes à la frairie du château; il n'y a que Périer, Laruel, Lacombe et Simon qui viendront faire une couple d'heures avec nous.

— Mais, reprit François, les autres ont refusé, paraît-il, à cause qu'il coulait de la glaise d'en haut et que les gravats pleuvaient comme si cela voulait craquer. A preuve qu'on a dû reculer les pompes, malgré qu'il y a une montée d'eau considérable.

— Bien vrai, certainement. Même que José Périer ne voulait pas non plus retourner dans cette galerie. Mais le patron leur a dit : « Vous me ficherez le camp du chantier si vous ne voulez plus travailler de ce côté. D'ailleurs je réponds de tout. » Et peut-être bien que Périer y est retourné ce matin.

— T'as pas peur, toi, petit?

— Moi? non. Et puis après? Faut bien finir ce que l'on a commencé. J'ai entrepris une coupe à pied, de blocs de deux mètres carrés; c'est pas les autres qui s'en tireraient comme moi, je m'en vante. Faut pas pas être manchot pour y arriver. D'ailleurs, si ça doit tomber, c'est pas pour aujourd'hui sans doute. Ne feignante pas, hein, avec ces raisons!

— Oh! moi, ce que je m'en fiche! Tu vas voir ça!

— A la bonne heure! Je me sauve. V'là Iranette qui prend sa course.

Et lui aussi prit sa course : il rejoignit sa fiancée au tournant du chemin, la prit à la taille, et ils disparurent en courant et riant si fort qu'on les entendait de la maison.

François s'était appuyé de l'épaule au montant de la porte, sa tête rousse dans le soleil, les jambes croisées, et il sifflotait.

Au bout d'un assez long temps il bougea, s'étira, bâilla; puis, traînant ses pieds, l'air veule, il se mit à chercher sa veste. Marthe alors s'en alla dans la cuisine remplir d'essence la petite lampe du carrier. François, qui la guettait en dessous, courut à l'armoire, qu'il fourragea avec des gestes hâtifs, bourrant ses poches.

Lorsque Marthe revint, il était prêt.

— Voilà, dit-elle. Tu n'as pas besoin du bidon pour quelques heures?

— Je n'ai même pas besoin de m'embarrasser de la lampe, répondit-il; j'ai réfléchi. Je prendrai celle de Raymond, qui ne travaille pas aujourd'hui; il l'a laissée à l'entrée. C'est convenu entre nous. Allons, bonjour, la mère, porte-toi bien et ne te fais pas de bile, tu sais! Ça sert à rien.

— François, dit-elle se rapprochant et le regardant inquiète, tu vas bien travailler, n'est-ce pas?

Il sortit, leva les épaules en ricanant :

— Bête, va!

Et il fila du côté du chantier.

X.

Ce dimanche était une assez fraîche journée d'octobre; de gros nuages s'amassaient lourdement sur la vallée, s'étendaient, cachaient le soleil. On sentait venir la pluie, une de ces pluies fines et ininterrompues comme une tombée de brumes épaissies, tristes pluies automnales qui s'égouttent au bord des toits, lentes et lourdes comme des larmes.

Dans les champs, les paysans se hâtaient de ramasser la récolte encore épandue, les pommes de terre tardives, les betteraves que l'eau pourrirait sur le sol détrempé. Cependant les tons vigoureux des coteaux rafraîchis, reverdis depuis les chaleurs passées, égayaient encore ce coin de paysage couronné des pourpres et des ors du feuillage des chênes qui profilaient sur les cimes leur dentelure éclaircie. Les peupliers s'effeuillaient, secouant au va-et-vient de leur flottant panache la dernière envolée de leurs feuilles pâles. Par les chemins vaguaient les groupes lents des oisifs du dimanche. En ce jour de repos le silence dormait sur les plaines désertes, sur les terres aux sillons inachevés où brille le fer de la charrue renversée. La chanson du bouvier, les « Ah! » du laboureur, les mugissements des bœufs accouplés sous le joug, l'aboiement des chiens qui les gardent et les harcèlent, et la sonnerie du fer sur l'enclume de la forge, et le martèlement du moulin sous les saules, tout dormait.

Tout à coup, vers les cinq heures, dans la sérénité de cette paix dominicale, sous le ciel gris, un fracas éclate avec le bruit d'une canonnade tombant sur des murailles croulantes. Et soudain une poussière monte mêlée d'éclats, dans une poussée d'air qui fauche et balaye tout autour d'elle : le coteau des Graules s'est effondré dans les carrières béantes. Les maisons ont disparu, laissant des crevasses à la place des toits. Quelques-unes pointent comme des mâts leurs poutres renversées. Au devant des carrières gisent, pêle-mêle avec les rocs écartelés, les constructions broyées, les arbres fauchés, les terres écroulées.

Une stupeur de quelques instants a maintenu le silence après le fracas de la chute. Puis un gémissement s'élève du coteau ravagé d'abord, puis de la plaine et des chemins où se précipite la foule épouvantée. Et c'est une clameur déchirante qui fend l'air : une lamentation mêlée d'appels, de cris prolongés et de plaintes lointaines, une rumeur de pays surpris par un bombardement.

Le bruit formidable a été entendu d'un bout à l'autre de la vallée, sur les plateaux, à travers les collines. De partout s'élance la population affolée qui s'en vient grouiller autour du sinistre. Tout de suite alors on se réveille pour le sauvetage. Et la terre croule encore sous le frémissement des rocs ébranlés et fracassés, les crevasses béantes s'élargissent, les arbres achèvent de tomber, que le coteau maudit est pris d'assaut par les sauveteurs. C'est que l'on crie sous les toits disparus, sous les pierres et les poutres broyées. Des femmes, des enfants, des animaux brament lugubrement. Et les gens à qui ces maisons appartenaient, ceux qui, s'étant trouvés dehors, avaient échappé à la chute, éperdus, galopent sur le terrain branlant, appelant ceux qui étaient restés à garder le foyer et qui sont ensevelis sous les ruines. Ces appels, criés en sanglots, couvrent le coteau d'une rumeur sinistre; d'en bas, les blessés répondent : « Au secours!... » Il y a des râles et puis d'effrayants silences; quelques-uns achèvent de mourir.

Cependant, au mépris du danger, ce plateau ravagé se couvre peu à peu d'une multitude étrangement mêlée. Les paysans ne sont pas les seuls à déblayer les décombres : toute la population bourgeoise du bourg accourt et se dévoue. Bientôt, de la ville qui est proche, une nouvelle avalanche descend, et c'est un vrai fourmillement qui s'agite autour des ruines éparses, du haut en bas de la colline maintenant aplatie, crevée, zébrée de sillons labourés comme par des obus. La nuit vient; elle tombe rapide sous le ciel gris; on allume des falots et on fouille. Çà et là on retire un blessé, un mourant, un mort. Et le plaintif adieu des proches écrasés sur leurs genoux, autour des ombres étendues, éclate, monte, s'éteint, reprend, alterne de haut en bas, comme les répons d'un hymne funèbre. Debout, vers le milieu de ce champ de désastre, le prêtre, arrivé le premier, prie tout bas au passage des âmes, et, d'un geste large, son ombre noire, qui se déploie plus noire encore que la nuit tombée, bénit les morts.

Mais un drame non moins terrible se déroule au de-

vant des carrières, en présence des entrées comblées par la chute des rocs. Comme un troupeau d'êtres insensés aux gestes déments, rôdent des hommes, des enfants, des vieillards, des femmes, hurlant des noms qui se croisent et se mêlent. Ce sont les familles des ouvriers ensevelis. Car on s'est compté après la catastrophe, et il en manque six : le fils Périer, Laruel, Lacombe, Simon et les deux Branchet, Louis et François. On les appelle à travers le chaos.

— Mon fils, où est mon fils?... clame le vieux Périer, arrachant à pleins poings ses cheveux blancs.

Et il trébuche dans les ruines qu'il essaye d'escalader, de renverser devant ses pas obstinés, fous.

— Mon José, mon pauvre drôle, où es-tu ?... répète lamentablement la femme du vieux, se cramponnant à lui comme si elle craignait un nouveau malheur.

Les autres, s'excitant, s'enivrant de leurs plaintes mutuelles, haussent jusqu'à l'aigu leurs voix traînées qui finissent dans les pleurs :

— Où es-tu, mon fils, mon homme, mon frère?...

— Père ! père !... crient les tout petits.

Et la foule qui les entoure redit les « hélas ! » et prolonge les notes gémissantes.

On court à toutes les entrées qui s'échelonnent le long du pied de la cote, comme si l'on espérait voir sortir par les plus lointaines, les moins endommagées, ceux qu'on appelle. Mais toutes les galeries sont bouchées, obstruées de rocs et de glaise. L'effondrement qui s'est produit sur un point a rejeté la masse de la montagne : elle s'est déplacée de deux mètres en avant, crevant de son poids les galeries des chantiers voisins de celui où a éclaté le sinistre. Tout ce que l'on peut voir dans la nuit, c'est l'affaissement du coteau et la chute énorme des blocs qui ont croulé, écrasant les entrées, les constructions avoisinantes, comblant le chemin, encombrant les terres, les prairies, de leurs éclats énormes ou brisés : ils roulent dans les ramures hachées des arbres déracinés, défeuillés par la poussée d'air qui, au moment de la chute, a tout balayé au devant des issues, les murs, les arbres et les gens.

A ce moment, le sinistre paraît complet, et l'on pleure les ouvriers enterrés sous la montagne. Si l'on appelle encore, c'est comme pour prolonger l'illusion d'un espoir : on sait bien que les malheureux ne répondront plus.

Et cependant elles errent, ombres désolées, elles tournent, elles buttent dans ce chaos, les femmes, les mères gémissantes. La pluie qui menaçait commence à tomber fine et drue, incessante, la pluie sinistre qui éteint les falots et glace les sauveteurs. La terre argileuse se détrempe; elle enfonce et colle sous les pieds qui trépignent à travers les sillons et sur les coulées de glaise engluant les rocs. Vers le milieu de la nuit, le travail devient impossible; d'ailleurs, plus rien ne bouge sous les décombres. Les morts qu'on a retirés sont alignés, raides sous des toiles; les blessés agonisent dans une grange d'un village voisin : seuls, les troupeaux jettent par instants un bêlement qui s'éteint.

Hésitants, vacillants sous ce ciel noir comme un vaste drap mortuaire qui tomberait enveloppant les cimes sans horizon, les gens peu à peu descendent, précautionneux, et viennent passer aux alentours des entrées, où la blancheur des rocs éventrés offre une clarté vague aux vaines recherches des obstinés. On essaye de les emmener. A quoi bon ? Que feront-ils là ? On verra demain. Déjà la résignation facile des gens des campagnes courbe ceux-ci et les entraîne, dociles aux conseils. Les Périer, le vieillard, les deux femmes, résistent encore. Ceux de Laruel sont déjà partis. La jeune femme de Lacombe demeure assise, la tête dans son tablier, pleurant bas, comme pour ne pas apprendre à l'enfant qu'elle porte et qui naîtra dans six mois qu'il est déjà orphelin. Les deux enfants de Simon tirent leur mère en poussant de vagues lamentations.

Adossée à un bloc, Marthe, sans larmes, les yeux fixés sur le point obscur de la montagne qui recouvre le chantier où devait travailler François, semble vouloir percer la masse de son large regard d'hallucinée. Depuis la première minute de la catastrophe, on l'a vue sans cesse aller et venir, de la carrière chez elle, et interroger l'horizon devers la route qui mène à la ville. Elle s'en est allée au cabaret, où l'on n'avait point aperçu François de cette journée ; elle s'est informée s'il avait retiré sa pique laissée pour gage ; mais on ne lui avait point pris de gage au cabaret. Il avait menti à Louis pour emprunter cent sous.

Elle a examiné ses effets dans l'armoire : il manquait des choses, du linge, des cravates, des mouchoirs.

Mais les gens s'étaient jetés chez elle, l'accablant de preuves : François était entré au chantier; Louis avait dit, tout le long du chemin, que son frère allait venir travailler avec lui. D'autres l'avaient vu rôder aux alentours. D'ailleurs où serait-il, à cette heure, s'il n'était pas sous la montagne ? On troubla Marthe : elle ne savait plus, n'osait plus penser ; mais elle demeurait là, avec les autres, essayant de voir, semblait-il, de son obstiné regard, à travers la montagne.

Et puis, quand, aveuglés d'ombre, transis de pluie, tous se résignèrent à partir, elle s'arracha à cette immobilité persistante et, traînant ses pas, elle suivit. Mais des cris, des cris perçants, aigus, qui bondissaient et se rapprochaient à la vitesse d'une course rapide, venant de la route, du côté de la ville, arrêtèrent tout le monde dans un saisissement. A l'heure où tous s'apaisaient, ayant épuisé leurs larmes, cet éclat de douleur nouvelle fit une secousse et donna peur. Qu'arrivait-il encore ? quel nouveau désastre ? On regardait dans l'ombre où une vague blancheur se mouvait.

Marthe s'était jetée en avant : elle avait compris, deviné Iranette.

C'était bien elle qui arrivait, égarée, haletante, les bras tendus, raides. Sa voix rauque criait sans repos :

— Louis ! Louis ! Louis !...

Et sa bouche convulsée, grande ouverte, paralysée par ce cri ininterrompu, restait béante. Le bruit du sinistre s'était répandu dans la ville, mais était arrivé tardivement jusqu'à l'atelier où Iranette travaillait. Au premier mot, elle s'était précipitée sur la route des Meules, seule, dans la nuit, sans peur, sans fatigue ; elle avait couru durant cinq kilomètres ; ses cheveux déroulés lui battaient les épaules ; sa chaussure s'était déchirée ; elle n'avait rien vu, rien senti ; elle courait les bras en avant, appelant Louis.

Elle ne regarda personne, elle écarta Marthe ; elle continua à marcher, escaladant les pierres, légère comme si elle eût volé, échappant à ceux qui essayaient de la retenir et se débattant enfin, l'écume aux lèvres, quand on l'arrêta violemment au moment où elle allait trébucher dans une fissure qui s'élargissait. Mais, comme on parlait, elle imposa hautainement silence avec une telle gravité inspirée, que, sans la relâcher encore qu'elle se tordît les poignets, on l'écouta. Elle s'était courbée à demi, penchée vers les ruines, et d'une voix vibrante, lente, prolongée, elle appela par trois fois :

— Louis !

Il semblait qu'elle eût crié dans une corne d'airain, tant l'air vibra et remua lointainement les échos endormis.

Et puis, penchée plus bas encore, elle attendit.

Le silence s'était refait autour d'Iranette et du groupe, qui, frissonnant sans comprendre, se penchait et écoutait comme elle.

Tout à coup, faible, mais distinct, léger, sans vibration, comme un soupir étouffé sous une épaisseur de tentures lourdes, un son voilé, tout de suite évanoui, monta des entrailles de la montagne et fit courir un frisson glacé sur tous ceux qui l'avaient perçu.

Mais Iranette s'était redressée et, dégagée d'un bond, rejetant en arrière sa chevelure pâle, la face éclatante, illuminée, les yeux fous, elle cria :

— Il m'a répondu ! Il vit, ils vivent ! Ils sont là !

Sa main tendue désigna un point affaissé du coteau, à l'angle d'une maison écroulée. Puis, tout de suite, elle divagua, ne voyant point la nuit, appelant à l'aide, stimulant les ouvriers, demandant une pioche, un marteau. Elle se débattait aux bras qui la soulevaient pour l'emporter ; elle criait des mots brutaux, sauvages :

— Assassins !... Vous voulez donc les laisser mourir ? Ils appellent et vous les abandonnez ! Misérables, maudits !...

Et puis les mots se noyèrent dans les cris inarticulés, douloureux, hachés par la fièvre.

On l'emportait, renversée, sous les sanglots de Marthe qui lui soutenait la tête. Le cortège aux pas lourds, escorté de feux rapides aussitôt éteints par la pluie, passait noir dans le noir du chemin aux flaques glissantes, sous l'égouttement des arbres. Maintenant Iranette grelottait, sans connaissance. Le délire de la fièvre venait d'éclater en son cerveau. Attendant le jour, Marthe veilla à son chevet, écoutant vaguement si le pas attardé de François n'allait pas sonner dans les ténèbres.

XI.

Aux premières clartés de l'aube, tous les gens du village étaient debout. Sous la pluie qui voilait les lointains, ils revenaient de partout vers le champ du désastre. Ils mettaient un grouillement confus sur la route blanchissante, à travers champs, au long des sentiers qui ondoyent sur les côtes. Et, à mesure que le jour montait, éclairant les dévastations, les ruines, les lugubres reliefs du coteau ravagé, les lamentations reprenaient, mêlées déjà de protestations indignées contre les auteurs du désastre. On accusait le patron Thibaut, et des preuves s'amassaient de cette culpabilité fausse ou vraie.

— Il le savait bien, criait le vieux Périer, qui retournait le premier rôder autour des entrées disparues ; il le voyait bien, que son plafond crevait ! Ah ! malheur !...

— Il a fait enlever un pilier qui était tombé, répondait-on.

— Parbleu ! des piliers qu'il évidait et qui ne mesuraient plus que trois mètres au lieu de cinq.

— Il fallait se plaindre !

— A qui ? Voilà plus de six ans que les ingénieurs ne sont venus. Rien, pas de surveillance ! Les patrons libres. Ils s'en fichent bien tous, de la vie des ouvriers !

— Pas moins que si cela fût arrivé un jour de semaine, il y en aurait eu quatre-vingts ou cent d'écrasés. Voilà ce que c'est que d'être pauvre !

Les sabots tapaient aux mouvements violents des colères ; néanmoins, n'étaient les gémissements criards des femmes, ces timides révoltes se fussent vite apaisées : le paysan craint et se résigne sans effort ; il a conservé l'habitude de vivre courbé. Mais les femmes réchauffaient les rancunes, les femmes des ensevelis surtout, qui s'en revenaient gémir, avec cependant un vague espoir de délivrance qui leur était poussé après la scène d'Iranette.

On avait repris, là-haut, le sauvetage des bestiaux et des récoltes éparpillées sous les décombres. Silencieux, les pauvres gens fouillaient la terre détrempée, tiraient çà et là quelques bribes, quelque bête agonisante, tandis que les soldats arrivés de la ville les aidaient et écartaient la foule loin des lézardes du sol, profondes et croulantes. Le parquet, les ingénieurs, les journa-

listes, les curieux escaladaient ces ruines et franchissaient ces crevasses avec une audace tranquille, mais non sans efforts. On glissait sur la pente dans la glaise molle, sur les herbes mouillées, sur les terres branlantes qui s'effritaient sous les pas. Mais qu'importe! Ce que l'on voulait savoir, c'était le verdict des ingénieurs qui interrogeaient, mesuraient, jaugeaient la montagne. Les maîtres carriers les escortaient, tenant leurs plans ouverts, indiquant les places. Ils étaient deux : Thibaut et Jacques Latour. Mais celui-ci, simple propriétaire exploitant, était accompagné de son contremaître Maujan, qui remplissait l'office de patron, en avait la responsabilité et touchait une part dans les bénéfices; Maujan, un grand vieillard sec, droit, la tête toute blanche; une tête d'ouvrier intelligent, au-dessus des autres, instruit d'ailleurs et quelque peu farouche. Il gesticulait, découvert et respectueux, mais acharné à son idée contre l'ingénieur, qui lui répondait de haut. Le débat portait sur le sort des ouvriers ensevelis.

— Le désastre a commencé ici, déclarait l'ingénieur, marquant au crayon rouge un point sur le plan déployé (l'endroit désigné appartenait à l'exploitation de Thibaut, qui baissait la tête). L'écroulement s'est fait en avant.

— Oui, objectait Maujan; mais les cinq ouvriers de Thibaut travaillaient tout au fond de la galerie nord, celle qui correspond à ce point intact de la montagne. Là rien n'a bougé. Or les ouvriers qui étaient occupés à chambrer, debout sur les échafaudages...

— Se sont hâtés de descendre au premier bruit et se sont précipités vers les issues, interrompit l'ingénieur. Ils ont reçu la masse de l'éboulement sur eux: ils sont morts.

— Le premier mouvement d'un homme qui voit tomber une masse n'est pas de se jeter dessous, tête baissée, mais de reculer vivement, répliqua avec intrépidité Maujan.

— Vous ne savez ce que vous dites, reprit vivement l'ingénieur. C'est à nous seuls d'apprécier les conséquences de cette catastrophe.

Et, se voyant contredit, il s'obstina :

— Je vous répète que ces malheureux ont été écrasés sur le coup!

— Ce ne sera peut-être pas l'avis de tout le monde, dit alors Jacques Latour, qui avait paru assez indifférent au débat, mais crut devoir soutenir son employé.

— C'est le mien, riposta l'ingénieur.

— Je ne voudrais pas prendre cette terrible responsabilité, dit encore le contremaître.

— Aussi je ne vous la laisse pas, monsieur, répliqua l'ingénieur; je la prends.

Le bruit de cette déclaration arriva bientôt jusqu'au pied de la montagne et arrêta les plaintes dans un silence de stupeur. Mais le vieux Périer s'affola : malgré son grand âge qui rendait ses vieilles jambes gourdes et vacillantes, il grimpa les sentiers déjà battus par la foule et arriva sur le plateau, tremblant de fatigue et de douleur.

— Faites excuse, messieurs, dit-il, arrêtant le préfet, les ingénieurs et leur escorte. Faites excuse. (Il tira son bonnet; sa tête blanche remuait comme le sommet d'un vieil arbre branlant sous la neige.) C'est que mon fils est là dedans, là où vous êtes; lui et les autres, on les a entendus hier soir, et moi, je le sais.

— Pauvre vieillard! interrompit le préfet. (Il lui prit le bras, affectueusement.) Il faut vous calmer, vous consoler. Hélas! tout porte à croire que ces malheureux...

— Il ne s'agit pas de croire, monsieur le préfet; il faut être sûr avant d'abandonner des hommes que l'on peut sauver. Et personne ici (le vieillard se redressa), personne n'a le droit de déclarer que ces hommes sont morts tant qu'on n'en aura pas la preuve. Moi, je tiens qu'ils sont vivants.

— Il faut les sauver, monsieur! cria la vieille femme de Périer tombant sur ses genoux aux côtés de son homme et s'accrochant à lui; sans quoi, il arrivera d'autres malheurs.

Bientôt des sanglots éclatèrent autour du groupe : ils étaient là, les autres, pères, mères, femmes, enfants, qui imploraient pour les ensevelis.

— On fera tout ce qui sera possible, je vous en donne ma parole, déclara le préfet très ému.

Et il s'en alla rapidement rejoindre l'ingénieur, qui s'était éloigné, levant les épaules.

Fort apitoyés aussi, les journalistes, les correspondants des feuilles parisiennes prenaient des notes, au milieu d'une foule énorme que tous les coches de la ville amenaient incessamment et qui fourmillait maintenant toute noire, sous le ciel gris, mais vif, de ce sommet. La pluie s'arrêtait par moments; alors, dans l'écartement de ce rideau brumeux, les ravages apparaissaient dans toute leur horreur : ces maisons fracassées, enfoncées, le toit au niveau du sol, et ces lambeaux épars que l'on en arrachait, les sacs de blé éventrés, les foins mouillés, les vêtements salis, fripés, les fragments de meubles, de couvertures, de draps, et les bêtes agonisantes, couchées sur les débris, agnelles et brebis, doucement mourantes, sans une plainte, soulevant par instants leurs têtes résignées, aux regards tristes, et qui retombaient lentes et lourdes, attendant paisiblement la mort. Des chiens rôdaient, cherchant leur niche, flairant et grattant le sol en gémissant.

Le soir, avant le coucher du soleil, on enterra les premiers cadavres exhumés des décombres. Trois cercueils se suivaient, portés sur les épaules des paysans. Le préfet, la magistrature, les notables du bourg et de la ville, le colonel et la presse firent à ces humbles morts une escorte d'honneur.

Et puis l'on s'occupa des secours à distribuer. Tous

ces ouvriers sans ouvrage, ces familles privées de leur gagne-pain avaient besoin d'un secours immédiat. Les souscriptions affluèrent.

En même temps, on donna des ordres pour le déblayement de l'entrée, à l'endroit où trois personnes qui passaient devant les carrières au moment de l'effondrement avaient été, celles-là, bien et véritablement écrasées. Toute la montagne avait jeté sur elle ses blocs déracinés. Cependant les familles des ensevelis attendaient.

Alors on assista à un magnifique mouvement d'entraînement. C'était à qui, parmi les personnages officiels, payerait de sa personne. Toute l'administration, le préfet en tête, essaya de pénétrer dans les galeries éboulées, cherchant s'il se trouvait une issue pour aboutir à cette galerie intacte du fond où travaillaient les cinq ouvriers au moment du sinistre.

Cela donna lieu à des scènes superbes, émouvantes; mais les résultats furent nuls. Et l'on exagéra si bien la portée de ces investigations superficielles et l'importance des dangers courus par ces premiers explorateurs, que défense officielle fut promulguée et affichée de pénétrer désormais dans ces carrières. On ajouta que cela, du reste, était devenu inutile : ou bien les ouvriers ensevelis avaient été écrasés sur le coup, ou asphyxiés par le refoulement de l'air au moment de la chute, ou bien ils avaient été noyés dans les eaux grossies par les pluies incessantes de ces derniers jours et qui n'avaient pu être retirées par les pompes. De toute façon, ils devaient être, ils étaient morts. Et l'on posa des barrières autour des entrées.

Ce même troisième jour, le vieux Périer, hâve et rôdant partout avec des allures de fantôme, ayant ouï proclamer cette défense et cette déclaration, s'approcha d'un groupe d'hommes décorés, qui causaient gravement auprès du sinistre, et leur dit :

— Vous savez, messieurs, que l'on a entendu frapper cette nuit sous la montagne? Une façon bien connue des ouvriers carriers : sept coups à intervalles égaux. Ce sont ces jeunes hommes que vous déclarez morts? Ils vivent, messieurs!... Et ils appellent, ils ont faim!...

On lui répondit :

— Vous avez entendu tomber des éclats de pierre à l'intérieur; ou bien c'est la répercussion des coups de pique de ceux qui travaillent au déblayement de l'entrée.

Périer reprit, avec un calme saisissant :

— A ce matin encore, messieurs, on a vu de la fumée qui montait de l'une de ces crevasses, là-dessus, tenez, celle-ci : la grande faille. Mon fils avait des allumettes; il y a du bois là dedans; il fait du feu pour s'éclairer et indiquer qu'il vit, qu'il est là, qu'il attend.

Sa voix chevrotante pleurait.

— Il y avait des fumiers, répondit-on; sous la compression de l'air ils se sont échauffés et exhalent des vapeurs. Tenez-vous tranquille, mon pauvre vieux : ces malheureux sont bien morts.

— Alors vous ne voulez pas les aller chercher, messieurs?

— Ah! certes, si l'on pouvait! L'on va bien essayer de creuser un cheminement sous les décombres; mais ce sera long, difficile et dangereux.

— On pourrait passer sans cela, recommença le vieux, et plus vite, si l'on cherchait bien. Quand vous arriverez, messieurs, il sera trop tard. Car, voyez-vous, ils appellent, ils ont faim... Mon petit est là-dessous, vous savez!...

— Des ouvriers mineurs ont été mandés par télégraphe, répondit brusquement l'un de ces personnages suffoqué d'émotion : ils se mettront à la besogne demain. Allez-vous-en chez vous, mon pauvre Périer; allez vous reposer...

— Oui, je vais, répondit doucement le vieux; mais je reviendrai, et nous verrons bien, messieurs, si l'on ne passe pas.

— Qu'on le surveille, dit-on aux gens qui le connaissaient.

Et le vieux s'en alla après avoir fait de la tête un signe mystérieux à la montagne.

XII.

Il s'était formé des comités pour la distribution des secours. En tête des listes figuraient les « veuves ». On désignait ainsi les jeunes femmes des carriers ensevelis. Il y avait la veuve François Branchet, la veuve José Périer, la veuve Lacombe et la veuve Simon. Laruel et Louis Branchet ne laissaient pas de veuves : ils avaient dix-neuf et vingt ans; les autres allaient de vingt-quatre à trente ans, pas plus, mais plusieurs laissaient des enfants : trois chez Périer, deux chez Simon, un chez François, et la femme Lacombe portait son premier dans ses flancs.

Cela fit des scènes au moment où l'on commença à distribuer les secours.

Chez les Périer, les deux femmes crièrent :

— Nous ne vous demandons pas d'argent; c'est notre fils, notre homme que nous voulons; qu'on nous le rende. Cherchez-le.

La corvée était pénible pour les distributeurs. La femme Lacombe, elle, se leva toute droite, majestueuse dans sa difformité maternelle, et leur dit, montrant la porte :

— C'est-il mon homme que vous me ramenez? Non? Eh bien, je n'ai pas besoin de manger pendant que lui meurt de faim. Laissez-moi.

— Mais votre petit? lui dit-on pour l'apaiser.

Alors elle se mit à crier des sanglots déchirants en pressant ses flancs qui battaient d'angoisse.

On entrait aussi chez les carriers sans travail, chez ceux dont les outils étaient demeurés sous la montagne.

Ceux-ci acceptaient philosophiquement, et s'en allaient boire.

On se partageait la tâche: le curé avait sa liste alimentée par l'évêque; le maire du village avait la sienne; et la souscription de la ville envoyait aussi ses distributeurs.

Marthe, depuis trois jours et autant de nuits, demeurait penchée sur le lit d'Iranette, ne s'en éloignant que pour allaiter et endormir son petit. Un médecin était venu, et la fièvre cérébrale, compliquée d'un dérangement du cerveau qui tournait à la folie, suivait son cours douloureux. Iranette criait, dans son délire, les choses navrantes qui avaient détraqué sa pensée. Elle appelait Louis, et l'on eût dit qu'elle le voyait, qu'elle l'entendait et le suivait, par une tension d'esprit surnaturelle, dans les affres de l'agonie qu'il devait souffrir s'il était vivant. Elle lui parlait, l'exhortait, cherchait avec lui un passage, se heurtait aux blocs, s'y acharnait avec des heurts et des soubresauts de tout son corps; elle haletait, râlait, criait la soif, la faim, déchirait ses draps en y enfonçant ses ongles, meurtrissait ses poings en frappant le mur. Il fallait la tenir, la surveiller sans cesse. Des voisines aidaient Marthe; mais parfois elle demeurait seule et s'épouvantait, sentant fuir son lait dans cette épouvante, et son enfant inassouvi la mordait au sein, criant la faim, lui aussi.

La maladie d'Iranette la secouait cependant de la stupeur qui la tenait depuis le jour où François avait disparu. Elle ne comprenait pas; elle ne pouvait pas croire que François fût sous la montagne. On essayait en vain de lui arracher des larmes en venant pleurer avec elle. Ses yeux, comme son cœur, demeuraient secs. Elle ne ressentait rien qu'un effarement qui paralysait sa pensée. Lorsque Iranette dormait, elle tombait tout de suite dans un courant de préoccupations matérielles qui l'attendrissaient, mais pour elle seulement et pour son petit.

Qu'allait-elle devenir maintenant, privée de tout secours? Encore François payait-il le loyer de la petite maison et quelquefois le boulanger! Mais à présent? Louis perdu aussi, et Iranette qui demeurerait innocente, disait-on autour d'elle, si elle en réchappait de sa vie. Elle entendait bien que l'on distribuait des secours aux veuves; mais elle, était-elle veuve? Si François s'en était simplement allé promener et qu'il revînt un jour, que penserait-on de son honnêteté pour avoir accepté de l'argent qui ne lui était pas dû? Cependant il fallait vivre.

Le matin du quatrième jour, elle s'était assoupie, étourdie par toutes ces pensées qui finissaient par lui troubler l'esprit, et elle gisait, renversée sur le pied du lit d'Iranette. La malade la berçait de son babillage indistinct, pressé, monotone, toujours le même.

On frappa en bas sans que Marthe l'entendît; puis un pas hésitant gravit les marches et s'arrêta sur le seuil. La jeune femme, sans qu'aucun bruit l'eût prévenue, se dressa tout à coup, galvanisée, comme inconsciemment obéissante à un appel muet. Ses yeux dilatés s'abaissèrent soudain, et dans un coup d'émotion rapide elle rougit, toute sa face empourprée.

— Vous dormiez? avait balbutié Jacques Latour.

C'était la première fois qu'il lui reparlait. Elle tressaillit encore au son de sa voix, et pourtant une sensation brusque, étouffante, lui réchauffait tout à coup le cœur. Elle releva les yeux sans avoir la force de répondre, et le visage de Jacques s'éclaira; une sorte de joie farouche brilla un instant dans son regard bleu, qui fit passer toute la vision d'un ciel ensoleillé dans les regards éperdus de Marthe.

Mais il se remit, s'avança et se dirigea vers le chevet d'Iranette.

— Pauvre fille! dit-il; elle a perdu son fiancé.

— Sont-ils donc perdus? interrogea Marthe maintenant debout près de Jacques, mais graves tous deux, ne se regardant plus.

— Oh! c'est à craindre, répondit le jeune homme d'un air trop dégagé. Quand les mineurs arriveront, s'ils arrivent, il sera trop tard. C'est un grand malheur, continua Jacques, la voix froide; mais la sympathie publique ne fera pas défaut aux affligés. C'est un devoir d'ailleurs, pour nous tous, de veiller à ce que les mères, les veuves, les enfants de ces infortunés ne demeurent pas dans la misère parce que ceux qui les faisaient vivre ont péri victimes d'une imprévoyance coupable.

Pendant ce discours qu'il essayait de rendre officiel, il tira de sa poche une liste qu'il feignit de consulter; après quoi, il regarda Marthe, dont les scrupules revenaient et qui se disposait à un refus.

— Vous êtes inscrite par le comité dont je fais partie, lui dit-il, et je vais vous remettre une légère avance en attendant...

— Excusez-moi, monsieur Jacques, répondit-elle en se reculant; mais je ne crois pas devoir accepter.

— Ce n'est pas une aumône, lui dit-il plus doucement; et ce n'est même pas moi qui vous offre un service en ce moment. Plus tard je vous dirai ce que je pense faire pour vous. Mais il s'agit d'une répartition de fonds destinés particulièrement aux veuves des...

— Mais si je n'étais pas veuve?... interrompit Marthe, le front baissé.

— Que voulez-vous dire? François...

— Je ne le crois pas sous la montagne, monsieur Jacques; voilà la vérité.

Jacques s'écria dans une montée de colère:

— Et où serait-il donc?

— Je ne sais! Il voulait partir depuis longtemps, me quitter. Et, ce jour même, ce dimanche...

— Allons donc! interrompit brusquement le jeune homme; vous perdez la tête, Marthe! Vos espérances me semblent un peu folles. Tout le monde sait que, ce jour-là, François a suivi son frère au chantier. Et la

meilleure preuve, c'est qu'il n'a pas reparu depuis ce moment.

— Quelqu'un l'aurait-il vu entrer sous les carrières? demanda Marthe avec un accent étrange.

— Certainement, répondit brutalement Jacques impatienté.

— Le malheureux! dit-elle pourtant en joignant les mains. Si c'était vrai! Oh! ce serait horrible! Et cependant non, monsieur Jacques, je ne le sens pas là-bas dessous : il n'y est pas.

Jacques leva les épaules et se prit à marcher à travers la chambre; mais son pas irrita la malade, dont les cris s'éveillèrent. Et ces cris répétaient sans varier le même nom :

— Louis! Louis! Louis!

Marthe s'était jetée sur elle pour l'apaiser dans un bercement maternel, lui fermant les yeux sous la caresse de ses baisers.

Puis des femmes entrèrent, apportant leurs notes aigres, gémissantes. La chambre s'emplit de rumeurs plaignantes. Jacques, bouleversé, sortit.

Sur la porte il croisa le vieux Périer, qui montait presque sans le voir, perdu dans une idée fixe. Et Jacques Latour lui répéta machinalement la phrase que tout le monde échangeait depuis ces quatre jours d'angoisses.

— Eh bien, rien de nouveau?

— Rien, répondit sourdement le vieillard... Ah! si, dit-il tout à coup, se retournant, sa main tremblante déjà posée sur la rampe. Il y a qu'à ce matin je suis entré faire un tour là-bas, et assez loin même. C'est pas si malin que ça paraît; et si j'avais eu assez de lumière! Mais suffit. Il y a donc que j'ai trouvé à l'endroit où la galerie de Laberne se croise avec celle qui monte au chantier de Thibaut...; car j'ai bien reconnu, malgré l'ébouillement; il y a encore plus d'un pilier debout; j'ai donc trouvé ça, tenez...

— Qu'est-ce que c'est? Une blague?

— Oui, une fafiole comme les aimait François, qui faisait le cossu, le pauvre diable! Une blague brodée, quoi! avec des cœurs! On la lui connaissait bien. Il l'aura perdue en entrant au chantier dimanche.

Jacques fit un geste vif pour remonter; mais il se ravisa :

— Vous allez la rendre à Marthe, pas vrai? et tout de suite?

— Bien sûr; je viens pour ça, et aussi pour savoir... Mais peut-être vous le savez, vous? François avait-il emporté son bidon d'essence?

Il compta sur ses doigts :

— Un, deux, trois avec Laruel. Ça leur fait quatre jours de lumière.

— Je ne sais pas, répondit Jacques, pressé. Montez, mon vieux Périer; Marthe vous dira ça. Remettez-lui la blague, surtout. Au revoir!

Le vieux redescendit, vint tout près de Jacques et lui tendit sa rude main nerveuse et raidie par l'outil manié pendant soixante ans.

— A vous revoir, monsieur Jacques, lui dit-il avec émotion. N'oubliez pas les pauvres gars, là-bas, hein? A vous revoir!

Et il s'engagea dans l'échelle raide, un peu las, le dos voûté; mais sa main cramponnait ferme la barre de la rampe, et son pied frappait avec une vigueur entêtée.

XIII.

Marthe, le soir de ce jour, se retrouva seule, les commères étant parties toutes à la fois, affairées et cancanantes comme un troupeau d'oies que l'on chasse, car les hommes se fâchent quand le souper est en retard. Lorsqu'elle eut installé la veilleuse qui éclairait la petite chambre maintenant silencieuse, elle s'abandonna enfin aux réflexions qui l'avaient effleurée tout le jour. Le cœur oppressé, tiraillée par mille inquiétudes, la jeune femme penchait son beau visage ravagé vers la table où s'étalaient deux objets qui retenaient passionnément son attention : la blague de François, un chiffon de velours noir, brodé de couleurs vives, et une enveloppe entr'ouverte d'où sortait le coin d'un billet de banque et qui portait cette inscription : « Madame veuve Branchet (François). » L'écriture était de Jacques Latour.

Marthe contemplait longuement, tantôt ce papier, qui la déclarait officiellement veuve, tantôt cette poche de velours encore gonflée du tabac que François avait acheté la veille du sinistre et qui semblait être tombée là-bas pour bien marquer son passage et pour affirmer son ensevelissement.

Ainsi c'était donc vrai : elle était veuve? La malheureuse! Et Marthe pleurait.

Puis son regard passait sur le carré de papier blanc éclatant dans la pénombre, avec cette écriture qui évoquait l'image de Jacques comme s'il eût été là devant elle. Et un frisson la faisait se ramasser sur elle-même, les yeux secs, ouverts et brûlants.

Cependant, dans l'accroissement de sa fatigue, une douceur lui venait de se reposer enfin sur une solution définitive. C'était un grand malheur, sans doute; mais c'était fait, c'était fini. Elle avait beaucoup pleuré dans le jour, excitée par la commisération des commères qui tour à tour, geignantes, venaient l'embrasser, ayant appris la nouvelle de la blague retrouvée, ce qui dissipait tous les doutes que Marthe avait laissés voir.

Et maintenant elle s'apaisait, résignée, rassurée même. Désormais, elle et son petit seraient à l'abri de la grande misère. On l'aiderait, c'était promis. En attendant, elle avait là une grosse somme pour se servir tout de suite et soigner l'Iranette. C'était toujours ça

de moins à souffrir; cette inquiétude ne lui creuserait plus le cerveau. On ne la chasserait pas de chez elle; elle continuerait à y vivre, à allaiter son petit tout tranquillement, sans se manger le sang à chercher du pain pour le lendemain. C'était doux tout de même! Elle avait un gros poids de moins sur le cœur. Elle se sentait triste, mais pas si malheureuse qu'elle l'aurait cru. C'est l'abandon qui fait tant de mal. Mais voilà que beaucoup de gens allaient s'occuper d'elle, de l'enfant; beaucoup, et Jacques lui-même, qui lui avait parlé doucement, en ami. Le noir de ses pensées s'éclaircissait, s'évanouissait dans une pâleur d'aube lointaine. Puis elle revint à la blague et soupira. Enfin c'était fini, quoi! Elle était veuve. Elle ne doutait plus, elle ne voulait plus douter. Elle acceptait sa destinée.

Comme si elle eût voulu d'un coup épuiser cette question, la résoudre définitivement, afin de ne plus la ramener sans cesse au creuset de ses réflexions, elle s'en alla prendre un fichu noir dont elle s'enveloppa la tête en signe de deuil, ainsi qu'il est d'usage. Pardessus la coiffure, le fichu déplié, la pointe volant sur le cou s'attache sous le menton, encadrant le visage qui blêmit sous ce bandeau noir.

C'était fini : sur les ondes luisantes de ses cheveux tournés en couronne épaisse et lourde au-dessus de la nuque moussue, Marthe avait jeté le sombre voile des veuves.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

(*La suite au prochain numéro.*)

UN ARTISTE GREC AU SERVICE DE LA PERSE

Téléphanès de Phocée (1)

Les magnifiques découvertes de la mission Dieulafoy, la reconstruction commencée au Louvre de plusieurs pans de muraille du palais de Suse encore tout brillants de leurs bas-reliefs émaillés, l'aspect de ces sculptures dont le style général procède de l'art chaldéo-assyrien, mais avec un caractère nouveau de distinction et de souplesse que l'esprit surtout militaire des conquérants perses ne suffit pas à expliquer, tous ces faits qui nous sont révélés d'hier ramènent l'attention des archéologues et des artistes sur une question d'un haut intérêt pour l'histoire de la civilisation antique. Il s'agit de mesurer la part d'influence que l'art grec, à une époque où il n'était pas encore complètement dégagé lui-même des conventions primitives, a pu exercer sur les grands travaux exécutés par les rois qui commandaient à Persépolis et à Suse. Ce n'est là du reste que l'une des conséquences remarquables d'un mouvement plus étendu et plus général, de ce que j'ai appelé l'*action en retour* de l'archaïsme grec sur l'art asiatique (1) : l'adolescent ravivant, par la transfusion de sa jeune force, le génie de l'ancêtre.

Cette influence, dont M. Dieulafoy, dans son ouvrage sur l'*Art de la Perse*, a donné de nouvelles preuves tout à fait convaincantes, ne s'expliquerait pas suffisamment par le seul ascendant des ouvrages et des modèles de l'art grec sur l'esprit et sur la main des artistes orientaux. Le grand fait de l'histoire de l'art repose ici sur un fait matériel, d'ordre économique et politique, dont l'importance n'est pas moindre : je veux parler de l'emploi direct, de l'*embauchage* des ouvriers grecs au service de la Perse, en concurrence et même en coopération avec les ouvriers asiatiques. Ce mélange était dû non seulement à l'embrigadement des prisonniers de guerre faits dans les expéditions contre les villes grecques de la côte, à la transplantation des populations ioniennes au cœur de l'Asie et jusqu'au fond du golfe Persique, mais encore aux habitudes voyageuses, au mouvement d'émigration volontaire qui était dans les mœurs des ateliers grecs. J'ai plus d'une fois appuyé sur ce point, en citant l'épithète τηλέκλυτοι, « appelés de loin », déjà appliquée, dans l'*Odyssée*, aux maîtres artisans de la période homérique.

On déduisait jusqu'à présent cette participation des ateliers grecs de l'aspect même des monuments retrouvés sur le sol de la Perse. Mais je ne crois pas que les archéologues se soient encore arrêtés, comme il le fallait, à un texte précis de l'antiquité classique, qui nous montre un artiste grec de première valeur, l'un des maîtres de l'ancienne sculpture hellénique, jouant dans les travaux du Grand Roi un rôle actif et sans doute un rôle dirigeant. C'est uniquement ce texte que je voudrais signaler à l'attention de l'Académie, car il mérite aujourd'hui d'être mis en pleine lumière.

Pline l'Ancien, dans les chapitres qu'il consacre aux sculpteurs grecs et principalement aux fondeurs en bronze (2), s'exprime ainsi :

« Les artistes qui nous ont transmis ces détails dans leurs écrits sur l'art célèbrent aussi par des louanges extraordinaires Téléphanès de Phocée, *Telephanem Phoceum*, inconnu d'ailleurs, parce qu'il habita en Thessalie, où ses ouvrages sont restés cachés. Leurs suffrages l'égalent à Polyclète, à Myron, à Pythagoras. Ils louent de lui sa *Larissa*, son *Spintharos le penthalle* et un *Apollon*. D'autres assignent une cause différente à son obscurité : ce fut qu'il se donna aux ateliers des rois Xerxès et Darius, *quoniam se regum Xerxis et Darii officinis dediderit*.

(1) Notice lue à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et à l'Académie des beaux-arts, dans les séances du 12 et du 13 novembre 1886.

(1) Sur ce sujet voy. le *Catalogue des terres cuites antiques du Louvre*, pages 240, 241; cf. p. 33.

(2) *Hist. nat.*, 34, 18, 19. Éd. Littré.

Je me contenterai, pour le moment, de faire sur ce texte capital les observations suivantes :

Téléphanès était originaire de la ville ionienne de Phocée en Asie mineure (1). Sa famille devait appartenir à cette partie de la population phocéenne qui, à l'époque de Cyrus, ne put se résigner à quitter pour toujours la ville conquise, et qui, abandonnant bientôt les émigrants en route pour la fondation d'Alalia et de Marseille, revint dans ses foyers. Il était probablement né sujet du Grand Roi, et l'on s'explique que, fidèle à cette condition, il n'ait jamais travaillé dans la Grèce indépendante, mais seulement en Thessalie, dans un pays dont les tyrans étaient, comme on sait, les alliés des Perses.

Pline cite uniquement de lui des ouvrages de bronze; mais l'art du fondeur était alors la grande école de la plastique, et les artistes formés à cette école bornaient même rarement à la seule sculpture le champ de leurs travaux. Il est difficile de croire qu'un maître de la haute valeur de Téléphanès n'ait occupé, dans les vastes entreprises architecturales des maîtres de l'Asie, qu'un emploi secondaire, et que son rôle se soit réduit à leur fournir quelques statues de bronze travaillées à la grecque, comme un *Apollon* ou un *athlète*, qui se fussent trouvées chez eux tout à fait hors de place. Lorsque notre texte dit que Téléphanès se *donna*, se *voua*, se *consacra* aux ateliers des rois de Perse (*se dediderit*), il se sert d'une expression très forte, qui indique bien plutôt qu'il fut un des directeurs de ces ateliers.

L'époque exacte où Téléphanès travailla pour la Perse reste difficile à fixer. Pythagoras de Rhégium et même Myron, auxquels on compare l'éminent sculpteur de Phocée, appartenaient encore par leur jeunesse et par quelques traits de leur style aux écoles archaïques; mais il ne faut jamais oublier que l'histoire de l'archaïsme grec ne repose jusqu'ici sur aucune donnée chronologique précise. D'un autre côté, les noms de Xerxès et de Darius, surtout rangés ainsi dans l'ordre inverse, donneront lieu à bien des discussions. On est porté, malgré l'interversion, à ne songer qu'aux deux célèbres rois des guerres médiques. Pour Xerxès, le doute est à peine possible. Le nom de Darius fera naître une hésitation plus grande. Le premier Darius, le fils d'Hystaspe, paraîtra peut-être à quelques-uns un peu ancien : le second, Darius Nothus (423-404), quoique précédé par un Xerxès II qui ne fit que passer sur le trône, semblera trop récent. Enfin, s'il s'agissait du Xerxès de Salamine et de Darius II, on comprendrait difficilement comment Pline aurait supprimé entre eux l'important règne d'Artaxerxès Ier, long de quarante-sept ans, qui les sépare.

J'ai découvert autrefois en Thessalie les monuments d'une école archaïque très avancée, comme le bas-relief que j'ai appelé l'*Exaltation de la fleur* (1). Je ne suis pas en mesure d'affirmer que la présence de Téléphanès de Phocée ait exercé quelque influence sur la sculpture locale de ce pays. Ce qui est certain, c'est que le caractère de cette sculpture, surtout l'aspect des draperies à plis larges et plats, n'est pas sans rapport avec la manière dont sont traitées les draperies dans les bas-reliefs de Persépolis et de Suse. Or c'est là une des innovations les plus remarquables de l'époque perse, une de celles que l'on est le plus tenté d'attribuer à l'influence des écoles grecques. On sait en effet que, si l'ancienne sculpture chaldéenne avait fait dans cette voie une première et timide tentative, l'école assyrienne supprima plus tard de parti pris toute expression du relief des plis dans la représentation des costumes (2).

Il faut se garder avec soin de vouloir devancer par des hypothèses les faits qui pourront venir éclairer des problèmes aussi curieux. Toutefois, parmi les différentes manières de comprendre la carrière de Téléphanès, voici jusqu'à présent celle qui me paraît le mieux tenir compte de toutes les circonstances rapportées par Pline. Élève de la grande école grecque d'Asie mineure, qui avait produit les Bathyclès de Magnésie, les Boupalos de Chios, il serait entré très jeune, et seulement dans les dernières années du règne de Darius Ier, au service de la Perse. Il n'y serait arrivé à une haute situation que sous le règne de Xerxès, ce qui expliquerait la seconde place donnée au nom de Darius dans le texte de Pline. Pendant cette première période, il dut rester attaché de plus près à l'archaïsme perfectionné de l'école ionienne. En supposant qu'il pouvait avoir environ vingt ans à la mort de Darius, on le trouve âgé de trente-cinq ans à la mort de Xerxès, c'est-à-dire à l'âge de la pleine vigueur du talent pour un artiste.

A cette époque de profond antagonisme entre la Grèce et la Perse, les raisons ne manquent pas pour expliquer que le sculpteur phocéen ait passé en Thessalie, au service de ces princes opulents qui appelaient auprès d'eux non seulement des artistes, mais aussi des poètes comme Simonide. C'est là que le talent de Téléphanès arriva à son complet développement et atteignit à la pleine liberté du style. Pline nous atteste en effet que c'était en Thessalie que se trouvaient ses plus belles œuvres, notamment cette figure de *Larissa* dont le sujet était tout thessalien. Je crois même pouvoir indiquer ce que représentait cette statue célèbre.

(1) Le mot *Phocens* désignant aussi les habitants de la Phocide, on a fait le plus souvent de Téléphanès un Phocidien. Mais les variantes *Phoceus* (par un *e* long) et *Phocaus* sont purement orthographiques et ne peuvent donner lieu à aucune distinction de sens sérieuse dans les manuscrits.

(1) *Mission de Macédoine*, pl. 23. Cf. *Journal des Savants*, 1868.

(2) E. de Sarzec, *Découvertes en Chaldée*, p. 81. Cf. *Revue archéologique*, n. s., vol. XLII, p. 267.

Un débris de poétique légende nous apprend que Larissa était une héroïne thessalienne qui, jouant à la balle sur les bords du Pénée, tomba dans le fleuve et y perdit la vie. Il est donc probable que Larissa avait été représentée sous la forme gracieuse d'une *sphériste* ou joueuse de balle : ce fut un des prototypes de ces *sphéristes* que l'industrie populaire des terres cuites a plus tard modelées en si grand nombre. En effet, on y pouvait trouver la même idée funéraire que dans les figures des Niobides ou des Pandarides jouant aux osselets au moment d'être frappées par la mort.

De toute manière, Téléphanès de Phocée nous apparaît comme un des grands sculpteurs grecs, oublié et méconnu parce qu'il avait travaillé pour les rois de Perse. Il est à supposer qu'il ne fut pas le seul, et son nom témoigne pour un grand nombre d'autres noms qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Ces difficiles questions recevront une vive lumière de l'étude des monuments rapportés par M. et Mme Dieulafoy. Les rapides observations qui précèdent sont surtout pour moi une occasion de rendre un public hommage, à la fois comme membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres et comme conservateur des Antiquités orientales, aux importants résultats obtenus par la mission de Susiane. En quelques années, grâce au dévouement et au patriotisme de nos explorateurs, le musée du Louvre s'est enrichi de deux séries incomparables d'antiquités qui représentent les deux termes de l'histoire de l'art dans l'ancien Orient. Grâce à M. de Sarzec, nous possédons les puissantes et sévères origines de l'art oriental ; grâce à M. Dieulafoy, nous en avons le couronnement et la plus brillante expansion.

Léon Heuzey.

VARIÉTÉS

Paul Bert chez lui

Paul Bert n'était pas ce qu'on appelle dans le monde un bon garçon, un homme qu'on tutoie et à qui on passe familièrement la main sur l'épaule. Son abord était rude, un peu hérissé; sa parole, tranchante et sentant, même à la tribune, son paysan du Danube. La culture parisienne l'avait effleuré, mais ne l'avait pas affiné. On respectait son talent, on estimait son caractère; mais à ces sentiments se mêlait une froideur qui, sans être de l'antipathie, glaçait les rapports et les arrêtait à la limite où commence l'intimité. Telle est du moins mon impression et telle est celle de ceux de mes collègues de la Chambre qui m'ont donné leur jugement sur ce caractère si original, si rentré en lui-même, si difficile à pénétrer.

Mais la mort ouvre la porte de tout, explique tout, rend tout compréhensible. Le secret de l'originalité de Paul Bert et de sa rudesse quelque peu misanthropique est dans sa vie privée, et il la cachait jalousement, fidèle au principe du sage : *Qui bene vixit...*

Il habitait rue Guy-de-la-Brosse, dans ce quartier paisible qui avoisine le Jardin des plantes, une maison retirée, une sorte de cloître où s'entassaient dans un désordre non cherché de formidables amas de livres, de rapports, de correspondances, de documents de toutes sortes. Ce n'était pas un logement : c'était une cellule de savant, à peine assez large pour lui et trop étroite, comme vous le pensez bien, pour sa nombreuse famille. Une vraie famille de patriarche, composée de trois filles, d'une tante, d'une belle-sœur écossaise; car Mme Paul Bert est originaire elle-même du pays d'Écosse.

Or, ce logis, l'illustre savant le remplissait tout seul : il en était l'âme et la vie. C'est à lui que tout ce monde pensait, à lui qu'il se dévouait, à lui qu'il donnait son temps et le meilleur de son activité. Jamais homme n'a été plus aimé, plus obéi, mieux deviné, mieux servi. Il était le dieu de ce sanctuaire.

Sa femme, ses filles, sa belle-sœur étaient les servantes volontaires de cette chapelle savante. Elles écrivaient sous la dictée du maître adoré ; elles se prêtaient même, comme je le dirai tout à l'heure, à des expériences hasardeuses. Je crois qu'il y a peu d'exemples, même dans notre vieille société française, d'une autorité de père de famille aussi pleine et aussi respectée.

La porte, du reste, était close, et le logis ne s'ouvrait guère que pour des amis, rarement pour les indifférents.

J'ai eu l'honneur d'être admis à une des soirées de Paul Bert, et j'ai gardé la mémoire d'un pandémonium où étaient confusément étalés des objets curieux, souvent bizarres, mais où l'on aurait difficilement découvert une œuvre d'art.

Car le maître de la maison avait un parfait dédain pour la bibeloterie et pour le luxe des collections, si chères aux Parisiens. Non seulement il ne cachait pas son mépris de tout ce qui n'était pas science ou politique, mais il l'affichait avec une sorte de coquetterie de rusticité.

Sa famille était simple comme la maison, bourgeoise comme le mobilier, et paysanne comme le père, d'une bonne paysannerie bourguignonne. Les filles paraissaient peu dans le monde, occupées qu'elles étaient soit au ménage, soit aux dictées paternelles. On les voyait, à l'intérieur, toujours allant et venant, et modestement mises, presque comme nos filles d'ouvriers, mais charmantes dans cette simplicité.

Si j'entre dans tous ces détails, c'est pour donner au lecteur la clef des singularités d'humeur de Paul Bert. Il doit comprendre maintenant comment cet homme, gâté, adulé dans sa maison, maître souverain et absolu chez lui, non seulement servi, mais prévenu dans ses désirs et dans ses moindres caprices, le lecteur, dis-je, doit comprendre combien cet homme, né cependant pour la lutte, s'irritait aux moindres obstacles. Et quels obstacles! ceux que rencontre tout homme public. Les rancunes des partis, les attaques de la presse, la haine des adversaires et, chose plus cruelle, le refroidissement des amis; les grandes envolées et les chutes soudaines où on se casse les reins, les vastes ambitions, les beaux rêves avec d'affreux réveils, pareils aux soubresauts des malades, et puis le fiel lentement accumulé, et, comme expiation de cette vie agitée, contraire à la nature, le mépris des hommes et quelquefois, dans les moments de désespérance, le mépris de soi-même.

Comprend-on maintenant pourquoi cet ambitieux (il l'était dans le grand sens du mot) se montrait rude au contact du monde, comment toute opposition l'exaspérait, comment tout manque d'égards lui paraissait une injure, et avec quel bonheur il allait se reposer, se guérir des meurtrissures de la vie politique dans la souveraineté de son domaine familial?

Ai-je besoin maintenant de dire que cet esprit d'autorité, il le portait hors de sa famille, dans son laboratoire? Que dis-je, hors de sa famille? Là encore il était chez lui.

Il arrivait, le soir, vers six heures, l'air préoccupé, assez maussade, jetait sur la grande table sa vieille serviette usée, bondée de livres, de brochures, posait à côté sa canne et son chapeau et disait à ses élèves : « Eh bien, messieurs? »

Les élèves, qui savaient à quels labeurs les exposait cette visite tardive, tentaient des diversions. Ils lui parlaient politique, dans le vain espoir qu'une heure de digression les rendrait à leur liberté. Mais l'homme se gardait de tomber dans ce piège un peu naïf. En quelques paroles brèves il leur expliquait ce qui s'était passé à la Chambre, quand il s'y était passé quelque chose; puis il revenait à son mot : « Eh bien, messieurs? »

Un mot, cela va sans dire, qui n'exigeait pas de réponse. Car aussitôt c'était une fusée de paroles. Dans son trajet de la Chambre au laboratoire, il lui était venu l'idée d'une recherche nouvelle et, *presto, presto,* il fallait se mettre à l'œuvre. L'idée était vague, obscure; l'exécution, pénible, ennuyeuse même. Mais quoi? Il donnait l'exemple, retroussait ses manches, faisait placer des *sujets* sur des tables, sous des cloches. Et puis le voilà qui prépare ses appareils, qui appelle à l'aide tout son monde, et l'expérience commence et se multiplie sous des formes différentes. Et puis le voilà qui court, comme effaré, d'une table à l'autre, stimulant celui-ci, gourmandant celui-là, bon enfant et goguenard, causant, riant, sifflant, chantonnant, ayant le diable au corps. Qui aurait résisté à cet entrain?

Mais qu'un accident vînt à se produire, soit par la négligence, soit par l'inattention d'un de ses aides, la scène changeait brusquement. Le maître retournait son masque. Aux bons mots succédaient les gros mots, et c'est là que se montrait la verdeur des crus bourguignons.

Cependant les heures se passaient. L'idée du maître devenait plus nette, l'expérience prenait corps, l'intérêt s'éveillait. On avait faim, on avait soif, on tenait à peine sur ses jambes; mais de se plaindre de sa fatigue auprès de cet homme infatigable, personne n'y songeait. Neuf heures, dix heures sonnaient : on était encore au travail, et à quel travail!

La porte quelquefois s'entre-bâillait; une figure se montrait, toute timide : c'était Mme Paul Bert, c'était une de ses filles, qui, respectueusement, d'une voix très douce, faisait observer que le moment était peut-être venu de se mettre à table, que le rôti était brûlé. « Bien, disait-il; on y va. » — Et il se remettait incontinent au travail. Des vues nouvelles se présentaient, des points encore obscurs à éclaircir, toute une série d'expériences à installer.

On a peine à se faire une idée de cette activité prodigieuse. L'homme politique venait de se prodiguer dans la presse, dans les commissions, dans les luttes de la tribune, et l'homme de science sortait de ces fatigues comme rajeuni et renouvelé. Les idées, dans ce cerveau toujours en travail, fourmillaient à ce point que ce n'était pas une, mais dix recherches que ses élèves devaient poursuivre à la fois.

Enfin le mot impatiemment attendu lui échappait : « A demain, messieurs! »

Quelle joie, quelle délivrance, quelle fuite! Mais hélas! quelle réception, à cette heure nocturne, chez le gargotier!

On murmurait bien un peu contre ces exigences; mais on les supportait avec une obéissance empressée et presque joyeuse, car il avait cette vertu qu'ont seuls les hommes dignes de commander, celle de n'être dur pour les autres qu'autant qu'il l'était pour lui-même.

Car, certes, il ne s'épargnait guère, et son courage égalait son obstination. On se rappelle ses magnifiques études sur la pression barométrique. On sait combien elles ont été fécondes, combien elles ont contribué à épargner la vie d'un grand nombre d'hommes employés au forage des piles de pont ou à la pêche du corail, et combien, d'un autre côté, elles ont aidé à la connaissance du mal des montagnes.

Or, dans ces expériences, Paul Bert poussa quelquefois l'ardeur scientifique jusqu'à la témérité. Il s'agissait de déterminer la limite de dépression atmosphérique à laquelle peut se maintenir ou s'arrêter la vie. On obtint ces indications sur des animaux; mais il

fallait les compléter par l'épreuve sur l'homme. Et qui prit-il pour premier sujet d'expérience? Ce fut lui! Il se fit enfermer sous la cloche et y fit raréfier l'air. Essai dangereux, car il se mettait dans les conditions qui ont amené la fin tragique des aéronautes Sivel et Crocé-Spinelli.

Un jour, son audace faillit lui coûter cher : je tiens cette anecdote d'un de ses préparateurs, mon jeune ami M. Paul Loye. La dépression avait été plus forte que d'habitude ; mais il avait formellement recommandé de ne la suspendre que quand il en donnerait le signal. On remarqua des symptômes de malaise ; le signal ne venait pas : il voulait pousser l'expérience jusqu'à la dernière limite.

Tout à coup il perdit connaissance et tomba à la renverse. Le garçon préposé à la surveillance de *l'homme à expérimenter* eut le bon esprit de ne plus attendre le signal. Il ouvrit doucement la soupape, laissa peu à peu rentrer l'air : il n'était que temps.

Vous jugez si, après cet exemple, les préparateurs pouvaient refuser de se mettre eux-mêmes sous la cloche ; mais vous pensez bien aussi que Paul Bert, devenu à son tour le surveillant de l'opération, restait insensible à leurs plaintes et à leurs appels impatients. Il faut dire cependant qu'il les consolait avec de bonnes paroles.

La famille, cela va de soi, n'était pas étrangère à ces travaux. N'ai-je pas dit déjà que le laboratoire n'était qu'une annexe de la maison de la rue Guy-de-la-Brosse? Quand les résultats de l'expérience étaient acquis, quand les conditions du danger étaient déterminées et, par suite, faciles à éviter, il n'était pas rare que Mme Paul Bert fût invitée à payer de sa personne et à se soumettre elle-même à l'épreuve. Et avec quelle bonne grâce l'excellente et courageuse femme s'y prêtait! Calme, souriante, fière de collaborer avec son mari, non seulement elle ne donnait aucune marque d'impatience, mais, en la pressant un peu, on lui aurait fait facilement jurer que son passage sous la cloche était un divertissement.

J'ai confiance que ces détails, sur lesquels je me suis étendu avec trop de complaisance, ne paraîtront pas au lecteur tout à fait oiseux. Il me semble, au contraire, qu'ils peignent mieux un caractère que des oraisons funèbres. Il me semble aussi qu'ils expliquent à merveille cette résolution soudaine, imprévue, d'un homme qui s'arrache à ses travaux, à sa popularité, pour accepter dans l'extrême Orient une mission périlleuse, et qui recommence la vie à l'âge où la plupart des hommes prennent leurs premières dispositions pour la finir en repos.

D'abord la vie publique, susceptible et impérieux comme il l'était, lui avait donné bien des déboires ; et peut-être aussi la science, qui est une maîtresse jalouse, s'était-elle vengée de ses infidélités politiques en amortissant ses premières ardeurs.

Or c'est dans cette sorte de découragement, dans cet état de désillusion, qu'on vient ouvrir à son activité, à son patriotisme et, disons le mot, à son ambition, des horizons immenses. Il aura, au Tonkin, des pouvoirs illimités, et il y emmènera sa famille. Double souveraineté ! Là-bas, loin de ces intrigues, loin de ces luttes misérables des partis qui usent les forts et donnent de l'importance aux médiocres, il pourra satisfaire à la fois sa curiosité de savant et ses goûts d'autorité. Il achèvera par une pacification habile et patiente la conquête de nos armées. Il sera, pour les indigènes, le grand mandarin français. et pour nos colons le grand protecteur des intérêts civils. Ce pays encore peu connu, presque fermé, il l'ouvrira à notre commerce par des routes, par des chemins de fer, et à notre civilisation par des écoles... Quand il reviendra, il pourra dire : J'avais trouvé un coin de terre dont vous étiez à peine les maîtres, et je vous ai laissé un empire. Quel rêve !

Mais à ces fêtes, à ces banquets de l'imagination, comme dans les vieux contes il y a une fée qu'on oublie toujours d'inviter et qui s'invite elle-même : c'est la Mort.

Elle est venue, elle a enlevé à la science une de ses gloires, à la démocratie une de ses forces, à la France un patriote.

Nous avons fait une grande perte.

DIONYS ORDINAIRE.

THÉATRES

« Le Fils de Porthos » (1)

Dans une conférence qu'il a faite, il y a quelques mois, au cercle Saint-Simon, le général Tcheng-Ki-Tong nous a donné des renseignements très précis sur la façon dont les mandarins de son pays écrivent l'histoire : en Chine, lorsqu'un empereur meurt, le collège des lettrés se réunit pour examiner, d'un commun accord, les principaux faits du règne. On dresse une liste des plus glorieux ; on écarte les autres, ou du moins on les habille de façon qu'ils fassent bonne figure dans la procession des triomphes et des victoires. Puis les lettrés rédigent, en pesant minutieusement chaque détail, le récit de ces événements travestis et triés. Cela fait un chapitre glorieux à ajouter à l'histoire glorieuse des Célestes. Les petits Chinois apprennent cela par cœur dans les écoles, et à côté de cette histoire officielle Confucius n'a pas toléré l'existence d'une histoire indépendante, libre de discuter, de juger, de troubler

(1) Drame en cinq actes et huit tableaux de M. Émile Blavet.

par ses réflexions discordantes la sérénité des panégyriques.

On pourrait appeler ce genre d'histoire l'histoire-catéchisme. C'est sans doute celle-là que, à l'exemple des Chinois, toutes les nations adopteront quand elles seront devenues raisonnables.

Égarés sur les pas d'un certain Otfried Müller, certes infiniment moins sage que Confucius, les peuples occidentaux en sont encore à l'histoire scientifique, variété inférieure qui ouvre la porte à toutes les discussions, qui fait prendre les savants aux cheveux et condamne les ignorants au scepticisme.

Enfin il y a un troisième genre d'histoire, l'histoire telle que l'ont comprise et écrite des hommes supérieurs comme Hérodote, Tallemant des Réaux, Brantôme et le père Dumas. L'histoire-catéchisme ne vise qu'à mettre les hommes d'accord; l'histoire scientifique les fait battre ; l'histoire romanesque les divertit. C'est donc la meilleure des trois, la seule qui soit vraiment divine, la seule qu'en dépit des manuels civiques le peuple connaîtra jamais, parce qu'elle est la seule qui soit humaine, consolante, intelligible, parce qu'elle explique tout par des sentiments, des haines, des amours, des colères, par des poisons, par des poignards, par des rivalités de femmes et par l'ambition des jésuites, parce qu'elle punit le crime et récompense la vertu, parce qu'elle croit, comme Bossuet, comme toute l'humanité, à l'intervention providentielle, au triomphe espéré, définitif de la justice, parce qu'elle est l'histoire où se montre « le doigt de Dieu ».

De nos jours, cette histoire a été écrite par des feuilletonnistes populaires et mise à la scène par des mélodramaturges. Ces chefs-d'œuvre sont, dans le roman, *les Trois Mousquetaires*, et, dans le théâtre, *la Tour de Nesle*. M. J.-J. Weiss a expliqué ici même (1), avec une verve et un éclat extraordinaires, quelles conditions historiques avaient été particulièrement favorables à l'éclosion de ces récits de cape et d'épée qui sont toute la trame de l'histoire romanesque. Le genre est né entre 1820 et 1830. « En 1820, la France n'était plus maîtresse du continent. La période de vingt ans venait de finir pendant lesquels, encore une fois, elle avait donné à travers l'Europe de ces grands coups d'épée à la Roland qui tranchent les cimes et les montagnes. » Napoléon était mort, et avec lui ce beau rêve chimérique de se frayer à travers l'Europe un chemin victorieux jusqu'à l'Orient de Golconde et de Lahore. Que faire désormais? Quel emploi donner à l'activité des courages surexcités? Comment assouvir les fringales d'héroïsme? Il y avait bien la ressource des révolutions intérieures; on ne manqua pas d'y recourir. « Mais, comme les Français ne pouvaient aller chaque lundi aux barricades, ils appelèrent à eux l'Imagination et sa corne d'abondance, inépuisable en beaux contes.» Réduite à l'inaction par le déroulement de l'histoire, la nation française, de 1825 à 1845, se mit à *imaginer* ce qu'elle ne pouvait accomplir. Le roman d'aventures et le drame de cape et d'épée surgirent. Bonaparte n'était plus; Buridan et les Trois Mousquetaires s'élevèrent sur l'horizon du boulevard.

Ce sont là des légendes de victoire auxquelles seuls des victorieux peuvent prendre plaisir. J'ignore quelle fut sous le second empire la fortune du drame de cape et d'épée; mais j'ai pu constater qu'il était tombé en discrédit, j'entends en discrédit populaire, sous la troisième république. Mais non : ce mot de discrédit n'est pas juste ; Buridan amusait toujours le public spécial de l'Ambigu ; seulement il n'enthousiasmait plus; et des spectateurs qui n'étaient choqués ni par le style démodé, ni par la phraséologie burlesque, ni par l'invraisemblance des inventions, accueillaient ces aventures avec un scepticisme significatif.

C'est qu'à ces vaincus de 70, à ces Parisiens du siège, il était venu une défiance de tous ces mensonges héroïques. Ils avaient tout frais dans la mémoire le souvenir des efforts vainement tentés. Ils avaient fait par eux-mêmes cette récente épreuve que le courage moral ne vaut pas contre la force écrasante du nombre. Ils avaient appris à leurs dépens qu'il ne suffit pas de supporter vaillamment l'infortune pour en triompher, ni de souffrir l'injustice pour intéresser à sa cause la puissance obscure qui gouverne le monde. Ils écoutaient donc, mais sur leurs gardes, avec une sorte d'étonnement, avec cet abattement que nous cause à certaines heures la lecture des livres qui font de la vie une peinture, si optimiste qu'au lieu de consoler ils découragent. Dans cet état des esprits du public, toute plaisanterie tombant du cintre était accueillie par un rire de soulagement où l'on sentait une détente secrète. Et je n'oublierai pas que, à une représentation de *la Tour de Nesle* à la Gaîté, un gavroche, ayant lancé, au moment où Dumaine-Buridan traverse la Seine à la nage, l'appel bien connu des clients des bains froids : « Garçon! cabinet! » le drame s'acheva dans un concert de quolibets et d'éclats de rire.

Ce scepticisme, cette blague de l'héroïsme a été chez nous un effet accidentel qui, étant contraire au goût du peuple français pour l'aventure, pour la gloire même chimérique, ne pouvait durer.

Seize ans sont passés depuis nos désastres. Notre armée a été réorganisée; nos finances sont, en somme, meilleures. Les classes populaires, qui devinent notre relèvement bien plus qu'elles ne s'en rendent un compte exact, se sont remises lentement de l'étourdissement de surprise que leur causa la défaite. Chacun comprend qu'une lutte nouvelle avec l'ennemi héréditaire nous trouverait prêts, que nous ne sommes plus condamnés au rôle passif de l'attente. Et, comme le

(1) *Revue* du 10 février 1883.

peuple a besoin d'incarner ses idées dans un symbole, ses espérances dans un individu, il cherche, il croit qu'il a trouvé autour de lui le chef qui le conduira à la victoire. C'est un homme nouveau. On l'a vu sur un grand cheval noir, beau cavalier dans une revue. Et voilà que l'imagerie populaire a répandu son portrait dans toute la France. Lors de son dernier voyage à Tréguier, M. Renan l'a vu dans un village bas-breton qui ne possède peut-être pas dans sa mairie un buste de la République. Symptôme étrange : ce soldat qui n'a encore rien fait est déjà légendaire. Que conclure de là, sinon que l'imagination populaire est revenue au culte des héros, et que, n'en trouvant point qui s'imposent décidément à son admiration, elle s'en forge de toutes pièces ?

Voilà un long préambule pour en venir à constater que la résurrection du drame de cape et d'épée était certainement souhaitée par le public populaire. M. Émile Blavet, qui marche à l'avant-garde des journalistes parisiens, et qui, par goût, par vocation, pousse chaque jour des reconnaissances en terre inconnue, a fort habilement deviné les secrets sentiments de la foule. Il a pensé que c'était l'heure de rallier le public redevenu belliqueux à quelque hardi porte-flamberge. Il a jugé qu'une reprise à la Porte-Saint-Martin de la vieille *Tour de Nesle* n'était pas pour rassasier cette grande faim d'héroïsme, que les Parisiens accueilleraient avec plaisir quelque fraîche nouveauté, et il a mis à la scène *le Fils de Porthos*.

J'ai vu le drame avec un vif intérêt. Je compte y retourner maintenant que vient s'asseoir dans la salle le public pour lequel la pièce a été écrite. Je ne doute point qu'elle n'excite un véritable enthousiasme. Le public plus sceptique des premières représentations a beaucoup goûté toute cette partie du drame qui est en action : le duel à coups de broche de Joël, le fils de Porthos, et du bombardier Petit-Renaud, l'arrestation du coche de Nantes par Asdrubal de Cornebœuf, la partie d'escrime de la terrasse de Saint-Germain, où Joël tue un mousquetaire, l'évasion et la mort de l'empoisonneur, compagnon de cellule de Joël à la Bastille, toutes les péripéties héroïques du siège de Fribourg, enfin cette rencontre finale où Aramis va transpercer Joël avec le coup favori de Porthos, quand le jeune homme s'écrie :

— De Porthos, mon père ?

On a applaudi l'action, même quand ce sont les décors qui se meuvent, s'envolent dans les frises, s'abîment dans les trappes, même quand c'est la poudre et non les acteurs qui parlent.

S'il y a un léger reproche à adresser à M. Blavet, c'est de ne pas s'en être tenu tout bonnement à l'histoire romanesque et d'avoir voulu nous montrer, ce que nous savions de reste, qu'il n'était pas dupe de ses créations : pour cela, il a mêlé l'histoire véritable à la fiction, risqué quelques scènes diplomatiques, des considérations sur la révocation de l'édit de Nantes, les alliances utiles ou inopportunes. Ces conversations ralentissent inutilement la marche de la pièce, et — cet écueil était certain — les pauvres comédiens y paraissent ridicules.

Je me souviens que je ne sais plus quel acteur chargé de représenter Louis XIV dans un drame à grand spectacle se plaignait à l'auteur de la pièce qu'il n'avait pas une seule phrase à lancer ; il réclamait le droit de prononcer au moins une parole.

— Imbécile, répondit l'auteur ; on lit une lettre de toi au second acte.

L'acteur, satisfait, n'insista pas.

Pourquoi M. Blavet n'a-t-il pas imité la prudence de cet auteur-là ?

HUGUES LE ROUX.

NOTES ET IMPRESSIONS

Pardonnez-moi, cher lecteur, si je ne trouve aujourd'hui que des pensées et des paroles tristes. Il faut croire que c'est affaire de saison. On vieillit très vite au mois de novembre. Tout le passé revient à la mémoire, et l'avenir ne s'annonce pas encore. Notre Paris, pour nous autres qui travaillons, est en ce moment-ci âpre et désolé. C'est le mois des cimetières, de ce lugubre marché aux fleurs qui se tient sur les boulevards éloignés du centre, où l'on ne croise que des passants en deuil et où le silence se prolonge sous les lointaines perspectives d'arbres défeuillés. Le matin, dans ces hauts faubourgs où j'aime à me promener seul maintenant, on voit de longues et hâtives caravanes d'ouvriers, d'ouvrières, qui filent rapides sur les trottoirs mouillés, qui s'éparpillent dans le dédale des rues, vers les ateliers où ils passeront la journée d'aujourd'hui, celle de demain et les autres, penchés sur ces ouvrages sans gloire à qui ils demandent seulement de ne pas les laisser mourir de faim. Allez, courez et grelottez sous cette pluie froide qui perce, pauvres gens, par le boulevard Richard-Lenoir, le boulevard de Charonne, le boulevard de Grenelle ; allez vous ensevelir jusqu'à ce soir dans les tanières de ce grand et hautain Paris : notre cœur, sans que vous le sachiez, vous accompagne. Je vois clairement derrière vous la Pauvreté, qui vous chasse de son fouet, la Pauvreté inintelligente et aveugle qui vous tire de vos deuils pour vous envoyer chez le boulanger en passant par la forge ou l'usine, sous prétexte que manger est la première chose en ce monde. Je sais (non par ouï dire) quel resserrement du cœur on éprouve à ces reprises du travail après les grandes épreuves. Cela pourtant est la vie. Il faut le subir en haussant les épaules, mais

sans se raidir. A quoi bon? — Retournez donc à votre atelier, ouvriers, « abêtissez-vous », comme le voulait Pascal, n'écoutez pas les rêveries mauvaises de ce novembre qui vous conseille le découragement; allez, travaillez et souffrez encore beaucoup plus : il paraît que cela console.

***

L'élection que vient de faire l'Académie a sans doute touché les universitaires. C'est M. Gréard, leur chef à Paris, qu'on a choisi; cela doit les flatter, car il me semble qu'il les représente à lui seul comme le pape représente l'Église. C'est l'Université visible. Si vous avez regardé M. Gréard défiler à la tête des quatre Facultés, en robe violette, en rabat de dentelle, avec la plaque de la Légion d'honneur et un très grand air, vous ne serez point surpris qu'un tel homme soit de l'Académie. On se le figure siégeant partout sur des fauteuils très élevés. Or, à l'Académie, M. Gréard sera chez lui plus que partout ailleurs, non seulement parce qu'il est recteur, mais parce qu'il est moraliste et écrivain. Ce qu'il a écrit sur le faux bonhomme Plutarque, sur Mme de Maintenon, sur Fénelon, sur l'éducation des filles, est d'un bon sens très relevé et d'une plume élégante en même temps qu'austère. J'aime moins ses discours solennels : il y a trop de mots, et surtout trop de politique ondoyante. Au demeurant, c'est un esprit très fin, très maître de soi, très souple sous sa rigidité extérieure, politique et homme d'étude, habile avocat, président incomparable, excellent connaisseur d'âmes; plusieurs pages de lui resteront, parmi les ouvrages consacrés à l'éducation, comme de purs chefs-d'œuvre; elles sentent le maître. L'Académie a bien fait de le choisir : il ne peut que l'honorer. Et à présent ne me demandez pas si l'on dira jamais de M. Gréard « le bon Gréard », comme on dit d'un de ses prédécesseurs « le bon Rollin ». A quoi servit-il à Rollin d'être « bon »? Vous savez qu'il ne put jamais être de l'Académie.

***

Je pense que vous aimez autant que moi les fables de La Fontaine et que vous êtes ravis de les voir mises en musique et en danse comme on fait aujourd'hui. C'est une bonne fortune qui n'arrivera jamais à l'*Art poétique* de Boileau. *La Cigale et la Fourmi, les Deux pigeons*, quels jolis textes pour chanter et jouer du violon! Il y a dans ces fraîches allégories une poésie si intime qu'elle persiste sous les arrangements les plus ineptes. On peut délayer la chose en plusieurs actes, comme cela se fait à l'Opéra et la Gaîté : elle est encore aimable... Mais peut-être n'allez-vous point au théâtre? Moi non plus. Alors il nous reste la ressource de prendre notre La Fontaine et de nous donner le spectacle à nous-mêmes, les pieds sur nos chenets. Nous chantons et nous dansons, mais en rêve seulement, et cela est musical au suprême degré: c'est de la quintessence de belle musique impalpable et aérienne. M. Messager n'en fera jamais une pareille. Si vous saviez, par exemple, quel air j'ai imaginé (avec quatre bémols) pour le vers fameux :

L'absence est le plus grand des maux!

Ce sont des larmes chantées. Mais le plus touchant, le plus tendre et le plus doux, c'est l'accompagnement en sourdine du vers qui fait la morale de la fable :

Tenez-vous lieu de tout; comptez pour rien le reste.

Si les personnes affamées d'opéra savaient comme avec l'orchestre intérieur, un bon livre et un peu d'imagination, on supplée facilement au bruit des cuivres, à l'éclat du lustre, au fard des actrices, je présume qu'elles liraient simplement *les Deux pigeons* à domicile. Les ménages n'en iraient pas plus mal.

***

Si vous avez appris par cœur les oraisons funèbres de Bossuet, vous n'aurez pas du tout pour cela idée de celle que nous venons d'entendre. Ni l'appareil extérieur, ni le plan, ni la forme du discours, ni le ton de l'orateur ne se ressemblent en rien. Mercredi c'était M. d'Autun (comme on eût dit autrefois) qui célébrait l'ancien archevêque de Paris, le cardinal Guibert. Connaissez-vous M. d'Autun? C'est un homme maigre, aux orbites creuses et aux grands yeux clairs; sa parole est faible par le volume de la voix, mais forte par l'accent et la conviction; il s'exprime lentement et sans faux éclat, avec cette assurance tranquille qui vient d'un profond dédain des succès vulgaires. On comprend tout ce qu'il dit : grand éloge pour un prédicateur. Il n'y a chez lui rien d'enflé ni de creux, pas même de ces beaux déroulements de phrases que Lacordaire s'était permis dans l'oraison funèbre du général Drouot. Il parle en professeur et en normalien, c'est-à-dire en homme qui est dupe de peu de chose. L'oraison funèbre telle qu'il la pratique est une biographie tout unie et, par cela même, assez saisissante, surtout quand le personnage qu'il raconte a grande tournure, comme avait le cardinal Guibert. Quant aux paroles par lesquelles Mgr Perraud a terminé, j'avoue qu'elles me touchent extrêmement. Il pense que la véritable autorité de l'Église est morale et qu'une telle autorité ne s'acquiert que par des exemples manifestes de vertu. « Seigneur, a-t-il dit, augmentez parmi nous le nombre des saints et vous vaincrez! » On n'a pas plus de grandeur dans l'humilité; c'est un mot digne de saint Bernard. Et, en effet, j'ai toujours pensé que la tiédeur des croyants est le meilleur argument des incrédules. Si une religion ne produisait vraiment que des saints, c'est-à-dire de très honnêtes gens prêts à se dévouer aux autres, je n'oserais guère, quant à moi, lui en demander davantage.

*
* *

Il y a un plaisir qu'on ne soupçonne pas : c'est le plaisir d'être pauvre. Je ne veux pas dire mendiant ou meurt de faim, mais simplement léger d'argent, ce qui arrive, par exemple, aux fonctionnaires, les vingt-cinq derniers jours de chaque mois. Alors l'existence devient tout à fait délicieuse : on dîne de rosée et de chansons comme les cigales, on transporte ses pénates à la bibliothèque Sainte-Geneviève, qui est opulente et bien chauffée; on se régale de tous les spectacles gratuits, qui sont les plus beaux, comme les galeries du Louvre et les couchers de soleil du pont des Arts; surtout on flâne à la devanture des libraires sans avoir la tentation de rien acheter, disposition rare et précieuse. Et alors quelle rêverie pleine d'enchantement! Rien que les titres des volumes sont une distraction infinie. Je me suis même aperçu que le plus intéressant dans les livres qu'on publie à présent est justement la couverture. Il y en a d'abord de tout à fait gaies et charmantes, avec des illustrations de Chéret ou de Giacomelli. Puis il y en a d'énigmatiques, dont l'entête fait rêver : *Un coup de fusil; Dans la tourmente; Un peu, beaucoup, passionnément; Seuls.* Ce sont des pistes sur lesquelles on se lance; avec le titre seul, on fait l'ouvrage à sa manière. Je me souviens qu'autrefois, avant de connaître *les Ames mortes* de Gogol et de comprendre le sens de ce mot, j'avais brodé là-dessus un vaste roman encyclopédique où figuraient grand nombre de personnes dont les âmes semblaient vivantes, mais étaient mortes en effet. Eh bien, si j'avais eu le malheur d'être riche ce jour-là, j'aurais acheté le volume : mon rêve aurait été du coup fixé, c'est-à-dire détruit. Que d'aliments à l'activité de l'esprit offre ainsi cette collection infinie de titres, de couvertures, d'affiches, de prospectus extravagants que Paris étale gratuitement sous nos yeux! En s'éclairant l'esprit à l'étalage des libraires, en se chauffant les mains à la poêle des marchands de marrons, on vit à très bon compte, même en novembre, même à Paris.

*
* *

Nous avons eu une inquiétude. La fête de M. de Greffulhe a failli être renvoyée aux calendes. Or cette fête devra être admirable. Pour vous en donner idée, il est convenu que toute l'assistance, hommes et femmes, sera habillée de couleur jonquille, ce que les gens du commun appellent jaune serin. Ce sera la grande originalité de ce divertissement. Quand on se sera bien vu en jaune, on se déshabillera, et tout sera dit. Une autre année, on passera au lilas, puis à l'amarante. C'est ce qu'on appelle les plaisirs de l'hiver. Les journaux élégants, où j'apprends toutes ces belles choses, ne tarissent pas en éloges sur tant de magnificence et de bon goût. Plaisirs d'hiver! En vérité? D'autres gens pensent que le plus doux de ces plaisirs est de travailler et de se reposer ensemble, près du feu et sous la lampe, dans l'intimité de cœurs tout proches du nôtre; de parler tout naïvement, d'éveiller des souvenirs communs, de se révéler tout entier dans son petit cercle et d'oublier le reste du monde. Mais ce sont là des gens sans importance, qui n'ont pas même cent mille livres de rente, et nous les méprisons, vous et moi, comme ils le méritent.

*
* *

Vous avez vu Venise. C'est une ville unique, supérieure même à sa renommée, triste et gaie, rêveuse, pleine d'humanité autant que nulle autre et fantastique plus que toutes ensemble; c'est une grande pièce d'orfèvrerie qui garde le souvenir d'une mystérieuse histoire; elle est épanouie à la surface de sa mer stagnante comme une fleur des eaux. J'aime, j'adore Venise, et pourtant, à cet instant précis de l'année, je lui préfère nos campagnes de France. Venise, n'ayant pas d'arbres, n'a pas le charme désolé de la fin de l'automne. Un jardin près de Paris vit davantage de notre vie, puisqu'il n'est pas immuable comme le marbre, puisqu'il s'attriste et paraît souffrir avec nous, puisqu'il perd une à une ses feuilles comme nous perdons tout ce qui fait l'intérêt de vivre. Ces grands marronniers qui se dépouillent après avoir donné leurs fleurs et leurs fruits, ce sont presque des personnes, ce sont des amis; je les sens qui vieillissent. Ils ne nous survivront pas éternellement : c'est ce que j'aime en eux. Tout ce qui nous est cher doit mourir; tout ce qui doit mourir nous est cher.

PAUL DESJARDINS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 15, discussion du projet de loi de M. Batbie sur la naturalisation; vote des articles 1 à 6, 9 à 13, 17 à 21; clôture de la discussion générale. — Le 16, seconde délibération de la proposition de loi de M. Labiche sur la chasse; vote des articles 1 et 2. — Le 18, suite de la discussion du projet de loi sur la chasse; vote de l'article 3.

Chambre des députés. — Le 13, dépôt par M. de Freycinet, président du conseil, d'une demande de crédit extraordinaire de 10 000 francs pour célébrer aux frais de l'État les obsèques de M. Paul Bert. Le crédit est voté, après déclaration d'urgence, par 379 voix contre 45. Une pension de 12 000 francs, attribuée à Mme Bert et réversible sur chacun de ses enfants jusqu'à leur majorité, est également votée à titre de récompense nationale par 252 voix contre 199. M. Aristide Boyer dépose une proposition tendant à accorder une pension de 1000 francs aux veuves des officiers et soldats des armées de terre et de mer morts au Tonkin et à Madagascar; l'urgence est refusée par un partage égal de 180 voix. — Suite de la discussion générale du budget de

1887. — Les 15, 16, discussion du budget de 1887; discours de MM. Sadi-Carnot, Soubeyran et de La Martinière. — Le 18, suite de la discussion des articles du budget de 1887. Un vif débat s'élève entre M. Sadi-Carnot, ministre des finances, M. Wilson, rapporteur général, et M. Rouvier, président de la commission du budget, au sujet des chapitres IV et V relatifs à l'amortissement. Une proposition de M. Douville-Maillefeu demandant que le budget soit renvoyé à la commission, est votée par 342 voix contre 154 sur 496 votants.

Extérieur. — M. Cambon a présenté ses lettres de rappel au bey de Tunis, qui l'a remercié avec émotion des services qu'il a rendus à la Régence durant les quatre années de son administration. — Le commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de l'année 1886 s'est élevé à 3 411 416 000 francs pour les importations, soit une augmentation de 62 115 000 francs pour la période correspondante de 1885, et à 2 661 075 000 francs pour les exportations, soit une augmentation de 142 076 000 francs.

Question d'Orient. — Le roi de Danemark a refusé pour son fils, le prince Waldemar, le trône de Bulgarie. — La Sobranié a désigné M. Jewkoff pour remplacer M. Karaveloff, régent démissionnaire, et, après avoir nommé une délégation chargée de se rendre auprès des puissances, elle s'est ajournée à une date indéterminée.

Grèce. — A la suite du refus d'un vote de confiance demandé par le ministère, la Chambre des députés a été dissoute. Les nouvelles élections sont fixées au 16 janvier.

Belgique. — La Chambre des députés et le Sénat ont adopté le projet de conversion de la dette. — Le budget de 1886 se soldera en équilibre. — La proposition d'amnistie précédemment déposée n'a pas été prise en considération par le Sénat.

Espagne. — Ouverture des Chambres. M. Sagasta a exposé au Sénat et à la Chambre des députés le programme du gouvernement qui est le même que celui du précédent cabinet.

Suisse. — Les élections pour le grand conseil du canton de Genève n'ont pas modifié la force respective des partis; 51 radicaux autoritaires ont été élus contre 49 démocrates libéraux.

Faits divers. — Célébration dans l'église Notre-Dame d'un service solennel pour le feu cardinal Guibert, archevêque de Paris; l'oraison funèbre du défunt a été prononcée par Mgr Perraud, de l'Académie française.

MM. Vaille et Basset, chargés d'une mission archéologique en Algérie, ont découvert près de Cherchell deux belles statues antiques et des mosaïques de grande dimension décorées de sujets mythologiques. — L'aéronaute Capazza a traversé la Méditerranée avec le ballon *Gabizos;* il est allé atterrir en Corse, à Appietto, près d'Ajaccio.

Dans une réunion tenue au Grand-Hôtel, les délégués de la presse parisienne ont décidé d'organiser des fêtes populaires au profit des inondés du Midi.

Institut. — M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, est élu membre de l'Académie française en remplacement du comte de Falloux. — Les cinq classes de l'Institut désignent M. Émile Beaussire, de l'Académie des sciences morales et politiques, comme délégué au Conseil supérieur de l'instruction publique.

Nécrologie. — Mort de M. Édouard Dalloz, jurisconsulte, ancien député; — de M. J.-B. Jouvin, ancien critique musical du *Figaro;* — de M. Chancourtois, ancien inspecteur général et professeur à l'École des mines; — de M. Ernest Ribeaucourt, ancien maire du VIIe arrondissement; — du général russe Abramof, commandant en chef de la division de Sébastopol; — de M. Gasquet, rédacteur au *Soir;* — du baron Heine, propriétaire du *Fremdenblatt,* de Vienne, parent de Henri Heine; — du vicomte de Salignac-Fénélon, ancien général de division; — de M. Chester Arthur, ancien président des États-Unis.

Une solution fantaisiste de la question sociale.

Il s'en est peu fallu que les socialistes n'aient troublé la procession du lord-maire de Londres. C'est qu'en Angleterre comme partout, la question sociale reste urgente, bien qu'on invente, pour la résoudre, toute sorte de systèmes.

Parmi ces systèmes, il y en a un qui est français, aurait de grands avantages, ne coûterait rien à l'État et laisserait libres les particuliers. La paternité en appartient à un honorable député, avocat assez connu, et ancien représentant du peuple en 1848.

Ce député allait, vers la fin du second empire, à un congrès organisé en Suisse, de compagnie avec un économiste éminent et un philosophe qui est membre du Sénat et de plusieurs classes de l'Institut. En route, voici ce qu'il leur exposa :

— Ce sont les choses simples qu'on ne veut pas trouver, dit-il. Moi, j'ai un moyen. Exemple. Un homme est riche, mais vieux, et sa santé lui interdit le travail; un homme est pauvre, mais jeune et plein d'activité. Le hasard les met en contact, et le vieillard ne donne pas, mais prête au jeune homme l'argent qui lui est nécessaire, à la condition qu'une fois sa fortune faite, il le rendra, devenu vieux, à un jeune homme pauvre que le hasard rapprochera de lui. Et ainsi de suite, de vieillards en jeunes gens. Il ne s'agit pas d'aumône ou, de charité. La solidarité seule intervient. C'est ce que j'appelle *le bienfait circulaire.*

Excellente méthode, en vérité, si elle n'exigeait pas le concours impossible de trois ou quatre facteurs : un homme oisif, riche et généreux; un homme laborieux et plein de scrupules; le temps qui leur permettra d'attendre, et le hasard qui les rassemblera!

Jean de Bernières.

Revues et Académies

Que ne trouve-t-on pas à Pompéi, et combien on doit remercier le Vésuve d'avoir sauvé une telle ville des injures du temps en les couvrant d'un manteau de lave! M. C. Jullian, dans un des derniers numéros de la *Revue critique d'histoire et de littérature,* nous rapporte, d'après un académicien belge, M. Willems, qu'à Pompéi, lors des élections municipales, il n'y avait pas de candidature officielle et l'on ne formulait pas de vœux politiques. Les aspirants à l'édilité ne se recommandaient aux suffrages de leurs concitoyens que par un court exposé de leurs qualités morales. L'un d'entre eux disait : « Je suis un honnête homme », et l'autre, boulanger de son état : « Je ne fais que du bon pain. » Cela suffisait. Il est fâcheux que ces vieilles mœurs ne soient plus qu'à l'état de souvenir.

L'Académie des sciences morales et politiques s'est occupée samedi de Mme de Maintenon. M. Geffroy a repris et

discuté une à une les charges que Saint-Simon a imputées à sa mémoire. Le vindicatif duc et pair s'est plu à la peindre facilement dupe, étroitement dévote, ne rendant à Dieu, sur le retour, qu'après avoir, plus jeune, emprunté au diable sans compter. Rien cependant n'est moins établi que les fautes dont il l'accuse, si ce n'est sa responsabilité dans la révocation de l'Édit de Nantes. M. Geffroy incline cependant à croire que Mme de Maintenon a laissé accomplir cet acte impolitique sans y contredire, mais sans le provoquer. Sa règle de conduite était de penser, dans les matières du gouvernement, ce que pensait le maître; elle n'avait auprès de Louis XIV qu'une mission religieuse. Voltaire ne l'a-t-il pas bien jugée quand il disait d'elle : « Par les mêmes raisons qu'elle est incapable de rendre des services, elle est incapable de nuire » ? Il demeure, en somme, quelque mystère sur l'histoire et sur le rôle de cette Françoise d'Aubigné mariée à seize ans et demi, veuve à vingt-cinq ans, belle, sage et pauvre, qui, s'étant fait épouser par un roi, sut, presque reine, ne pas vouloir l'être tout à fait; qui, trop modeste ou trop fière, ne porta jamais le manteau d'hermine que dans un portrait de Mignard, et dont la vie, agitée comme un roman, intéresse par ce qu'on en sait et attire par ce qu'on en ignore.

J. de B.

Mouvement de la librairie.

LIVRES D'ÉTRENNES

MAISON QUANTIN. — *Titien, sa vie et son œuvre,* par Georges Lafenestre, ouvrage illustré de cinquante planches hors texte, gravées à l'eau-forte par Gaujean et Lenain; — *l'Iliade,* traduction Pessonneaux, avec 24 compositions de Henri Motte, reproduites en héliogravure et en couleur; — *la Dame aux Camélias,* par Alexandre Dumas fils, avec dix compositions de Lynch, gravées à l'eau-forte par Champollion et Massé, 30 têtes de chapitres en héliogravure et un frontispice en couleur; — *les Environs de Paris,* par Louis Barron (cinq cents dessins inédits d'après nature, par Fraipont); — *Noël pour tous,* album en couleur, d'après les meilleurs artistes; — *Encyclopédie enfantine : les Bébés d'Alsace-Lorraine,* illustrations de F. Bouisset; — *la Nuit de Noël,* par Carnoy, gravures par Chovin; — *Mademoiselle Trymbal-mouche,* par Mme Balleyguier, gravures de Zier; — *l'Hiver à la campagne,* par Mme de Witt, gravures de Chovin; — *l'Enfant des Vosges,* par Julie de Monceau, gravures de Lemaître; — *le Petit monde,* par Mme de Wailly; — *Bébés en vacances,* par Mme Hameau.

PLON-NOURRIT. — *Les Maîtres italiens au service de la maison d'Autriche,* par Eugène Plon : *Leone Leoni, sculpteur de Charles-Quint,* et *Pompeo Leoni, sculpteur de Philippe II;* illustré d'eaux-fortes, d'héliogravures et d'héliotypies par Paul Le Rat; — *Sahara et Sahel,* par Eugène Fromentin, avec reproduction des tableaux du maître; — *la Comédie du jour sous la république athénienne,* par Albert Millaud, dessins de Caran d'Ache; — *Quand j'étais petit,* par Lucien Biart, illustrations de Boutet de Monvel.

L'Équitation puérile et honnête, texte et dessins par Crafty; — *Nos Chéris,* texte et dessins par Mars, albums illustrés en chromotypie.

HACHETTE. — *Éditions de grand luxe : le Septième récit des temps mérovingiens,* par Augustin Thierry, orné de six grands dessins de Jean-Paul Laurens, reproduits par le procédé Goupil; — *Récits des temps mérovingiens,* ouvrage orné de 42 dessins de Jean-P. Laurens, réduits d'après l'édition in-folio. — *Histoire des Grecs,* par V. Duruy; tome I; *depuis les origines jusqu'aux guerres médiques* (5 chromolithographies, 600 gravures, 8 cartes); — *Nouvelle géographie universelle,* par Élisée Reclus; tome XII, *l'Afrique occidentale* (155 cartes, 80 gravures); — *Histoire de l'art dans l'antiquité,* par Georges Perrot et Ch. Chipiez, tome IV, — *Sardaigne, Judée, Asie Mineure* (8 planches, 400 gravures); — *la France et les Colonies : En France,* par Onésime Reclus (19 cartes, 250 gravures); — *Timbouctou, voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan,* par le docteur O. Lentz, traduction de P. Lehautcour (1 carte, 45 gravures); — *Nicolas Nickleby,* par Ch. Dickens (70 gravures); — *l'Héritage de Charlemagne,* par Charles Deslys (129 gravures de Zier).

Collection de la jeunesse : le Capitaine Bassinoire, par J. Girardin (119 gravures de Tofani); — *Jean l'Innocent,* par Mme Colomb (112 gravures de Zier); — *les Trois rois mages,* par Aimé Giron (60 gravures de Fraipont); — *le Clan des têtes chaudes,* par Mlle Zénaïde Fleuriot (65 gravures de Myrbach); — *Rouzétou,* par Mme S. Blandy (112 gravures de Zier); — *la Tante Derbier,* par Mme Chéron de La Bruyère (50 gravures de Myrbach).

Bibliothèque des merveilles : les Paquebots transatlantiques, par Maurice Demoulin; — *les Merveilles de l'artillerie,* par le lieutenant-colonel Hennebert; — *les Sources,* par Mme Stanislas Meunier; — *les Grands fleuves,* par H. Jacottet.

Bibliothèque rose illustrée : Perlette, par Mme J. Cazin; — *Comme les grands,* par Mme Fresneau; — *la Petite fille du vieux Thémy,* par Mlle de Martignat; — *les Naufragés de la Calypso,* par Mayne-Reid; — *Minette,* par Mlle J. Gouraud.

Bibliothèque des petits enfants : la Perruque du grand-père, par Mme de La Bruyère; — *l'Aventure du petit Paul,* par Mme Le Roy; — *A la Montagne,* par Mme de Witt; — *la Petite Givonette,* par André Surville.

Albums : Nouvelles scènes humoristiques, par R. Caldecott (planches en chromotypographie); — *Histoire d'une tourte aux pommes,* illustrations de Kate Greenaway; — *Nos enfants,* scènes de la ville et des champs, texte par Anatole France, 60 dessins en noir et en couleur par Boutet de Monvel.

FIRMIN-DIDOT. — *Roméo et Juliette* de Shakespeare, traduction en vers français par Daffry de la Monnoie, 10 grandes compositions dessinées par Andriolli, gravées sur bois par J. Huyot; — *la Femme au* XVIIIe *siècle,* par Edmond et Jules de Goncourt, illustré de 60 gravures sur cuivre d'après les originaux de l'époque; — *les Civilisations de l'Inde,* par le docteur Gustave Le Bon (7 chromolithographies, 350 gravures et héliogravures); — *le Livre et les arts qui s'y rattachent,* depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; — *l'Armée depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution;* — *la Chevalerie et les Croisades;* — *Henri IV et Louis XIII;* extraits des grands ouvrages de Paul Lacroix, accompagnés de nombreuses gravures.

Bibliothèque illustrée des mères de famille : le Secret de la vieille demoiselle, par E. Marlitt (9 gravures de Kauffmann); — *la Faute du père,* par Mme Maryan (9 gravures par Lacker); — *l'Hôtel Woronzoff,* par Mlle Maréchal (9 gravures par Rejchan); — *la Famille du Baronnet,* par Étienne Marcel (9 gravures par Pierre Vidal).

DELAGRAVE. — *Histoire de Saint-Cyr,* par un ancien saint-cyrien, orné de 32 planches hors texte en phototypie, d'après les dessins de Jazet; — *Un déshérité,* par Mme Eudoxie Dupuis, illustrations de Sandoz; — *la Mission du capitaine,* par Ch. de Charlieu, illustrations de Sandoz; — *la Farce de maître Pathelin,* arrangée en vers modernes par Gassies des Brulies, ornée de 16 planches par Boutet de Monvel; — *la Chasse aux lions,* par Alfred Assollant, gravures d'après

J. Girardet; — *le Livre des Petits*, par Jean Aicard, dessins de Geoffroy; — *le Roman de Christian*, illustrations de Sandoz; — *la Succession du Roi Guillerl*, par Ch. Ségard, dessins de Boutet de Monvel; — *les Comédiens malgré eux*, texte et dessins par Léonce Petit; — *Voyage scientifique autour de ma chambre*, par Arthur Mangin; — *Impressions et souvenirs de voyage dans les pays du Nord*, par Léouzon-le-Duc; — *la Chasse au phénix*, par Daniel Bernard; ouvrages illustrés par A. Marie, Breton, Stop, Vierge, etc.

Garnier frères. — *Molière, sa vie et ses œuvres*, par Louis Moland, avec dessins de Poirson; — *Français et Allemands*, histoire anecdotique de la guerre franco-allemande, par Dick de Lonlay (50 dessins de l'auteur).

Masson. — *Bibliothèque de la nature : Six mois aux États-Unis; voyage d'un touriste dans l'Amérique du Nord et à Panama*, par Albert Tissandier; — *l'Éclairage dans les villes et dans la maison*, par Ph. Delahaye, ouvrages illustrés de nombreuses gravures et de planches hors texte.

Marpon et Flammarion. — *Œuvres de Rabelais*, illustrations en noir et en couleur par Robida; — *Dictionnaire des arts décoratifs*, par Paul Rouaix (600 gravures); — *les Mystères de la science*, par Louis Figuier, illustrations de Poisson et Kreutzberger; — *le Tour de France d'un petit Parisien*, par C. Améro; — *Aventures d'un gamin de Paris au pays des lions*, par Louis Boussenard; — *le Cabaret du Puits-sans-vin*, par Louis Morin; — *Au pays des croisades*, par Jules Hoche.

Hennuyer. — *Nizelle*, souvenirs d'un orphelin, par Eugène Muller, illustrations de Tofani; — *les Aventures de Huck Finn*, par Mark Twain, traduction de W. Hughes, 73 eaux-fortes typographiques par A. Sirouy; — *les Héroïnes du devoir*, extraits des œuvres de Paul Célières, illustrations de Lix et Kauffmann.

Librairies diverses. — *Le vieux Paris, fêtes, jeux et spectacles*, par Victor Fournel (165 gravures); — *les Maîtres italiens en Italie*, par Jules Levallois (92 gravures); — *Histoire des jardins anciens et modernes*, par A. Mangin (70 gravures); — *Un hiver au Cambodge*, par Edgar Boulangier, ingénieur (53 gravures et cartes).

Le Grand frère, par Paul Bonhomme (80 dessins de Bombled); — *Médéric et Lisée*, par Hugues Leroux (70 dessins de Dillon); — *Sinbad le marin* (70 dessins de Ray); — *Petit Pierre*, par Jean Lamy (100 gravures); — *les Petites filles bien gentilles*, par Léon Ricquier (150 dessins de Dillon); — *la Petite Denise*, par Mme Dubuisson (60 illustrations de Ferdinandus); — *les Premières amitiés*, par Mme Perronnet (120 dessins de Mesplés); — *les Petits Japonais*, album par P. Bilhaud et J. Chéret.

Le Secret de Mlle Marthe, par Émile Desbeaux, illustré de 100 compositions de Mouchot, Sellier, Toussaint, etc., gravées par Méaulle; — *les Reines de France*, par Mme Celliez (12 portraits); — *la Roselière, mœurs et tribulations des habitants des eaux*, par Paul Combes (100 gravures de Méaulle); — *Promenades en forêt*, par E. Labesse et H. Pierret (100 dessins).

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

La librairie Hachette vient de publier les *Souvenirs* du comte Léon Tolstoï, traduits par notre collaborateur Arvède Barine, qui ont paru ici même, et deux remarquables études de M. Paul Stapfer et de M. G. Larroumet, l'une sur *Molière et Shakespeare*, l'autre sur *la Comédie de Molière*.

Trois romans nouveaux ont paru dans la *Bibliothèque des mères de famille* (2e série) : *Aveugle*, par Mlle Trouessart; — *le Roi des Jacques*, par Mme Cassan; — *le Talisman des Lynwood*, traduit de l'anglais par Mme P. Tillière (Firmin-Didot).

Autres nouveautés de la semaine :

Divers. — *La Politique du roi Charles V*, par Charles Benoist, préface de M. Baudrillart, de l'Institut; — *la Comédie et les mœurs en France au moyen âge*, par Petit de Julleville (Léopold Cerf); — *Histoire de la littérature russe, depuis les origines jusqu'à nos jours*, par Léon Sichler; — *Précis des institutions politiques de Rome*, par Émile Morlot; — *Clairons et binious*, poésies, par L. Durocher; — *A la gueule du monstre*, poésies, par L. Deschamps (Dupret); — *Études littéraires sur le* XIXe *siècle*, par Émile Faguet (Lecène et Oudin); — *la France juive devant l'opinion*, par Édouard Drumont (Marpon et Flammarion); — *l'Hypnotisme et les états analogues*, par Gilles de la Tourette (Plon-Nourrit); *le Secret médical*, par le professeur P. Brouardel; — *Essai sur l'éloquence judiciaire à Rome pendant la République*, par J. Poiret (Thorin); — *Souvenirs du feu duc de Broglie*, tome IV et dernier; — *Histoire et littérature*, tome III, par Ferdinand Brunetière.

Romans. — *L'Esprit souterrain*, par Dostoiewski, traduction Halpérine et Morice (Plon-Nourrit); — *la Comédie de l'apôtre*, par Champfleury; — *le Secret de la Roche-Noire*, par Paul Saunière; — *la Bonne à tout faire*, par Dubut de Laforest (Dentu); — *Petits contes d'un philosophe*, par M. Jacquinet; — *Paul Brujère*, par Zénon Viret (Ollendorff); — *Une exilée*, par Paul Célières; — *les Demoiselles Goubert*, par Jean Moréas et Paul Adam; — *Nouvelles gauloises*, par Ch. Lexpert; — *Harlette*, par l'auteur de *l'Impératrice Wanda*.

La librairie Delagrave va publier une étude de M. Léonce Détroyat sur *la France dans l'Indo-Chine*.

Émile Raunié.

Faits divers

— On vient de retrouver les lettres originales de lord Chersterfield à son fils. Les diverses éditions publiées jusqu'ici avaient été faites sur des copies. On s'attend à trouver de nombreuses différences entre le manuscrit et la correspondance imprimée.

— On annonce la prochaine publication, à Stuttgart, de la correspondance de la reine Catherine, du roi Jérôme de Westphalie et de Napoléon avec le roi Frédéric de Wurtemberg. L'édition est dirigée par M. de Schlossberger, vice-directeur des Archives royales secrètes du Wurtemberg.

Le recueil comprendra plusieurs centaines de lettres inédites provenant des Archives royales et dont l'impression a été autorisée par le roi. Le premier volume va de 1801 à 1810, et le second de 1811 à 1816.

— L'élection d'hier à l'Académie française porte à dix le nombre des anciens élèves de l'École normale qui font partie de l'illustre compagnie.

Ce sont, par ordre d'élection : MM. Mézières, Caro, Jules Simon, Gaston Boissier, Taine, Pasteur, Perraud, évêque d'Autun, Duruy, Édouard Hervé, Gréard.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7818)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 22 (23e ANNÉE). — 27 NOVEMBRE 1886.

ACADÉMIE FRANÇAISE

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

M. CAMILLE DOUCET

Secrétaire perpétuel

Rapport sur les concours de 1886

Messieurs,

L'Académie ne se croit jamais quitte envers le talent tant que, sous une forme ou sous une autre, elle ne lui a pas rendu chez elle un public hommage, risquant ainsi parfois de ne plus trouver debout que les œuvres, moins périssables que les hommes. Dans les reproches qu'on aime à nous adresser, dans les dénis de justice dont volontiers on nous accuse, il n'y a souvent qu'une question de date, et presque toujours la mort est plus coupable que nous de nos méfaits involontaires.

Est-ce à dire que, pour obtenir une consécration qu'il enviait tout bas, le temps ait manqué seul à Beaumarchais? Je n'oserais aller jusque-là. « Ne songez désormais qu'à mériter d'être oublié », lui avait dit un jour Mirabeau. Par l'éclat de son talent et par tous les éclats de sa vie, Beaumarchais, au contraire, mérita d'échapper à l'oubli cruel qu'on lui conseillait pour son honneur, et qu'il refusa pour sa gloire!

Quand, depuis cent ans, la postérité, plus clémente, ne cesse de protester contre l'arrêt de Mirabeau, l'Académie a pensé qu'à son tour, en mettant au concours une étude sur l'œuvre de Beaumarchais, elle ferait à la fois un acte de bon goût et un bon acte de justice.

Vingt-six manuscrits ont répondu à son appel, sans répondre entièrement à son attente; trois surtout ont paru, jusqu'à la fin, mériter une attention particulière: ils portaient les nos 13, 15 et 19.

Quand je dis: jusqu'à la fin! je me trompe: le no 13 a échoué avant d'arriver au port. Non qu'il manquât de mérite, mais il manquait de mesure. Trop long et trop diffus, plein de documents recueillis un peu partout, sans choix et sans préférence, c'était une œuvre de recherche et d'érudition plus qu'une œuvre de composition et de style. Un témoignage d'encouragement n'en est pas moins dû à son jeune auteur, M. Paul Bonnefon, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal.

S'inspirant aussi de tout ce qui a déjà été publié sur Beaumarchais, mais appréciant lui-même, avec une rare finesse, les faces diverses d'un talent qui se prodigue à chaque page, dans des mémoires, des pamphlets et des comédies, l'auteur du no 19 a fait, en fin de compte, une piquante étude dont l'ensemble n'est dépourvu ni d'intérêt ni de charme; on lui a seulement reproché de s'être trop passionné pour son héros et de l'avoir admiré sans réserve, le prenant au sérieux plus que Beaumarchais ne s'y prenait lui-même.

Moins enthousiaste et d'autant plus juste, l'auteur du no 15 s'est attaché à n'étudier que les œuvres, à ne juger que l'esprit, à ne louer que le talent. Court, rapide, alerte et pimpant, incomplet peut-être, mais charmant en somme, ce discours a tout d'abord séduit ses juges, qui restaient ainsi placés entre deux études d'une valeur réelle, que des qualités différentes leur recommandaient presque également.

Chacun de ces ouvrages méritant une récompense sans mériter tout à fait la même, l'Académie ne pouvait mieux faire que d'accorder deux prix au lieu d'un.

Le premier, de deux mille cinq cents francs, est dé-

cerné au discours portant le n° 15, dont M. de Lescure est l'auteur.

Le second, de quinze cents francs, est décerné au discours inscrit sous le n° 19, dont l'auteur est M. Émile Trolliet, professeur de rhétorique au lycée de Nîmes.

Un fragment du premier de ces discours va vous être lu. Il vous plaira, j'espère, d'entendre glorifier ici l'un des esprits les plus brillants dont la scène française se soit jamais honorée.

Comme de Beaumarchais, comme de beaucoup d'autres, on a pu dire de Balzac que sa gloire manquait à celle de l'Académie. C'est bien le cas d'accuser la mort ! La porte qu'elle a fermée ne demandait plus vraiment qu'à s'ouvrir tout à fait devant l'immortel auteur de *la Comédie humaine*.

Alors que le roman n'occupait pas encore dans les lettres françaises la grande place que lui ont faite tant de morts que nous regrettons et tant de vivants qui nous sont chers, Balzac parut, et, pénétrant avec puissance dans les secrets de la nature, il nous étonna tout d'abord par une audace qui ne surprend plus aujourd'hui personne.

Jusqu'à lui, messieurs, le roman se maintenait volontiers dans les régions poétiques de l'idéal, où l'imagination pouvait s'égarer à son aise. Sous la plume de ce grand écrivain, sous le pinceau de ce grand peintre, sous le scalpel de ce grand anatomiste, l'art ne s'inspirera plus désormais que de la nature, s'étudiant sans relâche à la saisir partout sur le fait, à sonder la profondeur de ses mystères, à reproduire avec complaisance et ses beautés et ses laideurs, ses grâces si bonnes à voir et ses plaies si bonnes à cacher, à créer enfin, en les animant dans une œuvre immense, ces types sans nombre, étranges alors, mais qui déjà, suivant l'expression d'un maître juge, étaient vrais à force d'être vivants.

« De tous les romanciers de son temps, a dit quelque part Sainte-Beuve, M. de Balzac est celui qui étreint et qui creuse le plus fort. » Creusant et étreignant avec force, mais sans franchir pour cela les bornes que le goût impose aux plus violents, le jeune révolutionnaire entraînait à sa suite toute une génération qui ne devait pas tarder à le dépasser à son tour.

L'œuvre d'un pareil homme, quand le temps en a respecté et même agrandi le prestige, méritait qu'après tant d'autres une étude nouvelle lui fût spécialement consacrée et qu'à la voix de l'Académie un jugement définitif vînt, s'il se peut, ajouter encore à sa gloire.

C'est donc une *Étude sur l'œuvre d'Honoré de Balzac* que l'Académie propose pour sujet du concours d'éloquence qui sera jugé en 1888.

Comme l'année dernière, messieurs, avec la même estime et la même justice, l'Académie décerne le grand prix Gobert à M. Paul Thureau-Dangin ou, pour mieux dire, à son histoire de la *Monarchie de Juillet*, au troisième volume de cette belle œuvre qui se recommande à son tour par des qualités de premier ordre, par des pages d'une rare éloquence. C'est donc un prix nouveau que l'Académie accorde à l'auteur et à l'ouvrage, ne se contentant pas de les maintenir en possession de celui qui les honorait déjà l'un et l'autre.

Ayant à reproduire, dans ce troisième volume, la complexité de la vie publique à tous les points de vue, affaires extérieures et intérieures, débats du parlement, mouvements littéraires et religieux, le savant historien, avec un rare talent de composition, prenant l'institution politique pour point central, y relie d'abord tout le reste par de grandes percées, j'oserais presque dire par de larges avenues où le regard plonge à son aise sans que rien l'entrave ou le détourne. Cela fait, par des résumés aussi nets que judicieux, il ramène d'une main habile chaque groupe d'événements à une conclusion d'ensemble claire et précise.

A ce premier talent qu'on retrouve dans tous ses ouvrages M. Thureau-Dangin joint au plus haut degré l'art de peindre ses personnages, de les rendre à la vie et de nous les montrer tels qu'ils furent, dans ce style qui sied à l'histoire, abondant et grave, souvent ému, parfois éloquent, toujours de bonne qualité.

Il y a des degrés dans tout : par sa bonne ordonnance comme par sa forme exacte et correcte, une *Histoire du connétable Anne de Montmorency*, depuis sa naissance jusqu'à sa retraite, de 1493 jusqu'à 1547, a mérité que l'Académie la plaçât, non à côté, mais au-dessous du grand ouvrage de M. Thureau-Dangin. L'érudition n'exclut pas l'intérêt, et le drame est partout dans l'histoire; nous le retrouvons ici même, au milieu d'une abondance de pièces authentiques et de documents inédits puisés dans toutes les archives de la France et de l'étranger.

A cette savante étude, dont M. Francis Decrue est l'auteur, l'Académie attribue le second prix Gobert.

Avant d'aller plus loin, permettez que j'ouvre ici une parenthèse.

On m'accusera de dire tous les ans la même chose, on aura raison.

Malgré ses programmes, malgré ses prières, malgré ses injonctions, l'Académie se trouve chaque année, pour plusieurs de ses concours, pour ceux-là surtout dont je vais avoir à vous entretenir, en présence de livres qui, se trompant à dessein, viennent forcer sa porte quand ils savent bien que l'une ou l'autre des Académies voisines serait pour eux un meilleur juge. Ajoutant toujours à nos travaux par leur nombre, toujours aussi par leur mérite, que nous ne saurions méconnaître, ils ajoutent à nos embarras et à nos prodigalités. L'Académie me charge donc de leur déclarer que désormais elle entend se renfermer plus étroite-

ment dans l'examen des œuvres qui, par la composition et le style, par l'invention et l'intérêt, se rapprochent des œuvres d'art.

Cédant encore cette année à la séduction du talent, l'Académie a décerné tant de récompenses, tant de prix et tant de fractions de prix, qu'il me faudrait plus de place que je n'en ai pour vous rendre dignement compte de chacun des ouvrages couronnés par elle, à plus forte raison pour m'arrêter un moment sur chacun des ouvrages qu'en son nom je devrai mentionner avec honneur.

Sur les quatre mille francs, montant du prix Thérouanne, quinze cents sont attribués à M. le baron Kervyn de Lettenhove pour un ouvrage en six volumes intitulé *les Huguenots et les Gueux;*

Quinze cents à M. René Stourm, ancien inspecteur des Finances, pour une importante étude sur une des questions qui, d'ordinaire, préoccupent le moins l'Académie française, sur une question d'argent! Très instructif et très solide, mais tout à fait spécial, ce livre est intitulé *les Finances de l'ancien régime et de la Révolution;*

Et mille francs à une œuvre vaste et consciencieuse, pleine d'intéressants détails, l'*Histoire du parlement de Toulouse,* par M. Dubédat, ancien conseiller à la cour de cette ville.

Sur le prix de trois mille francs fondé par M. Thiers, un prix de quinze cents francs est décerné à M. Barthélemy Pocquet, auteur d'un savant travail sur les origines de la Révolution en Bretagne;

Les autres quinze cents francs étant attribués, par moitiés égales, aux deux ouvrages suivants :

1° *François-Miron et l'administration municipale sous Henri IV* (1604 à 1606), par M. Miron de l'Épinay. Écrit dans un style alerte et original, ce livre contient une très bonne étude sur la juridiction du Châtelet au commencement du XVIIe siècle; l'auteur s'attache, en outre, à mettre en relief, avec quelque complaisance, mais aussi avec mesure, les principaux événements de la vie publique de son ancêtre et le grand rôle que, comme lieutenant civil et comme prévôt des marchands, il joua, en effet, dans les conflits de la Ligue et dans les conseils du roi;

2° *Histoire des persécutions pendant la première partie du troisième siècle,* par M. Paul Allard, dont l'Académie connaît depuis longtemps les excellents travaux, que jamais elle n'a perdus de vue et qu'elle aime à récompenser de nouveau.

« L'étude de M. Barthélemy Pocquet sur *les Origines de la Révolution en Bretagne* est un ouvrage de première main, disait son savant rapporteur, neuf, copieux et parfaitement documenté, composé tout entier d'après des pièces rares ou inédites. »

Le sujet, bien composé, bien traité, est coupé nettement et présenté avec autant de clarté que de précision; qualité rare et la première condition peut-être d'un bon ouvrage historique. La variété des incidents, des émeutes, des conflits entre le Parlement et les agents du roi, entre les privilégiés et le tiers état, donne un intérêt très vif au récit de ce drame qui pourrait s'intituler *la Fin d'une grande province,* et qui, divisé en deux actes bien distincts, nous montre tour à tour, en 1788, la résistance de la Bretagne, puis, deux ans après, sa soumission définitive, quand son parlement et son aristocratie ont perdu la popularité qui faisait leur force et la sienne. Le contraste de ces deux actes produit un effet saisissant et l'ensemble constitue une œuvre d'un grand intérêt.

Déjà couronné en 1859 pour son *Étude historique et littéraire sur les écrits de Froissart* et depuis vingt-deux ans correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, M. le baron Kervyn de Lettenhove reçoit aujourd'hui un nouveau témoignage de la grande estime si légitimement due à sa longue, laborieuse et brillante carrière. Cet écrivain de frontière, comme le disait M. Villemain il y a trente ans, est presque devenu pour nous un compatriote. En France autant qu'en Belgique, ses travaux sont appréciés à leur haute valeur. L'Académie aime à le lui prouver en plaçant son nouvel ouvrage en tête de ceux qui lui disputaient le prix Thérouanne.

Huit mentions honorables sont accordées, en outre, à huit des meilleurs ouvrages présentés à ces deux derniers concours. En voici les titres : l'honneur d'avoir été distingués par l'Académie pourra suffire à leur éloge :

La Chute de l'ancien régime, par feu M. Aimé Chérest, ancien conseiller général du département de l'Yonne, trois volumes pleins d'intérêt;

Cromwell et Mazarin; deux campagnes de Turenne en Flandre, par M. le colonel J. Bourelly, dont, il y a cinq ans, l'Académie couronnait déjà le premier ouvrage sur *le maréchal Fabert;*

Les Français en Russie et les Russes en France, par l'auteur estimé d'une *Histoire des Saulx-Tavannes,* M. L. Pingaud;

La Réunion de Toul à la France, par le jeune marquis de Pimodan, poète hier, historien aujourd'hui, que sous cette double forme l'Académie a distingué comme digne d'être encouragé doublement;

Histoire d'Annibal, par le colonel Hennebert, grande étude, un peu longue et un peu spéciale, qui se ressent, et je l'en félicite, d'être l'œuvre d'un érudit et d'un militaire;

Luther, sa vie et son œuvre, par F. Khun; biographie administrative qui ne manque pas de mérite, mais qui manque de charité en poussant jusqu'à l'intolérance l'expression des sentiments trop personnels de son auteur;

Le Blason, dictionnaire et remarques, par M. le comte Amédée de Foras;

Et *la Bretagne à l'Académie au* XVIII*e siècle*, par M. René Kerviler.

M. René Kerviler a des titres particuliers à l'intérêt de l'Académie. Depuis longtemps il travaille pour elle, et ses efforts, remarqués toujours, ont obtenu déjà plusieurs encouragements. Son œuvre n'est pas terminée et nous souhaitons qu'après l'avoir si bien commencée, il la mène promptement à bonne fin.

Le magnifique ouvrage que M. le comte de Foras a consacré à l'histoire du blason et à l'étude de la langue héraldique est, avant tout, une œuvre de science qui, par certains côtés, peut, à la rigueur, être considérée comme une œuvre de philosophie, d'art et de grammaire. Dans une autre Académie, une récompense plus haute aurait pu lui être justement décernée; mais, tout en louant ce beau travail d'avoir donné, le premier peut-être, une signification logique et précise à chaque mot de la langue héraldique, l'Académie a dû surtout reconnaître qu'un ouvrage aussi spécial était de ceux qui, échappant à sa compétence, feraient bien de s'adresser à d'autres juges.

Comme pour le prix Thérouanne et pour le prix Thiers, l'Académie s'est vue dans la nécessité de distribuer, entre un grand nombre de concurrents, les sommes affectées au prix Bordin et au prix Marcelin Guérin.

S'élevant ensemble à huit mille francs, ces deux prix sont décernés à huit ouvrages, par fractions égales de mille francs chacune.

Par une singulière coïncidence, tandis que M. le comte de Reiset, ancien diplomate, présentait au concours Bordin un superbe ouvrage en deux grands volumes sur *les Modes et usages au temps de Marie-Antoinette*, de son côté M. Gustave Desjardins, ancien élève de l'École des chartes, soumettait à l'Académie, pour le concours Marcelin Guérin, un très beau volume intitulé *le Petit Trianon*, traitant à peu près le même sujet et rappelant les mêmes souvenirs.

Ce n'était pas une raison pour que l'un de ces livres fût sacrifié à l'autre, quand tous deux méritaient que l'Académie les récompensât.

Ayant retrouvé les notes et les mémoires de Mme Éloffe, marchande de modes de la cour, M. le comte de Reiset s'en est habilement servi pour recomposer par le menu, pour vivifier, en animant sa physionomie, la société brillante qui entourait la jeune reine. « Ceux qui n'ont pas connu ce temps, disait M. de Talleyrand, n'ont pas connu la douceur de vivre. » Parmi les grandes dames naïvement frivoles dont M. de Reiset esquisse si agréablement le portrait, combien devaient connaître, à leur tour, la douleur de mourir dans toute la force de la jeunesse, dans tout l'éclat de la beauté! Le jour des épreuves ne les prit pas au dépourvu. Au-dessus de toutes s'élève la noble figure de la reine, qui, donnant toujours l'exemple, après avoir été la première par la grâce, se trouve encore, dans le malheur, la première par le courage.

Si M. le comte de Reiset pouvait être soupçonné de quelque prévention favorable, il est constant, au contraire, que M. Gustave Desjardins avait commencé son travail sous la pression de sentiments pour le moins très peu sympathiques. Mieux éclairé à son tour par une étude approfondie des faits et des caractères, devenant dès lors d'autant plus juste qu'il avait voulu être plus sévère, il n'hésite pas à reconnaître que, d'un certain ensemble d'habitudes légères et de préoccupations mondaines, il sort néanmoins un mouvement d'esprit favorable aux arts, et qu'une pensée sérieuse se dégage d'un milieu qu'on juge superficiellement quand on prétend qu'il n'était que frivole. Nul témoignage ne fait plus d'honneur à l'infortunée souveraine et ne plaide mieux en sa faveur que celui d'un historien équitable qui, se reprenant lui-même, finit bientôt par admirer à son tour des vertus dont, avant de subir leur charme, il avait un moment douté.

De ces deux ouvrages que tout rapprochait d'avance et que je ne pouvais pas séparer, le premier, dû à la plume élégante de M. le comte de Reiset, a été placé en tête de ceux que récompense le prix Bordin.

Au second, dont M. Gustave Desjardins est l'auteur, une égale faveur assigne le premier rang parmi les cinq élus du concours Marcelin Guérin.

Ces deux concours demandent que je m'arrête un moment pour achever d'en rendre compte.

Sur la fondation Bordin, en sus du prix attribué à M. le comte de Reiset, il en est décerné deux autres :

L'un à M. Charles Bénard pour son traité de *la Philosophie ancienne*, savante et substantielle étude qui, des philosophes de l'Orient, nous conduit aux sophistes grecs, en consacrant surtout à Socrate des pages d'un grand intérêt. Premier traducteur autrefois des œuvres philosophiques de Hégel, M. Bénard continue aujourd'hui, par ses travaux sur l'antiquité, la tâche méritoire qu'il a courageusement entreprise et accomplie à son honneur.

L'autre prix est décerné à M. le comte de Baillon pour son *Histoire d'Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans*. Petite-fille de Henri IV, belle-sœur de Louis XIV et sœur de Charles II d'Angleterre, l'aimable princesse dont Bossuet a si éloquemment raconté la vie et dont la mort lui a arraché un de ces cris qu'on entend toujours, est, malgré cela, généralement peu connue; beaucoup moins, à coup sûr, qu'elle ne mériterait de l'être. Tandis que jeune, belle, charmante, elle était l'une des reines des fêtes de Saint-Germain et de Fontainebleau, une des étoiles des poétiques ballets de Benserade, en dehors de cette vie brillante, tendrement dévouée aux deux souverains entre lesquels sa grâce était un trait d'union naturel, elle sut parfois les servir l'un et l'autre en déployant pour eux, dans l'ombre, des habi-

letés et des finesses qu'un diplomate de profession aurait pu lui envier.

Dans ce récit de la vie si courte et si bien remplie de la duchesse d'Orléans, M. de Baillon a montré une fois de plus ce mérite d'écrivain que l'Académie avait reconnu déjà en couronnant sa remarquable *Histoire d'Henriette de France*. La fille vient de l'inspirer à son tour, comme l'avait inspiré la mère.

Avec *le Petit Trianon* de M. Gustave Desjardins, les quatre ouvrages suivants se sont partagé le prix Marcelin Guérin :

Histoire littéraire et biographique sur Olivier de Magny, l'un des poètes de la grande pléiade du XVIe siècle, l'un des rayons de Ronsard, ce soleil d'alors dont la gloire a éclipsé toutes les autres.

Sans qu'aucun lien de parenté l'unisse à notre ancien confrère, l'auteur de ce livre se nomme M. Jules Favre.

Les Comédiens en France au moyen âge, par M. Petit de Julleville, professeur de littérature française à la Sorbonne : livre piquant, plein de science et plein d'esprit, digne en tout de son auteur, que l'Académie estime à double titre, comme un véritable érudit et comme un bon écrivain qui pousse la correction jusqu'à l'élégance.

Étude sur le moyen âge, par M. Léopold Limayrac. Chercheur infatigable, l'auteur a fait dans le champ de l'érudition de très précieuses découvertes, notamment en ce qui concerne les luttes du tiers état contre la féodalité et les circonstances qui ont amené l'abaissement progressif des grands vassaux de la couronne, au profit de la nation tout entière,

Et enfin *les Tremblements de terre*, par M. Arnold Boscowitz. Cet ouvrage ne relèverait que de l'Académie des sciences s'il n'était écrit dans un style élégant et facile et s'il n'ajoutait, en fin de compte, un chapitre important à l'histoire littéraire en nous apprenant à distinguer les descriptions purement poétiques de celles qui reposent sur un fondement solide et sérieux.

Le prix de traduction fondé par M. Langlois n'a pas été décerné l'année dernière : il se trouve donc, cette année, porté de quinze cents francs à trois mille.

L'Académie en attribue deux mille à M. Bouché-Leclercq pour sa traduction des deux grands ouvrages de MM. Curtius et Droysen : *l'Histoire grecque* et *l'Histoire de l'Hellénisme*.

Et mille à M. Trawinski, pour la traduction d'un manuel d'archéologie intitulé *la Vie antique des Grecs et des Romains*, de MM. Guhl et W. Koner.

Par le grand nombre et par la variété des notions qu'on y trouve sur toutes les particularités de la vie publique et privée des anciens, ce manuel peut être considéré comme une sorte de corollaire, comme un auxiliaire indispensable des études classiques. Le mettre aux mains de nos professeurs et de nos élèves par une traduction en langue française était donc une œuvre utile. Très compétent en la matière, M. Trawinski a eu le courage d'entreprendre cette tâche aride et nous le félicitons de l'avoir menée à bonne fin. En tête de son livre figure une savante introduction due à la plume élégante et trop tôt brisée d'un de nos jeunes confrères de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Albert Dumont.

M. Bouché-Leclercq n'a pas rendu un moins grand service en traduisant les ouvrages désormais classiques de M. Curtius et de M. Droysen ; il a porté dans ce travail l'exactitude, le soin, la conscience et le talent qui le caractérisent. A lui comme à M. Trawinski, les lettrés doivent de pouvoir lire dans des traductions fidèles quatre beaux livres dont notre patriotisme ne saurait nous empêcher de reconnaître le mérite. Nous aussi, nous avons aujourd'hui nos histoires des Romains et nos histoires des Grecs qui nous permettent de ne rien envier à personne.

En fondant un prix annuel de quatre mille francs, M. Archon-Desperouses avait chargé l'Académie d'en déterminer le caractère et d'en disposer à son gré. Provisoirement affectée par elle à des travaux de philologie et d'érudition, cette somme n'a pas encore reçu sa destination définitive.

Pour aujourd'hui, messieurs, elle a été répartie de la manière suivante :

Quinze cents francs sont attribués à M. Nadault de Buffon pour une publication récente de la correspondance de son illustre aïeul, de 1729 à 1788 ;

Quinze cents francs à M. Van Hamel pour la publication, avec notes et glossaire, des romans de *Carité* et *Miserere*, du poète picard connu sous le nom du Renclus de Moiliens, compositions pieuses et allégoriques, satiriques et morales, qui jusqu'à ce jour étaient restées inédites ;

Et mille francs à M. Paul Ristelhüber, auteur d'une édition nouvelle des *Deux Dialogues du nouveau langage françois italianizé*, par Henry Estienne, œuvre d'érudition que M. Ristelhüber a complétée en y joignant un grand nombre de notes claires et instructives.

Une mention honorable est, en outre, accordée à l'auteur d'un savant *Dictionnaire du patois normand*, M. Henri Moisy.

Six cents lettres de Buffon forment naturellement un ensemble plein d'intérêt. Dans cette correspondance intime et familière où il semble que sa pensée se repose des fatigues du travail, le grand écrivain, l'homme de toutes les élégances se montre à nous en déshabillé; simple et facile, bonhomme et bon maître; tout au bien public et à la science. A le voir ainsi et de si près, on l'admire encore davantage.

Parmi les annotations qui accompagnent ce curieux recueil, je trouve une anecdote qui intéresse trop particulièrement l'Académie pour qu'elle ne soit pas ici à sa place.

Le 4 juillet 1753, annonçant à son ami le président de Ruffey qu'il ne viendrait à Paris que pour sa réception à l'Académie française fixée au 15 août suivant : « Je ne sais pas encore ce que je leur dirai », écrivait Buffon, un peu bourgeoisement peut-être. Ce qu'il devait leur dire, messieurs, vous le savez tous. Un mois après, le 7 août, huit jours avant sa réception, c'est ce beau, ce grand, ce magnifique *Discours sur le Style* qu'il soumettait à l'examen, à l'approbation, à l'admiration de l'Académie !

L'an dernier, messieurs, un certain étonnement se manifesta dans l'auditoire quand, très innocemment et sans songer à mal, j'annonçai ici que cent quarante-quatre ouvrages avaient été présentés à l'Académie pour le concours moral fondé par M. de Montyon.

Cette année — et ne nous plaignez pas, bien que notre tâche en devienne de plus en plus difficile, — l'Académie en a reçu cent cinquante-six.

Dans cette quantité respectable d'honnêtes ouvrages inspirés par l'amour du bien et par la bonne intention d'être utiles aux mœurs, à défaut des grandes œuvres auxquelles l'Académie aimerait à faire largement leur part nous en avons distingué beaucoup qui, dans une certaine mesure, mériteraient d'obtenir des témoignages d'estime et de sympathie, et, comme l'année dernière, l'Académie s'est trouvée encore dans la nécessité d'en couronner douze.

Et ce n'est pas tout ! Plusieurs autres, réservés d'abord, demandent aussi qu'un mot les signale à l'attention.

Quelques études biographiques qui ne manquent ni de mérite ni d'intérêt rentraient plus ou moins dans les conditions de ce concours par les bons exemples qu'elles vulgarisent, par les beaux noms qu'elles rappellent et par les grands talents qu'elles glorifient :

Corneille et La Fontaine, par Émile Faguet ;

Vie et œuvres d'Achille et de Christophe Gamon, par M. A. Mazon ;

Victor de Laprade, par M. Edmond Biré ;

Édouard Turquety, par M. F. Saulnier ;

Augustin Dumont, par M. G. Vattier.

Parmi les nombreux romans envoyés à ce concours, plusieurs, avec quelque raison, ont pu longtemps espérer d'obtenir ici plus qu'une citation honorable : *le Petit Rozeray*, par Pierre Cœur; *Karita*, par M. Charles Diguet; *Maurianne*, par Georges Raynal : *Contes patriotiques*, par M. Joseph Montet; *les Bons Camarades*, par M. H. Lafontaine, l'artiste en renom dont l'Académie a déjà couronné un premier volume, intitulé *Petites Misères*.

Nous avions remarqué encore d'autres ouvrages, de genres divers, dont le mérite ne pouvait passé inaperçu:

Une curieuse et savante étude historique, philosophique et morale, intitulée *la Parole*, dont M. Paul Laffitte est l'auteur ;

Un charmant récit de voyage, *De Paris à San-Francisco*, par M. Alexandre Lambert de Sainte-Croix ;

Une touchante *Histoire des enfants abandonnés*, par M. Léon Lallemand ;

Et, en dernier lieu, un singulier petit volume, à moitié plein de pages blanches, qu'un ancien magistrat, M. Jules Legoux, aujourd'hui maire de sa commune, a publié sous ce titre : *Histoire des Chapelles-Bourbon*.

C'est moins qu'un livre et plus peut-être : c'est une idée! une bonne idée, je pense, puisque, presque au même moment, qu'il l'ait ou ne l'ait pas connue, un de nos honorables législateurs proposait qu'une loi créât dans toutes les mairies de France des registres d'éphémérides communales ; c'est-à-dire précisément ce *Livre de la famille communale* que M. Legoux avait eu l'esprit d'inaugurer chez lui, aux Chapelles-Bourbon, et qu'il conseillait à tous ses collègues d'établir de même dans les trente-six mille communes de la France.

Moins modeste que l'humble mémento journalier de M. Jules Legoux, le projet de loi en question demande qu'un *Livre d'or* — le mot y est — soit ouvert dans chaque commune. Beaucoup de belles actions mériteront sans doute d'y figurer avec honneur. J'en sais une, grande, noble et généreuse entre toutes, que l'Institut reconnaissant aimerait à inscrire lui-même, en tête de la première page, sur le *Livre d'or* de la commune de Chantilly !

Donc, je le répète, sur les cent cinquante-six ouvrages qu'elle a examinés cette année, l'Académie en a couronné douze qu'elle a divisés en trois catégories.

Deux prix, de deux mille francs chaque, sont décernés à deux ouvrages, de genres bien différents :

Essai sur le génie dans l'art, par M. Gabriel Séailles;

Terre de France, par M. ou Mme François de Julliot.

Quatre prix, de quinze cents francs chaque, sont décernés aux quatre ouvrages suivants :

Pensées, par M. l'abbé Joseph Roux ;

Trente-deux ans à travers l'Islam, par M. Léon Roches ;

Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant la Révolution, par M. l'abbé Élie Méric ;

Dans les montagnes Rocheuses, par M. le baron E. de Mandat-Grancey ;

Et six prix de mille francs chaque, aux ouvrages suivants :

L'Amiral Courbet, par M. Émile Ganneron ;

Les Vies muettes, par M. Léon Allard ;

Le Cabaret du Puits sans Vin, par M. Louis Morin ;

Trop Riche, par Gennevraye ;

Récits militaires, par M. le général Ambert ;

L'Enfant des Alpes, par Mme Jeanne Cazin.

Ces six derniers ouvrages se recommandent par des qualités diverses, dans le détail desquelles je regrette de ne pouvoir entrer aussi longuement que j'aimerais à le faire.

Rien de plus émouvant, de plus fin à la fois et de plus délicat que ces *Vies muettes* dont M. Léon Allard,

dans un style de bonne race, nous raconte tristement et poétiquement les déceptions douloureuses. Plus gai que lui, M. Louis Morin fait avec esprit trinquer ensemble le roman et l'histoire dans son *Cabaret du Puits sans Vin;* tandis que l'aimable auteur de l'*Ombra*, Gennevraye, nous charme et nous attendrit de nouveau en étalant devant nos yeux surpris les misères d'une jeune fille *trop riche;* heureux malheur qui, d'ordinaire, n'est pas de ceux que l'on déplore, mais plutôt de ceux qu'on envie. Le joli livre de Mme Jeanne Cazin instruit nos enfants qu'il amuse, et les *Récits militaires* du respectable général Ambert réveilleraient en nous le patriotisme s'il était possible qu'il s'endormît jamais dans nos cœurs.

Le même service nous serait rendu, au besoin, par le très intéressant volume que M. Émile Ganneron a consacré pieusement à raconter la vie de *M. l'Amiral Courbet*. Déjà, il y a deux ans, l'Académie honorait ici une mémoire non moins glorieuse en couronnant l'histoire du *Général Chanzy*. Un hommage égal était dû par elle à ces deux fiers soldats, à ces héros de nos deux armées, dont la France est encore en deuil. Relisons la vie de nos grands hommes pour pleurer d'autant plus leur mort!

Dans une belle étude sur les *Pensées* de M. l'abbé Roux, un de nos savants confrères (1) nous avait d'avance fait connaître le rare mérite de l'auteur et de l'ouvrage. « Ce n'est pas là, disait-il, un de ces recueils de *Maximes* comme il s'en produit un si grand nombre, que leurs auteurs composent artificiellement, page par page, en consignant le soir, sur leurs tablettes, les observations piquantes qu'ils ont recueillies dans le monde et les bons mots qu'ils y ont entendus. »

M. l'abbé Roux n'emprunte rien à personne; il pense lui-même, et ce qu'il pense, il l'exprime dans le meilleur langage, non sans tristesse parfois, ni sans amertume. Le chagrin de la solitude a été, dit-il, son compagnon de route depuis sa jeunesse. Ce qui ne l'empêche pas d'ajouter bravement : « Nul plus que moi n'aime le bien, le beau et le vrai. » Chez lui, l'esprit est malade; mais le cœur est sain. Prêtre et philosophe, il observe avec finesse, il juge avec conscience, il écrit avec beaucoup d'art, et, à part quelques phrases de critique littéraire qu'une autre plume semble avoir tracées, son livre, qu'il faut lire, est une œuvre de style en même temps qu'un recueil de grandes et belles pensées qui font penser ceux qui les lisent.

Il en est des jugements historiques comme des jugements littéraires : l'entière bonne foi du juge ne suffit pas toujours pour en garantir l'entière impartialité. En se proposant d'écrire l'histoire de l'Église de France de 1789 à 1816, M. l'abbé Méric s'était donné une grande et belle tâche, mais une tâche limitée que, mieux que personne, il était capable de bien remplir.

(1) M. Caro.

A travers les événements multiples de cette terrible époque se détache la figure d'un prêtre modeste et supérieur, l'abbé Émery, qui joint à une volonté ferme toutes les lumières de l'intelligence et de l'érudition théologique, avec une modération inflexible, inflexible à ce point que, dans une discussion mémorable, dans une lutte d'une grandeur épique, elle triompha d'un souverain assez grand lui-même pour ne pas craindre de s'abaisser en subissant avec respect l'ascendant de la vérité, du courage et de la vertu.

Pendant quatre-vingts ans la vie de M. Émery ne fut qu'une vie de sacrifice, de devoir et d'honneur, une vie toute morale, édifiante au plus haut degré, dont M. l'abbé Méric a su faire un récit touchant et coloré dans une monographie digne de son sujet.

Parti pour l'Afrique à l'âge de vingt-trois ans, M. Léon Roches y vécut pendant trente-deux années consécutives, ainsi que l'indique le titre de l'ouvrage qu'il remplit aujourd'hui de ses souvenirs. Ce qu'il raconte, il l'a fait, ou il l'a vu faire; et c'est sans prétention, avec un grand accent de vérité, qu'il parle des événements dans lesquels, auteur ou témoin, il a eu tant de fois l'occasion de jouer un rôle dont il ne s'exagère pas trop l'importance.

Secrétaire d'Abd-el-Kader dans sa première jeunesse, il assiste plus tard, sous le drapeau français, à la bataille d'Isly; il s'y conduit en soldat et mérite les félicitations du maréchal Bugeaud, qui le met à l'ordre du jour de l'armée. Entre ces deux termes de sa carrière agitée, nous le voyons faisant, au grand péril de sa vie, le pèlerinage de la Mecque comme un vrai musulman, qu'il n'est pas!

Son second volume, qui ne sera pas le dernier, finit au moment où M. Léon Roches entre dans la carrière diplomatique comme consul à Tanger, et, telle qu'elle est, cette première partie de ses souvenirs constitue déjà un ensemble complet, aussi agréable qu'il est intéressant et instructif.

M. le baron de Grancey n'a pas vécu pendant trente-deux ans dans les *Montagnes Rocheuses*, mais lui aussi raconte ce qu'il a vu et il le fait avec un charme extrême, avec un esprit et une verve qui ne se fatiguent jamais. Sous l'apparente légèreté de la forme, le fond, plus sérieux qu'il n'en a l'air, ne manque pas de solidité. Impossible de mieux dépeindre la façon, ou plutôt le sans-façon avec lequel MM. les Américains s'établissent partout en maîtres dans ces contrées qu'ils ruinent d'abord, sauf bientôt à les enrichir en s'enrichissant eux-mêmes : émigrants sans scrupules, avides et querelleurs, pour qui le revolver est le dernier des arguments quand il n'en est pas le premier. Dans ce tableau peu flatteur, M. de Grancey nous montre l'envers d'une société jeune et brillante dont jusqu'ici le beau côté était presque le seul qu'il nous fût donné de connaître. Si l'on trouve un plaisir très vif à parcourir avec lui les montagnes Rocheuses, oserai-je

dire, un peu trop vulgairement peut-être, qu'après avoir lu son livre on est plus tenté de le croire que d'y aller voir.

En remontant toujours, de bas en haut, me voici arrivé aux deux ouvrages que, dans ce concours, l'Académie a placés au premier rang, et à chacun desquels un prix de deux mille francs est décerné.

Il est rare qu'un roman soit appelé à recevoir une pareille récompense. Celui-ci, *Terre de France*, par François de Julliot, n'est pas seulement une touchante histoire, un petit drame d'un grand intérêt; c'est, avant tout, une œuvre élevée qui se distingue par le plus ardent, par le plus louable patriotisme. Ce livre n'est pas de ceux que l'on raconte; il est de ceux qu'on fait bien de lire. Les meilleurs sentiments y abondent, exprimés dans un bon langage, trop recherché parfois peut-être. Se distinguant surtout par l'esprit d'observation, par l'originalité des caractères et la finesse des réflexions, par sa rare moralité enfin et par tout le bien qu'il peut faire, il méritait une faveur que la justice a seule inspirée.

L'*Essai sur le génie dans l'art*, par M. Gabriel Séailles, est à la fois l'œuvre d'un philosophe et celle d'un artiste, celle d'un écrivain aussi. Sans cela, c'est à deux autres Académies que ce livre eût dû s'adresser. Écrit dans un style riche et varié, on lui a peut-être un peu reproché la richesse même de ses formules et l'éclat d'un lyrisme que, d'ordinaire, des questions de cette nature ne semblent pas devoir provoquer.

Comme philosophe, l'auteur s'étudie d'abord à donner une explication, une définition du génie. Dans le génie il voit la pensée arrivée au point culminant de son organisation possible, et, d'un autre côté, les conceptions de l'art sont pour lui la vie spirituelle fixée dans un concert d'images: l'expression suprême de l'art, c'est, dit-il, la plus haute harmonie créée dans le monde des idées.

Dans ce livre rempli de théories ingénieuses et de sentiments délicats on respire le culte de l'art, le culte de la pensée, la religion du beau et du bien. En voici la conclusion, que l'Académie française devait approuver, plus encore peut-être que ne l'eût fait l'Académie des beaux-arts :

« L'art n'est pas dans la forme, il est avant tout dans la pensée; il procède de l'esprit; il est l'expression directe de ses plus nobles amours; il n'est pas seulement une longue patience, il est une grande passion. »

Cette définition de l'art pourrait, à peu de chose près, s'appliquer aussi à la poésie, cette grande passion!

La poésie est partout, messieurs, et, là où elle la trouve, sous quelque forme que ce soit, l'Académie s'en empare volontiers pour encourager ses efforts et pour consacrer ses succès.

Bien que les pièces de théâtre relèvent surtout et presque uniquement du public, dont la compétence en pareille matière est au-dessus de toute autre juridiction, c'est dans deux comédies en vers ou, pour mieux dire, dans deux idylles dramatisées, que l'Académie a trouvé cette année l'occasion qu'elle cherchait de témoigner de sa sympathie pour les poètes et pour leurs œuvres. Le public lui-même, par ses applaudissements, nous avait signalé d'avance ces deux pièces de vers — pardon; ces deux pièces en vers, qui se distinguent l'une et l'autre par beaucoup de grâce, de charme et de poésie.

L'une, en quatre actes, est intitulée *Conte d'avril*.

L'autre, en un acte, est intitulée *Cynthia*.

M. Auguste Dorchain, déjà lauréat de l'Académie, est l'auteur de la première; la seconde est presque l'œuvre de début d'un jeune poète digne de tout encouragement, M. Louis Legendre.

A chacune de ces deux fantaisies poétiques, *Conte d'avril* et *Cynthia*, l'Académie, au nom de M. de Montyon, décerne une médaille d'or du plus grand module.

L'Académie ne couronne pas que les livres. Spécialement fondés pour les personnes, en dehors des œuvres, trois autres prix dont il me reste à vous entretenir lui permettent d'accorder encore d'utiles encouragements et d'honorables récompenses. Si la jeunesse a des droits à ses préférences, il lui sied aussi de ne pas oublier les doyens, quand eux-mêmes s'oublieraient peut-être. « Nous l'allons montrer tout à l'heure », dirait La Fontaine à ma place.

Le premier de ces prix, le plus ancien, sinon le plus considérable, le prix Maillé Latour Landry, est attribué à un homme de lettres que de nombreux travaux et une situation intéressante désignaient à l'attention de l'Académie; M. Constant Améro avait présenté cette année au concours Montyon un très agréable ouvrage en trois volumes intitulé *le Tour de France d'un petit Parisien*.

Le second, le prix Lambert, est partagé par portions égales entre trois personnes dont chacune eût mérité de l'obtenir tout entier :

M. Ernest d'Hervilly, poète en prose comme en vers, dont la fantaisie est la muse légère, brillante et féconde;

M. Alphonse Delaunay, qui, se souvenant d'avoir été soldat, a publié et soumis à l'Académie un petit volume patriotique intitulé *Discipline;*

Une jeune fille enfin qui, douée d'un talent au-dessus de son âge, jouit déjà d'une sorte de célébrité à Lorient, sa ville natale, et qui, trop modeste, a cru devoir cacher sous le pseudonyme de Gabrielle d'Arvor le nom respecté de son père, M. l'amiral Isnard de Belley.

Le troisième, messieurs, le plus important de tous, dont le montant variable s'élève, pour cette année, à

sept mille sept cents francs, est le prix Vitet, ce grand prix d'excellence dont l'Académie est restée libre de disposer comme bon lui semble, en ne s'inspirant que de l'intérêt qui la touche le plus : l'intérêt des lettres.

Avant tout, je le répète, l'intérêt des lettres veut sans doute que, dans sa jeunesse et dans sa force, le talent soit soutenu par des encouragements et consacré par des récompenses; il veut aussi, vous disais-je, que dans sa vieillesse respectable on l'honore par des témoignages de souvenir, d'estime et de sympathie.

L'Académie s'est placée à ce double point de vue en décernant, au nom de M. Vitet, deux prix inégaux, l'un de cinq mille francs, l'autre de deux mille sept cents, à des écrivains dont les titres littéraires diffèrent entre eux autant que le font leurs âges, que le font aussi leurs renommées.

Le nom du premier, vous le connaissez tous comme l'un de ceux que de charmantes œuvres ont rendu le plus populaire, je ne dis pas dans vos antichambres, mais dans vos salons, à coup sûr.

Il n'en est pas de même du second! Parmi vous, messieurs, parmi ceux qui l'ont pu connaître quand nous l'applaudissions il y a près de cinquante ans, en est-il qui de lui se souviennent encore, tant il a volontairement disparu dans la retraite et le silence? Il vient d'en sortir en nous envoyant du fond de l'Anjou le recueil complet de ses œuvres : tragédies, fables et poèmes, le tout en vers, en vers d'autrefois, qui n'en sont pas pour cela plus mauvais. Deux tragédies sur *la Mission* et sur *la Mort de Jeanne d'Arc;* une autre intitulée *Napoléon et Joséphine*, qui traitait la question du divorce et dont la destinée fut très honorable en 1846; la première de toutes enfin : *André Chénier*, qui, en 1843, obtint sur le théâtre de l'Odéon un succès éclatant dont le souvenir rajeunit mon cœur.

A côté de ces œuvres capitales, nous avons revu, et relu avec plaisir, deux poèmes que l'Académie couronna successivement et que, deux fois de suite, leur auteur débita lui-même, au milieu des applaudissements, sous cette coupole qui, depuis, n'a plus entendu prononcer son nom.

Pour le concours de poésie de 1855, le sujet proposé par l'Académie était *les Restes de saint Augustin rapportés en Afrique*.

Cent pièces de vers avaient répondu à cet appel; « mais l'émulation empressée n'est pas le talent », disait alors M. Villemain en annonçant que, le prix n'ayant pu être décerné, le même sujet était remis au concours pour l'année suivante.

« Nous n'avons pas, ajoutait-il, l'orgueil de croire former à volonté des poètes; c'est beaucoup d'entretenir le goût, le respect de la poésie; c'est quelque chose de contribuer à maintenir en France, sous toutes les formes, cet amour des lettres, cette admiration sévère de la beauté antique et de l'art moderne qui fait depuis deux siècles une si noble part de l'esprit français. »

Non, sans doute, on ne fait pas à volonté des poètes; mais par un pareil langage on réveille, on stimule, on entraîne ceux qui d'avance étaient tout faits.

Les belles paroles de M. Villemain avaient ému l'auteur d'*André Chénier*. « Voilà un beau sujet, me dit-il en sortant de la séance; j'essayerai de le traiter. » Il le traita et le traita si bien que, le 28 août 1856, le prix de poésie lui était décerné par l'Académie.

Deux ans après, au concours de 1858, l'Académie couronnait de nouveau le même poète pour un autre poème sur *la Guerre d'Orient*.

Aujourd'hui, messieurs, quand sa modestie l'avait fait oublier de tout le monde excepté de l'Académie, c'est encore à lui, c'est encore à M. Julien Daillière, qu'est décerné, comme un bon souvenir et comme une juste récompense, le prix de deux mille sept cents francs.

Partageant sa vie entre deux carrières parallèles qui sembleraient devoir se nuire l'une à l'autre, le jeune écrivain auquel l'Académie décerne la dernière, la plus belle peut-être de ses couronnes, a su jusqu'ici les mener de front avec une ardeur égale, avec un égal succès. Poète et soldat, je l'aurais volontiers suivi de loin sur terre et sur mer, travaillant et veillant tour à tour dans son cabinet d'étude et sur son banc de quart, depuis son entrée à l'École navale en 1867 jusqu'à son périlleux voyage au Tonkin en 1883, et, plus récemment, à Formose et au Japon, d'où il revient à peine, avec de nouveaux titres à notre sympathique estime. A chacun de ses retours en France, je vous l'aurais montré rapportant pour vous une de ces œuvres que tous nous aimons à lire et dont, par le souvenir seul, la dernière vous émeut encore.

Mais à quoi bon, messieurs, vous parler de ses ouvrages quand il me suffirait de prononcer son nom qu'avant moi vos lèvres murmurent? Que dis-je, son nom! il en a deux, un pour chacune de ses carrières; le premier, qu'il honore par sa bravoure; le second, que par son talent il a déjà presque illustré. C'est ce dernier que l'Académie connaît; c'est ce dernier qui figure seul sur tant de livres dont plusieurs sont de petits chefs-d'œuvre. Que M. Julien Viaud, lieutenant de vaisseau, porte avec orgueil sur son cœur la médaille que rapportent du Tonkin tous les braves qui ont le bonheur d'en revenir; ici, messieurs, c'est à sa plume plus qu'à son épée que l'Académie s'intéresse; c'est à l'ensemble de ses travaux littéraires qu'il lui appartient de rendre justice, et le nom qu'elle me charge de proclamer en finissant, c'est le nom poétique, élégant et déjà célèbre, que le jeune romancier s'est donné lui-même en l'empruntant au premier, au plus gracieux de ses héros : c'est le nom de Pierre Loti!

LES ENSEVELIS

Drame rustique (1)

XII.

Cette même nuit, une tristesse plus morne, plus abandonnée, engourdissait tout le village des Meules, que ces quatre jours d'angoisses semblaient avoir lassé. Maintenant on était blasé sur l'horrible douleur de cette catastrophe, sur les émotions, les alternatives de crainte et d'espérances au sujet des ouvriers ensevelis. Il semblait qu'un besoin de repos eût endormi le bourg dans le silence profond de la vallée baignée d'ombre. Peu à peu les faibles lueurs qui piquaient çà et là l'obscurité, dénonçant les habitations éparses, s'éteignirent. La lune, à la fin de son premier quartier, avait brillé jusqu'à minuit ; elle descendait maintenant derrière les coteaux, laissant les cieux assombris, visibles seulement par les taches d'or des étoiles.

De l'autre côté de la route, en face de la montagne écroulée, la maisonnette des Périer, à mi-colline, s'apercevait sous le couvert des arbres par la clarté d'une fenêtre ouverte, celle de la chambre des vieux, au rez-de-chaussée.

Depuis ces quatre jours le vieillard n'avait pu se résoudre à dormir dans son lit. Dès qu'il s'y jetait, vaincu par la fatigue, un sursaut le remettait debout, et il parlait. Il allait se planter devant la fenêtre, il regardait devant lui, dans le noir ; sa voix s'en allait au dehors pour laisser reposer les gens : la femme de José, en haut avec ses trois petits, et là, près de lui, sa vieille femme, harassée, soufflante, étendue dans le lit et qui geignait encore dans son rêve.

— Pauvre drôle ! répétait le vieux Périer, mon José, mon José ! Oh ! mon petit qu'on laisse mourir de faim ! Tu appelles, n'est-ce pas ? tu as peur, tu cries ?... Tu ne peux pas les pousser, ces pierres ; tu n'y vois pas, tu ne trouves pas le chemin ? Pardi !... sans lumière, sans rien !... Et on te laissera mourir là, toi, mon José ?... Et ils ne la feront pas sauter, leur montagne ? Ils n'y mettront pas la poudre, la dynamite ? Tout plutôt : qu'on les écrase, mais qu'on leur épargne l'agonie de la faim ! O mon petit, mon pauvre petit ! Ils n'ont pas d'entrailles, ces gens ! Si c'était eux qui seraient là, on se remuerait, on les sauverait. Mais de pauvres ouvriers ? c'est-il la peine qu'on se meuve ? Crevez de faim, misérables !... Pas peur, mon drôle ; tu ne mourras pas seul ; j'irai te retrouver, moi !... Je peux plus vivre comme ça, d'ailleurs. Ça me rend fou, je ferais un malheur. Vaut mieux en finir autrement. Attends-moi, mon José, mon pauvre petit, attends-moi ; ça va faire noir ; tout à l'heure personne ne me verra, ne pourra m'empêcher...

Le vieux revint se jeter sur son lit parce que la mère s'éveillait et tâtait auprès d'elle, cherchant son homme, ayant toujours la crainte de le voir filer là-bas.

— Déshabille-toi, Périer, lui disait-elle ; tu viendras malade et c'est assez de malheur comme ça. Souffle la lumière, vieux ; ça nous fera dormir. Ah ! mon pauvre drôle, il n'en a pas de lumière, lui ! Seigneur, mon Dieu, ayez pitié de lui !

Mais elle s'endormait, brisée, dans le ronflement de ses sanglots. Le vieux ne bougeait pas, couché, les yeux en l'air, suivant sa pensée obstinée. De là il se dirigeait, il combinait. A travers les poutres du plafond il cherchait son chemin sous la carrière. Il n'irait pas à droite, non pas ; l'écrasement venait de là, tout était tombé, fracassé ; mais eux là-bas, travaillant au fond, voyant crever la voûte qui leur bouchait la galerie du retour, ils s'étaient sauvés sur leur droite, à gauche de la montagne, du côté des chantiers de Maujan. Tout n'était pas tombé par là ; et puis ils avaient dû songer aux champignons de couche que M. Latour faisait pousser dans une des galeries de ses chantiers. En admettant qu'on demeurât des jours à les sauver, ils pouvaient manger les couches qui n'avaient pas été levées le matin du désastre ; et ça repousse si vite d'ailleurs ! Ça les soutiendrait en attendant, s'ils ne perdaient pas courage, s'ils avaient de la lumière surtout. Oh ! l'ombre, le noir ! c'est ça qui déroute et démoralise ! On ne retrouverait pas son chemin, fût-il ouvert devant soi... Mais avaient-ils pu pénétrer jusqu'aux chantiers de Maujan ? Évidemment : c'est par là qu'ils avaient tourné. Et, en se dirigeant, du passage ouvert à droite, toujours vers la gauche en remontant, on les rencontrerait. D'ailleurs, c'est de ce côté qu'on les avait entendus le jour où Iranette avait appelé Louis. Et depuis, ils avaient frappé au coin de la maison de Simon, toujours vers le même point.

Doucement le vieillard se leva, regarda vers le lit, le cœur serré, marmottant des mots à sa vieille femme endormie, et lentement, il se glissa hors de la chambre, emportant la lampe. Dans la cuisine, il garnit ses poches : un couteau, des allumettes, deux bougies neuves, un flacon de vin et du pain. Il chaussa ses socques, prit son chapeau, son bâton, regarda encore une fois derrière lui, hochant la tête avec douleur ; mais résolument il ouvrit la porte et la referma sur lui.

Le chien qui gardait s'éveilla brusquement et voulut suivre son maître ; Périer, ramassant des pierres, le chassa.

— Toi aussi ? C'est pas la peine, lui disait-il. Va ; il y a encore des troupeaux à garder pour toi. Moi, c'est bon ; je suis vieux.

Toujours marmottant, il s'enfonça doucement dans la nuit.

(1) Suite. — Voy. les trois numéros précédents.

Au bout d'un temps, la vieille femme s'éveilla seule. Une peur la fit se jeter à terre et courir par la maison en appelant :

— Périer, où es-tu ? Vieux ! vieux ! réponds-moi !... Ah ! mon Dieu ! où est-il ?...

Demi-vêtue, elle ouvrit, regardant dehors, ne voyant que l'ombre épaisse en bas et, en haut, les yeux clignotants des étoiles. La fraîche nuit d'automne remuait les arbres. La vieille femme appela douloureusement dans l'ombre. Alors le chien se prit à hurler.

— Je suis perdue ! murmura-t-elle; il est parti retrouver son fils ! Ah ! pauvre moi, qu'ai-je donc fait au bon Dieu ? Il faut que je les perde tous, alors? Il faut qu'elle me les prenne tous, cette montagne de malheur ! Ah ! maudite !...

Échevelée, elle lui montrait le poing. Puis elle marcha, pieds nus, grelottant sous sa jupe, devers le chemin que son homme avait pris.

— Pille, pille, Labri, disait-elle au chien.

Et la bête résolument courait vers les carrières. De temps à autre la vieille s'arrêtait et criait longuement, traînant son appel que la nuit prolongeait :

— Périer ! *Aoh*, Périer ! *eïpèro me!...*

Quand elle arriva au bord de la Dive, le chien qui flairait, au lieu de tourner pour gagner la passerelle — une large poutre jetée en travers du ruisseau, — s'engagea sur les pierres blanchissantes, presque à fleur d'eau, qui permettaient de traverser, mouillé seulement à mi-jambe.

Le vieux était allé tout droit. Glissant et trébuchant, la pauvre vieille traversa la Dive comme avait fait son homme, et remonta péniblement sur la berge opposée, se cramponnant aux herbes, suivant le chien qui la menait.

Ils prirent à travers champs et tout à coup Labri aboya, donnant des signes de joie. En même temps il prit sa course. Il sembla à la vieille qu'elle voyait se mouvoir, à quelques centaines de pas, une ombre qui fuyait.

Essoufflée, elle s'arrêta encore, ramassant ses forces pour un dernier appel.

— *Aoh!* Périer !...

Mais tout de suite elle ne vit plus rien, ni l'ombre, ni le chien, qui s'était tu et ne revenait pas. Un effroi brusque la fit s'accoter à un arbre et demeurer immobile. Bientôt il lui sembla que la nuit devenait moins noire. Quelque chose flottait dans cette ombre épandue, qui lui donnait une vague transparence : les objets autour d'elle sortaient de l'inconnu, devenaient visibles; elle regarda en l'air, chercha les étoiles et murmura :

— Ça va sur les trois heures.

Cette approche du jour la rassurait. Elle bougea de son coin d'arbre, secoua sa jupe trempée qui lui collait au corps et la glaçait, et se remit à marcher vivement vers la montagne. La blancheur des blocs renversés l'éclairait; elle voyait son chemin maintenant, et droit elle courut à l'entrée qui s'enfonçait au-dessous du sol et qui s'ouvrait en largeur, basse et béante, d'un noir lugubre. C'est là que travaillaient les explorateurs qui depuis quatre jours cherchaient un passage. La route à cet endroit n'était pas effondrée : cela formait comme un vestibule à l'enfer des décombres. Lorsque le soleil filtrait dans ce coin d'ombre, on distinguait du dehors, à travers les piliers du fond renversés et brisés, des fissures, des crevasses, des trous inégaux qui paraissaient ne pouvoir donner passage à un homme. Et cependant le vieux Périer, entré par là, ne revenait plus. Penchée sur cette fosse, suppliante, geignante, la femme lui parla comme s'il pouvait l'entendre ; elle l'appela, criant sa douleur : rien ne répondit, rien ne bougea ; l'homme et le chien avaient disparu.

Quand le jour vint peu à peu, la vieille femme, désespérée, essaya vainement de se glisser par l'ouverture. Elle sanglotait et les appelait tous les deux maintenant, son homme et son petit, le vieux et l'enfant, tous les deux perdus. Car les heures passaient et le vieillard ne reparaissait pas.

Les premiers ouvriers qui arrivèrent au déblayement, sur les six heures, trouvèrent la pauvre vieille accroupie à cette bouche d'enfer, les genoux aux dents, sa tête grise serrée dans ses mains, immobile, ne pleurant plus, ramassée sur elle comme un animal qui se tasse sous les coups, résigné, se laissant frapper, attendant la mort.

XIII.

Lorsqu'on apprit à la ville l'acte de désespoir accompli par le vieux Périer, cela donna un regain d'émotion, et la foule afflua de nouveau aux abords des carrières, y stationnant dans l'attente de l'improbable sortie du vieillard.

Mais la journée se passa sans qu'on revît Périer. La police, le parquet, les ingénieurs étaient revenus. On fit plusieurs descentes dans la fosse de l'entrée. On appela. Mais, après avoir constaté qu'à moins de dix mètres la voix ne portait plus, on abandonna les recherches de ce côté avec la certitude que le vieillard avait été surpris par quelque suite d'éboulement et écrasé, comme les autres. Tous écrasés, morts, finis.

L'administration ordonna que l'on posât des barrières aux abords et que l'on murât les entrées afin d'éviter d'autres malheurs. Ce qui fut fait.

Cependant, après avoir essayé de donner satisfaction à l'opinion publique en cherchant à frayer un chemin par l'une des galeries les moins endommagées, on fit retirer précipitamment les ouvriers dans la crainte d'un effondrement complet des masses bouleversées, dont l'attaque faisait branler çà et là des parties suspendues. L'équipe des ouvriers mineurs se retira.

Les ouvriers carriers continuèrent seuls le déblayement de la façade, pour retrouver les cadavres des passants qui avaient été renversés au moment de la chute. Ils étaient trois : le père, la mère et l'enfant; des paysans pauvres. Dix jours après, on les retrouva pourris, émiettés, rongés par les rats et les vers sous l'entassement des blocs. La vue de ces débris horribles arracha des cris et des larmes aux familles des ouvriers ensevelis sous la montagne: il semblait que ces cadavres méconnaissables leur représentaient l'état dans lequel on retrouverait leurs pauvres gars, si même on les retrouvait jamais. Et quand on mit ces ossements en bière, les femmes les escortèrent, gémissantes, comme si elles conduisaient leurs propres morts.

On fit les funérailles un matin de novembre, beau par hasard, presque sans brume, éclairé par un soleil pâle, le ciel dévoilé, très bleu. Encore une fois tout le bourg, la préfecture, les magistrats, l'administration des mines suivirent les funèbres dépouilles, auxquelles le curé des Meules, par grand honneur, consacra une messe haute, chantée, parée d'ornements et de cierges comme pour des obsèques luxeuses et payées. Même il vint lever les corps jusqu'au village du Peyrou, qui touchait à celui des Graules. Et comme tous les chemins par là descendent et montent, taillés dans le roc, on aperçut d'abord à mi-côte, devant une grange, les draps blancs de grosse toile qui recouvraient les trois cercueils étalés sur des chaises alignées. D'en bas, ces longues blancheurs semées de buis se découpaient sur le fond du ciel. Puis le prêtre, en surplis, l'étole au cou, tenant sa barrette posée sur son bréviaire ouvert, pria, récita le *De profundis*, aspergeant et traçant la croix en l'air. Ensuite on jeta sur les bières le drap mortuaire noir rayé de blanc, et tout blanc pour l'enfant; les hommes soulevèrent sur leurs épaules ces trois fardeaux. Puis leurs pas, lourds, cadencés, commencèrent à sonner sur le roc en descendant la côte, suivis de la danse des cierges que les femmes portaient de travers en se hâtant. La foule suivait, moutonnante, avec un trottement de troupeau. Et l'on passa dans les chemins étroits bordés de haies claires et de fossés encore verdoyants, puis au ras des fermes, dont les gens se groupaient, curieux et indifférents.

Au détour d'une sente qui maintenant remontait, les porteurs s'arrêtèrent pour passer leur fardeau à d'autres ; puis l'on repartit. Mais l'arrêt s'était fait au devant d'une humble métairie exploitée par les vieux parents de ces morts. Suivant l'usage, le valet, ayant lié ses bœufs, les tenait sous le joug devant la porte, pour rendre hommage aux maîtres défunts. Les bêtes meuglèrent, épouvantées de la foule ; et cela fit un saisissement comme si elles avaient pleuré.

Maintenant on revoyait à la montée la secousse inégale des trois cercueils balancés au pas lourd des porteurs, et voleter le surplis blanc du prêtre derrière la croix d'argent qui reluisait au soleil. Les bâtons des cierges s'inclinaient dans les mains des femmes, éparpillant les petites flammes pâles dans le grand jour. Un groupe correct d'hommes bien mis marchait gravement à la suite. Les voiles noirs des religieuses s'élargissaient comme des ailes, soulevées ou retombantes.

Ensuite un enfant pleurait, un orphelin que laissaient ces morts; les femmes l'entouraient, parlant bas. Puis venaient les familles des premières victimes enterrées peu de jours auparavant et qui retrouvaient leur fraîche douleur; puis les pères, mères, femmes et enfants des ouvriers ensevelis. Jamais cortège funèbre ne compta plus de suivants éplorés, plus de cœurs brisés, plus d'yeux brouillés de larmes.

L'office chanté en plain-chant acheva d'alanguir funèbrement les âmes. Ce latin aux voyelles longues, cadencées en deux ou trois notes, tantôt basses et lugubres, tantôt élancées et remontantes comme un appel désespéré, puis s'affaissant soudain dans le murmure parlé d'un court récitatif pour reprendre, comme le cri d'une douleur qui se réveille, planait sur l'assistance profondément silencieuse. Les paroles de l'hymne peuvent demeurer incomprises; le plain-chant funèbre n'a pas besoin de mots : le problème initial du langage des sons, des harmonies subjectives, a été résolu par le premier moine qui écrivit sur les quatre portées la note carrée du *Miserere*.

Quand vint l'absoute et que l'enfant pendu à la corde de l'entrée du chœur fit chanter les cloches tandis qu'un autre faisait voler l'encens païen qui parfume les temples, comme à un signal donné s'élevèrent les voix des pleureuses. C'est une coutume qui ne s'est jamais perdue et se conserve sans qu'on y songe, un service que l'on se prête et se rend à tour de rôle. Les amies des parents des défunts les aident à pleurer, comme elles les ont aidés à les ensevelir. Ce sont des femmes âgées, la tête couverte d'une marmotte de couleur foncée en signe de deuil.

Le cimetière étant proche de l'église, les pleureuses, se hâtant sous la courte allée de platanes, élèvent la note larmoyante de leurs « hélas! » graduellement, mais assez vite pour qu'elle soit arrivée au mode aigu en touchant au mur du champ du repos. Et tel est l'effet de ce gémissement ininterrompu, que dans la foule des bourgeoises de la ville et du bourg qui suivent le convoi, plus d'une femme énervée joint inconsciemment sa voix larmée à celles des pleureuses qui ne pleurent pas. L'Église s'est tue, l'humanité chante à son tour son hymne désespéré : elle hurle à la mort.

A travers les tombes qui bossellent le sol, simples tumulus bordés de buis sur lesquels une humble croix de bois, demi-pourrie, se penche, dans l'emmêlement des arbustes desséchés, piétinant sur les bouquets fanés, la foule s'est ruée, car un attrait la pousse jusqu'au bord du trou noir d'où émerge la tête du fossoyeur. C'est l'attirance de l'abîme. Ceux qui ont des morts

couchés là-dessous se sont éparpillés, cherchant leurs tombes, et les entourent agenouillés.

Un grand silence attend le roulement des cordes sur les bières. Lorsqu'un coup sourd annonce que le cercueil a touché, alors éclate l'habituelle psalmodie des adieux. Dans leur patois aux voyelles latines, les femmes et les pleureuses clament des mots toujours pareils, sur la même note traînée, plaintive, aiguë, navrante :

— *Adiou! paoubre!... Ah! lou paoubre piti, lou verraï pu!... Las! moun Diou, lou paoubre!... Tu seï mort, moun piti; moun drôle, te verraï pu!... Adiou, paoubre! adiou!...*

Lentement, coupées de sanglots, de cris, d'hélas, s'égrènent les plaintes prolongées, reprises tour à tour par l'une ou l'autre des femmes accroupies au bord de la fosse, tandis que le chœur répond par des pleurs qu'arrache l'excitation de ces lamentations qui fouette et aiguise la douleur, l'empêche de s'engourdir, rouvre et maintient béante la source des larmes. C'est le moment aigu de la crise; c'est le finale. Tout le chœur donne, mais soudain s'apaise à l'ordre murmuré et qui se répand : « Le curé va parler. » Les derniers sanglots s'étranglent dans les mouchoirs; les derniers soupirs s'envolent comme une brise qui passe et s'enfuit. Le silence est si grand qu'on entend pépier les oiselets dans les arbres de l'avenue, et frelasser à travers les branches les feuilles mortes qui se détachent et tombent.

M. le curé, d'un geste, recule les manches de son surplis, tape doucement sa barrette pliée sur son livre entr'ouvert d'un doigt, et commence. Sa voix est d'abord tremblotante et par instants cassée, bien qu'il soit jeune et fort. Mais une grande peine le tient depuis ces malheurs : il ne peut arriver à croire que les ouvriers ensevelis soient morts; au contraire : la persistante pensée qu'ils vivent et souffrent le pourchasse comme un mauvais rêve. Et puis tous ces deuils, tous ces cercueils, tous ces cadavres qu'il a vus raidis, horribles, ces pleurs, ces cris d'enfants sans mères et de mères sans enfants, tout cela lui a donné une douleur jusqu'ici inconnue. En présence de cette humanité si terriblement éprouvée, le divin chez lui, c'est-à-dire la résignation, le « Tout est bien qui vient de Dieu », s'est affaibli sous la reprise poignante de ce qui reste d'humain au fond de ses entrailles de prêtre.

Il souffre en homme; et, en ce moment, il se révolte contre cette souffrance; il refoule son émotion, il regarde le ciel, il se raccroche à sa foi pour surmonter les faiblesses attendries de sa charité.

Certes il plaint ces pauvres morts et il le dit; mais il considère surtout l'état de leurs âmes, peut-être perdues pour le ciel dans la brusque surprise de ce trépas. Et quelle leçon il en tire! comme il s'applique à faire frissonner les impies qu'un pareil sort peut vouer à tout jamais aux supplices des enfers! La thèse est superbe; il va la développer. Déjà sa voix retrouve la déclamation du prône et les périodes de l'éloquence sacrée. Mais il rabaisse les yeux sur ces fosses béantes environnées de femmes accroupies, blêmes sous leur bandeau de deuil. Il les connaît toutes. Celles-ci, jeunes, vêtues de noir, le visage ravagé de larmes, ce sont les veuves des ensevelis : la Simone, qui sera bientôt mère; la Périer, qui traîne ses petits; la femme Lacombe, hébétée, maigre, tragique; et la Marthe, toute droite, accotée à un cyprès, belle comme une statue, et qui le regarde fixement d'un œil effrayé.

Il s'arrête, pris de remords. — Qu'allait-il faire? inquiéter ces âmes naïves, leur donner la peur d'une aggravation de tourments pour ces malheureux qui ont déjà tant souffert et qui peut-être encore...? Oh! non; son cœur lui remonte aux lèvres et, la malédiction divine demeurant suspendue, c'est la suprême espérance qui tombe comme une douce rosée sur ces êtres déjà fléchis, courbés sous le feu de la colère céleste. Et il s'écrie transfiguré :

— *Exultabunt Domino ossa humiliata!* Ces ossements humiliés tressailleront dans le Seigneur!

Et il parle, cette fois, au nom du Dieu de miséricorde, du Dieu des humbles, de celui qui est venu pour sauver les pécheurs. Il le montre accueillant dans sa gloire ces modestes travailleurs, ces victimes d'une misérable vie pour lesquelles il a réservé des grâces que ne partagent point les superbes de ce monde. *Exultabunt Domino ossa humiliata!*

La démocratie divine de cette politique religieuse prenait en cette circonstance un caractère de grandeur particulièrement émouvant. La conception géniale de cette philosophie chrétienne éclatait, démontrant son utilité touchante. Il était impossible de ne pas comprendre et sentir qu'aucune autre ne consolerait comme celle-ci en pareil cas et n'adoucirait mieux les cuisantes douleurs créées par la misère.

Il fallait convenir que lorsqu'on n'a pas en main la solution du problème social, qui devrait égaliser les chances de bonheur et répartir entre tous les jouissances matérielles, c'est encore quelque chose que de savoir offrir aux déshérités de ce monde, à ceux qui auront vécu misérables, mais résignés, l'appât d'une gloire et d'une félicité immortelles.

La religion du Christ n'eût-elle fait que ce bien : consoler les malheureux, donner l'espérance aux souffrants, la revanche aux humbles sur les superbes dans le royaume de Dieu, c'est-à-dire de la pure pensée; n'eût-elle servi qu'à tarir les larmes des mères en leur montrant s'envoler au ciel les petits êtres angélisés dont le berceau demeure vide, qu'elle vaudrait qu'on la respectât comme la philosophie qui a apporté la plus grande somme de félicité idéale à la douloureuse humanité. A côté de ceux qui travaillent au bonheur matériel du peuple, il y a place pour ceux qui lui gardent, en cas d'échec, la consolation suprême et l'éternel espoir.

Çà et là, dans les déserts, on rencontre un puits où s'abreuvent les caravanes. Celles dont les provisions ne sont pas suffisantes pour continuer leur route, celles qui ont soif, cherchent le puits, se désaltèrent et emplissent leurs outres; les autres passent. Que dirait-on si ceux qui n'ont besoin de rien empoisonnaient en passant la source où les altérés s'abreuvent? Ainsi font ceux qui cherchent à troubler et tarir la source religieuse où les altérés d'un idéal mystique vont chercher l'apaisement de leur soif.

— Et maintenant, continuait le prêtre, tournez vos regards vers le ciel : c'est là que se sont envolées, sanctifiées et heureuses, les âmes de ceux que vous pleurez. Que dis-je? Ne pleurez plus, car les voici entrées dans la gloire du Seigneur. Du fond des splendeurs infinies qui se déroulent sur vos têtes, ils marchent parmi les phalanges sacrées, ceux à qui vos prières ont ouvert le royaume des cieux. *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.* Consolez-vous donc et priez afin de devenir dignes par vos vertus d'aller retrouver là-haut ceux que vous avez aimés. Alors, plus de misères; plus de travail pénible et dur; plus de faim, ni de soif, ni de maladie; rien que la lumière céleste où baigneront vos âmes délivrées, rien que les harmonies du concert des anges et le repos éternel dans l'éternelle contemplation.

Peu à peu les fronts s'étaient relevés de leur abaissement douloureux; les cœurs allégés remontaient, soulevés par des soupirs d'une douceur languide. Les yeux n'avaient plus de pleurs; le spectre terrifiant de la mort s'enfuyait devant la poursuite de l'ange Espérance en robe étoilée; et cette robe emplissait le ciel de rayonnements, l'air de parfums, les âmes de clartés sereines. L'oppression du mal, de la douleur, de la maladie de vivre, avait disparu. Un apaisement s'était fait sous la parole du prêtre, un endormement berceur qui avait immobilisé et couché dans la tombe la réalité poignante; et sur cette tombe refermée l'Espérance radieuse se tenait maintenant assise, souriante, et de sa dextre levée montrant le ciel.

Le prêtre, ayant achevé, bénit une dernière fois tous les morts.

— *Anima ejus et animæ omnium fidelium defunctorum, per misericordiam Dei, requiescant in pace.* Amen!

Son geste large, en croix, acheva de chasser les fantômes tremblants du deuil.

Alors la foule se prit à remuer, soudainement grouillante, d'une allure légère, et murmurant déjà des paroles pressées. Puis la rumeur grossit en approchant des portes. On se rejetait à la vie, au mouvement, à la parole, avec une sorte de hâte joyeuse. Le groupe des hommes bien mis se tria en un coin de la place, essayant de conserver une allure grave; mais les cigares sortaient des étuis et s'allumaient un à un, illuminant les visages d'une remontée rapide d'insouciance et de sérénité. Les voitures qui les attendaient se mouvaient sous la tirée impatiente et retenue des chevaux qui secouaient leurs sonnailles. La calèche du préfet fut entourée; on saluait; les chapeaux se soulevaient d'un coup vif, obséquieux; mais le paysan tranquille passait, les mains dans ses poches, et les femmes irrespectueuses caquetaient sans désemparer.

On aurait dit une foire maintenant sur la petite place entourée de platanes, avec sa fontaine en contrebas qui s'égouttait et gargouillait. Les gens, par groupes, jasaient, laissant s'en aller seuls par les chemins les parents des défunts, que l'on avait fini de pleurer. Ceux qui avaient porté les bières tiraient droit sur les auberges, le visage déjà flambant de plaisir. Ils seront ivres, le soir venu; mais c'est d'usage. Les enfants de chœur couraient, bruyants dans leurs robes longues, emportant, pliés sous leurs bras, les draps mortuaires, et les mains remplies des cierges qu'ils avaient recueillis à la porte du cimetière.

Tout seul, au fond du champ de repos, le fossoyeur comblait les fosses.

XIV.

Marthe s'était hâtée de partir : elle avait laissé Iranette à la seule garde d'une vieille voisine. La pauvre fille ne connaissait plus personne et ne pouvait s'ennuyer de l'absence de Marthe; mais celle-ci ne se fiait qu'à elle-même pour comprendre les besoins de la petite malade et l'apaiser. Donc, à peine la bénédiction donnée, elle s'était signée et, se faufilant, avait gagné la porte, puis la place. Maintenant elle courait toute seule sur le chemin qui passe au ras du moulin et suit la Dive jusqu'à la sente qui menait à sa maison. Elle aussi se sentait allégée, l'esprit moins noir, le cœur moins triste : la bonté de Dieu la rassurait. Et la vie, qu'il fallait prendre en patience, lui paraissait, après tout, moins dure qu'elle aurait pu l'être. D'ailleurs, à quoi cela servait-il de se manger le sang? A rien, pour sûr! Pourvu que l'Iranette se pût sauver, et que son petit enfant, qu'elle allaitait, poussât bien, il n'y avait pas de raison pour se tourmenter et se faire venir à rien comme elle était. C'était pitié; elle n'y avait pas d'abord pris garde; mais, ce matin, en se coiffant, elle avait tiré son bandeau noir sur ses joues, tant ça l'avait agacée de se voir maigre et blême. Ça s'arrangerait bien, sans doute; à son âge, la beauté refleurit vite...

Elle pensait à toutes ces choses en courant dans le chemin tout plein de soleil et de clarté comme en un jour de printemps, n'était que les feuilles des ormes tapissaient le sol d'une couche dorée que le vent léger éparpillait sous ses pas.

Mais elle ralentit tout à coup, entendant marcher derrière elle. Elle reprit décemment un pas plus correct, se sentant d'allure un peu évaporée pour une veuve, dans cette course qui l'emportait. Pressée néan-

moins, elle marchait allègrement, avec la grâce persistante de son corps élégant et fin sous la laine sombre de l'étroite robe et du fichu croisé. Elle frôlait le buisson, laissant voler sur la route claire son ombre allongée.

La personne qui dévalait rapidement derrière elle se hâtait aussi et l'eut bientôt rejointe. Marthe alors se tourna à demi pour échanger le bonjour poli de la rencontre et reconnut Jacques Latour, qui, l'ayant atteinte, prenait son pas, marchant près d'elle.

— Une belle journée, lui dit-il avec un vague sourire. Même il ne fait pas bon courir, car il fait presque chaud dans ce creux de chemin.

— En effet, répondit Marthe ; mais je me hâte à cause de l'Iranette. Et puis mon petit pourrait se réveiller.

— Elle est toujours sans sa connaissance, la pauvre fille?

— Hélas! toujours, et je crains bien...

— Oh! le neuvième jour est passé, reprit Jacques; la fièvre n'est plus mortelle. Elle en reviendra.

— C'est sa raison qui ne reviendra pas; et c'est peut-être un bonheur. Elle aimait tant ce pauvre Louis!

— Ah! c'est dur, en effet, de perdre ce que l'on aime!

Marthe ne répondit pas, et Jacques demeura pensif.

Ils marchaient plus lentement maintenant, côtoyant les prés tondus où vaguaient d'un pas lourd les vaches rousses. A leur gauche, les falaises brûlées étaient fleuries d'immortelles autour desquelles bourdonnaient les derniers frelons. La langueur des vesprées automnales les pénétrait d'une mélancolie suave, faite de regrets et d'espoirs.

Jacques reprit, malgré lui, emporté par une bavardise enjouée :

— Enfin, tout s'arrangera : le temps arrange tout; il faut bien espérer que les mauvais jours sont passés. D'autres viendront que l'on aura plaisir à vivre. Ne le pensez-vous pas, Marthe?

— Il faut bien l'espérer, répondit-elle tranquillement. Pourvu que mon petit pousse bien!

— Quel âge a-t-il, ce mioche?

— Dix mois et sept jours, le pauvre! Il n'est pas gros parce que j'ai tant souffert!

— Oui, des privations...

— De tout, dit-elle.

— Maintenant il faut vous soigner et ne plus vous tourmenter. (Jacques baissa la voix.) C'est peut-être un bonheur, après tout, ce qui vous arrive...

— Faut pas dire ça..., murmura Marthe rougissante, comme si sa pensée avait parlé tout haut.

— Dam! insista Jacques; ce n'est pas votre faute, n'est-il pas vrai?

— Bien sûr, mais ça ne fait rien; ça serait mal.

— Il n'y a pas de mal à dire que tout cela s'est accompli pour votre bonheur.

Elle n'eut pas la force de protester, tant cette pensée lui était dans l'âme et l'amollissait. Elle secoua la tête pour chasser les idées bourdonnantes qui chantaient autour d'elle comme les frelons à l'entour des immortelles, bruit joyeux qui semblait éclos dans un rayon de soleil.

Ils arrivaient à la sente qui tournait vers le logis de Marthe, et, d'instinct, leur pas à l'unisson se ralentit. Ils étaient pris par une grande douceur de vivre après cette matinée oppressante, épouvantée par le plain-chant funèbre, remplie de l'angoisse suprême de la fin, puis soudain rassérénée par les visions célestes et les espoirs radieux de l'outre-tombe. C'était comme une résurrection par laquelle ils venaient d'échapper à la mort de toutes leurs joies, aux infortunes irrémédiables. Ils sortaient du noir pour entrer dans une clarté qui les baignait et transfigurait leur face vaguement rêveuse, mais d'un rêve souriant.

A la porte de la maison de Marthe, Jacques s'arrêta, et, comme elle se tournait vers lui, grimpée sur la marche du seuil, il la regarda une minute dans ses yeux largement ouverts, tranquilles et purs. Une paix infinie les emplissait, une extase sans pensée.

— Au revoir! lui dit Jacques, un peu inquiet.

Mais elle répondit, très calme :

— Au revoir!

Et, comme il souriait maintenant, elle lui répondit, en saluant de la tête, d'un doux sourire ami.

Jacques descendit le long de la Dive, traversa le moulin sans s'y arrêter, gagna les prés, enjamba la route, monta sur la côte opposée, se perdit dans les taillis, se dérobant à tous pour cacher la joie folle qui lui brûlait les yeux, lui gonflait les lèvres, lui arrachait des soupirs qui criaient; et il battait de sa canne les buissons branchus, faisait voler les feuilles, étinceler les silex qu'il martelait dans une crise de plaisir. Cette exubérance de mouvements qui le calmait usait sa fièvre. Quand il se fut lassé, une détente nerveuse le ramena lentement vers sa maison, perdu dans l'attendrissement de ses espoirs d'un prochain bonheur.

En entrant chez lui, il détacha d'un rosier frêle du Bengale, qui s'appuyait à la grille, une dernière et pâle fleur toute petite, esseulée, aux pétales rares, tremblotants, et qui s'allongeait au dehors comme pour être cueillie, ainsi qu'au temps passé, par la main de Marthe. Il la baisa furtivement et la cacha sur lui, en songeant que, lorsque le rosier refleurirait, c'était Marthe elle-même qui cueillerait les premières roses.

XV.

Jacques rencontra au bas du perron un groupe d'hommes qui l'attendaient. Maujan, son maître carrier, se détacha du groupe et lui vint dire :

— Les autres veulent vous parler, monsieur Jacques, à l'endroit des camarades qui sont là-bas dessous...

Jacques, dérangé dans ses riantes idées, prit un visage dur et cria :

— Qu'est-ce que vous me voulez?

Maujan rougit et recula, un peu blessé; mais un autre ouvrier qui s'était donné du cœur au cabaret avança d'un pas se grattant la nuque, le coude en l'air :

— Nous voulons vous prier de nous aider, monsieur Jacques Latour, si c'est un effet de votre bonté; car, voyez-vous, nous autres, on ne nous écoute guère, et pourtant m'est avis qu'il faudrait faire quelque chose là-bas.

Les carriers remuèrent, se touchant les coudes en murmurant :

— Oui bien, ..fectivement, bien sûr.

Le premier, qui avait parlé cracha, se campa d'aplomb, la blouse en arrière, et continua, renforcé :

— Nous sommes tous d'avis que l'on ne fait pas ce qu'il faut faire pour essayer de sauver nos camarades...

— Cependant, interrompit Jacques avec brusquerie, on a fait ce que l'on a pu. L'équipe des mineurs a tenté de se frayer une voie; elle a dû y renoncer devant le danger d'un effondrement plus complet. Que voulez-vous faire, vous autres? Parlez.

Ce ton les interloqua; ils se regardèrent. Quelques-uns commençaient à tirer en arrière. Ils étaient venus parler à M. Jacques Latour parce qu'ils avaient trouvé jusqu'ici ce patron accessible, bon vivant, obligeant et dévoué pour les ouvriers; et voilà que cet accueil inattendu les effarait. Il en faut peu pour décontenancer le paysan, lui donner une peur de quiconque peut avoir une influence sur ses intérêts. Ils songèrent subitement aux secours qui allaient être distribués aux carriers privés de travail: M. Jacques faisait partie du comité; il ne fallait pas l'irriter, au moins.

— C'est bien ce que je leur ai dit, repartit vivement un grand déhanché à mine sournoise; mais, vous savez, monsieur, ce sont les femmes qui nous criaillent ça du matin au soir. Parbleu! je sais bien, tous ces messieurs ont eu la bonté de se dévouer et...

Il s'embarqua dans une phrase prétentieuse, d'un ton d'orateur, puis s'arrêta net et cracha.

— Je vais vous expliquer, monsieur Jacques, reprit à son tour Maujan irrité; c'est par rapport à ces ouvriers de la Corrèze qui ont écrit pour offrir de venir forer un puits...

— Où ça, un puits?

— Au-dessus de la galerie qui est demeurée intacte et où les ouvriers travaillaient. Ils disent qu'ils peuvent faire, si ça marche bien, un mètre à l'heure, et il y a environ soixante mètres à creuser.

— Un puits de dix centimètres de diamètre alors? Et dans quel but?

— Mais, monsieur, dans le but, si ces hommes sont vivants, et ils le sont...

— Ils ont frappé hier soir, répondit un ouvrier au violent signe de dénégation qui venait d'échapper à Jacques.

Maujan continua :

— Dans le but de leur faire passer de la nourriture et de la lumière en attendant qu'on puisse les tirer de là.

— Bien sûr, ...fectivement, recommencèrent les ouvriers, ranimés par l'entrain de Maujan, qui poursuivit:

— Les pauvres diables! Ils doivent joliment souffrir là-dessous; ce ne serait pas humain de ne rien tenter pour les sauver.

— Et qui vous dit que je ne le veuille pas?... cria Jacques. (Il avait brusquement rougi.) Est-ce moi que cela regarde d'ailleurs? Les ingénieurs...

— Oh! s'écria Maujan, interrompant son patron dans un élan de colère. Oh! ceux-là... Ça leur est bien égal que nos hommes crèvent! Le premier jour, ils ont dit qu'ils étaient morts, et ils ne veulent pas en avoir le démenti. Ils sont infaillibles, ceux-là! Ils ont donné leur avis, c'est fini : ils ne reviendront pas. On a eu beau leur prouver que ces hommes frappaient, appelaient, allumaient des feux dont on leur montrait la fumée: ils ont nié, ils nient. Vous pensez s'ils prêteront les mains aujourd'hui à un travail qui peut prouver qu'ils se sont trompés! Il faudra qu'on les y force pour cela. Et c'est vous, monsieur Jacques, ce sont ces messieurs de la ville, les journalistes, vous tous qui avez du poids sur l'opinion publique, à nous aider dans cette entreprise. Car si vous nous abandonnez aux ingénieurs, nous pouvons y renoncer. C'est pour cela que nous sommes venus vous trouver, parce que vous êtes bon pour l'ouvrier, vous!...

Jacques, la tête baissée, écoutait et songeait, la face tirée par une contraction nerveuse qui disait la lutte de ses pensées. Sa conscience d'honnête homme n'hésitait pas : il prêterait son concours à cette œuvre de sauvetage; car, si réellement ces hommes vivaient, ce serait un horrible homicide que de les abandonner avant d'avoir tout essayé pour les délivrer. Cependant, si l'on réussissait, si on parvenait à les sauver tous, jusqu'à François!... Mais était-ce possible? Voilà dix jours, onze jours même!... Eh! certes, il y a des exemples; les docteurs disent qu'en mangeant de la glaise ils peuvent vivre un mois. Et il y en a, de la glaise, là-bas dessous, et de l'eau, et du bois de charpente pour entretenir le feu, et des champignons de couche...

Maintenant Jacques regardait dans ces ténèbres, et il lui semblait voir ces six hommes hâves, épouvantés, se traînant aux parois humides, s'arrachant les ongles aux blocs qui leur fermaient le chemin, la bouche terreuse, le corps déchiqueté, sanglant, ou bien accroupis autour d'un brasier qui jetait par instants leurs ombres décharnées, leurs formes bizarrement ployées,

sur les vagues blancheurs des décombres. Jacques entendait des soupirs rauques, des mots terribles de désespoir et de haine, des gémissements douloureux qui montaient de ces entrailles vides, pantelantes. Et puis, des silences soudains, comme si ces malheureux écoutaient, cherchaient à surprendre autour d'eux le bruit d'un travail de délivrance... L'un d'eux se levait, arrachait ses vêtements qui le brûlaient, et, demi-nu, pris de rage, se ruait sur un bloc de la voûte qu'il frappait à tour de bras en poussant un hurlement d'appel...

Cette vision lui passa rapidement devant l'esprit, mais sans l'attendrir. Une cruauté instinctive le rendait insensible à cette agonie qu'il évoquait cependant pour stimuler en lui le sentiment du devoir. Un devoir, oui; il l'accomplirait, il le fallait; mais ce serait le cœur sec, avec une sorte de haine contre ces malheureux qui n'avaient pas su mourir.

— C'est bon! dit-il brusquement; je m'en charge. Envoyez-moi l'homme à qui les ouvriers de la Corrèze ont écrit.

Et il rentra chez lui, tandis que les carriers, un peu fiers, s'en allaient à l'auberge raconter le succès de leur démarche.

Maujan, qui les avait entraînés à la faire et qui était l'instigateur de ce sauvetage, les rattrapa au dehors et, les arrêtant :

— Maintenant, vous autres, entendons-nous : il faudra des ouvriers pour manœuvrer les outils du forage et il faudra se relayer pour que le travail se fasse promptement, sans interruption ni la nuit ni le jour. Quels sont ceux de vous qui se font inscrire? Tous, pas vrai?

Les hommes se regardèrent.

— Qui nous payera? dit l'un.

— Combien? dit un autre.

— Ça vaudra cher, ajouta un troisième.

— Tas de lâches! cria Maujan; allez-vous faire....

— Pardon, contremaître, j'en suis, moi, dit un petit tout jeune.

— Et moi, et moi, dirent encore deux hommes (de bons ouvriers, ceux-là).

Mais ce fut tout; le reste de la bande fila, ricanant tout bas et gouaillant ceux qui restaient.

— Qu'est-ce qu'ils disent? cria Maujan furieux.

— Rien, répondit le petit; ils disent qu'ils ne sont pas du pays, voilà tout.

— Feignants!... Comme si l'on n'était pas pays, quand on est Français! .. Ah! malheur! Des ouvriers, ça? De la gouape! Pas de cœur, pas de confraternité. Ça hurle des doctrines socialistes et ça ne sait pas s'associer ni pour le travail ni pour le secours. De l'argent! voilà tout; mais du dévouement, bernique! Tas de propres à rien, c'est eux-mêmes qui entretiennent la misère dont ils se plaignent. Est-ce que nous aurions besoin de personne si nous étions unis entre nous, solidaires les uns des autres, puisque nous sommes attachés par la même chaîne, le travail? Mais ça aime mieux ramper devant le bourgeois pour avoir des sous, pour aller se saoûler au cabaret, pendant que les camarades crèvent la faim là-bas!

Et le vieux gesticulait, mâchant des mots furieux, le poing tendu vers le chemin vide par où les hommes avaient disparu.

Cependant, dès le lendemain, les travaux de forage étaient commencés sur la cime de ce coteau veuf de son village enfoui.

La ville recommença à se transporter par grandes voitures qui emplissaient la longue route de la rumeur des claquements de fouets, et l'on recommença à se hisser par les sentiers raides, glissants, tracés par le piétinement à travers les bruyères du coteau. Les auberges du bas de la côte faisaient fortune; on venait là en partie de plaisir, quelques-uns en partie fine et compagnie suspecte. Pendant une quinzaine, il y eut un service spécial d'omnibus gréés comme pour les courses, avec cette étiquette en grosses lettres sur calicot blanc : « Les Meules. » Le pays prenait tous les matins un air de fête. Des marchandes de comestibles installèrent leurs petites boutiques autour du lieu du sinistre. Cela faisait une promenade qui dura tant que la saison demeura clémente.

Le séminaire y fit une ascension en longue file noire et flottante; on y mena les écoles.

Les ouvriers qui creusaient un puits avaient dressé une tente ouverte au midi. L'outillage se composait simplement d'un treuil avec une poulie, un câble et un foret d'un mètre de long en acier très lourd. Deux hommes s'attelaient au câble et tiraient régulièrement. Cela faisait un battement sonore sur la pierre dure et qui devait s'entendre en bas. Ils s'asseyaient, au repos, sur des bottes de paille, et, le soir, ils allumaient un feu de bois vert dont la fumée d'un bleu noir tachait le ciel. Ils creusèrent d'abord deux mètres dans la même journée; et l'on comptait qu'ils auraient percé la voûte avant huit jours. Des messieurs, autour d'eux, calculaient, penchés sur leurs carnets, le crayon dans leurs doigts, très graves. D'autres se promenaient à travers les éboulements du coteau et faisaient des expériences. Un habile praticien de la ville agença une façon de micro-téléphone à l'aide duquel il perçut des bruits intérieurs. Cela ressemblait à des plaintes.

Mais le temps passait. Au bout de huit jours, les ouvriers n'avaient foré que six mètres : ils avaient trouvé du silex encastré dans la pierre, toute une couche à traverser, et leur aiguille de fer était trop fragile; elle se rompit. On perdit du temps pour la réparer et en forger d'autres. Il y avait maintenant vingt-cinq jours que les hommes étaient ensevelis. Les espoirs de sauvetage faiblissaient; le public commençait à se lasser du spectacle.

Cependant, le vingt-sixième jour, les foreurs, étant

arrivés à onze mètres, entendirent distinctement frapper sous la montagne.

Le vieux Maujan demeurait obstiné à son idée : il poussait les ouvriers, stimulait leur zèle et entretenait en émoi l'opinion publique, qui se serait vite épuisée.

Jacques Latour lui-même devenait plus ardent à mesure que l'on désespérait davantage d'arriver au but en temps utile. Pendant les premiers jours il n'avait pas osé retourner chez Marthe, et la jeune femme, l'ayant rencontré, s'était détournée. Le spectre de François ressuscité s'était levé entre eux et ils attendaient, dans une angoisse secrète, se dérobant mutuellement la honte de leur inquiétude. Mais chaque jour s'ajoutant au jour précédent assujettissait plus solidement sur les pauvres martyrs le couvercle énorme de leur tombe. La résignation commença à remplacer l'espoir chez les veuves et chez les orphelins : las de les pleurer, tous s'engourdissaient dans une mélancolie point trop amère au fond. La souscription avait bien marché ; de grosses sommes déjà avaient été distribuées. Il n'y a pas pour le paysan de chagrin que l'argent n'apaise.

Au bout d'un mois de travail, les ouvriers de la Corrèze durent interrompre leur forage : un outil s'était engagé au fond du tube de vingt mètres déjà creusé, et il paraissait impossible de l'en extraire. Du reste, le découragement leur était venu. Il faisait froid, le public ne venait plus en promenade les voir tirer le câble et faire grincer la poulie ; le coteau, sinistre, raviné, détrempé par les pluies, et où le vent soufflait, vent d'hiver, âpre et dur, leur devenait pénible à descendre et monter chaque jour. Et puis l'outillage était incomplet, imparfait, primitif. Il aurait fallu des puisatiers avec des machines puissantes et une armée de travailleurs attaquant la montagne sur tous les points à la fois, et non pas sur un seul, problématique. D'ailleurs les ensevelis n'appelaient plus. C'était bien fini, cette fois, l'agonie terrible. On respirait presque, allégé par cette pensée, avec un désir d'oublier les angoisses de ce drame. Le vieux Maujan secouait la tête furieusement quand on en parlait devant lui ; mais il se taisait, et, à partir du trentième jour, il ne remit plus les pieds sur la montagne.

Les travaux des carriers commençaient à reprendre en dessous. Les patrons des chantiers écroulés essayaient d'ouvrir d'autres galeries à droite et à gauche de l'éboulement. La fortune de Jacques Latour s'était trouvée compromise dans cette catastrophe : les carrières avaient subi le contrecoup de l'effondrement ; elles étaient comblées, impraticables. On parlait bien de faire supporter la responsabilité de ce désastre par le patron Thibaut, que l'on accusait d'avoir évidé les piliers de ses galeries là justement où portait tout le poids de la montagne ; mais c'était reconnaître aussi le manque de surveillance des ingénieurs, et le bruit circulait que l'on étoufferait l'affaire. Alors les ouvriers murmurèrent que si l'on avait laissé mourir leurs camarades, c'était pour empêcher que l'on découvrît avec eux les preuves de la culpabilité du patron et des ingénieurs. Cela se disait les soirs au cabaret, quand l'alcool avait allumé quelque peu ces cervelles frustres qui essayaient alors de réfléchir et de lier un raisonnement. Mais cela se disait bas, sans révolte, plutôt avec une frayeur d'être compromis par cette hardiesse d'appréciation. Les ouvriers des campagnes sont à peine convaincus de leurs droits de citoyens libres, quand les ouvriers des villes exagèrent cette conviction. Ceux-ci se croient tout permis sous l'invocation de la liberté, et les autres courbent encore l'échine, dans une vague peur réminiscente de la canne et de la botte seigneuriale.

Ceux des Meules redoutaient, en outre, d'être rayés de la liste de distribution des secours.

Aussi, malgré ces griefs murmurés tout bas, rien ne bougea ; personne ne protesta lorsque, les ouvriers de la Corrèze ayant définitivement abandonné le percement du trou de forage, et l'administration ayant fait clôturer toutes les issues qui donnaient entrée dans les galeries effondrées, le curé parla de célébrer une messe en l'honneur des trépassés dont les os ne reverraient jamais la lumière et ne seraient jamais transportés en terre sainte.

Juste ce même jour, Iranette, sauvée de la fièvre et qu'on levait pendant quelques heures maintenant, se trouvant seule avec le petit qui dormait dans son berceau, le prit dans ses bras et sortit.

Lorsque le délire l'avait quittée, elle avait cessé de « voir » le drame souterrain dont le premier acte l'avait frappée au cerveau. Avec la fièvre, sa raison s'en était allée, et elle demeurait très douce, avec une pensée unique : Louis était sous la montagne ; il sortirait « demain », et on les marierait « jeudi », comme il était convenu. Elle ne sentait pas s'écouler les jours. Chaque matin, elle répétait :

— Louis sortira demain.

Et Marthe répondait :

— Bien sûr, il sortira.

— Je mettrai ma robe blanche, continuait Iranette.

Et elle s'engourdissait dans son rêve souriant. Très sage, ne bougeant pas de sa chaise, près de la fenêtre tournée vers la montagne, elle attendait.

Marthe était presque heureuse que son Iranette fût sauvée du chagrin par la folie douce qui lui donnait l'incessant espoir du bonheur, c'est-à-dire le bonheur même. Sans doute, la vie active était finie pour elle : à voir ses bras inertes, ses mains pendantes, son regard fixe, son inattention absolue pour tout ce qui l'entourait, on pouvait prévoir que plus jamais l'aiguille n'occuperait ses doigts, que la petite ouvrière ne travaillerait plus, ne babillerait plus, que sa fragile existence demeurerait à la merci des soins de ceux qui l'entouraient comme une infirme qu'elle était

du reste, ayant perdu le précieux organe de l'action, la lumière de la pensée, le sens de la vie. Mais la charité lui avait fait sa part, à cette veuve d'avant les noces; on lui allouait une somme égale aux autres, et cela se chiffrait déjà par plusieurs milliers de francs.

Alors Marthe pensait, encline elle-même aux douceurs du rêve et aux paresses de l'extase, qu'Iranette n'était point trop à plaindre d'être ainsi jetée par le sort à l'abri des tourments de ce monde, n'ayant d'autre souci que de s'abîmer dans son ineffable espoir.

Quand elle la mettait dans sa chaise près de la fenêtre aux vitres closes que le souffle de la jeune fille inclinée embuait d'un nuage, elle l'arrangeait avec une coquetterie maternelle, une inconsciente poésie qui était en elle avec l'amour des parfums et des fleurs. Elle lui passait une chaude jupe de flanelle rouge, un manteau de lit pareil, et elle peignait lentement les longs cheveux blond pâle qui auraient fatigué la tête encore fragile si l'on eût dressé leur masse lourde à son sommet. Ils demeuraient flottants, légers, frottés de lavande, faisant une mante soyeuse et dorée à la fillette blanche comme une vierge d'église, dont le seul caprice était de demeurer les pieds nus. Marthe lui mettait dans les doigts les grains de santal d'un chapelet, la baisait au front et s'en allait tranquille à ses provisions, quand son petit était endormi.

Ce matin-là, elle s'attarda un peu à écouter les nouvelles, les nouvelles de l'abandon définitif des malheureux ouvriers. Autour du boulanger, sur la grand'route, les commères en jasaient; les langues débridées répétaient tout haut les choses que les hommes au cabaret se disaient dans la barbe, coude à coude, le verre en l'air. Elles piaillaient toutes ensemble, tandis que les veuves en bandeau noir repleuraient un peu, vite attendries, ramenées au souvenir de leur peine.

La vieille Périer, presque aveugle d'avoir tant pleuré son homme et son fils, essayait d'entraîner les autres à s'en aller avec elle à la ville demander au préfet qu'on leur rendît au moins les corps des pauvres trépassés. Cela la révoltait, l'idée de murer la montagne comme l'on comblerait une fosse commune avec une croix seule par-dessus. Elle voulait les siens pour aller prier du moins à deux genoux sur la terre qui les couvrait et leur donner à chacun une couronne en perles noires, comme à tous les défunts que le bon Dieu reçoit.

— Ils les ont peut-être pas gagnées, les pauvres martyrs? disait-elle, tandis que le sillon rougeâtre de ses vieilles joues tannées se mouillait encore de larmes intarissables. Faut-il qu'ils demeurent comme des chiens au coin d'une borne jusqu'au jour du Jugement dernier? Qui sait s'ils iront en paradis, n'ayant point reçu l'absoute?... Non! toutes les nuits je les ouïs bien qui demandent des prières, maintenant qu'ils ont fini d'appeler pour demander la vie!...

Marthe feignit de ne point entendre. Cette idée l'oppressait, lui donnait un malaise. Elle aurait voulu, en effet, que l'on murât la tombe et qu'il n'en fût plus question jamais. Alors elle se rappela qu'elle s'était attardée et que personne ne gardait sa maison, si ce n'était l'innocente et l'enfant.

— Vous voyez bien, dit-elle aux autres, je suis toute seule au logis, moi; il faut que je rentre.

Et très vite elle s'en alla. Mais, une fois en chemin, elle s'acagnarda encore, traînant ses pas, repensant à tout ce qu'elle venait d'apprendre et qui ne lui était point déplaisant, au contraire. C'était fini, enfin; on n'entendrait plus parler de ces tristes morts, on ne serait plus menacé de voir reparaître ces spectres. Ne valait-il pas mieux ignorer leur supplice et comment ils avaient fini? Non; personne n'y toucherait. N'avait-on pas dit qu'il y avait danger? C'était bien fini, cette fois. Elle pouvait enfin respirer librement. Était-ce un mal, après tout, de s'avouer qu'après tant de malheur un peu de repos lui était bien dû? C'est qu'il lui avait mené une bien rude et triste existence, ce pauvre François dont Dieu avait l'âme! Jamais un plaisir, rien que de la peine. Avait-elle assez trimé et gémi pendant ces deux années de mariage maudit!... Certainement elle ne serait jamais plus malheureuse. Et l'avenir maintenant pouvait s'arranger doucement pour elle. Cette sensation d'avoir passé en un mois de la condition d'épouse enchaînée à vie à un ivrogne et à la misère à celle de veuve jeune, presque aisée, avec les huit mille francs qu'on parlait de lui donner pour elle et son petit et les quatre mille destinés à Iranette, la sensation de ce changement brusque qui lui ouvrait un horizon indéfini, encore voilé, mais prometteur de joies inconnues, pressenties, désirées peut-être, se manifestait par un bien-être physique et moral qui lui coulait dans les veines, dans la tête et dans le corps, comme un afflux de santé, un courant de force et de vie. Elle retenait la gaieté qui sourdait de cette poussée de sang vif, battu de joie; elle se faisait grave pour marcher, le cou un peu penché dans sa longue élégance et comme si elle demeurait courbée sous le poids de son deuil, tandis que son esprit s'en échappait, fol et radieux, comme un oiseau tout blanc qui ramerait des ailes.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

(La suite au prochain numéro.)

SENSATIONS D'HISTOIRE (1)

Louis XIII et Richelieu

D'APRÈS M. MARIUS TOPIN (2)

Ils ont l'air d'être deux et, en réalité, ils ne sont qu'un... C'est là moins un livre d'histoire, dans son ampleur et dans la suite régulière de ses développements, que l'examen d'une question *personnelle* à Louis XIII. L'auteur de cet ouvrage, M. Marius Topin, déjà connu par son livre : *le Masque de fer,* qui fit son bruit quand il parut, continue, à propos de Louis XIII, sa besogne de *démasqueur* de gens dans l'histoire ; car Louis XIII, aussi, porte un masque. L'Histoire, aussi cruelle que Louis XIV et n'ayant pas les mêmes raisons pour l'être, lui en a mis un sur le visage.

Ignorante ou prévenue, l'Histoire a fait de Louis XIII une espèce de marionnette royale aux mains toutes-puissantes de Richelieu, un pantin vivant dont il jouait, mais qui parfois se révoltait contre ces terribles mains qui le maîtrisaient — ce qui, du reste, n'est pas l'usage des pantins, quand on tire sur leurs fils... « Nous sommes esclaves, disait Alfieri en parlant des Italiens ; mais nous sommes des esclaves frémissants » ; et tel fut Louis XIII, au dire de l'Histoire. Il frémissait... contre Richelieu. Il avait parfois, contre cette grandeur de Richelieu qui l'écrasait, des mouvements de révolte et de jalousie ; mais il fallait, tout roi ou lion qu'il se souvînt d'être, subir le dompteur, et il le subissait. On est allé jusqu'à des philtres pour expliquer un tel empire... On a répété contre Louis XIII ce qu'on avait dit de sa faible mère, quand on prétendit que la Galigaï l'avait envoûtée. Et c'est ainsi que ce roi, qui n'était pas un fainéant aux batailles, passe dans l'histoire comme un roi fainéant, tombé d'une race dans une autre race ; une espèce de Mérovingien attardé, obéissant au despotisme de son maire du palais, avec cette seule, mais notable différence, qu'il traverse l'histoire sur un cheval de guerre, au lieu d'être traîné par des bœufs !

Eh bien, tout cela n'était que suppositions, illusions, mascarade... M. Marius Topin a beaucoup mieux ôté le masque à Louis XIII qu'au « Masque de fer ». Il nous a bien montré, en effet, ce que le Masque de fer *n'était pas ;* mais il ne nous a pas montré avec la même clarté ce *qu'il était...* Quoi d'étonnant ? M. Topin n'avait que ses facultés, sa perspicacité naturelle et des rapprochements plus ou moins hypothétiques, pour percer ce mystère du Masque de fer qui est toujours un mystère et qui, probablement, le restera. Tandis qu'ici, dans ce livre sur Louis XIII, il y a une force qui n'est pas pas seulement la force de M. Marius Topin. M. Topin, qui est un chercheur, a trouvé dans les archives où dort l'histoire, cette Épiménide qui ne se réveille pas tous les cent ans, deux cent cinquante-huit lettres de Louis XIII à Richelieu, lesquelles démentent, avec l'éclat d'un fait, l'idée qu'on a de ce pauvre roi noyé, perdu dans la gloire de son ministre et y disparaissant comme un atome ! Cette trouvaille de deux cent cinquante-huit lettres authentiques de style, d'orthographe et de signature ont été l'étoffe dans laquelle M. Topin a coupé et cousu... Il ne les a pas simplement commentées ; il n'en a pas simplement tiré les conséquences absolument opposées à la tradition sur Louis XIII, qu'elles détruisent de fond en comble. Il nous a donné ces lettres tout entières. Son livre n'est pas une réhabilitation faite uniquement par l'historien pénétrant ou renseigné ; elle est faite par Louis XIII lui-même. Ce n'est pas une réhabilitation comme cette magnifique qu'Urbain Legeay a faite de Louis XI — cet autre masqué de l'histoire, masqué par trois cents pieds de calomnies qu'on lui a mis sur la figure ! M. Marius Topin n'a pas, dans son ouvrage, les grandes proportions d'Urbain Legeay dans le sien ; mais il n'en est pas moins péremptoire. Louis XIII, quoiqu'il vaille dix fois plus qu'on ne l'a dit, ne peut pas être cependant personnellement comparé à Louis XI. Le vrai continuateur de Louis XI ou, pour mieux parler, le prolongement de Louis XI dans l'histoire, c'est le cardinal de Richelieu. Mais ce n'est pas de l'action grandiose et détaillée de Richelieu sur les choses et les hommes de son temps que M. Marius Topin avait à se préoccuper dans son livre : c'était de faire voir un Louis XIII vrai à travers Richelieu, qui l'a trop caché de son épaisseur de colosse. Et il le fait voir si bien, que maintenant tout est dit sur Louis XIII et qu'on ne s'y méprendra plus !

Il y avait, du reste, bien des raisons pour s'y méprendre. Ce n'est pas tout profit que de naître entre deux grands hommes. On meurt là, étouffé, aplati et obscur, comme entre deux portes de bronze. Le fils de Henri IV et le père de Louis XIV, entre son père et son fils, ne pouvait paraître que petit. C'est la première cause de son effacement dans l'histoire. La seconde fut de n'avoir pas l'esprit français, quoiqu'il aimât beaucoup la France. C'est à la France, en effet, qu'il a toujours tout sacrifié, dit M. Topin, qui le prouve. Mais l'esprit français, chose singulière ! il ne l'avait pas. Les uns ont dit que, né d'une Médicis, il tenait d'elle ; qu'il était Italien, un nonchalant Italien, au teint olivâtre et pâle, aux cheveux noirs, à l'air mélancolique. Tallemant des Réaux, cette mauvaise langue de plume, va jusqu'à lui donner des goûts italiens. Les autres ont fait de lui un Hamlet chrétien et mystique, qui avait aussi son père à venger. Mais, quoi qu'il fût,

(1) Extrait d'un volume que M. J. Barbey d'Aurevilly est à la veille de faire paraître sous ce titre, pour faire suite à ses *Sensations d'art,* à la librairie Frinzine.

(2) *Louis XIII et Richelieu,* étude historique par M. Marius Topin.

il n'était pas Gaulois; il n'avait pas le génie de la race sur laquelle il devait régner.

Il n'en avait pas les passions non plus... Hamlet dit, dans Shakespeare, à Ophélie : « Va dans un couvent! fais-toi nonne! » Louis XIII l'a-t-il dit à Mlle de La Fayette ? Toujours est-il qu'elle s'est faite nonne, et non pas comme cette divine boiteuse de La Vallière, *après* son péché, mais *avant* le péché, avec Louis XIII, impossible! Louis XIII méritait le surnom de Chaste. On se rappelle *le Roi chez la reine,* de M. Armand Baschet, qui s'est bien gardé de rire en ce grave sujet. On se rappelle tous les platonismes de Louis XIII, les pincettes d'argent plongées au corsage de Mme de Hautefort. Et tant de chasteté ne l'a pas rendu populaire, dans ce pays d'éternels *mauvais sujets* qu'on appelle la France — la France qui n'a tant adoré son Henri IV que parce qu'il était un *homme à femmes,* le vert galant! La chasteté de saint Édouard le Confesseur ou de saint Louis est une grande chose qui impose, même à une nation de mousquetaires gris comme la France; mais la chasteté qui n'est plus dans un homme l'héroïsme religieux contre ses propres passions, la chasteté qui n'est qu'une frigidité ou une gaucherie, ne met guère en valeur un homme qui en éprouve l'honnête embarras, chez un peuple galant et railleur où l'on a toujours trouvé un peu ridicules les coquebins (comme disaient si joliment nos pères) et où le prince de Ligne, digne d'être Français, écrivait : « Je suis vraiment fâché que le grand Newton soit mort vierge à quatre-vingts ans... » Une telle vertu, si vertu il y a dans Louis XIII, n'a point fait ses affaires devant la postérité. La Postérité n'est pas le ciel. Elle n'a pas été disposée à voir en beau un roi qui avait une pruderie que les reines n'ont pas toujours, et elle s'est inclinée aux injustices... Un roi si peu Français avec les femmes, elle a pensé qu'il ne l'était avec les hommes qu'à la bataille, où il se retrouvait alors très brillamment Français; mais qu'en politique ce triste Chaste n'était que le spleen oisif couronné.

Or, oisif, il ne l'était pas. C'était le contraire. Il était ennuyé, mais il n'était pas oisif. Il avait l'ennui dont parlait sainte Thérèse quand elle s'écriait, en parlant de quelqu'un qui s'amuse beaucoup pourtant : « Le malheureux! il n'aime pas! » Mais si son cœur était vide, sa vie était pleine, à Louis XIII. Sa correspondance avec Richelieu, que nous devons à M. Topin, montre à quel point il s'occupait de son État, s'attelait au gouvernement de son État et n'avait, malgré la distraction royale de ses chasses — de tradition chez les princes, — de pensées que pour son État. Comparez ses lettres à Richelieu au *Journal* de Louis XVI publié par M. Nicolardot, et vous verrez la différence des deux hommes dont l'un n'oublie jamais son gouvernement et dont l'autre l'oublie toujours! Louis XIII, masqué en vaporeux lazzarone politique, ne sortant de son *far niente* que pour s'irriter ou pour bouder contre Richelieu, dont l'action fait honte à son indolent orgueil, a disparu ici, et à sa place nous avons un véritable homme d'État, presque à la Corneille, ne voyant partout et en tout que la raison d'État. Cela surprend et paraît étrange, tant c'est neuf et inattendu! Mais voici mieux; nous marchons de découverte en découverte... Après l'homme d'État à la Corneille, voici un Pylade d'amitié dans l'amoureux transi de Mme de Hautefort et de Mlle de La Fayette! Voici une âme vive et profonde, dont nous ne nous doutions pas, dans cette nature de nénuphar qui a mis tous ses amours impossibles en amitié. Et pour qui?... Précisément pour Richelieu, dont on nous le faisait presque bassement jaloux, comme l'est toujours un petit homme devant un grand.

Mais c'est qu'il n'était pas petit, ce Louis XIII qui se grandissait jusqu'à Richelieu, en le comprenant. Même avant les découvertes de M. Marius Topin, quand l'histoire faisait de Louis XIII l'envieux maladif de Richelieu, qu'il supportait avec impatience et, mettez, si vous voulez, avec haine, mais qu'il ne renvoyait pas, — non! il n'était pas si petit déjà!... Et, qui sait? peut-être était-il plus grand que ne le fait voir aujourd'hui son historien quand il nous parle de l'amitié continue, sans interruption et sans nuages, qui a existé entre Louis XIII et Richelieu. Ici, le masqué peut-être gagnerait au masque. Pour mon compte, je ne haïssais pas Louis XIII jaloux, mais sacrifiant sa jalousie à la gloire de son règne et de la France; acceptant magnanimement la supériorité d'un homme si difficile à accepter quand on n'a pas le cœur au niveau de la supériorité qu'on accepte. Je l'aimais saignant dans son orgueil, du regret de n'être pas Richelieu, et gardant Richelieu, à côté ou au-dessus de lui en pouvoir, parce qu'il n'était pas Richelieu... Je trouvais cela beau, cette victoire sur soi... Je trouvais que cela faisait à Louis XIII, parmi les autres rois, une originalité superbe.

Il faut renoncer à cette idée. Aujourd'hui Louis XIII, au lieu d'être le jaloux sublime que j'imaginais, n'est que l'ami de Richelieu. Ses lettres m'apprennent qu'il était tendre avec cet homme terrible... Il lui est, jusqu'à la mort, demeuré fidèle... Après sa mort, il n'a pas changé sa politique. Il a pris Mazarin parce que Richelieu le lui a donné de sa main mourante, et il l'a gardé parce que la mémoire de Richelieu lui était sacrée; et le Pylade auquel je ne m'attendais pas me surprend encore plus que l'homme de Corneille...

Certes! je savais bien, avant de lire M. Topin, que Louis XIII avait de l'énergie dans le caractère. Il l'a bien prouvé avec le Parlement, dont il exilait les conseillers séditieux et à qui il disait ce mot militaire qui valait bien le sifflement de la cravache de son fils Louis XIV : « Je ne capitule pas avec mes sujets et mes officiers. Je suis le maître et je veux être obéi. » Tout

cela est fort et fier, et je le connaissais. Mais il ne faut pas exagérer cette énergie. M. Topin a peut-être reçu un petit coup de soleil, dans les yeux, de ses découvertes. Lorsque Caton ne s'est frappé qu'une fois, je n'attends pas que Louis XIII se soit frappé plusieurs fois, comme le dit M. Topin, qui en fait un martyr stoïque : dans sa mère, dans son frère, dans sa femme, dans Mlle de La Fayette et Mme de Hautefort, et dans Cinq-Mars. Sa mère fut, en effet, avec lui, la femme la plus odieusement et la plus misérablement femme qui exista jamais. Son frère était un lâche et un traître. La reine, il ne l'aima point. Mlle de La Fayette et Mme de Hautefort effarouchaient sa pudeur. Et Cinq-Mars, il en était si las qu'il lui disait : « N'ayez pas l'air de vous occuper de mes affaires quand vous passez le temps dans mes antichambres à lire l'Arioste avec mes pages. *Depuis longtemps je vous vomis.* » Franchement, c'est là trop de coups et trop de blessures! C'est trop de sacrifices et de déchirements supportés pour l'État, comme on disait alors. Car alors il n'y avait pas de patrie; les aristocraties prenaient très bien et sans déshonneur du service chez les nations étrangères. Ce sont les rois, en France, qui ont fait la patrie — et, par parenthèse, vous voyez à cette heure comme nous en sommes reconnaissants !

Mais revenons au livre de M. Topin.

Ce livre, qu'il n'a point nommé « une histoire du règne de Louis XIII », mais plus justement et plus modestement une « *étude* sur Louis XIII et Richelieu » et sur leurs relations de souverain à ministre, a presque le caractère d'une biographie. L'auteur y a renversé l'optique de l'histoire. Je l'ai dit plus haut : jusqu'à lui on ne voyait guère Louis XIII qu'à travers Richelieu, qui prenait pour lui toute la lumière et qui engloutissait Louis XIII dans son ombre. L'auteur de l'*Étude* a montré pour la première fois Richelieu à travers Louis XIII, et Richelieu n'a rien perdu à ce renversement. Richelieu ici n'est plus le despote rouge des vieilles histoires et du théâtre, qui confisquait le roi dans sa personne, ainsi qu'on l'a cru trop longtemps ; mais, tout despote qu'il fût, c'est le plus humble, le plus respectueux et le plus *passionné* (comme il le disait, et ce n'était pas qu'une forme de langage) des serviteurs et des sujets. Richelieu ne fut pas un de ces ministres comme nous en avons vu dans ces derniers temps, s'en venant, de par une Assemblée, imposer leur arrogante personnalité, qui n'est pas toujours celle de Pitt, à un pauvre roi constitutionnel obligé de la subir. Richelieu, lui, n'existait que par le roi seul, qui pouvait le congédier d'un geste, mais dont la gloire a été de ne jamais faire ce geste-là. Il y fut bien poussé pourtant. Richelieu était impopulaire, comme tous les grands hommes. Il était surtout affreusement haï de cette noblesse qu'il ployait, sous le tranchant d'une hache, au respect de la royauté ; et vingt fois ses ennemis, plus nombreux que la compagnie des Gardes que Louis XIII lui avait donnée contre eux, cherchèrent à l'arracher du roi — et M. Topin dit positivement : de son cœur, — comme on arrache la moitié d'un chêne à son tronc, quand on l'écartèle. Mais Louis XIII ne se laissa pas écarteler. Dans l'*Étude* historique de M. Marius Topin, Richelieu reste l'aigle du gouvernement qu'il était, mais il devient tout à coup un aigle à deux têtes, car la tête de Louis XIII s'y dresse à côté de la sienne, et leurs quatre serres sont d'accord quand il s'agit de combattre ou d'étreindre pour le compte de la royauté. Le génie de Richelieu est certainement supérieur en initiative et en conseil ; mais on gouverne surtout par le caractère, et Louis XIII avait autant de caractère que Richelieu avait de génie. Louis XIII avait la décision inébranlable et l'exécution inflexible. Richelieu, le grand et formidable Richelieu, eut « l'esprit hardi, mais le cœur timide », dit La Rochefoucauld. Il connaissait les anxiétés des âmes passionnées, les peurs de ceux qui jouent tous les jours leur partie avec le destin, et Louis XIII, le Visage Pâle et le Morose, avait du bronze sous sa peau olivâtre et sous ses vapeurs... Et c'est ainsi qu'ils se complétaient l'un par l'autre ; c'est ainsi qu'on pouvait dire, de leur union dans le commandement, aussi bien le règne de Richelieu que le règne de Louis XIII, et le ministère de Louis XIII que le ministère de Richelieu...

J. Barbey d'Aurevilly.

PHILOSOPHIE

Avenir de la religion (1)

Ceux qui croient que la science dissipe les croyances religieuses paraissent ignorer que tout ce qu'elle peut ravir de mystère aux anciennes interprétations s'ajoute aux nouvelles. Il serait même plus vrai de dire qu'en passant des anciennes aux nouvelles, le mystère devient plus profond. En effet, la science substitue à une explication qui semblait probable une explication qui ne fait que nous reporter un peu plus loin, pour

(1) Extrait du quatrième volume des *Principes de sociologie* d'Herbert Spencer, traduits par M. E. Cazelles. — Ce volume (in-8° de 215 pages) est à la veille de paraître à la librairie Félix Alcan.

On sait que M. Cazelles, aujourd'hui directeur de l'Assistance publique au ministère de l'intérieur, est chez nous le traducteur attitré d'Herbert Spencer. Avant d'entreprendre la traduction des *Principes de sociologie*, il avait déjà donné à la même librairie celle des *Premiers principes* (précédés d'une savante introduction) et des *Principes de biologie*.

D'autre part, M. Cazelles a traduit des ouvrages de Stuart Mill : *Mes mémoires*, *Essais sur la religion*, *la Philosophie de Hamilton*.

nous mettre en présence d'un fait incontestablement inexplicable.

Par un certain côté, le progrès des sciences est une transfiguration graduelle de la nature. Tandis que la perception ordinaire voyait une simplicité parfaite, le progrès révèle une grande complexité; où semblait régner une inertie absolue, il découvre une activité intense; où il paraissait n'exister que le vide, le progrès montre un jeu merveilleux de forces. A chaque génération de physiciens, on découvre dans la prétendue *matière brute* des puissances que, peu d'années auparavant, les physiciens les plus instruits auraient jugées incroyables, par exemple l'aptitude d'une simple lame de fer à recueillir les vibrations aériennes compliquées produites par la parole, qui, traduites en d'innombrables vibrations électriques, puis retraduites à des milliers de milles de là par une autre plaque de fer, se font entendre à l'oreille sous la forme du langage articulé. Le savant qui interroge la nature voit bien autour de lui des solides qui lui paraissent en repos; mais il découvre en eux une sensibilité telle que des forces d'intensité infinitésimale les affectent; le spectroscope lui fait voir que les molécules de la terre vibrent en harmonie avec celles des étoiles; il est forcé d'admettre que tout point de l'espace tressaille d'une infinité de vibrations dans toutes les directions. Il ne peut dès lors éviter de conclure que l'univers se compose bien moins de matière inerte que de matière partout vivante, vivante sinon au sens strict, au moins dans le sens le plus général.

Cette transfiguration, que les recherches des physiciens font progresser sans cesse, profite du progrès d'une autre transfiguration résultant des recherches métaphysiques. L'analyse subjective nous force à admettre que les interprétations scientifiques que nous donnons aux phénomènes présentés par les objets ont pour expressions les noms des diverses combinaisons de nos sensations et de nos idées, c'est-à-dire des éléments de notre conscience qui ne sont que des symboles de quelque chose hors de la conscience. La nécessité qui nous est imposée de penser l'énergie externe sous la forme de l'énergie interne fait voir l'univers plutôt sous le point de vue spiritualiste que sous le matérialiste; mais, si nous allons plus loin, nous sommes obligés de reconnaître qu'une conception exprimée sous forme de manifestations phénoménales de cette énergie fondamentale ne peut en aucune façon nous apprendre ce qu'elle est.

Tandis que les croyances inspirées par la science analytique ne détruisent point l'objet de la religion, mais simplement la transfigurent, la science, dans ses formes concrètes, agrandit la sphère du sentiment religieux. Depuis le commencement, le progrès de la connaissance a toujours marché de pair avec l'accroissement de l'aptitude à admirer. Parmi les sauvages, les plus grossiers sont ceux que les remarquables produits de l'art civilisé surprennent le moins. Leur indifférence étonne les voyageurs. Ils sentent si peu ce qu'il y a de merveilleux dans les plus grandioses phénomènes de la nature, qu'ils regardent les recherches des savants comme des amusements puérils. La différence de l'attitude mentale des hommes les plus inférieurs avec celle des hommes supérieurs de notre temps a son pendant dans les degrés qui séparent ces êtres supérieurs les uns des autres. Ce ne sont ni le paysan ni le marchand qui aperçoivent quelque chose d'étonnant dans l'incubation du poulet; c'est le biologiste qui pousse à l'extrême son analyse des phénomènes vitaux et se trouve le plus embarrassé quand un fragment de protoplasma placé sous le microscope lui fait voir la vie dans sa forme la plus simple et sentir qu'il a beau mettre en formules les opérations de la vie, le jeu réel des forces qui la constituent dépasse toujours les efforts de l'imagination. Ce n'est pas dans l'esprit d'un touriste ou d'un chasseur de chamois qu'un vallon dans les régions alpestres éveille des idées plus élevées que celle de l'exercice ou du pittoresque; c'est chez le géologue. Le géologue observe que le rocher arrondi par l'action du glacier sur lequel il s'assied n'a perdu qu'un demi-pouce de sa surface depuis une époque beaucoup plus reculée que le commencement de la civilisation humaine; il essaye de concevoir la lente dénudation qui a creusé la vallée, et il arrive à des idées de temps et de puissance étrangères au touriste et au chasseur de chamois. Bien que ces idées soient complètement inadéquates à leur objet, il les trouve encore plus vaines quand il considère les strates contournées du gneiss, qui lui parlent d'une époque énormément plus lointaine, alors qu'au-dessous de la surface de la terre ces couches étaient encore à l'état demi-fluide, et d'une époque qui dépasse immensément celle-ci par l'antiquité, où les éléments du gneiss gisaient à l'état de sable et de boue sur le rivage d'une ancienne mer. Ce n'est pas non plus chez les peuples primitifs, qui s'imaginaient que le ciel reposait sur le sommet des montagnes, pas plus que chez les modernes, héritiers de leur cosmogonie, pour qui « les cieux proclament la gloire de Dieu », que nous trouvons les plus vastes conceptions de l'Univers ou le plus d'admiration à la contemplation de ses merveilles; c'est bien plutôt chez l'astronome, qui voit dans le soleil une masse tellement vaste que la terre pourrait passer dans l'une de ses taches sans en toucher les bords, et à qui chaque perfectionnement du télescope fait voir une multitude toujours plus grande de ces soleils dont plusieurs sont beaucoup plus grands que le nôtre.

Dans l'avenir comme dans le passé, l'accroissement des forces de l'esprit et de l'étendue des connaissances élèvera plutôt qu'il n'abaissera ce sentiment. A présent, l'esprit le plus puissant et le mieux informé n'a pas assez de savoir ni assez de puissance pour symboliser dans sa pensée la totalité des choses. Adonné à l'étude

de l'une ou de l'autre des divisions de la nature, l'homme de science sait trop peu de choses des autres divisions pour concevoir, même d'une façon grossière, l'étendue et la complexité de leurs phénomènes. A supposer même qu'il eût une connaissance suffisante de chacune de ces divisions, il est incapable de les concevoir comme un tout. Une intelligence plus étendue et plus forte peut, dans l'avenir, lui permettre de s'en faire une idée vague dans leur totalité. Une faculté musicale rudimentaire, capable seulement d'apprécier une simple mélodie, ne saurait saisir les motifs diversement mêlés et les harmonies d'une symphonie; mais le compositeur et le chef d'orchestre en sentent l'unité dans les effets compliqués qui éveillent en eux des sentiments plus profonds que n'en peut éprouver l'homme qui n'a pas d'éducation musicale. De même, dans l'avenir, des intelligences plus développées pourront embrasser dans son ensemble le cours des choses qu'on ne peut embrasser qu'en partie aujourd'hui et éprouveront des sentiments aussi supérieurs à ceux de l'homme civilisé d'aujourd'hui que ceux-ci sont supérieurs aux sentiments du sauvage.

Il est probable que ce sentiment grandira plutôt qu'il ne diminuera par l'effet de l'analyse de la connaissance, qui, d'une part, le porte à l'agnosticisme, mais qui, d'autre part, le pousse à rechercher toujours le mot de la grande énigme à laquelle il sait bien qu'il ne saurait trouver de solution. Ce sentiment grandira surtout à la pensée que les notions mêmes d'origine, de cause et de dessein, sont des notions relatives, propres à l'intelligence humaine, qui n'ont probablement rien de commun avec la Réalité première, qui dépasse l'intelligence humaine; et l'homme se sentira forcé de penser qu'il doit y avoir une explication de cette réalité première, encore qu'il soupçonne que le mot d'explication n'a aucun sens lorsqu'on l'applique à cette réalité.

Seulement il est une vérité qui doit devenir toujours plus lumineuse : c'est qu'il existe un Être inscrutable partout manifesté, dont on ne peut concevoir le commencement ni la fin. Au milieu des mystères qui deviennent d'autant plus obscurs qu'on les fouille plus profondément par la pensée, se dresse une certitude absolue, à savoir que nous sommes toujours en présence de la Force infinie et éternelle, d'où procèdent toutes choses.

HERBERT SPENCER.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Homère en étrennes! L'*Iliade*, grande nouveauté du jour de l'an! Voilà ce que l'on va voir et ce que j'annonce avec joie (1). Mais pas l'*Iliade* en grec, rassurez-vous, mesdames, et vous aussi, messieurs! Non, l'*Iliade* en français; traduction d'un des vétérans de l'Université, M. Pessonneaux. Homère venant frapper tout seul à notre porte risquait fort de n'être pas accueilli : Que nous veut ce vieillard à la voix harmonieuse, mais que nous ne comprenons pas? Par bonheur, M. Pessonneaux est là, le truchement, et nous ouvrons notre porte : Entrez, alors, vieillard vénérable, et vous aussi, truchement! Homère passe donc ainsi! grâce à M. Pessonneaux. Cependant, après les avoir introduits, voici que l'entrevue allait être un peu languissante, car le bon Homère s'endort de temps à autre: nous pouvons bien le dire puisque Horace l'a dit. Mais rassurez-vous encore : le cas a été prévu par M. Quantin; aussi a-t-il fait escorter Homère et son traducteur d'un peintre transportant tout un chargement de grandes toiles épiques. Homère commençait donc à somnoler; M. Pessonneaux clignait de l'œil, et nous nous sentions un peu engourdis quand on frappe, et avec fracas, avec autorité, en maître, à la porte. C'est M. Henri Motte, le peintre d'épopées, qui était resté en bas pour décharger ses toiles épiques et les déballer; le voici, les voici! Dieu soit loué! Merci, monsieur Motte, d'être venu! Et M. Motte s'incline avec un petit sourire de satisfaction, en homme qui sait quel service il rend. Ah! sans lui! Et voyez donc, mesdames et messieurs! Qu'Homère fût venu seul, il restait à la porte; sans M. Pessonneaux, il n'entrait pas; et maintenant il est fort heureux pour Homère et M. Pessonneaux que M. Motte arrive à la rescousse. L'union fait la force; M. Quantin a bien prévu. Ainsi alliés tous trois, ce sera un succès, un triomphe. Vous verrez bien le 1er janvier!

Faut-il vous présenter tour à tour les trois associés : le poète, le truchement et le peintre illustrateur? Homère est suffisamment connu, n'est-ce pas? Dans la circonstance il joue bien un rôle un peu effacé, puisque sans M. Pessonneaux et sans M. Motte on ne lui ouvrait pas; mais, par contre, remarquons que, sans Homère, ni M. Pessonneaux ni M. Motte ne pouvaient venir frapper à la porte.

Du truchement disons quelques mots. M. Quantin aurait pu s'adresser à quelque autre traducteur au nom

---

(1) *L'Iliade d'Homère*, traduction par M. Émile Pessonneaux; vingt-quatre grandes compositions par M. Henri Motte. — 1 vol. Paris, 1887. Quantin.

plus retentissant, mais qui eût joué un mauvais tour à Homère, comme il a déjà fait à Euripide, sous prétexte de pieuse fidélité. Celui-là nous eût étonnés en appelant les dieux de noms auxquels n'est pas faite notre oreille : Héphaïstos, Héré. M. Pessonneaux dit tout uniment : Vulcain, Junon. Là où celui-là eût dit : « O tête avunculaire, envoie-moi de l'or nombreux », M. Pessonneaux nous dit : « Mon oncle, envoyez-moi une forte somme. » Manière de s'expliquer plus bourgeoise, sans doute; mais enfin on est compris, ce qui est, après tout, quelque chose. Et maintenant, si la langue française n'a pas, comme la langue grecque, de ces belles formes de langage qui ravissent l'imagination en charmant l'oreille, si elle n'a pas de ces grands mots composés qui éveillent tant d'idées à la fois et ouvrent de si larges perspectives, de ces mots semblables aux bottes de sept lieues de l'Ogre, bottes merveilleuses qui, d'une enjambée, atteignent aux limites des horizons lointains, est-ce la faute du truchement? Tout ce qu'on peut lui demander, c'est de suivre son poète et d'arriver où il arrive. Là où le poète fait un seul pas, il en fait plusieurs; impossible autrement. Homère marche, paisible; le truchement, à côté, trottine ou galope; mais, que voulez-vous? il n'a pas, lui, les bottes merveilleuses : c'est un article qu'on ne tient pas en France. L'essentiel, c'est que, trottinant ou galopant, il ne reste pas en arrière. Bien trottiné, bien galopé, monsieur Pessonneaux.

Voilà qui est parfait; mais enfin, comme ce n'est ni Homère ni M. Pessonneaux qui sont les vrais héros de la journée, mais M. Henri Motte, venons aux toiles qu'il a fini de déballer. Il n'y a pas à dire : force m'est de m'exécuter et de m'improviser critique d'art. Eh bien non, cependant; je me récuse. Ne prenez mes impressions que pour ce qu'elles sont, celles d'un amateur dont le jugement n'a aucune autorité. Et peut-être par cette raison même que je vois et sens très naïvement, sans parti pris ou préférences d'école ou esprit de système, y a-t-il chance que je prédise et devance l'opinion générale, celle du public distingué, mais nullement composé d'adeptes et d'initiés, auquel est destinée cette publication splendide. Et d'abord il me semble que M. Quantin ne pouvait s'adresser mieux qu'à M. Motte, l'un des élèves préférés de Gérôme, un travailleur consciencieux, très épris de l'antiquité et s'attaquant toujours à des sujets anciens. Rome, Carthage, l'Égypte n'ont pour lui ni secrets ni mystères. Je voudrais faire illustrer *Salammbô*, c'est vers M. Motte que je me tournerais en suppliant, la bouche pleine de mots flatteurs et les mains pleines de présents. On pourra trouver tel ou tel pinceau plus élégant, plus gracieux, d'une allure plus animée et d'une touche plus légère; de pinceau plus consciencieux, jamais. Quelle exactitude pour les moindres détails! Quelle connaissance profonde et minutieuse de l'archéologie! Avec lui vous retrouvez l'antiquité vraie. Elle pourrait vivre un peu plus, soit; mais, si elle n'a pas un mouvement endiablé, c'est bien le profil, la forme, la ligne et la couleur. Pas de *pompiers* chez lui, comme on dit en style d'atelier. Les Grecs sont des Grecs, les Carthaginois des Carthaginois, les Égyptiens des Égyptiens. Ici, dans ces illustrations de l'*Iliade*, de vrais Grecs et d'authentiques Troyens. C'est bien là la tente d'Achille, et bien là la porte de Scée. Cette exactitude scrupuleuse, vous la trouvez dans ces vingt-quatre gravures, représentant chacune la scène importante de chacun des vingt-quatre chants.

Vous êtes même tenté çà et là de trouver que c'est par trop de conscience. Ainsi dans certaines scènes de combats. Les guerriers portaient, adapté au casque, une sorte de masque leur protégeant le visage. Quand cette visière est baissée, tous les combattants ont l'air d'avoir un faux nez. Évidemment l'effet de tous ces faux nez, nez à nez, n'est pas gracieux; on dirait des guerriers du mardi gras. J'imagine qu'un peintre grec eût reculé devant. « Qui te voudra peindre, dit une vieille épigramme grecque, puisque tu es laid? » M. Motte, lui, n'a pas hésité. L'exactitude historique avant tout, l'archéologie *for ever*. Pourquoi cependant, quand il nous montre Hector embrassant sa femme et son fils avant la bataille, Hector ayant déposé son casque qui effrayait le bébé, Hector sans faux nez par conséquent, lui avoir donné un nez vrai si peu gracieux? Je sais bien que ce n'est pas un nez grec, mais un nez troyen; néanmoins on pouvait l'avantager un peu. Y a-t-il donc quelque document défavorable sur le nez d'Hector? J'aurais voulu aussi que le héros lui-même fût de toute sa personne plus avenant et séduisant. Il n'est pas joli du tout, cet Hector-là. Or nous savons que l'époux d'Andromaque était un coureur, très recherché des dames. Par contre, regardez les chevaux attelés aux chars de combat qui vont partir : comme c'est bien là l'encolure épaisse et courte, la tête un peu massive des chevaux grecs et des chevaux troyens! Peut-être voudrais-je leur voir un peu plus d'ardeur, d'impatience; ils sont là tranquilles et d'air résigné comme les chevaux des tramways-nord Clichy-Saint-Ouen à la station; mais le vrai courage est calme et ne se livre pas à des démonstrations inutiles : vous allez les voir tout à l'heure sur le champ de bataille. Pour les scènes mythologiques l'imagination de l'artiste avait libre carrière, car elle n'était plus tenue à l'exactitude que demande l'archéologie. Elle a usé de l'occasion. Ainsi pour les filles de la mer dans un aquarium assez fantaisiste; ainsi pour Vénus enlevant son fils blessé du champ de carnage. Dieu! les longues jambes qu'a cette Vénus Callipyge! oui, il me semble du moins, et peut-être me trompé-je, plus grandes que nature; mais nous sommes là dans le domaine du surnaturel.

En somme, ces vingt-quatre tableaux offrent ce grand intérêt de la vie antique restituée sous son vrai

jour. On leur reprochera peut-être de ne pas réveiller assez vivement en nous l'idée suprême de la beauté parfaite, ni même ce que Platon appelait l'idée divine de la grâce ; mais peut-être aussi nous sommes-nous fait un idéal exagéré de la beauté antique, voulant ne trouver, dès qu'il s'agit des Grecs, que des Antinoüs, des Apollons et des Hélènes. M. Motte nous ramène à des vues plus exactes et plus consolantes aussi. La race humaine n'a pas tant dégénéré. En somme, sa galerie est intéressante et on voudra la parcourir. Le succès de ce beau volume, succès qu'on peut prédire sans être prophète, sera donc dû pour un tiers à Homère et à M. Pessonneaux; pour les deux autres tiers, à M. Motte.

II.

Quand on parle de la belle Hélène, on voit arriver M. Halévy. Le voici, et à son bras une fringante princesse (1), non moins ingénieuse à mal faire que l'était à bien faire *l'adroite princesse* de Perrault. Ah ! la fine mouche et la petite rouée ! Et dire qu'elle symbolise les jeunes filles de la riche bourgeoisie d'à présent ! Car, nul n'en ignore, M. Halévy fait absolument moderne et actuel ; les types qu'il expose d'un crayon-scalpel délicat, subtil et impitoyable, sont ceux d'aujourd'hui et même quelquefois de demain, oui, de demain ; et en effet, fouillant dans le cœur ses sujets intéressants, il montre le germe de la maladie qui va éclore. Il prend ses modèles autour de lui et les vivisectionne ; c'est plus qu'un observateur, c'est un opérateur. Donc cette gracieuse et abominable petite princesse, ce petit monstre très charmant, voilà nos filles, celles du moins de la très haute et très riche bourgeoisie.

Pour que nous ne doutions pas que c'est un produit tout récent de l'éducation moderne, M. Halévy accentue le contraste entre cette génération en train d'éclore et la précédente arrivée à maturité. Le phénomène a sa date inscrite sur son front. Mlle Benoiton pouvait dire : Mais je suis ce qu'a été et ce qu'est encore ma mère ! Cette petite princesse n'a pas cette excuse de l'exemple. Et elle le sait bien, elle se rend bien compte des vertus de sa mère ; mais ces vertus patriarcales ne sont pour elle qu'un sujet de raillerie et un motif d'orgueil. Elle établit complaisamment et tout à son avantage un parallèle qui la rend toute fière. Tout à fait vieux jeu, pas dans le mouvement, sa bonne femme de mère ; elle, au contraire, dans le train. Il ferait beau voir qu'elle suivît l'exemple donné ! Se la représente-t-on, elle, la future princesse — car elle n'épousera qu'un prince — brodant des calottes grecques à son papa, surveillant la cuisinière pour que le bonhomme ait à son dessert le petit plat sucré qu'il aime ? Non, laissez-la rire.

Et notez que cette mère excellente n'est ni rétrécie ni mesquine comme *les Fourmis* de M. Legouvé, dont l'économie manque absolument de prestige. C'est une femme intelligente et d'un grand cœur, cette bourgeoise qui donne d'un coup 30 000 francs pour une œuvre de bienfaisance. Mais sa charité n'est pas à fracas ; elle n'aspire nullement à une mention spéciale dans les journaux du *high-life*. Or voilà la grande ambition de la future princesse : voir un jour son nom — pas celui d'aujourd'hui, bien entendu, nom piteusement roturier, mais celui qu'elle portera une fois princesse — s'étaler en gros caractères sur les feuilles qui distribuent chaque matin la gloire aux femmes du grand monde. Et soyez certains qu'elle ne donnera pas, elle, 30 000 francs pour une bonne œuvre, d'abord parce qu'elle ne les aura pas souvent sous la main, étant toujours criblée de dettes comme il convient à une dame de haut parage ; puis, si par aventure elle les a, elle les emploiera à l'achat de quelque parure qui fera sensation et dont les journaux parleront. En attendant, elle est en quête d'un prince authentique. Elle en rencontre un très incontestable, mais dont la fortune a été jetée aux quatre vents de l'horizon et dont la vie passée est quelque peu suspecte. Que lui importe ? C'est un prince. Mlle Poirier s'était éprise du duc de Presles pour son grand air et surtout pour son dédain des petits détails misérables de la vie ; elle, elle n'est même pas éprise. C'est un prince, il suffit ; elle sera princesse.

La voici princesse, en effet. J'avais grande envie de savoir si elle s'en repentirait et je faisais même des vœux pour qu'elle fût punie. M. Halévy ne nous renseigne pas là-dessus. L'histoire finit au sortir de la mairie. Libre à nous de supposer tel dénouement qui nous plaira. Notre embarras est grand cependant, car les renseignements fournis sur le prince étaient absolument contradictoires. Un sacripant, disaient ceux-ci ; un noble cœur, disaient ceux-là. Imaginez donc le dénouement à votre guise, puisque M. Halévy nous laisse en suspens. Mais pourquoi ? Sans doute parce qu'une issue heureuse lui semblait aller contre la moralité de l'œuvre et que le châtiment de la petite princesse n'ajoutait rien à cette moralité. La leçon est suffisante, puisque nous sommes effrayés à la vue des ravages causés dans ce cœur de vingt ans par la maladie toute moderne et tout actuelle si bien dénommée par M. Georges Lachaud : *le cabotinage*. Fléau terrible qui ne se contente pas d'atteindre l'extérieur et le dehors en donnant le goût du maquillage à outrance (entendez par là les airs évaporés, les allures fringantes, les éclats de voix bruyants, les gestes désordonnés, les coiffures et les façons à la chien, l'incitation du demi-monde, en un mot). Non, le mal pénètre plus avant, il attaque le cœur, tarit la source des affections géné-

(1) *Princesse*, par M. Ludovic Halévy, de l'Académie française. — 1 vol. Paris, 1887.

reuses et corrompt même les sentiments naturels, l'amour et le respect de la famille. Défraîchie au dehors, gâtée au dedans, voilà ce que devient la jeune fille dans un certain milieu; la voilà telle que l'éducation moderne l'a faite. Telle est la portée de cette leçon morale, leçon très sérieuse, très profonde, bien que M. Halévy la donne en se jouant et avec un air de badinage.

Et elle s'adresse moins encore à la future princesse qu'à ses parents, qui dorment tranquilles quand ils devraient trembler. Ils croient, les braves gens, avoir rempli toute leur tâche quand l'un travaille pour accroître la fortune et quand l'autre donne de bons exemples, sans s'inquiéter s'ils sont suivis. Ils sourient même, ils sont presque fiers que l'enfant ait des allures plus étincelantes que les leurs et qu'elle soit plus de son temps, plus brillante, plus artiste, plus en dehors. M. Halévy, qui craindrait de paraître pédant s'il enflait la voix et prenait le ton d'un prédicateur, leur dit en souriant, lui aussi, mais enfin il leur dit : La famille est en danger! Que les parents veillent! *Caveant parentes!*

Oui, en vérité, cette princesse gâtée, gangrenée jusqu'aux moelles, est d'un enseignement bien plus moral encore que le doux, bienfaisant et onctueux abbé Constantin. Si M. Halévy n'était pas de l'Académie française, je demanderais qu'on réunît sur sa seule tête toutes les palmes dont l'Académie dispose pour encourager les œuvres utiles aux bonnes mœurs, et ces palmes sont nombreuses.

Et si M. Halévy me disait que j'exagère ses intentions de moraliste, que son œuvre, de forme légère, n'a pas de prétentions si hautes, qu'il n'aspire pas à la gloire de ramener la haute bourgeoisie d'aujourd'hui aux vertus patriarcales de la bourgeoisie d'autrefois, mon embarras serait grand. Comment expliquer alors qu'il n'ait pas donné à sa petite fiction une construction plus compliquée et plus savante? On pourrait lui reprocher, en ce cas, de s'être fait la partie trop facile en nous présentant le simple journal de son héroïne. A considérer la question d'art seule, c'est là un procédé trop commode. Et, en effet, au lieu d'un journal, supposez un récit. Sous cette forme moins élémentaire, qui mettrait l'héroïne aux prises avec d'autres personnes auxquelles elle ne livrera pas facilement ses secrets, ses sentiments intimes et les tristes vérités qu'elle a intérêt à cacher, comment se dévoilera-t-elle à nous? Il faudra que, par quelques mots imprudents, elle laisse échapper ce qui est au fond de son cœur. Il faudra qu'elle se trahisse involontairement et que nous, nous devinions beaucoup. Voilà le difficile et l'art compliqué. Au contraire, avec le journal où elle s'épanche en toute liberté, plus de demi-aveux, plus de réticences; elle se déshabille en quelque sorte sans pudeur. Voilà le facile et l'art plus naïf. Si M. Halévy, un artiste consommé, a choisi de ces deux formes celle qui demandait moins d'habileté et devait faire moins briller son talent, soyons certains qu'il s'y est décidé uniquement afin que la leçon fût plus concluante. Il a voulu que, de ce cœur gangrené, aucune plaie n'échappât à nos regards. Nous donner à deviner, ce n'était pas assez; il fallait nous faire voir et nous faire toucher. Ce désintéressement de l'artiste, qui réduit un peu sa part pour laisser la place plus libre au moraliste, me semble particulièrement digne d'éloges. Je tiens donc à mon dire : Œuvre morale, éminemment morale, morale avant tout.

MAXIME GAUCHER.

THÉATRES

« Renée Mauperin » (1)

Il y avait certainement une comédie dramatique à tirer de *Renée Mauperin*, une pièce dont l'intérêt serait né de l'opposition de deux caractères nettement tranchés : ceux d'un frère et d'une sœur se combattant dans un duel émouvant où l'honneur de toute une famille est engagé.

Ces deux individus, ce frère et cette sœur sont les représentants de deux morales que le théâtre et le roman ne sont jamais las de mettre aux prises. La jeune fille, malgré sa culture artificielle de plante poussée en serre chaude, prend, par instinct de loyauté, droiture naturelle de cœur, la défense de la morale qu'on peut appeler naturelle ou, si l'on aime mieux, spontanée. Le jeune homme se couvre des indulgences de la morale mondaine, laquelle passe tout à qui sauve les apparences. Mais Renée et Henri Mauperin ne sont pas seulement des êtres d'imagination créés par volonté d'auteur pour faire battre entre elles des thèses, des idées générales : ils existent comme types, comme individus, résumant dans les traits essentiels de leurs caractères des groupes de jeunes gens et de jeunes filles modernes.

M. Edmond de Goncourt l'a dit lui-même avant la représentation de la pièce :

— Mon frère et moi, nous avons voulu peindre dans Henri Mauperin un type très général : le héros des parlottes de la conférence Molé, qui a de la tenue, du sérieux et, sous ces apparences froides, un fond de machiavélisme d'autant plus répugnant, que son ambition est terre à terre et n'aspire qu'à des jouissances mesquinement bourgeoises.

« Quant à Renée, cette jeune fille qui aujourd'hui est légion, c'était, quand nous avons écrit notre livre,

(1) Comédie en trois actes tirée du roman de MM. de Goncourt, par M. Henri Céard.

une exception qui attirait les yeux, une des premières, peut-être la première de ces jeunes filles artistes dont le type s'est vulgarisé de nos jours en se généralisant. Notre Renée à nous était une créature exquise qui alliait la cordialité et la loyauté d'un homme à des grâces de jeune fille ; elle avait la raison mûre et le cœur frais, un esprit élevé, on ne sait comment, au-dessus du milieu bourgeois où elle vivait, et tout plein d'aspirations à la grandeur morale, au dévouement, au sacrifice, un appétit des choses les plus délicates de l'intelligence et de l'art, le mépris de ce qui est d'ordinaire la pensée et l'entretien de la femme. Ses antipathies et ses sympathies à première vue étaient vives et braves ; elle avait des sourires d'une complicité délicieuse pour ceux qui la comprenaient ; elle était mal à l'aise dans le mensonge du monde. »

Je m'en voudrais d'ajouter un mot à cette analyse du caractère de Renée que l'on retrouvera un jour, plus complète, là où je l'ai prise, dans les Mémoires à paraître de MM. de Goncourt. Supprimez les détails qui sont ici tout à fait individuels : vous avez un portrait flatté, mais ressemblant, de la jeune fille que l'on rencontre aujourd'hui dans presque tous les salons de la bonne bourgeoisie, de la demoiselle de dix-huit à vingt ans qui s'arrête un instant à causer avec vous sur un canapé quand elle a fini son tour de valse.

Ce n'est plus la jeune fille que M. Octave Feuillet et les romanciers de son école ont peinte exclusivement romanesque, parce qu'ils ignoraient sa psychologie, parce qu'ils ne l'examinaient qu'à l'extérieur, parce qu'ils la jugeaient sur ses mouvements, qui la servent mal, d'après ses actions, qui sont gauches ou surprenantes et qui ne donnent point une nette idée de ses pensées et de ses sentiments.

Dans la fréquentation des grandes dames du XVIIIe siècle, les frères de Goncourt ont appris à aimer et à connaître les femmes. Ils se sont attachés à la peinture de ces nuances presque insaisissables qui motivent la conduite des femmes, avec une passion d'artistes épris du bibelot rare. Puis, trouvant ce domaine — le cœur et le cerveau de la femme — trop exploré, ils ont voulu entrer dans les âmes des jeunes filles.

C'est avec une vraie anxiété que j'attendais de voir porter à la scène Renée Mauperin, sœur d'Henriette Maréchal et de Chérie. Car, si l'on trouve par ci par là dans les romans français des jeunes filles qui ne soient point uniquement des fictions romanesques, le théâtre n'a guère connu jusqu'ici que l'ingénue de Molière et de Scribe, c'est-à-dire un personnage devenu aussi conventionnel que les masques de la Comédie italienne.

Regardez-y de près : à part Musset, qui a levé un coin du voile dont se couvre la rêverie des jeunes filles, tous nos modernes auteurs de théâtre ne nous ont fait voir que la *demoiselle à marier*, c'est-à-dire une marionnette mue par trois ficelles, dont l'une lui fait faire la révérence, la deuxième porter son mouchoir à ses yeux, la troisième appuyer la main sur son cœur. Je crois très volontiers que cette ingénue-là a existé. Elle date du temps où les jeunes filles n'étaient point élevées dans la famille, mais grandissaient dans les couvents ou dans les pensionnats, d'où on ne les sortait que pour les pourvoir d'un mari, sereinement ignorantes du monde, de la vie et de tous les conflits que les passions font naître.

Quand, par hasard, nos auteurs dramatiques ont voulu peindre une jeune fille qui ne fût point cette sotte et insignifiante ingénue, ils l'ont placée dans des conditions de vie spéciales tellement extraordinaires qu'elles ont justement dissipé tout ce qui est « jeune fille » dans la jeune fille et créé une espèce de monstres, la vierge femme. Telle est, par exemple, Marcelle dans le *Demi-Monde*. Je n'insiste pas sur les raisons qui font que, au moment où la toile se lève, Denise n'est plus une jeune fille, bien qu'elle soit encore demoiselle. Chez Sardou, qui se pique d'en savoir très long sur ce sujet-là, les jeunes filles sont toujours des infortunées jetées, par la faute de leurs parents, hors des circonstances et de l'éducation ordinaires, comme, par exemple, les filles d'Odette et de Georgette. Meilhac et Halévy eux-mêmes ne nous ont montré Froufrou jeune fille que pendant un acte. La plus jeune fille de toutes ces jeunes filles qui ne sont pas jeunes filles, c'est encore la Fernande d'Augier (dans *le Fils de Giboyer*), encore qu'elle soit une exception, cette enfant de dix-huit ans grandie sans mère et qui a trop tôt perdu, comme dit Maximilien, « la sainte ignorance du mal ».

Il y a pourtant, entre les couventines et les demoiselles d'Alexandre Dumas, un type de jeune fille charmante et qui vaut bien qu'on l'étudie. C'est la jeune bourgeoise, qu'une mode intelligente et tendre, élève aujourd'hui dans la maison. Cette petite personne est mêlée — qu'on le veuille ou non — à toutes les comédies, à tous les drames domestiques. Elle est celle à qui l'on ne dit rien, mais qui devine tout. Elle se fait de la vie une idée qui n'est point romanesque, mais bien plutôt raisonnable et tranquille. Comme Renée Mauperin, comme Princesse, elle sait qu'il faut de l'argent pour vivre et qu'il vaut mieux épouser un jeune banquier qu'un beau ténébreux ; mais toutes ces concessions au bon sens n'empêchent point qu'elle soit jeune, qu'elle ait des élans de tendresse illimitée, de dévouement, de sacrifice, toutes les illusions généreuses, des heures où la platitude du monde l'attriste, où sa gaieté se voile de tristesse, où son rire est plein de larmes, où elle voudrait bien devenir une héroïne. Telle est Renée Mauperin, capable, dit son ami Denoisel, « de faire sérieusement des choses folles et follement des choses sérieuses ».

L'étude de ce caractère se développe lentement, tout à l'aise, dans le roman de MM. de Goncourt ; au théâtre,

il faut qu'il se révèle par des actions. Or il y a dans le roman de *Renée Mauperin* une aventure très propre à être mise au théâtre : la liaison d'Henri Mauperin avec une femme dont il veut épouser la fille. Tout le drame est là. Puisque l'on réduisait la pièce en trois actes, il fallait nous avertir tout de suite de la conduite et des intentions secrètes d'Henri, terminer le premier acte par la scène où Mme Bourjot, trahie, accable le jeune homme de reproches, s'arranger pour que Renée surprenne le secret qu'on lui cache... Alors tout le deuxième acte eût été plein de la lutte de la jeune fille contre son frère. Repoussée, vaincue, frappée, mais décidée à tout tenter pour empêcher le mariage d'Henri, elle aurait écrit à Villacourt, dont le jeune Mauperin usurpe le titre, pour avertir ce gentilhomme campagnard qu'on lui dérobe son nom. Au troisième acte, Villacourt serait venu demander réparation au jeune Mauperin; on aurait mis le duel en scène, oui, en scène, comme dans *le Maître de forges;* Villacourt aurait tué Mauperin, et Renée, effrayée de ce qu'elle aurait fait, serait morte de saisissement.

Au lieu de cette affabulation ou de toute autre du même genre, qu'avons-nous vu?

D'abord une succession de scènes où l'on apprend que M. Mauperin ne pardonne pas à son fils de changer de nom, que Renée adore son père, qu'elle fait avec Denoisel des parties de bons mots comme on joue aux échecs. Mlle Bourjot lui conte dans un bout de scène qu'Henri, son fiancé, aime sa propre mère. Et, sur la vue d'un échange de poignées de main banalement serrée, sur un coup d'œil à la cantonade, Renée juge que son amie se trompe et elle pense à autre chose.

Au deuxième acte, il n'y a que la scène entre le frère et la sœur qui soit vraiment d'une belle et franche allure. Au dernier acte, entre le départ d'Henri et le moment où son corps est rapporté, il y a un vide que ne comble pas la scène, pourtant si poignante, où Renée fait à Denoisel l'aveu de son amour, tandis que celui-ci, désespéré de cette joie et de ce tendre abandon, regarde anxieusement la pendule et constate que l'heure du retour d'Henri est passée.

Le public, désireux, lui aussi, de connaître l'issue du duel, prête une oreille impatiente à Renée, et, à cause de cette inquiétude, cette belle scène n'a pas été écoutée comme elle le méritait.

Ce que je dis, d'ailleurs, de cet épisode, je pourrais le répéter de toutes les scènes importantes de la pièce, qui, prises en soi, isolément, charment par l'illusion, si rare au théâtre, de la vérité et de la vie. M. Porel a mis tous ses soins à accroître par les détails d'une mise en scène extrêmement habile cette impression de réalité saisissante.

Dumény a paru un peu jeune dans le rôle de Denoisel. Les cheveux gris et les rides lui viendront assez vite. Le talent très personnel et très distingué de cet acteur s'affirme d'une création à l'autre. Il a joué avec infiniment de délicatesse et de tact un rôle exquis sans doute, mais bien difficile à soutenir à la scène.

Quant à Mlle Cerny, M. Edmond de Goncourt avait raison de dire que le rôle de Renée la mettrait hors de pair. Elle a eu de la grâce, de la mutinerie, depuis la frisure de ses cheveux jusqu'à la pointe de ses petits souliers. Elle joue en perfection le côté spirituel du rôle; peut-être lui reste-t-il quelque chose à gagner du côté de la tendresse. « C'est une Hading plus jeune », disait M. Alphonse Daudet à la sortie. Que Mlle Cerny se règle là-dessus.

HUGUES LE ROUX.

NOTES ET IMPRESSIONS

L'Académie française existe pour la vanité de quarante personnes et pour le divertissement de quelques centaines d'autres. Aussi tient-elle deux sortes de séances: les premières pour elle seule, les secondes pour le public. Celles qu'on appelle ordinaires sont secrètes et mystérieuses; il en transpire peu de chose au dehors; les journaux se contentent de dire : « L'Académie s'est réunie; étaient présents MM. tels et tels; on s'est occupé du Dictionnaire. » C'est peu, si vous voulez; mais c'est quelque chose pour les honnêtes académiciens qui se trouvent ainsi nommés et catalogués. Cela leur permet de rappeler tous les huit jours au public qu'ils sont au nombre de nos quarante premiers écrivains. Voilà pour la vanité. Mais ce n'est pas tout: trois ou quatre fois par an se donnent des audiences solennelles. Alors les portes sont ouvertes, les gens du monde sont admis, la salle devient un salon, le Dictionnaire est mis dans l'armoire, on passe un habit brodé et on lit des compliments. Compliments, non plus au cardinal de Richelieu ni au chancelier Séguier, mais aux académiciens morts, aux académiciens vivants qui leur succèdent, aux lauréats des concours, à Marivaux, à d'Aubigné, à Beaumarchais et aux pauvres diables qui ont fait preuve de vertu. Voilà pour le divertissement.

Nous avons eu hier jeudi une séance de cette dernière espèce, tout à fait brillante et aimable. Les personnes qui n'ont jamais assisté à ces petites fêtes s'en font une idée peut-être trop grave. Voici à peu près comment les choses se passent.

Si on connaît M. Pingard ou, à son défaut, quelque membre de l'Académie, on obtient une place de choix dans l'hémicycle, une place de centre, comme on dit, quelque chose d'analogue à l'entrée au pesage dans les courses. Alors, au lieu de se morfondre deux heures sur le trottoir du quai Conti avant l'ouverture

des portes, on entre tout à son aise et au dernier moment, avec les ambassadeurs et Mme Aubernon. Des soldats font la haie dans la cour; des huissiers en chaîne vous introduisent. On passe un petit boyau sombre; une porte s'ouvre discrètement; on pénètre sous le dôme, on descend un escalier où les pas sont étouffés par un tapis; on perçoit des chuchotements et des froufrous de robes, tout cela très respectueux. M. Pingard vous murmure quelque chose qu'on n'entend pas et vous fait asseoir avec insinuation sur une banquette trop étroite, en face de la statue de Descartes. Il tombe des hautes fenêtres un jour oblique et pâle.

La moitié de l'enceinte fourmille de têtes, de chapeaux, d'éventails qui s'agitent, de lorgnettes qui se braquent et s'abaissent, de sourires et de conversations indistinctes; l'autre moitié est déserte et silencieuse : c'est celle que vont occuper tout à l'heure ces messieurs. On se montre quelques têtes connues dans l'assistance; mais on est impatient. Une heure sonne. Présentez armes! La porte s'ouvre, les académiciens font irruption, les dignitaires en costume passant les premiers. Un peu de tumulte, quelque brouhaha, des serrements de mains, de l'empressement pour se caser, des bonjours envoyés dans le public qui s'agite aussi et veut reconnaître les illustres; puis tout s'apaise peu à peu, l'Académie s'assoit, épanouie, prête à s'écouter elle-même; elle se sent, comme la Vénus de Victor Hugo,

Ceinte du flamboiement des yeux fixés sur elle.

Il part encore de divers points de l'auditoire des questions isolées, à mi-voix, sur tel de ces messieurs dont on ne retrouve pas le nom. Quelle est cette tête ébouriffée de chien griffon? C'est un membre de l'Académie des sciences, bien sûr. — Et cette mine renfrognée? Ce doit être un économiste, ou un archiviste, ou un graveur en médailles. Les femmes dont les maris sont en costume leur font signe d'ôter leurs pardessus pour qu'on voie leurs décorations. Un buste de Minerve, déesse de la sagesse et des hautes pensées, préside à cette scène.

***

M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, lit le premier son rapport sur les concours. C'est une bien aimable figure que la sienne, une figure éveillée et narquoise, qu'on sent, je ne sais pourquoi, contemporaine de celles de Scribe et d'Auber. Sa calotte de soie noire penchée sur une oreille lui sied fort bien. Sa malice juvénile et sans aiguillon assaisonne les louanges qu'il est obligé de donner; celles-ci semblent douces à ceux qui les obtiennent, sans paraître fades au reste du public. Il y a en tout cela un petit goût salé et bien portant qui réjouit. M. Doucet dirait du mal de tout le monde qu'on ne l'écouterait pas avec plus de plaisir. Puis, quand il a fini de parler, il n'a pas l'air pour cela, comme d'autres orateurs, de se désintéresser subitement du monde; il est heureux du succès de ses confrères, il souligne leurs allusions, sourit de leurs bons mots, fait les honneurs de leur esprit. Aux qualités de l'excellent académicien il en ajoute quelques-unes qui seraient d'une parfaite maîtresse de maison. Type accompli de l'homme sociable et poli, son esprit n'a point d'envers, son caractère n'en a pas davantage; ses amis le trouvent à toute heure bienveillant, empressé à lire leurs vers et leurs discours, infatigable, remplissant de son zèle les coulisses de l'Académie, distribuant des récompenses aux uns, des conseils aux autres, des sourires à tous; quant à ses ennemis, il n'en a pas.

***

Le second acte, c'est la lecture de quelques pages du morceau qui a remporté le prix d'éloquence. Comment et de quelle voix M. Ludovic Halévy a fait cette lecture, c'est ce qu'on imaginera facilement. Il s'est mis tout à fait au ton de la compagnie. D'ailleurs, il n'a jamais été gai qu'en dedans. Il a de la distinction, de la sûreté, une grande simplicité d'effets et point d'exubérance.

Cet usage même des prix d'éloquence est une des premières traditions de l'Académie. Il remonte à Guez de Balzac, cet « orateur sans tribune », comme on l'a justement défini, qui était, en son temps, le style fait homme. Mais en deux cents ans que les choses ont changé! Regardez, ô philosophes les premiers sujets proposés à ce concours! En 1671, année où Madeleine de Scudéry emporta le prix, il s'agissait de montrer que *la Louange et la Gloire n'appartiennent en propriété qu'à Dieu;* une autre fois, on donna comme texte : *la Science du salut;* une autre fois, *l'Éloge de la pureté;* une autre fois, celui de *l'Innocence.* Et voici qu'aujourd'hui ces messieurs proposent le panégyrique de Beaumarchais, c'est-à-dire d'un homme qui n'était ni pur ni innocent, qui pratiquait d'autres sciences que celle du salut et qui chercha la louange ailleurs qu'en Dieu! On le voit, l'Académie, bon gré mal gré, s'est d'elle-même un peu laïcisée.

Le prix a été partagé entre M. de Lescure, gentilhomme de plume, éditeur consciencieux des correspondances du XVIIIe siècle, écrivain facile, lauréat ordinaire de l'Académie, et M. Émile Trolliet, professeur à Montpellier, esprit fin, alerte et pénétrant. Il est malaisé de dire ainsi, à la volée, quels sont les mérites de ces pièces oratoires. Les fragments de M. de Lescure qui ont été lus semblent d'une élégance parfaite et sans verbiage; on y démêle les traits exacts du vrai Beaumarchais. Mais je ne croyais pas qu'il fût possible d'approcher et de manier cet esprit si vivant, si jaillissant, si entraînant, sans subir la contagion de sa fougue, de sa passion de franchise, de sa hardiesse, de sa sublime insolence, sans se réveiller enfin tout frotté de Figaro, bien plus prêt à cingler l'épigramme qu'à

psalmodier la louange. Un éloge de Beaumarchais devrait être enlevé en une nuit de travail, à la lampe, sans reprise ni rature, d'une seule débridée. Et tant pis pour l'Académie, qui ne le couronnerait pas! Si elle exige des discours de régents de collège, qu'elle mette au concours, non l'éloge de Beaumarchais, mais celui de l'abbé Maury.

Malgré tout, le choix d'un tel sujet était hardi et beau. Beaumarchais ne fut pas académicien; cependant l'Académie peut l'adopter, car elle trouve chez lui bien des mérites qu'elle a récompensés depuis. La comédie de M. Pailleron rappelle celle de Beaumarchais comme l'eau de Seltz rappelle le vin de Champagne; M. Alexandre Dumas allie la verve du *Barbier* au pathétique de *la Mère coupable;* M. Rousse n'est pas un avocat plus éclatant que l'auteur des *Mémoires sur Goëzman;* M. John Lemoinne et M. Hervé ne sont pas de plus intrépides journalistes; M. Léon Say n'est pas un financier plus inventif. Bref, est-il quelqu'un des quarante qui ne se sente un peu solidaire de ce fameux quarante et unième? Celui-ci eut même l'idée de percer l'isthme de Suez. Il est donc juste que chacun de ces messieurs s'intéresse à sa gloire; je ne vois guère que M. de Mazade et M. Marmier qui ne doivent rien à Beaumarchais.

* *

Paulo majora... Voici la vertu. M. Caro, directeur, lit très simplement un très simple rapport sur les actes héroïques ou méritoires que l'Académie a jugés dignes de récompense. Ce rapport annuel est toujours une pièce fort curieuse. D'abord il représente à lui seul un genre littéraire d'ailleurs disparu, je veux dire l'homélie laïque, le petit traité de morale efficace appuyé sur des exemples et ne prétendant qu'à enseigner le bien. C'est à peu près la seule lecture édifiante que nous fassions dans l'année : il importe donc qu'on y mette toute la persuasion, tout l'attrait supérieur que les moines d'autrefois trouvaient dans leurs manuels de dévotion. Car enfin ce rapport, c'est en réalité une petite *Vie des Saints* à l'usage des gens du monde.

Souvent même il arrive qu'on songe, en le faisant, plus à divertir les gens du monde qu'à bien louer les saints. C'est une faiblesse qui est devenue presque la règle. Lisez, par exemple, les rapports de M. Alexandre Dumas, de M. Sardou, de M. Pailleron : ils n'ont jamais écrit de comédies plus amusantes. Et comme ils les disaient, comme ils les jouaient! On éprouvait un attendrissement joyeux pour ces vieilles filles, ces domestiques dévoués jusqu'à la mort, ces infirmes secourant l'infirmité, ces pauvres nourrissant la pauvreté, cette misère se prodiguant elle-même à de plus misérables; on avait une pointe de sensibilité, puis on souriait, puis on riait franchement. Et plus d'une fois, alors, il me sembla voir, derrière le fauteuil du président, se dresser tout à coup un de ces tristes meurt-de-faim dont il contait l'histoire, déguenillé, pâle, les bras croisés, laissant tomber ces mots amers d'Alceste :

> Par la sambleu, messieurs, je ne croyais pas être
> Si plaisant que je suis!

Il faut, après cela, du courage pour parler avec sérieux de la vertu. Ce courage, M. Caro l'a eu, ce qui ne m'étonne pas, car il est naturellement courageux; il est, quoi qu'on ait cherché à faire croire, le moins hypocrite des hommes. Il se livre même si volontiers que dans son discours tout marche vers la belle et indépendante profession de foi qui en est la conclusion nécessaire. Il a peu raconté, il a peu mimé, il n'a guère été virtuose; la grande affaire, c'était la doctrine, et on le sentait bien jeudi : l'orateur moraliste qui est en lui avait éclipsé le causeur et le satiriste mordant. C'est à peine s'il a lâché quelques allusions, dont il eût pu d'ailleurs se passer. Rien, il est vrai, ne porte, chez ce public de l'Académie, comme l'allusion, surtout quand elle pique les hommes au pouvoir. Mais cela est un peu chétif, et de trop petite guerre pour M. Caro. Je préfère les applaudissements dont on a salué le beau témoignage qu'il a rendu à Pasteur. Toute cette page est de grande allure; le tableau du laboratoire, des veilles, des assauts obstinés livrés à la vérité, est d'une touche large et sûre; le sentiment est vrai, l'expression belle.

Des trois parties de ce discours, la première est consacrée à défendre l'institution des prix de vertu; Chamfort y est malmené avec assez de rigueur, et j'en suis bien aise, car ce Chamfort, malgré son esprit à facettes, n'était guère qu'un rhéteur bilieux dont on ne peut jamais savoir s'il croit ce qu'il dit. La seconde partie, c'est le récit des belles actions récompensées. Il a été mené grand train, déblayé, comme on dit au théâtre. J'y ai pourtant saisi au passage ce trait charmant d'une servante qui « prenait les vêtements de sa jeune maîtresse infirme, sous prétexte de les raccommoder, et y glissait ses dernières pièces d'argent. On attribuait cette découverte merveilleuse à quelque hasard ou à quelque oubli. » Je suis sûr que Daudet voudrait avoir imaginé cela.

La dernière partie du rapport est franchement dogmatique. C'est une discussion (un peu étranglée, bien entendu) de la morale évolutionniste. Herbert Spencer n'est pas même nommé, et pourtant cet adversaire invisible que combat M. Caro, nous l'avons tous reconnu. Les lois morales ne sont pas, pour notre grand orateur, le prolongement des lois naturelles et comme un cas particulier de la physique de l'univers; elles en sont plutôt la contradiction. Il définit la morale comme Bacon définit l'art : « l'homme ajoutant son âme à la nature. » L'idée est très haute; la force de conviction que M. Caro met à la développer lui donne un regain de jeunesse et un charme de persuasion auquel on ne résiste pas. Cette magistrale parole, bien rythmée,

emplit la salle de l'Académie avec une solennité troublante dans la pâleur de ce jour mourant. Notre esprit critique est un peu lassé par une audition si longue : nous sommes tout disposés aux adhésions généreuses; chacun de nous se dit volontiers : « Oui, je crois, comme M. Caro, que je suis un être libre, et d'autant plus libre que je suis plus vertueux, car ma vertu est une insurrection contre la nature. Chaque effort qui me rend meilleur m'affranchit. L'effort, voilà justement ce qui doit être pesé et ne peut l'être dans vos balances. C'est pourquoi le vrai juge de la vertu, ce n'est pas à l'Académie, ce n'est pas aux Chambres ni ailleurs, ce n'est pas même en ce monde qu'il le faut chercher. Et quant à la récompense, c'est dans cet accroissement de la liberté qu'elle se trouve.

*
* *

La séance est levée ; chacun quitte sa place en désordre; on s'appelle, on se tend les mains, on sort, très pressé parmi les toilettes de velours, de fourrures, de dentelles, parmi les habits brodés de palmes vertes... Nous voici dehors, on respire. Le quai s'allonge tristement avec ses grands arbres sans feuillage; la Seine scintille sous les premières lumières du soir. Un pauvre garçon pâle nous crie : *Demandez! Demandez le crime de la rue Gay-Lussac!*

— Ah! mon ami, dit une jeune femme qui s'en revenait au bras de son mari, achète le journal; voyons donc ce crime. Il est si amusant! Cela va nous reposer de toute cette vertu!

PAUL DESJARDINS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élection législative. — Dans le département du Nord, M. Trystram, républicain, a été élu député, en remplacement de M. Delélis, conservateur, par 147 278 voix contre 121 859, données à M. Derveau, conservateur. On a constaté plus de 80 000 abstentions. Au 4 octobre 1885, M. Delélis avait obtenu 161 671 voix.

Sénat. — Suite de la discussion et adoption de la proposition de loi sur la chasse.— Le 22, adoption du projet de loi concédant à la compagnie de l'Est le chemin de fer de Toul à Nancy. — Le 23, adoption d'un projet de loi portant ouverture d'un crédit de 204 000 francs pour le câble télégraphique du Tonkin. — Le 25, première délibération du projet de loi sur les aliénés.

Chambre des députés. — Suite de la discussion du budget. Réduction du taux de l'intérêt à 3,25 pour les caisses d'épargne ordinaires et à 2,75 pour les caisses d'épargne postales. Un amendement de M. Le Provost de Launay, portant suppression du sous-secrétaire d'État au ministère des finances, est rejeté par 245 voix seulement, contre 241. Une réduction de 618 509 francs sur le personnel de l'administration centrale des finances est adoptée; puis des réductions de 50 000 francs sur le matériel de la même administration, de 800 000 francs sur les trésoriers-payeurs généraux, de 250 000 francs sur les receveurs particuliers, de 1 647 000 francs sur les pensions militaires de la marine. — Dépôt par M. Labussière d'un projet de loi relatif à la prorogation de l'mpôt sur le papier; l'urgence est refusée.

Intérieur. — Sur la proposition de M. Goblet, le conseil des ministres a décidé qu'un monument commémoratif de la Révolution française serait élevé dans l'ancien jardin réservé des Tuileries. Ce monument sera mis au concours. — Les sous-secrétaires d'État ont donné leur démission; le conseil des ministres ne l'a pas acceptée, les priant d'attendre que la Chambre ait statué en principe sur leur maintien ou leur suppression.

Extérieur. — Le gouvernement russe a demandé à la France de prendre sous sa protection ses nationaux résidant en Roumélie — M. Bihourd, résident de France en Tunisie, est nommé résident général au Tonkin; M. Massicault, préfet du Rhône, est nommé résident à Tunis.

Question d'Orient. — La rupture paraît définitive entre la Bulgarie et la Russie. Le général Kaulbars a quitté Sophia. La députation bulgare doit soumettre aux puissances un rapport sur les événements. — Les élections municipales de Roumanie ont été favorables au parti national libéral.

Angleterre. — Un meeting socialiste a eu lieu à Trafalgar-Square; 50 000 personnes y ont pris part, divisées en groupes d'après leurs quartiers respectifs, précédés chacun de bannières et de drapeaux rouges; tout s'est passé dans un ordre relatif et la police n'a pas eu à intervenir.

Grèce. — Les députés de l'Opposition, réunis chez M. Delyannis, ont résolu de publier une protestation contre la dissolution de la Chambre, qu'ils jugent anticonstitutionnelle.

Allemagne. — Le général Bromart-Schellendorf, ministre de la guerre, a donné sa démission. — Ouverture de la session du parlement.

Belgique. — La Chambre des députés a pris en considération le projet de loi de M. d'Oultremont, relatif au service militaire personnel.

Amérique. — Le Président de la république de l'Uruguay a donné sa démission; il a été remplacé par le général Maximo Tages.

Institut. — Le 19, séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres présidée par M. Gaston Paris. M. Wallon, secrétaire perpétuel, a donné lecture d'une notice historique sur la vie et les travaux de M. Ambroise Firmin-Didot; M. Maspéro a exposé brièvement les résultats des curieuses découvertes qu'il a faites récemment en Égypte. — Le 25, séance publique de l'Académie française

Instruction publique. — Inauguration à la Faculté des sciences de Paris de la chaire de géographie physique. — Une circulaire du ministre de l'instruction publique interdit aux professeurs de lycée de donner des leçons ou de faire des discours dans les établissements privés.

Nécrologie. — Mort du sculpteur Mathias Schiff; — de M. Eugène Petit, peintre de fleurs; — de M. Blaise Desgoffe fils, peintre; — du comte d'Arlaud de Saint-Saud, ancien sous-directeur au ministère des affaires étrangères; — de M. Eugène Rambert, ancien professeur de littérature française à l'Académie de Lausanne; — de Mgr Millière, protonotaire apostolique, vicaire général de Beauvais; — du romancier autrichien Léopold Kompert.

Faits divers. — Un comité d'initiative s'est formé, sous la présidence de l'amiral Mouchez, pour élever une statue à François Arago, dans le jardin de l'Observatoire.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (786.)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 23. (23e ANNÉE). — 4 DÉCEMBRE 1886.

UN NOUVEAU LIVRE SUR LA DÉMOCRATIE

Le gouvernement populaire (1)

I.

Puisque nous allons nous occuper de la démocratie, il faut d'abord définir, avec plus de précision qu'on ne le fait d'ordinaire, le sens qu'il convient d'attacher à ce mot. Il a deux sens que l'on confond fréquemment. Démocratie signifie tantôt, conformément à l'étymologie, gouvernement exercé par le peuple, tantôt un état de société où les conditions sont très égales, et c'est ainsi que l'entend généralement Tocqueville. Comme il l'a dit, le développement graduel de l'égalité des conditions semble universel et irrésistible. Je pense que rien ne l'arrêtera, parce qu'il est la conséquence de certains faits de l'ordre économique qui se produisent dans les empires autocratiques tout aussi bien que dans les monarchies constitutionnelles et dans les républiques : emploi des machines, qui, diminuant les prix, met presque toute chose à la disposition de tous ; partage des successions ; diffusion de l'instruction par l'école et par la presse. Si je jette les yeux sur les différentes régions du globe, partout je constate les progrès de l'égalité.

Mais le triomphe définitif de la démocratie, entendue dans le sens de gouvernement populaire, paraît moins assuré. Beaucoup de bons esprits craignent que la tentative d'amener une plus grande égalité et d'accorder à tous des droits politiques égaux ne provoque une lutte des classes dans laquelle périraient les institutions libres, comme on l'a vu dans les républiques antiques, et qu'ainsi de l'anarchie sortirait le despotisme. On aurait alors des sociétés démocratiques où les conditions seraient très égales, mais qui seraient gouvernées autocratiquement, c'est-à-dire des démocraties césariennes ; des nations composées d'individus semblables et égaux, mais asservis sous un maître tout-puissant.

Heureusement, ce sombre avenir, qui épouvantait Tocqueville après le Deux-Décembre, paraît encore assez éloigné pour qu'on ait le loisir de chercher quelles sont les institutions qui permettraient aux peuples démocratiques de se gouverner eux-mêmes de manière à garantir l'ordre, la liberté et la sécurité nationale, sans recourir à cette honteuse extrémité de demander le salut et le repos au despotisme.

Une première question se pose. La démocratie entendue soit comme gouvernement populaire, soit comme état social égalitaire, est-elle chose désirable ? Ce point n'est pas traité à fond dans le livre, remarquable à bien des égards, que vient de publier sir Henry Maine sous le titre de *Popular government*. Ce qu'il veut combattre tout d'abord et extirper des esprits, c'est précisément l'opinion que nous venons d'exposer et qui est très répandue aujourd'hui, à savoir que le triomphe de la démocratie est inévitable parce qu'il est le résultat d'une longue évolution historique. Cette idée, à la fois fausse et dangereuse, prétend sir Henry Maine, ne date que des livres de Tocqueville. Aristote, Montesquieu, Rousseau lui-même et jusqu'aux auteurs de la constitution américaine pensaient, au contraire, que le gouvernement démocratique pur ne peut durer et que, même mitigé, il est sans cesse menacé de périr.

L'histoire, dit Maine, ne nous montre nullement un

(1) *On popular Government*, par sir Henry Maine. — Londres, John Murray, in-8°, 260 pages.

progrès continu de la démocratie. Les républiques anciennes finissent toutes par se perdre dans un grand empire despotique. Au début du moyen âge, les Barbares, en occupant les diverses provinces de l'empire romain, y implantèrent, en partie, les institutions libres de la Germanie, et en même temps les villes de l'Italie et de la France méridionale conservèrent le régime municipal romain, ce qui donna naissance à des républiques indépendantes, à des cités autonomes. Les communes du nord de l'Europe et les villes hanséatiques jouirent aussi de grandes libertés locales; mais toutes ces institutions démocratiques furent peu à peu supprimées au profit des monarchies centralisées et despotiques qui se développèrent partout à partir du xve siècle. Malgré l'affranchissement de la Hollande et de la Suisse, la démocratie perd du terrain jusqu'à la fondation de la république des États-Unis. M. Hippolyte Passy, dans son excellent livre des *Formes de gouvernement*, fait le compte des républiques disparues et il en conclut qu'aucune grande monarchie n'a réussi à se transformer et à subsister sous cette forme.

Maine prétend aussi que le gouvernement populaire est le moins durable, le plus fragile de tous. Dans l'Europe moderne, dit-il, il ne date guère que de cent ans; car les deux fédérations, les Pays-Bas et la Suisse, n'étaient que des aristocraties bourgeoises se gouvernant elles-mêmes, à leur profit. Les destinées du régime démocratique ont été cruellement orageuses. En France, il a provoqué trois révolutions faites par le peuple de Paris, en 1792, en 1830 et en 1848 ; il a été renversé trois fois par l'armée, le 18 fructidor 1797, le 18 brumaire 1799 et le 2 décembre 1851, et trois fois par les armées étrangères, en 1814, 1815 et 1870, l'invasion ayant été chaque fois provoquée par le souverain que le suffrage populaire avait élu. De 1789 à 1870, la France a eu trente-sept années de dictature, quarante-quatre années de liberté, et cette période de liberté a été due à des souverains qui n'admettaient pas le dogme de la souveraineté du peuple, tandis que les deux Bonaparte la supprimèrent au nom du peuple, qu'ils prétendaient représenter en vertu du plébiscite. — La première constitution espagnole date de 1812, et déjà en 1823 le despotisme est rétabli par l'armée française au nom de la Sainte-Alliance. Depuis cette date jusqu'à ce jour, Maine compte quarante pronunciamientos, dont neuf ont abouti à changer le régime politique ou son application. — Dans les républiques espagnoles d'Amérique, les révolutions sont aussi fréquentes que les tremblements de terre. En Bolivie, sur quatorze présidents, treize sont morts assassinés ou en exil. Des trois cent cinquante constitutions qui, d'après Lieber (1), ont été édictées depuis le commencement de ce siècle, combien en est-il qui ont donné de bons résultats? Le gouvernement constitutionnel n'a pas trop mal réussi jusqu'à présent en Hollande, en Belgique, dans les pays scandinaves et récemment en Italie ; mais, sauf en Norvège, les institutions n'y sont pas complètement démocratiques. L'épreuve décisive n'est donc pas encore faite.

Ce qui tend à aggraver, chaque jour, le danger des changements violents, c'est que les masses révolutionnaires n'ont plus pour but maintenant de conquérir sur les barricades la liberté ou même la république. Elles veulent modifier à leur avantage l'ordre social et la répartition des biens. Souvent même, dégoûtées des utopies et n'espérant plus aucune amélioration de leur sort par des réformes, elles rêvent de tout détruire par le pétrole et la dynamite.

Ce qu'il faut demander à un gouvernement, dit Maine, ce n'est pas d'être conforme à certaines maximes théoriques ; c'est de bien remplir les différentes fonctions pour lesquelles l'État existe : défendre le pays, garantir la sécurité intérieure et faire exécuter la loi. Or, sous tous ces rapports, la démocratie s'est montrée inférieure à la monarchie. Elle est moins apte à organiser la défense et à se créer des alliances, parce qu'elle manque d'esprit de suite et de prévoyance; elle donne moins de garanties de sécurité, parce qu'elle favorise les changements brusques et les agitations populaires; elle fait aussi moins bien exécuter la loi, parce qu'elle est plus soumise aux influences des partis.

La démocratie est-elle, comme on l'imagine, plus propice aux réformes? Non, c'est là encore une erreur, répond Maine; le peuple est généralement conservateur. Partout il s'est montré hostile aux nouveautés. Combien de fois n'a-t-on pas vu les ouvriers maudire ou briser les machines! C'est ordinairement en vertu d'un plébiscite que se fonde la tyrannie. Voyez, par exemple, dans les Pays-Bas au xviie siècle : les classes élevées défendaient les institutions républicaines, tandis que le peuple acclamait les princes et massacrait les citoyens qui voulaient maintenir les antiques libertés. Partout le progrès s'est accompli par l'effort des minorités ou de quelques hommes d'élite.

Sans doute la Révolution française s'est montrée avide d'innovations; mais, déjà avant elle, beaucoup de souverains et de ministres, Frédéric II en Prusse, Joseph II en Autriche, Léopold en Toscane, Pombal en Portugal, avaient pris l'initiative des réformes.

M. Cherbuliez, dans la *Revue des Deux Mondes*, et M. John Morley dans la *Fortnightly Review*, ont montré ce qu'il y a ici d'inexact et là d'excessif dans l'acte d'accusation, très éloquent d'ailleurs, dressé par sir Henry Maine contre la démocratie; mais, pour ma part, je veux considérer le problème dans sa généralité, en acceptant le critère proposé par l'auteur lui-même. Oui, sans doute, comme pour tout mécanisme, il faut juger des diverses formes de gouvernement non d'après des théories, mais d'après leurs résultats. S'il en est une

(1) *Civil liberty and self government*. Introduction.

qui favorise la diffusion de la vertu, du bien-être, de l'instruction, je la déclare excellente. S'il en est, au contraire, une autre qui ruine le peuple et qui amène un accroissement de la misère, de la criminalité et du vice, je la considère comme mauvaise, fût-elle conforme à l'idéal tracé par les maîtres de la science.

Ainsi que l'a dit si bien Bossuet, « la vraie fin de la politique est de rendre la vie commode et les peuples heureux ». Le but de tout gouvernement est le plus grand bien de tous, et une constitution n'est bonne que si elle y conduit, dans la mesure limitée que comportent les choses humaines. Mais, pour atteindre ce but, à qui accordera-t-on le pouvoir?

Mirabeau a raison : la Raison est (ou plutôt doit être) le souverain du monde; vérité profonde que Guizot a reproduite en ces termes : « C'est toujours de la raison, jamais de la volonté, que dérive le droit au pouvoir. » Pour prendre part à la direction des affaires publiques, le premier titre est donc qu'on en soit capable. Pourquoi le père a-t-il autorité sur son enfant, qui a le devoir de lui obéir? Parce que le père, ayant plus de raison, sait mieux ce qui est utile au mineur. Il est donc avantageux pour tous les deux que le commandement lui appartienne. Pourquoi met-on sous tutelle les individus dont l'intelligence est faible ou insuffisante? Parce que c'est à titre d'être raisonnable que l'homme dispose de sa personne : donc, quand il cesse de l'être, il doit perdre le gouvernement de lui-même, dans son intérêt comme dans celui de la société. Voyez ce que font les naufragés sur un radeau : si un marin expérimenté se trouve parmi eux, ils lui remettent la direction de l'épave, qui, grâce aux connaissances du pilote, peut se sauver, et en tout ils lui obéissent; le salut est à ce prix.

La souveraineté et le gouvernement devraient donc appartenir à ceux qui ont le plus de raison et de lumières et qui sont, par conséquent, les plus aptes à découvrir et à appliquer l'ordre le meilleur et le régime le plus favorable au bien de tous. Un régime politique vaudra d'autant plus qu'il donnera plus complètement la direction des affaires aux citoyens les plus sensés, les plus capables, les plus dévoués à la justice. Mais qui sont ces citoyens?

Ce seront ceux, semble-t-il, qui ont quelque aisance, par conséquent quelque instruction, et qui ont ainsi un intérêt réel à ce que le pays soit bien gouverné, c'est-à-dire ceux que l'on appelle maintenant les « censitaires » et les « capacitaires » et que les anciens nommaient les *aristoi*, les gens d'élite.

Toutefois l'expérience de tous les temps nous apprend que, l'homme étant porté à poursuivre son propre avantage, même aux dépens d'autrui, il s'ensuit que si le pouvoir est accordé exclusivement à ceux qui ont la fortune et les lumières, ils feront usage de leur autorité, non pour le bien général, mais pour le leur, qu'ils considèrent, de très bonne foi peut-être, comme celui de l'État, sans s'occuper de l'intérêt du plus grand nombre, qui ne comptera guère à leurs yeux. Toute classe privée de droits a toujours été opprimée ou exploitée.

L'aristocratie, à Rome, à Venise, en Angleterre, a porté aussi loin que possible l'art du gouvernement et a donné ainsi à l'État, qu'elle dirigeait avec un grand esprit de suite et de prévoyance, une durée, une puissance, un éclat extraordinaires. Mais les lois et les guerres avaient toujours pour but ou pour résultat d'accroître les richesses des grands et non d'améliorer le sort des masses, ce à quoi personne ne songeait. Le peuple n'était qu'un moyen aux mains des gouvernants; il fournissait les hommes nécessaires à livrer les batailles et les revenus employés à soutenir le luxe de ses maîtres et à forger les armes employées à l'asservir.

Le pouvoir est-il à un autocrate? il en usera pour accroître son autorité, ses revenus ou, ce qui pis est, ce qu'on appelle sa gloire, acquise en des guerres heureuses. Appartient-il à une aristocratie? elle s'en servira pour étendre ses privilèges. Voyez en France : n'avait-elle pas mis tous les impôts à la charge des roturiers? Et, en Angleterre, la Chambre des communes, quand elle représentait les grands propriétaires, n'avait-elle pas entravé l'importation du blé afin d'augmenter leurs fermages?

La fin du gouvernement devant être le bien général formé de l'ensemble des biens particuliers, et, en même temps, chacun étant d'ordinaire plus capable qu'autrui d'apercevoir ce qui constitue son propre bien, il s'ensuit, semble-t-il, que c'est à tous qu'il faudrait confier le soin de créer un gouvernement, qui aurait alors sans cesse en vue, non l'avantage de quelques-uns, mais le bonheur et la garantie des droits de tous. Malheureusement, quand il s'agit de lois qui n'ont avec l'intérêt individuel qu'un rapport éloigné, indirect et difficile à saisir, ceux qui n'ont reçu qu'une instruction élémentaire, les ouvriers absorbés par leur travail journalier, discerneront avec peine les résolutions qui leur seront vraiment avantageuses et, entraînés par leurs passions, par leurs préjugés ou par des meneurs, approuveront fréquemment des mesures funestes à la nation ou à eux-mêmes; trop souvent choisiront des représentants incapables, égoïstes ou brouillons.

S'il n'y avait pas cette objection formidable de l'incapacité des masses, si réellement elles étaient aptes à discerner ce qui leur est utile, point de doute : le régime démocratique serait le meilleur de tous. Il semble, en effet, naturel et légitime que chacun intervienne dans la direction des affaires publiques, qui, par tant de côtés, touchent à ses intérêts particuliers. En outre, prendre part au gouvernement de son pays par ses votes est pour l'homme un excellent moyen de culture. Il est amené ainsi à sortir du cercle étroit de ses poursuites individuelles, à penser au bien de son

pays, de sa commune et de ses semblables. Les candidats au parlement lui adressent des discours, des écrits, et s'efforcent de l'instruire. Il n'y a qu'une voix pour proclamer le progrès qu'ont fait, en Angleterre, les ouvriers des villes depuis qu'on leur a accordé le suffrage. Celui qui exerce une part de la souveraineté nationale s'en trouve relevé, anobli. Le sentiment de sa dignité d'être libre s'éveille ; il devient un citoyen.

Tocqueville a écrit à ce sujet une belle page, d'un ton un peu tendu, mais qui fait du bien à relire, aux heures sombres où l'on doute de l'avenir :

« Quel est l'homme qui, de nature, aurait l'âme assez basse pour préférer dépendre du caprice d'un de ses semblables, plutôt que d'obéir aux lois qu'il a contribué à établir lui-même, si sa nation lui paraissait avoir les vertus nécessaires pour faire un bon usage de la liberté ? Je pense qu'il n'y en a point. — Les despotes eux-mêmes ne nient pas que la liberté ne soit excellente; seulement ils ne la veulent que pour eux-mêmes, et ils soutiennent que tous les autres en sont tout à fait indignes. Ainsi ce n'est pas sur l'opinion qu'on doit avoir de la liberté qu'on diffère, mais sur l'estime plus ou moins grande qu'on fait des hommes ; et c'est ainsi qu'on peut dire d'une façon rigoureuse que le goût qu'on montre pour le gouvernement absolu est dans rapport exact du mépris qu'on professe pour son pays. »

Parmi les dangers qui menacent la durée des démocraties, il en est un que M. Scherer a admirablement mis en relief, en parlant récemment du livre de Maine dans le journal *le Temps*. Autrefois les gouvernements avaient surtout pour but de conserver les lois et les institutions existantes ; les hommes n'étaient pas hantés par le rêve du progrès continu. Ils croyaient volontiers que l'âge d'or était derrière eux et que dans le monde tout va de mal en pis. Mais depuis le XVIIIe siècle et la Révolution française, on veut modifier l'état de choses produit par l'histoire, de façon à le rendre conforme à un idéal de raison et de justice. De là la poursuite d'incessantes innovations, qui a trouvé son instrument dans les assemblées délibérantes ; or, comme le dit M. Scherer, « les assemblées législatives une fois constituées, le rationalisme politique a fourni un aliment à leur activité en leur assignant la tâche de ramener le fait à une conformité toujours plus étroite avec l'idée abstraite et, pour cela, de remanier, de remanier sans cesse ».

On ne peut, semble-t-il, qu'admirer ce désir de tout améliorer, cette soif de la perfection transportée dans le domaine politique. Ils caractérisent les sociétés chrétiennes et ils viennent manifestement de l'Évangile. Il faut, M. Scherer l'avoue, que « le droit pénètre de plus en plus le fait, c'est-à-dire la nature et l'histoire ». Seulement, quand les assemblées populaires ou les révolutions n'y apportent pas certaine mesure, certaine prudence, elles provoquent les réactions et elles font qu'on recule, au lieu d'avancer. M. Scherer n'a donc pas tort quand il dit en conclusion :

« L'innovation purement logique et à l'état permanent blesse les habitudes, choque les préjugés et inquiète le besoin de stabilité, qui est aussi légitime. Poussés à bout par l'esprit révolutionnaire, les peuples prennent une fringale de silence, de repos, d'autorité et, pourquoi ne pas le dire ? de dictature. Exercé comme il l'est aujourd'hui chez nous, le parlementarisme est une institution qui menace de se dévorer. »

Oui, Maine a raison : la démocratie est un gouvernement fragile, difficile à fonder, plus difficile encore à faire durer. Il a néanmoins apporté à certaines sociétés un degré d'éclat incomparable, supérieur à tout ce que l'humanité a connu ailleurs, et à d'autres sociétés une félicité simple, modeste, obscure, une *aurea mediocritas*, le meilleur sort peut-être que puisse espérer notre humanité. « Excepté les forces aveugles de la nature, a dit Maine autrefois, rien ne se meut en ce monde qui n'ait pas ses origines en Grèce. » L'adversaire de la démocratie en prononce ainsi le plus grand éloge qui s'en puisse faire. Cette petite république athénienne, avec ses vingt mille citoyens, a exercé sur la civilisation une influence qui ne finira pas et qui n'est surpassée que par celle de la Judée, ce rocher stérile dont se moquait Voltaire.

Quelle merveilleuse éducation la démocratie donnait aux citoyens d'Athènes ! Afin de les instruire, philosophes et sophistes discutaient les problèmes de la métaphysique et de la morale ; Socrate parlait sur la place publique et Platon sous les ombrages de l'Académie. Pour eux, au théâtre, institution publique, se représentaient les œuvres d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane ; devant eux, transformés en jurés, les avocats plaidaient leurs causes, et les orateurs discouraient sur la politique ; peuple vraiment souverain, ils avaient tout à décider par leurs votes : les affaires extérieures, la paix ou la guerre, les finances, les lois économiques, civiles, pénales, tout, jusqu'à la construction d'une galère ou l'érection d'une statue.

Quelle brillante apparition aussi que Florence au XVe siècle, cette Athènes moderne !

Et, d'un autre côté, si je cherche dans l'histoire le tableau de sociétés vraiment heureuses, je le trouve de l'autre côté de l'Atlantique, dans les États de la Nouvelle-Angleterre, jusque vers 1820. J'y vois vraiment réalisé cet admirable idéal que résument les trois mots, en vain inscrits aujourd'hui sur les monnaies et sur les monuments : Liberté, égalité, fraternité. Là régnaient les vertus républicaines, la pureté des mœurs, l'amour du travail, la simplicité dans la vie, l'économie dans la dépense et, comme conséquence, l'aisance générale. Là, pendant deux cents ans, ont été inscrits dans les constitutions et appliqués chaque jour ces

grands principes qu'a proclamés la Révolution de 89 avec le retentissement que l'on sait, mais que le peuple français n'a fait qu'entrevoir à la lueur de la foudre, pour les perdre aussitôt. Après avoir étudié de près la condition économique de tous les pays de notre continent, je crois pouvoir dire aussi que je ne l'ai nulle part trouvée meilleure que dans deux démocraties rurales : la Suisse et la Norvège.

De ce qui précède résulte, semble-t-il, qu'on ne peut, comme le fait Maine, condamner la démocratie d'une manière générale, et qu'il faut la considérer, au contraire, comme la meilleure forme de gouvernement, là où le peuple est assez éclairé pour la maintenir. Mais dans la plupart des pays on se trouve en présence d'un problème presque insoluble. Donnez-vous le pouvoir aux plus aisés et aux plus capables ? ils le feront tourner à leur avantage exclusif. L'accordez-vous à tous ? le plus grand nombre ne pouvant discerner ce qui est vraiment utile à eux et à l'État, la direction de la chose publique sera si variable, si peu intelligente, si mal entendue parfois, qu'on aboutira au désordre, à l'anarchie ou à l'impuissance, ce qui préparera la voie au rétablissement de la monarchie, et celle-ci, pour durer, devra recourir à la compression et au despotisme.

Le régime qui paraît le plus propre à sauver les nations modernes de ce cercle vicieux me paraît être celui-ci : tout d'abord laisser à l'activité de l'individu le plus d'espace possible, parce que là son intérêt personnel lui fera faire généralement ce qui lui est utile ; et ainsi de l'ensemble de ces avantages individuels résultera le bien général. Pour les choses d'intérêt général, en réserver le plus qu'il se peut au cercle où les hommes, même les moins cultivés, sont capables de voir le rapport qui existe entre une mesure d'ordre public et leur intérêt particulier, ce cercle étant la commune. Enfin, pour les mesures d'intérêt national, qui, par la complication des relations qu'elles impliquent, échappent à l'appréciation saine de la foule, en attribuer la décision à des délégués choisis de façon qu'ils aient à la fois des lumières et un dévouement réel au bien-être du plus grand nombre.

Quels seront ces délégués? Voilà le problème qu'il faut étudier et dont la solution sera différente en chaque pays, en raison de son passé, de son développement moral et intellectuel et de ses conditions économiques. Sir Henry Maine ne croyant pas à la durée des gouvernements démocratiques, ce n'est pas à lui qu'on peut demander comment il faut les constituer. Mais un livre récent de M. Adolphe Prins contient à ce sujet des vues neuves et profondes (1).

ÉMILE DE LAVELEYE.

(1) La *Démocratie et le Régime parlementaire*, par M. Ad. Prins, avec une préface de M. Émile de Laveleye. — Bruxelles, Merzbach, 1887, in-8°, 320 pages.

LES ENSEVELIS

Drame rustique (1)

XV.

En approchant de sa maison, Marthe leva les yeux vers la fenêtre pour apercevoir sa sœur Iranette, dont la silhouette ordinairement immobile devait la rassurer de loin. Mais sur la vitre claire où le soleil flambait, aucune ombre ne se découpait, reconnaissable. Marthe se pressa d'arriver, quelque peu inquiète. Le petit Louis s'était sans doute réveillé, pensait-elle, et, d'instinct, l'innocente avait dû se rapprocher du berceau. Très vite Marthe s'élança dans l'escalier, surprise d'avoir trouvé la porte d'entrée ouverte. La chambre était vide ; l'enfant n'était plus là ; Iranette avait disparu. Marthe appela, courant à travers la maison, avec un commencement d'épouvante. Elle se pencha aux fenêtres, redescendit, tourna la maison, n'osant pas encore regarder vers la Dive, qui coulait tout auprès, entre ses deux rives herbeuses, sous la voûte en entrelacs des branches dépouillées. Lorsqu'elle eut appelé encore, elle courut jusqu'au ruisseau, si tremblante qu'elle s'accrochait, pour ne pas tomber, aux saules et aux trembles en se courbant, la face mirée dans l'eau, cherchant le fond.

Puis elle se redressa, déjà presque folle, n'appelant plus, la gorge serrée, mais examinant autour d'elle d'un regard aigu qui pénétrait toutes les ombres, auprès, au loin, au long des champs, au flanc des coteaux.

Soudain elle se retourna brusquement et se mit à courir. Elle avait non pas vu, mais pressenti que si l'Iranette s'était éloignée de la maison, ce n'était que pour marcher, fatalement attirée, devers les carrières où gisait son fiancé. Maintenant Marthe en était sûre. Mais l'enfant!... ce petit être fragile et déjà lourd dans les bras de l'innocente, qui sans doute l'emportait ! Elle l'avait pris sans savoir ; elle l'oublierait de même. Marthe courut droit vers l'entrée éboulée que les ouvriers déblayaient. Perchés sur l'entassement des rocs qu'ils creusaient à coups de barre à mine pour les faire sauter, tandis que d'autres brouettaient les fragments le long d'une planche flexible, ils se mouvaient avec des gestes lourds ; Marthe s'approcha pour demander si l'on avait vu Iranette ; mais les hommes venaient seulement de reprendre leur travail, s'étant écartés pour déjeuner. Iranette pouvait avoir passé « entre temps ».

— Passé !... dit-elle sans comprendre.

Tout à coup elle cria :

(1) Suite. — Voy. les quatre numéros précédents.

— La grande faille !...

Et elle se prit à escalader la côte sans chercher les sentiers, s'accrochant, se hissant, se pendant aux genêts, aux genévriers épineux, les mains ensanglantées, mais ne s'arrêtant pas, emportée par un farouche élan maternel à la recherche de son petit, dont elle paraissait suivre la trace, la tête levée, flairant l'air.

C'est qu'une tranchée énorme s'était faite jusqu'à mi-côte et s'élargissait encore tous les jours, une crevasse de vingt mètres de profondeur ouverte dans l'argile et dans la voûte de pierre qui avait craqué ; les bruyères l'environnaient, cachant du bas du coteau ses lèvres béantes. Un arbre tombé la traversait comme un pont.

Iranette était là, assise tout au bord ; ses pieds nus et blancs pendaient sur l'abîme. D'un geste machinal, elle tenait l'enfant dans ses bras croisés, mais un peu penchée, regardant le fond, souriante. Elle parlait et elle écoutait, faisant des signes de tête qui semblaient répondre.

Marthe, blottie, le front dans les fougères, la regardait, retenant son souffle. Un bruit, un mot, et l'innocente, surprise, pouvait lâcher l'enfant. Il se faisait un vacarme de rafale dans le cerveau épouvanté de Marthe ; son sang lui martelait les tempes, le cœur, les flancs. Elle se tordait, crispée, couchée à plat sur le sol, les lèvres serrées pour retenir son souffle qui passait en sifflant. Elle se mourait de la peur de voir son fils rouler dans l'abîme. Elle cherchait, pour le sauver, une idée qui ne venait pas. Tout à coup elle se roidit, arrêtée par une réflexion subite qui la frappait comme un rayon de lumière entré subitement dans le chaos d'ombres informes où ses pensées se heurtaient.

Elle glissa en arrière, redescendit sans bruit, sauta au travers des sillons, des ravines creusées, dévala d'un bond toute la côte en obliquant sur sa droite et vint déboucher en un court sentier qui menait à l'entrée des chantiers neufs. Déjà la nouvelle galerie s'enfonçait à vingt mètres sous la voûte. Le fond était sombre, piqué du faible étoilement des petites lampes qui éclairaient vaguement la silhouette des travailleurs, le va-et-vient de leurs bras maniant la scie grinçante.

Marthe se pencha dans cette ombre. Alors le contremaître Maujan, qui l'avait vue se précipiter, courut au-devant d'elle ; mais, avant qu'il eût parlé, elle lui demanda d'un air fou :

— M. Jacques Latour est-il là ?...

— Il vient justement d'arriver pour donner des ordres ; mais il va repartir. Voyez là-bas...

Maujan s'était détourné vers le fond. Alors Marthe cria éperdument :

— Jacques !

Toute sa foi, toute sa confiance dans cet ami qu'elle appelait à ce moment suprême se trahissait dans l'éclat de sa voix qui suppliait et ordonnait, dans ce commandement qu'elle sentait pouvoir faire, dans cet appel au seul être qui lui donnait l'espoir. Après lui, elle n'eût invoqué que Dieu.

Le jeune homme tressaillit à ce cri que les voûtes roulèrent. Il reconnut sur le fond de clarté de l'entrée cette silhouette noire, dressée en un geste effaré, et se précipita vers elle.

— Marthe ! qu'y a-t-il ?

— Venez...

Elle l'entraîna. En remontant, elle expliquait, le souffle coupé, parlant en gestes qui exprimaient le danger et l'effroi. Elle répétait seulement :

— Mon petit, mon petit !...

Mais il avait compris ; il la calmait. C'était bien simple : il en répondait.

Cependant il ne pouvait se défendre d'une grande joie d'avoir été ainsi appelé par elle. Malgré lui, en dépit de l'affolement de Marthe, de son visage convulsé, du drame qui palpitait dans ce cœur maternel, il éprouvait une exquise, une délicieuse émotion qui ébrayait son visage, encore qu'il eût voulu le voiler d'un nuage d'inquiétude. Il entendait passer dans l'air la voix qui avait appelé : « Jacques ! » Il la notait, la gravait dans son souvenir, avec le goût du bonheur ressenti et qu'il voulait garder pour une éternité.

— Chut ! dit-elle ; voyez... là !...

Ils s'arrêtèrent. Iranette n'avait pas bougé ; seulement, un peu plus avant penchée, elle souriait toujours en regardant le fond.

— Ne vous montrez pas, ne remuez pas, murmura Jacques, et n'ayez crainte.

Il redescendit un peu, se courba, se coula derrière les décombres des maisonnettes écroulées et disparut.

Marthe, couchée pour s'allonger plus près de la faille, cachée sous le rideau des fougères, écoutait : il lui semblait que le petit Louis, s'éveillant, venait de gazouiller. Elle était moins affolée, Jacques étant là ; mais si l'enfant maintenant allait effrayer Iranette ! Son cœur se reprit à se tordre dans l'angoisse ravivée : elle n'avait pas prévu que le petit s'éveillerait, bougerait, échapperait peut-être de lui-même à l'étreinte inconsciente. Elle se coula encore un peu plus près, lente, sans bruit, mais attirée, prête à se jeter en avant les bras tendus. Et ses yeux, rivés sur la forme blanche qui tachait de clarté la robe rouge de l'innocente, ne quittaient plus la chère petite tête ronde, coiffée du béguin serré.

Un balbutiement vint jusqu'à elle ; mais c'était Iranette qui parlait. Quelquefois elle élevait la voix.

— Demain, demain, balbutiait la folle fiancée ; tu sortiras demain. Je leur ai dit que tu étais là ; on pioche, entends-tu ? Prends patience, mon amour ; ce sera fini demain... Tu n'as pas froid ? Tu penses à moi ? Oh ! que je t'aime !... C'est ce matin que je t'ai embrassé pour la première fois. Méchant, tu te fâchais parce que je ne voulais pas... Mais je voulais bien tout

de même... Je n'osais pas, voilà... Oui, jeudi. Chut! Tais-toi! Si on t'entendait!... Oh! oui, je serai belle dans ma robe blanche, et j'aurai une couronne d'aubépine, de jasmin et de fleur d'oranger. Tu verras... Tu ne t'ennuies pas? C'est parce que je suis là. Il me semble que je te vois..., oui, très bien. Tu as jeté ta casquette comme ce matin ; je vois très bien tes cheveux bruns frisés sur le cou et ta moustache si fine, si douce!... Oh! mon amour, mon cher amour! Comme nous allons être heureux!... Je chanterai à la noce; il le faut bien: la mariée!... J'ai appris une romance pour ce jour-là ; c'est très beau, ça te fera pleurer... Veux-tu que je te la dise? Attends, je cherche l'air...

Comme elle fredonnait, levant un peu la tête, les yeux dans les nues, Marthe aperçut une ombre rassurante qui s'avançait lentement, sans plus de bruit qu'une feuille qui roule, en droite ligne, derrière Iranette. Son cœur se reprit à bondir. Elle crispa ses poings sur la terre, le cou tendu, sans souffle.

L'innocente commença :

Voici la nuit qui va descendre;
Les troupeaux couvrent le chemin;
Les chants du soir se font entendre;
Je reste seul, pauvre orphelin.

Aux premiers sons de sa voix grêle, un peu aigre, fraîche et fausse comme un gazouillement de fauvette, le petit Louis tressaillit et s'éveilla. Marthe, pétrifiée, raidie sur ses poings, vit son enfant tourner lentement la tête en se renversant pour voir qui lui chantait pour le faire dormir.

Iranette, dérangée, le lâcha d'un bras et continua, la voix traînante :

Oh! pâtres..., quittez ces bruyères·
Ceux que vous aimez sont là-bas!..
On vous attend dans vos chaumières.
Allez!... Allez!... Moi, l'on ne m'attend pas!..

L'enfant eut peur et se mit à pleurer. Iranette se tut. Derrière elle, tout près maintenant, rampait Jacques ; mais, dans le silence qui s'était fait, il s'arrêta. Un geste, et Iranette l'entendait, s'épeurait. Marthe compta pour des éternités les secondes de cet arrêt, de ce silence. L'innocente regardait le petit comme si elle ne comprenait pas ce qu'il faisait là ni ce qu'elle retenait ainsi au-dessus de l'abîme. Il y avait un effort de pensée dans son regard fixe. Tout à coup le petit se secoua, éclatant en vagissements aigus. Iranette, effrayée, écarta les bras brusquement et se rejeta en arrière.

Alors un cri terrible monta comme des entrailles de la terre, de l'autre bord de la faille où Marthe, échevelée, se dressait les bras en avant, prête à tomber elle-même.

Jacques avait bondi et retombait accroupi à côté d'Iranette, qui d'effroi se pâmait, renversée. Il enleva l'enfant au moment où celui-ci roulait dans l'abîme; il le souleva par ses langes flottants défaits, et le montra sans un mot à Marthe, l'élevant au-dessus de lui, bien haut, afin qu'en suivant son geste elle se redressât. Ce qu'elle fit, les yeux dilatés, fixes. Alors, chancelante, comme ivre, elle recula, s'éloigna de la faille, la tourna lentement, ne pouvant plus remuer les jambes, et se traîna, demi-morte, jusqu'auprès du jeune homme.

Tout proche, elle tomba sur ses genoux devant lui, qui doucement, souriant, heureux, lui remit son petit dans les bras.

Quand elle le tint seulement, elle éclata en pleurs. Jacques alors, qui d'une main retenait Iranette, enleva l'innocente et la transporta rapidement au bas de la montagne, où les ouvriers que les cris de Marthe avaient attirés la lui prirent des bras et l'emportèrent.

Ensuite il remonta chercher la jeune femme. Elle ne pleurait plus; les yeux humides, elle riait, ayant donné à l'enfant le sein qu'il demandait et qu'il mangeait avec des gargouillements goulus, interrompus de petits rires où sa bouchette rose et laiteuse s'esclaffait.

Il la tapotait de sa menotte et lui faisait des agaceries, prenant et lâchant le sein, le mordillant, s'y collant le visage avec des soubresauts vifs de son petit corps qui se cambrait, se raidissait, gigotait dans le ravissement de sa liberté hors des langes perdus.

Jacques contemplait silencieusement Marthe agenouillée, assise sur ses talons, décoiffée, ses nattes pendantes, la robe ouverte, et sa blanche et radieuse poitrine gonflée qui s'étalait dans une impudeur divine, nue comme un marbre. Elle lui parut alors si profondément respectable et sacrée qu'une gravité l'envahit. Il n'aurait pas voulu, en ce moment, penser qu'il l'adorait. Mais il aurait voulu lui dire l'impression forte qu'elle venait de lui donner, plus puissante et plus éternelle encore que les sentiments passionnés qu'elle n'avait jamais cessé de lui inspirer.

Cependant elle se troubla tout à coup à se sentir ainsi sous son regard, comme si le sentiment de leur situation, un instant chassé de sa pensée, lui revenait et lui ramenait sa timidité respectueuse.

Elle couvrit précipitamment sa poitrine et, d'un geste gauche, releva ses cheveux. Mais l'enfant la gênait. Jacques se baissa, le prit et le coucha sur son bras, très sérieux.

Marthe, ébahie, le regardait. Puis, s'étant relevée, elle s'empressa de débarrasser Jacques; mais lui riait et, disputant l'enfant, il disait :

— Laissez donc, je le tiens très bien ; voyez! Pauvre petit mioche, il m'appartient bien aussi un peu maintenant...

— C'est vrai, murmura la jeune femme, s'excusant. C'est pourtant vrai que je ne vous ai seulement pas remercié.

Elle se tenait devant lui, toute confuse, avec son enfant dans les bras et troublée par l'attitude étrange de Jacques. Elle ajouta, balbutiante :

— Mais que pourrais-je vous dire? Vous m'avez rendu mon petit, et toute ma vie...

— Toute votre vie doit m'appartenir en échange, dit-il avec une vive émotion. Voilà, ma chère Marthe, la récompense que je réclame : me l'accorderez-vous ?

La jeune femme rougit profondément et baissa le front : elle n'avait pas compris. Il reprit alors, l'entraînant vers le taillis clair qui marquait le sentier tracé dans les bruyères et contournait le coteau :

— Je ne veux pas que vous ayez de mauvaise pensée, Marthe ; c'est pourquoi, malgré que l'heure et le moment soient mal choisis, je vous dirai un seul mot : l'an prochain ce petit sera le mien et vous serez ma femme; c'est juré.

— Monsieur Jacques! s'écria doucement la jeune femme en s'arrêtant étourdie, prise de vertige et toute pâlissante.

— Oh! fit-il, d'un ton de reproche, vous me dites « monsieur » encore!... Je croyais que c'était fini. Rappelez-vous comme vous m'avez appelé tout à l'heure! Il faut le redire, Marthe; vous m'avez rendu si heureux!

Ils étaient à l'orée du bois, et par le grand chemin pouvaient venir des gens qui les auraient aperçus. Jacques s'arrêta :

— Je ne veux pas qu'on jase de vous, dit-il; rentrez seule : vous trouverez du monde pour vous aider à soigner Iranette. Moi je retourne au chantier voir ce qui se passe. Il faut que je rattrape ma fortune, dit-il en riant, maintenant que je vais devenir père de famille. Oh! Marthe, nous l'aurons bien gagné, notre bonheur! Allons, au revoir! dit-il vivement, se sentant attendrir et voulant demeurer grave, presque solennel. Votre main seulement. Et, vous savez, c'est juré!

Il garda fortement pendant quelques instants la main de la jeune femme enfermée dans la sienne, la regardant ardemment ; puis il répéta, très doux :

— Au revoir, Marthe!

Mais il ne la laissa partir que lorsqu'elle eût répondu, honteuse, la tête détournée :

— Jacques!... au revoir.

XVI.

L'hiver est passé ; le printemps s'achève ; on est en juin. Le village des Meules s'est revêtu à nouveau de tout le vert intense qui tache d'ombre le fond des vallées et de la végétation légère et nuancée qui grimpe au long des coteaux jusqu'à la cime dentelée. Les journées, longues, pleines de soleil, se traînent de l'aube au crépuscule, tièdes et riantes, dans le murmure de la vie au dehors. Les travailleurs sont aux champs, poussant les bœufs accouplés et qui meuglent. Au long du ruisseau, les laveuses battent le linge clair et piaillent comme des compagnies d'oiselles, étourdies elles-mêmes du clapotement des roues qui virent sous l'arche du moulin. Au passage des enfants qui vont à l'école ou en reviennent, les chemins s'emplissent de rires et de gazouillements rudes. Entre les haies vigoureusement fleuries passent aussi les ouvriers en sabots, qui vont aux chantiers neufs, scandant leurs pas, la pique sur l'épaule.

L'entrée des carrières demeure éboulée; mais la montagne qui les recouvre a caché sous la verdure nouvelle ses plaies béantes. Sur les crevasses et les sillons piétinés ont poussé des herbes grasses, hautes, fleuries, emmêlées et entre-croisées, qui nivellent à peu près le sol. Les ruines, enfoncées, ont à peu près disparu. Seule demeure, encore élargie, la grande faille, qui mesure maintenant plus de trente mètres de profondeur, et si creuse que l'on aperçoit au fond une tache noire qui pourrait bien être le sol d'une galerie mise à jour par une coulée de glaise sous les pluies hivernales, la voûte ayant craqué. Mais les bords de l'abîme et ses talus raides sont tapissés de bruyères et de mousses, environnés des pousses droites du frêne, du chêne, de l'orme, qui s'élancent de leurs troncs décapités. Et personne désormais ne songe à regarder au fond, si ce n'est Iranette : la douce innocente vient mener ses chèvres par les coteaux et s'y arrête en passant, toujours espérante, pour dire à son fiancé qu'elle l'attend demain. Son esprit ne s'est pas réveillé, elle poursuit incessamment son même rêve, ne voyant pas s'enfuir les jours. L'effort de sa pensée s'est borné à l'attention qu'elle donne à deux chevrettes qu'on lui a laissées parce qu'elles la gardent bien mieux qu'Iranette ne les conduit. Si elles bondissent, Iranette court; si elles se couchent, lassées, sur un lit de fougère, l'innocente se couche auprès d'elles, tranquille comme elles. Quelquefois elle chante au bord de la grande faille, pour distraire son fiancé, tandis que les chevrettes agenouillées au bord de l'abîme, le cou tendu, essayent d'atteindre les pousses fraîches.

Elle est presque la seule, du reste, qui se rappelle encore les ensevelis. Huit mois ont passé, les champs ont reverdi; l'herbe et l'oubli ont embroussaillé les sillons et les souvenirs.

La douleur s'engourdit vite dans la matérielle existence du paysan. D'ailleurs, la douleur, effet moral, ne se développe que là où il y a une culture morale. La pensée qui se ressasse le passé et se torture de souvenirs pour produire la souffrance exige une somme de mouvements beaucoup trop compliqués pour un mécanisme rudimentaire. La résignation ou plutôt l'indifférence sentimentale du paysan lui viennent de son incapacité à se tourmenter par le raffinement du regret, l'inutilité du souvenir. Il est pauvre en moyens de sensations morales. Il profite, en attendant les suites de son évolution, de sa pauvreté psychologique, puisque cette incapacité bénie l'empêche de souffrir.

On parlait même déjà dans le village des Meules du

prochain mariage de deux veuves des ensevelis. La jeune femme de Simon, qui n'avait mis au monde qu'un enfant mort-né, attendait le bout de l'an de la catastrophe pour épouser, avec sa dot (les quatre mille francs de la souscription), un ouvrier charpentier, jeune et beau garçon, bien capable, du reste, de faire oublier un mort. L'autre veuve, c'était Marthe Branchet.

Afin qu'elle ne fût pas compromise par ses visites, Jacques avait tout de suite averti le maire et le curé de son intention d'épouser, dans le délai voulu, la jeune femme qu'il aimait.

Cela fit un clabaudage énorme dans les premiers jours. Encore que Marthe, fille de braves gens, meuniers à ferme et non à gages, elle-même ayant passé par l'école et plus élégamment tournée qu'aucune paysanne du pays, eût toujours été considérée, cette considération n'allait pas jusqu'à admettre qu'un bourgeois de la veille comme Jacques Latour en pût faire sa femme légitime sans que l'on en criât d'étonnement et d'envie.

On essaya d'en rire d'abord, pour intimider Jacques; on le plaisanta même, feignant de croire à un mariage sans contrat; mais il en fallut rabattre quand le jeune homme eut bravement conté, çà et là, son innocent roman d'amour avec Marthe en proclamant la haute vertu de celle qu'il choisissait. On comprit dès lors que c'était chose faite, et l'on s'habitua, sans peine du reste, à l'idée de voir bientôt s'installer dans la belle maison bourgeoise des Latour et passer dans leur grande calèche à deux chevaux la jeune femme simple et sérieuse, si brave aussi, qui pendant un temps avait travaillé chez les autres par honnêteté et par devoir.

Mais la personne qui s'y habituait le moins, c'était Marthe elle-même. Elle ne pouvait croire à ce bonheur. Un secret sentiment d'effroi la tenait glacée en présence de ce rêve. Ce n'était point qu'elle doutât de Jacques; et cependant il s'inquiétait parfois à la voir si retenue avec lui, effarouchée même, avec des gestes qui le repoussaient. Cela venait après des heures de longues songeries dans la solitude. Cependant il y avait des jours, des instants radieux où Marthe s'abandonnait à l'espoir de son prochain bonheur; confiante alors, laissant reposer sa tête sur l'épaule de son fiancé, elle ne retirait pas ses mains nerveusement pressées dans celles de Jacques et si étroitement jointes aux siennes que tous les deux s'effaraient d'une ineffable sensation d'union absolue, complète. Leurs cœurs se possédaient dans une extase alanguie de tout leur être, dont toutes les forces se concentraient dans cette étreinte violente de leurs mains nouées.

Toutefois Marthe revenait moins fréquemment à ses inquiets malaises à mesure que les jours passaient. Elle avait modifié son deuil et se faisait jolie dans la demi-clarté de ses robes fraîches. Elle s'essayait aux parures de sa situation nouvelle, et Jacques s'émerveillait à la voir peu à peu sortir de sa gaine rigide d'ouvrière pauvre, chaque jour un brin plus élégante et raffinée, toujours moulée en déesse, mais assouplie par des recherches de détail qui la transfiguraient. Déjà même ils causaient, dans leur enfantillage amoureux, de la grande toilette du grand jour; et quelquefois, leur causerie éveillant chez Iranette assise auprès d'eux une vague pensée, celle-ci se levait et marchait droit au meuble qui enfermait sa toilette de fiancée, sa blanche robe d'épousée qui dormait sous la couronne d'aubépine, comme une morte allongée dans son cercueil.

Puis Iranette murmurait, le visage éclairé d'une joie rayonnante :

— C'est pour jeudi. Je serai la mariée; Louis viendra me chercher avec le violoneux qui jouera des airs. Nous irons par les chemins pendant qu'à l'église on sonnera les cloches... Il sortira demain..., demain...

Elle quittait la chambre alors, comme appelée, le regard fixé droit devant elle; et Marthe courait ouvrir l'étable des chevrettes, qui s'en allaient bondissantes et bêlantes autour d'elle, la suivant devers le coteau.

Le mois de juin finit; l'été commença: encore trois mois et les veuves pourraient se remarier, à condition toutefois que l'on ne retrouvât pas les cadavres des malheureux ensevelis. Car le bruit avait couru dans le village qu'un ouvrier carrier, ayant essayé de pénétrer dans les galeries éboulées, avait découvert une issue qui conduisait jusqu'au fond de la montagne. Le voyage était pénible; il fallait ramper parfois, d'autres fois escalader des masses effondrées, se hisser et se glisser; mais il n'était pas impossible de se diriger du point qu'avait atteint cet ouvrier vers presque toutes les parties de ces catacombes.

On en parlait, mais vaguement, comme d'une histoire inventée, après boire, par quelque loustic de cabaret. Car, comment supposer qu'il existait un passage par où l'on pouvait sauver ces malheureux et qu'on ne l'eût pas cherché, trouvé? Cependant l'administration, ayant eu connaissance de ces propos, se fâcha; elle interdit toute excursion dans les carrières; on pouvait s'y égarer ou s'y faire prendre comme le vieux Périer.

Jacques aussi défendit à ses ouvriers de faire aucune tentative de découverte. A quoi bon d'ailleurs maintenant? Et il s'efforça de détourner l'attention de ce fait, encore qu'il eût acquis, en interrogeant lui-même l'ouvrier qui, disait-on, se vantait de cette excursion, la conviction que celui-ci disait vrai. Il voulait éviter que la sentimentalité à fleur de peau des paysannes ne s'éveillât à ce propos et que leurs criailleries ne rendissent inévitable la recherche de ces cadavres.

C'est ce qu'il venait expliquer à Marthe lorsque celle-ci, tout émue de ces bruits, lui cria dès l'entrée et dans un trouble qui le surprit :

— Est-ce vrai que l'on peut pénétrer là-bas?

Il la regarda une minute et répondit tranquillement :

— Non.

— Ah! fit la jeune femme dont le visage se détendit. C'est sûr? reprit-elle. L'homme a donc menti?

— Il a menti, répéta Jacques, et tant mieux!

— Cependant, murmura Marthe attristée...

Il l'interrompit :

— Plus tard, on verra ; mais pour le moment...

Elle demeurait soucieuse, comme chaque fois que ces pensées lui revenaient.

— Voyons, ma petite Marthe, lui dit alors Jacques, se rapprochant et la prenant aux épaules avec la tendre familiarité de leurs habitudes nouvelles et le tutoiement d'autrefois qui lui était remonté tendrement aux lèvres, ne trouves-tu pas que voilà déjà longtemps que nous nous aimons et que nous nous attendons tous les deux? Hein!... souviens-toi comme il s'en est passé, des jours et des jours, depuis ce premier baiser, là-bas, à la grille!... Ne te sauve pas; tu es à moi, maintenant; tu es ma fiancée, ma femme...

— Dans trois mois! dit-elle en souriant, pour se défendre.

— Oui, trois mois. Eh bien, suppose qu'il nous faille encore attendre une année!... toute une année! quatre saisons à trôler par les chemins l'un sans l'autre, au lieu d'être ensemble blottis dans notre chez nous!...

Marthe le regardait, épeurée de cette idée; ses grands yeux clairs laissaient voir toute sa pensée; cependant, par jeu, elle répondit dans un demi-sourire, d'un ton hypocritement résigné :

— Eh bien, mais, s'il le fallait, nous attendrions patiemment, voilà tout!

— Menteuse! dit-il; ferme donc tes yeux. Mais je veux te punir. Tu sauras que nous avons été très près de ce malheur; car si l'ouvrier Bialat, qui se vante d'être entré là-bas, avait réussi dans sa découverte...

— Eh bien? dit-elle avec un frisson.

— Nous tombions sous le coup d'une loi qui n'établirait la date de ton veuvage que du jour où le cadavre de ton mari aurait été retrouvé.

— Ah!... Et si on ne l'avait pas retrouvé? dit-elle brusquement.

— Alors... Mais voici une consultation en règle que je suis allé prendre hier matin, après tous ces bruits qui m'inquiétaient et avec raison. Cela m'a permis de faire comprendre à cette petite veuve Simon, qui se croyait obligée de venir demander en pleurnichant qu'on lui rendît le cadavre de « son pauvre cher homme », que si ce « pauvre cher homme » lui était rendu, elle ne pourrait épouser son beau charpentier que dix mois plus tard. Cette déclaration lui a séché les yeux comme un coup de vent; et c'est elle qui clabaude maintenant par tout le pays que Bialat était ivre lorsqu'il s'était vanté de sa promenade souterraine... Voici, continua Jacques, la consultation écrite de Me X... :

« *Art. 228 du Code civil.* — La veuve qui veut convoler doit prouver, pour être autorisée à contracter un second mariage, que son premier mari est décédé depuis plus de dix mois. Cette preuve se fait par la production d'un acte de décès en règle.

« Dans le cas présent, il n'y a pas eu d'acte de décès régulièrement dressé; mais un décret du 3 janvier 1813 sur l'exploitation des mines et carrières établit une présomption de décès au jour même de l'éboulement. L'article 19 de ce décret est ainsi conçu :

« Lorsqu'il y aura impossibilité de parvenir jusqu'au lieu où se trouvent les corps des ouvriers qui auront péri dans les travaux, les exploitants, directeurs et autres ayants cause, seront tenus de faire constater cette circonstance par le maire ou autre officier public, qui en dressera procès-verbal, et de le transmettre au procureur impérial, à la diligence duquel et sur l'autorisation du tribunal cet acte sera annexé au registre de l'état civil. »

— Alors, dit Marthe très intéressée, le maire des Meules a donc dressé ce procès-verbal qui nous tiendra lieu d'acte de décès pour nous remarier?

— Pas encore, répondit Jacques; mais je m'en occupe; et c'est pourquoi la découverte des cadavres, arrivant aujourd'hui, dérangerait tous mes plans, car écoute la suite :

« Mais cette présomption serait démentie si la découverte des cadavres permettait de constater officiellement que les ouvriers ont survécu à l'éboulement. »

— Et ils ont survécu, c'est probable, dit Jacques en s'interrompant et avec une indifférence complètement partagée par la jeune femme.

Il reprit :

« Il serait dès lors impossible de s'en référer aux dispositions du décret. Mais quelle date alors assigner au décès? Dans la rigueur du droit, la veuve qui veut convoler étant obligée de prouver que son veuvage remonte à plus de dix mois, on est amené à dire que ce délai ne court... »

— Écoute bien :

« ... Ne court que du jour de la découverte des cadavres; car il est impossible d'établir que le mari était décédé avant ce jour, étant donné l'incertitude où l'on sera toujours sur les ressources à l'aide desquelles ce malheureux enseveli aura pu prolonger ses jours et pendant quelle durée. »

— Tu vois, conclut Jacques en replaçant le papier dans son portefeuille, que Bialat prenait bien son temps pour aller à la découverte!

— Certes, répondit-elle avec une dureté dans le regard (car cette menace à son bonheur faisait surgir en elle l'égoïsme latent de l'instinct). Mais ne pourrait-on boucher ces entrées, afin que d'autres n'y passent pas?

— Ne crains rien, fit Jacques. Je veille.

Et il eut besoin de veiller, en effet, car Bialat, le carrier, enragé qu'on l'eût démenti, même dans les journaux de la ville, qui avaient chroniqué autour de cette histoire, sournoisement se préparait à une tentative plus hardie.

— On verra bien, disait-il en colère, on verra bien si j'étais saoûl!

Mais, Jacques l'ayant fait embaucher par son contremaître pour une coupe à pied qui pressait à livrer et pour laquelle on lui offrit un gros salaire, cela lui prit son temps et le plaça en bonne surveillance.

Alors Jacques, rassuré, s'occupa activement de faire régulariser la situation de veuve de Marthe Branchet, et, malgré des tiraillements, il obtint enfin que le procès-verbal fût dressé et envoyé au procureur de la république.

Dès la fin d'août les deux couples de fiancés auraient pu se marier, les dix mois étant écoulés; mais, par dignité, ils avaient résolu d'attendre qu'on eût célébré le bout de l'an de la terrible catastrophe. La date de cette cérémonie funèbre venait d'être fixée au 5 octobre suivant; Jacques et Marthe arrêtèrent de se marier le 16 du même mois, le droit jour de sainte Thérèse, qui était la patronne baptismale de Marthe Branchet.

Septembre. Le moment approche, la jeune femme est radieuse. Elle a retrouvé sa jeunesse, sa fraîcheur, tout l'éclat de sa grande beauté, que le malheur avait pâlie et qui resplendit maintenant avec des lueurs d'astre. Les brumes qui la voilaient se sont évanouies. Jacques est fou d'amour; elle l'adore. Lui, arrange sa maison : il veut que Marthe entre de plain-pied, au sortir de l'église, dans le luxe de son existence de bourgeoise riche. Les affaires marchent, l'argent revient, il le dépense follement pour elle. C'est un bonheur qu'il se donne que de tout prodiguer à la fois à la femme qu'il a choisie humble et pauvre. Elle aura tout reçu de lui : la fortune, l'élévation du rang, les joies de l'orgueil et de l'amour. Marthe comprend combien elle est aimée; elle est fière; elle est heureuse de devoir à Jacques cette création nouvelle de son existence, comme à un dieu plus parfait qui aurait corrigé l'œuvre première, dotant celle-là de toutes les perfections du bonheur dont l'autre dieu l'avait privée. Cette fois elle est comblée; tous ses rêves sont dépassés; elle touche au suprême instant des félicités parfaites et infinies.

Les noces se feront très simplement, comme il convient; cependant l'église sera couverte de tapis et encombrée de fleurs. Elle marchera depuis sa voiture jusqu'à l'autel au bras du Maigriot dans sa tunique de caporal-fourrier, car on vient de lui écrire afin qu'il demande un congé. Voilà deux ans qu'il est au régiment : on ne lui refusera pas huit jours. Le frère aîné, après avoir fini son temps, s'est engagé pour aller en Tunisie; il est sergent, il prétend revenir officier. Ce sera le Maigriot qui remplacera toute la famille.

Le 1er octobre, les bans de la veuve Simon sont affichés, mais pas encore ceux de Marthe. On rachètera deux bans à l'église. Cependant elle se hâte pour les derniers préparatifs; sa petite maison est encombrée de chiffons, d'étoffes riches qui tachent de leur éclat soyeux le petit mobilier humble de noyer verni et de chaises paillées, très propres, où elles s'étalent.

Marthe, affairée, s'habille après avoir costumé le petit Louis, dont les quinze mois trottinent et jacassent par la maison. Il est déjà vêtu, lui, en petit bourgeois cossu; une vieille femme qui soigne la maison et Iranette, dans les absences de Marthe, lui servent de bonne. Roux comme était son père, dont il a déjà l'indolence et les gourmandises, il se carre, très joli, dans sa robe plissée, brodée, qu'il contemple. Il trépigne, car la voiture qu'on lui a promise n'arrive pas assez vite.

C'est un grand jour pour Marthe: elle consent, pour la première fois, à monter dans la calèche de Jacques, avec son enfant, pour aller à la ville. Ils ont des emplettes à faire ensemble, les fiancés : l'anneau nuptial qu'il faut essayer, un choix d'étoffes... Maintenant, à quinze jours près, elle se risque. Et son cœur est gonflé d'une grande joie fière. Elle s'attife en prenant des airs graves, « comme il faut »; elle tourne et retourne la tête devant son miroir en ébauchant des saluts comme elle fera tout à l'heure quand la voiture traversera le village. Il faut qu'elle aille de pair avec Jacques. Car, tout bonhomme et simple qu'il soit, mais dans l'élégance de ses costumes, il paraît à Marthe le modèle achevé de la distinction. Elle s'est gantée, elle est fine, charmante, rajeunie par ses craintes et ses mines enfantines qui lui donnent une gaucherie exquise. Louis crie, tapant du pied parce que la voiture n'arrive pas.

— Bourgeoise, dit tout à coup la vieille, v'là le facteur qui pose une lettre.

— Bien; c'est mon frère : il a son congé sans doute, pour répondre si vite. Pauvre Maigriot! va-t-il être content!

Elle prit le papier et le retourna parce que ce n'était pas l'écriture du Maigriot. Et puis il n'y avait pas sur l'enveloppe : « Madame *veuve* Branchet. »

Le papier était sale. Il lui semblait bien que cette grosse écriture mal faite ne lui était pas inconnue; mais une sensation bizarre l'empêchait d'ouvrir. Elle jeta la lettre sur une table et s'en fut regarder à la fenêtre si elle n'apercevrait pas la calèche arrêtée au tournant du chemin ou descendant la route : Jacques était en retard.

Sans le dire, elle s'impatientait autant que l'enfant, et elle aurait trépigné d'impatience, elle aussi, tout énervée ce matin, comme par un temps où l'orage approche.

Alors elle revint à cette lettre dont l'enveloppe grossière l'agaçait, et elle l'ouvrit brusquement, quoique du bout de ses doigts gantés, par dégoût.

Et puis elle fut obligée de s'appuyer au mur, près de la fenêtre pour achever de lire, n'y voyant plus, les yeux troublés, élargis, pleins de folie et d'épouvante. Elle lisait :

« Ma chère Marthe,

« Je t'ai pas donné plus tôt de mes nouvelles parce que j'avais rien à t'apprendre pour t'intéresser. Je me porte bien et j'espère que toi et le mioche vous faites de même. Mais ce n'est pour ça que je t'écris; c'est pour te donner une commission. Quand je suis parti, ce dimanche où tu me croyais assez bête pour aller au chantier, j'ai oublié de prendre mes papiers, qui sont dans le tiroir de l'armoire, et ils me font besoin actuellement. C'est pour que tu me les envoies tout de suite. N'y manque pas; c'est très pressé. Et puis, retiens bien ceci : c'est qu'il faut que tu dises à personne que je t'ai écrit et que tu sais où je suis. Je te le demande sur la tête de notre petit, parce que, si tu parlais, tu me ferais arriver les plus grands malheurs. Tu ne veux pas être la cause de ma mort, pas vrai? Envoie-moi ces papiers, et puis bonsoir; tu n'entendras plus parler de moi jamais.

« Je t'embrasse pour la vie,

« FRANÇOIS BRANCHET.

« Adresse chez Pierre Joanec, pêcheur, route du Port, au Croisic (Loire-Inférieure). Et mets ta lettre à la boîte de la ville pour que personne du village ne voie mon nom. — Salut. »

XVII.

Lorsque Jacques arriva au trot de ses deux chevaux cravatés de grelots sonnant clair, il trouva la maison close, portes et volets. Alors il cogna, et la vieille femme dégringola les marches, se battant avec le petit Louis, à demi dévêtu et qui hurlait.

— Qu'y a-t-il? demanda le jeune homme surpris, prêt à s'élancer vers l'escalier.

— Ne montez point, monsieur Jacques; il y a que la bourgeoise est indisposée à ce matin. Elle a pris un chaud et froid, qu'elle vient de se coucher tremblant la fièvre. C'est ce mauvais garnement-là qui nous fait perdre la tête. Te tairas-tu, mâtin? T'iras une autre fois dans la voiture, *veï!*

— Un refroidissement? dit Jacques attristé. Quel contre-temps! Elle était si bien hier!

— Et même à ce matin, qu'alle chantait comme une « lauvette »; mais ça lui a pris d'un coup... Fichu drôle, va! Si t'étais le mien, je te ferais brailler pour quéque chose ..

Jacques demeurait planté, tout interdit, devant cette maison close, le cœur serré comme d'un malheur. A la fin, il tira l'enfant des mains rageuses de la vieille qui le secouait :

— Donnez-le-moi; je le rapporterai ce soir. Il ferait du vacarme autour de Marthe. Dites-lui que je reviendrai. Je la verrai du moins?

— Je sais pas; peut-être ben.

— Dites-le lui toujours, et que j'ai bien de l'ennui en place de tant de plaisir que je me promettais. Dites-lui...

— Je lui dirai, monsieur Jacques.

— Allons, viens, toi, mioche!

Il campa sur le siège le petit homme dont la face rose s'arrondit toute, la bouche et les yeux, dans une grande joie béante.

— Comment dit-on? Allons, vite, ou je te pose! On dit?...

— Merci, petit père, brailla le gamin déjà épeuré.

— A la bonne heure!

Jacques remonta sur le siège et fouetta ses bêtes.

« Merci, petit père! »

Marthe avait entendu. Elle était demi-nue, derrière son volet clos, quand la voiture de Jacques avait roulé jusqu'à sa porte. Elle s'était cogné le front au bois, prise d'une rage de douleur qui l'affolait. Elle entendit son enfant, que Jacques emportait, le nommer ainsi qu'on l'habituait à le faire depuis qu'il commençait à parler. Et François, son mari, dont elle avait porté le deuil, était vivant! Tous ses rêves de bonheur s'écroulaient! Elle était précipitée de sa joie, de son orgueil, de son trône de félicité, dans la misère noire, la solitude des jours et des nuits, l'obligation du travail quotidien, tous les mauvais jours passés! Ce malheur qui lui retombait brutalement sur les épaules au milieu des préparatifs de ses noces triomphales l'avait couchée, abattue. Elle se roulait sur son lit, hoquetante, échevelée, prise de colère et de haine contre ce misérable dont l'abandon cynique ne l'avait rendue à la liberté que pour l'en arracher brusquement, à la veille du bonheur. Elle ne songeait pas que si la lettre de François fût arrivée quelques jours plus tard, son malheur eût été plus épouvantable encore. Ce qu'elle reprochait, au contraire, à son mari, dans cette première folie de la douleur, c'est qu'il n'eût pas attendu. Les avidités farouches de l'instinct la jetaient en pleine révolte contre sa conscience même. Son *moi* primitif se défendait, se débattait. Dans cette lutte qui la secouait, activant ses puissances cérébrales, elle passa par toutes les suggestions terribles de cette défense de son être attaqué par la fatalité. Elle rêva de criminelles circonstances; elle maudit l'homme qui n'avait pas su s'en aller, avec les autres, se faire écraser et mourir. D'un

geste de ses poings crispés elle le chassait, le poussait vers l'abîme. Si elle l'avait pu, à cette minute troublée, elle l'y aurait rejeté de ses propres mains!

Oh! tout perdre, tout, puisqu'elle était à jamais séparée de son amour, de cet amour unique qui était le soleil de sa vie, l'air qu'elle respirait, l'aliment divin après lequel elle avait langui et qu'elle appelait maintenant avec la faim violente de sa jeunesse robuste, d'autant plus ardente qu'elle en avait approché de plus près ses lèvres altérées! Ces pensées se formulaient dans sa cervelle de paysanne en images brutales et naïves qui lui enfiévraient le sang.

Tout le jour, elle demeura enfermée, refusant à travers la porte de voir personne. Jacques revint, rapportant l'enfant; elle s'obstina, entêtée, à ne pas ouvrir, à ne pas répondre.

Puis, dans la nuit, elle se leva, vint s'accouder à la petite fenêtre ouverte sur l'ombre silencieuse des champs; et, calmée, rassérénée quelque peu par ce contact avec la nuit dont la profondeur étoilée, mesurant l'infini, l'allégeait, noyant son être infime dans l'immensité ambiante, Marthe, assagie, réfléchit, songea. Quand le jour parut, elle avait pris sa résolution.

Elle ferait ce que François, son mari, lui demandait; elle ne révèlerait rien, puisque c'était une question de mort pour lui: le père de son enfant lui était sacré. Une seule question tourmentait encore sa conscience, celle de l'argent qu'elle avait reçu comme veuve, et le petit Louis comme orphelin. Évidemment, garder cet argent lui paraissait un vol; mais le rendre, c'était révéler l'existence de François et lui causer un malheur. Le rendre, c'était aussi manquer de pain. Elle le garderait.

Quant à Jacques, elle n'y voulait point penser, se sentant trop faible pour se résoudre à se séparer de lui et n'osant pas envisager les conséquences d'une situation qui pouvait faire d'elle, au lieu de l'épouse respectée, une femme déchue, que tout le pays mépriserait et montrerait du doigt. Mais elle pensait amèrement que, lorsque le malheur « en veut à quelqu'un », c'est bien en vain que l'on se débat contre lui.

Marthe se vêtit sans bruit et s'apprêta à sortir. Elle avait tiré de l'armoire, du tiroir indiqué par François, un portefeuille usé, flétri, gras; elle ramassa les papiers qu'il contenait et les examina, les mettant un à un dans une enveloppe. C'étaient l'extrait de naissance de François Branchet, né à Saint-Acquilin, petit village de l'Aveyron, très loin des Meules; les actes de décès du père et de la mère, ceux-ci morts dans le pays; son certificat d'exonération du service militaire; un livret de compagnon tailleur de pierre.

Sur une feuille à part, Marthe écrivit:

« Je t'obéirai, bien que tu sois un mauvais mari; mais je ne veux pas qu'il t'arrive un malheur par ma faute. Tu sauras que tu passes ici pour être mort, enseveli sous les carrières qui se sont éboulées le droit jour de ton départ. Ton pauvre frère Louis y est resté avec quatre autres. L'Iranette est devenue innocente, et moi je vis avec les secours que l'on a distribués aux veuves. Tu peux être tranquille; personne ne s'occupera de toi. Tu as fait le malheur de ma vie; mais, au nom de notre enfant, je te pardonne; sois plus heureux que ta femme!

« MARTHE. »

L'enveloppe portait le nom de François et l'adresse de Pierre Joanec, pêcheur au Croisic. Marthe se glissa hors de sa maison, traversa rapidement le village et s'élança en courant sur la route de la ville, avant que personne fût éveillé et pût la voir passer.

Lorsqu'elle rentra par la première diligence de onze heures, elle trouva devant sa porte Jacques surpris, anxieux, qui l'attendait.

— D'où viens-tu? lui dit-il un peu brusquement, parlant déjà en maître.

— De la ville.

— De la ville? seule?

— Oui.

— Pour quoi faire? Tu étais malade hier...

— Je vais vous le dire. Venez.

Il se reculait pour qu'elle entrât dans la maison; mais elle passa et vint s'asseoir derrière le mur, sur ce banc de pierre au pied duquel coulait la Dive. Le rideau des bouleaux et des frênes ombrait encore ce recoin isolé, et le murmure de l'eau emportait en fuyant le murmure des voix.

La gravité de Marthe impressionnait Jacques; depuis la veille, il était sous le coup d'un malaise qui l'oppressait. Il n'osa pas l'embrasser comme il faisait chaque jour et demeura debout, la regardant.

— Tu as été bien vite guérie, dit-il, soupçonneux.

Elle fit signe de la tête qu'elle était pourtant plus malade qu'il ne pensait. Puis, comme elle allait mentir, elle rougit violemment.

— C'est, dit-elle, à cause d'une inquiétude qui m'est venue.

— A propos de quoi?

— Cette nuit, j'ai eu la fièvre et j'ai « vu des visions ». Oui, j'ai vu... ces hommes là-bas dessous, François et... les autres.

— Mais tu as encore la fièvre, ma pauvre Marthe! Tu étais rouge; voilà que tu pâlis, et tu racontes des histoires... Il faut te coucher.

Il voulut lui prendre les mains; elle se défendit, un peu impatientée d'avoir été coupée dans ce discours qui l'embarrassait tant, encore qu'elle se le fût ressassé tout le long du chemin.

— Écoutez donc, dit-elle. Vous autres hommes, vous ne comprenez rien à cela; mais c'est très grave.

— Qu'y a-t-il de grave, voyons? dit-il complaisamment, assis tout près d'elle.

Marthe continua, plus vite:

— Je suis allée ce matin à la ville pour consulter là-dessus un vieux prêtre, et il m'a dit que je ferais un grand péché si... je me remariais avant que mon défunt mari ne fût enterré en terre sainte, et que le bon Dieu me punirait... Alors...

— Alors quoi?

Jacques, abasourdi, regardait Marthe dans les yeux, lui tâtait les mains, la secouait doucement, la croyant prise de quelque délire d'autant plus grave qu'elle paraissait plus calme et que ses mains étaient glacées.

Elle répondit avec effort, la langue paralysée, les lèvres blanches :

— Il faut attendre pour nous marier.

— Attendre quoi?

— Que l'on ait retrouvé les corps.

— Tu rêves, Marthe! Dis-moi que tu es malade, dis, parle-moi, explique-toi. Tu me rends fou. Attendre! Et l'on va publier nos bans, et tout est prêt pour nous marier dans quinze jours!... Attendre!... Tu ne m'aimes donc pas?... Quoi? que s'est-il passé?... Tu as la fièvre, n'est-ce pas? Mais réponds-moi!...

Elle répéta, prête à pleurer :

— Il faut attendre...

— Allons, viens! dit-il, se levant et la forçant à le suivre. Rentre chez toi. Je vais aller chercher le médecin. Viens, ma chérie...

— Non, dit-elle en le repoussant. Vous ne voulez pas me comprendre. C'est un sentiment religieux, et vous n'êtes pas dévot, vous. Mais moi, je crains Dieu. Laissez-moi faire ce qu'il me commande...

Il la retint fortement et l'enferma dans ses bras.

— Un mot seulement, Marthe : tu ne m'aimes plus!...

— Moi! dit-elle avec un grand cri. Aussi vrai que j'existe, je vous aime, Jacques, et je n'aimerai que vous dans toute ma vie. Mais si vous avez pitié de moi, ne me tourmentez pas... Attendons.

Il vit bien qu'elle ne délirait pas, qu'elle avait toute sa raison, mais qu'une pensée terrible la possédait en ce moment. Il se calma cependant à ces protestations d'amour; il crut comprendre. Il faut si peu de chose à ces cerveaux féminins détraqués par les idées superstitieuses! Marthe avait rêvé, elle avait « vu » François, et, tout épeurée de son rêve, elle avait couru trouver un prêtre pour commander des messes. Mais cela passerait vite, comme toutes les impressions de ces cervelles légères. Elle serait aussi calme et vaillante demain qu'elle était tourmentée de peur aujourd'hui.

— Allons, bien, dit-il; tu sais que je ferai tous tes caprices. Tu es en dévotion ce matin; c'est bon, je m'en vais. Dépêche tes prières; je reviendrai ce soir. Tu vois, je ne t'embrasse même pas. C'est pour te punir, tu sais?...

Il riait; mais elle ne souriait pas, très raide dans l'effort qu'elle faisait pour ne pas se jeter dans ses bras et lui avouer tout.

Il s'en alla, levant un peu les épaules, furieux au fond.

Marthe, bien persuadée que les galeries effondrées étaient inaccessibles, essaya de monter la tête aux commères du bourg sur l'impiété que l'on commettait en abandonnant ces pauvres morts à la vermine, aux rats, à la souillure des bêtes rampantes qui grouillent dans ces ruines. Elle les troubla par d'effrayants récits de songes; elle finit par déclarer qu'elle ne se remarierait point tant que ses devoirs envers son défunt ne seraient pas remplis. Ainsi poussées, les femmes reprirent le chœur des lamentations et des récriminations, qui grossit, s'étendit et remua de nouveau toute la commune, à tel point que la veuve Simon n'osa pas faire ses nouvelles noces et que tout le pays s'emporta à dire que ce serait une indignité si l'on voyait des veuves convoler avant que leurs premiers maris n'aient été envoyés en paradis. Alors Marthe respira : ce n'était plus elle, c'était l'opinion publique qui s'opposait à son mariage. Jacques n'oserait plus la presser.

Cependant il insista; il ne voulut pas croire d'abord à la persistance de cette fantaisie. Il rappela à Marthe le délai de dix mois qui leur serait imposé si le cadavre de son mari revoyait le jour. Il pria, il implora, il menaça de rompre. Marthe frémissait, passait par des défaillances dont elle se relevait brisée; ou bien elle éclatait en sanglots qui la secouaient comme une crise nerveuse. Mais, lorsque Jacques croyait l'avoir convaincue, domptée, elle relevait ses yeux mourants et balbutiait encore :

— Attendons; il le faut.

Cela dura tout un mois. Chaque matin, il espérait, retournait à elle, l'enveloppait de ses tendresses, s'efforçait de dominer ce cerveau fragile, de vaincre cette faiblesse enfantine, d'endormir du moins les scrupules bizarres qui avaient soudainement envahi cette jeune femme tout alanguie d'amour, et il la brûlait de ses paroles ardentes, de ses caresses de fiancé impatient. Il l'enfiévrait et la tuait; mais elle ne cédait pas. Elle finit même, un jour, en refusant plus obstinément que jamais de se laisser conduire à l'autel, par faiblir dans ses bras, les yeux clos, comme elle se fût jetée dans un abîme.

Alors il comprit qu'il y avait dans le mystérieux vouloir de cette femme une force plus grande que tous les raisonnements, puisqu'elle semblait dire qu'elle sacrifierait sa vertu plutôt que sa résolution. Il s'étonna de rencontrer dans cet être simple et naïf, presque sans pensée, l'obstination mystique, l'entêtement obscur de la sphinge; il fut pris d'un superstitieux respect pour la volonté de Marthe. Il s'imagina tout à coup qu'il y avait là quelque nécessité inéluctable, quelque volition supérieure qu'il ne devait pas entraver, l'éclosion d'un fait qu'il ne lui appartenait pas de retarder, et que Marthe était en quelque sorte l'inconsciente

sibylle tourmentée par le pressentiment d'un événement inconnu qui devait fatalement s'accomplir, peut-être même pour leur bonheur.

Il souleva la tête de Marthe qui pâlissait, renversée sur son bras, et il lui dit gravement :

— Écoute ; tu le veux? tu es bien décidée à ne pas te marier avant cette funèbre cérémonie? Tu sais qu'il nous faudra encore dix mois? Oui! C'est bien ton désir, ta volonté? Eh bien, sois satisfaite. Demain, tu m'entends, ce soir peut-être, ces cadavres maudits seront retrouvés.

— Que dites-vous? fit-elle, redressée, se reculant, dans un effarement tragique.

— Je dis que je t'avais trompé en accusant Bialat d'avoir menti; c'était la vérité. Le passage est trouvé; nos hommes vont entrer ce soir, tout à l'heure, sans perdre une minute. Les veuves peuvent préparer le suaire pour ensevelir leurs morts. A demain!

Il sortit en courant, laissant Marthe pétrifiée d'épouvante.

XVIII.

Le lendemain, 3 octobre, les carrières des Meules étaient de nouveau envahies par une foule qui arrivait de partout, de la ville et des champs. Les équipages roulaient sur la grande route et venaient s'arrêter, alignés, dételés, au long des peupliers, devant la porte des auberges, où les cochers stationnaient. Des gendarmes avaient passé, et puis des gardiens de la paix, escortant le commissaire, le procureur de la république, le préfet, des ingénieurs, un médecin. Une stupeur embarrassée tenait tout ce monde silencieux, tandis que la foule murmurait. Çà et là, des groupes de carriers péroraient, racontaient les faits, et les veuves des ensevelis réapparaissaient, gênées, avec leur fichu noir remis à la hâte et qui les endeuillait à nouveau. On venait de retrouver deux cadavres et les recherches continuaient.

— Quand je disais! racontait le carrier Bialat, la mine triomphante. Comment nous avons fait? C'est pas malin, allez; et, si l'on ne nous eût pas empêchés d'entrer au commencement, si l'on nous eût encouragés, au contraire, les pauvres diables ne seraient pas crevés à l'heure qu'il est! Pardi, on disait qu'on ne pouvait pas passer parce que ces messieurs s'imaginaient, sans doute, trouver un chemin tout droit, ouvert et libre comme une route. Bien vrai que c'est pas commode; mais c'est pas impossible, à preuve! Nous en venons et tous ces messieurs y circulent à l'heure qu'il est. Et même, ce qu'ils sont drôles! Ils n'ont pas l'habitude de ces choses comme nous; et puis ça les salit : alors ils se vêtissent pour y aller. V'là M. le préfet qu'a passé une culotte du contremaître qui lui remonte jusque dans le dos, puis un grand gilet de laine et des genouillères, et un foulard autour de la tête; tous les autres sont costumés de même, que c'est à n'en reconnaître aucun. Moi, j'ai failli flanquer un coup de poing à M. le substitut, qui avait une blouse... Pour lors, nous avions attaché une corde à l'entrée, et l'autre bout à l'endroit où nous sommes arrivés : il n'y a qu'à filer maintenant en suivant la corde. Les uns portent des bougies allumées; mais ce qu'il faut les voir, c'est ramper, se couler à plat ventre, ou bien grimper sur des décombres pour se laisser glisser de l'autre côté dans un trou! N'empêche qu'ils sont braves tout de même, pour des gens dont c'est pas le métier. Ils vont raidement, sans rien dire que souffler, avec des mines!... C'est que c'est pas propre comme un plancher ciré, là-bas : il y a des flaques et des humidités où l'on se frotte qu'on en revient crotté comme des oies de mare, sauf respect!... Quand nous avons entré, moi et Claude Giraud, hier soir, nous avions bu un coup. Dam! fallait du cœur. Mais j'avais laissé ma ficelle de l'autre fois, et nous avons marché assez vite. Pour lors que je dis à Claude d'un coup : « Tournons par ici; je vois quelque chose d'entre les fissures qui me paraît pas naturel. » Je crois bien! Nous filons; je tombe dans un trou, ma chandelle s'éteint. Mille millions, j'en avais froid dans les moelles! C'est que ça vous fait un effet, ce noir, ce froid, ce rien du tout qu'on entend et qu'on voit, que la tête en tourne! Il faut se cramponner pour ne pas tomber, comme si la terre chavirait sous vos pieds. Claude me crie : « As pas peur, je viens. » Et, de fait, il me suit avec sa lampe, et c'est alors que nous les avons trouvés. Ah! les pauvres b....! en quel état! Rien que des os tout nus et des crânes ouverts... L'estomac nous en a manqué à tous deux, qu'il a fallu nous asseoir sur nos talons...

Bialat s'étant asséché à narrer sans cesse à tous les arrivants les émotions de sa découverte, quelqu'un l'emmena au cabaret tandis que la foule se rapprochait de l'entrée des carrières pour voir sortir « les autorités ».

Mais déjà, là-bas dessous, les contestations recommençaient autour des cadavres. Les curieux avaient suivi le monde officiel; des médecins, des journalistes, un chimiste distingué notamment, qui démontra avec preuves que ces squelettes aplatis, désagrégés, étaient couchés sur la face, ce qui indiquait l'agonie cruelle de la faim. Mais d'autres, soutenant l'administration, affirmaient qu'ils étaient couchés sur le dos. M. le préfet, toujours conciliant, insinuait qu'ils pouvaient l'être sur le côté. Ce qu'on ne pouvait nier, c'était les preuves qui entouraient ces malheureux et racontaient qu'ils avaient longtemps vécu.

Un énorme brasier, un amas de cendres, des charbons épars, partout des traces de la fumée promenée au bout des tisons, striant la voûte effondrée. Après onze mois, les entrailles contenaient encore des vestiges de

la glaise dévorée. La dispute sur la position des corps était puérile; mais l'administration, assez embarrassée devant ces chemins ouverts, essayait encore de contester quelques faits, de diminuer l'horreur de cette lugubre trouvaille. Car, après avoir si solennellement déclaré que ces hommes étaient morts écrasés sur le coup, cette preuve de leur lente et épouvantable agonie la venait souffleter, et le choc était dur.

Ce qui acheva, ce fut la reconnaissance des deux premiers cadavres. La découverte que l'on fit alors revêtait un caractère tragique. Du rapprochement de ces deux squelettes un démenti surgissait, émouvant, terrible. « On ne passe pas? s'était écrié le vieux Périer, désespéré. Je vous prouverai, moi, que l'on peut passer. » Et c'était lui que l'on retrouvait là, à côté de son fils. Il avait passé, lui, un vieillard, sans corde pour le guider, presque sans lumière. Il avait trouvé un chemin et il avait rejoint son enfant. Rencontre déchirante et dont la vision s'imposait. Sans doute, s'il avait pu s'éclairer et marquer sa route, il aurait repris le chemin du retour; mais les ténèbres l'avaient égaré, englouti. Qu'importe! il avait passé; d'autres que lui, organisés pour la recherche, auraient donc pu venir sauver les ensevelis! Afin qu'on pût le reconnaître un jour, l'héroïque vieillard avait posé sur une pierre, à ses côtés, son chapeau, qu'il n'avait pas même égaré dans sa route, donc assez facile, ses sabots, son gilet, soigneusement rangés; en retrouvant cela, on devait s'écrier: « Mais c'est le vieux Périer! Il l'avait bien dit, lui, qu'il passerait! » Sans doute, pendant son affreuse agonie, il rêva ce triomphe pour son squelette; et sa bouche édentée, horriblement ouverte, semblait garder l'effort suprême de sa dernière malédiction.

Des larmes roulaient sous plus d'une paupière; les fronts se courbaient devant ces martyrs.

Lorsque les constatations légales furent achevées sur ce point, on continua les recherches, sans aucun danger, sinon que de se perdre; mais on se suivait et on marquait le chemin.

Il y avait des parties de galeries intactes, d'autres bouchées, mais avec des lézardes par lesquelles on se glissait. Le va-et-vient des lumières promenées sous ces voûtes crevassées, sur ces glaises luisantes, sur ces entassements lugubres et sur ces trous béants pleins d'ombre, déroulait comme un panorama sinistre à travers la noirceur étouffante des ruines. Ces messieurs laissèrent les ouvriers carriers, le contremaître Maujan et un ingénieur continuer les recherches, et ils revinrent en hâte, oppressés, vers l'entrée. En partant, ils avaient entendu signaler un troisième cadavre aperçu à travers une brèche. Ils retourneraient quand on aurait retrouvé les autres; mais un besoin d'air, de lumière, les poussait au dehors. Et ils se hâtaient.

Tout à coup le préfet respira et, levant la tête :

— Tiens! une cheminée! dit-il.

C'était la grande faille.

La voûte de pierre avait crevé sur une longueur de deux mètres environ, étroite, mais assez large néanmoins pour qu'un corps pût y passer. Et la terre, s'évasant en entonnoir au-dessus, montait jusqu'à la cime de la montagne, où elle se renversait dans une orgie de végétation. A travers un embroussaillement de branchages à demi dépouillés et de longues herbes retombantes on apercevait un lambeau de ciel très haut, très loin.

Dès que le préfet eut parlé, une voix claire comme une voix d'enfant appela d'en haut :

— Louis!... Est-ce toi?

— Messieurs, reprit-il tout ému, avez-vous entendu? Qu'est-ce que cela?

— Louis..., ne t'ennuie pas; tu sortiras demain, reprit la voix grêle. Veux-tu que je chante pour te distraire?

— Hélas! monsieur le préfet, répondit quelqu'un de la commune, c'est notre innocente, la petite Iranette, dont le fiancé est demeuré là dedans avec les autres. Elle en a perdu la raison, la pauvre fille!

— Mais si elle se penche là-haut, elle peut tomber!

— Dieu garde les innocents, monsieur le préfet.

— Vous ajouterez une barrière, monsieur le maire; ce sera une précaution de plus!...

— Et un chagrin aussi pour l'Iranette, répondit le maire, car c'est toute sa vie que de venir là attendre son fiancé et lui parler. Tenez, écoutez...

Comme une voix céleste échappée des nues qui volaient, traversant l'abîme, un chant traînant et doux descendait dans la fosse profonde :

Oh! pâtres..., quittez ces bruyères;
Ceux que vous aimez sont là-bas!...
On vous attend dans vos chaumières.
Allez!... Allez!... Moi, l'on ne m'attend pas!...

— C'est navrant, murmura le préfet. Passons, messieurs, et silence. Si elle nous entendait!...

Lorsqu'on avait traversé cette brève clarté sous la faille, il restait encore cinquante mètres à parcourir dans les ténèbres, vaguement éclairées par le feu vacillant des bougies, avant d'atteindre l'entrée large et haute formant vestibule et encore noyée de pénombre. C'est aux abords de ce lieu que la foule attendait, avide de nouvelles. On interrogeait tout le monde. Alors on sut que trois cadavres étaient découverts et que l'on était sur la trace des autres. Les parents des défunts, groupés ensemble, geignaient convenablement; les veuves tenaient leurs mouchoirs devant leurs visages; quelques-unes réellement pleuraient. Et celles-ci répétaient avec colère :

— Pourquoi n'a-t-on pas trouvé ce chemin pour les aller chercher quand ils étaient vivants, nos pauvres hommes? On nous les a laissés mourir de faim, et l'on pouvait les sauver!

Lorsque les deux veuves Périer, la vieille et sa bru,

apprirent que leur vieux avait retrouvé son fils, elles éclatèrent en cris, et les enfants qui cramponnaient leurs jupes sanglotèrent.

Un moment, cette rumeur de plaintes, de reproches, monta, gagnant la foule. Alors un jeune homme, se détachant de l'entourage du préfet, s'avança résolument vers les carriers groupés çà et là et, élevant la voix :

— De quoi vous plaignez-vous, vous autres, à la fin? Prenez garde que les reproches ne se retournent contre vous. Nous avons fait, nous, ce que nous avons pu, ce que nous avons cru devoir et pouvoir faire; mais vous, qu'avez-vous fait pour essayer de sauver vos camarades? Rien. Puisque vous étiez certains que ces malheureux étaient vivants et que l'on pouvait arriver jusqu'à eux, il fallait y aller!

— On nous en a empêchés, répondit un ouvrier qui s'était ému de cette apostrophe.

— On a donné des ordres, on a fait des défenses, soit. Mais l'on ne vous a pas tenus par la main pour vous empêcher d'entrer? Si vous en aviez eu le désir, vous auriez fait comme le vieux Périer: vous seriez entrés la nuit, vous cachant, vous exposant même à être punis; mais vous seriez entrés tous, les uns après les autres, résolument; et sans doute vous auriez réussi à trouver un chemin et à ramener vos frères. S'il y avait de la solidarité chez vous comme elle existe entre les ouvriers des mines, vous n'auriez pas abandonné ces misérables dont on vient de retrouver les os. Mais il n'y a chez vous ni fraternité chrétienne ni fraternité sociale. La vérité vraie, c'est que vous êtes restés à peu près indifférents à ce malheur, et que c'est nous seuls qui nous en sommes émus.

— Vous nous avez découragés, monsieur, reprit l'ouvrier excité et sur un ton plus haut. Nous nous effrayons facilement de l'autorité, nous autres. On nous a fait peur... D'ailleurs on nous avait promis de faire tout ce qu'il serait possible pour sauver nos camarades; alors nous nous sommes croisé les bras et nous avons regardé. Lorsque nous avons compris que, décidément vous ne feriez rien, il était trop tard. Alors quoi? On a besoin des riches pour gagner son pain; on s'est tu. Aujourd'hui nous reconnaissons que nous avons eu tort de ne pas agir malgré vous.

— Je vous répète..., reprit le jeune homme d'un ton d'abord embarrassé, mais qui devint promptement agressif, je vous répète que vous n'avez pas de reproche à nous faire, car, en somme, ces malheureux ouvriers étaient vos camarades et non les nôtres, et cependant nous avons fait pour eux ce que vous n'avez pas fait: nous avons tenté de les sauver; et vous qui prétendez maintenant que vous pouviez le faire, vous ne l'avez pas même entrepris. Ah! si l'on vous eût offert de l'argent, peut-être, une prime!...

— Ou une médaille de sauvetage! riposta crânement l'ouvrier regardant d'un air gouailleur le ruban tricolore qui bordait la boutonnière du jeune homme.

Un ricanement courut dans la foule égayée, mais qui subitement s'apaisa : les autorités opéraient leur sortie, et devant elles passaient les gendarmes.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

(La fin au prochain numéro.)

EN NOUVELLE-ZÉLANDE

L'éruption volcanique dans la région des Lacs chauds. Une merveille du monde disparue (1)

L'année 1886 aura été signalée par une série de tremblements de terre dont les conséquences ont été fatales. En Grèce, vingt villes nouvelles atteintes; aux États-Unis, la ville de Charleston presque entièrement détruite; enfin, aux extrémités du monde, dans la Nouvelle-Zélande, une région, citée pour ses beautés naturelles, bouleversée de fond en comble. Parmi les voyageurs marquants, l'auteur des intéressantes *Promenades autour du monde*, le baron de Hübner, aura été l'un des derniers à voir et surtout à décrire dans un récent ouvrage (*A travers l'Empire britannique*) les fameuses *Terrasses* de Rotomahana, qui, avec leur entourage, constituaient la merveille de l'hémisphère du Sud (*the Wonderland of the Southern Hemisphere*).

I.

La Nouvelle-Zélande, colonie anglaise, située dans le grand Océan, à 900 kilomètres environ de l'Australie, se compose, comme on sait, de deux îles principales colonisées depuis une cinquantaine d'années à peu près : l'île du Nord, dont les villes les plus importantes sont Auckland et Wellington (cette dernière, la capitale officielle); l'île du Sud, avec ses deux cités de Christchurch et de Dunedin.

L'île du Nord est éminemment volcanique. Quand on vient d'Auckland par la voie de mer pour se rendre sur la côte orientale, on passe devant l'île Whakari ou île Blanche (*White Island*), qui n'est qu'une montagne volcanique abrupte, s'élevant du sein de la mer à une altitude de 850 pieds (2), avec un cratère qui n'a pas moins de 1 mille 1/2 de circonférence. Un photo-

(1) D'après les documents anglais adressés à la Bibliothèque de la Société de géographie de Paris : les journaux néo-zélandais, *New-Zealand Times* et *Evening-Post*, du mois de juin; le *Times* de Londres, juillet et août; le recueil anglais *the Nature*. Citons encore : *The King Country*, par M. J. H. Kerry-Nicholls (Londres, 1884, in-8°); l'ouvrage allemand bien connu : *Neu-Seeland*, par Hochstetter; et d'autres qui seront indiqués chemin faisant.

(2) Ce sont les mesures anglaises qui sont données ici. Le pied anglais (ou 12 pouces) = $0^{m},30$. Le mille anglais = 1609 mètres.

graphe, débarqué il y a quelques années dans cette île désolée pour y prendre des vues, y aperçut une colline entièrement composée de soufre, dont les teintes jaunes d'or resplendissaient aux rayons du soleil et dont la robe immaculée n'avait encore été ternie par aucun attouchement, peut-être même par aucun regard humain. Malheureusement rien ne peut vivre dans cette atmosphère chargée de vapeurs sulfureuses: les métaux s'y corrodent; le bois y tombe en miettes; les végétaux y meurent. Les seuls habitants sont des oiseaux au plumage blanc qui ont donné à l'île sa couleur et son nom.

Whakari est la tête de ligne d'une zone d'immense étendue, zone volcanique qui s'étend à travers l'île du Nord, en passant par ce qu'on appelle *la Région des lacs chauds* pour aller finir au fameux volcan encore en activité, le Tongariro, dont le cratère s'entr'ouvre à plus de 7000 pieds de hauteur. Entre les deux points extrêmes existe, d'après les traditions indigènes, une communication souterraine. La légende raconte que, lors de l'arrivée des premiers immigrants par qui ces îles ont été peuplées, l'un des chefs monta sur le Tongariro pour mieux contempler le paysage; mais il faillit y mourir de froid. Dans sa détresse, il fit appel à ses sœurs restées à l'île Whakari et les conjura de lui envoyer un peu du feu sacré que ces vestales sauvages avaient apporté avec elles en émigrant des îles de la mer du Sud. Le talisman précieux vint assez à temps pour sauver les jours du chef; mais l'esclave qui l'accompagnait était mort de froid à ses côtés. Le maître donna au souterrain par lequel le feu était parvenu jusqu'au faîte de la montagne, — lui donna, disons-nous, le nom de son fidèle serviteur, *Ngauruhoe*, nom que le cratère a porté jusqu'à ce jour. Et comme c'était un feu destiné à ne jamais s'éteindre, c'est sa flamme qui luit encore actuellement entre Whakari et Tongariro.

On débarque à Tauranga, très petite ville, mais dans une situation charmante, et d'où l'on jouit d'une vue splendide sur la baie de l'Abondance (*Bay of Plenty*). Tauranga doit son existence uniquement à la région des lacs et des geysers, mise à la mode et fort en vogue depuis quelques années. Des touristes et des malades venus des différents points de l'archipel néo-zélandais, de l'Australie, de l'Amérique et même de l'Europe (au moins de l'Angleterre) s'y rendaient en assez grand nombre, les uns comme excursionnistes, désireux de voir et d'admirer les curiosités de la nature, les autres pour se guérir au contact de ces eaux bienfaisantes. Ce coin privilégié était en train de devenir, avant la catastrophe, le grand *sanatorium* de l'Australasie; il avait même été question d'en faire, malgré la distance, un lieu de repos et de réfection pour les troupes de l'Inde, éprouvées par les chaleurs énervantes du climat (1).

La région dite des Lacs chauds (*Hot Lakes district*) est située à 50 milles par terre du port de Tauranga : elle couvre un espace de 100 à 120 milles de long sur 15 à 20 de large, élevé en moyenne de 1000 à 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce qui constitue le principal caractère physique de cette contrée, c'est que le terrain, à base de pierres ponces, y est dans toutes les directions coupé par de hautes chaînes de montagnes de formation ignée, du milieu desquelles émergent d'énormes cônes volcaniques dont la hauteur varie entre 1000 et 9000 pieds. Montagnes et plateaux sont revêtus de forêts magnifiques à végétation luxuriante, et partout, sur cette vaste superficie, sont répandus des lacs chauds, des geysers bouillants et des sources thermales.

Le lac Rotorua (*Roto :* lac, et *rua :* trou) est le premier anneau de la chaîne : c'est là que commence à se faire sentir le travail de l'action thermale qui circule à travers toute la région comme le sang dans les veines d'un corps. Cette belle nappe d'eau, mesurant 25 milles de circonférence, occupe le fond d'une dépression qui, à une certaine époque, a dû former le centre d'un immense bassin. Tout le pays, dans le voisinage immédiat du lac et même considérablement au delà, porte les traces manifestes de l'action combinée de ces deux éléments, le feu et l'eau ; dans un rayon de plusieurs milles le sol y est couvert de dépôts siliceux et sulfureux ainsi que d'autres produits dus à l'action hydro-thermale qui s'y révèle sous forme de geysers, de sources bouillantes, de puits remplis d'une boue chaude, de solfatares et de fumerolles.

Partout, dans cette zone, on voit s'élever de terre des nuages de fumée marquant les emplacements où l'eau bouillonne, et d'ailleurs les sifflements de cette eau en trahissent la présence. Il va sans dire que les indigènes (les Maoris) ont depuis longtemps tiré bon parti des ressources qu'ils avaient sous la main. Ces eaux leur servent pour toute sorte d'usages, d'abord dans leurs maladies, surtout pour la goutte et les douleurs rhumatismales. Ils les emploient ensuite comme bains, en ayant soin de tempérer les eaux plus chaudes par les plus froides, produisant ainsi le mélange que nous obtenons artificiellement dans nos baignoires. « Les indigènes usent des bains à toutes les heures du jour et même de la nuit, dit M. Kerry-Nicholls. Ainsi, un homme a froid dans son lit : vite il se lève et court se plonger dans un bain afin de se réchauffer. Ici, le bain semble être une seconde nature ; les femmes et les jeunes filles arrangent pour l'après-midi des parties de bain comme nous rassemblons chez nous des amis pour une partie de thé (*for an afternoon tea*). » L'hiver, les Maoris vont quelquefois poser leurs cabanes sur un amas de pierres plates imprégnées de la chaleur du sous-sol: ce voisinage a par surcroît le don de préserver les habitations des insectes et de la vermine. Mais il arrive aussi parfois qu'une source qu'on

(1) *New-Zealand Thermal-springs districts.* — Wellington. 1882; brochure in-4° avec cartes et plans.

ne soupçonnait pas vient à jaillir inopinément et à inonder la place (car rien de plus traître que ces sources intermittentes qui vont et qui viennent), ou bien le sol s'entr'ouvre et il engloutit ce qu'il portait un instant auparavant. C'est ainsi qu'on a vu disparaître ici un cheval, là une femme sous les pieds de laquelle un abîme se creusait tout à coup. Quand elle fut entraînée dans le gouffre, la pauvre femme était peut-être tranquillement occupée à faire sa lessive ou sa cuisine sur les fourneaux que dame Nature avait mis gratuitement à sa disposition, car ces sources sont également utilisées pour les usages domestiques; à cet effet, certaines cavités sont exclusivement réservées aux ménagères. Dans un des villages du lac Rotoruà, l'une de ces fosses sert de buanderie commune : c'est un plaisir, paraît-il, de tremper les objets à laver dans ces eaux alcalines, la Providence se chargeant en outre de fournir le savon, sous forme de sulfate de soude, de chlorate de potasse ou d'autres substances analogues.

Dans un sol si profondément travaillé par les forces volcaniques, on conçoit que les tremblements de terre doivent être fréquents; aussi les habitants ne s'inquiétèrent point outre mesure quand, il y a quelques mois, ils ressentirent des commotions qui leur étaient assez familières. Pendant la nuit du 9 au 10 juin, l'agitation du sol redoubla d'intensité, surtout aux environs du lac Tarawera (mot à mot : *Rocs brûlés*). Ce lac, de 5 à 6 milles de long et de 5 de large, mais dont la profondeur n'a pu être sondée, situé à 9 milles au sud du Rotorua, est le plus pittoresque de la région : il surpasse tous les autres en sauvagerie et en grandeur. A son extrémité méridionale se dresse, à 2200 pieds de hauteur, un mont qui porte le même nom que le lac et dont les flancs escarpés, sauvages, sont sillonnés de gorges profondes. C'est sur les cimes solitaires et mystérieuses de cette montagne dont le sommet est partagé en trois grands cônes, que les indigènes ont l'habitude depuis des siècles de venir enterrer leurs morts. Aussi l'endroit est-il *tabou* (sacré), et l'on tâche d'en interdire l'accès aux profanes, c'est-à-dire aux étrangers.

C'est donc dans ce rayon que, pendant la nuit du 9 au 10 juin, l'on ressentit les premières secousses, qui furent, comme nous l'avons dit, à peine remarquées. Cependant le sol ayant continué à trembler plus fortement pendant une heure, les habitants, effrayés, se précipitèrent hors de leurs habitations. A deux heures et quelques minutes, une secousse plus violente eut lieu, secousse terrible qui fut suivie presque aussitôt par un craquement épouvantable. Le Tarawera, qui n'avait jamais encore donné des signes d'activité, du moins aussi loin que remontaient les traditions indigènes, venait de se réveiller tout à coup. Une immense colonne de feu, *pillar of fire*, pour nous servir de l'expression de ceux qui furent les témoins du phénomène, s'élevait de l'intérieur du volcan dont le chapiteau venait de sauter dans les airs. Au lieu du couvre-chef colossal, de ce *sealed cap* (bonnet cacheté) qui, un moment auparavant, coiffait le sommet du mont, un abîme effrayant s'était ouvert sur les flancs du Tarawera. Le ciel, à plusieurs milles à l'entour, était illuminé par la lueur rougeâtre des matières en fusion dans la fournaise. Des blocs brûlants que dans toute autre éruption l'on eût appelés des blocs de lave (on verra plus loin pourquoi, dans la circonstance, cette expression est impropre), — des blocs enflammés qui semblaient autant de boules de feu (*fire balls*) étaient projetés en l'air par milliers. Un nuage énorme de cendres s'était accumulé sur le haut de la montagne et se déversait à plusieurs milles à la ronde : ce nuage sombre était le théâtre d'un violent orage d'où sortaient incessamment des décharges d'électricité, éclairs, coups de tonnerre, mêlés à la voix mugissante du volcan et qui augmentaient encore l'horreur de cette nuit d'épouvante.

La commotion avait été si forte que le bruit s'était répercuté jusqu'à Christchurch, dans l'île du Sud, c'est-à-dire à 300 milles de distance. A New-Plymouth, sur la côte sud de l'île du Nord (distance du théâtre de l'explosion : 150 milles), on avait aperçu la colonne de feu, qui semblait s'élever à plus de 20 000 pieds (?) de hauteur. Pendant ce temps, une pluie de cendres et de boue brûlantes s'était abattue sur le village maori de Wairoa, situé sur la rive ouest du lac Tarawera. Wairoa, comme d'autres endroits de la région des Lacs (Ohinemoutou et Rotorua, par exemple), était en chemin de devenir un lieu d'une certaine importance, depuis que le nombre des étrangers et des visiteurs augmentait d'année en année. On y trouvait un hôtel qui, d'après M. de Hübner, eût fait honneur à l'île de Wight. A Ohinemoutou, localité où l'on ne voyait pas un seul blanc il y a quelques années, des hôtels s'étaient élevés, avec magasins et boutiques, avec des bains à l'usage des Européens qui habitaient le village, au nombre d'une cinquantaine.

Ohinemoutou paraît avoir moins souffert; mais c'est à Wairoa que l'éruption a fait le plus de ravages. En cet endroit, le déluge de cendres, de pierres et de boue surprit ceux qui se sauvaient, les tuant sur place ou les enterrant vivants, tandis que les toits étaient écrasés, que les maisons venaient joncher le sol et que les habitants périssaient sous un linceul de plusieurs pieds d'épaisseur.

Des épisodes touchants, des scènes émouvantes se passèrent alors. On vit un indigène qui s'était comme arc-bouté sur le sol pour garantir avec son corps un de ses deux enfants qu'il avait eu soin d'envelopper dans une couverture. Sa femme veillait sur l'autre, plus petit. Avec son bras il écartait, autant que possible, les cendres qui pleuvaient sur ces êtres chéris et qui le recouvraient lui-même. A un moment, il appelle sa femme; point de réponse : elle venait de périr

étouffée à ses côtés. Quelques jours après, quand on la tira de sa prison de cendres, on la trouva les bras enroulés autour de son baby, qu'elle avait essayé de garantir jusqu'à la dernière minute.

Mais l'histoire la plus lamentable est celle du maître d'école de l'endroit, M. Hazard. Ce dernier était établi là, avec sa famille, y dirigeant une école maorie que fréquentaient une soixantaine d'enfants venus souvent de fort loin. La veille au soir, cette honnête famille avait célébré une petite fête intime, et chacun venait de se retirer dans sa chambre quand les premières secousses du tremblement se firent sentir. « Du calme, dit le père à ses filles : ne vous effrayez point, mes enfants. » Les secousses devenant plus fortes, toute la maison fut bientôt sur pied. Au dehors, le ciel faisait rage; pendant ce temps le maître d'école, qui n'avait rien perdu de son sang-froid, ouvrait un harmonium et toute la famille entonnait un hymne religieux. Les derniers sons de la mélodie pieuse venaient à peine de s'éteindre que, sous le poids des cendres et des pierres, la toiture s'effondra, et tous ceux qui se trouvaient là furent entraînés dans la chute. Le pauvre maître d'école périt avec une de ses filles et une nièce. Mme Hazard put être sauvée : des doigts sortant de la cendre et qu'on vit remuer indiquèrent qu'un vivant était enterré là; on la dégagea : elle serrait dans ses bras le cadavre de sa plus jeune fille (1).

En même temps, l'hôtel de Wairoa, dont il a été déjà question, s'était écroulé sous la pression des masses précipitées du ciel ; heureusement les pensionnaires de l'hôtel avaient pu se sauver à temps. Seul, un jeune touriste anglais était mort, écrasé sous les décombres. Venu en Nouvelle-Zélande pour admirer la belle nature, ce fils d'Albion, établi sur les bords du lac Tarawera, avait voulu sortir dès les premiers symptômes de l'éruption, afin de ne perdre aucun détail d'un spectacle en dehors de son programme et qui lui venait par-dessus le marché. En dernier lieu, on l'avait aperçu, debout sur une éminence, ayant le lac à ses pieds et regardant ce bouleversement de la nature avec la curiosité tranquille d'un homme qui ne se sent point directement menacé, se disant peut-être à part lui qu'après tout il n'y avait là rien de trop extraordinaire, pour un pays semé de volcans, de geysers et de sources bouillantes. Son attitude, à ce moment psychologique, avait quelque ressemblance avec celle de Pline, qui, lui aussi, était monté sur un lieu élevé pour mieux observer l'éruption du Vésuve : *Ascendit locum ex quo maximè miraculum illud aspici poterat*, dit son neveu, dans la fameuse lettre à Tacite. Tout à coup, à quelques pas devant lui, l'Anglais aperçoit une femme qui lève les bras au-dessus de sa tête et qui disparaît subitement sous terre, comme aspirée par l'abîme. Saisi de terreur, il fuit; il fuit vers l'hôtel, mais c'est pour trouver là un autre genre de mort.

(1) M. Hazard, dont le trait que nous venons de citer, fait assez connaître les sentiments, était pourtant à la tête d'une de ces écoles créées et entretenues aux frais du gouvernement colonial, écoles que les Anglais appellent *undenominational*, et dont l'instruction religieuse est exclue. Or voici le fait dont fut témoin M. de Hübner en passant devant cette école, au moment de la sortie des enfants. Son guide venait de lui dire que dans cet établissement, les élèves ne devaient même pas, de par la loi, entendre prononcer le nom de Dieu. « A ce moment, raconte le voyageur (I, 239), un des enfants tatoués s'approche de moi d'un air insolent et me demande de l'argent. Comme je passe outre sans répondre, il se sauve en criant : « *God... you!* » Et M. de Hübner ajoute avec ironie : « Évidemment, on ne laisse pas ignorer le nom de Dieu à ces charmants enfants. » Le maître d'école, non moins évidemment, n'était pour rien dans l'affaire.

II.

Nous venons de rappeler la catastrophe du Vésuve, celle qui détruisit Herculanum et Pompéi, il y a plus de dix-huit cents ans. Ce rapprochement est d'autant plus à sa place en la circonstance que les deux éruptions offrent beaucoup d'analogie, non sous le rapport du nombre des victimes ni sous celui de l'étendue des dommages matériels, mais bien au point de vue des phénomènes physiques. Le cataclysme de la Nouvelle-Zélande a coûté la vie à une centaine d'êtres humains (sept Européens, et les autres des indigènes). Cette perte est très regrettable sans aucun doute, non moins que celle des villages indigènes qui ont été détruits; mais les ravages accomplis dans une région du genre de celle dont il s'agit, région peu habitée (1) et souvent peu habitable, ne sont rien auprès des malheurs qu'on aurait eu à déplorer dans une contrée plus civilisée, au milieu de campagnes fertiles et de villes populeuses. Et même dans ce pays de la Nouvelle-Zélande, les effets eussent été plus désastreux si l'éruption s'était produite à une autre époque de l'année, par exemple de novembre à avril, qui est là-bas la belle saison, la saison des bains, quand, sur le point du globe que nous habitons, c'est l'hiver pour nous. Alors les hôtels de la région des lacs sont remplis de baigneurs et de touristes autour desquels gravite une foule de gens prêts à ramasser les miettes qui tombent de la table de ces riches étrangers.

Mais si les conséquences n'ont pas été les mêmes que dans l'éruption du Vésuve au 1er siècle de notre ère, en revanche les phénomènes ont été semblables dans les deux cas. Ici et là, c'est une montagne n'ayant jusqu'alors donné aucun signe d'activité volcanique et qui fait explosion tout à coup avec une violence inouïe, remplissant l'air de cendres et de pierres; ici et là, des tremblements prémonitoires, avant-coureurs de la ca-

(1) Dans la Nouvelle-Zélande, en dehors des villes, la population n'est que de 2,89 individus par mille carré. — *Handbook of N.-Zealand*, by J. Hector (Wellington, 1886, in-8°).

tastrophe ; un épais nuage noir planant comme un voile funèbre au sommet du volcan ; enfin une pluie de sables, de pierres et de boues brûlantes, avec absence de coulées de lave (au moins d'après les renseignements parvenus de Nouvelle-Zélande en Europe), et tout un district habité, qui reste enseveli sous une couche de débris volcaniques.

Ce qui paraît, en effet, avoir caractérisé l'éruption de la Nouvelle-Zélande, c'est l'absence de laves. Dans la description du phénomène, les journaux se sont servis de cette expression, à défaut d'une autre, pour désigner les matières vomies par le volcan ; mais la substance qui a submergé Wairoa et d'autres villages indigènes, en couvrant un terrain d'une centaine de milles carrés, consistait presque exclusivement, a-t-on dit, en une poussière fine, de la poudre de pierres ponces. Le vent avait porté cette poussière à des distances énormes. Près du théâtre de la catastrophe, il y en avait jusqu'à vingt pieds de profondeur. A trente et quarante milles de distance, la couche avait encore une épaisseur de plusieurs pouces, tant était considérable le total des masses de pierre réduites en poudre par l'explosion du Tarawera.

Un effet non moins curieux, c'est la régularité avec laquelle ces dépôts sont couchés sur le sol. Leur surface est aussi plate et unie qu'une table ; on dirait que le niveau y a passé.

Enfin, n'oublions pas un élément qui a joué un grand rôle dans la circonstance : la boue mêlée aux cendres et aux pierres. D'où provenait cette boue? Faut-il croire qu'elle s'est formée dans l'air sous l'influence de la pluie et par le mélange de cette pluie avec les cendres sèches?

Dans l'espace d'une nuit les environs du Tarawera et du Rotomahana, qui présentaient un spectacle d'une beauté féerique, se sont trouvés changés en une scène d'affreuse désolation. Le second des lacs que nous venons de nommer a été englouti ; ce qui faisait l'ornement de ses rives, les deux fameuses Terrasses dites, l'une : les Terrasses blanches (*White Terraces*), l'autre : les Terrasses roses (*Pink Terraces*), ont disparu dans le cataclysme (1).

Suivant M. de Hübner, ce lac avait « une beauté incomparable ». Ici la nature, dédaignant les effets ordinaires, s'était, en grande artiste, contentée de quelques traits seulement ; mais, en abaissant les bords du lac, simple accessoire, elle avait relevé ce qui était l'essentiel du tableau, à savoir les Terrasses, « ces merveilles du monde », ainsi que les appelle M. de Hübner. « Ce tableau, dit-il, se distingue par une simplicité et une grandeur que je tâcherais vainement de rendre par des paroles » ; et il ajoute : « C'est un de ces moments où je sens l'insuffisance des langues humaines, plus aptes à peindre le travail de l'esprit et les mouvements du cœur qu'à donner les impressions qui nous arrivent du dehors par l'intermédiaire des sens. »

La première Terrasse (le *Te-ta-rata*, en langue indigène) semblait faite de marbre blanc, avec des nuances d'un coloris tendre, rappelant la nacre de perle. Adossée contre une colline, elle se développait en éventail depuis les bords du lac, où sa largeur était de 150 pieds environ et allait en se rétrécissant jusqu'à une hauteur de 80 pieds. Au sommet, bouillonnait le geyser qui lui avait donné naissance et dont les eaux, en tombant et en déposant sur leur route les matières siliceuses dont elles étaient chargées, avaient fini dans le cours des siècles par former les marches ou gradins de cette superbe cascade pétrifiée. De temps en temps une magnifique gerbe s'élançait du cratère ; puis l'eau retombait dans le gouffre et le bassin restait à sec. Mais le plus ordinairement il était plein jusqu'au bord, d'une eau du bleu le plus limpide et au travers de laquelle apparaissaient très distinctement, avec une extrême délicatesse de lignes, des parois qu'on eût dit tapissées de corail. Seulement une colonne de vapeur en masquait très souvent la vue, colonne qui formait par elle-même une curiosité, car sa base était d'une couleur, son sommet d'une autre, l'extrémité inférieure reflétant la teinte de l'eau qui bouillait en dessous, et cette teinte venant se fondre avec les nuances nacrées de la partie supérieure.

L'eau tombait de là sur les gradins ou terrasses, au nombre d'une cinquantaine, toutes différentes en largeur et en hauteur, mais formant toutes des arcs de cercle dont le cratère qui les dominait était le centre. Sur chacune de ces terrasses le temps avait creusé des bassins, toujours remplis d'une eau dont la couleur eût fait le désespoir du peintre le plus habile. Elle était d'un bleu tel qu'on ne voyait point son pareil dans la nature, bleu plus délicat que l'azur du ciel, bleu translucide, traversé par les teintes changeantes de l'opale. Rien de plus délicieux qu'un bain pris dans ces vasques de marbre, assez profondes quelquefois pour que l'on pût y nager : ceux qui avaient eu l'occasion de s'y plonger exaltaient la sensation qui leur en était restée. Les membres y frôlaient des parois ayant la douceur et le poli de l'albâtre : sur les bords arrondis de la baignoire, on pouvait appuyer sa tête ou ses mains comme sur un coussin moelleux ; enfin, les pieds s'y reposaient sur une poussière siliceuse aussi fine que le sable argenté le plus délicat.

Des stalactites pendaient, comme une dentelle d'un travail exquis, le long de ces conques d'albâtre. Que de touristes, passant par là, traçaient leurs noms sur la pierre, espérant que ces noms parfaitement inconnus et qui n'avaient aucune autre chance de venir sous les yeux du public, seraient, grâce aux vertus de l'eau

(1) On trouvera de très belles vues de ces deux sites dans le superbe ouvrage : *New-Zealand graphic and descriptive, edited by Travers, illustr. by C.-D. Barraud*, 1877, grand in-folio.

du Te-ta-rata, conservés jusqu'à la postérité la plus reculée! Il faudra maintenant que ces affamés d'une renommée facile à conquérir grimpent au sommet de l'Himalaya ou sur le haut des Pyramides. Passe encore pour l'Anglaise qui avait perdu là l'un de ses souliers : M. de Hübner, dans sa visite aux Terrasses, y a retrouvé cette « pantoufle de Cendrillon » dont l'exiguïté, dit-il, aurait donné envie d'admirer le pied qu'elle avait enfermé. C'était évidemment avec intention que cet article de toilette avait été laissé en arrière, et pour faire mentir ce que Taine, dans ses *Notes sur l'Angleterre*, a dit fort irrévérencieusement de l'énormité du pied des femmes anglaises.

La description que nous avons donnée des Terrasses blanches peut s'appliquer aux Terrasses roses, en tout semblables aux précédentes, sauf pour la couleur de la pierre. Aujourd'hui, les unes et les autres, hélas! ne sont plus qu'un rêve du passé!

GUILLAUME DEPPING.

NÉCROLOGIE

Mme Maurice Jokaï

Je reçois de Hongrie une lettre émouvante, qui me fait regretter la distance et qui donne aux souvenirs rapportés par les Français de leur merveilleux voyage en août 1885 comme une rosée pieuse qui en avive mélancoliquement le parfum.

La femme du plus illustre des écrivains hongrois, de mon ami Maurice Jókaï, de l'Alexandre Dumas madgyar, l'artiste qui, avant d'être pour l'homme de lettres et l'homme politique, la joie, la force, la gloire intime du foyer, avait été l'honneur, la splendeur du théâtre national, Mme Jókaï a reçu, le 22 novembre, les plus magnifiques hommages que la douleur, l'estime, l'admiration, le patriotisme puissent accumuler sur un cercueil.

Toute la Hongrie était représentée à ces funérailles: le gouvernement, ayant en tête le président du conseil, M. Tizza; les députés, les sénateurs, l'armée, ce qu'on est convenu d'appeler partout l'élite du monde; la Société des gens de lettres, l'Université, les théâtres, le peuple...

Nous manquions seuls, nous autres Français qui, le 12 août 1885, devant le monument de Petöfi, recevions comme le gage d'un pacte fraternel les trois médaillons en bronze de Petöfi, d'Arany, de Jókaï, les trois grands poètes nationaux.

Mais, je jure bien, pour moi et pour tous mes compagnons de voyage, que si nous avions pu déposer, faire déposer au moins, une couronne aux couleurs françaises parmi les couronnes aux couleurs hongroises qui honoraient la morte dans l'immortalité des regrets, nous n'aurions pas hésité à nous unir, le cœur gonflé et avec des larmes, à ce deuil récent, comme nous nous sommes unis à l'émotion intarissable de nos hôtes, devant le monument de Petöfi, devant le tombeau des martyrs à Arad.

Je veux au moins que ces lignes témoignent, pour mes amis et pour moi, de notre commune douleur et de nos respects.

On m'écrit qu'après ce grand malheur Maurice Jókaï, se dérobant à un attendrissement public qui devient une ovation, part pour l'Italie avec sa fille, pour y pleurer à l'aise.

Pourquoi ne vient-il pas à Paris, où il n'est jamais venu? Si nos cœurs, tendus à travers la distance, pouvaient l'attirer, il verrait bien, à l'étreinte de nos mains, combien notre sympathie est sincère, et je pourrais lui rendre l'embrassade du départ, qui a fait battre nos poitrines à l'unisson quand nous nous sommes dit au revoir comme deux amis vieux — avec la peur de nous dire adieu.

Le directeur du *Théâtre national* de Budapest a prononcé un discours éloquent avant la levée du corps, au théâtre même. Jókaï habitant toute l'année la campagne, c'était là que le rendez-vous funèbre avait été donné. M. Abrányi, le poète, a célébré en vers les vertus de la femme, la gloire de l'artiste; puis le cortège grandiose s'est mis en route et a fait une station devant le *Théâtre du peuple*.

Là, M. Lakáczy, un des premiers acteurs de Pest, a dit encore adieu à la femme du patriote, à la muse du romancier, à l'actrice qui n'a jamais séparé, dans son cœur, l'amour du foyer de l'amour de son art, l'idéal de ses études de l'idéal de la liberté.

Si j'en avais le temps et surtout le sang-froid, je raconterais comment, en Hongrie, les femmes de théâtre peuvent être simplement des femmes du vrai monde, associant leur destinée à des députés, à des hommes politiques, à des écrivains considérables, en ajoutant le prestige de leur grâce au prestige du talent, de la considération sociale, sans qu'il y ait pour cela même l'ombre d'un préjugé à combattre. L'honneur privé suffit à l'honneur public.

Mme Jókaï était, en 1848, la première actrice du Théâtre national, sous le nom de Mlle Rose Laborfalvi. A ce moment, Jókaï, l'ami, le compagnon, l'émule de Petöfi, donnait à la cause de la révolution toute l'ardeur enthousiaste de ses vingt-deux ans.

Le 15 mars, dans une réunion au Théâtre national, il parla avec tant d'élan de la liberté et de l'indépendance, qu'un tonnerre d'applaudissements, qui évoquait le tonnerre du canon, couvrit sa voix.

On vit alors Mlle Laborfalvi sortir de la coulisse, s'avancer et attacher à la boutonnière du patriote la cocarde tricolore.

Ce furent les fiançailles de ces deux âmes héroïques.

Peu de temps après, elles étaient indissolublement unies.

Jókaï rédigea l'organe officiel de la république hongroise; quand les Autrichiens eurent étouffé la république, Jókaï fut obligé de fuir, de se cacher.

Il n'avait pas voulu faire partager à sa femme les hasards et les périls de sa fuite; mais Mme Jókaï n'accepta pas cette précaution. Au prix des plus grands dangers, elle le chercha, elle le rejoignit. Cette tragédienne, qui vivait sa vie shakespearienne, trouvait tout simple de partager la souffrance, la misère et, s'il le fallait, la mort de son mari.

La révolution terminée, Jókaï revint forcément et exclusivement à la littérature et Mme Jókaï reparut sur la scène. Elle eut une carrière resplendissante jusqu'en 1863. Elle participait à l'œuvre patriotique de son mari puisqu'elle soutenait l'honneur du théâtre hongrois, tandis que le romancier, en écrivant, de parti pris, dans la langue madgyare, en s'abstenant de se servir de la langue allemande, faisait de sa plume une autre arme d'émancipation et continuait ainsi à défendre, à revendiquer dans toute la plénitude de son génie la nationalité hongroise.

Depuis 1863, Mme Jókaï s'était retirée dans ses devoirs de femme et de mère. L'année dernière, elle reparut, pour jouer le rôle de Volumnia de Shakespeare, sur le Théâtre national : c'était à l'occasion de sa cinquantaine, qu'elle aida ainsi à fêter. Elle eut une ovation qui vient d'éveiller un écho solennel dans ses funérailles.

Pauvre Jókaï! Quand on connaît son cœur simple, qui a gardé des ardeurs de sa jeunesse héroïque une lumière immuable dans sa sérénité; quand on sait l'étendue de sa tendresse, affinée par tant d'études humaines; quand on a lu ses livres; surtout, quand, comme moi, on a eu l'honneur d'en traduire, d'en paraphraser un, c'est-à-dire quand on a lu et traduit sa conscience, on sent tout ce qu'il doit souffrir; mais on sent avec quelle noblesse il souffrira, et on est fier, pour l'humanité, une fois de plus de comprendre que celui-là non plus ne pourra se consoler!

Qu'il travaille! Ce sera pour lui continuer la vie à deux à travers la séparation; ce sera poursuivre sa tâche. Il n'a pas fini, Dieu merci, d'enrichir le patrimoine national d'œuvres véritablement hongroises.

Son premier roman date de 1846. Depuis, il ne s'est pas interrompu. Député influent, romancier plein de verve, auteur dramatique applaudi, historien véridique, polémiste ingénieux, critique puissant, journaliste estimé, il avait toutes les couronnes, excepté celle que donne le malheur et qui fait rayonner les autres.

Son génie est complété par ce grand deuil. La Hongrie l'entourera de plus de vénération, et ses amis de France, qui ont le regret poignant de n'avoir pas eu leur place dans le cortège du 22 novembre, se souviendront désormais de lui, avec un désir plus attendri de le revoir.

LOUIS ULBACH.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

M. Eugène Mouton est un humoriste quelque peu morose, qui voit la vie et l'humanité sous un jour sombre. Ses fantaisies les plus capricieuses sont comme des arabesques brodées sur une trame noire. Au moment où elles amènent sur nos lèvres un rire toujours nerveux et court et qui jaillit par une sorte de secousse accompagnée de quelque souffrance, elles provoquent des réflexions le plus souvent amères ou au moins tristes. Cependant M. Mouton n'est pas pessimiste, en ce sens qu'il cherche à réagir, qu'il fait appel à toute son énergie pour ne pas se laisser aller au découragement. S'il se lamente de voir presque partout le mal, il sait l'homme capable du bien, il croit à la conscience, à la liberté, enfin à toutes les forces vives de la nature humaine. Elles sommeillent le plus souvent, ces forces; mais est-il impossible de les réveiller? Il se pourrait même que son mécontentement de l'homme tel qu'il le voit provînt en grande partie d'un idéal trop haut, quelque peu chimérique, qu'il s'est fait de la vertu. C'est ainsi qu'au fond des colères d'Alceste il y a plus d'estime pour l'humanité que dans la dédaigneuse indulgence de Philinte, plus d'affection vraie en même temps.

Si ce croquis, très insuffisant sans doute, de l'état moral de M. Mouton n'est pas tout à fait infidèle, sa dernière œuvre, *Chimère* (1), serait une sorte de confidence ou de confession, et, à ce titre, elle présenterait un intérêt tout particulier. On y saisirait sur le vif les souffrances d'une âme qui a placé trop haut son idéal, puis sa guérison finale quand elle se résigne enfin à ne plus trop demander à l'humanité, à descendre des hauteurs inaccessibles aux faibles mortels pour reprendre pied sur la terre, — non pas dans les bas-fonds des vallées, mais à mi-côte.

Mais ajoutons bien vite que c'est là une simple supposition. Peut-être le héros mis en scène par M. Mouton n'est-il en aucune façon M. Mouton lui-même. Si ce n'est lui, c'est donc son frère? Non, peut-être, ni son frère, ni même quelqu'un des siens. On peut supposer que c'est tout simplement un être fictif, un pur personnage de roman. Et quand M. Mouton, en nous le présentant peint en pied, aurait par moments songé à lui-même ou fait quelque retour mélancolique sur ses propres souffrances, il y aurait encore beaucoup de lignes et de couleurs de fantaisie, et ainsi l'assimilation complète serait absolument fausse. Prenons donc ce personnage pour un type tout imaginaire. Il semble

(1) *Chimère*, par M. Eugène Mouton. — 1 vol. Paris, 1885. Librairie moderne.

même que l'auteur, pour écarter toute application, ait pris plaisir à nous dérouter en faisant de son héros un être à moitié surnaturel, comme tel personnage des contes fantastiques d'Hoffmann. Jugez-en plutôt.

Il n'est personne de nous à qui il n'arrive de sentir deux hommes en lui. Deux têtes dans un chapeau, deux cœurs sous un même gilet. Ces deux hommes sont souvent en lutte, et tour à tour chacun d'eux remporte la victoire. Ainsi, dans *le Voyage autour de ma chambre*, le portrait de Mlle de Haut-Castel inspire à l'un des deux associés une sympathie respectueuse, à l'autre une admiration très disposée à s'affranchir de tout respect. Vous vous rappelez le très plaisant dialogue qui s'engage à ce sujet entre cet Un très convenable et cet Autre suffisamment inconvenant. Ce dualisme, très incontestable, pourrait donc être exposé ou décrit sans mélange de surnaturel ; mais M. Mouton le présente en introduisant des détails si singuliers et des circonstances si extraordinaires que nous voici transportés dans un monde fantastique. Ainsi, la lutte entre l'Un et l'Autre aboutissant à une rupture complète, il y a divorce ; l'Un demeure seul et l'Autre s'en va. Et ce n'est pas pur symbole ou image ; l'Un, resté dans sa chambre, entend l'Autre descendre l'escalier, demander le cordon au concierge et refermer la porte de la rue avec fracas. Voilà le surnaturel.

Vous voyez bien qu'il ne s'agit pas de M. Mouton lui-même, car ces choses-là n'arrivent pas dans le monde réel ; le héros est un personnage fantastique d'Hoffmann. Au dénouement, l'Autre revenant pour la réconciliation, le concierge lui tirera derechef le cordon ; son pas dans l'escalier sera entendu encore de l'Un, qui tressautera. Non, décidément, cet Un et cet Autre ne forment pas à eux deux M. Eugène Mouton, qui se dédouble peut-être par instants, comme chacun de nous, mais pas à ce point-là. Pourquoi ce fantastique, demanderez-vous ? Si ce n'est pas pour détourner les applications dont je parlais, je ne vois plus bien. Entre nous, je goûte même assez médiocrement ce symbolique à outrance. Il me semble donner je ne sais quel air de rêve et même de cauchemar à ce récit tout philosophique, qui perd par cela même quelque chose de sa portée et de son sérieux. Pourquoi nous transporter du monde réel dans le monde de la féerie ? Usons de l'allégorie ; n'en abusons pas.

Quelle était cette main, quelle était cette tête ? disent les romans-feuilletons à la fin du prologue. Quel est cet Un ainsi laissé seul ? quel est cet Autre qui sort en faisant claquer la porte ? Cet Un, c'est l'ange qui est en chacun de nous ; cet Autre, c'est la bête qui n'y est pas moins. L'Un est l'esprit pur, la raison éclairée d'un rayon d'en haut ; l'Autre, c'est l'animal passionné, brutal, concupiscent, comme l'appelle Bossuet. L'homme n'est ni ange ni bête, selon le mot célèbre de Pascal, c'est-à-dire qu'il est ange et bête tout à la fois. Et Pascal ajoute : « Qui veut faire l'ange fait la bête. » Quoi donc ? Cet Un demeuré seul, ce cheval ailé ami du ciel dont parle Platon, délivré de la compagnie du cheval ami des bas-fonds, pourquoi donc ne planerait-il pas, heureux et rayonnant, dans la région des étoiles ? Eh bien, oui, justement, c'est son ambition, son rêve, sa chimère ; mais, si ce rêve doit se réaliser après la vie présente, tant que l'heure suprême n'a pas sonné ses efforts sont vains pour s'élever si haut, et alors il souffre cruellement de ces aspirations qu'il ne peut satisfaire. Il y a un contraste si absolu entre l'idéal entrevu et la réalité dont il ne peut s'affranchir, que le voilà condamné à d'indicibles tortures. Épris de la justice, de la vertu, il se heurte à chaque pas contre l'iniquité et le mal. Et telle est maintenant sa clairvoyance, délivré comme il l'est du contact de l'Autre, dont les passions dégageaient comme une fumée qui obscurcissait sa vue, que toute illusion lui est devenue impossible. Dans ce qu'on appelle autour de lui charité, dévouement, sacrifice, il aperçoit clairement les calculs de l'intérêt et de l'égoïsme. Et il s'indigne, et il proteste, et il crie : Misérables ! infâmes ! Et on le regarde avec étonnement, et il fait scandale, et l'on riposte : Pauvre fou ! Et il l'est bien, en effet, à le juger avec nos simples lumières, lumières un peu troubles, à nous qui sommes restés mi-anges, mi-bêtes. C'est ainsi qu'il est sur le point d'épouser la fille d'un forçat, quand, par bonheur, on frappe à la porte d'en bas ; des pas résonnent dans l'escalier ; on sonne à la porte : c'est l'Autre, c'est la bête qui revient. Merci, mon Dieu ! Mes compliments, monsieur Mouton ! Les voilà de nouveau réunis ; don Quichotte a retrouvé Pança, un don Quichotte guéri cette fois. Réconciliation complète ; double expérience mise à profit par les deux : Pança n'ira plus humer les émanations du soupirail des cuisines ; don Quichotte ne partira plus en guerre contre les moulins à vent. Moralité : Ne faisons pas l'ange, de peur de faire la bête ! Ou encore : Jetons un rayon d'idéal dans la vie, mais à dose mesurée. C'est le mot de la sagesse des nations : Faut de la vertu ; pas trop n'en faut. Que l'Un et l'Autre se tempèrent et se modèrent avec un sage régime de concessions mutuelles, cheminant côte à côte et toujours deux,

Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs.

Telle est la leçon que nous donne M. Mouton après l'avoir reçue sans doute lui-même de l'expérience, car on trouve là plus qu'une œuvre d'imagination et de fantaisie : on croit entendre comme une note personnelle. Peut-être se fait-elle trop attendre, cette sage leçon, ou du moins est-elle formulée un peu tard. Les épreuves par lesquelles passe le héros dédoublé pour son malheur auraient pu être moins nombreuses, moins uniformes, de conclusion moins prévue. On n'a pas assez le plaisir de la surprise. C'est là, du reste, l'écueil des contes philosophiques, même mêlés de fantastique et de quasi-merveilleux.

II.

M. Zénon Viret ne nous transporte pas dans un monde imaginaire, et si son héros *Paul Brujère* (1) se dédouble, ce n'est pas à la façon de celui de M. Mouton. Il se partage en deux uniquement parce qu'il a deux ménages, ce qui n'est nullement fantastique. Pourquoi deux ménages? Ah! c'est que ce Paul Brujère, ayant épousé une dévote, se croit dans le droit de légitime vengeance. Aussi, quand l'abbé Picard vient le relancer à Paris pour lui rappeler ses devoirs envers Mme Brujère, il lui répond avec une ineffable candeur: « Mais je remplis ces devoirs envers Chinchinette! » Et, comme pièce de conviction, il exhibe un bébé frais et rose. Ce jeune homme me toucherait davantage s'il se consolait moins vite. Ah! je sais qu'il a beaucoup souffert, ayant eu constamment entre sa femme et lui l'abbé Picard, un vicaire maigre et fanatique envoyé par l'évêché à Corbeil pour surveiller le bon vieux curé gras qui est suspect d'indulgent libéralisme et d'esprit moderne.

Le roman de M. Viret n'est pas sans valeur. Il est regrettable que les descriptions inutiles y soient prodiguées, que le détail réaliste abonde — ainsi, un personnage n'arrive pas en fiacre au chemin de fer sans qu'on nous dépeigne l'omnibus qui passe à côté du fiacre, puis les voyageurs du compartiment, qui ne joueront aucun rôle dans le récit. — Il faut ajouter aussi que la donnée de l'œuvre est maintenant bien vieille et qu'elle n'a pas été suffisamment rajeunie; il faut confesser encore que les principaux personnages sont trop, pour nous, d'anciennes connaissances. Curé gras et bonhomme; vicaire maigre et intolérant; belle-mère confite dans un bénitier où elle a tourné à l'aigre; jeune femme craignant pour son salut si elle s'écarte de la ligne austère tracée par l'abbé Picard: n'est-ce pas que vous avez déjà rencontré tous ces gens-là? Mais les intentions de M. Viret étaient pures et son style ne l'est pas moins. S'il y a trop de détails, ils sont en général présentés avec agrément; enfin, cela se lit sans ennui.

III.

Deux mots seulement sur le *Robert d'Epirieu* (2) de M. Léon de Tinseau, et seulement deux mots parce que ce jeune Robert est un revenant. Il avait disparu à peine né, emporté dans une tourmente qui avait fait sombrer son éditeur. Le voici qui ressuscite, et fort heureusement pour lui d'abord, puis pour nous, et enfin pour l'auteur. Je voudrais vous expliquer, aimable Robert, pourquoi et en quoi vous m'êtes tout à fait sympathique; mais je n'ai pas le droit de causer avec les revenants. Je ne puis que vous charger de mes compliments pour M. Tinseau. Dites-lui, de ma part, qu'en certains endroits de son récit on se demande, en l'écoutant, si ce n'est pas M. Octave Feuillet qu'on entend. Je ne crois pas qu'il s'en formalise.

IV

M. Georges Duval nous raconte l'histoire pas bien méchante d'un *Coup de fusil* (1) qui ne l'est pas non plus, méchant. Non; un fusil bénin, bénin comme l'instrument de M. Purgon. Les gens qu'il tue n'en meurent pas. Au bon moment, ils ressuscitent. Néanmoins ils continuent de faire les morts pendant seize ans, ce qui n'est pas délicat, car l'homme au fusil a été condamné comme meurtrier. Voyons, ressuscités que vous êtes, allez donc bien vite trouver le président des assises et dites-lui : Monsieur le président, je me porte à merveille. Enfin on ne songe pas à tout. Après seize ans, ils reparaissent sous la forme d'entrepreneurs de briqueterie millionnaires, briquetiers uniquement pour leur plaisir et aussi afin de faire beaucoup de bien autour d'eux. Ils donnent une bonne place de contremaître à leur assassin sorti du bagne, épousent sa fille autrefois par eux séduite, dotent et marient l'enfant né de ces amours. Et tout ce monde est heureux, et l'on s'embrasse, assassinés et assassins, que c'est une bénédiction : Embrassez-moi, beau-père; embrassons-nous, Folleville! — Entre nous, je ne crois pas un mot de toute cette histoire, d'ailleurs agréablement contée par M. Georges Duval. Elle fera verser de douces larmes aux âmes sensibles.

V.

Voici la chose : M. Octave Uzanne ne pensait pas à mal; tout au plus songeait-il à tirer quelque nouveau feu d'artifice en l'honneur du *Livre* et des livres et préparait-il quelque inédite merveille pyrotechnique, mêlant à de la poudre à canon de la poudre à la maréchale; peut-être rêvait-il, en même temps, de marier des métaphores qui ne s'étaient jamais rencontrées jusque-là, et, qui sait? de les marier contre leur inclination, quand M. Édouard Rouveyre vint sonner à sa porte. « Que me voulez-vous, éditeur luxueux? — Ce que je veux, Ruggieri? Un lot de vos soleils et de vos chandelles romaines pour fêter la venue au monde d'un

(1) *Paul Brujère*, par M. Zénon Viret. — 1 vol. Paris, 1887. Paul Ollendorff.

(2) *Robert d'Epirieu*, par M. Léon de Tinseau. — 1 vol. Paris, 1886.

(1) *Coup de fusil*, par M. Georges Duval. — 1 vol. Paris, 1886. Librairie moderne.

chef-d'œuvre typographique qui va faire grand bruit. Mais ce n'est pas assez de ce fracas; à nous il faut des éblouissements, et voilà pourquoi je m'adresse à vous, — En l'honneur de qui mes soleils et mes chandelles? — En l'honneur de la reliure moderne (1). — Quoi? pas de l'âme des livres? — Non, de leurs vêtements, de leurs atours; vêtements non pas de confection, s'entend, mais taillés, dessinés, brodés, passementés par les grands faiseurs, incontestables artistes. » Sur ces mots, M. Uzanne fit un haut-le-corps de surprise, souligné, nous raconte-t-il en ce style pittoresque dont il a le secret, d'un rire sardonien d'une extrême inconvenance. M. Rouveyre ne se découragea pas cependant; il insista même de façon si persuasive que le rire sardonien s'adoucit en sourire aimable. Ruggieri se laissait gagner. Après quelques mots de résistance pour la forme (il n'était, objectait-il, qu'un curieux de livres plutôt qu'un bibliophile, et, s'il était à la rigueur bibliophile, il n'était nullement bibliomane; et puis les mots techniques lui faisaient peur, et puis voyait-on en lui l'homme des traités didactiques et des manuels professionnels?) il se rendit, vaincu et convaincu. Pourquoi? C'est que le tentateur lui laissait le champ libre, le droit absolu de voltiger à sa fantaisie, de se détourner de la route pour cueillir la fleur qui scintille là-bas, pour tremper ses lèvres à la source qui gazouille au fond de la vallée. Il était bien entendu que la reliure moderne n'était qu'un prétexte à variations brillantes sur le sujet et à côté et en dehors et au loin. M. Uzanne insista même pour que les planches magnifiques qui forment le fond de ce volume, reproductions fidèles des modèles originaux, n'exigeassent de lui aucun commentaire, pas même une allusion. Il était entendu qu'à côté du fac-similé d'une reliure de Thompson ou de Marius Michel portant la date de 1875 par exemple, M. Uzanne pourrait parler de la *Guirlande de Julie* offerte par M. de Montausier à l'honnête damoiselle de Rambouillet le premier jour de l'an de grâce 1633. Peut-être les bibliomanes trouveront-ils le procédé cavalier; mais, s'ils font la grimace, M. Uzanne ne s'en souciera guère. Il ne craint pas, dit-il, la férule de ces pions de la bibliophilie pédantesque, et il parera les coups avec la batte d'Arlequin, car tout ceci est une arlequinade.

Arlequinade très agréable à voir, en tout cas, pleine de verve et de brio. Ah! le joli Arlequin que M. Uzanne, vif, leste, preste, étincelant! Cette batte en bois? Mais elle a, tant elle tournoie avec agilité, des miroitements et des flamboiements d'acier. Quelles attaques! quelles ripostes! quelles parades! Des parades et aussi une parade, puisque M. Uzanne est là pour les bagatelles de la porte. Il a été engagé pour le boniment : aussi la foule va-t-elle accourir, beaucoup pour s'extasier devant les reliures en maroquin repoussé ou les cartonnages Pompadour, beaucoup aussi pour applaudir la batte. Et M. Uzanne fait tellement merveille parmi ces maroquins et ces cartonnages, c'est tellement lui qui illustre ces illustrations, que la maison du Printemps, qui aime ce qui est frais et joli comme le titre qu'elle porte, songe à implorer le concours du brillant écrivain pour ses prochains catalogues.

Excellente idée! M. Uzanne se récriera d'abord; puis il réfléchira. Que de jolies choses à dire sur l'histoire du corset, ce confident! Quelles fantaisies piquantes sur la flanelle, l'amie utile, mais sans brillant, qu'on n'invite pas quand il y a du monde! Tout un roman à bâtir sur ce parapluie léger et coquet dont on offrira la moitié les jours de pluie, et une berquinade attendrissante sur ce vaste parapluie de famille! Quel essaim d'images gracieuses, de métaphores osées à faire jaillir de tout le fouillis des dessus et des dessous! Seulement, dans la *nouveauté*, on est plus pratique que dans la reliure. On tiendra, j'imagine, à ce qu'il y ait concordance entre les illustrations à la plume de M. Uzanne et les spécimens du catalogue. Songez donc! S'il s'égayait sur la flanelle en regard des tulles et gazes pour soirées et bals, s'il prédisait gaillardement aux bas de soie les scènes dont ils seront témoins, juste à la page où s'étalent les costumes pour enfants de trois à cinq, quelle cacophonie, et comme M. Jaluzot en serait révolté! Il faudrait donc s'astreindre à parler de la cheviotte quand le catalogue arriverait à la cheviotte?

M. Uzanne ne saurait accepter cette servitude. C'est ce qui fera manquer l'affaire.

MAXIME GAUCHER.

(1) *La Reliure moderne*, par M. Octave Uzanne; illustrations d'après les originaux. — 1 volume. Paris, 1887. Édouard Rouveyre.

NOTES ET IMPRESSIONS

— Que faites-vous ici, monsieur? Comment vous appelez-vous?... Ah! oui, je devine : vous êtes le secrétaire de la commission.

— Non, monsieur, je ne suis que le vice-secrétaire de la première sous-commission. C'est moi qui dois m'entendre avec M. Belloir pour les drapeaux, flammes et oriflammes.

— Hum! Ce n'est pas encore cela qui vous fera décorer, cher monsieur; enfin, vous aurez de l'avancement à la prochaine catastrophe. J'ai un ami qu'on a fait officier d'académie lors de l'inondation de Murcie, officier de l'instruction publique lors du tremblement de terre d'Ischia, chevalier de la Légion d'honneur lors du dernier fameux incendie.

— C'était donc un pompier, votre ami?

— Non; c'était un organisateur comme vous et moi. Il rédigeait des prospectus de loteries, visitait les

hommes célèbres pour leur soutirer des autographes, construisait des estrades et serinait des orchestres. C'était un habile homme : il a bien fait son chemin dans la charité.

— C'est le moins qu'on recueille un peu d'honneur, car enfin nous donnons notre temps gratis.

— Notre nom aussi, monsieur; c'est insupportable de se voir tous les jours mis dans le journal, comme un criminel.

— Oh! cela, j'en prendrais encore mon parti. C'est une des nécessités de l'emploi. Mais le terrible, voyez-vous, c'est d'être à la hauteur des réclames qu'on nous fait. Trouver des façons inédites de demander de l'argent, c'est à faire damner le monde. Quoi que vous inventiez, on l'a déjà vu l'année dernière. Il vous vient des idées quelquefois; mais elles sont irréalisables. Par exemple, je voulais faire jeûner les deux Italiens au profit de nos inondés. J'ai dû y renoncer; c'était abuser de leur talent. Leur jeûne, à ces malheureux, c'est leur gagne-pain.

— Il faudrait pourtant des exhibitions de choses imprévues : un sonnet de M. de Lesseps, une aquarelle de M. Grévy... Autrement, le public ne viendrait pas. Et les malheureux, là-bas, dans le Midi, attendent toujours.

— On pourrait bien leur faire la charité toute sèche; mais de l'argent dans du papier, sans bal, sans exposition, sans fleurs, sans faux frais, je trouve cela triste.

— Et puis, voilà : il y a tant de malheurs à présent que, si l'on ne prenait pas le parti de s'en amuser, on ne s'amuserait plus de rien.

*
* *

— Vous avez l'air tout réjoui, mon révérend Père.

— Mon cher enfant, c'est du plaisir de vous voir. Je remercie la sainte Providence qui vous amène vers moi.

— Je vous connais si peu, mon Père, que vos effusions me rendent confus.

— Ne suis-je point tout à vous comme vous êtes tout à Dieu? Ne croyez pas que vos études profanes me donnent quelque ombrage. C'est une nécessité de votre état, n'est-ce pas? Cela suffit donc, en y ajoutant une petite direction d'intention, oh! une toute petite! Que vous alliez au théâtre quelquefois, mais dans un théâtre honnête, comme l'Odéon, par exemple, et sans y prendre plaisir, je n'y vois pas de mal. Quant à vos lectures, votre profession vous en fait un devoir. Que voulez-vous? Je me doute bien que vous avez lu jusqu'à *l'Abbesse de Jouarre*.

— Oh! mon Père!

— Je vous cite ce livre parce que j'y pensais justement quand vous êtes entré.

— Vous paraissiez épanoui cependant, mon Père.

— Je ne peux dire que j'en sois absolument contristé, cher enfant. Certes il est pénible, très pénible, de voir apparaître chaque jour de mauvaises productions qui gangrènent la société malgré la propagande excellente qu'on peut faire. Oui, *curavimus Babylonem, et non est sanata.* Et pourtant... Donnez-moi la main, mon cher fils... Je vois en tout ceci le doigt de la Providence. M. Reean devait en arriver là ; cette obsession de la chair, c'est le dernier fruit de son apostasie, c'est le bourbier où, de chute en chute, Lucifer est tombé. Grande leçon, et profitable à tous. C'est ainsi que la Providence permet quelquefois à une âme de se perdre pour en sauver beaucoup d'autres. Et c'est pourquoi ce livre, malgré la tristesse d'assister au suicide moral, même d'un ennemi, ne laisse pas de m'apporter quelque baume de consolation.

— Vous avez lieu d'être tout à fait content, mon Père, car M. Renan vient d'ajouter à son livre une préface où il se compare à Platon. C'est le péché d'orgueil après celui de luxure; quand il aura commis les sept péchés capitaux, nous ferons une croix.

— Oui, cette fin de tous les ennemis de la foi est bien édifiante, mon fils. Voilà presque en même temps M. Paul Bert qui meurt d'athéisme au Tonkin...

— Je croyais qu'il était mort du choléra.

— C'en est une des formes, mon ami.

— Vous vous réjouissez donc de cette mort?

Les sentiments chrétiens, mon Père, que voilà!

— De cette mort? Non, mon fils; à Dieu ne plaise! Mais seulement, à l'occasion de cette mort...

— C'est encore trop pour mon goût. Je vous aime et vous estime, mon Père, parce que je sais que, malgré vos patelinages et vos anathèmes, vous êtes au fond un brave homme. Je vous ai promis ma parole et ma plume quand on vous calomnierait niaisement; je vous les promets encore; mais, pour l'amour de Dieu, rendez-moi la tâche facile, ne découragez pas ma sympathie ni celle des honnêtes gens; méritez la charité par la charité. M. Renan baisse-t-il? Pensez au regret de sa famille et de ses amis. M. Paul Bert est-il mort? Pensez à sa femme et à ses filles. Soyons supérieurement bons, mon Père; cela montrera d'abord que nous sommes assez intelligents, et puis, qui sait? cela sert toujours... Mais, Dieu me pardonne, c'est moi qui prêche à présent! Adieu, mon Père.

— Adieu, mon enfant; vous reviendrez, j'en suis sûr, à de meilleures pensées... (*Seul*) Hum! c'est un radical.

*
* *

— Bonjour, cher, bonjour... Eh bien, votre abbé Roussel! Ah! ah!

— Eh bien, mon abbé Roussel? Je ne comprends pas... C'est pour autre chose, d'ailleurs, que je viens. Votre chère petite fille est-elle moins mal? Les médecins sont-ils toujours inquiets?

— Je crois qu'elle est mieux. C'est-à-dire, non, je ne

sais pas. Je n'ai pas de nouvelles fraîches... Mais laissons cela... Eh bien, votre abbé Roussel? Vous ne répondez pas? Ah! ah!

— Si fait, je vous réponds : Oh! oh!... Et après?

— Eh bien, il a fait de jolies choses...

— N'est-ce que cela? Voilà plus de quinze ans qu'il en fait.

— Ma foi, je suis bien aise de le savoir. D'ailleurs, j'en étais sûr d'avance. Ces gens-là, il n'est pas besoin de les connaître pour les juger. Et alors racontez-moi les autres histoires, pour que je les envoie à mon journal. Il faut éclairer le pays.

— Les autres histoires? J'en ai plus long que d'ici à Pâques. Écoutez un peu. D'abord, l'abbé Roussel est en relations, mais en relations suivies, quotidiennes, avec tous les gredins de Paris et de la banlieue...

— Voyez un peu!... On ne sait pas assez ces choses-là.

— On les sait, mais on les oublie par bonté d'âme; rappelez-les donc à votre journal... Oui, l'abbé se glisse, à l'insu du préfet de police, à la sourdine, dans les quartiers abominables, dans les bouges de Grenelle, dans la hideuse *Cité des chiffonniers*, dans les Carrières-d'Amérique, dans ces enfers où ni vous ni moi n'oserions nous aventurer en plein midi; il en ramène des gamins sinistres, à la face de vert-de-gris, aux regards obliques, aux mains sales et prêtes pour le crime, de ces petits malheureux enfin que nous appellerions des vauriens et qu'il appelle, lui, plus humainement, des orphelins, même quand le père et la mère sont vivants.

— Ah! mais, je ne vous parle pas de ça.

— Attendez donc. Dès lors l'abbé ne les lâche plus : rentré chez lui en les tenant par la main, il leur débarbouille le visage et un peu la conscience; il met les plus intelligents à l'imprimerie, les médiocres à la menuiserie, à la cordonnerie, les pires au jardinage. Quelques-uns, les incorrigibles, s'enfuient de chez lui après l'avoir volé. Les autres s'amendent, deviennent d'habiles ouvriers, et, un beau jour, au lieu de finir, comme des rôdeurs nocturnes, sur les bancs des boulevards extérieurs, sur ceux de la cour d'assises, sur ceux du bagne, ils s'établissent patrons et, par la famille qu'ils fondent, rentrent dans cette société dont l'absence de famille les avait retranchés. Quant à la morale que l'abbé leur a inoculée, que voulez-vous? C'est une morale d'abbé, une morale chrétienne, de devoir et de renoncement, celle qui lui sert à lui-même; on ne peut donner que ce qu'on a. C'est déjà fort joli quand on le donne, et, parmi tous les cadeaux faisables, il me semble qu'une recette pour bien vivre est encore le meilleur.

— Ah! mais, ah! mais, je ne vous parle pas de ça.

— Je vous en parle, moi. Car enfin il est inconcevable que la vertu d'un homme pèse à tous, comme au temps d'Aristide, qu'on se précipite avec passion sur tout ce qui paraît le révéler faible et grand pécheur comme nous, même quand ce n'est qu'un excès de témérité dans la bienfaisance, qu'on oublie enfin l'inviolabilité que lui donne sa supériorité morale jusqu'à le mettre en balance avec une fille suspecte dont l'honneur n'est pas assez solide pour pouvoir entamer celui d'un saint.

— Un saint! Ah! nous y voilà; vous êtes donc pour les jésuites?

— Je ne suis pour personne ni pour rien; je suis pour qu'on soit honnête et qu'on ait le sens commun. Quand je vois la noblesse de cœur chez autrui, je me paye le délicat plaisir de lui rendre justice. Surtout je n'aurais pas le sourire triomphant de certains pauvres hères à qui il semble qu'on remette une dette quand on leur annonce qu'ils peuvent se dispenser d'admirer tel homme de bien. Il y a, paraît-il, des gens qui se croient amoindris de la grandeur des autres; moi, je m'en sens agrandi... Adieu, adieu; vous m'enverrez des nouvelles de votre petite fille quand vous en aurez.

— Adieu. (*Seul.*) Clérical, va!

*
* *

— Dis donc, bébé, tu sais : saint Nicolas, le petit Noël, c'est des blagues.

— Comment tu dis?

— Des blagues; ça veut dire que cela n'est pas vrai.

— Oh! toi, depuis que tu as sept ans, tu trouves qu'il n'y a plus rien de vrai.

— Dam! c'est que je sais mieux, tu comprends; quand tu seras grand, toi aussi, tu sauras.

— Alors maman, elle dit des mensonges?

— Mais non, mais non; seulement elle ne sait pas bien.

— Cependant elle est plus grande que toi.

— Oui; mais c'est une femme, vois tu; les femmes, elles croient à des blagues; papa le disait l'autre jour. Et papa a raison; quand tu seras grand, tu sauras ça aussi.

— D'abord, maman, ça n'est pas une femme.

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est maman, voilà.

— Tu es bête : on ne peut pas causer avec toi.

— Eh bien, s'il n'y a pas de saint Nicolas ni de petit Noël, pourquoi est-ce que tu mets aussi tes souliers dans la cheminée, toi?

— Pour faire plaisir à maman, pour qu'elle croie que j'y crois. Quand je trouve, le matin, des boîtes de soldats dans mes bottines, je fais semblant de remercier le petit Noël parce que maman, elle gobe tout ça...

— Comment tu dis?

— Enfin, tout ça, pour elle, c'est arrivé; mais avec papa, quand nous causons, entre hommes, nous disons bien la vérité.

— Et pourquoi donc il n'y aurait pas un petit Noël?

— Tu es bête; comment veux-tu qu'il descende dans toutes les cheminées à la fois?

— Il ne descend pas, il jette par le toit.

— Et puis tiens, ça n'est pas possible.

— Pourquoi?

— Parce que, quand tu seras grand, tu sauras que la terre est ronde, qu'elle tourne autour du soleil en vingt-quatre heures...

— Eh bien, qu'est-ce que ça fait?

— Ça fait..., ça fait... ; tu m'ennuies! Il n'y a que les imbéciles qui croient à ces choses-là. Est-ce que tu l'as jamais vu, toi, le petit Noël?

— Je l'ai presque vu. Une nuit, dans mon lit, je clignais les yeux : j'ai vu sa lumière. Maman était levée; elle avait ses cheveux décoiffés et son peignoir ; elle lui a crié par la cheminée que j'avais été bien sage : ainsi!

— Eh bien ! tout ça n'est pas possible.

— Parce que...

— Parce que tu sauras, quand tu seras grand, que, la nuit, on ne peut pas marcher.

— Parce que?...

— Parce qu'on est des antipodes, c'est-à-dire que, comme la terre tourne, on est pendant douze heures la tête en bas: c'est pourquoi on dort pendant ce temps-là, pour ne pas s'en apercevoir.

— C'est vrai, dis?

— Tout le monde sait ça. Toi, tu es encore trop petit ; tu es ignorant. Aussi tu crois à des bêtises comme le petit Noël.

— Eh bien, dis donc, qu'est-ce qui nous envoie nos joujoux, alors?

— C'est papa et maman qui les achètent.

— Avec leur argent?

— Bien sûr.

— Alors, si papa et maman n'étaient pas riches, nous n'en aurions pas?

— Non ;... à quoi penses-tu?

— Ça n'est pas juste, ça. Le petit Noël, c'est mieux.

— Parce que?...

— Parce que, vois-tu, s'il n'y a pas de petit Noël, qu'est-ce qui s'occupe des petits pauvres?

PAUL DESJARDINS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élection législative. — Dans le département des Hautes-Alpes, M. Grimaud, républicain modéré, a été élu député en remplacement de M. Ferrary, décédé.

Sénat. — Le 27, suite de la discussion de la loi sur les aliénés. M. Cazelles, au nom du gouvernement, repousse l'obligation imposée à l'État de construire des établissements spéciaux. Le 30, le Sénat décide que les établissements seront construits aux frais des départements et des communes. Il approuve un crédit de 30 000 francs pour l'organisation du protectorat français aux îles Comores. — Le 1er décembre, il accepte un amendement de M. Bardoux relatif aux commissions départementales des aliénés.

Chambre des députés. — Le 26, vote du budget du ministère de la justice ; M. Sabatier propose sur le chapitre XVI (frais de la justice militaire) une réduction de 720 000 francs qui est adoptée par 474 voix contre 50. — Le 27, vote du budget des affaires étrangères ; M. Michelin demande la suppression de l'ambassade du Vatican, qui est repoussée par 291 voix contre 258. — Le 29, discussion du budget des pays de protectorat ; les crédits sont attaqués par MM. Perin, de Lanjuinais et Raoul Duval; le président du conseil pose nettement la question de cabinet à propos des dépenses du Tonkin et en obtient le vote par 278 voix contre 249. — Le 30, MM. de Mahy, Freppel, Paul de Cassagnac et Perin critiquent la conduite du gouvernement dans les affaires de Madagascar ; après une réponse de M. de Freycinet, les crédits sont votés par 289 voix contre 100, sur 389 votants. — Adoption du budget de la guerre. — Le 1er décembre, discussion du budget du ministère de l'intérieur. Une proposition de MM. Le Provost de Launay et Colfavru, tendant à la suppression des sous-secrétaires d'Etat, est repoussée par 275 voix contre 238.

Allemagne. — Le Reichstag a terminé en première lecture la discussion du budget. — Un député socialiste, M. Hasenclever, s'est prononcé incidemment pour la participation de l'Allemagne à l'Exposition universelle de 1889.

Autriche-Hongrie. — La Délégation hongroise a adopté définitivement les budgets de la guerre, des affaires étrangères, et celui des provinces occupées. Clôture de la session.

Italie. — Le comte Robilant a déclaré à la Chambre des députés que le gouvernement s'associait au programme pacifique de l'Allemagne et de l'Autriche et s'appliquerait à rendre l'entente plus intime avec les deux empires. A l'égard de l'Angleterre, il s'attachera à maintenir et à resserrer les liens d'amitié actuellement existants.

Espagne. — Au cours des débats parlementaires sur la politique générale du ministère, M. Canovas a déclaré que le gouvernement avait manqué à la Constitution en accordant la grâce du général Villacampa.

Portugal. — A l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance du Portugal, une grande manifestation civique a été organisée pour aller déposer des couronnes sur le monument commémoratif.

Hollande. — M. Schaepman, député, demande que l'État, tout en laissant aux parents la liberté du choix des écoles, subventionne les écoles publiques confessionnelles où sont admis les enfants pauvres.

Question d'Orient. — En Bulgarie, M. Gueschoff, ministre des finances, a donné sa démission; M. Radoslawoff, président du conseil, le remplacera par intérim. Le général Kaulbars, rappelé par le tzar, est rentré à Saint-Pétersbourg après avoir rendu visite au sultan. — Le patriarche grec de Constantinople a donné sa démission.

Faits divers. — La réunion organisée au Tivoli Waux-Hall par le comité de l'Alliance républicaine, sous la présidence de M. Tolain, a été empêchée par les anarchistes. De graves désordres se sont produits; la police a dû intervenir et procéder, non sans peine, à diverses arrestations. — Inauguration au collège Stanislas, sous la présidence de M. Camille Doucet, du buste de l'abbé Lagarde, ancien directeur de cet établissement, qui est l'œuvre du sculpteur Chapu. — Inauguration de la statue du connétable Anne de Montmorency, due au ciseau de Paul Dubois, sur l'esplanade du château de Chantilly. — La cour d'assises d'Aix a rendu

son verdict dans l'affaire des bons de salubrité de Marseille: l'instigateur de l'affaire, Charavel, l'adjoint Lapeyre et le conseiller municipal Valz ont été condamnés à la dégradation civile et politique, et chacun d'eux à une amende de 200 francs. Charavel et Lapeyre ont été en outre déclarés déchus du droit de porter les insignes de la Légion d'honneur.

Nécrologie. — Mort de M. Laurent Deroy, doyen des lithographes français; — de M. Édouard Lièvre, artiste peintre; — de M. Jules Rieffel, fondateur de l'école d'agriculture de Grandjouan; — de M. Georges Choquet, ingénieur en chef de la navigation de la Seine; — du peintre d'animaux Joseph Melin; — de M. Victor Deroche, paysagiste lyonnais, inventeur des émaux photographiques; — de M. Simon Lévy, grand rabbin israélite de Bordeaux; — de M. Wærblé, compositeur de musique; — de M. Marius Chavanne, ancien député de la Loire; — de M. l'amiral de Gueydon, ancien gouverneur de l'Algérie, député de la Manche.

Histoire religieuse

Sous ce titre : *l'Ancien monde et le Christianisme,* M. E. de Pressensé fera paraître, le 8 décembre, à la librairie Fischbacher, le premier volume, entièrement refait, de la nouvelle édition de son *Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne,* dont la première édition, couronnée par l'Académie française, a été traduite en plusieurs langues. Le volume nouveau contient une large esquisse de l'évolution religieuse de l'ancien monde dans le vieil Orient comme dans le paganisme gréco-romain; il y est tenu compte des résultats acquis grâce aux grands progrès de la science contemporaine, qui permettent de saisir sur le vif, dans les sources originales, le développement du sentiment religieux.

Ce vaste sujet est traité au point de vue des origines du christianisme. L'auteur s'efforce d'en établir, d'une part, le caractère original, qui empêche d'y voir une simple synthèse des éléments préexistants, et, d'une autre part, il cherche à montrer à quel point la religion nouvelle répondait aux aspirations de la conscience humaine, qui n'a cessé, d'après lui, de briser les cadres des religions officielles pour affirmer la loi morale et demander un Dieu plus grand que les divinités nationales.

La *Revue* reviendra sur ce livre qui touche aux questions les plus controversées, surtout depuis le grand ouvrage de M. Havet sur les origines du christianisme.

Le vieux Lhomond et les grammairiens modernes.

M. Louis Havet, professeur de philologie latine au Collège de France, vient de faire paraître à la librairie Hachette un *Abrégé de grammaire latine à l'usage des classes de grammaire.* En lisant la préface, on sera quelque peu surpris de voir qu'un érudit aussi versé dans les découvertes les plus récentes de la philologie en France et à l'étranger s'est inspiré de la méthode du vieux Lhomond, qui passait pour être tombée en désuétude. M. Louis Havet le déclare en ces termes :

« La grammaire que j'ai la plus pratiquée en composant celle-ci, c'est la grammaire de Lhomond, livre qui a certains défauts voyants, mais dont il ne faut pas se moquer vite. Je l'ai étudiée ligne à ligne avec le plus grand fruit, et je m'en suis inspiré beaucoup... De toutes les modifications essayées dans ce livre, la plus grande, celle qui commande le plan tout entier, n'est que le développement d'une tentative de Lhomond. »

Quelle est l'innovation principale qui caractérise l'*Abrégé* de M. Louis Havet?

« Elle consiste, dit-il, à avoir fait pour l'ensemble, sous l'inspiration de Lhomond, ce que lui-même avait fait pour quelques détails. »

Dirons-nous que c'est là une réhabilitation du vieux grammairien? M. Louis Havet n'irait peut-être pas jusqu'à prononcer ce mot. Pourtant c'est quelque chose comme cela, et ceux de nos lecteurs qui ont appris le latin à l'école du vénérable Lhomond ne seront pas fâchés de savoir qu'aux yeux d'un savant philologue c'est encore la bonne école.

Choses et autres

L'IMPOT SUR LE REVENU SOUS L'ANCIEN RÉGIME.

Cette forme d'impôt n'est pas d'invention nouvelle, même en France. Elle y a fait son apparition au lendemain de la chute de Law. Voici un fragment de la *Déclaration du Roi* du 5 juin 1725 :

« Nous avons décidé et décidons qu'un impôt du cinquantième seroit payé par tous les propriétaires de tous estats, sans aucune exception, ecclésiastiques ou séculiers, nobles ou roturiers, privilégiez et non privilégiez, sur le revenu de tous leurs fonds, terres, prez, bois, vignes, estangs, moulins et autres biens portant revenu. »

Et il ne s'agit pas seulement d'une contribution analogue à notre contribution foncière. Les biens meubles sont également frappés; l'impôt s'applique « au revenu de toutes les charges et de tous les emplois, de quelque nature qu'ils soient, et sur toutes les rentes à constitution sur particuliers, rentes viagères, domaines et pensions ».

Ce cinquantième était perçu en nature sur les biens immobiliers, sauf sur les maisons, et en argent sur les revenus qui consistaient en une remise d'espèces. Mais les difficultés de sa perception, qui le rendaient plus impopulaire encore, forcèrent vite à l'abandonner.

On ne l'avait considéré d'ailleurs que comme une mesure exceptionnelle et temporaire, dans un cas d'urgente nécessité, jamais comme un système stable sur lequel on pût rien fonder de juste et de définitif. Il avait le seul mérite d'être inspiré par l'excellente intention de travailler au remboursement de la Dette, et, entre autres défauts, celui de rappeler le procédé par lequel le Grand-Turc, un souverain qui est toujours embarrassé dans ses finances, réduit le traitement de ses officiers.

Quant aux frais de l'expérience, ce furent surtout les fonctionnaires et les petits rentiers qui les firent.

LES DIAMANTS DE LA COURONNE.

La loi adoptée par le Sénat, et qui revient devant la

Chambre des députés, sur l'aliénation des diamants de la couronne, aura pour effet de disperser en quelques moments une collection qu'il a fallu plusieurs siècles pours former.

Ce sont, entre tous les rois de France, lès Valois de la première et de la seconde branche qui ont le plus aimé les pierreries; c'est du reste chez eux, en général, qu'a dominé, avec le sens artistique le plus vif, l'amour naturel des belles choses.

Jean le Bon se fût follement endetté pour acheter des bijoux, et le charme des saphirs et des rubis fit départir plus d'une fois le sage Charles V de sa politique économe de bon père de famille.

Mais ce goût éclairé d'un amateur, non exempt peut-être d'un prudent calcul, devint sous François Ier une passion déréglée et furieuse. Le bourgeois Louis XI avait poussé le mépris du luxe jusqu'au vil métal, jusqu'au plomb. Il fallait qu'une réaction se fît. La Renaissance fut le triomphe de toutes les formes du beau.

Dédaignées par Henri II, les pierreries furent prodiguées par Henri III et par sa cour. Boutons aux oreilles et chatons aux doigts. Tel seigneur portait au cou le prix d'un duché.

Ces bagues, ces joyaux et ces chaînes n'étaient d'ailleurs pas seulement des parures, mais des ressources en cas de besoin. Quand on voulut, à la fin du règne de Charles IX, purger le royaume des reîtres qui le ravageaient, on engagea à leur général les diamants de la couronne. N'était-ce pas les ranger dès lors dans cette catégorie particulière de richesses, qui, aux heures difficiles, redeviennent des capitaux?

LA LÉGENDE DE M. COUSIN.

M. Jules Simon nous a donné dans le *Journal des Débats*, à propos du livre de M. Janet, quelques révélations sur Cousin intime, Cousin philosophe, colonel de la philosophie, libéral et légitimiste, garde national et pair de France. Il parle de la légende de ladrerie qui pèse sur sa mémoire et rapproche son nom de celui du père Grandet. Malgré ces apparences pourtant, M. Jules Simon assure que M. Cousin était presque généreux, et aussi qu'on dînait convenablement, bien que sans luxe, à sa table; car c'est surtout de ladrerie culinaire qu'on accusait M. Cousin.

Il résulte toutefois des témoignages que j'ai recueillis, authentiques à des degrés différents, que Cousin fut, pour son propre compte, un gastronome très éclairé. Quelqu'un se rappelle l'avoir entendu s'écrier (avec tous ses grands gestes) : « M. de Talleyrand ne mangeait qu'un plat, madame; mais quel plat! »

Quant à la gastronomie des autres, lorsqu'il en devait faire les frais, la légende dit que M. Cousin n'en tenait compte. Il y a un mythe qui s'appelle *le Chocolat du secrétaire*. Un des secrétaires de Cousin, assez pauvre pour n'avoir pas de chapeau et pour habiter plus haut que la butte Montmartre, avait vu augmenter ses appointements quotidiens d'une tasse de chocolat. Mais on le lui servait si brûlant et, à mesure qu'il refroidissait, Cousin dictait si vite

Qu'avant de sa lèvre il eût touché la coupe,

la vénérable Mme Blanchard rentrait, murmurait un : « Monsieur a fini? » et remportait à sa cuisine, pour le réchauffer le lendemain, le breuvage décevant.

C'est le secrétaire, dira-t-on, qui a raconté cette histoire, comme, il y a quelques mois, M. Jules Simon a raconté ailleurs, sur le même M. Cousin, une histoire de soupe aux choux. D'où cette moralité : Ayez des secrétaires, vous aurez votre légende.

Jean de Bernières.

Mouvement de la librairie.

LIVRES D'ÉTRENNES

HETZEL. — *Voyages extraordinaires de Jules Verne : Robur le Conquérant*, illustré par Benett, et *Un billet de loterie*, illustré par G. Roux; — *Jean Casteyras*, par A. Badin (80 dessins de Benett); — *Enfance et adolescence*, par le comte Léon Tolstoï, traduction Delines (dessins de Benett et Roux); — *Autour d'un lycée japonais*, par André Laurie (dessins de F. Régamey); — *le Capitaine Trafalgar*, par le même (dessins de G. Roux); — *Périnette*, par le docteur Candèze (dessins de Becker); — *la Famille de Michel Kagenet*, par H. Audeval (dessins de Zier); — *Blanchette*, par B. Vadier (dessins de Roux); — *Les deux côtés du mur*, par M. Bertin (dessins de Geoffroy); — *les Fées de la famille*, par S. Lockroy (dessins de Doncker).

Albums Stahl : les Trois montures de Jean Cabriolle, par de Lucht; — *Un voyage dans la neige*, par R. Tinant; — *la Poupée de Mlle Lili*, par Frœlich (23 dessins); — *le Petit acrobate*, par Froment (24 dessins).

ARMAND COLIN. — *La Divine Comédie de Dante Alighieri*, traduction de M. Henri Dauphin; — *Petites histoires pour apprendre la vie*, par Pierre Laloi (116 gravures); — *la Première année de musique*, par A. Marmontel.

DENTU. — *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, par Alphonse Daudet, nouvelle édition illustrée (200 dessins de Jeanniot); — *les Femmes de Versailles, la cour de Louis XIV et la cour de Louis XV*, par Imbert de Saint-Amand (20 planches en taille-douce).

MARPON ET FLAMMARION. — *La Belle Nivernaise, histoire d'un vieux bateau et de son équipage*, par Alphonse Daudet, édition illustrée par Montégut de nombreux dessins et de 21 planches hors texte en phototypie; — *la Création de l'homme et les premiers âges de l'humanité*, par H. du Cleuziou (350 figures, planches et cartes hors texte).

ROTHSCHILD. — *Rome* (Autour du concile), par Charles Yriarte, avec 90 eaux-fortes et illustrations par Detaille, Lix, Godefroy-Durand, Heilbuth, etc.; — *Nos Zouaves*, par Paul Laurecin, 88 illustrations, par Bellangé, Detaille, Berne-Bellecour, de Neuville, etc.; — *Ville et Village*, par Louis Enault, d'après Berthold Auerbach, avec 100 illustrations en noir et couleur; — *l'Eau*, texte par Daudet, Paul Arène, Charles Yriarte, Henri de Parville. 20 compositions par Sezanne et 14 planches en couleur; — *Venise et les Vénitiens du* XVe *au* XVIIe *siècle* (7e monographie des médailleurs de la Renaissance), par Aloïss Heiss (17 planches, 450 vignettes).

DREYFOUS. — *Trois explorations effectuées dans l'Ouest algérien* (1876-1885), par P. Savorgnan de Brazza, illustrations d'après nature par Jacques de Brazza.

LIBRAIRIES DIVERSES. — *Werther*, de Gœthe, traduction de Mme Bachellery, préface de Paul Stapfer, eaux-fortes de Lalauze; — *Aventures merveilleuses de Fortunatus*, préface d'Henry Fouquier, 120 dessins d'Édouard de Beaumont; — *Fables de Florian*, préface par H. Bonhomme, dessins d'Émile Adam, gravés par Le Rat; — *Lettres persanes* de Montes-

quieu, préface de M. Tourneux, dessins d'Édouard de Beaumont; — *le Chevalier des Touches*, par Barbey d'Aurevilly, dessins de Le Blant gravés à l'eau-forte par Champollion; — *Nos oiseaux*, par André Theuriet, orné de 110 compositions de Giacomelli; — *la Canne de M. Michelet*, par Jules Claretie, avec préface par M. Mézières, de l'Académie française, et 12 compositions de Jazet, gravées à l'eau-forte par Toussaint; — *Histoire de l'École polytechnique*, par G. Pinet (16 compositions de Dupray, gravées par Thiriat); — *les Deux Gaspards*, texte et dessins par E. Matthis; — *la Veillée au pays breton*, par L. Manesse, dessins de Matthis; — *En campagne*, texte par Jules Richard, illustrations d'après les grands peintres militaires; — *Histoire de l'Invalide à la tête de bois*, par Eugène Mouton (Mérinos), dessins en couleurs de G. Clairin; — *Du Spitzberg au Sahara, étape d'un naturaliste*, par le professeur Ch. Martins; — *Paris depuis ses origines jusqu'en l'an 3000*, par Léo Claretie, avec préface de J. Claretie, illustrations de Kauffmann, Leloir, Robida, etc.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

Le ministère de la marine vient de publier trois volumes de *Notices coloniales*, réunies à l'occasion de l'Exposition universelle d'Anvers, et une annexe sur *les Plantes utiles des colonies françaises*, rédigée sous la direction de M. de Lanessan.

Chez l'éditeur F. Alcan ont paru : *le Magnétisme animal*, par A. Binet et Ch. Féré (*Bibliothèque scientifique internationale*, tome LVII), — et l'*Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale*, par M. Paul Janet, de l'Institut (3e édition).

A la librairie Hachette signalons un intéressant ouvrage du nouvel académicien M. Gréard, qui a pour titre *l'Éducation des femmes par les femmes; études et portraits; — Choses du Nord et du Midi*, par Émile Montégut; — *la Comédie grecque*, par M. Denis, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, — et le tome Ier des *Œuvres complètes de Blaise Pascal*, publiées par M. Prosper Faugère (*Collection des grands écrivains*).

La Librairie académique Perrin met en vente l'*Étude sur Beaumarchais* de M. Lescure, qui a obtenu le prix d'éloquence à l'Académie française.

Autres nouveautés de la semaine :

DIVERS. — *Souvenirs et poésies diverses*, par Ch. de La Rounat, avec préface de Francisque Sarcey (Marpon et Flammarion); — *l'Éducation à Port-Royal*, par Félix Cadet (Hachette); — *les Singes domestiques*, par L.-Victor Meunier (Dreyfous); — *Histoire de l'art et de l'ornement*, par Ed. Guillaume (Delagrave); — *Histoire des relations de la France avec l'Abyssinie chrétienne*, par le vicomte de Caix de Saint-Aymour; — *Montcalm devant la postérité*, par Ed. Falgairolle; — *le Pays des dix mille lacs*, par Léon de Rosny (Ollendorff); — *les Noms topographiques devant la philologie*, par F. Pennier (Vieweg); — *la Mission de Jean de Thumeray* (1598 1602), par Laffleur de Kermaingut (Firmin-Didot); — *Histoire politique de la France*, par G. de Loisne (Plon-Nourrit); — *les Droits de l'enfant*, par Maria Deraisme; — *la Guerre des Paysans et des Anabaptistes*, par A. Weill (Dentu); — *le Mal politique*, par Giacometti; — *les Petits jacobins*, par P. de Witt; — *l'Art et les grands artistes de la Renaissance*, par F. Boumand; — *la France et ses colonies*, par Ch. Cordier; — *l'Achaïe féodale*, par la baronne de Guldencrone; — *l'Arménie chrétienne et sa littérature*, par Félix Nève; — *la Linguistique vulgarisée*, par Alfred Le Dain; — *Études sur les misères de l'Anjou au XVe et au XVIe siècle*, par A. Joubert; — *Concours littéraires*, rapports annuels (1875-1885), par M. Camille Doucet; — *Essai sur le gouvernement populaire*, de Henry Sumner-Maine, traduction de l'anglais par René de Kerallain; — *la Légende de la femme émancipée*, par Firmin Maillard; — *Guide des mères et des nourrices*, par le docteur E. Périer.

ROMANS. — *Monsieur le marquis, histoire d'un prophète*, par Mlle Claire Vauthier, de l'Opéra (Marpon-Flammarion); — *la Comédie de l'apôtre*, par Champfleury; — *l'Honneur de Suzanne*, par Henri Lerichè; — *les Filles du saltimbanque*, par Xavier de Montépin (Dentu); — *Petits contes d'un philosophe*, par Jacquinet; — *Dans la tourmente*, par Ph. Desplas; — *l'Archiduchesse*, par Étincelle; — *le Calvaire*, par Octave Mirbeau (Ollendorff); — *l'Homme à l'hermine*, par Tancrède Martel (Dreyfous); — *Au coin d'un bois*, par Camille Debans (Librairie moderne).

L'éditeur Ollendorff nous annonce comme sous presse les ouvrages suivants :

Souvenirs d'un impresario, par M. Strakosch; — *Hommes et femmes*, par Jules Legoux (2e série des *Propos d'un bourgeois de Paris*); — *le Monde où l'on écrit*, par Ange Bénigne; — *Souvenirs et études de théâtre*, par Régnier; — *Souvenirs de Rose Pompon*; — *Leçons de duel*, par Jules Jacob; — *Pitoufflard et Racoto*, par Ch. Chrétien; — *Théâtre de jeunes filles*, par A. Carcassonne; — *le Club*, par F. Cohen; — *Fantasmagories*, par Jean Rameau; — — *Jeanne Avril*, par Robert de Bonnières; — *le Petit Moreau*, par Émile Bergerat.

Paraîtront incessamment à la Librairie moderne : *Mirage*, par Rioux de Maillou, et *le Docteur Hall*, par Paul Avenel.

Notre collaborateur M. Marcellin Pellet, ancien député et consul de France à Livourne, va publier une étude historique sur *Napoléon à l'île d'Elbe* et une deuxième série de *Variétés révolutionnaires* (*Bibliothèque d'histoire contemporaine* de l'éditeur Alcan).

Émile Raunié.

Faits divers

La Revue anglaise *the Nineteenth Century* contient, dans son numéro de décembre, un article de fond de lady Pollock sur les représentations d'*Hamlet* à la Comédie-française. Presque tout l'article est consacré à Mounet Sully, sur lequel lady Pollock s'exprime en termes enthousiastes. Elle le trouve admirable dans toutes les parties du rôle, sans exception. Il y a telle scène où Mounet-Sully lui a semblé « inspiré par l'âme du poète »; telle autre scène, redoutée des acteurs anglais qui l'ont très longtemps coupée, a été supportée facilement par le public parisien, grâce à la manière incomparable dont elle était jouée.

Ce n'est pas le seul éloge donné par la presse anglaise à l'*Hamlet* du Théâtre-Français. Après s'être raillés de notre prétention d'entendre quelque chose à leur grand poète, plusieurs de nos confrères d'outre-Manche reconnaissent de bonne foi que Mounet-Sully est remarquable dans son rôle et que les spectateurs prennent un vif plaisir à la pièce de Shakespeare.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7870)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 24. (23e ANNÉE). — 11 DÉCEMBRE 1886.

RENOUVELLEMENT PARTIEL

Issues de la constitution de 1875, nos institutions politiques fonctionnent depuis dix ans. Voilà dix ans que nous en faisons l'épreuve plutôt pénible qu'aisée; déjà on en pourrait écrire l'histoire. On les montrerait à l'œuvre; on releverait quelques faits marquants, sans autre ambition que de faire sortir quelques enseignements de l'expérience déjà acquise.

Ne faisons point de théories; ne cherchons même pas quelle était la conception de ceux qui ont rédigé la Constitution dont nous jouissons. Elle est ce qu'elle est, elle existe : il reste à voir l'influence que les circonstances ont eue sur la manière dont elle est interprétée et appliquée.

Quand les deux Chambres ont élu le Président de la république, assurément leur choix s'est porté sur le plus digne; mais M. Grévy, ayant toujours pensé que cette fonction était inutile, l'a exercée le moins possible; il a paru s'imposer pour règle de laisser faire tant qu'une crise ministérielle ne l'oblige pas à intervenir. Un autre homme aurait peut-être été chercher dans la Constitution ce qui semblerait autoriser, de la part du Président de la république, une intervention plus constante. Mais l'attitude de M. Grévy établit un précédent, et il demeure acquis que, des trois pouvoirs créés par la constitution de 1875, le premier au sens hiérarchique doit plutôt s'abstenir que prétendre à une ingérence dans la direction des affaires.

D'autre part, il s'est trouvé que, dans les premiers temps, le Sénat a été peu sympathique aux institutions républicaines. Il a d'abord été une gêne; il a voté la dissolution de la Chambre des députés en 1877. De là son impopularité première, et aussi celle du suffrage dont il émane. Ce mode de suffrage a pourtant montré, à l'user, ce qu'il pouvait faire; dans ses consultations successives, il a transformé peu à peu une Assemblée réactionnaire en une Assemblée républicaine; il a été réellement *progressif*, plus progressif que ne paraît l'être le suffrage universel direct. N'importe! la marque de ses débuts lui est restée; le souvenir du Sénat d'hier pèse encore sur le Sénat d'aujourd'hui, pour lui imposer une certaine réserve, et il semble acquis que notre Chambre haute doit se tenir prudemment et sagement au second plan.

Par l'effet de ces deux circonstances, la Constitution de 1875 a pris une physionomie qui n'est peut-être pas de tous points conforme à sa lettre et à son esprit — mais qu'elle gardera maintenant, tant qu'elle ne sera pas modifiée.

La prépondérance du troisième pouvoir s'est établie sur l'effacement des deux autres. Il n'a pas même eu la peine de la prendre; on la lui a laissée.

Nous avons dit que nous ne ferions point de théories. On peut s'imaginer une Chambre homogène, disciplinée, marchant droit dans un sens nettement indiqué par le suffrage universel, confiante dans ses chefs qui eux-mêmes n'auraient point à craindre de sa part des votes de surprise. En ce cas, on ne se plaindrait pas.

Mais les faits sont différents. L'an dernier, coïncidant avec les élections générales, des circonstances fortuites avaient fait tomber le parti gouvernemental en un discrédit momentané. Au lieu d'une majorité compacte, les électeurs ont envoyé à la Chambre trois minorités. Il est vrai que deux minorités irréconciliables entre elles peuvent former une majorité accidentelle au moyen d'un rapprochement passager. Mais, le lendemain, quand il s'agit de refaire un gouvernement, elles redeviennent minorités comme devant. Alors quoi? En dépit des règles du parlementarisme, il est quelquefois plus simple de reprendre tranquillement des ministres de la veille que d'en chercher de nouveaux. Mais leur situation reste précaire, et c'est une nouvelle crise à l'horizon.

Pourquoi les deux minorités les moins dissemblables ne parviendraient-elles pas à s'entendre en s'appuyant sur ce qu'il y a entre elles de commun? *Hoc opus, hic labor est.* Ici encore une circonstance est contraire. Le scrutin d'arrondissement, ayant fonctionné pendant une période assez longue, a développé chez les candidats un individualisme peu compatible avec les nécessités parlementaires, et le scrutin de liste, trop récemment rétabli, n'en a pas encore triomphé. En Angleterre (avant que le régime parlementaire n'y ait été dérangé dans son allure réglée par la question d'Irlande), le candidat disait : « Je suis pour Gladstone », ou bien : « Je suis pour Beaconsfield. » En France, on pourrait se contenter de dire : « J'appartiens à tel parti; je lui serai fidèle; je le suivrai dans la ligne de conduite que lui imposeront les vicissitudes politiques. » Mais non. Chaque candidat rédige son programme : c'est une œuvre personnelle qu'il ne trouve jamais assez longue; il la surcharge de promesses irréalisables ou manifestement prématurées; il énumère toute sorte de réformes, quelques-unes même auxquelles les électeurs ne songeaient point. Ce n'est pas tout. Il accentue avec énergie l'engagement qu'il prend de

les poursuivre coûte que coûte. Et, comme il est honnête homme, comme il est surveillé par son comité électoral, il renversera le ministère dont le programme ne sera pas de tous points conforme au sien, plutot que de manquer à sa conscience et de compromettre sa réélection.

C'est pourquoi les radicaux ne peuvent faire longtemps de l'opportunisme. Liés par leurs engagements, ils n'ont pu faire un long crédit à M. de Freycinet; ils lui criaient qu'il était le ministre de leurs préférences, et ils ont voté contre lui. M. Goblet sera-t-il plus heureux? Combien de temps le sera-t-il? Les mêmes causes, par une sorte de nécessité, tarderont-elles à produire les mêmes effets?

Et ce régime déséquilibré où la minorité qui est au gouvernement est à la merci des deux minorités qui n'y sont point, nous en avons encore pour trois ans!

Il y a la dissolution. M. Jules Simon la réclame. Mais, à moins que la Chambre ne la sollicite elle-même et ne prie le Président de la république et le Sénat de la congédier, il ne faut pas compter que ces deux pouvoirs sortent de leur réserve habituelle pour intervenir avec une énergie brusque peu conforme à l'attitude qu'ils se sont donnée. Le pli est pris; et d'ailleurs le fait de 1877 a donné, en France, à une mesure si facilement acceptée en Angleterre, une apparence de conflit avec le suffrage universel. Encore, après le 16 Mai, la question était bien simple. Il a paru aux électeurs qu'elle était posée entre la monarchie et la république, et ils n'ont eu qu'à renvoyer la même Chambre pour la trancher. D'après ce précédent, en cas de dissolution, c'est la même Chambre, chez nous, qui revient. Allons-nous courir ce risque? C'est alors qu'il faudrait parler de gâchis.

En somme, cette petite revue des faits qui ont pesé sur le fonctionnement de nos nouvelles institutions ne nous montre guère qu'un point où l'on ait obtenu ce qui est si désirable en politique : un mouvement continu, sans secousses ni reculs.

Nous voulons parler du Sénat renouvelable par tiers.

Cet exemple fait regretter que le système du renouvellement partiel n'ait pas été appliqué à la Chambre. Il nous eût épargné la crise où nous nous débattons et dont on ne prévoit pas l'issue. Dans un renouvellement partiel il n'y a pas table rase comme dans les élections générales, et la seule question est celle-ci : Dans quel sens convient-il d'incliner l'esprit de la Chambre? C'est seulement un tiers de la France qui parle, il est vrai; mais dans toutes les parties du pays nous trouvons les trois mêmes courants, à des degrés divers, et la comparaison s'établit, dans chacune, avec les élections précédentes. Ainsi la Chambre reçoit régulièrement des avertissements successifs, et c'est avant sa mort qu'elle s'aperçoit des mouvements de l'opinion. Il en résulte plus de suite, plus de discipline, moins de ces incohérences si dangereuses, hélas! dans une république entourée de voisins malveillants.

Oui, si la Chambre était sage, si elle se décidait à rassurer le pays, elle réformerait en ce sens sa législation électorale. Rien ne serait plus facile. Pas de Congrès à réunir, comme pour réformer la Constitution; une simple loi — à laquelle assurément le Sénat ne s'opposerait point (car les objections ne pourraient être que théoriques, et non pratiques), et par laquelle d'ailleurs aucun parti ne pourrait se dire lésé, puisque chacun d'eux garderait l'espoir de voir ses rangs se grossir au prochain renouvellement. Le tiers qui devrait sortir dans dix mois serait désigné par le sort et serait réélu pour six ans, car le renouvellement partiel entraînerait une durée plus longue du mandat législatif.

Que la Chambre y réfléchisse dans un profond sentiment des besoins du pays : ici elle n'a à prendre conseil que d'elle-même. Le moyen que nous lui indiquons est peut-être le seul qui lui reste pour écarter la dissolution — et encore faudrait-il que, prenant immédiatement plus d'empire sur elle-même, elle ne la rendît pas nécessaire avant le 4 octobre 1887, date du premier renouvellement.

***

LA DÉLÉGATION FRANÇAISE EN AMÉRIQUE

Notes de voyage

Premier article)

LA TRAVERSÉE. — LA RADE DE NEW-YORK. — LA STATUE DE LA LIBERTÉ ÉCLAIRANT LE MONDE.

Christophe Colomb a eu beau découvrir l'Amérique il y aura tout à l'heure quatre cents ans, tout Français qui met le pied sur le nouveau monde se figure toujours qu'il la découvre peu ou prou à son tour ; et, s'il tient une plume entre les doigts, il éprouve le besoin de raconter au public ce qu'il a vu de l'autre côté de la « grande tasse », comme disent les marins.

Du Havre à New-York il y a quelque chose comme treize cents lieues bien comptées. Grâce aux progrès de la navigation à vapeur, on franchit aujourd'hui cette distance en un peu moins de huit jours. Le temps n'est plus où, à compter avec les vents presque toujours contraires, il fallait une moyenne de cinquante-cinq à soixante jours pour aller de France aux États-Unis. N'importe ! c'est encore une jolie traversée qu'une traversée de huit jours ; elle promet aux estomacs délicats une somme très honorable et assez inquiétante de mal de mer, car l'Océan est presque toujours houleux dans l'hémisphère boréal. De plus, le passage coûte cher, et chacun sait d'avance que là-bas le dollar, c'est-à-dire la pièce de cinq francs (de cinq francs vingt-cinq centimes même), vaut juste à peu près ce que le franc vaut chez nous. Si amateur de voyage que l'on soit, si curieux qu'on puisse être de visiter le pays du pétrole et du porc salé, la terre des audacieux Yankees, et d'aller saluer une république qui depuis cent ans dure et prospère, on remet volontiers d'année en année le voyage ; on attend une occasion propice.

C'est à notre cher compatriote alsacien, Auguste Bartholdi, que j'ai dû cette occasion. Le 28 octobre devait avoir lieu l'inauguration de sa statue colossale de la *Liberté éclairant le monde,* élevée sur un îlot de la rade de New-York, l'île Bedloe. Pour cette cérémonie, le gouvernement américain avait invité un certain nombre de représentants français; il avait adressé l'une de ces invitations au syndicat de la presse parisienne. A défaut de M. John Lemoinne, empêché par l'état de sa santé, le syndicat de la Presse m'a fait le très grand honneur de me choisir pour son délégué.

Ce sont les notes de ce rapide voyage que la *Revue bleue* veut bien accueillir.

I.

Tout s'est fait très vite. L'inauguration, d'abord retardée plusieurs fois, a ensuite été précipitée, car

l'hiver arrivait à grands pas, et souvent il neige à New-York dès les premiers jours de novembre. Les invitations furent lancées presque au dernier moment; mais les plus rapides départs sont souvent les meilleurs. Le rendez-vous général est à la gare Saint-Lazare, le vendredi 15 octobre, ou plutôt le samedi 16 à minuit et demi; un train spécial doit nous conduire au Havre, où nous prendrons passage sur le transatlantique la *Bretagne*. C'est l'heure pénible des adieux: la gare est encombrée de la foule des parents et des amis; si ceux qui partent sont pleins d'enthousiasme, ceux qui restent songent volontiers à tous les dangers possibles du voyage, aux deux longues semaines à passer avant de recevoir des lettres des absents.

Le train est bondé. Chacun a tout juste sa place réglementaire pour s'asseoir et pour dormir, s'il le peut. La vérité est que l'on dort peu et que l'on dort mal; la vérité est aussi que le train ne se presse pas: il a l'allure d'un train de petite vitesse. Il est sept heures du matin quand nous nous arrêtons sur le quai du Havre. De l'autre côté du quai, la *Bretagne*, à laquelle nous allons nous confier, est à l'ancre: un navire énorme avec ses deux ponts qui s'étagent bien au-dessus de la ligne de flottaison, un navire tout à fait respectable.

On débarque et l'on s'embarque. On surveille prudemment l'arrivée à bord des malles destinées à la cale, plus prudemment encore l'installation des colis destinés à la cabine. On fait la connaissance de la cabine qui doit servir de chambre durant huit jours. La nôtre est située un peu en arrière, presque à l'extrémité des premières. Puis on visite avec intérêt la grande maison ou plutôt la ville flottante dont nous voici les hôtes et, en même temps aussi, les prisonniers.

L'installation est admirable. Il faut avoir fait quelques traversées sur un bateau construit il y a trente ou quarante ans, ou, mieux encore, avoir navigué sur quelque bâtiment à voiles médiocrement ponté et plus mal aéré encore, pour apprécier tous les progrès qui se sont accomplis depuis un quart de siècle. La Compagnie transatlantique était assez longtemps restée en retard sur les paquebots de Liverpool ou de Hambourg: on mettait douze ou treize jours, avec ses navires, pour se rendre du Havre à New-York. Les Cunard surtout humiliaient le pavillon français. La Compagnie a voulu rattraper le temps perdu, et l'a bien rattrapé. Elle a fait construire dernièrement quatre grands bâtiments d'un type perfectionné: la *Bretagne* et la *Gascogne*, la *Champagne* et la *Bourgogne*; deux sortent des chantiers de Saint-Nazaire, deux de ceux de la Seyne. Tous quatre sont pareils pour la grandeur et la puissance des machines; ils ne diffèrent que par certains détails d'aménagement intérieur. La vitesse des quatre navires n'est pas cependant exactement la même: si deux de nos bâtiments sont plus rapides que ceux de la Compagnie Cunard, celle-ci en a encore deux qui battent les nôtres de quelques heures dans cette course à la vapeur. Mais les bâtiments Cunard dépensent à chaque voyage près de cent cinquante tonnes de charbon de plus que les nôtres.

Notre ville flottante a ses rues qui la divisent en quartiers; elle a même ses rues latérales qui coupent les premières à angle droit; çà et là, dans les couloirs, des portes de fer toutes prêtes à les fermer si quelque accident survenait et à jouer le rôle de cloisons étanches. Espérons que nous n'aurons pas à apprécier leurs bienfaits.

Il y a place sur la *Bretagne* pour trois cents passagers de première classe, au moins. A l'arrière sont placés les passagers de seconde et de troisième classes. Il y a ici, en outre, un espace réservé aux émigrants; nous en emportons avec nous près de cinq cents.

Autrefois, c'est à l'arrière que l'on plaçait, près de l'hélice, les cabines de premières; elles sont maintenant du côté de l'avant. On s'est aperçu, paraît-il, contrairement à l'opinion reçue, que l'on était moins secoué par les grosses mers à l'avant qu'à l'arrière. Et voilà comme il n'y a point de vérité qui dure en ce monde!

La partie vraiment luxueuse de l'installation, c'est la salle à manger des premières. Elle est coquettement et élégamment décorée; elle compte, au milieu, trois longues tables garnies de fauteuils circulaires solidement fixés et qui tournent sur leur pivot. Une fois installé dans ces sièges, on peut défier tous les mauvais tours du roulis. La salle à manger contient, outre ces trois tables, à bâbord et à tribord — parlons pour une fois la langue des marins, — une série de tables spéciales pour les passagers qui aiment à former de petites sociétés à part.

La salle à manger n'est pas seulement confortable; elle est claire aussi et bien aérée. Une grande baie s'ouvre au milieu; au second étage (celui du pont supérieur), une toiture vitrée la clôt. L'étage intermédiaire est occupé par le salon de conversation, élégamment décoré, pourvu de larges divans où l'on peut s'asseoir et même s'étendre, d'où l'œil plonge sur la salle à manger. Un double escalier d'un heureux effet conduit de la salle à manger au salon et au pont supérieur. Un fumoir, décoré à la mode orientale, offre un refuge aux passagers vicieux, à ceux aussi qui aiment à cultiver les savantes combinaisons du whist ou les audaces hasardeuses du *poker*, la bouillotte américaine.

*
* *

La matinée est grise et triste; le vent soufflait déjà fortement et faisait osciller les peupliers quand nous étions arrivés aux environs du Havre. Voici deux grands jours, du reste, qu'il pleut et qu'il vente, et nous nous disions à Paris: « C'est autant de mauvais temps gagné pour nous! » Mais le mauvais temps n'est pas

fini. Il pleut par intervalles; le ciel est tout couvert d'épais nuages; c'est à peine si, du pont du navire, nous distinguons confusement la ville du Havre, qui nous entoure.

J'entends une parole de mauvais augure : c'est le commissaire qui raconte que la mer est très grosse, que, la veille encore, sortir du port eût été impossible. Heureusement, nous pouvons être rassurés : notre commandant, M. Jousselin, un ancien lieutenant de vaisseau de la marine, est un officier aussi expérimenté que distingué. C'est un homme qui n'a pas dépassé de beaucoup la quarantaine, les cheveux et la barbe déjà grisonnants, fort calme et réfléchi, fort réservé aussi, avec des yeux noirs, clairs et doux, restés bien jeunes, une distinction naturelle dans toute sa personne. Avec lui nous pourrons rouler, s'il plaît au vent et à la mer; nous n'avons d'ailleurs rien à craindre.

On déjeune à dix heures. La Délégation tout entière a été invitée à s'asseoir à la table d'honneur, la table du commandant. Nous ne devons partir qu'à onze heures et demie, à la marée haute, car à marée haute seulement les grands steamers peuvent entrer dans le port ou en sortir. Nous sommes ici bien à l'abri, bien protégés; on ne devinerait jamais qu'à moins d'un kilomètre la mer s'agite, furieuse; qu'à la hauteur des Casqueis, un peu au delà de Cherbourg, le lieutenant d'un bâtiment et deux hommes ont été hier enlevés par une lame effroyable.

La délégation se compose de MM. de Lesseps, président du comité franco-américain qui a réuni les fonds nécessaires à la statue de Bartholdi; de l'amiral Jaurès et du général Pélissier, frère cadet du maréchal qui prit Malakoff, délégués du Sénat; de M. Eugène Spuller et de M. Desmons, délégués de la Chambre des députés. Le colonel Bureau de Pusy, petit-fils de Lafayette, commandant en second de l'École polytechnique, et qui a déjà fait en 1876 le voyage d'Amérique, représente le ministère de la guerre, assisté de M. Halphen, capitaine d'artillerie. Le lieutenant de vaisseau Villegente, officier d'ordonnance de l'amiral Aube, représente le ministère de la marine. Celui de l'instruction publique est représenté par M. Léon Robert, chef de cabinet de M. Goblet; le ministère des travaux publics, par le colonel Laussedat, directeur du Conservatoire des arts et métiers; le ministère du commerce, par M. Giroud, ancien député du Nord. La Ville de Paris a pour représentant l'un des vice-présidents du conseil municipal, M. le docteur Deschamps; la Chambre de commerce, M. Hiélard; la Société de géographie, M. Napoléon Ney, son président. M. Meunier, ancien rédacteur en chef du *Courrier des États-Unis*, le journal français de New-York, et toujours son principal propriétaire, est aussi l'invité du gouvernement américain; et, quant au délégué du syndicat de la presse parisienne, vous le connaissez.

J'aurais dû nommer en première ligne le sculpteur dont nous allons inaugurer l'œuvre, M. Auguste Bartholdi, et Mme Bartholdi. M. de Lesseps est accompagné de son aimable secrétaire, M. Henri Cottu, un des administrateurs de la Société de Panama, et de l'aînée de ses filles, Ferdinande de Lesseps, âgée de treize ans et demi, qui le suit dans tous ses voyages: Tototo, comme l'appelle son père, Mlle Tototo, comme tout le monde l'appelle bientôt. Deux femmes ont suivi leurs maris dans ce voyage : Mme Laussedat et Mme Bigot. Nous sommes vingt et un, tout le monde bien compté.

Le déjeuner s'est passé tranquillement et gaiement, non sans quelque appréhension pourtant au sujet de la digestion qui doit suivre. Mais à onze heures une grosse nouvelle arrive : nous ne partons pas! La mer est décidément trop forte; la passe ne saurait être franchie sans péril. Nous voilà condamnés à l'immobilité jusqu'à la prochaine marée. Les passagers prennent leur parti de ce contre-temps; durant les longues heures de l'après-midi ceux qui se connaissaient renouvellent connaissance; on fait la connaissance des inconnus. Entre Parisiens la chose est bientôt faite; au dîner du soir, où tout le monde se retrouve, la conversation devient générale; on est déjà presque des amis.

Le temps, le soir, n'est guère plus brillant que le matin; à peine la houle est-elle au large un peu moins violente. Nous ne pouvons cependant rester ici indéfiniment et attendre que la tempête ait cessé. Déjà le Cunard a douze heures d'avance sur nous. Le commandant donne l'ordre d'appareiller; l'ancre se relève à grand bruit; nous franchissons la passe en talonnant deux ou trois fois au milieu des feux électriques et des jaunes étoiles du gaz; bientôt le mouvement du navire nous avertit que nous avons quitté le bassin paisible pour la mer véritable.

***

Toute la nuit nous roulons, ce qui peut s'appeler rouler, je vous assure! La mer tient ce qu'elle nous promettait. Que de dégâts ou plutôt de dévastations dans les estomacs délicats! Ce n'est pas petite affaire de s'habiller le matin pour quiconque n'a pas le pied marin, de cheminer à travers les couloirs, même en s'aidant de la rampe et en se cognant aux parois, de gagner sa place à table dans la salle à manger! Au déjeuner, on compte les vaillants qui font acte de convives ou seulement acte de présence. Le Sénat se tient fort bien; la Chambre des députés fait un peu moins brillante contenance : si M. Spuller a gardé son excellent appétit, s'il est même en humeur de fumer quand le déjeuner est fini, son collègue, le pauvre M. Desmons, est très durement éprouvé. La Ville de Paris y met de l'amour-propre : deux ou trois fois elle est obligée de quitter la table et d'aller sur le pont respirer un peu d'air pur; elle n'abandonne pas cependant la

partie et revient à son poste, fidèle à sa devise : *Fluctuat, nec mergitur.*

Nous avons ainsi, pendant trois jours et trois nuits, roulé sans nous arrêter, du matin au soir et du soir au matin. Même ceux que le mal de mer n'éprouve pas ne sauraient dire qu'ils soient tout à fait à leur aise. Impossible à peu près de se promener sur le pont. Le navire va sans cesse de droite à gauche et de gauche à droite, décrivant avec la mer un angle d'une trentaine de degrés. Les marins qui nous accompagnent constatent que la *Bretagne* se tient admirablement à la mer; elle n'en est pas pour cela beaucoup plus agréable à habiter. Les joueurs de whist, que rien ne décourage, sont obligés à tout moment de ressaisir le tapis et les cartes prêtes à s'envoler. A table, en dépit des planchettes, à quelque secousse plus violente que les autres, tandis que l'amiral crie : « Tenons-nous bien ! », bouteilles et verres se renversent, les sucriers sautent, répandant de tous côtés leur contenu; on entend le bruit de quelque pile d'assiettes qui dégringole avec fracas et non sans grand dommage. La nuit, pour tenir dans son lit, malgré la planchette de roulis, il faut s'arc-bouter à droite et à gauche au bord de l'étroite couchette. Décidément ce voyage manque d'agrément!

Chaque jour, après le déjeuner, quand la formidable voix de la sirène a annoncé l'heure de midi, quand le point a été relevé, tout le monde se précipite vers l'escalier pour regarder de combien de milles nous avons avancé depuis la veille, ce qui nous reste encore à traverser de l'Océan. La *Bretagne* file bon train, dix-sept nœuds par heure en moyenne, et pourtant il semble que nous avancions bien lentement.

Enfin, ces trois longs jours passés, la mer s'apaise. Nous trouvons le calme relatif juste au beau milieu de l'Océan, à l'endroit où il est le plus profond et souvent le plus agité, aux environs du « trou du diable ». Les estomacs se calment ou s'aguerrissent peu à peu. A chaque repas quelques figures reparaissent. Bientôt les tables sont au complet; la Compagnie cesse de réaliser des économies sur la nourriture de ses passagers.

Les quatre derniers jours du voyage sont presque une partie de plaisir. On peut se promener sur le pont; on peut s'y installer, bien enveloppé, sur les grands fauteuils dont chacun s'est muni ; on respire l'air vif et frais ; on regarde l'Océan sombre et couleur de fer, sur lequel les vagues qui se brisent jettent de place en place des taches de blanche écume. On s'attarde le soir encore, et, une nuit, une petite aurore boréale nous salue au passage. On cause surtout pour remplir les longues heures d'oisiveté. Bartholdi nous raconte l'histoire de sa statue colossale.

***

C'était au printemps de 1871, quelques semaines après la fin de la guerre néfaste ; il avait dîné à Glatigny, près de Versailles, chez M. Édouard Laboulaye, qu'il connaissait depuis longtemps, avec M. de Lafayette, M. de Lasteyrie, M. de Rémusat et quelques autres amis. On causait de l'Amérique. Bartholdi racontait comment, envoyé en mission pendant la guerre pour une fourniture d'armes auprès du gouvernement de Bordeaux comme capitaine de franc-tireurs alsaciens, il avait appris avec douleur les manifestations qui avaient eu lieu à New-York en l'honneur des victoires allemandes. Des marins français lui avaient expliqué cependant qu'il fallait voir dans ces manifestations plutôt un acte du parti allemand, fort nombreux dans la grande ville de l'Est, que l'expression des sentiments du peuple américain lui-même. Et, en effet, aussitôt après la capitulation de Paris, l'Amérique avait été des premières, par ses dons volontaires, à donner à la grande ville vaincue un témoignage de sympathie. M. Laboulaye abondait en ce sens. Sans croire que la reconnaissance fût, nulle part, une vertu nationale, il estimait que la France et l'Amérique, qui n'ont point d'intérêts opposés, qui ne se sont jamais rencontrées que comme amies sur les champs de bataille, n'ont aucune raison de se haïr. Il estimait que, si une occasion s'offrait de resserrer le lien qui les unit, de part et d'autre personne ne demanderait mieux, et que le centenaire de l'Union, qui approchait, pourrait justement fournir cette occasion.

Bartholdi écoutait, réfléchissait, et son parti fut vite pris. Il sortit avec la pensée qu'une œuvre était à faire pour sceller la bonne entente des deux nations, et que cette œuvre, il la ferait.

Le présent était triste en France ; les préoccupations étaient à tout, excepté à l'art serein : Bartholdi partit pour l'Amérique. Là, en entrant dans la merveilleuse rade de New-York, se présenta à lui en une seconde l'inspiration qu'il était venu chercher ; il vit la petite île de Bedloe et il se dit aussitôt : « Sur cet îlot j'élèverais la statue de la Liberté éclairant le monde. »

Il passa six mois aux États-Unis, visitant le pays de l'Ouest à l'Est et du Nord au Midi, se perfectionnant en la connaissance de la langue anglaise, essayant de conquérir des partisans à ses projets, se faisant présenter à tous et partout bien accueilli. Quand il revint, tout était bien arrêté dans son esprit, non seulement le dessin de sa statue, mais encore ses proportions. Il fit part de ses projets à M. Laboulaye et à ses amis ; il eut la satisfaction de les voir favorablement accueillis. La France devait faire tous les frais de la statue de la Liberté et l'offrir à l'Amérique en témoignage de sa fidèle amitié. Il ne s'agissait plus que de recueillir l'argent nécessaire. Un comité fut organisé à cet effet. Des listes de souscription furent répandues en France; une représentation extraordinaire fut donnée à l'Opéra. En 1877, d'autre part, un vote du Congrès américain accepta le don de la France et concéda pour l'érection de la statue l'îlot de Bedloe, choisi par le sculpteur.

Vers 1880, la somme nécessaire était à peu près re-

cueillie. L'exécution commença. L'artiste avait fait lui-même une première maquette de dimensions restreintes, puis une seconde haute de trois mètres environ: c'est celle-ci qui a servi de modèle pour les agrandissements d'après les moyens mécaniques. La statue est en cuivre martelé travaillé au repoussé, dont toutes les pièces sont attachées l'une à l'autre par des rivets; une solide armature de fer la soutient à l'intérieur. De la base au sommet de la torche elle mesure plus de quarante-six mètres; la tête seule a une hauteur de quatre mètres quarante centimètres. A la fin de l'année 1883, l'exécution était terminée; la statue fut montée à Paris et exposée; trois cent mille personnes l'ont visitée alors. Le 4 juillet 1884, jour anniversaire de la Déclaration de l'indépendance américaine, M. Ferdinand de Lesseps, qui avait succédé à M. Laboulaye, à la mort de celui-ci, comme président du comité franco-américain, en faisait solennellement la remise au ministre des États-Unis à Paris, M. Morton, et notre ministre des affaires étrangères, M. Jules Ferry, associant le gouvernement à cette œuvre de l'initiative privée, annonçait que la statue serait transportée en Amérique par un bâtiment de guerre français.

C'est ici que les difficultés ont commencé. Pour associer dans une œuvre commune la France et les États-Unis, il avait été décidé que si la France offrait la statue, on laisserait à l'Amérique le soin d'élever le piédestal destiné à la recevoir. Un comité avait été fondé aux États-Unis à cette intention, ayant pour président M. Ewarts, ancien sous-secrétaire d'État, et pour secrétaire l'homme le plus zélé et le plus aimable qui fut jamais, M. Butler. Mais le piédestal était une assez grosse affaire; il devait, pour être en proportion avec la statue, avoir une hauteur de trente-cinq mètres, représentant un joli cube de maçonnerie. La dépense ne devait pas s'élever à moins de quinze cent mille francs. Le Congrès n'était point disposé à souscrire; la souscription privée en Amérique marchait péniblement; malgré les efforts et les circulaires du comité, beaucoup se faisaient tirer l'oreille, ne comprenant pas trop que les États-Unis eussent à payer pour un cadeau qui leur était fait, qu'ils n'avaient pas sollicité, peu disposés aussi à donner leur argent en faveur d'une œuvre d'art qu'ils ne connaissaient pas, dont ils se demandaient ce qu'elle pourrait bien valoir. La souscription avançait donc faiblement, misérablement, lorsqu'un journal de New-York, l'un des plus lus, le *World*, se mit de la partie. Il a pris bravement la statue sous sa protection; il a gourmandé la mollesse de ses concitoyens; il a ouvert une souscription dans ses colonnes. En quelques mois les trois cent mille dollars dont on avait besoin se sont trouvés au complet; l'architecte, M. Hunt, s'est mis à la besogne; le piédestal s'est dressé comme par miracle; la statue a été montée. Et voilà comment nous sommes invités aujourd'hui à célébrer, le 28 octobre, l'inauguration de la statue de la Liberté éclairant le monde, dont M. Cleveland, le Président des États-Unis, doit venir prendre possession au nom de son gouvernement.

*
* *

Le beau temps ne nous quitte plus. L'Océan, sur la rive américaine, se montre hospitalier pour les visiteurs du nouveau monde. A peine avons-nous rencontré quelques brouillards aux environs de Terre-Neuve et entendu alors, de minute en minute, siffler lugubrement la sirène.

Le dimanche, dans la matinée, le pilote, qui a fait une centaine de milles pour venir au-devant de nous, monte à bord, nous apportant des nouvelles de l'humanité avec les derniers journaux. Rien d'important n'est arrivé durant ces sept jours; le ministère français est toujours au complet, tel que nous l'avons laissé. C'est en Amérique seulement que nous apprendrons plus tard la retraite de M. Baïhaut. Dans l'après-midi, nous sommes signalés à l'un des phares de la côte; nous apercevons à notre droite la ligne basse et sinueuse de la terre. Le dernier dîner à bord, le dîner du commandant, où la Compagnie offre le champagne à ses passagers, est célébré gaiement; grands et petits, tout le monde s'affuble de bonnets de papier de toute forme; il est sept heures quand nous jetons l'ancre à l'entrée de la rade de New-York. Nous n'entrerons que demain matin, car nous avons à subir la visite de la Santé et celle de la Douane; mais nous apercevons à travers la nuit les milliers de becs de gaz de la ville de New-York, pareils à de petites étoiles, et la ligne de feu qui représente le fameux pont de Brooklyn. Si heureux qu'ait été notre voyage, chacun est enchanté d'en voir la fin.

Le lundi matin, avant six heures, tout le monde est debout et voit lever le soleil. La côte de l'Amérique est tout près de nous, avec ses cottages, ses villas, son paysage d'automne déjà dépouillé. Le médecin arrive à bord et passe la visite des émigrants, nos compagnons de voyage. Du pont supérieur nous les voyons défiler sur le pont inférieur. Pénible spectacle! Hommes et femmes, jeunes et vieux, enveloppés de châles et de pauvres vêtements, tenant des enfants par la main ou les portant dans leurs bras, fatigués du voyage, ils ont presque tous l'air morne et résigné des gens habitués à souffrir. Ils ressemblent à des vaincus du vieux monde plus qu'à des conquérants du monde nouveau. Pauvres gens! Que vont-ils trouver en débarquant? Combien d'eux, ici encore, vont retrouver leur vieille compagne, la misère! Quel est, parmi tous ceux-là, le millionnaire de l'avenir?

Nous avons levé l'ancre et nous voici bientôt dans la rade de New-York. Peu de panoramas sont, dit-on, supérieurs à celui-ci; mais il ne nous est guère donné d'en jouir. Le soleil, qui s'était montré un instant,

s'est bientôt voilé; la matinée est grise, brumeuse, triste; c'est vaguement, à travers un nuage, que nous entrevoyons la statue de Bartholdi quand nous passons devant elle. Le bateau de la Douane vient accoster pour faire prêter à tous les passagers, selon l'usage, le serment qu'ils ne veulent rien introduire en fraude, serment qui, du reste, n'empêche en aucune façon une visite ultérieure fort minutieuse et fort tracassière. La Douane américaine n'a pas très bonne réputation. Nous n'avons, quant à nous, qu'à la remercier. Hôtes du gouvernement américain, nous sommes exemptés de toute visite; nos malles débarqueront sans être ouvertes, et quelle contrebande, d'ailleurs, pourrions-nous bien apporter?

Nous approchons, nous approchons! En l'honneur de l'amiral Jaurès, la *Bretagne* a arboré à son grand mât le pavillon amiral. Un bâtiment de la marine américaine devant lequel nous passons nous souhaite la bienvenue en jouant la *Marseillaise*. Des navires de toute grandeur, de toute forme, se croisent dans la rade, et tous nous saluent en faisant siffler trois fois leur sirène, et notre sirène répond aussitôt par trois cris non moins stridents. Échange d'amabilités et de courtoisies touchant, mais terrible pour les oreilles, quand il se prolonge ainsi.

Nous voici engagés dans la rivière de l'Hudson, entre New-York et New-Jersey city. Les grands bacs qui font le service entre les deux villes portent des centaines de passagers; des voitures, des charrettes, jusqu'à des trains de chemins de fer vont et viennent en tous sens; et des hourras unanimes, des cris de « Vive la France! » nous accueillent chaque fois, en même temps que des centaines de mouchoirs s'agitent. Nous répondons de notre mieux à ces démonstrations. Nous pouvons être fixés désormais sur l'accueil qui nous attend : c'est bien en amis que nous allons être reçus ici, non pas seulement par les autorités officielles, mais par la population tout entière. Quand enfin la *Bretagne* s'arrête, vers huit heures et demie, au quai de la Compagnie transatlantique, c'est encore une foule enthousiaste qui nous acclame. Les membres du Comité américain sont là, un insigne à la boutonnière, qui prennent aussitôt possession de nous.

Nous ne nous appartenons plus désormais; nous appartenons aux aimables hôtes qui ont tout arrangé d'avance pour que nous rapportions d'Amérique le meilleur souvenir.

II.

En mettant pied à terre sur le quai de New-York, notre secret désir à tous était, je le crois bien, d'aller tout droit à l'hôtel, de nous installer, de nous reposer un peu, puis d'aller faire la connaissance de la grande cité américaine. Mais nous sommes ici non plus pour commander, mais pour nous laisser faire, et le Comité en a décidé autrement. Tout à côté du dock de la Compagnie transatlantique, un yacht élégant, la *Tillie*, est amarré. On nous prie aussitôt d'y monter. Un richissime Américain, M. Starbuck, heureux propriétaire de ce yacht magnifique, l'a mis à la disposition du Comité et de la Délégation. Il nous en fait lui-même les honneurs.

Une nouvelle promenade en mer, pour des gens qui viennent de faire huit grands jours de traversée, dont tous ne sont pas encore des navigateurs bien aguerris, le régal les étonne d'abord. Et pourtant le Comité a bien fait, très bien fait; nous ne tardons pas à en avoir la preuve.

Le yacht se met en marche : où allons-nous? Nous le saurons bientôt. Le propriétaire du yacht n'a pas oublié que l'heure du déjeuner a pu sonner déjà pour nos estomacs; nous sommes invités à nous relayer par séries autour de la table de la salle à manger. On nous sert de grasses huîtres, des *blue-points*, des riz-de-veau, de ces grenouilles énormes qui viennent du Canada et qui sont ici fort estimées. En Amérique comme en Angleterre, les Français ont sans doute la réputation d'être grands mangeurs de grenouilles. Un château-lafûtte des plus estimables est chargé de nous rappeler la patrie.

Nous descendons l'Hudson au milieu des centaines de navires qui nous saluent et auxquels la sirène du yacht rend, sans presque s'arrêter, leur terrible salut. La brume s'est levée, un gai soleil d'automne éclaire doucement le ciel. Nous voyons maintenant où l'on nous mène; le yacht se dirige vers l'île Bedloe : on a tenu à nous faire bien voir d'abord l'œuvre de notre compatriote. A trois ou quatre cents mètres de l'îlot nous stoppons; des canots conduisent jusqu'à l'île Bedloe ceux qui veulent visiter de près le piédestal et grimper jusqu'à la torche que la Liberté tient dans sa main levée.

Elle fait bien, elle fait même très bien, vue ainsi à quatre cents mètres de distance, la statue d'Auguste Bartholdi. Vous l'avouerai-je? je n'étais point, pour ma part, sans inquiétude à son sujet. Ce n'est pas chose facile de faire une statue colossale. Il y a des règles bien connues pour la perspective lorsqu'il s'agit des proportions ordinaires; mais ici où sont les règles qui peuvent guider sûrement l'artiste? Dans une œuvre colossale, tout le mérite des détails est nécessairement perdu; l'œil n'aperçoit que les grandes lignes, on ne peut ici ni tâtonner ni surtout refaire : c'est du premier coup qu'on doit avoir vu juste; point de place aux repentirs ni aux retouches; l'œuvre, si elle est manquée, est irrémédiablement manquée.

Eh bien, nous voici tout de suite rassurés. Bartholdi était bien né pour la sculpture colossale. Les lignes de sa statue sont fières, simples, heureuses et harmonieuses. Tout est en proportion dans cette

figure gigantesque; il s'en dégage une impression de grandeur et de force. L'îlot sur lequel l'œuvre est placée, le piédestal, la statue, la baie de New-York qui nous environne, tout cela se tient et fait un bel ensemble ; l'île Bedloe semble avoir été placée là exprès pour recevoir ce monument. Nous nous en réjouissons pour la France, qui a offert ce beau cadeau à l'Amérique. Nous nous en réjouissons aussi pour Bartholdi, que nous n'avons cessé de trouver, depuis que nous voyageons avec lui, si simple, si peu infatué de lui-même, si affable et si obligeant, et que nous nous sommes tous pris à aimer. Il a vraiment le droit d'être fier de cette Liberté à laquelle il a consacré tant d'années de sa vie, pour laquelle il a dû, à force de patience et de volonté, vaincre tant d'obstacles, et qui ne lui rapportera rien, sinon de la gloire.

Après avoir bien regardé la statue, nous nous retournons en arrière; et maintenant, sous le gai soleil, nous pouvons jouir de ce panorama de la rade de New-York que, le matin, la brume nous dérobait. Au centre est New-York, la ville immense, située sur une île triangulaire dont la pointe est tournée vers nous. Par une pente insensible elle monte de la Batterie, à l'extrémité de l'angle, jusqu'au *Central Park*, où la ville actuelle se termine, à neuf milles de la Batterie. A gauche est l'Hudson, large comme un bras de mer et si merveilleusement profond que les plus grands navires peuvent le remonter jusqu'à quatre-vingts lieues. Et, de l'autre côté de l'Hudson, la ville de New-Jersey. A droite de New-York se trouve *East-River*, un véritable bras de mer celui-ci, et de l'autre côté de *East-River* la grande cité de Brooklyn, que relie à New-York le fameux pont. New-York compte aujourd'hui 1 400 000 habitants ; Brooklyn en compte 850 000; New-Jersey city en compte 300 000. Si la progression continue — et rien ne paraît s'y opposer, — 4 ou 5 000 000 d'êtres humains seront bientôt réunis au fond de cette rade; on verra ici la plus formidable agglomération de vivants qui jamais se soit formée.

***

Le yacht se remet en marche. Où se dirige maintenant notre promenade? Vers l'*East-River*, vers ce pont de Brooklyn dont les Américains sont si fiers. Après le colosse de l'art français, l'œuvre colossale de l'audace américaine. A quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de l'eau, juste la hauteur qu'atteint la statue de Bartholdi, un pont d'une seule arche, tout en fer, a été jeté sur ce bras de mer. L'œuvre est aussi légère dans son exécution que hardie dans sa conception. Quand nous passons au-dessous, les poutres du pont sur nos têtes paraissent larges comme ces règles dont se servent les écoliers; les câbles qui supportent le tablier semblent gros comme des ficelles; les fils d'acier tordu qui se croisent en tous sens, rattachant aux câbles les poutres de fer, semblent gros comme des fils de la Vierge. Et cependant rien n'est plus solide que ce pont suspendu dont la seule vue effraye. Des centaines de piétons et de voitures ne cessent pas de s'y croiser; un chemin de fer y va et vient sans cesse, dans les deux sens. Au milieu du pont même ne se produit pas la plus légère trépidation.

Nous remontons l'*East-River*, ayant à notre droite toujours Brooklyn, à notre gauche toujours New-York. Sans être aussi prodigieux que sur l'Hudson, ici encore le mouvement est énorme des *ferry-boats* et des navires; ni les sirènes des autres bateaux ni celle de notre yacht ne cessent un moment de grincer. Nous longeons l'île où sont les prisons de l'État de New-York; nous voyons des troupeaux d'hommes et de femmes marcher en de grands préaux sous la surveillance de gardiens. Dans le nouveau monde comme dans l'ancien, l'humanité a ses côtés douloureux.

Il ne nous reste plus qu'à revenir. Nous redescendons l'*East-River*, nous passons devant la Batterie, nous remontons l'Hudson, nous accostons au même dock où nous nous étions embarqués; il est trois heures de l'après-midi. Grâce à la mer paisible et au beau soleil, cette excursion a été une partie de plaisir exquise. Le Comité américain, auquel un certain nombre de femmes charmantes se sont jointes, et la Délégation française ont déjà fait ample connaissance. Les deux langues, comme les deux nations, ont fraternisé sur la *Tillie*. Décidément, l'idée du Comité était bonne.

Des voitures nous attendent sur le quai, de larges calèches à quatre places. En route maintenant pour l'hôtel où nos logements ont été préparés d'avance par les soins du Comité, où nos bagages sont déjà transportés. En route pour Hoffman House!

CHARLES BIGOT.

(*La suite prochainement.*)

LES ENSEVELIS

Drame rustique (1)

XVIII.

Aux premières nouvelles qui lui étaient parvenues dans la matinée sur le résultat des recherches provoquées par Jacques, Marthe avait compris que son secret lui était arraché. C'était la fin de tout pour elle. Dès que l'on aurait reconnu l'absence de François sous les carrières, on le rechercherait sans doute, on finirait par le découvrir, on apprendrait qu'elle le savait vivant et que, le sachant, elle avait gardé l'argent des veuves. Une honte atroce la faisait souhaiter d'être

(1) Suite et fin — Voy. les cinq numéros précédents.

morte et délibérer si elle n'en finirait pas d'un coup avec tous ces malheurs acharnés après elle. Mais elle songeait aussi qu'il lui fallait sauver son mari des ennuis qui lui pourraient survenir, ainsi qu'il l'en avait avertie, si l'on savait où le prendre. Peut-être le malheureux se cachait-il de quelque méfait grave, déshonorant. Est-ce qu'on savait, avec un ivrogne comme lui? Il ne lui manquerait plus d'ailleurs, à elle, que de rester l'éternelle femme de quelque condamné!

Tandis que tout le monde courait aux carrières, Marthe, ayant vu passer le meunier qui menait des sacs, s'était hissée dans la charrette, enveloppée, la tête dans un châle, assise bas, le menton aux genoux, bien cachée. A l'entrée de la ville, elle descendit et se faufila par les ruelles.

Lorsqu'elle rentra, la journée s'achevait; le meunier s'était attardé à visiter sa clientèle des faubourgs, et le soleil tombait derrière les coteaux ; alors que les mules firent entendre à nouveau leurs sonnailles au travers du pont, menant au moulin.

Marthe, honteuse et comme épeurée des gens qui passaient et la regardaient, lui semblait-il, d'un air étrange, se hâtait maintenant au long du chemin qui suivait la Dive, toute mince dans sa robe noire, serrée dans son châle, un fichu de crêpe jeté sur ses cheveux. Elle filait, oppressée et désespérée, avec des regards d'envie sur l'eau qui coulait, si douce, emportant les feuilles tombées, rousses comme des pièces d'or.

Un étranglement lui coupa le souffle; son cœur sautait. Devant sa maison, bien en vue maintenant, un groupe d'hommes graves était arrêté. Il n'y avait pas à en douter : c'était chez elle ; et c'était elle que l'on attendait. Sa maisonnette s'élevait seule au bout de ce chemin que fermait le ruisseau.

Alors elle fut prise de l'idée de fuir, de se jeter éperdument à travers champs, sans savoir, courant devant elle, loin...

— La voilà, dit quelqu'un très haut.

Elle s'aperçut qu'on se retournait, la regardant venir; une honte plus fière alors la retint. Lente parce qu'elle luttait contre l'engourdissement de ses membres, mais droite, calme, toute blanche, elle eut l'air, en s'avançant, d'une statue qui aurait glissé. Un murmure flatteur s'était fait, puis un silence, dans le groupe d'hommes qui demeuraient plantés, toutes les faces tournées vers elle.

Marthe, les yeux baissés, marcha jusqu'à sa porte; alors elle releva la tête et ouvrit très grands ses yeux clairs aux prunelles fixes.

— Madame Branchet, dit à ce moment le maire des Meules qui bégayait, lui, d'une émotion invincible, ce sont ces messieurs qui voudraient vous parler. Voulez-vous nous permettre d'entrer?

— Entrez, répondit-elle s'effaçant.

Mais ces messieurs reculèrent, la faisant passer devant eux.

La petite salle d'en bas, où le ménage mangeait, était propre, mais d'une rusticité tout à fait campagnarde. Une table longue, un banc de chaque côté, des chaises de paille au long du mur et un coucou dans sa boîte étroite, dressée en un coin. Les deux fenêtres, dont l'une regardait la Dive et l'autre le chemin, avaient des rideaux blancs sur leurs vitres claires, enflammées du côté du couchant.

Marthe s'était reculée jusqu'auprès de la fenêtre qui ouvrait sur le ruisseau, comme pour se garder une possibilité de fuir.

— Vous êtes Mme Branchet? lui dit alors un jeune homme blond, sérieux, le visage placide, correctement encadré, d'un magistrat.

Elle inclina la tête, les yeux rivés aux lèvres de cet homme.

— Vous savez que l'on a découvert ce soir tous les cadavres (et il appuya sur le mot *tous*) qui étaient ensevelis sous les décombres?

Marthe ne broncha pas; mais ses paupières battirent. Le jeune homme reprit lentement, espaçant, appuyant ses mots :

— On a retrouvé celui de votre beau-frère, Louis Branchet. On l'a retrouvé beaucoup plus loin des autres, grâce à une indication que ce malheureux avait eu l'intelligence de laisser : une pierre blanche, un bloc, sur lequel il avait moulé avec de la glaise son nom : « Louis Branchet. » En suivant les traces de fumée sur la voûte, à partir de ce bloc, on est arrivé à le découvrir, tout près de la grande faille. Encore un effort et il trouvait l'issue. Le ciel ne l'a pas voulu...

Ici le substitut s'essuya le front et reprit, toujours lent et grave :

— On l'a reconnu aux lambeaux de ses vêtements, à sa montre que voici ; et enfin...

Une pose un peu longue, après laquelle le magistrat reprit, tapant de l'ongle sur un petit livre qu'il tenait à la main :

— A ceci. C'est son livret d'ouvrier, qu'il avait eu la prévoyance de cacher, de dérober aux rongeurs, sous un quartier de roche, traçant dessus avec un charbon une indication qui, bien qu'illisible, nous a fait pressentir ce que ce fragment recouvrait. Grâce à ce malheureux et intelligent garçon, une grave question va être élucidée. Madame Branchet, saviez-vous que votre mari, François Branchet, qui passait pour mort, était vivant?

Le ton de cette question frappa l'esprit de Marthe. Elle ignorait qui l'interrogeait ; mais elle comprit que c'était la justice. Elle se sentit soupçonnée d'elle ne savait quelle culpabilité plus grande encore que celle dont elle souffrait. La peur, en même temps qu'une rapide conscience de l'innocence relative de sa situation, la décida sur-le-champ à répondre avec une absolue sincérité, sauf en ce qui pourrait compromettre François.

— Oui, monsieur, dit-elle ; je le sais depuis un mois.

Le magistrat haussa les sourcils d'un air incrédule, toussa légèrement et reprit, net comme une secousse :

— Où est-il ?

Elle ne répondit pas, tournée à demi vers la fenêtre, les yeux fixés dans l'espace assombri, violacé par le crépuscule rapide qui envahissait le couchant.

— M'avez-vous entendu? reprit sévèrement le magistrat.

— Oui, monsieur ; mais je ne puis vous répondre.

Ceci dit, la physionomie de Marthe se couvrit d'une expression d'entêtement sombre, les lèvres serrées et scellées par une volonté implacable.

Un mouvement s'était fait parmi les personnes entassées derrière le magistrat; mais celui-ci se retourna, envoyant un rapide signe de la main vers le groupe, qui reprit son immobilité. Et il recommença :

— Je vous conseille, amicalement, de ne pas vous obstiner au silence, madame Branchet: cela pourrait vous mener loin. Voici, pour vous encourager à parler, la note que l'on a trouvée écrite au crayon par votre beau-frère Louis sur son carnet :

« Combien y a-t-il de jours, de nuits, que nous sommes enfermés? J'ai pu compter jusqu'à sept, et puis ma montre s'est arrêtée; je l'avais oubliée. Ce que nous souffrons est horrible... Laruel est fou; Périer nous a quittés, disant que quelqu'un l'appelait; il est allé en avant et sur la droite; nous ne l'avons pas revu...

« Simon hurle la faim; nous avons dévoré tout ce que nous avons trouvé: des champignons, de la mousse, des bois pourris...; plus rien. Lacombe s'est jeté sur un bloc pour le renverser et se faire un passage : le bloc s'est écroulé sur lui; peut-être est-il mort; il râlait; nous avons fui. Nous n'entendons rien; personne ne cherche à nous sauver : on doit nous croire morts.

« Nous le serons bientôt. Mais c'est horrible, horrible!... Cette nuit, cet air chaud et mouillé, et la faim..., oh! la faim!... Je pleure comme un enfant. C'est bien fini; je ne reverrai plus le jour, plus jamais, et ma pauvre petite Iranette est veuve avant les noces... Mourir si jeune, à la veille du bonheur, et mourir de faim!... Je me tords, j'entends hurler Simon; ça me creuse le cerveau. Je voudrais le tuer pour le faire taire et pour le... Non, non, j'aime mieux fuir; je succomberais. C'est que j'ai mon couteau..., et j'ai faim. Oh! j'ai faim. *May!... may* (1). »

Le magistrat s'arrêta, ayant lu d'un ton dramatique qui l'avait lui-même ému ; la jeune femme pleurait, le visage dans ses mains.

Au bout d'un silence, la lecture fut reprise; mais avec une intonation nouvelle.

« Je vais tenter un dernier effort; comme Lacombe, je vais essayer de soulever, de renverser un bloc; peut-être de l'autre côté trouverai-je une issue. Peut-être me ferai-je écraser : tant mieux! ce sera fini.

« Mais quelque chose m'attire de ce côté... Je cacherai ce carnet sous une pierre. Si quelque jour on nous cherche, on trouvera ceci; on le donnera à mes parents..., à mon Iranette: ils sauront tous qu'ils ont eu ma dernière pensée. Adieu, ma pauvre petite femme adorée! Je ne te reverrai plus. J'ai reçu ton premier et ton dernier baiser. Oh! malheur! misère des pauvres! Nous aurions été si heureux; je t'aimais tant!

« Adieu, ma pauvre sœur Marthe, et toi, François, qui, pour une fois, as eu raison de ne pas venir au chantier... Tu aurais été écrasé comme les autres.

« Ta fainéantise t'a sauvé la vie.

« Quand je t'ai rencontré sur le chemin et que tu t'en allais devers la route au lieu de tourner du côté du travail, pour me faire croire que tu allais venir tu m'as passé ta blague, et tu es allé galvauder... Tu as bien fait ce jour-là; mais il faut travailler maintenant, François, je ne serai plus là pour soutenir ton ménage, donner du pain à ta femme et à ton petit...

« Je n'ai plus de forces, sinon par coups, comme des crises de rage, et je retombe le corps mouillé de sueur; je brûle, j'étouffe... Nous avons fait du feu pour nous éclairer; j'écris avec un tison d'une main. Mais je ne peux plus; ça me tord dans le ventre... Allons, un dernier coup; je vais essayer de passer. Iranette, prie pour moi, ne m'oublie pas; je mourrai avec ta pensée dans le cœur, ton visage devant les yeux. *You t'aimi!...* »

La grosse écriture informe, crayonnée avec effort, sans orthographe, les mots coupés à chaque ligne irrégulière et retombante, remplissait toutes les feuilles blanches du carnet, pitoyablement tachées de fumée, de cendre et de traces jaunâtres et crispées comme des larmes.

Telles quelles, elles parurent infiniment précieuses à M. le substitut, qui les enferma dans son portefeuille pendant le silence angoisseux qui suivit cette émouvante lecture. Après quoi, ayant éclairci sa voix, il reprit :

— Il demeure acquis, madame Branchet, que votre mari n'était pas sous les carrières le jour de la catastrophe et que cependant, depuis ce jour, il a complètement disparu. Deux suppositions se présentent alors, et votre obstination les aggrave : ou bien François Branchet a été tué ce même jour dans des circonstances mystérieuses que la justice sera appelée à rechercher; ou bien il a quitté le pays aussitôt après la catastrophe et avec votre complicité, dans le but de vous faire allouer l'indemnité consentie aux veuves et aux orphelins des carriers morts ensevelis et de la partager avec vous : manœuvre frauduleuse dont il vous sera demandé compte.

Marthe s'était redressée et, rougissant d'une indignation qui menaçait de faire éclater les révélations attendues :

(1) Mère! mère!...

— Moi! criait-elle, moi, j'aurais fait cela?.... Mais c'est faux, c'est un mensonge, je le nie.....

— Pardon, interrompit le magistrat doucereux, vous nous avez avoué vous-même que vous saviez votre mari vivant depuis un mois. En admettant cet aveu, vous n'avez fait, depuis un mois, aucune déclaration de ce fait, ni restitution des sommes indûment reçues, et tout porte à croire que vous les auriez conservées si l'événement d'aujourd'hui n'était venu déconcerter vos projets.

Elle sentit les larmes la gagner, car ce soupçon seul était véridique.

— Si je n'ai rien dit, rien rendu, fit-elle tremblotante sous les pleurs refoulés, c'est pour une raison qui n'est pas celle de l'intérêt, je vous le jure, monsieur, mais une autre, plus grave.....

— Laquelle? Parlez franchement, madame Branchet.

— Je ne puis, dit-elle avec une souffrance visible; cela m'est défendu.

— Par qui?

— Par mon mari.

— Vous voyez bien, dit-il triomphant, que vous vous entendez!

— Non, monsieur, ce n'est pas ce que vous croyez; mon mari ne savait pas que j'avais touché de l'argent, et il n'en a rien reçu.

— Vous vous expliquerez devant le tribunal, conclut froidement le substitut, feignant de tourner le dos.

— Le tribunal!... s'écria Marthe effarée. Mais, monsieur, je n'ai rien fait de mal pour aller en justice! Je suis une honnête femme, tout le monde vous le dira!... Pourquoi le tribunal? Je vous ai dit toute la vérité.

— Je vous ferai observer, madame Branchet, que vous vous êtes refusée à toute explication.

Haletante, elle se tordait les mains.

— Tout ce que je puis dire, monsieur, le voici. Le dimanche de la catastrophe...

— Enfin, murmura le substitut avec un coup d'œil derrière lui.

— ... Vers les onze heures, mon mari me fit une scène, me disant qu'il voulait me quitter, qu'il en avait assez de cette vie de misère; enfin une scène, quoi! Son frère Louis l'entendit du dehors; il rentra et essaya de le moraliser. François riait, gouaillait. Tout de même il parut s'amender et il dit tout à coup qu'il voulait aller au chantier, malgré que ce fût un dimanche, puisque Louis y allait. Louis le lui fit promettre et même il lui prêta cent sous pour aller retirer sa pique qu'il disait avoir gagée. Il sortit de la maison peu après son frère et tourna du côté des carrières. Depuis ce moment, je ne l'ai plus revu, ni personne. Aussitôt après l'effondrement, tout le monde vint chez moi me dire que mon mari était dessous. D'abord je ne voulus pas le croire; peut-être des personnes s'en souviendront; mais, comme François ne revenait pas et que l'on me donnait des preuves, notamment sa blague à tabac qu'on avait trouvée dans une galerie, je finis par croire que c'était bien vrai, d'autant que je pensais bien qu'il était allé au travail par peur de Louis, qui le lui aurait reproché. Alors j'acceptai, comme les autres, ma part du produit de la souscription. Je ne pensais pas mal faire.

— Certes, si tout cela est vrai...

— Et c'est vrai, monsieur le substitut, je m'en porte garant, dit tout à coup Jacques Latour, sortant du groupe et venant se placer à côté de Marthe.

Sa souffrance venait de s'alléger à ce récit. Lui aussi, depuis une heure, torturé, affolé, avait douté de Marthe; maintenant il venait de comprendre et de se souvenir. Des détails lui revenaient tous, brusquement, à l'esprit, lui expliquant la situation dans laquelle Marthe s'était débattue si longtemps entre ses pressentiments et les apparences de la vérité.

— Admettons-le pour un instant, reprit brièvement le magistrat: il resterait toujours à nous expliquer pourquoi depuis un mois, d'après l'aveu de Mme Branchet et s'il faut l'en croire...

— Ceci encore est l'absolue vérité, interrompit vivement Jacques Latour, et vous allez comprendre, monsieur le substitut, pour quelle raison je prends ici la parole. M. le maire vous dira que, sur la foi du veuvage de Mme Branchet, un accord de mariage avait été fait entre elle et une personne du pays, que ce mariage avait dû se conclure le 16 du mois de septembre passé; M. le maire a toutes les pièces entre les mains. Et, brusquement, le premier jour de septembre, Mme Branchet a ordonné de surseoir aux préparatifs de ce mariage, s'y refusant obstinément: ce qui prouve bien que c'est à cette époque seulement, il y a justement un mois et trois jours, que Mme Branchet a été avisée de l'existence de son mari, ce qui l'empêchait de conclure l'union projetée! Voilà un point éclairci.

— Si l'on veut, murmura le magistrat du bout des lèvres, car rien ne prouve encore que Mme Branchet n'ait pas joué la comédie d'un mariage qu'elle n'avait point l'intention de conclure, dans le but de prolonger aux yeux de tous l'illusion de son veuvage. D'ailleurs, sait-on si ce futur conjoint n'était pas au courant lui-même de la situation et en tiers dans ce singulier mystère? Sait-on enfin (et le magistrat s'échauffait) si les fiancés n'ont pas reculé au dernier moment par crainte d'une révélation, de la découverte, par exemple, accomplie aujourd'hui, devant l'énormité d'une union d'abord tranquillement projetée et qu'ils auraient accomplie, la sachant coupable, s'ils avaient été absolument certains de l'impunité? Sait-on?...

— Pardon, monsieur le substitut, interrompit Jacques violemment; on sait que toutes ces suppositions sont fausses et injurieuses, étant donnée l'incontestable moralité des personnes dont vous parlez.

Le substitut réprima un mouvement de colère; mais il s'exprima de haut:

— Vous oubliez, monsieur, que les suppositions de la justice, qui tendent à l'éclairer, ne sauraient être « injurieuses ». Elles sont ce qu'elles sont : des suppositions basées sur des faits. Tel est le cas. Je vous demanderai d'ailleurs de quel droit vous prenez ici le soin de me répondre.

— Oh! mon Dieu, la raison en est bien simple et j'aurais peut-être dû vous la faire connaître avant que vous m'ayez fait l'honneur de m'interroger, répliqua avec une grande dignité Jacques Latour.

Puis il ajouta tranquillement :

— C'est moi qui ai dû épouser Mme Branchet.

— Vous, monsieur? s'écria le substitut abasourdi; vous?

Il avait entendu nommer autour de lui Jacques Latour; il le savait un des riches propriétaires du pays; il le voyait devant lui, élégant et correct, presque un homme du monde, et cette brusque révélation d'un projet de mariage avec cette paysanne le démontait. Vivement il regarda Marthe, dont la silhouette s'effaçait dans l'ombre accrue, mais qui s'y esquissait encore avec une grâce, une élégance de lignes dont il fut frappé. Il avait remarqué, du reste, et sa beauté et sa parole simple, mais correcte, et subitement il devina le roman d'amour qu'avaient dû vivre ces deux êtres évidemment honnêtes et aujourd'hui frappés par un irrémédiable malheur.

— C'est différent, monsieur, dit-il sans rien laisser paraître de ses impressions. Il est évident que l'honorabilité de votre situation doit écarter de vous toute accusation de complicité dans un calcul cupide ou immoral. Toutefois il nous reste à savoir deux choses : de quelle façon Mme Branchet a été instruite de l'existence de son mari, avec la preuve de cette existence, dont la justice aura à s'occuper ; et pour quelle raison elle a tenu ce fait caché. Elle allègue un ordre de son mari; mais j'espère qu'elle comprendra que ce système de défense ne peut servir qu'à la compromettre, malgré tout notre désir de ne voir ici qu'une victime respectable au lieu d'une coupable.

— Marthe! supplia Jacques Latour, je vous conjure de répondre franchement, sincèrement. Vous n'avez rien à craindre. Nous sommes bien malheureux; mais nous n'avons rien à nous reprocher. Il faut que la lumière se fasse, il faut que nous échappions à ce doute qui nous a effleurés et dont nous resterions blessés toute notre vie. Vous n'avez à ménager personne quand il s'agit de votre honneur et du mien. Parlez! Vous avez revu..., vous avez revu François?

—Non, dit-elle, plutôt d'un signe de sa tête penchée.

— Il vous a écrit?

— Oui.

— Où est-il?

Elle ne répondit pas.

— Quand doit-il revenir? recommença Jacques de sa voix la plus douce, qui d'ordinaire attendrissait Marthe et la ployait, captivée.

— Jamais, répondit-elle sourdement.

— Pourquoi se cache-t-il?

— Je l'ignore, murmura-t-elle frissonnante.

— Oh! je devine! s'écria Jacques : le misérable aura commis quelque action infâme et il se dérobe.

— La justice le trouvera, ajouta le substitut dont l'opinion était faite.

— Monsieur Jacques, déclara hautement Marthe, François Branchet est mon mari, le père de mon enfant. Je ne souffrirai pas qu'on l'accuse devant moi sans motif, sans preuve. Il m'a défendu de révéler sa retraite; j'ignore ses raisons, mais je lui obéirai. Je suis déjà si malheureuse qu'il ne peut rien m'arriver de pire. Que l'on fasse de moi ce que l'on voudra. Seulement, monsieur le magistrat, dit-elle, faisant un pas devers lui et venant s'appuyer d'une main au rebord de la table, tant son corps fléchissait de lassitude douloureuse, je tiens à vous redire, à vous jurer que si je n'ai pas rendu l'argent..., l'argent des veuves (sa voix se noyait dans les larmes), c'est uniquement pour ne pas révéler, ce que l'on eût exigé sans doute en me torturant comme aujourd'hui, l'endroit où se trouve mon mari. Car depuis un mois cet argent me brûle; je n'ose plus y toucher... Je me creusais la tête pour chercher un moyen... Le bon Dieu l'a trouvé; tant mieux... Maintenant je suis prête à tout rendre, monsieur le substitut, et le plus vite possible. Il en manquera parce que j'ai vécu là-dessus depuis un an; mais je travaillerai, et avec le temps, quand mon fils sera grand et qu'il pourra m'aider, je vous jure que nous payerons tout...

Marthe défaillait. Jacques l'entoura respectueusement d'un bras et l'assit, presque pâmée, sur une chaise, dans un coin d'ombre où sa tête renversée se noya. Puis, revenant vivement au substitut qui demeurait tout pâle d'une émotion contenue :

— Il va sans dire, monsieur, que je réponds de tout, que tout sera payé, remboursé à qui de droit. Je me porte caution pour Mme Branchet afin qu'elle ne soit pas inquiétée. Cette malheureuse jeune femme a droit, je vous l'affirme, à tous les égards d'un honnête homme.

— Soyez tranquille, monsieur Latour, répondit le substitut lui tendant la main; vous serez secondé. Au revoir. Nous allons ouvrir une enquête pour retrouver ce... personnage, dit-il en suivant au dehors le groupe impressionné qui s'en allait, parlant bas comme au seuil d'une église. Mais, ajouta-t-il quand il fut dehors, avec un regard oblique vers Jacques, si l'on pouvait obtenir de Mme Branchet quelque révélation touchant cette lettre mystérieuse, cela nous avancerait considérablement.

— Je l'essayerai, murmura Jacques.

— Surtout avant qu'elle n'ait eu le temps de la détruire, insinua encore le magistrat.

Jacques, qui le suivait, s'arrêta net.

— C'est juste, dit-il. Au revoir donc, monsieur.

Et il s'élança du côté de la maison, où Marthe, dans la pièce assombrie, n'avait pas bougé.

Tout à coup elle tressaillit de tout son corps : Jacques, à genoux près d'elle, la tenait enlacée.

— Marthe, Marthe, mon amie, sommes-nous assez malheureux! Quelle fatalité nous poursuit! Oh! se réveiller de notre beau rêve! C'est à en devenir fou! As-tu assez souffert, mon pauvre amour! Et quel courage, quelle vertu!... Tiens, je t'adore! Oh! ne me repousse pas, va! Ce n'est pas la peine. Il y a assez d'obstacles sur notre chemin pour nous empêcher de nous réunir sans que ta volonté s'en mêle! D'ailleurs, à quoi bon? Ne sommes-nous pas pour toujours l'un à l'autre, quoi qu'il arrive?... Crois-tu que je vais t'abandonner ou te laisser me fuir maintenant? Non. J'aimerais mieux mourir que de te perdre encore une fois! Tu es à moi, je te garde. Les événements sont contre nous, tant pis! Nous n'aurons pas tout le bonheur espéré, ce tranquille bonheur au milieu du pays, parmi les gens qui nous connaissent, que nous sommes accoutumés à voir; mais la terre est grande et le soleil est partout. Nous nous en irons tranquillement, comme de braves cœurs courageux qui ne veulent point se séparer. Nous irons chercher au loin quelque nid pour abriter notre amour. Et que ce soit aujourd'hui, demain, dans dix ans, qu'importe! tu seras ma femme. Tu l'es dans mon cœur, dans mes respects. Au loin, tu porteras mon nom; nous ne nous quitterons jamais, jamais, tu m'entends, Marthe, ma bien-aimée?...

— Oh! dit-elle faiblement en secouant la tête, je ne crois plus au bonheur. Et je suis bien lasse de vivre! Quand on doit être malheureux, c'est un sort, voyez-vous!

— Si tu m'aimais comme je t'aime, tu oublierais tes malheurs lorsque je te parle de notre amour.

— Je ne peux pas oublier, j'ai trop souffert; il a passé trop d'angoisses à travers mon cœur. Et c'en est encore une pour moi que de vous entendre me proposer cette chose honteuse, déshonorante : fuir ensemble.

— Préfères-tu ne nous revoir jamais? dit-il.

Et il se recula d'elle.

Mais elle cria en jetant ses bras autour du cou de Jacques et le retenant avec une violence nerveuse qui le blessait.

— Tu vois bien, murmura le jeune homme. Nous sommes liés pour l'éternité... Nous nous sommes crus libres : est-ce notre faute si nous avons été trompés? Qui pourra nous le reprocher? N'avons-nous pas agi honnêtement? N'étions-nous pas fiancés? Le malheur veut que l'obstacle maudit existe encore ; tant pis! Nous passerons outre. Si nous faisons mal, que le bon Dieu nous le pardonne! Il ne fallait pas qu'il mît dans notre être ce besoin de nous aimer, de nous étreindre, de confondre nos deux existences, qui est plus puissant que tous les raisonnements et toutes les vertus. Je te le répète : plutôt que de te perdre, j'aimerais mieux mourir.

— Moi aussi, ajouta Marthe, et je crois, au fond, que c'est ce qu'il y aurait de meilleur pour nous.

— Tais-toi, tu blasphèmes; la vie est sacrée, et elle est divine quand on possède cette puissance qui nous anime : la jeunesse et l'amour. Crois-moi, Marthe, résigne-toi, sois sage. Mais sois sage surtout, car ce dernier espoir de bonheur qui nous reste est dans ta main. Prends bien garde de le laisser échapper.

— Je ne comprends pas.

— Tu as été bien imprudente tout à l'heure, mon amie. Ce magistrat est un excellent homme qui a eu pitié de toi, de ta souffrance; mais il ne faudrait pas insister. Tu n'as pas le droit de refuser de faire connaître à la justice le domicile actuel de François, puisque tu le connais. Cela ne servira pas à le sauver s'il est compromis, du reste, et tu n'auras travaillé qu'à te faire soupçonner d'être sa complice s'il a commis quelque méfait, ce qui est probable.

— Comment? dit-elle, inquiète; cela ne servira pas à le sauver? Pourquoi ?

— Mais parce que, avant huit jours, François sera retrouvé et mis sous clef, s'il y a lieu. La justice dispose de moyens que tu ignores. La trace d'un homme comme lui, parti d'ici sans le sou ou à peu près, ne sera pas bien difficile à suivre. Il aura gîté çà et là, dans des fermes. Enfin, sois certaine qu'on le retrouvera avant peu. Ton dévouement n'aura servi qu'à te perdre. Prends garde ! Si tu avais été confiante avec moi, du moins, j'aurais pu prendre des mesures qui auraient tout sauvegardé...

— Lesquelles? murmura-t-elle, déjà moins obstinée.

— Je serais allé moi-même retrouver François. Je me serais rendu compte de sa situation; et, si je l'avais trouvée telle qu'il fût nécessaire de le soustraire, à cause de toi et de ton fils, à quelque condamnation infamante, je lui aurais garni les poches et je l'aurais expédié sur un navire vers quelques lointaines contrées. C'était vraiment le sauver, ceci, tandis que ton obstination le perd et te perd avec lui.

Marthe n'avait pas la liberté d'esprit nécessaire pour discuter ce raisonnement. Elle ne demeurait frappée que du résultat si habilement présenté par Jacques, et maintenant elle s'effrayait de ce qu'elle avait fait. Elle répondit :

— Il est trop tard.

— Peuh! fit Jacques négligemment; cela dépend de la distance. Si je prenais le train ce soir, par exemple, j'arriverais sans doute avant quiconque. Mais est-ce loin ?

La seule clarté crépusculaire, déjà fuyante, ne permettait pas à Marthe de suivre sur le visage du jeune homme les mouvements d'impatience, d'espoir, qui

l'auraient trahi; car il était si ardemment occupé d'arracher à la jeune femme cette lettre qui devait la réhabiliter, la laver de tout soupçon, qu'il ne songeait pas à l'indélicatesse de son procédé: il ne voyait que le résultat, la justification de Marthe. Que François fût pendu, cela lui importait peu; tandis qu'elle, toute à son désintéressement, à la pensée obstinée de son devoir, ne songeait qu'à le mieux remplir. Elle répondit, entraînée:

— C'est loin.

— Le rapide passe à minuit.

— Oui; mais l'express est parti à onze heures ce matin...

— Quel rapport? dit-il surpris.

— Et demain matin, continua Marthe, François aura ma lettre.

Jacques se mit debout, exaspéré.

— Tu lui as écrit?

— Tout. Je l'ai averti de ce qui se passait afin que, s'il avait à fuir, à se cacher, il pût se mettre à l'abri dans le cas où l'on viendrait à s'inquiéter de lui, comme on a fait.

— Marthe, lui dit alors Jacques désolé; je ne veux pas te blâmer: tu as cru faire une bonne action; mais tu t'es trompée... Tu viens encore d'aggraver ta situation et peut-être même celle de François. C'est un grand malheur! Si on le retrouve et si on l'arrête avec cette lettre sur lui, votre complicité sera formellement établie et l'on en cherchera l'objet..., à moins cependant, fît-il au bout d'un silence.

— A moins?... répéta Marthe, saisie de la gravité douloureuse de Jacques.

— Oui, à moins que la lettre que François t'a écrite il y a un mois ne soit assez explicite pour démontrer ton innocence. Donne-moi cette preuve. Je te le demande à genoux.

— Écoutez, lui dit-elle, je commence à comprendre. Vous avez raison: cette lettre peut m'être utile pour établir ma bonne foi. Je vous promets, Jacques, je vous jure que si jamais elle devient nécessaire à ma justification, je vous la remettrai entre les mains. Mais d'ici là..., comme il est trop tard puisque j'ai écrit, comme vous ne pouvez plus rien pour ce malheureux, il est inutile que je l'expose... à être poursuivi avant qu'il ait eu le temps de se sauver.

— Tu es obstinée, répondit amèrement le jeune homme. Et ta méfiance me blesse. Pourquoi te méfies-tu de moi?

Elle s'approcha et posa sa tête sur l'épaule de Jacques.

— Parce que tu m'aimes, lui dit-elle tout bas.

Il la serra sur son cœur éperdument. Elle l'avait deviné, et elle ne s'était pas laissée fléchir. François serait donc sauvé. « Après tout, pensait Jacques, pourvu que Marthe ne soit pas compromise! Peut-être même vaut-il mieux que cet homme disparaisse ainsi, qu'on n'entende plus parler de lui. Nous n'en serons que plus libres, même au loin. »

— Tu es une brave femme, lui dit-il tout ému; je t'aime d'estime autant que d'amour.

— C'est pour cela..., dit-elle en se dégageant doucement.

— Que veux-tu dire?

— Rien. Il est tard; je suis bien lasse. Bonsoir, Jacques.

— A demain, mon amour.

Comme il sortait, il se heurta à une forme humaine basse et tordue que la vieille ménagère escortait et éclairait, tenant en l'air son chaley à deux becs fumeux.

— Bourgeoise, cria la vieille, c'est le fossoyeur.

Avec le fossoyeur arrivait l'homme qui fait les bières. Car il fallait bien enterrer tous ces pauvres squelettes qui attendaient maintenant, leurs os noués dans des suaires et rangés sous l'entrée de la montagne, sombre chapelle des morts. Quand les bières seraient jointes et clouées, on les y coucherait, émiettés comme les épaves d'un ossuaire, dans leur drap blanc; on les recouvrirait de leurs beaux habits de fête et on les porterait chez eux. Ils passeraient encore une fois le seuil du logis, mais l'âme et la chair absentes; on les étendrait sur deux chaises avec un cierge auprès d'eux et une assiette mouillée où tremperait un buis bénit. Ensuite le prêtre viendrait lever leurs corps; et, processionnellement, ils s'en iraient tous les six, les martyrs, dormir au cimetière sur les vieux os de leurs aïeux. On planterait une croix noire étoilée de blanches virgules larmées au-dessus de leurs crânes vides, et leurs gens vivraient tranquilles désormais, car c'est pour son repos qu'on enterre les morts.

Et l'on venait chez Marthe parce qu'elle était, au pays, toute la famille de Louis Branchet.

Le fossoyeur parla le premier; le boiteux, après s'être haussé, puis affaissé sur sa jambe courte, dit:

— C'est à la fin de vous demander, bourgeoise, s'il faut creuser la fosse de Louis Branchet en avant ou en arrière de celle de vos vieux? A moins qu'on ne l'ouvre par-dessus, puisqu'il y a le temps passé.

— Par-dessus, murmura Marthe.

— Faut-il tailler la bière aussi longue que pour un corps tout frais, malgré qu'il n'y ait qu'une poignée d'os? demanda le menuisier.

— Aussi longue et aussi large, répondit-elle; on l'emplira de ses habits. Il faut qu'il soit aussi bien logé que les autres, malgré tout.

— Ce sera plus long, grommela l'ouvrier, et j'en ai six à bâtir entre ce soir et demain soir.

— Et moi, six fosses à creuser, repartit le fossoyeur; mais je vas m'y mettre à cette nuit qu'il y aura de la lune.

Et ils s'en allèrent pressés, bien contents tout de même. Ça ne se rencontre pas souvent par là, six boîtes et six trous pour les morts à travailler dans une nuit

et un jour, et cela fait une bonne recette : six boîtes à sept francs, et six trous à quatre ! D'autant que le menuisier pouvait faire raboter ses planches tandis qu'il enclouait : ça lui épargnait de la besogne. Mais le fossoyeur, lui, n'avait personne pour l'aider. On n'aime pas ça, remuer la terre grasse où l'on enterre les uns sur les autres depuis des siècles dans un même petit coin. Personne n'en voulant, on donnait la charge aux vieux ou aux infirmes bons à rien qu'à manger. Jean le boiteux la tenait depuis des années. Quand il était à moitié du trou, on ne le voyait plus, sinon lever les bras pour rejeter la terre sur les bords. Proprement, il ramassait les vieux os et les refourrait dans un coin; on l'aimait pour ça : rien ne traînait avec lui. Hamlet n'aurait pas rencontré un crâne.

Jean le boiteux disait que dans les bonnes années il mourait bien jusqu'à trente-cinq personnes dans toute la paroisse : cela fait une rente, au bout du compte. Mais jamais, au grand jamais, il n'avait creusé six fosses d'un coup. Cela le grisait. Il avait hâte de commencer. Il délibérait sournoisement de ne pas descendre jusqu'à cinq pieds : c'était pas la peine, ils étaient « secs ». Heureusement qu'il ne pleuvrait pas, cette nuit; l'air était vif, le ciel clair; la lune allait monter. Il y aurait bien de la rosée dans les herbes et qui dégoutterait des saules, des sapins, des buis; mais il s'envesterait, quoi ! D'ailleurs, avec une bonne bouteille accotée au pied d'une croix, ça ferait couler de l'huile de poignet autour du manche de la pelle.

Et Jean le fossoyeur, activant, tout courbé, son pas déhanché, se hâtait, radieux, vers le cimetière.

XIX.

Toute la journée du lendemain fut occupée pour les préparatifs de la cérémonie funèbre. Les familles intéressées faisaient la toilette de leurs maisons. On lavait le sol, on frottait le bois des meubles : tant de gens allaient circuler par là ! On eût dit qu'il s'agissait des fêtes de Pâques ou de la frairie du 15 août, tant on « s'affairait ». C'est à peine si l'on se donnait le temps de clabauder sur l'histoire de la Marthe, dont l'homme était vivant quand on l'avait cru mort avec les autres, au point qu'elle en allait se remarier. Et si elle l'avait fait tout de même ! La voit-on avec deux hommes sur les bras ? Il y en avait qui gouaillaient là-dessus quand même, avec les rudes et libres propos des champs. Les filles surtout, en dessous, ricanaient.

Chez Marthe Branchet, on était plus grave. Quand elle eut lavé le sol, la vieille femme qui faisait encore le ménage, bien que Marthe eût résolu de la congédier, fut chargée d'une autre mission : c'était d'emmener le petit, avec l'Iranette, passer le soir et le jour suivants chez des parents d'une commune voisine, afin que l'innocente ne s'aperçût de rien, ne comprît pas que c'était son Louis que l'on rapportait. Elle était toujours bien tranquille, rôdant autour de la faille avec ses chevrettes qui bêlaient en broutillant; point mauvaise, et se laissait conduire. La vieille femme n'eut pas de peine à la toucher devant elle avec ses bêtes, au long du chemin qui s'en allait sous les taillis clairs, semés de châtaignes tombantes, devers le village où l'on devait la garder deux jours. Marthe, à la nuit venue, demeura seule.

Jacques Latour avait passé sur son cheval : il s'en allait jusqu'au lendemain. Mais il serait là, le lendemain, au petit jour parce que la cérémonie des funérailles devait avoir lieu sur les neuf heures et que tout le pays y assisterait, même des gens de la ville, sans compter les autorités. Et il y aurait des discours sur la tombe. Le secrétaire général de la préfecture, un aimable poète, y devait parler en termes lyriques au nom de la solidarité républicaine : tous des frères; on aimait les ouvriers, on les avait secourus d'après les immortels principes ; chacun avait fait son devoir... Les morts ne réclamaient rien... Congratulation générale; gloire aux victimes du devoir et félicitations pour tous. Ce fonctionnaire était un optimiste.

Un écrivain rageur, pessimiste endurci, qui demeurait aux environs des Meules, aurait voulu parler pour crier que tout était mal et que les « immortels principes » n'avaient pas été appliqués dans la circonstance; mais il eut peur de réveiller les morts et il résolut de se taire.

Jacques avait rapidement tout conté à Marthe; puis il était parti, autant pour ses affaires que pour échapper à l'aspect funèbre du pays et surtout de la maison de Marthe.

Seule, elle tira ses volets après avoir rangé les apprêts du lendemain. Devant la fenêtre du rez-de-chaussée qui regardait le chemin, en dehors parce que, aussitôt les morts encaissés, le curé viendrait les bénir et les lever, elle avait rangé deux chaises face à face, éloignées de la longueur d'un corps. Mais en dedans elle avait posé sur l'appui un cierge dans son flambeau de cuivre récuré et luisant comme l'or, le propre cierge de la première communion d'Iranette. A côté, dans une assiette, de l'eau bénite et une branchette de buis; de l'autre côté, un vase bleu gagné au tourniquet de la foire avant-dernière par Louis et tout rempli des fleurs violettes de la bruyère cueillie sur le mont maudit.

Légèrement effrayée de ces choses et de sa solitude, Marthe s'enferma. Rien ne dérangeait ses pensées; elle s'oublia sur une chaise à songer. Le lendemain, à la messe funèbre, elle devait communier avec les autres femmes; elle s'était donc confessée le soir, et le curé avait réconforté sa conscience. Il avait reçu ses aveux et savait à quel point elle aimait; mais il l'avait incitée à la sagesse, à la défense, non pas de son cœur, hélas ! Il ne faut pas demander l'impossible, et l'Église ne

l'exige jamais, plus sage en morale humaine qu'on ne le pense. Mais il lui avait ordonné de défendre son corps, et Marthe songeait. Elle n'y voyait qu'un moyen : s'en aller coucher dans la Dive, dont le linceul glacé, roulé sur elle, pouvait seul la garder de faiblir dans les bras de celui qu'elle aimait. Qu'était-ce, après tout, sinon un moment de vaillance, un éclair de courage, un élan ? Le ruisseau chantait sous l'autre fenêtre un hymne de funérailles ; il avait revêtu sa dalmatique d'or brodée de feuilles de saule ; il psalmodiait en attendant l'absoute, ainsi que le curé, à la tête du catafalque, marmotte, avant que de tourner autour du mort, le *Pater noster*.

Sur les dix heures, quelqu'un frappa du poing à la porte sans marteau. Marthe, tranquille, s'en alla ouvrir. Encore quelque chose d'oublié pour la cérémonie du lendemain, sans doute. Mais, quand elle eut tiré la porte en s'écartant, elle tressaillit et commença un cri qu'un geste du nouveau venu arrêta.

C'était François, François Branchet, son mari, bien vêtu, bien portant.

Il referma vivement le battant qui frappa, secouant toute la maison, et se campa devant Marthe :

— Eh bien, oui, c'est moi ; et puis après ? Tu devais bien t'y attendre. J'ai reçu ta lettre ce matin ; à huit heures, j'ai pris le train. Quatorze heures de ballottage et me v'là. Y a-t-il de la soupe ? Faudrait voir. J'ai faim, moi.

Le flambeau aux mains de Marthe menaçait de s'éteindre, tant elle tremblait en marchant vers la cuisine, où François la suivit. Et, tandis qu'elle s'agitait, cherchant des braises dans la cheminée pour réchauffer des restes, il commença :

— Pas de chance, hein ! J'en ai jamais eu d'ailleurs, moi ! Juste comme je commençais à me tirer du pétrin !... Ça tombait comme de la rosée, cette affaire des carrières ; on me croyait mort : c'était mon affaire. V'là-t-il pas qu'il faut qu'on découvre... Car on a découvert, pas vrai ?... Parle donc ! T'as l'air d'être en pierre, toi !

— Oui, répondit Marthe dont la voix tremblait comme les mains, on a trouvé des choses écrites par Louis où il est prouvé que tu n'étais pas entré au chantier ce jour-là.

— Bavard ! fit-il furieux. Et alors ?

— Alors... la justice est venue ici...

— La justice ! s'écria François se retournant vivement vers la porte.

Elle continua :

— Pour m'obliger à dire où tu étais.

— Et tu l'as dit, mâtine ?

— Non ! fit-elle courroucée en se redressant.

— A la bonne heure ! Quoique... Enfin ! Et puis après ?

— Après, c'est tout. On a dit qu'on allait te rechercher.

— Je m'en doutais bien. Aussi j'ai filé.

— Et tu es venu ici ?

— Bête ! C'est le moyen qu'on ne me cherche pas... ailleurs. Et cette soupe ?

— La voilà ! dit-elle en portant sur la table longue de la petite salle le plat fumant qu'elle secouait en marchant sans se pouvoir calmer.

— Et le vin ? Il me faut du vin.

— En voilà, dit-elle épouvantée.

Sans réfléchir, elle posa sur la table deux litres qu'elle réservait aux porteurs du lendemain.

— Bigre, tu te soignes, toi ! Le gosse va bien ? Où est-il ?

Jacques, attablé, les coudes à l'écart, la tête avancée, mangeait

— Il est... chez nos parents, les Tibi de Larches, jusqu'à demain soir, avec Iranette, à cause de l'enterrement.

— Quel enterrement ?

— Celui de Louis, ton frère.

— Pauvre diable !

François commençait à boire. Il continua, la bouche remplie :

— Il est donc mort de faim là-bas dessous ? Je flairais ça, moi, quand je suis parti. Pas bête, tu vois !

— Mais qu'as-tu donc fait, toi, François, pour m'avoir écrit qu'il y allait de ton malheur si je parlais ?

— Cela ne te regarde pas, femme ; mêle-toi de tes fuseaux, hein ! Et la paix !

François buvait ; il attaqua le deuxième litre.

— Conte-moi ça, dit-il au bout d'un instant.

— Quoi ?...

— L'affaire de la catastrophe, donc ! T'es bouchée, ce soir ?

La jeune femme se mourait d'effroi. Pourtant elle se souvint que si François était mauvais au premier vin, il s'attendrissait et devenait veule à l'ivresse complète. Or il buvait. Alors elle raconta, elle dit tout ; et sa voix morne, somnolente, fermait par instants les yeux de François. Cependant il les rouvrait pour vider son verre et le remplir. Lorsque le deuxième litre sonna clair, François, la bouche empâtée, demanda une goutte. Même il riait et faisait l'aimable maintenant pour l'obtenir. Elle posa devant lui un flacon à moitié plein de liqueur jaune.

— C'est bien, ça, dit-il ; t'es un bijou. Viens, que je t'embrasse !

Marthe s'était reculée jusqu'au fond de la pièce, les yeux luisants de colère à ce propos.

— Tu veux pas ? dit-il sans se fâcher. Comme il te plaira. C'est pas que j'y tienne. Ah ! si c'était la Marie-Anne ! Elle se ferait pas prier, elle !... Tu sais pas qui c'est, la Marie-Anne, hein ? ajouta François, hoquetant, le regard vague, noyé ; tu sais rien de rien donc ?... Eh bien, c'est ma femme. Chut ! faut pas le dire, tu me ferais pincer. Je vas te conter. Tiens,

bourre-moi ma pipe; je peux pas, j'ai les doigts mous. Allume!... Ça y est. T'es un bijou, je te dis... Vl'à pour lors que le père Joanec, tu sais bien, le père Joanec? Non? Tu sais rien... J'ai toujours dit que t'étais une bête; j'en démords pas. Faut que je t'instruise! A ta santé! Vrai cognac, ça, parole! Meilleur que le cidre. En ai-je bu, de cette sacrée tisane!... Je te disais donc..., où que j'en étais? Tais-toi; j'y suis. Je veux tout te dire parce que tu m'aimes, toi; tu me trahiras pas? tu me feras pas aller en prison?... C'est que j'irais, parole; on sait ses lois : dix ans de fermeture; n'en faut pas! Je me périrais plutôt. Non, j'aime pas travailler, tu sais; c'est bon pour les feignants, les propres à rien. Les messieurs, ça travaille-t-il? Non, pas vrai? Eh bien alors, pourquoi que nous travaillerions, nous autres, pendant qu'eux se balladent les mains dans les poches? Pas juste! Moi, je suis pour la justice, voilà... Pour lors... que je dis au père Joanec... Mais tu connais pas; c'est enrageant!... Eh bien, c'est le pêcheur du Croisic, le père de Marie-Anne... Je lui dis comme ça : « Si vous voulez, l'ancien, j'épouserais vot' fille et je raccommoderais vos filets. » C'était de la blague : je sais pas; mais, tu comprends? Une fois marié, gendre, eux me nourriraient et moi je me promènerais à travers le port en causant avec ma bouffarde. Pas malin, ce métier-là! Ça m'allait parce qu'ils font de bonnes journées, les mâtins, des pêches à la sardine; quand ça donne, si tu voyais ça!... Et puis la Marie-Anne, elle est porteresse au port pour les saliniers, les paludiers, comme ils disent, eux. Enfin, le vieux ne voulait pas : il disait qu'il me connaissait pas, que j'étais arrivé au pays en trottant par les chemins comme un revendeur de blé noir; ce qui était vrai, ma foi, car j'en ai fait, de ces blagues, au long de la route, pour arriver à manger sans rien faire! C'était mon idée, quoi! Je suis un « idéalisse », moi, comme disent les gens instruits que j'ai fréquentés. Mais c'est la Marie-Anne qu'était pincée. Oh! là! là! elle m'aurait suivi au bout du monde... Minute; moi, je voulais prendre gîte là; d'ailleurs, j'aime la mer; ça m'endort, et il fait bon sur le sable, au soleil, avec les crabes... Pour lors j'ai si bien manigancé que le vieux a cédé et que, ma foi; je t'ai demandé mes papiers. C'était pour ça. Hein! elle est chouette, celle-là? V'là huit jours que je suis passé par la mairie. Ça allait comme sur des roulettes. Seulement je me repensais quelquefois que si ça venait à être su, dam..., j'étais... bigame; et gare les gendarmes!... Puis, v'lan! Je reçois ta lettre. Faut prendre ses jambes à son cou. Tu comprends; moi, j'ai levé le magot que la Marie-Anne cachait dans son linge et puis j'ai filé. Me v'là! C'est drôle, hein! Pourquoi que tu ris pas?

— C'est qu'il n'y a pas à rire, répondit Marthe. Malheureux, si l'on te prend!... Te voilà perdu.

— C'est ça qui est vexant, je sais bien. Mais quoi? j'ai joué, j'ai perdu. A ta santé, la bourgeoise!

François se leva, broncha, se rattrapa, reprit son équilibre.

— J'ai pas assez bu, dit-il; suis pas d'aplomb. Y a-t-il encore du schnick?

— Il n'y en a plus.

— Tant pis. J'en vais chercher.

— Où vas-tu?

— A l'auberge donc. Est-ce qu'il n'y en a plus depuis l'événement?

— Mais, malheureux, on te cherche. Tu vas te faire prendre.

François, d'un air fin, se grattait l'oreille.

— A savoir! J'ai des idées, moi, mais seulement quand j'ai bu; faut que je boive. Ouvre-moi la porte, j'y vois pas. Tiens! qu'est-ce que c'est que ça? Tu mets des chandelles sur les croisées maintenant? Chouette!

— C'est un cierge pour le corps de ton frère demain matin.

— Ah! oui, et puis l'eau bénite. Ça me fait froid... Pauvre drôle! dire que je l'ai abandonné! Car il n'y a pas à dire, je l'ai abandonné? Ah! je suis un lâche!

Il sanglotait maintenant, son ivresse ayant tourné à l'attendrissement.

— Oui, je suis un lâche. Si je l'avais suivi, je l'aurais aidé à se sauver, moi! Où est-il, mon frérot?...

— Sous l'entrée de la montagne, avec les autres.

— Avec les autres, les camarades?...

François larmoyait, appuyé au mur, avec des hoquets et des balancements de son corps prêt à tomber.

Soudain il s'apaisa, le regard fixe : une idée d'ivrogne venait de s'implanter dans son cerveau. Il se remit d'aplomb, très grave, et recommença :

— Ouvre-moi la porte, je peux pas.

— François, je t'en prie!

— Je te dis de m'ouvrir! Faut que je m'en aille.

— Où veux-tu aller en cet état, malheureux?

— Ça ne te regarde pas. Ouvre.

— Tu te feras prendre, je te dis.

— Moi?... pas si bête!... En prison? Jamais! Tu entends, madame Branchet (il balbutiait et mâchait ces mots lourdement), jamais François Branchet n'ira en prison..., ja...mais... Tu ne veux pas ouvrir? Tiens!

Il donna un coup de pied dans la porte dont le pène sauta.

— Bonsoir, la bourgeoise... Oh! le beau clair de lune! J'aime la lune, moi; ça me fait rêver...

Titubant, marmottant, avec de grands gestes de pierrot saoûl, François s'en alla par le sentier blanc, taché çà et là d'ombres allongées comme si des troncs d'arbres couchés en travers barraient le chemin.

Marthe, sur le seuil, le regardait partir. Les effrois que minuit sème ajoutaient à ces frissonnements. Elle écoutait le pas inégal de François qui s'éteignait au loin, tandis que des souffles s'élevaient par instants et passaient, pleins de murmures graves. La chouette pleurait à la crête des falaises, du côté de la chapelle

des morts. L'air des lointains portait des aboiements plaintifs, des mugissements vagues. Un son lourd, régulier et qui semblait venir du sol, rappelait à Marthe le travail lugubre du fossoyeur. Mais sa pensée inquiète suivait François. Maintenant c'était fini : on allait le prendre. Pour lui, la prison, la honte, l'infamie. Et pour elle? Pour elle encore la honte, toujours, ou bien la misère!..

— Quand j'aurai communié demain..., murmura Marthe résolue.

Et, se retournant vers la Dive, elle contempla, apaisée, l'eau brillante étoilée où flottait, comme un drap d'argent secoué par les laveuses nocturnes, un lambeau de clarté que l'astre épanoui lui jetait en passant.

XX.

Le lendemain matin, un peu avant le jour, lorsque l'*Angelus* fut sonné, le sonneur mit en branle les deux cloches, qui réveillèrent tout le village : elles carillonnaient la cérémonie mortuaire.

Dès que l'aube parut, annonçant un jour clair, les volets battirent aux faces des maisons, et les portes bâillèrent une à une. Le ciel était nacré, laiteux, avec des glacis changeants. La cime des coteaux s'allumait d'une clarté blonde tandis que leurs flancs, embrumés d'un noir intense, semblaient encore ignorer le jour. Les alouettes montaient, croisant dans l'air le vol blanc et noir des geais en maraude; et la racaille des oisillons, perchés sur toutes les branches, s'égosillait en sa joie de voir encore une fois se lever le soleil.

La route qui traversait la vallée s'allongeait blanche et déserte, et le moulin dormait; seuls, sous l'auvent de sa porte ronde, roucoulaient les ramiers.

Puis l'astre monta, dépassa les coteaux, fouillant de ses lanières d'or les recoins d'ombre ; alors le grouillement confus de tous les êtres, reprenant avec le jour le mouvement et la vie, répandit sa rumeur accoutumée à travers la plaine et les monts.

Marthe, qui s'était levée avec le soleil, peignait ses longs cheveux. Endeuillée par ce manteau de soie, elle allait et venait, de son miroir étroit où s'encadrait sa face pâlie, à la fenêtre ouverte sur le chemin et par où elle guettait, dans l'angoisse, tous les bruits du dehors. François n'avait pas reparu. Elle s'attendait à ce qu'on lui vînt dire qu'il était pris.

Comme elle revenait se pencher sur sa glace pour lisser l'aile lourde de son bandeau noir, un galop rapide se précipita tout à coup jusqu'à sa porte, où le cheval s'arrêta dans un écartèlement brusque qui racla le sol. Marthe courut, se pencha, demi-vêtue sous sa chevelure flottante : c'était Jacques; effaré, il s'était jeté bas et cognait violemment. Elle l'appela.

— Qu'y a-t-il?

— Fais descendre la vieille tenir mon cheval; vite! Il faut que je te parle.

— Il n'y a personne à la maison, répondit-elle.

— Eh bien, descends toi-même.

— Je ne suis pas vêtue; mais parlez.

Jacques remonta sur son cheval, qu'il fit approcher de la maison, dont l'étage était bas; il se haussa sur ses étriers et, tout proche alors :

— François est découvert. On est sur sa trace. Sais-tu ce qu'il a fait? Il s'est marié il y a huit jours au Croisic. Bigame! On a télégraphié à son lieu de naissance et là on a appris qu'il avait fait afficher des bans. Le procureur de la république de Saint-Nazaire a répondu hier soir qu'il était en fuite, mais qu'on le suivait.

— On ne l'a donc pas pris? murmura Marthe.

— Pas encore ; mais cela ne peut tarder... à moins qu'il ne se soit embarqué hier.

— Hier? On ne sait donc pas?

— Quoi?

— Rien. Alors personne ne l'a vu?

— Que veux-tu dire?

— Rien, rien! Que Dieu le sauve!...

Elle se retira.

— Marthe, cria Jacques, écoute! un mot!...

Elle lui répondit du fond de sa chambre, d'une voix toute changée :

— Plus tard, Jacques, après la cérémonie; j'aurai peut-être en effet à vous dire... un mot.

Et puis elle ne répondit plus. Mais, lorsqu'elle entendit galoper follement le cheval que Jacques éperonnait au sang, elle se jeta sur l'appui de la fenêtre, sa poitrine nue s'éraflant au bois grossier, et elle le suivit tant qu'elle put le voir avec une tendresse et une douleur qui lui jaillirent des yeux en larmes brûlantes.

— Je l'aime trop, murmura-t-elle en se redressant. Comme cela fait mal!...

Pour la seconde fois les cloches carillonnèrent. Encore une fois, dans une heure, et la cérémonie commencerait.

Marthe se hâta de se vêtir, modeste et toute noire pour le deuil de Louis. Puis elle rangea par la maison, voulant laisser tout propre. Ensuite elle descendit, effaça dans la salle les traces de François, nettoya, ouvrit les deux fenêtres; l'air frais balaya les parfums vineux, l'âcre odeur de la pipe et de l'homme qui s'y était enivré. Elle posa un Christ sur la table, redressa le cierge prêt à être allumé et secoua en l'air la branche de buis mouillée d'eau bénite, machinalement, comme pour une bénédiction dans l'espace.

Puis elle s'assit près de la vitre ouverte sur la Dive, son chapelet dans les mains, attendant l'heure.

Un mouvement remuait le pays, où courait une rumeur inusitée. Sur la route incessamment roulaient les roues légères des équipages de la ville; un piétinement continu çà et là battait le sol, heurtait le pavé de roc, où les sabots claquaient. Un va-et-vient de gens

affairés coupait l'air comme du vol croisé d'un tas d'ailes battantes. Marthe se trouvait distraite de ses pensées par ces sons inaccoutumés qui lui paraissaient sans cesse l'indice d'un groupe en marche, entraînant François. Elle le plaignait, ne le trouvant pas si coupable qu'elle l'avait craint : il n'avait volé ni assommé personne, après tout. Elle trouvait des raisons de l'excuser pour s'être remarié. Même s'il avait pu se dispenser de lui faire connaître qu'il était vivant, Marthe pensait, avec une naïve immoralité selon la loi, que cela ne se serait pas plus mal passé pour tout le monde...

Maintenant la foule descendait aux carrières, où l'on plaçait les cadavres dans leurs cercueils. Autrement ils n'auraient pas été transportables, amas d'os desséchés qui se disloquaient et s'éparpillaient au toucher. Dans chaque bière on plaçait le drap qui renfermait un squelette entier, reconnu et étiqueté. Mais on renferma dans une seule les restes du vieux Périer et ceux de son fils. Par un respect touchant pour l'héroïque vieillard qui avait rejoint son fils à travers ces décombres, on coucha dans ses bras décharnés l'enfant qu'il était venu chercher. On mêla leurs os pour l'éternité.

Les familles, pleurantes, couvraient d'habits ces os ; puis l'on clouait les bières et l'on jetait un linge blanc par-dessus.

Et lorsque tout fut prêt, les porteurs s'organisèrent afin de s'en aller processionnellement, se divisant ensuite, déposer chaque mort devant sa porte ou sous le porche de sa maison. Pour éviter les erreurs, une personne de chaque famille suivait son mort. Excepté pour Louis Branchet : Marthe étant seule, c'était Jacques qui devait accompagner le cercueil.

Les autorités étaient présentes, l'administration, le parquet, les notabilités du bourg suivies des ouvriers en costume de travail, traînant leurs sabots..

Par un beau coup de soleil éclatant brusquement sur la face blanche de la falaise et sur les cinq bières vêtues de blanc, allongées par terre, pour la troisième fois les cloches carillonnèrent.

Marthe tressaillit, baisa son chapelet, se signa, le remit dans sa poche. Puis, les mains jointes, les yeux clos, elle se renversa, gémissante, dans un spasme de douleur intense. Ses lèvres bleuies frémissaient et balbutiaient dans une évocation alternée de son amour et du ciel.

— Jacques !... Mon Dieu !... Jacques ! Jacques ! Seigneur, protégez-moi !...

Puis elle se redressa brusquement, se mit debout, se pencha en arrière dans le vide de la croisée, prise d'épouvante.

La galopade effrénée d'un homme que l'on aurait poursuivi avait retenti sur le chemin ; aussitôt une ombre vola devant la fenêtre ; un corps qui se jette renversa la porte d'entrée, et Marthe, prête à tomber, cria :

— François !...

Puis elle se redressa : c'était Jacques qui se précipitait vers elle. Il avait la face d'un fou. Rouge, la bouche gonflée, le regard éperdu d'une joie insensée, il avait tendu les bras en entrant et, courant à Marthe qui défaillait, il l'enlevait, l'étreignait, achevant de la faire mourir. Il bégayait des mots de joie, de bonheur, sans pouvoir parler, hoquetant d'un rire convulsif. Enfin il l'entraîna près de la fenêtre du chemin, la forçant à se pencher en dehors :

— Regarde !

Marthe, les yeux troubles, regardait s'avancer la procession funèbre qui emportait les cercueils. Un à un ils passaient devant le chemin qui tournait vers chez elle, et dans cette éclaircie elle les pouvait compter.

— Un, lui dit Jacques : le vieux Périer et son fils. Deux : Laruel. Trois : Simon. Quatre : Lacombe. Cinq : Louis...

Les porteurs de celui-ci prirent par le sentier, venant vers eux. Marthe se redressa vivement; mais Jacques la retint.

— Regarde encore ! Six : François Branchet. Ils y sont tous cette fois !

Marthe cria. Un sixième groupe de porteurs suivait, marchant lourdement sous le poids d'un corps étendu sur une civière. Elle se retourna et regarda Jacques dans les yeux, l'air fou à son tour. Il lui prit les mains et, plus grave :

— Tu es veuve : on vient de retrouver ton mari au bas de la grande faille, où il est tombé sans doute en fuyant, hier soir, car on l'avait aperçu et, ce matin, la police le cherchait par là... Tout est fini; tu es libre. Ah ! Marthe, Marthe ! fit-il dans un cri de joie déchirante; tu es à moi, enfin !...

Et, durant le temps que mirent les porteurs à venir jusqu'à eux, ils s'étreignirent follement, silencieusement, éperdus de l'audace de leur joie à côté de ce cadavre qui s'approchait, mais emportés par l'explosion immense qui délivrait leur cœur étouffé, les jetait rayonnants en plein ciel.

Puis Jacques s'arracha, courut à la fenêtre ouverte sur la Dive, l'enjamba et disparut; la civière heurtait la porte.

Marthe s'effaça, adossée au mur, ayant couvert son visage de ses mains pour en cacher l'épanouissement et ce rictus ineffaçable, ce rire muet qui avait dilaté sa bouche sous les baisers, mais comme si elle ne voulait pas voir entrer, frôlant ses jupes, le corps raidi de François Branchet.

La foule qui suivait s'arrêta dehors, où l'on allumait les cierges, et le marmottement des prières commença. Dans cette musique sourde, accompagnée du bourdonnement des cloches, Marthe, délicieusement bercée, s'oublia dans le plus divin des rêves : entre ses mains pressées, nerveuse, elle riait.

— Encore un, pas vrai, madame Branchet? cria de la porte une voix joyeuse.

Brusquement elle regarda et se reprit soudain, redevenue grave et digne devant la brutale jovialité du fossoyeur.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

FIN.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE

Le Musée instrumental

La loi du 3 août 1795, promulguée par la Convention nationale, qui fonda le Conservatoire de musique, institua en même temps le Musée instrumental en décidant qu'on formerait « une collection d'instruments antiques ou étrangers et de ceux à nos usages qui peuvent par leur perfection servir de modèles ».

L'organisation de l'enseignement musical fut bientôt mise à exécution ; mais ce ne fut que bien des années après qu'on put ouvrir le Musée instrumental. C'est en 1861 seulement que le gouvernement en trouva l'occasion. Le compositeur Clapisson avait rassemblé une collection de deux cent trente instruments anciens d'une haute valeur, intéressant l'art musical soit comme pièces historiques, soit comme objets d'art d'un grand prix. L'État acheta cette collection ; elle forma le premier fonds du Musée, dont Clapisson fut nommé conservateur.

L'installation et l'inauguration du musée instrumental eurent lieu le 20 novembre 1864. Aux deux cent trente pièces acquises par l'État vinrent s'ajouter bientôt cent vingt-trois instruments provenant de nos établissements publics et de dons d'amateurs généreux.

Le local occupé par le Musée se trouve dans la partie des bâtiments qui donnent sur la rue du Conservatoire. Il consiste en une petite salle d'entrée et une galerie au rez-de-chaussée.

L'aspect de ce Musée est original et assez pittoresque ; il ne produit pas la même impression que les collections habituelles. Le silence de tous ces instruments accrochés au mur contraste curieusement avec leur destination première et leur donne quelque chose de problématique. C'est une véritable nécropole musicale où reposent définitivement les interprètes abandonnés par l'art musical dans sa marche progressive, et avec eux bien des sentiments charmants, élégants et simples qui les ont autrefois animés. En entrant dans la première salle, on aperçoit un panneau rempli d'instruments à vent, depuis les flûtes douces des orchestres du XVIIe siècle, les serpents d'église, etc., jusqu'à la moderne clarinette, dont les perfectionnements successifs ont amené de si nouveaux moyens d'expression dans les orchestres modernes. Un riche clavecin rouge de Dumont (1697) s'ouvre au-dessous, laissant voir l'envers de son couvercle orné d'une peinture du Guaspre ; à côté, le modeste petit piano d'Aûber. — Dans la perspective de la galerie se succèdent, à droite, les vitrines renfermant les raretés de la lutherie à toutes les époques ; à gauche, une rangée de clavecins, d'épinettes italiennes, de tympanons dorés, au-dessus desquels se voient des groupes de violes et des violons singuliers. — Au fond, un faisceau de harpes du XVIIIe siècle élève ses élégantes volutes dorées entre une contrebasse monstre et un orgue chinois très ouvragé. — Enfin, au milieu de la galerie, une suite de vitrines plates laisse apercevoir les flûtes de cristal et de porcelaine de Saxe, les hautbois d'ivoire et autres instruments précieux des siècles passés.

La richesse de cette collection est un peu mal à l'aise dans cette galerie, qui, quand elle serait du double plus grande, suffirait à peine à y exposer convenablement les instruments les plus rares. Elle avait été aménagée en vue d'y loger seulement la collection Clapisson ; mais, depuis, beaucoup d'autres objets d'art étant venus s'y joindre, ils se trouvent un peu à l'étroit. Quand on rebâtira le Conservatoire sur un plan digne d'une ville comme Paris, on réservera certainement un emplacement beaucoup plus considérable pour le Musée.

Clapisson ne jouit pas longtemps de la situation de conservateur ; il mourut au bout de dix-huit mois, après avoir vu la précieuse collection qu'il avait formée avec autant de patience que de goût élevée au rang de propriété nationale. Pendant ce court laps de temps, dix-sept instruments avaient été offerts en présent au nouveau musée.

Du 1er mai 1866 jusqu'au 30 septembre 1871, le Musée fut administré par Berlioz. Durant cette période, le nombre des instruments ne s'accrut que d'une dizaine de pièces nouvelles. Gustave Chouquet, qui succéda à Berlioz, publia en 1875 le premier catalogue imprimé et procéda au classement méthodique et raisonné de la collection. Sous sa gestion le Musée s'accrut rapidement, soit par des acquisitions importantes, soit par des dons d'une grande valeur.

En 1884, le premier catalogue étant devenu insuffisant, G. Chouquet en publia un second, beaucoup plus important aussi bien par le nombre des instruments désignés que par les renseignements historiques et techniques qui y sont relatifs. Il accuse mille six instruments divers, et la liste des donateurs s'élève à cent vingt-sept. G. Chouquet, par son esprit distingué et lettré, par son érudition de bon aloi, par sa parfaite courtoisie, contribua puissamment à attirer sur le Musée instrumental l'attention des savants et l'intérêt des amateurs et du public. Il fut très encouragé par l'appui éclairé du directeur du Conservatoire, M. Ambroise

Thomas, dont le goût délicat appréciait hautement ses travaux. Il put ainsi réaliser la partie la plus attrayante, mais aussi la plus difficile du programme tracé par le décret de la Convention, c'est-à-dire l'acquisition des instruments anciens.

Les instruments modernes, si nombreux et si intéressants dans le présent et dans l'avenir par leur facture complexe, n'ont pas été négligés non plus par G. Chouquet, et il s'occupait à les assembler avec soin quand il mourut en 1885. Sous sa direction, la collection s'était accrue de sept cent trente pièces.

L'étude des instruments modernes est moins aimable que celle des instruments du passé. Cependant leur adaptation aux besoins psychologiques de la musique actuelle offre un genre d'intérêt qui n'est pas moindre que celui qui s'attache à la structure et à l'ornementation des instruments anciens. Aujourd'hui tout l'effort des facteurs se porte uniquement sur un rendement entier des qualités purement musicales : intensité du son, justesse, facilité d'élocution. Considéré à ce point de vue, le piano, par exemple, apparaît comme la machine à sons la plus puissante et la plus étonnante qui ait jamais été produite. L'étude des transformations successives de son mécanisme intérieur et de tous ses organes est une révélation sur la musique spéciale que cet instrument a servi à exécuter. La facture instrumentale moderne ne présente donc pas à l'œil le même agrément que les jolis instruments des siècles passés ; mais elle a et elle aura dans l'avenir un très grand prix pour l'histoire de la musique. En effet, si l'on veut trouver dans l'examen d'une collection d'instruments anciens et modernes tout l'intérêt qu'elle peut offrir, il faut se souvenir qu'un son musical isolé est déjà une œuvre d'art assez compliquée, que la nature ne nous le fournit, pour ainsi dire, que de seconde main, puisqu'il faut, pour mettre à profit les lois naturelles qui régissent les sons, fabriquer des instruments spéciaux où elles puissent produire leurs effets : tuyaux coniques ou cylindriques, cordes tendues sous le doigt ou l'archet, lames vibrantes, etc.

Cette manière de considérer les instruments de musique comporte toutes les autres et les contient. C'est par là qu'on peut juger de la facture spéciale des instruments et de leurs rapports avec la musique elle-même, dont ils ne sont que les interprètes. La nature, il est vrai, produit dans les rythmes variés de la mer, dans le murmure des forêts, dans l'écroulement des cataractes, des bruits qui agissent vivement sur notre imagination et qui sont comme une sorte de musique primitive ; mais l'art musical prend sa source tout à fait en dehors de ces phénomènes sonores : ils ne sont pour lui qu'un objet d'imitation. La musique est l'exploitation des vibrations de l'air par le moyen de certains appareils, et ceux-ci ont pour but de produire les sons qui se distinguent d'abord de tous les autres par la périodicité de leurs vibrations ; c'est ce qui constitue le son musical.

Le rôle de l'instrument de musique le plus rudimentaire est d'établir l'ordre et la symétrie dans les sensations de l'ouïe : tel est le point de départ de l'art musical dans ses premières et instinctives manifestations, et il influe sur tout le développement de cet art qui, sous l'apparente liberté de ses mouvements, est cependant le plus symétrique de tous et le plus assujetti à un équilibre nécessaire.

Les sons musicaux, une fois créés artificiellement par les instruments, se distinguent encore entre eux par leurs timbres différents, qui dépendent soit de la forme des tubes et des moyens de mettre l'air qu'ils contiennent en mouvement, soit de la façon de faire vibrer les cordes.

Enfin, le troisième point, le plus délicat à observer, est le rapport de l'instrument avec la musique dont il était l'interprète. Rapport qui se détermine par l'échelle sonore et le mécanisme spécial destiné à en faciliter l'exécution.

En effet, si on examine les différents genres d'instruments, on voit qu'ils se sont modifiés suivant le goût et le besoin des époques que l'art musical a traversées. La loi d'acoustique, qui donne à la flûte, par exemple, son timbre spécial, n'a pas changé ; la flûte des bergers préhistoriques et la flûte dont on se sert à l'Opéra sont formées l'une et l'autre d'un tuyau cylindrique avec un trou à une de ses extrémités pour produire le son et d'autres trous le long du tube pour en modifier la hauteur.

Cependant, sans comparer deux spécimens aussi éloignés l'un de l'autre, si l'on met seulement en regard une flûte fabriquée au milieu du siècle dernier et une flûte moderne du système Bœhm, l'œil le moins exercé en apercevra tout de suite la différence. La première, munie seulement d'un petit nombre de clefs, accuse encore dans sa forme un certain souci de l'ornementation ; la seconde, très soignée aussi, n'a plus que le calibre nécessaire à son timbre et est surchargée de clefs.

Ces modifications dans l'aspect et dans le mécanisme de l'instrument correspondent à un autre style musical et un arrangement un peu différent, mais très important, dans la suite des demi-tons.

Dans les temps à venir, un musicien érudit qui retrouverait des fragments de ces flûtes pourrait donc leur assigner une date assez précise et même déterminer le genre de musique qu'elles servaient à exécuter, absolument comme un géologue peut, d'après un seul ossement, retrouver la forme et les actes de l'animal entier.

Les instruments à archet ont, eux aussi, leurs révolutions accusées très nettement par l'invention du violon, au commencement du XVIe siècle, et l'adaptation de ses formes à tous les instruments de cette

famille qui peu à peu remplacera celle des violes.

Ce changement est encore plus caractéristique que celui que nous avons cité plus haut. Il contribue à expliquer comment la musique s'est déplacée et sa tendance à toujours avancer vers des effets plus sonores et plus tendus.

Il est donc évident que les instruments de musique, aussi bien ceux qui ont été délaissés que ceux qui sont encore en usage, correspondent à des périodes de l'art musical où prévalaient d'autres goûts et d'autres habitudes, et que, par conséquent, les sons qu'ils rendent, de même que leur aspect extérieur, ont une grande valeur historique. Ce sont des témoins irrécusables des phases successives de l'art; ils aident à les faire comprendre et pourraient même les faire mieux apprécier si leur caducité n'était souvent un obstacle à leur emploi.

C'est assurément avec le plus vif intérêt qu'on entendrait résonner sous les doigts d'un habile artiste ces magnifiques instruments vénitiens, luths et théorbes, qui sont une des raretés les plus précieuses du Musée instrumental du Conservatoire. Non seulement ils répondent à une des époques les plus belles de l'art musical italien; mais ce sont des chefs-d'œuvre sans prix de facture instrumentale et d'ornementation. Les magnifiques incrustations qui décorent leurs manches et leurs caisses d'ivoire et d'ébène les rangent parmi les instruments les plus parfaits et les objets d'art les plus rares. Leur aspect extérieur et la combinaison de leurs cordes révèlent ce que pouvaient être les mœurs musicales à Venise au XVIe et au XVIIe siècle, mieux que ne pourrait le faire aucune description.

De même, la richesse et la grâce des harpes dorées, l'élégante singularité des vielles de salon, les riches clavecins ornés de peintures, l'incomparable collection des guitares enrichies d'écaille et de nacre, les musettes d'ivoire au sac de velours et de soie forment un tableau complet, et des plus attrayants, de la facture instrumentale au XVIIIe siècle.

Les instruments étrangers, asiatiques et autres, bien que n'offrant pas encore le même intérêt que les instruments européens, ont aussi un aspect particulier, reflet d'un art bien différent du nôtre. Le Musée en possède maintenant un assez grand nombre d'exemplaires. Un rajah, Sourindro Mohum Tagore, a offert, il y a quelques années, au gouvernement français une très complète collection des instruments en usage dans l'Inde. Dernièrement, M. de Sturler, secrétaire général du gouvernement des Indes néerlandaises, M. van der Ghys, conservateur du musée de Batavia, et M. van der Hasselt ont généreusement augmenté les collections du Musée de la plus grande partie des instruments originaires de l'île de Java, en y joignant des notes très instructives et très curieuses.

La facture de ces instruments, sauf celle de quelques spécimens très anciens, est bien loin d'approcher de la facture européenne de nos belles époques; et l'incertitude qui règne sur leur emploi les maintient encore parmi les objets de curiosité; mais le temps n'est peut-être pas très éloigné où l'étrangeté pour nos oreilles de la musique exotique fera place à une appréciation plus exacte : ces instruments pourront alors aider à la comparaison entre la musique étrangère et l'européenne.

Car il est impossible d'avoir une idée claire de la musique exotique quand on la transporte sur un piano. Si la musique qu'on exécutait il y a un siècle sur un clavecin est déjà assez altérée quand on la joue sur un instrument moderne, que doit-ce être quand il s'agit d'une mélodie javanaise ou hindoue?

Parmi tous les services que la collection des instruments du Musée peut rendre à la science musicale, on peut donc mettre au premier rang celui qui consisterait à faire entendre la musique d'une certaine époque sur les instruments contemporains, ses interprètes naturels. C'est une épreuve à tenter, quoiqu'elle offre de très grandes difficultés dans la pratique; dans tous les cas, elle se passerait difficilement de commentaires à l'appui.

Pour ce qui concerne le XVIIIe siècle, la chose est assez facile; mais, si on recule seulement au XVIIe siècle, on trouve déjà des instruments tels que les luths, par exemple, ou le cornet à bouquin, dont l'usage est complètement perdu et qu'un long exercice pourrait seulement remettre en pratique. Toutefois, de pareilles exécutions ont été déjà organisées souvent à Bruxelles, sous l'habile direction de M. Mahillon, conservateur du Musée instrumental de cette ville; on pourrait peut-être faire les mêmes essais à Paris.

Quant au grand mouvement musical qui s'est produit au commencement de ce siècle sous l'influence du piano et qui a, pour ainsi dire, changé le régime des sons, il a marqué son empreinte surtout sur la famille des instruments à vent. Les types simples, comme la trompette, le trombone, le cor, le cornet, se sont revêtus d'appendices destinés à leur permettre de suivre l'art musical dans ses voies nouvelles. L'innombrable famille des cuivres s'est armée de clefs, de pistons, de cylindres, de tubes additionnels se contournant dans tous les sens, ouvrant des pavillons énormes d'où tombent des sons graves et lourds, ou se ramassant sous la prise des doigts. On ne saurait en connaître tous les échantillons.

La collection du Musée, qui en compte un certain nombre, et des principaux, n'est cependant pas encore au complet, et la recherche en est assez difficile.

Ici ce ne sont plus des appréciations sur la beauté, l'ancienneté ou la rareté qu'il faut émettre; l'intérêt devient tout à fait technique. On pourrait rapprocher tel passage d'un opéra ou d'une symphonie avec l'apposition nouvelle d'une clef ou d'un piston à tel ou tel instrument de l'orchestre.

Les progrès de la musique et ceux de la facture instrumentale, quoique très corrélatifs, ne sont cependant pas simultanés. Les compositeurs et les facteurs d'instruments ne se connaissent pas ou se connaissent peu, et il serait souvent bien difficile de déterminer si c'est le compositeur qui a écrit d'avance des passages que l'on s'est efforcé d'exécuter en améliorant les instruments, ou si c'est la possibilité de l'exécution par l'instrument qui a donné aux compositeurs l'idée d'effets nouveaux.

Ces deux causes agissent probablement à tour de rôle et assez régulièrement, tous les perfectionnements ajoutés au mécanisme des instruments ayant pour but de perfectionner leur échelle sonore et la facilité d'exécution, de façon à leur faire interpréter toute espèce de musique.

C'est grâce à cette suite d'efforts qu'on peut aujourd'hui entendre d'excellents orchestres d'instruments à vent, exécutant gratuitement pendant l'été, dans nos jardins publics, des ouvrages de maîtres anciens et modernes qui ont été écrits pour des orchestres de théâtre et de symphonie, où dominent les instruments à cordes.

On s'est plaint avec raison que la pureté du timbre des instruments s'altérait peu à peu sous cette adjonction de clefs, de pistons et de tubes additionnels ; mais l'avantage d'étendre à une plus grande partie du public le plaisir de la bonne musique compense bien cet inconvénient. Les instruments à cordes ont depuis longtemps dit leur dernier mot comme perfection de facture ; c'est donc surtout dans les instruments à vent qu'il est utile de conserver comme types, suivant le texte du décret, « ceux des instruments à notre usage qui peuvent servir de modèles ». Si sous ce rapport tout n'est pas encore complet au Musée instrumental, il y a déjà beaucoup de fait, et on y ajoute chaque jour : le Musée compte aujourd'hui onze cents instruments divers. Le centenaire de 1789 trouvera le décret de la Convention exécuté suivant l'esprit qui l'a dicté et, malgré sa fondation récente, le Musée instrumental constitué de façon à présenter un ensemble du plus haut intérêt.

LÉON PILLAUT.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Vous devez en avoir, comme moi, les oreilles assourdies. De tous côtés on entend crier : « Vous connaissez, n'est-ce pas, le roman de M. Mirbeau ? Quoi ! vous n'avez pas lu *le Calvaire* (1) ? Il faut lire *le Calvaire*. » Quelques enthousiastes parlent même, à propos de ce *Calvaire*, d'une évolution nouvelle, c'est-à-dire d'une révolution dans la littérature. Voilà de bien grands mots et un bien grand tapage pour une œuvre qui n'est pas banale sans doute, mais qui n'est une évolution que du talent de M. Mirbeau se montrant sous une face nouvelle dans le roman. Une révolution, je ne vois pas bien en quoi, et même, si l'on voulait chercher des ancêtres au héros de M. Mirbeau, je crois qu'on lui trouverait un aïeul dans la *Fanny* de Feydeau, qui, elle aussi, il y a environ trente ans, fit grande émotion et grand fracas. Dans les deux œuvres, mêmes déchirements d'un cœur obsédé et possédé par une passion qu'il déteste et maudit, mais sans pouvoir briser ses liens et reconquérir sa liberté ; mêmes efforts inutiles, même impuissance de la volonté. Dans les deux œuvres, mêmes tortures de la jalousie : seulement le héros de M. Feydeau était jaloux du mari, ce qui était plus original ; le héros de M. Mirbeau est jaloux de tout le monde, du ténor de café chantant, du lutteur de la foire de Neuilly, du premier et du dernier venu, de vous, de moi, de ce monsieur qui passe, ce qui est moins neuf. La jalousie de l'ancêtre n'allait pas sans mépris, car, tout en n'ayant pas de certitude, le possédé, l'obsédé sentait confusément qu'il y avait d'autres heureux que lui, sans compter le mari ; la jalousie du petit-fils est comme exaspérée de mépris indigné, car pour lui c'est la certitude complète, absolue. Et ainsi que le grand-père le petit-fils traîne son boulet en pleurant des larmes de sang. Pourquoi ? Ce n'est pas cependant leur âme indignée et révoltée qui se complaît en ces attaches honteuses. Justement, ce n'est pas leur âme, et voilà pourquoi, comme les compagnons d'Ulysse métamorphosés par Circé, ils demeurent dans leur fange. Leur corps est si heureux dans cette vase, pour lui pleine de délices !

Donc chez l'ancêtre et le petit-fils opposition complète entre le sentiment et la sensation ; c'est, chez l'un comme chez l'autre, la sensation seule qui gouverne et la bête seule qui règne. Ce triomphe de la bête, triomphe constant, sans alternatives de défaites, est pour nous d'un spectacle pénible et d'un exemple mal propre à élever les cœurs ; mais aujourd'hui il est bien convenu que la portée morale, l'influence bonne ou mauvaise d'une œuvre, l'effet salutaire ou corrupteur, tout cela ne compte plus et n'a rien à voir dans les questions d'art. Je ne veux donc pas me singulariser et me donner un air gothique en insistant sur ce point. Tout au plus oserai-je m'étonner du titre de ce roman, *le Calvaire*. Quelle idée éveille en nous ce mot, le Calvaire ? L'idée d'une voie douloureuse, gravie avec efforts et avec une sueur de sang. Ici, où est l'effort, où est la sueur sanglante ? Le triste héros ne monte pas, il descend, se laissant aller à la pente ; arrivé au fond vaseux, il enfonce tranquillement, il s'enlise doucement ; les pieds disparaissent, puis les genoux, puis le

(1) *Le Calvaire*, par M. Octave Mirbeau. — 1 vol. Paris, 1887. Ollendorff.

reste, sans qu'il ait essayé un moment de se retenir. Non, ce n'est pas *le Calvaire*, c'est *l'envasement* ou *l'enlisement* qui devait être le titre de cette œuvre.

Si M. Mirbeau s'est rencontré avec M. Feydeau et avec quelques autres — voir *la Glu* de M. Richepin — pour la donnée générale, il faut bien vite signaler comment il l'a rajeunie en la marquant de son empreinte propre. Si ce n'est ni une évolution ni une révolution, il y a au moins une incontestable originalité. Cette volonté impuissante de son héros, cette lâcheté, pour tout dire, devient une impuissance plus honteuse et une lâcheté plus lâche encore grâce à la clairvoyance singulière, à la rare sûreté de coup d'œil, à l'observation pénétrante et implacable qui sont les qualités d'esprit spéciales de ce misérable personnage. Ses prédécesseurs, envasés avant lui au même abîme, pouvaient alléguer un semblant d'excuse; ils avaient été dupes de quelque illusion, ils n'avaient pas sondé la profondeur du précipice, ils cherchaient et trouvaient des circonstances atténuantes et ne se voyaient pas dans toute leur horreur. Lui ne s'est jamais fait illusion, pas un seul instant, et toujours il a eu honte de lui-même. Il se juge tout le premier avec une inexorable sévérité. Ce qu'il fait est infâme, il n'a pas besoin qu'on le lui dise. Et c'est ainsi que sa lâcheté qu'il proclame sans pudeur produit une sorte d'écœurement. C'est moins de l'indignation encore qu'il inspire que du dégoût. Contraste étrange que cette lucidité, cette clairvoyance et même cette sévérité amère à juger et autrui et soi-même, et cette impuissance de volonté pour agir. Un Alceste et un Timon impitoyables, et un baron Hulot; La Rochefoucauld doublé d'un *gaga!* C'est ce contraste qui fait la vraie originalité de l'œuvre, qui n'en est que plus effrayante. Et, en effet, que pouvons-nous, nous autres, contre la passion si les plus intelligents, les mieux doués, ceux que leur conscience avertit si clairement en même temps que leur observation pénétrante les préserve de toute illusion, succombent sans même tenter la lutte? Effrayant, effrayant, vous dis-je.

Cette clairvoyance implacable et même injuste à force d'être sans pitié, il semble que le héros de M. Mirbeau l'exerce à chercher des motifs d'excuse pour lui. Il n'épargne personne parmi ceux qui l'entourent, il étale les faiblesses ou les maladies morales avec une insistance acharnée, ce qui lui est une occasion de se rassurer quand il fouille ses propres plaies. Le spectacle de nos difformités lui est une consolation. « Eh mon Dieu ! je ne suis pas plus difforme que les autres. » Il nous représente tous contrefaits et gibbeux, afin de ne plus être tant embarrassé de ses jambes torses et de sa bosse. Voyez, il n'épargne personne, même ceux qui devraient lui être sacrés, même son père, même sa mère. Son père, une sorte d'idiot qui n'a qu'une passion au monde, celle de tuer les moineaux et les chats. Sa mère, une névropathe, toujours étendue sur une chaise longue, fermant les volets pour que ni lumière ni bruit n'arrivent à elle, une vivante déjà morte et s'inhumant elle-même prématurément. C'est dans cette maison-catafalque que s'est écoulée sa jeunesse et voilà les directeurs de son enfance! C'est ainsi qu'on l'a préparé aux luttes de la vie! Outre l'influence de l'exemple, il veut sans doute marquer aussi celle de l'hérédité : cette mère en léthargie constante qui ne fait rien, ne peut rien, ne veut rien, ce père qui emploie toute son activité à tuer moineaux et chats, ne les retrouvez-vous pas en lui, chez qui toute volonté est éteinte et qui, le jour où il veut déployer quelque énergie contre son infâme maîtresse, n'arrive qu'à écraser contre un mur le chien dont elle raffole? Ses parents sont sa justification ; les étrangers dont il trace le portrait en creusant dans le noir, sa consolation. Aucun ne vaut mieux que lui. Passez la revue de tous les personnages esquissés dans cette galerie : c'est toute une collection de vices ou d'infirmités. Un seul de ces bonshommes semblerait d'abord faire exception ; patience ! vous allez le retrouver au bout de la galerie, et là il montrera les plaies qui d'abord étaient habilement dissimulées : gangrené, pourri jusqu'aux moelles tout comme les autres ! Et il le crie lui-même. Écoutez ces paroles qui sortent de ses lèvres de faune : « Je suis un sale pourceau ! » Et encore ne dit-il pas : pourceau ; il emploie le mot cru. Vous voyez donc bien! Tous trichynés là dedans, ce qui est un doux spectacle au héros de M. Mirbeau, qui se gratte alors sans rougir de sa grouillante vermine.

C'est là un trait bien humain, sans doute, et je ne conteste pas la vérité du point de départ. Il n'est que trop réel : quand on n'a ni volonté pour le bien ni énergie de résistance contre le mal, on trouve une âcre joie à enlever la couche de peinture appliquée à certains roseaux et qui leur donne l'apparence de tiges de fer. Ce triste héros s'acharne donc à nous désabuser de notre croyance à la force et au courage. C'est ainsi que certaines femmes notoirement tarées sourient avec une ironie calculée si vous entamez devant elles l'éloge des Lucrèces. « Ah! les Lucrèces, vous savez, cher monsieur! » Oui, cela est pris sur le vif et tout à fait humain; mais, en vérité, le héros de M. Mirbeau, dans sa rage contre la force, la volonté, la vertu, se laisse emporter trop loin. Qu'il ne veuille pas que nous croyions au courage moral luttant contre les tentations, soit! Mais qu'il veuille détruire en nous la croyance au courage militaire, voilà qui dépasse la mesure.

Et ici je touche à un point délicat sur lequel il serait de mauvais goût d'appuyer. On sait que les pages auxquelles je fais allusion n'ont pas paru dans la Revue qui a publié *le Calvaire;* M. Mirbeau a cru devoir les restituer dans le volume et je ne sais s'il a été bien inspiré. Non d'abord, à ne considérer que la question d'art. Elles font absolument hors-d'œuvre. La preuve, c'est qu'on avait pu les supprimer sans que personne

s'étonnât de trouver une lacune. En quoi importe-t-il à la trame du récit que ce jeune englué ait quitté sa glu pour aller combattre parmi les soldats improvisés de l'armée du Mans? Non ensuite, à considérer l'unité morale ou immorale de l'œuvre. Ne faisons pas intervenir ici, bien qu'on le pût faire, les grands mots de drapeau, de patrie, d'honneur national. Supposons que La Rochefoucauld-Gaga ait constaté là, en ces jours de deuil et aussi de désarroi, des défaillances, des actes d'égoïsme coupable, plus d'énergie déployée contre les paysans du Maine que contre l'ennemi, et qu'il n'ait pas cru de son devoir de garder sur tout cela le silence : on peut l'admettre à la rigueur. Cependant, je ne vois pas en quoi il y trouvait une justification ou une consolation de sa lâcheté contre l'unique passion qui l'obsédait là encore et le poursuivait jusque sous la tente du soldat. Lorsqu'il nous montre avec bonheur les plus forts succombant dans la lutte entreprise contre les *glus*, il explique ainsi qu'il n'ait même pas tenté de lutter ; mais on ne voit pas en quoi et comment il rassure sa conscience lorsqu'il accuse tel ou tel chef de découragement et d'affaissement moral le jour où il faut lutter contre les Prussiens.

Le lien échappe donc, et voilà pourquoi ces pages inattendues et tout au moins inopportunes produisent une impression absolument pénible. Et cependant il y a peut-être un lien, mais qu'il aurait fallu bien marquer et mettre en relief. Ce lien, le voici, ce me semble. J'imagine que l'auteur a voulu peindre tous les ravages moraux produits dans l'âme du sujet qu'il disséquait par sa misérable et honteuse passion. Ne faisait-il pas de lui un misanthrope animé d'une sorte de rage contre toute vertu et tout courage, non pas parce qu'il a, comme Alceste, l'orgueil de sa supériorité et qu'il établit ainsi complaisamment un parallèle flatteur pour lui, mais parce qu'il a conscience de son infirmité morale et qu'il cherche à se rassurer en rabaissant les autres hommes à son propre niveau? Eh bien, il aura voulu montrer que cette rage furieuse se tourne en frénésie et finit par mordre tout ce qu'elle rencontre sur son passage. Elle mord sans intérêt personnel, par habitude, pour le plaisir de mordre. Il n'y a pas de vertu civile à sa portée en ce moment? Elle se jette sur la vertu militaire qui passe. Elle a tout à l'heure déchiré à belles dents père et mère : attendez-vous maintenant qu'elle épargne caporal ou sergent-major? Telle est, j'imagine, l'intention de M. Mirbeau; il a eu simplement le tort de ne pas l'expliquer assez. Et c'est un peu la faute de son cadre.

L'autre jour, je marquais déjà en quoi la forme de confession, journal, autobiographie, n'est pas la plus favorable au romancier. Si elle est commode pour mettre à nu l'âme de celui qui se confesse, elle ne donne pas à l'auteur la faculté de commenter, d'expliquer ou de protester si le pénitent émet des théories scandaleuses ou se lance dans le paradoxe. Nous n'entendons qu'un son et, quand ce son est faux, nous ne sommes pas consolés par la note juste que le romancier ferait résonner s'il lui était permis d'intervenir. Jamais de rectification possible, jamais de contrepoids dans l'autre plateau de la balance aux erreurs accumulées dans le plateau réservé au seul pénitent, le plus souvent impénitent. Ainsi, au lieu d'une confession, d'un journal, supposez dans l'espèce un récit. La parole ne serait pas à ce triste sire tout seul. L'auteur ou tel personnage mêlé à l'action l'interrompraient vertement : Ah! monsieur, vous nous parlez avec une sorte de joie de quelques défaillances dont vous avez été témoin ; eh bien, moi, j'étais au Bourget, j'étais à Champigny, j'étais à Buzenval, où j'ai vu tomber Regnault et tant d'autres qui pouvaient se dispenser de marcher ce jour-là!... Voilà la rectification et le contrepoids dont nous parlions tout à l'heure. Si nous ne les trouvons pas ici, n'accusons pas M. Mirbeau, qui ne pouvait apparaître brusquement sur la scène; n'accusons que cette forme étroite et insuffisante du journal autobiographique.

Tout cela est vrai et il faut faire ces réserves ; mais il faut dire aussi que l'œuvre de M. Mirbeau est une œuvre à la fois délicate et forte. Il y a là des qualités d'observation pénétrante et une maestria d'exécution auxquelles on ne saurait assez rendre hommage. Vous serez également frappés des savantes gradations par lesquelles sont peints les progrès et les envahissements successifs d'une passion tyrannique qui a bientôt brisé dans cette âme faible tout ressort et anéanti toute volonté. Vous sentirez en quelque sorte naître et grandir cette misanthropie haineuse née du mépris de soi et du besoin farouche de ne plus estimer rien autour de soi. Vous maudirez ce livre et cet impuissant, et néanmoins vous ne resterez pas fermés à toute pitié parce qu'il a beaucoup souffert, parce qu'aussi son âme était déjà malade avant l'atteinte du mal suprême. Vous ferez entrer en ligne de compte sa névrose, ses hallucinations, ses visions même, car l'idée de la mort vient se mêler aux expansions les plus vives de sa passion folle. Quant à la misérable qui l'a ensorcelé et envoûté, c'est une pieuvre malfaisante, c'est la glu, c'est encore une arrière-petite-fille de Manon Lescaut, car, au fond, elle aime à sa façon son Desgrieux Alphonse, mais une Manon plus vulgaire — en cela peut-être de son siècle. Je ne vous demanderai pour elle ni pitié ni indulgence.

Pour l'auteur, une couronne mélangée de quelques rameaux de laurier et d'au moins autant de branches de houx aux pointes aiguës. Si nous vivions dans la république de Platon, le philosophe ferait comparaître M. Mirbeau et lui tiendrait à peu près ce langage : « O le plus divin des hommes, tu es un artiste, un poète, et tu dis en un remarquable langage, ferme, coloré, sonore, vibrant parfois en tonnerre, parfois ayant l'accent doux et harmonieux de la cigale, des choses qui ne rendront pas nos citoyens meilleurs;

viens que je te couronne; puis va faire retentir ta voix dans quelque autre république. » Ainsi parlerait Platon; mais heureusement nous ne vivons pas dans sa république intolérante par excès de vertu. M. Mirbeau continuera donc à se faire entendre parmi nous, qui applaudirons, bien que parfois un geste de surprise ou de mécontentement nous échappe. Il n'ira pas porter ailleurs sa couronne moitié lauriers, moitié houx, et, en toute confiance pour sa nouvelle œuvre prochaine, nous tressons une autre couronne de lauriers seuls.

MAXIME GAUCHER.

THÉATRES

« Gotte » (1)

— Combien, me disait l'autre jour M. Francisque Sarcey, survit-il de pièces du XVIIIe siècle? Huit ou dix, tout au plus, et, sur ce nombre, il y en a trois de Marivaux. Croyez que la postérité ne fera pas un plus gros bouquet dans la moisson de nos chefs-d'œuvre, et que, de tous nos auteurs contemporains, Meilhac et Halévy seront probablement les plus favorisés dans ce triage définitif.

Je suis tout à fait de cet avis, non pas seulement parce que M. Meilhac sait dans la perfection son métier d'auteur dramatique, mais parce qu'entre tous les écrivains qui ont abordé, au théâtre, la peinture de notre société et de ses mœurs si spéciales, il n'y en a peut-être pas un seul qui se soit tenu à aussi égale distance du portrait et de la caricature, dans cette convention mesurée, délicate, plus vraie que la vérité, dont le théâtre vit.

Je sais bien que les opinions dont on ne fait pas la preuve sont toujours un peu choquantes, et pourtant je serais bien embarrassé de démontrer en quoi les personnages de M. Meilhac sont plus vrais que ceux de MM. Augier, Dumas et Labiche : la meilleure raison que je puisse donner, en somme, c'est que telle est mon impression — irraisonnée si l'on veut, mais, à cause de cela même, vive et entêtée comme tout ce qui est une foi.

D'une façon générale, il est certain que la vue des types trop individuels laisse le public des théâtres hésitant et froid, à peu près comme les portraits qui ne sont que ressemblants n'arrêtent ni ne retiennent les regards des visiteurs dans les expositions de peinture. Au Salon comme à la comédie, le public veut qu'on le frappe par quelques traits choisis, significatifs, habilement groupés et subordonnés à un seul, celui-là facile à saisir. Remarquez que le péril est grand à établir ces formules : le personnage ou le visage trop simplifié peut prendre une allure raide, quasi géométrique, d'où la vie est absente, ou bien encore, par l'exagération facile d'un trait caractéristique, tourner à la caricature. Combien de personnages de Dumas et — mon Dieu! oui — d'Augier lui-même, types trop compliqués, pris dans un monde trop particulier, sont déjà à l'heure qu'il est à peu près incompréhensibles et paraîtront dans cent ans tout à fait énigmatiques et sans vie! Rappelez-vous la reprise de *Giboyer :* on a été étonné de constater comme il avait vieilli, ce type de plumitif bohème, trop fidèle copie d'un personnage que nous n'avons plus sous les yeux. De même, je ne donnerais pas un écu de l'avenir d'Olivier de Jalin, que les jeunes gens d'aujourd'hui regardent déjà, avec stupéfaction, comme une curiosité de musée.

Il me semble que M. Meilhac s'est toujours gardé de la froideur des créations conventionnelles, comme aussi des charges outrées où les personnages de Labiche se précipitent souvent tête baissée, sans autre souci que d'être des marionnettes comiques qu'enchevêtre une action désopilante.

Ces qualités de mesure et ce souci de vérité sont très frappants dans *Gotte*.

M. Meilhac s'est proposé cette fois de mettre à la scène, dans sa simplicité prodigieuse, ce petit drame qui fait des hautes maisons de Paris autant de succursales du théâtre de Guignol, et qui se joue entre ces trois personnages dignes de la Comédie italienne : le bourgeois, la bourgeoise et leur bonne.

La bonne! je vous prie de bien peser tout ce qu'il y a dans ces deux syllabes. L'antiquité avait inventé l'esclave; les Arabes du désert ont trouvé le chameau; les Lapons du Pôle, le renne; les seigneurs du moyen âge, le serf; l'ancien régime, la valetaille. Le XIXe siècle, démocratique et pratique, en même temps qu'il affranchissait les nègres a créé pour son usage un être fantastique, hybride, en qui s'amalgament et s'additionnent l'esclave, le serf, la soubrette, le bon noir, le renne et le dromadaire : la bonne.

C'est d'ordinaire « une simple fille des champs ». Elle a commis une faute ou bien le bal des « assemblées » lui a tourné la tête, et elle a rêvé de laisser là ses vaches et ses sabots pour venir à la ville. Elle ne sait rien faire, hormis traire et sarcler : donc elle est bonne à tout. Au bureau de placement, sur son banc, effarouchée comme une volaille au marché, elle est tout d'abord distinguée par une mère de six enfants qui se charge de la « former » et qui, pour lui donner tout de suite de bonnes habitudes, la fait déjeuner sur l'évier et coucher dans une armoire. La bonne reste huit jours dans cette place-là; elle en fait une douzaine d'autres la première année, autant la seconde. Désormais elle connaît tous les trucs, elle est vicieuse comme un cheval de manège, gourmande,

(1) Comédie en quatre actes de M. Henri Meilhac.

voleuse, gourgandine. Elle porte son bonnet de travers, se fait la taille mince, se colle des frisons sur les tempes, se promène en roulant les hanches et en faisant claquer ses savates. Les jeunes gens du cinquième étage lui font des peurs dans les escaliers. Et cela finit, une fois sur deux, par l'hospice de la Maternité, ou pis encore en attendant le rétablissement des tours.

D'ailleurs elle est insupportable dans son service, malpropre, affolée, impertinente, surtout avec Madame. Avec Monsieur, ses manières sont un peu différentes: que Monsieur soit galant ou non, c'est toujours un homme, n'est-ce pas? Et puis, en se faisant bien venir du maître, en lui apportant son eau chaude pour sa barbe, en battant ses habits, en soignant ses souliers, on est toujours sûr de lui plaire. Il vous défendra bravement quand Madame s'emportera et parlera de mettre « cette fille » à la porte. Il répondra : « Mais non, ma chère amie; tu es trop exigeante; nous ne trouverons pas mieux... D'ailleurs, je suis habitué à sa figure. » Madame sera furieuse, et dam, le sucre c'est bien bon; mais mettre la zizanie dans les ménages, voilà le vrai régal pour la bonne. Quant aux maîtres de ces bonnes-là, que ne pourrait-on point dire?

Au mois d'avril 1883, au moment où le crime de Marchandon venait de jeter l'effroi dans Paris, j'avais écrit, comme bien d'autres, une chronique sur ce thème facile : « Il n'y a plus de domestiques », et j'avais composé à cette occasion l'oraison funèbre du bon serviteur de l'ancien régime, le Germain attendri de *la Joie fait peur*, qu'on ne voit plus guère qu'au théâtre. Dès le lendemain, je reçus d'un domestique inconnu une lettre indignée, répondant à mon article par un réquisitoire contre les maîtres. J'ai précieusement gardé ce plaidoyer. En voici quelques fragments qui ne sont point sans saveur:

« Vous regrettez, monsieur, le temps des vieux domestiques. Pour les bons maîtres, ce temps existe encore. Allez voir dans les anciennes familles, vous trouverez des domestiques qui y sont attachés. Malheureusement il y a une catégorie de maîtres qui sont parvenus où ils sont soit par le nouveau régime politique ou tout autre hasard, et que vraiment ni Dieu ni son Fils ne pourraient servir. Moi qui vous parle, après être resté cinq ans dans une place j'ai *fait* pendant près d'une année de mauvaises « boîtes », ce qui me permet de vous donner quelques échantillons de maîtres. »

Ces maîtres, c'étaient d'abord un avocat qui « ne craignait pas d'abaisser sa dignité en mille occasions, malgré qu'il avait pour cuisinière une femme raisonnable et certes pas gâcheuse »; un autre « enfermait tout sous clef sans excepter le pain, le sel et les allumettes »; une autre, une vieille dame, « achetait une côtelette de huit sous pour elle, une de six sous pour sa bonne; elle prenait la noix des deux et donnait les os à ronger à la servante ». Un autre, enfin, « malgré qu'il était très myope, avait vu que ma sœur, sa femme de chambre, était très mignonne et fraîche. Pour ne pas tomber, il a fallu que ma sœur quittât la maison ». Et la conclusion de ce plaidoyer, c'est qu'il y a sans doute de mauvais domestiques, « mais pas aussi nombreux que de méprisables maîtres ».

Gourmandise et vol d'une part, inhumanité et avarice de l'autre, voilà la règle ordinaire. Dans les ménages de la toute petite bourgeoisie où Madame met la main aux sauces, tourne autour des casseroles et passe son temps dans la cuisine, la vie devient odieuse, insoutenable, comique aussi, du moins pour un spectateur désintéressé qui, en passant devant la porte, assiste à une « attrapade » et entend un fragment de dialogue.

C'est dans un de ces ménages de bourgeois sans enfants, si nombreux à Paris, où chaque époux a quelque vice qu'il soigne, qu'il arrose comme un pot de fleur, que M. Meilhac nous a transportés cette fois.

Mme Courtebec, c'est la femme de cinquante ans, sans corset, que les réussites et les patiences ont tout doucement acheminée au jeu et qui a achevé de se « désexuer », comme dit énergiquement lady Macbeth, par une passion désordonnée pour le baccarat.

Courtebec, c'est le petit rentier gourmand que la graisse a envahi. « Bonne humeur toujours, répète-t-il tout du long de la pièce, et, quand on le peut, bonne nourriture : voilà ma devise. »

Il n'y a pas de place pour l'amour, même coupable, dans ce programme de l'obésité satisfaite, et la malheureuse Gotte, la bonne des Courtebec, en est pour ses agaceries. « J'aime au-dessus de moi! » dit-elle avec une mélancolie qui devient désopilante en passant par la bouche de Mlle Alice Lavigne. On rit à se tordre, et pourtant, la convulsion passée, une vague pitié vous envahit; je ne sais comment cette exclamation monte aux lèvres : « Pauvre fille, tout de même! »

On a loué, et avec justice, Mlle Lavigne d'avoir rendu ces nuances sensibles en mêlant à son burlesque ordinaire plus de naturel et de vérité ; mais n'est-ce pas à M. Meilhac qu'il faut faire honneur de cette modification du jeu habituel de l'actrice? L'indication de vérité donnée par le personnage est si visible que la plus fantaisiste des interprètes n'ose pas tirer le rôle à elle, le couler tout de go dans sa manière ; mais, au contraire, elle se fait violence pour s'élever au-dessus de la caricature et approcher de plus près la réalité vraie.

Et, certes, le cri de pitié que nous n'avons pu réprimer en voyant la passion de Gotte pour son maître se trahir par des manifestations à la fois si burlesques et si touchantes, M. Meilhac a souhaité qu'on le poussât. A travers la farce dont il nous amuse, il a voulu nous faire apercevoir, comme par une éclaircie ménagée dans un taillis touffu, cet abîme de dévouement, de tendresse, d'admiration instinctive, presque animale,

pour le maître, qui gît au fond du cœur de tous les humbles et qui ne demande bien souvent qu'un encouragement pour s'épanouir.

C'est par ces profondeurs que se révèle, à mon avis, le génie de M. Meilhac, plus encore que par l'esprit semé à pleines mains dont il nous éblouit à la première audition de ses pièces. Pas une des âmes de ses personnages n'est superficielle ni plate. Toutes, elles m'apparaissent comme autant d'avenues coupées de lumières et d'ombres ; sous la simplicité nécessaire des masques la physionomie de ses héros est complexe comme tout ce qui est vivant.

De même que cette bonne ingrate et dévouée, vicieuse et pétrie de sentiments excellents, M. et Mme Courtebec sont à la fois très bons et horriblement canailles. Quand ils croient que leur servante a hérité de dix-huit millions, la même pensée germe en même temps dans l'esprit de ces deux bourgeois, qui jusque-là ont été sinon très bons, du moins très inoffensifs : s'emparer coûte que coûte de cette fortune trop grosse pour tenir dans un panier à salade, et dont eux feraient certainement un bien meilleur usage. Quelle scène! Comme feu Lapommeraye, Mme Courtebec rêve une adoption, une assurance sur sa tête, et se réserve d'avancer l'échéance de la prime par le seul moyen qui soit sûr : la suppression de Gotte. Comme Barbe-Bleue, M. Courtebec songe à changer de femme, à se débarrasser par le divorce de Mme Courtebec en lui faisant une petite pension — « aussi petite que tu voudras », dit-il à sa femme avec un admirable égoïsme — afin d'épouser Gotte dont l'amour lui est connu. Et ne dites pas que M. Meilhac a ici volontairement poussé les choses au tragique, ne criez pas à l'invraisemblable : je vous renverrais au premier chapitre de la *Sagesse parisienne*, de M. Henry Fouquier, intitulé « Mariages nobles ». Vous y verriez que tout dernièrement, dans une petite ville du Midi, un vieux célibataire richissime ayant laissé en mourant toute sa fortune — dix millions — à sa cuisinière, celle-ci a été incontinent épousée par un duc authentique, que je ne nomme point, dans la crainte décente de lui faire une réclame qu'il ne mérite pas.

M. Meilhac, voulant écrire une comédie, a pris soin d'atténuer l'odieux de ces velléités criminelles par l'ivresse de la fièvre et du chambertin ; mais l'indication n'en est pas moins tragique, et cette observation tranquille de la perversité latente de ceux qu'on a coutume d'appeler les « honnêtes gens » nous a troublés tous le soir de la première. On riait très haut; tout bas, on interrogeait sa conscience.

J'ai laissé à dessein de côté, dans ce compte rendu, la seconde pièce que M. Meilhac a mêlée, en se jouant, à la première, peut-être pour nous prouver son habileté, peut-être par inadvertance, peut-être enfin par simple impuissance de millionnaire à bien gérer sa fortune d'idées.

Je souhaiterais que l'on découpât dans *Gotte* une comédie de mœurs, au moins un joli proverbe, que Mlle Raphaël Sisos irait jouer, en lever de rideau, au Gymnase ou au Vaudeville, et que l'on laissât Mlle Lavigne interpréter au Palais-Royal, en compagnie de l'excellent Daubray et de l'inimitable Mathilde, une des plus comiques et tout ensemble des plus suggestives comédies que l'on nous ait fait voir depuis longtemps.

HUGUES LE ROUX.

NOTES ET IMPRESSIONS

Je connais une république très sage et très unie. Chacun s'y tient à sa place et personne ne songe à empiéter sur l'indépendance de ses voisins. Ni brigue, ni candidature ambitieuse, ni démangeaison d'arriver. Il n'y a que de bons fonctionnaires, et point d'aventuriers ni de conquérants. Chaque citoyen travaille de son côté, et, comme il s'enferme dans la pratique d'un seul art, il y devient d'une jolie force; il n'y a donc, de ce côté, ni routine ni encroûtement, mais progrès indéfini. De plus, comme la spécialité rend chaque individu tout à fait impropre aux autres fonctions, il sent constamment le besoin qu'il a de ses semblables pour subsister, il se rapproche d'eux, il en est dépendant par ses besoins, indépendant par sa supériorité technique, et ce qui semblait faire l'émiettement de la cité fait au contraire sa force et sa cohésion. Il n'est personne qui, en s'acquittant honnêtement de son humble métier, ne collabore, sans y penser, à la prospérité de tous. Par exemple, le premier venu n'a pas la prétention de gouverner les autres. Gouverner, cela demande un apprentissage et une aptitude, tout autant qu'une autre fonction. Aussi ceux dont la place est marquée ailleurs ne s'en mêlent-ils point. Ils font de la politique cependant: tout le monde en fait dans une république. « Je gouverne mes concitoyens pour ma petite part, pense l'un, puisque sans moi ils ne marcheraient pas commodément. — Je les gouverne aussi, pense l'autre, puisque sans moi ils ne mangeraient pas et ne sauraient vivre. » Enfin, diviser le travail et maintenir chacun à sa place, dans son emploi et sa condition, c'est, croient-ils, la seule manière de faire une cité une et des citoyens libres. C'est la meilleure façon de vivre en république, et même il n'y en a pas d'autre.

Où se trouve donc, me direz-vous, cette démocratie modèle? Serait-ce une fiction comme la *République* de Platon ou l'*Utopie* de Thomas Morus? Point du tout. Elle existe. Seulement ce n'est pas dans nos pays ; c'est, je crois, dans les parages de l'océan Pacifique.

Bougainville l'a vue et décrite. C'est la république des polypes hydraires, de ces êtres gracieux qui ressemblent à des anémones écloses sur un arbuste de pierre. L'un se charge de la nourriture, l'autre de la locomotion, l'autre de la reproduction. Chacun est content de son lot et travaille pour tous. Il n'y a pas de question sociale chez ces polypes bienheureux, pas de crises, pas d'émeutes, pas de révolutions. Aussi les appelle-t-on des animaux inférieurs.

*
* *

M. Natalis de Wailly, qui vient de mourir à quatre-vingts ans, n'était pas du tout un contemporain. Ni sa vie, ni son caractère, ni ses habitudes d'esprit ne portaient la marque du XIXe siècle. C'est pourquoi il est permis de dire adieu, comme à une figure originale, unique, à ce religieux du Mont-Cassin ou de Clairvaux venu cinq cents ans trop tard dans un monde de marchands, d'indifférents et d'hérétiques.

Il marchait encore droit dans sa longue redingote, son faux col évasé, sa haute cravate noire. Il avait, quand on n'y regardait guère, la physionomie douce et paterne. Un menton bien rasé, des lunettes bleues très bombées et très opaques qui lui eussent permis de dormir décemment au sermon, une calotte de soie noire plissée comme un bonnet de sacristain. Mais les lèvres étaient minces ; les yeux, quand on les apercevait, étaient clairs, perçants, inexorables. De race ardennaise, opiniâtre et dure, il n'apportait pas de tempérament à sa vertu ou plutôt à sa conscience du devoir ; il était bon avec entêtement et âpreté.

Formé à l'érudition dans un temps où, faute d'Écoles savantes, chacun était obligé de forger soi-même les outils de son travail, il n'arriva que peu à peu au point où parviennent sans peine aujourd'hui les élèves archivistes. Il avait étudié sous Daunou, qui était révolutionnaire, et sous Guérard, qui était voltairien ; est-il besoin d'ajouter que sa personne morale échappa à cette double influence? D'ailleurs il était si scrupuleux qu'il n'aurait jamais chargé que lui-même de sa propre éducation. Il respectait beaucoup la science ; il la servait comme il eût servi la messe. Les nouvelles méthodes inconnues à son époque, préconisées par des jeunes gens qui eussent pu lui donner de l'ombrage, il ne les écarta point, mais voulut s'y initier et, à force de patience, y parvint si bien que ses meilleurs travaux, son *Joinville*, son *Villehardouin*, il les fit plus que sexagénaire. Bel exemple de ce que peut la persévérance : d'ordinaire elle fortifie et raidit l'esprit, mais elle sait l'assouplir aussi.

M. de Wailly avait été frappé, il y a cinquante-trois ans, d'un deuil qui pesa sur toute sa vie. Il se réfugia dans la piété et même, pour mieux contredire ses contemporains, dans la dévotion. Sa vie se partageait entre l'Académie des inscriptions et les œuvres charitables. A l'Académie, il tenait la place que le vieux Caton devait tenir au sénat romain : c'était la tradition vivante. despotique, inflexible. Dans sa maison retirée, dont il avait fait une sorte de sanctuaire du souvenir, il ne recevait que des quêteurs et des quêteuses. Il ne voulait pas qu'on vînt chez lui, sinon pour lui demander de l'argent. Crèches, ouvroirs, orphelinats, c'étaient ses seules pensées. Aujourd'hui le monde parisien ne s'apercevra pas que ce véritable descendant des croisés a disparu; les pauvres s'en apercevront.

*
* *

Si l'on me demandait quel est l'artiste le plus original de ceux qui vivent à présent, je répondrais que c'est M. Willette. Si l'on me demandait ensuite quel est l'artiste qui porte mieux la marque de notre temps, je répondrais encore que c'est M. Willette.

Le connaissez-vous? Pour moi, sans l'avoir jamais vu, je le connais très bien. C'est un élève de l'École des beaux-arts, c'est un bohème, c'est un poète. Regardez dans *le Chat noir*, dans *le Courrier français*, dans quatre ou cinq plaquettes volantes, la suite de ses caricatures inimitables, et vous y reconnaîtrez tout cela, avec bien d'autres choses encore.

D'abord M. Willette dessine, non pas comme Ingres, mais aussi bien. Ses petites femmes, nues ou habillées, révèlent l'excellent disciple de Cabanel; elles sont charpentées à merveille ; leur silhouette est enlevée, non d'un trait arrêté, comme chez Grévin, mais avec de petites reprises, des retouches, des délicatesses de crayon pleines d'amour, de volupté, d'un sens juste de la grâce des formes. La composition est extravagante, fantasque, mais avec quelque chose qui montre le peintre sûr de son métier. Chacun de ces croquis est un tableau élémentaire; plusieurs semblent l'ébauche d'une belle composition décorative. Cette petite nymphe éperdue qui saute en croupe de ce majestueux Louis XIV en grandes bottes, en haute perruque, juché sur son Pégase, n'est-ce pas un beau motif pour le plafond d'un escalier de Versailles? Voilà la caricature légère, ailée, capricieuse, toute parfumée de fantaisie et de rêve, mais en même temps étudiée, classique, sœur cadette de la grande peinture et nourrie à la même école.

M. Willette est inégal; mais Michel-Ange l'est bien. Il a ses jours de verve et ses jours d'atonie, comme tous ceux qui, tenant un pinceau ou une plume, se permettent malgré cela d'avoir des nerfs et un cœur. Je soupçonne aussi qu'il travaille très irrégulièrement, qu'il sème ses esquisses selon la rencontre, sur les tables des brasseries ou même ailleurs. De là ce quelque chose d'inachevé, de crépusculaire, qui, sans fixer aucune idée, en éveille cinquante. On devine que l'auteur n'a pas eu le temps de donner un corps à son rêve. Par goût, mais peut-être aussi par nécessité, il ne fera jamais que des fantômes de tableaux, il ne montrera jamais qu'un clair de lune des choses.

Mais cela, il le montre comme personne. Quel poète tout autant qu'Aristophane et presque de la même façon, par un mélange de réalisme bouffon, de fantaisie et de lyrisme. Un coin du boulevard, un banc, un bec de gaz, un arbre chétif dans sa gaine de treillage, deux sergents de ville en capuchon qui cheminent sur le trottoir mouillé, et dans ce cadre pris sur nature une bergère Watteau au minois chafouin et pervers, un archange avec son auréole et un pierrot apocalyptique... *Strange, very strange!* — L'allégorie n'est-elle pas aristophanesque aussi? Une petite femmelette nue « comme Ève à son premier péché » représente la Ville de Paris ; on la reconnaît à sa couronne murale légèrement penchée sur l'oreille; d'ailleurs sa nef est là, derrière, à l'ancre. Robert Macaire en personne veut la faire danser (au profit des inondés sans doute); il appuie son violon sur sa cravate en baleine et lève son archet d'un mouvement superbe : « Allons, madame, une, deusse! — De grâce, monsieur, reprend la pauvrette qui grelotte, prenez jusqu'à ma chemise (et elle la tend), mais ne me faites plus ni danser ni chanter! » Eh bien, cela ne vaut-il pas cinquante fois nos articles sur les fêtes de charité? Vivent les poètes! Eux seuls donnent des ailes à la vérité. Avec cela, la fantaisie de Willette, profonde quelquefois, gracieuse le plus souvent, a toujours un fond de mélancolie douloureuse. C'est un pessimiste, lui aussi. C'est un réaliste, un rêveur, un impossibiliste; mais c'est, par-dessus tout, un « *Je m'en fiche!* » triste. Voilà pourquoi cet artiste incohérent, fou et superbe, est l'expression la plus fidèle de notre France d'aujourd'hui, superbe, incohérente et folle.

PAUL DESJARDINS.

CHOSES ET AUTRES

LES SOUS-PRÉFETS.

M. Colfavru a bien fait de le dire : les sous-préfets sont « une institution de l'an VIII. » Ils doivent le jour à une loi du 28 pluviôse, 17 février 1800.

Je vous laisse à penser ce qu'ils peuvent valoir!

La loi qui les instituait les partageait assez mal et donnait à côté d'eux plus d'autorité aux conseils d'arrondissement qu'à eux-mêmes. Ils n'étaient déjà guère que des boîtes aux lettres. La Révolution d'ailleurs ne les a pas inventés. Non seulement les sous-préfets sont « une institution de l'an VIII » ; pis encore : ils sont un vestige de l'ancien régime. Avant 1789, ils s'appelaient les subdélégués; c'était l'intendant qui les nommait. Ils relevaient de lui; il était responsable de leurs actes.

Le 22 janvier 1790, un décret établit des administrations de district composées de douze membres, dont quatre formaient le directoire régional. Mais aujourd'hui défaisait ce qu'avait fait hier. La Constitution de l'an III, en supprimant les districts, supprima les directeurs. Il n'y eut plus que le canton entre le département et la commune.

Ainsi, première suppression des sous-préfets, sous forme de subdélégués, après 1789; deuxième suppression en l'an III. Premier rétablissement en janvier 1790; rétablissement en pluviôse an VIII, définitif jusqu'à vendredi dernier.

LA PLUS JEUNE DES ACADÉMIES.

Il est vrai : une de nos Académies est plus jeune que M. Chevreul. Son état civil ne remonte pas à la Convention. Encore eut-elle, à peine âgée de quatre ans, une longue syncope. M. Geffroy rappelait samedi que Cavaignac, en 1848, a réclamé le concours de l'Académie des sciences morales et politiques. C'était, sans doute, pour se distinguer de Bonaparte, qui l'avait cassée en 1801.

Quand la monarchie constitutionnelle la restaura en 1832, elle comprit d'abord trente membres, quelques-uns des anciens, Pastoret, Merlin, Sieyès, Daunou, Talleyrand, Lakanal, qui, revenu d'exil, comme si le temps n'eût pas marché, continuait de porter habituellement le costume de l'Institut, et des jeunes gens, M. Guizot, M. Comte, M. Mignet, M. Cousin.

M. Jules Simon assure qu'il y eut des séances dignes de Molière. Assauts d'éloquence qui parfois tournaient à l'aigre. D'un côté, Cousin; de l'autre, Dupin aîné ou le redoutable M. Thiers. Le secrétaire perpétuel était M. Charles Comte, qui n'écrivit que deux notices, l'une sur Garat, l'autre sur Malthus.

M. Mignet lui succéda, de son vivant même, en 1837. Pendant trente-deux ans, chaque année, il a fait de la séance publique de l'Académie des sciences morales une vraie fête littéraire, un régal pour les délicats. Quelle impatience de l'entendre, et comme le silence se faisait quand il venait s'asseoir dans la petite tribune, son rouleau tout prêt à la main!

Les notices de M. Mignet portaient sa marque. Elles étaient concises, sévères, admirablement ordonnées. Sans se départir des conventions académiques, il y jugeait les hommes. Le charme de ses lectures résidait en elles-mêmes plus que dans la diction. M. Mignet lisait à merveille, mais il se contentait de lire. M. Jules Simon ne lit pas moins bien que M. Mignet; il lit autrement et, pour ainsi dire, davantage.

CANDEUR ALLEMANDE.

Ce sont des gens qui n'y vont pas de main morte que les érudits allemands! Entre eux ils ne se traitent guère que d'ignorants et de cuistres, à peu près comme les docteurs musulmans : « Qu'Allah me protège! tu as parlé comme un bouc. — Par ma barbe, répond l'autre, j'ai entendu les paroles d'un âne. »

Mais, s'il s'agit d'un savant étranger, on ne s'en tient point à ces bagatelles. Le Genevois Pictet en est mort. Quand l'étranger est un Français, il n'y a point de crimes

dont on ne l'accuse. « Votre manuscrit, où l'avez-vous pris (c'est-à-dire volé)? Il n'existe pas. C'est vous qui l'avez fait. Vous êtes un faussaire. (Ou bien on l'insinue, quoique Basile fût un Latin.) Jamais copiste n'a écrit de cette encre. Vous n'avez jamais vu un moine du mont Athos! Ah! ce papyrus, c'est l'œuvre d'un farceur de l'Institut de France, d'un *fumiste* en antiquité grecque. »

On imprime cela. On essaye de calomnier un honnête homme, de le rendre à la fois méprisable et ridicule. Peu importe que, comme M. Miller, il ne vive plus et ne puisse pas se défendre. Au contraire. Tôt ou tard, il est vrai, il faudra bien avouer qu'on s'est trompé (manière facile de confesser qu'on a menti), que le manuscrit en litige existe réellement, qu'il est à la Bibliothèque nationale, qu'on l'a manié, emprunté peut-être. — Mais que ne passerait-on pas à « la candeur allemande »?

Pourtant ce M. Kopp, l'accusateur, était ou n'était pas de bonne foi. S'il ne l'était pas, il calomniait pertinemment. S'il l'était, ses compatriotes le tiennent quitte en appelant son cas de « la candeur ». En France, nous nous servons d'un mot plus gros.

JEAN DE BERNIÈRES.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — A la suite du vote de la Chambre des députés supprimant les crédits pour les sous-préfectures, les ministres ont donné leur démission collective. Après avoir essayé de les faire revenir sur leur décision, le Président de la République a fait des ouvertures à M. Floquet, président de la Chambre; mais, sur ses instances, il s'est itérativement adressé à M. Goblet, qui a accepté la présidence du conseil et la mission de reconstituer le cabinet qui est ainsi composé : Finances: M. Dauphin; justice : M. Sarrien; guerre: M. le général Boulanger; marine : M. l'amiral Aube; instruction publique : M. Berthelot; travaux publics : M. Millaud ; agriculture : M. Develle ; commerce : M. Lockroy; postes et télégraphes : M. Granet. M. Goblet, président du conseil, prend le portefeuille de l'intérieur. A l'heure où nous mettons sous presse, le ministre des affaires étrangères n'est pas encore désigné.

Sénat. — Les 4, 5 et 7, suite de la discussion du projet de loi sur les aliénés. — Dépôt par M. de Freycinet du traité de commerce signé il y a quelques mois avec la Corée.

Chambre des députés. — Le 6, la séance est renvoyée au lendemain, en attendant la solution de la crise ministérielle. — Le 7, adoption du projet de loi relatif à l'aliénation des diamants de la couronne. M. Michelin dépose une proposition de revision des lois constitutionnelles, dont l'urgence est combattue par MM. Barodet, Perin et Andrieux et repoussée par 431 voix contre 41. Conformément aux observations de M. Freppel, la Chambre décide qu'il n'y a pas lieu de poursuivre la discussion du budget.

Allemagne. — Le parlement a discuté le projet de loi concernant l'augmentation de l'armée allemande. Le général Bronsart de Schellendorff, ministre de la guerre, a soutenu l'urgente nécessité de ce projet, en se fondant sur l'exemple donné par une nation voisine. M. Richter a répondu que l'armée était plus forte en réalité que ne l'indiquent les effectifs connus. M. Windthorst s'est opposé à l'adoption du projet, et le feld-maréchal de Moltke s'est énergiquement prononcé pour son adoption, en présence de la situation actuelle de l'Europe. — M. Klotz, libéral, a été élu député de Berlin au Reichstag, en remplacement de M. Loewe, décédé. — Le prince Luitpold, régent de Bavière, est allé rendre visite à l'empereur d'Allemagne.

Espagne. — Le ministre des finances a déposé à la Chambre un projet de loi sur le fermage de la régie du tabac, et le ministre des affaires étrangères un projet de loi sur l'admission temporaire des matières premières étrangères. Le débat continue sur la politique du gouvernement.

Question d'Orient. — Une circulaire de la Porte a invité les puissances à soutenir la candidature du prince de Mingrélie pour le trône de Bulgarie, candidature proposée par la Russie. — La députation bulgare a été reçue à Semlin par le roi de Serbie, et à Vienne par le comte Kalnoky.

Belgique. — La Chambre des députés, réunie en sections, a voté le rejet du projet de loi sur le service militaire personnel, présenté par M. d'Oultremont.

Amérique. — Un nouveau ministère vient d'être constitué au Chili. — Le Congrès des États-Unis a ouvert ses séances à Washington; lecture a été donnée du message présidentiel, qui, après avoir résumé la politique générale du gouvernement, recommande l'abolition des droits d'entrée sur les œuvres d'art étrangères et se prononce pour la protection de la propriété littéraire. M. Manning, secrétaire de la Trésorerie, annonce que les recettes dépasseront les dépenses d'environ 450 millions de francs.

Institut. — Le 4 décembre, séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques sous la présidence de M. Geffroy. M. Jules Simon, secrétaire perpétuel, a lu une notice historique sur *la Vie et les travaux de Michelet* (1). — M. Nobilleau, de Tours, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de 25 000 francs, pour la fondation d'un prix annuel. — M. Alfred Croiset, professeur à la Sorbonne, a été élu membre titulaire de la même Académie, en remplacement de M. Jourdain, par 18 voix sur 33 votants.

Faits divers. — M. Germain Casse, député, a été victime dans les couloirs de la Chambre d'une tentative d'assassinat; l'auteur, M. Baffier, sculpteur, a été aussitôt arrêté. Il paraît être fou.

Nécrologie. — Mort du général Pittié, secrétaire général de la Présidence de la République et poète distingué; — de M. Paulino de Souza, chancelier du consulat du Brésil à Paris; — du célèbre nihiliste russe Vasielevitch Bachmutoff; — de M. Natalis de Wailly, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; — de M. l'intendant général en retraite Ch. Friant; — de M. L. Durand, directeur du *Journal de Fécamp*; — du docteur Juehlke, représentant de la Société allemande de l'Afrique orientale, massacré par les Somalis; — de M. Léon Huet, ingénieur, vice-président du syndicat des entrepreneurs de travaux publics; — de M. Amy, ancien député de l'Assemblée nationale; — de M. Louis Brossier, industriel, l'un des organisateurs de la défense de Châteaudun, en 1870; — du baron Charles-Arthur Bourgeois, statuaire.

---

(1) Cette notice a été publiée *in extenso* par *le Temps* et le *Journal des Débats* du 5 décembre.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE. — BIOGRAPHIE.

L'intéressante biographie que M. Léon Moreaux vient de consacrer à son aïeul *le général René Moreaux* (Firmin-Didot) aura pour effet de dissiper la confusion qui s'était établie depuis près d'un siècle entre le commandant de l'armée de la Moselle et son homonyme, le trop célèbre Victor Moreau, et de rendre un hommage mérité à l'un des plus braves défenseurs de la vieille France. Après avoir fait en qualité de volontaire la guerre d'Amérique, Moreaux s'était engagé, dès le début de la lutte contre la coalition européenne, dans les armées de la république. Commandant d'un bataillon de volontaires ardennais, il se distingua au siège de Thionville et reçut le titre de général en récompense de sa bravoure. Placé en 1793 à la tête de l'armée de la Moselle qu'il avait créée, en quelque sorte, organisée et disciplinée sans le concours du gouvernement, il gagna la bataille de Trippstadt, conquit l'électorat de Trèves et une partie du Luxembourg, soumit le Hundsruck, s'empara du Palatinat et de la rive gauche du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Coblentz, et força les coalisés à repasser le fleuve. Après une carrière aussi courte que brillante, il fut tué en 1795, pendant qu'il dirigeait le siège de Luxembourg et il eut précisément pour successeur dans son commandement, Victor Moreau, qui devait périr en 1813, à Dresde, tué dans le camp ennemi par un boulet français.

Dans leur *Histoire des Origines de l'opéra français* (Plon-Nourrit), MM. Nuitter et Thoinan ont reconstitué, à l'aide de nombreux documents inédits, la biographie singulièrement accidentée et fort peu connue jusqu'ici de Perrin et Cambert qui eurent l'honneur de fonder en France un nouveau genre de spectacle. Pierre Perrin, qui avait obtenu de Colbert, dès 1669, le privilège des Académies d'opéra et s'était associé avec Robert Cambert pour l'exploiter, eut à lutter contre la routine, l'indifférence et surtout l'envie de ses contemporains. Sa vie ne fut qu'une longue suite de tribulations et de procès, et il ne put arriver à recueillir les fruits de son initiative et de sa persévérance. Aussi, après avoir donné une première représentation de *Pomone*, le 13 avril 1671, fut-il contraint de céder son privilège à Lulli. Plus habile et surtout plus heureux, Lulli sut intéresser à son œuvre le grand roi qui daigna assister avec toute la famille royale à la représentation de *Cadmus et Hermione*, le premier grand opéra vraiment digne de ce nom. Il obtint la cession gratuite du théâtre du Palais-Royal où il établit définitivement le nouveau spectacle, et, par ses chefs-d'œuvre incontestés, il réussit à lui assurer un long siècle de prospérité.

Les *Études historiques sur le* XVI*e et le* XVII*e siècle* (Hachette), de notre collaborateur M. Gabriel Hanotaux, ont pour objet les principaux ouvrages publiés dans ces huit dernières années. Elles présentent un résumé instructif et clair des efforts tentés par l'école historique contemporaine pour étendre et préciser la connaissance de notre passé, en même temps qu'elles expliquent les origines de la situation politique de la France sous Louis XIV, la forme particulière de la civilisation française dans le siècle classique et la part de la nation dans les actes de son gouvernement. On remarquera particulièrement le *Pouvoir royal sous François Ier, Catherine de Médicis* et la *Saint-Barthélemy*, la *France sous Henri IV, Richelieu, Mazarin* et la *Fin de la Fronde*.

Le nouveau volume que M. le capitaine de vaisseau Chevalier a consacré à l'*Histoire de la marine française* est relatif au *Consulat* et à l'*Empire* (Hachette). Durant cette période, notre organisation navale réalisa de rapides progrès; l'ordre et la discipline revinrent à bord des bâtiments et l'argent, qui avait toujours fait défaut depuis 1793, ne fut pas épargné dans les constructions. Aussi la marine prit-elle bientôt un développement au-dessus de ses forces, car la préparation des forces et du personnel maritimes ne saurait s'improviser. L'instruction des états-majors était insuffisante, les équipages manquaient d'expérience, et le service de l'artillerie se trouvait très défectueux. A proprement parler, les flottes n'étaient pas militaires et elles ne savaient pas se battre; de là le manque de fermeté dans l'action, l'indécision et la faiblesse dans le conseil qui caractérisent cette époque et qui rendirent impraticables, malgré la bravoure des officiers et des matelots, des plans de campagne excellents en théorie. C'est ainsi que la principale cause du désastre de Trafalgar fut, d'après M. Chevalier, l'inexpérience de nos artilleurs qui ne furent pas capables d'arrêter à temps les premiers vaisseaux des colonnes ennemies.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

L'éditeur Léopold Cerf vient de publier un *Répertoire du Théâtre comique en France, au moyen âge*, par M. Petit de Julleville, qui complète les études antérieures du savant professeur sur l'ancien théâtre français.

M. Ernest Jœglé, professeur d'allemand à l'École de Saint-Cyr, vient de traduire *la Prochaine guerre franco-allemande* du lieutenant-colonel Koettschau.

Autres nouveautés de la semaine :

DIVERS. — *La Bruyère dans la maison des Condé*, par E. Allaire (Firmin-Didot); — *les Temps passés*, par M. et Mme Guizot; — *l'Évolution des espèces organiques*, par le P. Leroy (Librairie académique); — *Saint Paul*, par V. Courdaveaux; — *les Réalités*, poésies, par Philippe Godet (Fischbacher); — *Une mission commerciale en Nouvelle-Zélande*, par H. de Harven (Vieweg); — *Lamennais*, par Mgr Ricard (Plon-Nourrit); — *Hommes et femmes*, par Jules Legoux (Ollendorff); — *Cicéron jurisconsulte*, par Armand Gasquy; — *Mirabeau et la Provence en 1789*, par G. Guibal (Thorin); — *les Salaires au* XIX*e siècle*, par Émile Chevallier; — *Un peu de philosophie*, par O. Notowich; — *la Situation financière*, par Henri Germain; — *Paris qui souffre, la basse geôle du grand Châtelet et les morgues modernes*, par Ad. Guillot, juge d'instruction, préface par E. Daudet; — *Histoire de la poésie liturgique au moyen âge, les tropes*, par Léon Gautier; — *Mort de faim après huit jours de jeûne, étude sur les nouveaux jeûneurs*, par W. de Fonvielle; *Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique*, par Henry Doniol; — *Sensations d'histoire*, par Barbey d'Aurevilly.

ROMANS. — *Le docteur Hall*, par Paul Avenel (Librairie moderne); — *Mal assortis*, par André Mouëzy (Plon-Nourrit); — *A l'index*, par Édouard d'Aubram; — *Jean-Jean*, par Albert Brasseur et Frantz Jourdain; — *la Sirène*, par Jeanne Ducharme; — *Roger la honte*, par Jules Mary; — *le Chapeau gris*, par Pierre Decourcelle; — *l'Heure du crime*, par Léopold Stapleaux; — *l'Orpheline de Saint-Lazare*, par Eugène Moret (Dentu).

L'éditeur Ollendorff publiera prochainement un nouveau roman de Georges Ohnet : *Noir et rose*.

M. Paul Decharme, doyen de la Faculté des lettres de Nancy, nous annonce la publication prochaine, sous les auspices de la Faculté, d'un recueil trimestriel archéologique, philologique et historique qui aura pour titre : *Annales de l'Est*.

Émile Raunié.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7943)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 25. (23e ANNÉE). — 18 DÉCEMBRE 1886.

LE PARLEMENTARISME

I.

Depuis plusieurs années je dénonce à mon pays les dangers que fait courir à la république un régime politique approprié tout au plus à une monarchie censitaire, et qui devient impraticable même sous un régime monarchique dès que le suffrage s'élargit. Dès 1882, j'ai signalé l'incompatibilité absolue qui existe entre le parlementarisme et les institutions républicaines; mais, il faut bien le dire, je prêchais alors dans le désert. En 1883, je traitai cette question à fond dans une brochure aujourd'hui épuisée que j'avais intitulée *Questions constitutionnelles*. L'instant paraissait propice puisque M. Jules Ferry préparait à ce moment-là son projet de revision : il semblait que tout ce qui touche à cet ordre d'idées aurait dû préoccuper les esprits. Mais la vérité est qu'on se disposait à reviser le pacte fondamental parce qu'on l'avait promis, avec l'intention bien arrêtée de le modifier le moins possible, et que toute conception qui sortait de ce cadre était systématiquement écartée. Bien que ma brochure eût été envoyée à tous mes collègues du Sénat et à la plupart des membres de la Chambre des députés, bien que le service de la presse eût été régulièrement fait, le silence le plus absolu se fit sur ce travail comme il s'était fait précédemment sur mes articles de polémique quotidienne : personne n'en parla. M. Andrieux avait eu le même sort quelques mois auparavant. Le 5 mars 1883, il avait déposé sur le bureau de la Chambre des députés un projet de revision dirigé contre le mécanisme parlementaire : son projet fut repoussé, et il n'en fut plus question.

Les choses sont demeurées en cet état jusqu'aux élections du 4 octobre 1885. Mais, au lendemain de notre échec partiel, lorsqu'on a vu arriver au palais Bourbon une Chambre composée de trois tronçons égaux, lorsqu'on a pu mesurer la difficulté qu'il y aurait de souder solidement deux de ces tronçons pour en faire une majorité parlementaire, les yeux ont commencé à se dessiller. Dans deux conférences que j'ai faites sur le régime représentatif, j'ai rencontré une adhésion générale de mes auditeurs. Ayant ensuite développé mes idées dans une série d'articles du journal *l'Estafette*, j'ai pu juger, aux lettres que je recevais des divers points du territoire, que ces idées gagnaient en profondeur. Enfin, je m'aperçois chaque jour que, si elles comptent des adversaires, elles comptent aussi des partisans résolus à la Chambre des députés et au Sénat.

Comment, d'ailleurs, en serait-il autrement? Les événements, les faits sont, en de telles matières, les meilleurs des arguments, et les faits plaident malheureusement trop en ma faveur depuis des années. Je dis malheureusement parce que je ne tiens pas autrement à avoir raison et que je serais heureux, au contraire, de voir fonctionner régulièrement et à la satisfaction de tous le régime instauré en 1875 : cela nous permettrait d'éviter l'effort d'une revision, et je ne mets en tout ceci aucun amour-propre d'auteur.

Mais les événements condamnent irrévocablement le régime que nous a légué l'Assemblée nationale, et l'opinion publique commence à le sentir et à s'en émouvoir.

Ce n'est pas qu'elle se rende toujours un compte exact de la nature du mal et du remède qui y correspond. Nous avons vu plusieurs départements, en 1885, voter pour des réactionnaires, pour des cléricaux, pour

des monarchistes. Par une confusion entre la forme républicaine envisagée à un point de vue général, et la forme spéciale de république que nous possédons, ils en sont arrivés à se demander si les anciens partis monarchiques n'étaient pas plus dignes de leur confiance que ceux qu'ils en avaient investis à plusieurs reprises depuis dix ans, et nous avons vu un tiers des bancs du Corps législatif peuplé de revenants de l'Assemblée de Versailles.

Certes, les électeurs qui ont raisonné de la sorte ont fait un bien faux calcul, un calcul dont ils se seraient repentis bien vite si les hommes de la droite avaient eu la majorité. Que dis-je? Ils s'en repentent déjà en voyant l'attitude de leurs élus, ainsi que le démontrent les élections partielles. Le mal gît dans les institutions parlementaires, et la république seule est susceptible de les réformer sans porter atteinte à la liberté. La monarchie n'a que deux pôles : l'absolutisme ou le parlementarisme. Il faut (puisque, sous une monarchie, la nation ne possède pas le droit de remplacer à de certaines heures le chef du pouvoir exécutif) ou que celui-ci règne et gouverne — c'est alors le despotisme — ou qu'il se dépouille de tout son pouvoir en faveur de la Chambre élective, à laquelle on concède dès lors le droit de faire et de défaire les Cabinets, d'absorber en elle l'administration du pays par la voie des interpellations ou par l'ingérence des députés dans les actes de ministres créés par eux et qui dépendent d'eux, de confondre en un mot les pouvoirs, dont la bonne marche des affaires exigerait la séparation, et de ne s'arrêter dans cette voie de confusion que juste à cette limite où, devenant un système d'ensemble — le système conventionnel, — elle commencerait peut-être à être viable.

La république, elle, a jusqu'à quatre cordes à son arc. Elle peut comporter la dictature — c'est un point qui est commun à tous les régimes, parce que la dictature est le plus simple de tous; — elle peut être organisée parlementairement : nous en offrons depuis quinze ans un triste exemple. Mais elle peut aussi s'établir soit sur la base de la confusion absolue et systématique de tous les pouvoirs telle que l'avait formulée la Convention, soit (comme l'ont fait en dehors de nous et avec de grandes variétés de méthode tous les gouvernements républicains) sur la base de la séparation complète des pouvoirs exécutif et législatif.

Le parlementarisme me paraît avoir fait ses preuves. Il ne s'adapte à aucune société démocratique; il n'est pas possible de l'accommoder au suffrage universel, et, en substituant la monarchie à la république, nous ne ferions que rendre définitif — au moins définitif jusqu'à une prochaine révolution — un état de choses dont nous souffrons, et que M. le comte de Paris, en remplaçant M. Jules Grévy, n'atténuerait pas. Nous ne voulons, d'ailleurs, revenir en aucune manière au despotisme, dont nous avons appris à nos dépens les funestes effets, et, puisque ces deux — formes despotisme et parlementarisme — sont les seules que puisse prendre la monarchie, nous devons nous attacher d'autant plus fermement à la république, qu'elle seule nous offre quelque chose de pratique en dehors de ces deux organismes politiques également mauvais.

Quoi qu'il en soit de l'erreur des électeurs qui, au 4 octobre 1885, ont accordé leurs suffrages à des monarchistes, cet acte prouve, de leur part, un état général de malaise et de mécontentement. Ils ne savent pas au juste ce qu'il faudrait mettre à la place de ce qui existe, et ils le démontrent, lorsqu'ils ont la parole, en condamnant aujourd'hui ceux qui leur proposent de rétablir la monarchie, comme ils condamnaient quelques mois auparavant ceux qui se réclamaient du régime actuel. Mais ils savent qu'il y a quelque chose à changer, à transformer, et c'est là une situation dont peuvent profiter ceux qui ont une solution ferme à offrir. L'heure est donc favorable pour éclairer les esprits sur les réformes constitutionnelles. La dernière crise ministérielle a donné une poussée nouvelle dans ce sens, et l'on peut s'attendre à ce que cette poussée devienne beaucoup plus forte encore lorsque l'instabilité gouvernementale s'accusera par la prochaine crise, beaucoup plus rapprochée peut-être que ne le pensent les optimistes.

On me dit quelquefois que le pays a laissé bien isolés en 1883 et en 1884 ceux qui avaient entrepris la campagne de la revision ; qu'il a assisté avec une bien grande indifférence aux travaux bruyants et désordonnés du congrès; que ce congrès lui-même a laissé de mauvais souvenirs parmi ceux qui en ont fait partie et dont un grand nombre siègent encore dans les Chambres, et qu'une revision nouvelle serait probablement difficile à obtenir des deux Assemblées dont elle dépend.

Si le pays a été si froid en 1883 et en 1884 pour la Ligue de la revision, c'est, d'une part, qu'il n'avait pas encore eu le temps de juger à l'user la constitution que nous ont léguée les monarchistes de Versailles, d'en comprendre les imperfections et les vices; c'est aussi parce que les ligueurs ne lui apportaient rien de net, rien de ferme, rien de précis, ni comme critique ni comme organisation. Afin de n'éloigner qui que ce fût, de grouper toutes les bonnes volontés, de réunir dans la Ligue quiconque était l'adversaire du système actuel, quelques dissidences qu'il pût y avoir entre les vues positives des personnes ainsi liguées, on avait pris grand soin de se taire sur les grandes lignes de la Constitution nouvelle que l'on avait l'intention d'élaborer. On se bornait à proposer aux populations la réunion d'une Assemblée constituante : la réunion d'une Constituante, c'est-à-dire l'inconnu. Les populations sont demeurées froides, et les ligueurs eux-mêmes n'étaient guère en situation de les réchauffer beaucoup : ils soutenaient la revision intégrale, qui

était un des points de leur programme; mais, par cela même que, groupés pour attaquer l'organisation qui nous régit, ils cessaient de s'entendre sur celle par laquelle il conviendrait de la remplacer, ils n'avaient guère plus d'enthousiasme que les populations, et il leur était difficile de communiquer à celles-ci une chaleur qu'eux-mêmes ne possédaient pas. On proposait une Constituante; mais qu'est-ce qui en serait sorti au milieu de ce désarroi des idées? Nul ne saurait le dire : peut-être mieux que ce que nous avons; peut-être aussi plus mal; et les peuples ne s'engagent pas à la légère dans des aventures de ce genre. Ils nomment des Constituantes au lendemain des révolutions, lorsque plus rien n'est debout et qu'il faut de toute nécessité organiser un gouvernement, lorsqu'il faut songer à être avant de savoir ce qu'on sera; mais, dans les temps calmes, lorsqu'elles ont un gouvernement, des institutions, un abri si imparfait qu'il soit, elles ne l'abandonnent pas pour aller au hasard. Elles modifieront les institutions sans doute le jour où les imperfections leur en auront apparu, lorsqu'elles sauront en quoi elles pèchent, sur quels points il importe de les modifier; mais alors seulement. Elles se grouperont autour d'une idée concrète, jamais autour d'un sentiment ou d'un mot. La Ligue revisionniste, pour trop avoir d'adhérents, avait abouti à n'en avoir aucun : elle avait été entreprise avec une conception fausse; elle devait échouer, et de cet échec on ne saurait rien conclure contre la tendance que me paraissent avoir, à cette heure, nos compatriotes à entrer dans la voie d'une revision parfaitement déterminée.

Quant aux membres de la Chambre des députés et du Sénat, ce qui les effraye dans la réunion du congrès, c'est ce qui nous effrayerait dans la convocation d'une Constituante, c'est l'incohérence des idées. On hésite à réunir une assemblée qui, une fois réunie, peut se déclarer souveraine, et des délibérations de laquelle personne ne peut dire, en l'état, ce qui sortirait.

Mais, quand la question constitutionnelle aura été sérieusement étudiée, si ce qui me paraît être la vérité incontestable et indiscutable se fait jour, si une forte majorité, tant à la Chambre qu'au Sénat, arrive à se convaincre de la nécessité qui s'impose de remplacer le régime parlementaire que nous avons par un régime représentatif plus ou moins semblable à celui que se sont donné les États-Unis, la Suisse, le Mexique..., toutes les nations qui se sont constituées républicainement; si, de plus, cette majorité s'appuie sur une poussée sérieuse de l'opinion publique, toute crainte de la réunion du congrès disparaît, parce que tout inconnu se trouve écarté. La réunion de l'Assemblée nationale à Versailles n'est plus qu'une formalité sans importance, qu'un acte d'enregistrement des décisions déjà prises, et ceux qui seront partisans de ces décisions n'hésiteront pas plus devant cette formalité et n'en éprouveront pas plus de crainte, qu'ils n'hésitent ou qu'ils n'en éprouvent à se réunir en assemblée électorale pour élire le chef du pouvoir exécutif lorsque la Présidence de la république devient vacante.

Il faut donc écarter toute fin de non-recevoir tirée soit de l'indifférence de l'opinion publique, soit de l'hostilité systématique des Assemblées. Travaillons à étudier la question, à faire la lumière dans les esprits, à porter la conviction dans les âmes, et, lorsque les esprits seront éclairés, que les convictions seront faites, le reste viendra par surcroît.

Or j'ignore si je vois les choses d'un œil prévenu, si je prends mes vues personnelles pour des réalités objectives, si en un mot je me fais illusion; mais les idées dont je me fais ici l'écho se présentent à moi si claires, si évidentes, il me semble si impossible de défendre théoriquement le parlementarisme, et les faits de chaque jour me paraissent corroborer si fortement d'une démonstration pratique ma démonstration théorique, que je ne crois guère que la lumière puisse tarder à se faire dans les Chambres comme dans le pays et que le mouvement d'opinion qui doit conduire à une réforme nécessaire, à une réforme que je considère comme le salut de la république et de la France, rencontre de sérieux obstacles, de réelles difficultés.

II.

J'entends — l'on entend — par *parlementarisme* ce régime, plus ou moins fidèlement emprunté de l'Angleterre et implanté chez nous par la Restauration, qui consiste à placer les ministères sous la dépendance des Chambres — ou, plus exactement, de la Chambre des députés, — dont, quoique choisis en apparence par le chef du pouvoir exécutif, ils ne sont autre chose que l'émanation.

C'est le régime enchevêtré, compliqué, bizarre, qui crée un chef d'État irresponsable, Président de république, empereur ou roi, chargé de choisir les ministres et d'en présider le conseil, et qui établit, à côté de ce chef du pouvoir exécutif, une ou deux Assemblées législatives devant lesquelles — ou, plus exactement, devant l'une desquelles — les ministres sont individuellement et collectivement responsables de leur gestion.

C'est le régime qui partage l'initiative des lois entre les membres de ces deux Assemblées et le chef du pouvoir exécutif agissant par l'intermédiaire et avec le contre-seing de ses ministres, c'est-à-dire, pour parler le langage de la réalité au lieu de celui de la fiction, qui partage le pouvoir législatif entre les Assemblées et le ministère.

C'est le régime, enfin, qui permet aux Chambres de contrôler la politique intérieure ou extérieure du Cabi-

net, de formuler leur approbation ou leur blâme dans les ordres du jour qui viennent d'ordinaire clore les interpellations, et qui oblige, moralement au moins, les ministères à se retirer, soit lorsqu'ils sont frappés par un ordre du jour de défiance, soit lorsqu'ils ne parviennent pas à faire passer un projet de loi d'initiative gouvernementale ou à empêcher de passer une proposition de loi émanée de l'initiative parlementaire sur l'adoption ou le rejet de laquelle ils ont joué leur existence.

Cela semble assez simple au premier aspect. Le chef du pouvoir exécutif préside au gouvernement sans gouverner. Aussi longtemps que le Cabinet et les Chambres s'entendent, il se borne à signer, à approuver les décisions de ses ministres; lorsque ces derniers sont renversés, il prend dans la majorité parlementaire qui les a renversés un homme qu'il investit de sa confiance et qu'il charge de constituer un nouveau Cabinet. Les choses recommencent ensuite à se passer avec le nouveau Cabinet comme avec celui qui l'avait précédé, jusqu'au jour où une nouvelle crise entraîne une nouvelle mise en œuvre de l'action de l'Exécutif.

Mais la simplicité n'est qu'apparente. S'il est aisé à un Président de république ou à un monarque de désigner un président du conseil dans la majorité parlementaire lorsqu'une telle majorité est compacte et homogène, il n'en est plus de même lorsque le Cabinet renversé est tombé devant une majorité de coalition, et c'est là ce qui arrive le plus fréquemment dans les démocraties. Le suffrage universel ne se prête pas, en effet, à ces divisions que j'appellerais volontiers *régimentaires*, tant les partis en présence ressemblent à des armées en campagne par leur unité et leur discipline, telles qu'on les a vues de l'autre côté de la Manche aussi longtemps que l'aristocratie y a été dominante et que le cens électoral y a été très élevé. Cette condition première d'un bon fonctionnement a déjà disparu du pays d'origine du parlementarisme, où l'on compte aujourd'hui quatre partis au lieu de deux, et elle n'est pas près de se réaliser en France. Dans les démocraties il existe, au lieu de deux partis disciplinés, presque autant de partis que d'individus. Les idées y sont extrêmement variées; les extrêmes y sont reliés par une quantité presque indéfinie de nuances intermédiaires, et j'ai pu, sans trop d'incorrection, prenant une image matérielle, comparer les Chambres législatives qui y sont élues, et qui sont comme la photographie en miniature de la nation qu'elles représentent, à une boîte à pastel. Dans de pareilles Chambres il n'y a jamais de majorité gouvernementale dans l'acception que l'on attribue à ces mots, et, quand un ministère tombe, c'est d'ordinaire devant une coalition. Mais comme, s'il est possible de réunir dans un but de renversement des députés venus des différents points de l'horizon politique, il est à tout le moins difficile de gouverner avec un ministère hybride, le chef du pouvoir exécutif se trouve le plus souvent fort embarrassé pour user de sa prérogative, et le plus souvent il est condamné par la force des choses à violer le principe même du parlementarisme, d'après lequel le pouvoir doit passer à ceux qui ont renversé le Cabinet mis en minorité. Il se borne alors à ramasser celui-ci en en éliminant deux ou trois personnes, par un replâtrage analogue à celui auquel nous venons d'assister et dont nous avons vu de si nombreux exemples en quinze ans, tant sous l'Assemblée nationale et sous le septennat de M. de Mac-Mahon que depuis le triomphe définitif du parti républicain.

Dans la plupart des pays parlementaires il y a deux Chambres législatives. La Grèce seule fait exception à cette règle. Ces deux Chambres ont, constitutionnellement, des droits égaux; mais, étant donnée l'impossibilité où l'on serait d'établir un gouvernement si celui-ci devait être effectivement responsable devant deux Assemblées d'idées et de tempérament différents, l'habitude a prévalu extraconstitutionnellement d'annuler la responsabilité du Cabinet devant la Chambre haute. Celle-ci peut repousser les lois que le gouvernement lui propose, voter celles qu'il combat, interpeller et mettre en minorité les ministres: pourvu que la Chambre des députés les soutienne, les ministres demeurent à leur poste, et l'on en a vu quelquefois, notamment dans l'affaire des corporations religieuses, prendre par décret des mesures que le Sénat, agissant par voie législative, venait de repousser.

Un autre élément du parlementarisme dont il faut tenir grand compte est le droit de dissolution. Lorsqu'un ministère est battu à la Chambre des députés, il a le choix entre deux résolutions: il peut se retirer; il peut aussi, s'il croit que l'opinion de la Chambre ne correspond pas à l'opinion du pays, dissoudre celle-là et faire appel à celui-ci. C'est un *referendum* d'une nature particulière. La seule chose qu'il ne puisse pas, c'est continuer de gouverner avec la Chambre par laquelle il a été battu. Comme, pour dissoudre une Chambre, il faut une autorité qui ne dérive pas de cette même Chambre, c'est à la Couronne qu'appartient, dans les monarchies constitutionnelles, le droit de dissolution. La Couronne apparaît comme placée en dehors et au-dessus de tout parti, comme agissant, par suite, dans la sérénité d'une impartialité absolue.

Avec la forme républicaine, l'appel au pays est encore quelquefois nécessaire, et, lorsque la Constitution n'admet pas, comme en Suisse, le *referendum*, il faut que cet appel se fasse par la voie d'élections générales, Mais la dissolution présente dans les républiques des difficultés et des dangers qu'elle ne présente pas dans les monarchies. Quelque précaution que l'on prenne de déclarer le chef du pouvoir exécutif irresponsable afin de le placer en dehors de tous les partis, l'impartialité absolue, qu'on n'est même pas parvenu à réaliser pour les monarques, est ici une pure chimère. Le

Président de la république est un homme politique, porté à la présidence par un parti politique, et qui ne peut pas dépouiller le vieil homme avec la même facilité qu'il s'assoit sur le fauteuil présidentiel. C'est même là, en plus de toutes celles que j'aurai à énumérer, une des difficultés qui s'opposent à ce qu'une république puisse être organisée parlementairement.

Le Président de la république étant un homme politique, un homme de parti, lui accorder la faculté de dissoudre la Chambre serait périlleux. Nos constituants de 1875 ont paré à ce danger en décidant que l'accord du Président de la république et du Sénat serait nécessaire. Ce n'est point une garantie absolue : nous en avons eu la démonstration au 16 Mai ; c'en est une cependant.

Le Président, et c'est là que réside uniquement sa puissance, peut révoquer les ministres qu'il a nommés sans attendre un vote hostile de la Chambre, puis les remplacer par d'autres qui n'aient pas la majorité dans l'Assemblée, et proposer ensuite la dissolution au Sénat. En agissant de la sorte, il est vrai qu'il se découvre et qu'il est presque obligé — car il a alors perdu toute autorité morale — de se retirer soit si le Sénat lui refuse le droit de dissoudre la Chambre, soit si, ce droit lui ayant été concédé, le pays réélit les mandataires qui ont été renvoyés devant lui. Il n'en serait plus de même si la démission du ministère résultait d'un vote régulier du parlement et si la dissolution était demandée au Président de la république par le ministère battu. Le Président ne se découvrirait pas dans ce cas en la décrétant, et pourrait conserver ses fonctions, quelle que fût la décision du Sénat, quel que fût le verdict des électeurs.

J'ajouterai que l'usage a prévalu de choisir les ministres, ou tout au moins la majorité d'entre eux, dans les Chambres, et que l'ensemble du système repose sur l'accord de trois pouvoirs. Il ne saurait, sous ce régime, y avoir de gouvernement stable que s'il existe à la Chambre une majorité homogène et disciplinée. Quant aux conflits entre les deux Assemblées, ou entre l'une d'elles et la Présidence, ils sont heureusement rares ; mais, s'ils se produisent, les textes constitutionnels ne nous fournissent aucun moyen de les résoudre. L'appel au pays n'en est même pas un absolument, car rien n'oblige le pouvoir exécutif à s'incliner devant la volonté de la nation. Après les élections qui suivirent le 16 mai, nous vîmes la Présidence s'essayer à résister à cette volonté souveraine ; et ce n'est probablement que le refus du budget et la perspective d'une révolution si l'on persistait dans la résistance, qui forcèrent le maréchal de Mac-Mahon à se soumettre en attendant qu'il se démît.

Tel est le régime parlementaire que la monarchie a introduit en France en le copiant de l'Angleterre. La république l'a conservé, contrairement aux traditions de la Révolution française et de tous les peuples républicains, parce qu'elle a été constituée par des monarchistes et par des républicains qui, élevés dans les Assemblées de la monarchie, étaient nourris, malgré eux, des habitudes et des principes du parlementarisme.

Mais il est arrivé qu'en empruntant de l'Angleterre le mécanisme de son gouvernement, on a omis d'adopter une série de dispositions, secondaires en apparence, essentielles en réalité, qui ont permis longtemps à ce mécanisme de fonctionner normalement dans ce pays. C'est d'ailleurs assez aisé à concevoir. Un système dont les rouages sont si nombreux et si étrangement agencés ne saurait être l'œuvre d'un homme ni d'une assemblée. Il ne peut s'être fait que de pièces et de morceaux qui se sont juxtaposés les uns aux autres à travers les siècles ; il ne peut être que le produit du temps.

C'est ainsi qu'il a pris naissance chez nos voisins, où jamais il n'y a eu de révolution générale ayant fait table rase du passé, où tout ce qui existe est le résultat d'une lente et graduelle évolution, ce qui a eu pour conséquence de donner à la société anglaise une forme particulière qui semble en opposition avec les lois ordinaires de la logique et que l'étude de sa genèse peut seule expliquer.

Il en a été ainsi de la constitution politique, qui n'a été écrite nulle part et qui est à ce point le produit du temps qu'elle ne se compose guère que de précédents et que la jurisprudence y remplace la loi.

On courait à un échec certain en essayant d'introduire une Constitution semblable dans une nation comme la nation française, qui répugne aux fictions, qui ne conçoit que la logique, la ligne droite. On ne devait même pas pouvoir arriver à une copie fidèle, et, de fait, on n'y est pas arrivé. Les linéaments en sont trop épars, trop difficiles à saisir.

Notre Chambre des députés diffère sous bien des points de la Chambre des communes. Comme la Chambre des députés, la Chambre des communes possède en droit l'initiative des lois ; mais le droit ne correspond pas là, comme chez nous, à une réalité effective. Un *bill* ne parvient à la dignité d'acte du parlement que s'il est proposé ou défendu par le Cabinet. Il a pu arriver qu'une loi passât sans l'assistance du gouvernement ; mais le fait est tellement rare que l'on a le droit de poser en principe que, dans les faits, les choses ne se passent jamais ainsi. Le règlement de la Chambre des communes est un filet dont les mailles sont assez étroites pour ne rien laisser passer de ce qui émane de la seule initiative parlementaire. Les députés anglais introduisent cependant des *bills*, comme on le fait en France ; ils en introduisent même beaucoup qu'ils renouvellent consciencieusement tous les ans ; mais leur but, en agissant ainsi, est uniquement de saisir l'opinion. Ils savent qu'il n'y aura d'effet tangible que le jour où, l'opinion étant assez mûrie pour in-

fluencer le gouvernement, celui-ci fera l'idée sienne.

A la Chambre des communes, un jour, un seul chaque semaine, le mercredi, est réservé à la discussion des *bills* d'initiative parlementaire, et le tirage au sort attribue à chaque auteur de *bill* un de ces mercredis pour développer et défendre sa proposition, c'est-à-dire un temps manifestement insuffisant pour la discussion et le vote. Il est vrai que le gouvernement dispose de deux jours par semaine pendant lesquels il a le droit de mettre en discussion ce qu'il veut: autre différence avec ce qui se passe chez nous, où la Chambre est toujours maîtresse de son ordre du jour, à ce point qu'on l'a vue renverser des ministères sur des questions de cette nature. Il arrive au ministère anglais d'accorder un des jours qui lui appartiennent à un *bill* privé; mais alors ce *bill* revêt par cela même le caractère gouvernemental.

En Angleterre, c'est donc le Cabinet qui gouverne et légifère. Il exerce une espèce de dictature contrôlée.

Quant à la Chambre des communes, jusqu'à ce jour elle s'est bornée à surveiller la législation comme la politique, et son rôle législatif, quoique très dissemblable dans la forme, ne s'est guère éloigné de son rôle politique et administratif. Il est juste d'ajouter cependant que, depuis une vingtaine d'années et par la force même des choses, elle devient de plus en plus absorbante en matière administrative. Elle tend à ce point à se substituer au gouvernement que sir H. Maine a pu écrire que, par une interversion des règles d'un bon gouvernement, c'est le ministère qui fait les lois et les Communes qui administrent.

Aussi le régime parlementaire devient-il, chaque jour, d'une application plus difficile chez les Anglais.

En matière de législation, la Chambre des communes exerce une action initiatrice comme celle qui siège au palais Bourbon, mais par une autre méthode. Lorsqu'elle entend faire passer une idée nouvelle dans la loi, elle a le plus souvent recours à une résolution invitant le gouvernement à déposer un projet sur la question qui l'intéresse.

III.

Cet ensemble d'institutions, aussi longtemps qu'il a existé dans sa pureté — et il a existé dans sa pureté tant que l'aristocratie est demeurée toute-puissante en Angleterre, — a fonctionné à la satisfaction générale, au point d'exciter des imitateurs. La décentralisation extrême et la mise au concours de presque toutes les places ont aussi beaucoup contribué à le rendre viable, réduisant à de très faibles proportions l'ingérence personnelle des députés dans le choix des fonctionnaires. Mais ici encore l'Angleterre se rapproche chaque jour, à grands pas, de nous, et l'heure est proche où la Constitution qui a fait l'admiration du monde sera aussi impuissante à présider à ses destinées que l'imparfaite copie que nous en avons faite se montre impropre à présider aux nôtres.

Au moins a-t-elle pu donner à ce pays une longue période de grandeur! Il n'en est pas de même chez nous, parce que notre constitution sociale n'était déjà plus, lorsque la Restauration y a intronisé le régime anglais, ce qu'il aurait fallu qu'elle fût pour que l'essai réussît. On n'a pas même pu copier exactement le système. On s'est arrêté aux grands traits; mais ces détails qui sont comme l'huile destinée à lubréfier la machine et sans laquelle la machine refuse le service n'ont pas été conservés. Comment l'auraient-ils été? Ils résultent chez nos voisins de tout le développement historique des peuples du Royaume-Uni et ne sont pas de ceux qui se décrètent. En France, on a partagé — mais alors d'une manière effective — l'initiative des lois entre le gouvernement et les Chambres, et l'on a donné accès aux ministres dans chacune de ces Chambres, même dans celle dont ils ne font pas partie — innovation inconnue de l'autre côté du détroit, — pour venir y défendre les projets qui émanent d'eux et pour venir, selon les cas, y défendre ou y combattre ceux qui émanent des députés ou des sénateurs. Une très large part a été laissée aux ministres dans le travail législatif; mais on n'a pas fait de ce travail leur domaine à peu près exclusif, comme en Angleterre.

On a, chez nous comme en Angleterre, permis aux membres des deux Assemblées d'adresser des questions et des interpellations aux ministres et de s'immiscer ainsi dans l'administration intérieure et dans la politique extérieure du gouvernement. Il en est résulté une confusion: nous n'avons ni l'unité ni la séparation des pouvoirs. Nous avons quelque chose qui oscille entre le système anglais des anciens jours, le système américain et le système conventionnel, et qui n'emprunte d'aucun d'eux ce qui fait la condition de leur vitalité.

Le régime parlementaire anglais a eu une forte organisation que nous ne lui avons jamais connue en France; et cependant, malgré des traditions séculaires et des conditions qui en rendent le fonctionnement relativement facile devant la démocratie qui monte, cet organisme délicat, bon pour les aristocraties, commence à craquer de toutes parts. Qu'en pouvons-nous attendre chez nous?

NAQUET.

LA DÉLÉGATION FRANÇAISE EN AMÉRIQUE

Notes de voyage (1)

(Deuxième article)

III.

HOFFMAN HOUSE.

Hoffman House est situé à peu près au centre de New-York, à l'endroit où se croisent à angle très aigu, devant Madison square, à quatre milles et demi de la Batterie et autant de Central Park, la grande voie commerçante de New-York, Broadway, et l'avenue élégante et aristocratique, la Cinquième Avenue.. Là est aussi la division des deux cités que toute grande ville doit réunir : la cité active, bruyante, laborieuse, où l'argent se gagne ; la cité paisible où l'on rentre, les affaires terminées, où l'on vit de la vie de famille après que l'*office* a été fermé, où se dépense l'argent gagné ailleurs — et l'argent se dépense ici comme il se gagne, presque sans compter.

Madison square est comme le point de contact de ces deux villes. Ici se trouve l'hôtel de la Cinquième Avenue, le vieil hôtel célèbre et renommé, cher aussi. Ici, le fameux restaurant Delmonico, qui gagne chaque année plusieurs centaines de mille francs et qui a, çà et là dans la ville, plusieurs succursales. Ici, le restaurant Brunswick, fort renommé lui aussi. Hoffman House fait le coin de Broadway, à peu près à la hauteur de la vingt-troisième rue. Il est le plus récent et, on peut bien le dire aussi, le plus cher des hôtels de New-York. Pour nous recevoir et nous traiter de son mieux, l'Amérique n'a reculé devant aucune dépense ; chacun de ses hôtes lui a coûté par jour un joli nombre de dollars !

On nous transporte au premier étage, dans le vaste salon garni de hauts et moelleux tapis, meublé avec tout le luxe imaginable. Un orgue qui joue des airs variés se met en mouvement en notre honneur. S'il ne nous accueille pas avec la *Marseillaise*, c'est que les airs nationaux ne sont pas notés sur son rouleau mécanique. Ici se fait la distribution des logements. Nous sommes logés, pour notre part, au sixième étage ; mais le nombre des étages a ici peu d'importance. Deux ascenseurs sont installés dans l'hôtel et, du matin au soir, jusqu'à une heure du matin même, ils ne font que monter et descendre. Un Américain se ferait scrupule de monter ou même de descendre un étage.

On nous a donné un véritable appartement : un salon bien meublé, une superbe chambre à coucher, un vaste cabinet comprenant la table de toilette pourvue d'un robinet d'eau chaude et d'un robinet d'eau froide, et une baignoire ; le reste n'est pas oublié. De grands placards spacieux et d'amples commodes sont prêts à recevoir le linge et les vêtements. Une carte fichée sur la porte nous apprend que l'appartement coûte par jour la modeste somme de neuf dollars, soit à peu près quarante-sept francs cinquante centimes.

Il faut d'abord faire connaissance avec le palais que nous habitons. Les hôtels d'Europe, même le Grand-Hôtel, ne donnent qu'insuffisamment l'idée d'un grand hôtel américain. Celui-ci est un immense caravansérail, mais un caravansérail qui ne ressemble guère à ceux de l'Orient. Rien n'a été négligé pour assurer à ceux qui l'habitent tout le confort imaginable ; pour leur donner, durant leur séjour du moins, l'illusion qu'ils sont des millionnaires. Les escaliers sont en marbre blanc ; tous les couloirs sont recouverts de tapis épais. Au premier étage, ce n'est pas un salon seulement que l'on peut voir, c'est cinq, six, sept ou huit salons communiquant les uns avec les autres, tous richement meublés, tous montrant sur leurs parois des tableaux, des armes, des cuivres de l'Orient, des vases, des faïences, des porcelaines, des tapisseries. A ne rien cacher, tout ce luxe ressemble plus peut-être au luxe du *Bon Marché* qu'à la décoration de l'hôtel d'un véritable amateur. D'énormes calorifères chauffent incessamment salons et couloirs ; ils les chauffent même un peu trop à notre gré. Une légion de *house-maids* en robes claires, les bras nus, ne cessent d'aller et venir d'étage en étage, nettoyant tout, faisant la guerre au moindre grain de poussière, entretenant partout une propreté scrupuleuse, un air tout flambant neuf.

Mais le plus curieux spectacle de l'hôtel, c'est le rez-de-chaussée. Là, dans les larges vestibules et les grands couloirs, circule incessamment une foule affairée qui va et vient. Il se négocie bien des affaires au rez-de-chaussée de Hoffman House. Nombre de *boys* à la physionomie éveillée, parlant toutes les langues du vieux monde aussi bien que du nouveau, se tiennent à la disposition des habitants de l'hôtel ou de leurs visiteurs. Pour un Américain, l'hôtel est un endroit où il doit trouver tout ce qui peut lui être utile ou simplement commode. Un télégraphe est là qui transmet et reçoit toutes les dépêches ; il ne cesse pas d'être en mouvement. Il y a un bureau de banque à l'hôtel ; on y signe des chèques et l'on y touche le montant des chèques tirés sur toutes les banques de la ville. On prend là ses billets pour tous les chemins de fer imaginables ou tous les bateaux à vapeur. On y fait, sans se déranger, enregistrer ses bagages pour Constantinople ou Saint-Pétersbourg, pour San Francisco ou Yokohama. Voici une librairie où l'on trouve tous les journaux de New-York et des États-Unis, toutes les Revues, tous les livres, même les plus renommés de

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

ceux qui paraissent à Londres, à Paris ou à Leipzig. Voici, assis sur sa haute chaise, un plumitif qui, de sa main posée et moulant la lettre, fabrique des cartes de visite pour quiconque en manque. Jamais élève de Brard et Saint-Omer n'a plus consciencieusement ni mieux travaillé. Voici un bureau de tabac admirablement approvisionné. De la boîte d'allumettes, de la cigarette qui coûte deux ou trois sous la pièce, jusqu'au Havane le plus délicat, marqué trente sous, rien n'y manque. Voici une estrade où, pour la modeste somme de cinquante centimes, on peut à toute heure faire cirer ses bottines; et l'estrade ne chôme guère de clients les jours, nombreux ici, où la boue abonde dans la rue. Voici même, à côté du bureau de renseignements de l'hôtel et de la salle où l'on peut lire les journaux et faire sa correspondance, un notaire public — la profession est libre ici. Il se tient derrière un grillage, un gros registre où il griffonne et compte ouvert devant lui, tout prêt à recevoir les actes que les clients voudront bien lui confier.

Deux salles à manger à ce rez-de-chaussée; trois salles à manger même, où l'on ne pénètre qu'après avoir remis au préposé du vestiaire, contre un ticket, son chapeau et son pardessus. Il y a la salle à manger réservée aux hommes seuls, où l'on peut fumer, et la salle à manger réservée aux *ladies*, où le tabac est rigoureusement interdit : une consigne sévère s'oppose à toute promiscuité.

La pièce la moins curieuse de ce rez-de-chaussée n'est pas le *bar*, qui s'ouvre sur Madison square. On y débite, comme dans tous les bars, sur de petites tables ou de grands comptoirs de marbre blanc, toutes sortes de boissons servies par des garçons vêtus de vestes blanches. Chaque consommation, que ce soit un *cock-tail*, un *sherry-cobbler*, un simple petit verre de *whisky* ou de *gin*, ou un verre de bière, coûte également le quart d'un dollar, un *quarter*, un peu plus de vingt-cinq sous. Mais, à la condition de ne pas s'asseoir, on peut ici manger du *corn-beef* taillé en fines tranches, de la salade de homard, d'autres plats encore, en grignotant de petits biscuits secs. Nombre d'Américains font ici, au milieu du jour, un lunch peu sain peut-être pour l'estomac, mais économique.

Le bar n'a rien négligé pour offrir tous les plaisirs à sa clientèle : ceux de l'esprit aussi bien que les autres. Le bar de Hoffman House — ne riez pas! — c'est le grand musée public de New-York. Là se trouve, au beau milieu d'une paroi, sous verre, éclairé dès trois heures de l'après-midi par de puissants réflecteurs, le grand tableau de M. Bouguereau représentant un satyre entraînant des nymphes dans une danse orageuse. Il a coûté deux cent mille francs passés; il représente le chef-d'œuvre de l'art français au XIXe siècle; il m'a paru être là-bas l'objet d'une admiration unanime et sans réserves. Un écriteau placé sur le cadre invite les passants à ne pas se servir de leurs cannes pour s'en montrer les beautés les uns aux autres, de peur de briser la glace et d'endommager la peinture. Respect aux chefs-d'œuvre!

De l'autre côté, en face de l'œuvre capitale de l'art au XIXe siècle, une œuvre capitale de la Renaissance, un tableau du Corrège, sous verre également. L'authenticité du Corrège m'a paru beaucoup moins certaine que celle du Bouguereau. A côté du Corrège, une grande tapisserie des Gobelins représentant le port de Marseille : une merveille en fait d'imitation de la peinture à l'huile par les laines de couleur; et cette merveille a pour la recommander autre chose que son mérite artistique : elle a, paraît-il, appartenu à l'empereur Napoléon III et une inscription nous en avertit. Fortune, voilà de tes coups!

Et maintenant imaginez encore une profusion de cadres richement dorés et de peintures dans ces cadres; des casques et des bibelots d'Orient; encore des faïences et encore des porcelaines; des oiseaux empaillés : vous aurez une idée de ce bar de Hoffman House où l'on débite chaque jour quelques centaines de tonneaux de bière, plusieurs hectolitres de spiritueux divers, des cuves de salade, des montagnes d'huîtres gelées, et assez de glace pour faire un iceberg.

Ce bar a toute une histoire. Il y a quelques années, un grand spéculateur de New-York, M. Field, fut tué raide en pleine rue d'un coup de pistolet par un certain M. Stokes : il l'avait ruiné, il avait même eu, paraît-il, des torts plus graves encore à son égard. M. Stokes fut d'abord condamné à mort; mais, son procès ayant été revisé, il trouva des juges moins sévères. La victime était médiocrement aimée, médiocrement estimable même, dit-on; M. Stokes, dont le passé était honorable, en fut quitte cette fois pour cinq années de prison. Sa dette à la société payée, il loua le bar de Hoffman House, et, comme il était actif et intelligent, il réussit. Il devint à la mode d'aller prendre un rafraîchissement chez « le meurtrier », comme on l'appelait. Aujourd'hui M. Stokes n'est plus seulement le maître du bar de Hoffman House, il dirige l'hôtel tout entier, et nous sommes ses hôtes. Mais tout le monde assure qu'il prête seulement son nom au propriétaire véritable, à l'un des Américains les plus colossalement riches qui soient, et dont le nom est aussi connu à Paris qu'il peut l'être à New-York ou dans le Névada. Ce sont là mystères qui ne nous regardent point.

A table, le soir, toute la Délégation est réunie. Nous avons notre salle à manger spéciale; la table est couverte de fleurs et de verdure; chaque femme trouve devant elle un bouquet; chaque homme, suivant une aimable attention que nous retrouvons partout, un joli bouton de rose pour mettre à la boutonnière. Les principaux membres du Comité américain sont là pour nous recevoir, et ce premier dîner est un banquet. Ce

sera un vrai banquet que nous retrouverons, du reste, à Hoffman House, chaque fois que nous y dînerons. Dès ce soir les discours commencent au dessert, et nous savons d'avance que nous allons avoir ici bien des discours à entendre et à faire.

Après le dîner, la Délégation délibère. Nous avons reçu nombre d'invitations dès notre arrivée et même auparavant, car chacun s'ingénie à nous faire fête! Outre les réceptions officielles, beaucoup de clubs et de Sociétés veulent nous recevoir, nous offrir, qui un dîner, qui une soirée suivie d'un souper. Beaucoup de théâtres nous offrent des loges pour leurs représentations ; beaucoup d'établissements désirent nous montrer leurs collections et leur organisation. Ce n'est pas petite affaire que de choisir entre tous ceux qui nous sollicitent, car nous voudrions bien répondre de notre mieux à toutes ces politesses, ne désobliger aucun de ces hôtes si obligeants. Forcés pourtant de faire quelques attristés — nous ne possédons pas le don d'ubiquité, — nous nous voyons contraints de décliner en masse toutes les invitations des théâtres, grands ou petits; nous quitterons l'Amérique sans avoir mis le pied dans une salle de spectacle du nouveau monde. C'est dommage! Il est convenu que, dans le jour, nous nous partagerons, allant ici ou là, par groupes plus ou moins nombreux selon les curiosités de chacun; le soir, nous marcherons tous réunis.

IV.

LA VILLE.

Faisons d'abord connaissance avec la ville. New-York est avant tout une grande cité commerçante, le vaste entrepôt des deux mondes, le lieu où s'échangent les produits du continent américain et de la vieille Europe : c'est par la cité commerçante qu'il faut commencer notre visite. Nous n'avons pour cela qu'à descendre à notre droite la longue et large artère de Broadway, à suivre la pente douce qui, de Madison square, conduit à la Batterie.

New-York se lève très tard. A neuf heures seulement les *offices* s'ouvrent et l'activité commence. Mais aux environs de neuf heures on ne voit que voitures, je veux dire *cars*, que tramways se suivant sur leurs rails de demi-minute en demi-minute, tous pleins ou plutôt bondés. C'est la ville haute qui se précipite tout entière vers le quartier des affaires. Peu de piétons dans les rues; on ne va guère à pied ici, pas plus qu'on ne monte les escaliers: le temps est trop précieux. Cette habitude de marcher le moins possible, aussi bien que celle de se charger lourdement l'estomac dès le saut du lit et de ne rien prendre avant le soir, excepté un rapide lunch debout dans un bar, pourrait bien ne pas être étrangère à ces nombreux maux d'estomac, à ces effroyables dyspepsies dont tant d'hommes se plaignent ici.

Comme elle a commencé tard, la vie active de New-York finit de bonne heure. Entre quatre et cinq heures du soir les affaires sont terminées. Les milliers et les milliers de personnes descendues le matin dans la cité remontent vers la ville haute par les tramways et l'*elevated rail-road*. Chacun retourne à sa famille ou à ses distractions. Mais, de neuf heures du matin à quatre heures du soir, le mouvement est extraordinaire, prodigieux. D'heure en heure il augmente, jusqu'à l'après-midi, où il bat son plein comme une marée régulière. Il n'y a ici de place que pour les hommes résolus à faire fortune, tout à la fois hardis, aventureux et en même temps laborieux à l'excès. Ils doivent donner chaque jour, en six ou sept heures, toute la somme d'énergie dont ils sont capables. On s'use vite à ce métier, si on y peut gagner beaucoup d'argent, et c'est un proverbe qu'à New-York on ne voit pas beaucoup de vieillards.

Plus nous avançons dans cette rue de Broadway qui descend pendant plusieurs milles, plus l'activité et le mouvement vont croissant. Les *cars* eux-mêmes sont souvent forcés de s'arrêter à cause de l'encombrement, et ç'a été pour beaucoup de vieux New-Yorkais une espèce de scandale naguère que l'établissement de tramways dans Broadway. La concession n'a, dit-on, été obtenue que par surprise et payée assez cher; mais elle a été accordée: il n'y a plus à revenir sur le fait accompli.

De Madison square au square Lafayette, surtout des industries de luxe, des magasins élégants: c'est quelque chose comme la rue de la Paix ou l'avenue de l'Opéra. Là se trouve la célèbre maison de l'orfèvre Tiffany, l'Odiot et le Fontana du nouveau monde. Au square Lafayette, Broadway décrit un arc de cercle et se dirige ensuite vers la Batterie. Nous approchons du quartier laborieux et actif entre tous. Des centaines et des centaines de magasins de toutes sortes, d'établissements de gros, d'établissements de détail, maisons où se brassent des millions d'affaires, où la spéculation se livre à toutes les audaces, où les fortunes se font rapidement et souvent se défont non moins vite, se succèdent sans interruption. On nous montre l'îlot occupé par la maison de Nouveautés fondée par le richissime Stuart, qui fut, avant Aristide Boucicaut, l'inventeur du *Bon Marché* à New-York.

Noms anglais ou américains, noms hollandais, noms allemands sont ici mêlés les uns aux autres. New-York est entre toutes une ville cosmopolite. Dans le nombre nous avons le plaisir de voir figurer quelques noms français, malheureusement trop rares. On avait dit que les juifs ne réussissaient pas à faire fortune en ce pays, que l'Israélite ne trouvait pas à mordre sur le Yankee et rencontrait en lui trop forte partie. Si la chose a été vraie autrefois, elle a certainement cessé

de l'être : l'Israélite s'est mis, ici comme partout, à la hauteur de la situation. Il a fait la preuve de son intelligence et de son énergie; et ici aussi il a fait bande à part et s'est mis en faisceau. Le long de Broadway, durant deux ou trois cents numéros, nous ne rencontrons guère que des noms qui ne nous laissent aucun doute sur l'origne et la religion de ceux qui les portent.

Nous voici au bas de Broadway. Ici est la Poste; ici, tous les établissements des grands journaux de New-York : le *New-York Herald*, le *World*, la *Tribune* ou plutôt le *Tribun*, le *Sun*, le *Courrier des États Unis;* ici les bureaux des nombreux chemins de fer et des agences de navigation, plus nombreuses encore; ici la Bourse du commerce; ici les immenses comptoirs de l'importation et de l'exportation. C'est quelque chose comme l'activité de la cité de Londres ou du quartier des affaires de Liverpool; rien en France, même Marseille ou Bordeaux en leurs coins les plus animés, ne peut donner l'idée de ce spectacle. Si larges que soient les rues, elles sont trop étroites pour la circulation des gens affairés, des cars, des lourds camions chargés de marchandises.

Ne demandez pas à Broadway ou aux autres voies de commerce de New-York l'aspect ni l'élégance de nos grandes rues parisiennes. On ignore ici nos coquets étalages, l'art de faire un tableau agréable aux yeux des étoffes ou des marchandises exposées les unes à côté des autres. Beaucoup d'enseignes; beaucoup d'images coloriées en couleurs voyantes, trop voyantes même : la chromolithographie sévit terriblement aux États-Unis. Bien plus que de plaire à l'œil, il s'agit de s'imposer à lui, de le forcer à voir et à regarder. Peut-être même, en le frappant avec cette brutalité, croit-on lui être agréable.

Une autre disposition des maisons new-yorkaises s'oppose à la beauté des étalages. Les magasins ne sont pas, comme les nôtres, développés surtout en largeur sur la rue ; ils sont tout en profondeur. La place sur la façade est ici chèrement disputée. La location du moindre *office* est d'un prix énorme; on rattrape sur la profondeur ce qu'on n'a pu prendre autrement. Si vous franchissez la porte d'une étroite boutique de modeste apparence, vous découvrez que vous êtes entré dans une sorte de boyau, dans une galerie longue comme un passage parisien; les comptoirs à droite et à gauche succèdent aux comptoirs, et les rayons aux rayons; dès le milieu de la journée il faut allumer le gaz pour y voir. A la chute du jour, tous ces magasins se ferment, mais ne se ferment pas à la façon française : point de volets de fer glissant le long de la devanture; on se borne à clore à double tour la serrure de la porte; on laisse à l'intérieur un bec de gaz allumé. Jusqu'au lendemain matin, où le propriétaire et ses commis y reviendront, le magasin reste confié à la protection des *policemen* qui circulent toute la nuit et sont chargés d'arrêter les voleurs, si quelqu'un s'avisait d'y pénétrer, ou d'appeler les pompiers, si un incendie se déclarait.

* * *

Dirigeons maintenant notre promenade en sens inverse. Après avoir rapidement parcouru la cité commerçante de la ville basse, faisons rapidement aussi la connaissance de la ville haute : celle qui commence à Madison square pour se terminer à l'entrée de *Central Park*.

De ce côté, peu de magasins, sauf le long de Broadway, mais des maisons et des maisons d'habitation, le long des avenues et des rues qui les coupent à angle droit. Beaucoup d'hôtels, car on habite ici l'hôtel bien plus qu'en Europe ; peu de maisons sont divisées en appartements, et chaque maison se loue cher ; on n'en trouve guère — j'entends des plus modestes — à moins de sept mille cinq cents francs par an. Les ménages obligés à l'économie préfèrent s'installer à l'hôtel. On y a sa chambre, on reçoit dans cette chambre, dans son petit salon ou, mieux encore, dans le salon commun, qui ressemble à un parloir et où se groupent, dans les différents coins, nombre de sociétés particulières. On y naît, on y grandit, on s'y marie, on y meurt. On y a, pour un prix relativement peu élevé, le service d'un nombreux domestique, la jouissance d'un luxe un peu banal, l'illusion de la richesse. Il n'est pas rare de voir une belle Américaine qui ne possède ni un essuie-mains, ni une paire de draps, ni un meuble, ni un couvert d'argent ; en revanche, elle a des robes superbes et quantité de bijoux. Toute sa fortune est dans douze ou quinze caisses qu'elle fait et défait selon que les accidents d'une vie errante la conduisent ici ou là. Elle est ainsi (comme l'on voudra) ou partout chez elle, ou chez elle nulle part. C'est une façon d'entendre la vie en nomade, à laquelle notre vieux monde aurait quelque peine à se faire.

Beaucoup d'églises aussi : des grandes, des petites, des moyennes. Le catholicisme et le protestantisme anglican ne sont pas ici seuls en présence ; toutes les variétés du protestantisme ont crû et multiplié à l'égal des étoiles du ciel et des sables de la mer, sous le régime de l'entière liberté religieuse. Pour les énumérer il faudrait un dénombrement un peu plus long que celui d'Homère. L'État ne protège aucun culte, n'en persécute aucun ; chacun se débrouille de son mieux, recrute des prosélytes comme il peut. Chaque communauté, en faisant appel à la générosité de ses fidèles, élève des édifices religieux, les entretient, et entre toutes les communautés c'est une rivalité d'amour-propre à qui montrera le plus de magnificence. L'Américain trouve aussi naturel de payer les frais de son culte que d'acquitter les notes de son épicier et de son boucher, de payer son médecin s'il est malade, ou son avocat s'il a un procès. On ne peut faire deux cents mètres dans cette partie de New-York sans rencontrer une

église, et les églises cependant sont moins nombreuses à New-York qu'à Brooklyn, surnommée la cité des églises. En comparaison de Brooklyn, New-York a la piété tiède. Presque toutes ces églises, quelle que soit la secte à laquelle elles appartiennent, sont également de style ogival : gothique encore voisin du roman, gothique tout à fait ogival, gothique fleuri et flamboyant, il y en a ici pour tous les goûts, avec de hautes flèches quand les moyens l'ont permis. C'est le gothique assurément qui répond le mieux au sentiment mystique de ce pays. Mais, que ce gothique imite le XIIe et XIIIe ou le XIVe siècle, c'est toujours un gothique d'imitation ; on y cherche en vain une note nouvelle et originale.

Rien de plus varié que les maisons de cette partie de la ville. Chacun a bâti selon son goût et selon sa fortune. Tous les styles de tous les temps, de tous les pays, se sont ici comme donné rendez-vous. A côté d'un pylône égyptien, voici un portique dorique, puis un portique d'ordre ionique, puis un autre d'ordre corinthien. Ici une maison moyen âge ; là une autre de la Renaissance ; là une maison hollandaise ; il ne manque que le chalet suisse. Ici une maison d'un ou deux étages, là une bâtisse énorme qui fait songer à un palais de Florence ; là une immense construction peinte en rouge vif et qui compte dix, onze, douze étages. Le type le plus commun est celui de la maison anglaise avec sa cuisine au rez-de-chaussée, à demi enfoncée dans le sous-sol, un escalier d'une douzaine de marches avançant sur le trottoir et conduisant à l'habitation des maîtres : il y manque seulement cette fenêtre à pans coupés faisant saillie sur la rue et d'un si joli effet à Londres lorsqu'à l'intérieur elle est toute garnie de fleurs.

Les deux avenues essentiellement élégantes de New-York sont la Cinquième Avenue et Madison Avenue. C'est là l'équivalent de notre faubourg Saint-Germain ou de notre quartier des Champs-Élysées. Ni dans l'une ni dans l'autre on n'a permis aux tramways de poser leurs rails.

Presque en haut de la Cinquième Avenue, à la hauteur de la cinquante-troisième rue, nous sonnons à la porte d'un hôtel carré, peu élevé, presque fermé du côté extérieur aux regards indiscrets. C'est ici la demeure du très riche M. Vanderbilt, propriétaire de la plus célèbre galerie de New-York, que nous voudrions visiter. Nous sommes introduits dans un large vestibule carré, dallé de mosaïques, dont les murs sont revêtus de plaques de marbre jaune relevé de garnitures de bronze ; au centre, sur un piédestal, un énorme vase de malachite. Visiter la galerie de M. Vanderbilt est une faveur dont le maître est, paraît-il, avare. On nous avait prévenus que nous nous verrions refusés ; mais le titre de membre de la Délégation française est un Sésame qui ouvre toutes les portes : la permission est aussitôt, et fort gracieusement, accordée. La collection est exposée dans deux vastes salons ouvrant sur un magnifique jardin d'hiver, décorés et meublés avec autant de goût que de richesse. Elle est vraiment superbe. On me dispensera de la décrire ; au surplus, les Parisiens ont vu à nos Salons presque tous les morceaux qui la composent. M. Vanderbilt n'a voulu collectionner que la peinture moderne ; mais il a su la bien choisir. A de rares exceptions près, il n'a recherché que des œuvres de l'école française. Tous nos maîtres en renom sont représentés chez lui, et presque tous par une œuvre importante.

Il est une autre galerie également célèbre à New-York et que nous voudrions aussi visiter : c'est la collection réunie par le marchand de Nouveautés Stuart. Mais Mme veuve Stuart vient de mourir aujourd'hui même ; on ne doit l'enterrer que dans quelques jours. Nous serons forcés de partir sans avoir vu la collection Stuart. Il y a quelques années, après la mort de M. Stuart, son cercueil avait disparu ; de hardis voleurs l'avaient dérobé, comptant forcer la famille à le racheter à prix d'or. Mme Stuart a pris, paraît-il, de minutieuses précautions pour empêcher que semblable aventure n'arrivât à sa dépouille mortelle : peine inutile assurément ; les meilleurs coups sont ceux qu'il faut le moins s'aviser de recommencer.

*
* *

Quand on s'est promené toute une journée à travers une ville comme New-York, on cherche, malgré la fatigue, à résumer l'impression qu'on en rapporte, et deux ou trois traits restent marqués dans l'esprit.

New-York est, comme on sait, une ville tirée au cordeau. Les avenues dans le sens de la longueur, les rues dans le sens de la largeur, s'y coupent à angle droit. Rues et avenues se distinguent les unes des autres par des numéros ; un chiffre, sauf de bien rares exceptions, est le seul nom de baptême des rues et des avenues. Un conseil municipal animé du désir de bouleverser les dénominations reçues serait ici bien embarrassé de faire des siennes ! Un nom propre risque de déplaire, si illustre qu'il puisse être, à tel ou tel parti politique : impossible, avec la pire mauvaise volonté du monde, de mettre de la politique dans l'arithmétique.

Le système est commode ; rien de plus aisé pour se reconnaître et se diriger. Du moment où vous avez rencontré la Quatrième Avenue après la Troisième, vous savez que la Cinquième doit suivre en continuant dans le même sens ; vous savez aussi que c'est la vingt-quatrième rue qui suit la vingt-troisième ; elle est suivie elle-même par la vingt-cinquième. Un numéro d'avenue, un numéro de rue : il n'en faut pas davantage pour aller sûrement où vous voulez ; il n'y a plus qu'à découvrir le numéro spécial de la maison que vous cherchez dans telle avenue ou telle rue.

Ce système si commode a pourtant aussi ses désavantages. Il est glacial comme les mathématiques ; il

ne dit rien à l'imagination. Une promenade dans Paris est une leçon d'histoire perpétuelle. Elle rappelle aux jeunes Français tout le passé de notre pays; les noms propres inscrits en lettres blanches sur les plaques bleues émaillées réveillent de précieux souvenirs; ils les rappellent aux générations nouvelles; ils témoignent de la reconnaissance nationale pour les grands hommes qui ont bien servi la patrie; ils promettent un semblable honneur à ceux qui, à leur tour, la serviront bien. L'Amérique offre à notre démocratie plus d'un bon exemple à suivre; pour ce qui est des noms des rues je serais fâché que la France renonçât à ses traditions pieuses. Je préférerai toujours le nom d'avenue Hoche ou d'avenue Kléber à celui de Troisième ou de Cinquième Avenue.

Une ville bâtie en damier pourra être une ville bien ordonnée; elle sera toujours une ville monotone. Ici, aucune fantaisie, aucun imprévu; toujours et toujours la ligne droite, devant soi, dans la rue que l'on suit, à droite et à gauche, dans les rues que l'on croise. Or, si rien n'est plus court que la ligne droite, rien n'est aussi moins varié, moins intéressant, moins pittoresque.

La ligne droite est-elle même toujours la ligne la plus courte? Il faut s'entendre. Quand on va ici d'un point à un autre, à moins de suivre une rue ou une avenue, il n'y a jamais de ligne plus courte : il faut toujours suivre les deux côtés du triangle rectangle, car on chercherait en vain l'hypoténuse. Si, au lieu de se servir continuellement des *cars* ou du chemin de fer aérien, les habitants de New-York marchaient davantage à pied, ils maudiraient souvent les ingénieurs, épris de régularité mathématique, qui ont tracé le plan de leur ville.

Point d'arbres dans New-York; à part trois ou quatre squares espacés de distance en distance, pas un endroit où la végétation se montre et vienne égayer le regard; pas une rue plantée: de la pierre et des enduits, rien que de la pierre et des enduits de couleurs souvent criardes. Il ne me souvient pas d'une seule maison, fût-elle celle d'un millionnaire — et le millionnaire ici est l'homme qui « vaut » au moins un million de dollars, — à laquelle attienne un jardin; personne ne possède un jardin de deux cents mètres carrés de superficie, avec quelques arbres : le terrain est à trop haut prix pour que personne puisse s'offrir une telle fantaisie.

Disons-le franchement, on ne saurait appeler New-York une belle ville. Cité puissante, cité énergique, riche, où l'énergie de la race se montre partout, j'y souscris tant que l'on voudra; mais ville élégante et faite pour plaire, non pas! — De quelque côté que l'on s'y promène, dans la ville haute ou dans la ville basse, il semble toujours, ici ou là, que l'on se promène dans la même rue, car l'aspect ne change pas. Partout des bâtisses et des bâtisses, disparates, différentes, hautes ou basses, riches ou humbles; mais toujours le même spectacle. Nulle part une échappée à droite ou à gauche ou sur l'Hudson ou sur la rivière de l'Est ou sur la rade. On pourrait ici vivre des années sans se douter jamais d'aucune des beautés de la nature qui nous environne. La promenade, en quelque sens qu'on la dirige, n'a rien de ce charme qu'offre notre Paris, par exemple, lorsqu'on suit la ligne des boulevards, l'avenue des Champs-Élysées, ou lorsqu'on traverse les ponts qui relient les deux rives de la Seine. Rien non plus de cet attrait qu'offre la suite de nos étalages invitant les regards à s'arrêter et les passants, même pressés, à faire halte un instant. Rien ne détourne ici des affaires ni des intérêts; rien ne distrait des préoccupations. New-York n'est pas une ville, sauf un petit coin de Broadway, où l'on puisse trouver plaisir à flâner. On la traverse pour aller où l'on a besoin d'aller, sans autre souci que d'arriver le plus vite possible; on s'explique que les habitants de New-York préfèrent à la marche des moyens de transport plus rapides : la rue est laide en général, franchement laide. Quand il pleut, en attendant qu'il neige — et voici qu'il a commencé à pleuvoir, — la boue, une boue noire, visqueuse et épaisse, envahit les rues; ce n'est pas en frais de balayage que la municipalité de New-York risque de se ruiner. Les trottoirs sont encombrés de poteaux laids, soutenant des traverses en bois sur lesquelles sont posées des vingtaines de fils: ce sont les fils des télégraphes et des téléphones, inventions commodes et utiles à coup sûr, mais d'un aspect déplaisant. Ces centaines de fils qui se croisent en tous sens forment en l'air une manière de toile d'araignée. On s'occupe ici de l'utilité pratique; on établit au meilleur marché possible les choses utiles; de l'élégance et de l'art, à peu près aucun souci. Et, de même, rien de plus laid que les becs de gaz chargés d'éclairer les rues et peinturlurés d'une couleur verte odieuse; presque tous ont perdu à la bataille leurs verres qu'on n'a pas remplacés; le couvercle de métal qui les couronne incline à droite ou à gauche, selon la fantaisie; et le support du bec de gaz lui-même, aux formes mal équarries, titube à son gré, comme un homme ivre, dans un sens ou dans un autre. Qu'importe, après tout, pourvu qu'il fasse suffisamment sa besogne, qui est d'éclairer!

***

J'ai parlé des tramways, des innombrables tramways dont les rails se coupent à travers les rues et les avenues. Il faut dire un mot aussi du chemin de fer aérien, de cet *elevated rail-road* dont on a tant parlé chez nous depuis qu'il est question du chemin de fer métropolitain. L'*elevated rail-road* part de la Batterie, de la pointe de New-York sur la rade; il aboutit au haut de la ville, à *Central Park*, en suivant une double direction. L'embranchement de gauche a tracé sa voie

du côté de l'Hudson; l'embranchement de droite, du côté de la rivière de l'Est. Il forme ainsi une sorte de V.

De minute en minute les trains se succèdent; quel que soit d'ailleurs le point où l'on s'arrête, comme dans les *cars*, le prix est le même : cinq cents, c'est-à-dire cinq sous, par personne. Ici non plus aucun sacrifice n'a été fait à l'élégance. Le chemin de fer circule à peu près à la hauteur d'un second étage; de distance en distance chacune des deux voies est soutenue par deux colonnes de fonte, souvent même par une seule, qui se divise en forme d'Y. En quelque endroit de la ville que l'on soit, on aperçoit sans cesse, à sa droite et à sa gauche, le chemin de fer aérien. La construction est hardie, d'autant plus hardie que le chemin de fer décrit souvent une courbe assez rapide, presque un coude : on n'eût guère manqué chez nous, au nom de la sécurité publique, de protester contre une telle installation, si elle eût été tentée. Mais ici le danger n'est pas chose qui effraye à l'avance; et, en fait, un seul accident s'est produit depuis 1873, date de la construction du *elevated rail-road*. Ce qui est vrai, c'est que l'aspect de la construction est fort disgracieux, qu'il y aurait à Paris un beau *tolle*, et un *tolle* justifié, si l'on s'avisait d'en introduire une pareille!

Avec les *cars*, avec le chemin de fer aérien, les moyens de transport abondent à New-York; le malheur est que, pour se servir des uns et des autres, il faut déjà connaître la ville assez bien. Je défie un étranger, même assez familiarisé avec la langue anglaise, de distinguer les noms des stations du chemin de fer lorsque les employés les prononcent; et à chaque arrêt il n'y a de temps à perdre ni pour monter ni pour descendre. Un visiteur nouvellement débarqué à New-York est réduit à s'adresser aux voitures de place, et ces voitures sont chères : un dollar et demi la première heure, un dollar pour chaque heure qui suit. Encore, ces voitures sont-elles aujourd'hui soumises à un tarif; naguère il en était autrement; il fallait débattre le prix de gré à gré, et l'étranger était littéralement plumé : j'en sais qui ont dû payer cinq dollars — près de vingt-sept francs — pour se faire transporter du quai de débarquement à leur hôtel. La liberté illimitée a ses inconvénients, surtout quand on a affaire aux cochers.

CHARLES BIGOT.

(*La suite prochainement.*)

L'ÉDUCATION INTELLECTUELLE

Essai sur l'éducation intellectuelle, par Alexandre-César Chavannes (1787); nouvelle édition publiée par quelques amis de la réforme scolaire (Paris, Fischbacher, et Lausanne, Payot, 1886).

Parmi les écrivains du siècle dernier qui ont traité de l'éducation et qui peuvent être considérés comme des précurseurs par ce temps de réformes pédagogiques, Chavannes est à la fois un des plus originaux et un des moins connus. Né à Montreux en 1731, Alexandre-César Chavannes fit ses études à Lausanne; il fut, pendant quelques années, pasteur à Bâle, où il se lia d'amitié avec des savants éminents; en 1766, il fut nommé professeur de théologie à Lausanne; il publia dans cette ville, en 1787, son *Essai sur l'éducation intellectuelle*, qui vient d'être réimprimé après un siècle d'oubli. Il faut savoir gré à M. Alexandre Herzen, professeur à l'Académie de Lausanne, d'avoir donné ses soins à cette nouvelle édition et de nous avoir fait connaître la vie et les travaux de l'auteur dans une intéressante notice.

Les maîtres de la jeunesse, du temps de Chavannes, répétaient à l'envi que l'enfant est incapable de raisonner : je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas entendu quelques-uns de mes contemporains soutenir la même opinion. On en conclut volontiers que, dans les premières années de l'éducation, il convient de s'adresser à la mémoire, non à la raison. Chavannes, qui était observateur, s'aperçut de bonne heure que les enfants raisonnent parfaitement sur les choses qui les intéressent et sont à leur portée. Il fut ainsi amené à penser que s'ils raisonnent mal à l'école ou au collège, cela tient, non à leur prétendue incapacité, mais à la nature des connaissances sur lesquelles on exerce leurs facultés : tel est le point de départ de sa méthode.

Il fait cette remarque que les langues, comme les sciences, ont commencé par l'observation des choses; que, peu à peu, on a passé de la connaissance des faits à celle des rapports qui existent entre eux; qu'ainsi, les mots ont exprimé des idées de plus en plus abstraites. Or, comment procède-t-on dans l'éducation telle que l'entendaient les contemporains de Chavannes et que beaucoup l'entendent encore aujourd'hui? On s'efforce d'apprendre à l'enfant ces langues, ces sciences, dans leur état actuel de complexité : au lieu de lui faire suivre la route que l'humanité tout entière a suivie, on veut le faire commencer par la fin. Les connaissances, pour parler comme Chavannes, sont présentées à l'élève dans leur ordre synthétique : elles devraient lui être présentées dans leur ordre historique. Les méthodes pédagogiques ont pour point de départ des principes généraux, des formules métaphysiques : quoi de plus abstrait que la grammaire? L'enfant, dit-on, raisonne mal : c'est qu'on le fait raisonner sur des mots, au lieu de le faire raisonner sur des choses. Apprenez-lui les faits avant les résultats, les idées particulières avant les idées générales. Tout cela a été dit souvent

de nos jours; mais, il y a un siècle, un tel point de vue supposait chez l'écrivain une rare liberté d'esprit.

Cette idée de présenter les connaissances à l'enfant dans l'ordre où elles se sont formées, Chavannes l'applique à l'étude des langues classiques. Il veut qu'on enseigne le grec avant le latin : pourquoi? — « Parce que, dit-il, la langue grecque, non moins riche, non moins belle que la langue latine, est beaucoup plus simple dans ses éléments, plus régulière dans sa formation, plus naturelle dans sa marche, et autrement instructive dans son étymologie, puisqu'il en rejaillit les plus grandes lumières sur la langue latine et toutes celles qui en sont dérivées. » — Plus d'un, parmi nos maîtres, pense ici comme l'auteur de *l'Essai sur l'éducation intellectuelle*.

Chavannes conclut que l'éducation de l'esprit doit être dirigée d'après les mêmes règles que l'éducation du corps, car il y a une hygiène intellectuelle comme il y a une hygiène physique. Il réduit ces règles à trois : 1° *une nourriture salutaire,* c'est-à-dire des études en rapport avec l'âge de l'enfant, des connaissances qu'il puisse digérer et s'assimiler facilement; 2° *un exercice modéré,* qui maintienne l'activité et aide au développement des facultés de l'enfant, sans épuiser les forces qui seront un jour nécessaires à l'homme; 3° enfin, *l'habitude,* non seulement d'être toujours attentif et prêt à un travail donné, mais de passer d'un exercice à un autre avec rapidité et sans confusion.

Il était intéressant de comparer les idées de Chavannes à celles d'autres écrivains du même temps et du même pays : c'est ce que M. Herzen a fait dans son introduction, que nous avons lue avec autant de plaisir que de profit.

PAUL LAFFITTE.

ÉTRENNES 1887

I.

La critique artistique, suivant l'exemple de la critique littéraire, s'est presque entièrement transformée depuis un quart de siècle. Naguère le critique n'avait pour ainsi dire qu'un souci, celui de porter un jugement absolu sur la valeur des œuvres d'art. Il se faisait en lui-même un idéal plus ou moins juste, plus ou moins parfait, de la beauté; il partait de ce *canon* impeccable pour distribuer ici ou là la louange ou le blâme; il s'inquiétait peu du temps où un artiste avait vécu, de la civilisation qui l'avait produit; il regardait à peine la date de ses différents ouvrages. Les choses sont bien changées, et l'histoire a fait invasion dans la critique artistique comme partout. Nous pensons aujourd'hui que si l'humanité garde toujours un fond commun d'idées et de sentiments, l'expression de ces sentiments et de ces idées n'en diffère pas moins selon les temps et les lieux; nous pensons que chaque race a sa physionomie, et une physionomie variable elle-même suivant les époques; nous pensons qu'un homme, de la naissance à la mort, suivant le milieu où il a grandi, suivant les traverses de l'existence, se transforme incessamment; et que, pour bien comprendre, pour juger équitablement un artiste, il est également nécessaire de connaître, aussi exactement que possible, et l'histoire de son temps et celle de sa vie.

C'est aux patientes recherches de l'érudition que nous devons ce progrès. Voici quelque cinquante ans que les curieux se sont mis à fouiller partout les archives politiques, celles des municipalités, les registres des paroisses, jusqu'aux études des notaires. Et d'année en année les légions de ces obscurs travailleurs n'ont cessé de s'accroître. Tous les documents n'ont pas encore été publiés, sans doute, mais le principal de cette œuvre laborieuse est accompli, et beaucoup de documents, hélas! ont péri sans retour. Le moment est venu où, s'emparant de tous les textes rassemblés par l'érudition, l'historien peut entreprendre une œuvre sérieuse. C'est ainsi, pour citer quelques noms seulement, que nous avons vu paraître en ces dernières années le *Michel-Ange* publié par la *Gazette des beaux-arts*, le *Raphaël* de M. Eugène Müntz, le *Rembrandt* et le *Holbein* de M. Paul Mantz. Ainsi M. Georges Lafenestre vient d'élever à son tour son monument en l'honneur du Titien, le maître de l'école vénitienne.

La vie et l'œuvre du Titien, tel est le titre de l'ouvrage, bien justifié par l'exécution (1). La biographie et l'étude des œuvres du grand peintre ne cessent pas de s'y mêler l'une à l'autre. Du premier chapitre, qui nous transporte à Cadore et nous montre la maison où naquit Titien, en 1477, jusqu'au dernier, où à quatre-vingt-dix-neuf ans passés il meurt de la peste au lazaret de Venise, nous suivons pas à pas l'artiste, nous assistons à tous les événements grands ou petits de sa vie, nous le voyons entreprendre et exécuter toutes ses toiles. Que d'événements, politiques et autres, en ces quatre-vingt-dix-neuf ans! C'est la Renaissance italienne, à l'époque de sa splendeur, que suit de si près la décadence; c'est aussi presque toute l'histoire du XVIe siècle qui se déroule devant nous.

Je ne crois pas que la sympathie pour l'auteur me fasse rien exagérer en disant que ce livre est l'un des plus intéressants, l'un des mieux remplis qui aient paru depuis longtemps. Il a été longuement préparé; il a été fait avec amour. Parmi tous les maîtres italiens il y avait, je crois, chez M. Georges Lafenestre, une préférence secrète pour Titien; je suis d'autant moins tenté de la lui reprocher que je suis bien près de la partager. Je sais gré à M. Lafenestre de n'avoir rien cherché à exagérer dans l'éloge. Titien reste assez supérieur par ses incontestables qualités, par sa couleur, par son merveilleux sentiment de la vie et de l'harmonie, pour qu'il ne soit pas besoin de le surfaire. Je lui sais gré aussi, tout en mettant en relief la parfaite honorabilité de l'homme privé, de n'avoir pas cherché à dissimuler quelques-unes de ses faiblesses. Je lui sais gré, faisant une

(1) *La vie et l'œuvre de Titien*, par M. Georges Lafenestre. — 1 vol. in-4°. Librairie Quantin.

œuvre historique, de n'avoir pas cependant, comme il était si facile, abusé de l'histoire. Quels que soient les grands noms qu'il rencontre, qu'ils s'appellent Alphonse d'Este, le quatrième mari de Lucrèce Borgia, le pape Paul III, Charles-Quint, Philippe II, François Ier, l'auteur ne nous dit de chacun que ce qui importe à l'intelligence de son sujet : c'est bien Titien lui-même qui, du commencement à la fin, reste l'objet essentiel et je puis dire unique de son travail.

La Nativité (Étude pour le tableau de Bellune? — Dessin de Titien. — Collection Malcolm.

Mais voici les deux choses dont je veux le louer surtout, car ces deux mérites sont également rares par le temps qui court. La première, c'est qu'il porte légèrement, je dirai presque allègrement, son érudition. Il a lu tout ce qui a été écrit sur le Titien; il a fait son profit de tous les documents; il les cite quand il est utile de les citer, mais il n'éprouve pas le besoin de faire étalage de son savoir; il n'accumule pas au bas des pages les notes et les renvois. L'édifice construit, il ne laisse pas subsister l'échafaudage. Il se trouvera sans doute des gens pour l'en blâmer; quant à moi, je l'en remercie.

Son second mérite, c'est que, même en nous donnant sur

la vie de Titien tous les renseignements que nous pouvions désirer, en nous disant à quelle époque et dans quelle occasion chaque peinture a été faite, en nous nommant le personnage que chaque portrait représente, il a laissé cependant aux appréciations artistiques la part principale. Et c'est bien là en effet ce qui nous intéresse le plus; car Titien a été avant tout un merveilleux artiste, et, si nous nous intéressons à l'histoire de sa vie, c'est dans la mesure où cette vie peut nous aider à mieux comprendre son œuvre.

Enfin, voici une dernière qualité du livre de M. Georges Lafenestre qui, elle non plus, n'est pas banale. L'auteur est un écrivain. Il a été poète dans sa jeunesse; il se souvient encore qu'il l'a été, et en tête de ce joli volume il a placé des tercets en l'honneur du peintre vénitien. Il est bon d'avoir été poète à vingt ans, ne fût-ce que pour être prosateur à quarante. C'est à l'école de la poésie qu'on apprend le mieux à lutter contre les difficultés de la langue; c'est à cette école aussi qu'on apprend le mieux le respect de la langue. Sans fausses élégances, le style de M. Lafenestre a le nombre, l'élégance des tours, et même un peu de coquetterie de bon aloi. C'est plaisir d'entendre parler des belles choses par un écrivain qui est lui-même un artiste et qui ne dit pas seulement de bonnes choses, mais qui sait encore les bien dire. Quiconque s'est essayé peu ou prou à la critique artistique et sait combien c'est une langue difficile à manier, reconnaîtra que ce n'est pas là un éloge médiocre.

Le volume de M. Lafenestre paraît comme livre d'étrennes. Il sera l'un des plus beaux de cette année. Il est illustré de planches nombreuses, tirées hors texte ou imprimées dans le texte. Les planches hors texte, faites d'après des photographies, sont souvent remarquables; je n'en dirais peut-être pas autant de toutes les gravures imprimées. Pour ma part, je préférerais moins d'illustrations, et des illustrations toutes irréprochables. Mais tel est le goût du temps : on veut la quantité avant tout.

Je ne veux plus ajouter qu'un mot. Le sort des livres d'étrennes, de ces beaux livres offerts en cadeau et que l'on met sur la table des salons, est d'être beaucoup feuilletés et très peu lus. Savez-vous d'ailleurs un format moins commode pour la lecture que ces grands in-quarto trop lourds pour la main, aux lignes trop longues pour l'œil, et qu'il faut absolument appuyer, pour les ouvrir, sur une table ou sur un fauteuil? L'ouvrage de M. Lafenestre mérite pourtant d'être lu, et lu d'un bout à l'autre. Quand l'édition de luxe aura été épuisée, ce qui ne tardera pas, je demanderai à l'auteur de nous donner une autre édition, bien portative, bien lisible, à la portée des petites bourses et des gens qui lisent pour s'instruire. C'est pour ceux-là, au fond, que M. Lafenestre a écrit, et ce sont ceux-là surtout qui lui rendront pleine justice.

B.

II.

Il n'y a peut-être pas de sujet qui ait été plus souvent traité que l'histoire de Paris, ni qui ait été étudié sous des aspects plus divers. Au milieu de tant de travaux, il est devenu assez difficile de trouver à dire encore quelque chose d'inédit. Mais ce diable de Paris a si bien su, de tout temps, se faire aimer « jusque dans ses verrues », et le nombre des gens qui l'aiment encore de cette façon est si grand, que l'on est toujours sûr de se conquérir une clientèle considérable en prenant Paris pour sujet.

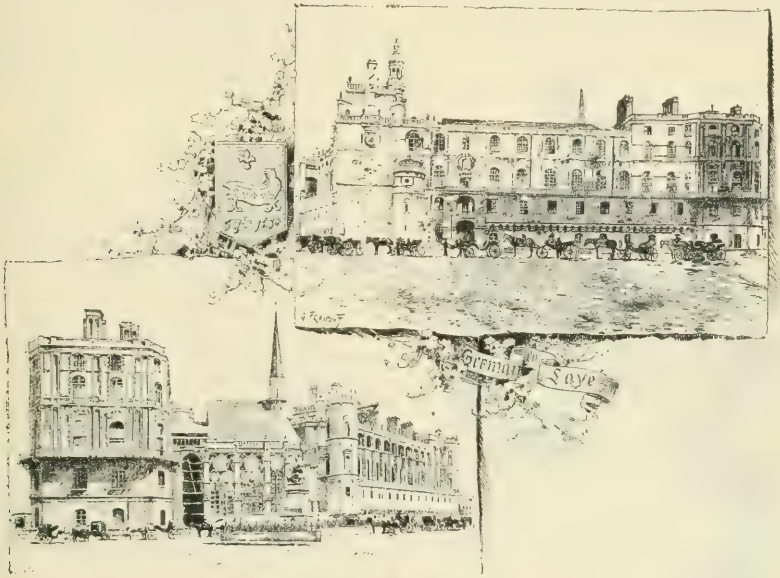
M. Victor Fournel, qui est un curieux d'histoire anecdotique, avait, il y a quelques années déjà, publié un volume sur les rues de Paris. Cette année, ce sont ses fêtes, ses jeux, ses spectacles, qu'il nous raconte (1). Mais le titre de son volume, *le Vieux Paris*, n'est exact qu'à moitié, ou bien Paris a vieilli bien vite pour lui, car, toutes les fois que la chose est possible, il poursuit ses études jusqu'à la fin du second empire. Je ne songe pas à le lui reprocher; j'avoue même que c'est cette histoire d'hier qui m'a le plus intéressé. Les jeunes gens, en vue desquels le livre est écrit, prendront certainement plaisir à lire la partie du volume qui leur montre les jeux de la vieille Université, qui les initiera à la vie des étudiants du moyen âge. Ils y verront ce qu'étaient jadis des fêtes dont le nom est mêlé à notre histoire et dont certaines ont même conservé jusqu'à nos jours leur célébrité, sinon leur antique splendeur. Ils feront agréablement connaissance avec les bateleurs qui, comme l'immortel Tabarin, appartiennent à notre histoire dramatique; ils verront dans les naïfs mystères du moyen âge ce que furent les origines du théâtre en France.

Mais, pour les hommes plus avancés en âge, les occasions ont été nombreuses d'étudier tout cela d'une façon plus approfondie que dans le livre de M. Fournel, tandis qu'il y a une période assez indécise sur laquelle les renseignements historiques sont assez rares, qu'ils ont connus d'une façon assez vague, soit pour avoir entendu leurs pères en parler, soit par des souvenirs confus d'enfance. C'est cette période qui va de Louis-Philippe à la démolition du *Boulevard du Crime* qui amusera le plus mes contemporains, comme elle m'a amusé moi-même. Ils y retrouveront de vieilles connaissances : ainsi le fameux chien Munito, qui faisait sa partie de dominos comme un habitué d'estaminet. Ils y retrouveront le général Tom-Pouce et le café Turc avec ses exhibitions de géants et de géantes. Par exemple, je crois que M. Victor Fournel les prend un peu trop au sérieux et j'ai d'assez bonnes raisons pour être sceptique. J'ai souvent entendu raconter à ma mère l'histoire d'une de ces géantes. Elle était ouvrière et venait en journée chez mes parents. Elle était assez grande, mais sans rien de phénoménal. Un jour, elle annonça qu'elle avait trouvé un métier plus lucratif. Elle entrait au Café Turc pour être « géante cauchoise ». Je crois bien qu'elle était de Limoges. Avec de hauts talons, un haut bonnet et quelques préparatifs accessoires, elle excita la jalousie des cent-gardes et des grenadiers du temps. Depuis que je connais cette histoire, j'ai des doutes sur le chapitre des géants.

(1) *Le Vieux Paris*, fêtes, jeux, spectacles, par Victor Fournel. — 1 vol. petit in-4° orné de 165 gravures. Mame; Tours, 1887.

De vieux amis à nous, ce sont encore le théâtre Comte et Séraphin. J'ai retrouvé en riant les ombres chinoises du *Pont coupé* avec accompagnement de la vieille rengaine : « Peut-on passer la rivière? » Il y a bien des années que cela m'était sorti de l'esprit. En voyant la gravure, que de vieux souvenirs endormis se sont réveillés!

Les enfants ne seront donc pas seuls à prendre plaisir à cette lecture. Ce sont cependant ceux-là qui y apprendront quelque chose et qui en tireront profit. N'y apprissent-ils qu'à aimer la ville dans laquelle beaucoup d'entre eux sont destinés à vivre et à observer le spectacle constant qui se passe devant eux, cela ne serait pas indifférent.



Château de Saint-Germain-en-Laye.

III.

M. Louis Barron a eu une idée originale. Il nous fait visiter les environs de Paris (1). Sans insister sur les vieux paradoxes qui courent au sujet de l'ignorance proverbiale des Parisiens, je crois bien que plus d'un, en feuilletant ce volume, se sentira transporté dans des régions dont il n'avait qu'une connaissance assez confuse. Les environs de Paris, pour les trois quarts des Parisiens, c'est le tour du lac, ce sont les mirlitons de la fête de Saint-Cloud, les baraques de la foire de Neuilly, Asnières, Chatou et Enghien. Aller au delà témoigne d'un esprit d'aventures tout à fait anormal. Même dans les lieux les plus fréquentés, chacun suit la foule, laquelle se dirige vers des promenades toujours les mêmes, et l'on passe auprès de monuments intéressants ou d'œuvres d'art curieux sans même en soupçonner l'existence. Ils abondent cependant tout autour de Paris, dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres que ne dépassent pas les plus lointaines excursions de M. Louis Barron.

Ce volume continue la série inaugurée l'année dernière sous le titre général *le Monde pittoresque et monumental*, dont le premier volume fut consacré à la description des îles Britanniques. Il est divisé en trente excursions qui sillonnent en tous sens le département de Seine-et-Oise. Peut-être aurait-on pu les prolonger un peu en faveur de certaines localités qui semblent appartenir encore aux environs de Paris, comme Chantilly et Compiègne au nord et Fontainebleau au sud. Mais M. Barron a voulu, en même temps qu'il décrivait pour les voyageurs en chambre, servir de guide à ceux qui auraient la noble ambition de se mettre en route et auxquels il conseille de préférer la marche à tous autres moyens de locomotion. Les excursions dont il trace l'itinéraire sont, du reste, charmantes. Il y a là de quoi occuper fort agréablement le temps des vacances, et plus d'un collégien va hâter de ses vœux le congé de Pâques pour pouvoir commencer ce tour de France en miniature.

M. Barron a voulu, avec raison, nous faire connaître, che-

(1) *Les Environs de Paris*, par Louis Barron. — Grand in-8° illustré de 500 dessins inédits, exécutés d'après nature par G. Fraipont. — Quantin, éditeur. Paris, 1886.

min faisant, les monuments du passé restés debout; il les explique et nous rappelle avec précision les faits historiques sur le lieu même où ils se sont accomplis. Il décrit les œuvres d'art et les paysages; il fait une pieuse station sur les champs de bataille de 1870, pendant que M. Gustave Fraipont prend des croquis et les jette en prodigue à toutes les pages du volume. Ce souci constant de l'histoire et des monuments qui la racontent répond à une pensée patriotique très louable, mais qui, j'ai bien envie d'en faire re-

Statue de Thiers (Saint-Germain-en-Laye).

proche à M. Barron, n'est pas toujours présent à son esprit. Pourquoi, par exemple, révoque-t-il en doute le trait d'héroïsme, si grand dans sa simplicité, du général Daumesnil? Pourquoi la statue de Saint-Germain lui inspire-t-elle des réflexions ironiques sur M. Thiers? Le premier président de la troisième république n'avait pas l'air imposant. Ses portraits ou ses statues ne peuvent pas le lui donner; mais il a rendu à la France d'assez grands services pour que ces insuffisances physiques disparaissent à nos yeux. Plût au ciel que sous une enveloppe moins majestueuse encore, nous eussions eu, pour prendre sa succession, des hommes de même valeur? Respectons tous ceux qui ont travaillé pour la France. Il se retrouvera toujours bien assez de gens pour contester leur héroïsme ou pour les tourner en ridicule sans que nous nous chargions nous-mêmes de cette besogne.

IV.

Mme Vattier d'Ambroyse, connue aussi sous le pseudonyme de Ch.-F. Aubert, continue le voyage qu'elle a entrepris autour du littoral de la France. Après avoir, les années précédentes, parcouru les côtes de la Flandre, de la Picardie, de la Normandie et de la Bretagne, elle achève aujourd'hui la visite de la côte occidentale, de la Rochelle à la frontière d'Espagne (1).

Les premiers volumes de cette publication ont été accueillis avec faveur par le public, et l'Académie française leur a attribué une récompense. Le nouveau ne recevra pas un moins bon accueil, car il n'est ni moins attrayant ni moins instructif que ses devanciers, et il porte à chaque page la marque du patriotisme ardent qui a suggéré à l'auteur l'idée première de cette œuvre. Mme Vattier d'Ambroyse ne se contente pas de décrire le littoral; elle s'arrête dans tous les lieux intéressants, traversant ici un bras de mer pour aller visiter les îles de Ré ou d'Oleron, faisant ailleurs une pointe dans l'intérieur des terres, notant les légendes et les mœurs, rappelant l'histoire du pays, en donnant la physionomie actuelle, signalant les monuments curieux du passé, racontant les actions dignes de mémoire dont ces contrées ont été le théâtre et donnant la liste des hommes illustres qui y ont vu le jour ou qui y ont vécu. Rien donc n'est oublié de ce qui peut aider à faire connaître les contrées décrites et aimer la France.

Mme Vattier d'Ambroyse ne se montre pas moins soucieuse des intérêts divers du présent ou de l'avenir que des grandeurs passées. A Rochefort, elle se préoccupe de l'utilité du port au point de vue de la défense nationale. A Bordeaux, elle s'inquiète de la décadence du commerce et elle porte toute son attention sur les intérêts maritimes de la grande cité. Ailleurs, elle signale les dangers dont l'envahissement de la mer menace le littoral et explique avec beaucoup de clarté les moyens employés par la science pour lutter contre cet envahissement. Partout elle s'intéresse au commerce local, à l'industrie, aux moyens qui peuvent en activer le développement ou contribuer à rendre la défense nationale plus forte. C'est à ce double point de vue qu'elle examine, dans un chapitre qui sort un peu du cadre de l'ouvrage, les projets du canal des deux mers. Il n'y a vraiment pas à regretter cette diversion, car les intérêts qui sont en jeu méritent assurément d'être examinés et défendus énergiquement.

(1) *Le Littoral de la France*, 4e partie : de la Rochelle à Hendaye (frontière d'Espagne), par V. Vattier d'Ambroyse (Ch.-F. Aubert). — 1 vol. in-4°. Palmé, éditeur. Paris, 1887.

Les précédents volumes comprennent : 1° De Dunkerque au mont Saint-Michel; 2° du mont Saint-Michel à Lorient; 3° de Lorient à la Rochelle. — La *Revue* a rendu compte de celui-ci dans son numéro du 3 janvier 1886, page 28.

Le succès de cette publication doit soutenir l'auteur dans l'accomplissement de la fin de sa tâche, qui comprendra encore deux parties : le littoral de la Méditerranée et les côtes d'Algérie.

Aux éloges que mérite le livre, il est juste d'en joindre d'autres pour l'illustration, qui est aussi abondante qu'élégante et à laquelle ont collaboré des artistes distingués. Le volume s'ouvre par un frontispice en couleur de M. E. Accard où, sous une forme allégorique, sont ingénieusement représentés les attributs et les industries principales de la région décrite dans le récit. Le volume contient en outre des cartes géographiques détaillées et une carte d'ensemble de l'itinéraire.

V.

M. Jules Levallois nous conduit plus loin que M. d'Ambroyse, sans cependant nous entraîner dans des pays inconnus. Même les Parisiens qui ne sont jamais sortis de chez eux s'imaginent connaître l'Italie. Cependant, il y a toujours intérêt à prendre pour guide un lettré et un artiste délicat comme est M. Levallois. Sans attendre de lui qu'il découvrira l'Italie, la chose étant faite depuis quelque temps, on peut être sûr qu'il s'intéressera à ce qui n'est pas banal et qu'il nous fera mieux connaître ce que la majeure partie des visiteurs néglige. Notre attente n'a pas été déçue. S'il va étudier les *maîtres italiens* en Italie (1), il ne se contente pas de parcourir Venise, Rome, Florence et Naples comme un touriste des caravanes Cook. Il nous conduira dans d'autres villes moins familières aux touristes, et l'on sent que ses préférences sont pour Ravenne, cette curieuse petite ville figée dans le moyen âge. S'il s'y arrête avec complaisance, il n'oublie cependant pas les autres villes où les maîtres italiens ont manifesté leur génie par leurs immortelles productions, et il va les étudier sur place, nous intéressant tour à tour aux peintres, aux sculpteurs et aux architectes. Pour connaître ces derniers, le seul moyen est d'aller voir leurs œuvres. Les plus belles gravures, les photographies les plus exactes n'en donneront jamais qu'une idée imparfaite. Quant aux peintres et aux sculpteurs, les musées de toute l'Europe, et le Louvre parmi eux, contiennent assez de leurs productions pour qu'on puisse admirer à l'aise leur génie ; cependant rien ne vaut, pour les connaître et les apprécier à leur juste valeur, de les étudier dans leur pays, dans leur centre historique. Un tableau de Raphaël n'est pas le même à Paris ou à Rome. Le tombeau de Jules II serait certes admirable partout ; mais combien il gagne à être vu dans son cadre, dans cet immense immense vaisseau de Saint-Pierre avec les proportions duquel il s'harmonise si bien.

Ne pouvant nous faire voir les choses, M. Jules Levallois s'efforce du moins de nous en rendre ce qui peut se traduire par l'écriture, en nous replaçant rapidement au milieu de l'Italie de la Renaissance, en nous montrant la vie des hommes, en nous rappelant les circonstances qui ont motivé leurs travaux.

L'ouvrage de M. Levallois n'est pas moins intéressant par l'allure littéraire que par le sujet qui y est traité. L'auteur nous dit lui-même que son livre lui a demandé trois ans de travail. Il sera récompensé de son labeur par les sympathies des lecteurs, qui lui sauront gré de l'érudition dont son livre porte la trace, malgré le soin avec lequel elle est dissimulée, et du talent qu'il a eu de rajeunir par des vues ingénieuses un sujet sur lequel tant d'autres l'ont précédé.

GEORGES DE NOUVION.

(1) *Les Maîtres italiens en Italie*, par Jules Levallois, lauréat de l'Académie française. — 1 vol. petit in-4° orné de 92 gravures. — Mame, éditeur, Tours. 1887.

COLLECTION HETZEL.

Les volumes nouveaux de la collection Hetzel se signalent à l'attention, comme ceux des années précédentes, par leur valeur littéraire et par leur variété. Comme son regretté père, dont il a été le collaborateur fidèle et dévoué et dont il continue la tradition et les idées, M. Jules Hetzel tient à maintenir à la librairie qui porte son nom les raisons de son succès déjà assis sur plus de vingt-cinq ans. L'intention qui a surtout présidé à la création de la librairie Hetzel fut non seulement, de la part de son père, de fonder, comme il le formula plus tard dans le titre d'un recueil hebdomadaire plusieurs fois couronné par l'Académie, un *Magasin d'éducation et de récréation*, mais encore de donner aux ouvrages destinés à faire partie de ce magasin le relief de noms célèbres et de talents éprouvés.

Confrère, ami en même temps qu'éditeur de la plupart des écrivains éminents de la période contemporaine, Stahl, c'est-à-dire Hetzel, a fait entrer de bonne heure dans sa collection les noms de Jules Sandeau, de George Sand, de Léon Gozlan, d'Alphonse Karr, de Lucien Biart et de bien d'autres. Écrivain lui-même, et quel écrivain ! il a enrichi cette collection d'ouvrages personnels, soit adaptés des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise pour l'enfance, soit entièrement dus à son imagination, comme *Maroussia* et les *Quatre peurs de notre général*, pour ne citer que deux chefs-d'œuvre.

Cette constante préoccupation du goût littéraire a imprimé dès le début aux publications de la maison Hetzel un caractère incontestable de supériorité. En même temps que les directeurs de cette maison maintenaient toujours à la même hauteur le choix des écrivains français qu'ils voulaient faire connaître à la jeunesse, ils ne laissaient échapper aucune occasion de faire entrer également dans leur collection les noms célèbres, les œuvres appréciées des littératures étrangères. Ainsi l'œuvre complète du capitaine Mayne-Reid, le fameux romancier d'aventures et de voyages de terre et de mer, puis Tourguénef, le profond conteur russe, ont-ils pris place dans la bibliothèque Hetzel à côté des maîtres français.

M. Jules Verne, avec sa longue suite de récits, de voyages,

de fantaisies humoristiques ou dramatiques, est venu également dès le début prêter à la bibliothèque Hetzel le concours de son talent, toujours aussi vif qu'au premier jour. *Robur le Conquérant* et le *Billet de loterie*, les deux dernières productions de M. Verne, ne sont inférieures à aucun de ces récits merveilleux, souvent consacrés par la vogue du théâtre, qui ont pour titres : *le Tour du Monde en quatre-vingts jours*, *les Enfants du capitaine Grant*, *le Capitaine Hatteras*, *Michel Strogoff*, et *Mathias Sandorf*, ce grand succès de l'an dernier.

Tolstoï, le grand romancier russe, ne pouvait tarder à occuper une place dans la collection Hetzel. Il y figure cette année par ses *Souvenirs d'enfance et d'adolescence*, que les lecteurs de la *Revue bleue* connaissent par la traduction remarquable de M. Arvède Barine. Pour pouvoir être mis entre toutes les mains, le livre des *Souvenirs* a dû subir de légères modifications dans la traduction nouvelle de M. Deline; mais l'ouvrage n'y perd ni de son dramatique intérêt ni de son pittoresque.

Les récits d'aventures lointaines occupent aussi, comme toujours, une place importante dans les publications de cette fin d'année. *Le Capitaine Trafalgar*, de M. André Laurie, est le digne pendant de *l'Épave du Cynthia*, l'un des grands succès de l'année dernière, et *Jean Casteyras*, de M. Adolphe Badin, qui révèle l'Afrique, ses mœurs et ses paysages aux jeunes lecteurs, mêle avec habileté la leçon de géographie et le récit anecdotique.

La *Bibliothèque de vulgarisation scientifique* s'enrichit cette année d'un nouveau livre du docteur Candèze sur l'histoire naturelle : les *Aventures de Périnette*, récit tout gazouillant et d'une couleur joyeuse, où une spirituelle comédie de mœurs sert de couvert à une étude complète du monde ornithologique.

La partie des romans et contes proprement dits comprend cette année plusieurs petits récits également délicats : *Des deux côtés du mur*, par Mlle Marthe Bertin; *Blanchette*, par Mlle Berthe Vadier; *la Famille Kagenet*, par Audeval; *les Fées de la famille*, par J. Lockroy. N'oublions pas, en terminant, de mentionner *Un lycée japonais*, suite de l'intéressante série entreprise par M. André Laurie sous le titre : *la Vie de collège dans tous les pays*, et qui compte déjà six volumes. La librairie Hetzel justifie donc cette année, par la variété et la valeur de ses publications, le titre qu'elle a choisi et sa vieille renommée.

MAISON HACHETTE ET Cie.

La librairie Hachette termine cette année la grande édition des *Récits des temps mérovingiens*, avec dessins de Jean-Paul Laurens, par la publication d'un septième fascicule. En même temps, pour vulgariser ce remarquable ouvrage, elle en a publié une édition distincte, d'un prix accessible à tous, et qui comprend, avec l'ensemble des sept récits, les quarante-deux dessins de Jean-Paul Laurens, réduits par un procédé spécial. Dans cette illustration originale et variée, l'habile artiste a traduit le moyen âge avec un puissant relief et il a fait revivre avec une réalité saisissante les dramatiques épisodes retracés par le grand historien.

Sous ce titre : *En France*, M. Onésime Reclus nous donne un intéressant travail de vulgarisation géographique qui s'adresse tout à la fois aux jeunes gens et aux gens du monde. Il expose avec précision l'orographie, l'hydrographie et l'ethnographie de notre pays et nous fournit tous les renseignements utiles à connaître sur sa langue, sa population, ses mœurs, sa religion, ses curiosités artistiques et pittoresques. Deux cent cinquante gravures et une vingtaine de cartes complètent utilement ses descriptions.

La relation du voyage à *Timbouctou* du docteur Oscar Lenz est l'un des plus curieux documents que l'on ait publiés relativement à l'Afrique. L'intrépide pionnier a eu, en effet, le mérite d'arriver par une voie nouvelle à Timbouctou, cette ville si désirée et si rarement aperçue, et de regagner la Sénégambie par une route également inexplorée, montrant ainsi que l'on peut pénétrer dans le Soudan aussi bien en partant du nord que du Sénégal. Son livre comprend, en outre, une étude approfondie de la situation géographique, politique et sociale de l'empire du Maroc, et une description détaillée des deux versants de l'Atlas et du Sahara. De nombreuses gravures exécutées d'après des dessins de M. Lenz illustrent ces notes de voyage que l'auteur rédigeait la nuit, au cours de son exploration, car la méfiance des peuplades africaines ne lui permettait pas de les écrire pendant le jour.

L'héritage de Charlemagne, par Charles Deslys, dont l'illustration a été confiée à Édouard Zier, est un roman de cape et d'épée qui nous reporte aux beaux jours de la chevalerie. Cette épopée guerrière, dont le sujet est emprunté aux récits légendaires du moyen âge, ne peut manquer de captiver les jeunes gens.

L'édition illustrée de *Nicolas Nickleby* continue la collection des chefs-d'œuvre de Dickens, commencée l'année dernière avec *David Copperfield*.

La *Bibliothèque des merveilles*, cette intelligente création de la librairie Hachette, destinée à vulgariser sous une forme instructive et attrayante les mystères de la science et les curiosités de l'art et de l'industrie, s'est augmentée de quatre nouveaux volumes : *les Grands fleuves*, par H. Jacottet; — *les Sources*, par Mme S. Meunier; — *les Merveilles de l'artillerie*, par le colonel Hennebert; — et *les Paquebots à grande vitesse*, par M. Demoulin.

La nouvelle collection in-8° illustrée, qui s'adresse aux jeunes gens et aux jeunes filles de quinze à dix-huit ans, présente sept ouvrages entre lesquels le choix est assurément difficile. Ce sont : *Rouzétou*, par Mme S. Blandy; — *la Tante Derbier*, par Mme de La Bruyère; — *Jean l'innocent*, par Mme Colomb; — *le Clan des têtes chaudes*, par Mlle Z. Fleuriot; — *le Capitaine Bassinoire*, par J. Girardin; — *les Trois rois mages*, par A. Giron.

Dans la *Bibliothèque rose illustrée* et la *Bibliothèque des petits enfants*, si chères aux jeunes lecteurs, nous signalerons également toute une série d'intéressantes nouveautés : *Perlette*, par Mme Cazin; — *Comme les grands*, par Mme Fres-

neau; — *Minette*, par Mlle J. Gouraud; — *la Petite fille du vieux Thémy*, par Mlle de Martignat; — *les Naufragés de la Calypso*, par Mayne-Reid; — *la Perruque du grand-père*, par Mme de La Bruyère; — *l'Aventure du petit Paul*, par Mme Le Roy; — *la Petite Girouette*, par André Surville; — *A la montagne*, par Mme de Witt.

Ces dernières catégories d'ouvrages unissent à l'intérêt d'une lecture utile, attrayante et parfaitement appropriée à l'esprit des enfants, l'agrément d'une illustration bien comprise et exécutée d'une façon artistique. Elles se recommandent, en outre, par leur bon marché exceptionnel. Grâce à sa longue expérience, la librairie Hachette réussit à établir des livres irréprochables à tous égards dans des conditions exceptionnellement avantageuses pour les lecteurs.

A ce titre, les trois albums en couleurs qu'elle vient de publier méritent une mention spéciale. Les *Nouvelles scènes humoristiques*, par R. Caldecott; — l'*Histoire d'une tourte aux pommes*, par K. Greenaway; — et *Nos enfants*, par Anatole France, constituent trois spécimens fort réussis d'impression en chromotypie.

PLON-NOURRIT.

Voici un livre franchement gai et essentiellement parisien, *la Comédie du jour sous la République athénienne*, par M. Albert Millaud, qui présente un tableau fort amusant de notre époque. Le spirituel chroniqueur du *Figaro* connaît bien son monde et sait que le Français, né malin, est aussi né curieux; aussi a-t-il passé en revue, d'une plume alerte et railleuse, toute la génération moderne, sans le moindre respect pour le mur de la vie privée, et il a esquissé drôlement, non sans les travestir quelquefois, l'existence intime, les idées, les mœurs et les habitudes des personnalités en renom. Personne n'est épargné par sa verve satirique, depuis M. Grévy et son canard légendaire jusqu'à notre collaborateur Sarcey, qui, nouveau Pic de la Mirandole, enseignait déjà à sa nourrice *la scène à faire*. M. Albert Millaud a trouvé dans le caricaturiste Caran d'Ache le joyeux compère dont il avait besoin pour illustrer son livre, et les croquis humoristiques de l'artiste complètent d'une façon très originale le texte de l'écrivain et nous offrent tout à la fois une photographie exacte de notre époque et une curieuse galerie de nos célébrités contemporaines.

Passons du plaisant au sévère, avec l'excellent ouvrage de M. Lucien Biart : *Quand j'étais petit*. Sous ce titre simple et modeste, l'auteur retrace le récit sans prétentions et sans apprêt de la vie d'un enfant, depuis son extrême jeunesse jusqu'à la fin de la période du premier âge. Petites joies, petits chagrins, petites aventures, tout a trouvé place en ces pages si finement pensées, si naïvement écrites, où les sourires se mêlent aux larmes et qui obtiendront un véritable succès d'émotion. Pour captiver les yeux des jeunes lecteurs en même temps que leur esprit, l'auteur a fait appel au crayon de M. Boutet de Monvel, dont les ravissantes compositions enfantines sont maintenant au-dessus de tout éloge.

Sous ce titre : *Au Tonkin et dans les mers de Chine, souvenirs et croquis*, M. Rollet de Lisle, ingénieur, attaché à l'état-major de l'amiral Courbet, nous a rapporté de son séjour dans l'extrême Orient un ravissant livre-album, écrit et dessiné en quelque sorte sous les balles, avec autant de finesse que d'humour. Ses descriptions font passer sous nos yeux toutes les curiosités du monde chinois; vie militaire, batailles, sièges, traits de mœurs locales, types indigènes, mœurs et costumes du pays. Ses croquis, pris sur le vif et enlevés d'une main leste et rapide, évoquent, avec toute leur réalité pittoresque, les scènes et les personnages. L'écrivain-artiste, qui est non seulement un homme de cœur, mais un homme de talent et un patriote, n'a pas manqué de rendre un hommage mérité à l'héroïsme du corps expéditionnaire du Tonkin, et les détails qu'il a réunis sur l'expédition coloniale et la campagne maritime suffiraient seuls pour assurer à son livre les suffrages du grand public.

Avec les *Vieilles chansons* et les *Chansons de France*, les éditeurs Plon-Nourrit avaient inauguré une ravissante série d'albums enfantins, imprimés en chromotypie, dont le succès a dépassé les espérances les plus optimistes. Pour continuer une collection si heureusement commencée, ils publient, cette année, *Nos Chéris*, par Mars, et l'*Équitation puérile et honnête*, par Crafty. Ces dessinateurs, d'un esprit tout parisien, aussi amusants l'un que l'autre dans des genres bien divers, ont rivalisé de grâce et d'humour pour offrir à leurs jeunes lecteurs deux nouveautés qui se recommandent autant par leur aimable naïveté que par leur caractère artistique.

LIBRAIRIES DIVERSES.

Il y a deux ans, l'éditeur Hennuyer publiait les *Aventures de Tom Sawyer*, racontées par le célèbre humoriste américain Mark Twain; aujourd'hui il nous donne les *Aventures de Huck Finn, l'ami de Tom Sawyer*, du même auteur. Ces ouvrages, où se trouve narrée avec une verve incroyable l'existence singulièrement accidentée de deux jeunes écoliers, ont obtenu aux États-Unis et en Amérique une vogue inimitable, et ils contribueront à rendre populaire chez nous un écrivain fort original, qui manie la plaisanterie avec une inimitable habileté. Traduits par M. W. Hughes, ils ont été enrichis de 75 eaux-fortes typographiques par Achille Sirouy.

M. Eugène Muller est le peintre par excellence des gens vertueux. Son nouveau roman, *Nizelle, souvenirs d'une orpheline*, est un petit chef-d'œuvre de sentiment et de morale en action. L'héroïne du récit, de bergère devenue marchande, crée une industrie florissante avec l'aide d'un brave homme devenu infirme, qu'elle a généreusement secourue, et elle trouve dans le succès de ses efforts la récompense méritée de son dévouement et de son travail. L'auteur, qui paraît avoir une prédilection marquée pour les animaux, a introduit dans son récit un certain Faroun, chien de son état, que sa bravoure et sa fidélité rendent éminemment sympathique. Le dessinateur Tofani a illustré cet ouvrage d'une façon très artistique.

E. R.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Un long commerce avec les anciens, disait Tite-Live, donne à l'âme comme un parfum des vertus antiques. A la fin de sa belle préface il écrivait encore qu'il se trouvait payé de son long travail par la joie d'avoir pu du moins, pendant qu'il vivait avec les héros du temps passé, détourner ses yeux des misères et des tristesses de l'heure présente. C'est la même joie et la même récompense que cherche Mme Coignet en se plongeant dans le XVIe siècle. Elle y trouve, nous dit-elle, « des individualités originales et puissantes qui l'arrachent aux platitudes du présent et aux déceptions de la vie publique ». Arrière donc, hommes politiques du jour, personnages plats et décevants; place aux héros des temps chevaleresques! Parmi ces belles figures de gentilshommes, une surtout l'avait attirée, celle de François de Scépeaux, sire de Vieilleville (1), un preux sans peur et sans reproche. Elle l'a étudié de très près, ce preux; elle l'a vu resplendir dans un milieu où il était déjà presque un anachronisme, car déjà il représentait les vertus d'un autre âge et il était comme le survivant d'une race à peu près éteinte; et elle a conçu le projet de le faire revivre en le replaçant dans ce milieu même. A mesure qu'elle se mêlait plus intimement à cette vieille société française, le champ de ses études prenait des proportions plus vastes. Les aperçus nouveaux se présentaient, l'horizon s'élargissait à l'infini. Elle avait entrepris ce travail ne sachant ce qui en sortirait, un article, une brochure ou un volume : il en est sorti deux volumes. Un premier, où Vieilleville n'apparaissait pas encore : François Ier en était le centre et le soleil. Le second, que voici, est éclairé par le rayonnement de Vieilleville. Autour de lui sont groupés nombre de personnages secondaires; à l'histoire du héros géant se mêlent maints épisodes où figurent des chevaliers de moins haute stature : ce n'est donc pas un portrait, c'est un tableau. Et vous comprenez pourquoi Mme Coignet a mis le XVIe siècle en deux tableaux. N'ayant qu'une seule toile, il eût bien fallu donner la place d'honneur à François Ier. — Quoi! reléguer au second plan son noble chevalier, qu'elle aimait tout autant que Victor Cousin Mme de Longueville! Deux toiles alors, et sur la seconde Vieilleville au centre et en pleine lumière! Et quant à ce débile Henri II, ce roi chétif, terne, sans relief, c'est bien assez pour lui de l'arrière-plan. Comme d'ailleurs Vieilleville a été mêlé à presque tous les événements du règne, il a d'autres titres que sa physionomie originale et son air chevaleresque à être le centre du tableau.

Il est donc là, fièrement campé et dans une fière attitude, le noble chevalier, et le peintre, se mêlant à nous qui regardons, le commente et l'explique afin que nous l'admirions autant qu'il l'admire lui-même. Contemplez ce héros, petits bourgeois que vous êtes, et réchauffez vos cœurs froids à la flamme de son héroïsme! Mme Coignet aime, en effet, à moraliser : elle veut faire de l'histoire une leçon et un enseignement. Et je l'en remercie pour ma part, et je me sens presque honteux de ma petite sagesse tranquille, et je prends de belles résolutions, et je m'anime aux vertus chevaleresques et aux résolutions viriles. Faites de même, voyons; un peu d'élan et d'enthousiasme! Outre que vous réjouirez le cœur de Mme Coignet, vous y trouverez un incontestable profit moral. Ah! je prévois bien votre objection. Pourquoi, dites-vous, symboliser le XVIe siècle par ce chevalier qui est, en son temps, un phénomène, une exception? Autour de lui et de ses hautes vertus, bassesse, platitude, intrigue, ambitions mesquines, ruses, fourberies, vices honteux. Non, il ne représente pas le XVIe siècle! Non, pas plus que les vieilles armures gigantesques du musée de Cluny ne donnent une idée de l'uniforme de nos soldats d'aujourd'hui! — Il est vrai, c'est une glorieuse exception, un survivant des temps meilleurs; mais qu'importe? Soyons comme lui des héros, et nous verrons ensuite dans quel siècle il conviendra de nous cataloguer. Notre objection ne prouve qu'une chose, que nous cherchons des prétextes à ne pas nous condamner à ces hautes vertus que nous prêche Mme Coignet. Et vous dites encore : Mais ce portrait n'est-il pas flatté? Où le peintre a-t-il observé son modèle? Dans ses propres mémoires, mémoires non écrits par lui-même, mais par un secrétaire désireux de plaire. Quelle foi mérite ce secrétaire, sans doute intéressé à admirer, à embellir, à adoucir certains traits, à ennoblir certains autres? Il est vrai encore; mais Mme Coignet a été elle-même en défiance; elle a scrupuleusement contrôlé et vérifié; elle a fait la part des exagérations et des enthousiasmes de commande. Ainsi, ne cherchez pas toutes ces raisons pour vous défendre de l'admiration et de l'imitation; n'ayez pas tant de peur de devenir des héros!

Ne l'imitons pas en tout, cependant. On le surnommait le lion-renard; soyons le lion qu'il était, et ne soyons pas le renard. Imitons le lion dans son courage, dans son abnégation, son mépris de la vie, son indifférence superbe pour ses intérêts : ainsi lorsqu'il refuse le bâton de maréchal pour ne pas succéder à un ami très cher, Saint-André; lorsqu'il rend au roi le gouvernement d'Auvergne offert dans un élan de générosité, puis redemandé parce que tel seigneur, qui croyait y avoir droit, réclame. N'écoutons pas le renard, qui montre peu de scrupules s'il s'agit d'attirer dans un piège perfide les impériaux, si peu scrupuleux qu'ils soient eux-mêmes. Et le lion lui-même, faut-il tou-

(1) *Un gentilhomme des temps passés*, par Mme C. Coignet. — 1 vol. Paris, 1886. E. Plon, Nourrit et Cie.

jours l'imiter? S'il fait peu de cas de la vie, il a peut-être trop de mépris de la vie des autres. Supposez un général faisant une ronde, rencontrant une sentinelle endormie à la suite d'excessives fatigues et lui brûlant la cervelle sans plus ample informé; lui suffirait-il de dire devant le conseil de guerre : « J'ai fait ce qu'avait fait Vieilleville, le héros de Mme Coignet »? L'explication pourrait bien sembler insuffisante en ce siècle moins chevaleresque. Ne l'imitons pas davantage lorsqu'irrité contre un maladroit qui a fait avorter par un mot imprudent une ruse habilement ourdie, il lui lance une dague en pleine poitrine. Autres temps, autres mœurs; Mme Coignet ne nous en demande pas tant. En nous donnant son héros pour modèle, elle entend bien que nous ne le copierons pas servilement:

C'est par les beaux endroits qu'il lui faut ressembler.

Et il y a tant de beaux endroits dans ce chevalier, que le champ, ainsi rétréci, est encore bien vaste à parcourir pour vous et moi, bourgeois sans grand élan et vite essoufflés.

A supposer que certains récalcitrants se refusent à être lions tout aussi bien qu'à être renards, il ne se trouvera pas un seul récalcitrant quand il s'agira de sentir et de goûter tout ce qu'il y a d'animation, de mouvement, de faculté d'évocation, de dramatique, de vivant, dans le grand tableau de Mme Coignet. Elle a su relever les ruines, ressusciter les morts, rendre aux ombres leur corps, leur mouvement, leur allure et, ce qui est mieux encore, leurs sentiments et leurs passions. Elle nous transporte dans les antiques tourelles des donjons par elle reconstruits et au milieu de la poussière sanglante des champs de bataille où il nous semble entendre les cris des combattants. C'est de l'histoire et en même temps de l'épopée, avec l'attrait du roman, grâce à la large part faite aux détails familiers, aux scènes pittoresques, aux peintures de mœurs, aux anecdotes, qui donnent la vraie physionomie de l'époque. De ces scènes, quelques-unes ne rentraient pas nécessairement dans le cadre : ainsi le duel de Jarnac et de la Châteigneraye ; mais il en est question en quelques lignes dans les mémoires de Vieilleville : c'est un prétexte suffisant à nous montrer les deux adversaires en champ clos. Vous trouverez de même des descriptions de fêtes, de réjouissances, de mariages brillants, qui sont autant d'occasions favorables à faire revivre sous son aspect moins sévère ce XVIe siècle un peu sombre. Si la moraliste ne nous a pas tous gagnés à ses enseignements, l'artiste nous aura tous conquis et charmés par ses peintures. Nous ne regretterons peut-être pas autant qu'elle l'aurait voulu d'être nés dans notre XIXe siècle bourgeois; mais, grâce à ses peintures, nous aurons pendant quelques heures vécu par la pensée, et même par les yeux, en ce XVIe siècle qu'elle a si puissamment évoqué.

II.

Transportons-nous maintenant en plein XVIIe siècle, au couvent des Ursulines de Loudun, le lendemain du jour où le malheureux Urbain Grandier est monté sur le bûcher. La supérieure, Mme de Belcie, en religion sœur Jeanne des Anges, va nous raconter les sortilèges du curé et ses propres souffrances à elle, en proie à l'obsession et à la possession plus que toutes les obsédées et possédées de son couvent (1). Ce récit qu'elle va nous faire, elle l'a écrit pour qu'aucun détail ne fût omis, comme il arrive dans une narration improvisée, et aussi pour que le temps n'apportât aucune confusion dans ses souvenirs. Elle l'a écrit en un français plus que médiocre, car elle était presque absolument illettrée ; mais ici la question de style et d'art est absolument secondaire. Si vous êtes avide d'émotions et épris du merveilleux, écoutez-la. Oui, il y a des détails horribles qui vous feront frémir et d'autres qui troubleront votre sommeil pendant bien des nuits, car vous y verrez apparaître en songe les démons dont l'infortunée supérieure a été obsédée. De bien terribles démons, je vous jure! Ils sont sept, ni plus ni moins, sous la direction d'Asmodée. C'est Léviathan, c'est Béhémot, c'est Grésil et Aman, deux petits démons plus inoffensifs; c'est Balaam surtout, le plus redoutable avec Asmodée. Ces deux monstres de l'impureté, ces deux tentateurs obscènes murmurent des mots à l'oreille de sœur Jeanne et la tentent en même temps par des gestes dont elle ne se souvient que la rougeur au visage. Même de temps en temps, au souvenir de ces pantomimes, elle s'arrête et nous dit d'une voix haletante : « Non, grâce, pitié! ne m'en demandez pas davantage; cela est trop monstrueux et je ne puis tout vous dire ! » Quelques sceptiques parmi nous murmuraient : Comédie que tout cela ! fables imaginées pour donner un air de châtiment légitime au supplice de ce pauvre curé de Loudun qui n'avait eu qu'un tort, celui de trop plaire à la population féminine de Loudun et de ne pouvoir répondre à toutes les passions qu'il inspirait! La nature humaine a ses limites. Ainsi parlent les sceptiques. Nous, plus disposés à croire, nous trouvons un accent de sincérité dans ce récit fait d'une voix tremblante avec une sorte d'égarement causé par ces terrifiants souvenirs. Il nous semble que si Balaam et Asmodée ne sont pas venus dans sa cellule, elle a bien cru du moins les voir. Que penser, que conclure?

Comme il y a là deux médecins (presque autant que pour Merlatti et Succi), deux élèves de M. le professeur Charcot, MM. Legué et de La Tourette, qui nous ont introduits près de la supérieure, nous nous tournons vers eux d'un air perplexe. Ces aimables docteurs pre-

(1) *Sœur Jeanne des Anges*, autobiographie publiée et annotée par MM. Legué et de La Tourette. — 1 vol. Paris, 1886. G. Charpentier.

naient des notes sur leur calepin aux moments les plus dramatiques de la confession de sœur Jeanne des Anges. « Rien de plus simple, nous disent-ils en souriant et en feuilletant leur calepin. Tous ces phénomènes que la science n'expliquait pas au XVIIe siècle, nous les expliquons aisément aujourd'hui. Tenez, nous avons noté là une révélation qui a dû vous sembler tenir du merveilleux : eh bien, voici le même fait constaté plusieurs fois, ces dernières années, chez telle ou telle femme soignée aux hôpitaux et aujourd'hui guérie. Une malade, cette pauvre supérieure, une hystérique; et hystériques comme elle — car le mal est contagieux — les autres possédées du couvent. Et maintenant, voulez-vous venir écouter les confidences de sainte Thérèse? Vous retrouverez les mêmes symptômes et la même affection. » Un autre jour, messieurs les docteurs, quoique cette séance nous ait vivement intéressés; mais, après tant de merveilleux qui n'était pas du merveilleux, après la pantomime de Balaal sans pantomime et sans Balaal, après tant de démonologie d'un côté, de physiologie, de pathologie et d'hystiologie de l'autre, nous éprouvons le besoin de nous reposer un peu.

III.

Vain espoir! nous trouvons, au sortir de la cellule, M. Charles Epheyre qui nous attendait pour nous raconter une autre histoire de possession (1). Allons! encore de la démonologie et de la pathologie! Oui; mais c'est de la démonologie amusante, et c'est tout plaisir d'écouter M. Epheyre. Il assaisonne son histoire de revenant, qu'il raconte en homme qui y croit, d'un aimable grain de fantaisie; nous tremblons un peu, nous sourions aussi de temps à autre : cette double impression n'est pas sans charme. Elle nous fait faire un retour aux émotions du premier âge, lorsque, le soir, entre chien et loup, la bonne grand'mère nous contait des contes de fées. Nous n'étions pas persuadés que tout cela était arrivé, mais nous n'étions pas non plus défendus contre toute terreur par un scepticisme résolu. Si cela était vrai, grand'mère? Si cela était vrai, monsieur Charles Epheyre? Et la grand'mère ne répondait ni oui ni non; M. Epheyre non plus.

Ce petit drame, mêlé de surnaturel, a pour théâtre une région lointaine de l'extrême Russie, et ce lointain mystérieux est un cadre nécessaire. Supposez que la scène se passe au troisième étage de la rue Tronchet, le merveilleux devient du coup invraisemblable. Il débute, ce drame, en idylle: une idylle dans la neige. Deux jeunes gens, un beau militaire et une jeune mariée délaissée par son mari, s'aiment d'amour tendre. Cependant ils ont fait serment de demeurer purs, serment qui ne serait pas aisément tenu par le beau militaire si la jeune femme n'appelait auprès d'elle, comme sauvegarde et porte-respect, une cousine de vingt ans, type achevé de grâce et de beauté. Naturellement le capitaine et la cousine s'éprennent l'un de l'autre, et, quand le mari infidèle vient chercher sa femme pour l'emmener au loin, demeurés seuls ils s'épousent. A la nouvelle de cette double trahison : « Voilà donc cet amour, qui devait être éternel, capitaine? Ah! vous m'avez trahie, cousine; mais je vais mourir et, morte, je me vengerai! » Elle meurt, en effet, et se venge. Comment? C'est ici que l'idylle tourne au drame fantastique et qu'apparaît le surnaturel. Comment? Ah! voilà ce qui ne m'est pas facile à dire, comment l'âme de la morte revient sur la terre de temps en temps et remplace pour quelques heures l'âme de la cousine. A quels moments? Voilà qui n'est pas non plus facile à dire.

Rappelez-vous Amphitryon remplacé par Jupiter à l'heure du souper. Le pauvre Amphitryon, qui revient le matin, apprend avec stupeur de la bonne de sa femme qu'il est rentré la veille au soir et qu'il a soupé avec elle. Il y avait du dessert, chère Alcmène? — Il y a eu du dessert, cher Amphitryon. Désespoir d'Amphitryon qui ne se console que parce que c'est Jupiter qui a mangé le dessert. Eh bien, précisément la morte revient et se substitue à la vivante au moment du dessert, au bon moment. La vivante ne réapparaît que quand la table est desservie, et, tout naturellement, elle s'étonne : Jamais de dessert alors; jamais de dessert! Telle est, sous forme allégorique, la situation capitale; c'est ainsi que s'est vengée la morte. Pythagore n'avait pas prévu pour les âmes ce genre de migration. M. Épheyre a voulu nous terrifier avec son histoire de revenante. Elle est, en effet, à certains points de vue effrayante, mais encore plus gaillarde. Contez-nous-en d'autres encore, grand-mère, disions-nous il y a longtemps, hélas! Contez-nous-en d'autres, monsieur Épheyre.

IV.

Il y en a pour les jeunes, il y en a pour les vieux (1), il y en a pour les hommes et les femmes entre deux âges! De quoi? Des contes, nullement gaillards ceux-là, mais tous d'une charmante fantaisie ou d'une douce sensibilité, contés par l'aimable M. Theuriet. Vous y trouverez la réhabilitation de la pêche à la ligne, la glorification de saint Nicolas qui apporte dans le soulier des célibataires mûrs, ma ishonnêtes, de jeunes mariées ravissantes. Vous pensez bien aussi entendre l'éloge des sapins, les vieux amis de M. Theuriet, et, en

(1) *Possession*, par M. Charles Épheyre. — 1 vol. Paris, 1887. Paul Ollendorff.

(1) *Contes pour les jeunes et les vieux*, par M. André Theuriet. — 1 vol. Paris, 1887. Alphonse Lemerre.

effet, les sapins occupent la place qui leur est due. Senteurs de la forêt et parfums de vertu, un sourire ici, une larme là, rien que de sain et d'honnête, et des gracieuses illustrations de S. Rejchan, enfin tous les éléments de succès auprès des jeunes et des vieux, à moins que les jeunes ne trouvent que tout cela manque de piment.

MAXIME GAUCHER.

THÉATRES

Odéon

« MICHEL PAUPER » (1)

Un bon nigaud disait à M. Becque, le soir de la première représentation des *Honnêtes femmes* au Théâtre-Français :

— Voilà une petite comédie où il y a plus de talent que dans bien des pièces en cinq actes.

— Ah ! pas les miennes ! répondit M. Becque.

Évidemment M. Becque songeait à *Michel Pauper*, à ce fils de sa jeunesse pour lequel il a gardé des tendresses particulières, un amour comme les mères en professent pour l'enfant disgracié qu'elles préfèrent aux autres dans le secret de leur cœur. Je n'exagère pas. M. Becque aime évidemment son *Michel Pauper* pour ses bosses mêmes et pour ses difformités; la preuve, c'est qu'ayant eu, en seize ans, le loisir de rebouter sa pièce, il a préféré nous la montrer telle qu'elle lui est autrefois sortie des entrailles.

Et pourtant il y avait peut-être autre chose que deux tableaux muets à couper dans la version ancienne du drame. Je songe aux dissertations, aux tirades, surtout aux réflexions politiques qui refroidissent l'action, y font hors-d'œuvre et n'ont même plus aujourd'hui le mérite de leur bravoure ancienne.

En dehors de l'affection très naturelle que M. Becque, comme tout auteur, porte à ses pièces, je démêle une autre raison qui nous a valu la réapparition, après un si long laps de temps, d'un *Michel Pauper* intact. M. Becque ne pense certainement pas qu'en seize années il n'a fait aucun progrès dans son métier d'auteur dramatique ; il n'obligera personne à croire qu'il écrirait aujourd'hui *Michel Pauper* tel qu'il l'a montré autrefois aux spectateurs de la Porte-Saint-Martin. Il y a, en effet, dans ce drame des défauts qui ne sont point caractéristiques du talent de M. Becque, mais tout simplement des défauts très généraux d'inexpérience, communs à tous les jeunes auteurs.

Mais la représentation de l'autre soir, c'était pour M. Becque comme un pourvoi en cassation.

Condamné en 1870 par le directeur du Théâtre-Français, M. Édouard Thierry, qui avait recueilli le manuscrit de *Michel Pauper* avec ces mots : « Le Comité me réclame avec instance une pièce gaie ; je n'en ai pas ; est-ce vous qui me l'apportez ? » ; condamné par le directeur de l'Odéon, M. de Chilly, qu'il poursuivit devant les tribunaux « pour avoir causé par son refus de monter la pièce un tort grave à *Michel Pauper* » ; condamné par les juges de cet étrange procès, qui naturellement lui refusèrent les cent mille francs de dommages et intérêts demandés ; condamné enfin par le public, qui, vaincu par la canicule, dépaysé par les audaces du jeune dramaturge et, de plus, trop préoccupé de la tournure que prenaient à ce moment les événements politiques pour accorder une longue attention à une tentative littéraire, — M. Becque avait soif d'obtenir enfin du public réparation de l'injure ancienne, et cela sans concession de sa part, par respect pour l'art et pour la justice jadis maltraités dans la personne de son héros.

Je vois pourtant, en relisant les comptes rendus anciens, que la critique avait été plus indulgente que le public au drame de M. Becque. Elle ne l'avait point écouté distraitement, et, malgré l'outrance des situations et des caractères, elle avait senti que ce drame était une création originale et par endroits vigoureuse. M. Sarcey reconnaissait que M. Becque n'était pas « un homme ordinaire », et, d'autre part, M. Albert Wolff, dans sa chronique, rendait compte en ces termes des impressions du public à la première représentation de *Michel Pauper :*

« Parfois M. Becque arrive, par un coup d'audace, à des effets très grands qui enlèvent la salle. Dans cette mémorable soirée de la Porte-Saint-Martin, les impressions du public ont été panachées : cris d'enthousiasme et rires ironiques, applaudissements et découragements, intérêt et ennui. »

Il me semble que les sentiments du public ont été à peu près pareils l'autre soir. La bataille a été gagnée, mais non sans escarmouches, sans quelques-unes de ces protestations indignées que M. Becque goûte, dit-on, plus que les applaudissements. Il est certain qu'il les provoque souvent à plaisir ; il exagère la vision brutale qu'il a de l'humanité avec un parti pris où l'on sent une rancune personnelle contre le faux idéal, les conventions polies, tous ces lieux communs du sentiment et de la pensée que le public a coutume d'acclamer sans chercher à approfondir, et où les acteurs s'arrêtent, par habitude, comme des chevaux d'omnibus. Ce qu'il y a de sincère dans ces révoltes misanthropiques fait tout l'intérêt — et cet intérêt est toujours très vif — des œuvres de M. Becque ; ce qui s'y trouve de systématique et de voulu compromet inutilement le succès de ses pièces et exaspérera longtemps le public nombreux

(1) Drame en cinq actes de M. Henry Becque.

qui veut rire et pleurer au théâtre pour son plaisir, sans amertume.

La convention sociale contre laquelle M. Becque est parti en guerre dans *Michel Pauper*, c'est (autant que j'ai cru démêler l'unité d'intention de l'auteur dans la multitude des idées accessoires) le préjugé qui sépare la fille de la bourgeoisie de l'ouvrier et rend répugnants, presque monstrueux, l'amour et le mariage entre des membres de deux classes sociales qui diffèrent entre elles uniquement par l'éducation et l'habitude des mœurs. Remarquons tout de suite que si le monde admet difficilement qu'un des siens choisisse une compagne dans la classe ouvrière, il distingue cependant entre la mésalliance qui vient de l'homme et celle qui vient de la femme. On citerait des exemples nombreux — tout le monde en sait et il y en a quelques-uns d'éclatants — de ces unions d'hommes du monde et de filles du peuple qui, après avoir été vivement critiquées, ont fini par être universellement acceptées et même approuvées quelquefois. Mais la réciproque est infiniment rare : je ne connais, pour ma part, pas un seul exemple de mésalliance de fille du monde avec un ouvrier. S'il en existe, les coupables sont sûrement mises à l'index, sans appel. On peut estimer que cette double disposition de l'opinion est, d'une part, honorable pour la femme, que l'on considère comme plus éducable que l'homme, et que, d'autre part, la rigueur du monde pour celles qui se mésallient a sa source dans une défiance du caractère des femmes, dans le mépris de leur jugement, dans la conviction que leur tendresse est impuissante à élever jusqu'à elles l'homme vers qui elles se sont abaissées.

D'où qu'il vienne, le préjugé est très fort et, si la passion d'un ouvrier pour une jeune bourgeoise peut à la rigueur trouver place dans un roman, où il n'y a pas présence réelle des personnages, où mille détails choquants disparaissent et s'estompent, on est sûr de provoquer des récriminations en transportant une action de ce genre dans le jour cru du théâtre.

Il y a pourtant, pour faire accepter un tel sujet, quelques habiletés banales, d'un effet sûr. La première qui vient à l'esprit, c'est d'imaginer un ouvrier qui ne soit pas un ouvrier : j'entends un personnage excellent, élevé de cœur et de pensée, courageux, dévoué, magnanime, doué surtout d'une distinction naturelle, capable de suppléer à l'éducation qui manque. J'insiste sur ce dernier point, qui est ici capital. — Le second artifice qui s'impose en pareil cas est de mettre dans tout leur effet les belles qualités de cet ouvrier extraordinaire par l'antithèse d'un caractère d'homme du monde qui sera un type accompli d'indélicatesse et de vilenie. Le moyen qu'une jeune fille hésite, après cinq actes de péripéties habilement machinées, entre ces deux soupirants! Évidemment, elle préférera l'amoureux en bourgeron — à la condition toutefois qu'il se fasse faire une redingote, — et l'auteur aura gain de cause, sans avoir rien prouvé, du reste.

M. Becque n'est pas, et il faut l'en louer, l'homme de ces déloyaux ménagements. Ce n'est point un saint Vincent de Paul en blouse, c'est un véritable ouvrier qu'il a voulu nous faire voir : un ouvrier qui sent le vin, qui porte un foulard rouge au cou, qui parle rauque, qui fait des gestes, qui crie et serre les poings. Si j'avais quelque chose à reprocher à M. Becque, ce ne serait pas ce naturalisme, qui est d'observation sincère, mais bien plutôt des compromis qui, pour être plus savants que ceux que j'indiquais tout à l'heure, n'en sont pas moins une trahison de la thèse débattue.

M. Becque n'a pas voulu mettre en pied un ouvrier vertueux; mais il a imaginé un ouvrier de génie. Cet accident est tout aussi rare, plus rare même que l'autre ; il déclasse — de bas en haut — tout aussi sûrement. Qu'est-ce que ce Michel Pauper qui a passé par l'École des arts et métiers, qui cherche et qui trouve le secret de faire du diamant avec du charbon? C'est beaucoup moins l'ouvrier que l'inventeur bohème, et, en face de ce type nouveau, presque subrepticement substitué au type vulgaire que j'attendais, je sens s'affaiblir mes répugnances instinctives ; je suis tout près de reconnaître que, de même que la femme belle, d'où qu'elle sorte, est reine, l'homme de génie, d'où qu'il vienne, est roi.

Mais là n'est pas la seule concession que M. Becque ait faite aux préjugés du public. Élevant l'homme pour le rapprocher de la femme, il a rabaissé la femme pour la rapprocher de l'homme quand il nous a montré dans Hélène de la Roseraye une créature vicieuse, presque libidineuse (écoutez, je vous prie, les analyses sensuelles qu'Hélène fait de ses plaisirs), enfin, pour tout dire d'un mot, une jeune fille qui a un amant. Si Pauper est tout à fait un être d'exception, Hélène, au point de vue de la morale mondaine, qui pardonne beaucoup à la femme et rien à la jeune fille, Hélène est un monstre. Et M. Becque a pris un malicieux plaisir à nous rendre la faute d'Hélène plus insupportable. Si rigide que soit, en effet, l'hypocrisie vertueuse du monde, elle compte pourtant, à part soi, avec l'humaine faiblesse. Elle est moins sévère pour la jeune fille qui a péché avec l'irrésistible don Juan, que pour la malheureuse qui a baissé pavillon devant un palefrenier. Or l'amant d'Hélène, M. de Rivailles, a beau être un comte authentique: ses façons d'homme d'écurie cravacheur et botté jusqu'au ventre, la galanterie avec laquelle il propose à Hélène de donner son nom à un cheval, le cynisme de ses propos, tout cela rend la séduction plus incompréhensible et, par conséquent, plus immorale. Le genre de M. de Rivailles peut plaire à des femmes perdues, écœurées de ne voir à leurs pieds que l'agenouillement de sensualités serviles; chez une jeune fille sans expérience, l'amour pour Rivailles est une tare plus ineffaçable que la faute elle-même.

M. Becque aurait-il pu nous tenir la dragée plus haute et ne pas nous faire ces concessions? Je le crois, et d'autant plus fermement que les scènes qui ont le mieux réussi sont tout juste celles où les personnages agissent selon leur caractère et non selon la volonté systématique de l'auteur. C'est, au premier acte, l'entrevue de Pauper avec M. de la Roseraye, la querelle que Michel cherche à son associé au sujet de ses capitaux compromis, puis son apaisement subit à l'apparition d'Hélène qu'il adore. Plus tard, c'est la grande scène des noces où Michel reçoit le terrible aveu que la jeune fille ne peut plus lui taire et où il se laisse aller, sans ménagement, à toute la brutalité de ses instincts primitifs. Enfin c'est tout le dernier acte, où l'on retrouve l'ouvrier repris par son vice d'ivrognerie, dompté, plié, brisé par la maladie, réveillé de sa torpeur par de subites colères contre ceux qui l'ont exploité, contre cette découverte même où il a enseveli sa force, l'esprit si obscurci qu'il ne reconnaît plus ceux qui l'approchent : « Ma petite, dit-il à sa femme repentante, prosternée à ses genoux et qu'il ne reconnaît point, si tu dois vivre avec nous, parle plus bas : la maison est silencieuse. »

Paul Mounet a dit cette phrase et bien d'autres avec une douleur effrayante à voir. Je ne saurais exprimer, d'ailleurs, assez vivement le plaisir que cet acteur m'a causé d'un bout à l'autre de son rôle. Il a passé à côté de tous les écueils sans y trébucher. Il n'est ni le « bon ouvrier » ni « l'*ouverier* ». Il est à la fois le faubourien et le bohème. C'est une bête révoltée, souffrant de son génie comme d'un cancer qui le ronge. Violent et tendre, Mounet joue le dernier acte avec une vérité lugubre extraordinaire. On lui a reproché comme une clownerie cette chute finale qu'il fait en avant sur la tête, pour dérouler de sa chaise et mourir. On a tort : gymnastiquement, on peut bien dire plastiquement, cette *tournibale* est tragique ; scientifiquement, elle est d'une justesse scrupuleuse. Paul Mounet, qui a fait ses études de médecine et qui prépare un volume fort curieux sur *la Mort au théâtre*, a pu voir dix fois, dans les hôpitaux, les hémophtisiques, — pour ne point citer d'autres malades, — subitement foudroyés, rouler en avant comme de petits enfants que le poids de leur tête emporte.

La rentrée de Mlle Weber dans le rôle d'Hélène était impatiemment attendue par tous ceux qui ont applaudi, il y a tout juste un an, aux débuts de la jeune actrice dans *les Jacobites*. Il me semble que jusqu'ici la diction vibrante de Mlle Weber s'accommode mieux de la récitation des vers que du débit de la prose ; soit dit, du reste, sans arrière-pensée de critique. Le rôle d'Hélène est — sauf dans les moments de révolte contre le mariage que ses parents lui proposent, dans la scène du soir des noces et dans tout le dernier acte, où la pauvre égarée revient enfin à la vérité des sentiments naturels — d'une obscurité déconcertante. Mlle Weber a rendu le personnage constamment acceptable, souvent tragique. Elle a paru charmante dans sa robe de mariée du quatrième acte, sous la couronne d'oranger. Cette nouvelle épreuve est pour elle un succès sérieux, plus solide que l'enthousiasme un peu irréfléchi des *Jacobites*. Mlle Weber tiendra ce qu'on a espéré d'elle.

HUGUES LE ROUX.

Opéra-Comique

« EGMONT » (1)

Cette règle essentielle de toute œuvre dramatique, que l'intérêt doit toujours aller en croissant, a été très heureusement appliquée par M. Salvayre. C'est en effet sur le quatrième et dernier acte de sa partition que se réunissent incontestablement les suffrages du public. L'excellente interprétation de Mme Isaac et de M. Talazac a bien aussi sa part dans le succès de la scène finale, l'entretien de Claire et d'Egmont condamné à mort ; mais M. Salvayre y a déployé de réelles et vigoureuses qualités de compositeur dramatique. Ses phrases, solidement enchaînées dans le développement de l'expression musicale, font de tout ce dernier acte un excellent morceau d'opéra.

L'acte précédent, où se noue la conspiration d'Egmont contre la domination espagnole pendant une fête chez la princesse Marguerite, contient, entre autres choses, une très jolie *pavane* dont les pas nobles sont exécutés par une troupe de danseurs très galamment vêtus.

Au second acte, on remarque aussi plusieurs morceaux très bien faits, notamment ceux qui précèdent l'arrivée du comte d'Egmont dans l'humble logis de Claire, et qui dépeignent les sentiments de trouble et d'impatience qui agitent la jeune fille.

L'exposition, au premier acte, où s'expriment les souffrances du peuple flamand et ses colères contre les Espagnols, nous fait entendre des chœurs qui ne manquent ni de chaleur ni d'accents patriotiques.

Signalons aussi les introductions orchestrales de chaque acte, et en particulier celle du quatrième.

Les auteurs, tout en conservant les personnages et le mouvement général du drame de Gœthe, s'en sont cependant très sensiblement écartés dans la disposition particulière des faits. Il est probable qu'ils ont cherché à ne pas se rencontrer avec les situations dans lesquelles Gœthe avait assigné une place à la musique qui a été composée par Beethoven. Peut-être aussi ont-ils opéré ces changements pour faire valoir le talent de M. Salvayre, dont le tempérament musical est tout à fait dans le courant classique de la musique française,

(1) Drame lyrique de MM. A. Wolff et A. Millaud ; musique de M. Salvayre.

peu portée vers l'idéalisme. On peut, en effet, ranger M. Salvayre dans le camp des compositeurs qui recherchent, avant tout, la vérité conventionnelle du drame chanté dans les accents de la musique vocale, tout en la soutenant d'une musique d'orchestre excellente en soi, dont la valeur, si elle ne crée pas l'originalité, éloigne au moins toute espèce de vulgarité.

Ces procédés, d'ordre composite, sont bien ceux de l'école française, qui a pris au système de l'opéra italien la concentration sur certaines situations propres à fournir des morceaux de chant, mais en y ajoutant un art plus complexe et plus travaillé. Dans ses réalisations musicales elle a, au contraire, subi l'influence de la musique allemande, tout en gardant cependant son caractère propre. M. Salvayre n'est donc pas non plus un mélodiste dans le sens restreint qu'on donne ordinairement à ce mot; il n'enveloppe pas, comme les compositeurs italiens, toute une situation dans un air, un motif chanté, ainsi que l'a fait Verdi dans les meilleurs et les plus caractéristiques de ses ouvrages. Ce procédé, du reste, n'a jamais été entièrement goûté en France : il est trop exclusivement musical.

En principe, nous n'aimons pas, au théâtre, que les ouvrages se détournent de leur but et s'attardent dans des digressions imaginatives ou poétiques. Cela paraît en effet très raisonnable. Reste à savoir cependant si la musique peut être seulement et toujours un moyen d'expression ajouté à la parole et si elle peut se passer de ces ingrédients.

Ainsi donc, si nous considérons au point de vue de l'école française la partition de M. Salvayre, elle apparaîtra comme un excellent ouvrage dramatique et musical. C'est de la très bonne musique pratique, qu'on nous pardonne ce mot, à laquelle il ne manque peut-être que de ne pas toujours rester si appliquée à la recherche de la vérité d'expression, et à qui on pardonnerait volontiers quelques digressions, lesquelles, étant donné le talent de l'auteur, seraient certainement fort agréables à écouter.

LÉON PILLAUT.

NOTES ET IMPRESSIONS

Si les académiciens étaient nommés au suffrage universel comme les députés, M. Léon Say n'aurait pas eu beaucoup de chances d'être élu ; M. Rousse n'en aurait eu aucune. Cela prouve simplement que le scrutin populaire, dont nous voyons de si beaux effets en politique, ne serait pas infaillible en littérature. Les personnes d'un sens grossier demanderaient, par exemple, aux candidats d'avoir « fait quelque chose », comme on dit.

L'Académie n'en demande pas tant, et elle a mille fois raison.

Certaines qualités d'esprit, de caractère même, sont un titre plus sérieux que bien des in-octavo. Voyez Dondan : il n'avait presque rien publié ; qui dans le public connaissait son nom? Et pourtant quel admirable académicien il eût fait! Beaucoup meilleur, à coup sûr, que Victor Hugo.

Je ne dis pas qu'on en pourrait citer vingt de même trempe, puisque le propre de ces amis platoniques des lettres, c'est justement que nous autres, gens du parterre, nous les ignorons.

Il en existe cependant, soyez-en sûrs ; l'Académie en rencontre quelquefois et se hâte de les appeler à elle ; elle les révèle en les couronnant ; elle fait comme ces navigateurs du xve siècle qui aimaient à planter leur étendard sur des terres inconnues, et dont les conquêtes étaient en même temps des découvertes. Oh! je ne prétends pas que ces messieurs aient découvert M. Léon Say : il était signalé déjà ; seulement ils ont mis en lumière des faces de son esprit que ses auditeurs du Sénat ou de l'École des sciences politiques n'avaient pu que soupçonner ; sous le financier ils ont su trouver le critique fin et le charmant parleur. Quant à M. Rousse, lorsqu'ils l'ont élu en 1880, il n'était guère apprécié que de ses confrères du barreau, et encore avec une mauvaise volonté toute confraternelle ; depuis lors il a plus que justifié leur choix, et, dans ce genre académique pour lequel il semblait né, il a donné les marques d'un talent qui n'a point de supérieur. Si quelques sceptiques se demandaient encore avant-hier pourquoi M. Rousse est de l'Académie, pourquoi M. Léon Say vient d'y entrer, après avoir entendu l'un et l'autre personne aujourd'hui ne se le demande plus.

Avouons-le avec candeur, ces deux discours étaient longs — très longs si on en compte les pages, un peu longs seulement si on les entend lire. C'est que la tâche était double. Comme About était mort sans avoir payé ses dettes, je veux dire sans avoir loué publiquement son prédécesseur, il a fallu que son héritier payât pour pour deux : M. Say a donc loué About pour son compte, et Sandeau pour le compte d'About. C'était un spectacle touchant, quoiqu'un peu prolongé, de voir le fantaisiste si éclatant, si jeune encore et si frais, prendre en croupe le vieux romancier brave homme, déjà surranné par endroits, mal assuré sur ses jambes, pour le faire passer avec lui sous les arcs de triomphe que l'Académie élève à l'honneur de ses morts. Que dis-je? beaucoup de personnes qui ne s'y attendaient guère ont passé dans le même cortège. Que n'a-t-on pas loué? About, Sandeau, Bastiat, Léon Say, J.-B. Say, Thiers, John Lemoinne, Émile Augier, Louis-Philippe, Sully, Colbert, le duc d'Aumale ont eu chacun leur brin de laurier avec un mot aimable. C'est peut-être pour cela que les discours ont paru traîner un peu : rien n'est long comme un compliment. Je le sens bien moi-même au moment où je veux en accabler les orateurs de l'Académie ; si cette page leur tombe sous les yeux, qu'ils me pardonnent de ne l'avoir pas abrégée !

***

On dit que M. Léon Say est un grand financier; on a raison. Mais on veut faire entendre qu'il n'est pas autre chose, et l'on a tort.

Un homme entendu aux finances n'est déjà pas si commun; et si quelqu'un se présentait qui sût équilibrer parfaitement notre budget, on ferait bien de lui ouvrir toutes les Académies. Non seulement il y ferait bonne figure, mais il y rendrait de réels services: l'administration des fonds de la Compagnie n'est pas une petite affaire, et les gens de lettres tout purs ne m'inspireraient pour cela qu'une confiance médiocre. Commencez par vous administrer vous-mêmes, leur dirais-je. — Il y a aussi le Dictionnaire, où jusqu'à présent la partie financière est pauvrement traitée. Qu'on ouvre la dernière édition au mot *Impôt*, voici quelle définition on trouvera: *Droit qui est imposé sur certaines choses*. Ne serait-il pas temps que M. Léon Say passât un peu par là?

Enfin l'éloquence d'affaires doit être vengée du dédain où la tiennent ceux qui ne sont ni gens d'affaires ni éloquents. Les discussions techniques ne sont au-dessous de rien ni de personne. Il est si beau de savoir ce dont on parle! Écoutez plutôt ce passage:

« ... Maintenant voici comment on peut pourvoir à la dépense. Le cens de notre territoire est de six mille talents. Faites-en cent parts de soixante talents chacune. Assignez ensuite par le sort cinq de ces parts à chacune des vingt classes, en sorte que chaque classe en donne une à chacune de ses sections. De cette manière, s'il vous faut cent vaisseaux, il y aura soixante talents pour contribuer à la dépense, et douze triérarques. S'il en faut deux cents, il y aura trente talents pour contribuer à la dépense et six triérarques; enfin, s'il en faut trois cents, l'unité contribuable sera de vingt talents, et il n'y aura que quatre triérarques. »

Cela est extrait, non d'une conférence de M. Léon Say, qui est rarement aussi technique, mais du discours de Démosthène sur les *Symmories*. Je crois pourtant que, malgré tous ces chiffres, s'il y avait eu une Académie chez les Athéniens, vous auriez trouvé bon que Démosthène en fît partie.

Mais M. Say, qui n'est peut-être pas un Démosthène, n'est pas non plus un financier comme celui de La Fontaine, un financier qui « chante peu ». Il chante, ou plutôt il cause avec un grand charme. Ceux qui ont eu le privilège de dîner à la même table que lui ne l'oublient jamais. Tout plaît dans sa conversation, tout fait saillie; il raconte avec une bonhomie malicieuse que l'imperceptible défaut de sa langue rend encore plus originale; il rit très bien, de toute sa face épanouie, avec un regard de côté qui est la fois d'un homme riche, d'un homme bon et d'un homme spirituel. Ce sont trois qualités qu'il possède comme peu de gens, et qu'on a voulu récompenser en le nommant.

***

Il a fait son entrée d'un air souriant et s'est assis entre M. John Lemoinne et M. Renan. Bref, tout le *Journal des Débats* se donnait la main. Il ne manquait que l'arrière-garde, M. Cuvillier-Fleury, très souffrant et confiné chez lui. Quant à M. Weiss, il n'a pas de place là-bas, paraît-il, et M. Jules Lemaître n'en a pas encore. Ce glorieux et vaillant journal, qui a le courage le plus rare, celui de la modération, peut coloniser l'Académie, s'il veut; je ne m'en plaindrai pas: c'est grâce à lui qu'elle a été déjà libérale sous le despotisme; la tradition peut s'en continuer.

M. Say a dit avec bonne grâce combien il était gêné en parlant devant ses nouveaux confrères. Cela était plus vrai qu'il n'eût voulu le laisser croire. Lui qui raconte si bien, il n'a pas fait valoir ses récits, il a presque éteint sa verve; c'est à peine s'il lui en a échappé quelques fusées. En revanche, il n'a pas cherché à « écrire », à faire l'artiste en beau langage; il a parlé, sinon brillamment comme lorsqu'il improvise, du moins avec simplicité, bonne foi et charme. Je crois qu'il n'y a pas une *phrase* dans son discours; c'est presque un éloge que cela, surtout quand on pense au genre de phrases qu'il aurait pu faire.

L'anecdote du manteau prêté à Balzac, la boutade sur la collaboration littéraire, la digression sur l'inefficacité de la politesse pour réconcilier les partis, sont parlées avec un esprit de la meilleure marque (je dis *parlées*, et non *écrites*). Il y a bien de la justesse aussi dans les réflexions sur la société de 1830 dont Sandeau est le miroir fidèle. Étrange destinée que celle de cet excellent homme qui fut presque un poète, presque un dramaturge, presque un écrivain! Vous vous le rappelez encore avec sa grande cape agrafée sous le menton, sa tête chauve, rougeaude et bienveillante, ses moustaches de vieux tambour, sa démarche appesantie et son sourire attristé: s'imaginait-on alors qu'il avait fait battre honnêtement tant de cœurs, fait couler tant de larmes innocentes, qu'il avait écrit ou inspiré deux chefs-d'œuvre incomparables de notre scène, enfin qu'il était immortel, au moins dans la première moitié de son nom? Des sentiments frais et un style fané, des personnages vagues et ennuyeux comme Bernard Stamply, vivants et inoubliables comme le marquis de la Seiglière, des intrigues adroitement filées et des dénouements enfantins, des vues profondes dignes de Stendhal et des naïvetés dignes de Florian, telles sont les disparates de ce talent qui restera comme quelque chose de gracieux et d'inachevé, comme une rose encore en bouton et qui a jauni au fond d'un coffre, entre des lettres aimées. Il s'exhale de l'œuvre de Sandeau ce parfum attendrissant et suranné; M. Léon Say l'a discrètement indiqué, avec toute sorte de ménagements et de respects. Il sentait bien que cette sorte d'orléanisme littéraire était, sous tous les régimes, la nuance préférée de l'Académie.

Il fallait d'autres couleurs pour peindre Edmond About. M. Say a mieux aimé nous donner son portrait fait par lui-même. Je ne l'en blâmerai pas, et d'autant moins que ce portrait est fort ressemblant. About avait des côtés agressifs, peut-être même méchants; mais je veux les oublier : je l'ai trop peu connu sans doute et mal deviné; des personnes d'une nature exquise et qui l'ont approché de près m'affirment qu'il avait beaucoup de cœur : je ne demande qu'à le croire; il en avait au moins plein la tête. Ce qui est incontestable, c'est qu'il fut unique par la verve, par l'invention bouffonne, par l'ironie aiguë, par la bonne grâce même et une souplesse qui passait aisément du persiflage à l'attendrissement. Et quel art de dire les choses, surtout celles qui ne valent que par la façon dont on les dit! Sa dédicace du *Roman d'un brave homme* à sa fille est un pur diamant, et la préface adressée à Mme Hachette, et tant de lettres familières qui le font encore vivre dans le souvenir passionné de ses amis! Non, il n'est pas possible qu'un tel maître écrivain ait été un courtisan, un agioteur et un égoïste; il n'est pas possible que Voltaire ait été un fieffé menteur, Beaumarchais un aventurier: l'esprit est une dignité, même quand on n'en a pas d'autre.

About a su aimer; il a aimé son pays très tendrement, et aussi ses enfants. Je pense à l'émotion pénible de cette famille en deuil que j'apercevais dans une loge isolée, à la partie supérieure de la salle, recueillant les appréciations, les éloges, les critiques sur un mari, sur un père, et tout cela présenté avec un souci du bien dire qui rend l'éloge plus froid, la critique plus pénible. Quelle vanité, bon Dieu! que tout ce talent et cet étalage académique autour du souvenir d'un mort aimé! Quelle duperie que la rhétorique! Comme Mme About devait souffrir même des hommages! Un mot pourtant a pu la toucher doucement : c'est celui que M. Léon Say a dit de son pauvre enfant Pierre About, mort si peu de temps après son père. M. Say connaît ces coups terribles; il a mis dans ce passage tout son cœur de père : le cœur d'une mère a dû le comprendre et l'en remercier.

* * *

M. Edmond Rousse est un homme irréprochable. On sait de sa vie privée qu'elle est non seulement sans tâche, mais tout entière absorbée par de nobles dévouements. Au Palais, on le juge comme un avocat quelquefois maladroit, mais comme un orateur accompli. On cite sa préface des *Œuvres* de Chaix d'Est-Ange, qui est un chef-d'œuvre. Enfin, depuis qu'il est de l'Académie, son discours de réception, où il louait Jules Favre, son discours du prix Montyon et ce dernier discours en réponse à M. Léon Say le mettent au premier rang de nos écrivains.

Je me hâte d'ajouter que les qualités de M. Rousse sont surtout académiques, et qu'il n'en trouverait l'emploi ni dans une assemblée ni à la barre. Il plaide cependant; mais je n'aimerais pas être défendu par lui : il verrait trop les côtés faibles de ma cause et les laisserait trop voir. Il n'a pas cette belle logique du fer à repasser qui va toujours dans le même sens et qui est la marque des vrais avocats; c'est un esprit critique : plaideurs et gens de parti, défiez-vous de lui! Il serait capable, à l'occasion, de dire leurs vérités même à ses amis.

En attendant, il ne ménage pas ses ennemis; ce n'est point par allusions qu'il procède, mais par coups droits. Me voilà! dit-il; j'étais ami du duc d'Aumale; j'ai défendu les jésuites. Applaudissez ou sifflez, il n'importe;

Ce que j'ai fait, messieurs, j'ai cru le devoir faire.

Il y a de la bravoure dans une telle éloquence; le style s'en porte mieux; il est franc et de bonne trempe. J'y voudrais quelquefois un peu moins d'esprit; mais, en revanche, que j'aime ces passages : « Certaines gens sont les fantômes de ce qu'ils pensent être », et « le demi-jour de pagode » qui éclaire les dédales de l'économie politique! Les traits reposent des périodes, et les descriptions reposent de la critique. C'est un morceau achevé.

On a quelque idée d'About après cela; on entrevoit Sandeau. On a médit un peu du gouvernement, un peu de l'économie politique; on a souri; on s'est attendri; on s'est donné la satisfaction de saisir des nuances inaperçues des autres; on s'est consolé de la perte des académiciens morts; on a pris bonne opinion de l'esprit des vivants; on a passé deux heures, deux grandes heures. Que faut-il de plus? L'Académie est justifiée.

PAUL DESJARDINS.

VARIÉTÉS

Jeûneurs du XVe siècle

MM. Succi et Merlatti savent-ils qu'ils ont eu des précurseurs au XVe siècle dans leur propre pays? Panormita, dans le livre *De dictis et factis Alphonsi*, cite un jeûneur nommé Antonio Picentini ou de Picentia (*Antonium Picentem*) qui mourut en blasphémant le Christ et la Vierge.

« C'était, dit-il, cet Antonio dont on racontait qu'il jeûnait pendant quarante jours consécutifs et qui avait rempli l'Italie, la Sicile et l'Espagne de son renom de sainteté et d'abstinence.

« Enfermé, en des lieux différents, dans une cellule dont on avait au préalable visité tous les coins, il était surveillé par des gardes qui n'y laissaient pénétrer ni aliment ni

boisson. On imagina que des anges venaient lui apporter chaque jour sa nourriture et converser avec lui. La vérité, c'est qu'il avait dans sa cellule de très grosses chandelles, dont quelques-unes recélaient sous un enduit de cire des tuyaux de roseau remplis d'une bouillie de farine, mêlée à du hachis de faisan et de chapon, et assaisonnée d'extraits d'aromates et d'essences. On dit aussi qu'il avait dans sa ceinture un tube contenant de l'hypocras. Il se nourrissait ainsi en secret et se faisait passer pour un saint, le plus abstinent qu'on eût jamais vu sur la terre. »

Æneas Sylvius, dans le commentaire qu'il a écrit sur le livre de Panormita, cite une femme de Padoue qui était demeurée quarante jours et quarante nuits sans prendre aucune nourriture. Mais voici qui est bien plus fort.

« Sous le pape Nicolas V, ajoute-t-il, il vint à Rome, de la partie la plus reculée des Gaules, un prêtre qui affirmait n'avoir pas pris de nourriture depuis quatre ans, si ce n'est quand son évêque, à de rares intervalles, le contraignait à manger un morceau.

« A Rome, où il demeura longtemps, il fut l'admiration du peuple, qui le regardait comme un saint et un prédestiné. Finalement, il fut battu de verges et envoyé en exil. Tout prodige est suspect. »

Il était intéressant de rechercher en France les traces de ce compatriote qui avait dépassé de si loin tous ses rivaux d'Italie, terre classique des jeûneurs. A n'en pas douter, il y a identité entre le prêtre venu du fin fond des Gaules dont parle Æneas Sylvius (*ex ultimis Galliarum finibus*) et un chanoine de Noyon qui, au rapport des chroniques noyonnaises, s'abstint de toute nourriture, à partir du mardi gras de 1410, pendant trois ans, huit mois et douze jours. Pas un morceau de pain, pas un atome de viande, pas même une cueillerée de bouillon n'entrèrent dans sa bouche.

Ce prêtre, ajoutent les chroniques, s'était consacré à l'étude de l'astrologie et de l'alchimie. Il se livrait aux expériences les plus bizarres, grattait des têtes de mort, faisait bouillir des lézards et des couleuvres, distillait des poisons. Il était enfin parvenu à se composer une « liqueur » au moyen de laquelle il supprimait en lui le besoin de manger.

Ce jeûneur, dont la renommée avait franchi les Alpes, fut appelé à Rome par le pape Eugène IV. C'était le prédécesseur immédiat de Nicolas V, sous le pontificat duquel Æneas Sylvius place l'arrivée à Rome de son jeûneur. Il y a donc concordance entre les dates.

Le pape, qui sans doute voulait faire pénitence, confia au prêtre noyonnais la charge de dispensateur de sa cuisine. Celui-ci ne répondit que trop bien à ce qu'on attendait de lui. Il économisa 95 pour 100 sur la dépense de table de Sa Sainteté. Jugez si on devait le bénir dans les antichambres et les offices du Vatican! Les domestiques finirent par crier si fort que le pape renvoya en France cet étrange maître d'hôtel. Il retourna à Noyon.

Du reste, le chanoine était homme d'esprit et de bon commerce. C'était même, fourchette à part, un convive agréable. L'évêque de Noyon, Pierre Fresnel, l'invitait souvent à sa table. Le jeûneur s'y asseyait comme les autres, mais ne touchait à aucun mets. Il discourait pendant tout le temps du repas. Encore se plaignait-il à sa servante, en rentrant, d'avoir des pesanteurs d'estomac pour avoir respiré le fumet des viandes, donnant en cela raison aux musulmans qui croient rompre le jeûne par la respiration des parfums.

La chronique est muette sur la fin du chanoine, et il faut ici recourir à la légende. Il était, dit-elle, devenu si maigre, si desséché, si ratatiné, qu'un soir d'hiver, comme il passait sur la place du parvis en allant souper à sa façon chez un de ses confrères, le grand vent qui souffle constamment dans ces parages l'enveloppa, le fit tournoyer sur lui-même et l'emporta. On ne le revit plus.

Quoi qu'il en soit, la France peut contester à l'Italie le monopole du jeûne. A ceux qui disent avec Alfieri que, au delà des Alpes, la plante-homme (*la pianta-uomo*) est plus robuste qu'ailleurs et a besoin de moins de suc nourricier, opposons les quatre ans de jeûne du chanoine de Noyon!...

LEFEBVRE SAINT-OGAN.

CHOSES ET AUTRES

UNE TENTATIVE DES « BLANCS D'ESPAGNE ».

On intrigua ferme à la cour de France en 1727 et 1728. Louis XV était malade de la petite vérole. Il n'avait pas encore de fils. A qui écherrait la couronne? Aux Orléans, en ligne collatérale, ou, en ligne directe, aux Bourbons d'Espagne?

Philippe V avait bien renoncé au trône de son aïeul, perpétuellement et dans les formes; mais il se flattait que le pape le relèverait de son serment et il travaillait à se faire un parti. La reine surtout, Élisabeth Farnèse, écrivait lettres sur lettres au duc de Bourbon, au cardinal Fleury, etc.

Les principaux agents de la conspiration étaient l'abbé de Montgon et le comte de Marcillac. L'abbé de Montgon nous a laissé huit volumes de *Mémoires*. Quant à Marcillac, M. Alfred Baudrillart vient de retrouver sa correspondance aux archives d'Alcala de Hénarès, et cette correspondance montre, entre autres choses, Fleury brouillé avec la maison d'Orléans et prêt à se compromettre au service de Philippe V.

Toute cette histoire est piquante et chaque détail en rehausse la saveur. Lisez ce billet (inédit) du duc de Bourbon en réponse à Montgon qui lui demandait un rendez-vous secret :

« ..... Il y a sur le grand chemin de Paris à Saint-Denis... un village qui s'appelle la Chapelle; l'église de ce village donne sur le grand chemin; vous trouverez mardi, à l'entrée de la nuit, à la porte de cette église, une chaise avec un valet de chambre à moi, sage et sûr, qui s'appelle Condé. Quand vous y arriverez, demandez-lui son nom, et, si c'est Condé, vous n'aurez qu'à monter dans la chaise, et il vous amènera à Écouen, où il vous fera mettre pied à terre à l'entrée du parterre et vous amènera dans la chambre par le jardin, sans que personne vous puisse voir, et, quand nous aurons fini ensemble, il vous remènera où il vous plaira, car je ne vous conseille pas de coucher à Écouen, ... parce que, les valets des chasseurs étant éveillés de bon matin, vous ne pourriez pas sortir le lendemain sans être vu... Vous pouvez être sûr du secret, et il sera pour moi seul et unique, sans exception de personne. Adieu, monsieur, jusqu'à mardi. — A Chantilly, ce 15 févr. 1727. »

L'entrevue eut lieu, en effet, à grand renfort de précautions. Le duc de Bourbon s'y avoua tout entier à Philippe V. Mais bientôt le complot devint sans objet, car Louis XV guérit, et la reine mit au monde le Dauphin.

Ne dirait-on pas de l'histoire écrite par Alexandre Dumas?

STATISTIQUE CONJUGALE.

Sait-on combien les sept Chambres civiles de la cour d'appel de Paris ont prononcé de divorces dans la seule journée de lundi 13 décembre dernier?

Trois cent trente.

Vous avez lu, n'est-ce pas? trois cent trente!

Liquidation de fin d'année.

JEAN DE BERNIÈRES.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — M. Flourens, président de section du conseil d'État, a été nommé ministre des affaires étrangères. — Le seul ministère qui garde un sous-secrétaire d'État est celui de la marine et des colonies : M. de la Porte conserve ces fonctions.

Les recettes des contributions directes, pendant les onze premiers mois de 1886, sont supérieures aux douzièmes échus de 65 580 200 francs, contre 62 667 400 francs perçus en 1885 pendant la même période. L'impôt sur le revenu des valeurs mobilières a donné une plus-value de 1 228 000 francs sur 1885. Les impôts et revenus indirects présentent une moins-value de 62 207 125 francs sur les évaluations budgétaires. — Pendant le mois de novembre, le produit de l'octroi de Paris a dépassé de 534 648 francs les évaluations budgétaires, et de 509 998 francs les recettes du mois de novembre 1885. C'est la première fois, depuis le commencement de l'année, que l'on constate une plus-value.

Sénat. — Le 11, M. Blavier demande la dénonciation du traité de commerce avec l'Italie; l'urgence est ajournée; lecture est donnée par M. Goblet de la déclaration ministérielle; suite et fin de la discussion du projet de loi sur les aliénés; le Sénat vote la seconde lecture; adoption de la proposition de loi de M. Marcel Barthe, relative aux syndicats professionnels. — Le 15, dépôt par MM. Dauphin et Goblet des projets de loi relatifs aux douzièmes provisoires et au crédit supplémentaire, précédemment adoptés par la Chambre des députés. M. Léon Say critique vivement la politique financière du ministère; réponse de M. Goblet. — Le 16, suite de la discussion du projet de loi relatif aux douzièmes provisoires. L'article 8, portant réduction du taux d'intérêt des caisses d'épargne, est rejeté par 244 voix contre 34. L'ensemble du projet ainsi modifié est adopté à l'unanimité des votants.

Chambre des députés. — Le 11, M. Goblet, président du Conseil, donne lecture de la déclaration ministérielle qui annonce pour le mois de janvier le dépôt du budget de 1887, complètement remanié et d'un projet de réforme administrative. — Le 14, dépôt, par M. Dauphin, ministre des finances, d'un projet de loi portant ouverture de deux douzièmes provisoires sur l'exercice 1887. M. Goblet dépose un projet de loi portant ouverture d'un crédit supplémentaire de 105 000 francs, pour le traitement des préfets. M. Clémenceau prononce un important discours sur la politique générale; réponse de M. Goblet. Les projets de loi sont votés par 528 voix contre 12. — Le 15, M. Laur interpelle le gouvernement sur ses intentions relativement à la dénonciation du traité de commerce franco-italien; la discussion immédiate est votée par 259 voix contre 248, malgré l'opposition du ministre des affaires étrangères. — Le 15, M. Flourens annonce que l'ambassadeur d'Italie l'a averti de la prochaine dénonciation du traité de commerce franco-italien; adoption, en première lecture, d'un projet de loi exonérant de l'impôt foncier les terrains nouvellement plantés en vignes, dans les départements phylloxérés; adoption, en seconde lecture, d'un projet de loi portant répression des fraudes dans le commerce des beurres; une proposition de loi, concernant les blessés de 1848, est renvoyée à la commission du budget; M. Dauphin dépose le projet de loi relatif aux douzièmes provisoires tel qu'il a été voté par le Sénat.

Question d'Orient. — La délégation bulgare a été informée par M. de Lobanoff, ambassadeur de Russie à Vienne, qu'elle ne serait pas reçue par le czar.

Suisse. — Le conseil national a ratifié la convention conclue avec la France et modifiant le traité de commerce, en ce qui concerne les vins et spiritueux, l'acide acétique et la parfumerie. — M. Droz, radical, a été élu président de la confédération pour 1887, par 141 suffrages sur 159 votants.

Allemagne. — La commission du Reichstag a repoussé le projet du septennat militaire (vote du budget de la guerre pour sept ans) pour se rallier à celui du triennat. Le général Bronsart de Schellendorff, ministre de la guerre, a déclaré que le gouvernement ne saurait accepter cette transaction, et que le rejet de ses propositions provoquerait la dissolution du Reichstag.

Institut. — Le 16, réception de M. Léon Say à l'Académie française; M. Rousse a répondu au récipiendaire. — M. Sappey a été élu membre de l'Académie des sciences, en remplacement de M. Henry Milne-Edwards, par 33 voix sur 58 votants.

Faits divers. — Mme Le Prestre de Vauban, sœur hospitalière à Caen, a offert au ministre de la guerre un portrait de son ancêtre, le grand ingénieur, qui sera placé dans le salon d'honneur du ministère. — L'Opéra a donné une répétition générale de *Patrie*, le grand drame lyrique de MM. Sardou, Gallet et Paladilhe, au bénéfice des inondés du Midi.

Nécrologie. — Mort de M. Minghetti, ancien président du conseil des ministres d'Italie; — du docteur Jules Brongniart; — de M. Amédée Hachette, ancien inspecteur général des ponts et chaussées; — du cardinal Franzelin, de la Société de Jésus; — de M. Vuillemin, cartographe distingué; — de M. le baron Forth-Rouen, ministre plénipotentiaire; — de M. Avisse, dessinateur de la manufacture de Sèvres.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (7944)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2e SEMESTRE 1886. (3e SÉRIE) NUMÉRO 26. (23e ANNÉE). — 25 DÉCEMBRE 1886.

LE PARLEMENTARISME

(Suite. — Voy. le numéro précédent.)

IV.

Une des principales difficultés que rencontre en France l'application du régime parlementaire est dans l'existence d'un parti résolument hostile aux institutions républicaines, comme il serait, si la monarchie venait à être rétablie, dans la persistance d'un parti républicain puissant, intransigeant vis-à-vis des institutions monarchiques.

Dans la plupart des autres pays, il existe une forme de gouvernement universellement ou à peu près universellement consentie. Aux États-Unis, en Suisse, au Mexique, personne ne conteste la république. En Angleterre, personne ne conteste la royauté. Si quelques protestations s'élèvent, elles sont isolées, d'ordre académique, et n'ont rien à voir avec la politique générale. On conçoit, à la rigueur, que, dans de telles conditions, la lutte se concentre entre deux partis qui alternent au pouvoir suivant les oscillations de l'opinion publique.

En France, les conditions historiques de notre développement en ont décidé autrement. Peut-être les choses se seraient-elles passées comme ailleurs si, en 1789, Louis XVI avait accepté sans arrière-pensée la Révolution. Mais Louis XVI voulut lutter. Poussé qu'il était par la papauté, par la reine, par son aristocratie, il entra en lutte avec la nation qu'il était chargé de gouverner, et il condamna celle-ci à le déposer et à le tuer. Le parti des réformes, du progrès, de la Révolution, après avoir longtemps refusé de séparer sa cause de celle de la royauté, s'y vit contraint et en arriva à établir la république, tandis que le parti de la réaction demeurait inébranlablement attaché au roi. Il en résulta que la république ne fut pas un gouvernement dans lequel évoluaient deux partis opposés. Ce fut le gouvernement d'un seul parti, du parti de la rénovation sociale.

Quand la réaction se fit, un moment enrayée par la gloire militaire de l'empire, qui conserva au moins, en sacrifiant, hélas! tout le reste, les conquêtes civiles de la Révolution, la France alla à la monarchie; elle revint à ces Bourbons qu'elle avait chassés; et ceux-ci devinrent les représentants naturels du parti réactionnaire, de même que la république avait été, vingt-deux ans auparavant, la représentation naturelle de la Révolution.

Depuis lors — et en ne tenant que le compte qui convient de l'établissement de 1830, fruit mort-né d'un mouvement révolutionnaire avorté, — c'est toujours entre la monarchie et la république que la lutte s'est localisée. On ne s'est pas classé, comme ailleurs, en libéraux et catholiques, en whigs et en tories; on s'est classé en monarchistes et en républicains. Au fond, c'est la même chose, le triomphe de la république ayant toujours été celui des réformes et de la liberté, la victoire de la monarchie ayant toujours eu une signification inverse. Mais l'inconvénient de ce mode de classement a été d'entraîner un changement complet de la forme du gouvernement toutes les fois que le pays a voulu modifier l'axe de sa politique.

On peut dire qu'à cette heure l'oscillation de la monarchie à la république et de la république à la monarchie est terminée. L'orléanisme n'a plus aucune assise dans les populations. Quant aux anciens bonapartistes, ceux qui n'ont pas abdiqué entre les mains

des d'Orléans sont prêts à venir à la république pourvu qu'on leur rende le passage facile et honorable, ainsi que l'avait admirablement compris Gambetta lorsqu'il s'efforçait de grouper autour de lui MM. Janvier de La Motte fils, Dugué de La Fauconnerie, etc.

Mais, quelque morte que soit la monarchie, elle demeure vivante dans les salons et dans le cœur d'un certain nombre d'hommes qui mettent leur honneur à lui rester fidèles et à faire passer — certainement sans qu'ils se doutent du caractère de leur opposition — les intérêts d'une dynastie avant ceux de la France. Si ces hommes arrivaient demain au pouvoir, ainsi que le fait s'est produit en 1871, ils seraient impuissants, comme ils le furent alors, à relever le gouvernement de leurs rêves. En attendant, ils ne se rendent pas compte de cette impossibilité; ils croient avec une foi aveugle au retour du roi, et, grâce à l'appui que leur prête le catholicisme, ils représentent encore une force qui se traduit par 184 membres à la Chambre des députés et 90 membres environ au Sénat.

Malgré les sages conseils de quelques-uns d'entre eux, ces députés et ces sénateurs font au gouvernement une opposition absolue, systématique. Poursuivant avant tout une œuvre de renversement, ils sont toujours disposés à unir leurs voix aux voix de ceux qui sont hostiles au ministère. Ils vont souvent, comme dans le scrutin sur les sous-préfets, jusqu'à voter contre leurs propres principes; ils s'efforcent surtout d'engendrer une instabilité ministérielle dont ils espèrent tirer parti contre la forme politique qu'ils combattent.

Il y a une autre différence entre cette opposition et celle que l'on rencontre en Angleterre, en Italie, en Suisse, en Amérique. Dans ces diverses contrées, il existe des conservateurs : il n'existe pas, à proprement parler, de réactionnaires. Il y a des hommes politiques désireux d'amener une halte du pays sur le chemin des réformes, enclins à enrayer le progrès ; mais personne n'y songe, une fois un progrès accompli, à revenir en arrière, à détruire ce qui a été fait, à réaliser une œuvre révolutionnaire en sens contraire.

En France, il en va autrement. La grande majorité des hommes de la droite rêve de revenir sur les faits accomplis. Rien n'est jamais définitivement acquis. Que demain, par un revirement des électeurs, la Chambre des députés et le Sénat appartiennent aux monarchistes, nous verrons aussitôt ceux-ci porter la main sur les lois scolaires, peut-être sur le divorce et, à coup sûr, sur toutes les libertés que la république a eu la gloire d'introniser chez nous.

Il en résulte que les hommes de la droite forment une espèce de nation dans la nation, une France ancienne étrangère aux sentiments, aux aspirations, aux conceptions morales de la France moderne, qu'entre eux et nous il n'y a aucun terrain commun, que nous constituons deux camps, deux armées entre lesquelles la guerre durera jusqu'à ce que l'une d'elles ait anéanti l'autre. Cette victoire définitive de l'un des partis sur l'autre n'est d'ailleurs pas près d'être atteinte. On n'en finit si aisément ni avec des traditions séculaires, moulées dans les cerveaux par l'hérédité physiologique, ni avec des idées qui, pour être plus modernes, n'en ont pas moins fixé en nous une empreinte profonde, due à la fois à l'acuité de la lutte, à l'importance des sacrifices consentis pour elles, et à ce fait plus puissant que tout le reste, que ces idées sont dans la donnée naturelle et inéluctable de l'évolution humaine. Le progrès finira certainement par vaincre; mais la résistance du passé sur l'avenir sera longue, et nous risquerions d'user la patience de plusieurs générations successives si nous attendions, pour élever un édifice constitutionnel viable, que l'ancien régime ne comptât plus aucun représentant parmi nous.

S'il existe un parti de l'ancien régime, un parti qui combat pour la monarchie et qui, tout en réclamant la liberté de conscience, ne rêve que l'oppression des consciences sous le joug catholique, il ne s'ensuit pas que la France moderne, qui, elle, au contraire, se réclame de la Révolution, soit absolument unie dans ses vues. Elle est républicaine et, toutes les fois que la république a été en cause, elle l'a défendue avec ensemble et unité. Mais elle compte des novateurs résolus dont quelques-uns poussent l'esprit de réforme jusqu'à la témérité, et des timorés qui se contentent de ce qui est acquis, qui, sans vouloir rien entreprendre contre ce qui est, regrettent cependant que l'on ait marché aussi vite, et qui cherchent à consolider le *statu quo* en s'opposant à tout nouveau pas en avant comme à tout mouvement rétrograde.

A la rigueur, si cette France moderne, ainsi divisée, existait seule, je comprendrais, sans cependant partager leurs illusions, que les zélateurs du régime parlementaire entrevissent la possibilité de créer les deux grandes divisions que ce régime suppose : le camp des conservateurs et le camp des libéraux.

Mais la France ancienne est toujours debout et combattante. Elle est partie intégrante du parlement. Ses voix comptent et ne peuvent pas ne pas compter, quoi qu'on en ait dit, pour la conservation ou le renversement des ministères. En présence de cette armée ennemie, d'autant plus disciplinée que la discipline est facile dans une opposition irréconciliable, comment l'armée républicaine se diviserait-elle elle-même? Elle ne le peut pas avec le régime sous lequel nous vivons, à moins de s'exposer à une instabilité qui finirait par fatiguer le pays. Elle est condamnée par la force des choses à l'union.

Or l'union qui s'impose à elle, et qui se légitime parfois par un péril commun, est impossible en tant que système et à perpétuité. Elle est impossible en tant que système et à perpétuité parce qu'il existe des hommes qui n'ont guère d'idées communes que leur

amour de la forme républicaine, mais qui, une fois la république admise et lorsqu'il s'agit de la manière de la gouverner, ont les conceptions les plus disparates. M. Floquet est fort loin de penser comme M. Ferry; M. Ferry lui-même comprend le gouvernement tout différemment de M. de Marcère, et vouloir obliger des hommes qui se ressemblent si peu par leurs sentiments politiques à voter toujours de même en vue d'assurer la stabilité ministérielle, c'est poursuivre une chimère, c'est fermer volontairement les yeux à la réalité.

Sans doute, devant un péril commun tel que celui qui menaçait notre parti sous l'Assemblée nationale — je ne parle pas de l'aventure du 16 Mai, qui n'a été qu'un orage violent, mais rapidement conjuré, — on peut s'unir, se coaliser plutôt. Mais c'est à la condition expresse de réserver toutes les questions autres que celle pour laquelle on se coalise. Sous l'Assemblée nationale, notre parti luttait pour l'existence, et il n'avait garde de formuler dans des projets de loi qui auraient porté le désordre dans ses rangs les idées qu'il a produites depuis et traduites en actes. Personne ne s'avisait de réclamer l'obligation et la laïcité de l'instruction publique, et ce n'est pas alors que l'auteur de cet article se serait essayé à introduire sa proposition de rétablir le divorce. Les groupes avancés se taisaient et acceptaient, résignés, la domination du centre gauche, qui, lui, apportait en échange la république. Il est clair que, tant que persistait l'état de choses extérieur au parti qui nécessitait cette union, celle-ci pouvait durer.

Mais peut-on franchement exiger que cette solidarité entre des hommes qui n'ont qu'une seule pensée commune se poursuive éternellement? Peut-on raisonnablement demander aux républicains catholiques qui n'ont point encore pris leur parti de la sécularisation complète de la société — il y en a, — et qui n'admettent pas le principe de la laïcité obligatoire de l'enseignement, de voter nos lois scolaires? Peut-on condamner ceux qui jugent mauvais, aussi bien au point de vue de l'économie sociale que de la politique proprement dite, un remaniement de notre système fiscal, à voter l'impôt sur le capital ou sur le revenu? Peut-on espérer de certains républicains anticléricaux qui croient — conception fausse à mes yeux, mais vraie aux leurs — que la séparation de l'Église et de l'État fortifierait le cléricalisme, qu'ils se joignent à nous pour dénoncer le Concordat? Et peut-on l'attendre d'autres républicains, catholiques ceux-là, qui considèrent, à l'inverse des premiers, la dénonciation du Concordat comme de nature à affaiblir une religion qu'ils entendent au contraire fortifier?

Nul n'y peut sérieusement songer, et il n'est pas douteux que l'union ne pourrait s'établir que sur des négations, sur l'ajournement indéfini de ce que poursuit avec ardeur une grande fraction de notre parti.

Car il faut bien considérer que, si les groupes extrêmes peuvent, dans des circonstances difficiles, consentir des concessions, les groupes modérés ne le peuvent pas au même degré. De la part des groupes avancés, les concessions consistent, en effet, non point à rien abandonner de leurs programmes, mais, restant entiers comme doctrine, à ajourner l'exécution des réformes dont ils poursuivent la réalisation. De la part des modérés, les concessions ne sauraient consister que dans l'affirmation de principes qu'ils repoussent, que dans un démenti à leurs théories gouvernementales, et il est plus délicat de se donner un démenti à soi-même que d'ajourner ses espérances. L'union perpétuelle, l'union érigée en système, c'est donc la domination indéfiniment acceptée des modérés, à moins que le parti inconstitutionnel ne disparaisse ou que l'une des fractions républicaines, la fraction radicale, n'arrive à l'emporter numériquement dans la Chambre sur l'autre fraction et sur le parti inconstitutionnel réunis, ce qui n'est guère à attendre.

Cela fût-il, d'ailleurs, le mal se reproduirait bien vite. Le parti républicain français, dans les groupes de gauche, est un parti vivant et agissant, et ce qui constitue la vie pour un pays, comme pour un parti, c'est la diversité des opinions. On a pu avec raison, parlant de la division poussée au paroxysme, de la division haineuse qui efface et éteint le patriotisme, appliquer à une nation cette expression des écritures: « Toute maison divisée contre elle-même périra »; mais on peut également bien dire, sans sortir de la réalité, que là où il existe une identité absolue de sentiments et de croyances, là où l'opinion générale est tellement uniforme que personne ne se diversifie d'avec son voisin, on n'a plus à périr parce qu'on est mort. On est l'extrême Orient. Tout progrès est arrêté, toute évolution est terminée, et l'évolution c'est la vie.

Dans un parti de progrès, les hommes doivent donc se différencier par leurs conceptions : une idée grande et juste ne prend pas naissance dans tous les cerveaux à la fois. Elle commence par un, pour s'étendre graduellement à d'autres, et elle rencontre encore des opposants lorsque déjà elle a conquis une majorité suffisante pour passer dans les faits. De là des groupes et des sous-groupes à l'infini. Ces groupes sont bienfaisants pourvu qu'ils ne poussent pas ceux qui en font partie à se considérer en ennemis et pourvu que l'on ne vive pas sous un régime tel que le régime parlementaire, qui, en faisant de l'unité une condition d'existence, transforme artificiellement en un mal une diversité qui normalement est féconde.

A l'extrême gauche actuelle on voit déjà se manifester des tendances très variées, prouvant que l'unité serait loin d'être faite si même les hommes qui la constituent gagnaient assez de recrues aux prochaines élections générales pour compter la majorité absolue dans l'Assemblée. J'en dirais de même de ceux que

l'on a appelés les opportunistes, si la majorité leur appartenait.

Ainsi, par suite de l'existence d'une droite monarchique qui départage les républicains divisés et qui peut faire pencher la balance du côté des radicaux ou des modérés selon qu'elle croit avoir plus d'intérêt à affirmer une politique conservatrice ou une politique de destruction; par suite des divisions naturelles qui existent parmi les républicains eux-mêmes et jusque dans chacun des groupes dont la majorité républicaine se compose; par suite de cet état d'esprit qui, dans les pays démocratiques, s'impose aux Chambres, images de la nation, et qui fait de ces Chambres des espèces de mosaïques dans lesquelles pas un élément, c'est-à-dire pas un homme ne ressemble exactement à son voisin, la conception parlementaire est nécessairement fausse. Elle aboutit par la fatalité des choses à des conflits perpétuels dans la conscience de chaque représentant, conflits provenant de l'obligation dans laquelle il se trouve à chaque heure d'opter entre deux solutions également fâcheuses, alternative cruelle pour tout homme de cœur, et dont je parle toujours avec d'autant plus d'aigreur que depuis dix années j'en ai plus profondément souffert.

Voici un homme qui croit le Concordat une institution mauvaise, qui juge le moment venu de mettre la dernière pierre à l'édifice qu'ont élevé nos pères, d'achever l'œuvre qui a consisté à affranchir la pensée humaine en faisant disparaître les derniers liens qui rattachent encore la religion à l'État; qui l'a dit à ses électeurs et qui, élu sur cette plate-forme, a pris l'engagement de voter dans les Chambres la séparation des Églises et de l'État. La question se pose dans le parlement et le président du conseil monte à la tribune. Il déclare ne pouvoir accepter la dénonciation du Concordat et être prêt à passer le pouvoir à d'autres si le parlement la vote. Le ministère d'ailleurs administre à la satisfaction du pays, et particulièrement à la satisfaction du député que je prends pour type et qui serait désolé de le voir renversé. Que va faire le malheureux? Votera-t-il la séparation de l'Église et de l'État conformément à ses engagements et à ses convictions? Il renversera un cabinet qu'il aime, au risque peut-être d'en faire arriver un autre qui s'éloignera beaucoup plus de ses vues. Votera-t-il pour le ministère? Il s'infligera un démenti à lui-même, et, ce qui est plus grave, il s'exposera, en violant ses promesses, à déchaîner le scepticisme au sein des populations qui l'ont élu. Celles-ci ne comprendront pas les mobiles élevés qui le dirigent, finiront par ne plus croire aux paroles des candidats et se désaffectionneront petit à petit de la politique, ce qui est le pire des états pour une nation.

Le député examine les deux termes de l'alternative, en pèse les conséquences, se dit que pour une fois il peut faire un sacrifice sauf à l'expliquer à ses électeurs: il vote pour la conservation du Concordat.

Mais l'alternative se reproduit huit jours après sur une autre question, quinze jours plus tard sur une troisième, et, après une série de concessions que les électeurs n'ont pas toujours approuvées et que souvent même sa conscience lui reproche, il se lasse et il contribue à renverser le cabinet. Il a été conduit ainsi à tomber dans les deux dangers qu'il redoutait. Il a menti à ses promesses électorales; il a agi, pour conserver le ministère, contrairement à ce que, dans son for intérieur, il jugeait être la voie juste et droite; et, faute cependant de pouvoir aller jusqu'à l'annihilation complète de soi-même, jusqu'à l'abandon absolu de tous ses principes, il a culbuté finalement ce ministère qu'il tenait tant à conserver. En agissant ainsi, il rend, d'ailleurs, plus difficiles à défendre ses premières concessions: ses électeurs ne manqueront pas de lui dire que s'il a voté trois fois contre son programme, ce n'était probablement pas, comme il l'affirme, pour maintenir un cabinet nécessaire, puisqu'il a abandonné ce cabinet la quatrième fois. Il aura amoindri sa personnalité; il aura diminué la foi politique dans les populations; et il aura, en fin de compte, porté atteinte à la stabilité ministérielle qu'il voulait sauvegarder.

Si, moins consciencieux ou plus absolu d'opinion, il ne concède jamais rien ou consent à tout concéder, le résultat sera pire encore. Ou l'instabilité atteindra ses limites extrêmes, ou l'on tombera dans une de ces majorités de mamelucks, dans une de ces majorités serviles qui font la honte éternelle des parlements qui les ont connues.

Quelquefois un seul et même parlement donnera les deux spectacles à la fois. Au début de son existence, il brisera, pour rester fidèle à ses doctrines, tous les cabinets qui se présenteront devant lui. Puis, effrayé de son œuvre, devant l'hostilité de l'opinion publique qui s'émeut, il se dit qu'il faut se décider à maintenir un gouvernement à tout prix. Il se discipline d'abord, il se domestique ensuite parce que ses complaisances le compromettent dans le corps électoral et qu'il sent que l'appui gouvernemental est nécessaire à sa réélection. Une solidarité de mauvais aloi s'établit entre le cabinet et la majorité, et à ce moment toutes les fautes sont possibles, toutes les aventures peuvent être tentées.

V.

C'est là un des vices fondamentaux du régime parlementaire, mais ce vice est bien loin d'être le seul. Le régime parlementaire met en jeu, et comme à plaisir, les meilleures et les plus basses passions des hommes, les ambitions les plus nobles comme celles qui sont le moins justifiées.

Un député a une idée qu'il croit juste et féconde; il

fonde sur son succès de grandes espérances pour son pays. Comment va-t-il opérer pour la faire passer dans la loi? Un moyen naturel est à sa portée : l'initiative parlementaire. Mais que de difficultés si c'est à ce moyen-là qu'il recourt! Que de broussailles encombrent la voie! Le parlement, indifférent, laissera indéfiniment dormir ses projets dans les cartons des commissions d'initiative ou des commissions définitives d'examen. Si même, grâce à son activité, il l'en fait sortir sous forme de rapports, que d'obstacles lorsqu'il cherchera à obtenir une place à l'ordre du jour! Il aura à lutter non seulement contre les projets de ses collègues, mais encore et surtout contre ceux du gouvernement, qui auront le pas sur le sien. Malgré toutes ces fondrières dont est semée sa route, je suppose que son obstination lui donne enfin la victoire. Qui ira défendre son idée devant l'autre Assemblée? Le gouvernement seul a droit d'entrer et de parler dans les deux Chambres. Lui, simple député ou simple sénateur, n'a d'action que sur la Chambre dont il fait partie, et l'on ne trouve pas toujours, ainsi que je l'ai trouvée moi-même lorsqu'il s'agissait du divorce, une occasion favorable, après avoir eu le bonheur de triompher à la Chambre, pour aller poursuivre son œuvre au Sénat. Notre député sait cela. Il sait que si son idée est généralement acceptée, il lui faudra néanmoins deux, trois, quatre ans pour en faire une loi; que, si elle n'est pas acceptée d'emblée, c'est par dizaines qu'il faudra compter les années qui le séparent du succès; et dans dix ans il sera mort peut-être ou non réélu. Décidément il trouve la méthode trop laborieuse. Il se dit que l'initiative gouvernementale, s'il pouvait en disposer, lui offrirait un moyen d'action bien plus parfait, d'autant que s'il n'a pas le gouvernement pour lui, il risque fort de l'avoir contre lui: les ministères n'aiment guère les projets d'initiative parlementaire qu'ils n'ont pu prévoir lors de leur nomination, qui risquent de les diviser entre eux et qui souvent sont leur pierre d'achoppement; ils les écartent le plus qu'ils peuvent. Il faut donc avoir pour soi l'action gouvernementale, et on ne l'a que si l'on est ministre. Malheureusement la place est prise, et l'on ne peut remplacer ceux qui la détiennent qu'en les renversant d'abord. Renversons donc le cabinet! Et voilà mon député qui, au lieu de présenter une proposition de loi, de la défendre dans le parlement et dans le pays, poursuit la chute du ministère. Il laisse les propositions législatives au menu fretin, à ceux que les splendeurs gouvernementales n'attirent pas parce qu'ils se sentent impuissants à y arriver. Lui, vise à faire grand. Il crée des groupes et des sous-groupes, véritables régiments destinés à monter à l'assaut du pouvoir; il amoncelle intrigues sur coalitions et coalitions sur intrigues; et un jour le cabinet s'effondre, emporté par les mines qu'il a semées sous ses pas. Jour heureux! Notre réformateur arrive aux affaires! La grande machine qu'il convoitait lui appartient enfin. Il va pouvoir la mettre en œuvre et faire réussir ses projets.

Ce serait bien mal connaître le parlementarisme que de le croire. Le fait se produira quelquefois, exceptionnellement, mais bien rarement. Notre député, devenu ministre, l'est devenu par une coalition. Ceux qui l'ont porté au pouvoir sont loin de partager tous ses sentiments et ses vues. Uniquement préoccupé de conquérir un portefeuille, il ne s'est point efforcé de les y amener. Il y a d'ailleurs plus d'un collègue qui monte contre lui les batteries qu'il a montées jadis lui-même contre ses prédécesseurs. S'il présente son projet de réforme, il va sombrer devant une coalition nouvelle. Il faut attendre d'être solidement établi, d'avoir constitué une vraie majorité gouvernementale. Il attend, et la majorité ne se constitue pas. Les intrigues, au contraire, se nouent, et finalement il tombe sans avoir rien accompli de ce qu'il avait rêvé. Après être demeuré stérile comme député parce qu'il employait toute son activité à devenir ministre, il est resté stérile comme ministre parce qu'il a employé toute son activité à le demeurer; et il finit un jour, soit qu'il meure, soit qu'il succombe dans une élection, par disparaître sans avoir donné autre chose que le spectacle d'une agitation destructive, d'une volonté impuissante, sans laisser d'autre souvenir que celui d'une ambition qu'aucune grande action n'a justifiée, et sans avoir produit d'autre résultat que de discréditer dans l'opinion publique le régime politique auquel il était dévoué.

Voilà où l'on en arrive, même avec les meilleures intentions. Mais un régime est condamné qui ne fait pas la part des défauts et des vices aussi bien que des qualités et des vertus des hommes. Ce que le député désintéressé fait dans un but élevé, combien ne le font-ils pas avec l'unique mobile de se procurer les avantages du pouvoir? Combien ne recherchent-ils pas le ministère dans une simple vue de vanité ou d'orgueil?

Bastiat écrivait en 1849, dans une petite brochure qu'il fit distribuer à l'Assemblée nationale et dont il donna quelques jours plus tard une citation dans un discours :

« Je défie aucun des représentants d'oser voter une pareille organisation pour les conseils généraux; je les défie de dire que, dans les conseils généraux, lorsqu'il se formera une opposition systématique qui parviendra à mettre le préfet dans l'impossibilité de marcher, ce sera le chef de cette opposition qui devra devenir préfet. Aucun de vous ne voudrait faire ce présent à son département; et cependant vous allez l'introduire dans l'enceinte législative elle-même où les questions sont plus brûlantes! »

Et il aurait pu ajouter : « ... Où la prime offerte à la vanité ou à des passions moins excusables encore est

beaucoup plus attrayante que ne le serait l'appât d'une préfecture. »

La vanité, d'ailleurs, qui pousse au renversement des cabinets, devient à la longue presque excusable. Le parlementarisme fait une telle consommation d'hommes, il est amené par cette consommation même à investir tant de nullités des fonctions de ministre, que tout le monde finit par se croire capable de les exercer. Ne pas avoir été ministre devient presque une marque d'incapacité, une tare qu'il faut éviter à tout prix.

VI.

Voilà où conduit le régime qui place les ministres dans les Chambres et qui les fait dépendre d'un vote des Chambres. S'il ne conduisait que là!

Mais il ne borne pas son action dissolvante à faire osciller perpétuellement les nations qui s'y abandonnent entre une instabilité déplorable ou une servilité parlementaire peut-être plus déplorable encore. Il va plus loin : il stérilise le parlement en empêchant toute discussion sérieuse. On discutera bien pour elle-même une loi de douane, une loi sur les sucres ou les céréales, parce qu'ici les intérêts matériels sont en jeu et que les électeurs poussent; mais, dès qu'il ne s'agit plus d'une de ces lois qui passionnent par elles-mêmes, tout dégénère en question de cabinet. On ne discute plus ce que l'on est censé discuter; on discute la chute ou la conservation du ministère. Si quelqu'un s'attarde à parler consciencieusement sur le sujet porté au feuilleton, on lui fait bien voir par l'impatience qu'il provoque qu'il sort de la question en voulant y rentrer. Renverser ou conserver le ministère, tout est là. Que de votes contradictoires cela explique!

Au 26 janvier 1882, on renverse Gambetta parce qu'il veut une revision limitée et que la Chambre veut ou semble vouloir une revision intégrale. M. de Freycinet le remplace et aussitôt les hommes qui ont fait prévaloir la revision intégrale se taisent. Puis M. de Freycinet tombe à son tour et, le 5 mars 1883, *Ferry regnante*, la Chambre discute une nouvelle proposition de revision intégrale émanée de M. Barodet; elle la repousse et ajourne toute revision. Enfin, en 1884, sur la demande du ministère, elle vote un projet de revision plus limité mille fois que celui de Gambetta, un projet que M. Jules Ferry avait été sur le point d'abandonner et qu'il avait dédaigneusement traité au Sénat de revision décapitée. Pourquoi tous ces votes en sens inverse? Parce que ni en 1882, ni en 1883, ni en 1884, la Chambre ne s'est préoccupée de la revision. Elle a voulu en 1882 renverser Gambetta, et en 1883 et 1884 maintenir Ferry.

La question de confiance, qui se pose à chaque pas, dénature toutes les discussions, ainsi que le faisait remarquer M. Andrieux dans l'exposé des motifs d'une proposition de revision déposée par lui il y a quatre ans; elle entrave constamment la liberté du vote. Comment les députés seraient-ils libres lorsque les ministres, qui interviennent dans le travail législatif, les placent entre un vote déterminé ou la démission du ministère? Comment — en dehors des préoccupations d'intérêt public — refuser sa voix à un ministre dont on sollicite des perceptions ou des bureaux de tabac? Et comment n'en pas solliciter alors que les électeurs connaissent l'influence décisive de leurs représentants sur les choix des ministres et exigent impérieusement d'eux, sous peine de non-réélection, qu'ils la mettent en œuvre? Tout dépend alors du moment. Le ministère sera-t-il fort, les députés se plieront à tous ses caprices, et la législation pourra s'en mal trouver. Qu'il devienne faible, le député prend sa revanche: ce sera alors lui qui exigera les faveurs qu'on lui marchandait naguère, qui fera payer son vote, et c'est l'administration qui en souffrira. Il résulte de tous ces rouages, de toutes ces volontés disparates et enchevêtrées, que, de même qu'en Angleterre, où sir Henry Maine a déjà signalé le mal (1), le cabinet — c'est-à-dire l'exécutif — légifère, tandis que la Chambre — c'est-à-dire le législatif — administre; cela, naturellement, au détriment de la législation et de l'administration tout à la fois.

Cependant les députés se plaignent de voir leur temps pris par des courses dans les ministères, par des sollicitations individuelles qui absorbent tous leurs loisirs. Les plus indépendants adressent des objurgations à leurs électeurs, qui n'en continuent pas moins à leur imposer leur volonté. Les plus souples de caractère se bornent à maugréer intérieurement, ayant conscience du mal qu'ils sont forcés de faire. Les ministres se plaignent à leur tour de leur administration qu'on désorganise. Mais les uns et les autres obéissent quoiqu'en pestant, et le pays est sacrifié. Le régime de la faveur prend des proportions inconnues même sous les régimes despotiques. Tout paraissant possible, toutes les convoitises sont éveillées. L'électeur sait ce que peut son représentant sur le gouvernement et ce qu'il peut lui-même sur son représentant. Il en use et, comme on ne transformera pas de sitôt la nature humaine, il en sera ainsi aussi longtemps que le système n'aura pas été changé.

Il faut de toute nécessité trouver une méthode qui dégage la liberté du représentant sans mettre sans cesse le gouvernement en échec, et qui dégage la liberté de ceux qui administrent sans asservir le parlement.

C'est dans la séparation complète des pouvoirs que gît le remède. Depuis seize ans c'est presque toujours le travail législatif qui a fait tomber les cabinets.

(1) Voy. l'article de M. Émile de Laveleye sur le livre de sir Henry Maine dans la *Revue* du 4 décembre 1886.

Ceux-ci ont été bien rarement renversés par des interpellations. Mais l'action administrative a exercé aussi sur ces chutes son rôle occulte en prédisposant à des votes défavorables les députés mécontents de n'avoir point obtenu ce qu'ils sollicitaient. Séparer les pouvoirs, cantonner les Chambres dans le travail législatif, les ministres dans l'administration, ce serait mettre un terme à cet état de choses déplorable.

Si les fluctuations qu'engendre le régime actuel se perpétuaient, si l'on n'y portait pas remède, ce régime, en paralysant toute action administrative, toute tradition politique, toute direction suivie dans les négociations internationales et dans le perfectionnement de l'armée, ne tarderait pas, aux yeux des populations ignorantes de la véritable cause du mal, à compromettre gravement le parti républicain. Il est temps encore d'aviser, et, si nous avisons, les élections du 4 octobre auront été un avertissement salutaire. Mais, si l'on tarde, si l'on attend une dissolution, on s'expose à voir non pas tomber la république — la république est indéracinable à cette heure, — mais à voir le parti républicain, le parti de la liberté et du progrès perdre le pouvoir et le perdre pour longtemps. Le moyen s'offre à nous de conjurer le péril. Nous n'avons qu'à imiter les Américains, qui, eux aussi, s'étaient donné une Constitution non viable, mais qui parèrent rapidement au danger en la revisant dès qu'ils reconnurent le mal. Les Américains, en agissant de la sorte, se sont assuré un siècle de grandeur et de prospérité. Il en sera de même pour nous si nous nous décidons à voir le péril où il est et à y porter remède.

Nous rencontrerons bien des oppositions, peut-être même pas mal de violences, dans les centres qui rêvent à cette heure je ne sais quelle conjonction avec la droite, et dont, si l'on réforme notre organisme constitutionnel, les rêves s'évanouiront. Mais c'est une raison de plus, pour les républicains, de se hâter. Les colères des *Débats* et du *Temps* doivent bien plus les faire réfléchir que les projets de revision de M. Pascal et de ses amis ne doivent les effrayer. Ce n'est pas du côté de M. Pascal et de ses amis que pourrait exister à cette heure pour nous le danger, si même ces derniers avaient des intentions qu'on dût incriminer — ce que, pour ma part, je n'ai garde de faire. C'est du côté de la droite monarchique et des centres. L'hostilité des adversaires les plus dangereux que nous ayons à cette heure doit éclairer ceux qui douteraient encore de l'efficacité de la réforme que je propose. Elle doit leur démontrer la nécessité avec laquelle elle s'impose à tous les républicains sincèrement amis du progrès et de la liberté.

NAQUET.

LA CHAPELLE BLANCHE

Conte de Noël

— Dis encore, Suzon, comme c'est beau, la messe de minuit ; dis encore!

C'était la veille de Noël. Les parents de Pierrot venaient de rentrer des champs; la femme trayait les vaches, l'homme rangeait ses outils dans la grange, et Pierrot, en attendant le souper, était assis sur son petit escabeau, au coin de la grande cheminée de la cuisine, en face de sa sœur Suzon.

Il tendait ses mains à la flamme pétillante et claire; et ses mains et sa figure ronde étaient toutes roses, et ses cheveux étaient couleur d'or. Suzon, très grave, tricotait un bas de laine bleue. Sur le grand feu de sarments la marmite chantait, et le couvercle laissait échapper un peu de vapeur blanche qui sentait les choux.

— Dis encore, Suzon, comme c'est beau.

— Oh! fit Suzon, il y a des cierges tant et tant, qu'on se croirait en paradis... Et puis on chante des cantiques si jolis, si jolis!... Et puis il y a l'enfant Jésus, habillé de belles hardes, oh! belles!.., et couché sur la paille; et la sainte Vierge en robe bleue, et saint Joseph avec son rabot, tout en rouge; et puis les bergers avec beaucoup de moutons... Et puis l'âne et la vache, et puis les rois Mages en habits de soldat, avec de grandes barbes..., et ils apportent à l'enfant Jésus des choses... ah! des choses!... Et puis les bergers lui apportent du boudin. Et alors les bergers, et les rois Mages, et M. le curé, et l'âne et la vache, et les enfants de chœur et les moutons demandent à l'enfant Jésus sa bénédiction... Et puis, il y a des anges qui apportent des étoiles à l'enfant Jésus...

Suzon avait été l'autre année à la messe de minuit et peut-être croyait-elle y avoir vu tout cela. Pierrot l'écoutait d'un air de ravissement, et, quand elle eut fini :

— Je veux aller à la messe de minuit, dit l'enfant.

*
* *

— Tu es trop petit, fit la mère qui entrait. Tu iras quand tu seras grand, comme Suzon.

— Je veux! dit Pierrot en fronçant les sourcils.

— Mais, mon pauvre petit gars, l'église est trop loin, et il neige dehors. Si tu es sage et si tu dors bien, tu entendras la messe de minuit sans sortir de ton lit, dans la chapelle blanche.

— Je veux! répéta Pierrot en serrant ses petits poings.

— Qui est-ce qui dit : Je veux? fit une grosse voix.

C'était le père. Pierrot n'insista pas. C'était un enfant

très sage, qui comprenait déjà que le mieux est d'obéir quand on ne peut pas faire autrement.

On se mit à table. Pierrot mangea sans appétit. Il ne disait rien et songeait...

*
* *

— Suzon, va coucher ton petit frère!

Suzon emmena Pierrot dans la chambre carrelée de rouge, où il y avait une armoire et même une commode avec un dessus de marbre; au mur, dans un cadre, un ouvrage de petite fille, un carré de canevas où Suzon avait « marqué » avec du coton rouge et bleu les vingt-quatre lettres de l'alphabet, un pot de fleurs, un clocher et un chat; au bas du lit des parents, une belle descente de lit représentant des roses qui ressemblaient à la fois à des pivoines et à des choux; en face, les deux petits lits du frère et de la sœur, entourés de rideaux de calicot blanc.

L'enfant couché et bordé, Suzon ferma les rideaux de la couchette :

— Tu verras, dit-elle, comme c'est joli, la messe de minuit, dans la chapelle blanche.

Pierrot ne répondit pas.

*
* *

Il ne s'endormit point. Il ne voulait pas dormir et restait les yeux grands ouverts.

Il écoutait le va-et-vient de ses parents dans la cuisine, puis la voix aiguë de Suzon ânonnant, dans un vieil almanach, les *Crimes de la bande d'Orgères*. A un moment, il lui sembla qu'on mangeait des marrons, et il eut le cœur plus gros.

Un peu après, sa mère entra dans la chambre, entr'ouvrit ses rideaux, se pencha sur lui... Mais il ferma les yeux et ne bougea point.

Enfin il entendit qu'on sortait, qu'on fermait les portes; puis le silence...

*
* *

Alors Pierrot descendit de sa couchette.

Il chercha ses hardes dans l'obscurité. Ce fut un long travail. Il trouva sa culotte et sa blouse, mais point son gilet de tricot. Il s'habilla comme il put et passa sa blouse à l'envers; et, quoique ses petits doigts se fussent donné beaucoup de peine, aucun bouton n'était dans sa boutonnière.

Il ne put trouver qu'un de ses bas et, accoté contre le mur, il l'enfila tout de travers, le talon faisant une bosse : de sorte que le petit pied mal chaussé n'entrait qu'à moitié dans l'un des petits sabots de frêne, et que le petit pied nu jouait dans l'autre sabot.

A tâtons, boitillant et sabotant, il découvrit la porte de la chambre, puis traversa la cuisine qu'éclairait, par la croisée sans rideaux, la froide lueur de la nuit neigeuse.

Très subtil, Pierrot n'alla point vers la porte qui donnait sur la rue et qu'il savait fermée à clef. Mais il ouvrit aisément celle qui menait de la cuisine dans l'étable.

Une vache remua dans sa litière. Une chèvre se leva et, tirant sur sa corde, vint lécher les mains de Pierrot en faisant « mée!... » d'un ton plaintif et doux. Elle semblait lui dire :

— Reste avec nous où il fait chaud. Que vas-tu faire, si petit, dans tant de neige?

A la faible clarté d'une lucarne tapissée de toiles d'araignée, il put, en se dressant sur la pointe des pieds, tirer le verrou intérieur de la porte de l'écurie.

Brusquement, il se trouva dehors, dans la blancheur profonde et glacée.

*
* *

La maison des parents de Pierrot était blottie à l'écart, à cinq cents toises de l'église. On suivait d'abord un chemin bordé de vergers, puis on tournait à droite et l'on avait devant soi le clocher du village.

Pierrot, sans hésiter, se mit en marche.

Tout était blanc de neige, la route, les buissons et les arbres des clos. Les pommiers étaient aussi blancs qui si on eût tendu sur eux les draps pesants d'une lessive. Et la neige tourbillonnait dans l'air comme la balle légère que secoue un van.

Pierrot enfonçait dans la neige jusqu'aux chevilles; ses petits sabots s'alourdissaient de neige; la neige poudrait ses cheveux et ses épaules. Mais il ne sentait rien, car il voyait au bout de son voyage, dans une grande lumière d'or, l'enfant Jésus et la Vierge et les rois Mages, et les anges qui ont des étoiles dans leurs mains.

Il allait, il allait, comme attiré par la vision. Mais déjà il marchait moins vite. La neige l'aveuglait; elle emplissait de sa ouate le ciel entier. Il ne reconnaissait rien, il ne savait plus où il était.

Maintenant ses petits pieds pesaient comme du plomb; ses mains, son nez, ses oreilles lui faisaient grand mal; la neige lui entrait dans le cou, et sa blouse et sa chemise étaient toutes mouillées.

Une pierre le fit tomber; un de ses sabots le quitta. Il le chercha longtemps, de ses mains gourdes, à genoux dans la neige.

Et il ne voyait plus l'enfant Jésus, ni la Vierge, ni les rois Mages, ni les anges porteurs d'étoiles.

Il eut peur du silence, peur des arbres voilés de blanc qui crevaient çà et là l'immense tapis de neige et qui ne ressemblaient plus à des arbres, mais à des fantômes.

Son cœur se serra d'angoisse. Il pleura et cria à travers ses larmes :

— Maman! maman!

* * *

La neige cessa de tomber.

Pierrot, en regardant tout autour de lui, aperçut le clocher pointu et les fenêtres de l'église, toutes flambantes dans la nuit.

Sa vision lui revint, et la force et le courage. Là, c'était là, la merveille désirée, le beau spectacle de paradis!

Il n'attendit pas le tournant du chemin, mais il marcha tout droit vers l'église illuminée.

Il roula dans un fossé, s'y heurta contre une souche et y laissa son autre sabot.

A travers champs, clopin clopant, l'enfant se traîna, les yeux fixés sur la lueur. Et, comme il allait toujours plus lentement, le chapelet de petits pas qu'il laissait derrière lui s'égrenait toujours plus serré dans l'immensité blanche...

* * *

L'église, grandissante, se rapprochait. Des voix arrivaient jusqu'à Pierrot :

Venez, divin Messie...

Les mains en avant, les yeux dilatés par l'extase, soutenu seulement par la beauté de son rêve plus proche, il entra dans le cimetière qui entourait l'église. La grande fenêtre ogivale étincelait au-dessus du portail. Là, tout près, quelque chose d'ineffable s'accomplissait... Les voix chantaient:

J'entends là-bas dans la plaine
Les anges descendus des cieux...

Petit-Pierre allait en trébuchant, de tout ce qui restait de force à son petit corps épuisé, vers cette gloire et vers ces cantiques.

Tout à coup il tomba au pied d'un vieux buis encapuchonné de neige ; il tomba les yeux clos, subitement endormi, et souriant au chant des anges.

Les voix reprirent:

Il est né, le divin Enfant!

Au même moment, la descente molle et silencieuse des blancs flocons recommença. La neige recouvrit le petit corps de ses mousselines lentement épaissies...

Et c'est ainsi que Pierrot entendit la messe de minuit dans la chapelle blanche.

JULES LEMAITRE.

AMÉRIQUE PORTUGAISE

Les contes et chansons populaires du Brésil

MM. Sylvio Romero et Théophile Braga viennent d'apporter une contribution importante à ce trésor de *Folklores* que, depuis quelques années, érudits et philologues s'occupent à amasser avec tant de diligence. M. S. Romero, qui paraît avoir longuement habité le Brésil, y a recueilli par la tradition orale des contes populaires, des romances et des chansons ; M. Braga, qui ne reste étranger à aucun des travaux relatifs à l'histoire de l'esprit humain, a, pour ainsi dire, serti ces joyaux. Il a fait précéder les deux collections de *Contes* et de *Chansons* (1) de deux introductions pleines de commentaires savants et de renseignements instructifs qui ne forment pas la partie la moins intéressante des trois volumes.

M. Théophile Braga fait cette remarque juste que les traditions subsistent plus longtemps et se retrouvent plus intactes dans les villages que dans les villes, dans les provinces que dans les capitales, dans les colonies que dans les métropoles. Les plus riches traditions poétiques de l'Italie, les contes les plus dorés et les plus naïfs de son enfance se conservent encore en Sardaigne, en Corse, en Sicile (2), tandis qu'ils sont perdus à Rome, Florence et Naples. C'est dans les colonies d'émigrants d'Arkhangel en Carélie, en Laponie, en Sibérie, que l'évêque Porthau a trouvé, en 1786, de quoi faire sa moisson de poésies nationales finlandaises; de même, c'est aux Açores, c'est à Madère que l'on garde le mieux, comme un précieux trésor, le vieux romancero portugais. C'est de la bouche d'une dame de Goa que Silva a recueilli la *Donzella guerreira*, « la damoiselle guerrière », qu'il a pris pour thème de son poème, *l'Héroïne d'Aragon*. Le Brésil, cela va sans dire, ne saurait être un gardien moins fidèle des traditions poétiques de la mère patrie. Les chants populaires du Brésil, dit M. Braga, sont le dépôt sacré de la vie morale et intellectuelle du Portugal, transmis par lui jadis à ce pays nouveau.

Là est certainement leur principal intérêt; mais ils en ont aussi acquis un autre: sur ce vaste territoire où se trouvent réunies les trois branches véritablement distinctes de la famille humaine, la race blanche, la race jaune et la race noire, ils ont acquis, dans l'ordre du

---

1) *Contos populares do Brazil*, colligidos pelo dr Sylvio Romero, professor do collegio Pedro II, con un estudio preliminar et notas comparativas por Theophilo Braga. — Lisboa. Livraria internacional. 1885.

Cantos populares do Brazil colligidos pelo dr Sylvio Romero, acompanhados de introducção e notas comprovativas por Theophilo Braga Lisboa. — Nova livraria internacional. 2 vol. in-12. 1886.

2) Voy. sur *les Contes de fées sicilien*, la *Revue* du 7 avril 1878

sentiment, des caractères particuliers. On y sent l'héroïsme primitif des Portugais combiné avec l'instinct dur des indigènes des bords de l'Amazone et le sensualisme des noirs de la côte. Démêler ces éléments est un sujet intéressant d'étude, et retrouver vivantes les vieilles habitudes d'esprit, les vieilles mœurs de la Lusitanie l'est encore davantage.

M. Romero raconte qu'à Rio-Janeiro les éditeurs repoussaient avec dédain l'idée de publier une collection de chants et de récits populaires. Ils ignoraient le prix de ces incontestables documents. Un libraire de Lisbonne, M. Carrilho Videira, que ses publications internationales ont mis dans le mouvement du siècle, en a, au contraire, compris la valeur au double point de vue de l'histoire et de la poésie. En éditant les deux séries de *Contes* et de *Chants*, il a rendu un service à la littérature et à la philologie.

C'en est un, en effet, que de ramener un moment notre esprit à son point de départ. Quelle simplicité de sentiments et d'idées! Quelle vigueur de passion, et quelle force de coloris! Pas un mot qui ne fasse image! Prenons au hasard, dans la collection des *Chants*, un ou deux courts échantillons.

Voici, par exemple, *O casamento mallogrado*, « le mariage malheureux », qui se chante également aux Açores, dans l'île Saint-Georges et à Sergipé. Il ne renferme que onze vers ; mais c'est tout un drame. Il y est fait allusion à la mort du prince dom Alphonse, fils du roi Jean II.

J'étais à ma fenêtre,
Mariée depuis huit jours.
Entre une colombe blanche ;
Que vient-elle apporter ?
« — J'apporte tristes nouvelles :
Ton mari est en danger
Sur la terre de Portugal.
Il est tombé d'un cheval blanc
Dans un champ jonché de pierres.
Il s'est brisé tout au dedans
Et court grand risque de mourir.

Et le prince Alphonse mourut en effet.

La violente passion de doña Juliana et la franchise de dom Georges ne sont pas moins vivement et moins simplement peintes dans la romance intitulée *Juliana e Jorge*.

— Salut en Dieu, Juliana,
Assise sur ton estrade!
— Salut en Dieu, roi dom Joca,
Monté sur ton cheval!
Roi dom Joca, l'on m'a conté
Que tu allais te marier?
— Qui te l'a dit, Juliana,
A bien fait de t'éclairer.
— Roi dom Joca se mariera ;
Mais il pourra devenir veuf
Et recommencer à m'aimer.
— Que tu sois veuve, Juliana,
Et que je sois veuf à mon tour,
Il me serait plus aisé de mourir
Que de me marier avec toi.
— Attends un peu, mon dom Joca ;
Laisse-moi monter un peu chez moi.
Je vais chercher une coupe de vin
Que j'ai conservé pour toi.
— Juliana, je te le dis,
Ne commets point de trahison ;
Songe que nous sommes parents,
Chère cousine de mon âme.
Que m'as-tu donné, Juliana,
Dans cette coupe de vin?
Les rênes s'échappent de ma main
Et je ne vois plus ma route.
Ma mère aimait son fils,
Et ma mère t'aimait aussi.
Elle voulait, tu le sais bien,
Que nous fussions mariés ensemble.
O mon père, ô ma mère,
Envoyez-moi votre bénédiction!
Mes souvenirs à doña Maria
Et à doña Cellerencia!
Je remets mon âme à Dieu ;
Je rends mon corps à la terre.
Que mes biens et tout ce que je possède
Soit donné à doña Maria!
— Tais-toi, mon dom Joca ;
Vers Dieu seul tourne ton cœur.
La coupe de vin que tu as bue
M'a suffisamment vengée.
— Tout est fini, tout est fini,
O fleur d'Alexandrie!
Avec qui cette jeune Marie
Se mariera-t-elle à présent?
Tout est fini, tout est fini,
Tout est fini; voici la mort!
Que Notre-Dame de la Garde
Veuille se souvenir de moi!

Ce drame violent et ce cru récit sont répétés avec beaucoup de variantes dans la chanson intitulée *Xacara de Dom Jorge*. L'idée de mettre en *xacarâ*, c'est-à-dire en chanson gaie, un pareil sujet est caractéristique des mœurs dures et grossières du moyen âge. La chanson française de *Marlborough* offre bien aussi un contraste entre le ton et le sujet ; mais elle visait un ennemi, ce qui explique la chose.

Parmi tous ces chants pleins de vie, nous aimons surtout le chant héroïque : *Os Mouros*, « les Maures ». Il nous rappelle la vie de combats et de veilles qui fut si longtemps celle des Portugais. Pendant trois siècles, les habitants des campagnes ne dormaient pas deux nuits tranquilles. L'état de guerre était l'état normal, et ces guerres avaient pris une forme primitive, une forme de pillage qui n'a pas contribué à développer la moralité chez les chrétiens plus que chez les mahométans. C'était le système des razzias d'Afrique, avec cette différence qu'on ne pillait pas pour faciliter la victoire, mais qu'on tâchait de vaincre pour faciliter le pillage. Les chroniques de l'époque sont pleines de faits horribles de trahison et de cruauté commis des deux parts.

On y retrouve à toutes les pages les mots de *azaria*, *hoste*, *appelido*, *fronteira*, *anadura*, qui peignent les mœurs. L'*azaria* était une expédition faite dans les lignes ennemies pour couper du bois de construction et de chauffage. On la nommait ainsi parce que les hommes de la bande portaient des *azas*, ou haches de bûcheron, sur leur épaule. Il y a encore des propriétés en Portugal dont le titre originaire est une concession de terres faite à celui qui avait conduit une azaria dans des circonstances difficiles. L'*hoste* était une expédition plus régulière, faite selon les formes légales de la guerre. L'*appelido* était un soudain appel aux armes de toute la population valide. Le cri des veilleurs nocturnes : *Mouros na terra! Moradores as armas!* « Les Maures sont sur nos terres! Habitants, aux armes! » se répétait toutes les nuits. La guerre était sans quartier; car, pour les chrétiens comme pour les musulmans, il ne s'agissait pas seulement de la vie : il s'agissait aussi de l'honneur de leurs femmes et de la liberté.

Jusque sur les côtes du Brésil le bruit de ces combats retentissait encore dans les oreilles des Portugais. Les images qui les avaient si longtemps frappées hantaient leur esprit, et ils continuaient de chanter :

SOLDATS ET MARINS.

Accoste, accoste, accoste,
Accoste avec vaillance!

(Les Maures s'avancent et sont sommés de rendre les armes).

Rendez-vous, Maures, rendez-vous
A notre sainte religion;
Et sachez que dans cette barque
Il y a des fers à fond de cale!

LE ROI MAURE.

A personne je ne me rends!
Je ne redoute pas votre nombre.
Nous sommes enfants de la Turquie
Et nous passons pour des vaillants, etc.

Provocations, bravades, bataille; victoire des chrétiens, cela va sans dire; lamentations des Maures, cela va sans dire aussi. On appelle un prêtre pour donner le baptême aux vaincus, dont on fait sur le champ de bataille même des convertis, sans plus de façons.

LE PRÊTRE.

Je vous baptise, Maures, dans notre sainte religion. De brutes que vous étiez, vous devenez des chrétiens.

Après la victoire, le patron de la barque des Maures se rend au patron de la barque portugaise et le blesse par trahison. Comme on croit la blessure mortelle, on appelle le prêtre pour lui donner l'absolution. Il se trouve que le blessé est le fils du prêtre. Celui-ci, oubliant les devoirs de son état, demande des armes pour venger son fils. Soldats et marins lui font des remontrances et le prêchent à leur tour ; mais rien ne l'arrête. Pendant qu'il court sur les Maures, on appelle un chirurgien qui guérit le pilote avec un de ces baumes merveilleux dont le chevalier de la Manche a emporté le secret ; puis, on arrête le traître, lâche agresseur du chrétien. Le Maure, qui a, paraît-il, appris entre temps son catéchisme, demande grâce « au nom de la pureté de Marie », dont on célèbre la fête ; on la lui accorde. Ensuite, les marins invitent les marchands à venir acheter la prise; et ceux-ci, s'avançant avec cet air humble et sournois que la littérature du moyen âge prête ordinairement aux gens de commerce, cherchent à intimider les vendeurs en les menaçant de dénoncer au général les vols qu'ils commettent sur les prises, au détriment du roi.

Tout cela n'est-il pas de l'histoire et des peintures de mœurs mises en chansons? Nous ne pouvons pousser plus loin les citations ni les analyses. Ces deux volumes de chants populaires sont des trésors. Il en est de même du volume des *Contes*. Celui-ci n'est encore qu'un premier coup de pioche donné dans un riche filon. M. Romero nous prévient lui-même que les récits populaires qui ont cours au Brésil sont beaucoup plus nombreux que l'on ne pourrait le croire d'après la collection formée par lui. Il a voulu seulement nous montrer ce qu'il y avait là de richesses oubliées. Pour nous mettre à même d'en mieux distinguer la double source, il a séparé les récits d'origine européenne de ceux d'origine indigène. Et c'est chose charmante de voir l'esprit humain se mouvoir ainsi dans sa simplicité primitive et dans des milieux si complètement différents. Les notes et commentaires dont M. Sylvio Romero a fait suivre les *Contes populaires du Brésil* donnent à cette publication agréable une valeur scientifique.

LÉO QUESNEL.

ÉTRENNES 1887

« L'INVALIDE A LA TÊTE DE BOIS ».

Ceux qui refusent encore, malgré l'évidence, de croire au cas scientifiquement établi de l'*Homme à la fourchette* n'ont pas accepté sans quelque difficulté l'*Histoire de l'invalide à la tête de bois* (1). En quoi ils ont grandement tort, puisque le récit n'est en somme que la déposition d'un témoin, que ce témoin a été le camarade de régiment de l'infortuné Dubois, qu'il était là quand l'accident est arrivé, et aussi quand le sculpteur de Nuremberg a taillé dans le pied d'un

(1) Eugène Mouton (Mérinos) : *Histoire de l'Invalide à la tête de bois. — Le Squelette homogène. — Le Bœuf. — Le Coq du clocher.* Illustrations de G. Clairin. — Librairie d'art, L. Baschet, 125, boulevard Saint-Germain. 1 beau vol. in-8°.

sapin de la forêt Noire un nez, deux oreilles, deux mâchoires, presque un crâne.

Par quel enchaînement de circonstances contraires cette singularité, qui eût dû rendre le sergent Dubois cher au corps qu'il avait illustré, le fit-elle abandonner de ses chefs et honnir même des élèves tambours, voilà ce qu'on ne peut expliquer que par un sentiment peu militaire : l'envie. Ce qui est sûr, c'est que le pauvre homme, renvoyé par son colonel « dans ses foyers respectifs », chassé de ses foyers par les siens qui le prennent pour le diable, fit à coups de pied au derrière le tour de l'Europe, jusqu'à ce que la pointe d'une dernière babouche l'eût jeté à plat ventre devant le sultan, tout étourdi et tout confus de cette façon ou plutôt de ce sans-façon d'introduire les ambassadeurs. Nommé grand-vizir pour la solidité de sa tête à l'épreuve d'un damas trempé; vendu le lendemain sur un marché d'esclaves parce que cette tête était non seulement solide, mais dure, et qu'il n'était pas plus facile d'y faire entrer une idée qu'un sabre, acheté par le roi de Darfour et distingué par la reine Baïcoco, dont le cœur parle librement pour la trois cent soixante-dix-septième fois ; orné, par représailles anticipées, d'une paire de cornes en corne, réelles et non morales; cruellement vengé, à la suite d'une panique, par la noyade en masse du roi son bourreau, de la reine, complice du roi, et de tout un peuple innocent de sauvages, de chiens, de chats, de canards et de perroquets, il finit par aller s'échouer derrière les barreaux d'une cage, à bord d'un navire américain, sous l'étiquette : *Antelope-man.*

Il s'enfuit, scie ses cornes, tombe aux mains des Iroquois, échappe à leurs tomahawks, s'improvise une auréole avec les flèches dont ils s'escriment à lui percer la figure, les quitte en conservant avec eux d'agréables relations, retrouve, maîtres d'une baraque de bonshommes de cire, les artistes qui l'ont raccommodé dans un pied d'arbre, leur commande une tête de rechange en bois des îles et troque ainsi l'accent allemand, qu'il avait emprunté au sapin, contre l'accent créole, qu'il emprunte à l'acajou. Enfin il revient en France mourir sous le dôme des Invalides, parmi nos plus glorieux débris, non pas fou, car il était trop bête pour le devenir, mais idiot et pêcheur à la ligne, tendant un hameçon sans appât dans les fossés sans eau, attirant un vieux soulier et le prenant pour une carpe.

Telle est l'édifiante biographie d'un guerrier que tout un régiment des gardes a tutoyé, à qui M. Eugène Mouton a arraché ses confidences et dont M. Georges Clairin a fait, sur nature, de son magistral pinceau, le seul portrait qui soit ressemblant.

Trois autres Nouvelles complètent ce superbe volume, pour lequel l'éditeur n'a voulu rien épargner. De deux d'entre elles, du *Squelette homogène* et du *Coq du clocher,* une seule chose m'empêche de dire que ce sont de petits chefs-d'œuvre : elles ont paru pour la première fois ici même. Quant au *Bœuf,* c'est une plaisante anecdote, un fin croquis de la vie de province. Ce maire, ce receveur de l'enregistrement, cet employé des pompes funèbres possédé de mille manies, nous l'avons connu, car nous sommes tous un peu de Cerceau-la-Toupie. Notre cœur compatit aux tribulations du digne M. l'Éclanché, bat plus vite à chaque brassée que monte le hardi couvreur le long de l'aiguille au-dessus de la tour, s'indigne à chaque farce que fait au squelette du père Giraud cet imbécile de Rouffinat. Et, tandis que nos yeux se promènent, ravis, de marge en marge, sur les dessins achevés et les légères esquisses, sur ces fraîches chromo-gravures qui sont presque des tableaux et sur ces compositions au noir et blanc qui sont de vraies eaux-fortes, sur tout cet ensemble de talent dépensé qui fait qu'un pareil travail compte dans l'œuvre d'un grand artiste, nous ne pouvons nous empêcher de penser que M. Mouton a raison peut-être, et que son sourire attristé, sa gaieté un peu contrainte, son doux pessimisme sont peut-être la suprême sagesse en ce monde où le rire est l'éternel voisin des larmes.

« RÉCITS DES TEMPS MÉROVINGIENS ».

Nous n'avons pas à présenter au public ces *Récits des temps mérovingiens* (1) qui resteront comme l'une des plus belles études historiques qui aient été publiées en ce siècle, encore moins à refaire la biographie d'Augustin Thierry ou l'éloge de son œuvre. La fortune d'un pareil livre est faite le lendemain de sa publication : devant des travaux d'un ordre supérieur les contemporains mêmes sont équitables et la postérité n'a plus qu'à ratifier leur jugement. Sur tel ou tel point de détail, les découvertes de la critique moderne, une plus grande abondance de documents, la comparaison avec des textes retrouvés ont pu révéler une erreur ou une inexactitude de peu de gravité; il est toujours vrai pourtant que, si l'on veut connaître les mœurs, les traditions, les coutumes de ces âges barbares, les luttes qui les ont ensanglantés, la cruelle perfidie qui les souille, la foi étroite et dure qui les transformera lentement, en s'élargissant et en s'élevant, il faudra revenir à ce guide, car nul n'a pénétré plus loin dans la vie des hommes du VIe siècle. D'autres, à l'heure présente, peuvent avoir de cette époque une connaissance plus rigoureusement scientifique; personne n'en aura jamais mieux ni jamais autant le sentiment. Qu'il s'agisse du meurtre de Galeswinthe, de l'assassinat de Prætextatus, des machinations du parvenu Leudaste, des prétentions théologiques de Hilperik ou de l'éveil de la maternité dans l'âme sèche de Frédégonde, il y a au plus haut degré, dans les sept épisodes qui forment ce volume, le don de ressusciter les personnages et les milieux, l'art de composer les faits en un ordre simple et solide, et par-dessus tout cela le charme d'un style à la fois clair, facile, ferme, élevé, plein de vigueur et de mouvement, qui intéresse et qui emporte sans fatigue, à travers les pages hérissées de noms germaniques, de la première ligne, parcourue avec curiosité, à la dernière, lue et relue avec passion.

La librairie Hachette n'a rien épargné pour en donner

(1) Augustin Thierry, *Récits des temps mérovingiens*, avec 42 dessins de Jean Paul Laurens. — Paris, Hachette, 1887. 1 beau volume in-4°.

une édition superbe et définitive comme l'œuvre elle-même. Pour interpréter par le crayon les morceaux les plus frappants de ces sept admirables récits, elle s'est adressée au maître peintre qui a consacré son talent aux origines de notre histoire et fixé la légende de sainte Geneviève sur les murs du Panthéon. M. Jean-Paul Laurens a exécuté pour l'édition nouvelle quarante-deux grands dessins reproduits par le procédé très fin et très délicat dont M. Poirel est l'inventeur. Tous ces dessins se distinguent — est-il besoin de le dire? — par le caractère et le type des figures, par l'arrangement pittoresque des attitudes, par la recherche du trait et de la note justes dans l'architecture et dans le vêtement, par l'allure générale surtout, qui est raide et fière chez ces rois à demi nus. Quelques-uns de ces petits tableaux sont une évocation dramatique de ces sombres tragédies, si invraisemblables et si vraies. C'est Galeswinthe étranglée pendant son sommeil; c'est Prætextatus insulté sur son lit de mort par la reine Frédégonde et la maudissant au nom de Dieu; c'est Leudaste dont le pied crève les planches pourries d'un vieux pont et qui, désespéré, sent à ses épaules et sur sa tête l'épée levée de ses ennemis. Il n'y a qu'à applaudir de tout cœur à cette collaboration (posthume pour l'écrivain) d'Augustin Thierry et de Jean-Paul Laurens, et qu'à goûter, en feuilletant le texte et l'illustration, inséparables désormais l'un de l'autre, la joie vive de voir un chef-d'œuvre commenté par un second chef-d'œuvre.

J. de B.

MAISON HACHETTE ET Cie.

Il y a un mois à peine, le ministre de l'instruction publique accordait à Mme Jane Dieulafoy la croix de la Légion d'honneur pour honorer et récompenser à la fois le zèle et le dévouement dont elle avait fait preuve dans la mission archéologique en *Perse,* en *Chaldée* et en *Susiane,* confiée par le gouvernement à son mari et dont elle avait partagé les travaux, les fatigues et les dangers. Cette distinction exceptionnelle était pleinement justifiée : non seulement Mme Dieulafoy a contribué durant cinq années à ces pénibles recherches qui ont amené la découverte de l'ancien palais de Darius et enrichi notre musée du Louvre d'une précieuse collection artistique, mais elle a pris soin de noter tous les incidents de son exploration, de recueillir de curieuses observations et des anecdotes caractéristiques sur les peuples au milieu desquels elle a vécu, et de prendre des photographies des monuments et des personnages qu'elle rencontrait sur sa route. Elle a formé de tous ces documents une relation de voyage du plus haut intérêt, contée avec une vivacité d'esprit et une bonne humeur charmantes. L'actualité de ce livre et son mérite artistique le signaleront à l'attention des lettrés, et le nom de l'auteur sera auprès du grand public un sûr garant de succès.

Après avoir terminé la grande édition de son *Histoire des Romains,* M. Victor Duruy s'était décidé à entreprendre la refonte et la réimpression sous une forme définitive de son *Histoire des Grecs.* Mettant à profit les récents travaux accomplis par la critique historique, la philologie, l'archéologie et l'épigraphie, il a complètement remanié son travail primitif, et l'œuvre dont il commence la publication peut être considérée, en quelque sorte, comme originale et inédite. Le premier volume paru présente l'historique de la Grèce aux temps héroïques et retrace, d'après la légende et l'œuvre des poètes, sa physionomie sociale, religieuse et artistique, l'organisation de ses vieilles cités, les mœurs et les croyances de ses premiers habitants. Une illustration très variée et qui comprend des vues de paysages et de lieux célèbres, des restaurations de monuments, des reproductions de statues, de bustes, de médailles, de vases peints, met en regard de l'antiquité grecque racontée l'antiquité grecque figurée avec une rare précision et une instructive variété.

L'Histoire de l'art dans l'antiquité, par MM. Perrot et Chipiez, dont le quatrième volume vient de paraître, a été conçue et exécutée de façon à satisfaire à toutes les exigences de la critique moderne. Nul, d'ailleurs, n'était mieux préparé que M. Perrot, le savant professeur d'archéologie de la Sorbonne, à écrire une histoire de ce genre; il a eu l'heureuse fortune de trouver dans M. Chipiez un collaborateur dont les connaissances professionnelles devaient singulièrement faciliter sa tâche. Le nouveau volume est consacré à *la Sardaigne,* à *la Judée* et à *l'Asie mineure;* il renferme de sérieuses études sur les caractères généraux de la civilisation dans ces pays, sur les types curieux et variés de leur art funéraire, religieux, civil et militaire, ainsi que sur les divers genres de constructions et les multiples manifestations de la peinture, de la sculpture et des arts industriels. On remarquera particulièrement l'intéressante restitution du temple de Jérusalem, fondée sur la critique minutieuse des textes et accompagnée de belles planches dessinées par M. Chipiez lui-même. Jamais l'histoire de l'art ancien n'aura été écrite d'une manière plus complète, plus sûre et plus intéressante.

M. Élisée Reclus, poursuivant laborieusement la tâche grandiose qu'il s'est imposée, nous donne aujourd'hui le XIIe volume de sa *Nouvelle géographie universelle,* relatif à *l'Afrique occidentale.* Dans ce volume, il retrace la physionomie des pays qu'arrosent le Niger et le Sénégal, et il nous les fait connaître avec un soin minutieux, une précision rigoureuse, une variété de détails et d'informations vraiment surprenante, et qui n'enlèvent rien d'ailleurs au mérite littéraire de son travail. Plus cette œuvre magistrale approche de son achèvement, plus l'on apprécie le service rendu à la science moderne par l'infatigable travailleur qui a voué son existence à la diffusion de la géographie exacte et raisonnée. Comme Buffon, auquel il est permis de le comparer pour l'étendue de son savoir et l'ampleur de son style, M. Élisée Reclus, qui nous révèle les transformations successives de la terre et de ses habitants, mérite bien le noble titre d'*historien de la nature.*

Sans insister outre mesure sur l'illustration de ces quatre grands volumes, qui comporte plusieurs centaines de dessins, il est équitable de constater qu'elle a été traitée avec une richesse extrême, un goût sûr, une science consommée,

et qu'elle transforme ces ouvrages en véritables musées historiques, géographiques et artistiques.

Rappelons, en terminant, les trois périodiques qui forment le complément des publications de la librairie Hachette : *le Tour du monde, le Journal de la jeunesse* et *Mon journal*. *Le Tour du monde*, sous l'intelligente direction de MM. Templier et Charton, nous a fait connaître, en 1886, les explorations de M. Cotteau dans les détroits de la Sonde, de M. Alfred Marche aux Philippines, du docteur Lebon dans le Népal, de M. Charles Grad en Alsace-Lorraine, de MM. Cagnat et Saladin en Tunisie, et de M. Martel à Montpellier-le-Vieux, cette ville de pierre, créée par un caprice de la nature au sein des montagnes de l'Aveyron.

LIBRAIRIE QUANTIN.

La Dame aux Camélias, par Alexandre Dumas fils, qui vient de prendre place dans la *Collection des chefs-d'œuvre du roman contemporain*, se distingue des ouvrages précédemment publiés dans cette collection aussi bien par son format que par la richesse de l'illustration. Les éditeurs ont pensé que ce roman, consacré depuis longtemps par la faveur publique, méritait d'être traité avec un soin et une originalité artistiques exceptionnels. De l'impression, nous n'avons rien autre chose à dire si ce n'est qu'elle a été exécutée avec cette netteté et cette perfection qui distinguent tous les grands ouvrages sortis des presses de la maison Quantin. Mais l'illustration mérite une mention spéciale. Dix planches hors texte, formant autant de tableaux séparés, reproduisent, avec un charme pénétrant et une grâce infinie, les principales scènes de l'ouvrage; elles ont été dessinées par Lynch et gravées à l'eau-forte par Champollion. De plus, trente héliogravures imprimées en taille-douce et tirées en différentes couleurs servent de têtes de chapitre et s'adaptent à merveille au texte par la variété de leurs formes. Enfin, un frontispice en deux couleurs, qui constitue une remarquable œuvre d'art, nous présente dès la première page l'héroïne du roman, avec son opulente beauté. Le volume est précédé d'une notice de Jules Janin sur Marguerite Duplessis, la véritable *dame aux Camélias*, et d'une préface inédite dans laquelle M. Alexandre Dumas fils raconte l'histoire de son livre. Ces quelques pages de l'illustre écrivain ne sont pas un des moindres attraits de la publication.

Nous devons rappeler en même temps les deux derniers volumes parus dans la même collection, *Monsieur le Ministre* et *Germinie Lacerteux*. C'est Adrien Marie qui a exécuté les dessins du roman de M. Jules Claretie, gravés à l'eau-forte par Wallet et ses compositions qui se distinguent par un vif souci de la réalité, ont été fort remarquées. M. Jeanniot s'est tiré avec beaucoup d'habileté des difficultés que présentait l'illustration de *Germinie Lacerteux* : il a réussi à donner à l'œuvre des frères de Goncourt une expression artistique qui est à la hauteur de sa valeur littéraire.

MAISON DELAGRAVE.

Parmi les nouveautés que l'éditeur Delagrave publie cette année, il faut citer en première ligne *la Farce de maître Pathelin*, rajeunie, raccourcie et transformée de manière à pouvoir être mise entre les mains des jeunes gens. L'auteur de cette intelligente adaptation, M. Gassies des Brulies, pour conserver à la joyeuse comédie sa verve et sa vivacité, l'a traduite en vers de même rythme, qui rendent avec une élégante fidélité le vieux texte français. Cet ouvrage, luxueusement imprimé, est illustré de seize dessins de Boutet de Monvel, dans lesquels la scrupuleuse exactitude du détail historique s'allie à une drôlerie des plus fantaisistes.

Un ancien saint-cyrien qui a trop modestement gardé l'anonyme vient de publier une *Histoire de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr* que nous recommanderons sans réserve, non seulement à nos futurs officiers, mais encore à toute la jeunesse de nos écoles. Dans la première partie de son travail l'auteur rappelle les diverses institutions qui ont précédé l'école sous l'ancien régime, il retrace l'historique de sa création et de ses transformations successives, et esquisse la biographie de tous les généraux qui ont été placés à sa tête, en la faisant suivre d'un Livre d'or où sont inscrits les noms de tous les élèves devenus officiers généraux ou tués à l'ennemi. La seconde partie présente un tableau vivant et pittoresque de l'école actuelle; elle nous fait connaître la vie intérieure des saint-cyriens, leur organisation, leurs études, leurs exercices corporels, leurs fêtes et leurs divertissements jusqu'à ces brimades si redoutées qui ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir. L'un de nos plus remarquables peintres militaires, M. Paul Jazet, a composé pour cet ouvrage une remarquable série de 52 planches que la phototypie a permis de reproduire avec une rare exactitude. Cette illustration bien comprise fait passer sous les yeux du lecteur diverses vues de l'école, des scènes d'intérieur et des uniformes variés dont la netteté et la précision s'allient parfaitement avec le caractère documentaire de l'ouvrage.

Sous ce titre : *Un déshérité*, Mme Eudoxie Dupuis a raconté les malheurs d'un petit paysan sourd-muet de naissance, mais que la nature a gratifié d'une rare aptitude pour le dessin. Cyprien, soutenu dans ses épreuves par une charmante petite sœur dont l'affection égale le courage, ne tarde pas à se faire remarquer; il obtient le prix de Rome et devient bientôt un grand peintre.

Dans *la Mission du capitaine*, M. de Charlieu retrace les aventures singulières et imprévues d'un officier de la Grande-Armée qu'un ordre de Napoléon a envoyé dans les Indes. Le terrible et le plaisant se succèdent dans cette étonnante et dramatique histoire, dont la lecture offrira aux jeunes gens un agréable passe-temps. Ces deux volumes sont enrichis de nombreuses gravures de Sandoz.

Dans un cadre ingénieusement renouvelé de Xavier de Maistre, M. Arthur Mangin a présenté sous une forme claire et attrayante les notions générales des sciences physiques et naturelles auxquelles l'on ne saurait rester étranger. Son *Voyage scientifique autour de ma chambre* est une œuvre de vulgarisation fort bien entendue.

La Chasse aux lions, par Alfred Assollant, *la Succession du roi Guilleri*, par Charles Ségard, sont des œuvres spiri-

tuelles et gaies, joliment illustrées par Girardet et Boutet de Monvel. *Le Roman de Christian*, par Mme Duchateau, — *les Impressions de voyage en Suède*, de Léouzon-le-Duc, et la *Chasse au phénix*, de Daniel Bernard, qui nous fait assister à la recherche désopilante d'un bouquin d'autant plus introuvable qu'il n'a jamais existé, méritent également de fixer l'attention.

La gaieté humoristique du regretté Léonce Petit s'est donné libre carrière dans *les Comédiens malgré eux*, dont la scène se passe dans un village d'Auvergne. Les paysans naïfs qui ont pris une société de touristes en voyage pour une troupe de baladins obligent les acteurs improvisés à représenter devant eux *Iphigénie en Aulide*. Cette singulière confusion provoque une succession bizarre de quiproquos, de malentendus et d'incidents burlesques que le crayon du dessinateur reproduit avec une joyeuse ingéniosité.

Les courtes poésies, d'une inspiration à la fois naïve et familière, qui composent *le Livre des petits*, sont l'œuvre de Jean Aicard, un poète cher aux enfants; chacune d'elles est accompagnée d'un ravissant dessin de Geoffroy, qui est en parfaite harmonie avec le texte.

MAISON FIRMIN-DIDOT.

Les Civilisations de l'Inde, qui ont brillé pendant plusieurs siècles d'un si vif éclat et laissé des témoignages innombrables de leur puissance et de leur originalité, ont fourni au docteur Gustave Le Bon le sujet d'un ouvrage sans précédent et qui peut être considéré comme définitif. C'est sur le sol même de l'Inde que l'écrivain a entrepris la reconstitution de son passé grandiose et merveilleux; il a mis à contribution les ruines des cités antiques, les bas-reliefs des temples et des pagodes, les monuments les plus curieux des régions encore inexplorées; il a passé en revue les œuvres littéraires, les spéculations philosophiques, les mœurs, les institutions, les coutumes et les religions des anciens peuples de la Péninsule. Grâce à toutes ces études, il a pu retracer d'après des documents d'une fidélité absolue le tableau complet et animé de la civilisation de l'Inde ancienne et moderne. Habitée par des races fort diverses, qui ont passé par tous les degrés de l'évolution des peuples, l'Inde nous fait suivre pas à pas les transformations successives que nos civilisations ont subies avant d'arriver à leur forme actuelle.

Tout en appliquant à son travail la précision rigoureuse des méthodes scientifiques, le docteur Le Bon a su allier la clarté à l'érudition, et donner à ses descriptions et à ses récits un étonnant relief par son style lumineux et coloré comme un paysage oriental. Intelligemment secondé par son éditeur, l'écrivain a illustré son livre avec autant de goût que de profusion; les monuments, les types, les paysages et les œuvres d'art sont toujours des copies exactes et nous présentent sous un aspect réel et féerique à la fois la merveilleuse diversité du monde hindou.

L'intérêt qui s'attache depuis quelques années déjà aux œuvres historiques des frères de Goncourt suffit pour expliquer et justifier la réimpression luxueuse qui vient d'être faite d'un livre devenu classique, *la Femme au* XVIIIe *siècle*. Edmond et Jules de Goncourt ont réhabilité, en quelque sorte, cette époque par leurs études précises et minutieuses, dont l'intérêt, l'érudition et la critique égalent le mérite littéraire. Personne n'a utilisé le document inédit avec plus de bonheur; personne n'a pénétré plus avant dans la vie intime de nos ancêtres. A ce titre, l'étude sur la femme au XVIIIe siècle est un livre unique en son genre, et tel qu'il serait bien difficile d'en écrire un semblable pour toute autre époque de notre histoire. Les deux écrivains prennent la femme à son berceau; ils l'accompagnent au couvent et assistent à son mariage; ils pénètrent dans son intérieur, se rendent compte de son existence quotidienne et la suivent jusqu'à son lit de mort. L'amour, la mode et la culture littéraire de la femme, qui tiennent tant de place dans notre XVIIIe siècle, sont étudiés sous leurs aspects les plus divers.

Pour donner à ce livre une illustration essentiellement documentaire, l'on a reproduit, par le procédé Dujardin, une soixantaine de gravures originales choisies parmi les plus belles, les plus curieuses et les plus rares de l'œuvre des Vanloo, Coypel, Greuze, des Eisen, Chardin et autres artistes célèbres.

La *Bibliothèque des mères de famille*, que Mme Emmeline Raymond dirige avec un goût exceptionnel, s'est enrichie d'une nouvelle série illustrée de grand format, dans laquelle prendront place les meilleurs romans. Signalons dès maintenant aux jeunes personnes les quatre volumes parus : *la Famille du baronnet*, par Étienne Marcel; — *le Secret de la vieille demoiselle*, par E. Marlitt; — *la Faute du père*, par miss Maryan; — *l'Hôtel Woronzoff*, par Mlle Marie Maréchal.

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES.

MM. Jouaust et Sigaux offrent, cette année encore, au choix des amateurs, un lot de jolis ouvrages qui satisferont le goût le plus délicat. Bien qu'elle ne se consacre pas aux publications d'étrennes, la Librairie des bibliophiles édite un certain nombre de livres illustrés. Tous se recommandent par le soin donné à la typographie; à cet égard, la réputation de M. Jouaust est depuis longtemps établie. Quant aux gravures, elles sont signées de noms connus, quelques-unes de noms célèbres. Est-il besoin de dire que ce sont des maîtres qui ont fourni les textes?

Voici les *Contes* d'Alphonse Daudet, *le Roi des montagnes* d'About, *Servitude et Grandeur militaires* d'Alf. de Vigny, *Jocelyn* et *Graziella* de Lamartine, *le Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier, *Une page d'amour* de Zola, enfin *le Chevalier des Touches* du toujours jeune Barbey d'Aurevilly.

Les classiques aussi reçoivent chez M. Jouaust une hospitalité luxueuse. La Fontaine y figure deux fois: édition des douze peintres; édition avec dessins d'Émile Adan, gravés par Le Rat; puis Molière, avec les belles compositions de Louis Leloir. Les *Lettres persanes* de Montesquieu, les *Contes* de Perrault, les *Contes* d'Hoffmann, les *Romans* de

Voltaire, *Paul et Virginie*, *Gil Blas*, les *Mille et une nuits*, *Robinson Crusoé*, *Don Quichotte*, etc., complètent cette charmante collection qui s'appelle la *Petite bibliothèque artistique*.

La *Bibliothèque des Dames:* rien que le titre est attrayant. Qui ne désirerait relire dans ces élégants volumes *la Princesse de Clèves*, les *Lettres à Émilie*, les *Contes de fées* de Mme d'Aulnoy, *Valérie*, de Mme de Krudner, les *Mémoires de Mme Roland*, *le Mérite des femmes* de Legouvé, l'étude de M. Gréard sur Fénelon et l'*Éducation des filles?*

Ceux qui s'intéressent aux choses de l'art — et c'est tout le monde à présent, — ceux qui ont la curiosité de la vie de théâtre — et ils sont nombreux — ne manqueront pas de faire fête au *Livre d'Or du salon de peinture et de sculpture* rédigé par M. G. Lafenestre et orné de quinze planches gravées sous la direction d'Hédouin, ainsi qu'à la double galerie des *Comédiens et comédiennes* (texte de Sarcey, dessins de Gaucherel et de Lalauze) et des *Peintres et sculpteurs contemporains* (texte de J. Claretie, eaux-fortes de Massard).

Meissonier ne pouvait être oublié; il fallait bien que son nom vînt consacrer la collection. Admirez les cinq dessins inédits dont il pare pour l'immortalité *l'Épée et les femmes* d'Édouard de Beaumont, et, quand vous aurez salué l'*Imitation de Jésus-Christ*, illustrée par Henri Lévy, jetez un coup d'œil sur les humbles, sur les petits volumes à 3 francs qui sont, eux aussi, de petites merveilles, parce qu'ils réunissent la commodité du format, la correction du texte, le bon choix des notes et la netteté de l'impression, et qui nous donnent les chefs-d'œuvre de Rabelais, Montaigne, Malherbe, Corneille, Racine, La Bruyère, La Rochefoucauld, Regnard, Diderot, Chamfort, André Chénier.

Mais le volume de l'année, le volume spécial d'étrennes pour 1887, c'est *l'Aventure merveilleuse de Fortunatus*, une légende du XVIe siècle — pourquoi n'est-ce qu'une légende? — où l'on voit une bourse d'or qui ne se vide jamais et un chapeau qui transporte son propriétaire partout où il désire aller. Une spirituelle préface de M. Henry Fouquier et cent vingt dessins d'Édouard de Beaumont achèvent d'assurer à ce livre heureux destin et succès mérité.

MAISON MARPON ET FLAMMARION.

Le succès obtenu l'an passé par M. Alphonse Daudet avec son *Tartarin sur les Alpes* devait l'encourager à nous donner un nouveau livre d'étrennes. *La belle Nivernaise, histoire d'un vieux bateau et de son équipage*, tel est le titre de l'ouvrage qu'il a spécialement écrit pour la jeunesse et dans lequel la note fantaisiste a fait place à la note sentimentale. Le patron du bateau, le père Louveau, un brave marinier, qui n'est pas un aigle, comme dit sa femme, mais qui a bon cœur, a adopté un enfant trouvé, le jeune Victor. Victor ne tarde pas à prendre place dans la famille du vieux batelier; en grandissant, il cherche à se rendre utile, et, un beau jour, il réussit à sauver la *Belle Nivernaise* d'une destruction certaine. Mais cet enfant trouvé est, selon l'usage, le fils d'un richard qui vient le séparer de sa famille adoptive. Ce ne sera pas pour longtemps heureusement: après une série de tribulations parmi lesquelles figure, en première ligne, un séjour de quelques mois au collège, Victor pourra aller rejoindre le père Louveau et le gratifier, grâce à la munificence de son père, d'une *Nouvelle Nivernaise* qui remplacera avantageusement la vieille coque qui vient justement de s'effondrer. Ce petit roman est suivi de plusieurs autres nouvelles qui ne plairont pas moins aux enfants et fort joliment illustré par le crayon de P. Montégut.

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE.

Les *Mystères de la science* ont eu de tout temps le privilège de passionner la foule, d'exciter une curiosité sans bornes et de provoquer dans le public éclairé des controverses et des discussions infinies. Dans tous les pays, l'amour du merveilleux a donné lieu à des manifestations extraordinaires, et les sciences occultes ont eu leurs prosélytes, leurs héros et même leurs martyrs. La croyance aux devins et aux thaumaturges domine dans l'antiquité classique et se retrouve chez les peuples de l'Orient; le moyen âge et la renaissance ont leurs magiciens et leurs sorciers; les possédés, les convulsionnaires, les prophètes, les adeptes de la baguette divinatoire se succèdent durant le XVIIe et le XVIIIe siècle. M. Louis Figuier, dont la réputation comme vulgarisateur est universelle, étudie ces faits surnaturels au double point de vue de la critique et de l'histoire. Il en a retracé le curieux tableau, sans aucune prévention, en s'efforçant de les représenter sous leur véritable jour, à l'aide du témoignage des contemporains sincères et éclairés et il a expliqué d'après les données de la science moderne chacun de ces prétendus prodiges.

La Terre sainte est depuis longtemps déjà le pays de prédilection des voyageurs en Orient; elle a été parcourue en tous sens par des milliers de touristes et explorée jusque dans ses coins les plus reculés. Grâce aux multiples recherches des archéologues et des érudits, l'histoire des cités bibliques a été reconstruite en quelque sorte avec les secrets arrachés aux pierres de leurs ruines, et les résultats de ces savantes études ont été consignés dans de remarquables publications. Est-ce à dire qu'il n'y eût point place aujourd'hui encore pour un nouveau livre sur le *Pays des Croisades?* M. Jules Hoche ne l'a point pensé, et l'ouvrage qu'il a rédigé ne fait nullement double emploi avec ceux qui l'ont précédé. Il tient le juste milieu entre les œuvres d'érudition qui se bornent à l'exposé des faits, et les récits des poètes ou des penseurs dont l'imagination présente les choses à un point de vue plus personnel. M. Hoche nous donne de la Palestine une description pittoresque et scrupuleusement exacte, et il replace les peuples disparus dans les milieux mêmes où ils se sont développés et d'après les mille traits épars dans les aspects physiques et les ruines du pays qui leur servit de berceau. En dehors de sa valeur historique et littéraire, cette œuvre se recommande par une illustration documentaire aussi abondante que variée.

Le *Dictionnaire des arts décoratifs*, de M. Paul Rouaix, est venu combler une importante lacune dans nos manuels artistiques. Cet utile répertoire, enrichi de cinq cents gra-

vures, constitue une publication populaire pour le fond comme pour la forme, destinée aux artisans, aux artistes, aux amateurs et à la jeunesse des écoles.

Le volume des *Contes choisis* de Guy de Maupassant comprend un choix des meilleures Nouvelles de cet écrivain distingué qui peut être mis entre toutes les mains. Jeanniot a dessiné pour ce recueil cent vingt illustrations fantaisistes dont la finesse et l'originalité ne sauraient passer inaperçues.

MAISON DUCROCQ.

M. Émile Desbeaux poursuit la série de ses ouvrages d'éducation, que l'Académie française a justement honorés de ses suffrages. Après *les Pourquoi* et *les Parce que de Mlle Suzanne, le Jardin de Mlle Jeanne* et *les Idées de Mlle Marianne,* voici *le Secret de Mlle Marthe.* L'héroïne de ce petit roman moral a refusé d'épouser, en prétextant qu'elle ne l'aimait pas, le jeune Lucien Dubellay, un élève consul, auquel elle avait toujours témoigné un vif intérêt; cette explication fort plausible n'a point satisfait Mlle Margot, la sœur de Lucien, qui veut savoir au juste à quoi s'en tenir, et qui, avec une habileté toute féminine, finit par découvrir le secret de Marthe. Ce secret est bien simple, d'ailleurs; Marthe a refusé de se marier pour se consacrer tout entière à l'éducation de son jeune frère André, et si l'on en juge par le rôle que lui fait jouer M. Desbeaux elle s'acquitte à merveille de ce devoir. Elle lui enseigne sous une forme attrayante et instructive une foule de notions fort utiles à connaître, et relatives aux mines de houille et aux mineurs, aux torpilles et aux torpilleurs, à la poudre, aux armes de guerre, à la monnaie, au tabac, aux dentelles et aux diamants. Ces intéressantes leçons, placées dans le cadre d'une action familière et commentées par de nombreuses gravures dues à MM. Férat, Mouchot, Sellier, etc., ne seront certes pas perdues pour les fidèles lecteurs de M. Desbeaux.

Les *Promenades en forêt,* de MM. Labesse et Pierret, et *la Roselière,* de M. Paul Combes, sont deux ouvrages de vulgarisation scientifique conçus sur le plan du précédent. Le premier forme un excellent guide pour parcourir la forêt et s'initier avec fruit aux mœurs de ses habitants. Dans le second, nous assistons aux mille péripéties que présente la lutte pour l'existence chez les hôtes de nos rivières et de nos bois; le drame et l'idylle se mêlent et se succèdent dans la vie de ce petit peuple de grenouilles, de fauvettes et d'insectes variés que l'auteur a mis en scène. Des illustrations fort réussies font passer sous nos yeux les merveilleuses beautés de la nature que le texte décrit avec une rare exactitude.

La nouvelle édition des *Reines de France,* par Mlle A. Celliez, mérite plus qu'une simple mention. L'écrivain, en effet, a profité des récents progrès des sciences historiques pour refondre son travail primitif de façon à satisfaire la critique la plus exigeante, tout en apportant dans ses études biographiques un tact et une délicatesse qui permettent de les mettre entre toutes les mains. Les femmes illustres qui figurent dans cette intéressante galerie ont influé à diverses époques sur les destinées de la France soit comme reines, soit comme régentes, et mérité par leur courage politique ou leurs vertus privées l'admiration de la postérité. Douze beaux portraits, gravés par F. Méaulle d'après des documents originaux, enrichissent cet intéressant ouvrage.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN.

Bien qu'elle ait à soutenir la comparaison avec des œuvres justement estimées, la traduction de *la Divine comédie* par M. Henri Dauphin est appelée à mériter les suffrages du public lettré. L'écrivain français s'est attaché à pénétrer la pensée souvent énigmatique et obscure du poète florentin et à la faire passer dans notre langue en lui conservant toute son énergie et toutes ses beautés. De plus, ce qui distingue son travail et lui assure une incontestable supériorité sur ceux qui l'ont précédé, c'est l'abondance des notes qui expliquent les fréquentes allusions du Dante à des souvenirs mythologiques et à des événements historiques contemporains et facilitent ainsi la lecture d'un poème seulement accessible jusqu'ici aux esprits les plus cultivés.

Les *Petites histoires pour apprendre la vie,* de M. Pierre Laloi, forment un traité de morale familière qui a pour objet d'enseigner aux enfants, dans une série de dialogues et de scènes frappants par leur simplicité et leur brièveté même, les notions premières de la science de la vie. Il n'est plus question ici d'ogres ni de revenants, de sortilèges ni de maléfices, ni d'aucune de ces sornettes avec lesquelles on avait la prétention d'amuser les enfants, sans s'apercevoir que l'on faussait leur esprit. L'auteur a choisi les scènes et les personnages de ses récits dans notre existence journalière, et c'est par des exemples familiers qu'il enseigne sous une forme attrayante mille choses intéressantes qui se graveront sans difficulté dans la mémoire des enfants.

La Première année de musique, par A. Marmontel, présente l'étude graduée des principales difficultés qui signalent le début des études musicales. L'exposition méthodique des principes est complétée par un choix de morceaux empruntés surtout au répertoire moderne qui en facilite l'application. Ce manuel élémentaire servira d'introduction à l'excellente *Anthologie des Maîtres de la musique,* récemment publiée par M. Léopold Dauphin, et qui est tout à la fois une histoire de l'art musical et un recueil de morceaux choisis de maîtres français depuis Lulli jusqu'à Bizet.

MAISON MAURICE DREYFOUS.

L'éditeur Dreyfous, qui s'est fait une spécialité des grands ouvrages géographiques et qui s'attache à donner à ses livres un réel intérêt d'actualité, publie aujourd'hui les *Conférences et Lettres de P. Savorgnan de Brazza sur ses trois explorations dans l'Ouest africain de 1875 à 1886.* C'est l'un des amis de l'intrépide pionnier, M. Napoléon Ney, qui a eu l'heureuse idée de réunir et de classer les documents dont se compose ce travail. Il a d'abord mis à contribution les textes français et italiens des conférences de M. de Brazza, reproduits dans divers ouvrages, et il en a extrait en leur

conservant leur forme première toutes les parties vraiment intéressantes. Ces citations ont été arrangées par chapitres et accompagnées d'un sommaire explicatif. Elles sont complétées par un choix de lettres de Pierre de Brazza et de son frère Jacques, qui donnent en quelque sorte au jour le jour, sous une forme intime, le récit de leurs voyages. En attendant que M. de Brazza se décide à publier lui-même la relation de ses explorations, on lira avec intérêt la curieuse compilation de M. Ney, qui nous renseigne très exactement sur une entreprise digne de toute notre attention et nous fait connaître des contrées de l'Afrique sur lesquelles on ne possédait jusqu'ici que des notions vagues ou fantaisistes. M. Dreyfous a pris soin d'ajouter à sa publication de nombreux dessins et eaux-fortes, gravés d'après des documents authentiques et dont plusieurs sont l'œuvre de M. Jacques de Brazza.

On doit rapprocher du précédent ouvrage les *Cinq années au Congo,* de M. Henry Stanley, dont il vient d'être publié une nouvelle édition destinée au grand public. Cette édition comprend, comme la première, les récits proprement dits des voyages de Stanley et les annexes relatives aux questions politiques, scientifiques et coloniales ; mais elle a été dégagée des nombreux documents qui par leur caractère spécial s'adressaient seulement à un petit nombre de lecteurs.

LIBRAIRIE MASSON.

L'Amérique du Nord est un pays jeune encore, qui ne peut présenter à notre admiration ni monuments d'art ni souvenirs historiques. Mais par contre elle offre à la vieille Europe un exemple bien digne d'être médité, celui d'un peuple qui apporte dans toutes ses entreprises une intelligence et une activité extraordinaires, et qui sait réaliser aussitôt après les avoir conçues des œuvres d'un caractère grandiose et d'une utilité pratique surprenante.

C'est là qu'ont pris naissance les chemins de fer aériens, établis pour assurer la circulation dans les grandes villes, et que l'électricité a reçu tout d'abord les applications les plus importantes et les plus variées. C'est là aussi que l'ont voit des cités improvisées se peupler en quelques années de milliers d'habitants, et que l'on exécute des travaux dignes de compter parmi les merveilles du monde, tels que le gigantesque pont de Brooklyn à New-York. Dans son ouvrage intitulé *Six mois aux États-Unis*, M. Albert Tissandier s'est surtout attaché à mettre en lumière ce côté si original du monde américain. Comme il a terminé son excursion dans le nouveau monde par un voyage à l'isthme de Panama, il n'a pas négligé de nous faire connaître l'état actuel de cette entreprise qui paraît, au premier abord, au-dessus des forces humaines et dont l'honneur, du moins, revient exclusivement à un Français.

Le volume de M. Tissandier fait partie de la *Bibliothèque de la nature,* ainsi que l'ouvrage de M. Ph. Delahaye, consacré à l'*Éclairage dans les villes et dans les maisons.*

Ce travail, à la fois historique et technique, retrace les divers modes d'éclairage qui ont été employés depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, et passe en revue les multiples applications de l'huile, du pétrole, du gaz et de l'électricité dans la vie domestique, dans l'industrie et dans les services militaires. Ces deux volumes sont illustrés de nombreuses gravures et de planches hors texte.

MAISON ROTHSCHILD.

Sous ce titre : *Rome, souvenirs et croquis d'un artiste,* M. Charles Yriarte publie un curieux ensemble d'observations rétrospectives sur le dernier concile tenu sous Pie IX. Ces notes, prises au jour le jour par un peintre préoccupé surtout du relief des choses et qui, parcourant le Vatican un crayon à la main, jetait à la hâte sur le papier ses rapides esquisses, malgré la surveillance des custodes et des camériers secrets, ont aujourd'hui la valeur d'un document historique. Elles ressuscitent la Rome pontificale avec les mille détails pittoresques qui lui donnaient une beauté bizarre, archaïque et unique en son genre. M. Yriarte nous introduit dans les arcanes du Vatican ; il nous promène à travers les jardins ombreux et les appartements solitaires. Nous pénétrons à sa suite dans la salle Clémentine, où les lansquenets qui veillent à la porte du saint-père déposent leurs hallebardes; nous voyons défiler tous les grands dignitaires de l'Église et, après avoir assisté à une séance prosynodale, nous faisons ample connaissance avec les prélats de tous pays qui sont venus siéger au concile. Cette intéressante excursion se termine par une visite au couvent de Saint-Onofrio, où mourut le Tasse, et à la promenade admirable du Monte-Pincio; notre guide nous fournit, chemin faisant, d'amusants et curieux détails sur la nuit de Noël à Rome, sur la statue de Pasquin et la légende du *Bambino.* Descriptions et récits sont accompagnés d'une foule de vignettes, de vues d'après nature et d'eaux-fortes humoristiques reproduisant les tableaux de Heilbuth, que l'on a si justement appelé *le peintre des cardinaux.*

É. R.

THÉATRES

« Le Crocodile » (1)

Quand je cherche à grouper mes impressions et à en nouer la botte pour formuler mon humble avis sur *le Crocodile* de M. Sardou, le plus décisif de mes souvenirs, c'est que j'ai éprouvé l'autre soir, avec une bonne moitié de la salle — l'autre était franchement de mauvaise humeur — une grosse déception.

J'y vois au moins deux causes. La première par ordre d'ancienneté, c'est le déchaînement de la réclame, qui aboie comme une meute sur les talons de M. Sardou et qui un jour ou l'autre le dévorera ni plus ni moins qu'Actéon.

(1) Comédie en cinq actes et huit tableaux de M. V. Sardou, représentée à la Porte-Saint-Martin.

Voilà plus de quatre mois que, tous les jours, à la troisième page des journaux, nous lisons de petits avis de ce genre : « Décidément *le Crocodile* s'annonce comme un succès sans précédent dans les annales du théâtre... » Ou bien : « Les décors du *Crocodile* dépassent en splendeur ce qui a été tenté jusqu'ici et reculent jusqu'au rêve les limites de la difficulté vaincue. » Ou bien : « Au troisième acte du *Crocodile* les personnages, naufragés dans l'île inconnue, apparaissent costumés avec...; cherchez, ce ne sont pas des feuilles. » Puis il y a eu des *interviews*, les dodelinements et les airs mystérieux de M. Duquesnel, puis les angoisses inévitables causées par les maladies des interprètes : l'anthrax de M. Marais, l'engelure au talon de Mlle Legault; puis les transes occasionnées par les caprices de l'auteur qui ne voulait pas de répétition générale; enfin, réclame suprême, vingt-quatre heures durant le « Tout Paris des premières » est resté dans l'attente du jugement de M. Sardou pour savoir si *le Crocodile* céderait le pas à *Patrie*.

Comment se fait-il que des gens qui auraient beau lire un an dans leur journal à la même place et en caractères d'affiches : « Si vous êtes enrhumé, achetez des pastilles... », sans songer à faire l'acquisition de l'étui sauveur, se laissent prendre aux hyperboles de cette autre réclame qui s'étale aussi effrontée sous la rubrique : « Courrier des théâtres » ? Nous savons pourtant bien qu'avec du bois, de la toile, des pinceaux et la lumière électrique, on ne peut obtenir qu'un certain nombre d'effets, toujours les mêmes, que nous avons cent fois vus, et qui sont bien pâles à côté des beautés naturelles dont ils veulent nous donner la sensation. Je n'ai jamais assisté pour ma part à un de ces spectacles dont la triomphante mise en scène avait été tambourinée longtemps par avance dans les gazettes sans éprouver un mécompte. Et il en a été pour moi, l'autre soir, comme à l'ordinaire.

Je parle d'abord de la mise en scène du *Crocodile*, comme avant de lire le texte d'un livre d'étrennes on commence par en regarder les images. M. Sardou ne peut pas se choquer de cette comparaison, lui-même nous ayant appris — que ne nous a-t-il point appris? — que *le Crocodile* était le cadeau de jour de l'an de Mlle Sardou, que l'on n'avait pu mener ni à *Georgette* ni à *Patrie*.

Le premier acte a pour cadre le paquebot *le Crocodile*, la nuit. Est-ce parce qu'étant né dans un port de mer et ayant joué aux billes pendant toute mon enfance sur le vrai pont de vrais navires, je suis plus difficile à satisfaire que les passagers des *Hirondelles* parisiennes; mais là, franchement, il m'a paru que le décor du pont du *Crocodile* était étrangement factice et qu'au lieu de goudron il exhalait une mauvaise odeur de carton fraîchement peint. D'ailleurs, quand tous les détails seraient précis, reste l'air de la mer — je n'en parle point en tant qu'air respirable, mais bien comme milieu transparent — que l'on ne peut transporter sur un théâtre; et ce milieu-là transforme si bien les proportions de tous les objets qu'on ne les reconnaît plus quand on les voit ailleurs. Le pont du *Crocodile* m'a fait songer à une coupe de grenier à trois étages, et j'ai fait tout autant d'efforts pour reconnaître là un paquebot que si l'on avait simplement dépensé deux cents francs de toile grise et cinquante francs de châssis pour garnir le fond de la scène.

Pour le tableau qui finit cet acte, il est extraordinairement amusant. Ce naufrage du *Crocodile*, cette barque à l'arrière de laquelle M. Marais godille, le front crispé, dans une attitude de Christ rameur, tout cela est réjouissant au possible et je suis prêt à déclarer que MM. Robecchi et Amable sont d'incomparables mystificateurs; à leur place, je n'aurais pas consenti à être relégué au bas de l'affiche et j'aurais exigé que l'on me nommât à la chute du rideau en même temps que l'auteur. Mais voilà, il n'y a pas de justice complète en ce monde.

Car alors MM. Lemeunier et Cheret auraient pu prétendre qu'eux aussi on les nommât pour leurs palétuviers, et aussi les ouvrières malaises qui ont fabriqué pour la noce du troisième acte des costumes en peau de singe et de boa, en paillasson de latanier, en plumes et en fleurs, et enfin les pirates authentiques qui, d'après les reporteurs, auraient mis obligeamment leurs costumes de guerre à la disposition de M. Duquesnel.

C'est une vérité si banale que l'on ne peut pas transporter la nature, et la nature vierge moins que les autres, sur une scène de quelques mètres carrés, que le décor de roseaux où le couple des amoureux se perd au quatrième acte m'a rappelé la serre du *Monde où l'on s'ennuie* et le globe de lumière électrique qui joue le rôle de la pleine lune pour éclairer le jardin.

Quant à la terrasse du palais de Batavia où l'on donne le bal final qui est un prétexte à nous montrer des costumes de nababs, de Malais, d'Indiens et de Chinois, on a beau me dire que « les voyageurs affirment l'impeccable exactitude de toute cette mise en scène », je songe, moi qui aime vraiment le théâtre et qui n'y viens pas pour voir des défilés dans le genre de ceux de l'Éden, que M. Sardou aurait bien pu fouiller un peu moins dans la collection du *Tour du Monde* et un peu plus dans sa cervelle. M. Duquesnel y aurait trouvé, comme nous, son compte : il aurait dépensé moins d'argent à monter la pièce et, la jouant plus longtemps, il en aurait gagné davantage.

C'est le premier acte qui est le meilleur, et l'on a pu croire un moment que *le Crocodile* ferait voile pour un grand succès. M. Sardou triomphe dans ces expositions où les autres s'attardent et se perdent. Sous nos yeux, en un quart d'heure, il passe au moins une vingtaine de personnages, et l'auteur nous les présente si adroitement que nous retenons sans effort

leurs noms, leurs qualités, leurs figures. Pour tout dire, il faut bien avouer que nous connaissons au moins de vue tous ces gens-là : nous les avons rencontrés déjà chez M. Sardou et ailleurs; puis, et nous ne nous en plaignons pas puisque cela nous épargne un effort d'attention, ils ne sont pas de psychologie compliquée, mais réduits à un certain nombre de mouvements élémentaires, différents pour chaque personnage, mais répétés d'un bout à l'autre de la pièce avec une régularité de tic.

C'est d'abord Mme Jordaëns, une baronne hollandaise, sans façon, millionnaire et mère de deux filles gracieuses et grassouillettes; puis le Français obligatoire, ici vicomte de Chevrillac, qui a le naufrage gai, la blague héroïque, de la bonne humeur toujours et un faible pour les dames; puis le docteur Jemmy, le médecin du bord, une moutonnière créature — il ne ferait pas de mal à un malade, — que M. Berton joue avec le petit bêlement attendri qui l'a rendu si justement célèbre; puis le Yankee Absalon (ai-je besoin de dire qu'il est flegmatique?) et sa sœur miss Olivia (ne devinez-vous pas qu'elle unit l'excentricité aux qualités pratiques?); puis le bon Alsacien Stirler, l'homme de conscience, qui ne connaît que sa consigne, et le Levantin Strapoulos, traître par naturel et par nécessité dramatique; puis miss Chipseck, l'Anglaise aux dents en clavier, aux coudes pointus, l'Anglaise qui prononce « la Angleterre » et, sur trois mots, dit « Shocking! »; puis l'homme qui a une marotte, la politique, et qui s'appelle aujourd'hui Van Peterbecque; enfin les deux héros de la pièce : Liliane de Wilt, la liseuse, demoiselle de compagnie de miss Chipseck, et Richard Kolt, un héros, un homme qui repêche les petits enfants tombés à la mer et que nous adorerions tout de suite, comme Liliane, s'il n'y avait sur son front un nuage qui nous inquiète.

Donc tous ces personnages nous sont présentés au premier acte, qui n'est guère qu'un préambule; la pièce commence quand tous les passagers sont jetés par le naufrage du *Crocodile* dans l'île déserte de Robinson.

Il y avait certainement là une idée de pièce et même une idée ingénieuse, si, après avoir posé les caractères de ses personnages, M. Sardou s'était contenté de nous montrer comment cette révolution radicale — un naufrage suivi d'un échouement dans une terre inhabitée, aussi vierge que le globe avant l'invention de la propriété — modifie toutes les conventions sociales. Le péril était de tomber dans la thèse et de faire de cet îlot océanien un club de politiciens péroreurs. Il me semble que dans tout cet acte, assurément le meilleur de la pièce, M. Sardou a évité avec une extrême habileté tous les dangers du sujet. L'événement qui bouleverse en quelques heures les habitudes de tous ces gens-là éclaire leurs caractères comme d'une lumière violente, qui en fait saillir les traits originaux. Tous ces détails, M. Sardou les a finement observés et traduits par des actions et des mouvements, en homme de théâtre. Il en est de même des petites difficultés qui surgissent dès qu'il faut agir pour le bien commun et qui conduisent à nommer un chef. Et surtout avec quelle habileté tout cela est mis en scène! D'un côté, les femmes, qui ont réclamé le droit de voter et qui applaudissent leur candidat Richard Kolt; de l'autre, les mécontents, les mauvaises têtes, les marins et le Levantin Strapoulos; entre les deux groupes, le brave Van Peterbecque, nul et bouffi, allant de l'un à l'autre pour corrompre les électeurs au profit de sa candidature.

Le drame gronde déjà. Il éclate au troisième acte par l'enlèvement du gouverneur Richard, accompli sous les ordres de Strapoulos par les marins mutinés, pendant une fête donnée en l'honneur des noces du docteur Jemmy et de la belle Américaine Olivia. Le coup de main exécuté tandis que les colons vêtus de plumes dansent un quadrille fantaisiste fait de l'effet et termine l'acte par un petit coup de théâtre; mais, pendant toutes les scènes qui précèdent, le succès s'est refroidi. Évidemment M. Sardou, voulant gagner du temps, a compté nous occuper par la splendeur de la mise en scène et l'étrangeté des costumes qu'il nous montre. Ah! s'il savait comme les yeux se lassent vite au théâtre, comme on épuise promptement le plaisir d'un spectacle qui surprend à la première seconde, comme on a rapidement fait le tour de tout ce qui est à voir, et comme le public est plus préoccupé d'écouter ce que les acteurs disent, de tâcher de deviner le secret qu'on lui cache! Ainsi il a tout de suite vu, l'autre soir, que décidément la pièce allait tourner au dramatique, et il en a témoigné son mécontentement. L'espèce de crainte que cause au spectateur la révolte des marins, pour les femmes et les hommes désarmés qui sont là, est d'une espèce tout à fait désagréable. Elle n'éveille que l'effroi de dangers et de douleurs pour ainsi dire matériels, comme le désastre que causerait une inondation, un tremblement de terre; et au théâtre on n'est pas touché par le tragique qui naît de calamités physiques, pour terribles qu'elles soient d'ailleurs dans leur éclat et dans leurs conséquences.

Mais où nous avons été tout à fait désorientés, c'est lorsque, après l'apparition des pirates malais qui mettent les deux partis d'accord en emmenant prisonniers sur leurs barques tous les habitants de l'île excepté Marais et Mlle Legault, nous avons vu cette pièce qui avait commencé comme une féerie, qui s'était continuée par un drame, tourner au livret d'opéra, au duo idyllique d'un couple perdu au clair de lune sous les verdures tropicales. Il a été évident pour tout le monde que M. Sardou avait voulu nous donner une idée du paradis terrestre avant le péché : ce n'est plus Richard Kolt et Liliane, c'est Adam et Ève égarés sous les hautes ramures de l'Éden, libres de s'aimer sans contrat religieux ou civil. Et, comme dans la légende sacrée,

c'est Ève qui a la vraie intelligence de la situation et l'impatience du dénouement. Mlle Legault m'a ravi tout le long de la pièce; mais surtout à ce moment-là on goûte un plaisir de délicieuse invraisemblance à entendre roucouler cette douce voix molle de Parisienne dans ce décor océanien. Quant à Marais, je fais des vœux sincères pour qu'il devienne sourd : c'est l'unique moyen qu'il ne s'écoute plus parler et qu'il ne se gargarise plus avec chaque phrase, qu'il prononce en tournant en dedans de sa tête les yeux d'un homme amoureux de soi-même.

Ce ressouvenir de Paul et Virginie nous intéressait malgré tout, à cause des cheveux dénoués de Mlle Legault, de l'exaltation toute tropicale de son jeune amour et du manifeste désir qu'elle montrait de s'enfoncer plus avant dans les fourrés: pourquoi donc M. Sardou a-t-il la malencontreuse idée de gâter cette idylle par une vilaine histoire, absolument inutile? Elle fait dans cette eau claire l'effet d'une pierre qui tombe au fond de la vase et trouble toute la fontaine.

Ce Richard Kolt au cou duquel Mlle Legault noue ses bras frais est un homme qui a commis une faute : celle de toutes que le monde a le plus de mal à pardonner. Il a volé. Je sais bien qu'il a tous les remords du monde, que l'aveu spontané qu'il fait de son péché témoigne de la sincérité de ses remords; mais, que voulez-vous? le préjugé est très fort en ces matières délicates, et, une fois que nous connaissons le fameux secret, le Chamillac des forêts nous devient aussi désagréable que son prédécesseur. Dénouez vos bras frais, mademoiselle Legault. Non? Vous redoublez de caresses? On dirait que ce petit coin de turpitude révélé est un piment pour votre amour? Ah! jeune fille, jeune fille, vous êtes sur une mauvaise pente; je m'en étais douté tout à l'heure en vous voyant tant de hâte d'aller jouer à cache-cache sous les palétuviers.

Nous sommes si mécontents de nos amoureux que l'espèce d'apothéose où M. Sardou les fait passer au dernier acte nous met de méchante humeur. La récompense est trop belle. Nous ne voulions pas de mal à Richard et à Liliane; mais nous ne leur souhaitions pas tant de bonheur.

On m'assure qu'au moment de mettre *le Crocodile* sur l'affiche, le directeur, l'auteur et les interprètes n'étaient pas d'accord sur le sous-titre auquel il convenait de s'arrêter.

M. Duquesnel tenait pour « comédie-drame »; les acteurs de la Porte-Saint-Martin, pour « drame » tout court; M. Sardou a voulu « comédie ».

C'est toujours une mauvaise affaire quand on ne sait comment qualifier une pièce. Et je suis sûr que la prochaine fois qu'on lui apportera un de ces monstres inclassables, crocodile ou autre, M. Duquesnel se fera tirer l'oreille. Il aura raison.

HUGUES LE ROUX.

NOTES ET IMPRESSIONS

Pauvre Méguette! Vous êtes donc au lit pour votre Noël, au lit, souffrante et résignée. Je vois en esprit votre petite chambre tranquille, votre table où vos livres de leçons bâillent en vous attendant, les larges roses-thé que votre maman a disposées sur la cheminée, la corbeille de fruits suaves qu'elle a placée à portée de votre main; le travail commencé, le plaisir promis, tout est interrompu; je vois aussi votre gros chien qui vous regarde de ses yeux intelligents, vous guette et met quelquefois la patte sur le lit pour vous faire lever. Saïd est impatient; vous êtes impatiente aussi; vous tournez sans cesse les yeux vers la fenêtre humide

Des premiers baisers de l'hiver,

où se montre un coin du ciel cotonneux, avec quelques brindrilles noires des arbres défeuillés. Que se passe-t-il donc de l'autre côté de ces vitres pâles, plus loin que ce jardin, que ces murs, que ces cheminées, que ces toits, dans ce grand Paris qui vit toujours sa grande vie quand nous sommes malades et aussi quand nous mourons?

Que se passe-t-il, petite amie? Oh! ce qui se passe tous les ans à pareille époque: les années, qui ne se ressemblent guère, tiennent du moins à faire la même fin. Noël tombe toujours au 25 décembre; les étrennes se donnent toujours au 1er janvier; il n'y a de changé que les affections qui se relâchent ou qui se resserrent, un avenir d'espérance qui s'ouvre pour quelques-uns et, pour quelques-uns, des deuils nouveaux qui seront longtemps encore dans leur nouveauté... Mais cela n'empêche pas les marchands de joujoux et les confiseurs d'éblouir les yeux comme un ciel d'été; cela n'empêche pas les petits camelots criards et plaintifs d'édifier leurs baraques sur la marge des trottoirs mouillés, ni la poêle où grillent les marrons de s'allumer au coin des rues, avec les petites bougies des arbres de Noël et les lanternes en papier rouge des crieuses d'oranges... Voilà les nouvelles, mon amie; il n'y en a pas d'autres. Je ne vous parle pas du ministère: nous avons encore le même que la semaine dernière.

Prenez donc votre parti d'être claquemurée dans votre appartement; souriez à votre feu qui flambe, et lisez, lisez ou plutôt regardez des images, qui, sans être une fatigue pour la tête, sont une caresse pour les yeux. Nous en avons une belle récolte à vous offrir: voici une pile d'albums de tous formats et de toutes couleurs qui s'écroule au pied de votre lit, pauvre malade; prenez, choisissez; passez de l'un à l'autre, abrégez les heures et oubliez vos maux!

*
* *

Laissez-moi d'abord vous présenter une de mes

vieilles connaissances, à qui je tiens que vous fassiez bon visage. Lorsque j'étais petit (ce n'était pas avant la grande Révolution, quoi que vous puissiez croire), j'aimais déjà Mlle Lili. Je l'avais suivie dans toutes ses aventures, à la campagne, dans sa fuite avec son cousin Lucien et dans son voyage autour du monde sur *la Belle Lili*, avec sa tartine de fromage et ses deux poires. Elle n'a pas changé, elle n'a pas grandi, ce qui fait que je m'imagine, en la regardant, que je suis resté petit comme elle et, comme elle, entouré de parents bien-aimés qui me promènent au bois de Boulogne et, la nuit, si je pleure, me prennent encore dans leur grand lit. Chère *Mademoiselle Lili* de Stahl et de Frœlich, que d'agréables souvenirs elle évoque! Où sont les albums d'antan? Désarticulés sans doute, dépouillés de leurs couvertures, noircis de dix petits doigts malpropres, ils gisent au fond d'une armoire, humiliés de se voir remplacés sur les rayons par des in-octavo qu'on respecte davantage et qu'on lit moins.

Mlle Lili ne suit pas la mode; elle n'a pas de capotes-cabriolets, de pouffs ni de polonaises; ses cheveux se déroulent librement sur ses épaules; sa robe courte est tout unie; elle est joufflue et satisfaite; elle croit tout ce qu'on lui dit; elle joue à la poupée; elle coud; elle lave son linge: c'est une petite fille d'autrefois. Écoutez comme ce bon et fin Hetzel (c'est P.-J. Stahl) la faisait agir et parler gentiment. Ces livres sont la grâce même. En saluant ici le dernier de la collection, celui qu'Hetzel a laissé au public comme un héritage d'aïeul bienveillant, je ne peux me défendre d'un regret et presque d'une larme. P.-J. Stahl est mort; Mlle Lili est morte; Frœlich illustrera d'autres aventures et d'autres héroïnes. C'est encore une goutte de notre jeunesse qui s'est desséchée. Oui, le xxe siècle connaîtra d'autres choses, surtout en chimie et en cosmographie; mais, s'il doit ignorer notre Mlle Lili, je ne sais trop s'il faut l'envier ou le plaindre.

*
* *

Vous êtes, Méguette, de celles qui ont pleuré sur la mort de la jolie chèvre de M. Séguin, quand le méchant loup l'a mangée. Daudet vous a conté cette histoire, et ce que Daudet raconte, on ne l'oublie plus. Voici qui pourra vous consoler peut-être: c'est l'aventure de la chèvre de Trigavou, dont mon ami M. Manesse s'est fait l'historien dans sa *Veillée au pays breton*. Vous y verrez la pauvre Blanquette ressuscitée et, cette fois, victorieuse du loup. Rien n'est plus vif, plus alerte, plus charmant que cette revanche des chèvres, et j'en suis enchanté, car nous sommes tous deux, petite amie, du parti des chèvres contre les loups, comme Gringoire. Si vous entendiez la pauvre bête bêler, bêler « à faire tomber les pommes des arbres », vous seriez bien effrayée, mais bien ravie aussi quand, à la fin, ce terrible ennemi est enfermé dans l'église, pris et assommé. L'innocence elle-même aime bien à se venger.

Cette *Veillée* dont je vous parle est un chapelet de contes qui ont le parfum de la Bretagne, mais avec quelque chose de parisien aussi, de civilisé et d'élégant qui les arrange à notre goût. Ce sont des bruyères transplantées. Ah! si l'on prenait la peine d'herboriser en pleine campagne, comme M. Manesse l'a fait, que de récits charmants, que de chansons, de dictons vraiment poétiques on rapporterait au logis, qu'il suffirait de cultiver un peu pour en faire des plantes rares! Toute poésie vient du peuple; c'est dans le peuple qu'il faut aller en chercher les derniers échos: nos savants ne nous donneront que des idées malades et des formes mortes. Daudet doit beaucoup à Roumanille; Mistral est un paysan; M. Manesse, après ces maîtres, a tiré de la simplesse rustique une fraîcheur de tons qui ramène la santé dans notre littérature d'hôpital. Ce sont de grands mots que cela; vous diriez plus simplement, Méguette, que son livre est amusant et qu'il fait voir les choses. Votre phrase vaut mieux que la mienne; mais, quant au fond, nous sommes d'accord.

*
* *

Miss Kate Greenaway a le crayon tendre et innocent. Elle se répète un peu, mais c'est comme les enfants qui, ne sachant dire que trois mots, expriment avec cela toute chose et y mettent bien de la grâce. Des bébés joufflus sont dans un champ: pourquoi dans un champ? pour rien: c'est notre fantaisie qu'ils y soient. Le champ, d'ailleurs, n'est figuré que par deux fleurettes, une haie de clôture et un arbuste sans feuilles. Les petits garçons ont un chapeau de paille trop large et un pantalon qui remonte sous les bras: pourquoi? pour rien: ce costume extravagant est celui que nous leur avons choisi. Les petites filles portent un serre-tête à rubans ou une capote froncée de vieille femme, une robe fourreau dont la taille est sur la poitrine...: pourquoi? pour rien: c'est un caprice, vous dis-je, et, quoique ni vous, Méguette, ni moi ne soyons disposés à courir les rues de Paris en cet équipage, nous avouerons que rien n'a meilleure tournure, n'est moins trivial et ne se prête mieux à la naïveté charmante des mouvements. Point de raison à tout cela, point de réalité, point de sens, et qu'importe? C'est joli: en faut-il davantage?

Les dessins de miss Kate me rappellent les petites idylles du vieux poète Michel Drayton, qui nous montre la princesse Dowsabell cueillant du chèvrefeuille dans son jardin. Elle entend chanter un jeune pâtre derrière la haie et, au son de sa voix, elle l'aime du premier coup; et puis le pâtre lui demande un baiser, et puis elle s'agenouille auprès de lui et l'embrasse.

Whit that she bent her snow-white knee,
Down by the shepherd kneel'd she,
And him she sweethy kist.

Et puis le pâtre est bien content, et voilà : l'histoire n'en dit pas plus long. Mais cela est gracieux, n'est-ce pas? On dirait une branchette d'amandier en fleurs.

L'*Histoire d'une tourte aux pommes*, que miss Kate a découpée en églogues, est joliment contée, au revers des images, par notre grand ami Girardin. La bonne humeur française ajoute un corps aux jolis fantômes anglais. Et comme Girardin nous connaît, nous autres bébés petits et grands! Comme il nous aime aussi, jusque dans nos défauts! Il corrige nos défauts, mais de l'air de dire : « Quand j'étais enfant, mes petits enfants, j'en avais bien d'autres! » N'a-t-il pas été gourmand au moins une heure, ce poète qui chante si bien la croûte dorée de l'*apple-pie* avec son quadrillage régulier et les boursouflures brunes que fait la cuisson? Et non seulement la croûte, Méguette, mais aussi la caverne ténébreuse où s'amasse le parfum chaud des pommes, les pommes elles-mêmes, l'humidité intérieure de la pâte bien saturée de jus tiède, la... Mais je m'arrête : c'est presque un péché de présenter de tels tableaux le saint jour de Noël.

*
* *

Vous êtes si bien les reines de la maison et du monde, mesdames les petites filles, que vous prenez à votre service, un jour ou l'autre, les écrivains et les artistes des grandes personnes. George Sand avait travaillé pour vous; Alexandre Dumas, Jules Sandeau s'étaient appliqués pour vous plaire; Ludovic Halévy déposait à vos pieds son vertueux *Abbé Constantin;* About, son édifiant *Roman d'un brave homme;* Sardou vous apporte son *Crocodile*. Et cet album que voici : *Nos chéris*, est dû à la plume de Mars, dont les autres œuvres ne sont pas faites pour vous. Il faut bien, une fois dans sa vie et même deux fois, vous adorer et vous servir : d'abord quand on est petit garçon (mais alors c'est de mauvaise grâce, en se cabrant sous le joug, en tremblant, en rougissant devant vous, en affectant de vous dédaigner et en vous chérissant dans le secret de son cœur farouche). Plus tard, quand on est papa, on vous idolâtre plus doucement et mieux; on a vu le monde, on a jugé, on a été déçu, et c'est à vous qu'on revient comme au chef-d'œuvre de la création. Puis on aime votre maman en vous, on s'aime soi-même, et on place sur votre chère tête tant d'espérances égoïstes que, dès votre première communion, on frémit à la pensée de votre mariage. Comment vous refuser un plaisir quand on vous possède encore, petites amies?

Mars n'a rien su refuser à ses enfants, lui; c'est pour eux (il le dit) que ce charmant album a été fait, ou plutôt s'est fait tout seul, tantôt à la campagne, tantôt à la mer, tantôt dans les salons, avec un fin crayon d'artiste et des yeux de père. Toutes ses petites filles sont jolies : un profil florentin, de longs cheveux ondulés sur les épaules, une jupe courte nouée d'une ceinture bouffante, des bas de soie bien tirés et des escarpins à boucles. Que d'élégance dans cette tendresse paternelle! Pourrait-on ne pas aimer des enfants si bien habillés? Vos petites mamans sont exquises aussi, mes mignonnes. J'en verrai toujours une dans mes rêves : son corsage est svelte, son expression heureuse, ses yeux jeunets, *giovinetti occhi*, comme dit un poète; elle est assise à son piano près de vous qui chantez, et l'on voit dans toute sa personne qu'elle pense à vous tendrement, petites amies, la nuit comme le jour, et aussi à votre papa, qui n'est jamais loin. Il vous plaît sûrement que chez M. Mars vos mamans soient si jolies. Vous n'êtes pas jalouses d'elles, n'est-ce pas? Elles ne le seront jamais de vous.

*
* *

Il est dit dans Molière que les femmes sont assez instruites quand elles connaissent « un pourpoint d'avec un haut-de-chausses ». Je voudrais bien qu'on donnât cette question à trancher aux élèves de nos lycées de jeunes filles. Elles s'y embrouilleraient peut-être. Qu'est-ce qu'un haut-de-chausses, un pourpoint, un justaucorps, une veste, un chaperon, une escarcelle? On ne le sait plus; les petites demoiselles ne sont savantes que sur les modes de demain : les modes d'avant-hier sont pour elles des frivolités, des frivolités comme l'histoire ou la grammaire. A quoi sert-il de s'en instruire? En fera-t-on un plus beau mariage?

Il faut aimer cependant nos vieux usages, notre vieille langue, nos vieilles modes, nos vieux auteurs. Pour moi, je contemple avec délices les dessins naïfs et malicieux que Boutet de Monvel a faits pour *la Farce de Maître Pathelin*. Ce sont de purs chefs-d'œuvre : tout notre xve siècle, madré, gaillard, effronté, vieillot et enfantin, y revit avec une puissance extraordinaire. Et que cela est simple! Mettez vos bons yeux, Méguette, et regardez. Le décor est esquissé d'un trait sûr : des maisons à pignons et à colombages, des porches, des auvents de boutiques, des enseignes étranges et rouillées. Maître Pathelin, avec sa lèvre mince, son nez gourmand et son regard de *pathelineur*, s'avance seul sur cette large place; sa robe chétive crie au jeûne, mais son chaperon est insolent et plein de confiance dans la destinée. Guillemette, sa femme, est narquoise et gracieuse sous son hennin. M. Guillaume, le drapier, est bien nourri, étoffé de ventre et court de cervelle; il a des mines ahuries qui réjouissent et empêchent de le plaindre. Le juge est solennel, endormi, bonhomme. Ce pauvre meurt-de-faim d'Agnelet n'est, sous sa loque de mouton, qu'une loque humaine. Et c'est lui qui a le dernier mot, le dernier mot après le Commerce, après la Justice, après le Barreau! Quelle étrange ironie, et comme Boutet de Monvel l'a joliment soulignée en faisant d'Agnelet un petit idiot à face patibulaire! Vous avez sans doute un avocat dans vos connaissances, petite amie : demandez-lui s'il existe encore des réquisitoires où l'on n'entend goutte, des

plaideurs innocents et bafoués, des juges qui décident à l'aveuglette et des coquins qui gagnent leurs procès. Tout cela est vieux et suranné, bien entendu; nous sommes à quatre siècles de cette barbarie. Je lui trouve pourtant quelque charme et bien de la finesse quand elle parle en vers si gais, quand elle se peint d'un crayon si spirituel et si jeune (1).

*
* *

— Mais, mon vieux ami, me dit Méguette, vous faites des compliments à tout le monde : qu'avez-vous aujourd'hui? Vous qui êtes si méchant d'ordinaire!

— C'est vrai, Méguette ; j'aime bien dire des malices quelquefois. Il me semble qu'on ne serait pas vraiment bon si on l'était également pour tout le monde. Mais aujourd'hui je n'ai vu, Dieu me pardonne! que de jolis livres et de jolies images; les autres, j'aime mieux n'en rien dire : je ne suis pas un homme-affiche ; je choisis ; je ne prends que le meilleur, ce qui peut vous être offert : je ne médis pas du reste ; je l'oublie. A ce compte, on est aimable et complimenteur à bon marché. Que ne peut-on, dans la vie, écarter de même les gens et les choses qui pèsent ou qui affligent! On ne ferait plus que sourire. Voilà pourquoi, ma petite amie, je ne me permets aujourd'hui rien qui puisse froisser personne. Et puis vous-même, le mal qu'on dit vous fait du mal. Vous voulez qu'on soit doux : c'est bien; on y tâchera. Je ne peux pas être méchant quand vous êtes malade.

PAUL DESJARDINS.

(1) M. Boutet de Monvel n'est pas un peintre moins sincère des enfants d'aujourd'hui. Il m'arrive tard (trop tard pour que j'en parle à ma petite amie), l'album charmant où M. Anatole France a mis sa philosophie souriante, sa poésie un peu apprêtée, et où Boutet de Monvel a prodigué ses croquis ingénus. C'est une merveille. On ne pouvait moins attendre d'une telle collaboration. — P. D.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 18, M. Millaud, ministre des travaux publics, donne lecture du décret qui prononce la clôture de la session extraordinaire de 1886.

Chambre des députés. — Le 17, discussion du projet de loi concernant les pensions à accorder aux blessés de 1848. Rapport de M. Wilson sur le projet relatif aux douzièmes provisoires, amendé par le Sénat. Le 18, vote de ce projet de loi par 486 voix contre 13. Vote en première délibération, par 278 voix contre 206, des pensions à accorder aux blessés de 1848, à leurs ascendants, veuves et orphelins. Clôture de la session.

Instruction publique. — Élection de six représentants de l'enseignement primaire au conseil supérieur de l'instruction publique. MM. Lenient, Cassart, Carriot et Aubert ont seuls obtenu la majorité des suffrages exprimés; deux sièges restent à pourvoir. — M. Boissier est nommé vice-président du conseil supérieur de l'instruction publique, en remplacement de M. Berthelot; M. Rabier est nommé membre de la section permanente, en remplacement de M. Duruy.

Extérieur. — M. Massicault, résident général de France à Tunis, a été reçu par le bey, auquel il a présenté ses lettres de créance; l'entrevue a été des plus cordiales.

Institut. — Le *Journal officiel* a promulgué le décret autorisant l'Institut de France à accepter la donation du domaine de Chantilly faite par le duc d'Aumale. — M. Cantu, de Milan, a été élu membre associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques.

Faits divers. — Suite des fêtes données au bénéfice des inondés du Midi: la représentation de *Patrie,* à l'Opéra, a produit 96 000 francs; grande fête militaire donnée à l'Hippodrome par le régiment des sapeurs-pompiers de Paris et les élèves de l'École gymnastique de Joinville; fêtes du soleil organisées au palais de l'Industrie. — On a célébré en Allemagne le soixante et dixième anniversaire de l'électricien Siemens, l'inventeur du câble électrique. — Inauguration, à Albi, du buste en bronze élevé par souscription au contre-amiral de Rochegude, ancien conventionnel. — L'Académie de médecine a tenu sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Trélat. — Le colonel Gras a rapporté de sa mission aux États-Unis des machines spéciales destinées à la fabrication des fusils à répétition.

Angleterre. — Lord Randolph Churchill, chancelier de l'Échiquier, a donné sa démission par suite de divergences entre lui et ses collègues, relativement à la question irlandaises et aux dépenses projetées pour la guerre et la marine.

Allemagne. — Le gouvernement a refusé de recevoir officiellement la délégation bulgare. — Une ordonnance du ministère prussien a établi le petit état de siège dans la ville et le cercle de Francfort-sur-le-Mein, à Hanau et dans les cercles de Hœcht et du Taunus supérieur.

Russie. — Le conseiller privé Wishnegradzkis a remplacé, comme ministre des finances, M. Bimges.

Italie. — Le Sénat a adopté un projet de loi relatif à la translation des cendres de Rossini à Florence. — A la Chambre des députés, M. Magliani a annoncé que, malgré les suppressions d'impôts projetées, le budget de 1887 se solderait par un excédent de deux millions.

Hollande. — La Chambre a voté un amendement supprimant sur le budget de la marine les crédits proposés pour la construction de trois torpilleurs.

Belgique. — La droite de la Chambre et du Sénat ont décidé de repousser le mandat impératif que voulaient imposer certaines associations conservatrices à leurs candidats. — Les Arabes ont repris aux colons belges le poste de Stanleyfal s dans l'intérieur du Congo.

Nécrologie. — Mort de M. Audibert, procureur général près la Cour des comptes; de Mgr Mousse, camérier secret du pape Léon XIII; de M. de Molon, membre du conseil supérieur de l'agriculture; du baron de Mondel, aide de camp général de l'empereur d'Autriche; de M. Louis Bazille, agronome distingué; de M. Adolphe Bizet, père du célèbre compositeur; du général Guillemaut, sénateur.

La dernière livraison de la Revue illustrée *les Lettres et les arts* contient, entre autres articles intéressants, *le Château de Chantilly,* par Maurice Tourneux (20 gravures hors texte; plan de la capitainerie de Chantilly), ainsi qu'une comédie inédite de M. Abraham Dreyfus : *De 1 h. à 3 h.* (dessins hors texte et dans le texte par Renouard et Lynch).

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (8007)

TABLE DES AUTEURS

Du 1er juillet au 31 décembre 1886.

Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.

A

ALIS (Harry). — Les Cinq sens, fantaisie, 436.
AMBROYSE (Mme Vatier d'). — *Le Littoral de la France*, 786.
AMPÈRE (J.-J.). — Christian ou l'année romaine, 458.
ARAGON (Georges). — *Jacques Kerdraint*, 605.

B

BARBEY D'AUREVILLY (J.). — Louis XIII et Richelieu, 692.
BARDOUX (A.). — *La Bourgeoisie française* (1789-1848), 603.
BARINE (ARVÈDE). — M. Eugène-Melchior de Vogüe, 97. — La famille Buchholtz, 402. — Les livres sacrés de la Chine, 493.
BARRACAND. — *Les Hésitations de madame Planard*, 25.
BARRON (Louis). — *Les Environs de Paris*, 785.
BAZAN (Mme Emilia Pardo). — *Le Naturalisme*, 250.
BENIGNE (Ange). — *La Côte d'Adam*, 380.
BERGERET (Gaston). — Agathe et Lydie, Nouvelle, 258. — KO SO4, roman chimique, 513. — *Contes modernes*, 635.
BERNIÈRES (Jean de). — Choses et autres, 734, 766, 799.
BERR DE TURIQUE. — Il faut qu'une robe soit ouverte ou fermée, conversation conjugale, 234.
BEYRA (Armand). — *Mademoiselle Providence*, 253.
BIKÉLAS (D.). — Le pappas Narkissos, Nouvelle grecque, 366.
BIGOT (Charles). — L'enseignement secondaire : les nouvelles réformes, 417. — La Délégation française en Amérique, notes de voyage, 738, 775.
BIOTIÈRE (Francisque de). — *La Muguette*, 572.
BOISSIER (Gaston), de l'Académie française. — *Nouvelles promenades archéologiques : Horace et Virgile*, 57. — Les fouilles archéologiques à Rome : le Forum et la tribune aux harangues, 231.
BOUBÉE (Simon). — *Mademoiselle Rebus*, 219.
BRETHOUS-LAFARGUE. — La morte, souvenir, 497.
BRUJÈRE (Paul). — *Zenon Viret*, 729.

C

CADOL (Édouard). — *Lucette*, 218.
CARO (É.), de l'Académie française. — Un Français aventureux : M. Léon Roches, 79. — La Peur, ses manifestations, ses lois et ses causes, 484, 519.
CHANTAVOINE (Henri). — Le théâtre de Voltaire, 174.
CHAVANNES. — *L'Éducation intellectuelle*, 781.
CHAVETTE (Eugène). — *Si j'étais riche*, 380.
CHUQUET. — *La Première invasion prussienne*, 126.
COIGNET (C.). — Le second mariage de Mme de Montejean, 430. — La question irlandaise et le parlement anglais, 481. — *Un gentilhomme des temps passés*, 790.
COUGNARD (Jules). — *A temps perdu*, 410.
COURTOIS (Edgar). — Villégiature, 116.
CRISENOY (de). — La démocratie et l'impôt, 45.

D

DAUDET (Ernest). — *Histoire de l'émigration*, 200.
DELABORDE (Le vicomte Henri), secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. — Vie et ouvrages de Paul Baudry, 591.
DEPPING (Guillaume). — La première exposition à Paris en 1798, 129. — Une éruption volcanique en Nouvelle-Zélande, 721.
DESJARDINS (Paul). — Voy. NOTES ET IMPRESSIONS, à la Table analytique.
DIETZ (H.). — Les études classiques sans le latin; l'enseignement littéraire par les langues modernes, 372.
DODILLON (Émile). — *Hemo*, 473.
DOMOS (Pierre). — Un veuvage improvisé, Nouvelle, 333.
DOUCET (Camille), secrétaire perpétuel de l'Académie française. — Rapport sur les concours de 1886, 673.
DREYFUS (Abraham). — Une pièce comique, 450. — *L'Incendie des Folies-Plastiques*, 635.
DURANDEAU (J.). — *Poèmes bourguignons d'Aimé Piron*, 633.
DUVAL (Georges). — *Coup de fusil*, 729.
DUVAUCHEL (Léon). — *La Moussière*, 347.
DYS (Paul). — La Prairie, scènes rustiques, 289.

E

EPHEYRE (Charles). — *Possession*, 792.

F

FABRE (Ferdinand). — Ma vocation, 103, 138, 164.
FORTIN (Gustave). — *Follevie*, 155.
FOURNEL (Victor). — *Le vieux Paris*, 781.
FREEMAN. — *Histoire générale de l'Europe par la géographie politique*, 183.
FUCHS (Paul). — Le drame wagnérien à Bayreuth, 503.

G

GARNIER (Charles), président de l'Académie des beaux-arts. — Discours à la séance publique annuelle, 590.
GAUCHER (Maxime). — Voy. CAUSERIE LITTÉRAIRE, à la Table analytique.
GERMONT (Louis). — *Belle Amie*, 253.
GRANDIDIER, de l'Institut. — Madagascar et ses habitants, 556.
GUICHES (Gustave). — *Céleste Prudhomat*, 571.
GUYAU. — La religion et l'irréligion de l'avenir, 240. — Le pessimisme comme religion de l'avenir, 308.
GYP. — *Autour du divorce*, 348.

H

HALÉVY (Ludovic). — *Princesse*, 698.
HAREL (Paul). — *Aux champs*, 474.
HERVEY DE SAINT-DENIS (le marquis), de l'Institut. — Les doctrines religieuses des Chinois, 550.
HERVIEU (Paul). — *Les Yeux verts et les yeux bleus*, 605.
HEUNET (Léon). — *Le Régiment de la calotte*, 345.
HEUZEY (Léon). — Un artiste grec au service de la Perse : Telephanès de Phocée, 661.
HOUSSAYE (Arsène). — *Les Comédiens sans le savoir*, 217.
HOUSSAYE (Henry). — Aspasie, 271.
HOUX (Henri des). — M. le comte de Paris, 322. — M. Jules Ferry à Rome, 328.

I

INAUTH. — *Cancans de plage*, 220.

J

JANZÉ (Vicomtesse Alix de). — *Les Financiers d'autrefois*, 152.
JORET (Charles). — *Jean-Baptiste Tavernier*, 379.

L

LACHAUD (Georges). — *Cabotinage*, 473.
LAFENESTRE (Georges). — *Titien*, 782.

Lafitte (Paul). — *L'Éducation intellectuelle*, 781.
Lanessan (J.-L. de), député. — L'Indo-Chine française, son avenir agricole, industriel et commercial, 1.
Lanoye (Henry de). — *Affolée*, 59.
Lavalley (Gaston). — *Les Compagnons du Vau-de-Vire*, 59.
Laveleye (Émile de). — Hamlet, 385. — Le gouvernement populaire, 705.
Ledrain. — La jeunesse de Lamartine, 267.
Legué et G. de la Tourette. — *Sœur Jeanne des Anges*, 791.
Lemaître (Jules). — M. Henry Rabusson, 5. — MM. Albert Wolff et Emile Blavet, 53. — M. Henry Fouquier, 147. — M. Henri Rochefort, 225. — M. Pierre Loti, 360. — Georges de Peyrebrune, 546. — M. Jean Richepin, 609. — La chapelle blanche, conte de Noël, 807.
Le Roux (Hugues). — Voy. Théatre, à la Table analytique.
Leroy-Beaulieu (Anatole).— La Bulgarie et la diplomatie européenne, 353.
Lescure (de). — *Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny*, 280. — *Lettres d'amour d'Henri IV*, 570.
Levallois (Jules). — *Les Maîtres italiens*, 787.
Levique (Ch.), de l'Institut. — Le mysticisme au xiie siècle, 622.
Levy (Raphael-Georges). — *Poesies*, 26.
Levy-Bruhl. — L'évolution et la vie, 84.
Lorrain (Jean). — *Très Russe*, 336.
Loti (Pierre). — *Pêcheur d'Islande*, 23.
Loumo (Noël). — *Vers de couleurs*, 155.

M

Maesolleau (Louis). — *Les Baisers perdus*, 382.
Mary (Jules). — *Le Wagon*, 303, 346.
Mayet (Charles). — *Le Dernier caprice*, 253.
Mendès (Catulle). — *Zo'har*, 281.
Mézières (A.), de l'Académie française. — Edgar Quinet, ses lettres d'exil, 503.
Mirbeau (Octave). — *Le Calvaire*, 759.
Molenes (Émile de) et G. Delisle. — *Le Baron*, 219.
Moreau Vauthier (Ch.). — César Dombet, Nouvelle, 203.
Mouton (Eugène). — Fusil chargé, récit militaire, 12. — *Chimère*, 27. — *L'Invalide à la tête de bois*, 811.

N

Naquet (Alfred), sénateur. — Le parlementarisme, 769, 801.
Normand (Jacques). — Chronique rimée, 29, 189.
Nouvion (Georges de). — Livres d'étrennes, 811.
Novicow (de). — *La Politique internationale*, 186.

O

Ordinaire (Dionys), député. — L'uniforme de l'École normale, 598. — M. Eugène Spuller, 630. — Paul Bert, 663.
Oswald (Francis). — *Jeu mortel*, 60.

P

Paulhan (Fr.). — De la description pittoresque; essai de psychologie littéraire, 71.
Pellet (Marcellin). — Paul-Louis Courier et Mathieu de Lesseps à Livourne en 1808, 50. — Napoléon à l'île d'Elbe, 298.
Pellisson (Maurice). — *Rome sous Trajan*, 472.
Pigeon (Amédée). — *La Confession de Mme de Weyre*, 252.
Pillaut (Léon). — Le musée instrumental au Conservatoire de musique, 756. — *Egmont*, 795.
Pingaud (Léonce). — *Les Français en Russie et les Russes en France*, 197.
Pouvillon (Émile). — *Jean de Jeanne*, 154.
Pressensé (de). — L'orléanisme d'autrefois, d'après le duc Victor de Broglie, 193.
Puaux (A.-F.). — *L'Abbaye de la vallée d'Arc*, 154.
Peyrebrune (Georges de). — La duquesa Rafaela, aventure espagnole, 33. — *Les Roses d'Arlette*, 124. — Les ensevelis, drame rustique, 578, 615, 650, 682, 709, 744.

Q

Quatrelles. — L'égalité devant l'autel, 313.
Quellien (N.). — *Loin de Bretagne*, 347.
Quesnay de Beaurepaire. — Les lettres et la magistrature, 527.
Quesnel (Léo). — Littérature espagnole contemporaine : José Zorrilla, 88 ; Gaspar Nunez de Arce, 120; Ramon de Campoamor, 209. — Voyages et voyageurs : M. Jules Leclercq et M. Edmond Cotteau, 246. — Un slavophile ; M. Louis Leger, 277. — Le pays des Massaï, 338. — Paganini, 342. — Francisco de Quevedo, 376. — Les possessions françaises de l'Afrique occidentale, 443. — A travers l'empire britannique, 626. — Les contes populaires du Brésil, 809.

R

Rabier (Élie). — Du rôle de la philosophie dans l'éducation, 179.
Rabusson (Henry). — *Le Stage d'Adhémar*, 474.
Racot (Adolphe). — *La Breche aux loups*, 635.
Rambaud (Alfred). — Français et Russes, 197.
Rambaud (Yveling). — *La Vertu de Mlle Drichel*, 409.
Raunié (Emile). — Voy. Mouvement de la librairie, à la Table analytique.
Renan (Ernest). — *L'Abbesse de Jouarre*, 540.
Richepin (Jean). — *Braves gens*, 604.
Richet (Charles). — Les conseils d'un Allemand à la France, 641.
Roches (Léon). — *Trente-deux ans à travers l'Islam*, 79.
Rodenbach (Georges). — *La Jeunesse blanche*, 26.
Rouvel (Albert). — *Chronique des élections à l'Académie française (1634-1841)*, 570.

S

Sales (Pierre). — *Jeanne de Mercœur*, 59.
Scherer (Edmond). — Le Duumvirat, 162.
Semezies (Marcel). — *L'Etoile éteinte*, 409.
Simon (Jules), de l'Institut. — Le collège de Vannes en 1830, 214.
Spencer (Herbert). — L'avenir de la religion, 694.
Sybel (H. de). — *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, 185.

T

Theuriet (André). — *Contes pour jeunes et vieux*, 792.
Tinseau (Léon de). — *Robert d'Epirieu*, 729.
Toudouze (Gustave). — *Le Ménage Bolšec*, 572.
Tourette (Legué et G. de la). — *Sœur Jeanne des Anges*, 791.

U

Ulbach (Louis). — Mme Maurice Jokaï, 726.
Uzanne (Octave). — *La reliure moderne*, 730.

V

Valandré (Mlle Marie de). — *Au bord de la vie*, 382.
Varigny (C. de). — Les Mormons en 1886, 110. — Hélène Darcy, histoire d'hier, 390. — Le Trouville des Etats-Unis : Atlantic City, 463.
Verhaeren (Emile). — *Les Moines*, 381.
Villehervé (Robert de la). — *Le Gars Perrier*, 346.

W

Weiss (J.-J.). — *Au pays du Rhin*, 122.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er juillet au 31 décembre 1886.

A

Académie des beaux-arts. — Séance publique annuelle. Discours présidentiel, 590. — Vie et ouvrages de Paul Baudry, 591.

Académie française. — Séance publique annuelle. Rapport sur les concours de 1886, 673.

Afrique équatoriale; le pays des Massai, 338.

Afrique occidentale (Les possessions françaises de l'), 443.

Agathe et Lydie, Nouvelle, 258.

Allemand. — Les conseils d'un — à la France, 641. — Le réveil d'un —, 402.

Aspasie, étude historique, 271.

Atlantic City; le Trouville des États-Unis, 463.

B

Baudry (Paul), 591.

Bert (Paul), 663.

Blavet (M. Émile), 53.

Bulgarie (La) et la diplomatie européenne, 353.

C

Campoamor, 209.

Causerie littéraire :

Titres des ouvrages analysés par ordre alphabétique :

Abbaye (L') de la vallée d'Arc, par A.-F. Puaux, 154. — Abbesse (L') de Jouarre, par Ernest Renan, 540. — Affolée, par Henry de Lanoye, 59. — A temps perdu, par Jules Cougnard, 416. — Au bord de la vie, par Mlle Marie de Valandré, 382. — Aux champs, par Paul Harel, 474. — Au pays du Rhin, par J.-J. Weiss, 122. — Autour du divorce, par Gyp, 348.

Baisers (Les) perdus, par Louis Marsolleau, 382. — Baron (Le), par Émile de Molènes et G. Delisle, 219. — Belle amie, par Louis Germont, 253. — Bourgeoisie (La) française (1789-1848), par A. Bardoux, 603. — Braves gens, par Jean Richepin, 604. — Brèche (La) aux loups, par Adolphe Racot, 635.

Cabotinage, par Georges Lachaud, 473. — Calvaire (Le), par Octave Mirbeau, 759. — Campagne (La) de *l'Iphigénie*, 154. — Cancans de plage, par Inauth, 220. — Céleste Prudhomat, par Gustave Guiches, 571. — Chimère, par Eugène Mouton, 727. — Classiques français (Les), 407. — Comédiens (Les) sans le savoir, par Arsène Houssaye, 217. — Compagnons (Les) du Vau-de-Vire, par Gaston Lavalley, 59. — Confession (La) de Mme de Weyre, par Amédée Pigeon, 252. — Contes modernes, par Gaston Bergeret, 635. — Contes pour jeunes et vieux, par André Theuriet, 792. — Côte (La) d'Adam, par Ange Bénigne, 380. — Coup de fusil, par Georges Duval, 729. — Chronique (La) des élections de l'Académie française (1634-1841), par Albert Rouxel, 570.

Dernier (Le) caprice, par Charles Mayet, 253.

Étoile (L') éteinte, par Marcel Sémézies, 409.

Financiers (Les) d'autrefois, par la vicomtesse de Janzé, 152. — Follevie, par Gustave Fortin, 155.

Gars (Le) Perrier, par Robert de la Villehervé, 346. — Gentilhomme (Un) des temps passés, par Mme Coignet, 790.

Hémo, par Émile Dodillon, 473. — Hésitations (Les) de madame Planard, par Léon Barracand, 25.

Iliade (L') d'Homère, 696. — Incendie (L') des Folies-Plastiques, par Abraham Dreyfus, 635.

Jacques Kerdraint, par Georges Aragon, 605. — Jean de Jeanne, par Émile Pouvillon, 154. — Jeanne de Mercœur, par Pierre Sales, 59. — Jeu mortel, par Francis Oswald, 60. — Jeunesse (La) blanche, par Georges Rodenbach, 26.

Lettres d'amour d'Henri IV, par de Lescure, 570. — Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny, par de Lescure, 280. — Loin de Bretagne, par N. Quellien, 347. — Lucette, par Édouard Cadol, 218.

Mademoiselle Providence, par Armand Beyra, 253. — Mademoiselle Rébus, par Simon Boubée, 219. — Ménage (Le) Bolsec, par Gustave Toudouze, 572. — Moines (Les), par Émile Verhaeren, 381. — Moussière (La), par Léon Duvauchel, 347. — Muguette (La), par Francisque de Biotière, 572.

Naturalisme (Le), par Mme Émilia Pardo Bazan, 250. — Nouvelles promenades archéologiques : Horace et Virgile, par Gaston Boissier, 57.

Pêcheur d'Islande, par Pierre Loti, 23. — Poèmes bourguignons d'Aimé Piron, par J. Durandeau, 633. — Poésies, par Raphaël-Georges Lévy, 26. — Populace (La), poèmes satiriques, par un républicain, 283. — Possession, par Ch. Epheyre, 792. — Princesse, par Ludovic Halévy, 698.

Régiment (Le) de la calotte, par Léon Heuntе, 345. — Reliure moderne (La), par Octave Uzanne, 730. — Robert d'Epirieu, par Léon de Tinseau, 729. — Rome sous Trajan, par Maurice Pellisson, 472. — Roses (Les) d'Arlette, par Georges de Peyrebrune, 124.

Si j'étais riche, par Eugène Chavette, 380. — Stage (Le) d'Adhémar, par Henry Rabusson, 474. — Sœur Jeanne des Anges, par Legué et de la Tourette, 791.

Tavernier (Jean-Baptiste), par Charles Joret, 379. — Très Russe, par Jean Lorrain, 346.

Un de nous, par Hugues Le Roux, 25.

Vers de couleurs, par Noël Loumo, 155. — Vertu (La) de Mlle Drichet, par Yveling Rambaud, 409.

Wagon 303 (Le), par Jules Mary, 346.

Yeux (Les) verts et les yeux bleus, par Paul Hervieu, 605.

Zenon Viret, par Paul Brugère, 729. — Zo'har, par Catulle Mendès, 281.

César Dombet, Nouvelle, 203.

Chine. — Les livres sacrés de la —, 493. — L'École des lettrés en —, 550.

Choses et autres, 734, 766, 799.

Christian ou l'année romaine, 458.

Chronique de la semaine, 30, 63, 94, 126, 158, 190, 222, 256, 287, 318, 350, 382, 413, 444, 479, 512, 543, 573, 606, 638, 669, 704, 733, 767, 824.

Chronique rimée, 29, 189, 477.

Chroniqueurs parisiens. — MM. Albert Wolff et Émile Blavet, 53. — Henri Rochefort, 225. — Henry Fouquier, 147.

Cinq sens (Les), Fantaisie, 436.

Collège (Le) de Vannes en 1830, 214.

Comte de Paris (Le), 322.

Conseils (Les) d'un allemand a la France, 641.

Courier (P.-L.) et Mathieu de Lesseps a Livourne en 1808, 50.

D

Délégation (La) française en Amérique, Notes de voyage, 738, 775.

Démocratie (La) et l'impot, 45.

Description (La) pittoresque, 71.

Drame (Le) wagnérien a Bayreuth, 503.

Duquesa (La) Rafaela, aventure espagnole, 33.

Duumvirat (Le), 162.

E

École normale (L'uniforme de l'), 598.
Éducation (L') intellectuelle, 781.
Égalité (L') devant l'autel, 313.
Empire britannique (A travers l'), 626.
Enseignement secondaire (L'). — Les nouvelles réformes, 417.
Ensevelis (Les), drame rustique, 578, 615, 650, 682, 709, 744.
Éruption volcanique en Nouvelle-Zélande, 721.
Étrennes de 1887, 782, 811.
Études classiques (Les) sans le latin, 372.
Évolution (L') et la vie, 84.
Exposition (La première) a Paris en 1798, 129.

F

Faits divers, 64, 96, 320, 384, 416, 480, 576, 736.
Famille (La) Buchholtz; le réveil d'un Allemand, 402.
Ferry (M. Jules) a Rome, 328.
Financières (Questions), 45.
Fouilles (Les) archéologiques a Rome, 231.
Fouquier (M. Henry), 147.
Français (Un) aventureux, 79.
Français et Russes, 197.
Fusil chargé, récit militaire, 12.

G

Gouvernement (Le) populaire, 705.

H

Hamlet, 385.
Hélène Darcy, histoire d'hier, 390.

I

Il faut qu'une robe soit ouverte ou fermée, conversation conjugale, 234.
Indo-Chine française (L'), son avenir agricole, industriel et commercial, 1.
Institut. — Séance publique annuelle, 550. Voy. Académies.
Irlandaise (La question) et le Parlement anglais, 481.

J

Jeuneurs (Les) du xve siècle, 798.
Jokai (Mme Maurice), 726.

K

KO SO³, roman chimique, 513.

L

Lamartine, 60.
Lamartine (La jeunesse de), 267.
Lettres (Les) et la magistrature, 527.
Librairie, voy. Mouvement.
Littérature espagnole contemporaine, 88, 120, 209.
Loti (Pierre), 360.
Louis XIII et Richelieu, 692.

M

Madagascar et ses habitants, 556.
Massaï (Le pays des), 338.
Ma vocation. — Avant-propos nécessaire, 65. — Avant le grand séminaire, 103, 138, 164.
Montejean (Le second mariage de la maréchale de), 430.
Mormons (Les) en 1886, 110.
Morte (La), souvenir, 497.
Mouvement de la librairie, 31, 64, 95, 127, 160, 191, 223, 287, 319, 352, 383, 415, 448, 480, 544, 575, 607, 640, 671, 706, 735, 768, 800.
Musée (Le) de la Révolution, 95.
Musée (Le) instrumental, 756.
Musique, 756, 795.

N

Napoléon a l'île d'Elbe, 298.
Naturalisme (Le) espagnol, 250.
Notes et impressions, 21, 91, 155, 187, 220, 253, 283, 315, 348, 410, 475, 509, 667, 701, 731, 764, 796, 821.
Nouvelle-Zélande. — L'éruption volcanique dans la région des lacs chauds, 721.
Nunez de Arce (Gaspar), 120.

O

Orléanisme (L') d'autrefois, 193.

P

Paganini, 342.
Pappas narkissos (Le), Nouvelle grecque, 366.
Parlementarisme (Le), 769.
Pessimisme (Le) comme religion de l'avenir, 308.
Peur (La). — Ses manifestations, ses lois et ses causes, 484, 519.
Peyrebrune (Georges de), 546.
Philosophie (Du role de la) dans l'éducation, 179.
Pièce comique (Une), lettres de l'auteur, 450.
Poètes contemporains. — M. Jean Richepin, 609.
Politique (La) internationale, 186.
Polygamie (La) aux États-Unis, 110.
Publications historiques, 183.
Prairie (La), scènes rustiques, 289.

Q

Questions financières, 45.
Quevedo (Francisco de), 376.
Quinet (Edgar), ses lettres d'exil, 563.

R

Rabusson (M. Henry), 5.
Religion (L'avenir de la), 694.
Religion (La) et l'irréligion de l'avenir, 240.
Renouvellement partiel (Le), 737.
Richepin (Jean), 609.
Rochefort (Henri), 225.
Romanciers contemporains, 5, 360, 546.

S

Slavophile (Un), 277.
Sorbonne. — Distribution des prix du concours général, 179.
Spuller (M. Eugène), 630.

T

Téléphanès de Phocée. — Un artiste grec au service de la Perse, 661.
Théatre (Le) de Voltaire, 174.
Théatres. — Les Fâcheux, 21. — Le Malade imaginaire, 23. — Gerfaut, 405. — Hamlet, 440. — Juarez, 470. — Froufrou, 507. — Les fils de Jahel, 536. — Monsieur Scapin, 567. — Viviane, 600. — Un conseil judiciaire, 636. — Le Fils de Porthos, 665. — Renée Mauperin, 699. — Gotte, 762. — Michel Pauper, 93. — Egmont, 795. — Le Crocodile, 818.

U

Uniforme (L') de l'École normale, 598.

V

Veuvage (Un) improvisé, Nouvelle, 333.
Villégiature, 116.
Vocation (Ma), 65, 103, 138, 164.
Vogué (M. Eugène-Melchior de), 97.
Voyages et voyageurs, 246.
Mysticisme (Le) au xiie siècle, 622.

W

Wagneron (Le drame) a Bayreuth, 503.
Wolff (M. Albert), 53.

Z

Zorilla (José), 88.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (8007)